

—





ÆSCULAPE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE LATÉRO-MÉDICALE

Comité de Patronage

R. BLANCHARD

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

GUIART

Professeur à la Faculté de Médecine de Lyon

LE DOUBLE

Prof. à l'École de Médecine de Tours
Associé nat. de l'Académie de Médecine

POZZI

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

J. TEISSIER

Prof. à la Faculté de Médecine de Lyon
Associé nat. de l'Académie de Médecine

GILBERT-BALLET

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

LACASSAGNE

Prof. à la Faculté de Médecine de Lyon
Associé nat. de l'Académie de Médecine

Pierre MARIE

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

RÉGIS

Prof. à la Fac. de Médecine de Bordeaux
Corresp. nat. de l'Académie de Médecine

VERNEAU

Prof. d'Anthropologie au Muséum
Conserv. du Musée nat. du Trocadéro

GRASSET

Prof. à la Fac. de Médecine de Montpellier
Associé nat. de l'Académie de Médecine

LANDOUZY

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

E. PERRIER

Direct. du Muséum d'Histoire naturelle
Membre de l'Institut

RÉMOND

Professeur à la Faculté de Médecine de Toulouse

Secrétaire Général : Benjamin BORD, Ancien Interne des Hôpitaux de Paris

(Toutes les communications concernant la Rédaction doivent être adressées au Secrétariat général)

Abonnement sans Prime.
12 fr. (Étranger 15 fr.)

A. ROUZAUD, Éditeur

41, Rue des Ecoles, Paris — Téléphone : 830-03
Le Numéro 1 fr. (Étranger 1 fr. 50)

Abonnement avec Prime.
20 fr. (Étranger 25 fr.)

Tableau des Puissances Antiseptiques et Bactéricides de l'ANIODOL

MICROBES	DOSES ANTISEPTIQUES amplifiant toute culture dans le milieu essencé		PUISSANCE ANTISEPTIQUE de l'ANIODOL par rapport à celle du PHÉNOL	DOSES BACTÉRICIDES hygiéniques au bout de 10 heures sur ténacité dans un milieu de culture		PUISSANCE BACTÉRICIDE de l'ANIODOL par rapport à celle du PHÉNOL
	GRAMMES de PHÉNOL pour 1,000	GRAMMES d'ANIODOL pour 1,000		GRAMMES de PHÉNOL pour 1,000	GRAMMES d'ANIODOL pour 1,000	
Bacille subtilis	1,90	0,25	7,6	8,5	0,45	18,90
Bacille coli communis	1,35	0,12	11,25	3,1	0,15	20,70
Staphylocoque doré	1,40	0,07	20,00	2,5	0,25	10,00
Streptocoque pyogène	1,30	0,06	21,70	1,35	0,09	14,50
Bacille pyocyanique	0,95	0,10	9,5	3,10	0,30	15,50
Bacille typhique	1,85	0,035	52,85	3,5	3,15	23,40
Bacille diphtérique	0,4	0,065	6,1	1,1	0,1	11,0
Bacille cholérique (Cassini)	1,3	0,05	26,0	1,5	0,15	10,0
Bacille anthracis	1,4	0,075	18,7	11,5	0,4	28,75
Bacille lactique	0,6	0,12	5,0	0,8	0,2	3,0

« Ces nombres font voir d'une façon globale que l'ANIODOL présente une activité en moyenne vingt fois plus grande que celle du Phénol. »
 « Il est à remarquer que quelques nombres émergent au-dessus de cette moyenne d'une façon très notable : Ainsi, celui du Bacille typhique, 52,85, accuse à la fois la résistance particulièrement remarquable de ce microbe à l'acide phénique, et sa délicatesse vis-à-vis de l'ANIODOL.

« La même observation, moins intéressante sans doute au point de vue pratique, est à relever pour le Bacille anthracis.

« Signé : E. FOUARD,
 « Chimiste à l'Institut Pasteur. »

« Au point de vue du mode d'action des antiseptiques, ces nombres apportent une contribution de

« plus à une connaissance antérieure acquise de la supériorité des antiseptiques anticoagulants, ayant ainsi, non une action essentiellement extérieure sur le corps du microbe, comme les agents coagulants, mais une action physiologique interne, modificative du protoplasma, conséquence d'une pénétration osmotique à travers la membrane enveloppe.

Signé : E. FOUARD,
 « Chimiste à l'Institut Pasteur. »

Quelle est, d'autre part, la puissance bactéricide des divers antiseptiques ?

Nous empruntons le tableau suivant au journal *Lancet*, du 14 juillet 1906, page 155, qui renvoie, pour plus amples informations, au *Journal of the Royal Sanitary Institute*, vol. xxiv, part. 3, page 424 :

ANTISEPTIQUES	ORGANISME	COEFFICIENT de L'ACIDE PHÉNIQUE
Sublimé	Bacille typhique	20,00
Créoline	—	2,50
Lyso	—	2,50
Antiseptique de Pearson	—	2,50
Acide phénique	—	1,00
Formol	—	0,30
Chinosol	—	0,30
Chlorure de zinc	—	0,15
Lysoforme	—	0,10
Listérine	—	0,03
Sulfate de zinc	—	0,02
Santias	—	0,02
Acide borique	—	Nil

En comparant ces chiffres avec ceux des tableaux précédents, on constate que le pouvoir bactéricide de l'ANIODOL étant de 23,40, et celui du sublimé (le plus puissant antiseptique employé à ce jour) de 20,00 seulement, l'ANIODOL le dépasse de près du sixième, les autres antiseptiques ayant un pouvoir de 10 à 200 fois moindre.

Ainsi s'explique la grande supériorité de l'ANIODOL et la faveur dont il jouit auprès du corps médical qu'il a définitivement conquis et qui sait qu'en faisant usage de l'ANIODOL il est certain d'obtenir d'emblée le maximum d'effet thérapeutique, sans exposer le malade au moindre danger, au plus petit inconvénient, l'ANIODOL n'étant ni caustique ni toxique, à l'inverse du sublimé qui reste toujours un poison violent.

ANIODOL

LE PLUS PUISSANT

Antiseptique Désodorisant

Sans Mercure, ni Cuivre — Ne tache pas — Ni Toxique, ni Caustique

N'ATTAQUE PAS LES MAINS, NI LES INSTRUMENTS

OBSTÉTRIQUE — CHIRURGIE — MALADIES INFECTIEUSES

SOLUTION COMMERCIALE : au 1/100* (Une GRANDE CUEILLERÉE dans un LITRE d'EAU pour usage courant).

PUISSANCES | **BACTÉRICIDE** 23.40 | sur le Bacille typhique
| **ANTISEPTIQUE** 52.85 | (établies par M. FOUARD, Ch^e à l'INSTITUT PASTEUR)
 Celles du Phénol étant : 1.85 et du Sublimé : 20.

SAVON BACTÉRICIDE A L'ANIODOL 2%

ANTISEPSIE des MAINS de l'OPÉRATEUR, de la PEAU, des SURFACES

POUDRE D'ANIODOL

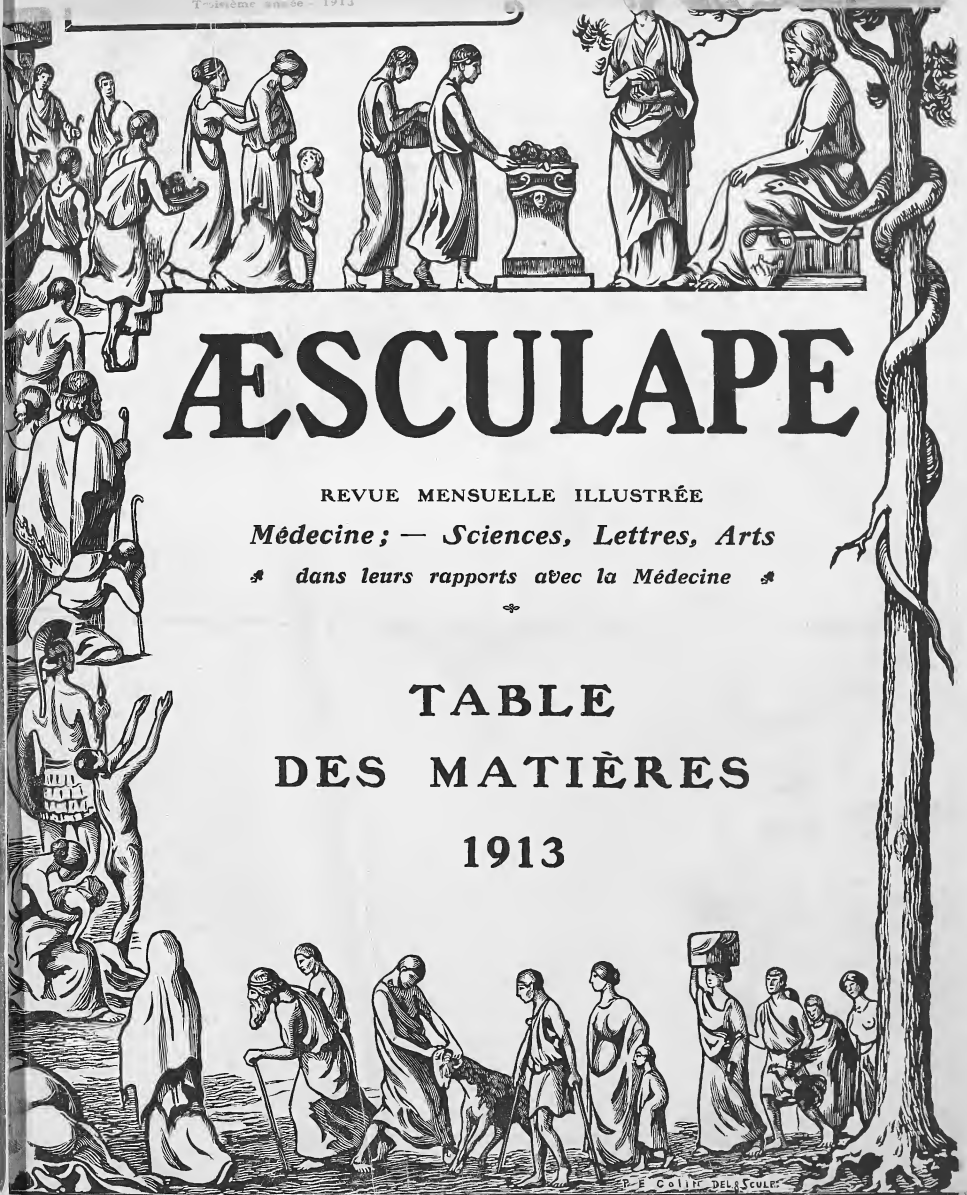
INSOLUBLE remplace l'iodoforme

Réalisation de l'**ANTISEPSIE INTERNE** par l'**ANIODOL** pris à l'intérieur.

Souverain dans **FIÈVRE TYPHOÏDE, DIARRHÉE VERTE** des NOUVEAUX-NÉS, **GASTRO-ENTÉRITE, FERMENTATIONS GASTRO-INTESTINALES**, etc.

DOSE : Une grande cuillerée de la solution au 1/100* dans un litre d'eau par cuillerées, ou verres, dans les 24 heures.

Echantillons et Renseignements : Société de l'ANIODOL, 32, Rue des Mathurins, PARIS. — SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.



ÆSCULAPE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

Médecine; — Sciences, Lettres, Arts

** dans leurs rapports avec la Médecine **



TABLE DES MATIÈRES 1913



TABLE DES MATIÈRES 1913

Abbé Julio: (Un prêtre guérisseur l'), par P. SAINTYVES	177	Lafarge (Un vieil album sur Madame)	10
Amour mystique (L'), par le Dr CHARLES GUILBERT	236	Larrey (L'énergie du baron), par le Dr G. RAVART	10
Bal de l'interna 1913 (Le), par le Dr NEMO	269	Ledouble (Le Professeur), l'homme et l'œuvre, par les Drs DUBREUIL, BARDEL et FAIX	136
Belane (De l'), par PIERRE POMET	136	Lépreux d'Orient (Chez les), par le Dr LUCIEN LIBERT	1
Baphomet, idole androgyne des Templiers (Le), par le Dr BÉHILLON	1, 48	Mocabe dans l'art (Le), par le Dr JULES GUIART	10
Barbares (Les), par le Dr R. BRUNON	287	Mains qui manifestent (Les), par le Dr GASTON DURVILLE	10
Blessures de Napoléon (Les trois), par le Dr GABRIEL RAVART	228	Masques et peintures funéraires dans l'ancienne Égypte, par LOUIS PAILLET, MAUPASSANT, par le Prof. HENRI BEAUNIS	207, 224
Flonnes fontaines en Limousin (Les), par A.-L. BITTARD	144	Mauvassant (Le Mal del. — I. Critique méd. de son œuvre. — II. La Mitraine. — III. La paralysie générale et la mort. — IV. Quelques précisions sur le début et l'évolution de la paralysie générale chez Guy de Mauvassant, par le Dr MAURICE PILLET	138, 167, 180,
Argia, deux poisons (Les), par le Dr RAOUL LECOULTOUR	132	Médecin; sonnet (Le), par RONSARD	296
Anguère. La mort de son fils (Le chirurgien-major), par le Dr BONNETTE	210	Médecins militaires d'autrefois, par le Dr BONNETTE	174
Carneuve (Le commandeur Marius), par le Dr FORGUES	223	Merveilles de la baguette divinatoire (Les), par le Dr GASTON DURVILLE	192
Centenaires (Les), par la D ^{me} G. YVES-ROY	249, 279	Mort du sergent Blandin; amputation du chirurgien sous-aide DUCROS, par le Dr BONNETTE	206
Chien qui parle de Mannheim (Le), par E. DUCHATEL	93	Océanographie (Une science nouvelle l'), par le Dr HENRI BOUQUET	67
Dindard; Temple de l'Idole contre le goitre (Le Docteur), par BURKHARD REBER	283	Occultisme dans l'ancienne Égypte (Quelques idées neuves sur l'), par le Dr GASTON DURVILLE	185
Dingo (Quelques types de nègres du), par le Dr DANIEL	126	Origine royale des Naundorff (Preuves sommaires de l'), par le Dr GASTON DURVILLE	42
Départ dans l'art (Le), par le Dr FÉLIX REGNAULT	174	Pascal (Les médecins del), par le Dr P. JUST-NAVARRE	261, 292
Œne de Descartes (Une particularité anatomique du), par le Dr A.-F. LE DOUBLE	129	Paul Paulin, statuaire (Le Dr), par GEORGES VIAU	225
Œne de Descartes est identifié (Le)	4	Prix des cadavres à Paris aux XVIII ^e et XVIII ^e siècles (Le), par MARCEL FOSSEYUEUX	52
Œnes nerveuses de Napoléon (Les), par le Dr G. RAVART	30	Promenade à la mort (La), par le Dr H. DOUZANS	115
École de Médecine de Montpellier (Comment s'est constituée l'ancienne), par le Dr P. DELMAS	153, 197, 240	Psychologie bourgeoise en temps de peste, par le Dr HENRI BONNETTE	32
École du service de santé militaire de Strasbourg (L'), par le méd.-inspect. CH. VIRY	57	Psychologie d'assises par le Dr BONNETTE	32
École de service de santé militaire de Strasbourg pendant la guerre de 1870 (Quelques souvenirs d'un pharmacien-élève de l'), par E. SIMAÏN	232	Races latines (L'alliance scientifique des), par le Dr DARTIGUES	14
École de Médecine militaire de Strasbourg pendant le siège de 1870 (A propos de l'), par le Dr ROUS	90	Saint-Léonard accoucheur, par SEPTIME GORCEIX	213
Euthanasie (L'impossible), par le Dr EMILE SICARD	256	Saints limousins qui guérissent ou protègent (Les), par A. L. BITTARD	205
Euthanasie (L'), assassinat médical ou suprême charité, par le Dr JULES REGNAULT	201	Sale, la ville sainte par le Dr H. DOUZANS	243
Euryctème (Chez la prostituée juive l'), par le Dr H. DOUZANS	230	Salon des étudiants de Lyon (La brillante participation médicale au III ^e), par SAÏRE, le fantaisiste et la licence dans la sculpture flamande (La), par RAOUL LECOULTOUR	37
Euryctème anatomiques modernes (Les), par le Dr FÉLIX REGNAULT	102	Serpent d'Épidaur, attribut du service de santé militaire (Le), par le Dr DAUBLY	273
Filles jumelles du Dr Samona et l'enquête italienne sur la « réincarnation » (Les), par E. DUCHATEL	164	Serpents de mer (Les), par le Prof. EDMOND PERRIER	25
Filles jumelles (Des anciennes maisons de), par les Drs FILASSIER et VINCHON	12	Sommeil (Le), par le Dr LAIGNEUL-LAVASTINE	81
Floires médicales militaires; nos flambeaux (Nos), par le Dr BONNETTE	112	Tolstoï et la Phthisie, par le Dr JULIEN ROSHEM	109
Furure médicale anglaise (A propos d'un)	282	Traite des Juifs (La), par le Dr H. DOUZANS	191
Génie de Jean-Jacques Rousseau (L'), par le Dr PAUL RAYMOND	253	« Voyance » (La), par le Dr CR. GUILBERT	63
Génie de la Charité aux XVIII ^e et XVIII ^e siècles (Le service médical à l'), par MARCEL FOSSEYUEUX	117, 150	Wierzy (Etude médico-psychologique sur l'œuvre de), par le Dr F. REGNAULT	593
Génie-Tien de Lyon (L'), par le Dr LOUIS RIMAUD	45		
Génies des hôpitaux de Paris partis aux Balkans (Les)	6		
Génie français (L'), par le Dr DOUZANS	158		
Génie guerrier (L'), par le Dr DOUZANS	148		

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

ALBRY	273	DOUZANS (Dr H.)	115, 148, 158, 191, 230, 264	LAIGNEUL-LAVASTINE (Dr)	81	REGNAULT (Dr Félix)	74, 102, 193
BARNIS (Prof. Henry)	221	DUBREUIL-CHAMBARDEL	271	LECOULTOUR (Raoul)	37, 132	REGNAULT (Dr Jules)	201
BÉHILLON (Dr)	1, 48	DUCHATEL (E.)	93	LE DOUBLE (Dr A.-F.)	129	RIMAUD (Dr Louis)	45
BITTARD (A.)	144, 213	DURVILLE (Dr Gaston)	87, 122, 185	LIBERT (Dr Lucien)	97	RONSARD	286
BONNETTE (Dr)	10, 160, 210, 256	FAIX	271	NEMO (Dr)	243, 269	ROSHEM (Dr Julien)	109
BONNETTE (Dr)	32, 174, 210, 266	FILASSIER (Dr A.)	12	PAILLET (Louis)	207	ROUS (Dr)	90
BONNETTE (Dr)	32, 174, 210, 266	FORGUES (Dr)	222	PERRIER (Prof. Edmond)	25	SAINTYVES (P.)	177
BONNETTE (Dr)	287	FOSSEYUEUX (Marcel)	52, 117, 150	PILLET (Dr Maurice)	138, 167, 180, 217	SICARD (Dr Emile)	256
BONNETTE (Dr)	287	GORCEIX (Septime)	7	POMET (Pierre)	136	SIMAÏN (E.)	232
BONNETTE (Dr)	136	GURANT (Dr Jules)	16, 71, 105	RAVART (Dr G.)	30, 189, 228	VIAU (George)	225
BONNETTE (Dr)	174	GUILBERT (Dr Ch.)	63, 236	RAYMOND (Dr Paul)	111, 253	VINCHON (Dr J.)	12
BONNETTE (Dr)	153, 197, 240	JUST-NAVARENE (Dr P.)	261, 292	REBER (Burkhard)	93	VIRY (Méd.-inspecteur Ch.)	57
						YVES-ROY (D ^{me} Georges)	249, 279

PLANCHES HORS TEXTE

Autre de putréfié, en bois de tilleul (Collection du Dr Henry Meige.)	Janvier	L'adorat, par DAUMIER	Août
Autre de putréfié, en bois de tilleul (Collection du Dr Henry Meige.)	Mars	La rue, par DAUMIER	Septembre
Autre de putréfié, en bois de tilleul (Collection du Dr Henry Meige.)	Avril	Scènes de rires magiques dans les caveaux d'un temple initiatique, par G. de TROMELIN	Octobre
Autre de putréfié, en bois de tilleul (Collection du Dr Henry Meige.)	Mai	Les suites du pacte de luxure, par G. de TROMELIN	Novembre
Autre de putréfié, en bois de tilleul (Collection du Dr Henry Meige.)	Juin	Le culte de la Beauté, par G. de TROMELIN	Décembre
Autre de putréfié, en bois de tilleul (Collection du Dr Henry Meige.)	Juillet		

NOS DEUX MANÈGES D'ABONNEMENT

De nombreuses lettres nous sont parvenues de France et de l'Étranger au sujet de nos Primes de Remboursement et du Prix de l'Abonnement. D'une part, certains abonnés ont craint de ne pouvoir bénéficier de la prime lors du renouvellement; d'autre part, certains lecteurs, possédant déjà la plupart des primes offertes, nous ont demandé en prix d'abonnement spécial.

Nous avons créé, pour donner satisfaction à tous les désirs :

1° Des abonnements sans primes à 12 fr. (Étranger 15 fr.).

2° Des abonnements avec primes à 20 fr. (Étranger 25 fr.).

1° Abonnement sans Primes : 12 fr. (Étranger 15 fr.)

Envoyer un mandat de 12 francs (Étranger 15 fr.) à M. Roussaud, 41, rue des Ecoles, Paris. (À dater du 15 février, les abonnements ne pourront plus porter sur l'année 1912. (Le prix des 12 numéros de 1912 sera de 20 francs, sans primes.)

2° Abonnement avec Primes : 20 fr. (Étranger 25 fr.)

L'envoi d'un mandat de 20 fr. (Étranger 25 fr.) à M. Roussaud, 41, rue des Ecoles, Paris, donne droit à un abonnement d'un an et à l'une des primes suivantes, dont la valeur égale celle de l'abonnement. (Désigner deux primes pour le cas où l'une d'elles serait épuisée.) Passé le 15 février 1913, le prix des 12 numéros 1912 sera porté à 20 francs net, sans primes.

Instruments de chirurgie, médecine, laboratoire.

« Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Mathieu.

« Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Guyot.

(a), — Le « Bon » sera adressé à l'abonné dès la réception du mandat d'abonnement.

— Eaux Minérales (France et médicinales seulement).

Eau de Pougues, Source Alice (une caisse de 50 bouteilles).

Eau de Vals, Source La Reine (une caisse de 50 bouteilles).

— Produits hygiéniques « Innoxa » (France).

Bel assortiment de produits hygiéniques et de beauté, d'une valeur de 25 fr. constitué par : 1 flacon talc « Innoxa » ; 1 grand pot cold-cream « Innoxa » ; 2 boîtes poudre « Innoxa » ; 2 tubes cold-cream « Innoxa ». (Sera très apprécié par la femme du médecin.)

— Instruments médicaux.

Seringue du Dr Barthelemy, modèle Vigier, stérilisable, spéciale pour huile grise à 0/0, avec boîte métal et aiguille en platine iridiée de 5 centimètres; accompagnée de 2 seringues de 1 centimètre cube; cristal genre Liège (valeur de l'ensemble 21 fr.).

Seringue de 20 centimètres cubes (pour sérum de Roux, etc.) avec tube-raccourci caoutchouc, deux aiguilles et boîte métal (valeur 21 fr.).

— Livres.

L'Art et la Médecine, par Paul Richer, membre de l'Académie de médecine; ouvrage de grande luxe, 564 pages, 350 illustrations (valeur 30 fr.).

L'Assiette au Beurre, un beau volume album contenant une cinquantaine de numéros différents, illustrés

par nos meilleurs humoristes (Willelte, Abel Faivre, Guillaume, Steinlen, Koubille, Mibrand, Ricardo Flores, etc.) (valeur 25 fr.).

10° Œuvres de Rabelais, 4 vol., édition des Bibliophiles. reliure d'amateur, tête dorée (valeur 24 fr.). (Les œuvres de notre vieux et savoureux confrère s'imposent à toute bibliothèque médicale.)

11° Les Différences et les Malades dans l'Art, par le Professeur Charcot et Paul Richer; ouvrage de grande luxe, nombreuses illustrations (valeur 20 fr.).

12° Œuvres d'Alfred de Musset, édition de la collection artistique Jouaust, 7 volumes (Premières Poésies, Poésies Nouvelles, Comédies et Proverbes (2 vol.), Contes, Nouvelles, etc., Confession d'un Enfant du Siècle (valeur 21 fr.).

13° Quatre volumes à choisir parmi les 6 volumes suivants de Georges Cain, à 5 fr. l'un, largement illustrés : Coins de Paris, Promenades dans Paris, Nouvelles Promenades dans Paris, A travers Paris, Pierres de Paris, Environs de Paris. (Si la valeur des livres choisis dans cette liste dépasse 20 fr., l'abonné devra envoyer le supplément.)

14° Le Cabinet secret de l'Histoire, par le Dr Cabanes; 4 vol., illustrés, à 5 fr. l'un (valeur 20 fr.).

15° L'Éducation artistique par l'Image et l'Anecdote, par Paul Bayard, inspecteur des musées; vol. de grande luxe, 600 pages, 400 illustrations (valeur 30 fr.).

16° Œuvres complètes de Shakespeare, traduction publiée il y a deux ans par la Maison Flammarion; 8 beaux volumes illustrés, à 3 fr. 50 (valeur 28 fr.).

17° Vingt francs de livres à choisir dans la liste suivante : Mœurs du Passé, par Cabanes (3 vol. à 5 fr. l'un); — L'Art chrétien, ses licences, par le Dr Witkowski (1 vol. à 5 fr.); — Les Morts mystérieuses

de l'Histoire, par Cabanes (2 vol. à 3 fr. 50 l'un); — Les Indiscrétions de l'Histoire, par Cabanes (6 vol. à 3 fr. 50 l'un); — Panthéon Docteurs, par le Dr Lucien Nass (1 vol. à 5 fr. 50); — Monsieur l'Agrégé, par L. Nass (1 vol. à 3 fr. 50); — Curiosités Médico-artistiques, par L. Nass (2 vol. à 3 fr. 50 l'un); — Les Accouchements à la Cour, par le Dr Witkowski (1 vol. à 10 fr.); — Théâtre de Molière, pub. par Jouaust, avec la préface de 1682; toute bibliothèque médicale doit posséder l'œuvre de Molière (8 vol. à 3 fr. l'un); — Les Mystères de Dieu (Vies), par Pierre Bobb (valeur 6 fr.); — Ingres (d'après une correspondance inédite), par Boyer d'Agen (valeur 25 fr.); — Les Confessions de J.-J. Rousseau, édition des Bibliophiles (3 vol. à 10 fr.); — Marat inconnu, par le Dr Cabanes (1 vol. à 5 fr.); — Le Maroc pittoresque, par J. du Taillat (1 vol. de luxe, largement illustré, à 10 fr.); — Lettres de mon Moulin, par A. Daudet (1 vol. de luxe, abondamment illustré, à 10 fr.). Si la valeur des livres choisis dans cette liste dépasse 20 fr., l'abonné devra envoyer le supplément.

VI. — Abonnements. (Les personnes abonnées directement à l'une des Revues ci-dessous ne peuvent choisir comme prime.)

18° La Grande Revue, bi-mensuelle, Abonnement d'un an (val. 20 fr. pour la France; 25 fr. pour l'étranger).

19° La Revue (directeur : Jean Finot), bi-mensuelle, Abonnement d'un an (valeur 24 fr. pour la France; 30 fr. pour l'étranger).

20° L'Art Décoratif, bi-mensuel (Revue de l'Art ancien et de la Vie artistique moderne); nombreux planches en couleurs susceptibles d'être encadrées, Abonnement d'un an (valeur 24 fr. pour la France; 26 fr. pour l'étranger).

VII. — Style « Gold Star », modèle Safety, se portant dans toutes les positions.

Collections des Années 1911 et 1912 d'ÆSCULAPE

COLLECTION 1911 : 40 francs net, sans prime (quelques rares collections).

COLLECTION 1912 : Les abonnements rétrospectifs portant sur cette année ne seront reçus que jusqu'au 15 février 1913; passé cette date, le prix des 12 numéros 1912 sera porté à 20 francs net, sans primes.

Traitement de la **SYPHILIS** sous toutes ses formes

HECTINE

Médication arsénio-phosphorée organique à base de Nictétharine, réunissant combinés tous les avantages sans l'inconvénient de la médication arsénico et phosphorée organique.

HECTINE NALINE

Indiqué dans tous les cas où l'organisme est débilité, par une cause quelconque, réclame une médication reconstituante et régénératrice, dans tous les cas où il faut relever l'état général, améliorer la composition du sang, reminéraliser les tissus, combler la biochimie et ramener à la normale les réactions physiologiques.

TUBERCULOSES, BRONCHITES, LYMPHATISME, SCROFULE, ANÉMIE NEURASTHÉNIE, ASTHME, DIABÈTE, AFFECTIONS CUTANÉES FAIBLESSE GÉNÉRALE, CONVALESCENCES DIFFICILES, etc.

FORMES : **ELIXIR - EMULSION - GRANULE - AMPOULES**

Exiger sur toutes les boîtes et flacons la Signature de Garantie : A. L. L. LINE

Littérature et Colonne : 15, rue de la Gare, 15, rue de la Gare, 15, rue de la Gare

Combinaison d'Hectine et de Mercure.

Le plus actif, le mieux toléré des sels mercuriels.

HECTINE ARGENT

PILULES (0.10 d'Hectine par pilule). — Une à 2 pilules par jour pendant 10 à 15 jours.

GOUTTES (10 gouttes équivalent à 0.05 d'Hectine) 20 à 100 gouttes par jour pendant 10 à 15 jours.

AMPOULES A (0.10 d'Hectine par ampoule). — Injection sous-cutanée par jour.

AMPOULES B (0.20 d'Hectine par ampoule). — Injections indolores.

LABORATOIRES d'HECTINE 19, Rue du Chemin-Vert, 1 Villeneuve-la-Garenne (Seine).

JUILLET

ABOUT

SEPTEMBRE

OCTOBRE

NOVEMBRE

DÉCEMBRE

La Suggestion par la Beauté : Agnès Solari et Charles VII (12 illustrations), prof. Dr Peignieur, prof. à l'École de Médecine d'Amiens... « Les malades guérissent surtout seul de la belle des belles, un état grand le ravissement que causait l'éclosion de la beauté, une douceur de son regard angélique... Son charme se dégageait de sa beauté ».

Pour la Race Noire (tint) (6 illustrations), par le Dr Cassus (d'Haut). « Un médecin qui aime les races noires, qui aime le grand cœur d'âme de Toussaint-Louverture... cerceuil; les amours du religieux et de la fille morte. Vésale autopsie un cadavre... L'Expansion française par les Etudiants (10 illustrations)... Un signe certain de la mort... Jeunes rayonnantes et l'influence scientifique de la France dans le monde... Montpelier. Une légende d'avance... ment en dehors ; chasses et battues; monstre véritable ou folu sadique? (Un épisode régional.)... Portrait byzantin exécuté automatiquement sur menus du contrôle de l'intelligence humaine... »

AU LECTEUR

NOS SUPPLÉMENTS TRIMESTRIELS

Le Supplément trimestriel d'Avril comprenait deux articles illustrés, consacrés aux *Hermaphrodites* ; l'un dû à la plume du docteur Nass (*Les Hermaphrodites devant les tribunaux du Moyen Age*) ; l'autre reproduisant, avec les dessins originaux, une curieuse brochure présentée en l'an X de la République, à l'Académie de Mantoue, sur le sexe d'un individu vivant ennu sous le nom de *Jaquette Peroni*.

Le Supplément trimestriel de Juillet donnait un article du Dr Nass sur la *Bestiologie antique* et la *belle Épître folote et testamentaire* de Georges Fourest.

Le Supplément trimestriel encarté dans le numéro de novembre d'*Æsculape* était consacré au *Bal de l'Internat* (1912).

Notre prochain Supplément trimestriel et la *Table des Matières* de l'année 1912 seront encartés dans le numéro de Février.

UN BARÈGES AU JAPON : LES EAUX DE KUSATSU

Le docteur René Le Fort, professeur agrégé à la Faculté de Médecine de Lille, vient de faire à la *Société de Médecine du département du Nord* une communication du plus haut intérêt. Nous le remercions d'avoir bien voulu nous autoriser à en offrir à nos lecteurs de larges fragments

niques de l'île principale, sont longues et pénibles, mais le spectacle offert au visiteur le récompense largement du labeur du chemin, et c'est un enchantement sans fin qu'il fait vite oublier et la fatigue et le but même du voyage.

« Plusieurs routes conduisent à Kusatsu ; nous avons choisi la plus longue... Loin des chemins fréquentés par les touristes, nous vivons de la vraie vie japo-



Fig. 1. — Le village d'Itohan, traversé par le Dr Le Fort, est une charmante station thermale

d'après notre excellent confrère l'*Écho Médical du Nord*.

« Parmi les curiosités innombrables que le Japon offre au touriste, dit le docteur Le Fort, les bains de Kusatsu méritent d'être classés en bonne place ; l'intérêt qu'ils suscitent est bien plus vif encore si le touriste est médecin.

« Le charmant village de Kusatsu, dans la province de Kotsuke, n'est pas d'un accès facile ; les routes qui y conduisent, dans une région des plus accidentées, ont le centre d'un des plus beaux massifs volca-

naise, couchant sur des nattes, mangeant avec de petits bâtons du riz et des poissons au sucre, traversant de jolis villages de bois où les femmes filent la soie devant leurs portes pendant que les enfants nous font une escorte joyeuse.

« Après un long trajet à cheval, puis en chemin de fer, puis en tramway, le médecin-touriste doit rejoindre à la voiture pour la fin du trajet.

« C'est encore plus de 50 kilomètres qu'il nous reste à faire en voiture, car il y a une voiture publique, une « basha ».

Cette horrible patache, genre du chariot chinois, peut contenir quatre voyageurs à l'aise, six un peu serrés, et nous sommes au moins dix : femmes aux dents laquées qui fument leur petite pipe à chaque arrêt, bourgeois japonais, calmes et graves ; les bagages, des sacs s'entassant sur le marchepied, et à chaque démarrage, toujours au galop, le conducteur, nain en pain d'épice, bondit sur les sacs et se cramponne derrière la voiture. Au premier bond, sa culotte bleue s'est entr'ouverte, ses organes génitaux n'ont pas hésité à faire au dehors une irruption complète qu'au premier abord je suis tenté de trouver inconvenante... je parais être seul à l'avoir remarquée, et jusqu'au soir, les vagabonds prendront librement l'air sans offenser personne, en ce pays où la pudeur européenne est inconnue.

« Le paysage est ravissant, le chemin est horrible ; plusieurs fois il faut changer de basha, traverser des torrents sur des planches, gravir des côtes, et faire à pied le tiers du trajet : la route ayant été emportée par les eaux ou s'étant effondrée dans les precipices. Les derniers chevaux qui doivent nous amener à Kusatsu ne peuvent plus avancer ; soufflants, haleotants, suant, trappés à coups de triques, ils refusent tout service. Nous achevons à pied, dans la nuit, la dernière montée (fig. 2).

« Kusatsu est un charmant et important village, situé entre 1.200 et 1.400 mètres d'altitude, sur les flancs du volcan Shiran-san. La température n'y dépasse pas 27° en été ; c'est la plus fraîche des stations d'té japonaises. Les éruptions du volcan sont assez fréquentes ; la dernière eut lieu en 1905. Toute la région a un caractère volcanique très accentué, on y rencontre des solfataras, des sources brûlantes sor-

ARMACIE CHARLARD-VIGIER, Ph^e de 1^{re} cl. et R. HUERRE, Ph^e de 1^{re} cl., Docteur ès sciences, 12, BOULEVARD BONNE-NOUVELLE, PARIS

TRAITEMENT DE LA SYPHILIS PAR LES INJECTIONS MERCURIELLES INTRA-MUSCULAIRES DE VIGIER

huile grise stérilisée indolore de Vigier à 40 d'Hg par 100 cc (Codex 1905). Prix du flacon, 2,25. Double flacon, 4,25. Un centimètre cube représente 0 gr. 40 de mercure métallique.

On injecte l'huile grise, se servit de préférence de la *Seringue spéciale stérilisable du Dr Barthélemy*, nouveau modèle Vigier à 15 divisions, dont chaque division correspond à 1 centig. de mercure.



On se sert de la *Seringue de Pravaz*, une division correspond à 0 gr. 02 de mercure.

Huile au calomel stérilisée indolore de Vigier à 0 gr. 02 et à 0 gr. 10 par cc. Grâce à la *consistance spéciale* de cette huile, le calomel est maintenu en suspension.

Huile au Biiodure de Mercure indolore Vigier à 0 gr. 01 par cc.

Huile au Sublimé indolore Vigier à 0 gr. 01 par cc, la plus active, la plus assimilable, la mieux tolérée de toutes les préparations mercurielles solubles.

Ampoules au Benzoate de Mercure hyperotoniques indolores Vigier. Solution aqueuse saccharosée à 0 gr. 01 et à 0 gr. 02 de Benzoate d'Hg. par cc.
Ampoules au Biiodure de Mercure hyperotoniques indolores Vigier. Solution aqueuse saccharosée à 0 gr. 01 et à 0 gr. 02 d'Iodure d'Hg. par cc.

Pour éviter les accidents buccaux chez les syphilitiques on se servit tous les jours du **SAVON ANTISEPTIQUE VIGIER**, le meilleur antiseptique, 3 fr. Pharmacie, 12, Boulevard Bonne-Nouvelle, Paris

MÉTHODE SOUS-PRÉPUTIALE ET INTRA-VAGINALE (Ampoules déposées)

Disques Mercuriels Vigier à 0 gr. 04 et à 0 gr. 06 d'ounguent mercuriel.

Brindilles Mercurielles Vigier à 0 gr. 12 et à 0 gr. 16 d'ounguent mercuriel.

Bâtons Mercuriels Vigier à 0 gr. 10 et à 0 gr. 30 d'ounguent mercuriel.

Introduire selon la gravité des cas. Sous le prépuce, un disque ou une brindille une ou deux fois par jour ; dans le vagin, une bâtonne une ou deux fois par jour.

Suppositoires d'huile grise de Vigier, à 0 gr. 02 et à 0 gr. 04 de mercure ; **Ovules mercuriels de Vigier**, à 4 gr. et à 8 gr. d'ounguent pour Ricinus.
Savon mercuriel Vigier, à 3 p. 100 de mercure, remplace les frictions ; **Émplatir au Calomel du Dr Quinquaud**, contre la syphilis de l'enfance.

RÉFÉRENCES MÉDICALES

SCHLAEGER	PETROVICHY	S. SOPAN	LEANDREAU
L. CASPER	ORGLER	SHREMAN	J. JANET
SEGAUDON	LEVIGOR	C. DUTYON	HUBERT
HORTON-SMITH	TANAKA	T. HOLMES	LEOPOLD EBY
NEUFELD	CONDON-MELT	B. S. LAURE	A. LEBLANC
LORENCH	A. S. ELIOT	GWIN	P. G. GILARD
REINARTZ	D. BROWNE	SHUTE	DE VON
KIDWELL	D. HENRIE	WATTE	GARDINER
ORNDORF	J. B. MEULE		

100 PASTILLES (Comprimés de 50 centigr.)



7. Sept. 1895. — MARQUE DÉPOSÉE. — N° 6896

Antiseptique. Vase enroulé en France et Colonne Française. Répertoire dans les autres pays réglementairement autorisé.

Voies urinaires. Prophylaxie de la Fièvre typhoïde.

Urotropine Schering

LE PREMIER DES ANTISEPTIQUES URINAIRES
LE PREMIER EN DATE ET EN VALEUR

Prescrire : COMPRIMÉS D'UROTROPINE SCHERING

DOSE : De 2 à 4 comprimés (de 0 gr. 50) par jour, dissous dans un grand verre d'eau à la température de la pièce.

Échantillons et littérature : 4, Faubourg Poissonnière, 4, PARIS

tant de terre, à côté des sources froides, des forêts charmantes auprès de forêts calcinées. Au sommet du volcan, trois lacs occupent une partie du cratère, les eaux fumantes de l'un d'eux sont entourées des eaux glacées des deux autres. La composition de ces eaux est telle qu'il suffit d'y ajouter de l'eau fraîche et du sucre pour obtenir une excellente limonade chlorhydrique (ferugineuse et aluée). Mûlez-vous pourtant des sources voisines, l'une d'elles est empoisonnée!

« A peu de distance de Kusatsu, moins d'un kilomètre, on remonte un groupe de sources fort importantes qui donnent naissance à une rivière fumante aux eaux tumultueuses. C'est Sato-kawara le « lit de rivière des âmes ». C'est le Styx des Bouddhistes et voici la légende qui s'y rattache : une sorcière, Shozuka-no-Baba, force les enfants morts qu'elle a dépouillés de leurs vêtements, à entasser sans fin des pierres sur ses rives, les parents viennent aider dans ce travail de Sisyphe leurs malheureux petits, et le lit de la rivière est encombré de pierres échauffées dans les endroits les plus inaccessibles. Quelques énormes blocs de roc y sont en équilibre au point que la main peut, sans effort, faire osciller leur masse colossale. Les sources jaillissent à côté les unes des autres et offrent les colorations les plus diverses : une source vert émeraude émerge immédiatement à côté d'une source jaune d'or. Les pierres qui forment le lit de la rivière sont recouvertes d'une couche épaissie, verte ou même bleuâtre, suivant que le soufre, le cuivre ou d'autres substances y dominent. La température de toutes ces sources est extrêmement élevée, les pierres brûlent les pieds et un faux pas serait ici dangereux.

« Dès l'arrivée à Kusatsu, l'odeur sulfureuse vous saisit et vous pénètre. Ce village est bien réellement une station thermique, il ne ressemble pas aux autres villages japonais; tout y est subordonné aux eaux et à leur usage. Les hôtels y sont nombreux et considérables; tous sont purement indigènes, sauf un, le *Shiratsuyu Hôtel*, situé dans un site charmant qui domine toute la ville, et dont une partie, depuis 1906, est réservée à l'« européen accommodation ». Les



Fig. 2. — Une rue de Kusatsu

Les maisons, avec leurs galeries extérieures supportées par des consoles artistiquement sculptées, ont un aspect original et gracieux.



Fig. 3. — Le bain de Netsu-no-yu, à Kusatsu

Ce bain est le plus important des nombreux bains de Kusatsu. Il est construit sur le même type que les autres, mais il est plus confortable. Les heures de bain sont fixées et les malades prennent d'ordinaire de 3 à 5 bains par jour.

maisons, avec leurs galeries extérieures supportées par des consoles artistiquement sculptées, ont un aspect original et gracieux. Tout autour du village, et dans l'immense village, les sources thermales abondent, le ruisseau courent en tous sens, et beaucoup d'entre eux déposent en quelques instants une couche de soufre sur les objets qu'on y immerge. Au centre même de la ville, d'importantes sources à une température de 71° remplissent un vaste réservoir où le soufre se dépose dans des auges placées en séries parallèles. Cette eau ira, un peu refroidie, remplir les piscines d'établissements de bains. Ceux-ci sont légion, construits presque tous sur le même type.

(L'analyse montre que les sources sont d'une extrême richesse minérale [4 gr. à 5 gr. 5 de substances solides totales par litre].)

« Les Japonais viennent en foule profiter des propriétés thérapeutiques de ces sources. C'est à Kusatsu, seulement que j'ai eu l'occasion de voir, dans la grande île, des *Amos*, c'est-à-dire des représentants de cette race d'autochtones barbus refoulés dans l'île de Yezo par Tamura Maro depuis le VIII^e siècle de notre ère.

« L'efficacité des eaux paraît incontestable, surtout dans les affections syphilitiques et cutanées. Dans une petite brochure qui m'a été offerte dans un hôtel local, je trouve une liste de 95 des principales affections justiciables des eaux. Dans cette liste voisinent, à côté des affections de la peau et de toutes les manifestations syphilitiques, de la goutte et du rhumatisme, les affections génito-urinaires, respiratoires, digestives, nerveuses, oculaires, les blessures et les empoisonnements, même médicaux. Un vieux proverbe japonais dit : « L'amour est la seule maladie sérieuse contre laquelle Kusatsu ne puisse rien. »

« Le bain lui-même mérite une description; il se prend en commun suivant certains rites spéciaux qu'on fait en font un exercice des plus curieux. La température, dans les piscines, varie de 45° à 53°; les Européens ne sauraient s'y accommoder, les Japonais la supportent en raison de leur grande habitude du bain très chaud. Au Japon, tout le monde prend le bain journalier, à une température qui varie de 44° à 48°.

INSTITUTION DES ENFANTS ARRIÉRÉS

Maison spéciale d'Education et de Traitement

EAUBONNE (Seine-et-Oise)

Directeurs : MM. A. LANGLOIS *, ancien Professeur de l'Université; Docteur M. de CHABERT, ancien Interne des Hôpitaux de Lille.

Établissement absolument spécial, fondé en 1847, répondant à toutes les exigences que réclament l'éducation et le traitement des anormaux intellectuels à tous les degrés :

1° Dirigé à la fois par un éducateur et un médecin, dont la collaboration est constante, il est **médico-pédagogique**;

2° Son organisation est **familiale**;

3° Il ne s'adresse qu'à un **sexe (garçons)**;

4° Il possède un **nombre suffisant de pensionnaires (une centaine)**.

ALBUM PHOTOGRAPHIQUE ET NOTICE SUR DEMANDE

Stations d'Erment-Eaubonne à 1/4 d'heure de Paris (gare du Nord), et à 1/2 heure (gare Saint-Lazare)
Plusieurs trains par heure (150 trains par jour)

MM. les Directeurs reçoivent tous les jours, de 1 heure à 4 heures, excepté le dimanche et le jeudi.

Téléphone : **EAUBONNE, 23**

ce qui lui permet de donner à chacun d'eux le milieu le plus favorable à son développement ;

5° Il a été construit entièrement en vue de sa destination dans un **magifique domaine de 10 hectares complètement clos, planté d'arbres séculaires, dominant la vallée de Montmorency et à proximité de la forêt.**

Très grand confort. Bâtiments très spacieux permettant le classement rationnel des élèves; salles de jeux, salle de gymnastique avec appareils suédois. Installation hydrothérapique complète. Lumière électrique. Chauffage central, etc.

« A Kusatsu, les heures de bain sont fixes, et les malades prennent ordinairement de 3 à 5 bains par jour. Dans les divers établissements, la cérémonie du bain, le « Jikan-yu », se répète sous une forme identique; je la décrirai telle que je l'ai vue et notée dans le premier des établissements où j'ai assisté à ce curieux spectacle, à Netsu-no-yu, le bain le plus important de Kusatsu. Il n'y a, du reste, d'un bain à un autre, que des différences insignifiantes de détail.

« L'établissement de bains est une sorte de baraque de bois, rectangulaire, de 15 mètres sur 12 environ, au centre de laquelle se trouvent 3 piscines. A l'entrée, les visiteurs déposent leurs chaussures comme dans toute maison japonaise, et mes bottines de cuir me paraissent faire singulière figure au milieu des théories de socques alignés près de la porte...

« Les baigneurs, qui paraissent préoccupés uniquement de leurs bains, appelés par un son de trompe, l'heure fixée, arrivent avec exactitude. Ce sont surtout des hommes, une bonne soixantaine de sujets. Ils retirent leurs kimonos et, dans un costume sommaire, composé d'ordinaire d'une simple petite serviette roulée, se préparent à la baignade. Les femmes sont dans le même costume. Moins nombreuses, elles ont tendance à se grouper vers la piscine la plus éloignée, à gauche de l'entrée, la plus froide (45° seulement!). Il y a là des individus qui paraissent sains d'autres portent des lésions cutanées, surtout syphilitiques. Un certain nombre, porteurs d'ulcérations des organes génitaux, conséquences elles-mêmes de bains antérieurs, se munissent prudemment avant le bain contre l'action irritante des eaux d'un pansement ouaté qu'ils maintiennent avec une sorte de calçon. Hommes et femmes procèdent librement à cette toilette intime, et près de moi, une belle fille d'une vingtaine d'années, grande et forte comme certaines japonaises de la campagne, confectionne sans malice et sans souci de tous ces hommes qui l'entourent son pansement vulvaire.

« Petit à petit, sans s'être pressés, les baigneurs sont prêts et le « Jikan-yu » commence.

« Au signal donné par le maître baigneur, une bonne moitié des hommes présents s'armant de lon-



Fig. 4. — Le bain de Schrabatani-no-yu, à Kusatsu

C'est là encore un des innombrables établissements de bains de Kusatsu, mais il est moins important que le bain de Netsu-no-yu. L'aspect extérieur et l'ordonnement intérieur sont les mêmes pour tous les établissements.

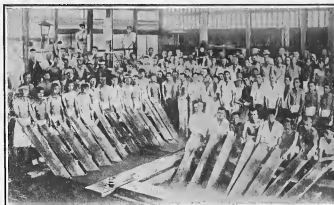


Fig. 5. — Le Jikan-yu, cérémonie du baignage de l'eau

Les hommes tiennent à pleines mains de longues planches de bois plongeant dans l'eau par une extrémité. Ils leur impriment des mouvements de rotation répétés autour de l'axe longitudinal, de façon rythmique. La température de l'eau ainsi agitée s'abaisse.

gues planches de bois, de 1^m80 environ, sur 0^m25 à 0^m30, s'alignent sur les bords des deux piscines de droite, plongeant dans l'eau l'extrémité de leur planche et tenant à deux mains l'autre bout, lui imprimant un mouvement alternatif de rotation autour de l'axe longitudinal, de façon à présenter la face antérieure tantôt à droite, tantôt à gauche. Ces mouvements, combinés à un abaissement et à une inclinaison de la planche à chaque demi-temps, se font avec un ensemble parfait; toutes les planches choquent en même temps le bord de la piscine, produisant un bruit sourd et violent. Le rythme en est de 90 environ à la minute. Bientôt, le mouvement s'accroît plutôt qu'il ne s'accroît, et quand le rythme est bien marqué, quelques artistes prennent un retard d'un demi-intervalle, produisant ainsi un bruit intermédiaire surajouté. Les baigneurs déploient pour ces manœuvres beaucoup d'énergie, et y mettent beaucoup d'entraînement et de gaieté. Des cris et des « han » vigoureux accompagnent le bruit des planches. La scène rappelle un peu les danses des Aïssaous. L'eau est agitée de remous violents, une vapeur d'eau et sulfureuse emplit la salle et vous prend à la gorge. Le chef du bain, après 10 à 12 minutes de ce petit jeu, arrête le mouvement, plonge un thermomètre dans l'eau et déclare que l'abaissement de la température n'est pas suffisant. C'est en effet la raison donnée de ce baignage de l'eau, la nécessité d'abaisser la température, mais je pense bien plutôt que le baignage agit comme un exercice violent accompli dans une atmosphère imprégnée au maximum des vapeurs sulfureuses, comme une excellente séance de massage et de gymnastique. Quoi qu'il en soit, le verdict proclamé, le baignage recommence, avec plus d'ardeur et d'entrain que la première fois, et j'admire ces hommes qui peinent dans ce milieu humide et chaud sans que l'on puisse manifester la moindre fatigue. Les femmes s'abstiennent de cet exercice, comme aussi les malades graves, dont quelques-uns sont apportés à dos d'homme dans la salle de bains. Enfin, la température de la piscine est déclarée satisfaisante. Deux planches sont placées en travers au-dessus de l'eau, puis le baigneur-chef s'empare de deux morceaux de bois et les frappe trois fois l'un contre l'autre.

MÉTHARSOL

(Méthylarsinate de Soude)

AMPOULES..... 0,05 de Métharsol par ampoule.
GOUTTES..... 0,02 de Métharsol par 20 gouttes.
PILULES..... 0,02 de Métharsol par pilule.

SYPHILIS
FIÈVRES
PALUDÉENNES
CACHEXIE
ANÉMIE

MÉTHARFER

(Méthylarsinate de Fer)

Active cytolysique du méthyarsénite mis au pouvoir hémologique du fer.
AMPOULES..... 0,05 de Métharfer par ampoule.
GOUTTES..... 0,02 de Métharfer par 20 gouttes.
PILULES..... 0,02 de Métharfer par pilule.

CHLORO-
ANÉMIE
LEUCÉMIE
CACHEXIE

GAIARSOL

(Méthylarsinate de Gaïacol)

AMPOULES..... 0,05 de Gaiarsol par ampoule.
GOUTTES..... 0,05 de Gaiarsol par 20 gouttes.

TUBERCULOSE
AFFECTIONS
DES VOIES
RESPIRATOIRES

GASTROZYMASE

(Suc Gastric naturel)

Action digestive immédiate.
Action antiseptique - Action excito-sécrétoire.
De 2 à 3 comprimés au milieu du repas.

HYPOPEPSIE
HYPOCHLORYDRIE

LABORATOIRES
BOUTY

3^e Rue de Dunkerque,
PARIS.

SEL GACTOGÈNE JOLIVET

Granulé à base de GALEGA VERA fraîchement récolté
et de PHOSPHATE de CHAUX assimilable

STIMULE la SÉCRÉTION LACTÉE

En augmentant la quantité } du LAIT
En améliorant la qualité

TONIFIE

à la fois la NOURRICE et l'ENFANT

DOSE JOURNALIÈRE :

2 à 4 cuillerées à soupe aux repas
dans du vin, de la bière, etc.

Notices et Échantillons :

PHARMACIE du Docteur BOUSQUET, 140, Faub. Saint-Honoré, PARIS

A ce signal, chacun des baigneurs ramasse une sorte de tonnelet de bois muni d'un manche et contenant deux litres d'eau environ, s'agenouille sur les bords de la piscine ou sur les planches placées en travers, plonge le tonnelet dans l'eau et se verse l'eau sur la tête. Ces ablutions, destinées, paraît-il, à éviter les congestions, se prolongent; le geste est répété jusqu'à

gneur-chef entonne une sorte de chant plaintif, en 4 versets séparés par trois intervalles d'une minute chacun; le bain dure 3 à 4 minutes. Chaque verset est accueilli d'une clameur stridente qui sort à l'unisson de toutes les poitrines des baigneurs; cette tristesse est simulée, et tous paraissent s'amuser beaucoup du bain, de ce rite et de leurs cris.

Voici le chant :

Sore de san bun,
Kaisei ni fun,
Kage de IPPUN.
Tsukuri shimbo,
Shimbo no shiokoro.
Yoroshiku de agarima-
(sho.)

En voici la traduction :

A partir de maintenant,
trois minutes.
Maintenant, seulement
(deux minutes encore,
Il reste encore une mi-
nute).
Soyez patients, il faut
l'accomplissement de la patience
C'est fini, veuillez sortir
[de votre bain.

Pas un mouvement jusqu'à ce dernier commandement. Aussitôt après, tous sortent du bain, assez rapidement, et la couleur de leur peau est entièrement changée; leur tégument jaune a pris une teinte chaudron tout à fait spéciale. Dès que les premiers baigneurs ont terminé, les autres, qui n'avaient pu prendre place, renouvellent la même cérémonie. Pendant tout ce temps, des femmes, plutôt vieilles en général, une vingtaine en tout, se baignent dans la troisième piscine, sans

en avoir battu l'eau, et sans ordre défini.

Ces exercices se répètent dans un nombre considérable d'établissements, et toute la journée on entend de toutes parts le choc des planches et les « bans » sonores des baigneurs.

Le bain détermine des effets physiologiques très accentués : accélération du pouls, fatigue, augmentation de la température centrale.

Le bain n'est pas seulement brûlant, il est caustique et d'une acidité extrême. Les yeux doivent être soigneusement protégés de toute éblouissance. Au bout de quelques jours de traitement, 10 jours d'ordinaire, il se produit très souvent de la vésication, surtout au niveau des aisselles et des plis inguinaux, au point que les baigneurs prennent une démarche particulière, la « démarche de Kusatsu », bras éloignés du tronc et jambes écartées. Les malades souffrent aussi d'un prurit intense. Ce sont là des suites normales de la cure contre lesquelles personne ne recourt à un traitement spécial et qui s'amendent d'elles-mêmes. La cure complète dure de quatre à cinq semaines.

Kusatsu est un village accidenté. En descendant vers les parties basses, on est amené dans un quartier assez désert, que les Japonais évitent avec un certain soin, c'est le quartier des lépreux. Ce quartier ressemble au reste de la ville sans présenter grandes particularités. Un bain spécial est réservé aux lépreux, c'est Goma-no-ya. J'ai eu la bonne fortune d'y rencontrer un aimable confrère, ancien lépreux lui-même, et qui paraît aujourd'hui

guéri (1). Sa photographie, prise il y a cinq ans, montre bien le faciès lépreux. La piqueté régulière qui couvre toute la face est dû à un traitement très usité au Japon contre la lèpre, c'est l'application de pointes de feu très serrées.



Fig. 7. — Photo ancienne du médecin lépreux de Kusatsu.

Ce traitement est si communément employé que l'idée de lèpre chez le Japonais évoque tout de suite l'idée de la lèpre.

(1) Un autre médecin, non lépreux, habite Kusatsu, mais ne comprend ni ne parle aucune langue européenne contrairement à la grande majorité des confrères qui parlent presque tous plus ou moins l'allemand; quelques-uns parlent l'anglais ou même à Kyoto, le français.



Fig. 6. — Le Jikan-yu, cérémonie du bain proprement dit.

150 et même 250 fois. Quand elles sont terminées, tous les baigneurs s'asseyent côte à côte, nus. C'est le moment du bain, instant solennel, pendant lequel il est interdit de parler, même aux assistants; l'effet du bain en serait amoindri ou annihilé. Au commandement, tous entrent dans l'eau, lentement, avec une souffrance visible. Seules les têtes dépassent, en rangées parallèles séparées par les planches posées à plat d'un bord à l'autre. Le bai-

SPLÉNODOSE
RATE - FOIE - THYROÏDE
TUBERCULOSE sous toutes ses formes et toutes les périodes
THYROIDOSE adénome - MALADIES NÉVROTIQUES
Arthritisme OVARO-THYROIDINE Rachitisme
INSUFFISANCE THYROIDIENNE et OVARIENNE
DÉSITÉ Producte de la Médecine et de la Pharmacie
PLACENTODOSE
PLACENTA - MAMMAIRE
Insuffisance lactée - Flaccidité des seins et de l'utérus
Météorisme - Mâles - Fibromes - Tumeurs
Dipht. - Laboratoire de D' FRAYSSE, 132, rue d'Albion, PARIS

E. COGIT & C^{IE}
INSTRUMENTS D'OPTIQUE POUR LES SCIENCES
20, boul. St-Michel
PARIS
Fournitures générales pour Bactériologie et Micrographie.
Dépôt pour la France des
MICROSCOPES et des JUMELLES
à PRISMES
F. LEITZ
TELEPHONE 812-20

OVO-LÉCITHINE
RECONSTITUANT
par EXCELLENCE
BILLON

NEURASTHÉNIE, PHOSPHATURIE
ANÉMIE CÉRÉBRALE
SURMENAGE, CONVALESCENCE, ETC.

Vente en gros :

LES ÉTABLISSEMENTS POULENC FRÈRES
FABRIQUE DE PRODUITS CHIMIQUES
PARIS

INDICATIONS.
DRAGÉES
GRANULÉ
AMPOULES

à 0 gr. 05 centigr. — Dose : 6 par jour, en 3 fois, un peu avant les repas. (Enfants : 2 à 4 dragées)
à 0 gr. 05 centigr. par cuillerée à café — Dose : 3 cuillerées à café par jour. (Enfants : 1 à 2 cuillerées à café)
à 0 gr. 05 centigr. par centimètre cube. — Dose : à injection intramusculaire tous les deux jours.

Le PULMOSÉRUM BAILLY
réunit en une synthèse rigoureuse et héroïque ce que nous avons de plus efficace contre les vœux rhumes, toux, bronchites chroniques, grippe, catarrhes, etc., etc., plus spécialement contre la
TUBERCULOSE LATENTE

Une cuillerée à soupe matin et soir

Prix : 4 francs

ÉCHANTIillons et LITTÉRATURE : 15, rue de Rome, 15 — PARIS

TUBERCULOSES
Bronchites, Catarrhes, Grippe
L'ÉMULSION MARCHAIS Phospho-Grégoire
Calme la TOUX, relève l'APPÉTIT
et cicatrise les lésions.
Bonne toux, Par l'émulsion.

gure grêlée. Le mot « moxa » viendrait lui-même du japonais « mogusa ». Quand les pointes de feu sont récentes, la ténité noire qui résulte des brûlures donne l'apparence d'une varicelle confluent hémorragique; plus tard, c'est l'aspect du varicelle guéri.

Les lépreux ne sont pas extrêmement nombreux à Kusatsu. Ils y sont libres et viennent au quartier de plein gré.

Des règlements très sévères ont été pourtant édictés depuis quelques années contre la lèpre, et j'ai adressé sur cette question spéciale un rapport à M. le Ministre de l'Instruction Publique.

Les résultats obtenus par le traitement, bains et pointes de feu, paraissent excellents. Ce traitement indigène de la lèpre n'est pas utilisé dans les cliniques des grandes villes où la lèpre n'est pas rare, et même en Corée, à Séoul, le traitement de la lèpre ne diffère en rien de ce qu'il est dans les cliniques allemandes.

Les indigènes de Kusatsu prennent, comme tous les Japonais, leur bain chaud tous les jours, en général même deux fois par jour; en hiver, ils prennent trois ou quatre bains, et cela leur permet, malgré la neige et la gelée, de lutter contre le froid dans leurs maisons de papier. Ils n'éprouvent aucun inconvénient de ces baignades répétées et, affirme-t-on, seraient à l'abri des affections cutanées.

Pour quitter Kusatsu et retrouver le chemin de fer à Karuizawa, c'est 40 ou 45 kilomètres seulement, mais par quels chemins! Il n'y a plus de basha, et d'ailleurs une fois suffit. Jamais mieux qu'ici nous n'avons éprouvé l'endurance extraordinaire des rickshas, c'est-à-dire de ces hommes qui traitent de petite voiturettes à deux roues et pour une seule personne. La route, si l'on peut lui donner ce nom,

grimpe sur les flancs de l'Asamaya, le volcan le plus actif du Japon. Le volcan était, quand nous y passâmes, en pleine éruption et venait tout récemment de provoquer de graves accidents dont les journaux européens ont rapporté l'écho. Ses grondements et ses décharges interrompues nous ont assourdi pendant une bonne partie de la route.



Un lépreux malade et un lépreux guéri (c'est le malade représenté à la page précédente), dans le quartier lépreux de Kusatsu

Il faut trois heures par « ricksha » (car la voiture et l'homme portent le même nom), un homme devant la voiturette, les deux autres derrière. Nous nous mîmes en route à 5 heures du matin. La route devient vite un mauvais chemin, et le chemin bientôt un horrible sentier plein d'ornières si profondes que pendant des kilomètres il faut, presque tous les dix mètres, soulever complètement la voiture pour lui faire franchir les trous béants qui la coupent et la ravinent. Ailleurs, c'est dans les cendres molles du volcan qu'il faut

nous sommes à Karuizawa. Nos rickshas, qui ont fait la route en se jouant, font un bout de toilette, une promenade dans le village, et, toujours souriants, reprennent leurs voiturettes et le chemin de Kusatsu.

De notre côté, nous retrouvons un express enfin confortable qui, en sept ou huit heures, nous ramène à Tokyo. Là nous attend l'auto, dont le modernisme jure, sans doute, au milieu du cadre exotique si enchanteur, mais bien commodé tout de même pour traverser de part en part en quelques instants l'énorme cité impériale.

LES ORIGINES HUMAINES

Il y a quelques semaines, dit M. A. du Fresnois dans *Le Coll. Blau*, un petit nombre d'idéologues décida d'un seul coup qu'il fallait élire un prince des penseurs, et que ce prince des penseurs ne pouvait être que M. Pierre Brisset. Une affirmation formulée avec tant d'assurance emporte toujours l'assentiment des esprits faibles. Personne n'a protesté contre l'élection de M. Pierre Brisset, le demandant seulement, avec modestie, qu'on nous fit connaître ses œuvres.

Nous voici comblés; et vraiment la réalité passe nos espérances. M. Pierre Brisset, plus exactement Jean-Pierre Brisset, publie les *Origines humaines*.

Je ne voudrais point l'analyse du volume. En voici un extrait, pris absolument au hasard. Une lecture complète de l'ouvrage nous révélerait que ces lignes sont parvenues plus intelligibles qu'aucune écrites M. Jean-Pierre Brisset.

Les poissons étaient abondants, les c'est assez, les cétacés étaient le nom des plus gros. Les poissons se nomment *Fisch*, en allemand, et se nomment *fiche* en français, du poisson. Les creus se montrent en abondance dès que l'ancêtre arriva à sa perfection; enfin, tous nos animaux domestiques naquirent à mesure des besoins. Les chèvres allaient les peaux en aidant aux mères; les vaches se montrèrent vers ce même temps. Nous verrons plus tard que les gros mangeaient les petits et se dévoraient entre eux, sans que cela fut indispensable.

Voici un autre échantillon :

Au derrick homme adhérent, au dromadaire. L'adhérent du yape de Rome adhérent, les deux derrick homme adhérent, il y a deux dromadaires. Re on m'ait, re homme à ain, romain, c'est l'homme doublé.

Il y en a trois cents pages, et plus, dans ce style.

ACADEMIE DES SCIENCES
SOCIÉTÉ DE BIOLOGIE
CONGRÈS INTERNAT. MÉDECINE 1911
COMMISSION INTERNAT. D'HYGIÈNE
TRISTE DE DIABÈTE EN MÉDECINE

LITTÉRATURE & FOURNILLON
LABORATOIRES MILLET
8, Rue Richer, PARIS

Lipothérapie

GOLÉANE

MAGNON

CORPS GRAS EMULSIONNÉS
PARTIELLEMENT SAPONIFIÉS

DIABÈTE · DÉNUTRITION · CROISSANCE

Maladies du Cerveau

ÉPILEPSIE — HYSTÉRIE — NÉVROSES

Traitées depuis 40 ANS avec succès par les

SIROPS HENRY MURE

1° Au Bromure de Potassium. 2° Polybromure (potassium, sodium, ammonium). 3° Au Bromure de Sodium. 4° Au Bromure de Strontium (sels de baryte).
Rigoureusement dosés, 2 grammes de sel chimiquement pur par cuillerée à potage et 50 centig. par cuillerée à café de sirop d'écroux d'orange amer irréprochable. Et établis avec des soins et des documents susceptibles de satisfaire le praticien le plus difficile, ces préparations permettent de comparer expérimentalement dans des conditions identiques, le valeur thérapeutique des divers bromures seuls ou associés. — **FLACON 5 FR.** Maison HENRY MURE, A. GAZAGNE, 17, rue de la Harpe, Pont-Saint-Esprit (Gard).

SOLUTIONS HENRY MURE

Biphosphate de Chaux arsénisé — Chlorure-Phosphate de Chaux arsénisé
Chlorure-Phosphate de Chaux croisé et arsénisé (LITR. : 5 FR.; DEMI-LITR. : 3 FRANCS)

PHthisie (1^{re} et 2^e périodes) — RACHITISME
ENGORGEMENTS GANGLIONNAIRES et DES ARTICULATIONS
MALADIES DES OS et DE LA PEAU
CACHEXIES SCROFULÉUSES et PALUDÉENNES
ÉPUISMENT NERVEUX — IMPÉRECE — DIABÈTE

La Biphosphate et le Chlorure-Phosphate arsénisé H. Mure produisent des effets remarquables chez les phthisiques atteints de dyspnée, du chlorose. Sous leur influence, la toux et l'oppression diminuent, l'appétit augmente les forces reviennent.

LITR. : 4 FR.; DEMI-LITR. : 2 FR. 50

AVANTAGES PRINCIPAUX

1° Emploi d'un Phosphate monoclactique cristallisé, d'une pureté absolue, permettant un dosage rigoureux, difficile à établir avec les phosphates mineurs du commerce, qui doivent leur extrême pureté à un excès d'acide sulfurique toujours nuisible à l'assimilation.
2° Insatérabilité absolue obtenue par un procédé de stérilisation d'une incontestable pureté.
3° Administration facile par cuillerées dans un peu d'eau vineuse ou sucrée au milieu des repas.
4° Traitement phosphaté le plus sûr et le moins coûteux dans le traitement du diabète, de la cachexie à bouche croisée; 1 gramme de Sel, 1 milligramme d'Arséniate de Soude et 10 centigrammes de Créosote de H. Mure.

Nota. — Dans les cas où l'arséniate de soude et la créosote ne seraient pas indiqués, MM. les Docteurs pourraient prescrire les mêmes solutions H. MURE non arsénisées. LITR. : 3 FR.

Dépôt général : PH^{ie} H. MURE, à PONT-SAINT-ESPRIT (Gard)
A. GAZAGNE, Gendre et Successeur

SEL DE HUNT

Alcalin
Type

Spécialement adapté à la Thérapie Gastrique
Dyspepsies, Gastralgies
Action sûre, Absorption agréable, Innocuité absolue

LABORATOIRE ALPH. BRUNOT, 16, rue de Boulainvilliers, Paris

L'APOPLEXIE DE BAUDELAIRE

La *Société Norveque* publie une étude sur le séjour de Charles Baudelaire à Bruxelles, alors que, frappé d'apoplexie, il fut transporté dans une maison de santé dirigée par des religieuses, rue des Cendres, près de la gare du Nord. Il y entra le 5 avril 1866. Le surlendemain, Malassis écrivait à Paris :

Il baisse à vue d'œil, il est atteint d'apoplexie, il a perdu la mémoire des mouvements nécessaires à l'écriture et éprouve toutes les difficultés à ne pas tracer son nom de travers.

Les docteurs Lequime et Max, le père du bourgeois actuel, constatent de l'aphasie motrice; pour énoncer les idées les plus simples, le malade brouille les mots. Puis, arrive la cécité verbale; péniblement les yeux discernent les caractères tracés sur le papier, mais le cerveau n'en perçoit plus la signification exacte. Il répète machinalement : « Cré nom! cré nom! »; il s'irrite de ne pas immédiatement compris ou deviné.

Les journaux français ayant raconté que l'auteur de « Fleurs du Mal » agonise dans une salle d'hôpital, Sainte-Beuve et Jules Troubat s'enquerraient auprès de Féliçien Rops.

Dites à M. Pierre Véron, répond Rops : 1° que Charles Baudelaire n'agonise pas; 2° qu'il s'est fait en Belgique des amis assez dévoués, au nombre desquels je me fais l'honneur de me ranger, qui n'auraient pas laissé Baudelaire recourir à l'hôpital tant qu'ils auraient le moindre pigeon sur rue et, à défaut de pigeon, le monnaie tout pour le recevoir.

La supérieure de la maison, ainsi que les sœurs infirmières, se plaignent de leur

pensionnaire, et s'en épouvantent. Il se dresse sur le séant, s'emporte et blasphème; puis les sœurs se signent, s'agenouillent et Baudelaire se prend à sangloter. Les crises deviennent de plus en plus fréquentes, les autres malades protestent contre ce bruyant voisin et Baudelaire est transféré à l'hôtel du Grand-Miroir, à côté des Galeries Saint-Hubert; il était resté quinze jours à l'Institut Sainte-Elisabeth.

pourront l'admirer à loisir aux « Editions d'Art ». Nous venons de recevoir une invitation à cet effet. La voici, — car elle s'adresse, aussi bien qu'à la rédaction même de cette Revue, à tous les amis d'*Esculape* :

A l'occasion de l'apparition du dernier livre d'Edouard Pelletan, une exposition de l'ensemble de l'œuvre du peintre graveur



Bois-frontispice de la carte d'invitation du Dr P.-E. Colin

Aussitôt qu'il fut parti, un prêtre vêtu de l'étole, et le goupillon à la main, procéda aux rites de l'exorcisme, tandis que les religieuses, prosternées sur les dalles, appelaient la grâce divine sur celui qui avait été leur hôte terrifiant.

LE DOCTEUR P.-E. COLIN EXPOSE L'ENSEMBLE DE SON ŒUVRE AUX « EDITIONS D'ART »

Personne, parmi les fidèles lecteurs et abonnés d'*Esculape*, n'a oublié la belle étude documentée que notre ami le Dr Rabier consacra l'an dernier, dans nos colonnes, à notre confrère P.-E. Colin, peintre graveur.

Ceux à qui cette étude a donné le désir de connaître mieux l'œuvre de P.-E. Colin

Paul-Émile Colin aura lieu aux « Editions d'Art », 125, boulevard Saint-Germain; elle sera inaugurée sous la présidence de M. Louis Barbu, le mardi 28 janvier à 3 heures.

M. Paul-Émile Colin et M. René Helleu, vous prient de bien vouloir honorer de votre visite cette exposition, qui sera ouverte jusqu'au 15 février, dimanches compris, de 9 heures à midi et de 2 heures à 6 heures.

Dans le prochain numéro d'*Esculape* paraîtra sans doute un article, largement illustré, sur *Germinal* et les images du Dr P.-E. Colin. Ce n'est point le lieu d'en parler ici. Mais nous ne pouvons point ne pas insister sur la signification que va revêtir l'exposition de Colin aux « Editions d'Art ». Il s'agit là, en effet, en même

temps que de consacrer de façon éclatante le beau talent de notre confrère, d'honorer la mémoire, chère à tous les artistes et à tous les lettrés, d'Edouard Pelletan. Le dernier livre auquel Edouard Pelletan ait donné ses soins, les *Travans et les Jours d'Hésiode*, vient de paraître, peu de semaines après la mort du grand éditeur d'art, et ce livre est illustré par Paul-Émile Colin.

Qu'il nous soit permis de parler du livre d'Hésiode, de la prose subtile qu'Anatole France a déroulée en frise au long du texte grec, des figures et des paysages dont Colin l'anima, M. Clément-Jamain sera notre interprète :

Le vieil Hésiode, écrit M. Clément-Jamain était « dans la vie », comme nous disons aujourd'hui, ce n'est pas une révérie qui lui fit écrire son poème, mais un besoin. Son traité est une plaidoirie détournée. M. Mazon, à qui est due la fidèle et élégante traduction de ce texte difficile, qu'il faut retrouver à travers les interpolations et les reformes, en explique la genèse dans la *Deuxième des Études antiques* :

Hésiode, à la mort de son père, s'est vu navré par son frère, grâce à la vénalité des juges, une part de son héritage. Mais la paresse a ruiné Persès, qui veut maintenant recourir à un nouveau procès.

Ce procès, Hésiode le redoute, il adjure Persès d'éviter l'injustice et de pratiquer le travail. Le travail est la vraie loi de l'homme; il est aisé à qui s'y met courageusement. Encore faut-il savoir comment travailler. Cela, le poète va l'enseigner à son frère. Il lui apprend ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter; il lui conseille l'économie, la prudence, l'opportunité.



Le Reconstituant MOYNE

(GELÉE STÉRILISÉE)

Prix du Flacon :

1 fr. 25

TOUT FLACON OUVERT
DOIT ÊTRE UTILISÉ DANS
LES VINGT-QUATRE
HEURES

Aux personnes malades
ne pouvant pas prendre
d'aliment froid, il est
recommandé d'employer
le Reconstituant Moyne
additionné à un potage.

60 grammes de "Reconstituant Moyne" font un repas

Additionné d'égale quantité d'eau bouillie,
:: non salée, il constitue aussi ::

UN CONSOMMÉ SUCCULENT

Le "Reconstituant Moyne" est préparé exclusivement avec de la Volaille, du Jambon d'York et des Légumes frais

La réduction STÉRILISÉE de ces produits, sans aucune addition de gélatine, constitue une gelée nourrissante, fortifiante par excellence, d'une digestion facile et d'un goût très agréable, parfaitement acceptée par les enfants, les malades et les convalescents.

Le "Reconstituant Moyne" doit être rafraîchi avant de le servir

En vente chez le Fabricant : M^{ME} JEAN MOYNE, 11, Place de la Miséricorde, à LYON. Téléph. 2-49

Voici les époques favorables aux travaux des champs, voici les diverses saisons pour la navigation, voici l'âge où l'on doit se marier.

Le poème porte donc un titre parfaitement justifié : *Les Travaux et les Jours*, et comme il est rempli de traits de mœurs, parfois soulignés avec une certaine verdeur de langage, il se trouve qu'on le lit, pour peu que l'on ait l'âme archéologique (et qui ne l'a pas à notre époque) avec un très vif intérêt.

Ce fut un paradoxe que de couvrir à la rude tunique de l'agriculteur-poète des bandes de pourpre et d'hycinthe empruntées au vestiaire de M. Anatole France. Quel rapport, je vous prie, entre l'homme qui consigne les usages agricoles, maritimes ou domestiques et l'écrivain subtil qui met son esprit à la fenêtre pour voir passer la vie, en dessiner les formes changeantes et s'en divertir? Le monde, pour Hésiode, est tout fixé; pour M. France, il est tout changement: c'est la philosophie d'Héraclite et d'Anaxagore. Mais cette variabilité du monde laisse le souvenir d'images et cela suffit pour que la vie soit belle; ceci est la philosophie d'Anatole France.

Les points de vue sont donc fort opposés. Et pourtant, nulle disparité! L'atticisme de M. Anatole France voisine agréablement avec le béotisme d'Hésiode. D'ailleurs l'écrivain de ce petit chef-d'œuvre : *Le Chanteur de Kymé*, qui a si bien reconstitué les mœurs grecques du temps d'Homère et par conséquent d'Hésiode (étaient-ils contemporains? à quelque centaine d'années près, le tableau ne change pas), prend parfois un recul qui fait illusion. M. Anatole France porte une âme plastique; il pouvait, si l'avait voulu, tendre la main, par-dessus trois millénaires, vers l'ombre d'Hésiode, et l'attirer à lui. Il ne l'a pas fait, mais Edouard Pelletan l'a fait à sa place. Je veux dire qu'il a pris dans son œuvre ce qui pouvait se rapprocher le plus de



Bois inédit du D^r P.-E. Colin, illustrant la carte d'invitation à son Exposition aux « Editions d'Art »

l'esprit du poète et il s'est trouvé que ce choix a révélé de M. France une face, qu'à vrai dire l'on soupçonnait, mais que l'on n'avait pas encore remarquée avec cette netteté. M. Anatole France a spécialement écrit, pour ce nouveau livre dont il avait la surprise, une Invocation préliminaire qui est, elle, tout à fait dans la forme hésiodique. Elle chante les débuts de l'humanité, les progrès de l'homme et la limite de son génie.

Placé entre l'antique Hésiode et le moderne Anatole France, l'illustrateur M. P.-E. Colin a pris le meilleur parti: il est resté lui-même. Puisque l'un et l'autre parlaient de la terre, de l'homme, des troupeaux, de la mer, du firmament, des forêts, lui aussi ferait comme eux, — en toute liberté? Il s'est cependant plié à rappeler l'Hellade dans le poème grec, mais il s'est abandonné à son inspiration dans la partie contemporaine. Toutefois, le contact qu'il affrontait ne lui fut pas indifférent, car il est parvenu à une puissance d'émotion et à une ampleur qu'il n'avait point encore montrées avec cette continuité et cette abondance.

Tous ses paysages sont magistralement composés; les ciels y planent sur la terre et sur les eaux avec leur parure de beaux nuages, qui sont avec les expressions de leur figure. M. P.-E. Colin, lui aussi, est poète! En atteignant à la maîtrise, il n'a rien perdu de cette franchise qui l'a toujours fait aimer, mais il a gagné une sûreté de dessin et une souplesse de facture dont les amateurs de belles gravures ne manqueraient pas d'être frappés.

Tous les lecteurs d'*Æsculape* tiendront à apporter leur tribut d'admiration aux œuvres

**ANTISEPTIQUE URINAIRE
PAR EXCELLENCE**

**ARTHRITISME
DIATHÈSE URIQUE**

URASEPTINE
ROGIER

DISSOUT, EXPULSE L'ACIDE URIQUE

Granulé entièrement soluble dans l'eau : 0,60 centigr. de matière active par cuillerée à café. — DOSE : 2 à 6 cuillerées à café par jour

Échantillons et Littérature : HENRY ROGIER, Pharmacien, Anc. Int. des Hôpitaux de Paris, 3 et 6, boul. de Courcelles, PARIS

exposées par le Dr Colin aux Editions d'Art ».

4 Quels que soient la matière ou l'outil, en Bretagne, en Provence, dans l'île-de-France cadencée, dans les Vosges trapues ou sur le plateau de Lorraine, a travers ses hésitations, ses complexités, ses retours, l'œuvre du Dr Colin reste cohérente, unique.

CONFÉRENCES DE L'UNIVERSITÉ DES ANNALES

HISTOIRE. La Renaissance. Lundi à 5 heures.
10 fév. *Elisabeth d'Autriche*, par FUNK-BRENTANO.
17 fév. *Nostalgiques*, par EMIL BESE.
24 fév. *Philippe II*, par GEORGES CLARETIE.

LITTÉRATURE FRANÇAISE. La Poésie. Mardi à 5 heures et lundi suivant à 2 heures V. A.
11 fév.-17 fév. *La Mer*, par JEAN RICHOU.
18 fév.-24 fév. *Les Saisons, les Heures*, par FERDINAND GRÉCH.

25 fév.-3 mars, *La Table* par ADOLPHE BEISSON.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE. La Renaissance. Le mercredi 7 fév. à 5 heures et vendredi suivant à 2 heures.
8 fév.-7 fév. *La Mort de Jules César*, par JEAN RICHOU.

12 fév.-14 fév. *L'Aristote*, par ED. HARRIST.
26 fév.-28 fév. *Le Tasse*, par HENRI ROUJON.

LES CONTEMPORAINS. Jeudi à 5 heures.
9 fév. *Une heure de Pédonation*, par MAURICE DONNAY.

15 fév. *Heures claires*, par EMIL VERHAEREN.
20 fév. *Les Incursions*, par JEAN RICHOU.

HISTOIRE DE L'ART. Le vendredi à 5 heures.
7 fév. *Florence*, par HENRI ROUJON.

14 fév. *La Cour de Louis X*, par A. DORCHMAN.
21 fév. *La Petite Cour de France*, par H. LAPAUZE.

28 fév. *Poésie*, par GABRIEL FAURE.

MUSIQUE. Des Fêtes antiques aux Fêtes Royales. Samedi à 5 heures.
1 fév. *Les Fêtes à Trianon*, par le baron de MARCOURT.

8 fév. *Les Fêtes de la Révolution*, par J. THIBOUT.
15 fév. *Les Fêtes du Directoire*, par GEORGES CAIN.
22 fév. *Napoleon et la Musique*, par FÉLIX DE LAUNAY.

Chaque série comprend 15 Conférences.
Prix de l'abonnement à une série : 15 francs. A toutes les séries : 150 francs.

MIEUX VAUT RECEVOIR,

A LA GUERRE.

UNE BALLE DE FUSIL

QU'UNE BALLE D'OBUS

Le Dr de Lacombe, ancien interne des hôpitaux de Paris, chirurgien en chef de l'Hôpital Français de Constantinople,

ressantes et à fixer de nouveau certains points de la question des blessures par armes de guerre.

Tout d'abord une distinction s'impose entre les blessures causées par les balles de fusil ou de mitrailleuse et celles qui sont dues aux balles de shrapnell.



Un des pavillons de l'hôpital des femmes à Haseki (Constantinople)
(Cet hôpital, comme beaucoup d'autres à Constantinople, a reçu de nombreux soldats blessés.)

écrivait il y a quelques semaines, dans le *Matin*, des lignes intéressantes sur les blessures reçues parmi les champs de bataille modernes.

La guerre qui vient de bouleverser toute la Macédoine et d'ensanglanter les plaines de la Thrace, dit-il, est de nature à fournir des observations inté-

Bien des personnes étrangères à la médecine qui visiteront nos blessés à l'Hôpital Français, ne purent cacher leur étonnement en voyant se porter parfaitement bien et demander à quitter le lit, des soldats entrés dans le service depuis deux ou trois jours à peine. Et cependant ces hommes avaient reçu, huit ou dix

jours auparavant, à Kirk-Kilissé ou Lüle-Bourgas, des balles de fusil ou de mitrailleuse qui leur avaient traversé la poitrine, soit l'articulation de l'épaule du genou, ou même le fémur et le rein, et, sans coup, ou dans l'heure qui suivit la blessure, car la balle n'avait rencontré sur son trajet aucun gros vaisseau. L'hémorragie interne avait été très légère et la cicatrisation s'opérait très rapidement, sans aucune complication.

C'est justement cette absence de complications que j'ai pu constater avec beaucoup d'intérêt dans la plupart des blessures causées par les balles du fusil de guerre. Et quand je dis complications, j'entends l'infection depuis les suppurations les plus légères jusqu'aux plus graves septicémies. Elles étaient presque de règle autrefois, achevaient beaucoup de blessés ou les éternisaient dans les hôpitaux, obligeant fréquemment les chirurgiens à des débridements considérables ou à des sacrifices de membres.

La balle moderne a plus de pénétration mais est moins dangereuse. En arrivant au contact de l'homme, la balle recouverte de son enveloppe métallique doit être tellement échauffée qu'elle se trouve, au point de vue microbien, dans un état voisin de l'asepsie. La déflagration des gaz sans fumée dans le canon du fusil de la mitrailleuse ne se fait point sans développement considérable de chaleur. La chaleur qu'absorbe la balle, vient s'ajouter celle produite par son frottement sur dur et très serrés dans l'âme du canon. En sortant de l'arme, sa trajectoire est tendue et sa vitesse formidable contiennent une nouvelle cause de production de chaleur. Dans ces conditions, il y a toutes chances pour que la balle soit aseptique, c'est-à-dire débarrassée de tout

HUNYADI JÁNOS
ditte EAU DE JANOS
Eau Parfumée Naturelle

EFFET PROMPT. SÛR ET DOUX
Pour éviter toutes substitutions
prière à MM. les Docteurs
de bien spécifier sur leurs
ordonnances la MARQUE

HUNYADI JÁNOS
Adressa SAXLEHNER Budapest

Société Générale d'Orthopédie
Lamy, Directeur
BANDAGES
BAS ÉLASTIQUES, CORSETS
SOUTIENS-GORGE
CEINTURES
ARTICLES D'HYGIÈNE

CORSETS ÉLÉGANTS
recommandés
aux femmes (distresses
de coïncider)
les exigences de la mode
et les soucis
du bien-être physique.

128, Boul' Haussmann, Paris
Téléphone 577-26

FARINES MALTÉES JAMMET

de la Société d'Alimentation diététique
pour le régime
des MALADES, CONVALESCENTS, VIEILLARDS
ET
L'ALIMENTATION PROGRESSIVE ET VARIÉE
DES ENFANTS

RIZINE
Crème de Riz maltée

ARISTOSE
à base de Blé et d'Avoine maltée

CÉRÉALINE
Arrow-Root, Blé, Orge, Maïs

ORGÉOSE
Crème d'Orge maltée

GRAMENOSE
Avoine, Blé, Maïs, Orge

BLÉOSE
Crème de Blé total maltée

AVENOSE
Farine d'Avoine maltée

LENTILOSE
Farine de Lentilles maltée

CACAO GRANVILLE, Cacao à l'Avenose, à l'Orgéose, etc.

MALT GRANVILLE - MALTS TORRÉFIÉS - MATÉ SANTA-ROSA

CÉRÉALES JAMMET pour DÉCOCTIONS

USINE ET LABORATOIRES à LEVALLOIS-PERRET
BROCHURES ET ÉCHANTILLONS SUR DEMANDE

Depôt général: M^{re} JAMMET, Rue de Miromesnil, 47, Paris

QUATAPLASME
DU DOCTEUR LANGLEBERT

PANSEMENT ASEPTIQUE COMPLET INSTANTANÉ
PHLEGMASIES, Anthrax, Abscess, Phlegmons, Gercures des Selles,
Phibites, Erysipèles, DERMATOSES, Eczéma, Impétigo,
AFFECTIONS OULAIRES, Conjonctivites, Écrouelles,
DANS TOUTES LES PHARMACIES et 10 Rue Pierre-Ducreux, PARIS.

croûte au moment où elle pénètre dans les tissus. De plus, par sa forme allongée et son extrémité antérieure légèrement effilée, elle se trouve être moins dangereuse au point de vue de l'infection que la balle ronde, en ce sens qu'elle traverse les vêtements de l'homme sans entraîner avec elle des fragments d'étoffe ou de corps étrangers. Enfin, elle ne subit dans son trajet à travers les tissus humains aucune déformation sensible.

Vis-à-vis des os, la balle actuelle se comporte d'une façon différente.

Lorsqu'elle rencontre une extrémité d'un os long, c'est-à-dire une épiphyse, celle-ci, constituée par du tissu spongieux, ne lui offre pas plus de résistance que s'il s'agissait d'un muscle; elle est traversée de la même façon. Le trajet est net, régulier, sans esquilles ni parcelles osseuses détachées, comme en témoignent nos radiographies. La blessure n'étant point infectée cicatrise rapidement. Nous avons vu pour plusieurs articulations percées de part en part, guérir en une vingtaine de jours, n'ayant présenté qu'un léger épanchement sanguin intra-articulaire dont la résorption fut rapide. Nous sommes loin, comme on le voit, des dégâts considérables produits par les anciennes balles en plomb, et des complications terribles qui commandaient malheureusement souvent la désarticulation ou l'amputation.

Par contre, lorsque le projectile rencontre une diaphyse, telle que celle de l'humérus, fémur, tibia, etc., l'éclatement est la conséquence forcée. L'accident est grave, mais réparable dans bien des cas par des sutures osseuses au fil d'argent. En résumé, les cas mortels dus

au fusil ou à la mitrailleuse sont loin de constituer la majorité. Celle-ci est représentée par un nombre très considérable de blessures extrêmement variées, plus ou moins importantes, mais qui doivent guérir très bien et vite, si elles sont bien soignées, car elles ne sont pas infectées dès le début.

Les blessures produites par les éclats d'obus ou par les balles de shrapnell, présentent, au contraire, une gravité particulière.

Cette balle ronde, d'une douzaine de grammes environ, tout en plomb, est une ancienne connaissance. C'est la balle qui se tire encore dans les fusils de chasse, ou dans les anciennes carabines. Il n'est pas de chirurgien qui n'ait été obligé d'en extraire, car une fois entrée dans les chairs, elle ne tarde pas dans bien des cas à provoquer des suppurations. Sa sortie du shrapnell qui se produit sans frottement, le trajet très court qu'elle doit effectuer avant d'atteindre l'homme, sa vitesse bien moins considérable que celle de la balle du fusil, sont des conditions qui lui assurent un échauffement insuffi-

sant pour la rendre aseptique. Elle apporte donc avec elle dans les tissus qu'elle traverse des germes microbiens. Sa forme régulièrement ronde lui permet d'entraîner avec elle dans les chairs des fragments de vêtements, ce qui constitue une nouvelle cause d'infection.

Moins dure que la balle blindée, puisqu'elle est en plomb, elle se déforme et s'aplatit à la moindre résistance, elle se fragmente même parfois en de nombreux morceaux, comme il m'a été donné de le constater dans beaucoup de radiographies. Le trajet est souvent irrégulier, et les tissus parfois plus déchirés encore que traversés. Outre les chances d'hémorragie plus grandes ces tissus contusionnés résisteront mal à l'infection qui s'y développera très facilement.



Cette radiographie montre l'éclatement de la diaphyse fémorale, provoqué par une balle de shrapnell bulgare (Cresson); les deux fragments se chevauchent, ou voit de grandes esquilles osseuses.

En résumé, les désordres produits dans les tissus par les balles de shrapnell plus ou moins déformées ou fragmentées, et les menaces d'infection donnent à ces blessures un caractère de gravité qui fait contraste avec le pronostic bien moins sévère que comportent les mêmes lésions causées par les balles du fusil de guerre.

LA QUESTION DU NÈGRE

M. Warrington Dawson vient de faire une étude sérieuse et sincère de la race noire aux États-Unis, mais il ne s'est pas borné à considérer le nègre d'Amérique; il a poussé plus loin ses investigations. C'est, en résumé, toute l'histoire de la race nègre qu'il a embrassée. Or, comme les esclaves transportés depuis le xiv^e siècle aux Antilles et en Louisiane furent presque tous les fils des races congolaises ou littorales de la côte occidentale d'Afrique, ainsi que le fait remarquer M. Paul Adam dans la préface qui sort d'introduction à ce livre, il s'ensuit que l'auteur a posé pour tous les nègres en général la plupart des problèmes que soulève le rôle social qu'ils sont appelés à jouer dans le monde.

M. Warrington Dawson a, de plus, accompagné le président Roosevelt sur la côte des Sonalis et dans l'Afrique équatoriale. Il a donc vu de près les nègres de tous les pays; il a été ainsi à même de faire des constatations, des rapprochements et des comparaisons qui offrent un très vif intérêt.

La question du nègre est, en Amérique surtout à l'heure présente, d'une brûlante actualité. L'Europe a tout profit à la connaître parfaitement dans ses origines, et dans ses conséquences.

L'auteur fait un historique impartial du mouvement d'affranchissement et de la guerre de Sécession, examine tour à tour les questions que fait naître l'incorporation du nègre dans la société civilisée: question économique, question de l'insurrection, de l'égalité sociale, de l'égalité politique, de l'égalité devant la loi, du lynchage, etc. Combien l'Europe est mal renseignée sur ces choses!

CŒUR ARTÉRIO-SCLÉROSE

Avec ses bains:

ROYAT

CARBO-GATEUX

GUÉRIT

TRoubles CARDIO-VASCULAIRES

tous vos livres sous la main

avec la bibliothèque tournante

TERQUEM

PARIS

Envoi franco du Catalogue sur demande

MALADIES INFECTIEUSES, PNEUMONIES, GRIPPE, ANGINES, RHUMATISMES, SEPTICÉMIES, TYPHOÏDE, ENTERITIS PÉRITONITIS, SALPYNGITE, CYSTITE, MÉNINGITES, TUBERCULOSE, PALUDISME, etc.

"LANTOL" COUTURIEUX

Rhodium colloïdal électrique

Procédé LANCIEU (Académie des Sciences, 27 Novembre 1911).

en Ampoules injectables de 3 c. c. et Capsules pour l'usage interne.

DOSES: INJECTIONS sous-cutanée, intra-musculaire ou intra-veineuse: 1 à 3 c. c.

CAPSULES: 2 à 6 par jour.

TRÈS ACTIF INDOLORE
TRÈS STABLE DIRECTEMENT INJECTABLE

Échantillons et Notices: Laboratoires COUTURIEUX, 57, Avenue d'Antin, PARIS

CONSTIPATION Chronique ou Accidentelle

Fermentations gastro-intestinales
Intoxications bacillaires
Troubles hépatiques et biliaires



Produit naturel et complet
à base de Podophyllin et Cascara

Dose: un ou deux grains

avant ou au milieu du repas du soir.

Administration: 64, BOULEVARD PORT-ROYAL, PARIS

☞ ☞ ☞ Intrait de Marron d'Inde

(Varices, et Hémorroïdes)

Littérature et Échantillons: Intraits Dausse

4, Rue Aubriot, PARIS

LIPIODOL LAFAY

à 40% d'Iode sans aucune trace de chlore
64, Chaussée-d'Antin, PARIS



Le PREMIER Produit FRANÇAIS
qui ait appliqué
L'AGAR-AGAR
au traitement de la
CONSTIPATION CHRONIQUE

THAOLAXINE

LAXATIF-RÉGIME
agar-agar et extraits de rhamnées

Posologie

PAILLETES : 1 à 4 cuil. à café à chaque repas
CACHETS : 1 à 4 à chaque repas
COMPRIMÉS : 2 à 8 à chaque repas
GRANULÉ : 1 à 2 cuil. à café à chaque repas
" (Spécialement préparé pour les enfants)

*Échantillons & Littérature
sur demande adressée:*

LABORATOIRES

DURET & RABY

F. Borremans del. Marly-le-Roi (S.-O.)

CHOLÉOKINASE

6 à 8 Ovoides par jour

**TRAITEMENT SPÉCIFIQUE
DE L'ENTEROCOLITE
MUCOMEMBRANEUSE**

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

Pour assainir la bouche, raffermir les gencives, fortifier les cheveux, pour les ablutions journalières, pour le lavage des nourrissons, etc., etc.,
il est recommandé de faire usage du

Coaltar Saponiné Le Beuf

qui possède les propriétés DÉTERSIVES et ANTISEPTIQUES INDISPENSABLES aux produits destinés à ces usages, qualités qui lui ont valu son admission dans les HOPITAUX DE PARIS.

Le Coaltar Le Beuf est en effet très efficace en particulier dans les cas d'angines couenneuses, anthrax, gangrènes, herpès, leucorrhées, pityriasis, otites infectieuses, suppurations, etc., mais dans ces circonstances c'est au MÉDECIN qu'il appartient de prescrire ce produit et de régler son mode d'emploi.

Le Coaltar Saponiné Le Beuf étant un liquide qui n'est ni caustique ni vénéneux, peut être laissé entre toutes les mains.

DANS LES PHARMACIES

Se méfier des imitations que son succès a fait naître

LE BAPHOMET

L'IDOLE ANDROGYNE DES TEMPLIERS

Par M. le Docteur BÉRILLON
Professeur à l'École de Psychologie

L'ordre des Templiers constituait une véritable milice monastique destinée à continuer en Orient la croisade contre les Infidèles. Son organisation était celle d'une société secrète. Les nouveaux chevaliers n'étaient admis dans l'ordre qu'après une cérémonie de réception, au cours de laquelle ils étaient soumis à des épreuves de soumission d'une nature telle, qu'elles fournirent les motifs de leur mise en jugement et de leur condamnation. Ce n'est point ici le lieu de s'étendre sur les richesses qu'ils avaient accumulées dans les véritables forteresses qu'étaient leurs temples, sur leur rôle de banquiers des rois et des princes. Le D^r Bérillon fait œuvre avant tout dans ces lignes, de médecin et de psychologue. Les auteurs arrachés par la torture, les témoignages recueillis sans contrainte dans les enquêtes poursuivies par le pape Clément V, ont montré que les épreuves imposées lors de l'initiation portaient sur trois points principaux : le reniement du Christ, les baisers infâmes, l'adoration d'une idole barbare à visage d'homme, à seins et à sexe de femme dénommée baphomet. L'ampleur de cet article nous oblige à le publier en deux numéros. Le D^r Bérillon étudiera donc en février, d'après des documents inédits, le rôle de l'adoration du baphomet dans la réception des Templiers.

Le mot *baphomet*, au Moyen âge, servait pour désigner un faux dieu, une idole, une représentation figurée du démon. On l'appliqua particulièrement à l'idole dont les Templiers faisaient usage dans les cérémonies de réception des nouveaux chevaliers.

Ainsi que cela résulte de divers documents archéologiques, les baphomets étaient d'ordinaire des représentations humaines réunissant les attributs des deux sexes (fig. 1).

Certains érudits ont vu dans le mot *baphomet*, un dérivé des mots grecs *baptis*, immersion, baptême, et *metis*, de l'esprit, servant à exprimer l'idée d'une initiation. La déesse *Meté* était la divinité des gnostiques. Cette déesse, dotée des deux sexes, représentait la synthèse de la puissance génératrice. Cette interprétation a été soutenue par de Hammer-Purgstall (de Vienne) et par Mignard, qui ont vu dans la doctrine des Templiers la continuation des hérésies gnostiques et du Manichéisme. Il me paraît plus explicable de voir dans le terme *baphomet* une déformation populaire du nom de Mahomet.

C'est certainement ainsi que le comprenaient les contemporains, car les termes de *Mahomeria*, *Mafumeria*, *Machomeria*, *Bafumeria* servaient à désigner les mosquées et, par extension, furent appliqués à tout édifice où l'on pratiquait un culte qui n'était pas celui des vrais chrétiens. En portugais, Mahomet se nomme encore *Mafuma*.

Ce qui donne crédit à l'opinion que les Templiers avaient pu, au cours de leurs cérémonies secrètes, s'inspirer de reminiscences orientales, c'est que la plupart d'entre eux avaient vécu, pendant de longues années, en Asie-Mineure, au contact des Musulmans. A ce sujet, Frédéric II, empereur d'Allemagne, qui, s'étant emparé de Jérusalem, avait pu y observer de près les Templiers, disait d'eux :

Elevés dans les délices des barons de l'Orient, les Templiers sont ivres d'orgueil ; je sais de bonne source que plusieurs sultans ont été reçus en grande pompe dans leur ordre et que les Templiers eux-mêmes leur ont permis de célébrer leurs superstitions avec invocation de Mahomet et pompe séculière.

Aussi, on ne peut s'étonner des aveux du prince de Toulouse et du Florentin Noffe, rapportés par le continuateur de Guillaume de Tours, aveux relatifs à certains hommages rendus à ce

cation d'Allah, le dieu des Sarrazins, accompagnait la présentation de l'idole désignée sous le nom de *baphomet*.

On s'étonnerait moins, à notre époque, de ces concessions et de ces témoignages de tolérance à l'égard de croyances religieuses étrangères. On sait combien, après un séjour plus ou moins prolongé dans les colonies, les immigrants subissent les influences, je serais presque disposé à dire les déformations morales et mentales, qui résultent de l'imprégnation du nouveau milieu dans lequel ils ont été transplantés.

Par leur contact avec les Musulmans, l'opinion des Templiers à leur égard s'était promptement modifiée. Après avoir constaté que, par beaucoup de côtés, la civilisation musulmane était plus avancée que celle de la chrétienté d'alors, ils avaient cessé de nourrir à l'égard des infidèles les sentiments d'animosité qu'on éprouvait dans tous les pays chrétiens.

Il n'y a donc rien de surprenant à ce que des doctrines gnostiques, manichéennes, alors florissantes dans tout l'Orient, ainsi que des conceptions islamiques, se soient propagées dans l'ordre des Templiers et que l'on retrouve dans leurs cérémonies d'initiation des emprunts faits à ces diverses croyances.

L'initiation des Chevaliers du Temple

L'ordre des Templiers était une société secrète ; on n'en peut douter en présence du mystère dont ils entouraient leurs réunions capitulaires et les cérémonies de réception de nouveaux adeptes. Cela résulte aussi des épreuves qu'ils faisaient subir aux nouveaux initiés, ainsi que des serments redoutables par lesquels ils leur imposaient l'obéissance aux statuts de l'ordre et la discrétion à l'égard de tout ce qu'ils pourraient avoir appris au cours de leurs réunions.

A toutes les époques, l'admission des néophytes dans les religions, dans les associations mystiques, et surtout dans les sociétés secrètes, a été accompagnée de cérémonies plus ou moins compliquées auxquelles on a donné le nom d'initiation. Toute réception d'un profane est nécessairement précédée de formalités préli-

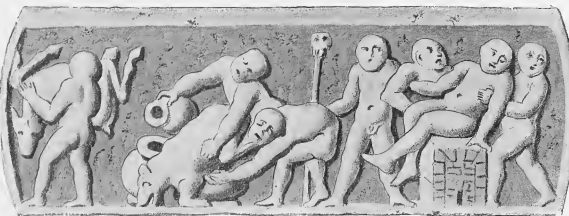


Fig. 1. — Le Baphomet, idole androgyne des Templiers, tel qu'il est figuré sur le coffret du duc de Blacas trouvé à Esarois (Côte-d'Or)

culte mahométan. Au cours de leur interrogatoire, ces chevaliers déclarèrent que, « après avoir abjuré la religion chrétienne, les Templiers pratiquaient celle de Mahomet (1) ».

Il faut ajouter que, suivant d'autres dépositions, le cri *Yallah*, qui correspondait à l'évo-

(1) Templarios omnes, abjurata christiana religione, Mahumetum colere.



Epreuves de l'initiation du Templier : Scène de bestialité (Coffret du duc de Blacas)

minaires dont les plus importantes sont : 1° un examen imposé au récipiendaire pour s'assurer qu'il remplit les qualités requises pour être un adepte de choix ; 2° un engagement solennel pris par lui de se conformer strictement aux diverses obligations de la religion ou de l'association dans laquelle il a demandé à être admis.

Ces formalités remplies, il peut être procédé à la cérémonie de l'initiation qui consiste dans la communication au nouvel affilié du but que se proposent les initiateurs et des moyens par lesquels ils sont décidés à y arriver. Cet exposé de principes, s'il était fait simplement, ne laisserait dans l'esprit de l'initié qu'une impression assez fugitive. C'est pourquoi on entoure sa communication d'une certaine mise en scène destinée à frapper vivement son imagination. Enfin, pour graver profondément dans sa mémoire le souvenir de sa réception, on lui présente certaines images ou certains symboles, dont la vue sera d'autant plus impressionnante qu'il s'attendra moins à leur apparition.

Il est également indiqué de soumettre le récipiendaire à des épreuves morales ou physiques dont le but est d'apprécier l'étendue de son courage et son sang-froid. On se préoccupe également, en lui faisant accomplir des actes qui le compromettent ou engagent sa discrétion, de l'enchaîner, par des liens indissolubles, à ceux dont il sera désormais le collaborateur et l'associé.

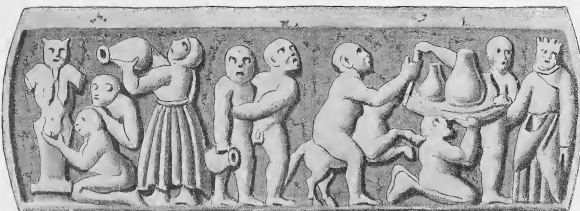
Les formalités de l'initiation constituent donc à la fois une mesure de sûreté pour les anciens affiliés et un enseignement pour le nouvel initié.

Mais si l'on pousse plus loin l'analyse, on comprend mieux le mécanisme des initiations symboliques ou religieuses, dont le but est d'exercer sur l'esprit une influence pénétrante et décisive.

Les cérémonies, tour à tour mystérieuses et solennelles, à l'aide desquelles elles s'accomplissent, l'habileté des mises en scène, la fatigue qui résulte d'attentes savamment graduées, mettent le néophyte dans des états de conscience qui correspondent aux états les plus profonds de l'hypnotisme. Il ne faut donc pas s'étonner, dans ces conditions, si les formules consacrées, énoncées d'une façon impérative, s'imposent à l'esprit de l'initié avec le caracté-

rière dominateur qui émane de la suggestion hypnotique. Par là, l'initiation apparaît donc comme une véritable opération psychologique.

Les documents authentiques qui proviennent du procès des Templiers révèlent non seulement les engagements qui étaient exigés des chevaliers, mais aussi les formalités et les cérémonies auxquelles ils étaient astreints lors de leur initiation. Les témoignages et les aveux des accusés sont trop concordants



Epreuves de l'initiation du Templier : Adoration du Baphomet (Coffret du duc de Blacas)

pour qu'il y ait le moindre doute à ce sujet.

Dans la cérémonie de réception, ou plutôt dans l'initiation des Templiers, on retrouve :

1° Les formalités compromettantes telles que les actes d'abjuration, les insultes à la religion chrétienne, le reniement du Christ, les souillures et les profanations de la croix.

2° Les actes d'humiliation et d'avilissement tels que les baisers infâmes imposés au récipiendaire.

C'est après l'accomplissement de ces diverses épreuves et la promesse de s'abstenir de toutes relations sexuelles avec les femmes, qu'on présentait d'une façon inopinée certaines figures d'un caractère absolument anormal.

Ainsi l'acte d'accusation porte que dans toutes les provinces et dans les grands chapitres, les Templiers adoraient une idole dont le pouvoir était réputé si grand, qu'elle faisait fleurir les arbres et germer les plantes de la terre. Assez souvent, ces idoles étaient accompagnées d'un crâne humain.

L'idole présentée n'était

pas partout la même. Les uns disent qu'elle représentait un homme, d'autres une femme ; mais quel que fût le sexe de cette singulière image, qu'elle fût sculptée, peinte ou gravée, la plupart attestent sur elle l'existence de la barbe. C'est de là que vint le nom habituel d'idole barbe.

Cette figure, tantôt en cuivre et tantôt en argent, était tirée de coffrets qui servaient à la serrer et qui contenaient en outre la cordelette de fil tressé dont le nouveau frère était ceint après son initiation. Il devait la porter sur sa chemise, pendant toute la durée de son existence. Elle devait assurément, par son contact, lui rappeler le souvenir des engagements pris et servir à justifier sa qualité de chevalier du Temple en cas de rencontre avec d'autres frères, dans des pays éloignés.

L'initiation terminée, la cérémonie se clôturait par un repas de corps et, comme cela se pratique dans toutes les réceptions de nouveaux membres, par une fête intime. L'exclusion des femmes de ces réunions et la liberté d'allures qui résultait d'une réunion d'hommes de guerre permettaient de supposer que ces festins devaient prendre très rapidement la tournure d'orgies (1).

Comme il est rapporté dans l'Histoire de France de Lavoisier,

Ceux qui disaient avoir risqué un coup d'œil aux fentes des salles capitulaires du Temple revenaient avec des récits effroyables. Ils avaient vu des orgies sans nom, des scènes d'idolâtrie et de débauche ; le sol était piétiné comme après un sabbat

Les débordements des Templiers étaient passés à l'état de légende. Boire comme un Templier, jurer comme un Tem-

plier, sont encore des expressions d'un usage courant. Le vieux mot allemand *Tempelhaus* a longtemps servi à désigner une maison de débauche. Un dictionnaire plus significatif avait cours en Angleterre. Il engageait à se défier du baiser d'un Templier : *Custodiatis vos ab osculo Templariorum*. Ces expressions suffiraient à elles seules pour démontrer que,

(1) Les Templiers tenaient, leurs chapitres et notamment ceux de réception, des nouveaux membres pendant la nuit, en salle close, gardée par des sentinelles. Cela ne pouvait manquer de donner créance à l'opinion que ces mystères dissimulaient des occupations illicites.



Préparation du festin qui suit l'initiation du Templier (Coffret du duc de Blacas)

quelles que fussent les précautions prises, le secret des rites de l'initiation des Templiers n'avait pas toujours été bien gardé.

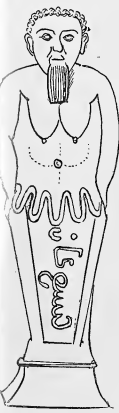
Les blasphèmes et les reniements

Les informateurs et les juges des Templiers ne pouvaient manquer de voir dans les blasphèmes à l'égard du Christ, dans les signes de mépris envers la croix, des actes de reniement et d'hérésie. Il n'y avait cependant là que des épreuves destinées à s'assurer de la fidélité et de l'assujettissement du néophyte. La plupart déclaraient qu'ils avaient renié de bouche, mais non de cœur. L'un d'eux déclara : « Cela ne tire pas à conséquence de renier Jésus ; on le renie cent fois pour une puce, dans mon pays. »

La surprise du récipiendaire était plus grande lorsqu'il recevait l'invitation d'avoir à cracher trois fois sur la croix en signe de mépris pour Notre Seigneur Jésus-Christ qui a souffert sur cette croix. En l'occurrence, il s'agissait habituellement de la croix qui ornait le manteau blanc de chevalier, destiné au néophyte. Ce manteau était étalé sur le sol. Un très grand nombre, au cours de leurs vœux, affirmèrent qu'ils s'étaient contents de cracher à côté. Il s'agissait évidemment là d'une épreuve dont il est assez difficile de discerner la part qu'il faut attribuer à cette plaisanterie de corps de garde de celle qu'il convient d'attribuer à un véritable sacrilège. On comprend l'hésitation que le nouvel affilié éprouvait à l'idée de souiller la blancheur immaculée de son manteau neuf (1). Ce qui prouve d'ailleurs qu'il s'agissait plutôt d'une brimade, c'est que d'ordinaire l'initiateur savait se contenter, comme cela fut affirmé un grand nombre de fois, d'un reniement pour la forme et d'un simulacre de crachat.

Les baisers infâmes.

Par contre, les baisers infâmes revêtaient un caractère d'obscénité auquel on chercherait vainement une excuse.



Baphomet androgyné (de Hammer)

L'accolade exigée du récipiendaire consistait en effet dans un triple baiser dont le premier était donné sur la bouche, le second sur l'ombilic, le troisième à l'ori-

(1) En réalité, cette épreuve n'était pas sérieuse. Dans l'esprit des anciens ce n'était qu'une plaisanterie (*trufa*), une taquinerie, un jeu (*jocus*) qu'il était d'usage de faire aux nouveaux et à laquelle, de l'aveu de tous, on n'attachait pas d'importance. A tel point qu'un des initiés s'était obstinément refusé au reniement, l'initiateur lui adressa ce compliment : « Tu seras un rude soldat quand tu auras traversé la mer. *Tu eris bonus pugnator ultra mare*. » On a même supposé que l'épreuve avait pour but de s'assurer de la manière dont ils se comporteraient dans le cas où, étant tombés au pouvoir des infidèles, ils seraient mis dans l'obligation, sous peine de mort, de renoncer à leur foi.

fice terminal de l'appareil digestif (*in ore, in umbilico et in fine spine dors*). La multiplicité des témoignages recueillis sur cette épreuve malséante ne permettent pas de douter de sa réalité. Gauthier de Bure, qui était initié depuis huit ans lorsqu'il passa en ju-



L'apothéose du Chevalier du Temple après l'initiation (Coffret du duc de Blacas)

gement, racontant les détails de sa réception, dit qu'elle fut faite à Bure, par le frère de Scivrey, précepteur de cette commanderie, en présence de quatorze frères, parmi lesquels figuraient Jean de Bure, Martin et Guy de Nicey, et Etienne de Soulaïne (1). On lui fit jurer sur le missel, à l'en-



Baphomet androgyné (de Hammer)

droit où est le canon de la messe, qu'il obéirait aux ordres de ses supérieurs ; puis on lui dit que, selon les *statuts*, il fallait « renier le Christ. » Or, malgré sa stupefaction, il obéit en reniant de bouche, mais non de cœur. Cela fait, l'initiateur lui dit que, d'après les mêmes *statuts*, il lui fallait cracher sur la croix ; et à

(1) Il n'est pas sans intérêt de rappeler que l'anoblissement du chevalier était habituellement exprimé par l'adjonction à son nom patronymique du nom du lieu où avait eu lieu son initiation.

l'instant, on prit sur l'autel une grande croix de métal, que l'initiateur soutint contre terre de ses deux mains. Gauthier de Bure cracha tout près, et pensait être quitte de ses épreuves, lorsque frère Martin, l'un des assistants, fit observer qu'on omettait un des points essentiels des *statuts*, à savoir le baiser hon-teux. Cependant l'initiateur fit remise au profès de cette obligation à cause de sa qualité de prêtre, en lui enjoignant de ne rien révéler, sous peine de la prison la plus rigoureuse (*strictio carceris*). Néanmoins, le pauvre Gauthier de Bure alla se confesser à huit jours de là auprès de Monseigneur Jean, évêque de Langres, qui selon le naïf rapport du pénitent, demeura stupéfait et fit une longue pause avant de se décider à absoudre. Cependant, il prescrivit au frère Gauthier, pour pénitence, de jeûner chaque année pendant six fêtes dans le cours de sept ans.

Le passage latin est d'ailleurs fort explicite :

« Quod ad huc omittitbat unum de punctis ordinis, videlicet de osculo posteriori ; et tu ne dictus receptor surgens et levare inclipens pannos suos retro, dixit eadem testi quod surgeret et oscularetur eum retro in ano ; et cum idem testis surrexisset obediens votum propter (*jura mentium*) prostium per eundem, dictus receptor dixit et quod remittebat si bidictum osculum quia erat sacerdos. »

Un certain nombre de dépositions ont fait connaître que fréquemment l'initiateur, après avoir obtenu du nouvel initié la promesse de n'avoir jamais aucun rapport charnel avec les femmes, lui glissait à l'oreille, sans doute à titre de compensation, une autorisation des plus condamnable (1). C'était celle de partager, à l'occasion, son lit avec un autre frère et cela surtout lorsqu'il se trouvait en pays étranger. Il paraît que cette répréhensible permission n'était accordée qu'aux plus jeunes. Le but qu'on se proposait était d'éviter que dans les épanchements de la passion amoureuse il ne fussent incités à commettre quelques indiscretions relatives à l'ordre (*ne ordo diffamaretur pro mulieribus*).

(1) Cet engagement était de ceux dont on ne doit attendre aucun résultat de la part de gens bien portants, doués d'un instinct sexuel normal. Il est avéré que les Templiers, s'ils n'admettaient pas les femmes à leurs réunions capitulaires, les recevaient dans les fêtes intimes qui succédaient aux réceptions. Aux cours de ces réunions joyeuses, le nouvel initié ne tardait pas à se convaincre que, comme à pour l'éprouve du reniement du Christ, le serment de chasteté n'avait été imposé que pour la forme (*pro forma*). Il ne l'avait prononcé, selon une expression qui revient souvent au cours des interrogatoires, que sur la bouche et non au cœur (*ore non ex corde*).



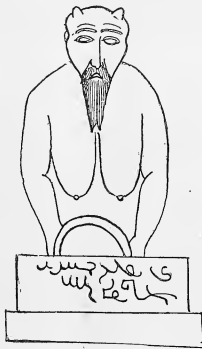
Baphomet androgyné (de Hammer)

Plusieurs chevaliers racontèrent ingénument, au cours de leurs interrogatoires, qu'il leur était arrivé de céder à de luxurieuses tentations, comme cela leur avait été permis lors de leur initiation. Mais le plus grand nombre déclarèrent qu'ils n'avaient jamais eu l'idée de profiter de cette permission.

On ne peut arriver à comprendre que des hommes faits, occupant une certaine situation sociale, se soient abaissés à des pratiques d'une allure aussi suspecte, si on ne sait que la milice du Temple comprenait dans ses rangs un grand nombre de gens illettrés, une

Il ne faut assurément voir dans la promesse relative à la chasteté exigée au cours de l'initiation qu'une brimade destinée à s'assurer de la malléabilité d'esprit et de la docilité de l'impétrant, et surtout destinée à lui prouver la fragilité des intentions humaines.

Il serait d'ailleurs vraiment regrettable que sous la seule influence d'un engagement pris sans réflexion on imposé par l'arbitraire ou le caprice d'un initiateur, la nature fut exposée à perdre instantanément tous ses droits. À la moindre tentation, l'instinct ne manque pas de prendre sa revanche. C'est ce que la fêta qui suivait d'ordinaire la réception ne manquait pas d'apprendre au nouveau chevalier.



Baphomet androgyne (de Hammer)

ment adonnés à la vie des camps. Le grand maître, Jacques de Molay, ne savait ni lire, ni écrire. La chevalerie du Temple créée pour une guerre perpétuelle, menée sans trêve et sans merci contre les infidèles, était l'expression de l'esprit batailleur de l'époque. Ces soldats, braves, mais ignorants et voués au célibat, avaient rapporté de leurs voyages dans les contrées d'Orient, des vices et des dispositions d'esprit qui permettent de les considérer comme de véritables soudards. Mais si leur morgue, en même temps que leur richesse et leur puissance contribuèrent à provoquer l'antipathie d'un grand nombre de leurs contemporains, c'est dans la révélation des épreuves infâmes de leurs cérémonies de réception qu'il faut placer la cause principale du discrédit dont ils furent frappés aux yeux de l'opinion.

(A suivre.)

Dans la seconde partie de cet article, qui paraîtra dans notre numéro de février, le D^r Bérillon étudiera, au point de vue médico-psychologique, avec curieuses illustrations à l'appui, l'adoration de l'idole bisexuée.

LE CRANE DE DESCARTES EST IDENTIFIÉ

Le docteur Paul Richer, professeur d'anatomie à l'Ecole des beaux-arts, est un sculpteur et un graveur en médailles de grand talent. Il est membre, à la fois, de l'Académie de médecine et de l'Académie des beaux-arts. Il vient de terminer les recherches que, de concert avec M. Gaston Darboux, cette dernière Compagnie l'avait chargé de mener sur « l'identification du crâne supposé de Descartes par sa comparaison avec les différents portraits du philosophe ». Nous croyons intéressant de présenter à nos lecteurs le compte-rendu publié par plusieurs grands périodiques, précisant les grandes lignes de l'étude qui lui a permis d'arriver à une conclusion des plus nettes. Nous rappellerons ensuite les recherches antérieures et pleinement convaincantes du professeur Verneau, publiées ici-même. La reproduction des portraits de Bourdon et de la collection Rulhe complètera notre iconographie cartésienne commencée en novembre.

SUR un moulage en plâtre que lui a donné le Muséum, le docteur Richer indique d'abord les caractères distinctifs très nets qui permettent de rapprocher ce crâne du portrait peint par Franz Hals.

« C'est évidemment sur ces ressemblances que G. Cuvier, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, fondaient en 1821 son opinion sur l'authenticité de ce crâne, opinion que d'ailleurs son collègue Delambre ne partageait pas.

« Dans un tout récent article qui n'avait pas encore paru lorsqu'on a commencé les recherches de M. Richer (1), le docteur Verneau, professeur d'anthropologie au Muséum, se rallie à l'opinion de Cuvier.

« M. Richer, dans cette sorte de confrontation du crâne supposé avec le portrait authentique, a voulu user de procédés aussi rigoureux que possible afin de réduire au minimum la part de l'appréciation individuelle.

« La méthode qu'il a employée dans ce but a comporté trois opérations.

« 1^{re} Exécuter, d'après le por-

trait de Descartes par Franz Hals, le dessin d'un crâne s'y adaptant aussi exactement que possible.

« 2^e Faire un dessin du crâne du Muséum placé dans la même orientation et à la même échelle;

« 3^e Superposer ces deux dessins.

« La première opération est d'une rigueur plus grande qu'on ne pourrait le supposer tout d'abord et ne laisse guère place à l'imagination. En effet, une tête présente un certain nombre de points de repère osseux très précis que M. Richer énumère et qui sont particulière-

ment apparents sur la peinture du maître hollandais.

« Sur ce premier dessin, des points noirs très visibles ont été marqués à la racine des os du nez, aux apophyses orbitaires externes, à l'épine nasale et au point incisif.

« Ces mêmes points ont été répétés sur le moulage même du crâne du Muséum.

« À l'aide de ces marques, il a été facile de placer avec une précision pour ainsi dire mathématique le crâne du Muséum dans la position que Hals avait donnée à son modèle et de déterminer les dimensions exactes de l'image qu'il en fallait prendre pour rendre la comparaison logique et démonstrative.

« Cette image a été dessinée à la chambre claire par des opérateurs habitués à se servir de cet instrument et qui ne connaissent pas le premier dessin exécuté d'après le portrait.

« La superposition des deux dessins, de celui fait d'après le tableau et de celui exécuté di-



Crâne présumé de Descartes, vu de profil. (Muséum d'Hist. nat.)

On lit sur le pariétal la signature d'Haxterfelycht

(1) L'auteur de cette note a été mal renseigné. L'article du D^r Verneau identifiant le crâne de Descartes est paru dans nos colonnes avant même qu'il ait été question de confier des recherches au D^r Richer. (V. *Esculape*, Novembre 1912: *Les Restes de Descartes*, par le professeur Verneau.)

rectement d'après le crâne du Muséum a montré une concordance presque absolue.

« D'autres dessins exécutés dans les mêmes conditions d'après plusieurs crânes pris au hasard ont au contraire montré de notables discordances avec le dessin du portrait de Franz Hals.

« La même expérience a été répétée avec les autres portraits de Descartes : celui de Bourdon qui est au Louvre ; celui de Beck dont une copie est à la bibliothèque de l'Institut ; le médaillon en terre cuite du musée de Versailles ; un portrait ancien d'auteur inconnu appartenant à M. Rulhe, de Courbevoie.

« La comparaison du crâne de ces différents portraits avec celui du Muséum montre des ressemblances parfois très frappantes, mais jamais une concordance aussi complète que celle qui a été obtenue avec le portrait de Franz Hals.

« En dehors de toute considération historique, la conclusion qui découle de ces recherches d'ordre purement plastique peut, estime le docteur Richer, être formulée ainsi :

« Le crâne conservé au Muséum offre une similitude aussi absolue que possible avec celui que révèle le portrait de Franz Hals. Sur les autres portraits, cette similitude, pour n'être pas aussi complète, n'en constitue pas moins un nouvel appoint en faveur de l'authenticité du crâne. »

* *

Ainsi donc, le docteur Richer arrive à partager, après des investigations marquées au coin d'un sens critique averti et d'une logique serrée, l'opinion même que formulait dans le numéro de novembre d'*Esclapate*, le docteur Verneau.

Nos abonnés et lecteurs nouveaux nous sauront gré de donner, en ce numéro de janvier, brièvement, un aperçu du travail de notre collaborateur.

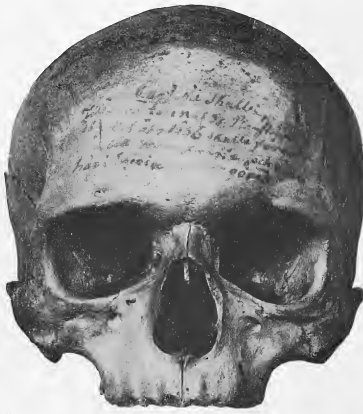
Nous nous reporterons pour cela à un



Portrait de Descartes, par Sébastien Bourdon (Musée du Louvre)

L'état lamentable de ce portrait sur lequel se voient les stries et soulures d'un nettoyage maladroit, mérite d'être signalé à l'attention de M. Pualet.

article publié dans *Le Journal* du 9 décembre, sous la signature de Fernand Hauser, et où les recherches du docteur Verneau sont excellem-



Crâne présumé de Descartes, vu de face. (Muséum d'Histoire nat.) Sur le frontal se lit une inscription en suédois ; en haut, l'épigraphie latine de Hot

ment exposées et commentées. Voici le fragment essentiel de cet article :

«... Le docteur Verneau, qui est persuadé de l'authenticité du crâne de Descartes, nous raconte dans la revue médicale *Esclapate*, comment il est arrivé à se faire une solide conviction. Tout d'abord, il connaît par le menu, l'histoire du crâne, depuis l'an 1666, où il fut détaché du corps du philosophe par le capitaine des gardes de la reine de Suède, Israël Planström. De plus, M. Verneau s'est livré à l'expérience à laquelle va procéder bientôt M. Richer. Il a comparé le crâne de Descartes aux tableaux de Franz Hals et de Sébastien Bourdon, qui représentent les traits du philosophe, et aussi au médaillon du musée de Versailles et à la description qu'en a tracé Adrien Baillet en 1691.

« Le docteur Verneau, a, pour mieux opérer sa confrontation, photographié le crâne de Descartes dans la position que Hals a fait prendre à son modèle, en le réduisant à l'échelle de l'épreuve qu'il acheta à la chalcographie du Louvre ; il superposa les deux photographies et constata une concordance très remarquable.

« Même expérience, aussi remarquable, avec le portrait de Sébastien Bourdon.

« Une troisième expérience, faite avec la photographie du médaillon du musée de Versailles, fut encore plus concluante.

« M. Verneau s'est livré, en outre, à d'autres études, d'un caractère plus scientifique, et il est arrivé à une conclusion qu'il formule en ces termes :

En somme, la tête attribuée à Descartes reproduit d'une manière frappante les caractères céphaliques du philosophe, tels qu'on peut les déduire des portraits peints par Franz Hals et Sébastien Bourdon, du médaillon du musée de Versailles ou tels que les a décrits Baillet. Lorsqu'on rapproche les données anthropologiques des documents historiques que j'ai résumés plus haut, on reste convaincu que le crâne offert à la France par Berzélius est bien celui de notre

illustre compatriote. Si la tête déposée au Muséum national d'histoire naturelle était apocryphe, il faudrait que le premier auteur de la mystification eût rencontré un crâne tellement semblable à celui de Descartes qu'il en reproduit les traits essentiels. On m'accordera que le fait serait bien extraordinaire et qu'on me permettra de croire que nous possédons réellement une relique du grand homme qui a été le vrai fondateur de la philosophie moderne.

« Ainsi donc, selon le docteur Verneau, c'est bien le crâne de Descartes que possède le Muséum, nous saurons bientôt si le docteur Paul Richer est du même avis ; en ce cas, on pourrait peut-être remplacer cette relique, pieusement, dans le cercueil qui contient le squelette décapité du philosophe, et qui est déposé en l'église Saint-Germain-des-Près, dans la deuxième chapelle du chevet, au sud entre les restes de Mabillon et ceux de Montfaucon.

« A moins qu'on ne se décide à transférer solennellement le squelette et la tête de Descartes au Panthéon, ainsi qu'en décida le 2 octobre 1793, un décret de la Convention, qui n'a jamais été exécuté. »

* *

La réponse au desideratum formulé dans les dernières lignes qu'on vient de lire a été apportée par le professeur Edmond Perrier à la séance du 20 janvier de l'Académie des Sciences.

Notre éminent collaborateur y prit la parole et déclara que l'identification du crâne, étant faite désormais d'une façon indéniable, il n'était plus convenable de laisser cette précieuse relique d'un des plus grands penseurs de la France au milieu des collections de la galerie d'anthropologie et de paléontologie du Muséum. Par ses soins, une sorte de chasse sera construite dans un des salons du Muséum où sont déjà conservés d'autres vestiges glorieux. Le crâne du grand philosophe y sera déposé, entouré des documents qui font la preuve de son authenticité.



Portrait ancien de Descartes, d'auteur inconnu

Ce portrait fait partie de la collection de M. Rulhe, de Courbevoie, qui nous a permis, avec une parfaite bonne grâce, de le reproduire ici. Descartes y est plus jeune que dans le portrait de Hals

LES INTERNES DES HOPITAUX DE PARIS PARTIS AUX BALKANS

Les guerres et les grandes épidémies ont donné au corps de l'Internat de fréquentes occasions de prouver son esprit de sacrifice et l'excellence de son instruction médico-chirurgicale. Aux heures trogiques que vécut notre pays pendant la guerre franco-allemande, l'Internat de Paris vint s'adjoindre au personnel médical militaire, débordé dès le début, et plus que jamais insuffisant lorsque nos armées de première ligne furent anéanties à Sedan ou enfermées dans Metz. Hier encore de nombreux internes de Paris se trouvaient à Constantinople, ou dans les Balkans, payant de leur personne dans les hôpitaux ou les ambulances. La plume de Jims, dans les dessins que voici, les imagine dans des attitudes de repos et de réconfort.



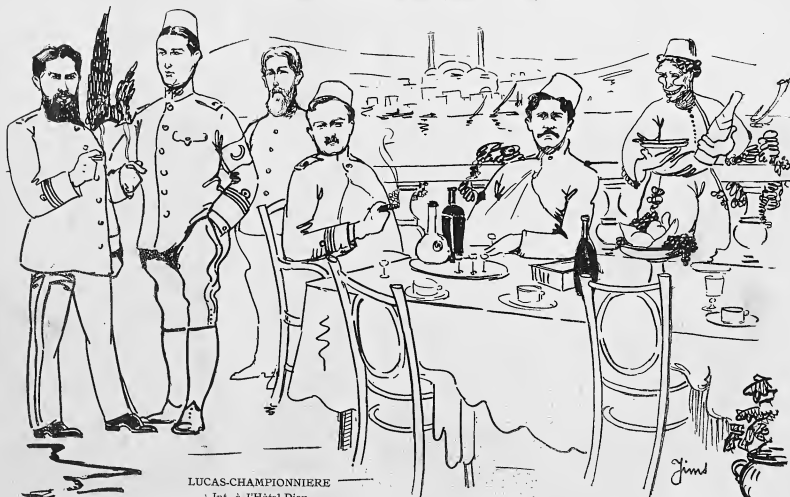
CAILLE
Interne à Saint-Antoine

GIRAULT
Interne à Saint-Antoine

PERNET
Int. à Broussais

HEUYER
Interne à Boucicaut

Ceux qui soignent les Alliés; blessés (dessin de Jims)



LUCAS-CHAMPIONNIERE
Int. à l'Hôtel-Dieu

CUMONT
Int. à la Maison-Dubois

TARTOIS
Int. à Bicêtre

VALLERY-RADOT
Int. à Bicêtre

SEJOURNET
Interne à Broca

Ceux qui soignent les Ottomans blessés (dessin de Jims)

SAINT LÉONARD ACCOUCHEUR

LES VERTUS DE SES RELIQUES ET LEUR RÔLE DANS LA NAISSANCE DE LOUIS XIV

Par SEPTIME GORCEIX

Saint Léonard est très populaire en Limousin. Il est considéré là comme dispensateur efficace de progéniture; il assure encore — comme il est logique — des accouchements faciles. En Allemagne du Sud, en Tyrol, ses pouvoirs sont plus étendus : il n'est pas seulement invoqué par les ménages stériles, par les femmes en couches; il est le grand guérisseur des compagnes et des bourgs, il assure la belle santé des troupeaux et des paysans, il préserve des chutes et de leurs conséquences dâcheuses, il libère le prisonnier de ses chaînes comme il délivre la femme en mal d'enfant. De nombreux ex-voto (animaux domestiques en fer forgé, statuettes priapiques, ferrures de chevaux, bœreux en miniature, tableaux naïfs) lui sont offerts dans les églises de Bavière et des vallées tyroliennes. Un jour prochain, Septime Gorceix nous révélera tout cela. Aujourd'hui il va nous dire les vertus singulières du verrat de saint Léonard contre la stérilité, son rôle capital dans la procréation de Louis XIV et, peut-être, dans la naissance de l'héritier mâle actuel du trône de Russie. La précieuse relique était dite perdue depuis 1901; nous avons de sérieuses raisons de croire qu'elle sera bientôt retrouvée.

LES reliques des saints, dans beaucoup de vieilles provinces françaises, passent pour posséder de curieuses vertus : ainsi, en Limousin, celles du pieux ermite Léonard ont la réputation d'assurer la fécondité et les heureuses délivrances.

Leur célébrité autrefois fut considérable : les reines, aussi humblement que les femmes du peuple, demandaient la protection du saint; et un peu de cette piété lui est demeurée, dans notre époque sceptique, puisque la cour de Russie lui fit adresser de récentes prières pour la naissance du tsarevitch.

D'où peut venir cette croyance dans l'efficacité des prières adressées à saint Léonard pour les accouchements difficiles?

Comment expliquer que la tradition populaire ait rendu célèbre le « verrat » du saint qui, d'après elle, guérit de la stérilité?

Est-il vrai, comme on le dit communément dans le pays que le verrat ait joué un rôle curieux dans la naissance de Louis XIV?

Voilà les petites questions historiques auxquelles nous voudrions essayer de répondre.

I

Saint Léonard, d'après son biographe latin, naquit dans l'Orléanais, vers la fin du v^e siècle, de parents nobles.

Il fut baptisé, ayant déjà quelques années. Clovis, qui avait son père en grande estime, voulut le tenir lui-même sur les fonts baptismaux.

Il étudia et fit si rapidement des progrès que son entourage en fut émerveillé. On le confia alors à saint Rémi.

Le roi, entendant vanter la science du jeune clerc, l'attira à sa cour et voulut se l'attacher. Léonard profita de la faveur royale pour faire le bien autour de lui et surtout pour s'occuper du sort des prisonniers. Mais une voix secrète l'engageait à s'éloigner de cette vie bruyante de la cour. Il avertit le roi, qui voulut le retenir et lui offrit un évêché.

Seigneur, lui répondit Léonard, si j'avais désiré des grandeurs et des dignités, je n'aurais qu'à suivre l'exemple de mes ancêtres et porter les armes comme eux; je ne doute pas que vous ne m'eussiez alors honoré d'une place distinguée dans votre palais; mais je préfère le service du Roi des Rois à celui d'un Roi de la terre, et c'est dans un état pauvre et abject que j'ai résolu de le servir.

Léonard se retira dans le célèbre monastère de Mici, près d'Orléans. Il fut ordonné diacre par l'évêque Eusèbe et émerveilla son supérieur par sa piété.

Cependant la voix intérieure, toujours, se faisait entendre et conseillait au jeune moine de quitter le monastère pour aller dans une solitude mener la vie érémitique.

Il obéit à cet ordre du ciel, sortit du monastère et se dirigea vers l'Aquitaine. En traversant le Berri, il rencontra des païens nombreux et leur prêcha la religion du Christ. Il continua sa route, vivant de racines et d'eau pure, et arriva en Limousin.

Là, sur ce sol de granit, les châtaigniers au large feuillage, les hêtres puissants, les chênes noueux formaient une immense forêt. L'homme de Dieu, en remontant la Vienne, était arrivé dans des fourrés presque impenétrables, auxquels on donnait le nom de « forêt de Pauvain ». Elle était située à quatre lieues de la ville de Limoges, capitale de la province, et elle était inhabitée.

La population d'alentour n'en parlait qu'avec frayeur parce qu'elle avait un aspect mystérieux et terrible; on disait que des monstres

épouvantables dévoraient ceux qui osaient s'y aventurer sans armes.

Mais Léonard qui savait que Dieu protégeait ses serviteurs quand les païens les livraient aux fauves des arènes ne se laissa pas intimider et pénétra dans l'obscurité mystérieuse des arbres.

Pauvain, s'écria-t-il, c'est là pour toujours le lieu de mon repos, c'est là que j'habiterai parce que je t'ai choisi.

L'ermite pensait que sa retraite était inaccessible et il se construisit une petite hutte pour s'abriter en temps d'orage et pour dormir la nuit.

Il s'était détaché du monde et ne pensait plus qu'à la pénitence et à la mortification. Mais le ciel parfois aime à se jouer des projets des hommes: le bon Léonard pensait avoir trouvé une retraite sûre, mais dans cet endroit même Dieu le réservait à ses desseins.

**

Les Rois de France avaient alors pour seule distraction la chasse, ils s'y livraient avec pas-



Saint Léonard

Gravure en bois colorée; école allemande du xiv^e siècle
(Cabinet des Estampes)



L'église de Saint-Léonard (abbaye)
Monuments des xi^e et xii^e siècles

sion. Ils avaient fait établir des « pavillons » dans les pays les plus giboyeux, où ils venaient parfois passer quelques jours pour battre les éveneurs.

Un de ces « pavillons » existait dans la forêt de Pauvain, il était construit sur un rocher qui domine la Vienne et qui est à gauche de la route actuelle de Limoges, on l'appelle encore de nos jours le « rocher de Clovis. »

Le roi Théodebert, fils de Thierry et petit-fils de Clovis, vint avec la reine Deuthérie et son entourage. Il avait fait précédemment, d'après Grégoire de Tours, des largesses aux églises de la province.

Or, la reine Deuthérie, qui était grosse, fut prise soudain des douleurs de l'enfantement. Le médecin du roi, dont la science était, sans aucun doute, très rudimentaire, ne put la soulager et déclara qu'elle allait succomber si une intervention divine ne se produisait pas en sa faveur.

La forêt bientôt fut remplie de lamentations et de cris de désespoir.

Le bon saint Léonard, qui par hasard passait dans le voisinage, accourut. Les serviteurs du roi s'écartèrent devant ce vénérable vieillard, humblement vêtu, mais qu'on savait être l'ermite de la forêt et ils avertirent leur maître. Le roi, espérant secrètement l'aide céleste, le fit amener et l'interrogea avec amabilité. L'humble solitaire lui répondit :

Seigneur, je suis Français d'origine, les cris que j'ai entendus n'ont attiré ici, et je m'estimerai heureux, si je puis vous être de quelque consolation. Non que je sache guérir aucune maladie par la vertu des herbes, ou des autres médicaments humains, mais j'ai quelquefois rendu la santé aux malades par l'invocation du Nom de Jésus-Christ.

Le roi alors, changeant d'attitude, le supplia de sauver la reine. Et tous ceux qui l'accompagnaient répétèrent ses cris d'angoisse.

Saint Léonard, conduit à la chambre de Deuthérie, lui parla pour apaiser ses souffrances et se mit en prières :

Dieu tout-puissant qui d'un seul acte de votre vouloir avez tiré hors du Néant le vaste Univers et le conservez encore par un continuel miracle de votre providence; qui da se de la gloire dont vous jouissez, avez envoyé

votre Fils unique et l'avez fait naître d'une vierge pour le salut des hommes; au nom et par les mérites de ce fils bien-aimé à qui vous ne pouvez rien refuser, je vous supplie d'exaucer les vœux que nous vous adressons pour le salut de votre servante. Accordez-lui, Seigneur, une heureuse délivrance, afin que tous ensemble nous puissions chanter et bénir vos éternelles miséricordes.



La Montagne dite de Clovis, et l'église de Noblac, près de Saint-Léonard

Les prières du saint produisirent, paraît-il, à cette époque où le forçeps n'existait pas, plus d'effet sur la reine que les manœuvres d'un médecin.

Elle accoucha dans d'excellentes conditions d'un gros poupon qui fut appelé dans la suite Théodebald.

Le roi enthousiasmé voulait faire de riches présents au pieux ermite. Mais celui-ci refusa avec obstination disant que les miracles de Dieu ne devaient pas être payés comme une marchandise d'ici-bas. Le roi lui offrit alors la forêt de Pauvain. Saint Léonard trouva que c'était encore trop et dit qu'il accepterait seulement la portion dont il pourrait faire le tour en une nuit, monté sur son âne. Ce territoire à tout jamais devait être affranchi de tributs et, en mémoire de la donation royale, il prit le nom de Noblac.

La tradition populaire a merveilleusement conservé le détail pittoresque de la limitation du territoire donné, puisqu'on appelle encore dans le pays certaines entailures du rocher : « pas de l'âne de saint Léonard ».

Mais Théodebert était un roitelet qui n'a presque point tenu de place dans l'Histoire et son nom tomba vite dans l'oubli. Le moine qui écrivit, au vi^e siècle, la vie de saint Léonard, en s'appuyant sur la tradition orale, ne le nomme pas et dit simplement le roi et la reine. Le peuple, qui aime à embellir tout récit, rapidement substitua au nom obscur de Théodebert le nom plus illustre de son grand-père Clovis. C'est avec ce nom que la pieuse hystérie traversa les âges. Au xvi^e siècle, on pouvait lire, sur une plaquette en cuivre placée au-dessus de la porte du chevet de l'Eglise de Saint-Léonard, ces vers latins, ne remontant pas d'ailleurs plus loin que le siècle précédent :

Parturiens regina, graves perpassa dolores,
Cognitur æterna condere nocte dies,
Tum Leonardus adest, precibus qui sidera flectens
Et matrem et natum reddidit incolumes
Unde Clodevorus, facti memor istius ergo,
Perpetua hoc solum nobilitate donat.
« La reine accablée par les pénibles douleurs de l'en-

fantement est sur le point d'enlever ses jours dans la nuit éternelle. Alors vient Saint Léonard qui, fléchissant le Ciel par ses prières, sauve et la mère et l'enfant. C'est pourquoi Clovis reconnaissant de ce secours, cède ce territoire en le déclarant noble pour toujours. »

Un avocat du siège royal du Dorat en Limousin, maître Jean Prévost, qui était poète à ses heures, fit paraître en 1614, sur le sujet que nous venons de conter, une tragédie intitulée « Clotilde », en cinq actes et en vers. La Bibliothèque Nationale possède un exemplaire de cet ouvrage rarissime qui, d'ailleurs, n'a d'intérêt que par la façon ridicule dont notre avocat chevauche Pégase. Dans sa dédicace, il se compare à Euripide écrivant ses « Suppliants » à la gloire d'Athènes, rapprochement que son ouvrage ne justifie certes pas.

On y voit Clovis représenté, non en chef brutal, mais en parfait seigneur galant. Il invite la reine en s'inclinant :

Voulez-vous pas, Madame, avoir part à la chassé ?

Et la reine Clotilde qui, sans doute, a fréquenté l'Hôtel de Rambouillet lui répond sur le même ton :

Vous êtes, monseigneur, le bien que je pourchasse.

Puis apparaît Saint Léonard qui se désole du trouble que la chassé royale produit dans sa solitude :

Fontaines de ces prés, toy Thard au [flot d'argent
Et toy, Vienne qui cours d'un dilas
Plus diligent,
O combien à mon gré plaisant et [salutaire

Estoit votre séjour tant
[qu'il fut solitaire ?

Il se livre alors à un long monologue sur le mariage, le célibat et la solitude.

Clovis vient de quitter la reine; un page le rejoint et lui annonce que la reine se meurt. Et le roi se l'exclamer :

Ha ! que dis-tu, ma femme, elle n'est pas à terme.

Le Page :

On craint aussi de perdre et la Mère et le Germe.

La Nourrice de la reine est tellement émue qu'elle ne peut demeurer dans l'appartement, elle sort en priant le ciel de sauver sa maîtresse :

Mère de Jésus-Christ, belle et [sainte Lucine
Qui pouvez secourir une femme [en gésine,
Espoir des affligés, regardez le tour- [ment
Que ma princesse endure à son [accouchement.



Statuette en fer, grandeur naturelle, avec phallus, offerte à saint Léonard (Église de Aizen-sur-Tim, Allemagne du Sud)



Ex-voto en fer, grandeur naturelle, représentant une jument et son poulain, offert à saint Léonard (Gansacker, Allemagne du Sud)

Elle rencontre saint Léonard, attiré par les cris aux portes du « Palais », et lui conte les souffrances de la reine :

On la peut dire vive et morte également.

Saint Léonard répond avec beaucoup de bons sens :

Peut quelqu'un estre vif et mort ensemblement ?

La Nourrice explique qu'elle entend par là que la reine n'est pas morte, mais que dans

Hugo : « On ne voit sur la scène que les coudes de l'action ; les mains sont ailleurs. » Nous ne nous en plairions point, pour cette fois.

Le médecin de la cour est enthousiasmé, il sort en criant au miracle. Sigebert qui n'est pas au courant lui demande s'il n'entre pas en démence ; l'autre lui répond :

Je ne radote point ; car la Roynie est guérie.

Le roi veut récompenser saint Léonard qui déclare sur la triste condition de l'homme :

Le plus infortuné de tous les animaux,
Un monde de misère, un magazin de maux.

Enfin, il accepte une partie de la forêt de Pavauin, et en retour il assure de la protection du Ciel les Reines de France qui seraient stériles ou qui accoucheraient difficilement.

Il est certain que cette pièce fait moins honneur au xvi^e siècle que les tragédies de Racine ; mais elle montre que l'histoire de saint Léonard était assez répandue et qu'en Limousin on ne doutait point de sa véracité. Les gens de Noblac avaient d'ailleurs intérêt à la faire connaître : c'était un moyen d'attirer les pèlerins et en même temps d'appuyer leurs franchises sur une lointaine tradition.

Saint Léonard mourut le 6 novembre 559.

On l'ensevelit dans l'Oratoire qu'il avait construit. Plus tard, quand on eut bâti une église plus vaste, on y transporta ses « reliques ». Mais elles n'y demeurèrent pas paisiblement, elles eurent de nombreuses aventures et à plusieurs reprises on les crut perdues.

Pendant les invasions normandes qui désolèrent l'Aquitaine au ix^e siècle, on les cacha et on eut de la peine à les retrouver. Cependant elles furent exposées à Limoges en 994 à l'occasion d'une grande cérémonie organisée pour conjurer le « Mal des Ardents ».

On fut obligé de les cacher à nouveau durant les années où les Brabançons désolèrent la France. Aux xiii^e et xiv^e siècles, on avait complètement perdu leurs traces et on ne put les exposer à la vénération des fidèles.

Mais au début du xv^e siècle, on fit de grandes recherches pour les retrouver et on les découvrit le 17 février 1403, à Saint-Léonard même, au milieu de la « Chapelle de Notre Dame sous les Arbres ». Il y avait trois chasses : la première, qui protégeait les deux autres, était en bois et complètement détériorée ; la seconde était en terre cuite et renfermait des ossements, on lisait dessus : *Hic jacet ossa nobilissimi Beati Leonardi* ; la troisième était en plomb et contenait de la cendre, le couvercle portait cette inscription : *Hic requiescit cinerem Sancti Leonardi Confessoris Domini*.

La ville de Noblac fit placer ces précieuses reliques dans une armoire de pierre, défendue par un grillage en fer, avec une serrure à trois clefs. L'évêque de Limoges, comme seigneur de la ville, prétendit les détenir toutes les trois, mais dès 1409, les consuls de Saint-Léonard, grâce à l'intervention du roi Charles VI, obtinrent une des trois clefs.

Le Culte de saint Léonard s'était répandu dans presque toute l'Europe. D'après les Bollandistes, il était vénéré en France, en Flandre, dans les Pays-Bas, en Allemagne, en Suisse, en Pologne, en Ecosse, en Angleterre, en Sardaigne, en Sicile.

Les miracles accomplis étaient nombreux. L'abbé de Furstenfeld, petite ville de Bavière, cite « 22 miracles, de 1588 à 1592 qui ont procuré, dans la région, grâce à l'intercession de saint Léonard, la fécondité à des femmes stériles ou qui en ont délivré d'autres des douleurs de l'enfantement ». Cette attestation montre l'extension du culte du saint.

Depuis le vi^e siècle, saint Léonard passait pour avoir le pouvoir de briser les chaînes des prisonniers ; les deux idées de délivrance s'étaient sans doute tout naturellement associées dès les débuts de la tradition.

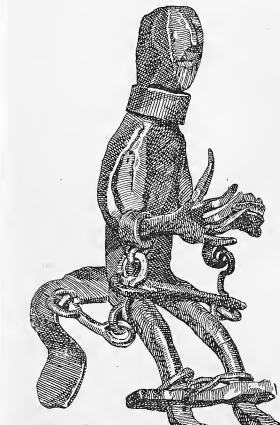
Le Père Bernardin, au xvi^e siècle, appelait saint Léonard « le premier saint de la couronne de France ». Et le chanoine Oroux, au siècle suivant, écrivait :

Les rois de France accordent des privilèges parce que saint Léonard est patron de la ville. Il nous est aisé de faire voir par combien de titres, nos souverains, depuis Philippe I^{er} jusqu'à Louis XV se sont montrés religieux à les maintenir. Les Archives de l'Hôtel de Ville de Noblac sont remplies de Diplômes, d'Édits, de Lettres-Patentes, et Arrêts accordés à ce sujet. On en fit un extrait en forme, pris et collationné sur les originaux par ordre de la Cour, le 3 avril 1599.

Les reliques étaient en si grande vénération qu'on n'en détacha jamais rien, sauf une fois, en 1635, pour une naissance illustre : celle de Louis XIV. Nous reviendrons sur cette intéressante question, plus loin.

Ces reliques étaient connues dans le peuple, mais elles n'eurent jamais la vogue d'un objet très célèbre dans le pays : le « Verron de saint Léonard ».

On fermait la porte qui faisait communiquer l'église avec le clocher à l'aide d'un énorme « verrou » et, à cause de sa forme symbolique, on lui accorda très tôt des vertus particulières se rattachant directement au culte païen du phallus. A ce point de vue, notre « verrou » n'est pas très original, il existe d'autres France et à l'étranger qu'on répute d'assurer la fécondité aux femmes stériles. Mais aucun n'a eu autant de popularité et de succès que celui de saint Léonard.



Ex-voto en fer (prisonnier enchaîné) offert à saint Léonard et provenant de Nonsberg, petite localité du sud du Tyrol. (Musée Ferdinand, à Innsbruck).

quelques instants elle le sera. Saint Léonard alors pousse cette singulière exclamation :

O que tu perds, Clovis, une prudente femme !

Cependant on a parlé au roi de la sainteté de l'ermite. Il le mande auprès de lui et saint Léonard, après d'interminables discours et des scènes dont le mauvais goût n'a d'égal que la platitude, délivre la reine.

Clotilde

Laissez-moi, jetez-moi sur ma couche.

Saint Léonard

Ecoutez mes propos.

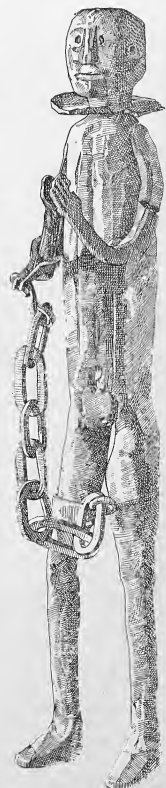
Clotilde

..... Dieu, qu'est-ce qui me touche,
Ne me travaillez point, je sens la mort venir,
Ja mes pieds affaiblis ne peuvent soutenir
La charge de mon corps, j'ai mes deux jambes roides
Et mes extrémités voyez qu'elles sont froides.

On songe à l'embarras de l'auteur, car il ne peut faire accoucher la reine *coram populo*. Il a trouvé pourtant une solution très simple : Saint Léonard se tourne vers la reine et dit en montrant les coulisses :

Mais entrons là-dedans chercher autre retraite ;
Une oraison dévote aime d'être secrète.

Dans le théâtre du xvi^e siècle, constate Victor



Ex-voto en fer (prisonnier enchaîné), offert à saint Léonard et provenant de la Bavière méridionale.

Il hérita de la réputation des reliques et on tenta tardivement, de façon assez simpliste, de rattacher son histoire à l'épisode de la vie du saint que nous avons contée : ce « verrou » serait, d'après cette explication, celui dont se servait l'ermite pour fermer sa cabane !

Quoiqu'il en soit, les femmes désirant progéniture venaient secouer le verrou : leur veuv, très souvent, était exaucé. Il est certain que les familles sans enfants furent toujours rares dans la région, mais on a expliqué l'influence du verrou diversément.

De là sont nés de nombreux contes en patois et en français, qui sont savoureux et assaisonnés avec un sel très gaulois.

La tradition populaire restreint de plus en plus le rôle du Saint et on ne demanda guère son intercession que pour la fécondation.

On pouvait toucher encore le « verrou » il y a trente-deux ans. Mais en 1880, pendant les réparations de l'Eglise, la porte du clocher, devenue inutile, fut enlevée et la partie supportant le « verrou » fut découpée et on s'en empara.

Nous avons pu savoir par quelles mains il passa jusqu'en 1901, mais à partir de ce moment on perd sa trace à Vichy. Les recherches poursuivies, toutefois, font croire que le précieux objet sera recouvré.

* *

Quand le roi Henri IV fut mort, on parla plus que jamais d'un mariage entre le jeune Louis XIII et la fille du roi d'Espagne Anne qui était seulemment de cinq jours plus âgée que lui.

Le médecin Hérouard rapporte ce petit dialogue qui eut lieu entre la reine et son fils qui venait d'entrer dans sa douzième année.

- Mon fils, je vous veux marier ; le voulez-vous bien ?
- Je le veux bien, Madame.
- Mais vous ne sauriez pas faire des enfants ?
- Excusés-moi, Madame.
- Et comment le saurez-vous ?
- M. de Souvry (son gouverneur) me l'a appris.

Hélas ! le jeune Louis XIII se vantait, puisqu'il mit vingt-deux ans de mariage pour savoir en faire.

Après des pourparlers diplomatiques, la cérémonie du mariage eut lieu dans l'Eglise Métropolitaine de Saint-André de Bordeaux, en 1615.

On déploya un luxe magnifique et tout semblait sourire aux nouveaux et tendres époux qui avaient quinze ans.

Cependant, dans le royaume, il y avait des adversaires résolus du mariage espagnol ; à leur tête se trouvait le prince de Condé.

La Reine-mère, pour rendre le mariage bien définitif, résolut de le faire consommer, le soir même des épousailles.

Nous avons un document intitulé "Ce qui s'est passé lors de la consommation du mariage du Roi", qui fut répandu les jours suivants dans les milieux diplomatiques et qui revêt un certain caractère officiel. On y lit que tout le monde se retira de la chambre nuptiale "pour laisser consommer ledit mariage, ce que le Roy fit et par deux fois, ainsi que lui-même l'a avoué". Mais il est permis d'avoir des

doutes sur cette affirmation ; car le Nonce écrivait quatre ans plus tard une lettre confidentielle au pape et lui disait :

Le roi craignait de trouver dans cet acte des difficultés au-dessus de ses forces, retenu par le souvenir de son *primo congresso* de Bordeaux, qui non seulement était demeuré sans résultat, mais lui avait encore laissé une impression très désagréable.

Louis XIII n'avait sûrement pas été mis en goût par cette nuit de noces qu'on a appelée "la nuit forcée" de Bordeaux, puisqu'il ne put se résoudre à partager le lit de la reine



Congratulations publiques sur la consommation des mariages de France et d'Espagne (Collection Hemlin)

qu'en 1619, encore fut-il presque porté dans la chambre.

Dans ce démélié conjugal, il y avait à côté du vaudevillien des intérêts sérieux en jeu : il s'agissait du sort de la couronne de France.

Le bon poète Malherbe invitait en vers les souverains à donner un héritier au trône :

Les fleurs de votre amour, dignes de leur racine,

Montrent un grand commencement,

Mais il faut passer outre et des fruits de Lucine
Faire voir à nos vœux leur accomplissement.

De son côté, le Nonce écrivait au pape :

Lors de mon audience j'ai plaisanté un peu avec leurs Majestés sur ce chapitre ; elles n'ont point paru le trouver mauvais. Je leur ai ensuite assuré que votre Sainteté éprouverait un grand plaisir à connaître enfin la perfection de ce mariage et que grâces en seraient rendues au Seigneur.

Mais les interventions habiles du Nonce, de l'ambassadeur d'Espagne, de Luynes, de M^{te} de Vendôme ne purent forcer la nature et le roi attendit encore bien des années avant d'avoir le Dauphin désiré.

Cette attitude relève de la Faculté autant que de l'Histoire.

Comment expliquer cette retenue du fils du Vert-Galant à l'égard de la jeune reine en particulier, et de tout le beau sexe, en général ?

Le Nonce dit bien : « Le retard dans l'accomplissement de l'acte conjugal ne provient que de la pudeur du roi. » Mais cette explication est loin d'être suffisante.

Le D^r Paul Guillon, qui a étudié très soigneusement « la mort de Louis XIII », conclut en disant « que le roi a fait de la tuberculose intestinale chronique ». On pourrait cher-

cher là une explication de la chasteté.

Le D^r Guillon, incidemment, s'est d'ailleurs posé la question et y répond négativement :

Louis XIII fut un chaste ; mais faut-il voir là une indication pathologique ? Non, certes, car bien des auteurs au contraire, ont signalé chez l'homme, sous l'influence de la tuberculose une surexcitation génésique des plus marquées.

Nous pensons que la chasteté extraordinaire du roi provenait de la faiblesse de sa constitution et surtout du nombre prodigieux de saignées qu'on lui fit subir.

Parmi les causes de la dépopulation actuelle, d'aucuns ont présenté, sérieusement, l'influence de la saignée, trop répandue chez nos ancêtres et qui aurait sur notre puissance prolifique une fâcheuse répercussion.

Nous ne prenons pas pour notre compte cette hypothèse ; mais ce qui est certain c'est que les hommes d'expérience qui dirigeaient les monastères au Moyen âge la prescrivaient comme excellente pour lutter contre le démon de la reproduction.

Louis XIII n'était pas un impuissant. Il lui fallait seulement un bon régime et moins de saignées. Il s'en rendait compte, lui-même ; ce qui explique sa réponse à son confesseur, le Père Arnoux, le poussant à accomplir le devoir conjugal : « Je ne veux pas nuire à ma santé. »

Sur Anne d'Autriche on a porté des jugements très variés, celui qui nous paraît le plus juste, appartient à Victor Cousin, dans son livre sur *Madame de Chevreuse*.

La reine était belle, avait besoin d'être aimée et en même temps était vaine et fière. Elle avait été blessée des froideurs et des négligences de son mari, et, par esprit de vengeance et aussi de coquetterie, elle s'était complu à fuir autour d'elle plus d'une passion, sans franchir jamais, même avec Buckingham, les bornes d'une galanterie espagnole plus ou moins vive.

L'attitude étrange du roi et le temps écoulé depuis le mariage ont fait naître des hypothèses variées sur la paternité et qui sont plus ou moins vraisemblables. Une des plus amusantes se rattache au rôle des reliques de saint Léonard. Nous savons, par deux documents, dont l'authenticité est indiscutable, que la reine demanda une partie des reliques du saint. Ce fait qui était connu en Limousin, servit de base à une prétention légendaire que répandirent les « esprits forts » de la province et qui gagna facilement la popularité.

La reine, d'après la tradition, aurait entendu parler par la princesse de Guénéville du « verrou » de saint Léonard. Elle manifesta le désir d'être plus éclairée et elle fit mander l'archiconsul de Saint-Léonard, M. Nicard.

C'était un homme d'agréable conversation et d'une prestance qui l'avait fait surnommer « Belles Jambes ». Il plut fort à la reine qui l'interrogea à plusieurs reprises. Il répondait avec finesse et lui fit si bien comprendre le mystère du « verrou » qu'elle accouchait neuf mois après d'un Dauphin qui fut Louis XIV.

Malheureusement pour la gloire du Limousin, les deux textes que nous avons ne permettent point de légitimer cette prétention. D'abord, il ne s'agit nullement du verrou, mais des reliques de saint Léonard; ensuite la reine demanda ces reliques pour être assurée d'un bon accouchement et non dans l'espoir d'être fécondée. Il n'y a absolument rien qui permette de croire que l'archiconsul Nicard ait joué le glorieux rôle qu'on lui a prêté gratuitement. Voici d'ailleurs la teneur exacte de la lettre de la reine :

A nos chers et bien amés, les consuls de la ville de saint Léonard de Nobiac. Chers et bien amés, sur le récit qui nous a été fait par le sieur Nicard, Archiconsul de votre ville, lequel nous a été présenté par notre cousine la Princesse de Guéné, de la grande dévotion que les Reines, nos devancières, ont toujours eu aux saintes reliques du bienheureux saint Léonard, se trouvant grosses, et à un même état où il a plu à notre Seigneur de nous mettre depuis trois mois et demi. Nous vous faisons ici, et, pour vous dire, que vous ferez chose qui nous sera très agréable, de nous envoyer des reliques de ces précieux Corps, par telles personnes ecclésiastiques, que vous aviserez pour le mieux, accompagnés dudit Nicard, ou autres, que vous députerez d'entre vous : pour assurer que la satisfaction que nous vous donnerons en cette occasion, faisant aussi continuer les prières à Dieu, qui ont déjà été commencées pour la santé du Roi, notre très honoré Seigneur et Epoux, et la nôtre, nous tournera à contentement particulier, et que nous serons très aises de vous faire recevoir à tous des effets de notre bienveillance et affection. Nous nous prions Dieu vous avoir, chers et bien amés, en sa sainte garde. A Saint Germain-en-Laye, le 25 mars 1638.

Signé : ANNE

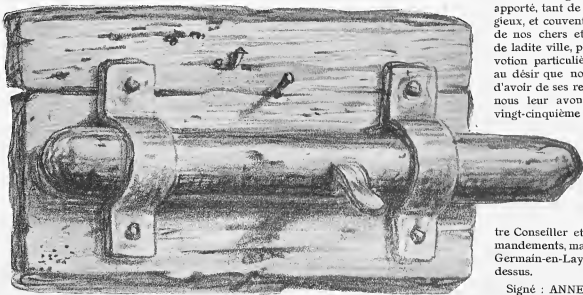
La reine était enceinte et, sauf le besoin du romanesque, rien ne s'oppose à ce que la paternité revienne au roi.

Depuis 1633, le roi et la reine allaient régulièrement aux eaux de Forges en Normandie. Ces eaux passaient pour excellentes dans le traitement des affections utérines et particulièrement dans celui de la stérilité. Sur un plan de Forges, datant de cette époque, on voit la maison où habiteront Louis XIII et Anne d'Autriche. Une année, Richelieu, qui souffrait de la gravelle, les accompagna. D'autre part, le médecin du roi, Robert Lyonnnet, nous dit qu'on avait prescrit alors le lait d'ânesse au roi et que, sa santé se rétablissant, on prévoyait dans son entourage qu'il donnerait enfin à la France le Dauphin qu'elle attendait depuis vingt et un ans !

Or pendant l'hiver de 1637, le Roi venait quelquefois de Versailles pour voir M^{me} de La Fayette qui l'aimait d'un amour très pur et très tendre; elle s'était retirée aux Filles de Sainte-Marie. Un jour de décembre, il pleuvait et venait à décom-

blement, le roi dut se réfugier au Louvre où la reine habitait et il passa la nuit avec elle. La reine, au mois de février, n'eut plus de doute : elle était enceinte.

Il importait que la grossesse fût menée à



Le véritable verrou de saint Léonard (Dessin de M. Henri Tournelle)

bonne fin et qu'elle n'aboutit pas à une désillusion. C'est pour cela qu'on se préoccupa d'assurer une bonne délivrance par tous les moyens possibles.

La princesse de Guénémenée avait entendu parler des vertus que possédaient les reliques de saint Léonard.

Elle en parla à la reine qui interrogea l'Archiconsul Nicard. Celui-ci ne laissa pas échapper l'occasion d'être utile à la France et de bien disposer la reine à l'égard de sa ville natale.

Un mois après avoir envoyé sa lettre aux consuls de la ville de saint Léonard, la reine obtint une partie « des reliques ». Voici le deuxième document nous assurant l'exactitude du fait :

Nous Anne, par la grâce de Dieu, Reine de France et de Navarre, certifions à tous qu'il appartient, que ce jourd'hui, vingtième du présent mois d'avril mil six cent trente huit, le sieur Prieur de Saint-Léonard de Nobiac en Limosin, assisté de Jacques de Massiot, et de Jean Fargeaud, chanoines réguliers du Prieuré Conventuel dudit Saint-Léonard, et du sieur Nicard, de la ville de Saint-Léonard, député vers nous du Corps d'écclie, nous a apporté, et mis es mains, en présence du Roi,

notre très honoré Seigneur et Epoux, une boîte d'argent scellée et cachetée du sceau du sieur Evêque de Limoges, et de celui de ladite ville, dans laquelle boîte, ouverte par nous faite d'écclie, présents les dessus-dits, s'est trouvée une relique de saint Léonard, qui est une partie de ses mâchoires, laquelle relique lesdits de Massiot, Fargeaud et Nicard, nous ont apporté, tant de la part des Prieur, Religieux, et convent de Saint-Léonard, que de nos chers et bien amés, les Consuls de ladite ville, pour satisfaire à notre dévotion particulière envers ledit saint, et au désir que nous leur avons témoigné d'avoir de ses reliques, par la lettre que nous leur avons écrit sur ce sujet, le vingt-cinquième du mois dernier. Pour

témoinnage de quoi, nous leur avons fait expédier la présente certification, signée de notre main, et cachetée de notre cachet, et icelle fait contre-signer par notre

Conseiller et Secrétaire de nos commandements maison et finances, A Saint Germain-en-Laye, les jours et an que dessus.

Signé : ANNE, et plus bas, LE GRAS

Les reliques de saint Léonard, dans cet illustre circonstance, ne furent pas au-dessous de leur vieille réputation : la reine accoucha dans d'excellentes conditions et le nouveau-né était réservé à une glorieuse destinée.

Environ trois mois après cette naissance, était conçu le duc d'Anjou qui vit heureusement le jour en 1640. Le roi Louis XIII avait deux enfants : le sort de la couronne n'était plus incertain.

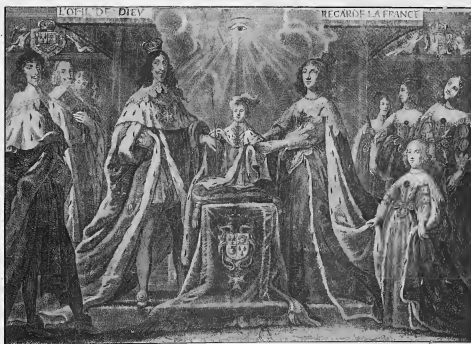
Le jeune Dauphin ne fut pas ingrat pour saint Léonard et en décembre 1643, quand les consuls de Nobiac présentèrent leur requête lors de son avènement, il leur fit expédier des Lettres Patentes où se trouve ce passage :

A ces causes, voulant favorablement traiter lesdits consuls, manans et habitants, en considération des mérites dudit saint Léonard, duquel ils envoient des reliques à la Reine, notre très honorée Dame et Mère, durant qu'elle étoit grosse de nous; scavoir faisons, que de l'avis et recommandation de notre dite Dame et Mère... nous avons confirmé et confirmons par ces présentes, signées de notre main, tous et chacun lesdits privilèges.

En conclusion, nous pouvons donc conclure aux trois questions que nous nous posons au début de cette étude : 1° La réputation des reliques de saint Léonard provient du récit historique ou légendaire, d'un miracle opéré par le saint de son vivant, récit que tous ses biographes ont rapporté et qui s'est conservé dans la tradition orale.

2° A la propriété d'assurer une bonne délivrance aux femmes en couches est venue s'ajouter la vertu de procurer la fécondité aux épouses stériles et le « verrou », qui se rattache au culte phallique, a été pris pour symbole et a hérité de la notoriété des reliques.

3° La reine Anne d'Autriche s'est fait adresser les reliques de saint Léonard pour accoucher heureusement de Louis XIV; le consul Nicard, malgré la légende, n'a joué qu'un rôle très secondaire dans la naissance du « Roi-Soleil ».



L'œil de Dieu regarde la France. — Pièce allégorique sur la naissance de Louis XIV (Collection Hennin)

LES ANCIENNES MAISONS DE FOUS

TROIS DOCUMENTS ICONOGRAPHIQUES

Par les Docteurs A. FILASSIER et J. VINCHON

Il y a près de deux ans déjà (Æsculape, avril 1911), nous avons publié, sous la signature de notre éminent collaborateur le professeur Pozzi, de retour de la République Argentine, un article très remarqué sur Les Fous en liberté (Open-Door). La question du traitement en liberté des fous et l'abandon des derniers vestiges de l'ancienne méthode de force qui ont survécu encore à la grande réforme de Pinel est, en effet, une de celles qui intéressent le plus les aliénistes depuis quelques années. Dans les lignes qui vont suivre, nous amis les D^r Filassier et Vinchon ont pris prétexte d'une récente communication du D^r Magnan à l'Académie de médecine, sur les améliorations apportées de nos jours aux services d'aliénés, pour jeter un coup d'œil rétrospectif sur les anciennes maisons de fous. Trois documents iconographiques, judicieusement commentés, illustrent leur étude de façon particulièrement expressive.

NOTRE maître M. Magnan a montré dans sa communication à l'Académie de médecine ce qu'était à l'heure actuelle un service d'aliénés et les améliorations que l'on pouvait y apporter encore (1). Pour mesurer le progrès réalisé, il est intéressant de faire quelques pas en arrière et de voir ce qu'était autrefois une maison de fous. Nous publions des documents qui vont nous l'apprendre. L'un est emprunté à l'œuvre de Goya, le second est une estampe d'Hogarth, le troisième une lithographie d'Anbry.

L'œuvre de Goya est une mine précieuse pour qui s'occupe d'iconographie médicale. Déjà chez les autres maîtres espagnols « le difforme, le grotesque et le disproportionné, les nains, les pieds-bots et les bouffons... avaient été un motif plus fréquemment traité que partout ailleurs » (2). Goya suivait la tradition de Velasquez comme Manet et Zuloaga ont suivi la sienne. Ces grands réalistes nous charment même avec les pires disgrâces de la nature et « il n'est pas dans la vie de laideur si laide dont ils ne sachent tirer pour leur art une étonnante beauté » (3). Certaines planches des *Caprices* et des *Proverbes* avec leurs légendes incisives sont, parmi les plus curieuses, à notre point de vue. Les instincts sont ici les seuls guides de la conduite des individus.

L'avarice, la luxure, la haine y sont presque personnifiées. On sent qu'elles animent ces visages tourmentés et tordus, dans les contorsions et les mouvements sont exagérés encore par l'opposition brusque de la lumière et de l'ombre.

S'il ne s'est pas occupé de médecine, Goya a pourtant bien étudié les maladies de l'âme, il savait que celle-ci est plus souvent infirme que saine, et bien que la beauté ait tenu dans son œuvre une place importante, il n'a pas oublié que les tares, les stigmates sont partout et que notre principal soin est de chercher à les cacher aux yeux du voisin.

Lui, éprouve une sorte de plaisir à les découvrir, et il dut aimer les fous, parce que chez

A ses pieds, vêtu d'un pagne, coiffé d'une mitre simplifiée, le scapulaire au cou, un évêque niais bénit ses fidèles imaginaires. En pleine lumière, un bicorne sur la tête, le poing droit tendu, l'autre main indiquant un interlocuteur, caché dans le pilier, un persécuté menace et insulte, pendant qu'un groupe mi-acroupi, mi-debout est affairé autour d'un chercheur de trésor qui creuse le sol à l'aide d'un outil. La partie gauche est plongée dans

l'ombre; elle est occupée dans le fond par la cour d'un roi sauvage paré de plumes et portant en sautoir un ordre imaginaire « ses sujets lui baissent pieusement la main ou semblent attendre quelque événement important. Au premier plan, une figure grimace; un homme est plongé dans la prière pendant que son voisin embrasse le sol pavé de larges dalles. Un troisième brandit une corne et se gratte la tête.

Toute cette scène respire la misère et l'horreur. La pièce où elle se passe, cave ou cachot, est froide et humide et le jour qui y descend a quelque chose de blafard

et de glacé. Les malheureux qui traînent là sont pour la plupart à peine vêtus : des débris de vêtements et des oripeaux, indices de leur délire, composent tout leur costume. On cherche vainement un lit ou même un peu de paille à terre. Il est certain que la plus sévère des prisons modernes est bien douce aux côtés d'un tel hôpital.

William Hogarth eut le même goût pour la représentation des passions et des instincts déchainés. Ses gravures nous montrent le même personnage à différents moments de sa vie, sous des aspects que n'aurait pas désavoués Goya, dont il fut d'ailleurs l'ainé dans cette voie. Après plusieurs visites aux internés de l'asile de Bedlam pendant lesquelles



Goya. — Casa de Locos (Académie San Fernando, Madrid)

eux ces tares et ces stigmates sont encore plus visibles que chez les individus soi-disant normaux.

La *Casa de Locos* fait partie de la collection de l'Académie San Fernando à Madrid; elle y voisine avec une tauromachie, une scène de flagellation au cours de la Semaine sainte de Séville, des études de Carnaval et d'Inquisition.

Les fous sont enfermés dans une sorte de cave éclairée par une fenêtre grillagée et des ouvertures donnant sur un portique vers la droite; la lumière est ménagée pour que la partie centrale du tableau soit mise en valeur.

Un malheureux, que l'on devine à peine, se tord contre le mur, dans l'ombre de la porte. Contre le pilier du centre un personnage est assis, il tient sa jambe dans sa main droite et un sceptre dans sa main gauche : sa figure couronnée exprime la vanité et le mépris d'autrui.

(1) Magnan. De l'Alitement (cinothérapie) dans le service central de l'admission, in *Bullet. Acad. Médéc.*, juillet 1912.

(2) Les *Caprices* de Goya, étude de Tristan Leclère : Paris, Sansot, s. d. p. 9.

(3) Même auteur, p. 10.



Hogarth. — L'Asile de Bedlam (Dernière planche de La Carrière du Libertin)

il avait pris de nombreux croquis et beaucoup observé, Hogarth a gravé la belle planche que nous reproduisons d'après l'édition de Lavater de 1835 (1). Cette planche est la dernière de la série intitulée : *Carrière du libertin*.

Moreau de la Sarthe traduit dans cette édition le commentaire Lichtenberg (2), auquel nous empruntons à notre tour. Nous retrouvons le héros M. Rekwell dans la maison d'aliénés de Bedlam, à la suite « des fatigues et des agitations qu'il a éprouvées dans la maison de jeu où il a été ruiné et dans la maison de prêt où il s'était ensuite réfugié un instant... Cette scène, lecteur, est une sépulture de vivant, un véritable enterrement moral... »

« Rekwell paraît dans ce tableau sur l'avant-scène, enchaîné à la dernière place. On voit qu'il y a des rangs, des distinctions à Bedlam comme ailleurs : tous les fous ne sont pas enchaînés, et parmi les enchaînés il y a encore des degrés.

Au milieu de ces catacombes où gît la raison humaine, les moins fous et les moins furieux peuvent se promener comme des ombres bienheureuses jusqu'à une grande grille qui sert de limite à une autre classe de fous plus fous.

Rekwell appartenait d'abord sans doute à la classe paisible : mais dans un moment de fureur ou de désespoir, il s'est donné un coup de couteau et dès ce moment il a perdu ses droits à la liberté dont jouit la petite république dont nous voyons les citoyens occupés de diverses manières.

L'artiste a choisi le moment de cette grande révolution. Le regard des condamnés est indéfinissable...

Dans la femme posée à genoux derrière Rekwell, on voit Sara Yonc, son amante tous jours fidèle, quoique abandonnée...

Le gardien, placé debout près de Sara est

touché de son émotion ; il cherche à lui dérober le visage de Rekwell avec une sollicitude qui fait honneur à ses sentiments et l'on aime à voir que les mains de cet homme n'aient pas désappris tout mouvement de compassion.

Parmi les différentes cellules, quelques-unes sont fermées. Arrêtons nos regards sur celles qui sont ouvertes. Dans la cellule n° 54 habite le fanatisme et la superstition. Dans le n° 55, la folie qui bâtit des châteaux en Espagne. Si dans la cellule n° 50, qui est fermée, demeure l'amour malheureux, on verrait réunies

les loges les plus recherchées de Bedlam. Un regard jeté sur les autres loges rend toute réflexion inutile...

Plus loin, nous voyons le fou par ambition, le maniaque politique : tout est léger, aérien autour de lui, excepté son sceptre. Au devant de ce roi tout nu, sont deux dames de la cour, elles obtiennent audience.

L'une se rapproche de l'autre et trouve de cette manière assez de force pour voir ce dont la seule idée l'eût d'abord fait reculer. »

Après une dissertation où il fait allusion aux aliénés qui circulent si nombreux au dehors, *bedlamistes in partibus*, errants dans la société Lichtenberg continue la description des personnages d'Hogarth.

« La Foi avec sa triple croix et sa simple couronne, chante la messe avec une voix de mouton que l'on ne peut guère entendre dans le voisinage. L'Espérance « joue » gaïement du violon ; l'Amour (1), attaché sur le signe qui lui rappelle son objet est plongé dans la plus profonde mélancolie... Les mains si fortement jointes viennent de graver le nom d'une maîtresse adorée, sur l'arbre qui jadis descendit de la forêt pour former la rampe de l'escalier.

Le virtuose qui joue si impitoyablement du violon et qui est coiffé d'une partition de musique, porte une quantité de bagues on ne sait trop pourquoi, mais assurément d'après un usage, qui ainsi que d'autres modes s'observe ailleurs qu'à Bedlam.

Le mur entre les n° 54 et 55 offre un aspect tout à fait savant. C'est l'ouvrage et le tableau des espérances de deux fous qui demandent à la science des découvertes aussi réelles que celle de la pierre philosophale. Un tailleur

(1) En comparant cette pièce à d'autres gravures d'Hogarth, ou de ses contemporains, nous avons trouvé une grande ressemblance entre l'Amour et certains portraits du caricaturiste anglais accompagné de son chien.



Aubrey. — La Folie (D'après la lithographie de Langlumé; Alham contigée)

(1) *L'Art de connaître les hommes par la physiognomie*, par Gaspard Lavater. Paris, Depelafol, MDCCCXXXV, pl. 525.

(2) *Idem*. page 232 et suiv.

bouffi d'orgueil, également devenu fou, se moque de ses confrères : autre scène que l'on voit ailleurs qu'à Bedlam. »

**

Nous retrouvons l'influence de Goya et d'Hogarth dans une lithographie en couleurs d'Aubry, que nous publions en dernier lieu : sans doute ce n'est pas ici la page vécue et poignante de nos deux premiers artistes. C'est une simple caricature extraite de l'*Album comique*, mais nous avons cru devoir la joindre aux deux autres parce qu'elle est une preuve

du changement qui s'est fait dans la situation des aliénés. Il n'y a plus de chaînes et chacun vague au gré de son délire dans un vaste jardin. A la fin du XVIII^e siècle, l'opinion se révoltait contre les vieilles maisons de force. Le mouvement aboutit au geste de Pinel. Chose curieuse ce courant, comme tant d'autres à cette époque d'anglomane à outrance, venait d'Outre-Manche, et Pinel s'indigne en le constatant, en ces termes :

« Est-ce par un orgueil national exclusif et pour montrer une supériorité sur les autres peuples que les Anglais vantent comme un titre de gloire leur habileté à guérir la manie

par des remèdes moraux et qu'ils couvrent en même temps les finesses de cet art d'un voile impénétrable? » (1)

La communication de M. Magnan continue l'œuvre de Pinel : elle donne aux internés encore un peu plus de liberté et de bien-être et la vraie conclusion de ce petit travail serait une visite dans un asile moderne où les principes de la clinothérapie sont appliqués.

(1) Recherches et observations sur le traitement moral des aliénés, par Ph. Pinel, médecin en chef de l'hôpital de la Salpêtrière et professeur de l'Ecole de Médecine. Broch. de 42 pp., sans lieu ni date.

L'ALLIANCE SCIENTIFIQUE DES RACES LATINES

L'ŒUVRE MÉDICALE FRANCO-IBÉRO-AMÉRICAINE A PARIS ET L'U. M. F.-I.-A.

Par le Docteur L. DARTIGUES

Ancien chef de clinique gynécologique de la Faculté de Médecine de Paris

Président de l'Union médicale franco-ibéro-américaine

La création, par notre ami Dartigues, de l'Union médicale franco-ibéro-américaine, était opportune. Aussi son succès a-t-il été, d'emblée, considérable. De nombreux médecins de France, d'Espagne, d'Amérique latine en font déjà partie ; plus de 100 délégués d'associations françaises ou américaines du Sud sont venus se joindre aux adhérents du début. Que Dartigues, Bandelac de Pariente, Gaudillier L'Hardy, soient loués pour leur prosélytisme agissant ! A l'heure où nous entrons dans une nouvelle période de l'Histoire, celle de la lutte des races, succédant à la lutte des nationalités, il est bon que la France groupe autour d'elle le plus de Latins possible pour le triomphe commun. Vœu sol ! Les paroles de l'Eclésiaste ne sont point périmées.

L'grand historien français Michelet, qui fut l'écrivain le plus chaleureux et le cœur le plus sincèrement vibrant du XIX^e siècle, a affirmé il y a déjà longtemps, en 1848, dans son livre *L'Etudiant*, que le médecin appartient au corps social *la moyenne est la plus instruite*, la plus accessible à toutes les connaissances universelles, toujours prête aux initiatives les plus fécondes et aux tentatives les plus hardies pour le bien de l'humanité.

Le médecin a, en effet, une influence sociale et un rôle civilisateur de premier ordre ; il est un puissant propagateur des vérités utiles, un réel pionnier d'avant-garde. Aussi ne devait-il pas rester étranger à ces puissants courants d'intellectualité, de mentalité et de moralité, à ce formidable mouvement de labeur, de création et de richesse qui anime en ce moment le Nouveau-Monde américain du Sud et du Centre.

Regardez le nombre de médecins qui participent à toutes les branches de l'activité humaine. En ce moment, il est curieux de constater que beaucoup de Républiques américaines sont représentées dans leurs ambassades ou leurs consulats par des docteurs. A Paris seulement nous avons : le D^r Diégo Suarez, ministre plénipotentiaire du Mexique ; le D^r Puga-Borne, ministre plénipotentiaire du Chili ; le D^r Rendón, ministre plénipotentiaire de l'Equateur ; le D^r Manrique, ancien ministre plénipotentiaire de Colombie ; les D^r Olano, Santiago Letond Hernandez, Gana, Alberto Alvarez Cañas, consuls généraux de Salvador, du Chili, de Costa-Rica, etc.

A côté du développement économique des Républiques Centre et Sud-Américaines qui prend dans le monde une extension si considérable, nous voulons pour notre part, nous médecins, réaliser l'alliance scientifique des

races latines. L'œuvre que nous avons entreprise est grosse du plus bel avenir et déjà les succès couronnent nos premiers efforts.

Une vaste société, l'U. M. F.-I.-A. réunissant presque tous les médecins de France parlant

tel est le bilan de l'œuvre médicale franco-ibéro-américaine de Paris, et cela en quelques mois à peine.

Nous pouvons être fiers, nous médecins, d'avoir posé les jalons d'une œuvre aussi utile et nous sommes heureux d'avoir été immédiatement compris, accueillis et encouragés.

A l'heure actuelle, il est plus de vingt nations autonomes dont la langue est l'espagnol, parlé par plus de cent millions d'hommes. Et cette langue qui est d'une richesse magnifique, qui est celle qui illustrèrent immortellement Lope de Vega, Calderon, Cervantes et Emilio Castelar, un des plus grands orateurs de tous les temps, est celle qui parlent et écrivent de très grands savants. Il serait injuste que dans le concert intellectuel du monde elle ne prit pas la place scientifique qui lui est due.

Les races latines ont un fonds commun de pensées, de sentiments, d'expression verbale et d'imagination qui établissent entre elles des similitudes de goûts, des affinités profondes dont elles ne peuvent s'écarter longtemps sans se renier et se diminuer. Les terres latines sont les multiples patries fécondes des arts et des sciences que tous les autres peuples ont appris secondairement d'elles.

La langue espagnole est, en ce moment, de plus en plus parlée à Paris. Mon ami M. Gaya, linguiste distingué, l'actif directeur de l'Académie des langues subventionnée par le gouvernement espagnol, me disait récemment combien augmentait la proportion des personnes s'initiant à cette belle langue.

La colonie hispano-américaine devient chaque jour plus nombreuse et importante, et l'on franchit plus volontiers qu'autrefois l'Océan pour aller en Amérique ou pour venir en France.



Docteur Louis Dartigues
Président de l'Union Médicale Franco-Ibéro-Américaine

espagnol et ouverte à tous les médecins du monde parlant l'espagnol ou le portugais ; des Comités d'organisation ; des Congrès internationaux de langue espagnole ; le projet d'un hôpital hispano-américain dit à mon ami le D^r Bandelac de Pariente ; des voyages d'études scientifiques ; des relations de presse scientifique internationale de langue espagnole, etc.,

C'est dans la connaissance de ces faits et dans la conscience claire de cet avènement nouveau des Républiques sud-américaines que j'ai entrepris de fonder l'Union Médicale Franco-Ibéro-Américaine, l'U.M.F.-I.-A.

Cette Union a pour but :

De faire se connaître les docteurs : médecins, chirurgiens, spécialistes installés à Paris et en France, et qu'unit déjà ce lien commun d'une



Docteur Bandelac de Pariente
Médecin de l'Ambassade d'Espagne à Paris
Vice-Président de l'Umfia

langue qui leur est suffisamment familière, l'espagnol ou le portugais ;

D'établir des relations amicales et scientifiques avec les médecins de tous les pays où on parle espagnol, de façon à établir une entente cordiale et intellectuelle internationale avec la péninsule ibérique et l'Amérique latine ;

De créer à Paris un office de renseignements pour les médecins de langue espagnole ou portugaise venant dans notre capitale pour s'instruire et se perfectionner ;

De constituer et d'organiser un bureau permanent pour les guider, les conseiller, les recommander et faciliter leurs travaux et leurs recherches, en même temps que leur faire connaître notre progrès scientifique français, nos inventions, nos perfectionnements, nos méthodes et nos outillages instrumentaux ;

D'organiser des cours, des conférences, des réunions, des fêtes, des congrès et de créer des œuvres humanitaires pouvant rendre service à des étrangers d'origine hispano-américaine installés à Paris, en aplanissant leurs difficultés ou en soulageant leur misère.

Tous les médecins du monde parlant espagnol peuvent faire partie de l'U.M.F.-I.-A.

On le voit, notre programme est vaste, mais dans son exécution nous avons de bien précieuses collaborations. Tout d'abord, le D^r Gaulleu d'Hardy, secrétaire général de l'U.M.F.-I.-A., médecin distingué, polyglotte émérite, s'est consacré corps et âme au développement de l'Union en apportant ses idées toujours renouvelées et en mettant au service de notre cause la précision de sa plume alerte.

Quand au D^r Bandelac de Pariente, un des vice-présidents de l'U.M.F.-I.-A., avec les D^{rs} Manrique et Delaunay, il a déployé une prodigieuse activité : ses relations avec le monde médical hispano-américain sont immenses et il a valu à l'U.M.F.-I.-A., par ses amitiés, l'adhésion de toutes les sommités médicales de l'Espagne et de l'Amérique latine. Médecin attaché à l'Ambassade d'Espagne à Paris, il jouit de la confiance de S. M. Alphonse XIII qui est plus que le roi d'Espagne, le roi de la bravoure.

Le Professeur Francisco Cobos, grand orateur, le D^r Kolbé, ancien professeur à la Faculté de Buenos-Aires, le D^r Mazeran, secrétaire-adjoint, etc., nous ont apporté l'appoint de leurs influences et de leurs relations.

MM. Armand et Alfred Guido ont mis obligeamment à notre disposition leur magnifique Revue, le *Mundial*, si artistiquement éditée et qui est lue par toute la colonie hispano-américaine de Paris. Grâce à eux, l'U.M.F.-I.-A. a sa bibliothèque scientifique dans les vastes locaux du *Mundial*, où sont concentrés tous les journaux de l'Amérique latine.

Le corps diplomatique du monde latin a bien voulu s'intéresser à l'œuvre de l'U.M.F.-I.-A. et de nombreux diplomates, S. E. l'Ambassadeur d'Espagne en tête, font partie de notre Comité d'honneur qui comprend aussi de grandes sommités médicales : le P^r Callejas, doyen de la Faculté de médecine de Madrid ; le P^r Ortega Morejon, membre de l'Académie de médecine de Madrid ; le D^r Pulido, sénateur ; le D^r Manuel Cuellar, de Sucre (Bolivie) ; le D^r Risquez, ancien recteur de l'Université de Caracas, etc., et les Professeurs de Paris : P^r Landouzy, doyen de la Faculté, P^r Ch. Richet, F. Vidal, A. Robin, Pozzi, Pierre Marie, Pinard, Legueu, Doléris, Bazy, Roux, directeur de l'Institut Pasteur, etc., etc.

Presque tous les médecins de France parlant l'espagnol font partie de l'U. M. F.-I.-A., et, déjà, cette Union médicale a des représentants délégués dans toutes les principales villes d'Espagne et de l'Amérique du Sud ! Bientôt viendra le jour où l'U. M. F.-I.-A. verra se chiffrer par milliers le nombre de ses adhérents.

On comprend donc facilement tout ce que peut faire le médecin pour la propagation des idées et du sentiment civilisateur : il peut être considéré comme l'agent de diffusion le plus puissant de ce qui est vraiment utile à l'humanité dans le domaine physique et moral. Par sa situation, ses connaissances étendues et variées et tout ce qui est du ressort de sa profession, il est en contact intime avec toutes les classes sociales, il pénètre dans les riches demeures des puissants et des grands pour y apporter ses lumières, comme dans les demeures des déshérités où il apporte, d'une âme également tendre, le réconfort, la guérison et le soulagement. Il est, en un mot, le mieux placé dans l'ordre social pour servir avec efficacité de lien intellectuel, moral et actif entre les races de même tendance.

Et Paris, la grande ville civilisatrice du monde, dont la force attractive est si intense, est bien toujours le centre où peut s'épanouir ce rayonnement pour le plus grand bien des peuples de la terre. Ville de la pensée féconde,

ville des idées neuves où elles peuvent éclore sans contrainte, rendez-vous de toutes les élégances suprêmes et de toutes les beautés, siège de tous les arts subtils et fins, Paris est bien l'endroit le plus propice pour le développement d'une communauté de sentiment, de goût et d'intellectualité, sur laquelle toutes les nations s'accordent dans une entente civilisée. Pour qu'une idée prenne sa pleine force et réalise sa plus belle expansion, il est nécessaire que Paris lui donne le jour ou la consacre. La pulsation ardente du cœur de Paris est nécessaire au monde, car elle lance la vie merveilleuse dans le torrent circulaire de la pensée universelle. Aussi, là où le génie de la Ville-Lumière a pénétré, il y a moins de solitude de l'esprit, on se sent moins étranger sur la terre étrangère et l'existence acquiert, de ce fait, plus d'agrément, de raffinement et de beauté.

Il était donc naturel que l'idée que nous avons mise au jour, le docteur Gaulleu, le docteur Bandelac de Pariente et moi, naquit et prit son essor ici où nous avons eu l'approbation, le consentement et l'aide unanimes.

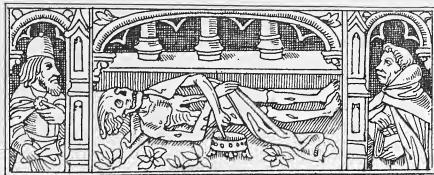
Lorsque Christophe Colomb, sur sa fragile caravelle, dont le bois gémissait craquait aux souffles immenses du large sur la profondeur des abîmes, découvrait un monde nouveau, il ne pouvait certainement s'imaginer, même dans toute l'envergure de son rêve, combien l'avenir grandirait son œuvre en laissant aux hommes des générations futures la tâche immense et jamais achevée de s'instruire mutuellement à travers les Océans, de se fréquenter, d'échanger toutes les productions de la vie matérielle et mentale, pour marcher à plus



Docteur Gaulleu d'Hardy
Secrétaire général de l'Umfia

de lumière, de confort, de savoir, de bonté et d'amour.

Avec les belles œuvres qui se greffent sur elle comme de splendides fruits sur l'arbre générateur, en particulier le beau et humanitaire projet d'un hôpital hispano-américain à Paris, l'U. M. F.-I.-A. espère collaborer utilement à cette œuvre de fraternité latine et de compréhension réciproque internationale par la diffusion d'une langue que les hommes parleront de plus en plus et par une alliance scientifique où les qualités de nos races rivaliseront à accroître l'universel progrès dans la concorde, l'amitié et la paix.



Le Roi mort

Ces images faisaient partie d'une Danse des Morts, qui ornait les marges des pages consacrées à l'Office des Morts, dans un livre d'heures imprimé en 1508



La Reine morte

LE MACABRE DANS L'ART

DEUXIÈME ARTICLE : XVI^e SIÈCLE

Par le Docteur JULES GUIART

Professeur à la Faculté de Médecine de Lyon

Voici qu'avec le xvi^e siècle nous allons assister à l'apogée du macabre dans l'art. Qu'il s'agisse de statues tombales roidies, de gisants en pleine putréfaction, de danses macabres, d'images emblématiques de la Résurrection, l'idée du néant de la chair hante tous les cerveaux. L'artiste peint la mort sans ménagement, offrant au regards le cadavre nu et rigide, l'assombrissant souvent des ruines de la vieillesse. Parfois même il va plus loin et orne le mausolée de l'image même du défunt envahie par la putréfaction. Parmi cette floraison artistique macabre, l'œuvre de Ligier Richier occupe une place capitale, et nos lecteurs sauront gré à notre distingué collaborateur, le Professeur Guiart, d'avoir présenté avec insistance ici l'étrange figure du squelette de Bar. Il constitue en effet un type très particulier de figuration macabre : à demi décomposé, rongé des vers, il reste cependant droit et ferme, dans une attitude de noblesse et de fierté, comme possédé d'une invincible espérance. Post tenebras lux !

DÉJÀ très florissant au xv^e siècle, le macabre arrive véritablement à son apogée au xvi^e siècle.

Nous reproduirons tout d'abord deux gravures, qui se trouvent dans une marge inférieure d'un livre d'Heures à l'usage de Rouen, imprimé vers 1508, par Philippe Pigouchet pour Simon Vostre, célèbres imprimeur et libraire parisiens. Elles font partie d'une Danse des morts, composée de 66 sujets, qui

occupe les marges extérieures des pages consacrées à l'Office des morts. Le roi et la reine sont représentés sous la forme de deux cadavres putréfiés, d'où sortent des larves d'insectes. Ces figures sont imitées de celles de la grande Danse Macabre, éditée par Guillot Marchant en 1485. Voici du reste, à titre de document, les vers qui les y accompagnent.

LE ROI MORT

Vous qui en cette portraiture
Vez danser estas divers
Pensez que humaine nature
Ce n'est fors que viande a vers.
Je le montre qui gis envers,
Si ay ie esté roy couronnez.
Tel serez vous bons et pervers.
Tous estas sont a vers donnez.

Bon y fait penser soir et main
Le penser en est profitable.
Tel est huy, qui mourra demain.
Car il n'est rien plus véritable
Que de morir, ne moing estable
Que vie d'homme, on la parçoit
A l'eul, pour quoy n'est pas fable.
Fol ne croit inques il reçoit.

LA REINE MORTE

Je estoye royne couronnée
Plus que autre doubte et crainte
Qui suis ici aux vers donnée
Après que de mort fuz actainte.
Sur la terre je suis contrainte
D'estre couchée à la renverse,
Pour quoy est dure ma complainte :
Bien charie droit qui ne verse.

Prenez-y qui me regardez
Exemple pour votre prouffit
Et de mal faire vous gardez
Je n'en dis plus, il me souffrit.
Sinon, celui qui vous fit
Quant il vouldra vous defera.
Deffais estiez quant vous refit,
Qui bien fera bien trouvera.

Le xvi^e siècle produira encore un certain nombre de Danses macabres. Mais elles sont trop connues, et dans un article récent paru dans ce journal (octobre 1912), le D^r Peugniez a suffisamment parlé des principales pour que nous n'ayons pas besoin d'y revenir. Nous donnerons simplement, dans cet ordre d'idées, la reproduction d'une gravure sur bois, faite par Dürer, en 1510, et représentant *La Mort et le lansquenet*. Nous citerons également un curieux tableau de l'Ecole allemande, qui se trouve à Madrid, au Musée du Prado et qui



La Mort et le Lansquenet

Gravure sur bois, faite par Dürer, en 1510



Cliché du Correspondant Médical

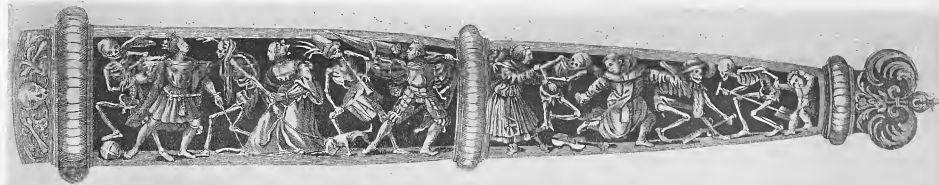
Portrait de sir Bryan Tuke,
trésorier de Henri VIII d'Angleterre, par Holbein
(Pinacothèque de Munich)



STATUETTE DE PUTREFIE, EN BOIS DE TILLEUL

Travail allemand du xvii^e siècle

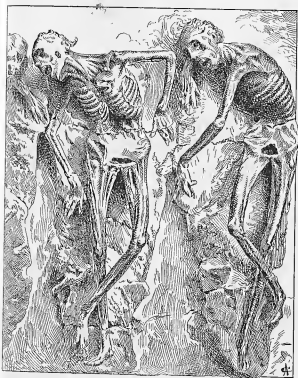
(Collection du Dr Henry Meige)



Fourreau de dague. Dessin macabre attribué à Holbein (Bibliothèque publique de Bâle)

est intitulé *Les trois âges de la vie humaine*. P. Richer en a donné une excellente reproduction. La Mort, sous l'aspect d'un horrible cadavre décharné, entraîne une vieille femme qui retient à son tour une jeune femme effrayée par un tel voisinage, tandis qu'à ses pieds, un enfant joue avec la lance brisée de la Mort. Nous ne ferons que rappeler la *Légende des trois morts et des trois vifs* de l'église Saint-Riquier à Amiens, la *Danse des morts* de Berne (1520) et les célèbres *Simulachres* de Holbein.

Ces petits chefs-d'œuvre furent sans doute



Cléide du Corrozzionisti Michel
Cadavres modelés en cire, par Michel-Ange
(Musée de Saint-Petersbourg)

mort pour compagnon, sont entraînés dans une ronde infernale. On ne saurait exprimer avec plus de vérité les sentiments qui agitent les personnages, et on ne saurait trop admirer l'habileté de l'artiste, qui a su si bien les grouper dans un espace aussi restreint. C'est certainement le chef-d'œuvre du macabre dans l'art.

Du reste, Holbein sut introduire le macabre jusque dans ses peintures. Voyez, par exemple, dans la Pinacothèque de Munich, le portrait qu'il fit de sir Bryan Tuke, qui fut secrétaire du cardinal Wolsey, puis argentier du roi Henri VIII. Devant lui est un sablier qui se vide, tandis qu'à l'arrière-plan, une affreuse Mort, la faux en main, semble lui parler à l'oreille pour lui annoncer qu'il est temps de songer à elle. C'est ce qu'on appelait alors un *memento mori*.

Nous en trouverons un nouvel exemple dans une médaille d'Erasmus, dont Dürer et Holbein furent les contemporains et les amis. Cette médaille, qui fut exécutée du vivant d'Erasmus (1519), quelque dix-sept ans avant sa mort, représentait au verso un dieu terme, figurant la Mort, avec l'inscription : « Nul ne m'échappe » et en exergue : « Ainsi finit une grande vie : la mort est la fin de tout ».

Comment du reste s'étonner de ces fantaisies macabres, quand les plus grands de la terre ne craignaient pas alors de se faire représenter, de leur vivant, tels qu'ils seraient après leur mort ? Ce fut le cas de Catherine de Médicis, qui fit faire son tombeau vingt-cinq ans avant sa mort. Deux sculpteurs en furent chargés tout à tour : Germain Pilon, dont l'œuvre peut se voir dans la Basilique de Saint-Denis,

représenta son cadavre avec les attributs de la jeunesse, mais Girolamo Della Robbia, dont la mort vint interrompre le travail, l'avait représentée sous l'aspect d'un cadavre de vieille femme, absolument décharné et bien intéressant à étudier au point de vue de la vérité anatomique. Ce monument inachevé est conservé à Paris, dans la chapelle de l'Ecole des Beaux-Arts.

Nous pouvons en rapprocher le tombeau de Valentine Balbiani,

par Germain Pilon, qui existe au Musée du Louvre. Elle est représentée, sur la pierre tombale, sous la forme d'une femme jeune et belle, pleine de vie, mais au-dessous l'artiste a pris soin de nous représenter en bas-relief son cadavre, sous la forme d'une vieille femme nue et décharnée.

C'était, il est vrai, l'époque par excellence des gisants, dont le plus beau type du genre est représenté par le tombeau de Louis de Brézé, dans la cathédrale de Rouen. Devant la statue équestre du mari de la fameuse Diane de Poitiers, gît son cadavre en albâtre sur un sarcophage de marbre noir. Ici du moins la putréfaction n'a pas fait son œuvre, la rigidité cadavérique seule est en cause. C'est un pur chef-d'œuvre de science anatomique et d'art. On ne sait à quel artiste l'attribuer, on hésite généralement entre Jean Cousin et Jean Goujon.

Michel-Ange lui-même n'a pu échapper au macabre. Dans sa célèbre fresque de la chapelle Sixtine, on peut voir en effet des squelettes grimaçants, encore enveloppés dans leur suaire, sortir de leur tombeau, pour prendre part à la résurrection. Mais il est une œuvre peu connue, où Michel-Ange a atteint le comble de l'horrible. Il s'agit de deux cadavres, modelés en cire, qu'on peut voir à Saint-Petersbourg, et dont le Docteur Nass a donné une reproduction dans son premier volume des *Curiosités médico-artistiques*. Ce ne sont pas des squelettes, comme on l'a prétendu, mais bien des cadavres putréfiés et momifiés, au ventre entr'ouvert, et dont la peau, collée sur les os, ne laisse guère saillir que quelques cordons musculaires. Les contorsions des corps et les figures grimaçantes



Le putréfié du vitrail de la Résurrection dans l'église Saint-Vincent, à Rouen

suggérés au grand artiste par la célèbre *Danse des morts* que Bâle, sa ville natale, possédait, depuis près d'un siècle, dans le cimetière des Dominicains. Les premières épreuves parurent, sans texte, vers 1530 et huit ans plus tard, la collection complète en fut publiée à Lyon, par les frères Trechsel, dans un volume de piété intitulé : *Les Simulachres de la Mort*. Les gravures d'Holbein ont été tant de fois reproduites et vulgarisées qu'il nous paraît inutile de les donner ici. Mais nous avons cru bon de placer sous les yeux du lecteur, un dessin attribué à Holbein et conservé dans la bibliothèque publique de Bâle ; il servit sans doute de modèle pour un ouvrage d'orfèvrerie ou de sculpture. Voici la description qu'on peut en donner : Un roi, une reine, un homme d'armes, une jeune femme, un moine et un enfant, ayant chacun la

donnent l'impression qu'ils ont succombé à quelque mort épouvantable. On croirait, à les voir, que Michel-Ange a connu les horribles momies de la Tour Saint-Michel à Bordeaux. C'est du reste par la représentation des *putréfiés*, que le xvi^e siècle occupera en réalité la



Statue funéraire de Jeanne de Bourbon
(Musée du Louvre)
Dessin de Payraud; d'après Witkowski

première place dans la représentation du macabre dans l'art.

Nous ne ferons que signaler, en passant, un petit tapis mortuaire, que possède la cathédrale d'Evreux et qui paraît avoir été destiné à recouvrir une dalle tumulaire, les jours anniversaires. Sur le fond de velours noir, au pied d'une grande croix, est brodé un cadavre dévoré par les vers, avec l'inscription suivante en caractères gothiques : *Credo quod redemptor meus vivit, et in novissima die de terrâ surrecturus sum et in carne meâ videbo Deum salvatorem meum.*

A Rouen, le D^r Lecaplain a attiré récemment l'attention sur un vitrail du xvi^e siècle, qui orne la neuvième fenêtre du côté sud de l'église Saint-Vincent et qui est généralement connu sous le nom de *Vitrail de la Résurrection*. Or, en bas du vitrail et ne faisant nullement partie des autres scènes, figure un cadavre décomposé et grouillant de vers. Ce putréfié, couché sur son tombeau, serait le portrait anonyme du donateur de la verrière, qui aurait voulu montrer par là la vanité des biens de ce monde. Une verrière analogue existe à Rouen dans l'église Saint-Patrice, mais cette fois le cadavre du donateur est voilé d'un suaire, dans un état de putréfaction moins avancé et ne présente pas de larves d'insectes.

Dans le même ordre d'idées on pourra voir au Louvre, le tombeau bien curieux de Jeanne de Bourbon, signalé par Witkowski (*L'art profane à l'Eglise*, France, p. 330). Ce monument existait autrefois à Vic-le-Comte (Puy-de-Dôme), dans la chapelle du couvent des Cordeliers. Son histoire mérite d'être contée. Jeanne de Bourbon, comtesse de Bourgogne et d'Auvergne, avait épousé son cuisinier La Pauze. Elle mourut, en 1511, pendant une absence de son mari. Celui-ci, à son retour, fit ouvrir la tombe, où le cadavre fut trouvé en pleine putréfaction, et il ordonna de représenter en cet état l'image de sa femme adorée. Il est difficile de voir quelque chose de plus hideux. La tête a les yeux creux et les joues enfoncées du cadavre, mais l'entrebâillement du suaire laisse à nu tout le buste, qui est rongé par de gros vers. Déjà le sternum est percé, une des mamelles est en partie détruite et l'abdomen entr'ouvert laisse échapper les anses intestinales. C'est évidemment l'œuvre d'un nécrophile. C'est le deuxième cas que nous observons et ce ne sera pas le dernier.

Dans l'église de Gisors, en Normandie, on trouve aussi la représentation très curieuse d'un cadavre étendu dans une bière, les bras croisés, la tête et les pieds reposant sur des os, et couché sur un linceul dont une partie est ramenée sur le ventre. Sur les bords du cercueil, on lit les inscriptions suivantes :

QUISQUIS ADES, TU MORTE CADES, STA, RESPICE,
[FLORA],
SUM QUOD ERIS, MODICUM CINERIS, PRO ME,
[PRECOR, ORA].

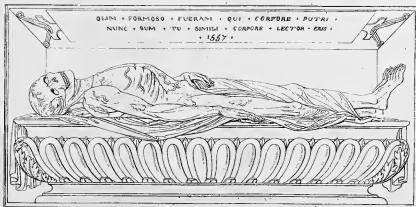
FAY MAINTENANT CE QUE TU VOUDRAS
AVOIR FAIT QUAND TU MOURRAS.

JE FUS MIS EN CE LIEU L'AN 1526.

Ce tombeau, d'abord horizontal, est maintenant incrusté dans le mur d'une chapelle, comme le serait un bas-relief. On l'a attribué à tort à Jean Goujon.

Dans le bas-côté droit de la cathédrale de Moulins, existe également une sépulture représentant un corps en putréfaction et rongé par les vers. Cette œuvre réaliste, exécutée en 1557, est d'une effrayante vérité. On imagine facilement ce qu'elle pouvait être autrefois, alors qu'elle était peinte; les teintes verdâtres de la putréfaction devaient lui donner un aspect à la fois repoussant et terrifiant. Le dystique latin, qu'on lit au-dessus du tombeau, a été traduit ainsi, en vers mirlitonnesques :

Autrefois beau de corps, aujourd'hui pourriture,
Ton corps aussi, lecteur, aura même aventure.



Putréfié de la Cathédrale de Moulins

Nous ne pouvons du reste nous étonner de toutes ces fantaisies thanatophiles, en pensant que la statue de la Mort trônait alors en plein cœur de Paris.

A l'angle de la rue Saint-Denis et de la rue Saint-Honoré, existait en effet le grand enclos



Cliché du Correspondant Médical
Statue de la Mort, par Germain Pilon (Musée du Louvre)
Autrefois dans le Cimetière des Saints-Innocents

du cimetière des Saints-Innocents, célèbre par son charnier et par la *Danse des morts* qui décorait son cloître, et qui paraît avoir été l'origine de toutes les danses macabres. Toute la population parisienne s'y rendait chaque année en pèlerinage, pour visiter, le jour des Morts, le célèbre *Squelette* d'albâtre dû à Germain Pilon, et connu sous le nom de la *Mort* *Saint-Innocent*. C'était un cadavre décharné, éventré et éviscéré. Ayant à représenter la Mort, l'artiste, pour obtenir un plus grand effet, avait figuré un cadavre en état de décomposition. Toutefois, il n'est pas allé jusqu'à représenter les larves d'insectes : La mort tient de la main droite une lance, tandis que de la gauche, elle s'appuie sur un cartouche sur sont gravés les vers suivants :

Il n'est vivant, tant soit plein d'art,
Ne de force pour résistance,
Que je ne frappe de mon dard,
Pour bailler aux vers leur pitance.

Le pèlerinage annuel à la *Mort* *Saint-Innocent* persista jusqu'à la Révolution, où Le Noir plaça la statue dans son Musée des monuments français. Transportée plus tard à Notre-Dame, elle se trouve actuellement au Louvre dans le Musée des sculptures du Moyen Age et de la Renaissance (salle Michel Colombe, 2^e fenêtre) où il est possible de l'admirer.

Une statue du même genre existait autrefois dans l'église de Boscherville, près de Rouen. Dans le cimetière des Chartreux de Dijon, on voyait aussi une Mort tenant un cartouche sur lequel on lisait : *Hodie mihi, cras tibi!*

Nous arrivons maintenant au chef-d'œuvre du genre. C'est le fameux *Squelette* du grand maître lorrain, Ligier Richier. Cette statue de la Mort existe encore dans l'église de Saint-Pierre de Bar-le-Duc. Elle fait partie du mausolée de René de Chalon, prince d'Orange, qui fut tué en 1544 au siège de Saint-Dizier. Avant de mourir, il aurait manifesté le désir macabre « qu'on fit sa portraiture fidèle, non comme il était à ce moment, mais comme il serait trois ans après son trépas ». C'est pourquoi l'artiste choisit par sa veuve, Anne de Lorraine, aurait suivi scrupuleusement la volonté du défunt. C'est du moins la légende qui a cours dans le pays.

L'histoire nous apprend simplement qu'après la mort de René de Chalon, son cœur et ses viscères furent inhumés à Bar-le-Duc, à côté du corps de son beau-père, le duc Antoine, devant le grand autel de Saint-Maxe. Quant au corps de René de Chalon, il aurait été inhumé à Bréda, dans les Flandres, où le prince avait demandé à reposer à côté de son père. C'est à côté du grand autel de Saint-Maxe que Ligier Richier plaça son monument, contre un pilier à droite du chœur.

Le prétendu *squelette* est en réalité un affreux cadavre en voie de décomposition, qui se tient debout dans une attitude pleine de vie. Voici la description qu'en donne Paul Denis, dans son bel ouvrage sur Ligier Richier :

Sur le crâne, dont les pariétaux ont gardé quelques débris de peau, des mèches de cheveux, agglutinés par l'humidité de la tombe, adhèrent encore. La corruption a rongé les yeux et les traits du visage, les os de la face sont entièrement décharnés et quelques dents restent seules dans les alvéoles des maxillaires. Les muscles de la région antérieure du cou et le trache, encore munie de ses ligaments d'attache, reliaient la tête au tronc. Le thorax, presque complètement dépouillé, laisse apparaître le sternum et les côtes, que recouvrent encore quelques lambeaux de chair, qui s'étalent sur les interstices intercostaux. La peau du ventre, en partie consumée et dont les plis trahissent la cavité abdominale, vide de ses entrailles, les vertèbres lombaires et leurs apophyses. Un lambeau de cette peau, qui retombe savamment déchaîné, voile aux regards ce qui pourrait paraître encore des organes génitaux. Les bras et les jambes, moins atteints par la décomposition, ont gardé leurs muscles desséchés que recouvre encore en partie une peau soulevée en larges phlyctènes ouvertes et purulentes. En pleine possession de la science du corps humain, notre sculpteur semble avoir cédé à la tentation d'en reproduire tous les détails. La charpente osseuse de son cadavre

est d'une remarquable exactitude; les muscles qui y adhèrent encore sont rigoureusement vrais; leurs points d'attache sont à leur place précise, étudiés et rendus avec une justesse étonnante. La tête surtout, rejetée en arrière et levée vers le ciel, est admirable d'exécution. Les muscles du cou, tendus par ce mouvement, sont d'une saisissante réalité. La construction anatomique est impeccable et le projecteur le plus rigoureux n'y trouverait, croyons-nous, rien à reprendre. Quant à la représentation de la décomposition, elle est d'un naturalisme plus apparent que réel. Richier en a,

termine par une main décharnée, qui serre entre ses doigts squelettiques un cœur, autrefois de vermeil, qu'elle semble offrir à Dieu comme un symbole de l'âme incorruptible et immortelle. Au bras droit est fixé un écusson désarmé, car la mort efface toute distinction et les grandeurs de la terre ne subsistent plus devant elle. L'avant-bras se replie, la main étendue s'appuie sur la poitrine comme si elle voulait y concentrer une dernière espérance. La tête, fièrement levée, dont les orbites vides suivent le mouvement de la main gauche et semblent, elles aussi, fixer le ciel de leurs yeux disparus, garde un accent héroïque. Un cri suprême de foi, d'espérance et d'amour, semble sortir quand même de cette gorge desséchée et passer frémissant entre les dents serrées!

Nous avons dit tout à l'heure que ce prétendu squelette était situé primitivement dans l'église Saint-Maxe de Bar-le-Duc, au voisinage du grand autel devant lequel étaient inhumés le duc Antoine et René de Chalon. Il semble bien qu'il fut tout d'abord destiné à commémorer ces deux illustres morts. En effet nous croyons volontiers, avec Dannreuther et Paul Denis, que Ligier Richier n'a nullement prétendu représenter le corps putréfié de René de Chalon, comme le veut la légende, mais qu'il a voulu traduire en une image parlante le passage suivant de la Bible (*Job, XIX, 20, 25, 26, 27*) que l'Eglise a introduit dans l'Office des morts :

Mes chairs étant consumées, ma peau s'est collée sur mes os et il ne me reste que les genives autour des dents... Mais je crois que mon Rédempteur est vivant et qu'au dernier jour je ressusciterai de la terre. Et revêtu de ma chair, je verrai Dieu mon Sauveur. Je verrai moi-même et non un autre, mes yeux le contempleront; cette espérance repose dans mon sein.

Le squelette de Bar deviendrait dès lors l'emblème de la résurrection.

C'est à une époque récente, en 1790, qu'il fut transporté dans l'église Saint-Pierre de Bar-le-Duc. C'est alors qu'avec les débris du retable de Saint-Maxe, on édifia, pour le recevoir, une décoration très macabre, mais, en réalité, bien en harmonie avec le sujet qu'elle entoure. Toutefois, sauf l'écusson et le casque, qui

dominent la statue, ce monument est d'origine moderne et le ciseau de Ligier Richier y est absolument étranger.

Avant de quitter le grand maître lorrain, nous avons encore à parler d'une de ses œuvres les moins connues, parce qu'elle est aujourd'hui disparue; il s'agit du tombeau de Claude de Guise que Ligier Richier exécuta en 1552. Ce tombeau existait dans la Collégiale de Saint-Laurent, à Joinville (Haute-Marne). Il fut malheureusement détruit en 1793 et les débris en furent dispersés. C'était aussi un monument singulièrement macabre; voici en effet la description qu'en donnait Grosley en 1777 : Sur le sarcophage sont jetés les cadavres, plus



Statue funéraire de René de Chalon, par Ligier Richier, dans l'église Saint-Pierre, à Bar-le-Duc.
(D'après P. Denis : Ligier Richier, Berger-Levrault, éd.)

il est vrai, puisé les principes dans la nature, mais son génie les a coordonnés, transformés d'une façon savante, selon l'effet qu'il avait en vue, laissant dans leur arrangement une large place à l'art et à l'imagination. Nous en avons un exemple frappant dans ces lambeaux de peau tendus sur le ventre en forme de draperie et dont un fragment retombe sur la région pubienne en simulant presque la feuille de vigne latienne. Se servant de la mort uniquement comme moyen d'expression, l'artiste a dressé son cadavre dans une attitude pleine de vie et le fait en quelque sorte agir et parler. A demi décomposé, rongé des vers qui se disputent les derniers débris de sa chair desséchée, il reste cependant droit, ferme, dans une attitude pleine de noblesse et de fierté. Mort depuis longtemps à la vie de la terre, il semble prendre son essor vers le ciel où l'attend une existence meilleure. Le bras gauche de la figure énergiquement levé et dirigé vers le ciel, se



Putréfié; petit bronze du Musée d'antiquités de Rouen
(Photographie du D^r Lecaplain)

grands que nature, du duc et de la duchesse, dans l'état où ils se trouvaient après l'embaumement; le ventre de celui du duc est cousu, après avoir été ouvert pour cette opération. Or, la clef de la demi-arcade du milieu porte une tête de mort couronnée, à laquelle l'artiste a su inspirer un air de dignité et de fierté... » Cette tête couronnée est le seul fragment qui subsiste de ce tombeau. Par une chance inespérée elle a pu être retrouvée chez un habitant de Joinville et elle existe actuellement dans la collection de mon beau-père, le professeur Pierret.

Cette belle œuvre du maître lorrain ayant été reproduite dans l'*Illustration* pendant la mise en pages de cet article, on en trouvera la reproduction dans le prochain numéro d'*Æsculape*.



La Vanité (1^{re} figure), par Mathias Greuter
Publiée à Lyon en 1596. (D'après le cliché Hollander)

Après les œuvres de Ligier Richier, qui témoignent d'une science anatomique profonde, nous signalerons une œuvre, qui ne s'en rapproche guère que par son réalisme effrayant. C'est une petite statuette, en bois de tilleul, représentant un putréfié. Elle était autrefois en la possession du professeur P. Marie. Ce dernier en a fait don depuis à son élève et ami le D^r Henry Meige. Il s'agit vraisemblablement d'un travail allemand, mais dont il est bien difficile de fixer l'époque et dont l'auteur est inconnu. Grâce à l'amabilité du D^r Henry Meige nous avons pu obtenir une excellente photographie de cette statuette de putréfié. Nous la publions en hors-texte. Voici maintenant la description qu'en donne P. Richier :

L'aspect général de cette statuette est celui d'un squelette à demi couvert de haillons de chair. La partie antérieure du crâne est complètement à nu. La partie postérieure est encore recouverte par les téguments, qui se continuent avec ceux de la nuque et du dos et trahissent ainsi la tête au tronc. Le crâne est supporté par une sorte de colonne, qui s'enfonce dans le thorax et dont il est difficile de dire si elle représente la trachée ou le rachis. Une large éventration ouvre l'abdomen et permet d'apercevoir, dans sa profondeur et dans celle



Montre en cristal de roche, représentant une tête de mort.
et ayant appartenu à Henri III
(Collection du prince Pierre Soltykoff)

du thorax, le rachis et la face interne des côtes. Aux bras et aux jambes on aperçoit les os du squelette par les hiatus creusés dans les chairs en pourriture; quelques loques de peau couvrent encore une partie des pieds et des chevilles. En plusieurs endroits, notamment sur la tête et sur l'abdomen, se voient les « vers du tombeau » assez longs, sinueux et ayant en somme toute l'apparence de petits serpents. Les mains et les poignets sont encore revêtus de quelques lambeaux de téguments; la gauche tenait suivant toute vraisemblance une faux, la droite un sablier, mais ces attributs manquent actuellement. La figure repose sur un petit tertre gazonné.

Nous pourrions enfin signaler un dernier putréfié, sur lequel le docteur Lecaplain a attiré l'attention. C'est un petit bronze appartenant au Musée d'antiquités de Rouen et présentant une belle patine verte. C'est un cadavre debout, auquel adhèrent encore quelques lambeaux de chair. On le dit du xvi^e siècle, mais le primitif de son exécution permet sans aucun doute de le reporter à une époque bien antérieure.

Pour terminer l'histoire du macabre au xvi^e siècle, il nous reste encore à parler des bijoux et des farces macabres. Les bijoux consistaient généralement en bagues à poison. Le chaton figurait alors une tête de mort, qui pouvait s'ouvrir au moment voulu pour déverser le poison (généralement de l'acide arsénieux) sur les aliments. Ces bagues furent assez répandues; nous donnons la reproduction de deux d'entre elles, qui existent au Musée de Cluny.

Voici maintenant une montre, en cristal de roche taillé, figurant une tête de mort. Nous nous étonnerions moins de ce bijou macabre en



Bague à poison vue d'en haut
(Musée de Cluny)



La même, ouverte

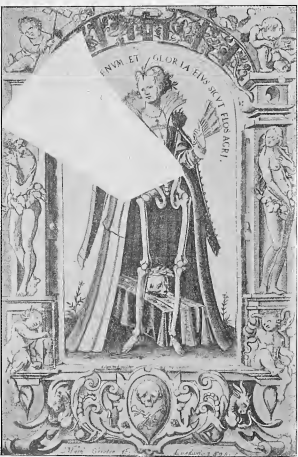
La même, fermée



Autre bague à poison
(Musée de Cluny)

apprenant qu'il appartenait à Henri III, prince débauché et dévot, qui mêlait sans cesse la dépravation aux pratiques de la religion et aimait, nous le savons, à s'entourer de têtes de morts, dont il ornait en particulier ses chapelets et les reliures de ses livres.

Nous terminerons ce chapitre par la représentation d'une farce macabre, éditée à Lyon, en 1596, par Mathias Greuter. C'est une noble et jolie femme, dont la jupe peut se soulever pour laisser voir son squelette, traduction de la phrase latine écrite en exergue, montrant que tout est vain et périssable, comme la fleur des champs. Holländer, qui publie ce *memento mori*, croit que dorénavant la représentation de la mort et du squelette ne se rencontrera plus dans les œuvres d'art. Nous verrons, dans un prochain article, qu'il n'en fut rien et que le macabre inspirera encore de nombreux artistes.



La Vanité (2^e figure), par Mathias Greuter
(D'après le cliché Hollander)

UN VIEIL ALBUM SUR MADAME LAFARGE

Un Comité composé de savants, de gens de lettres et d'hommes politiques, va demander la revision judiciaire du fameux procès de M^{me} Lafarge accusée, en 1840, d'avoir empoisonné son mari avec de l'arsenic. On trouve dans ce Comité les descendants de Raspail et de Lachaud, qui sont fiers de reprendre la magnifique défense de leurs aïeux en faveur de la mémoire de Marie Cappellet. Les travaux scientifiques et probants du Professeur Denigès, de Bordeaux, légitiment à leurs yeux la demande de réhabilitation de la condamnée charmante. Les documents d'expertise qui la firent condamner seraient considérés aujourd'hui comme nuls. Nous connaissons mieux qu'autrefois l'empoisonnement par l'arsenic : la toxicologie moderne peut montrer avec éclat qu'Orfila s'est trompé et que Raspail eut raison.

Nous avons la bonne fortune de donner ici la première partie d'un savoureux album sur M^{me} Lafarge, contemporain du procès, et dont nous nous efforçons de dévoiler l'auteur. Notre numéro de février publiera la seconde partie de cet album, consacrée au procès, à l'état d'âme des jurés et de la foule, aux expertises d'Orfila et de Raspail.

MARIE Cappellet appartenait à la meilleure société parisienne.

Elle était la fille d'un ancien officier de la garde impériale, la nièce de la baronne Garat, femme du gouverneur de la Banque de France et de M. de Martens, diplomate distingué. Elle fut élevée à Saint-Denis.

« Marie Cappellet, dit M. Pierre de Chauveron dans le discours si substantiel, si éloquent et si fin, qu'il a prononcé en 1910, sur le procès de M^{me} Lafarge, avait vécu dans un milieu très brillant où la noblesse et la grande fortune étaient des titres égaux, parmi des parents qui pouvaient être une duchesse de Maufri-gense ou une baronne de Vucings à la limite des deux faubourgs. Elle avait connu ces femmes de la génération élevée par M^{me} de Genlis et qui, d'elle, avaient hérité les traditions de la conversation spirituelle et galante du xviii^e siècle. Ne fit-on pas même courir le bruit que sa mère était née des amours de Philippe Egalité et de M^{me} de Genlis, « impur accouplement, disent les ennemis du régime, de la trahison et de l'hypocrisie. »

On voulut marier jeune cette orpheline, trop jolie pour n'être pas gênante.

C'est ainsi qu'après s'être adressé à une agence matrimoniale, on lui présenta, à dix-huit ans, M. Pouch-Lafarge, gentilhomme campagnard, que l'on croyait riche, alors qu'il ne pos-

sédait qu'une vieille demeure en ruines, qualifiée pompeusement par lui de château.

Ce château du Glandier, merveilleux par le plan, fit son effet sur la baronne Garat et M. de Martens. Ils accordèrent donc à M. Lafarge la main de leur nièce, sans plus de renseignements. Voici comment la jeune fiancée annonça son prochain mariage par une lettre à une amie, le 30 juillet 1839 :

Je vais vous annoncer une grande nouvelle. Moi, si difficile, si réfléchissante aux mauvais côtés de toutes choses, je me marie, et en poste.

Mercredi, je vois un monsieur chez Musard, je lui plais, il ne me plaît pas beaucoup. Jeudi, il se fait présenter chez ma tante, il se montre si soigneux, si bon, que je le trouve mieux. Vendredi, il me demande officiellement. Samedi, je ne dis pas oui, je ne dis pas non, et dimanche, aujourd'hui, les bans sont publiés.

J'étouffe de mille sentiments divers, c'est fini !

C'est par un soir d'orage épouvantable que Mme Lafarge arriva au château du Glandier au mois d'août 1839. Elle éprouva là une très cruelle déception. Voici ce qu'elle écrit à sa tante, le 22 de ce même mois :

Le château du Glandier est une maison limousine, ce qui se traduit en français par salle déserte, affreusement froide, sans meubles, sans portes ni fenêtres. Je

D'après nature

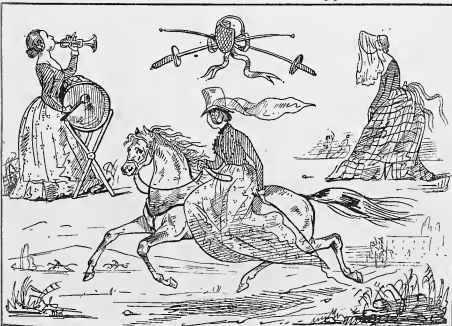


Mademoiselle Marie Thérèse Cappellet
fille d'un Vieux Colonel de la Vieille Garde....

me crus la plus malheureuse des créatures et me mis à fondre en larmes en entrant dans le beau salon qui est une vaste chambre à alcôve, avec cinq chaises parsemées le long d'un papier qui réunit toutes les nuances existantes.

Comme on comprend la déconvenue de cette jeune Parisienne, mariée sur l'ordre d'un oncle évidemment expéditif, arrivant au fond des montagnes du Limousin, en ce logis du Glandier, qu'on lui avait représenté comme un séjour enchanteur, et qui se trouve n'être qu'une sombre bicoque ! Elle comprit d'emblée que dans ce pays, les visages et les choses, les bêtes et les gens lui seraient cruellement hostiles. Tous ses espoirs étaient trompés. Pouch-Lafarge, qu'on lui avait dépeint comme un prestigieux maître de forges, était, en réalité, un très médiocre industriel, gêné dans ses affaires, et déjà réduit aux expédients pour faire aller

Petits talents de musicien de M^{me} Cappellet.



« Elle est excellente musicienne ! ! !

« Elle danse le Polka à ravir ! !

« Elle monte à cheval comme un centaure !

(Extrait de la lettre d'un parent d'Orléans)

Une Visite chez M. de Joy.



M. de Joy, entrepreneur de mariage, montre à M^{me} Cappellet des échantillons d'hommes..... Elle choisit Monsieur Pouch-Lafarge.....

PREMIÈRE ENTREVUE.

M. Fouch Lafarge & M^{lle} Cappelle se rencontrent au Concert Musard !.Bénédiction Nuptiale de S^{te} Joseph-Lafarge à M^{lle} Marie Cappelle !

Madame Lafarge fait de l'ail au Suisse.....

cahin-caha un commerce grévé de dettes. Le contremaître, Denis-Barbier, qui dirigeait l'usine, était un sombre personnage, haineux, jaloux de son autorité, obséquieux et voleur qui, dès le premier jour, prit en aversion la « Parisienne ». L'antipathie d'une belle-mère acariâtre, le mauvais accueil d'une valetaille méfiante, un entourage de voisins pour qui la nouvelle venue était nécessairement une intruse, toutes sortes d'autres circonstances menues, quotidiennes et douloureusement intolérables, vinrent compléter ces premières impressions de misère morale et d'isolement sentimental.

A peine arrivée dans sa chambre, qui était un vaste taudis sans feu, presque sans meubles, Marie demanda une écritoire. On lui apporta « un pot de confitures cassé, au fond duquel un morceau de coton nageait dans une eau grise... » C'est avec cette eau qu'elle écrivit

Le Soir de la Noces.



« Attendez parlez... Ouvrez la porte, ou je la casse... »



« C'est pas pour toi que le four chauffe, me... j'ai... »

à son mari la fameuse lettre du 15 Août, désespérée :

Charles, je viens vous demander pardon à genoux ! Je vous ai indignement trompé ; je ne vous aime pas et j'en aime un autre ! Mon Dieu, j'ai tant souffert !... Dites-moi : « Meurs, et je te pardonnerai ! », et je n'existerai plus demain... Écoutez-moi ! Il s'appelle Charles aussi, il est beau, il est noble... Hélas ! je vous vis : j'ignorais les mystères du mariage ; j'avais tressailli de bonheur en serrant la main ; malheur ! je crus qu'en baisant sur le front seul te serait dû, que vous seriez comme un père. Comprenez-vous ce que j'ai souffert dans ces trois jours ?... Les habitudes, l'éducation ont mis entre nous une barrière immense... Ce soir, ayez-moi deux chevaux ; je prendrai le courrier de Bordeaux, je m'embarquerai pour Smyrne. Je vous laisserai ma fortune. Si vous le voulez, je prendrai de l'arsenic, j'en ai : tout sera dit. Vous avez été si bon que je puis, en vous refusant mon affection, vous donner ma vie ; mais recevoir vos caresses, jamais... Oh ! hélas ! si je ne l'aimais pas plus que la vie, j'aurais pu vous aimer à force de vous estimer : comme cela, vos caresses me dégoûtent... Des chevaux feraient de-

D'après Nature.

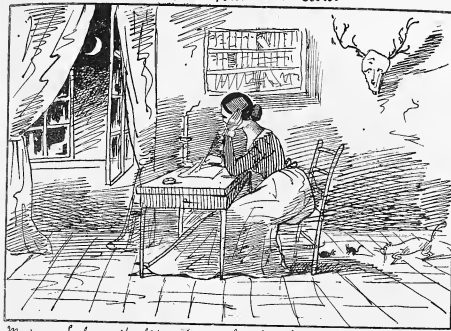


Vue Extérieure du Glandier.

Vue Intérieure du Glandier.

Effroi de Madame Lafarge — Elle apperçoit cinq oranges monstrueuses... & sur une lampe Adam & Eve entrelacés aussi sans feuille de Vigne !!!
Follet de la nuit du 21 août.

Pendant la nuit du 15 août



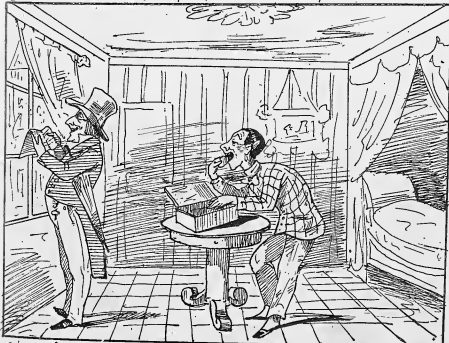
Madame Lafarge s'embête dans sa loge de chaise longue, regrette de n'être couchée dans les lins de l'hypnotisme... hier les mettant brusquement la main à la plume elle mène son mari de... (Voie la femmelette dans ses ailes).

couvrir ses traces; ayez-moi deux sales costumes de vos paysannes... Sauvez-moi! Soyez le bon ange de la pauvre orpheline, ou bien tuez-la, ou dites-lui de se tuer.»

Cette lettre, communiquée à la presse locale par les soins du parquet de Tulle, fut qualifiée d'« infernale » par le Progrès de la Corrèze. Elle n'est que romantique et délirante, à la façon des épitres qu'on échange autour de Jacques, de Valentine et d'Indiana... Mais la différence, c'est qu'ici l'on est en face d'une situation réelle.

En résumant l'affaire Lafarge, M. de Chauveron a montré comment « cette jeune femme, dédaignant sa cuisine pour son salon, faisant descendre sur le parquet les tapis qu'on mettait alors, en Limousin, sur les meubles, portant des toilettes parisiennes, galopant seule sous les châtaigneraies sa jument Arabika, écrivant un vrai courrier, lisant des ro-

Comment il se fait que M. Touch-Lafarge ne trouve qu'un gâteau dans la boîte, quoiqu'on en ait mis plusieurs....



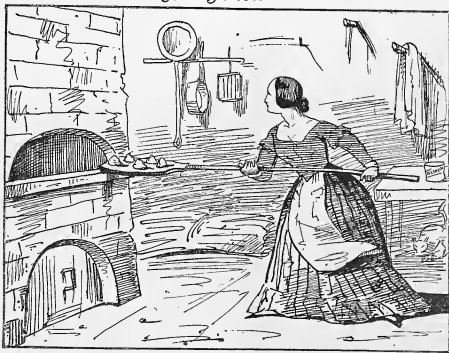
Celui-là, garçon d'hôtel qui les croque pendant que ce pauvre Touch-Lafarge lit la lettre. Sympathique.....

Les Gâteaux.



Madame Lafarge change de bûcheur..... Elle met la main à la pâte!!

Les Gâteaux



Madame Lafarge met les petits fours dans le grand !!

mans, méprisant la médiocre société des femmes pour s'enlourer de celle des hommes les plus distingués de la région, apparaît bientôt à l'opinion provinciale comme un véritable « scandale et une provocation. » (M^{re} Decori)

Elle ne s'adaptait pas à ce que Balzac appelle la « philosophie du pays ».

Pourtant, au bout de quelques semaines, tout sembla s'apaiser.

Marie Lafarge, dit M. Lenôtre, qui n'est point suspect de tendresse pour elle, devient brusquement une épouse tendre et soumise; elle s'intéresse à l'usine, conseille à son mari d'aller à Paris emprunter les fonds indispensables à l'extension des affaires; elle restera à Glandier afin de recevoir les créanciers. Il part; elle lui adresse des lettres très calmes, le cajole, l'assure qu'il retrouvera, lors de son retour, la plus complaisante des femmes, et quand Noël approche, pour associer son cher mari, en dépit des cent lienes qui les séparent, au réveil familial de Glandier, elle lui

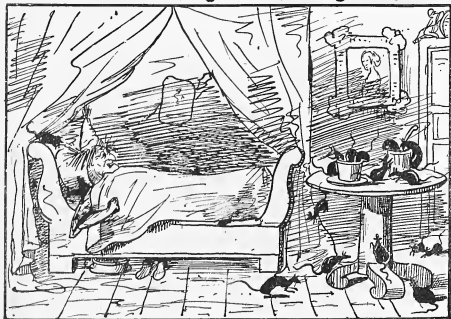
Double Effet des Gâteaux du Glandier.



Les gâteaux du garçon d'hôtel ne veulent pas passer....

Celui de Touch-Lafarge passe. Tiop bien.....

Ce jeune Pouch-Lafarge vient de finir d'ingérer au Glandier



Gourmandise Les Rats Du lui boivent des litres et ne lui laissent que la mort aux Rats !!

envoie des gâteaux qu'elle a pâtissés de ses jolies mains et qu'elle lui recommande bien de manger, telle nuit, à telle heure, tandis qu'elle-même, de son côté, en mangera de semblables. Gentil caprice d'amoureuse auquel Lafarge fut sensible; il obéit, se tortit de coliques pendant toute la nuit, reprit, très malade, le chemin du Glandier, y arriva moribond; elle s'installa près de lui, le soigna nuit et jour avec un dévouement attendrissant jusqu'à l'heure où la mère Lafarge, toujours en éveil, s'aperçut que la maison « regorgeait » d'arsenic. La terrible poudre blanche était partout. On en trouvait à la cave, au grenier, dans le jardin, sur les meubles, dans les tiroirs, au fond des verres... Lafarge, mis en garde par sa mère, mais trop tard, mourut désespéré. Marie Cappelle fut arrêtée.

En vain fut-il dit par l'accusée que l'arsenic trouvé en quantité considérable dans le logis du Glandier — on en trouva presque trop — était destiné à détruire les rats qui infestaient cette vieille demeure. L'instruction dura des mois entiers et se termina par la condamnation.

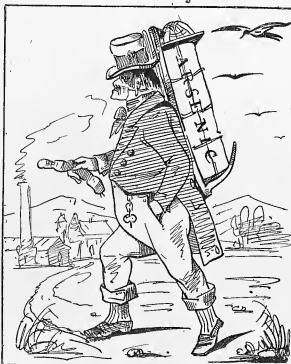
Rien d'ailleurs n'était moins certain que l'empoisonnement de Lafarge. Le rapport d'Orfila concluant, après deux expertises contradictoires, à la présence de l'arsenic dans le cadavre de Charles Lafarge, emporta la condamnation de l'accusée devant la cour d'assises de Tulle. Or, au même moment, Raspail, le

Un Vieux Rat du Glandier.



Le même qui a fait du délicieux habit vert de Cheval une si indigne curee !!! (Mémoires du d'Esclapey, page 12)

Mauvaise Charge !!!



M^{re} Denis est chargé de rapporter de Grille pour M^{re} & M^{re} Lafarge & les rats, de l'arsenic, une saucisson & une souris....

rival d'Orfila, infirmait solennellement ses déclarations. « De l'arsenic, s'écriait l'illustre chimiste, je me charge d'en trouver au tribunal dans le fauteuil du président ! »

Ceux-là même qui jugent sans aménité le caractère et l'attitude de M^{re} Lafarge hésitent à la croire coupable du crime dont on l'accuse.

M. Louis Maigron, peu tendre pour Marie Cappelle, croit surtout au poison des lectures pernicieuses; il hésite à croire qu'elle ait saupoudré les gâteaux de Noël destinés au maître de forges du Glandier.

« Il est évident, dit-il, que la littérature romantique en général, et George Sand en particulier, ont joué un rôle principal dans le détraquement total de l'inquiétante créature.... »

Ce don Quichotte féminin du sentiment n'a qu'un désir : vivre la vie telle qu'elle est représentée dans les livres; et ses auteurs favoris sont Walter Scott et George Sand !... » En lisant les *Mémoires* de Marie Cappelle et ses navrantes *Heures de prison*, M. Maigron n'est pas désarmé. Il trouve là « des pages répugnantes et irritantes de fausseté et de niaiserie sentimentale... » Toutefois, malgré ces dispositions totalement dénuées d'indulgence, il admet que la condamnée a pu être innocente.

Hypocrisie des Femmes.



Madame Lafarge fait semblant de goûter au lait de poule !!!



Ce pauvre Pouch-Lafarge ne pourra plus manger de petits gâteaux... Il meurt..... Et son âme s'envole sous la forme d'un Rat.....

CHLORO-CALCION

Solution titrée de Chlorure de Calcium chimiquement pur, stabilisé, exempt d'Hypochlorites et d'HCl libre. — 40 gouttes = 1 gr. de CaCl^2 pur. (20 à 40 gouttes matin et soir dans un peu d'eau sucrée).

Le Chlorure de Calcium a un goût désagréable à la fois salé et amer ; il s'altère en moins de 24 heures à l'air libre (« javellisation », apparition d'hypochlorites et d'HCl) ; CHLORO-CALCION est agréable et indécomposable. C'est le plus assimilable des sels de chaux (chaux digérée), donc le meilleur recalcifant. Il possède en outre au plus haut degré les propriétés spéciales et si remarquables du Chlorure de Calcium.

1. Tuberculose, Maladies des Os. (Recalcification)

Les recalcifants usuels sont très peu assimilables. Ils doivent d'abord être transformés par l'HCl du suc gastrique en Chlorure de Calcium. Le mieux est donc d'administrer ce sel. HCl du suc gastrique est en effet utile à la digestion, surtout chez les tuberculeux où il est si souvent en déficit.

Tuberculose, Lymphatisme.

Rachitisme, Croissance.

Fractures (Consolidation rapide).

2. Grossesse Allaitement

La Femme enceinte ou la Nourrice se décalcifient au profit de l'enfant qu'elles portent ou allaitent. La Grossesse est une cause d'auto-intoxication. Or CaCl^2 recalcifie (c'est de la chaux quasi digérée), désintoxique (il supplée la fonction thyroïdienne).

Eclampsie, Vomissements, Albuminurie.

Déminéralisation, Tuberculisation.

3. Hémorragies Maladies du sang

Arthus et Pagès, Carnot, nous ont montré que la présence de CaCl^2 dans le sang en quantité suffisante est un des facteurs essentiels de la coagulation. CaCl^2 étant un sel de chaux déjà « digéré » passe directement dans le sang.

Toutes Hémorragies.

Hémophilie, Purpura, Scorbut.

(CaCl^2 augmente la résistance globulaire).

Chlorose, Anémie.

Il ne suffit pas d'apporter aux globules sanguins du fer, du manganèse... il faut surtout rendre au sérum la chaux qui lui manque pour permettre aux globules la vie et l'activité.

4. Auto-intoxication Neuro-arthritisme

Il y a là bouleversement du métabolisme du Calcium, diminution de la teneur en chaux du sang et des humeurs, « hypocalcémie ».

Urticaire, Accidents sériques (Anaphylaxie).

Asthme, Rhume des foies.

Albuminurie, OEdèmes brightiques.

LES DENTS ET LA CIVILISATION

M. Arthur S. Underwood est à la fois un dentiste émérite et un philosophe. Philosophique, il s'est donné tout entier à la doctrine de transformation; et c'est un plaisir de le voir s'étaler sur le progrès ininterrompu de notre race humaine, depuis la période « anthropomorphoïde » jusqu'à notre temps, en passant par l'âge « homomimien », l'âge « précibicultural » et les diverses étapes de l'âge « cibicultural », — où nous nous trouvons aujourd'hui sans nous en douter. Mais par-dessus le philosophe, il y a chez M. Underwood le dentiste, « examinateur principal de chirurgie dentaire au collège royal de chirurgie de Londres »; et celui-ci a été amené par une longue série d'observations à reconnaître que l'un des effets les plus constants du progrès, sur toutes les latitudes et dans tous les temps, était de faire perdre à l'homme la beauté, comme aussi la solidité de ses dents. Civilisation et carie dentaire sont, aux yeux du savant spécialiste anglais, deux choses absolument inséparables.

Tout l'intéressant article qu'il vient de consacrer dans une revue anglaise, à la *Prédominance de la carie dentaire parmi les communautés civilisées* n'est ainsi qu'un grand cri d'alarme.

Durant de longues années, M. Underwood a occupé les loisirs que lui laissait l'inspection d'une foule de mâchoires contemporaines à examiner encore toutes les mâchoires historiques ou géographiques dont il lui était permis d'approcher. Il s'est adressé tout d'abord à celles de nos plus anciens ancêtres, en commençant par le « type de Neanderthal »; il y a constaté « un état de perfection dentaire tout aussi complet que celui dont jouissent les races supérieures de mammifères les plus appa-

rentées ». Semblablement des crânes égyptiens de la période « prédynastique » — c'est-à-dire, en somme, antérieure à la

le « progrès » sous toutes ses formes se développe parmi les classes élevées de la société égyptienne; et aussitôt les dents

si l'on en rencontre 50 qui possèdent de bonnes dents. A quoi M. Underwood ajoute tristement que dans notre société contemporaine, 50 mâchoires présentables sur un total de 500 représenteraient d'ailleurs un idéal encore bien beau de perfection relative!

Les Grecs, les Romains des premiers temps, avec leur habitude de ne conserver que les cadavres des morts, n'ont laissé à M. Underwood qu'un très petit nombre de mâchoires à explorer. Mais là encore le savant spécialiste a observé le même phénomène. Chez les Romains de Tite Live, rudes et illettrés, une dentition magnifique, digne de faire envie à la louve du Capitole; et puis, chez les Romains de Pétrone et de Couture, 41 dentitions malades sur 143 crânes examinés. Et même, cette fois, 10 de ces dentitions sont apparues si misérablement gâtées que M. Underwood aurait pu s'imaginer avoir la sous les yeux les mâchoires éminemment « civilisées » de ses clients ordinaires.

Quant aux siècles suivants de la chrétienté, toujours leur évolution a révélé l'intime liaison soudite entre le progrès et la perte des dents. Des physiologistes de la fin du XVIII^e siècle ont fait entendre à leurs contemporains des doléances semblables à celles que nous exprimons aujourd'hui M. Underwood. « Notre humanité est en train de n'avoir plus de dents! » s'écriaient-ils en brandissant des mâchoires où une douzaine de dents étaient atteintes de carie. Hélas! ces mâchoires qui les désolaient. M. Underwood nous assure qu'aujourd'hui il en chercherait vainement l'équivalent parmi son élégante clientèle.

Mais revenons à la curieuse documentation positive de l'article du spécialiste anglais.

Tout de même qu'il a examiné, pour ainsi dire, l'état, comparé des im-



Le dentiste, par David Teniers (Galerie Royale de Dresde)

« civilisation », « égyptienne » — se sont trouvés munis d'une dentition irréprochable. Mais voici que les pharaons se mettent à bâtir des pyramides; voici que

des hommes et femmes de ces classes nous laissent apercevoir d'inquiétantes caries! Sur 500 « crânes aristocratiques » d'Égyptiens de la période raffinée, à peine

PRODUITS

INNOXA

HYGIÉNIQUES

LAIT

DÉPOT GÉNÉRAL :
Pharmacie CHEVRIER, 21, Faubourg-Montmartré - PARIS

POUDRE

COLD-CREAM

choïres dans le temps, il l'a examiné aussi dans l'espace. Et là, il lui a semblé un moment qu'il tenait enfin la solution du problème.

Non seulement il a observé que les dentitions des indigènes de l'Afrique, de l'Inde et de la Chine offraient, suivant son expression, une « immunité » à peu près complète (aucune dent cariée chez le Cafre, une dent cariée sur deux crânes chez l'Indou, une dent cariée sur trente crânes chez le Chinois); mais tous les voyageurs lui ont en outre affirmé que ces indigènes avaient l'habitude de se rincer la bouche après chaque repas. Chez le Cafre, cette pratique a quasi la portée d'un rite religieux; et jamais non plus un Hindou ni un Chinois ne consentira à manger un repas s'il n'a point la certitude de pouvoir se « purifier » la bouche après le dessert. Serait-ce donc à cette sage coutume qu'il faudrait attribuer l'immunité de nos dents? Conclusion quelque peu attristante pour le philosophe, admirateur passionné du progrès; car elle tendrait à prouver que l'un des effets de ce progrès a été de nous faire perdre les plus précieuses habitudes de propreté des races « barbares »; mais du moins une telle conclusion nous fournissait un moyen de concilier désormais notre progrès futur avec l'immunité, plus ou moins parfaite, de notre dentition. Hélas! M. Underwood nous raconte qu'il a interrogé ensuite les machoires d'Esquimaux, peuple qui jamais, de mémoire d'homme, n'a été vu s'occupant à se rincer la bouche; et il a reconnu que les machoires de ces Esquimaux étaient plus belles encore, plus brillantes et plus saines que celles de leurs frères en « barbarie », les Chinois et les Cafres!

D'où résulte également la conclusion que les degrés de latitude n'ont aucune influence sur la santé des dents, puisque des machoires des environs du pôle Nord rivalisent, à ce point de vue, avec d'autres des régions les plus ensoleillées de notre planète. Non, décidément, la faute de notre désastreuse carie dentaire ne vient ni au climat ni à de mauvaises traditions



La dentiste, par Gérard Dow (Galerie Royale de Dresde)
Les peintres du Nord, flamands et hollandais, ont souvent traité ce sujet. Gérard Dow y a mis sa finesse habituelle et aussi une recherche d'expression quelque peu narquoise, qui le rapproche des maîtres populaires sortis de l'atelier de Frans Hals.

hygiéniques, à rien d'autre qu'à la civilisation.

Al-jé besoin d'ajouter que le savant « odontologue » ne renonce pas cependant à nous expliquer les motifs de l'évidente incompatibilité qu'il nous a signalée entre le progrès des meurs et la conservation des dents? Il nous atteste que pendant la période hominienne, c'est-à-dire celle où nos ancêtres ne savaient pas encore très nettement s'ils appartaient à l'espèce des singes ou à celle des hommes, lesdits ancêtres avaient absolument besoin de bonnes dents pour subsister; ceux d'entre eux qui n'étaient pas en état de mâcher les aliments dont ils disposaient périssaient par cela même, et sans laisser de descendants. Puis est venue la période préciberculturelle, où nos ancêtres, dorénavant bien convaincus de leur humanité, n'en continuaient pas moins à ignorer l'art délicat de la cuisine. Comme pendant la période précédente, tout individu incapable de mâcher le gibier ou du poisson cru, se trouvait condamné à disparaître sans postérité.

A ces considérations d'ordre rétrospectif, M. Underwood adjoint un certain nombre de conseils pratiques. Malgré l'exemple déconcertant des Esquimaux, il nous engage, comme d'ailleurs beaucoup d'hygiénistes, à imiter la coutume des Cafres, c'est-à-dire de nous rincer la bouche après chaque repas. Il nous conseille également, si je puis ainsi dire, d'obtenir de nos mères qu'elles nous nourrissent de leur propre lait et s'arrangent pour nous donner un lait plus nourrissant — à quoi elles réussissent en évitant les agitations, soucis et autres causes morales qui risquent d'enlever à leur « sécrétion mammaire » la dose indispensable de protéine, de graisse et de sucre. De même encore nous devons, d'après M. Underwood, modifier notre alimentation ultérieure, de façon à produire dans notre bouche un afflux de salive alcaline suffisant pour neutraliser l'action destructive des acides.

(D'après le Journal Médical de Bruxelles).

PRODUITS SPÉCIAUX de la SOCIÉTÉ des BREVETS "LUMIÈRE"

Échantillons et Vente en gros : Marius SESTIER, Phien, 9, Cours de la Liberté, LYON

HÉMOPLASE AMPOULES, CACHETS DRAGÉES LUMIÈRE

**Médication énergique
des
déchéances organiques**

PERSODINE LUMIÈRE

**Dans tous les cas d'Anorexie
et d'Inappétence**

CRYOGÉNINE "LUMIÈRE"
ANTI-PYRÉTIQUE ET ANALGÉSIQUE
PAS DE CONTRE-INDICATION
1 à 2 grammes par jour

NÉOKOLA "LUMIÈRE"
Représente son poids de
KOLA FRAICHE

HERMOPHÉNYL "LUMIÈRE"
Possède toutes les propriétés des Sels de Mercure
NON IRRITANT ET PEU TOXIQUE
Ampoules indolores pour injections

SAVON à L'HERMOPHÉNYL "LUMIÈRE"

Toilette et antiseptisme de la peau

L'ART CHÉTIEN. SES LICENCES

Le dernier livre du Dr Witkowski se recommande à la méditation du médecin cultivé. La meilleure façon, pensons-nous, de la faire apprécier de nos lecteurs *considérés* à rappeler les lignes qui vont de lui consacrer notre ami le Dr *Emanuel* et à en citer quelques fragments. *Emanuel* écrit :

Avant de parler du livre (1), un mot de sa préface. « Le mot est haïssable, nous dit dès le début M. Witkowski. Il l'est surtout lorsqu'on dit du bien de soi. Au cas contraire, il devient aimable. Ainsi le veut la loi morale humaine... Une fois de plus nous amuserons nos lecteurs en ne disant de nous-même. » Et là-dessus en une langue pleine de verve et d'humour, il s'efforce à dire de lui le plus de mal possible... et quelque peu des autres. Le résultat répond-il à son attente? Je ne le crois pas, car rien de bien méchant ne sortira de ce qu'inspire une généreuse irritation contre le tribut trop souvent accordé par la nonchalance ou la lâcheté humaine à la sottise et à l'hypocrisie. De sorte que le lecteur du livre de M. Witkowski vait à l'auteur la continuité de l'estime justement attachée à son œuvre d'érudition et à ses précieuses recherches — et qu'à lire son avant-propos, et puis son post-scriptum, et puis tout ce qui se devine entre les lignes, on ne peut se défendre d'un mouvement de sympathie pour un esprit franc et loyal, j'aime mieux, Alceste, votre folie que la sagesse de tant d'autres! M. Witkowski n'est point, je crois, assés à louer. Aussi bien ne m'y essaierai-je point puisqu'il suffit de demander aux lecteurs d'en avoir couru son livre pour que

(1) Dr Witkowski. — *L'art chétien, ses licences*, chez Jean Schenitz: librairie, 52, rue La Fayette, Paris. Prix : 5 francs.

nous soyons assuré du résultat, et qu'ils se séparent à regret d'un ouvrage aussi attachant que ses devoirs.

Quelle étrange randonnée à travers les vieilles églises, les monastères! Quel assemblage de scènes impudiques, baroques! Quelque sort de sabbat, Satan, mis en bonne humeur par les recherches de M. Witkowski, a délégué aux quatre coins du monde ses sorcières les mieux expertes

(il faut bien que les enfants s'amuse) quelque chose comme les jeux de cartes prohibés où les collégiens mettent l'argent de leur goûter, perdent leur temps, et gagnent de leur papa de si justes coups de pied au... paraîtrement.

Cette illustration ne fait point que l'ouvrage soit précisément propre à être placé entre toutes les mains. Mais quel appoint au texte rempli de citations,



Fig. 1. — *Bénédiction en fontaine de l'église de Marville (Meuse)*

aux ruts scabreux et leur a commandé de rapporter toute l'obscène imagerie de pierre, noire de la crasse des temps ou verte de mousses, qui se cache dans l'ombre des cathédrales encore dressées ou déjà en ruines. « Voilà ton royaume » et contre un petit papier signé de son sang, il lui a fait don de ce monde de damnés, de luxurieux, aux corps estropiés et difformes, ou d'étrange beauté — de ces ciselures qui furent pour l'humanité encore en bas âge



Fig. 2. — *Allégorie du Signe de la Balance, d'après M. Pons (Vézère)*

d'anecdotes, d'aperçus ingénieux où trouvent à glaner le médiéviste, l'historien, le littérateur, tous ceux qui s'intéressent au long développement de la conscience et de l'intelligence humaine, tous ceux dont la curiosité, trop tôt dépourvue des surprises et des illusions, se plait ou se résigne à retrouver chez nos civilisés et chez leurs ancêtres les plus recules les mêmes errements, les mêmes caprices, les mêmes impulsions.

Tenter l'énumération, fût-ce la plus

sommaire, des matières contenues dans l'« Art chétien et ses licences » est simplement impossible. En détacher quelque morceau pour faire saisir le style vif, coloré, mordant de l'auteur, c'est peut-être imprudent et nous nous exposerions à nous voir reprocher un choix fait sans discernement. Comme M. Witkowski, peu tendre aux critiques, est impitoyable aux laudateurs, je me garderai de dire le bien que je pense de son livre — et je coupe court au compte-rendu de l'« Art chétien » pour me donner le plaisir d'en recommencer la lecture.

Que notre imprudence nous soit pardonnée, si imprudence nous commettons. La joie de goûter une prose rapide nous conduit à l'indulgence de nos lecteurs. Le Dr Witkowski ne nous l'indira pas rigueur d'avoir choisi, parmi son livre, les passages les moins civils. En voici quelques-uns :

L'égérie de Marville (Meuse). — Le bédiction en fontaine (fig. 1) de cette église, construite dans la première moitié du xiv^e siècle, repose sur trois chiens et est ornée d'une femme nue, telle une catéchisme pendant le baptême par immersion. Devons-nous voir dans ces quadrupèdes malpropres l'image du *Cynisme* (de *Kuïn*, *Kunos*, chien), que le baptême purifie? — sans intention paradoxale pour nos *Kunos* insensibles. De même les musiciens flétrissent du nom de chiens les infidèles.

La Cathédrale Sainte-Croix à Orléans. — Deux monstrueux motifs, allégorie de la *Luxure* et de ses conséquences (fig. 1) et 4), surgissent, sous forme de gauguilles sans gouttière, de chaque côté du

FABRICANTS D'INSTRUMENTS DE CHIRURGIE, DE PRÉCISION, APPAREILS ORTHOPÉDIQUES

A. CLAVERIE, 234, faub. Saint-Martin, Paris.

Le nouveau « MAILLOT CLARANS », ceinture idéale pour affections abdominales. Obsédée chez l'homme et chez la femme.

KRAUSS (E.), 16, 18, 20, rue de Naples, Paris. Tél. 540-15.

Optique et Mécanique de précision. Les *Centrifuges Krauss*, nouveaux modèles, sont indispensables pour les analyses de sang, lait, pus, urines, crachats, matières grasses, etc. — *A Mère* (1 et 2 vitesses) ; *A Eau* (électrique) (courant continu, courant alternatif).

Microscopes. — *Microscopes*. Demander la brochure spéciale gratuite.

WICKHAM, ancien externe des Hôpitaux de Paris, Hors concours. Membre du Jury, 15, rue de la Banque, Paris. Tél. 270-55.

FABRIQUE DE BANDAGES HERNIAIRES. — Appareils à pièces interchangeables, légers, confortables, d'une robustesse et d'une sécurité absolues. Le principe mécanique qui préside à leur construction leur donne une supériorité incontestable.

Contention parfaite, souvent guérison.

COGIT (E.) et C^{ie}, boul. St-Michel, 31, Paris. Tél. 612-20.

Constructeur d'Instruments et Appareils pour les Sciences.

Fournitures générales pour *Bactériologie* et *Micrographie*.

Dépot pour la France des *Microscopes* et des *Jumelles* à prismes E. Leitz.

LUER (F.) et Docteur W. WULFING-LUER, 104, boul. Saint-Germain, Paris. Tél. 813-00.

Fabrique d'Instruments de Chirurgie et d'appareils de Médecine.

HUIT GRANDS PRIX.

Catalogue sur demande : 1^{er} Spécial pour l'ophthalmologie (1907) ; 2^e Spécial pour l'otorhinolaryngologie, l'otologie, l'otologie, l'otologie, l'otologie (1911) ; 3^e pour la Chirurgie générale (1904).

THERMOTHÉRAPIE, appareils du Dr Miramon de la Roquette, pour la pratique médicale courante.

Air chaud ; Lumière. — Helmholtz, constructeur, fournisseur des hôpitaux, à Nancy.

THÉRAPEUTIQUE PAR LES AGENTS PHYSIQUES

Hydrothérapie - Mécanothérapie - Électrothérapie - Massage - Rééducation Rayons X - Radium - Air chaud - Lumière

ÉTABLISSEMENT HYDROTHÉRAPIQUE d'Auteuil

12, rue Bolleau - Paris (XV^e)
DOCTEUR J. OBERTHUR, DIRECTEUR
Le plus MODERNE au point de vue du confort et de l'hygiène, le plus COMPLET au point de vue de l'installation physiothérapique

Maladies nerveuses. Affections chroniques de la nutrition (régimes alimentaires variés suivant les cas et exclusif). Morphomanie.

ÉLECTROTHÉRAPIE, MANS à LUMIÈRE ÉLECTRIQUE, SYRUS HELLER et FOUVER, HYDROTHÉRAPIE, tous les jours.

BAINS DE SCHENBRUNN (près Zoug, Suisse). Établissement hydrothérapique à 700 m. d'altitude.

Médecin-directeur : Dr C. Heggin. — Demander la brochure spéciale gratuite.

Dépilaire Hospitalier

DISSOUT LE POIL COMME L'EAU DISSOUT LE SUCRE

Indications

Poils disgracieux du visage ou du corps (moustache féminine, favoris, etc.).
Remplace le rasoir pour rendre nettes et glabres les régions où doit trancher le bistouri.

Avantages

Seul dépilaire scientifique.
Inoffensif (ne contient ni chaux vive, ni arsenic, ni acétate de thallium).
Ni douleur, ni rougeur, ni irritation cutanée.
Dissout le cheveu ou le poil en 3 minutes.

Dissout jusqu'à la racine.
Le poil repart parfaitement après une première application ; puis la repousse se fait de plus en plus lente, de plus en plus grêle, de plus en plus pâle à la suite des applications successives ; puis de repousse à la longue (atrophie de la papille pileuse que le Dépilaire a pénétré, « mordue », lésée).

Préparé par M. CHANTEREAU, ancien interne des Hôpitaux de Paris, lauréat de l'Assistance Publique (1^{er} prix des Hôpitaux, 1905) pharmacien de 1^{er} classe, 8, rue de Constantinople, Paris.

PRIX FRANCO

Pour le visage : au Public 12 fr., aux Médecins 9 fr. 50
Pour le corps : — 20 fr., — 16 fr.

portail latéral nord, dit des Evêques. Nous en avions emprunté la description à un correspondant de la *Chronique médicale*.

Le « singe » de gauche (fig. 3) n'est pas « accouplé » avec une femme, pour la bonne raison que celle-ci porte des vêtements. Le démon à figure simiesque de la *Lubricité* : « laquelle assure l'abbé Legoux allume un brasier qui ne s'éteint jamais », — agrippe par le cou sa victime. Cette scène est classée parmi les représentations du vice germanique; mais sa réputation est usurpée, comme pour tant d'autres, et nous sommes bien aise, dans l'intérêt de la vérité, de contribuer à sa réhabilitation. Quant à la femme en position obstétricale de droite (fig. 4), c'est une chimère à tête féminine. — laide comme la reine Mab « la reine des épouvantements », — munie de quatre pattes de chèvre et de deux ailerons membraneux; elle accouche, en effet, non d'un « singe » mais d'un être fantastique à jambes de faine, qui « cache la vulve ». Quant au « cordon ombilical » décrit, nous n'en avons vu aucune trace. Qu'il est donc difficile de connaître tout la Vérité, même et surtout par les « témoins oculaires ». Par exemple : pendant le siège, notre bataillon immobilisé à Joinville nous permit de passer la journée du 2 décembre à penser les blessés à Champigny, et bien que « témoin oculaire » de la bataille, pour savoir ce qui s'y était passé, nous

fîmes le demander à Paris. Ajoutez donc foi aux récits de ceux qui disent : « l'y étais ! » Quant à notre impression de la guerre *in situ*, elle se résume en un mot. *C'est idiot !* On tombe frappé à mort sans même apercevoir l'ennemi ! Ce n'est plus de la bravoure, mais de la balistique cabalistique.

un tel trépas pour unir la Mortel l'Amour. Voici le fait, toujours d'après le même auteur. Pierre Puget se trouvait en 1073 à Senlis, à l'hôpital du Petit Barillet, avec son épouse enceinte : celle-ci est prise des



Fig. 3. — Le démon de la virilité agrippe sa victime.

Fig. 4. — Chimère accouchant d'un être fantastique.

reproduit par Cabanès dans ses *Mœurs intimes du passé*. Une visite à la cathédrale nous a permis de relever plusieurs erreurs.

panser les blessés à Champigny, et bien que « témoin oculaire » de la bataille, pour savoir ce qui s'y était passé, nous

L'Évêché de Senlis. — M. Marcel Aubert reproduit, dans sa monographie de la *Cathédrale de Senlis* (1910), la plaque sépulcrale que nous avons cherchée en vain dans l'église où elle se trouvait autrefois. Nous lui en empruntons la description. Ce monument des Puget (fig. 5) était primitivement à Saint-Rieul et se voit aujourd'hui à l'évêché, au premier étage, près de l'escalier. C'est un bas-relief en marbre des plus expressifs : une jeune femme, les cheveux au vent, la figure marquant la souffrance, sort jusqu'à mi-ventre des nuages, couverte d'une simple chemise; elle étend les bras dans un geste de dévouement et d'abnégation. Prés d'elle, couché sur un nuage, un enfant lui tend une palme et un ruban sur lequel est écrit MERVISTI (Tu as bien mérité). Au-dessous, les armoiries en marbre blanc soutenus par deux levriers; au-dessous, une longue inscription précédée de celle-ci : MORS ET AMOR TANTO POTERVINT. FVNERE IVNGI. (Il a fallu



Fig. 5. — Bas-relief funéraire représentant un accouchement par l'orifice d'une incision césarienne (Senlis).

douleurs de l'enfantement; l'enfant ne peut venir au jour; la mère se résigne à l'opération césarienne, c'est-à-dire la mort; l'enfant est vivant; elle meurt. C'est ce que traduit le bas-relief funéraire, œuvre de Malouivre, un des nombreux tombiers

AFFECTIONS NERVEUSES DOULEURS INSOMNIES

Comprimés

HYPNASE VERGELOT

Adultes { 2 comprimés en se couchant.
1 ou 2 au moment des crises.

Enfants : 1 comprimé par jour.

Littér. et échantil. surdemande E. VERGELOT 163 r. de Flandre, PARIS

ASSOCIATION DES FERMENTS AUX HYNOTIQUES ABSENCE TOTALE DE BROMURE

de Senlis. Remarque le pudique artifice du nuage sur lequel est couché l'enfant et qui cache l'incision abdominale où ses pieds sont encore engagés.

L'Église du Taurieu à Zandam. — Un tableau accroché au fond du chœur (fig. 6) rappelle l'accident qui explique le vocable. Un taureau, éfrayé par un cerf-volant, enlève sur ses cornes une femme enceinte qui accouche en l'air, d'après la gravure, mais plus exactement après sa chute. On trouvera l'anecdote détaillée dans notre *Histoire des accouchements chez tous les peuples*, d'où nous tirons cette rarissime gravure.

A la cathédrale de Côme, lady Morgan a vu, sur une chaise dorée, le « couillon » d'une pauvre fille qui avait été « ballottée et froissée » par les cornes d'une vache et que la Vierge sauva aux dépens de la défroque exposée aux regards des fidèles.

La Cathédrale de Ferrare. — Notre confrère J. Girardeau, lors d'une excursion datée de 1854, écrit cette insanité : « La cathédrale présente sur sa façade la vie de Jésus, l'Enfer, le Jugement dernier, plusieurs autres sujets sacrés et des images érotiques si gravesques que je ne conçois pas encore comme elles ont été respectées jusqu'à ce jour. » De bien grandes phrases pour de très petites choses. Ces « horreurs » sont simplement des damées, en file indienne ou en queue de cervelas, menés en laisse par un démon vert « la queue bête du Levantin », dont parle Job, le prototype et patron des jobards. Ces reprouvés, de l'un et l'autre sexe, se

montrent dans toute leur nudité, comme sur la façade de nos cathédrales. Considérez ces « abominations » et vous jugerez si cet appel à leur mutilation est justifié. Qu'aurait dit ce jocrisse de sacrilège, — comme le sculpteur Préault qualifie Renan, — s'il avait assisté à la course d'hommes nus, rappelée par Dante dans le xv^e chant

en Grèce, des courses de femmes, vêtues de leur chevelure, qui faisaient bouger et mettre en l'air le Midy ?

A la Cathédrale de Léon. — Sur les merveilleuses stalles sculptées de cette

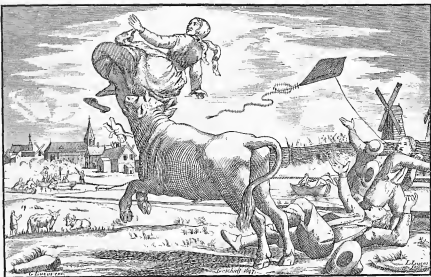


Fig. 6. — Pas-similé d'une gravure de 1647.
Un taureau, éfrayé par un cerf-volant, enlève sur ses cornes une femme enceinte qui accouche en l'air

de l'Enfer, et qui avait lieu à la porte du Palio à Vérone, course qui a solennisé l'anniversaire, dit Ampère, le commencement du carême ? De même, le marquis Obizzo 1^{er}, gouverneur de Ferrare (1263-1293), institua dans cette ville les courses de femmes, nous dit comme Eve. La famille d'Este avait du goût pour le best et l'esthétique. Mais sans franchir les Alpes, en Provence, n'avons-nous pas eu, comme

église, M. L. Maeterlinck a reconnu de nombreux sujets, dont le réalisme pittoresque décèle leur origine flamande ; entre tous, une femme « têtée par un veau » sur une miséricorde. Nous reconnaissons dans cette image un mouton « l'agneau de Dieu » qui tète la Vierge, coiffe du turban syrien, analogue au ruminant de Saint-Nicolas-des-Champs. C'est sans doute le même groupe qu'un touriste

amateur a pris pour « une femme qui donne à têter à un âne », où l'œil fantaisiste eût pu voir une allusion au gâtisme de Philippe II qui, tombé en enfance, prit le sein et le lait de deux nourrices, comme Innocent VIII.

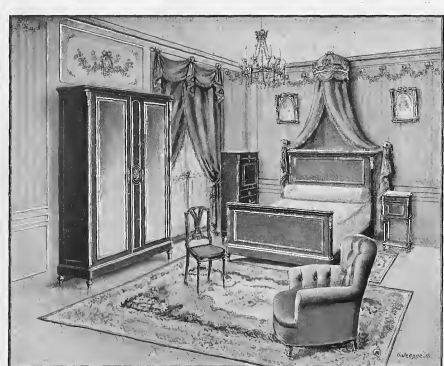
Sainte-Madeleine de Vézelay. — A gauche en entrant, au 7^e pilier de la nef (face nord), on remarque *Sainte Émilie* habillée en moine, qui est accusée par une effronterie de l'avoir violée. La sainte, pour faire éclater son innocence, déchire son costume de bure et montre ses seins au juge, qui est son père et qui la reconnaît (fig. 9). Le sculpteur a profondément fouillé le dessous des seins pour faire voir le relief des doigts qui s'écarterent le vêtement. Le Dr Cholochet, chirurgien de l'Hôtel-Dieu d'Abbeville, qui a vu plusieurs fois ce chapiteau, affirme que ce creux est « un sexe féminin figuré par une ouverture béante ouverte au moment même placée ». Le détail, ajouté-il à sa seconde visite, est très net, surtout aux yeux avertis. Le texte de la légende bien connue, dit que la sainte travestie montre ses seins. Les tailleurs d'images qui voulaient représenter la vulve, la situèrent à la région normale, ils ne se gênèrent pas pour en tracer tous les détails et à l'occasion ils y ajoutaient la couleur locale, comme à Sens et ailleurs. Ils ne se sentent pas contents d'un tour informe caressé dans l'estomac pour fixer ce détail anatomique. Violent encore, à nos yeux, un motif d'art chrétien accablé à tort d'obscénité. Notre amour de la vérité nous oblige à le réhabiliter.

Côté est, 3^e pilier. Dans un médaillon (fig. 2), une femme échevelée évoque à l'esprit du visiteur l'aphorisme de Schœ-

E. CHATELAIN

COMMISSION
EXPORTATION

31, Avenue Daumesnil, PARIS (XII^e)
TÉLÉPHONE : 903-56



Visiter Ateliers et Magasins
GRAND CHOIX DE CHAMBRES À COUCHER
SALLES À MANGER ET SALONS
CABINETS POUR DOCTEURS

La Maison se charge de l'exécution de tous Travaux d'Ébénisterie

STATIONS THERMALES FRANÇAISES

Les Fumades (Gard)

Station hydrominérale ouverte toute l'année. Desservie par la gare de Saint-Jailles-Les-Fumades. (Autobus à tous les trains ; durée du trajet : 10 minutes).

Grand-Hôtel. Hôtel Diane-Hôtel Romain (Électricité. Chauffage central). Postes. Téléphone.

Altitude : 150 mètres.
Climat provençal. Eaux sulphydrées calciques et bismineuses.

Ces eaux sont les plus sulphydrées de France et sont spécialisées en outre par leur forte teneur en bismine. Elles sont souveraines contre les Affections de la peau et des voies respiratoires.

L'établissement thermal fonctionne toute l'année.

Médecins. — Dr Courréjou.

Vichy

Altitude : 260 mètres.
Bicarbonates sodiques fortes.

Sources. — Jaillissent sur les deux rives de l'Allier, extrêmement nombreuses, formant un vaste bassin : les unes chaudes (Chomel 44°, Grande-Grille, Hôpital, Lucas), les autres froides (Célestins, Parc, Landy, Larband) ; la caractéristique de toutes ces sources est leur forte teneur en bicarbonates (dont le bicarbonate de soude constitue les 4 cinquièmes) ; débit considérable (de 50.000 à 150.000 et 200.000 litres pour les principales sources).

Indications.

1^{re} Principales : 1° Hépatopathes, surtout lithiasiques, amélioration considérable ou guérison dans toutes les formes (lithiasie biliaire, lithiasie confirmée, icterus catarrhal, congestion du foie à la suite de dysenterie ou de diarrhée de Cochinchine, congestion paludéenne (Grande-Grille).

2° Diabétiques : la plupart rentrent dans la grande classe des hépatopathes (glycosurie par anhépatie) et voient disparaître

polyurie, polydipsie, migraines ; le suc tombe à quelques grammes ou bien est supprimé.

3^{es} Gastropathes : résultats souvent excellents mais variables, ne dépendent exclusivement ni de l'état chimique de la sécrétion, ni de l'état de la musculature, ni même des symptômes subjectifs. Amélioration surtout chez les dyspeptiques hépatiques, dyspeptiques arthritiques (goutteux, obèses, gras leux). En tous cas, amélioration presque immédiate chez hypopéptiques, amélioration plus lente chez hyperpéptiques.

4^{es} Arthritiques, obèses, gravelleux, gouteux.

Contre-indications. — Peu nombreuses, assés rares surtout, surveiller la cure chez hypertendus (artériels et artério-sclérotés).

Médecins. — Alquier, Audouin, Bapst, Beaudeau, Bernard, Bienfait, Bignon, É. Binet, Bouet (M^{re}), Boussion, Cahen, F. Carré, Gorgiades (17, rue de l'Établissement), Chérol, Champagnat, Charmaux, Chervin, Chopart, Clermont, Combet, Cormad, Cornil, Cornillon, Cotard, Deladé, Descazes, Desgorgues, Desmaroux, Dufour, Dupont, Fardel, Duranton, Fau, Fischer, Fournier, Frémont (aucun), Gaurat (des b^{ps} de Paris, 3, rue Prunelle), Gaudelin, Gaudin, Garban, Glénard (F.), Glénard (R.), Grégoire, Guinard, Hopendier, Hades, Huch, Laisant, Lelouch, Lemaître, Legu, Le nossier (agr. de la Fac. de Lyon), Margat, Martin, Masset, Mauban, Monod, Nigay, Nigay, Pannetier, Pariset, Pradign, Poussière, Rambert, Raymond, Regnier, Roux, Savière, Sancelin, Semen, Sirey, Sollaud, Sureau, Therre, Tissier, Treille, Vauthay (anc. int. hôp. Lyon), Vidal (G. Strauss), Veillard, Willenlin.

Spécialistes : Blancher, Faure, Jacquemart, Sien, yvon, nez, gorge, ouïe, Brunet, Sahn, bouche et dents ; Maître-chirurgie ; Rajat, peau et voies urinaires.

« C'est pourquoi nous avons toujours suivi le conseil de Victor Hugo : « Quand la chose est, disons le mot. » Epicurien fervent, dans sa réelle acceptation, nous sommes l'ami du Beau, du Bien et surtout du Vrai. Notre idéal est celui de Juvénal : *Vitam impendere vero*. Dédouner sa vie à la vérité. Nos modèles sont Rabelais, le « bouffon homérique » de Sainte-Beuve, et le « prodigieux » Voltaire, tous deux enflammés de l'amour de la justice et de l'humanité. Etrange bête ! N'est-ce point l'auteur de la *Pucelle* qui a nommé le monumental *Gargantua* « un amas des plus grossières ordures qu'un moine ivre puisse vomir ? » Ainsi parle de la paille la poutre. Guy Patin, en se moquant du nez de Renaudot, ne pensait pas à son appendice nasal long et pointu. « Mais quel est l'homme à qui il n'échappe une sottise ? » disait Racine à Boileau qui s'excusait d'une maladresse commise à ses côtés devant le roi.

« Cette familière et autobiographique causerie sera vraisemblablement notre chant du cygne. Goutteux par hérédité, quoique rigoureusement abstémieux et religieux observateur du carême perpétuel des brightiques interstitiels qui « pissent dans le tissu cellulaire », nous avons « un pied qui ne va plus et l'autre qui ne va guère. » Épuisé par une lutte de vingt-trois ans, contre l'envasement d'un mal hypodermique et l'opilation encéphalique, qui nous ont fait passer à l'état d'« horizontal » et renoncer à notre coupable industrie, à ses pompes funèbres et à ses hautes-œuvres, ce sont de rares instants de répit que nous consacrons à l'étude. Puissent nos forces ne point trahir notre dernier effort ! Hélas ! il nous faut dire avec le poète : « Les cordes de la lyre ne répondent plus à nos doigts. »

L'ÉREUTHOPHOBIE

Nos lecteurs savent qu'il s'agit là d'une infirmité, celle des gens qui rougissent à tout propos, hors de propos même, et aussi par peur de rougir. Il faut



Fig. 10. — L'Accouchement de Jeanne Seynour
(D'après Devéria)

Après un travail de quatorze heures, sans aucun résultat, les médecins, sur la demande du roi son mari, se décidèrent à sacrifier la mère pour sauver l'enfant, et pratiquèrent l'opération césarienne. La parturiente, suivant la règle à cette époque, mourut le lendemain. Par sa mort, Edouard VI vint au jour. La victime fut inhumée en grande pompe dans la chapelle de Windsor. Lire plus haut l'épithaphe de son tombeau.

peut-être préférer le nom d'éreuthose obsédante qu'on lui a donné également et qui indique bien son caractère particulièrement constant et tyrannique. S'il n'y avait là qu'un ennui, une obsession insupportable, une gêne continue même, on pourrait, à la rigueur, en prendre son parti. Mais les conséquences en peuvent être très graves, comme le montre l'histoire suivante, que nous conte, en sa thèse, le docteur Chaumat. (V. *Revue de Psychiatrie*).

Un jeune avocat habite une pension de famille tenue par une vieille dame et dont il est pour l'instant le seul locataire. Entrant un soir pour se coucher, il trouve sa propriétaire égarée. La police accourt, appelée par lui et l'interroge. Malheureusement pour lui, le jeune homme est atteint d'éreuthose obsédante. Naturellement il ne manque pas une si belle occasion de se troubler, de rougir, de balbutier, ce qui éveille les soupçons du commissaire. On procède, en conséquence, à une confrontation avec le cadavre sanglant de la victime. Lugez si cette tragique mise en scène était faite pour lui rendre le calme de l'esprit. Plus la scène se corse, plus le trouble augmente, plus les policiers soupçonnent. Il vont même, nous dit l'auteur, jusqu'à voir dans cette affaire un crime passionnel et jusqu'à lui demander s'il avait des relations intimes avec la respectable sexagénaire assassinée. Le procureur trouve mieux encore : comme l'infortuné lui fait part de sa maladie nerveuse, il lui déclare que dans ce cas il a pu tuer sans en garder le souvenir. On le presse d'avouer, on le remet entre les mains d'agents chargés de le « cuisiner », on prend ses empreintes digitales !

L'autopsie seule devait dénouer cet imbroglio prouvant que la mort remontait à une heure où le malheureux avocat était, de toute évidence, bien loin des lieux du crime. L'assassin fut arrêté peu après. Il est compréhensible que l'innocent jeune homme ait été malade de toutes ces émotions et que son éreuthophobie n'ait fait depuis que croître et embellir.

TUBERCULOSE • LYMPHATISME • ANÉMIE • TUBERCULOSE

TRICALCINE

TRAITEMENT DE LA TUBERCULOSE

LA RÉCALCIFICATION

Ne peut être ASSURÉE
d'une façon CERTAINE
et PRATIQUE

QUE PAR LA TRICALCINE

À BASE DE SELS CALCIQUES RENDUS ASSIMILABLES

EN CACHETS • COMPRIMÉS • POUDRE

LA TRICALCINE EST VENDUE

TRICALCINE PURE

TRICALCINE MÉTHYLARSINÉE

TRICALCINE ADRÉNALINÉE

POUDRE COMPRIMÉS - CACHETS
47/50 le flacon pour 30 jours de traitement
ou la boîte de 60 cachets

en CACHETS seulement dosés exactement à 60/60 le cachet est marqué ainsi :
pour 5/16 la Boîte de 60 cachets

en CACHETS seulement dosés exactement à 30/30 le cachet est marqué ainsi :
pour 5/16 la Boîte de 60 cachets

Echantillons et Littérature sur demande • LABORATOIRE DES PRODUITS SCIENTIA-PARIS 42, Rue Blanche

CARIE DENTAIRE • TROUBLES DE DENTITION • DIABÈTE

• CROISSANCE • RACHITISME • SCROFULOSE •

• TUBERCULOSE • DYSPÉPSIE NERVEUSE •



EN L'HONNEUR DE BURKHARD REBER

Burkhard Reber est bien connu dans les milieux scientifiques suisses, français et allemands. Son activité s'est dépensée en de nombreux domaines : préhistoire, sociologie, sciences médicales et pharmaceutiques, histoire de la médecine et de la pharmacie, hygiène... etc.

Tout récemment, le Comité de la Société de crémation de Genève, dont Reber est Président, a pris l'initiative de lui offrir une médaille commémorative, en souvenir de l'effort qu'il a déployé en ce dernier quart de siècle pour les progrès de la crémation. Nous sommes particulièrement heureux de reproduire ici l'appel de ce Comité et d'attirer sur lui l'attention de nos lecteurs.

Un quart de siècle s'est écoulé, en ce mois de novembre 1912, depuis le jour où notre cher et distingué Président, M. Burkhard Reber, lança l'idée de créer à Genève une société de crémation. Au cours de ces vingt-cinq années, la cause à laquelle nous travaillons a fait des progrès considérables dans les pays civilisés, progrès dans l'opinion publique, progrès techniques, progrès législatifs. La liberté d'incinérer a dû être conquise tout d'abord, souvent de haute lutte, et nous voyons s'élever aujourd'hui des crématoires en grand nombre. Aussi l'opposition de la peine à nous représenter les difficultés du début. Il fallait du courage à un vingt-cinq ans, dans notre ville, comme ailleurs, pour s'attaquer à une idée nouvelle qui heurtait de vieilles traditions. Le courage, M. Reber l'a eu parce qu'il possédait un caractère bien trempé et surtout parce qu'il avait dans la justice et l'aveuglement de son idéal. Et grâce à son effort opiniâtre, l'idée a fait son chemin, la crémation a conquis à Genève sa place légitime. Mais l'activité de M. Reber en ce domaine

ne s'est point limitée au canton de Genève et aux intérêts immédiats de la Société dont il est le fondateur. Il s'est tenu constamment en contact avec les pionniers de la cause en Suisse et à l'étranger, multipliant ses voyages, ses correspondances et ses solides publications. Par tout cela, et, par dessus tout, par sa connaissance complète

loin, le souvenir de ces vingt-cinq années si remplies et si fécondes. Il est d'autant plus nécessaire qu'une marque de gratitude souligne les succès de cette première étape d'un quart de siècle, que la lutte est loin d'être finie et que beaucoup d'entraves en sont encore, malgré les efforts énergiques des sociétés de crémation, au point

la vente sera remis à M. Reber pour être employé, sous la forme qu'il jugera le plus convenable, dans l'intérêt de la cause.

A vous donc, amis de la crémation, de permettre la réalisation de notre désir. Il vous suffira pour nous aider dans cette double tâche, de nous envoyer votre souscription à un ou plusieurs exemplaires de la médaille.

Le Comité de la Société de Crémation de Genève.

CLAPARÈDE, Alex., D^r ès-sciences, vice-président.

BOVEYRON, H., Président du Grand Conseil, Conseiller administratif, trésorier.

BORACIO, Charles, pharmacien, secrétaire.

LASKOWSKI, S., D^r, professeur d'Anatomie normale à l'Université de Genève.

MICHAUD, Louis, D^r, professeur de Médecine légale à l'Université de Genève.

ROUXOU, Marc, industriel.

de STOUT, Ch., ingénieur.

BORÉL, Eugène, D^r, professeur de droit public à l'Université de Genève.

La médaille aura 45 millimètres de diamètre. Elle portera sur la face la buste de M. B. REBER, au revers la dédicace. L'exécution sera confiée à MM. JACOT GUILARMOU frères, graveurs-ciseleurs, à Genève. Le prix de la médaille en argent sera de 15 francs.

Celui de la médaille en bronze de 6 francs.

Les souscriptions sont reçues par le trésorier, M. HENRY BOVEYRON, banquier, 5, boulevard du Théâtre, Genève.

Le projet ne pouvant être mis à exécution que lorsqu'un certain nombre de souscriptions auront été recueillies, le



Un coin de l'Exposition historique de médecine et de pharmacie organisée en 1893-1894 par M. Burkhard Reber à Genève

du sujet et son enthousiasme communicatif, il a très puissamment contribué aux progrès de la crémation par le monde.

A l'occasion du vingtième anniversaire de son existence, la Société de crémation avait tenu à reconnaître les mérites de son fondateur et président en le nommant Président d'honneur.

Elle désire aujourd'hui faire davantage et perpétuer par une œuvre d'art qui demeure, par une médaille qui puisse se répandre au

où nous en étions, à Genève, en 1887, la crémation dans le monde entier pour qu'ils nous aident à réaliser notre vœu, et qui est double :

1^{re} Offrir à M. B. Reber une médaille d'or, œuvre d'un bon artiste et portant l'effigie de celui que nous voulons honorer.

2^e Faire frapper des exemplaires de la médaille en argent et en bronze destinés à être vendus au grand public. Le bénéfice net de

GRAND PRIX
NANCY 1909

MEDICUS

GRAND PRIX
TURIN 1911

GUIDE-ANNUAIRE DES ÉTUDIANTS
ET DES PRATICIENS

Le plus pratique, le plus complet, le plus utile

GRAND IN-8° RAISON DE 1.700 PAGES RELIÉ TOILE 5 fr.

REDACTION ET ADMINISTRATION :

Aimé ROUZAUD, 41, Rue des Écoles, Paris — Téléphone 830-03

AFFECTIONS BRONCHO-PULMONAIRES
Grippe, Scarlatine, Rachitisme

**SOLUTION
PAUTAUBERGE**

au chlorhydro-phosphate de chaux créosoté

LA MIEUX TOLÉRÉE DES PRÉPARATIONS CRÉOSOTÉES

Par l'action antiseptique qu'elle exerce à la fois sur les voies digestives et pulmonaires et sur les éléments minéraux qu'elle fournit au système osseux et à la cellule, la SOLUTION PAUTAUBERGE est le médicament de choix de la bronchite chronique et de la tuberculose et le remède le mieux indiqué pour obtenir la reconstitution physiologique dans les maladies paratuberculeuses.

L. PAUTAUBERGE, Courbevoie-Paris. Et toutes Pharmacies

ART-DECORATIF

REVUE DE L'ART-ANCIEN ET MODERNE
ART-ARTISTIQUE MODERNE
DIRECTEUR : FERNAND ROCHES



ADMINISTRATION & REDACTION
41, RUE LE GOFF, PARIS (VI)
TÉLÉPHONE 860-61

ANTALGO
Granulés
DALLOZ

Névrologies, Migraines, Goutte, Gravelle, Rhumatisme, Fièvre de fatigue, Insomnies, etc.

Supprime tout ce qui est douleur

DOSES

Adultes : 4 à 8 cuillerées à café suivant les cas, dissous dans un peu d'eau
Enfants : 2 à 4 cuillerées à café.

« A l'entrée de l'exposition il s'arrêtait, assis par l'impression de l'ensemble et, après un instant de recueillement, il me disait: « C'est tout autre chose qu'on a voulu me le faire croire, on vous a beaucoup calomnié, M. Reber. »

« C'est la nuit qui le chassa de l'exposition. Le lendemain dimanche, il y restait de nouveau depuis 8 heures du matin jusqu'à la nuit, avec un court intervalle à midi. Et je suis encore bien loin d'en avoir fini, me disait-il, il faut que je reste encore demain. » La journée du lundi y passait encore. Il me déclarait alors qu'il quittait cette exposition à grand regret, son étude étant bien incomplète.

« Il n'a été donné qu'à moi d'observer ce grand et vénéré savant au milieu de ces belles antiquités et documents. Sans négliger le reste, ce sont précisément les documents et les livres qui l'ont attiré le plus. Je me souviendrai toujours de cette enthousiasme pour la science qui lui a fait oublier tout le reste, surtout la fatigue, même les repas, et qui ne cédait qu'à la nuit. Quel bel exemple pour la jeunesse! »

Bientôt après, commençant dans l'organe officiel de la Société des pharmaciens d'Allemagne, publié à Berlin, une longue série d'articles que M. Flückiger a fait tirer à part dans une belle brochure. Je n'en citerai que quelques passages. Elle traite le sujet exclusivement au point de vue scientifique. Une fois de plus, on remarque la vaste érudition de ce savant sa méthode merveilleuse, lui permettant de rendre agréable, même attrayant un sujet aride, comme par exemple une liste de titres de livres. Pour cela il fallait être au courant de l'histoire comme Flückiger

l'était. Il avait à sa disposition, au courant de la plume, des notices de tout genre, historiques, géographiques, bibliographiques, biographiques, anecdotiques, etc. Ce travail compte parmi les plus intéress-

Des appréciations contenues dans la brochure du professeur Flückiger je ne relève que les suivantes:

Les institutions actuelles de l'humanité subissent aujourd'hui des coups terribles et

collections de ces objets. Cette tendance s'est heureusement manifestée aussi dans le monde médico-pharmaceutique. Depuis un quart de siècle, M. B. Reber, de Genève, poursuit avec un grand dévouement et enthousiasme, sans aucun subside, et même jusque dans ces derniers temps sans aucun appui moral, son but de créer une collection qui contienne tout ce qui a trait à l'histoire de la médecine et de la pharmacie. La contemplation de cette précieuse, incomparable exposition, procure aux visiteurs une haute jouissance et de multiples enseignements.

On ne quitte la collection Reber sans admiration sincère et reconnaissance pour le dévouement qu'il a fallu pour la composer. Involontairement on forme les vœux les plus vifs pour qu'elle puisse être conservée définitivement et si possible encore augmentée.

La Ville de Genève est déjà si riche en collections et excellentes institutions auxiliaires pour l'instruction supérieure, qu'il est permis d'espérer que le Musée médico-pharmaceutique de M. Reber deviendra propriété publique et qu'il sera ajouté aux autres richesses de la Ville. Les herbiers de Candolle, Bellessert et Boissier, avec leurs bibliothèques, sont des collections de premier ordre pour les études. Voir la collection Reber s'ajouter à l'appareil scientifique de l'incomparable Ville de Genève est le vœu que j'ai essayé de motiver et d'appuyer par cette description.

La description du professeur Flückiger, tout en ne restant, en comparaison des matériaux, qu'une esquisse, formera toujours la base des publications futures. Chacun s'inspirera de ce savant considéré, à juste titre, comme le plus compétent en la matière.

Le travail du maître de Strasbourg est conçu dans un plan lumineux et logique.



L'Exposition médico-pharmaceutique de B. Reber à Genève en 1893-1894

santes publications historiques de cet auteur.

Une année après cette sympathique description, ce savant honnête, aux conceptions supérieures à tous les points de vue, est mort. Ma collection a perdu en lui son plus sincère admirateur, mais aussi son protecteur.

perdus, de telle façon qu'elles menacent de s'écrouler. En contraste surprenant avec cette agitation funeste, on remarque également un mouvement réjouissant, qui tend à renouer plus activement qu'autrefois le souvenir du passé. On réunit et on surveille jalousement les objets et documents concernant le développement de la culture de l'homme, on cultive amoureusement les

GRANULES DALLOZ

LYCERO
Neurasthénie, Rachitisme, Tuberculose, etc.
Une à deux cuillerées à café avant chaque repas

HÉMOGLOBINE
Anémie, Chlorose, Lymphatisme, etc.
Deux à quatre cuillerées à café, avant chaque repas

TRIDIGESTINE
Dyspepsies, Gastro-entérites, etc.
1 à 2 cuillerées avant ou après chaque repas

ANTALGOL
Névralgies, Migraines, Sciaticques, Goutte, Rhumatisme, Gravelle, etc.

Adultes: 3 à 4 cuillerées à café, suivant les cas, 2 ou 3 fois dans la journée.
Enfants: 2 à 4 cuillerées

MÉDICATION ORGANOTHÉRAPIQUE

Traitement de l'Embonpoint, de **L'OBESITÉ**
dû aux Insuffisances Thyroïdiennes.

OXYDOTHYRINE
PÂRIS

A base d'Iodo-Proteïne de la **GLANDE THYROÏDE** associée aux oxydo-diastases.
Substance non toxique sans action sur le cœur.
DRAGÉES
doses à 0.10
1 à 2 par 24 heures

LITTÉRATURE

Traitement des Insuffisances **OVARIENNES**

OXYOVAPINE
PÂRIS

Substance renfermant la totalité des principes actifs de **L'OVAIRE**
Condition indispensable pour obtenir le maximum d'effets thérapeutiques.
DRAGÉES **CACHETS**
doses à 0.10 4 à 6 par 24 heures doses à 0.20 2 à 3

LABORATOIRES BIOLOGIQUES
André Paris
1, Rue de Châteaudun, Rue Lafayette, 55, Paris.

ÉCHANTILLON

FUMIGATOR GONIN
DÉSINFECTE ÉCONOMIQUEMENT, DISCRÈTEMENT
Établissements GONIN, 60, Rue de Saussure, PARIS

Culture pure de Ferments lactiques bulgares sur milieu végétal

GINGIVO-STOMATITES

GASTRO-ENTÉRITES des Nourrissons
et de l'Adulte

DIARRHÉES — CONSTIPATIONS

Prophylaxie de la FIÈVRE TYPHOÏDE et du CHOLÉRA

DYSENTERIES

INFECTIONS HÉPATIQUES (d'origine
intestinale)

DERMATOSES — FURONCULOSES



BULGARINE THÉPÉNIER

BOUILLON de Bulgarine

1 verre à madère ★ 1/2 heure avant chaque repas ★ 2 comprimés

Nourrissons : 1/2 dose

3 fr. 50 (Conservation 2 mois)

COMPRIMÉS de Bulgarine

3 fr. 50 (Conservation indéfinie)

Phosphates et diastases des Céréales germées

ENTÉRITES — DYSPEPSIES salivaires
et pancréatiques

Préparation des BOUILLIES MALTÉES

PALPITATIONS d'origine digestive

DIGESTION RAPIDE des FÉCULENTS

TUBERCULOSES — RACHITISMES

NEURASTHÉNIES

SURALIMENTATION



Amylodiastase THÉPÉNIER

SIROP d'Amylodiastase

2 cuillerées à café ★ après chacun des 3 principaux repas ★ 2 comprimés

Nourrissons et enfants : 1 cuillerée à café ou 1 comprimé écrasé dans une bouteille ou un biberon de lait

4 fr. 50 (Conservation indéfinie)

COMPRIMÉS d'Amylodiastase

4 fr. (Conservation indéfinie)

Préparés par le "Laboratoire des Ferments" A. THÉPÉNIER, 12, rue Clapeyron, 12 — PARIS



P. Longuet

PHARMACIEN DE 1^{re} CLASSE
LAURÉAT DE L'ÉCOLE DE PHARMACIE DE PARIS

MÉDICAMENT SPÉCIFIQUE DE LA TOUX

Ne provoque ni malaises, ni anorexie, ni constipation
Ne diminue pas la sécrétion urinaire :: N'entrave pas l'expectoration

Narcyl Grémy

Chlorhydrate d'Éthylmarécine

Sirap de NARCYL GRÉMY

Dosé à 0 gr. 03 de NARCYL
par cuillerée à bouche

Granules de NARCYL GRÉMY

Dosés à 0 gr. 02 de NARCYL
par Granule



OPOTHÉRAPIE BILIAIRE

Pilules du D^r Debouzy

ANTI-HÉPATIQUES

Extrait complet de Bile sélectionnée stérilisée :: 0 gr. 30 par pilule :: Dose moyenne : 6 Pilules par jour

Insuffisance hépatique & Maladies des Pays chauds
Lithiase biliaire & Coliques hépatiques
Entéro-Colite & Constipation
Tuberculose

Toutes Affections hépatiques

50, Rue des Lombards
PARIS



ÆSCULAPE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE LATÉRO-MÉDICALE

Comité de Patronage

R. BLANCHARD

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

GUIART

Professeur à la Faculté de Médecine
de Lyon

LE DOUBLE

Prof. à l'École de Médecine de Tours
Associé nat. de l'Académie de Médecine

POZZI

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

J. TEISSIER

Prof. à la Faculté de Médecine de Lyon
Associé nat. de l'Académie de Médecine

GILBERT-BALLET

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

LACASSAGNE

Prof. à la Faculté de Médecine de Lyon
Associé nat. de l'Académie de Médecine

Pierre MARIE

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

RÉGIS

Prof. à la Faculté de Médecine de Bordeaux
Corresp. nat. de l'Académie de Médecine

GRASSET

Prof. à la Fac. de Médecine de Montpellier
Associé nat. de l'Académie de Médecine

LANDOUZY

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

E. PERRIER

Direct. du Muséum d'Histoire naturelle
Membre de l'Institut

RÉMOND

Professeur à la Faculté de Médecine
de Toulouse

VERNEAU

Prof. d'Anthropologie au Muséum
Conserv. du Musée nat. du Trocadéro

Secrétaire Général : **BENJAMIN BORD**, Ancien Interne des Hôpitaux de Paris

(Toutes les communications concernant la Rédaction doivent être adressées au Secrétariat général)

Abonnement sans Prime.

12 fr. (Étranger 15 fr.).

A. ROUZAUD, Éditeur

41, Rue des Ecoles, Paris - Téléphone : 830-03
Le Numéro 1 fr. (Étranger 1 fr. 50)

Abonnement avec Prime.

20 fr. (Étranger 25 fr.).

Tableau des Puissances Antiseptiques et Bactéricides de l'ANIODOL

MICROBES	DOSES ANTISEPTIQUES employées pour culture dans le milieu ensemençé		PUISSANCE ANTISEPTIQUE de l'ANIODOL par rapport à celle du PHÉNOL	DOSES BACTÉRICIDES ayant tué au bout de 10 heures sans laisser dans le milieu de culture		PUISSANCE BACTÉRICIDE de l'ANIODOL par rapport à celle du PHÉNOL
	GRAMMES de PHÉNOL pour 1,000	GRAMMES d'ANIODOL pour 1,000		GRAMMES de PHÉNOL pour 1,000	GRAMMES d'ANIODOL pour 1,000	
Bacille subtilis	1,90	0,25	7,6	8,5	0,45	18,90
Bacille coli communis	1,35	0,12	11,25	3,1	0,15	20,70
Staphylocoque doré	1,40	0,07	20,00	2,5	0,25	10,00
Streptocoque pyogène	1,30	0,06	21,70	1,35	0,09	14,50
Bacille pyocyanique	0,95	0,10	9,5	3,10	0,20	15,50
Bacille typhique	1,85	0,035	52,85	3,5	0,15	23,40
Bacille diphtérique	0,4	0,065	6,1	1,1	0,1	11,0
Bacille choléra (Cassini)	1,3	0,05	26,0	1,5	0,15	10,0
Bacille anthracis	1,4	0,075	18,7	11,5	0,4	28,75
Bacille lactique	0,6	0,12	5,0	0,8	0,2	3,0

ANTISEPTIQUES	ORGANISME	COEFFICIENT de l'ACIDE PHÉNIQUE
Sublime	Bacille typhique	20,00
Créoline	—	2,50
Lysol	—	2,50
Antiseptique de Pearson	—	2,50
Acide phénique	—	1,00
Formol	—	0,30
Chinosol	—	0,30
Chlorure de zinc	—	0,15
Lysoforme	—	0,10
Listérine	—	0,03
Sulfate de zinc	—	0,02
Santitas	—	0,02
Acide borique	—	Nil

« Ces nombres font voir d'une façon globale que l'ANIODOL présente une activité en moyenne vingt fois plus grande que celle du Phénol. « Il est à remarquer que quelques nombres émergent au-dessus de cette moyenne d'une façon très notable : Ainsi, celui du Bacille typhique, 52,85, accuse à la fois la résistance particulièrement remarquable de ce microbe à l'acide phénique, et sa délicatesse vis-à-vis de l'ANIODOL. « La même observation, moins intéressante sans doute au point de vue pratique, est à relever pour le Bacille anthracis.

« plus à une connaissance antérieure acquise de la supériorité des antiseptiques anticonagulants, ayant ainsi, non une action essentiellement extérieure sur le corps du microbe, comme les agents coagulants, mais une action physiologique interne, modificative du protoplasma, conséquence d'une pénétration osmotique à travers la membrane enveloppe.

Signé : E. FOUARD,

« Chimiste à l'Institut Pasteur. »

Quelle est, d'autre part, la puissance bactéricide des divers antiseptiques ?

Nous empruntons le tableau suivant au journal *Lancet*, du 14 juillet 1906, page 125, qui renvoie, pour plus amples informations, au *Journal of the Royal Sanitary Institute*, vol. xxiv, part. 3, page 424 :

En comparant ces chiffres avec ceux des tableaux précédents, on constate que le pouvoir bactéricide de l'ANIODOL étant de 23,40, et celui du sublimé (le plus puissant antiseptique employé à ce jour) de 20,00 seulement, l'ANIODOL le dépasse de près du sixième, les autres antiseptiques ayant un pouvoir de 10 à 200 fois moindre.

Ainsi s'explique la grande supériorité de l'ANIODOL et la faveur dont il jouit auprès du corps médical qu'il a définitivement conquis et qui sait qu'en faisant usage de l'ANIODOL il est certain d'obtenir d'emblée le maximum d'effet thérapeutique, sans exposer le malade au moindre danger, au plus petit inconvénient, l'ANIODOL n'étant ni caustique ni toxique, à l'inverse du sublimé qui reste toujours un poison violent.

ANIODOL

LE PLUS PUISSANT
Antiseptique Désodorisant
Sans Mercure, ni Cuivre — Ne tache pas — Ni Toxique, ni Caustique
N'ATTAQUE PAS LES MAINS, NI LES INSTRUMENTS

OBSTÉTRIQUE — CHIRURGIE — MALADIES INFECTIEUSES

SOLUTION COMMERCIALE : au 1/100^e (Une GRANDE CUILLÈRE dans un LITRE d'EAU pour usage courant).

PUISSANCES BACTÉRICIDE 23,40 sur le Bacille typhique
ANTISEPTIQUE 52,85 (établies par M. FOUARD, Ch^e à l'INSTITUT PASTEUR)
Celles du Phénol étant : 1,85 et du Sublimé : 20.

SAVON BACTÉRICIDE A L'ANIODOL 2 %
ANTISEPSIE des MAINS de l'OPÉRATEUR, de la PEAU, des SURFACES

POUDRE D'ANIODOL INSOLUBLE remplace l'ODOFORME

Réalisation de l'ANTISEPSIE INTERNE par l'ANIODOL pris à l'intérieur.
Souverain dans FIÈVRE TYPHOÏDE, DIARRHÉE VERTE des NOUVEAUX-NÉS, GASTRO-ENTÉRIE, FERMENTATIONS GASTRO-INTESTINALES, etc.

DOSES : Une grande cuillère de la Solution au 1/100^e dans un litre d'eau par cuillères, ou verres, dans les 24 heures

Echantillons et Renseignements : Société de l'ANIODOL, 32, Rue des Mathurins, PARIS. — SE MÉFIER des CONTREFAÇONS.

NOS DEUX MODES D'ABONNEMENT

De nombreuses lettres nous sont parvenues de France et de l'Étranger au sujet de nos Primes de Remboursement et du Prix de l'Abonnement. D'une part, certains abonnés ont craint de ne pouvoir bénéficier de la prime lors du renouvellement; d'autre part, certains lecteurs, possédant déjà la plupart des primes offertes, nous ont demandé un prix d'abonnement spécial.

Nous avons créé, pour donner satisfaction à tous les désirs :

- 1° Des abonnements sans primes à 12 fr. (Étranger 15 fr.).
- 2° Des abonnements avec primes à 20 fr. (Étranger 25 fr.).

1° Abonnement sans Primes : 12 fr. (Étranger 15 fr.)

Envoyer un mandat de 12 francs (Étranger 15 fr.) à M. Rouzard, 41, rue des Ecoles, Paris. (Depuis le 15 février, les abonnements ne peuvent plus porter sur l'année 1912. (Le prix des 12 numéros de 1912 est de 20 francs net, sans primes.)

2° Abonnement avec Primes : 20 fr. (Étranger 25 fr.)

L'envoi d'un mandat de 20 fr. (Étranger 25 fr.) à M. Rouzard, 41, rue des Ecoles, Paris, donne droit à un abonnement d'un an et à l'une des primes suivantes, dont la valeur égale celle de l'abonnement. (Désigner deux 20 francs net, sans primes.

I. — Instruments de chirurgie, médecine, laboratoire,

1° « Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Mathieu.

2° « Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Guyot.
(Nola). — Le « Bon » sera adressé à l'abonné dès la réception du mandat d'abonnement.

II. — Eaux Minérales (France et médecins seulement).

3° Eau de Pouébo, Source Alice (une caisse de 50 bouteilles).

4° Eau de Vals, Source La Reine (une caisse de 50 bouteilles).

III. — Produits hygiéniques "Innoxa" (France).

5° Bel assortiment de produits hygiéniques et de beauté, d'une valeur de 25 fr. constitué par : 1 flacon lait "Innoxa"; 1 grand pot cold-cream "Innoxa"; 2 boîtes poudre "Innoxa"; 2 tubes cold-cream "Innoxa". (Sera très apprécié par la femme du médecin.)

IV. — Instruments médicaux.

6° Seringue du Dr Barthélemy, modèle Vigier, stérilisable, spéciale pour huile grise à 0/0, avec boîte métal et aiguille en platine ridée de 5 centimètres; accompagnée de 2 seringues de 1 centimètre cube cristallin genre Luer (valeur de l'ensemble 21 fr.).

7° Seringue de 20 centimètres cubes (pour sérum de Roux, etc.) avec tube-raccord caoutchouc, deux aiguilles et boîte métal (valeur 21 fr.).

V. — Livres.

8° *L'Art et la Médecine*, par Paul Richer, membre de l'Académie de médecine; ouvrage de grand luxe, 562 pages, 350 illustrations (valeur 30 fr.).

9° *L'Assiette au Beurre*, un beau volume album contenant une cinquantaine de numéros différents, illustrés

par nos meilleurs humoristes (Willette, Abel Faivre, Guillaume, Steinlen, Rouille, Mirande, Ricardo Flores, etc.). (Valeur 25 fr.)

10° *Œuvres de Rabelais*, 4 vol., édition des Bibliophiles, reliure d'amateur, tête dorée (valeur 24 fr.). (Les œuvres de notre vieux et savoureux confrère s'imposent à toute bibliothèque médicale.)

11° *Les Différences et les Malades dans l'Art*, par le Professeur Charcot et Paul Richer; ouvrage de grand luxe, nombreuses illustrations (valeur 20 fr.).

12° *Œuvres d'Alfred de Musset*, édition de la collection artistique Jouaust, 7 volumes (Premières Poésies, Poésies Nouvelles, Comédies et Proverbes (2 vol.), Contes, Nouvelles, etc., Confession d'un Enfant du Siècle) (valeur 21 fr.).

13° *Quatre volumes* à choisir parmi les 6 volumes suivants de Georges Cain, à 3 fr. l'un, largement illustrés : *Coins de Paris, Promenades dans Paris, Nouvelles Promenades dans Paris, A travers Paris, Pierres de Paris, Environs de Paris*. (Si la valeur des livres choisis dans cette liste dépasse 20 fr., l'abonné devra envoyer le supplément.)

14° *Le Cabinet secret de l'Histoire*, par le Dr Cabanès; 4 vol. illustrés, à 5 fr. l'un (valeur 20 fr.).

15° *L'Éducation artistique* par l'Image et l'Anecdote, par Paul Bayard, inspecteur des musées; vol. de grand luxe, 600 pages, 400 illustrations (valeur 30 fr.).

16° *Œuvres complètes de Shakespeare*, traduction publiée il y a deux ans par la Maison Flammarion; 8 beaux volumes illustrés, à 3 fr. 50 (valeur 28 fr.).

17° *Fing'farts de lièvres* à choisir dans la liste suivante : *Mœurs infimes du Passé*, par Cabanès (3 vol. à 3 fr., 50 l'un); — *L'Art chrétien, ses licences*, par le Dr Witkowski (1 vol. à 5 fr.); — *Les Morts mystérieuses*

de l'Histoire, par Cabanès (2 vol. à 3 fr., 50 l'un); — *Les Indiscretions de l'Histoire*, par Cabanès (6 vol. à 3 fr., 50 l'un); — *Pauvres Docteurs*, par le Dr Lucien Nass (1 vol. à 3 fr., 50); — *Monsieur l'Agrégé*, par L. Nass (1 vol. à 3 fr., 50); — *Curiosités Médico-Artistiques*, par L. Nass (2 vol. à 3 fr., 50 l'un); — *Les Accouchements à la Cour*, par le Dr Witkowski (1 vol. à 10 fr.); — *Théâtre de Molière*, pub. par Jouaust, avec la préface de 1082; toute bibliothèque médicale doit posséder l'œuvre de Molière (5 vol. à 3 fr., l'un); — *Les Mystères de l'Évangile* (2 vol. à 3 fr., l'un); — *Les Mystères d'Ingres* (d'après une correspondance inédite), par Boyer d'Agen (valeur 25 fr.); — *Les Confessions de L.-J. Rousseau*, édition des Bibliophiles (3 vol. à 3 fr., l'un); — *Marat inconnu*, par le Dr Cabanès (1 vol. à 5 fr.); — *Le Marquis pilloresque*, par J. du Failles (1 vol. de luxe, largement illustré, à 10 fr.); — *Lettres de mon oncle*, par A. Daudet (1 vol. de luxe, abondamment illustré, à 10 fr.). Si la valeur des livres choisis dans cette liste dépasse 20 fr., l'abonné devra envoyer le supplément.

VI. — Abonnements. (Les personnes abonnées déjà directement à l'une des Revues ci-dessous ne peuvent la choisir comme prime.)

18° *La Grande Revue*, bi-mensuelle, abonnement d'un an (val. 20 fr., pour la France; 25 fr. pour l'étranger).

19° *La Revue* (directeur : Jean Finot), bi-mensuelle; abonnement d'un an (val. 20 fr., pour la France; 30 fr., pour l'étranger).

20° *L'Art Décoratif*, bi-mensuel (Revue de l'Art ancien et de la Vie artistique moderne); nombreuses planches en couleurs susceptibles d'être encadrées; abonnement d'un an (valeur 22 fr., pour la France; 26 fr., pour l'étranger).

VII. — *Stylo "Gold Star"*, modèle *Safety*, se portant dans toutes les positions.

SOMMAIRE DU N° DE FÉVRIER

Les Serpents de mer (16 illustrations).

Par le Professeur Edmond Perrier, Directeur du Muséum.

Les Crises nerveuses de Napoléon (4 illustrations).

Par le Dr Ravart, Médecin-adjoint de l'Asile des Aliénés de la Vienne.

Psychologie d'Assiégés (15 illustrations).

Par le Dr Bonnet, Médecin militaire et lauréat de l'Institut.

L'Hôtel-Dieu de Lyon (4 illustrations).

Par le Dr Rémond, Ancien Interne des Hôpitaux de Lyon.

Baphomet: l'idole androgyne des Templiers (12 illustrations).

Par le Dr Bérillon, Professeur à l'École de Psychologie.

Le prix des cadavres à Paris aux XVII^e et XVIII^e siècles (8 illustrations).

Par Marcel Fosseyeux, Chef de bureau à l'Administration de l'Assistance Publique.



SUPPLÉMENT TRIMESTRIEL

La satire, le fantastique et la licence dans la sculpture flamande (22 illustrations).

Par le Dr Raoul Leconteur (de Paris).

Les preuves somatiques de l'origine royale des Naundorff (7 illustrations).

Par Botsay d'Anglais, Ancien Sénateur.

La collection des 12 numéros 1912 est vendue 20 francs net, sans prime. (La collection 1911, sur le point d'être épuisée, est vendue 40 francs net.)

VUILLET

FÉVRIER

MAR

AVRIL

MA:

JUN

rection de

Les desins psychologiques de Mod^e Jeanne Bardey (2e illustr., par Camille Mauguier). — Les desins psychologiques de Mod^e Jeanne Bardey (3e illustr., par Camille Mauguier).

Notre confrere Marcus Modus Asiaticus (1e illustr., par le P.^r J. Grégoire P. Raymond. Un fin visage, jeune, beau, distingué et débousné de jeia.

Notre confrere Marcus Modus Asiaticus (2e illustr., par le P.^r J. Grégoire P. Raymond). — Docu nos s intimes sur le Nestor de la Chirurgie militaire, le Père du Soldat, ses Lites avec les commissaires de guerres; ses ambulances volantes.

Notre confrere Marcus Modus Asiaticus (3e illustr., par le P.^r J. Grégoire P. Raymond). — Une belle fête scientifique lyonnaise; Bourgeois, fondateur de l'Ecole vétérinaire; la verte vieilliesse du grand Chauveau; un souvenir ému au Prof. Arlond.

Notre confrere Marcus Modus Asiaticus (4e illustr., par le P.^r J. Grégoire P. Raymond). — On est en Orient; l'Hôpital Bulgare et notre ami le chirurgien Morin; l'Hôpital Français.

AU LECTEUR

NOS SUPPLÉMENTS TRIMESTRIELS

Le Supplément trimestriel d'Avril comprenait deux articles illustrés, consacrés aux *Hermaphrodites* : l'un dû à la plume du docteur Nass (les *Hermaphrodites* devant les tribunaux du Moyen Age); l'autre reproduisant, avec les dessins originaux, une curieuse brochure présentée en l'an X de la République, à l'Académie de Mantoue, sur le sexe d'un individu vivant connu sous le nom de *Jaqueline Poroni*.

Le Supplément trimestriel de Juillet donnait un article du Dr Nass sur la *Bestialité antique* et la belle *Épître folote* et testamentaire de Georges Fourest.

Le Supplément trimestriel encarté dans le numéro de novembre d'Ésculape était consacré au *Bal de l'Internat* (1912).

Le Supplément trimestriel 1913 et la Table des Matières de l'année 1912 sont annexés au présent numéro.

UNE DOUBLE QUESTION À PROPOS DES MIRACLES DE LOURDES

Notre collaborateur P. Saintyves, dont nos lecteurs ont goûté l'un des derniers articles sur Les Saints guérisseurs de la folie, fait appel aujourd'hui aux lecteurs d'Ésculape à propos de deux faux miracles possibles de Lourdes. Nul doute que ses lignes

blâmer l'histoire de ce sourd-muet de naissance guéri miraculeusement à la piscine de Lourdes et se mettant immédiatement à parler en bon français, bien qu'il n'ait pu avoir la moindre idée de la signification des mots et des expressions, puisqu'il ne les avait jamais entendus. Embarrassé par les questions d'un médecin moins cré-

ture de ces deux zouaves, revenant guéris des eaux de Saint-Sauveur où ils avaient été envoyés aux frais de l'Etat et qui on avait persuadé, moyennant la promesse de cinquante francs par tête, d'aller se faire réguir miraculeusement à Lourdes. Grande fut l'édification des fâcheux en voyant ces braves se diriger vers la piscine, appuyés sur des béquilles. Mais quel enthousiasme dans cette foule naïve lorsque nos deux héros, se levant comme un seul homme, proclament qu'ils étaient guéris, et emboitant le pas avec une précision toute militaire, marchèrent droit à la muraille pour y suspendre d'un commun accord les béquilles du gouvernement! Malheureusement, au lieu des cinquante francs promis, on eut la funeste idée de ne leur donner que quinze francs à chacun. Furieux et échauffés par le vin, ils firent grand tapage, se plaignant à tous venants qu'on les eût volés, tant et si bien qu'on fut obligé d'appeler les gendarmes et qu'à leur retour au régiment, à Bordeaux, le général de Rocheboust les fit condamner à trente jours de prison pour escroquerie, ivresse publique et perte d'effets militaires.

Pourrait-on nous indiquer une relation de ce fait contenant les noms de ces militaires, la date de leur guérison à Lourdes et celle de leur condamnation par le général de Rocheboust?

P. SAINTYVES.

POUR LA CONSTRUCTION D'UN ALMAINT GIGANTESQUE

Je suis convaincu que bien des gens, en France, aiment assez la science pour l'aider de leurs deniers; ce qui les arrête, c'est l'ignorance où ils sont de ses véritables



La Paralytique; Lourdes, par Forain (Appartient à M. Marcel Guérin)

ne reçoivent une ou plusieurs réponses autorisées. Nos correspondants éventuels voudront bien adresser leurs lettres au bureau de notre Revue. Nous les en remercions d'avance et leur annonçons la bonne nouvelle d'une prochaine étude approfondie, impartiale et pleinement respectueuse, sur les Miracles de Lourdes.

Skepto, l'auteur de *L'Hypnotisme et les Religions*, écrit (1) : « Vous n'avez pas ou-

(1) Skepto, *L'Hypnotisme et les Religions*, P. Dolin, 1885, in-12, p. 118-120.

dulle ou moins complaisant que les docteurs de Lavaur, il prit le parti de retourner à son premier métier de sourd-muet, jusqu'à ce que, arrêté pour vol, il fut obligé de confesser en police correctionnelle qu'il avait toujours entendu et parlé comme vous et moi. »

Nous serions très reconnaissants aux lecteurs d'Ésculape qui pourraient nous donner le nom de ce citoyen sourd-muet, la date de sa pseudo-guérison miraculeuse et celle de son passage en correctionnelle.

« Vous vous rappelez également l'aven-

PHARMACIE CHARLARD-VIGIER, Ph^{en} de 1^{re} cl. et R. HUERRE, Ph^{en} de 1^{re} cl., Docteur ès-Sciences, 12, BOULEVARD BONNE-NOUVELLE, PARIS

PRODUITS ORGANIQUES F. VIGIER

CAPSULES OVARIQUES VIGIER

Chlorose. — Troubles de la Ménopause et de la Castration. — Troubles de la puberté. — Aménorrhée. — Dysménorrhée. — Maladies nerveuses, etc.

Capsules Surrénales Vigier à 0 gr. 25 c.
Maladie d'Addison, Diabète insipide, Myocardite scléreuse (arth. card.), Rachitisme.

Capsules Hépatiques Vigier à 0 gr. 30 c.
Contre la Cirrhose, lictère, Hémoptysie, Goutte, Diabète, insuffisance hépatique chez les syphilitiques, etc.

Capsules Pancréatiques Vigier à 0 gr. 30 c.
Contre le Diabète (Calme la soif).

Capsules Spléniques Vigier à 0 gr. 20 c. de rate.
Contre Cachexie palustre, Anémie, etc.

Capsules Eupéptiques Vigier à 0 gr. 30 c. de substance intestinale.
Contre Affections de l'Estomac, Entérites, etc.

Capsules d'Hypophyse Vigier à 0 gr. 30 c. d'hypophyse.
Dans les cas d'Acromégalie, Myocardites aiguës, Cardiopathies chroniques, Maladies infectieuses, etc.

CAPSULES DE CORPS THYROÏDE VIGIER

Obésité. — Myxœdème. — Fibrome. — Métorrhagie. — Arrêt de croissance. — Consolidation des Fractures. — Rhumatismes. — Épilepsie, etc.

Capsules de Thyms Vigier à 0 gr. 30 c.
CHLOROSE. Aménorrhée, Troubles de la croissance, Maladie de Basedow, Polype, Pour développer les seins.

Capsules de Paroïde Vigier à 0 gr. 20 c.
Contre Affections ovariques, Diabète, pour faciliter la Digestion des féculents.

Capsules Prostatiques Vigier à 0 gr. 30 c.
Contre les Maladies de la prostate.

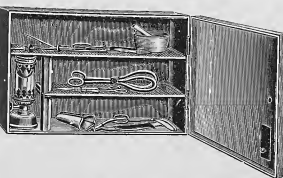
Capsules Orchiques Vigier à 0 gr. 30 c.
Neurasthénie, Ataxie, Débilité sénile, Impuissance.

Capsules Rénales Vigier à 0 gr. 30 c. de rein.
Albuminurie, Néphrites.

Capsules de Moelle osseuse Vigier à 0 gr. 30 c.
Contre Anémie pernicieuse, Chloro-Anémie, Anémie, Rachitisme, etc.

CAPSULES GALACTOGÈNES à 0 gr. 30 centigr. de placenta.

Pour toutes ces sortes de Capsules la dose est de 2 à 6 par jour.



FORMULATEURS ET STÉRILISATEURS

HÉLIOS

ÉCONOMIE et SIMPLICITÉ
NI PRESSION, NI LIQUIDES

Stérilisateur n° 2 avec un formateur A. . . 37 fr.
Formateur B avec 500 pastilles. 17.85



Brochures et Renseignements
sur les autres modèles sur demande :

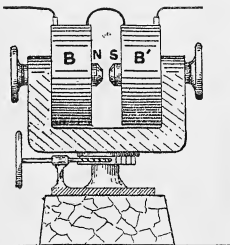
27, Rue des Petits-Hôtels, PARIS

basins; et c'est pour cela que je profite de l'occasion pour indiquer aux générosités sans emploi un bon placement, je dirais volontiers, comme certains lanceurs d'émissions, un placement de père de famille, car il payera sûrement et largement, en découvertes scientifiques, l'intérêt du capital qu'on y aura consacré : *il s'agit de construire un électro-aimant qui puisse fonctionner à 100 millions d'ampères*; la question est maintenant étudiée et ne comporte aucun aléa; il ne manque plus, pour passer à l'œuvre et cueillir des résultats, que le nerf de la science. Que le lecteur me permette de lui exposer la question; même s'il n'a pas dans son gousset les 200.000 francs nécessaires, l'occasion est bonne pour le mettre en courant des desiderata présents de la

Si blâsé'o'n soit sur les expériences de physique, on ne peut pas approcher un clou d'un aimant de deux sous sans éprouver une impression de mystère; cette attraction qui s'exerce à distance entre deux aimants, et qui agit par les forces magnétiques sont un des plus puissants moyens d'action dont la science dispose; elles ne s'appliquent pas seulement au fer et à l'acier, mais à tous les corps de la nature, et les aimants sont les forces qui orientent entre les pôles d'un aimant; la flamme d'une bougie s'y incurve; mais les actions sont faibles et les physiciens sont obligés, pour en faire l'étude, de réaliser des forces magnétiques intensifiées, et les aimants artificiels puissants. La nature ne nous a pas gâtés à ce point de vue; le magnétisme terrestre, qui dirige nos boussoles, vaut tout juste un demi (évalué avec une unité spéciale qui porte le nom de *gauss*); l'acier, on peut obtenir, au voisinage de

tours pôles axes champs magnétiques mille fois plus grands. On peut aller plus loin encore avec l'électro-aimant : en entourant un bout de fer de quelques tours de fil de sonnerie parcouru par le courant d'une pile, on peut produire sans peine plusieurs milliers de gauss. On fait mieux au laboratoire; les gros électros, construits jadis par Ruhmkorff, donnent quinze à vingt mille gauss; et est suffisant pour observer quelques gros phénomènes; mais de même qu'il y a des détails du ciel qui n'apparaissent qu'avec des instruments très puissants, certaines propriétés de la matière — et ce ne sont pas les moins intéressantes — ne deviennent sensibles et mesurables qu'avec des forces magnétiques encore plus grandes.

La physique en était là, acculée au mur, quand Pierre Weiss a commencé son œuvre. Ancien élève de notre grande Ecole normale et professeur de nos facultés, Pierre Weiss représente aujourd'hui la science française au Polytechnicum de Zurich: il la représente avec un éclat dont nous avons le droit d'être fiers. Il s'est attaqué au problème de l'électro-aimant, et au lieu d'opérer, comme ses devanciers, à peu près au hasard, il a tout soumis au calcul et à l'expérimentation méthodique de façon à obtenir le maximum d'effet utile. C'est de cette longue série d'efforts



Le grand électro-aimant de Pierre Weiss

qu'est sorti le grand électro, construit par les chantiers Grilikon, qui tient aujourd'hui le record de la puissance magnétique; le voici établi sur son socle de pierre et monté sur un pivot qui permet de l'orienter, car il pèse le poids respectable de 1.000 kilos; les bobines magnétisantes B et B' reçoivent une puissance électrique voisine de 15 chevaux et maintiennent 50.000 gauss entre les deux pôles en regard N et S, distants d'un millimètre.

Si vous saviez
quelles belles dé-
couvertes on faites
avec cet appareil!
Rien qu'en y pen-
sant, je sens la petite
fièvre de plaisir de
l'homme du métier
qui s'avoure de bel-
les choses : c'est
Weiss lui-même
qui découvre le ma-
gneton, ou atome
magnétique, le frère
cadet de l'atome chi-
mique; c'est Cotton, professeur à la Sor-
bonne, qui trouve dans une multitude de
corps une propriété, jusqu'alors insoupçon-
née, qui s'appelle la « birefringence magné-
tique » et qui se traduit par la déviation,
par l'action du magnétisme, en radiations
séparées. Pensez donc que dans l'étroit
entrefroid, grand comme une graine de
lentille, contenu entre des deux pôles, la
puissance de vingt-cinq chevaux est ap-
pliquée tout entière pour torturer et mag-
nétiser les atomes! C'est une véritable *magi-
culation* qu'on fait subir à la matière. Avez-
vous

instrument, mais les savants estiment, avec Torquemada, que la fin justifie les moyens; personne, je pense, ne les en blâmera.

Encore n'a-t-on obtenu que des demi-aveux, la « chambre de torture » est trop étroite pour que l'inquisiteur y puisse déployer tous ses moyens d'action : trentième de centimètre cube, c'est peu pour installer des expériences et placer des témoins, comme le dit Cotté. On ne peut pas faire mieux, et ils y réussissent, pourvu qu'on les aide un peu. L'electro-aimant ne sera pas, à tout prendre, une machine aussi coûteuse ni aussi lourde que les grands télescopes pour lesquels les Américains ont dépensé des millions; pas aussi coûteux non plus, car deux cent mille francs y suffiront pour l'installer commodément et placidement dans une salle de la Sorbonne ou de l'Ecole Normale; il y restera à la disposition des savants du monde entier, et je suis certain qu'il ne chôme pas.

Pour la forme générale de l'appareil, on restera fidèle au type créé par Pieper. Weiss, qui a fait ses preuves, mais les dimensions et la puissance seront largement accrues. Avec le dispositif, on compte réaliser des champs magnétiques de soixante-quinze mille gauss, et les obtenir dans des espaces suffisants pour qu'on puisse y introduire les appareils et les substances soumis à l'expérience.

Tels sont les projets ; un jour ou l'autre, à Paris ou ailleurs, ils se réaliseront ; qu'il me soit permis d'expliquer pourquoi c'est à Paris, et maintenant, que la chose doit se faire. L'appareil n'est pas tout et même il n'est rien sans le savant, qui l'emploie ; il ne faut pas croire que une electro gigantesque soit une machine à faire automatiquement des découvertes et qu'il suffise à n'importe qui de fouir



Le Reconstituant MOYNE

(GELEE STÉRILISÉE)

Prix du Flacon :

1 fr. 25

TOUT FLACON OUVERT
DOIT ÊTRE UTILISÉ DANS
LES VINGT-QUATRE
HEURES

Aux personnes malades ne pouvant pas prendre d'aliment froid, il est recommandé d'employer le Reconstituant Moyne additionné à un potage.

60 grammes de " Reconstituant Moyne " font un repas

Additionné d'égale quantité d'eau bouillie,
:: :: non salée, il constitue aussi :: ::

UN CONSOMMÉ SUCCULENT

Le "Reconstituant Moyne" est préparé exclusivement avec de la Volaille, du Jambon d'York et des Légumes frais

La réduction STÉRILISÉE de ces produits, *sans aucune addition de gélatine*, constitue une gelée nourrissante, fortifiante par excellence, d'une digestion facile et d'un goût très agréable, parfaitement acceptée par les enfants, les malades et les convalescents.

Le " Reconstituant Moyne " doit être rafraîchi avant de le servir

En vente chez le Fabricant: M^{ME} JEAN MOYNE, 11, Place de la Miséricorde, à LYON. Téléph. 2-49

n'importe quoi entre ses pôles pour observer du nouveau: l'expérience veut être mûrie avant et méditée après; ainsi seulement l'idée et la loi se dégagent du fait. Or il se trouve que nous sommes en ce moment admirablement outillés au point de vue des hommes; l'étude du magnétisme et celle des propriétés intérieures de la matière sont entre les mains de savants qui ont fait leurs preuves: Pierre Weiss, Cotton, Langevin, Jean Becquerel, Perrin, et j'en passe; je doute qu'on puisse trouver ailleurs pareille pléiade de spécialistes, et les mânes du grand Ampère doivent tressaillir d'aise. Placez un bon outil en de telles mains, et vous en verrez bientôt les résultats. Je n'en réjouirais pour la science, et j'avoue que je m'en réjouirais aussi pour mon pays. Je ne voudrais pas que les Américains prissent la physique à coups de millions, comme ils achètent nos tableaux et nos œuvres d'art, comme ils démenagent pierre par pierre les vieux monuments où notre âme nationale a laissé son empreinte.

(Houllevigne, Le Temps.)

P.-S. — Au moment de mettre sous presse nous lisons dans les grands quotidiens l'heureuse nouvelle que voici, qui répond au desideratum formulé par M. Houllevigne.

Nous apprenons que M. François Delcroix, député des Basses-Alpes, et de grand nombre de ses collègues, appartenant à tous les groupes de la Chambre, vont proposer un amendement à la loi de finances pour l'ouverture des crédits nécessaires à la construction en Sorbonne ou à l'École normale d'un électro-aimant gigantesque capable de briser les atomes, de dissocier, déformer ou transformer la matière. Ce champ magnétique, universellement réclamé par la science, sur l'initiative d'un professeur français,

M. Pierre Weiss, est appelé à donner des découvertes de la plus haute importance pour l'avenir de l'humanité.

LA TÊTE DE MORT AILÉE DE LIGIER RICHIER

Dans son second article sur le Macabre



La Tête de mort couronnée et ailée de Ligier Richier
Sculpture retrouvée du bandeau de Claude de Lorraine, à Joinville

dans l'Art, paru dans le n° de janvier d'Escapule, notre distingué collaborateur le Prof. Guisart parle de la Tête de mort couronnée et ailée de Ligier Richier, provenance du bandeau de Claude de Lorraine, à Joinville. Cette tête de mort, qui fait partie de la collection du Prof. Pierrel de Lyon,

décédé en 1550 au château de Joinville, en Haute-Marne.

Ce masoile, si important, auquel collaborèrent les éminents artistes Dominique le Florentin, Picard le Roux et Ligier Richier, était édifié dans la chapelle Saint-Laurent, du château.

beau-fère du Prof. Guisart, vient d'être reproduite par l'illustration. Nous sommes heureux d'en donner ici l'image, accompagnée du texte qui la commentait.

La tête de mort ailée et couronnée représentée ci-contre provient du masoile qu'Antoinette de Bourbon fit élever à son époux Claude de Lorraine,

Il fut brisé en 1702, les corps qu'il recouvrait furent arrachés de leurs lincoils de pierre et les morceaux de sculpture dispersés en maints endroits.

On trouve à l'hôtel de ville de Joinville deux des quatre cariatides qui soutenaient l'entablement sur lequel étaient placés les priants; au musée du Louvre, deux bas-reliefs et les génies funéraires (en fort mauvais état) qui entouraient l'œil-de-bœuf au bas duquel se trouvait la tête de mort ailée; au musée de Chaumont, deux autres bas-reliefs et des sculptures qui décoraient les tympans du masoile.

Jusqu'à ce jour, cette tête de mort avait échappé à toutes les recherches, et c'est à M. Émile Humblot, peintre et graveur, maire de Joinville, très versé dans l'histoire de son pays natal, que revient l'honneur d'avoir déterminé la provenance de cette sculpture d'albâtre trouvée dans un bois de Joinville, il y a cinquante ans, cachée pour ainsi dire depuis lors, et possédée actuellement par M. Pierret, professeur honoraire de la Faculté de médecine de Lyon.

Cette sculpture si réaliste semble avoir pour auteur Ligier Richier, auquel on attribue aussi les deux génies. Elle mesure 0,35 d'une pointe à l'autre des penons extrêmes. La tête est en saillie de 0,13 sur un bandeau d'albâtre. Le masque est d'une expression saisissante. Autant il symbolise le déchaînement du tombeau, l'anéantissement de l'être dans la mort, autant les ailes ont le caractère de la vie qui frémit et palpite; c'est le mouvement surpris dans l'impureté et la fantaisie de ses lignes. On voit l'indication de cette tête de mort au bas de l'œil-de-bœuf, dans un dessin du Plan et Mossie de Mgr Claude de Lorraine, 1^{er} duc de Guise, et de Mme Antoinette de Bourbon, son épouse (Collection Gaignières, Bibliothèque nationale, n° 22420, folio 128.)

MÉTHARSOL

(Méthylarsinate de Soude)

AMPOULES..... 0,05 de Métharsol par ampoule.
GOUTTES..... 0,02 de Métharsol par 20 gouttes.
PILULES..... 0,02 de Métharsol par pilule.

SYPHILIS
FIÈVRES
PALUDÉENNES
CACHEXIE
ANÉMIE

MÉTHARFER

(Méthylarsinate de Fer)

Action synergique du méthylarsinate avec le pouvoir hémostatique du fer.
AMPOULES..... 0,05 de Métharfer par ampoule.
GOUTTES..... 0,02 de Métharfer par 10 gouttes.
PILULES..... 0,02 de Métharfer par pilule.

CHLORO-
ANÉMIE
LEUCEMIE
CACHEXIE

GAIIARSOL

(Méthylarsinate de Galacoi)

AMPOULES..... 0,05 de Gaiarsol par ampoule.
GOUTTES..... 0,02 de Gaiarsol par 20 gouttes.

TUBERCULOSE
AFFECTIONS
des VOIES
RESPIRATOIRES

GASTROZYMASE

(Suc Gastrique naturel)

Action digestive immédiate.
Action antiseptique — Action excito-sécrétoire.
De 1 à 3 comprimés au milieu du repas.

HYPOPEPSIE
HYPOCHLORHYDRIE

LABORATOIRES
BOUTY

3^{me} Rue de Dunquerque,
PARIS.

LA TOUX

Dans toutes les
AFFECTIONS PULMONAIRES
est IMMÉDIATEMENT CALMÉE par le

SIROP DU D^R BOUSQUET

A LA DIONINE-MERCK

Chaque cuillerée à bouche renferme :
0 gr. 01 DIONINE-MERCK.
Il goutes BROMOFORME chimiquement pur.
11 goutes ALCOOL, de racine d'aconit.

Ce Sirop constitue, sous une forme agréable, la meilleure médication à opposer aux Affections des Voies respiratoires accompagnées de toux opiniâtre, d'épuisement nerveux et d'insomnie, etc.

Dose quotidienne pour les adultes : 4 à 8 cuillerées à potage

PATE DU DOCTEUR BOUSQUET

A LA DIONINE-MERCK

D'un goût très agréable, calme rapidement l'irritation pharyngée et laryngée du début des rhumes, rend de grands services à tous ceux qui font usage répété de la parole.

Dans toutes Pharmacies et Drogueries de France et de l'Etranger

DÉPÔT GÉNÉRAL :

Pharmacie du Docteur BOUSQUET, 140, Faubourg Saint-Honoré, Paris

UN SOUFI À PARIS

Le 24 octobre 1912, un auditoire aussi choisi que nombreux accueilli avec sympathie l'orchestre du Prof. Inayat Khan à la Société Théosophique, à Paris.

« Présentés par la distinguée musicienne M. Ed. Bailly, les artistes hindous, dit M. Gaston Revel, directeur du *Théâtre*, nous ont initié au caractère sacré que revêt la musique aux Indes et au caractère non moins sacré du plus ancien instrument à cordes du monde : la *Vina*. Le Professeur Inayat Khan s'est aimablement prodigué en jouant en virtuose de cet instrument et en nous en expliquant les ressources; c'est aussi un trouver de ces improvisations n'ont pas peu contribué à le rendre célèbre en son pays natal.

« Nos oreilles, habituées aux harmonies subtiles et compliquées de la musique occidentale, n'apprécieraient pas peut-être ces mélodies aux rythmes complexes, autant qu'elles le pourraient faire si, comme les *soufis* musiciens, nous possédions au moins quelques notions de leur science, car il s'agit en l'espèce d'une science, celle des vibrations produites par l'intermédiaire d'instruments de musique, vibrations combinées de manière à générer chez les auditeurs un état d'âme particulier et nettement mystique. Or, nous sommes si peu mystiques, en Europe, que pour les uns, l'orchestre du Professeur Inayat Khan ne réussit qu'à satisfaire une certaine curiosité; sur d'autres, l'effet produit se traduit par une véritable satisfaction intérieure. Il faut dire qu'à l'encontre de la musique occidentale, la musique orientale ne s'adresse pas aux sens, pas même aux émotions, moins encore à l'intellect; elle

n'est pas un amusement, mais une sorte de magie ayant pour but de faciliter la recherche du divin en déclanchant chez l'individu certains ressorts cachés de l'anatomie occulte.

« Il est certain que l'art musical nous est encore fermé quant aux innombrables énergies dont il peut-être la source, *Mantrams*, thérapeutique, effets moraux, etc... bien des choses que nous cherchons nous ne trouvons point un jour revêtues par l'art de combiner les vibrations sonores et le Professeur Inayat Khan, qui s'adonne au côté occulte de la musique, pourrait certainement placer la question sur ce terrain en nous donnant quelques aperçus de ses expériences personnelles.

Le Professeur Inayat Khan est né en 1882. Il descend de la famille « Mas-hayaka ». Saint Gurnamshah qui fut un mystique très éminent de Panjab, est l'un de ses ancêtres. Il est le petit-fils en même temps

que l'élève de feu le bosc, l'inventeur de la notation musicale hindoue, et le plus grand musicien de son temps, qu'il dut à l'âge de 16 ans, pour ainsi dire, à lui insuffler l'inspiration par le mysticisme de la musique.

Nul autre que M. Edmond Bailly (auteur de *L'islamisme et son enseignement isolé*) n'était mieux qualifié pour présenter M. Inayat Khan.

Les théosophes assez nombreux auxquels la langue anglaise est familière, ont pu récemment profiter du haut enseignement d'un mystique hindou, Inayat Khan, de Baroda, dont le costume jaune d'or, celui du portait joint à cet article indique, suffisamment, son grade élevé dans l'Ordre Soufi, la symbolique universelle nous enseignant que l'or est, par excellence, la couleur de l'Initiation. Le mardi l'Instructeur par les *Propitios* et les *Incarnations*, le jeudi

son sujet fut *Soufisme* et *Mysticisme*, le vendredi enfin la série par *Libération* et *Mukti*.

Cliché du *Théâtre*

Le Professeur Inayat Khan, Soufi

Comme nous attendions l'arrivée d'Inayat Khan, le jour de la seconde conférence, une des personnes présentes s'exclama en voyant entrer : « O le bel Hindou ! » Ce cri du cœur, ou plutôt de l'esprit de l'une de nos sœurs les plus éminentes, exprime admirablement la sensation de pureté, d'intelligence et de savoir que fait naître immédiatement, chez ceux dont l'âme est éveillée, la vue de cet être exceptionnellement avancé. Debout devant la tribune, l'instructeur débute par une courte méditation suivie du chant d'un *mantram* en langue hindoustani (1) : une même méditation, suivie également du chant du *mantram*, terminera la conférence qui se trouve ainsi se développer entre deux formules mystiques puissantes de même que, dans le rituel brahmanique, le fameux syllabe *AUM* doit commencer et clore tout travail, sous peine de rendre inefficace la chose entreprise. On comprendra sans effort combien ce procédé agit sur les auditeurs auxquels il impose un tel recueillement qu'une des assistantes me dit, après la première conférence : « On n'ose pas applaudir ! »

Un des points essentiels des trois conférences entendues à la Société Théosophique est, certainement, l'exposé précis, fait par le professeur Inayat Khan, de ce qu'est réellement le Soufisme. Contrairement à l'opinion généralement accréditée par les orientalistes, le Soufisme n'est point, à proprement parler, la théosophie de l'Islam plutôt que celle de quelque autre croyance. Il y a, en effet, bien avant l'Islam, bien avant le Christianisme, le Bouddhisme, le Brahmanisme, etc. Quel que soit le nom qu'il porte ou qu'il ait porté, l'adepte de la doctrine de l'Unité, la validité de toutes les croyances ce qui s'impose, du reste, est un Soufi. Le

(1) Quelques citations d'illustres mystiques Djami, Rumi, Saadi, etc., furent également chantées en persan, en arabe, par le conférencier.

SPLENODOSE
RATE - FOIE - THYROÏDE
TUBERCULOSE sous toutes ses formes et à toutes les périodes
PALUDÉMIQUE - ANÉMIE - MALADIES NÉVROTIQUES ou
THYRODOSE
Architisme - OVARO-THYROIDINE Rachitisme
Insuffisances THYROIDIENNE et STAVIENNE
Osteite - Troubles de la Mémoire et de la Faiblesse - MYXÉDÈME
PLACENTODOSE
PLACENTA - MAMMAIRE
Insuffisance lactée - Fécundité des seins et du Pédure
Météorisme - Météorisme - Phlébite - Tumeurs.
Diplo - Laboratoire du Dr. F. LEITZ - 130, Rue d'Amsterdam - PARIS 12

E. COGIT & C^{IE}
OUSTRIERS D'INSTRUMENTS POUR LES SCIENCES
36, boul. St-Michel
PARIS
Fournitures générales pour Bactériologie et Micrographie.
Dépôt pour la France des MICROSCOPES et des JUMELLETS à PRISMES
F. LEITZ
TELEPHONE 812-20

PASTILLES DE STOVAIRE BLON
CONTRE LES AFFECTIONS DE LA BOUCHE, DE LA GORGE, DU LARYNX, DE L'ESTOMAC
ANESTHÉSIE PARFAITE
DÉPÔT GÉNÉRAL
LES ÉTABLISSEMENTS POULENC FRÈRES
92, Rue Vieille-du-Temple, PARIS

TUBERCULOSES
Bronchites, Catarrhes, Gripes
L'ÉMULSION MARCHAIS
Phosphorée
Calme la toux, relève l'appétit, dissout les tubercules, guérit les lésions.
désagréables causés par la toux, le catarrhe, les lésions.
dans lait, bonbon, bien tolérée - Par absorption

Le PULMOSÉRUM BAILLY

réunit en une synthèse rigoureuse et héroïque ce que nous avons de plus efficace contre les vieux rhumes, toux, bronchites chroniques, gripes, catarrhes, etc., etc., plus spécialement contre la

TUBERCULOSE LATENTE

Une cuillerée à soupe matin et soir

Prix : 4 francs

ÉCHANTILLONS ET LITTÉRATURE : 15, rue de Rome, 15 - PARIS

Patriarches, les Prophètes, les Messies, furent des Soufis, et plus d'un parmi les grands mystiques du Catholicisme même, pourrait recevoir ce titre, si notre religion ne repoussait, avec une sorte d'horreur, le scandaleuse intégral qui est, à son point douter, la base du Soufisme. Le professeur, avec tous les siens, le proclame sans détour: *Dieu est tout, tout est Dieu.*

Non seulement le Soufi doit se garder de distinguer son moi de Dieu, mais aussi de le distinguer de celui des autres. Cette doctrine de l'Unité des êtres en Dieu s'exprime fréquemment, dans les écrits Soufis, sous forme d'apologie; le suivant, qu'on trouve dans le *Mesnevi* du célèbre Djelaleddin Rûumi, est trop typique pour ne pas figurer ici :

« Un homme vint frapper à la porte de son ami. L'ami demanda : Qui es-tu, mon cher ? — C'est moi. — En ce cas, retire-toi, je ne saurais à présent te recevoir : il n'y a point de place à cette table pour celui qui est encore *crû* (c'est-à-dire grossier) : ton homme ne peut être *cuit* (c'est-à-dire mûr), et guéri de son hypocrisie, que par le feu de la séparation et du refus. — Le malheureux s'en alla. Il employa un an entier à voyager, se consumant par les flammes du désir et de la douleur que lui inspirait l'éloignement de son ami. *Mûri* et amorti par cette longue épreuve, il approcha de nouveau de la porte de son ami; il frappa avec modestie, et s'exprimant qu'il ne lui échappait encore aucune parole incivile. — Qui est là? cria-t-on de l'intérieur de la maison. — Cher ami, c'est toi-même qui es à la porte. — Puisque tu es moi, entre aujourd'hui; cette maison ne peut pas contenir deux moi. » (Traduction Silvestre de Sacy).

Un objet sur lequel appelle avec insistance la doctrine des Soufis, est la charité, dans le sens le plus large du mot, cette charité devant se répandre indistinctement sur tous les êtres de la création dont chaque membre a la même droit à la bienveillance, à la protection, à l'indulgence de ses frères, quelle que soit la place occupée par lui ou par eux-mêmes au sein de cette création.

Pour le mystique, aussi, la pauvreté s'impose, et *pauvreté* ne s'entend pas ici comme indigence, nécessairement, mais bien comme indifférence absolue vis-à-vis de ce qu'on est

sous le nom radieux de *Frères de la Pureté.* (Ikhwân al saffâ.)

Ce nom de Frères de la Pureté dirige tout naturellement la pensée vers la grande Fra-

toutes les grandes associations mystiques. Au temps où l'on était encore à la période d'information, il m'arriva de questionner un Soufi persan, des plus fermés en ce qui touche les points essentiels de sa croyance. « Que ferez-vous penser à lui, dis-je un jour, « de la Hiérarchie occulte dont parlent nombre d'écrivains religieux de l'Islam; cette Hiérarchie sainte existe-t-elle ? »

Après avoir très longuement réfléchi, mon Soufi me répondit simplement : « On le dit. » M'étant adressé à un autre Musulman abilié à l'une des confréries les plus éminentes, des mes premières paroles, il m'arrêta en s'écriant : « Mais la Hiérarchie dont vous me parlez, laquelle n'est autre chose que ce que, vous autres théosophes, vous nommez la Loge Blanche, c'est le Soufisme même; n'entendez ces êtres merveilleux, il n'y aurait point de Soufisme. »



LES « NYMPHES » DE LA BAIE DE SHIMA

Dans le district de Shima (Japon), existe une petite colonie, de quelques centaines d'habitants, où les femmes jouent un rôle prépondérant. Elle sont, à la fois, chef et soutien de la famille. Elles portent le nom de « Nymphes », parce que leur occupation principale consiste à plonger dans la mer, souvent houleuse, de la baie de Shima, pour y rechercher des perles précieuses.

Les Nymphes accomplissent un travail excessivement dur et pénible. Elles restent dans l'eau jusqu'à dix heures par jour, et, même au plus fort de l'hiver, elles y demeurent deux ou trois heures. Elles passent, à chaque plongée, deux à trois minutes sous l'eau.

Quand elles reviennent de la mer, elles s'occupent de leur ménage et de leurs enfants, tandis que les hommes cultivent le plus beau «*dolce marivage*».



L'orchestre du Soufi Inayat Khan

Châli du Théopiste

convaincu d'appeler les biens de ce monde : sans ce renoncement volontaire, nulle pureté n'est possible, et, de longue date, les Soufis furent connus parmi les hommes

territoire occulte dont l'existence, ignorée par certains, n'en forma pas moins la source puissante à laquelle s'alimentent

ACADÉMIE DES SCIENCES
ET DE BIOLOGIE
CONGRÈS INTERNETIONAL DE MÉDECINE
ET DE CHIMIE
THÈSE DE DOCTORAT EN MÉDECINE

LITTÉRATURE & ÉCHANTILLONS
LABORATOIRES MILLET
6, Rue Richer, PARIS

Lipothérapie

GAZAGNE

AGNON

CORPS GRAS EMULSIONNES
ET
PARTIELLEMENT SAPONIFIES

DIABÈTE · DÉNUTRITION · CROISSANCE

Maladies du Cerveau
ÉPILOPSIE — HYSTÉRIE — NÉVROSES
Traitée depuis 40 ANS avec succès par les

SIROPS HENRY MURE

1° Au Brome de Potassium. 2° Au Polybromure (potassium, sodium, ammonium). 3° Au Bromure de Sodium. 4° Au Bromure de Strontium (excepté de baryum).
Nourriturement dotés, 2 grammes de sel chimique pur par cuillerée à potage.
Établies avec des sels et des sels d'acides d'origine pure par cuillerée à potage.
Le praticien le plus difficile, ces préparations susceptibles de satisfaire expérimentalement dans des conditions identiques, la valeur thérapeutique des divers bromures sous sa action.

Nelson HENRY MURE, A. GAZAGNE, 11, rue de la République, Pont-Saint-Esprit (Gard).

SOLUTIONS HENRY MURE

Biphosphate de Chaux arséné — Chlorure-Phosphate de Chaux arséné
Chlorure-Phosphate de Chaux crocéolé et arséné (LITRE : 5 FR.; DEMI-LITRE : 3 FRANCES)

PHITISIE (1^{re} et 2^e périodes) — RACHITISME
ENGORGEMENTS GANGLIONNAIRES ET DES ARTICULATIONS
MALADIES DES OS ET DE LA PEAU
CACHEXIES SCROFULEUSES ET PALUDENNES
ÉPUÈSEMENT NERVEUX — INAPPÉTENCE — DIABÈTE

Le Biphosphate et le Chlorure-Phosphate arséné H. Mure produisent des effets remarquables chez les phthisiques atteints de dyspepsie et dans les chloroses les plus avancées, la toux et l'oppression diminuent, l'appétit augmente les forces reviennent.

LITRE : 4 FR.; DEMI-LITRE : 2 FR. 50

AVANTAGES PRINCIPAUX
sur les Solutions similaires

1° Emploi d'un Phosphate monocléculaire cristallisé, d'une pureté absolue, permettant un dosage rigoureux, difficile à établir avec les phosphates mineurs du commerce, qui doivent leur extrême acuité à un excès d'acide sulfurique toujours nuisible à l'assimilation.

2° L'antituberculeux abaisse obtenu par un procédé de stérilisation d'une inépuisable pureté.

3° Traitement phosphate le plus sûr et le moins coûteux dans les affections chroniques. (Chaque gramme à bouche contient : 1 centigramme de Sel, 1 milligramme d'Arsénate de Soude et 50 centigrammes de Crésote de Mure pure).

Nota. — Dans les cas où l'arsénite de soude et le crocéolé ne seraient pas indiqués, MM. les Docteurs pourraient prescrire les mêmes solutions H. MURE non arsénées. LITRE 3 FR.

Dépôt général : PH^{ie} H. MURE, à PONT-SAINT-ESPRIT (Gard)
A. GAZAGNE, Gendre et Successeur

MONSIEUR LE DOCTEUR THIÉRY
est vendeur de son Établissement Hydrominéral
sis à CONTEXVILLE (Vosges), et connu sous le nom de

SOURCE DU DOCTEUR THIÉRY

Pour tous renseignements, s'adresser, soit à lui-même; soit à M. J. KIRCHE, 3, rue du Faubourg Saint-Jean, à Nancy (M.-et-M.); soit à M^{re} GERARD, notaire à Vitteil (Vosges).

Une Notice détaillée est envoyée sur demande.

LA CONSCIENCE DES AGONISANTS

Notre ami et collaborateur le Dr Maurice Genty nous offre pour les lecteurs d'Æsculape les lignes intéressantes que voici. Une philosophie serine caractérisée sa pensée, dans un sujet que d'anciens appréhendaient.

Avant d'aller dans ce monde où Rabelais allait quêrer son grand peut-être, que penserons-nous ? Rasassiés de jouissances, éprouverons-nous le besoin de l'éternel sommeil, ou regretterons-nous ce qui fut pour nous source de joie et de bonheur ? Ou mieux, aurons-nous seulement conscience de notre fin prochaine ? Ce sont là, il me semble, des questions dignes d'être élucidées, et auxquelles il importe de pouvoir répondre, car si la médecine n'est pas l'art de prolonger la vie et d'en écarter autant que possible la mort, elle ne peut aller jusqu'à nier cette dernière comme un fait inévitable. Dès lors, pourquoi ne pas essayer de la comprendre, d'en percer le mystère, pourquoi ne pas enseigner l'art d'envisager d'une âme serine cet événement naturel ?

Le vrai et le seul malheur de l'homme consiste à redouter la mort, a dit Pascal. Aussi faut-il, au grand bénéfice de la vie, convertir l'homme à une attente tranquille de sa fin naturelle, par les enseignements, fruits de l'expérience et de l'observation. La science doit venir au secours des âmes et les rassurer.

En ces dernières années, d'ailleurs, avec ses méthodes plus rigoureuses, avec ses investigations plus sûres, elle a commencé à dissiper les ombres cachant aux hommes le fantôme de la mort et elle tend à créer cet état d'âme que les Grecs appelaient euthanasie. Les travaux et recherches de Vascidie et Vurpas, de Naেকে, plus récemment le livre de Carrington sur les causes organiques de la mort, les réflexions

d'Emile Faguet et les pages de Carpentier sont devenues vraiment encourageantes. Pourquoi la mort se présente-t-elle à notre esprit comme une chose répugnante ? Les confessions de personnes échappées à des dangers très graves ne nous démontrent-elles pas que les morts violentes

vivre encore longtemps. Ce phénomène s'observe surtout chez les phisiques ; même lorsqu'ils savent très bien que la science n'a pas de remède pour le mal et que seulement un de ces mystérieux miracles qui se produisent parfois au sein de l'organisme pourrait les sauver, ils n'en

viennent pas à se demander si la fin, le malade expire sans avoir conscience de sa situation.

Et au terme de la vieillesse, la mort s'effectue sans peine et sans douleur. Comme une lampe épuisée, la vie s'éteint faute d'aliments, le sujet n'éprouve que cette « difficulté d'être » dont le sentiment fut en quelque sorte la seule agonie de Fontenelle. On a besoin de se reposer de la vie comme d'un travail que les forces ne sont plus en état de prolonger. Les erreurs d'une raison défaillante ou d'une sensibilité qu'on égare en la dirigeant vers des objets imaginaires peuvent seules à ce moment empêcher de goûter la mort comme un doux sommeil. Plusieurs, en effet, pensent que, dans ces conditions, la mort, à titre de fonction normale, ne s'accomplit pas sans quelque impression de soulagement et de bien-être à la dernière jouissance de la vie. Leopardi parle de la *dolcezza del morir*. Ciceron et Sénèque pensaient que la mort n'était point exempte de volupté et Barthes, aussi bien que Cabanis n'auraient pas été éloignés de partager cette manière de voir ; pour eux, cet épanouissement qui se passe dans la veille, selon l'expression de Germain de Nerval, devait être empreinte d'une délicieuse poésie.

Et, pour nos physiologistes modernes, la mort, qui est l'aboutissant du cycle complet de la vie, n'est pas plus pénible que la naissance. On meurt, comme on naît, sans s'en apercevoir. La dissolution finale de l'organisme se fait par étapes. On assiste d'abord à l'épuisement de la conscience et des phénomènes psychophysiques qui constituent la personnalité. Puis vient l'agonie : du bulbe, agorie d'autant plus lente et plus variée que les sujets succombent à telle ou telle affection. La troisième étape est la mort du cœur, mort toujours lente, agonisante.



La communion des malades, à Lourdes (pointe sèche), par Forain

sont douces et libres de toute peur ou angoisse ! On dirait que la mort n'excite aucune horreur lorsqu'elle arrive vite et sans se faire annoncer.

Quant aux personnes qui meurent de mort normale et dans leur lit, ce passage semble plutôt un songe. Tout médecin a pu constater que les patients atteints de maladies chroniques et incurables, non seulement se montrent insouciants de la mort, mais ont souvent une confiance ardente dans la vie et un espoir très vif de

continuer pas moins à croire à leur guérison prochaine et arrivent à leur dernier moment sans s'en apercevoir.

La mort survenant à la suite d'une hémorragie est des plus douces. L'excitation cérébrale s'éteint peu à peu, sans secousses, progressivement. La mort par insinuation amène les mêmes résultats et les douleurs de la fin cessent bientôt pour faire place à un délire et à des rêveries pendant lesquelles tout sentiment s'éteint. Dans les affections de l'encéphale et

PHAGOTAXINE

Echantillon et littérature : Pharmacie GOUDAL, 213, rue Saint-Honoré

Solution OXYGENOZONISÉE obtenue par l'action des Rayons ultra-violet
ANALGÉSIQUE — BACTÉRICIDE — MICROBICIDE
Simple et dans toutes les maladies des muqueuses et des surfaces épidémiques.
Brûlures profondes, Plaies variqueuses — Dans les Asthmes et le Rhumatisme infectieux
COMPRESSES — LAVAGES — LAVEMENTS — ET À L'INTÉRIEUR

GRANULÉS DALLOZ

GLYCERO
Neurasthénie, Rachitisme, Tuberculose, etc.
Une à deux cuillerées à café avant chaque repas

HÉMOGLOBINE
Anémie, Chlorose, Lymphatisme, etc.
Deux à quatre cuillerées à café avant chaque repas

TRIDIGESTINE
Dyspepsies, Gastro-entérites, etc.
1 à 2 cuillerées avant ou après chaque repas

ANTALGOL
Névralgies, Migraines, Sciatalgies
Goutte, Rhumatisme, Gravelle
Fièvre typhoïde

Ataches : 4 à 8 cuillerées à café, suivant les cas, dissous dans de l'eau
Eugène DALLOZ

Affections Cancéreuses

"Sélénio"

COUTURIEUX

Seul véritable Sélénium **A** colloïdal électrique
(PROCÉDÉ ANDRÉ LANCINI)

AYANT FAIT L'OBJET des COMMUNICATIONS des 16 FÉVRIER et 1^{er} MARS 1912
à la SOCIÉTÉ MÉDICALE des HOPITAUX de PARIS

ISOTONIQUE, TRÈS STABLE & TRÈS HOMOGÈNE

Envoi sur demande d'Echantillons pour essais, Littérature et Renseignements
Laboratoires **COUTURIEUX, 57, avenue d'Antin, 57, PARIS**

CHIMIE "SÉLÉNIO"

Ainsi, dit le Dr. Flau, quand tout espoir est perdu et que la science médicale a dit son dernier mot, il serait pieusement humain, ce serait un devoir sacré d'épargner d'inutiles tourments à qui se recueille dans la paix et s'élève sur les ailes d'un rêve éthéré. La place des gémissements n'est pas dans la chambre d'un mourant, car il persiste à entendre, et de tous les sens, l'ouïe est le plus vigilant. Respectons la mort dans ce qu'elle a d'auguste et de sacré; les vivants ne doivent pas encombrer la route de l'ultime libération.

L'hygiène ne doit pas seulement viser à la conservation de la vie, mais servir à la préparation d'une mort plus naturelle, apprendre qu'à un moment où on glisse dans la mort, on n'a pas plus conscience de soi que lorsqu'on cède à l'assoupissement précurseur du sommeil ou lorsque une défatigue détermine la syncope.

Sans doute, nos connaissances actuelles ne peuvent pas dès maintenant abolir la crainte de la mort, mais elles lui confèrent cependant une atténuation, parce qu'elles peuvent affirmer que la peur de la mort est surtout causée par l'appréhension des douleurs qui l'accompagne ou plutôt qu'on croit l'accompagner. Or ces souffrances n'existent pas: la vie échoue mollement sur le rivage de la mort. Ce n'est pas un naufrage sur des écueils dans la tempête, mais un abord sur une plage amie, favorisée par une vague propice.

Sans prôner la fausse sérénité de ce vieux Roméo qui voulait mourir bilaris et coraculé, sans donner dans le sophisme épique, sans approuver davantage les déclarations d'amour de la mort qui s'échangent dans les vers de quelques-uns de nos poètes modernes, nous pouvons disposer notre âme à une virile et sereine conception de la mort; « le dernier ennemi qui

sera vaincu » selon l'expression de Saint-Paul, cèdera à la force de la science. Au lieu d'être « le roi des épouvantes », elle deviendra, après une longue vie saine et exempte d'accidents morbides, un événement naturel et désiré, un besoin satisfait.

LES DERNIERS MOMENTS DE BEETHOVEN

La *Kalmische Volkszeitung* raconte un épisode peu connu, et peut-être authentique, des derniers temps de Beethoven.

Le grand homme faisait une cure à Baden, à quelque distance de Vienne, quand, désireux de se rapprocher de son neveu, qui habitait alors cette capitale, il partit un matin et voulut faire à pied une longue partie de la route. Vers le soir, épuisé de fatigue, il s'arrêta devant une humble chaumière, priant qu'on lui permit de prendre un peu de repos. La maison était accueillante; on le fit asseoir, on le fit dîner et le repas fini, on lui offrit le

fauteuil du grand-père, au coin de la cheminée.

Tandis que la mère et la fille desservait la table, le maître du logis ouvrit un vieux piano, ses trois fils décrochèrent des instruments pendus à la muraille, et tous quatre se mirent à jouer avec une expression si intense que les femmes abandonnèrent bientôt leur travail domestique afin de mieux écouter.

Le voyageur, complètement sourd, n'entendait pas une note, mais la vivacité des physionomies, la hardiesse et la précision des mouvements l'intéressaient visiblement. Le morceau terminé, les concertants se serrent amicalement la main, commentant avec enthousiasme les joies que la musique venait de leur donner; puis, reprenant leurs places, ils attaquèrent un second morceau.

« Chers amis, s'écria tout à coup leur hôte, que je suis malheureux de ne pouvoir prendre part à votre plaisir ! car je

n'aime rien tant que la musique. Laissez-moi lire la composition que vous venez de jouer avec une si belle ardeur. » Il prit le cahier, lut les premières notes; un sanglot s'échappa de ses lèvres; la brochure roula à ses pieds. Il avait reconnu l'allegro de la symphonie en *la*. Lorsqu'il put parler, « Je suis Beethoven », dit-il. A ces mots, le père et les trois fils s'avancèrent passionnément vers lui et lui prodiguèrent les marques de respect. Il leur tend les mains qu'ils couvrent de baisers.

Soudain, il s'assit au piano, fait signe aux trois jeunes hommes de reprendre leurs violons et achève avec eux la symphonie commencée. Ensuite, il improvise des chants de louange et d'actions de grâces. Les parents restèrent à l'écouter une partie de la nuit.

Le chef de la famille l'obligea d'accepter un lit; mais Beethoven, brûlant de fièvre, ne put trouver le sommeil. Il se releva, sortit et marcha les pieds nus dans l'herbe; il demeura longtemps dehors; quand il rentra, il était glacé. On fut chercher un médecin qui le renvoya en toute hâte à Vienne. Une congestion pulmonaire se déclara bientôt, aggravée par l'hydroisie, emporta le grand homme quelques semaines après.

FAUT-IL DES SPECIALISTES ?

Une étude approfondie de la question sportive en France et en se basant non seulement sur le raisonnement, mais aussi sur les résultats de l'enquête faite par notre confrère *L'Opinion*, on déduit les deux propositions suivantes :

1° Il faut des champions ;
2° Il n'en faut qu'une minorité, et l'entraînement de l'ensemble des jeunes gens



Le Vmf (Peinture de Forain, appartenant à Moreau Nélaton).

Un jeune mari, encore ganté de noir, au retour du cinquième, l'assied, les yeux gonflés de larmes, dans la chambre de la morte et se désolait devant les amours ouvertes. Pauvres amours pleines de chiffons, de lingeries parfumées ! Reliques navrées de l'amour !

Dépilatoire Hospitalier

DISSOUT LE POIL COMME
L'EAU DISSOUT LE SUCRE

Indications

Poils disgracieux du visage ou du corps (moustache féminine, favoris, etc.).

Remplace le rasoir pour rendre nettes et glabres les régions où doit trancher le bistouri.

Avantages

Gel dépilatoire scientifique.

Inoffensif (ne contient ni chaux vive, ni arsenic, ni acétate de thallium).

Ne douleur, ni rougeur, ni irritation cutanée.

Dissout le cheveu ou le poil en 3 minutes.

Dissout jusqu'à la racine.

Le poil repousse parfaitement après une première application; puis la repousse se fait de plus en plus lente, de plus en plus grêle, de plus en plus pâle à la suite des applications successives; plus de repousse à la longue (atrophie de la papille pileuse que le Dépilatoire a pénétré, "mordue", lésée).

Préparé par M. CHANTEREAU, ancien interne des Hôpitaux de Paris, lauréat de l'Assistance Publique (1^{er} prix des Hôpitaux, 1903, pharmacien de 1^{re} classe, 8, rue de Constantinople, Paris

PRIX FRANCO :

Pour le visage : au Public 12 fr., aux Médecins 9 fr. 50
Pour le corps : — 20 fr., — 16 fr.

LIPIODOL LAFAY

à 40% d'Iode sans aucune trace de chlore

54, Chaussée d'Antin, PARIS

Intrait de Marron d'Inde

(Varices et Hémorroïdes)

Littérature et Échantillons: Intrails Dausse

4, Rue Aubriot, PARIS

doit, au contraire, éviter la spécialisation.

Donc, les deux catégories de réponses reçues lors de cette enquête peuvent être considérées comme aussi exactes : une l'autre, à condition de faire dans chacune d'elle une petite restriction :

1^{re} Ceux qui veulent l'entraînement méthodique en vue de battre les records, ont raison — en ce qui concerne le cas exceptionnel des champions (nécessaires, nous dirons plus loin pourquoi) ; 2^{re} Ceux qui veulent l'entraînement complet en vue du développement harmonieux du corps, ont raison — en ce qui concerne la presque totalité des sujets, recordmen mis à part.

Il n'y a donc pas antinomie entre les deux points de vue qui sont à la base de toutes les réponses reçues. Au contraire, il y a de fortes ressemblances. Et l'on ne peut même pas dire que les partisans de l'entraînement méthodique en vue de battre les records soient des apôtres de la spécialisation. Ils reconnaissent que les « recordmen » c'est-à-dire, pour ne pas employer un mot anglais les « phénomènes » ou plus exactement « les monstres », doivent se soumettre *préalablement* à une culture physique complète et générale. Seulement, ils devront dès cet instant donner une place prépondérante aux exercices spéciaux qui préparent le mieux au sport dans lequel ils veulent triompher. C'est ainsi que le boxeur fera surtout du saut à la corde et de la course à pied, et qu'il lancera utilement le poids...

N'a-t-on pas vu que les champions américains, exception faite peut-être des recordmen du saut à pieds joints étaient tous des athlètes harmonieusement développés, l'ensemble. Et la musculature d'un Duke Gordon est la

pour protester contre l'épithète de « spécialisation intensive » appliquée à l'entraînement américain.

On peut donc affirmer que pour l'en-

Une constatation s'impose tout d'abord. Chez les peuples où l'on trouve le goût du sport et de la culture physique, on trouve aussi des champions. Ce sont eux qui

Interrogez les jeunes gens d'aujourd'hui. Vous verrez qu'ils connaissent le nom de tous les champions et vous serez surpris de constater qu'ils savent d'une façon imperturbable tous les records de France et du monde.

Et puis il ne faut pas oublier que le sport c'est l'émulation. Or, le record est le résultat matériel de cette émulation. D'ailleurs, et cela on ne le dit pas assez, il y a des gens qui naissent *spécialisés*. Si la nature le veut ainsi, pourquoi ne pas les développer dans le sens de leurs aptitudes. Et cela est vrai en sport, aussi bien que dans les arts et dans les sciences. *Louvier, Claude Bernard*, étaient des *spécialisés*. C'est voir petit que de ne vouloir que des moyennes. C'est, dans un certain sens, souhaiter l'enfer de la médiocrité.

Le génie, on l'a dit bien souvent, est une anomalie intellectuelle, mais ce sont ces anomalies qui font la gloire de la France. Pourquoi ne prétendraient-elles pas à la gloire dans le domaine physique ?

Nous sommes légitimement fiers de nos triomphes dans l'aviation, mais les aviateurs n'accomplissent-ils pas des prouesses animales ? Et pourtant personne ne songe à les blâmer, car ils représentent une partie du génie d' notre pays.

Le raisonnement utilitaire au nom duquel on proscriit les champions rapplisse par là la question.

Le champion c'est un idéal. Il est fait à tous les peuples, mais encore plus aux Français et c'est la notre gloire.

Ne pas aller à Berlin, sous prétexte que le champion est une anomalie, cela ressemble trop à une recule; nous devons à notre passé de ne jamais reculer. (D' Boucard, in Renaissance Physique.)



D'après le cliché de la Renaissance Physique
Le résultat de la méthode américaine : l'admirable musculature de Duke Gordon, qui est cependant un spécialiste.

semble de la race, il faut lutter contre la spécialisation et que le record ne doit être l'apanage d'une sélection.

Mais s'il ne faut pas que des champions, il faut cependant qu'il existe des champions. Et cela pour des raisons multiples.

servent d'exemple, ils sont la « publicité vivante » du sport. Ils ne sont que l'expression de ce besoin humain de se surmonter soi-même ». Ce sont eux, dont on parle, ce sont eux qu'on admire et qui entraînent les autres.

HUNYADI JÁNOS

dite EAU de JANOS

Eau Purgative Naturelle



EFFET PROMPT. SÛR ET DOUX
Pour éviter toutes substitutions
prière à MM. les Docteurs
de bien spécifier sur leurs
ordonnances la MARQUE

HUNYADI JÁNOS

Andreas SAXLEHNER Budapest

Société Générale d'Orthopédie

Lamy, Directeur

BANDAGES	CORSETS ÉLÉGANTS
BAS ELASTIQUES, CORSETS	aux femmes d'élégance
SOUTIENS-GORGE	de corset
CENTURES	les exigences de la mode
ARTICLES D'HYGIÈNE	et les soins du bien-être physique.

128, Boul^d Haussmann, Paris

Téléphone 277-06

FARINES MALTÉES JAMMET

de la Société d'Alimentation diététique
pour le régime
des MALADES, CONVALESCENTS, VIEILLARDS
et
L'ALIMENTATION PROGRESSIVE ET VARIÉE
DES ENFANTS



RIZINE

Crème de Riz maltée

ARISTOSE

a base d'orge et d'Avoine maltée

CÉRÉMALTINE

Arrow-Root, Blé, Orge, Maïs

ORGÉOSE

Crème d'Orge maltée

GRAMENOSE

Avoine, Blé, Maïs, Orge

BLÉOSE

Crème de Blé total maltée

AVENOSE

Farine d'Avoine maltée

LENTIOSE

Farine de Lentilles maltée

CACAO GRANVILLE, Cacao à l'Avenose, à l'Orgéose, etc.
MALT GRANVILLE - MALTS TORRÉFIÉS - MATÉ SANTA-ROSA
CÉRÉALES JAMMET pour DÉCOCTIONS

USINE et LABORATOIRES à LEVALLOIS-PERRET
BROCHURES et ÉCHANTILLONS SUR DEMANDE

Dépôt général : M^{re} JAMMET, Rue de Miromesnil, 47, Paris

QUATAPLASME

DU DOCTEUR LANGLEBERT

PANSEMENT ASEPTIQUE COMPLET INSTANTANÉ
PHLEGMASIES : Anthrax, Abscess, Phlegmons, Gergures des Seins,
Erysipèles, Erythèmes, DERMATOSES, Scrofles, Impétigo,
AFFECTIONS OŒILAIRES : Conjonctivites, Kératites,
DANS TOUTES LES PHARMACIES et 16 Rue Pierre-Ducreux, PARIS.



THAOLAXINE

LAXATIF-RÉGIME

agar-agar et extraits de rhamnées

Arthritisme, Goutte
Rhumatisme
Gravelle, Diabète

VICHY-CÉLESTINS

Bouteilles
et
Demi-Bouteilles

HISTOGÉNOL

Médication arsénio-phosphorée organique à base de Niochlorrhine, réunissant combinas tous les avantages aux leurs inconvénients de la médication arsénicale et phosphorée organique.

L'HISTOGENOL NALINE est indiqué dans tous les cas où l'organisme débilité, par une cause quelconque, réclame une médication réparatrice et dynamisante (saisonniers, dans tous les cas où il faut relever l'état général, améliorer la composition du sang, reminéraliser les tissus, combattre la rhéumatisme et ramener à la normale les réactions intra-organiques. — **POUSSIANT STIMULANT PHAGOCYTAIRE**

TUBERCULOSES, BRONCHITES, LYMPHATISME, SCROFULE, ANÉMIE NEURASTHÉNIE, ASTHME, DIABÈTE, AFFECTIONS CUTANÉES FAIBLESSE GÉNÉRALE, CONVALESCENCES DIFFICILES, etc.

FORMES : **ELIXIR — EMULSION** (A. NALINE, 15^{me} Villeneuve-la-Garenne, près St-Denis (Seine)).
 DOSES : **ELIXIR** : 2 cuillères à café par jour. **EMULSION** : 2 cuillères à café par jour.
GRANULE : 1 cuillère à café par jour.
AMPOULES : 1 ampoule par jour.

Naline

Traitement de la **SYPHILIS** sous toutes ses formes

HECTINE

PILULES (0,40 d'Hectine par pilule) — Une à 2 pilules par jour pendant 10 à 15 jours.
GOUTTES (50 gouttes équivalent à 0,05 d'Hectine) — 20 à 40 gouttes par jour pendant 10 à 15 jours.
AMPOULES A (0,10 d'Hectine par ampoule) — 1 ampoule par jour pendant 10 à 15 jours.
AMPOULES B (0,20 d'Hectine par ampoule) — 1 ampoule par jour pendant 10 à 15 jours.

HECTARGYRE

(Combinaison d'Hectine et de Mercure).

Le plus actif le mieux toléré des sels mercuriels.
PILULES (Par pilule : Hectine 0,05, Protoiodure Hg. 0,05; Ext.-Op. 0,01) — Durée du traitement : Une à deux pilules par jour.
GOUTTES (Par 20 gouttes : Hectine 0,05; Hg. 0,05; Ext.-Op. 0,01) — 20 à 40 gouttes par jour pendant 10 à 15 jours.
AMPOULES A (Par ampoule : Hectine 0,10; Hg. 0,10; Ext.-Op. 0,01) — Une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours.
AMPOULES B (Par ampoule : Hectine 0,20; Hg. 0,20; Ext.-Op. 0,01) — Une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours.

INJECTIONS INDOLORES

Laboratoires de l'HECTINE, 12, Rue du Chemin-Vert à Villeneuve-la-Garenne (Seine).

ANTISEPTIQUE URINAIRE PAR EXCELLENCE

ARTHRITISME DIATHÈSE URIQUE

URASEPTINE

ROGIER

DISSOUT, EXPULSE L'ACIDE URIQUE

Granulé entièrement soluble dans l'eau : 0,60 centigr. de matière active par cuillerée à café. — **DOSE** : 2 à 6 cuillerées à café par jour
 Échantillons et Littérature : **HENRY ROGIER**, Pharmacien, Anc. Int. des Hôpitaux de Paris, 3 et 6, boul. de Courcelles, PARIS

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

Pour assainir la bouche, raffermir les gencives, fortifier les cheveux, pour les ablutions journalières, pour le lavage des nourrissons, etc., etc., il est recommandé de faire usage de

Coaltar Saponiné Le Beuf

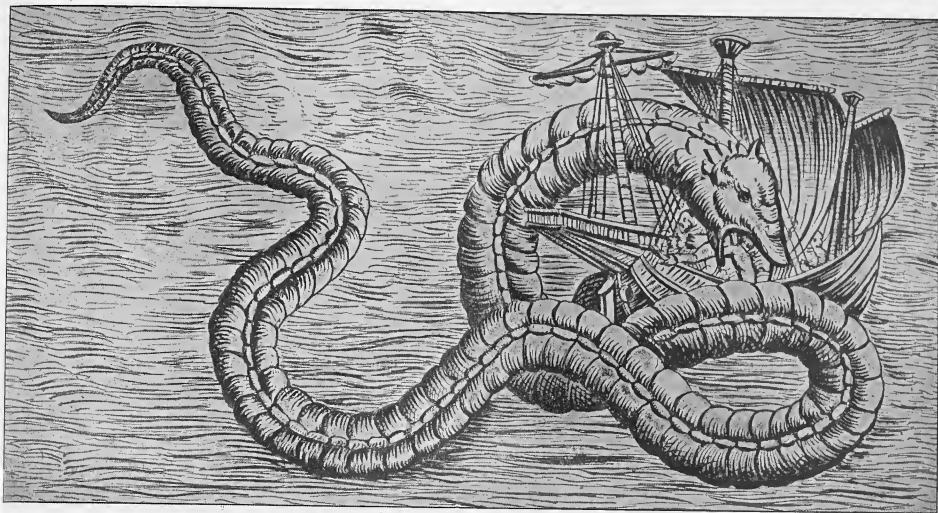
qui possède les propriétés DÉTERSIVES et ANTISEPTIQUES INDISPENSABLES aux produits destinés à ces usages, qualités qui lui ont valu son admission dans les HOPITAUX DE PARIS.

Le Coaltar Le Beuf est en effet très efficace en particulier dans les cas d'angines couenneuses, anthrax, gangrènes, herpès, leucorrhées, pityriasis, otites infectieuses, suppurations, etc., mais dans ces circonstances c'est au MÉDECIN qu'il appartient de prescrire ce produit et de régler son mode d'emploi.

Le Coaltar Saponiné Le Beuf étant un liquide qui n'est ni caustique ni vénéneux, peut être laissé entre toutes les mains.

DANS LES PHARMACIES

Se méfier des imitations que son succès a fait naître



*Le Serpent de mer, tel qu'il est représenté dans Nomenclator aquatilis animantium, de Gesner (1560)
Gesner dit avoir emprunté cette image aux œuvres d'Olaus Magnus. L'édition à laquelle il a fait cet emprunt n'existe plus à notre époque.*

LES SERPENTS DE MER

Par le Professeur EDMOND PERRIER
Directeur du Muséum national d'Histoire Naturelle

De tout temps, des aérolithes sont tombés du ciel sur la terre. Ils étaient trouvés, d'ordinaire, par ceux-là même qui les recherchaient. Ainsi se constituaient des collections privées ou publiques. Mais si certains esprits ajoutaient foi à l'origine sidérale des pierres tombées du ciel, nombre de personnes demeuraient sceptiques. On souriait communément à la pensée que ces pierres avaient pu parcourir les espaces interplanétaires pour choir jusqu'à nous. Et pourtant le jour vint où un homme convaincu de l'origine céleste des aérolithes, Chladni, imposa son opinion au monde savant et à la foule. Pareillement, vers 1891, Oudemans, directeur du Jardin zoologique de La Haye, eut le courage de montrer, par l'étude de tous les faits relatés depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, que le Grand Serpent de Mer existait vraisemblablement en dehors de la légende. Nous nous félicitons que le professeur Edmond Perrier ait bien voulu mettre la question au point pour les lecteurs d'Æsculape.

DÉPÊCHONS-NOUS de rire de tout, disait Figaro, de peur d'être obligé d'en pleurer.

Les Serpents de mer n'ont jamais fait pleurer personne, mais en a-t-on assez ri, et s'est-on assez moqué du Constitutionnel qui, disait-on, annonçait leur apparition chaque fois qu'il

était à court de nouvelles ! Eh bien ! il paraît aujourd'hui qu'on a eu tort de rire.

Il y a dix ans, un naturaliste distingué, A. C. Oudemans, directeur du jardin zoologique de La Haye, tout simplement, avait publié un beau volume in-8 de 592 pages, contenant de nombreuses figures, intitulé : *Le grand Serpent de mer*, véritable traité historique et critique où étaient relatées et discutées cent quatre-vingt-sept apparitions du monstre marin. Depuis on l'a revu plusieurs fois dans la baie d'Along, sur les côtes du Tonkin ; sa dernière apparition date du 25 février 1904 ; il fut aperçu par l'équipage de la canonnière *La Décidée*, et le lieutenant de vaisseau L'Eost publia dans *l'Avenir du Tonkin*, les observations du docteur Lowitz, du timonier Sourimant, du quartier-maître mécanicien Pinaud, et d'autres marins qui l'avaient vu passer au-dessous du navire.

En 1897 et 1898, le lieutenant de vaisseau Lagrèssille avait rencontré à trois reprises diffé-

rentes deux animaux semblables dans les mêmes parages, et avait pu les montrer aux officiers du cuirassé *Bayard* que commandait alors le



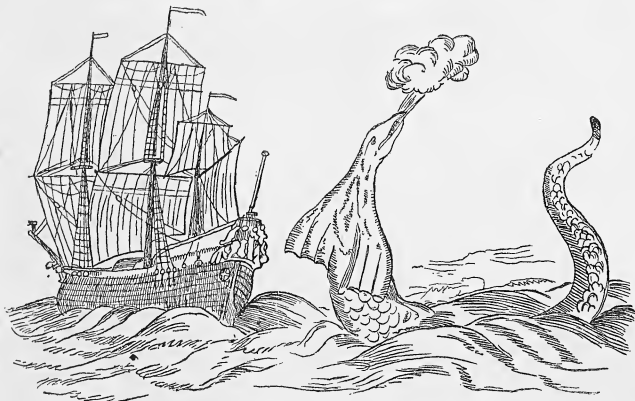
Le Serpent de mer, tel qu'il est représenté dans le livre d'Olaus Magnus, archevêque d'Upsal (Édition de 1555).



*Le Draco maris. Bête à forme diabolique que l'on croyait existante au moyen âge (Le Bestiaire de Gand, x^e siècle). Manuscrit exécuté pour Raphaël Mercatel, bâtarde de Philippe-le-Bon (Bibl. de l'Évêché), d'après Maeterlinck, in *Pêchés Primitifs* (s).*

capitaine de vaisseau Joannet, sous les ordres de l'amiral de la Bédollière. J'ai eu maintes fois l'occasion de causer personnellement de cette aventure avec l'amiral; le lieutenant de vaisseau Buisson, fils de M. Ferdinand Buisson, député de Paris, avait essayé de photographier le colosse; malheureusement il ne put y réussir. Il ne saurait néanmoins subsister aucun doute sur l'existence dans les mers qui baignent les côtes du Tonkin d'un monstrueux animal marin ayant, dans une certaine mesure, les allures d'un serpent.

Le Traité que le professeur Oudemans a consacré aux Serpents de mer fut un véritable acte de courage; à ce moment on considérait tous les récits dont ils avaient été l'objet comme des plaisanteries depuis longtemps démodées.



Le Serpent de mer, tel que le vit Hans Egede et le dessina Bing

La reproduction que voici est empruntée à l'illustrated London News de 1848 et diffère du dessin original par l'adjonction d'écaïles au corps de l'animal. Egede parle seulement d'un « peau rude »

Halsydus; les trois paires de pattes de cet Halsydus sont faites pour nous confondre. En 1845, le docteur Albert Koch exhibait à New-York le squelette d'un prétendu Serpent de mer fossile, l'*Hydrarchos Sillmani*, long de 114 pieds, ouvrant une gueule effrayante, pourvu d'une ceinture scapulaire et de côtes libres; il l'avait construit avec des os ramassés de-ci de-là en Amérique, rassemblés à sa fantaisie, et appartenant, pour la plupart, à un cétacé fossile, le *Basilosaurus* ou *Zeuglodon*, pouvant d'ailleurs atteindre lui-même 65 pieds de long. Le D^r Koch avait auparavant construit un autre monstre de sa façon, le *Missourium*, avec des os de mastodonte.

Les Anglais ne sont pas aussi ennemis qu'on peut le croire des bons contes à l'usage des esprits simples; s'ils n'ont pas inventé l'histoire de la sardine qui bouchait le port de Marseille, les histoires de Serpents de mer ont fini chez eux d'une extraordinaire façon; l'imagination

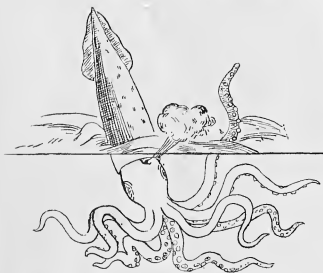
des capitaines revenant de loin s'est donné, sur ce sujet qui faisait palpiter leurs auditeurs, la plus libre carrière, et M. Oudemans a consacré près de 60 pages à l'examen de ces produits de l'humour britannique qui s'appellent *cheats* ou *hoaxes*.

Les auteurs de ces récits pouvaient d'ailleurs se couvrir d'illustres exemples. Olaf Magnus, archevêque d'Upsal, célèbre par sa science, avait déjà conté qu'en 1522, un Serpent de mer long de cinquante coudées s'était dressé au-dessus des flots dans

les parages de l'île de Moos, du groupe des îles Hammer; son apparition considérée comme un présage de malheurs immenses, menaçant le royaume de Norvège, provoqua l'exil du roi Christiern, en même temps qu'une cruelle persécution des évêques. Olaf Magnus n'a pas hésité à figurer ce monstre au corps annelé et couvert d'écaïles en train de cueillir un marin à bord d'un trois-mâts dont il dépassa de beaucoup la longueur. Son serpent était sans doute de la famille de ceux qui vinrent de Ténédois, à travers la mer tranquille, interrompre d'une façon si fâcheuse, sur le rivage

de Troie, le sacrifice de Laocoon; il ressemble aussi, sauf qu'il est dépourvu de cornes menaçantes, à celui qui, sur le chemin de Mycènes, provoqua dans la suite du fils pensif de Thésée le tragique désarroi dont Thérémène fut l'éloquent témoin.

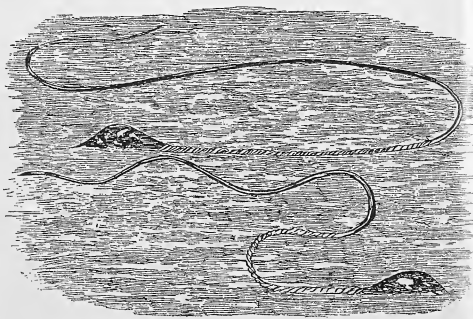
Le savant évêque danois Pontoppidan, qui a écrit, entre autres ouvrages, une *Histoire Naturelle de la Norvège*, cite d'après divers auteurs, l'apparition de plusieurs Serpents de mer sur les côtes de la Norvège; et il en figure deux; le premier a pour membres antérieurs des organes qui rappellent les nageoires des phoques; on devine sous l'eau ses membres postérieurs, mais il n'en est pas fait mention dans le texte; deux jets de vapeur d'eau condensée sortent par ses narines, rappelant ceux qu'expulsent les baleines, et il semble agiter hors de l'eau une longue queue qui ne saurait appartenir ni à un phoque, ni à un cétacé. En résumé un peu phoque, par sa tête et par ses



Schema de la position et de l'attitude d'une gigantesque pierre par lequel M. Henry Lee explique le dessin de M. Bing (serpent de mer tel que l'aurait vu Hans Egede)

Quand on annonçait aux passagers d'un paquebot qu'un Serpent de mer était en vue, la plupart refusaient de se déranger pour le voir; ils avaient trop souvent été dupes; aucun commandant de navire ne se serait risqué à annoncer qu'il avait rencontré le mystérieux animal, de peur de passer toute sa vie pour un fleffé hâbleur, et les dames même prenaient en pitié ceux qui se laissaient prendre à ces histoires. Il faut bien dire que cette méfiance était justifiée par les récits manifestement saugrenus ou les mystifications sans nombre auxquels les Serpents de mer ont longtemps donné lieu.

En 1808, M. P. Neill, dans les procès-verbaux d'un Congrès de la Société Wernerienne, décrit un Serpent de mer une sorte de lézard à long cou pourvu d'une longue nageoire dorsale, muni de trois paires de pattes, et mesurant cinquante-cinq pieds de la tête à la queue, péché à Stronsa, l'une des îles Orkneys; il le nomme



Deux positions du prétendu serpent de mer vu par le D^r Riccard en 1857

(Dessin publié par l'illustrated London News, le 13 juin 1857)

La méprise semble être grossière; il s'agit là, vraisemblablement d'une bouée à laquelle est attaché un long cordage

membres antérieurs, cétacé par sa taille et le jet de vapeur qu'il souffle par ses narines, serpent par sa longue queue, tel est le premier animal, tout à fait en marge des cadres zoologiques, que l'évêque

Pontoppidan donne comme un Serpent de mer. L'autre ressemble à un gigantesque congre qui nagerait la tête hors de l'eau en imprimant à son corps de courtes ondulations verticales, ce qui est aussi fort extraordinaire aussi bien pour un congre que pour une murène, que pour une lamproie, animaux auxquels on pourrait également penser, que pour un serpent, tous ces animaux se déplaçant par des ondulations horizontales ou latérales, telles que celles qu'on pu observer tous ceux qui ont vu nager une anguille ou ramper un serpent.

Il faut reconnaître cependant que les mouvements d'un animal vivant toujours en haute mer, libre de se mouvoir en tous sens sans jamais rencontrer d'obstacles, peuvent être tout différents de ceux qui se meuvent sur les



Lutte d'un serpent de mer et d'un cachalot, d'après le dessin du capitaine Drevar, maître de la barque Pauline

bas-fonds ou à terre, dans des conditions où le sol limite toujours ou rend impossibles les ondulations verticales.

* *

Tous les prétendus Serpents de mer qui ont été signalés depuis Pontoppidan, c'est-à-dire depuis le xvi^e siècle, rentrent dans l'un des deux types qu'il a décrits, c'est-à-dire dans la catégorie des animaux pourvus de membres ou dans celle des animaux sans membres; seulement personne ne les a approchés d'assez près et n'a été à même de les observer assez longtemps pour en décrire le caractère avec une précision suffisante, et l'on sait à quelles illusions prête, surtout en mer, la vue d'un objet lointain. Immobilité, les mouvements désordonnés des vagues peuvent être reportés sur lui, comme nous reportons en chemin de fer, le mouvement d'un train qui s'ébranle sur le train dans lequel nous sommes enfermés; mobile, ses déplacements s'ajoutent à ceux des flots et créent des apparences tout à fait irréelles que complique encore, si le mouvement est rapide, cette persistance des images sur la rétine qui nous a valu le cinématographe. Aussi ne s'étonnera-t-on pas que l'on ait pro-



Le Serpent de mer, d'après les capitaines Tremearne et Morgan

posé jusqu'à vingt-trois interprétations des apparences qui ont créé la légende des Serpents de mer.

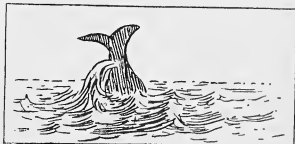
Il arrive souvent aux marsouins, quand ils approchent des côtes, de nager en file indienne, rigoureusement rectiligne, en faisant alternativement émerger et plonger leur dos arrondi; la file peut donner l'illusion d'un serpent qui nage en imprimant à son corps des ondulations verticales. Les marsouins étaient en quelque sorte la monnaie du fabuleux Serpent de mer, mais on lui a trouvé aussi de véritables équivalents dans tous les gros animaux que la mer peut nourrir, et le Serpent de mer est devenu un thon de taille exceptionnelle, un phoque gigantesque, un grand cétacé, baleine, baleinoptère ou cachalot, une énorme murène, sorte d'anguille de mer sans nageoires, un grand requin (*selache maxima*), un des derniers représentants des Ichtyosaures et des Plésiosaures qui florissaient aux temps jurassiques, ou de ces étranges cétacés à queue pointue, les *Zeuglodon* de la période tertiaire, phoques par leur dentition et la position de leurs narines, la conformation des nageoires antérieures, celle même des vertèbres, cétacés par la brièveté de leur cou et peut-être l'absence de membres postérieurs, ceux-ci n'ayant jamais été signalés. On a aussi pensé à quelque exemplaire gigantesque d'un de ces poissons abyssaux récemment découverts, *Eurypharynx*, *Saccopharynx* ou *Ophiognathus*, à un de ces poissons comprimés, semblables à des rubans argentés de 4 à 5 mètres de long, les régales et les gymnetes qui l'on prend quelquefois dans la Méditerranée, à un grand phoque, tel qu'un éléphant de mer, ou à un énorme lamantin, à un prodigieuse tortue de mer, à un de ces stupéfiants calmars de 20 mètres de long dont le *Kraken* de Simon de Montfort, capable de couler une embarcation, est demeuré le type, voire même à un arbre flottant ou à une de ces algues antarctiques dont les frondes approchent de 100 mètres de long.

Il existe d'ailleurs de vrais Serpents de mer très venimeux, dont le corps se termine par

une queue comprimée qui en fait d'habiles nageurs; ces Serpents qui vivent dans le Pacifique, du golfe Persique à la côte de l'Amérique Centrale, peuvent atteindre 2 mètres de long; mais ils demeurent

loin du gigantesque ophidien capable d'étouffer un cachalot en s'enroulant autour de son corps, qu'aperçut le 8 juillet 1875, le capitaine Georges Drevar, commandant la barque *Pauline*, au large du cap Saint-Roch, sur le côté Nord-Est du Brésil. La Société linnéenne de Boston s'est rangée, on ne sait pourquoi, à l'avis que le grand Serpent de mer était l'état adulte d'un petit Serpent qui lui fut présent en mauvais état, et auquel elle donna le nom de *Scoliophis atlanticus*, et qui n'était autre chose qu'un exemplaire déformé du Serpent noir commun aux Etats-Unis.

Cette multiplicité d'interprétations témoigne une fois de plus de la diversité des esprits; ils ne se rencontrent que dans un besoin commun de préciser l'imprécis, et quoi de moins précis que cette appellation : le Serpent de mer ?



Le cachalot, qu'enlappait le serpent de mer, plonge la tête la première vers les profondeurs

Qui pourrait affirmer que les gens de psychologie et de science très inégale qui ont cru voir le Serpent de mer ont vu la même chose? Est-il probable qu'ils aient eu tous affaire à des animaux de même espèce, indifféremment rencontrés sur les côtes de Norvège, de Suède, des îles Shetland, des Etats-Unis, dans l'Atlantique sud, à Sainte-Hélène, au cap de Bonne-Espérance, dans le golfe de Californie, au sud de l'Australie, dans l'Océan Indien, aux îles Canaries, à l'ouest de l'Ecosse, dans le détroit de Malacca, au nord des Hébrides, sur le trajet des paquebots de Philadelphie aux Hébrides, enfin en dernier lieu, dans la baie d'Along, au Tonkin, où ses apparitions se sont répétées plusieurs fois dans ces dernières années? Il

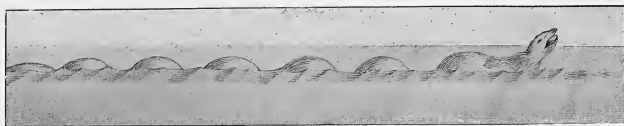
semble bien qu'on ait appelé serpents de mer tous les corps vivants ou paraissant l'être, dépassant 10 à 20 mètres de long qu'on a vu ou cru voir en mouvement à la surface de la mer.

Les animaux connus atteignant ces dimensions ne sont pas très nombreux. Ce sont d'abord certains calmars, car la pieuvre de Victor Hugo qui terrassa Gilliat, le héros des *Travailleurs de la mer* n'est pas un mythe. Les poules qui vivent près du rivage peuvent déjà acquies, surtout dans les mers chaudes, de grandes dimensions, mais le record de



Lamantin d'Amérique

Quand les femelles allaitent leurs petits, elles dressent leur corps verticalement et tiennent toute la partie supérieure hors de l'eau

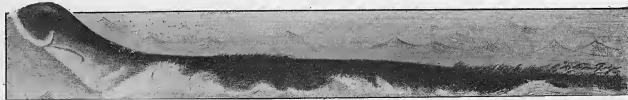


Le Serpent de mer, tel que le vit Gouverneur Benstrup

la taille appartient à leurs frères de haute mer, les calmars, rapides nageurs, au corps en forme de cornet muni à sa pointe postérieure d'une paire de nageoires triangulaires, à la tête armée de dix tentacules munis de ventouses ou de griffes, dont deux s'allongent comme des serpents. M. Charles Vélain, professeur à la Sorbonne, a trouvé échoué à l'île Saint-Paul un de ces géants qui avait près de 8 mètres de long; il en a rapporté un bras, le bec et les ventouses qui font partie de la collection zoologique de l'Université de Paris, uniquement destinée à l'enseignement et qui n'est pas accessible au public. Il est regrettable que cette pièce unique ne soit pas déposée au Muséum. Un animal de cette taille dont l'extrémité postérieure et un des grands bras émergeraient accidentellement hors de l'eau ferait assez bien, de loin, figure de serpent. L'extrémité postérieure du corps avec ses deux

pourvus de pattes sont décrits comme ayant un cou plus ou moins allongé; or, de même que les cétaqués, les lamantins, les ichthyosaures et — il y a à cela des raisons mécaniques — comme tous les animaux qui nagent habituellement entre deux eaux, les *Zenglodon* n'avaient qu'un cou très réduit. Ils répondent donc seulement à une partie du problème.

Sous le rapport de la taille on peut, de la part des animaux marins, s'attendre à toutes les surprises. Durant l'expédition du *Talisman*, dans les mers tropicales, nous avons vu passer non loin de notre bord des Céténophores ayant près d'un mètre de haut, alors que les animaux de cette classe, aussi transparents que l'eau même, n'ont dans nos mers que quelques centimètres de long. Les pyrosomes de la Méditerranée sont depuis longtemps célèbres pour les brillants éclairs qui jaillissent de leur corps au moindre contact, et leur ont valu leur nom qui signifie



Le Serpent de mer, tel que le virent les officiers du Dædalus

empaillé (!), debout sur ses longs bras, dont le cornet figurait la chape et la pointe postérieure avec ses nageoires la tête mitrée?

Mais le record de la taille se trouve dans l'embranchement des vertébrés. Les requins paraissent ne pas vieillir, grandir toute leur vie et les vieux individus de certaines espèces atteignent des dimensions colossales. Les *Selache maxima* parviennent à 12 mètres, le *Caracodon robbittii* à 15 mètres de long et le *Caracodon megalodon*, connu seulement à l'état de fossile, arrivait à 30 mètres. Le *Selache maxima* pourrait même atteindre exceptionnellement cette taille.

C'est une dimension fréquente de nos jours chez les baleinoptères, les baleines et les cachalots; mais la forme ramassée du corps de ces animaux, bien connus d'ailleurs des marins, éloigne toute idée de comparaison avec le serpent de mer. Les *Zenglodon*, fossiles de toutes les mers éocènes, font infiniment mieux figure de serpents; leur corps assez fluet se continue en une longue queue terminée en pointe et l'animal entier pouvait, lui aussi, acquiescer 20 mètres de long.

L'hypothèse de l'existence actuelle d'animaux voisins des *Zenglodon* ou des *Zenglodon* eux-mêmes n'a rien d'in vraisemblable. On croyait naguère encore l'*Helladotherium* de Gaudry disparu depuis la période miocène; on l'a retrouvé vivant dans les forêts du Congo, sous la forme de l'Okapi. Malheureusement sauf celui de Pontoppidon dont le con est manifestement court, la plupart des serpents de mer

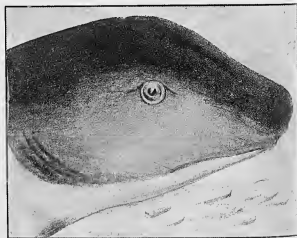
« corps de feu »; ils ont la forme de manchons de cristal à surface taillée à facettes; le plus grand d'entre eux, le *pyrosome géant* ne dépasse guère 1 décimètre de long; on peut voir dans les galeries de zoologie du Muséum un individu pris par le chalut du *Talisman* dans les régions chaudes de l'Atlantique, il avait vivant 1 mètre 50 cent. de long et la qualification de géant étant déjà prise, nous avons dû le baptiser *pyrosoma excelsoir*. Il ne serait donc pas impossible que des lamproies, des congres, des murènes dont la longueur atteint assez souvent 2 mètres, puissent exceptionnellement dépasser ces dimensions, et, plus heureux que la grenouille de la fable qui rêvait de la taille du bœuf, atteindre à celle des baleines. Le serpent de mer d'Olaüs Magnus, de Gesner, de Benstrup, des officiers du *Dædalus*, du *Plumper*, du capitaine Guy, de l'*Imogen*, de M. Warburton, du capitaine Drevar, dompteur du cachalot, du capitaine Brown, de M. M. T. Mette rentrerait facilement dans cette catégorie. Les animaux à grosse tête et à corps presque vermiforme, vus par le D' Biccari, pourraient être à la rigueur rapprochés des *Saccopharynx* et *Eurypharynx* habitant des abîmes; mais on ne peut rien dire de l'étrange créature, bizarre assemblage, sans doute, d'illusions et de réalités qu'ont désignées les capitaines Trémearne et Morgan; sa tête de phoque lance par les narines un jet de vapeur; de son corps rigide et serpentiniforme six paires de nageoires s'élèvent au-dessus de l'eau. Le D' Oudemans pense qu'il s'agissait d'un phoque, se mouvant tellement vite que ses

deux nageoires enont paru sextuplées; l'illustre Fregoli ne donnait-il pas l'illusion, tant il mettait de prestesse dans ses mouvements, qu'il peuplait à lui seul un train de chemin de fer? Cette multiplication cinématographique des nageoires n'en demeure pas moins merveilleuse; et peut-être Oudemans a-t-il été conduit à cette explication par l'opinion à laquelle il se range d'une manière générale et qu'il cherche à faire prévaloir, c'est que les animaux qualifiés de serpents de mer sont apparentés de très près aux phoques. Ceux qui ont été le mieux observés sont représentés comme ayant une tête aplatie, deux narines au bout du museau; pas d'oreilles visibles; une gueule armée de dents, un long cou, un corps énorme pourvu de quatre membres, couvert d'une fourrure de teinte foncée assez épaisse à laquelle venait s'ajouter chez quelques individus une forte crinière; cette crinière serait caractéristique des mâles, si l'on en croit M. Oudemans qui a poussé la sagacité jusqu'à reconstituer d'après les récits qu'il avait à sa disposition la psychologie du monstre.

**

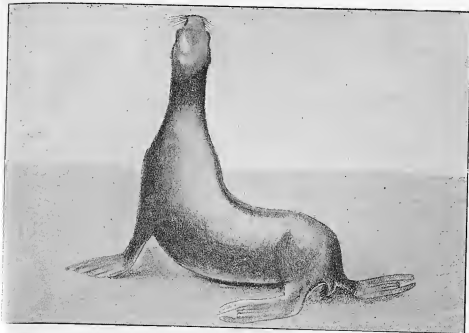
Tous ces traits s'accordent assez bien pour situer dans les classifications zoologiques les prétendus Serpents de mer au voisinage des phoques, dont quelques espèces ont un cou allongé, qu'ils dressent volontiers hors de l'eau et atteignent une grande taille; tels sont surtout le lion de mer de Californie (*Zalophus californianus*), le lion de mer

de Steller (*Eumetopias Stelleri*), les otaries, l'ours marin (*Callorhinus ursinus*). La taille de ces animaux ne dépasse à la vérité guère 3 mètres, ce qui est bien peu de chose comparativement aux 15, 20 ou 30 mètres assignés comme longueur au Serpent de mer. Mais nous avons vu que l'objection de la taille n'est que secondaire. Dans tous les groupes, sans que l'organisation se modifie profondément, on trouve des écarts énormes dans la taille. A côté de nos épiques, de nos tout petits vairons, les carpes atteignent 1 mètre de long, les saumons 2 mètres, le thon plus de 3 mètres, l'aripaima 5 mètres le régala 7 mètres; le plus grand des Batraciens articulés, la salamandre du Japon, avec 1 mètre



Esquisse de la tête du prétendu serpent de mer vu par les officiers du Dædalus

On voit là tous les caractères d'une tête de phoque



Dessin d'un phoque de l'aquarium de Brighton
(D'après l'illustrated London News, du 6 janvier 1875)

de longueur, nous paraît gigantesque relativement à nos modestes Tritons; c'est un nain par rapport au *Mastodonsaurus* de la période primaire qui en mesurait 5, et il ne faut pas oublier que le *Zeuglodon* des mers tertiaires était, lui aussi, voisin des phoques.

On pourrait donc accepter l'hypothèse de

Oudemans, que les prétendus Serpents de mer sont d'immenses phoques; mais ce qui manque en avant aux *Zeuglodon*, manque en arrière aux Phoques; si les *Zeuglodon* n'ont pas un cou suffisant, les Phoques n'ont qu'une queue insignifiante et tous les dessins, toutes les descriptions de

Serpents de mer les représentent comme pourvus d'une très longue queue. Il pourrait à la rigueur exister des Phoques à queue, puisque les *Zeuglodon* ont conservé la leur. Mais tous les animaux marins qui ont conservé leur queue s'en servent pour nager entre deux eaux, et alors la résistance de l'air à leur déplacement refoule leur tête en arrière et comprime leur cou qui se raccourcit; seuls gardent un cou allongé les animaux qui nagent en surface comme les corymbes actuels, comme autrefois les Plesiosaures. Il y a donc, au point de vue morphologique, un véritable paradoxe dans ce que l'on dit des Serpents de mer. D'autre part, si les Serpents de mer étaient des animaux de surface, comment seraient-ils si rarement visibles qu'on n'en a rencontré que 187 en près de cinq siècles?

Les dernières rencontres du mystérieux colosse dans les parages de la baie d'Along ont posé la question sur un tout autre terrain. L'animal qu'ont aperçu à plusieurs reprises les équipages et les officiers de trois vaisseaux de guerre dans cette baie, n'était pas un phoque,

rien, d'un colossal lézard. A ce sujet l'amiral de la Bedollière me faisait remarquer que les Orientaux n'inventent pas de figures d'animaux; il existe une décoration annamite, le dragon de l'Annam, sur laquelle est dessiné un monstre qui a dû frapper les imaginations; ce monstre pourrait bien être une représentation approxi-

mais bien un reptile; la crête dentée de son dos analogue à celle des Iguanes, qui a été vue distinctement ne peut laisser aucun doute; il émettait, comme on l'avait constaté jadis, deux jets de vapeur d'eau par ses narines et non un seul jet par le dessus de sa tête; ce n'était donc pas un cétocé; les mouvements ondulatoires de son corps éloignent toute comparaison avec une tortue; enfin ses pattes bien développées ne permettent pas de le rapprocher des serpents. Il s'agit donc ici d'un immense sau-

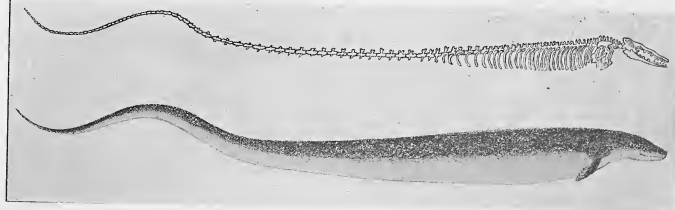
rien, d'un colossal lézard. A ce sujet l'amiral de la Bedollière me faisait remarquer que les Orientaux n'inventent pas de figures d'animaux; il existe une décoration annamite, le dragon de l'Annam, sur laquelle est dessiné un monstre qui a dû frapper les imaginations; ce monstre pourrait bien être une représentation approxi-

que, qu'ils n'aient laissé aucune trace? On ne retrouve dans les dépôts tertiaires aucune indication de leur existence. S'ils vivent encore, à quoi tient cette énorme lacune? En général, les reptiles sont ovipares et ceux qui sont aquatiques viennent pondre leurs œufs à terre où la chaleur du soleil les fait éclore. Comment se fait-il qu'aucun de ces « dragons » n'ait jamais été surpris au cours de cette opération, qu'aucun jeune n'ait été aperçu?

Ces grands reptiles peuvent être à la rigueur vivipares comme l'étaient les Ichthyosaures, comme le sont les serpents de mer du genre *Hydrophis*, comme le sont les vipères. Mais on aurait dû capturer les jeunes à terre ou dans l'eau. Il est vraisemblable que les adultes meurent de temps en temps; comment aucun cadavre n'a-t-il jamais été jeté à la côte, comment aucun débris n'en a-t-il jamais été ramené par les dragues ou les chaluts? Certes, il n'est pas impossible que ces difficultés ne soient levées un jour. On pourrait, à la rigueur, admettre que ces grands reptiles sont les derniers survivants extrêmement âgés d'une lignée qui ne se reproduira plus et qui est sur le point de disparaître. Mais c'est là une hypothèse, pour ainsi dire désespérée. En résumé, si les témoignages répétés que nous venons de rappeler rendent probable qu'il existe encore des monstres marins du type Mosasaure, on ne saurait de leur genre de vie, si ce n'est qu'ils sont très timides, et le mystère qui les couvre laisse encore planer un doute sur leur existence même.

P.-S. — Depuis que cet article a été écrit, j'ai pu, grâce à la complaisance de M. Perruchot, archiviste au Ministère de la Marine, recevoir de M. le commandant Lagrèssille qui est actuellement à bord de l'*Edgar-Quinet*, en rade de Toulon, le récit détaillé de sa rencontre de deux Serpents de mer au large de la baie d'Along et dans la baie de Fai-tsi-Long au nord de celle-ci. M. le commandant Lagrèssille a lu la bouté d'y joindre le procès-verbal de la rencontre que fit d'un animal analogue, le lieutenant de vaisseau L'Eost, procès-verbal qu'à bien voulu lui communiquer M. l'amiral de Jonquières. Je ne saurais trop le remercier. Il résulte de ces docu-

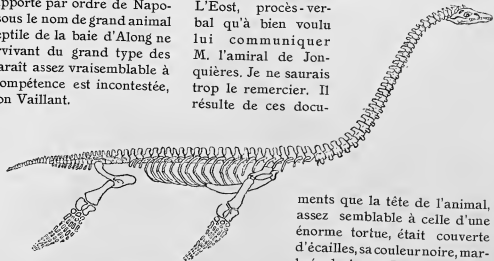
Le Basilosaurus : son squelette; — l'animal reconstitué



mative du mystérieux Serpent de mer. Seulement nous ne connaissons actuellement aucun saurien aquatique. Pour en retrouver il faut remonter jusqu'à la période crétacée. Alors vivaient des Mosasaures, des *Clidastes*, d'immenses lézards nageurs à pattes courtes qui nageaient en mer et dont on peut voir des squelettes au musée de Bruxelles et un crâne tout au moins au Muséum de Paris où il fut apporté par ordre de Napoléon; il était connu sous le nom de grand animal de Maëstricht. Le reptile de la baie d'Along ne serait-il pas un survivant du grand type des Mosasaures? Cela paraît assez vraisemblable à un savant dont la compétence est incontestée, M. le professeur Léon Vaillant.

Mais on peut objecter, la période crétacée est bien lointaine... quelques milliers de siècles; est-il admissible que de si gros animaux aient vécu si discrètement depuis cette épo-

tuellement à bord de l'*Edgar-Quinet*, en rade de Toulon, le récit détaillé de sa rencontre de deux Serpents de mer au large de la baie d'Along et dans la baie de Fai-tsi-Long au nord de celle-ci. M. le commandant Lagrèssille a lu la bouté d'y joindre le procès-verbal de la rencontre que fit d'un animal analogue, le lieutenant de vaisseau L'Eost, procès-verbal qu'à bien voulu lui communiquer M. l'amiral de Jonquières. Je ne saurais trop le remercier. Il résulte de ces docu-



Squelette de *Plesiosaurus dolichodirus*

ments que la tête de l'animal, assez semblable à celle d'une énorme tortue, était couverte d'écailles, sa couleur noire, marbrée de jaune. La longueur du corps était d'environ 20 mètres.

LES CRISES NERVEUSES DE NAPOLEON

Par le Docteur G. RAVARIT

*Chef des Travaux d'Anatomie pathologique à l'École de Médecine de Poitiers,
Médecin-Adjoint à l'Asile des Aliénés de la Vienne*

Les hommes de génie ne possèdent pas la commune santé intellectuelle. Ils ont des tares physiologiques et psychologiques. On l'a agité de délires à formes variées ou de manifestations névropathiques moins importantes ou moins précises, ils sont des anormaux dans le domaine de la raison ou du sentiment. Souvent d'ailleurs ils appartiennent à des familles où abondent les dégénérés, voire les aliénés; la plupart meurent sans postérité ou bien les enfants qu'ils laissent ne sont pas dans l'équilibre intellectuel et physique normal. Nullum magnum nescimus sine quidam mixturâ dementiæ. Napoléon ne pouvait faire exception à la règle. L'opinion que soutient ici notre collaborateur le Dr Ravarit, sans nulle intention de paradoxe, mérite assurément de retenir l'attention.

Il est hors de conteste, à l'heure actuelle, le plus grand conquérant des temps modernes, Napoléon-Bonaparte, fut un génie intellectuel hors de pair, un orateur clair et concis, un épistolier à la phrase singulièrement vivante, un historien pittoresque à ses heures, enfin un psychologue profond. L'historien du *Consulat* et de l'*Empire* nous a montré, avec son autorité d'érudit, combien il y avait à apprendre dans cette vie si complexe pour ceux qui doivent conduire les armées et pour ceux qui doivent administrer les royaumes.

Le médecin, lui aussi, est attiré par cette extraordinaire nature, si compliquée; qu'il considère, avec le D^r Cabanès, un général en chef tuberculeux, au cours de ses glorieuses campagnes d'Égypte et d'Italie, « un petit homme chétif d'aspect, jaune de carnation, à la figure maigre et anguleuse, aux jambes grêles, en manche de pelle », ou bien un consul jeune et fier, amaigri par les veilles, « pâle, défat, semblant toucher au terme de sa carrière, avec sa toux continue et sa respiration pénible », ou bien enfin un Titan vaincu, déporté dans une île déserte, où, puissance brisée « traitée comme un vil criminel », il meurt d'hépatite suppurée et d'un squirrhé de l'estomac.

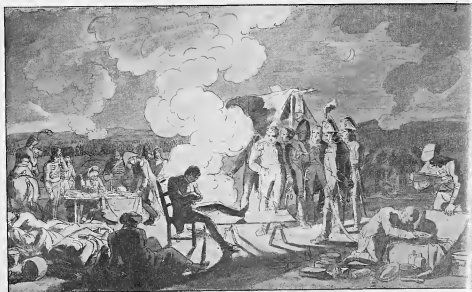
Tous les médecins qui ont étudié les maladies de Napoléon, en particulier Cabanès,

Bonnette, et notre regretté confrère et ami Bougon, ont glissé cependant sur une affection dont paraît avoir été atteint dans son enfance l'élève de l'école de Brienne et dont il semble avoir, dans la suite, présenté certains symptômes indubitables; nous voulons parler de l'épilepsie.

Nous lisons en effet dans la 6^e Edition de l'*Histoire de Napoléon* (1836), que le jeune Bonaparte, qui frappait tous ses maîtres par son extraordinaire intelligence, ayant été l'objet d'une punition, un jour, eut une véritable crise d'épilepsie. Condamné à se mettre à genoux au réfectoire pendant le repas de ses camarades, et à revêtir une robe de bure, il fut pris d'une violente crise de nerfs, dont la description ressemble bien à une crise épileptique.

On raconte qu'un léger manque de subordination le fit condamner par un maître de quartier, sans discernement, à revêtir un habit de bure, et à dîner à genoux sur le seuil du réfectoire. Mais, au moment de subir cette peine, il fut pris d'une attaque de nerfs si violente, que le supérieur lui-même vint lui épargner une humiliation si peu d'accord avec le caractère de l'élève et la nature de sa faute...

Le jeune Bonaparte, au moment de subir sa punition, oscilla en avant et en arrière deux ou trois fois et tomba violemment en poussant un léger cri... Aura, cri, chute, c'est bien le fait d'un comital.



Napoléon dormant

(D'après un lavis reproduit dans l'*Histoire de France* par l'image, Flammarion, édit.)

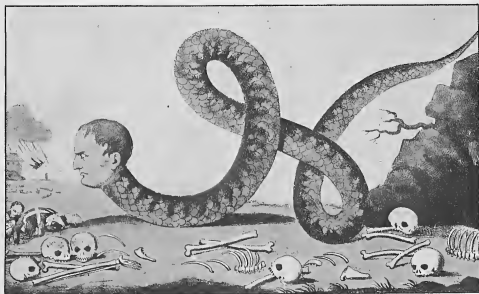
« Ce croquis, dit Armand Dayot, fut sans doute exécuté d'après nature par un officier de l'état-major. Il représente l'Empereur accablé de fatigue, dormant sur une chaise au milieu de son camp, pendant que des généraux groupés le contemplant. Nous pensons que cette aquarelle fut exécutée pendant la campagne d'Espagne ». L'exécution rapide et vivante, elle est remplie de détails très intéressants : valets et rangent la vaisselle impériale, soldats groupés autour d'une soupiera, officier d'état-major entouré d'assistantes et réalisant des dépêches.

Arrivons en 1812... Le boursier de Brienne est devenu presque le maître du monde. Son empire compte 130 départements. Ses frères et ses plus chers lieutenants sont assis grâce à lui sur des trônes... Joseph, roi d'Espagne; Louis, roi de Hollande; Jérôme, roi de Westphalie; Murat, roi de Naples; Bernadotte, roi de Suède; Eugène, vice-roi. Un fils « qui a reçu pour hochet la couronne de Rome », vient de naître. Mais le conquérant ambitieux n'est pas satisfait... Il va entreprendre une expédition folle, et chercher à atteindre au cœur l'immense empire moscovite. Infatigable, on le voit partout, organisateur merveilleux :

De son âme à la guerre armant six cent mille âmes, Grave et serein, avec un éclair dans les yeux...

Et c'est là, au cours de la désastreuse campagne, où son ennemi terrible, le froid, détruit sa Grande Armée, qu'il accuse encore, dans deux circonstances différentes, des symptômes manifestes de mal comital...

C'est après Malo-Jaroslavez; le prince Eugène vient de battre Miloradovitch... Et pourtant il faut prendre parti pour la retraite. L'Empereur est atteint alors de deux crises de dépression morale profonde, à courts intervalles, la seconde avec attaque de nerfs. Elle est tellement violente, que ses généraux sont obligés de se retirer précipitamment.



« Serpent d'Afrique, sous les armes, En France, il vint d'abord couvrir sa nudité, Fléau de la patrie et de l'humanité, Le monstre n'a vécu que de sang et de larmes. »

(Cette caricature satirique fait partie de la Collection du Cabinet des Estampes.)

après l'avoir confié à ses serviteurs les plus intimes, *habitués à le soigner en pareil cas*.

Une nouvelle crise est signalée au passage de la Bérézina, lorsque l'Empereur apprend que la tête du pont est tombée au pouvoir des Russes. Après ces deux crises, Napoléon restait plongé dans un abattement profond qui durait plusieurs heures, dans une sorte d'engourdissement de l'activité cérébrale, étrange chez le plus actif capitaine de tous les temps.

* *

Dans les crises que nous venons de citer, nous n'avons pas vu qu'il fût question d'écume à la bouche, d'évacuations alvines, de perte de connaissance, d'amnésie consécutive... Ce n'est donc point là la vraie crise comitiale, l'épilepsie type.

Pourtant, certains auteurs ont accusé d'amnésie l'Empereur sur le fatal champ de bataille de Waterloo. D'après d'autres, son défaut de mémoire alla même grandissant après les malheurs de 1814. Il semble cependant que l'on doive éliminer ce symptôme. On traita la prodigieuse mémoire du Premier Consul et de l'Empereur. Aux plus beaux jours de sa vie, à la brillante époque du Consulat, en 1802, quatre ans après la campagne d'Égypte, un grenadier de la garde consulaire lui apportait un jour un pli au milieu d'une fête que donnait Joséphine à la Malmaison. Ayant fixé sur lui son regard perçant, il lui dit : « Je te reconnais; nous nous sommes vu là-bas... Tu étais un de ces braves qui devant Aboukir gardaient une batterie, avec laquelle ils ont culbuté... Ton nom est... » c'est toi qui ensuite m'apportais un sabre que m'envoyait Junot!... — C'est parfaitement cela, mon général, répondait le soldat... »

Nul colonel ne connaissait mieux que Napoléon l'effectif et les indisponibles de son propre régiment. La plupart des historiens sont un-

nous l'avons vu, après les deux crises de la campagne de Russie : au moment où il faillit tomber entre les mains des Cosaques, et à la Bérézina... Mais, à part ces deux circonstances, jamais cerveau ne fut moins engourdi que le sien, même dans la pire des infortunes. Tombé dans l'abîme, traité indignement, en prisonnier de guerre, il faisait entendre une protestation qui reste un chef-d'œuvre et écrivait une lettre immortelle au Prince régent d'Angleterre (1)...

En 1814, alors que toute l'Europe était coalisée contre lui, et qu'on considérait la campagne comme terminée, il reprenait presque seul l'offensive, avec une invraisemblable audace, et détruisait tour à tour des corps d'armée russes, prussiens et autrichiens. Ce n'est point là le fait d'un cerveau engourdi.

Mais un trouble psychique indubitable, qu'on retrouve souvent dans ces extraordinaires carrières, c'est l'*impulsivité*; l'impulsivité, qui fait penser à une névrose.

La soudaineté de certains actes de sa vie, leur violence aveugle et brutale, sont des manifestations nettement caractérisées. On les retrouve entre autres dans l'exécution du duc d'Enghien, brusquement décidée, et accomplie de même; dans l'arrestation du prince de Hatzfeld, en 1806, alors que Napoléon venait de porter le dernier coup à la monarchie du grand Frédéric... Duroc sauva le prince, grâce à sa généreuse intervention...

Enfin l'empereur n'avait-il pas décidé subitement, en 1813, de faire fusiller les glorieux mutilés de Lutten? Ils furent sauvés par le baron Larrey.

Un chirurgien de la garde, pour une faute puérile, allait être, certain autre jour, exécuté séance tenante, bien que le



Les deux cavaliers de la terreur (Cabinet des Estampes)

coupable (?) comptait 18 campagnes. Larrey sut encore éviter le malheur. Dans son magnifique *Larrey et les campagnes de la République et de l'Empire*, un distingué confrère a raconté de la façon la plus pathétique la colère impulsive du grand homme à cette occasion. « Qu'on l'arrête et qu'on le juge séance tenante », s'était écrié Napoléon!

Impulsif il fut dans les circonstances qui le perdirent; dans sa folle et injuste guerre d'Espagne, qui lui prit ses meilleurs soldats et ses meilleurs généraux; impulsif dans l'entreprise d'aller jusqu'au cœur de son Empire atteindre le colosse russe; impulsif encore lorsque au moment du blocus continental, il ne traite pas mieux le pape que les autres souverains, et le fait enlever de Rome par le général Miollis. Impulsif toujours, lorsqu'après ses victoires immortelles de Champaubert et de Montmirail, il reste sourd aux propositions des alliés, qui lui proposent la paix avec, pour la France, ses limites naturelles... « Non, non, s'écrie-t-il vivement à son plénipotentiaire Caulaincourt; je les tiens, et je saurai bien les jeter tous hors de France!... Rendre la France plus petite que je l'ai reçue de la République, jamais!... » Et pour sa perte, la guerre continue.

Mais il faut avouer que l'impulsivité existe chez un grand nombre d'individus qui ne sont pas pour cela des épileptiques. Elle a aussi sa grande place dans la névrose hystérique, avec la versatilité, l'instabilité et l'aboulie. La torpeur, et surtout l'amnésie, seraient des symptômes plus caractéristiques.

De la discussion que nous venons de mener, nous tirerons une conclusion : il semble bien que Napoléon a présenté des crises d'épilepsie à plusieurs reprises dans sa vie. Des témoins dignes de foi nous en ont rapporté les symptômes. Il ne s'est point agi de crises typiques, de grand mal comitial, mais plutôt de manifestations larvées. Sans doute aussi peut-on voir dans certains actes impulsifs du grand homme des équivalents comitiaux. En tout cas, à nul moment de sa vie, Napoléon n'a donné, de façon durable, des marques d'obnubilation intellectuelle. Sa belle intelligence a résisté jusqu'au bout à la cause de déchéance que se trouve être, d'ordinaire l'épilepsie.



La Pensée (d'après une lithographie de Raiffet; Cabinet des Estampes)

nimes sur ce point, Thiers, Vaulabelle, Maréchal, Marbot et d'autres, mêmes ses détracteurs.

La torpeur cérébrale, deuxième trouble psychique consécutif à l'accès, est mentionnée

et je viens, comme Thémistocle, m'asseoir au foyer d'un peuple étranger... Je me mets sous la protection de ses lois, que je réclame du plus puissant, du plus constant, et aussi du plus généreux de mes ennemis! »

On lui répondit par l'hospitalité du *Bellerophon*!!

(1) « Altesse Royale, « En butte aux factions qui divisent mon pays, et à l'inimitié des puissances de l'Europe, j'ai terminé ma vie politique,

PSYCHOLOGIE D'ASSIÉGÉS

LE SIÈGE DE TOUL EN 1870

Par le Docteur BONNETTE

Médecin militaire et Lauréat de l'Institut

Au moment où la sublime résistance d'Andrinople provoque l'admiration du monde entier, notre distingué confrère, le médecin major Bonnette, avec son talent habituel, nous a esquissé la psychologie spéciale des assiégés, qui endurent les craintes, l'agitation, l'insomnie, la dépression nerveuse due à l'insuffisance alimentaire, à la crépitation des obus, au rougissement des incendies, à l'énerverment des nouvelles pessimistes, savamment entretenues par l'ennemi. Une heureuse fortune a permis à l'auteur de compléter son étude par des extraits copieux d'une relation inédite, vécue, écrite au jour le jour, par une spectatrice du siège de Toul. L'heure est opportune, pour notre souvenir, de se reporter vers un passé proche encore.

AU commencement du mois d'août 1870, écrit le D^r Bancel, rien n'était encore décidé à Toul; la guerre était à notre frontière, les passages de troupe se succédaient sans relâche et l'administration de la guerre envoyait coup sur coup les ordres les plus contradictoires. Un jour on devait faire dans Toul une vaste ambulance de 12 à 1500 malades, le lendemain on voulait y établir un dépôt de parc d'artillerie : on allait, on venait dans une agitation stérile.

Entourée de fossés et de remparts en bon état, la place de Toul est située au fond d'une cuvette que domine une ceinture de hauteurs offrant d'excellents emplacements à l'artillerie ennemie. Aucune de ces éminences n'était fortifiée et le Mont Saint-Michel lui-même, qui domine la ville, au nord, à 1.500 mètres et qui est la clef de la situation, ne portait aucun ouvrage de défense. Toul était donc, en 1870, selon la déclaration de Canrobert à l'énergique défenseur de la place, le commandant Hück, un véritable nid à obus.

En outre, la garnison comprenait 2.290 hommes, presque tous des gardes mobiles et

n'avait pas un seul artilleur (2 bataillons de mobiles 1.200, 1 dépôt d'infanterie 500, 1 dépôt de cuirassiers 120, 4 batteries de la garde mo-

de cinq heures, l'ennemi fut obligé de se retirer, laissant sur le terrain 37 morts et 15 blessés intranportables.

Pendant cette attaque de vive force, les médecins-majors Busse et Kohler, professeur à la faculté de médecine de Halle-sur-Saale, établirent leur poste de secours à l'entrée du faubourg Saint-Mansuy, dans une grange, où ils accomplirent leur devoir au milieu du danger et de la mort.

Vers neuf heures du soir, les troupes rejoignirent leurs cantonnements de Jaillon et d'Avrainville, tristes, mornes, sentant qu'elles se retirait devant une œuvre inachevée. « Les héros docteurs Kohler et Busse purent ramener presque tous leurs blessés sur des voitures de réquisition, qui les transportèrent à l'ambulance allemande, installée dans l'église de Rosières-en-Haie; les non-transportables seuls restèrent dans Saint-Mansuy, confiés à un médecin, qui les fit évacuer le lendemain sur l'hôpital Saint-Charles de Toul (Denis) ».

Cette attaque avait été très chaude, puisque l'ennemi avait eu 50 tués, dont 6 officiers et



Le D^r Bancel, médecin-chef de l'hospice Saint-Charles, à Toul, pendant le siège de 1870; auteur d'une excellente relation médico-chirurgicale du siège.

bile 410, gendarmes 40, train des équipages 20).

Malgré toutes ces causes d'infériorité, Toul, résista quarante-deux jours, apportant ainsi une gêne sérieuse à l'invasion et immobilisant sous ses murs des effectifs assez nombreux (environ 6.000 hommes). (Denis.)

Pour les Allemands, en effet, cette forteresse était très importante, car elle barrait l'unique voie ferrée, qui leur permettait de marcher sur Châlons et de communiquer avec leur base, leurs places de dépôt.

Aussi l'Etat-major prussien comprit-il bien vite l'utilité d'assurer la liberté de cette ligne de chemin de fer et l'illustre général Alvensleben, commandant le 4^e corps allemand, ordonna à son avant-garde, formée par la brigade du général Zychlinski, de s'emparer de Toul.

Le 16 août, les deux régiments se déployèrent en demi-cercle autour de la place et poussèrent leur attaque jusque sur les glacis des remparts. Mais, malgré leur entraînement et leur bravoure, ils ne purent entamer la résistance des portes de France et de Metz et, après un combat acharné



Le médecin principal Laforet, médecin-chef des salles militaires de l'hospice mixte de Toul, pendant le siège.



Le D^r Moine, médecin aide-major pendant le siège de Toul, mort médecin-inspecteur, en 1910, à Void; inhumé à Gondreville.

environ 200 blessés, parmi lesquels se trouvait le médecin-major *Koernigk*, mort il y a quelques années à Nieuburg-sur-Saale.

Le lendemain cette brigade continua sa marche sur Commercy, en passant par Boucy, au nord de Toul.

Rapidement investie par de nouvelles troupes, la ville eut à subir, le 23 août, un second bombardement de six heures; le 10 septembre, un troisième qui dura neuf heures avec l'artillerie française prise à Marsal; le 15, un quatrième de sept heures.

A partir du 16 septembre, écrit Bancel, le bombardement fut incessant, éternel, toutes les heures et plus souvent même, un obus ou une bombe surprend et blesse çà et là quelques victimes. Enfin le 22, dès huit heures et demie du matin, six bouches à feu (dont plusieurs de 32), établies sur les nombreux points culminants qui dominent la ville (Mont Saint-Michel, Saint-Epvre, Fayencerie, Justice, Chaudeney), vomissent la mitraille sur nos pièces réduites au silence et blessent nos artilleurs jusque dans leurs abris voûtés. Après trente heures d'une résistance passive devenue inutile, le brave commandant Hück fut obligé de capituler, le vendredi 23 septembre — jour à jamais fatal!

Toul avait donc résisté quarante-deux jours, « imposant à la marche de l'ennemi des retards précieux pour la défense de Paris. Malgré son impuissance à prendre l'offensive, elle avait supporté stoïquement des désastres qui lui laissaient du moins la fierté de rester française : Elle avait bien mérité de la Patrie! »

Pendant le siège, le service médical fut bien assuré par les médecins civils *Bancel*, *Leclerc*, *Naquard* et *Liouville*, chef de clinique à l'Hôtel-Dieu de Paris, qui accourut à Toul, sa ville natale, et par trois étudiants en médecine toulousins, *Camille Bancel*, *Lucien Deligny* et *Gustave Chapuis*, aujourd'hui sénateur de Toul, et enfin par le médecin principal de Nancy, *Laforêt*, qui fut enfoncé à Toul par les hasards de la guerre avec sept aides-majors : *Bailly*, *Blot*, *Cluzant*, *Gerboin*, *Mengin*, *Rigal*.

et *Moine*. Ce dernier, mort médecin inspecteur, a été inhumé l'an dernier, à Gondreville, son pays natal, situé à 4 kilomètres de Toul.



Le Dr Naquard (1841-1891). Il prit part au siège de Toul, puis rejoignit les francs-tireurs de « l'Avant-garde de la Délivrance », qui firent sauter le pont de Pontenoy, le 21 janvier 1871.

Grâce à ce nombreux personnel médical, les blessés furent promptement secourus et pansés. Transportés à l'hôpital Saint-Charles ou à l'hôpital militaire annexe, ils étaient opérés, puis dirigés successivement sur la Maison-Dieu et le collège, que le médecin principal Laforêt avait fait aménager pour éviter les suites fâcheuses de l'encombrement.

310 malades furent ainsi hospitalisés, 235 blessés et 75 fiévreux.

Sur 203 blessés par projectiles de guerre, 40 ont été apportés morts ou mourants à la suite de plaies pénétrantes du crâne, du thorax ou de l'abdomen; 10 ont succombé assez rapidement à leurs blessures; enfin 2 décès parmi les fiévreux (une myélite aiguë, un érysipèle de la face) portent à 52 le total de nos pertes.

Laforêt et Bancel pratiquèrent 15 grandes opérations : 1 désarticulation coxo-femorale (décès), 1 ablation complète de la rotule (guérison), 3 amputations de cuisse (2 guérisons et 1 décès par érysipèle gangreneux), 4 amputations de jambe (4 guérisons), 1 amputation de bras (1 guérison), 1 amputation d'avant-bras (1 guérison), 4 désarticulations partielles du pied et des doigts (4 guérisons) et 21 extractions de projectiles.

Ces remarquables succès (2 décès parmi les opérés) prouvent combien les soins méticuleux fournis par un nombreux personnel médical et par les sages mesures prophylactiques prises contre le méphitisme de l'encombrement, peuvent atténuer les pertes douloureuses des blessures de guerre.

Parmi les 15 blessés allemands intranspor-

tables, qui furent hospitalisés à l'hôpital Saint-Charles, sept succombèrent en quelques heures à la gravité de leurs blessures et à la dysenterie qui les minait. Les 8 autres guérirent assez vite, quand ils ne furent approvisionnés, car au début ils ne voulaient boire ou manger que lorsque la sœur avait goûté ce qu'elle leur présentait (Bancel).

En 1870, les Allemands respectèrent-ils la Convention de Genève?

En principe, le commandement supérieur l'observa. A Frœschwiller, Granjux cite un *hauptman* qui, voyant flamber le toit de l'église, transformée en ambulance, ne craignit pas de saisir un brancard et de donner ainsi un fier exemple à ses hommes, qui aidèrent à transporter au château de Türrchein les blessés français, en danger de mort sous les décombres fumants.

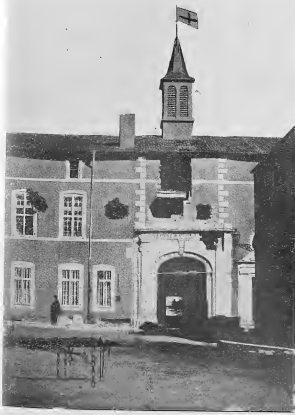
Le 18 août, à la ferme de Mogador, située sur une éminence en bordure de la route de Gravelotte à Etain, un capitaine allemand vint demander l'évacuation immédiate de ce point stratégique important et donna l'ordre à ses hommes d'aider à l'évacuation des blessés français.

Nos confrères allemands, pendant toute la campagne, mirent une certaine coquetterie à bien traiter nos blessés. Admirablement outillés et largement pourvus de pansements, ils firent même assez souvent des dons sérieux à nos ambulances détruites ou saccagées, qui se reconstituaient.

Mais, comme dans toutes les guerres, en 1870, on a noté des violations isolées, des actes de barbarie sans nom. Ainsi, le 21 janvier 1871, près de Dijon, à Hauteville, l'ambulance des gardes nationaux mobilisés de Saône-et-Loire fut envahie par les Allemands, qui achevèrent les blessés et tuèrent les deux médecins *Morin* et *Mittat* (Brice et Bottet). Honneur à ces deux victimes du devoir, tombées au champ d'honneur! Cet acte de sauvagerie, heureusement resté isolé, doit être flétri. Ce massacre d'innocents



La cathédrale de Toul après le bombardement



L'Hospice Saint-Charles, après le siège

cents soulève le cœur et mérite la réprobation publique.

L'envoi en captivité, après leur guérison, des



Une maison bombardée, à Toul

blessés faits prisonniers, fut également un procédé peu généreux. Notre excellent confrère le D^r Denis de Dreux, qui a assisté à une de ces désignations faites par deux commandants et un médecin allemands, dans ses salles, me contait la pénible impression qu'il en éprouva. Et Bancel, dans sa *Relation du siège de Toul* ajoute :

Le 27 septembre l'ennemi s'est emparé de nos ambulances ; au mépris de la Convention de Genève et de notre capitulation, il s'est établi dans notre hôpital civil : les malades qui n'avaient pu se soustraire à cette prise de possession ont été traités comme prisonniers de guerre, et, à peu près rétablis, envoyés en captivité. C'est la loi de la guerre, telle a été la sentence imposée à nos réclamations et à nos illusions humanitaires, hélas ! vite perdues.

On a également reproché à l'Etat-Major allemand — à tort selon nous — d'avoir imposé à notre personnel médical, tombé en leur pouvoir, de lointains voyages de retour par Cologne, Aix-la-Chapelle et la Belgique, au milieu des huées des populations grisées par le succès. Ces décisions faisaient dire à un des aides-majors du D^r Sarrazin : « Quand notre tour viendra, nous ferons passer leurs ambulances par Bayonne et Bastia ! » Malheureusement, ces mesures qui semblent vexatoires, s'expliquent par l'unique souci que doit avoir l'ennemi de sonner ses forces, ses positions et ses intentions stratégiques.

Mais un fait plus grave, plus répréhensible, durant les sièges de Strasbourg, Metz, Belfort, Toul, Paris, etc., est d'avoir bombardé les hôpitaux, malgré les insignes bien apparents de la Convention de Genève, qui auraient dû les faire épargner.

A Paris, écrit Béranger Féraud, l'hôpital du Val-de-Grâce, bombardé d'une façon intermittente par les Allemands, reçut plus de *trois cents obus*, qui tombèrent dans ses cours, ses jardins ou ses bâtiments. On eut à constater la mort d'un blessé dans son lit par un éclat.

A Toul, comme l'indique notre photographie, l'hôpital Saint-Charles, surmonté du drapeau de la croix de Genève, eut sa façade éventrée par les obus.

Son drapeau international, écrit Bancel, semblait servir d'objectif au canon ennemi. Le mur a été percé à jour par des boulets. Dans certaines salles, des lits ont été coupés en deux. Pendant que nous opérons, des éclats brisaient les vitres ; trois fois nous avons dû nous arrêter au moment de commencer une amputation. Les malades se sauvaient avec terreur, demandaient avec la plus vive anxiété à être transportés dans une des caves voisines. Mais qu'on juge de l'effet désastreux de ces paniques continuelles, de ces transports et de ces séjours dans un endroit frats et humide sur des amputés, sur des plates en suppuration !

D'ailleurs, durant les sièges, à l'exception de celui de Toul, les résultats chirurgicaux sont généralement désastreux, car, dans les hôpitaux surencombrés, la septicémie, la gangrène gazeuse, le typhus et la variole viennent achever l'œuvre déprimante de l'assiégeant.

En outre, on observe, chez ces blessés rendus irritables par le fracas de la mitraille, les bruits sinistres des bombardements, le roulement des bâtiments en feu, un nervosisme, un délire nerveux que les professeurs Reeb et Poncet, de l'Ecole de Santé de Strasbourg, ont bien observé et ainsi décrit :

Au moment de la reddition de la place, alors que la canonnade était continue et prenait à certains moments, le soir surtout, des proportions effrayantes, presque tous les blessés de l'hôpital militaire, constamment tenus en éveil par le bruit sinistre des obus qui tombaient sur l'hôpital et par la lueur des incendies du voisinage, présentaient des symptômes nerveux. On eût dit une suite d'aliénés. Des amputés se dressaient sur leurs moignons, arrachaient les pièces de

au moment d'une blessure, d'une opération, la voyaient encore à côté d'eux plus atroce que jamais. Chez la plupart on notait une grande exaltation des sentiments affectifs. Le plus grand nombre voulait à toute force



Un bureau de l'Hôtel de Ville de Toul après le bombardement

retrouver son père ou sa mère et finissait par succomber dans une agitation incroyable, mêlée de pleurs et de plaintes. D'autres, en plus petit nombre, lançant des imprécations, demandant des fusils pour tuer l'ennemi ou faisaient des commandements militaires. Certains, tranquilles en apparence, avaient d'un regard inquiet et terrifié les progrès du feu, les trajets des obus.

A Toul, nous avons eu la bonne fortune de trouver une relation inédite qui montre bien les terribles subies pendant un siège. Elle a été écrite, au jour le jour, par la mère Marie, supérieure d'une école de la doctrine chrétienne. Ce récit fait comprendre le nervosisme de la population, dû à l'effolement, à l'insomnie, à la menace persistante du danger et à la propagation des nouvelles les plus contradictoires. A titre documentaire, nous en transcrivons intégralement quelques extraits curieux :

Du 1^{er} au 10 août, vive agitation.

Le 2 août, annonce de la prise de Sarrebrück, on pavait les maisons ; les jours suivants on annonçait une série de défaites et de trahisons.

Le 10, les Prussiens entrent à Nancy, demandent et obtiennent 50.000 francs. On dit qu'ils se promènent dans les rues, fumant leurs cigares.

Le 12, aujourd'hui l'usine à gaz n'en fournit plus : la ville ne sera plus éclairée, l'ennemi est trop près.

Le 14, une trentaine de gendarmes volontaires font une sortie ; la fusillade s'engage,



Entrevue avec un parlementaire allemand pendant le siège de Toul

pansement et leurs ligatures. Les fracturés agitaient leurs appareils.

Le délire devint bientôt général. Il fallut assister chaque blessé, aller de l'un à l'autre et rétablir le calme de ces malheureux qui, après avoir échappé à la mort,

un gendarme est tué (Cuny). La stupeur règne dans la ville.

Le 15, on n'a plus de nouvelles. Les lettres



La vie dans les caves pendant le bombardement de Toul

ne partent plus, parce que la ville est cernée. Le 16, on a reçu l'ordre de mettre des cuves d'eau devant toutes les maisons en cas d'incendie : les pompiers sont à leurs pompes. Vers onze heures et demie un coup de canon se fait entendre; le bombardement commence. On ne peut dépeindre ce moment de terribles angoisses. Les femmes, les enfants éplorés se précipitent vers les caves. Un grand nombre de personnes se réfugient dans les nôtres, qui sont voûtées. Les mères entraînent leurs enfants, elles sont pâles et tremblantes, des larmes coulent sur leurs joues. Dans la cave une femme se frappait la poitrine en gémissant, une autre était prosternée les bras en croix. Une de nos voisines est morte de frayeur. Le bombardement a duré cinq heures. Pour savoir ce que c'est, il faut l'avoir supporté. La cathédrale a été surtout maltraitée à cause de la vigie placée sur une de ses tours. Cette vigie rend compte à la Place des moindres mouvements de l'ennemi que l'on découvre parfaitement. Cette sentinelle écrit ce qu'elle voit, puis met le papier autour d'une pierre et la jette sur le sol, où un courrier à cheval la prend et la porte au commandant en chef.

Le 17, ordre de la Place de ne rien laisser d'inflammable dans les greniers, puis de transporter à l'arsenal avec de minutieuses précautions les obus qui n'ont pas éclaté. Il y a grand danger, car ils peuvent éclater en se maniant. La journée se passe dans l'anxiété.

Le 18, on a pu avoir quelques dépêches, qui

sont arrivées dans une voiture de fumier.

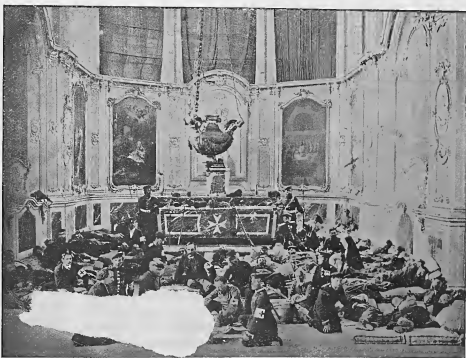
Le 20, en arrivant dans les villages, les chefs prussiens demandent le maire, puis lui présentent la carte de ce qu'il faut fournir en bœufs, moutons, pain, avoine, etc... et il faut que tout se trouve. Il paraît que lorsqu'on leur donne ce qu'ils demandent, ils sont polis, sinon ils se servent eux-mêmes. Ils ne font pas de mal aux femmes ni aux enfants; ils causent avec le monde. Beaucoup parlent assez bien le français. Ils disent : « Nous pas faire la guerre aux Français, c'est à Napoléon; si Napoléon capoute, vous, chez vous, tranquilles et nous chez nous. »

Le 21, dimanche, vers 3 heures, un bombardement de cinq quarts d'heure commence. Pendant les vèpres, au premier coup de canon, une pierre se détache de la voûte de l'église et tombe avec fracas. Les assistants se sauvent pêle-mêle.

Le 22, chaque soldat a une bande de papier fort, où sont inscrits tous les noms des comestibles en allemand d'abord, puis en français, à côté, sur la même ligne. Lorsqu'ils entrent chez les habitants, ils présentent cette liste, en indiquant ce qu'ils désirent : on comprend tout de suite par le mot français qui suit. — Tous les chefs prussiens, même les officiers inférieurs, ont chacun une petite carte indiquant les plans, les situations des moindres chemins et sentiers du pays : Ils sont aussi pourvus d'une petite boussole, attachée à leur montre.

Le 23, bombardement de cinq heures sans interruption. Une femme est encore morte de frayeur; deux autres ont été blessées.

[] Le 26, un parlementaire vient demander un laissez-passer pour ses voitures et son matériel. Le commandant répond : « Passez si vous voulez. » « Mais alors que ferez-vous ? » « Nous tirerons sur vous. » — C'est curieux d'assister à l'entrevue des parlementaires. Ils s'abordent avec cordialité et se parlent avec politesse et se quittent en se serrant la main. Une fois la limite passée par le parlementaire



Une ambulance allemande à Rosières-en-Haye

prussien, la fusillade et les coups de canon se font entendre.

Le 2 septembre, on annonce, à son de caisse, des victoires remportées par des Fran-

çais à Saint-Dizier et à Vitry-le-François.

Le 3, on apprend la prise de Marsal, petite place forte, à peine défendue par 250 hommes.



Précautions prises contre les incendies pendant le siège

Le 5, on dit tout bas que la République est proclamée.

Le 8, plusieurs individus prétendent que cela n'est pas vrai et arrachent les affiches. Ils prétendent que ce sont de fausses nouvelles venues des Prussiens.

Le 10, bombardement épouvantable. L'ennemi se sert des pièces et munitions prises à Marsal. Nombreux incendies. Le bombardement a duré de 7 heures du matin à 5 heures du soir. Dans les maisons où les bombes

éclatent, il ne reste ni séparation des appartements, ni portes, ni fenêtres, ni boîtes. Pendant cette journée d'agonie, un homme a donné le baptême, dans notre cave, à un enfant né depuis deux jours, le cas de nécessité paraissant assez grave, car nous étions tous dans un grand péril.

Le 11, le sol est jonché de débris. Consternation à la vue des dégâts de la veille. On entend pendant la journée quelques coups de canon.

Le 12, un parlementaire se présente pour demander la reddition de la ville. Il dit au commandant : « Je vous donne dix minutes pour réfléchir. » Celui-ci répond : « Et moi cinq pour vous retirer. » Le bombardement n'a duré qu'une heure.

Le 13, une dépêche de Paris félicite la ville de Toul et dit que cette glorieuse cité a bien mérité de la Patrie. (Décret du gouvernement provisoire.)

Le 15, réveil au bruit du canon... Il est 5 heures; à peine avons-nous le temps de nous

habiller à la hâte et toutes tremblantes, nous descendons à la cave. Pendant les bombardements, les ambulances ne sont pas respectées. On a fait des reproches au dernier parlementaire, mais il a répondu qu'on ne voyait pas les drapeaux. On est obligé de descendre les malades dans les caves et même d'y faire des amputations.

Le 16, le bombardement commence à 5 heures du soir.

Le 17, on dit que le siège de Strasbourg est levé. On craint que l'ennemi amène devant Toul les pièces de siège qu'il avait braguées sur Strasbourg. On remarque qu'ils tirent lorsqu'ils voient des hommes groupés.

Le 18, les Prussiens ont tiré toute la nuit de demi-heure en demi-heure. — Les 3 portes de la cathédrale sont blindées avec du fumier et 400 sacs de farine ou d'avoine préservent le chœur et les autels. — Rien de plus sinistre que ce bruit du canon. Nos voisins et nous sommes descendus précipitamment à la cave, sans prendre le temps d'allumer les lampes; on arrivait pêle-mêle et tremblants dans l'obscurité la plus profonde. On ne peut rendre la frayeur qu'on éprouve dans ces moments.

Le 19, à la nuit tombante, on se préparait, à l'Hospice, à enterrer les morts. On les avait placés dans un fourgon pour les conduire au lieu de la sépulture. Comme on avait une lumière, les ennemis ont pointé leur canon et une bombe a éclaté devant le cheval qui s'empare et tous les assistants se sauvent. On peut juger de l'effet de cette scène!

Le 20, pendant la nuit, nous n'avons en des obus que d'heure en heure.

Le 23, un bombardement terrible commence vers 5 heures et demie. Ces détonations de bombes, roulant sur nous de tous côtés, nous laissent presque sans vie. — On n'ose pas faire de feu, car partout où l'ennemi aperçoit de la fumée, il pense que c'est un incendie et les bombes sont lancées principalement de ce

taler. Stupeur et grand effroi de la population. A 5 heures, la ville est rendue. La terreur de mourir sous les bombes se change aussitôt

AVIS.

La plus veche surveillance à la sûreté du chemin de fer et d'étape.

Le pont de chemin de fer, tout près de Fontenoy, aux environs de Toul aujourd'hui la nuit fait sauter.

Pour le ponton la ville de Fontenoy fut brûlée de fond en comble.

Le mine sort tomba aux lieux, dans lesquels quelque chose arrive de semblable.

Toul le 22 janvier 1871.

Le commandant d'étapes
von SCHMADDEL.

ORDRE DE LA PLACE.

Les villages situés dans un rayon distant de 10 kilomètres de la ville de Toul sont sommés de ne plus sonner leurs cloches jusqu'à nouvel ordre.

Toul, le 22 janvier 1871.

Le Commandant de place.
SCHNEHEN.

Un ordre de la place après l'explosion du pont de Fontenoy

en terreur de voir entrer l'armée ennemie. Les femmes éclatent en sanglots dans les rues; d'après ce qu'on a dit des ennemis elles sont remplies de frayeur, on a mille peines de les calmer. Enfin, vers 6 heures et demie, les ennemis entrent dans la ville, en gardant un profond silence. On n'entend que le bruit de leurs pas et le commandement des chefs. Ils se logent comme ils peuvent dans les casernes ébréchées et délabrées par le bombardement. Aucun ne loge chez l'habitant aujourd'hui. Cette mesure dissipe un peu la terreur.

Le général prussien félicite le brave commandant Hüek et lui dit: « Ce ne sont pas des soldats que vous avez, ce sont des héros! »

Le 24, les Prussiens répandus dans les campagnes viennent en foule visiter la forteresse et les dégâts. Beaucoup de curieux de Nancy et des environs sont venus aussi. La ville présente une animation qui contraste singulièrement avec la solitude qui y régnait précédemment. Ce jour encore, notre bon commandant de Place, ne voulant rester libre, sur parole de ne pas servir pendant la guerre, s'en allait prisonnier en Prusse, serrant la main de ses amis et jetant un regard d'adieu, plein d'affection à tous ceux pour lesquels il s'était dévoué.

Chacun avait le cœur serré, en le voyant s'éloigner de cette ville de Toul, qu'il avait si vaillamment défendue!

Et la sœur supérieure termine son Journal en adressant cette prière prophétique :

O mon Dieu! Ayez pitié de la France, si humiliée aujourd'hui! Faites qu'elle accepte, comme un remède salutaire, ce châtiment terrible! Ne l'abandonnez pas! Elle courbera la tête sous votre main paternelle, puis elle se relèvera purifiée et régénérée.

Après la capitulation, la ville de Toul mutilée pansait en silence ses blessures, sous l'œil et la férule du vainqueur. Les hommes de la landwehr, au début assez méfiants, devinrent à la longue plus familiers avec leurs hôtes. Mais, le 21 janvier, les francs-tireurs des Vosges, sous les ordres du commandant Bernard et du capitaine Coumès, venus du camp de la Vacheresse, firent sauter le pont de Fontenoy-sur-Moselle, à 7 kilomètres de Toul, après avoir enlevé le poste prussien qui occupait la gare. En quelques instants, 5 hommes de garde furent tués et 7 faits prisonniers; le reste s'éclipsa.

Cet audacieux coup de main intercepta pendant dix-sept jours la grande voie de communication des armées allemandes. Mais une répression terrible en fut la conséquence et les villages de Fontenoy, d'Angeray, de Gondreville furent mis à feu et à sang. La sévérité du vainqueur redoubla à Toul.

A cette occasion, le commandant d'étapes von Schmadel et le commandant de place Schnehen firent afficher dans tous les villages environnants un avis comminatoire « en français », document historique que nous avons reproduit ci-contre.

Le 10 mai 1871, au moment de la signature du Traité de Francfort, un sergent prussien, de garde à la porte de France, s'empara d'un pinceau et en grosses lettres noires, traça sur le mur d'un immeuble voisin, ce mot consolateur : *Friede* (La Paix) — inscription qui est encore soigneusement conservée par le propriétaire de la maison.

Les dernières troupes d'occupation ne quittèrent la glorieuse forteresse « qui avait bien mérité de la Patrie » qu'en juillet 1873. Et le nid à obus de 1870 est devenu rapidement le plus formidable camp retranché de nos frontières de l'Est.

Sûre de la protection efficace des forts bétonnés qui l'entourent et la dominent aujourd'hui,



Les vainqueurs dégustant les vins de France

côté. Vers 4 heures et demie, un pompier vient dire que le drapeau blanc flotte sur la tour de la cathédrale. Cessation du feu. Les uns disent qu'on va parlementer, les autres qu'on va capi-



Les commandants de place et d'étapes
Schnehen et von Schmadel

d'hui, Toul semble jeter à ses sœurs d'Alsace et de Lorraine ses joyeux cris d'amour, d'espoir et de confiance.

LA SATIRE, LE FANTASTIQUE ET LA LICENCE DANS LA SCULPTURE FLAMANDE

Par le D^r RAOUL LECOUTOUR

L'étude raisonnée du genre satirique et burlesque, tel qu'il se présente dans les miséricordes des stalles médiévales conservées en Belgique, constitue un sujet de nature à intéresser vivement les savants, les médecins et les folkloristes de tous les pays. Elle permet de faire revivre, suivant les termes de L. Maeterlinck, « bien des côtés ignorés des mœurs et des coutumes des habitants de la Belgique actuelle : leurs joissances populaires, leurs pèlerinages si pleins d'entrain, mais où l'on attendait, d'une façon si naïve, à ce que l'on appelle aujourd'hui la pudeur publique. On y voit le souvenir de ces fastueuses processions ou Ommegeue, où se trémoûssaient encore aujourd'hui monstres et géants. On assiste aux anciennes fêtes liturgiques où prêtres et clercs se montraient dans les églises transformées en théâtres lors de l'élection d'un évêque des fous ou du couronnement grotesque de la Reine des Concubines ». On y trouve encore la satire des bourgeois, des artisans, des flagellants, des filles et des ribauds. Les défauts féminins, les faiblesses des maris, la paillardise des moines, des prêtres et même des prélats, les scènes de sorcellerie et les châtimens infligés à de malheureuses névrosées y sont représentés avec un relief singulier.

POUR Viollet-le-Duc, l'art le plus élevé peut-être, celui de la statuaire, naît et renaît au sein du milieu social où il va puiser ses éléments. Quoi de plus vrai, si l'on considère cette sculpture du moyen âge, qui après des siècles d'efforts, méprisant la sempiternelle copie grecque des Romains et Gallo-Romains, réussit, d'abord grossière et naïve, puis noble et sublimée, à couvrir notre pays de belles figures, comme celles des élus du portail de Notre-Dame, qui égalent en beauté les statues de l'Hellade. Les artistes imagiers copiaient la nature et le monde qui les entourait. Dans une même cathédrale on peut suivre souvent les étapes de cette réalisation du Beau par le Vrai. Trop longtemps on a jugé l'ensemble de l'œuvre par les essais grossiers des premiers statuaires. Le naïf, le grotesque et l'obscène des aïeux empêchaient d'admirer le sublime de leurs fils. Les bêtes monstres, la représentation ridicule de l'enfer choquaient les raffinés. Et pourtant, si l'on veut se donner la peine de contempler les voussures de la porte centrale de Notre-Dame, on est surpris et frappé par l'expression terrible des scènes qui y sont représentées. Le groupe où la Mort, le glaive à la main, les yeux bandés, couchée sur l'encolure de son cheval cabré renverse l'homme orgueilleux, atteint à la perfection

dramatique. Quel artiste obscur enfanta cette grande œuvre ? Un imagier du moyen âge, qui eût été jugé digne de travailler à la décora-



La femme au ver solitaire (?)
(Église Saint-Nicolas, à Amsterdam)

tion du Parthénon et du Temple de Thésée.

Mais si l'on doit admirer ces maîtres, on aurait grand tort de condamner leurs ancêtres et leurs contemporains moins raffinés. Il est nécessaire, pour les juger, de les mettre dans le cadre de leur époque.

C'est ce qu'a bien compris M. L. Maeterlinck dans son livre si curieux, si documenté, si abondamment illustré, sur la sculpture flamande et wallonne (1). Pareil ouvrage vaut plus qu'une brève analyse. Il est un véritable monument et les lecteurs d'Æsculape nous sauront gré de leur donner ici un aperçu des richesses qu'il renferme. Le médecin, plus que personne, est capable de goûter un tel sujet de psychologie rétrospective.

Les imagiers des Flandres ont traité une foule de sujets satiriques, licencieux et burles-

ques qui nous permet de reconstituer ainsi l'histoire anecdotique et populaire de toutes les classes de la société médiévale. « Les Flamands francs-buveurs, drôles et joyeux drilles ont créé un art populaire qui a trouvé dans le genre satirique et grotesque son expression la plus intime et la plus puissante. » C'est que les artistes d'alors, issus du peuple, mélaient leur vie à la sienne, souffraient les mêmes maux et s'amusaient de ses plaisirs. Les maîtres sculpteurs et les maîtres peintres pactisaient en frères avec les maîtres des autres corporations industrielles. « Comme eux, ils tenaient boutique et payaient patente, les suivant aux foires et marchés, où ils étaient côte à côte les uns leurs marchandises et les autres leurs objets d'art. »

De tout temps le peuple, même le plus sincèrement croyant, aime plaisanter la confession. Aussi les imagiers ne manquent-ils point d'en faire la satire. Il en est une qui décore l'entrée d'une stalle de la cathédrale de Bois-le-Duc, et qui représente, ainsi que le dit M. L. Maeterlinck, « un moine ascétique donnant l'absolution à une grosse commère agenouillée, tandis que son mari, méfiant et un peu ridicule, s'approche en rampant pour surveiller la scène ».

À côté de ces artisans populaires, il y avait



Satire de courtisane
(Saint-Jacques, à Liège ; xiv^e siècle)



Satire d'un évêque ; type bestial
(Saint-Jacques, à Liège ; xiv^e siècle)

(1) Le genre satirique, fantastique, licencieux dans la sculpture flamande et wallonne, Jean Schemit, éditeur, 32, rue Laffitte, Paris. Prix : 12 francs.



satire d'une vierge folle

(Entrée de stalle d'Aerschoot; xv^e siècle)

La vierge folle est symbolisée par une très jolie courtisane ayant son bonnet pour tout costume.

la corporation des peintres et sculpteurs gantois, qui ne recevait comme membres que les artistes nés dans la ville et possédant le droit de bourgeoisie. Tous ces maîtres imagiers appartenaient aussi à d'autres confréries : celle des escrimeurs, celle des tireurs à l'arbalète. Ils ne négligeaient point non plus de fréquenter la chambre de rhétorique « où l'on composait non seulement des mystères religieux et des « bourdes » joyeuses, mais où l'on organisait la mise en scène des brillants cortèges et « ommegegongen » où nos ancêtres avec un luxe de décors et de costumes inouï, surent introduire mille épisodes satiriques, grotesques, fantastiques et parfois même licencieux ». C'est ainsi que pour fêter l'entrée de Charles le Téméraire à Lille, les imagiers figurèrent une parodie du Jugement de Paris. « Un lourd paysan ridicule remplaçait le fils

de Priam, tandis que les déesses, dans le costume que l'on sait, étaient représentées par trois commères bouffies et difformes. »

Bien entendu, les membres de ces confréries joyeuses banquetaient ferme. On y disait de grasses plaisanteries, et l'artiste, rentré chez lui tout excité par quelque bonne histoire, campait ces amusantes silhouettes de moines pailards, de vierges folles, de maris bernés, de bourgeoises évaporées et surtout, il faut bien dire le mot, de ces chieurs dont est encombrée la sculpture flamande du moyen âge. Curieux sujets d'inspiration pour la décoration des églises ! « Mais la religion tolérait et encourageait la joie des humbles, ne voyant aucun mal à la naïveté frondeuse de leurs satires sculptées. »

Nous retrouvons aussi la caricature du seigneur féodal rude aux manants, du Turc infidèle, du démon grimaçant. C'est bien là le moyen âge avec ses burlesques, ses croisades et ses superstitions. Parmi les nombreux moines qui servaient de motif, il en est un dont la physio-



Qui se ressemble s'assemble; satire des moines

(Miséricorde d'Aerschoot; xv^e siècle)

La vue du porc portant la capuce et donnant la patte à un moine constitue une satire assez dure de la vie religieuse au moyen âge.

nomie est singulièrement expressive. C'est bien là le vrai moine selon Rabelais, « le vrai moine, si onques en fut, depuis que le monde moinant, moine de moinerie ». La satire de l'évêque dans la même église Saint-Jacques de Liège n'est pas moins réussie.

Ici c'est la courtisane au sourire prometteur mais aux griffes terribles ; là, c'est la gentille bourgeoise au bonnet gracieux : le sourire est équivoque sans cependant braver l'honnêteté. Quant au chantre d'église, on ne saurait faire plus cocasse.

Dans les miséricordes de Louvain, on remarque une commère « bien fendue de gueule » et qui l'agrandit encore pour mieux montrer sa langue. Le « renard-moine prêchant » qui, sous le couvert de sa parole mielleuse et de son ample manteau, étrangle la volaille, rappelle les vieux fabliaux.



Un fou branelle son chien

(Miséricorde de Diest; xv^e siècle)

L'action de l'homme brouettant un quadrupède beaucoup plus rapide à la course que lui, constituait une antithèse de nature à faire rire les spectateurs.

A propos des miséricordes de Liège, M. Maerlénck rapporte un fait de médecine légale bien curieux.

Il s'agit du viol, qui dans ce pays de galants entrepreneurs menaçait de devenir une calamité.

« Dans la grande charte des Gantois, datant de 1297, nous voyons que les satyres n'encourageaient rien moins que la peine capitale s'ils osaient s'attaquer à une jeune fille patriennine. Si la demoiselle avait résisté et crié « au secours ! » cette peine était partagée par tous ceux qui, ayant entendu l'appel, n'étaient pas venus à la rescousse. Les suborneurs qui n'usaient pas de violence, étaient simplement punis par la perte du nez ou des oreilles. »

Et nos jeunes gens se plaignent de la loi sur la paternité !

Cependant la prostitution avait pris un tel développement, qu'on dut reléguer ribauds et ribaudes dans un quartier spécial. Il y avait un « roi des ribauds » chargé de surveiller ces tavernes qui portaient des noms évocateurs dans des rues aux dénominations suggestives. C'est ainsi qu'on se rendait à la « Vulve de vache » dans la rue « Tête-vulve ».



Satire de la femme, moitié ange, moitié serpent

(Miséricorde de Diest; xv^e siècle)



satire d'une vierge sage

(Miséricorde d'Aerschoot; xv^e siècle)

Cette parodie de la vierge sage représente une vieille dévote qui, la faille rabattue sur les yeux, égrené un chapelet.

Le combat pour la culotte (Miséricorde d'Hoostraeten; xvi^e siècle)

Avec les miséricordes de Bruges, nous voyons combien fut grand dans les Flandres le succès des fabliaux français et provençaux. L'aristocratie brugeoise admire la cour parisienne et la copie. Les châtelines belges rêvent aux « courtois » chevaliers français, et plus d'une bourgeoise d'alors dut sombrer aux récits des ménestrels, comme la pauvre Bovary affolée par les romans de Walter Scott.

« Les mœurs se ressentaient de cette poussée vers la vie romanesque, chantée par les romanciers méridionaux, et elle vint se greffer sur notre amour ancestral et indestructible des ripailles et des kermesses. » Libertinage et « festins héroïques », voilà de quoi inspirer nos joyeux sculpteurs. Les gravures que nous aurions aimé reproduire le prouvent surabondamment. Quelle amusante ironie dans cette main qui se dresse justement du côté où l'ennemi ne vient pas ! Comme la marquise de Merteuil des « Liaisons dangereuses », elle semble heureuse du prétexte qui lui donne l'air de céder à la violence et jouit à la fois « de la gloire de la défense et du plaisir de la défaite ». Je crois plutôt que la Brugeoise se retranche un instant derrière la crainte du péché et que le Welche égaré lui répond, tout comme frère Jean des Entommeures : « matière de bréviaire » !

Une jolie scène de fabliau qui décorait



Satire d'un marchand béguillard

(Miséricorde de Dix; xvi^e siècle)

Sur son dos, une belle contenant de l'ouquet ou de la mort au rais

l'Hôtel de Ville de Bruges constitue une composition artistique : « Pendant qu'une soubrette, de connivence avec le mari, lave les cheveux de sa maîtresse, l'époux volage conte fleurette à une jeune femme assise près de lui dans une pose pleine d'abandon. » C'est la scène du *Barbier de Séville*, ainsi que le fait remarquer l'auteur.

M. Maeterlinck rapporte aussi quelques traits curieux de certaines fêtes flamandes qui ne devaient pas manquer de pittoresque : « Liège, dès le haut moyen âge, était connu pour ses mœurs relâchées. Gilles d'Orval nous apprend que, depuis 1136, pour égayer les fêtes liturgiques



Une bonne femme doit être battue; proverbe allemand

(Miséricorde d'Hoostraeten; xvi^e siècle)

trop graves de Pâques et de la Pentecôte, on s'avisa d'y fêter tous les ans une reine, choisie parmi les concubines des curés de la ville : *aliquam ex sacerdotum concubinis*.

La Reine des concubines, c'était le nom qu'on lui conserva, était revêtue pour la circonstance de somptueux habits de pourpre, le visage couvert d'un voile et la tête ceinte d'un diadème ; on la conduisait à l'église, où elle s'asseyait sur une espèce de trône qui était édifié pour elle. Et tout le monde, les prêtres comme le peuple, chantait autour de la courtisane-reine, en faisant accompagner leurs chants de tambours et d'autres instruments de musique. Car les prêtres d'alors avaient des concubines officielles ; celles-ci leur donnaient des enfants qui n'avaient rien de surnaturel et... « chose curieuse, la plupart de ces

Satire des moines débauchés (Miséricorde d'Hoostraeten; xvi^e siècle)

Un religieux entraîne une femme à son couvent. Pour ceux qui s'étonnent de voir caricaturer les moines au xvi^e siècle, dans une église, à une époque où fonctionnait la Sainte-Inquisition, nous rappellerons que certains religieux étaient alors assez mal vus par le Saint-Office comme par l'autorité ecclésiastique.

bâtards devinrent orfèvres, profitant ainsi de leur parenté naturelle avec les membres du clergé qui pouvaient les favoriser de commandes d'orfèvreries pour la célébration du culte ». Comme on le voit, ces scènes de Pâques si grotesques ne devaient rappeler que de fort loin celle du Christ et de Marie-Madeleine.

À côté de cette fête des concubines, il y avait aussi celles de l'*Ane* et de l'*Évêque des Fous*. Les vicaires, les chantes et les enfants élaient leur *évêque des fous*, dans un cabaret. L'élu était baptisé à l'eau glacée, puis entraîné à moitié nu par un cortège de gens d'église et de joyeux drilles en délire.

Le clergé était aussi le *pape des ânes*, et c'étaient des scènes burlesques qui finissaient en scandale ; « prêtres et enfants de chœur parcouraient ainsi les différents quartiers de la ville, qu'ils traitaient en pays conquis, entrant de force dans les maisons où ils se faisaient servir à boire et à manger. Si des maisons leur étaient inhospitalières, ils en faisaient le siège et les prenaient d'assaut, ou bien ils y péné-

Satire des maris noctambules (Miséricorde d'Hoostraeten; xvi^e siècle)

Une femme à sa fenêtre refuse l'entrée de la maison à son mari qui rentre au lever du jour. La portée satirique de cette scène est soulignée par un coq chantant qui se trouve placé près de l'épouse victorieuse tandis qu'une poule, la tête basse (et mouillée ?) accompagne le noctambule.



La science conduit la force brutale; proverbe flamand
(Miséricorde d'Hoostraeten; xvi^e siècle)

traient par escalade. Ces assauts étaient parfois repoussés avec succès, et les tonsurés durent plus d'une fois reculer devant la défense des assaillés, qui viciaient sur leurs têtes des vases nocturnes et d'autres ordures ». Ah! nous ne sommes pas au pays de la délicatesse et du goût. Tandis que ces rustres et ces grotesques ripaillaient, la merveilleuse civilisation provençale atteignait à l'apogée de sa beauté. Tandis que les Français et les Flamands ivres violaient, en Provence c'était le triomphe des cours d'amour. Et ce furent ces barbares du Nord qui vinrent au nom d'une religion caricaturée, imposer la loi de la laideur et du grotesque à celle de la beauté et de l'élégance. Il est curieux de rappeler ici ce qu'écrivait Stendhal : « Au lieu d'amour, de grâces et de gaieté, on eut les barbares du Nord et saint Dominique. Je ne noircirai pas ces pages du récit à faire dresser les cheveux des horreurs de l'Inquisition dans toute la ferveur de sa jeunesse. Quant aux barbares, c'étaient nos pères; ils tuaient et saccageaient tout. » On comprend mieux ces lignes, quand, après avoir été initié à la délicatesse des mœurs de la Provence au moyen

âge, on lit les anecdotes et les tableaux que nous trace M. Maeterlinck.

Mais que dire du pèlerinage de saint Liévin, le patron de la ville de Gand? Ce saint, si l'on en croit la légende, après avoir été décapité par les païens, prit sa tête avec ses mains et traversa l'Escaut. Les moines de Saint-Bavon qui gardaient ses ossements dans leur abbaye, instituèrent un pèlerinage annuel en son honneur. « C'estoit ung pèlerinage, rapporte un chroniqueur, plus de malédiction que de dévotion, et où chacun un, dix mille pechiez mortels s'y faisoient et commestoient tant par yronneries, débats,

paillardies, blasphèmes, jurements exécrables



Parodie d'Aristote et de la belle Phyliss (Miséricorde d'Hoostraeten; xvi^e siècle)
Ici la gracieuse maîtresse d'Alexandre est figurée par une grosse marionnette qui brandissant un gourdin se fait paisiblement transporter par une sorte de maître d'école plantant sous le faix.

et autres grans et énormes péchiés et meschantés, car la plus grande partie y allaient plus par passe temps, folies et jeunesse,

et pour y mal faire, tant hommes que femmes et aussi jeunes gens, que par dévotion et piété. » Et M. Maeterlinck ajoute, commentant le chroniqueur : « La crudité des expressions et le choix des détails ne nous permettent pas de reproduire la description complète de ces deux nuits de débauche et d'obscénités, pendant lesquelles, sous prétexte de dévotion, toute pudeur était abolie, pour faire place à la prostitution la plus éhontée. Les chroniqueurs sont unanimes pour stigmatiser ces saturnales et ils entrent dans une foule de détails sur les



Satire de l'ivrogne (Miséricorde d'Hoostraeten; xvi^e siècle)
Deux hommes admirent le singe assis sur un tonneau vide. L'ivrogne se rapproche et met au niveau de la bête l'homme riche comme le joueur de cornemuse.

actes d'immoralité et de bestialité qui se commettaient par cette foule d'hommes et de femmes avinés qui accompagnaient la chasse peinte. »

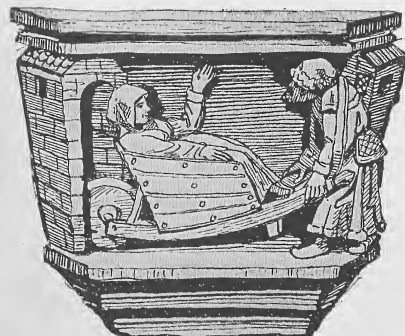
Les religieux de Saint-Bavon exploitaient ces ignobles orgies. « Les offrandes que les pèlerins venaient déposer aux pieds des saintes reliques, étaient trop abondantes pour que les moines allassent de gaieté de cœur, et par une fausse prudence, renoncer à une source de revenus aussi productive. »

Cependant, la fameuse procession donna lieu à de tels excès que Charles-Quint l'interdit par un décret, en dépit des protestations « d'une partie de la population gantoise, soutenue par les moines de Saint-Bavon ».

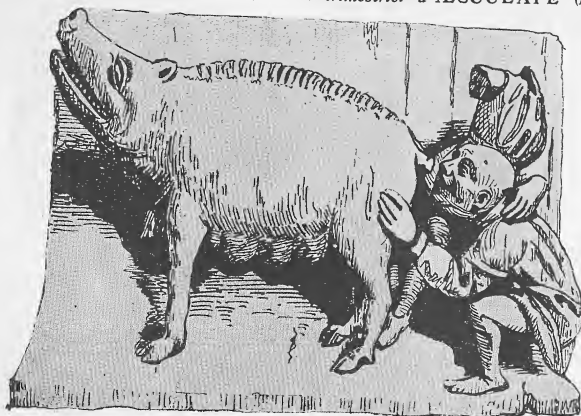
Ces gens si pieux avaient une peur horrible du diable. C'était le temps où, sur les bûchers, se multipliaient les supplices des sorciers et des sorcières. Sur une simple dénonciation, le suspect était mis à la question et torturé. Des districts entiers furent ainsi dépeuplés, nous dit M. Maeterlinck. Conséquences imprévues de ton sacrifice, ô Christ, qui



Satire des bestsellers (Miséricorde d'Hoostraeten; xvi^e siècle)
Un homme portant un coque à niche se gonfle, moque, à la porte de sa maison dont il a expulsé sa femme. Celle-ci, armée d'un balai, revient escortée par sa mère qui porte un gourdin pour lui prêter main-forte.



Satire de la vie conjugale. Plaisir pour la femme, peine pour le mari; proverbe flamand
(Miséricorde d'Hoostraeten; xvi^e siècle)



Satire du magistrat de Damme, qui laisse s'ensabler le canal du « Zwyn »
(Semelle de poutre de l'Hôtel de Ville de Damme; xv^e siècle)

Deux personnages, l'un à genoux, l'autre debout, inspectant avec sollicitude le canal d'une truie qui, le groin levé, semble rire de leur peine. L. Maeterlinck donne l'explication suivante de cette satire : « La truie, la vie même du port de Damme était attachée à la conservation et au bon état de la passe ou canal du « Zwyn », qui mettait Bruges en communication avec la mer. Cette inspection grotesque du canal du port, en flamand « Zwyn », avertit les magistrats et les échevins de Damme que leur devoir est de surveiller constamment le canal du port ou du « Zwyn ».

sur le Golgotha désespérés des hommes!

Les miséricordes d'Hoogstraeten représentent la satire des vices et des défauts, elles illustrent aussi quelques « vieux proverbes qui jouèrent un rôle si considérable dans l'histoire des mœurs de nos contrées flamandes ». Dues au ciseau de Albrecht Gelmers, un imagier de la localité, elles sont au nombre de cinquante-quatre.

C'est la satire des buveurs : un porc à cheval sur un tonneau, tenant un verre plein; la satire des mauvais ménages : une femme s'appropriant à lancer un escabeau à la tête d'un homme; un mari qui bat sa femme, illustrant le proverbe : « Une bonne femme doit être battue »; la satire des maris noctambules auxquels leurs femmes refusent d'ouvrir la porte; celle de la femme qui se laisse conter fleurette. Ici c'est un mari qui, enfoncé dans un tonneau jusqu'au cou, doit écouter un sermon de sa moitié; là, c'est l'homme et la femme tirant à hue et à dia les deux pans de la culotte conjugale. Qui portera la culotte?

Le même sujet est traité aussi d'une autre façon bien plaisante.

Cette fois, il y a trois personnages : tandis que deux rivaux se prennent aux cheveux, le galand agit joyeusement sa culotte au-dessus de leur tête. On y voit aussi la satire de l'ingratitude, de l'ivrognerie, des belles-mères.

« La 37^e miséricorde constitue une parodie de la scène charmante où Phyllis chevauche le grand philosophe grec Aristote. Ici la gracieuse maîtresse d'Alexandre est figurée par une grosse maritorne qui, brandissant un gourdin se fait péniblement transporter par une espèce de maître d'école pliant sous le faix. »

Plus loin, c'est la satire « du pilier d'église ». « Un moine à genoux, un grand rosaire suspendu à la ceinture, embrasse une colonne d'église qu'il renverse dans sa ferveur. Un autre moine, dont on ne voit que la tête, épie en riant cette scène de foi religieuse dont il semble se moquer. »

Une stalle nous prévient « qu'on ne peut de la tête briser les murs »; « que celui qui voit clair n'a pas besoin de lunettes ». Près du symbolique pot-au-feu on aperçoit une vieille dont se gausse un singe : c'est la satire du mariage. Ou bien encore, c'est une femme que le mari promène en brouette : « Plaisir pour la femme, peine pour le mari. »

Il conviendrait de citer et de commenter, avec un guide aussi averti et aussi savoureux que M. Maeterlinck, les innombrables sculptures



Un bain mixte ou « afove » (Semelle de poutre de l'Hôtel de Ville de Damme; xv^e siècle)

Une femme assiste les baigneurs et s'apprête à lesoucher à l'aide d'un seau tandis qu'un indécrot, portant la cape des fous épie en riant cette scène curieuse, à moitié caché par une courtine. A remarquer le type du bourgeois libidineux, individualisé à son aise; et qui rappelle peut-être un personnage connu de Damme.

satiriques de Damme. Qu'il nous suffise, puisque la place nous est mesurée, de citer un épisode du lai de « Virgile le Magicien ». « Une femme montre sans vergogne ses charmes secrets aux passants qui, tour à tour, viennent allumer leur flambeau à ce centre incandescent. » Les images d'autres sculptures de Damme, reproduites dans ces colonnes, sont suffisamment parlantes pour que nous soyons dispensés de les commenter.

Il faut lire cet ouvrage si intéressant à tant de points de vue, nourri d'anecdotes et de gravures, livre d'un érudit au style coloré.

Pour terminer, nous donnerons un large extrait des lignes que L. Maeterlinck consacre aux miséricordes de Walcourt.

« La belle église Saint-Maternelle, à Walcourt, contient, dit-il, des stalles sculptées qui constituent, par leurs décorations sculpturales, des décorations du plus haut intérêt pour l'histoire de la tradition populaire en Belgique... »

« Plus que dans toutes les autres miséricordes de la Belgique, nous y voyons régner la bonne grosse humeur de nos pères, aimant les plaisanteries un peu crues et s'amusant de ces farces de couvent, où l'élément scatologique n'est pas le plus répréhensible.

« Souvenir persistant de notre grande épopée animale, voici d'abord un renard vêtu de la cagoule, prêchant du haut de sa chaire. Son auditoire comprend une poule, un coq et une oie qui l'écoutent sans défiance, et dont il va faire sa proie. Cette miséricorde nous rappelle le problème flamand : *Lorsque le renard prêche la Passion, le paysan doit mieux garder ses oies.*

« La miséricorde suivante nous représente une femme versant une aiguière remplie d'eau sur un homme qui la poursuit... les armes à la main. Nos ancêtres, on doit le rappeler, ne voyaient aucun mal à représenter dans les églises pareils sujets, ne trouvant probablement pas inutile de montrer aux épouses fidèles de quelle façon on pouvait repousser les entreprises des galans trop entreprenants.



Le renard préchant; satire des moines et proverbe flamand
(Miséricorde de Walcourt; xvi^e siècle)

« Une composition plus compliquée : un homme qui sort dégoûté du monde, nous offre un symbole souvent représenté, notamment en peinture, dans un tableau de Joachim Patenir, exposé aux Primitifs allemands à Dusseldorf en 1904.

« Deux personnages accroupis, dos à dos, satisfont en famille à un besoin. C'est là un sujet de mœurs usuelles en Belgique et le souvenir d'un usage qui s'est conservé jusqu'à ces dernières années. Plusieurs maisons anciennes belges possèdent encore des « buen retiros » accouplés pour les grands, accompagnés de sièges plus petits pour les enfants, permettant à toute une famille de se soulager simultanément. »



L'homme qui sort dégoûté du monde
(Miséricorde de Walcourt; xvi^e siècle)

PREUVES SOMATIQUES DE L'ORIGINE ROYALE DES NAUNDORFF

LA PARENTÉ DES DESCENDANTS DE NAUNDORFF AVEC LES BOURBONS ET LES HABSBOURG
DÉMONTRÉE PAR LA RESEMBLANCE ATAVIQUE,
LE PROGNATHISME ET AUTRES PARTICULARITÉS SOMATIQUES

Par BOISSY D'ANGLAS
Ancien Sénateur

Il est classique d'admettre que le dauphin Charles-Louis, duc de Normandie, fils de Louis XVI et de Marie-Antoinette, mourut dans la prison du Temple en 1795, à l'âge de dix ans. D'excellents esprits : Louis Blanc, Henri Provens, Otto Friedrichs, Lannes, M^{re} Séverine, pensent que le dauphin fut enlevé du Temple dans des conditions obscures et mystérieuses et que c'est lui qui, après l'existence tourmentée et vagabonde qu'il mena sous le nom imposé de Naundorff, vint mourir à Delft en 1845, à l'âge de soixante ans. Notre éminent collaborateur, M. Boissy d'Anglas, qui a pris à cœur de faire triompher ce qu'il considère, lui aussi, comme un crime historique, a raconté ailleurs « l'odyssée du royal chemineau dans les pays où il séjourna, notamment en Russie, les dix-huit ans de prison qu'il fit, dont quatre dans un cachot discret du donjon de Vincennes, croit-on, sous Napoléon, les attentats contre sa personne, les condamnations qu'il subit, les persécutions dont il fut l'objet ». Il apporte aujourd'hui au corps médical un faisceau d'arguments somatiques tendant à prouver que Naundorff et sa descendance sont bien de lignée royale et présentent tous les traits et caractères physiognomiques de Louis XVI et de Marie-Antoinette, des Bourbons et des Habsbourg.

ÉCULAPE veut bien me demander un article sur la question Louis XVII envisagée sous celle de ses faces qui intéresse le médecin. Je ne suis pas médecin, mais j'ai tellement étudié sous ses divers aspects cette question compliquée, que je n'hésite pas à livrer quelques-unes des observations que j'ai faites. Les psychologues que sont la plupart des médecins sauront les utiliser pour la manifestation de la vérité. Il s'agit de savoir si Louis XVII et Naundorff étaient un seul et même individu et si les Bourbons actuels, débarrassés du sobriquet de Naundorff, sous lequel leur grand-père fut connu la majeure partie de sa vie, sont bien de la lignée des rois de France.

Cette démonstration peut se faire scientifiquement.

Les pouvoirs publics de trois pays se sont prononcés sur la question et il résulte de leur décision que les descendants de Naundorff s'appellent bien, légitimement, de Bourbon.

Les actes de l'état civil, naissance, mariage, décès, passés en Angleterre, en Hollande et en France sont unanimes à proclamer que ce nom est bien le leur.

Des décisions judiciaires, notamment le jugement du Tribunal de Bois-le-Duc (Hollande),

qui a déclaré formellement que c'était un fait historique prouvé, que les membres de la famille de Bourbon en question descendaient

du fils de Louis XVI et de Marie-Antoinette, établissent même leur filiation.

De même, la plus grande autorité parlementaire de la Hollande, — les états-généraux Néerlandais, — s'est prononcée précédemment dans le même sens. Séances de novembre 1863.

Et le jugement du Tribunal de Maëstricht du 20 mai 1891 a effacé définitivement le nom de Naundorff et l'a remplacé par celui de de Bourbon.

La question de savoir si les Bourbons actuels descendent de Louis XVI et d'Henri IV a donc été résolue au point de vue de l'état civil, judiciaire et parlementaire et on peut dire historique. Elle est cependant encore à peine débattue et le Gouvernement ne l'a toujours pas solutionnée.

Le Garde des Sceaux est saisi d'une pétition adressée au Sénat par Charles de Bourbon, tendant à reconnaître, à lui et à ses frères, la qualité de Français. Il est pour cela compétent avec l'aide des tribunaux et il n'y a pas lieu, d'ailleurs, de se prononcer ici sur ce point historique.

Nous voulons seulement par quelques considérations qui relèvent de la science, appuyer la décision qui, croyons-nous, sera finalement prise.



Louis XVII sur son lit de mort
(Type Louis XVI)



La Princesse Amélie de Bourbon, fille aînée de Louis XVII
(D'après un tableau à l'huile) Type Marie-Antoinette

La première est tirée de leur ressemblance avec les types connus des ancêtres qu'ils revendiquent.

Il n'est pas rare de voir un individu ressembler à s'y méprendre à un autre individu. Nous avons tous, ou presque tous, notre Sosie de par le monde. Les exemples en sont nombreux. Cela ne prouve rien, qu'une fantaisie du hasard. Ainsi les faux dauphins, Maurice Bruveau, Hervagault et Richemont avaient, au dire de leurs contemporains, le type bourbonien, quoique leurs portraits ne le prouvent pas. Ils sont morts d'ailleurs sans postérité.

Mais quand cette ressemblance se retrouve chez presque tous les membres d'une famille avec les membres d'une autre famille, ce n'est plus l'effet du hasard.

On peut dire qu'elle est la preuve d'une origine commune et il y a certainement entre les deux familles des liens étroits de parenté.

Ces individus sont visiblement parents les uns des autres, car les traits communs et répétés ne sont pas ici une simple coïncidence, l'effet d'un caprice de la nature et du hasard.

Remarquons en passant que ce sont justement ceux qui revendiquent la descendance des Bourbons et des Habsbourg qui portent sur leurs physionomies ces traits caractéristiques ; cette ressemblance est si frappante qu'il est impossible de ne pas leur donner une signification des plus marquées.

Dans le cas qui nous occupe, en effet, circonstance particulièrement significative, la ressemblance est la même, qu'il s'agisse de la branche paternelle ou de la branche maternelle.

Les Bourbons actuels sont tous plus ou

moins les reproductions exactes des Bourbons de France et des Habsbourg d'Autriche.

C'est le triomphe de l'atavisme.

Ils portent, on peut le dire, leur état civil et leur certificat d'origine inscrits sur leurs figures et leurs personnes.

Tels ou telles d'entre eux reproduisent la physionomie, les traits, l'apparence et les manières de Louis XVI ou de Louis XVIII. Il n'y a pas jusqu'à Henri IV dont le masque est bien connu, qui ne revive dans son lointain descendant, l'ancien sergent de la Légion étrangère.

Pour la ressemblance avec les Habsbourg (la branche féminine), elle n'est pas moins remarquable.

Nous donnons ici le portrait de celui qui reproduit les traits du Vert-Galant, celui précisément qui revendique devant les Tribunaux le droit de s'appeler de son vrai nom. Les autres ont déjà été maintes fois reproduits. Tout y est, jusqu'au fameux prognatisme.

Nous donnons aussi le portrait de la fille aînée de Naundorff, enterrée en France sous son nom de Bourbon, reproduction de Marie-Antoinette, et celui de sa sœur cadette, Marie-Thérèse de Bourbon, reproduction de Louis XVI.

Il y a précisément à Paris un Bourbon, de la branche cadette qui réside en Hollande, fils d'Adelberth et petit-fils de Naundorff. Sa ressemblance avec Louis XVI est impressionnante.

Mais on dira peut-être, pour suivre une opinion récemment émise, que son père avait reçu du sien, qui était fou, la faculté héréditaire de produire à volonté des enfants du type Bourbon ou du type Habsbourg et que cette fois il s'était mis en tête de produire un Bourbon pour continuer la plaisanterie.



La Princesse Marie-Thérèse de Bourbon, fille cadette de Louis XVII, née à Dordrecht en 1835, décédée à Delft en 1908
(Type Louis XVI)



Charles XI (Type Louis XVI)

On a accusé, en effet, Naundorff d'être fou. Ce n'était pas, dit-on, un mystificateur. C'était un aliéné qui avait la folie des grandeurs. Il se croyait de très bonne foi issu de Louis XVI et de Marie-Antoinette.

Folie extraordinaire, en effet, si elle existait, puisqu'elle lui procurait la faculté de se donner une nombreuse descendance reproduisant exactement les types des Bourbons et des Habsbourg auxquels, d'après les témoignages des contemporains, et d'après l'image ci-contre prise sur son lit de mort, il ressemblait si fort lui-même.

Et cette folie singulière et merveilleuse, on peut le dire, allait jusqu'à lui donner le pouvoir de transmettre à ses enfants la facilité de procurer selon leur fantaisie des Bourbons ou des Habsbourg, marqués non seulement par la ressemblance générale, mais encore par les particularités physiques qui distinguaient les aïeux qu'ils revendiquent.

Ainsi la démarche lourde et pesante de Louis XVI, le prognatisme et la denture dont plusieurs sont marqués, la lèvre inférieure avancée de Marie-Antoinette, si caractéristique de la race allemande des Habsbourg, les yeux bleus, le nez busqué, etc., etc.

Tout cela serait le produit de la volonté monomane de Naundorff, transmise à ses descendants...

J'exprime ici le vœu qu'une commission composée de médecins spécialistes examine la question dans un esprit strictement scientifique et qu'elle élucide une fois pour toutes le problème de la ressemblance des Naundorff avec les Bourbons et les Habsbourg.

Voyons ce que disait un contemporain, le célèbre D^r Carro, qui fut pendant longtemps le médecin de la duchesse d'Angoulême, de la conformation des dents de la princesse dans l'ouvrage qui a pour titre : *Mes relations avec Louis XVII*.



Le Prince Charles de Bourbon, deuxième petit-fils de Louis XVII, branche française ; né en 1875, à Maëstricht. (Type Louis XVI)

Les quatre dents incisives de la mâchoire supérieure de l'anguste tante (M^{re} la comtesse d'Angoulême), au lieu de former un arc dentaire, étaient en ligne droite. Celles de M^{re} Amélie (fille aînée de Naundorff) qui étaient très fraîches et bien tenues avaient la même position.

Le D^r de Carro fait encore cette remarque :

La ressemblance des enfants Naundorff avec les Bourbons étant presque phénoménale, n'échappa pas à mes observations. La famille possédait à Dresde quelques anciens portraits de Marie-Antoinette dans sa jeunesse, étonnamment ressemblante à M^{lle} Amélie.

Observation semblable en ce qui concernait la similitude des paupières transparentes de la tante et de la nièce.

C'était sans doute l'effet de la folie de Naundorff qui, en procurant une fille, s'était dit : « Je vais lui donner les dents et les yeux de ma sœur. »

Un journal du Midi, le *Petit Marseillais*, du 6 novembre 1912, déclare à propos de la vaccination du prétendu Naundorff, qu'il résulte d'un procès-verbal d'autopsie que Naundorff fut inoculé d'une façon très imparfaite à une date bien postérieure.

Il n'y eut jamais d'autopsie. Ce qui eut lieu, c'est un examen de l'état du cadavre et des signes qui le marquaient, de Charles-Louis de Bourbon, duc de Normandie, Louis XVII-Naundorff, décédé à Delft, le 10 août 1845, dont acte notarié fut dressé.

Cet examen fut fait sur réquisition de Charles-Edouard de Bourbon, fils du défunt, par des sommités médicales de Hollande, et on y lit, entre autres observations, qu'on a relevé la suite suivante : Au bras supérieur gauche, dans le milieu de la partie inférieure de la troisième partie supérieure, trois cicatrices d'inoculation, dans la forme d'un triangle dont la base est tournée vers le bas.

Un point, c'est tout. Quant à l'inoculation, il n'est pas question de la façon imparfaite dont elle fut faite, ni de date antérieure ou postérieure.

Il n'est pas parlé non plus d'autopsie.

Le journaliste du *Petit Marseillais*, ordinairement mieux informé, aurait bien pu lire, avant d'écrire, le petit livre d'Otto Friedrichs intitulé : *La Maladie, le Décès et les Obsèques de Louis XVII à Delft, 1845*, qui a été publié chez Daragon.

Il a préféré se renseigner auprès des professionnels du mensonge et de la calomnie

qui pullulent dans cette cause historique.

Ce qu'il importe de retenir dans cet examen médical, c'est qu'il corrobore exactement ce que dit à ce sujet M^{re} de Rambaud, berceuse du Dauphin et qui assista à l'opération qui lui fut faite.

Le prince, dit ce respectable témoin, fut inoculé au château de Saint-Cloud, à l'âge de deux ans et quatre mois, en présence de la reine, par le docteur Jouberton, inoculateur des enfants de France et de la Faculté, des docteurs Brunier et Lousonneau. L'inoculation eut lieu pendant son sommeil, entre 10 et 11 heures du soir, pour prévenir une irritation qui aurait pu donner à l'enfant des convulsions, ce qu'on craignait toujours. Témoin de cette inoculation, j'affirme aujourd'hui que ce sont les mêmes marques que j'ai retrouvées, auxquelles on donna la forme d'un triangle.

C'est topique. M^{re} de Rambaud dit qu'on donna aux marques de vaccination la forme d'un triangle et l'examen médical fait à Delft,



Le Prince Louis de Bourbon, troisième petit-fils de Louis XVII, né en 1878, à Maëstricht ; ancien sergent de la Légion étrangère (Type Henri IV)

nombre d'années après, en août 1845, relève sur le corps du défunt trois cicatrices d'inoculation, en forme d'un triangle.

C'est bien là une preuve que Louis XVII et Naundorff, enterré d'ailleurs sous le nom de Louis XVII, d'après l'ordre, on peut dire, du roi de Hollande, étaient un seul et même individu.

Il y en a d'autres. Le fameux signe du Saint-Esprit, comme désignait Marie-Antoinette la tache de mère que de nombreux témoins ont vue sur le corps du Dauphin.

Il était placé sur la cuisse gauche de l'enfant, et les médecins de Delft le notent en ces termes sur le cadavre de Louis XVII :

« A la partie médio-intérieure de la cuisse gauche, une superficielle irrégulière tache de mère (*naevus maternus*) étendue, non garnie de cheveux. »

Pour qui sait comprendre, c'est bien le signe du Saint-Esprit, signalé par Marie-Antoinette.

Si ce signe n'est pas décrit plus nettement, c'est à cause de la décomposition cadavérique

qui avait déjà modifié l'aspect du corps, mais il est facile à y reconnaître cette fameuse tache de mère, si connue de l'entourage du Dauphin, et dont parlent tant de témoins.

Ce signe représentait une sorte de colombe aux ailes plongeantes. Il a été vu et cité par M. Morel de Saint-Didier, de la maison du roi ; M. de Brémont, secrétaire intime de Louis XVI ; le docteur Faure, médecin de la duchesse de Berry. On pourrait citer d'autres témoins encore. Voici ce qu'en dit M. Morel de Saint-Didier, notamment dans une lettre de 1854 adressée à M. Gruau de la Barre.

« En 1834, lors de ma première mission à Prague, auprès de M^{re} la duchesse d'Angoulême, le prince me dit, la veille de mon départ, lorsque je fus prendre congé et recevoir ses instructions : « Vous m'avez parlé d'un signe particulier que je porte, quel est-il ? » Je lui répondis par la confiance que j'avais reçue de ma mère : « Eh bien, reprit-il, je veux que vous puissiez déclarer à ma sœur que vous avez vu ce signe, qu'elle connaît très bien elle-même. »

Aussitôt le prince le mit sous mes yeux et je reconnus effectivement la vérité entière des détails que je tenais de ma mère. »

Ce signe était connu de toute la Cour sous le nom de signe du Saint-Esprit.

Il y a encore d'autres signes relevés par les médecins et consignés dans leur déclaration faite devant notaire. Citons seulement celui-ci :

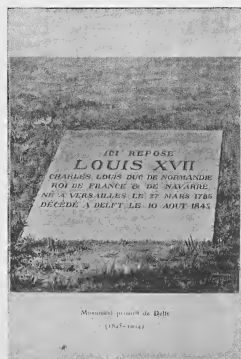
« A la partie du milieu intérieur de la lèvre supérieure, une petite cicatrice. »

Il est facile de reconnaître ici la trace de la morsure dont on a également tant parlé, que fit au Dauphin un lapin blanc avec lequel il jouait dans les jardins de Trianon.

* * *

Tous ces signes, cette ressemblance, ces particularités héréditaires tendent à établir l'identité de Naundorff et de Louis XVII.

Que les médecins qui sont sans parti pris, comme doivent l'être des hommes de science, étudient la question sous toutes ses faces et je ne doute pas qu'ils me donnent raison.



Le monument funéraire primitif de Louis XVII dans le cimetière de Delft

L'HOTEL-DIEU DE LYON

Par le Docteur LOUIS RIMAUD

Ancien Interne des Hôpitaux de Lyon

« En ce qui regarde l'hôpital que le très pieux roi Childébert et son épouse, la reine Ultrogothe, ont fondé, d'inspiration divine, en la ville de Lyon, et dont nous avons confirmé, à leur demande, par l'apposition de nos souscriptions écrites de nos propres mains, les statuts de la fondation et l'affectation des ressources, il nous a paru bon à tous, et cela en vue de Dieu, de décréter par ordonnance durable :

« Que jamais aucun prélat de l'Eglise de Lyon ne retienne par devers lui ou transfère à sa propre Eglise les dons provenant de l'offrande des souverains susdits et de la charité des fidèles, quelle qu'en soit la nature ;

« Que les pontifes appelés à se succéder non seulement n'enlèvent rien aux possessions, aux coutumes et aux constitutions dudit hôpital, mais, au contraire, qu'ils fassent en sorte que cette fondation ne souffre dans son maintien, ni déclin, ni diminution ; veillant, en prévision de la récompense éternelle, à ce que des préposés zélés et craignant Dieu s'y succèdent toujours les uns aux autres...

« Que si jamais quelqu'un, quelle que soit son autorité, quel que soit son rang, essaie de contrevenir à notre présente constitution, ou retranche quoi que ce soit aux usages ou aux biens dudit hôpital, de telle sorte que cet hôpital, ce qu'à Dieu ne plaise ! cesse d'exister, qu'il soit frappé, comme meurtrier des pauvres, d'un irrévocable anathème. »

(Extrait du XV^e Canon du Concile tenu à Orléans en 549, concernant un hôpital fondé à Lyon en 542, par Childébert. Assistèrent à ce Concile : 51 évêques et 21 délégués d'autres prélats.)

La pensée humaine évolue sans cesse et par elle se modifie tous les jours un peu notre façon de vivre. Si rapide que soit sa course, nous ne prenons pas conscience de ce mouvement, ou tous plus ou moins, mais tous, nous sommes entraînés. Il ne se révèle à nos cœurs étonnés que lorsqu'il exige le sacrifice des témoignages de l'activité des siècles passés : heures précieuses où nous mesurons notre effort, heures émouvantes aussi où malgré nous nous hésitons devant le progrès, devant les ruines qu'il accumule.

Un peu partout, en France, de nos jours, nos vieux hôpitaux disparaissent. Avec eux s'effacent les monuments de la charité dressés par nos ancêtres. Notre mémoire reconnaissante se doit de garder le souvenir des aspirations généreuses des temps passés : elle y puisera bien des leçons, bien des exemples.

Æsculape obéit à ce sentiment quand il entreprend de consacrer une série d'articles aux vieux monuments hospitaliers qui vont disparaître. Et c'est justice de parler d'abord de l'Hôtel-Dieu de Lyon, où de tout temps s'est réunie la bienfaisance d'une noble cité.

Longtemps l'histoire attribuée au roi Childébert, fils de Clovis, et à sa femme Ultrogothe la fondation de l'hôpital en l'an 549. L'histoire n'était que légende. L'asile royal a bien existé, mais il était situé à l'autre extrémité de la ville, dans le quartier Saint-Paul. L'administration actuelle cependant, et ce n'est point nous qui le lui reprocherons, conserve pieusement cette légende en inscrivant sur les jetons de présence du Conseil le profil bien hypothétique des nobles bienfaiteurs.

Il ne faut pas du reste aller bien loin pour découvrir l'origine véritable de l'Hôtel-Dieu. Durant la période troublée qui suivit l'an mil,

une puissante confrérie laïque s'était fondée pour assurer la libre circulation des voyageurs à travers le pays infesté de bandes pillardes : c'étaient les *Confrères du Saint-Esprit* ou les *Frères Pontifes*. Vers 1180, la section lyonnaise entreprend la construction d'un pont sur le Rhône, et tout auprès elle élève un hôpital, très probablement sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui la pharmacie.

C'est l'hôpital de Notre-Dame de *Pitié* du Pont du Rhône. Il a une existence assez agitée. Pendant un siècle, les deux œuvres du pont et de l'hôpital restent étroitement liées ; mais la

et nous semble bien modeste aujourd'hui avec son personnel de deux moines et de trois domestiques.

En 1478, la peste fait, à Lyon, de terribles ravages. Le consulat réclame l'hôpital du Pont du Rhône pour y recueillir les malades. Sur la menace d'un procès aux religieux qu'ils accusent d'avoir mal géré les intérêts de l'œuvre, les consuls obtiennent remise des bâtiments moyennant l'extinction d'une rente de 20 francs et le paiement de 350 livres de tournois. Deux ans plus tard, le pape reconnaît l'indépendance absolue de l'hôpital : désormais l'administration restera exclusivement laïque ; elle sera bientôt indépendante, le consulat l'abandonnant en 1584 à un conseil de notables de la ville.

La nouvelle administration s'emploie à relever l'œuvre compromise : des appels répétés sont faits à la charité publique, ils sont entendus. Déjà commence ce mouvement de centralisation de toutes les œuvres charitables qui se poursuivra jusqu'au siècle dernier pour aboutir à la constitution actuelle : plusieurs petits hôpitaux sont annexés à l'œuvre du grand hôpital et leurs revenus

confondus. La prospérité est revenue. Il semble bien, mais les détails précis manquent, que la municipalité ait construit à cette époque, de 1478 à 1480, un nouveau bâtiment. C'est, en 1548, un vaste édifice à un étage, de 80 mètres sur 24, contenant 70 à 80 lits. C'est le premier *Grand Hôtel-Dieu*. Rabelais y est médecin en 1533.

L'hôpital augmente rapidement d'importance. Un siècle plus tard, un nouvel édifice est conçu sur un plan plus imposant. C'est le *Petit Dôme*, élevé de 1623 à 1631. Les plans présentent une grande analogie avec ceux de l'« Ospedale



L'Hôtel-Dieu et le Pont de la Guillotière

(Photo Armand, Lyon.)

construction du pont engloutit tous les subsides et l'hôpital demeure une infime dépendance de l'œuvre commune. En 1308, l'archevêque Pierre de Savoie enlève le pont et l'hôpital aux Frères Pontifes pour les remettre aux religieux de *Hautecombe*. Les mêmes difficultés persistent que l'on avait attribuées à l'administration trop intéressée des premiers fondateurs : tous les dons vont au pont et l'hôpital est toujours d'une pauvreté extrême. En 1334, le nouvel archevêque sépare les deux œuvres. Le pont est remis aux consuls, l'hôpital garde son administration religieuse : il n'en est pas plus riche

Maggiore » de Milan, édifié le siècle précédent. Est-ce là une reproduction, une imitation tout au moins? Il est permis de le croire : César Laure n'était-il pas recteur à l'Hôtel-Dieu depuis 1616, lui Milanais, ou d'origine milanaise? Les difficultés financières de l'entreprise sont grandes : il faut encore faire appel à la générosité des marchands ; et le nouvel hôpital est un nouveau témoignage de la charité lyonnaise. A un corps de bâtiment central couvert d'un dôme, flanqué de quatre tourelles aux angles, s'appuient « quatre corps de logis et infirmeries qui font une croix égale de tous costez, n'y ayant aucune chose plus en l'un qu'en l'autre ». Les quatre vastes salles, de 123 pieds sur 35, s'ouvrent au centre sous le dôme, sur une salle où est élevé un autel « renfermé de balustrades, qui fait face de toutes parts à l'aspect de chacune infirmerie, en sorte que les pauvres malades peuvent ouïr la sainte messe, et voir le prestre qui la célèbre tous les jours de l'année à 5 heures ».

Les anciens bâtiments avaient été jetés bas : le petit dôme est devenu le Grand Hôtel-Dieu de Notre-Dame de Pitié du pont du Rhône. Il ne connaît pas de menaces de démolition avant le *xx*^e siècle. Cependant, il reçut une légère atteinte quand la construction de la façade du quai du Rhône exigea que fût réduite l'aile du côté est.

Vers le milieu du *xv*^e siècle les bâtiments étant à nouveau insuffisants, l'Administration conçut le projet d'élever un vaste palais. Pour en assurer l'exécution, elle s'adressa à Soufflot dont les plans furent acceptés : on construira sur la rive du Rhône un grand bâtiment aux proportions monumentales et qui sera dominé par un dôme.

Les travaux sont commencés en 1737. Mais bientôt Soufflot est appelé à Paris pour l'édification de Sainte-Geneviève. Il avait conçu le dôme gigantesque, mais il n'est plus là lorsqu'en 1747 on en pose les premières pierres. On prétend aujourd'hui que Loyer, qui prit la direction des travaux, modifia les plans du maître, réduisit les dimensions de l'édifice et restreignit considérablement la décoration. La légende, — retenons-la, elle est jolie, — dit que Soufflot, quand il connut la mutilation de son œuvre, versa des larmes. Faut-il croire à cette légende? Ceux-là qui ne jugent de la valeur d'une œuvre que par la signature de l'auteur, peuvent bien discuter, retenir leur estime ; les sincères sauront toujours reconnaître la majesté imposante de cette longue façade de l'Hôtel-Dieu. Pour nous-même, nous nous demandons si un dôme plus élevé, placé comme il l'est directement sur le bâtiment, et non en retrait, ne déséquilibrerait pas la ligne du monument.

Les travaux duraient encore quand éclata la Révolution, et pendant le siège de 1793, le nouvel Hôtel-Dieu subit les dures atteintes de la guerre. La façade ne fut terminée qu'en 1839. L'Administration, après la tourmente révo-

tionnaire, avait été reconstituée telle qu'elle est demeurée depuis. Comme autrefois, l'Hôtel-Dieu avait absorbé les petits hôpitaux de la ville, ainsi il s'adjoint : la Charité, l'Antiquaille, puis l'hôpital de la Croix-Rousses, l'hospice du Perron, celui de la Guillotière, l'asile Sainte-Eugénie, l'hôpital René Sabran à Giens ; les donations affluent. Les hospices civils de Lyon avec leur administration indépendante restent une organisation unique en France.

Le monument n'était point terminé cependant : sur la rue de la Barre, d'affreux taudis

en retrait, centrant le nouveau quartier, un dôme encore, le nouveau dôme, comme on dit le grand et le petit dôme, dôme moderne à la ligne plus grêle, dont la structure métallique étonne par sa légèreté intérieure à côté de l'enchevêtrement des poutres qui encombrent le dôme de Soufflot. A-t-on assez crié alors que l'Administration dilapidait le bien des pauvres? Pour nous, nous sommes reconnaissants à ceux qui ont su doter la ville d'un monument digne d'elle ; l'heure n'était pas encore venue, où dans la construction d'un hôpital, ce qui est donné au Beau paraît volé à la Bienfaisance.

La Chapelle avait été edifiée bien avant ; elle est contemporaine à peu près du petit dôme. Commencée en 1637, sur les plans de Mimerel, elle fut bénie en 1645, mais la façade ne fut terminée qu'en 1706. Placée sur la petite place de l'hôpital, on la voit à peine des cours intérieures. Au reste, la façade en constitue la partie la plus intéressante. C'est un vaste porche cintré, encadré de pesantes guirlandes de fruits ; au-dessus d'une Pietà qui surmonte la porte d'entrée, une inscription rappelle le nom du « Grand Hostel-Dieu ». Le monument a ce caractère un peu lourd qui marque le style de l'époque, mais il s'en dégage une impression de majesté imposante et qui retient.

La nef centrale est vaste et bien éclairée ; sans doute n'y découvrit-on aucune de ces œuvres d'art devant lesquelles l'admiration se fait silencieuse, mais encore on y voit quantité d'œuvres intéressantes : une vierge de Mimerel, des monuments de Dufraine et surtout la mort de Saint Joseph, la chaire de l'ancienne église des Carmes, apportée après la Révolution, toutes œuvres lyonnaises où se marque l'histoire de l'art à Lyon et à quoi s'attachent des légendes délicieuses. Enfin cette chapelle parle plus directement encore à notre cœur : comme les autres bâtiments de l'hôpital, elle fut edifiée tout entière par la charité publique ; au plafond de chacune des chapelles latérales, des écussons aux armes des grandes familles de la ville

rappellent à notre mémoire reconnaissante le souvenir des hommes de cœur dont les cendres reposent sous ces dalles grises.

Un monument élevé tout au cours des siècles par la pitié généreuse d'une noble cité, voilà quel est l'Hôtel-Dieu. Les uns après les autres, les âges se peuvent lire sur ces vieux murs. Cela est bien loin sans doute des conceptions orgueilleuses de ces médiocres intellectuels qui ne veulent pas voir plus loin qu'une vie humaine. Un monument n'est parfait à leurs yeux que s'il a pu être conçu en une seule fois, par le même esprit, dans toutes ses parties, et pour eux l'harmonie ne peut être que l'œuvre de la raison. Pauvres gens qui n'oublient qu'une chose,



Entrée de l'Hôtel-Dieu de Lyon

abritaient l'Ecole de Médecine. Quand celle-ci s'installa quai Claude-Bernard en 1877, on décida une transformation complète. Le Conseil d'alors, respectueux des traditions que lui avaient laissées les anciens recteurs (les temps changent et les hommes et les âmes), se souvenait qu'un égal souci d'art et de beauté avait toujours guidé ses prédécesseurs : il voulut élever un monument digne des anciens et que des pierres glorieuses rappelaient que les Lyonnais n'avaient pas démerité. Les plans du nouvel édifice furent confiés à M. Pascalon. L'ensemble du monument est beau et digne de l'artiste sincère qui l'a conçu. La façade de la rue de la Barre, simple et sévère, s'harmonise très bien avec l'œuvre de Soufflot dont elle répète à ses pavillons d'angle les lourdes draperies de pierre qui entourent les fenêtres. Légerement



La Chapelle du Grand Hostel-Dieu

le sentiment, seul véritable créateur de beauté. L'Hôtel-Dieu, par-dessus tout, est une œuvre sentimentale : nous l'aimerions même moins beau et il est beau.

Petit Dôme de la Renaissance aux ombres mystérieuses et qui inclinent aux rêveries, grande façade de Soufflot aux lignes imposantes, dôme moderne même, tout s'harmonise délicieusement. Et nous qui connaissons l'hôpital et qui l'aimons, nous déplorons cette détestable injustice par quoi le monument de Soufflot accapare toute l'attention du public. Chaque ville a sa « carte postale » et n'est-ce point là celle de Lyon ? Par delà le Rhône que barre le pont de la Guillotière, le vieux pont des Frères Pontifes (1), l'Hôtel-Dieu, longue façade harmonieuse surmontée des dômes, au dernier plan, la silhouette de Fourvières sur un ciel pâle. Dans ce large horizon, l'hôpital se fond avec l'ensemble : voilà Lyon, mais ce n'est pas l'Hôtel-Dieu. Combien nous touchent davantage les cours intérieures du vieil édifice. Dès l'entrée, une émotion recueillie nous saisit : le vieux dôme se présente par l'un de ses angles ; sous le soleil oblique ses reliefs s'accusent par l'ombre de ses clochers ; aux quatre côtés de la cour, les arcades du cloître entre les piliers bas, mettent des taches d'ombre alternées ; au centre, sur un autel de pierre, une vieille croix ternie par le temps, érigée en 1813 avec le legs d'une sœur hospitalière. Aux murs noirs, des plaques de marbre inscrivent les noms des bienfaiteurs de l'hôpital : la liste commence en 1482, le dernier pilier atteint la dernière table de marbre. La pensée généreuse de la ville nous accueille, c'est ici que l'on pénètre le cœur de Lyon.

(1) Les mêmes préoccupations mesquines qui menacent de la destruction le vieil Hôtel-Dieu pour que s'élevât au place d'effraies maisons de rapport, vont condamner le vieux pont : exigences de la circulation, dit-on, alors que des ponts modernes sont construits cent mètres plus haut sur le Rhône !

Tout au long du bâtiment du quai, court une longue galerie, ouverte sur les cours. Voici la première, la cour Saint-Louis. Son charme est d'une note plus délicate peut-être, plus recueillie que celui du cloître. L'ensemble est moins composé, l'émotion que l'on y goûte est plus personnelle.

Que de fois, au crépuscule d'été, et quand nous quittons le réfectoire de l'internat, nous nous sommes arrêtés là : le jour accroche encore quelques éclats aux tuiles du vieux dôme ; presque tout entier dans l'ombre, il s'enlève en lignes sombres et nettes sur le ciel clair ; dans la cour, la simple fontaine, bloc de pierre unie, ne détourne pas le regard et lui fait comme un degré vers les clochetons, plus haut ; un arbre a poussé, un seul dont la ramure aux lignes fortes et harmonieuses ajoute un nouveau relief dans ce tableau apaisé.

Plus loin, la cour suivante montre la colonnade simple et sévère qui précède les cuisines.

Les dômes sont les centres de l'organisation intérieure comme ils groupent les lignes extérieures du monument : sous le vieux dôme de 1623, et jusqu'à ces dernières années, la salle n'avait point changé que décrivait minutieusement les anciennes chroniques.

Quatre grandes salles de malades s'ouvraient par une large baie vitrée sur la salle de l'autel, à la voûte élevée. Au grand Dôme encore un autel monumental avait été élevé par souscription publique : au mur, des tables de marbre rappelaient les noms des souscripteurs.

Notre reconnaissance avait placé là les bustes des médecins et chirurgiens qui avaient illustré l'école lyonnaise. Là, aussi, dans un coin, le vieux vase en bronze où l'on conservait jadis la « thériaque ».

Notre émotion était profonde lorsque, pendant les nuits de garde, nos pas résonnaient sous la voûte immense et réveillaient les âges endormis (1).

Au-dessous du dôme de Soufflot, une salle encore mérite de retenir le visiteur ; et précisément les projets de démolition, s'ils conservent la façade de Soufflot détruiraient la salle Pasteur : on trouverait difficilement pourtant à Lyon son égale.

De dimensions réduites, elle donne une émotion plus intime que la grande salle du Dôme au-dessous de laquelle elle est située. La voûte aux arcs surbaissés, repose aux quatre angles sur quatre piliers. Elle donne directement

(1) Les souvenirs conservés si précieusement jusqu'ici ont reçu déjà une première atteinte. L'autel du petit Dôme a été rasé. La salle du grand Dôme a été transformée en salon de lecture pour les malades. L'autel demeure, mais on a enlevé tous les ornements religieux ; des meubles en osier garnissent la salle, sur des tables de rotin s'étalent des journaux de modes, et d'effrayants placards peints en vert encombrant les embrasures de fenêtres. Le zèle hygiénique d'un administrateur n'a-t-il point fait passer au ripolin la grande galerie du rez-de-chaussée, et non seulement les murs, mais encore les pierres de taille des piliers !

sur le quai par une grande porte qui ne s'ouvrait autrefois que devant les souverains.

Depuis quelques années l'administration a réuni là les plus belles de ses précieuses tapisseries des Gobelins, classées comme monument historique.

Ici et là encore, presque partout dissimulés, on retrouve dans l'Hôtel-Dieu des souvenirs du passé : vieux meubles, anciennes commodes aux cuivres ciselés, vieux tableaux qui ne sont point sans mérite et auxquels s'attachent des souvenirs précieux.

A la pharmacie de vente, une collection unique de vases de faïence est rangée dans les placards aux riches boiseries sculptées.

Ces richesses accumulées, le visiteur doit les voir. Mais le Lyonnais, lui, n'analyse point cette émotion respectueuse, faite de reconnaissance et d'admiration qui l'étreint dès qu'il a passé la porte de l'Hôtel-Dieu.

Pour nous qui avons vécu entre ces vieux murs les meilleures années de notre vie, nous ne pouvons accepter sans souffrances et sans révoltes, qu'on démolisse le monument des siècles passés. Soit, l'Hôtel-Dieu ne répond plus aux exigences d'un hôpital moderne, est-ce une raison pour que disparaisse cet édifice tout entier élevé par la bienfaisance publique ?

Nous espérons encore que le souci de conserver à Lyon un de ses plus beaux monuments et celui peut-être dont le sens est le plus riche, préservera de la ruine le Grand Hostel-Dieu de Notre-Dame de Pitie du Pont du Rhône.

NOTA. — Esculape, soucieux de conserver pour les générations médicales futures le souvenir des vieux monuments hospitaliers qu'a sanctifiés la souffrance humaine, publiera bientôt un article sur l'ancien hôpital de La Pitié.



Cour intérieure ; le vieux Dôme

LE BAPHOMET

L'IDOLE ANDROGYNE DES TEMPLIERS (Fin)

Par le Docteur BÉRILLON

Professeur à l'École de Psychologie

De tous les griefs invoqués contre l'ordre des Templiers, l'adoration d'une idole est celui qui a suscité le plus de controverses. C'est qu'en effet, l'idole ne fut pas décrite par tous les témoins avec les mêmes attributs. Tantôt elle n'avait qu'une tête, tantôt elle en avait deux ou trois; certaines idoles n'étaient montrées que dans les chapitres, d'autres servaient à des rites privés. Cette variété ne prouve rien contre la réalité de l'idole. Dans les religions, les images offertes à la vénération des fidèles ne se présentent pas partout sous le même aspect. Leur matière constitutive, leur configuration, varient suivant la richesse, les goûts, les traditions du milieu. Dans l'initiation du Templier, la présentation inattendue du Baphomet avait pour but de provoquer chez le récipiendaire une émotion, une surprise capable de frapper son imagination, d'impressionner violemment son esprit. C'est ce que le D^r Bérillon a voulu exposer en groupant dans cette seconde partie de son étude tous les documents relatifs à l'idole bisexuée.

Les Idoles. — Le Baphomet androgyne

Comme je l'ai mentionné plus haut, indépendamment des actes d'abjuration, des baisers obscènes qui leur étaient imposés, ainsi que des promesses de s'abstenir de toutes relations sexuelles avec les femmes, on présentait aux initiés, au cours de la réception, certaines figures d'un caractère absolument anormal. Ainsi, dans l'interrogatoire de Carcassonne, les six chevaliers arrêtés reconnurent l'existence de l'idole.

Le premier, Jean Cassaubras, parle d'une figure de cuivre, qui avait la figure d'homme; le second, le frère Gauceraud de Montpelato, reconnu que pendant la cérémonie de la réception, on lui fit voir une idole barbe, en forme de Baphomet (*in figuram Baffometi*) et le frère Raymond Rubey déclara qu'on l'avait conduit, pour l'adoration de l'idole, dans une salle où était peinte une figure de Baphomet (*ubi erat depicta figura Baphometi*) (1).

Les deux premiers assurèrent que l'idole avait été retirée d'un coffret (*de quodam coffino, de caxia*).

Au cours de l'enquête de Florence, l'idole fut également désignée par le nom de *baphomet*.

Aux yeux du P. Theiner, gardien des archives du Vatican, cette enquête révéla des faits extrêmement graves contre l'ordre. Cela est d'autant plus important que les dépositions qui furent consignées ne furent point obtenues par la torture, les interrogatoires ayant été faits sans intervention du bras séculier (3).

Des Templiers de la baillie de Troyes, dit l'inventaire du trésor des Chartes, confessaient sans contrainte que lorsqu'ils furent reçus, ils avaient renoncé trois fois Jésus-Christ sur une image qui leur avait été présentée (1).

En particulier, Raoul de Gisi fit la déposition suivante :

pouvais-je la regarder; cette tête était adorée dans les chapitres.

Le frère Jean de Cassaubras (1), précepteur de la Maison du Temple de Noggarde, près Pamiers, parle d'un coffre sur lequel il vit placer une idole (2).

A Paris, Raynier de l'Archant déclare qu'il avait vu l'idole adorée par les frères dans les chapitres généraux et qu'il la vit douze fois dans douze chapitres. C'était *quoddam caput cum barba quod adorant et vocant salvatorem suum*.

Guillemercy de Herblay, aumônier du roi, a vu cette tête dans deux chapitres; il a vu les frères l'adorer et lui-même en faisait le semblant et il croit que cette tête était de bois argenté et doré; elle avait une espèce de barbe.

Les mêmes aveux se trouvent reproduits dans les informations faites librement devant les cardinaux et le pape, sans l'intervention d'aucune violence.

Un témoin rapporte qu'il y aurait eu en Angleterre quatre de ces idoles, une à la sacristie du Temple de Londres, une à Bristolham, la troisième apud Brueriam, la quatrième apud Umbram. D'autres témoins venus de villes différentes, mais dont les dépositions sont concordantes, déclarent que dans une fête solennelle célébrée par les Templiers, ils adoraient un veau. Le chevalier Patrice de Rip-

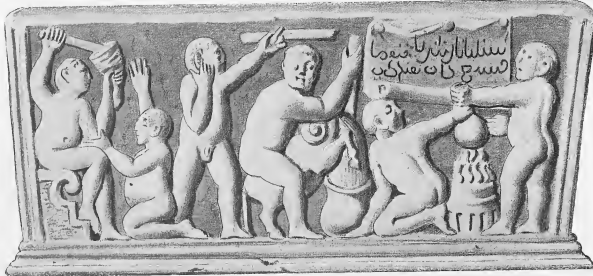


Fig. 1. — Epreuves symboliques de l'initiation du Templier (Coffret de Volterra)

J'ai vu la tête dans sept chapitres différents; elle ressemble à la figure d'un certain démon : d'un Manfée; et toutes les fois que je jetais les yeux sur cette tête, un tel effroi s'emparait de moi, qu'à peine

pas appliquée. Des aveux analogues à ceux qui avaient été faits en France n'en furent pas moins obtenus.

(1) Dupuy : *Histoire de la condamnation des Templiers*, t. I, p. 80.

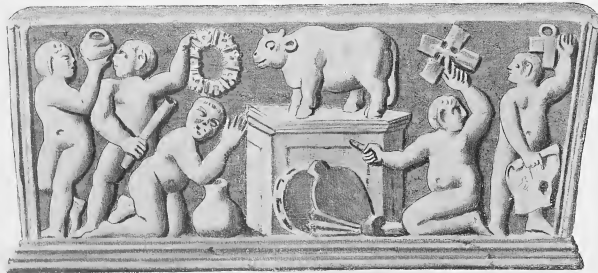


Fig. 2. — Epreuves symboliques de l'initiation du Templier : l'adoration du Veau d'or (Coffret de Volterra)

(1) Michelet : *Procès des Templiers*, 2 vol. in-4°.

(2) Nicolai : *Essai sur le secret des Templiers*, 1782.

(3) Il en fut de même en Angleterre et en Écosse. Dans ces contrées la question ne fut

(1) *Ibid.*, t. I, p. 93.

(2) La réception de ce chevalier est des plus curieuses, parce qu'elle présente le résumé d'une réception. En voici le sommaire : Deux chevaliers s'étaient présentés à lui pour connaître son intention; deux autres étaient venus ensuite lui insinuer combien c'était chose difficile que d'endurer leur règle; qu'il n'en voyait lui, que l'extérieur. Ces préliminaires accomplis, il avait juré, la main

pon avait déclaré que dans sa réception, on lui avait montré une espèce de veau placé sur l'autel, en lui ordonnant de baiser et vénérer ce veau ; ce qu'il fit (1). D'un certain nombre de dépositions, il semblerait résulter qu'un certain esprit de fantaisie, voire même de mystification, intervenait dans le choix des épreuves. Cela en atténue d'autant la gravité des accusations portées contre la moralité des chevaliers de l'ordre du Temple et vient confirmer l'opinion qu'il s'agissait, dans une certaine mesure, de brimades militaires.

Les Templiers, dit Paradin, étaient tombés par trait de tems et par communication avec les infidèles, en exécrable hérésie et impiété... ils avaient un lieu creux ou cave en terre fort obscure, en laquelle ils avaient une horrible statue (2).

L'absence de tout document figuré relatif à cette idole des Templiers a pu longtemps inspirer des doutes sur son existence. Mais la découverte successive de figures réalisant la description qui avait été donnée de cette divinité mystérieuse est venue apporter la démonstration de la réalité des idoles baphométriques. Les principales études sur cette question ont été dues, en Autriche, à M. de Hammer-Purgstall (3), et en France, à M. Mignard. Il en

sculptées sur des coffrets. Deux coffrets recouverts de figures baphométriques ont fait partie d'une remarquable collection réunie par M. le duc de Blacas. L'un de ces coffrets avait



Fig. 4. — Monument baphométrique (Cabinet des Médailles, Bibl. Nat.)

été trouvé à Volterra, en Toscane ; l'autre à Essarois, dans la Côte-d'Or. M. Mignard, qui s'est livré sur les lieux mêmes à de patientes investigations, a démontré que l'endroit où avait été découvert le second de ces coffrets, le cirque de la Cave, était enclavé dans un prieuré important des Templiers de Voullaine (1). M. de Chastenay a trouvé dans ses papiers de famille plusieurs traces de vente et d'échanges de ces lieux avec les Templiers de Voullaine. M. Mignard a reproduit les figures du coffret d'Essarois dans un important mémoire (2). Elles figurent également à la fin d'un livre publié en 1872 par M. Loiseleur (3). Le principal Baphomet représente la femme barbe dont j'ai donné la reproduction (4). Les côtés du coffret représentent assurément la série graduée des scènes rituelles par lesquelles se déroulaient les diverses phases de la réception des chevaliers ; ces scènes figurées sur ce coffret, de même que celles qui sont sculptées sur le coffret trouvé à Volterra, constituent un véritable rituel de cette initiation (5). Il est facile d'y retrouver les symboles des engagements imposés aux initiés en même temps

Ce coffret provenait des Templiers de Voullaine qui avaient un de leurs sièges dans l'emplacement même où il avait été découvert. Il avait été acquis par M. le duc de Blacas. M. Mignard n'eut pas de peine à établir la parfaite similitude de la figure du coffret d'Essarois avec les documents concernant l'existence du baphomet des Templiers, publiés à Vienne, par M. de Hammer.

Les chevaliers du Temple de Voullaine comparurent le 28 mars 1310, avec 544 autres témoins, devant les commissaires chargés de l'enquête par le pape. Les noms de ces Templiers bourgeois ont été conservés, ainsi que les aveux qu'ils furent amenés à faire pendant l'interrogatoire.

Une des formalités de l'initiation des Templiers consistait à entourer le corps du néophyte d'une cordelette. Or, ces cordelettes étaient tirées d'un de ces coffres symboliques, remarquables par les figures idolâtriques dont ils étaient ornés. A ce sujet, M. Babelon, le savant conservateur du Musée des médailles, a émis l'avis que l'on doit regarder les Baphomets comme des objets exécutés par des sociétés secrètes, assez nombreuses au moyen âge, composées d'hommes qui avaient fait pacte

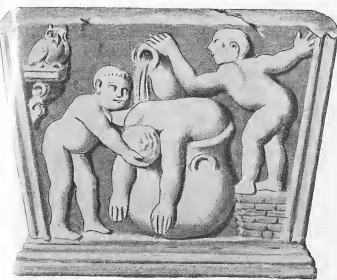


Fig. 3. — Épreuve symbolique de l'initiation du Templier : la purification (Coffret de Volterra)

Hammer a appuyé ses dissertations sur des documents figurés faisant partie des collections du Cabinet de Vienne, qui représentent le Baphomet sous la forme d'idole réunissant les attributs des deux sexes. Au nombre de ces idoles se trouvent de véritables femmes à barbe.

Ces images, le plus souvent, se trouvaient

sur un livre, qu'il n'avait pas d'empêchement de mariage ni autres ; puis, il avait promis de croire en un Dieu créateur qui n'est pas mort et ne mourra point. Enfin, le supérieur l'avait baillé en ore ; puis, ce dernier s'était couché sur un banc, le récipiendaire l'avait baillé en anoi ; puis, une douzaine de frères, témoins de sa réception, l'avaient baillé en umblico. Enfin, toute l'assistance avait adoré une idole que le supérieur avait tirée d'une boîte et qu'il avait posée sur un coffret, et toutes les fois qu'ils s'étaient prosternés sur cette idole, ils avaient montré le crucifix, en signant ut ipsum penitus abneget, et avaient craché dessus.

(1) Wilhelmus de Rembur, presbyter ordinis sancti Augustini, dixit sibi quod audiverat confessionem fratris Patricii de Rippon, ordinis Templi, qui Patricius inter cetera confessorum fuit sibi quod in receptione sui ostensa fuit sibi quadam imago quae cunquidam vitali supposita quasi quadam allari. Dicebatur ei quod illum imaginem oscularetur et veneraret, quod et fecit.

(2) Histoire de Savoie, t. II, chap. 106.

(3) De Hammer-Purgstall : Les Mines de l'Orient : Mysticisme Baphométrique révélatum. Tome VI. Vienne, 1818.



Fig. 5. — Baphomet phallique (H. Gaidon)

que les sanctions concernant la violation de ces engagements.

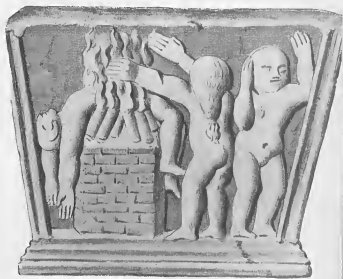
(1) Mignard : Histoire des différents cultes, superstitions et pratiques mystérieuses d'une contrée bourguignonne. Dijon, 1851, p. 55 et suiv.

(2) Mignard : Monographie du coffret de M. le duc de Blacas. Paris, 1852.

(3) Loiseleur : La doctrine secrète des Templiers. Paris, 1872.

(4) V. le numéro précédent.

(5) Parmi les reproches adressés aux Templiers figurent ceux de faire brûler les corps des chevaliers morts, et



6. — Scène de l'initiation du Templier : l'épreuve de l'incinération (Coffret de Volterra)

avec le diable. D'après M. Babelon, ces sectes se rattachaient plus ou moins directement au gnosticisme (1).

Un document baphométrique conservé au cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale, est constitué par un moule en serpentine dans lequel sont gravés en creux deux personnages vêtus d'un costume singulier. L'homme porte un casque muni de petites cornes. En état de nudité jusqu'à la ceinture, les deux ont les mains placées sur la poitrine dans un geste symbolique (2).

L'androgyne était la base du système des gnostiques et le plus célèbre de leurs chefs d'école, Valentin, qui bâtissait son système au I^{er} siècle de l'Eglise, avait pu s'inspirer dans sa

d'en faire avaler les cendres à ceux qu'on recevait (Goguin) ; de s'asseoir dans une cave obscure où était l'idole ; d'y introduire des femmes et ensuite d'étendre les lumières et de se mêler indifféremment hommes et femmes (Paradin). Ces reproches se trouvaient justifiés par les scènes représentées sur les coffrets d'Essarois et de Volterra.

(1) Babelon : article Baphomet, Grande Encyclopédie.

(2) Chabouillet : Catalogue des camées et pierres précieuses de la Bibliothèque impériale, p. 309, n° 225.

conception de ces singulières divinités gréco-orientales qui, comme la *Vénus barbe* de Chypre, étaient figurées avec des attributs des deux sexes (1).

Les Templiers, dans leur séjour prolongé en Asie-Mineure, avaient subi les mêmes influences.

Leur loi primitive s'était altérée au contact des superstitions orientales et ils rapportèrent des croisades, en même temps que les vices et les maladies sarrazines (la sodomie et la lèpre), la conception d'idoles androgynes. Ils se servaient de ces idoles pour frapper l'imagination de naïfs récipiendaires, attirés par le désir d'obtenir une part de leur puissance et de participer à leurs richesses.

Nous avons tenu à reproduire ces images, connues seulement de quelques rares érudits. Leur examen attentif suffira pour convaincre que le fameux *Baphomet*, l'idole dont l'adoration fut imputée aux Templiers comme le plus gros de leurs crimes, était le plus souvent une simple représentation de femme à barbe.

Les Baphomets phalliques

Un autre document baphométrique du plus haut intérêt est celui dont la description fut donnée par M. H. Gaidoz, dans la *Revue archéologique* (juin 1881). Il représente un Baphomet barbu, assis les jambes croisées, ayant les yeux saillants, tenant dans les mains des flambeaux et exposant impudiquement ses organes génitaux. Cet objet fut trouvé à Broc (Maine-et-Loire) en 1878, dans la propriété de M. le comte de la Poëze, est en cuivre. A n'en pas douter, il s'agit bien là, comme le considère M. Gaidoz, d'une idole baphométrique.

Quelques-unes de ces idoles, au lieu de se présenter sous l'apparence androgyne, avaient, au contraire, le caractère phallique. Tel était

le cas d'un document de ma collection qui est certainement un des plus curieux en ce genre.

Cette pièce unique par la finesse artistique du travail et par l'idée qui a présidé à sa confection, est en bronze. Le simple examen du costume porté par le personnage, la forme du

Perthes fut chargé d'en déterminer l'origine et ce fut par hasard qu'il s'aperçut que le manteau du personnage dissimulait un phallus. Pour le mettre à découvert, il avait suffi d'exercer une légère traction. Les religieux qui desservaient le trésor de la cathédrale ne

se doutaient pas que le petit personnage en question recélait un objet d'un aspect aussi paten, car elles le réclamèrent en disant que ce petit saint Jean-Baptiste avait été, pendant plusieurs années, l'objet d'une vénération spéciale de la part de beaucoup de fidèles.

En réalité, le prétendu saint n'était qu'une idole, un Baphomet. Comme Amiens était le siège d'une importante commanderie de Templiers, on peut supposer que lorsque les chevaliers furent sur le point d'être arrêtés, ils se débarrassèrent de leur Baphomet en le jetant dans une tourbière. Il s'agit là, en effet, d'un objet d'initiation. A quel autre usage aurait-il pu servir ?

Après avoir présenté l'idole barbe au nouvel initié et obtenu de lui qu'il l'adorât, la partie supérieure en était soulevée et on lui démontrait qu'il n'avait adressé son adoration qu'à un phallus. Par cette dérision, on l'invitait à se montrer moins crédule à l'avenir... Si les initiations aux sociétés secrètes comportaient autrefois de telles épreuves, c'est qu'il était souvent nécessaire d'apprécier jusqu'à quel degré pouvait être poussée soit la crédulité, soit la présomption des nouveaux adeptes. Le Baphomet phallique dont par respect pour la pudeur de mes lecteurs je n'abs-

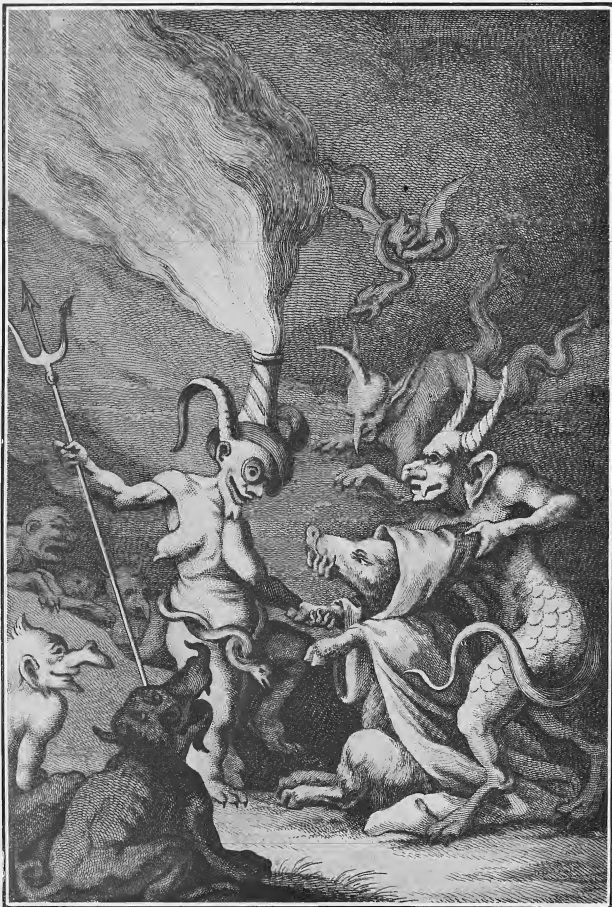


Fig. 7. — Parodie allégorique de l'adoration du Baphomet androgyne (Gravure sur cuivre du XVIII^e siècle, composition de Boré, gravure d'Edelin)

capuchon, du pourpoint et des hauts-de-chausses suffisent à indiquer qu'il ne s'agit pas d'un objet gallo-romain, mais de l'œuvre d'un artiste du moyen âge. Trouvée vers 1777 dans les marais de Rivery, près d'Amiens, en fouillant une tourbière, elle fut achetée par le chapitre de la cathédrale et resta dans son trésor jusqu'à la Révolution. Un peu plus tard, Boucher de

tienndrai de soulever le capuchon, constitue un document de la plus haute valeur et jette un jour nouveau sur ce que pouvaient représenter les idoles offertes à l'adoration des nouveaux chevaliers du Temple (1).

(1) Beausobre : *Histoire critique du Manichéisme*, t. I, p. 582.

(1) La 29^e articulation de l'enquête mentionnait que les baisers infâmes avaient été donnés *aliquando in virga virili*.



Fig. 8. — Éon gnostique. Homme avec un visage et des seins de femme (de Hammer)

Le symbolisme des gnostiques

Le dogme catholique, immuable, proscriit sévèrement toute discussion. La masse des croyants accepte la discipline imposée, considérant, comme on le lui a enseigné, que la foi est incompatible avec la réflexion et avec le raisonnement. Mais il est des esprits qui ne s'inclinent qu'à regret. En adoptant les croyances de leur temps, ils se réservent *in petto* la liberté d'y ajouter ou d'y retrancher quelque chose. Cela s'est vu dans tous les temps. C'est ainsi que, dès les premiers siècles du Christianisme, obéissant au besoin de se soustraire à des règles qu'ils considéraient comme trop étroites, les gnostiques donnèrent libre cours aux entraînements d'un mysticisme sans limites. Trouvant trop simple la foi chrétienne telle qu'elle avait été prêchée par les premiers apôtres, ils émettent la prétention de créer des religions plus savantes. Pour cela, ils imaginèrent de recourir à des symboles d'autant plus capables de frapper l'imagination de leurs adeptes qu'ils étaient moins compréhensibles. « Le prestige des noms hébreux ou supposés tels, a dit Renan, était un des moyens de séduction qu'employaient les gnostiques auprès des gens simples. »

Associées aux images gnostiques dont se servaient les Templiers au cours de leurs initiations,

on trouve fréquemment des inscriptions arabes ou persanes. Les fautes de transcription indiquent qu'il s'agissait de copies faites par des graveurs locaux, n'ayant aucune connaissance de la langue arabe et copiant servilement un modèle, comme cela apparaît d'une façon évidente dans les inscriptions qui entourent le Baphomet principal du coffret d'Essarois étudié par Mignard.

Ils avaient aussi recours à des représentations figurées, destinées à personifier et à matérialiser certaines conceptions de prétendus êtres divins. On désignait ces représentations sous le nom d'*éons*. D'après l'étymologie du mot, *éon* signifiait que chacune de ces émanations divines étant isolée et complète dans son existence, se suffisait à elle-même. Chaque éon ayant la puissance créatrice en lui-même était considéré et représenté comme *androgyné*, ce qui est constaté par les paroles de saint Irénée (1) : *Esse enim illorum unumquemque masculo-feminam*.



Fig. 11. — Éon gnostique. Femme avec de la barbe (de Hammer)



Fig. 10. — Baphomet phallique (Collection du D^r Bérillon)

Pour les principales sectes gnostiques, en particulier pour les Valentinien et les Ophites, dont l'origine se trouve en Égypte, le nombre des éons était en général limité à huit. Le plus connu était l'éon de la Sagesse : *Sophia*.

Les documents les plus explicites qui aient été fournis sur les symboles gnostiques sont dus au savant archéologue autrichien, M. de Hammer, qui les a publiés dans le sixième volume de son ouvrage des *Mines de l'Orient*. Ils figurent dans le chapitre intitulé : *Mysterium Baphometis revelatum*. Il est question dans cette partie du livre, des chevaliers de l'ordre du Temple qui s'étaient adonnés aux gnosticisme et que leurs propres monuments

avaient servi à convaincre d'idolâtrie et de pratiques impures. La rareté de ces documents, en France, s'explique par le soin avec lequel l'ordre des Templiers, dès qu'il se vit soupçonné, fit disparaître tout ce qui aurait pu justifier les accusations portées contre lui. On peut l'attribuer aussi à une destruction systématique de ces documents imposée, après l'abolition de l'ordre du Temple, par les représentants de l'orthodoxie religieuse.

Les figures d'éons gnostiques que nous publions sont extraites du livre de M. de Hammer.

Ces dessins justifient la colère de saint Irénée, alors évêque de Smyrne et qui fut ensuite évêque de Lyon, qui s'indignait de voir des chrétiens s'affilier au gnosticisme et se mettre à adorer des représentations divines empreintes d'un tel caractère d'impiété.

En examinant ces images si singulières (fig. 8 et 9), dans lesquelles des individus mâles, barbus et non barbus, sont figurés avec des seins de femmes, on comprend l'indignation du saint auteur du traité contre les *hérésies*. Le troisième dessin (fig. 11), représente une femme dont le menton est orné de barbe. Le désir de justifier la féminité de son sexe l'oblige à se présenter dans une attitude quelque peu indécente. Tout dans cette figure semble avoir pour but de froisser à la fois l'orthodoxie religieuse et l'orthodoxie physiologique.

L'arrangement de ces compositions dénote d'une façon évidente les intentions sacrilèges des gnostiques. Aussi, il fut facile d'accuser les chevaliers du Temple, affiliés au gnosticisme, non seulement d'abjurer leur foi, mais d'ajouter à leurs blasphèmes de dégoûtants outrages à l'égard des symboles de la religion chrétienne. Le seul aspect de leurs images gnostiques pouvait constituer contre eux le plus accablant des témoignages.

Nous laisserons à d'autres le soin d'interpréter les symboles dont ces figures sont entourées. Remarquons seulement que quelques-uns d'entre eux ne sont pas sans analogie avec les symboles de la Franc-Maçonnerie.

Les représentations d'éons gnostiques ne sont pas aussi rares que l'on pourrait le supposer. On en a trouvé sur des coffrets ; des médailles



Fig. 12. — Éon gnostique. Femme avec de la barbe (de Hammer)

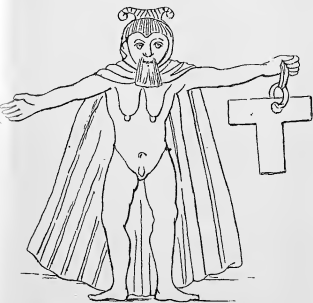


Fig. 9. — Éon gnostique. Homme avec des seins de femme, portant la croix ancrée, symbole gnostique (de Hammer)

(1) Saint Irénée : *Disert.* prov. Lib., ch. 30, § 2, 4 et 5.

en portaient également, ainsi que le prouve la pièce trouvée dans les îles Baléares, qui a été décrite par M. Gerhard. Elle représente un individu barbu, avec des seins de femme très manifestement dessinés. Une simple comparaison avec les éons gnostiques reproduits ci-dessus indique qu'il s'agit d'une représentation de femme barbe ayant pour objet de figurer l'éon androgyné de la Sagesse (1).

(1) Éon gnostique. Femme avec de la barbe. (M. Gerhard : *Akademische Abhandlungen*, pl. XLIII, fig. 5.)

Dans un certain nombre de conceptions artistiques de l'idole androgyné on retrouve la préoccupation de donner une impression d'horreur et de répulsion. C'est ce qui résulte de la figure composée au xvi^e siècle par Borel, et gravée par Elluin, pour illustrer la *Tentation de Saint Antoine*, de Sedaine, qui se trouve reproduite dans cet article.

Elle représente le baphomet recevant les hommages d'une foule de démons de race subalterne, dont quelques-uns ont revêtu l'apparence d'animaux immondes. Les seins flot-

nants du baphomet androgyné ne laissent aucun doute sur l'association voulue des attributs des deux sexes. Mâle par le visage, le baphomet est femelle par ses appas. Combinant, en un être androgyné, tous les éléments divisés de la puissance génératrice, il est la personification symbolique de la domination irrésistible qu'exerceront éternellement sur l'être humain les forces aveugles de la passion, de la volupté et de l'instinct.

LE PRIX DES CADAVRES A PARIS AUX XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES

PAR MARCEL FOSSEYEUX

Docteur ès lettres

Chef de bureau à l'Administration de l'Assistance publique

Actuellement les corps non réclamés des malades décédés dans les hôpitaux à Paris, sont répartis entre l'Amphithéâtre d'Anatomie, pour un tiers, et la Faculté de Médecine, pour deux tiers. Il n'en était pas ainsi sous l'Ancien Régime : Marcel Fosseyeux, pour qui les archives de l'Assistance Publique et les manuscrits des bibliothèques parisiennes concernant le vieux Paris n'ont point de secret, va nous dire ici quelles difficultés maîtres et étudiants rencontraient pour leurs expériences anatomiques. Nul n'était mieux qualifié pour pareille étude que l'auteur du beau livre, récemment paru, sur l'Hôtel-Dieu de Paris, au xvi^e et au xvi^e siècle.

PARMI les cinq raisons exposées par Tenon dans son mémoire présenté à l'Académie des Sciences, en 1785, sous le titre d'*Observations sur les obstacles qui s'opposent au progrès de l'anatomie*, la principale, conjointement avec la difficulté de se faire aider, et le manque de ressources des débutants pour l'achat des instruments, est la difficulté de se procurer des cadavres. Tenon y insiste et il y revient dans deux mémoires restés manuscrits qui font suite au premier (1), et où il indique en même temps un expédient destiné à mettre fin à cette situation fâcheuse. Son projet consistait à établir des salles d'études pour les étudiants, communiquant avec le dépôt des morts de l'Hôtel-Dieu, suivant une disposition adoptée à l'hôpital Saint-Jean, à Turin. de manière à éviter les transports et les exhumations de cadavres, toujours préjudiciables à la santé publique. Il estimait à 500 cadavres le chiffre des sujets nécessaires à l'instruction des futurs anatomistes, et en fixant à 6 francs un droit de rétribution par chaque cadavre, on aurait obtenu une somme de 3000 livres par an destinée à indemniser les garçons de l'Hôtel-Dieu chargés du transport de ces cadavres au cimetière après leur emploi, ou au besoin à des prières pour le repos de leur âme.

Si telle était encore à la fin du xvi^e siècle la situation faite aux anatomistes, on juge des difficultés qu'ils avaient dû vaincre antérieurement pour poursuivre leurs études. Tenon d'ailleurs nous donne à ce sujet des détails circonstanciés et, peut-on dire, vécut.

Deux sortes de personnes, dit-il dans son *Mémoire sur les inconvénients et les dangers*

qu'étaient les exhumations des cadavres destinés aux anatomistes (1), fournissent des cadavres aux anatomistes : des jeunes gens qui y sont intéressés pour leurs propres travaux, et des hommes qui en tirent un intérêt proportionné aux dangers inséparables de cette espèce de commerce. Souvent il est indispensable que les premiers se réunissent aux derniers pour les diriger, pour modérer leur licence et prévenir le scandale que ces hommes pressent

(1) Bib. Maz., ms. 3616, fol. 49. *486.108. 21012*



Pierre Boudon, chirurgien de l'Hôtel-Dieu
Il y dirigea de 1725 à 1744 les exercices anatomiques (Tableau conservé à l'Hôtel-Dieu)

toujours ivres ne sont que trop disposés à occasionner. Lorsque réunis ils s'avancent la nuit dans les cimetières, des chiens sont lâchés contre eux pour en déborder l'entrée, souvent des gens armés se présentent à l'appui de ces animaux ; on se bat, on est blessé, le peuple s'attroupe, le scandale devient considérable ; les élèves ou leurs défenseurs sont-ils pris, ils sont mis en prison. Ainsi, c'est à main armée que nous apprenons l'anatomie, et que nous apportons des secours à la société. Un coup funeste pouvait, lorsque le grand Vésale allait dérober des cadavres dans le cimetière des Innocents, trancher le cours d'une vie si précieuse au monde.

Des plaintes nombreuses étaient périodiquement adressées au bureau de l'Hôtel-Dieu par des voisins du cimetière de Clamart, dont ces enlèvements nocturnes de cadavres troublaient la tranquillité. Le lieutenant général de police, de qui dépendait la police des cimetières, fut même sollicité de faire circuler des patrouilles dans le quartier (1).

Mais les voisins des cimetières n'étaient pas seuls à se plaindre de ces exhumations. Il fallait transporter en effet très loin les cadavres dérobés, à la hâte, par dizaine quelquefois, et lorsqu'on ne trouvait pas de cocher disposé, malgré un fort pourboire, à les enlever, les porter à bras ou dans des hottes.

Il est arrivé, raconte encore Tenon, qu'un fiacre ainsi chargé passait dans une place à quatre heures du matin, les portières étant fermées, la sentinelle joga à propos de demander ce que la voiture contenait ; sur le refus de répondre, le carrosse fut ouvert, 7 à 8 cadavres tombèrent aussitôt et cet événement occasionna dans le marché la plus effroyable.

Ajoutons que ces cadavres, quelquefois enterrés depuis cinq ou six jours, déjà corrompus, souvent porteurs de germes contagieux, pouvaient semer par la ville des miasmes dangereux.



Keyser. — Anatomie du D' Sébastien de Vries (Musée d'Amsterdam)

Les anatomistes n'étaient pas au bout de leurs peines quand ils s'étaient procuré des cadavres, il fallait, le travail fait, s'en débarrasser, et ce n'était pas chose facile. Les uns orlaient les os, mais alors la fumée répandait dans les rues une odeur infecte dont se plaignaient les voisins; et jetaient les parties molles dans les fosses d'aisances, risquant ainsi d'infecter tout un quartier; les autres essayaient de les jeter dans la Seine, mais ils pouvaient être surpris par une patrouille, et des débris arrêtaient l'infection dans la rivière, et la terreur dans la population toujours portée à suspecter des crimes.

Celui qui comptait reposer dans une bière, écrit le sensible Mercier dans son *Tableau de Paris*, est arraché de sa sépulture, c'est la passion de l'anatomie qui le transporte dans le grenier. Là il est disséqué par des mains d'apprentis, et pour cacher ces broutilles à l'œil des voisins, ces jeunes anatomistes brûlent les ossements. Ils se chauffent pendant l'hiver avec la graisse du mort. Quelquefois ils sont sept à huit dans un lieu tout étroit, promenant d'une manière hideuse leur scalpel inexpérimenté. Des miasmes pestilentiels s'exhalent du cadavre, et il n'y a point d'année qu'il n'en coûte la vie à plusieurs de ces imprudents qui osent tout braver.

Si le cimetière de Clamart fut le plus souvent visité par les expéditions nocturnes de voleurs de cadavres, les petits cimetières de paroisses, avant leur suppression, ne furent pas épargnés. Les archives de la Bastille (1) nous ont laissé le récit des exploits de cet étudiant de l'hôpital de la Charité, nommé Le Roy, qui, accompagné d'un garçon, et de six hommes du régiment des gardes, réunis chez une limonadière de la rue de Grenelle, s'introduisit après minuit, dans le cimetière de la paroisse de Saint-Sulpice, entre la rue de Bagnenx et la rue de Vaugirard, exhumait à son aise les cadavres, les hissait dans une voiture de louage, grâce à un apprenti peu élevé disposé dans un coin du cimetière, et s'en allait avec ses funéraires colis vers quatre heures du matin, à l'heure où se retirait le guet. Il donnait 10 francs à chacun de ses aides et vendait ses cadavres en moyenne 150 francs.

Ces faits avaient été dénoncés à la police par le curé de Saint-Sulpice. Il y en eut encore de

plus curieux, comme le cas signalé par le lieutenant de police Hérault, en juillet 1726 (1), au premier ministre, le futur cardinal de Fleury, du chirurgien Froment, demeurant rue Bourbon, à la Ville-neuve, qui avait disséqué chez lui son enfant de sept à huit ans, avait fait un squelette avec les os, et fait porter les chairs aux Innocents. Mis en prison, il ne fut relâché qu'à la suite des démarches de Maréchal et de Lapeyronie.

M. Chéreau a raconté l'incident arrivé en 1672 auquel fut mêlé Mauriceau, qui devait se rendre célèbre comme accoucheur. Le 12 février 1672, les chirurgiens de Saint-Côme enlevèrent un corps qui leur avait été remis par l'exécuteur de la haute justice et le portèrent dans leur maison, sans le consentement de la Faculté, par infraction à l'arrêt du Parlement de 1552 (2), portant que nul ne pourrait faire d'anatomie que sous la présidence d'un docteur en médecine et que nul cadavre ne pourrait être délivré soit par le juge criminel, soit par le bourreau, soit par les gouverneurs de l'Hôtel-Dieu ou par le prévôt des marchands, sans une permission signée du doyen de la Faculté et scellée du sceau des Écoles. Dès le lendemain, un huissier du Parlement va réclamer le cadavre à la requête du doyen. Mauriceau, qui était alors prévôt des chirurgiens, refuse d'ouvrir les portes de Saint-Côme. L'huissier les fait forcer par un serrurier, et ne trouve pas de cadavre. Quelques jours après, Puyon, doyen des écoles de médecine, envoie de nouveau un huissier, accompagné de six archers. Le 24 février suivant, l'huissier entre seul à Saint-Côme; il voit dans la première grande salle Mauriceau et deux autres maîtres en robes et bonnets, un aspirant qui faisait un cours sur un cadavre, et plusieurs assistants. Sur le refus qu'on lui oppose de délivrer le cadavre, l'huissier veut faire entrer ses aides; les chirurgiens le repoussent, il y eut du tapage, mais il fallut céder à soixante-dix archers qui vinrent au secours des premiers. Le cadavre est enlevé, porté aux écoles de médecine, et l'huissier pro-

teste contre l'aspirant et les autres chirurgiens. Un arrêt de la Cour intervint qui donna gain de cause à la Faculté. Mauriceau en fut quitte pour la perte de son cadavre (1).

En 1683, le Parlement eut à s'occuper d'une affaire d'achat de cadavre au fils du fossoyeur du cimetière de Saint-Sulpice faite par le chirurgien Desnoues et de Biégné, chirurgien du duc d'Orléans. Une sentence du lieutenant de police du 13 avril 1683 alla jusqu'à condamner de Biégné par contumace à être banni du royaume à perpétuité, et ses biens confisqués, mais comme les deux chirurgiens délinquants se constituèrent prisonniers à la Conciergerie, le Parlement se contenta de les condamner à une forte amende (2).

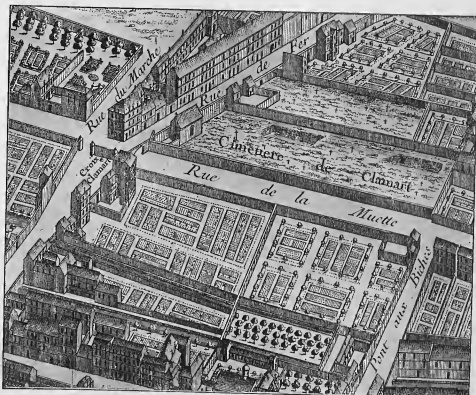
Encore à la fin du xviii^e siècle, le libraire Hardy, après nous avoir décrit dans son *Journal* (3) l'exécution d'un soldat des Cent-Suisses dans la plaine des Sablons, en face de la Porte-Maillot, le 30 mars 1773, ajoute :

On y remarque aussi plusieurs chirurgiens qui paraissent assez disposés à attendre l'arrivée de la nuit pour déterrer le cadavre et s'en emparer.

La Faculté avait droit pour son usage, et en vertu des arrêts du Parlement, aux cadavres des suppliciés; ces derniers d'ailleurs ne pouvaient être enlevés sans la permission du doyen qui donnait au bourreau trois livres par cadavre. Quand il était pourvu de cette autorisation, le docteur faisait transporter le cadavre à son domicile et là, en présence de confrères et d'élèves, il faisait disséquer par un barbier. En voici un exemple relaté par Gui Patin :

Un de nos docteurs, nommé Régier, ayant en vertu de la requête que je lui avais signée comme doyen, le corps d'un de ceux qui furent roués il y a trois semaines, pour en faire des opérations de chirurgie en sa maison, on y a remarqué une chose fort intéressante, savoir, le foie du côté gauche et la rate du côté droit. Tout le monde a été voir cette particularité et même M. Riolan qui est ravi d'avoir vu cela.

- (1) Chéreau, *Diet des Se. méd.*, art. anatomie.
- (2) Bib. nat., Factum, 4 3184.
- (3) Ed. Tournier, 1912, p. 394.



Emplacement du Cimetière de Clamart, d'après un fragment du plan Turgot au xviii^e siècle

1. *Journal de médecine de Paris*, 1901.
2. *Reg. de la Faculté*, t. vi, p. 151 v^o.



Le Cimetière des Innocents, d'après les dessins originaux faits par ordre du Gouvernement, en 1786 (Nouveaux, d'après Perrot)

Cette autorisation accordée aux médecins était le plus souvent refusée aux chirurgiens et aux barbiers. Aussi n'était-il pas rare de voir ceux-ci se rassembler sur la place de Grève, les jours d'exécution, et assistés de « soldats, laquais, bateliers, crocheteurs et autres sortes de gens, ayant épées, armes à feu, et autres bâtons, enlever de vive force le cadavre du supplicié, après avoir souduoyé les exemptes ». Il est vrai qu'ils n'en jouissaient pas longtemps, car souvent un huissier royal, délégué du doyen et accompagné d'archers, venait réclamer le cadavre détenu illicitement. Ces scènes étaient d'ailleurs la source de procès sans fin (1).

Puis l'exécuteur, les exemptes, les archers, qui autrefois délivraient le corps gratuitement, se mirent à demander des rétributions qui augmentèrent avec le temps.

En 1659, Le Noir, archidiacre, réclamant au greffier de la Justice de Saint-Germain-des-Près le corps d'un condamné, se le voit refuser parce qu'il ne voulait pas en donner une somme suffisante, le greffier prétendait en avoir refusé 6 louis d'or. Le Noir s'adressa à la Faculté, et le 20 mars 1659 intervint un arrêt du Parlement portant que le règlement de 1632, touchant les salaires exigés pour la délivrance des cadavres, serait exécuté.

Vers la même époque, un greffier du Châtelet au criminel aurait exigé de Le Noir, dans les mêmes conditions, six livres de bougie blanche et de plus une somme de 50 livres pour ses exemptes. L'archidiacre fut obligé de payer le tout pour entrer en possession du cadavre (2).

Une note conservée dans les papiers du commissaire Delamare nous dit que les corps vinrent à coûter 40, 80 et même cent livres; on en a vu monter jusqu'à 50 écus (3).

Il en fallait en effet un pour chaque chef-d'œuvre de maîtrise de chirurgie, qui devait se faire sur le cadavre : la dépense était bien entendu aux frais de l'aspirant. Pour les leçons de dissection qui avaient lieu dans les amphithéâtres de la Faculté, c'est un bachelier,

délu tous les ans, sur-nommé l'archidiacre, qui était chargé de se procurer les corps auprès de l'exécuteur, et de les faire enterrer après les démonstrations et dissections. Pour les dissections, les élèves payaient 40 sous la première année, 20 sous la seconde, 10 sous la troisième, ensuite tout était gratuit.

L'Hôtel-Dieu réservait ses cadavres pour l'instruction de ses chirurgiens et de ses gagnants-maîtres. La délibération du bureau du 12 février 1655 porte ceci :

An cas que les médecins et chirurgiens ayent intérêt à cognoître les causes de la maladie ou de la mort de quelque personne décédée, afin de servir au soulagement d'autres maladies ou maux et pour le bien des pauvres, la Compagnie se réserve de leur donner la permission de faire ouverture des corps morts, à la charge que l'ouverture ne pourra être faite que dans l'Hôtel-Dieu par les chirurgiens de la maison et en présence des médecins de ladite maison, et qu'aussitôt l'ouverture faite en la même forme qu'on a accoustumé d'ouvrir les corps morts dans les familles particulières, le corps sera enseveli et enterré en la manière accoustumée. (1)

S'appuyant sur ce règlement, souvent renouvelé, l'Hôtel-Dieu refusait les demandes qui lui étaient adressées même par des savants réputés, par exemple celle de Maréchal, en 1728, celle de Dufay, en 1753, celle de Mertrud, démonstrateur en anatomie du Jardin royal, en 1749, celle de Hérisant, en 1750. Il prétendait d'ailleurs que ces particuliers avaient moins en vie le bien public que leur intérêt personnel, et cherchaient à se faire un revenu de leurs leçons, ce qui était parfaitement exact.

Bien entendu les chirurgiens de l'Hôtel-Dieu avaient des cadavres à leur disposition, et Ambroise Paré, qui s'y trouvait compagnon chirurgien vers 1536, dit, dans son « avis au lecteur », en tête de ses *Œuvres* (2), que pendant trois ans qu'il résida à l'hôpital, il eut le moyen « de veoir et cognoître tout ce qui put être d'altération et maladie au corps humain, et ensemble y apprendre sur une infinité de corps morts tout ce qui se peut dire et considérer sur l'anatomie », et Habicot écrivait

en 1610, dans la préface de sa *Semaine ou pratique anatomique* : « L'on n'a en toutes les villes subjects si commodes comme à Paris, joint que les estudians n'ont ni le loisir d'aller chez les maîtres voir une parfaite dissection. Alors on pourra voir une tête humaine de quelque exécuté ».

Dans des circonstances exceptionnelles, les apprentis sages-femmes obtinrent qu'on fit « l'autopsie des femmes mortes par un travail fâcheux et difficile », à condition qu'il n'y eût de présents que le chirurgien et la maîtresse sage-femme (1).

On faisait aussi une grande consommation de cadavres à l'office des taillés, au printemps et à l'automne, à l'époque où les chirurgiens s'exerçaient à la taille sur les corps morts avant d'opérer sur le vif. Il en était de même à la Charité, où la taille se pratiquait à la même époque, suivant une vieille superstition qui prêtait aux astres une influence sur la réussite des opérations. C'est grâce à ses essais sur les cadavres de la Charité que le frère Côme avait pu acquérir l'habileté qui le fit passer au xviii^e siècle pour le premier lithotomiste de son temps (2). Nous en trouvons un écho dans une lettre de Diderot à M^{re} Voland, du 1^{er} septembre 1765.

Voici une histoire, dit-il, qui s'est passée à ma porte ; [il demeurait en effet rue Taranne au cinquième étage d'une maison d'où la vue plongeait sur les cours de l'hôpital]. Le lieu de la scène est la Charité. Le frère Côme avait besoin d'un cadavre pour faire quelque expérience sur la taille. Il s'adresse au frère infirmier ; celui-ci lui dit, vous venez à temps, il y a là, n^o 46, un grand garçon qui n'a plus que deux heures à aller — Deux heures, lui répond le frère Côme, ce n'est pas tout à fait mon compte. Il faut que j'aille à Fontainebleau d'où je ne reviendrai que demain au soir sur les sep-

- (1) Délib. H. Dieu du 13 août 1692.
(2) D^r V. Chevreau, *le frère Côme*, 1912, in-8^o.



J.-M. Moreau, chirurgien de l'Hôtel-Dieu

Il y dirigea les exercices anatomiques de 1744 à 1776 (Tableau conservé à l'Hôtel-Dieu)

(1) D^r le Magnat, *Le Monde médical parisien sous le grand roi*, 1899, in-8^o, p. 256.

(2) Bib. hist. V. de P. Ms. 26168 (papiers Chéreau).

(3) Bib. nat., ms. 21737, f^o 141. *Mémoire touchant les anatomies qui se font tous les hivers à Paris*.

(1) Le 12 janvier 1657, les 9 garçons chirurgiens ordinaires vinrent se plaindre au Bureau de ce que Petit, maître chirurgien, avait fait l'anatomie d'un enfant sans les appeler.

(2) E. d. Malsigne, 1840, in-8^o, t. I, p. 10.



Rembrandt. — L'anatomie du Dr Johan Deymann, peinte en 1656 pour la gilde des chirurgiens (Musée d'Amsterdam)

heures au plus tôt. — Eh ! bien, cela ne fait rien, lui dit l'Infirmier, partez toujours, on tâchera de vous le pousser. Le frère Côme part, l'Infirmier va à l'apothicairerie ordonner un bon cordial pour le n° 46. Ce cordial fait merveille. Le malade dort 5 ou 6 heures. Le lendemain, l'Infirmier s'en va à son lit, il le trouve sur son séant, toussant et crachant librement : presque plus de fièvre, plus d'oppression, pas le moindre mal de côté : « Ah ! père, lui dit le malade, je ne sais ce que vous m'avez donné ; mais vous m'avez rendu la vie tout de bon ; rien n'est plus vrai ; encore une potion, celle-là, et je serai hors d'affaire. — Oui, et le frère Côme, qu'en dira-t-il ? — Que dites-vous du frère Côme ? — Rien, répond l'Infirmier en se frottant le menton avec la main, et l'air un peu contristé. — Père, lui dit le malade, vous faites la mine, vous voilà comme si vous étiez fâché de ce que je vais mieux. — Non ce n'est pas cela. Et l'Infirmier en s'éloignant, disait : Si cela allait venir, je vous l'aurai si bien poussé qu'il en reviendra, ce qui fut en effet. Le lendemain, le frère Côme arrive pour son expérience : Eh ! bien, mon cadavre ? dit-il à l'Infirmier. — Votre cadavre, il n'y en a pas. — Comment, il n'y en a pas. — Non, aussi, c'est de votre faute, votre homme ne demandait pas mieux que de mourir, c'est vous qui êtes la cause qu'il en est revenu. Pour votre peine vous attendrez. Que diable aussi pourqu'en aller à Fontainebleau. Si vous étiez resté, je n'aurais jamais pensé à lui donner ce cordial, qui l'a guéri et votre expérience serait fautive.

A la suite de divers abus qui se produisirent dans les exercices d'anatomie, le Bureau de l'Hôtel-Dieu, sur la demande du maître chirurgien, dut faire un règlement très sévère, arrêté dans la séance du 31 décembre 1706, et qui fut affiché dans l'amphithéâtre. Il fut décidé que les cours auraient lieu désormais de la Toussaint à la veille du dimanche des Rameaux. Les corps devaient être pris dans la salle des morts exclusivement, sur demande faite à la mēre-prieure, et de son consentement par écrit. Le matin, de 8 à 11 heures, se faisaient les préparations de parties et l'après-midi, de 2 à 3 heures, les démonstrations. Le maître chirurgien faisait disséquer d'abord les six premiers compagnons, qui invitaient leurs externes à assister aux préparations, et ensuite faisait les démonstrations publiques en présence de tous les autres compagnons externes ; il recommandait ensuite avec les six autres, mais ceux-ci ne pouvaient faire aucune démonstration publique. Les chirurgiens étrangers au personnel de l'Hôtel-Dieu ne pouvaient assister à ces exercices que sur permission écrite des administra-

teurs, qui devaient nommer tous les ans des commissaires chargés spécialement de la stricte observation des règlements concernant ces cours et exercices anatomiques (1).

••

Ala Salpêtrière, les administrateurs firent également, au début du xvi^e siècle, en 1722, un règlement très strict sur les dissections (2) préparé par l'un d'eux, Nègre, fonctionnaire de la police. Aucun cadavre ne pouvait être confié au chirurgien

de la maison sans billet signé d'un administrateur, qui devait rendre le corps le plus promptement possible, et entier, en vue de l'inhumation ; on lui permettait quelques leçons et expériences pour lui et ses apprentis, mais il lui était défendu de tenir « une école publique d'anatomie ». Pour la régularité des opérations, l'officier de chaque docteur devait « à l'instinct de la mort des pauvres », envoyer les nom et âge du décédé à l'inspecteur, et ne remettre les corps qu'aux employés préposés à la sépulture, à l'exception de ceux qui, sur billet de la supérieure, visé d'un administrateur, pouvaient être confiés au chirurgien de la maison ou à l'anatomiste du Jardin du roi, Du Verney. Pour ces corps qui sortaient de l'hôpital, une comptabilité très stricte devait être tenue, comportant trois registres, l'un tenu par la supérieure, l'autre par l'inspecteur, le troisième par Du Verney lui-même, consignait la mention du départ et du retour des corps, en même temps que les indications d'état civil et la date du décès ; ces cadavres devaient revenir intacts pour l'inhumation.

Au Jardin du roi (3), en effet, on faisait grande consommation de cadavres chez l'anatomiste Du Verney dont la réputation était européenne, et qui eut une année jusqu'à 140 étrangers parmi ses auditeurs. Lister, qui alla le visiter en 1698, prétend que pendant les trois mois que durèrent les leçons d'anatomie faites à deux de ses compatriotes, les anglais Bennis et Probie, il n'employa pas moins de vingt cadavres « pris à la potence et au Châtelet, où l'on expose les inconnus que l'on trouve assassinés dans les rues, ce

qui n'est rien moins que rare à Paris. » (1). Voici d'ailleurs la description que Lister nous a laissée de son amphithéâtre (2), au bout du Jardin du roi, un jour qu'il s'y aventura avec un jeune gentilhomme pour voir Bennis, en l'absence de Du Verney :

Il y avoit de singulières choses à voir dans cette salle : c'étoit le matin ; mon compagnon, dont tous les sens étoient bons et bien ouverts, fut surpris d'une façon aussi désagréable qu'étrange, et il eût beaucoup plus tôt fait de descendre les escaliers qu'il ne les avoit montés. Effectivement, pour qu'il n'est pas accoutumé à ce métier, une salle de dissection est quelque chose de repoussant, pour ne pas dire d'effrayant. Là sera un panier plein d'instrumens de chirurgie, comme des scalpels, des scies, etc. ; sur ce banc, il y aura une cuisse et une jambe écorchées avec les muscles séparés : un peu plus loin, un bras accommodé de même. Ce baquet sera rempli de morceaux de chair pour servir à un examen plus minutieux des veines et des nerfs : de tout par quoi, qui ne soit répugnant. Aussi, si la raison et l'amour de l'humanité ne prescrivaient pas cette étude, on ne saurait s'y faire, car certainement l'instinct et la nature s'en éloignent avec horreur.

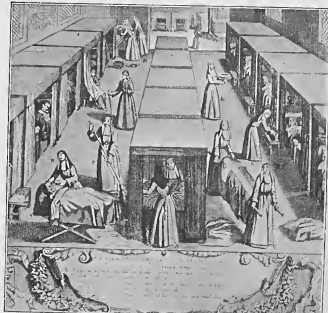
Les règlements faits pour les gagnants maîtrise de l'Hôpital Général, au xvi^e siècle, ceux de 1744 et de 1757 (3) donnent à ces derniers « la liberté de prendre chacun dans leur maison de la Salpêtrière et de Bicêtre, des sujets parmi les morts pour faire des anatomies tant pour leur instruction que pour celle des compagnons et apprentis... »

Du Verney fut le seul anatomiste pour lequel l'Hôtel-Dieu consentit, avec certaines restrictions il est vrai, à enfreindre le règlement défendant de délivrer des cadavres au dehors. Le bureau de l'hôpital lui accorda, par délibération du 1^{er} septembre 1717, un ou deux cadavres au plus dans tout l'hiver, et quelques bras et jambes en été, et seulement au cas où il ne pourrait s'en procurer ailleurs. Cette permission lui fut retirée peu après, en raison d'abus commis par lui, et parce qu'il fallait conserver les cadavres pour l'instruction des chirurgiens de la maison. Elle n'avait été

(1) Voyage à Paris, en 1698, Paris, in 8° 1873, p. 69. Voir aussi D' Hamy, Recherches sur les origines de l'enseignement de l'anatomie humaine au Jardin des Plantes, dans *Nouveaux archives du Muséum*.

(2) Du Verney avait reçu pour la construction de ce bâtiment des subsides du gouvernement, 4 000 liv. en 1692, 2 333 liv. en 1697 (cf. *Comptes des bâtiments du roi*, t. III, p. 730, t. IV, p. 211).

(3) Bib. nat., Joly de Fleury, 1230, f° 43.



Une salle de l'Hôtel-Dieu au xvi^e siècle (Estampe de la Bibliothèque nationale)

(1) Cf. Ddlib. Hôtel-Dieu, 14 nov. 1730 (cours de Bonodon) 13 nov. 1761 (cours de Moreau), etc.

(2) Ddlib. des 4 mai et 31 août 1722 (Bib. nat., coll. Joly de Fleury, 1223, f° 228 et suiv.).

(3) C'est par déclaration du 20 janvier 1673 donnée à l'investigation de Colbert, que les démonstrateurs du Jardin des plantes avaient été autorisés à adjoindre à leurs cours de botanique, des dissections et démonstrations anatomiques gratuites, et à réclamer les corps des supplicés, qui devaient leur être accordés de préférence même aux docteurs de la Faculté de médecine (cf. D' Gannal, cours d'anatomie au Jardin du roi, *Bibl. Soc. Hist. de Paris*, 1893, p. 21 et Dionis, *Cours d'opérations*, Bruxelles, 1708).

d'ailleurs accordée que pour mettre fin au trafic auquel se livrait le fossoyeur de Clamart soudoyé par Du Verney. Celui-ci s'était justifié en disant « que M. Du Verney faisait bien emporter du cimetière ceux des sujets qui lui convenaient, mais autorisé par des ordres supérieurs » (1). Le scandale avait continué. A la séance du bureau du 11 août 1717, le maître au spirituel de la maison était venu réitérer ses plaintes « sur ce que le garçon de M. Du Verney continue de prendre dans le cimetière de Clamart des corps morts entiers, souvent des membres et plusieurs parties du dedans des cadavres, au grand scandale du peuple, qui ne peut voir sans horreur un tel spectacle ».

Le maître chirurgien de l'Hôtel-Dieu devait tenir un registre des cadavres délivrés à Du Verney, et en envoyer un extrait au sieur Boulleroit, marchand tanneur, prié de veiller à ce qu'il renvoie les sujets à Clamart pour être enterrés, au plus tard huit jours après les avoir reçus (2).

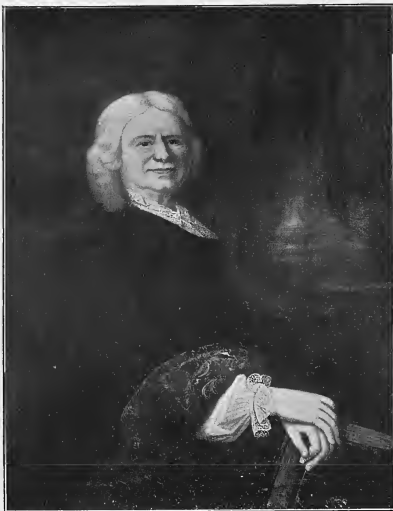
Deux ans après, les professeurs de l'école de médecine demandant à l'Hôtel-Dieu, non pas des corps entiers pour des expériences publiques comme au Jardin royal, mais seulement des parties qu'ils rapporteraient ; à la séance du Bureau du 21 avril 1719, Thibault, maître chirurgien, consulté, fait rejeter cette proposition, dans l'intérêt des malades qui craindraient de se voir mutiler après leur mort.

Une note manuscrite de D'Argenson conservée dans les papiers du commissaire de police Delamare, nous apprend que même les soldats du régiment des gardes se mêlaient alors de l'exhumation des cadavres, et le lieutenant général de police se promet de les faire punir par leurs officiers, de prévenir les prévôts des chirurgiens, et d'envoyer des escouades commandées par des sergents pour éviter le renouvellement de pareils managements (3).

Du Verney (4) fut encore impliqué en 1742 dans une affaire de vol de cadavre au cimetière de Saint-Eustache, où le fossoyeur fut surpris en train de s'emparer du cadavre d'un enfant qu'il lui avait demandé ; il fallut la protection du roi pour arrêter les poursuites engagées (5).

Il se faisait aussi au XVIII^e siècle des dissections aux Invalides, surtout quand le service de santé fut réorganisé à partir de 1720 (6), par la fondation d'une véritable école de chirurgie

pratique, avec cours d'anatomie et salle de dissections, pour les officiers de santé des régiments. Après 1727, la salle de dissection ne fut plus ouverte que dans la saison froide, de novembre à Pâques, comme dans les hôpitaux. Les chirurgiens ne pouvaient employer pour leurs expériences les corps des officiers, ni ceux des soldats que leurs familles réclamaient. Il ne leur était accordé qu'un corps par semaine, enlevé discrètement pendant la messe et conservé quelques jours, après quoi les sœurs et le curé reprenaient le corps pour l'ensevelir (1). Les élèves ne pouvaient faire de dissection que sous la surveillance du chirurgien



J. Mery, chirurgien de l'Hôtel-Dieu de 1700 à 1722, et organisateur d'un cabinet d'anatomie (Tableau conservé à l'Hôtel-Dieu).

major en chef. Quelques-uns d'entre ces derniers, Morand, Sabatier, Parmentier, acquirent une réputation méritée qui donna, au milieu du XVIII^e siècle, quelque lustre à cette école des Invalides.

Divers particuliers avaient ce que l'on appelait alors des cabinets d'anatomie. C'est ainsi que Lister nous a décrit le cabinet de Jean Mery, chirurgien de l'Hôtel-Dieu, qu'il visita en 1698, rue Princesse, et qui se composait, nous dit-il, de deux chambres pleines d'une grande variété de squelettes et de préparations complètes du système nerveux.

M. de Rasières, écuyer, a laissé dans une brochure parue en 1727, une description détaillée de son cabinet, où étaient conservés une centaine de sujets préparés pour la démonstration anatomique des différents organes (2).

Nous connaissons encore par l'inventaire (3)

(1) R. Burnand, *L'Hôtel royal des Invalides*, Paris, 1913 in-8°, p. 139.

(2) J. Robert, *Le laboratoire d'un anatomiste et les procédés de conservation des cadavres au début du XVIII^e siècle* (France médicale, 1908, p. 1).

(3) Arch. nat., X^e 15341, reproduit par le D^r Hamy, dans le bulletin de la Soc. de l'hist. de la méd., 1906.

qui en fut fait à sa mort, en 1742, les pièces du cabinet de l'anatomiste Jean Fr. Hunault, à l'hôtel de Richelieu, où il habitait en qualité de médecin du maréchal de Richelieu, et dont la plupart allèrent au Jardin du roi. Hunault avait une telle passion de la science qu'il écrivait à l'abbé Bignon, de Vienne, où il avait suivi le maréchal, pendant son ambassade, à la date du 20 décembre 1727 :

L'air qu'on respire sur les bords du Danube m'a ainsi métamorphosé, je ne le crois pas moins propre à épaisir les esprits que les corps ; mon ardeur pour l'anatomie est la seule qui n'ait point souffert du climat, je suis extrêmement chagrin de ne trouver dans un pays où de mémoire d'homme il n'y a en, je crois, ni nerf ni muscle disséqués ; après un an de séjour dans le fond de l'Allemagne, ce que je retrouverai avec plus de plaisir à Paris ce sera des cadavres : je souhaiterais seulement qu'on les put avoir avec un peu plus de facilité que par le passé ; je suis bien résolu, Monsieur, de rattraper le temps que je perds à présent du côté de l'anatomie...

Ce même Hunault eut à subir en 1733

une saisie faite de ses instruments et pièces anatomiques à l'instigation des chirurgiens de Saint-Côme... Il avait alors une « école particulière », aidé par Mertrud, rue Saint-Louis, au Marais, dans un appartement, au premier, pour lequel il avait donné à la dame Rousset, principale locataire de l'immeuble, en guise de denier à Dieu une bouteille d'eau de Carmes. On lui importa en particulier une squelette d'une extrême singularité, pour lequel il aurait mieux aimé donner 40 pistoles, dit-il, mais les représentants de la police furent impitoyables. Dans une pétition qui suit sa réclamation adressée à l'Académie des sciences, et signée de ses étudiants, on relève parmi les vingt-trois signatures, plusieurs étrangers, des Anglais principalement, et un médecin de Cologne, J. P. G. Engel. L'Académie des sciences donna tort à Hunault, qui avait pris part aux poursuites.

Les épreuves subies par Hunault

ne sont qu'un exemple parmi bien d'autres. On pourrait encore citer les perquisitions qui atteignaient à différentes reprises l'anatomiste Littré. Bien qu'il se fût réfugié dans l'enclos privilégié du Temple, pour y travailler en sûreté, avec la permission du grand prieur, les exempts de La Reynie surent l'y découvrir et lui enlever le cadavre qu'il y avait emporté. Heureusement qu'auparavant, grâce à l'amitié qui l'unissait à un chirurgien de la Salpêtrière (peut-être Hequet?), il avait pu y passer tout un hiver, celui de 1684, qui fut fort long et froid et y disséquer en sa compagnie plus de 200 cadavres. Ce fut même cette circonstance qui avait excité contre lui les envieux et les défections de la police. L'auteur de son éloge à l'Académie des Sciences, à qui nous devons ces détails, nous apprend également qu'il avait constitué des préparations anatomiques, que des chirurgiens anglais et hollandais lui achetèrent quelque temps avant sa mort.

Cette passion de l'anatomie, dont on pourrait retrouver maints autres exemples, honore la science française d'autrefois ; il n'était pas sans intérêt de la mettre en vedette.

(1) Delib. du 23 octobre 1716, 85^e registre.
(2) Arch. ass. pub. Delib. Hôtel-Dieu, 15 décembre 1717.
(3) Bib. nat., ms. 21609, f^o 239, 25 novembre 1711, 2 novembre 1721.

(4) Les pièces disséquées et préparées par Du Verney ont servi à Auguste Dugot pour graver en couleurs ses magnifiques tableaux anatomiques publiés en 1748 (*Anatomie de la tête*, 10 ff. ; *Essais d'anatomie*, 20 ff.). Du Verney a publié aussi, outre ses *Œuvres anatomiques* (1751), *l'art de disséquer méthodiquement les muscles du corps humain*, destiné aux communiants (1759).

(5) Arch. nat., O^e 387, p. 131. Lettre du secrétaire de la maison du roi au procureur du roi au Châtelet, et au lieutenant criminel, 20 avril 1742.
(6) Ant. Portal, *Histoire de l'anatomie*, Paris, 1770, 5 vol., t. III, p. 585, fait mention d'une dissection aux Invalides, par Morand le père, en 1688.

CHLORO-CALCION

Solution titrée de Chlorure de Calcium chimiquement pur, stabilisé, exempt d'Hypochlorites et d'HCl libre. — 40 gouttes = 1 gr. de CaCl^2 pur. (20 à 40 gouttes matin et soir dans un peu d'eau sucrée).

Le Chlorure de Calcium a un goût désagréable à la fois salé et amer ; il s'altère en moins de 24 heures à l'air libre (« javellisation », apparition d'hypochlorites et d'HCl) ; CHLORO-CALCION est agréable et indécroposable. C'est le plus assimilable des sels de chaux (chaux digérée), donc le meilleur recalcifant. Il possède en outre au plus haut degré les propriétés spéciales et si remarquables du Chlorure de Calcium.

1. Tuberculose, Maladies des Os. (Recalcification)

Les recalcifants usuels sont très peu assimilables. Ils doivent d'abord être transformés par l'HCl du suc gastrique en Chlorure de Calcium. Le mieux est donc d'administrer ce sel. HCl du suc gastrique est en effet utile à la digestion, surtout chez les tuberculeux où il est si souvent en déficit.

Tuberculose, Lymphatisme.

Rachitisme, Croissance.

Fractures (Consolidation rapide).

2. Grossesse Allaitement

La Femme enceinte ou la Nourrice se décalcifie au profit de l'enfant qu'elles portent ou allaitent. La Grossesse est une cause d'auto-intoxication. Or CaCl^2 recalifie (c'est de la chaux quasi digérée), désintoxique (il supplée la fonction thyroïdienne).

Eclampsie, Vomissements, Albuminurie.

Déminéralisation, Tuberculisation.

3. Hémorragies Maladies du sang

Arthus et Pagès, Carnot, nous ont montré que la présence de CaCl^2 dans le sang en quantité suffisante est un des facteurs essentiels de la coagulation. CaCl^2 étant un sel de chaux déjà " digéré " passe directement dans le sang.

Toutes Hémorragies.

Hémophilie, Purpura, Scorbut.

(CaCl^2 augmente la résistance globulaire).

Chlorose, Anémie.

Il ne suffit pas d'apporter aux globules sanguins du fer, du manganèse... il faut surtout rendre au sérum la chaux qui lui manque pour permettre aux globules la vie et l'activité.

4. Auto-intoxication Neuro-arthritisme

Il y a là bouleversement du métabolisme du Calcium, diminution de la teneur en chaux du sang et des humeurs, " hypocalcémie ".

Urticaire, Accidents sériques (Anaphylaxie).

Asthme, Rhume des foies.

Albuminurie, OEdèmes brightiques.

FORAIN AU PAVILLON DE MARSAN

L'exposition des œuvres de Forain au Musée des Arts décoratifs vient de prendre fin. Louis Gillet, à cette occasion, a consacré, dans La Revue hebdomadaire, au grand artiste et profond psychologue un remarquable article dont voici quelques extraits essentiels :

... Forain n'accepte pas, en pratique, ce dogme de l'école, que l'art est supérieur à la réalité, et se doit, par conséquent, de représenter celle-ci de la manière qu'il faut pour nous en dégoûter. Il se sépare sur ce point de son maître Degas; il évite les formes abstraites, les secrets de toilette, les misères intimes ou se complait la misanthropie de son illustre ami; il n'éprouve nul besoin d'avilir et de honnir la joie; il n'a pas cette haine monastique de la chair; il ne la montre guère par ses côtés rebutants. C'est l'homme qui, chez lui, à régulièrement, le vilain rôle. La femme est beaucoup mieux traitée. Sans doute, M. Forain est toujours clairvoyant; il a des types de grasses concierges, de hideuses mégères, suant le vice et le crime. Mais l'idée qu'il leur reproche avant tout d'être vieilles. Ses « jeunes » sont ce qu'elles peuvent; souvent malingres, mal nourries, avec des « salières » osseuses, des épaules pointues, des gestes anguleux et un petit air canaille; cela sort du ruisseau, cela sent le fruit vert; ce sont des rien du tout, des « espèces » à détester, des « petites femmes » des « filles »; — il est rare qu'elles n'aient pas une sorte de charme. Dans ses tableaux, elles sont presque toutes jolies.

Quel dommage que les préjugés de l'école lui aient interdit de faire ce qu'il eût fait «acadmiquement». C'est malheureusement la chose défendue à un peintre « moderne ». Admirable conséquence de ce naturalisme qui proscriit le nu de la « nature », et n'y admet que la garde-robe et que la friperie!

Aujourd'hui, M. Forain est revenu de ces étroitesse. On peut voir, à l'Exposition, plusieurs études de nu qu'il fait aux trois crayons, depuis quelques années, un peu dans la manière du xviii^e siècle.

Ses dessins du *Courrier français*, du *Figaro*, c'est à eux que Forain doit le meilleur de sa gloire. Ce sont eux qui l'ont rendu immédiatement célèbre. Ce n'est pas que l'artiste soit parvenu d'emblée à l'étonnante maîtrise qu'il a déployée depuis quinze ans. Au contraire! Pour nous qui con-

naissions la suite et comparons le point d'arrivée avec le point de départ, nous comprenons à peine le succès des vieux

«Forain». A feuilleter les premiers recueils de ces dessins, ou à revoir les originaux à l'Exposition, on ne peut retenir un mouvement de surprise. Quo! — « Maria!... Vite, de l'eau de mélisse et un sapin!... — Comment! l'été, penché! » — ce n'était que cela, ces pages légendaires! C'étaient ces bonshommes négligés, ces mannequins mal établis, vaguement « cherchés » au crayon bleu, et repris après coup d'un trait de plume mesquin, qui cerne leur contour d'un grêle fil de fer! Habités que nous sommes aux extrêmes « synthèses » de l'artiste, à ce coup de pinceau unique et magistral, qui dit d'un mot tout ce qu'il veut, peint chaque chose d'un seul trait, le résumé dans sa forme, son volume et ses épaisseurs, nous reconnaissons mal à notre



Forain au chapeau, par lui-même. (Appartient à M. Marcel Guérin.)

Forain » parmi tant de sécheresses. Il y était.

Et puis, il avait tout son esprit, un esprit de gamin de Paris et de rapin, pittoresque, imprévu, mordant, par-dessus tout très clair et dégraisé de toute sensiblerie. Enfin, il avait déjà son expérience du monde, un peu de tous les mondes, s'étant frotté de bonne heure, par ses habitudes, mêmes et ses goûts de dandy, aux classes les plus diverses de la société, ayant ses entrées et ses aises à tous les étages, et ne se sentant nulle part ni supérieur ni déplacé. Il connaissait de la vie, pour avoir franchi lui-même les échelons, beaucoup de choses qui échappent quand on y entre de plain-pied...

Ses acteurs sont beaucoup plus variés qu'on ne l'attendrait d'une œuvre qui s'annonçait un peu comme une œuvre légère. M. Forain n'a pas de « types » comme le M. Prudhomme d'Henri Monnier ou comme le Vireloque de Gavarni, caractérisés expressément d'endosser les ridicules d'une classe, ou d'incarner l'esprit de l'auteur. Ses personnages, pris sur le vif, puissamment caractérisés, sont toujours des vivants; ce sont des originaux, plus ou moins sautés, notés à l'improviste dans cette course infatigable aux documents humains qui est, depuis quarante ans, le succès favori de l'auteur, et l'a fait voler, jour après jour, par ses souvenirs, il faut avoir vu M. Forain, la façon dont ses yeux tombent sur un inconnu, il faut avoir senti sur soi l'aplomb de ce regard, pour comprendre comment il opère quand il vous « évase ». Vous êtes immédiatement happé, réduit par le dessinateur aux trois ou

L'ART DÉCORATIF

REVUE D'ART ANCIEN ET DE LA VIE ARTISTIQUE MODERNE

DIRECTEUR : FERNAND ROCHES



ADMINISTRATION, REDACTION
4, RUE LE GOUFF, PARIS (VI)
TELEPHONE 302 62

SOMMAIRE DU N° DE JANVIER 1913

ANDRÉ SALMON : Odilon Redon.

PAUL LAFONNÉ, Conservateur du Musée de Pau : La Ferronnerie espagnole (septième article).

D^r JACQUES LIOUVILLE, médecin et naturaliste de la

mission antarctique française : Flore et faune des Océans (troisième et dernier article).

D^r PAUL POUZET : Les Chapiteaux de l'abbaye de Cluny et l'art décoratif.

MAURICE TESTARD : Joannès Chaleyé et la dentelle du Puy.

L'ART DÉCORATIF est la plus vivante, la plus complète et la mieux illustrée des Revues d'art françaises

Abonnement : 22 fr. par an (Voir NOS PRIMES, p. 1). — N° spécimen franco aux lecteurs d'ESCLAUPE

CARTOUCHE AUTO-PRODUCTRICE D'ALDEHYDE FORMIQUE

AUTORISÉE PAR LE MINISTRE DE LA GUERRE

Sur avis favorable du Conseil Supérieur d'Hygiène Public de France

DÉSINFECTION DES LOCAUX APRÈS MALADIES CONTAGIEUSES.

Procédé simple, discret, économique, rapide, efficace

le FUMIGATOR comporte à la fois l'appareil et l'antiseptique. Avec le FUMIGATOR aucune détérioration n'est à craindre et les locaux soumis à son action sont réhabilités le jour même. le FUMIGATOR se conserve indéfiniment à l'abri de l'humidité. Rien ne s'oppose à ce qu'il en soit fait provision.

FRANCO DE PORT pour commande de 50 F. ADRESSÉE A

GONIN Ingénieur-Constructeur PHARMACIEN DE 1^{re} CLASSE 60, Rue Daussure PARIS, XVII^e

CORRIGÉS SPÉCIAUX à M.M. les Médecins et Pharmaciens



VENTE AU PUBLIC

Réglementée

FUMIGATOR N°3. 2'30 pour 15^m

FUMIGATOR N°4. 2'75 pour 20^m

TELEGRAPHIE FUMIGATOR-PARIS

quatre lignes qui composent votre apparence, vous-même est pris, dénudé, air, silhouette, vous avez votre fiche dans la tête de l'artiste, dans sa collection immense de bonshommes vivants, avec le signe distinctif qui fait de vous un individu, et cet autre signe plus général qui vous rattache à votre « espèce ».

De la extrême diversité des personnages de M. Forain et la richesse de son œuvre. Son répertoire de formes est à peu près inépuisable. Il n'a pas, comme la plupart de ses confrères, un petit minois idéal qui représente toujours, dans tous les cas, la femme : l'Éternel féminin s'offre à lui sous des traits toujours renouvelés. Une danseuse, une midinette, une lorette, une petite bourgeoise, différent par l'allure, le costume, l'expression, l'anatomie; chacune a l'extérieur et la physiologie spéciale de son état; mais, dans chaque profession, l'artiste connaît encore des nuances particulières, des tempéraments, des caractères et des physiognomies. Il entre dans les idées et dans les sentiments, il nous dit les grincements, les jalouses, les ébourdées, les « bonnes filles », les curieuses et les passionnées, les sensuelles, les différentes. Et la galerie continue : il y a les mères, les amoureuses, les femmes de quarante ans et celles de cinquante, les dames à colliers de perles et les dames à bijoux en « imitation », les petites filles, celle de la rue et celles de la « laïque », celle des classes de danse et des ateliers de modes, les femmes d'ouvriers, les infirmières, les étudiantes, les honnêtes femmes, les autres, surtout les autres, — tout avec leurs figures et leur psychologie diverses ; à ce degré d'intimité on comprend que ces portraits s'aiment : il ne leur manque que la parole; l'artiste la leur donne, — ou plutôt elle s'écrit toute seule, de l'observation minutieuse et des entraillures de la nature.

On ne sait pas très bien comment naissent les légendes ou les « mots » de M. Forain, s'il les crée ou s'il les écoute, s'il les recueille ou s'il les fait. On ignore de même comment il compose ses dessins. Sont-ce des choses vues ou des choses imaginées? Dans quelle mesure copie-t-il, ou se borne-t-il à prendre dans la réalité

tions qu'on a coutume de faire connaissance avec les types les plus exquis, ou de rencontrer la « fleur des pois ». Un observateur, un critique du tempérament de l'auteur, est professionnellement dans l'obligation de nous faire voir surtout les dessous de la vie, les laideurs et les vices. Il est certain enfin que les mœurs ont

sans y mettre beaucoup d'intentions de morale; pas très noble, pas très engageant, pas très propre non plus; mais c'est la vie : l'auteur n'est pas chargé de la corriger; il ne la trouve ni belle, ni laide; et, telle qu'elle est, c'est encore ce qu'on a inventé de mieux.

En somme, à bien regarder ces dessins de Forain, on découvrirait un auteur moins « noir » qu'on ne l'a dit, un spectateur très averti, mais réellement amusé de la comédie humaine, et au fond dépourvu de toute malveillance. Que voit-il? Des sottises, des fourberies, une éternité de ridicules et de petites canailleries; de la luxure, de la grossièreté, des vanités risibles, beaucoup de lâchetés et de poltronneries, des misères, quelquefois des drames, bientôt oubliés, recouverts par le flot uniforme de l'existence ordinaire. Et après? Cela vaut-il la peine de se mettre en colère? Des mots célèbres, — « *Garde-moi l'eau de la tête pour mes pieds!* » — évoquent simplement une scène d'intérieur cocasse. Ou bien c'est un Boireau de province qui s'appuie à la cheminée pour dire négligemment : « *Moi, que j'en ai besoin ou non, je prends deux bains par an : c'est une habitude que j'ai prise à Paris.* » C'est drôle et sans méchanceté. Même dans les tableaux de la vie de « plaisir », où le comique est toujours d'une espèce plus sombre, on est étonné de trouver beaucoup de vraie gaieté; les « mamans » sont la joie de la vie du demi-monde; les « amis » de ces demoiselles font naturellement assez pauvre figure : ce n'est pas la qu'on s'attend à trouver des héros. Quant aux victimes de ces messieurs, n'espérez pas que M. Forain se mette en frais de déclamations. Il n'y a en lui aucune trace de sentiments « humanitaires »; adressez vous ailleurs si vous êtes en humeur d'écouter un sermon sur la réhabilitation des courtisanes...



L'École maternelle, par Forain. (Appartient à M^{re} de B...))

les éléments de ses inventions? C'est le secret de l'artiste, qui ne nous introduit pas dans la confiance de son travail. Et d'ailleurs, peu importe ce qu'il y a, soit dans ses mots, soit dans ses dessins, de vérité littéraire ou de fiction : l'essentiel est que nous ayons l'impression de la vie...

Par goût et presque par fonction, l'artiste a ou souvent affaire aux plus vilains côtés de la nature humaine; ce n'est pas dans le monde des filles et de leurs rela-

changé, comme le ton même de l'art et de la littérature, et que nous admettons dans la représentation des choses un degré de crudité qui eût scandalisé le public d'autrefois : comparez là-dessus Forain et Gavarni, et ce qu'est devenu, de l'un à l'autre, le tableau de la galanterie. Le comique est plus âpre, plus violent, plus triste; si le fond est le même, l'accent est autre, durci quelquefois cruel. Mais la faute en est-elle aux mœurs, ou à l'artiste? Celui-ci dit ce qu'il a vu. Il représente le train du monde,

Produits médicaux inoffensifs

POUR LA TOILETTE DU VISAGE

particulièrement indiqués dans les cas de dermatose
ou de délicatesse de la peau

Littérature et Échantillons : 21, Faub^e Montmartre, Paris

Voir également les Primes d'ESCUAPE, page 1.



UNE TRIBU DES NILGIRIS. LES TODAS.

Chacun de nos lecteurs connaît l'œuvre que j'ai prise en ces dernières années le mouvement néo-spiritualiste. La doctrine théosophique a été pour beaucoup dans ce renouveau. Notre excellent confrère M. Revel, directeur du Théosophie, veut bien nous permettre de donner ici à nos lecteurs de larges extraits d'un article paru dans les colonnes de son journal sous la signature Marie de Bernoud.

Les Montagnes Bleues (Les Nilgiris), bleues de fleurs, bleues d'atmosphère, dominant, dans leur fraîcheur attrayante et la beauté de leur végétation, les plaines brûlantes du Sud de l'Inde. Elles offrent le plus délicieux et le plus inespéré des repos à celui qui peut échapper un moment aux vapeurs chaudes des contrées plates et monotones qui s'étendent à perte de vue à leur pieds, ici, comme dans l'Himalaya, l'Européen vient se reposer, quand le soleil fait rage sur la plaine.

Montagnes fertiles et saines, produisant toute la flore et tous les fruits de nos pays; charmante ville d'été qu'Octacumund entourée de forêts sombres, dans lesquelles se dessinent les clairs eucalyptus qui remplissent le pays de leur odeur agréable et fortifiante.

Partout des haies d'héliotropes couvertes de fleurs, des mimosa surprenant par leur haute taille et leur intense floraison; partout les roses, les géraniums, les oeillets voisinant avec les camélias rouges de taches couleur de cerises. C'est un étonnement incessant que cette profusion de fleurs, rappelant sur ces hautes altitudes, notre Côte d'Azur.

Un des grands attraits des Nilgiris, est

une tribu indienne appelée « Todas ». L'on n'est pas depuis une journée à Octacumund, que l'on s'est entendu dire plusieurs fois : « Avez-vous vu les Todas ? »

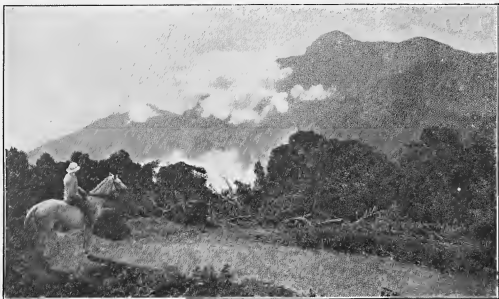
Que sont les Todas ? Quel est ce peuple si curieux, cette tribu sur laquelle les ethnographes poursuivent sans cesse leurs recherches ? Un tout petit nombre

On leur a consacré des volumes. D'où viennent-ils ? Quelle est leur vie, leur croyance, leur caractère ? Et tout reste mystérieux jusqu'à leur langue, langue spéciale, qu'ils ne parlent qu'entre eux, et que leurs femmes, même si elles la connaissent, doivent sembler ignorer. « Ils sont, dit H. P. B., qui ont été à l'origine de longues

appellent respectueusement les Todas les *Seigneurs de la Montagne*, ils travaillent la terre pour eux, et leur peuvent chaque année une redevance de grains. On raconte que l'un d'eux, questionné par un Anglais, répondit confidemment : « Les Todas sont des Dévas, des dieux envoyés sur terre par Brahma. »

Mais comment protéger les Badagas, sinon d'une manière occulte, car les Todas sont les êtres les plus innocents, jamais l'un d'eux n'a touché une arme quelconque. La contrée est remplie de tigres, de léopards, de chèvres et de chats sauvages ; malgré cela un Toda n'est jamais armé, il ne met pas de piège, un simple bambou qui lui sert de cannes et qu'il porte toujours avec lui peut seul le protéger. J'ai souvent entendu la nuit, des cris se prolongant dans la montagne, qui ne laissent pas, au début, de m'effrayer. Seraient-ils des appels de détresse ? Faudrait-il aller au secours ? Mais, j'appris bientôt que c'était le moyen employé par les habitants pour éloigner les bêtes sauvages, et pour protéger les troupeaux ; la voix est la seule défense.

Ce peuple qui ne combat pas, à des prophètes, des magiciens et des guérisseurs ; pourrait-il en être autrement ? Leurs prophètes reçoivent l'inspiration de dieux particuliers ; ils prononcent leur prophétie à l'instinct de trêve et de paix, l'un des plus petits de ces connaissances mystérieuses, ils les emploient à repousser les mauvaises influences



Dans les Nilgiris au pays des Todas (Inde Anglaise)

d'Indiens, rien reste seulement 700, dit-on, d'une beauté frappante et de coutumes très particulières. Indiens tout aussi blancs que des Européens, surprenants dans ce Sud de l'Inde où toutes les peaux sont sombres ; tribu simple, menant la vie pastorale des temps antiques, peuple qui croirait se dégrader s'il se permettait une autre occupation que la garde du troupeau.

pages sous le titre *Mysterious Tribes*, un inexpliqué et inexplicable phénomène. Envoyés de Dieu, disent les gens du pays, pour combattre le pouvoir démoniaque des Kurumbas, sorciers au mauvais œil, et pour protéger les Badagas, leurs fidèles serviteurs.

Ces Badagas (autre tribu des Nilgiris) leur sont extrêmement dévoués. Ils

FABRICANTS D'INSTRUMENTS DE CHIRURGIE, DE PRÉCISION, APPAREILS ORTHOPÉDIQUES

A. CLAVIERIE, 234, faub. Saint-Martin, Paris.

Le nouveau « MAILLOT CLAVIERIE », ceinture idéale pour affections abdominales. Obésité chez l'homme et chez la femme.

KRAUSS (E.), 16, 18, 20, rue de Naples - Paris. Tél. 540-15.

Optique et Mécanique de précision. Les *Confrères Krauss*, nouveaux modèles, sont indispensables pour les analyses de sang, lait, pus, urines, crachats, matières grasses, etc. — *A Main* (1 et 2 vitesses) ; — *Cam* (électrique) (courant continu, courant alternatif).

Microscopes. — Microtomes. Demander la Brochure spéciale gratuite.

WICKHAM, ancien externe des Hôpitaux de Paris, Hors concours. Membre du Jury, 15, rue de la Banque, Paris. Tél. 270-55.

FABRIQUE DE BANDAGES HERNIAIRES. — Appareils à pièces interchangeables, légers, confortables, d'une robustesse et d'une sécurité absolues. Le principe mécanique qui préside à leur construction leur donne une supériorité incontestable.

Contention parfaite, souvent guérison.

COGIT (E.) et C^{ie}, boul. St-Michel, 36, Paris. Tél. 612-20.

Constructeur d'Instruments et Appareils pour les Sciences.

Fournitures générales pour Bactériologie et Micrographie.

Dépôt pour la France des Microscopes et des jumelles à prismes F. Leitz.

LUER (F.) et Docteur W. WULFST (G. LUER), 104, boulevard Saint-Germain, Paris. Tél. 81-90.

Fabrique d'instruments de Chirurgie et d'appareils de Médecine.

HUIT GRANDS PRIX.

Catalogue sur demande : 1^{er} Spécial pour l'ophtalmologie (1901) ; 2nd Spécial pour l'oto-rhino-laryngologie, l'ophtalmologie, la bronchoscopie (1911) ; 3rd pour la Chirurgie générale (1904).

THERMOTHÉRAPIE, appareils du Dr Miramon de la Roquette, pour la pratique médicale courante.

Air chaud ; Lumière.

Helmholtz, constructeur, fournisseur des hôpitaux, à Nancy.

THERAPEUTIQUE PAR LES AGENTS PHYSIQUES

Hydrothérapie - Mécanothérapie - Électrothérapie - Massage - Rééducation Rayons X - Radium - Air chaud - Lumière

ÉTABLISSEMENT HYDROTHERAPIQUE d'Auteuil

12, rue Boileau, à Paris (XV^e)
DOCTEUR J. OBERTHUR, DIRECTEUR

Le plus MODERNE au point de vue du confort et de l'hygiène, le plus COMPLET au point de vue de l'installation physicothérapique

Maladies névroses. Affections chroniques de la nutrition (troubles alimentaires variés suivant les cas et des

ELECTROTHERAPIE, BAINS DE LUMIÈRE ÉLECTRIQUE, Système HELLMER et DOWNING, HYDROTHERAPIE sous toutes ses formes

BAINS DE SCHENBRUNN (près Zoug, Suisse), Établissement hydrothérapique à 700 m d'altitude

Médecin-directeur : Dr C. Heggin. Demander la brochure spéciale gratuite.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

Pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France

SOCIÉTÉ ANONYME
CAPITAL : 500 MILLIONS

SIÈGE SOCIAL : 54 et 56, rue de Provence

SUCCURSALE : 134, rue Réaumur (Place de la Bourse) à PARIS

SUCCURSALE-OPÉRA : 25 à 29, Boul. Haussmann

DÉPÔTS DE FONDS à intérêts en compte ou à échéance fixe ; taux des dépôts : de 1 an à 2 ans 2 % ; de 4 ans à 5 ans 4 % ; net d'impôt et de timbre ; — ORDRES DE BOURSE (France et Étranger) ; — SOUSCRIPTIONS SANS FRAIS ; — VENTE AUX GUICHETS DE VALEURS LIVRÉES IMMÉDIATEMENT (Obl. de Ch. de fer, Obl. et Bons à lots, etc.) ; — ESCOMPTE ET ENCAISSEMENT D'EFFETS DE COMMERCE & DE COUPONS Français et Étrangers ; — MISE EN RÉGLE & GARDE DE TITRES ; — AVANCES SUR TITRES ; — GARANTIE CONTRE LE REMBOURSEMENT AU PAIR ET LES RISQUES DE NON-VERIFICATION DES TIRAGES ; — VIREMENTS ET CHÈQUES sur la France et l'Étranger ; — LETTRES & BILLETTS DE CRÉDIT CIRCULAIRES ; — CHARGE DE MONNAIES ÉTRANGÈRES ; — ASSURANCES (Vie, Incendie, Accidents), etc.

SERVICE DE COFFRES-FORTS

(Compartiments depuis 5 fr. par mois ; tarif décroissant en proportion de la durée et de la dimension)

98 succursales, agences et bureaux à Paris et dans la Banlieue ; 889 agences en Province ; 3 Agences à l'Étranger (LONDRES, 53, Old Broad Street - Bureau à West-End, 65, 67, Régent Street), et SAINT-SEBASTIEN (Espagne) ; correspondants sur toutes places de France et de l'Étranger.

CORRESPONDANT EN BELGIQUE

Société Française de Banque et de Dépôts

BRUXELLES, 70, Rue Royale ; — ANVERS, 74, Place de Meir
OSTENDE, 21, Avenue Léopold.

des fameux Kurumbas, dont la malediction tue ceux qui refusent de leur donner l'argent qu'ils réclament. Pour celui qui est atteint de cette malediction, il n'y a de recours que dans la science occulte des Todas, qui par des incantations chassent la malediction. Mais il est intéressant de noter qu'ils n'essayent même pas de traiter ceux qui ont bu de l'alcool.

L'origine des Todas n'est pas sûrement établie. Les uns croient qu'ils sont les survivants d'une colonie romaine, d'autres, les restes d'un tribu hébraïque, quelques-uns les regardent comme une relique des anciens ennemis des Scythes, ayant pris refuge sur ces hauts plateaux. De plus adoucisseurs des Pandavas, les héros du Mahabharata. On suppose plus naturellement qu'ils sont des Ariens, originaires du Caucase, et qu'ils peuvent être considérés

comme le témoignage de la diffusion de la race caucasienne en Asie. Un des savants ayant étudié cette question suggère qu'ils sont des Indo-Aigins mélangés d'Assyriens.

Quant à eux ils déclarent qu'ils ont vécu dans ces montagnes, et ne sont jamais descendus de leurs sommets, depuis que le Roi de l'Orient leur fit présent des Nilgiris.

Mais à quelle époque vivait ce Roi de l'Orient? Ils ne peuvent répondre. D'après les calculs établis sur quelques renseignements qu'ils donnent, tel le nombre de générations qui se sont succédées, une période de 7.000 ans se serait écoulée depuis le moment où ils émigrèrent de cette Terre du Soleil Levant.

Quoi qu'il en soit, et d'où qu'ils viennent, ils ont un caractère spécial, leurs traits sont nobles et délicats et le soin qu'ils prennent de leur coiffure ajoute à leur beauté. Les femmes passent de longues heures à boucler leurs longs cheveux, et la surprise n'est pas des moindres que de voir leur tête entourée de savants tire-bouillons, exactement comme l'étaient celles des élégantes de 1830.

Très supérieurs comme intelligence aux peuples non cultivés de l'Inde, quoique sans instruction,



Une tribu de Todas

Cliché du Yawnysh

AFFECTIONS NERVEUSES DOULEURS INSOMNIES

Comprimés

HYPNASE VERGELOT

Adultes { 2 comprimés en se couchant.
1 ou 2 au moment des crises.

Enfants : 1 comprimé par jour.

Littér. et échantil. sur demande E. VERGELOT 163 r. de Flandre, PARIS

ASSOCIATION DES FERMENTS AUX HYNOTIQUES ABSENCE TOTALE DE BROMURE

« Quelle bonne vache était celle qui t'a précédée ! — Combien elle nous a nourris de son lait ! — Ne feras-tu pas de même ? — Tu seras un dieu parmi nous ! »

sert de la cloche divine, celle qui est conservée dans le Temple, et qui fut envoyée par Dieu avec le troupeau sacré au début de la race. Pendant trois jours et trois nuits, l'élu la porte au cou; elle reçoit ensuite celle qui lui est réservée.

Mais les Todas n'ont-ils que la croyance au lait sacré, à la nourriture qui soutient et fait vivre les hommes? Certainement ils ont des déités, mais ils ne leur adressent ni prière, ni supplications, et ils n'ont ni idoles, ni images. La manifestation divine se présente à eux sous les bienfaits qu'ils en reçoivent.

Leurs dieux habitent le sommet des montagnes, ils ne peuvent être contemplés par des yeux mortels. « Je ne les ai jamais vus, dit un jour un des prêtres à un Européen. Ils sont invisibles, mais toujours présents parmi nous. »

l'entremise d'un de ses servants purifié que le grand prêtre fait passer le lait à chacun, jamais directement, tant est grande pour eux l'importance du pur magnétisme de la nourriture.

Les femmes ne peuvent s'approcher de la laiterie et n'y faire aucun travail. Les hommes ne l'abordent qu'avec respect, et

Quelques-unes, considérées comme les meilleures, sont honorées d'une cloche qui les désigne au respect de tous. Lorsque l'une de celles-ci meurt, ou manque de lait, on en choisit une autre reconnue digne de lui succéder. C'est par une vraie cérémonie qu'on lui confère cette distinction. On la prépare d'avance. Pendant trois

Les Fumades (Gard)

Station hydrominérale ouverte toute l'année. Desservie par la gare de Saint-Julien-Les-Fumades. (Autobus à tous les trains; durée du trajet : 10 minutes).
Grand-Hôtel. Hôtel Diane-Hôtel Romain

(Electricité. Chauffage central). Postes.
Téléphone.
Altitude : 550 mètres.

Ces eaux sont les plus sulfhydriques de France et sont spécialisées en outre par leur forte teneur en bitume. Elles sont souveraines contre les *Affections de la peau et*

L'établissement thermal fonctionne toute l'année.

Médecin. — D' Courréjou.

Vichy

Altitude: 260 mètres
Bicarbonatées sodiques fortes.

Sources — Jaillissent sur les deux rives de l'Allier, extrêmement nombreuses, fournissant un vaste bassin : les unes chaudes (Chomel 44°, Grande-Grille, Hôpital, Lucas), les autres froides (Célestins, Parc, Lardoux-Larbaud); la caractéristique de toutes ces sources est leur forte teneur en bicarbonates (dont le bicarbonate de soude constitue les 4/5 cinquièmes); débit considérable (de 50.000 à 150.000 et 200.000 litres pour les principales sources).

Indications

a) Principales : 1° Hépatopathes, surtout lithiasiques, amélioration considérable ou guérison dans toutes les formes (lithiasique larvée, lithiasie confirmée) ictere catarrhal; congestion du foie à la suite de dysenterie ou de diarrhée de Cochinchine, congestion paludéenne (Grande-Grille).

2° Diabétiques : la plupart rentrent dans la grande classe des hépatopathes (glycosurie par anhépatie) et voient disparaître

polyurie, polydipsie, migraines; le sucre tombe à quelques grammes ou bien est supprimé.

3° *Gastropathes*: résultats souvent excellents mais variables, ne dépendent exclusivement ni de l'état chimique de la sécrétion, ni de l'état de la musculature, ni même des symptômes subjectifs. Amélioration surtout chez les dyspeptiques hépatiques, dyspeptiques arthritiques (goutteux, obèses, gracieux). En tous cas, amélioration presque immédiate chez *hyperpeptiques*, amélioration plus lente chez *hyperpeptiques*.

4° *Arthritiques, obèses, graveleux, gouteux.*

Contre-indications. — Peu nombreuses; asystoliques surtout; surveiller la cure chez

Médecins. — Aliquer, Audréou, Barge, Beaudonnet, Bernard, Bienfait, Bigon, Ebinet, Boue (M^e), Boussion, Cahen, d'Almeida, Darnis, Deshayes, Dubouché, Dubrol, Champagnat, Charneau, Chevroux, Chopart, Clère, Clermont, Combet, Cormier, Cornil, Corillon, Cotard, Delage, Descombes, Desfontaines, Deshayes, Desjardins, Fardel, Duranton, Fay, Faucher, Fernier, Frémont (anc. int. lauréat des hôp. de Paris, 3, rue Prunelle), Gandelia, Gannad, Girard, Glénard (F.), Glénard (R.), Guérin, Guichard, Guyot, Huch, Jégou, Lalauze (de), Lamouche, Legoux, Lenoir (agr. de la Fac. de Lyon), Margat, Martin, Masseret, Mauban, Monod, au Palais, Morel, Nègre, Oger, Paillet, Pélissier, Poustienne, Rambert, Raymond, Reyès, Roux, Salgnat, Santelli, Semen, Serres, Sollaud, Surrel, Thorez, Tissier, Treille, Vial, Vidal, Vignat, Virey, Weyss, Strauss, Veillard, Willemje.

Spécialistes : Blancher, Faure, Jacquemart, Siems, yeux, nez, gorge, oreilles; Brunet, Sahut, bouche et dents; Maire, chirurgie; Rajat, peau et voies urinaires.

Alcalin Type

Spécialement adapté à la Thérapeutique Gastrique
Dyspepsies, Gastralgies
Action sûre, Absorption agréable, Innocuité absolue

C'est grâce au Sel de Hunt que la Médication alcaline est devenue vraiment la Clef de voûte de la Thérapeutique Gastrique par sa forme de Sel friable. Il est admirablement adapté à tous les besoins de cette Thérapeutique. Il remplace avec un avantage marqué tous les Alcalins simples ou composés. La Clinique montre qu'il ne peut être remplacé par aucun.

LABORATOIRE ALPH. BRUNOT, 16, rue de Boulainvilliers, Paris

Comoedia Illustré

Revue Parisienne,
Théâtrale,
Littéraire,
Artistique.

Paraissant le 1^{er} et le 15
de chaque mois

Directeur : M. de BRUNOFF, 32, rue Louis-le-Grand, PARIS

Le Numéro : 50 centimes. — Abonnement : 12 francs par an.

les fautes du défunt, car il y a pour les
Todes, des souffrances et des joies après
la mort, en rapport avec le mérite de cha-
cun. La route vers le royaume céleste est
plus facile, on y trouve des montagnes
à franchir, des fleuves à traverser,
il serait trop long d'en décrire les
détours. Arrivé au bout, l'homme contem-
ple de vivre son existence, mais quand
il a parcouru sa nouvelle vie parmi
les dieux, On le renvoie sur terre pour
recommencer à vivre.

Les cérémonies des funérailles sont
les plus compliquées et très intéressantes,
elles se continuent pendant des mois,
et le défunt ne commence son
voyage vers les demeures célestes que
après ses vêtements, tout ce qui lui
appartenait et pouvait le retenuir, a été
brûlé dans un crématorium solennel.

Mais où est cet Amordr ? où est le
dieu ? leur demandait-on. Silencieux, ils
montrèrent l'Ouest...

DU MOYEN D'EXERCER

LA MÉDECINE

AVEC SUCCÈS AU XVII^e SIÈCLE

Notre excellent confrère La Revue
médicale de Normandie embrasse à un
article *ouvroir* de Louis Guyon-Dolci,
sur de la Nauche, des réflexions qui ne
manquent pas de pittoresque. On en jugera
par ce fragment :

Gaiien interrogé qui estoit le meilleur
Médecin, répondit que c'estoit celui le-
quel avoit guérissio le plus, et lors qu'on
le pressa davantage par une seconde interro-
gation en luy demandant qui estoit celuy
qui avoit guérissio le plus le plus, dit-celuy
qui plusieurs se confient.

Il faut donc qu'un Médecin pour avoir
cette confiance, ait les Esprits, les Cieux, les
Éléments et les Hommes en sa faveur pour
y estre aidé ; ce qu'il fera en s'efforçant
d'acquiescer cinq qualités qui lui obtiendront
tout ce qu'il peut attendre de ce côté-là.



Grands jettes Tadas

Club de Thoughe

La première est d'avoir Dieu de son
costé *sine ipso quod factum est nihil*, dit
S. Jean, et luy-mesme en son Évangile,
sine me nihil potest facere, sans moy vous
ne pouvez rien faire.

La seconde qualité qui fait celui d'après,

science, pour cela donc il doit en second
lieu estre *scavant*, et étudier continuelle-
ment, et *judicieux* avec cela.

La troisième qualité, est celle qui regarde
les *dispositions du corps*, qu'Hippocrate a
recommandées en son Traité de *decendi*

ornatu ; car la *propreté*, la *netteté*, et les *beaux*
habits rendent sans difficulté une personne
fort agréable, particulièrement aux femmes
qui estans aimées et considérées des
hommes, leur impriment facilement les
bons sentimens qu'elles ont pour quel-
qu'un, et comme ce sexe converse
plus volontiers ensemble, et s'entretient
ordinairement des uns et des autres,
il ne faut qu'une Dame pour
mettre un Médecin en réputation ;
c'est pourquoi plusieurs *Empiriques*,
quoy que destitués des deux pre-
mieres qualités, estans la plupart de
mauvaise vie, et tous généralement
ignorans, prenant par tout la hardiesse
de se nommer Médecins, par ces fan-
tômes d'habits et de pompe, qui les
fait paroître aux bonnes et belles
compagnies, gagnent de l'estime et
s'insinuent dans les meilleures et plus
grandes maisons, sont cause de plu-
sieurs maux, qui arrivent par la
mort, ou longueurs de maladies qu'ils
causent, en dupant finement quantité
de personnes qui tres-habiles en toutes
choses, ne pensent plus que ny les
babits, ny la *bonne mine*, ny le *train*
d'un Médecin ne peut pas guerir la moindre
maladie, mais la *science de Mele-*
decine acompagne du bon esprit assisté
d'un hault, neantmoins c'est-à-dire
extérieur aveugle la plupart du monde,
et des plus rafeins, qui ne feroient par
leur bourse s'il s'agissoit de prester de
l'argent à quelqu'un, sur ce seulement
qu'ils le verront paroître bien couvert,
bien suivi et de bonne mine, sans s'in-
former plus particulièrement de la valeur
de ses biens, et de l'estat de ses affaires,
et confient facilement leur santé et leur
vie, laquelle manquant et bourse et argent

STATIONS CLIMATIQUES DE FRANCE

AGAY (Var)

Charmante station de repos et d'excur-
sions dans l'Estérel. Vie au grand air. La
ville est abondamment boisée d'essences
résineuses et l'air saturé d'ozone.

Le climat est très sec grâce à un sol
gypseux et porphyrique et a une abon-
dante végétation de résineux.

Indications. — Climat tonique, sti-
mulant, convient aux *nerveux*, *neuras-
tiques*, *lymphatiques*, *anémiques*, *artério-
sclérotiques*.

Contre-indications. — *Tuberculose*
pulmonaire, *asthme essentiel*.

ANNES (Alpes-Maritimes)

Games s'offre avec une gamme climat
très variée, très étendue, grâce à la sur-
face de son territoire *mitigé*. Car « les
deux golfes de la Napoule et du golfe
Juan constituent en réalité un seul golfe
immense, s'enfonçant dans les terres ».

Indications. — La zone marine a un
climat *excellent*, tonique, *stimulant* (rachi-
tiques, *lymphatiques*, *convalescents*, *tubercu-
leux*, *lipoïdes*, *neurasibéniques*, *anémiques*).

Contre-indications. — *Tuberculose*
pulmonaire, *asthme essentiel*.

Médecins — Abadie, Ardisson, Baradat,
Bayle, Bernad-Dubard, Bernard,
Bouffart, Bouffart, Bouffart, Bouffart,
Bouffart (Georges), Carr, Castelbou, Charras,
Christine, Chiquet, Cochot, Comoy, Cour-
moulin, Escarot, Fauré, Fournier (43),
Gallipé (47), Gué (d'Antibes),
Gibert (L), Guillot, Guiter, Guizol, Hache
Maurice, Hugues-Amoureux, Hugues-An-
toine, Josseland, Jonffray, Kott-Gazet, Lai-

rac, Lafferre, Lalou, Laurent, Lhuillier,
Lévy, Macdonald, Mantoux, Marshall Mary
(M^{re}), Mathieu, Oudaille, Pascal, Pascual,
Picard, Pouzet, Revillet, Roques, Roux, Sau-
ders, Sessani, Sauvage, Seytre, Thibouneau,
Thomas, Trinite, Vandierne, Vergut, Ver-
dalle (H.), Vernet, Westerman.

LES FUMADES (Gard)

Les Fumades se trouvent à une altitude
moyenne de 150 mètres dans une vallée
abritée du mistral par une colline dénomé-
mée « Côte Chaude ». C'est le climat por-
vengal avec tous ses avantages (tempé-
rature moyenne de l'hiver : 10°7) sans en
avoir les inconvénients dont le principal
est le vent du Nord (mistral). Les mon-
tagnes sont couvertes de plantes odorifé-
rantes : lavande, thym, sarriette, etc. L'air
y est pur et sec, le panorama est superbe,
les hautes montagnes des Cévennes se pro-
filent à l'horizon et comme disent une des
célébrités du corps médical anglais, client
assidu de la station : C'est l'Ecosse, avec le
climat de Provence.

Indications. — Le climat est souve-
rain pour la guérison des :

1° *Troubles nerveux*. — Nervosisme, *neu-
rasthénie*, troubles hystériques et in-
toxications (particulièrement les intoxications
produites par le tabac, l'alcool et la
morphine).

2° *Maladies générales de la nutrition*. —
Troubles du développement chez les enfants
et les adolescents, *anémie*, *chlorose*.

3° *Cure d'air*. — Station de convalescence
parfaite pour les personnes fatiguées par
suite d'opérations, de blessures, ou séjour
aux colonies.

Médecin. — Dr Courréjou.

Thermothérapie

AIR CHAUD
LUMIÈRE
CHALEUR RADIANTE
LUMINEUSE



Radiateur photothermique ouvert

Appareil du Docteur
Miramond de Laroquette
pour la
pratique médicale courante

Hypémie, Sudation, Anal-
gésie, Diurèse, Réorption
des événements, Accidents,
Opérés, Maladies chroniques
(cancer, rhumatisme,
tuberculose)

1° *Radiateur photothermique*. Bain local de chaleur et de lumière électrique de 50 à 150°, s'adapte
à toutes les régions du corps, se grille sur tous les points du corps, agit d'appli-
qué dans l'appareil du malade. Réor, peu volumineux, très portable, employé très commode, technique très simple.
En usage dans les Hôpitaux civils et militaires, les cliniques, les stations thermiques. Utilisé et prescrit dans leur
cabinet par un très grand nombre de Médecins du Monde entier.

2° *Radiateur à Liquide ou à Sable chauds*. Bain local de chaleur obscure et d'air chaud de
même forme que le radiateur photothermique, le cen-
tre à défaut d'électricité.

3° *Douche d'air chaud graduée*
A. HELMREICH, Nancy ÉLECTRICIEN-CONSTRUCTEUR
FOURNISSEUR DES HÔPITAUX

LACTOLAXINE FYDAU

CULTURE LAXATIVE de Ferments lactiques pur
immédiatement la CONSTIPATION chronique ou
accidentelle, les intoxications intestinales, Fermentations
putrides, Perturbations hépatiques et biliaires.
Régulier la sensibilité de la muqueuse, provoque la
péristaltisme sans la moindre irritation intestinale.

1 à 3 comprimés par jour, — 250 la boîte de 36 comprimés.

Littérature et Echantillons : LABORATOIRES BIOLOGIQUES de A. PÂRIS
1, Rue de Châteaudun — 55, Rue Lafayette, PARIS. — T. 122-95.

reste inutile, au premier Coquet et Galand qui porte le nom de Medecin excellent au dire de quelque Dame, laquelle sera mieux informée de la mode de ses habits que de la probité de sa vie, ou de la profondeur de son savoir. Qui veut decipier decipiat, c'est-à-dire en bon François, qui voudra se laisser tromper soit trompé. La quatrième qualité, est qu'il soit diligent, car outre que la première y oblige par l'amour que celui qui en a pour Dieu, doit avoir nécessairement pour le prochain, les malades se loient, aiment et font rechercher ceux qui sont prompts à les secourir, soigneux de les visiter; et se dépistent contre ceux qui sont distraits ailleurs par quelque autre inclination, soit des compagnies, des voyages, du jeu, de leurs autres plaisirs particuliers quels qu'ils puissent estre, croyans que ces distractions ne peuvent aller qu'à leur préjudice.

La cinquième, qu'il soit *amy particulier* de la personne malade; car comme sans la connaissance de l'économie d'un corps, on ne peut pas bien le gouverner, et que pour le connaître il faut savoir très-particulièrement ce qui se passe en ses fonctions, qui est ce qu'on dit vulgairement *connaître le tempérament de quelqu'un*; il faut outre cela en connaître les déréglés en l'abus qui se peut commettre au boire, au manger, logement, sommeil, veilles, débordement d'humeurs, mouvements du corps et de l'esprit, qui est en y joignant quelques contraires, ce qu'on nomme *non-naturelles*, pour éviter donc que cent particularitez ne soient ignorées au Medecin, il faut que le malade l'introduise chez soy, ou que le Medecin desirieux de bien réussir en son art, s'y introduise civilement, aux champs, à la ville, à la table, aux exercices: en sorte qu'il soit-même aussi le témoin de ses passions pour en corriger les défauts

par ses remontrances, ce qui ne se peut pas sans beaucoup de familiarité; et ne se faut pas donner si quantité de Medecins autrement excellens en leur Art se méprennent à la première veüe de quelque malade

Et de plus, s'il faut donner quelque chose aux influences des Astres, sur les Elements et les Animaux qui en sont composez, le malade qui aura un Ascendant en sa nativité le plus approchant de celui

reusement secourus sont en ces derniers maladies mortelles par l'absence, disjoins ou quelque autre semblable rencontre de ces premiers Medecins, tombent entre les mains de certains autres, qui avoient leur Horoscope opposé en un quadrant à celui du malade, et volontiers en la maison du mort, qui est la 8^e de la figure Genethlique du patient.

J'ajoute encore sur ce sujet une remarque d'un Medecin Mathematicien d'Italie, duquel j'ay le *Centifique curieux* en ma Bibliothèque, que pour estre berron autant que faire se pourra, le Medecin doit la première fois qu'il est appelé chez un malade n'y point entrer à l'heure de Mars ny de Saturne, entre les sept Planetaires; car j'ay observé en quelques-uns, et plusieurs fois cela leur avoit mal réussi, comme au contraire ceux qui à l'heure de Vénus, de Venus et du Soleil, de Mercure et de la Lune, ces trois dernières bien disposées avec les deux premières Planetes en la figure du Ciel, alors avoit un heureux succès et donneur en leur pratique.

CONSUMMATION DU CHIEN EN ALLEMAGNE

En 1908, le service sanitaire a inspecté 6,805 chiens destinés à la consommation, dont 3,683 dans le royaume de Saxe et presque exclusivement dans ses districts industriels de Chemnitz et de Leipzig. En Prusse, c'est dans les districts de Bruns, Leignitz et Erfurt que l'on compte le plus grand nombre de chiens abattus pour la boucherie. C'est durant les mois d'octobre, novembre et février que l'on compte le plus grand nombre de chiens.

(Exco vétérinaire belge)



Le bon médecin auprès de son malade. (Bois ancien.)

qui ne peut souvent non plus que les assistants se souvenir de cent choses particulières qu'il serait important au Medecin de savoir pour faire le syllogisme pratique, dont il a été parlé en la première Section. Il faut donc qu'il soit *amy familier* du malade.

du Medecin sera mieux traité par celui-là, supposés les autres qualitez précédentes, *caloris paribus*, comme on dit, que par un autre: Ainsi j'ay observé que plusieurs maladies par lesquelles ils sont morts, ayant été traités précédemment par des Medecins qui les avoient auparavant heu-

• TUBERCULOSE • LYMPHATISME • ANÉMIE • TUBERCULOSE •

TRICALCINE

TRAITEMENT DE LA TUBERCULOSE

LA RÉCALCIFICATION

Ne peut être ASSURÉE
d'une façon CERTAINE
et PRATIQUE

QUE PAR LA TRICALCINE

À BASE DE SELS CALCIQUES RENDUS ASSIMILABLES

EN CACHETS • COMPRIMÉS • POUDRE

LA TRICALCINE EST VENDUE

TRICALCINE PURE

TRICALCINE MÉTHYLARSINÉE

TRICALCINE ADRENALINÉE

POUDRE • COMPRIMÉS • CACHETS
4/50 le flacon pour 30 jours de traitement
ou la boîte de 60 cachets

ou CACHETS seulement dosés exactement à
0/10 le flacon pour 30 jours de traitement
ou la boîte de 60 cachets

ou CACHETS seulement dosés exactement à
3 gouttes de solution de TRICALCINE par cachet.
0/10 le flacon pour 30 jours de traitement
ou la boîte de 60 cachets

Echantillons et Littérature sur demande • LABORATOIRE DES PRODUITS SCIENTIA-PARIS 42, Rue Blanche

• CARIE DENTAIRE • TROUBLES DE DENTITION • DIABÈTE •

• CROISSANCE • RACHITISME • SCROFULOSE •

• TUBERCULOSE • DYSPÉPSIE NERVEUSE •



LE LAIT DESSECHÉ

D'après M. Marre, le lait desséché doit être constitué par un extrait intégral du lait natif et pur, et cette dénomination ne saurait s'appliquer au lait desséché maigre, qui est une poudre de lait ne renfermant qu'une quantité infime de matière grasse et qu'on cherche actuellement à introduire dans l'alimentation des enfants.

Théoriquement, le lait desséché n'étant autre chose que du lait privé de son eau par un procédé physique, l'opération à laquelle le lait a été soumis ne devrait pas en modifier la composition, mais on ne doit pas oublier que le lait est une émulsion instable de matière grasse dans une solution albumineuse dans laquelle la caséine se trouve également dans un état instable, en combinaison avec des substances minérales facilement dissociables; aussi M. Porcher dit-il, dans un ouvrage récent, que tous les procédés employés pour préparer le lait desséché impriment des modifications indélicates à certains des composants du lait.

Pour préparer le lait desséché, on emploie le plus souvent la chaleur. On utilise aussi le froid; on congèle alors modérément le lait, soumis à une agitation constante; il se forme une neige constituée par l'eau du lait, qu'on élimine par centrifugation; on obtient ainsi une masse pâteuse, qu'on dessèche dans le vide à basse température. Cette méthode réduit au minimum les altérations que subissent les constituants du lait, mais elle est peu applicable industriellement.

Quant aux procédés qui consistent à réduire l'action de la chaleur, ils se divisent en deux groupes, dont l'un comprend les laits desséchés provenant de laits soumis à une température supérieure à celle

de l'ébullition du lait; l'autre comprend les poudres de lait préparées à une température inférieure à celle de l'ébullition du lait; on opère alors à la température de pasteurisation ou à une température inférieure en utilisant le vide pour favoriser la déshydratation.

Suivant qu'elles sont fabriquées avec des laits entiers, demi-crémés ou totale-

ment, douces et grasses au toucher, ayant une consistance craquelante et une odeur aromatique peu agréable, rappelant celle du beurre fort.

M. Porcher parle, dans le travail qu'il vient de publier, d'une odeur appétissante de pâtisserie fine; il est possible que cette odeur se dégage au moment même de la fabrication, alors que le produit est encore



La tasse de lait, par Forain. (Appartient à M. Bourdeley)

ment crémés, leur composition centésimale varie.

La soustraction du beurre retient nécessairement sur les teneurs relatives en lactose et en matières azotées, et c'est la teneur en graisse qui est surtout importante à considérer lorsqu'on veut apprécier la valeur alimentaire et la valeur marchande d'une poudre de lait.

Les diverses poudres de lait fabriquées par les différents procédés présentent un aspect microscopique presque identique. Ce sont des poudres fines, de couleur jaunée

chaud, mais elle disparaît rapidement pour faire place à une odeur qui constitue l'un des inconvénients des poudres de lait.

Délavées avec de l'eau chaude, les diverses poudres de lait se gonflent, puis se dissolvent en donnant un liquide blanc laiteux, se rapprochant du lait ordinaire, mais présentant une viscosité moins considérable que celle du lait ordinaire et donnant par conséquent une émulsion d'autant moins stable que les globules gras ont été plus fortement modifiés au cours de la déshydratation du lait.

Quelques auteurs ont prétendu que les modifications que le lait subit lorsqu'il est transformé en poudre portent simplement sur ses propriétés physiques et que ses constituants ne sont pas touchés chimiquement. Cette assertion n'est pas exacte, même pour la poudre de lait obtenue dans le vide et à basse température. Dans ces conditions, on constate déjà des transformations qui sont, on le comprend aisément, beaucoup plus accentuées pour les poudres de lait obtenues à une température supérieure à 100 degrés.

En ce qui concerne sa valeur alimentaire, il faut distinguer le lait entier (riche) et le lait crémé (maigre). Le premier devrait être seul utilisé, mais c'est celui qui se conserve le moins bien et qui prend rapidement une odeur désagréable; même la poudre demi-grasse se conserve mal. Aussi M. Porcher recommande-t-il de ne donner aux enfants que de la poudre de lait n'ayant pas plus d'un à deux mois de date. On a constaté des accidents occasionnés par des laits desséchés déjà vieux.

Le lait maigre se conserve assez bien, mais ce n'est plus du lait, c'est de la caséine lactosée.

D'après M. Chevallier, on devrait exiger du fabricant l'indication sur la boîte de la date de la fabrication et le retrait des invendus au bout de deux mois.

En ce qui concerne la digestibilité et l'assimilation du lait desséché, lorsqu'il a été bien préparé, il faut reconnaître qu'elles ne cèdent pas à celles du lait stérilisé.

M. Porcher émet l'avis qu'on peut alimenter régulièrement et d'une manière constante les nourrissons avec les poudres de lait. M. Chevallier ne partage pas cette opinion; il estime qu'on doit se montrer très réservé dans l'emploi de ces préparations. (D'après M. CHEVALLIER, in Les nouveaux remèdes.)

GRAND PRIX
BRUXELLES 1909

MEDICUS

GRAND PRIX
TURIN 1911

GUIDE-ANNUAIRE DES ÉTUDIANTS
ET DES PRATICIENS

Le plus pratique, le plus complet, le plus utile

GRAND IN-8° RAISON DE 1.700 PAGES RELIÉ TOILE 5 fr.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :

André ROUAUD, 41, Rue des Écoles, Paris — Téléphone 830-03

AFFECTIONS BRONCHO-PULMONAIRES
Grippe, Scarlatine, Rachitisme

SOLUTION PAUTAUBERGE

au chlorhydrate-phosphate de chaux créosoté
LA MIEUX TOLÉRÉE des PRÉPARATIONS CRÉOSOTÉES

Par l'action antiseptique qu'elle exerce à la fois sur les voies digestives et pulmonaires et par les éléments minéraux qu'elle fournit au système osseux et à la cellule, la SOLUTION PAUTAUBERGE est le médicament du choix de la bronchite chronique et de la tuberculose, et le remède le mieux indiqué pour obtenir la reconstitution physiologique dans les maladies paratuberculeuses.

L. PAUTAUBERGE, Courbevoie-Paris et toutes Pharmacies

Société nationale
des
AMBULANCES
AUTOMOBILES

1, RUE DANTON
(Place Saint-Michel)

Téléphones : Gobelins 30-59
36-82

Névralgies, Migraines, Goutte, Gravelle, Rhumatisme, Fièvre de fatigue, Insomnies, etc.

Supprime tout ce qui est douleur

DOSES

Adultes : 4 à 8 cuillerées à café suivant les cas, dissous dans un peu d'eau.

Enfants : 2 à 4 cuillerées à café.

Voyez, par exemple, l'université Rockefeller de Chicago; elle n'est fondée que depuis 1890 et déjà, sur l'étendue de son vaste « campus », large de quarante hectares, les palais et les laboratoires poussent aussi, jamais terre ne fut plus largement arrosée : en 1890, et comme première entrée de jeu, Rockefeller donne 5 millions de francs pour élever les logements des étudiants, les « Graduate and University Dormitories », tandis que la ville offre un million pour édifier des salles de cours. En 1892, nouvel effort; on recueille 5 millions en trois mois. George C. Walker donne 500.000 francs pour un musée d'histoire naturelle, et d'un million pour un institut de chimie. En 1893, A. Ryerson autant pour l'institut de physique. On construit des habitations pour les étudiants, aussi nombreuses que les étudiants et plus laborieuses. M. Lanson, qui a été à l'école, apporte avec lui la constatation qu'il n'est pas facile pour un étudiant, car elle corrobore ce que nous observons dans nos universités françaises : « La Moyenne des femme, dit-il, est supérieure à la moyenne des hommes; les femmes sont plus intelligentes que les hommes ». L'élan est donné. En 1894, Helen Culver sacrifie cinq millions pour élever des laboratoires de zoologie, de botanique, d'anatomie et de physiologie qui sont autant de palais. L'année suivante, 1895, on recueille 200.000 francs pour un musée oriental; en 1897, un banquier de Chicago, Charles D. Yerkes, donne à l'université un magnifique observatoire, construit dans l'Etat voisin de la Wisconsin et armé des plus puissants instruments astronomiques. L'astronome George Hale fait ces premières découvertes et commence ces

conquête du ciel que les Etats-Unis poursuivent avec une admirable opiniâtreté.

... dus pour les trois quarts à la générosité de John D. Rockefeller, et ces dons n'ont épuisé ni la bourse ni la bonne volonté du milliardaire américain, car il s'est engagé à verser cinquante millions

pour l'université qu'il patronne. Aussi les projets battent leur plein : on publie la liste des instituts dont la création est la plus prochaine et on donne avis aux citoyens de Chicago, avec l'assurance de trouver dans leur bourse l'argent nécessaire.

Cette situation n'a rien d'exceptionnel... en Amérique. Dans l'espace de dix ans, il est entré cent millions dans la caisse de l'université Columbia, de New York. Harvard, à Cambridge (Massachusetts); l'université Lelian Sanford, à San Francisco; celle de John Hopkins, à

nous regardons tout cela avec nos yeux d'Européens, nous ne pouvons nous empêcher de trouver que c'est vraiment trop d'argent, que le travail s'allie le plus souvent à la pauvreté qu'à la for-

tune et que les universités américaines risquent d'être congestionnées par cette pléthore, tandis que les nôtres meurent d'inanition. Il y a peut-être, dans la générosité dont elles bénéficient, autant de constatation que d'amour de la science et de l'enseignement. Les universités, c'est non pas des palais orés, c'est non des bas-reliefs, mais de la place, des maîtres d'enseignement et des instruments de travail; les bibliothèques doivent être amplement dotées et modestes et c'est ce qui est le plus difficile à réaliser. Les universités américaines, tandis qu'en France nous avons des facultés où les ouvrages s'empilent, faute de place, dans la poussière des greniers, ou l'argent manque pour relier les livres, ou les périodiques forment des montagnes de papier, ne sont ni lamentables, ni enviables. Elles ont leur caractère, leur famille, de placards dans un corridor. Les hommes : c'est parfois pis. Vous pénétrez dans telle faculté des sciences que je vous en nomme, et vous demandez le maître de conférences, et vous trouvez, et il lui répond, de maître de conférences, mais il y a un « chargé de conférences », et on vous présente. Voulez-vous maintenant voir le che de travaux ? Vous le voyez, le maître principal, car c'est le même homme. Le professeur ? C'est encore et toujours le même.

Nous avons en France cette idée que les grandes découvertes éclosent spontanément et fatalement dans quelques cerveaux privilégiés; on nous rappelle, à l'occasion, que Fresnel avait fabriqué des lentilles avec des gouttes de miel et fait construire chez un serrurier de village les instruments avec lesquels il a démontré le caractère ondulatoire de la lumière. Le contraste entre la pauvreté des moyens et l'immor-

CŒUR
Avec ses bains:
ROYAT
CARBO-GAZEUX
TRAITEMENTS CARDIO-
VASCULAIRES
GUÉRIT

tois vos livres sous la main

avec la
bibliothèque
tournante

PARIS
10, Boulevard Haussmann
au coin de la rue de la Sorbonne

TERQUEM

Envoi Franco du Catalogue sur demande

MÉDICATION ORGANOTHÉRAPIQUE

Traitement de l'Embonpoint,
de **L'OBÉSITÉ**
dûs aux Insuffisances Thyroïdiennes.

OXYDOTHYRINE

PÂRIS

A base d'Iodo-Protéine de la
GLANDE THYROÏDE
associée aux oxydo-diastases.
Substance non toxique sans action
sur le cœur.

DRAGÉES
dosées 3,0 gr 10
1 à 2 par 24 heures

OXYDOVARINE

PÂRIS

Substance renfermant la totalité
des principes actifs de
L'OVAIRE
Condition indispensable pour obtenir le
maximum d'effets thérapeutiques.

DRAGÉES
dosées 4,0 gr 10
4 à 6 par 24 heures

LABORATOIRES BIOLOGIQUES
André Pâris
1, Rue de Châteaudun, Rue Lafayette, 55, Paris.

LITTÉRATURE

ECHANTILLON

Voir nos CONDITIONS D'ABONNEMENT

et nos PRIMES, Page 1

tance de la découverte donne à celle-ci un relief très esthétique; mais il ne faut pas se laisser prendre à ces horisettes. Pour trouver du nouveau, le meilleur moyen est encore d'employer des instruments plus puissants ou plus perfectionnés; et pour cela, sans être suffisant, l'argent est nécessaire. Le professeur Kameflingh Onnes, de Leyde, avait, depuis plus de vingt ans, dressé le plan du *laboratoire cryogène* avec lequel il a, depuis, réalisé de si merveilleux travaux sur les gaz liquéfiés et les basses températures; mais les universités hollandaises connaissent, comme les nôtres, la plaie d'argent; pour en venir à ses fins, le brave savant a dû employer des voies détournées: il a fondé une école technique, instruit des mécaniciens, des soudeurs de fer, des électriciens; c'est ainsi qu'il s'est procuré les moyens d'action qui lui ont permis de réaliser son rêve scientifique.

Ce qui sauve notre vieille science européenne, c'est qu'elle compte un grand nombre d'hommes comme Kameflingh Onnes, savants de grande race qui finissent, à force d'obstination, par triompher de tous les obstacles. Mais j'ai peur pour l'avenir; si, dès l'école à bas, dans le Nouveau-Monde, les générations avides de science et que la culture des grandes universités affine rapidement; elles mettent les bouchées doubles, et je vois venir l'instinct à l'Amérique sur tant d'hommes de savoir et de mérite que nos vieilles universités, et mettra à leur disposition un outillage scientifique incomparable: il faudra alors nous résigner et laisser la science passer l'Atlantique.

LA PSYCHOPHYSIOLOGIE ET LA PSYCHIATRIE DANS LES ŒUVRES D'AMBROISE PARÉ, par le Dr J. VINCHON. (Extrait de la *Revue de Psychiatrie*).

LA VÉRITÉ SUR LOUIS XVII. SOUVENIRS DE LA COMTESSE D'APCHIER précédée d'une introduction par JEAN DE BONNEFON. 7 fr. 50, Dorbon-Ainé, 19, boulevard, Haussmann, Paris.

Tout ce qui est de Louis XVII passionne les lecteurs à la manière d'un douloureux roman que le temps ne parvient pas à vieillir. M. Jean de Bonnefon soutient depuis longtemps une opinion qui a l'intérêt de n'être qu'historique. Son vrai dauphin est le fameux Richemont — qui n'a pas laissé de descendants. — M. de Bonnefon publie aujourd'hui de révélateurs mémoires confiés à une pauvre amie par la Comtesse d'Apchier, femme de grande race, de race et de haute vertu, chez qui mourut Richemont, fils de Louis XVI, selon Jean de Bonnefon.

LE DESSIN DES ANIMAUX EN GRECE D'APRÈS LES VASES PEINTS, par MORIN-JEAN. Préface de M. Ed. POTTIER, Membre de l'Institut. 1 vol. avec 301 gravures: 25 fr. H. Laurens, édité, 6, rue de Tournon, Paris.

M. Morin-Jean nous apporte ici, dans une langue claire et concise, des idées qui jettent un jour nouveau sur les procédés des peintres industriels de l'Antiquité grecque. Le sujet de son livre appartient aux régimes encore inexploités du domaine de l'histoire

BIBLIOGRAPHIE

de l'art. Ses études, poussées très avant dans le détail, sans rien perdre de leur caractère exact et coloré, reposent sur une documentation précise.

Entièrement neuve, l'illustration est, pourrait-on dire, plus importante que le texte lui-même. Elle forme un précieux album de documents inédits puisés, pour la plupart, au Louvre et dans les grands Musées d'Europe. On n'y rencontre aucun de ces clichés rebattus qui passent de livre en livre et finissent par le faire commun où poissent des générations d'auteurs.

D'une rigoureuse exactitude, tous les dessins, notes, croquis, sont des originaux exécutés directement d'après les objets par l'auteur lui-même.

Toutes les variantes du dessin grec défilent sous les yeux du lecteur, depuis les images naïves du style géométrique du Dipylon, jusqu'aux silhouettes impeccables de l'École attique du V^e siècle et aux figures maniérées de la Décadence italienne.

LA VRAIE MORALE basée sur l'étude de la Nature, sur les lois de la vie, par VINCENT BÉRE. Troisième édition. Prix: 2 francs. Paris, M. Glard et E. Brière, éditeurs.

LES PEINTRES CHINOIS, par R. PETRUCCI. 2 fr. 50. Laurens, édité, 6, r. de Tournon, Paris.

La peinture chinoise est à la mode, cependant les ouvrages au moyen desquels on peut se faire une idée de ses tendances et de son histoire sont loin d'être nombreux. M. Petrucci, dont l'Institut consacrerait naguère la haute compétence, s'est attaché à combler

une lacune en mettant à la portée du grand public un livre qui lui a la fois accessible et complet. L'ouvrage est illustré de 22 planches hors texte.

L'HOSPITAL DES FOLS INCURABLES DE THOMAS GARZONI, parle Dr JEAN VINCHON. (Extrait de la *Revue de Psychiatrie*).

LES PRISEURS DE COCAÏNE, par les Drs BRIAND et VINCHON. (Extr. du *Bull. de la Soc. clin. de Méd. mentale*).

HEURES POÉTIQUES, 1 vol., par ROBERT MORCHE, chirurgien-dentiste.

« Les *Heures Poétiques* permettent de constater tous les généreux sentiments qui sont éclos dans l'âme d'un Poète-Dentiste. « Ce recueil, qui comprend trois parties, offre un réel intérêt. Les *Heures Contemporaines*, les *Heures Amoureuses*, puis les *Heures Françaises*, entités riches de véritables originalités, sont exposées avec une précision que de cœur. » (*Peut-être d'ontologie*).

HISTOIRE ILLUSTRÉE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE, par E. ARY, C. AUDIG, P. CROUZET. Paris, H. Didier.

L'originalité de ce livre est dans le caractère documentaire de son illustration, abondante, bien choisie, et tout à fait propre à exciter la curiosité du lecteur, et à lui faire se représenter d'une façon plus exacte la société contemporaine de telle ou telle œuvre.

DICTIONNAIRE-FORMULAIRE DES PRINCIPAUX SPÉCIALITÉS PHARMACEUTIQUES

Aniodol — Combinaison synthétique, dans une glycérine spéciale, de triméthanol et d'un dérivé de la série allylique. Solution commerciale au centième. Antiseptique.

1 cuillerée dans un litre d'eau pour un usage courant.

Bromures Mure. — Plusieurs sels: a) de bromure et d'acide d'orange amères.

1 Sirop *Henry Mure* au bromure de potassium; 2° au bromure de sodium; 3° au bromure de strontium; 4° au polybromure (sodium, potassium ammonium).

2 grammes de sel par cuillerée à soupe.

Epilepsie, Hystérie, Névroses.
A. Gazagne, Pont-Saint-Espirit (Gard).

Cholokinaïne. — Extrait spécial de bel de tigre, renfermant tous les principes actifs de la bile associée à la Kinase.

Entérocolite mucomembraneuse, constipation, insuffisances biliaire et pancréatique.
Dragées ovoïdes lénitives — 6 à 12 par jour prises en 3 doses égales (au déjeuner, au dîner et le soir en se couchant).

Laboratoire Duret et Raby, Marly-le-Roi (Seine-et-Oise).

Coaltar saponaire Lo Beuf. — Emulsion de coaltar au goudron.

Antiseptique puissant, et nullement irritant, cicatrisant des plaies,

admis dans les hôpitaux de Paris.

Angines communies, anthrax, gangrènes, herpes, leucorrhée, pityriasis, otites infectieuses, suppurations, etc. (Le médicament s'emploie ici plus ou moins dilué suivant les besoins.)

Hygiène de la toilette bouche, gencives, cheveux, ablutions journalières (1 à 2 cuillerées à soupe pour un litre d'eau).

Dépot: 25, rue Réaumur.

Dépilatoire Hospitalier. — Dépilatoire scientifique, inoffensif (ne contient ni chaux vive, ni arsenic, ni acétate de thallium).

Dissout le poil comme l'eau dissout le sucre.

Ni douleur, ni rougeur, ni irritation cutanée; dissout jusqu'à la racine, en trois minutes.

Indications: 1° Chirurgicales (remplace le rasoir); 2° Médicales (pouls disgracieux du visage ou du corps, moustache féminine, favoris, etc.).

Prix: visage 12 francs (médecin 9 fr. 50); corps 20 francs (médecin 16 francs).

Pharmacie Chatterneau, anc. inst. des hôp. de Paris, 8, rue de Constantinople, Paris.

Germose Karyab ou Fluorotone stannique. Ce merveilleux spécifique de la *Coughette* et de la *Toxé nerveuse* envahit irrémédiablement une *Coughette* dans les quinze jours.

Très agréable au goût. Non toxique.

4 cuillerées à café jusqu'à 1 an;
8 cuillerées à café de 1 à 3 ans;
8 cuillerées à dessert au-dessus de 3 ans.

Dépot: Pharmacie centrale de France, rue des Nonnains-d'Hyères, 21, Paris.

Hectine. — Benzosulfone-paramino-phénylarsinate de soude. Traitement de la Syphilis.

Pilules (0.10 d'hectine par pilule): 1 à 2 pilules par jour pendant 10 à 15 jours.

Gouttes (20 gouttes = 0.05 d'hectine): 20 à 100 gouttes par jour pendant 10 à 15 jours.

Ampoules A (0.10 d'hectine).

Ampoules B (0.20 d'hectine) injecter une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours (indolore).

Laboratoire de l'Hectine, 12, rue du Chemin-Vert, à Villeneuve-la-Garenne (Seine).

Huile grise stérilisée et indolore Vioz. — 40 cc. Huile, pour 100 cc. (Liquet 1908).

Pour injections intramusculaires. Pour adultes: une injection de 8 centigr. de mercure par semaine pendant 7 semaines. — Repos. — Faire une 2^e série, etc.

Se servir de préférence de la *Seringe spéciale* du Dr Barthélemy à 15 divisions, chaque division correspondant exactement à 1 centigr. de mercure métallique.

Pharmacie Vigier, 12, boulevard Bonne-Nouvelle, Paris.

Intraits rous. — Intraits de plantes fauchées stabilisées (produit chimique pur) pour les usages alcoolés de racines d'opium.

Intrait de digitale. Produit soluble, contrôlé physiologiquement. Effet cardiaque rapide, durable.

Lévrine extractive Couteur. — *Cimicifuga racemosa* del. Enzymes de la levure ou levure: 1 gr. correspond à 35 gr. de levure fraîche; les comprimés sont dosés à 0.20 centigr., l'équivalent à un gros cachet de levure sèche et à une cuillerée de levure fraîche. Très actifs, inaltérables, faciles à prendre.

Furuncles, Anthrax, Acné, Eczéma, Dermatoses, Suppurations, Angines, Grippe, Maladies infectieuses, Entérites, Constipation.

2 à 8 par jour, au début des repas.

Laboratoire Couteur, 57, avenue d'Antin, Paris.

Névrosthénine Freysingue. — 10 gouttes = 0.20 centigr. de glycérophosphate de soude, potasse et magnésie (si chaux, si sucre, si alcool).

10 à 20 gouttes à chaque repas.

Flacon 3 fr. Freysingue, 6, rue Abel, Paris.

Oustaplasme du Dr Langley-Bart. — Pansement complet, aseptique, instantané.

Pneumonies, eczéma, impétigo, phlébites, brûlures, érysipèle.

Sirop du Dr Bousquet. — À la *Thymus-Merck*. Chaque cuillerée à bouche renferme 0.01 Dio-

nine-Merck, 2 gouttes à boire après chaque repas.

Indiqué dans toutes les affections des voies respiratoires accompagnées de toux opiniâtre, d'insomnie nerveuse et d'insomnie.

Adultes: 4 à 8 cuillerées à soupe.

Pharmacie du Dr Bousquet, 140, faubourg St-Hippolyte, Paris.

Thaolaxine. — Lavatif régulier. *Agar-Agar* et extraits de plantes. Produit entièrement végétal, ne détermine aucune irritation, ni accoutumance.

Constipation habituelle se résout sous 4 formes:

Paillettes: 1 à 4 cuillerées à chaque repas.

Cachets: 1 à 4 à chaque repas.

Comprimés: 2 à 8 à chaque repas.

Pour les enfants. Granulé: 2 cuillerées à café à chaque repas.

Laboratoire Duret et Raby, Marly-le-Roi (Seine-et-Oise).

Uraseptine Rogier. — Granulé soluble à base de pipéridate d'arropine d'Helmbold, benzénates de soude et de lithine et do 0.50 centigr. du sel mélange par cuillerée à café.

Antiseptique urinaire; dissout et chasse l'acide urique.

Rhumatismes, goutte, gravelle, sciaticque, arthrite-sécheresse.

4 cuillerées à café par jour, 2 heures au moins avant les repas.

Rogier, 19, avenue de Villiers

Culture pure de Ferments lactiques bulgares sur milieu végétal

GINGIVO-STOMATITES

GASTRO-ENTÉRITES des Nourrissans
et de l'Adulte

DIARRHÉES — CONSTIPATIONS

Prophylaxie de la FIÈVRE TYPHOÏDE et du CHOLÉRA

DYSENTERIES

INFECTIONS HÉPATIQUES (d'origine
intestinale)

DERMATOSES — FURONCULOSES



BULGARINE THÉPÉNIER

BOUILLON de Bulgarine**COMPRIMÉS de Bulgarine**

1 verre à madère ★ 1/2 heure avant chaque repas ★ 2 comprimés

Nourrissans : 1/2 dose

3 fr. 50 (Conservation 2 mois)

3 fr. 50 (Conservation indéfinie)

Phosphates et diastases des Céréales germées

ENTÉRITES — DYSPEPSIES salivaires
et pancréatiques

Préparation des BOUILLIES MALTÉES

PALPITATIONS d'origine digestive

DIGESTION RAPIDE des FÉCULENTS

TUBERCULOSES — RACHITISMES

NEURASTHÉNIES

SURALIMENTATION



Amylodiastase THÉPÉNIER

SIROP d'Amylodiastase**COMPRIMÉS d'Amylodiastase**

2 cuillerées à café ★ après chacun des 3 principaux repas ★ 2 comprimés

Nourrissans et enfants : 1 cuillerée à café ou 1 comprimé écrasé dans une bouillie ou un biberon de lait

4 fr. 50 (Conservation indéfinie)

4 fr. (Conservation indéfinie)

Préparés par le "Laboratoire des Ferments" A. THÉPÉNIER, 12, rue Clapeyron, 12 — PARIS



P. Longuel

PHARMACIEN DE 1^{re} CLASSE
LAURÉAT DE L'ÉCOLE DE PHARMACIE DE PARIS

MÉDICATION SPÉCIFIQUE DE L'AUTO-INTOXICATION INTESTINALE
ET SES CONSÉQUENCES MORBIDES

Fixine Grémy

Alumine lactique

La FIXINE possède vis-à-vis des microbes et des poisons intestinaux une double action :
ANTIMICROBIENNE par l'acide lactique naissant ; ANTITOXIQUE par l'alumine gélatineuse.

Dose et Mode d'emploi Une à deux cuillerées à café après le repas du matin, du midi et du soir.
Chaque cuillerée à café (5 gr.) de FIXINE contient 1 gr. d'alumine lactique.



Citrosodine Grémy

Citrate trisodique chimiquement pur

HYPERACIDITÉ :: DOULEURS GASTRIQUES
ANTIÉMÉTIQUE :: EUPEPTIQUE

Calm immédiatement et fait disparaître les crises douloureuses de l'estomac de toute origine,

Arrête brusquement les vomissements qui terminent les crises de douleurs tardives, les vomissements pituiteux des alcooliques, les vomissements des nourrissons :: ::

Diminue l'hypersecrétion, active l'élimination gastrique et modifie favorablement le chimisme gastrique.

COMPRIMÉS solubles de CITROSODINE
correspondant à 0 gr. 25 citrate trisodique pur.

CITROSODINE GRANULÉE
correspondant à 1 gr. citrate trisodique pur par cuillerée à café

50, Rue des Lombards
PARIS

Pub. Ruckert & C^{ie} Paris.



ÆSCULAPE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE LATÉRO-MÉDICALE

Comité de Patronage

R. BLANCHARD

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

GILIART

Professeur à la Faculté de Médecine
de Lyon

LE DOUBLE

Prof. à l'Ecole de Médecine de Tours
Associé nat. de l'Académie de Médecine

POZZI

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

J. TEISSIER

Prof. à la Faculté de Médecine de Lyon
Associé nat. de l'Académie de Médecine

GILBERT-BALLET

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

LACASSAGNE

Prof. à la Faculté de Médecine de Lyon
Associé nat. de l'Académie de Médecine

Pierre MARIE

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

RÉGIS

Prof. à la Fac. de Médecine de Bordeaux
Corresp. nat. de l'Académie de Médecine

GRASSET

Prof. à la Fac. de Médecine de Montpellier
Associé nat. de l'Académie de Médecine

LANDOUZY

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

E. FERRIER

Direct. du Muséum d'Histoire naturelle
Membre de l'Institut

RÉMOND

Professeur à la Faculté de Médecine
de Toulouse

VERNEAU

Prof. d'Anthropologie au Muséum
Conserv. du Musée nat. du Trocadéro

Secrétaire Général: **BENJAMIN BORD**, Ancien Interne des Hôpitaux de Paris
(Toutes les communications concernant la Rédaction doivent être adressées au Secrétariat général)

Abonnement sans Prime.
12 fr. (Étranger 15 fr.)

A. ROUZAUD, Éditeur

41, Rue des Ecoles, Paris - Téléphone 630-03
Le Numéro 1 fr. (Étranger 1 fr. 50)

Abonnement avec Prime.
20 fr. (Étranger 25 fr.)

Tableau des Puissances Antiseptiques et Bactéricides de l'ANIODOL

MICROBES	DOSES ANTISEPTIQUES empêchant toute culture dans le milieu convenant		PUISSANCE ANTISEPTIQUE de l'ANIODOL par rapport à celle du PHÉNOL	DOSES BACTÉRICIDES ayant tué au bout de 10 heures sur milieu au milieu convenant		PUISSANCE BACTÉRICIDE de l'ANIODOL par rapport à celle du PHÉNOL
	GRAMMES de PHÉNOL pour 1,000	GRAMMES de l'ANIODOL pour 1,000		GRAMMES de PHÉNOL pour 1,000	GRAMMES de l'ANIODOL pour 1,000	
Bacille subtilis	1,90	0,25	7,6	8,5	0,45	18,90
Bacille coli communis	1,35	0,12	11,25	3,1	0,15	20,70
Staphylocoque doré	1,40	0,07	20,00	2,5	0,25	10,00
Streptocoque pyogène	1,30	0,06	21,70	1,35	0,09	14,50
Bacille pyocyanique	0,95	0,10	9,5	3,10	0,20	15,50
Bacille typhique	1,85	0,035	52,85	3,5	0,15	23,40
Bacille diphtérique	0,4	0,065	6,1	1,1	0,1	11,0
Bacille choléra (Cassini)	1,3	0,05	26,0	1,5	0,15	10,0
Bacille anthracis	1,4	0,075	18,7	11,5	0,4	28,75
Bacille lactique	0,6	0,12	5,0	0,8	0,2	3,0

« Ces nombres font voir d'une façon globale que l'ANIODOL présente une activité en moyenne vingt fois plus grande que celle du Phénol. Il est à remarquer que quelques nombres émergent au-dessus de cette moyenne d'une façon très notable : Ainsi, celui du Bacille typhique, 52,85, accuse à la fois la résistance particulièrement remarquable de ce microbe à l'acide phénique, et sa délicatesse vis-à-vis de l'ANIODOL. La même observation, moins intéressante sans doute au point de vue pratique, est à relever pour le Bacille anthracis.

« Signé : E. FOUARD,
« Chimiste à l'Institut Pasteur. »

« Au point de vue du mode d'action des antiseptiques, ces nombres apportent une contribution de

« plus à une connaissance antérieure acquise de la supériorité des antiseptiques anticoagulants, ayant ainsi, non une action essentiellement extérieure sur le corps du microbe, comme les agents coagulants, mais une action physiologique interne, modificative du protoplasma, conséquence d'une pénétration osmotique à travers la membrane enveloppe.

Signé : E. FOUARD,
« Chimiste à l'Institut Pasteur. »

Quelle est, d'autre part, la puissance bactéricide des divers antiseptiques ?

Nous empruntons le tableau suivant au journal *Lancet*, du 14 juillet 1906, page 125, qui renvoie, pour plus amples informations, au *Journal of the Royal Sanitary Institute*, vol. xiv, part. 3, page 424 :

En comparant ces chiffres avec ceux des tableaux précédents, on constate que le pouvoir bactéricide de l'ANIODOL étant de 23,40, et celui du sublimé (le plus puissant antiseptique employé à ce jour) de 20,00 seulement, l'ANIODOL le dépasse de près du sixième, les autres antiseptiques ayant un pouvoir de 10 à 200 fois moindre.

Ainsi s'explique la grande supériorité de l'ANIODOL et la faveur dont il jouit auprès du corps médical qu'il a définitivement conquis et qui sait qu'en faisant usage de l'ANIODOL il est certain d'obtenir d'emblée le maximum d'effet thérapeutique, sans exposer le malade au moindre danger, au plus petit inconvénient, l'ANIODOL n'étant ni caustique ni toxique, à l'inverse du sublimé qui reste toujours un poison violent.

ANIODOL

LE PLUS PUISSANT

Antiseptique Désodorisant

Sans Mercure, ni Cuivre — Ne tache pas — Ni Toxique, ni Caustique

N'ATTAQUE PAS LES MAINS, NI LES INSTRUMENTS

OBSTÉTRIQUE — CHIRURGIE — MALADIES INFECTIEUSES

SOLUTION COMMERCIALE : au 1/100* (Une GRANDE CUILLEREE dans un LITRE d'EAU pour usage courant).

PUISSANCES

BACTÉRICIDE 23.40

ANTISEPTIQUE 52.85

sur le Bacille typhique

(établies par M. FOUARD, Ch^e à l'INSTITUT PASTEUR)

Celles du Phénol étant : 1.85 et du Sublimé : 20.

SAVON BACTÉRICIDE A L'ANIODOL 2%
ANTISEPTISME des MAINS de l'OPÉRATEUR, de la PEAU, des SURFACES

POUDRE D'ANIODOL **INSOLUBLE**
remplace l'IODOFORME

Réalisation de l'**ANTISEPTISME INTERNE** par l'**ANIODOL** pris à l'intérieur.
Souverain dans **FIÈVRE TYPHOÏDE, DIARRHÉE VERTE DES NOUVEAUX-NÉS, GASTRO-ENTÉRIE, FERMENTATIONS GASTRO-INTESTINALES**, etc.

DOSES : Une grande cuillerée de la solution au 1/100* dans un litre d'eau par cuillerées, ou verrees, dans les 24 heures.

Echantillons et Renseignements : Société de l'ANIODOL, 32, Rue des Mathurins, PARIS. — SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

NOS DEUX MODES D'ABONNEMENT

De nombreuses lettres nous sont parvenues de France et de l'Étranger au sujet de nos Primes de Remboursement et du Prix de l'Abonnement. D'une part, certains abonnés ont craint de ne pouvoir bénéficier de la prime lors du renouvellement; d'autre part, certains lecteurs, possédant déjà la plupart des primes offertes, nous ont demandé un prix d'abonnement spécial.

Nous avons créé, pour donner satisfaction à tous les desirs :

1° Des abonnements sans primes à 12 fr. (Étranger 15 fr.).

2° Des abonnements avec primes à 20 fr. (Étranger 25 fr.).

Collections des Années 1911 et 1912 d'ÆSCULAPE

COLLECTION 1911 : 60 francs net, sans prime (quelques rares collections).
COLLECTION 1912 : 20 fr. net, sans prime (collections peu nombreuses).

A titre temporaire, nous acceptons au prix de 36 fr. net, sans prime, des abonnements de 3 ans, portant sur les années 1912, 1913, 1914, mais l'année 1912, prise séparément, ne peut être cédée à moins de 20 fr. net, sans primes.

1° Abonnement sans Primes : 12 fr. (Étranger 15 fr.)

Envoyer un mandat de 12 francs (Étranger 15 fr.) à M. Rouzaud, 41, rue des Ecoles, Paris. Les abonnements ne peuvent plus porter sur l'année 1912, sauf pour les abonnements de 3 ans (1912, 1913, 1914), qui sont acceptés, à titre temporaire, au prix de 36 fr. net, sans primes. Le prix des 12 numéros de 1912, en tout autre cas, est de 20 fr. net, sans primes.

2° Abonnement avec Primes : 20 fr. (Étranger 25 fr.)

L'envoi d'un mandat de 20 fr. (Étranger 25 fr.) à M. Rouzaud, 41, rue des Ecoles, Paris, donne droit à un abonnement d'un an et à l'une des primes suivantes, dont la valeur égale celle de l'abonnement. (Designé deux primes pour le cas où l'une d'elles serait épuisée.) Depuis le 15 février 1913, le prix des 12 numéros 1912 est porté à 20 fr. net, sans primes.

I. — Instruments de chirurgie, médecine, laboratoire.

1° « Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Mathieu.

2° « Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Guyot.

(Note). — Le « Bon » sera adressé à l'abonné dès la réception du mandat d'abonnement.

II. — Eaux Minérales (France et médecins seulement).

1° « Eau de Pongues, Source Ait » (une caisse de 50 bouteilles).

2° « Eau de Vais, Source La Reine » (une caisse de 50 bouteilles).

III. — Produits hygiéniques « Innoxa » (France).

1° Bel assortiment de produits hygiéniques et de beauté, (une valeur de 25 fr., constitué par : 1 flacon lait « Innoxa » ; 1 grand pot cold-cream « Innoxa » ; 2 boîtes poudre « Innoxa » ; 2 tubes cold-cream « Innoxa »). (Sera très apprécié par la femme du médecin.)

IV. — Instruments médicaux.

1° Seringue du Dr Barthélemy, modèle Vigier, stérilisable, spéciale pour huile grise à 0/0, avec boîte métal et aiguille en platine iridiée de 5 centimètres; accompagnée de 2 seringues de 1 centimètre cube cristal genre Luer (valeur de l'ensemble 21 fr.).

2° Seringue de 20 centimètres cubes (pour sérum de Roux, etc.) avec tube-raccord caoutchouc, deux aiguilles et boîte métal (valeur 21 fr.).

V. — Livres.

1° *L'Art et la Médecine*, par Paul Richer, membre de l'Académie de médecine, ouvrage grand luxe, 502 pages, 350 illustrations (valeur 30 fr.).

2° *L'Assiette au Beurre*, un beau volume album contenant une cinquantaine de numéros différents, illustrés

par nos meilleurs humoristes (Willette, Abel Faivre, Guillaume, Steinlen, Roublille, Ricardo Flores, etc.) (valeur 25 fr.).

10° *Œuvres de Rabelais*, 4 vol., édition des Bibliophiles, reliure d'amateur, tête dorée (valeur 24 fr.). (Les œuvres de notre vieux et savoureux confrère s'imposent à toute bibliothèque médicale.)

11° *Les Différences et les Malades dans l'Art*, par le Professeur Charcot et Paul Richer; ouvrage de grand luxe, nombreuses illustrations (valeur 20 fr.).

12° *Œuvres d'Alfred de Musset*, édition de la collection artistique Jouaust, 7 volumes (*Premières Poésies*, *Poésies Nouvelles*, *Comédies et Proverbes* (2 vol.), *Contes*, *Nouvelles*, etc., *Confession d'un Enfant du Siècle*) (valeur 21 fr.).

13° *Quatre volumes à choisir* parmi les 6 volumes suivants de Georges Cain, à 5 fr. l'un, largement illustrés : *Coin de Paris*, *Promenades dans Paris*, *Nouvelles Promenades dans Paris*, *A travers Paris*, *Pierres de Paris*, *Environs de Paris*. (Si la valeur des livres choisis dans cette liste dépasse 20 fr., l'abonné devra envoyer le supplément.)

14° *Le Cabinet secret de l'Histoire*, par le Dr Cabanès; 4 vol. illustrés, à 5 fr. l'un (valeur 20 fr.).

15° *L'Éducation artistique* par l'image et l'anecdote, par Paul Bayard, inspecteur des musées; vol. de grand luxe, 600 pages, 400 illustrations (valeur 36 fr.).

16° *Œuvres complètes de Shakespeare*, traduction publiée il y a deux ans par la Maison Flammarion; 8 beaux volumes illustrés, à 3 fr. 50 (valeur 28 fr.).

17° *Vingt francs de livres à choisir* dans la liste suivante : *Mœurs intimes du Passé*, par Cabanès (3 vol. à 3 fr. 50 l'un); — *L'Art chrétien, ses licences*, par le Dr Witkowski (1 vol. à 5 fr.); — *Les Morts mystérieuses*

de l'Histoire, par Cabanès (2 vol. à 3 fr. 50 l'un); — *Les Indiscrétions de l'Histoire*, par Cabanès (6 vol. à 3 fr. 50 l'un); — *Pauvre Docteur*, par le Dr Lucien Nass (1 vol. à 3 fr. 50); — *Monsieur l'Agrégé*, par L. Nass (1 vol. à 3 fr. 50); — *Curiosités Médico-artistiques*, par L. Nass (3 vol. à 3 fr. 50 l'un); — *Les Accouchements à la Cour*, par le Dr Witkowski (1 vol. à 10 fr.); — *Théâtre de Molière*, pub. par Jouaust, avec la préface de 1682; toute bibliothèque médicale doit posséder l'œuvre de Molière (8 vol. à 3 fr. l'un); — *Les Mœurs des Dieux (Venus)*, par Pierre Piob (valeur 6 fr.); — *Ingres* (d'après une correspondance inédite), par Boyer d'Agay (valeur 25 fr.); — *Les Confessions* de J.-J. Rousseau, édition des Bibliophiles (3 vol. à 3 fr. l'un); — *Marat inconnu*, par le Dr Cabanès (1 vol. à 5 fr.); — *Le Maroc pittoresque*, par J. du Teillet (1 vol. de luxe, largement illustré, à 10 fr.); — *La Lettre de mon Amant*, par A. Deudet (1 vol. de luxe, abondamment illustré, à 10 fr.). Si la valeur des livres choisis dans cette liste dépasse 20 fr., l'abonné devra envoyer le supplément.

VI. — Abonnements. (Les personnes abonnées déjà directement à l'une des Revues ci-dessous ne peuvent la choisir comme prime.)

18° *La Grande Revue*, bi-mensuelle, abonnement d'un an (val. 20 fr. pour la France; 25 fr. pour l'Étranger).

19° *La Revue* (directeur : Jean Finot), bi-mensuelle; abonnement d'un an (valeur 24 fr. pour la France; 30 fr. pour l'Étranger).

20° *L'Art Décoratif*, mensuel (Revue de l'Art ancien et de la Vie artistique moderne); nombreuses planches en couleurs susceptibles d'être encadrées; abonnement d'un an (valeur 22 fr. pour la France; 26 fr. pour l'Étranger).

VII. — *Stylo « Gold Star »*, modèle *Safely*, se portant dans toutes les positions.

SOMMAIRE DU N° DE MARS

L'École du Service de Santé militaire de Strasbourg (14 illustrations).

Par le Médecin Inspecteur Ch. Viry.

La « Vovane » (8 illustrations).

Par le Dr Ch. Guilbert.

Une Science nouvelle : l'Occéanographie (10 illustrations).

Par le Dr H. Bouquet.

Le Macabre dans l'Art; 3° article (8 illustrations).

Par le Dr Jules Guirart, Professeur à la Faculté de Médecine de Lyon.

Le Corset dans l'Art (4 illustrations dont 1 hors texte).

Par le Dr Félix Regnault, Professeur au Collège libre des Sciences sociales.

Un Vieil Album sur Madame Lafarge (13 illustrations).

LE PROBLÈME DE L'INTELLIGENCE DES ANIMAUX

Le professeur Ziegler, dans la *Deutsche Revue* étudie cette question sur laquelle l'antiquité professait des opinions contradictoires. Tandis que l'école d'Épicure accorde aux animaux une âme comme à l'homme, Aristote et les Stoïciens faisaient peu de cas de leur intelligence.

L'Eglise pensait comme ces derniers. Elle ne leur reconnaissait que l'instinct et leur niait la raison dont ils n'ont pas besoin. Descartes les considère comme de simples mécanismes automatiques qui n'ont aucune part à l'entendement.

Le XVIII^e siècle réagit contre cette théorie. Leibnitz leur assigne un rôle psychique inférieur aux facultés humaines. Les matérialistes reviennent aux doctrines des épicuriens, en professant d'ailleurs que l'âme dépend du cerveau et que, partant, l'homme n'a pas plus d'âme immortelle que la bête.

Ces livres penseurs du XIX^e siècle s'appuient sur ce même principe. Karl Vogt et Louis Buchner ont une haute idée de l'intelligence animale. Brehm, le célèbre historiographe des animaux, affirme d'abord qu'il y a chez eux plus que de l'instinct, et, revenant ensuite sur cette conviction, la modifie. Darwin, pour qui l'homme procède de l'animal dans l'origine et la succession des espèces, définit l'instinct comme une expression des qualités acquises, qui, déjà actives dans l'animal, acquièrent plus haut degré dans l'homme.

La science moderne se rallie à ces vues, tout en donnant à l'animal des facultés, les gradue suivant les races, en plaçant au premier rang les mammifères qui, dans

l'échelle des êtres, sont souvent proches voisins de la race humaine. C'est ainsi que le chien est reconnu doué de sentiments de raison, de subtilité, dont il fait fréquem-

les assistants de surprise et d'inexplicable conviction. On a vu le poney Hans additionner, soustraire, multiplier, faire les calculs les plus compliqués, donner par signes

un savant digne de bonne foi, a sérieusement démontré qu'il y a réellement des animaux pensant, et d'éminents zoologistes français, italiens, allemands saisis ont donné leur adhésion à cette déclaration. Le procès des animaux intelligents peut donc être regardé comme gagné. Il est premier aujourd'hui de croire à l'âme des bêtes.

(D'après *La Revue*).

UNE CROYANCE POPULAIRE
SUR LA STÉRILITÉ
DE L'UN DES Jumeaux

Parmi les causes favorisant la production des conceptions multiples, on cite généralement l'influence de l'hérédité :

« Il y a des familles qui ont pour ainsi dire le privilège des grossesses multiples. Une jumelle accouche très souvent de jumeaux, et rien n'est plus commun que d'entendre une femme qui accouche de deux jumeaux dire que sa mère ou sa grand'mère, ou sa tante, ou sa cousine, ont également eu des accouchements multiples » (Pinard).

Resterait à savoir si cette aptitude qu'ont certaines femmes et même certains hommes — car, à côté de l'influence de l'hérédité maternelle, on admet également l'influence paternelle — à procréer des jumeaux se transmet à la fois aux deux jumeaux ou à un seul d'entre eux. Les traités d'obstétrique sont muets sur ce point.

Cela étant, il nous paraît intéressant de signaler une communication de I. V. Kostolovsky, insérée dans le dernier fascicule de la *Jivāta Starina*, recueil périodique publié par la section d'ethno-



Cliché Revue Française

L'artiste, semble-t-il, a voulu interpréter deux formes qui ont entre elles des affinités secrètes ; il a voulu figurer toute la grâce du printemps de la vie animale et du printemps de la vie humaine.

Des exemples ont été relevés par des démonstrations publiques qui remplissent

auxquels on ne pouvait se tromper, des réponses aux questions les plus dénuées de truquerie.

Dans un volume qui vient de paraître.

PHARMACIE CHARLARD-VIGIER, Ph^{en} de 1^{re} cl. et R. HUERRE, Ph^{en} de 1^{re} cl., Docteur ès sciences, 12, BOULEVARD BONNE-NOUVELLE, PARIS

SAVONS ANTISEPTIQUES VIGIER HYGIÉNIQUES et MÉDICAMENTEUX

Savon doux ou pur, S. hygiénique, S. surgras au Beurre de cacao, S. à la glycérine (pour le visage, la poitrine, le cou, etc.).

Savon Panama, S. Panama et Goudron, S. Naphtol soufré, S. Goudron et Naphtol (pour les soins de la chevelure, de la barbe, pellicules, séborrhée, alopecie, maladies enfantines)

Savon Sublimé, S. Phéniqué, S. Boriqué, S. Créoline,
S. Eucalyptus, S. Eucalyptol, S. Résorcine, S. Salicylé,
S. Salol, S. au Solvéol, S. Thymol (accouchements, anthrax.

rougeole, scarlatine, variole, etc.), S. intime (à base de Sublimé).

Savon à l'ichthyol (*acné, rougeurs*). — **S. Panama** et **Ichthyol**.
S. Sulfureux, **S. à l'huile de Cade**, **S. Goudron**, **S. Boraté**.
S. Pétrole, **S. Goudron boriqué**.
Savon Iodé à 50/0 d'Iode. — **S. Mercuriel**, 33 0/0 de mercure.
— **S. au Tannoforme** (*contre les sueurs*). — **S. au B.** du Pérou
et **Pétrole** (*contre gale, parasites*). — **S. à l'Oxyde** de Zinc.
(*Eczéma*). — **S. à la Formaldéhyde** (*eczéma*). — **S. à la**

SAVON DENTIFRICE VIGIER. le meilleur dentifrice antisentique

Pour l'entretien des dents, des gencives, des muqueuses. — Il prévient les accidents buccaux chez les syphilitiques

Prix de la boîte de porcelaine : 3 francs

Emplâtres et Epithèmes caoutchoutés
VIGIER

à tous médicaments

Antiseptiques, inaltérables, très adhésifs, très souples, remplaçant pour le **traitement des maladies de la peau** les anciens Emplâtres et les Pommades.

Epithèmes Oxyde de Zinc — Rouge de Vidal — Vigo — Boriqué — Salicylé — Belladone — Ciguë — Calomel — Mercuriel phéniqué, etc.

Sparadrap caoutchouté simple
stérilisé, très adhésif, remplaçant l'ancien
Sparadran Diachylum.

Urotropine Schering

LE PREMIER DES ANTISEPTIQUES URINAIRES
LE PREMIER EN DATE ET EN VALEUR

Prescrire : COMPRIMÉS D'UROTROPINE SCHERING

DOSE : De 2 à 4 comprimés (de 0 gr. 50) par jour, dissous dans un grand verre d'eau à la température de la pièce.

Échantillons et littérature : 4, Faubourg Poissonnière, 4, PARIS

RÉFÉRENCES MÉDICALES

TEICHAARD, DELA, REICHMANN, HORTHEN-SMITH, WIEFELD, LORICH, NEUKIRCH, ROSENBERG, OWENSON.	PETRUSCHICKY LEVINSON, LEVINSON, TAMAGO, GORDON KELLY, J. B. ELBERT, G. HERNSTEIN, G. HERNSTEIN, J. S. MEGIER.	K. SUPPAN, J. H. HUBER, G. DALTON, J. H. HUBER, M. L. DRANKS, OWEN, KNIGHT, WERNICZKY, WATNEY.	JAHNBERG, JAMET, JAMET, ANDRÉAS RIVY, A. LEMERIE, P. P. GILLARD, CH. VIDAL, K. VOGT, GARDIES, De.
-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

100 PASTILLES (Comprimés de 50 centigr.)



Urotramine

SHERING

7. Sept. 1895. — MARQUE DÉPOSÉE. — N° 6898

<p>Antispasme des Voies urinaires</p>	<p><i>Vente exclusive en France et Colonies Françaises à l'exception des Exportations dans les pays européens limités.</i></p>	<p>Prophylaxie de la Pierre thyroïdale</p>
-------------------------------------------------------------	------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	------------------------------------------------------------------

graphie de la Société impériale russe de géographie, et visant une croyance populaire répandue dans certains districts du gouvernement de Yaroslavl. D'après cette croyance, l'un des jumeaux resterait toujours stérile : la capacité de procréer ne se transmettrait qu'à l'un d'eux, à savoir à l'individu le plus vigoureux. Cette croyance s'appliquerait à l'espèce humaine aussi bien qu'aux animaux, et cela que les jumeaux soient du même sexe ou qu'il s'agisse d'un couple à sexe croisé.

Dans les considérations matrimoniales, la croyance en question joue un grand rôle, les gens du peuple se montrant peu confiants à l'égard du pouvoir reproducteur des personnes issues d'une grossesse gémellaire. Et, de fait, dans trois cas, M. Kostolovsky a été à même de se convaincre de la stérilité de l'un des jumeaux. On comprend tout l'intérêt qu'il y aurait à vérifier sur une plus grande échelle cette croyance populaire et à voir dans quelle mesure elle est vraiment conforme à la réalité.

(Journal d'accouchements).

LE PROFESSEUR LE DOUBLE DÉCORÉ

C'est avec une joie très vive que nous avons appris la nomination de notre éminent collaborateur, M. le professeur Le

Double, dans l'ordre national de la Légion d'honneur.

Chacun de nos lecteurs a gardé le souvenir des articles parus dans *Ésculape* sous son nom, et connaît l'œuvre considérable accomplie par le professeur tourangeau. Il a su élever un monument anthropologique qui demeurera longtemps. C'est que les théories sur les variations

de la pensée sous un jour tout à fait nouveau.

Aussi bien cette nomination sera-t-elle accueillie avec satisfaction par tous ceux qui connaissent le savant tourangeau, ses élèves, ses amis, ses collègues, ses lecteurs et tous ceux qui aiment voir la croix de la Légion d'honneur décernée au vrai mérite.



Panorama de Strasbourg. (Eau-forte de A. Korttg.).

EN SOUVENIR DE LA FACULTÉ FRANÇAISE DE MÉDECINE DE STRASBOURG

Le professeur Gross, doyen de la Faculté de médecine de Nancy, a prononcé récemment, lors de la création de la Société d'obstétrique et de gynécologie de cette ville, l'éloge des vieux maîtres qui ont professé à Strasbourg cette partie de notre science professionnelle. Les médecins militaires, avec lesquels disparaissent de l'armée les der-

nières générations sorties de l'École de Strasbourg, ont conservé une telle reconnaissance pour leurs professeurs, que nous sommes certains d'être agréables à nos lecteurs en évoquant les souvenirs du passé. Il nous suffira pour cela de rapporter ici les paroles du professeur Gross, doyen de la Faculté de Nancy, avec les commentaires qu'en donna notre distingué confrère Granjux dans la Caducée.

Les Drs Gross et Jeannin ont mis à notre disposition les clichés qui s'y rapportent. Nous leur adressons tous nos remerciements. Les lignes qui suivent seront le complément opportun de l'article du médecin inspecteur Viot, publié dans ce même numéro d'*Ésculape*.

Le créateur de la Clinique d'accouchements de la Faculté de médecine de Strasbourg fut un médecin militaire, Flament. A dix-sept ans il était

nommé aide-chirurgien major dans un régiment d'infanterie du roi. Puis il vint étudier à Paris avec Desault, Chopart, Sabatier, s'occupant surtout d'accouchements. Aussi fut-il nommé à Nancy démonstrateur d'anatomie et professeur de chirurgie à l'École fondée dans son régiment par Louis XVI pour l'instruction des élèves destinés à l'armée. Le fait suivant lui acquit de la notoriété :

« Un jour faisant sa « ronde de chambre », il entendit les cris plaintifs de la pauvre femme d'un sergent, dans le travail d'un accouchement difficile, et mar-



Le Reconstituant MOYNE

(GELÉE STÉRILISÉE)

Prix du Flacon :

1 fr. 25

TOUT FLACON OUVERT
DOIT ÊTRE UTILISÉ DANS
LES VINGT-QUATRE
HEURES

Aux personnes malades
ne pouvant pas prendre
d'aliment froid, il est
recommandé d'employer
le Reconstituant Moyne
additionné à un potage.

60 grammes de "Reconstituant Moyne" font un repas

Additionné d'égale quantité d'eau bouillie,
:: :: non salée, il constitue aussi :: ::

UN CONSOMMÉ SUCCULENT

La "Reconstituant Moyne" est préparé exclusivement avec de la Volaille, du Jambon d'York et des Légumes frais

La réduction STÉRILISÉE de ces produits, sans aucune addition de gélatine, constitue une gelée nourrissante, fortifiante par excellence, d'une digestion facile et d'un goût très agréable, parfaitement accepté par les enfants, les malades et les convalescents.

Le "Reconstituant Moyne" doit être rafraîchi avant de le servir

En vente chez le Fabricant : M^{re} JEAN MOYNE, 11, Place de la Miséricorde, à LYON. Téléph. 2-49

tyrisée par une matrone ignorante, il termina heureusement l'accouchement, sauva la mère et l'enfant. Sa réputation professionnelle fut faite. »



Cliché du Dr Flament

J.-R. Flament (1762-1813)

Professeur de clinique obstétricale à Strasbourg.

Après avoir été attaché aux armées du Rhin et de Moselle, Flament fut nommé le 1^{er} décembre 1794 « professeur de chirurgie théorique et pratique, d'accouchements, de maladies des femmes et d'éducation physique des enfants » à l'Ecole de

santé établie par la Convention nationale. A la création de l'Université de France, il fut appelé à enseigner les accouchements à la Faculté de Strasbourg. Il succomba le 7 juillet 1813, à l'âge de 71 ans.

**

Son successeur fut son élève Stoltz. Ce fut le maître de tous les élèves de l'Ecole du service de santé militaire.

Le premier en France il osa tenter l'accouchement prématuré, pratiqué déjà en Angleterre par Macauley et Kelly, par Derman.

« L'opération se heurtait en France à des prohibitions sévères. Fidèles au principe formulé par Baudelocque et Capuron ne permettant de provoquer l'accouchement que dans des cas d'hémorragies abondantes qui ne laissaient d'autre espoir de salut pour la femme, les accoucheurs français, l'Académie de médecine, repoussèrent cette pratique comme dangereuse, immorale, criminelle. Convinqu que la provocation à l'accouchement avant terme, dans les cas de rétrécissement pelvien, était non seulement une opération licite, mais capable de sauver

la mère et l'enfant, Stoltz prit le parti de l'appliquer chez une de ses clientes. Le 29 septembre 1811, assisté de son ami, le D^r Bach, il pratiqua l'opération sur une femme, accouchée une première fois par Lobstein, chirurgien de la Maternité, qui

avait dû pratiquer la perforation. Le succès de son intervention fut complet; il sauva l'enfant et la mère.

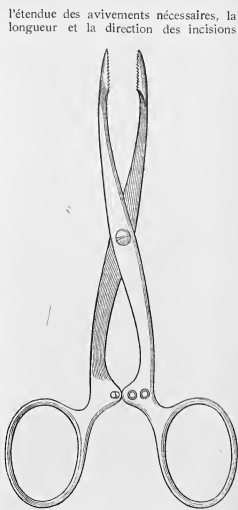
« Un an après, Stoltz communiqua son observation à l'Académie de médecine, et pour faire constater la certitude de son diagnostic, il présenta le bassin de la femme, qui était morte de phtisie pulmonaire. »

Stoltz eut la satisfaction de naturaliser en France l'accouchement prématuré et de remettre en honneur l'opération césarienne. L'enseignement de Stoltz était très goûté des élèves, bien que le maître fût plutôt d'un abord rude. Il fut le dernier doyen de la Faculté de médecine de Strasbourg et le premier doyen de la Faculté de Nancy.

**

Après les douloureux événements de 1870, le D^r Herriot fut nommé professeur d'accouchements à la Faculté de Nancy. Mais pour nous, les vieux Strasbourgeois, il est demeuré le chirurgien qui nous a enseigné la pédiatrie.

« L'étude des monstruosités et difformités congénitales l'intéressait au plus haut point. Il apportait un soin tout particulier aux opérations de correction de ces dernières, entre autres au traitement du bec-de-lièvre. Ceux qui ont suivi son enseignement, assisté à ses opérations, diront avec quelle attention extrême il recherchait d'abord toutes les particularités du cas qu'il devait opérer. Il prenait avec une véritable précision mathématique le dessin de la difformité, mesurant avec la plus grande exactitude les dimensions des parties, la hauteur de la division labiale, l'écartement de ses bords, et, toutes les données du problème étant exactement posées, il établissait avec la même rigueur



Pinzement bistourin de Kuebler (1864). Fac-similé du contour direct de l'instrument.

d'avivement et de débridement, les dimensions des parties à mobiliser. Les résultats

MÉTHARSOL

(Méthylarsinate de Soude)

AMPOULES..... 0,05 de Métharsol par ampoule.
GOUTTES..... 0,02 de Métharsol par 20 gouttes.
PILULES..... 0,02 de Métharsol par pilule.

SYPHILIS
FIEVRES
PALUDÉENNES
CACHEXIE
ANÉMIE

MÉTHARFER

(Méthylarsinate de Fer)

Action thérapeutique du méthylarsinate unie au pouvoir hématologique du fer.

AMPOULES..... 0,05 de Métharfer par ampoule.
GOUTTES..... 0,02 de Métharfer par 20 gouttes.
PILULES..... 0,02 de Métharfer par pilule.

CHLORO-
ANÉMIE
LEUCÉMIE
CACHEXIE

GAIIARSOL

(Méthylarsinate de Gaïacol)

AMPOULES..... 0,05 de Gaïarsol par ampoule.
GOUTTES..... 0,05 de Gaïarsol par 20 gouttes.

TUBERCULOSE
AFFECTIONS
des VOIES
RESPIRATOIRES

GASTROZYMASE

(Suc Gastrigue naturel)

Action digestive immédiate.

Action antiseptique — Action excitato-sécrétoire.

De un à 3 Comprimés au milieu du repas.

HYPOPEPSIE
HYPOCHLORHYDRIE

LABORATOIRES
BOUTY

3^{re} Rue de Dunkerque.
PARIS.

SEL GALACTOGÈNE JOLIVET

Granulé à base de GALEGA VERA fraîchement récolté
et de PHOSPHATE de CHAUX assimilable

STIMULE la SÉCRÉTION LACTÉE

En augmentant la quantité } du LAIT
En améliorant la qualité }

TONIFIE

à la fois la NOURRICE et l'ENFANT

DOSE JOURNALIÈRE :

2 à 4 cuillerées à soupe aux repas
dans du vin, de la bière, etc.

Notices et Échantillons :

PHARMACIE du Docteur BOUSQUET, 140, Faub. Saint-Honoré, PARIS

de ses restaurations étaient parfaits; la correction des difformités était irréprochable.»



La Rue du Château, à Strasbourg
(Eau-forte de A. Kerttjé)

Notre ami Gross a loué avec raison l'exactitude, l'ardeur, la science et le dévouement que le Professeur Herrgott

apportait dans son enseignement, qu'il prodiguait à ses malades, et la bienveillance, l'affectueux intérêt qu'il témoignait à ses élèves. Il nous sera permis de nous associer ici à cet acte de reconnaissance à l'égard de notre ancien président de thèse, « l'excellent homme, le maître vénéré et aimé, dont la longue carrière est toute de labeur et d'honneur ».

Comme le dit si justement le professeur Gross, c'est un devoir de nommer Kœberlé, qui a jeté un éclat tout particulier sur la Faculté de médecine de Strasbourg.

« Kœberlé est un des promoteurs de l'ovariotomie; il s'est acquis une réputation mondiale par les brillants succès qu'il a obtenus. De tous les pays, on accourait à lui pour avoir recours à son habileté et à son expérience. L'opération était, à l'époque, proscrite en France, même frappée de réprobation, par suite du discrédit dans lequel l'avaient fait tomber ses revers presque constants.

« C'est le 3 juin 1862 que Kœberlé a fait et réussit sa première ovariectomie.

« Il avait été précédé dans cette voie par nos maîtres, Rigaud (1844), Bach (1849), J. Herrgott (1858), mais leurs tentatives restèrent malheureuses.

« La deuxième opération d'ovariotomie de Kœberlé, et réussie de même que la première, date du 29 septembre 1862.

« Les grandes qualités qu'il lui ont valu ses succès ont été une minutie extrême, une grande dextérité, une propreté excessive.

« Kœberlé n'avait pas 'de saï' d'opérations spéciales et opérait sur le lit même et

dans la chambre que l'opéré devait occuper. Il avait trois aides: l'anesthésiste, toujours le même, un aide chargé de maintenir la paroi abdominale, d'empêcher l'issue des intestins, et ce à quoi il attachait toujours une grande importance, d'empêcher l'exposition des viscères à l'air et l'entrée de l'air dans la cavité abdominale; ce troisième aide était encore chargé de maintenir un écarteur, une pince ou tout autre objet nécessaire à l'exécution opératoire. De tous ses aides, Kœberlé exigeait la propreté la plus rigoureuse; avant l'opération, un lavage et un savonnage soignés des mains. Pendant l'opération, il ne supportait pas la moindre tache de sang ou de liquide kystique, même acétique, sur les doigts. Il fallait aussitôt un nouveau lavage complet des mains. Inutile d'ajouter que Kœberlé ne permettait à aucune autre personne présente à l'opération de toucher à quoi que ce soit. Ses instruments, Kœberlé les nettoyait, les préparait lui-même. Il les lavait et les brossait avec l'eau de savon, une solution de carbonate de soude; il les flambait à la lampe à alcool. Il avait donc recours à cette pratique bien avant qu'elle ne fût recommandée par d'autres.

Kœberlé se servait pour ses opérations d'éponges fines, traitées par l'acide nitrique étendu, une solution de carbonate de soude, l'alcool. Enfin elles étaient lavées à l'eau bouillie, puis séchées au four, et enveloppées dans un papier de soie et un papier blanc immaculé.

Il employait des serviettes spécialement préparées et soigneusement lavées dans l'eau savonneuse bouillante, dans la solution de carbonate de soude. Il les utilisait

pour couvrir la paroi abdominale et les alentours, les mains, les bras de l'opé-



Le Canal des Moulins, à Strasbourg
(Eau-forte de A. Kerttjé)

rée, etc. C'étaient nos champs opératoires actuels. Elles servaient aussi, dans les cas complexes et difficiles, à étancher le sang,

SPLÉNODOSE
RATE - FOIE - THYROÏDE
TUBERCULOSE sous toutes ses formes et à toutes les périodes
PALUDÈME - ANÉMIE - MALARIES INTERMITTENTES etc.
THYROIDOSE
Arthritisme **OVARO-THYROIDINE** Rachitisme
OBÉSITÉ Troubles du Métabolisme et de la Fertilité - MYXÉDÈME
PLACENTODOSE
PLACENTA - MAMMAIRE
Insuffisance lactée - Prolongation des seins et de l'utérus
Météorisme - Méléries - Fibromes - Tumeurs
Drogué - Laboratoire du D^r FRAYSSE - 136, Rue d'Aboukir - PARIS

E. COGIT & C^{ie}
CONSTRUCTEURS D'INSTRUMENTS POUR LES SCIENCES
36, boulevard St-Michel
PARIS
— Fournitures générales pour Bactériologie et Micrographie.
Dépôt pour la France
des
MICROSCOPES
et des **JUMELLES**
à **PRISMES**
F. LEITZ
TELEPHONE : 812-70

OVO-LÉCITHINE
RECONSTITUANT
par EXCELLENCE

NEURASTHÉNIE, PHOSPHATURIE
ANÉMIE CÉRÉBRALE
SURMENAGE, CONVALESCENCE, ETC.

Vente en gros :

LES ÉTABLISSEMENTS POULENC FRÈRES
FABRIQUE DE PRODUITS CHIMIQUES - PARIS -

INDICATIONS.

DRAGÉES
GRANULÉ
AMPOULES

à 0 gr. 00 centigr. — Dose : 6 par jour, en 3 fois, un peu avant les repas. (Enfants : à 2 dragées)
à 0 gr. 10 centigr. par cuillerée à café. — Dose : 3 cuillerées à café par jour. (Enfants : à 1 cuillerée à café.)
à 0 gr. 60 centigr. par centimètre cube. — Dose : 1 injection intramusculaire tous les deux jours.

TUBERCULOSES
Bronchites, Catarrhes, Grippe
L'ÉMULSION MARCHAIS
Calme la TOUX, relève l'APPÉTIT
et cicatrise les lésions.
à 3 cuillerées à café dans lait, bouillon.
Bien frotter.

Le PULMOSÉRUM BAILLY
réunit en une synthèse rigoureuse et héroïque ce que nous avons de plus efficace contre les vieux rhumes, toux, bronchites chroniques, grippe, catarrhes, etc., etc., plus spécialement contre la
TUBERCULOSE LATENTE
Une cuillerée à soupe matin et soir
Prix : 4 francs
ÉCHANTILLONS ET LITTÉRATURE : 15, rue de Rome, 15 - PARIS

les liquides ascitique ou ovarique répandus, à assécher l'excavation pévienne. Le nombre des serviettes employées était parfois considérable. Dans l'opération du 20 septembre 1874, on en a utilisé jusqu'à 80, toutes ces précautions assuraient une véritable aseptie.

Le plus grand progrès réalisé par Koberlé, progrès dont la chirurgie générale devait bientôt profiter pour le plus grand des actes opérés, est l'emploi des *pince bismaladiques*.

C'est en 1865 qu'il s'en servit pour la première fois, et le Dr Gross rappelle que Pén n'a fait construire sa « pince à anneaux et à arrêt » qu'en 1868.

Par les précautions si minutieuses et les pratiques de ses opérations, bien avant l'antisepsie de Lister et l'asepsie de Terrier, il a eu l'intuition de ces grandes méthodes opératoires. Les premiers résultats qu'il a obtenus dans ses ovariectomies étaient, à l'époque, véritablement merveilleux. L'œuvre de Koberlé mérite toute notre admiration. »

UN GRAND CHIRURGIEN ALSACIEN

La distinction dont viennent d'être l'objet MM. Jules et André Bockel, auxquels l'Académie de médecine de Paris a conféré le prix Godard pour leur ouvrage *Sur les fractures de la colonne cervicale*, sera d'autant plus appréciée à Strasbourg, que la famille Bockel ne compte que des sympathies dans la société alsacienne, où le docteur Jules Bockel incarne, à lui seul, encore à l'heure présente, tout le prestige de l'ancienne Faculté de médecine.

Thérèse au service de Sédillot, en 1870, Jules Bockel se dévoua pendant tout le siège de Strasbourg au soulagement des

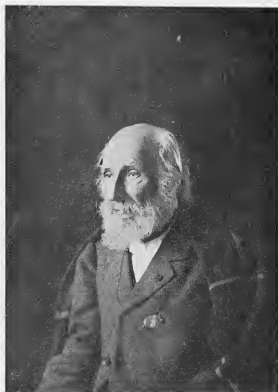
mières du bombardement; en récompense de son courage et de son dévouement, il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur. Depuis lors, il a continué ses fonctions de chirurgien à l'hôpital civil de Strasbourg, toujours prêt à mettre sa science et son éminent talent au service de ses concitoyens.

Quant à son fils, M. André Bockel, aide de clinique à la Faculté de Nancy, lauréat de la Société de chirurgie de Paris, il a publié déjà de nombreux travaux qu'il lui ont valu les hommages les plus flatteurs du monde médical.

L'ACTION DES VAGUES

Si un grand nombre des forces de la nature peuvent être mesurées, comme la vitesse du vent, la pression due à une colonne d'eau, la vitesse d'érosion d'une côte maritime, il en est d'autres qu'il est impossible d'évaluer exactement. C'est le cas de presque

toutes les forces de la mer, et c'est ce qui rend si difficile l'étude de la force agissante maritime. En particulier, la force avec laquelle les vagues se



Le professeur Koberlé, de Strasbourg

tion du corps sur lequel elle vient se briser.

Les appareils enregistrent souvent des pressions de l'ordre de 30 kilogrammes par centimètre carré, mais les phénomènes de déplacement des corps solides observés

fréquemment montrent que l'on est loin de la pression réelle.

Pendant la construction du brise-lames de Cherbourg, plus de deux cents blocs de ciment pesant quatre tonnes chacun furent soulevés par les vagues pendant une bourrasque du nord-est et jetés de l'autre côté de la digue. Des blocs de douze tonnes furent retournés par les flots. On lit également le déplacement par les vagues de deux blocs de 1,350 et 2,510 tonnes à Wick, et en 1864, celui d'une portion du brise-lames de Bilbao, dont le poids n'était pas inférieur à 1,700 tonnes.

Il est à remarquer que lorsqu'une lame se brise sur un obstacle, son action dure tant qu'elle le frappe et n'est pas instantanée comme lorsque deux corps solides se heurtent. C'est à cette durée du choc que sont dus les dégâts, et l'action de la vague peut être comparée à celle d'une suite continue de boulets de canon tombant sur une surface solide.

UNE CURIEUSE ÉPITAPHE

Dans le cimetière de Bram (Aude) on peut lire, sur une pierre tombale, la bizarre inscription suivante, dont nous respectons la disposition typographique :

Ici reposent
 Les restes de la maison
 Ou de l'enveloppe
 Qu'habitait le corps Astral
 D'Antoinette Désarnaud
 Femme Ratabon
 Décedée le 15 avril 1906.
 Ce dit corps Astral
 A recouvert sa pierre invidi
 Le 4 du dit même mois
 Durée
 De l'enveloppe de l'obs (?)
 64 ans.

ACADÉMIE DES SCIENCES
SOCIÉTÉ DE BIOLOGIE
CONGRÈS INTERNAT. MÉDECINE (1911)
CONGRÈS PNEUMOLOGIE (1912)
NOMME DE DOCTEUR EN MÉDECINE

LITTÉRATURE & SCIENTIFIQUE
LABORATOIRES MILLET
8, Rue Richer, Paris

Lipothérapie

GOLEANE MAIGNON

CORPS GRAS EMULSIONNÉS
ET
PARTIELLEMENT SAPONIFIÉS

DIABÈTE · DÉNUTRITION · CROISSANCE

SEL DE HUNT

Alcalin
Type

Spécialement adapté à la Thérapeutique Gastrique
Dyspepsies, Gastralgies
Action sûre, Absorption agréable, Innocuité absolue

LABORATOIRE ALPH. BRUNOT, 16, rue de Boulaivillers, Paris

Maladies du Cerveau ÉPILEPSIE — HYSTÉRIE — NÉVROSES

Traitées depuis 40 ANS avec succès par les

SIROPS HENRY MURE

¹/₂ An Bromure de Potassium. ¹/₂ Polybromure (potassium, sodium, ammonium).
¹/₂ An Bromure de Sodium. ¹/₂ An Bromure de Strontium (sel de baryte).

Rigoureusement dosés, 2 grammes de sel chimiquement pur par cuillerée à potage et 30 centigr. par cuillerée à café de sirop d'écoules d'orange amère irremplaçable.

Établies avec des soins et des éléments susceptibles de satisfaire le praticien le plus difficile, ces préparations permettent de comparer expérimentalement dans des conditions identiques, la valeur thérapeutique des divers bromures seuls ou associés. — L'ALCOOL : 5 gr. — Maison HENRY MURE, 4, GAZAGNE, (pont-saint-esprit, Gard). — Pont-Saint-Esprit (Gard).

SOLUTIONS HENRY MURE

Biphosphate de Chaux arséné — Chlorure-Phosphate de Chaux arséné
Chlorure-Phosphate de Chaux crassé et arséné (LITRE : 5 FR.; DEMI-LITRE : 3 FRANCES)

PHTHISIE (1^{re} et 2^e périodes) — RACHITISME
ENGORGEMENTS GANGLIONNAIRES ET DES ARTICULATIONS
MALADIES DES OS ET DE LA COLONNE VERTEBRALE
CACHEXIES SCROFULÉUSES ET PALUDENNES
ÉPUÈSEMENT NERVEUX — INAPPÉTENCE — DIABÈTE

Le Biphosphate et le Chlorure-Phosphate arséné H. Mure produisent des effets remarquables chez les phthisiques atteints de dyspepsie et dans la chlorose. Sous leur influence, la toux et l'oppression diminuent, l'appétit augmente et les forces reviennent.

LITRE : 4 FR.; DEMI-LITRE : 2 FR. 50

AVANTAGES PRINCIPAUX

sur les Solutions similaires

1^{er} Emploi d'un Phosphate monoclalcique cristallisé, d'une pureté absolue, permettant un dosage rigoureux, difficile à établir avec les phosphates mixtes du commerce, qui doivent leur extrême acidité à un excès d'acide sulfurique toujours nuisible à l'assimilation;

2nd Insaisissabilité absolue obtenue par un procédé de stérilisation d'une inocuité parfaite;

3rd Traitement phosphaté le plus sûr et le moins coûteux dans les affections chroniques. (Chaque cuillerée à bouche contient : 1 gramme de Sel + 1 milligramme d'arséniate de Sodium et de Chaux) — Crésoté de Hêtre pure.

Note. — Dans les cas où l'arséniate de soufre et la crésoté ne seraient pas indiqués, MM. les Docteurs pourront prescrire les mêmes solutions H. MURE non arsénées. LITRE : 3 FR.

Dépôt général : PH^{ie} H. MURE, à PONT-SAINT-ESPRIT (Gard)
A. GAZAGNE, Gendre et Successeur

NOTES D'UN MÉDECIN
SUR LE SUD-ORANAIS

Nous amonons d'autre part la parution d'un livre intéressant et vécu du Dr Cassel sur le Sud-Oranais. Nous en délaçons deux courts chapitres, fortelment colorés et savoureux qui donneront un avant-goût de l'ouvrage.

1^{er} Dîner arabe

Le mari a presque toujours une préférence; celle-là, naturellement, a le minimum de besogne et le maximum de caresses.

Je dinai un jour près de Tiaret chez un Arabe riche et influent : une table basse, une seule pile de coussins, c'était pour moi, car, chez eux, l'amphytrion ne s'assoit à table que si son invité l'y autorise et le lui demande formellement. Je priai donc mon hôte de s'installer en face de moi. Nous commençâmes le repas. Les femmes ne mangent qu'après le Maître et jamais à sa table, puis les enfants, puis les serviteurs, puis les chiens. Vous voyez que lorsque dans une diffa (repas de cérémonie) on sert un mouton tout entier, il n'en reste plus guère, quand toute la hiérarchie a piqué dessus.

Donc je mangeai avec mon hôte : une de ses femmes, sans voiles, nous servait. Elle était superbe de formes, quoiqu'un peu âgée (20 ans environ), c'était elle la favorite éprouvée, attentive au moindre signe du Maître, essayant ses doigts, lui versant de l'eau, le café, apportant sa pipe, etc.

Les deux autres femmes, dont l'une avait à peine 14 ans et qui l'avait épousée (achetez plutôt le mot), présidaient, se tenaient accroupies dans un coin avec leurs enfants, allant et venant sans bruit comme de petits animaux sauvages, tout en regardant avec curiosité le roumi, ami du Maître.

Le menu était le même que dans tous les grands repas ou diffas.

Mouton rôti, mechoui; Couscous (énorme); Prénets; Gâteau de farine d'orge et de miel; Dattes, confitures et fruits. Cela ne ressemble guère aux menus sardanapalesques de nos « Ministres en tournées inauguratives », mais on y

trouve de même honneur et bien-être, quand on a 25 ans, la dent longue et l'estomac solide.

Pendant que je suis sur le repas de cérémonie je ferai part à nos petits maîtres des grands restaurants du Sud-Oranais, puis les boulevards des Italiens d'une coutume en grand honneur à Chellala, les Arba ou Tyouri; il est d'excellent ton de noter à la fin du repas avec une fréquence et une

énergie qui sont partout très appréciées de celui qui vous invite, car cette manifestation stomacale lui indique que vous êtes bien repu, et que vous en avez pris jusqu'à la g.-arde. Il sourit et est enchanté : si vous l'invalidez, il ne manquera pas non plus à cette petite formalité. C'est d'ailleurs le signal du café.

N'allez pas croire que je blague je suis du Nord en vous montrant un des papiers sur lesquels naviguait mon ami Balard d'Herlinville! Non, je vous raconte tout bêtement ce que j'ai vu. Un de mes amis, lieutenant de bureau arabe, était devenu subitement habile dans ce genre de sport...

Au mess, quand la pitance était malgre sur-tout, c'était à faire trembler les vitres... le rot ironique!

Ce sont là de petits détails qui est bon de connaître, car il ne nous viendrait jamais à l'esprit qu'une série de mots bien accentués est le « nec plus ultra » de la politesse arabe. Par profession, le

médicin doit observer et s'assimiler vite; je m'y mis donc sans hésitation, et j'arrivai à éruer de façon très suffisante.

2^o Un renard récalcitrant

Avec ces sacrés animaux-là, il faut toujours se méfier : ils ont la vie d'un diable je me rappelle à ce propos un renard qui

nous donna à un ami et à moi, bien du fil à retordre! Au commencement d'une petite chasse à la papa contre les perdrix, nous en rencontrons un : nous avions deux sloughis qui s'allongent et le forcent en quelques centaines de mètres. Ils l'attaquent, l'éreintent et nous l'achevons à coups de bâtons, le laissant mort sur une pierre plate, bien en vue, pour le reprendre au retour. Notre spahi nous engage pourtant à lui lier les pattes pour qu'il ne s'échappe pas : cette précaution nous paraît superflue et nous fait rire, devant l'évidence de la mort; nous partons.

Au retour, plus de renard! Il diable avait-il pu s'échapper? pas un être vivant (bêtes ou gens), dans cette solitude absolue, pas d'aigle, dans les environs. Le spahi n'hésite pas, lui, et prétend que notre renard s'est sauvé tout seul; au-delà des chiens, il retrouve la piste de place en place et à 2.500 mètres de là, dans un petit terrier, à demi enfoui, nous retrouvons notre machabée récalcitrant qui se dissimulait du mieux possible.

Furieux de son obstination, on le retire et on le retue une seconde fois, puis on le jette sur le dos d'un des chevaux. L'Arabe, toujours méfiant, lui attache les pattes : ce coup-ci, nous le laissons faire et bien nous en prit, car à une petite halte, notre cadavre de renard jeté à terre souleva la tête et chercha encore à s'échapper. Il fallut lui trancher la gorge, carotide incluse, pour être certain qu'il n'en reviendrait plus.

Ce fut une petite leçon et je me promis une fois de plus que lorsque l'on a affaire à un indigène sûr, le mieux c'est toujours de l'écouter, pour toute la vie matérielle, tout au moins. Il n'est pas inutile non plus de connaître les dessous de la vie moine, si l'on veut ne pas s'exposer ou expier les autres à de terribles mécomptes comme le démontrent des faits nombreux.



Le Docteur A. Cassin
Ancien médecin-major (Algérie)

PHAGOTAXINE

Échantillon et Littérature : Pharmacie GUDAL, 213, rue Saint-Honoré

Solution OXYGENOZOINÉE obtenue par l'action des Rayons ultra-violet

ANALGÉSIQUE - BACTÉRICIDE - MICROBICIDE

S'emploie dans toutes les circonstances où les microbes sont les agents des maladies - Dans toutes les Septicémies, Érysipèles, Anthrax, Pustules, etc. - Dans les Arthrites et le Rhumatisme infectieux.

COMPRESSES - LAVAGES - LAVEMENTS - ET À L'INTÉRIEUR

GRANULÉS
DALLOZ

GLYCÉRO
HÉMOGLOBINE

Neurasthénie, Rachitisme, Tuberculose, etc.
Une à deux cuillerées avant ou après chaque repas

ANÉMIÉ, Chlorose, Lymphatisme, etc.
Deux à quatre cuillerées avant ou après chaque repas

TRIDIGESTINE

Dyspepsies, Gastro-entérites, etc.

ANTALGOL

1 à 2 cuillerées avant ou après chaque repas

Neuralgies, Migraines, Sciatalgies

Goutte, Rhumatisme, Gravelle

Migraine, Névralgie

Adultes, 4 à 8 cuillerées à café, suivant les cas, dissous dans de l'eau.
Enfants, 2 à 4 cuillerées

MALADIES INFECTIEUSES, PNEUMONIES, GRIPPE, ANGINES, RHUMATISMES, SEPTICÉMIES, TYPHOÏDE, ENTERITIS PÉRITONITES, SALPYNIGITE, CYSTITES, MÉNINGITES, TUBERCULES, PALUDISME, etc.

"LANTOI" COUTURIEUX

Rhodium colloïdal électrique

Procédé LANCIEU (Académie des Sciences, 27 Novembre 1911).

en Ampoules injectables de 3 c. c. et Capsules pour l'usage interne.

DOSES : INJECTIONS sous-cutanée, intra-musculaire ou intra-veineuse : 1 à 3 c. c.

CAPSULES : 2 à 6 par jour.

TRÈS ACTIF

INDOLORE

TRÈS STABLE

DIRECTEMENT INJECTABLE

Échantillons et Notices : Laboratoires COUTURIEUX, 57, Avenue d'Antin, PARIS

LA SUGGESTION

DANS LE DRESSAGE DU LÉOPARD

Il n'est pas rare de rencontrer dans l'Inde des léopards apprivoisés. On les destine à la chasse. Le *cheetah*, ou léopard de chasse, est celui qui est désigné scientifiquement sous le nom de *felis jubula*.

Pour le dresser, on ne se préoccupe pas de le capturer jeune. C'est qu'en effet, il ne connaîtrait pas encore l'art de la chasse. A ce point de vue, il est préférable de laisser le souci de cette éducation à ses parents. Ils s'en chargent d'ailleurs avec beaucoup de compétence et procèdent à l'égard de leur progéniture comme le fait notre chatte domestique lorsqu'elle initie ses petits à la chasse des souris.

C'est donc à l'âge adulte que l'on s'empare du léopard et cette capture présente beaucoup de difficultés. Il est agile et n'est pas facile à approcher. Comme leurs congénères de l'espèce *felis*, les léopards affectionnent certains arbres sur lesquels ils aiment à jouer ensemble et à se faire les ongles. On dispose autour de ces arbres des nœuds couverts de cailloux, en jouant, il lui arrivera de se prendre la patte. Plus l'animal tirera pour se dégager, plus le nœud serrera et plus il sera pris.

On s'approche alors de lui avec certaines précautions et on l'encage. Alors, on l'attaque par les quatre membres, par le cou et les diverses parties du corps. On lui bande les yeux et les séances d'apprivoisement commencent.

Quand il est un peu affaibli par la privation de nourriture, on le soumet à une sorte de domestication par suggestion ou

plutôt par conversation à haute dose. Toute la famille s'en mêle et surtout les femmes.

Sans aucune interruption, on lui parle, on l'interpelle, et cette conversation a surtout pour but de le maintenir à demi éveillé.

Au bout d'un certain temps, l'insomnie et la distraction adoucissent son caractère et forment son caractère. On le maintient, en outre, la tête dirigée, par une fenêtre, dans la direction de la rue, afin qu'il s'ha-

bitue aux mouvements de l'homme et à sa présence. On agit devant lui des drapeaux, des armes. Au bout de quelque temps, il témoigne d'une certaine habitude de la foule, on lui permet alors quelques promenades. Attaché aux quatre pattes et tenu ainsi en laisse par autant de gardiens, il est conduit dans les endroits les plus fréquentés.

Bientôt, il commence à s'apprivoiser et on lui accorde un peu plus de liberté. Les séances de conversation sont interrompues, il reçoit à manger. Souvent, il est devenu si familier qu'il partage le lit de son gardien; s'il s'agit, celui-ci le calme en secouant au-dessus de sa tête un appareil à pendeloques bruyantes.

Quand on l'emmène chasser, dès que le gibier est levé, son capuchon est enlevé. L'éducation de chasseur qu'il a reçue autrefois, étant en liberté, n'a pas été perdue pour lui. Il s'élance et prend la bête. On le récompense avec quelques gorgées de sang.

Le léopard apprivoisé est, surtout dans l'Inde, un animal de luxe: son emploi à la chasse est exceptionnel.

Ce qui est le plus intéressant dans son dressage, c'est l'intervention de la conversation de son moniteur et confiant dont il est l'objet. On lui attribue certainement une action spécifique, car ce mode de dressage est toujours appliqué systématiquement. Il y a là une utilisation de la parole humaine qui, à première vue, on l'analogie dans les chants par lesquels on calme les enfants excités ou énervés. Elle agit probablement par une sorte d'influence hypnotique. Certains dresseurs de chevaux ont eu recours à des procédés analogues pour domesti-



Les Lionnes à l'affût, par Georges Gardet

Clélie Revue Française

Dépilatoire Hospitalier

DISSOUT LE POIL COMME
L'EAU DISSOUT LE SUCRE

Indications

Poils disgracieux du visage ou du corps (moustache féminine, favoris, etc.).

Remplace le rasoir pour rendre nettes et glabres les régions où doit trancher le bistouri.

Avantages

Seul dépilatoire scientifique.

Inoffensif (ne contient ni chaux vive, ni arsenic, ni acétate de thallium).

Ni douleur, ni rougeur, ni irritation cutanée.

Dissout le cheveu ou le poil en 3 minutes.

Dissout jusqu'à la racine.

Le poil repart parfaitement après une première application; puis la repousse se fait de plus en plus lente, de plus en plus grêle, de plus en plus pâle à la suite des applications successives; plus de repousse à la longue (atrophie de la papille pileuse que le Dépilatoire a pénétré, "mordue", lésée).

Préparé par M. CHANTEREAU, ancien interne des Hôpitaux de Paris, lauréat de l'Assistance Publique (1^{er} prix des Hôpitaux, 1905; pharmacien de 1^{re} classe, 8, rue de Constantinople, Paris

PREMIER FRANCO:

Pour le visage: au Public 12 fr., aux Médecins 9 fr. 50

Pour le corps: — 20 fr., — 16 fr.

Intrait de Marron d'Inde

(Varices et Hémorroïdes)

Littérature et Échantillons: Intraits Dausse

4, Rue Aubriot, PARIS

AFFECTIONS BRONCHO-PULMONAIRES
Grippe, Scarlatine, Rachitisme

SOLUTION PAUTAUBERGE

au chlorhydro-phosphate de chaux créosoté

LA MIEUX TOLÉRÉE DES PRÉPARATIONS CRÉOSOTÉES

Par l'action antiseptique qu'elle exerce à la fois sur les voies digestives et pulmonaires et par les éléments minéraux qu'elle fournit au système osseux et à la cellule, la SOLUTION PAUTAUBERGE est le médicament de choix de la bronchite chronique et de la tuberculose et le remède le mieux indiqué pour obtenir la reconstitution physiologique dans les maladies paratuberculeuses.

L. PAUTAUBERGE, Courbevoie-Paris et Inde (Paris)

quer des chevaux rétifs. S'enfermant avec ces animaux, ils passent de longues heures à leur parler à l'oreille. On les désignait, pour cette raison, sous le nom de *chuchoteurs*. Il y a là un curieux mode de dressage du cheval, sur lequel l'attention méritée d'être attirée.

(Revue de psychopédie.)

LES CHATS

DE M. REMY DE GOURMONT

Le chat, fauve familier, est un animal médico-littéraire. Il y a les chats de Baudelaire dans les yeux dorés desquels le poète vitrait son âme inquiète. Il y a les chats cloquants et raisonneurs de M^{me} Colette Willy. Il y a les chats de cent auteurs, chats gras, chats maigres, banaux, biographiques, fourrés soignés et ronronnantes ou couleures de goélie. Il y a des chats plus rares. Voici les chats de M. Remy de Gourmont. Ils ne résident pas souvent dans son armoire; ce sont des chats discrets et lointains, qui ne se laissent ni caresser ni battre; ils sont sauvages et civilisés à la fois.

Voici deux d'entre eux, d'après un des rarissimes volumes publiés pour Les Amis d'Édouard.

Le chat de misère.

L'autre jour, dans un salon qui ouvre de plain-pied sur un jardin, on trouva, roulé en boule, un chat, mais quel chat! Un être efflanqué, galeux, si las de la vie qu'il semblait indifférent à tout, sauf à sa sensation du moment qui était, fait inespéré, d'avoir réussi à avoir chaud par un jour de pluie. Il avait faim aussi, mais n'étant pas de ces chats qui n'ont qu'à se frotter à leur maîtresse pour obtenir des choses que se lappent ou des choses qui se mangent, il n'y son-

geait pas. Son étouffement fut visiblement très grand quand il se vit entouré d'un groupe d'humains qui lui offraient du lait et des gâteaux. Il n'avait pas peur, il était surpris comme nous le serions sur une toute déserte, si, ayant soif et faim, une table servie surgissait à nos pieds. Les gens ne l'effrayaient pas, parce qu'il n'en avait sans doute encore reçu aucun mal, mais ne l'attiraient pas, parce qu'il n'en avait reçu aucun bien. Les bêtes m'inspirent presque plus de pitié que les hommes, parce qu'elles sont encore plus effarées de ce qu'il leur faut.

Elles n'ont pas la ressource de maudire leurs frères et la société, ce qui est tout de même une distraction.

Quelles réflexions un homme n'aurait-il pas faites, réduit à la condition errante et affamée de ce chat de misère! Je vois cependant un point où la condition du chat était meilleure. Si cela avait été un homme, il se fût glissé dans le salon et se fût affalé sur un fauteuil, il en eût offert ni lait ni gâteaux et qu'on ne se fût pas penché sur lui pour admirer l'éclat de ses yeux.



Un feu avec son chat (Dessin de L. Macerlinck)

(D'après une misère de Diest) (xv^e siècle)

Ce joyeux fou, tenant son matou par la queue, nous rappelle que nos ancêtres ne traitaient pas avec douceur les animaux dont les souffrances et les cris étaient considérés comme un élément de plaisir pour la foule. Pendant le carnaval, au moyen-âge, on jetait des chats morts ou vivants sur les passants ou dans les demeures des habitants.

Philosophie...

Tous les jours, après déjeuner, mon chat commence, comme un héros de Stendhal, sa chasse au bonheur. On a jeté du grain ou emietté du pain sur une corniche, vers laquelle trois fenêtrées convergent et le

voilà occupé à aller de l'une à l'autre au gré des moineaux. Il n'en a jamais pris un seul, jamais, parce que, de ces trois fenêtres, l'une est grillée et les autres toujours fermées. Cela ne le décourage pas et son émotion est toujours pareille, lorsqu'il aperçoit à travers la vitre, ou à travers les lacs de fil de fer, l'oiseau de ses rêves. Il se tapit, puis il se dresse, les pattes crispées; un petit cri de concupiscence sort de sa gorge, toute sa fourrure frissonne. Quand les oiseaux s'ennoient, il les suit des yeux, il court à la seconde fenêtre, à la troisième; il n'a pas un moment de répit. Enfin, lassé, non d'avoir en vain poursuivi son désir, mais d'avoir tant couru, il se pose sur un fauteuil, les pattes sous le ventre, la tête dans le cou et il s'endort.

Mais aussi, jadis, quand je n'avais pas de chat et quand je n'avais pas d'expérience, je parlais après déjeuner à la chasse au bonheur. Je ne l'ai jamais rencontré et cela me le décourageait pas, car j'avais vu son ombre passer et cela avait suffi pour me tendre les nerfs et me remuer le cœur. Quel jour me suis-je découragé, quel jour d'amerume et de désolation? Ah! je me souviens.

Ce jour-là le grand oiseau m'avait frôlé la joue, et j'avais saisi son chat errant: une plume m'en resta aux doigts. C'est avec cela que j'écris quand je ne contemple pas les mouvements de mon chat et les joies que lui donnent les moineaux. Mais je la cache. Il ne faut pas qu'il prenne qu'on peut parfois arracher une plume aux ailes du bonheur, une plume vaine, une plume morte et qui n'est bonne qu'à écrire l'histoire des rêves dont on a vu passer l'ombre ou les ailes au-dessus de la vie.

PARIS-LEVANT

Revue Mensuelle Illustrée

Numéro spécimen aux lecteurs d'ÆSCULAPE

J. PHAQUIS, Directeur

26, rue des Petites-Ecuries, PARIS

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

PARIS A LONGRES

Via ROUEN, DIEPPE et NEWHAVEN

Par la GARE SAINT-LAZARE

Services rapides tous les jours et toute l'année

(Dimanches et fêtes compris)

Départs de PARIS-SAINT-LAZARE

à 10 h. 18 (1^{re} et 2^e cl.) et à 21 h. 20 (1^{re}, 2^e et 3^e cl.)

Départs de LONGRES

VICTORIA (C^{ie} de Brighton) à 10 h. matin

(1^{re} et 2^e cl.) et à 8 h. 45 soir (1^{re}, 2^e et 3^e cl.)

LONDON-BRIDGE à 9 h. 50 matin (9 h. 25 le

Dimanche) (1^{re} et 2^e cl.) et à 8 h. 45 soir (1^{re}, 2^e et 3^e cl.)

Voie la plus pittoresque et la plus économique

Société Générale d'Orthopédie

Lamy, Directeur

BANDAGES CORSETS ÉLÉGANTS

BAS ÉLASTIQUES, CORSETS recommandés

SOUTIENS-GORGE aux femmes désireuses

CENTURES les exigences de la mode

ARTICLES D'HYGIÈNE et les soins

du bien-être physique.

128, Boul^r Haussmann, Paris Téléphone 517-26

FARINES MALTÉES JAMMET

de la Société d'Alimentation diététique pour le régime

des MALADES, CONVALESCENTS, VIEILLARDS

L'ALIMENTATION PROGRESSIVE ET VARIÉE DES ENFANTS



RIZINE

Crème de Riz maltée

ARISTOSE

à base de Blé et d'Avoine maltée

CÉRÉMATINE

Arrow-Root, Blé, Orgo, Maïs

ORGÉOSE

Crème d'Orgo maltée

GRAMENOSE

Avoine, Blé, Maïs, Orgo

BLÉOSE

Crème de Blé total maltée

AVENOSE

Farine d'Avoine maltée

LENTILOSE

Farine de Lentilles maltée

CACAO GRANVILLE, Cacao à l'Avenose, à l'Orgéose, etc.

MALT GRANVILLE - MALTS TORRIFIÉS - MATÉ SANTA-RITA

CÉRÉALES JAMMET pour DÉCOCTIONS

USINE ET LABORATOIRES A LEVALLOIS-PERRET

BROCHURES ET ÉCHANTILLONS SUR DEMANDE

Depot général: M^{re} JAMMET, Rue de Miromesnil, 47, Paris

OIATAPLASME

DU DOCTEUR LANGLEBERT

PANSEMENT ASEPTIQUE COMPLET INSTANTANÉ

PHLEGMASIES, Anthrax, Erysipèle, Phlegmon, Gangrène des Seins, Phlébites, Erysipèles, DERMATOSES, Eczéma, Impétigo, AFFECTIONS OCULAIRES, Conjunctivites, Kératites, DANS TOUTES LES PHRÉNÉCIES et 10 Rue Pierre-Ducreux, PARIS.

GASTRO-ENTÉRITES DES NOURRISSONS

DIARRHÉES INFANTILES, Troubles Dyspeptiques de la 1^{re} Enfance.

Prescrire 1/2 à 1 cuillerée à café de :

Sirop de Trouette-Perret

à la "**PAPAÏNE**"

avant ou après chaque tétée ou biberon.

Le Sirop de Trouette-Perret à la Papaïne

digère le lait, combat la *Dyspepsie*, et

permet aux muqueuses de réparer leurs lésions.

La "**Papaïne**" est un ferment digestif végétal
qui digère et peptonise quelle que soit la réaction du milieu.
Favorise la reprise du lait, après les diètes et les régimes.

Maladies de l'Estomac et des Intestins des Enfants et des Adultes

SIROP de TROUETTE-PERRET à la "PAPAÏNE"
1 cuillerée à soupe à chaque repas 4 fr. le Flacon.

ELIXIR de TROUETTE-PERRET à la "PAPAÏNE"
1 verre à liqueur à chaque repas 5 fr. le Flacon.

CACHETS de TROUETTE-PERRET à la "PAPAÏNE"
1 à 2 cachets à chaque repas 4 fr. la Boîte.

COMPRIMÉS de TROUETTE-PERRET à la "PAPAÏNE"
2 à 3 comprimés à chaque repas 3 fr. le Flacon.

E. TROUETTE, 15, Rue des Immeubles-Industriels, Paris. - Vente réglementée laissant aux Pharmaciens un bénéfice normal.



Argan - Au diable leurs clystères, Coquine !.. je ne puis aller !..
 Toinette - Eh! pour "aller,, Monsieur, prenez de la **THAOLAXINE** !.

Nouvelle Edition DURET & RABY
 Marly le Roi - S & O.

MOLIERE - " Le Malade Imaginaire "

PAILLETES, CACHETS, GRANULÉ, COMPRIMÉS.

THAOLAXINE

LAXATIF-RÉGIME
 agar-agar et extraits de rhamnées

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

Pour assainir la bouche, raffermir les gencives, fortifier les cheveux, pour les ablutions journalières, pour le lavage des nourrissons, etc., etc.,
 il est recommandé de faire usage du

Coaltar Saponiné Le Beuf

qui possède les propriétés DÉTERSIVES et ANTISEPTIQUES INDISPENSABLES aux produits destinés à ces usages, qualités qui lui ont valu son admission dans les HOPITAUX DE PARIS.

Le Coaltar Le Beuf est en effet très efficace en particulier dans les cas d'angines couenneuses, anthrax, gangrènes, herpès, leucorrhées, pityriasis, otites infectieuses, suppurations, etc., mais dans ces circonstances c'est au MÉDECIN qu'il appartient de prescrire ce produit et de régler son mode d'emploi.

Le Coaltar Saponiné Le Beuf étant un liquide qui n'est ni caustique ni vénéneux, peut être laissé entre toutes les mains.

DANS LES PHARMACIES

Se méfier des imitations que son succès a fait naître

L'ÉCOLE DU SERVICE DE SANTÉ MILITAIRE DE STRASBOURG

Par le Médecin Inspecteur CH. VIRY

C'est pour Æsculape une joie et un très grand honneur de publier ces lignes de l'éminent médecin inspecteur Ch. Viry sur l'ancienne Ecole du Service de Santé militaire de Strasbourg. Cette école a laissé des souvenirs inaltérables de sa mission. C'est de ses rangs que sont sortis la plupart des officiers de santé qui, depuis 1859 jusqu'à nos dernières années, ont été appelés à remplir leurs fonctions pendant les guerres d'Italie, du Mexique et de 1870, puis lors des dernières expéditions d'Algérie et du Tonkin. Avant que ne disparaissent de l'armée les dernières générations de médecins militaires qu'elle a formés, il convenait de rappeler ici le souvenir des maîtres vénérés et d'évoquer les heures terribles où l'Ecole reçut sa consécration par le sang versé devant l'ennemi : trois de ses enfants, en effet, tombèrent, durant le Siège, de la mort du soldat pendant l'accomplissement de leur service. La bienveillance du grand artiste alsacien Albert Kerttge, aquarelliste et graveur, nous a permis d'évoquer parallèlement en ces colonnes, par la reproduction de belles eaux-fortes, l'âme même du Vieux Strasbourg. Kerttge est un passionné de sa ville natale. Il a dit son pittoresque architectural, le charme mélancolique de ses quais, la puissance nostalgique de sa cathédrale. Il vaut d'être aimé encore pour les sources françaises vers lesquelles il s'effleure. » Il a, dit M. A. Girodte, les vertus de notre sang avec la prudence et la persévérance qui ont sans cesse caractérisé l'Alsacien. »

STRASBOURG a été un centre d'instruction médico-militaire au moins depuis 1775, époque à laquelle cette ville, ainsi que Metz et Lille, fut pourvue d'un *hôpital militaire amphithéâtre* qui s'appela plus tard *hôpital d'instruction*.

Les trois Ecoles centrales de médecine de Paris, de Montpellier et de Strasbourg (qui devinrent Facultés de médecine en 1810) furent créées en 1794 et, lorsqu'on inaugura celle de Strasbourg, en 1795, elle comptait 55 élèves militaires (1). En 1803, il est vrai, les hôpitaux d'instruction furent supprimés, mais ensuite réorganisés en 1814 et en 1836, pour ne disparaître qu'en 1850.

Dès 1842, l'illustre médecin inspecteur Bégin avait fait ressortir la nécessité d'une école du service de santé militaire ; Maillot opina par qu'elle fût établie à Paris mais, en 1852, sur l'avis de Michel Lévy, on réorganisa à Paris l'Ecole d'application du Val-de-Grâce qui reçut alors des jeunes docteurs ayant fait leurs études dans les facultés de médecine et enfin, en 1856, fut fondée l'Ecole du service de santé militaire, près la Faculté de médecine de Strasbourg.

Les premiers élèves y ont été admis le 3 novembre 1856; ils étaient de deux catégories : des sous-aides (2) antérieurement attachés

à l'hôpital militaire, qui devaient achever leurs études en vue de l'obtention du diplôme de docteur en médecine, et des étudiants, élèves proprement dits. L'Ecole fut placée sous les ordres du médecin en chef de l'hôpital militaire, le grand chirurgien Sédillot, alors médecin principal de 1^{re} classe, qui dépendait lui-même du sous-intendant militaire chargé du service des hôpitaux. En attendant la construction d'un

casernement, les élèves furent logés en ville et prirent leurs repas dans des pensions déterminées. Ils portaient l'uniforme, étaient soumis, au point de vue de la discipline générale, « aux lois et règlements qui s'y rapportent et notamment aux dispositions du décret du 23 mars 1852 qui déterminait la subordination directe et latérale du corps de santé militaire ». Ils suivaient les cours et exercices de la Faculté. La surveillance des élèves était exercée par des aides-majors.

« Les noms des aides-majors doivent être notifiés par le médecin-chef au recteur, chargé de les transmettre au doyen qui leur donne directement, aussi souvent que besoin sera, les instructions nécessaires pour la direction des sous-aides et élèves dans l'intérieur de la Faculté. Le doyen pourra, en outre, réunir les aides-majors pour leur communiquer ses dispositions... mais à charge d'avis préalable au médecin-chef. Notification de ces réunions sera faite à M. l'Intendant de la division pendant la période transitoire où des sous-aides de l'hôpital figureront comme élèves de l'Ecole. » (Art. 9 du règlement précité.)

Les élèves durent souscrire, devant le sous-intendant militaire, l'engagement de servir dans le corps de santé pendant dix ans à partir de leurs études préparatoires et complémentaires. Les frais d'inscription et d'examen étaient à la charge du ministère de la Guerre.

L'application de ce règlement compliqué ne tarda pas à en faire ressortir les défauts multiples et, en 1859, à la suite d'une inspection et d'un rapport de Michel Lévy, une réorganisation fut décidée et l'empereur signa, le 28 juillet 1860, un décret qui devint la charte de l'Ecole impériale du service de santé militaire.

Celle-ci devint autonome sous le commandement d'un médecin inspecteur (général de brigade), correspondant directement avec le ministre de la Guerre et d'un médecin principal, sous-directeur, assistés par un personnel de médecins militaires surveillants et répétiteurs, ces derniers nommés au concours,



La Rue des Chandeliers, à Strasbourg (D'après une aquarelle de A. Kerttge)

Au n° 7, sur le cintre de la porte d'entrée, est sculpté un saumou à la date de 1693, et sur la façade se présentent de jolis motifs décoratifs. La rue des Chandeliers possédait de vieilles maisons très pittoresques.

(1) Histoire de l'Ecole impériale du service de santé militaire instituée en 1856 à Strasbourg, par J.-L. Roux. Dr M. P., médecin principal d'armée en retraite, officier de la Légion d'honneur, sous-directeur de cette école. Berger-Levrault, édit. Paris 1898. Prix : 15 fr.

Nous ferons de fréquents emprunts à cet important ouvrage.

(2) Les sous-aides majors n'étaient pas docteurs. Ils correspondaient à peu près à ce que nous appelons aujourd'hui *médecins auxiliaires*, mais avaient quelques-uns des privilèges attachés à la position d'officier. On était élève pendant 3 ans, puis on devenait sous-aide. Dès 1802, le diplôme de docteur fut exigé pour être promu aide-major. Avant 1802, les membres du corps de santé étaient dénommés *officiers de santé*, sans que cette qualification ait jamais eu, dans l'armée, le sens d'*officier de santé* muni d'un diplôme inférieur à celui de docteur, sens qu'elle avait dans la hiérarchie universitaire.

et d'un personnel administratif. Le directeur fut Sédillot, promu médecin inspecteur, le sous-directeur, le médecin principal Rouis.

Les élèves ont été casernés en 1861. Le casernement principal se trouvait dans un bâtiment nouvellement édifié, place du Château, qui fut agrandi en 1863 par l'adjonction des locaux contigus de l'ancien hôtel du Cerf; néanmoins les élèves les plus avancés dans leurs études habitaient des salles aménagées en études et en dortoirs de l'hôpital militaire, et les élèves ayant 16 inscriptions logeaient en ville, jusqu'au moment de leur passage à l'École du Val-de-Grâce, dès qu'ils avaient subi les derniers examens du doctorat.

L'admission à l'École se faisait par voie du concours parmi les jeunes gens pourvus du diplôme de bachelier ès lettres et du diplôme de bachelier ès sciences complet ou restreint par la partie mathématique. Les médecins passaient quatre années à l'École, les pharmaciens trois ans. Tous contractaient l'engagement de servir dix ans dans le corps de santé après l'expiration de leurs études et un engagement militaire régulier.

L'uniforme comportait : en grande tenue, le pantalon rouge, l'habit, le claqué et l'épée; en tenue de sortie, l'habit était remplacé par la tunique; le col et les parements étaient, pour les médecins, en velours cramoisi, pour les pharmaciens en velours vert, le col étant orné, à la partie supérieure, d'une baguette dentelée, brodée en fils d'or; pour la tenue d'intérieur et pour aller aux cours, la tunique, sans broderie, se portait déboutonnée sur un gilet d'uniforme et la coiffure était un képi sans galons d'or mais orné, sur la partie antérieure du bandeau, d'un caducée encadré d'une branche de chêne et d'une branche d'olivier, brodés en fils d'or.

Les élèves suivaient tous les cours, conférences, exercices pratiques de la Faculté ou de l'École supérieure de pharmacie. Ils s'y rendaient isolément mais leur présence était constatée par des appels et des contre-appels d'un aide-major surveillant, tandis que des sous-officiers dits *gardes-consignes* surveillaient les issues des locaux

scolaires et hospitaliers comme aussi, à l'aller et au retour, les embranchements des rues interdites aux élèves, ceux-ci étant tenus de suivre un trajet réglementairement déterminé.

La seule différence qui existait au point de vue de la scolarité universitaire entre les étudiants civils et militaires, c'est que ces derniers passaient les examens de doctorat à la fin de chaque année scolaire (ainsi que cela a lieu aujourd'hui) et les examens dits de *fin d'année* du 1^{er} au 15 avril.

Le lever était sonné de bonne heure; après une étude matinale et le petit déjeuner, on partait pour les hôpitaux. A 11 heures, les cliniques étaient terminées et on rentrait pour déjeuner, puis on allait aux cours, aux conférences, non sans un arrêt dans les salles de récréation où le billard était en vogue. On dinait à 6 heures, puis on sortait de 7 à 8 et la journée se terminait par une étude jusqu'à 10 heures du soir. Entre temps, des interrogations, répétitions, conférences supplémentaires.

à l'École par les répétiteurs.

Le dimanche, on sortait après une revue passée d'ordinaire par le sous-directeur, de 8 heures du matin à 10 heures du soir; le jeudi de 3 heures de l'après-midi à 10 heures du soir. Des permissions étaient accordées pendant les vacances universitaires. Les classements semestriels établis d'après les notes obtenues aux répétitions amenaient la délivrance des galons de sergent-major au premier, de sergent-fourrier au second, de sergents à un certain nombre des suivants, proportionnellement à l'effectif de la promotion. Les élèves grades avaient la permission de 11 heures. A partir de 1865, on accorda à un certain nombre d'élèves, le jeudi et le dimanche, des permissions de fin d'année. Les représentations étaient généralement terminées à 11 heures.

La discipline intérieure de l'École était sévère, mais le travail intensif qu'on exigeait donna d'excellents résultats et il ressort de rapports de la Faculté de médecine que la moyenne des notes des élèves militaires était supérieure à la moyenne des notes des élèves civils (1).

Les élèves militaires concouraient avec succès



La Cathédrale de Strasbourg (D'après une eau-forte de A. Körtz)

* Lorsque l'enfant de Strasbourg aperçoit sur l'horizon la ligne mince et noire de la flèche de la cathédrale, son cœur bat plus fort et une larme humecte sa paupière. Inoubliable flèche qui, svelte et majestueuse, domine le tumulte et nous rappelle qu'au delà du flux et du reflux incessant des vagues humaines, il existe quelque chose d'immuable et d'éternel. (Rodolphe Reuss.)

(1) « D'après un relevé portant sur 1311 examens du doctorat antérieurs à 1865 à 1865 par les élèves militaires :

69 avaient été admis avec la note *extrêmement satisfait*.
274 avaient été admis avec la note *très satisfait*.
525 avaient été admis avec la note *satisfait*.
315 avaient été admis avec la note *médiocre*.
110 avaient motivé l'ajournement.

18 avaient été suivis d'échec définitif. » (Rouis, *loc. cit.* p. 305.)
Un second ajournement entraînait le licenciement de l'élève.
« Cela portait, ajoute Rouis, le nombre total des notes satisfaisantes à 67 p. 100 pour les élèves militaires; cette proportion se réduisant à 39 p. 100 pour les étudiants civils. »

pour les prix, pour les emplois de préparateur, d'externe et d'interne. Même quelques places supplémentaires d'interne leur étaient



Charles de Stoll

Kœberlé, né en 1828, agrégé à la Faculté de Strasbourg

Kœberlé a jeté un éclat tout particulier sur l'Ecole de Médecine de Strasbourg. Il fut un des promoteurs de l'ovariotomie et acquit de cette opération une réputation mondiale. C'est le 2 juin 1862 qu'il fit et réussit sa première ovariectomie.

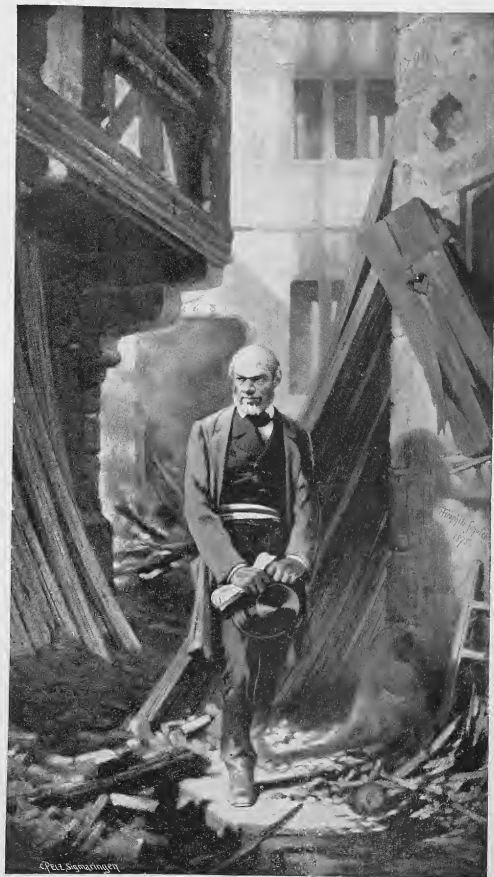
réserve, les concours pour ces emplois n'ayant lieu qu'entre militaires.

Après quelques tâtonnements au début et quelques difficultés dans l'agencement des relations entre l'Ecole, la Faculté, l'Administration des hôpitaux civils et même militaires (les élèves de 4^e année, y assuraient le service de garde et des salles), des relations faciles s'établirent entre ces différents éléments et la fusion entre l'Ecole et la Faculté notamment devint si intime, qu'à côté du directeur de l'Ecole, le médecin inspecteur Sédillot, professeur à la Faculté, on vit les répétiteurs de l'Ecole devenir professeurs agrégés de la Faculté et on peut citer parmi les plus brillants d'entre eux Bunnis et Bouchard dont le *Traité d'Anatomie* fut longtemps classique, Charles Sarazin qui suppléa Sédillot dans sa chaire de patho-

La Faculté de médecine de Strasbourg comptait alors, parmi ses professeurs, des maîtres dont le savoir, le dévouement, la noblesse de sentiments contribuèrent puissamment au développement scientifique et moral de la médecine militaire.

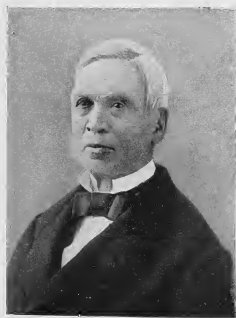
Ce sont les Sédillot, les Schutzenberger, les Kuss, les Hirtz, les Stoltz, les Kœberlé, les Stoeber, les Michel, les Tourdes, les Herrgott, les J. Becker, et d'autres encore qui inculquèrent aux futurs médecins militaires les méthodes de diagnostic médical, chirurgical et obstétrical, la thérapeutique, la médecine opératoire, la pathologie générale, leur inspirant l'amour de la science et de la profession médicale, le respect du malade et une haute conception de la mission militaire et sociale à laquelle ils se destinaient. C'est dans les salles de Schutzenberger, de Hirtz, de Sédillot et d'Herrgott notamment, grâce au zèle, à la patience, à la hauteur de vue de ces hommes éminents, qu'ils ont acquis l'esprit de méthode, l'habitude de l'observation précise avec le désir du progrès continu. Que d'horizons leur a ouverts l'enseignement imaginé de Kuss qui faisait vivre les cellules (les *globules*, disait-il), sous leurs yeux, véritable inventeur de la pathologie cellulaire qui cependant porta un autre nom que celui du professeur de Strasbourg. Placée à l'avant-garde de la France, la Faculté de Strasbourg servait, en quelque sorte, de trait d'union entre la science française et l'allemande, fidèle à l'observation du malade et éclaircissant souvent les théories d'Outre-Rhin. Je sortirais de mon cadre si je notais les travaux de Sédillot et de Kœberlé, précurseurs de la chirurgie actuelle, si je rappe-
la biologie et l'ophtalmologie furent

tôt enseignées à Strasbourg, que le thermomètre était d'usage courant dans ses cliniques dès 1864, que la balnéation des typiques et des scarlatineux y était pratiquée à cette époque, mais ce que je dois inscrire c'est que, nulle part ailleurs,



Le Docteur Kuss pendant le siège de Strasbourg (d'après le tableau de Théophile Schuler)

Pendant le siège de 1870, le 11 septembre, Kuss, Prof. de Physiologie à la Faculté de Médecine, fut nommé maire de Strasbourg; il fut ensuite député du Bas-Rhin et mourut à Bordeaux le jour même de la signature de la paix qui séparait l'Alsace de la France. (Le présent tableau est actuellement au Musée de Mulhouse)



Stoltz (1803-1896)

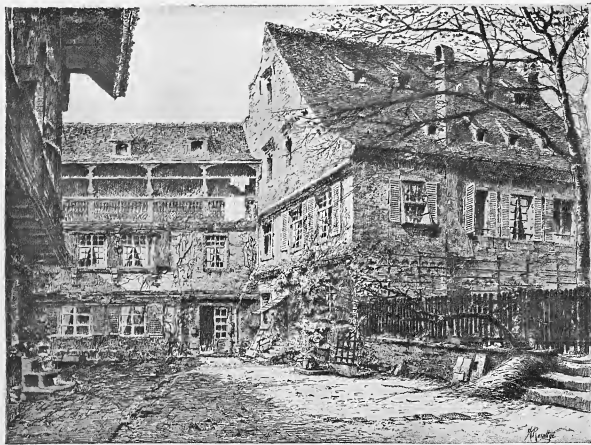
Le dernier doyen de la Faculté de Strasbourg
Premier doyen de la Faculté de Nancy

Il fut le maître de tous les élèves du service de santé militaire. Le premier en France il osa tenter l'occlusion prématrice, pratiquée déjà en Angleterre par Macaulay et Kelly.

logie externe, F. Fée qui fut reçu agrégé en 1870 : et le nombre en aurait été toujours croissant si les malheurs de 1870 n'avaient arrêté l'Ecole dans son essor.

peut-être, l'action du maître sur le disciple, au point de vue de la direction de l'esprit et des exemples de haute probité professionnelle, n'a été plus marquée que dans les cliniques que suivait à la Faculté les élèves de l'Ecole militaire.

Les maîtres de la Faculté ont été secondés par une élite de médecins militaires répétiteurs ou surveillants. J'ai déjà cité ceux qui furent simultanément agrégés à la Faculté, mais je ne



La maison « ZU DEM ROMER » (Au Romain), à Strasbourg, démolie en 1902 (D'après une eau-forte de A. Korttgé)
 Cette maison, sise aux abords de la place Saint-Thomas, a été, comme nombre d'autres, la proie des démolisseurs. Le burin de Korttgé, le grand artiste graveur d'Alsace, l'a popularisée.

puis omettre les noms de L. Colin, de Gaujot, du grand Villemin, de Morache, de Poncet, de Vallin, de Paulet, de Leplat, de Dujardin-Beaumetz, de Chambé, de Spillmann, etc., qui se sont illustrés ultérieurement par leurs travaux scientifiques, leur enseignement au Val-de-Grâce ou dans les Facultés, ou bien par la direction qu'ils ont imprimée au corps de santé lorsqu'ils en sont devenus les chefs.

Et si je recherche parmi les élèves qui ont passé par l'École, de 1860 à 1870, quelle merveilleuse phalange je rencontre. Ce sont Chauvel et Robert, arrivés au sommet de la hiérarchie militaire, après avoir été professeurs émérites au Val-de-Grâce; c'est Kiéner, enlevé trop tôt à la science, alors qu'il professait à Montpellier; c'est Kelsch, le savant épidémiologiste; c'est A. Laveran, membre de l'Académie de médecine et de l'Institut, titulaire du prix Nobel, qui a découvert le microbe de la fièvre palustre et restera une gloire incontestée de la médecine militaire, digne fils d'un père illustre qui, lui, avait créé l'enseignement de l'épidémiologie; c'est le chirurgien bien connu, professeur Delorme, membre de l'Académie de Médecine, médecin inspecteur général; c'est le vaillant soldat blessé au Tonkin, médecin inspecteur général Gentil; etc., etc. Il est des promotions particulièrement favorisées et qui ont produit des hommes marquants dans différentes directions; c'est ainsi que la promotion à laquelle appartenait Laveran a fourni deux professeurs au Val-de-Grâce: lui-même et Eugène Richard; quatre médecins inspecteurs; un ministre: Lourties; un sénateur: Legludic, un professeur de Faculté: Lacasagne et plusieurs professeurs d'Écoles secondaires de médecine.

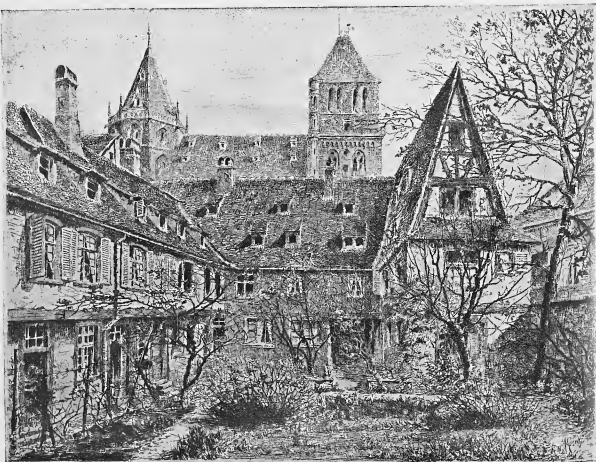
Le coquet uniforme des élèves de l'École animait les rues et les promenades de Strasbourg; au théâtre et dans les réceptions mondaines, ils étaient souvent les bienvenus. Les

concerts qu'ils ont organisés, avec les camarades civils, au théâtre et à l'Orangerie ont fait ressortir plus d'un talent et je pourrais citer les noms de véritables artistes qui se sont révélés dans ces brillantes réunions. Peut-être cependant le bourgeois a-t-il quelquefois trouvé les *carabins rouges*, comme il appelait les élèves de l'École, (il prononçait parfois *garapins ruches*) un peu trop bruyants et manquant de

sérieux, mais il ne se fâchait pas plus de quelques fredaines de jeunesse que ne se formalisait de celles des officiers élèves de l'École d'application du génie et de l'artillerie, le bourgeois de Metz: on était très indulgent, avant 1870, pour la jeunesse militaire. Les prédécesseurs des élèves de l'École du service de santé avaient légué, il faut le reconnaître, quelques fâcheuses traditions et il aurait fallu plusieurs années encore pour en faire disparaître les dernières traces. Ce qui est certain cependant, c'est que, vers 1865, les élèves avaient établi entre eux un règlement tendant à faire respecter par tous leur uniforme et que, vers la même époque, conformément à ce règlement, ils citèrent devant un tribunal d'honneur, constitué par eux, un camarade dont la conduite à l'extérieur était de nature à compromettre le bon renom de l'École et le forcèrent à la quitter; la suite démontra que le verdict de ces jeunes justiciers n'était que trop fondé.

En 1856, quand fut fondée l'École le service militaire n'était pas obligatoire pour tous et le fait d'entrer librement dans l'armée prenait aisément, aux yeux des jeunes gens, toujours un peu présomptueux, les couleurs d'une sorte d'héroïsme, lequel, leur semblait-il, méritait quelques égards. Cette susceptibilité plus ou moins légitime ne fut jamais comprise par le sous-directeur de l'École, qui en fut le directeur véritable, car le médecin inspecteur, Sédillot resta, aux yeux des élèves, bien plus le professeur admiré et aimé que le chef militaire.

Ce fut certainement ce malentendu, provenant de ce que le médecin principal Roux ne sut jamais lire dans l'esprit des jeunes gens qui fit de lui l'homme le plus caricaturé, charbonné et même honni par ses subordonnés, qui existait jamais. La preuve qu'il ne comprit rien aux vrais motifs d'actes d'indiscipline qui se produisirent, et notamment à une mutinerie



La maison « ZU DEM HAHNEKROTE » (Au chant du coq), à Strasbourg, démolie en 1902
 (D'après une eau-forte de A. Korttgé)
 Cette maison se trouvait au n° 9 de la place Saint-Thomas. Un vieux coq en pierre rappelait que c'était là la demeure canoniale au XVII^e siècle. Elle fut habitée par le célèbre chroniqueur Twinger de Kornishoven.



D'après la citation de la Maison Berger-Levrault.

Le Médecin Inspecteur Sédillot, directeur de l'École Impériale de médecine militaire de Strasbourg, de 1860 à 1863, Professeur à la Faculté de Médecine.

En 1866, c'est que, dans son livre très intéressant et remarquable à d'autres points de vue, on découvre qu'il voit partout des menées outrannières et des passions politiques comme mobiles de la turbulence et parfois de l'insubordination coupable des élèves, alors que, le plus souvent, le point de départ en a été un ordre maladroit, ou rédigé en termes froissants,



Un élève de l'École Impériale du service de santé militaire de Strasbourg, en 1861 (Le Dr Henri Isaac).

ou bien le grossissement exagéré d'enfantillages et souvent le calme eût été aisément rétabli par quelques paroles faisant appel à la raison ou au cœur des élèves. A vrai dire, la politique ne pénétra à l'École qu'une seule fois, et d'une façon réglementaire, puisqu'il s'agissait du plébiscite du 8 mai 1870. Les élèves, obéissant aux suggestions qui animaient à ce moment la grande majorité de la jeunesse des Écoles, votèrent contre l'empire. Trois d'entre eux, qui commirent la faute contre la discipline de provoquer, le jour même du plébiscite, une réunion des militaires de la garnison et d'y prendre la parole dans un sens hostile au gouvernement, furent licenciés de l'École et envoyés en Algérie comme simples soldats. On raconta à l'époque (je ne garantis pas la vérité de cette assertion) qu'ils durent faire le trajet de Strasbourg à Marseille, de brigade en brigade de gendarmerie.

Néanmoins, ce serait un déni de justice de ne pas rendre témoignage et hommage à la mémoire du médecin principal Rouis, du bien qu'il a fait au corps de santé militaire. La tâche qui lui incombait fut terriblement ardue, hérissée de difficultés de tout genre et il ne trouva d'appui réel que dans le sentiment du devoir; il se consacra complètement à l'œuvre qu'il avait mission d'établir et c'est lui qui a fait fonctionner l'École de 1860 à 1870, et les bienfaits de cette École, dont il a été le conducteur inlassable, font qu'il a bien mérité du corps de santé militaire. L'École a relevé le niveau scientifique du corps, elle y a apporté l'esprit de discipline qui est une de ses forces; elle a démontré la nécessité pour ce corps de former lui-même ses futurs membres, de façonner leur âme à la pratique des vertus militaires de désintéressement et d'abnégation; elle a créé, par la camaraderie et les amitiés écloses à Strasbourg, un esprit de solidarité sans lequel l'autonomie de la médecine militaire française, désirée depuis Percy, n'aurait pu être établie en 1882 et 1889, si les jeunes hommes qui y ont collaboré n'avaient pas eu entre eux la cohésion que seule avait pu faire naître la vie d'école. Car, de fait, les médecins militaires, par suite de leur éparpillement nécessaire dans les corps de troupe et les hôpitaux, vivent fatalement le plus souvent isolés les uns des autres, ne pouvant se sentir les coudes que par suite de leur origine commune.

Le 18 septembre 1868, le médecin inspecteur Sédillot fut atteint par la limite d'âge et bientôt remplacé, comme directeur, par le médecin inspecteur Colmant. C'est lui qui, deux ans plus tard, devait assister à l'agonie et à la mort de l'École.



Cliché des Drs Gross et Jasson.

E. J. Hergott (1814-1907)

Professeur à la Faculté de Médecine de Strasbourg
Puis Prof. d'accouchements à Nancy

L'étude des monstruosités et difformités congénitales l'intéressait au plus haut point. Il apportait un soin tout particulier aux opérations de correction de ces dernières, entre autres au traitement du bec de lièvre.

« Strasbourg regrettera longtemps ces petits soldats carabins qui étaient la jeunesse et la gaieté de la ville, et qui ont si brèvement versé leur sang pour la défendre », a dit Edmond About (1). Et en effet, la conduite des élèves,

(1) Edmond About : *Alsace*. Paris, 1873 p. 161.



Poncet

Lacassagne

Claudot

Reeb (Méd. chef)

Bleicher

Tichard

Les Médecins traitants à l'Hôpital militaire de Strasbourg pendant le siège (1870).

(Musée d'Histoire de la Médecine, à Lyon)

pendant les journées terribles et néfastes du siège de 1870, fut admirable.

An moment de la déclaration de la guerre, l'École perdit une partie de ses cadres et, de plus, 62 élèves médecins de 4^e année et 15 phar-

maciens élèves de 3^e année furent envoyés aux armées. Il restait 268 élèves médecins : 75 de 3^e année, 87 de 2^e année et 106 de première. Après Freschwiller, le commandant de la place prescrivit que des élèves assureraient le service de vigie sur la plate-forme de la cathédrale, puis bientôt ils furent appelés dans les postes de secours et dans les ambulances.

Ce furent, naturellement, les moins avancés dans leurs études qu'on employa, au nombre de 20, comme vigies. Voici les impressions et souvenirs de l'un d'eux :

De la hauteur où nous étions placés, nous avons vu se dérouler toutes les phases du siège. Avec des lunettes puissantes, prêtées par la Faculté des sciences, nos regards portaient loin. Nous avons signalé, le 12 août, l'apparition des premiers cavaliers ennemis sur la route de Schlitzheim, vu tomber les premiers obus sur la ville, assisté à la construction des batteries ennemies, suivi avec nos lunettes la sortie du colonel Fiévée, du côté d'Ilkirch. Plus tard, le spectacle est devenu plus tragique : voici les incendies en différents points de la ville, le bombardement de l'hôpital, de l'Aubette, de la Bibliothèque et de tant d'édifices ennemis ; les clameurs montaient jusqu'à nous... Dans la nuit du 25 au 26 août, le feu de l'ennemi fut particulièrement dirigé sur la cathédrale vers neuf heures du soir. Au premier signal, ceux de nos camarades qui n'étaient pas de service accoururent... Sous la pression des obus, la toiture de cuivre de la nef fut effondrée en peu de temps ; les charpentes en bois brûlèrent en longues flammes, colorées en vert par le cuivre en fusion. C'est à ce moment que Capdevielle (un élève), embouchant le porte-voix, jeta sur la ville le cri : « La cathédrale est en feu ». À ce cri, des camarades de l'École accoururent... ils nous aidèrent à éteindre l'incendie en tirant l'eau des réservoirs de la plate-forme pour mettre en action la pompe à feu ; tous, officiers, élèves et veilleurs travaillaient sans relâche. Les projectiles qui tombaient, les pierres qui se détachaient, un angle de la maçonnerie des veilleurs qui s'écroula, les feuilles de métal qui se tordent,



L'ancienne École du Service de santé militaire de Strasbourg (aujourd'hui bureau de poste).

les flammes qui crépitaient, tout cela fait un bruit étrange. Le spectacle, sous nos yeux, est inoubliable. Vers minuit, le feu de l'ennemi se ralentit ; petit à petit le volcan s'apaise, et, le lendemain, au lever du soleil, nous pouvons juger toute l'étendue de la mutilation de la cathédrale. Dans l'après-midi du lendemain, l'ordre nous fut donné de descendre de la cathédrale dont le poste militaire d'observation fut supprimé par le général Ulrich (1).

Néanmoins, le bombardement continua, les élèves durent quitter l'École et loger en ville.

Ils se réunirent aux pompiers pour éteindre les incendies qui survenaient de tous côtés... Au milieu de cet effroyable bombardement, les élèves ne perdirent pas un instant leur sang-froid. Ceux à qui il fut donné des ordres, quelque péril qu'il y eût à s'y conformer, les reçurent sans discussion, puis se rendirent droit à leur poste où ils surent remplir leur devoir et faire preuve souvent de la plus intelligente initiative (2).

L'hôpital militaire reçut pour ses services 24 élèves médecins et 4 élèves pharmaciens. Le service des postes de secours sur les remparts fut confié à la direction du médecin aide-major Bresson (aujourd'hui décédé, après avoir été retraité comme médecin principal de 1^{re} classe) dont la bravoure est demeurée légendaire dans le corps de santé. Il a décrit lui-même quelques souvenirs de ce service (3).

Dans les premiers jours du bombardement, des postes de secours avaient été institués aux portes de la ville, du côté de l'attaque. Le service était pénible, car ces jeunes gens n'hésitaient pas à aller chercher les blessés sur les remparts. M. Combière, élève de troisième année, et M. Lacour, de première, de service ensemble à la porte de Pierres, venaient d'être frappés par le même éclat de

bombe. Ces malheureuses victimes n'avaient pas même eu la consolation d'être soignées elles-mêmes. L'un était mort d'hémorragie pendant son transport à l'hôpital, M. Combière amputé d'une cuisse n'avait pas survécu à l'amputation et, deux jours de suite, les élèves de l'École avaient accompagné au champ de repos les deux premières victimes faites dans leurs rangs.

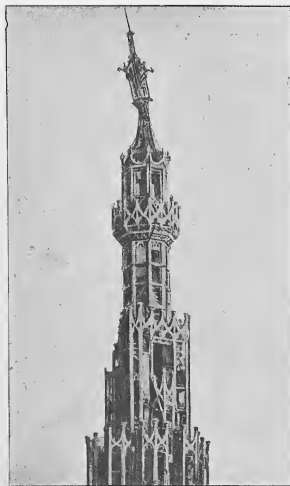
Quelques jours avant, dans le bombardement de la ville deux élèves de première année, MM. Chesnay, médecin, et Roy, pharmacien, avaient été frappés en même temps dans la rue ; le premier, atteint à la cuisse, a guéri ; le second, ayant eu une déchirure profonde des muscles du mollet devait succomber à une attaque de tétanos.

L'autorité militaire, émue de ces faits et désirant employer les élèves les plus expérimentés, décida de commissionner sous-aides les élèves de troisième année et de n'employer que ceux-ci dans les postes les plus périlleux. Ils furent donc remplacés dans les hôpitaux et ambulances du centre de la ville par leurs camarades de deuxième et première année. En même temps fut décidée la création de postes de secours dans les ouvrages avancés.

Ces postes furent d'abord au nombre de neuf, desservis chacun par deux sous-aides assistés d'un infirmier, puis on en créa quatre autres. C'est à celui de la porte de Pierre que fut tut le sous-aide Bartholomot, dont le nom a été donné à une des salles de l'École du service de santé militaire de Lyon.

Le chef de ces vaillants jeunes gens a apprécié leur manière de servir en ces termes :

Tous les blessés des ouvrages avancés, des remparts et des rues avoisinantes ont été vus par des médecins, tous ont reçu un premier pansement facilitant le transport dans le cas de fracture ; des hémorragies graves ont été arrêtées ; des syncopes ont pu être combattues, etc., etc. D'autre part, l'effet moral obtenu a été immense ; la présence de ces médecins exposés comme lui et prêts à porter secours, à toute heure du jour ou de la nuit, était une consolation pour le soldat ; un concert d'éloges s'éleva en l'honneur des sous-aides et



La flèche de la Cathédrale de Strasbourg après le bombardement (15 septembre 1870)

La pyramide octogone sur laquelle se dresse la croix à quatre bras fut frappée d'un obus, et la croix s'inclina du côté gauche, retenue seulement par quelques crampons et la barre conductrice du paratonnerre. Le projectile qui frappa la croix, le 15 septembre 1870, à midi, était un obus badois.



Cliché du Manège d'Alsace-Lorraine

Les Cigognes de Strasbourg

Elles deviennent de plus en plus rares et ne nichent que sur les cheminées des maisons des vieux quartiers.

(1) D'Wickersheimer, *Annuaire pour 1900 de la Réunion amicale des Anciens étudiants des Facultés de Strasbourg*, p. 14.

Ces souvenirs et quelques-uns de ceux qui suivent ont été cités dans un article que j'ai écrit dans le *Journal d'Alsace-Lorraine* de Paris, du 17 septembre 1911.

(2) Rouis, *loc. cit.* p. 355.

(3) *Annuaire précité* pour 1899.

des autres élèves de l'École; le conseil municipal leur vota des remerciements et, dans ses adieux à ses collaborateurs dans la défense malheureuse de Strasbourg, le général Ullrich ne les a pas oubliés.

Trois sous-aides furent faits chevaliers de la Légion d'honneur, MM. Maury, Robuchon et Henne, puis, un peu plus tard, un quatrième, M. Gronille, qui avait été blessé le 25 septembre. « Si les sous-aides n'avaient pas été commissionnés officiers », ajoute Bresson « ils eussent assurément reçu un certain nombre de médailles militaires », car vingt-sept d'entre eux furent l'objet d'un rapport élogieux, ainsi que deux élèves de deuxième année.

Dans la nuit du 22 au 23 août, des obus tombèrent dans les combles de l'École et, sans le dévouement des élèves, le

bâtiment eût été la proie des flammes.

Le 27 septembre, à 7 heures du soir, le drapeau de capitulation fut arboré sur la cathédrale. Le 28, l'École fut occupée par la troupe allemande et, le 30, les élèves repurent un sauf-conduit.

Le dernier élève présent reçut le sien au moment où 10 heures sonnaient à la cathédrale. A partir de ce moment, il ne resta plus de l'École que le souvenir; le dernier acte de son service venait d'y être accompli. Depuis le 3 novembre 1856, date à laquelle les élèves y furent admis pour la première fois, elle avait vécu 13 ans, 10 mois et 28 jours. (Rouix.)

Le bâtiment de l'École devint la poste allemande. La bibliothèque, les collections, etc., furent pillées.

L'École eut ses heures d'épreuve; avant de finir, elle eut à traverser les heures de danger vers lesquelles

ses élèves dirigeaient leur destinée et que tous affrontèrent avec la dignité de la vocation. A ces heures s'ajouta la consécration par le sang versé devant l'ennemi; l'École de Strasbourg la reçut dans la personne de trois de ses enfants qui, en tombant de la mort du soldat, pendant l'accomplissement du service, scellèrent la mémoire de cette grande institution. (Rouix.)

Il fallut, pour que l'École du service de santé militaire fût rétablie, attendre la loi du 14 décembre 1888 et le décret du 25 décembre 1888, qui en fixa le siège à Lyon où elle fonctionne, depuis cette époque, reconstituée sur des bases analogues à celles de l'École de Strasbourg, mais bénéficiant de l'expérience acquise et se perfectionnant de jour en jour.

Médecin Inspecteur Ch. VIRY

LA "VOYANCE"

OBJECTIVATION DES CONCEPTIONS CÉRÉBRALES

(Dessins de M. le Comte de Tr...)

Par le Docteur CH. GUILBERT

Nos lecteurs nous sauront gré de leur avoir réservé la primeur des dessins de M. le comte de Tr..., étranges par la complexité et l'inattendu de leurs détails, plus étranges encore par leur inspiration, leur source, leur mode d'exécution. Le docteur Guilbert les a argumentés avec la compétence que lui assure une documentation de premier ordre dans le domaine des sciences médico-psychologiques.

QUAND une conception cérébrale arrive à prendre une importance tellement prépondérante, qu'elle écarte toute autre idée ou image remémorée, elle a pour la conscience, la valeur d'une impression sensorielle.

Chez un sujet normal, la concentration de toute l'attention sur une seule idée, soit expérimentalement par l'hypnose, soit plus rarement par une volonté volontaire comme dans le cas que nous rapportons, peut arriver à produire l'impression d'une perception sensorielle.

Il en est pour cette objectivation d'une élaboration subjective, comme de l'image rétinienne; instinctivement, la conscience remet à sa distance réelle l'objet de la vision et le redresse, bien qu'il vienne se peindre sur la rétine même, et soit renversé comme dans la chambre noire.

De violente une impression violente, mais purement subjective du système nerveux central fait attribuer comme cause directe, un objet dont la mémoire a conservé le cliché, mais modifié, transformé par d'autres idées coexistentes, et avec une telle intensité qu'il semble présent. C'est la

vision sans objet, l'hallucination en d'autres termes.

La méconnaissance de ce travail psychique

causes multiples : la névrose, l'intoxication par les modificateurs cérébraux, ou l'expérimentation hypnotique. Il est assez rare de pouvoir mettre en relief, comme dans les dessins de M. le comte de Tr... que nous publions grâce à son extrême obligeance, la seule influence psychique.

Il y a longtemps que l'on a rattaché à une cause purement subjective, les phénomènes d'écriture spirite, de dessins médiumniques dont les plus célèbres ont été faits par Fr. Sarcey, ou l'invention d'un langage particulier donné par M. Smith comme la révélation de la langue Martienne, et que patiemment M. Flournoy montra n'être qu'un travestissement enfantine du français.

Les partisans du surnaturel et les fervents de l'au-delà donneront comme cause à ce que M. Grasset appela très justement les « Romans Spirites » les réalités

d'un autre monde, l'Astral, imperceptible pour les humains non favorisés, par suite de leur scepticisme, ou en raison de leur indignité.

Il était intéressant d'avoir les vestiges d'une objectivation d'une conception cérébrale, où l'on



Art occulte — Scène de magie noire dans un souterrain (1/4 de la grandeur naturelle)
Examiner à la loupe. (Reproduction formellement interdite.)

a fait trop souvent attribuer à cette objectivation de l'idée un sens de folie.

Le mécanisme de l'exclusion de toute fonction cérébrale autre que celle qui fait l'objet de l'hallucination peut avoir, en effet, des

ne pût invoquer ni l'ivresse des narcotiques, ni même l'inspiration mystique.

Bien qu'occultiste distingué, et sans doute à cause de cela (car les occultistes nient le surnaturel par principe), M. de Tr..., auteur de travaux très appréciés, se garde d'attribuer à ses œuvres des causes mystérieuses, il en constate, comme nous, simplement l'étrangeté.

* *

Voici comment ces dessins ont été obtenus : M. de Tr... noircit régulièrement une feuille de papier avec un crayon saucé coupé carrément, il esquisse le personnage principal de son tableau, pour provoquer l'idée directrice, et après quelques instants, il distingue sur le fond noir, les détails multiples, avec une netteté telle, qu'il n'a qu'à en suivre les contours avec un crayon dur, comme s'il dessinait à la chambre claire. Il efface ensuite à la mie de pain l'excès de fusain, et il reste ces scènes étranges par leur complexité, l'automatisme et la rapidité de l'exécution.

Jusques à l'âge de 52 ans, m'écrivait M. de Tr..., je n'avais pour ainsi dire pas tenu un crayon...

... Ces œuvres ont été faites par moi à l'état de veille, avec toute ma conscience. Mais comment expliquer ces innombrables petits personnages qui remplissent tous mes dessins et sont composés avec tant d'art, qu'en regardant le dessin à l'envers, de nouveaux personnages apparaissent encore.

Le point le plus curieux, consiste en ce que les ombres, cheveux, corsages, détails noirs

insignifiants, ne sont formés que par des groupes de personnages très petits, lesquels se décomposent eux-mêmes en d'autres groupes plus petits encore. Malheureusement ces détails typiques sont beaucoup moins visibles sur les photographies que sur les dessins originaux quatre fois plus grands.

Néanmoins en les regardant avec une loupe, et par transparence surtout, peu à peu vous percevrez les groupes de petits personnages qui sont là, on ne sait trop comment. Certes, je n'aurais pas eu la patience de dessiner à la loupe, ces scènes étranges qui mettent dans une composition mille petits tableaux divers...

Il m'aurait fallu un mois pour agir ainsi, or je dessinais très rapidement, quelques heures me suffisaient pour achever une composition, et en retouchant l'ensemble, mais j'aurais pu les laisser en l'état après une heure de travail.

Ces passages des lettres de M. de Tr... mettent en relief l'automatisme cérébral mieux que l'aspect des dessins eux-mêmes. Bien qu'en travaillant, l'auteur conserve toute sa lucidité d'esprit il ne peut se rendre compte comment il retrouve après coup une telle multiplicité de détails superposés. Il y a donc une part de subconscience dans ces travaux.

* *

Cet automatisme créateur est provoqué volontairement, d'abord par la méditation d'une pensée, d'un mot qui sert d'exergue à ces dessins, et l'esquisse du personnage principal (c'est ce qui donne une unité à ces détails si divers) et aussi par l'exclusion de toute distraction visuelle, en tenant le regard attaché sur la feuille de papier noirci, de telle sorte que la perception d'aucune couleur, d'aucun reflet ne vienne se superposer à l'idée qui doit seule occuper le champ de la conscience, et y apporter diversion.

Par un mécanisme analogue, M. de Tr... peut provoquer volontairement des visions dont il est le témoin, tout en conservant sa conscience, « en fumant son cigare », dit-il, il lui suffit de se mettre dans l'obscurité et cela sans autre ennui que d'être privé de lumière.

Enfin l'analogie, la formule identique de ces dessins, leur style toujours Renaissance, indiquent une origine toujours la



Art occulte — Asmodée, princesse de la Luxure (1/4 de la grandeur naturelle). Voir à la loupe les détails innombrables que recèlent les ombres, les cheveux, le corsage, etc. (Reproduction formellement interdite)

même : ils sont l'expression de la tournure d'esprit de l'artiste, qui a puisé son inspiration dans les études très approfondies, auxquelles il s'est livré, sur l'occultisme.

* *

Il ne faudrait pas donner à ce mot le sens qu'on lui attribue trop souvent, de science dites occultes ; l'occultisme ne s'arrête pas seulement à la connaissance des procédés étranges de provoquer un surnaturel charlatanesque, c'est une philosophie complète qui s'efforce d'atteindre la vérité par la raison seule, mais en s'appuyant cependant sur l'interprétation de textes ésotériques, dont le langage de convention permet aux seuls initiés qui le comprennent de continuer les travaux de leurs prédécesseurs et d'arriver par la succession des générations à la lumière qui doit éclairer tous les mystères.

Quelques bribes de secret filtrèrent-elles des lèvres scellées des mages d'autrefois ? Ou quelque novice, s'arrêtant à la lettre seule sans chercher à en saisir le sens véritable, l'appliqua-t-il dans toute son incohérence ? Il paraît certain, en tout cas, que le rationalisme et le positivisme de l'occultisme eurent leur antithèse dans la folie, la bestialité et l'empirisme grotesque de la sorcellerie qui s'est inspirée de la magie incomprise. Elle est à l'occultisme ce que l'enfer des chrétiens est au ciel de Jésus.

En ne s'agit là que d'une comparaison, car ni l'enfer ni le paradis n'existent dans la métaphysique hermétique.



Art occulte — Tentation de la Jeune fille supposée pure, par Satan

(1/4 de la grandeur naturelle) (Reproduction formellement interdite)

* Comme un clair de lune sous tes lourds cheveux noirs

* Combien, Vierge plus, ton doux masque nous trompe. »

Scruter à la loupe les ombres, les fleurs, le vase, la console, où seront trouvés d'innombrables personnages.

On le sait, l'époque des grandes épidémies de sorcellerie fut les ^{xii^e}, ^{xiii^e} et ^{xiv^e} siècles; ainsi s'explique le style moyenâgeux des figures et des scènes qui objectivent pour M. de Tr... l'idée de magie noire.

Sans nous arrêter à un exposé étendu de l'occultisme qui se cache jalousement pour les profanes sous un symbolisme très intéressant en lui-même, il est nécessaire cependant d'en esquisser les grandes lignes afin de mieux montrer la source de l'inspiration de notre aimable collaborateur, de relier toutes ces scènes étranges par une idée générale, de définir la tournure d'esprit qui présida à l'exécution de ces dessins, de bien montrer en un mot toute la part qu'il faut attribuer ici à l'objectivation cérébrale.

Derrière l'aridité des pentagrammes, des hiéroglyphes et des lettres hébraïques, se dissimule une philosophie nettement matérialiste et panthéiste. Elle inspira les alchimistes qui, pour réaliser leur rêve de la transmutation de la matière et par suite l'unité de son principe, créèrent la chimie minérale; et par l'orgueilleuse métaphore de l'acheminement vers la perfection absolue, elle prophétisa, semble-t-il, la théorie de l'évolution de Darwin, dont l'expérimentation scientifique démontra souvent la vérité.

Dans l'hypothèse occultiste, le monde s'est constitué par la fusion de deux éléments éternels : la matière en un état de pureté absolu qui n'aurait l'immuabilité et le mouvement (*natura naturans*) appelé par métaphore le feu astral.

Les médiums spirites, qui révélèrent au siècle dernier la religion de l'au-delà, puisèrent dans cette hypothèse le mot et l'idée du fluide, à la fois matériel et spirituel, qui leur était nécessaire pour édifier une doctrine qui ne parut pas contradictoire au premier abord.

De ce matérialisme intégral, il est aisé de conclure que l'homme est ici une émanation, un atome de la divinité.

C'est, écrit Eliphas Lévy, l'arcane dangereux, l'arcane incompréhensible, qui peut se

formuler ainsi : C'est la Divinité de l'homme.

Il est curieux de constater, en passant, que l'étoile à cinq branches, symbole de la suprématie de l'homme, devient par son renversement, c'est-à-dire une pointe en bas, le signe du renoncement à ces prérogatives divines, et le spectacle d'évocation de la Magie Noire. La sorcellerie le matérialisa en quelque sorte dans la tête de bouc que l'on voit présider à tous les Sabbats. C'est la seule tête d'animal que l'on puisse inscrire par imagination dans cette figure géométrique : la barbe dans la pointe du bas, les oreilles baissées dans les branches latérales et les cornes se dressant dans celles du haut.

C'est une explication, qui en vaut une autre, de cette figure diabolique sans autre signification, en dehors de celle-ci, que la bestialité généralement admise de cet animal personnifiant ici le déchainement des passions les plus basses dans la sorcellerie.

Le symbolisme de l'occultisme se reflète dans les dessins que nous reproduisons.

Dans la scène de Magie, par exemple, la prêtresse tend vers le ciel des mains chargées des chaînes de la matérialité trop complète qui empêche le Mage de dominer toutes les abstractions de l'absolu. A son évocation, le dragon de l'Astral apparaît à droite de la lampe sacrée, tandis qu'un autre officiant au second plan se livre aux pratiques de l'hypnose. Un monstre,



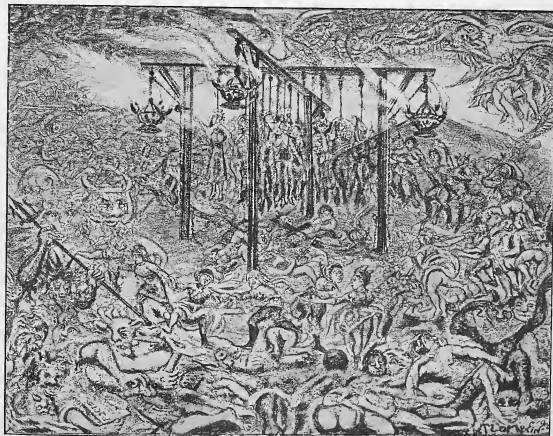
Art occulte — Démon et démons tentant les humains (1/4 de la grande œuvre naturelle. Série de la Luxure aux Enfers. (Reproduction interdite).

à la fois poison, oiseau et bipède, schématise l'Être parfait qui arrivera à dominer les trois éléments, après une série d'évolutions par la mort, dont les emblems lui servent de piédestal. Dans le coin à gauche, un groupe de pénitents, chargés d'instruments de supplice, sont le symbole sans doute des tourments nécessaires à l'humanité, dans sa marche vers la perfection.

La scène de Sabbat renferme, dans une même esquisse, toutes les phases de ces réunions conventuelles : un gibet, éclairé par des lampes fumeuses que balance le vent, forme le centre de la composition; au pied de la potence, une sorte de démon profane la croix, selon les rites; autour, et jusque dans le ciel se déploie la ronde fantastique, femmes et démons mêlés, en proie à toutes les frénésies de la luxure; dans le bas, et un peu à gauche, l'accouplement d'un organe mâle et d'un organe femelle sans corps, concrétise l'idée de volupté que l'on retrouve toujours dans la sorcellerie. De ce tableau, on peut rapprocher la strophe de Théophile Gautier :

La chevelure au vent, la joue en feu, les femmes
Tordaient leurs membres en des postures infâmes.
Aretin eût rougi. Des baisers fureux
Marbraient les seins meurtris et les épaules blanches.
Des doigts noirs et velus se crispèrent sur les hanches.
On entendait un bruit de chocs luxurieux ;
Les prunelles jetaient des éclairs électriques.
Les panches se fondaient en étroites lubriques.
C'était des rires fous, des cris, des râlements.
Non, Sodome, jamais, jamais sa sœur immonde,
N'effrayèrent le ciel, ne souillèrent le monde
De plus hideux accouplements.

Les autres dessins, moins riches de détails, mais plus artistiques peut-être, par le soin avec lequel sont traitées les expressions de physionomie



Art occulte — Scène de Sabbat (1/4 de la grande œuvre naturelle) (Reproduction formellement interdite).

mie, ne sont ni moins étranges, ni moins symboliques.

La jeune fille, qu'hallucinent des figures multiples, cachées dans les bouquets, ou dissimulées sur les anses du vase ou les pourtours de la console, se laisse aller aux effleurements, aux caresses d'entités fluidiques; mais un masque dérobie au spectateur le plus perspicace, les jeux de physionomie que provoqueraient sans doute des pensées trop précises.

Dans la Tentation des humains, les figures angoissées que domine un sphynx, souriant et très finement travaillé sous son masque de velours, expriment toutes les souffrances de la passion inassouvie et portée à son paroxysme, tandis qu'au second plan, les personnages donnent l'impression au contraire de la satisfaction un peu brutale du désir.

Cette façon de rendre dans un même tableau, à côté du sujet principal son état d'âme, l'objet de ses convoitises, les visions de son imagination, rapprochent quelque peu les dessins de M. de Tr... du futurisme symboliste.

Quelle que soit en tous cas la manière de penser de chacun au point de vue philosophique, on ne saurait dénier à ces compositions une réelle valeur documentaire, en même temps qu'artistique

* *

Je ne suis pas tout à fait l'inventeur de ce procédé, m'écrivait M. de Tr... Léonard de Vinci recommandait à ses élèves embarrassés pour créer des sujets originaux de regarder longtemps un vieux mur décrépi.

« Vous ne tarderez pas à remarquer peu à peu des formes, des scènes qui se préciseront de plus en plus, à mesure que vous aurez remarqué le sujet représenté par les taches de la muraille. Dès lors, vous n'aurez plus qu'à



Art occulte — Épreuves et rites magiques

(Réduction au 1/8 de l'original de M. de Tr...) Examiner à la loupe les rideaux, le fauteuil, les habits des personnages (Reproduction interdite).



Art occulte — La marchande de plaisirs

Reproduction interdite

(Réduction au 1/4 de l'original de M. de Tr...) Série de la Luxure Voir à la loupe les détails dans la mantille, le panier, les ombres... etc.

copier ce que vous voyez, au moyen d'une esquisse, que vous complétez ensuite.

La feuille de papier noirci qui a servi ici, pour provoquer les visions que l'auteur a fixées par une sorte de décalque, n'est qu'une modalité du miroir magique, il le dit lui-même. Et elle a la plus grande analogie avec les procédés employés ordinairement pour éveiller « la Voyance » de ceux qui prétendent découvrir les événements futurs dans la contemplation d'une boule de cristal, de la surface d'un liquide ou des figures que forment le marc de café, ou le plomb fondu quand on le verse dans l'eau claire. C'est dans une autre forme, des moyens identiques de provoquer l'hallucination visuelle.

Ces manœuvres, quand l'interprète est de bonne foi, permettent tout d'abord une conversation que l'oracle commentera ensuite, et favorisera la production d'un état second, de somnambulisme conscient, de charme, où l'intuition naturelle décuplée saisit des indices insignifiants à l'état normal et s'en sert pour déduire ce qu'il croit être la vérité de demain.

Le verre d'eau de l'hydromancie, les lignes de la main, les cartes d'Etiella, produisent chez le devin une sorte d'hypnotisme, dit Eliphas Lévy. Il voit le consultant (ou mieux l'objective l'impression qu'il s'en fait) dans le reflet de ses désirs insensés et de ses imagi-

nations cupides; il devine des folles, et en suggère de plus grandes encore.

* *

Cette opinion d'un état de subconscience et d'objectivation d'une élaboration cérébrale ne nous est pas entièrement personnelle, on le voit, puisque les occultistes même en ont admis la possibilité.

Les spirites et les fervents non éclairés de « Merveilleux » pourraient objecter que ceci est en contradiction avec l'hypothèse de la vision en Astral, et qu'il est bien invraisemblable qu'un initié supérieur, comme Eliphas Lévy, ait songé à invoquer une autre cause à la « voyance ».

Mais l'occultisme, auquel cette fiction du plan fluidique astral a été empruntée, s'exprime toujours par des images et des métaphores dont il est imprudent d'admettre trop strictement la lettre. Comme certains initiés l'ont écrit, l'Astral est le domaine de l'illusion, et les réalités de ce « plan » sont pour la plupart des « créations de l'esprit humain » tant est grande sa puissance.

D'ailleurs la grandeur, et en même temps la beauté de la philosophie ésotérique, est de laisser à chacun la plus grande latitude dans la recherche de la vérité et dans l'interprétation des documents qui lui servent de base.

Je ne pense pas que la théorie de l'objectivation de l'idée puisse éveiller de susceptibilité, si ce n'est que pour ceux qui admettent les enseignements comme dogmes.

Pour notre part, nous serons très heureux, si par la publication de ces dessins et la modeste étude qui les accompagne, nous avons fourni un document démonstratif à ceux qui croient que « l'Esprit humain est un grand ouvrier de miracles ».



Art occulte — Démonne enchaînée sur le fauteuil infernal

(Réduction au 1/8 de l'original de M. de Tr...) Série de la Luxure (Reproduction interdite).

Détails bien visibles à la loupe dans le fauteuil, les ombres... etc.

UNE SCIENCE NOUVELLE : L'Océanographie

Par le Docteur HENRI BOUQUET

L'océanographie touche à toutes les sciences de la vie. Son développement rapide en ce dernier quart de siècle, la consécration que vient de lui donner à Paris même l'Université, grâce à la générosité d'un Prince ami du savoir et des savants, valaient une mise au point précise de la question pour nos lecteurs. L'océanographie nous dévoilera un jour prochain les transformations successives que la plupart des êtres marins doivent subir à des niveaux quelquefois très différents pour atteindre leur développement final. Apprenons-nous, par la connaissance de cette évolution individuelle certains faits concernant l'évolution de l'espèce ? Saurons-nous un jour si, pendant leur croissance, des êtres doivent traverser, rapidement, comme dans un rêve, les phases principales de l'évolution subie par la longue série de leurs ascendants, si chaque être porte en lui-même l'histoire schématique d'un passé prodigieux ? Qu'importe ! Les savants qui veulent pénétrer le secret de la nature préparent les gloires futures de la science. En matière d'océanographie, ils ont la bonne fortune, suivant les termes du prince Albert de Monaco, « de révéler aux esprits curieux les organismes étranges dont les formes imprévues font songer aux allures tourmentées des temps géologiques, et qui vivent dans les abîmes sans horizon, pendant que des êtres privilégiés parcourent librement les espaces où le soleil répand la joie de ses rayons ».

Il est bien évident que le premier humain qui observa le flux et le reflux de la mer, que le premier audacieux qui se risqua sur les vagues, porté sur un canot d'écorce, que le premier pêcheur qui retira de l'eau salée un poisson ou ramassa un coquillage sur le sable des rives, firent de l'océanographie, à la façon, certes, dont M. Jourdain faisait de la prose. A ce titre, on peut dire que cette science est vieille comme l'humanité. Plus tard, les connaissances acquises prirent une ampleur d'autant plus grande que la famille humaine développait davantage sa puissance et son domaine. Mais, jusqu'à ces derniers temps, il ne s'agit, en réalité, même lorsque les recherches devinrent sérieuses, approfondies, minutieuses, que d'exploitation partielle de l'immense champ d'études que nous offrait l'Océan. Les marins étudièrent

dessous d'un certain niveau ? Quelle température y régnait ? Des êtres vivants y évoluaient-ils ? Nous ignorions tout cela.

Nous l'avons ignoré jusqu'au jour où s'est créée, presque de toutes pièces, une science nouvelle, l'Océanographie, qui entreprenait l'exploration méthodique de la mer. De toutes les acquisitions scientifiques qu'elle accumule, il sortira, il est déjà sorti des applications pratiques innombrables. Mais c'est surtout comme science qu'il faut l'envisager à cette heure ; ce sont les moyens d'action de ceux qui la cultivent, le programme qu'ils se sont tracé, les méthodes qu'ils utilisent, qu'il est intéressant de connaître. Aussi bien le sujet est-il à l'ordre du jour, à ce moment où de vastes édifices s'élèvent, consacrés à la science de la mer, où les résultats acquis sont déjà assez impressionnants

pour nous donner une idée de ce que peut apprendre à l'homme l'étude scientifiquement conduite de ces étendues à peine abordées et l'intérêt incommensurable que les documents livrés un à un par l'océan offrent pour la science en général. L'océanographie est encore dans l'enfance, dit-on ; cela est vrai si l'on considère ce qu'elle a encore à nous apprendre et dont nous ne pouvons mesurer l'étendue. Mais c'est une enfance suffisamment brillante, riche d'acquisitions neuves et suggestives, pour que chacun s'y intéresse aujourd'hui qui porte en lui le désir superbe de l'homme : Savoir !

Depuis quelques mois, des guides sont venus en grand nombre nous apprendre ce que

l'océanographie avait déjà fait ; quels enseignements on pouvait tirer des documents qu'elle a si rapidement recueillis. Les uns ont étudié spécialement l'océanographie physique, nous exposant les connaissances nouvelles acquises sur la mer, sa composition, sa salure, sa température, ses courants, ses marées ; d'autres ont mis sous nos yeux et disséqué pour nous les merveilles vivantes extraites des profondeurs, les plantes curieuses, les monstres gigantesques ou les infiniment petits ; d'autres encore nous ont initiés aux mys-



La Facade du Musée Océanographique construit par le prince Albert I^{er}, à Monaco.

Ce musée renferme des richesses sans prix. Le grand mérite du prince Albert est d'avoir coordonné méthodiquement le résultat de ses travaux depuis vingt-cinq ans. Au retour de chaque campagne, de précieuses récoltes ont été adressées à plus de quarante collaborateurs, savants éminents de tous pays, qui les étudient à fond. Ils envoient ensuite leur littérature et leurs planches au directeur de son cabinet scientifique, qui se charge de les faire éditer, sous la surveillance effective du prince Albert. L'imposante bibliothèque ainsi constituée vient compléter de façon parfaite les magnifiques collections exposées au Musée Océanographique.

avec un intérêt croissant les ourans marins ou la profondeur des mers, les pêcheurs s'enquiraient des lieux préférés par les proies qu'ils convoitaient, les géologues s'en prirent à la structure et à la composition des fonds océaniques, mais la coordination entre ces acquisitions nouvelles ne se faisait qu'irrégulièrement et surtout, en dehors des données susceptibles d'une application pratique immédiate, tout cet immense domaine océanique n'était pour nous que mystère et ténébreux. Qu'était l'eau de la mer au-



L'Hironde, yacht à deux hélices de 1.620 tonnes, spécialement construit pour S. A. S. le Prince de Monaco

Le prince a baptisé ce puissant bâtiment du nom qu'il avait donné à la petite golette avec laquelle il commença ses travaux d'océanographie. Il y a vingt-cinq ans

tères des fonds océaniques, de ces profondeurs à peine entrevues, de ces vallées mortes et vaseuses, empire des ténèbres perpétuelles, éclairées seulement par la lumière des êtres qui y passent, rapides, dans une vision de carnage. Un livre récent (1), luxueusement illustré, nous fait vivre de la vie même des explorateurs de la mer; écrit par l'un d'eux, d'une indiscutable compétence, il nous initie à la vie du bord, à la manœuvre des appareils simples ou compliqués, à la récolte des documents, à leur utilisation. On ne saura gré de lui faire de nombreux emprunts.

M. Bourée a acquis cette compétence spéciale au cours de très nombreuses campagnes océanographiques faites sous la direction du prince de Monaco. On sait qu'au premier rang actuel de l'histoire de la nouvelle science, s'inscrit le nom de cet explorateur qui, depuis vingt-cinq ans, d'abord sur une modeste golette d'une centaine de tonnes, puis sur des yachts de plus en plus importants, de mieux en mieux adaptés à leur destination, a poursuivi ses études de la mer avec une constance, une libéralité, une méthode et un esprit scientifique que l'Institut de France a consacré en l'appelant à siéger parmi ses membres. Grâce au prince Albert de Monaco, de superbes édifices, Institut océanographique de Paris, Musée océanographique de la principauté méditerranéenne, se sont élevés, où tout est rassemblé de ce qui peut intéresser la science nouvelle et de ce que ses recherches lui ont permis d'extraire des abîmes explorés. Autour de lui, une phalange de savants spécialisés s'est groupée qui fait

progresser, à son exemple, les études de ce genre avec une rapidité impressionnante. C'est donc surtout sur ses bâtiments, grésés et équipés de façon aussi parfaite qu'il est possible, qu'il faut étudier de préférence les méthodes utilisées par l'Océanographie.

Cet équipement d'un bâtiment destiné exclusivement à de pures études est d'une complication extraordinaire. Le nombre des appareils n'est dépassé que par leur diversité et leur délicatesse. Nous parlerons d'eux à leur place. Mais il est nécessaire également, pour faire un travail fructueux, de disposer d'un état-major qui réunisse toutes les compétences indispensables. Les officiers de vaisseau sont, bien entendu, indispensables pour la conduite même du navire, certains seront spécialisés dans les études bathymétriques ou dans celle des courants aériens ou marins; les naturalistes viennent ensuite qui choisiront dans les récoltes, nommeront, conserveront les pièces nécessitant des études postérieures suivies ou méritant les honneurs des vitrines, qui feront aussi, dans le laboratoire du bord, les recherches possibles. Les noms bien connus de M. Bouvier, du docteur Richard, de M. Joubin, de M. Berget, du docteur Portier, d'autres encore, nous montrent avec quel soin cet état-major est recruté pour les campagnes, aujourd'hui célèbres, de la *Princesse Alice* ou de l'*Hironde*.

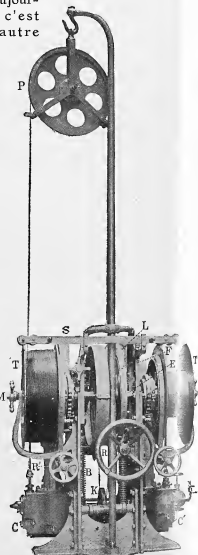
La reproduction délicate des couleurs si souvent admirables des êtres vivants capturés, nécessite la présence d'un peintre de talent et M. Tinayre nous a donné des preuves nombreuses du soin consciencieux et artistique qu'il apportait à la reproduction de ces splendeurs.

Il faut aussi un équipage trié sur le volet pour manipuler sans heurt et sans maladresse

des engins d'une délicatesse souvent fort grande et dont la manœuvre exige un grand déploiement de force musculaire pour faire évoluer, dans des conditions toutes spéciales, un navire obligé tantôt de filer rapidement, tantôt de stopper brusquement, tantôt de décrire de capricieux méandres pour courir après une épave, un ballon-sonde, une bouée, pour aider également les naturalistes dans leur besogne journalière; équipage à la fois intelligent, vigoureux, laborieux, que n'effraie pas un travail souvent aussi ardu la nuit que le jour, puisque certaines expériences, commencées le matin, ne s'achèvent qu'à une heure ou, depuis longtemps, l'obscurité s'est faite.

Car on ne se doute guère, à envisager les choses que théoriquement, de la complexité des opérations océanographiques. Prenons celle qui paraît la plus simple: le sondage. Sonder, pensons-nous, c'est laisser tomber à l'eau un poids attaché au bout d'une corde et mesurer ensuite la longueur de la corde qui a été filée. Oui, c'était cela jadis. Aujourd'hui, c'est tout autre chose.

On dispose d'appareils puissants, mus par des moteurs à vapeur et extrêmement compliqués. Aux sondeurs, on ne demande plus seulement de fixer la profondeur de l'eau à un endroit précis, mais de rapporter des données certaines sur la composition du fond sous-marin, sur la température de l'eau, etc. Il faut, pour cela, adjoindre à l'appareil primitif des collecteurs à cuiller ou à tube capables de rapporter des échantillons du sol atteint, des bouteilles délicates et ingénieuses qui puisent l'eau à la hauteur voulue et se ferment d'elles-mêmes ensuite, des thermomètres qui ne se laissent influen-



Machine à sonder de l'Hironde

Cette machine, construite par M. Leblanc, à la demande du prince de Monaco, est destinée à sonder avec un câble en acier composé de deux petits brins métalliques. Les deux ou trois premiers mille mètres de ce câble ont environ 2 millimètres 1/2 de diamètre, les suivants 3 millimètres 1/2. Cet accroissement est rendu nécessaire par le poids même du câble déroulé à partir d'une certaine profondeur.

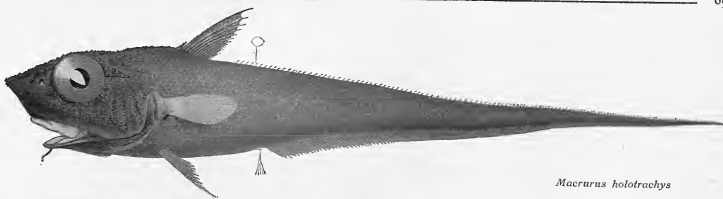
(1) H. Bourée: *De la Surface aux abîmes*, (l'Océanographie vulgarisée), 1 vol. avec 111 gravures dans le texte et 4 planches hors texte en couleurs. Paris, Librairie Ch. Delagrave, édit. 1912. Prix: 7 fr. 50.

cer que par la température du niveau envisagé et non par une autre. Tout cela est dirigé du bord et fait l'objet de longs et stricts calculs.

Écoutez M. Bourée nous dire combien il faut que chacun, depuis le directeur de la croisière jusqu'au mécanicien, prenne sa part de cette délicate besogne :

Un sondage par 5.000 mètres de fond nécessite un travail approximatif de deux heures entre le moment où les poids descendent et celui où le tube rentre à bord. Encore faut-il qu'il n'y ait en aucun incident fâcheux, et cette durée est bien dépassée souvent si d'autres expériences sont faites en même temps que le sondage : c'est dire qu'il n'est pas rare de voir l'officier chargé de cette besogne passer deux ou trois heures à observer le câble, en manœuvrant sans cesse pour ne pas manquer l'opération. Lorsque les plombs arrivent au terme de leur course, le frein automatique doit agir, mais, dans les grandes profondeurs, les poids s'enfonçant mollement dans la vase, il n'est pas si fier complètement de sa fonctionnement, car une assez grande quantité du câble pourrait encore filer avant que le freinage devienne effectif. Le mécanicien doit donc être assez expérimenté pour sentir, à la façon dont se comporte la machine, quand il touche le fond ; à ce moment, il frêne énergiquement à la main. Quand l'ordre est donné de remonter les appareils immergés, il met le moteur en marche ; et là encore son expérience personnelle sera d'un précieux secours, surtout si la mer est suffisamment agitée pour faire rouler le bâtiment. Par de très forts roulis, la tension du câble peut approcher de sa limite de rupture et il faut, à chaque oscillation dangereuse, diminuer la vitesse du moteur ou même quelquefois le stopper complètement.

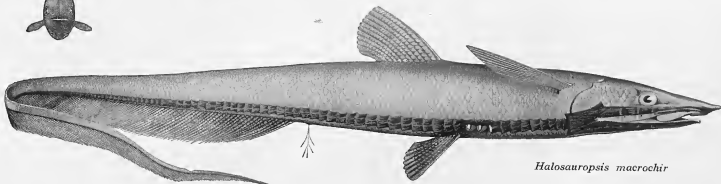
Or le sondage est une opération courante qui sert même de préliminaire à presque toutes les observations scientifiques faites à bord d'un bâtiment de ce genre. On jugera par là de l'importance que les autres travaux comportent. Ajoutons-y les lancements de doubles ballons-sondes, ingénieusement combinés pour que l'un d'eux éclate au moment voulu et laisse retomber l'autre qu'un flotteur rendra à la surface, porteur des documents enregistrés par des délicats appareils ou d'échouillonnages d'air que des vases spéciaux auront été capter là-haut, l'étude des marées et des courants, des pressions et de la compression de l'eau, des glaces rencontrées dans certains parages, et nous aurons une idée de ce que sont toutes ces opérations, au cours desquelles nous n'avons pas encore abordé la partie vraiment



Macrurus holotrachys



Psychropotes Grimaldii



Halosaurus macrochir

Quelques spécimens de captures faites avec le chalut à étriers

Le chalut à étriers est un sac de 4 ou 5 mètres de longueur, constitué par un filet à larges mailles. A l'intérieur se trouve une *empêche*, c'est-à-dire une sorte d'entonnoir en filet également dont le rôle est, en vertu d'un principe connu de s'opposer à la sortie d'un animal qui s'est laissé prendre. Il donne d'excellents résultats. Grâce à lui, tout un monde nouveau a été découvert en quelques années. Il ramène non seulement les animaux qui vivent dans la vase en sur le sol, mais souvent aussi des poissons de grand fond. Malheureusement la façon même dont il travaille est forcément brutale et trop souvent, hélas, certaines captures fragiles n'arrivent pas en très bon état.

neuve et impressionnante de l'étude entreprise, la biologie de l'Océan.

La aussi, là surtout, de nouveaux appareils ont été créés, qui permettent d'accomplir la besogne nécessaire dans des conditions de sécurité, de vérité scientifique, de diversité parfaites. Là encore, les chaluts grossiers, les nasses primitives de jadis, les cordages insuffisants ou trompeurs ont dû être remplacés par des engins modernisés, des filets à mécanisme complexe, des appareils de dimensions considérables, des fils d'acier de grosseur calculée, le tout commandé par des moteurs à vapeur, des poulies et des treuils puissants ; là aussi, l'œuvre s'est compliquée à mesure qu'elle devenait plus savante, la manœuvre s'est prolongée, car il est essentiel de ne rien oublier, de ne pas laisser de côté la plus minime occasion de recueillir et d'étudier quelque chose de nouveau.

Voici d'abord la pêche de surface, celle qui utilise les engins les plus simples, depuis l'épi-

sette commune et la modeste canne à pêche, jusqu'aux chaluts de forme élégante. C'est par leur aide que l'on récolte la population, petite ou grosse, des couches superficielles, les poissons communs, mais aussi des hôtes déjà étranges de l'Océan, les physalies aux brillantes et délicates couleurs, les poissons-lune aux formes arrondies, les tortues endormies, les glaucus au mimétisme si complet, tant d'autres animaux encore dont l'étude, commencée depuis longtemps, nous réserve toujours des surprises nouvelles.

En surface encore, à l'aide de filets spéciaux, aux mailles extrêmement fines, on capture le *plankton*, qui a fait faire tant de progrès à la biologie. Voici ce qu'en dit M. Bourée :

Sous cette désignation, on comprend tous les constituants d'une sorte de poussière animale et végétale, de composition variable suivant les milieux, mais qui se rencontrent dans toutes les mers. On y trouve un certain nombre d'êtres extrêmement petits, bien qu'à leur état de développement normal, ainsi que des algues minuscules, des larves, des œufs et des embryons de toutes sortes d'animaux marins.

Le *plankton* est naturellement soumis au jeu des



Gastrotrous Bairdi

Ce poisson, déjà connu, était considéré comme très rare ; on n'en possédait qu'un ou deux petits spécimens. Un filet, inventé par M. Bourée, en a ramené un grand nombre. Le *Gastrotrous* a des mâchoires extrêmement extensibles, qui transforment sa bouche en une sorte de petit gouffre où se prennent diverses proies.



Le chalut à écriers est rentré à bord; on ouvre le sac pour recueillir la vase dans le tamis

Si le coup de chalut a été donné par 4.000 mètres et si tout s'est passé sans incident, il aura fallu pour arriver à ce résultat : 1 h. 1/2 pour le sondage, 3 heures pour immerger 5.000 mètres de câble, 2 heures pour le dragage, soit en tout près de 10 heures de travail incessant.

courants, mais il est facile de comprendre que les conditions de densité et de température de l'eau sont aussi des facteurs primordiaux de sa qualité et de sa présence dans un endroit déterminé. Une quantité de poissons qui s'en nourrissent sont eux-mêmes poursuivis par d'autres plus gros et ceci nous indique en quelle prodigieuse abondance il doit exister pour que les espèces ne disparaissent pas. Quant à la baleine, le plus gros des habitants des mers, elle ferme le cycle en ce sens qu'elle se nourrit exclusivement de cette manne imperceptible.

Mais la besogne sensationnelle de l'océanographie, c'est la pêche des grands fonds, de ces abîmes où l'on pensait jadis qu'aucun être ne pouvait vivre, étant donné la pression formidable qu'il y devrait supporter (elle est, en effet à 5.000 mètres, de 500 kilogrammes par centimètre carré), le manque total de lumière et de chaleur solaires. On sait comment la découverte d'animaux vivants sur un fragment brisé du câble sous-marin algéro-sarde modifia à ce sujet les idées des naturalistes et que cette trouvaille fut l'origine des premières explorations biologiques des grands fonds, lesquelles rendirent célèbres les noms des navires *Lightning*, *Hassler*, *Porcupine*, *Challenger*, *Travailleur* et *Talisman*.

Depuis lors, on a sondé avec passion ces abîmes où, sur un fin tapis vaseux, rampent ou nagent des êtres de rêve qui vivent au milieu d'un désert sans végétation et éclairent eux-mêmes, de leurs appareils visuels compliqués, d'éternelles ténèbres. Leurs couleurs sont vives, mais peu variées : « Les animaux de grand fond, dit M. Joubin, sont noirs, bruns, violets, rouges, les teintes claires y sont très rares et jamais on ne trouve les bariolages éclatants qui sont communs chez les êtres de surface. » Quant à leurs formes, elles sont variées à l'infini et d'une délicatesse dont rien n'approche.

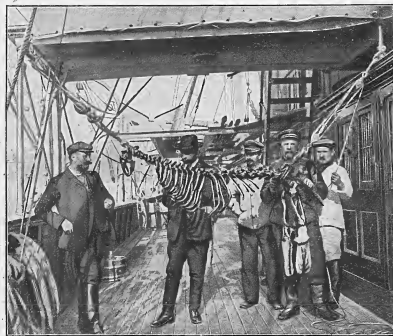
On pêche sur grand fond avec des dragues, les chaluts à écriers, les fauberts, etc.

Voulez-vous savoir ce que demande de temps, maintenant, une opération de ce genre? Voici des chiffres, empruntés à M. Bourée :

Enfin le chalut revient à la surface. Si le coup a été donné par 4.000 mètres, si tout s'est passé sans incident, il aura fallu, pour arriver à ce résultat : une

heure et demie environ pour le sondage, trois heures pour immerger 5.000 mètres de câble et autant pour le remonter, en plus deux heures pour le dragage, soit en tout neuf heures et demie à dix heures de labeur incessant! Aussi l'engin ne revient-il souvent qu'à la nuit, ce qui oblige les opérateurs à travailler avec l'aide d'un puissant éclairage électrique. La rentrée à bord peut aussi être rendue particulièrement délicate par le poids du sac et l'état de la mer. La quantité de vase accumulée pèse parfois plusieurs tonnes.

Mais c'est alors que les merveilles s'accumulent sur le pont, puis dans les baïes, dans les verreries du laboratoire! Poissons aux lignes étranges, aux formes inaccoutumées, crevettes aux couleurs royales, aux antennes longues de plus d'un mètre, échinides aux piquants venimeux; les pennatulés, les gorgones, les polynés, les systellaspis, les nematoscelis, les histiotheutis,



Préparation du squelette d'un phoque

Dans les régions polaires, l'océanographie délaisse parfois la pêche pour la chasse. Le phoque est un gibier particulièrement abondant. Amené à bord, il est pesé, mesuré, puis livré à l'état-major scientifique, qui commence aussitôt ses observations. Lorsque le sujet est saisi, on prélève la part qui sera confiée aux « cuisiniers » : la langue et le foie sont véritablement excellents. Mais souvent, ce dernier organe renferme des parasites, au grand chagrin des gourmets, mais au plus grand bénéfice du laboratoire. L'autopsie terminée, la peau mise de côté, on procède à une préparation provisoire du squelette qu'on emballe ensuite. Amené au Musée de Monaco, il est complètement mis en état et monté.

dont la féérique illumination nocturne arracha au marquis de Folin, dès 1879, un cri éloquent de surprise et d'admiration, tout cela remonte au jour, en plus ou moins bon état, étalant d'extraordinaires anomalies, offrant à notre curiosité des organes nouveaux et insoupçonnés. Remontent avec eux les bactéries phosphorescentes, assez lumineuses pour que l'on ait pu, à l'aide de tubes de leur culture, éclairer l'amphithéâtre de l'Institut d'océanographie. Toutes les beautés, toutes les lumières, toutes les délicatesses aussi sont là.

Des auxiliaires vivants s'adjoignent aux appareils de pêche : ce sont les cétaqués, les phoques, les oiseaux, que le prince de Monaco appelle plaisamment ses « colla-

borateurs ». On les chasse, on les capture, et de leur estomac scruté par le scalpel du naturaliste, on retire des formes animales inconnues, des habitants ignorés de toutes les profondeurs. La chasse aux cétaqués, à elle seule, est une entreprise difficile, compliquée, épuisante. Elle s'effectue à l'aide de baleinières particulièrement solides et de canons porte-harpons. Les derniers actes sont parfois des plus périlleux. Lisez l'agonie d'un globicéphale :

...La bête fatiguée revient à la surface et plonge alternativement tout en remorquant l'embarcation à sa suite jusqu'à ce que la perte de son sang ait diminué son ardeur; c'est le moment de hâler sur la ligne pour s'en rapprocher. En y mettant la patience et la prudence voulues, on arrive même à l'accoster; alors, avec des lances, on cherche à l'atteindre dans ses organes essentiels. Ceci demande une grande habileté, car le spasme final peut être d'une violence inouïe. La victime donne des coups de queue terribles qui font jaillir l'eau à 20 mètres de hauteur; elle plonge, puis bondit tout en tire hors de la mer où elle retombe lourdement. Enfin, elle meurt au milieu d'une large flaque d'écume et de sang. Le spectacle est grandiose, mais il faut n'y assister qu'en spectateur : aux premiers symptômes de cette lutte suprême, la baleinière doit s'éloigner rapidement pour ne pas se faire fracasser!

Pêche, chasse, sondages, est-ce tout? Non, ici commence la véritable besogne des naturalistes. On procède à un triage rapide des espèces recueillies. On prend des notes rapides sur les couleurs qui menacent de passer; le photographe opère, le peintre fige les détails. On met de côté les pièces qui seront étudiées dans les laboratoires de terre. On fait à bord tout le travail possible : dissection, montage des squelettes moyens et petits, récolte des parasites, examen des liquides organiques, etc. Des procédés de conservation perfectionnés permettront à des savants spécialisés dans les instituts d'étudier plus tard, en détail, les richesses recueillies.

Ainsi, grâce à des moyens puissants d'action, grâce au dévouement de servants de tout ordre, notre science et la mer avance avec une impressionnante rapidité. Que de problèmes ont été déjà résolus grâce aux connaissances nouvelles! L'océanographie touche à toutes les sciences de la vie. La mer n'est-elle pas le milieu originel d'où sont sorties toutes les espèces animales et végétales?

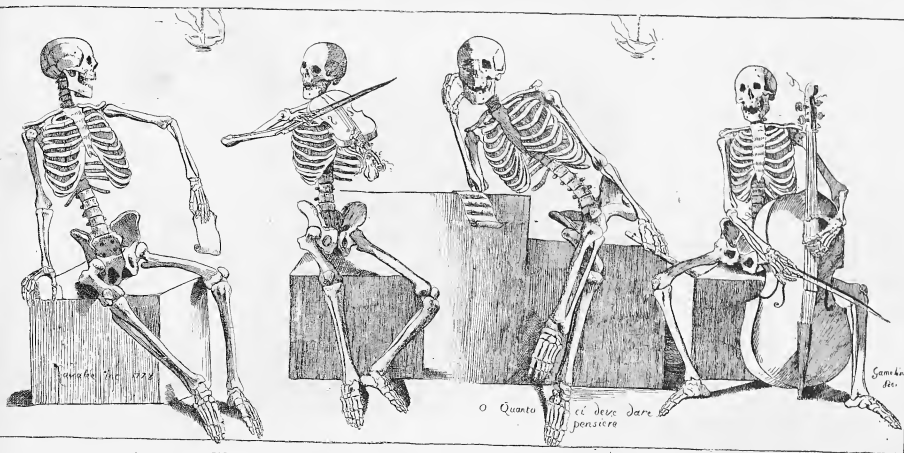


Le Laboratoire, à bord de la Princesse Alice. De droite à gauche: le D^r Richard, le D^r Porter, M. Tinsyre



ADAM ET ÈVE AU PARADIS TERRESTRE,
par Lucas Cranach





L'Orchestre macabre — Cette gravure fut exécutée par Lavalée en 1778, d'après un dessin de Gamelin

LE MACABRE DANS L'ART

TROISIÈME ARTICLE : XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES

Par le Docteur JULES GUIART

Professeur à la Faculté de Médecine de Lyon

Durant les XIV^e, XV^e et XVI^e siècles nous avons vu la traduction par les œuvres d'art des terreurs de la Mort. Nos lecteurs n'ont pas oublié sous quels terribles aspects l'artiste de ces époques ténébreuses la représentait. Mais voici qu'à dater du XVII^e siècle, l'esprit humain apprend à la regarder en face. Il se familiarise avec elle. Sans doute il ne s'agit pas de courir à elle avec allégresse, mais d'y aller avec une résignation calme. Le tableau de Valdes Léal et quelques memento mori, nous rappellent seuls les admonitions terribles des siècles précédents. Les autres productions de l'art macabre sont désormais plutôt d'ordre épisodique, anecdotique, et cessent de traduire l'universelle préoccupation d'une époque.

XVII^e siècle.

Avec le XVII^e siècle, l'art français abandonne les traditions du moyen âge pour prendre

comme modèle l'antiquité. Nous pouvons donc prévoir que, dans le sujet qui nous occupe, nous trouverons bien peu de choses à glaner. Les artistes travaillèrent surtout à l'embellissement des résidences royales. Cependant les grands sculpteurs de Versailles se sont distraits parfois en édifiant d'illustres tombeaux. En ce siècle éminemment religieux les familles puissantes élevaient, dans les églises, des monuments majestueux sur la sépulture de leurs morts. C'est alors que Girardon sculpta pour la Sorbonne le tombeau de Richelieu et que Coysevox sculpta le tombeau de Mazarin, actuellement au Louvre; le tombeau de Colbert à Saint-Eustache et celui de Turenne aux Invalides, sont également de la même époque. Dans leur beauté académique, tous ces monuments ont un air de famille : autour du sarcophage, que surmonte la statue du mort en prière, des figures de deuil rappellent ses vertus, ou les regrets qu'il a laissés. C'est généralement Lebrun qui donnait le plan et le dessin des figures. Or, parmi tous ces tombeaux, il en est un d'inspiration quelque peu macabre, c'est celui de la mère de Lebrun, qui se trouve dans l'église Saint-Nicolas-du-Charbonnet, et qui fut sculpté par Tuby et Collignon. Pour bien marquer son espoir, en présence

d'une mort aussi pénible, Lebrun imagina de représenter sa mère, au jour de la Résurrection. Éveillée par un ange, qui sonne dans la trompette du Jugement dernier, elle soulève le couvercle de son cercueil et montre, encore enfoncée dans son linceul, sa pauvre vieille figure apeurée.

Mais la seule œuvre française vraiment macabre du XVII^e siècle serait due à Houasse, élève de Lebrun. Il s'agit d'un tableau, que nous ne connaissons pas, et dont P. Richer, qui ne paraît pas le connaître davantage, donne la description suivante, d'après Lordat :

Un soldat avide espère trouver un trésor dans un pan de muraille, orné de pilastres et de sculptures, derrière lequel il a cru reconnaître un vide. Il abat la cloison avec effort, et il voit dans la cavité une lampe



La Mort emportant une jeune femme
Dessin exécuté par Della Bella en 1648



Médaille danoise commémorative, en manière de memento mori, frappée en l'honneur d'Anne-Catherine, fille aînée de Christian IV

sépulcrale, qui éclaire un cadavre putréfié, plein de vers qui le dévorent.

Une sorte de danse des morts fut aussi publiée à cette époque, mais son auteur était d'origine italienne. Elève de Callot, le graveur florentin Stefano della Bella séjourna longtemps en France, où il dessina pour Richelieu les conquêtes de Louis XIII et composa le jeu de cartes, qui devait faciliter à Louis XIV l'étude de l'histoire. La série de planches qu'il exécuta, en 1648, et qui représente la Mort emportant des individus de différents âges, constitue certainement ce qu'il a fait de mieux et de plus original. Nous donnons la copie d'une de ces planches, représentant la Mort emportant sur son épaule une jeune femme, qui se débat vainement et fait mille efforts pour lui échapper.

Il semble du reste que le macabre florissait encore en d'autres pays. C'est ainsi qu'en Allemagne les *memento mori* étaient d'usage courant. Le plus célèbre fut une médaille danoise, qui fut frappée à la mort d'Anne Catherine, l'aînée des filles du roi Christian IV de Danemark et de son épouse morganatique Christine Munk. Son mari, Frantz Rantzow étant mort accidentellement, noyé dans le fossé du Palais Royal de Rosenberg, elle serait morte de chagrin l'année suivante (1633). La médaille fut frappée en 1634. Elle représente le buste nu d'une jeune et jolie femme couronnée à côté de laquelle on lit, *J'étais belle, tandis qu'à tour de la tête se lit la phrase biblique : Enseigne-moi à ne pas oublier que nous devons mourir un jour, afin que nous puissions devenir sages.* Sur le revers, un squelette debout, accoudé à une table et les jambes croisées, tient dans la main gauche un sablier. Autour de lui se lit une autre phrase de la Bible : *Mes jours sont plus rapides que la poste : ils fuient sans avoir connu le bonheur.* Au-dessous de la table se retrouve l'inscription *J'étais belle et la date 1634* (1).

Cette médaille fut bientôt reproduite par le graveur allemand Christian Mater (2). Les inscriptions seules ont changé. Au-dessus de la tête de la jeune femme, on lit en effet : *Ce que je suis vous le verrez sur le revers, et au revers on lit l'inscription suivante autour du squelette : Voici ce que je suis maintenant, moi qui étais si belle autrefois.* Cette médaille est un véritable anachronisme en plein xvi^e siècle ; par le sentiment macabre elle aurait pu naître au xvi^e.

Il nous faut maintenant nous transporter à Séville où dans la chapelle de l'hôpital de la Charité se voit le célèbre tableau de Valdes Leal, appelé à tort *Le Triomphe de la mort*, alors que son auteur l'avait



Finis gloria mundi
Ce tableau, exécuté par Valdes Leal dans la seconde moitié du xvi^e siècle, se trouve actuellement dans la chapelle de l'Hôpital de la Charité, à Séville

appelé très justement : *La Fin des Gloires de ce Monde (Finis gloria mundi)*.

Dans un caveau servant d'ossuaire, on voit au premier plan deux cercueils ouverts, laissant voir les cadavres d'un chevalier de Calatrava et surtout celui d'un évêque. Celui-ci, à demi vêtu de ses ornements épiscopaux est horrible à voir. De la face rongée, s'échappent de toutes parts des larves d'insectes et la bouche entrouverte laisse voir les dents. Entre les plis du manteau, on voit littéralement grouiller les larves, qui se répandent jusque sur les vêtements, où courent également de gros coléoptères, nécrophores ou staphylins, qui montrent que le cadavre en est à ce stade de la putréfaction caractérisé par la fermentation ammo-



La Putréfaction des corps (Première partie)

Il s'agit là d'un haut-relief en terre cuite, modelé par Zumbo vers le début du xvi^e siècle, et qui se trouve actuellement au Musée National du Bargello, à Florence.

niacale, c'est-à-dire par la production d'une liqéfaction noirâtre et d'odeur repoussante des tissus non encore détruits dans les phases précédentes.

Comme P. Richer l'a très justement fait observer, ce détail nous montre que l'artiste a certainement peint ce cadavre d'après nature. Il a très exactement représenté tout ce qu'il a vu, ne laissant rien à l'imagination. C'est sans doute ce qui faisait dire à Murillo, que pour regarder ce tableau, il fallait tout d'abord se boucher le nez. Dans le fond du caveau se trouve un troisième cadavre, encore plus putréfié, mais qui perd de son intérêt en raison de l'obscurité où il se trouve.

Juan de Valdes Leal peut donc être revendiqué par les disciples du réalisme. Né à Cordoue en 1630, il vint de bonne heure habiter Séville, dont il présida l'Académie de 1663 à 1666, après en avoir été un des fondateurs.

De Ribera qu'il a pu connaître, il possède le réalisme et la puissance, mais on se demande comment il put être si contemporain et peut-être l'élève du doux et sentimental Murillo.

XVIII^e siècle.

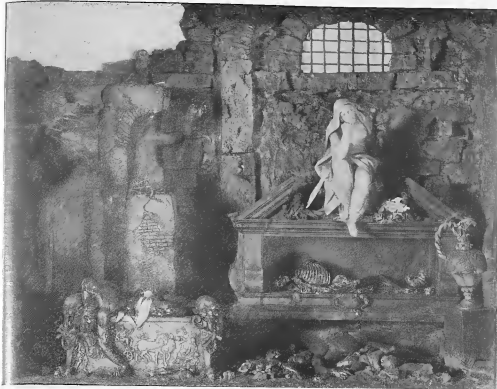
Nous ouvrons ce siècle avec le maître incontesté de l'art macabre, celui que P. Richer appelle avec raison « le chanteur de la pourriture, le virtuose de la putréfaction ». Gaetano Giulio Zumbo après avoir étudié l'anatomie avec le plus grand soin, s'adonna à la sculpture dont il devint, paraît-il, les principes sans le secours d'aucun maître. Vouloir reproduire les pièces anatomiques, et n'y avoir pas appris à manier le ciseau, il se fit modèle en cire et inventa dans ce but, une cire colorée qu'il préparait lui-même et dont il garda le secret. Il modela de la sorte de fort belles pièces anatomiques et, venu à Paris en 1700, il émerveilla les membres de l'Académie des sciences, en leur présentant une tête de cire traitée avec une exactitude et une vérité merveilleuses.

Il fut, en quelque sorte, le précurseur des Tramond et des Baretta. On raconte que Zumbo s'amusa à représenter toutes les gammes de la putréfaction, figurant tour à tour un moribond, un cadavre commençant à se corrompre, un autre à demi corrompu et enfin un corps en pleine décomposition. Nous ne connaissons pas ces œuvres, mais du moins il en est une qui rendra Zumbo à jamais célèbre, autant par la perfection que par le réalisme de sa composition. Elle existe à Florence dans le Musée national du Bargello et est consacrée à la terrible épidémie de peste noire qui décima cette ville au xiv^e siècle.

L'œuvre de Zumbo se compose de trois reliefs en terre cuite colorée, consacrés l'un à la peste et les deux autres à la putréfaction des cadavres. Ces deux derniers seuls nous intéressent. L'un d'eux repré-

(1) P. Weber : *Aspects of Death in Art*, fig. 23, p. 87.

(2) *Ibid.*, fig. 25, p. 90.



La Putréfaction des corps, de Zumbo (Deuxième partie)

ste des espèces de catacombes dans lesquelles sont entassés pêle-mêle des cadavres à tous les états de la décomposition. Ici c'est le cadavre d'une femme morte depuis peu, dont la bouche et les narines laissent écouler une sérosité sanguinolente. Au-dessus d'elle un cadavre, sur la jambe duquel court un gros rat ; à côté, des cadavres d'enfants aux chairs décomposées et dont l'un gonfle déjà de larves d'insectes. Au second plan, étendu sur une dalle, se trouve un corps dans un tel état de putréfaction que les chairs livides empêchent d'en distinguer nettement les contours. Dans un coin la Mort, sous les traits d'un vieillard exténué, qui a ébréché et brisé sa faux, détourne la tête de cet horrible spectacle.

Autre relief figure des ruines où s'accumulent également des cadavres. En bas et à droite, une femme tenant le cadavre de son enfant, est en état de demi-décomposition. Sur son abdomen météorisé, on distingue très nettement un rat, dans lequel on peut facilement reconnaître un rat brun ou surmulot. Au-dessus, dans un tombeau éventré, se trouve un cadavre presque entièrement réduit à l'état de squelette. À gauche, sur un sarcophage antique, un cadavre aux chairs luisantes est déjà en partie rongé par les larves d'insectes, qui sortent en grand nombre de la bouche et d'un des orifices. Déjà l'abdomen est ouvert et un rat rongeur avec avidité les intestins. Dominant cette scène, une statue de femme est assise sur le haut d'un tombeau ; accoudée et fermant les yeux, elle semble songer à la fragilité de la vie.

La courte description que nous venons de donner des reliefs de Zumbo, suffit déjà par elle-même à faire comprendre jusqu'à quel point l'auteur put pousser le réalisme, mais n'oublions pas que cette œuvre est en creux colorée et qu'il faut véritablement la voir pour pouvoir en saisir toute l'horrible beauté.

Après une pareille virtuosité dans le macabre, il faut s'attendre naturellement, à ce que tout nous paraisse bien terre. Nous allons cependant trouver encore quelques œuvres macabres au cours du XVIII^e siècle.

Avant de quitter l'Italie nous citerons une œuvre, extraite des *Capricci* de Tiepolo et

tissage du peintre, alors que selon la tradition il s'inspirait d'Holbein. Sa mort, en effet, n'est pas sans rapport avec celle des danses macabres et c'est là un exemple assez rare au XVIII^e siècle (c'était vers 1749), pour que nous ayons cru bon de le signaler.

Si nous nous transportons maintenant en Angleterre, nous allons trouver un peu de macabre dans l'œuvre de William Hogarth. Ce peintre peut être considéré comme le véritable créateur de la grande Ecole anglaise, car

par la perfection de ses portraits, il prépara l'avènement des Reynolds et des Gainsborough. Cependant il n'est guère connu que comme graveur et imagier. Ayant à stigmatiser les grossièretés de son temps, il peut à ce titre compter parmi les réalistes. Mais si cette partie de son œuvre est la plus intéressante au point de vue historique, elle est loin d'être la plus belle. C'est elle du moins qui nous fournira quelques exemples.

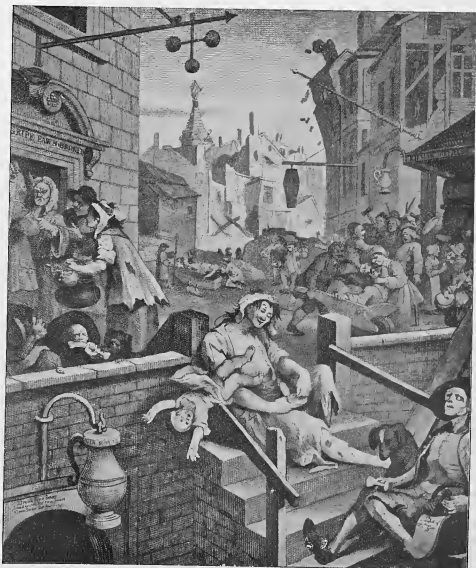
Une de ces gravures est intitulée *La Mort*. Le temps, la faux brisée, les ailes déplumées, ayant brisé sa pipe et son sablier est allongé au milieu de ruines provenant de toutes les industries. Phœbus dans le ciel, n'est plus lui-même qu'un cadavre allongé dans son char et ses fiers coursiers agonisent ;

intitulée les *Répenses de la Mort*. La Mort affublée d'un petit camail, qui voile à demi ses ossements, répond à des humains venus pour la consulter. Ils reculent instinctivement et se tiennent à bonne distance, partagés entre la peur et la curiosité ; un lévrier dont la peur hérise les poils, flairer la mort de loin. Ce caprice macabre évoque en nous le souvenir des années d'appren-

c'est la fin de tout. C'est, en somme, une composition romantique sans grande valeur.

Nous pourrions citer aussi une de ses esquisses pour *Assiduité et Paresse*, où il nous représente son héros allongé sur un cercueil, à côté d'une fosse ouverte, d'où on a rejeté force ossements et têtes de mort. Il couvre de son chapeau l'argent qu'il vient de gagner au jeu à un mendiant et aux fossoyeurs. Derrière lui un sergent s'apprête à le frapper, tandis qu'au dernier plan un convoi entre, recueilli, dans l'église.

Mais l'œuvre la plus saisissante de Hogarth est celle de *La rue du Génieвр*. Au premier plan, une femme en haillons, à la tête abruti par l'alcool, aux jambes ulcérées par la maladie, laisse tomber son enfant du haut d'un escalier. Devant elle, un être squelettique, véritable cadavre décharné dispense aux passants le gin royal, qui va les tuer. C'est évidemment la Mort que l'artiste a voulu représenter. Au second plan, des femmes vendent leurs ustensiles de ménage pour se procurer de l'argent afin de boire, des gens réduits à la misère par l'alcool disputent leurs os aux chiens et les rongent avec avidité ; une femme est emmenée ivre-morte dans une broquette, tandis qu'une autre essaie encore de la faire boire. À l'arrière-plan, au-dessus d'une bataille de femmes, on aperçoit dans une maison, un pendu ; un fou dansant en emportant un enfant qu'il vient d'empaler ; deux hommes précèdent, en présence d'un prêtre, à l'ensevelissement d'une femme nue, tandis qu'un jeune enfant pleure à côté. Cette virulente satire montre qu'évidemment l'alcoolisme ne date pas d'aujourd'hui ; on ne peut rien imaginer de plus impressionnant.



La Rue du Génieвр, par Hogarth

Signalons encore en Angleterre le *Monument de Lady Nightingale*, morte en 1731. Son tombeau, dû à Roubillac, fut érigé trente ans plus tard à Westminster. La mort, sous la forme d'un cadavre éventré et décharné, sort d'un caveau et darde sa lance sur Lady Nightingale. Son mari, qui était assis auprès d'elle, se lève pour soutenir l'épouse défaillante et repousser le spectre menaçant. L'œuvre est singulièrement macabre ; ses dimensions exagérées témoignent de la mégalomanie, alors de mode dans l'art funéraire.

Cette mégalomanie se retrouve en France dans le *Tombeau du Maréchal de Saxe*, qui existe à Strasbourg, dans le temple Saint-Thomas et fut exécuté par Pigalle, vers le milieu du xviii^e siècle. Entouré des trophées de ses victoires, jetant encore la terreur chez ses ennemis, le Maréchal



La Mort, par Hogarth

descend d'un pas ferme au tombeau, tandis que la France éplorée cherche à le retenir et supplie la Mort, qui vient d'ouvrir la tombe. Certes, les figures témoignent d'une grande habileté, mais la mise en scène tapageuse nous fait regretter la sobre vérité des monuments gothiques.

Pour terminer l'histoire du macabre au xviii^e siècle, nous donnerons la reproduction d'un «eau-forte, gravée par Lavalée en 1778, d'après un dessin de Goussier. C'est un *Orchestre macabre*, dont le dessin comme à composition n'offre rien de bien remarquable. C'est probablement la reproduction d'une œuvre italienne, car, au-dessous du troisième squelette, on trouve écrit, en italien, cette phrase : « Combi a ceci doit donner à penser ! » Ce nous rappelle les inscriptions tumulaires du xvi^e siècle.

LE CORSET DANS L'ART

Par le Docteur FÉLIX REGNAULT

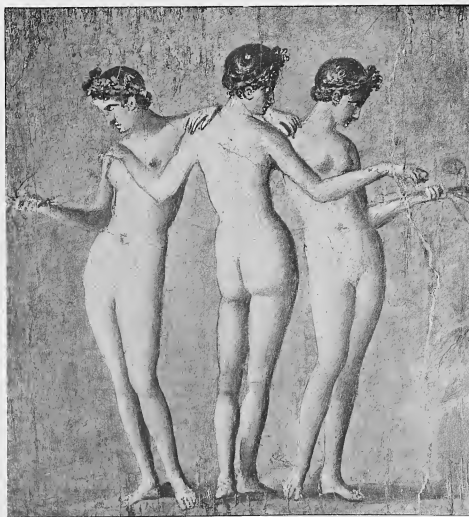
Professeur au Collège libre des Sciences Sociales

Quand il s'agit de ce qu'elles croient être leur beauté, les femmes sont capables d'hérésie. On frémir en pensant jusqu'où pourrait s'en aller l'humour d'un couturier qui serait un mystificateur déchaîné, un pince-sans-rire génial, un ironiste néronien. Nos grands modeleurs féminins de la fin de la Paix sont de nouveau, à l'heure présente, en quête de la « ligne » idéale. Et c'est le corset qui sera, une fois de plus, le substratum de cette ligne. Notre collaborateur Félix Regnauld nous le montre successivement gourné et hautain, s'étalant comme s'il voulait offrir la gorge sur un plateau, faisant saillir le ventre, puis « aspirant à descendre », s'allongeant à la manière des félins, escamotant le ventre et les hanches. En ces derniers mots enfin, il semble que s'inspirent de l'antiquité, le couturier revienne à l'émancipation des formes. Les médecins amoureux de la beauté saine s'en réjouissent.

Je n'entreprends point ici une histoire du corset. De nombreux médecins l'ont faite depuis Bouvier (1) ; je renverrai notamment aux œuvres si intéressantes et si documentées de Witowski (2) et O' Followell (3).

Je veux me placer à un point de vue spécial et inédit : l'influence du corset sur l'Art.

Nous avons vu dans un précédent article (4), qu'on pouvait distinguer chez la femme plusieurs genres de beauté suivant ses proportions. Deux types notamment s'opposent l'un à l'autre : le premier, large, trapu, vigoureux ; le second, long, mince, effilé. A maintes époques celui-ci a été regardé comme seul esthétique. Pour l'acquiescer, les femmes ont employé différents artifices, chaussant des souliers à hauts talons, élevant leur édifice capil-



Les Trois Grâces, fresque antique de Pompéi
(Musée National de Naples)

laire, et, surtout, se comprimant le corps au moyen du corset.

Avec les auteurs qui ont étudié l'histoire du corset, nous désignons par ce mot « tout vêtement destiné à comprimer le corps », non pas seulement le corsage ordinaire inventé depuis peu de siècles.

La mode du corset existait déjà chez les Égyptiens. Ce peuple comprenait deux types : l'un, grossier, large, épais, trapu ; l'autre, noble, fin, élancé, allongé. Et, comme ce dernier seul était estimé, hommes et femmes l'acquiesçaient et au besoin s'efforçaient de l'acquiescer au moyen d'un corset remontant de la taille aux seins, et souvent maintenu par deux bretelles. On comprimait ainsi la poitrine de façon à lui donner une forme cylindrique comme on le voit sur de nombreuses statues et bas-reliefs (1). Les épaules étaient remontées, horizontales, elles paraissaient élargies. Cette pratique semble avoir influé sur les conceptions esthétiques des artistes égyptiens.

(1) Voir notamment O' Followell : *Le Corset*, t. 1, p. 17, figures 6 et 7, qui représentent le Dieu Ammon-Râ et la déesse Cneph ou Chnouphis.

(1) D' Bouvier : *Études historiques et médicales sur l'usage du corset*, 1853.

(2) D' G. Witowski : *Anecdotes historiques et religieuses sur les seins et l'Alaitement comprenant l'histoire de la décolletage et du corset*, Paris, 1898. Et *Les Seins dans l'Histoire*, Paris, 1903.

(3) D' O' Followell : *Le Corset*, 2 volumes, Paris, 1905 et 1908.

(4) D' Félix Regnauld : *La Beauté Florentine*, Æsculape, juillet 1912.

qui représentent généralement les hommes avec un corps mince et long, des épaules larges et horizontales, et des bras qui pendent loin du buste.

L'éphod des Hébreux, le chitonique des Crétois avaient le même emploi.

Les femmes grecques et romaines utilisaient les « fascie » ou longues bandes de toile pour se serrer le buste. Elles ne se bornaient pas à soutenir leurs seins décadents, elles les comprimaient en même temps qu'elles serraient le haut du thorax, arrivant ainsi à dissimuler leur obésité. Cette mode dura trois siècles : du deuxième avant au deuxième après le Christ.

Je ne rappellerai pas les passages des auteurs anciens : Martial, Tércence, Apulée, Catulle, Ovide, Pétrone, Tacite, Lucien, Dioscoride, qui en signalent les méfaits, ni les diverses représentations de femmes vêtues de fascie qu'ont étudiées les archéologues. Je veux mentionner l'influence que cette mode eut sur l'art grec.

Dans doute, le grand art continua à s'inspirer des traditions classiques qui voulaient que les femmes fussent larges d'épaules, de poitrine, de taille et de bassin. Mais les coroplastes, soucieux de satisfaire leur clientèle populaire, reproduisaient souvent des femmes d'une longueur et d'une minceur anormales. J'ai même relevé sur plusieurs terres cuites des signes évidents d'une compression par les fascie.

Des signes existent sur certaines terres cuites de Smyrne, du deuxième siècle avant notre ère. L'une d'elles a un thorax comprimé des seins à l'ombilic, au point d'être cylindrique — le diamètre transverse étant même un peu moindre que l'antéro-postérieur — et un ventre saillant au-dessous de l'ombilic.

Des signes existent sur des terres cuites de Myrina, qui possède le musée du cinquantenaire de Bruxelles. Ces statuettes représentent des femmes élancées dont la taille est longue, mince, cylindrique des seins à la ceinture.

Des signes existent sur des terres cuites blanches de Toulon-sur-Allier, qui possède le musée de Blois, et qui représentent des Vénus Anadyomènes dont le buste est également aminci des seins aux hanches.

Des signes existent sur la fameuse peinture de Pompeï qui représente les *Trois Grâces*. Ces beautés, statuettes ont, elles aussi, une taille allongée, rétrécie des seins aux hanches.

* *

Pendant le moyen âge, les femmes eurent le même idéal esthétique.

En xii^e siècle, elles portaient des robes qui moulait la poitrine et le ventre. Elles étaient si étroitement lacées, dit l'auteur de la vie de Sainte Thais, qu'elles ne pouvaient plier ni leur corps, ni leurs bras. « A peine pouvaient les dames dedans respirer et souventes fois grand douleur y souffraient, pour faire le corps menu ».

Un siècle plus tard, les femmes continuèrent à montrer « poitrine greslette ». Elles se serraient au point de faire saillir leur ventre de sorte :

Qu'on ne cognoist souvent les vuides des enceintes

dit Jehan de Meung, qui vécut entre 1280 et 1320.

L'art gothique représente des femmes longues et minces, étroitement lacées dans leurs robes au point que chez les côtes, les seins, parfois même l'ombilic se dessinent sous le tissu, mais il ne reproduit pas de corps déformés par des

constrictions exagérées. Les personnages sont rarement représentés à l'état de nudité ; pourtant au paradis terrestre, Adam et Eve sont nus ; de même, en enfer, les réprouvés que tourmentent les démons sont dépouillés de leurs vêtements. Ces corps, en général assez grossièrement



Sainte Catherine, par Lucas Cranach le Vieux
(Galerie royale de Dresde)

sculptés, ont des formes saines et vigoureuses.

Durant le x^v siècle, les costumes féminins varièrent beaucoup : les robes furent d'abord retenues par une ceinture placée au-dessous des seins, puis elles s'ouvrirent par devant, enfin elles furent lacées. Toujours les femmes comprimaient leur poitrine qu'elles voulaient avoir « greslette », soit à l'aide d'un corsage ajusté, soit avec le lacet de leur robe. Sous Charles VII elles se servirent même de bandes de toile,

qu'elles enroulaient autour du corps à la manière antique. La saillie du ventre occasionnée par la constriction de la taille leur plaisait, au point qu'à la fin du x^v siècle on revint à la mode critiquée deux siècles auparavant par Jehan de Meung : il fut de bon ton de présenter un ventre aussi saillant que celui d'une femme grosse de quelques mois.

Les artistes du x^v et du début du xvi^e siècle goûtaient fort ces difformités qu'ils reproduisaient sur un grand nombre de peintures et de gravures. En France, Jean Fouquet (1415-1480), représente la dame de beauté de Charles VII, Agnès Sorel, nourrissant son enfant. Elle a la poitrine étroitement serrée par le lacet de sa robe, l'amincissement du buste fait ressortir la grosseur du sein qui saillit de l'échancrure du corsage.

En Italie, le peintre siennois Sano di Pietro (1405-1481), dans son tableau *Le Vœu de Saint François d'Assise*, qui est au musée de Chantilly, habille les saintes avec une robe au corsage ajusté qui projette leur ventre en avant.

En Allemagne et en Flandre, la mode du corsage serré au moyen d'un lacet persista plus tard qu'en France où, dès le début du xvi^e siècle, on vit triompher la basquine en forme d'entonnoir. Dans de nombreux portraits de femmes, notamment ceux que peignit Lucas Cranach le Vieux (1472-1553), les femmes ont un buste aminci, allongé, comprimé dans un corsage rigide et elles portent le ventre en avant... La Sainte Catherine de ce dernier peintre, conservée au musée de Dresde, est caractéristique à ce point de vue.

Quand de telles femmes se devaient pour servir de modèle, elles ne peuvent montrer qu'un corps déformé. En Italie, le goût des formes antiques préserva les artistes de ces laideurs. Tout au plus, l'attitude des femmes de Botticelli qui marchent avec un ventre porté en avant, — cette conformation est accusée notamment dans son célèbre tableau du *Printemps* — doit-elle être attribuée au corsage serré que les modèles portaient dans la vie courante.

L'art réaliste des artistes flamands et germains produisit au contraire pendant plus d'un siècle une grande abondance d'Eves déformées et de nudités inesthétiques.

La plus célèbre est celle que les frères Van Eyck peignirent en 1432, sur un panneau de triptyque, en vis-à-vis d'Adam. Ces artistes voulant, comme tous ceux de leur époque et de leur pays, exprimer avant tout le sentiment religieux, prirent pour modèle la femme mystique et candide. Voulaient aussi opposer la misère des humains à la splendeur des hôtes du ciel, ils reproduisirent dans leurs moindres détails les corps défectueux d'un homme et d'une femme du peuple : Adam a un hâle rougâtre à la figure, au cou, aux mains ; les parties du corps cachées habituellement par les habits sont au contraire blafardes, un duvet de poils entoure les seins, ombre les cuisses ; les bras sont maigres. La misère physiologique d'Eve n'est pas moindre ; de plus son ventre rebondit qu'elle porte en avant, et sa poitrine amincie et en retrait depuis les seins jusqu'à l'ombilic, la rend difforme.

L'Eve de Van der Weyden (1400-1464), qui est au musée de Madrid, est encore plus émaciée, ce qui atténue la déformation du corsage, sans néanmoins la cacher entièrement.

L'Eve de son élève Hans Memling (1425-

1495) qui est à la galerie de Vienne, rappelle davantage celle de Van Eyck : même attitude, même chétivité. Comme elle est plus de face, elle montre mieux la déformation cylindrique de son buste.

Les Eves et les Saintes de Lucas Cranach le Vieux (1472-1553) ne sont pas moins déformées. On en jugera par la *Sainte Catherine* reproduite dans ces colonnes et dans l'*Ève* reproduite dans le hors-texte annexé au présent numéro d'*Ésculape*. Chez cet artiste apparaît, mieux encore que chez les artistes précédents, la parfaite concordance qui existe entre ses portraits de femmes habillées et ses représentations de femmes nues. Les unes et les autres ont le buste aminci, allongé, cylindrique et le ventre projeté en avant. Enfin suivant la remarque faite, il y a quelques années, par le docteur allemand Schlanz, elles auraient une voussure dorsale, de la scoliose, et l'épaule droite plus élevée et plus horizontale que la gauche (1).

Cet auteur admet que les belles femmes d'alors offraient de pareils modèles aux artistes parce qu'elles ne portaient point de corset : n'ayant pas la taille soutenue, elles se tenaient mal ! (2) Autant d'affirmations, autant d'erreurs. Sans doute, les Allemandes et les Flamandes de cette époque ne portaient point de corps à busc ou à baleines, mais elles se servaient avec le lacet de leur corsage. Il en résultait une déformation du thorax et une saillie du ventre en avant que M. Schlanz n'a point signalées.

Pour plusieurs médecins, cette striction provoquait aussi l'inégalité des épaules et la scoliose. Galien les avait déjà observées à propos des fasciées (3).

« Dans le but d'augmenter le volume des régions des hanches et des flancs par rapport au thorax, on met, dit-il, aux jeunes filles des bandes qu'on serre fortement sur les omoplates et tout autour de la poitrine, et comme la pression qui en résulte est souvent inégale, le thorax devient proéminent en avant, ou la région opposée devient gibbeuse. Il arrive encore quelquefois que le dos est, pour ainsi dire brisé et entraîné de côté, de sorte qu'une épaule est soulevée, saillante et volumineuse, tandis que l'autre est affaissée et aplatie. Tous ces vices de conformation du thorax sont dus à la négligence des nourrices, qui ne savent pas appliquer un bandage exerçant une pression uniforme.

Au xviii^e siècle Riolan (1580-1657) et au xviii^e Winslow (1669-1760) portèrent la même accusation contre les corps de baleines qui maintenaient sous les bras jusqu'au creux des aisselles ; ces corps trop serrés élevaient l'épaule droite et provoquaient une scoliose.

Au xix^e siècle, le corset descend ; il se borne à étreindre la taille, c'est-à-dire la partie inférieure

de la poitrine. Les médecins observent des déformations de la partie inférieure de la poitrine et par suite des viscères sous-jacents tels que le foie et l'estomac, ils ne voient plus d'inégalité des épaules. Aussi Bouvier s'inscrit-il en faux contre la possibilité de cette déformation par le corset.

Il est assez difficile de comprendre, écrit-il, qu'un bandage circulaire place horizontalement sur les côtes puisse entraîner la colonne de côté et soulever une épaule. Pour que cet effet se produisît, il aurait fallu que le sujet inclinât fortement le rachis sur une hanche qu'il abaissât l'épaule du côté opposé et que le bandage fût appliqué dans cette position ; or les choses ne se passaient pas ainsi. On est donc autorisé à dire que l'épaule haute et forte des jeunes Romaines n'était pas



Lachma, déesse de la Beauté et de la Fortune
Bronze ancien provenant de l'Inde ; actuellement au Musée Guimet

plus due aux fasciées que celle des jeunes filles, aux xviii^e et xviii^e siècles, n'était déterminée par l'usage de corps à baleine (1).

Et il admet que les auteurs précédents ont été trompés par l'élevation normale de l'épaule droite. Mais celle-ci est minime et des anatomistes de la valeur de Riolan et de Winslow n'ont pu s'y tromper.

Pour juger la question, j'ai serré, au moyen d'une longue bande, à la manière antique, le thorax de plusieurs sujets, et ai répété sur moi-même cette opération. J'accusai la déformation en faisant expirer fortement et aspirer faiblement durant la position de la bande. Le buste est rétréci par la striction. Si celle-ci s'exerce sur les dernières côtes, le ventre proémine. Si on la fait remonter plus haut, au dessous des seins, les épaules s'élèvent, deviennent horizontales, leur creux sous-claviculaire se gonfle ; il se gonfle

d'avantage à l'épaule droite et celle-ci semble plus haute, différence qui me paraît due au volume plus grand du poulmon droit. Si on opère sur une personne dont le poulmon droit fonctionne mal — par suite d'ancienne pleurésie, par exemple — le creux sous-claviculaire droit proémine moins que le gauche.

Les déformations s'accroissent à la striction devenant permanente au lieu de durer quelques minutes. Rien d'étonnant qu'elle amène à la longue une forte différence dans la hauteur des épaules et même une scoliose, bien que je ne l'ai point produite sur mes sujets.

Concluons : au xv^e et au début du xvii^e siècle, les femmes de Flandre et d'Allemagne se servaient dans leur corset, autrement que nos élégantes d'aujourd'hui ; la striction portait, non sur la taille, mais sur tout le buste jusqu'au-dessus des seins. Les artistes de ces pays ont pris comme modèles, pour le nu, leurs compatriotes déformées. Ils représenteront ainsi Ève, et même Vénus (1).

Au xvii^e siècle, sous l'influence de la Renaissance, les artistes non seulement respectèrent la conformation normale du corps, mais s'efforcèrent à en rendre la beauté. Depuis, ces traditions classiques persistent. Bien que les déformations du corset aient été à diverses époques — sous les Valois notamment et au xviii^e siècle — plus accentuées qu'au xv^e, et les influences plus sur la représentation des formes nues et on ne les trouve plus reproduites que dans les portraits de femmes habillées.

Au xix^e siècle, nous ne connaissons qu'une tentative pour traduire dans l'art les déformations du corps : c'est celle de Falguère où, il y a dix-huit ans environ, représentait Cécile de Mérode, la ballerine célèbre. Celle-ci ne gagna pas à se montrer en Ève : sa taille, amincie par le corset, la fit paraître comefait et disgracieuse. La réprobation des critiques et des gens de goût fut unanime.

Depuis, la mode a changé, le corset est encore descendu ; il comprime le ventre, serre les fesses et le haut des cuisses. A tout prix, les femmes veulent paraître minces, allongées. Aussi ont-elles supprimé les dessous : un minil fin et collant remplace le jupon, et la robe se moule sur des formes atténuées, mais encore très apparentes. Les artistes n'oseraient plus prendre pour modèle cet être étriqué, contourné et raidi que représentent, en l'exagérant, les dessins des corsetières.

Actuellement, les déformations du corset n'ont de répercussion que dans l'art des peuples exotiques. Les Hindous regardent « Lachma » comme la déesse de l'amour, de la beauté, de la fortune. Cette divinité, dont le musée Guimet possède une belle statue en bronze, a une taille de guêpe, des hanches volumineuses, des seins énormes qui se tiennent dressés contrairement aux lois de la pesanteur. Ces déformations résultent de l'emploi du « choli », petite jaquette que mettent les femmes de ce pays pour comprimer la taille et soutenir les seins.

Encore cette Vénus n'est-elle plus qu'une persistance du passé ; de nos jours, les Hindous apprécient plus volontiers la femme saine et non déformée.

(1) Cette différence est très sensible, notamment sur son dessin exécuté en 1506, *Venus and Amor*. Voir Lucas Cranach, *Sammlung von Nachrichten seiner Holzschnitte und Stiche*. — F. Lippmann, Berlin, 1895.

(2) Dr Schlanz, *Semaine médicale allemande*. Résumé dans *Le Progrès médical*, 1899, 2^e semestre, p. 100.

Je me suis déjà élevé contre cette conception en 1903. Voir : *La Beauté idéale, dans Le Correspondant médical*, 31 octobre 1903, p. 6. Pourtant les auteurs qui, depuis, ont écrit sur le corset, l'ont acceptée sans la contrôler. Ils n'ont pas songé que, comme les médecins de la fin du xix^e siècle l'ont reconnu, le corset qui serrait la taille diminuait l'action des muscles dorsaux, gênait le redressement du buste, aplatisait et incurvait le dos (O. Follweiler, *Le Corset*, 1908, p. 227). Cette action était encore plus marquée avec le corset qui serrait à la hauteur des seins.

(3) Galien, *Des Causes des Maladies*, ch. VII. Il ne s'agit pas d'enfants au maillot comme semblerait l'indiquer le mot de nourrices. Les grandes dames romaines gardaient leurs nourrices pour les aider aux soins de leur toilette.

(1) Bouvier et Pierre Bouslard : *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales de Dechambre*, article Corset.

(1) Voyez notamment la *Vénus* de Lucas Cranach le Vieux, qui est au musée du Louvre.

UN VIEIL ALBUM SUR MADAME LAFARGE

(Fin)

Voici la seconde et dernière partie du vieil album, contemporain du procès de M^{me} Lafarge, qu'un hasard heureux a mis entre nos mains. Nous avons tenté vainement d'en connaître l'auteur : nulle signature ne s'y rencontre et sa manière n'est vraiment caractéristique de celle d'aucun artiste de l'époque. Les avis recueillis auprès de nombreux connaisseurs ne nous permettent pas une affirmation. Peut-être, au demeurant, est-ce là l'œuvre d'un simple amateur, dont la plume ne manquait ni de verve, ni de pittoresque.

En marge des dessins, nous avons cité, en guise de commentaire, les lignes que consacra l'écrivain à M^{me} Lafarge, dans le supplément littéraire du Figaro. M^{me} Félix Décori, et reproduit les passages essentiels des véhéments articles publiés par Raspail dans la Gazette des Hôpitaux, il y a trois quarts de siècle, contre Orfila.

On est frappé, quand on relit les débats du procès Lafarge, de voir combien la question de l'empoisonnement, de la présence de l'arsenic dans les entrailles de la victime, a tenu une médiocre place dans l'esprit des juges. Un juré affirme que le « bâtonniste de Paris » (c'est ainsi qu'il appelle le bâtonnier Paillet, l'émminent défenseur de M^{me} Lafarge) ne lui en fera pas accroire. Un autre « souhaite que M. Orfila trouve du poison ». Un troisième ajoute froidement que les débats ne changeront rien à son opinion. C'est cependant la question à laquelle il faut revenir. Le cadavre de Lafarge contient-il ou non du poison ?

Trois expertises confiées à des médecins de l'école et à des chimistes de Limoges semblent établir que non.

M. Dupuytren, expert, déclare à la barre : « Après maintes expériences, nous n'avons obtenu aucune tache arsenicale. »

Des applaudissements éclatent dans la salle parmi les partisans de l'accusée. L'avocat général se fâche.

— Ces applaudissements, s'écrie-t-il, sont une grave infraction au respect dû à la justice. De puis quand le sanctuaire de la justice est-il devenu une arène pour les mauvaises passions ? Pensez-vous qu'il ne reste plus de ressources à

l'accusation ? Pense-t-on donc qu'il ne lui reste pas encore à remplir une grande et solennelle mission ?

C'est alors qu'on convoque la science officielle, en la personne du doyen de la Faculté de médecine de Paris, Orfila.

Les chimistes procèdent dans la cour même du palais, à leur nauséabonde cuisine. Ils analysent les viscères. D'horribles odeurs traversent la salle d'audience. A une bouffée plus fétide encore, un mouvement de dégoût se manifeste dans l'auditoire. La Cour se regarde. Va-t-elle suspendre l'audience ?

Le président consulte l'avocat général.

Celui-ci répond froidement :

— Je ne sens rien...

Orfila trouva de l'arsenic.

M^{me} Lafarge et son défenseur M^{me} Bac décidèrent aussitôt d'avoir recours aux lumières de Raspail et de lui demander son intervention par le moyen d'une nouvelle expertise. M^{me} Lafarge adressa à son défenseur inconnu cet appel suprême :

Je suis innocente et bien malheureuse, Monsieur ! Je souffre et j'appelle à mon aide votre science, votre cœur.

Des expériences chimiques m'avaient rendu une

D'après Nature.



Le Premier Bâtonniste de Paris,
Défenseur de M^{me} Lafarge.

partie de cette opinion qui me torture depuis huit mois. M. Orfila est arrivé, et je suis retombée dans l'abîme.

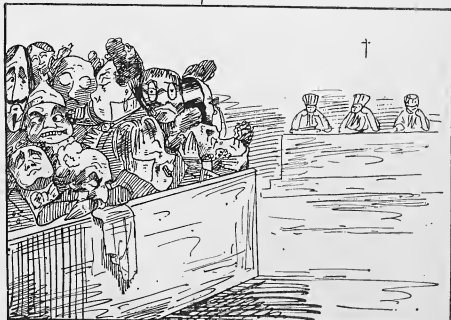
J'espère en vous, Monsieur ; prêtez à la pauvre calomniée l'appui de votre science ; venez me sauver, alors que tout m'abandonne.

Marie LAFARGE.

M^{me} Babeau-Larivière, jeune avocat de Limoges parti, porteur du billet, à franc-étrier pour Paris. Raspail, à son arrivée, sauta immédiatement dans une chaise de poste, voyagea jour et nuit à travers des chemins défoncés, arriva enfin à Tulle, mais trop tard pour pouvoir discuter le rapport, les méthodes, les conclusions d'Orfila.

M^{me} Lafarge avait été condamnée aux travaux forcés à perpétuité.

D'après Nature.



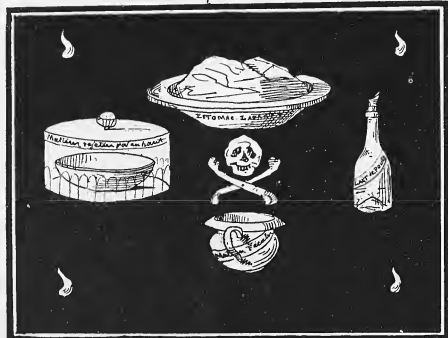
Quelques Bouleaux des Jurés Limousins !!!

La Cour d'Assises



Madame Lafarge est accusée d'empoisonnement sur la personne de son mari, devant la Cour d'Assises de Tulle. — Affluence extraordinaire de Dames élégamment parées (de Tulle) !!!

D'après Nature.



Corps du Délit.

Laissons Raspail raconter lui-même les incidents qui suivirent cette course dévorante, inutile ; on y trouvera l'opinion si grave de cet homme illustre, dont le caractère si incontestablement honorable a pu avoir ses défauts, mais dont la conscience ne saurait être plus suspecte que la science :

Marie Cappellet, dit-il dans la *Gazette des Hôpitaux*, ne fit demander le lendemain matin la permission de m'en fût pas refusée ; chacun, dans le palais de justice, jusqu'au geôlier, paraissait franchement s'intéresser à son sort. Sa famille ne la quittait pas d'une minute, des visages bienveillants circulaient autour du palais, pour en savoir des nouvelles. Je ne manquai pas d'introductions. Je fus conduit, de main en main, jusqu'à la porte de son cabanon, sur le palier duquel je fis un instant antichambre ; il se passait dans l'intérieur une de ces scènes attendrissantes, dont j'ai en l'occasion d'être si souvent témoin dans ma vie de prisonnier. Marie Cappellet désirait me parler seul à seul, et n'ayant là à sa disposition qu'une chambre, force était bien de congédier sa famille et même sa « sœur chérie », pour me servir de ses expressions. J'aurais désiré, moi, dire

devant tous ce que j'avais à lui dire ; mais la volonté d'une condamnée est la volonté sacrée d'un article de mort : on s'y soumet sans émettre la moindre réflexion contraire.

M^{re} Laforge, dans sa prison, n'est plus que la fille du peuple abandonnée des hommes entre les mains de la loi. Je n'étais point dépaycé en sa présence. Ses amis m'ont assuré que, depuis sa captivité, elle est toujours de même, et qu'avant elle avait le même goût de la simplicité.

Sa conversation, douce et caressante, conserve dans le malheur et dans l'humiliation ce reflet de bonté et ce je ne sais quoi d'harmonieux et de sympathique qui rendait Marie Cappellet si intéressante à l'époque de sa prospérité. Il est difficile de rencontrer une femme du monde qui sache mieux se placer au niveau des personnes qui lui parlent, et ne mettre dans ses réponses que tout juste la dose d'esprit dont fait preuve son interlocuteur. Elle cherche à plaire à tous, et jamais à effacer personne. Elle cause de toutes choses avec le même intérêt et le même avantage. Elle est d'une force supérieure sur le piano ; douée d'un beau timbre de voix, elle chante avec une méthode : elle connaît plus d'une science, explique et traduit Goethe à livre ouvert, possède plusieurs langues, improvise les vers italiens avec autant de grâce et de pureté de style que les vers

Résultat de la Première Expertise.



Pas d'arsenic !!! — Applaudissements frénétiques aux bans des Avocats !.....

français. Marie Cappellet était une plante exotique au sein des bonnes et simples vertus de ménage de l'éducation limousine : elle y trouva la mort....

Après ce portrait si charmant et dessiné sur le vif, M. Raspail aborde la question chimique.

J'ai vu au greffe, dit M. Raspail, les trois assiettes obtenues par M. Orfila ; j'en ai pris la description même la mesure, et puis j'ai consulté quelques experts sur la manière dont on avait opéré.

Les deux premières assiettes obtenues l'ont été par l'acide nitrique ; mais les taches qu'elles renferment sont si peu caractérisées et si petites, elles ont donné aux réactifs des indications si équivoques, que je ne garderais bien de prononcer qu'elles soient des taches d'arsenic ; elles ne sont ni pondérables ni déterminables ; je dirai là-dessus ultérieurement mon dernier mot.

Une condamnation d'après ces deux assiettes seules serait une fatalité déplorable ; et tôt ou tard la justice ne manquerait pas d'éprouver des regrets bien amers, pour avoir prêté l'oreille à un aussi faux système.

Quant à la troisième assiette, à la vue et d'après les renseignements analytiques que j'ai puisés dans la

Commencement de la Deuxième Expertise.



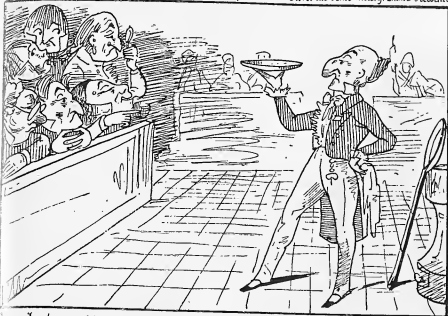
On met le corps du délit sur le feu — Quoiqu'en disent les avocats le ministère Public ne trouve pas que ce soit mauvais !!! Il y a même, dit-il, un petit goût de boudin assez agréable.....

Le Prince de la Science fait refaire les estomacs de ce peuple d'ignorants.



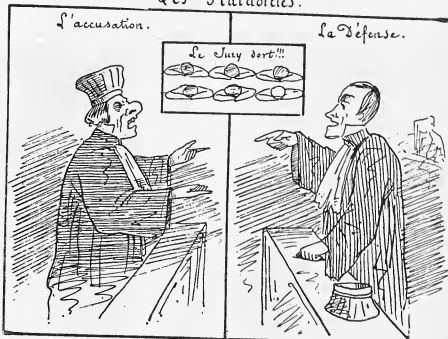
Une ! - Deux ! - Passez Muscade !... !!! Vous allez voir de l'arsenic tout à l'heure..... !!

Après avoir fait sa cuisine, le Prince de la Science présente aux Jurés un demi-milligramme d'arsenic.



les Jurés. — « Y a-t-il assez d'arsenic pour empoisonner une mouche ? »
le Prince. — La question est délicate... il faudrait préciser de quel âge, de quel sexe et de quel genre la mouche, et bien spécifier si l'état physique et moral.
Considération Générale...

Les Plaidoiries.



Vous êtes une Empoisonneuse.
Entendez-vous Marie Cappelle !!!

Elle n'est pas une Empoisonneuse !!!
Entendez-vous, M^r l'avocat général !!!

conversation des experts du pays, je dois déclarer que l'on peut prononcer que les taches qui la couvrent sont de nature arsenicale. Mais ne préjugez pas trop vite ; j'ai de bien graves choses à révéler à ce sujet.

Les taches des deux premières assiettes sont petites, d'un jaune qui tient du gris ; chacune d'elles n'est qu'un scuffle.

Les taches de la troisième sont larges et gorge de pigeon, bleues et miroitantes sur le centre, jaunes vives sur le bord. Mais... écoutez bien... elles n'ont été ainsi obtenues que par l'emploi du nitrate de potasse que M. Orfila avait eu la précaution d'apporter de Paris. Sur l'observation, que lui en firent les experts, ne craignant ceux de Limoges, à savoir que ce nitrate n'était peut-être pas pur, M. Orfila répondit qu'il en avait constaté la pureté. Mais comme MM. les chimistes insistaient et demandaient à en opérer l'analyse, M. Orfila, poussé jusque dans ses derniers retranchements, avoua que, si cette expérience leur paraissait de doute, il était disposé à l'abandonner.

Alors, répondit M. de Bussy, il l'aurait aussi abandonné pour les deux premières assiettes ; car, à elles seules, elles ne sauraient constituer la base d'une accusation d'empoisonnement.

Dans le rapport de M. Orfila, vous ne trouvez rien de tout cela ; mais de tout cela, j'en ai la preuve orale ; qu'on ose me démentir légalement !

Ces aveux ont paru aux auditeurs si graves et si extraordinaires, que j'ai été autorisé à les publier.

Je dis à MM. les chimistes de qui je tiens ces révélations, qu'il fallait pousser plus loin notre enquête, et je demandai à ces messieurs où il me serait loisible d'éprouver les réactifs laissés à Tulle par M. Orfila, et d'en faire l'analyse, assisté d'un officier judiciaire.

Voici ce qui m'a été répondu : M. Orfila a laissé entre les mains de M. Bories, pharmacien, tous ses réactifs, à l'exception de :

Sa potasse,
Son zinc,

Et le nitrate de potasse au moyen duquel on a obtenu les taches de la troisième assiette.

Ces réactifs ne valaient que 50 centimes. On a positivement refusé de nous en faire cadeau !

Quand l'accusation fulmine contre la défense, on l'écoute : pourquoi fermerait-on la bouche à la défense quand elle signale une vice de forme dans les procédés de l'accusation ?

En bien ! je veux et je prétends, au nom de la loi, qu'on m'écoute ; et la justice m'écouterait si l'arrêt est cassé, et l'opinion publique m'approuvera en tout état de cause.

J'aurai rempli mon devoir, au risque de toutes les tribulations dont on paie un devoir accompli sous nos institutions actuelles. Que m'importe ! Mon sommeil, à

moi, ne sera troublé par aucun fantôme chargé de fers, ni stigmatisé à toujours par un nitrate de potasse suspect de mensonge.

Voulez-vous que je vous rende toute ma pensée ? Supposez que, dans l'intérêt de la défense, j'eusse suivi le procédé de M. Orfila, que, traitant la foule des réactifs provenant des pharmacies du pays, de ce joli mot de *font igno*rant, qui lui est échappé dans une autre occasion, j'eusse apporté tout exprès de Paris, le nitrate de potasse, seul habile à faire trouver du poison là où nul autre réactif n'en aurait décelé un atome, qu'aurait dit M. l'avocat général ? Le voici :

— Nous requérons de la Cour que l'expert de la défense dépose, séance tenante, le flacon de nitrate de potasse qu'il a rapporté de Paris, à l'effet de le soumettre au contrôle des experts entendus dans cette enceinte.

Et si j'avais refusé d'obtempérer aux conclusions, qu'aurait ajouté l'accusation ?

Elle aurait demandé acte de mon refus et l'insertion au procès-verbal, à l'effet de pouvoir exercer, s'il y avait lieu, des poursuites contre moi, en qualité de suspect de faux témoignage.

Personne ne contestera la justesse de ces suppositions.

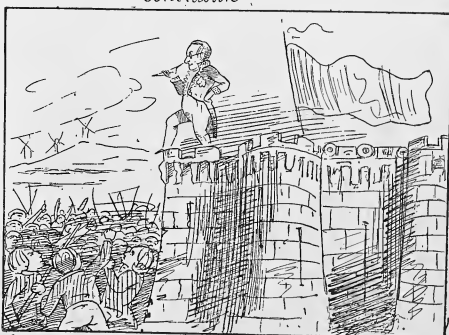
Rien de semblable n'a été suivi à l'égard de M. Orfila ; et sur cette seule opération, qu'on aurait suscep-

Condamnation.



Le Jury s'éveille on sursaut déclare qu'il y a des circonstances atténuantes... Le cour condamne à perpétuité... L'avocat général se frotte les mains... Le n'aura pas perdu son temps ; de son côté Madame Lafarge envoie par un - le Gendarme la croix d'honneur à son défunt... ..

Conclusion.



Le petit Chiers se joint d'avoir fait exploser par les Dournaux l'affaire Lafarge, pour distraire l'attention du Public, de la politique

tée de ma part, qu'on a acceptée sans observation de la part de M. Orfila, Marie Cappelle a dû être vouée à l'infamie.

Le jury a cru que l'impondérable quantité d'arsenic qu'il était sur ces assiettes signifiait nécessairement un empoisonnement par l'arsenic : une quantité que M. Orfila a évaluée à un centi-milligramme, et que j'estime, moi, à moins d'un centième de milligramme.

Or, si le jury avait pu comprendre d'abord que cette quantité était trop minime pour signifier un empoisonnement, ensuite que cette quantité pouvait provenir du réactif apporté tout exprès de Paris par l'expert de l'accusation elle-même, le jury n'aurait pas pu condamner Marie Cappelle coupable d'empoisonnement par l'arsenic, car toutes les probabilités morales disparaissent devant l'absence du corps du délit.



Le fameux mot du chimiste : « Je trouverai de l'arsenic dans le fauteuil de M. le président et dans M. Orfila lui-même, si l'on consent à se soumettre à une cuisson convenable » n'est donc qu'une légende dont — il faut le reconnaître — la vie est bien dure. Autre légende aussi la défense de M^{lle} Lafarge par Lachaud. Lachaud, inscrit au barreau de Tulle, avait alors vingt-deux ans à peine. Il plaida seulement sur un incident de procédure au procès correctionnel relatif au vol des bijoux de M^{lle} de Léotaud, imputé à M^{lle} Lafarge et pour lequel celle-ci, qui refusa de comparaître, fut condamnée, par défaut à deux ans de prison — excellente préparation au procès criminel.

Mais le célèbre avocat ami M^{lle} Lafarge. Quand elle quitta Tulle pour aller subir sa peine à Montpellier, il voulut d'abord l'y suivre et se faire inscrire au barreau de cette Cour : ce fut elle qui l'en dissuada et qui l'engagea à partir pour Paris où l'attendaient la fortune et la gloire. Et quand elle mourut, il ne laissa à lui autre le soin de se charger de l'entretien de sa tombe.



Graciée par le Prince Président, après avoir subi pendant plus de dix ans une dure captivité dont elle nous a laissé le récit dans ses « heures de prison », M^{lle} Lafarge alla chercher aux eaux d'Ussat, station balnéaire alors très fréquentée de l'Ariège, le rétablissement d'une santé irrémédiablement perdue.

Ce fut là qu'elle rencontra l'abbé Bounel, curé de la paroisse d'Ornolac, aumônier d'Ussat, vénérable ecclésiastique, mort en 1895, à l'âge de 90 ans, des suites d'une pneumonie contractée en allant porter par une nuit d'hiver glaciale l'extrême-onction à un malade dans la montagne. L'abbé Bounel releva cette pauvre âme brisée. Il la ramena à Dieu, la soutint jusqu'à sa dernière heure. Elle expira dans ses bras.

Dans un récent article du *Temps*, signé T. G., un chroniqueur a raconté que l'abbé Bounel lui avait dit, il y a quelques années, la mort édifiante de M^{lle} Lafarge, sa résignation, sa douceur, sa soumission, le sourire qui entr'ouvrait ses lèvres blanches quand elle soupira : « Je vais donc mourir », et aussi ses dernières paroles, au moment où le prêtre, lui présentant la sainte hostie, lui demanda si elle pardonnait à ses ennemis : « Je leur pardonne, dit la moribonde, et je prie le bon Dieu de leur faire autant de bien qu'ils m'ont fait de mal. »

Désolation.

des Amoureux de Madame Lafarge



Les uns pleurent... les autres menacent...!!
L'un d'eux se fait fort de trouver de l'arsenic dans le corps même du Prince de la Science ou dans celui d'un vieux fruitier !!!

Comme le touriste, perplexe, après avoir écouté ce récit, posa l'indiscrète question : « Était-elle coupable ? » le vieux curé d'Ornolac, redressant la tête, regarda fixement son interlocuteur et répondit :

— « C'est le secret de M^{lle} Lafarge ! »

Ce secret, je suis en mesure de le dévoiler aujourd'hui et c'est dans les papiers personnels de l'abbé Bounel, auquel me rattachent d'étroits liens de famille, que j'ai découvert la preuve morale de l'innocence de M^{lle} Lafarge.

Le prêtre reçut le secret de la confession et le garda jalousement. Mais peu d'heures après il recueillit à son lit de mort la suprême protestation d'innocence de Marie Cappelle. Il lui sembla qu'il ne devait pas étouffer ce cri, que son devoir était au contraire de le répéter à son tour pour l'édification de la postérité,

Supplément.



M^{lle} Lafarge dans sa prison.

Il y fait si noir qu'on ne peut la voir !!



Le Scénier de M^{lle} Lafarge.

Le malheureux devait enlever des réserves !!!



Un royaliste sup-geôlier M^{lle} Lafarge au pris la chef des champs.

mais respectueux de la discipline ecclésiastique, il ne crut pas pouvoir le faire sans la permission de ses supérieurs, et il écrivit à l'évêque de Pamiers pour lui en demander l'autorisation.

Voici le brouillon de sa lettre que j'ai retrouvé :

Ornolac, ce 12 septembre 1852.

Monsieur,

J'ai assigné M^{lle} Lafarge dans ses derniers moments. Quelques heures avant sa mort et non sous le secret de la confession, M^{lle} Lafarge, qui possédait toutes les facultés, déclara à haute voix qu'elle était parfaitement innocente de ce dont on l'accusait.

Je reçois ce matin une lettre d'un des membres de la famille de M^{lle} Lafarge qui me prie de consigner dans une lettre les faits qui se sont passés dans les derniers moments de M^{lle} Lafarge.

Avant que de faire droit à cette demande, je veux consulter Votre Grandeur et avoir son avis sur la question de savoir : 1° Si je dois accéder à la demande qui vient de m'être adressée ; 2° En cas d'affirmative, si je dois donner mon consentement à ce que ma lettre devienne publique.

Ne pensez-vous pas, Monsieur, que, dans l'intérêt de la justice, de la vérité et de la famille Lafarge, il conviendrait que le public fût édifié sur un fait aussi important ? On ne peut croire qu'à l'heure de la mort on puisse mentir à Dieu.

Je ne ferai rien, Monsieur, sans avoir votre opinion, à laquelle j'attache une grande importance, que je vous supplie de me faire connaître le plus tôt qu'il vous sera possible.

J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect et la plus haute considération, Monsieur, votre très obéissant serviteur.

BOUNEL, curé.

Et à ce brouillon était épinglé, timbré de l'évêché de Pamiers, portant très nettement le cachet de la poste à Pamiers du 13 septembre 1852, écrit d'une petite écriture sèche et fine, le billet suivant :

EVÊCHÉ DE PAMPIERS

Pamiers, le 13 septembre 1852.

Monsieur le Curé,

Laissé de M^{lle} Lafarge l'Evêque sur la question de savoir si vous lui avez soumise et que vous devez vous borner à dire à la famille qu'appelé auprès de la malade, vous lui avez apporté les secours et les consolations de la religion et que sa mort a été chrétienne.

Quant à la déclaration que l'on vous demande, Monsieur pense que vous devez vous abstenir de toute attestation, sur cette lettre. Le Prêtre est personnellement sans vous fera pressentir et apprécier l'usage que l'on pourrait faire de la déclaration d'un prêtre en pareille matière.

Recevez, je vous prie, monsieur le Curé, l'assurance de mon dévouement.

L. GIDEL P^r, chanoine

Voilà pourquoi l'abbé Bounel s'est tu.

Des révélations de M^{lle} Félix Décori, si intéressantes, et qu'on vient de lire, il convient de rapprocher les documents inédits que publie présentement le Mercure de France. Ce sont des lettres écrites par la condamnée, de sa prison de Montpellier, à l'abbé Brunet, vicaire général de Limoges, qui devint son directeur de conscience depuis 1845, date à laquelle il était venu prêcher à Montpellier. M^{lle} Lafarge y discute les accusations qui l'ont fait condamner, y analyse ses sentiments et les actes de sa vie avec une finesse remarquable. Il y a là des choses touchantes, des mouvements de désespoir qui plaident en sa faveur.

CHLORO-CALCION

Solution titrée de Chlorure de Calcium chimiquement pur, stabilisé, exempt d'Hypochlorites et d'HCl libre. — 40 gouttes = 1 gr. de CaCl^2 pur. (20 à 40 gouttes matin et soir dans un peu d'eau sucrée).

Le Chlorure de Calcium a un goût désagréable à la fois salé et amer; il s'altère en moins de 24 heures à l'air libre (« javellisation », apparition d'hypochlorites et d'HCl); **CHLORO-CALCION** est agréable et indécomposable. C'est le plus assimilable des sels de chaux (chaux digérée), donc le meilleur recalcifiant. Il possède en outre au plus haut degré les propriétés spéciales et si remarquables du Chlorure de Calcium.

1. Tuberculose, Maladies des Os. (Recalcification)

Les recalcifiants usuels sont très peu assimilables. Ils doivent d'abord être transformés par l'HCl du suc gastrique en Chlorure de Calcium. Le mieux est donc d'administrer ce sel. HCl du suc gastrique est en effet utile à la digestion, surtout chez les tuberculeux où il est si souvent en déficit.

Tuberculose, Lymphatisme.

Rachitisme, Croissance.

Fractures (Consolidation rapide).

2. Grossesse Allaitement

La Femme enceinte ou la Nourrice se décalcifie au profit de l'enfant qu'elles portent ou allaitent. La Grossesse est une cause d'auto-intoxication. Or CaCl^2 recalcifie (c'est de la chaux quasi digérée), désintoxique (il supplée la fonction thyroïdienne).

Eclampsie, Vomissements, Albuminurie.

Déminéralisation, Tuberculisation.

3. Hémorragies Maladies du sang

Arthus et Pagès, Carnot, nous ont montré que la présence de CaCl^2 dans le sang en quantité suffisante est un des facteurs essentiels de la coagulation. CaCl^2 étant un sel de chaux déjà "digéré" passe directement dans le sang.

Toutes Hémorragies.

Hémophilie, Purpura, Scorbut.

(CaCl^2 augmente la résistance globulaire).

Chlorose, Anémie.

Il ne suffit pas d'apporter aux globules sanguins du fer, du manganèse... il faut surtout rendre au sérum la chaux qui lui manque pour permettre aux globules la vie et l'activité.

4. Auto-intoxication Neuro-arthritisme

Il y a là bouleversement du métabolisme du Calcium, diminution de la teneur en chaux du sang et des humeurs, "hypocalcémie".

Urticaire, Accidents sériques (Anaphylaxie).

Asthme, Rhume des foies.

Albuminurie, Œdèmes brightiques.

LA LÈPRE EN ORANIE

Notre collaborateur le Dr Bonnette, médecin-major de 1^{re} classe, nous communique l'intéressante note que voici, et deux clichés correspondants :

« La lèpre, dit M. le Dr Raynaud, est inégalement répartie dans l'Afrique du Nord : signalée depuis longtemps au Maroc, en Tunisie et en Egypte, elle semblait inconnue en Algérie jusqu'à ces dernières années. »

Mais, depuis quelque temps, cette maladie contagieuse semble progresser sur le sol algérien, et les Dr Gémy, Raynaud, Brault, Batut, etc., ont observé à Alger, en Kabylie, à Gabès, etc., d'assez nombreux cas, fréquents surtout chez les immigrants venus de la Sicile ou de l'Espagne.

C'est donc avec raison qu'au premier Congrès colonial de Paris, le Dr Raynaud (voir *Candace*, 11 avril 1903) a signalé « ce danger que les lépreux d'Espagne et plus spécialement ceux de la région de Valence ou d'Alicante font courir à l'Algérie. »

L'Oranie, en raison de sa proximité (cinq heures de traversée), en raison de ses relations commerciales constantes et surtout de son immigration permanente, est particulièrement menacée.

En 1898, avec mon ami le Dr Schneider, nous avons observé, à Oran, chez deux Espagnols, deux cas de lèpre, l'un à forme tuberculeuse ordinaire (dans un lépreux Schneider trouva et colora la bacille de Hansen), l'autre à forme trophoneurotique, présentant sur les membres et le tronc de vastes placards irréguliers, à bords festonnés, franchement décolorés, achromiques. A leur niveau la peau était anesthésique (la transfexion cutanée était indolore) et la sécrétion sudorale supprimée (lèpre maculeuse). La recherche du bacille spécifique resta infructueuse dans la peau de ces placards anesthésiques.

Ces deux lépreux habitaient à Oran, le quartier de la Marine, surpeuplé d'Espagnols



miséreux, digne pendant du quartier de la Goutte à Alger.

Ces deux foyers lépreux sont une éternelle menace pour ces deux grandes villes.

Aussi pour empêcher la diffusion de la maladie serait-il bon que la déclaration de la lèpre fût obligatoire en Algérie, que les lépreux fussent isolés dans des maisons de santé spéciales, enfin que les bateaux espagnols et siciliens fussent soigneusement visités pour repousser les lépreux qui nous arrivent d'outre-mer.

De l'île de la Réunion, notre camarade M. Auliffe, l'auteur d'une thèse très remarquable sur le traitement de la lèpre par l'huile de Chaulmoogra nous a envoyé les photographies ci-jointes qui représentent, l'une (figure ci-contre) les ulcérations lépreuses à leur début, occupant leurs sièges de prédilection, les membres et la face (facies lèpreux); l'autre (figure page 62) les lésions de finitimes, mais guéries, d'une lèpre mutilante. Dans ces cas-là, les ulcérations, en creusant, ont gagné, miné tous les tissus et frappé de nécrobiose les phalanges des doigts qui s'éminent (traitement par l'huile de Chaulmoogra). On devine sans peine les terribles conséquences qu'entraînent pour ces malheureux ces vastes mutilations des mains.

HERÉDITÉ DE LA LÈPRE EN PAYS ANNAMITE FAUT-IL CASTRER LES LÈPREUX?

A la Société médico-chirurgicale de l'Inde-Chine M. le Dr Hostalrich a fait récemment la communication suivante :

La lèpre frappe le plus souvent les sujets de souche lépreuse, et l'hérédité est le plus puissant facteur étiologique de la maladie; cette dernière se maintient vraisemblablement dans la race annamite, à l'exclusion des

L'ART DÉCORATIF

REVUE DE L'ART ANCIEN & DE LA
VIE ARTISTIQUE MODERNE

DIRECTEUR: FERNAND ROCHES



ADMINISTRATION & RÉDACTION
4, RUE LE GOFF, PARIS (10)
TELEPHONE 309-25

SOMMAIRE DU N° DE JANVIER 1913

ANDRÉ SALMON : Odilon Redon.

PAUL LAFOND, Conservateur du Musée de Pau : La
Ferrerrie espagnole (septième article).

Dr JACQUES LIOUVILLE, médecin et naturaliste de la

MAURICE TESTARD : Joannès Chaleyé et la dentelle du Puy.

mission antarctique française : Flore et faune
des Océans (troisième et dernier article).

Dr PAUL POUZET : Les Chapiteaux de l'abbaye de
Cluny et l'art décoratif.

L'ART DÉCORATIF est la plus vivante, la plus complète et la mieux illustrée des Revues d'art françaises

Abonnement : 22 fr. par an (Voir NOS PRIMES, p. 1). — N° spécimen franco aux lecteurs d'ÆSCULAPE

CARTOUCHE AUTO-PRODUCTRICE D'ALDEHYDE FORMIQUE

Autorisée par le Ministre de l'Intérieur

sur avis favorable du Conseil Supérieur d'Hygiène Publique de France

POUR LA

DÉSINFECTION DES LOCAUX APRÈS MALADIES CONTAGIEUSES

Procédé simple, discret,
économique, rapide,
efficace



VENTE AU PUBLIC

Réglementés

FUMIGATOR n° 3, 2.30 pour 15m³

FUMIGATOR n° 4, 2.75 pour 20m³

TELEGRAPHE: FUMIGATOR-PARIS

GONIN
TÉLÉPHONE: 517-23

Le

FUMIGATOR

comporte à la fois

l'appareil et l'antiseptique.

Avec le FUMIGATOR aucune détérioration n'est à craindre et les locaux soumis à son action sont réhabilités le jour même.

Le FUMIGATOR se conserve indéfiniment à l'abri de l'humidité.

Rien ne s'oppose à ce qu'il en soit fait provision.

GONIN

Ingénieur-Constructeur.
Pharmacien de 1^{re} Classe

60, Rue Saussure, PARIS-XVII^e

FRAND DE PORT
pour commande de
50 fr. adressée à

CONDITIONS SPÉCIALES
à MM. les
Médecins et Pharmaciens

autres races, chez qui elle s'observe rarement, comme elle se maintient en Orient parmi les populations hébraïques.

La contagion est le fait rare, exceptionnel. Elle joue un rôle des plus discrets dans la propagation de la maladie.

Dans les cas où la lèpre se rencontre chez des ascendants directs d'un lépreux, cet ascendant est plus fréquemment le père que la mère.

Dans aucun des cas de très longue cohabitation conjugale au sein de conditions hygiéniques particulièrement déplorables, que nous avons pu observer, le conjoint sain n'a contracté la maladie de son conjoint lépreux. Cette constatation démontre tout au moins le caractère faiblement contagieux de la lèpre.

La lèpre ne semble point induire fâcheusement sur le moral de ses victimes, qui, pour la plupart, supportent leurs maux avec la plus grande résignation. Le désir de vivre est loin d'être émoussé chez eux, et les sentiments effectifs sont aussi très vivaces. La passion même entre lépreux s'observe avec toutes ses conséquences heureuses ou fâcheuses. On n'ignore point combien sont fréquentes les scènes de jalousie parmi les pensionnaires de la léproserie de Culao-rong.

Sans donc nier que la lèpre puisse se transmettre par contagion, quand certaines conditions que nous ignorons encore se trouvent réunies, nous croyons qu'elle peut être classée au nombre des maladies héréditaires et familiales.

Si donc, comme nous le pensons avec Zambaco, l'hérédité est le plus puissant facteur étiologique de la lèpre, les mariages entre lépreux et personnes saines devraient être interdits, à plus forte raison, les unions entre lépreux. Cette interdiction serait le moyen le plus efficace pour empêcher la procréation de candidats à la lèpre et de lépreux avérés.

Au moyen âge, on préconisait la castration des lépreux pour enrayer les ravages que faisait alors la maladie. Peut-être, écrit Zambaco, ce conseil dissimulait-il son véri-



table but, empêcher la propagation de la lèpre par la copulation en même temps que par l'hérédité aux enfants?

Cette propagation, les rayons Röntgen, aux lieux et places de la castration, permettraient de la rendre à jamais impossible. On sait qu'il suffit de soumettre pendant un temps déterminé à l'action d'une dose suffisante de rayons X les ovaires ou les testicules des sujets en expérience pour les rendre incapables à la reproduction. Pourquoi « l'asexualisation » des lépreux des deux sexes ne serait-elle pas pratiquée systématiquement sous le couvert de la loi? Par la stérilisation à l'aide des rayons Röntgen, laquelle laisse libre l'exercice du coït et sauvegarde le plus grand respect au libre choix et aux acquisitions amoureux, on atteindrait durablement le but d'empêcher la procréation de lépreux ou « leprosales ».

Au lieu de se lamenter sur les ravages de la lèpre et de condamner à l'internement perpétuel dans les léproseries peu confortables les *saints indigents*, ne serait-il pas plus logique — et plus humain aussi — de tenter de couper le mal dans sa racine, en soumettant riches et pauvres à la même mesure de préservation sociale? Que doivent compter les souffrances morales (?) de quelques milliers de lépreux privés de l'espoir d'être pères un jour, en regard des immenses bénéfices sociaux que l'on serait en droit d'espérer de l'application rigoureuse d'une telle mesure, d'ailleurs instaurée depuis quelques années aux Etats-Unis vis-à-vis d'une certaine catégorie d'individus.

En effet, dans l'état de Michigan, les aliénés et les condamnés de droit commun sont « obligatoirement asexualisés » au cours de leur internement dans les asiles ou dans les prisons, et ce, en vue de les empêcher de mettre éventuellement au monde des enfants dégénérés...

Pourquoi « l'asexualisation » ne serait-elle pas essayée aussi en vue de « tuer dans l'œuf » la lèpre, tare familiale et danger social?

Produits médicaux innoxas

POUR LA TOILETTE DU VISAGE

particulièrement indiqués dans les cas de dermatose
ou de délicatesse de la peau

Littérature et Échantillons : 21, Faub. Montmartre, Paris

Voir également les Primes d'ÆSCULAPE, page 1.



acres. Elle ennoblit ton geste le plus banal, si je ne saurais mieux la traduire qu'en lui appliquant une phrase du maître J. Barbey d'Aurevilly, répondant à un visiteur s'étonnant de voir celui qu'on appelait le Conquérant des Lettres, ou encore le Preux de Vaugues, lever sa vaisselle et balayer la pauvre chambre garnie qu'il illuminait d'idéal : « Oui, Monsieur, je balais ma chambre et je lave ma vaisselle; mais, c'est comme saint Basile, avec des mains de cardinal. »

Mon brave Joseph, cela encore, tes amis m'ont prié de te l'exprimer publiquement, pour affirmer une fois de plus les sentiments que tu leur portes.

Ils savent bien que dans l'ombre de leur chalange gronde la tourbe des détracteurs, des jaloux et des envieux que suscitent tes écus d'élite. Mais, si tu n'avais ni détracteurs, ni jaloux, ni envieux, il te manquait une conquête, puisque dans tous les temps, ils ont grossi le cortège des vicieux. Voltaire faisait dire à Candide : « Qu'on les tues tel pays où les singes ne s'occupent qu'à agacer les lions. » Mais, il en est ainsi dans tous les pays du monde, et il faut à son habiter quelque part. Et puis, si tu n'étais jamais agacé, il pourrais t'engourdir. Donc, tout est pour le mieux, et nous devons, au contraire, adresser à nos ennemis un salut de gratitude, puis-que tu pulgistes ton mérite, tiennent ta force de vivre, et grandissent, par action réflexe, la ferveur de tes amis.

Ceci-ci, pourtant, tu n'a pas été sans faire à tes quelque peine, quand tu refusas d'occuper chez nous la chaire d'Histologie ou l'appelait notre unanimité. Si tu avais accepté, la fête d'aujourd'hui se déroulerait dans le grand amphithéâtre de la Faculté de Médecine de Paris, où tu serais au cours d'aggrégation. Car il eût été légitime que les murs entre lesquels tu dévotais, avec l'éclat que l'on sait, dans la science, dont tu es le Maître incontesté, fussent aussi les témoins de l'hommage que tu rends.

Je n'ai pas à sonder les motifs de ton refus. Nul doute qu'ils ne fussent judicieux, et nous nous sommes inclinés, non sans regret, devant ta ferme volonté.

Mon cher Joseph, un jubilé tel que celui-ci n'est pas une consécration antérieure. Il nous apparaît comme l'aurore d'une nouvelle étape dans ta marche à l'étoile. Pour-rais-tu ton œuvre, dur travailleur, ouvrir nous d'autres vil- lons, et malgré que le jour baisse, croule la tranchée qu'engrènera le grain des futures mois- sons.

Telles sont la légende gravée au revers de la médaille que nous t'offrons; nous t'y retrouvons en entier. Elle symbo- lise toute ta vie: Travailler pour créer, sans s'in- quiéter de savoir si l'on étreindra sa création face à l'ace.

Il y a 7 ans déjà, dans le Figaro, l'écrivain subtil qui signe Sonia nous avait esquissé avec esprit cette vivante silhouette du maître lyonnais.

Il était une fois, en province, un petit collégien souffreteux qui, regardant, du coin de la cour où il s'ennuyait, ses camarades jouer aux barres et à saute-mouton, dit à l'un d'eux :

— Je ne serai jamais le premier de ma

classe, à ces jeux-là... Il faudra donc que j'essaie de l'être autrement.

On se souvient de ce mot-là plus tard— quand on vit quel joli chemin était en train de faire, en traînant un peu le pied, le petit collégien tourangeau. Il tenait

vailleamment sa promesse, et s'il continuait à être le dernier de sa classe en gymnastique, se rat- traîna sur tout le reste avec un entrain et une régularité dans le succès, dont les camarades fini- saient par être un peu jaloux, et qu'admirèrent les maîtres.

Il s'appelait Re- nat. Ses classes finies, il commen- çait à Tours ses premières études de médecine, et entrain, à Paris, comme interne à la Charité.

Ces choses ne datent pas d'hier.

Le docteur Renaut, qui approche aujourd'hui de la soixan- taine, était dans ce temps-là un jeune homme de vingt-six à vingt-sept ans, d'esprit grave et d'imagination ardente à la fois, doué de toutes sortes de curiosités nobles... Il était de cette rare heureuse d'esprits pour qui « le métier » même quand on l'exerce avec passion, n'est pas tout, et que la nature a grati-

fies du don délicieux de s'intéresser à la vie.

Il faut, en ce bas monde, aimer beaucoup de choses,

à dit Musset. Le jeune Renaut commen- ça à aimer beaucoup, en même temps que la médecine, la poésie. Comment ne l'eût-il pas aimée? La salle de garde de la Charité était, vers 1873, un lieu charmant. Deux lettres déjà répandus dans le monde des lettres (ils s'appelaient Albert Robin et Samuel Pozzi) invitaient à leurs réunions intimes des artistes, des poètes. On faisait de la musique, Monselet venait raconter la des anecdotes, le docteur Camuset récitait ses premiers vers; Mounet-Sully déclai- mait les vers des autres. Alors le jeune Renaut voulut essayer, lui aussi, d'écrire et de rimer. Sport d'amateur, discrètement, silencieusement pratiqué... Qui se fût douté que ce bûcheur, dont les travaux scientifiques intéressaient déjà si fortement ses confrères, s'avisait d'être un poète par- dessus le marché?

Qui l'eût soupçonné, surtout, depuis trente ans?

Car Renaut, tout doucement était devenu un maître. Les médecins vous diront que ce modeste confrère est chez nous, avec Ran- vier, le prince de l'Anatomie générale, et qu'il a composé un traité d'Histologie qui est un chef d'œuvre. M. J. Renaut est au- jourd'hui membre de l'Académie de méde- cine; il professe à Lyon l'anatomie générale, et son cours est le plus suivi de tous ceux de la Faculté; quand l'Association internatio- nale des Anatomistes tint son dernier Con- grès, c'est lui qui fut invité à le présider.

Tout de même, ses amis lui rappelleront un jour qu'il avait fait de très beaux vers, et que peut-être il était temps de les pu- blier. Il consentit; et sous la signature de



Cliche Fromont Médicor
La plaquette d'Aubi (Revers)

AFFECTIONS NERVEUSES DOULEURS INSOMNIES

2 comprimés VERGELOT

Adultes { 2 comprimés en se couchant.
1 ou 2 au moment des crises.

Enfants : 1 comprimé par jour.

Littér. et échantil. surdemande E. VERGELOT 163 r. de Flandre, PARIS

ASSOCIATION DES FERMENTS AUX HYPNOTIQUES ABSENCE TOTALE DE BROMURE

« Salvin de Sallnay », le grand anato- miste nous donnait ces jours-ci un très beau volume de poésies.
Cela s'intitule *Ombres colorées*. L'ouvrage est formé de deux parties; — de deux rhapsodies; l'*Ombre des dieux* et le *Poème de l'âme*. L'influence de Leconte de Lisle est sensible au début du livre, et certaines strophes y ont une allure de pastiche:

Voici les Réphaim, les grands frondeurs des cimes,
Et les Enim, géants des bois et des abîmes,
Et les Zuzim vaincus à l'ham, malgré leurs faux...

Plus loin :

Les gens de Sparte ont mis leurs boucliers à terre.
Ils regardent couler le sang d'un taureau
[blanc]
Tous écoutent monter l'hymne superbe et lent,
Armes bas, et rangés en ordre militaire.

Mais le poète a d'autres cordes à sa lyre, et il trouve gentil son « Lay du bon charpentier ».

Plante à fleur, beau violier,
Au chapeau du bon charpentier!
Le soir est venu, l'heure s'est brève,
Jésus s'endort, la Vierge rêve,
Joseph songe à son dur métier...

Plants à fleur, beau violier,
Au corsage de la Madone,
Au bouton du bon charpentier,
Pour que leur doux enfant nous donne

Un chaud printemps, un clair automne,
Et qu'à notre hôte il pardonne
Les pêches de la nuit enier.

Plante à fleur, beau violier,
Au corsage de la Madone!

Le Poème de l'âme est la partie du livre où l'écrivain nous découvre le mieux sa jolie sensibilité de poète: il y chante la

maternité, les douleurs de l'artiste, la beauté des saisons, le mystère des âmes de bêtes; il y chante l'amour... et c'est encore un rondel qui me tombe sous la main :

Dis-moi, souci, fleur de souci,
Pourquoi fleuris-tu dans mon âme?
Une petite main de femme
En mon printemps t'a mise ici.

Et tu tiens mon cœur à merci;
Mais voici l'été! — fleur infâme!
Dis-moi, souci, fleur de souci,
Pourquoi fleuris-tu dans mon âme?

Il neige... Quel l'hiver auras;
La terre se fend, le vent brame;
Et tu vis encoir, fleur de flamme,
Dans mon pauvre vieux cœur transi...

— Dis-moi, souci, fleur de souci,
Pourquoi fleuris-tu dans mon âme?

Mais un ami du docteur Renaut m'avertit que ce professeur n'a pas été dans sa vie, curieux que de médecine et de poésie.

— Renaut, me dit-il, est un dessinateur remarquable, et toutes les figures de son *Traité d'histologie* ont été dessinées par lui. Il a également exécuté toutes les planches d'un volume d'art héraldique dont il est l'auteur. Car c'est un fort remarquable héraldiste, que mon ami Renaut. C'est un céramiste aussi, et de premier ordre; Renaut a retrouvé le secret des procédés suivant lesquels furent fabriquées les vieilles faïences de Moustiers et de Rouen. Renaut est un des cerveaux les plus intéressants de ce temps-ci.

LE DANGER DES INSECTES ET LE ROLE PROTECTEUR DES OISEAUX

Notre collaborateur le Prof. Ed. Perrier, dans sa récente chronique scientifique du Temps, a bien mis en évidence les dangers de la multiplication des insectes et de cer-

tains rongeurs et le rôle de sauvegarde joué par les oiseaux.

La fécondité des insectes qui se nourrissent de plantes et dit, dit-il, que la totalité des végétaux du Globe serait rapidement



La Chouette, par Albert Durier.

Par le sentiment intense de la vérité particulière et de la vérité générale, cette œuvre s'appuie sur ses propres fibres qu'Antibes frappait au revers de ses médailles à l'époque de Périclès et dont elle avait fait le symbole de Pallas Athéna.

détruite si rien ne venait en limiter les effets. Ce serait la mort des insectes, mais aussi la mort de tout ce qui vit sur la Terre, puisque seuls les végétaux sont capables, avec la collaboration du soleil, de préparer, à l'aide de l'eau et de l'azote qui viennent du sol, de

l'acide carbonique qui vient de l'air, les aliments des animaux.

Heureusement — et c'est bien là une harmonie de la nature — les insectes végétaux, si dangereux pour la persistance de la vie sur le globe, sont maintenus en nombre raisonnable de mille façons. Ils peuvent être, tout comme nous, attaqués par des microbes qui malheureusement n'épargnent pas le ver à soie. Certaines chenilles sont envahies par de véritables champignons qui se dressent sur elles de la plus étrange façon; au moment de fructifier, des légions de mouches et de mouches à quatre ailes viennent pondre leurs œufs dans le corps même de nombreuses larves.

Les larves d'un des plus grands coléoptères de notre pays, le capricorne hémisphérique, vivent dans l'épaisseur même des chênes dont elles rongent le bois; une de ces mouches, remarquable par sa taille et son agilité, les *Tephritidae manifestator*, trouve moyen de glisser jusqu'à elle, à travers le bois, la longue tarière dont elle est pourvue, de percer leur peau et de pondre dans leurs tissus mèmes.

D'innombrables chenilles sont ainsi dévêtues par ces mouches de toutes tailles et de toutes formes qui pondent dans leur corps ou les paralysent et les entrent pour servir d'aliments à leurs hérisseurs après leur éclosion.

Les grenouilles, les crapauds, les rainettes, les salamandres, ces lézards dévorent de leur côté une quantité prodigieuse d'insectes, mais les lézards en mangent aussi des terribles ravageurs sont les oiseaux. Presque tous les font entrer pour un part dans leur régime alimentaire ou s'en nourrissent exclusivement; ceux-là même dont nous redoutons les déprédations, comme les hiboux, granivores, les pies, les corbeaux et les corneilles, ne peuvent pas se passer de la nourriture qu'ils se trouvent une dime sur les récoltes qu'ils se vent.

STATIONS THERMALES FRANÇAISES

Les Fumades (Gard)

Station hydrominérale ouverte toute l'année. Deservie par la gare de Saint-Julien-Les-Fumades. (Autobus à tous les trains; durée du trajet : 10 minutes).

Grand-Hôtel. Hôtel Diane-Hôtel Romain (Electricité. Chauffage central). Posts. Téléphone.

Altitude : 150 mètres. Climat propice. Eaux sulfhydriques éminentes et bitumineuses.

Ces eaux sont les plus sulfhydriques de France et sont spécialisées en outre par leur forte teneur en bitume. Elles sont souveraines contre les Affections de la peau et des voies respiratoires.

L'Utilisation thermique fonctionne toute l'année.

Médecin. — Dr Courcoujoux.

Vichy

Altitude : 260 mètres. Bicarbonates sodiques fortes.

Sources. — Jaillissent sur les deux rives de l'Allier, extrêmement nombreuses, forment un vaste bassin : les vichys chauds (Chomel aq., Grande-Grille, Hôpital, Luchet), les autres froides (Célestins, Parc, Lady, Larbade); la caractéristique de toutes ces sources est leur forte teneur en bicarbonates (dont le bicarbonate de soude constitue les 4 cinquièmes); débit considérable (de 50,000 à 150,000 et 200,000 litres pour les principales sources).

Indications.

a) Principales : 1° Hépatopathies, surtout lithiasiques, amélioration considérable ou guérison dans toutes les formes (lithiasie larvée, lithiasie confirmée) icterre catarrhal; congestion du foie à la suite de dysenterie ou de diarrhée de Cochinchine, congestion paludéenne (Grande-Grille).

2° Diabétiques : la plupart rentrent dans la grande classe des hépatopathies (glycosurie par anhépatie) et vont disparaître

polyurie, polydipsie, migraines; le suc tombe à quelques grammes ou bien est supprimé.

3° Gastropathies : résultats souvent excellents mais variables, ne dépendent généralement ni de l'état chimique de la sécrétion ni de l'état de la musculature, ni même de symptômes subjectifs. Amélioration surtout chez les dyspeptiques hépatiques, d'après des arthritiques ignorants, obèses, grasseux. En tous cas, amélioration presque immédiate chez hypopéptiques, améliorations plus lente chez hyperpéptiques.

4° Arthritiques, obèses, gravelleux, goutteux.

Contre-indications. — Peu nombreuses; asiatiques surtout, surveiller la cure chez hypertendus (aortiques et artériels).

Médecin. — Alquier, Audouin, Bary, Beaumont, Bernard, Biental, Bignon, Binet, Boue (M.), Bousson, Cahen, C. Gargolides (17, rue de l'Établissement), Chabrol, Champagnat, Charnaux, Chovert, Cornil, Courau, Cotard, Deltage, Hugon, Desgouttes, Desmaroux, Dufour, Durand, Fardel, Duranton, Fau, Faucher, Fernier, Frémont (anc. int. lauréat des hôp. de Paris, 3, rue Puits-deux), Gaudin, Garban, Glénard (P.), Glénard (R.), Grellery, Guinard, Hoppenhender, Hades, Huck, Jazy, de Laubade (d.), Lamouche, Legon, Lénossier (anc. de la Fac. de Lyon), Martin, Masseret, Maubou, Monod, Nicolas, Nigay, Nivière, Panneier, Pariset, Pradigout, Pustienne, Rambert, Raymond, Reynès, Roux, Salignat, Sanielli, Semet, Serru, Sollaue, Surro, Thérin, Treille, Vauthay (anc. int. hôp. Lyon), Vidal (7, rue Strauss), Veillard, Willmien.

Specialistes : Blancheur, Faure, Jacquet, marit, Siems, yeux, nez, gorge, oreilles, Brunet, Sahut, bouche et dents; Marnier, Chirugi; Rajat, peau et voies urinaires.

SEL de HUNT

Alcalin Type

Spécialement adapté à la Thérapeutique Gastrique
Dyspepsies, Gastralgies
Action sûre, Absorption agréable, Innocuité absolue

C'est grâce au Sel de Hunt que la Médication alcaline est devenue vraiment efficace. C'est le Sel de Hunt qui est le Sel de la Thérapeutique Gastrique par sa forme de Sel friable. Il est admirablement adapté à tous les besoins de cette Thérapeutique. Il supplée avec un avantage marqué tous les Alcalins simples ou composés. La Clinique montre qu'il ne peut être remplacé par aucun.

LABORATOIRE ALPH. BRUNOT, 16, rue de Boulaivilliers, Paris

REVUE INTERNATIONALE

ILLUSTRÉE

UN PEU DE TOUT

Revue de grand luxe, la plus belle et la moins chère

Abonnement d'essai de 3 mois. France : 2 fr. — Étranger : 3 fr.

Abonnement annuel. France : 12 fr. — Étranger : 13 fr.

182, Rue de Rivoli — PARIS

Molière introduit le premier comique élément comique au théâtre. La scène se passe à la fois dans la rue, où se tient le médecin et son assistant, et à l'intérieur d'une maison d'où, par une fenêtre ouverte, le malade présente la partie intéressée à l'apothicaire porteur du clystère.

La sculpture brugeoise nous prouve, tout d'abord, que c'est à tort que l'on assigne l'époque de l'invention du clystère, à l'aide d'une seringue, au xvi^e siècle (!). La façon presque publique dont il est administré ne doit pas trop nous étonner, lorsque l'on songe que, même en France à la cour de Louis XIV, et pendant tout le xvi^e siècle, le « remède » était pris sans la moindre pudeur. Les mémoires et les lettres du temps fourmillent d'exemples de ce genre. Nous y voyons notamment que les rois et les grands seigneurs ne se gênaient nullement pour recevoir des visites ou donner des audiences officielles alors qu'ils se trouvaient sur leur « chaise percée », et que les grandes dames, de leur côté, n'éprouvaient aucun scrupule à se faire donner, en plein salon ou dans les antichambres de Versailles, en se masquant simplement derrière un paravent ou un fauteuil, les clystères que leur adminis-

traient leurs femmes de chambre ou bien leurs apothicaires.

La « prise du remède », découvrant des nudités affrochantes, devait tenter les maîtres de l'école de Fragonard et de Watteau. On connaît, au moins par la gravure, la *Chandelière* de Saint-Aubin; la *Servante officieuse*, de Schall; le *Curieux*, de Beaudozin; le *Remède* (!), de Jeaufort, et même le *Contre-empois*, de Lawrence, tous sujets où l'on voit fonctionner, avec ou sans spectateurs, l'instrument de Molière.

D'après une note extraite du *Bulletin des Musées*, il existe dans une maison du xv^e siècle, à Montferrand, faubourg de Clermont-Ferrand, aux deux extrémités supérieures de cette construction, connue sous le nom de « maison de l'apothicaire », une scène à peu près analogue à celle décrite plus haut et conservée à Bruges. « A gauche une femme, les jupes retroussées, dans la position d'attente; à l'extrémité de droite l'apothicaire, sans arme à la main ». Cesscul-

tures sont aussi en bois sculpté et peint.

Parmi les misérables sculptés du cheur de l'église Saints-Gervais et Protais, à Paris, se trouve un sujet analogue. La femme est disposée, presque nue, sur un lit, tandis que l'apothicaire à genoux tient son instrument braqué, prêt à fonctionner.

L. MATTERLINCK.
Le genre satirique, fantastique et licencieux dans la sculpture flamande. (Schmitt, éd.).

L'EXPLOITATION DE L'ENFANCE

L'abbé Lenire — après quels efforts et quelles tribulations! — a fait voter à la Chambre une loi qui est en instance au Sénat depuis plus d'un an: la loi interdisant le travail de nuit des enfants dans les usines à feu continu.

En attendant que le Sénat se décide, la douloureuse exploitation de l'enfance, loin de diminuer, s'étend chaque jour davantage. L'Espagne fournit maintenant ce tribut qui était jusqu'ici le privilège de l'Italie. Nous reproduisons d'après la Revue Médico-Sociale, les paroles de Delcort, prononcées dans la Bataille Syndicaliste. Leur « pire savor » est insulsiée en nos colonnes :

Le petit gibier de misère qu'on leur amène d'Italie ne suffit plus à nos maîtres de verrières; ils en font maintenant rabattre d'Es-

pagne. Nous avions des colonies de petits Italiens, de Bretons, d'Aréchois et Savoyards, nous avions maintenant en plus des Espagnols. Les marchands de chair humaine, qui tiennent boutique ouverte à Paris, ont découvert de nouveaux gisements de misère, et ils les exploitent; la jeune viande espagnole afflue, nous en avons dans les verrières du Centre, de la Seine, de la Seine-Inférieure et du Nord; il y en aura bientôt partout.

Le mal que nous ne cessons de dénoncer va ainsi s'aggraver; nous voyons fléchir de plus belle les affreuses bâtardeilles, les colonies des gosses et grossir le nombre des *padroni* qui gonflent leur bourse de l'argent rognant sur leur nourriture. Ce n'est pas assez des petits Italiens qui, leur journée faite, leur nuit passée au feu des fours, viennent mendier et charapier pour parfaire à leur alimentation, voici d'autres misérables étrangers attachés à leur famille, jetés, loin des leurs à la plus meurtrière des industries, et aux spéculations d'ignobles mercantis.

Cipriani a fleuri sur ces odieux maîtres d'enfants, d'autres voix éloquentes se sont élevées en faveur des petits parias, mais pas plus que la Royauté italienne, la République française n'a interdit cette traite de petits blancs.

Les arrivages incessants de petits Espagnols amenés comme du bétail, une part faite, afflue pour un nouveau traitement; nous espérons qu'ils se trouveront quelques militants espagnols pour leur faire entendre dans leur pays. Comme l'Italie, l'Espagne est une terre de misère; les petits pauvres pullulent; si nous n'arrêtons pas ce négoce, la frontière est ouverte à tous les abus.

Il faut d'abord qu'on sache là-bas que les traitements on destine ces petits misérables; qu'on va les chercher non pour les apprendre à travailler, mais pour les faire des manants de verrières, des négriers de métier, et que si nos maîtres ont refusé les nôtres parce qu'ils en abusent les abusant, les tuer.

(1) Le Dr Lucien NASS, dans son amusante étude: *Cypriani*, dit à tort que « l'instrument de Molière date du dix-septième siècle ». Sous la Renaissance, on employait déjà un procédé singulier dont la recette nous a été transmise par un recueil de la Bibliothèque nationale, Ms. français 660 (Le Correspondant médical, Paris, 3 mars 1908).

« On voulait donner les clystères avec manche ou poche de cuir qui pour le mieux doit être de peau de chat, qui est plus mouille que nulle autre. Et lors on commençait à replier le manche par un bout, et on continuait de le replier et entortiller en soye-mme, et en ceste sorte, le clystère couloit doucement. Mais cette façon est plus longue et moins commode, avec laquelle un homme seul donne aisément le clystère. Il est vrai qu'elle fust toujours du vent à la fin ».

(1) Sur la gravure représentant le *Remède*, de Jeaufort, on peut lire les vers suivants :
Tous les anodins de la terre
Ne calmeront jamais vos feux;
Fait des leçons de votre mère;
Mortuoz-vous, cela vaut mieux.



Cliche Revue Médicale
Le Candel, par Forain.

PRODUITS SPÉCIAUX de la SOCIÉTÉ des BREVETS "LUMIÈRE"

Échantillons et Vente en gros: MARIUS SESTIER, Pharmacien, 9, Cours de la Liberté, LYON

CRYOGÉNINE

Un à deux grammes
par jour

ANTIPYRÉTIQUE
ET ANALGÉSIQUE

Pas de
Contre-Indications

PERSODINE

DANS TOUS LES CAS D'ANOREXIE
ET D'INAPPÉTENCE

LUMIÈRE

HÉMOPLASE "LUMIÈRE"

MÉDICATION ÉNERGIQUE
DES DÉCHÉANCES ORGANIQUES
FORMES : Ampoules, Dragées, Cachets

NÉOKOLA "LUMIÈRE"

Représente son poids de

KOLA FRAICHE

HERMOPHÉNYL "LUMIÈRE"

possède toutes les propriétés des Sels de Mercure
NON IRRITANT & PEU TOXIQUE
Ampoules indolores pour injections

SAVON A L'HERMOPHÉNYL "LUMIÈRE"

Toilette et antiseptie de la peau

Que les camarades auxquels nous adressons le présent fascicule, le *Temps nouveau* viennent d'éditer : *Le travail de l'enfance dans les verreries*, ils seront édifiés ! Qu'ils prennent la peine de faire enquête dans des verreries de la Seine, ils y verront les gosses en colonie, parqués comme de jeunes chiens et nourris comme tels, couchant paillassé à terre après d'extrêmes journées de douze et parfois dix-huit heures.

On me signale que, dans la Loire, des enfants ne paraissent pas avoir plus de neuf ans sont occupés comme en ayant treize. Ils sont sans doute muets, comme leurs frères d'infortune Italiens, de faux états civils, ou de ceux de leurs frères ou de leurs cousins. Ces ruses sont courantes en France, à plus forte raison à l'étranger. Et l'on recrute sans doute en Espagne, comme en Italie; ici les *commissaires* en chair humaine, les *complicites*, parcourent les régions les plus pauvres et louent, moyennant quelques centaines de francs, les enfants pour plusieurs années; ils les amènent ensuite par bandes dans nos verreries. Combien de ces malheureux n'ont plus recu de leurs; combien sont morts de privations et de fatigues, mal nourris, brûlés par des bruits sans pitié, car c'est l'enfer que les verreries pour les enfants, pour les enfants en gros surtout.

Les petits Italiens avaient autrefois leur cinquième à Paris, les petits Espagnols auront bientôt le leur.

Ces enfants-là sont malheureux dans leur pays, mais on ne les extorque pas; ici ils restent malheureux et ils s'étiolent, s'abrutissent, s'abîment au seul profit de leurs exploitateurs; ils seraient donc mieux chez eux.

Les *complicites* ne recrutent pas que des enfants, ils engagent des familles sur contrats, et quels contrats ! Les misérables viennent en familles; hommes, femmes, filles et garçons sont occupés aux verreries; quel que soit leur salaire, ils conservent leur rude grain de vie, se nourrissent des restes et des déchets des marchés — on trouve cela sur-

tout à Lyon; — à la paye, les parents portent à la caisse d'épargne, dans le but, en retournant plus tard au pays, d'acheter un lopin de terre.

Cette forme d'exploitation de l'enfance sous le couvert de la famille n'est pas moins ignoble; mais la honte ne va pas aux malheureux qui ne comprennent pas, elle est pour l'industrie, pour les maîtres, qui ne veulent pas lâcher leurs privilèges moyennageux.

Puisque nos dirigeants ne s'émeuvent pas, puisque notre République tolère cette traite des enfants, puisque la protection de l'enfance n'est en France qu'un mot, c'est à nous qu'incombe la tâche de défendre nos petits; ils sont bien nôtres, ces jeunes parias qu'on amène en troupeaux; les défenseurs d'abord parce qu'ils souffrent, combattre cette exploitation parce qu'elle nous fait des bruts, des alcooliques, des tuberculeux, du poids mort pour notre classe.

Allons... nous tenter d'arrêter le crime ?

Aussi bien, ajoute la *Revue Médico-Sociale*, l'Italie paraît moins empressée qu'elle ne le fut jusqu'à ces derniers temps, d'envoyer des malheureux s'épuiser et mourir dans les exploitations étrangères.

Le même journal, dans deux articles émouvants signés A. Merhéme, raconte les efforts d'un certain comité de forges françaises pour ouvrir en Italie des agences

de recrutement destinées aux mines de fer de Meurthe-et-Moselle où la vie de ces malheureux est quelque chose d'effroyable; Mgr Bonomelli, évêque de Grémoine en fait un récit terrifiant; 50.000 Italiens sont littéralement décimés par un travail de brute, par la tuberculose et la syphilis (60 o/o de syphilisiques).



La Bouquetière, par Forain

LE SERPENT DE MER A ÉTÉ RENCONTRÉ

Le serpent de mer, dont notre collaborateur, le professeur Edmond Perrier entretenait nos lecteurs dans le n° de février d'*Ésculape*, a été vu. Les annales hydrographiques publiées par l'*Observatoire maritime de Hambourg*, ont publié il y a quelques mois le rapport suivant du capitaine Ruver, du vapeur allemand *Imperial*, *Angusta-Victoria*, tiré du journal du bord :

« A 6 h. 38 du matin, nous aperçûmes un serpent de mer d'une vingtaine de mètres de long. Il paraissait lut- queux, qu'il avait une dizaine de pouces de diamètre, fouettait violemment l'eau. Notre navire se trouvait à ce moment devant Prawle-Point. L'animal était tout près de notre bord. Il fut observé en même temps par le capitaine, le premier officier et le

pilote de l'*Elbe* qui était à bord. Sa couleur était gris bleu sur le dos et blanchâtre sous le ventre. Il était impossible de confondre cet animal avec les dauphins puisqu'ils sont les uns derrière les autres, car il a été aperçu dans toute sa longueur. »

ÉPILOGUE D'UN HOMME MORT DE LA RAGE

C'est une chose assez singulière que de voir au flanc d'une église un poème à la louange d'un homme mort de la rage. Cette surprise est pourtant donnée aux touristes qui visitent la petite ville d'Estissac, dans l'Aube, où un boucher, nommé Jean Verger, ne craignait pas, pour sauver ses concitoyens, de s'élancer contre un énorme chien enragé — d'aucuns disent un loup — qui, courant par les rues, poursuivait et mordait les habitants. Notre héros empoigna la bête par les mâchoires, lui déchira la gueule et l'étouffa. Les mains ensanglantées, il rentra chez lui au milieu des acclamations. Une plaque de marbre perpétue le souvenir de Jean Verger mort de rage le 27 juin 1775. Elle porte (textuellement) :

Cy gît le brave Jean Verger
Qui mérita de sa patrie
Une couronne de laurier
Pour sacrifice de sa vie.
Il l'atterra, il le vainquit
Monstre cruel et redoutable
Et par ta dédicace s'acquiesce
Estime, honneur, gloire durable.
O vous, habitants de ces lieux
Par amour et reconnaissance
Recommandés son âme à Dieu
Rendus grâce à sa vaillance.

En une époque qui se pique d'honorer l'énergie, il n'est peut-être pas mauvais de rappeler la conduite de ce héros presque inconnu.

CŒUR
ARTÉRIO-SCLÉROSE
Avec ses baines
OXYAT
CARDIO-GAZÉUX
GUÉRIT
TROUBLES CARDIO-VASCULAIRES

Tous vos livres sous la main
avec la
bibliothèque
tournaïse
TERQUEM
PARIS
Envoi franco du Catalogue sur demande

MÉDICATION ORGANOThÉRAPIQUE
Traitement de l'Embonpoint, de L'OBESITÉ, dûs aux Insuffisances Thyroïdiennes.
Traitement des Insuffisances OVARIENNES
OXYDOThYRINE **OXYDOVARINE**
PARIS
A base d'Iodo-Protéine de la
GLANDE THYROÏDE
associée aux oxydo-diastases.
Substance non toxique sans action sur le cœur.
DRAGÉES
dosées à 0^m 10
1 à 2 par 24 heures
Substance renfermant la totalité des principes actifs de
L'OVAIRE
Condition indispensable pour obtenir le maximum d'effets thérapeutiques.
DRAGÉES
dosées à 0^m 10
4 à 6 par 24 heures
LITTÉRATURE
LABORATOIRES BIOLOGIQUES
André Paris
1, Rue de Châteaudun, Rue Lafayette, 55, Paris.
ÉCHANTILLON

Voir nos CONDITIONS D'ABONNEMENT
et nos PRIMES, Page 1

LES PERSECUTIONS CONTRE LA RACE FLAMME AU MOYEN AGE

La sculpture flamande du ^{xv}e siècle est pleine de nombreux exemples de satires dirigées contre les Juifs. Parfois on les représente parce qu'ils refusent de manger du porc, considéré comme impur par eux mais dont les Flamands font une si grande consommation, et qu'ils se trouvent heureux de cuire une charogne de chien, lorsqu'ils en ont l'occasion. Au moyen âge, et surtout depuis les croisades, le peuple « décide » était considéré comme le souffre-douleur de toute la chrétienté. C'était le Juif qui était la cause de tous les malheurs. On lui attribuait les guerres, les maladies, la peste et le peste. C'était lui qui empoisonnait les fontaines et immolait les petits enfants. Et ces idées imaginaires, comme l'usage qu'il pratiquait réellement, étaient punies sévèrement. Car cela fournissait l'occasion de le dépouiller de ses richesses, tout en faisant œuvre pie en se vengeant sur les pires ennemis de Dieu. Aussi voyons-nous bien souvent les tailleurs de miséricordes exercer leur verve satirique sur les Juifs avares dont ils jaloussaient la fortune.

Un Juif, reconnaissable à son type, dans l'illustration que nous reproduisons ci-contre, est assis à rebours sur un animal fantastique dont il tient la queue. Ce sujet nous rappelle les avances dont souffraient, au moyen âge, les Israélites qui ne furent complètement émancipés qu'à l'époque de la Révolution française. Même en Belgique, où ils furent relativement mieux traités que dans d'autres pays, ils étaient abreuvés d'humiliations. Au ^{xiv}e siècle, nous les voyons encore forcés, à Gand, de prêter serment « pieds nus et en chemise ». Dans les pièces d'archives de Gand, on peut figurer sous la rubrique : « Mendians, vagabonds, lépreux et usuriers ». Ce n'est qu'à l'époque de l'annexion de la Belgique à la France, c'est-à-dire en 1800 (an VIII),

qu'ils osèrent demander protection à l'autorité supérieure pour qu'à l'avenir « ils ne fussent plus injuriés et maltraités dans les rues, malgré la loi française qui proclamait l'abolition de la conscience ».

Leur adresse fut bien accueillie par le préfet du département de l'Escalape. Faut-il en dire un mot en terminant un article sur des abus graves qui se commettaient encore alors.

Le conseil municipal de Gand, saisi de la question, prit dans la séance du 9 prairial an VIII (29 mai 1800), la décision suivante : « L'administration municipale du canton de Gand.

« Informée que plusieurs personnes sont mal intentionnées pour insulter et maltraiter journellement dans les rues, sur les places publiques, et ailleurs, des citoyens professant la religion juédique.

« Rappelle à ses concitoyens que, sous le gouvernement républicain, les principes de liberté et d'égalité, qui en sont les bases, garantissent à chaque citoyen, quel que soit le culte qu'il embrasse, sûreté et protection pour sa personne et ses propriétés.

« Qu'en conséquence, les auteurs des atteintes à ces droits ne pourront que provoquer sur eux toute la sévérité des lois établies pour la répression de ces atteintes, et

dont l'administration municipale est déterminée à maintenir l'exécution de la manière la plus scrupuleuse.

Le présent avis sera inséré dans la Gazette de Gand.

« Fait en séance du 9 prairial an VIII.

« Présents les citoyens Jean-Louis van Melle, président, Quetelet, Simon, administrateurs municipaux, et Perier, secrétaire, en chef. »

En 1798, les Juifs de la ville de Gand avaient demandé de pouvoir établir un mur autour de leur cimetière, pour le mettre à l'abri des profanations.

L. MAETRELINCK

LA FEROCITÉ DU CHEVREUIL

De nombreux traits de douceur existent à l'égard du chevreuil, mais il se fait le plus capable d'un bon mouvement plus ou moins durable, sans aucune observation, vous m'entendez bien, aucune, pas une seule, ne cite un exemple d'un chevreuil apprivoisé ou simplement domestique. Il s'agit dans les faits rapportés de petits chevreuils pris sous leur mère, élevés par un chasseur, un garde, un laboureur, se montrant affectueux pour leurs parents adoptifs, familiers

avec les hommes, et même avec les chiens et les chats, c'est tout. Mais ce que l'on ne voit pas, ce que l'on ne voit jamais, c'est un chevreuil reconnaissant le bienfait de cette éducation en adoptant pour toujours la maison de son maître, en y passant sa vie entière et en y mourant au milieu des larmes de ses amis. Aucun fait pareil n'a jamais été signalé, ma connaissance personnelle. Tout ce que l'on a vu, tout ce qu'on sait, tout ce qu'on rapporte n'établit que les commodes, de domestication ou d'apprivoisement, jamais la transformation complète et durable de la bête sauvage en animal domestique. L'histoire se termine tous les jours de la même façon : un beau jour l'animal commensal, que l'on croyait complètement attaché à son foyer d'adoption, prend la poudre d'escampote et regagne la forêt où il ne sera plus jamais.

Il y a une variante pourtant que l'on retrouve souvent, tout d'un coup, sans que l'on devine pourquoi, le bon petit chevreuil des familles, si tendre, si caressant, mais qui à tout de même une solide paire de cornes sur la tête, se jette sur un chien, sur un enfant, sur un homme sans que les témoins stupéfaits et la victime épouvantée puissent jamais se douter d'un motif pourquoi comme nous disions dans l'infanterie ! Pas de provocation, pas de taquinerie, pas un geste de l'attaquer, qui puisse justifier ou expliquer l'agression. Et la bête enragée, bavant de fureur, tape saute, s'éloigne, bondit de nouveau sur sa victime qu'elle tuerait si elle n'était pas secourue ou pas en état de se défendre. C'est toujours dehors, dans le cour, dans le jardin que cela se passe, et le dommage de la pièce ne comporte pas deux variantes : si l'on n'assomme pas la bête, elle se sauve pour ne plus jamais revenir, comme se sauvent les autres à l'étrange âge quand elles n'ont pas la crise de fureur de celle-ci.

Mais, d'une âme généreuse, nous nous

liens avec les habitudes de la maison, même les chiens et les chats, c'est tout.

Mais ce que l'on ne voit pas, ce que l'on ne voit jamais, c'est un chevreuil reconnaissant le bienfait de cette éducation en adoptant pour toujours la maison de son maître, en y passant sa vie entière et en y mourant au milieu des larmes de ses amis. Aucun fait pareil n'a jamais été signalé, ma connaissance personnelle. Tout ce que l'on a vu, tout ce qu'on sait, tout ce qu'on rapporte n'établit que les commodes, de domestication ou d'apprivoisement, jamais la transformation complète et durable de la bête sauvage en animal domestique. L'histoire se termine tous les jours de la même façon : un beau jour l'animal commensal, que l'on croyait complètement attaché à son foyer d'adoption, prend la poudre d'escampote et regagne la forêt où il ne sera plus jamais.

Il y a une variante pourtant que l'on retrouve souvent, tout d'un coup, sans que l'on devine pourquoi, le bon petit chevreuil des familles, si tendre, si caressant, mais qui à tout de même une solide paire de cornes sur la tête, se jette sur un chien, sur un enfant, sur un homme sans que les témoins stupéfaits et la victime épouvantée puissent jamais se douter d'un motif pourquoi comme nous disions dans l'infanterie ! Pas de provocation, pas de taquinerie, pas un geste de l'attaquer, qui puisse justifier ou expliquer l'agression. Et la bête enragée, bavant de fureur, tape saute, s'éloigne, bondit de nouveau sur sa victime qu'elle tuerait si elle n'était pas secourue ou pas en état de se défendre. C'est toujours dehors, dans le cour, dans le jardin que cela se passe, et le dommage de la pièce ne comporte pas deux variantes : si l'on n'assomme pas la bête, elle se sauve pour ne plus jamais revenir, comme se sauvent les autres à l'étrange âge quand elles n'ont pas la crise de fureur de celle-ci.

Mais, d'une âme généreuse, nous nous

LE SOU MÉDICAL

Ligne de protection et de défense professionnelle

Nous croyons devoir attirer l'attention des lecteurs d'*Escalape*, à l'heure où de toutes parts le corps médical est en butte aux poursuites, risques professionnels, revendications arbitraires de toutes sortes, sur le *Sou Médical*. Tout médecin doit en faire partie.

Le Sou Médical, ligne de protection et de défense professionnelle fondée en 1897, est

destiné à couvrir ses adhérents contre tous les risques professionnels et prend en outre la part la plus active à la défense générale des intérêts médicaux, se proposant de traduire par des actes les prédictions du *Concours Médical*.

Pour la protection individuelle de ses membres, il est intervenu dans plus de 10.000 affaires : procès devant toutes les juridictions (y compris la Cour de Cassation, le Conseil d'Etat et le Tribunal des Conflits), litiges, revendications, arbitrages, consultations, etc. Pour les luttes d'intérêt général, il marche d'accord avec le *Concours*,

l'Union des Syndicats, l'Association Générale des Médecins de France, etc.

Récemment, il a été créé une caisse de garantie destinée à garantir ses membres, en outre des frais du procès, jusqu'à concurrence de 2.000 francs contre les dommages-intérêts qui pourraient leur être intentés en raison de fautes cliniques et thérapeutiques accomplis dans l'exercice de leur profession, et déjà maintenant, cette caisse est dotée de ressources suffisantes pour lui permettre d'envoyer tous les aînés.

Faut-il ajouter que tous les avis possibles sont donnés, toutes les démarches sont

faites en vue de rendre des services aux professionnels ?

Pour être membre du Sou Médical, il faut être membre d'un Syndicat ou d'une Association Médicale ou bien être présenté par deux confrères déjà membres du Sou Médical.

La cotisation annuelle est de 20 francs, comprise la participation à la caisse de garantie.

Les membres ne sont admis qu'après envoi de leur adhésion et paiement de la cotisation. Envoyer adhésions et demandes de renseignements au *Concours Médical*, 132, faubourg Saint-Denis, Paris.

EAU MINÉRALE NATURELLE
S'-LÉGER POUQUES ALICE
ALCALINE, LITHINÉE, FERRUGINEUSE, RECONSTITUANTE
La plus agréable des Eaux minérales
C'est le REMÈDE LE PLUS PUISSANT contre les
DYSPEPSIES, GASTRALGIES
C'est la véritable Eau de régime des FAIBLES,
des CONVALESCENTS et des NEURASTHÉNIQUES
La Source ALICE de POUQUES est la seule Eau minérale médicamenteuse ordonnée dans le traitement
de la Tuberculose par la Rééducation

CARABANA
PURGATIVE, DÉPURATIVE, ANTISPASMODIQUE
La seule qui, outre l'effet purgatif immédiat, exerce une action curative sur les organes malades

Spécialité synthétique
ANTI-DIABÉTIQUE
DONT CHACUN DES ÉLÉMENTS A BÊTE PRONÉ
PAR UNE SOMMITÉ MÉDICALE
• L'IPERFÈCE •
EXPÉRIMENTÉ AVEC SUCCÈS DANS LES HÔPITAUX DE PARIS
AGIT SANS LÈSER AUCUN ORGANE
8 fr. la boîte de 30 cachets. — Dose : 2 cachets par jour.
Ligne de service sur la Diabète par les docteurs
MÉDICAL, MONTAIGNE, TARDU, LÉON, GILBERT,
BÉGUIN, JONAS, FÉLIX, LÉON, & WEST.
Général et Spécialité de la Diabète
Lab des Produits « Biogène »
132, faubourg Saint-Denis, PARIS

passons prendre aux premières apparences; nous jugeons le chevreuil sur son aspect si gracieux d'abord, puis sur ses manières de bon petit animal familier quand nous le voyons chez nous. Les exemples si fréquents de non réussite dans sa domestication définitive ne nous frappent pas et nous sommes obstinés à ne nous souvenir que des débuts de celle-ci. C'est aussi

un peu pour nous, aussi bien pour les gens que pour les bêtes; nous ne les voyons pour ainsi dire jamais comme ils sont, mais comme nous voulons qu'ils soient. Nous interprétons, nous mettons de notre, et nous arrivons à créer ces êtres qui n'ont d'autres réalités que les apparences. Encore avec les hommes on s'explique, on cause,

on réfléchit, mais avec les animaux !... Quand je vois où nous en sommes aujourd'hui, quand je considère l'insuffisance de nos idées relatives aux animaux, leur ignorance, disons le mot, leur néant, je me demande si nous sommes vraiment capables de progrès intellectuel basé sur les propres réflexions, comme nous avons la vanité de le croire, capables de contrôler ce qu'on nous dit, quelque absurde que ce

soit, toutes les fois qu'il faut un peu d'attention pour en reconnaître le bien-fondé. Nos paysans sont vraiment déconcertants sous ce rapport; jamais entre ce qu'ils voient de leurs propres yeux et ce qu'ils ont entendu conter par les anciens, par leurs parents, ils n'hésiteront. Ils accueilleront sans une défiance, sans un doute, les histoires les plus sottement

tère plutôt grincheux et violent. Il leur montre toutes les fois qu'il a un démêlé avec qui que ce soit, un de ses rivaux, un chien, un homme, etc. Tous ceux qui le chassent au chien courant ont été témoins de sa colère contre ceux-ci, qu'il manifeste lorsqu'il a un peu d'avance sur eux et qu'il cesse de fuir. Il s'arrête, écoute, regarde du côté où il les entend, pu s, s'il reconnaît

la terre qu'il frappe, mais contre sa poitrine sonore, gonflée de colère! Remarquez que le son que l'on entend n'est jamais exactement le même, puisqu'il varie forcément avec la nature et l'état du sol. Le coup de pied sur des cailloux ne ressemblera pas à celui qui atteint de la terre argileuse, sablonneuse, etc., alors que sa tonalité serait toujours la même s'il était frappé par la bête sur sa poitrine. Eh bien, quoique évident que cela soit, dites cela à un paysan, et vous verrez le bon sourire d'incrédulité!

CUNISSET-
CARNOT
(Le Temps.)

A PROPOS
DES
HERBES
DU DIABLE

Dans le supplément de notre numéro de février, page 40, nous avons donné un extrait d'un intéressant article publié il y a quelques mois dans le *Journal*. C'est par erreur que nous avons attribué les lignes citées au Dr Roshem. C'est en réalité notre confrère et ami le Dr Guilbert, qui publie aujourd'hui même dans nos colonnes un curieux travail sur la *Yovance*, qui en est l'auteur. Rendons à César...



Gazelle et Antilope, par Henri Bouchard



Cliclo Reine Froustie

Chevreuil et Chevreux, par Georges Gardet

invraisemblables, alors qu'un moment de réflexion, un embryon de contrôle suffiraient à les leur faire repousser.

De ceci j'ai vu mille exemples: je veux vous en donner un et vous jugerez où nous en sommes. Je le prends près de nos chevreuils, où nous allons rester encore un moment. Le mâle de chevreuil, le « brocard », comme l'appellent les chasseurs, est, nous le savons tous, de caracté-

ristique qu'il n'ont point perdu sa piste et qu'ils arrivent, il frappe la terre de rage avec une de ses pattes du devant comme il fait au temps des amours lorsqu'il va se battre avec un rival.

Le bruit de ce sabot frappant le sol est spécial, caractéristique et si net qu'il s'entend d'assez loin. Mais pour nos ruraux ce n'est pas comme cela que le chevreuil montre son irritation; ce n'est point contre

GRAND PRIX
NANCY 1909

MEDICUS

GRAND PRIX
TURIN 1911

GUIDE-ANNUAIRE DES ÉTUDIANTS
ET DES PRATICIENS

Le plus pratique, le plus complet, le plus utile

GRAND IN-8° RAISIN DE 5 fr.
1.700 PAGES RELIÉ TOILE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :

Alfred ROUZAUD, 41, Rue des Écoles, Paris — Téléphone 830-03

**LIPIODOL
LAFAY**

à 40% d'Iode sans aucune trace de chlore
64, Chaussée-d'Antin, PARIS

Société nationale
des
**AMBULANCES
AUTOMOBILES**

1, RUE DANTON
(Place Saint-Michel)

Téléphones : Gobelins 30-59
— 36-82

ANTALGO
Granulé
DALLOZ
UNIQUE SOCIÉTÉ DE PHARMACIE

Névralgies, Migraines, Goutte, Gravelle, Rhumatisme, Fièvre de fatigue, Insomnies, etc.

Supprime tout ce qui est douleur

DOSES

Adultes : 4 à 8 cuillerées à café suivant les cas, dissous dans un peu d'eau . . .
Enfants : 2 à 4 cuillerées à café.

BIBLIOGRAPHIE

L'ATHLÉTISME ET LA STATUAIRE GRECQUE. 1 fr. Sansot, éd., Paris.

Ce petit livre vient à son heure et correspond à un grand mouvement actuel vers la culture physique. C'est un petit bréviaire de la *Kalopsogie* ou des arts du corps.

HISTOIRE DE L'ART DÉTAIÉ DANS L'ANTIQUITÉ, par Dr SOULÉ. 3 fr. 50, Jouve et Co, éditeurs, Paris.

Le Dr Soulé promène le lecteur à travers le monde antique, depuis l'époque où l'homme englobait dans son horizon toute la plante jusqu'à la fin de l'empire romain, et lui montre tout l'effort fait par les générations du passé pour s'affranchir de l'insupportable mal de dents et même pour réparer les lésions dentaires.

ŒUVRES COMPLÈTES DE MOLIERE. Avec une étude sur l'auteur et une introduction à chaque pièce, par M. EMILE FAGUET (de l'Académie Française). 6 volumes reliés. En étui, 7 fr. 50 net. 31 illustrations, reproductions des compositions originales de L. LÉON, Librairie Nelson, 189, rue Saint-Jacques, Paris.

Ouvrage extrêmement curieux, qui contient une variété de documents d'un intérêt tout à fait remarquable, et qui est indispensable à toutes les personnes qui, par goût ou par profession, s'occupent d'art ancien ou moderne ou de collection.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE BELGE D'EXPRESSION FRANÇAISE DEPUIS 1880, par HEUMANN (*Mercure de France*).

Les écrivains généraux de la littérature belge; les romans et les contes; la poésie; le théâtre sont successivement envisagés.

BEURRE DE VACHE ET GRAISSE DE COCO, par LACHAPE et FRANCHIS MARRE. 40 centimes, 5, rue de l'École-Médecine.

Le beurre devient de jour en jour plus cher; aussi, devient-il de plus en plus un aliment de luxe; sinon pour la table, du moins pour la cuisine, on tend à le remplacer partout par un de ses succédanés.

La graisse de coco se place au premier rang de ceux-ci, par son prix, par les garanties hygiéniques qu'elle présente au point de vue de la non-transmission des maladies contagieuses, et par son incomparable résistance au rancissement.

LES IDÉALISÉS PASSIONNÉS, par Dr DUDE. 2 fr. 50, F. Alcan.

La systématisation exclusive de l'idéalisme amène aux désirs, de l'amour divin avec perversion du sentiment religieux, de la soit d'ésotisme allant jusqu'à la cruauté, d'un impérieux besoin de justice, créant tantôt une psychose de revendication, tantôt les horribles irritations, est l'objet de cet ouvrage.

L'IDÉE DE DÉGÉNÉRESCENCE EN MÉDECINE MENTALE, par Dr GÉNIEP. 1898. Prix : 6 francs. Paris, Leclerc.

L'auteur s'est efforcé de tracer la ligne exacte de l'idée de dégénérescence mentale en remontant à ses origines et en suivant pas à pas son évolution.

LES AVEUX D'UN TERRORISTE, par E. DAUBET. 3 fr. 50, Bernard Grasset, éditeur, 61, rue des Saints-Pères, Paris.

C'est plus que du roman, c'est de l'histoire. Un membre de la Convention Nationale, après avoir pris une part active aux péripéties les plus sanglantes de la Terreur et envoyé à la guillotine des innocents, se trouve à l'heure de la victoire, en pleine, devant les descendants de ses victimes et devient ainsi l'auteur des maux qui s'abatent sur sa propre famille.

A LA MANIÈRE DE..., par P. REBOUX et CH. MULLER. 3 fr. 50, Bernard Grasset, éditeur, 61, rue des Saints-Pères, Paris.

La nouvelle série ne le cède en rien à celles que tout le monde connaît. Ces pastiches écrits à la manière de Racine, H. Bordeaux, P. Deroulle, Chateaubriand, M. Prévost, Verleigne, E. Faguet, H. Bernstein, et plusieurs autres, causeront à tous un délicat agrément.

QUELQUES ÉCRIVAINS DE CE TEMPS, par PORTAU. 3 fr. 50, Bernard Grasset, éditeur, 61, rue des Saints-Pères, Paris.

Les silhouettes de Barrès, Loti, Bordeaux, Bazin, Levaillant, Dommig, Dorchia, etc., ont toutes de la vie et de l'originalité. Elles sont riches à la fois de style et de documentation.

GŒTHE. *Lettres choisies (1765-1832)* traduites par M^{lle} A. FANTA. 3 fr. 50. H. Hatier et Co, Paris.

La correspondance générale de Goethe comprend cinquante volumes qui ne contiennent pas moins de 13.500 lettres. De cet immense recueil, véritable trésor de faits, de sentiments et d'idées, M^{lle} A. Fanta a extrait et traduit 245 lettres qui, en suivant le poète de sa seizième à sa quatre-vingt-troisième année, nous retracent toute la vie intellectuelle et morale de ce noble et puissant génie.

TESTAMENT D'UN HASCHISCHÉEN, par GRAUD. Prix : 3 fr. 50, Durville, éditeur, 25, rue Saint-Merri, Paris.

Ouvrage vécu par son auteur. On y trouve des renseignements curieux sur la drogue envivante et l'art d'en faire varier les effets.

LES RÉCOLTES DU BOURG-DOISANS, par l'abbé LAGIER, 1 brochure, Barlatier, imprimeur, Grenoble.

Curieuse étude, d'après un manuscrit perdu de l'ancien couvent des Récollets du Bourg-d'Oisans, vendu à la Révolution.

AMBIDEXTRIE (*Etude expérimentale et critique*), par VAKA KIVAN, candidat de l'Académie de Médecine, Suivie d'un article de J. Jotovsky; 28 fig. 3 fr. 50, F. Alcan, éd., Paris.

DANS LE SUD-ORANAI, par le Docteur A. CASSET, Aux bureaux du *Revue Médical*, 30, faub. Montmartre. Prix : 3 fr.

Cet ouvrage, suite de récits vécus, est d'un réalisme et d'une intensité étonnantes. L'auteur, dont le nom est bien connu du médecin militaire, au Sahara. Son œuvre est forte, destinée aux hommes d'action, et se termine par une superbe envolée à la patrie malade et puissante.

Nous publions dans ce numéro un extrait du volume et le portrait de l'auteur : si son regard indique la pensée large et profonde, son attitude est bien celle du *rough-ride* d'autrefois, de l'homme d'action dont la devise était : *Go ahead!*

HAREMLIK (*Quelques pages de la vie de femmes turques*), par DEMETRA VAKA. Plume-Nourit, éditeur, 8, rue Garibaldi, Paris. 3 fr. 50.

Celles que l'on a voulu appeler les *étranges* chaises d'opium, dans cette série de tableaux vivants et de scènes familiales, tout autres que les préjugés occidentaux nous les représentent, plus troublées qu'heureuses des tentatives faites pour changer leur *harem* social.

LES ORIGINES HUMAINES, par P. BUSSIER. Deuxième édition de la *Science de Dieu* entièrement nouvelle. Chez l'auteur, 19, rue Saint-Lazare, Arger. 3 fr. 50.

L'HOMME QUI RIT, par VICTOR HUGO (2 volumes). Edition Nelson a l'Idée Hingé a 1 fr. 25 net le volume. Librairie Nelson, 189, rue Saint-Jacques, Paris.

DICTIONNAIRE-FORMULAIRE DES PRINCIPALES SPÉCIALITÉS PHARMACEUTIQUES

Anolodol — Combinaison synthétique, dans une glycérine spéciale, de triméthylol et d'un dérivé de la série allylique. Solution commerciale au centième.

Antiglycine —

1 cuillerée dans un litre d'eau pour un usage courant.

Bromures Mure — Plusieurs sirops à base de bromure et d'écorces d'oranges amères.

Sirop Henry Mure au bromure de potassium — 2° au bromure de sodium; 3° au bromure de strontium; 4° polybromure (sodium, potassium ammonium).

2 grammes de sel par cuillerée à soupe.

Epilepsie, Hystérie, Névroses.

A. GAZAGNE, Pont-Saint-Espirit (Gard).

Cholécoléase — Extrait spécial de fiel de bœuf, renfermant tous les principes actifs de la bile assés de la Kinase.

Entérocolite mucomembraneuse, colite, insuffisances biliaires et pancréatiques.

Dragées ovales kéralinées — 6 à 12 par jour prises en 3 doses égales (au déjeuner, au dîner et le soir en se couchant).

Laboratoire Duret et Raby, Marly-le-Roi (Seine-et-Oise).

Coaltar saponifié Le Beuf — Emulsion de coaltar au goudron.

Antiseptique puissant, et nullement irritant, cicatrisant les plaies, adhésifs dans les hémorragies de Paris.

Angines couenneuses, anthrax, gangrènes, herpès, leucorrhée, pyriasis, otites infectieuses, suppurations, etc. (Le médecin l'emploie ici plus ou moins diluée suivant les besoins).

Gingivite de la toilette bouche, gencives, cheveu, ablations journalières (à 2 cuillerées à soupe pour un litre d'eau).

Dépot : 25, rue Réaumur.

Déplatoire Hospitalier — Déplatoire scientifique, inefficace (contient ni chlorure, ni arsenic, ni acétate de thallium).

Dissont le poil comme l'eau dissout le sucre.

Ni douleur, ni rougeur, ni irritation cutanée; dissout jusqu'à la racine, en trois minutes.

Indications : 1° Chirurgicales (remplace le rasoir); 2° Médicales (poils disgracieux du visage ou du corps, moustache féminine, favoris, etc.).

Prix : 50 centimes 12 francs (médicaments 3 fr. 50); corps 2 francs (médicaments 16 francs).

Pharmacie Chantreaux, rue de l'Industrie, 8, Paris, 8, rue de Constantinople, Paris.

Germose Karyab ou Fluorotrope stabilisée. Ce merveilleux spécifique de la Coqueluche et de la *Toux nerveuse* enraye invariablement une coqueluche dans les quinze jours.

Très agréable au goût. Non toxique.

4 cuillerées à café jusqu'à 1 an; 8 cuillerées à café de 1 à 3 ans; 8 cuillerées à dessert au-dessus de 3 ans.

Dépot : Pharmacie centrale de France, rue des Nonnains-d'Hyères, 21, Paris.

Héatine — Benzosulfone-paraniamphénylarsinate de soude. Traitement de la leucémie.

Pilules (0.10 d'hectine par pilule) : à 2 pilules par jour pendant 10 à 15 jours.

Gouttes (20 gouttes = 0.05 d'hectine) : à 20 à 30 gouttes par jour pendant 10 à 15 jours.

Ampoules (0.10 d'hectine).

Ampoules B (0.20 d'hectine) injecter une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours.

Laboratoire de Villeneuve-la-Garenne (Seine).

Hulle grise stérilisée et indolore (Vigier) — 40 cc. (Cotéux 1908).

Pour injections intramusculaires.

Pour adultes : une injection de 8 cc. de mercure par semaine, pendant 7 semaines. — Repos.

Faire une 2^e série, etc.

Se servir de préférence de la *Séringue spéciale* du Dr Barthelemy à 15 divisions, chaque division correspond exactement à 1 centigr. de mercure métallique.

Pharmacie Vigier, 13, boulevard Bonne-Nouvelle, Paris.

Intraits Dausse — Intraits de plantes médicinales stabilisées (procédé Perron-Goris).

Intraits de digitale. Produit soluble, contrôlé physiologiquement. Efficace cardiaque rapide, durable.

Leurine extractive Couteux (*Couteux*).

Leurine de la lecture de diète; 1 gr. correspond à 35 gr. de levure fraîche; les comprimés sont dosés à 0.20 centigr., ils équivalent à un gros cachet de levure sèche et à une cuillerée de levure fraîche. Très actifs, ils combattent l'acidité, les furoncles, les anthrax, le *eczéma*, les *dermatoses*, les *suppurations*, les *angines*, les *gripes*, les *maladies infectieuses*, les *entérites*, les *constipations*.

Laboratoire Couteux, 57, avenue d'Antin, Paris.

Névrossthénine Freysingue — 10 gouttes = 0.20 centigr. de glycérophosphate de soude, potasse et magnésie (ni chaux, ni sucre, ni alcool).

10 à 20 gouttes à chaque repas.

Flacon 3 fr. Freysingue, 6, rue Abel, Paris.

Ouataplaste du Dr Langlois — Pansement complet, aseptique, instantané.

Phlegmasies, eczéma, impétigo, phlébites, brûlures, érysipèle.

Sirop du Dr Bousquet — La *Doune-Merc*. Unique cicatrisant à bouche renferme : 0.010 Dilo-

nine-Merc, 2 gouttes bromo-

forme chimiquement pur, agissant à la fois sur les racines d'acide.

Indiqué dans toutes les affections des voies respiratoires accompagnées de toux opiniâtre, d'oppression nerveuse et d'anémie.

Adultes : à 4 cuillerées à soupe.

Pharmacie du Dr Bousquet, 140, faubourg St-Honoré, Paris.

Théolaxine — Laxatif régulier.

Agar-agar et extraits de plantes.

Produit entièrement végétal, ne détermine aucune irritation, ni accoutumance.

Constipation habituelle se prescrit sous 4 formes :

Paillettes : 1 à 4 cuillerées à café repas.

Cachets : 1 à 4 à chaque repas.

Comprimés : 2 à 8 à chaque repas.

Pour les enfants. Granulés : 1 à 4 à chaque café et à chaque repas.

Laboratoire Duret et Raby, Marly-le-Roi (Seine-et-Oise).

Urasapine Rogier — Granulé soluble à base de pipératène, d'urotropine, d'hélmintol, de benzoate de soude et de café.

1 cuillerée à café par jour, 2 heures au moins avant ou après les repas.

Rogier, 19, avenue de Villiers.

Culture pure de Ferments lactiques bulgares sur milieu végétal

GINGIVO-STOMATITES

GASTRO-ENTÉRITES des Nourrissons
et de l'Adulte

DIARRHÉES — CONSTIPATIONS

Prophylaxie de la FIÈVRE TYPHOÏDE et du CHOLÉRA

DYSENTERIES

INFECTIONS HÉPATIQUES (d'origine
intestinale)

DERMATOSES — FURONCULOSES



BULGARINE THÉPÉNIER

BOUILLON de Bulgarine1 verre à madère ★ 1/2 heure avant chaque repas ★ 2 comprimés
Nourrissons : 1/2 dose

3 fr. 50 (Conservation 2 mois)

COMPRIMÉS de Bulgarine

3 fr. 50 (Conservation indéfinie)

Phosphates et diastases des Céréales germées

ENTÉRITES — DYSPÉPSIES salivaires
et pancréatiques

Préparation des BOUILLIES MALTÉES

PALPITATIONS *d'origine digestive*

DIGESTION RAPIDE des FÉCULENTS

TUBERCULOSES — RACHITISMES

NEURASTHÉNIES

SURALIMENTATION



Amylodiastase THÉPÉNIER

SIROP d'Amylodiastase

2 cuillerées à café ★ après chacun des 3 principaux repas ★ 2 comprimés

Nourrissons et enfants : 1 cuillerée à café ou 1 comprimé détrempé dans une bouteille ou un biberon de lait

4 fr. 50 (Conservation indéfinie)

COMPRIMÉS d'Amylodiastase

4 fr. (Conservation indéfinie)

Préparés par le "Laboratoire des Ferments" A. THÉPÉNIER, 12, rue Clapeyron, 12 — PARIS

HISTOGÉNOL Naline

Médication arsénio-phosphorée organique à base de Nialarrine, réunissant combinés tous les avantages sans leurs inconvénients de la médication arsenicale et phosphorée organique.

L'HISTOGENOL NALINE est

Indiqué dans tous les cas où l'organisme débilité, par une cause quelconque, réclame une médication réparatrice et dynamogénique puissante; dans tous les cas où il faut relever l'état général, améliorer la composition du sang, reminéraliser les tissus, combattre la cholestase et ramener à la normale les réactions intraorganiques. **PUISSANT STIMULANT PHAGOCYTAIRE**

TUBERCULOSES, BRONCHITES, LYMPHATISME, SCROFULE, ANÉMIE NEURASTHÉNIE, ASTHME, DIABÈTE, AFFECTIONS CUTANÉES FAIBLESSE GÉNÉRALE, CONVALESCENCES DIFFICILES, etc.

FORMES : ELIXIR - EMULSION - GRANULE - AMPOULES
 ET DOSES : Elixir : 3 cuill. à soupe par jour. Granule : 2 mesures par jour. Ampoules : 1 ampoule par jour.

Exiger sur toutes les boîtes et flacons la Signature de Garantie : A. NALINE

Littérature et Echant. : voir à A. NALINE, 19^{ème} Villeneuve-la-Garenne, près St-Denis (Seine).

Traitement de la **SYPHILIS** sous toutes ses formes

HECTINE

PILULES (0,10 d'Hectine par pilule). — Une à 2 pilules par jour pendant 10 à 15 jours.
GOUTTES (20 gouttes équivalentes à 0,10 d'Hectine) 10 à 15 gouttes par jour pendant 10 à 15 jours.
AMPOULES A (0,10 d'Hectine par ampoule). — **Injecter une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours.**
AMPOULES B (0,20 d'Hectine par ampoule). — **INJECTIONS INDOLORES**

HECTARGYRE

(Combinaison d'Hectine et de Mercure).

Le plus actif, le mieux toléré des sels mercuriels.

PILULES (Par pilule : Hectine 0,10; Protoargyre Hg 0,05; Hg 0,05-0,10). — **Boute de**
 Une à deux pilules par jour. **GOUTTES** (Par 10 gouttes : Hectine 0,10; Hg 0,10) 10 à 15 gouttes par jour. **AMPOULES A** (Par ampoule : Hectine 0,10; Hg 0,10) 10 à 15 jours.

AMPOULES B (Par ampoule : Hectine 0,20; Hg 0,10). — **Une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours.**

INJECTIONS INDOLORES

Laboratoire la **HECTINE**, 12, rue du Chemin-Vert, à Villeneuve-la-Garenne (Seine).

CONSTIPATION Chronique ou Accidentelle

Fermentations gastro-intestinales
 Intoxications bacillaires
 Troubles hépatiques et biliaires

TRAITEMENT PAR LES



Produit naturel et complet
 à base de Podophyllin et Cascara

Dose : un ou deux grains avant ou au milieu du repas du soir.

Administration : 64, BOULEVARD PORT-ROYAL, PARIS

ANTISEPTIQUE URINAIRE PAR EXCELLENCE

ARTHRITISME DIATHÈSE URIQUE

URASEPTINE

ROGIER

DISSOUT, EXPULSE L'ACIDE URIQUE

Granulé entièrement soluble dans l'eau : 0,60 centigr. de matière active par cuillerée à café. — DOSE : 2 à 6 cuillerées à café par jour
 Échantillons et Littérature : HENRY ROGIER, Pharmacien, Anc. Int. des Hôpitaux de Paris, 3 et 5, boul. de Courcelles, PARIS



ÆSCULAPE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE LATÉRO-MÉDICALE

Comité de Patronage

R. BLANCHARD

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

GUIART

Professeur à la Faculté de Médecine
de Lyon

LE DOUBLE

Prof. à l'École de Médecine de Tours
Associé nat. de l'Académie de Médecine

POZZI

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

J. TEISSIER

Prof. à la Faculté de Médecine de Lyon
Associé nat. de l'Académie de Médecine

GILBERT-BALLET

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

LACASSAGNE

Prof. à la Faculté de Médecine de Lyon
Associé nat. de l'Académie de Médecine

Pierre MARIE

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

RÉGIS

Prof. à la Fac. de Médecine de Bordeaux
Corresp. nat. de l'Académie de Médecine

VERNEAU

Prof. d'Anthropologie au Muséum
Conserv. du Musée nat. du Trocadéro

GRASSET

Prof. à la Fac. de Médecine de Montpellier
Associé nat. de l'Académie de Médecine

LANDOUZY

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

E. PERRIER

Direct. du Muséum d'Histoire naturelle
Membre de l'Institut

RÉMOND

Professeur à la Faculté de Médecine
de Toulouse

Secrétaire Général : **Benjamin BORD**, Ancien Interne des Hôpitaux de Paris
(Toutes les communications concernant la Rédaction doivent être adressées au Secrétariat général)

Abonnement sans Prime.
12 fr. (Étranger 15 fr.)

A. ROUZAUD, Éditeur

41, Rue des Ecoles, Paris — Téléphone : 830-03
Le Numéro 1 fr. (Étranger 1 fr. 50)

Abonnement avec Prime.
20 fr. (Étranger 25 fr.)

Tableau des Puissances Antiseptiques et Bactéricides de l'ANIODOL

MICROBES	DOSES ANTISEPTIQUES empêchant toute culture dans le milieu stérilisé		PUISSANCE ANTISEPTIQUE de l'ANIODOL par rapport à celle du PHÉNOL	DOSES BACTÉRICIDES ayant tué au bout de 10 heures des microbes dans un milieu de culture		PUISSANCE BACTÉRICIDE de l'ANIODOL par rapport à celle du PHÉNOL
	GRAMMES de PHÉNOL pour 1,000	GRAMMES d'ANIODOL pour 1,000		GRAMMES de PHÉNOL pour 1,000	GRAMMES d'ANIODOL pour 1,000	
Bacille subtilis	1,90	0,25	7,6	8,5	0,45	18,90
Bacille coli communis	1,35	0,12	11,25	3,1	0,15	30,70
Staphylococcus doré	1,40	0,07	20,00	2,5	0,25	10,00
Streptococcus pyogène	1,30	0,06	21,70	1,35	0,09	14,50
Bacille pyocyanique	0,95	0,10	9,5	3,10	0,20	15,50
Bacille typhique	1,85	0,035	52,85	3,5	3,15	23,40
Bacille diphtérique	0,4	0,065	6,1	1,1	0,1	11,0
Bacille choléra (Cassini)	1,3	0,05	26,0	1,5	0,15	10,0
Bacille anthracis	1,4	0,075	18,7	11,5	0,4	28,75
Bacille lactique	0,6	0,12	5,0	0,8	0,2	3,0

« Ces nombres font voir d'une façon globale que l'ANIODOL présente une activité en moyenne vingt fois plus grande que celle du Phénol. »
 « Il est à remarquer que quelques nombres émergent au-dessus de cette moyenne d'une façon très notable : Ainsi, celui du Bacille typhique, 52,85, accuse à la fois la résistance particulièrement remarquable de ce microbe à l'acide phénique, et sa délicatesse vis-à-vis de l'ANIODOL. »
 « La même observation, moins intéressante sans doute au point de vue pratique, est à relever pour le Bacille anthracis. »

« Signé : E. FOUARD,
 « Chimiste à l'Institut Pasteur. »

« Au point de vue du mode d'action des antiseptiques, ces nombres apportent une contribution de

« plus à une connaissance antérieure acquise de la supériorité des antiseptiques anticoagulants, ayant ainsi, non une action essentiellement extérieure sur le corps du microbe, comme les agents coagulants, mais une action physiologique interne, modificative du protoplasma, conséquence d'une pénétration osmotique à travers la membrane enveloppée. »

Signé : E. FOUARD,
 « Chimiste à l'Institut Pasteur. »

Quelle est, d'autre part, la puissance bactéricide des divers antiseptiques ?

Nous empruntons le tableau suivant au journal *Lancet*, du 14 juillet 1906, page 125, qui renvoie, pour plus amples informations, au *Journal of the Royal Sanitary Institute*, vol. XXV, part. 3, page 424 :

ANTISEPTIQUES	ORGANISME	COEFFICIENT de L'ACIDE PHÉNIQUE
Sublime	Bacille typhique	20,00
Créoline	—	2,50
Lysol	—	2,50
Antiseptique de Pearson	—	2,50
Acide phénique	—	1,00
Formol	—	0,30
Chinosol	—	0,30
Chlorure de zinc	—	0,15
Lysoforme	—	0,10
Listérine	—	0,03
Sulfate de zinc	—	0,02
Santals	—	0,02
Acide borique	—	Nil

En comparant ces chiffres avec ceux des tableaux précédents, on constate que le pouvoir bactéricide de l'ANIODOL étant de 23,40, et celui du sublimé (le plus puissant antiseptique employé à ce jour) de 20,00 seulement, l'ANIODOL le dépasse de près du sixième, les autres antiseptiques ayant un pouvoir de 10 à 200 fois moindre.

Ainsi s'explique la grande supériorité de l'ANIODOL et la faveur dont il jouit auprès du corps médical qu'il a définitivement conquis et qui sait qu'en faisant usage de l'ANIODOL il est certain d'obtenir d'emblée le maximum d'effet thérapeutique, sans exposer le malade au moindre danger, au plus petit inconvénient, l'ANIODOL n'étant ni caustique ni toxique, à l'inverse du sublimé qui reste toujours un poison violent.

ANIODOL
 LE PLUS PUISSANT
Antiseptique Désodorisant
 Sans Mercure, ni Cuivre — Ne tache pas — Ni Toxique, ni Caustique
 N'ATTAQUE PAS LES MAINS, NI LES INSTRUMENTS
OBSTÉTRIQUE — CHIRURGIE — MALADIES INFECTIEUSES
 SOLUTION COMMERCIALE : au 1/100* (Une GRANDE CUEILLÈRE dans un LITRE D'EAU pour usage courant).

PUISSANCES : BACTÉRICIDE 23.40 / sur le Bacille typhique
 ANTISEPTIQUE 52.85 / (établies par M. FOUARD, Ch^e à l'INSTITUT PASTEUR)
 Celles du Phénol étant : 1.85 et du Sublimé : 20.

SAVON BACTÉRICIDE A L'ANIODOL 2%
 ANTISEPTISME des MAINS de l'OPÉRATEUR, de la PEAU, des SURFACES
POUDRE D'ANIODOL INSOLUBLE remplace l'IODOFORME

Réalisation de l'ANTISEPTISME INTERNE par l'ANIODOL pris à l'intérieur.
 Souverain dans FIÈVRE TYPHOÏDE, DIARRHÉE VERTE des NOUVEAUX-NÉS, GASTRO-ENTÉRITE, FERMENTATIONS GASTRO-INTESTINALES, etc.

DOSES : Une grande cuillère de la solution au 1/100* dans un litre d'eau par cuillères, ou vertéres, dans les 24 heures.

Echantillons et Renseignements : Société de l'ANIODOL, 32, Rue des Mathurins, PARIS. — SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

NOS DEUX MODES D'ABONNEMENT

De nombreuses lettres nous sont parvenues de France et de l'Étranger au sujet de nos Primes de Remboursement et du Prix de l'Abonnement. D'une part, certains abonnés ont craint de ne pouvoir bénéficier de la prime lors du renouvellement; d'autre part, certains lecteurs, possédant déjà la plupart des primes offertes, nous ont demandé un prix d'abonnement spécial.

Nous avons créé, pour donner satisfaction à tous les désirs :

1° Des abonnements sans primes à 12 fr. (Étranger 15 fr.).

2° Des abonnements avec primes à 20 fr. (Étranger 25 fr.).

Collections des Années 1911 et 1912 d'ESCALAPE

COLLECTION 1911 : 60 francs net, sans prime (quelques rares collections).
COLLECTION 1912 : 20 fr. net, sans prime (collections peu nombreuses).

À titre temporaire, nous acceptons au prix de 36 fr. net, sans prime, (Étranger 45 fr.) des abonnements de 3 ans, porteur sur les années 1912, 1913, 1914, mais l'année 1912, prise séparément, est vendue 20 fr. net, sans primes.

1° Abonnement sans Primes : 12 fr. (Étranger 15 fr.)

Envoyer un mandat de 12 francs (Étranger 15 fr.) à M. Rouzaud, 41, rue des Ecoles, Paris. Les abonnements ne peuvent plus porter sur l'année 1912, sauf pour les abonnements de 3 ans (1912, 1913, 1914), qui sont acceptés, à titre temporaire, au prix de 36 fr. net, sans primes. Le prix des 12 numéros de 1912, en tout autre cas, est de 20 fr. net, sans primes.

2° Abonnement avec Primes : 20 fr. (Étranger 25 fr.)

L'envoi d'un mandat de 20 fr. (Étranger 25 fr.) à M. Rouzaud, 41, rue des Ecoles, Paris, donne droit à un abonnement d'un an et à l'une des primes suivantes, dont la valeur égale celle de l'abonnement. (Designé deux primes pour le cas où l'une d'elles serait épuisée.) Depuis le 15 février 1913, le prix des 12 numéros 1912 est porté à 20 fr. net, sans primes.

I. — Instruments de chirurgie, médecine, laboratoire.

1° « Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Mathieu.

2° « Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Guyot.

3° « Le » « Bon » sera adressé à l'abonné dès la réception du mandat d'abonnement.

II. — Eau Minérale (France et médecins seulement).

1° Eau de Pougues, Source Alice (une caisse de 50 bouteilles).

2° Eau de Vals, Source La Reine (une caisse de 50 bouteilles).

III. — Produits hygiéniques « Innoxa » (France).

1° Bel assortiment de produits hygiéniques et de beauté, une valeur de 25 fr. constitué par : 1 flacon huile « Innoxa » ; 1 grand pot cold-cream « Innoxa » ; 1 boîte poudre « Innoxa » ; 2 tubes cold-cream « Innoxa ». (Sera très apprécié par la femme du médecin.)

IV. — Instruments médicaux.

1° Seringue du Dr Barthélemy, modèle Vigier, stérilisable, spéciale pour huile grise à 40 o/o, avec boîte métallique et aiguille en platine tridie de 5 centimètres; accompagnée de 2 seringues de 1 centimètre cube et d'une gaine Luer (valeur de l'ensemble 21 fr.).

2° Seringue de 20 centimètres cubes (pour sérum de Roux, etc.) avec tube-racord caoutchouc, deux aiguilles et boîte métal (valeur 21 fr.).

V. — Livres.

1° *Art et la Médecine*, par Paul Richer, membre de l'Académie de médecine; ouvrage de grand luxe, 512 pages, 350 illustrations (valeur 30 fr.).

2° *L'Assiette au Beurre*, un beau volume album contenant une cinquantaine de numéros différents, illustrés

par nos meilleurs humoristes (Willette, Abel Faivre, Guillaume, Steinlen, Rouille, Mirande, Ricardo Florès, etc.) (Valeur 25 fr.).

10° *Œuvres de Rabelais*, 4 vol., édition des Bibliophiles, reliure d'amateur, tête dorée (valeur 24 fr.). (Les œuvres de notre vieux et savoureux confrère s'imposent à toute bibliothèque médicale.)

11° *Les Différences et les Malades dans l'Art*, par le Professeur Charcot et Paul Richer; ouvrage de grand luxe, nombreuses illustrations (valeur 20 fr.).

12° *Œuvres d'Alfred de Musset*, édition de la collection artistique Jousa, 7 volumes (*Premières Poésies*, *Poésies Nouvelles*, *Comédies et Proverbes* (2 vol.), *Contes*, *Nouvelles*, etc.). *Confession d'un Enfant du Siècle* (valeur 21 fr.).

13° *Quatre volumes à choisir* parmi les 6 volumes suivants de Georges Cain, à 5 fr. l'un, largement illustrés : *Coins de Paris*, *Promenades dans Paris*, *Nouvelles Promenades dans Paris*, *A travers Paris*, *Pierres de Paris*, *Écrivains de Paris*. (Si la valeur des livres choisis dans cette liste dépasse 20 fr., l'abonné devra envoyer le supplément.)

14° *Le Cabinet secret de l'Histoire*, par le Dr Cabanès; 4 vol. illustrés, à 5 fr. l'un (valeur 20 fr.).

15° *L'Éducation artistique* par l'Image et l'Anecdote, par Paul Bayard, inspecteur des musées; vol. de grand luxe, 600 pages, 400 illustrations (valeur 36 fr.).

16° *Œuvres complètes de Shakespeare*, traduction publiée il y a trois ans par la Maison Flammarion; 8 beaux volumes illustrés, à 3 fr. 50 (valeur 28 fr.).

17° *Vingt livres à choisir* dans la liste suivante : *Mœurs intimes du Passé*, par Cabanès (3 vol. à 3 fr. 50 l'un); — *L'Art chrétien*, ses licences, par le Dr Witkowski (1 vol. à 5 fr.); — *Les Morts mystérieuses*

de l'Histoire, par Cabanès (2 vol. à 3 fr. 50 l'un); — *Les Indiscrétions de l'Histoire*, par Cabanès (6 vol. à 3 fr. 50 l'un); — *Passer Docteurs*, par le Dr Lucien Nass (1 vol. à 3 fr. 50); — *Monsieur l'Agrégé*, par L. Nass (1 vol. à 3 fr. 50); — *Curiosités Médico-artistiques*, par L. Nass (2 vol. à 3 fr. 50 l'un); — *Les Accouchements à la Cour*, par le Dr Witkowski (1 vol. à 10 fr.); — *Théâtre de Molière*, pub. par Jouaust, avec la préface de 1084; toute bibliothèque médicale doit posséder l'œuvre de Molière (8 vol. à 3 fr. l'un); — *Les Mystères des Dieux (Véens)*, par Pierre Piob (valeur 6 fr.); — *Ingres* (d'après une correspondance inédite), par Boyer d'Agen (valeur 25 fr.); — *Les Confessions* de J.-J. Rousseau, édition des Bibliophiles (3 vol. à 3 fr. l'un); — *Marat inconnu*, par le Dr Cabanès (1 vol. à 5 fr.); — *Le Maroc pittoresque*, par J. du Tailliez (1 vol. de luxe, largement illustré, à 10 fr.); — *Lettres de mon Moulin*, par A. Daudet (1 vol. de luxe, abondamment illustré, à 10 fr.). Si la valeur des livres choisis dans cette liste dépasse 20 fr., l'abonné devra envoyer le supplément.

VI. — Abonnements. (Les personnes abonnées déjà directement à l'une des Revues ci-dessous ne peuvent la choisir comme prime.)

18° *La Grande Revue*, bi-mensuelle, abonnement d'un an (val. 20 fr. pour la France; 25 fr. pour l'Étranger).

19° *La Revue* (directeur : Jean Finot), bi-mensuelle; abonnement d'un an (valeur 24 fr. pour la France; 30 fr. pour l'Étranger).

20° *L'Art Décoratif*, mensuel (Revue de l'Art ancien et de la Vie artistique moderne), nombreuses planches en couleurs susceptibles d'être encadrées; abonnement d'un an (valeur 22 fr. pour la France; 26 fr. pour l'Étranger).

VII. — *Stylo « Gold Star »*, modèle Safety, se portant dans toutes les positions.

SOMMAIRE DU N° D'AVRIL

Le Sommeil (13 illustrations).

Par le Dr Laignel-Lavastine, Professeur agrégé à la Faculté de Médecine de Paris.

Les Mains qui momifient (7 illustrations).

Par le Dr G. Darville, Professeur à l'École de Psychisme expérimental.

A propos de l'École de Médecine militaire de Strasbourg pendant le siège de 1870 (7 illustrations).

D'après le Dr Rouis, ancien Médecin Principal d'Armée, Sous-directeur de cette École.

Le Docteur Coindet; l'Iode contre le Goitre; les Crétins du Valais (8 illustrations).

Par Burkhard Reber (de Genève).

Chez les Lépreux d'Orient (8 illustrations).

Par le Dr Lucien Libert (de Paris).

Les Ex-voto Anatomiques modernes (16 illustrations).

Par le Dr Félix Regnaud, Professeur au Collège libre des Sciences sociales.

HORS-TEXTE

Une Possédée du Démon au début de sa crise.

Fragment du tableau d'André del Sarte.

La collection des 12 numéros 1912 est vendue 20 francs net, sans prime. (La collection 1911, sur le point d'être épuisée, est vendue 60 francs net.

JUILLET

Leanne la Folle (7 illustr.), par le D^r Cabanis... L'auteur veut élucider une des énigmes les plus passionnantes de l'histoire humaine : comment et pourquoi les hommes ont-ils inventé la gastronomie ? par Georges Forest.

L'idéal de beauté dans l'école florentine (5 illustr.), par le Prof. F. Regnaud... Le caractère de la culture florentine est d'être un idéalisme qui se traduit par une recherche constante d'antécédents (7 illustr.), par le D^r Henri Bouquet... Curieuse tentative de réconcilier l'art avec la science.

Les Velus dans la Science et dans l'Histoire (22 illustr.), par les D^s Le Douarin et Housay... Le développement anormal du système pileux chez l'homme et la femme, du point de vue médical et physiologique, est traité par deux célèbres « Les Hommes et la Nature ».

Le Sémantik ou le Sacrographe des pleureurs (3 illustr.), par le D^r Liberto... La psychologie des pleureurs est étudiée par le D^r Lucien Nasse.

L'ancien passé en revue les cas si intéressants de la mythologie pré-latine..., par M^{lle} Christine Gaudon.

La Marche au tombeau et la marche des funérailles, par Georges Forest (4 illustr.). — *Étude d'un symptôme, d'un trébuchet artilleur du grand vers romantique et parasséen*.

illustr., p. 100.

Derivés « tourterres » et « pigeons », le mot est d'origine italienne. — *Ail*, langue, pour « douloireux », les guérisseurs de marabout. — *Mysticisme d'un anatomiste du XVIII^e siècle* (à illustr.), par Dr H. Boquet. — *L'Anatomie des mœurs* (à illustr.), par Dr J.-M. L. Courtaud. — *Annettoine Bourignon*, sa laidure, son bec de lièvre, son mysticisme éternel. — *Toubis* (à illustr.), par Dr A. Espalard. — Le mode opératoire marocain au bagne. — *Le grand maître de la médecine à Paris*. — *Comment on empoisonnait au XVIII^e siècle* (à illustr.), par Dr L.-L. Courtaud. — Les seigneurs de la noblesse. — *La Leçon d'anatomie*, de Hogarth. Caractéristique de son talent et de son humour. — *Formule de l'embaumement chez les anciens Égyptiens* (à illustr.), par A. Guyot. — Les préparations anatomiques. — *Les conservateurs*; paroles à prononcer; l'huile, le baume, l'ongle d'or, le mailloir fleur-de-lis. — *Lait desséché* (à illustr.), par le Prof. G. B. Moret. — *Le lait maternel*. — D'intéressantes petites béméviennes cherchant la guérison de leurs entorses. Les toutsos, les kikis et leurs méméviens.

TEMBR

tour de mon auto-épuration (12 illustr.), par le Prof. Jules Regnaud. — Impression
 d'actualité : la peste au Japon (12 illustr.), par le Prof. Jules Regnaud. — Impression
 de journaux : la photo truquée ; les caricaturistes en s'indignent. — Reproductions de
 réflexions sur l'Art et les Allégres (10 illustr.), par le Dr Fay. — Reproductions de
 l'œuvre de l'artiste japonais, le peintre de la dépression, le peintre du malin, le peintre
 du dément précoce, du paralytique général, du mystique, du débile. — Sur le chris-
 tisme : *Les Médicaments militaires et l'épandeur* (8 illustr.), par le Dr Yvart. — Sur le
 chris-tisme : *Le malade en malade* (8 illustr.), par le Dr Yvart. — Sur le chris-
 tisme : *Les Saints, guérisseurs de la Folie* (7 illustr.), par P. Saintyves. — Pratiques bizarres
 du breidoire ; Saint Menoux guérit les jeunes filles ; Saint Gervais ; Saint Gervais
 tombe en frénésie le jour de ses noces ; ceux qui baisent le verrou de Saint-Gervais
 tombent en frénésie le jour de ses noces ; ceux qui baisent le verrou de Saint-Gervais
Les Vélus dans la Sculpture et la Gravure (17 illustr.), par le Prof. Jules Regnaud.
 Les Hommes sauvages des châteaux de la Renaissance ; Sainte Marie l'Égyptienne au
 Désert, velue.

OCTOBRE

Les Velus dans la Peinture et la Céramique (17 illustr.), par le Prof. Le Doublé et le

ne velu d'H
et les regar

[illegible]

lusir.), pa

[illegible]

CEMBRI

[illegible]

AMULETTES D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Le Livre des Morts, des anciens Égyptiens contient des chapitres entiers consacrés aux amulettes, considérées comme armes de défense contre les périls annoncés par l'horoscope et contre les jours dits néfastes. Nous empruntons à la Vie mystérieuse ces intéressantes réflexions.

Chaque amulette, chez les anciens, avait sa vertu spéciale, tant pour les vivants que pour les morts. Elles protégeaient ceux qui étaient enterrés avec. On les attachait soit à la tête, au tronc ou aux jambes. Elles étaient faites d'améthyste, de jaspe, de lapis-lazuli et de pâte de verre.

Leurs formes étaient des plus variées. Certaines représentaient le dieu Thot ; d'autres des têtes de singe, d'autres étaient des doigts, ou bien encore la croix avec l'anneau, symbole de la vie ; le cœur en forme d'amphore, l'œil symbolique, etc.

L'amulette égyptienne par excellence était la scarabée ; il y en avait de toutes les dimensions et en toutes matières.

Pendant la onzième dynastie, il était de mode de les porter en bague à la main gauche.

La scarabée était le symbole de la continuation et de la rénovation de l'existence, de la vie humaine et de la transformation de l'âme dans l'autre monde.

Non seulement on portait des amulettes extérieurement, mais on en incrustait sur les momies à l'emplacement du cœur.

En Assyrie, quand on commençait un édifice public, c'était la coutume de

peuple d'adorer de lancer des amulettes dans les fondations ; ces amulettes étaient des figurines de terre cuite. Cette coutume est continuée de notre temps

La superstition a conservé cette vertu des amulettes contre les maladies des yeux. La figure de Gorgone, la main avec un ou deux doigts étendus, l'œil d'origine égypt-

port des amulettes alors que l'Eglise le condamnait.

Dans les catacombes, on trouve des amulettes que l'on peut qualifier de chrétiennes. Les unes représentent le monogramme du Christ, d'autres des figures d'animaux.

Les gnostiques s'étaient donnés au port de l'amulette, presque toujours sous forme de médaillons, avec des pierres et des figures magiques dans lesquelles l'abraxas, manifestation de l'être suprême, avec son corps d'homme, sa tête de coq, deux serpents au lieu de jambes, un fouet dans la main.

De nos jours, la foi aux amulettes n'est peut-être pas aussi vive qu'au temps des Romains et des Égyptiens ; ils sont nombreux cependant ceux qui recherchent des porte-bonheur, qui croient à l'influence bénéfique des trèfles à quatre feuilles, qui ramassent un fer à cheval pour le pendre au-dessus de leur porte, qui ne se font pas fesser de porter la représentation gravée d'un cochon ou de tout autre animal.

Autres temps, mêmes mœurs.



LE PIED « DE POUPÉE » DE LA CHINOISE

Notre collaborateur, le médecin-major Bonnette, nous adresse les intéressantes lignes qui suivent sur le pied déformé de la Chinoise.

On sait que les Chinois possèdent l'étrange et cruelle habitude de déformer les pieds de leurs fillettes.

Pour ce faire, ils enveloppent et compriment avec des bandelettes de coton ou



Cliche de La Vie Mystérieuse

Amulette égyptienne dite « bijou pectoral », contenant en son centre le scarabée, emblème de la transformation et du devenir, adoré par les dieux Isis et Néphthys. (Musée du Louvre.)

où l'on place des pièces d'argent sous les premières pierres des édifices modernes.

De l'Orient, la coutume de l'amulette passa en Grèce, puis à Rome. Les Romains leur accordaient un pouvoir magique qui s'étendait surtout aux maladies inconnues ou d'apparence surnaturelle.

tiennes, étaient les plus en honneur. Les Grecs, et surtout les Etrusques, avaient copié sur l'Égypte la mode des scarabées.

Les Etrusques sont aussi les créateurs des amulettes en forme de grappe de raisin.

Le christianisme n'a pas pu interdire le

PHARMACIE CHARLARD-VIGIER, Ph^m de 1^{re} cl. et R. HUERRE, Ph^m de 1^{re} cl., Docteurs ès sciences, 12, BOULEVARD BONNE-NOUVELLE, PARIS

TRAITEMENT DE LA SYPHILIS PAR LES INJECTIONS MERCURIELLES INTRA-MUSCULAIRES DE VIGIER

Huile grise stérilisée indolore de Vigier à 40 d'Hg p. 100 cc (Codex 1908). Prix du flacon, 2,25 ; Double flacon, 4,25. Un centimètre cube représente 0 gr. 40 de mercure métallique.

Pour injecter l'huile grise, se servir de préférence de la seringue spéciale stérilisable du Dr Barhiédem, nouveau modèle Vigier à 15 divisions, dont chaque division correspond à 1 centig. de mercure.



La seringue avec une aiguille en platine tridré de 18 centimètres. Prix à la Pharmacie Vigier, 15 francs. Si on se sert de la seringue de Pravaz, une division correspond à 0 gr. 02 de mercure.

Huile au calomel stérilisée indolore de Vigier à 0 gr. 05 (et à 0 gr. 10) par cc. Grâce à la constance spéciale de cette huile, le calomel est maintenu en suspension.

Huile au Bi-iodure de Mercure indolore Vigier à 0 gr. 01 par cc.

Huile au Sublimé indolore Vigier à 0 gr. 01 par cc. la plus active, la plus assimilable, la mieux tolérée de toutes les préparations mercurielles solubles.

Ampoules au Benzatoxe de Mercure hypertoniques indolores Vigier. Solution aqueuse saccharosée à 0 gr. 01 et à 0 gr. 02 de Benzatoxe d'Hg. par cc.

Ampoules au Bi-iodure de Mercure hypertoniques indolores Vigier. Solution aqueuse saccharosée à 0 gr. 01 et à 0 gr. 02 d'iodure d'Hg. par cc.

Pour traiter les accidents locaux chez les syphilitiques on se sert tous les jours de SAVON DENTIFRICE VIGIER, le meilleur antiséptique, 3fr. Pharmacie, 12, Boulevard Bonne-Nouvelle, Paris

MÉTHODE SOUS-PRÉPUTIALE ET INTRA-VAGINALE (Marques déposées)

Disques Mercuriels Vigier à 0 gr. 05 et à 0 gr. 06 d'onguent mercuriel.

Bandilles Mercuriels Vigier à 0 gr. 02 et à 0 gr. 04 d'onguent mercuriel.

Pour les Femmes : Billets Mercuriels Vigier à 0 gr. 10 et 0 gr. 20 d'onguent mercuriel.

Introduire selon la gravité des cas : Sous le prépuce, un disque ou une brindille une ou deux fois par jour ; dans le vagin, une bille une ou deux fois par jour.

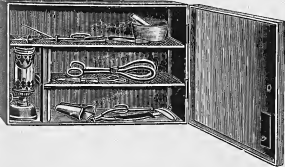
Suppositoires d'Huile grise de Vigier, à 0 gr. 02 et à 0 gr. 04 de mercure ; Ovoides mercuriels de Vigier, à 4 gr. et à 6 gr. d'onguent pour frictions ; Savon mercuriel Vigier, à 33 p. 100 de mercure, remplacer les frictions ; Emplâtre au Calomel du D^r Quinquand, contre la syphilis de l'enfance.

FORMULATEURS ET STÉRILISATEURS HÉLIOS

ÉCONOMIE et SIMPLICITÉ
NI PRESSION, NI LIQUIDES

Stérilisateur n° 2 avec un formateur A. . . 37 fr.

Formateur B avec 500 pastilles. 16.80



Brochures et Renseignements
sur les autres modèles sur demande :

27, Rue des Petits-Hôtels, PARIS

de soit les pieds malléables de leurs petites filles dès le berceau. Cette compression méthodique et longtemps soutenue a la propriété d'immobiliser les membres inférieurs et de provoquer une atrophie musculaire marquée, ainsi qu'un enroulement du pied sur lui-même.

Par ces manœuvres, les ortels fortement fléchis refoulent la tête des métatarsiens, qui basculent en bas et en dedans.

Cette semi-luxation des quatre derniers métatarsiens autour du gros orteil, resté en position normale, devient peu à peu une déformation définitive et à la longue, dit notre camarade Coulaud, *en comparant le pied à la main, l'extrémité inférieure d'une Chinoise ressemble à un poing fermé, le pouce en extension.*

La photographie ci-contre, due à l'amabilité d'un ami retour de Chine, représente bien ces déformations irrémédiables que subissent ces pieds de « Cendrillons ».

Durant son séjour à la Légation française de Pékin, notre camarade et ami le docteur Matignon a eu « la chance » de faire l'autopsie d'un pied de Chinoise et a pu ainsi nous décrire les déviations et anomalies anatomiques obtenues par cette longue et lente compression, qui altère la morphologie comme la statique du pied.

La surface plantaire, au lieu de s'élargir en éventail et de s'appliquer sur le sol par son trépied classique, n'offre qu'une surface, linéaire arrondie et le poids du corps, en équilibre instable, ne repose plus que sur le calcaneum. La marche est ainsi rendue très pénible et la course à peu près impossible. « Agées, dit Matignon, les Chinoises prennent un bâton; jeunes, elles marchent les bras légèrement écartés, comme des balanciers, le thorax en avant, le bassin en arrière. »

L'origine de cette coutume orientale se perd dans la nuit des temps, mais notre camarade prétend que la vue de ces « pieds de poux » allume dans le cœur des Celestes des desirs érotiques.

Aussi puis-je « les pieds non déformés sont un déshonneur » et quoique « chaque pied bandé coûte, selon le diction chinois, une barrique de larmes », c'est en vain que l'impératrice actuelle, d'origine mandchoue, fétifera et interdira cette pratique cruelle. Malgré l'édit impérial, il est fort à craindre que cette étrange aberration génésique des Celestes maintienne longtemps encore cette coutume que le monde la raison réclamant dans tout l'Empire du Milieu.

Voici en quels termes précis le distingué Dr Matignon, que nos lecteurs connaissent bien, apprécie l'intérêt du pied chez la Chinoise au point de vue gynécologique, dans son beau livre : Superstition, Crime et Misère en Chine :

La beauté chinoise réside en grande partie dans le pied. « Un pied non déformé est un déshonneur », dit un poète. Pour le mari, le pied est plus intéressant que la figure. Seul le mari peut voir le pied de sa femme nue. Une Chinoise ne montre pas plus facilement ses pieds à un homme, qu'une femme d'Europe ses seins. Il m'est arrivé de donner souvent

Elles avaient des pudibonderies de pensionnaires, rougissaient, faisaient mille manières pour se laisser examiner, me tournaient le dos pour défaire les bandes et dissimulaient, ensuite, leur pied dans un linge, ne laissant à découvert que la partie malade. La pudeur est une question de convention : les Chinoises l'ont pour les pieds.

La déformation du pied n'est pas également répandue dans toutes les provinces. Elle est plus fréquente à la ville qu'à la campagne. Au nord de Pékin et dans les anciens territoires mongols maintenant occupés par les Celestes, j'ai pu remarquer que toutes les femmes avaient les pieds déformés. Seules les chrétiennes les avaient normaux. Les missionnaires ont pu obtenir de leurs ouailles de renoncer à cette pratique de coquetterie. Il n'en est pas partout ainsi, car dans certaines provinces du Sud, les religieuses qui dirigent les orphelins sont obligées de déformer les pieds de leurs petites filles, sans quoi elles ne trouveraient pas à les marier.

Les femmes tartares-mandchoues ont les pieds remarquablement fins, mais non déformés. Après la conquête et l'établissement sur le trône des Mings de la dynastie actuelle, les femmes des vainqueurs ont dû adopter la mode chinoise : des édits impériaux s'y opposèrent sous peine de mort. Les Tartares obéirent à regret, mais cependant, essayèrent de copier, de loin, la forme de la chaussure chinoise et mirent à la leur un énorme talon au lieu de la semelle.

On a prétendu que cette déformation des pieds avait pour résultat d'amener un développement plus considérable des



Pied de Chinoise déformé, vu de face

mes soins à des femmes chinoises, à pied très souvent petit, pour plaies, excoriations survenues du fait du bandage trop serré.

TUBERCULOSE

LYMPHATISME

ANÉMIE

TUBERCULOSE

TRICALCINE

TRAITEMENT DE LA TUBERCULOSE

LA RÉCALCIFICATION

Ne peut être ASSURÉE

d'une façon CERTAINE
et PRATIQUE

QUE PAR LA TRICALCINE

À BASE DE SELS CALCIQUES RENDUS ASSIMILABLES

EN POUDRE · COMPRIMÉS · GRANULÉS · CACHETS

LA TRICALCINE EST VENDUE

TRICALCINE PURE

TRICALCINE MÉTHYLARSINÉE

TRICALCINE ADRÉNALINÉE

POUDRE · COMPRIMÉS · GRANULÉS · CACHETS
4/50 la Boîte pour 30 jours de traitement
ou la Boîte de 80 cachets

EN CACHETS seulement dosés exactement à
0,01 de MÉTHYLARSINATE de soude chimiquement
pur. 5/10 la Boîte de 80 cachets

EN CACHETS seulement dosés exactement à
3 gouttes de solution d'ADRÉNALINE au millième
par cachet. 6/10 la Boîte de 80 cachets

Echantillons et Littérature sur demande · LABORATOIRE des PRODUITS SCIENTIA · PARIS 42, Rue Blanche

CARIE DENTAIRE

TROUBLES DE DENTITION

DIABÈTE

coisses, du mont de Vénus. M. Morache a, depuis longtemps, démontré que cette hypodermose n'avait rien de très fondé. Les recherches, les mensurations faites par moi-même à ce sujet ne font que confirmer l'opinion de mon éminent chef.

Mais il est un point sur lequel personne n'a encore insisté et qui, à l'heure présente, je veux parler du rôle du pied comme excitant du sens génésique chez le Chinois. Mon attention a été attirée sur ce point par un très grand nombre de gravures pornographiques, particulièrement dégoûtantes, dont les Chinois sont très friands. Je regrette que leur caractère de trop haute obscénité ne me permette pas de reproduire dans ce travail quelques-uns de ces spécimens. Dans toutes ces scènes lubriques, on voit le mâle tripoter voluptueusement le pied de la femme. Le pied, surtout quand il est petit, pris dans la main d'un Céleste, lui procure un effet identique à celui que provoque, à un Européen, la palpation d'un sein jeune et ferme, pure question de sentiment... et de sensation. J'ai pris, pour me confirmer dans l'opinion que j'avance, beaucoup de renseignements auprès des Chinois. Tous les diables interrogés ont été unanimes : « Oh ! le petit pied ! Vous, Européens, ne pouvez pas comprendre tout ce qu'il a d'exquis, de suave, d'excitant ! ». L'attachement des organes génitaux par le petit pied provoque chez les mâles des frissons d'une volupté indescriptible. Et les grandes amoureuses savent que, pour réveiller l'ardeur par trop refroidie de leurs vœux clients, le rôle agissant de leurs deux pieds vaut mieux que tous les aphrodisiaques de la pharmacopée et de la cuisine chinoises, y compris le « ginseng » et les nids d'oiseaux.

Le Chinois, croissant dans la rue un joli pied, fait des réflexions aimablement lubidinesques, tout comme la vue d'un corsage bien garni et d'une jolie taille parle au sens d'un Européen. Il n'est pas rare d'voir les chrétiens chinois s'accuser à la confession d'avoir « pensé à mal » en regardant un pied de femme.

Plusieurs sociétés chinoises ont essayé, mais en vain, de lutter contre cette habitude de bander les pieds. Les missionnaires catholiques ont réussi, dans certains points, à faire cesser cette coutume. Les missionnaires américains ont, il y a quelques temps, tenté de frapper un grand coup. Ils ont rédigé un placet, dans lequel ils demandaient à l'Empereur de Chine de donner des ordres pour faire cesser cette « pratique barbare » et ont chargé le ministre des Etats-Unis à Pékin de remettre cette sup-

plique, contenue dans une superbe boîte en argent, au Tsoung-li-Yamen, pour que ce ministère la

fit parvenir au Fils du Ciel. Le Tsoung-li-Yamen répondit que l'Empereur laissait à ses sujets, les droits de faire ce qui leur plaisait, que la requête des missionnaires ne pourrait lui être transmise, mais que la boîte d'argent, ayant un cachet artistique et de la valeur, serait conservée dans les archives.

COMMENT ZOLA ÉCRIVIT LE « RÊVE »

Quand on dispersa la bibliothèque d'Emile Zola, on trouva un bréviaire du milieu du XVIII^e siècle, exécuté par

Pierre de Carman de Nègrepelisse, qui fut abbé de Moissac de 1449 à 1485. Manuscrit très beau, enrichi de près de 100 miniatures, avec encadrements et lettres

ornées : il a été vendu 4.700 francs. Voici son histoire, telle que la raconte l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux* :

Lorsque la fortune lui arriva, M. Emile Zola se sentit pris soudain d'un goût très vif pour la brocante.

Un certain jour qu'à l'hôtel Drouot on mettait aux enchères des bibelots du moyen âge dont il était assez friand, un libraire — n'était-ce pas M. Honoré Champion ? — qui l'avait connu petit commis chez Haechette, à ses débuts, et avait conservé avec lui son franc-parler, lui poussa le coude.

— Monsieur Zola, j'orgnez-moi donc ce manuscrit, il est superbe. Ce serait une belle pièce dans votre collection moyenâgeuse.

Le romancier feuilleta le bréviaire : les colporteurs l'amusèrent, il fut acquéreur. La possession du chef-d'œuvre lui coûta deux mille et quelques cents francs.

Il s'en alla, son bréviaire sous son bras. — Vous voilà dehors avec un livre de messe, cela vous change, lui dit son libraire.

— Que vous penser tous vos Rougons ? Car, à vous dire vrai, vous êtes tombé, dans la forêt sociale, sur un ficlu arbre... est-il assez pour le tronc des Rougon-Macquart...

Emile Zola feuilleta la discussion, il sourit de cette mortelle, tendit la main au critique et s'en fut à Médan avec le manuscrit.

Il faut croire qu'il le contempla avec un fervent croissant, puisqu'il en résulta un miracle : sur l'arbre tourmenté des Rougons, aux puissances véhémente, une branche fleurit, d'où tombait une ombre mystique.

C'était le *Rêve*.

Qui lui en donna l'idée ? Ce bréviaire que, sur un conseil de libraire, et sans enthousiasme, il avait acquis à une vente publique.

Relevez le *Rêve*, vous y trouverez la description si exacte du manuscrit, que M. Emile Zola n'aurait pas été plus fidèle.

Le volume parut : Zola se hâta d'en envoyer un exemplaire au libraire, son confident de l'hôtel Drouot. Sur la première page, rompent avec la pratique de ses dédicaces banales, il écrit : « En souvenir d'une conversation ». C'était l'aveu que le *Rêve* était sorti du bréviaire de Moissac.



Chicla de la Grande des Hépatites
Le pied déformé de la Chinoise vu de côté

MÉTHARSOL

(Méthylarsinate de Soude)

AMPOULES..... 0,05 de Métharsol par ampoule.
GOUTTES..... 0,02 de Métharsol par 20 gouttes.
PILULES..... 0,02 de Métharsol par pilule.

MÉTHARFER

(Méthylarsinate de Fer)

Action cytostatique du méthylarsinate mais au pouvoir hématologique du fer.
AMPOULES..... 0,05 de Métharfer par ampoule.
GOUTTES..... 0,02 de Métharfer par 20 gouttes.
PILULES..... 0,02 de Métharfer par pilule.

SYPHILIS
FIEVRES
PALUDÉENNES
CACHEXIE
ANÉMIE

CHLORO-
ANÉMIE
LEUCÉMIE
CACHEXIE

TUBERCULOSE
AFFECTIONS
des VOIES
RESPIRATOIRES

HYPOPERPSIE
HYPOTHYROÏDIE

GAIARSOL

(Méthylarsinate de Galacéol)

AMPOULES..... 0,05 de Gaiarsol par ampoule.
GOUTTES..... 0,02 de Gaiarsol par 20 gouttes.

GASTROZYMASE

(Suc Gastric naturel)

Action digestive immédiate.
Action antipeptique - Action excito-sécrétoire.
De un à 3 Comprimés au milieu du repas.

LABORATOIRES
BOUTY

3^{me} Rue de Dunkerque,
PARIS.

LA TOLUX

Dans toutes les
AFFECTIONS PULMONAIRES
est IMMÉDIATEMENT CALMÉE par le

SIROP DU D^r BOUSQUET
A LA DIONINE-MERCK

Chaque cuillerée à bouche renferme :

0 gr. 01 DIONINE-MERCK.

Il gouttes BROMOPHORME chimiquement pur.

Vi gouttes Alcoolat de racine d'aconit.

Ce Sirop constitue, sous une forme agréable, la meilleure médication à opposer aux Affections des Voies respiratoires accompagnées de toux opiniâtre, d'épuisement nerveux et d'insomnie, etc.

Dose quotidienne pour les adultes : 4 à 8 cuillerées à potage

PATÉ DU DOCTEUR BOUSQUET
A LA DIONINE-MERCK

D'un goût très agréable, calme rapidement l'irritation pharyngée et laryngée du début des rhumes, rend de grands services à tous ceux qui font usage répété de la parole.

Dans toutes Pharmacies et Drogueries de France et de l'Etranger

DÉPÔT GÉNÉRAL :

Pharmacie du Docteur BOUSQUET, 140, Faubourg Saint-Honoré, Paris

LES SCÈNES DE SORCELLERIE DANS LA SCULPTURE FLAMANDE ET WALLONNE

Notre collaborateur, le Dr Lecouteur, a publié dans le numéro de février d'Æsculape un très curieux article sur La Satire, le fantastique et la licencedans la sculpture flamande. (Schmitt, éd.) Cet article s'était inspiré du beau livre de M. L. Maeterlinck, Voici un extrait de ce livre touchant la Sorcellerie.

Parmi les miséricordes de l'église Saint-Sauveur, à Bruges, figurent des scènes de sorcellerie. On sait combien était générale et populaire au moyen âge, la croyance aux démons, toujours prêts à enrichir ceux qui se donnaient à lui. Et, notons-le, ce n'était pas seulement de crânes paysans ou artisans qui ajoutaient foi à ces contes; cette croyance, nous la voyons partagée par des artistes et des hommes d'éducation supérieure dans tous les pays. Ne savons-nous pas que Benvenuto Cellini, dans ses mémoires, rapporte les conjurations auxquelles il se livra avec son ami le prêtre Néroman? Il avoue ses terreurs, ainsi que celles de ses camarades, pendant les incantations qui devaient leur livrer le secret de la pierre philosophale: « Pendant qu'à la leur du foyer, dont la flamme s'alimentait de drogues fétides, le Colysée se remplissait de légions d'esprits infernaux et que l'enfant, qui était sous le talisman, poussait des cris d'épouvante, assurant qu'il voyait un million d'hommes terribles et menaçants, et quatre géants armés de pied en cap, prêts à pénétrer dans le cercle magique. »

On est d'accord pour admettre que c'est surtout après la promulgation de la bulle

du pape Innocent VIII, datée du 5 décembre 1494, que la croyance à la sorcellerie s'accrut d'une façon absolument insensée en Belgique et dans divers autres pays de l'Europe.

Les poursuites judiciaires exercées contre les auteurs de ce crime, jusqu'à alors inconnu dans le droit civil, appelèrent plus que jamais l'attention sur les pactes conclus ou à conclure avec le diable.

On trouve bien dans d'anciennes coutumes, notamment dans celles du Hainaut, des défenses de rechercher ou de découvrir, par le moyen de la magie, les trésors cachés qui, en cas de trouvaille à la suite se trouvaient consacrés au profit du seigneur, mais ce fut surtout par les descriptions papales des méfaits commis par les sorciers et les sorcières, que la sug-

gestion devint de plus en plus forte. On vit des centaines de névrosés et de détraqués se croire ensorcelés. La bulle parlait, avec un luxe de détails inouïs, des personnes qui, sorciers ou sorcières, se vouaient aux esprits infernaux, tantôt incubes, tantôt succubes (incubi et succubi) des femmes et des filles qui entretenaient avec eux-ci un commerce charnel ou repoussant, et qui recevaient en échange de leurs faveurs un pouvoir terrible, capable de détruire les récoltes et les animaux. Le démon infiltrait aux hommes des idées exhorbitantes; empêchant les femmes de concevoir, les maris d'engendrer ou même si simple-

ment de plier leur devoir conjugal. Dans un livre très intéressant concernant l'ancien droit pénal en Belgique aux xv^e , xvi^e et $xvii^e$ siècles, nous voyons qu'un nombre incroyable de personnes accusées de sorcellerie périrent dans les Flandres, dans le Brabant et dans le pays de Liège. Des localités entières furent dépeuplées; sur de simples dénominations les personnes les mieux famées étaient jetées dans les prisons et exposées à des périls extrêmes. Les sorciers qui se rendaient périodiquement aux sabbats, où elles se livraient nues au démon, durent figurer parmi les sujets choisis par nos sculpteurs de miséricordes.

Ces sculptures sont d'autant plus intéressantes qu'elles appartiennent au xiv^e siècle, c'est-à-dire à une époque où les sorciers et sorcières étaient plus rares. Cet état de choses empira beaucoup en Flandre aux xv^e et xvi^e siècles. Un auteur du $xvii^e$ siècle nous assure qu'« un bon juge » de son époque conseillait aux dames suspectées d'être sorcières, malgré leur attachement à la foi catholique, de gagner au plus vite la frontière hollandaise. On y eût du pain tout comme ici, et tant de dénominations me sont parvenues à votre charge que je serai forcé de vous faire arrêter et mettre à la torture, et alors vous seriez perdue. » Ajoutons que les juges avaient cependant intérêt à convaincre de sorcellerie les personnes riches. On demandait à Isaac de la Peyrière pourquoi il avait tant de sorciers dans le Nord. « C'est, disait-il, que les biens des prétendus sorciers et sorcières sont en partie confisqués au profit des juges lorsqu'ils les condamne au dernier supplice. » Le pays de Liège ne se montrait pas moins acharné à la poursuite de ceux qui s'adonnaient à la sorcellerie. Un chanoine de l'église de Sainte-Gudule, à Bruxelles



Un mendiant aveugle.

(Statuette d'une parolose de stalles de Saint-Sulpice, à Favières.)

SPLÉNODOSE
DATE - FOIE - THYROÏDE
TUBERCULOSE (sous toutes ses formes et à toutes les périodes)
PALUDISME - ANÉMIE - MALADIES INFECTIEUSES etc.
THYROIDOSE
Arthritisme - OVARO-THYROIDINE - Rachisme
INSUFFISANCES THYROIDIENNE ET OVARIENNE
OBÉSITÉ - Troubles de la Menstruation et de la Puberté - MYXÉDÈME
ACENTODOSE
PLACENTA - MAMMAIRE
Insuffisance lactée - Prolapsus du sein et de l'utérus
Météorisme - Héméris - Phlébite - Tumeurs.
Dépôt : Laboratoire du D^r FRAYSSE, 130, rue d'Amboise, PARIS

E. COGIT & C^{ie}
CONSULTEURS D'INSTRUMENTS POUR LES SCIENCES
30, boulevard St-Michel
PARIS
Fournisseurs généraux pour Bactériologie et Micrographie.
Dépôt pour la France des MICROSCOPIES et des JUMELLES à PRISMES
F. LEITZ
TELEPHONE : 812-20

TUBERCULOSES
Bronchites, Catarrhes, Gripes
L'ÉMULSION MARCHAIS Phospho-
Cristallin
Calme la TOUX, réveille l'APPÉTIT
et cicatrise les lésions.
Prendre 3 à 6 cuillerées à café
dans lait, bouillon, etc.

PASTILLES DE STOVAÏNE BILLON
CONTRE LES AFFECTIONS
DE LA BOUCHE, DE LA GORGE,
DU LARYNX, DE L'ESTOMAC
ANESTHÉSIE PARFAITE
DÉPÔT GÉNÉRAL
LES ÉTABLISSEMENTS POULENC FRÈRES
92, Rue Vieille-du-Temple, PARIS

Le PULMOSÉRUM BAILLY
réunit en une synthèse rigoureuse et héroïque ce que nous avons de plus efficace contre les vieux rhumes, toux, bronchites chroniques, gripes, catarrhes, etc., etc., plus spécialement contre la
TUBERCULOSE LATENTE
Une cuillerée à soupe matin et soir
Prix : 4 francs
ÉCHANTILLONS ET LITTÉRATURE : 15, rue de Rome, 15 - PARIS

SUBSEQUEMMENT

Nous ne sortirons pas du cadre de cette Revue, et nous égarerons peut-être nos lecteurs, en citant d'après la Gazette médicale belge, ce rapport d'un brave Pandore, compatriote de M. Beulmans :

Monsieur,

« Un voile de pudeur nous interdirait, avec les mœurs trop ulcérées du siècle, de colorer les images dégoûtantes d'un fait dont les détails oppriment l'âme bien née d'un bonhomme homme appelant le bras de la justice, d'accord avec les lois; mais, Monsieur, le crime est par trop manifeste, et sa liaison avec le caractère le plus dépravé me force à recourir à votre mansuétude. »

« Le nommé Durand, de ma commune, homme assez nul, du moins par ses facultés intellectuelles et les qualités distinguées de l'âme, fourbe dans le fond, orfèvre en paroles, et reconnu par ses gestes continus envers le sexe timide, le 25 du mois dernier, entraîné par la violence des passions les plus effrénées, a attenté à la virginité d'une jeune fille qui rejeta bien loin ses manifestations. La fille s'en étant allée, il l'a abandonnée pour l'instant, puis est allé en se repaissant de l'image de son forfait, à côté d'une charrette qui barrait le chemin. »

« Placé sur le derrière de la charrette, il sort de son antre comme d'une tanière à bêtes fauves, se précipite sur sa proie qui s'en revenait de garder tranquillement son troupeau (car elle était bergère). Il la serre dans ses bras en lui disant : « Ah! mignonne, tu ne connais pas ce qu'il en est de l'amour, je te le montrerai, je te le montrerai. » A ce même instant il lui commet des voies intérieures devant les tribunaux de la qualité de viol. Après cette action, il s'est revêtu du masque trompeur de l'hu-

manité, en voyant des passants, a ajouté à sa difformité de dire qu'il était venu au secours d'une jeune fille qu'on assassinait. « Les témoins clairvoyants de l'individu n'eurent pas de peine à distinguer le subterfuge du coupable dont le désordre de ses habits et le mouchoir de la victime sans dessous annonçaient les manifestations insipides. »

« Quant à la victime, la figure de l'innocence était peinte dans ses yeux, dont le nez et les, yeux étaient meurtris par le contact continu du ravisseur. La fille, après bien des questions subalternes et interrogatives nous a rapporté ce que j'expose, lequel est transféré dans un procès-verbal que vous recevrez par le prochain courrier. Tel est mon rapport préliminaire basé sur mon exactitude. »

L'UNIVERSITÉ DE LEYDE ET LA VIE DE SES ÉTUDIANTS

Le Dr Gbislain Houzel a raconté avec beaucoup de savoir et de pittoresque, le voyage, en 1910, de la Mission d'Études E. M. I. en Belgique, Hollande, Luxembourg, et à Strasbourg. Voici Leyde :

Les rues nous étonnent dès l'abord : seul le milieu est libre; ce n'est pas à dire qu'il n'existe pas de trottoirs, mais ils sont barrés; des bornes reliées par des chaînes tra-

cent les droits de chaque habitation; à peine de-ci de-là un propriétaire n'a pas fait donner sa part de trottoir. C'est que la vieille administration communale a conservé jusqu'aujourd'hui ses coutumes : elle respecte les privilèges de ceux qui en possèdent, mais actuellement ne les renouvelle pas.

L'hôtel de ville, du xvi^e siècle, à la façade ornée de pilastres et de balustrades, où nous accédons par un magnifique perron, réserve aux amateurs du passé des moments agréables : sur les murs de vieux plans et d'anciennes cartes de géographie de la région, le Jugement dernier de Lucas de Leyde et quelques toiles non moins intéressantes.

Le présent s'y lie au passé dans les salles de mariage, restées telles qu'autrefois, et qui dégageant une odeur rapsodique de vieilles boisées. Il y en a trois, pour les trois classes de mariages; toutes sont aussi intéressantes et aussi curieuses, avec leur cheminée à hotte, la balustrade en bois qui sépare le

bourgeois du public, et les magnifiques vieilles tapisseries flamandes qui recouvrent les parois. Des trois classes, une est gratuite, et un jour lui est réservé chaque semaine; mais si une salle particulière est consacrée à la classe gratuite, n'en induisons pas qu'elle est moins belle, c'est une question d'appréciation,

voilà tout, mais elle est aussi riche. L'Université, la vieille Université que le prince d'Orange offrit aux habitants pour les récompenser de leur héroïsme pendant le siège de 1574, où Boerhaave professa, est un peu plus loin; nous y visitons le grand auditorium, en d'autres termes l'amphithéâtre, puis par un étroit escalier de pierre en tire-bouchon qu'on croirait creusé dans la muraille d'un château fort nous arrivons au premier étage; mais laissons-nous guider; les étudiants eux-mêmes ont décoré la coquille de l'escalier en l'ajoutant de dessins moût griffés, moût fresques, et ils l'ont fait de telle façon que l'Alma Mater, quoique les fresques soient toutes modernes, les a respectés. C'est la vie de l'étudiant que le mur raconte, comme dans les cathédrales il raconte la vie des saints.

Nous voyons d'abord le jeune homme dire adieu à ses parents, puis, une fois étudiant, en conversation avec un ours et une jeune femme très légèrement vêtue assise en face de lui. Plus loin, ce n'est plus une conversation, c'est une chasse à l'homme par l'ours. Nous voici arrivés à l'étage. Pour bien comprendre toute la saveur de cette histoire et donner à cette peinture naïve toute sa valeur il est nécessaire de savoir qu'en hollandais on se dit bear, le même mot signifiait également usurier, comme en anglais il s'emploie pour désigner et l'ours et le joueur à la baisse.

Autour de l'escalier, au bout d'un corridor, une petite pièce très claire à sa porte ouverte : elle ne contient qu'une chaise et une table; c'est la chambre d'étude avant l'examen, et la malice des jeunes gens s'est plu à enluminer le mur du couloir de chaque côté de la porte. « Vous qui entrez ici, laissez toute espérance » ont-ils écrit au-dessus du chambranle; pour se donner du cœur à l'ou-



Un des tableaux de la vie d'Étudiant à Leyde (Bois du Dr Houzel)

PHAGOTAXINE

Echantillon et Littérature : Pharmacie GÓUDAL, 213, rue Saint-Honoré

Solution OXYGÉNOZONISÉE obtenue par l'action des Rayons ultra-violet
ANALGÉSIQUE — BACTÉRICIDE — MICROBICIDE
S'emploie dans toutes les affections où les microbes sont les agents des maladies — Dans toutes les Septémies, Brûlures profondes, Fausse varicelle — Dans les Anthrax, Erysipèles et autres infections.
COMPRESSES — LAVAGES — LAVEMENTS — ET À L'INTÉRIEUR

GRANULÉS DALLOZ

GLYCÉRO

Neurasthénie, Rachitisme, Tuberculoses, etc.
Une à deux cuillerées d'eau avant chaque repas

HÉMOGLOBINE

Anémie, Chlorose, Lymphatisme, etc.
Deux à quatre cuillerées d'eau avant chaque repas

TRIDIGESTINE

Dyspepsies, Gastro-entérites, etc.
1 à 2 cuillerées avant ou après chaque repas

ANTALGOL

Névralgies, Migraines, Sciatalgies, Goutte, Rhumatisme, Gravelle, etc.

Abolite 4 à 8 cuillerées d'eau, suivant les cas, dissous dans de l'eau sucrée, 2 à 4 cuillerées

Affections Cancéreuses

"Sélénio!"

COUTURIEUX

Seul véritable Sélénium A colloïdal électrique
(PROCÉDÉ ANDRÉ LANCINI)

AVANT FAIT L'OBJET DES COMMUNICATIONS DES 16 FÉVRIER ET 1^{er} MARS 1912
à la SOCIÉTÉ MÉDICALE des HOPITAUX de PARIS

ISOTONIQUE, TRÈS STABLE & TRÈS HOMOGÈNE

Envoi sur demande d'Echantillons pour essais, Littérature et Renseignements
Laboratoires COUTURIEUX, 57, avenue d'Anin, 57, PARIS

vrage ils ont aussi décoré d'images morales la cloison qu'ils voient tous les jours, d'un côté, le malheureux qui va se présenter à l'épreuve, n'ayant plus la force de soutenir son anxiété, assis sur une chaise de paille, s'interroge un doigt sur le front, tous ses cheveux hérissés d'horreur, cependant qu'un grand point d'interrogation sur le nimbe, de l'autre, l'heureux mortel qui vient de franchir le passage dangereux, et qui, d'autant plus joyeux qu'il a eu plus de craintes, se sauve allègre semant au vent les feuilles de ses cahiers.

La salle d'examen est à côté : c'est en même temps le livre d'or de l'université du musée. Sous la corniche élevée du plafond tous les portraits des hommes qui se sont illustrés à Leyde sont accrochés; les quatre murs en sont couverts et les cadres se soutiennent l'un l'autre, formant une mosaïque de tous ces grands esprits qui ont apporté leur pierre à l'édifice de gloire de leur patrie. La place manque à présent tant ils ont été nombreux, quoique la série ne soit pas close, et je n'en veux pour preuve que leurs travaux et la renommée du professeur Einhoven.

* *

A Utrecht, nous avions fait la remarque que les hôtels et les appartements meublés paraissaient être en nombre disproportionné avec le nombre d'étrangers qui passent ou séjournent : c'est que personne n'a de maison ou d'appartement en ville; les gens de la société possèdent tous leur villa au dehors, parfois même assez loin de la banlieue; ils ne rentrent que l'hiver venu, et vont alors vivre en meublé ou dans les hôtels où ils trouvent une pension à partir de 12 francs par jour.

Dans les cafés de la Kalverstraat, qui est la belle rue d'Amsterdam, on ne donne plus de genièvre à partir de 7 heures du soir le dimanche; ne croyez pas que ce soit dans un but de propagande anti-alcoolique, car on y sert des liqueurs et du cognac; mais le genièvre est la boisson nationale et la moins chère : c'est pour éloigner une certaine clientèle et lui faire céder la place à une clientèle plus chic et dépensant davantage qu'on a pris ce moyen.

Au musée des instruments de torture nous avons rencontré pour la première fois le « vestiaire pour la garde » : près de la porte d'entrée c'est une série de petites cases numérotées, où chacun peut déposer son mégot sans risquer de reprendre celui d'un autre à la sortie; par exemple, rien ne garantit qu'on n'y aura pas goûté en l'absence du propriétaire, les cases n'étant pas fermées. Un jugement ouïen en passant dans ce pays où nous avons été si bien reçus et où les Allemands abondent aussi bien dans les ports que sur les plages. Nous parlions d'oisiveté et notre interlocuteur, après nous avoir exposé une théorie, ajouta :

« Je ne sais pas si c'est une blague, ça vient d'Allemagne. » Juste méfiance inspirée peut-être par le grand tapage mené autour d'une découverte qui n'était pas au point.



Un tableau de la vie de l'étudiant de Leyde (Bois du Dr Houzel)

GIBSLAIN HOUZEL : Belgique et Hollande médicales (1 vol. illustré. Prix : 5 fr. 12, rue François-Millet.)

INSTALLATION D'UN POSTE DE SECOURS

Le règlement du service de santé en campagne prévoit l'établissement des postes de secours sur le champ de bataille, indique le moment propice à leur installation et formule même les conditions de leur emplacement et de leur fonctionnement.

L'installation des postes de secours dans les habitations, dit ce règlement, sera généralement à éviter et semble contraire à leur bon fonctionnement. Les hangars légers seraient dangereux, à moins qu'ils ne soient garantis du côté de l'ennemi par des constructions en maçonnerie suffisamment épaisses, auxquels cas ils seraient à rechercher.

En somme « ces postes, dit M. le pro-

fesseur Delorme, sont placés autant que possible à l'abri des projectiles, en dehors des points stratégiques, derrière un abri, une série de terre, un pli de terrain, une maison », mais loin des murs, en places sèches, des terrains rocailleux, et des bouquets d'arbres « dont les branches brisées peuvent être dangereuses ».

Donc, en règle générale, ces places de pansement doivent être installées en plein air; aussi ne serait-il pas inutile d'abriter un peu contre les intempéries des saisons — soleil ou pluie — le personnel médical dans sa rude tâche, le matériel de pansement, qui craint tant d'humidité, ou enfin quelques blessés graves, qui, atteints de syncope ou d'hémorragie, sont momentanément intransportables.

Et pour cela que pourrait-on faire?

A notre avis, il serait bon d'installer sur les côtes de chaque voiture médicale deux petites tentes, qui serviraient d'abri l'une, à la table de pansements, représentée ici par le support-brancard réglementaire, l'autre à un groupe de panseurs ou de blessés splanchiques.

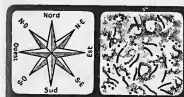
Ces deux petites tentes seraient facilement improvisées, si chaque voiture médicale était dotée d'une double bâche de couverture.

En somme, ces abris rendraient aux postes de secours les mêmes services que les tentes Toffio aux ambulances.

Installation de ces tentes. — Lorsque l'emplacement du poste est choisi, la voiture médicale est amenée et placée face à l'ennemi; le cheval est dételé. Un infirmier monte aussitôt dans la caisse du véhicule, défait les bâches, passe les paniers de pansement, les bidons des brancardiers et le grand bidon de 10 litres, puis il fixe

ANTISEPSIE INTESTINALE : MÉDICATION LACTIQUE

COMPRIMÉS et PÂTE à la



LACTO-ANTISEPSINE

(MICROLACTINE)

Antes for uses thérapeutiques : LAIT CAILLÉ — Bouillon — Poudre

(Associé dans les hôpitaux de Paris)

LACTO-ANTISEPSINE

DOSES
Comprimés, 3 à 6 par jour (4 fr. la boîte de 50).
Pâte, 3 à 1 table par jour (5 fr. la boîte).
Préparat médicamenteux destiné au traitement des infections intestinales.

FERMENT LACTIQUE
Laboratoire du Dr J. TROUETTE

SUR et ACTIF (bactérie Bulgare)
Entièrement préparé par le —
Demandez ÉCHANTILLONS à
Nantes : 10, Rue du Bois, PARIS

La Lacto-Antiseptine du Dr J. Trouette réalise tous les espoirs fondés sur les ferments lactiques : ANTISEPSIE INTESTINALE, ULCÉRATIONS, PLAIES SPHACÉLÉES, etc.

INTRAITES DAUSSE HÉMORROÏDES VARICES

INTRAIT DE MARRON D'INDE

SOLUTION OU PILULES
(5 gouttes, 2 fois par jour.) (2-3 pilules, 2 fois par jour.)

LITTÉRATURE ET ÉCHANTILLONS Laboratoires DAUSSE, 4, Rue Aubriot PARIS

avec les lanières de cuir, un des bords de ces bâches sur le sommet des parois latérales à clair-voie de la voiture.

Pendant ce temps, quatre infirmiers s'emparent de quatre bretelles de brancards et de quatre fusils avec baïonnettes au canon, munies de leurs fourreaux. Ces fusils plantés verticalement et la pointe effilée des fourreaux engagée dans les œilletons les plus extrêmes des bâches feront l'office de quatre piquets de soutien.

Enfin, pour tendre ces bâches en forme de toit horizontal, et pour tenir ces fusils verticaux, les infirmiers passent l'anneau des bretelles de brancards dans la croisière des baïonnettes en haut et en bas, la boucle terminale de ces bretelles dans le crochet métallique des harpons, qui seront enfoncés obliquement dans le sol, à 1 mètre environ des fusils.

La photographie ci-contre fera comprendre la description.

Pour offrir moins de vulnérabilité aux balles « folles » de l'ennemi, on placera les blessés en rangs parallèles et non perpendiculaires à la ligne de feu.

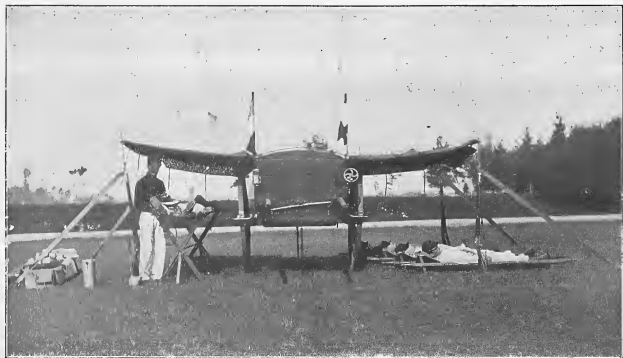
lorsque le mouvement des troupes en avant est arrêté », pourront ainsi d'une certaine stabilité. En outre, cet aménagement serait peu onéreux pour le Trésor.

En résumé, cette amélioration des postes de secours s'impose, car notre devoir est d'humaniser la guerre.

Trop de gens, écrit MM. Nimier et Laval, ne se feront pas faute, le jour venu, de reprocher au service de santé les conditions défectueuses dans lesquelles, malgré tous les efforts et tous les sacrifices, les blessés se seront trouvés.

LES EUNUQUES

Je ne puis comprendre, écrit le sultan Abdul-Hamid dans les curieux *Mémoires* que publie la revue *Nord und Süd*, que des Européens s'efforcent pour le service d'eunuques au harem impérial. Il n'est pas arrivé, en une semaine, moins de trois lettres d'un musicien de Paris, d'un pharmacien allemand et d'un commerçant saxon. Ce doit être un terrible démentement qui amène ces gens jusqu'à ce point non seulement d'abjurer leur foi, mais encore de consentir à se prêter à la mutilation. V'isiblement ces hommes n'ont pas conscience de la tristesse de ce sort : être eunuque. Et moins encore paraissent-ils avoir que j'en ai vu, plus longtemps d'avis de mettre fin chez nous à cette coutume barbare. Ne doit-on pas plaindre ces pauvres êtres qui, le jour des parents a vendus leur jeune pour les livrer à un triste déperissement. — A ce que m'a assuré Mavrogénis, environ soixante pour cent succombent à la castration. — Il faut finir par supprimer cette institution des eunuques. De vieilles gens fourbus peuvent très bien faire le service du harem.



Installation d'un poste de secours d'après la méthode suggérée par le Dr Bounette

Club de Caluso.

Facilité et durée de l'installation.

— Avec des harpons métalliques préparés d'avance et un marteau, rien n'est plus aisé que d'installer ces tentes. Six minutes suffisent à nos infirmiers pour les dresser et cinq minutes pour les démonter.

Ces harpons en fer sont à créer dès le temps de paix, car les piquets en bois se cassent ou se détériorent trop rapidement sur les terrains durs; leur implantation est d'ailleurs plus difficile et plus longue.

Avantages de cet aménagement. — Soustraire aux intempéries des saisons le personnel médical, le matériel de pansements et quelques blessés graves nous paraît être une œuvre utile.

Cela est d'autant plus indiqué, que les postes de secours, non devant être installés « que

Enfin, pour l'improvisation de ces tentes, nous nous sommes efforcés de n'employer que des objets réglementaires, que nous aurons toujours sous la main : fusils, bretelles de brancards, bâches. *Toutefois ces derniers pourraient être à la rigueur remplacés par des couvertures de laine, ou des draps de lit.*

des parents a vendus leur jeune pour les livrer à un triste déperissement. — A ce que m'a assuré Mavrogénis, environ soixante pour cent succombent à la castration. — Il faut finir par supprimer cette institution des eunuques. De vieilles gens fourbus peuvent très bien faire le service du harem.

Traitement des Varices

Migraines
Maux d'estomac
Maux de reins
CONSTIPATION
Douleurs périodiques chez la femme
PARALYSES
Troubles circulatoires, etc.
par la BANDE ou la CEINTURE
Electro-Faradique

Breveté s. g. d. g. du Dr Gaston PEGOT
Envoi franco des Notices explicatives
Maison MATHIEU, 113, boulevard St-Germain, Paris
Téléphone Gobelin 11-10

PARIS-LEVANT

Revue Mensuelle Illustrée

Numéro spécimen aux lecteurs d'ESCUAPE

J. PHAQUIS, Directeur

26, rue des Petites-Ecuries, PARIS

Société Générale d'Orthopédie

Lamy, Directeur

BANDAGES
BAS ELASTIQUES, CORSETS
SOUTIENS-GORGE
CEINTURES
ARTICLES D'HYGIENE
CORSETS ÉLÉGANTS
recommandés
aux femmes désireuses
de concilier
les exigences de la mode
et les soucis
du bien-être physique.

128, Boul' d'Haussmann, Paris Téléphone 217-30

FARINES MALTÉES JAMMET



de la Société d'Alimentation diététique pour le régime des MALADES, CONVALESCENTS, VIEILLARDS et L'ALIMENTATION PROGRESSIVE et VARIE DES ENFANTS

RIZINE

Crème de Riz maltée

ARISTOSE

a base de Blé et d'Avoine maltée

CÉRÉMALTINE

Arrow-Root, Riz, Orge, Maïs

ORGÉOSE

Crème d'Orges maltée

GRAMENOSE

Avoine, Blé, Maïs, Orge

BLÉOSE

Crème de Blé total maltée

AVENOSE

Farine d'Avoine maltée

LENTILOSE

Farine de Lentilles maltée

CACAO GRANVILLE, Cacao à l'Avenose, à l'Orgéose, etc.
MALT GRANVILLE - MALTS TORRIFIÉS - MATÉ SANTA-ROSA
CÉRÉALES JAMMET pour DÉCOCTIONS

USINE ET LABORATOIRES A LEVALLOIS-PERRET
BROCHURES ET ÉCHANTILLONS SUR DEMANDE

Dépôt général: M^{re} JAMMET, Rue de Miromesnil, 47, Paris

QUATAPLASME

DU DOCTEUR LANGLEBERT

PANSEMENT ASEPTIQUE COMPLET INSTANTANÉ

PHLEGMASIES: Anthrax, Absces, Phlegmons, Gercures des Sains,

Phlébites, Erysipèles, DERMATOSES: Eczéma, Impétigo.

AFFECTIONS OCULAIRES: Conjonctivites, Kératites.

DANS TOUTES LES PHARMACIES ET 10 Rue Pierre-Ducreux, PARIS.

GASTRO-ENTÉRITES DES NOURRISSONS

DIARRHÉES INFANTILES, Troubles Dyspeptiques de la 1^{re} Enfance.

Prescrire 1/2 à 1 cuillerée à café de :

Sirop de Trouette-Perret

à la "PAPAÏNE"

avant ou après chaque tétée ou biberon.

Le Sirop de Trouette-Perret à la Papaine
digère le lait, combat la *Dyspepsie*, et
permet aux muqueuses de réparer leurs lésions.

La "Papaine" est un ferment digestif végétal
qui digère et peptonise quelle que soit la réaction du milieu.
Favorise la reprise du lait, après les diètes et les régimes.

Maladies de l'Estomac et des Intestins des Enfants et des Adultes

SIROP de TROUETTE-PERRET à la "PAPAÏNE"

1 cuillerée à soupe à chaque repas 4 fr. le Flacon.

ELIXIR de TROUETTE-PERRET à la "PAPAÏNE"

1 verre à liqueur à chaque repas 5 fr. le Flacon.

CACHETS de TROUETTE-PERRET à la "PAPAÏNE"

1 à 2 cachets à chaque repas 4 fr. la Boîte.

COMPRIMÉS de TROUETTE-PERRET à la "PAPAÏNE"

2 à 8 comprimés à chaque repas 3 fr. le Flacon.

E. TROUETTE, 15, Rue des Immeubles-Industriels, Paris. - Vente réglementée laissant aux Pharmaciens un bénéfice normal.

HISTOGÉNOL

Médication arsénio-phosphorée organique à base de Nucléorhine, réunissant combinés tous les avantages aux leurs inconvénients de la médication arséniale et phosphorée organique.

HISTOGÉNOL NALINE est indiqué dans tous les cas où l'organisme débilité, par une cause quelconque, réclame une médication réparatrice et dynamisante puissante dans tous les cas où il faut relever l'état général, améliorer la composition du sang, ramener les tissus, combattre la phagocytose et ramener à la normale les réactions intrinsèques. — **PUISSANT STIMULANT PHAGOCYTAIRE**

TUBERCULOSES, BRONCHITES, LYMPHATISME, SCROFULE, ANÉMIE NEURASTHÉNIE, ASTHME, DIABÈTE, AFFECTIONS CUTANÉES FAIBLESSE GÉNÉRALE, CONVALESCENCES DIFFICILES, etc.

FORMES : **ELIXIR — ÉMULSION — GRANULÉ — AMPOULES**
 ET DOSES : **AMPOULES** : 1 ampoule par jour. **AMPOULES** : 1 ampoule par jour.
 (Elixirs : 1 cuillerée à café 4 fois par jour. Granulés : 2 cuillerées à café par jour.)

Exiger sur toutes les boîtes et l'aspect la Signature de Garantie : **A. NALINE**
 Littérature et Échantillons : **Viala & NALINE**, 19, rue Villeneuve-la-Garenne, près St-Denis (Paris).

Traitement de la **SYPHILIS** sous toutes ses formes

HECTINE

PILULES (0,10 d'Hectine par pilule). — Une à 2 pilules par jour pendant 10 à 15 jours.
GOUTTES (Gouttes équivalent à 0,05 d'Hectine) 20 à 100 gouttes par jour pendant 10 à 15 jours.
AMPOULES A (0,10 d'Hectine par ampoule). — Injecter une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours.
AMPOULES B (0,20 d'Hectine par ampoule). — INJECTIONS INDOLORES

HECTARGYRE

(Combinaison d'Hectine et de Mercure).

Le plus actif, le mieux toléré des sels mercuriels.
PILULES (Par pilule : Hectine 0,05; Protiodure Hg-0,05; Ext.Op.0,01). — Durée du traitement : Une à deux pilules par jour. 10 à 15 jours.
GOUTTES (Par goutte : Hectine 0,05; Hg. 0,01; Ext.Op.0,01). — 10 à 100 gouttes par jour. 10 à 15 jours.
AMPOULES A (Par ampoule : Hectine 0,10; Hg. 0,01). — Une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours.
AMPOULES B (Par ampoule : Hectine 0,20; Hg. 0,02). — INJECTIONS INDOLORES

Laboratoires de l'HECTINE 19, rue du Chemin-Vert, à Villeneuve-la-Garenne (Seine).

ANTISEPTIQUE URINAIRE PAR EXCELLENCE

ARTHRITISME DIATHÈSE URIQUE

URASEPTINE

ROGIER

DISSOUT, EXPULSE L'ACIDE URIQUE

Granulé entièrement soluble dans l'eau : 0,60 centigr. de matière active par cuillerée à café. — DOSE : 2 à 6 cuillerées à café par jour

Échantillons et Littérature : **HENRY ROGIER**, Pharmacien, Ane. Int. des Hôpitaux de Paris, 3 et 5, boul. de Courcelles, PARIS

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

Pour assainir la bouche, raffermir les gencives, fortifier les cheveux, pour les ablutions journalières, pour le lavage des nourrissons, etc., etc., il est recommandé de faire usage du

Coaltar Saponiné Le Beuf

qui possède les propriétés DÉTERSIVES et ANTISEPTIQUES INDISPENSABLES aux produits destinés à ces usages, qualités qui lui ont valu son admission dans les HOPITAUX de PARIS.

Le Coaltar Le Beuf est en effet très efficace en particulier dans les cas d'angines couenneuses, anthrax, gangrènes, herpès, leucorrhées, pityriasis, otites infectieuses, suppurations, etc., mais dans ces circonstances c'est au MÉDECIN qu'il appartient de prescrire ce produit et de régler son mode d'emploi.

Le Coaltar Saponiné Le Beuf étant un liquide qui n'est ni caustique ni vénéneux, peut être laissé entre toutes les mains.

DANS LES PHARMACIES

Se méfier des imitations que son succès a fait naître



Michel-Ange — Le Jour et la Nuit (Chapelle des Médicis, à Florence)

LE SOMMEIL⁽¹⁾

Par le Docteur LAIGNEL-LAVASTINE

Professeur agrégé à la Faculté de Médecine, Médecin des Hôpitaux de Paris

Le sommeil est un des rares états physiologiques qui, même à l'heure actuelle, demeurent entourés de quelque mystère. Ses causes, ses modalités, ses troubles offrent un intérêt singulier. Pourquoi dormons-nous ? Par quel mécanisme sommes-nous envahis par le sommeil ? Nous nous endormons, tira-t-on, parce que nous sommes fatigués, parce qu'un orateur fastidieux nous a ennuyés d'un long discours, parce que nous nous sommes laissés charmer par quelque douce et apaisante musique :

*Bercez, bercez la jeune souveraine,
Doux bruits du vent, du feuillage, des eaux ;
Doux rossignols, bercez la reine,
Bercez la reine et charmes son repos...*

Ainsi chantait le chœur des fées autour de Titania endormie, dans le Songe d'une nuit d'été.

Mais si tout le monde croit connaître les conditions extérieures susceptibles de provoquer le sommeil, si tout le monde est d'accord pour penser que le sommeil est en rapport avec un état particulier du cerveau, rien n'est plus discuté que la nature même de cet état et ses causes immédiates.

Le sommeil, qui nous prend un tiers de la vie, est encore très mystérieux.

M. Piéron vient, dans un beau volume auquel je ferai de très larges emprunts, d'étudier sous ses différents aspects le problème du sommeil.

Je vais d'abord m'efforcer de délimiter, sinon de définir le sommeil.

Je passerai ensuite en revue sa physiologie, sa psychologie, sa pathologie, son hygiène.

I. Délimitation du sommeil.

Voyons-le dans les livres, dans les arts, dans la vie.

Dans les *Livres* : Homère parle du « sommeil d'airain, frère de la mort ». Hésiode en donne la généalogie : « Nux (la Nuit) enfanta Thanatos (la Mort). Elle enfanta aussi Hypnos (le Sommeil) et la foule des songes. »

Ovide, dans ses Métamorphoses, parle de Morphée « couronné de pavots ». Lucrèce, au livre III du *De Natura rerum* parle aussi du « dernier sommeil, celui dont on ne se réveille pas ».

Montaigne, dans son chapitre de l'*exercitation*, au livre II des *Essais*, établit

un rapprochement entre le sommeil et la mort.

Ce n'est pas sans raison qu'on nous fait regarder à notre sommeil même, pour la ressemblance qu'il a de la mort.



Antonio de la Gandara — Jeune femme endormie
(Salon de 1901)

Combien facilement nous passons du veiller au dormir ! Avec combien peu d'intérêt nous perdons la connaissance de la lumière et de nous ! A l'aventure, pourrions-nous sembler inutile et contre nature la faculté du sommeil, qui nous prive de toute action et de tout sentiment, n'est-elle pas pour icelui nature nous instruit qu'elle nous a pareillement faits pour mourir que pour vivre, et, dès la vie, nous présente l'éternel état qu'elle nous garde après icelle pour nous y accoutumer et nous en ôster la crainte.

Dans le fameux monologue d'Hamlet, non seulement la mort est comparée au sommeil, mais Shakespeare y introduit l'hypothèse du rêve : « Mourir ? Dormir ; rêver peut-être ? »

Vous retrouvez ce rapprochement entre la veille et le rêve chez les philosophes.

Je vois si manifestement, dit Descartes dans sa *Première Méditation*, qu'il n'y a point d'indices certains par où l'on puisse distinguer nettement la veille d'avec le sommeil, que j'en suis tout étonné ; et mon étonnement est tel, qu'il est presque capable de me persuader que je dors.

Et Pascal :

Qui sait si cette autre moitié de la vie où nous pensons veiller n'est pas un autre sommeil un peu différent du premier, dont nous nous éveillons quand nous pensons dormir ? Et qui doute que, si on rêvait en compagnie, et que par hasard les songes s'accordassent, ce qui est assez ordinaire et qu'on veillât en solitude, on ne crût les choses renversées ? Enfin, comme on rêve souvent qu'on rêve, entassant un songe sur l'autre, la vie n'est-elle même qu'un songe sur lequel les autres sont entés, dont nous nous éveillons à la mort.

(1) D'après une conférence de l'auteur, à l'occasion du récent volume de Henri Piéron : *Le problème physiologique du sommeil*.

C'est l'idée systématisée par Kant dans la *Critique de la raison pure* : « la veille est un rêve bien lié ». C'est l'idée largement exprimée par Leconte de Lisle dans la *Vision de Brahma* :

Toute chose depuis ferment, vit, s'achève
Mais rien n'a de substance ou de réalité.
Rien n'est vrai que l'unique et morte éternité.
O Brahma ! toute chose est le rêve d'un rêve !

Enfin si nous passons de la poésie à la prose, nous arrivons à la définition de Littré dans son dictionnaire : le sommeil est l'entier assoupissement des sens, la cessation momentanée de l'activité propre aux systèmes doués des propriétés de la vie animale.

Dans la Bible, on trouve quantité de tableaux du sommeil : sommeil d'Adam, de Jacob, de Samson, d'Holopherne. La cause de ces derniers sommeils donnera des clartés thérapeutiques aux maris des femmes nerveuses qui ne peuvent dormir.

En passant du domaine de la littérature à celui de l'art, nous trouvons de multiples exemples, depuis le *Sommeil* du Titien, en peinture, jusqu'à la *Nuit* de Michel-Ange, en sculpture. L'illustration abondante et variée dont la Direction d'Æsculape a orné ces colonnes nous dispense d'insister.

Le sommeil, dans la vie, nous retiendra davantage. Le dormeur se reconnaît à l'immobilité, au relâchement du tonus musculaire. À l'absence de réactions volontaires aux excitations. On voit cette immobilité avec même certains caractères de relâchement dans le monde végétal ; ainsi la sensitive — *mimosa pudica* — sous l'influence de la nuit ferme en quelque sorte ses feuilles et les laisse s'abaisser ; de là à dire que la *mimosa pudica* dort, il n'y a qu'un pas ; c'est excessif. On peut expliquer par des modifications physiques très simples cette attitude lassée qui rappelle le sommeil.

Chez l'homme, c'est le relâchement complet qui caractérise le sommeil. Chez les invertébrés, par exemple certains insectes, il peut y avoir immobilité avec conservation d'un tonus musculaire considérable ; l'abeille, étudiant l'*ammonia holoserica*, la fait saisir une tige de lavande par les mandibules, replier ses pattes, se redresser horizontalement, rigide, suspendue par les mâchoires, perpendiculairement à son support, résistant ainsi au vent ; si elle dort

dans cette position, ce peut être un sommeil, mais différent du sommeil humain ; c'est une ébauche de sommeil.

Chez les vertébrés inférieurs, les poissons par exemple, se produisent au cours du sommeil des modifications curieuses ; ainsi le *stenotomus chrysops* argenté avec teintes irisées, prend en dormant une couleur de bronze avec six bandes noires transversales se différenciant peu du sol

Et, s'il faut en croire Leconte de Lisle, le condor aussi garde en dormant son tonus.

Par delà l'escalier des roides Cordillères
Par delà les brouillards hantés des aigles noirs
Plus haut que les sommets creusés en entonnoirs
Où bout le flux sanglant des laves familiaires

Dans un cri rauque il monte où n'atteint pas le vent
Et loin du globe noir, loin de l'astre vivant,
Il dort dans l'air glacé, les ailes toutes grandes.

Chez les mammifères, la question du sommeil est quelquefois embarrassante ; on peut en effet se poser la question du sommeil de la baleine ; la baleine a besoin pour respirer de remonter tous les quarts d'heure environ à la surface de l'eau où il ne semble pas qu'elle puisse rester constamment pour dormir. Elle sera donc obligée de se réveiller pour aller respirer ? M. Portier, directeur de l'Institut océanographique, a étudié un jeune phoque dans une large baignoire ; il dormait debout ; de temps en temps il se raidissait et ses narines arrivaient à la surface de l'eau, il aspirait et respirait, se renfonçait dans l'eau et continuait à dormir. Il est probable que la baleine fait comme le jeune phoque.

Les singes dorment accroupis et certaines populations humaines sont singes par ce côté, tels les Lolos étudiés par M. Legendre.

Enfin nous arrivons à l'homme et vous avez vu les caractères du sommeil de l'homme : inertie, diminution du tonus musculaire, disparition des réactions élaborées. Dans cette évolution, depuis les êtres les plus inférieurs jusqu'à l'homme, le sommeil apparaît sous deux formes différentes ; d'une part, un sommeil nécessaire en rapport avec les conditions intérieures de l'individu et d'autre part un sommeil superflu en rapport avec les conditions du milieu

extérieur. Chez les êtres inférieurs il semble que le sommeil superflu l'emporte sur l'autre, et d'une façon générale, ces deux formes sont l'une et l'autre inversement proportionnelles.

II. Physiologie du sommeil.

A quels signes reconnaître qu'un individu dort ? comment dort-il ? pourquoi dort-il ?

La physiologie générale du dormeur, la voici parfaitement décrite par Mosso : Après la fatigue du jour, l'homme s'endort, les muscles des extrémités, du tronc, du cou se relâchent complètement ; les paupières s'abaissent et les



Käthe Kollwitz. — L'Ange gardien

Clélie du Correspondant Mollat

et dès qu'on le réveille, reprend sa teinte irisée. Il y a donc chez certains poissons des modifications de la couleur de la robe sous l'influence du sommeil.

Je n'insiste pas sur le sommeil des serpents, trop commun.

Le sommeil des oiseaux est étroitement sous la dépendance de l'obscurité ; quand le soleil est couché, les oiseaux se taisent et quand le soleil disparaît, comme par exemple pendant une éclipse, ils s'endorment ; mais le sommeil de l'oiseau s'accompagne de la conservation du tonus ; l'ibis dort sur une patte.

Quant à avoir dormi au moment d'une bataille, il n'est point, assurait-il, de capitaine à qui ce ne soit arrivé. Il le

fallait bien ; quand je donnais des batailles qui duraient trois jours, la nature devait aussi avoir ses droits ; je profitais du plus petit instant ; je dormais ou et quand je pouvais.

A côté de ceux qui dorment peu, il y a aussi ceux qui se vantent de peu dormir. Il y a quelquefois des don Juan de veille.

Il ne faut pas confondre sommeil avec somnolence ; dans la somnolence, le tonus se maintient à un degré plus élevé du tonus. Il ne faut pas non plus confondre le sommeil avec la simulation et avec les comas, les narcolepsies, la léthargie, la narcose qui n'est pas précisément un sommeil, mais plutôt un commencement de coma déterminé par les anesthésiques. Le sommeil par les hypnotiques ne se distingue pas beaucoup du coma par intoxication médicamenteuse.

Le sommeil électrique est très différent du sommeil naturel. On connaît les expériences de Leduc ; il met un individu sous l'influence du courant ; l'individu dort ; un nouveau courant ; l'individu est brusquement réveillé. Il y a conservation de la sensibilité.

L'hypnose diffère du sommeil naturel ; elle existe chez l'homme et les animaux. Chez les animaux, c'est la catalepsie.

Il faut en distinguer deux types : premier type, dont la description de Rudyard Kipling dans le *Livre de la Jungle* est un exemple, est un cas d'inhibition médullaire par excitation cérébrale. On se rappelle ce serpent qui renue et les singes, fascinés, tombent près de lui ; il n'a plus qu'à les manger.

Les Aïssaouas s'agitent et remuent en une danse monotone, et arrivent à la catalepsie ; ils sont endormis par excitation monotone.

Déjà Asclépiade avait recours à un procédé analogue pour endormir ses patients. Il les plaçait près de la chute d'un filet d'eau monotone.

Le sommeil hivernal enfin est un engourdissement frigidé, parfois une transformation d'un animal à sang chaud en poikilotherme.

Après cette étude clinique du sommeil, il faut maintenant savoir comment on dort, il faut distinguer les faits et les théories.

Au point de vue des fonctions de nutrition dans le sommeil, il y a une diminution de fréquence de la respiration, diminution des



Rowlandson — Le basson, avec accompagnement de cor

Cliche du Correspondant Médical

échanges et de la thermogénèse, diminution de la sécrétion urinaire et de la motricité digestive. Au point de vue des fonctions de relation, il y a diminution du tonus musculaire ; disparition à peu près complète de l'activité spontanée, élévation plus ou moins grande des seuils de la sensibilité ; enfin disparition complète des réactions élaborées, c'est-à-dire que l'individu en sommeil est incapable d'attention et de réactions bien adaptées.

Les théories du sommeil sont légion. En voici quelques unes :

1° *Théorie vasculaire* : les uns expliquent le sommeil par l'anémie, les autres par la congestion ; 2° *Théorie nerveuse*, inhibitoire ; 3° *Théorie de la périodicité*, qui dérive de la notion très ancienne que tout est rythme dans la na-

ture ; 4° *Théorie humorale* : modifications des sécrétions internes, ces bonnes à tout faire de la physiologie actuelle ; 5° *Théorie physique*, osmotique, se basant sur l'hydratation ou la déshydratation des cellules nerveuses ; 6° *Théorie toxique*, amorcée par Bouchard ; 7° *Théorie de l'épuisement* ; 8° *Théorie de l'activité synthétique*, le sommeil étant, selon le mot du professeur Debove, le repas du cerveau ; 9° *Théorie biologique*, où l'on considère le sommeil comme un instinct de défense ; c'est un acte d'ordre réflexe ; ce n'est pas parce que nous sommes épuisés que nous dormons, mais nous dormons pour ne pas l'être (Claparède).

Pour choisir dans ce dédale et savoir pourquoi nous dormons, il faut avoir recours à la voie expérimentale. Que se passe-t-il pour expliquer le besoin de dormir et le sommeil invincible qui s'empare des animaux ?

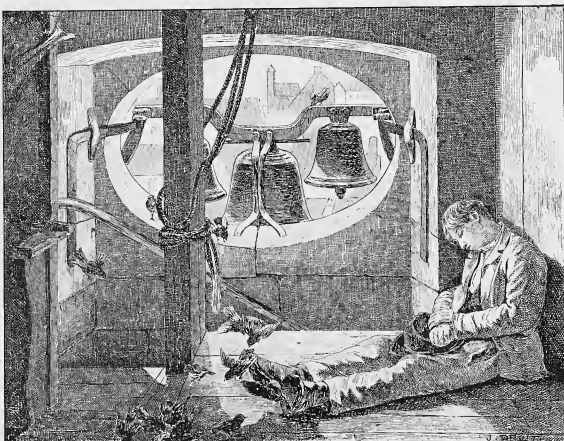
Citons les expériences de Piéron et Legendre qui ont empêché des chiens de dormir jusqu'à ce qu'ils en meurent ; ils ont pris soit leur sérum, soit leur liquide céphalo-rachidien, soit après leur mort leur pulpe cérébrale et en ont fait des injections à d'autres chiens, qui ont été pris de tendance à la torpeur, de coma, et sont morts très rapidement. En examinant l'écorce cérébrale de ces chiens, ils ont trouvé des lésions marquées des cellules nerveuses des couches profondes de la partie antérieure des lobes frontaux.

On peut classer ces faits en deux groupes.

Besoin de sommeil et altération des cellules dans la région frontale chez les animaux insomniques et même besoin de sommeil et mêmes altérations cellulaires chez les animaux qui ont reçu des produits insomniques.

Il y a donc une corrélation étroite entre le besoin irrésistible de sommeil et l'existence d'une action toxique d'origine cérébrale. Piéron et Legendre ont appelé *hypnotoxine* cette substance, soluble dans l'eau, insoluble dans l'alcool, et détruite par la chaleur, qui produit cette action toxique élective, distincte de celle de la fatigue.

Pour eux, l'hypnotoxine exerce une action élective sur les fonctions supérieures du cerveau ; cette action est révélée par des altérations cellulaires localisées assez étroitement dans les couches profondes



Cliche du Correspondant Médical

Girardot — Le silence des cloches (Salon de 1904)



Tassaert — Le Sommeil

Cliché du Correspondant Mollat

de l'écorce cérébrale à la partie antérieure des hémisphères; par conséquent ces expériences montrent un mécanisme possible du sommeil.

Mais il s'agit d'établir un rapport entre l'expérience constatée et les différentes conditions connues du sommeil.

La brusquerie de certains sommeils, l'appétit du sommeil survenant quelquefois tout à coup, montre que des sommeils sont sous l'influence de la suppression d'une fonction, d'une inhibition. Certains sommeils sont très rapidement profonds, c'est le type du sommeil des individus très fatigués.

Il y a d'autres causes encore; par exemple, l'habitude joue un rôle considérable dans le rythme du sommeil: le retour des mêmes circonstances, de l'obscurité, de la position horizontale, du silence, déclenche le mécanisme du sommeil par association.

Ceci nous amène à l'étude de la *périodicité*, c'est-à-dire du rythme habituel susceptible de se continuer même en l'absence de la cause accoutumée. Ce rythme se retrouve dans de nombreux mécanismes fonctionnels.

La température baisse pendant le sommeil; mais si vous faites dormir le jour des individus accoutumés à dormir la nuit, leur température continuera à baisser pendant la nuit et ce n'est qu'au bout d'un certain temps d'expérience qu'elle s'abaissera pendant le jour.

Au début du sommeil il y a diminution des sécrétions, et surtout de la sécrétion lacrymale; ceci est en rapport avec la périodicité. Ne dit-on pas des enfants, qui se frottent les yeux de sommeil: « Le marchand de sable a passé »?

Enfin, l'anticipation joue un rôle considérable; de même que l'alimentation, sous l'influence de la faim, précède le besoin réel des tissus, de même l'endormissement précède le besoin de sommeil; le désir psychique précède le besoin organique.

Mais si des extensions associatives ou des

persistances rythmiques peuvent provoquer le sommeil par anticipation, ce sont là des mécanismes secondaires; ce qui est certain, c'est la production du sommeil par une hypotoxine provenant du fonctionnement cérébral, et s'accumulant au cours de la veille prolongée. A dose massive, cette hypotoxine altère les cellules nerveuses avec une localisation élective et peut entraîner la somnolence, le coma, la mort. A dose plus faible, elle suscite sans doute déjà un réflexe inhibiteur, qui s'exerce sur les centres sensorio-moteurs du névraxe et empêche d'autant plus facilement le fonctionnement de ces centres que leur activité est à ce moment moins intense.

III. Psychologie du dormeur.

Parler de psychologie du dormeur paraît un peu contradictoire et paradoxal. Mais le sommeil n'est pas l'anéantissement de l'âme. Mosso

a montré qu'au moindre émoi physique il se produit un afflux sanguin au cerveau.

Ces palpitations émotives de la matière cérébrale ont leur corrélatif psychique; on peut se demander si pendant le sommeil, quelque sentinelle (j'allais dire un ange gardien), ne veille pas sur nous dans les profondeurs de l'inconscient; il semble que souvent le rêve en soit la manifestation psychique.

Il y a donc une psychologie du sommeil. A qui mieux qu'un poète psychologue de la *Nuit* en demander la description synthétique? « Comme on voit, chante Sully Prudhomme,

Comme on voit se tremper et s'alourdir l'éponge
Qui descend par degrés jusqu'au fond du bassin,
Le cerveau lentement dans les rêves se plonge,
Et de vapeurs chargé tombe sur le coussin.

Ils subissent, couchés, leur molle servitude;
Lasse, la volonté trahit son propre effort.
Et la raison sans règle, au gré de l'habitude.

Se détend comme un lent ressort.

Puis un espiègle enfant, dien de la fantaisie,
Impose un jeu bizarre à chaque faculté,
Et va dans l'infini dépayser la vie
En y mêlant les mœurs d'un empire enchanté...

La vierge dort, bras nus; sa poitrine respire,
Flot murmurant qui monte et décroît tour à tour;
La Pudeur vigilante en se penchant l'admire
Et lutte avec la bouche errante de l'Amour.

Un songe sur sa tête en souriant dispose
Le ruban désiré qu'il montre encor plus beau,
Le bonheur de l'enfant est celui de la rose
Qui fait ses perles d'un peu d'eau.

Le pâle cénobite en sa cellule close
S'est assoupi, lasse par sa longue oraison;
Il songe, il croit sentir que sa tête repose
Sur l'épaule du Christ assis dans sa prison...

Le paysan croit voir un sillon qu'il imprime
Fumer sous le soleil, les fauves moucheron
Bruire étincelants dans l'air rose et sublime,
Et ses bœufs s'allonger en alignant leurs fronts.

Eh bien! qu'ils dorment tous visités par tes songes,
O Nuit! qu'ils soient heureux ou punis dans tes bras,
Ils ne connaissent pas l'erreur où tu les plonges;
S'ils s'en plaignent, tu partiras!

Après la synthèse, voici l'analyse.
Voyons l'évolution psychologique du dormeur: avant, pendant et après le sommeil.

Avant le sommeil, l'appétit du sommeil. Cet appétit psychique est remplacé quelquefois par un besoin singulièrement captivant et intense,



Cliché du Correspondant Mollat

Daunser — Oui, c'est Agamemnon, c'est ton roi qui t'éveille...



Cliché du Correspondant Médical
J.-B. Greuze — Tête d'enfant endormi

que connaissent trop, hélas ! les militaires en campagne. Le général Bruneau l'a parfaitement décrit dans *Le Supplie du sommeil*, relatif à la campagne de 1870.

Du 23 novembre au 7 décembre, pendant deux semaines, à part deux jours de repos à Loury, nous avons marché constamment, le plus souvent de nuit, et dormi en moyenne trois heures sur vingt-quatre.

Pour ma part, je suis resté sans fermer l'œil un seul instant, du 3 décembre au matin jusqu'à 6 à cinq heures du soir. En arrivant à Salbris, je tombe comme une masse sur la place où nous sommes arrêtés. Un zouave a pitié de moi ; sans que je m'en aperçoive, il me recouvre avec sa pèlerine en gros drap bleu, et là, je dors comme une brute, indifférent aux explosions des obus prussiens qui tombent autour de moi. Il faut me secouer à tour de bras pour me faire revenir au sentiment des réalités ; mais j'ai dormi deux heures et j'ai repris toute mon énergie...

Ah ! cette marche en retraite d'Orléans jusqu'à Salbris... La colonne s'allonge et on s'arrête à chaque instant pour permettre aux trainards de rejoindre.

Dans une de ces haltes, je m'assieds à la queue de ma compagnie, derrière l'entaille, je marche comme un chien de berger qui fait serrer son troupeau. Adossé contre le talus du remblai, je m'assoupis un instant. Peu à peu, je suis pris d'une torpeur invincible et je fais de vains efforts pour résister au sommeil qui s'empare de tout mon être.

Un bien-être inexprimable à raison de l'ultime révolte de ma volonté. Je sais que c'est la mort qui vient, mais elle m'apparaît si douce que je ne lutte plus.

Le plus généralement nous n'allons pas jusqu'à ce besoin impératif ; quelquefois le désir est purement psychique, relève de l'heure, de suggestions, de la vue de dormeurs, et, alors, au début, il y a désintéressement, perte de l'attention, retard des processus psychiques, incapacité de diriger sa pensée, sensation de légèreté de tête, amnésie rétrograde, en même temps que pesanteur des jambes, tension des yeux, sécheresse des muqueuses et surtout des conjonctives.

La période d'état du sommeil est plus ou moins longue et profonde. Ceux qui ne peuvent consacrer

de longues heures au sommeil, paraissent regagner en profondeur ce qu'ils perdent en durée.

Parfois on ne dort que d'un œil, selon l'expression vulgaire. C'est plutôt qu'un sommeil partiel, un réveil partiel sous une influence émotive. Tel le réveil de la mère au moindre cri de son enfant malade.

De même ordre est ce qu'on appelle le réveil prémédité ; par exemple quand on veut prendre un train, on dit : « je veux me réveiller » et on se réveille, — en général !

Le réveil est rarement spontané, et plus souvent provoqué par une excitation légère.

Après le réveil tout n'est pas toujours pareil. Il est des êtres, qui sont plus que d'autres sous la dépendance de la loi de l'inertie, qui ont de la peine à s'endormir ou à se réveiller. C'est pour eux que Verlaine a chanté :

Ce sera comme quand on rêve et qu'on s'éveille,
Et que l'on se rendort et que l'on rêve encore
De la même fêerie et du même décor
L'été, dans l'herbe, au bruit moiré d'un vol d'abeille.

Cette inertie, cette difficulté du réveil comme du coucher, n'explique-t-elle pas en partie ce déversement toujours plus grand vers l'occident de la plupart de nos grandes villes ?

Je ne dirai qu'un mot du rêve, fleur du sommeil. Autrefois, on disait que c'était un démon, un dieu qui venait visiter le dormeur ; on essayait de trouver la clef des songes ; tout cela n'a pas paru sérieux aux savants, mais la pensée populaire a toujours continué à attacher de l'importance aux rêves.

Freud a récemment repris la question de la clef des songes ; en les soumettant à une analyse psychologique rigoureuse, on peut en tirer une série d'inductions très importantes : transposition de désirs ou de vœux plus ou moins avoués dans la réalité objective et présente.

Dans le rêve, il existe un certain symbolisme qu'il faut savoir interpréter. Il y a condensation ou dilatation des idées, et des associations d'images, liées à des modifications affectives en rapport avec la cénesthésie. A l'état de veille, cette malheureuse cénesthésie est complètement renforcée dans le subconscient mais, sous



Cliché du Correspondant Médical
Ducreux — Le bâillier

l'influence du sommeil, elle s'épanouit en de chuchotements, qui peuvent devenir des cris quand notre organisme commence à souffrir.

Vous voyez que la clef des songes a son intérêt. Le rêve est un veilleur de nuit. Vous connaissez le sérén de Madrid. Il a pour rôle de veiller sur les dormeurs et de les réveiller quand il y a danger. L'alerte du veilleur, c'est le cauchemar.

IV. Pathologie du sommeil.

Les insomnies sont variées. Il y a le sommeil court, vite terminé, le sommeil qui tarde à venir, le sommeil entrecoupé de réveils fréquents, le sommeil qui n'est jamais profond ; dans ce sommeil jamais profond il n'y a pas engourdissement total de la cénesthésie, pas de disparition complète des notions de l'espace ou du temps ; c'est le sommeil de certains voyageurs en chemin de fer, c'est le sommeil des vieillards qui se plaignent de ne jamais dormir parce qu'ils dorment un peu toujours.

Il est des insomnies psychiques, toxico-infectieuses, affection mentale, douleurs physiques ou morales, vraies ou imaginaires, anomalies de réfraction oculaire, dyspepsie, ménopause, fatigue, crainte, etc., etc. Le dyspeptique s'endort très bien, mais il se réveille vers deux ou trois heures du matin ; il se rendort avec peine d'un sommeil lourd, se réveille de nouveau, fatigué, la bouche pâteuse.

On connaît l'insomnie des dames arrivées à la ménopause par excitations endo ou exotoxiques. Il y a l'insomnie par fatigue, et ceci est très important et se voit souvent chez les neurasthéniques ; dans ce cas, il faut diminuer la fatigue. Il y a l'insomnie par manque de quiétude.



Breughel le Vieux — Le Paradis

Un paysan, un soldat, un riche seigneur, sommeillent bêtement après un copieux repas, chez le Paradis plantureux qu'imagine l'artiste. Les aliments, la boisson, sont à profusion, à portée de la main. Les petits chiens se promènent tout cuits, avec par surcroît de précautions, un couteau à découper en bandoulière, les champignons poussent, les volailles tombent rôties dans les plats.

Enfin, la phobie de l'insomnie : certains ne dorment pas parce qu'ils ont peur de ne pas dormir. Et ils ne peuvent plus sortir d'un cercle vicieux, que Dante oubliâ dans son *Enfer* :

Penser parce qu'on ne dort pas,
Ne pas dormir parce qu'on pense.

Après les troubles quantitatifs, voyons les troubles qualitatifs du sommeil. Chez l'adulte, c'est le cauchemar ; chez l'enfant, ce sont les terreurs nocturnes. Ce sont encore les rêves des malades : des hystériques, des intoxiqués ; c'est le rêve décrit par Théophile Gautier dans le « Club des Haschichins » :

Les cils de mes yeux s'allongeaient indéfiniment, s'enroulaient comme des fils d'or sur de petits rouets qui tournaient tout seuls avec une éblouissante rapidité. Autour de moi c'étaient des roulements et des écroulements de pierres de toutes couleurs, des amas sans cesse renouvelés que je ne saurais mieux comparer qu'aux jeux du kaléidoscope ; je voyais encore des camarades à certains instants mais défigurés, moitié hommes, moitié plantes, avec des airs pensifs d'ibis descendant sur une paille, d'anfrache battant des ailes, si étranges que je ne tardais de rire dans mon coin et que, pour m'associer à la bouffonnerie du spectacle, je me mis à lancer mes coussins en l'air, les rattrapant et les faisant tourner avec la rapidité d'un jongleur indien. Mon œil s'était prodigieusement développé : j'en tendais le bruit des couleurs. Des sons verts, rouges,



Albert Guillaume — *Musique savante* (Salon de 1904)

bleus-jaunes, m'arrivaient par ondes parfaitement distinctes. Un verre renversé, un craquement de fauteuil, un mot prononcé bas, vibraient et retentissaient en moi comme des roulements de tonnerre...

V. Hygiène du sommeil.

Ceci m'amène à l'hygiène du sommeil.
Ayez votre maison loin des quartiers

broyants, une chambre très peu chauffée, avec une très bonne obscurité, et votre lit placé dans la direction du pôle, dans le sens nord-sud, de manière à ce qu'il soit traversé par le courant magnétique ; ayez un matelas dur quand vous êtes jeune, plus mou quand vous êtes âgé ; ayez chaud aux pieds ; un lit suffisamment large, si vous êtes deux. Couchez-vous sur le côté droit, de manière à ce que votre entonnoir gastrique soit placé dans le bon sens.

Maintenez votre âme en quiétude. Préparez-vous au sommeil par des lectures paisibles.

Ce n'est pas tout que de s'incliner au sommeil ; il est bon de savoir l'utiliser. Saint Ignace de Loyola dit dans ses *Exercices spirituels* : « Il faut toujours lire, avant de s'endormir, la méditation du lendemain. »

On connaît des exemples nombreux de travaux intellectuels facilités par le sommeil. Voltaire fit en dormant une partie de la *Henriade*. Henri Poincaré, de même, trouva résolu au réveil un problème posé la veille.

Et maintenant, en fin de cet article doublement somnifère, permettez-moi, lecteur, de vous demander, comme Eviradmus, après la fameuse nuit :

« ... Avez-vous bien dormi ? »

LES MAINS QUI MOMIFIENT

Par le Docteur GASTON DURVILLE

Professeur à l'Ecole de Psychisme expérimental

L'existence du rayonnement humain tend à être admise universellement. Les recherches déjà anciennes du baron de Reichenbach, celles de M. de Rochas, du D^r Ochorowicz ont montré que dans les phénomènes de l'hypnose il convenait de ne pas attribuer tout à la suggestion. Plus récemment, des expériences précises furent faites par M. Gravier et par M. Pavre sur des plantes et des microbes, pour démontrer que la main humaine exerçait une influence sur des corps vivants non suggestibles. Notre collaborateur, le D^r G. Durville, avait répété avec succès ces expériences sur des préparations microbiennes. Mais il a fallu le retentissement des momifications obtenues par M. X... de Bordeaux pour que l'intérêt universel se portât sur la question. Le D^r G. Durville rapporte ici ses expériences personnelles, toutes récentes. Elles ont trait à une main, enlevée au cadavre d'un individu mort asphyxié, et que le D^r Socquet envoya à notre collaborateur, pour qu'il tentât d'en empêcher la putréfaction par des moyens magnétiques : impositions et passes.

Le deuxième Congrès International de Psychologie expérimentale vient de clore ses travaux. Il s'était donné pour but l'étude de tous les phénomènes qui, se produisant chez les êtres animés ou par un effet de leur action, ne semblent pas pouvoir s'expliquer par les lois et les forces de la nature déjà connues. Les phénomènes du Magnétisme et du Médiumnisme devaient donc y tenir une place dominante.

On y put voir, chose remarquable, tout cet « occultisme » — livré il y a quelques années à peine aux mains de quelques empiriques — sondé, scruté scientifiquement avec les méthodes les plus rigoureuses par des savants qui n'eurent pas peur de se nommer ; on put lire dans toute la grande presse les travaux des congressistes sur les exploits des médiums, sur les forces mal définies qui émanent de l'homme, sur l'extériorisation de la sensibilité, sur les facultés des chercheurs de sources et de méteux, et que sais-je encore. Dans tous les milieux ce fut l'amorce d'un grand mouvement en faveur des études psychiques, mouvement qui nous a prouvé que nous n'en sommes plus au temps où tout ce qui n'est pas « la concep-

tion classique » était taxé de charlatanisme ou de folie.

Le Congrès, la grande presse et le public virent bien s'intéresser spécialement à deux catégories de phénomènes qui, suivant l'expression de G. de Fontenay, constituaient le « clou » du Congrès ; je veux parler des momifications obtenues par l'action de la main humaine, et des baguettisants ou sourciers.

Les Momifications

J'ai présenté au Congrès une main humaine desséchée, momifiée sous l'influence de la simple imposition des mains. Voici les faits brièvement exposés :

Une proche parente du D^r S. fut guérie de varices par une de mes élèves qui « imposa les mains » sur les jambes malades. Le D^r S., surpris du résultat, questionna ; il apprit que les forces supposées émises par les mains de certains individus se prêtaient à l'expérimentation méthodique ; les expériences faites sous le contrôle des D^r Clarac, Llaquet et Geley par M^r X..., de Bordeaux, l'intéressèrent ; il vit des

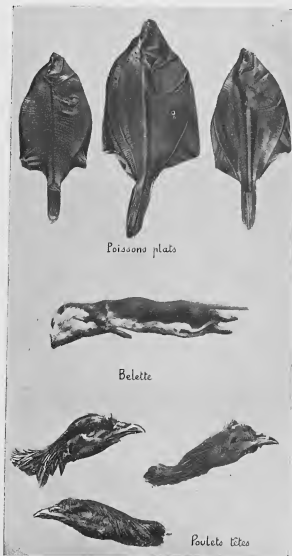


Fig. 1 — Quelques momifications obtenues par l'imposition des mains de M^r X..., de Bordeaux
(Ce cliché m'a été prêté par mon estimé confrère C. de Vesme directeur des *Annales des Sciences psychiques*.)



Fig. II

La main, le 1^{er} Février (quatrième jour d'expérience)

Depuis quatre jours, elle est soumise à une magnétisation quotidienne. La couleur est normale; aucune dessiccation. Les tissus sont infiltrés d'eau; la corde y pénètre assez profondément.

petits animaux (huîtres, souris) momifiés par l'imposition des mains. Alors il proposa de faire une expérience sur un débris humain. Le 29 janvier, le D^r S. fils m'apportait une main de cadavre.

**

« La main. » Les conditions défavorables de l'expérience

Cette main appartenait à un homme jeune, mort d'asphyxie par le gaz le 7 janvier. Le cadavre est resté dans l'appareil frigorifique du 8 au 29 janvier, jour où l'amputation fut faite, et où la main me fut confiée.

Aspect. — Le 29 janvier, elle avait sensiblement l'aspect d'une main fraîche, avec cette différence, toutefois, que les ongles étaient noirs. (Cette teinte noire est un signe d'empoisonnement.) La section, la paume, la région dorsale avaient une coloration normale. Il n'y avait aucune odeur de décomposition.

Concernant les conditions initiales de l'expérience, j'ai trois points à mettre en évidence; ils montreront que le D^r S. n'a pas reculé à me mettre, dès ce premier essai, en face des difficultés :

1^o La main était remarquablement volumineuse (410 gr. 5, poids très au-dessus de la moyenne). Elle était molle et infiltrée d'eau; le dos et la paume prenaient le godet.

2^o La main a été conservée pendant trois semaines dans la glace; condition déplorable s'il en est pour l'issue de mon expérience. Il n'est point, en effet, besoin d'être médecin pour savoir qu'une viande frigorifiée se putréfie avec une extrême rapidité dès qu'on la sort de la glace. Quand un cadavre est au froid, si le dégel arrive, dit Deschamps (1), et que la température s'élève de 4 ou 5 degrés, souvent en quelques heures l'odeur ammoniacale et cadavéreuse se manifeste. Un cadavre qui, de 0 degré passe subitement à 20 ou 25 degrés, présente souvent à la fin de la journée la couleur caractéristique (verte) de la putréfaction.

3^o La main, enfin, autre condition déplorable, appartenait à un homme asphyxié. Or, les

médecins légistes savent très bien que les cadavres d'asphyxiés ont une tendance à se décomposer vite. Le professeur Lacassagne dit à ce sujet dans son précis de Médecine légale, p. 492 : *Chez les asphyxiés, la putréfaction apparaît vite et marche rapidement.*

Ainsi, volume considérable de la main, action prolongée du froid sur elle et notion d'asphyxie, voilà les trois facteurs défavorables contre lesquels j'allais avoir à lutter pour réussir la momification.

**

Comment j'ai procédé

Le 29 janvier, « la main » fut par moi placée tout simplement sur la table de mon laboratoire, telle que me l'avait apportée le D^r S., c'est-à-dire sans avoir subi de préparation d'aucune sorte, et elle fut soumise plusieurs fois par jour à des impositions des mains, à des « passes magnétiques ».

Je jugeai l'expérience si difficile que je n'osai pas la tenter seul, et l'idée me vint immédiatement de solliciter la collaboration de deux de mes élèves dont j'ai constaté déjà les « facultés magnétiques », M^{rs} Raynaud et M. Picot. Ils acceptèrent de m'aider.

Nous avons opéré tous trois comme opèrent les magnétiseurs, et comme opère M^{re} X., de Bordeaux, c'est-à-dire en étendant tout simplement les mains au-dessus de la pièce anatomique, ou bien en faisant des « passes » lentes allant de la tranche à l'extrémité des doigts, à une quinzaine de centimètres de distance. Pendant les premiers jours, nous consacra mes chacun environ trois quarts d'heure à l'expérience, en plusieurs fois, puis les séances s'espacèrent et devinrent plus courtes lorsque nous eûmes l'impression que le danger de putréfaction était écarté; nous en sommes arrivés, à la fin du premier mois, à ne plus « magnétiser » que pendant 10 à 15 minutes chacun par jour; le second mois, 10 minutes furent un maximum.

Pendant l'opération, l'expérimentateur fixait son attention, sa volonté sur le résultat à obtenir, mais l'ignorance où nous nous trouvons de



Fig. IV

« La main », le 7 Février

la valeur de ce facteur m'oblige pour l'instant à le négliger. La volonté a-t-elle aidé la momification? J'ignore; les expériences ultérieures éclairciront ce mystère. En tout cas, la concentration de pensée des opérateurs sur le résultat à obtenir ne fut jamais considérable, puisque ceux-ci parlaient et répondaient en agissant.

Quelqu'un de nous a-t-il agi plus que les autres? La présence de trois opérateurs a-t-elle été nécessaire? A-t-elle même été utile? Je n'en sais absolument rien. Pour être logique, j'eus dû suivre la méthode de Descartes, qui consiste à aller du simple au composé; j'eusse donc dû n'employer dans ce premier essai qu'un seul magnétiseur. On m'excusera de ce défaut de méthode, quand on voudra bien comprendre les difficultés qu'offrait l'expérience : j'ai eu peur d'un échec, je m'en accuse, et je me suis tenu ce raisonnement peut-être un peu simpliste, que trois individus seraient peut-être plus forts qu'un seul.

D'ailleurs, quoi qu'il en soit, les résultats sont là et je les crois intéressants.

**

Les résultats de l'expérience

Dès le premier jour (29 janvier), plusieurs médecins et psychiatres connus que j'avais avertis du début de l'expérience, voulurent bien se constituer en une commission de contrôle et suivre quotidiennement les résultats. Ils ont palpé, senti, pesé la main au jour le jour; leurs observations quotidiennes ont été relayées en détail sur la feuille d'expérience. Sur cette feuille on peut voir que :

A aucun moment, au cours de l'expérience, c'est-à-dire depuis le 29 janvier jusqu'au 1^{er} avril, date où la momification fut complètement achevée, la main n'a présenté le plus petit indice décelable de putréfaction.

Progressivement, elle s'est desséchée, déshydratée, passant du poids initial de 410 gr. 5 au poids actuel de 270 grammes; pendant la première quinzaine elle perdit quotidiennement une moyenne de 3 gr. 5; les jours suivants, 3, 2, 1 gramme.

Voici quelques constatations prises sur la feuille d'expérience. Pour ne pas allonger



Fig. III

« La main », le 7 Février (dixième jour d'expérience; trente et unième jour du décès)

Aucun signe de putréfaction. La dessiccation commence. La corde ne pénètre plus dans les tissus.

démensurément cet article par des affirmations trop semblables les unes aux autres, j'ai cru devoir ne citer que des morceaux de phrases, et sauter l'observation de certains jours :

31 Janvier (24^e jour du décès). — Aucun signe de putréfaction. (André Herbet.)

3 Février. — ... Le bout des doigts se ratatine... Pas la moindre odeur. (André Herbet.)

6 Février. — ... La peau des doigts brunit. Aucune odeur de putréfaction. (D^r Allendy.)

8 Février. — ... Aucun signe de putréfaction. (D^r H. Flach.)

9 Février. — ... Aucun signe apparent de putréfaction... Les extrémités digitales sont parcheminées; ... la tranche est ferme, sèche, rosée... (D^r Ridet.)

11 Février. — ... La dessiccation est plus avancée... toujours pas de signe de putréfaction. (D^r H. Flach.)

13 Février. — ... Les extrémités digitales continuent à se parcheminer... la face palmaire présente une teinte rosée de dessiccation. (D^r Vergnes.)

15 Février. — ... Même état... (D^r Allendy.)

18 — ... La dessiccation se poursuit... toujours pas de trace d'odeur. (D^r H. Flach.)

20 Février. — ... Pas de putréfaction... (D^r Allendy.)

21 — ... Dessiccation très avancée des doigts, aucune odeur. (F. Girod.)

23 Février. — ... La momification se continue. (Herbet.)

27 Février. — ... La paume commence à durcir... pas trace de décomposition. (D^r Allendy.)

29 Février. — ... Les doigts sont complètement deséchés... (D^r Vergnes.)

3 Mars. — ... Toujours aucun indice de décomposition. (D^r Allendy.)

6 Mars. — ... La paume est en voie de momification... pas d'odeur. (Haudricourt.)

10 Mars. — ... Etat stationnaire. (D^r Allendy.)

15 — ... Toujours pas le plus petit signe de décomposition. (P.-C. Jagot.)

17 Mars. — ... Il ne reste plus que deux points encore épressibles : l'éminence thénar et le bord cubital. (D^r Allendy.)

20 Mars. — Marcell Mangin ne constate aucun signe de décomposition.

24 Mars. — Le D^r Mével constate l'absence de toute décomposition.

26 à 30 Mars. — ... La main totalement momifiée est



Fig. VI

La momification a progressé. Les doigts sont raides, secs; la peau est parcheminée, rose. La région métacarpienne est encore normale.

présentée au Congrès International de Psychologie expérimentale.

22 Mars. — ... Je constate que seule la partie supérieure de l'éminence thénar et le bord cubital conservent encore quelque mollesse. (P.-C. Jagot.)

* *

Critique de l'expérience

Malgré les affirmations de la commission qui voulut bien suivre mon expérience, malgré les déclarations des D^r Clarac, Llaguet et Geley, concernant les momifications de Bordeaux, je sais très bien qu'on fera des critiques. Certes, les résultats choqueront bien des idées en cours; je me permets néanmoins d'espérer que ma bonne foi scientifique et mon impartialité ne feront de doute pour personne.

Mon expérience n'est pas à l'abri des critiques; loin de là. Mais ces critiques, je me les suis faites moi-même, et je vais exposer rapidement les principales. Mon essai n'a que la prétention toute modeste d'être un jalon planté en terrain vierge; c'est une expérience à reprendre et à varier.

La première objection qui se pose est l'absence de main témoin. J'aurais dû avoir les deux mains; soumettre l'une à la magnétisation, et laisser l'autre à elle-même. Je n'ai pu avoir le témoin désiré, je le regrette. Mais qu'on me permette de signaler que j'ai fait la même expérience avec témoins sur de petits animaux, et que les témoins se sont putréfiés. Les D^r Clarac, Llaguet, Geley ont opéré avec témoins, dans leurs expériences de Bordeaux; leurs résultats ont été identiques aux miens. En outre, souvenirs-nous que la main était au début de l'expérience dans des conditions favorisant d'une façon extrêmement intense la putréfaction.

Une seconde objection qui se pose est la suivante : on sait que, dans certains cas, certains petits animaux (souris, huitres), se momifient spontanément; les médecins légistes savent, eux aussi, que les cadavres peuvent, dans certains cas très précis, se dessécher au lieu de se liquéfier.

La place me manque pour exposer longuement la question comme elle le mériterait; qu'il me soit seulement permis de dire qu'aucune des conditions de momification spontanée n'était réalisée dans mon expérience; en outre, dans les cas de momification spontanée, la putréfaction s'amorce, puis s'arrête; or, à aucun moment de mon expérience la main ne présentait le moindre indice putride.

* *

Quelle serait la cause du phénomène?

En présence d'un phénomène aussi nouveau, aussi mal connu, il serait téméraire de proposer une explication; l'hypothèse qui me semble la plus conforme aux faits serait celle d'un agent, d'une force encore mal définie, émanant de l'opérateur et ayant une action stérilisante.

Mes expériences précédentes me permettent de poser cette hypothèse : j'ai en effet exposé dans ma thèse de doctorat (*Le Sommeil provoqué et les causes qui le déterminent*), le résultat de mes recherches sur l'action qu'exerce ma main sur le développement des cultures de bacille de la fièvre typhoïde; dans mes essais, la pousse du microbe a été nettement retardée par ma main; tout s'est passé comme si ma main émettait une force stérilisante. Favre avait déjà fait, avant moi, des expériences semblables sur le bacillus subtilis.

C'est tout un champ qui s'ouvre à l'étude. Tout un monde nouveau est entrevu.

Demain, peut-être, la démonstration indiscutable et scientifique de la réalité du pouvoir thérapeutique des vieux et empiriques magnétiseurs sera faite.



Fig. V

« La main », le vingt-cinq jour d'expérience
L'éminence thénar commence à se momifier.



Fig. VII

La momification est complète. La main ne présente pas trace de putréfaction; la peau est totalement parcheminée.

A PROPOS DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE MILITAIRE DE STRASBOURG PENDANT LE SIÈGE DE 1870

Par le Docteur ROUIS

Médecin principal d'armée, en retraite

Sous-directeur de l'ancienne École impériale du Service de santé militaire de Strasbourg

L'étude du médecin-inspecteur Ch. Viry sur l'École du Service de santé militaire de Strasbourg, parue dans notre dernier numéro, a eu un retentissement considérable. Tous les médecins des pays annexés ont reçu Æsculape à cette occasion et nous sommes véritablement touchés des compliments qui nous sont venus d'outre-Vosges. Grâce à l'obligeance de la Revue alsacienne illustrée, dont chacun sait la haute tenue et le dévouement au passé alsacien, nous avions pu reproduire les belles aquarelles d'Albert Kœrtigé, d'après les clichés originaux. Aujourd'hui nous avons cru devoir donner quelques colonnes complémentaires sur l'École de Strasbourg en reproduisant les lignes que son ancien sous-directeur, le D^r Rouis, médecin principal d'armée, consacra au rôle de l'école et de ses élèves durant le siège de 1870 (1). Le sous-directeur Rouis fut le témoin des dernières heures, il accomplit le dernier acte de son service en remettant aux élèves les saufs-conduits qui devaient leur permettre de réintégrer leurs foyers, le 30 septembre 1870 ! La maison Berger-Levrault, aux lointaines ascendances alsaciennes, nous a permis d'offrir à nos lecteurs les belles illustrations qui ornent cet article.

Le 4 août eut lieu la bataille de Wissembourg, puis, le surlendemain, celle de Fröschwiller. L'une et l'autre ne furent pour nos troupes que de sanglantes défaites, dont l'ennemi profita pour marcher immédiatement sur Strasbourg. Le 6 au soir, dès que l'on apprit ce double malheur, la ville fut déclarée en état de siège par un avis spécial.

... Le lundi 8 août, soit le surlendemain de la bataille de Fröschwiller, l'ennemi se rapprocha beaucoup de Strasbourg. Dans la matinée, le commandant de la place mit en réquisition 20 élèves pour accomplir jusqu'à nouvel ordre le service de vigie sur la plate-forme de la cathédrale. Vers le milieu de l'après-midi, un parlementaire allemand vint sommer le commandant supérieur de se rendre : il ne put qu'essuyer un refus. L'administration et la société internationale de secours organisèrent un vaste réseau d'ambulances et de postes de secours.

... L'hôpital militaire reçut pour ses divers services 24 élèves médecins et 4 élèves pharmaciens, destinés à y être employés jusqu'à nouvel ordre.

Des ambulances particulières furent aussi établies en divers points de la ville.

Le personnel d'officiers de santé militaires resté dans la place comprit : 1^{er} à l'hôpital militaire, le médecin-major de 1^{re} classe E.-T. Reeb ; le pharmacien-major de 2^e classe Strohl, et un pharmacien aide-major ; 2^{es} à l'École, le directeur Colmant et le sous-directeur Rouis ; les deux médecins-majors de 1^{re} classe Eon et Jacquemin ; les médecins-majors de 2^e classe répétiteurs Beunais, Bouchard, Bleicher, Poncet ; le médecin aide-major de 1^{re} classe répétiteur Tachard ; enfin les médecins aides-majors de 1^{re} classe surveillants d'Hennezel, Perrin, Sériziat, Cortiès, Schindler et Vivier.

Le directeur, privé de l'usage de ses membres par une affection rhumatismale, ne pouvait concourir que verbalement au service. Il en était de même pour le médecin-major Eon, qui avait perdu le bras droit. Son collègue Jacquemin fut attaché à l'ambulance du château. Les médecins-majors Beunais,

Bleicher et Poncet, ainsi que le médecin aide-major Tachard, furent mis à la disposition de l'hôpital militaire.

... Le 10 août, la situation commençait à s'embarrasser. La ville, toutefois, n'en était pas encore bloquée ; mais les portes n'en étaient plus ouvertes que pendant une demi-heure dans l'après-midi. D'autre part, elle était surprise sous divers rapports, notamment au point de vue des subsistances, du trop-plein de la population, et du dégagement de ses abords qui, encombrés de hautes constructions civiles, de jardins et de clôtures, en facilitaient l'investissement et l'attaque. Tant qu'elle conserva des

communications avec l'extérieur, les paysans vinrent y vendre un certain nombre de bestiaux pour les soustraire aux réquisitions de l'ennemi ; mais il y entra peu d'approvisionnements en céréales, en salaisons et en conserves. L'intendant de la division, M. de la Vallette, eut même beaucoup de peine à y faire arriver 10.000 quintaux métriques de blé, destiné à alimenter la garnison.

Pendant ce temps, l'ennemi commença à construire ses batteries d'attaque partout où il n'avait pas été possible d'inonder le pays.

Le 13 août, à 10 heures du soir, les batteries de Schiltigheim envoyèrent sur la plate-forme de la cathédrale, où était le poste des vigies, trois obus dont les éclats vinrent tomber sur la toiture et contre la façade avoisinante de l'École.

... Le 15, jour de la fête de l'empereur, la place fut complètement investie. A ce moment l'École comptait d'une manière définitive un effectif total de 297 élèves savoir :

Médecins-élèves....	{ de 3 ^e année... 75	297
	{ de 2 ^e année... 87	
	{ de 1 ^{re} année... 106	
Pharmaciens-élèves.	{ de 2 ^e année... 14	15
	{ de 1 ^{re} année... 15	

... Le 18 au matin, l'ennemi fit sommer la place de se rendre, faute de quoi il commencerait à la bombarder à 9 heures du soir (heure allemande). Sur le refus qui lui fut adressé, il tint parole. A 8 heures trois quarts du soir (heure française), un premier obus, chargé à balles, vint éclater au centre de la ville, au-dessus de la rue des Arcades. En un instant, toutes les rues, qui étaient noires de monde, devinrent désertes. Puis, des obus sillonnèrent à fleur de sol toutes les rues longitudinales. Bientôt après, des projectiles plus volumineux commencèrent à passer au-dessus de la ville, de l'ouest à l'est. Ils se succédèrent en grand nombre toute la nuit, alternant parfois avec des fusées incendiaires...

Le 19, à 7 heures du matin, l'ennemi prévint qu'il cesserait le feu jusqu'à 9 heures du soir, dans l'espoir que la place se déciderait à capituler. En même temps il autorisa l'expédition des lettres privées, sous condition qu'elles fussent écrites à découvert. A 9 heures du soir, la place



Charles Sedillot

Le médecin-inspecteur Sedillot, professeur à la Faculté de Médecine, directeur de l'École de Médecine militaire de Strasbourg, de 1856 à 1868.

(1) Histoire de l'École impériale du Service de santé militaire instituée en 1856 à Strasbourg, par J.-L. Rouis. Berger-Levrault, édit., 5, rue des Beaux-Arts. Paris. Prix 15 francs.



POSSEDEE AU DEBUT D'UNE CRISE, par André del Sarte
(Fragment d'une fresque représentant Saint Philippe de Néri
délivrant une possédée dans le cloître de l'Annunziata, à Florence)

n'ayant pas envoyé sa capitulation, le bombardement recommença et se continua à outrance jusque dans la matinée du 26. Il était surtout violent la nuit, de 10 heures à 2 heures; à ce moment le nombre des obus qui passaient au-dessus de l'Ecole s'élevait jusqu'à 12 par minute. Un grand nombre de ces obus éclataient en l'air et faisaient pleuvoir de tous côtés leurs éclats, parfois des balles. Vers les 2 heures du matin arrivait le tir des fusées incendiaires, envoyées en volées de plusieurs milliers pendant une demi-heure environ. Chaque volée transformait le ciel en une immense voûte de feu...

Au milieu de cet effroyable bombardement, les élèves ne perdirent pas leur sang-froid. Ceux auxquels il fut donné des ordres, quelque péril qu'il y eût à s'y conformer, les reçurent sans discussion, puis se rendirent droit à leurs postes, où ils surent remplir leur devoir, et faire preuve souvent de la plus intelligente initiative.

Les élèves logés en ville se réunirent aux pompiers pour éteindre les incendies qui survenaient de tous côtés. Mais leurs efforts restèrent inutiles; dès qu'un édifice commençait à flamber, l'ennemi y envoyait une grêle de projectiles qui le rendaient inhaborable. Ce fut ainsi que le bâtiment contenant le musée de la ville et les bureaux de l'état-major de la place, le temple neuf, la bibliothèque municipale, le théâtre, la préfecture, et une foule de maisons situées dans les lignes de tir furent anéantis.

... Le 24 août, il y eut un court armistice; l'ennemi ne recommença le feu qu'à 10 heures du soir. A ce moment l'élève médecin Chesnay, élève pharmacien Roy et une femme traversaient la place de la Cathédrale. Tout à coup un petit obus vint tomber à leur proximité immédiate. La femme eut les deux jambes emportées par un éclat du projectile; transportée aussitôt à l'ambulance du lycée, elle y mourut en arrivant. L'élève médecin fut atteint par deux autres éclats, dont l'un lui fit une immense blessure à la cuisse droite pendant que l'autre lui traversait la plante du pied correspondant; il guérit toutefois. Quant à l'élève pharmacien, un quatrième éclat lui enleva les deux mollets; il en mourut dix-huit jours après, le 11 septembre.

Le 25 août, à 10 heures du soir, l'ennemi envoya des obus incendiaires dans la toiture de la cathédrale. En un instant cette toiture prit feu sur toute sa longueur, et consuma les toles



Cliché Berger-Levrault

Le médecin principal J.-L. Rouis, sous-directeur de l'Ecole du service de santé militaire de Strasbourg, de 1855 à 1870.

de cuivre dont elle était revêtue. Heureusement une voûte en pierre, qui recouvrait au-dessous le vaisseau de l'église, empêcha le feu de pénétrer dans l'édifice. Les gardiens de la plate-forme et les élèves employés comme vigie cherchèrent à éteindre l'incendie ainsi survenu de la manière la plus inattendue; mais la provision d'eau était insuffisante, et les projectiles que l'ennemi faisait pleuvoir sur la toi-

ture embrasée rendirent inutile, là comme ailleurs, tout secours. Pendant cet incendie, on conçut une inquiétude extrême pour les vigies qui, accourues pour l'arrêter, furent assez longtemps bloquées par les flammes.

... Le 27, le médecin aide-major Schindler, attaché à l'ambulance de la porte de Pierre, vint m'informer que le magasin à poudre destiné à loger cette ambulance était éventré par les projectiles de l'ennemi et qu'il avait fallu dès lors transférer celle-ci dans le corps de garde de la porte, seul local encore susceptible de la recevoir.

... Le 4 septembre, à 1 heure de l'après-midi, les élèves Lacour (Léon), de 1^{re} année, fils d'un grand industriel de Sainte-Marie-aux-Mines, et Combiér (François), de 3^e année, fils d'un commandant d'artillerie en retraite à Mont-de-Marsan, y prirent le service pour les 24 heures. Le lendemain 5 septembre, à 3 heures du matin, un obus des batteries ennemies pénétra dans le corps de garde au moment où ils étaient occupés à y panser un blessé, et y éclata. Huit des soldats de ce poste furent atteints mortellement ou tués sur le coup par des éclats du projectile. D'autres éclats atteignirent Lacour à une jambe et à l'abdomen, et Combiér aux deux jambes. Les blessures que ces deux infor-

tunés reçurent ainsi furent tellement graves que Lacour mourut d'hémorragie pendant sa translation à l'hôpital, et que Combiér dut être amputé en y arrivant, puis succomba à son tour dans la journée.

Le 6 septembre, un parlementaire prussien, porteur de journaux allemands, fit connaître la capitulation de Sedan, la chute du second Empire, et la proclamation de la République à



Cliché de la maison Berger-Levrault.

L'Ecole impériale du service de santé militaire, instituée à Strasbourg en 1856



La Faculté de Médecine de Strasbourg telle qu'elle existait à l'époque française. Elle donnait à la fois l'enseignement aux élèves civils et aux élèves militaires.

Paris. On n'ajouta pas foi à ces nouvelles. Le 11, des délégués envoyés par le gouvernement suisse pour demander que les vieillards, les femmes et les enfants fussent autorisés à quitter la ville, confirmèrent tout ce que le parlementaire avait annoncé. Le lendemain 12, le baron Pron, préfet du département, reçut, par voie détournée, une dépêche officielle l'informant que le Corps législatif avait prononcé la déchéance de la dynastie napoléonienne et proclamé la République. Il résigna immédiatement ses fonctions et se borna, en attendant l'arrivée de son successeur ou la levée du siège, à assurer la tranquillité publique. Le 19, le préfet républicain Valentin parvint à pénétrer dans la ville. Le baron Pron lui remit le

jour même la direction des affaires, puis se retira au milieu des manifestations déchaînées contre le pouvoir dont il avait été le représentant.

A ce moment, les moyens défensifs de la place étaient fort amoindris. Bientôt, l'ennemi n'ayant plus s'inquiéter de l'artillerie des remparts concentra ses feux sur les deux bastions de la porte de Pierre, dans le but de les battre en brèche...

Le 15 septembre, à midi, la batterie ennemie placée à Schiltigheim envoya un obus isolé sur la grande croix en pierre qui dominait la flèche de la cathédrale, à 2.100 mètres du point de tir. La croix fut atteinte et brisée par ce projectile. Un instant on craignit de la voir s'abattre sur le poste des vigies, au nombre desquelles figuraient des élèves; mais les troncens en furent retenus par le paratonnerre qui y était scellé.

Le 22, à 1 heure de l'après-midi, un pontonnier vint chercher en bateau l'élève de 3^e année Bartholomot, qui était de service à l'ambulance de la porte des Juifs, pour le conduire dans un ouvrage avancé de la Finckmatt, où un homme venait d'être blessé. Le bateau était pourvu du pavillon de Genève. Les soldats allemands postés dans les jardins du Wacken, n'ayant pas distingué, paraît-il, ce pavillon, dirigèrent sur le bateau plusieurs coups de fusil. Une de leurs balles atteignit Bartholomot au genou droit, et en fracassa les os. Dans ces conditions, le malheureux jeune homme dut



Cliché Berger-Levrault

Le médecin-inspecteur Michel Lévy, Strasbourgeois de naissance; nommé en 1856 directeur de l'école d'application du service de santé militaire de Strasbourg.

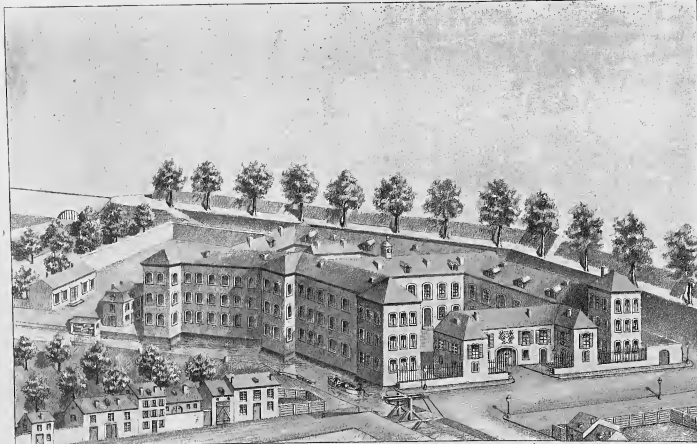
subir l'amputation immédiate de la cuisse. Il mourut le soir. Fils d'un simple cultivateur, Bartholomot n'en était pas moins un sujet de mérite à tous les points de vue.

Le 25 septembre, le commandant supérieur de l'état de siège donna l'ordre de rembourser aux élèves leurs masses individuelles. Cet ordre fut immédiatement exécuté et mit les élèves à même de toucher chacun une somme de 120 à 140 francs.

Le même jour, l'élève de 3^e année Grouille qui était de service à l'une des ambulances de rempart, fut grièvement blessé à la région du crâne par un éclat d'obus.

... Le 27, à 5 heures du soir, le drapeau de capitulation fut arboré au sommet du clocher de la cathédrale.

... Le 28, à 10 heures du matin, les troupes allemandes entrèrent dans la ville. A l'instant même, certains habitants se mirent à piller les établissements et dépôts de l'Etat. La grande meule de foin qui avait été isolée sur la place du Château, vis-à-vis de l'Ecole, disparut en cinq minutes. Dans les dortoirs et dans les réfectoires de l'Ecole, les servants s'emparèrent de tous les objets à leur convenance et les firent passer au dehors



Cliché Berger-Levrault

L'hôpital militaire de Strasbourg, en 1844
(D'après un dessin de son sous-directeur, le D^r J.-L. Rouis.)

par les fenêtres des rues latérales. La lingerie ne tarda pas à être dépouillée à son tour. Pendant une courte absence du gardien de la bibliothèque, d'importants ouvrages furent enlevés à celle-ci, puis sortis du casernement devant le concierge, réduit à ne pouvoir que constater ces déprédations.

A 10 heures et demie, la garde grand-ducale badoise, arrivée par la porte d'Austerlitz, défila devant l'Ecole. Bientôt après, deux forts piquets d'infanterie vinrent s'y installer, l'un sur le trottoir d'entrée, l'autre dans la première cour intérieure.

... Le 30 septembre, à 9 heures du soir, je pris mes mesures pour distribuer des saufs-conduits aux élèves de l'Ecole et leur permettre de rentrer dans leurs foyers. A l'heure ainsi fixée, 290 élèves sur 293 présents à l'effectif se trouvèrent réunis dans l'Ecole. Je commençai immédiatement la distribution. Le dernier élève présent reçut le sien au moment où 10 heures sonnaient à la cathédrale. A partir



Médecin-inspecteur Coimant.
Directeur de l'Ecole de 1868 à 1870.

de ce moment il ne resta plus de l'Ecole que le souvenir; le dernier acte de son service venait d'y être accompli. Depuis le 3 novembre 1856, date à laquelle les élèves y furent admis pour la première fois, elle avait vécu 13 ans, 10 mois et 28 jours !

Le lendemain, dès l'aube, on put lire sur le battant gauche de sa porte d'entrée l'inscription allemande suivante, tracée à la craie :

Königliche Post-Haupt-Direction der Elsass,
soit, en français :

*Direction supérieure des Postes royales
d'Alsace.*

NOTE DE LA RÉDACTION. — M. Viry nous prie de compléter comme suit un passage de son article sur l'Ecole de Médecine militaire de Strasbourg (*Æsculape*, mars 1913, p. 60, 1^{re} colonne, 35^e ligne : « ... Un ministre, Lortie; un ambassadeur, Harmand, qui fut aussi un explorateur, un combattant avec Francis Garnier, et le premier résident général de l'Indo-Chine ; un sénateur Legludic... »

LE DOCTEUR COINET

L'EMPLOI DE L'IODE CONTRE LE GOÎTRE — LES CRÉTINS DU VALAIS

Par BURKHARD REBER (de Genève)

Note éminent collaborateur, M. Burkhard Reber, a bien voulu nous adresser les lignes que voici sur son compatriote genevois, le D^r Coindet. Nous pensons le moment très opportun pour la publication de ce travail. Il se manifeste en Suisse un véritable réveil de l'esprit national. Des énergies nouvelles surgissent chaque jour dans tous les domaines. La Suisse française prend sa large part à ce réveil. Hier encore le Grand-Théâtre de Genève méritait d'applaudissements à l'adresse de la trilogie de Mathias Morhardt : A la gloire d'aimer, la Princesse Hélène et la Mort du Roi ont reçu un accueil tel que tous les espoirs sont permis aux Genevois dans la réalisation du projet qu'ils ont formé et qu'avec leur ténacité ordinaire ils veulent mener à bien : la création d'un théâtre national genevois où seront joués des auteurs suisses ou des œuvres inspirées de la Suisse. Aussi bien, le présent travail de Reber est tout à l'honneur du canton de Genève : le D^r Coindet, dont il y est traité, le grand bolaniste Pyramus de Candolle, le peintre Linck, dont nous avons grand plaisir à reproduire des études de goitreux, sont des fils et des gloires de Genève. Burkhard Reber, originaire du canton d'Argovie, en Suisse allemande, paye ainsi bellement sa dette à Genève, sa ville d'adoption.

IL en est de la découverte de l'influence de l'iodo contre le goître comme de nombreuses autres. Quel médecin en prescrivant sa pommade ou sa friction iodurée, quel pharmacien en les fabriquant pense aujourd'hui à celui qui a découvert cette importante action de l'iodo qui en fait un remède universel ?

Celui qui a fait l'heureuse découverte en question est le médecin genevois J.-F. Coindet. Son portrait me tombe justement, par hasard, entre les mains. Je vais tâcher de rassembler quelques notices sur sa vie. Ce travail sera malgré tout assez rudimentaire. Mes recherches auprès de la famille, des érudits et des bibliothèques sont restées infructueuses.

Il est surprenant de constater comme des hommes de mérite peuvent quelquefois être oubliés et leurs traces s'évanouir.

Jean-François Coindet, fils de Jean-Jacques Coindet, naquit à Genève le 12 juillet 1774. Il se destina à la carrière médicale et fit ses études à l'Université d'Edimbourg où il reçut, en 1797, le diplôme de docteur.

Établi, dès 1799, dans sa ville natale, il fut pendant 34 ans un des médecins les plus occupés. Il fut nommé en 1802 médecin externe, puis, en 1809, médecin interne de l'hôpital de Genève, où il resta jusqu'en 1831. Il devint aussi médecin et directeur du bureau de bien-

faisance, de 1811 à 1829. A côté de ces fonctions, il remplissait celle de médecin des épidémies pour l'arrondissement du département du Léman (1811), de membre de la Société



Le D^r Jean-François Coindet, de Genève (1774-1834)
(Collection Burkhard Reber)

de vaccine, en 1813, de juré médical de 1817 à 1818. En 1817, il succéda à M. Odier pour la rédaction des articles de médecine à la *Bibliothèque universelle*. Il provoqua la fondation de la *Société médicale de Genève*, en 1823, pour faire face à l'ancienne Société de médecine ; il fut du Conseil représentatif en 1816, 1823, 1833 ; en 1831, membre de la Commission suisse pour les mesures contre le choléra et membre du Conseil de santé en 1829 et 1830. Comme grand honneur, la Société royale de physique d'Edimbourg le nomma président ; il était devenu également président de la Société médicale de Genève et fit partie d'un grand nombre de sociétés scientifiques suisses et étrangères.

Il mourut à Nice, en 1834, à l'âge de 59 ans.

Quelle est son œuvre scientifique ?

En 1816, un concours ayant été ouvert par l'Académie de Bordeaux, pour le meilleur mémoire sur l'hydrocéphale, le D^r Coindet remporta le prix. En 1819, il reconnut les propriétés de l'iodo dans le traitement du goître, ainsi que d'autres affections scrofuleuses, et fit paraître, l'année suivante, un mémoire à ce sujet (*Bibliothèque universelle, sciences et arts*, 1820). Également en 1820, il lut à la Société helvétique des sciences naturelles, en séance à Genève, un mémoire sur les *Propriétés médicales de l'iodo*, découverte importante qui ne permettrait jamais d'oublier son nom.

Le D^r Coindet publia aussi une *Notice sur*

Le célèbre naturaliste Augustin-Pyramus de Candolle souffrait d'un commencement de goitre. Coindet le traita.

Voici sa prescription :

Extrait de savonaire . . .	8 grammes
Extrait de ciguë . . .	4 —
Eponge torréfiée . . .	4 —
pour 88 pilules.	

Le malade devait prendre chaque jour quinze de ces pilules.

Trompé par le peu d'effet du début et entraîné par une certaine ardeur qu'il mettait à toute chose, à ce que raconte son fils (1), il prit jusqu'à soixante pilules dans un jour. Du 22 octobre au 6 décembre, il consumma 1.584 pilules ou 68 grammes d'éponge torréfiée.

Les fâcheux résultats de cette médication imprudente et exagérée sont donnés par le D^r Riilliet (2), d'après les *Mémoires* de de Candolle.

Celui-ci raconte son état lui-même et donne des détails très curieux et intéressants sur les phénomènes par lesquels il a passé et qui durèrent plusieurs mois (*loc. cit.*).

Enfin le malade sembla assez gravement atteint. Le D^r Coindet proposa de consulter le D^r Prévost, un des plus habiles médecins et physiologistes de l'Europe. Pyr. de Candolle en dit : « J'ai trouvé en

lui un excellent ami, un homme bon, instruit sur tous les sujets, et dévoué à ses malades. »

La description de son propre état par un célèbre savant comme A.-Pyramus de Candolle me semble d'un intérêt si particulier que je me décide à la présenter aux lecteurs.

Je souffrais, dit le grand botaniste, d'une difficulté de respirer que j'éprouvais depuis plusieurs mois, et que j'attribuais à un goitre qui commençait à grandir. Je revins donc malade à Genève. Je consultai le D^r Coindet sur mon état. Il fit constater par le D^r M. la présence du goitre et me soumit à un traitement par l'éponge brûlée. Le premier effet

(1) Augustin-Pyramus de Candolle (*Mémoires et souvenirs* de).

Écrits par lui-même et publiés par son fils, Genève, 1862 (p. 454 et 455).

(2) D^r F. Riilliet, *Mémoire sur l'iodisme constitutionnel*, Paris, 1860.

que je ressentis fut une excitation d'appétit, mais au bout de douze à quinze jours j'éprouvai, au contraire, une diminution graduée d'appétit. Au bout de cinq semaines, je ne pouvais plus rien digérer, et je souffrais habituellement de l'estomac. Tel était mon état le 1^{er} janvier 1836 (1). J'ai l'habitude de recevoir ce jour-là ma famille à dîner, et je pus encore assister au repas, mais sans rien prendre. Dès le lendemain je commençai à ne supporter aucune nourriture. Bientôt je tombai dans un état de faiblesse et d'irritation nerveuse j'avais peine à marcher; je maigrissais à vue d'œil; je ne pouvais ni manger, ni dormir, ni même fermer les yeux! Mes paupières restaient ouvertes, comme par une force supérieure, pendant le peu de moments que je m'assoupissais. Dans cette sorte de sommeil, j'avais des rêveries effroyables et tellement intenses que plusieurs sont restées dans mon souvenir comme des réalités. Ma peau avait perdu toute espèce d'action; je sentais comme si elle ne faisait plus partie de mon corps, et que j'eusse été enveloppé dans un sac étranger à ma personne.

J'emprunte à la brochure du D^r Riilliet (2) encore quelques autres indications à ce sujet.

« M. de Candolle, dit le D^r Riilliet, éprouvait des rêveries accompagnées de sensations très pénibles, il était en proie à de perpétuelles hallucinations. Il affirmait avoir vu telle personne ou reçu tel ordre du médecin, ce qui était tout à fait erroné. Il éprouvait des sensations très bizarres; ainsi il croyait que l'on avait baigné sa tête dans la boue, etc., etc. Il avait considérablement maigri, sa peau avait perdu toute transpiration et lui semblait « un sac mou, adhérent à la chair ». Ces mêmes symptômes persistèrent pendant les mois de jan-

(1) Comme Alb. de Montet (*) et les autres auteurs indiquant la date de 1836 comme étant celle de la mort du D^r Coindet, il doit y avoir une erreur dans l'indication de l'an 1836, pour le traitement de Pyr. de Candolle.

(2) *Loc. cit.*

(*) Albert de Montet, *Dictionnaire biographique des Genevois et des Valais qui se sont distingués*, etc. Lausanne, 1877.



Goîtreux du Valais

(Reproduction grandeur nature du dessin original de Linck (Collection Burkhard Reber)

Le grand botaniste Pyramus de Candolle (1778-1841)

(D'après le buste de David d'Angers) (Collection de M. Casimir de Candolle)

Pyramus de Candolle descendait d'une famille noble de Provence, réformée, qui s'était fixée à Genève au xvi^e siècle. Après la réunion de Genève à la France, Candolle vint à Paris où il étudia la médecine et la botanique. Cuvier le choisit en 1802 pour le suppléer dans la chaire d'Histoire naturelle du Collège de France. Nommé en 1808 professeur aux Facultés de Montpellier, il y fit triompher les principes de la méthode naturelle inaugurée par de Jussieu et publia sa *Théorie élémentaire de la botanique* (1813) qu'il regardait comme la partie capitale de son œuvre. La seconde Restauration le décida à quitter la France pour sa ville natale, qui venait de s'arrêter à la Confédération helvétique; il y trouva un accueil chaleureux de ses compatriotes qui fondèrent pour lui une chaire d'Histoire naturelle et un jardin botanique. Il fit paraître alors de nombreux et volumineux ouvrages et exerça une influence considérable sur le développement des études botaniques dont Genève devint le foyer.

Son fils Alphonse, son petit-fils Casimir — c'est à l'obliscence de ce dernier que nous devons de pouvoir reproduire l'effigie de Pyramus de Candolle — se sont illustrés pareillement dans les études botaniques.

L'administration de l'iodine en friction et continua l'observation de ce nouveau médicament jusqu'à sa mort. Du reste sa découverte lui valut, en 1831, le grand prix de 4.000 francs décerné par l'Académie des sciences de Paris. Il a laissé la réputation d'un savant aimable, érudit et d'un ami dévoué.

Des articles biographiques sur Coindet ont paru dans le *Journal de Genève* du 20 et 22 février 1834, dus à la plume de F. Morin dans la *Bibliothèque universelle*, 1834; ensuite dans le tome III des *Notices généalogiques sur les familles genevoises*. On lira sur lui aussi une notice très courte et sans rien de nouveau, dans le *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, Paris, 1876.

En somme, un ensemble bibliographique et bibliographique développé comme le mériterait Coindet, n'existe pas encore. Une preuve cependant que l'histoire ne l'oublie pas complètement, se trouve dans les *Mémoires de la Société d'histoire de la médecine d'Allemagne*, en 1902. Le D^r Richter (1) dans son article *Contribution à l'histoire de l'iodine* relate bien que Coindet fut le premier, en 1820, à employer l'iodine pour faire disparaître les goitres.

Il en est de même de la courte et très sympathique biographie de la *Bibliothèque universelle*. Je n'y ai trouvé que les faits déjà relatés dans ce mémoire. Il faut croire qu'à l'époque on n'aimait pas les longues nécrologies.

* *

Avec son emploi de la poudre faite avec les éponges carbonisées il arriva au D^r Coindet une singulière histoire.



Goîtreux du Valais

(Reproduction grandeur nature du dessin original de Linck)
(Collection Burkhard Reber)

vier, février, mars et avril. C'est au mois de mai seulement qu'il entra en convalescence. » Grâce à l'obligeante bienveillance de M. Casimir de Candolle, il m'est possible d'ajouter le portrait de son grand-père, l'illustre botaniste Pyramus de Candolle. Pour ce portrait j'ajoute le buste de David d'Angers, ainsi que pour ses aimables renseignements, je lui exprime ma sincère gratitude. J'ai aussi à remercier M. le D^r Picot et M. Ernest Hentsch pour leur empressement à me renseigner.

Je reviens encore un instant sur la vie de D^r Coindet. M. le D^r Gautier (1) rapporte qu'il s'occupait déjà, en 1799, de l'introduction de la vaccine contre la variole et obtint des succès. Du reste, à cette époque, qui est-ce qui ne s'occupait pas de ce sujet, très à la mode ?

Il est possible que le D^r H. Naegeli ait publié une notice sur le D^r Coindet. Mais, ni à la Bibliothèque universitaire ni ailleurs, on n'en a connaissance.

Le D^r Coindet possédait une belle collection de médailles et d'autographes, lesquels sont devenus la propriété de la ville de Genève. Son portrait que j'ajoute ici est un joli crayon, par Ch.-W. Coindet — artiste sur lequel je n'ai point trouvé d'indication — en possession de M^{lle} Charles Hentsch, petite fille du D^r Coindet. Comme proportions, il est passablement réduit.

Il me semble opportun de compléter ce petit mémoire par une notice sur les goitreux et le crétinisme du canton du Valais, puisque, comme autrefois, on traite encore aujourd'hui ces malheureux par l'iode, méthode découverte par

le D^r Coindet. Sans doute, à notre époque, la chirurgie fait disparaître les goîtres infiniment plus promptement que la pommade iodurée. Malheureusement, cette pratique n'est pas toujours applicable.

Je trouve justement dans un de mes cartons six dessins originaux et inédits du peintre Linck, représentant des goitreux et des crétins du Valais. Ce sont là des documents uniques à ce sujet, que la rédaction d'*Esculape* va aimablement reproduire et ajouter à ces quelques lignes.

Jean-Antoine Linck, né à Genève, le 14 décembre 1766, mort le 20 septembre 1843, célèbre paysagiste, très en vogue vers la fin du XVIII^e siècle, s'occupait particulièrement des vallées de l'Arve et du Rhône, ainsi que des glaciers du mont Blanc et des sources du Rhône. Pendant ses séjours dans le Valais, Linck fut frappé par l'aspect des malheureux goitreux, et nous a, d'une façon bien typique, retenu la physionomie de certains d'entre

tement du Simplon ou de la ci-devant république du Valais, par Schiner, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier (A Sion, 1812) mais en vain. Je cite le passage suivant de cet auteur :

« J'établirai ailleurs qu'il y a une infinité de causes qui disposent au goître comme au crétinisme, c'est ce que je me propose d'établir dans un autre ouvrage particulier, sur ces deux fléaux de l'humanité valaisanne, sur les moyens de les prévenir ou d'y remédier lorsque le mal est encore à sa naissance. »

Seulement, ce livre est introuvable.

Par contre, un peu plus tard que le D^r Schiner, nous trouvons des renseignements sur le crétinisme du Valais dans le livre de Ph. Bridel, pasteur de Montreux (*Essai statistique sur le canton du Valais*, Zurich, 1820).

Je ne détacherai que quelques indications de ce chapitre attristant.

Du reste, il faut dire tout de suite ici que depuis la correction du Rhône, depuis la disparition des immenses marais et l'assainissement des pays en général, les goîtres et le crétinisme ont presque entièrement disparu du Valais et qu'aujourd'hui on n'y rencontre pas davantage de ces infortunés que dans les autres pays.

Mais, à une certaine époque, ce fléau était devenu proverbial. Le célèbre Simler, dans sa *Vallesia* (Zurich, 1574), raconte que dans le Valais la première félicitation adressée à une accouchée, était invariablement : « Dieu soit loué que votre enfant ne soit pas crétin ! » La sage-femme possédait donc les connaissances nécessaires pour distinguer le cas déjà à la naissance. Voilà, à présent, les quelques passages du livre de Bridel, que je tiens à reproduire surtout à cause de leur valeur historique.

« Le crétinisme, au physique comme au moral, dit Bridel, attaque du plus au moins la population des deux côtés du Rhône, surtout depuis Tourtemagne à Outre-Rhône. Chacun connaît ce triste fléau, qui condamne tant de Valaisans des deux sexes à la nullité, à la dépendance et à



Goitreuse du Valais

(Reproduction grandeur nature du dessin original de Linck)
(Collection Burkhard Reber)

eux. J'ai vu, dans mes nombreux voyages dans ces pays, quelques goîtres bien plus considérables comme volume, mais enfin le peintre a croqué ce que le hasard a amené sous ses yeux. Il me semble d'un intérêt encore plus particulier de signaler la crétine de « 3 pieds 1/2 de hauteur et âgée de 26 ans ». Cette courte remarque nous prouve, néanmoins, l'observateur judicieux.

Tous les auteurs qui ont écrit sur le Valais parlent du nombre surprenant de goitreux et de crétins qu'ils ont rencontrés dans ce pays si favorisé par la nature. J'aurais voulu reproduire, à ce sujet, l'opinion d'un Valaisan. Dans ce but j'ouvre un volume : *Description du départ*



Goîtreux du Valais

(Reproduction du dessin original de Linck, grandeur nature)
(Collection Burkhard Reber)

(1) D^r Léon Gautier, *La Médecine à Genève jusqu'à la fin du XVIII^e siècle*, Genève, 1906.

la misère pendant toute leur vie, qui les frappe d'une stupidité inférieure à l'instinct des animaux, et qui, presque toujours, les surcharge de goîtres monstrueux. Les médecins et les naturalistes ne sont point d'accord sur les causes du crétinisme. Les uns l'attribuent à la mauvaise qualité des eaux, les autres à l'influence malfaisante des marais putrides et puans. Ceux-ci, à la malpropreté domestique et au peu de soins donnés aux enfants; ceux-là, à l'air vicié qu'on respire dans les lieux calcinés par le soleil et à l'abri de tout vent. On dispute encore pour savoir si l'enfant naît idiot ou s'il le devient depuis sa naissance; il serait très important d'appeler l'attention des premiers médecins de l'Europe sur cette déplorable maladie.

« Il y a plusieurs nuances, depuis le crétin sourd-muet, immobile, impassible, qu'il faut nourrir à la cuiller, jusqu'au demi-crétin qui travaille, se marie et a des enfants.

« On ignore le nombre des crétins du Valais parce que plusieurs familles les dérobent aux yeux du public. Il ne faut pas ajouter foi à tous les mauvais contes répandus sur ce sujet, comme quand on dit, qu'ici on les place au soleil sur les fumiers, que là on les regarde comme des êtres expiatoires, chargés des

péchés de toute la famille; qu'autre part on tient un crétin pour une des plus grandes bénédictions que le ciel départ à un ménage. Tout cela est faux. Ce qui est vrai, c'est qu'ils sont bien soignés par leurs parens, qu'une pitié soutenue veille à leurs besoins, qu'ils ne sont l'objet ni de jeux cruels, ni de plaisanteries amères, qu'on est très fâché d'en avoir, mais que, quand on a ce malheur, on se fait un devoir de leur rendre l'existence aussi douce que possible! »

Je ne sais pas pourquoi le pasteur Bridel nie certains faits qu'on raconte à propos des goitreux et crétins. Justement tout ce qu'il nie m'a été raconté comme vrai et bien d'autres usages encore en plus. Il ne faut pas se tromper. C'est une consternation générale dans une famille où parents et enfants se portent tous bien que de voir arriver, sans autres causes apparentes, un crétin plus ou moins déformé. Il ne s'agit pas par là de la naissance d'un monstre qui peut arriver une fois sur peut-être 10.000 naissances. Loin de là. Il s'agit d'une maladie spéciale, répandue dans un pays tout entier, où tout le monde est menacé, où aucune famille n'est à

l'abri. C'est cette énigme qui frappe tout le monde, parce que la véritable cause reste inconnue. Est-il, dans ces conditions, surprenant de constater des croyances et des superstitions spéciales, des usages pieux, des prières, des pèlerinages, souvent singuliers, des ex-voto dans certaines églises et chapelles? Aujourd'hui encore, bien que la maladie tende à disparaître, il vaudrait la peine de réunir tous les matériaux à ce sujet en une monographie. Pour peu que l'auteur s'appliquât à sa tâche, il produirait un mémoire extraordinairement curieux. Je ne crois pas, en effet, que pareil travail ait été tenté.

Je clôturerai cette notice en la complétant par les titres des travaux que le D^r Coindet a publiés. Je n'en ai pas trouvé d'autres, qui cependant peuvent exister. En tout cas, ce que j'ai présenté sur lui constitue la biographie



Un crétin du Valais

(Reproduction du dessin original de Linck, grandeur nature)
(Collection Burkhard Reber)

la plus complète parue jusqu'à ce jour.
Voilà maintenant cette courte liste des mémoires du D^r Coindet :

- 1.-F. (Johannes Franciscus) Coindet. *Dissertatio medica inauguralis de Variolis*. Edinburg, 1797 (in-4°, 27 pages).
- 1.-F. Coindet. *Deux exemples d'inoculation de vaccine*. Bibliothèque britanni., sciences et arts, 1800, t. XIII.
- 1.-F. Coindet. *Mémoire sur l'hydrécéphale ou céphalite interne hydrécéphalique*. Paris, L.-J. Paschoud; Genève, même maison, 1817 (in-8°, 283 pages).
- 1.-F. Coindet. *Découverte d'un nouveau remède contre le goitre*. Bibliothèque universelle, sc. et arts, 1820, t. XIV.
- 1.-F. Coindet. *Nouvelles recherches sur les effets de l'iode et sur les précautions à suivre dans le traitement du goitre par ce nouveau remède*. Bibliothèque universelle, 1821, t. XVI (tirage à part, in-8°, 15 pages).
- 1.-F. Coindet. *Notice sur l'administration de l'iode par frictions et de l'application de ce médicament dans les scrofules et quelques maladies du système lymphatique*. Bibliothèque universelle, 1821, t. XVI (tirage à part, in-8°, 8 pages).
- 1.-F. Coindet. *Notice sur les propriétés et l'emploi du sulfate de quinine dans les fièvres intermittentes*. Bibliothèque universelle, 1823, t. XXII.



Jeune goitreux du Valais

(Reproduction du dessin original de Linck, grandeur nature) (Collection Burkhard Reber)



Un groupe de Léproux, à Jérusalem

CHEZ LES LÉPREUX D'ORIENT

Par le Docteur LUCIEN LIBERT

Dans son numéro de septembre 1911, Æsculape publia — nos lecteurs ne l'ont pas oublié — un article du D^r H.-M. Fay, sur les Cagots. L'auteur y disait l'origine de ces parias du Sud-Ouest de la France, lépreux et descendants de lépreux, et leur histoire lamentable à travers les âges. Le D^r Lucien Libert nous apporte aujourd'hui, de régions qui de tout temps ont connu la lèpre, des notes vécutées. L'Orient méditerranéen fut le berceau peut-être, mais ce tout cas demeure le pays d'élection du terrible mal. Avant même le « Père de la Médecine », Hippocrate, le « Père de l'Histoire », Hérodote, en parle : « Si quelque citoyen, dit-il à propos des Perses, vient à être atteint de lèpre ou de leucé, il ne lui est pas permis de rester dans la ville, ni d'avoir de relations avec les autres Perses. » Hérodote, dans ses voyages en Asie, avait rencontré un peu partout l'affection endémique mentionnée par Ariste sous le nom de Tsarath et bien décrite par Arétée sous le nom d'Eléphantiasis. Il lui avait appliqué, le premier, la dénomination de Lèpre.

Michkim-Téké

A l'orée du grand cimetière de Scutari, sur le bord de la grand'route où l'herbe pousse entre les pavés défoncés, une misérable buisson en bois, Michkim-Téké, sert de refuge à deux douzaines de lépreux. Devant la porte numée, une source d'eau cristalline, l'eau de Tamlidza, tombe dans une fontaine de marbre, surmontée d'une longue inscription dorée sur fond vert. Des platanes et des saules les feuilles mortes s'en vont, en tournoyant, joncher la terre et revêtir la fontaine d'un manteau jaune et pourpre. Des corbeaux et des pigeons volent par centaines au-dessus des cyprès.

Tout autour d'un platane, plusieurs fois centenaire, un banc de bois circulaire a été disposé ainsi que dans un restaurant champêtre de la banlieue parisienne, et les lépreux tout les grands yeux noirs mettent seuls un peu de vie dans des figures lionnes, regardant la ville qui leur est interdite à tout jamais : Stamboul, avec ses minarets pendus au sommet des sept collines ; Prinkipo et ses forêts de pins ; et, tout là-bas sur la côte d'Asie, l'Olympe, nimbé de neiges.

Nous entrons dans une petite cour mal pavée où poussent quelques saules et qui a l'apparence d'une cour de ferme. Des poules picorent, des coqs chantent, des chèvres, une sonnette au cou, viennent brouter l'herbe humide de rosée, les branches de cyprès et de genévrier qu'un lépreux alla cueillir pour elles parmi les tombes. Dans une niche du mur une petite fontaine avec un gobelet de métal sert aux lépreux pour les ablutions à l'heure de la prière.

Près de la porte, d'où pend une lanterne jaune, garnie d'une veilleuse, on trouve une petite mosquée, très humble, avec un minuscule minaret de bois, et tout à côté un turbé où repose un saint vénéré, Mourad-Baba. C'était un prêtre très instruit qui consacra sa vie à soulager la souffrance, et, dans leurs heures douloureuses, les malades, les lépreux surtout, viennent encore l'implorer.

Dans le moment du Béram on immole des moutons devant son cerceuil : une traverse de bois, avec de gros anneaux de fer pour suspendre la bête, est placée entre deux piliers ; et le sang s'écoule, vers la grand'route, dans une rigole dalée de vieilles pierres tombales, arrachées par la tempête, et sur lesquelles la pluie

et les lichens d'or ont depuis longtemps effacé les noms. Dans le turbé, tendu de tentures brun clair, des versets du Coran sont accrochés au mur, et le cerceuil, coiffé du turban du saint, est recouvert de châles de soie, pliés en triangle, et de serviettes de Brousse. Les années, le soleil et la poussière ont fondu les couleurs de ces châles roses, verts, bleus ; et il y a là des teintes infiniment délicates comme aux vitraux des vieilles cathédrales.

Depuis cent trente-deux ans des lépreux sont hospitalisés dans ce téké ; ils vivent avec leurs femmes et leurs enfants sous la surveillance de l'imam, gardien du turbé et prêtre de la mosquée. Les enfants sont sains et vigoureux, ils s'ébattent dans la cour avec les chèvres ; une petite fille, aux yeux de velours, allongée en amande sous de grands cils d'un noir de surmê, se montre de tous la plus enjouée, et le prêtre nous affirme qu'aucun cas de contagion ne se produit, que lui-même a fait nourrir, sans aucun inconvénient, ses enfants par une lépreuse, et que depuis bientôt trente ans qu'il vit avec les malades, il n'a jamais eu le moindre accident personnel.

Tous les couples sont aujourd'hui atteints par la lèpre, mais il n'y a pas très longtemps encore



La léproserie de Chio, érigée en 1910, œuvre des communautés grecques de Londres et de Paris. Elle abrite 34 malades

des lépreux s'étant mariés avant l'éclosion de la maladie vivaient là avec des femmes saines. Eternelle question de la contagion de ce mal horrible que des adversaires d'une bonne foi égale discutent, chacun, avec une grande force d'argumentation. Le D^r Zambaco-Pacha est venu là, très souvent, pour y poursuivre ses admirables recherches qui resteront toujours comme un modèle de probité scientifique.

Depuis cinq ans aucun médecin n'est officiellement attaché à la léproserie ; et cette institution tombe, s'effrite, s'en va comme la Turquie ; les rentes laissées par les grands sultans pour les aliénés, les malades et les lépreux ne sont plus que des souvenirs. Aux lépreux de Scutari le gouvernement donne le pain et vingt piastres par mois avec lesquelles il leur faut survivre à tout.

J'ai pénétré dans leurs modestes intérieurs ; une petite fenêtre grillée d'un moucharabi laisse entrer un peu de jour. Une pailleasse, quelques chaises de bois, une table et un poêle composent tout le mobilier. Le vent soufflait, lugubre, dans les cyprès qui s'inclinaient au-dessus du toit de tuile ; au bas de la colline les vagues déferlaient en blanche écume sur la Tour de Léandre ; c'était un jour d'hiver où la mélancolie du cœur aime à se fondre avec la tristesse de la nature environnante. Dans une chambre, près de l'entrée, sur une estrade de bois, se tenait un malheureux à la bouche affreusement déviée, aux mains rongées par le mal qui ne pardonne point. Chez presque tous les doigts étaient tombés, emportés par les tubercules, et c'était un spectacle abominable que de voir ces pauvres êtres, transis, se frotter les moignons l'un contre l'autre pour les réchauffer.

Michkin-Teké ne renferme qu'une faible partie des lépreux de Constantinople ; on en croise partout dans les rues ; beaucoup viennent aux consultations des hôpitaux. Tous mènent une vie lamentable, privés de tout, ne vivant que de la charité publique ; et ce sont presque des privilégiés les misérables qui sont admis dans le tûk de Scutari.

La Faculté de Médecine, orgueilleuse, insolente, se dresse tout près, comme le témoin de tout l'argent gaspillé dans ce pays ruiné. Elle se pare des microtomes les plus perfectionnés, des microscopes aux objectifs taillés par les premiers opticiens du monde. Tout est compris selon le dernier cri du pro-

porter. La Turquie moderne n'est faite que de ces contrastes !

Les Lépreux de Chio

La veille du jour de l'an grec nous prenons passage, à Smyrne, pour Chio, sur un petit vapeur qui se rend à Alexandrie. Beaucoup de Grecs, un Russe, un carme déchaussé qui se rend pour trois ans à Chio, le supérieur des écoles françaises de Rhodes, sont nos compagnons de voyage ; et, en l'honneur de 1913 qui va naître, le raki coule, chez les Grecs, à pleins bords....

Avant la nuit c'est la sortie interminable du golfe de Smyrne. Des torpilles, mouillées en prévision d'une attaque italienne, délimitent un étroit chenal où plusieurs navires s'engagent, à la queue l'un, convoyés par un torpilleur turc. Puis le soleil se couche, splendide, sur la mer, et il est minuit passé lorsque nous entrons dans le port de Chio.

Le lendemain matin toutes les boutiques sont fermées ; par les rues les enfants grecs s'en vont, en bandes, pour chanter le nouvel an. Ils portent des constructions géantes : des cathédrales de carton ou des vaisseaux de bois avec véritable chaudière à vapeur ; et ils chantent, devant les villas, jusqu'à ce que la porte s'entr'ouvre pour le cadeau de l'année nouvelle ; une amphore, dont le fond a été remplacé par un parchemin tendu, sert de tambour pour accompagner leur mélodie.

Nous les laissons, et nous allons à l'extrémité de la ville, imparfaitement relevée encore du grand tremblement de terre de 1881, dans les vergers qui couvrent la campagne. C'est l'hiver et les orangers ont encore leurs feuilles vert sombre. Ce sont les plus jolis vergers qui soient, des vergers comme il n'y en a pas même à Naples ou à Corfou, et lorsque vient le printemps et que tous les amandiers sont fleuris, on sent l'air, au loin, sur la mer.

Tel qu'il nous apparaît en ce jour d'hiver, ce paradis de la terre est encore très beau, avec ses fruits suspendus aux branches ou tombés dans l'herbe épaisse. Nous entrons par erreur dans un verger, le chemin est sans issue, et comme nous allons retourner sur nos pas le propriétaire vient à nous. C'est un de ces Grecs, au profil très pur, aux formes sveltes comme

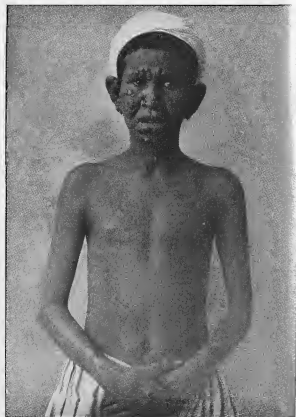
grès ; les conseillers d'ambassade ont longuement intrigué pour faire acheter beaucoup et cher. La Faculté construite, aucun génie ne s'est révélé, les microtomes se rouillent et la science ottomane reste toujours dans l'enfance. Mais les aliénés sont enchaînés au fond de geôles sordides ; les femmes accouchent sur leurs grabats et les lépreux sont parqués dans un tûk que les rafales d'hiver ne tarderont pas à em-

l'île en recèle par milliers ; et avec ses vœux de nouvel an il nous offre les plus beaux fruits de son jardin....

L'éveil de la nature ne saurait tarder. Aux pieds des mandarinières et des citronniers poussent des fèves. De place en place est creusé un puits, d'où un âne tire l'eau en faisant mouvoir une roue. Plus loin la campagne est plantée d'oliviers superbes dont beaucoup ont été déracinés par une tempête effroyable, survenue quelques jours auparavant, tempête telle que d'émotion de Smyrniote il y a vingt ans qu'on ne vit la pareille. Ces souvenirs de la tempête récente s'associent aux ruines lamentables du tremblement de terre, qui ne laissa rien debout de toutes les œuvres des hommes. Les murs démantelés, les maisons effondrées montrent à chaque pas quelle fut la violence du cataclysme, et, de place en place, une maison reconstruite porte, encadrée dans ses murs, une vieille pierre, témoignage de l'antique sculpture grecque et souvenir du foyer détruit.

Nous remontons le lit d'une petite rivière, les Parthènes. Il y a quelques jours à peine, gros par la pluie et par la fonte des neiges, il descendait, impétueux, de la montagne. Aujourd'hui le lit est presque entièrement desséché ; ce n'est plus qu'un chemin pavé de gros cailloux roulant sous le pas de nos montures... et nous allons ainsi le long d'un très mince filet d'eau, entre de hauts murs sur la faite desquels viennent de temps à autre aboyer des chiens lous....

C'est entre deux coteaux couverts d'une herbe maigre que nous cheminons maintenant. Un âne broute des chardons desséchés. Les chaumières ont disparu ; seul le chant des fauvettes accompagne le murmure du ruisseau. Un rideau de pins ferme la vallée... Soudain, au détour d'un sentier nous nous trouvons face à face avec un lépreux, aux phalanges rongées, dont les extrémités saignantes émergent de sa



Cliché du Dr Engel-Ber

Un lépreux égyptien (lépre tuberculeuse)

Mohamed Ali-Gad, de Mit Gamar, 17 ans. Malade depuis quelques années. Tubercules saillants et lépromes hypodermiques nombreux à la figure, commencement de faces lémn. Renvoyé de sa maison par son père à cause de sa maladie.



Châli du Dr Engel-Bey

Une lépreuse égyptienne (lépre tuberculeuse)

Om Mohamed, de Héliouan, 30 ans, blanchisseuse. La maladie prise à la suite de nombreux tubercules saillants à la figure, elle les remarque pour la première fois il y a 4 mois.

lignes noires. La figure, l'étonne, est entièrement dépourvue de poils; et les narines déformées donnent l'impression que le malade a trois petits nez. Alors nous entrons dans la léproserie.

La rivière coule, au pied, dans une gorge profonde; un petit affluent lui vient de la montagne par une série de cascades; sur les flancs la montagne pousse un bois d'oliviers, et pas haut c'est la forêt de pins noirs. Le long de la léproserie, au bord du ravin, quelques arbres de belle venue et quelques néfliers du Japon croissent dans le sol rocailleux.

La léproserie est une longue suite de pavillons, devant lesquels court une allée qui se change bientôt en une charmille. Une plaque commémorative rappelle que cette léproserie, érigée en 1910, est l'œuvre de la communauté grecque de Londres et de Paris, et ainsi s'affirme une fois de plus ce que nous avons dit de l'admirable philanthropie de la nation hellénique. Trente-quatre malades (21 hommes et 13 femmes) sont hospitalisés dans les pavillons recouverts de tuiles rouges. Sept d'entre eux sont de Volitos, un village de l'île, particulièrement éprouvé.

Quelques malades viennent de la Grèce continentale. Une femme de Calamata a payé 12.000 francs pour être hospitalisée toute sa vie. À côté d'elle, est une malade de Cambos, village de l'île. Jamais la première n'était sortie de Calamata où la lèpre est inconnue; il n'y avait pas de lépreux dans sa famille; elle a servi chez des gens qui n'étaient pas lépreux, et pourtant elle est là, dans cette petite chambre, meublée de deux lits en fer, avec, au mur du fond, une vieilleuse qui brûle au-dessous de deux icônes.

Un médecin est attaché à la léproserie: c'est le Dr Closteridi. Nous entrons dans une chambre où sont deux pensionnaires. La pièce est très propre. Le parquet est recouvert de tapis d'Anatolie. Des pancartes au-dessus des

lits indiquent le nom, la date d'entrée et le pays d'origine du malade. Les chambres sont à un ou à deux lits, et ont une vue sur la rivière et sur le bois de sapins. Quatre pavillons de deux chambres sont réservés aux femmes. Ils sont situés à l'extrémité de la léproserie, vers le fond de la vallée. Une baignoire en marbre massif est affectée à ces pavillons. Au centre de l'établissement se trouve une église grecque. Dans le vestibule, parmi quelques images pieuses, se trouvent deux dessins, exécutés par un malade: l'un représente un squelette très bien détaillé, l'autre un squelette dans son cercueil, le tout entouré de sentences sur la vanité des choses de ce monde. À côté de l'église un réfectoire, puis une salle de bains, et c'est la succession des sept pavillons réservés aux hommes. Sur une terrasse six lépreux se chauffent au soleil et jouent avec un gros chat blanc qui fait des gambades folles.

Alors que chez les femmes nous n'avions vu que des cas de lèpre relativement bénins, ici, chez les hommes, il n'y a que de pauvres êtres déformés, défigurés autant qu'il est possible, ayant honte de leur infirmité, et nous suppliant non seulement de leur rendre visite mais encore de les guérir. Aucun d'eux n'est marié; ils sont là jusqu'à l'heure dernière, n'ayant pour tout horizon que cette splendide vallée qui inlassablement tourne dans le cycle des quatre saisons. Les uns, pour se distraire, ont élevé des oiseaux; il y a jusqu'à quatre cages au-dessus de certaines portes, et des merles chantent, aussi captifs pourtant que les lépreux; d'autres consacrent tout leur temps à la culture des fleurs; il y ont devant leur pavillon des parterres de géraniums et d'oeillets; le long des murs poussent des liserons multicolores. Mais le plus grand nombre restent sur leur chaise, immobiles tout le long du jour, et suivent d'un œil éteint la fumée de leur narghile.

Une Léproserie à Damas

Je ne trouve pas à Damas, « perle du désert », cette beauté farouche, chantée par tant de voyageurs. Je l'ai vue par un soleil brûlant, en février! Alors que le Liban était encore couvert de neige le vent soulevait des rafales de poussière, et je me demandais avec angoisse comment un Européen peut vivre, là, en plein été. Les caravanes de chameaux se rangent tant

bien que mal pour laisser passer les tramways électriques, et alors que des nègres et des Bédouins, armés jusqu'aux dents, vous donnent une impression « très couleur locale », la camelote allemande déshonore toutes les devantures. J'ai cherché en vain les superbes jardins de roses et le bruit mélodieux des sources, retombant dans les bassins de marbre, je n'ai trouvé que des chiens couverts de pustules, martyri-

sés par des enfants, et que des ruelles exhalant des odeurs de sentine. Le bazar mérite cependant qu'on s'y arrête, et il n'est pas possible de décrire, et la foule qui s'y presse, et tous les costumes bigarrés que l'on y rencontre. Le bazar des fruits et des légumes est l'un des plus beaux qui se puissent voir avec ses ensembles d'oranges, de grenades, de fruits secs et de radis géants. Près d'un platane ayant 10 mètres de tour, se trouve l'entrée du bazar au cuir. Là des marchands vendent des selles recouvertes d'étoffes rouges aux dessins d'or.

Partout on coupe le cuir en longues lanières, on fabrique des ceintures; on vend aussi des peaux de tigres et de panthères, des clochettes de cuivre pour mettre au cou des chameaux, des perles de verre bleu pour faire des colliers dont on pare les chevaux et les vaches.

Plus loin c'est le bazar des habits qui ressemble singulièrement à notre marché du Temple. Comme dans tous les pays du monde, on y vend les vieux chiffons et les vieux habits; plus loin encore, c'est le bazar du cuivre où l'on fabrique les grands plateaux incrustés et les grandes cafetières aux cols interminables. Dans les allées couvertes va et vient le marchand de rafraîchissements qui fait sonner l'une contre l'autre deux soucoupes de cuivre; et mille petits métiers ambulants font le pittoresque de la rue: voici le marchand de plumeaux, faits de quelques plumes de coq attachées au bout d'une baguette; voici le marchand de noix de coco, portées dans un panier à dos d'âne; voici le marchand d'oranges; voici le vendeur d'eau qui vide son outre dans des gobelets; voici le marchand de légumes secs.

Le plus curieux, peut-être, est le bazar des orfèvres: le marchand est assis devant une petite table, et ses trésors sont enfermés dans un coffre-fort, dont la fermeture extrêmement compliquée déjoue tous les voleurs. Impossible cependant de trouver le moindre bijou de prix ou quelque joli travail indigène. Beaucoup de Bédouins sont là, et toutes semblent assez peu désireuses de parer leur beauté de quelque collier étrange, ou de quelque bracelet en argent massif finement ciselé. La suprême élégance, en février 1912, est de se pendre aux oreilles la grossière imitation en argent doré d'un Napoléon!

Nous sortons! Partout, dans toutes les rues,



La vallée de Josaphat, près de Jérusalem



Le village de Béthanie, où Jésus aimait à venir se reposer

des cafés, où, accroupis sur des divans percés, les consommateurs fument le narghilé. Quelques-uns semblent spécialement destinés aux militaires, et dans tous un mauvais phonographe jette ses accords éraillés.

De place en place, une réclame médicale attire nos regards : dans une rueille près de la grande mosquée c'est « la célèbre Oum Abdalla, sage-femme ».

Plus loin, un dentiste déclare qu'il est le seul diplômé de Damas. Au-dessus des rues se dressent les pancartes en bois des médecins. La plupart portent le nom turc entouré d'une palme avec en dessous le nom français, et une main qui indique l'entrée d'une cour sordide. Je ne parle pas des pharmacies aux devantures desquelles s'étalent des médicaments disparaissant sous la poussière et la crotte de mouches. Cette salle ! elle est partout ! et surtout dans la rue ! elle finit par donner à la ville un cachet à part, un cachet de misère qui se précise lorsqu'on voit venir, presque à chaque pas, un aveugle qui se guide d'un gros bâton.....

Damas possède deux léproseries, l'une réservée aux chrétiens, l'autre est la léproserie musulmane. Elle est située à la porte orientale de la ville, le *Bâb-ech-Cherki*, porte d'origine romaine, au-dessus de laquelle s'élève un minaret.

La léproserie est là, en dehors des murs, près des tombeaux. Elle est située à l'ancienne cette léproserie que les juifs, les chrétiens et les musulmans la font remonter à Nâaman le Syrien, ministre du roi de Damas.

Neuf cents ans avant l'ère chrétienne, Nâaman ayant contracté la lèpre alla se faire bénir par le prophète Elisé, il lui donna, en échange, de l'or que le prophète refusa ; mais son serviteur Gîézy l'ayant pris malgré sa défense devint lépreux en punition de sa cupidité. Gîézy avec l'or du ministre fonda la léproserie qui s'appelle aujourd'hui encore maison de Nâaman ou Baid-el-Aâteleh-barrat-el-bab-Charghie, c'est-à-dire la maison des lépreux. Elle comprend de petites masures en terre jaune, aux toits plats. Nous entrons dans une cour où sont entassés des agas, horriblement défigurés par la lèpre. Ils vivent tous deux à la léproserie, il y a quelques années, de villages différents. Ils se vivent, leurs visages de lépreux se plurent ; ils s'aimèrent et se sont épousés.

Quatre petites maisons, aux fenêtres grillagées, à la porte se fermant par une bobinette, sont à gauche de l'entrée. Au fond de la cour

jeunes chats de Damas s'ébat parmi les fagots. Un imam dirige cette léproserie pour laquelle le ministère de l'Eykaf donne trois piastres par malade et par jour. Il faut y joindre le revenu des champs environnants que les lépreux cultivent. Des instruments aratoires sont entassés devant la porte... Nous allons là, vers le soir, à l'heure où les femmes sont sur les terrasses des maisons et où des voiles d'or flottent sur la ville dans la pureté de l'air rafraîchi !

Les Lépreux de Jérusalem

Dans la Jérusalem moderne où toutes les grandes puissances se disputent la prépondérance religieuse et hospitalière, il existe une léproserie allemande, celle du D^r Einsler, entretenue par la communauté des frères moraves. Elle est à l'ouest de Jérusalem, à quelques minutes des portes de la ville, parmi les jardins d'oliviers. C'est un hôpital très propre, ne différant des autres fondations que par la catégorie de malades que l'on y reçoit. Mais beaucoup d'autres malades s'en vont par les chemins de Judée, ou vivent dans la léproserie du gouvernement turc. Ce n'est qu'un assemblage de quelques misérables cabanes, au fond du ravin de Siloé.

Le premier matin où je suis à Jérusalem, je longe à pied les murs de la ville. Je descends le long de l'hôpital de N.-D. de France, puis du jardin russe, et je passe devant la porte de Damas en face de laquelle se dresse l'hôpital allemand. Il fait très beau ; le ciel est très bleu, d'un bleu infini ; sur le bord de la route, les soldats turcs s'exercent au pas de parade aux sons des fifres et des clairons !

Sur une butte de terre cinq ou six prunelliers ont toutes leurs fleurs épanouies parmi

une masure est précédée d'une terrasse, ombragée d'une jolie tonnelle de vignes. Sur cette terrasse, à laquelle on accède par un escalier de pierre délabré, une femme n'ayant plus figure humaine fume le narghilé ; jamais je crois la lèpre n'a exercé plus effroyablement ses ravages que dans cette léproserie de Damas !

Devant la maison un bassin et un bel arbre complètent le décor. Une famille de

des tombes musulmanes, et je reste longtemps à regarder ces fleurs dans les tombes, sans me soucier des soldats ni de deux Anglais qui passent avec une kyrielle de drogmans. Plus loin, près de la porte d'Hérode, la route est encadrée de figuiers de Barbarie au-dessus desquels émergent de beaux oliviers.

Le chemin tourne soudain à l'angle nord de la ville, et descend dans un ravin de pierre et d'herbe où des ânes broutent à côté du squelette de l'un de leurs congénères. En face, c'est le mont des Oliviers, dénudé, sauvage, avec quelques maigres bouquets d'oliviers, et de rares jardins, blanchis par la floraison des arbres fruitiers. Le long des murs il y a encore des tombes musulmanes, parmi les jacinthes géantes, et une route encaissée traverse le cimetière pour aboutir à la porte Saint-Etienne.

Nous descendons toujours vers le jardin de Gethsémani, et abandonnant la route de Jéricho, nous suivons la triste vallée du Cédron. La colline qui la borde est un vaste cimetière israélite ; depuis des milliers d'années on enterre là ! Certaines fosses renferment plus de dix corps, tant la mort est fréquente et tant le place est exigüe, et cette colline tout entier est vraiment faite de la poussière des morts par places, des corps putréfiés émergent du sol à fleur duquel ils ont été inhumés ; les pluies récentes ont chassé vers le ravin le peu de terre auquel ils croiaient avoir droit !

Le paysage n'a certes pas changé depuis que des hommes sont là ! Au temps des divinités mystères, des tombes blanchissaient comme aujourd'hui la colline ! et lorsque Jésus haranguait les marchands du Temple, il pouvait voir en face, sur la colline, ce que nous apercevons aujourd'hui.

Dans cette Jérusalem, vingt fois détruite, et le moindre lien du souvenir disparaît sous les décombres, c'est peut-être le seul endroit qui subsiste intact, le seul coin de terre que ses yeux ont vu comme nous le voyons en cette heure, dans la féerie d'un soleil printanier ! Le village de Siloé est là, au-dessus, collé à la paroi de la montagne ; de nombreuses grottes sépulcrales



Lépreux égyptien soigné et amélioré par le D^r Engel-Bey

Demiri, de Lerou, âgé de 30 ans, malade depuis des années. Présentait, avant le traitement une éruption de papules disséminées, du volume de petits pois, de la fièvre, du gonflement des pieds, des mains, de la figure, des tumeurs à la tête respiratoire, un faces léonins. Des ulcérations, profondes, déhiscences, intérieurement les jambes, le bout des oreilles, les pieds, les mains ; le nez était aplati, l'odeur horriblement puante. Il fut amélioré assez rapidement ; la photographie le représente après le traitement.

servent de maisons ou d'étables, et les habitants, du haut de leur rocher, couvrent la vallée d'immondices ; des chiens sauvages interdisent l'entrée de leurs sombres demeures, et les enfants nous jettent des pierres. Mais cette heure éveille en nous trop de rêveries pour que nous y prenions garde ! Ce décor tragique, resté immuable au long des siècles, remue en notre âme trop de choses profondes pour que rien d'autre existe alors pour nous au monde ! Et pour dire tout ce que l'on ressent, il faudrait ouvrir ce coin du cœur qui reste fermé à tout jamais, où l'on a mis tout ce qu'il y a de meilleur en soi un peu d'amour avec quelques larmes de pitié et de bonheur attendri. C'est un jardin secret où nul ne pénétrera jamais, et qui s'en ira, inviolé, quand je serai semblable à ces corps qui émergent des tombes !

Qu'importe les lépreux qui sont là sur le bord du chemin et qui demandent l'aumône pour l'amour de Jésus !

* *

La Maison de Simon le Lépreux

Et Jésus, étant à Béthanie, dans la maison de Simon surnommé le Lépreux, une femme vint à lui, lorsqu'il était à table, avec un vase d'albâtre, plein d'une huile odoriférante et de grand prix, qu'elle lui répandit sur la tête ayant rompu le vase. Et quelques-uns en furent indignés en eux-mêmes et dirent : « Pourquoi perdre ainsi ce parfum ! Car on pouvait le vendre plus de trois cents deniers et les donner aux pauvres. » Ainsi ils murmurèrent contre elle. »

Mais Jésus dit : Laissez-la ; pourquoi lui faites-vous de la peine ? Elle a fait une bonne action à son égard. Car vous aurez toujours des pauvres avec vous ; et toutes les fois que vous voudrez, vous pourrez leur faire du bien ; mais vous ne m'aurez pas toujours.

« Elle a fait ce qui était en son pouvoir : elle a embaumé par avance mon corps pour ma sépulture.

« Je vous dis, en vérité, que dans tous les endroits du monde où cet évangile sera prêché, ce qu'elle a fait sera aussi raconté en mémoire d'elle. »

S. MARC, XIV.

Pour voir le lieu où se déroula la scène d'une grâce si touchante, nous suivons la route de Jéricho et nous passons au-dessus du cimetière israélite et du village de Siloé. Jérusalem nous apparaît, en face, sur son rocher aux flancs duquel s'étagent les amandiers en fleurs. Une fois encore nous regardons la vallée encombrée de tombes parmi les jacinthes géantes.

Plus loin, c'est le mont du Scandale que domine un couvent de bénédictins ; dans un vallon qui descend à gauche du mont des Oliviers la tradition a placé l'endroit où Jésus alla vers un figuier parce qu'il avait faim, et n'y trouvant que des feuilles il le maudit ; incontinent le figuier sécha. Et c'est Béthanie où Jésus aimait à venir se reposer, Béthanie qui n'est plus qu'un village musulman de quarante cabanes, aux flancs du mont des Oliviers. Dans les champs pierreux où poussent les oliviers, parmi les silènes roses et les anémones rouges, deux pans de mur, assez élevés au-dessus de la vallée, et quelques pierres éparses sont tout ce qui reste de la maison de Simon le Lépreux. En face sur la colline, de l'autre côté de la vallée, est bâti un village arabe. À côté de la maison de Simon, près d'un petit minaret, une chambre sépulcrale où l'on descend par vingt-quatre marches serait le tom-



Cliché du Dr Engel-Bey

Lépreux égyptiens

(Alii Shafey, vendeur de pain et de légumes et ses deux fils)

Photographie prise au début de l'amélioration par le traitement

beau de Lazare, mais ses parois en maçonnerie ne rappellent nullement un tombeau juif.

Nous nous hâtons de revenir vers Jérusalem parce que le soir tombe et que soudain il souffle un vent glacé. Sur un arbre mort croissent des nuées de corbeaux, et dans l'ombre qui monte, seuls les dômes de cuivre de l'église russe brillent au-dessus du brouillard qui remplit maintenant la vallée.

* *

Les Lépreux d'Egypte

Sous la domination anglaise l'Egypte prend peu à peu figure d'État moderne, et ce n'est pas sans surprise que j'ai constaté l'absence de toute assistance officielle aux lépreux. Des hôpitaux modèles ont été bâtis, des prisons tout à fait modernes ont été construites et l'Egypte possède, à Abassieh et à Khanka, deux asiles d'aliénés que nous pourrions copier avec avantage pour nos colonies qui en sont toutes dépourvues.

Mais rien n'a été fait pour les lépreux riches ou pauvres. Personne ne les accueille, pas même les services de maladies infectieuses ; aucune loi ne régit leur sort. Jugez ce qui n'est dans un pays où Mahomet a dit : « Fuyez la lépre comme le lion. » Le D' Engel-Bey, chef de la statistique médicale au ministère de l'Intérieur, s'est fort heureusement employé à combler cette lacune.

Depuis vingt ans mon éminent confrère s'occupe de la question. Depuis dix ans il a cherché à y intéresser l'administration des Wakfs. Les malades venaient le voir à son bureau. Le gouvernement n'a pas voulu que cela continuât. Il a autorisé le D' Engel-Bey à examiner les lépreux dans un hôpital, au Vieux Caire, où l'on manquait de tout.

Finalement au début de 1912 les Wakfs ont donné le local où est installée la polyclinique actuelle : 14, Haret-Hasan-el-Kashef dans le

quartier de Saïda-Zenab. À l'entrée de la clinique, située en pleine ville, tout est disposé pour faire prendre une douche aux malades et pour désinfecter pendant vingt-quatre heures, au lysol, tous les linges employés dans la clinique.

Au premier étage où l'on accède par un escalier de pierre, on rencontre, dallées de carreaux très blancs et très bien entretenus, une pharmacie, une salle pour les blouses, et enfin une salle d'examen que meublent trois fauteuils de fer, des lavabos, une table et une boîte à pansements, deux lavabos transportables, une vitrine à instruments, un thermocautère, une bouilloire à stérilisation, un grand flacon bock, un crachoir émaillé.

Alors pendant près de deux heures, c'est, comme tous les mercredis à dix heures, le défilé ininterrompu des malades. L'un a de gros ganglions fémoraux, des lèproumes aux fesses, ses sourcils sont tombés, le septum du nez est entièrement perforé. Sa langue est très infiltrée : il se plaint de fourmillements intolérables dans les bras et dans les mains. Un autre a une forme osseuse très grave et une anesthésie complète du bras. La main est très atrophiée.

Il a aux deux pieds des perforations et pour se faire soigner il vient de Minieh. Puis ce sont quelques malades très peu atteints : une femme du peuple qu'un syphiligraphie a envoyée là par erreur ; un homme qui a dans le nez un grand nombre de comédons que d'autres veulent attribuer à la lépre. Un jeune homme de seize ans présente plus d'intérêt : des barbiens lui ont fait de grandes brûlures transversales, afin de délimiter exactement la part du mal, et c'est là un traitement très en faveur dans le peuple.

Un nègre vient de Keneh, il a de multiples lèproumes : aux jambes de l'hyperkératose et de nombreuses fissures au pied. Le D' Engel-Bey écrit au médecin du markaz dont son village fait partie pour qu'on lui délivre gratuitement des médicaments nécessaires.

Beaucoup ont des accidents très graves aux pieds parce qu'ils vont pieds nus dans la terre et le sable des prairies.

La léproserie qui fonctionne depuis deux semaines quand je la visite manque encore d'installation électrique pour les soins du nez et de la gorge. Une vingtaine de malades vient consulter par semaine. Depuis huit ans, le D' Engel-Bey a vu environ deux cent cinquante lépreux. Si les malades sont pauvres et viennent de loin on leur donne un petit secours. Le D' Engel-Bey soigne une famille de lépreux : le père et deux fils ; tous trois travaillent et sont presque guéris. Les résultats que mon confrère obtient par l'antiléprou, c'est-à-dire l'huile de chaulmoogra purifiée, sont tout à fait encourageants. Le médicament en capsules est donné gracieusement à tous les malades. Les services sanitaires en supportent les frais. La maison de la polyclinique est mise gracieusement par les Wakfs à la disposition du D' Engel-Bey.

Mais on fera mieux encore sans doute : on construira un hôpital pour trente malades, vingt hommes et dix femmes.

Ainsi grâce au zèle, au dévouement, à la persévérance inlassables de notre confrère on pourra porter utilement secours à quelques-uns des lépreux, mais à bien peu malgré tout car ils sont six mille en Egypte.

LES EX-VOTO ANATOMIQUES MODERNES

Par le Docteur FÉLIX RÉGNAULT

Professeur au Collège libre des Sciences sociales

Les ex-voto pathologiques étaient fréquents dans les sanctuaires païens de l'antiquité. La frêle créature humaine, de tout temps, a dû faire appel aux puissances salvatrices : dieux du ciel ou de la terre, fontaines guérisseuses, icônes et reliques sacrées. Le mal guéri, le saint à qui qu'on en ait dû — n'est pas toujours oublié. Le sol de notre pays abonde surtout en ex-voto de l'époque gallo-romaine. Les musées d'Alise-Sainte-Reine, de Dijon, de Châtillon, de Senar, de Sentis; les ruines des thermes de mainte station prospère, sous la domination de Rome, sont particulièrement riches et offrent de nombreux exemplaires. L'époque moderne est plus pauvre. Il nous faut suivre notre collaborateur le D Félix Régnauld dans l'Allemagne du Sud et le Tyrol, pour trouver des offrandes votives abondantes et variées.

LORSQU'IL visite quelque sanctuaire célèbre par son pèlerinage, le médecin s'arrête volontiers devant les innombrables ex-voto qui en tapissent les murs.

Les plaques de marbre aux lettres dorées sont monotones. Il est peu d'inscriptions originales et intéressantes. On en a pourtant relevé quelques-unes qui sont le récit circonstancié du miracle et rappellent les tables votives du sanctuaire grec d'Epidaure.

Les naïves peintures amusent un moment. L'une représente le malade au lit. Sur d'autres, un enfant tombe par la fenêtre d'un troisième étage ou est renversé par un cheval emporté. On voit aussi des incendies, des naufrages, des accidents de voitures. Mais le médecin cherche en vain la reproduction d'une blessure, d'un état morbide.

Les peintres célèbres qui se sont inspirés des miracles opérés par Jésus et par les saints ont souvent dessiné des images exactes de malades; Charcot et Richer (1), Henri Meige (2), de nombreux médecins se sont plus à les étudier : ils ont indiqué à quel point ces œuvres étaient vraies. Rien de tel dans l'imagerie populaire; le grossier artisan qui exécute des tableaux votifs n'ose aborder de telles difficultés.

Le médecin examine encore les ex-voto en cire et en métal qui représentent des organes : cœurs, oreilles, yeux, jambes, pieds, mains, bustes, têtes, enfants au maillot... Ils tapissent la chapelle ou sont suspendus en nombreuses guirlandes. Il en est jusque sur les cadres des

saints. J'en ai vu, en or, qui étaient fixés sur la peinture elle-même. De temps en temps, pour faire place à de nouvelles offrandes les prêtres



Statuettes votives en bois sculpté provenant de l'Eglise de la Sainte Croix à Scheftlach, près de Tols

les enlèvent, vendent ceux de métal précieux et utilisent la cire des autres pour la fabrication de beaux cierges neufs.

Tous ces ex-voto sont la reproduction grossière d'organes normaux, guéris, tels qu'ils sont ou qu'on souhaite qu'ils soient après le miracle. Le médecin cherche en vain un organe malade dont il puisse faire le diagnostic.

Charcot qui, le premier, étudia en médecin les œuvres d'art, ne put, dans ses nombreux voyages, reconnaître qu'une seule image de maladie dans les ex-voto populaires, c'était un pied bot en cire figurant dans l'église des Saintes-Maries en Camargue. Il y a trois ans, j'ai visité ce sanctuaire et cherché en vain le pied-bot : le curé l'avait probablement fait fondre, à moins qu'un confrère amateur ne se le soit approprié.

Pareille déception attend le médecin qui visite l'Italie, l'Espagne et la Grèce. Peut-être une province peu connue nous fournira-t-elle un jour un art populaire encore inédit.

Pour mon compte j'ai vainement examiné les

ex-voto en cire, en bois, en carton, en métal doré et en argent que l'on trouve dans toutes les églises de ces pays. Je n'ai pu relever, en fait d'organes morbides, que des yeux avec des pupilles convergentes, ou encore trop élevés ou trop abaissés, indications probables de strabisme, à Portici près de Naples, dans la chapelle de Santa Rita, sainte spécialiste en ophtalmologie.

Dans une église de Naples, des ventres très volumineux, très larges, accompagnés de mamelles très grosses, semblaient représenter des femmes enceintes. Ou encore des pieds repoussés sur une plaque de métal semblaient boursouflés, d'autres semblaient arqués. Mais cet aspect était vraisemblablement dû à la grossièreté de l'œuvre.

L'art populaire allemand est mieux partagé que celui des pays latins sous ce rapport. Les ex-voto pathologiques sont nombreux et

offrent une grande variété dans les églises catholiques du sud de l'Allemagne (Bavière) et en Autriche (Tyrol, province de Salzbourg...). Les musées ethnographiques de Berlin et de Vienne en possèdent de très belles collections. Un ouvrage complet sur ce sujet a été écrit par Richard Andree (1).

En dehors de la vierge Marie, saint Léonard, saint Valentin, saint Vest sont les saints les plus invoqués. Ils reçoivent des offrandes très variées en fer, en bois, en cire..., voire en papier mâché. Relevons parmi les ob-



Main votive en fer-blanc (Saint-Léonard in Lavanttal)



Statuette votive d'une vache allaitant son veau (Kärnten). — (2/3 de grandeur naturelle.)

(1) Richard Andree, *Votive und Weingaben des katholischen Volks in Süddeutschland*. Braunschweig, 1904.



Une votive, en bois sculpté, représentant peut-être des névrolytiques syphilitiques.

(Maria Plain, près de Salzbourg)

Survivance des temps passés car les anciens apportaient aussi ces volatiles à leurs dieux, ou à défaut leurs images en plâtre, en terre cuite que l'on trouve encore par milliers dans les ruines de certains temples. L'homme s'agit toujours dans le même cercle de pensées.

Donnons une mention spéciale à deux statues en bois du commencement du XVIII^e siècle, soigneusement travaillées, l'une de 1 m. 35 de haut représentant une femme dont l'avant-bras gauche est en écharpe, l'autre de 1 m. 42 de haut représentant un homme dont la jambe droite est bandée.

Les organes humains sont nombreux et quelques-uns paraissent malades. Il y a :

Des têtes d'hommes portant un trou de suspension ;

Des mains, l'une à l'index plié, peut-être s'agit-il d'une contracture ;

Des bras : l'un en cire, de grandeur naturelle, a un lingot lié à la saignée du pli du coude ;

Des jambes : l'un en est de grosses, d'autres minces, comme émaciées ; l'une d'elles en bois est creusée d'ulcérations inégales dénichées, peut-être s'agit-il de gommages syphilitiques ;

Des seins, des thorax, des yeux, des oreilles, une mandibule avec ses dents, etc.

Les viscères sont représentés, rappelant ceux que l'on voit à l'étal du boucher ; il est probable que le sculpteur de village s'en est inspiré. Ils sont peints de couleurs naturelles, ra-

rement fantaisistes : seuls de petits exemplaires nous offrent des pommons peints en blanc gris et un cœur peint en noir.

Tantôt l'objet est sculpté sur toutes ses faces, tantôt sa partie postérieure présente une surface plate qui s'applique contre la muraille.

Les pommons et la trachée sont toujours figurés. La trachée peut être seule, on la reconnaît à ses anneaux. Mais, quand elle est accompagnée d'autres organes, le sculpteur peut simplifier sa tâche en la faisant lisse. Les thymus lui sont parfois appendus.

De chaque côté sont les pommons, divisés en lobes en nombre variable jusqu'à quatre pour chacun. Quelquefois le sculpteur simplifie, supprime les scissures, réunit même les deux pommons en une seule masse sous forme de battant de cloche.

Le cœur est placé entre les pommons ; sur quelques exemplaires il s'abaisse et est comme coiffé par eux.

Au-dessous de lui est dessiné le foie avec ses deux lobes, mais cet organe est plus souvent schématisé au point que, n'était la comparaison entre ex-voto, on ne le reconnaîtrait pas.

D'autres organes, chez l'un le foie, chez l'autre la vessie, ou encore l'intestin, terminent inférieurement l'objet.

Pour conclure, ces organes sont schématisés, leurs rapports sont mal indiqués, ils ressemblent



Ex-voto du Sud du Tyrol représentant des yeux.



Ex-voto de la Bavière septentrionale représentant des yeux.

plus à des viscères de bestiaux qu'à ceux d'hommes. Pourtant ce sont des ex-voto de maladies humaines. Le seul indice morbide est, sur une de ces offrandes, la présence de pustules à la base de la trachée. Le zèle religieux a encore dessiné une croix sur le cœur et un Christ enchaîné sur le foie de deux autres ex-voto (1).

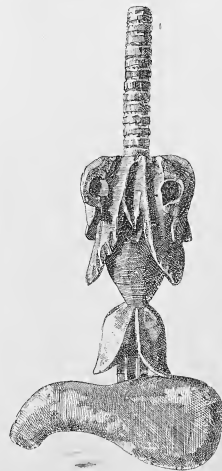
Parmi les ex-voto antiques, on trouve aussi des viscères, souvent aussi grossiers que ces exemplaires modernes. Certains, même, comme le note Holländer, sont copiés sur les viscères des bestiaux, comme on peut s'en assurer à la trachée qui les soutient et qui est courbée à la forme de la région cervicale de l'animal. Ces ex-voto rappelaient peut-être la croyance aux aruspices, mais on peut admettre qu'ils étaient offerts par un malade miraculeusement guéri, puisque cet usage existe encore de nos jours.

Quelle que soit l'explication que l'on adopte, les auteurs (2) qui ont pris beaucoup de peine pour identifier ces images ont eu le tort de les regarder comme des indications fidèles des connaissances anatomiques des anciens. Autant croire que nos ex-voto modernes pourraient illustrer exactement les traités d'anatomie de la Renaissance.

Sans nous étendre sur ce sujet qui exigerait de longs développements, contentons-nous de signaler dans les sanctuaires bavarois la présence d'organes génitaux. Une paire de testicules est fort bien modelée, le gauche plus volumineux tombe plus bas. Une figure votive possède un phallus en érection. De telles images



Ex-voto, en bois sculpté, représentant de haut en bas : conduit aéro-digestif, corps thyroïde, pommons, cœur, foie.



Ex-voto en bois sculpté (trachée, pommons, cœur, foie, estomac)

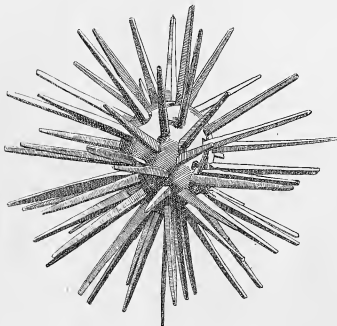
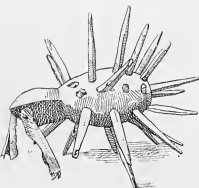
(1) Eugen Holländer, *Plastik und Medizin*, Stuttgart, 1912.

(2) Voir notamment D^r L. Sambon, *British Medical Journal*, 20-27 juillet 1895, — *Stieda, Romanische Mitteilungen*, XIV, Rome, 1899, — D^r Ronquette, *Les Ex-voto d'organes internes dans l'Antiquité romaine* (Bulletin de la Société française d'histoire de la médecine, 1911, pages 504-519, et 1912, pages 270-287 et 370-414).

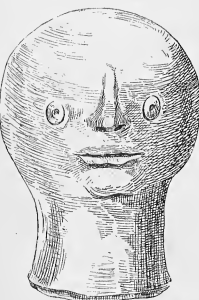
étaient fort nombreuses dans les sanctuaires antiques. On s'étonne de trouver leurs parures, voire en petit nombre, dans des églises chrétiennes.

Consacrons un paragraphe spécial aux maladies de matrice. On sait que les médecins grecs et latins regardaient cet organe comme un animal susceptible, lorsqu'il était mécontent, de se remuer et faire des « sinnes. Au xvi^e siècle, pareille croyance était encore populaire : la matrice est un crapaud qui mord le ventre de la femme ; la maladie qu'il occasionne se termine par des crampes et une perte de sang qui surviennent lorsqu'on offre une image de l'animal nocif à la Divinité.

Afin d'exprimer par un symbole les crampes utérines, on représentait encore la matrice sous la forme d'un hérisson ou d'un oursin. Une peinture de 1685 représente une femme agenouillée qui a consacré à la sainte Vierge un objet rappelant un oursin.



Trois ex-voto offerts par des malades souffrant de douleurs utérines : 1° Hérisson avec ses piquants (Tyrol méridional) ; 2° Oursin (Agams, Tyrol) ; 3° Urne en forme d'utérus et de tête humaine
(Les dimensions de ces figures sont environ les 2/3 de la grandeur naturelle)



Ce méchant animal peut aussi bien s'attaquer au mâle et nous trouvons au xvi^e siècle cette singulière conception d'hommes souffrant de maladies de matrice. En 1588, Georg Spengen, de Niederlauterbach, a été délivré d'une maladie de matrice grâce à ses prières. En 1589, Wolf Kettler, pour avoir été ainsi guéri, a consacré à Dieu une matrice en fer. En 1590, Hans Berkmaier fut délivré de trois maladies.

L'imagination humaine n'a pas de bornes. Mais, elle reste traditionnelle, car les ex-voto actuels rappellent ceux que l'on offrait au xvi^e et au xviii^e siècles.

Quels sont les artisans de ces curieux ex-voto ?

Dans les villes d'Italie et d'Orient, les bijoutiers travaillent le métal, le découpent ou le

repoussent et exposent les ex-voto à la devanure de leurs magasins.

En Allemagne, des menuisiers sculptent les ex-voto en bois.

Dans certains villages, les fidèles ayant acheté un cierge à la porte de l'église, le pétrissent et le modelent eux-mêmes, en forme de cœur, de pied, de bras... On sait combien sont nombreux, dans ce pays, les sculpteurs sur bois qui vendent des ours, des animaux, des bonshommes, voire des pendules et divers objets, sculptés grossièrement, sans goût, sans aucune idée d'art. De tels artistes ne peuvent exécuter

que des ex-voto également grossiers.

Pareille coutume existe encore en Alsace, dans la Lorraine allemande, dans l'Allemagne rhénane. Henri Heine l'a poétiquement décrite dans le *Pèlerinage de Kevlar*. Reproduisons à ce sujet quelques extraits curieux du poème :

La Vierge de Kevlar
Porte aujourd'hui ses plus beaux vêtements
Aujourd'hui elle a beaucoup à faire
Il vient beaucoup de malades.

Les malades lui apportent
Comme offrande,
Des membres modelés en cire,
Un grand nombre de pieds et de mains de cire.

Et, à celui qui offre une main de cire,
La blessure de la main guérit ;
Et, à celui qui offre un pied de cire
Le pied guérit.

A Kevlar, tel vint avec des béquilles,
Qui aujourd'hui danse sur la corde,
Et tel joue aujourd'hui du violon,
Qui avait tous les doigts malades.

La mère prit un cierge
Et en forma un cœur :
« Porte-le à la mère de Dieu,
Et ton chagrin s'apaisera. »



Ex-voto en fer argenté représentant un crapaud (Altböden)

(2/3 de la grandeur naturelle)
Cet ex-voto et les autres illustrations reproduites dans le présent article proviennent du livre de Richard André.



Ex-voto en fer argenté représentant un crapaud (2/3 de la grandeur naturelle) (Cloître d'Andechs-sur-l'Ammersee)



Le fils prit en soupirant le cœur de cire, Alla, en soupirant, vers la sainte image ; Les larmes jaillissaient de ses yeux Et de son cœur jaillit cette parole.

..... « Je demeurais avec ma mère A Cologne, dans cette ville, Cette ville qui a en grand nombre par centaines, Des chapelles et des églises.

Et près de nous demeurait Gretchen Et maintenant elle est morte.... Marie, je t'apporte un cœur de cire, Guéris la blessure de mon cœur. »

Or, dans la nuit, Marie apparut à la mère et au fils, elle posa sa main sur le cœur du pauvre inconsolé. Et la mère vit, le matin, que son fils était mort.

Car ces sortes de blessures ne se guérissent que par la mort.

NOTE DE LA RÉDACTION. — Nous publions prochainement, comme suite au travail de Septime Gorceix sur *Saint Léonard accoucheur* (*Ésculape*, février 1913), un article sur le Culte de Saint-Léonard guérisseur en Allemagne du Sud.



Tableau votif datant de 1685 (Cloître d'Andechs)

Entre la malade qui implore et la Vierge est figuré un oursin, symbole des douleurs de matrice.

LES IDÉES NOUVELLES

sur la Physiologie pathologique et le Traitement de la CONSTIPATION et de l'ENTÉROCOLITE MUCO-MEMBRANEUSE

Les travaux de Schmidt (1), complétés et vulgarisés en France par Paul Carnot (2), Bardet (3), Martinet (4), Kolbé (5), et Nepper (6), ont démontré que la constipation habituelle n'est le plus souvent que le résultat d'un trouble dans la digestion intestinale consistant essentiellement : 1° en une déshydratation plus ou moins complète du bol fécal dont la progression ou l'expulsion se trouvent ainsi plus ou moins entravées ; 2° en une insuffisance plus ou moins marquée de la sécrétion de la bile qui est l'excito-moteur physiologique du péristaltisme intestinal.

Cette conception nouvelle de la constipation a eu pour effet d'entraîner une modification complète dans les habitudes du praticien qui, pour ainsi dire, touché du doigt l'erreur qu'il commettait en prescrivant à ses malades un laxatif ou purgatif, méthode dont il avait, du reste, aperçu depuis longtemps les inconvénients.

L'exonération une fois obtenue, le constipé non seulement n'était pas guéri, mais souvent aggravé, quelque ingéniosité que pouvait mettre son médecin à varier ses formules.

Les recherches de Schmidt, en même temps qu'elles éclairaient d'un jour nouveau la pathogénie de la constipation, indiquaient en même temps la voie à suivre. Il fallait trouver un produit capable d'augmenter le volume des fèces et de les hydrater sans exercer aucune action irritante sur la muqueuse intestinale. Ces indications se trouvent réalisées par les mucilagineux dont le type le plus commode est celui qui est connu sous le nom de **THAOLAXINE**.

La **THAOLAXINE** n'est en effet autre chose que de l'agar-agar soigneusement sélectionné, auquel il a été combiné, par un artifice ingénieux de préparation, une très faible proportion d'extraits de diverses rhannées. Très aisé de prendre elle absorbe quinze ou seize fois son poids, cette substance gonfle aisément, augmentant ainsi le volume des fèces auxquelles elle communique sa mollesse et son onctuosité, rendant en même temps efficaces les contractions intestinales. Sous son action, on n'a pas tout de suite, mais au bout de quelques jours les garde-robes redeviennent saines et régulières et, après un temps variable, l'intestin récupère son péristaltisme normal.

Malgré la très faible proportion de rhannées que contient la **THAOLAXINE**, quelques intestins très irrités par l'abus des purgatifs réclament un agar sans addition. Ce produit, connu sous le nom de **LAXAGARINE**, a été préparé sur les indications du Dr A. Mathieu, médecin de l'hôpital Saint-Antoine, qui l'emploie pour ou mélangé en proportions variables à la **THAOLAXINE**.

Quoi qu'il en soit, la **THAOLAXINE**, expérimentée aujourd'hui dans tous les hôpitaux de Paris, est considérée par la plupart des auteurs : Paul Carnot, Louis Léon (7), Paul Le Gendre (8), Martinet, J.-Ch. Roux (9), etc., comme le moyen le plus pratique d'administrer la géluse aux constipés et de les guérir.

Mais la **THAOLAXINE** ne guérit que le constipé habituel, n'ayant ni douleurs intestinales, ni productions anormales dans ses matières. L'apparition de glaires (mucus coagulé), de fausses membranes ou de sable intestinal, accompagnée ou non de grosses douleurs, avec alternative de constipation opiniâtre et de débâcles diarrhéiques, caractérise la transformation d'un symptôme banal en une maladie véritable entre toutes : nous avons nommé l'entérocolite muco-membraneuse.

C'est aujourd'hui (prof. Roger (10), Trémolières et Riva (11), Hallion et Nepper (12), que cette affection et les symptômes qui l'accompagnent sont dus à un trouble de la sécrétion biliaire. Seule, en effet, la bile peut s'opposer à l'action régulatrice qu'exerce sur le mucus intestinal le ferment isolé par Roger et qu'il a appelé mucinase, ferment qui existe en abondance dans l'intestin et même dans le sang des malades atteints d'entérocolite. Nous avons vu en outre que la bile étant l'excito-moteur physiologique du péristaltisme, son insuffisance entretient la constipation, circonstance qui favorise l'action coagulante de la mucinase.

A ces malades, la **THAOLAXINE** ne convient que comme adjuvant, il faudra lui préférer ou lui associer un extrait de bile capable de restaurer la fonction compromise.

L'une des meilleures préparations de ce genre (M. de Langenhagen) est la

CHOLÉKINASE, qui est constituée par l'association des principes essentiels de la bile, isolés par un procédé spécial, avec des traces de kinase active.

En l'employant aux doses convenables — 6 à 12 ovoides et même plus par jour — nous avons vu se réaliser constamment les heureux effets annoncés par le professeur Roger lorsqu'il a écrit : « Prescrivez aux personnes qui rendent des membranes, de l'extrait de fiel de bœuf, vous verrez les douleurs s'apaiser, les fausses membranes disparaître... »

Toute la thérapeutique intestinale se trouve ainsi heureusement résumée en deux produits — **THAOLAXINE** et **CHOLÉKINASE** — qui se recommandent par leurs effets réguliers à l'attention du praticien.

TRAITEMENT MÉDICAMENTEUX de l'HYPERCHLORHYDRIE

Les alcalins, le bismuth et les graisses

Le Dr Alfred Martinet vient de consacrer un intéressant article (1) à l'étude du traitement médicamenteux de l'hyperchlorhydrie, dans lequel il montre les progrès réalisés dans cette voie, depuis ces vingt dernières années.

La chimie d'abord explique l'action du bicarbonate de soude dans l'hyperacidité stomacale, neutralisant l'acide par une réaction connue.

Mais l'observation démontre qu'avec le bicarbonate de soude employé seul, la sédation obtenue n'est que temporaire et doit être suivie de la réapparition des douleurs et même de leur exaspération. De là, la défaillance injustifiée dans laquelle s'est tombé un des agents les plus précieux de la médication anti-acide ; le tout est de savoir l'administrer correctement.

D'après le professeur Bourget, de Lausanne, il faut : 1° ne l'employer que du bicarbonate de soude parfaitement pur ; 2° ne l'employer qu'en solution très étendue ; 3° l'associer à d'autres sels sodiques, tels le phosphate de soude et le sulfate de soude en prolongant et en renforçant l'action. La formule qu'il a donnée est quasi classique :

Sulfate de soude desséché	2 gr.
Phosphate de soude desséché	4 —
Bicarbonate de soude chimiquement pur	8 —

Faire dissoudre au moment de l'emploi un paquet dans un litre d'eau froide. Administrer par petites doses de 50 à 100 grammes au début des crises douloureuses.

C'est cette formule dont le **SATUROL** (granulé soluble) permet la réalisation instantanée par le malade lui-même, qui a donné les résultats les plus constants pour l'emploi des alcalins.

Dans les cas d'hyperchlorhydrie plus accentuée ou plus rebelle, dans ceux, surtout, qui sont symptomatiques de l'ulcère stomacal, il est incontestable que le bismuth est très supérieur au bicarbonate de soude. Troussseau l'employait déjà ; Küssmaul et Fleiner en ont systématisé l'emploi en 1893 ; Hayem et ses élèves l'ont vulgarisé en France. « En réalité, dit le professeur Hayem, le bismuth est le médicament idéal de la douleur. »

En pratique, on peut le prescrire soit à hautes doses, 20 à 100 grammes à la fois (graves hyperchlorhydriques, ulcus), soit à doses fractionnées (hyperchlorhydrie commune).

Dans ce dernier cas on l'administre sous forme de comprimés d'**ANTACIDOL**, contenant chacun 0 gr. 40 de carbonate de bismuth et 1 gramme de poudre de lait. Les comprimés sont pris au moment de la douleur.

En ce qui concerne les corps gras, l'observation clinique a démontré depuis longtemps qu'ils étaient, à l'ordinaire, fort bien supportés par les hyperchlorhydriques, à la condition, toutefois, qu'ils fussent frais (huile d'olive, beurre frais), non rancis, non débouillés.

En fait, les résultats les meilleurs ont été obtenus avec le lait, l'huile d'olive et les amandes.

Du lait et du régime lacté dans la cure des hypersthénies et de l'ulcus stomacal, nous ne dirons rien. Leur emploi est classique, traditionnel et entièrement justifié par l'expérience quotidienne.

L'huile d'olive, quand elle est supportée, donne souvent des résultats très satisfaisants, mais il faut compter avec la répugnance parfois insurmontable de beaucoup de patients.

L'incorporation au régime mixte antidiyséptique banal d'amandes fraîches, de pain d'amandes, ou de lait d'amandes, a donné à Martinet, chez maints hypersthéniques, les résultats les plus remarquables et les plus constants.

On trouve dans le commerce, sous le nom d'**AMANDOL**, des carrés composés d'amandes fraîches pilées et de poudre de lait, qui constituent un moyen vraiment pratique de prescrire la cure d'amandes. Nous ne pouvons que confirmer les résultats vraiment remarquables obtenus dans quelques cas par la méthode de Martinet.

On peut, en tout cas, l'essayer avec profit chez les hyperchlorhydriques, à la dose de 6 à 10 carrés à chaque repas.

(1) A. Martinet. — Traitement médicamenteux de l'hyperchlorhydrie (Presse Médicale, 30 janvier 1913).

(1) Ad. Schmidt. — *Munch Med. Woch.*, 1905, n° 41.

(2) P. Carnot. — *Presse Médicale*, 17 octobre 1908.

(3) Bardet. — *Bull. gén. thérapeutique*.

(4) A. Martinet. — *Presse Médicale*, 5 décembre 1908 et 30 mars 1910.

(5) Kolbé. — *L'Agar-agar et la Constipation. Les Tablettes Mucilagineuses*, 10 février 1913.

(6) Nepper. — *Thèse de Paris*, 1908.

(7) L. Renon. — *Bull. gén. thérapeutique*, 24 juin 1908.

(8) P. Le Gendre. — *Journal des Praticiens*, 8 mai 1909. — *Bull. Médical*, décembre 1909.

(9) J.-Ch. Roux. — *Les Consultations médicales françaises*, fasc. XIV (Point éd.).

(10) H. Roger. — *Alimentation et digestion*, Paris, 1907 (Masson éd.).

(11) Trémolières et Riva. — *Comptes rendus de la Société de Biologie*, 20 avril 1905.

(12) Hallion et Nepper. — *Comptes rendus de la Société de Biologie*, 20 et 27 juillet 1907.

Dans Belgique et Hollande Médicales, ouvrage déjà cité, le Dr Ghislain Houzel, secrétaire général de l'A. P. M., décrit excellemment le Musée paléontologique de Bruxelles et ses richesses :

Un pays d'indépendance récente comme la Belgique aurait rencontré de grands obstacles pour la constitution d'un musée paléontologique, s'il lui avait fallu embrasser la science tout entière sur toute la surface du globe. Il se serait trouvé en compétition avec les grandes nations qui achètent cher parce qu'elles ont de gros budgets, et n'aurait pu lutter.

Le professeur Dollo préféra se borner et comprit que, pour être plus petit, son musée pouvait présenter un intérêt égal à celui des plus grands, si l'on se contentait d'y réunir exclusivement les pièces découvertes sur le territoire belge.

Il fit donc un musée régional, et l'avenir lui donna raison en lui permettant de recueillir des collections et des échantillons comme il n'y en a nulle part ailleurs. Pour obtenir les fonds nécessaires on avait eu déjà assez de difficultés; le gouvernement avait résisté tant qu'il avait pu pour ne pas délier les cordons de sa bourse à édifier une œuvre dont il ne voyait pas l'utilité immédiate.

« Ça est notre vieux Roi, nous disait M. Dollo, en s'appuyant sur l'épaule de marbre du buste de Léopold II, comme on s'appuie sur un vieil ami dont on est fier, sans lui, nous n'aurions pas ce musée; il était très nerveux et très impressionnable, et quand on lui refusait quelque chose qu'il désirait beaucoup, alors sa barbe se mettait à trembler, et il jurait en flamand « Godferdom ». C'est avec des Godferdom qu'il nous fit donner les crédits. »

La particularité du musée de Bruxelles est la riche collection que nous rencontrons sur le palier du fond, dans l'enceinte secondaire, à l'époque du crétacé inférieur. C'est une série unique au monde de vingt-neuf Iguanodonts entiers, squelettes énormes d'animaux fantastiques qu'on ne connaissait auparavant que par des échantillons séparés et qu'on n'était jamais parvenu à reconstituer entiers.

quants grosses
dents q' elle
apparti a son
mari. Celi-ci, n'en ayant jamais vu de
semblables et desirux d'en apprendr
l'origine les envoya a Cuvier q' lill
repondit que c'etaient des dents de
renne, mais q'il ne pouvait lui don
ner de cette explication, resolt de che
rcher tout sul, et entreprenant les voya
ges, cherchant a identifier son tresor
l'animal dont les dents se rapprochaient
le plus de la trouvaille de sa femme etant
un jizzari actuellement encore existant et

qu'on appelle iguane, Mantel forgea un mot et créa l'iguanodon, nom qui resta.

En 1877, dans une galerie de mine à Bernissart, entre Mons et Tournay, les mineurs qui étaient arrivés au bout de la veine de charbon commençaient à attaquer la faille d'argile grise pour retrouver de l'autre côté la veine interrompue, lorsqu'ils tombèrent sur une série d'ossements incon-

Sud-Est 0 mètre
Niveau actuel
de la Mer.
22 m.
70 m.

Cliché de la Société

Calles propedas de 350 m.

Gisement des Iguanodonts

EGGKAIN

Houilles

140m.

130 m

322 m

356 m.

Cliché de la Société

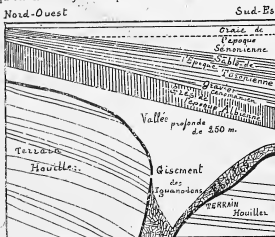
Bruxelles qui se transporta avec son personnel dans la fosse, et l'on se mit à l'œuvre. Cela dura trois ans; et pendant ces trois années, l'administration de la mine, dans un beau geste de désintéressement, laissa ses travaux suspendus, mettant à la disposition des savants et des ouvriers spéciaux les mineurs dont ils pouvaient avoir besoin.

L'extraction et le transport n'étaient pas chose facile; il ne fallait pas songer à dégager les ossements sur place. L'idée à laquelle on s'arrêta était assez compli-

qu'en dans son exécution : transporté tout le bloc d'argile à Bruxelles, et le dépouiller là. Pour ce faire, on déblaya dans la fosse jusqu'à ce qu'on eût rencontré le premier ossement du premier ligandien, alors reculant la terre glaise, on coucha chaque portion une certaine épaisseur de plâtre qui lui formait une sorte de coque. Chaque bloc fut repéré au moyen d'une lettre qui servait de numéro d'ordre, et les blocs d'un même squelette furent numérotés pour qu'on puisse rapprocher les morceaux et reconstituer l'ensemble. On put ainsi constater que les spécimens trouvés non seulement leur identité, mais aussi leur place dans la série. Les ossements dans la position où ils avaient été découverts, et cela malgré qu'il y en eût parmi eux dont les spécimens étaient superposés.

Lorsque le travail de déblaiement fut terminé à Bernissart et tous les précieux blocs transportés à Bruxelles, une autre question se posait : le premier squelette trouvé avait été détruit par les ouvriers en le découvrant; les ossements, tel qu'on les sortait de leur gangue argileuse, étaient fragiles et friables, et il était prévu que le montage serait difficile, la conservation dans ces conditions hypothétique.

Depuisant d'années qu'ils attendaient dans le sein de la terre, les savants élèges des os d'iguanodons s'étaient complètement dépouillés de la partie organique qui rentre dans la composition des os, l'os seïne; on résolut de leur rendre ce qui manquait au résidu minéral pour reprendre sa cohésion et sa solidité. Les os furent mis à baigner dans une solution de gélatine dont ils s'imprégnèrent, on les sécha, et toutes les prévisions se trouvèrent réalisées; les pièces étaient rede-



Coupe de la Vallée de Bernissart, où furent trouvés 29 Iguanodon.

ADMINISTRATION & REDACTION
4, RUE LE GOFF, PARIS (V)
TELEPHONE 805-02

Abonnement : 22 fr. par an (Voir NOS PRIMES, p. 1). — N° spécimen franco aux lecteurs d'ÆSCULAPE

CONDITIONS SPÉCIALES
à MM. les
Médecins et Pharmaciens

maniables et ne s'effritaient plus. On les monta.

Ici une particularité du musée de Bruxelles nous arrête; ce sont les squelettes qu'on y a de l'exactitude et le souci qu'on y prend de se garder de la fantaisie. Pour le montage d'un animal, chaque squelette est refait avec les os de la même bête, et s'il en manque un on ne le refait

dessin; comme tous les os séparés appartenant à une espèce sont réunis dans la même vitrine, un autre carton qui ne correspond à aucune pièce montre au public, teinté en bleu également, un diagramme d'ensemble de tous les os contenus dans la vitrine. Ainsi se trouve évité l'écueil d'articuler ensemble des parties de dimensions différentes et ayant appartenu à des individus d'âges et de tailles différents.

Le montage des squelettes présente encore cette singularité, qu'au lieu d'enfiler les pièces sur des tiges de fer en les détachant, elles sont simplement posées sur un bâti métallique qui maintient la forme de l'animal. Un travailleur a-t-il une étude à faire? Il peut de la sorte sans toucher aux autres os prendre celui qui l'intéresse et le considérer sous toutes ses faces.

Pour en revenir à l'Iguanodon qui nous occupe, c'est un animal gigantesque, de 9 m. 50 de long, sur lesquels 5 mètres appartiennent à la queue, et de 5 mètres de haut. Il était herbivore, ou plutôt se nourrissait de verdure; car à cette époque, où il n'existait pas encore de plantes à fleurs, il n'y

avait que les bourgeons qui pouvaient convenir à son genre de dentition: il possédait 92 dents comme celles de la vache, du chameau, qui se renouvelaient continuellement, à mesure qu'elles tombaient, comme celles des lézards. Sur le devant de la bouche, il avait un bec en corne très tranchant qui lui servait de moyen de défense et de préhension. Pour le reste, le squelette de la tête rappelle assez par sa forme et ses proportions une tête de cheval.

Ses membres supérieurs étaient terminés par une main à cinq doigts qui présentait cette anomalie d'avoir un petit doigt, et non le pouce, opposable. C'est que le

pouce de l'Iguanodon, très court et peu mobile, était situé dans le plan de la main dont il ne pouvait s'écarter; il avait une forme d'éperon terminée en pointe, et était revêtu d'une corne; c'était simplement une arme de défense: l'animal était-il attaqué par devant? Il embrassait son adversaire, et ses bras en se refermant lui enfonçaient dans les flancs ses deux pouces éperons; le rostre venait en aide aux pouces.

Nous disions tout à l'heure qu'il avait une queue de 5 mètres de long, plus de la moitié de la longueur du corps; c'est donc qu'elle avait une grande importance et une grande utilité. Elle servait en effet à l'animal de contrepoids à la partie antérieure du corps, c'était probablement un organe défensif, et lorsque les muscles spinaux qui la mouvaient se contractaient symétriquement ils augmentaient l'adhérence au sol en l'y appuyant.

Un détail du squelette, la forme du bassin, dont nous n'avons pas encore parlé, va nous permettre d'étudier le mode de reproduction de l'Iguanodon. Tout d'abord nous sommes obligés de remarquer que parmi les si nombreux échantillons du musée, il ne s'en trouve pas un seul d'animal jeune. Et cependant, dans d'autres vitrines nous voyons toute l'embryologie squelettique de l'ours des cavernes qui était vivipare. Il est bien étonnant que sur le nombre il ne se soit pas trouvé d'Iguanodon en état de gestation. On n'en trouva jamais non plus chez les dinosaures, et pour cause: ils étaient ovipares; l'oviparité est la règle chez les reptiles. Les ichthyosaurus affectent absolument la forme allongée de ceux des oiseaux; nous avons dit que les attaches de la queue se retrouvent aujourd'hui chez le canard. Si l'on considère que tous les points qui séparent l'Iguanodon du lézard le rap-

prochent de l'oiseau, on n'est pas éloigné de croire qu'il était ovipare.

L'œuf pouvait avoir un mètre au maximum dans sa grande dimension. Mais que devenait-il une fois pondu jusqu'à l'éclosion du petit, dans les conditions où l'Iguanodon vivait? Dans les régions antarctiques il existe actuellement un grand manchot qui pond un gros œuf, comme il vit sur la glace et sans nid, la progéniture serait bien compromise si les parents ne s'en occupaient: c'est le rôle du mâle; il prend l'œuf qu'il met sur le dos de ses pieds rapprochés, son ventre par devant le recouvre



Cliché de Scientific
Tête d'Iguanodon

d'un pli de peau, et le bon père attend sans bouger que le petit sorte, demeurant au port d'armes dans la nuit polaire. Les conditions étaient les mêmes pour l'Iguanodon, il a dû faire de même.

Maintenant que nous connaissons l'animal, il nous reste à explorer le décor où il vivait.

Au début de la période crétacée la Belgique était émergée; des vallées recoupaient ses plateaux. C'est dans une de ces vallées que les Iguanodons furent découverts; au fond de la vallée, profonde de 250 mètres, s'étendait un marécage; une rivière le traversait, lente, poissonneuse, mais sujette à des crues terribles et répétées; à chaque inondation, elle exhausait ses rives, ennoyait sous ses alluvions les

pas, à plus forte raison se garde-t-on de faire un squelette avec les os de plusieurs individus. Peut-être dira-t-on qu'à Bruxelles on n'a pas grand mérite; puisque le musée possède des individus entiers, il paraît tort d'en construire. Mais les vitrines renferment autre chose que des reliques d'Iguanodons; dans beaucoup d'entre elles il y a des pièces séparées; alors, la pièce montée sur une grille est montrée au public au-dessus d'un carton qui représente le squelette entier de l'animal, et les dont il s'agit est teinté en bleu sur le

Produits médicaux inoffensifs

POUR LA TOILETTE DU VISAGE

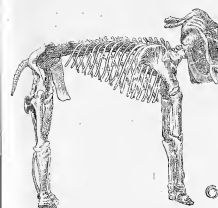
particulièrement indiqués dans les cas de dermatose
ou de délicatesse de la peau

Littérature et Échantillons : 21, Faub^s Montmartre, Paris

Voir également les Primes d'ÆSCULAPE, page 1.







Mammoth

Cléide Scientifique

Français commencèrent leurs campagnes, le hasard fit passer par Maestricht un corps de troupes qui possédait parmi ses officiers un certain Faujas de Saint-Fond; l'occasion lui parut bonne, sa première question en entrant dans la ville fut pour le mossaure; il le réclama; comme on lui répondit qu'il était égaré, et que la ville ne le possédait plus, il déclara qu'à dater de ce jour il lèverait un impôt journalier sur les habitants, et exigerait du vin à discrétion pour ses hommes, jusqu'à ce qu'on l'eût retrouvé. Cela faisait l'affaire des soldats, et ils ne devaient pas souhaiter qu'on le retrouve de sitôt : 8 jours suffirent à faire capituler le mossaure qu'on avait nié. C'est ainsi que Paris le possède aujourd'hui.

A l'époque tertiaire marine vivait en Belgique toute une catégorie de baleines, voisines du cachalot, qui a fourni plus de 30 exemplaires au musée, pour la plupart trouvés dans les fortifications d'Anvers.

Du même temps aussi sont les siréniens, aux côtes démesurément épaisses pour servir de défense, comme l'écaillé de la tortue. Épaisses de trois doigts, les côtes étaient solidement fixées au rachis, et ne permettaient pas l'extension de la respiration; l'aplatissement des pommons ne pouvait se faire que du côté de l'abdomen.

L'animal est intéressant par les anecdotes qui s'y rattachent; il a donné naissance à la fable des sirènes.

Les anciens n'en avaient jamais vu de près, mais ils avaient bien observé ce qui distingue la sirène des autres mammifères marins. C'est la situation des mamelles et le mode corrélatif d'allaitement.

La baleine, mammifère aquatique, a les mamelles situées tout à fait en avant de la queue; on conçoit ce que cela pourrait avoir de désagréable pour le baleineau s'il était obligé de têter sa mère comme le veau tette la vache; l'inconvenant d'air, ou serait contraint d'interrompre son repas pour venir respirer à la surface. L'organisation de l'appareil nutritif obvie à cet inconvénient : la mère possède, ajoutée à ses mamelles, un muscle spécial puissant qui exprime d'un coup les glandes et projette le lait au dehors d'un seul jet, lorsque le petit embouche le sein. Il s'étranglerait infailliblement s'il recevait ce jet dans la bouche, mais comme il a un larynx protractile, il l'accorde à son voile du palais et ferme ainsi ses voies aériennes. Ce procédé n'a qu'un inconvénient, il supprime la jouissance du repas, mais il prévient le baleineau de la gourmandise.

La sirène, au contraire, possède des

mamelles pectorales, et lorsque son petit veut prendre sa nourriture, la mère se dresse tout entière hors de l'eau pour que son enfant puisse têter aussi longtemps qu'il sera nécessaire sans s'asphyxier.

Il est probable que les anciens, voyant au loin les sirènes allaiter leurs petits, avec des mamelles sur la poitrine et une queue de poisson, en ont fait l'être mythologique que l'on connaît.

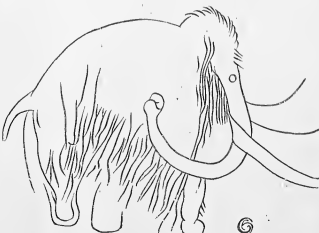
A l'époque quaternaire, c'est le mammoth qui attire notre attention par sa ressemblance avec l'éléphant et par ses proportions gigantesques. Pendant cette période géologique où l'homme sauvage vivait en Belgique, les grands animaux d'espèce aujourd'hui disparue étaient nombreux; on en rencontre très abondamment dans ce terrain.

Malgré sa ressemblance avec l'éléphant, le mammoth en différait autrement que par ses proportions : les glaciers descendaient alors jusqu'en Danemark; il vivait dans un climat froid, et pour cette raison avait le corps couvert d'une abondante toison; des dessins faits par l'homme sauvage qu'on a retrouvés dans les cavernes nous le prouvent. Bien plus, malgré l'invasibilité du fait, on découvrit en 1866 dans les glaces de Russie un individu entier et

parfaitement conservé. Un morceau de peau de l'animal, dont le cuir est très épais, nous le montre recouvert de poils abondants et longs d'au moins 15 centimètres.

Son crâne de dimensions énormes avait besoin pour rester droit de présenter des surfaces d'insertion importantes aux ligaments et aux muscles; sinon le poids des défenses aurait entraîné l'ensemble et rendu l'animal infirme; mais il fallait en même temps que le poids de la tête ne soit pas augmenté, et la nature tourna la difficulté en évitant les os du crâne qui étaient épineux et communiquaient avec le nez; quant l'animal était jeune au contraire, et que ses défenses ne s'étaient pas encore développées, les os étaient compacts.

A côté du mammoth vivait le rhinocéros ichorhinus dont la corne nasale, putrescible, a disparu.



Cléide Scientifique

Mammoth (Gravité paléolithique)

AFFECTIONS NERVEUSES DOULEURS INSOMNIES

Comprimés
HYPNASE VERGELOT
Adultes { 2 comprimés en se couchant.
1 ou 2 au moment des crises.

Enfants : 1 comprimé par jour.

Littér. et échantil. sur demande E. VERGELOT 163 r. de Flandre, PARIS

ASSOCIATION DES FERMENTS AUX HYPNOTIQUES
ABSENCE TOTALE DE BROMURE

LES PHOTOGRAPHIES SPIRITES DU DOCTEUR HANSMANN

Le docteur Hansmann, auteur d'étranges photographies dites spirites, est mort il y a quelques mois aux Etats-Unis.

La Rédaction de La Vie Mystérieuse a eu en main la traduction d'une longue lettre explicative qu'il écrivait, un jour de 1911, à un de ses amis, M. Carl Fries, de Leuze (Belgique).

Nous publions ci-dessous, en en respectant les termes, la lettre en question ainsi que deux des trois épreuves qui l'accompagnaient.

Mon cher frère et ami,

Je n'ai pas oublié mon si cher ami d'Europe; souvent, bien souvent, j'ai pensé à toi et à l'intention de t'écrire, mais l'enfer empêche, non seulement par une longue maladie, une faiblesse des yeux, une trop grande activité exigée de moi, mais plus encore peut-être par la paresse que la fatigue de l'âge entraîne avec elle. Le 21 septembre de cette année, j'aurai 90 ans, si toutefois je vis jusqu'à.

Mais si mon esprit doit se séparer de ce faible corps, il sera bien souvent auprès de mon ami de Leuze!

J'avais tant espéré que tu pourrais me visiter ici encore une fois! J'aurais pu te donner toutes les indications sur la façon de trouver les meilleurs médiums et les endroits où on les trouve et je t'aurais fait voir des choses dont on ne semble avoir encore aucune compréhension en Europe. Il est vrai qu'on y a aussi de bons médiums, comme par exemple Eusapia Paladino et d'autres, mais Messieurs les savants ne savent pas les employer convenablement; des doutes, profondément enracinés, les en empêchent. L'influence des prêtres est peut-être cependant moins grande en Eu-

rope que dans notre libre (?) Amérique, mais avant que cette influence nuisible n'ait atteint ici la force actuelle, on avait déjà tant de médiums intelligents et ex-

périmentateurs que la sainte Eglise ne parvenait qu'à ralentir les progrès du spiritisme, mais non à les empêcher. Je t'envoie aujourd'hui pour souvenir

quelques photographies d'esprits, et te ferai remarquer en passant que des clichés comme ceux-ci ne peuvent jamais être obtenus tout simplement au moyen d'instruments ou de procédés chimiques (comme le pense M. Emmanuel Vaucher, le noble et enthousiaste fondateur du comité qui rassemble de l'argent à Paris pour récompenser l'inventeur d'instruments de ce genre, ou celui qui découvrirait des procédés chimiques facilitant la production de photographies spirites).

A la naissance de ce noble mouvement j'écrivis à M. Vaucher, lui disant que son appel attirerait certainement l'attention et exciterait le génie inventif de beaucoup de gens à qui le spiritualisme serait resté étranger sans cela.

Les esprits ne se communiquent photographiquement que par l'intermédiaire d'esprits humains très développés médiumiquement, et qui jouissent de leur faveur. Même chez les médiums doués par la nature, il faut un temps très long pour le développement convenable, et de plus, ils doivent s'abstenir de beaucoup de joies terrestres et s'attirer par leur tempérance, la pureté de leur caractère, un amour absolu de la vérité et une constance inébranlable dans la poursuite de leur but, la bienveillance complète et l'idée de la partie intelligente du monde des esprits. Il y a plus. Les esprits mêmes qui voudraient aider les mortels doivent apprendre sans cesse. Ils le font par reconnaissance, lorsqu'ils ont trouvé des hommes qui leur donnent l'occasion de se manifester, grâce à des expériences fréquentes et souvent coûteuses.

J'ai souvent expérimenté et j'ai déduit que les photographies spirites pouvaient s'obtenir avec une chambre obscure et aussi sans l'aide de celle-ci, à la lumière ordinaire, en plein soleil, dans une obscu-



Le Dr Hansmann et la fantôme de sa fille Ida

SEL de HUNT

Alcalin Type

Spécialement adapté à la Thérapeutique Gastrique
Dyspepsies, Gastralgies

Action sûre, Absorption agréable, Inocuité absolue

C'est grâce au Sel de Hunt que la Médication alcaline est devenue vraiment la Clef de voûte de la Thérapeutique Gastrique par sa forme de Sel friable. Il est admirablement adapté à tous les besoins de cette Thérapeutique. Il remplace avec un avantage marqué tous les Alcalins simples ou composés. La Clinique montre qu'il ne peut être remplacé par aucun.

LABORATOIRE ALPH. BRUNOT, 16, rue de Boulainvilliers, Paris

REVUE INTERNATIONALE

ILLUSTREE

UN PEU DE TOUT

Revue de grand luxe, la plus belle et la moins chère

Abonnement d'essai de 3 mois. France: 2 fr. — Etranger: 3 fr.

Abonnement annuel. France: 12 fr. — Etranger: 18 fr.

182, Rue de Rivoli — PARIS

STATIONS THERMALES FRANÇAISES

Les Fumades (Gard)

Station hydrominérale ouverte toute l'année. Desservie par la gare de Saint-Julien-les-Fumades. (Autobus à tous les trains; durée du trajet: 10 minutes.)

Grand-Hôtel. Hôtel Diane-Hôtel Romain (Electricité. Chauffage central). Postes. Téléphone.

Altitude: 150 mètres. Climat provençal. Eaux sulfuriées calciques et bitumineuses.

Ces eaux sont les plus sulfuriées de France et sont spécialisées en outre par leur forte teneur en bitume. Elles sont souveraines contre les affections de la peau et des voies respiratoires.

L'établissement thermal fonctionne toute l'année.

Médecin. — Dr Courrèjou.

Vichy

Altitude: 260 mètres. Bicarbonates sodiques fortes.

Source: — jaillissent sur les deux rives de l'Allier, extrêmement nombreuses, formant un vaste bassin: les eaux chaudes (Chomel 44°, Grande-Grille, Hôpital, Lucas), les autres froides (Célestins, Parc, Lady, Lardet); la caractéristique de toutes ces sources est leur forte teneur en bicarbonates (dont le bicarbonate de soude constitue les 4 cinquièmes); débit considérable (de 50.000 à 150.000 et 200.000 litres pour les principales sources).

Indications.

1° Principales: 1° Hépatopathes, surtout lithiasiques, amélioration considérable ou guérison dans toutes les formes (lithiase larvée, lithiase confirmée) ictere catarrhal; congestion du foie à la suite de dysenterie ou de diarrhée de Cochinchine, congestion paludéenne (Grande-Grille).

2° Diabétiques: la plupart rentrent dans la grande classe des hépatopathes (glycosurie par anhépatie) et voient disparaître

polyurie, polydipsie, migraines; le sucre tombe à quelques grammes ou bien est supprimé.

3° Gastropathes: résultats souvent excellents mais variables, ne dépendent exclusivement ni de l'état chimique de la sécrétion, ni de l'état de la musculature, ni même des symptômes subjectifs. Amélioration surtout chez les dyspeptiques hépatiques, dyspeptiques arthritiques (gouttes, obèses, graveleux). En tous cas, amélioration presque immédiate chez hypopeptiques, amélioration plus lente chez hyperpeptiques.

4° Arthritiques, obèses, graveleux, goutteux.

Contre-indications. — Peu nombreuses: asthéniques surtout; surveiller la cure chez hypertendus, artériosclérotiques.

Médecins. — Aliquier, Aud'hout, Bergy, Beaudonnet, Bernard, Bienfait, Bignon, E. Binet, Bouet (M^{re}), Boussion, Cahen, H. Carabail, Champagne, Charnaux, Chuchet, Chopart, Claret, Clermont, Combet, Cornac, Cornil, Cornillon, Costard, Delbégue, Desout, Desgorgues, Desmaroux, Durand, Durand-Fardel, Fauriol, Fauriol, Fauriol, Fournier, Frémont (anc. int. lauréat des hôp. de Paris, 3, rue Prunelle), Gandelin, Gannat, Garban, Glénard (F.), Glénard (R.), Gréillot, Guinier, Huet, Jousset, Lachapelle, Lachapelle, Lalaubie (de), Lamouche, Legou, Lénossier (agr. de la Fac. de Lyon), Margat, Marin, Masseret, Mauban, Monod, Nicolas, Nigay, Niviere, Pannier, Parisot, Pradignat, Puissienne, Rambert, Raymond, René, Roux, Salignat, Santelli, Semen, Sérès, Sollaud, Surcel, Thoret, Tissier, Vautrey (anc. int. hôp. Lyon), Vidal (rue Strauss), Veillard, Willmain.

Spécialistes: Blancher, Faure, Jacquemart, Siems, yves, nez, gorge, orilles; Brunet, Sahut, bouche et dents; Mallat, chirurgie; Rajat, peau et voies urinaires.

rité absolue, avec objectif, aussi bien que sans, que la plaque sensible (dans le châssis) soit ou ne soit pas couverte, que la température soit humide ou sèche, ou même si on n'emploie pas de chambre sensible et si on n'a même simplement la plaque sensible dans la main.

A un moment donné, mes enfants, — qui sont d'ailleurs très bons et très intelligents, — se montrèrent très mécontents (peut-être dans la crainte de perdre leur position) de mes expériences avec mon ami le docteur W.-M. Keeler et je cessai, pendant tout un temps mes expériences.

Mais j'avais entendu dire qu'une personne seule pouvait obtenir des photographies spiritistes et bientôt, me sentant irrésistiblement poussé, j'essayai d'expérimenter seul. J'eus maintes confirmations de la réalité de ces manifestations, notamment par la confirmation de gens qui désiraient revoir des amis défunts et avec lesquels j'obtins, parfois en une demi-heure, des résultats satisfaisants.

La rumeur publique (excitée par les enfants de la vérité et du progrès) m'accusa alors de tromperie. Cela ne m'émut guère, mais affecta mes enfants, si bien que pour l'amour d'eux, je renonçai à expérimenter pour autrui. Je continuai cependant mes expériences et les renouvelai aussi fréquemment que mes moyens me le permettaient (épargnant sur mes chaussures et mes vêtements, à tel point qu'à présent encore, je souffre tellement des pieds que je n'aime pas me laisser voir le jour dans la rue).

Cependant je me suis heureux d'avoir fait tout ce qui était en mon pouvoir pour plaire aux esprits, et d'avoir toujours combattu pour le progrès et la vérité.

La méthode de M. Faltis différait de celle des autres photographes spiritistes (qui sont d'ailleurs très rares dans le pays). Il plaçait le portrait qui lui était envoyé et plaçait

alors la plaque sensible ainsi exposée dans le châssis et dans une chambre, qui n'était visitée que par lui, ses guides spirituels et les esprits amis de l'original du portrait.

En ma qualité de vieil investigateur, je fus particulièrement favorisé. Dans l'espace d'environ deux semaines et demie parurent sur la photographie, une cousine

très chère, une petite nièce, et l'un de mes petits enfants, en haut à droite, mon chef indien Red Cloud (Nague rouge), en dessous, le visage du président Banfi, le Kronprinz Rodolphe d'Autriche en dessous de celui-ci la duchesse d'Alençon, sa tante, qui fut brûlée au bazar de la Charité, à Paris. En dessous d'elle, Gladstone, le grand homme d'Etat anglais, puis mon petit-fils, une dame, la femme d'un de mes amis, puis le président assassiné, M. Mac Kinley, ma nièce, mon fidèle ami Gent U. S. Grand, au-dessus de lui, la princesse Alice, fille de la reine Victoria d'Angleterre et mère de la tsarine de Russie et de la princesse Henri de Russie.

Cette image me semble être un témoignage suffisant en faveur de la sûreté du médium L. W. Faltis, à Chicago; le brave homme est passé dans l'autre monde depuis une couple d'années, pour y récolter les grains de sa fidélité. Il a dû mourir de la rupture d'un anévrysme.

Les deux portraits que je t'adresse furent pris par un ami, M. le docteur W. M. Keeler: l'un montre ma fille Ida, qui naquit avant terme et mourut cinq jours après sa naissance. Elle vient toujours auprès de moi, en compagnie de son frère Otto, durant les séances de Mrs Mary Keeler. Du temps où j'étais plus aveugle encore qu'à présent, elle posait ses doigts sur mes yeux, dont la force visuelle s'accrut considérablement par cette imposition. C'est à elle que je suis redevable de pouvoir actuellement écrire cette lettre.

L'autre portrait montre Bruno, un chien favori de l'empereur Frédéric III d'Allemagne. Je vis le même chien en forme matérialisée durant une séance de M. Pierre Keeler, sauter à travers le rideau du cabinet, et cela par un trou dans le rideau! Bruno vint près de moi, lui vint et disparut sans laisser de traces.



Portrait de M. le Dr Hansmann et le « fantôme » du chien Bruno

STATIONS CLIMATIQUES DE FRANCE

AGAY (Var)

Charmante station de repos et d'excursions dans l'Estérel. Vie au grand air. La région est abondamment boisée. Essences méditerranéennes et l'air saturé d'ozone.

Le climat est très sec grâce à un sol sablonneux et porphyrique et à une abondante végétation de résineux.

Indications. — Climat tonique, stimulant, convient aux surmenés, neurasthéniques, lymphatiques, anémiques, artérioscléreux.

Contre-indications. — Tuberculose pulmonaire, asthme essentiel.

CANNES (Alpes-Maritimes)

Cannes s'offre avec une gamme climatique très étendue, grâce à la situation sur le territoire méditerranéen. Car « les deux golfes de la Napoule et du golfe Juan constituent en réalité un seul golfe immense, s'enfonçant dans les terres ».

Indications. — La zone marine a un climat excitant, tonique, stimulant (rachi-tyques, lymphatiques, convalescents, tuberculose torpides, neurasthéniques, anémiques).

Contre-indications. — Tuberculose foyers, nerfs excitable, asthme essentiel.

Médecins. — Abadie, Ardisson, Baradat, Bayle, Bernard-Dubart, Bernard, Bénédict, Bianchi, Blanc (go, rue d'Antibes), Boffat, Bompayre, Bonafant, Bourcart, Bright (georges), Carré, Castelbou, Charasse, Chénier, Chiquet, Cochot, Comoy, Conrath, Daniloff, Darnaud, Duponnois, Hermann, Escarres, Faure, Fournier (43, rue d'Antibes), Galipie (71, rue d'Antibes), Gasser (d'Arcs), Gillet (H. rue Paris), Ginier, Givert (11, rue de la Guir, Gisors, Hache, Hache), Hugues-Amoureux, Hugues-An-

toine, Josseland, Jouffray, Kent-Gazet, Lallier, Lafferrère, Lalou, Laurent, Lhuillier, Lévy, Macdonald, Mantoux, Marshall Mary (M^{rs}), Mathieu, Oudaille, Pascal, Pascual, Picard, Pouzet, Revillet, Roques, Roux, Sanders, Sassani, Sauvage, Seytre, Thibonneau, Thomas, Triaire, Vaudremet, Vergat, Verdalle (H.), Vernot, Westerman.

LES FUMADES (Gard)

Les Fumades se trouvent à une altitude moyenne de 150 mètres dans une vallée abritée du mistral par une colline dénommée « Côte Chaude ». C'est le climat provençal avec tous ses avantages (température moyenne de l'hiver : 10°7) sans en perdre les inconvénients dont le principal est le vent du Nord (mistral). Les montagnes sont couvertes de plantes odoriférantes : lavande, thym, sarriette, etc. L'air y est pur et le panorama est superbe, les hautes montagnes des Cévennes se profilent à l'horizon et comme disait une des célébrités du corps médical anglais, client assidu de la station : C'est l'Ecosse, avec le Climat de Provence.

Indications. — Le climat est souverain pour la guérison des :

1° Troubles nerveux. — Nervosisme, neurasthénie, troubles hysteriformes et intoxications (particulièrement les intoxications produites par le tabac, l'alcool et la morphine).

2° Maladies générales de la nutrition. — Troubles du développement chez les enfants et les adolescents, anémie, chlorose.

3° Cure d'air. — Station de convalescence parfaite pour les personnes fatiguées par suite d'opérations, de blessures, ou géolux aux colonies.

Médecin. — D^r Courréjou.

Thermothérapie

AIR CHAUD
LUMIÈRE
CHALEUR RADIANTE
LUMINEUSE



Radiateur photothermique ouvert

1° Radiateur photothermique. Bain local de chaleur et de lumière électrique de 50 à 150°, s'adapte pour tous les appareils du corps, se prête à toutes les régions du corps, se prête à toutes les formes de traitement, est simple, économique, efficace, ne nécessite aucune manipulation, ne nécessite aucune manipulation, ne nécessite aucune manipulation.

2° Radiateur à Liquide ou à Sable chauds. Bain local de chaleur obscure et d'air chaud, de même force que le radiateur photothermique, le remplace à défaut d'électricité.

3° Douche d'air chaud gradué

A. HELMREICH, Nancy ÉLECTRICIEN-CONSTRUCTEUR FOURNISSEUR DES HOPITAUX

LACTOLAXINE FYDAU

CULTURE LAXATIVE de Ferment lactique pur
Supprime immédiatement la CONSTIPATION chronique ou accidentelle, les intoxications gastro-intestinales, les fermentations putrides, Perturbations hépatiques et biliaires.
Rétablit la sensibilité de la muqueuse, provoque la péristaltisme sans la moindre irritation intestinale.

4 à 8 comprimés par jour. — 200 la boîte de 36 comprimés.

Littérature et Echantillons : LABORATOIRES BELLES DE G. A. PARIS
1, Rue de Châteaudun — 65, Rue Lafayette, PARIS. — Téléph. 122-95.

LES OSSUAIRES MILITAIRES
DE SÉBASTOPOL.

« La guerre de Crimée, écrit Baudens, présente à l'esprit deux images : l'une glorieuse et composée de brillants, faits d'armes ; l'autre morne et composée de souffrances obscures. La première, tous la connaissent dans ses moindres détails ; quant à la seconde, on n'en a que des notions vagues. »

Ce long siège a montré les conséquences désastreuses que peut avoir une pratique administrative et sanitaire défectueuse contre laquelle tous les médecins militaires, et en particulier les médecins inspecteurs Michel Lévy, Baudens et le médecin chef Serre, ont hautement protesté. Les évacuations précipitées des malades et des blessés à Constantinople, à Scutari, leur entassement dans des hôpitaux trop sommairement installés ont entraîné une effroyable mortalité due au typhus, au choléra, à la dysenterie et au scorbut.

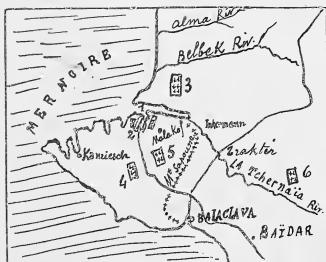
Du 1^{er} avril 1854 au 6 juillet 1856, la France envoya en Orient 304.268 hommes qui ont fourni 95.615 décès. Ce chiffre se décompose en 20.240 tués ou morts à la suite de blessures et 75.375 morts de maladies. Dans ce total, on compte 1.265 officiers dont 779 tués par le feu et 486 par la maladie. Ces derniers chiffres confirment la règle que les officiers en campagne résistent mieux que les soldats parce qu'ils sont plus âgés, mieux nourris, mieux abrités et doués d'un moral plus solide que leurs hommes.

Pendant cette même période, l'Angleterre a envoyé en Crimée 97.864 hommes dont 22.182 sont morts, soit 4.602 par le feu et 17.580 par la maladie. Durant le premier hiver, l'armée anglaise a eu une

mortalité supérieure à celle des troupes françaises ; mais pendant le second hiver, alors qu'il n'y avait plus d'hostilités régulières, son état s'améliora rapidement grâce aux mesures hygiéniques prises par la grande *Nurse, miss Florence Nightingale* (nourriture plus substantielle, baraquements

puisqu'elle a perdu 50.000 hommes environ par le feu et 11.000 seulement par la maladie).

Quant à l'armée piémontaise, de mai 1855 à mai 1856, elle a perdu, sur un effectif de 21.000 soldats, 2.194 hommes dont 28 par le feu et 2.166 par la maladie.



Sébastopol et la Chersonèse
1. Grande rade. — 2. Sébastopol. — 3. Cimetières russe. — 4. Cimetières italien, français. — 5. Cimetières anglais. — 6. Cimetières turc.

chauffées, confortables, etc.). Et, pendant qu'en six mois nous perdions environ 10.000 malades du typhus sur un effectif de 180.000 hommes, les Anglais n'en perdaient plus que 20 sur 100.000 hommes, prouvant ainsi que l'hygiène est l'ange tutélaire des armées en campagne.

En Mandchourie, l'armée japonaise n'aurait-elle pas montré à l'Occident étonné le plus beau triomphe de l'hygiène militaire,

Les trois armées alliées ont donc perdu un total de 119.991 hommes, dont 24.870 par le feu et 95.121 par la maladie, ce qui a fait dire au médecin principal Chevru dans sa statistique que la maladie tue plus d'hommes que le fer et le feu, et, en faisant allusion à l'exemple des Anglais, qu'il est souvent facile de prévenir les désastres sanitaires par de simples précautions hygiéniques.

Quant à l'armée russe, elle perdit en bloc 111.271 hommes, d'après les calculs du docteur Hubbeneth.

En somme, la guerre de Crimée représente une effroyable hécatombe de 266.260 hommes ; aussi avec Serre on peut répéter que *peu d'armées ont été plus cruellement éprouvées que celles d'Orient.*

Enfin, sur 550 médecins et pharmaciens employés pendant ce long siège, l'armée française perdit la disparition de 89 d'entre eux. En Crimée, 75 médecins subirent la contagion du typhus et 32 succombèrent à ses atteintes, du 22 décembre 1855 au 13 avril 1856, payant la dette des ambulances surencombrées du Clocheton, du Carénage et de la Thernaia, la plus belle dette de dévouement qui ait été inscrite au *Livre d'or de la médecine militaire.*

Dans les hôpitaux de Constantinople, onze médecins moururent du typhus et quatre après leur retour en France.

Rien n'est plus lugubre, mais aussi plus glorieux pour le corps de santé que la lecture des rapports décennaires du médecin chef Serre adressés au conseil de santé pour rendre compte des pertes subies par l'armée et par son personnel médical qui, dit-il, est *admirable de courage, de zèle, de dévouement et d'abnégation.*

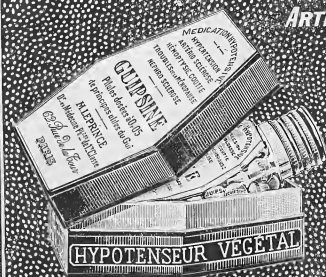
20 décembre 1855. — « Nous venons de perdre du typhus notre excellent camarade Brumaldi ; enfin, deux jeunes collaborateurs Rigal et Lambel sont atteints aussi et nous doutons des inépuables. »

30 décembre. — « Piton dit Balme et Chevassu, médecins stagiaires, sont atteints du typhus. »

Hypertension

GUIPSINE

ARTÉRIO-SCLÉROSE
HÉMOPTYSIES - NÉPHRO-SCLÉROSE
GOUTTE - TROUBLES de la MÉNOPAUSE
HÉMORRAGIES CONGESTIVES
MIGRAINES - VERTIGES etc...



Nouvel Hypotenseur végétal
aux principes utiles du Gui
ANTISCLÉREUX
ANTIHEMORRAGIQUE
ANTIALBUMINURIQUE

FLUIDES : 6 à 10 par jour entre les repas.
AMPOULES : 1 ou 2 injections intra-musculaires par jour.

GROS : 62, Rue de la Tour, Paris.

DETAIL : Toutes Pharmacies.

Thèses de D^{en} Médecine
(Paris 188, 190 et 1911).
Le Gui en Thérapeutique, D^{en} Médecine.
Contribution à l'étude du Gui, D^{en} Médecine
(Pharmacodynamie et Thérapeutique)
Contribution à l'étude du Gui comme
hypotenseur.
D^{en} D^{en} LESTRAT.

10 janvier 1856. — « Deux de nos jeunes médecins Durand et Masson viennent de contracter le typhus. Chacun s'est un peu à l'arde de la maladie, ce qui donne la saison. »

20 janvier. — « Quatre nouveaux médecins sont malades: Richégien, Villars; Lerdy et Sautier, tous atteints d'écrouelles typhiques; le jeune Masson a succombé. »

31 janvier. — « Encore une perte à déplorer: Leclerc (Henri-Augustin), médecin aide-major de première classe, sujet solide et distingué, a succombé à des accidents typhiques. MM. Dulac, Serin, Siffert, Arondel, Mignot, Guérin ont dû être évacués sur Constantinople, et sous peu le seront aussi MM. Théron, Poignet, Bassollet, Champenois et de Saint. »

10 février. — Le personnel médical voit des vides nombreux se faire dans ses rangs, et par son caractère, son énergie et son zèle pour jusqu'à la plus complète épuisement il ne cesse d'être l'objet de la admiration de l'armée. »

21 février. — « Nous avons dû nous envoyer à Constantinople MM. Leker, Ragu et Bonnard; MM. Bernard, Tedeschi et Levé et ainsi été atteints. »

10 mars. — « Le personnel médical a perdu M. Gueury, médecin aide-major extrêmement distingué, et sa mort a été vivement regrettée par ses chefs et ses camarades. Il y a eu traitement à Théboul J. Félix, médecin-major, MM. Martin, Ladoire, Précy, Tesson, Lavié, Virey, Saguela. »

10 mars. — « La mort vient de frapper M. Félix, médecin-major de première classe, MM. Leker et autres médecins aides-majors, tous atteints de typhus. »

10 mars. — « M. Goutt, médecin-major de première classe, médecin d'une modestie et d'un mérite rares, a quitté nos rangs déjà

trop éclaircis; malgré ses vives intentions il n'a cessé son service que lorsque la maladie était devenue mortelle. M. Gillin, aide-major d'avenir, a aussi succombé au typhus. MM. Fleuchel, Laffort et Mon-

nous venons cependant de perdre M. La-marque et le sous-aide Sautier qui a pris le germe de la maladie en faisant de nombreuses autopsies pour s'instruire. »

15 juin. — « Le typhus est éteint. Les

Avant de d'embarquer, le médecin chef Scrive eut la pieuse pensée de faire grouper dans le cimetière du grand quartier général les 32 médecins morts en Crimée et de faire graver leurs noms sur les faces latérales du modeste monument élevé à leur mémoire.



Le Cimetière français de Sebastopol, où furent inhumés pendant la campagne de Crimée : 1.016 officiers, 40.000 hommes de troupes, 32 médecins et pharmaciens.

« Aujourd'hui, écrit le général Canonge, il ne reste de cette guerre que des noms de victoires, des souvenirs héroïques, des réputations noblement acquises et les grands ossuaires que conserve, fidèle, le plateau de la Chersonèse. »

Ces ossuaires sont au nombre de quatre:

1. Cimetière russe dit des Frères situé au nord de la grande rade.

Cette nécropole est très bien tenue aux frais du gouvernement et comporte toute une administration militaire et religieuse.

Après une autorisation spéciale pour chaque cas, les survivants du siège, qui se sont bien conduits, peuvent y être inhumés. Quand les derniers seront morts, les cryptes seront à jamais fermées.

Ce cimetière est un lieu de pèlerinage pour les membres de la famille impériale et pour leurs Majestés, quand elles sont de passage à Sebastopol. A chaque anniversaire, les Russes y célèbrent un service religieux et les troupes de la garnison défilent devant les tombes de leurs glorieux aïnés.

D'ailleurs, pour commémorer le souvenir de cette grande lutte, le gouvernement

linier, chefs d'ambulance, sont atteints. »

10 avril. — « MM. Barberey, Hatry, Carion, Barthelemy, Aron et Perréon sont également frappés. »

30 avril. — « Nos médecins vont bien;

troupes rentrent en France. Les chefs de corps, par de gracieuses visites de départ, viennent témoigner le souvenir de la reconnaissance que les officiers conservent des bons services rendus par les médecins militaires. »

CŒUR
ARTÉRIO-SCLÉROSE
Avec ses bains
NOYAT
CARBO-GAZÉUX
GUÉRIT
TOUTES LES CARDIO-VASCULAIRES

Tous vos livres sous la main
avec la bibliothèque tournante
TERQUEM
Paris
Envoi franco du Catalogue sur demande

MÉDICATION ORGANOTHÉRAPIQUE
Traitement de l'Embonpoint, de **L'OBESITÉ** dus aux Insuffisances Thyroïdiennes.
OXYDOTHYRINE **PÂRIS**
A base d'Iodo-Proteïne de la **GLANDE THYROÏDE** associée aux oxydo-diastringes.
Substance non toxique sans action sur le cœur.
DRAGÉES
dosées à 0 gr 10
1 à 2 par 24 heures
LITTÉRATURE
LABORATOIRES BIOLOGIQUES André Pâris
1, Rue de Châteaudun, Rue Lafayette, 55, Paris.

Traitement des Insuffisances **OVARIENNES**
OXYDOVARINE **PÂRIS**
Substance renfermant la totalité des principes actifs de **L'OVAIRE**
Condition indispensable pour obtenir le maximum d'effets thérapeutiques.
DRAGÉES
dosées à 0 gr 10
4 à 6 par 24 heures
ÉCHANTILLON

Voir nos **CONDITIONS D'ABONNEMENT**

et nos **PRIMES, Page 1**

tentacules et de 13 m. 75 avec ceux-ci. On en a capturé un qui mesurait 17 m. 35. On se figure aisément quelles péripéties doivent se dérouler dans un duel où pareil monstre se trouve aux prises avec un Cachalot de taille égale.

Le prince de Monaco eut une fois l'occasion d'assister de loin à semblable spectacle : c'était en 1887, à bord de l'*Hirondelle* :

De majestueuses projections d'eau s'élevaient élevées à l'horizon de la mer calme, on vit sans peine qu'elles avaient pour cause les bêtes d'un être colossal dont le corps se dressait de temps en temps comme une tour et qui dispersait l'eau en gerbes formidables avec le fouet de sa queue. Après cette agitation, l'endroit où elle avait eu lieu garda une nappe blanche, laiteuse... parvenu au lieu qu'elle avait occupé, j'y trouvai la queue fraîchement détachée d'un grand Poulpe.

Mais le récit le plus curieux concernant les poulpes géants est celui que nous a laissé le commandant Bouyer, flottant à bord de l'avisio à vapeur *Alicon* :

Le 30 novembre 1861, à 2 heures de l'après-midi, alors qu'on se trouvait à 10 lieues N.-E. de Ténériffe, sur la route des Açores aux Canaries, on aperçut à la surface de la mer une sorte d'épave qu'on se distingua pas tout d'abord.

— commandant! la vigie signale un débris flottant par bâbord devant.

— C'est rougeâtre, dit un matelot, on dirait un bout de mâr.

— Pas dit tout, reprit son voisin, c'est un paquet d'herbes.

— Allons, les enfants, vous n'y entendez rien, n'est-ce pas? c'est une barrique.

— Fais non, ça remue.

—iens, de plus en plus fort, c'est un animal! vous ne voyez pas les pattes!

Cependant l'*Alicon* approchait de toute la vitesse de sa machine; bientôt il devint certain qu'on était en présence d'un animal monstrueux nageant à la surface de l'eau. C'était un Céphalopode de 5 à 6 mètres de longueur armé de bras beaucoup plus grands qu'ordinaire, et couverts d'énormes ventouses.

Sa bouche en bec de perroquet pouvait offrir un demi-mètre d'ouverture. Son corps fusiforme, mais très renflé vers le milieu, se terminait par deux nageoires arrondies en deux lobes charnus d'un très grand volume. Les yeux à fleur de tête avaient un développement prodigieux, une teinte glauque et une effroyable fixité.

On jugea que le poids seul du corps pou-

voit bien atteindre 2.000 kilogrammes. A cette vue et malgré les dimensions fantastiques de l'animal, le commandant fit stopper et manœuvra pour s'en emparer.

En toute hâte, on chargea des fusils; on prépara les harpons et l'on disposa des nageoires coelantes. Mais, aux premières balles qu'il reçut, le monstre plongea et passa sous le navire. Il ne tarda pas à remonter à l'autre bord.

Attaqué avec les harpons et blessé par de nouvelles attaques, il disparut deux ou



L'Institut Océanographique de Paris, fondé par le Prince Albert 1^{er} de Monaco.

plusieurs fois, et chaque fois il se montrait, quelques instants après, à fleur d'eau. Il agita ses longs bras dans tous les sens. Le navire le suivait toujours, ou bien arrêtait sa marche, selon les mouvements de l'animal. Cette chasse dura plus de trois heures.

Le commandant de l'*Alicon* voulait en finir à tout prix avec cet ennemi d'un

moins — avaient traversé inutilement divers endroits de son corps. Cependant il en reçut une qui parut le blesser grièvement, car il vomit une grande quantité d'écume et de sang mêlés à des matières glauques qui répandirent une forte odeur de musc. Ce fut dans cet instant qu'on parvint à le saisir avec un harpon et un nouveau coulant. Mais la corde glissa le long du corps élastique et ne s'arrêta que vers l'extrémité des deux nageoires.

On tenta de le hisser à bord. Déjà la plus grande partie du mollusque se trouvait hors de l'eau quand un violent mouvement fit dérailler le harpon. L'énorme poids de la masse agit sur le neud coulant qui pénétra dans les chairs, les déchira et sépara la partie postérieure du corps de l'animal. Alors le monstre, dégagé de cette étreinte, remonta lourdement dans la mer et disparut.

Le morceau détaché pesait une vingtaine de kilogrammes.

Il est probable, ajoute celui qui rapporte ce récit, que ce mollusque colossal était malade ou épuisé par une lutte récente, soit avec un Céphalopode de sa taille, soit avec un autre monstre marin. On expliquerait ainsi pourquoi il avait quitté les profondeurs de l'Océan et les rochers qui lui servent de repaire, pourquoi il présentait une sorte de lenteur et de gêne, pour ainsi dire, dans ses mouvements et pourquoi enfin il n'a pas obscurci les flots avec son sucre. A en juger par sa taille, il aurait dû vomir au moins un baril de liqueur noire, s'il avait été bien portant et s'il n'avait pas épuisé ce moyen de défense dans un récent combat.

Quoi qu'il en soit, cet horrible échappé de la ménagerie du vieux Protée me poursuivra longtemps dans mes nuits de cauchemar. Longtemps je retrouverai fixé sur moi ce regard vitreux et atone, et ces huit bras qui m'énervent dans leurs replis de serpents. Longtemps je garderai la mémoire du monstre rencontré par l'*Alicon* le 31 novembre 1861, à 2 heures de l'après-midi, à 40 heures de Ténériffe.

AFFECTIONS BRONCHO-PULMONAIRES
Grippe, Scrofule, Rachitisme

SOLUTION
PAUTAUBERGE

au chlorhydrate-phosphate de chaux créosotée

LA MIEUX TOLÉRÉE DES PRÉPARATIONS CRÉOSOTÉES

Par l'action antiseptique qu'elle exerce à la fois sur les voies digestives et pulmonaires et par les éléments minéraux qu'elle fournit au système osseux et à la cellule, la SOLUTION PAUTAUBERGE est le médicament de choix de la bronchite chronique et de la tuberculose, et le remède le mieux indiqué pour obtenir la reconstitution physiologique dans les maladies paratuberculeuses.

L. PAUTAUBERGE, Courbevoie-Paris, et toutes Pharmacies

LIPIODOL
LAFAY

à 40% d'Iode sans aucune trace de chlore

54, Chaussée-d'Antin, PARIS

Arthritisme, Goutte
Rhumatisme
Gravelle, Diabète

VICHY-CÉLESTINS

Bouteilles
et
Demi-Bouteilles

+ cuillerées à café par jour
2 heures au moins avant ou après
les repas.

+ cuillerées à café par jour
2 heures au moins avant ou après
les repas.

Culture pure de Ferments lactiques bulgares sur milieu végétal

GINGIVO-STOMATITES

GASTRO-ENTÉRITES *des Nourrissons et de l'Adulte*

DIARRHÉES — CONSTIPATIONS

Prophylaxie de la FIÈVRE TYPHOÏDE et du CHOLÉRA

DYSENTERIES

INFECTIONS HÉPATIQUES *(d'origine intestinale)*

DERMATOSES — FURONCULOSES



BULGARINE THÉPÉNIER

BOUILLON de Bulgarine

1 verre à madère ★ 1/2 heure avant chaque repas ★ 2 comprimés

*Nourrissons : 1/2 dose***3 fr. 50** (Conservation 2 mois)**COMPRIMÉS de Bulgarine****3 fr. 50** (Conservation indéfinie)

Phosphates et diastases des Céréales germées

ENTÉRITES — DYSPESIES *salivaires et pancréatiques*

Préparation des BOUILLIES MALTÉES

PALPITATIONS *d'origine digestive*DIGESTION RAPIDE *des FÉCULENTS*

TUBERCULOSES — RACHITISMES

NEURASTHÉNIES

SURALIMENTATION



Amylodiastase THÉPÉNIER

SIROP d'Amylodiastase

2 cuillerées à café ★ après chacun des 3 principaux repas ★ 2 comprimés

*Nourrissons et enfants : 1 cuillerée à café ou 1 comprimé écrasé dans une bouteille ou un biberon de lait***4 fr. 50** (Conservation indéfinie)**COMPRIMÉS d'Amylodiastase****4 fr.** (Conservation indéfinie)

Préparés par le "Laboratoire des Ferments" A. THÉPÉNIER, 12, rue Clapeyron, 12 — PARIS

CHLORO-CALCION

Solution titrée de Chlorure de Calcium chimiquement pur, stabilisé, exempt d'Hypochlorites et d'HCl libre. — 40 gouttes = 1 gr. de CaCl^2 pur. (20 à 40 gouttes matin et soir dans un peu d'eau sucrée).

Le Chlorure de Calcium a un goût désagréable à la fois salé et amer ; il s'altère en moins de 24 heures à l'air libre (« javellisation », apparition d'hypochlorites et d'HCl), **CHLORO-CALCION** est agréable et indécomposable. C'est le plus assimilable des sels de chaux (chaux digérée), donc le meilleur recalcifant. Il possède en outre au plus haut degré les propriétés spéciales et si remarquables du Chlorure de Calcium.

1. Recalcification.

CHLORO-CALCION est le recalCIFiant physiologique type. Les recalCIFiants usuels sont très peu assimilables. Ils doivent d'abord être transformés par l'HCl du suc gastrique en Chlorure de Calcium. Le mieux est donc d'administrer ce sel. HCl du suc gastrique est en effet utile à la digestion, surtout chez les tuberculeux où il est si souvent en déficit.

Tuberculose, Lymphatisme.

Rachitisme, Croissance.

Fractures (Consolidation rapide).

La Femme enceinte ou la Nourrice se décalcifient au profit de l'enfant qu'elles portent ou allaitent. La Grossesse est une cause d'auto-intoxication. Or CaCl^2 recalCIFie (c'est de la chaux quasi digérée), désintoxique (il supplée la fonction thyroïdienne).

Grossesse, Allaitement.

Eclampsie, Vomissements, Albuminurie.

Déminéralisation, Tuberculisation.

2. Indications spéciales.

Arthus et Pagès, Carnot, nous ont montré que la présence de CaCl^2 dans le sang en quantité suffisante est un des facteurs essentiels de la coagulation. CaCl^2 étant un sel de chaux déjà " digéré " passe directement dans le sang. D'où indications dans :

Hémorragies, Maladies du sang.

Hémophilie, Purpura, Scorbut.

(CaCl^2 augmente la résistance globulaire).

Chlorose, Anémie.

Il ne suffit pas d'apporter aux globules sanguins du fer, du manganèse... il faut surtout rendre au sérum la chaux qui lui manque pour permettre aux globules la vie et l'activité.

Dans les **Auto-intoxications**, le **Neuro-Arthritisme**, il y a bouleversement du métabolisme du Calcium, diminution de la teneur en chaux du sang et des humeurs, "hypocalcémie". D'où indication de l'emploi du **CHLORO-CALCION** dans :

Urticaire, Accidents sériques (Anaphylaxie).

Asthme, Rhume des foins.

Albuminurie, Œdèmes brightiques.



ÆSCULAPE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE LATÉRO-MÉDICALE

Comité de Patronage

R. BLANCHARD

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

GUIART

Professeur à la Faculté de Médecine de Lyon
Associé nat. de l'Académie de Médecine

LE DOUBLE

Prof. à l'École de Médecine de Tours
Associé nat. de l'Académie de Médecine

POZZI

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

J. TEISSIER

Prof. à la Faculté de Médecine de Lyon
Associé nat. de l'Académie de Médecine

GILBERT-BALLET

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

LACASSAGNE

Prof. à la Faculté de Médecine de Lyon
Associé nat. de l'Académie de Médecine

Pierre MARIE

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

RÉGIS

Prof. à la Faculté de Médecine de Bordeaux
Corresp. nat. de l'Académie de Médecine

VERNEAU

Prof. d'Anthropologie au Muséum
Conserv. du Musée nat. du Trocadéro

GRASSET

Prof. à la Fac. de Médecine de Montpellier
Associé nat. de l'Académie de Médecine

LANDOUZY

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

E. FERRIER

Direct. du Muséum d'Histoire naturelle
Membre de l'Institut

RÉMOND

Professeur à la Faculté de Médecine de Toulouse

Secrétaire Général : **BENJAMIN BORD**, Ancien Interne des Hôpitaux de Paris

(Toutes les communications concernant la Rédaction doivent être adressées au Secrétariat général)

Abonnement sans Prime.
12 fr. (Étranger 15 fr.)

A. ROUZAUD, Éditeur
41, Rue des Ecoles, Paris — Téléphone : 830-03
Le Numéro 1 fr. (Étranger 1 fr. 50)

Abonnement avec Prime.
20 fr. (Étranger 25 fr.)

Tableau des Puissances Antiseptiques et Bactéricides de l'ANIODOL

MICROBES	DOSES ANTISEPTIQUES empêchant toute culture dans le milieu essenciel		PUISSANCE ANTISEPTIQUE de l'ANIODOL par rapport à celle du PHÉNOL	DOSES BACTÉRICIDES ayant tué au bout de 10 heures ou cause dans le milieu essenciel		PUISSANCE BACTÉRICIDE de l'ANIODOL par rapport à celle du PHÉNOL
	GRAMMES de PHÉNOL pour 1,000	GRAMMES d'ANIODOL pour 1,000		GRAMMES de PHÉNOL pour 1,000	GRAMMES d'ANIODOL pour 1,000	
Bacille subtilis	1,90	0,25	7,6	8,5	0,45	18,90
Bacille coli communis	1,35	0,12	11,25	3,1	0,15	20,70
Staphylocoque doré	1,40	0,07	20,00	2,5	0,25	10,00
Streptocoque pyogène	1,30	0,06	21,70	1,35	0,09	14,50
Bacille pyocyanique	0,95	0,10	9,5	3,10	0,20	15,50
Bacille typhique	1,35	0,035	52,85	3,5	0,15	23,40
Bacille diphtérique	0,4	0,065	6,1	1,1	0,1	11,0
Bacille choléra (Cassini)	1,3	0,06	26,0	1,5	0,15	10,0
Bacille anthracis	1,4	0,075	18,7	11,5	0,4	28,75
Bacille lactique	0,6	0,12	5,0	0,8	0,2	3,0

« Ces nombres font voir d'une façon globale que l'ANIODOL présente une activité en moyenne vingt fois plus grande que celle du Phénol. »
 « Il est à remarquer que quelques nombres émergent au-dessus de cette moyenne d'une façon très notable : Ainsi, celui du Bacille typhique, 52,85, accuse à la fois la résistance particulièrement remarquable de ce microbe à l'acide phénique, et sa délicatesse vis-à-vis de l'ANIODOL. »
 « La même observation, moins intéressante sans doute au point de vue pratique, est à relever pour le Bacille anthracis. »
 « Signé : E. FOUARD, »
 « Chimiste à l'Institut Pasteur. »
 « Au point de vue du mode d'action des antiseptiques, ces nombres apportent une contribution de

« plus à une connaissance antérieure acquise de la supériorité des antiseptiques antiscabuleux, ayant ainsi, non une action essentiellement extérieure sur le corps du microbe, comme les agents coagulants, mais une action physiologique interne, modificative du protoplasma, conséquence d'une pénétration osmotique à travers la membrane enveloppée. »
 Signé : E. FOUARD, »
 « Chimiste à l'Institut Pasteur. »
 Quelle est, d'autre part, la puissance bactéricide des divers antiseptiques ?
 Nous empruntons le tableau suivant au journal *Lancet*, du 14 juillet 1906, page 125, qui renvoie, pour plus amples informations, au *Journal of the Royal Sanitary Institute*, vol. xxiv, part. 3, page 424 :

ANTISEPTIQUES	ORGANISME	COEFFICIENT de L'ACIDE PHÉNIQUE
Sublime	Bacille typhique	20,00
Créoline	—	2,50
Lysol	—	2,50
Antiseptique de Pearson	—	2,50
Acide phénique	—	1,00
Formol	—	0,30
Chinosol	—	0,30
Chlorure de zinc	—	0,15
Lysoforme	—	0,10
Listérine	—	0,03
Sulfate de zinc	—	0,02
Santias	—	0,02
Acide borique	—	Nil

En comparant ces chiffres avec ceux des tableaux précédents, on constate que le pouvoir bactéricide de l'ANIODOL étant de 23,40, et celui du sublimé (le plus puissant antiseptique employé à ce jour) de 20,00 seulement, l'ANIODOL le dépasse de près du sixième, les autres antiseptiques ayant un pouvoir de 10 à 200 fois moindre.
 Ainsi s'explique la grande supériorité de l'ANIODOL et la faveur dont il jouit auprès du corps médical qu'il a définitivement conquis et qui sait qu'en faisant usage de l'ANIODOL il est certain d'obtenir d'emblée le maximum d'effet thérapeutique, sans exposer le malade au moindre danger, au plus petit inconvénient, l'ANIODOL n'étant ni caustique ni toxique, à l'inverse du sublimé qui reste toujours un poison violent.

ANIODOL

LE PLUS PUISSANT

Antiseptique Désodorisant

Sans Mercure, ni Cuivre — Ne tache pas — Ni Toxique, ni Caustique

N'ATTAQUE PAS LES MAINS, NI LES INSTRUMENTS

OBSTÉTRIQUE — CHIRURGIE — MALADIES INFECTIEUSES

SOLUTION COMMERCIALE : au 1/400* (Une GRANDE CUILLERÉE dans un LITRE D'EAU pour usage courant).

PUISSANCES } **BACTÉRICIDE 23.40** / sur le Bacille typhique
 } **ANTISEPTIQUE 52.85** / (établies par M. FOUARD, CH^e à l'INSTITUT PASTEUR
 Celles du Phénol étant : 1.85 et du Sublimé : 20.

SAVON BACTÉRICIDE A L'ANIODOL 2%

ANTISEPSIE des MAINS de l'OPÉRATEUR, de la PEAU, des SURFACES

POUDRE D'ANIODOL

INSOLUBLE remplace l'iodoforme

Réalisation de l'**ANTISEPSIE INTERNE** par l'**ANIODOL** pris à l'intérieur.

Souverain dans **FIÈVRE TYPHOÏDE, DIARRHÉE VERTE** des **NOUVEAUX-NÉS, GASTRO-ENTÉRIE, FERMENTATIONS GASTRO-INTESTINALES**, etc.

DOSE : Une grande cuillère de la Solution au 1/400* dans un litre d'eau par cuillérées, ou verres, dans les 24 heures.

Echantillons et Renseignements : Société de l'ANIODOL, 32, Rue des Mathurins, PARIS. — SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

LES DEUX MODES D'ABONNEMENT

De nombreuses lettres nous sont parvenues de France et de l'Étranger au sujet de nos Primes de Remboursement et du Prix de l'Abonnement. D'une part, certains abonnés ont craint de ne pouvoir bénéficier de la prime lors du renouvellement; d'autre part, certains lecteurs, possédant déjà la plupart des primes offertes, nous ont demandé un prix d'abonnement spécial.

Nous avons créé, pour donner satisfaction à tous les désirs :

- 1° Des abonnements sans primes à 12 fr. (Étranger 15 fr.).
- 2° Des abonnements avec primes à 20 fr. (Étranger 25 fr.).

Collections des Années 1911 et 1912 d'ÉSCULAPE

COLLECTION 1911 : 60 francs net, sans prime (quelques rares collections).
COLLECTION 1912 : 20 fr. net, sans prime (collections peu nombreuses).

À titre temporaire, nous acceptons au prix de 36 fr. net, sans prime (Étranger 45 fr.), des abonnements de 3 ans, portant sur les années 1912, 1913, 1914, mais l'année 1912, prise séparément, est vendue 20 fr. net, sans primes.

1° Abonnement sans Primes : 12 fr. (Étranger 15 fr.)

Envoyer un mandat de 12 francs (Étranger 15 fr.) à M. Roussaud, 41, rue des Ecoles, Paris. Les abonnements ne peuvent pas porter sur l'année 1912, sauf pour les abonnements de 3 ans (1912, 1913, 1914), qui sont acceptés, à titre temporaire, au prix de 36 fr. net, sans primes. Le prix des 12 numéros de 1912, en tout autre cas, est de 20 fr. net, sans primes.

2° Abonnement avec Primes : 20 fr. (Étranger 25 fr.)

L'envoi d'un mandat de 20 fr. (Étranger 25 fr.) à M. Roussaud, 41, rue des Ecoles, Paris, donne droit à un abonnement d'un an et à l'une des primes suivantes, dont la valeur égale celle de l'abonnement. (Designier deux primes pour le cas où l'une d'elles serait épuisée.) Depuis le 15 février 1913, le prix des 12 numéros 1912 est porté à 20 fr. net, sans primes.

I. — Instruments de chirurgie, médecine, laboratoire.

- 1° Bon pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Mathien.
- 2° Bon pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Guyot.

(Nota). — Le « Bon » sera adressé à l'abonné dès la réception du mandat d'abonnement.

II. — Eaux Minérales (France et médecins seulement).

- 1° Eau de Pouébo, Source Aïta (une caisse de 50 bouteilles).
- 2° Eau de Vats, Source La Reine (une caisse de 50 bouteilles).

III. — Produits hygiéniques. "Innoxa" (France).

- 1° Bel assortiment de produits hygiéniques et de beauté, d'une valeur de 25 fr., constitué par : 1 flacon lait "Innoxa"; 1 grand pot "gold-cream" "Innoxa"; 2 boîtes poudre "Innoxa"; 2 tubes cold-cream "Innoxa". (Sera très apprécié par la femme du médecin.)

IV. — Instruments médicaux.

- 1° Seringue du Dr Barthélemy, modèle Vigier, stérilisable, spéciale pour huile grise à 40/50, avec boîte métal et aiguille en platine iridiée de 5 centimètres, accompagnée de 2 seringues de 1 centimètre cube cristal genre Luer (valeur de l'ensemble 21 fr.).
- 2° Seringue de 20 centimètres cubes (pour sérum de Roux, etc.) avec tubo-raccordi caoutchouc, deux aiguilles et boîte métal (valeur 21 fr.).

V. — Livres.

- 1° L'Art et la Médecine, par Paul Richer, membre de l'Académie de médecine; ouvrage de grand luxe, 362 pages, 350 illustrations (valeur 30 fr.).
- 2° L'Assiette au Beurre, un beau volume album contenant une cinquantaine de numéros différents, illustrés

par nos meilleurs humoristes (Willette, Abel Faivre, Guillaume, Steinlen, Rouille, Mirande, Ricardo Flores, etc.) (Valeur 25 fr.).

- 10° Œuvres de Rabelais, 4 vol., édition des Bibliophiles, reliure d'amateur, tête dorée (valeur 24 fr.). (Les œuvres de notre vieux et savoureux confrère s'imposent à toute bibliothèque médicale.)

- 11° Les Différences et les Malades d'un Art, par le Professeur Charcot et Paul Richer; ouvrage de grand luxe, nombreuses illustrations (valeur 20 fr.).

- 12° Œuvres d'Alfred de Musset, édition de la collection artistique Jousaust, 7 volumes (Premières Poésies, Poésies Nouvelles, Comédies et Proverbes (2 vol.), Contes, Nouvelles, etc., Confession d'un Enfant du Siècle (valeur 21 fr.).

- 13° Quatre volumes à choisir parmi les 6 volumes suivants de Georges Lain, à 5 fr. l'un, largement illustrés : Coins de Paris, Promenades dans Paris, Nouvelles Promenades dans Paris, A travers Paris, Pierres de Paris, Écrivains de Paris. (Si la valeur des livres choisis dans cette liste dépasse 20 fr., l'abonné devra envoyer le supplément.)

- 14° Le Cabinet secret de l'Histoire, par le Dr Cabanes; 4 vol., illustrés, à 5 fr. l'un (valeur 20 fr.).

- 15° L'Éducation artistique par l'Image et l'Anecdote, par Paul Bayard, inspecteur des musées; vol., de grand luxe, 600 pages, 400 illustrations (valeur 36 fr.).

- 16° Œuvres complètes de Shakespeare, traduction publiée il y a trois ans par la Maison Flammarion; 8 beaux volumes illustrés, à 3 fr. 50 (valeur 28 fr.).

- 17° Vingt francs de livres à choisir dans la liste suivante : Mœurs intimes du Passé, par Cabanes (3 vol. à 3 fr. 50 l'un); — L'Art égyptien, ses licences, par le Dr Witkowski (1 vol. à 5 fr.); — Les Morts mystérieuses

de l'Histoire, par Cabanes (2 vol. à 3 fr. 50 l'un); — Les Indiscretions de l'Histoire, par Cabanes (6 vol. à 3 fr. 50 l'un); — Faveurs Docteurs, par le Dr Lucien Nass (1 vol. à 3 fr. 50); — Monsieur l'Agrégé, par L. Nass (1 vol. à 3 fr. 50); — Carolistes Médico-artistiques, par L. Nass (2 vol. à 3 fr. 50 l'un); — Les Accouchements à la Cour, par le Dr Witkowski (1 vol. à 10 fr.); — Théâtre de Molière, pub. par Jousaust, avec la préface de 1882; toute bibliothèque médicale doit posséder l'œuvre de Molière (8 vol. à 3 fr. l'un); — Les Mœurs des Dieux (Venus), par Pierre Bibot (valeur 6 fr.); — Ingres (d'après une correspondance inédite), par Boyer d'Agen (valeur 25 fr.); — Les Confessions de J.-J. Rousseau, édition des Bibliophiles (3 vol. à 3 fr. l'un); — Marat inconnu, par le Dr Cabanes (1 vol. à 5 fr.); — Le Maroc pittoresque, par J. du Taillis (1 vol. de luxe, largement illustré, à 10 fr.); — Lettres de non Moulin, par A. Daudet (1 vol. de luxe, abondamment illustré, à 10 fr.). Si la valeur des livres choisis dans cette liste dépasse 20 fr., l'abonné devra envoyer le supplément.

- VI. — Abonnements. (Les personnes abonnées déjà directement à l'une des Revues ci-dessous ne peuvent la choisir comme prime.)

- 18° La Grande Revue, bi-mensuelle, abonnement d'un an (val. 20 fr. pour la France; 25 fr. pour l'Étranger).
- 19° La Revue (directeur : Jean Finot), bi-mensuelle; abonnement d'un an (valeur 24 fr. pour la France; 30 fr. pour l'Étranger).
- 20° L'Art Décoratif, mensuel (Revue de l'Art ancien et de la Vie artistique moderne); nombreuses planches en couleurs susceptibles d'être encadrées; abonnement d'un an (valeur 23 fr. pour la France; 26 fr. pour l'Étranger).

- VII. — Stylo "Gold Star", modèle Safety, se portant dans toutes les positions.

SOMMAIRE DU N° DE MAI

Le Macabre dans l'art (XIX^e siècle) (12 illustrations).

Par le Dr J. Guari, professeur à la Faculté de Médecine de Lyon.

Tolstoï et la Phtisie (7 illustrations).

Par le Dr H. Rothen.

Nos Gloires médicales militaires; nos Flambeaux (5 illustrations).

Par le Dr Bonnet.

La Promenade à la mort (3 illustrations).

Par le Dr Douzans.

Le Service médical à la Charité aux XVII^e et XVIII^e siècles (8 illustrations).

Par M. Fossever, sous-archiviste de l'Assistance publique

Les Merveilles de la Baguette divinatoire (11 illustrations).

Par le Dr G. Durville, professeur à l'École de Psychiatrie expérimentale.

Quelques types de Nègres du Congo (5 illustrations).

Par le Dr G. Daniel, chargé de mission au Congo belge.

Le Christ en croix de Mathias Grünewald, à Colmar (Gravure hors texte).

SUPPLÉMENT (20 illustrations).

ALIMENTATION ET DESCENDANCE

La notion de l'influence de l'alimentation sur la santé de l'individu n'a guère besoin d'être discutée. En ce qui concerne les régimes insuffisants, chacun est lasse d'accord, et, d'autre part, il est bien évident que les parents nourris trop ou mal ne peuvent avoir qu'une descendance appauvrie en nombre et en qualité. On sait moins que l'excès contraire est pour la race d'une importance tout aussi grande. Déjà la médecine a de la peine à convaincre bon nombre de personnes des effets fâcheux engendrés par une alimentation trop abondante ou trop riche. C'est pourtant là, nous ne cessons tous de le répéter, le facteur le plus net de l'arthritisme et de la sénilité précoce. M. Houssey a montré à la Société française d'eugénique que ces excès influent aussi sur les générations ultérieures.

Pendant sept ans, il a élevé une race de poules qu'il a nourries exclusivement de viande. Les conséquences du régime parurent d'abord favorables aux individus eux-mêmes, mais ne tardèrent pas à prendre une apparence exactement contraire. Passons sur les désordres qu'occasionna cet exclusivisme inhabituel chez les animaux ainsi traités et qui relèvent tout naturellement du même processus arthritique. C'est surtout des effets enregistrés chez la descendance qu'il s'agit en l'espèce. Or on vit, dès la seconde génération, l'influence pernicieuse de l'alimentation carnée : la proportion des œufs éclos, qui était d'abord de cent pour cent, tomba à 27, puis à 18, enfin à 6. De plus, dans la même année, la même poule ponduse, s'intoxiquant toujours par l'accu-

mulation des déchets qu'elle n'éliminait qu'insuffisamment, vit l'éclosion de ses œufs diminuer de plus en plus. Enfin, plus les choses avan-

çaient, moins les poullets éclosés présentaient de vitalité, et le nombre de ceux qui atteignaient l'âge adulte s'affaiblissait progressivement. Au bout de six générations, la race fut de la sorte conduite à l'extinction totale.

Il y a, sans aucun doute, un ensemble de données expérimentales dont l'humanité peut se profiter, quoi qu'il soit peut-être un peu ose de conclure, de façon absolue, de la poule à l'homme. Mais il paraît probable que l'excès alimentaire particulier aux familles aisées est un facteur

de dégénérescence. Lorsque l'homme atteint la fin de l'âge mûr, il s'aperçoit souvent de lui-même que son régime lui est en quelque manière funeste. Il peut donc, en ce qui le concerne personnellement, réparer à ce moment, et dans une certaine proportion, les désordres que cette mauvaise hygiène lui a occasionnés.

Mais à cet âge-là, déjà procréé sa descendance, et c'est sur celle-ci que retombe la faute commise. Il en résulte donc que l'hygiène eugénique doit, de toute nécessité, être plus précoce que

années déjà par différents auteurs, parmi lesquels il faut citer M. Maurel (de Toulouse), et qui montrent que l'infécondité est souvent de règle dans les familles d'arthritiques après un nombre relativement restreint de générations. Mangier trop et trop bien, ce n'est pas seulement compromettre sa propre santé, c'est encore commettre une faute grave à l'égard de la famille et de la race. (Le Temps).

UNE CARAVANE DE SAVANTS EN TUNISIE

Notre collaborateur le Docteur Salze, de Grenoble, nous adresse quelques notes et photographies que nos lecteurs seront heureux de goûter ici.

L'annonce d'un Congrès dans la Régence de Tunis avait, malgré l'éloignement, malgré la longueur et les difficultés du voyage vivement excité la curiosité des membres de notre première Association scientifique qui débarquèrent la veille de Plagues, en nombre imposant, à Tunis.

L'exemple, un exemple entraînant ! n'était-il pas donné par des savants qui sont la gloire de la France et en tête desquels on remarquait le professeur Armand Gautier, vice-président de l'Association qui représentait au Congrès l'Institut et l'Académie de médecine ?

A vrai dire l'on travailla peu dans les sections, moins certes qu'à l'ordinaire, ce qui fit dire à quelques malveillants qu'il s'agissait surtout d'un « Congrès de Tourisisme » !

Tourisme peut-être, mais tourisme de gens intelligents et érudits, sachant voir et regarder et cherchant profit dans l'obser-



Le Professeur Armand Gautier
Président de l'Association pour l'avancement des Sciences

l'hygiène individuelle.

Les conclusions de M. Houssey corroborent celles émises depuis quelques

PHARMACIE CHARLARD-VIGIER, Ph^{en} de 1^{re} cl. et R. HUERRE, Ph^{en} de 1^{re} cl., Docteur en Sciences, 12, BOULEVARD BONNE-NOUVELLE, PARIS

PRODUITS ORGANIQUES F. VIGIER

CAPSULES OVARIQUES VIGIER

Chlorose. — Troubles de la Ménopause et de la Castration. — Troubles de la puberté. — Aménorrhée. — Dysménorrhée. — Maladies nerveuses, etc.

Capsules Surrénales Vigier à 0 gr. 25 c.

Maladie d'Addison. Diabète insipide. Myocardite scléreuse (arr. card.). Rachisme.

Capsules Hépatiques Vigier à 0 gr. 30 c.

Contre la Cirrhose, l'ictère, l'hémoptysie, Goutte, Diabète, Insuffisance hépatique chez les syphilitiques, etc.

Capsules Pancréatiques Vigier à 0 gr. 50 c.

Contre le Diabète (Calme la soif).

Capsules Spléniques Vigier à 0 gr. 30 c.

Contre Cachexie palustre, Anémie, etc. de rate.

Capsules Eupéptiques à 0 gr. 30 c. de sub-

stances intestinales. Contre Entérites, l'Intestin.

Capsules d'Hypophyse à 0 gr. 70 c. d'hy-

dens les cas d'Atrophie, Myocardites aiguës, Cardiopathies chroniques, Maladies infectieuses, etc.

CAPSULES DE CORPS THYROÏDE VIGIER

Obésité. — Myxœdème. — Fibromé. — Métrorragie. — Arrêt de croissance. — Consolidation des Fractures. — Rhumatisme. — Épilepsie, etc.

Capsules de Thyms Vigier à 0 gr. 30 c.

CHLOROSE. Aménorrhée, troubles de la croissance, Raïs de Bissedow, Pelade, Pour développer les sens.

Capsules de Parotide Vigier à 0 gr. 20 c.

Contre Affections ovariennes, Diabète, pour faciliter la Digestion des féculents.

Capsules Prostatiques Vigier à 0 gr. 30 c.

Contre les Maladies de la prostate.

Capsules Orchitiques Vigier à 0 gr. 20 c.

Neurasthénie, Ataxie, Débilité sénile, Impuissance.

Capsules Rénales à 0 gr. 30 c. de rein.

Albumurie, Néphrites.

Capsules de Moelle osseuse à 0 gr. 30 c.

Contre Anémie pernicieuse, Chloro-Anémie, Anémie. Rachitisme, etc.

CAPSULES GALACTOGÈNES à 0 gr. 30 centigr. de placenta.

Pour toutes ces sortes de Capsules la dose est de 2 à 6 par jour.

RÉFÉRENCES MÉDICALES

HICHAUX.	PETROVICH.	A. SUPAN.	JOANNEAU.
L. CASPER.	OSLER.	BERNARD.	J. JONET.
RICHAUD.	LEFÈVRE.	CH. DUTOT.	HARRY.
HORTON SMITH.	TARAND.	T. E. HOLMES.	A. LEPOD LEVY.
NEUBER.	CARDON KELLY.	B. L. GRAZ.	A. SERRA.
LEZACHE.	A. S. ELIAS.	GUYON.	P. P. GUARD.
NEUBAUER.	O. HORNSTE.	BRIST.	CH. TROY.
ROSENFELD.	O. HUBNER.	WIDOWITZ.	E. WIGOT.
OLDFIELD.	J. B. MOGE.	WATER.	GABRIEL B.

100 FASSTILES (Comprimés de 50 centigr.)



7. Sept. 1891. — MARQUE DÉPOSÉE. — N° 6898

Antisepsie des Voies urinaires.	Voie exclusive en France et Colonies Françaises. Exportation dans les autres pays régulièrement autorisée.	Prophylaxie des Flèvres typhoïde.
---------------------------------------	------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	-----------------------------------------

Urotropine Schering

**LE PREMIER DES ANTISEPTIQUES URINAIRES
LE PREMIER EN DATE ET EN VALEUR**

Prescrire : COMPRIMÉS D'UROTROPINE SCHERING

DOSE : De 2 à 4 comprimés (de 0 gr. 50) par jour, dissous dans un grand verre d'eau à la température de la pièce.

Échantillons et littérature : 4, Faubourg Poissonnière, 4, PARIS

vation de la nature et la contemplation des choses, pour rapporter de leur voyage la plus ample moisson de notions acquises et discutées sur place et de renseignements essentiels sur les points les plus variés : nature du sol, climat, population, situation économique, histoire, administration, hygiène, médecine publique et privée, etc., chaque partie étudiée avec soin et compétence par les spécialistes les plus autorisés de notre pays.

Æsculape ne pouvait manquer de profiter de l'occasion pour vulgariser, à grands traits, quelques particularités de notre belle possession africaine et en évoquer, par un choix de photographies prises sur le vif, la physionomie réelle et pittoresque.

On ne saurait dire l'impression que donne Tunis quand, du pascobot, à l'entree de l'estuaire, on l'aperçoit au loin comme une grande tache de maisons pâles d'où surgissent les dômes des mosquées et les tours des minarets. A peine distingue-t-on, à peine imagine-t-on que ce sont là des maisons, tant cette plaque blanche est compacte, continue, rampante. Autour d'elle, trois lacs, qui sous le dur soleil d'Orient, brillent comme des plaines d'acier. La vue de cette ville, couchée entre ces lacs, est la plus saisissante et la plus attachante qu'on puisse rêver.

Et quand nous pénétrons dans la cité indigène, quel spectacle nous pourrions singulier ! Avec quel plaisir nous parcourons tous cette *Medina*, si curieuse avec ses mosquées, ses palais et ses rues voûtées, sa paisible population de commerçants, de fonctionnaires et de rentiers ; ce *Harar*, aussi, sorte de ghetto, où grouille la foule misérable des juifs tunisiens !

Impossible de se faire une idée de ce labyrinthe de ruelles étroites où circule

le plus extraordinaire mélange de types humains. Partout de sombres et étroites impasses, des arceaux jetés d'un bout à l'autre des ruelles, des colonnades soute-

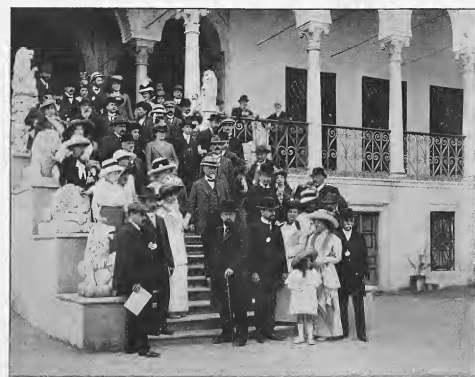
curieuses rues voûtées où se débilitent les parfums, où l'on brode de merveilleuses étoffes et les riches harnachements, où l'on fabrique les lourds bijoux dont se pa-

tion, la couleur, la gaieté de ces marchés orientaux ne sont point possibles à décrire, car il faudrait, en même temps, exprimer l'éblouissement, le bruit, le mouvement...

Et à côté, seulement séparée de la cité arabe par la Vieille Porte de France, voici la ville européenne. Voici l'avenue de France, centre des affaires et du commerce, avec ses grands magasins, ses cafés et ses brasseries, ses hautes maisons à arcades. Ce coin de Tunis nous apparaît aussi vivant qu'une grande ville de la Métropole. Et voici qu'impatients de tout voir, nous excursionnons, passionnément, autour de Tunis, visitant les somptueux palais de Bardo, grimpant les pentes raides de *Sidi-bou-Said*. Nous avons peine à reconnaître, dans des ruines informes, cette puissante *Carthage* qui voulut égaler Tyr et qui fut le plus grand marché du monde ancien.

Certains vont cueillir les admirables fleurs du *Bou-Kornine*. Ailleurs, on admire, accrochés à des rocs isolés, des amas de masures grises, comme *Tibon-souk* et comme *Dongga*, dont le Capitole et le Théâtre dominant au loin la vallée de l'oued Khalled.

Les agronomes ont aussi leur part et quelle part ! Entre les massifs montagneux s'insèrent des plaines recouvertes d'un opulent manteau d'alluvions qui les rend merveilleusement propres à la culture. Des champs de céréales, des vignobles y réduisent, de jour en jour, l'étendue de la brousse. Des villages aux noms européens : Potinville, Crétville, Saint-Germain, ce dernier déjà célèbre par ses vins aussi fins et délicats que des crus de Bordeaux, se sont élevés au milieu de compagnes naguère désertes, se sont peuplés de cultivateurs français ou italiens, et nous les voyons aujourd'hui desservir par



Un groupe de Congressistes sur l'Escalier des Lions, au Palais du Bardo — Au milieu de la 4^e marche M. Illeg, professeur de Géologie à la Sorbonne, Président de l'Association.

nant des constructions lourdes et massives, colonnades disparates et souvent dérobées à Carthage.

Mais les *souks* sollicitent plus particulièrement l'attention de nos congressistes :

rent les femmes indigènes. Chaque corporation a sa rue, et l'on voit tout le long de la galerie, séparés par une simple cloison, tous les ouvriers du même métier travailler avec les mêmes gestes. L'anim-

Le PREMIER Produit FRANÇAIS
qui ait appliqué
L'AGAR-AGAR
au traitement de la
CONSTIPATION CHRONIQUE



THAOLAXINE

LAXATIF - RÉGIME
agar-agar et extraits de rhamnées

Posologie

PAILLETTES : 1 à 4 cuil. à café à chaque repas

CACHETS : 1 à 4 à chaque repas

COMPRIMÉS : 2 à 8 à chaque repas

GRANULÉ : 1 à 2 cuil. à café à chaque repas

(Séparément préparé pour les enfants)

Echantillons et Littérature
sur demande adressée :

LABORATOIRES

DURET & RABY

Marly-le-Roi (S. & O.)

F. Berreman del.

CHOLÉOKINASE

6 à 8 Ovoides par jour

TRAITEMENT SPÉCIFIQUE
DE L'ENTEROCOLITE
MUCOMEMBRANEUSE

une voie ferrée, munis d'un bureau de poste et d'une école. Des fermes aux toits rouges, entourées d'eucalyptus, se dressent à côté des *gourbis* de branchages ou des tentes de toile brune. Des routes rayonnent dans toutes les directions. Et nous concevons l'orgueil des colons, fiers de ces conquêtes!

Bizerte aussi attire les membres du Congrès. Bizerte bâtie si joliment sur les pentes d'une colline, d'où l'on découvre tout à la fois le golfe et la nappe bleue d'un lac qui s'enfonce très loin dans l'intérieur des terres. Un étroit goulet, bordé de rizières, assurait, nous dit-on, autrefois les communications du lac et de la mer. La destruction de ce canal et de son vieux pont a enlevé son caractère oriental au quartier indigène qu'on dénommait autrefois la « petite Venise ».

Néanmoins, la Bizerte arabe, avec son enceinte à peu près intacte, sa Kasbah assise sur le bord de l'eau, la blancheur de ses édifices, conserve encore un aspect très pittoresque.

Les médecins, cependant, vont en grand nombre admirer la ravissante *Korbons*, fée des yeux, la plus belle et la plus variée des excursions, dans un cadre rié de montagne verdoyante et de mer bleue. La reine des stations thermales d'Afrique! *Korbons*, petite tache blanche, tapée au ras des flots, cachée dans une étroite fissure de cette côte merveilleuse s'appelle « la Côte du Soleil »! Il y a là une admirable route en corniche, d'où l'on découvre le panorama d'un des plus beaux golfes du monde, tout chargé de souvenirs et de légendes, et au bout de laquelle apparaît la délicieuse petite cité balnéaire, mêlée de cubes éclatants, d'arcs ornés et de colonnes peintes, semblable à un mignon jouet de marbre.

Le Congrès fini, la plupart de ses

membres prirent part à une excursion dans le sud de la Régence.

On se dirigea, d'abord, vers la principale ville du *Sahel* tunisien, la charmante cité maritime de *Sorasse*, étagée au fond d'une baie largement ouverte, que l'art des ingénieurs a transformée en un port très

telement disparaît quand on pénètre dans la ville. Pourtant engravissant les radillons qui mènent à la ville haute, on rencontre quelques belles constructions ovales; et, en dehors des remparts, le long de la mer, les Européens ont construit une ville nouvelle qui a l'aspect d'une jolie bourgade



La route de la Corniche, à Korbon

sûr. Bâtie en amphithéâtre sur une colline qui regarde la mer, complètement entourée par une muraille crénelée, flanquée de tours et de bastions, *Sorasse* offre du large le séduisant spectacle de ses maisons blanches qui descendent en gradins des hauteurs de la Kasbah. L'enchan-

de France. Nous visitons longuement le dédale des spacieuses casernes, où plus de dix mille squettes se désagrègent en fine poussière...

L'animation et la richesse du *Sahel* contrastent vivement avec la solitude et la pauvreté de la région des steppes, où nous

nous engageons ensuite. Jusqu'à la dépression des *chotts* se déroulent d'interminables plaines, traversées çà et là de chaînes rectilignes, dont les plus méridionales sont, fermement, aux environs de Gafsa, des gisements de phosphates que nous ne manquons pas de visiter, juchés sur des wagons qui nous conduisent à travers les galeries obscures. Et notre train repart, parcourt de moroses espaces : rien de plus lugubre que ces immenses étendues monotones, sans autre accident de relief que les rocs dénudés et blanchâtres qui ferment l'horizon, si ce n'est les impressionnantes gorges du Seldja.

Ça et là apparaissent quelques touffes de jujubiers et de lentiques, parfois aussi des plaques d'une herbe rare et dure que brouillent des troupeaux de moutons maigres ou de chameaux efflanqués. Pas de villes, mais, de loin en loin, des tentes de toiles ou des *gourbis* de broussailles, abri temporaire des tribus nomades.

Seule, la cité sainte de *Kairouan* met un peu de vie dans cette solitude. Son enceinte quadrangulaire, dominée par le minaret et les coupelles de la mosquée de Sidi-Obba, se développe au milieu d'une plaine sablonneuse, marécage en hiver, désert en été.

L'aspect de la ville nous parait saisissant, avec ses hautes murailles, ses innombrables domes, ses minarets carrés, lourds et massifs. Cinq portes principales nous mènent à des ruelles étroites et tortueuses, bordées de boutiques grandes comme des boîtes, où les marchands sont accroupis à la turque. *Kairouan* nous montre également des souks où l'on débite des étoffes, des tapis, de la sellerie ornementée d'or et d'argent, où l'on fabrique des milliers de babouches en cuir jaune. Mais ce qui fait l'originalité de la ville, ce sont ses édifices religieux : entre tous, le haut

MÉTHARSOL

(Méthylarsinate de Soude)

AMPOULES..... 0,05 de Métharsol par ampoule.
GOUTTES..... 0,02 de Métharsol par 20 gouttes.

AMPOULES..... 0,02 de Métharsol par pilule.

SYPHILIS
FIÈVRES
PALUDÉENNES
CACHEXIE
ANÉMIE

MÉTHARFER

(Méthylarsinate de Fer)

Actif et énergique du méthyarsinate uni au pouvoir hémostatique du fer.

AMPOULES..... 0,05 de Métharfer par ampoule.
GOUTTES..... 0,02 de Métharfer par 20 gouttes.

AMPOULES..... 0,02 de Métharfer par pilule.

CHLORO-
ANÉMIE
LEUCÉMIE
CACHEXIE

GAIIARSOL

(Méthylarsinate de Gaïacol)

AMPOULES..... 0,05 de Gaïarsol par ampoule.
GOUTTES..... 0,05 de Gaïarsol par 20 gouttes.

TUBERCULOSE
AFFECTIIONS
des VOIES
RESPIRATOIRES

GASTROZYMASE

(Suo Gastrigue naturel)

Action digestive immédiate.
Action antiseptique - Action excito-sécrétoire.
De un à 3 comprimés au milieu du repas.

HYPOPEPSIE
HYPOCHLORURIE

LABORATOIRES
BOUTY

3^{ème} Rue de Dunkerque,
PARIS.

SEL GALACTOGÈNE JOLIVET

Granulé à base de GALEGA VERA fraîchement récolté
et de PHOSPHATE de CHAUX assimilable

STIMULE la SÉCRÉTION LACTÉE

En augmentant la quantité } du LAIT
En améliorant la qualité }

TONIFIE

à la fois la NOURRICE et l'ENFANT

DOSE JOURNALIÈRE :

2 à 4 cuillerées à soupe aux repas
dans du vin, de la bière, etc.

Notices et échantillons :

PHARMACIE du Docteur BOUSQUET, 140, Faub. Saint-Honoré, PARIS

minaret de la grande Mosquée domine la ville et le désert, qui l'isole du monde. Nous avons devant nous un immense et pesant bâtiment, soutenu par d'énormes contreforts, une masse blanche, lourde, imposante, belle d'une beauté inexplicable et sauvage, un temple démesuré qui a l'air d'une forêt sacrée, car ses colonnes d'onyx, de porphyre et de marbre supportent les voûtes de 17 nefs, correspondant à 17 portes. Du minaret, auquel nous accédons par 189 marches, Kairouan apparaît dans son majestueux isolement, tout éblouissant de blancheur, au milieu du vaste désert jaune. Et l'horizon paraît infiniment vide et triste et plus poignant que le Sahara lui-même!

Dans une zaoula, les Aïssaouas se livrent devant nous à leurs exercices de sauvage jonglerie.

Et nous quittons Kairouan, à travers un sol marécageux, où apparaissent des arbres rares et des champs clairsemés, tandis qu'au loin ondulent sur d'immenses espaces les touffes vert sombre de l'alfa.

Cette région misérable fut pourtant autrefois prospère. À l'époque romaine, les eaux, retenues par des barrages, ou captées par des puits, suffisaient à l'irrigation du sol et permettaient la culture de l'olivier et des arbres fruitiers. Alors florissaient Gillium, Aque Regia, Thalepte, Sufetula, la *Shéila* d'aujourd'hui, dont les temples et les arcs de triomphe dominent encore des plateaux dénudés. Pour un soir, la vieille Sufetula retrouve, en notre honneur, sa vie d'antan, et 4 ou 5.000 Arabes, venus pour nous recevoir, nous font assister à une inoubliable *fantasia*, leur plaisir favori, image de leurs guerres.

Une population de meurs plus paisibles,

essentiellement agricole, dot jadis habitées ces lieux tristes et aujourd'hui délaissés : les ruines de nombreuses fermes en témoignent, ainsi que les vestiges de maintes constructions, épars sur toutes les routes qui convergent vers Gafsa, El

longues heures dans le ravissement, une végétation luxuriante. Au milieu des jardins, entourés de murs en terre battue, les palmiers-dattiers élèvent, d'un seul jet, leur tronc couronné d'un bouquet de palmes. Au-dessus se pressent les oran-



Les Congressistes en wagonnets dans les mines de Mellouï

Oudiane, Tozeur et Nefta, où, le long des oueds, aux eaux courantes, s'épanouit dans un prodigieux contraste la riche végétation des oasis, les plus belles peut-être de tout le Sahara.

Des puits et des ruisseaux, dont l'eau est parcimonieusement ménagée, entretiennent à Tozeur, où nous passons de

gers, les citonniers, les grenadiers, la vigne même.

Mais toute cette richesse ne se déploie que sur un espace très restreint, et les oasis ne sont que des îlots de verdure perdus au milieu du désert!

Nous terminâmes l'excursion par la visite de la coquette *Sfax*, si pittoresque

avec sa ligne de murailles derrière lesquelles se déroule, à perte de vue, une campagne d'un vert foncé, semée de distance en distance de points éclatants de lumière : innombrables habitations indigènes, disséminées dans une vaste zone de culture fruitière. Une banlieue d'olivettes et de jardins se prolonge au loin dans la campagne. Orangers, citronniers, amandiers, soigneusement entretenus, font à la ville une élégante ceinture verte. Longtemps sommeillant, ce beau pays s'est réveillé, et les jardiniers sfaxiens sont aujourd'hui célèbres!

Un regard en passant à l'énorme masse de l'amphithéâtre d'El Djem, si remarquablement conservé, et nous rentrons enfin à Tunis, le corps plein de fatigue, mais l'esprit rempli de mille souvenirs charmants, impérissables.

L'EXPLOSION DES MONDES

On nous a parlé souvent de l'explosion des mondes. Beaucoup de personnes pensent que, dans l'avenir, la terre se retirant peu à peu, par une fissure du fond des mers, l'eau pourrait rencontrer le sol intérieur et, se réduisant en vapeur, faire éclater la terre comme une bombe.

Cela ne peut pas arriver.

La dernière formidable explosion volcanique, celle du Krakatoa, en 1883, dont le cratère sauta tout entier dans le Pacifique, produisit une vague qui traversa l'Océan indien, contourna le Cap, passa l'Atlantique et vint se faire sentir sur les côtes de France et des îles Britanniques. Ce gigantesque cataclysme fut considéré comme un avertissement de l'effroyable puissance des forces latentes, capables d'amener la destruction du Globe.

SPLENODOSE
RATE - FOIE - THYROÏDE
TUBERCULOSE sous toutes ses formes et à toutes les périodes
Coupant - Antidote - Maladies nerveuses et
THYRODOSE
Arthritisme - **OVARO-THYROÏDINE** - Rachitisme
Insuffisances thyroïdienne et ovarienne
OBÉSITÉ - Troubles du Stomac et de la Foie - MYXÉDEME
PLACENTODOSE
PLACENTA - MAMMAIRE
Insuffisance lactée - Faiblesse des seins et de l'utérus
Météorisme - Mâles - Fibromes - Tumeurs.
Diploï - Laboratoire du Dr FRASSON - 135, Rue d'Alsace, PARIS

OVO-LÉCITHINE
RECONSTITUANT
par EXCELLENCE
BILLON
NEURASTHÉNIE, PHOSPHATURIE
ANÉMIE CÉRÉBRALE
SURMENAGE, CONVALESCENCE, ETC.
Vente en gros :

LES ÉTABLISSEMENTS POULENC FRÈRES
FABRIQUE DE PRODUITS CHIMIQUES - PARIS -

INDICATIONS. { DRAGÉES à 0 gr. 05 centigr. — Dose : 6 par jour, en 3 fois, un peu avant les repas (Enfants : 2 à 4 dragées).
GRANULÉ à 0 gr. 10 centigr. par cuillerée à café. — Dose : 5 cuillerées à café par jour. (Enfants : 2 à 3 cuillerées à café).
AMPOULES à 0 gr. 05 centigr. par centimètre cube. — Dose : 2 injections intracutanéennes tous les deux jours.

Le PULMOSÉRUM BAILLY

réunit en une synthèse rigoureuse et héroïque ce que nous avons de plus efficace contre les vieux rhumes, toux, bronchites chroniques, grippe, catarrhes, etc., etc., plus spécialement contre la

TUBERCULOSE LATENTE

Une cuillerée à soupe matin et soir

Prix : 4 francs

ÉCHANTILLONS ET LITTÉRATURE : 15, rue de Rome, 15 - PARIS

CACHETS DE
NÉVRALGOL BROSSARD
ou Lacté-Béarnais de Quinquina
SPÉCIFIQUE DE LA DOULEUR :
NÉVRALGIES - MIGRAINES - RHUMATISME - GRIPPE etc.
Échantillons et Littérature sur demande
LABORATOIRE SOENEN & BROSSARD - LA ROCHELLE

TUBERCULOSES
Bronchites, Catarrhes, Grippe
l'ÉMULSION MARCHAIS Phospho-
Cristallisé
Calme la TOUX, relève l'APPÉTIT
et CICATRISE les lésions
dans la toux, bronchite, etc.
Bien choisir : l'émulsion de

La densité de la croûte terrestre égale cinq fois celle de l'eau, et, comme elle a une épaisseur de cinquante milles, la pression qu'elle exerce est de cinq cent mille livres par pouce carré, pression qui écarte tout danger d'éclatement.

(The Fortnightly Review.)

LES ENSORCELÉS DE SAINT-REMY, PRÈS NIORT

S'il y a encore des personnes assez naïves pour croire que le « progrès des lumières » a dissipé les « ténèbres du moyen âge » et que l'ère de l'obscurantisme « a été close définitivement par l'émancipation des prolétaires conscients, l'histoire des ensorcelés de Saint-Remy contribuera à les guérir de leurs erreurs.

Saint-Remy est le chef-lieu d'une petite commune, située dans un pays verdoyant et tranquille, à deux lieues des tours et des clochers de la pittoresque ville de Niort. Les Parisiens doivent aux paysans de Saint-Remy une bonne part de l'approvisionnement de charcuterie qui prodigue nonnement à la clientèle des restaurants voisins des Halles le plaisir de manger du bœuf bon ou noir. Les porcs de Saint-Remy y sont très appréciés sur le marché de La Villette. Cette « viande sur pied » est l'objet d'un important commerce d'exportation. Et l'on cite des habitants de Saint-Remy, y qui se sont enrichis très convenablement, par ce moyen honorable et fructueux. L'évage de la race porcine est devenu ainsi la principale occupation des gens du pays. On comprend qu'ils tiennent à leurs porcs, et qu'ils cherchent à éloigner de ces indésirables animaux, fournisseurs de jambons et de saucisses, l'influence pernicieuse du mauvais œil.

L'autre jour, à Saint-Remy, un brave homme nommé Lacroix, qui est employé à la laiterie de Saint-Maxire, et qui donne ses soins, dans l'intervalle de ses occupations professionnelles, à une petite porcherie installée tout près de son logis rustique, eut le regret de constater que ses porcs manquaient d'appétit, n'étaient pas en train, grognaient sans joie, ou venaient avec peine un œil ferme et languissant,...

Cette maladie imprévue ruinait les espérances du malheureux laitier, qui avait peut-être appris à l'école primaire d'un village la fable de La Laitière et le Pot au lait :

Le porc à s'engraisser contera peu de son ;
Il était, quand j'eus, de grosseur raisonnable,
J'aurais, le revenant, de l'argent bel et bon.
Et qui m'empêchera de mettre en motte (étable),
Vu le prix dont il est, une vache et son veau ?...

Hélas ! le pauvre Lacroix, en voyant ses

bêtes malades, renonçait à ses espoirs.

... Adieu, veau, vache, cochon, couvée.

Il confia ses peines à sa femme. Celle-ci s'en fut couter la chose à toutes les comères du voisinage. On fut d'accord pour décider que le vétérinaire n'entendait rien aux maladies des cochons, et qu'il fallait sans tarder consulter une « dormeuse » réputée dans toute la contrée pour l'étonnante lucidité de ses visions.

On alla donc chercher cette « dormeuse » au village de Benet, sur les confins de la Plaine et du Marais, région mystérieuse, habitée par une population crédule, qui chante des revenants et des sorciers. La « dormeuse » n'hésita pas. A peine eut-elle fermé les yeux qu'elle prononça d'une voix rendue lointaine par le mystère de l'Au-delà :

— Vous et vos cochons vous êtes ensorcelés.

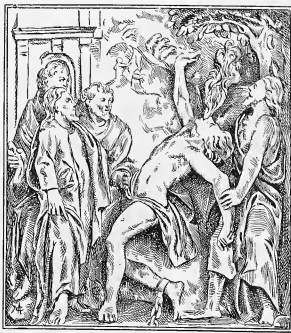
— Et par qui ?

Par une personne qui habite la commune de Benet, au lieu dit :

On chercha. Et tout de suite les soupçons de Lacroix, de sa femme, de leurs voisins se portèrent sur le curé de la paroisse, M. l'abbé Sabourin, qui exerce depuis peu de temps, à Saint-Remy, sur un troupeau difficile à conduire, son ministère pastoral. Lacroix fit part de ses soupçons à son beau-frère Gauthier, qui habite la ferme de Volebert, non loin de Saint-Remy. On s'excita mutuellement, on se monta l'imagination non seulement par des propos exagérés, mais aussi, paraît-il, par des beuveries trop copieuses. Une grande résolution fut prise. Le fermier de Volebert et sa femme allèrent chercher le curé, qui les suivit sans défiance jusqu'à leur maison. Là, ils le conjurèrent d'éloigner le mauvais sort qui pesait sur les bêtes et sur les gens de Saint-Remy. Stupéfait par cette démarche, l'abbé Sabourin, homme pacifique et doux, réussit toutefois à calmer par des paroles raisonnables l'inquiétude de ces ouailles agitées. Il rentra chez lui, faisant des prières pour l'apaisement de ses paroissiens. Mais la nuit se passa en concubines entre Lacroix, Gauthier, leurs femmes et toute la parenté. Dès le matin, au petit jour, Lacroix escada le mur du presbytère.

— Venez chez nous, dit-il au curé. Ma femme est malade. Elle vous demande.

Le bon abbé consentit, malgré les appréhensions que lui inspirait la scène de la veille, à suivre son singulier visiteur. Dès qu'il fut arrivé dans le toit de Lacroix, il entendit qu'on fermait derrière lui la porte à double tour. On obligea l'infortuné prêtre à s'agenouiller. On l'afabula d'une coiffe de paysanne, on l'insulta, et bientôt les forcenés, hommes et femmes, se jetèrent sur lui en le rouant de coups.



Cliche du Correspondant Médical

Le Possédé de Girass (habé) de l'église Saint-Géry de Cambrai

ACADEMIE DES SCIENCES
SOCIÉTÉ DE BIOLOGIE
CONGRÈS INTERNAT. MÉDECINE CHIM.
SOCIÉTÉ PÉDAGOGIQUE COMPTES PAR
THÈSE DE DOCTORAT EN MÉDECINE

LITTÉRATURE & ÉDANTILLONS
LABORATOIRES MILLET
6, Rue Richer, PARIS

Lipothérapie

**GOLÉANE
MAIGNON**

CORPS GRAS EMULSIONNÉS
ET
PARTIELLEMENT SAPONIFIÉS

DIABÈTE · DÉNUTRITION · CROISSANCE

SEL DE HUNT

Alcalin
Type

Spécialement adapté à la Thérapeutique Gastrique

Dyspepsies, Gastralgies

Action sûre, Absorption agréable, Innocuité absolue

LABORATOIRE ALPH. BRUNOT, 16, rue de Boulainvilliers, Paris

Maladies du Cerveau
ÉPILEPSIE — HYSTERIE — NÉVROSES
Traitées depuis 40 ANS avec succès par les

SIROPS HENRY MURE

1° Au Bromure de Potassium. 2° Polybromuré (stassim, sodium, manganum).
3° Au Bromure de Sodium. 4° Au Bromure de Strontium (carré de l'urée).

Nigouvement dosés, 2 grammes de sel chimiquement pur par cuillerée à potage et 10 centigr. par cuillerée à café de sirop d'écrou d'écrou amères aromatisés.

Établies avec des soins et des éléments susceptibles de satisfaire le praticien le plus difficile, ces préparations permettent de comparer expérimentalement dans les conditions d'usage les conditions d'usage thérapeutique des divers bromures seuls ou associés. — FLACON : 5 fr.

Maison HENRY MURE, A. GAZAGNE, 14, rue de la République, Pont-Saint-Espirit (Gard)

SOLUTIONS HENRY MURE

Biphosphate de Chaux arsénisé — Chlorure-Phosphate de Chaux arsénisé
Chlorure-Phosphate de Chaux crocéosé et arsénisé (LITRE : 5 FR.; DEMI-LITRE : 3 FRANCS)

PHYSISIE (1^{re} et 2^e périodes) — RACHITISME
ENGORGEMENTS GANGLIONNAIRES ET DES ARTICULATIONS
MALADIES DES OS ET DE LA PEAU
CACHEXIES SCROFULEUSES ET PALUDENNES
ÉPUISSEMENT NERVEUX — INAPPÉTENCE — DIABÈTE

Le Biphosphate et le Chlorure-Phosphate arsénisé H. Mure produisent des effets remarquables chez les phthisiques atteints de dyspepsie et dans la chlorose. Sous leur influence, la toux et l'oppression diminuent, l'appétit augmente les forces reviennent.

LITRE : 4 FR.; DEMI-LITRE : 2 FR. 50

AVANTAGES PRINCIPAUX
sur les Solutions similaires

1° Emploi d'un Phosphate monovalent cristallisé, d'une pureté absolue, permettant un dosage rigoureux, difficile à établir avec les phosphates mixtes de commerce, qui doivent leur extrême acidité à un excès d'acide sulfurique toujours nuisible à l'assimilation.

2° Inaltérabilité absolue obtenue par un procédé d'acidification d'une intensité parfaite.

3° Administration facile par cuillerées dans un peu d'eau vineuse ou sucrée au milieu des repas.

4° Traitement phosphaté le plus sûr et le plus efficace dans les affections chroniques. (Chaque cuillerée à bouche contient : 1 gramme de Si, 1 milligramme d'arsénite de soude et 1 centigramme de Crésote de Hêtre pur).

Nota. — Dans les cas où l'arsénite de soude et la crésote ne seraient pas indiqués, MM. les Docteurs pourront prescrire les mêmes solutions H. MURE non arsénisées. LITRE : 3 FR.

Dépot général : PH^{ie} H. MURE, à PONT-SAINT-ESPRIT (Gard)
A. GAZAGNE, Gendre et Successeur

Cesabbat fut si bruyant que le maire de Saint-Remy se decida à faire venir la gendarmier du canton voisin. La femme du fermier Gauthier devint subitement folle. Elle est aujourd'hui internée à l'hospice de Niort.

Et voici le plus navrant épisode de cette fantastique aventure : la femme de Lacroix, profitant, quelques jours après, de l'absence de son mari, retenu par son service à la laiterie de Saint-Maxire, s'en alla sur la route de Niort, tenant par la main sa fillelette, âgée de huit ans. On crut qu'elle menait, selon son habitude, cette enfant à l'école, ou que peut-être elle allait à la ville pour voir sa sœur à l'hôpital des fous. Elle disparut derrière le rideau de peupliers et de saules qui borde en ces parages le cours sinueux de la Sevre niortaise. Des femmes du bourg de Saint-Liguair, qui lavaient du linge dans la rivière, aux berges de la Roussille, remarquant de loin une femme qui, tenant un enfant dans ses bras, parcourait les prairies encore submergées par les pluies de l'hiver, Inquiettes par ces bizarres allures, elles donnèrent l'alarme à un garde-pêche qui, tout à coup, vit disparaître à l'horizon le groupe étrange. On se mit à la recherche de cette femme et de cette enfant. On arriva trop tard. La pauvre folle s'était jetée avec sa fillelette dans un fossé profond. Il fut impossible de ramener les deux noyées... D'autres personnes, aux alentours de Saint-Remy, ont été atteintes par cette contagion de folie. Si tous ces faits n'étaient attestés par des témoins dignes de foi, on hésiterait vraiment à tenir pour authentique cette histoire de sorcellerie qui nous ramène aux siècles lointains, et qui est d'une actualité à la fois burlesque et douloureuse.

G. D. (Le Temps.)

publié dans la *Scientia*, il est revenu sur la même idée en combattant le sens commun qui admet l'existence des objets en dehors du sujet pensant.

avions devant nous existent indépendamment de nos yeux et de notre pensée, que si nous n'étions pas là ils y seraient tout de même, soit eux, soit choses non façonnées par l'homme, pierres, terres, arbres, etc., que les traités de géologie et entre autres l'ouvrage que j'ai écrit sur « le monde avant la création de l'homme » montrent bien que les fouilles découvertes par les géologues n'ont pas eu besoin de l'humanité pour exister, il y a des millions d'années, C'est alors qu'il ajouta : « Votre opinion est simplement celle du sens commun. »

Il n'admettait pas non plus l'existence de l'espace.

Cette doctrine de l'idéalisme il l'a toujours soutenue.

L'illustre astronome a écrit aux premières pages de son livre *La Valeur de la science* :

Cette harmonie que l'intelligence humaine croit découvrir dans la nature existe-t-elle au début de l'intelligence humaine ? Non, sans doute ; une réalité complètement indépendante de l'esprit qui la conçoit, la voit ou la sent, c'est une impossibilité.

Et la dernière :

Tout ce qui n'est pas pensé n'est le pur néant, puisque nous ne pouvons penser que la pensée et, si tous les mots dont nous disposons pour parler des choses ne peuvent exprimer que des pensées, l'ro qu'il y a autre chose que la pensée, c'est donc une affirmation qui ne peut avoir de sens.

Or, chose curieuse, malgré sa doctrine, que tout est dans notre esprit, il ne croyait point à l'immortalité de l'âme, ou, tout au



Châta de Correspondant Médical

La Christ et le possédé, bas-relief de la Cathédrale d'Amiens

LA PHILOSOPHIE

D'HENRI POINCARÉ

Il se déclarait nettement idéaliste, dit M. Camille Flammarion dans *l'Astronomie*, et considérait qu'un objet n'existe que par la pensée. Tout récemment dans un article

Pendant une longue promenade que nous avions faite ensemble et qui a duré environ une heure et demie, Poincaré soutenait devant moi la même thèse.

Je ne pus m'empêcher de lui objecter qu'à mon point de vue les objets que nous

PHAGOTAXINE

Echantillon et littérature : Pharmacie GOUDAL, 213, rue Saint-Honoré

Solution OXYGENOZONISÉE obtenue par l'action des Rayons ultra-violet
ANALGÉSIQUE — BACTÉRICIDE — MICROBICIDE
S'emploie dans toutes les circonstances où les microbes sont les agents des maladies septiques.
Boutons, éruptions, Plaques varicelleuses — Dans les Anthrax et les Dermatites infectieuses
COMPRESSES — LAVAGES — LAVEMENTS — ET À L'INTÉRIEUR

GRANULÉS DALLOZ

GLYCÉRO

Neurasthénie, Rachitisme, Tuberculose, etc.
Une à deux cuillerées à café avant chaque repas.

HÉMOGLOBINE

Anémie, Chlorose, Lymphatisme, etc.
Deux à quatre cuillerées à café, trois fois chaque repas.

TRIDIGESTINE

Dyspepsies, Gastro-entérites, etc.
1 à 2 cuillerées avant ou après chaque repas.

ANTALGOL

Névralgies, Migraines, Sciatalgies,
Goutte, Rhumatisme, Gravelle,
Fièvre typhoïde, etc.

Adultes : 4 à 8 cuillerées à café, suivant les cas, deux fois de suite.
Enfants : 2 à 4 cuillerées

MALADIES INFECTIEUSES, PNEUMONIES, GRIPPE, ANGINES, RHUMATISMES, SEPTICÉMIES, TYPHOÏDE, ENTÉRITES, PÉRITONITES, SALPYNGITE, CYSTITES, MÉNINGITES, TUBERCULOSE, PALUDISME, etc.

"LANTOL" COUTURIEUX

Rhodium colloïdal électrique

Procédé LANCIEN (Académie des Sciences, 27 Novembre 1911).

en Ampoules injectables de 3 c. c. et Capsules pour l'usage interne.

DOSES : INJECTIONS sous-cutanée, intra-musculaire ou intra-veineuse : 1 à 3 c. c.
CAPSULES : 2 à 6 par jour.

TRÈS ACTIF

INDOLORE

TRÈS STABLE

DIRECTEMENT INJECTABLE

Échantillons et Notices : Laboratoires COUTURIEUX, 57, Avenue d'Antin, PARIS

moins, à sa survivance. Ainsi, tout en étant idéaliste, il n'était point spiritua-
liste.



PEUT-ON MOURIR DE JOIE OU DE PEUR ?

Les émotions très vives, la peur ou la joie, peuvent causer la mort écrivait récemment le Dr Maurice Genty. C'est qu'en effet, il se produit sous leur influence des modifications importantes de la circulation et, en particulier, une élévation considérable de la pression artérielle. Il en résulte une augmentation de travail mécanique du cœur, qui peut entraîner la défaillance de cet organe, la syncope et, quelquefois, la mort subite.

Cet accident a été signalé déjà dans l'antiquité. Plutarque nous apprend que Polycrate mourut de joie en recevant les témoignages de reconnaissance des Nations. Diogoras et Sophocle auraient succubé à la même émotion ; Léon X mourut aussi de joie en apprenant la prise de Milan, et la nièce de Leibnitz, quand elle eut connaissance de son héritage.

Les effets mortels de la joie ne paraissent pas même être le propre de l'homme : Homère nous a peint le chien d'Ulysse mourant de joie en revoyant son maître. Mais tous ces effets ne peuvent guère se comprendre que lorsqu'il existe préalablement des altérations organiques ou des conditions mécaniques particulières.

Ce sont le plus souvent les émotions très vives qui ont ces résultats pathologiques. Isocrate mourut de douleur en apprenant la perte de la bataille de Cheronee. Fourcroy et Chausser furent, dit-on, frappés d'apoplexie à la suite de



Ce curieux instantané représente Mlle Gentini à l'instant précis où l'on vient de lui annoncer son succès au Concours du Conservatoire (1912) : son émotion fut telle qu'elle vint à lui défaillir.

chagrins violents. Louis de Bourbon mourut à la vue des ossements de son père qu'il avait fait exhumer.

Les cas de ce genre foisonnent et il faudrait des pages pour les citer tous. La colère, la suggestion peuvent conduire au même résultat. Valentinien serait mort d'apoplexie et Attila d'un vomissement de sang dans un accès de colère. Des médecins de Copenhague voulant expérimenter les effets de l'imagination sur un condamné à mort, après lui avoir fermé les yeux firent le simulacre de la saignée à blanc : il mourut sur le coup.

On raconte qu'un bouffon d'un duc de Ferrare mourut aussi subitement, pendant que, dans les mêmes conditions, on lui passait une serviette mouillée sur le cou pour simuler la décapitation.

Ce ne sont pas seulement les émotions brusques qui sont capables de déterminer la mort, on l'a quelquefois observée par syncope chez des individus qui vivaient dans l'attente d'une opération. Aussi Pouteau avait-il l'habitude de surprendre ses malades et de ne pas leur laisser le temps de réfléchir sur les douleurs qu'ils devaient endurer.

Les émotions produisent donc un véritable choc nerveux qui peut retentir sur le cœur et provoquer une syncope fatale. Elles influencent aussi d'une manière néfaste les maladies organiques du cœur et des gros vaisseaux et c'est surtout chez les sujets qui en sont atteints qu'elles sont à redouter.

Évitez donc aux autres les émotions violentes, répétées, car si elles s'émoussent le plus souvent sur ceux qui sont jeunes et ne portent aucune tare, elles frapperont avec intensité les cœurs prédisposés par une faiblesse native ou par

PRODUITS SPÉCIAUX de la SOCIÉTÉ des BREVETS "LUMIÈRE"

Échantillons et Vente en gros : Marius SESTIER, Phleg, 9, Cours de la Liberté, LYON

HÉMOPLASE AMPOULES, CACHETS DRAGÉES LUMIÈRE

**Médication énergique
des
déchéances organiques**

PERSODINE LUMIÈRE

**Dans tous les cas d'Anorexie
et d'Inappétence**

CRYOGÉNINE "LUMIÈRE"
ANTIPTYRIQUE ET ANALGÉSIQUE
PAS DE CONTRE-INDICATION

1 à 2 grammes par jour

NÉOKOLA "LUMIÈRE"
Représente son poids de
KOLA FRAICHE

HERMOPHÉNYL "LUMIÈRE"
Possède toutes les propriétés des Sels de Mercure
NON IRRITANT ET PEU TOXIQUE
Ampoules indolores pour injections

SAVON à L'HERMOPHÉNYL "LUMIÈRE"

Toilette et antiseptisme de la peau

un état morbide antérieur et elles feront de graves blessures aux cœurs usés.



GUÉRISON PAR LE RIRE (1)

Pendant que Henri IV s'occupait à réduire les Ligueurs, le duc d'Angoulême, fils naturel de Charles IX, qui suivait l'armée du Roi, attaqué depuis quelques jours de la fièvre, sentit redoubler son mal, et fut obligé de rester à Meulan. Son médecin désespéré avait prononcé : *non vacat periculis*, et comme les malades entendent tout, et que celui-ci savait le latin, il fut averti de son état, et demanda aussitôt à se confesser. Sa confession finie, les médecins déclarèrent aux domestiques du Prince, qu'il n'y avait qu'un seul moyen pour sauver leur maître, c'était de le faire rire.

Pour espérer cette guérison, le secrétaire du duc d'Angoulême, son intendant, deux personnages âgés de chacun soixante ans, et son capitaine des Gardes, vieux militaire d'un extérieur très grave, se présenteront tous devant le lit de leur maître entièrement vêtus de blanc, le capitaine qui était au milieu frappait alternativement sur les joues de ses voisins qui avaient chacun sur la tête un bonnet rouge avec des plumes de coq, et qui tâchaient l'un après l'autre de lui abattre son chapeau de forme ridicule. A la vue de cette scène burlesque, le duc malade éclata de rire, saigna du nez abondamment, et éprouva une si grande révolution qu'au bout de deux heures il se sentit soulagé. La fièvre qui le tour-



M^{lle} GUINTINI REPREND SES ESPRITS

Central-Photo

Instantané pris à la sortie du Concours du Conservatoire : M^{lle} Guinini, qu'on a vue à la page précédente violemment éprouvée par l'annonce de son succès, revient à elle-même

mentait depuis vingt-deux jours diminuait sensiblement, et six jours après, il fut en état de se faire transporter en litier à la campagne où il acheva de se guérir.

Cette aventure rappelle celle du cardinal qui étant sur le point de mourir aperçut son singe qui se couvrait la tête de son chapeau de cardinal. Le rire que lui causa cette singerie produisit dans ses organes un effort qui opéra sa guérison.

Le 2 février 1786, une guérison à peu près aussi singulière a été opérée à Châteaudun, sur la personne du R. P. Victor Bernard, ex-gardien du couvent des Religieuses.

Ce religieux était ce jour-là regardé comme mort, cependant son médecin ne pouvant croire que le principe de la vie fût entièrement éteint, frotta les tempes du malade avec des eaux de senteur, lui fit avaler un peu de vin d'Espagne. Aussitôt, au grand étonnement des spectateurs, le religieux fit quelques mouvements et articula quelques sons, il restait toujours dans une espèce de sommeil léthargique.

L'après-midi du même jour, le médecin fit entrer dans l'infirmerie où était le malade, deux personnes qui savaient jouer du violon, et qui exécutèrent d'abord, un habitant de la ville et un Révérend père Récollet du couvent, âgés de 72 ans, se mirent à danser au son des instruments devant le lit. Le chien du médecin dansait aussi de son côté. Cette musique et la vue de ce singulier ballet réveillèrent le moribond et le firent rire; depuis ce moment, sa santé s'est rétablie, et peu de temps après, il a été en état d'annoncer lui-même au public son entière guérison.

(1) Extrait des Singularités historiques par T. A. D. Londres et Paris, 1788, in-16, rare ouvrage de Dulaure. S. 92-94.

E. COGIT & C^{ie}

INSTRUMENTS D'OPTIQUE POUR LES SCIENTIFICS

36, boulevard, St-Michel
PARIS

Fournitures générales pour Bactériologie et Micrographie.

Dépôt pour la France des MICROSCOPES et des JUMELLES à PRIMES

F. LEITZ



FARINES MALTÉES JAMMET

de la Société d'Alimentation diététique pour le régime

des MALADES, CONVALESCENTS, VIEILLARDS

L'ALIMENTATION PROGRESSIVE ET VARIÉE DES ENFANTS

RIZINE

Crème de Riz maltée

ARISTOSE

à base de Blé et d'Avoine maltée

CÉRÉALINE

Arrow-Root, Blé, Orge, Maïs

ORGÉOSE

Crème d'Orge maltée

GRAMENOSE

Avoine, Blé, Maïs, Orge

BLÉOSE

Crème de Blé total maltée

AVENOSE

Farine d'Avoine maltée

LENTILOSE

Farine de Lentilles maltée

CACAO GRANVILLE, Cacao à l'Avenose, à l'Orgéose, etc.
MALT GRANVILLE - MALTS TORRÉFIÉS - MATÉ SANTA-ROSA
CÉRÉALES JAMMET pour DÉCOCTIONS

USINE et LABORATOIRES à LEVALLOIS-PERRET
BROCHURES et ÉCHANTILLONS SUR DEMANDE

Dépôt général: M^{me} JAMMET, Rue de Miromesnil, 47, Paris



IODURE SOUFREON

Composé pour l'usage médical

SOLUTION • SIROP • DRAGÉES

(10 gr. par cuillère) (10 gr. par cuillère) (10 gr. par cuillère)

ni CORTYX, ni GASTRALGIE, ni CEPHALALGIE

Expérimenté dans les Hôpitaux de Paris.

Vente: Laboratoire SOUFREON, 25, R. de Turin, Paris (17^e)

Voir nos Primes Page 1

OUATAPLASME

DU DOCTEUR LANGLEBERT

PANSEMENT ASEPTIQUE COMPLET INSTANTANÉ

PHLEGMASIES, Anthrax, Abscess, Phlegmons, Gangrènes des Seins, Phlébites, Erysipèles, DERMATOSES, Scabies, Impétigo.

AFFÉCTIONS OCULAIRES, Conjunctivites, Écchymoses, Érythèmes.

DANS TOUTES LES PHARMACIES et 10 Rue Pierre-Ducreux, PARIS.

GASTRO-ENTÉRITES DES NOURRISSONS

DIARRHÉES INFANTILES, Troubles Dyspeptiques de la 1^{re} Enfance.

Prescrire 1/2 à 1 cuillerée à café de :

Sirop de Trouette-Perret

à la "PAPAÏNE"

avant ou après chaque tétée ou biberon.

Le Sirop de Trouette-Perret à la Papaine

digère le lait, combat la *Dyspepsie*, et

permet aux muqueuses de réparer leurs lésions.

La "Papaine" est un ferment digestif végétal
qui digère et peptonise quelle que soit la réaction du milieu.

Favorise la reprise du lait, après les diètes et les régimes.

Maladies de l'Estomac et des Intestins des Enfants et des Adultes

SIROP de TROUETTE-PERRET à la "PAPAÏNE"

1 cuillerée à soupe à chaque repas 4 fr. le Flacon.

ELIXIR de TROUETTE-PERRET à la "PAPAÏNE"

1 verre à liqueur à chaque repas 5 fr. le Flacon.

CACHETS de TROUETTE-PERRET à la "PAPAÏNE"

1 à 2 cachets à chaque repas 4 fr. la Boîte.

COMPRIMÉS de TROUETTE-PERRET à la "PAPAÏNE"

2 à 8 comprimés à chaque repas 3 fr. le Flacon.

E. TROUETTE, 15, Rue des Immeubles-Industriels, Paris. - Vente réglementée laissant aux Pharmaciens un bénéfice normal.

Lactéol du D^r BOUCARD



Une des phases de la préparation du *Lactéol*. — La Stérilisation des bouillons.
Laboratoire du D^r BOUCARD, 62, Rue d'Asnières, à La Garenne-Colombes.

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

Pour assainir la bouche, raffermir les gencives, fortifier les cheveux, pour les ablutions journalières, pour le lavage des nourrissons, etc., etc.,
il est recommandé de faire usage du

Coaltar Saponiné Le Beuf

qui possède les propriétés DÉTERSIVES et ANTISEPTIQUES INDISPENSABLES aux produits destinés à ces usages, qualités qui lui ont valu son admission dans les HOPITAUX DE PARIS.

Le Coaltar Le Beuf est en effet très efficace en particulier dans les cas d'angines couenneuses, anthrax, gangrènes, herpès, leucorrhées, pityriasis, otites infectieuses, suppurations, etc., mais dans ces circonstances c'est au MÉDECIN qu'il appartient de prescrire ce produit et de régler son mode d'emploi.

Le Coaltar Saponiné Le Beuf étant un liquide qui n'est ni caustique ni vénéneux, peut être laissé entre toutes les mains.

DANS LES PHARMACIES

Se méfier des imitations que son succès a fait naître

LE MACABRE DANS L'ART

QUATRIÈME ARTICLE : XIX^e SIÈCLE

Par le Docteur JULES GUIART

Professeur à la Faculté de Médecine de Lyon

Notre distingué collaborateur, M. le Professeur Guiart, nous conduit, avec le présent article, au terme de son étude sur « le Macabre dans l'Art ». Nos lecteurs ont pu suivre avec intérêt les manières diverses dont l'artiste a interprété, au cours des âges, un motif de méditation sur lequel Lucrèce, bien des siècles avant Maeterlinck, avait cru devoir nous donner des apaisements :

Scire licet nobis nil esse in morte timendum,
Nec miserum fieri qui non est posse, neque hilum
Differre anne ullo fuerit jam tempore natus,
Mortalem vitam mors cum inmortali ademit.

On aurait pu penser que les terribles hécatombes révolutionnaires seraient le signal d'une nouvelle éclosion d'œuvres macabres. Il semble cependant qu'il n'en fut rien. Nous avons simplement trouvé dans la caricature quelques œuvres plus grotesques que macabres et que nous croyons inutile de signaler ici. Il nous faut arriver jusqu'à Grandville pour trouver une œuvre véritablement intéressante.

Son *Voyage pour l'Éternité* constitue en effet une véritable danse macabre moderne, mais singulièrement originale et puissante. Nous nous contenterons de reproduire ici une de ses figures. Elle nous transporte chez un riche bon apocryphe, qui digère péniblement dans son fauteuil, les pieds sur les chenets, tout en lisant le *Moniteur*. Mais voici que la Mort se présente sous les traits d'un portefaix sièstrement farceur, qui cache sa figure pour n'être pas reconnu. « Dites que je n'y suis pas » répond le baron à son valet de chambre, qui l'annonce le visiteur ; mais il suffit d'observer les visages pour comprendre la vanité de cette réponse. La mort est sûre d'elle, elle ne partira pas sans emporter sa proie. Ceux qui voudraient connaître les sept autres gravures qui constituent l'album de Grandville, n'auront qu'à se reporter à la deuxième série des *Curiosités médico-artistiques* du D^r Lucien Nass (pages 297 et suivantes).

Le grand peintre d'histoire Rethel, dont les belles fresques retracent la vie de Charlemagne dans la grande salle du Conseil de l'Hôtel de Ville d'Aix-la-Chapelle, sa ville natale, est aussi l'auteur d'une danse macabre très popu-

laire en Allemagne. Elle lui fut inspirée par les événements de 1848, qui eurent au delà du Rhin une répercussion considérable. Cette *Danse macabre révolutionnaire*, digne du grand artiste qui la composa, constitue, en six tableaux, une véritable tragédie en cinq actes, avec un prologue, que le poète Reinick accompagne de vers émouvants. Le D^r Nass les a également reproduits (1^{re} série, p. 257 et suivantes). Nous donnerons simplement le premier acte : par un clair matin d'été, le funèbre cavalier se dirige vers la ville ; il est radieux d'espérance ; la plume rouge de son chapeau est avivée par le soleil ; la faux étincelle comme l'éclair ; le cheval frémit ; les corbeaux croassent ; les femmes s'enfuient...

Rethel, du reste, ne s'en est pas tenu là, comme en témoigne la composition, aussi frappante qu'instructive, qu'il a consacrée à *La Gourmandise*. Un cuisinier est en train de confectionner un plat pour un bourgeois riche et gourmand ; qui écoute avec un plaisir évident ses explications savantes. La cuisine est bien fournie, les ingrédients sont de premier choix, mais les plats n'en seront pas moins dangereux et, pour nous le faire comprendre, l'auteur a eu soin de nous repré-

senter le cuisinier sous les traits de la Mort. Pour en finir avec les danses macabres modernes, nous reproduisons ici un tableau de



Cliché du Correspondant Médical

La Gourmandise, par Alfred Rethel

« La Mort-Mitron prépare pour le bourgeois ventru et gourmand un plat mignon ; non qu'il y ait des moules ou des champignons toxiques dans la sauce, tout au contraire de bon madère, d'excellentes truffes et autres ingrédients de choix ; ceux-ci conduisent aussi sûrement à la borne fatale que les champignons vénéneux. »

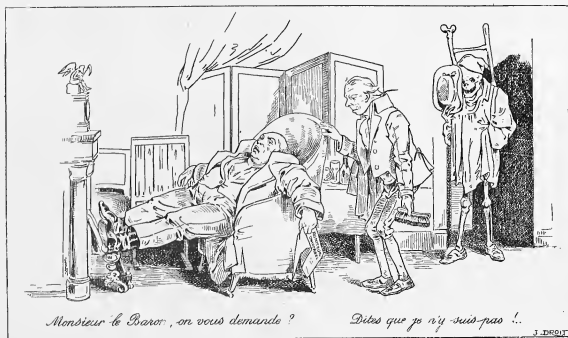
Joseph Winkel ; dans sa simplicité cette *Danse des morts* est suffisamment impressionnante pour pouvoir se passer de commentaires.

Voici maintenant un tableau peu connu, où le macabre se complique d'épouvante et qui pourrait servir d'affiche pour une pièce du Grand Guignol. C'est l'*Inhumation précipitée*, qu'on pourra voir au Musée Wiertz, à Bruxelles. Ce musée, qui est constitué par l'ancienne habitation et par l'atelier de l'artiste, contient presque toutes ses œuvres, car il ne put jamais se décider à les vendre. Elles témoignent toutes qu'il fut un peintre de grand



Cliché du Correspondant Médical

La Danse des Morts, par Joseph Winkel



Le Voyage pour l'Éternité, par Grandville (Cabinet des Estampes)

* Le dîner fut copieux, la table chargée de mets savoureux et de bons vins. Le riche baron, congestionné, apoplectique, dyspnéique fait répondre au portefaix à gauche : « Dites que je n'y suis pas ». Vaine parole, car l'homme ne frappe jamais deux fois à la même porte et ne redescend jamais l'escalier sans son bidasse.*

talent, mais d'une rare originalité, et l'œuvre dont nous parlons ici en est le meilleur exemple (1).

Dans un caveau, habité par les crapauds et les araignées, un individu qu'on a enseveli, le croyant mort du choléra, se réveille. Il soulève à grand-peine le couvercle de son cercueil et pousse un hurlement d'effroi en se voyant entouré de cercueils et d'ossements, et en comprenant toute l'horreur de sa situation. Le tableau de Valdes Léal était simplement réaliste, celui-ci est du macabre à la dernière puissance.

Voici venir un autre Belge, Félicien Rops, qui suit allier la vigueur d'un Manet à la verve d'un Degas. Mais qu'il manie la pointe,

le crayon ou le pinceau, qu'il représente la Zélandaise ou la Parisienne, la saltimbanque ou la mondaine, il cherche presque toujours, à travers la femme, à peindre ou à flageller la luxure. Et comme il n'est jamais banal et comme il a subi à la fois l'influence d'Edgar Poe et de Baudelaire, quand il abordera le macabre il saura lui donner une note bien personnelle. Nous signalerons *La Mort au bal masqué* et *Le Vice suprême*, dont l'originalité peut se passer de tout commentaire.

Parmi les artistes morts depuis peu, il en est encore un dans l'œuvre duquel nous pouvons nous attendre à trouver du macabre : c'est Arnold Böcklin. L'artiste bâlois, dont tant d'Allemands raffolent, fut puissant certes, mais bien inégal. Il a trop souvent sacrifié l'ori-

ginalité à l'esthétique et les teintes les plus criardes ne lui ont pas coûté pour arriver à l'effet. Nous choisirons dans son œuvre celle qui nous paraît la plus caractéristique pour le sujet qui nous occupe : son portrait par lui-même. Il est curieux, en effet, que, voulant se représenter, l'artiste ait eu l'idée de placer derrière lui une horrible Mort lui raclant du violon à l'oreille. Peut-être voulait-il montrer par là que c'est elle qui lui souffla tout ce qu'il y eut de macabre dans son œuvre. Ou bien, pensant déjà à la mort, il a peut-être songé à faire un *memento mori* et involontairement l'espi-

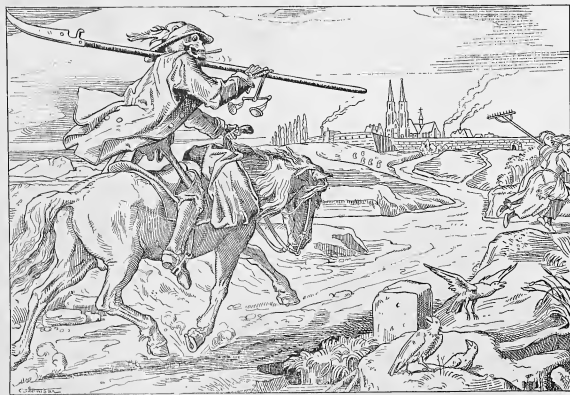


La Mort au bal masqué, par Félicien Rops

se reporte au portrait de Sir Bryan Tuke par son compatriote Holbein, dont nous avons donné précédemment la reproduction.

Ceux qui visiteront le cimetière de Gênes, ne pourront pas ne pas être frappés par la sobre puissance du *Monument Valente Celle*.

Une Mort, rigide et enveloppée dans son linceul, saisit la Vie, qui la repousse. Or, pour mieux frapper l'imagination, le sculpteur Monteverde a représenté la Vie sous les traits d'une femme resplendissante de jeunesse et de beauté. Witkowski, qui en parle dans son *Art profane*, raconte que, pour rendre l'antithèse encore plus frappante, l'artiste avait tout d'abord représenté la Vie sous l'aspect d'une femme entièrement nue. Mais la famille lui ayant demandé d'en atténuer la nudité, il eut l'idée de la draper par en bas dans le suaire même de la Mort, qui semble ainsi prendre déjà possession de sa proie. Cet admirable



Le premier acte de la Danse macabre révolutionnaire, de Rethel

* Par un clair matin d'été, le funeste cavalier se dirige vers la ville. Il est radieux d'espérance, la plume rouge de son chapeau est avivée par le soleil ; la faux étincelle comme l'éclair ; le cheval hennit ; les corbeaux croassent ; les femmes s'enfuient...*



Portrait du peintre Arnold Böcklin, par lui-même

groupe est en bronze; il se détache merveilleusement sur le fond jaune d'une plaque de marbre de Sienna.

Nous ne pouvons nous empêcher d'en rapprocher un groupe macabre, que nous connaissons depuis quelque temps déjà par une photographie, qui avait été mise gracieusement à notre disposition par notre aimable confrère, le Dr Nass. Il avait acheté cette photographie en Allemagne, sans en connaître l'origine. Or j'ai



Le Monument Valente Cella, exécuté par le sculpteur Monteverde, au Campo Santo de Gènes

pu récemment me la procurer à Genève, et le seul renseignement que j'ai pu obtenir de la marchande c'est qu'elle l'avait achetée à un éditeur de Berlin. Comme il s'agit d'une carte postale au bromure, je pense qu'elle provient sans doute de quelque Salon berlinois, où le groupe fut exposé. C'est un très joli groupe en marbre, dû au ciseau du sculpteur Elna Borch et intitulé *Délivrance*. Il s'agit toujours d'une femme nue entre les bras de la Mort, mais c'est en quelque sorte l'antithèse de l'œuvre précédente. La Mort est toujours le même spectre rigide et froid, entouré d'un suaire, mais si la femme est toujours jeune et jolie, elle s'abandonne avec délices à la Mort. C'est sans doute une œuvre mystique, car cette femme a tout pour plaire et être heureuse, et on se demande vainement pourquoi elle désire tant quitter la vie.

Voici maintenant un groupe macabre du sculpteur français Desbois; il est intitulé *La Mort et le Bâcheron*.

Exposé autrefois dans un Salon parisien, il fut acheté, en 1897, par l'Etat, qui en fit don à la ville de Lyon. Comme on s'en rendra facilement compte par la photographie, le maire de Lyon fut quelque peu embarrassé de ce cadeau. Le macabre n'étant plus de mode aujourd'hui, on ne pouvait même songer à placer le groupe dans un cimetière. Il échoua donc dans la remise officielle jusqu'au jour où M. Herriot, maire de Lyon, eut l'idée de l'offrir, à son tour, à la Faculté de médecine. J'étais d'avis de le placer dans le jardin de la Faculté, mais notre Doyen, qui répugne sans doute au macabre, préféra le mettre à l'entrée de la section d'anatomie, à deux pas de mon laboratoire. Passant plusieurs fois par jour devant cette œuvre intéressante, j'eus l'idée de rechercher ce que les artistes avaient déjà produit dans le genre macabre. C'est là l'origine du présent travail.

Si nous jetons maintenant les yeux sur le groupe de Desbois, nous y voyons la représentation singulièrement parlante de la fable de La Fontaine intitulée *La Mort et le Bâcheron*. Le bâcheron est ici représenté, on ne sait du reste pourquoi, sous les traits d'un vieillard nu, dont l'académie est figurée avec l'exactitude la plus réaliste. Mais où l'auteur a mis tout son réalisme, c'est dans la représentation de la Mort. Les lauriers de Ligier-Richier l'empêchaient certainement de dormir, car il l'a figurée sous des traits effroyables. Mais, en stylisant son squelette, Ligier-Richier en fit en quelque sorte, un être immatériel. Desbois, au contraire, a trop matérialisé le sien. Ce cadavre de femme, aux chairs corrompues et pantelantes, ne nous inspire que le dégoût. Il nous rappelle les cadavres de Zumbo. On comprend vraiment que le bâcheron, qui appelait la Mort, ne veuille plus partir avec elle.

Cette œuvre est du moins très intéressante au point de vue de l'anatomie artistique et, à ce titre, elle n'est pas déplacée à l'entrée d'un amphithéâtre où on enseigne l'anatomie et l'histoire naturelle, c'est-à-dire la vie et la mort sous différents aspects.

Il serait curieux de montrer, à côté de cette œuvre, ce que la fable de La Fontaine a su inspirer aux différents artistes qui l'ont successivement illustrée. On verrait que plu-



Le Vice suprême, par Félicien Rops

sieurs ont donné des œuvres singulièrement puissantes, mais que tous sont restés dans une note modérée. Nous y reviendrons peut-être un jour, mais il y aurait là matière pour tout un article.

Je pourrais terminer ici mon étude sur le macabre. Je tiens cependant à montrer que,



Délivrance
(Groupe en marbre du sculpteur allemand Elna Borch)



L'Avare et la Mort (Dessin inédit de l'aquarelliste lyonnais Villon)

parmi nos contemporains, Desbois n'est pas le seul à avoir osé l'aborder. Je pourrais citer, par exemple, des œuvres de Willette.

Comment s'étonner du reste que le sentimental Pierrot ait parfois des idées macabres, qu'il veuille peindre l'arrivée du choléra ou l'indifférence de Colombine pour laquelle il se tue. La Mort, en Pierrot, c'est encore quelque chose de charmant, comme tout ce qui sort de la plume du maître montmartrois; c'est cependant déjà du macabre.

Mais voici une œuvre d'un jeune maître lyonnais, l'aquarelliste Villon, qui la compose pour illustrer un conte d'Edgar Poë. Cette Mort, qui guette l'avare comme le tigre guette sa proie, a quelque chose de véritablement impressionnant. On ne saurait trop admirer toute la personnalité qui se dégage de cette œuvre, dont le dessin rappelle singulièrement celui des grands Maîtres. Nous sommes heureux que la grande amabilité de l'artiste nous permette de reproduire ici cette œuvre encore inédite. Du reste, si Villon peint volontiers le ciel de Venise, il aime par-dessus tout les paysages estompés par les brumes du matin ou du soir, révélant par là ses origines hollandaises. En homme du Nord il se devait au macabre; on voit ici qu'il est capable d'y réussir.

Pour terminer, nous donnerons maintenant l'œuvre d'un humoriste : le peintre Jean Veber. Nombreux sont ses dessins macabres. En 1897 *Le Rire* publiait de lui un portrait d'Abdul-Hamid, avec la Mort lui soufflant à l'oreille les massacres arméniens. Cette œuvre tragique, qui rappelle encore les tableaux d'Holbein et de Böcklin, est singulièrement plus puissante.

Mais il atteint véritablement le summum du genre dans la gravure dont nous donnons ici une reproduction très réduite, et dont on appréciera toute l'actualité : entendant des bruits de guerre, les morts glorieux de 1870 sortent de leurs tombeaux, brandissant leurs armes brisées et leurs drapeaux déchirés, frappant leurs tambours crevés et de leurs bouches grimaçantes lançant vers le pays leurs cris de vengeance. Leur

troupe épouvantable est un appel aux armes d'une singulière puissance et c'est une œuvre doublement macabre, car tous ces morts ne ressuscitent que pour appeler les vivants à une œuvre de mort.

Aussi terminerons-nous par cette gravure véritablement impressionnante cette étude écourtée sur le Macabre dans l'Art.

parfaite la partie iconographique, sans laquelle un journal médical ou scientifique ne saurait plus vivre aujourd'hui. Quant à nos lecteurs, nous les prions de ne pas considérer comme un thanatophile l'auteur du présent article.

Tout en craignant la Mort, il est bien permis d'en parler. Peut-être, comme celle de Villon, nous guette-t-elle à notre tour? Sachons donc profiter de la Vie ! non pas seulement à la façon d'Epicure, mais aussi en travaillant de notre mieux au progrès et en faisant le plus d'heureux possible autour de nous. N'est-ce pas le meilleur moyen d'atteindre au vrai bonheur !

P. S. — Parmi les omissions que nous avons dû faire dans cette revue rapide et forcément incomplète du Macabre dans l'Art, il en est une dont nous

parlerons prochainement. C'est la belle-femme que du palais Sclafani à Palerme représentant le Triomphe de la Mort. Nous la figurerons propos d'un voyage que nous venons de accomplir en Sicile et pour lequel



La Mort et Esculape

(Groupe en bronze de Desbois, placé à l'entrée de la section d'anatomie dans la Faculté de Médecine de Lyon)



La Revanche (Dessin macabre de l'humoriste Jean Veber)

Æsculape nous a fait l'honneur de nous demander nos impressions.

TOLSTOÏ ET LA PHTISIE

Par le Docteur JULIEN ROSHEM

Notre collaborateur ne s'est pas tracé ici pour tâche d'étudier quelle influence a pu avoir sur le génie de Léon Tolstoï la tuberculose dont il sentit les manifestations à une période de sa vie et qui emporta ses frères Dimitri et Nicolas. Il a voulu montrer quelle importance présente dans son œuvre la pensée, nous pourrions dire la hantise de ce mal. Le grand écrivain a admirablement décrit l'état d'âme du « poitrinaire », son irritabilité, ses inquiétudes, les alternatives rapides d'espoir et de désespoir par où il passe, l'obsession de la mort qui pèse sur son esprit.

TOLSTOÏ tuberculeux ? Cette association de mots est au premier abord surprenante, choquante pour qui évoque l'image du vieillard droit malgré les ans nombreux, droit comme les hauts arbres d'Iasnaïa-Poliana qu'il aimait tant, au pied desquels il a voulu dormir le sommeil sans matin.

Certes, je ne songe pas à prétendre que Tolstoï a succombé aux atteintes de la phtisie. Les générations médicales actuelles savent que la tuberculose n'est pas toujours mortelle, qu'il en est des formes curables, que les tuberculeux guéris vivent parfois jusqu'à un âge avancé.

Tolstoï fut l'un de ces phtisiques à qui la maladie pardonne.

Les ravages que la tuberculose avait faits sur sa famille lui ouvrirent les yeux ; dès qu'il se crut atteint il partit à la recherche du traitement salubre.

Ce n'est pas seulement par curiosité, et pour fixer un point de la vie de Léon Tolstoï que nous avons entrepris ces recherches. La maladie, la pensée de la mort, la mort de ses frères, eurent sur l'œuvre de Tolstoï une influence importante. Dans ses livres il est de belles pages où nous pourrions sans peine en déceler la marque.

Nous n'avons aucun renseignement certain sur la prédisposition héréditaire que Nicolas, Dimitri et Tolstoï auraient pu tenir de leurs parents.

Un oncle paternel, Ilenka Tolstoï (1), était bossu et mourut très jeune. C'est là un indice bien faible pour faire des déductions, il est à noter cependant.

La mère de l'écrivain mourut jeune ; Nicolas, l'aîné de ses enfants, avait six ans ; Léon dix-huit mois seulement. Si l'on en croit les *Mémoires*, ce fut la naissance de la petite Machingha qui lui coûta la vie.

On sait que Léon Tolstoï avait eu trois frères, Nicolas, Dimitri, Serge. Deux d'entre eux moururent phtisiques.

toires (1). » Jusqu'à vingt-six ans il vit de cette vie d'ascète, et brusquement Léon qui l'avait perdu de vue depuis la sortie de l'Université, en entend parler, et de la plus étonnante manière.

Ce pur « aux beaux yeux empreints de sérénité » tombe dans la débauche, se met à boire, à dépenser follement l'argent, à fréquenter les femmes.

Ne faut-il pas voir dans cette crise un effet du mal qui déjà menaçait Dimitri et devait le terrasser trois ans plus tard ? Nous connaissons ces profonds changements, ces embrassements précurseurs de la maladie.

Cette vie déréglée, quelle qu'en soit la cause, précipite la marche de la phtisie.

« Cette phase dissipatrice ne dura pas longtemps. Je pense que c'est bien moins la vie dissolue qu'il mena quelques mois à Moscou qui brisa sa vie, que la lutte intérieure qu'il subit et les reproches de sa conscience.

« Il devint la proie de la phtisie, tomba malade à Orel, où je l'ai vu pour la der-

nière fois à mon retour de la campagne de Sébastopol. Il était effrayant à voir : l'énorme squelette de sa main se rattachait directement aux os du bras et du visage ; on ne voyait que ses yeux toujours beaux et graves et maintenant scrutateurs. Il toussait sans cesse et ne voulait pas croire qu'il se mourait. En ma présence, à sa requête on apporta une icône miraculeuse ; je me souvins encore de l'expression de son visage pendant qu'il priait devant l'image sainte.

« A cette époque j'étais particulièrement mauvais. Je suis arrivé à Orel en revenant de Saint-Petersbourg où j'avais été beaucoup dans le monde, et j'étais rempli d'ambition. Je plai-



Léon Tolstoï écrivant ses *Mémoires*

Dimitri n'avait que vingt-neuf ans quand la tuberculose l'emporta, en 1856. C'était le camarade de jeux de Léon, leur différence d'âge était minime : un an ; on l'appela familièrement Mitegnka.

D'un caractère sérieux, pensif, presque sauvage, il aimait à se tenir à l'écart et ne sortait de sa réserve que pour porter secours aux malheureux. Il était très charitable, aimait les humbles, et choisit pour amie « un être étrange et pitoyable, une jeune fille de triste origine, Lioubov Sergueïevna » que la famille Tolstoï avait recueillie par pitié. « Il avait une si haute moralité, planait tellement au-dessus de l'opinion d'autrui que jamais il n'a manifesté ni par ses paroles ni par ses gestes qu'il croyait que ses actes de dévouement fussent mé-

(1) L. Tolstoï, *Mémoires inédits*, (Annales politiques et littéraires, août 1910.)

(1) *Mémoires inédits*, loc. cit.



Léon Tolstoï en 1848

gnais Mitegnka, mais avec légèreté. Je ne me suis pas arrêté à Orel, et il y est mort quelques jours plus tard. Il me semble qu'alors ce qui m'a le plus chagriné dans ce deuil, c'est qu'il m'a empêché d'assister à un bal de la Cour auquel j'étais invité. »

Tolstoï nous fait la confession de son indifférence avec une franchise, une brutalité envers lui-même qui rappelle Jean-Jacques. Qu'il n'ait pas été très affecté, c'est possible, puisqu'il le dit, croyons-le. Il a été néanmoins frappé de la mort de ce frère que la phthisie emportait; lui-même se croyait menacé — nous le dirons tout à l'heure — depuis plusieurs années déjà. L'idée de la tuberculose, de la mort du tuberculeux ne le quitte guère; rappelons que les *Trois Morts* — nous y reviendrons — furent écrites en 1858-59.

Au chevet de Mitegnka moribond, son œil observateur a remarqué *la main*, au *l'expression du visage*. Nous retrouverons la trace de ces impressions.

* *

Tolstoï, au moment de la mort de Mitegnka, était en plein tourbillon de vie mondaine. Cette perte ne changea guère ses sentiments, alors légers et frivoles. La mort de Nicolas survenue quelques années plus tard le bouleversa au contraire à tel point qu'il put écrire : « La mort de mon frère Nicolas me dégoûta d'abord de la vie, et brisa ma foi dans le Bien. » Il note dans le *Journal intime*, le 13 octobre 1860 : « Voici bientôt un mois que mon cher Nicolas est mort. Cet événement m'a terriblement éloigné de la vie. »

Nicolas avait six ans de plus que Léon, qui le considéra toujours comme un *grand frère*, et le tenait en très haute estime : « C'était un garçon exceptionnel qui devint un homme remarquable. » Ce que nous savons de lui, de ses mœurs, de son caractère montre qu'il avait avec Léon de nombreux traits de ressemblance. Tourgueneff, qui l'a beaucoup connu et beaucoup aimé, a écrit de lui : « Il ne lui manque que les défauts nécessaires pour être un bon écrivain. » Et parlant un jour à Garchine le même Tourgueneff disait : « La théorie de la simplification que Léon Tolstoï a développée dans ses écrits, son frère Nicolas l'a appliquée dans sa propre vie. Il habitait toujours dans un logement impossible, une sorte de grenier dans les quartiers les plus excentriques de

Moscou, et partageait tout ce qu'il possédait avec le premier mendiant venu. C'était un adorable conteur, mais il lui était physiquement presque impossible d'écrire. Il trouvait à manier la plume autant de difficulté qu'un illettré à mains calleuses qui la tient gauchement. »

Il écrivit cependant le *Journal d'un chasseur*. On peut dire qu'il a pratiqué la plupart des vertus que Léon admire dans ses écrits, et dont il recommande l'exercice.

Comme Léon il subit, jeune encore, une sorte de crise morale, mais atténuée, et — si l'on peut dire — en sens inverse; d'austère il devint buveur, alcoolique (1) véritablement. C'est comme officier, dans les garnisons du Caucase, qu'il se laisse aller à ces excès. Bientôt la maladie le saisit.

« Nicolas Tolstoï (2) était encore tout jeune lorsqu'il ressentit les premières atteintes de la tuberculose. Tourgueneff, qui l'aimait beaucoup,

La mère de Tolstoï, enfant
(Unique portrait existant)

s'inquiéta de sa santé et voulut l'emmener à Soden, où il pensait qu'il pourrait se rétablir.

« De là Nicolas fut conduit à Hyères, c'est là que je le perdis (*La scène de la mort du frère de Lévine, dans le roman d'Anna Karénine a été écrite sous cette impression*) (3)

« Jusqu'au dernier moment, avec sa force de caractère exceptionnelle et sa volonté concentrée il fit son possible pour ne me gêner en rien. Le jour de sa mort il s'habilla lui-même, procéda seul à sa toilette, et je l'ai trouvé assis dans son fauteuil.

« Neuf heures avant de mourir, il finit par se rendre à la maladie et demanda qu'on le déshabillât. Il se soumit, il devint un tout autre homme. Il n'exhalait aucune plainte, disait du bien de tout le monde et me répéta à plusieurs reprises. « Je te remercie mon ami !... » Tous ceux qui l'ont connu et l'ont vu dans ses derniers moments disent : « Comme il est mort péniblement. » Et moi, je sais quelles affreuses souffrances il a endurées, car pas un seul de ses sentiments ne m'a échappé. »

Comme nous voilà loin de l'indifférence coupable avec laquelle l'écrivain a accueilli la nouvelle de la mort de Dimitri !

(1) Romain Rolland. *Vie de Tolstoï*, 1911, p. 10.(2) Léon Tolstoï. *Mémoires inédits*, loc. cit.

(3) Et non comme on l'a dit souvent sous l'impression de la mort de Dimitri.

La phthisie qui frappait les siens sans merci semble n'avoir pas épargné Léon Tolstoï lui-même. Dès 1852 il se plaint du mauvais état de sa santé : « Je suis, écrit-il, d'une complexion forte, mais d'une santé chancelante. » Au Caucase, à cette époque, il est constamment obligé de garder la chambre, il souffre de refroidissements, il toussé. En 1856 à Iasnaïa Poliana il est atteint d'une grosse bronchite. En 1862 peu de temps avant son mariage, ses inquiétudes redoublent. Sa belle-sœur nous en fournit le témoignage dans les *Souvenirs des années soixante*, parus il y a quelques années dans le *Novoïe Vremia*; elle écrit : « (Léon Nicolaïevitch) alla, vers cette époque, dans le gouvernement de Samara, pour y faire une cure de *koumys* (lait fermenté préparé par le procédé Kirghize). Une toux très forte dont il souffrait l'inquiétait, il avait perdu deux frères de la poitrine. »

Quel est exactement le traitement que Tolstoï alla suivre à cette époque ? Nous l'avons décrit en détail voici quelques années en étudiant l'Histoire du traitement de la phthisie (1). Le traitement est suivi parmi les peuplades mêmes qui préparent le breuvage, chez les Bashkirs, les Kalmoucks, les Kirghiz et les Tartares. Le phthisique dont les forces sont suffisantes partage la vie de la tribu et boit jusqu'à six ou huit bouteilles par jour de lait de jument fermenté ou *koumys*.

Les Tartares en ont fait une source de profits et vont l'offrir au loin ; ils le préparent en mettant du lait aigre en contact avec du lait frais dans de grandes outres en cuir de cheval.

Les statistiques citées par Bogojewski, médecin et phthisique guéri par le *koumys* prouvent l'efficacité véritable de cette cure. Peter parle de ce procédé avec de grands éloges, et en conseille l'essai aux tuberculeux sans fièvre.

Peu à peu les soucis de Léon Tolstoï s'apaisent, le bonheur de ses premières années de mariage, son amour pour la comtesse, rendent

(1) Julien Roshem. *La Phthisiothérapie au XIX^e siècle*. Lyon 1910.

Léon Tolstoï vers 1860



Dimitri, frère de Tolstoï

noins douloureux le souvenir de Nicolas, moins pressante l'angoisse avec laquelle il se préoccupait de son propre état. Est-ce par la vertu de la cure de koumys, est-ce par le bienfait d'une vie réglée, sa santé s'affermait, la phthisie arrête ses progrès.

Notons cependant qu'après 1870 il retourna Samara presque chaque année.

Tolstoï a donc subi l'« imprégnation tuberculeuse » comme tant de « grands hommes », crivains, peintres, musiciens.

Il n'est pas niable d'ailleurs que son esprit ait hanté par l'idée de la phthisie et de la mort phthisique. Il eut sous les yeux des modèles qu'il sut observer et dont dans ses œuvres il est à certaines pages inspiré.

Dans *Trois jours de mourir*, c'est l'agonie des phthisiques que Tolstoï nous peint. La riche jeune femme, le pauvre vieux cocher qui ont chacun « leur façon de mourir » succombent tous deux à la tuberculose.

La vérité avec laquelle l'auteur évoque l'image de ces corps décharnés, et décrit leur souffrance montre combien l'avait frappé la débâcle physique du tuberculeux, cette sorte de mort avant la mort, cette quasi-réduction au squelette qui prépare avec sûreté le corps pour la bière.

« Les mains croisées sur les genoux, les yeux fermés, la maîtresse s'appuyait légèrement sur les coussins placés derrière elle, et en pissant un peu le front elle toussa d'une toux qu'elle cherchait à retenir... Une peau un peu jaune, fanée, n'adhérant pas avec fermeté aux traits fins et délicats du visage rougissait aux joues... Ses grands yeux jetaient un éclat clair, ils étaient d'un superbe ton foncé. »

Cette rougeur des joues, cet éclat des yeux sont bien ce qui frappe d'abord dans la maigre et la pâleur du visage.

Quel médecin, quel-garde malade ignore l'irritabilité particulière du phthisique? Tolstoï montre la malade fatiguée, inquiète, accusant chacun d'indifférence; et avec cela se berçant d'illusion, gardant un espoir ultime dans le changement de pays et de climat: « Elle fait des projets pour vivre à l'étranger tout comme si elle se portait bien. »

Et elle a de la mort une terreur atroce:

« Le mot — mourir — l'effraya, elle leva sur son mari un regard suppliant et interrogateur. »

« Il baissa les yeux et se tut.

« La malade fit tout à coup la moue comme une enfant et les larmes lui montèrent aux yeux. »

Cet amour passionné de la vie, cet espoir chimérique en un miracle de guérison, cette misère physique, nous allons les retrouver dans *Anna Karénine*, chez Nicolas, le frère de Lévine, décrits avec plus de détails, avec plus de vérité, avec plus d'émotion.

Nous avons dit que Tolstoï écrivit le récit de la mort de Nicolas Lévine sous l'impression de la mort de son frère, Nicolas Tolstoï, malgré que Nicolas Lévine présente plus d'un point de ressemblance avec Dimitri Tolstoï.

Nicolas Lévine est l'une des figures les plus intéressantes d'*Anna Karénine*, malgré qu'il ne joue dans l'action du roman qu'un rôle de deuxième plan.

Lévine ne l'avait pas vu depuis trois ans quand il le retrouve à Moscou. Il arrive devant la chambre de Nicolas: « La porte du n° 12 était entr'ouverte... Lévine entendit le son d'une voix inconnue puis il reconnut la présence de son frère en l'entendant tousser... Il avait encore maigri depuis la dernière fois que Constantin l'avait vu... Sa structure osseuse, ses mains, tout paraissait plus grand. »

Les mains ! Nous avons rapporté le passage des Mémoires où Tolstoï nous raconte combien l'énorme squelette de la main de Dimitri était effrayant à voir. Cette image a impressionné si vivement l'écrivain que toujours dans ses descriptions de phthisique il insiste sur l'aspect des mains. La forme de la main et des doigts du tuberculeux est bien connue des médecins.

Lévine voit avec désespoir son frère boire de l'eau-de-vie « avec avidité ». Il se heurte à la méfiance obstinée du malade, à son *irritabilité* qui rend toute conversation pénible. Il cherche ses phrases, et ne réussit guère. « Nous comprendrons tout cela dans l'autre monde, dit-il en plaisantant. »

« — Dans l'autre monde ! Oh ! je n'aime pas cet autre monde, je ne l'aime pas ! répéta Nicolas en fixant des yeux hagards sur son frère. Il semblerait bon de sortir de ce chaos, de toutes ces vilénies ! moi j'ai peur de la mort, j'en ai terriblement peur. Il frissonna. »

Quelques mois plus tard Nicolas est avec sa compagne dans une ville d'eau allemande (1), il y cherche l'illusion sinon la guérison.

« L'homme (Nicolas Lévine) était de taille haute et voûtée, avec des mains énormes, des yeux noirs tout à la fois naïfs et effrayants. »

Retré en Russie, le malade va voir son frère à la campagne; la phthisie a fait d'effrayants progrès: « Lévine entendit, en descendant l'escalier, le son d'une toux bien connue; quelqu'un entraînait dans le vestibule, mais le bruit de ses pas l'empêchant d'entendre distinctement, il espéra un moment s'être trompé; il conserva même cet espoir en voyant un individu de haute taille se débarrasser en toussant d'une fourrure... »

« Tout en se reprochant ses mauvais sentiments Lévine accourut dans le vestibule et lorsqu'il reconnut son frère, épuisé et semblable à un squelette, il n'éprouva plus qu'une profonde pitié. »

En quelques lignes nous allons trouver décrites, l'illusion du malade sur son état, l'aspect de ses mains, la crainte de la mort:

« Hé bien ! me voilà arrivé jusqu'à toi, dit Nicolas d'une voix sourde, en ne quittant pas son frère des yeux; depuis longtemps je désirais venir sans en avoir la force. *Maintenant cela va beaucoup mieux*, dit-il en essayant sa barbe de ses grandes mains osseuses... »

« La nouvelle de la mort de Parfène Denisitch parut l'impressionner vivement, sa figure prit une expression d'effroi; mais il se remit aussitôt: — Il était très vieux, n'est-ce pas ? »

« Nicolas se couche, la nuit d'insomnie il la passe à s'agiter en gémissant; mais le matin tout heureux de constater qu'il n'est pas baigné de sueur, il reprend espoir, il appelle son frère. Moi, j'ai bien dormi, je ne transpire plus; viens me toucher, plus rien. »

Quelle justesse d'observation !

Voici maintenant la mort.

Lévine se rend en hâte au chevet de Nicolas.

« Il croyait le trouver dans l'état d'illusion propre aux phthisiques, et qu'il avait frappé lors de sa dernière visite, plus faible aussi et plus maigre, avec des indices d'une fin prochaine, mais se ressemblant encore... Ce qu'il vit fut très différent de ce qu'il attendait... Il aperçut sur un mauvais lit un corps légèrement abrité sous une couverture. Sur cette couverture s'allongeait une main énorme comme un râteau et tenant d'une façon étrange par le poignet à une sorte de fuseau long et mince. La tête penchée sur l'oreiller laissait apercevoir des cheveux rares que la sueur collait aux tempes, et un front presque transparent. »

Mais ce moribond garde encore quelques forces, il en use pour se plaindre de l'insuffisance de son médecin, et « regretter de ne pouvoir consulter une célébrité de Moscou ». L'illusion tenace ! L'espoir malgré tout !

Lévine est incommode par des détails qu'il se reproche de remarquer tandis que son frère agonise, il souffre de la saleté de la chambre, du désordre et du mauvais air; le malade le sent



Nicolas, frère de Tolstoï.

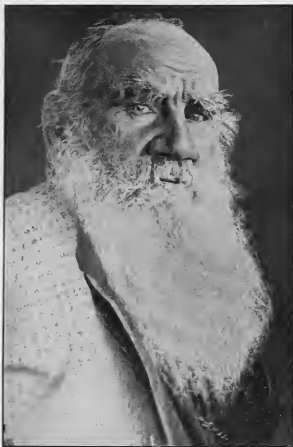
(1) Tourgueniev avait emmené Nicolas Tolstoï à Soden.

et s'en irrite. Il y a là un pénible désaccord que Tolstoï dénonce, en songeant très probablement à sa propre indifférence au moment de la mort de Dimitri.

« Le malade fut administré le lendemain. Nicolas pria avec ferveur pendant la cérémonie; une supplication passionnée et pleine d'espérance se lisait dans ses grands yeux fixés sur l'image sainte, qu'on avait placée sur une table à jeu couverte d'une serviette à ramages. »

Lévine qui sait le scepticisme de son frère est stupéfait de le voir prier ainsi, avec tant de foi et d'espoir. Rappelons-nous qu'à propos de la mort de Dimitri Tolstoï écrivait : « En ma présence, à sa requête on apporta une icône miraculeuse. Je me souvins encore de l'expression de son visage pendant qu'il priaient devant l'image sainte. »

L'espérance est telle que Nicolas va mieux; mais l'illusion ne dure guère : « Après un sommeil pénible d'une demi-heure, le malade fut réveillé par une quinte de toux. Les espérances s'évanouirent aussitôt pour tous, pour le malade lui-même. Oubliant ce qu'il avait cru une heure avant et honteux même de se le rappeler, il se fit apporter un flacon d'iode à respirer. « Lévine le lui apporta, et son frère le regarda du même air passionné dont il avait regardé l'image. »



Tolstoï dans ses dernières années

« ... Voilà en quoi j'ai foi, dit-il, serrant la fiole de ses mains osseuses et aspirant l'iode. »

Rien n'y fait. L'heure de la mort est fatale, mais contre toute attente l'agonie se prolonge. Lévine se sent « froid et indifférent ». Il essaye de se lever et de sortir. Le malade aussitôt s'agit et répète : « Ne t'en va pas. »

« Les heures passent, le malade sort un instant de sa torpeur pour accuser tout le monde de ses souffrances et réclame le médecin de Moscou. »

« — Vous verrez que cela finira aujourd'hui dit Marie Nikolaevna à voix basse. »

« — Qu'est-ce qui vous le fait croire ? demanda Lévine. »

« — Il se dépouille. »

« — Comment cela ? »

« — Ainsi, dit-elle en tirant sur les plis de sa robe de laine. Lévine remarqua effectivement que toute la journée le malade avait tiré ses couvertures comme s'il eût voulu s'en dépouiller. « Ce geste ne trompe pas, il annonce la mort prochaine. »

« Le rôle du moribond se tait. »

Il faut relire cette scène en entier dans le roman. Il s'en dégage une émotion non seulement poignante, mais qui saisit à chaque nouvelle lecture, comme si l'on ouvrait le livre pour la première fois.

NOS GLOIRES MÉDICALES MILITAIRES ; NOS FLAMBEAUX !

Par le Docteur BONNETTE

Médecin-major de 1^{re} Classe
Lauréat de l'Institut.

AU début de ce siècle où les peuples donnent tant de signes d'impatience, de nervosisme, où ils montrent tant d'apreté pour « the struggle for life », au moment où des bouffées de fumée de poudre nous prennent à la gorge, où l'on entend dans le lointain gronder les canons d'Andrinople et de Tchataldja, demandons à nos aînés, à nos Flambeaux, quelques conseils sur notre rôle et nos devoirs auprès du soldat malade ou blessé.

Le mot *Flambeaux*, écrit Bataille, désigne les savants, les esprits consultants du domaine intellectuel. Les *Flambeaux* désignent aussi les Idées, les grandes Idées qui éclairent, en la précédant, la marche de l'Humanité dans le dédale de ses ténèbres, les idées presque indépendantes de nous-mêmes, dont nos actes sont les tributaires ou les satellites empressés.

« Seraines lumières progressives et évolutives qui nous emportent ou se projettent hors de nous-mêmes, aggrégation merveilleuse de la pensée humaine dont rien ne se perd et qui, émanant de toutes les directions, forme, de siècle en siècle, un noyau de plus en plus compact, une nébuleuse emportée comme les autres vers les fins de clarté ! » (Bataille).

« Pour nous, médecins, disait Percy, l'illustrer chirurgien de la Grande Armée, il n'est point de repos aux armées ; nous y sommes les soldats de tous les jours, de tous les moments, nous n'y quittons jamais le combat ; les maladies, les blessures, l'insalubrité des lieux, l'inclemence



Le professeur Gama,
médecin principal, médecin chef du Val-de-Grâce, décédé
(D'après un portrait à l'aquarelle)

des saisons, la contagion des épidémies sont autant d'ennemis implacables et toujours renaissants, et dans cette pénible lutte où les dangers nous pressent de toutes parts, ce sont encore ceux que nous partageons avec les guerriers sur les champs de bataille que nous avons le moins à redouter.

« Allez, disait-il aux jeunes chirurgiens partant pour les Armées, allez où la Patrie et l'Humanité vous appellent. Soyez toujours prêts à servir l'une et l'autre et s'il le faut sachez imiter ceux de vos généreux compagnons, qui, au même poste, sont morts victimes de ce dévouement magnanime qui est le véritable acte de foi des hommes de notre état. »

Et tel était professeur Hallé ajoutait : « Allez sur ces champs de carnage où règne la mort et soutenez les glorieuses traditions de vos aînés, qui vous ont donné l'exemple du dévouement et de ce noble courage qui vole pour conserver à la Patrie, pour arracher à l'art de détruire ses généreuses victimes, au milieu du deuil des victoires et du deuil encore plus déplorable des défaites. »

« C'est là sur ce redoutable théâtre que nos collègues vous ont appris par leur exemple à quel esprit vous êtes appelés. Gardez que l'habitude des camps ne vous le fasse méconnaître ! Elle n'est pas faite pour vous cette audace téméraire du guerrier ; vous ne devez connaître ni le dédire des combats, ni surtout la fureur des partis ; ce n'est pas à vous que s'adresse ce



La façade de l'abbaye royale du Val-de-Grâce. (Gravure du XVIII^e siècle.)

fruit enivrant qui dérobe au soldat l'aspect du danger dans lequel il se précipite.

« Calme dans le tumulte, tranquille au milieu des périls, votre âme, votre courage sont ceux du génie tutélaire qui veille à la conservation des hommes, qui cherche également dans la mêlée, soit le Français, soit l'ennemi frappé, pour le relever, le consoler, le soulager, le rendre à sa patrie.

« Ces soins bienfaisants et réparateurs ne vous feront pas cueillir les lauriers dont la fortune ceint le front des héros militaires. Les couronnes que vous mériterez seront les couronnes civiques. Les trompettes de la Renommée ne sonneront pas pour vous et ne porteront pas vos noms aux extrémités des deux mondes, car vos conquêtes n'effraieront point les peuples, n'affligeront point les arts, n'ébranleront point les empires ; mais vous remporterez vos victoires dans les asiles de la douleur : *la votre gloire silencieuse sera dans les larmes essuyées, dans le calme du sommeil succédant aux souffrances, dans les regards du malheureux plein d'espérance à votre approche, dans la consolation des familles affligées.* »

Dans son Eloge adressé aux officiers de santé de la Grande Armée, morts en Allemagne victimes de leur zèle, en l'an XIV, Coste, le médecin inspecteur des armées, disait aux glorieux survivants : « Soyez tous, je vous en conjure, soyez ce que des hommes de votre état doivent être, décents, réservés, studieux, courageux, humains surtout, stricts observateurs de tout ce que vent la règle, de tout ce que comportent les convenances mais avant tout vrais... jamais servilement maîtrisés par aucune opinion.

« Notre devoir ne nous commande-t-il pas encore, Messieurs, de sauver les autres du danger avant même de nous occuper de celui qui nous menace ? Chaque hôpital est un champ de bataille pour l'officier de santé des armées.

« Dans chaque salle, il trouve de nouveaux

périls ; chaque lit exhale son miasme ; chaque malade rapproche du médecin qui lui donne des soins le sort auquel celui-ci cherche à le soustraire. »

« Rappelez-vous, disait Félix Jacquot aux jeunes stagiaires du Val-de-Grâce, qui sur un champ de bataille vous êtes le seul ami, le seul défenseur du soldat blessé. »

Le professeur Gama, dont la fermeté égalait les talents leur disait en 1835 : « *Traitez le soldat avec bonté et avec douceur.* Par la fréquentation journalière que vous avez avec lui, il s'habitue à vous voir ; il sait que le sort peut vous réunir l'un à l'autre pour parcourir les mêmes contrées lointaines, peut-être pour souffrir ensemble. Combien ces sentiments d'une prévision qui s'est plus d'une fois réalisée ne sont-ils pas attachants ! Si, en temps ordinaire, votre ministère vous rend l'objet de toutes les affections, à plus forte raison dans les circonstances de guerre, où vous êtes appelés à réparer de grands désordres, êtes-vous recherchés et estimés. Mais ne croyez pas que l'éloge que l'on accorde à votre art conservateur ne soit que la simple expression des cœurs portés à la reconnaissance. Ceux qui vous ont précédés dans la carrière ont commandé la considération dont vous jouissez comme d'un héritage. Combien les annales de la France ne renferment-elles pas de ces traits d'héroïsme calculés, réfléchis dont nous alnés ont honoré leur vie aux armées ! Combien d'autres et en plus grand nombre ne sont-ils pas restés ignorés ! A aucune époque de notre prospérité et de nos désastres nous n'avons été différents : nos devoirs étaient toujours les mêmes, et, soit ennemis, alliés ou concitoyens, les sacrifices, les privations, les fatigues, les dangers n'ont paralysé notre zèle ni ralenti les secours que le malheur réclamait de nos mains... Telle est la réputation que vous avez à soutenir. »

Plus tard, le médecin inspecteur général Colin leur conseillait : « *Traitez les malades*

avec bonté : c'est une vertu que l'on ne saurait trop entretenir dans notre corps, trop enseigner dans nos écoles de l'absolu dévouement à ce malade qui en est digne entre tous, lui, l'espoir et la force de la Patrie !

« A vous qui allez débiter dans votre rôle de médecin d'armée je vous répéterai ceci : accordez au soldat une affection familiale qui atténue le regret de la mère absente ; vous n'y perdrez ni prestige, ni dignité ; vous y gagnerez en confiance et vous n'obligerez pas un ingrat. »

Ces précieuses paroles font voir que, dans notre profession, aucun sentiment personnel ne doit altérer la pureté de notre dévouement à nos malades et au bien du service.

Et le médecin inspecteur général Dujardin-Beaumez ajoutait : « Partout où le soldat marche, combat, souffre et meurt, le médecin militaire l'accompagne, l'assiste, panse ses blessures, le soigne, l'encourage dans la souffrance, le console dans le malheur. » Et, dans une célèbre devise, il résumait ainsi notre œuvre sociale sur le champ de bataille : *Il faut secourir les blessés sous le feu, le plus vite possible, le plus près possible, le plus sûrement possible.*

En 1871, pénétrant un jour dans son ambulance de Loigny, le médecin-major Dujardin-Beaumez entendit une voix s'élever au milieu des râles, une voix heureuse, une voix d'enfant perdu qui retrouve sa famille, une voix dont l'accent de confiance et de sécurité est impossible à rendre : *Ah ! voilà le major de chez nous !* Cette interpellation si joyeuse, si spontanée, si reconnaissante fit éprouver au soldat du brillant opérateur une émotion plus vive, dit-il, « que celle du jour où il reçut la croix de commandeur de la Légion d'honneur ».

Ce cri amical rappelle les longues ovations



Le professeur Colin, médecin inspecteur général, né à Saint-Quirin (Meurthe) en 1830, mort à Paris en 1906

Il fut nommé en 1859 professeur adjoint à l'École d'application où il fit des conférences remarquables sur la tuberculose ainsi que les maladies des voies respiratoires. En 1864, il participa à l'occupation des États pontificaux et y recueillit des documents sur les fièvres intermittentes. En 1867, il succéda à Laveran dans la chaire d'épidémiologie du Val-de-Grâce. En 1870 il fut chargé de l'hôpital militaire des varioles de Bicêtre et y recueillit les éléments de son livre sur la Variole.

qui saluèrent l'arrivée d'Ambroise Paré, au milieu des assiégés de Metz : *Nous pouvons nous battre, Paré est là!* Symboliques paroles qui montrent quelle confiance peut inspirer aux soldats la présence d'un médecin sur la ligne de feu, aux heures rouges du sacrifice, ou le geste sublime d'un Des Genettes s'inoculant la peste devant Saint-Jean d'Acre pour relever le courage des Braves que l'épidémie avait abattu.

D'ailleurs le soldat n'est pas un ingrat. Cet humble sait admirablement discerner le réel dévouement qui lui est accordé, les sincères consolations qui lui sont prodiguées, la véritable sympathie qui lui est témoignée. Dans son regard, dans son attitude, dans l'épanouissement de son franc sourire passe cette flamme mystérieuse de la reconnaissance, qui va droit au cœur et qui est une des plus pures joies de ce métier, « d'où le gain est osté ». Aussi qu'un danger surgisse, le soldat est prêt à sauver son sauveur et à lui faire un rempart de son corps!

Pendant la fatale retraite de Russie, les feux du bivouac étaient jalousement gardés par les escouades. « Pour obtenir une place au feu, écrit de Kerckhove, il fallait fournir son tribut de chauffage ou bien donner un peu d'eau-de-vie ou quelque aliment. C'étaient surtout les commissaires des guerres, les employés aux vivres que les soldats ne souffraient pas à leur bivouac. Ils les accablèrent d'injures et les chassèrent impitoyablement. Ils n'avaient peut-être pas tort... Mais si dans cette terrible circonstance les soldats manifestaient leurs sentiments à l'égard de gens dont ils avaient eu à se plaindre, ils se montraient en général bienveillants et quelquefois reconnaissants envers les médecins et les chirurgiens, quelque dans ce funeste moment ils n'eussent aucun service à espérer de l'art de guérir. Ils disaient souvent : les docteurs se sont toujours intéressés à nous, ils ne nous ont fait que du bien.



Le médecin inspecteur Dujardin-Beaumetz né à Barcelone en 1833, mort à Paris en 1896

See nombreux mémoires et ouvrages ont surtout trait à la thérapeutique.

Pendant cette retraite, plusieurs officiers de santé ont dû la vie à des soldats.

Et l'exemple des grognards de l'Épogée protégeant la marche de Larrey, de leur « Providence », sur le pont de la Bérésina n'est-il pas le plus beau témoignage de gratitude collective inscrit dans l'Histoire.

L'Arc de triomphe sur lequel le nom de Larrey est gravé disparaîtra un jour, mais ce geste de la reconnaissance humaine, à un moment si troublé, traversera les siècles et redira aux plus lointaines générations l'héroïsme et le dévouement infatigable de l'illustre chirurgien de la Grande Armée et de ses fidèles collaborateurs.

Ces sympathiques témoignages sont la plus glorieuse rançon de notre sublime mission dans les ambulances du champ de bataille.

* *

Après un combat, l'ennemi blessé n'est plus un ennemi : c'est un malade, une chose sacrée que le médecin doit entourer des mêmes égards, des mêmes soins. L'ambulance est l'asile inviolable qui n'abrite que des frères d'armes et des compagnons d'infortune. Telle fut d'ailleurs la pratique de nos grands aînés, les Percy, les Larrey, les Des Genettes, les Broussais, qui, sur tous les champs de bataille, recueillirent et soignèrent avec le même dévouement les blessés français ou ennemis. La pitié n'a pas de patrie, aussi la Convention de Genève n'a-t-elle fait que ratifier les dispositions qui étaient antérieurement prises, d'un accord tacite, dans toutes les puissances belligères civilisées.

Avant la guerre russo-japonaise, le chirurgien major Haga, de l'armée nipponne, qui fut chargé de soigner nos blessés évacués sur l'hôpital d'Hieroshima, s'efforça, dit-il, de leur faire, dans leurs salles, comme une atmosphère française. Aussi, à notre grande joie, ce savant collègue et ami reçut-il de notre gouvernement la croix de la Légion d'honneur. Cette distinction honorifique, fièrement portée, ne pouvait pas être épinglée sur une poitrine plus méritante.

N'est-ce pas à cette pratique si humanitaire que Des Genettes, qui fut fait prisonnier par les Russes durant la fatale retraite de Moscou, dut l'honneur d'être délivré et conduit à la frontière avec toutes sortes d'égards. Il fut rendu à la liberté par l'empereur Alexandre qui lui disait dans un élogieux ukase impérial : « Les soins prodigués par vous à nos soldats, que le sort des armes a faits prisonniers de la France, vous donnent tous les droits à la reconnaissance de toutes les nations. »

Et, le soir de Waterloo, quand le dernier tambour de l'immortelle phalange se fut tu — dernier rôle de la Grande Armée — Larrey fut cerné et pris par les cavaliers de Blücher, noirs de poudre et ivres de sang. Dévalisé, il est condamné à être passé par les armes. Calme, il attend le peloton d'exécution.

Mais soudain, le médecin-major prussien qui doit lui appliquer sur les yeux un bandeau reconnaît le chirurgien de la Garde Impériale, son ancien professeur à Berlin. Il fait surseoir à l'exécution et court prévenir le maréchal Blücher, qui le fait rendre immédiatement à la liberté, se rappelant que Larrey avait sauvé la vie à son fils, huit ans auparavant, dans la vallée de Teopitz.



Le professeur Kelsch, médecin inspecteur, né à Schiltigheim (Bas-Rhin) en 1841, mort récemment

Aggrégé en 1870, puis professeur d'anatomie et de pathologie générale à la Faculté de Lille, il entra, en 1882, au Val-de-Grâce comme professeur d'épidémiologie et de maladies des armées. Il fut directeur de l'École du service de santé de Lyon et de l'École d'application du Val-de-Grâce. Ses travaux sur la dysenterie, les abcès du foie, les maladies des pays chauds sont classiques.

Que de pareils exemples ne soient pas oubliés ! La reconnaissance n'est pas un vain mot, même sur un champ de bataille.

Aussi, suivons les sages conseils de nos aînés, toujours si soucieux de la grandeur de notre mission. Par l'exemple et la parole, ils nous ont montré l'étendue de nos devoirs, la beauté de notre rôle qui est fait de sacrifices et de dévouement au soldat blessé, dans le fracas de la mitraille, dans les boues des bivouacs, dans le méphitisme des ambulances, dans l'enfer des pestiférés et des cholériques.

Comme eux, sachons humaniser la guerre et promonons courageusement « dans les ténèbres des contagions et les orages des batailles le flambeau de l'espérance et de la vie. »

Au moment où la crise des Balkans se poursuit en se compliquant, au moment où tous les peuples, malgré l'affirmation de leurs sentiments pacifiques, augmentent la puissance de leurs armements et tiennent leur poudre sèche, au moment enfin où le prince héritier d'Allemagne affirme avec éclat dans une retentissante préface que l'Empire allemand a, plus que tous les autres, le devoir sacré de maintenir son armée et sa marine au plus haut degré de valeur combative, pour tenir au soleil la place qui lui est due, notre distingué confrère, le médecin-major de 1^{re} classe Bonnette, a jugé opportun de nous faire entendre les conseils sages, pleins d'humanité et d'abnégation, donnés par nos glorieux ancêtres du premier Empire aux chirurgiens sous-aides partant pour la Grande Armée, ou par nos maîtres actuels du Val-de-Grâce aux élèves qui vont quitter les bancs de cette École.

« Ils l'instruisent pour guérir. »
« Notre devoir à nous est de conserver. »
(DES GENETTES)

VISIONS MAROCAINES AVANT LE PROTECTORAT

LA PROMENADE A LA MORT

Par le Docteur H. DOUZANS

Nous avons le dessein d'offrir au lecteur quelques pages que nous désirerions voir mettre au rang de tableaux d'étude, faits de vérité parfois cruelle, d'ironie, de hantise macabre, de tout ce qui constitua pour des pénétrants européens précurseurs de notre action militaire, le Moghreb croissant. Les couleurs en sont vigoureuses, un peu crues, mais pourquoi vouloir harmoniser et fondre ce qui était à nos yeux l'asymétrie, l'étrange, l'imprévu ? Les rares initiés du Maroc héroï-comique, immaculé dans son pittoresque, malgré les rivalités européennes à son endroit, aiment encore, lorsqu'ils se rencontrent, à évoquer avec insistance — explorateurs, consuls, officiers en mission, commerçants, médecins — les heures de charme, d'étonnement ou d'émoi qui marquèrent certaines journées des années 1906-1907-1908.

Comme nous avons été l'un des modestes résidents du prologue, pacifique ou guerrier tour à tour, à la veille du protectorat, nous avons pensé qu'il était utile de fixer sous la manière de visions fortement teintées, un moment de la psychologie du peuple marocain que la civilisation française doit clore à jamais. Avant que ces fleurs au parfum si dore, qui poussaient en terre libre, n'aillent dans le révolu des temps, se dessécher parmi les choses oubliées, nous tenons à fixer quelques-unes de leurs couleurs, de leurs formes, et leur sensibilité, dans la description des souvenirs vécaus. Au proverbe arabe « Koul elli fat, mai : Tout ce qui est passé, est mort » nous opposons en européen et en médecin, une formule plus moderne : Je passé se poursuit dans le présent et pèse sur l'avenir.

(D' H. D.)

L'ISLAM se déchaîne, il s'épand dans les rues pierreuses de la coquette ville barbaresque de Rabat-la-Victoire, à l'occasion d'une antique coutume que l'autorité maghrénienne ressuscite pour les grands crimes susceptibles de frapper d'horreur les tréfonds de la cité.

Mohamed, le savetier dont l'échope s'ouvre à côté des similaires, dans la ruelle populeuse, d'une luminosité voilée, a tué et mis en pièces son apprenti aux grands yeux noirs qui dépeçait si patiemment la besogne, assis tout le jour à ses côtés, de ses doigts fuselés et souples comme ceux d'une patricienne.

Et pourtant le maailem (maître-ouvrier) a la réputation d'un digne musulman, connu pour son activité et le fini de son ouvrage.

A quelle hypothèse se fixer, en face d'un pareil forfait, lors qu'on est comme moi un nouveau venu ? Intérêt, alcool... passion, folie, que sais-je ? Le cœur ou l'esprit d'un Marocain doivent avoir des déterminantes que les Nazaréens ignorent.

Je vais aux écoutes et m'arrête à des détails bien subtils qui courent la foule, diversement impressionnée : l'apprenti, chuchotant des notables en souriant, voulait quitter l'échope pour entrer chez un ancien aamin des douanes, opulent, dont il devait compléter la maisonnée. De son corps gracieux, élancé comme un jonc, il aurait orné d'une note

gracieuse les thés à la menthe du crépuscule, que la négresse ancestrale dépare si souvent de sa méharmonie osseuse. Aussi l'amin el Djedidi venait-il, le jour qui précéda le crime, croisant le savetier, sous la lueur vacillante de sa lanterne juive, de lui glisser, trait mor-

tel, ses projets de prendre Abd-el-Kader l'apprenti au nombre de ses domestiques. « Un enfant discret et agile dans la maison d'un notable du maghzen est une parure d'un homme bien classé. Tous ses amis, des plus honorées familles, en possédaient un, pour servir à table et faire les menues courses au service du gynécée, dispensant les femmes et les esclaves de s'irriter en discussions avec les juifs honnis. »

Ainsi plaidait l'amin attardé, sous couleur de confort, de tenue et de réserve.

Il s'éloigna vite, renvoyant à plus tard, en raison de l'heure, lorsque le savetier eut laissé échapper une de ces réponses à multiple entente dont l'éducation musulmane lui disait tout l'à-propos :

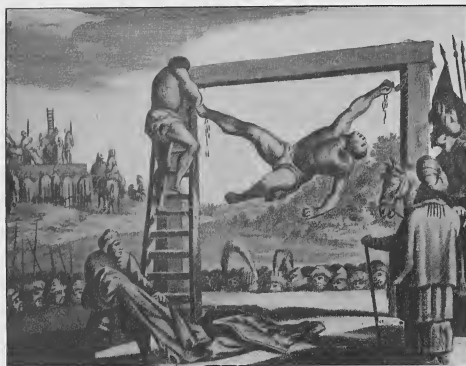
« Sidi, cet enfant est aux mains de Dieu qui réglera son sort mieux que nous ! »

Cette connexion ainsi racontée, d'un éphebe, d'un aamin et d'un savetier m'avait laissé l'impression d'une parabole orientale naïve, d'une texture fine, abritant des dessous malsains, comme certaines fleurs poétisent le lent et hideux travail des sépulcres, ou masquent le rocins bourbeux des cloaques stagnants.

En l'espèce, dès le lendemain, après que les gens de Salé eurent fini de passer le bac, et avant que les moghazenniss n'eussent fermé les lourdes portes, sur le fleuve,



Dessin d'Henri Matisse. (D'après les Cahiers d'aujourd'hui.)



Le Supplice des crochets chez les Marocains (Vieille gravure tirée de Dapper)

« Le bourgeois perce le talon droit du patient et l'accroche à une des deux chaînes. On laisse le malheureux sans boire ni manger et il demeure souvent en vie pendant trois ou quatre jours »
Dapper. — Description de l'Afrique

isolant ainsi Rabat dans sa lugubre cuirasse que lui fit le sultan el Mansour, le savetier glissait le long des murailles et projetait dans le Bou-Regreg quelques débris saignants découpés au tranchet, misérables restes du jeune apprenti que n'aurait pas l'amin el Djedidi malgré son or et sa splendeur de fonctionnaire gavé.

Alors que dans notre Europe assaigie, l'instruction criminelle, circonspecte et digne, s'avance lentement vers une mise en accusation lointaine, le vieillard Si Ahmed el Souissi, gouverneur de Rabat, que ses soixante-cinq ans n'avaient pas alangui, ressuscitait bien vite la cruelle tradition islamique du Moghreb que ses souvenirs d'administrateur ne retrouvait guère que deux fois sa quarantenaire direction de la cité chérifienne.

Le savetier Mohamed serait livré à la foule. Ainsi en fut-il décidé après une enquête sommaire précédée et emmêlée de bastonnade, pendant laquelle le meurtrier balbutia des probabilités de noyade, alors que le flot de la marée montante avait projeté sur la rive, à l'aurore, un bras follement désarticulé, à l'index raidi, comme vengeur, et alors surtout qu'un tranchet mal essuyé se dissimulait sous des débris de cuir de l'échope. Le qadi, l'homme du livre de la loi, acquiesça, le châtiment étant conforme à la kalda (tradition) et bien proportionné au crime.

Les consuls auraient beau s'indigner... après, lorsque la règle serait sauve. Il n'y aurait, pour les apaiser, qu'à leur offrir de demander au sultan, à Fez, des instructions prohibitives pour l'avenir.

Moins de quarante-huit heures après la découverte du crime, vers les dix heures du matin, le chef des soldats du pacha réglait la cérémonie, et prenait lui-même la direction de la sinistre promenade, à travers et le long des rues principales de la ville arabe. Un carcan de fer, réveillé dans le coin des accessoires de répression, emprisonna avec aisance le cou du savetier. Deux chaînes s'y fixèrent, symétriques, aux mains de deux moghazenis. Elles devaient assurer par tractions opposées en direction l'équilibre, car Mohamed fut juché sur un âne, à califourchon, simple chemise lon-

deserteurs des méhallas, filles publiques, enfants sans tutelle, de la couleur intense et du bruit, foule hurlante, plus vibrante que si elle était avinée, sans d'autres excitants que ceux qui pouvaient venir de ses sentiments du moment et de ses mœurs, comme intoxiquée...

Tous, se bousculant, cherchaient à se dépasser pour joindre le condamné, ayant le droit de l'atteindre de leurs malédictions, de leurs crachats, ainsi que du bâton et de la savate. Cette dernière arme était la plus utilisée et c'était une levée de mains brandissant des sandales en peau de chèvre pour porter des coups sur la tête de Mohamed. Le bâton, manié à la faveur d'une éclaircie non loin de nous, par un nègre, sonnait dru sur la colonne vertébrale. La pesée était vigoureuse, car la matraque marocaine, à bout renflé, est une arme dangereuse.

Le savetier faiblissait, prêt à basculer. Les moghazenis tendaient leurs chaînes et rétablissaient l'équilibre du patient. Nous eûmes la sensation que les agents de l'autorité étaient des guides de justice, destinés à assurer le lent mais sûr déroulement à travers la ville, et à empêcher que, selon le caprice d'un brutal agresseur, armé du poignard interdit, le rite ne perdît de sa lenteur et de son impeccabilité.

La promenade devait se poursuivre pendant trois jours à raison d'une heure environ par jour, et le savetier devait avoir la vie sauve, s'il résistait à la vin-

gue recouverte d'une djellabah usagée, la tête nue, les dos tourné en avant, vers la tête de l'animal. Ce dernier allait être dirigé par l'aide d'un lil-col par un troisième soldat.

Le cortège dévala, car la foule attendait à la porte du pacha. Il fut vite grossi, tellement ce spectacle alimentait avec frénésie l'excitation du peuple. Cette foule se composait de tout ce qui fait la ruée des émeutes en ville maghzen de la côte : barcarriers, portefaix du port, mendicants, artisans, ouvriers du bâtiment,

dicte populaire. Je crois bien que cette promesse qu'il n'a jamais dû trouver, dans les faits, l'occasion de sa réalisation, a été imaginée pour stimuler tous les acteurs de ce drame, les bourreaux et la victime, cette dernière surtout, qui pour échapper aux coups ou pour les atténuer, se livrait, avec quelle énergie, à toute une gymnastique de défense et de parade : mimique diabolique, titanique, parmi le sang ruisselant des plaies craniennes ou nasales, comme si quelque vision d'un traïque revenant de l'Enfer du Dante était venue, grimaçante, jouer une pantomime de la mort.

Certes elle fut écourtée le troisième jour, la « parade », car Mohamed, loque sanglante, pendait des deux côtés, en travers de la selle, et la foule, devenue silencieuse, avait compris qu'Allah, toujours grand et juste, avait jugé le coupable définitivement.

Presque seul dans la rue, parmi les quelques Européens que comptait alors Rabat, une certaine, je reculais jusqu'au fond d'une boutique de juif protégé français, pour laisser passer la trombe assouvie, hostile plus que jamais au chrétien lorsqu'elle est en proie à ses délirés, et j'analyse encore, dans des pensers d'horreur, le mot que me glissa notre juif, douloureux résigné. « Ils sont contents, maintenant, parce qu'en punissant le criminel eux-mêmes ils font un acte de bon musulman. »

Je ne sais s'il disait vrai, mais je gagnai vite quand la loque, la poupée pantelante aux paupières boursoufflées et sanglantes fut passé pour la troisième fois, les hauteurs sereines de la kasbah des Oudaïa qui dominent la mer et l'embouchure du fleuve, pour y respirer à moi-même. La barre grondait, élevant ses murs de lames en volutes infranchissables, fermant la ville Maghzen du côté de l'Océan, ce jour-là semblait-il, plus que jamais, comme si, pendant que s'accomplissaient ses rites, l'Islam marocain bouclait son manteau au rivage, pour cacher les officiants à nos regards. Malgré tout, je me compte parmi ceux qui ont vu.

Écrit à Rabat, hiver 1906-1907.



Supplices infligés aux esclaves chrétiens par les Marocains (Vieille estampe de la Bibliothèque Nationale)

LE SERVICE MÉDICAL A L'HOPITAL DE LA CHARITÉ

AUX XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES

Par Marcel FOSSEYEU

Docteur ès lettres, Sous-archiviste de l'Assistance publique

Pour se faire aujourd'hui une idée de ce qu'étaient les hôpitaux parisiens aux XVII^e et XVIII^e siècles, il faut lire les chroniques de l'époque, et surtout les protestations des hommes consciencieux qui à divers moments firent la guerre aux abus : d'Alembert, Tenon, de Jussieu. Notre distingué collaborateur M. Fosseyeu a montré ailleurs l'organisation lamentable de l'Hôtel-Dieu en ces temps lointains : la promiscuité des lits à plusieurs places, le gaspillage des ressources, la méconnaissance complète de l'hygiène et la mortalité énorme qui s'en suivait. Dans l'article que voici — dont nous ne publions aujourd'hui que la première partie — est décrit un véritable hôpital modèle... pour l'époque.

Le Bolonais Sébastien Locatelli parle comme il suit de l'hôpital de la Charité, qu'il visita en 1664 (1) :

Le meilleur et le mieux tenu des hôpitaux est celui que dirigeaient les Pères de la Corbeille, surnommés les Bons Frères : il est si propre et l'on y respire partout des parfums si agréables qu'en le visitant en bonne santé l'envie vous prend de tomber malade pour en jouir encore mieux. Près de chaque lit se trouve un petit autel orné de fleurs avec un brasier, où de temps en temps celui qui en a soin jette d'excellents parfums. Les religieux qui le desservent sont en si grand nombre que presque chaque malade a un frère pour le servir.

Il y a aussi partout beaucoup de cages remplies de petits oiseaux dont le chant inspire la gaieté. Des fenêtres qui sont peu élevées, on voit de fort beaux jardins dont jouissent ceux qui peuvent se promener dans cette vaste galerie.

Tout en faisant la part de l'exagération littéraire de l'excellent Bolonais, il faut reconnaître que dans le Paris du xvi^e siècle, les salles neuves et presque somptueuses de l'hôpital de la Charité faisaient un contraste violent avec le délabrement et l'encombrement de la plupart des locaux de l'Hôtel-Dieu, empuanti et étressé sur les rives de la Seine, au cœur même de la Cité! (2)

Ces salles de la Charité toutes placées au premier étage, tandis que le deuxième était réservé aux frères, aux novices, aux domestiques, et que le rez-de-chaussée voûté renfermait la cuisine, le réfectoire, la lingerie, le vestiaire, la pharmacie, et en général tous les magasins, avaient grand air, avec leurs poutres et solives apparentes, les larges croisées pratiquées à une grande élévation du sol, telles qu'on les peut voir sur la gravure d'Abraham Bosse. Elles étaient dallées ou carrelées et communiquaient toutes entre elles

grâce à un vaste palier carré, ce qui rendait le service prompt et commode.

Nul autre document que la relation de Locatelli ne nous parle des cages d'oiseaux qui répandaient la gaieté, mais nous savons par divers auteurs que des peintures dues à des artistes de talent décoraient ces salles : Testelin avait représenté dans l'une Saint Louis soignant les malades. Restout, dans une autre, avait brossé des sujets tirés de l'Évangile, et dans la salle Saint-Michel, Lebrun avait peint la Charité sous l'emblème d'une femme qui ré-

maison, se composait du bois, d'une pailleasse, d'un matelas battu très souvent, de deux couvertures, de quatre paires de draps, d'un traversin, d'un oreiller, d'une housse de drap vert pour l'hiver, d'une en basin pour l'été, d'un bassin à cracher, d'une tasse, d'une cuiller, d'une écuelle, d'un petit plat, le tout en cuivre. Comme ustensiles plus particuliers, il y avait encore des biberons pour alimenter les plus malades, des bassins d'étain entourés de bourrelets, des urinaux de fer-blanc et d'étain, des chaises de commodité à raison d'une pour deux lits (1).

Ces lits étaient désignés par des numéros ; cependant certains paraissent avoir possédé, comme les lits de fondations, des noms de saints, sur le désir exprimé par les fondateurs. Ainsi les quatre lits fondés par la générosité de Philippe de Berthier, abbé de Saint-Vincent de Sens, en 1668, et qui étaient à la nomination ducur de Saint-Sulpice, devaient porter les « images » de saint Jean-Baptiste, saint Jean l'Évangéliste, saint Philippe, saint Vincent, avec la suscription suivante : Dieu veuille avoir pitié de l'âme de Jean-Philippe « afin, dit le testament (2), d'obliger les pauvres à faire cette prière à perpétuité ».

Pour fonder un lit à la Charité, il fallait généralement verser une somme de 6 à 8.000 livres au xvi^e siècle, et au xvii^e siècle de 10.000 livres. Nous ne saurions ici donner la liste de tous les bienfaiteurs de la maison (3) ; beaucoup d'ailleurs des sommes léguées ne concernaient pas des fondations de



Abraham Bosse. — Une salle de malades à la Charité au xvi^e siècle

pand de l'eau sur un brasier enflammé.

Cette salle Saint-Michel, qui par exception était plafonnée, ne comprenait que 17 lits de fiévreux et de convalescents, tandis que la salle Saint-Louis contenait 80 lits de fiévreux, la salle Saint-Augustin 29 lits de convalescents, la Vierge 34 lits de chirurgie, la salle Saint-Raphaël 15 lits de taillés, et la salle Saint-Jean 24 lits de fièvres malignes.

Les lits, suivant la déposition faite en 1790 par le père Stanislas Cordier, procureur de la

(1) Voyage en France (1664-1665), trad. A. Vautier. Paris 1905.
(2) V. Fosseyeu, L'Hôtel-Dieu aux xvi^e et xvii^e siècles Paris, 1912, in-8°.

(1) Arch. nat., F. 15, 1861.
(2) Arch. de l'Ass. publ., fonds de l'Hôtel-Dieu, légataire universel de l'abbé de Saint-Vincent ; acte du 2 mai 1668. Pour ces 4 lits, Ph. Berthier avait légué 800 livres de rente, sur les recettes des décimes de la généralité de Montpellier.
(3) Voir une liste des fondations de lits dans l'ouvrage de M. F. Gillet, L'Hôpital de la Charité, Moutier, in-8°, 1900, p. 116.

lits, mais d'offices religieux. La protection de Marie de Médicis, puis de Richelieu, attirèrent aux frères de Saint-Jean-de-Dieu d'importantes aumônes. Quelques donations méritaient d'être particulièrement signalées, comme celle de ce seigneur anglais, Preston, qui laissa 11.000 livres, en 1669, à condition de recevoir les Anglais malades en la ville de Paris, et au XVIII^e siècle les donations successives de M. et M^{me} de Lassay, de 1751 à 1757, s'élevant à plus de 100.000 livres, et qui permirent la mise en service de treize lits. Ajoutons qu'en 1678 les frères avaient reçu l'exemption du logement des gardes françaises, à condition de recevoir jusqu'à 40 soldats malades ou blessés. Les militaires formèrent en effet une part importante, avec les prêtres peu aisés, de la clientèle des Frères, jusqu'à l'ouverture de leur succursale de Montrouge, à la fin du XVIII^e siècle, particulièrement réservée à ces deux catégories de malades.

Quelle était, en effet, la clientèle de l'hôpital? De bonne heure il fut envahi par les soldats des régiments du roi, qui n'avaient pas d'infirmier et qui s'y trouvaient mieux qu'à l'Hôtel-Dieu toujours encombré, puis par la domesticité royale, que les Frères étaient bien obligés de recevoir en raison des aumônes dont les gratifiait la Cour.

Tous les jours de chaque semaine, dit un placet présenté au roi en 1630 par les religieux, en vue du paiement de l'aumône de 25.000 livres tournois qui leur avait été soldant accordée par brevet du 19 mars 1627 (1), l'hôpital est vu et fréquenté par plusieurs prélats, seigneurs de votre cour et suite, magistrats, officiers et autres qui peuvent assurer V. M. qu'il ne se peut rien désirer aux charités avec lesquelles ils pensent, traitent et assistent spirituellement et corporellement de jour et de nuit, jusqu'à la mort ou convalescence, les pauvres malades desquels une grande partie est composée de soldats de vos régiments ou de pauvres garçons des offices de V. M., de la Roynne vostre mère et de la Roynne vostre épouse.

Puis à cette clientèle de cour vint bientôt s'ajouter celle de tous les laqueux et valets des grands seigneurs qui se faisaient construire des hôtels au faubourg Saint-Germain, dans la vogue allait croissant.

L'admission de ces malades aisés ne laissa pas que de soulever des plaintes et récriminations amères de la part de la clientèle habituelle des hôpitaux, primée par cette valetaille souvent exigeante et insolente. Nous en trouvons l'écho dans un curieux placet adressé en 1635 au cardinal de Richelieu par « les pauvres malades », c'est-à-dire par les indigents évincés.

Il est arrivé, lit-on dans cette pièce, que Paris qui n'est pas une ville, mais un monde, abondant en malades de toutes conditions, les riches pour se décharger du soin de leurs domestiques commenceront à faire de cet hôpital une hostellerie pour leurs valets, et se libèrent du lieu et de la dépense, remplissent ce peu de lits qu'il y a des personnes de leurs serviteurs de sorte que les pauvres en estoient exclus (2).

Sans doute il était difficile aux frères de résister aux sollicitations des familles qui par

ailleurs les alimentaient de leurs aumônes. Cependant, après avoir pris l'avis des curés de Paris et des docteurs de la Faculté de théologie, pour donner plus de poids à leur décision, ils exclurent les domestiques par le règlement de 1630, qui fut sans doute imparfaitement exécuté, à voir les termes de ce placet qui lui est postérieur de cinq ans.

Enfin, à cette clientèle aisée, mais parisienne, il faut ajouter une classe particulière de malades qui venait des provinces où il lui était impossible de se faire traiter, celle des malades atteints de la pierre et descende de boyaux dont les douleurs par un continu martyrte les amènent de 50 lieues à la ronde pour être taillées, n'y ayant point d'autres hôpitaux dans

pierre, gravelle, ruptures, descentes de boyaux, et membres pourris et gâtés, et de la grande expérience et connaissance qu'iceux religieux ont de la cure de ces maladies et autres inconnues.

La taille resta concurremment la spécialité des religieux et des chirurgiens attachés à l'établissement. Lister, dans la relation de son voyage à Paris en 1698 (1), mentionne les armoires grillées remplies de pierres extraites, et en particulier le modèle de grosseur extraordinaire extrait à un moine, qui mourut de l'opération, qui y était conservé avec cette inscription :

Figure et grosseur de la pierre, pesant 51 onces, qui fait 3 livres 11 onces, qui a été tirée dans cet hôpital au mois de juin 1690, et que l'on conserve dans le couvent de la Charité.

Mais ce qui l'intéresse le plus ce sont les opérations mêmes qu'il vit faire au Frère Jacques Beaulieu, aussi bien à l'Hôtel-Dieu qu'à la Charité. À la Charité, il lui vit faire 11 tailles en trois quarts d'heure.

L'un de ceux qu'il opéra, dit-il, mourut, et à l'autopsie on vit qu'il avait la vessie remplie en 4 ou 5 endroits, le muscle prosa abimé et les vésicules séminales gauches coupées.

Et son correspondant, M. Probie, lui, écrivait quelque temps après son départ, le 2 août 1698 :

La réputation du frère Jacques s'en va grand train... A la Charité, de ses 19 malades il n'en reste que 11. Il a opéré, dit-on, dans les hôpitaux de Lyon, avec moins de succès encore qu'à Paris. Je sais aussi qu'il ne manque pas d'ennemis... les chirurgiens qui font de leur mieux pour le décrier, ne laissent pas de suivre sa méthode. Mareschal a fait des opérations en s'y conformant, avec cette différence que son cathéter étoit cannelé. La Rue, second chirurgien à la Charité, fit l'opération à l'ancienne manière en même temps que Mareschal en faisoit suivant la méthode du frère Jacques, mais sans réussite aussi bien que ce dernier, car tous les malades de Mareschal sont vivants et sont bien tandis que La Rue en a perdu un ou deux, sans compter que ceux qui ont survécu ont été mandé pour guérir un mois ou six semaines de plus que les autres.

À partir de 1724, les maîtres chirurgiens opèrent seuls. D'après une statistique que les Frères firent paraître dans un de leurs mémoires, au moment de l'instance qui se termina par la déclaration du 20 juin 1761, ils prétendent que dans les 23 années antérieures à 1724, il n'y avait eu qu'un 308 décès sur 1.310 opérés de la taille.

tandis que dans les 23 années qui suivirent, sur 508 opérations, 283 seulement réussirent. Avant Mareschal, Rufin, de 1623 à 1642, et Jonnot, de 1644 à 1667, s'étaient acquis par leurs tailles opérées à la Charité (2) une notoriété dont nous retrouvons l'écho dans les lettres de Gui Patin (3).

(1) Voyage de Lister à Paris, en 1698, Paris, 1873, in-8°, p. 207-210.

(2) V. Maigne, *Fragment de l'histoire de la charité au XVIII^e siècle*; des opérateurs pour la taille, la famille des Colot, des religieux de la Charité, in *Rev. méd. chirurg.*, t. IV, 1898, p. 124, 185.

(3) Gui Patin, *Lettres*, t. II, p. 410. Nous savons d'autre part que Rufin avait projeté la fondation d'un hôpital spécial pour l'extraction de la pierre, mais n'ayant pu mettre à exécution ce projet, il remit à la Charité les fonds déjà réunis par lui à cet effet. (*Mém. à consulter pour les religieux de la Charité*, 1758, p. 13.)



Ce tableau du XVIII^e siècle, qui se trouve actuellement dans le cabinet du Directeur de la Charité, représente une grande dame bienfaitrice de l'hôpital, qui montre du doigt un navire paraissant approcher de port. Il s'agit très probablement de Mme la Comtesse Lambert de Thibouville, femme d'un capitaine de frégate.

les provinces où ces maladies les plus violentes dont les corps puissent être travaillés, reçoivent du soulagement.

Les malades atteints de cette affection étaient, comme à l'Hôtel-Dieu, réunis dans une salle spéciale, la salle Saint-Raphaël. La taille avait été dès le début la spécialité des Frères (1), si l'on s'en rapporte aux lettres patentes de 1628 :

Le roi est dûment informé du bon devoir que les religieux de la Charité ont rendu et rendent incessamment aux pauvres malades et nécessiteux et signement envers ceux qui sont affligés de fièvre chaude, de la

(1) Dès 1627, Burgover de Schaffhouse écrivait à Fabrice de Hilden qu'étant à Paris il y avait prolongé son séjour plus d'un mois, dans le désir de voir cette lithotomie universelle qu'on a coutume de pratiquer sur un grand nombre d'enfants calculeux de l'hôpital de la Charité. Il avait d'ailleurs été obligé de partir avant d'avoir pu y assister. (*Cf. Traité de la taille*, de Fabrice de Hilden).

(1) Bib. nat., *Factums*, 4° 24.113.

(2) Bibl. nat., *Factums*, 4° 24.112.



S. Baron. — Les Amours malades, deux éclopés, vont frapper à la porte de Mercure.
(Anc. Salle de Garde de la Charité, xix^e siècle.)

Maréchal, qui devint chirurgien du prince de Conti, puis du roi, en 1703, avait été gagnant maîtrise à la Charité, avant d'être désigné comme chirurgien-major, à la suite du régime institué par les lettres patentes de 1704. Morand, l'auteur de son *Eloge* à l'Académie de chirurgie, nous apprend qu'il s'y distingua comme tant d'autres, par ses tailles :

Le régime donné en 1724 à l'hôpital de la Charité l'engageait à venir présider à l'opération de la taille (1) qui s'y fait tous les ans au printemps, et il en faisait toujours lui-même quelques-unes ; car quoique avancé en âge (Maréchal, né en 1658 ne mourut qu'en 1736), il avait la main aussi bonne que son esprit était sain. Un de ses opérés, auteur de quelques ouvrages en vers et en prose, écrit : « J'étais depuis 10 ou 12 ans, nouveau Sisyphus, condamné à rouler une grosse pierre, quand M. Maréchal me fit l'opération. Je suis persuadé que si son habileté ou la légèreté de sa main commencent ma guérison, sa douceur et la gaieté de son humeur la perfectionneront. Il ne s'approchait jamais de moi qu'avec un visage riant, moi je le reçus toujours avec un nouveau complet de chanson sur quelque sujet réjouissant. »

On avait sans doute raison d'opérer au printemps, qui donnait de si heureuses dispositions d'esprit aux patients et aux opérateurs.

C'est une coutume que nous trouvons aussi à l'Hôtel-Dieu, où la taille se faisait deux fois par an, au printemps et à l'automne, car on attribuait à la conjonction de certains astres une heureuse influence sur l'issue de ces opérations. Comme à l'Hôtel-Dieu, l'apprentissage des opérations se faisait sur les cadavres, qui étaient, on le conçoit, fort recherchés ; d'ailleurs les autopsies étaient très fréquentes, quoiqu'en aient dit certains auteurs mal informés, dans les hôpitaux, sous l'Ancien Régime. C'est sur des cadavres de la Charité en particulier qu'un empirique qui devait acquérir une réputation célèbre de lithotomiste, le frère Côme (2), fit son apprentissage, grâce aux relations qui unissaient les Feuillants, dont il était, aux Frères de Saint-Jean-de-Dieu ; et Diderot, qui était le voi-

sin de l'hôpital, le vit plus d'une fois s'exercer du haut de son 5^e étage de la rue Taranne (1). Il fut souvent appelé d'ailleurs, au moment de sa grande notoriété, pour opérer lui-même à la Charité dans les cas difficiles comme celui que rapporte Bachaumont en 1768 (2), et ce fut grâce à son influence que son neveu, Pierre Baseliac, devint chirurgien de l'établissement (3).

La visite des salles avait lieu, au xvi^e siècle, vers 4 heures du soir :

Sur les quatre heures, le médecin fait la visite de tous les malades, assisté des infirmiers, apothicaire et chirurgien, et quelquefois des supérieurs s'ils ne sont occupés ailleurs ; ledit apothicaire écrit les ordonnances et dispose de tout tant pour le soir que pour le matin, comme ledit médecin ordonne et le chirurgien fait les saignées, emplastiques, onctions aux heures convenables, et pense les blessés, ou playes aux heures nécessaires et cet ordre s'observe continuellement.

Le régime alimentaire des malades comprenait trois catégories, suivant l'état du malade. Il y avait trois cuisines différentes suivant trois états ou, comme on disait, suivant les espèces de chaleurs, savoir : convalescence, neutre, de décadence ou cheute. Il n'est pas sans intérêt de reproduire le détail qui nous a été conservé (4), car c'est la première fois dans un hôpital d'autrefois que nous rencontrons cette distinction de régimes bien délimités :

Pour ceux qui sont en état de convalescence ou s'acheminent à la santé, si les malades aient trop chaude, comme fièvre chaude, continue, putride, éthylique, etc., à ceux-là est donné du potage on l'on a fait cuire le mouton et partie de la volaille auquel on ajoute des herbes réfrigérantes pour tempérer l'ardeur du sang, chaleur du foye, estomach et autres parties qui peuvent être affectées et altérées et après leur est donné de la volaille et du mouton ou du veau ; pour leur boire, du bon vin tempéré, avec du fort bon pain cuit.

Ceux qui sont en l'état neutre, qui ne sont entièrement guéris et ne sont aussi fort malades sont nourris avec des bouillons correspondants à la qualité de leurs maladies ; comme si c'estoit flux de ventre, leur bouillon est composé de lait et jaunes d'œufs frais et ainsi des autres suivant la maladie, et pour leur manger, leur est baillé de la volaille bouillie, mouton, et s'ils sont déspétez, on leur donne du rosty avec quelque petite sauce pour éguier leur appétit, y ajoutant vinaigre ou verjus, comme les infirmiers jugent être nécessaire, et pour leur boire, à ceux du flux de ventre, eau ferrée, et une tasse de vin ; à ceux des fièvres chaudes, eau panée et aux autres de la tyssane.

Et quant à ceux qui sont en décadence ou cheute, ils sont nourris avec des bouillons chairs de fort bonne substance comme jarrets de veau et verjus si besoin est ; pour leur manger des œufs frais du même jour, gellés et confitures suivant qu'ils ont la force de prendre ce qui leur est administré.

Les eschanchées on enflambré, par fièvre ou blessure sont nourris avec de bons bouillons, primeaux, pommes ou poires cuites avec du sucre suffisamment et leur boyre est de la tyssane.

Ce régime alimentaire était en définitive fort soigné, et nous y retrouvons la même importance que nous avons déjà signalée à l'Hôtel-Dieu, des bouillons et des tisanes. Et si les frères cuisiniers étaient peut-être moins habiles que les Augustines à préparer la fameuse gélée

si goûtée des malades du grand hôpital, ils avaient aussi à leur actif le codignac, ou cottignac, gelée de coing, pour ceux de leurs malades atteints de flux de ventre, et quelques douceurs dont ils n'étaient pas avares.

L'apothicaire paraît avoir eu des fonctions assez diverses et délicates. Le soir, il fait une sorte de contre-visite dans les salles :

Suivi d'un novice, il apporte les fontementations à ceux qui en ont besoin comme à ceux qui ont les nerfs irrités, douleur de costez, etc., aux fièvres chaudes les frontaux sont appliqués comme sont occyrodins, occyras, populeux, rigonneux et fendus tous visus sur le cerveau, etc., et aux plus débiles est donnée la confection alcernes, jacinte, etc. (alcernes royale) (1).

Les autres religieux étaient loin d'être inactifs, si nous en croyons l'emploi du temps qui nous a été laissé par l'un d'eux, car en dehors des multiples exercices religieux dont la relation nous entraînerait trop loin, nous les voyons dès 5 heures du matin se rendre deux à deux pour faire les lits des malades, « les aydant à lever ou les levans suivant la force ou faiblesse d'un chacun, et leur baillant leurs robes » ; les malades une fois recouchés « ils balient les infirmeries et donnent satisfaction aux malades suivant qu'il leur est nécessaire » ; ils vont ensuite entendre la messe.

Sur les huit heures, ils commencent à mettre les tables, à ranger les escuelles et autres petits ustensiles servant aux malades et après leur baillent à laver les mains admonestant tant lesdits malades que les assistants à bien Prier pour les bienfaiteurs tant pour les vivans que pour les trespassés ; cependant les infirmiers visitent les malades et ceux qu'ils trouvent avoir la fièvre et qui ont pris médecine et qui suyaient l'ordonnance du medecin ne leur est propre de disner sitôt, on leur en servoit au pied du lit, pour marque du retardement de leur disner, et après il écrit ceux à qui fait la diète de bouillon clair, du rosty, du vin, tisane, eau panée ou ferrée, suivant la qualité des maladies.

A 9 heures, les religieux vont à la cantine chercher le diner des malades ; ils lavent ensuite la vaisselle, et balayent à nouveau les salles.



S. Baron. — Les Amours guéris, guis et pimpants, munis de leurs flèches, prêts à reconquérir leurs éclopés.
(Peinture de l'ancienne Salle de Garde de la Charité.)

(1) Dionis dans son *Cours d'opérations de chirurgie* prétend que sur 30 calculeux opérés à la Charité, comme à l'Hôtel-Dieu, il y en a plus des deux tiers qui n'ont pas atteint dix ans, et qui sont presque tous enfans de villages, ce qui marque évidemment que la première et la plus générale cause de la pierre est la mauvaise nourriture.

(2) Cf. l'abbé A. Chevreau, *Le Frère Côme*, 1912 (thèse). Il opéra de 1753 à 1781 dans une clinique particulière qu'il avait montée à grands frais, près de la porte Saint-Honoré (rue Royale actuelle), où affluaient des malades de toutes les provinces.

(1) Voir Bibl. nat., n° 3361. *Dispensatorium medicum sive codex medicamentorum ad usum regis Charitatis parisiensis nosocomii*. Cet ouvrage, se trouve à l'usage d'un traité de myologie sans doute également à l'usage de l'hôpital, et il est suivi d'une description des plantes usuelles qui devaient être cultivées dans le jardin botanique du couvent. Voir aussi Fac. méd., n° 415: *Formule nosocomii Charitatis parisiensis*, rédigé par Cordoue, doct. en méd. à Montpellier, xviii^e siècle.

(2) *Mémoires*, t. iv, 18 juin 1768. « Un phénomène qu'on voit aujourd'hui à l'hôpital de la Charité occupe toute la médecine. Un malheureux attaqué de la pierre avec des douleurs incroyables s'y est présenté, les médecins et chirurgiens ont jugé à propos d'appeler le frère Côme. »

(3) Bibl. nat., *Collect. Joly de Fleury*, 348, f. 65.

(4) Bibl. nat., n° 18607, f. 1. *Apologie*.



Le P. Fr. Banfi, général de l'ordre des Frères de Saint-Jean-de-Dieu (xviii^e siècle)

Après quelque interruption de service remplie par leurs devoirs religieux, les infirmiers reviennent dans les salles et vers 3 heures donnent à goûter aux malades, rôties ou confitures ; le souper a lieu à 5 heures, tous les soirs on vient donner l'eau bénite aux malades, on refait les lits, et une nouvelle visite aux malades ; la nuit il y a un religieux de garde qui change chaque semaine, et qui est chargé avant le lever de vider « les vases des chaises des malades et de les nettoyer avec tel soin qu'il n'y demeure aucune saleté dedans les remettant ainsi bien nets et chacun à son lieu », ce qui prouve que, comme à l'Hôtel-Dieu, dans la plupart des salles, sauf celles qui donnaient sur la Seine, il n'y avait point de latrines.

On ne recevait de malades qu'autant qu'il y avait de lits vides ; chaque arrivant remettait ses vêtements ; on lui donnait une chemise blanche ; on l'installait dans le lit « nettement et proprement, bien couvert et chauffé suivant la saison » ; on ne lui rendait ses effets qu'après guérison, en y inscrivant le numéro du lit occupé, qui était également porté sur le registre des entrées (1), où « le garde-robier » inscrivait « les noms, surnoms, père et mère, pays, vocation, âge et demeure ». En cas de mort, le service funèbre se faisait dans l'église de l'hôpital, d'où l'on arrivait à couvert de tous les points de l'établissement en traversant les salles de malades (2).

(1) Les archives de l'Ass. publ. en possèdent la collection à partir de la deuxième moitié du xviii^e siècle.

(2) L'église fut ornée en 1735 d'un portail du aux dessins de Decotte, auteur du dôme des Invalides. Elle renfermait entre autres un tableau de Jouvenet : *Saint Jean de Dieu élevé par les anges* ; une toile de Dullin, *Vierge-Christ guérissant les malades*, et une *Résurrection de Lazare*, de Galloche.

L'Hôtel-Dieu, dont la politique, nous le savons, était de se réserver le monopole des libéralités, en matière d'assistance, aurait bien voulu profiter des dissensions intestines entre les factions rivales des frères pour mettre la main sur l'administration de leur hôpital (1).

A la séance du 24 août 1667, deux administrateurs, de Gaumont et Perreau, rappelant le différend porté devant la grande Chambre, entre les frères hospitaliers « dont quelques-uns se plaignent des autres, de la mauvaise administration qu'ils sont des biens de leur hôpital, tant des revenus ordinaires que de ceux qui leur sont faits charitablement ou qui leur sont donnés à rente viagère », déclarent qu'il faut saisir l'occasion pour exiger qu'ils se conforment à l'arrêt de 1622 qui les obligeait à prendre des administrateurs laïcs parmi ceux du bureau de l'Hôtel-Dieu. L'affaire n'eut pas de suite, mais le bureau fit tout son possible pour s'opposer par la suite à l'établissement de la maison de convalescence qu'ils fondèrent rue du Bac. Il contestait également le droit d'a-

cheter en Carême des bestiaux et volailles à l'usage de leurs malades, qui leur avait été accordé par lettres patentes de 1628, mais qui portait atteinte au privilège de l'Hôtel-Dieu (2).

Les religieux avaient à leur service un certain nombre de garçons, douze en 1668 (3), qui sont portés dans le budget des dépenses pour une somme globale de 900 livres ; il y avait en outre les domestiques des deux chapelains touchant 240 livres, un organiste aux gages de 190 livres. Ce n'était là, bien entendu, qu'une faible partie des dépenses dont les plus grosses

(1) *Délib. Hôtel-Dieu*, 3 août 1663 : « On a dit aussi qu'on se plaint de ce que les frères hospitaliers de la Charité reçoivent les aumônes du public, sans en rendre compte expressément, que l'Hôtel-Dieu comme principal hospital y a intérêt, que le public y est aussi intéressé, en ce qu'on dit qu'ils envoient des sommes considérables en Italie, et font tourner au soulagement des étrangers ce qui devrait estre employé pour les pauvres de ce royaume. »

(2) *Délib. Hôtel-Dieu*, 27 fév. 1725 et 22 janv. 1727.

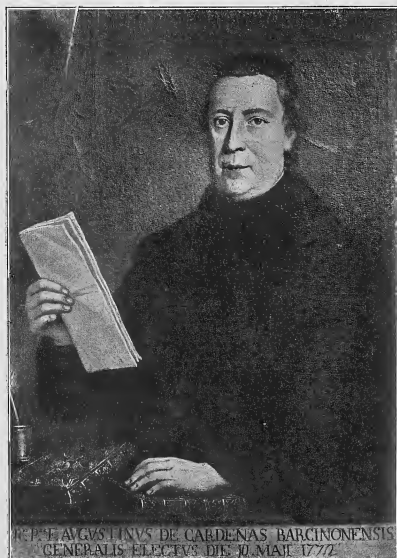
(3) *Bibl. nat.*, n. 18.607, f. 129 : « Éstat au vray du bien et du revenu tant ordinaire que casuel et des charges et despeses annuelles du couvent et de l'hôpital Saint-Jean-Baptiste de la Charité, de l'ordre du bienheureux Jean de Dieu. »

passaient aux provisions de bouche (23.604 livres) à l'apothicairerie (6.800 livres) et aux achats divers (9.660 livres), sans compter 160 livres au couffleur pour « raccommode » de lancettes. Ces frais d'entretien de la maison se doublaient des rentes dues aux particuliers, suivant un expédient financier que nous rencontrons à l'Hôtel-Dieu et dans tous les hôpitaux sous l'Ancien Régime, rentes qui s'élevaient en 1658 à 19.023 livres de rentes viagères et 1.312 livres de rentes rachetables, auxquelles il faut ajouter 4.600 livres de charges de fondations, et 2.600 livres pour le viatique des religieux en obédience dans d'autres maisons. Pour couvrir tous ces frais, l'établissement avait le produit des quêtes, des aumônes, des legs, le casuel de l'église, la vente des habits des décédés, le revenu des rentes, et surtout le loyer des maisons et des fermes.

Les religieux tiraient une partie du blé nécessaire à la maison de la ferme des Corbins, près Montévrain, en Seine-et-Marne, dont ils avaient fait une métairie importante ; ils avaient un moulin à vent à Montrouge (1), qui subsistait encore aujourd'hui, enclavé dans le cimetière Montparnasse ; quant à leur boulangerie, elle se trouvait située dans la deuxième cour de la maison. Le linge était confié à un blanchisseur du dehors ; leur soumissionnaire au moment de la Révolution était à Saint-Cloud.

Il y avait dans leur enclos outre le jardin des religieux, un jardin botanique où l'on recueillait des plantes manipulées ensuite à l'a-

(1) *Procès-verbal de la Commission du Vieux-Paris*, 1903.



Portrait du P. Ang. de Cardenas, général de l'ordre des Frères de Saint-Jean-de-Dieu (xviii^e siècle)



Une page de l'antiphonaire provenant de l'Hôpital de la Charité (xviii^e siècle)

phothicaire (1). Des poëles en terre avec tuyaux de cuivre ne furent mis dans les salles qu'en 1786, au moment où Tenon écrivait ses *Mémoires*, dans lesquels il signale cette importante innovation. Le même Tenon accorde ses éloges à l'installation du cabinet de réception qui servait en même temps de chauffoir, d'une vaste cheminée à hotte, devant laquelle on faisait sécher, en cas de besoin, les matelas et les paillasons, et qui chauffait en même temps le contenu d'une immense chaudière, alimentant continuellement d'eau chaude tout l'établissement (2).

Bon an, mal an, d'après les chiffres qui nous ont été conservés dans le portefeuille du premier président Achille III de Harlay, on peut dire que l'entretien des malades et des infirmeries coûtait 50.000 livres. Qu'il y ait eu des gaspillages dans le produit des aumônes octroyées à la maison, cela ne paraît pas douteux, car de Harlay refusa à maintes reprises d'approuver les comptes de l'hôpital, et tout n'était peut-être pas faux dans le libelle publié en 1620 par le frère Ferrand (3) contre les supérieurs étrangers qui pendant quinze ans, de 1602 à 1617, gouvernèrent la maison, et ensuite contre Gabriel de Lessart, « qui de mal-

heureux et besongne soldat s'estoïfait moyne » et qui, malgré les constitutions de l'ordre, resta neuf ans supérieur ; leur général de Rome ayant envoyé pour les « visiter » frère Raphaël-Pisan, assisté de frère Charles, et de cinq ou six autres Italiens, ils n'ont rien de plus pressé que de s'installer à la place de G. de Lessart, mais pendant un voyage qu'ils firent à Rome, le Parlement fut sollicité par les religieux français de mettre de l'ordre dans la maison, et par arrêt du 9 mars 1619, ordonna que le vicaire délégué par le général serait « naturel François » et que le prieur qui devrait être élu en présence des prieurs des Chartreux et Feuillants serait aussi « naturel François ».

Le recrutement de ces hospitaliers était entouré de garanties sérieuses, si l'on s'en réfère aux conditions imposées aux postulants qui nous ont été conservées dans les papiers du procureur général du Parlement Joly de Fleury (1). Le postulant devait avoir de vingt à trente ans, être Français, catholique, et n'être pas dans les ordres.

Qu'il ait, ajoute le prospectus, une bonne éducation, qu'il voye bien exactement de chaque oeil, qu'il ne soit point défectueux de son corps, mais que tous les organes en soient bien disposés ; qu'il n'ait point de dettes, ni de maladie secrète, point sujet au vin, aux femmes, au jeu ou autre vice ; qu'il soit doux, honnête et flexible à l'obéissance, point querelleur, emporté, ni turbulent ; qu'il aime à servir les pauvres malades ; qu'il soit assuré de sa vocation par les conseils de personnes sages, principalement de son directeur et par la fréquente pratique des sacrements.

Le postulant devait apporter en entrant au couvent son acte de baptême légalisé d'usage, une douzaine de chemises, une douzaine de mouchoirs, une douzaine de paires de chaussons, un bonnet avec des coiffes de nuit, deux bons rasoirs, de petits ciseaux de poche, un petit miroir, une brosse de tête, une vergette pour les habits, un petit décroitoir, un bon canif et un coffre qui puisse contenir ses habits séculiers pendant le temps de son noviciat, et de plus un couvert d'argent marqué de son nom, et la somme de 300 livres tant pour sa pension

que pour ses habits de religion, et dont on ne lui rendait qu'un tiers s'il se retirait.

Il faut ajouter que la maison du faubourg Saint-Germain était le seul noviciat pour les trente-deux maisons que l'ordre possédait en France au xviii^e siècle. C'est ce qui justifie le grand nombre des frères infirmiers à la disposition des malades, qui s'éleva jusqu'à 102, alors que le nombre des lits était de 193 en 1764, et de 208, d'après le chiffre donné par Tenon, à la fin du xviii^e siècle. Le personnel de toute sorte s'était d'ailleurs considérablement augmenté, car d'après l'état de 1764, nous trouvons, outre 60 religieux et 2 aumôniers séculiers, 3 suisses, 1 portier, 1 cuisinier, 1 aide 1 vaisselier, 4 garçons pour la sacristie, l'apothicaire, la basse-cour, les greniers, 4 tailleurs, 2 tapissiers, 2 menuisiers, 2 cordonniers, 1 serrurier, 1 organiste, 1 barbier, 1 facteur d'orgue, 1 sonneur.

Le budget aussi s'était considérablement accru ; d'après le mémoire adressé en mai 1790 à l'Assemblée nationale par les religieux, les recettes s'élevaient à 247.687 livres, et les dépenses à 253.216 livres, pour 216 malades, et la maison se débattait péniblement au milieu de difficultés financières. D'autre part, la loi du 18 août 1792 vint tarir le recrutement des novices qui paraît avoir été toléré jusqu'alors ; ce n'est qu'en l'an III que le prieur fut remplacé à « l'hospice de l'Unité » par la commission des secours ; celle-ci confia à l'architecte Clavereau le soin de transformer l'établissement réservé aux hommes en un hôpital de 500 lits où seraient admis les malades des deux sexes, mais les projets de Clavereau ne furent exécutés qu'au début du xix^e siècle.

En dehors des fondations de messes et de services religieux, qui étaient fort nombreuses, il y avait des fondations destinées aux malades, comme celle du président G.-P. Rolland, de la première Chambre des enquêtes qui avait donné, en 1723, 5.000 livres pour distribuer chaque mois à perpétuité 10 livres aux convalescents, à la discrétion du frère infirmier qui devait « préférer les ouvriers n'ayant pas encore assez de force pour travailler de leur métier ».

(A suivre.)



P. JOANES DEL.

La salle de la Charité dite de lithotomie, au xviii^e siècle (D'après une gravure de l'époque)

(1) Sur ces plantes usuelles, V.ms. 3617 de la Maz.
(2) Tenon. *Mém. sur les hôpitaux*, 1786, in-4, p. 39.
(3) Bibl. nat., 4^e fm. 35.318 : *Articles présentés à nos seigneurs de la Cour de Parlement, contenant un règlement perpétuel pour l'administration spirituelle et temporelle de l'Hôpital de la Charité... des religieux et des malades*. Paris, Imp. Cl. Hulepeau, 1620, et Bibl. nat. m. 38.607, f. 1. Apologie et réfutation du libelle diffamatoire imprimé sous le nom d'un nommé Ferrand, soy-disant religieux, prestre et procureur de l'hôpital de la Charité, et autres des seigneurs, contre l'ordre et supérieur d'iceluy (1631).

(1) Bibl. nat. *Collect. Joly de Fleury*, 1230, F. 255.

LES MERVEILLES DE LA BAGUETTE DIVINATOIRE

(2 CONGRÈS INTERNATIONAL DE PSYCHOLOGIE EXPÉRIMENTALE)

par le Docteur GASTON DURVILLE
Professeur à l'Ecole de Psychisme expérimental

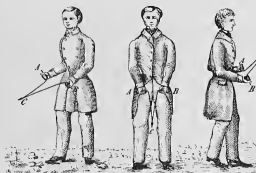
Le R. P. Le Brun, prêtre de l'Oratoire écrivait, dès 1702, dans son bel ouvrage sur l'Histoire critique des Pratiques superstitieuses qui ont séduit les peuples et embarrassé les Savans, des lignes marquées au coin du bon sens sur la baguette divinatoire :

« Quelque lieu, disait-il dans l'Épître liminaire de son livre, qu'on ait eu de se dérompre de l'usage de la Baguette pour découvrir plusieurs choses cachées, par les impostures qu'on y a pu remarquer, des Savans ont été arrêtés par des expériences où il ne paroît rien que de physique. La découverte de l'eau et des métaux leur a paru un fait trop constant pour le révoquer en doute, trop commun pour craindre la fourberie, et trop simple pour le croire superstitieux. On a su qu'on s'en sert communément en Flandres et en Allemagne, pour découvrir les mines, et qu'en sept ou huit provinces de France, plusieurs personnes s'en servent pour trouver de l'eau. On s'est d'ailleurs persuadé que de tout temps le coindier avait servi à indiquer les sources, sans que personne y eût trouvé à redire ; et comme il est difficile de comprendre qu'une baguette qui demeure immobile entre les mains de bons gens se torde cependant avec violence entre les mains de quelques personnes, pour indiquer l'eau et les métaux, on a cru bien à tort que cette difficulté était du nombre de celles dont on n'ose espérer le dénouement. »

UN Congrès ne fait pas toujours utile besogne. Tel ne fut pas le cas du 2^e Congrès International de Psychologie Expérimentale, organisé par la Société Magnétique de France ; il eut le mérite d'imposer à l'attention de tous des faits que beaucoup se refusaient à prendre au sérieux, et que bon nombre de savants disqualifiaient encore : je veux parler de tous les phénomènes dus aux *forces mal définies* émises par l'homme et par, on peut dire, tous les corps de la nature. Ce beau résultat du Congrès de Psychologie Expérimentale est surtout dû à son inlassable secrétaire Henri Durville. C'est Henri Durville qui eut la peine de réunir les psychistes de toutes écoles — matérialistes ou spiritualistes — qui vinrent apporter aux séances non pas leurs théories, mais des faits nets, bien contrôlés, scientifiques. Et si, comme l'écrivait récemment le D^r Cabanès dans la *Chronique médicale*, ce Congrès « a remis le Magnétisme à la mode », c'est à Henri Durville qu'en doit le fait.

Le Concours des Baguettisants, ce gros événement du Congrès, est aussi son œuvre. Il sut intéresser et faire venir de tous les coins de la France et de l'étranger tous les chercheurs d'eau, de trésors, de minerais qui, parmi ceux que connaissait le *Journal du Magnétisme*, lui parurent les plus dignes d'attention. Il fut aidé dans l'organisation du concours par notre ami Henri Mager, l'ingénieur-hydrographe bien connu.

Et nous vîmes réunis au Congrès, armés de leur trousse de baguettes, ou de leurs pendules exploratoires, des gens de toutes classes, de tous niveaux : braves et rustres paysans, commerçants, rentiers paisibles, plusieurs ingénieurs,



La baguette du comte de Tristan

1^{er} En observation. — 2^e En mouvement descendant. —
3^e En mouvement ascendant.

un prêtre, des architectes, un professeur d'université, et qui sais-je encore ! Tous, convaincus de la « puissance de leur baguette », ou de



Un groupe de baguettisants

(Gravure ancienne tirée de l'Histoire critique des pratiques superstitieuses du R. P. Le Brun, 2^e édition, 1732.)

« leurs qualités de sensitifs » venaient se soumettre au rigoureux contrôle expérimental que nous leur avions proposé.

Quoique assez averti des choses de « l'occultisme », j'avoue que j'étais personnellement passablement sceptique au sujet du pouvoir des sorciers ; je me rappelais les critiques du grand Chevreul, et étais fort tenté de ne voir dans les mouvements de la baguette que le résultat des contractions musculaires inconscientes, sans aucun rapport avec la présence de sources, de minéraux ou de trésors. Et le jury du concours — sauf son président Henri Mager — était sceptique, comme moi.

Nous voulions voir. Aussi Henri Durville avait-il imposé des conditions assez dures aux concurrents ; nous fûmes d'abord un peu surpris de leur voir accepter ces conditions ; nous le fûmes bien plus encore quand nous dûmes constater les résultats.

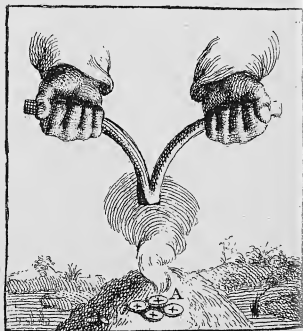
Ces résultats furent tels que nous sommes obligés de nous incliner. La grande presse suivit tous nos travaux avec grand intérêt :

MM. Araput, du *Matin* ; Fernand Hauser, du *Journal* ; Henri Vadot, d'*Excelsior* ; de Varigny, des *Débats* ; Demartre, de la *Petite République* ; Paul Lagardère, du *Petit Parisien*, pour ne citer que les plus connus d'entre ceux qui prirent la responsabilité de leurs longs articles ne purent s'empêcher d'exprimer leur étonnement devant les faits accomplis. Et tous les autres quotidiens, et une foule de périodiques écrivirent sur le concours de nombreuses et sympathiques pages. M. Rochefort seul (qui bien entendu ne suivit pas le concours) publia une colonne nettement antipathique ; mais, ne critique-t-il pas tout ?

Tous les journaux ont donné des renseignements sur le « Concours des Baguettisants », mais aucun ne publia le concours en détail ; c'est pour combler cette lacune que j'ai écrit pour *Æsculape* les renseignements qui suivent.

* *

J'ai assisté au concours, puisque j'étais membre du jury, j'ai suivi presque toutes les séances. Je dis « presque toutes » car j'en ai manqué trois qui avaient lieu pendant d'autres travaux. Je n'ai pas notamment assisté à l'expérience du « Jardin des Plantes », car j'étais au même moment à Argenteuil avec des sour-



La baguette divinatoire en présence de puces d'or

(D'après une vieille gravure de l'Histoire critique des pratiques superstitieuses du R. P. Pierre Le Brun.)
L'auteur compare la baguette divinatoire à un aimant et étend l'hypothèse de vapeurs « émancipées par les eaux » en des métaux cachés qu'il s'agit de déceler. Ces vapeurs sont d'ailleurs figurées ici.

ciers, ni à celle de « Sartrouville », car je présidais une séance du Congrès aux Sociétés savantes, ni à celle qui eut lieu chez le D^r Gustave Le Bon. Dans mon souci de rapporter l'exacte vérité et de ne dire que des choses très précises — ne doil-on pas être extrêmement rigoureux quand il s'agit de rapporter des faits si étranges? — j'ai emprunté le récit de l'expérience du « Jardin des Plantes » au remarquable article de M. Viré, professeur de biologie souterraine au Muséum, paru dans *La Nature*, du 19 avril, celui de l'expérience de Sartrouville à un article du savant de Varigny, des *Débats*, et celui de l'expérience faite chez Le Bon, au *Petit Parisien*. Le reporter de ce journal, M. Paul Lagardère, a scrupuleusement regardé et noté; pour être certain que les détails donnés correspondaient à la réalité, mon frère Henri Durville demanda à Le Bon si les faits étaient rapportés scrupuleusement; il répondit par l'affirmative, avec toutefois la restriction suivante; l'article contenait ces mots: « Le D^r Le Bon était convaincu... ».

« Pas si vite que cela », répondit sagement Le Bon, « la question vaut la peine d'être étudiée ».

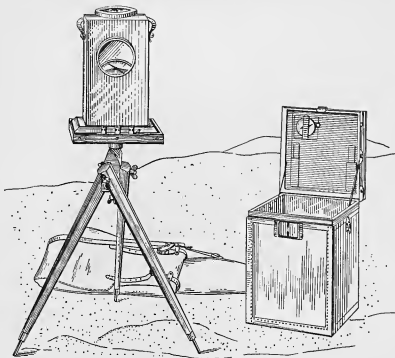
Et maintenant des faits — des faits nets, précis, sans commentaires.

Recherche de cavités souterraines sèches dans le bois de Vincennes

Le 28 mars, les vingt-six « baguettisants » et pendulissants » étaient réunis par les soins de Henri Durville, à huit heures du matin, à la porte Dorée. Se trouvait là aussi le jury, composé de Fabius de Champville, président du Congrès, de Henri Mager, président du Concours des Baguettisants, et de moi-même. A nous s'était jointe la délégation du ministère de l'Agriculture composée de Martel, le spéléologue bien connu, Bonjean et Dienert. La commission nommée par l'Académie des



Probst découvre des pièces d'or cachées



L'appareil Schmid pour la découverte des sources

sciences, pour l'étude de la baguette (Dastre, Douvillers, Armand Gautier) avait promis de suivre nos travaux, mais oublia sa promesse (M. Dastre était d'ailleurs en Afrique). Le prof. Viré, du Muséum d'histoire naturelle, était chargé de diriger ce matin-là le concours. Quoique absolument sceptique — comme moi-même — sur les pouvoirs des sourciers, il était résolu à expérimenter d'une façon impartiale. Comme il l'écrivit après le concours dans *La Nature*, il voulut « mettre ces messieurs dans une condition où aucune fraude ne fût réalisable », où nul indice ne pût les guider.

Il s'agissait de déceler quelque part des cavités souterraines sèches; *personne même parmi le jury* — sauf Viré — ne savait où l'expérience allait avoir lieu. Viré avait eu soin de loger en sa poche le calque d'un plan d'anciennes carrières que lui avait remis Emile Gérard, sous-ingénieur de l'inspection des carrières. Ce plan provenait de *minutes encore inédites*; personne donc ne le connaissait, sauf lui et Gérard; ce dernier était resté retenu à son bureau.

M. Viré entraîna dans le bois de Vincennes baguettisants, jury, journalistes et photographes. Près du lac Daumesnil, il nous arrêta. Là, nous expliquâmes aux concurrents le thème de l'opération: *recherche de cavités souterraines sèches*, ce qui est le summum de la difficulté pour les baguettisants.

Quatre concurrents se détachèrent du groupe.

Nous en primes un, laissant les autres avec le reste des sourciers au fond d'un pli du sol, boisé et dissimulant absolument l'horizon dans la direction où nous devions aller. Nous nous rendîmes sur le lieu d'expérience, situé sur la commune de Saint-Mandé, à l'angle de l'avenue de Saint-Mandé et l'avenue de Gravelle.

« Le sol y est constitué par une vaste pelouse verte, coupée de routes macadamisées. Rien n'y peut déceler la conformation du sous-sol.

« Ni le son, ni la différence de végétation ne peuvent déceler la présence de cavités. »

Le premier candidat est M. Pélaprat, gendarme en retraite à Montflanquin (Lot-et-Garonne). M. Viré lui dit: « Allez devant vous et signalez les mines rencontrées. »

Pélaprat, armé de sa baguette de bois, part d'un pas décidé dans la direction indiquée, suivi à distance par le jury et de très — trop — nombreux représentants de la grande presse. Tout à coup, la baguette tourne; Pélaprat s'arrête: « Voilà, dit-il, j'arrive sur la cavité. » — « Ah! dit Viré, alors suivez-en le contour. » Pélaprat jalonna une quarantaine de mètres, et nous l'arrêtâmes. Personne, sauf Viré, ne savait si la baguette avait dit vrai.

Nous fîmes appeler le second concurrent, M. Lebrun, cressonnier à Niort. Viré le mit à l'extrémité de la route du parc, joignant l'avenue de Gravelle à la route de Saint-Mandé et lui demanda de délimiter les vides qu'il pourrait y rencontrer. Lebrun délimita une trentaine de mètres et nous le remercîâmes.

M. Probst, de Buglose, près de Dax (Landes) vint ensuite. Il fut placé sur un endroit qui, nous l'apprenîmes ensuite, correspondait à la caverne elle-même.

Il délimita avec une extraordinaire précision 16 points que mon frère André Durville marqua de papiers blancs. « Ces 16 points, nous dit Probst, sont les angles de quatre piliers pleins, de quatre colonnes, et autour, c'est le vide. »

Le dernier concurrent examiné fut M. Cour-sange, de Chabrillan par Crest (Drôme); il signala un puits avec des galeries partant du fond.

Nous arrêtâmes là l'expérience, car il était près de midi. Le jury et la presse se groupèrent autour de Viré. Celui-ci superposa les indications données par les quatre baguettisants au plan qu'il sortit de sa poche. Or, voici les constatations très exactes que nous fîmes.

Le tracé Pélaprat se rapprochait du plan souterrain levé par la brigade topographique du service des carrières.

Pour le tracé Lebrun, le graphique montre que la concordance est bonne en ce qui concerne la traversée de la route, mais qu'ensuite toute la partie nord ne concorde plus du tout.

Les 16 points indiqués par Probst correspondent avec une exactitude frappante à trois piliers de soutènement de la caverne.



Jacques Aymar, le fameux baguettisant du Dauphiné, à la recherche des sources

(D'après une gravure de l'époque, xvi^e siècle)
Les vapeurs qu'on suppose émaner de Teau sont fictives ici.



Quelques manières de tenir la baguette en dehors de la manière habituelle

1. Manière allemande : « On prend une petite baguette droite d'un seul jet sans nuire, on la divise en deux, et croisant un des bouts on coupe l'autre en pointe pour pouvoir l'enclasher. On tient ensuite ce bâton par l'extrémité des deux bouts, entre lesquels on dit qu'elle tourne des qu'on passe sur le métal. » — 2, 3, 4. Autres manières de tenir la baguette.

(Cette figure est tirée de l'*Histoire critique des pratiques superstitieuses* du R.-P. Pierre Le Brun, prêtre de l'Oratoire, 1702.)

Le puits signalé par Coursange existe à l'endroit indiqué. « C'est, nous dit Viré, un ancien puits d'extraction de la pierre, aujourd'hui bouché par une dalle recouverte de 2 mètres de terre végétale. »

Ne sont-ce pas là des résultats remarquables dans leur ensemble ?

L'Expérience du Jardin des Plantes

Je n'ai pas personnellement assisté à l'expérience, car elle avait lieu pendant que nous opérons au Château de Mirabeau, à Argenteuil. Viré la dirigea, assisté de G. de Fontenay, président d'une commission du Congrès, de de Varigny, des *Débats*, de Lecompte, professeur au Muséum et de Richard et Labitte, préparateurs au Muséum. Un seul concurrent fut contrôlé, ce fut l'abbé Mermet, de Cernier, Suisse.

Alors que les sourciers examinés dans la séance précédente opèrent avec une baguette, l'abbé Mermet se sert d'un pendule, c'est un pendulisme. J'emprunte le récit de l'expérience à l'article très précis de Viré, dans *La Nature*. L'expérience eut lieu au Jardin des Plantes.

En ce point, écrit Viré, la topographie souterraine est extrêmement complexe ; c'est un ensemble de grands vides, coupés de piliers de soutènement ; des murailles, des tuyaux d'amenée d'eau et de gaz viennent encore compliquer le plan souterrain. En deux heures environ, l'abbé Mermet nous a déterminé assez exactement le front d'une partie de la carrière.

Viré emmena l'abbé Mermet dans son laboratoire des catacombes pour voir si le pendulisme saurait trouver l'emplacement de ses aquariums.

M. Mermet détermina seize points qui ne correspondent pas à ces aquariums, mais par contre se superposent exactement, d'abord au tuyau d'amenée de l'eau à mes aquariums dans un puits... Pour la profondeur, l'opérateur m'indiqua 9 mètres, ce qui est absolument exact.

Et Viré continue :

Je suis désormais persuadé qu'il y a dans la question des sourciers, non pas le néant scientifique comme je me le figurais jusqu'ici, mais au contraire un intéressant problème à examiner avec toute la prudence et toutes les garanties qu'il comporte.

Recherche de Métaux enfouis au Château de Mirabeau

Pendant que l'abbé Mermet « pendulisme » au Jardin des Plantes, nous avions emmené les autres concurrents à Argenteuil, au Château des Marais, ou Château de Mirabeau. Nous avions prié le propriétaire, M. Monazé, de vouloir bien enfouir dans son potager, avant notre arrivée, deux sortes de masses métalliques, du fer et du cuivre, à distance l'une de l'autre. Le premier lot métallique consistait en des châssis de fonte d'un poids total de 50 kilos environ ; le second était représenté par deux grandes bassines à confitures en cuivre.

Les métaux avaient été enfouis à 30 ou 50 centimètres de profondeur. La terre avait été bien tassée par-dessus et tout le potager avait été uniformément ratisé pour qu'on ne pût saisir aucun indice révélateur.

Nous expliquâmes le thème aux concurrents : *Trouver dans le potager deux lots métalliques, l'un composé de fer, l'autre de cuivre.*

Cinq concurrents parmi les vingt-cinq sourciers présents se présentèrent : MM. Falcoz, magnétiseur à Dijon, Pélaprat, Coursange, Probst déjà nommés, et M. Hémon, professeur de philosophie au lycée Ampère, Lyon.

Audier le moment, M. Hémon — qui se montra à nous comme un baguettiste très remarquable — refusa de prendre part au concours lorsqu'il vit l'armée des photographes et des cinématographes qui allait se braquer sur lui.

Les quatre concurrents furent isolés des autres sourciers, isolés les uns des autres, et tenus à distance du potager. Ils étaient ainsi dans l'impossibilité de recevoir le moindre renseignement. D'ailleurs, je rappelle que le jury lui-même ignorait le siège des masses métalliques.

Falcoz fut le premier introduit dans le potager. Il parcourut les allées et n'y trouva rien.

Pélaprat vint ensuite ; il parcourut les allées, n'y trouva rien ; il pénétra alors dans les plates-bandes. Tout à coup, près d'un arbuste, sa baguette de bois tourne : *Là est le fer, dit-il.* Il continua ses recherches, mais ne décela pas de cuivre.

Probst, venu en troisième lieu, chercha longtemps ; il se disait troublé par les nombreux piquets de fer du jardin ; puis il s'arrêta à l'endroit déjà indiqué par Pélaprat et dit : *Ici il y a du fer, à moins que je ne sois troublé par ce piquet* (il nous indiquait un piquet de fer situé à 1 m. 50 de lui). Il n'indiqua aucun endroit pour le cuivre.

Coursange, dernier concurrent, indiqua le même endroit que les deux précédents et dit : *Ici je trouve le cuivre.*

Alors, Fabius de Champville, président du Congrès, pria mon jeune frère, André Durville, de donner un coup de bêche à l'endroit indiqué par les trois baguettistes. A l'étonnement général, il mit à jour les châssis de fonte.

Je demandai alors au propriétaire où était le cuivre que personne n'avait décelé : les deux bassines à confitures étaient enfouies entre deux pieds d'artichaut. *Personne n'était passé sur cet emplacement.*

En somme, il y avait beaucoup de bon, et du mauvais, dans l'expérience. J'estime, pour ma part, qu'il est intéressant que trois concurrents soient tombés d'accord pour localiser exactement dans un grand potager — dont j'évalue approximativement la superficie à un tiers d'hectare — une masse métallique d'un volume aussi limité que des châssis de fonte, même quand l'un d'eux (Coursange) se trompe sur sa nature.

Pendant que nous expérimentions dans le potager, les autres baguettistes s'exerçaient dans le parc du château. L'un d'eux, M. Padey, de Chambéry, affirma qu'il y avait dans un puits qu'il indiquait une masse de fer ; on chercha et on y trouva une grosse chaîne.

Recherche de sources et de courants liquides souterrains, à Sartroville.

Le 29 mars, au matin, le concours des Baguettistes allait se continuer à Sartroville. Il s'agissait, cette fois, de découvrir des sources. Là, tous les concurrents allaient se mettre à l'œuvre tous, sans exception. Trouver de l'eau est, paraît-il, l'enfance de l'art pour qui manie la baguette



Coursange et sa baguette métallique au Congrès des baguettistes. Il délimite dans le bois de Vincennes une cavité souterraine sèche.
1 Coursange. — 2 Mager. — 3 D' Gaston Durville. — 4 Fabius de Champville. — 5 Martel



La baguette est attirée par deux poids qui se touchent

Je n'ai malheureusement pas pu assister à cette partie du concours, parce que j'avais à présider une commission du Congrès ; M. G. de Fontenay me remplaça. M. de Varigny, des *Débats*, a fait, de cette épreuve, un compte rendu fidèle dans son numéro du 30 mars ; je lui emprunte ce compte rendu :

C'était à Sartrouville, dit-il, un temps qui fut abominable jusqu'à midi, un temps de pluie froide et de vent qui n'encourageait personne. Le Congrès eut beaucoup de vertu...

... Le thème d'hier présentait un défaut sérieux : on n'avait pas la certitude absolue et exclusive des trajets de l'eau dans le sol. M. Mager, président du jury, savait, pour avoir, dans le temps, étudié l'hydrologie de la région et dirigé des travaux d'adduction et de forage, quel est le régime de celle-ci. L'eau arrive de la hauteur à travers les sables et descend en nappe, parce qu'arrêtée par de l'argile ou de la marne vers la vallée de la Seine, et se sait où elle passe par les puits et par une fontaine publique.

Da reste, tout géologue, muni de la carte géologique, voit avec évidence comment les choses doivent se passer... Alors, demandera-t-on, quelle expérience ayant quelque valeur pouvait-on faire ? Tout simplement celle-ci, dont la valeur il faut le reconnaître est relative (mais les expériences d'aujourd'hui vont, si elles réussissent, en accroître énormément le prix) : voir si les indications des différents baguettes concordent...

... Les uns après les autres, les baguettes furent amenées au même point, et priées de dire ce qu'ils trouvaient. M. Mermet, Hémon, Padey, Probst, Coursange, etc. (M. de Varigny oublie MM. Poisson, père et fils) donnèrent des indications sensiblement concordantes, au dixième près.

L'après-midi, continue de Varigny, on put serrer davantage l'expérience. Sur la route, on avait obtenu à peu près tout ce qu'on pouvait obtenir. Mais plus bas, au voisinage de la fontaine, entre celle-ci (qu'aucun concurrent ne connaissait, et qui n'a été vue que de quatre personnes ne prenant pas part au concours) et la route, il y a une voie parallèle à cette dernière et qui coupe naturellement la nappe alimentant la fontaine. Là, une fort jolie épreuve fut fournie par MM. Probst et Coursange.

Sur le chemin, tous deux, l'un après l'autre et sans l'autre reconnaître un fillet souterrain. Le premier en dessina le trajet dans le terrain... Le second passa à son tour et confirma les indications du premier jusque dans les moindres détails.

M. Padey, qui vint ensuite, reconnut un trajet sensiblement pareil...

Recherche de Métaux cachés dans des enveloppes

Ce jour-là la grande salle des Sociétés savantes, siège du Congrès, regorgeait de monde : congressistes, baguettes, journalistes. Le

Docteur Gustave Le Bon, vivement intéressé par les précédentes expériences (auxquelles il n'avait pas assisté) était venu, apportant 7 métaux dans 7 enveloppes semblables ; les baguettes devaient dire quel métal contenait chaque enveloppe. Mais il y avait une telle foule que ceux-ci refusèrent tout simplement d'opérer en public, et demandèrent au D^r Gustave Le Bon de faire l'expérience chez lui, en petit comité, le lendemain matin. Rendez-vous fut pris ; je n'eus malheureusement pas le loisir d'assister à cette épreuve. Chez Le Bon se réunirent MM. de Varigny, Gustave Ferron, de l'Ecole des Hautes Études sociales.

Les renseignements publiés le lendemain par de Varigny et Paul Lagardère sont bien exacts ; j'emprunte l'essentiel à l'article du *Petit Parisien*, rédigé d'après le procès-verbal que lui remit M. Ferron et dont H. Durville s'est assuré de l'exactitude auprès de Gustave Le Bon.

A peine introduit chez le D^r Gustave Le Bon, MM. Probst et Falcoz marquèrent une certaine inquiétude. Les nouveaux objets métalliques : armes, statuettes, bibelots parurent de nature à rendre leurs opérations plus difficiles.

Tout d'abord, pour « exercer la main » Probst procéda à deux expériences. Il sortit du cabinet, et à travers une porte fermée de l'autre côté de laquelle s'appuyait le D^r Le Bon, tenant une pièce d'or en main, il désigna sans hésiter en quelle main — la droite — était cachée la pièce.

L'instant d'après, le louis placé à terre fut « deviné » avec un pareil succès...

On passa à une série d'expériences plus précises.

Le D^r Le Bon avait préparé cinq enveloppes de papier toutes semblables de forme et de couleur. Il avait, au préalable, enfilé dans chacune une plaque de métal différent, plomb, aluminium, argent, zinc, cuivre rouge.

Sur la proposition de M. de Varigny, il fut décidé que les résultats seraient simplement enregistrés au fur et à mesure qu'ils se produiraient, et que le D^r Le Bon ne donnerait aucune marque d'approbation ou d'improbation.

On plaça la première enveloppe sur le parquet. Deux minutes après MM. Probst et Falcoz, opérant à quelques secondes d'intervalle annoncèrent d'une voix assurée : plomb. Puis successivement, tous deux, désignant d'accord, une à une, les différentes enveloppes, énumérèrent chacune d'elles.

Messieurs, dit-il, je vous félicite : vos réponses sont toutes exactes.

Le D^r Le Bon était convaincu pas si vite que cela : nous répondit-il, en homme prudent qu'il est. Néanmoins, la première épreuve de la pièce d'or l'avait laissé hésitant... ; il pria M. Probst de renouveler cinq fois l'expérience.

Probst acquiesça de bonne grâce. Le premier essai fut malheureux. L'opérateur expliqua cet échec par le mauvais état de sa baguette, dont l'élasticité s'était modifiée par suite des recherches auxquelles elle avait servi.

Il en prit une autre et alors, cinq fois de suite, sans erreur, il nomma la main qui tenait le louis.

A la dernière épreuve, M. Probst joua même la difficulté. Le D^r Le Bon prit une pièce d'or d'une main, une pièce de deux francs dans l'autre. Et le baguettes, sans un instant d'hésitation, désigna la main qui renfermait le louis et celle qui renfermait la pièce d'argent.

La question offre un grand intérêt, ajouta Le Bon ; elle est digne d'être sérieusement étudiée.

Une Expérience défectueuse aux Bultes-Chaumont

L'impartialité exige que je rapporte tous les résultats du concours, mauvais ou bon.

Le concours eut une mauvaise séance ; les conditions d'ailleurs étaient déplorablement. Sous la direction de M. Dienert, délégué du ministre de l'Agriculture, les baguettes furent conduits aux Bultes-Chaumont.

Il s'agissait de dire où, dans une des pelouses en pente, passait une canalisation pleine d'eau. Mais plusieurs baguettes — gens avisés — aperçurent de loin le passage de la canalisation à la différence de végétation, et ils eurent la franchise de signaler leur découverte au jury ; l'expérience fut continuée néanmoins. MM. Pelaprat, Javel, Vauvassard, Poisson père, Poisson fils, Padey, Olivier plantèrent chacun un piquet sur la canalisation. Mais trente piquets furent plantés ça et là dans la pelouse là où ne passait aucune canalisation. J'ai vu les baguettes faire des choses si précises que je suis presque en droit de dire — comme ils l'ont dit eux-mêmes — que leur piquet indique tout simplement qu'il y a des filets d'eau indépendants de la canalisation ; c'est possible. Il eût fallu forer sous chaque piquet ; cela ne fut pas fait ; de la sorte, l'expérience est sans intérêt. Je dirai à son sujet comme l'a dit le 31 mars dans les *Débats* M. de Varigny :

Il faut bien reconnaître que l'expérience des Bultes-Chaumont, qui, autrement organisée pouvait donner beaucoup, ne donne rien. Pour être juste, le mieux est de l'annuler tout simplement.

Deux mois d'interprétation sur la baguette

Le concours nous a apporté des faits vagues, mais il nous a aussi apporté des faits d'une



Probst au Château de Mirabeau découvre l'emplacement des châssis de fonte enfoncés dans le sol
1 Probst. — 2 L'hôte Mermet, pendulant. — 3 Henri Maitre, président du Concours. — 4 Hémon, professeur de philosophie à Lyon, armé de sa baguette d'acier. — 5 Fabius de Champville. — 6 D^r Gaston Durville.

rare précision, et par conséquent devant lesquels nous devons nous incliner. Ce sont ces faits étrangement précis qui avaient fait dire au distingué Demartre : « Ils sont étonnants ces sourciers, on ne peut rien leur cacher ! »

Essayons deux mots d'interprétation.

En vertu de quel étrange phénomène, sous l'influence de quelle force mystérieuse la baguette tourne-t-elle dans les mains du sourcier, et pourquoi le pendule entre-t-il en mouvement ?

Avant Chevreul, on croyait que les forces mystérieuses émises par les sources, les trésors, les masses métalliques influençaient la baguette du sourcier et la faisaient tourner ; c'est pour cette raison que tous considéraient que la condition nécessaire pour être un bon chercheur de sources est de posséder de bonnes baguettes : il les fallait en certains bois, cueillies pendant telle phase de la lune, à tel endroit de l'arbre et non à tel autre, etc... ; le sourcier lui-même n'était rien, la baguette était tout.

L'illustre Chevreul vint détruire à jamais cette hypothèse, et éclairer la question d'un côté. Il montra que la baguette n'est pas mue par la source ou la masse métallique, mais par le baguettisant lui-même, par ses mouvements inconscients ; c'est le sourcier qui fait tourner lui-même sa baguette à son insu : c'est maintenant indiscuté ; Chevreul a eu le grand mérite de le prouver, mais cela n'empêche que ses conclusions sont parfaitement erronées. Il conclut, en effet, que la baguette ne mérite aucune attention, puisque ce sont les sourciers et non les sources, qui la font marcher.

Chevreul a oublié un point, un point capital : il ne suffit pas de dire c'est le sourcier qui fait marcher la baguette pour enterrer la question ; ce qu'il faudrait m'expliquer c'est la relation nette, précise, certaine, qui existe entre la rotation de la baguette et la présence de sources ou de masses métalliques, cette relation ne me semble pas pouvoir s'expliquer autrement que par une action fluïdique émanant



Un baguettisant au début du XVIII^e siècle
(D'après l'Histoire critique des pratiques superstitieuses)

L'auteur accompagne la figure de ce commentaire : « La manière la plus commune de tenir la baguette en Flandres, à ce qu'on écrivait par des lettres du mois de mai 1700, est de porter la baguette assez haute, la pointe parallèle à l'horizon. C'est ainsi qu'en use ordinairement un religieux prémontré nommé M. Prieur. Il passe pour bâble dans la découverte des sources, et de plusieurs autres choses cachées ; il a fait plusieurs expériences avec la baguette à Bouffiers en Picardie, où M. le Maréchal a fait bâtir un magnifique château. »

du corps recherché, et agissant, non pas sur la baguette, mais sur le baguettisant. Le baguettisant me semble très comparable à un galvanomètre (sensible à des forces qui n'ont pas l'air d'être de nature électrique) dont le baguettisant serait le cadre mobile, et dont la baguette ne serait que l'aiguille.

De la sorte, on s'explique que le sourcier, cet être remarquablement sensitif (le temps me manque pour prouver ici cette assertion), perçoive à l'insu de sa conscience supérieure les émanations fluïdiques, et qu'il traduise sa perception par des contractions musculaires involontaires qui font tourner la baguette.

Cette rotation, d'ailleurs, ne se fait nullement comme l'a prétendu le docteur Marage, grâce aux mouvements de la cage thoracique. Si M. Marage avait suivi le concours, il eût pu, en examinant les vingt-six sourciers qui répondirent à l'appel de Henri Durville, voir que certains d'entre eux tiennent, en opérant, les bras bien loin du thorax ; qu'il me suffise de citer M. Probst, un des champions du concours, qui opérait souvent — quand il veut être précis — en tenant la baguette au-dessus de sa tête.

Avec mon hypothèse (l'émanation fluïdique agissant sur le sourcier qui fait lui-même tourner sa baguette) c'est certes une délicate question qui se pose à nouveau : celle des forces inconnues ! Mais ne sommes-nous pas dans un monde de forces inconnues. Chaque jour la science nous en démontre de nouvelles ; celles enregistrées par les sourciers en sont encore d'autres à ajouter à la liste.

Le sourcier lui, n'est qu'un voyant, un médium. Comme les voyants, il perçoit ce que les sens du commun ne peuvent percevoir, et comme le médium qui écrit à l'insu de sa conscience pensante (écriture automatique), le sourcier tourne sa baguette sans s'en douter.

Mon explication — ceci dit très modestement d'ailleurs — a l'avantage de s'adapter aux faits de ne heurter aucune donnée scientifique.

QUELQUES TYPES DE NÈGRES DU CONGO

par le Docteur GASTON DANIEL

Médecin des Ecoles de la ville de Bruxelles, chargé de mission au Congo belge.

Avant l'énorme effort civilisateur dont le continent noir a été le théâtre, au cours de ces vingt dernières années, un certain nombre de préjugés avaient cours sur les nègres : manque d'intelligence et inadaptation de leurs cerveaux aux exigences que l'industrie moderne impose aux travailleurs ; paresse innée entretenue par des conditions climatiques spéciales ; réputation au travail qui se concilie avec le manque de besoins et le peu d'attrait qu'exerce sur des mentalités frustes le bien-être matériel, tant recherché des blancs.

On revient de plus en plus de



Fig. 1 — Tatouages par cicatrisation chez un Bangala des bois (race Gambé ; Congo belge).
(Photographie Du D^r G. Daniel)

ces opinions. En 1911, notre collaborateur le D^r Casséus, de Haïti, écrivait dans nos colonnes un chaud plaidoyer pour ses frères de race noire ; il disait le rôle considérable qu'ont joué les noirs dans les civilisations primitives et les espérances que leur offre l'avenir. Il est certain que, au contact des Européens, les noirs d'Afrique se sont révélés en ces derniers temps comme des frères, momentanément inférieurs sous le rapport des aptitudes intellectuelles, mais éminemment perfectibles. Les nègres partagent parfaitement les aspirations des Européens au bien-être matériel et moral ; ils sont

capables des efforts que nécessite la satisfaction de ces aspirations. « Les nègres, écrivait dès 1888 le colonel Thys qui les connaît bien, sont des gens courageux ardents à l'ouvrage, un peu craintifs, peut-être, mais qui gagnent vite confiance dans le blanc, demandant à être traités à la fois avec fermeté et avec bonté, des hommes enfin qu'il faut conduire comme partout on doit conduire des hommes. Il y a peu de races dont on peut attendre autant que de la race noire au point de vue du travail, sous quelque forme que ce soit. » Les mœurs des indigènes africains sont, le fait est certain, en voie de transformation rapide au contact des blancs dits civilisés ; sans doute avant un demi-siècle les usages et coutumes actuels auront disparu. Les notes que nous adresse le D^r Daniel, du Congo belge, sont démonstratives à cet égard et seront lues avec le plus vif intérêt.

AU cours d'enquêtes sur la mentalité des noirs, en plus des observations anthropométriques et des photographies métriques qui s'y rapportent, il est des documents précieux qu'il faut se hâter de recueillir parce qu'ils auront bientôt disparu.

Ce sont d'abord les tatouages et les mutilations dentaires que les progrès de la civilisation rendent de moins en moins fréquents parmi les jeunes générations.

C'est surtout le visage qui sert de signe distinctif aux diverses races, suivant le mode de tatouages par cicatrisations. Le noir cicatrise bien plus fortement que nous, comme on peut s'en convaincre lors des vaccinations (fig. 1) : voici un Gombé (Bangala des bois), race paisible du Congo belge, non loin de la Maringa. Le visage présente une série d'arabesques faites de granulations en relief de 3 à 5 mm. de hauteur formant un ensemble symétrique se reproduisant de même pour une même peau tandis que, plus au nord, les Bangalas du fleuve présenteront la crête frontale caractéristique qui distingue une race plus forte et plus guerrière.

Ces gens-là, engagés comme soldats par l'État, passent dans une autre région. Brusquement transportés dans un camp militaire (1) du Bas-Congo, parmi les petits Mayumbés, race dégénérée, ils conservent en partie leurs coutumes, leur langage, tout en se pliant aux exigences du métier de soldat.

Un homme de l'Uélé (Azandé), le fez sur la tête, nous montre la série des chiffres de 1 à 10 suivant la numération par gestes des hommes du Haut-Congo. Le chiffre 5 ressemble au signe de Vénus chez nous, les autres s'expliquent d'eux-mêmes (2).

(1) Les photographies et observations du présent article ont été prises au camp de Lukala par le D^r Daniel, médecin de l'État (Mayumbe, district du Bas-Congo).

(2) Les exigences de la mise en page ne nous ont pas permis de reproduire ces intéressantes photographies.

(N. D. L. R.)

Petit à petit, la naïveté de ces indigènes fait place à la roublardise du troupier, et c'est plaisir de les voir, après quelques années de camp, devenir des soldats à l'allure martiale, tout en conservant dans leurs réponses, au cours des interrogatoires, une unité caractéristique. Notre Gombé, après les mensurations anthropométriques et tests d'usage, veut bien répondre à nos questions :

D. — As-tu déjà reçu de la chicotte (fouet) ?

R. — Non.

D. — Que fait ton père ?

R. — Il travaille dans les plantations.

D. — Et ta mère ?

R. — Dans les plantations.

D. — Ils font le même travail ?

R. — Les hommes débroussent et les femmes font de la culture.

D. — Pourquoi es-tu soldat ?

R. — Je me suis engagé.

D. — Tu es content ?

R. — Oui.

D. — Veux-tu un médicament qui te fasse devenir un blanc ?

R. — Oui.

D. — Veux-tu venir en Europe avec moi ?

R. — Non, je me suis engagé pour faire mon service militaire et non pour aller en Europe.

D. — Es-tu marié ?

R. — Non.

(Il y a six mois qu'il est soldat et n'a pas encore trouvé de femme ; ces questions l'embarrassent visiblement... il a une femme chez lui qu'il épousera dans sept ans quand il retournera au pays).

D. — Révèstu parfois ?

R. — Oui, de non pays, de mes frères.

Ce soldat, assez intelligent

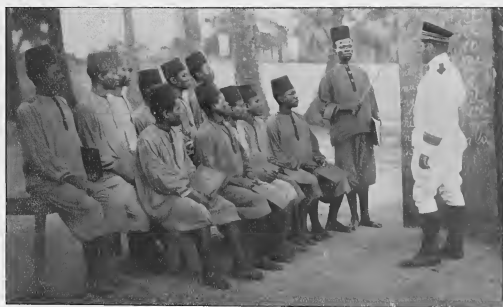


Fig. 2 — L'école des soldats au camp de Lukala (Congo belge) (Photographie du D^r Daniel)

a peu d'imagination. Il répond bien aux questions mais ne parvient pas à copier des dessins ou à représenter les objets les plus simples. Il est content de son sort et ne voudrait pas se faire réformer. Avec les 50 centimes qu'il reçoit comme pourboire (matabiche), il achètera de l'huile de palme pour préparer son riz. D'un esprit simple, il ira, son terme fini, faire des plantations dans son pays, il borne à son horizon et limite ses plaisirs actuels à l'amélioration de son régime alimentaire.

D'autres hommes plus intelligents, les premiers soldats, les caporaux, sont groupés et constituent une école (fig. 2) ; ils apprennent à lire, à écrire et à compter. L'inspecteur, le lieutenant Philippin, est content de ses élèves, et le sergent-major noir Mayala, un Manyanga (région des Cataractes) des plus intelligents, se donne un mal de chien pour les faire lire dans un manuel spécial.

Ba-zile a vo-lé u-ne ba-na-ne, etc.

annoncé par toute la classe sur ce ton chantant cher à nos jeunes écoliers.

Ce sergent-major Mayala est un type bien intéressant. Agé d'une quarantaine d'années, voilà vingt ans qu'il est au service de l'État. Il apprend tout seul à lire, à écrire, et rend autant de services à la tête de sa compagnie d'instruction qu'un sous-officier blanc.

Une fois le travail fini, les soldats rentrent chez eux, les uns avec leurs femmes, les autres tout seuls, comme dans la chanson, et se livrent aux douceurs du repos, soit en jouant de l'accordéon, à la grande terreur des voisins, soit en faisant un limbé, sorte de jeu de trictrac, bloc de bois creusé de trous dans lesquels on met des petits cailloux en guise de dames. Il s'agit de prendre les cailloux de l'adversaire ou de le bloquer. Le noir, fin calculateur, a vite fait de raffer l'enjeu du blanc imprudent qui l'attaque au limbé.



Fig. 3 — Les jeunes filles du Mayumbe (Congo belge) sont vêtues très sommairement (Photographie du D^r Daniel)

D'autres fois nous avons tâché de faire mimer des scènes aux soldats, comme ces deux Bapoto qui s'exercent à la lutte. Malgré nos recommandations, ils ne peuvent se décider à prendre l'air féroce. Ces deux anthropophages ont tout l'air de petits garçons prêts à jouer et leur « empoignade » n'a rien d'émouvant (1).

Tout autour du camp, les villages des Mayumbés, petits noirs tranquilles, voleurs, ivrognes et rusés, vivent de la solde des soldats, leur vendant des bananes, des poules, de l'huile de palme, tandis que leurs plus jolies filles ne sont pas insensibles au « flirt » des fils de Mars.

Les jeunes filles du Mayumbe sont vêtues très sommairement (fig. 3), et la manie qu'elles ont de s'aplatir les seins avec deux bandes croisées ne tarde pas à les rendre semblables à de vieilles blagues à tabac. Mais voici une jeune fille qui fait son chemin (fig. 4); elle s'est commandé chez le Paquin de Sésétino un boléro en tissu de fibres d'ananas, orné de boutons de culotte en porcelaine, et, sans se décider à cacher les jolis tatouages de son nombril, elle éclipse ses compagnes par son chic, son élégance.

Enfin telle autre, promue à la dignité de « ménagère » de blanc, fait la dame, promène son petit chien, porte une blouse à la dernière mode de Boma, fume des pipes du matin au soir etc. je vous fais grâce de l'emploi de son temps, du soir au matin.

Les jeunes gens des villages traînent dans les chemins, dansant au clair de lune, musant, maraudant, cherchant à s'engager comme boy.

Leurs dents curieusement taillées (fig. 5), les deux incisives médianes supérieures coupées à angle droit au sommet interne, sont caractéristiques du Mayumbe. D'un caractère très gai, s'adaptant vite et bien, le jeune Bakongo fait un assez bon boy qui passe rapidement de la forme hirsute du « basenji » (indigène) à l'aspect « kitoko » (dandy) d'un jeune élégant, et sous cette transformation, qui illustrerait bien la fable « Le loup et le chien »,

(1) Les exigences de la mise en page ne nous ont pas permis de reproduire la photo à laquelle il est fait allusion. (N. D. L. R.)

on voit bientôt le boy en souliers vernis, une fleur à la boutonnière, un stick à la main, la cigarette aux lèvres, donner un shake-hand à un camarade en disant : « Tu viens souper chez nous, ce soir ? »

C'est que le boy est une des plaies de la terre africaine. Dès l'arrivée à Boma, les boys, le chapeau de paille sur l'oreille, vêtus en parfaits gentlemen, viennent faire chose de leur victime et s'abattre comme des tsés-tsés sur l'infortuné voyageur : « Pas si vite, je vous en prie ! N'allez pas croire que tout soit bon pour un boy. Il dévise son futur patron, le toise, l'examine, le soupèse et en fait l'inventaire ; pas trop petit, pas trop grand, ni trop beau, ni trop laid, cuit à point. Enfin, le boy a fait son choix et consent à suivre le malheureux Européen tombé sous sa coupe.

Les boys sont des gens importants, ils occupent auprès des blancs la place des rémoraux auprès des requins ; les guidant pour trouver leur nourriture afin d'en prendre leur part, et prêts à les dévorer si quelque ennemi plus puissant vient à les mettre en pièce. Même conformité de goût entre le boy et son maître qu'entre la cuisinière et l'anse du panier. Le boy fumeur a un maître possesseur de cigares. Le blanc ne boit pas et les flacons de liqueurs se vident seuls... Enfin, chose plus grave, tout blanc qui vit avec une « ménagère » noire expose son boy à enfreindre un des dix commandements.

Parfois, un chef de village descend jusqu'au camp réclamer parce qu'un boy ou un soldat est venu chez lui « poser un lapin » : il est reparti sans avoir soldé le prix des faveurs d'une

de ses administrées. Dernièrement, un juge de passage à Lukula, pour faire cesser le « palabre » à l'amiable, taxait cinq francs les douces faiblesses d'une jeune fille de Sésétino. Le chef du village, satisfait de la sentence, empêche la pièce puis, se ravisant, il la montre à tous les boys et soldats présents, proclamant en présence du juge :

« Et maintenant, vous l'entendez tous, quand vous viendrez chez moi pour... (il l'a dit en pur mayumbe), c'est cent sous « fita mpita bilulu » : payer cinq francs pour une nuit. »

Pour être noir, dirai-je en terminant, on n'en est pas moins homme. Homme, pas plus, et c'est une légende que celle du nègre mieux armé que le blanc au service de Vénus...

Dima, 10 avril 1913.

NOTE DE LA RÉDACTION. — Dans une conférence récente à l'Exposition de Charleroi, le colonel Thys, le créateur de cette œuvre merveilleuse qu'est le chemin de fer du Congo, le collaborateur génial et le confident de Léopold II, donnait sur les noirs qu'il employa aux travaux de la voie ferrée des renseignements aussi probants que ceux de notre collaborateur :

C'est à partir de 1895, faisait remarquer le colonel Thys, que des noirs du Congo belge ont été embauchés au service du chemin de fer qui s'étend sur une longueur de 400 kilomètres. Au début, on ne les utilisait que pour les besoins du portage. Dès l'année suivante, un certain nombre d'indigènes figuraient parmi les terrassiers. Plus quelques jeunes nègres, particulièrement doués sous le rapport de l'intelligence, furent admis dans les ateliers. Au début de l'année 1898, le personnel de la Compagnie ne comprenait pas moins de 2.000 indigènes. Dix années se passent et à la suite d'un voyage d'inspection, l'administrateur-directeur de la Compagnie mentionnant, dans son rapport, les faits que voici :

« Tous les ouvriers de la voie, des gares et des entrepôts sont des indigènes. Ces ouvriers ont des contrats d'un ou de deux ans. Lorsqu'une équipe a fini son temps de service, elle présente généralement une autre équipe pour la remplacer, de sorte que nous n'avons plus guère de recrutement à faire. Nous avons une quinzaine de chefs d'équipe indigènes sur quatre-vingts. Parmi les machinistes, il y en a à toutes les machines-outils, comme ouvriers ou comme apprentis, et à l'entretien des wagons. Sur les quarante chefs des postes téléphoniques, il n'y en a encore que cinq du Congo. Si nous avons si peu de chefs de poste et de machinistes indigènes, c'est parce que ces fonctions ne peuvent être confiées qu'à des hommes d'un certain âge, ayant conscience de leur responsabilité, et que nous ne disposons encore que d'un petit nombre de Congolais adultes capables. Les progrès réalisés déjà sont néanmoins très encourageants et iront s'accroissant toujours, cela n'est pas douteux. »

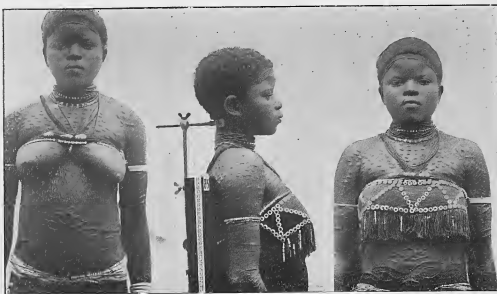


Fig. 4 — Une jeune Mayumbé qui fait son chemin (Photographie du D^r Daniel)



Fig. 5 — Mayumbés montrant leurs dents taillées (Photographie du D^r Daniel)

CHLORO-CALCION

Solution titrée de Chlorure de Calcium chimiquement pur, stabilisé, exempt d'Hypochlorites et d'HCl libre. — 40 gouttes = 1 gr. de CaCl^2 pur. (20 à 40 gouttes matin et soir dans un peu d'eau sucrée).

Le Chlorure de Calcium a un goût désagréable à la fois salé et amer; il s'altère en moins de 24 heures à l'air libre (« javellisation », apparition d'hypochlorites et d'HCl); **CHLORO-CALCION** est agréable et indécomposable. C'est le plus assimilable des sels de chaux (chaux digérées), donc le meilleur recalcifiant. Il possède en outre au plus haut degré les propriétés spéciales et si remarquables du Chlorure de Calcium.

1. Recalcification.

CHLORO-CALCION est le recalcifiant physiologique type. Les recalcifiants usuels sont très peu assimilables. Ils doivent d'abord être transformés par l'HCl du suc gastrique en Chlorure de Calcium. Le mieux est donc d'administrer ce sel. HCl du suc gastrique est en effet utile à la digestion, surtout chez les tuberculeux où il est si souvent en déficit.

Tuberculose, Lymphatisme.

Rachitisme, Croissance.

Fractures (Consolidation rapide).

La Femme enceinte ou la Nourrice se décalcifie au profit de l'enfant qu'elles portent ou allaitent. La Grossesse est une cause d'auto-intoxication. Or CaCl^2 recalcifie (c'est de la chaux quasi digérée), désintoxique (il supplée la fonction thyroïdienne).

Grossesse, Allaitement.

Eclampsie, Vomissements, Albuminurie.

Déminéralisation, Tuberculisation.

2. Indications spéciales.

Arthus et Pagès, Carnot, nous ont montré que la présence de CaCl^2 dans le sang en quantité suffisante est un des facteurs essentiels de la coagulation. CaCl^2 étant un sel de chaux déjà " digéré " passe directement dans le sang. D'où indications dans :

Hémorragies, Maladies du sang.

Hémophilie, Purpura, Scorbut.

(CaCl^2 augmente la résistance globulaire).

Chlorose, Anémie.

Il ne suffit pas d'apporter aux globules sanguins du fer, du manganèse... il faut surtout rendre au sérum la chaux qui lui manque pour permettre aux globules la vie et l'activité.

Dans les **Auto-intoxications**, le **Neuro-Arthritisme**, il y a bouleversement du métabolisme du Calcium, diminution de la teneur en chaux du sang et des humeurs, "hypocalcémie". D'où indication de l'emploi de **CHLORO-CALCION** dans :

Urticaire, Accidents sériques (Anaphylaxie).

Asthme, Rhume des foin.

Albuminurie, OEdèmes brightiques.



Produits médicaux inoffensifs

POUR LA TOILETTE DU VISAGE

particulièrement indiqués dans les cas de dermatose
ou de délicatesse de la peau

Littérature et Échantillons : 21, Faub^e Montmartre, Paris

Voir également les Primes d'ÆSCULAPE page 1.

$C^{15}H^{20}O$ — Santalol
 $C^{12}H^{12}Az^4$ — Hexaméthylène-Tétramine
 $C^{19}H^{10}O^3$ — Salol

EUMICTINE

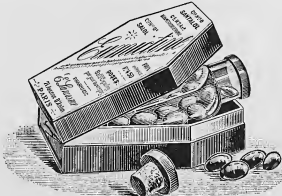
INDICATIONS :

*Blennorrhagie, Cystites, Néphrites,
Pyélites, Pyélo-Néphrite, Pyuries, Bactériurie, Phosphaturie,
Ammoniurie, Lithiase rénale, etc.*

Antigonococcique de tout premier ordre, par le Santalol (principe actif de l'essence de Santal).

Diurétique, Analgésique, Urolytique, etc., par l'Hexaméthylène-Tétramine dont l'action est toute spéciale.

Antiseptique, etc., par le Salol dont l'action sur les voies urinaires est bien établie.



Thèses de D^e en Médecine
(Paris 1907 et 1911).

Traitement de la
Blennorrhagie, Eumictine

D^r JEAN GREMER,
RUE DE LA SÈVE, 10, PARIS.

Contribution à l'étude du
traitement des affections
des voies urinaires.

D^r G. PASQUET.

TRAITEMENT COMPLET qui grâce à une ENVELOPPE SPECIALE
est PORTE DIRECTEMENT dans l'INTESTIN

Doses : 8 à 12 capsules aux repas.

Échantillons et Littérature : Pharmacie LANCOSME, 71, Avenue d'Antin, Paris (8^{me}).

UNE QUESTION RELATIVE

A LA GÉMÉLITÉ

Notre distingué collaborateur, le professeur agrégé P. Raymond, nous adresse la lettre que voici. Nous serions reconnaissants à nos lecteurs et abonnés de vouloir bien apporter à l'enquête entreprise l'appoint de leur contribution personnelle. La Direction d'Esclape Jera parvenir à M. Raymond les réponses reçues.

Voulez-vous me permettre de prendre prétexte de la note publiée sur les journaux, dans le dernier numéro d'Esclape, pour chercher à élucider une question que je n'étais posée en abordant la gémémité dans les leçons sur l'hérédité morbide que je professais, il y a quelque dix ans, à la Faculté de Montpellier (1).

Des notions intéressantes sur la gémémité nous seraient probablement fournies par les familles portant le nom de Besson et par dérivé onomastique, de Besse, Bessard, Bessin, etc. *Doctus cum libro*, je dirai d'abord, mon Littre sous les yeux, que Besson signifie jumeau (formé de *bis*) « vieux et usité, si ce n'est dans quelques provinces ». Que sont donc ces familles Besson qui ont évidemment leur nom d'une ancienne gémémité? Ont-elles des jumeaux encore; en ont-elles plus que les autres et se trouvent-elles dans les grossesses ou dans la descendance, quelque particularité à signaler?

Les relations de la gémémité avec la tératologie d'une part, avec les infections d'autre part, sont si évidentes que le problème ne vaut la peine d'être solutionné.

J'avais cherché à élucider la question et j'avais adressé un questionnaire à différentes familles Besson prises au hasard dans le « Bottin ». La plupart de ces familles ne me firent pas l'honneur de me

répondre, et des quelques documents qui me furent adressés je ne pus rien induire. La question reste donc entière et il serait

intéressant de la reprendre par l'intermédiaire, cette fois, d'un journal médical. A nos confrères donc de nous dire ce qu'ils savent des familles Besson et con-sorts et, d'une façon plus générale, de l'hérédité de la gémémité, car il reste dans mon esprit qu'en préparant mes leçons je m'étais heurté à plus de points d'interrogation que je n'avais bénéficié de connaissances précises. Ce n'est que d'une enquête collective que nous pouvons espérer la lumière sur cette question relative à laquelle bien des observations sont certainement perdues parce qu'elles

restent isolées. J'aidée que ce petit problème biologique nous réserve plus d'une surprise.

D' Paul Raymond.



Deux jumeaux âgés de 30 ans.

Collection du Dr Baudouin

OPÉ- UNE CON- SULTA- TION DU D' AUGA- GNEUR

Ilya, dans l'amusante comédie de M. Tristan Bern ar d, qu'à représentée la Comédie des Champs Elysées, la *Gloire ambulante*, une scène particulièrement joyeuse. Un docteur réputé est appelé en consultation chez une dame qui a mal au ventre, et dans le salon où le praticien est reçu avec empressement, quelques

sans honoraires. C'est de la plus plaisante observation.

Et ceci rappelle la spirituelle façon dont un de nos confrères les plus distingués se débarrassa d'une de ces personnes importunes qui profitent des hasards d'une rencontre ou des complications du téléphone pour s'enquérir gracieusement d'un remède à leur mal.

Donc, le professeur Augagneur — car c'est de lui qu'il s'agit — traversait un jour un pont de cette bonne ville de Lyon où il exerça longtemps, allant à quelque urgent rendez-vous, lorsqu'une dame qu'il connaissait vaguement l'aperçut, se précipita vers lui, le prit au passage et lui cria :

— Docteur, docteur, je vous en prie ; vite, une petite consultation !

Le professeur Augagneur s'arrêta, s'inclina gravement :

— Volontiers, Madame : déshabillez-vous !



UNE DEMANDE DU PROFESSEUR HOWARD KELLY DE BALTIMORE

Un des amis de la première heure d'Esclape, l'éminent professeur de gynécologie de John Hopkins Hospital, à Baltimore, le D^r Howard Kelly, serait reconnaissant à ceux de nos abonnés ou lecteurs qui voudraient bien lui signaler les noms de médecins français ayant illustré eux-mêmes leurs travaux scientifiques ou ceux de leurs confrères.

Le Prof. Howard Kelly prépare en effet un travail sur cette intéressante question. Nous remercions d'avance les correspondants éventuels. Nous ferons parvenir à l'éminent maître américain les lettres qui nous seront adressées.

PULMOSÉRUM Baillly

Expérimenté avec succès dans les Hôpitaux, Cliniques, Dispensaires et par plus de :
8.500 Médecins Français et 23.000 Médecins Étrangers

CONDENSE EN UNE SYNTHÈSE HÉROIQUE

Résume ce que nous avons de plus efficace contre

TOUX = RHUMES = BRONCHITES GRIPPE-ENROUEMENT TUBERCULOSE LATENTE

PRESCRIRE : Une cuillerée matin et soir A. BAILLY, 15, rue de Rome. PARIS

Traitement des Varices

Migraines
Maux d'estomac
Maux de reins
CONSTIPATION
Douleurs périodiques chez la femme
PARALYSIES
Troubles circulatoires, etc.
par la BANDE ou la CEINTURE
Electro-Faradique

Brevet s. g. d. g. du D^r Gaston PEGOT
Envoi franco des Notices explicatives
Maison MATHIEU, 113, boulevard St-Germain, Paris
Téléphone Gobelin 11-10

PARIS-LEVANT

Revue Mensuelle Illustrée

Numéro spécimen aux lecteurs d'ESCLAPE

J. PHAQUIX, Directeur
26, rue des Petites-Ecuries, PARIS

Société Générale d'Orthopédie

Lamy, Directeur

BANDAGES	CORSETS ÉLÉGANTS
BAS ÉLASTIQUES, CORSETS	recommandés
SOUTIENS-GORGE	aux femmes distendues
CEINTURES	de coiffier
ARTICLES D'HYGIÈNE	les exigences de la mode
	et les soucis
	du bien-être physique.

128 Boulevard Haussmann, Paris

Téléphone 577-46

LE DOCTEUR HERVIEUX

Professeur à l'Université Laval de Montréal (1893-1913)

Nous considérons comme un devoir de rendre ici un légitime hommage à la mémoire du Docteur Hervieux, Professeur à la Faculté de Médecine de l'Université Laval, de Montréal. Le mieux pour ce faire, sera de reproduire un long et suggestif extrait de l'artide que notre excellent confrère l'Union Médicale du Canada vient de lui consacrer.

Henri Hervieux n'aura vécu que cinquante années; mais un demi-siècle est plus qu'il n'en fallait à cette âme fortement trempée, à cet homme d'action au cœur si chaud, à cet esprit si cultivé, pour faire profond et bien personnel son large sillon à travers la vie.

Il perdit son père au début de sa vie d'étudiant. Cette mort inattendue brisa le cœur du fils et lui enlevait, du même coup, l'espoir de faire un voyage d'études à Paris, qu'il caressait depuis son entrée à l'Université. « J'étais le seul, nous disait-il, de tous mes camarades, qui devais aller à Paris après avoir terminé mes études à Laval. Tous: les Jules Laberge, les Fournier et les autres ont depuis fait ce voyage. Quant à moi, j'y songe toujours et j'attends! »

Hervieux étudiant, Hervieux jeune homme, connu donc des difficultés que plusieurs n'auraient pas pu surmonter. Il dut aller, après sa deuxième année, faire un séjour aux États-Unis, alors que nos voisins n'avaient que peu ou pas de médecins. Nous connaissons un certain nombre de nos confrères qui ont fait, eux aussi, un peu de clientèle américaine, et pour les mêmes raisons qu'Hervieux: faire un peu d'argent, oui, assez d'argent pour payer la

dernière année d'études à Laval et les autres frais du diplôme.

A sa sortie de l'Université, Hervieux alla à la campagne; il séjourna même pendant quelques années à Beauharnois qu'il

ne quitta que pour venir à Montréal, son vrai milieu, et où l'atmosphère de la clientèle et la renommée.

C'est même un des nous-venus d'étudiants de ce milieu de ce jeune médecin aux traits énergiques, qui suivait avec ponctualité nos cliniciens d'alors à l'Hôtel-Dieu. Oui, Hervieux arriva à Montréal n'avait fait qu'un bond de son quartier à l'hôpital où il voulait étudier encore. Les Hings-ton, les Brun et les Guérin s'attachèrent vite ce nouvel étudiant à

l'esprit éclairé, désireux de tout savoir, et ce sont ces maîtres qui le décidèrent à concourir pour la chaire de Thérapeutique laissée vacante par la mort du regrettable professeur Desrosiers. Notre ami fut reçu avec distinction

et les étudiants de ce temps-là se rappellent encore les brillantes leçons du nouveau professeur. A la mort de son collègue, le professeur L. A. Demers, Hervieux passa à la chaire de Pathologie interne où il enseigna jusqu'à sa dernière maladie.

Depuis longtemps, il nous paraît de son foie malade. Il avait de temps à autres de telles alertes: ce fut d'abord une sensibilité passagère, puis des soupçons de coliques hépatiques et

enfin des poussées évidentes de cholécystite.

Hervieux fut un travailleur acharné, studieux. Il lui fallait lire beaucoup. Sa nombreuse clientèle de ville et ses courses rapides à la campagne où l'appelaient ses anciens élèves le fatiguèrent rapidement.

Ajoutons qu'il était imprudent et qu'une indisposition, même assez grave, ne le retenait toujours pas à la maison. Ce laborieux était sobre mais il aimait la chasse avec passion. Pour abriter sa douzaine de canards sauvages, Hervieux a souvent risqué sa vie dans une embarcation légère, caché dans les joncs du lac Saint-Louis par des nuits froides d'automne. Quant à notre ami le mettait en garde contre ces écarts qui n'étaient plus de son âge, il se contentait de sourire et ne répondait en clignant des yeux: « Si vous saviez quel plaisir il y a, pour moi, de chasser lorsque le froid et les difficultés ont découragé les faibles. »

Mais le choc puissant tombe à son tour sous la poussée de l'ouragan qui se fait, un soir, plus violent.

Hervieux se sentit terrassé en août dernier, alors qu'il présentait les premiers symptômes d'une cholécystite grave dont il devait traverser les diverses phases de sa douloureuse évolution.

En définitive, ses confrères décidèrent que l'intervention chirurgicale s'imposait; et à la fin de septembre, Marien assé de Rhéaume, un matin que nous débarrassâmes Hervieux de soixante-dix calculs, dont quatre assez volumineux, logés dans sa vésicule biliaire et le canal cystique très dilaté.

Hervieux fut courageux avant son opération et il fut héroïque les jours suivants. Marien lui avait demandé de ne pas



Le Docteur Hervieux, Professeur à la Faculté de Médecine de l'Université Laval, à Montréal

Dépilatoire Hospitalier

DISSOUT LE POIL COMME
L'EAU DISSOUT LE SUCRE

Indications

Poils disgracieux du visage ou du corps (moustache féminine, favoris, etc.).
Remplace le rasoir pour rendre nettes et glabres les régions où doit trancher le bistouri.

Avantages

Son dépilatoire scientifique.
Inoffensif (ne contient ni chaux vive, ni arsenic, ni acétate de thallium).
Ni douleur, ni rougeur, ni irritation causée.
Dissout le cheveu ou le poil en 3 minutes.
Dissout jusqu'à la racine.
Le poil repousse naturellement après une première application; puis la repousse se fait de plus en plus lente, de plus en plus grêle, de plus en plus pâle à la suite des applications successives; puis de repousse à la longue (atrophie de la papille pileaire que le Dépilatoire a pénétré, « mordue », lésée).

Préparé par M. CHANTEREAU, ancien interne des Hôpitaux de Paris, lauréat de l'Assistance Publique (1^{er} prix des Hôpitaux, 1905), pharmacien de 1^{re} classe, 8, rue de Constantinople, Paris

PRIX FRANCO:

Pour le visage: au Public 12 fr., aux Médecins 9 fr. 50
Pour le corps: — 20 fr., — 16 fr.

FABRICANTS D'INSTRUMENTS DE CHIRURGIE, DE PRÉCISION, APPAREILS ORTHOPÉDIQUES

A. CLAVERIE, 234, faub. Saint-Martin, Paris.

Le nouveau « MAILLOT CLARANS », ceinture idéale pour affections abdominales. Obésité chez l'homme et chez la femme.

KRAUSS (E.), 16, 18, 20, rue de Naples, Paris. Tél. 540-15.

Optique et Mécanique de précision. Les Centrifuges Krauss, nouveaux modèles, sont indispensables pour les analyses de sang, lait, pus, urines, crachats, matières grasses, etc. — A Main (1 et 2 vitesses); à Eau. Électriques (courant continu, courant alternatif).

Microscopes. — Microlomes. Demander la Brochure spéciale gratuite.

WICKHAM, ancien externe des Hôpitaux de Paris, Hors concours. Membre du Jury, 15, rue de la Banque, Paris. Tél. 370-55.

FABRIQUE DE BANDAGES HERNIAIRES. — Appareils à pièces interchangeables, légers, confortables, d'une robustesse et d'une sécurité absolues. Le principe mécanique qui préside à leur construction leur donne une supériorité incontestable.

Contaction parfaite, souvent guérison.

THERAPEUTIQUE PAR LES AGENTS PHYSIQUES

Hydrothérapie — Mécanothérapie — Electrothérapie — Massage — Rééducation — Rayons X — Radium — Air chaud — Lumière

ÉTABLISSEMENT HYDROTHERAPIQUE d'Auteuil

12, rue Boileau — Paris (XIV)
DOCTEUR J. ORBETTER, DIRECTEUR
Le plus MODERNE au point de vue du confort et de l'hygiène, le plus COMPLET au point de vue de l'installation physiothérapique

Maladies nerveuses, Affections chroniques de la nutrition (régimes alimentaires variés suivant les cas et sous la surveillance de Morphine).

ELECTROTHERAPIE. BAINS DE LUMIÈRE ÉLECTRIQUE, SYSTÈME HELLER et DOWSON, HYDROTHERAPIE sous toutes ses formes.

BAINS DE SCHENBRUNN (près Zoug, Suisse), Établissement hydrothérapique de 700 m. d'altitude.

Médecin-directeur: Dr C. Heggin.

Demander la brochure spéciale gratuite.

honger, afin de mieux drainer la plaie opératoire. Il acquiesça avec son énergie habituelle, et, pendant quelques jours, il resta couché sur le côté droit sans faire le moindre geste malgré des souffrances atroces.

Sa convalescence fut rapide. Dans l'espace de quelques semaines il engraisa de trente livres environ.

Hervieux décida alors de faire son voyage à Paris pour y terminer sa convalescence et s'occuper en même temps du Congrès de septembre prochain qu'il devait présider et à l'organisation duquel il travaillait sans relâche depuis plusieurs mois. La maladie seule l'empêchait de s'y rendre assez tôt pour assister aux réunions du dernier Congrès des médecins de langue française et c'est notre collègue le Dr J.-P. Dicarie qui le remplaça en cette occasion.

Hervieux reçut du Président du Congrès de Paris, le professeur Chauffard, un témoignage de sympathie avec la promesse de tenir le Congrès des Médecins de langue française à Montréal en 1916.

Il fut très sensible à ce témoignage d'estime et de considération de la part des médecins français.

Il s'embarqua donc pour la France en octobre dernier, plein d'espoir. Ses amis qui l'accompagnaient à la gare avaient confiance de le revoir plein de santé à son retour. La traversée fut mauvaise. Débarqué à Naples, il se dirigea sur Paris aussitôt et se remit entre les mains des professeurs Chauffard et Quénu. Ces maîtres décidèrent d'intervenir de nouveau. Une large incision exploratrice fut faite et l'abdomen refermé sans résultat.

Le malade ressentit durant la traversée une douleur pour cause une infection grave des voies biliaires intra-hépatiques et rien ne pouvait plus entraver sa marche rapide

vers la mort. Hervieux le comprit et déclara, aussitôt rétabli de l'opération, de revenir mourir au milieu des siens dans ce même Hôtel-Dieu où les bonnes sœurs et ses amis avaient rivalisé de soins et d'attentions auprès de lui.

Qu'il nous suffise de rappeler ici qu'Hervieux

Cette traversée de retour fut terriblement émouvante. La mer fut orageuse et le bateau presque désespéré. Il souffrit beaucoup du mal de mer et après une forte hémorragie, il sentit sa fin prochaine. Moments de profonde tristesse ! Nous ne pourrions imaginer ce qu'a dû souffrir ce

Nous aimons à le répéter, Henri Hervieux était un citoyen intègre, il était également un patriote, comme son père.

Lorsqu'il fut nommé membre de la Corporation de la Faculté de Médecine, c'est par patriotisme qu'il travailla à la reorganisation de l'enseignement. Ses collègues de la Faculté avaient en lui une confiance absolue.

Hervieux était écouté des élèves ; tous, jours ponctuel, et dans un langage correct il se faisait vite comprendre. Les jeunes médecins l'appelaient fréquemment auprès de leurs malades et il méritait bien ce témoignage d'estime.

Hervieux était particulièrement aimé à l'Hôtel-Dieu où son dévouement, sa gentillesse et sa franchise étaient appréciés des religieux hospitaliers. La Mère Supérieure lui prouva la confiance de l'Institut lors des fêtes du deux cent cinquantième anniversaire de sa fondation en lui demandant de se faire leur interprète auprès du public présent à ces fêtes inoubliables. Les religieux donnèrent en outre une autre preuve de leur estime pour Hervieux pendant les semaines qu'il passa dans sa chambre de malade.

Nous savons, nous ses intimes amis, avec quelle émotion il se souvenait du dévouement de ces femmes distinguées durant les heures pénibles de sa longue maladie...

La disparition du Prof. Hervieux a douloureusement peiné nos confrères Canadiens-Français. Un grand vide est creusé dans le corps enseignant de la Faculté de Médecine Laval. Nous apprenons que le Dr Le Sage est nommé comme remplaçant du Prof. Hervieux. Nous savons son parfait bon vouloir et sa valeur. Qu'il reçoive nos meilleurs compliments.



La Faculté française de Médecine de l'Université Laval, à Montréal

vieux s'informa auprès des Compagnies transatlantiques de ce que l'on faisait du corps d'un passager mort en mer. Ce trait fait bien ressortir le courage de cet ami que nous regrettons tant aujourd'hui. Il s'embarqua avec la certitude qu'il débarquerait sur la terre canadienne vivant ou mort.

cher compagnon qui se voyait mourir loin des siens, de sa fille unique si tendrement aimée, et de ses chers petits-enfants. Sa femme, qui l'accompagnait, fut, avec son ami le Dr Fournier, les seuls témoins de ses derniers moments, deux jours avant de toucher le port d'arrivée !

AFFECTIONS NERVEUSES DOULEURS INSOMNIES

Comprimés HYDNASE VERGELOT

Adultes { 2 comprimés en se couchant.
1 ou 2 au moment des crises.

Enfants : 1 comprimé par jour.

Littér. et échantil. sur demande E. VERGELOT 163 r. de Flandre, PARIS

ASSOCIATION DES FERMENTS AUX HYPNOTIQUES ABSENCE TOTALE DE BROMURE

JEAN WIER ET LA SORCELLERIE

Axenfeld, il y a un demi-siècle, consacra à Jean Wier, à la Faculté de Médecine de Paris, une fort intéressante conférence, qu'un hasard heureux nous a mis en main. En voici quelques extraits :

Essayons, Messieurs, de jeter un coup d'œil synthétique sur la *Diablerie* à l'époque de la Renaissance. Pour cela, il nous faut d'abord la distinguer en *active* et *passive*.

La première comprend l'ensemble des arts chimeriques que se proposent, en faisant intervenir le démon, d'élever les lois immuables de la création; de réaliser les rêves de l'humanité-enfant. La richesse sans le travail, le savoir sans l'étude, les voyages sans le déplacement, la domination sans le mérite, en un mot, le résultat sans l'effort, tel est le but de toute sorcellerie. Mais il y a la sorcellerie des savants et celle des ignorants. Comme type de la première, prenez le Faust de Goethe, le docteur Faustus, philosophe, astronome, chimiste, inventeur, ne demandant à Méphistophélès que la révélation du vrai, dont la recherche a fatigué sa patience sans éteindre son ardeur. Comme type de la sorcellerie ignorante, populaire, prenez les vieilles barbes que Shakespeare, dans *Macbeth*, fait danser et prophétiser sur la bryère déserte. Ces deux types, d'ailleurs, se tiennent par une évidente analogie : l'un descend de l'autre en droite ligne; il est visible que la cuisine infernale parodie le laboratoire, et que le chaudron où cuient, dans du venin de crapaud, le doigt coupé d'une courtisane, les levres d'un juif et le foin d'un Turc, simule à sa manière les cornues et les alambics de l'alchimie.

Parmi les représentants de la sorcellerie savante, il y en eut d'illustres :

Albert le Grand, Raymond Lulle, Arnould de Villeneuve, Roger Bacon, Cardan, etc.; et, il faut bien le dire, ces hommes éminents étaient eux-mêmes complices de leur réputation satanique.

Leur vanité s'accroissait assez d'une légende ajoutée à une renommée. Loin de chercher, comme les maîtres de nos jours, à initier le lecteur au secret de leurs travaux, de lui faire part, au besoin, de leurs tâtonnements et de leurs incertitudes, ils allaient à se grandir par le mystère, afin d'en mieux imposer à la foule qui a « eut être trompée ». Autrement, pourquoi Arnould de Villeneuve appellerait-il l'alcool « de qui brûle » ? Pourquoi Raymond Lulle, décrivant la marche de je ne sais plus quelle préparation mercurielle, parlerait-il de lions vertes et rouges, de dragons et de serpents, et de sang humain ? Pourquoi

Roger Bacon, entre la mention du soufre et celle du salpêtre, ingrédients de sa poudre explosive, intercalerait-il ces mots qui n'ont de sens dans aucune langue : *Luru poço vir can turlet* !

Mais laissons là les magiciens homœsclence : en petit nombre et protégés par l'amitié des princes, ils étaient rarement inquiétés, plus rarement encore jugés. Le véritable aliment des procès, le pain quotidien de l'inquisition, c'était la sorcellerie populaire. Vous ne vous attendez pas à me voir décrire les pratiques sans nombre de cet art imaginaire; il me suffira de dire que pour goûter d'un instant, mi les empiriques qui s'y livraient, il y eut sans doute des gens aussi mal intentionnés que naïfs, sincèrement convaincus de la puissance de leurs maléfices, et des trompeurs exploitant la crédulité des autres. N'en a-t-il pas ainsi dans

toutes les aberrations pseudo-scientifiques ?

Mais il y eut surtout la foule de ceux qu'on accusait fausement, ou qui fausement s'accusaient eux-mêmes d'admirables forfaits commises avec l'aide du démon, et c'est à ceux-là que nous devons nous arrêter plus longtemps. Empruntons à un auteur de l'époque l'énumération des crimes qui leur sont imputés. Il compte quinze chefs d'accusation capitale, quinze, pas moins; et il gémit de voir que ces hommes et ces femmes qui ont mérité d'être morts ne puissent mourir qu'une seule, rien qu'une seule pauvre petite fois !

Premier crime : « Ils relient Dieu. »
Deuxième : « Ils blasphèment Dieu. »
Troisième : « Ils adorent le diable. »
(N'admirez-vous pas comme moi cette méthode de multiplication ? Gerdy, disant les propriétés vitales, et parvenant à tailler cinq mètres de sensibilité dans un seul sens, a-t-il jamais fait preuve d'un plus subtil talent d'analyse ?)

Quatrième : Ils font un pacte avec le diable. C'était là un point fondamental, la pierre angulaire du réquisitoire. Le pacte entre le démon et le sorcier pouvait être tacite ou exprès. Dans le premier cas, il suffisait d'une invocation, même d'une simple formule de consentement, moins que cela, d'un juron. Par exemple : une fille, à la table de ses parents, fait, es se désolant, une prière pour qu'un plat, on insiste, elle résiste; enfin elle se résigne, disant : « qu'elle mangera donc au nom du diable ». Incontinent le diable entre, à ces aliments, dans les corps de la demiselle, pour n'en plus sortir.

Il n'y a pas plus de cérémonies pour établir le pacte exprès, vrai, contrairement, spécifiant les avantages accordés, stipulant le prix convenu, et signé avec du sang que l'on tirait du doigt, du nez ou



Téniers. — Lecture diabolique

des gens naïfs, sincèrement convaincus de la puissance de leurs maléfices, et des trompeurs exploitant la crédulité des autres. N'en a-t-il pas ainsi dans

LACTOLAXINE FYDAU

CULTURE LAXATIVE de Ferment lactique pur

Supprime immédiatement la CONSTIPATION chronique ou accidentelle, les intoxications gastro-intestinales, Fermentations putrides, Perturbations hépatiques et biliaires.

Rétablit la sensibilité de la muqueuse, provoque la péristaltisme sans la moindre irritation intestinale.

1 à 3 comprimés par jour. — 250 la boîte de 36 comprimés.

Littérature et Échantillons : LABORATOIRES BIOLOGIQUES A. J. P. 122-95, 1, Rue de Châteaudun — 55, Rue La Fayette, PARIS. — Téléphone 122-95.

Thermothérapie



Radiateur photothermique ouvert

1° Radiateur photothermique. Bain local de chaleur et de lumière électrique de 50 à 150°; s'adapte aux besoins du malade; usage, sur tous les courants, peut s'appliquer dans l'appareil du malade; usage, sur tous les courants, peut s'appliquer dans l'appareil du malade; usage, sur tous les courants, peut s'appliquer dans l'appareil du malade.

2° Radiateur à Liquide ou à Sable chauds. Bain local de chaleur obscure et d'air chaud, de même forme que le radiateur photothermique, le remplace à défaut d'électricité.

3° Douche d'air chaud graduée

A. HELMREICH, Nancy

ÉLECTRICIEN-CONSTRUCTEUR FOURNISSEUR DES HOPITAUX

STATIONS CLIMATIQUES DE FRANCE

AGAY (Var)

Charmante station de repos et d'excursions dans l'Estérel. Vie au grand air. La baie est abondamment boisée d'essences balsamiques et l'air saturé d'ozone.

Le climat est très sec grâce à un sol sablonneux et porphyrique et à une abondante végétation de résineux.

Indications. — *Climat tonique, stimulant, convient aux surmenés, neurasthéniques, lymphatiques, anémiques, artérioscléreux.*

Contre-indications. — *Tuberculose pulmonaire, asthme essentiel.*

CANNES (Alpes-Maritimes)

Cannes s'offre avec une grande climatothérapie très étendue, grâce à la surface de son territoire médical. Car « les deux golfes de la Napoule et du golfe Juan constituent en réalité un seul golfe immense, s'enfonçant dans les terres ».

Indications. — *La zone marine a un climat excitant, tonique, stimulant (rachitiques, lymphatiques, convalescents, tuberculeux torpides, neurasthéniques, anémiques).*

Contre-indications. — *Tuberculose aiguë, nerfs excitable, asthme essentiel.*

Médecins. — Abadie, Ardison, Baradat, Battersby, Bayle, Bernad-Dubar, Bernard (Marius), Bienfait, Blanc (40, rue d'Antibes), Boffart, Bompayre, Bonnelloy, Bonnettes, Bright (Gorges), Carré, Castelbou, Chassac, Christine, Choquet, Cochot, Comoy, Courchet, Danillon, Doust, Dupaigne, Duponnois, Ehrmann, Escarrea, Fauré, Fournier (45, rue d'Antibes), Gaillet (17, rue d'Antibes), Gimbert (Anc. Int. Hôp. Paris), Gimner, Girard (14), Guilloz, Guiter, Guizol, Hughes-Maurice), Hughes-Amouretti, Hughes-An-

toine, Josserrand, Jouffray, Kent-Gazet, Labrac, Laffère, Lalou, Laurent, Lhuillier, Levy, Macquart, Manoux, Marshall (M.), Mathis, Odellie, Pascal, Pesse, Picard, Pouzet, Revillet, Roques, Ross, Sanders, Sassani, Savigne, Seytre, Thibonnet, Thomas, Triaire, Vaudremar, Vergaut, Verdalle (H.), Vernet, Westerman.

LES FUMADES (Gard)

Les Fumades se trouvent à une altitude moyenne de 150 mètres dans une vallée abritée du mistral par une colline dénudée « Côte Chaud ». C'est le climat idéal avec tous ses avantages (température moyenne de l'hiver : 10°7) sans en avoir les inconvénients dont le principal est le vent du Nord (mistral). Les montagnes sont couvertes de plantes odoriférantes : lavande, thym, sarriette, etc. L'air pur et sec de la panora est superbe, les hautes montagnes des Cévennes se profilent à l'horizon et comme disait une des célébrités du corps médical anglais, client assidu de la station : *C'est l'Ecosse, avec le Climat de Provence.*

Indications. — Le climat est souverain pour la guérison des :

1° *Troubles nerveux.* — Neurisme, neurasthénie, troubles hypersthéniques et intoxications (particulièrement les intoxications produites par le tabac, l'alcool et la morphine).

2° *Maladies générales de la nutrition.* — Troubles du développement chez les enfants et les adolescents, anémie, chlorose.

3° *Cure d'air.* — Station de convalescence parfaite pour les personnes fatiguées par suite d'opérations, de blessures, ou séjour aux colonies.

Médecin. — Dr Courréjou.

dailleurs — (et les sorciers avaient l'imprudence de garder chez eux, ou même sur eux, cette pièce qui pouvait si facilement les perdre) — Quant à Satan, il ne signalait pas, il marquait ses affidés avec le bout de l'aiguille, et la place où sa griffe s'était une fois imprimée devenait insensible : on la reconnaissait toujours à son caractère. Les « marques du diable » se rencontrent en diverses régions du corps, quelquefois aux parties les plus cachées. Mais, soit dédain ou confiance quelques-uns des adeptes échappaient à cette formalité compromettante de l'estampille.

Châtiment. : « Les sorciers vouent leurs enfants à Satan », chose horrible!... Ce qui l'est encore davantage, c'est que d'avoir été voué à Satan, dès l'enfance, et même avant l'enfance, pendant la gestation, mérite également la mort... Mais n'anticipons pas.

Châtiment. : L'infanticide avant le même, à l'aide de grosses épingles enfoncées dans le crâne des nouveau-nés. Sprenger, le farouche et coudé Sprenger, l'un des auteurs du *Manuel des sorciers*, un homme à qui le ciel veuille avoir pardonné en faveur de l'ineptie sans bornes de ce il l'avait donné! Jacques Sprenger affirme qu'une seule sorcière avait par ce procédé tué quarante et un enfants. Elle s'en vantait elle-même. En faut-il davantage pour affirmer l'authenticité du chiffre?

Opisme : crime : Les enfants étant promis à l'enfer dès le ventre de leur mère, il s'agit que l'influence divine ne peut gagner de vitesse l'influence diabolique, que l'eau baptismale arrive trop tard pour laver le signe de la perdition, et que celui-ci est ineffaçable. D'après cela, comme je vous l'ai fait pressentir, la sorcière est coupable de voir infliger la damnation à un innocent. Et l'innocent? Coupable aussi. De quoi? De crime commis par la sorcière!

Huitième : Les sorciers font de la propagande; racleurs infâmes, non contents de servir Satan, ils « attirent encore à sa cordelle » le plus possible de gens infensifs.

Neuvième : « Ils invoquent le diable! L'ont constamment à la bouche »; or, il est défendu de prononcer en vain même le nom de Jehovah.

Enfin, dixième accusation : L'inceste... J'embrasse le monde s'il y a quelque chose de fondé dans ce qu'on insinue à cet égard. L'excès de la misère, comme le dit Michelet, expliquent-ils réellement ces unions contre nature des mères avec les fils, qu'on prétend avoir été fréquentes parmi les sorciers, c'est-à-dire dans la classe la plus pauvre? Je ne puis me résoudre à le croire, ayant vainement cherché un fait bien précis, bien détaillé, qui donnât constamment cette opinion, et n'ayant trouvé le plus souvent, en guise de preuve, que ces deux vers de Catulle :

Nam magnus ex matre cum gnato gignatur

Si vera est...

La restriction vaut la peine d'être notée.

Si vera est Persarum IMPRA BELLIQ.

La belle autorité, au surplus, qu'un poète, et un poète comme Catulle, en un sujet pareil!

Suite des crimes reprochés aux sorciers : cinq crimes contre les hommes

Ici, messieurs, il nous faut faire une halte. A ce dixième numéro finissent les crimes de lèse-Divinité imputés aux sorciers, et commencent leurs crimes sociaux. Distinctions de haute importance et qui marque, à proprement dire, la séparation de la justice d'autrefois et de la justice d'aujourd'hui; limite précise et désormais infranchissable que le progrès des temps a heureusement tracée entre les faits de conscience, échappant à toute pénalité humaine, et les actes délictueux ou criminels, seuls punissables au nom de la société. Or, parmi les actes de cette sorte, il en est cinq dont la sorcellerie avait à rendre compte aux tribunaux. Je m'empresse de l'ajouter, de ces cinq nouveaux chefs d'accusation les uns sont de pure fantaisie, les autres d'une gravité telle que d'eux-mêmes ils appellent toute la sévérité des lois... Qu'un homme ait agi à



Leconte du Noüy. — La Sorcière (Salon de 1904)

l'instigation d'Astaroth ou de Belzebuth, qu'est-ce que cela peut ajouter à sa criminalité? J'admets tout qu'il y a là une circonstance atténuante, puisque dans cette hypothèse l'inculpé descend au rang de complice ou de simple instrument.

Quoi qu'il en puisse être, ces cinq nouveaux chefs d'accusation, examinés-les à leur tour. Les voici :

1° Meurtre de jeunes enfants ou d'adultes, que l'on mangait après les avoir réduits en bouillie et rendus à quasi potables ». Quand le cadavre n'était pas dévoré, on en utilisait la graisse pour fabriquer les pommades et les « oignons magiques ». Faute de vivants, on prenait les morts.

2° Empoisonnements et maléfices. On trouvait fréquemment chez les sorciers des poudres qu'ils avaient coutume de jeter sur les gens ou de mêler aux aliments, ou de semer sous les portes, et qui agissaient à la manière des toxiques les plus âpres. Il s'agit donc des poisons? Nullement. On serait, je vous prie, la malice du Malin, s'il avait recouru à l'arsenic ou au vitriol? Non, ces poudres étaient parfaitement inoffensives; le juge y reconnaissait les substances les plus neutres et les plus vulgaires; toutes leurs vertus, elles les empruntaient au pacte conclut entre le sorcier et le démon. Et, par une conséquence admirable, mais la preuve du poison pouvait être faite, plus elle était accablante. Car, enfin, l'innocuité absolue de ces poudres entre des mains pures impliquait l'impureté avérée des mains entre lesquelles elles étaient vénéneuses. Voilà qui s'appelle raisonner.

Quant aux maléfices, il y en avait bien des sortes : maladies étranges, rebelles aux moyens ordinaires de traitement, délire de possession, stérilité, etc. Mais l'un

ANTISEPSE INTESTINALE : MÉDICAMENT LACTIQUE

COMPRIMÉS et PATE à la



LACTO-ANTISEPSINE

(MICROLACTINE)

Autres formes thérapeutiques : LAIT GAÏLLÉ — Bouillon — Poudre

FERMENT LACTIQUE

Laboratoire du Dr J. TROUETTE

808 et ACTIF (bactérie Bulgare)

— Entièrement préparé par le —

Denon, 10, rue de Valenciennes

Notices : 10, Rue du Bas, PARIS

La Lacto-Antiseptine du Dr J. Trouette

conserve tous les esprits fermentés les ferments lactiques

ANTISEPSINE INTESTINALE, ULCÉ-

RATIONS, PLAIES SYPHILITIQUES, etc.

STATIONS THERMALES FRANÇAISES

Les Fumades (Gard)

Vichy

Altitude : 500 mètres

Bicarbonates sodiques fortes.

Sources. : Jaillissent sur les deux rives de l'Allier, extrêmement nombreuses, formant un vaste bassin : les unes chaudes (Chomel, 44°, Grande-Grille, Hôpital, Lucs), les autres froides (Cellestins, Parc, Lady, Larboud); la caractéristique de toutes ces sources est leur forte teneur en bicarbonates (dont le bicarbonate de soude constitue les 4 cinquièmes); débit considérable (de 50.000 à 150.000 et 200.000 litres pour les principales sources).

Indications.

a) Principales : 1° Hépatopathes, surtout lithiasiques, antécédents considérables ou guérison dans toutes les formes (lithiasie, lithase confirmée) ictere catarrhal; l'angurie du foie à la suite de dysenterie ou

de diarrhée de Cochinchine, congestion paludéenne (Grande-Grille).

2° Diabétiques : la plupart rentrent dans la grande classe des hépatopathes (glycosurie par diabète) et voient disparaître polyurie, polydipsie, migraine; le sucre tombe à quelques grammes ou bien est supprimé.

3° Gastropathes : résultats souvent excellents mais variables, ne dépendent exclusivement ni de l'état chimique de la sécrétion, ni de l'état de la musculature, ni même des symptômes subjectifs. Amélioration surtout chez les dyspeptiques hépatiques, dyspeptiques arthritiques (goutteux, obèses, graveleux). En tous cas, amélioration presque immédiate chez hypopéptiques, amélioration plus lente chez hyperpéptiques.

4° Arthritiques, obèses, graveleux, goutteux.

Contre-indications. — Peu nombreuses : asthéniques surtout; surveiller la cure chez hypertendus (artériques et artério-calcéux).

Médecins. — Alquier, Aud'huy, Bazy, Beaudonnet, Bernard, Blenfiat, Bignon, E.

Binet, Bouet (M^{re}), Boussion, Cahen, H. Carra-Gorgiades (17, rue de l'Établissement), Chabrol, Champagnat, Chaux, Chevreux, Chopart, Clerc, Clermont, Combes, Cornack, Corral, Cornillon, Cotard, Delaigle, Descoms, Desgorgues, Desmaroux, Dufourt, Durand-Fardel, Duranton, Fau, Faucher, Fournier, Frémont (anc. int. lauréat des hôp. de Paris, 3, rue Prunelle), Gandelin, Gannat, Garban, Glénard (F.), Glénard (R.), Grellety, Guinard, Hoppenhändler, Hagedt, Huet, Jarde, Lalabie (clé), Lamouche, Legou, Lignosier (agr. de la Fac. de Lyon), Margnat, Martin, Masseret, Mauban, Monod, Nicolas, Nigay, Nivière, Pannetier, Pariat, Pradignan, Puistenne, Rambert, Raymond, Reynès, Roux, Saligot, Sarrailh, Sarrailh, Sarrailh, Sarrailh, Sollaud, Surral, Thérèse, Tissier, Treille, Vauthay (anc. int. hôp. Lyon), Vidal (7, rue Strauss), Veillard, Willemien.

Spécialistes. — Blancher, Faure, Jacquemart, Siens, yeux, nez, gorge, oreilles. Brinet, Sahut, bouche et dents; Maire, chirurgie; Rajat, peau et vices urinaires.

Médecin. — Dr Courréjou.

des maléfices les plus détestables et donc les femmes encores plus, se plaignaient avec amertume, C'était l'anguille nouée. Vous savez ou devinez ce que cela veut dire. Médecins, vous avez observé les caprices, les défaillances auxquels la femme génésique est sujette, et vous comprenez avec quelle facilité a dû se répandre la croyance à ce genre de sortilège: l'imagination cherchait au dehors et au-dessus de ce qui était en elle-même... Quelqu'un n'a-t-il pas dit que l'amour (et cela est surtout vrai de l'amour physique) « naît de tout et meurt de rien »? Le maléfice était chargé d'expliquer ces disparitions inexplicables. Ajoutez qu'il pouvait être partiel, agir dans les rapports du mari avec l'épouse, non avec la maîtresse, qu'il était tantôt permanent et tantôt temporaire; bref, excusant tout, l'impuissance aussi bien que l'infidélité, il constituait, en somme, une ressource précieuse.

3° et 4°. Autres griefs: Les sorciers font périr le bétail; ils causent des famines et des pestes; ils suscitent des orages... Quand un savant théologien du XVI^e siècle osa soutenir que la grêle était œuvre de Dieu, on trouva l'assertion ténébreuse à l'excès, tant on croyait savoir pertinemment que la grêle était fabriquée par Satan, à la demande expresse des sorciers. On connaissait même le procédé fort simple usité dans cette fabrication: il consistait à frapper avec une baguette, en prononçant certaines paroles, sur une flaque d'eau... d'urine! — Pour la pluie, il y a une distinction à faire entre celle qui est de Dieu, vivifiante et fécondante, et la pluie qui est du diable, celle-là inondant et détreusant tout. Cette opinion sélectique paraissait rationnellement rationnelle.

Mais faire de la grêle, c'est déjà créer; que disait-on, que Satan a toute puis-

sance sur terre, « hormis la puissance créatrice »? Que l'enfer est une sorte de Belgique contrebalçant les productions du ciel, mais n'inventant pas pour son propre compte? Il y a là contradiction, ce semble, et combien elle est plus choquante encore quand on voit les sorciers accusés d'avoir fait, non plus des météores, mais des chenilles, des punaises, des grenouilles, voire des débauchés!

5° J'ai réservé pour la fin les accusations relatives au sabbat et aux scènes de débauche qui s'y passaient. On a écrit, On a écrit des volumes là-dessus; je me bornerai à quelques mots, vous renvoyant aux auteurs et principalement à Michelet. Le Sabbat, d'après la légende du moyen âge, était une fête périodique où sorciers et sorcières se rendaient en foule, les uns à dos de monstres variés, les autres à cheval sur la manche d'un balai; ceux-ci en leur forme naturelle, ceux-là métamorphosés en animaux. Ils arrivaient des points les plus éloignés avec la rapidité de l'éclair, grâce aux propriétés transportatives de leurs

« oignements ». L'assemblée étant en nombre, le culte du diable déployait toutes ses pompes irréligieuses: hommage à Satan (et quel hommage! imaginez le plus humiliant de tous!), présentation des nouveaux membres de l'association, banquet, chants, danses, « la face hors le rondou », et, comme couronnement, promiscuité de tous les convives: les hommes, les femmes et les démons formaient autant de groupes qui se mêlaient dans un dévergondage, comment dirai-je? intrinsèque et extrinsèque. Les sorcières, les vieilles sorciers, étaient les favorites des démons; les sorciers avaient également « copulation charnelle » avec eux, — car le diable, suivant les besoins, savait changer de sexe entre mâle (ou femelle, Incube ou Succu e... — Ce qui résultait de ces débauches d'Arrian n'est pas positivement comique. Les uns disent: rien; qu'elles étaient toujours stériles. D'autres nous apprennent que c'est là l'origine de ces enfants affreusement précoces, qui viennent au monde dentés et

chevelus, le corps difforme et tout bossé de tumeurs, et qu'on appelait les « Enfants du diable ». On discutait à leur propos des questions de paternité fort délicates. D'après une opinion ingénieuse et généralement reçue, le diable, ne sachant pas créer, commençait, sous la forme de Succube, par dérober la semence d'un sorcier, et s'en servait ensuite sous la forme d'Incube; si bien que le père des Enfants du diable n'était pas le diable lui-même, mais celui dont il avait dérobé le bien!

Rien de plus minutieux que les détails donnés par les sorcières sur le complot du monstre, en réponse aux interrogations sans fin dont les inquisiteurs, dans leur insatiable curiosité, accablèrent ces malheureuses. On apprendait ainsi que loin de goûter quelque plaisir, elles avaient beaucoup souffert: que l'organe du diable se pointait et caillait, que son sperme était « très-froid et glacé... » (Une particularité qui me frappe, c'est que les femmes qui, de nos jours, s'accusent d'avoir subi les embrassements des démons, en parlant tout autrement: à douleur à la place à des sensations agréables, et ce qui, autrefois, était si froid, paraît aujourd'hui littéralement brûlant!) — Je ne terminerai pas sans mentionner l'interprétation dépositante qui a été donnée du sabbat par quelques auteurs; selon eux, c'est tout à fait en ces sens qu'elles aient existé, tant sans doute des bals masqués très luxueux; la sensation de liquide froid s'expliquerait par des douches vaginales, et ils vont jusqu'à reconnaître, dans le corps pointu, l'extrémité de l'instrument qui servait à administrer ces douches. Permettez-moi de ne pas insister davantage sur ce sujet cauteux... Aussi bien ai-je fini ce qui concerne la sorcellerie proprement dite ou diablerie active.



Château de Gerssaint-Michel
Jérôme Bosch. — Sorciers au Sabbat (Rouen)

savoir changer de sexe entre mâle (ou femelle, Incube ou Succu e... — Ce qui résultait de ces débauches d'Arrian n'est pas positivement comique. Les uns disent: rien; qu'elles étaient toujours stériles. D'autres nous apprennent que c'est là l'origine de ces enfants affreusement précoces, qui viennent au monde dentés et

TUBERCULOSE
LYMPHATISME
ANÉMIE
TUBERCULOSE

TRICALCINE

TRAITEMENT DE LA TUBERCULOSE

LA RÉCALCIFICATION

Ne peut être ASSURÉE
d'une façon CERTAINE
et PRATIQUE

QUE PAR LA TRICALCINE

À BASE DE SELS CALCIQUES RENDUS ASSIMILABLES

EN POUDRE · COMPRIMÉS · GRANULÉS · CACHETS



LA TRICALCINE EST VENDUE

TRICALCINE
PURE

TRICALCINE
MÉTHYLARSINÉE

TRICALCINE
ADRÉNALINÉE

POUDRE COMPRIMÉS, GRANULÉS, CACHETS
« 50 le flacon pour 30 jours de traitement
ou la boîte de 60 cachets »

« EN CACHETS soigneusement dosés exactement à 0,01 « MÉTRIC ARSENIC » ou soigneusement dosés exactement à 3 milligrammes en solution « MÉTRIC ARSENIC » en solution
ou la boîte de 60 cachets »

Echantillons et Littérature sur demande · LABORATOIRE DES PRODUITS SCIENTIA-PARIS 42, Rue Blanche

CARIE DENTAIRE
TROUBLES DE DENTITION
DIABÈTE

CROISSANCE
RACHITISME
SCROULOSE
TUBERCULOSE
NERVEUSE
DYSPEPSIE

La diablerie passive

Si maintenant nous passons à la diablerie passive, à la sorcellerie, non plus pratiquée, mais imposée ou subie, nous y trouvons d'abord toutes les maladies dites de possession; maladies que vous ne connaissez que de nom, messieurs, mais sur lesquelles dissertaient encore longuement les auteurs du xviii^e et même ceux du xviii^e siècle. Lisez Willis, lisez Frédéric Hoffmann, lisez de Haen; non seulement vous trouverez dans leurs ouvrages les affections démoniaques décrites comme paranoïques réelles, mais vous apprendrez à l'aide de quels signes on les différencie des affections naturelles qu'elles peuvent simuler...

Les maux attribués aux sortilèges n'étaient autres, pour la plupart, que des états de cataplexie, de syncope, de délire, de coma, de somnambulisme, états morbides qui n'ont pas cessé, même aujourd'hui, de dérouter nos théories médicales; mais si, nous, nous y voyons des énigmes, les praticiens d'alors y voyaient des mystères; ils disaient: «maladies diaboliques, comme nous disons: maladies nerveuses. La magie combait sans difficulté toutes les lacunes de l'étiologie classique et avait une excuse toujours prête pour les insuccès de la thérapeutique usuelle. Le diable a bon dos: *maleficium pallium insculpit*, disait un satirique du temps.

Parmi les particularités de ces maladies démoniaques, il en est une que je dois vous signaler; en raison de la valeur considérable qu'on y attachait pour le diagnostic d'une cause surnaturelle; c'est le rége par la bouche, ou la sortie par d'autres parties, de différents corps étrangers: aiguilles, fragments de verre, cheveux, lambeaux d'étoffe, etc. Les sceptiques les plus déterminés s'arrêtaient stupéfaits

devant une semblable perversion des fonctions ingestives et éjectives, et il en est bien peu qui y aient soupçonné la part de la fraude et de la simulation, ou qui y

peuvent parcourir et traverser impunément les tissus vivants.

Acoté de la Possession figure l'Obsession, c'est-à-dire l'état des personnes qui, ten-

résistance ne suffiront pas toujours pour faire absoudre le patient. On vous dira bien: «L'Obsession! mais les saints l'ont éprouvée! Elle diffère autant de la sorcellerie que la captivité de la servitude, autant que l'étreinte du luteur de l'embrassement d'un ami, autant que le combat d'une vierge forcée à déflorer la prostitution.» — C'est au mieux; mais toutes ces métaphores indulgentes s'évanouiront quand on en viendra aux faits. Alors le langage changera; alors le doute succédera à la pitié, et au doute la haine, ou plutôt la crainte. «Est-on sûr que la victime ait assez résisté? Plus ferme dans sa croyance, elle eût tenu bon jusqu'à la fin, probablement. Pour avoir été brisée, elle était donc bien fragile!... En vain allègue-t-elle les hallucinations, les persécutions diaboliques, les masques d'innocence ou même de sainteté que Satan emprunte quelquefois. Le mirage n'excuse pas l'erreur. Éprouver de pareils troubles est déjà signe de mécréance; car le diable sait choisir et ne s'attaque guère qu'aux âmes faciles à gagner.»

Plus d'une fois l'Obsession démoniaque a été punie à l'égal de la sorcellerie active la mieux avérée.

Au surplus, ne prenons pas trop à la lettre la différence que nous avons établie tout à l'heure entre la diablerie active et passive. Bien souvent il devient impossible de distinguer l'une de l'autre. Et, tenez, dans le fameux procès de Girard et de la Cadrière, en 1730 (j'insiste sur cette date, 1730!), il est arrivé au public et aux juges de changer plusieurs fois d'avis: tantôt on disait que l'enchevêtrement Girard avait ensorcelé la Cadrière, et tantôt que la Cadrière, par ses maléfices, avait fait d'abord Girard; tant il est difficile, partant d'une donnée fautive, de rencontrer même un semblant de certitude!



Marche de Tours. — Une stigmatisée au Moyen-Age.

aient reconnu cette aberration mentale qui porte certains individus à avaler les objets les moins assimilables; encore moins songeait-on à étudier le mode très simple suivant lequel des corps pointus et déliés

tés et harcelés sans cesse par le démon, commettent, bien à contre-cœur, les plus grandes infamies; qui vont au sabbat, mais parce qu'on les y traîne... Prenons garde, Messieurs; cette contrainte, cette

CŒUR
ARTÉRIO-SCLÉROSE
Avec ses bains:
ROYAT
CARBO-CAZEUX
GUÉRIT
TROUBLES CARDIO-VASCULAIRES

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT
PARIS A LONDRES
Via ROUEN, DIEPPE et NEWHAVEN
Par la GARE SAINT-LAZARE
Services rapides tous les jours et toute l'année
(Dimanches et Fêtes compris)
Départs de **PARIS-SAINT-LAZARE**
à 10 h. 18 (1^{re} et 2^e cl.) et à 21 h. 20 (1^{re}, 2^e et 3^e cl.)
Départs de **LONDRES**
VICTORIA (C^o de Brighton) à 10 h. matin
(1^{re}, 2^e et 3^e cl.) et à 8 h. 45 soir (1^{re}, 2^e et 3^e cl.)
LONDRES-BRIDGE à 9 h. 50 matin (1^{re}, 2^e et 3^e cl.)
(Dimanche) (1^{re} et 2^e cl.) et à 8 h. 45 soir (1^{re} et 3^e cl.)
Vie la plus pittoresque et la plus économique

MÉDICATION ORGANOTHÉRAPIQUE
Traitement de l'Embonpoint, de **L'OBESITÉ** dûs aux Insuffisances Thyroïdiennes.
Traitement des Insuffisances **OVARIENNES**

OXYDOTHYRINE **PÂRIS**
A base d'Iodo-Proteïne de la **GLANDE THYROÏDE** associée aux oxydo-diastases. Substance non toxique sans action sur le cœur.
DRAGÉES dosées à 0^{re} 10 1 à 2 par 24 heures

OXYDOVARINE **PÂRIS**
Substance renfermant la totalité des principes actifs de **L'OVAIRE**. Condition indispensable pour obtenir le maximum d'effets thérapeutiques.
DRAGÉES dosées à 0^{re} 10 4 à 6 par 24 heures

LABORATOIRES BIOLOGIQUES André Paris
1, Rue de Châteaudun, Rue Lafayette, 65, Paris.
ÉCHANTILLON

Voir nos CONDITIONS D'ABONNEMENT

et nos PRIMES, Page 1

LES FOUILLES DE POMPÉI

Nous espérons donner prochainement dans *Escalape* une étude d'intérêt plus particulièrement médical sur les découvertes mises au jour en Campanie. Les cendres du Vésuve ont su conserver sous leur anéantissement des richesses que saura apprécier le médecin. Citons aujourd'hui Le Temps :

Les fouilles de Pompéi se poursuivent avec une heureuse lenteur :

Si l'on y va de ce train, écrivait en 1760 Winckelmann, *nos descendants à la quatrième génération trouveront encore à fouiller dans ces ruines*.

Les Italiens ne se pressent point et ils ont raison ; ils savent bien que les trésors d'art ensevelis lors du drame du Vésuve sont mieux protégés par leur couche de cendres que les locondes par les syndicats de gardiens. De temps à autre une belle trouvaille rappelle l'attention sur les chantiers de Campanie. Cette fois, c'est la découverte d'une fresque qui décorait la façade d'une maison. Cette peinture, en bon état de conservation, représente la Vénus Pompéienne, entourée d'amours, trônant sur un quadrige que traînent quatre éléphants vénus. Vénus Pompéienne s'est montrée toujours propice à l'archéologie. Lorsqu'à la fin du xiv^e siècle l'architecte Fontana creusa un canal dans la Città, il mit au jour une inscription où la déesse était invoquée. Depuis, les images de Vénus ont surgi nombreuses parmi les décombres. Notre aimable ami Gaston Boissier, lors de la dernière promenade savante qu'il fit aux ruines de Pompéi, constata, avec une demi-indignation, que Vénus avait été représentée quinze fois dans les bras du dieu Mars et seize fois dans ceux d'Adonis. Il s'expliqua alors mieux que jamais ce passage du *Corpus*, d'après lequel les candidats aux fonctions publiques de Pompéi promettaient les faveurs de Vénus aux électeurs qui voteraient pour eux. La bonne déesse

veut protéger encore le golfe enchanté où, au dire de Martial, les Pénelopes devenaient inégalement des Hélènes.

On ne saurait trop recommander aux archéologues les sages méthodes dont se servent, sur ce chantier de Pompéi, M. le professeur Spinazzola et ses auxiliaires. C'est la continuation des traditions admirables établies par Fiorilli, lors de la reprise des fouilles en 1860. Sans étalage maladroit de chauvinisme, nous pouvons rappeler que l'intelligence française ne fut

Giacchino de Alcubierre, à qui il permit de recruter une équipe de douze forçats. D'Herculanum, Alcubierre se transporta à Pompéi ; un journal, rédigé en espagnol, dressait l'inventaire des trouvailles. C'était une presse pseudo-archéologique fut conduite à peu près comme une chasse au sanglier. Le bon Winckelmann jugeait ainsi Alcubierre :

Cet homme qui avait aussi peu de rapport avec les antiquités que la lune avec les crévettes, comme dit le proverbe italien, a causé

dans le plus joli déshabillé, le monde italien des années 1755-1757 ; c'est le témoignage d'un ami sympathiquement moqueur. Tout n'était pas défilé, à cette époque, dans le voyage d'Italie. L'abbé, assurément le moins querelleur des rois, faillit avoir un duel à Capoue. A la fin d'une belle journée de janvier, comme il allait visiter la cathédrale, il aperçut une inscription sur le mur d'une maison ; il se mit en devoir de la copier, au milieu d'une petite cohue de curieux. Tout à coup, il se sentit saisir par le bras ; un grand diable d'officier l'invectivait, sous prétexte que l'inscription faisait partie du corps de garde. Barthélémy voulut s'expliquer :

Il me dit que si je voulais me battre avec lui je n'avais qu'à choisir le champ de bataille. Il faut remarquer qu'en me faisant ce défi il m'appela *signor abbate*. Je voulais lui répondre ; il me coupa la parole, entra en fureur, et finit par me dire que je devais m'estimer heureux de ce qu'il en avait agi avec tant de modération. En disant tout cela il me tenait par le poignet et me faisait un mal affreux, comme un fou à qui la fièvre donne de nouvelles forces. Je retirai enfin ma main, et je m'en allai à l'auberge... Je n'oublierai de ma vie mon Nicolo Giampinelli, lieutenant des grenadiers au régiment de Bayre-Naples.

Barthélémy n'avait pas été heureux avec les militaires napolitains ; il ne le fut guère davantage avec les archéologues. On l'adressa à un prêtre compositel, Mgr Baiardi, président des *Ercolanensi*.

Il était dans son lit, accompagné d'un catarbe violent, avec une grosse veste bleue, et un grand bonnet noir. Un abbé vint, long, crasseux, affublé d'une lourde peruke, et sans manchettes, lui tendit le papier secretariel. Il lui dicta une lettre en réponse à un moine qui avait osé traiter d'hérésie le système de Copernic ; cette lettre à duré très longtemps. J'ai vu passer en revue l'abbé de Josué, des antiques et de Galatie.

Néanmoins Barthélémy et le monsignor devinrent bons amis. Mais les fouilles lui parurent, et il en écrivit à Caylus, mal



Moulage d'un cadavre retrouvé dans les fouilles de Pompéi (Musée de Pompéi)

point étrange à cette laborieuse et patiente résurrection de la vie antique. La chose est connue, et comme on dit, cela va sans dire. Sans doute, mais ainsi que parlait Talleyrand « ce qui va sans dire ira mieux encore en le disant ».

Les premières recherches, celles de 1738, s'attaquaient au sol d'Herculanum. Le roi don Carlos de Sicile, en les autorisant, ne songeait qu'à exhumar pour ses collections des statues et des objets d'art. Le souvenir du parc de Versailles hantait les rêves de ce Bourbon-Farnèse, intelligent et fastueux. Carlos choisit pour diriger les fouilles un colonel du génie, don Rocco

par son peu de capacité la porte de plusieurs belles choses.

Il y eut, aussitôt après les premières trouvailles, une interruption des travaux. Il leur furent repris lors de la constitution de l'Académie d'Herculanum.

Un des Français les plus instruits et les plus libres d'esprit qu'il y eût alors, l'abbé Barthélémy, vint examiner en juge compétent les résultats obtenus. Le futur auteur du *Voyage d'Anacharsis* était envoyé en Italie, par ordre du gouvernement, pour enrichir le Cabinet des Médailles dont il avait la garde. Les lettres qu'il écrivait à Caylus, son protecteur, nous montrent,

l'Union des Syndicats, l'Association Générale des Médecins de France, etc.

Récemment, il a été créé une caisse de garantie destinée à garantir ses membres, en outre des frais du cours, jusqu'à concurrence de 2.000 francs contre les dommages-intérêts qui pourraient leur être intentés en raison des falsifications et thérapeutiques accomplis dans l'exercice de leur profession, et de maintenant, cette caisse est dotée de ressources suffisantes pour lui permettre d'envisager tous les aléas.

Faut-il ajouter que tous les avis possibles sont donnés, toutes les démarches sont

faites en vue de rendre des services aux professionnels ?

Pour être membre du Sou Médical, il faut être membre d'un Syndicat ou d'une Association Médicale ou bien être présenté par deux confrères déjà membres du Sou Médical.

La cotisation annuelle est de 20 francs, comprise la participation à la caisse de garantie.

Les membres ne sont admis qu'après envoi de leur adhésion et paiement de la cotisation. Envoyer adhésions et demandes de renseignements aux *Concours Médical*, 132, faubourg Saint-Denis, Paris.

LE SOU MÉDICAL

Ligue de protection et de défense professionnelles

Nous croyons devoir attirer l'attention des lecteurs d'*Escalape*, à l'heure où de toutes parts le corps médical est en butte aux poursuites, risques professionnels, revendications arbitraires de toutes sortes, sur le *Sou Médical*. Tout médecin doit en faire partie.

Le Sou Médical, ligue de protection et de défense professionnelles fondée en 1897, est

destiné à couvrir ses adhérents contre tous les risques professionnels et prend en outre la part la plus active à la défense générale des intérêts médicaux, se proposant de traduire par des actes les prédictions du *Concours Médical*.

Pour la protection individuelle de ses membres, il est intervenu dans plus de 10.000 affaires ; procès devant toutes les juridictions (y compris la Cour de Cassation, le Conseil d'Etat et le Tribunal des Conflits), litiges, revendications, arbitrages, consultations, etc. Pour les luttes d'intérêt général, il marche d'accord avec le *Concours*,

EAU MINÉRALE NATURELLE

ST-LÉGER POUQUES ALICE

ALCALINE, LITHINÉE, FERRUGINEUSE, RECONSTITUANTE

La plus agréable des Eaux minérales

C'est le REMÈDE LE PLUS PUISSANT contre les

DYSPEPSIES, GASTRALGIES

• C'est la véritable Eau de régime des FAIBLES, des NÉVROSÉS, des ANÉMISÉS et des GASTRALGIQUES

La Source ALICE de POUQUES est la seule Eau minérale médicamenteuse ordonnée dans le traitement de la Tuberculose par la Rééducation

CARABANA

PURGATIVE, DÉPURATIVE, ANTISEPTIQUE

La seule qui, outre l'effet purgatif constant, exerce une action curative sur les organes malades

Spécialité synthétique

ANTI-DIABÉTIQUE

DONT CHACUN DES ÉLÉMENTS A ÉTÉ PRÉPARÉ PAR UNE SOCIÉTÉ MÉDICALE

DIABÉTICOL

EXPÉRIMENTÉ AVEC SUCCÈS DANS LES HÔPITAUX DE PARIS

AGIT SANS LÈSER AUCUN ORGANES

6 fr. la boîte de 30 cachets. — Dose : 2 cachets par jour.

Les seules pharmacies où Diabéticol se trouve :
MORIN, MONTAUDO, THOUVENOT, LÉON, GILBERT, ROGARD, JONAS, RIGNE, HENRI, L. WEST.

CHACUN D'ENTRE ELLES DÉTIENT
Les deux Produits "Synthétiques"
de Diabéticol
PARIS

condamnés, souvent abandonnés et reprises par la même caprice qui les avait fait abandonner. Après le départ du roi Charles pour l'Espagne, il ne fut plus question, sous ses successeurs, que d'un pillage absurde et fantasque; les fresques, qu'on jugeait trop peu importantes pour les collections royales, gisaient sur le sol, livrées à la pluie et à la poussière.

Ce fut notre Championnet, ce vieux républicain, une de nos plus pures gloires militaires, qui, pendant sa courte dictature de la République parthénopéenne, inaugura le système des fouilles scientifiques. Tous les rêves du bien public, ce soldat les a faits, en ces quelques jours de noble utopie. Championnet confia la direction du chantier de Pompéi à l'abbé Zarilli, garde des médailles de la cour de Naples. Le paisible savant, placé entre l'ordre d'un dictateur et les dangers d'un lendemain de réaction, fit, en toute innocence, son devoir d'archéologue. Il paya chèrement son obéissance aux Français; au retour de Ferdinand, il fut compris dans la proscription et traité de cachots en cachots. Zarilli, condamné à l'exil, se réfugia en France; l'Empire lui fit une pension de cent francs par mois.

Les fouilles de Pompéi furent reprises, en 1806, sous le roi Bonaparte. Dans son hitoire du règne de Joseph, M. Jacques Rimbaut n'a eu garde d'oublier ce titre du souverain français de Naples à la reconnaissance de la postérité. Reconnaisance un peu mêlée, avouons-le. Les commis-

saires du Directoire avaient créé des précédents tentateurs. Sans doute, Joseph Bonaparte édicta les plus sages règlements pour empêcher les détournements; quelques objets s'égarèrent-ils dans les collections privées du roi? Au témoignage de Mathieu Dumas, le roi aurait pris à Portici « quelques objets »; le gardien du musée en profitait pour expliquer d'autres disparitions.



Les fouilles d'Ostie, en Italie
Vue générale de la rue découverte, et mosaïque du Théâtre



Clôture de la Borne Internationale Illustrée.

On mettait tous les détournements sur le dos du prince. En revanche, Murat ne mérita que des éloges. Sous son règne, les fouilles furent poussées avec l'activité la plus méritoire. Caroline visitait le chantier presque chaque semaine. Et puis, à partir de 1815 c'est l'oubli, l'indifférence, le torpeur, jusqu'au jour de l'épopée garibaldienne. Alors Alexandre Dumas, acclamé par les foules napolitaines, crut un

sire ! » Las d'entendre perpétuellement cette réponse. François II tomba dans une courte rêverie : « Ces diables de Français, finit-il par dire, auraient dû rester quelques années de plus ! »

LES CADAVRES DE POMPÉI

Plin le jeune, dans deux lettres à Tacite, nous montre les habitants de Mi-

sène fuyant devant le nuage d'ombre et de fumée asphyxiante, lors de l'éruption du Vésuve, en l'an 79. Les habitants de Pompéi, au contraire, n'échappèrent pas à la catastrophe. Dans la ville même, on a trouvé leurs cadavres dispersés un peu partout. « Les uns, dit Henry Thénard, subitement asphyxiés, semblent paisiblement endormis, on peut s'en rendre compte grâce aux

cendres humides qui ont fidèlement conservé leurs empreintes; d'autres, au contraire, ont énergiquement lutté contre la mort qui les a emportés au milieu des convulsions d'une cruelle agonie. Telle était, dans le Vico delli Scelertri, une jeune fille morte à côté de sa mère, paisiblement endormie; elle portait aux pieds des sandales brodées; près de la, une femme encalée tenait le troussseau de ses clefs et deux vases en argent qu'elle avait voulu emporter; dans la même rue gisait un soldat.... Dans la belle maison appelée la maison d'Orphée, un malheureux chien qu'on n'avait pas songé à détacher perit en se débattant dans des efforts désespérés.... Le 12 mai de l'année 1912, sous le grand portique qui se rencontre à droite, au milieu de la voie des tombeaux, en allant vers la villa de Dionède, on trouva une jeune femme portant des bagues en or dont l'une était ornée d'un grenat sur lequel était gravé un foudre, et des boucles d'oreilles charmantes, garnies de perles; elle tenait un enfant pressé contre son sein; deux jeunes filles reposaient à ses côtés.

AFFECTIONS BRONCHO-PULMONAIRES
Grippe, Scarlatine, Rachitisme

SOLUTION
PAUTAUBERGE

au chlorhydro-phosphate de chaux créosote

LA MIEUX TOLÉRÉE DES PRÉPARATIONS CRÉOSOTÉES

Par l'action antiseptique qu'elle exerce à la fois sur les voies digestives et pulmonaires et par ses éléments minéraux qu'elle fournit au système osseux et à la cellule, la **SOLUTION PAUTAUBERGE** est le médicament de choix de la bronchite chronique et de la tuberculose, et le remède le mieux indiqué pour obtenir la reconstitution physiologique dans les maladies paratuberculeuses.

L. PAUTAUBERGE, Courbevoie-Paris et toutes Pharmacies

LIPIODOL
LAFAY

à 40 % d'Iode sans aucune trace de chlore

54, Chaussée-d'Antin, PARIS

INTRAITES DAUSSE
HÉMORROÏDES — VARICES

INTRAIT DE MARRON D'INDE

SOLUTION OU PILULES
(5 gouttes, 2 fois par jour.) (2-3 pilules, 2 fois par jour.)

LITTÉRATURE ET ÉCHANTILLONS Laboratoires DAUSSE, 4, Rue Aubriot PARIS

BIBLIOGRAPHIE

LA MATIÈRE : sa vie et ses transformations. par L^r HOULEVIGRE. 3 fr. 50. Armand Colin, éditeur.

Vingt années ont suffi pour changer singulièrement nos idées sur la matière : cette opinion, tenait à ce que, n'entrant pas dans le détail des éléments, on n'obtenait que des moyennes. Grâce aux méthodes nouvelles de la science, nous découvrons que les granules de colloïdes, les particules ultramicroscopiques sont déjà des molécules, et nous savons les observer.

Les anciennes hypothèses atomiques reçoivent la confirmation d'expériences définitives et se précisent en nous montrant tout ce qu'il y a d'énergie et d'agitation à l'intérieur des corps.

L'HÉRITAGE DE TIPPON AKBAR. par GÉORGES RICHTER. 3 fr. 50. Bernard Grasset, éditeur.

A qui goûte le fantastique, étroitement mêlé au réel, ce livre plaira.

CONTES GRECS. par LOUIS NOEL. 3 fr. 50. Bernard Grasset, éditeur.

Quelles aventures d'une héroïne et d'un héros qui en eurent de si nombreuses que l'on croit aujourd'hui leur en prêter de nouvelles.

TRAITE DES FRACTURES DES MEMBRES (avec 73 pl. hors texte et 195 fig.) par le D^r H. JUDET, Maloigne, éditeur.

Il n'existait pas d'ouvrage d'ensemble relatant les grands progrès accomplis dans l'étude des fractures au cours des quinze dernières années. Le livre du D^r Judet vise à combler cette lacune.

A côté des types classiques de fractures, l'auteur s'est attaché à décrire les variétés que la radiographie a sinon fait découvrir, du moins fait connaître d'une manière beaucoup plus précise (fractures du coude, fractures du col du fémur chez l'enfant, fractures

des osselets du carpe, fractures marginales du tibia, etc.).

Après chaque description clinique vient la description radiographique : de nombreuses planches hors texte, à grande échelle, montrent l'aspect des principales variétés de fractures. L'auteur a pris soin de représenter les aspects normaux de chaque région avec les explications indispensables pour une saine interprétation des clichés. Un véritable atlas de radiographie normale et surtout pathologique se trouve ainsi à l'usage de tous les pages du texte qu'il éclaircit et précise.

Ante innovation : toutes les fractures importantes sont étudiées successivement chez l'adulte et chez l'enfant.

Pour le traitement, Judet s'est placé uniquement au point de vue de la pratique courante, de l'art plutôt que de la science. L'ombre les innombrables dispositifs qui n'ont plus qu'un intérêt historique pour s'en tenir à la description des appareils et des méthodes accueillent en usage. Pour certaines fractures — à côté des procédés classiques — l'auteur indique des dispositifs personnels qu'il a expérimentés et qui lui paraissent constituer un progrès dans la technique des fractures.

LE FAIT DE LA SEMAINE, revue paraissant le samedi, Bernard Grasset, éditeur. Le n^o 9 fr. 50.

Sommaire des premiers numéros parus : Le service de 3 ans. — Le renouveau de la présidence. — Les drogues qui triment. — Quelle est la bonne gymnastique. — Le radicalisme et l'esprit nouveau. — Sources, sorciers, médiums et spirites. — Le canon qu'il faut à la France. — Une guerre européenne sera-t-elle évitée?

VISAGES DES CONTEMPORAINS, par ANDRÉ ROUYEYRE, 3 fr. 50. Mercure de France.

Nous nous proposons de revenir longuement sur les portraits dessinés d'après le visage.

LES MERVEILLES DE L'INSTINCT CHEZ LES INSECTES, par J^r H. FABRE. Morceaux choisis extraits des Souvenirs entomologiques et Histoires inédites du ver luisant et de la chenille du chou. 16 pl. hors-texte, 3 fr. 50. Delagrave, éditeur.

Une quinzaine d'études délicieuses précédées d'une description vivante de ce monde de terre « l'Harnas » qui fut le laboratoire de plein air où le grand savant, accroupi parmi les pierres et les arbutus, assista à la vie de ces petits êtres dont il débusqua et vérifiait les impulsions merveilleuses de l'instinct.

LE COMMONWEALTH D'AUSTRALIE, par P^r MAISTRE, 5 fr. 50. Delagrave, éditeur.

Ce beau livre, abondamment illustré, est la seule étude récente et sérieuse que nous possédions sur le continent australien. L'auteur, ancien consul de France à Melbourne, connaît bien le sujet qu'il traite.

LA VIE DE J^r H. FABRE, NATURALISTE, PAR UN DISCIPLE, par le D^r G.-V. LÉGRES. 3 fr. 50. Delagrave, éditeur.

Pieux hommage rendu à un vieillard dont la gloire, bien que récente, n'a rien d'éphémère car elle se grandit à mesure que l'on se rendra mieux compte de la portée scientifique et philosophique de ces travaux auxquels l'entomologie a consacré une longue et laborieuse existence.

LA MONOPATOGÉNIE, par les D^{rs} CHIAVY et GOLLÉ. Edizioni della Colonia della Salute « Carlo Arnaldi » in Uscio (Genova), 1 lira.

LA MOISSON DES JOURS, par PHILIBERT BLANC, Ex-Figuère et C^{ie}, éditeur. 3 fr. 50.

L'ONCLE JULES, par M. DUBROCA, scènes de vie bourgeoise, E. Figuière et C^{ie}, 3 fr. 50.

LES DESSINS D'UN ENFANT, *Étude psychologique*, par G.-H. LOUDET, professeur d'hygiène philosophique au lycée de Douai. 600 illustrations, 7 fr. 50. (F. Alcan.)

La question très actuelle du dessin enfantin n'avait pas jusqu'à présent été étudiée en France avec tout le détail qu'elle mérite. Le présent ouvrage s'appuie sur l'observation minutieuse au jour le jour de l'activité graphique d'un même enfant, à travers des centaines de croquis de 3 à 5 ans. Des conclusions tirent les conséquences de l'ouvrage aux points de vue artistique, psychologique et pédagogique.

BARBIER, d'Amiens, par le D^r COURTÈLEMONTEY, 1 brochure. (Discours prononcé à la séance de la rentrée de l'Ecole de Médecine d'Amiens, le 14 mai 1912.)

LA PSYCHOLOGIE OBJECTIVE, par W. BECHTOLD, Professeur à l'Académie impériale de Médecine de Saint-Petersbourg. Traduit du russe par N^o Kozlyeff. 7 fr. 50. (F. Alcan.)

Ce volume n'est pas seulement un essai pour rattacher toutes les données de la vie mentale à des processus cérébraux, mais encore la mise au point de toutes les recherches expérimentales qui ont été faites dans ce sens. Veut-on étudier les instincts, les actes volontaires, les associations mentales, la parole, les formes supérieures de l'activité psychique? on trouvera ici la manière d'entreprendre sur tous ces points une étude rigoureusement objective.

LES VOIX INTÉRIEURES. LES RAYONS DES OMIBRES. THEATRE DE LIBERTÉ. par VICTOR HUGO. *Edition Nelson & Victor Hugo* n^o 1 fr 25 le volume. Librairie Nelson, 189, rue Saint-Jacques, Paris.

DICTIONNAIRE-FORMULAIRE DES PRINCIPALES SPÉCIALITÉS PHARMACEUTIQUES

Andiod — Coml'insuion synthétique, dans une glycérine spéciale, de triméthanol et d'un dérivé de la série aliphatique. Solution commerciale au centième.

Antiseptique, 1 cuillerée dans un litre d'eau pour un usage courant.

Bromures Mure — Plusieurs sels à base d'écoules d'oranges amères.

1^{er} Shop Henry Mure au bromure de potassium — 3^e au bromure de sodium — 3^e au bromure de strontium — 3^e au polybromure (sodium potassium, ammonium).

2 grammes de sel par cuillerée à soupe.

Ascaris, Hystérie, Névroses. A. Gazez, Pont-Saint-Espri (Gard).

Cholécolase — Extrait spécial de fiel de bœuf, renfermant tous les principes actifs de la bile ascaris et la Kinase.

Entérocolite muco-membraneuse, constipation, insuffisances biliaire et pancréatique.

Dragées ovales kéralatées 6 à 12 par jour prises en 3 doses égales (au déjeuner, au dîner et le soir en se couchant).

Laboratoire Duret et Raby, Marly-le-Roi (Seine-et-Oise).

Coaltar saponifié Le Baume-Emulsion de coaltar au goudron.

Antiseptique puissant, et nullement irritant, cicatrisant des plaies, admis dans les hôpitaux de Paris

Angines couenneuses, anthrax, gangrènes, herpès, leucorrhée, pyriasis, otites infectieuses, suppurations, etc. (Le médicament l'emploi le plus ou moins dilué suivant les besoins.)

Hygiène de la toilette : bouche, cheveux, chevrons, abaissement natallères (à 2 cuillerées à soupe pour un litre d'eau).

Dépot : 25, rue Réaumur.

Déplatoire Hospitalier — Dépilatoire scientifique, inoffensif (ne contient ni chaux vive, ni arsenic, ni acétate de chaux).

Disout le poil comme l'eau dissout le sucre.

Ni douleur, ni rougeur, ni irritation cutanée; disout (jusqu'à la racine) le poil minuscule.

Indications : 1^o Chirurgicales (remplace le rasoir); 2^o Médicales (pouls disgracieux du visage ou du corps, moustache féminine, favoris, etc.).

Prix : usage 12 francs (médicins 9 fr. 50); corps 20 francs (médicins 10 francs).

Pharmacie Chantreaux, ex-cant. des hôp. de Paris, 8, rue de Constantinople, Paris.

Germose Karyab ou Fluerose forme stabilisée. Ce merveilleux spécifique de la Coqueluche et de la Toux convulsive curieusement unifie une coqueluche dans les quinze jours.

Tiès agréable au goût. Non toxique.

4 cuillerées à café jusqu'à 1 an; 8 cuillerées à café de 1 à 3 ans; 8 cuillerées à dessert au-dessus de 3 ans.

Dépot : Pharmacie centrale de France, rue des Nonnains-d'Hyères, 21, Paris.

Hectine — Benzosulfone-para-aminophénylarsinate de soude.

Traitement de la tuberculose.

Pilules (0,10 d'hectine par pilule) : à 2 pilules par jour pendant 10 à 15 jours.

Gouttes (50 gouttes = 0,05 d'hectine) : 20 à 100 gouttes par jour pendant 10 à 15 jours.

Ampoules A (0,10 d'hectine).

Ampoules B (0,20 d'hectine) injecter une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours (indolore).

Laboratoire de Hectine, 12, rue du Chemin-Vert, à Villeneuve-la-Garenne (Seine).

Huile grise stérilisée et iodurée VIGIER — qu'on l'a purifiée 10 fois (Loxod 1898).

Pour injections intramusculaires.

20 à 30 gouttes de mercure par semaine, pendant 7 semaines. — Repos. — Faire une 2^e série, etc.

Se servir de préférence de la Seringue spéciale du Bazar.

Tout 15 divisions, chaque division correspond exactement à 2 centigr. de mercure métallique.

Pharmacie Vigier, 13, boulevard Bonne-Nouvelle, Paris.

Intraits Dauses — Intraits de plantes fraîches stabilisées (produit Perroy-Goris).

Intrait de digitale. Produit soluble, contrôlé physiologiquement. Efficace rapidement, durable.

Lévrine extractive Coutureux (Coutureux de)

Préparée dans la levure de bière; 1 gr. correspond à 35 gr. de levure fraîche; les comprimés sont dosés à 0,20 centigr., ils équivalent à un gros cachet de levure sèche et à une cuillerée de levure fraîche. Très actifs, inaltérables, faciles à prendre.

Fraxonides, **Andiod**, **Acid. Excéla**, **Dermatites**, **Suppurations**, **Angines**, **Gripes**, **Maladies infectieuses**, **Euféries**, **Constipation**.

2 à 8 par jour, au gros cachet de levure sèche et à une cuillerée de levure fraîche. Très actifs, inaltérables, faciles à prendre.

Laboratoire Coutureux, 57, avenue d'Antin, Paris.

Névrosthénine Freyssinge — 10 gouttes = 0,50 centigr. de glycérophosphate de soude, potasse, magnésie (ni chaux, ni sucre, ni alcool).

10 à 20 gouttes chaque repas.

Flacon 3 fr. Freyssinge, 6, rue Abel, Paris.

Outadisme du D^r Angélique — Traitement complet, aseptique, instantané.

Phlegmasies, **éczéma**, **impétigo**, **gibbétés**, **brûlures**, **érysiplé**.

Sirop du D^r Bousquet — A la Rhume-Mercé. Chaque cuillerée à bouche renferme : 0,01 Di-

nine-Mercé, 2 gouttes bromo forme chimiquement pur, équivalent alcool de racines d'aconit.

Indiqué dans toutes les affections des voies respiratoires accompagnées de toux opiniâtre, d'asthme, de bronchite et d'influenza.

Adultes : 4 à 8 cuillerées à soupe.

Pharmacie du D^r Bousquet, 140, faubourg St-Monod, Paris.

Thalaxine — Laxatif régulier.

Agar-Agar et extraits de rhumes. Produit entièrement végétal, ne détermine aucune irritation, ni accumulation.

Conservation habituelle se prescrit sous 4 formes :

1^o : à 4 cuillerées à chaque repas.

Cachets : 1 à 4 à chaque repas.

Comprimés : 2 à 8 à chaque repas.

Pour les enfants. Granulé : 1 à 4 cuillerées à café, chaque repas.

Laboratoire Duret et Raby, Marly-le-Roi (Seine-et-Oise).

Urasetable Rogier — Granulé soluble à base de pipératène, d'orotone, d'émultholol, de benzoate de soude et de l'urée et dose 0,50 centigr. du mélange par cuillerée à café.

Antiseptique urinaire; dissout et chasse l'acide urique.

Rhumatisme, **goutte**, **gravelle**, **sciatic**, **arthritis**, **sciatic**.

4 cuillerées à café par jour, 4 heures au moins avant ou après les repas.

Rogier, 19, avenue de Villiers.

Culture pure de Ferments lactiques bulgares sur milieu végétal

GINGIVO-STOMATITES

GASTRO-ENTÉRITES des Nourrissons
et de l'Adulte

DIARRHÉES — CONSTIPATIONS

Prophylaxie de la FIÈVRE TYPHOÏDE et du CHOLÉRA

DYSENTERIES

INFECTIONS HÉPATIQUES (d'origine
intestinale)

DERMATOSES — FURONCULOSES



BULGARINE THÉPÉNIER

BOUILLON de Bulgarine

COMPRIMÉS de Bulgarine

1 verre à madère ★ 1/2 heure avant chaque repas ★ 2 comprimés

Nourrissons : 1/2 dose

3 fr. 50 (Conservation 2 mois)

3 fr. 50 (Conservation indéfinie)

Phosphates et diastases des Céréales germées

ENTÉRITES — DYSPEPSIES salivaires
et pancréatiques

Préparation des BOUILLIES MALTÉES

PALPITATIONS *d'origine digestive*

DIGESTION RAPIDE *des FÉCULENTS*

TUBERCULOSES — RACHITISMES

NEURASTHÉNIES

SURALIMENTATION



Amylodiastase THÉPÉNIER

SIROP d'Amylodiastase

COMPRIMÉS d'Amylodiastase

2 cuillerées à café ★ après chacun des 3 principaux repas ★ 2 comprimés

Nourrissons et enfants : 1 cuillerée à café ou 1 comprimé écrasé dans une bouillie ou un biberon de lait.

4 fr. 50 (Conservation indéfinie)

4 fr. (Conservation indéfinie)

Préparés par le "Laboratoire des Ferments" A. THÉPÉNIER, 12, rue Clapeyron, 12 — PARIS

HISTOGÉNOL

Naline

Médication arsénio-phosphorée organique à base de Noderrhine, réunissant tous les avantages sans leurs inconvénients de la médication arséniale et phosphorée organiques.

L'HISTOGÉNOL NALINE est indiqué dans tous les cas où l'organisme est débilité, par une cause quelconque, réduite aux médicaments réparateurs et dynamisants; dans tous les cas où il faut relever l'état général, améliorer la composition du sang, revitaliser les tissus, combattre la phlogistique et ramener à la normale les réactions intraorganiques. PUISSANT STIMULANT PHAGOCYTAIRE.

TUBERCULOSES, BRONCHITES, LYMPHATISME, SCROFULE, ANÉMIE NEURASTHÉNIE, ASTHME, DIABÈTE, AFFECTIONS CUTANÉES FAIBLESSE GÉNÉRALE, CONVULSIONS DIFFICILES, etc.

FORMES : FLIKIR - EMULSION - GRANULÉ - AMPOULES
ET DOSES : Adultes : 1 cuillerée à soupe par jour. Enfants : 2 cuillerées à soupe par jour. Enfants : 1 cuillerée à soupe par jour. Enfants : 1 cuillerée à soupe par jour.

Exiger sur toutes les boîtes et flacons la Signature de Garantie : A. NALINE
Littérature et Échantillons : A. A. NALINE, 15, rue Villeneuve-la-Garenne, 91 St-Denis (Sein).

Traitement de la **SYPHILIS** sous toutes ses formes

HECTINE

PILULES (0,10 d'Hectine par pilule). — Une à 2 pilules par jour pendant 10 à 15 jours.
GOUTTES (20 gouttes équivalent à 0,05 d'Hectine) 20 à 100 gouttes par jour pendant 10 à 15 jours.
AMPOULES A (0,10 d'Hectine par ampoule). — Injecter une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours.
AMPOULES B (0,30 d'Hectine par ampoule). — INJECTIONS INDOLORES

HECTARGYRE

(Combinaison d'Hectine et de Mercure).

Le plus actif le mieux toléré des sels mercuriels.
PILULES (Par pilule : Hectine 0,10; Protochlorure Hg. 0,05; Ext. Op. 0,05). — Durée du traitement : Une à deux pilules par jour.
GOUTTES (Par 20 gouttes : Hectine 0,10; Hg. 0,05). 20 à 100 gouttes par jour, 10 à 15 jours.
AMPOULES A (Par ampoule : Hectine 0,10; Hg. 0,05). — Une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours.
AMPOULES B (Par ampoule : Hectine 0,30; Hg. 0,05). — INJECTIONS INDOLORES

Laboratoires de l'HECTINE 13, Rue du Chemin-Vert, à Villeneuve-la-Garenne (Seine).

TRAITEMENT PAR LES

CONSTIPATION

Chronique ou Accidentelle

Fermentations gastro-intestinales
Intoxications bacillaires
Troubles hépatiques et biliaires



Produit naturel et complet
à base de Podophyllin et Gascara

Dose : un ou deux grains avant ou au milieu du repas du soir.

Administration : 64, BOULEVARD PORT-ROYAL, PARIS

ANTISEPTIQUE URINAIRE

PAR EXCELLENCE

ARTHRITISME
DIATHÈSE URIQUE

URASEPTINE

ROGIER

DISSOUT, EXPULSE L'ACIDE URIQUE

Granulé entièrement soluble dans l'eau : 0,60 centigr. de matière active par cuillerée à café. — DOSE : 2 à 6 cuillerées à café par jour
Échantillons et Littérature : HENRY ROGIER, Pharmacien, Anc. Int. des Hôpitaux de Paris, 3 et 6, boul. de Courcelles, PARIS



ÆSCULAPE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE LATÉRO-MÉDICALE

Comité de Patronage

R. BLANCHARD

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

GUIART

Professeur à la Faculté de Médecine de Lyon
Associé nat. de l'Académie de Médecine

LE DOUBLE

Prof. à l'École de Médecine de Tours
Associé nat. de l'Académie de Médecine

POZZI

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

J. TEISSIER

Prof. à la Faculté de Médecine de Lyon
Associé nat. de l'Académie de Médecine

GILBERT-BALLET

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

LACASSAGNE

Prof. à la Faculté de Médecine de Lyon
Associé nat. de l'Académie de Médecine

Pierre MARIE

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

RÉGIS

Prof. à la Fac. de Médecine de Bordeaux
Corresp. nat. de l'Académie de Médecine

VERNEAU

Prof. d'Anthropologie au Muséum
Conserv. du Musée nat. du Trocadéro

GRASSET

Assoc. à la Fac. de Médecine de Montpellier
Associé nat. de l'Académie de Médecine

LANDOUZY

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

E. PERRIER

Direct. du Muséum d'Histoire naturelle
Membre de l'Institut

RÉMOND

Professeur à la Faculté de Médecine de Toulouse

Secrétaire Général: **Benjamin BORD**, Ancien Interne des Hôpitaux de Paris

(Toutes les communications concernant la Rédaction doivent être adressées au Secrétariat général)

Abonnement sans Prime.
12 fr. (Étranger 15 fr.)

A. ROUZAUD, Éditeur
41, Rue des Ecoles, Paris — Téléphone : 830-03
Le Numéro 1 fr. (Étranger 1 fr. 50)

Abonnement avec Prime.
20 fr. (Étranger 25 fr.)

Tableau des Puissances Antiseptiques et Bactéricides de l'ANIODOL

MICROBES	DOSES ANTISEPTIQUES empêchant toute culture dans le milieu ensemencé		PUISSANCE ANTISEPTIQUE de l'ANIODOL par rapport à celle du PHÉNOL	DOSES BACTÉRIQUES ayant tué au bout de 24 heures les microbes dans un milieu de culture		PUISSANCE BACTÉRIQUE de l'ANIODOL par rapport à celle du PHÉNOL
	GRAMMES de PHÉNOL pour 1,000	GRAMMES d'ANIODOL pour 1,000		GRAMMES de PHÉNOL pour 1,000	GRAMMES d'ANIODOL pour 1,000	
Bacille subtilis	1,90	0,25	7,6	8,5	0,45	18,90
Bacille coli communis	1,35	0,12	11,25	3,1	0,15	20,70
Staphylocoque doré	1,40	0,07	20,00	2,5	0,25	10,00
Streptocoque pyogène	1,30	0,06	21,70	1,35	0,09	14,50
Bacille pyocyanique	0,95	0,10	9,5	3,10	0,20	15,50
Bacille typhique	1,85	0,035	52,85	3,5	3,15	23,40
Bacille diphtérique	0,4	0,065	6,1	1,1	0,1	11,0
Bacille cholérique (Cassini)	1,3	0,05	26,0	1,5	0,15	10,0
Bacille anthracis	1,4	0,075	18,7	11,5	0,4	28,75
Bacille lactique	0,6	0,12	5,0	0,8	0,2	3,0

« Ces nombres font voir d'une façon globale que l'ANIODOL présente une activité en moyenne vingt fois plus grande que celle du Phénol.
 « Il est à remarquer que quelques nombres émergent au-dessus de cette moyenne d'une façon très notable : Ainsi, celui du Bacille typhique, 52,85, accuse à la fois la résistance particulièrement remarquable de ce microbe à l'acide phénique, et sa délicatesse vis-à-vis de l'ANIODOL.
 « La même observation, moins intéressante sans doute au point de vue pratique, est à relever pour le Bacille anthracis.

« Signé : E. FOUARD,
 « Chimiste à l'Institut Pasteur, »

« Au point de vue du mode d'action des antiseptiques, ces nombres apportent une contribution de

« plus à une connaissance antérieure acquise de la supériorité des antiseptiques antioxydants, ayant ainsi, non une action essentiellement extérieure sur le corps du microbe, comme les agents coagulants, mais une action physiologique interne, modificative du protoplasma, conséquence d'une pénétration osmotique à travers la membrane enveloppée.

Signé : E. FOUARD,
 « Chimiste à l'Institut Pasteur, »

Quelle est, d'autre part, la puissance bactéricide des divers antiseptiques ?

Nous empruntons le tableau suivant au Journal Lancet, du 14 juillet 1906, page 125, qui renvoie, pour plus amples informations, au Journal of the Royal Sanitary Institute, vol. xxv, part. 3, page 424 :

En comparant ces chiffres avec ceux des tableaux précédents, on constate que le pouvoir bactéricide de l'ANIODOL étant de 23,40, et celui du sublimé (le plus puissant antiseptique employé à ce jour) de 20,00 seulement, l'ANIODOL le dépasse de près du sixième, les autres antiseptiques ayant un pouvoir de 10 à 200 fois moindre.

Ainsi s'explique la grande supériorité de l'ANIODOL et la faveur dont il jouit auprès du corps médical qu'il a définitivement conquis et qui sait qu'en faisant usage de l'ANIODOL il est certain d'obtenir d'emblée le maximum d'effet thérapeutique, sans exposer le malade au moindre danger, au plus petit inconvénient, l'ANIODOL n'étant ni caustique ni toxique, et à l'inverse du sublimé qui reste toujours un poison violent.

ANIODOL

LE PLUS PUISSANT

Antiseptique Désodorisant

Sans Mercure, ni Cuivre — Ne tache pas — Ni Toxique, ni Caustique

N'ATTACHE PAS LES MAINS, NI LES INSTRUMENTS

OBSTÉTRIQUE — CHIRURGIE — MALADIES INFECTIEUSES

SOLUTION COMMERCIALE : au 1/400^e (Une GRANDE CUEILLEREE dans un LITRE D'EAU pour usage courant).

PUISSANCES | **BACTÉRICIDE 23.40** | sur le Bacille typhique
 | **ANTISEPTIQUE 52.85** | (établies par M. FOUARD, Ch^{re} à l'INSTITUT PASTEUR
 Celles du Phénol étant : 1.85 et du Sublimé : 20.

SAVON BACTÉRICIDE A L'ANIODOL 2⁰/₀

ANTISEPTISME des MAINS de l'OPÉRATEUR, de la PEAU, des SURFACES

POUDRE D'ANIODOL

INSOLUBLE remplace l'iodoforme

Réalisation de l'**ANTISEPTISIE INTERNE** par l'**ANIODOL** pris à l'intérieur.

Souverain dans **FIÈVRE TYPHOÏDE, DIARRHÉE VERTE des NOUVEAUX-NÉS, GASTRO-ENTÉRITE, FERMENTATIONS GASTRO-INTESTINALES**, etc.

DOSES : Une grande cuillère de la Solution au 1/200^e dans un litre d'eau par cuillérées, ou verrees, dans les 24 heures

Echantillons et Renseignements : Société de l'ANIODOL, 32, Rue des Mathurins, PARIS. — SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

NOS DEUX MODES D'ABONNEMENT

De nombreuses lettres nous sont parvenues de France et de l'Étranger au sujet de nos Primes de Remboursement et du Prix de l'Abonnement. D'une part, certains abonnés ont craint de ne pouvoir bénéficier de la prime lors du renouvellement; d'autre part, certains lecteurs, possédant déjà la plupart des primes offertes, nous ont demandé un prix d'abonnement spécial.

Nous avons créé, pour donner satisfaction à tous les désirs :

- 1° Des abonnements sans primes à 12 fr. (Étranger 15 fr.).
- 2° Des abonnements avec primes à 20 fr. (Étranger 25 fr.).



Collections des Années 1911 et 1912 d'ÉSCULAPE

COLLECTION 1911 : 60 francs net, sans prime (quelques rares collections).
COLLECTION 1912 : 20 fr. net, sans prime (collections peu nombreuses).

À titre temporaire, nous acceptons au prix de 36 fr. net, sans prime (Étranger 45 fr.), des abonnements de 3 ans, portant sur les années 1912, 1913, 1914, mais l'année 1912, prise séparément, est vendue 20 fr. net, sans primes.

1° Abonnement sans Primes : 12 fr. (Étranger 15 fr.)

Envoyer un mandat de 12 francs (Étranger 15 fr.) à M. Rouzand, 41, rue des Ecoles, Paris. Les abonnements ne peuvent plus porter sur l'année 1912, sans pour les abonnements de 3 ans (1912, 1913, 1914), qui sont acceptés, à titre temporaire, au prix de 36 fr. net, sans primes. Le prix des 12 numéros de 1912, en tout autre cas, est de 20 fr. net, sans primes.

2° Abonnement avec Primes : 20 fr. (Étranger 25 fr.)

L'envoi d'un mandat de 20 fr. (Étranger 25 fr.) à M. Rouzand, 41, rue des Ecoles, Paris, donne droit à un abonnement d'un an et à l'une des primes suivantes, dont la valeur égale celle de l'abonnement. (Designé deux primes pour le cas où l'une d'elles serait épuisée.) Depuis le 15 février 1913, le prix des 12 numéros 1912 est porté à 20 fr. net, sans primes.

I. Instruments de chirurgie, médecine, laboratoire.

- 1° « Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Guyot.
- 2° « Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Guyot.
- (Nola). — Le « Bon » sera adressé à l'abonné dès la réception du mandat d'abonnement.

II. Eaux Minérales (France et médecins seulement).

- 3° Eau de Pouébo, Source Alice (une caisse de 50 bouteilles).
- 4° Eau de Vals, Source La Reine (une caisse de 50 bouteilles).

III. Produits hygiéniques "Innoxa" (France).

- 5° Bel assortiment de produits hygiéniques et de beauté, d'une valeur de 25 fr., constitué par : 1 flacon lait "Innoxa"; 1 grand pot cold-cream "Innoxa"; 2 boîtes poudre "Innoxa"; 2 tubes cold-cream "Innoxa". (Sera très apprécié par la femme du médecin.)

IV. Instruments médicaux.

- 6° Seringue du Dr Barbillon, modèle Vigier, stérilisable, spéciale pour huile grise à 40 o/0, avec boite métal et aiguille en platine irridié de 5 centimètres; accompagnée de 2 seringues de 1 centimètre cube cristal genre Luer (valeur de l'ensemble 21 fr.).
- 7° Seringue de 20 centimètres cubes (pour sérum de Roux, etc.) avec tube-raccord caoutchouc, deux aiguilles et boite métal (valeur 21 fr.).

V. Livres.

- 8° L'Art et la Médecine, par Paul Richer, membre de l'Académie de médecine; ouvrage de grand luxe, 562 pages, 350 illustrations (valeur 30 fr.).
- 9° L'Assiette au Beurre, un beau volume album contenant une cinquantaine de numéros différents, illustrés

par nos meilleurs humoristes (Willette, Abel Faivre, Guillaume, Steinen, Rouille, Mirande, Ricardo Flores, etc.) (Valeur 25 fr.).

- 10° Œuvres de Rabelais, 4 vol., édition des Bibliophiles, reliure d'amateur, tête dorée (valeur 24 fr.). (Les œuvres de notre vieux et savoureux confrère s'imposent à toute bibliothèque médicale.)

11° Les Différences et les Malades dans l'Art, par le Professeur Charcot et Paul Richer, ouvrage de grand luxe, nombreuses illustrations (valeur 20 fr.).

- 12° Œuvres d'Alfred de Musset, édition de la collection artistique Jougnot, 7 volumes (Premières Poésies, Poésies Nouvelles, Comédies et Proverbes (2 vol.), Contes, Nouvelles, etc., Confession d'un Enfant du Siècle) (valeur 21 fr.).

13° Quatre volumes à choisir parmi les 6 volumes suivants de Georges Cain, à 5 fr. l'un, largement illustrés : Coins de Paris, Promenades dans Paris, Nouvelles Promenades dans Paris, A travers Paris, Pierres de Paris, Écrivains de Paris. (Si la valeur des livres choisis dans cette liste dépasse 20 fr., l'abonné devra envoyer le supplément.)

- 14° Le Cabinet secret de l'Histoire, par le Dr Cabanès; 4 vol. illustrés, à 5 fr. l'un (valeur 20 fr.).

15° L'Éducation artistique par l'Image et l'Anecdote, par Paul Bayard, inspecteur des musées; vol. de grand luxe, 600 pages, 400 illustrations (valeur 30 fr.).

- 16° Œuvres complètes de Shakespeare, traduction publiée il y a trois ans par la Maison Flammarion; 8 beaux volumes illustrés, à 3 fr. 50 (valeur 28 fr.).

17° Vingt francs de livres à choisir dans la liste suivante : Mœurs intimes du Passé, par Cabanès (3 vol. à 3 fr. 50 l'un); — L'Art chrétien, ses licences, par le Dr Witkowski (1 vol. à 5 fr.); — Les Morts mystérieuses

de l'Histoire, par Cabanès (2 vol. à 3 fr. 50 l'un); — Les Indiscretions de l'Histoire, par Cabanès (6 vol. à 3 fr. 50 l'un); — Pauvres Docteurs, par le Dr Lucien Nass (1 vol. à 3 fr. 50); — Monsieur l'Agrégé, par L. Nass (1 vol. à 3 fr. 50); — Curieuses Médico-artistiques, par L. Nass (2 vol. à 3 fr. 50 l'un); — Les Accouchements à la Cœur, par le Dr Witkowski (1 vol. à 10 fr.); — Théâtre de Molière, pub. par Jougnot, avec la préface de 1882; toute bibliothèque médicale doit posséder l'œuvre de Molière (8 vol. à 3 fr. l'un); — Les Mystères des Dieux (Fénus), par Pierre Piob (valeur 6 fr.); — Ingres (d'après une correspondance inédite), par Boyer d'Agen (valeur 25 fr.); — Les Confessions de J.-J. Rousseau, édition des Bibliophiles (3 vol. à 3 fr. l'un); — Marat inconnu, par le Dr Cabanès (1 vol. à 5 fr.); — Le Marot pittoresque, par J. du Taillis (1 vol. de luxe, largement illustré, à 10 fr.); — Lettres de mon Moulin, par A. Daudet (1 vol. de luxe, abondamment illustré, à 10 fr.). Si la valeur des livres choisis dans cette liste dépasse 20 fr., l'abonné devra envoyer le supplément.

VI. Abonnements. (Les personnes abonnées déjà directement à l'une des Revues ci-dessous ne peuvent la choisir comme prime.)

- 18° La Grande Revue, bi-mensuelle, abonnement d'un an (val. 20 fr. pour la France; 25 fr. pour l'Étranger).

19° La Revue (directeur : Jean Finot), bi-mensuelle; abonnement d'un an (valeur 24 fr. pour la France; 30 fr. pour l'Étranger).

- 20° L'Art Décoratif, mensuel (Revue de l'Art ancien et de la Vie artistique moderne); nombreuses planches en couleurs susceptibles d'être encadrées; abonnement d'un an (valeur 22 fr. pour la France; 26 fr. pour l'Étranger).

VII. — Stylo "Gold Star", modèle Safety, se portant dans toutes les positions.

SOMMAIRE DU N° DE JUIN

Une particularité anatomique du crâne de Descartes : persistance de la suture métopique (6 illustrations).

Par le Dr A.-F. Le Double, professeur à l'École de Médecine de Tours.

Les Borgia : leurs poisons (9 illustrations).

Par le Dr R. Lecoutour.

De la Baleine; du Blanc de Baleine (2 illustrations).

Par le Sieur Pierre Pomet, Marchand épicer et drogiste (1694).

Les "Bonnes Fontaines" en Limousin (11 illustrations).

Par A.-L. Bittard.

Le mal de Maupassant : I. Étude médicale de son oeuvre (9 illustrations).

Par le Dr Maurice Pillot.

Vision marocaine : II. L'Islam guerrier (3 illustrations).

Par le Dr H. Douaens.

Le Service médical à l'Hôpital de la Charité aux XVII^e et XVIII^e siècles (fin) (4 illustrations).

Par M. Fosseynex, sous-archiviste de l'Assistance publique.

Le lendemain du Mariage : "Je suis heureux" (Gravure hors texte, d'après Daumier).

SUPPLÉMENT (20 illustrations).

LE CHAT

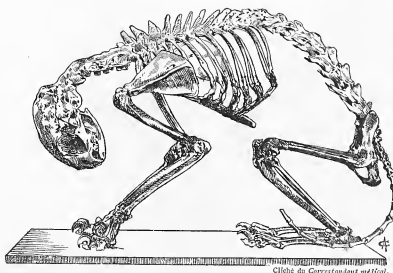
Pourquoi tant d'écrivains et d'artistes ont-ils une prédilection pour le chat, à l'exclusion de tout autre animal? Dans une charmante nouvelle, traduite du néo-grec, et que la revue *Gracia* publie, M. Emmanuel Rhodis, tout en contant une amusante histoire, qui a une chatte pour héroïne, donne une explication ingénieuse. Il part de ce fait que l'écrivain a besoin du silence et de la solitude pour travailler, et de cet autre fait que, seul de toutes les créatures, le chat peut être un compagnon à la fois intelligent, intéressant et silencieux.

Le chat seul sait, dit-il, rester tranquille pendant des heures entières sur le coin de la table en appuyant, sur un sphinx égyptien, à tête sur ses pattes de devant et attachant son regard sur celui qui étudie comme s'il s'intéressait à son travail; souvent il a l'air de deviner la pensée qui descend du cerveau de l'écrivain au bout de sa plume et avance à patte comme pour la saisir. Et, quand il est las à la fin de rester sans mouvement, il se lève tranquillement, il courbe en arc brayant son dos diastique et commence une promenade inefficace à travers les dictionnaires et les enciers. On sait que le chien de Newton, Diamant, ayant renversé la lampe sur un tas de manuscrits, occasiona la perte d'un travail de longue haleine; par contre, le chat se promène sur la table sans aucun danger que l'encre ou le pérole soient renversés; sa démarche rappelle la danse espagnole des œufs, ou bien les héros d'Homère qui couraient à travers les champs et les prairies sans endommager les épis ni les lis. Parfois, quand, après un long travail, le chat a rendu son poil rehaussé et poli comme une glace, il vient s'offrir, ainsi paré, aux caresses de son maître. Les manifestations de son affection vont bien de connivence avec l'impertinence agaçante des chiens; elles sont d'une réserve et d'une modestie aristocratiques, qui

charment l'artiste, car, ce que les véritables artistes détestent le plus, c'est l'ostentation, l'emphase et les lieux communs sentimentaux. Dans l'assiduité du chat à polir son poil, il semble difficile de ne pas voir

L'AGE DE LA TERRE

Une conséquence inattendue de la découverte du radium et de la radio-activité : on a pu déterminer l'âge de la terre.



Squelette d'un chat atteint du rhumatisme déformant.

un exemple précieux engageant les écrivains à mettre avant d'application à soigner et à perfectionner leur style.

En m'excusant de citer mon propre chat, j'ajouterais à tout cela qu'il possède une qualité particulière; quand il voit que ma main reste pendant quelque temps indécise parce qu'elle éprouve des difficultés à relier une nouvelle période à celle qui la précède, il vient s'étendre sur mon manuscrit, comme s'il voulait m'avertir qu'il vaut mieux aller me coucher qu'insister à écrire des phrases à dormir debout.

C'est le cas où jamais de conclure par le poncif : *si non è vero...*

Récemment, au Muséum d'histoire naturelle, le professeur Jean Becquerel a donné là-dessus des précisions des plus intéressantes.

C'est en partant d'un cas extrêmement rare de notre atmosphère, l'hélium, qui fut découvert, on le sait, dans le soleil avant qu'on pût le déceler sur la terre, et qui provient de la désintégration du radium, qu'un physicien anglais, M. Strutt, est parvenu à déterminer l'âge de la terre.

Certains minéraux renferment de l'hélium, occlus dans leur intime structure, et ce gaz ne peut provenir que d'une lente dés-

intégration de l'émanation du radium, qui se trouve partout à la surface de la terre. En calculant le temps nécessaire à la production de cet hélium contenu dans certains minéraux, M. Strutt a trouvé que les plus anciennes roches ont dû prendre naissance il y a plus de 280 millions d'années. La première pellicule solide, qui est venue se former à la surface de la masse incandescente du globe terrestre, date de 300 millions d'années environ.

Un autre calcul, basé sur la désintégration de l'atome d'uranium, indique comme âge probable de la nébuleuse terrestre, un chiffre de l'ordre du milliard d'années.

M. Becquerel a fait remarquer que l'énorme quantité de chaleur que le soleil envoie dans l'espace depuis des centaines de millions d'années doit être produite par de grandes quantités de matières radio-actives contenues dans le globe solaire.

Le soleil joue enfin un rôle extrêmement important dans la plupart des phénomènes météorologiques.

Les taches solaires ont une grande influence sur les conditions climatiques de notre globe. On sait que ces taches présentent des maxima tous les onze ans. Cette périodicité a été également observée en météorologie.

La température est légèrement plus basse, d'environ trois quarts de degré, dans les régions tropicales, les années de maximum de taches. Cependant, ces années-là, le printemps est un peu plus chaud dans nos régions.

Dans l'année qui suit ces maxima, il pleut davantage; les crues de rivières, les tempêtes sont plus fréquentes. Enfin même les compagnies d'assurances ont remarqué que les sinistres sont plus nombreux dans les années qui suivent le maximum de taches.

PHARMACIE CHARLARD-VIGIER, Ph^m de 1^{re} cl. et R. HUERRE, Ph^m de 1^{re} cl., Docteur ès sciences, 12, BOULEVARD BONNE-NOUVELLE, PARIS

SAVONS ANTISEPTIQUES VIGIER HYGIÉNIQUES et MÉDICAMENTEUX

Savon doux ou pur, S. hygiénique, S. surgras au Beurre de cacao, S. à la glycérine (pour le visage, la poitrine, le cou, etc.).

Savon Panama, S. Panama et Goudron, S. Naphthol soufré, S. Goudron et Naphthol (pour les soins de la chevelure, de la barbe, pellicules, séborrhée, acné, maladies cutanées).

Savon Sublimé, S. Phéniqué, S. Boriqué, S. Créoline, S. Eucalyptus, S. Eucalyptol, S. Rosérone, S. Salicylé, S. Salol, S. au Solvélol, S. Thymol (accouchements, anthrax,

rougeole, scarlatine, varicelle, etc.). S. intime (à base de Sublimé).

Savon à l'Ichthyol (acné, rogneurs), S. Panama et Ichthyol, S. Sulfureux, S. à l'huile de Cade, S. Goudron, S. Boraté, S. Pétrole, S. Goudron boriqué.

Savon iodé à 5/0 d'Iode. — S. Mercuriel, 33/0 de mercure. — S. au Tannalforme (contre les saurs). — S. au B. du Pérou et Pétrole (contre gale, parasites). — S. à l'Oxyde de Zinc. (Écénas). — S. à la Formaldéhyde (antiseptique), etc.

SAVON DENTIFRIGE VIGIER, le meilleur dentifrice antiseptique

Pour l'entretien des dents, des gencives, des muqueuses. — Il prévient les accidents buccaux chez les syphilitiques

Prix de la boîte de porcelaine : 3 francs

Emplâtres et Epithèmes caoutchoutés VIGIER

à tous médicaments

Antiseptiques, inaltérables, très adhésifs, très souples, remplaçant pour le traitement des maladies de la peau les anciens Emplâtres et les Pomades.

Epithèmes Oxyde de Zinc — Rouge de Vidal — Vigo — Boriqué — Salicylé — Belladone — Cigué — Calomel — Mercuriel phéniqué, etc.

Sparadrapp caoutchouté simple

stérilisé, très adhésif, remplaçant l'ancien Sparadrapp Diachylum.

FORMULATEURS ET STÉRILISATEURS HÉLIOS

ÉCONOMIE et SIMPLICITÉ
NI PRESSION, NI LIQUIDES

Stérilisateur n° 2 avec un formateur A. . . 37 fr.
Formateur B avec 500 pastilles. 16.80



Brochures et Renseignements
sur les autres modèles sur demande :

27, Rue des Petits-Hôtels, PARIS

HISTOIRE DE LA GUÉRISON D'UN AVEUGLE-NÉ

Le Dr E. Moreau, ophtalmologiste des Hôpitaux de St-Etienne, a bien voulu nous adresser son travail, du plus haut intérêt, sur l'histoire de la guérison d'un aveugle-né. En voici quelques extraits.

En 1749, Diderot, dans son admirable *Lettre sur les aveugles*, attribuit une importance considérable à la préparation et à l'interrogatoire d'un aveugle-né. A préparer et interroger un aveugle-né n'eût point été une occupation indigne des talents réunis de Newton, Descartes, Locke et Leibnitz. » Diderot exagère vraiment, mais à l'époque où ces lignes étaient écrites, les problèmes du nativisme et de l'empirisme passionnaient les penseurs.

Dans la littérature médicale, on compte une trentaine d'observations d'aveugles-nés guéris, mais si écourtées qu'on ne peut guère en retenir qu'une douzaine environ présentant une suite dans l'observation. Nous citerons celles de Cheselden en 1728, de Ware en 1801, de Home en 1807, de Wardrop en 1826, de Frantz, de Trichinetti en 1847, de Hirschberg en 1874, de Dufour en 1875, de Dor en 1879 et 1886, de Gayet en 1884, etc. Dans beaucoup des cas relatés, on sent percer la lassitude de l'observateur devant des résultats décevants, l'état mental des *emmurés* opérés, très souvent celui des *minors habens*, légitime d'ailleurs tout manque de ténacité ou seulement de persévérance de la part de l'éducateur. Les sujets, souvent à peu près idiots ou à tare nerveuse fortement accusée, ont vraisemblablement un développement anormal du cerveau parallèle au

développement défectueux de l'œil; n'oublions pas que la rétine est embryologique expansion cérébrale.

L'enfant, dont nous relatons l'histoire, possédait exceptionnellement une intelligence vive qui nous a permis de pousser loin et minutieusement notre observation.

Notre opéré a été observé, éduqué pendant 15 mois et nous avons eu la satisfaction d'avoir pu le faire lire. Ce résultat, à notre connaissance, n'a jamais été obtenu encore chez un aveugle-né opéré.

Henri D., avant son opération

Henri D..., aveugle-né, âgé de 8 ans, entre dans mon service en juillet 1910.

Il était atteint depuis sa naissance d'une entartation bilatérale complète avec bonne projection. Lorsque, devant l'enfant tournant le dos à la lumière, on plaçait en bon

éclairage une plaque colorée à condition que la lumière fut claire, il ne disait pas: « Je vois rouge, je vois jaune » mais simplement: « Ça brille », incapable d'apprécier la couleur, il était seulement impressionné par le degré, la quantité de clarté que reflétait la plaque colorée de quelle couleur qu'elle fût. Il était atteint de nystagmus continu, les globes oculaires se mouvaient de façon incoordonnée, roulaient dans l'orbite.

L'état général du petit malade était satisfaisant. Jusqu'au jour de son entrée à l'hôpital, il vécut chez son père, un très pauvre paysan; il ne reçut absolument aucune éducation. Sa cécité complète le rendant impropre à tous les travaux de la campagne, il fut délaissé sans son milieu et ne fut l'objet d'aucune sollicitude maternelle (orphelin de mère).

Il avait une incontinence d'urine nocturne et diurne, mangeait en se servant de ses

doigts, ignorant l'usage d'une cuiller ou d'une fourchette. La sœur de service chargée de sa surveillance avait même de la peine à lui faire mastiquer ses aliments: toutefois il se montrait d'une glotonnerie et d'une gourmandise qui dans la suite lui coûtèrent force indigestions.

L'état mental du jeune Henri laissait encore plus à désirer. A première vue on se serait cru en présence d'un petit idiot, alors que, dès qu'on s'occupait de lui, on ne tardait pas à s'apercevoir que cet enfant était fort intelligent. On le voyait dans la salle commune se faufiler entre les lits, rechercher la solitude et, quand il croyait être seul, se mettant face au jour, fermant un œil, il s'amusait à agiter sa main devant l'autre qui restait ouvert. Ce geste, que l'on retrouve invariablement chez les aveugles, correspondait fort probablement chez cet enfant aux seules sensations que pouvait lui donner ses yeux: du clair et de l'obscur alternant devant lui. Ce geste, il l'eut fort longtemps et souvent; on dut gronder l'enfant pour le faire rester tranquille et le gémir de cette habitude devenue un véritable tic.

Son degré d'instruction s'étendait à la récitation d'un *Pater Noster* et s'arrêtait à peu près tout. Cet enfant se tenait tranquille, n'ayant pas l'habitude viciée et gâtée laquelle des enfants de son âge. Pour entrer en communication avec le monde extérieur, il se servait de ses sens: toucher, odorat et ouïe; ces deux derniers étaient remarquablement perfectionnés. Il reconnaissait par exemple parmi les vaches de son père telle ou telle d'entre elles, les nommait par leur nom sans se tromper en les entendant marcher. Son toucher, comme chez tous les aveugles, était très développé et cependant il était d'une *maldresse* singulière. Il resta malade droit jusqu'à son départ de l'hôpital. C'est ainsi qu'il ne put jamais arriver à boucher seul ses pantalons ou à enfiler ses bas.

Enfin nous ferons une remarque au sujet



Raphael. — Le magicien Eliphas frappé d'aveuglement par Saint-Paul.

Clé du Correspondant médical.



Le PREMIER Produit FRANÇAIS qui ait appliqué L'AGAR-AGAR au traitement de la CONSTIPATION CHRONIQUE

THAOLAXINE

LAXATIF-RÉGIME
agar-agar et extraits de rhamnées

Posologie

PAILLETES...1 à 4 cuil. à café à chaque repas
CACHETS...1 à 4 à chaque repas
COMPRIMÉS...2 à 8 à chaque repas
GRANULÉ...1 à 2 cuil. à café à chaque repas
(Spécialement préparé pour les enfants)

Echantillons & Littérature sur demande adressée:

LABORATOIRES

DURET & RABY

Marly-le-Roi (S.&O.)

F. Borremans del.

CHOLÉOKINASE
6 à 8 Ovoides par jour

TRAITEMENT SPÉCIFIQUE
DE L'ENTEROCOLITE
MUCOMEMBRANEUSE

de la conformation de cet aveugle par cataracte congénitale: il était anorchide. Nous insistons particulièrement sur ce fait, car nous avons constaté jusqu'alors chez presque tous les jeunes sujets atteints de troubles crâniens, datant de l'enfance ou congénitaux, l'absence de testicules, une monorchidie ou des dysmorphies du corps thyroïde avec de l'ichtyose congénitale (1 cas). Ces jeunes sujets présentent donc un état pathologique d'origine endocrinienne, expliquant aussi leur psychisme déviés.

Opération et premières constatations
J'opérai le jeune Henri D... le 8 juillet 1910.

L'œil gauche seul fut opéré pendant cette séance. Il s'agissait d'une cataracte à capsule très épaisse que le kysitome ne pouvait enlever. Je pratiquai une incision et enlevai le cristallin par sa capsule au moyen de la pince. L'opération fut très facile: il n'y eut aucune issue de vitré.

Le 16 juillet, le lever du pansement fut fait avec une curiosité bien compréhensible. La déception fut grande.

L'enfant était, le jour de sa démission, assis dans son lit, dans la salle commune, dans la lumière du soleil de 10 heures du matin; A l'écoulement des pupilles, on constata une cornée solidement corréctée et on laisse l'enfant quelques minutes sans rien lui dire. Puis, je place ma main, les doigts écartés, à trente centimètres de son œil, et lui disant: «Qu'vois-tu?»

L'enfant resta silencieux, sa tête droite de droite à gauche, ses pupilles clignotant. Il contracte ses muscles frontaux, relève les



Commarioux. — Ab 1 s'il voyait!...

Cliché des Correspondants médicaux.

sourcils et ouvre la bouche. Ses yeux chavirent dans tous les sens et aucune réponse ne sort.

Le corps légèrement penché en avant, la tête un peu rentrée, ses mains restaient immobiles et ne cherchaient nullement à saisir quelque chose dans l'espace.

«Au bout d'un moment de cette attitude de «sortie de prison» bien observée par les spectateurs, on présente à nouveau la main à cinquante centimètres environ des yeux de l'enfant en lui demandant ce qu'il voit. Le malade pousse quelques soupirs assez prolongés, murmure, énonce quelques «heu!

heu!...» trahissants, puis du larmoiement apparaît, le clignement des yeux s'accroît et empêche de continuer cette première séance.

Un pansement monoculaire est appliqué; l'enfant reste encore les yeux bandés pendant deux jours.

Durant ce laps de temps, il est formellement interdit de poser à l'enfant aucune question concernant ce qu'il a éprouvé.

Nous le voulons vierge à tout prix pour notre deuxième examen comme il le fut pour le premier.

En somme, cette première séance laisse une grosse déception à laquelle, à vrai dire, on s'attendait un peu.

Mais que nous sommes loin des phénomènes et des résultats constatés dans les observations de Cheselden, de Ware, de Home, de Wardrop, de Franz, etc... Les expressions d'étonnement, de joyeuse surprise ne se retrouvent pas chez le jeune Henri. Rien ou presque rien; ce n'est pas le coup de baguette magique qui donne la lumière, les couleurs, les formes. On se trouve simplement en face d'un enfant angoissé, ahuri, inquiet, qui donne l'impression presque de souffrir sans pouvoir même exprimer ce qu'il ressent. Il est vrai que l'état antérieur des aveugles-nés opérés par les auteurs cités plus haut n'a pas toujours été analysé avec assez de précision.

Pensant que le premier examen pratiqué dans la lumière solaire avait pu éblouir cet œil neuf, la seconde expérience fut pratiquée dans l'obscurité.

Le pansement de l'enfant fut enlevé dans la chambre noire. Une source lumineuse représentée par une lampe d'examen ophtalmoscopique munie d'un diaphragme fut

FABRICANTS D'INSTRUMENTS DE CHIRURGIE, DE PRÉCISION, APPAREILS ORTHOPÉDIQUES

A. CLAVERIE, 234, rue Saint-Martin, Paris.

Le nouveau «MAYOT CLARANS», ceinture idéale pour affections abdominales. Obésité chez l'homme et chez la femme. KRAUSS (E.), 16, 18, 20, rue de Naples, Paris. Tél. 540-15.

Optique et Mécanique de précision. Les Centrifugeurs KRAUSS, nouveaux modèles, sont indispensables pour les analyses de sang, lait, pus, urines, crachats, matières grasses, etc. — A MAIR (1 et 2 vitesses); à Eau; Électriques (courant continu, courant alternatif).

Micropores. Demander la Brochure spéciale gratuite. WICKHAM, ancien externe des Hôpitaux de Paris, Hors concours. Membre du Jury, 15, rue de la Banque, Paris. Tél. 270-55.

FABRIQUE DE BANDAGES HERNIAIRES. — Appareils à pièces interchangeables, légers, confortables, d'une robustesse et d'une sécurité absolues. Le principe mécanique qui préside à leur construction leur donne une supériorité incontestable.

Contention parfaite, souvent guérison.

COGIT (E.) et C^o, boul. St-Michel, 50, Paris. Tél. 612-20.

Constructeur d'Instruments et Appareils pour les Sciences et la Médecine. Fournitures générales pour Bactériologie et Micrographie.

Dépôt pour la France des Microscopes et des lunettes à prismes E. Leitz.

LUER (F.) et Docteur W. WULFING-LUER, 104, boulevard Saint-Germain, Paris. Tél. 813-50.

Fabrique d'instruments de Chirurgie et d'appareils de Médecine. HUIT GRANDS PRIX.

Catalogue sur demande: 1^o Spécial pour l'Ophtalmologie (1901); 2^o Spécial pour l'oto-rhino-laryngologie, l'asophago-trachéobronchoscopie (1911); 3^o pour la Chirurgie générale (1904).

THERMOTHÉRAPIE, appareils du Dr Miramon de la Roquette, pour la pratique médicale courante.

Air chaud; Lumière. Helmreich, constructeur, fournisseur des hôpitaux, à Nancy.

MÉTHARSOL

(Méthylarsinate de Soude)

AMPOULES..... 0,05 de Métharsol par ampoule.
GOUTTES..... 0,02 de Métharsol par 20 gouttes.
PILULES..... 0,02 de Métharsol par pilule.

SYPHILIS
FIÈVRES
PALUDENNES
CACHEXIE
ANÉMIE

MÉTHARFER

(Méthylarsinate de Pot)

Méthylarsinate du méthylarsinate ou le pouvoir hémoglobine de fer.

AMPOULES..... 0,05 de Métharfer par ampoule.
GOUTTES..... 0,02 de Métharfer par 20 gouttes.
PILULES..... 0,02 de Métharfer par pilule.

CHLORO-
ANÉMIE
LEUCÉMIE
CACHEXIE

GAIARSOL

(Méthylarsinate de Gaïacol)

AMPOULES..... 0,05 de Gaïarsol par ampoule.
GOUTTES..... 0,05 de Gaïarsol par 20 gouttes.

TUBERCULOSE
AFFECTIONS
des VOIES
RESPIRATOIRES

GASTROZYMASE

(Suc Gastrique naturel)

Action digestive immédiate.
Action antiseptique — Action excito-sécrétoire.
De un à 3 comprimés au milieu du repas.

HYPOPEPSIE
HYPOCHLORURIE

LABORATOIRES
BOUTY

31, Rue de Dunkerque,
PARIS.

LACTOLAXINE F.DAU

CULTURE LAXATIVE de Ferment lactique pur

Supprime immédiatement la CONSTIPATION chronique ou accidentelle, les intoxications gastro-intestinales, Fermentations putrides, Perturbations hépatiques et biliaires.

Rétablit la sensibilité de la muqueuse, provoque la péristaltisme sans la moindre irritation intestinale.

1 à 3 comprimés par jour. — 2⁵⁰ la boîte de 36 comprimés.

Littérature et Échantillons: LABORATOIRES BIOLOGIQUES de A. PÂRIS
1, Rue de Châteaudun — 55, Rue Lafayette, PARIS. — Téléph. 122-95.

placée derrière l'enfant de telle sorte que la main lui était présentée en plein rayon lumineux :

A la question : « Qu'est-ce que c'est ça ? » l'enfant, assis, penche le corps en avant, tend démesurément le cou, fait décrire à sa tête des mouvements de rotation sur place et, les yeux écarquillés, finit par répondre :

— Sais pas! moi!...

— Voyons, regarde bien!

Silence et attitude de recherche de l'enfant. Puis lui faisant à nouveau la question :

« Qu'est-ce que c'est ça ? »

— Sais pas! moi! toujours du même ton inquiet, angoissé.

A ce moment, devant le résultat négatif, on fait toucher à l'enfant la main présente, et immédiatement un grand cri, sinon de triomphe, tout au moins de vive satisfaction :

— La main!

Et ce n'est plus le ton pénible du « Sais pas! moi! » de tout à l'heure. La voix, la physiognomie de l'enfant sont joyeuses. Sa figure perd ses traits tendus; il rayonne, rit, palpe la main plusieurs fois avec plaisir. Cet enfant au cerveau perdu s'est retrouvé. Au bout d'un moment la main est présentée à nouveau et l'enfant hésite à répondre. C'est encore le « Sais pas! moi! » qui sort. La sanction du toucher apportée, nouvelle satisfaction exprimée dans le ton et le visage de l'enfant :

— C'est la main.

Lorsqu'il touchait la main, son regard ne se fixait pas. Les globes oculaires roulaient dans l'orbite pendant toutes ces épreuves. L'enfant prenait possession de la main présente, comme un aveugle. Il n'essayait pas de diriger sa tête vers ce qu'il touchait. Il avait l'attitude du non-voient. Lorsqu'on lui rendait l'utilisation de son tact, il se montrait joyeux.

Il est bien entendu que toutes ces expériences et celles qui vont suivre ont été faites

dans le silence le plus absolu. N'assistait à ces expériences avec moi que deux personnes seulement : l'interne et la sœur cheffaine du service. On évite aussi l'intervention de toute sensation olfactive. Il faut se défier pour la « pureté » des expériences de tout apport sensoriel autre que la vue. Je ne fais intervenir tel autre sens que lorsque je juge bon d'appuyer une sanction sensorielle. Nous avons remarqué, dans le cours de l'éducation du jeune opéré, maintes fois, l'influence dénatrante des impressions sensorielles multiples; nous en citons dans le cours de notre étude des exemples typiques. Cet appel aux autres instruments sensoriels se fait chez ces infirmes d'une façon très puissante et, d'ailleurs, nous, même par nous-mêmes, pour éviter l'attribution à la vue de sensations faciles, on a dû, pendant le cours des expériences, attacher les mains de l'enfant. Toutes ces précautions, utiles pour écarter des interventions sensorielles qui pouvaient

fausser les résultats, n'ont pas été, il nous semble, réalisées par les expérimentateurs.

Les causes d'erreur apparaissent du reste à chaque pas. Ainsi, après la deuxième expérience olfactive, on s'est rappelé que le langage tenu à cet enfant était le langage visuel. Il est en effet évident qu'à la demande « Qu'est-ce que tu vois ? » l'enfant ne pouvait répondre et qu'à l'objurgation « Voyons! regarde bien! » son incompréhension devait encore augmenter. Sa réponse « Sais pas! moi! » était d'une logique impeccable.

Les réflexions du jeune Henri sur ces gestes, aggravaient souvent les moyens expérimentaux dans les exercices déductifs de sa vision; cet enfant, plus encore que les sujets de son âge, se lassait avec une rapidité désespérante. Au début, tout allait bien, puis au bout d'un instant apparaissaient des signes d'ennui; les réponses, précédées d'un gros soupir, étaient lancées au hasard, il fallait s'arrêter. C'était du travail inutile, si-

non même nuisible. Aussi devait-on procéder par séances courtes et fréquentes afin d'éviter cette fatigue précoce. La promesse d'une gourmandise, en l'espèce une chose inattendue : du lard, incitait vivement l'enfant à travailler.

Les jours suivants, les expériences portaient sur la présentation à l'opéré des mains et des objets familiers qu'il entourait, d'objets à-dire fourchettes, cuillers, couteaux, etc. Les multiples interrogations, toujours faites sous l'invariable formule « Qu'est-ce que c'est ça ? » étaient non moins invariablement suivies, après une hésitation, du « Sais pas! moi! » Puis, assez brusquement, une nouvelle réponse surgit : « Ça brille », et à tous les objets présentés le « Ça brille » se répète. Cette réponse au premier abord pouvait paraître inexacte, car nous avons l'habitude de regarder un objet sans nous inquiéter de ses reflets, l'abstraction s'en fait inconsciemment dans la vision courante. Nous avons remarqué que l'impression visuelle de l'enfant était celle d'un éclat lumineux et non celle d'un contour.

Une autre grande surprise, ressentie aussi par Henri, se produisit à ce stade de vérification visuelle. Lorsqu'on lui présentait la main en mouvement et que son « Sais pas! moi! » revenait, on poussait l'interrogatoire plus loin, en disant :

« Vois-tu ça bouger ? » La réponse de l'enfant était « Sais pas! moi! » d'un ton d'interrogation ignorante. On voyait l'enfant faire effort pour comprendre la signification de cette phrase par rapport au geste. Il était évident qu'il cherchait à comprendre, mais sans succès. Son effort suivait pas les mouvements de tonque amplitude de la main. Nous avons dit d'ailleurs plus haut qu'ils roulaient dans l'orbite. L'enfant n'avait donc pas la représentation visuelle du mouvement. Pour lui il s'agissait



Gavarni. — L'Aveugle Roger et Jean Cul-de-Bois.

SPLÉNODOSE
RATE - FOIE - THYROÏDE
TUBERCULOSE sous toutes ses formes et à toutes les périodes
MALARIES - ANÉMIE - MALARIES RÉCURRENTES
THYROIDOSE
Arthritisme **OVARO-THYROIDINE** Rectitisme
INSUFFISANCE THYROIDIENNE ET OVARIENNE
OBESITÉ Troubles de la Menstruation et du Fœtus - MYXÉDEME
PLACENTODOSE
PLACENTA - MAMMAIRE
Insuffisance lactée - Prolifération des cellules et de l'utérus
Météorisme - Mâitries - Fibromes - Tumeurs
Dipht. - Lésions du 12^e PNEUMON - 136, Rue d'Alsace, - PARIS

CACHETS DE
NÉURALGOL BROSSARD
au Lacto-Benzoate de Quinidine
SPÉCIFIQUE DE LA DOULEUR :
NÉURALGIES - MIGRAINES - RHUMATISME - GRIPPE, etc.
Echantillons et Littérature sur demande
LABORATOIRE SOENEN & BROSSARD - LA ROCHELLE

TUBERCULOSES
Bronchites, Catarrhes, Gripes
l'ÉMULSION MARCHAIS Phospho
de 3 à 6 cuillerées de café
dans lait, bouillon.
Calme la TOUX, réveille l'APPÉTIT
et CICATRISE les lésions.
Bien tolérée - Parfaitement absorbée.

PASTILLES
DE
STOVAÏE BAILLY
CONTRE LES AFFECTIONS
DE LA BOUCHE, DE LA GORGE,
DU LARYNX, DE L'ESTOMAC
ANESTHÉSIE PARFAITE
DÉPÔT GÉNÉRAL
LES ÉTABLISSEMENTS POULENCE FRÈRES
92, Rue Vieille-du-Temple, PARIS

Le **PULMOSÉRUM BAILLY**
réunit en une synthèse rigoureuse et héroïque ce que nous avons de plus efficace contre les vieux rhumes, toux, bronchites chroniques, gripes, catarrhes, etc., etc., plus spécialement contre la
TUBERCULOSE LATENTE
Une cuillerée à soupe matin et soir
Prix : 4 francs
ÉCHANTILLONS ET LITTÉRATURE : 15, rue de Rome, 15 - PARIS

d'interruptions successives de clair et d'obscur sans que la notion de déplacement naquit dans son esprit.

Cette constatation est assez importante parce qu'elle nous permet de concevoir la séduction de la représentation visuelle du mouvement à sa plus simple expression. Cet enfant a donc vu naître le mouvement en tant que représentation visuelle par des apparitions de plus ou moins grande durée de plages claires et obscures. Bien entendu, lorsqu'on lui faisait toucher la main en mouvement, il s'écritait joyeux, d'un ton vainglorieux : « Ça bouge ! » Il a donc fallu pour donner à cet enfant la compréhension visuelle du mouvement, l'aider par son image tactile.

Très rapidement notre sujet a acquis la notion visuelle de la mobilité.

C'est à ce stade de son éducation que l'on voulait se rendre compte de la valeur de sa vision des plages claires et obscures dans l'espace.

Dans une chambre demi-obscur, peinte en noir, dans un silence absolu, je plaçai à l'un des angles l'intérieur de service revêtu d'un grand sarras blanc entrecouvert sur un vêtement sombre ; dans un autre angle, la sœur, son ange gardien, habillée tout en blanc. Puis, faisant partir le jeune Henri, les mains attachées derrière le dos, d'un point de la pièce diamétralement opposé, je lui dis :

— Va vers la sœur.

Un colloquant, il se dirigea près de la forme blanche vericalement barrée de noir qui représentait l'intérieur. Il tourne autour sans le toucher de la tête, répétant : « C'est pas la sœur ! la sœur ! » sur un ton de mélodie ; puis approchant à l'autre angle la forme blanche de la sœur il se dirige vers elle et tout près dit : « C'est la sœur ! »

— En êtes sûr ?

— Oui, c'est la sœur.... C'est la sœur ! je

vais attendre cinq minutes, elle va rire !

Cette réponse, qui nous semble typique, au sujet de l'acte calculé ou non, que cet enfant demande à ses sens (le cas échéant, l'ouïe), implique la nécessité absolue d'op-

à rapprocher de celui fait par les enfants jouant à collein-mallard.

En somme, quinze jours après l'opération, les résultats étaient à peu près les suivants : reconnaissance de la main présentée devant

Au bout de huit jours le pansement fut enlevé et, fermant d'une main l'œil primitivement opéré, je lui présentai l'autre main devant l'œil sain, le dirigeant à la lumière.

— Qu'est-ce que c'est ça ?

— C'est la main, répondit l'enfant à mon très grand étonnement.

Nous ne pouvions pas cependant induire de cette réponse les réflexions physiologiques qu'elle pourrait comporter, concernant l'entrecroisement du chiasma. On pourrait évidemment prétendre que l'image rétinienne, par suite de l'entrecroisement, a retrouvé l'image cérébrale fixe, donnée par l'emplacement opéré. On ne peut conclure ainsi, en raison des imperfections inhérentes à l'expérience. Il ne faut pas oublier, en effet, que cet enfant, depuis sa première opération, subissait, chaque jour, plusieurs fois, cette interrogation toujours la même :

« Qu'est-ce que c'est ça ? » et devant lui se dressait une main.

Après quelques expériences, systématiquement sa réponse se déclanchait : « C'est la main. » Il a donc pu suffire à cet enfant d'avoir, par cet acte nouvellement opéré, des sensations de clair et obscur se succédant, pour qu'il soit hasardé, par habitude, il répondit : « C'est la main ».

Il était, du reste, impossible de tenter une expérience vérificatrice au moyen d'autres objets, car la connaissance visuelle de l'autre œil était encore très réduite puisqu'il ne fonctionnait que depuis environ une dizaine de jours.

En somme, comme le dit le Dr Moreau, on aurait tort de croire qu'un aveuglé a quel que soit une intervention on rend la faculté de voir, puisse, l'opération terminée, voir le monde extérieur. Les yeux ont été rendus aptes à voir, mais l'utilisation de cette aptitude, qui constitue en somme l'acte de la vision, reste complètement à acquiescer.



La Vne (Gravure allemande du xviii siècle).

rer selon la rigoureuse méthode que nous avons indiquée plus haut. Si, dans cette épreuve, le silence le plus absolu n'avait pas été observé, et quoique le tact de l'enfant ne pût intervenir, cette réponse démonstrative n'aurait pas été donnée et un résultat totalement erroné en aurait été déduit. Ce raisonnement de notre aveugle est d'ailleurs

l'œil et de quelques objets d'usage courant.

Trois semaines après la première intervention, je pratiquai l'extraction du cristallin de l'œil droit. Les temps opératoires furent sans incidents ; le cristallin fut extirpé à la pince avec sa capsule.

Maladies du Cerveau

ÉPILEPSIE - HYSTERIE - NÉVROSES

Traitées depuis 40 ANS avec succès par les

SIROPS HENRY MURE

1° Au Bromure de Potassium. 2° Au Polybromure (potassium, sodium, ammonium). 3° Au Bromure de Sodium. 4° Au Bromure de Strontium (usage de barby). 5° Au Bromure de Calcium.

Rigoureusement dosés, 5 grammes de sel chimiquement pur par cuillerée à potage et 50 centigr. par cuillerée à café de sirop d'écorses d'orange amères irréprochable.

Etablies avec des soins et des éléments susceptibles de satisfaire le praticien le plus difficile, ces préparations permettent de comparer expérimentalement dans des conditions identiques les effets thérapeutiques des divers bromures seuls ou associés. — FLACON : 5 fr.

Nelson HENRY MURE. A. GAZAGNE, 174, rue d'Alsace, Paris (10). Pont-Saint-Esprit (Gard).

SOLUTIONS HENRY MURE

Biphosphate de Chaux arsénisé — Chlorhydrate-Phosphate de Chaux arsénisé

Chlorhydrate-Phosphate de Chaux arsénisé et arsénisé (LITRE : 5 FR.; DEMI-LITRE : 3 FRANCES)

PHTISIE (1^{re} et 2^e périodes) — RACHITISME

ENGORGEMENTS GANGLIONNAIRES ET DES ARTICULATIONS

MALADIES DES OS ET DE LA PEAU

CACHEXIES SCROFULIQUES ET PALUDÉENNES

EPUISEMENT NERVEUX — INAPPÉTENCE — DIABÈTE

Le Biphosphate et le Chlorhydrate-Phosphate arsénisé H. Mure produisent des effets remarquables chez les phthisiques atteints de dyspepsie et dans la chlorose. Sous leur influence, la toux et l'oppression diminuent, l'appétit augmente les forces reviennent.

LITRE : 4 FR.; DEMI-LITRE : 2 FR. 50

AVANTAGES PRINCIPAUX

sur les Solutions similaires

- 1° Emploi d'un Phosphate monocalcique cristallisé, d'une pureté absolue, permettant un dosage rigoureux, difficile à réaliser avec les phosphates d'origine commerciale, qui doivent leur extrême acidité à un excès d'acide sulfurique toujours nuisible à l'assimilation;
- 2° Inaltérabilité absolue obtenue par un procédé de stérilisation d'une inépuisable pureté;
- 3° Administration facile par cuillerées dans un peu d'eau vineuse ou sucrée au milieu des repas;
- 4° Traitement phosphaté le plus sûr et le moins coûteux dans les affections chroniques. (Chaque cuillerée à bouchon contient 5 grammes de solution de 1 milligramme d'arséniate de soude et 10 centigrammes de Créosote de Hêtre pur.)

NOTA. — Dans les cas où l'arséniate de soude et la créosote ne seraient pas indiqués, MM. les Docteurs pourront prescrire les mêmes solutions H. MURE sans arséniate. LITRE : 4 FR.

Dépôt général : PH^{ie} H. MURE, à PONT-SAINT-ESPRIT (Gard)

A. GAZAGNE, Gendre et Successeur

AGACIÉME DES SCIENCES
DES DOCTEURS DE
CONGRÈS INTERNAT. MÉDECINE (1911)
CONGRÈS INTERNAT. MÉDECINE (1912)
THÈSE DE DOCTORAT EN MÉDECINE

Lipothérapie

GOLÉAL

VAIGNON

CORPS GRAS EMULSIONNÉS
ET
PARTIEMENT SAPONIFIÉS

DIABÈTE - DÉNUTRITION - CROISSANCE

LITTÉRATURE & FICHES
LABORATOIRES MILLET
& Rue Richer, PARIS

THERAPEUTIQUE PAR LES AGENTS PHYSIQUES

ÉTABLISSEMENT HYDROTHÉRAPIQUE

d'Auteuil

12, rue Balaue - Paris (XV^e)

DOCTEUR J. OBERTHUR, DIRECTEUR

Le plus MODERNE au point de vue du
confort et de l'hygiène, le plus COMPLET au
point de vue de l'installation
physicothérapique

Maladies nerveuses. Affections chroniques de la nutrition (régimes alimentaires variés suivant les cas et non excluant). Morphémanie.

ELECTROTHÉRAPIE, BAINS DE LUMIÈRE ELECTRIQUE, Système HELZER et DOWNS, HYDROTHERAPIE sous toutes ses formes

BAINS DE SCHENBRUNN (près
Zoug, Suisse). Etablissement hydrothérapique
à 700 m. d'altitude.

Médecin-directeur : Dr C. Hegelin.

Demander la brochure spéciale gratuite.

LES POSSÉDÉES

Nous n'apprendrions pas à nos lecteurs à quel degré est montée, tant à Paris qu'aux stations d la mode, la fêta du bain. Le grand artiste qu'est son valet d'écriture sur ce sujet des lignes où ne manquent ni l'esprit ni la couleur.

Depuis quelque temps, dit-il, tous les soirs, vers cinq heures, on peut voir, dans une des grandes avenues de l'Étoile, devant un immeuble de belle apparence, se produire un mouvement insolite qui contraste singulièrement avec le calme de la façade muette, aux fenêtres éteintes. Sans discontinuer, d'impeccables automobiles déposent des femmes et des gentlemen du dernier chic, qui, vivement, pénètrent dans la maison. Ces entrées furtives ont je ne sais quoi de suspect, de clandestin, qui intrigue. Les femmes surtout étonnent par leur hâte fébrile. La voiture encore glissante au ras du trottoir, elles en faiblissent, les portières battantes, et, trébuchant dans leur robe étroite et sur leurs hauts talons, elles se précipitent vers le porche. En habitées, sans un mot, elles passent devant la loge et gagnent la cour. Tout y est sombre, seule, au fond, les fenêtres d'un rez-de-chaussée, faiblement éclairées, laissent transparaître à travers les persiennes des ombres enlacées, onduant au rythme d'une musique obsédante, qui trouble la paix bourgeoise des étages. Aux premiers appels de cette mélodie, l'allure de ces femmes subitement s'altère, leur démarche devient roulante, balancée. Happées par la cadence impérieuse comme sous l'impulsion d'une suggestion irrésistible, se sont dirigées vers l'appartement mystérieux, se dandinant en mesure, frémissantes d'impatience, jusqu'à ce que, la porte à peine entrouverte, sans prendre le temps d'enlever leurs renards, leur petit sac encore serré, pèti dans leurs

maïns nerveuses, elles s'abandonnent aux premiers bras qui les accueillent, qui les guettent.

Le lieu est étrange. C'est une suite de trois chambres absolument nues, sans autres meubles que quelques banquettes dépareillées le long des murs, sans tapis, sans rideaux aux fenêtres, sans un bibelot sur le marbre des cheminées. Il y a dans cette installation sommaire quelque chose d'improvisé qui dénote une crise imprévue, la soudaineté d'un phénomène passager. Dans le vide de cet appartement sonore résonne étrangement cette musique que tapent et grattent dans un coin un pianiste et un mandoliniste hébétés par l'obsession de ce rythme recommence sans fin. On sent que ces malheureux

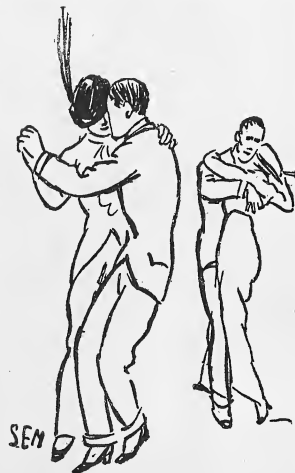
jouent là depuis des heures et des heures sans répit. Mus par un tic nerveux, ils oscillent en mesure sur leur siège, et de temps en temps, pour se réveiller de leur torpeur, ils s'excitent et se galvaient par des cris gutturaux et des coquettements.

Dans cette atmosphère fiévreuse et vibrante, des hommes et des femmes, dont l'extrême élégance contraste avec la nudité de ce vague local, étroite, accomplis, ondule, serpentent, semblent ramper verticalement l'un contre l'autre, pareils à des ombres projetées sur un rideau qui frissonne d'une multitude d'ombres ou relâchées dans l'eau mouvante. Leurs corps enlacés, entr'ouverts, poitrine à poitrine et ventrée ventrée, se frottent, s'enroulent, se tordent, se tordent par torsions appuyées, réglées et savantes, tournent lente-

ment, se convulsent presque sur place aux accents de cette incantation triste et exaltée.

Singulier hal! Pas un rire, pas un éclat de voix, nulle muerie de fête. Rien que cette musique morne et angossante, et le glissement des pieds sur le parquet. Ces évolutions déconcertantes, cette quasi-immobilité tourmentée n'ont de la danse ni son emportement, ni son allégresse physique, ni son délire de mouvement. Ces gens attentifs, qui se frottent, se pétrissent mutuellement, avec tant d'application opiniâtre et méthodique, pratiquent-ils du massage abdominal? Est-ce un traitement de la culture physique? N'est-ce pas plutôt un moyen de volupté? N'est-ce un sport ou un vice? Sont-ce des névrosés, des exhibitionnistes ou des maniaques? Devant ces contorsions mystérieuses et lascives, on se sent mal à l'aise, avec une envie nerveuse de rire, comme si le geste caché de l'amour était brusquement dévoilé en public; on éprouve même cette sorte d'épouvante glacée qui inspire la mortelle incompréhension des fous. Au milieu de tout cet inconnu insistant, on a la conscience d'être un intrus, un indésirable, un réproché, et on a envie de s'évader de ce cénacle inclaudable, qui tient à la fois de la fumerie d'opium, de la maison de santé ou d'autre chose.

Mais bientôt cette première impression se modifie, se transforme. A mieux observer ces étranges danseurs, leur air sérieux et absorbé, leur frénésie contenue, bridée par le rythme mesuré, la sobriété minutieuse, calculée, de leurs mouvements scrupuleusement respectueux du rythme, souples, mais d'une précision pour ainsi dire liturgique, à voir leur expression empreinte de conviction et de foi, on en arrive à comprendre qu'ils accomplissent là une sorte de rite sacré. Les femmes, en proie à



Sem. — La prise de possession par la langue.

PHAGOTAXINE

Echantillon et littérature : Pharmacie GUDAL, 213, rue Saint-Honoré

Solution OXYGÉNOZONISÉE obtenue par l'action des Rayons ultra-violet

ANALGÉSQUE — BACTÉRICIDE MICROBICIDE
S'emploie dans toutes les circonstances où les microbes sont les agents des maladies — Dans toutes les Sophismes
Brûlures profondes, Plaies varicelleuses — Dans les Arthritismes et le Rhumatisme infectieux
COMPRESSES — LAVAGES — LAVEMENTS — ET À L'INTÉRIEUR

GRANULÉS DALLOZ
Neurasthénie, Rachitisme, Tuberculose, etc.
Prendre 4 cuillerées à café, avant chaque repas

GLYCÉRO
Ancienneté, Chlorose, Lymphatisme, etc.
Prendre 4 cuillerées à café, avant chaque repas

HÉMOGLOBINE
Anémie, Chlorose, Lymphatisme, etc.
Prendre 4 cuillerées à café, avant chaque repas

TRIDIGESTINE
Dyspepsies, Gastro-entérites, etc.
Prendre 4 cuillerées à café, avant chaque repas

ANTALGOL
Névralgies, Migraines, Sciatiques, Goutte, Rhumatisme, Arthrite, etc.
Prendre 4 cuillerées à café, avant les cas aigus, dans de l'eau.

Affections Cancéreuses
"Sélénioïl"
COUTURIEUX
Seul véritable Sélénium A colloïdal électrique
(PROCÉDÉ ANDRÉ LANCIN)

AYANT FAIT L'OBJET DES COMMUNICATIONS DES 16 FÉVRIER ET 1^{ER} MARS 1912
à la SOCIÉTÉ MÉDICALE DES HOPITAUX DE PARIS

ISOTONIQUE, TRÈS STABLE & TRÈS HOMOGÈNE

Envoi sur demande d'Echantillons pour essais, Littérature et Renseignements
Laboratoires **COUTURIEUX**, 18, Avenue Hoche, 18, PARIS

une exaltation mystique, les regards en dedans, penchent des visages extasiés, les yeux clos sur un rêve intérieur, graves et recueillies comme des communicantes à la sainte table... tournante... Il se dégage de toutes leurs attitudes, même les plus sensuelles, quelque chose de supérieurement

fait tourner les têtes, les âmes et les corps. Vous l'avez deviné, le Tango!...

SEM.

L'ODEUR HUMAINE

L'odeur humaine nous est peu connue, pour cette bonne raison qu'elle est uniforme ou à peu près pour une race donnée; mais si nous approchons des individus d'une race différente, elle nous devient immédiatement perceptible. Elle varie d'ailleurs dans d'énormes proportions, s'il est vrai que, comme dit Castellani, les nègresses du Congo ont un « faible goût de noisette », tandis que les femmes de Mombutta, d'après Parke, possèdent un fort parfum de gorgonzola. M. Havelock Ellis, l'éminent membre de la Société de médecine légale de New-York, auquel nous empruntons ces citations, nous donne sur ce chapitre, au cours d'un livre récent et qui traite très scientifiquement de délicates questions, d'autres renseignements des plus suggestifs (1). Les Chinois sentent le musc, les Australiens ont une odeur phosphorique. La part des Européens n'est pas, aux yeux des étrangers, plus belle, puisque les femmes hindoues et bonas leur trouvent une senteur macabre, alors que les Japonais la décrivent forte, piquante et parfois amère, que les habitants du Céleste-Empire estiment que l'odeur du Français est acide et vineuse, et que beaucoup de peuples déclarent que le parfum des Anglais persiste très longtemps dans les chambres qu'ils ont occupées.

(1) H. Ellis. La sélection sexuelle chez l'homme. (Mercure de France.)

Peut-être, pour apprécier ces nuances olfactives, faut-il disposer d'une exacte sensibilité d'odorat, comme celle de cette aveugle de Massachusetts qui reconnaissait à l'odeur et était capable de séparer par propriétaires les pièces de linge revenant de la blanchisserie. Myers et bien d'autres ont rapporté le même fait de domestiques malais, chinois ou tagals.

Il y aurait aussi une exacerbation toute spéciale des odeurs du corps sous l'influence de troubles physiques ou psychiques. L'« odeur de sainteté » notamment ne serait pas une simple métaphore, mais une réalité provenant de conditions nerveuses inhabituelles. Le Dr G. Dumas déjà nous avait engagés à délaissier, à cet égard, toute explication poétique ou mystique et à admettre à cette senteur spéciale des causes pathologiques ou thérapeutiques. Mais que penser de l'odeur du péché qui, pour des marins particulièrement chastes à la fois et sensibles, serait réellement insupportable? Saint Philippe de Néri, dit-on, reconnaissait ainsi à l'avance que ses pénitents lui avoueraient leur manque de pureté, et cette sensation olfactive était pour lui un véritable supplice. Un moine de Prague rivalisait sur ce point avec le célèbre fondateur de la congrégation de l'Oratoire et reconnaissait à l'odeur la chasteté des femmes qui l'approchaient. Si les contemporains de ces saints personnages avaient connu pertinemment cette redoutable finesse d'odorat, le vide se fût probablement fait autour d'eux. Il est difficile, en tout cas, croyons-nous, de pousser plus loin la sensibilité dans l'olfaction et l'indiscrétion involontaire.

L'ACTIVITÉ DE L'AZOTE

Jusqu'à ces toutes dernières années, les chimistes admettaient que l'azote est un gaz inerte, n'entrant que peu ou pas en réaction. La création de la chimie des hautes températures avec le four électrique, a modifié cette opinion: l'azote suffisam-



D'après Camille illustré.



D'après Camille illustré.

diste, de noble, de religieux, j'ai retrouvé là exactement le même trouble indéfinissable ressentit jadis quand, pour la première fois, je vis les derviches tourneurs dans une mosquée de Brousse, et il m'apparut que j'assistais, en plein Paris, à l'officiation d'une secte, que j'avais pénétré dans un sanctuaire, une des mille chapelles de l'éculte nouveau qui passionne la ville et

ment chauffé réagit parfaitement et donne des composés dont l'importance pratique et l'intérêt scientifique retiennent l'attention des ingénieurs et des savants; citons seulement les oxydes d'azote, bases de la préparation de l'acide azotique, les nitrures métalliques, l'ammoniacque synthétique.

A la température ordinaire même,

INTRAITES DAUSSE HÉMORROÏDES — VARICES

INTRAIT DE MARRON D'INDE

SOLUTION OU PILULES

(5 gouttes, 2 fois par jour.)

(2-3 pilules, 2 fois par jour.)

LITTÉRATURE ET ÉCHANTILLONS Laboratoires DAUSSE 4, Rue Aubriot PARIS

ANTISEPSE INTESTINALE : MÉDICATION LACTIQUE

COMPRIMÉS et PATE à la

LACTO-ANTISEPSINE

(Adapté dans les Hôpitaux de Paris)

Autres formes thérapeutiques: LAIT GAILLÉ — Bouillon — Poudre



(MICRO-LACTES)

DOSES

Comprimés, 3 à 6 par jour (4 fr. la boîte de 50).
Pâte, 1/2 à 1 tube par jour (5 fr. la boîte).
Produit spécialement adapté aux phlébotomies ou transfusions sanguines.

FERMENT LACTIQUE

Laboratoire du Dr J. TROUETTE

SÔR et ACTIF (bactérie Bulgare)

— Entièrement préparé par le —

Demander ÉCHANTILLONS et
Nouveaux 10, Rue du Bas, PARIS

La Lacto-Antiseptine du Dr J. Trouette renferme les espèces finales des ferments lactiques: ANTISEPSIE INTESTINALE, ULCÉRATIONS, PLAIES SPHACÉLÉES, etc.

l'azote peut donner lieu à des réactions et des phénomènes des plus curieux ainsi que l'a montré récemment le professeur Strutt, pourvu qu'on le soumette préalablement à l'action de l'électricité ou du champ magnétique. Il a trouvé que sous l'action de la décharge électrique, l'azote se transforme, par dissociation de la molécule, en une variété active avec dégagement d'une lumière rouge puis bleue et se recombine ensuite en émettant une lueur jaunâtre. Cette luminosité peut aussi être produite par induction électro-magnétique.

Si l'azote sur lequel on opère est mélangé d'autres gaz, on observe des modifications remarquables. Avec l'acétylène la lueur devient lilas et le spectroscope décèle les raies du cyanogène. Avec le chloroforme la teinte passe au rouge.

Quand on chauffe, en présence de l'azote ainsi rendu actif, un métal réagit facilement des vapeurs, comme l'étain, le zinc, le mercure, on constate la formation de nitrures. C'est ainsi qu'avec le mercure on obtient sur les parois de l'appareil un dépôt noir qui, chauffé, se décompose avec explosion. Ce fait n'est pas entièrement nouveau; on sait que le lithium brûle dans l'azote; que le mercure forme plusieurs nitrures et que le magnésium chauffe fixe l'azote, mais les résultats du professeur Strutt pourront peut-être servir de point de départ pour l'étude d'un nouveau procédé de préparation des nitrures.

LE TRÉSOR ARTISTIQUE

D'UNE PHARMACIE DE VENISE

On a fermé depuis quelque temps la pharmacie « Aux deux Saint-Georges »,

une des plus anciennes de Venise. Elle avait été fondée, il y a trois siècles, quand le gouvernement de la République récompensait les apothicaires — trois fois plus nombreux qu'il ne sont aujourd'hui — de leurs soins assidus, en leur accordant une réglementation, et devait leur prêter en déclarant anobles l'art de l'apothicaire.

Cette prérogative permettait aux apothicaires de prendre pour femme une des jeunes filles nobles de la Venétie.

Dans cet âge d'or, les mani puleurs de la thériaque fa-mouse et des fards mysté-rieux pour les nobles dames de Venise, rivali-saient dans l'em-belisse-ment de leurs boutiques et leurs comptoirs qui se trouvaient d'habitude sur la voie publique pour montrer, *coram populo*, que leurs emplites n'étaient pas sophistiquées.

Les remèdes étaient enfermés dans des récipients sculptés ou des vases de porcelaine précieuse venant de France ou d'Égypte, où cette industrie était en plein déve-

loppement, ou encore de l'antique Savone, patrie de Sixte IV, de Jules II et prison de Pie VII.

De magnifiques vases de Savone ornaient la pharmacie « Aux deux Saint-Georges », réputée comme une des plus actives parmi les apothicaires.

A travers les événements qui s'accomplissent pendant un long espace de temps, la vieille pharmacie demeure ferme à son poste; pendant trois générations elle fut dirigée par la famille Mozzoni et finalement échut au docteur Baldissorotto.

A l'expiration du contrat, les héritiers Mozzoni curent l'opportunité de fermer la pharmacie et de vendre le contenu, mais ils durent constater que, depuis 1848, les temps sont changés, comme aussi l'opinion des humbles sur la valeur des choses.

En 1848, le musée de Monaco avait offert 24,000 marks des précieux vases de la pharmacie, mais le vieux Mozzoni refusa l'offre. Le musée civique, auquel les

héritiers Mozzoni l'avaient proposé d'abord, en offrit 4,000 francs.

Les héritiers refusèrent les 4,000 francs comme leur aïeul avait refusé les 24,000 marks, et, trouvant peu d'argent dans leur pays, s'adressèrent à l'étranger. Un Français, M. Brunner, acquit le tout pour une somme respectable.

Mais alors intervint le Gouvernement. Averti que des vases précieux venaient quitter le beau royaume d'Italie, suivant le sort de tant de belles choses, vendues ou volées, le ministère donna ordre à la culture d'empêcher le transport des vases des meubles de valeur.

Et voilà pourquoi l'autorité fait garder jour et nuit par la police la pharmacie fermée, pour conserver les vieux vases de Savone.

(In *Bullettino chimico-farmaceutico*)

UN HEVEA COLOSSE

Il existe, dans le « seringat Porvir », entre Xapury et l'agoré Bahia qui marque la frontière du territoire brésilien de l'Acacé avec la Bolivie, un colosse de la flore amazonienne, un *hevea brasiliensis* gigantesque (arbre à caoutchouc), dont le tronc a 8 m. 25 de circonférence à la base! Cet arbre séculaire, qui bat tous les records d'heveas connus, donne plus de 10 kilos de caoutchouc par jour pendant 120 jours en moyenne, et, en prenant le prix moyen de 5,400 reis par kilo, et totalisant la production annuelle, on obtient le chiffre de 6,480 milleis ou 10,800 francs par an, c'est-à-dire l'équivalent de la rente d'un capital de 300,000 francs en France. Cette arbre généreux assure, à lui seul, la subsistance d'une famille de seringueiros de sept personnes qui l'exploite.



Téniers. — Le singe pharmacien

IODURE SOUFFRON
(Comprimés Par (Etière) Invariolable)
SOLUTION • SIROP • DRAGEES
(V. 25 centimes)
N° CORTY, N° GASTRALGIE, N° CEPHALALGIE
Vente: Laboratoire SOUFFRON, 28, R. de Turin, Paris 14

E. COGIT & C^{ie}
OPTICIENS INSTRUMENTS POUR LES SCIENCES
36, boulevard Saint-Michel
PARIS
Fournitures générales pour Bactériologie et Micrographie.
Dépôt pour la France des MICROSCOPES et des JUMELLES à PRISMES
F. LEITZ

Voir nos Primes Page 1

FARINES MALTÉES JAMMET

de la Société d'Alimentation diététique pour le régime des MALADES, CONVALESCENTS, VIEILLARDS ET L'ALIMENTATION PROGRESSIVE ET VARIÉE DES ENFANTS

RIZINE
Crème de Riz maltée

ARISTOSE

à base de Blé et d'Avoine maltée

CÉRÉALMALTINE

Arrow-Root, Blé, Orge, Maïs

ORGÉOSE

Crème d'Orge maltée

GRAMENOSE
Avoine, Blé, Maïs, Orge

BLÉOSE

Crème de Blé total maltée

AVENOSE

Farine d'Avoine maltée

LENTILOSE

Farine de Lentilles maltée

CACAO GRANVILLE, Cacao à l'Avenose, à l'Orgéose, etc.
MALT GRANVILLE - MALTS TORRÉFIÉS - MATÉ SANTA-ROSA
CÉRÉALES JAMMET pour DÉCOCTIONS

USINE ET LABORATOIRES A LEVALLOIS-PERRET
BROCHURES ET ÉCHANTILLONS SUR DEMANDE

Dépôt général: M^{on} JAMMET, Rue de Miromesnil, 47, Paris



QUATAPLASME

DU DOCTEUR LANGLEBERT

PANSEMENT ASEPTIQUE COMPLET INSTANTANÉ
PHLEGMASIES: Anthrax, Abces, Phlegmons, Gergures des Sèdes, Affections Oculaires, Conjonctivites, Scrofles, Impétigo.
DANS TOUTES LES PHARMACIES et 10 Rue Pierre-Duressus, PARIS.

GASTRO-ENTÉRITES DES NOURRISSONS

DIARRHÉES INFANTILES, Troubles Dyspeptiques de la 1^{re} Enfance.

Prescrire 1/2 à 1 cuillerée à café de :

Sirop de Trouette-Perret

à la "**PAPAÏNE**"

avant ou après chaque tétée ou biberon.

Le Sirop de Trouette-Perret à la PAPAÏNE

digère le lait, combat la *Dyspepsie*, et

permet aux muqueuses de réparer leurs lésions.

La "**Papaïne**" est un ferment digestif végétal
qui digère et peptonise quelle que soit la réaction du milieu.
Favorise la reprise du lait, après les diètes et les régimes.

Maladies de l'Estomac et des Intestins des Enfants et des Adultes

SIROP de TROUETTE-PERRET à la "PAPAÏNE"

1 cuillerée à soupe à chaque repas 4 fr. le Flacon.

ELIXIR de TROUETTE-PERRET à la "PAPAÏNE"

1 verre à liqueur à chaque repas 5 fr. le Flacon.

CACHETS de TROUETTE-PERRET à la "PAPAÏNE"

1 à 2 cachets à chaque repas 4 fr. la Boîte.

COMPRIMÉS de TROUETTE-PERRET à la "PAPAÏNE"

2 à 8 comprimés à chaque repas 3 fr. le Flacon.

E. TROUETTE, 15, Rue des Immeubles-Industriels, Paris. - Vente réglementée laissant aux Pharmaciens un bénéfice normal.



Lactéol du Dr BOUCARD



LA PRÉPARATION DES BOUILLONS

Laboratoire du Dr BOUCARD, 62, Rue d'Asnières, à La Garenne-Colombes.

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

Pour assainir la bouche, raffermir les gencives, fortifier les cheveux, pour les ablutions journalières, pour le lavage des nourrissons, etc., etc., il est recommandé de faire usage du

Coaltar Saponiné Le Beuf

qui possède les propriétés DÉTERSIVES et ANTISEPTIQUES INDISPENSABLES aux produits destinés à ces usages, qualités qui lui ont valu son admission dans les HOPITAUX DE PARIS.

Le Coaltar Le Beuf est en effet très efficace en particulier dans les cas d'angines couenneuses, anthrax, gangrènes, herpès, leucorrhées, pityriasis, otites infectieuses, suppurations, etc., mais dans ces circonstances c'est au MÉDECIN qu'il appartient de prescrire ce produit et de régler son mode d'emploi.

Le Coaltar Saponiné Le Beuf étant un liquide qui n'est ni caustique ni vénéneux, peut être laissé entre toutes les mains.

DANS LES PHARMACIES

Se méfier des imitations que son succès a fait naître

UNE PARTICULARITÉ ANATOMIQUE DU CRANE DE DESCARTES

(Persistence de la suture métopique)

Par le D^r A.-F. LE DOUBLE

Professeur à l'École de Médecine de Tours -- Associé National de l'Académie de Médecine

Nous sommes particulièrement heureux de reproduire ici, sous la signature d'un savant des plus autorisés, une véritable « consultation » sur le crâne de Descartes. Nos lecteurs n'ont pas oublié l'article initial publié dans nos colonnes, où le D^r Verneau, professeur au Muséum d'histoire naturelle, concluait à l'authenticité du crâne dit de Descartes. Peu après, nous publions un résumé des recherches qui avaient amené le D^r Paul Richer, professeur à l'École des Beaux-Arts, à partager l'opinion du D^r Verneau. Aujourd'hui il sera traité d'une question plus particulière touchant le même crâne et d'un très grand intérêt : la persistance de la suture métopique. Il appartenait au grand anatomiste dont s'enorgueillit à juste titre l'école tourangelles et dont les travaux multiples sur les variations anatomiques humaines sont devenus classiques, de l'exposer ici. Nous lui sommes profondément reconnaissants de la nouvelle marque d'intérêt qu'il veut bien donner à Ésculape.

Chemin faisant, nous avons pu compléter notre iconographie cartésienne. Dans le présent article sont reproduits deux nouveaux portraits de Descartes, dessinés de son vivant (l'un-même d'après nature). Nous avons par ailleurs jugé intéressant de donner, d'après une des toutes premières éditions du *Tractatus de Homine*, trois gravures curieuses qui expliquent les idées du grand philosophe sur le fonctionnement de la machine humaine.

Tours, le 10 mai 1913.

Mon cher Directeur,

Vous me demandez s'il m'a été donné de voir le crâne présumé de Descartes, que possède le Muséum national d'histoire naturelle et s'il m'a été donné de voir ce crâne, d'y relever quelques particularités anatomiques qui plaident en faveur de la thèse de son authenticité défendue par le professeur Verneau, du Muséum national d'histoire naturelle, directeur du Musée ethnographique du Trocadéro, et le professeur Paul Richer, de l'École nationale des Beaux-Arts, membre de l'Académie des Beaux-Arts et de l'Académie de médecine ? Je suis heureux de pouvoir vous dire que ce crâne ne m'est pas inconnu ; qu'au mois d'août 1900, lors du Congrès international de médecine qui s'est tenu à Paris, il m'a été montré, ainsi qu'à divers autres membres des sections d'anatomie humaine et d'anatomie comparée de ce Congrès, par le regretté professeur H. Filhol pendant une visite faite aux nouvelles galeries d'histoire naturelle du Muséum ; que j'en ai parlé à diverses reprises dans les premiers volumes de mon *Traité des variations du système osseux de l'homme et de leur signification au point de vue de l'anthropologie zoologique*, que j'ai appelé spécialement l'attention sur une variation anatomique qu'il présente et qu'il faut considérer comme un caractère de supériorité.

Cette variation anatomique, qui résulte d'un défaut de fusion entre elles des deux moitiés (hémi-frontal droit et hémi-frontal gauche) de l'os du front, se traduit chez l'adolescent, l'adulte et le vieillard, par une suture correspondant au plan sagittal médian du corps humain et occupant une partie ou la totalité

de la hauteur de l'os du front (1). En anthropo-

(1) La suture des deux hémis-frontaux qui, à l'état normal, commence dans le cours de la première année, s'achève, en effet, vers la fin de la seconde en laissant en bas une fissure verticale de 8 à 12 mm. de hauteur et qui disparaît vers la sixième ou la septième année.

logie zoologique elle est désignée sous le nom de *métopisme* (de *metopon*, front).

On distingue deux espèces de métopisme : un *métopisme d'origine physiologique*, celui dont il vient d'être question et un *métopisme d'origine pathologique*, autrement un métopisme engendré par diverses maladies, l'hydrocéphalie, le rachitisme, l'avarie notamment, dénoncé par les lésions osseuses permanentes qui l'accompagnent et dont je n'ai pas à m'occuper ici.

La persistance de la suture médio-frontale ou métopique a été constatée par Topinard (1) et Manouvrier sur 9,91 0/0 de 10.000 crânes de Parisiens déposés dans les Catacombes de Paris. En se basant sur l'examen de plus de 16.000 crânes, Anoukhine (2), directeur du Muséum d'anthropologie de Moscou, a établi le tableau suivant du degré de fréquence de cette conformation dans les différentes races humaines :

Race blanche . . .	11.459 crânes	8,2 0/0.
— mongolique . . .	621	5,4 0/0.
— mélanésienne . . .	698	3,4 0/0.
— américaine . . .	1.191	2,1 0/0.
— malaise . . .	803	1,9 0/0.
— nègre . . .	939	1,2 0/0.
Australiens . . .	199	1,0 0/0.

Le pourcentage de cette anomalie par nationalité fournit également des chiffres dissemblables. Elle a été observée :

Sur 58 crânes de Français modernes sur 611, par Topinard (3). Sur 51 crânes de Français modernes sur 494, par Calmette (4). Sur 22 crânes de Français modernes sur 200, par l'auteur. Soit sur 131 crânes de Français modernes sur 1.305.

(1) Topinard. *L'Anthropologie*, p. 135, Paris, 1873.

(2) Calmette. *Thèse de doctorat en médecine*, Paris, 1878.

(3) Topinard. *Éléments d'anthropologie générale*, p. 793.

(4) Anoukhine. *Revue de l'École d'Anthropologie de Paris*, p. 358, Paris, 1883.



Portrait ancien de René Descartes, gravé de son vivant par Nicolas I^r de l'Armesin pour l'Académie des sciences et des arts d'Isaac Bullart, chevalier de l'Ordre de Saint-Michel.



LE LENDEMAIN DE NOCES, par Daumier.
« Je suis heureux !... »

la première et par celle des lobes olfactifs, dans les seconds (1). Et si cette suture est oblitérée presque immédiatement après la naissance chez les *Singes quadrupèdes*, c'est parce que chez eux les lobes olfactifs sont devenus rudimentaires et que les hémisphères cérébraux n'ont pas encore acquis, surtout en avant, d'amples dimensions (2).

C'est là un curieux exemple de substitution d'organes dans une même région, la ramenant, après une ou plusieurs modifications, à son type primordial et dont l'anatomie comparée offre quelques cas. Et, comme d'un autre côté, des statistiques reposant sur l'étude de milliers de crânes de diverses provenances, attestent que l'écartement persistant des deux moitiés de l'os du front se remarque plus souvent chez les Européens que chez les Mongols et chez les nègres, et surtout chez les nègres les plus dégradés, les Australiens, par exemple, on est obligé de considérer cette variation anatomique comme un progrès, de la classer parmi celles que j'ai appelées *variations progressives, évolutives ou de perfectionnement*.

Et de fait, alors qu'elle est rarissime chez les idiots, les crétins, les microcéphales dont le

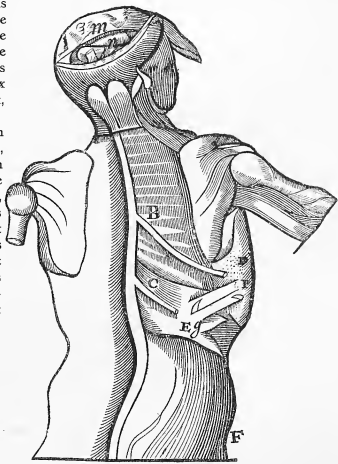


Figure 177e du Tractatus de Descartes (1677), montrant le mécanisme de la respiration chez l'homme :

« Pour entendre comment cette machine respire, dit Descartes, pensez que le muscle D est l'un de ceux qui servent à hausser la poitrine ou à baisser son diaphragme et que le muscle E est son contraire ; et que les Esprits Animaux qui sont dans la concavité de ce muscle, le font enfler ou se contracter, se voit nettement d'abord dans le tuyau BF, où abaissant la petite poutre F, ils font que ceux du muscle E viennent enfler le muscle D.

« Pensez après cela qu'il y a certaines pores autour de ce muscle D, qui le pressent de plus en plus à mesure qu'il s'enfle et qui sont tellement disposées, qu'avant que tous les esprits du muscle E soient passés vers lui, elles arrêtent leur cours et les font comme reculer par le tuyau BF, en sorte que ceux du canal A s'en détournent au moyen de quoi s'allant rendre dans le tuyau C, qu'ils ouvrent en même temps, ils font enfler le muscle F et détendent le muscle D ; ce qui continue de faire aussi long-temps que dure l'impulsion dont les esprits contenus dans le muscle D, pressés par les peaux qui l'environnent, tendent à en sortir. Puis, quand cette impulsion n'a plus de force, ils reprennent d'eux-mêmes leur cours par le tuyau BF, et ainsi ne cessent de faire enfler et détendre alternativement ces deux muscles. Ce que vous devez juger aussi des autres muscles qui servent à même effet ; et penser qu'ils sont tous tellement disposés que quand ce sont les semblables à D qui s'enflent, l'espace qui contient les potons s'élargit, ce qui est cause que l'air entre dedans, et que quand ce sont les autres qui se contractent, l'espace qui est dedans se rétrécit, ce qui est cause que l'air en ressort.

cerveau subit un arrêt de développement, on a relevé son existence sur le crâne de Boileau, sur celui de Volta, sur celui de Juvénal des Ursins, sur celui de Kant, sur celui de Pascal, etc., etc.

« Ce qu'il y eut de plus particulier, a écrit dans sa narration de l'autopsie de Pascal, M^{re} Périer, sa sœur (1), ce fut à l'ouverture de la tête, dont le crâne se trouva sans aucune suture que la sagittale. Il est vrai qu'il avait eu autrefois la suture qu'on appelle frontale, mais ayant demeuré ouverte fort longtemps pendant son enfance, comme il arrive souvent à cet âge, et n'ayant pu se refermer, il s'était formé un calus, qui l'avait entièrement converti, et qui était si considérable qu'on le sentait aisément du doigt. Pour la suture coronale il n'y en avait aucun vestige.

« Les médecins observèrent qu'il y avait une prodigieuse abondance de cervelle dont la sub-

stance était si solide et si condensée que cela leur fit juger que c'était la raison pour laquelle la suture frontale n'ayant pu se refermer, la nature y avait pourvu par un calus. »

N'est-il pas curieux de voir déjà les médecins du temps de Pascal attribuer le défaut de fermeture de la suture médio-frontale à la pression excentrique du cerveau ferme et surabondant ?

Je me plais à croire, mon cher Directeur, que vous ne me saurez pas mauvais gré de m'être autant appesanti sur la description, le mode de genèse et la signification du météopisme. J'ai procédé ainsi pour trois raisons :

1^{re} Parce que la solution de continuité verticale médiane de l'os du front du crâne donné par Berzelius au Muséum national d'histoire naturelle n'est pas, que je sache, signalée ailleurs que dans mes ouvrages ;

2^{re} Parce que cette solution de continuité donne à supposer que le crâne qu'elle maintient partiellement ouvert contient un cerveau puissant dont les lobes antérieurs, qui sont le siège principal de l'intelligence, conservèrent jusqu'à la fin de la vie toute leur activité ;

3^{re} Parce que cette solution de continuité permet, enfin, d'ajouter un argument à ceux d'une valeur plus absolue auxquels ont fait appel mes éminents amis les professeurs Verneau, du Muséum national d'histoire naturelle, et P. Richer, de l'École nationale des Beaux-Arts.

Votre bien confraternellement dévoué,

A-F. LE DOUBLE.



Figure 177f du Tractatus de Descartes (1677), montrant « comment on voit la situation, la figure, la distance et la grandeur des objets ».

(Cette figure s'accompagne d'un commentaire trop étendu pour que nous le puissions reproduire en légende ; elle est accompagnée d'ailleurs dans l'ouvrage d'une série de figures d'optique.)



Figure 177g du Tractatus de Descartes (1677), montrant « comment la machine humaine est initiée par les objets extérieurs à se mouvoir en plusieurs manières. »

« Si le feu A se trouve proche du pied B, les petits pores de ce feu, que se meurent, comme vous savez très-promptement, ont la force de mouvoir avec soi l'endroit de la peau de ce pied qu'elles touchent, et par ce moyen tirant le petit fillet C, que vous voyez y être attaché, elles ouvrent au même instant l'entrée du pore D, e, contre lequel ce petit fillet se termine, ainsi qu'en tirant l'un des bouts d'un corde, on fait sonner en même temps la cloche qui pend à l'autre bout.

« Or l'entrée du pore ou petit conduit d, e, étant ainsi ouverte, les Esprits Animaux de la concavité F entrent dedans, et sont portés par lui, partie dans les muscles qui servent à retirer ce pied de ce feu, partie dans ceux qui servent à tourner les yeux et la tête pour le regarder, et partie en ceux qui servent à avancer les mains et à plier tout le corps pour y apporter du secours. »

crétins et les microcéphales, dont le cerveau subit un arrêt de développement.

(2) Le lobe frontal de l'homme représente les 42 ou 43 centièmes du cerveau total, soit à lui seul près de la moitié. Chez les *Singes*, les lobes cérébraux ont une valeur à peu près égale. Chez les *Mammifères non primates*, c'est le lobe pariétal qui l'emporte de beaucoup.

(1) Vie de B. Pascal par M^{re} Périer (Gilberte Pascal), in *Pensées*, de Pascal, publiées par H. Havet, p. xxviii, note 47.

LES BORGIA, LEURS POISONS

Par le D^r RAOUL LECOUTOUR

L'histoire du pontificat du pape Alexandre VI Borgia n'est qu'une longue suite de crimes de toutes sortes et surtout de crimes par le poison. Lui-même et sa famille poussèrent cette manière de donner la mort jusqu'aux plus extrêmes limites du raffinement. Ils avaient le secret d'un poison qui tuait à date variable et à coup sûr. « Les Borgia, écrivent Cabanès et Nass, ont des poisons qui tuent en un jour, en un an, à leur gré. Ce sont d'infâmes poisons qui rendent le vin meilleur et font vider le flacon avec plus de plaisir. Vous vous croyez ivre, vous êtes mort. Ou bien un homme tombe tout à coup en langueur, sa peau se ride, ses yeux se cavent, ses cheveux blanchissent, ses dents se brisent comme du verre sur le pain; il ne marche plus, il se traîne; il ne respire plus, il râle; il ne rit plus, il ne dort plus, il grelotte au soleil en plein midi; jeune homme, il a l'air d'un vieillard; il agonise ainsi quelque temps, enfin il meurt. Il meurt, et alors on se souvient que, il y a six mois ou un an, il a bu un verre de Chypre chez un Borgia. »

GUILLAUME APOLLINAIRE vient de faire revivre de façon particulièrement intense et colorée cette tragique famille des Borgia dont le nom seul évoque en nos esprits mille souvenirs horribles (1).

Il nous montre le pape Alexandre VI Borgia entre sa maîtresse et ses deux fils César et

orgies dans le palais du pape et dans les bas-fonds de Rome.

Apollinaire nous prévient, en un propos liminaire, que son livre est de l'histoire romanesque, et que le manuscrit de *La Rome des Borgia* lui fut remis par la veuve d'un illustre historien qui désirait garder l'anonymat. Quoi

Nous le croyons sans peine. Nous savons que pour juger des personnages tels que Hérode, Néron ou Borgia il faut les placer dans le cadre de leur époque. « Certaines choses, écrit le D^r Barraud (1), qui nous paraîtraient monstrueuses, si elles se passaient sur nos places publiques, nous sembleraient moins graves si nous les



Borgia s'amuse. (D'après le tableau de Jules Garnier.)

Cliche de la Bibliothèque des Caroux.

François. Nous assistons à tous les déborde-ments de César, depuis son amour incestueux pour sa sœur Lucrèce jusqu'aux plus obscures

qu'il en soit, l'ouvrage fait admirablement revivre une époque célèbre entre toutes. L'auteur nous assure aussi que ce livre « n'est nullement dirigé contre la religion, ni contre ses ministres, mais relate simplement des mœurs très différentes des nôtres ».

voyons se produire au Congo ou aux environs de Tombouctou. La distance historique change les faits comme la distance géographique. » Nous ne pouvons juger les gens du xv^e siècle

(1) *La Rome des Borgia*, par Guillaume Apollinaire. — Bibliothèque des Caroux, 4, rue de Furstenberg, Paris. Prix : 7 fr. 50.

(1) *Promenade d'un médecin à travers l'histoire.*



Cliché de la Bibliothèque des Curies.

Alexandre VI Borgia. (D'après un portrait du Titien.)

avec la même sévérité que nous apporterions à condamner nos contemporains. Et encore faut-il presque réduire les contemporains aux seuls compatriotes. Comprendrons-nous jamais l'âme chinoise? Aujourd'hui même sommes-nous bien sûrs de nous entendre, Français et Italiens par exemple, bien que fils de deux nations sœurs? Zola montre de manière convaincante dans *Rome*, l'abîme qui sépare l'âme française de l'âme italienne. « Ce n'est qu'à Rome, écrivait Stendhal, qu'une femme honnête et à carrosse vient dire avec effusion à une autre femme, sa simple connaissance, comme je l'ai vu ce matin : « Ah ! ma chère amie, ne fais pas l'amour avec Fabio Vitteleschi ; il vaudrait mieux pour toi prendre de l'amour pour un assassin de grands chemins. Avec son air doux et mesuré il est capable de te percer le cœur d'un poignard, et de te dire avec un sourire aimable en te le plongeant dans la poitrine : « Ma petite, est-ce qu'il t'est fait mal? » Et cela se passait auprès d'une jolie personne de quinze ans, fille de la dame qui recevait l'avis et fille très alerte. »

Un Italien du *xx^e* siècle est plus indulgent pour Borgia qu'un Français. Il devait l'être beaucoup plus encore au *xv^e* siècle. Voilà ce qu'il est important de faire remarquer avant de présenter César et de crier au « monstre » !

Le poison jouait un rôle social. Il était pour les politiciens une arme autrement facile à se procurer qu'une troupe de soldats. Les lois, d'ailleurs, ne sévissaient contre l'empoisonnement que lorsque celui-ci avait atteint « un groupe ou une collectivité ». On comprend alors comment un Machiavel a pu faire dans *Le Prince* l'éloge de César Borgia. Il nous le présente comme le modèle du prince qui a triomphé parce qu'il a su régler « sa conduite selon les temps ».

L'auteur nous met donc en garde contre un jugement trop hâtif. Il nous montre rapi-

dement ce qu'était cette époque trouble de la fin du *xv^e* siècle. On ne croit plus, mais on demeure superstitieux : « Les pires criminels font le signe de la croix en passant devant les églises et supplient la madone de leur donner dans leurs forfaits, sécurité et profit. » C'est ici le cas de citer la prière qu'adresse une jeune Italienne à la madone, dans le beau livre d'Anatole France qui a pour titre *Sur la pierre blanche* : « O vous qui avez conçu sans péché, apprenez-moi à pécher sans concevoir ! »

Et puis la vie n'avait aucune valeur. On vivait dans un état d'insécurité constant, à quelque classe de la société qu'on appartint. Aussi quelle hâte on apportait à jouir ! Et si l'on se rappelle avec quelle chaleur M. d'Annunzio fait de nos jours dans *Le Feu* l'apologie de la jouissance, on comprend jusqu'à quels frénétiques excès put atteindre l'Italie du *xv^e* siècle.

* * *

Nous voici d'abord transportés dans le palais de Santa-Maria in Portici. César Borgia apporte à sa mère, la Vannozza, des nouvelles sur l'entrée à Rome des Français, « les larrons transalpins ». Son frère François arrive, puis son père le pape Alexandre VI. François est le fils aimé et le préféré de pape, César le jaloux. Il lui reproche sa lâcheté devant l'ennemi.

Il se demande pourquoi on veut faire de lui le prêtre et de son frère François le guerrier...

« Si la destinée s'acharne à vouloir faire de moi le prêtre que je ne veux pas être, je donnerai à la destinée une gifle dont parlera l'histoire des Borgia. »

Puis c'est la tentative de meurtre contre Sforza, le mari de Lucrèce. Sforza réussit à s'enfuir et César se venge en abusant de sa sœur.

Apollinaire nous conduit ensuite à une fête au vignoble de Saint-Pierre-aux-Liens. C'est la Vannozza qui reçoit les cardinaux et les ambassadeurs. Tandis que les invités, entourés de belles courtisanes, se répandent parmi les vignobles en échangeant des propos joyeux et des baisers, la Vannozza veille à la maison.

« Les ordres donnés, elle rejoignait dans une salle du premier étage César, duc de Valentinois, qui, les bras retroussés, ployé sur un pètrin, s'absorbait dans sa besogne. »

« Cette pièce était réservée à la Vannozza et à César. Seul, le pape y avait le droit d'entrée avec eux, mais jamais un serviteur n'en franchissait le seuil. Sur le sol gisaient de grandes tourtières en cuivre. Sur ces tourtières en cuivre rouge entièrement vert-de-grisées, un liquide qui paraissait incolore s'évaporait. »

« Une de ces tourtières était toujours dans l'âtre de la cheminée pour que le courant d'air en activât l'évaporation. Tandis que la Vannozza retraits, César dit en maugréant :

« — Je t'avais défendu de faire du feu pourtant. »

« — J'ai mis à peine quelques braises pour hâter un peu le résultat, nous n'aurions pas eu de poudre aujourd'hui. Et j'en ai fait trop peu pour que la poudre ait pu roussir. »

« — Ce n'est pas tant pour cela qu'à cause des cendres qui, se mêlant à la poudre, la rendent moins fine. Heureusement que le cardinal de Riario est myope. Celle-ci est toujours assez bonne pour lui, mais pour d'autres... »

« ... Apporte-moi la tourtière, dit César, elle doit être sèche maintenant. » La Vannozza lève par les deux poignées de fer la lourde tourtière en cuivre rouge, sur laquelle on voyait comme une moisissure, des taches verdâtres saupoudrées d'un sel... »

« Avec une patte de lièvre, César rassemble précieusement cette poudre, puis, avec une lame d'ivoire, racle soigneusement le cuivre. Il verse ensuite ce résidu dans un mortier de marbre, puis le prend par pincées entre deux polissoirs d'agate et la poudre glisse impalpable, impalpable, sur un miroir d'argent poli. »

« — Donne-moi la manne. »

« César appelait l'arsenic la manne céleste. Il mêle alors l'arsenic à la poudre précédente, passe encore le mélange entre les deux polissoirs et, sa tâche accomplie, il s'écrie :

« — Dieu a dit : *Que la lumière soit ! Et la lumière fut.* Nous, Borgia, nous pouvons dire : *Que la nuit soit ! Et la nuit sera...* »

« ... Mais on sonnait le *Benedicite*. C'était



Cliché de la Bibliothèque des Curies.

Portrait de Lucrèce Borgia. (Musée de Nîmes)



Lucrezia Borgia, duchesse de Ferrare, fille du pape Alexandre VI Borgia, sœur de César Borgia. (D'après un portrait du Titien.)

l'heure du déjeuner. La Vannoza descendit, laissant César à sa chimie.

« La tourtière était vide. Il pissa dedans pour remplacer l'urine évaporée dont il venait d'utiliser les sels, car ces tourtières gisant à terre contenaient de l'urine que faisaient évaporer ainsi la Vannoza et son fils. Les sels qui en résultaient, combinés avec des sels de cuivre, étaient alors mélangés avec de l'arsenic, et ce mélange formait le fameux poison des Borgia, la *cantarella*. »

Ce que Borgia utilisait sans le savoir, dans l'urine, c'était le phosphore. C'est en effet de l'urine que, plus de deux siècles plus tard, en 1669, Brandt et Kunkel devaient tirer le phosphore. Ce secret avait été livré aux Borgia par un moine espagnol. Celui-ci s'en servait non seulement pour empoisonner mais aussi pour ranimer les vieillards frigides. Il leur faisait boire de l'urine de jeune garçon « vierge ». Cela nous rappelle l'histoire de ce Phéron, roi d'Égypte, fils de Sésostri, qui recouvra la vue en se lavant les yeux avec de l'urine de femme honnête — si l'on en croit Hérodote.

Et le moine espagnol connaissait l'antidote de son poison, la magnésie calcinée. Et comme la magnésie calcinée est aussi l'antidote de l'arsenic, on voit que les Borgia étaient bien armés.

César, en une autre circonstance, se venge de la maîtresse du cardinal Ascanio en la violentant sur un lit de planches hérissées de clous. Il se vanta plus tard de ne jamais avoir éprouvé de volupté plus vive. Il se venge encore de sa maîtresse qui le trompe en unissant les amants au moyen de plomb fondu... et c'est un médecin qui préside à la terrifiante cérémonie.

Une autre maîtresse de César, dont le destin vaut d'être conté, se sauve après l'avoir trahi. Elle se réfugie dans un couvent de moines. César fait empaler ceux-ci et jeter sa maîtresse dans une fosse pleine de serpents

« Sur ces serpents sibilants, qui rampaient, se levaient, s'emmêlaient, furieux, une torche tombait parfois, jetant le désarroi et la furie parmi ces bêtes exaspérées, qui fuyaient irritées, remontaient le corps nu de la courtisane, l'enlaçaient, la mordaient aussi.

« Elle mourut après de longues heures d'une épouvante atroce parmi les couleuvres, inoffensives, mais froides et gluantes. César suivait sur la figure de la malheureuse les phases de cette agonie terrifiée avec joie et délectation. »

Et la vengeance qu'il tira de la Paroli, n'est-elle pas plus sauvage encore ? Enfermée avec son amant dans une armoire partagée en deux compartiments, elle vit celui-ci, les poignets liés, dévoré par des rats affamés.

« Elle assista à ce combat, son amant se défendant contre les morsures des rats affamés qui lui rongèrent bientôt le ventre. Il roula à terre, saisi au cou, au bas-ventre par les rongeurs que la faim jetait sur lui comme sur une proie.

« Elle vit l'homme s'effondrer enfin, le ventre ouvert, cisailé de petites hachures par où le sang ruisselait. Les bêtes s'en prirent alors à sa figure, lui dévorèrent les lèvres, pénétrant dans la bouche ; leurs dents avides rencontrant cette barrière d'autres dents, ils essayèrent de pénétrer par les joues ouvertes. Mais d'autres rats arrivaient plus voraces et, dans la cage même d'Alessandra Paroli, un rat venu elle ne savait d'où pénétra... »

César n'était d'ailleurs pas le seul qui sût raffiner sa vengeance. Sa sœur Lucrèce n'y mettait pas moins d'ardeur.

Fatiguée d'entendre courir sur ses mœurs des bruits qui n'étaient peut-être pas fondés, elle résolut de les justifier. Elle convia dans ses jardins les plus hautes dames et courtisanes romaines qui ne la ménagèrent pas dans leurs propos. Lucrèce avait tout préparé pour le plus fol enivrement des sens, et chacune de ses invitées était servie par un délicieux page très averti... mais fleur vénéneuse. On comprend que ce qu'on appelait alors le « mal français » vengea la sœur de César.

Le livre de M. Guillaume Apollinaire retentit des crimes de César et des orgies pontificales qui dépassent en raffinement tout ce qu'on peut imaginer.

« César fit arrêter quelques courtisanes à qui l'on reprocha d'avoir participé à divers crimes. On les condamna à mourir sur la potence ; pourtant il devait être fait grâce à celles d'entre elles qui figureraient la statue de la volupté dans les arènes, à l'occasion d'une course de taureaux.

« Elles acceptèrent, préférant à la mort certaine tous les risques. Elles parurent dans l'arène, immobilisées sur un piédestal, recouvertes entièrement d'un vernis doré. Les seigneurs eux-mêmes descendirent dans l'arène pour

tuer les taureaux criblés de flèches. Deux de ces statues d'or, éclatantes, qui avaient peut-être tremblé de peur, furent éventrées et piétinées par les bêtes furieuses. Les trois autres femmes en sortirent indemnes : on les promena triomphalement sur les chars qui portaient les taureaux tués à travers Rome ; mais dès la nuit elles entrèrent en agonie et, malgré tous les efforts que firent leurs parents pour ôter ce vernis, elles succombèrent dans d'atroces souffrances. »

Qu'il nous soit permis, avant de clore le présent article, de dire la fin tragique et vengeresse du pape Alexandre VI Borgia et de son fils César.

Un astrologue avait prédit à Alexandre qu'il ne mourrait jamais tant qu'il porterait sur lui une boîte contenant le Très Saint-Sacrement. Cette boîte ne le quittait presque jamais.

Il invita certain jour à dîner de futurs cardinaux, avec le dessein d'en faire mourir quelques-uns par le poison. Ceux-ci, se défiant, n'acceptèrent qu'à condition que le dîner eût lieu chez l'un d'entre eux, le cardinal de Corneto. Alexandre et son fils César achetèrent le « bouteiller » dudit cardinal pour une somme importante et obtinrent de lui que certains flacons empoisonnés fussent servis au dîner.

Ce soir-là, par hasard, Alexandre s'aperçut qu'il avait oublié dans sa chambre la boîte contenant le Saint-Sacrement. Il ordonna à « Monsieur Caraffa », celui-là même qui devint pape plus tard sous le nom de Paul IV, de l'aller chercher.

Ici nous cédon la parole à Guillaume Apollinaire :



CÉSAR BORGIA

*Qui, lorsqu'il quitta cette ville, au profit cordé
Et sans, et sans, et sans, et sans, et sans, et sans
Une fois, et sans, et sans, et sans, et sans, et sans
Hélas, un jour, et sans, et sans, et sans, et sans, et sans
Le jour, et sans, et sans, et sans, et sans, et sans
Comme, et sans, et sans, et sans, et sans, et sans*

Cliché de la Bibliothèque des Carénas.

Portrait satirique de César Borgia



Cliché de la Bibliothèque des Carrières

Une dame de Rome. (D'après une vieille gravure du xvi^e siècle.)

Tandis que Caraffa obéissait, le pape, énervé, agacé par la chaleur et par cet incident, demanda qu'on lui servît à boire avant de se mettre à table pour souper. Un camérier s'empressa. Mais il arriva que le « bouteiller » ou sommelier étant absent au moment où le camérier se présenta, le camérier se fit servir par le sous-bouteiller. Celui-ci, ignorant, versa dans le flacon du vin préparé par César Borgia. Le pape, distraît, but le vin, ainsi d'ailleurs que César qui venait d'arriver.

On se mit à table. Le cardinal Caraffa arrivait, apportant la boîte en or avec le Saint-Sacrement. Il était trop tard. Le pape s'affaissait. Le cardinal Valentino lui-même se convulsait à terre, tandis que le cardinal Adrian de Corneto et tous les prélats, debout, les regardaient mourir en murmurant des *pater* qu'ils terminaient chaque fois en se mettant à genoux, les mains étendues en signe de bénédiction ou de rémission sur les deux corps, et en disant :

Requiescant in pace.
Le cardinal Adrian de Corneto avait interrogé le « bouteiller » qui, bientôt, trahit le dessein du duc de Valentinois.

La dose du poison fut-elle trop violente? La chaleur aggrava-t-elle l'effet du poison? Toujours est-il qu'Alexandre entra en agonie.

On essaya de lui faire rendre la « cantarella », on le saigna, rien n'y fit. Il mourut le huitième jour, sans avoir reçu les sacrements de l'Eglise, sans avoir nommé ni César ni Lucrèce.

A peine le type était-il mort que le cadavre entraînait en putréfaction ; il devint noir, avec de grosses plaques verdâtres, et enfila au point qu'on crut qu'il pourrissait. L'enfant si prodigieusement nul devint méconnaissable. Un sang mêlé de pus coulait de ses narines, de ses oreilles. Il mourut les yeux ouverts, la bouche grande ouverte, avec une expression d'horreur ou d'effroi indicible. Le corps dégagait une telle odeur, dès l'agonie, que le séjour dans la chambre était insupportable. Il se vidait avant de mourir et le lit était inondé d'un sang corrompu et de matières fétides.

Le cadavre est être réellement hideux. Le marquis de Mantoux écrivait à sa femme Isabelle : « Son corps est entré en putréfaction; sa bouche s'est mise à répandre de l'écume comme une marmite qui est sur le feu, et cela a duré tant qu'il n'a pas été enterré. Il a si monstrueusement enflé qu'il n'avait plus forme humaine et qu'on ne pouvait plus reconnaître la longueur de la largeur de son corps. »

Personne ne voulut toucher à cet amas de chair et de pus. Personne ne voulut le mettre en bière. Les gens qui l'approchaient tombaient asphyxiés.

On trouva enfin des portefaix qui consentirent à le traîner, au moyen de cordes qu'ils attachèrent aux pieds, du lit mortuaire, jusqu'au caveau où on le laissa tomber. Les chairs se détachaient pendant le trajet, laissant un sillage de sang décomposé, d'eau et de lambeaux pourrissants.

Ainsi mourut Alexandre VI, le pape simoniaque, à l'âge de 71 ans, après onze années de pontificat, le 8 août 1502.

César Borgia, qui avait survécu à Alexandre VI, parce qu'il s'était fait plonger nu dans le ventre d'une mule vivante, avait perdu à sa guérison et son prestige et sa puissance. Julien Rovère, devenu son ennemi, était pape sous le nom de Jules II après le très court pontificat de Pie III, qui dura vingt-six jours; il le fit arrêter alors qu'il était malade de toute l'Italie centrale, après avoir écrasé Valrano, Vitelli, les Orsini, les Baglioni. César résista un an, soutenu par l'inébranlable en 1504, fut remis en liberté, mais tomba entre les mains de Gonzalve de Cordoue, qui l'envoya en Espagne.

Evadé, il reprit du service en qualité de condottiere près de son beau-père, le roi de Navarre. Il mourut, en 1507, dans un combat, transpercé par un javelot.

Avec lui périrent les destinées des Borgia; mais, chose notable, ce fut leur œuvre politique que continua le pape Jules II, le pape guerrier et platonicien, et la Rome de Jules II resta la Rome des Borgia : *Civitas Meretrix*.

C'est bien ici, on le voit, le lien d'évoquer la Rome terrible dont parle Zola : « La ville éternelle du crime, du poignard et du poison où, depuis plus de deux mille ans, depuis le premier mur bâti, la rage du pouvoir, l'appétit furieux de posséder et de jouir, avaient armé les mains, ensanglantant le pavé, jeté des victimes au Tibre ou dans la terre. Assassins et empoisonnements sous les empereurs, empoisonnements et assassinats sous les papes, le même flot d'abominations roulait sur des morts sous ce sol tragique dans la gloire souveraine du soleil. »

N.D.L.R. — Notre collaborateur, le D^r Lecoutour, a cité les termes mêmes dans lesquels Apollinaire rapporte la mort d'Alexandre VI Borgia. Il convient de faire remarquer que cette mort a été l'objet de maintes discussions et que les documents transmis par les contemporains diffèrent beaucoup. Voici quelques opinions sur ce sujet.

Et d'abord la description du cadavre du pape par le marquis de Mantoue, dans une lettre qu'il écrit à sa femme Isabelle, et qu'on a pu lire ci-dessus.

Ensuite les témoignages de ceux qui ont approché le corps, et qui sont faits pour nous inquiéter.

En voici un :

Immédiatement après sa mort, le pape était devenu si noir, si difforme, si prodigieusement enflé qu'il n'était presque pas reconnaissable; il coulait de son nez une matière toute putréfiée; sa bouche était ouverte d'une manière si effroyable qu'on ne pouvait le regarder sans horreur, ni en souffrir la puanteur sous peine d'être infecté.

Voici, d'autre part, ce que dit Thomasi, parlant de César Borgia :

Le Duc de Valentinois ne mourut pas; parce que Dieu voulut permettre pour un plus grand bien deson règne, que ses embûches et cruel qu'il survécut à la fortune, à la grandeur, à la gloire, à la haine de ses ennemis lui fût un plus abrutissant; car la force de sa jeunesse et de son jeune âge surmonta celle du poison, étant secondé par les bons remèdes que lui donnèrent les médecins, quelques-uns desquels veulent que le plus efficace fût d'avoir qu'on lui donna fit celui-là d'avoir été mis plusieurs fois dans le corps d'un taureau ou d'un mulet, pour en ôter le venin, et d'avoir été conduit au roi de Naples, qui fut délivré de la sorte du venin qu'il avoit avalé contre sa jeunesse. D'autres écrivent d'avoir attendu dire audit Cardinal de Corneio, dans la maison de plaisance duquel il prit le poison, comment il fut enlevé; et qu'il fut jeté dans un vase d'eau froide où il ne sortit point qu'après avoir été trempé pendant six heures, et qu'il fut jeté dans un vase d'eau chaude, où il fut enlevé par morceaux; parce que ses entrailles étoient entièrement brûlées. Quoi qu'il en soit de sa guérison, il resta extrêmement et longuement oppressé du poison dans un temps où il avoit le plus de besoin d'une parole pour se remettre à la révolution de ses affaires; et de sorte qu'il fut plusieurs fois sujet de se plaindre des revers de la fortune.

La plupart des historiens s'étaient accordés à reconnaître l'empoisonnement d'Alexandre VI. Mais, de nos jours, cette version trouve peu de créance.

Les historiens modernes se rallient tous aujourd'hui à la version que nous donne Burchard, dont les récits sont empreints de franchise. Il rapporte que le pape mourut très rapidement d'une fièvre maligne, et nous n'avons point de raison de mettre en doute son témoignage.

Malgré tout, la légende s'accrédita et fut tenue pour une vérité durant plus de deux siècles, qu'Alexandre VI Borgia était mort du poison. Voltaire, un des premiers, s'est élevé contre cette légende, et voici les raisons qu'il en donne



Cliche de la *Bibliothèque des Curieux*.

Promenade galante dans Rome. (D'après une vieille gravure.)



Cliché de la Bibliothèque des Curieux.
César Borgia, duc de Valentinois, fils du Pape Alexandre VI Borgia, frère de Lucrèce Borgia, mort en 1507.

dans sa dissertation sur la mort d'Henri IV :

« J'ose dire à Guichardin : l'Europe est trompée par vous, et vous l'avez été par votre passion; vous étiez l'ennemi du pape, vous en avez trop cru votre haine et les actions de sa vie. Il avait, à la vérité, exercé des vengeances cruelles et perfides contre des ennemis aussi perfides et aussi cruels que lui. De là vous concluez qu'un pape de soixante-quatorze ans n'est pas mort de façon naturelle; vous prétendez, sur des rapports vagues, qu'un vieux souverain dont les coffres étaient remplis alors de plus d'un million de ducats d'or, voulut empoisonner quelques cardinaux pour s'emparer de leur mobilier. Mais ce mobilier était-il si important? Ces effets étaient presque toujours enlevés par les valets de chambre avant que les papes puissent en saisir quelques dépouilles. Comment pouvez-vous croire qu'un homme prudent ait voulu hasarder pour un si petit gain, une action aussi infâme, une action qui demandait des complices et qui tôt ou tard eût été découverte? Ne dois-je pas croire le journal de la maladie du pape plutôt qu'un bruit populaire? Ce journal le fait mourir d'une fièvre double tierce; il n'y a pas le moindre vestige

de preuve de cette accusation intentée contre sa mémoire. Son fils Borgia tomba malade dans le temps de la mort de son père: voilà le seul fondement de l'histoire du poison. »

Quant au poison des Borgia, on ne connaît malheureusement pas toutes les substances qui le constituaient. Il portait le nom de *cantarella*. C'était, au dire de Paolo Jovio, « une espèce de poudre blanchâtre, qui ressemble en quelque manière à du sucre et dont on avait fait éprouver sur un grand nombre de pauvres innocents qui en étaient morts dans un misérable état ».

Le médecin de Charles VI, Garelli, a donné la manière dont il était préparé. Les lecteurs d'*Æsculape* qu'intéresse la question n'auront qu'à se reporter à l'intéressant article du D^r Courdanton paru dans notre numéro d'août 1912. Nous n'en rappellerons que l'essentiel : On saupoudrait d'acide arsénieux les viscères abdominaux d'une truie empoisonnée par l'arsenic; on attendait que la putréfaction fût complète; les liquides qui s'écoulaient étaient alors concentrés par évaporations et constituaient une poudre blanche, la fameuse *cantarella*.



Portrait présumé de Lucrèce Borgia figurant sainte Catherine dans le fameux portrait du Pinturicchio. (Appartements Borgia au Vatican.)

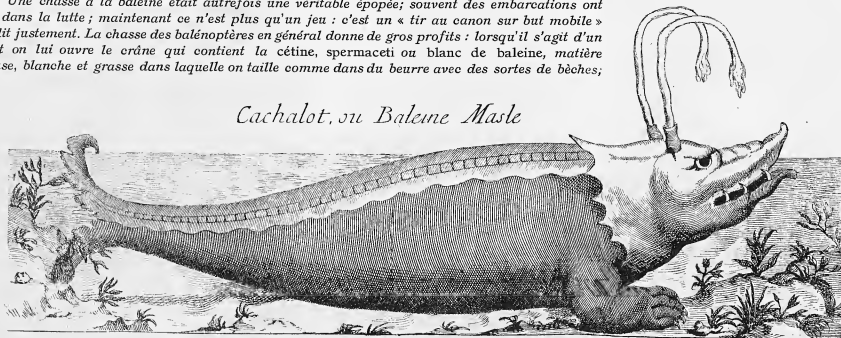
DE LA BALEINE, DU BLANC DE BALEINE

Par le Sieur PIERRE POMET

Marchand épiciet et droguiste

Nous avons puisé dans le très vieux livre du « sieur Pierre Pomet, marchand épiciet et droguiste », une description que nos lecteurs jugeront savoureuse du ménage (?) cachalot-baleine. Pierre Pomet, rapportant les notions assez vagues qu'on avait à son époque sur les mœurs et la nature des grands mammifères marins, Cachalots, Baleines et Balénoptères, n'a pas hésité à accoupler cachalot et baleine. Son Histoire générale des drogues, dont la première édition date de 1694, demeura classique durant plus d'un siècle. Nous rappellerons ici pour les mémoires brèves — et nous en excusons — quelques particularités sur les deux géants des mers dont il va être question : elles permettront de goûter mieux le récit de Pierre Pomet. Chacun sait qu'il est des Cachalots qui dépassent 25 mètres; la Baleine franche atteint à peine ces dimensions en moyenne, mais les Cétacés rangés sous le nom commun de Balénoptères sont parfois beaucoup plus grands. Une chasse à la baleine était autrefois une véritable épopée; souvent des embarcations ont sombré dans la lutte; maintenant ce n'est plus qu'un jeu : c'est un « tir au canon sur but mobile » a-t-on dit justement. La chasse des balénoptères en général donne de gros profits : lorsqu'il s'agit d'un cachalot on lui ouvre le crâne qui contient la cétine, spermaceti ou blanc de baleine, matière onctueuse, blanche et grasse dans laquelle on taille comme dans du beurre avec des sortes de bâtons;

Cachalot, ou Baleine Masle



Le Cachalot ou Baleine Masle (D'après une gravure en taille-douce de la première édition de l'*Histoire générale des drogues*, par le sieur Pierre Pomet, marchand épiciet et droguiste, 1694.
« Le Cachalot, dit Pierre Pomet, diffère de la Baleine en ce que sa queue est garnie de petites dents plates sans fanons, qui est le contraire de celle qui porte le nom de baleine, qui n'a que des fanons. » Dans une note en marge de son livre, l'auteur définit comme suit les fanons : « Fanons de baleine est la barbe qui pend des deux côtés de la queue de cet animal, c'est de ces fanons ou barbes, dont on se sert après les avoir préparés pour faire plusieurs ouvrages. »

la quantité peut atteindre 3.000 kilos; les cosmétiques, pommades et onguents, le cold-cream surtout, utilisent le spermaceti. Qu'il s'agisse de cachalot, de baleine ou de balénoptère, le lard de l'animal est fondu et converti en huile; un seul sujet donne de 80 à 150 tonneaux d'huile. Dans les matières fécales du cachalot, qu'on voit parfois flotter sur la mer, on trouve des sortes de boules ou de grains arrondis, très précieuses et qu'ignorait le sieur Pomet. Ces boules pèsent de 50 à 500 grammes; elles peuvent atteindre 5 à 10 kilogrammes : l'analyse chimique y découvre 2 0/10 de matière balsamique, les 98 autres parties étant presque exclusivement composées d'une substance analogue à la cholestérine, et qu'on dit étre peut parfumer la lingerie d'une douzaine d'armoires. L'inconvenance de l'origine de ce parfum ne rend que plus étonnante sa suavité. — Mais laissons la parole au sieur Pomet.

LA Baleine est le plus gros de tous les poissons qui se trouvent dans la mer du nord, puisqu'il s'est vu à Paris en 1658 le squelette d'une Baleine dont le crâne était de seize à dix-sept pieds, pesant quatre mil six cent livres; les mâchoires, de dix pieds d'ouverture, et quatorze pieds de longueur, pesant chacune onze cents livres; les nageoires qui ressembloient à des mains, de douze pieds de long, pesant chacune six cents livres; les côtes de douze pieds et demy, pesant chacune quatre-vingts livres; les nœuds de l'échine depuis la tête jusqu'au bout de la queue de quarante-cinq pieds de long, le premiers nœuds pesant cinquante livres, et les autres diminuant jusqu'au bout. Je ne m'arrêterai point à d'écrire tout ce qui concerne cet animal, ny de la manière que l'on le prend, parce qu'il y a quantité d'Auteurs qui en traitent; je me contenterai de dire seulement qu'il y a de deux espèces de Baleine, dont l'une est appelée Cachalot, qui diffère de celle qui est appelée Baleine, en ce que la gueule du Cachalot est

préférer les huiles Françaises à celles d'Hollande, ce qui se pourra connaître, en ce que celles d'Hollande sont extrêmement rouges et puantes; et cependant bien claires et fort peu garnies de faisse. Les huiles de Baleine, la plus grande partie, viennent de la mer glaciale, principalement celles d'Hollande, parce que c'est l'endroit où il se trouvent un plus grand nombre de Baleines.

Du Blanc de Baleine

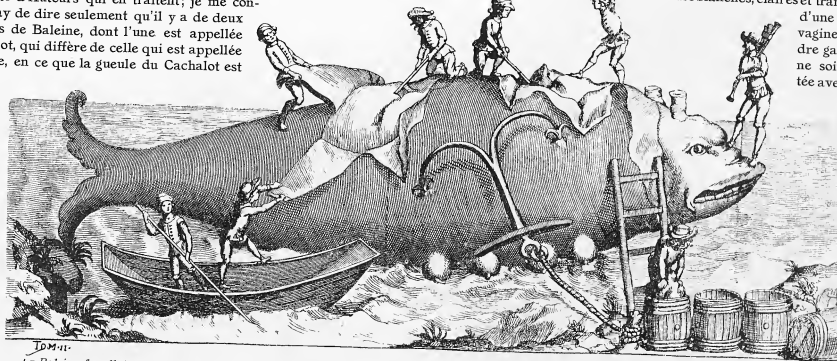
Le Blanc de Baleine, que tous les anciens et modernes ont appelé, et qu'on appelle encore

présent que deux autres personnes à S. Jean du Luz qui le savaient bien préparer, entre-ant le sieur Jean de Haraneder Monsequir.

Ceux qui travaillent à cette préparation, prennent la cervelle de cet animal, la fondent sur un petit feu, ensuite la mettent dans des moules faits comme ceux où l'on jette le sucre, et après qu'elle est refroidie et égoutée de son huile, ils la retirent et la refondent, et ils procèdent toujours de la même manière jusqu'à ce qu'elle soit bien purifiée et très-blanche, alors par le moyen d'un couteau fait exprès, ils la coupent pour la réduire en écailles, de la manière que nous la voyons.

Comme cette marchandise est assez de conséquence à cause de son prix, je diray qu'on doit la choisir en belles écailles blanches, claires et transparentes, d'une odeur savoureuse, et prendre garde qu'elle ne soit augmentée avec de la cire

Baleine Femelle



La Baleine femelle (D'après une gravure en taille-douce de la première édition de l'Histoire générale des drogues, par le sieur Pierre Pomet, marchand épicer et droguiste, 1694.)

garnie de petites dents plates sans fanons, qui est le contraire de celle qui porte le nom de Baleine, qui n'a que des fanons.

C'est du lard de ces animaux dont on tire l'huile surnommée de Baleine, de laquelle nous faisons un fort gros négoce, sur tout en temps de paix, à cause du grand usage qu'elle a en France, tant pour brûler, que pour plusieurs ouvrages, où l'on auroit bien de la peine à s'en passer, principalement pour raffiner le soufre, et pour la préparation de certains cuirs où il en faut nécessairement.

Nous voyons à Paris de deux sortes d'huile de Baleine, dont la meilleure est celle que nous appelons huile de Grande-Baye, qui est faite par les François tout aussi-tôt qu'ils ont tiré le lard de la Baleine, d'où vient que les huiles Françaises ne sentent pas si mauvaises que celles faites en Hollande; parce que les Hollandais ne font pas leurs huiles aussi tôt qu'ils ont tiré le lard de la Baleine, mais le transportent en Hollande pour le fondre; ainsi l'on doit

aujourd'hui très mal-à-propos, sperme, ou nature de Baleine, est la cervelle d'une espèce de Baleine, que les Basques appellent *Byaris*, et ceux de S. Jean du Luz *Cachalot*. Cet animal, suivant quelques-uns, est appelé Baleine mâle, et des Latins *Orca*. Elle a environ vingt-cinq pieds de long et douze de haut et chacune de ses dents pèse une livre, qui sont très propres à faire divers ouvrages.

Ces animaux sont fort communs du cap de Phenister en la côte de Galice, et même en Norvège. En 1688 il en fut pris un par un navire Espagnol qui le mena à S. Sébastien, de là le duc duquel on tira vingt-quatre barriques de cervelle, et de son corps quatre vingt seize barriques de lard. On sera donc abusé de croire que le blanc de Baleine soit autre chose que la cervelle des Cachalots; j'en puis parler juste, tant pour en avoir vu préparer que pour en avoir préparé moy-même, ainsi qu'il suit.

Le blanc de Baleine se prépare ordinairement à Bayonne et à Saint Jean du Luz, et cette fabrique est si rare en France, qu'il n'y a pour le

blanche, comme il n'arrive que trop souvent; ce qui sera facile à connaître, tant par son odeur de cire, que parce qu'elle est extrêmement menue et d'un blanc mat.

On remarquera aussi que ce soit de celle qui a été faite de la cervelle de l'animal, en ce que celle qui est faite de graisse est facile à se jaunir; c'est ce qui fait qu'il y a des blancs de Baleines qui jaunissent aussi-tôt qu'ils sont exposés à l'air.

Nous n'avons point de marchandise qui apprehende plus l'air que le blanc de Baleine, c'est le sujet pour lequel on sera soigneux de le conserver dans des vaisseaux de verre, où dans des barils dans quoy il vient, les tenant bien bouchés de peur que l'air n'y entre, et que cette drogue ne se jaunisse.

L'usage du blanc de Baleine est pour les Dames de qualité, soit pour faire du fard, ou pour faire des pâtes dont elles se lavent les mains. Il est aussi quelque peu en usage pour la médecine, mais c'est si rarement que cela ne vaut pas la peine d'en parler.

LE MAL DE MAUPASSANT

I. CRITIQUE MÉDICALE DE SON ŒUVRE

Par le Dr Maurice PILLET

... « Le soleil ni la mort ne se peuvent regarder fixement. » Lui qui l'avait tant aimée, la lumière parfois l'éblouissait ou le fuyait. Ses yeux d'un brun clair, si vifs, si perçants, s'étaient comme dépolis. Il avait écrit Le Horla. L'horreur de la mort le hantait. « La mort frappe sans cesse, chaque jour, partout, féroce, aveugle, fatale. » Ecoutez ce cri de terreur qui lui échappa dès 1884 : « Il mourra bientôt à son tour. Il disparaîtra et ce sera fini... Quelle affreuse chose ! D'autres gens vivront, riront, s'aimeront... Est-ce étrange qu'on puisse rire, s'amuser, être joyeux, sous cette certitude éternelle de la mort ! Si elle était seulement probable, cette mort, on pourrait encore espérer ; mais non, elle est inévitable, aussi inévitable que la nuit après le jour. » Et il se sent repris d'un amour attendri et désespéré, presque bestial, pour cette terre où le frémissement de devoir rentrer. « Il est des coins du monde délicieux qui ont pour les yeux un charme sensuel ; on les aime d'un amour physique. » Mais n'a-t-il pas amèrement senti que ce sensibilité le fin de la sensation dans l'infini de la nature, dont l'éternel recommencement est la pire des ironies pour l'homme éphémère. (José-Maria de Heredia)

Notre distingué collaborateur le Dr Maurice Pillet étudiera ici, en trois articles successifs, l'influence d'une névrose certaine et précise sur l'œuvre et sur la vie de Guy de Maupassant. En ce premier article, il sera prouvé que la paralysie générale, par qui devait sombrer la belle intelligence lucide de l'écrivain, fut totalement étrangère au caractère de ses écrits.

GUY DE MAUPASSANT naquit le 5 août 1850, au château de Miromesnil, en Normandie. Après avoir passé sa jeunesse, mi au collège, mi à la campagne, chez sa mère, il vint habiter Paris en 1870, alors que se terminait la guerre franco-allemande.

A Paris, il entra comme employé au ministère de la Marine et y resta dix ans, travaillant, s'amusant et canotant, jusqu'au moment où le succès de sa première nouvelle, *Boule de Suif*, parue dans les *Soirées de Médan*, le décida à quitter l'Administration.

Alors commence la période de production intense. De 1880 à 1890, Maupassant écrit toutes ses œuvres, à raison de trois volumes par an en moyenne. Il voyage ; il est illustre ; c'est l'heure de gloire et de génie.

Mais voici déjà que l'heure du malheur est venue ! Après l'année 1890, sa plume défaillante n'écrit plus rien ; une maladie qui ne pardonne pas s'est abattue sur son cerveau ; à demi-fou, il erre des stations ordonnées par ses médecins à la mer réchauffante de la Côte d'Azur ; puis c'est la fin rapide dans une maison de santé, à Paris.

Une pareille vie devait tenter l'analyse médicale et plusieurs médecins en effet, ont déjà étudié, au point de vue psychiatrique, la vie et l'œuvre de Maupassant (1).

Sacrilège ! s'écrient quelques-uns. L'œuvre seule a une signification ; l'étude de l'homme de génie et de sa vie est inutile et vous manquez au respect dû à sa mémoire en fouillant sa vie physique.

Ils oublient, ceux-là, que les vies intellectuelles et physiques ne sont pas deux univers séparés, mais au contraire harmonieusement mêlés et confondus ; ils oublient encore que l'artiste est notre frère, comme le savant, comme le penseur et que rien d'humain ne nous est étranger ; ils oublient surtout que, dans de pareilles études, la pensée inquiète, guidée par l'amour, cherche seulement, pour de nouvelles œuvres et de nouveaux progrès, l'éternel mystère de l'infini dans le mystère de ses génies.

L'œuvre seule de Maupassant intéresse d'ailleurs le médecin. Sans son œuvre, Maupassant ne serait qu'un cas banal de paralysie générale. Le seul point à rechercher est celui de

savoir si la maladie a eu une influence sur son labeur et quelle maladie ; de savoir si, dans le fonctionnement de ce mécanisme mental supérieur, la pathologie entra comme une cause, comme un effet ou si elle fut seulement une coïncidence.

Nous commencerons donc par étudier Guy de Maupassant dans ses livres (1).

L'œuvre de Guy de Maupassant apparaît, à un examen rapide, comme remarquablement



Guy de Maupassant

robuste et saine. Le fond des tableaux est généralement clair et ensoleillé ; les héros, paysans, marins, employés, hommes du monde sont le plus souvent tout d'une pièce et regardent franchement la vie, un sourire rusé aux lèvres

et l'œil allumé ; les femmes sont jolies et amoureuses ; la mer est presque toujours bleue. Et pourtant, parfois notre sérénité se trouble. A un détour de la route, retenants rires et baisers, Maupassant nous arrête soudain devant un cadavre, un pauvre cadavre d'animal abandonné, les genoux saignants, dans la poussière :

Ses oreilles gisaient comme deux loques. Deux plaies vives à ses genoux disaient qu'il était tombé souvent...

Et Maupassant repart. En deux lignes, il a décrit la douloureuse vision, comme tout à l'heure, froidement, en deux lignes, il analysera une situation, racontera une vie, décrira un personnage. Pas une appréciation, pas une remarque superflue. C'est la vie toute nue. Et c'est aussi pourquoi, si l'auteur aboutit souvent à des effets du plus haut comique, bien plus souvent encore il nous conduit à de la misère et de la douleur.

Les plus amusants des héros de Maupassant ont un tel goût de réalité qu'ils en deviennent tragiques. Filles, ministres, soldats, prêtres, bourgeois et paysans, jeunes et vieux, riches et pauvres, beaux ou laids, tous le troupeau humain court, sur les routes claires, guidé par la folie, vers le trou noir où tous tombent.

Jamais nul part, cet être n'existera plus... Elle pensait... Elle souriait... Et son corps frais et chaud, si doux, si blanc, si beau... en pourriture dans le fond d'une boîte sous la terre... Et son âme, sa pensée, son amour... Où ? (La Tombe.)

Toute la philosophie de Maupassant tient dans ces quelques lignes. Il n'y a rien, ni pensée, ni jeunesse ; le travail est vain ; l'espoir chimérique.

L'amour est la seule certitude.

L'amour, cette folie qui donne aux amoureux plus de bonheur en un treillisement que n'en peuvent cueillir, en toute leur vie, les autres hommes. (M^{me} Perle.)

Et pourtant, un jour de fièvre passagère, l'aman frémissement a senti sur les lèvres de la femme aimée

le souffle léger, subtil, presque insaisissable des pourritures humaines. Oh ! la chair, fumier séduisant, et vivant, putréfaction qui marche, qui pense, qui parle qui regarde et qui sourit, où les nourritures fermentent et qui est rose, jolie, tentante. (Un cas de divorce.)

Et Dieu ?

Dieu n'aime que tuer. Il a inventé les maladies, les accidents pour se divertir... et puis, à la fois, la peste, le choléra... et il se paye des guerres... pour voir deux cent mille soldats, écrasés dans le sang et dans la boue, crevés, les têtes cassées par des boulets comme des œufs qui tombent sur une route... Il a fait

(1) D' Lagriffe, *Guy de Maupassant. Étude de psychologie pathologique*. (Annales médico-psychologiques, 1908-1909). — Remond et Voivinel (Progrès Médical, 30 mai 1908). — Lacassagne, *La folie de Maupassant*. (Thèse de Toulouse, 1908). — W. Lange, *La psychose de Maupassant*. (Zentralblatt für Nervenheilkunde, 1909).

(1) Les livres les plus intéressants à consulter sur Maupassant sont :
Edouard Maynard : *La Vie et l'Œuvre de Maupassant*. (Mercure de France, 1907.) — François : *Souvenirs sur Guy de Maupassant*. (Plon-Nourrit, 1911.) — Albert Lambroso : *Souvenirs sur Maupassant*. (Bocca, Rome, 1905.)

Musette va très bien.
Le théâtre fait le maximum.
Quatre troupes parisiennes
vont partir pour la
Provence. Nous avons traité
spécialement avec Roum
dyer, Bordeaux, Lille).
A l'étranger nous allons
chaque jour à Bruxelles,
Berlin, Vienne. En Italie,
au Portugal, en Suède,
en Danemark à St
Petersbourg.

L'économie ne donne pas
beaucoup d'argent, mais
quelle richesse!

A bientôt ma bien chère
Mère. Je t'embrasse de
tout mon cœur. J'embrasse
d'abord. Mille amitiés
à ta mère chère
et ton fils.

Guy de Maupassant
mais elle se querelle depuis deux jours. Elle a été très bégayante.

GM

24 Rue Bocador

Ma bien chère mère,
L'appartement que tu
me proposes me paraît
me convenir. Tu pourrais
l'acheter pour avoir tout
ce que tu t'envoies au
cœur.
Je t'inquiète pas trop
de ma santé. Je cours tout
simplement que mes yeux
et ma tête sont très fati-
gués, et que ça brève
alors on a fait de
mon nez plante gelée.
J'ai bonne mine. J'en ai
plus du tout mal au
ventre. J'ai besoin d'air
et de calme avant tout.

Fac-similé de la dernière lettre de Guy de Maupassant à sa mère (première et quatrième pages)

les tout petits animaux qui vivent un jour...qui crèvent
par milliards en une heure...

Et le bon Dieu regarde, et il s'amuse et il voit tout,
lui, les plus grands comme les plus petits, ceux qui sont
dans les gouttes d'eau et ceux des autres étoiles, il les
regarde et il s'amuse. Canaille, va! (Moïron.)

Tous les contes, tous les romans de
Maupassant ne sont que des variations
sur ces deux thèmes généraux: le néant
de la vie et la seule réalité du plaisir.
Et tout à tour passent les amantes et
les veuves, Maroca et M^{me} Mouche et
M^{me} Baptiste; les époux trahis et Bel-Ami
vainqueur; les fillettes violées et les
pensionnaires de M^{me} Tellier; les voleurs
enrichis et les vieux sans pain.

Y pensons-nous aux vieux affamés des
mansards?

Tous vont, chantant, pleurent, aiment,
meurent dans un tourbillon indifférent
de cris et de pleurs que domine le rire
ironique et sombre du romancier. L'hu-
manité n'a que deux types: don Juan
et Werther.

Cette conception un peu brutale n'est,
à vrai dire, que l'exagération de la dou-
ble tendance optimiste et pessimiste que
chaque être porte en lui, mais Mau-
passant dépassa rapidement les limites
de cette exagération même.

Et ici nous entrons sur les frontières
incertaines de la maladie.

Avec l'âge, le pessimisme de Mau-
passant devint du désespoir:

Dieu, que j'ai aimé ma liberté, jadis! La
liberté, pour un vieux garçon comme moi,
c'est le vide, le vide partout, c'est le chemin de
la mort, sans rien dedans pour empêcher de
voir le bout!

Lorsque les cheveux blancs apparaissent et qu'on perd
chaque jour, des la trentaine, un peu de sa vigueur,
un peu de sa confiance, un peu de sa santé, comment
garder sa foi dans un bonheur possible? (Sur l'Eau.)
Il faut vraiment être bien résolu à la suprême indiffé-

soudain:

Elle filait, droit devant elle, d'un trot élastique et
précipité, et, de temps en temps, inconsciemment, elle
jetait un cri perçant. (Histoire d'une fille de ferme.)

J'ai consulté, pour mon
état, plusieurs bon hommes
qu'on dit très supérieurs
à Charcot. Jeune et déjà
professeur, et mon Dieu des
hospitals, un grand docteur.
Il m'a examiné pendant
très longtemps, à l'écoute
toute ma histoire, puis
m'a dit: Vous avez eu
tous les accidents de ce
qu'on appelle la neurasthénie
(d'après Charcot on disait
d'après un mystérieux) (c'est
du surmenage, une intelligence
la moitié des hommes)
de lettres (c'est comme rien).
En somme des nerfs, mais
fatigués par le surmenage
pour pas trop travailler intelligemment.

que des nerfs qui troublent
tout chez vous, mais la
constitution physique
est excellente, et vous menez
très bien, avec un embarras.
De l'hygiène, des exercices,
un climat favorable et
chaque jour des repos, bien
profonds, bien solitaires.
Je n'ai pas d'inquiétudes
sur vous. Il a répété les
mêmes choses à Landolt
et à Cazalis. Il s'appelle
le Docteur Dejerme. Mais
je suis fier de vous, car
vous n'avez pas de neurasthénie.
Jusqu'à la fin de votre vie,
à la Santé, et à moi
m'arriverai installations.
du docteur Dejerme en route
à la Santé.

Fac-similé de la dernière lettre de Guy de Maupassant à sa mère (deuxième et troisième pages)

rence pour ne pas pleurer de chagrin, de
dégout et de honte, quand on entend l'homme
parler. (Sur l'Eau.)

Tout s'écroule:

Il n'y a pas d'hommes honnêtes ou bien ils
ne le sont que relativement aux crapules...
Plus on est haut, plus on est (ou devient) imbe-
cile.

Et voici soudain que retentissent les
cris d'épouvante de la petite Roque;
voici Renardet promenant son obsession
et le président de tribunal à la
recherche d'une victime; voici des fous,
des impulsifs, des amoraux; voici des
halluciné fuyant avec des phobiques
tandis que les Horlas invisibles sur-
gissent à l'horizon.

Ici, il faut prononcer le nom de
névrose. Quelle que fut la faculté d'ob-
servation de Maupassant, et en raison
même de cette faculté, il lui eût été
impossible de situer tous ces types de
dégénérescence avec la précision scientifique
que l'on va voir, s'il n'eût pas été un
névropathe lui-même. La moitié pen-
t-être des héros de Maupassant sont en
effet des anormaux ou des déséquilibrés:
C'est l'amazone amoureuse de son
cheval,

le sang aux joues, de la folie dans le regard,
et dont le mouvement précipité de la course
fait fuir les nerfs d'une jouissance solitaire
et furieuse. (Le Horla.)

C'est Rose, la fille de ferme, qui partit

C'est le président du tribunal assassin :

Souvent on rencontre de ces gens chez qui détruire la vie est une volupté... Ce doit être un étrange et savoureux plaisir que de tuer, d'avoir là, devant soi, l'être vivant, pensant, de faire dedans un petit trou, rien qu'un petit trou; de voir couler cette chose rouge qui est le sang, qui fait la vie, et de n'avoir plus, devant soi, qu'un tas de chair molle, froide, inerte, vide de pensée.

... Je ne pouvais plus résister, j'ai tué une petite bête pour essayer, pour commencer.

... J'ai pris le petit ciseau dans ma main, dans ma main où je sentais battre son cœur. Il avait chaud. Je suis monté dans ma chambre. De temps en temps, je le serrais plus fort; son cœur battait plus vite; c'était atroce et délicieux, j'ai failli l'étrangler. Mais je n'aurais pas vu la sang.

Alors j'ai pris des ciseaux, de courts ciseaux à ongles, et je lui ai coupé la gorge en trois coups, tout doucement. Il ouvrait le bec; il s'efforçait de m'échapper, mais je le tenais, oh! je le tenais; j'aurais tenu un doigt enragé! Et j'ai vu le sang couler. Comme c'est beau, rouge, luisant, clair, du sang! J'aurais envie de le boire. J'y ai trempé le bout de ma langue! C'est bon. Mais il en avait si peu, ce pauvre petit oiseau! Je n'ai pas eu le temps de le boire, car il est mort. J'aurais voulu. Ce doit être superbe de voir saigner un taureau.

Et puis j'ai fait comme les assassins, comme les vrais. J'ai lavé les ciseaux, je me suis lavé les mains, j'ai jeté l'eau et j'ai porté le corps, le cadavre dans le jardin pour l'enterrer. Je l'ai enfoui sous un fraisier. On ne le trouvera jamais. Je mangerai une fraise à cette plante tous les jours. Vraiment, comme on peut jouir de la vie quand on sait!

... J'étais allé me promener dans le bois de Vernes. Je ne pensais à rien, non, à rien. Voilà un enfant dans le chemin, un petit garçon qui mangeait une tartine de beurre.

... L'envie de le tuer me grisait comme de l'alcool. Je m'approchais tout doucement, persuadé qu'il allait s'enfuir. Et voilà que je le saisis à la gorge... Je le serre, je le serre de toute ma force! Il m'a regardé avec des yeux effrayants! Quels yeux! Tout ronds, profonds, limpides, terribles! Je n'ai jamais éprouvé une émotion si brutale... mais si courte! Il tenait mes poignets dans ses petites mains, et son corps se tordait ainsi qu'une plume sur le feu. Puis il n'a plus remué.

Mon cœur battait, ah! le cœur de l'oiseau! J'ai jeté le corps dans le fossé, puis de l'herbe par-dessus.

Je suis rentré, j'ai bien dit. Comme c'est peu de chose! Le soir j'étais très gai, léger, réjoui. J'ai passé la nuit chez le préfet. On n'a trouvé suspicion. (Fin.)

Voici encore un malheureux qui va se suicider et qui écrit avant de se tuer :

J'éprouve chaque jour, en me rasant, un désir immodéré de me couper la gorge. (*Suicide*.)

Puis c'est l'homme respectable, le savant, qui, de passage dans une auberge, brusquement, pousse la servante dans sa chambre :

Épouée enfin, elle tomba et je la pris brutalement, par terre, sur le pavé. (*Un fils*.)

Il est vraiment remarquable, dans le cas du président assassin, par exemple, de constater comme tous les états progressifs de l'idée obsédante sont rigoureusement observés, depuis le premier moment où l'idée germe jusqu'à la minute où le malade, très conscient de ses actes, ne peut plus résister à la force invincible qui l'entraîne; rien de plus scientifique, également, que toutes les explications qu'il essaye de se donner; rien de plus vrai, enfin, que la sensation de dérivance et de plaisir qui suit l'acte accompli.

De même, Maupassant fait toujours précé-

der ses paroxysmes impulsifs, hallucinatoires ou douloureux d'une période de sensibilité particulière qui, par l'exactitude des termes, est un véritable tableau clinique des *auras*. Ainsi, dans *Qu'il saie*, voici en quels termes il décrit l'état d'âme de son personnage :

Je n'avais pas peur. Je n'ai jamais eu peur la nuit... J'avais mon revolver, mais je n'y touchais point, car je voulais résister à cette influence de crainte qui germait en moi.

A mesure que j'avancais, j'avais dans la peau des tressaillements.

Je restais là un peu vibrant. J'avais dans les oreilles quelques ronflements, mais cela m'arrivait souvent. Il me semblait parfois que j'entends passer des trains, que j'entends sonner des cloches, que j'entends marcher une foule.

Puis bientôt ces ronflements devinrent plus distincts, plus précis, plus reconnaissables, je m'étais trompé. Ce n'était pas le bourdonnement ordinaire de mes artères qui mettaient dans mes oreilles ces rumeurs, mais un bruit très particulier, très confus, cependant, qui venait, à n'en pas douter, de l'intérieur de ma maison.

J'attendais... l'esprit lucide, mais follement anxieux...

Rappelons que chez les épileptiques ou, pour mieux dire, et suivant le mot de M. le P. Pierret,



Le château de Mironneville, commune de Tourville-sur-Arques, à 8 kilomètres de Dieppe, où naquit Guy de Maupassant, le 5 août 1859, « au lever du soleil ».

chez les épileptiques, Airy a signalé les bourdonnements d'oreille, la résonance des bruits extérieurs; Piory cite le cas d'un malade qui croyait entendre un tintement de cloche, un bourdonnement de ruhe; Tamin cite le cas d'une migraineuse qui croyait entendre un bourdonnement, une vibration fort analogue au tintement d'une cloche.

Il y a presque identité des termes!

Voici encore une description de Maupassant, très significative, extraite du conte : *La Petite Roque* :

Renardat, avant de tuer, avant d'avoir son impulsion, avait souffert le matin « d'étourdissements et de migraine ». Et plus tard, Maupassant le montre couché « quand une grande lumière tout à coup traversa ses paupières. Il les ouvrit, croyant sa demeure en feu. Tout était noir. Alors il va à la fenêtre et il voit une lueur mouvante qui semblait éloignée » ; puis, « brusquement cette lueur devient une clarté » et il aperçoit dans la nuit, avec épouvante, le cadavre luisant de la petite Roque « éclairant l'ombre autour de lui ».

Ne sont-ce pas là, exactement signalés, les

éblouissements, les champs rouges, les scotomes étincelants des épileptiques et des migraineux, montrant la gradation des symptômes depuis le brouillard lumineux jusqu'à l'hallucination?

Pour pouvoir noter avec ce soin minutieux les tares, l'état d'âme, la succession des pensées, le mécanisme des conceptions de ces dégénérés ; pour pouvoir arriver à cette richesse de documentation, à cette exactitude, à cette précision véritablement scientifique, il fallait de toute nécessité que Maupassant s'adressât à sa réaction propre, à son observation personnelle, et il fallait qu'il eût lui-même un tempérament névropathique pareil.

Voici maintenant, dans l'œuvre de Maupassant, un cas très net d'inversion génitale :

J'aime les fleurs, non point comme des fleurs, mais comme des êtres matériels et délicieux. Je passe mes jours et mes nuits dans les serres, où je les cache comme les femmes des harems. Qui connaît, hors moi, la douceur, l'affolement, l'extase frémissante, charnelle, idéale, surhumaine de ces tendresses et de ces baisers sur un chair rose, sur la chair rouge, sur la chair blanche,

miraculeusement différente, délicate, rare, fine, onctueuse des admirables fleurs... J'ai parfois pour une d'elles une passion qui dure autant que son existence. On l'enlève alors de la galerie commune et on l'enferme dans un mignon cabinet de verre, où murmure un fil d'eau contre un lit de gazon tropical... Et je reste près d'elle, ardent, fiévreux et tourmenté, sachant sa mort si proche et la regardant se faner, tandis que je la possède, que je l'aspire, que je bois, que je cueille sa courte vie d'une inexprimable caresse... (*Un cas de divorce*.)

Oh! personne,

dit un autre personnage de Maupassant,

personne ne peut les comprendre, à moins de les avoir ressenties, ces épouvantables et stupides terreurs. L'âme se fond ; on ne sent plus son cœur ; le corps entier devient comme une éponge ; on dirait que tout l'intérieur de nous s'écroule... (*Apparition*.)

Souvent Maupassant revient sur l'idée obsédante de la peur :

La peur (et les hommes les plus hardis peuvent avoir peur) c'est quelque chose

d'effroyable, une sensation atroce, comme une décomposition de l'âme, une quai-afaire, la pensée et le cœur, dont le souvenir seul donne des frissons d'angoisse.

Cela a lieu dans certaines circonstances anormales, sous certaines influences mystérieuses en face de risques vagues. La vraie peur, c'est quelque chose comme une réminiscence des terreurs fantastiques d'autrefois. Un homme qui croit aux revenants et qui s'imaginer apercevoir un spectre dans la nuit doit éprouver la peur en toute son épouvantable horreur... (*Conte de la Béatrice*.)

Je me retourne brusquement, avec un autre phobique, parce que j'ai peur de ce qui est derrière moi. (*Lut*.)

Parmi les manifestations pathologiques que l'on peut relever dans l'œuvre de Maupassant, il faut noter aussi sa conception de l'amour.

Il y a dans les livres de Maupassant, écrit M. Maynial,

l'inquiétude perpétuelle, absorbante de la femme, une sorte d'obsession, non de l'amour, mais ce qu'il y a de plus primitif et de plus général, de l'instinct sexuel ; il considère tous les gestes de l'amour comme des phénomènes si naturels qu'on les doit décrire sans embarras, ni trouble ; le désir, qui se renouvelle sans cesse, n'a d'intérêt que son assouvissement régulier, toute explication psychologique est fautive. Et c'est cela, ajoute fort justement M. Maynial, qu'on a appelé par un singulier sophisme la santé et la sagesse de Maupassant.



Monument de Guy de Maupassant à Rouen, œuvre du statuaire Verlet, inauguré le 27 mai 1900

Sans aller jusqu'à dire, avec Max Nordau, que tout Maupassant se résume dans « l'action hypnotisante d'un jupon sur un érotique », il est certain que plane, sur toute l'œuvre de Maupassant, un certain lyrisme sensuel et vulgaire, donnant l'illusion de la vigueur saine au premier aspect, mais laissant vite apercevoir au médecin une tare pathologique.

Rappelons quelques descriptions :

Ses seins étranges, allongés et droits, aigus comme des poires de chair, élastiques comme s'ils eussent renfermé des ressorts d'acier, donnaient à son corps quelque chose d'animal, faisaient d'elle une sorte d'être inférieur et magnifique, de créature destinée à l'amour désordonné, éveillant en moi l'idée des obscures divinités antiques, dont les tendresses s'étendaient au milieu des herbes et des fougères...

Et jamais femme ne porta dans ses flancs de plus inapaisables desirs... tandis que la chaleur dégagée d'elle... cette odeur fauve qui plaît au mâle. (Marocca)

Les souffles du désert n'ont pas empêché Maupassant de noter que les négresses laissent sur leur passage :

un fumet de chair humaine à tourner les cœurs les plus solides. (Du Solet.)

Une autre fois, à propos d'une statue de Vénus, il ne craint pas d'exposer la proposition suivante :

Son bras tombé cache ses seins; de la main qui lui reste, elle soulève une draperie dont elle couvrait, avec un geste adorable, le lieu secret du culte vénérin. Tout le corps est fait, conçu, penché pour ce mouvement; toutes les lignes s'y concentrent; toute la pensée y va. Ce geste simple et naturel, plein de pudeur et d'impudicité, qui cache et montre, voile et révèle, attire et dérobe, semble définir toute l'attitude de la femme sur terre.

Et quelques pages plus loin, il fait s'enfuir un prêtre « devant la splendeur d'une nuit d'été ».

Après les obsédés de l'amour, nous trouvons la longue théorie des obsédés de la mort. A ce propos encore, il serait facile de citer de nombreux exemples, car, tout le long de l'œuvre de

Maupassant, le même gémissement accompagne de son rythme funèbre le chant joyeux des rires et des ruts :

Jamais un être ne revient, jamais. On garde les moules des statues, les empreintes qui refont toujours des objets pareils; mais mon corps, mon visage, mes pensées, mes desirs ne reparaitront jamais. Et pourtant, il naîtra des milliers, des milliers d'êtres qui auront dans quelques centimètres carrés un nez, des yeux un front, des joues, une bouche comme moi et aussi une âme comme moi, sans que je revienne, moi, sans que jamais même quelque chose de moi reconnaissable repaïsse...

A quoi se rattacher? Vers qui jeter des cris de détresse? A quoi pouvons-nous croire?... Vous aussi, vous sentirez l'effroyable détresse des désespérés; vous vous débattrez, éperdu, noyé dans les incertitudes. Vous crierez : « À l'aide ! » de tous côtés et personne ne vous répondra. Vous tendrez les bras, vous appellerez pour être secouru, aimé, consolé, sauvé et personne ne viendra. (Bel-Ami)

Ainsi comme Nietzsche dans *Humain, trop humain*, et malgré ses blasphèmes, Maupassant cherchait sous le ciel vide « une divinité perdue » et il ressort également de ce rapide coup d'œil jeté sur son œuvre que l'auteur de *Bel-Ami*, loin d'être seulement un amuseur et un auteur gai, fait passer au contraire, sous nos yeux, une frémissante humanité, comique, certes, par ses erreurs et ses contrastes, mais crucifiée par le doute, l'ignorance, les terreurs et les maladies. Le vers de Musset s'applique à *Boule de Suif* comme au *Misanthrope*, car les amoureaux de Maupassant sont des érotiques; ses ambitieux sont des amoureux; ses savants, des obsédés; ses riches, des pervers; ses pauvres, des brutes, et ses hommes honnêtes, des imbéciles. Triste humanité que celle qui commence à la *Maison Tellier* et vient, poursuivie d'hallucinations et de terreurs, frapper, de ses mains teintes encore du sang de la petite Rogée, à la porte d'un asile!

Et l'esprit associant tout naturellement la folie terminale de Maupassant et sa version exaspérée de l'humanité, rapproche alors ces deux faits et les place sous la même cause.

Si Maupassant a décrit des malades, c'est qu'il l'était lui-même et l'histoire de sa vie est là, convaincante avec le suicide dans le gai chalet de Cannes, au bord de la mer tant aimée; avec la maison de santé et la mort après deux ans de paralysie générale.

Ainsi la paralysie générale expliquerait tout.

Mais les déductions les plus simples ne sont pas toujours les plus vraies et la paralysie générale comporte dans sa symptomatologie, à côté de symptômes occasionnels et accessoires, un affaiblissement intellectuel général qui se manifeste, de quelque manière, dès le début. Et, dans le cas de Maupassant, toute son œuvre proteste contre l'existence de ce symptôme; toute son œuvre si parfaite, si soignée, si achevée même dans ses passages les plus risqués et les plus fantastiques.

Une étude minutieuse permet au contraire de répondre que l'œuvre de Maupassant ne doit rien, si l'on peut dire, à sa paralysie générale et que l'homme qu'on emmena, ligotté, à la maison du Dr. Blanche, n'avait rien de commun avec l'auteur de *Pierre et Jean*, pas plus qu'avec l'auteur du *Horla*. Il faut chercher d'autres explications à l'existence des contes fantastiques de Maupassant. Aussi bien, si l'onque qu'on veuille admettre la durée de la para-

lysie générale chez les héréditaires, quelle que soit l'importance que l'on veuille donner aux rémissions, n'y a-t-il pas quelque chose de pénible, de choquant pour la simple raison à penser que c'est un Maupassant paralytique général qui a écrit les vingt-sept volumes que nous admirons?

Certains faits ont cependant pu faire admettre l'influence de la paralysie générale sur l'œuvre de Maupassant.

Ainsi, remarque le D^r Lagriffe, Maupassant, si l'on en juge par son œuvre, changea à un moment donné de caractère et ce fait est marqué par l'apparition d'*Yvette*, en 1885. « Pour la première fois, écrit M. Lagriffe, un de ses héros a mouillé les yeux de Maupassant. Ce changement assez brusque de caractère, cette sensibilité sont dans les allures de la paralysie générale. »

Est-il donc vrai que, jusqu'en 1885, Maupassant fut seulement un esprit fort, un satirique impassible, et qu'à date fixe, naquirent chez lui la mélancolie, la tristesse et la pitié?

L'histoire de sa vie peut bien montrer en effet que, dans sa jeunesse, Maupassant affecta la raideur, la maîtrise de soi et l'impassibilité.

En morale,

écrit M. Roujon,

il aimait à inspirer l'indignation. Il affectait l'éthique d'un apâche, contempteur de tout, ne croyant en rien, niant la famille, incapable d'une tendresse, inapte à aimer. Mais derrière cette carcasse de carnaval, se cachait un excellent cœur... Nous savions de quelles attentions délicates il entourait une mère, éternellement malade, femme d'une sensibilité suraiguë et d'une culture raffinée qu'il adorait. (Grande Revue, février 1904.)

Et, d'autre part aussi, bien avant *Yvette*, Maupassant s'est « apitoyé sur ses héros ». Depuis longtemps déjà il a compris la joie infinie qu'ont les mères à pétrir dans leurs mains, à laver, à habiller leurs enfants, à dire : « c'est mon petit » (*Histoire d'une fille de ferme*); déjà, il a crié avec Paul Baron, l'amant trahi,



Le monument de Guy de Maupassant au parc Monceau, à Paris

« d'une voix désespérée, suraiguë, surhumaine » (*La Femme de Paul*); déjà, il a pleuré sur les ravages de la guerre « broyant des vies, écrasant des êtres, mettant fin à bien des rêves, à bien des joies attendues, à bien des bonheurs espérés, ouvrant en des cœurs de femme, en des cœurs de fille, en des cœurs de mère, lâbas, en d'autres pays, des souffrances qui ne finiraient plus » (*Deux Amis*); déjà, il a raconté l'histoire de la *Petite Rempailleuse*, et celle des deux vieillards qui dansent le menuet; déjà, il a écouté, près du puits où l'on jette les chiens, « les hurlements plaintifs, les aboiements furieux ou désespérés, les appels lamentables » qui montent (*Pierrot*); déjà il a suivi le cerceuil de M^{me} Baptiste, et n'a-t-il pas mis des larmes même dans les yeux de *Boule de Suif*?

Maupassant fut toute sa vie triste et pitoyable aux faibles. C'est ce prétendu indifférent qui, en 1875, à vingt-cinq ans, emmène lui-même au poste de police « un homme du peuple qui frappait avec fureur un enfant d'une dizaine d'années », et c'est ce sceptique qui conçoit un tel chagrin de la mort d'un de ses chiens qu'il ne retourne jamais à l'endroit où on a dû l'abattre?

Mais, se saisissant de ce chagrin et de cette sensibilité même, certains parlent alors de la neurasthénie de Maupassant, et, mettant ce nouveau symptôme sur le compte de la paralysie générale, notent la forme neurasthénique des débuts de sa maladie.

Or, qui fut moins neurasthénique que Maupassant? Certes, sa vision de l'humanité, nous l'avons dit, est terrible. Mais ce pessimisme ne naquit pas sous l'influence amoindrissante de la méningo-encéphalite. C'est à vingt-cinq ans que Maupassant écrivait à sa mère :

Il me vient par moments des perceptions si nettes de l'inutilité de tout, de la méchanceté inconsciente de la création, du vide de l'avenir (quel qu'il soit)...

...Et c'est en 1881, en pleine aurore de succès et de célébrité qu'il laissait échapper cet aveu :

J'ai froid plus encore de la solitude de la vie que de la solitude de la maison.

Mais on voit bien vite que les conceptions de Maupassant n'ont jamais varié et que dans ses premiers livres autant que dans ses derniers, ses paysans sont grossiers, alcooliques, cupides, ses bourgeois crétins et égoïstes, ses employés minables et ridicules, ses femmes perverses, ses fétards immoraux et inconscients. Pour ce qui est de sa mélancolie, autant la tristesse d'un neurasthénique est égoïste, personnelle et souvent stupide, autant celle de Maupassant est généreuse, philosophique.

Ce n'est pas la plainte balbutiante d'un neurasthénique, c'est le cri d'orgueil d'un pessimiste.

L'œuvre de Maupassant n'est-elle pas, au contraire, le meilleur argument contre sa neurasthénie? Perdant la vue, secoué par des migraines de plus en plus violentes, souffrant constamment de l'estomac, frappé dans ses

affections les plus chères, n'est-il pas admirable, en effet, que Maupassant ait eu, malgré toutes ces misères, le courage de s'asseoir chaque matin à sa table de travail et de donner jusqu'à la fin à ses lecteurs, deux, trois et même quatre volumes par an?

Même en 1890 il écrit encore trois volumes, et quelle lutte fut plus farouche, plus énergique, plus tragique que celle qu'en 1891 Maupassant livra à la souffrance et à la folie, en voulant écrire quand même son *Angélys*, déclarant qu'il se tuerait s'il devait y renoncer.

Maupassant fut, jusqu'à la fin, obstiné, travailleur, intéressé, cherchant à gagner de l'argent pour vivre dans l'indépendance, « réalisateur » comme dit M. Paul Bourget, travaillant méthodiquement, chaque matin, de sept heures à midi. Le caractère principal du neurasthénique est au contraire une fatigue habituelle, une asthénie constante et surtout justement le

dans un décor et avec des personnages longuement observés par lui. Un jour, il s'est vu lui-même, et l'a aussitôt raconté avec une grande exactitude.

Voici à ce sujet un témoignage intéressant :

C'est en 1883, dit M. Paul Bourget, que Maupassant me fit la confidence d'hallucinations, mais gaiement, sans y attacher d'importance. Il me raconta qu'en rentrant chez lui le soir, il voyait son « double » assis au coin du feu. Pour être tout à fait exact, je dois dire qu'il était quelquefois mystificateur. Cependant je ne me rappelle pas avoir eu sur le moment l'impression qu'il s'amusait à se jouer de ma crédulité.

Or, c'est en 1884, dans le volume intitulé *Les Sœurs Rondoli*, que paraît le conte *Lui*, premier conte hallucinatoire de Maupassant et signe certain, pour quelques-uns, de paralysie générale. Et l'intrigue du conte est exactement calquée sur la confidence que Maupassant fit à M. Paul Bourget.

Mais sans aller plus loin, ne voit-on pas quelles conséquences aurait dû entraîner, pour Maupassant, ce fait de ne pas rectifier ses hallucinations? Ne devrions-nous pas trouver d'autres témoignages d'affaiblissement intellectuel certain? Un pareil manque de contrôle sur lui-même aurait-il pu passer inaperçu de son entourage, de ses amis, d'un observateur de métier comme M. Paul Bourget? La description des états hallucinatoires chez Maupassant est, au contraire, comme le reste de son œuvre, d'une rigoureuse exactitude.

L'étude plus spéciale d'un conte, *Le Horla*, va venir au surplus démontrer la vérité de cette observation générale que l'œuvre de Maupassant ne doit rien à sa paralysie générale. Peut-être peut-on faire des réserves pour certains contes parus en 1890 : pour *Qui sait* ? plus spécialement. Mais l'heure où le mal va se déclarer ouvertement est alors proche.

Que nous enseigne l'étude de ce conte *Le Horla*, que beaucoup de lecteurs associent dans leur esprit à l'idée de la folie de Maupassant? *Le Horla* est-il vraiment, comme on l'a écrit, « la plainte angoissante et épouvantable du

délirant qui souffre »?

Il apparaît bien plutôt que *Le Horla* est un conte fantastique, à la manière d'Edgar Poe. Trois sortes de preuves peuvent en être données.

D'abord, *Le Horla*, tel qu'il parut en 1887, n'était que la seconde édition, revue et augmentée, d'un premier conte paru avec le même titre dans le *Gil Blas*, du 26 octobre 1886. La plupart des idées délirantes et des développements risqués qu'on a reprochés à Maupassant ne sont que des enjolivements apportés après coup et rendus nécessaires par ce fait que *Le Horla* paraissait dans un livre et non plus dans les étroites colonnes d'un journal.

C'est ainsi que, dans cet article, véritable ébauche du *Horla* définitif, la plupart des épisodes du conte sont extrêmement réduits : l'épisode si important du navire brésilien est à peine cité. D'autre part, le héros du conte est dans une maison de santé. Cette remarque, que primitivement Maupassant avait fait de son héros



Éva la Tomate (Ellen Andrée)
A la gloire de Guy de Maupassant (200° de « M^{me} Fifi » — Le « Grand Guignol », 5 février 1898

Ses deux filles

(Dessin de Léandre).
Rachet (Gabrielle Fleury)

matin, car le neurasthénique n'est jamais plus fatigué que quand il se lève.

Les contes fantastiques et hallucinatoires de Maupassant sont souvent mis également sur le compte de la paralysie générale. Le seul fait, a-t-on dit, que Maupassant en 1883 introduisit ses hallucinations dans ses œuvres prouve que, dès cette époque, il ne les rectifiait pas.

Maupassant est en effet des hallucinations. Mais a-t-on le droit de dire qu'un romancier, en décrivant ses propres hallucinations, signe son diagnostic de paralysie générale? Et si cette assertion est absurde, le point pathologique consiste donc seulement dans le fait de la description de l'état hallucinatoire.

La vérité est bien plutôt que Maupassant eut des hallucinations; qu'il les rechercha même probablement et fréquenta dans ce but le Club des Hashishins; qu'il en tira des sujets de contes.

Maupassant n'inventait rien. Il demandait des sujets à tout le monde et les situait ensuite



Grille et jardin du chalet de l'Isère
ou Guy de Maupassant tenta de se suicider

(Photo du baron Lumbroso, publiée dans Souvenirs sur Maupassant, par Albert Lumbroso.)

un fou, a bien sa valeur ; car, si *Le Horla* n'est pas invention pure mais bien « la plainte angossée d'un délirant qui souffre », Maupassant aurait, de sa plume encore consciente, signé lui-même le diagnostic de sa folie.

La trame du *Horla* est d'ailleurs construite beaucoup trop logiquement et régulièrement pour qu'on puisse reconnaître l'œuvre d'un écrivain dont le délire conduit la plume.

Maupassant y montre toutes ses habitudes qualités de conteur, intercalant au centre de son récit l'anecdote du vaisseau brésilien, afin d'éveiller l'attention du lecteur, puis ajoutant l'épisode du Mont-Saint-Michel, et décrivant les hallucinations, invraisemblables et puériles, mais suggestives, de la rose et du lait.

Et, dans ce cadre habile, tous les thèmes habituels dont joue Maupassant sont réunis et exposés les uns après les autres avec une gradation parfaite : cauchemars, vertiges, obsessions, impulsions, angoisse et peur, hallucinations. L'auteur, pour piquer la curiosité, ajoute même cette fois l'autopsique négative.

Voulant faire un conte sur cette thèse qu'un être inconnu est en train de détruire l'homme et de prendre sa place, il fallait bien d'abord de toute nécessité que Maupassant fit percevoir cet être par quelqu'un. Et il a trouvé là l'occasion toute naturelle de raconter, une fois de plus, l'ensemble des manifestations névropathiques qu'il ne décrit si souvent et si bien que parce qu'il les éprouvait lui-même.

S'il y a quelque chose de pathologique, en effet, dans *Le Horla*, c'est bien encore la description des obsessions, des impulsions, des phobies et des hallucinations que nous avons déjà signalées dans toute l'œuvre de Maupassant et très nettement aussi le récit de ses états d'anxiété, de surexcitation nerveuse, de fièvre, dont Maupassant fait toujours précéder la description de ses paroxysmes psychiques.

J'étais fiévreux, j'avais l'œil dilaté, les nerfs vibrants, les oreilles bourdonnantes... (*Le Horla*.)

Ce sont les mêmes termes dont il s'est servi dans *Sur l'Eau* pour raconter les prodromes de ses migraines :

A peine couché, je sentis que je ne dormirais pas et je demeurai sur le dos, les yeux fermés, la pensée en éveil, les nerfs vibrants... (*Sur l'Eau*.)

Ce sont encore les termes dont il se sert quand ses personnages vont tuer ou violer dans une impulsion subite. (*La Petite Roque, Fou.*)

M. Maynial avait fort bien remarqué cet état particulier d'anxiété fébrile et de surexcitation dans lequel Maupassant place toujours ses sujets, lorsque quelque chose doit survenir, impulsion ou hallucination, d'explicable. Le héros du *Horla*, écrit-il, est un malade, « souffrant de la fièvre, d'insomnies, d'énervement incurable, il a le pouls rapide, l'œil dilaté, les nerfs vibrants, autant de symptômes que nous avons notés dans le cas de l'auteur lui-même ».

Mais à part la description de ses états anxieux, et la description plus générale des impulsions, obsessions et hallucinations de Maupassant, il ne faut rien chercher de pathologique dans le conte *Le Horla*.

« Idées de grandeur, idées de négation ; idées d'énormité, idées de possession », dit M. Lagriffre.

On doit bien cependant reconnaître que Maupassant, voulant parler d'un être extraordinaire qui va succéder à l'homme, car là et là seulement est le but et l'intérêt de son conte, ne pouvait cependant pas raconter ce fait merveilleux dans les mêmes termes et avec le même état d'esprit que le voyage de *Boule de Suif*.

Sans descendre jusqu'aux détails, n'y a-t-il pas, au contraire, un grand charme, une grande et philosophique poésie dans l'idée de cet être futur qui viendra et tuera l'homme « comme le vautour a tué la colombe et l'homme le lion » ?

Et n'est-ce pas une éloquentte plainte que celle de Maupassant, et magnifique, et vraie.

Pourquoi pas d'autres éléments que le feu, l'air, la terre et l'eau ? Ils sont quatre, rien que quatre, ces pères nourriciers des êtres ! Quelle pitié ! Pourquoi ne sont-ils pas quarante, quatre cents, quatre mille ?

Oui, pourquoi ?

Ah ! l'éphémère, l'hippopotame, que de grâce ! Le chameau, que d'élégance !

Vraiment, s'il faut voir là des idées délirantes, il faut ranger, parmi les aliénés, tous les poètes, tous les rêveurs, tous ceux qui sentent mieux et plus que les autres.

Dans *Le Horla*, Maupassant a, une fois de plus, laissé voir sa belle âme inquiète et triste, et il ne faut trouver là que le cri habituel de son cœur désenchanté ! Mais la foule lui demandait toujours des contes joyeux et lubriques, et déjà, à l'apparition du volume, surprise et dérouter, elle lui jetait à la face ce mot de folie.

Maupassant, d'ailleurs, avait tout prévu et son valet de chambre, François, raconte qu'il lui disait, après avoir envoyé le manuscrit du *Horla*, qu'avant huit jours tous les journaux publieraient qu'il était fou :

A leur aise, ma foi, car je suis sain d'esprit et je savais très bien, en écrivant cette nouvelle, ce que je faisais. C'est une œuvre d'imagination qui frappera le lecteur.

Voici, d'ailleurs, ce que nous a écrit l'intime ami de Maupassant, M. Robert Pinchon :

Deux ou trois jours après la publication du *Horla* dans le *Gil Blas* du 26 octobre 1886, je déjeunais avec Maupassant. Nous avons parlé de sa dernière nouvelle

et, comme je lui dis qu'elle allait révolutionner bien des cervelles, il partit d'un bel éclat de rire, franc, sain, qui attestait que, quant à lui, il n'avait pas la cervelle troublée. Je vous assure que, dans l'intimité de notre tête-à-tête, je n'ai remarqué nulle préoccupation en son esprit du sujet macabre qu'il venait de traiter. Et par la suite il continua à travailler avec la plus grande liberté d'esprit à des sujets tout autres. Car, quelques jours après *Le Horla* paraissait le 9 novembre, une de ces farces du plus franc comique, *Le Tron*, que vous pourriez lire dans le même volume que *Le Horla*.

Au surplus, la preuve est faite que l'idée première du *Horla* n'est pas due à Maupassant. Elle lui a été suggérée. Voici, en effet, ce qu'on peut lire dans le *Journal des Goncourt* :

C'est Porto-Riche qui a donné à Maupassant l'idée du *Horla* et celui-ci fut inquiet quand on découvrit en sa présence dans cette nouvelle le commencement de la folie de Maupassant. Si cette nouvelle est d'un fou, dit-il, c'est moi le fou.

M. de Porto-Riche lui-même nous a confirmé le fait. *Le Horla* n'est donc pas la plainte d'un dément mais bien un conte logiquement construit sur une idée qui prête à de jolis développements, et qui n'est, d'ailleurs, pas de Maupassant.

Mais Maupassant la revêtit tout entière du voile noir de son pessimisme et de sa névrose.

Névrose ! Déjà nous avons écrit ce mot ; déjà nous avons signalé à maints endroits la précision scientifique avec laquelle Maupassant décrit certains états psychiques de dégénérés : déjà nous avons dit : pour que Maupassant ait pu ainsi décomposer le mécanisme mental de ces malades, il fallait qu'il eût lui-même un tempérament névropathique pareil. Mais la question devait être tout d'abord débarrassée de l'objection de la paralysie générale.

Et maintenant nous étudierons la vie de Maupassant, son hérédité, les témoignages de ses amis et de ses médecins, nous examinerons sa vie physique et morale.

Et la réponse surgira. Et nous comprendrons pourquoi dans l'œuvre de Maupassant il y a des hallucinés, des obsédés et des invertis. Avant de terminer, le mot doit être prononcé qui dominera la suite de cette étude : l'épilepsie.



Entrée de la Maison de santé du Dr Blanchet, à Passy, où Maupassant fut interné le 7 janvier 1892

Cette maison, construite sous Louis XV, pour la maîtresse d'un duc de Lauzun, appartint ensuite à la princesse de Lamballe.

LES "BONNES FONTAINES" EN LIMOUSIN

Par A.-L. BITTARD

« Dans toutes les religions, l'eau joue un rôle très important. Il serait intéressant de l'étudier dans la Bible et les Évangiles où se trouvent les strophes de son plus beau poème, depuis les premières lignes de la Genèse jusqu'au baptême du Christ sur les bords du Jourdain. Pindare, de son côté, s'écrie : « L'eau est ce qu'il y a de plus grand ! » Et Hésiode : « Ne souille jamais le lit des fleuves ni celui des fontaines, ne traverse jamais à pied les ondes pures sans en avoir salué le génie ! »... Les Gaulots avaient même respect des eaux ; leurs aïeux, les Aryas ne les avaient-ils pas invoquées comme augmentant la force et protégeant contre la maladie ? « Sachez, vous tous, ô brahmanes ! que l'eau contient l'immortalité, que l'eau contient des remèdes médicaux... Le dieu Sama (la lune) a dit que toute médecine existe dans les eaux. » De nos jours même, les eaux du Gange, le fleuve sacré par excellence, guérissent tous les maux, lavent toutes les souillures. » (M. Coissac.)

Le folklore de nos provinces françaises n'est pas seulement le riche misel vieillottes enluminé où des trésors de

gions ce sont les mêmes traditions qui guident indéfiniment les mêmes hommes.

Cela est si vrai que les *Capitulaires* de Charle-

magne disent : « Si lorsqu'il se trouve dans une paroisse des infidèles qui rendent un culte aux arbres, aux fontaines ou aux pierres, le curé ne redresse pas ces abus, il doit savoir qu'il se rend coupable d'un vrai sacrilège. » Et pourtant, non seulement le culte de la nature a résisté à toutes les rigueurs du christianisme, mais encore il a obligé souvent ce même christianisme à adopter parendroits ses errements si profondément enracinés dans le peuple.

C'est qu'aussi presque toujours le culte des forces natu-

partil est bien certain que, très fréquemment, du contact d'une plante ou d'une eau il est sorti une action thérapeutique élémentaire mais constatée de multiples fois, la crédulité s'est en quelque sorte renforcée au cours des siècles et c'est ainsi que s'est perpétuée en tous pays la foi en les fontaines, puis, par extension, en les saints quand le culte religieux a supplanté le culte naturel, et enfin en les rebouteux, là où certains hommes ont été assez habiles ou assez savants pour détourner à leur profit une partie tout au moins du culte qui allait à la nature d'abord, ensuite aux représentants de la divinité.

Ce culte, nulle part peut-être ne s'est mieux conservé qu'en Limousin. Ce pays rude, longtemps pauvre, formant avec la Marche toute proche un îlot de terres jadis arides, et un peu à l'écart des grandes routes, en quelque sorte renfermé en lui-même, a vécu plus longtemps que les autres de sa vie primitive : aussi y retrouve-t-on plus qu'ailleurs la survivance des coutumes antiques et notamment de celles qui portent le peuple vers le culte des « bonnes fontaines » et des « saints guérisseurs » et vers la croyance en les rebouteux.

Justement, M. Michel Coissac, dans le tableau qu'il vient de donner au public, de son Limousin et de la vie qui le caractérise, a consacré à cette partie du folklore local des pages fort attachantes que personne ne saurait se dispenser de lire parmi ceux qui s'inté-



D'après le cliché du Tour du Monde

Un groupe d'estropiés au voisinage de la « bonne fontaine », en Limousin
(Dessin de G. Vaillier)

légendes et de souvenirs dorment leur sommeil ; il est aussi le livre vivant et varié d'innombrables traditions, d'us antiques, de tenaces coutumes, d'errements singuliers qui tiennent toujours à la terre des ancêtres. Un peu de la vie naïve et charmante des campagnes s'épanouit en ce livre de beauté et ce n'est pas le côté le moins curieux ni le moins séduisant de cette vie. Les feux de la Saint-Jean, les jeteurs de sorts, les veillées aux interminables histoires, les fêtes locales, les danses champêtres, les chansons populaires, les pratiques souvent superstitieuses mais inoffensives et pittoresques, tout cela est comme le rayon d'idéal confusément entrevu qui dure par instant la monotonie sans fin de l'existence du paysan.

Parmi ces pratiques curieuses il en est qui sont issues du fond le plus lointain et le plus mystérieux des croyances humaines : les plus anciennes civilisations ont connu le culte des forces naturelles, et si le paganisme adorait la mer et les eaux et le Moyen Âge les fontaines, c'est parce qu'au travers de toutes les reli-

elles est associé dans l'esprit populaire l'idée que la faiblesse humaine est à la merci de ces forces et notamment pour la guérison des maladies. On peut, sans s'avancer beaucoup, dire que le premier médecin de l'homme fut la nature et son premier remède, la prière. Qu'il ait au long des âges gardé cette ancestrale habitude de croire qu'on doit demander au soleil, à l'eau, aux arbres, le soulagement des maux physiques les plus fréquents, c'est chose naturelle pour le descendant de l'homme primitif.

Comme d'autre



D'après le cliché du Tour du Monde

Un cul-de-jatte limousin égrène son chapelet au voisinage de la « bonne fontaine »
(Dessin de G. Vaillier)



D'après le chabot du Tour du Monde

Rhumatisants se rendant pieds nus, aux vieilles lunes, vers les sources saintes (Dessin de G. Vuillier)

ressent soit à l'histoire des anciennes pratiques médicales soit à la persistance des vieilles légendes de la terre française.

Depuis que Vénus Astarté, née de l'onde amère, a été, dans la mythologie la plus poétique, adorée comme la mère du monde, l'eau a joué dans l'histoire des peuples, dans l'histoire des croyances surtout, un rôle prépondérant. L'eau est la source de toute vie. Elle porte en elle-même le mystère de son origine et, qu'elle vienne du ciel ou du sol, c'est toujours avec l'attrait de l'inconnu qu'elle se présente à l'attention de l'homme. On conçoit que les simples comme les primitifs aient donné à ce mystère originel de l'eau une expression divine ou tout au moins merveilleuse. Sans doute aux premiers âges de l'humanité chaque source et chaque ruisseau avaient-ils ainsi et une naissance et une vertu surnaturelles. A mesure que l'homme s'est élevé en besoins comme en intelligence, ce culte de l'eau s'est nécessairement restreint à quelques particularités. Ainsi sont nées les « bonnes fontaines », un peu partout.

Bonne fontaine, pour « fontaine miraculeuse » est un terme limousin. Et ceci s'explique pour M. Coissac :

Le Limousin, grâce à la conformation de son sol montagneux, abonde en sources qui vont grossir la Loire et la Dordogne ; c'est bien « le pays des clairs ruisseaux et des belles fontaines », comme disait dès le ^{xiii} siècle le troubadour Gaucelin Faydit.

Aussi M. de Nussac a-t-il compté 179 sources miraculeuses pour les trois départements de la Creuse, de la Corrèze et de la Haute-Vienne, et cela est un record. Toutes ne sont pas également célèbres ni efficaces ; toutes ont cependant leurs adorateurs ou plutôt leurs « croyants ».

Quelques-unes remontent aux siècles loins

taines des Croisades : M. Coissac cite la *Font Dial* (1204), la *Sent Estefe*, à Altillac (1337), la *Sent Iriets*, à Lubersac (1366). De la même époque est la fontaine de *Saint-Marien* sur le plateau de Combrailles, près d'Evaux. M. Gaston Vuillier, qui est vraiment l'historien en même temps que l'illustrateur des bonnes fontaines limousines, cite aussi le curieux passage d'un vieil in-8^e gothique, le *Mirabilis liber* du château de Bach, contenant cette prophétie datée de 1520 qui concerne une fontaine voisine : « De la vertu d'une eau qui ystra d'une crotte (grotte).

« Une eau aura en une crotte assez près de Argentat et de Tulle. Ceste eau aura si grant vertu que ja ny entrera nul qui ne soit guery de sa maladie; et ne yra plus avant, mais en demourant si haitez que ils diront : ceste eau est sainte !

Près de Chambon, la source de Sainte-Valérie qui suinte goutte à goutte date, raconte-t-on, du fameux *mal des ardents* qui dévasta le pays comme d'ailleurs un peu toute la France, à la fin du Moyen Âge, et pleura ainsi depuis le jour où le *chef* de Sainte-Valérie fut déposé sur son rocher lors de la procession des reliques de cette sainte, faite pour la conjuration du mal.

A vrai dire, ce sont sans doute les fontaines dont l'histoire ne parle pas qui sont les plus vieilles. Les vœux aux sources étaient d'un usage courant chez les peuples païens et lorsque ceux-ci — Celtes, Arvernes, Lemovices, etc. — vinrent au christianisme, ils lui amenèrent fort probablement leurs anciennes croyances aux fontaines qui ne firent que changer de nom en passant sous l'égide des saints chrétiens. Il n'est donc pas présomptueux d'affirmer que la plupart des sources encore honorées d'un culte, tant ailleurs qu'en Limousin, n'ont pas d'histoire uniquement parce qu'elles en ont une trop lointaine. Car c'est là ce qui donne au culte des sources son haut caractère de tradition millénaire : il a survécu aux transformations les plus formidables de la civilisation. Le catholicisme lui-même, malgré l'empreinte



D'après le chabot du Tour du Monde

Un mendiant lépreux (Dessin de G. Vuillier)

profonde qu'il a laissé à tout ce qu'il a touché, n'a rien pu contre cette tradition populaire. Les anathèmes de saint Augustin, comme ceux de saint Eloi, restèrent sans effet contre la croyance aux eaux merveilleuses, tant et si bien que l'Eglise, ne pouvant supprimer les pratiques de cette croyance, dut se résoudre à les adopter en les sanctifiant. Au lieu d'honorer l'eau pour elle-même, on l'honora pour le saint qui devint son patron. Mais le fond du culte demeure le même et c'est toujours à l'eau bienfaisante qu'il a été et qu'il va.

Cette eau bienfaisante, quelle est-elle donc généralement ? Tout simplement de l'eau très ordinaire, de l'eau de source comme on en trouve partout. Evidemment, la nature du terrain où elle jaillit influe sur sa composition et il n'est pas rare qu'en Limousin elle se présente en ferrugineuse ou sulfatée. Elle a alors les qualités de samindéralisation, bien faible du reste, dans la plupart des cas. Mais le plus souvent, il est difficile de trouver une particularité quelconque à cette eau et lorsque par hasard, on l'analyse, comme l'ont fait Gay-Lussac et le D^r Vacher pour les *foams Sen Meissen* connues depuis le ^{xv} siècle, on lui reconnaît les qualités d'une excellente eau de source.

M. Coissac croit pouvoir affirmer que l'action de l'eau n'est bienfaisante que parce qu'elle est hygiénique, tout bonnement.

On ne peut admettre que tant de générations soient allées boire ou se laver à telle ou telle fontaine réputée et se trompent quand elles proclament une guérison. Au point de vue naturel une explication est possible : étant donné que chez les paysans du Limousin et... d'ailleurs, l'hygiène laisse plutôt à désirer, une ablation aura d'autant plus d'efficacité qu'elle sera plus rare et plus prolongée...

Les « bonnes fontaines » se présentent toujours ou presque toujours sous deux formes bien connues : ou bien ce sont des minces filets d'eau qui sortent d'une « faille » de rochers parmi les mousses ou les bruyères ou dans un



D'après le chabot du Tour du Monde

Les pèlerins auprès de la source de Saint-Eloi, en Limousin (Dessin de G. Vuillier)

petit bois, ou bien ce sont des flaques au fond d'un « creux » alimentées par l'eau sourdant de terre, au-dessus desquelles très fréquemment la piété populaire a élevé de petites huttes de pierres qui servent en même temps d'abri et de réservoir pour l'eau et de temple pour l'effigie grossière du « saint » ou de la « vierge » patrons de la source.

Ce « saint » ou cette « vierge » auxquels la fontaine est consacrée portent souvent le mérite de sa naissance dans la légende populaire :

C'est parfois un saint qui après avoir construit une église jette son marteau sur le sol et en fait jaillir une source d'eau vive : tel est le cas des *Founts Sent Alei* de Chaptelat et *Sent Aliès* à Solignac ; à la *Foun Faure*, saint Eloi ayant dîné sur l'herbe laissa la fontaine en souvenir de son passage. C'est encore un marteau qui nous vaut celles de Saint-Yrieix-la-Perche et de Saint-Aimarcloudon (*Foun Sen Merloudon*) ; un coup de bâton — geste renouvelé de Moïse — donne naissance aux fontaines Saint-Martial-d'Espartignac (Corrèze) un jour que le premier évêque de Limoges s'était vu refuser à boire par une femme impitoyable ; de la Grafouillère, enfin à celle de Saint-Martial-de-Chasteaux, fraîche en été, chaude en hiver.

Un ermite possédait aussi parfois le pouvoir de faire jaillir l'eau ou de la rendre miraculeuse : ainsi Saint Cloud à Payzac, saint Théau à Nedde (Haute-Vienne) ; c'est à saint Antoine de Padoue que doit son origine la source des grottes de Brive.

Quand les Sarrasins et les Normands ravagèrent la France, les églises cherchent à sauver leurs reliques : beaucoup les font transporter dans les montagnes du Limousin où elles sont en sécurité : cette hospitalité sera récompensée par d'abondantes grâces spirituelles et temporelles en particulier par de nouvelles fontaines...

Il est juste de dire que ce sont surtout des grâces temporelles que les fidèles sollicitent des « bonnes fontaines » et de leurs saints. Guérison des maladies, préservation du malheur, amélioration du sort, meilleures conditions de température, et bien d'autres choses encore sont les principales faveurs que le paysan limousin demande à l'eau merveilleuse.

La source Sainte-Claire à Guéret, la source Sainte-Madeleine à Alleyrat (Creuse), guérissent de la fièvre. Les pêcheries de la Croi-



Un enfant limousin en proie au « mal cheslin » (consommation)

(Dessin de G. Vuillier)

selle (Haute-Vienne), placées sous le vocable de saint Eutrope, dont un calembour a fait le patron des estropiés — saint Eutrope se dit *Estropi* en patois limousin — guérissent les rhumatismes et en même temps les gouteux, manchots, culs-de-jatte, etc.... De même la fontaine Sainte-Radegonde à Meilhards. A Saint-Maixent (Corrèze), la fontaine de *las Nanjas* guérit les maladies des enfants. La fontaine Saint-Martin, près du Dorat (Haute-Vienne), guérit toutes les souffrances. Et à Parsac (Creuse), il suffit pour avoir de beaux enfants de les plonger dans l'eau de la fontaine Sainte-Madeleine.

Les animaux aussi, d'ailleurs, profitent parfois des faveurs célestes conférées par l'immersion. C'est ainsi que la fameuse fontaine des Cars ou de Saint-Fiacre, dans la Haute-Vienne, est entourée de colliers de bois et de paquets de paille, placés en ex-voto par les paysans dont le bétail a été guéri par l'eau de la fontaine.

En nombre d'endroits — un peu partout — c'est contre le mauvais sort qu'on s'assure en jetant un sou dans l'étang que l'on côtoie ou dans la source réputée près de laquelle on passe.

La température joue un rôle considérable en agriculture : le beau temps tient presque autant à cœur au paysan que la santé. Aussi demande-t-il le temps favorable aux « bonnes fontaines » tout aussi bien que la guérison physique : contre la sécheresse on va en procession à la fontaine de Saint-Martial-de-Chasteaux, ou on processionne avec la meule qui recouvre la fontaine de Saint-Robert, ou encore on trempe la croix processionnelle ou la statue du saint dans l'eau de la Dordogne, de l'Eye, de la Vézère ou d'autres rivières. A d'autres fontaines, dans la Creuse par exemple,

c'est au contraire le soleil que l'on réclame. Il en est même qui donnent à volonté la pluie ou le beau temps.

Un malade qui veut aller chercher la santé doit d'abord choisir sa source par divers procédés dont l'un consiste à représenter chaque source par une brindille de coudrier et à les jeter toutes dans un vase plein d'eau : la première qui arrive au fond désigne la « bonne fontaine ». Le malade s'y rend alors en pèlerinage, en *romaviage* comme on dit en Limousin, et fait autour de la source les cérémonies d'usage.

Le *roumiu*, ou *roumieu* ou *roumiu* va à la fontaine le chapellet à la main et en fait dévotement le tour, trois, six ou neuf fois suivant la coutume du lieu ; il trace un grand signe de croix et boit à trois reprises, ou lave la partie malade ou la partie saine correspondante à la partie malade de celui qui le représente. Parfois les pèlerins sont nombreux, et attendre près de la fontaine serait trop long. Qu'à cela ne tienne ; l'eau s'écoule par une rigole, on boit à cette rigole et on s'y lave exactement comme plus haut sans se soucier des impuretés qu'on pu y déposer les premiers arrivés. Quand la tradition l'exige, le *roumieu* va chercher de l'eau la nuit dans une bouteille préalablement bénite, ou va la faire bénir ensuite par le curé de la paroisse.

M. Gaston Vuillier décrit ainsi une phase curieuse d'un de ces pèlerinages :

La source va former un petit étang en face du portail (de la chapelle). En m'approchant du bord, je découvre derrière une haie des femmes procédant à des ablutions secrètes. D'autres, après avoir plongé leurs deux mains dans l'eau sainte, redressent leurs bras de façon à favoriser dans leurs manches l'écoulement du liquide recueilli dans le creux de leurs mains. Plusieurs, à l'aide d'écuelles, se font verser de l'eau sur la nuque de façon à la laisser glisser tout au long du corps. Et au contact du liquide glacé qui filtre sur la chair tiède, elles sont prises de frissons. Les rhumatismes se traitent ainsi...

C'est le plupart du temps de cette façon que les choses se passent à toutes les « bonnes fontaines ». Certaines cependant ont leur influence en tout temps, d'autres le jour seulement de la



D'après le cliché du Tour du Monde

Femme limousine tenant en main une bouteille d'eau provenant de la « bonne fontaine »

(Dessin de G. Vuillier)



D'après le cliché du Tour du Monde

Femme faisant couler dans ses manches l'eau de la fontaine sacrée

(Dessin de G. Vuillier)



D'après le cliché du *Tour du Monde*

Un « roumiu » (D'après le dessin de Gaston Vuillier)

Lors des pèlerinages aux « bonnes fontaines » du Limousin, les roumis, d'ordinaire, devant les autres pèlerins et arrivent aux sources avant l'aube. Ils viennent parfois de très loin, dit G. Vuillier, leurs vêtements sont couverts de poussière, ils ont effectué le voyage à pied, selon leur vœu constant. Venu par procuration, c'est-à-dire rémunéré par des malades qui les envoient, ils accomplissent en leur faveur les rites sacrés.

fête du saint protecteur. C'est alors l'occasion de fêtes votives quelquefois très importantes et toujours très pittoresques.



En dehors du folklore, les « bonnes fontaines » intéressent-elles la médecine? Oui, très certainement, si l'on considère seulement l'histoire et l'évolution de l'art médical.

Aucune des pratiques qu'a pu mettre en œuvre l'humanité souffrante pour se libérer de la douleur ne saurait laisser le médecin indifférent. Et pourtant, si pénible que cela puisse paraître à concevoir aux croyantssincères, que « tant de générations soient allées à telle ou telle fontaine et se trompent quand elles proclament des guérisons », c'est cela cependant qu'il faut admettre. D'abord et avant tout, aucune de ces guérisons n'a jamais été constatée scientifiquement; mieux même, aucune de ces expériences innombrables n'a jamais été contrôlée rigoureusement et d'aucune, par tant, la science ne peut tenir compte. Ensuite, s'il fut des pèlerins qui se crurent guéris, tant de contingences ont pu contribuer à ces guérisons, sans compter l'auto-suggestion toute simple, qu'on ne peut raisonnablement les attribuer exclusivement — ou même aussi peu que ce soit — à l'action d'eaux dont nous avons dit qu'elles n'avaient rien donné à l'analyse et qu'on ne leur avait trouvé aucune indication même approximative. S'il était cependant possible de citer malgré tout des cas où cette action de l'eau a pu se faire sentir, il resterait encore à rechercher s'il ne s'est pas simplement agi de l'influence d'une eau ayant des caractères physico-chimiques spéciaux et susceptible par là même d'exercer une action thérapeutique sur des cas pathologiques appropriés. Et ces restrictions logiquement successives réduisent à bien peu de choses, il faut le reconnaître, la valeur thérapeutique des « bonnes fontaines ».

Quoi qu'il en soit, le chapitre des sources merveilleuses conserve une place importante dans l'histoire de l'art médical. Des générations et des générations de paysans n'ont pas eu d'autres médecins que leurs saints locaux, d'autres remèdes que l'eau de leurs « bonnes fontaines ». Que cet état d'esprit ait pu se perpétuer aussi longtemps, et que d'innombrables succès thérapeutiques aient pu être attribués aux sources, cela n'est point pour étonner. L'art médical lui-même, le plus souvent, fait sentir son action aussi bien sur l'esprit que sur le corps. Par là, la question des « bonnes fontaines » se rattache à la grande et mystérieuse question du miracle et de la suggestion. A ce titre autant qu'à d'autres, il était intéressant de pouvoir révéler au grand public le vaste champ d'observations qu'est le Limousin.



Une à une, d'ailleurs, les « bonnes fontaines » limousines tendent à disparaître. Le déboisement, le progrès de l'instruction et aussi toute cette lente transformation du monde moderne qui modifie le passé dans la nature comme dans l'homme, tout cela dissipe la foi au surnaturel, restreint le mysticisme et sape les vieilles croyances. Au moins rest-t-il encore au Limousin ce culte poétique du temps jadis qui arrache à M. Vuillier cette ultime et charmante évocation :

... O fontaines perdues vers les cimes désertes,
silencieus miroirs reflétant la nue, sources



D'après le cliché du *Tour du Monde*

Le « chef » en bronze de Sainte Fortunade

Ce « chef », si admiré à Paris lors de l'Exposition de 1900 pour son expression de candeur charmante et de résignation chrétienne, est renfermé dans la pauvre église de Sainte-Fortunade (Corrèze). La fontaine sacrée placée sous son vocable est toute voisine de l'église. Sainte Fortunade, d'après le légende du vieux chroniqueur Bertrand de La Tour, fit partie d'une nombreuse pléiade de martyrs qui confessèrent la foi à Agen, sous le proconsul Dacien, vers la fin du IV^e siècle. Le corps de la sainte, rapporté par son frère, fut enseveli dans l'humble église limousine qui lui est maintenant dédiée.

G. Vuillier.



D'après le cliché du *Tour du Monde*

En route pour la fontaine
(Dessin de G. Vuillier)

musicales des bois qui égrenent des perles sonores en des vagues ourlées de mouise; fontaines augustes, au cœur tumultueux, surgissant triomphales des antiques nymphées de marbre et des lauriers fleuris, vous avez été durant des siècles le rêve de bonheur et l'espoir de l'humanité!...

... Et vous, humbles fontaines limousines, suintant des veines du granit sous les brouillards et les hêtres, vous restez toujours le mythe bien-faisant et consolateur du laboureur et du berger, de tous les pauvres êtres au cœur naïf qui vont, foulant la bruyère et nous transmettent encore, en précieux héritage, les traditions et les vieux cultes...

N. D. L. R. — Les lecteurs d'*Æsculape* qu'intéresse la question des « fontaines guérisseuses » en général, et la question des « bonnes fontaines » limousines en particulier, pourront se reporter au livre très documenté et abondamment illustré de M. Michel Coissac, *Mon Limousin*, qui consacre un long chapitre à cette question (1).

Ils liront également avec fruit, et avec un très vif intérêt, la série des trois articles publiés en septembre 1901 dans le *Tour du Monde*, par M. Gaston Vuillier, sur le *Culte des fontaines en Limousin* (2). L'auteur s'est montré un illustrateur inégalable des « bonnes fontaines » limousines. Nous avons la bonne fortune de reproduire dans ces colonnes quelques-unes de ses compositions les plus expressives. Leur réalisme est aussi parlant que le texte même qui les entoure. « Il y a, dans ces croquis pris sur nature, des attitudes, des expressions qui, tout comme les costumes, sont bien limousins. L'artiste a tout respect du décor et des gestes afin de doubler l'intérêt artistique de ses œuvres de la valeur si appréciable de documents fidèles. »

(1) *Mon Limousin*, par Michel Coissac, ouvrage illustré de plus de 200 gravures et cartes. Prix : 8 francs. Lahure, éd., 9, rue de Fleurus.

(2) *Le Culte des fontaines en Limousin*. Etudes et tableaux par M. Gaston Vuillier, in *Le Tour du Monde*, Librairie Hachette et C^e. Paris, n^o 37, 38, 39, — 14, 21 et 29 septembre 1901 — avec de nombreux croquis et compositions d'après nature par l'auteur.

VISIONS MAROCAINES AVANT LE PROTECTORAT

II. L'ISLAM GUERROIE

Par le Docteur H. DOUZANS

L'indifférence de l'indigène marocain quant au genre de maître qui peut lui être imposé, son fatalisme, sa résignation à accepter le seigneur que dans des palabres les grands chefs et caïds décident de lui donner, sont les traits dominants de sa psychologie. Il y a près de deux cents ans, en 1726, un auteur anglais, dans la Relation des États de Fez et de Maroc, en montrait sa surprise : « Je n'ai jamais réfléchi sans étonnement sur l'oppression à laquelle ces peuples sont assujettis par l'usage et la coutume. Je ne me suis pas moins étonné de leur bassesse et de leur lâcheté et de ce que tout un peuple gémit sous l'esclavage d'un seul homme sans qu'il trouve le moyen de briser ses fers. Mais lorsque j'en ai parlé quelquefois à plusieurs d'entre eux, j'ai conclu qu'il en fallait attribuer la cause à leur duplicité naturelle, à la jalousie et à la défiance qu'ils ont continuellement les uns des autres. » Notre confrère de l'armée, le Dr Douzans, le confirme ici par la contribution à l'étude de l'âme marocaine.

PAR ce printemps de rêve, l'islam guerroyait. Moulay-Hafid avait été proclamé à Marrakech sultan du Maroc. Sâfi tergiversait à cause de son souverain maître, le Qaïd Si Aïssa Ben Omar, que les sollicitations diverses retenaient, hésitant. Parmi les siens, même, du flottement se dessinait. Aussi, certain soir, il quitta sa kasbah avec ses hommes d'armes, sa garde fidèle, le sort jeté, après avoir écrit au prétendant qu'il venait à lui. En route, à deux lieues de la ville, il faisait tuer à bout portant, au crépuscule, le cheikh d'une fraction qui avait suivi, résigné, sans enthousiasme. Cette suppression était dans ses usages. Le bloc Si Aïssa s'avança vers la première étape, chevauchant, prêt à apporter au prétendant de Marrakech la Rouge l'assurance des vœux et des réalités du seigneur des Abdas.

Si Ahmed, son fils, le cadet, spécialement chargé de le représenter en ville, parce qu'il excellait au jeu de ruse avec les diplomates, avait demeuré parmi nous. Il proclamait Hafid dès le lendemain, selon le rite, à la mosquée, et par le crieur public dans les ruelles, les grandes places du marché, aux silhouettes grandioses de murailles, évoquant le génie du conquérant portugais. Les Européens se disaient que rien n'était changé et s'amusaient à interroger sur leurs préférences. Passifs et souriants, ceux-ci esquivaient un « eïr Allah » signifiant « il n'y a que Dieu qui connaisse ces choses ».

Les juifs processionnèrent, en tourbe, porteurs de roseaux ornés de foulards multicolores de femmes, devenant des bannières, précédés d'un violon qui s'essayait à rythmer leurs criaileries. Eux, ils manifestaient pour marquer qu'ils étaient, par destinée, avec le vainqueur. Quelques oboles jetées par les gens du Qaïd et les oumans de la douane, les ruaient au sol, ramassateurs.

Les quinze aveugles ou infirmes, alignés dans la rue du port, assis à terre, leur sébile tendue, crièrent un peu plus fort leurs répons aux offrandes des passants ou leurs appels aux indifférents sous la forme si imagée à laquelle un vrai croyant ne résiste guère : « Un peu de ton bonheur, sur nous, mon frère, à la face de Dieu. »

J'avais erré, à la recherche de toutes ces impressions, et je me disais qu'une ville musulmane voit changer le sultan sans grandes secousses, tellement le peuple est peu consulté sur ses aspirations ou ses tendances, et tellement il sait que tout cela se règle en dehors de lui, dans les palabres discrets entre les chefs, où la promesse d'une charge opulente, ou d'un large appoint monnayé, dirige la raison hésitante de tel grand seigneur.

souvenirs de la quinzaine. Les gens du Qaïd, « ses frères » comme l'on dit vulgairement, ont pu assurer aux consuls que pas une arme n'entrerait ou ne séjournerait en ville, car ils se livrent à cet effet à toutes perquisitions pressantes. Fusil d'un côté, reculeur de l'autre, suivent le chemin de la kasbah, l'un au magasin d'armes, l'autre dans les couloirs obscurs du cachot. La police elle-même se fait au bâton, sans doute pour prêcher d'exemple.

Aussi, je ne connus jamais de ville marocaine, avant l'arrivée de nos soldats au Maroc, où la sécurité régnait si largement. Des Européens avaient même pris le chemin de la montagne voisine pour estiver, hors des murs, exemple unique à la côte marocaine, à peine ébauché à Larache, où certain négociant étranger osait habiter à cent mètres des

portes, prêt à évacuer, à la première alerte, sa famille, sa personne et son coffre-fort, choisis portatifs.

Sâfi est plus tranquille qu'un faubourg parisien, me disais-je, à la voir si paisiblement changer de sultan, et cette pensée présidait à l'amorce d'un repos bienfaisant, la nuit venue, dans la maison du médecin du dispensaire français, mise amicalement, pendant son congé, à ma disposition.

Que si serait original, pensais-je, pendant les jours qui suivirent, serait de voir Aziz reprendre Sâfi. Action et réaction. La physiologie du phénomène serait complète. Si j'en crois ce que je sais depuis un an et demi de séjour au Maroc, dans une situation bien faite pour me donner la connaissance exacte du milieu marocain, la reprise d'une ville ainsi fortifiée sera un acte aussi calme de la politique de ce pays que son passage à Hafid, et bien peu impressionnant pour les résidents européens ! Je soumis mes vues au distingué directeur de l'Ecole de l'Alliance israélite, mon ami, comme je le faisais toutes les fois que le mystère de la



Les Aveugles de Tanger

(D'après le tableau de Lévy-Dhurmer, au Musée du Luxembourg)

Cliché du Correspondant Médical

vie de ces êtres se précisait, car, par sa connaissance exquise de la mentalité marocaine, ce subtil initié levait des doutes ou éclairait mes convictions.

« Si Abd-el-Aziz tente une action sur Safi, me dit-il, soyez convaincu que le tour sera joué très vite, et je ne me dérangerai même pas pour le voir. »

Plus curieux que lui, parce que moins blâsé aux facettes marocaines, je creusais parfois ce problème : par où pourrait venir le message d'Aziz? Pour réussir il lui faut de l'or et des hommes décidés à traiter pour lui, une dernière garde de partisans de sa politique, des régisseurs de trame maghribine. Lui en est-il resté de ces tisseurs d'intrigue qui font et défont les méhallas, qui régissent des assauts supposés héroïques, à lire nos gazettes, et où le chef d'une armée ennemie sait par avance à quelle heure il sera attaqué, le lieu où ses hommes l'abandonneront et le chemin qu'il choisira, pour se rendre à son partenaire, en évitant la pétérade du simulateur guerrier, de cette fantasia où les mauvais tireurs peuvent vous causer les pires dommages!

Il faut croire que sans avoir le don du présavoir, j'avais du moins laissé errer mes pensées dans le courant des réalisations possibles, car un matin de cet été de 1908, le sultan de Rabat reprenait Safi, sous mes yeux, à la volée, puis-je dire, dans un de ces assauts rapides qui méritent d'être notés.

Habillé à la hâte, dès 6 heures du matin, à l'appel de mon domestique, attentif à tout ce qui peut m'intéresser, je monte sur la terrasse mauresque à la hauteur d'un deuxième étage. Je domine la porte monumentale par laquelle Safi s'ouvre sur la rade. Elle est percée dans le mur d'enceinte perpendiculaire au rivage. Ce mur, haut et large, court s'étaler en une masse imposante en bordure de la falaise, à pic sur l'Océan, qui bat la roche verticale, inlassablement. Pierre et muraille se sont fondues en une couleur unique, sombre, par la patine des embruns et des brouillards. A droite de la porte, le massif lourd et écrasé des docks, en encoignure, d'où se détache un autre mur parallèle au front de mer. Il s'infléchit ensuite vers le ravin pour couronner la ville, laissant en dehors d'elle, inviolables, les marabouts sacrés. Dans l'angle ainsi délimité par les remparts s'ouvre la plage de Safi.

Elle s'étend, rubanée sur près d'un kilomètre, sablonneuse, jusqu'au pied de la montagne qui ferme la rade au nord, vers le cap Cantin. Un squelette de voilier espagnol, enlisé dans le sable, à trente mètres du

rivage, atteste la puissance des houles d'hiver.

Des hommes en hâte descendant de la ville, se croisent et franchissent la porte qui me fait face, silencieux. Des moghazenis les canalisent vers la plage, le bâton haut, interdisant les groupes. Près de six cents personnes sont là, aux haïks poussiéreux, flottant à la brise marine. Pas un notable dans ce cadre. Deux Européens interrogent la mer. Dans l'arrière-plan, des commerçants juifs groupés, l'œil oblique et le dos voûté, se questionnent.

Un navire de commerce vient du large, lentement. Ses passagers sont visibles, nombreux, sur l'avant, en grappes. Le retour des chorfas

conflit éclatera entre assaillants et citadins et je me contenterai de noter les coups. Ces réflexions furent rapides, et, les issues de ma demeure fermées sur la rue, je regagnais mon poste d'observation et constatais que la scène se déroulait... décisive. A la jumelle, sur le vapeur marchant, je reconnaissais des vestes rouges, des chéchias pointues, indices d'une force chérifienne. Une barcasée de port avait gagné le navire, pendant qu'une deuxième était vigoureusement poussée de la rive, à travers les premières lames, par ses bateliers indigènes.

La foule s'était rapprochée du capitaine du port, calme, dans sa belle stature. Deux hommes à ses côtés palabrait avec les curieux du premier rang sans que leurs paroles ou leurs gestes eussent quelque éclat. Suggestion douce-reuse sans doute à l'égard de ce peuple qu'un chérif exalté, hafidiste résolu, pourrait décider aux pires impulsions.

Le débarquement de l'une, puis de l'autre barcasée, revint lentement, se fit dans la zone d'étalement de la lame sur le sable et cinquante guerriers d'Aziz, familiers des méhallas marocaines, le fusil de guerre las, tenu comme un bâton, à bout de bras, se groupèrent derrière leur chef, moutonnants, irrésolus. Certains, un très petit nombre d'ailleurs, comme désorientés, se dirigeaient dans la direction opposée à la porte, ignorants du rôle à jouer, lorsque Ben Aïssa — ainsi s'appelait le Qaid de la méhalla — de compulgence honorable, celle qui convient à un personnage maghzen, les entraîna le sabre levé vers la Douane, au son d'une cacophonique marche offensive jouée par trois ou quatre clairons. La foule musulmane se creusa, s'ouvrit, puis se referma happée. A la porte du rempart, sous mes yeux, devenu confiant et sentant qu'il ouvrait à l'histoire marocaine une page mémorable, Ben Aïssa, passé au rang des guerriers élus du Prophète, répandit solennellement des paroles de paix sur les habitants résignés, croisés au passage : « Le pardon (Aman) sur vous tous. » La rue déborda sous les fenêtres du dispensaire, s'écrasa sur ses murs pour virer sur la gauche dans la rue des marchands aux boutiques closes.

J'étais déjà sur ses traces, à côté des deux Européens entrevus tantôt aux premières loges, et avec eux je gagnais la tête du cortège houleux, où le nouveau Qaid azizite, haletant, s'empressait vers la demeure officielle de son rival hafidien.

Ce dernier avait pris le large, à mule, avec sa maisonnée, vers la kasbah paternelle, dès que le prologue du mélodrame chérifien s'était déroulé, muet, sur cette plage sablonneuse, sous la poussée du flot.

D'autres barques, plus tard, le geste accompli,



D'après le cliché de la "Dépêche Coloniale Illustrée".

Henry Jacquin. — Un Moghazeni

d'un pèlerinage à La Mecque, me dis-je, motive cette manifestation. Lorsque le bateau n'est plus qu'à une faible distance de la côte, je dépêche aux nouvelles l'infirmerie israéliite. Il est vite de retour, inquiet, pour me dire que les Marocains prétendent qu'une méhalla va débarquer pour prendre la ville, et que les habitants vont s'opposer de force à cet événement. Pour sa part, il préfère rentrer chez lui, dans le quartier juif, avouant sa peur.

Quant à moi, depuis que je vis au milieu de ces foules aux contradictions si déconcertantes, j'ai acquis à m'y mêler tous les jours un peu de leur fatalisme reposant. Notre consulat, comme ceux des autres nations, est loin, n'a aucune vue sur les abords de la rade. Pourquoi m'y rendre par excès de prudence, qui me fera perdre de vue le spectacle original qui se prépare! Au demeurant, quoi qu'il advienne, le

dépôtèrent d'autres guerriers d'Aziz, dont le débarquement eut lieu tout à l'aise, dans la matinée. Sur ces cinq cents hommes, venus du Nord défer les remparts portugais de Safi, cinquante seulement — je puis en jurer — peuvent prétendre pour les lauriers échus.

Je revis quelques heures plus tard notre nouveau Pacha, transfiguré, souriant, sur un cheval de prix, se rendant à la Mosquée proclamer Abd-el-Aziz aux croyants assemblés et je crus dans son regard étincelant surprendre la joie du triomphe. Les youyous des silhouettes blanches sur les terrasses, l'empressement des notables à processionner autour de lui, conquis, les regards curieux des Européens de Safi et des touristes leurs hôtes, que pouvait-il souhaiter de plus?

Soldat de fortune, issu

de la garde personnelle de Moulay-Hassan, devenu chef de méhalla dans le désarroi

d'Abd-el-Aziz, reprenant pour son maître le joyau de Safi à l'un des plus puissants seigneurs féodaux du Moghreb, n'est-ce pas le chemin qui mène à la richesse d'El-Menehbi ou à la renommée européenne de Bouchta-el-Bagdadi ?



Cliché du Correspondant Maffei

Au Maroc; un forcené (Tableau de Dinet au Petit Palais, Paris)

Pendant que je soulagais de ces pensées d'une ironie indulgente l'acte joué dans la matinée, le dellet (crieur public) passa, svelte, et, de la même voix chantante qui avait proclamé Hafid il y a quelques jours, il martela au prochain carrefour : « Que Dieu protège notre seigneur (Sidna), le sultan Moulay... » hésita quelques secondes, puis termina, souriant, « Moulay-Abd-el-Aziz ».

Prends garde, facétieux dellet, draps ton scepticisme, tu pourrais bien faire les frais de la reprise de Safi... tel un vulgaire mouton.

(Écrit à Safi, printemps 1908)

LE SERVICE MÉDICAL A L'HOPITAL DE LA CHARITÉ AUX XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES

(Deuxième et dernier article)

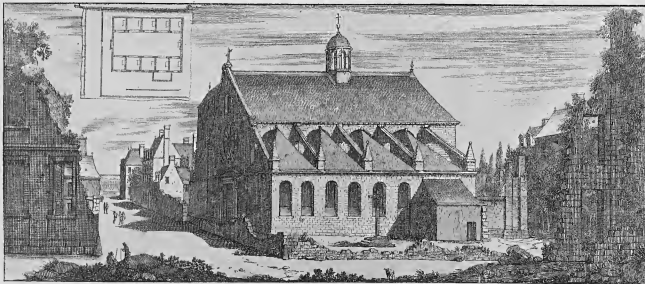
Par Marcel FOSSEYEUX

Docteur ès lettres, Sous-Archiviste de l'Assistance publique

Depuis la démolition de l'ancienne Pitié, la Charité est, avec Saint-Louis, le seul qui nous reste des hôpitaux du Paris d'autrefois. La reconstitution de la vie intérieure de cet hôpital n'a jamais été faite, les historiens de cet établissement s'en étant tenu à de simples notions topographiques. Les pages suivantes ont d'autant plus d'intérêt qu'elles sont tirées de manuscrits et de documents inédits par un érudit bien placé pour faire connaître l'histoire hospitalière parisienne. Elles nous font pénétrer dans l'intimité même de la vie hospitalière d'il y a deux siècles. Elles nous montrent, à côté du but si noble et si élevé que s'étaient donné les frères, à côté de leur existence de quotidien dévouement, leurs lutttes opiniâtres, tenaces, sans cesse renaissantes, contre le corps médical de l'époque. Ce n'est guère qu'avec le XIX^e siècle que les prérogatives du corps médical ont pu triompher définitivement.

LES FRÈRES de l'Hôpital de la Charité ne se contentèrent pas toujours du rôle d'infirmiers qui était leur partage. Ils furent tentés non seulement de traiter leurs malades, mais encore de les opérer, ce que d'ailleurs ils ne cessèrent de faire, malgré les lutttes qu'ils eurent à subir, et les procès que leur intentèrent les chirurgiens de Saint-Côme.

De même qu'ils



L'ancienne chapelle Saint-Pierre (chapelle primitive de l'Hôpital de la Charité), d'après une gravure du XVI^e siècle

n'avaient pas le droit de donner les sacrements, et qu'ils payaient deux aumônières ou chapelains pour le service du culte, ils rétribuaient le médecin chargé de la visite quotidienne des malades, dont les gages sont fixés à 200 livres au compte de 1658.

En 1786, à la veille de la Révolution, le personnel médical se compose d'un médecin, d'un chirurgien-major, d'un chirurgien



Portrait du R. P. Léopold Banfi, de l'ordre des Frères de Saint-Jean-de-Dieu, œuvre du XVIII^e siècle. (Se trouve dans le cabinet du Directeur de la Charité) Sur le cadre, en cartouche, on lit : R. P. Leopoldus Banfi Mediolanensis generalis electus die 27 April 1760.

général gagnant maîtrise et de six élèves en chirurgie. Les Frères paraissent avoir vécu en paix avec le médecin, mais il n'en fut pas de même avec la communauté des maîtres chirurgiens qui leur contesta toujours, dans l'intérêt du public et dans le sien, le droit d'opérer. Elle leur opposait ses statuts et s'appuyait sur les arrêts successifs du Parlement qui lui avait donné gain de cause à maintes reprises, notamment en 1614 par un arrêt prescrivant que le garçon chirurgien de la Charité serait choisi par les maîtres chirurgiens, l'arrêt du 28 mai 1621, et celui de 1667 qui avaient déjoué de nouvelles tentatives de la part des Frères. Ceux-ci de leur côté s'appuyaient sur les lettres patentes qu'ils avaient obtenues du roi et qui leur permettaient de « penser, médicamenter et traiter les malades », en même temps que sur les bulles octroyées par les papes Pie V et Clément VII, en 1572 et 1596; enfin, sur la latitude qu'il leur avait été laissée d'opérer les blessés dans les hôpitaux d'armée et leurs établissements de province, dans certaines villes dépourvues de chirurgiens. Raisons spécieuses répondaient les maîtres chirurgiens, prétendant qu'ils n'étaient que de « simples infirmiers par leur institution, assujettis au service continu de l'hospitalité, leurs occupations charitables envers les pauvres ne leur permettant pas d'étudier, et les lois de leur ordre ayant pris soin de leur défendre ».

En vérité, au xvii^e siècle, sauf la tentative isolée du frère Morel qui pratiqua en 1683 une amputation clandestine suivie de mort, ce qui aurait amené un scandale si le lieutenant de police, La Reynie, n'avait étouffé l'affaire, les religieux paraissent s'être cantonnés en appa-

rence dans leurs rôles d'infirmiers, et Georges Maréchal dans sa *Défense* parue en 1716 ne craint pas d'opposer cette période de paix avec les luttes qui marquèrent le xviii^e siècle.

Les opérations fréquentes qui se reconstituèrent dans l'hôpital de la Charité rendirent bientôt les garçons (chirurgiens) les plus excellents maîtres de Paris; il est arrivé même un autre avantage à cet hôpital. Ces garçons excités par les progrès qu'ils faisaient dans leur profession et par le zèle pour le service des pauvres y restèrent plusieurs années après leur maîtrise gagnée, en sorte que depuis 60 ans il s'y est établi un usage qui n'a d'autre source que l'émulation de ces chirurgiens, qu'outre le gagnant maîtrise qui se renouvelait tous les 6 ans, l'ancien qui avait fini son temps après avoir été immatriculé, reçu en la communauté des maîtres chirurgiens, continuait de conduire la chirurgie dans l'hôpital par ses ordres et d'exécuter lui-même les grandes et difficiles opérations (1).

Tout changea avec les premières années du xviii^e siècle. Les Frères se prétendaient autorisés à faire des opérations par lettres patentes de septembre 1699, mais ne rencontraient toujours devant eux les mêmes résistances. Il faut lire le terrible réquisitoire adressé au procureur général du Parle-

ment par le frère Maximin pour se rendre compte de l'animosité qui régnait alors entre frères et chirurgiens, dans le procès en cours, et dont les factums rédigés par l'abbé Pucelle pour Maréchal ne donnent qu'une impression adoucie. Dans cette lettre manuscrite datée du 10 juin 1715, le frère Maximin dresse la liste des opérations faites depuis 1710 par le chirurgien Guérin; sur un total de 84 opérés, il compte 72 morts, 7 estropiés et 5 guéris, pour les cas suivants, qu'il ne s'est pas sans intérêt de retenir : 4 bubonocelles, 51 tailles, 2 jambes et 2 cuisses, 2 trépan, 7 fistules à l'anus, 5 castrations, 2 amputations, 2 extirpations, 2 tumeurs des mamelles, 1 plaie de tête, 1 incision cruciale, 1 coup de fusil, 1 dépôt de main, 1 douleur interne. Il donne d'ailleurs, date par date, et malade par malade, un court historique de chacune de ces opérations, pour la plupart malheureuses; il suffira de reproduire une ou deux de ces observations pour en montrer l'esprit :

Le 29 février 1712, il (Guérin) fit une castration en présence des P. Rogation et Donatien, auquel il décou-

vrit le testicule saint que le sieur Gérard couvrit charitablement dans le moment avec sa main, pour lui épargner la confusion qu'une faute aussi essentielle lui avait causée, et le malade mourut 6 jours après.

En décembre 1714, un pauvre masson (sic) couché au 14 de la [salle de la] Vierge qui travaillait au bâtiment des P. Thérasins, lequel s'était cassé la jambe droite, le religieux chirurgien l'ayant réduite, le sieur Guérin à son insu le lendemain leva l'appareil, fit l'ouverture, coupa l'artère et le malade mourut d'hémorragie.

Or il convient d'ajouter que ce Guérin, qui nous est dépeint sous de si noires couleurs par le frère Maximin, est appelé dans le même temps pour sa réputation d'habileté auprès du chevalier de Saint-Georges, fils de Jacques II, prince prétendant d'Angleterre, alors à Avignon, pour l'opération d'une fistule, « que le prince, dit Buvat (1), supporta sans témoigner la moindre douleur ».

Quant au procès, après une sentence du lieutenant de police du 3 décembre 1715 qui avait maintenu les Frères dans le droit d'opérer, il se termina sur appel des chirurgiens, par la sentence du 31 août 1721 leur interdisant d'appeler un chirurgien non rétribué. Les lettres patentes de septembre 1724 leur interdisent d'exercer la médecine et la chirurgie (2).

Elles visaient non seulement le régime médical de l'établissement de Paris, mais encore celui de leurs hôpitaux de province. Elles organisaient une série de cours destinés à l'instruction des élèves, et prévoyaient une salle de garde pour le chirurgien gagnant maîtrise. Celui-ci se trouvait appelé à assurer le service dans les cas pressants, ce qui chagrinait fort

(1) Buvat, *Journal*, éd. Campardon, n-8, I, 191.

(2) Voir le texte dans Brillouin, *Diet. des arrêts*, t. III, p. 622.



Une page de l'Antiphonaire provenant de l'Hôpital de la Charité (xviii^e siècle)

(1) Bibl. nat., *Factums*, F. 12.402.

les Frères qui s'étaient toujours servi de ce prétexte pour opérer d'urgence sans attendre la visite du chirurgien; ce fut là un de leurs plus importants griefs contre le régime nouveau :

Les chirurgiens majors (1) même à Paris ne paraissent dans l'hôpital qu'une heure, par jour tout au plus, et pour les pansements seulement; les jeunes élèves à qui les malades de l'hôpital sont confiés dans le reste du jour n'ont aucune expérience. Cependant dans le cours de chaque journée et dans la nuit même on apporte souvent des blessés qui ont besoin d'un prompt secours. Il est possible et cela n'arrive que trop fréquemment qu'à l'arrivée aux malades de l'hôpital des accidents auxquels il serait nécessaire de remédier à l'instant; personne néanmoins ne se trouve à portée de leur donner des secours. Tous ces inconvénients ne subsistent pas avant les lettres patentes de 1724; il était remédié promptement aux accidents imprévus qui pouvaient arriver aux malades de l'hôpital par des mains d'autant plus habiles et plus sûres qu'elles étaient concurremment et continuellement exercées avec les plus célèbres maîtres chirurgiens de Paris.

L'examen de ces lettres patentes fit l'objet d'un débat au Conseil des dépêches; le comte de Saint-Florentin fut rapporteur de l'affaire. Maurepas dut correspondre à diverses reprises avec Joly de Fleury, procureur général du Parlement (2), à l'occasion des remontrances qui précéderent l'enregistrement de ces lettres intervenu seulement le 26 mars 1725; le passage suivant indique bien quel était alors l'état d'esprit du gouvernement :

On n'a nul dessein d'inquiéter les religieux qui appliqueront des cataplasmes ou des emplâtres ou des pansements aussi légers tels que les ferait un garde malade ou un infirmier, qui est leur véritable état. Mais si l'on en faisait une disposition précise de la loi, l'impossibilité de distinguer le cas et de résigner le tout au véritable usage que l'on en doit faire, produirait plus de contestations et de contraventions qu'au paravant, puis qu'étant fondés sur un titre général tel que celui de leur permettre tous les pansements légers, ils rapporteraient à ce titre toutes les opérations qu'ils feraient, à l'exception de la pierre ou de la fistule, et comme ils commenceraient toujours à agir par provision puis qu'ils en sont les maîtres il faudrait des volumes entiers pour prévoir ou distinguer le cas, et quelque chose que l'on fit, ils conserveraient toujours la fonction de la chirurgie. Il faut donc que la loi soit totalement prohibitive et que par les ordres qui seront donnés suivant l'existence des cas, on leur laisse faire ces opérations légères.

C'est ainsi que la saignée, qui était considérée, malgré sa fréquence, comme une opération très-délicate, leur était particulièrement interdite.

Pendant trente-six ans les lettres patentes de 1724 furent observées, et les chirurgiens seuls opérèrent à la Charité. En 1758, jugeant le moment favorable à leur cause, les Frères revinrent à la charge, et tentèrent de faire annuler les lettres patentes de 1724. Ils s'appuyèrent, comme d'habitude, sur l'intérêt du public, et réclamaient surtout le droit d'opérer, dans les cas pressants, les cas d'urgence, ce qui, pour leurs hôpitaux de province, était assez précieux. Nous n'entrâmes pas dans l'examen des

nombreux mémoires, libelles et factums qui se succédèrent de 1758 à 1760 et qui resassaient indéfiniment les mêmes faits et les mêmes raisons (1). Tandis que Fréron dans son *Année littéraire* prend le parti des chirurgiens contre les Frères qu'il raille agréablement, un avocat renommé, Doucet fils, rédige des réponses droites en leur faveur (2); au Conseil des dépêches, les commissaires désignés pour l'examen de l'affaire, les conseillers d'Etat de Brou, d'Aguesseau, de la Granville, de la Bourdon-

nisme spéciale du prieur; elle maintenait enfin l'institution du concours pour le gagnant maîtrise qui devait être choisi parmi les élèves ayant au moins deux ans de service à la Charité.

En réalité, c'était la porte ouverte aux prétentions des Frères; nous savons en effet par une note parue à la suite d'une plainte déposée contre eux en 1762 par les maîtres chirurgiens qui ne désarmaient point, que le service médical se trouvait alors partagé entre les deux éléments en dispute ; en 1762 il y avait 12 élèves scien-

liers et 5 religieux, les premiers ayant, en 1751, fait 250 opérations et les seconds 50; c'était la mise en pratique du fameux « état mixte ». Les frères l'avaient reconnu dans un de leurs libelles :

Beaucoup de jeunes chirurgiens trouvent un avantage à entrer dans l'ordre de la Charité, et ce ne sont pas ordinairement les plus mauvais sujets qui prennent ce parti, mais il est essentiel pour se perfectionner dans la chirurgie; ceux qui s'y disposent trouvent des occasions de se former à l'habileté des opérations sous les yeux de maîtres expérimentés.

En même temps des mesures de police étaient prises pour assurer l'ordre dans les salles, tel cet arrêt du Parlement, rendu le 23 janvier 1760, à la suite d'une plainte du prieur devant le commissaire Thiot, et prescrivant qu'aucun élève ne devait assister aux visites et pansements des malades sans avoir été au préalable inscrit sur les registres et avoir obtenu la permission du prieur, avec « défense de se présenter avec épées, cannes ou bâtons, et de faire violence aux suisses et portiers de l'hôpital » (1). Les leçons cliniques étaient très suivies et la Faculté de médecine conserve le cours d'opérations et de pathologie chirurgicale fait par Boyer, gagnant maîtrise, à la fin du XVIII^e siècle, et recueilli par son élève L.-C. Deneux (2).

Les opérations se pratiquaient dans les salles.

C'est une chose remarquable, écrivait l'Autrichien Hunezovsky, dans ses observations médicales publiées en 1783 à la suite d'un voyage (3) en Angleterre et en France, que les maladies chirurgicales placées à la Charité dans le voisinage des fièvres putrides ne guérissent que lentement. Il leur vient souvent des symptômes qu'il est impossible de prévoir et qui résistent à toutes sortes de traitements. La gangrène se met aux plaies les plus simples, les ulcères deviennent malins, et toutes les maladies externes qui d'ailleurs ne demanderaient pas beaucoup de temps pour être guéries y prennent un mauvais caractère. Ce qui prouve incontestablement que cette surabondance de symptômes et de maux insolites proviennent de ce que la salle de chirurgie communique avec celle où sont les fièvres putrides, c'est que tous les accidents n'ont lieu que sur les malades dans les 5 ou 6 lits les plus proches de la salle aux fièvres putrides. Pour s'en garantir on a pris le parti de ne plus mettre de plaies ni d'ulcères dans ces lits, mais seulement des malades avec des tumeurs, et dont la peau n'est pas entamée.

Malgré ces inconvénients, la mortalité de la Charité resta bien inférieure à celle de l'Hôtel-Dieu.



Une page de l'Antiphonaire provenant de l'Hôpital de la Charité (XVII^e siècle)

naye, ou pour rapporteur Boutin; au Parlement enfin, Joly de Fleury, avocat général, et l'abbé Terray rapportent l'affaire (3). On aboutit, comme presque toujours, à ce que les textes du temps appellent un « état mixte », et ce que nous nommons une cote mal taillée. En effet, la déclaration du 20 juin 1761 apportait pour les Frères un tempérament aux lettres patentes de 1724, elle laissait au prieur le choix du chirurgien en chef, à condition d'en aviser le procureur général, elle permettait aux religieux d'assister aux cours de chirurgie, et d'opérer en cas de nécessité seulement et sur per-

(1) Le dossier de l'affaire, qui nous a été conservé, se trouve à la Bibl. nat. Collect. Joly de Fleury, 378, f. 177 à 315; la plaiderie est lui le 9 sept. 1760 et l'arrêt le 6 sept. suivant.

(2) Voir, en particulier : Lettre d'un citoyen à un curé de Nancy sur une affaire importante. Nancy, 20 mars 1758, in-16, 36 p. (Bibl. nat., f. 18-180).

(3) Voir ces mémoires réunis dans les Recueils, T. 18-120 et 121 de la Bibl. nat.

(1) *Reflexions sommaires pour les religieux contre le premier chirurgien du roi*, 1760 (Bibl. nat., f. 10-184).

(2) La correspondance de cette affaire, lettres de Maurepas et de Bouchu, observations de Joly de Fleury se trouvent à la Bibl. nat. Coll. de Joly de Fleury, 39, f. 14 et suiv.

(1) Bibl. nat., Factum 4° 35.600.

(2) Fac. méd. ms. 446-47. Cours d'opérations et de pathologie chirurgicale, fait par L.-C. Deneux, élève en chirurgie à l'hôpital de la Charité d'après les leçons de M. Boyer, gagnant maîtrise, 15 mai 1788.

(3) *Medicinische chirurgische Beobachtungen auf seinem reisen durch England und Frankreich*, par Jean Hunezovsky, Vienne, 1783, in-8.

HISTOGÉNOL

Naline

Médication arsénio-phosphorée organique à base de Nuclarrhine, réunissant combinés tous les avantages sans leur inconvénient de la médication arsénicale et phosphorée organique.

L'HISTOGENOL NALINE est indiqué dans tous les cas où l'organisme débilité, par une cause quelconque, réclame une médication réparatrice et dynamogénique puissante; dans tous les cas où il faut relever l'état général, améliorer la composition du sang, reconstituer les tissus, combattre la sténocardie et ramener à la normale les réactions intrasorganiques.

PUISSANT STIMULANT PHAGOCYTAIRE
TUBERCULOSES, BRONCHITES, LYMPHATISME, SCROFULE, ANÉMIE NEURASTHÉNIE, ASTHME, DIABÈTE, AFFECTIONS CUTANÉES FAIBLESSE GÉNÉRALE, CONVALESCENCES DIFFICILES, etc.

FORMES : ELIXIR - ÉMULSION - GRANULÉ - AMPOULES
ET DOSES : Elixir : 2 cuill. à soupe par jour. Émulsion : 2 cuill. à soupe par jour. Granulé : 2 cuill. à café par jour. Ampoules : 1 ampoule par jour.

Exigons sur toutes les boîtes et flacons la Signature de Garantie : A. NALINE
Littérature et Échant. : 2, rue A. NALINE, 11, rue Villeneuve-la-Garenne, ym St-Denis (Seine).

Traitement de la **SYPHILIS** sous toutes ses formes

HECTINE

PILULES (0.10 d'Hectine par pilule). — Une à 2 pilules par jour pendant 10 à 15 jours.
GOUTTES (équivalent à 0.05 d'Hectine) 25 à 50 gouttes par jour pendant 10 à 15 jours.
AMPOULES A (0.10 d'Hectine par ampoule). — Injecter une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours.
AMPOULES B (0.20 d'Hectine par ampoule). — INJECTIONS INDOLORES

HECTARGYRE

(Combinaison d'Hectine et de Mercure).

Le plus actif, le mieux toléré des sels mercuriels.
PILULES (Par pilule : Hectine 0.10; Protosulfure Hg. 0.05; Iod. 0.05-0.10). — Une à 2 pilules par jour pendant 10 à 15 jours.
GOUTTES (Par 20 gouttes : Hectine 0.10; Hg. 0.05; Iod. 0.05). — 10 à 20 gouttes par jour pendant 10 à 15 jours.
AMPOULES A (Par ampoule : Hectine 0.10; Hg. 0.05). — Une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours.
AMPOULES B (Par ampoule : Hectine 0.20; Hg. 0.10). — INJECTIONS INDOLORES

Laboratoires de l'HECTINE 13, Rue du Chemin-Vert, à Villeneuve-la-Garenne (Seine).

ANTISEPTIQUE URINAIRE PAR EXCELLENCE

ARTHRITISME DIATHÈSE URIQUE

URASEPTINE

ROGIER

DISSOUT, EXPULSE L'ACIDE URIQUE

Granulé entièrement soluble dans l'eau : 0,60 centigr. de matière active par cuillerée à café. — DOSE : 2 à 6 cuillerées à café par jour
Échantillons et Littérature : HENRY ROGIER, Pharmacien, Anc. Int. des Hôpitaux de Paris, 3 et 5, boul. de Courcelles, PARIS

Arthritisme, Goutte
Rhumatisme
Gravelle, Diabète

VICHY-CÉLESTINS

Bouteilles
et
Demi-Bouteilles



Produits médicaux inoffensifs

POUR LA TOILETTE DU VISAGE

particulièrement indiqués dans les cas de dermatose
ou de délicatesse de la peau

Littérature et Échantillons : 21, Faub^e Montmartre, Paris

Voir également les Primes d'ÆSCULAPE page 1.



L'ART DÉCORATIF

REVUE DE L'ART ANCIEN & DE LA
VIE ARTISTIQUE MODERNE
DIRECTEUR : FERNAND ROCHES



ADMINISTRATION & REDACTION
4, RUE LE COFF, PARIS (10)
TELEPHONE 509-02

SOMMAIRE DU N° DE JANVIER 1913

ANDRÉ SALMON : Odilon Redon.

PAUL LAFOND, Conservateur du Musée de Pau : La
Ferronnerie espagnole (septième article).

Dr JACQUES LIOUVILLE, médecin et naturaliste de la

MAURICE TESTARD : Joannès Chaleyé et la dentelle du Puy.

Mission antarctique française : Flore et faune
des Océans (troisième et dernier article).

Dr PAUL POUZET : Les Chapiteaux de l'abbaye de
Cluny et l'art décoratif.

L'ART DÉCORATIF est la plus vivante, la plus complète et la mieux illustrée des Revues d'art françaises

Abonnement : 22 fr. par an (Voir NOS PRIMES, p. 1). — N° spécimen franco aux lecteurs d'ÆSCULAPE



VENTE AU PUBLIC
Régimentée

FUMIGATOR n° 3. 2.50 pour 15m²
FUMIGATOR n° 4. 2.75 pour 20m²

CARTOUCHE AUTO-PRODUCTRICE D'ALDEHYDE FORMIQUE

Autorisée par le Ministre de l'Intérieur

sur avis favorable du Conseil Supérieur d'Hygiène Publique de France

POUR LA

DÉSINFECTION DES LOCAUX APRÈS MALADIES CONTAGIEUSES

Procédé simple, discret,
économique, rapide,
efficace

GONIN

Le FUMIGATOR
comporte à la fois
l'appareil et l'antiseptique.

Avec le FUMIGATOR aucune détérioration n'est à
craindre et les locaux soumis à son action sont réhabilités
le jour même.

Le FUMIGATOR se conserve indéfiniment à l'abri de l'humidité.

Rien ne s'oppose à ce qu'il en soit fait provision.

FRANCO DE PORT
pour commande de
50 fr. adressée à

GONIN U. O. * Ingénieur-Constructeur.
Pharmacien de 1^{re} Classe
60, Rue Saussure, PARIS-XVII^e

CONDITIONS SPÉCIALES
à MM. les
Médecins et Pharmaciens

LA MÉDECINE AU MOYEN AGE

« L'art de guérir » n'avait pas autrefois la noblesse et l'élevation qu'on lui concède à notre époque. C'était une profession périlleuse que celle de médecin.

« Grégoire de Tours (Hist. V, lib. V, cap. 36) rapporte qu'en 580 la femme de Soutrain, roi d'Orléans et de Bourgogne, Austrelchilde, prête à rendre son âme scélérat à Dieu, exigea de son mari que les médecins qui l'avaient soignée fussent mis à mort! Elle les fit égorger et entermer avec elle. »

Plus tard, lorsque la médecine devint l'appanage des clercs, elle s'éleva incontestablement au point de vue intellectuel. Ils surent surtout le soin de la rendre plus sûre et moins périlleuse.

Jusqu'au XII^e siècle, dans beaucoup de couvents, on enseignait la médecine à un certain nombre de moines. Eux seuls connaissaient l'action des drogues et leurs indications. Ce sont eux aussi qui ont fait la grande réputation de l'école de Salerne. Humbert II, le dernier des Dauphins, avait ramené de Salerne un « mire » ou médecin nommé Pandulphie.

Plus tard, ce fut à des lettrés, c'est-à-dire des « clercs » que fut exclusivement confié l'art de la médecine. Ces clercs devaient garder le célibat et ce n'est qu'au XV^e siècle, en 1452, que sur les instances du cardinal d'Estouteville le célibat cessa d'être une loi pour eux et qu'ils purent se marier.

Au XII^e siècle, la Faculté de Montpel-

lier, alors naissante, comprenait de nombreux étudiants appartenant au clergé.

Plusieurs dignitaires de l'Église provinciale exerçaient la médecine, tels Pierre, archevêque d'Aix; Raymond, évêque de

Les ressources de la médecine étaient rudimentaires. Les astrologues plus que les médecins avaient la confiance des rois. On trouve des astrologues auprès de Charles VIII, de Louis XII, de Henri III;

médecin ordinaire, ne manquait pas de noter que le futur Louis XIII était né « sous la lune nouvelle ».

Le nom de « mire » appliqué aux médecins vient du mot grec « miron », qui signifie onguent; sans doute parce que l'application des onguents était une des principales formes de la médecine.

A Saint-Antoine, les religieux avaient certainement de fortes notions de médecine. Aussi pouvions-nous dire que les malades affligés du feu sacre ne manquaient d'aucun secours et qu'avant de livrer le patient au grand chirurgien, on avait essayé tout ce qui était humainement possible pour arriver à le soulager ou à le guérir.



LE CHIEN GUÉRISSEUR

Notre confrère le Dr Félix Brémont, dont chacun sait l'esprit curieux et la large érudition, a publié dans le *Contre médical* une série d'articles sur le chien guérisseur.

L'emploi thérapeutique du chien, pour l'usage externe, dit-il, se fait — ou se faisait — avec l'animal vivant et avec l'animal mort.

Vivant, il est parfois chargé de cicatrifier les plaies en les léchant, contre le pratiquaient les caniches sacrés du temple d'Esculape et le bon toutou de la chapelle de Saint-Roch, l'anti-pesteux. Plus souvent, la bouche du chien curatif agit à la façon d'un tire-haut détersif, vidant des mamelles féminines engorgées, menacées de mastite.



Réception d'un docteur (Vieille gravure allemande du XVI^e siècle; Bibliothèque, Net.)

Nîmes; Obizon, chanoine de Paris et médecin de Louis le Gros; Lombard, chanoine de Chartres, médecin de Louis le Jeune; Rigord, moine de Saint-Denis, médecin de Philippe-Auguste.

Charles V le Sage n'aurait jamais pris une détermination concernant sa santé sans consulter Thomas de Pisan, son astrologue. Henri IV faisait tirer l'horoscope du Dauphin par Roch-le-Baillif, et Hérard,

d'Esculape et le bon toutou de la chapelle de Saint-Roch, l'anti-pesteux. Plus souvent, la bouche du chien curatif agit à la façon d'un tire-haut détersif, vidant des mamelles féminines engorgées, menacées de mastite.

PULMOSÉRUM

Bailly

Expérimenté avec succès dans les Hôpitaux, Cliniques, Dispensaires et par plus de :
8.500 Médecins Français et 23.000 Médecins Étrangers

CONDENSE EN UNE SYNTHÈSE HÉROÏQUE

Résume ce que nous avons de plus efficace contre

TOUX = RHUMES = BRONCHITES

GRIPPE - ENROUEMENT

TUBERCULOSE LATENTE

PRESCRIRE : Une cuillerée matin et soir **A. BAILLY, 15, rue de Rome. PARIS**

Traitement des Varices

Migraines
Maux d'estomac
Maux de reins
CONSTIPATION
Douleurs périodiques chez la femme
PARALYSIES
Troubles circulatoires, etc.

par la BANDE ou la CEINTURE Electro-Faradique

Breveté s. g. d. g.
Du Dr Gaston PEGOT
Envoi franco des Notices explicatives
Maison **MATHIEU, 113, boulevard, St-Germain, Paris**
Téléphone Gobelin 11-10

PARIS-LEVANT

Revue Mensuelle Illustrée

Numéro spécimen aux lecteurs d'ESCALAPE

J. PHAQUIS, Directeur
16, rue des Petites-Écuries, PARIS

Société Générale d'Orthopédie

Lamy, Directeur

CORSETS ÉLÉGANTS
BAS ÉLASTIQUES, CORSETS
SOUTIENS-GORGE
àux femmes désireuses
de soulager
les exigences de la mode
et les soucis
du bien-être physique.

128, Boul^d Haussmann, Paris
Téléphone 517-26

Ce qui se pratique moins souvent, sans avoir totalement disparu des usages empiriques saugrenus, c'est le traitement de la goutte par le dogue. Le malade fait partager son lit à la bête, et lorsqu'ils ont couché ensemble un certain nombre de fois, le mal passe du bipède au quadrupède. Il est juste de dire que la guérison n'est pas constante, mais il y a, dans tous les cas de colubation nocturne, une transmission certaine : si l'homme n'a pas donné tout ou partie de ses douleurs au chien : le chien lui a toujours cédé quelques-unes de ses pucés.

Borel, de Castres, qui fut médecin du roi et membre de l'Académie des sciences au XVIII^e siècle, approuvait cette étrange façon de soigner la goutte; Bartholin, le grand anatomiste, qui a découvert les glandes intimes exhalant l'odore de *femina*, croyait à l'efficacité d'un remède de chien non moins étrange : en sa chaire de doyen du collège des médecins de Copenhague, il professait qu'on calme sûrement les douleurs de la colique en portant sur le ventre trois ou quatre jeunes chiens, ce qui prouve, disons-le en passant, que les ignorants n'ont pas le monopole des crédules naïves.

Un autre grand médecin savant, dont j'ai oublié le nom, traitait les opacités de la cornée par les bains oculaires de lait de chienne.

Le chien mort la médecine utilisait :

La peau tannée, pour en faire des gants, préservateurs des démangeaisons, encore en honneur chez les jockeys des grandes courses de courses;

La graisse, entrant dans la composition d'une pommade renommée contre le psor-

iasis, volontiers ordonnée par le grand praticien allemand Vogel;

Les os broyés pour le pansement des fissures anales, selon la méthode d'un autre thérapeute teuton fameux, Schroeder;

Le corps entier, bouilli et transformé en un decoctum pâteux, topique recommandé pour les contusions et les paralysies musculaires des membres, dénommé dans les formulaires « huile de petits chiens ».

Avant sa mort, on demandait encore au chien, pour les usages médicaux, ses croûtes, décorées, après lavage préalable et mise en bocaux, du joli nom *d'albun Gracum*. Cette malpropreté thérapeutique, dont Hippolyte Cloquet disait :

« C'est une des folies, dont les annales médicales offrent tant d'exemples », passait pour dessécher les verrues, fonder les tumeurs, déterger les ulcères et guérir plusieurs dermatoses. Ce n'est pas tout; on donnait

aussi l'*albun Gracum* à l'intérieur, dans la dysenterie, l'anasarque, la phthisie, etc., et on s'en trouvait parfois bien. Il n'y a rien d'étonnant à cela, la crotte blanche de chien n'étant autre chose

que du phosphate de chaux organique, mais je ne crois pas me tromper en disant que les malades devaient faire une vilaine grimace s'ils connaissent l'origine du remède qu'on leur faisait avaler.



Chien de Correspondant mortu.

Anonyme. — L'Écorchement. Collection du Dr Albert Bloch.

Prenez petits chiens nouvellement nait, et tous vivans, soient coupez le long de leur corps, et soudain appliquez sur l'ulcère, et renouvelez subit que le malade sentira qu'ils seront refroidis. La chaleur naturelle

de tels animaux sède grandement la douleur, ce que j'ay cognu plusieurs fois.

Que conclure de tout cela? Qu'il y a lieu de pardonner aux grands hommes leurs pires diatribes sur notre art, même cette définition féroce de Dalemberbert, comparable à un fusil double :

La médecine est bien la plus ridicule chose, à mon avis, que les hommes aient inventée; à moins que vous vouliez mettre devant la théologie, qui en effet est bien digne de la première place dans le catalogue des impertinences humaines.



L'EUTHANASIE OU LA DOUCE MORT

M. J. Galtier a écrit dans le *Temps*, au début du présent mois, une chronique d'intérêt très actuel sur l'Euthanasie. « On veut, dit-il, créer l'œuvre de la belle mort. Il ne s'agit pas d'un essai à faire, d'une entreprise à tenter en conformité avec certaines théories philosophiques. L'éthique ne va pas s'enrichir d'une application inspirée par l'amour de l'humanité. On ne se rend pas encore aux raisons des savants et des penseurs qui estiment que la mort devrait être la fin d'un beau jour. A leurs yeux, ce qu'il faudrait souhaiter, c'est qu'elle fût un départ réussi. Chercher à embellir les derniers moments et rendre le dur passage, devant lequel frémit et se révolte la chair mortelle, aussi facile et aussi engageant qu'un embarquement pour un pays inconnu et mystérieux, voilà le problème le plus séduisant, le plus digne de préoccuper les âmes généreuses. Ou même si l'attrait de l'au-delà ne s'exerceait pas impérieusement, le détachement de « l'en-déçà » pourrait suffire. Vous con-

Dépilatoire Hospitalier

DISSOUT LE POIL COMME L'EAU DISSOUT LE SUCRE

Indications

Poils disgracieux du visage ou du corps (moustache féminine, favoris, etc.).

Remplace le rasoir pour rendre nettes et glabres les régions où doit trancher le bistouri.

Avantages

Seul dépilatoire scientifique.

Inoffensif (ne contient ni chaux vive, ni arsenic, ni acétate de thallium).

Ni douleur, ni rougeur, ni irritation cutanée.

Dissout le cheveu ou le poil en 3 minutes.

Dissout jusqu'à la racine.

Le poil repart parfaitement après une première application; puis la repousse se fait de plus en plus lente, de plus en plus grêle, de plus en plus pâle à la suite des applications successives : plus de repousse à la longue (atrophie de la papille pileaire que le Dépilatoire a pénétrée, "mordue", lésée).

Préparé par M. Chantereau, ancien interne des Hôpitaux de Paris, lauréat de l'Assistance Publique (1^{er} prix des Hôpitaux, 1905), pharmacien de 1^{re} classe, 8, rue de Constantinople, Paris.

PRIX FRANCO. — Pour le visage : au Public 12 fr., aux Médecins 9 fr. 50
Pour le corps : — 20 fr., — 16 fr.

aisse le rêve de M. Metchnikov. Ce savant, dont les études sur la vieillesse ont été fort remarquées, souhaite voir arriver le temps où les hommes auront l'appétit du sommeil. Ainsi que pour les enfants, le bonhomme au sable passera vers le soir de la vie. Il répandra sa poudre magique, et doucement les hommes inclineront leur tête fatiguée et glisseront dans le royaume des songes sans fin. Ils s'endorment dans le calme. En ce temps-là, les maîtres de la maladie et les stigmates de la décrépitude leur seront épargnés. Le triomphe des « cellules nobles » leur aura assuré une vieillesse saine. Ils ploieront, pour ainsi dire, volontairement sous le poids des ans accumulés, comme des arbres désormais chargés de fruits et lassés désormais des printaniers floraisons.

« L'euthanasie dont il est question à cette heure n'a point cette couleur poétique. Elle est pratique et relève simplement de la thérapeutique. Elle est le remède suprême. Elle vise à supprimer les souffrances des incurables. Elle abrège et précipite l'agonie. Elle est le coup de grâce des condamnés. Le Parlement allemand va-t-il être saisi d'un projet de loi dont le *Süddeutsche Zeitung*, organe de sociétés du monisme allemand, expose les grandes lignes. En voici l'ensemble :

1° Toute personne atteinte de maladie incurable a le droit à l'euthanasie ;

2° Le tribunal du ressort recevra la demande du malade et délivrera ce droit ;

3° Une commission médicale, à la requête du tribunal, examinera le malade. Sur la demande de celui-ci, d'autres médecins pourront assister à la consultation. L'examen devra être fait dans les huit jours qui suivent l'introduction de la requête ;

4° Le procès-verbal de l'examen dira

si, d'après la conviction des experts médecins, la mort est plus probable que le retour à la santé ou tout au moins à un état permettant l'aptitude au travail ;

5° Si l'examen établit la grande probabilité d'une issue mortelle, le tribunal accorde au malade le droit à l'euthanasie. Dans le cas contraire, la demande est repoussée ;

6° Lorsqu'un malade est tué sans douleur sur sa demande formelle et catégorique, l'auteur de la mort ne peut être poursuivi si le malade a obtenu le droit à l'euthanasie et si l'autopsie établit qu'il était incurable ;

7° Quiconque tue un malade sans la volonté formelle et expresse de celui-ci est puni de réclusion ;

8° Les paragraphes de 1 à 7 peuvent aussi, le cas échéant, être appliqués aux valétudinaires et aux infirmes.

« Rien n'est plus aisé, semble-t-il, que d'accorder le droit de se tuer aux incurables qui demandent la mort à grands cris. C'est permettre une œuvre philanthropique, une œuvre pie. L'idée paraît en effet simple et généreuse. Son application rencontre pourtant de nombreuses et sérieuses difficultés. L'année dernière, le congrès de Washington eut à s'occuper d'un projet de loi semblable ; il ne le vota pas, mais cette discussion provoqua dans la presse et dans l'opinion des controverses passionnées. L'intervention des médecins et des juges ne rend pas la fatale transmission très aisée. Elle constitue une formalité compliquée et dangereuse. L'euthanasie exige de telles garanties scientifiques et légales, elle est un acte d'une telle importance que l'appareil judiciaire ne fonctionnera qu'avec une circonspection et une lenteur méticuleuses. Supposer que des erreurs soient commises et voir l'institution compromise jamais. Elle ne serait efficace le plus souvent que si elle était

rapide. La procédure ne comportera pas cette célérité indispensable. Les tribunaux ne travailleront pas d'ordinaire avec une diligence marquée. Il y aura d'autre part des expertises et sans doute aussi des contre-expertises. Si on engage le malade dans le maquis des experts, il lui faudra laisser toute espérance. La mort pour lui sera aussi longue à obtenir que certains divorces qui réclament une vie entière. Les candidats à l'euthanasie deviendront de la sorte des espèces de damnés qui erreront sur les rives du néant comme les ombres dont parle Virgile.

« On comprend que les hommes hésitent et se refusent à doter l'humanité de l'euthanasie. Ils ne veulent pas se mêler des affaires que la nature a toujours réglées. Du jour où un tribunal délivrerait des permis de mort, l'Etat, qui garde la magistrature sous son égide et son contrôle, serait le véritable dispensateur des ténèbres éternelles. Il a, en tous pays, assez de mal à administrer la vie de ses sujets. La mort, du moins dans les conceptions actuelles, ne peut être qu'une entreprise privée. L'euthanasie n'est pas un service public. Qui sait ? Peut-être que l'Etat, supplant les ressources qu'apporterait à son budget l'œuvre de la belle mort, cherchera un jour à la fonder et à lui donner son estampille. Ce serait pour lui une source de revenus abondante. Il fait payer l'air, la lumière et l'espace, sous leur forme bornée, d'une façon très productive ; quel prix n'aurait-il pas le droit d'exiger pour un bienfait illimité et infini ? Il détaillerait la « ciguë officielle ». Que n'obtiendrait-il de ces locataires pressés des Champs-Élysées qui, pour entrer avant leur heure et leur série, dans cette région de félicités innombrables, ne regarderaient pas à la dépense ? Mais il devrait, avant tout, éviter



Anonymous. — *Sculpt et Événement* (Coll. du D^r Bloch).

AFFECTIONS NERVEUSES DOULEURS INSOMNIES

Comprimés HYPOTASE VERGELOT

Adultes { 2 comprimés en se couchant.
1 ou 2 au moment des crises.

Enfants : 1 comprimé par jour.

Littér. et échantil. sur demande E. VERGELOT 163 r. de Flandre, PARIS

ASSOCIATION DES FERMENTS AUX HYNOTIQUES ABSENCE TOTALE DE BROMURE

l'euthanasie de qualité inférieure, l'euthanasie de la régie!



A propos des lignes qu'on vient de lire, M. Salomon Reinach écrit, le 5 juin, la lettre suivante qui est une sorte de réclamation discrète de priorité.

Le projet de loi allemand relatif à l'organisation scientifique et juridique de l'euthanasie n'aspire d'ides qui sont justes sans être nouvelles. J'écris, pour ma part, en 1909 (*Cultes et mythes*, t. III, p. 281) : La contradiction que présentent la loi et les meurs est un scandale auquel le *xx* siècle devra mettre fin. Une société policée ne peut faciliter ni le suicide ni l'avortement; mais il semble qu'elle puisse et qu'elle doive, par l'entremise de ses magistrats et de ses hommes de science, accorder à bon escient l'exécutoire aux uns et l'évictat aux autres, pour prévenir des souffrances inutiles et de plus grands maux. »



Quelques jours après, un universitaire écrivait à son tour pour rappeler que la solution par l'euthanasie n'est pas une hardiesse nouvelle. La sagesse antique avait prévu le cas.

Voici sa lettre :

A propos de l'article « Euthanasie », voulez-vous me permettre d'ajouter quelques réflexions à la communication de M. Salomon Reinach? Le projet de loi allemand est si peu une nouveauté qu'au même titre que le jeu de l'oie on pourrait le dire « renouvelé des Grecs ». Il rappelle en effet d'une façon curieuse une antique coutume de Marseille, rapportée par Valère-Maxime (div. II, ch. vi). Il existait dans cette ville un tribunal chargé de prononcer sur les demandes de « mort volontaire ». Après

une enquête « bienveillante mais sans faiblesse », les juges pouvaient accorder l'autorisation de mourir. Seulement, la juridiction compétente était ici un corps politique, les Six Cents; d'autre part, les motifs qui donnaient « droit à la mort » étaient d'une compréhension si vaste — malheur excessif, bonheur excessif — qu'il n'était personne qui, avec un peu de bonne volonté et quelques recommandations politiques, ne pût se croire, à un moment ou à l'autre de sa vie, légalement fondé à mourir. Voici du reste tout le texte de Valère-Maxime :

« On tient en réserve dans cette ville, au nom de l'Etat, un poison fabriqué avec de la ciguë; ce poison est remis à celui qui a présenté aux Six Cents (c'est le nom du Sénat), des motifs suffisants pour lui faire désigner la mort. L'affaire est conduite avec une bienveillance unie à la fermeté, qui ne permet pas de sonrir de la vaine à la légère, mais qui fournit un moyen expéditif de mourir à celui qui a de sages raisons pour le faire. Ainsi celui qui est trop malheu-

reux ou trop heureux (car l'une et l'autre fortune peuvent offrir une raison valable de mettre fin à sa vie par la crainte qu'on a dans un cas que le bonheur ne nous abandonne, dans l'autre que l'indivertissement nous quitte pas) peut mettre un terme à son existence par une fin officielle-ment approuvée. »

Mais qui ne serait, surpris de voir des Marseillais neurasthéniques et reculant devant la joie de vivre? Qui n'admirerait l'homme de tout milieu, le héros de l'excès en toutes choses? Ne quittez pas, telle était la devise des Marseillais d'autrefois. Et comme ils étaient déjà en possession d'être tonner le monde, ils ajoutaient : « Pas d'exagération ou la mort. »

COMMENT UTILISER L'ÉNERGIE SOLAIRE?

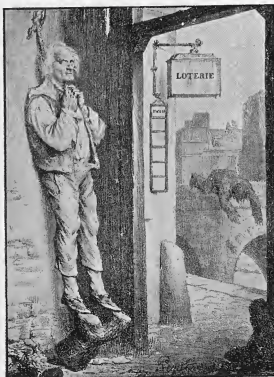
C'est un problème qui depuis longtemps hante l'esprit des hommes que de transformer et d'emmagasiner l'énergie énorme qui nous vient du soleil. Les moteurs sou-

laire que l'on emploie dans quelques pays chauds ne donnent qu'une solution partielle du problème, car ils ne peuvent fonctionner que dans certaines régions, leur encombrement est considérable, leur utilisation devant être immédiate, ils manquent de souplesse.

Le professeur Ciamician, qui s'est consacré à l'étude des réactions photochimiques, propose une solution basée sur tout autre principe. Remarquable que la houille, qui est encore le générateur d'énergie le plus commode que nous possédions, existe parce que, dans les temps préhistoriques, des plantes ont emmagasiné sous forme de carbone l'énergie solaire qu'elles recevaient, il a pensé à charger les végétaux de recueillir et de conserver pour nous les précieuses radiations.

Evidemment un organisme végétal comme transformateur d'énergie ne constitue pas un appareil à grand rendement, mais il rachète ce défaut, car il est excessivement flexible, et surtout, il produit par synthèse les substances nécessaires à la vie humaine que nous ne pouvons très difficilement préparer dans les laboratoires.

D'après M. Ciamician, on pourrait, au moyen de plantes judicieusement choisies, produire en grande quantité les choses qui nous sont indispensables; c'est ainsi par exemple que le sol qui a reçu un engrais minéral, donne, sous l'influence du soleil, une récolte qui, brûlée ensuite, restitue par les cendres l'engrais utilisé; et par la chaleur dégagée, l'énergie solaire qu'elle a emmagasinée. Dans quelques centaines d'années, lorsque les réserves d'énergie se rarifieront, le professeur Ciamician prophétise que les tropiques seront transformés en un vaste laboratoire photochimique qui entretiendra la vie du monde.



Citée de Corneille, *Le Loteaire*.
Pigal. — Quand on a tout perdu.

STATIONS CLIMATIQUES DE FRANCE

AGAY (Var)

Charmante station de repos et d'excursions dans l'Estérel. Vue au grand air. La baie est abondamment boisée d'essences balsamiques et l'air saturé d'ozone.

Le climat est très sec grâce à un sol sablonneux et porphyrique et à une abondante végétation de résineux.

Indications. — Climat tonique, stimulant, convient aux surmenés, neurasthéniques, lymphatiques, anémiques, artérioscléreux.

Contre-indications. — Tuberculose pulmonaire, anémie essentielle.

CANNES (Alpes-Maritimes)

Cannes s'offre avec une gamme climatologique très diverse, grâce à la surface de son territoire médical. Car « les deux golfes de la Napoule et du golfe Jouan constituent en réalité un seul golfe immense, s'enfonçant dans les terres ».

Indications. — La zone marine à un climat excitant, tonique, stimulant (rhabdiques, lymphatiques, convalescents, tuberculeux torpides, neurasthéniques, anémiques).

Contre-indications. — Tuberculose aiguë, nerfs excitable, anémie essentielle.

Médecins — Abadie, Ardison, Baradat, Battersby, Bayle, Bernard-Delbecq, Bernard (Marin), Bienfait, Blanc (40, rue d'Antibes), Boffart, Bompayre, Bonney, Bourcart, Bright (Georges), Carr, Castelbou, Charasse, Christine, Chuquet, Cochot, Comoy, Courchet, Danillon, Douy, Dupaigne, Duponnois, Ehrmann, Escarrea, Faure, Fournier (43, rue d'Antibes), Galippe (71, rue d'Antibes), Gimber (Anc. Inf. Paris), Ginner, Girard (41), Guillot, Guiter, Guichard, Maurice, Hughes-Amouretti, Hugues-An-

toine, Josseland, Jouffray, Kent-Gard, Lailrac, Lafont, Lallemand, Labou, Labou, Labou, Macdougall, Manour, Marshall, Mary (M^{me}), Mathieu, Oudaille, Pascale, Pascual, Picard, Pouvre, Revillon, Roques, Roux, Sanders, Sassani, Sauvage, Seytre, Thibonnet, Thomas, Trière, Vaudremont, Veragut, Verdalle (H.), Vernet, Westerman.

LES FUMADES (Gard)

Les Fumades se trouvent à une altitude moyenne de 150 mètres, dans une vallée abritée du mistral par une colline dénommée « Côte Chaude ». C'est le climat provençal avec tous ses avantages (température moyenne de l'hiver : 10°7) sans en avoir les inconvénients (le principal est le vent du Nord (mistral). Les montagnes sont couvertes de plantes odoriférantes : lavande, thym, sarriette, etc. L'air y est pur et sec, le panorama est superbe, les hautes montagnes des Cévennes se profilent à l'horizon et comme distillent une célébrité du corps médical anglais, client assidu de la station : *C'est l'Écosse, avec la Côte de Provence*.

Indications. — Le climat est souverain pour la guérison des :

1^{re} Troubles nerveux. — Nervosisme, neurasthénie, troubles hystériques et intoxications (particulièrement les intoxications produites par le tabac, l'alcool et la morphine).

2^{de} Maladies générales de la nutrition. — Troubles du développement chez les enfants et les adolescents, anémie, chlorose.

3^{de} Cure d'air. — Station de convalescence parfaite pour les personnes fatiguées par suite d'opérations, de blessures, ou séjour aux colonies.

Médecin. — D^r Courrière.

Collection in-4° Larousse

La LIBRAIRIE LAROUSSE commence la publication par fascicules hebdomadaires d'un splendide ouvrage

LA FRANCE ILLUSTRÉE

Par Albert DAUZAT

Ce magnifique ouvrage continue la série dans laquelle il a déjà paru avec tant de succès *La France, La Belgique Illustrée, L'Italie Illustrée, L'Espagne et le Portugal Illustrés*, etc. Consacré à un pays pittoresque entre tous et d'une véritable originalité comme texte et comme illustration, ce sera un des plus beaux et des plus curieux de cette splendide collection. Vous enregistrez vivement nos lecteurs à profiter du très avantageux prix de faveur accordé jusqu'au 31 juillet seulement.

Demandez le magnifique prospectus spécimen envoyé gratis et franco.

La Suisse Illustrée comprendra 21 fascicules à 80 centimes et formera un superbe volume in-4° (28 x 36), illustré de 60 gravures photographiques, 12 hors-texte, 11 cartes en couleurs et de nombreux plans en noir.

Prix de faveur jusqu'au 31 juillet

pour la souscription à l'ouvrage complet : 17 fr. broché, 23 fr. relié, livrable à l'achèvement.

Payable 5 fr. tous les deux mois
(au comptant en souscrivant 10 fr.)

LIBRAIRIE LAROUSSE, 15-17, rue MONTMARTRE, PARIS (2^e),
et chez tous les libraires.

LES BAINS DE MER, LA FOLIE ET LA RAGE

HISTOIRE DE LA NOIX DE KOLA

L'usage de la noix de kola par les indigènes de l'Afrique tropicale semble remonter aux temps les plus reculés.

D'après Flückiger, un médecin arabe ou d'Espagne, El-Ghafeki paraîtrait avoir connu les graines de kola au ^{xv}^e siècle; à cette époque, elles étaient employées contre les coliques et les maux d'estomac

et entraient dans la composition des remèdes réchauffants.

La première mention absolument incontestable de la noix de kola date du ^{xv}^e siècle, dans le rare ouvrage d'Odoard Lopez: *Relazione del Reame di Congo*, commenté par Filippo Pigafetta (Rome 1591):

Vi sono altri arbori che producono frutti nominati Cola: i quali sono grandi come una pigna e hanno dentro altri frutti a gaisa di tagna in cui sono quattro polpe separate di Casrosso colore e incarnato: li tengono in bocca, e masticano per isguirare le sete e far saporta l'aqua.

Cette description se rapporte à l'année 1578.

En 1594, le voyageur André Alvarez de Almada, qui avait visité la Guinée, rapporte que la noix de kola, produite par une sorte de châtaignier dont les fruits ne sont pas épineux, sert de masticatoire aux indigènes et lui rappelle l'emploi du bétel.

A la fin du ^{xv}^e siècle, déjà, la valeur extraordinaire de la noix de kola est prouvée par F. de Azevedo Colho, qui dit qu'aucune entreprise importante n'est faite sans noix de kola; celle-ci a même le don de préserver du péché.

En 1604-1605, les *Annales* des Jésuites mentionnent l'importation de graines de kola par les Portugais dans Sierra-Leone et le prix attaché à ces graines est tel que Ficalho cite deux vers passés à l'état de proverbe à Angola:

Quem como Cola
Fica em Angola.

Qui goûte au Cola reste à Angola.

C'est à la fin du ^{xv}^e siècle que l'apothicaire Jacques Gareil fit connaître à Clusius, lors de son voyage à Londres en 1591, la graine de kola. Clusius reçut également des noix de kola de Tobias Roels, médecin de Hollande, qui les lui présentait comme



Cliché du Correspondant Médical

École française du ^{xv}^e siècle. — Gabrielle d'Estries au bain

TUBERCULOSE

LYMPHATISME

ANÉMIE

TUBERCULOSE

TRICALCINE

TRAITEMENT DE LA TUBERCULOSE

LA RÉCALCIFICATION

Ne peut être ASSURÉE
d'une façon CERTAINE
et PRATIQUE

QUE PAR LA **TRICALCINE**
à BASE DE SELS CALCIQUES RENDUS ASSIMILABLES
EN POUDRE • COMPRIMÉS • GRANULÉS • CACHETS

LA TRICALCINE EST VENDUE

TRICALCINE PURE

TRICALCINE MÉTHYLARSINÉE

TRICALCINE ADRÉNALINÉE

POUDRE • COMPRIMÉS • GRANULÉS • CACHETS
d'50 le flacon 30 jours de traitement
ou boîte de 60 cachets

« CACHETS seulement dosés exactement à 0,01 le milligramme et 50 cachets en milieu pur. 5/1 la Boîte de 60 cachets »

« CACHETS seulement dosés exactement à 5 gouttes en solution d'Aldémine en milieu pur cachet. 5/1 la Boîte de 60 cachets »

Echantillons et Littérature sur demande • LABORATOIRE DES PRODUITS SCIENTIA-PARIS 42, Rue Blanche

CARIE DENTAIRE

TROUBLES DE DENTITION

DIABÈTE

• CROISSANCE • RACHITISME • SCROFULOSE

• TUBERCULOSE • DYSPÉPSIE • NERVEUSE



employées par les populations du Cap Vert.

A partir du XVIII^e siècle, nos connaissances sur les noix de kola deviennent plus précises.

Palisset de Beauvais connut, dans ses voyages du Bénin et du Niger, l'arbre à kola dont il donne une description et une figure sous le nom de *Sterculia acuminata* (1804).

Les nègres, dit-il, mâchent ces graines, s'habituent à leur amertume et prétendent qu'elles font disparaître le goût désagréable des eaux saumâtres, éteignent la soif en excitant la sécrétion salivaire, fortifient les gencives et conservent les dents.

D'autres observateurs nous montrent également les noix de kola servant aux populations africaines comme stomachiques, siagogues, aphrodisiaques, et surtout comme combattant la fatigue, réparant les forces et augmentant la résistance des indigènes qui en font usage, et cela, au dire unanime de tous les explorateurs, avec le plus grand succès.

Malgré ces assertions, il a fallu les nombreuses recherches et communications de MM. Heckel et Schlagdenhaufen pour attirer l'attention des thérapeutes modernes sur la noix de kola.

C'est à la suite des nouvelles communications à l'Académie de Médecine, de Heckel (8 et 22 avril 1889), que la graine de kola a conquis la place importante que lui réservaient ses propriétés dans la thérapeutique contemporaine, mais ce n'est qu'en 1895 seulement que quelques-unes de ses préparations sont admises et enregistrées dans le Codex français. (*Supplément. D'ici du 7 janvier 1895.*)

Les noix de kola sont surtout employées à l'état sec; cependant on reçoit assez régulièrement aujourd'hui des kolas fraiches.

LUCULLUS ET LA GASTRONOMIE

Lucullus, qui est devenu chez nous le type du gourmet accompli et dont le nom sert tantôt à désigner les connaisseurs de la table et les friands de bonne chère, tan-

tôt quelques mets plus ou moins complexes, voire même quelque paléontologique, n'est autre que le fameux général Licinius Lucullus, le vainqueur de Mithridate, roi du Pont, qu'il chassa de toute la partie occidentale de l'Asie Mineure. Tous les historiens latins qui nous ont rapporté les détails de cette campagne sont unanimes à nous vanter de la vaillance de ce général et son esprit d'organisation.

Lucullus n'est donc pas un voluptueux vulgaire: il fallut qu'après plus de vingt ans de campagnes et de fonctions publiques, les des machinations de ses adversaires, il eût délibéré de se retirer de la politique pour jouir à Rome, en vrai monarque oriental, des richesses qu'il avait rapportées d'Asie.

Et lui n'en jouit pas en égoïste. Cet homme fastueux fut un protecteur éclairé des lettres et des arts, il dépensa royalement parce qu'il jugeait que son opulence lui en faisait un devoir, et il faut avouer qu'il y a réussi.

Plutarque dit:

La vie de Lucullus ressemble à une de ces pièces de l'ancienne comédie où l'on voit dans les premiers actes de grandes actions tant politiques que militaires, et dans les derniers des festins, des débauches, je dirais presque des mascarades, des courses aux flambeaux, des jeux de toute espèce, car je mets au nombre de ces bagatelles les édifices somptueux, les vastes proménades, les salles de bains, encore plus ces tableaux, ces statues, ces chefs-d'œuvre de l'art que Lucullus, par une excessive profusion des richesses qu'il avait amassées

dans ses campagnes, rassembla de toutes parts à si grands frais.

De son temps et bien après, les plus magnifiques parterres des rois orientaux passaient à côté des fameux jardins de Lucullus.

Le général avait aussi à Tusculum des maisons de plaisance dont la disposition et les dépendances étaient superbes. Pompée étant allé l'y voir un jour, lui dit après quelques compliments:

— Votre maison est très bien disposée pour l'été, mais c'est dommage qu'elle soit inhabitable l'hiver.

— Croyez-vous, répondit Lucullus en riant, que j'aie moins de sens que les grues et les cigognes, et que je ne sache pas changer de demeure selon les saisons?

On le voit, il y avait une certaine ostentation dans le cas de Lucullus. Cette ostentation se remarque surtout dans sa prodigalité en matière gastronomique. « Sa dépense journalière pour la table, dit Plutarque, était d'un homme nouvellement enrichi. » Non content d'être couché sur des lits d'étoffes de pourpre, d'être servi en vaisselle d'or enrichie de pierres, d'avoir pendant ses repas des chœurs de danse et de musique, il faisait apporter sur sa table les mets les plus rares, les pâtisseries les plus recherchées.

Certains blâmaient ce luxe de parvenu, spécialement les descendants des vieilles familles romaines qui conservaient quelques traditions de sobriété. On conte que Pompée, étant malade, son médecin lui avait ordonné de manger une grive. Ses domestiques se mirent à rechercher ce gibier, mais en vain, car Pompée ayant appris qu'il était impossible d'en trouver, dit, ailleurs que chez Lucullus qui en faisait engraisser toute l'année, ne voulait pas qu'on en prit chez lui. « Eh quoi! dit-il à son médecin, si Lucullus n'était pas un homme voluptueux, Pompée ne pourrait pas vivre? » et il demanda une nourriture plus facile à trouver.

Plutarque rapporte qu'il invita plusieurs jours de suite à sa table des Grecs, des pas-



Boilly. — La Gourmandise

CONSTIPATION HABITUELLE C^o M^o **AFFECTIONS DU FOIE**

CASCARINE LEPRINCE

ATONIE DU TUBE DIGESTIF

LAXATIF PARFAIT

employé dans tous les cas et réussissant toujours en variant le mode d'emploi.

Principe utile défini
de la Cascara Sagrada

Thèse de D^r en Médecine
PARIS 1909

"Des Purgatifs organiques,
la Cascarine en particulier".
D^r GASTAL.

Action régulière
sans accoutumance ni
irritation consécutive
à son emploi.

Seul Produit indiqué
dans la Grossesse
et l'Allaitement.

GROS: 62 Rue de la Tour, PARIS, XVI^e

PILULES & ELIXIR

DETAIL: Toutes Pharmacies.

sage à Rome, et que ceux-ci croyant naïvement que Lucullus était pour eux, que leur hôte était mis en fraisaissons considérablement, eurent honte de lui être à charge et finirent par décliner ses invitations. Lucullus, quand il sut le motif de leur refus, leur dit en riant : « Il est vrai, mes amis, que dans cette dépense il y a un peu pour vous ; mais la plus grande partie est pour Lucullus. » Un jour qu'il soupait seul, et qu'on n'avait mis qu'une table, on lui servit un souper médiocre ; il fut très mécontent, et ayant fait appeler son maître d'hôtel, il lui en fit des reproches ; et comme celui-ci lui répondait que personne n'était invité, on n'avait pas cru devoir préparer un plus grand dîner : « Tu ne savais donc pas, lui répondit-il, que Lucullus soupait ce soir chez Lucullus ? »

Ces anecdotes se comportaient à Rome où il n'était bruit que du faste inouï du plus illustre représentant de la gens Licinia. Cicéron et Pompée s'en entretenaient un jour de compagnie sur la place publique, projetant d'assister à un repas personnel et ordinaire de Lucullus, lorsqu'ils vinrent à rencontrer ce dernier. Cicéron était son intime ami. Lucullus avait bien eu avec Pompée quelques différends à propos du commandement de l'armée, mais ils étaient en bons rapports ensemble et se voyaient assez souvent. Les trois Romains s'abandonnèrent et Cicéron et Pompée ne tardèrent pas à s'inviter eux-mêmes à souper.

« Volontiers, répondit Lucullus ; vous n'avez qu'à prendre jour. »

« Ce sera pour ce soir, reprit Cicéron,

mais nous voulons votre souper ordinaire. »

Lucullus s'en défendit longtemps, et les pria de remettre au lendemain ; ils refusèrent et ne voulurent pas même lui per-

« dans l'Apollon ». Les convives le lui accordèrent sans défiance et ils perdirent leur pari. L'« Apollon » était l'une des plus magnifiques pièces de la maison. Chez Lucullus, il y avait pour chaque salle

dominance du repas. Le festin réservé à la salle d'Apollon était de 5000 drachmes (environ 45.000 francs). Ce fut la somme qu'on dépensa ce soir-là, et Pompée fut émerveillé autant de la magnificence du festin que de la promptitude avec laquelle il avait été préparé.

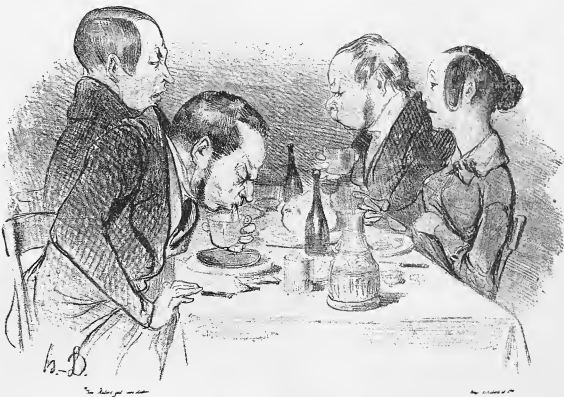
Cette anecdote ne vous semble-t-elle pas avoir quelque chose d'oriental ?

Tout, dans les habitudes, les mœurs de Lucullus semble oriental et l'est en effet.

Comment on aurait-il été autrement, étant donné les longs séjours dans le royaume de Mithridate et l'exemple même de ce monarque ? On sait que le Pont était d'une fertilité remarquable ; quant à Mithridate on l'a appelé avec raison « un sultan oriental teint d'hellénisme ».

Lucullus aimait l'art, la poésie et la musique grecque, et en même temps il consacrait de longues heures avec ses devins à l'interprétation des songes. S'il était le coureur le plus agile, le cavalier le plus accompli, le chasseur le plus adroit de son temps, il était un despote cruel, méchant et vindicatif ; il s'abandonnait également aux vices de l'Orient asiatique ; il était le plus gros mangeur et le plus grand buveur de son royaume ; il possédait un harem nombreux et l'on a trouvé dans ses papiers plusieurs lettres licencieuses et débordantes de sensualité. Cette

habitude de dîner en musique, ce goût pour les liqueurs et les pâtisseries (en latin *dulcia*, douceurs), ce sont choses d'importation orientale et nouvelles pour les Romains à l'époque de Sylla et de Pompée. Ces



H. Daumier. — « Comme c'est appétissant pour ceux qui commencent ! ».

Cliche du Correspondant militaire

mettre de parler à aucun de ses domestiques, de peur qu'il ne fit ajouter à ce qu'on avait préparé pour lui. Lucullus alors leur demanda la seule faveur de dire devant son maître d'hôtel qu'on souperait

une dépense réglée, des meubles et un service particuliers, et il suffisait à ses esclaves que le maître de la maison nommât la salle dans laquelle il voulait souper pour savoir exactement le menu et l'or-

donnée du repas. Le festin réservé à la salle d'Apollon était de 5000 drachmes (environ 45.000 francs). Ce fut la somme qu'on dépensa ce soir-là, et Pompée fut émerveillé autant de la magnificence du festin que de la promptitude avec laquelle il avait été préparé.

CŒUR
ARTÉRIO-SCLÉROSE
Avec ses bains.
ROYAT
CARBO-GAZEUX
TROUBLES CARDIO-VASCULAIRES
GUÉRIT

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT
PARIS À LONDRES
Via ROUEN, DIEPPE et NEWHAVEN
Par la GARE SAINT-LAZARE
Services rapides tous les jours et toute l'année
(Dimanches et Fêtes compris)
Départs de PARIS-SAINT-LAZARE
à 10 h. 18 (1^{re} et 2^e cl.) et à 21 h. 20 (1^{re}, 2^e et 3^e cl.)
Départs de LONDRES
VICTORIA (C^o de Brighton) à 10 h. matin
(1^{re} et 2^e cl.) et à 5 h. 45 soir (1^{re}, 2^e et 3^e cl.)
LONDON-BRIDGE à 9 h. 50 matin (9 h. 25 le Dimanche) (1^{re} et 2^e cl.) et à 8 h. 45 soir (1^{re}, 2^e et 3^e cl.)
Voie la plus pittoresque et la plus économique

MÉDICATION ORGANOTHÉRAPIQUE
Traitement de l'Embonpoint, de l'OBESITÉ, des Insuffisances Thyroïdiennes.
OXYDOTHYRINE PÂRIS
A base d'Iodo-Proteïne de la GLANDE THYROÏDE associée aux oxydo-diastases. Substance non toxique sans action sur le cœur.
DRAGÉES dosées à 0^{re} 10 1 à 2 par 24 heures
LITTÉRATURE
LABORATOIRES BIOLOGIQUES André Paris
1, Rue de Châteaudun, Rue Lafayette, 55, Paris.
ÉCHANTILLON

OXYDOVARINE PÂRIS
Substance renfermant la totalité des principes actifs de l'OVAIRE
Condition indispensable pour obtenir le maximum d'effets thérapeutiques.
DRAGÉES dosées à 0^{re} 10 4 à 6 par 24 heures

Voir nos CONDITIONS D'ABONNEMENT

et nos PRIMES, Page 1

viviers fameux qu'il approvisionnait de poissons de toutes sortes, ces volières comme celle dont nous parlons Varro, que le vainqueur de Mithridate fit construire à Tusculum et à l'intérieur de laquelle se trouvait une salle à manger aux parois transparentes d'où l'on pouvait voir voltiger grives et perdrix vivantes tout en savourant de rôties et bardées de lard, fantaisie orientale.

Lucullus ne contribua pas seulement à perfectionner l'art culinaire à Rome; il introduisit des denrées nouvelles et des fruits nouveaux. C'est ainsi qu'il est l'importateur en Italie du cerisier de *Cerasus*, Cérason, ville du Pont qui depuis s'est répandue dans toute l'Europe occidentale avec le succès que l'on sait.

Dr R. LAUFER. (Revue de Diététique.)

DESTRUCTION DES LAPINS DANS LES CIMETIÈRES DE ROUEN PAR LE VIRUS PASTEUR

M. Noël, directeur du Laboratoire d'entomologie de la Seine-Inférieure, rapporte dans le *Bulletin du Laboratoire municipal de Havre* comment il a pu en peu de temps détruire les lapins qui pullulaient dans le cimetière de Rouen.

Depuis plusieurs années des lapins s'étaient acclimatés dans le cimetière Monumental et le cimetière Nord où ils se nourrissaient des plantes et des bouquets

apportés sur les tombes, faisant ainsi le désespoir des horticulteurs chargés de l'entretien des concessions.

On avait chargé quelques chasseurs de prendre au fusil ces maudits ravageurs, mais les terriers creusés à pic le long des

conseiller municipal et président de la Société d'horticulture de la Seine-Inférieure, une Commission fut nommée afin d'étudier un procédé pratique de destruction de ces rongeurs, et ce fut chargé par la Commission de cette destruction.

M. le docteur Loir voulut bien me préparer un virus que nous déposâmes sur des choux, des carottes et des laitues placés après dix-quatre-cinq terriers que nous avions pu découvrir.

L'opération se fit le soir, et le lendemain matin très peu de nos lapins avaient été dévorés en raison de l'abondance de la végétation; malgré cela, la maladie se propagea avec une telle violence que huit jours après tous les lapins étaient détruits et morts dans les terriers, pour la plus grande satisfaction des horticulteurs chargés de l'entretien des tombes.

M. Loir rappelle à ce propos que cette expérience a conduit au renouvellement de celle qu'il avait faite en 1887 lorsqu'il avait été chargé par Pasteur lui-même de détruire les lapins qui habitaient au-dessus des caves de M^{me} Pommeroy à Reims.



Anonyme. — Orgie flamande (Collection du Dr Albert Bloch)

terriers ne permettaient pas aux furets de ressortir du terrier et, depuis deux ans environ, les lapins n'étaient plus détruits et leur nombre était devenu prodigieux surtout dans le cimetière Monumental.

Sur la proposition de M. Braquehais,

Je ne pouvais mieux faire que de m'adresser à mon ami, M. le Dr Loir [préparateur de Pasteur, chargé autrefois par le Maître de détruire les lapins en Australie], acclimaté directeur du Bureau d'hygiène du Havre.

LA VALEUR NUTRITIVE DE L'ASPERGE

Un savant anglais vient de communiquer au *Lancet* le résultat de ses expériences sur la composition chimique de l'asperge. Voici le résumé de ses conclusions :

Etant donné la popularité de l'asperge, il est intéressant d'en faire à nouveau l'analyse. Si nous nous souvenons qu'elle appar-

MUTUALITÉ FAMILIALE ET PROFESSIONNELLE DU CORPS MÉDICAL FRANÇAIS

La *Mutualité familiale* a été fondée par la fusion de l'Association Amicale des Médecins Français et de la Caisse des Pensions de retraites du Corps Médical Français.

L'Amicale datait de 1894. La Caisse des retraites de 1894. Elles ont été réunies pour faciliter l'administration et la gestion des deux caisses, pour permettre au médecin Français ou naturalisé Français, diplômé d'une Faculté française, de pouvoir adhérer plus facilement à une ou plusieurs combinaisons, selon son choix, pour démocratiser enfin la Caisse des retraites et lui permettre de faire des parts de pensions de retraite de 120 francs, pouvant être souscrites en nombre variable jusqu'à 10, qui constituent l'ancienne pension de 1,200 fr.

Vient-on s'assurer contre la maladie et l'accident ?

C'est la combinaison *M. A.* qui, moyennant une prime annuelle invariable, fixe par l'âge d'entrée, garantit contre toutes les maladies ou contre tous les accidents, de quelque nature qu'ils soient.

10 francs par jour sont accordés du 5^e au 65^e jour, si l'invalidité dépasse 65 jours, 1,200 francs par an, soit 100 francs par mois, quelle qu'en soit la durée. Par incapacité de travail, on entend l'impossibilité de faire des visites médicales au dehors, le médecin ayant le droit de donner des consultations dans son cabinet. Les médecins qui ne font que la consultation doivent garder la chambre.

Ces avantages ne sont garantis que jusqu'à l'âge de 75 ans. Faculté est donnée de souscrire demi-première pour recevoir deminiduit. Il n'y a pas de droit d'entrée, mais le droit à l'indemnité commence

seulement six mois après l'admission. Un examen médical est exigé à l'entrée.

Vient-on se retirer ?

On peut l'obtenir de droit, par la combinaison *P.* ou la combinaison *R.* La première donne la retraite à 60 ans, la seconde à 65 ans et après quinze années de participation. La part de pension est de 120 fr. par an. On peut souscrire à 1, 2, 3, 10 parts, ce qui permet de s'établir des pensions de retraite de 120, 240, 360, etc. jusqu'à 1,200 francs par an, à 60 ou 65 ans.

La prime annuelle à verser est invariable et fixe par l'âge d'entrée.

Ces primes pour la retraite peuvent être contre-assurées, c'est-à-dire peuvent être rendues aux héritiers, si le titulaire décède avant l'âge de sa retraite. Les femmes des sociétaires sont admises à entrer, elles-mêmes, dans ces combinaisons.

En veut-on assurer une pension viagère, en cas de décès, pour sa femme ou ses enfants ?

C'est la combinaison *V.* Moyennant une prime unique, ou une prime annuelle fixée par l'âge d'entrée du mari et de la femme, on peut assurer une pension viagère à la femme au cas du décès du mari, pension de 600 francs par an, réversible par parts sur les héritiers de moins de 18 ans, au décès du mari, et dans tous les cas à 65 ans. Un examen médical est également exigé à l'entrée.

Les diverses combinaisons sont indépendantes les unes des autres et ont des comptes séparés. Les sociétaires ont la faculté d'adhérer à leur gré dans celles qui leur conviennent.

La Mutualité familiale est patronnée par l'Association générale, puisqu'il faut que ses adhérents fassent partie de l'*A. G. O.* de la Société locale agréée par l'*A. G.* Un contrat lie les deux Sociétés.

Pour renseignements, s'adresser, 137, faubourg Saint-Denis, Paris.

EAU MINÉRALE NATURELLE
St-LÉGER POUQUES ALICE
ALCALINE, LITHINÉE, FERRUGINEUSE, RECONSTITUANTE
La plus agréable des Eaux minérales
C'est le REMÈDE LE PLUS PUISSANT contre les
DYSPEPSIES, GASTRALGIES
C'est la véritable Eau de régime des FAIBLES,
des CONVALESCENTS et des NEURASTHÉNIQUES
La Source ALICE de POUQUES est la seule Eau minérale médicamenteuse ordonnée dans le traitement
de la Tuberculose par la Récolécification

CARABANA
PURGATIVE, DÉPURATIVE, ANTISEPTIQUE
La seule qui, sans l'effort purgatif immédiat, exerce une action curative sur les organes malades

Spécialité synthétique
ANTI-DIABÉTIQUE
DONT CHACUN DES ÉLÉMENTS A ÉTÉ PRONÉ
PAR UNE SOMMITÉ MÉDICALE
DIABÉTIFUGE
EXPÉRIMENTÉ AVEC SUCCÈS DANS LES HÔPITAUX DE PARIS
AGIT SANS LÉSER AUCUN ORGANE
5 fr. la boîte de 50 cachets. — Dose : 2 cachets par jour.
M^{me} M^{me} MARTEL, PHARMACIEN, 10, rue de la Harpe, PARIS.
M^{me} M^{me} MARTEL, PHARMACIEN, 10, rue de la Harpe, PARIS.
M^{me} M^{me} MARTEL, PHARMACIEN, 10, rue de la Harpe, PARIS.
M^{me} M^{me} MARTEL, PHARMACIEN, 10, rue de la Harpe, PARIS.

tient à la même famille que l'ail, le poireau et l'oignon — la famille des *Liliacées* — nous pouvons nous attendre à trouver certains éléments communs dans ces divers légumes.

Le plus remarquable de ces éléments est peut-être le soufre en combinaison sous forme d'huile, mais dans l'asperge il ne s'impose pas au goût et à l'odorat comme dans l'oignon cru. Cependant on peut faire une expérience assez curieuse : si on laisse dans l'eau pendant quelques jours des pousses tendres d'asperges, l'odeur d'oignon ne tarde pas à se développer et finit par devenir très sensible. Ou encore, en faisant de l'extraire d'asperges avec de l'éther, on obtient une huile dont l'odeur se rapproche de celle de l'oignon cru. A l'analyse, on trouve que cette huile contient du soufre. C'est probablement ce soufre constitutif qui donne une odeur particulière, bien connue à l'urine, lorsqu'on a mangé des asperges, et non l'autre principe particulier à l'asperge, l'asparagine.

Il y a des raisons de croire, cependant, que l'asparagine possède des propriétés nettement diurétiques. Selon notre analyse, les pousses tendres en contiennent environ 0,5 p. 100. Quant à la valeur nutritive actuelle de l'asperge, elle doit être estimée assez faible, étant donné surtout que les principes nutritifs qui existent dans cette plante peuvent être extraits



— Vous l'avez emporté, mon cher, nommé à l'unanimité! Votre Traité sur l'amertume des queues d'asperges et les Causes de la migraine chez les lapins sous a valu les suffrages de toute l'Académie. (Lithographie de Platel.)

rapidement par l'eau bouillante et même par l'eau froide.

L'asperge crue ne contient guère qu'un dixième environ de principes nutritifs, dont 70 p. 100 de solumbles dans l'eau

froide, et au moins 80 p. 100 dans l'eau bouillante. Il s'en suit qu'après la cuisson une quantité très considérable de ses principes restent dans l'eau où l'asperge a été bouillie.

Les éléments ainsi enlevés consistent en sucres, gommes, protéines et à peu près tous les sels phosphatés, de sorte que l'on peut recommander les qualités nutritives de la soupe aux asperges, si l'on emploie pour la faire l'eau dans laquelle elles ont été bouillies.

La quantité de sucre s'élève dans l'asperge à une moyenne de 3,6 p. 100, les protéines (calculées d'après la teneur en azote) à 3,8 p. 100, la fibre à 1 p. 100 et les matières minérales à 0,80 p. 100.

La variété verte contient beaucoup moins de fibres que la blanche, et donne aussi plus de matière soluble à l'ébullition, et plus encore à l'eau froide.

Un élément important de la pousse tendre d'asperge est le corps basique appelé vitamine. On le trouve dans les sommets des pousses de tous les végétaux, mais particulièrement dans ceux de l'asperge. En résumé, la valeur nutritive de l'asperge, sous la forme où elle est invariablement consommée, c'est-à-dire après 20 minutes de cuisson à l'eau bouillante, est trop faible pour avoir aucune importance et un régime qui ne comprendrait aucun autre aliment équivalait à la famine.

Tout ce qu'on peut dire en faveur de l'asperge, c'est qu'elle constitue un supplément agréable au repas, et la saveur des aliments, comme on sait, est une auxiliaire indubitable au processus de la nutrition.

AFFECTIONS BRONCHO-PULMONAIRES

Grippe, Scarlatine, Rachitisme

SOLUTION PAUTAUBERGE

au chlorhydro-phosphate de chaux créosoté

LA MIEUX TOLÉRÉE DES PRÉPARATIONS CRÉOSOTÉES

Par l'action antiseptique qu'elle exerce à la fois sur les voies digestives et pulmonaires et par les éléments minéraux qu'elle fournit au système osseux et à la cellule, la SOLUTION PAUTAUBERGE est le médicament de choix de la bronchite chronique et de la tuberculose, et le remède le mieux indiqué pour obtenir la reconstitution physiologique dans les maladies paratuberculeuses.

L. PAUTAUBERGE, Courbevoie-Paris, et toutes Pharmacies

STATIONS THERMALES FRANÇAISES

Les Fumades (Gard)

Vichy

Station hydrominérale ouverte toute l'année. Desservie par la gare de Saint-Julien-les-Fumades. (Autobus à tous les trains; durée du trajet : 10 minutes.)

Electricité. Chauffage central. Postes. Téléphone.

Altitude : 150 mètres. Climat provençal. Eaux sulfhydriques calcaïques et bitumineuses.

Ces eaux sont les plus sulfhydriques de France et sont spécialisées en outre par leur force teneur en bitume. Elles sont souveraines contre les Affections de la peau et des voies respiratoires.

L'établissement thermal fonctionne toute l'année.

Médecin. — D^r Courréjou.

Altitude : 260 mètres. Bicarbonates sodiques fortes.

Sources. — Jaillissent sur les deux rives de l'Ailier, extrêmement nombreuses, formant un vaste bassin : les ones chaudes (Chovel 44°, Grande-Grille, Hôpital, Locar), les autres froides (Célestins, Parc, Lady, Larbaud); la caractéristique de toutes ces sources est leur force teneur en bicarbonates (dont le bicarbonate de soude constitue les 4 cinquièmes); débit considérable (de 50.000 à 150.000 et 200.000 litres pour les principales sources).

Indications.

a) Principales : 1° Hépatopathes, surtout lithiangiques, amélioration considérable ou guérison dans toutes les formes (lithiase larvée, lithiase confirmée) icterre catarrhal; congestion du foie à la suite de dysenterie ou

de diarrhée de Cochinchine, congestion paludéenne (Grande-Grille).

2° Diabétiques : la plupart rentrent dans la grande classe des hépatopathes (glycosurie par antépathie) et voient disparaître polyurie, polydipsie, migraines; le sucre tombe à quelques grammes ou bien est supprimé.

3° Gastropathes : résultats souvent excellents mais variables, ne dépendent exclusivement ni de l'état chimique de la sécrétion, ni de l'état de la musculature, ni même des symptômes subjectifs. Amélioration surtout chez les dyspeptiques hépatiques, dyspeptiques arthritiques (goutteux, obèses, graveleux). En tous cas, amélioration presque immédiate chez hypopeptiques, amélioration plus lente chez hyperpeptiques.

4° Arthritiques, obèses, graveleux, goutteux. Contre-indications. — Peu nombreuses; asthéniques surtout, surveiller la cure chez hypertendus (aortiques et artério-scléreux).

Médecins. — Aliquier, Audouin, Bary, Beaucommet, Bernard, Bienfait, Bignon, E.

Binet, Bouet (M^{re}), Boussion, Cahen, H. Cara-Gorgiades (17, rue de l'Établissement), Chabrol, Champagnat, Charnaux, Chevreux, Chopart, Clère, Clermont, Combet, Cormack, Cornil, Corraillon, Goidard, Delagay, Descom, Desgeorges, Desmaroux, Dufourt, Durand-Fardel, Duranton, Faur, Faucher, Fournier, Frémont (anc. int. lauréat des hôp. de Paris, 3, rue Trunelle), Gandelin, Gannat, Garban, Glénard (F.), Glénard (R.), Grelety, Guinard, Hopenhendler, Hadgès, Iluck, Jarret, Lalauze (del), Lamouche, Legou, Lignossier (agr. de la Fac. de Lyon), Margnat, Martin, Masseret, Mauban, Monod, Nicolas, Nigay, Nivière, Pannetier, Pariset, Pradignan, Puistienne, Rambert, Raymond, Reynès, Roux, Salignat, Sanelli, Senen, Séré, Solliad, Surlet, Thérèse, Tissier, Treille, Vauthey (anc. int. hôp. Lyon), Vidal (7, rue Strauss), Veillard, Willemain.

Spécialistes : Blancher, Faure, Jacquemart, Siems, yeux, nez, gorge, oreilles; Brunet, Sahut, bouche et dents; Maire, chirurgie; Rajat, peau et voies urinaires.



BIBLIOGRAPHIE

LES CHATIMENTS, par VICTOR HUGO.
Edition Nelson & Victor Hugo n° 1. p. 25
net volume. Librairie Nelson, 189,
rue Saint-Jacques, Paris.

Victor Hugo était en pleine possession de son génie lorsqu'il écrivit d'inspiration cette œuvre impérissable.

On y trouve sa maîtrise adonnée, parfaite, de la langue et du rythme.

MAIS L'AMOUR PASSA, par LOUIS
CAPILLERY. 1 vol. 3 fr. 50. Bernard
Grasset, 61, rue des Saints-Pères.

Ce roman met en évidence l'insouciance
de la jeunesse en face de l'engagement féminin.
Arnold Villebaa, con-ervé de ses relations
avec une demi-mondaine romanesque une
peur irraisonnée des dénouements tragiques.

Un accident le met en présence d'une femme
la comtesse de Vareuil, parvenue à l'état de
la vie sans que l'émotion d'amour ait
jamais troublé la paix de son cœur. La
berce de promesses infinies. Elle s'attache
à lui insensiblement... Et quand elle s'est
donnée, il apprend que le passé mystérieux
de cette femme cache un drame : elle avait
eu un amant qui voulait la quitter. C'est là
une odieuse colonie, rendue vraisemblable
par les circonstances inexpliquées qui en-
tourèrent la mort tragique d'un familier du
maison. L'André et l'André s'embrassent
se justifiera sans peine. Mais une telle révé-
lation a donné le coup de grâce à l'égotisme
enfumé du jeune homme. Pour lui, tout est
fini par l'obscure menace, il n'a
plus qu'un désir, rompre avec cette femme
dont l'amour désigné et persistant trouble
la quiétude de sa vie. Il meurt, en mourra,
résiste et douce, sans un reproche.

**FOULES DE JERUSALEM ET SOLI-
TUDES DE JUDEE**, par HENRI GURMIN.
1 vol. 1 fr. 50. Mame, éditeur, Tours.

**LA CULTURE DU ROSIER AU
XVII^e SIÈCLE** CHEZ LES JESUITES,
par le Dr BRACQUEHAYE, 1 broch.

**LES ORIGINES ET L'ANTIQUITE DES
THERMES DE BOURBON-LANCY**,
par le Dr PAUL COMPIEN. Jules Roussel,
éditeur.

Un certain nombre de nos sources ther-
males furent appréciées et utilisées antérieu-
rement à la conquête romaine. Bourbon-
Lancy fut une station déjà fréquentée par
les Celtes. Le travail du Dr Compien sur
Bourbon-Lancy envisage les époques celtique
et gallo-romaine.

PAR SI, PAR LA, par JEAN-JAM. DOR-
BIN. Aîné, éditeur; 3 fr. 50.
Cinquante chansons d'un de nos meilleurs
humoristes de La Pique qui chante.

LAURE, par E. CLERMONT; 3 fr. 50. Ber-
nard Grasset, éditeur.
L'auteur, ancien élève de l'École Nor-
male, raconte l'histoire de deux sœurs tou-
tes deux fiévreuses et toutes deux gentilles
personnes. Histoire de leur rivalité affectueuse
et lamentable. Style riche, coloré; psycholo-
gie originale, complexe, profonde, voire
triste. C'est une œuvre qui promet de
grands succès.

DAUMIER, par RAYMOND ESCHOLIER. Louis
Michoud, éditeur; 2 fr. 50.
Chacun sait l'intérêt et la nouveauté des
études Michoud, tout à la fois luxueuses,
documentées, abondamment illustrées et
d'un prix modeste.

Un ouvrage consacré à Daumier, avec ses
38 gravures et portraits, est assuré d'un franc
succès.

VÉNUSBERG, par CILLOSA. Fiquière,
éditeur; 3 fr. 50.

Vénusberg est une ville de joie et de beauté
où se rend l'élite de la société. Son ou-
sage original et brillant, un des plus igno-
rés de notre civilisation nous est présenté.

LE SURSINGE, par EDM. TASSY; 3 fr. 50.
Sanot & Co, éditeurs.

LA FONTAINE, par EMILE FAGUET, 3 fr. 50.
Société française d'imprimerie et de
Librairie.

Ce volume est la reproduction de huit
conférences que M. Emile Faguet a faites
cette année à la Société des Conférences.

Après avoir fait la biographie de La Fon-
taine, M. Faguet analyse successivement
son caractère, l'éducation de son esprit, sa
philosophie, sa morale. Puis il étudie le
conteur, le touriste, l'auteur dramatique et
l'auteur des petits poèmes, enfin le fabu-
liste.

LE DRAME DES POISSONS, par F.
FONCY-BRANTANO. Prix : 3 fr. 50.
Hachette, éditeur.

Il s'agit là d'un livre dont l'éloge n'est plus
à faire. La 1^{re} édition, qui vient de paraître,
comporte 10 planches où le texte dont se re-
présentent des dessins publiés pour la pre-
mière fois : la *Marquise de Brimilliers con-
duite au supplice*, dessin de Le Brun, et le
même sujet d'après le dessin de Croy.

L'EUINUICHISME ET LE CÉLIBAT, par
R. de LA GRASSIERE. Prix : 3 fr. Daragon,
édit.

Ce livre est le résultat d'un travail ethnog-
raphique du plus haut intérêt.

**L'ENTORSE D'APULÉE ET LES EAUX
D'HAMMAM-LIF**, par le Dr BRAC-
QUEHAYE (de Tunis), 1 broch.

Notre distingué confrère raconte com-
ment, après le séisme du 24 août 1906, le
Dr Hammam-Lif, *Aqua Persiana* des
Romains, guérissent une entorse grave sur-
venue à l'auteur de l'An de or sorti d'une
conférence, à Carthage, dans la Palestine.

SOURIRES ET GRIMACES, par J. JOU-
BERT. Fiquière, éditeur; 3 fr. 50.

L'esprit parisien le plus spirituel, le plus
pénétrant et de la meilleure compagnie re-
naît dans ce volume.

LES MANCHES DE LUSTRINE, par
M. MAUREL et MAUREL; 3 fr. 50. Fi-
guière, éditeur.

Ce nouveau roman du grand écrivain
vaillon se recommande par les mêmes qua-
rités qu'on goûte nos lecteurs au *Joyau de
la Mire* ou aux *Contes de Sambre-et-Meuse*.
C'est une étude intéressante de l'atmosphère
et de la psychologie des « bureaux ».

LE DÉCLIN DU CROISSANT, par SAM-
LEVY (préface du général Chérié Pacha);
3 fr. 50. Bernard Grasset, éditeur.

Observations vécues sur l'œuvre de démo-
lition entreprise et menée à bout par le
comité révolutionnaire ottoman, ironique-
ment dénommé Union et Progrès.

LA MUSE NOIRE, par JULES LEROUX.
Fiquière, éditeur; 3 fr. 50.

Poèmes inspirés par l'humanité qui peine
au pays des charbonnages du nord de la
France.

Je suis la Muse triste
Des hommes aux mains noires
Qui n'ont jamais chanté...

LA REINCARNATION, incheita interna-
tional. Casa editrice « Veritas »,
Milano.

Le Dr Innocenzo Calderone, directeur de
la *Filosofia della Scienza*, publie en un
beau volume les réponses à la question in-
ternationale sur la question de la
réincarnation.

**LA MÉDECINE PENDANT LA CIVILI-
SATION ISLAMIQUE ET PARTICU-
LIÈREMENT EN TUNISIE**, par le
Dr BRACQUEHAYE, 1 broch.

COINS DE VIE, par A. WALCH. Prix :
1 fr. 50. Daragon, éditeur.

Recueil de poésies dédiées au Dr Lejars, qui
soigne et guérit l'auteur.

DICTIONNAIRE-FORMULAIRE DES PRINCIPALES SPÉCIALITÉS PHARMACEUTIQUES

Anodol. — Combinaison syn-
thétique, dans une glycérine spé-
ciale, de triméthanol et d'un
dérivé de la série allylique. Solu-
tion commerciale au centième.
Antipyrine. —

1 cuillerée dans un litre d'eau
pour un usage courant.

Bromures Mure. — Plusieurs
sirops à base de bromure et
décorés d'arômes agréables.

• *Sirup Henry Mure* au bromure
de potassium; — 2° au bromure
de sodium; — 3° au bromure de strontium;
— 4° polybromure (sodium
polybromure, ammonium polybromure)
de sel par cuillerée à
soupe.

Epilepsie, Hystérie, Névroses.

A. Gazagne, Pont-Saint-Espirit
(Gard).

Capules ovariennes Vigor (à
0,20 c.). — Ovarien substitué
à l'ovaire pur. Contient *Chlo-
ro*, les troubles de la
ménopause et de la castra-
tion, l'asthénie.

Ces capsules s'emploient à la
dose de 2 à 6 par jour, selon l'ordon-
nement du médecin.

Prix du Flacon : 6 fr.

Cholécistocine. — Extrait spécial
de veau de bœuf, renfermant tous
les principes actifs de la bile acide
associés à la Kinase.

Entérocolite mucomembraneuse,
constipation, insuffisances bilia-
ires et pancréatiques.

6 à 12 par jour prises en 3 doses

égales (au déjeuner, au dîner
et le soir en se couchant).
Laboratoire Duret et Raby, Mar-
ly-le-Roi (Seine-et-Oise).

Coaltar saponné Le Beuf. —

Emulsion de coaltar au goudron.
Antiseptique puissant, et nulle-
ment irritant, cicatrisant des plaies,
aiguës dans les hôpitaux de Paris.

*Angines couenneuses, anthrax,
glaucos, herpès, lécrophie, pi-
tyriasis, otites infectieuses, suppu-
rations*, etc. (Le médecin l'emploie
sous forme plus ou moins diluée selon
les besoins.)

Hygiène de la toilette : bouche,
genives, cheveux, ablutions juri-
dicales (1 à 3 cuillerées à soupe
pour un litre d'eau).

Dépot : 25, rue Réaumur.

Depilatoire Hospitalier. — Dé-
pilatoire scientifique, inefficace
(ne contient ni chaux vive, ni
acide sulfurique, ni chlorure de
calcium). Dissout le poil comme l'eau
dissout le sucre.

Ni douleur, ni rougeur, ni irri-
tation, aucun danger; dissout jusqu'à
la racine, en trois minutes.

Indications : 1° *Chirurgicales*
(remplace le rasoir); 2° *Médicales*
(poils disgracieux du visage ou du
corps, mouche féminine, favo-
rites, etc.).

Prix : visage 12 francs (médi-
cine 9 fr. 50); corps 20 francs (mé-
decine 10 francs).

Indications : 1° *Chirurgicales*
(remplace le rasoir); 2° *Médicales*
(poils disgracieux du visage ou du
corps, mouche féminine, favo-
rites, etc.).

Gormose Karyab ou Floro-
forme stabilisé. Ce merveilleux
spécifique de la *Cocheluche* et de
la *Toux nerveuse* enraye inva-
riablement une *coqueluche* dans
les quinze jours.

Très agréable au goût. Non
toxique.

4 cuillerées à café jusqu'à 1 an;
8 cuillerées à café de 1 à 3 ans;
8 cuillerées à dessert au-dessus
de 3 ans.

Dépot : Pharmacie centrale
de France, rue des Nonnains-d'Hyères,
21, Paris.

Hectine. — Benzosulfone-para-
aminophénylarsinate de soude.
2 cuillerées à café de la *Syrphide*.
Philles (0,10 de philles par pi-
pule) : 1 à 2 pilules par jour pen-
dant 10 à 15 jours.

Gouttes (20 gouttes = 0,05 d'hec-
tine) : 20 à 40 gouttes par jour
pendant 10 à 15 jours.

Amoules A (0,10 d'hectine).
Amoules B (0,20 d'hectine).

injecter une ampoule par jour
pendant 10 à 15 jours (indolore).

Laboratoire de l'Hectine, 12, rue
de Chemin-Vie, à Villeneuve-la-
Garenne (Seine-et-Marne).

**Huile grasse stérilisée et indol-
ore Vigier**. — 40 cc. rig. pour
100 cc. (Lodex 1908).

Pour injections intramusculaires.
Pour adultes : une injection
8 centigr. de mercure par semaine,
pendant 7 semaines. — Repos. —
Faire une 2^e série, etc.

Se servir de préférence de la
*Seringue spéciale du Dr Barthé-
lémy* à 15 divisions, chaque divi-

sion correspondant exactement à
1 centigr. de mercure métallique.

Pharmacie Vigier, 12, boulevard
Bonne-Nouvelle, Paris.

Intraits Dausse. — Intraits de
plantes tranchées stabilisées (pro-
ductes des voies respiratoires accom-
pagnés de toxiques optimaux, d'équi-
libre nerveux et d'innomé).

Adultes : 4 à 8 cuillerées à sou-
pe. *Pharmacie du Dr Bousquet*,
140, faubourg St-Honoré, Paris.

**Levuline extractive Cou-
leuvre (Cormorins des)**

1 cuillerée à café de levure sé-
chée; 1 gr. correspond à 35 gr.
de levure fraîche; les comprimés
sont dosés à 0,20 centigr., ils
équivalent à un gros cachet de
levure séchée et à une cuillerée
de levure fraîche. Très actifs,
inaltérables, faciles à prendre.

Angines, Anthrax, Acné, Eczéma,
Dermatites, Suppurations,
*Angines, Gripes, Maladies infec-
tieuses, Entérites, Constipation*.

2 cuillerées à café de levure sé-
chée. *Laboratoire Couturier*, 57, avenue
d'Antin, Paris.

Névrosthénine Freysingue. —
10 gouttes = 0,20 centigr. de
glycérophosphate de soude, po-
tasse et magnésium (ni chaux, ni
acide).

10 à 20 gouttes à chaque repas.
Flacon 3 fr. Freysingue, 6, rue
Abel, Paris.

Opatoplasma du Dr Langlet. —
Bonté, Pansment complet,
antipyrétique, astringent.

Phlegmasies, eczéma, impétigo,
phlébites, brûlures, érysipèle.

Sirup du Dr Bousquet. — A la
Lumine-Merck. Chaque cuillerée
à bouché renferme : 1000 *Dio-
nine-Merck*, 500 *gouttes* bromo-
forme chimiquement pur, 600 *gouttes*
alcoolat de racines d'aconit.

Indiqué dans toutes les Affec-
tions des voies respiratoires accom-
pagnées de toxiques optimaux, d'équi-
libre nerveux et d'innomé.

Adultes : 4 à 8 cuillerées à sou-
pe. *Pharmacie du Dr Bousquet*,
140, faubourg St-Honoré, Paris.

Thaloxaline. — Laxatif régime
Agar-Agar et extraits de rhé-
nanes. Produit entièrement végé-
tal, ne détermine aucune irrita-
tion, ni accumulation.

Constipation habituelle se pres-
crit sous 4 formes :

Pulvérisés : 1 à 4 cuillerées à cha-
que repas.

Cachets : 1 à 4 à chaque repas.
Comprimés : 2 à 8 à chaque repas.

Pour les enfants. Comprimés :
2 cuillerées à café à chaque repas.
Laboratoire Duret et Raby,
Marly-le-Roi (Seine-et-Oise).

Uroasténine Rogier. — Granulé
soluble à base de pipérazine
d'acides chlorhydrique, d'acide
benzoïque et de soude et de lithine,
et dosé à 0,50 centigr. de mé-
lange par cuillerée à café.

Antipyrétique urinaire; dissout
et chasse l'acide urique.

Rhumatismes, goutte, gravelle,
sciatic, artério-sclérose,
4 cuillerées à café par jour, 2
heures ou moins avant ou après
les repas.

Rogier, 19, avenue de Villiers

Culture pure de Ferments lactiques bulgares sur milieu végétal

GINGIVO-STOMATITES

GASTRO-ENTÉRITES des Nourrissons
et de l'Adulte

DIARRHÉES — CONSTIPATIONS

Prophylaxie de la FIÈVRE TYPHOÏDE et du CHOLÉRA

DYSENTERIES

INFECTIONS HÉPATIQUES (d'origine
intestinale)

DERMATOSES — FURUNCULOSES



BULGARINE THÉPÉNIER

BOUILLON de Bulgarine**COMPRIMÉS de Bulgarine**

1 verre à madère ★ 1/2 heure avant chaque repas ★ 2 comprimés

Nourrissons : 1/2 dose

3 fr. 50 (Conservation 2 mois)

3 fr. 50 (Conservation indéfinie)

Phosphates et diastases des Céréales germées

ENTÉRITES — DYSPESIQUES salivaires
et pancréatiques

Préparation des BOUILLIES MALTÉES

PALPITATIONS *d'origine digestive*

DIGESTION RAPIDE des FÉCULENTS

TUBERCULOSES — RACHITISMES

NEURASTHÉNIES

SURALIMENTATION



Amylodiastase THÉPÉNIER

SIROP d'Amylodiastase**COMPRIMÉS d'Amylodiastase**

2 cuillerées à café ★ après chacun des 3 principaux repas ★ 2 comprimés

Nourrissons et enfants : 1 cuillerée à café ou 1 comprimé écrasé dans une bouillie ou un biberon de lait

4 fr. 50 (Conservation indéfinie)

4 fr. (Conservation indéfinie)

Préparés par le "Laboratoire des Ferments" A. THÉPÉNIER, 12, rue Clapeyron, 12 — PARIS

CHLORO-CALCION

Solution titrée de Chlorure de Calcium chimiquement pur, stabilisé, exempt d'Hypochlorites et d'HCl libre. — 40 gouttes = 1 gr. de CaCl^2 pur. (20 à 40 gouttes matin et soir dans un peu d'eau sucrée).

Le Chlorure de Calcium a un goût désagréable à la fois salé et amer; il s'altère en moins de 24 heures à l'air libre (« javellisation », apparition d'hypochlorites et d'HCl); **CHLORO-CALCION** est agréable et indécroposable. C'est le plus assimilable des sels de chaux (chaux digérée), donc le meilleur recalcifant. Il possède en outre au plus haut degré les propriétés spéciales et si remarquables du Chlorure de Calcium.

1. Recalcification.

CHLORO-CALCION est le recalCIFiant physiologique type. Les recalCIFiants usuels sont très peu assimilables. Ils doivent d'abord être transformés par l'HCl du suc gastrique en Chlorure de Calcium. Le mieux est donc d'administrer ce sel. HCl du suc gastrique est en effet utile à la digestion, surtout chez les tuberculeux où il est si souvent en déficit.

Tuberculose, Lymphatisme.

Rachitisme, Croissance.

Fractures (Consolidation rapide).

La Femme enceinte ou la Nourrice se décalcifie au profit de l'enfant qu'elles portent ou allaitent. La Grossesse est une cause d'auto-intoxication. Or CaCl^2 recalCIFie (c'est de la chaux quasi digérée), désintoxique (il supplée la fonction thyroïdienne).

Grossesse, Allaitement.

Eclampsie, Vomissements, Albuminurie.

Déminéralisation; Tuberculisation.

2. Indications spéciales.

Arthus et Pagès, Carnot, nous ont montré que la présence de CaCl^2 dans le sang en quantité suffisante est un des facteurs essentiels de la coagulation. CaCl^2 étant un sel de chaux déjà "digéré" passe directement dans le sang. D'où indications dans :

Hémorragies, Maladies du sang.

Hémophilie, Purpura, Scorbut.

(CaCl^2 augmente la résistance globulaire).

Chlorose, Anémie.

Il ne suffit pas d'apporter aux globules sanguins du fer, du manganèse... il faut surtout rendre au sérum la chaux qui lui manque pour permettre aux globules la vie et l'activité.

Dans les **Auto-intoxications**, le **Neuro-Arthritisme**, il y a bouleversement du métabolisme du Calcium, diminution de la teneur en chaux du sang et des humeurs, "hypocalcémie". D'où indication de l'emploi de **CHLORO-CALCION** dans :

Urticaire, Accidents sériques (Anaphylaxie).

Asthme, Rhume des foies.

Albuminurie, OEdèmes brightiques.



ÆSCULAPE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE LATÉRO-MÉDICALE

Comité de Patronage

R. BLANCHARD

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

GUIART

Professeur à la Faculté de Médecine de Lyon
Associé nat. de l'Académie de Médecine

LE DOUBLE

Prof. à l'École de Médecine de Tours
Associé nat. de l'Académie de Médecine

POZZI

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

GILBERT-BALLET

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

LACASSAGNE

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Associé nat. de l'Académie de Médecine

Pierre MARIE

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

RÉGIS

Prof. à la Fac. de Médecine de Bordeaux
Corresp. nat. de l'Académie de Médecine

J. TEISSIER

Prof. à la Faculté de Médecine de Lyon
Associé nat. de l'Académie de Médecine

VERNEAU

Prof. d'Anthropologie au Muséum
Conseil. du Muséum nat. du Trocadéro

GRASSET

Prof. à la Fac. de Médecine de Montpellier
Associé nat. de l'Académie de Médecine

LANDOUZY

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

E. PERRIER

Direct. du Muséum d'Histoire naturelle
Membre de l'Institut

RÉMOND

Professeur à la Faculté de Médecine de Toulouse

Secrétaire Général: **BENJAMIN BORD**, Ancien Interne des Hôpitaux de Paris

(Toutes les communications concernant la Rédaction doivent être adressées au Secrétariat général)

Abonnement sans Prime.
12 fr. (Étranger 15 fr.)

A. ROUZAUD, Éditeur

41, Rue des Ecoles, Paris - Téléphone : 530-03
Le Numéro 1 fr. (Étranger 1 fr. 50)

Abonnement avec Prime.
20 fr. (Étranger 25 fr.)

Tableau des Puissances Antiseptiques et Bactéricides de l'ANIODOL

MICROBES	DOSES ANTISEPTIQUES empêchant toute culture dans le milieu ensemencé		PUISSANCE ANTISEPTIQUE de l'ANIODOL par rapport à celle du PHÉNOL	DOSES BACTÉRICIDES ayant tué au bout de 24 heures les cultures dans le milieu de culture		PUISSANCE BACTÉRICIDE de l'ANIODOL par rapport à celle du PHÉNOL
	GRAMMES de PHÉNOL pour 1,000	GRAMMES d'ANIODOL pour 1,000		GRAMMES de PHÉNOL pour 1,000	GRAMMES d'ANIODOL pour 1,000	
Bacille subtilis	1,90	0,25	7,6	8,5	0,45	18,90
Bacille coli communis	1,35	0,12	11,25	3,1	0,15	20,70
Staphylococque doré	1,40	0,07	20,00	2,5	0,25	10,00
Streptococque pyogène	1,30	0,06	21,70	1,35	0,09	14,50
Bacille pyocyanique	0,95	0,10	9,5	3,10	0,20	15,50
Bacille typhique	1,85	0,035	52,85	3,5	0,15	23,40
Bacille diphtérique	0,4	0,065	6,1	1,1	0,1	11,0
Bacille choléra (Cassini)	1,3	0,05	26,0	1,5	0,15	10,0
Bacille anthracis	1,4	0,075	18,7	11,5	0,4	28,75
Bacille lactique	0,6	0,12	5,0	0,8	0,2	3,0

ANTISEPTIQUES	ORGANISME	COEFFICIENT de l'ACIDE PHÉNIQUE
Sublime	Bacille typhique	20,00
Créoline	—	2,50
Lysol	—	2,50
Antiseptique de Pearson	—	2,50
Acide phénique	—	1,0
Formol	—	0,30
Chinosol	—	0,30
Chlorure de zinc	—	0,15
Lysosforme	—	0,10
Listérine	—	0,03
Sulfate de zinc	—	0,02
Santais	—	0,02
Acide borique	—	Nil

« Ces nombres font voir d'une façon globale que l'ANIODOL présente une activité en moyenne vingt fois plus grande que celle du Phénol. »
 « Il est à remarquer que quelques nombres émergent au-dessus de cette moyenne d'une façon très notable : Ainsi, celui du Bacille typhique, 52,85, accuse à la fois la résistance particulièrement remarquable de ce microbe à l'acide phénique, et sa délicatesse vis-à-vis de l'ANIODOL. »
 « La même observation, moins intéressante sans doute au point de vue pratique, est à relever pour le Bacille anthracis. »

« Signé : E. FOUARD,
 « Chimiste à l'Institut Pasteur. »

« Au point de vue du mode d'action des antiseptiques, ces nombres apportent une contribution de

« plus à une connaissance antérieure acquise de la supériorité des antiseptiques anticoagulants, ayant ainsi, non une action essentiellement extérieure sur le corps du microbe, comme les agents coagulants, mais une action physiologique interne, modifiative du protoplasma, conséquence d'une pénétration osmotique à travers la membrane enveloppe. »

Signé : E. FOUARD,
 « Chimiste à l'Institut Pasteur. »

Quelle est, d'autre part, la puissance bactéricide des divers antiseptiques ?

Nous empruntons le tableau suivant au Journal Lancet, du 14 juillet 1906, page 125, qui renvoie, pour plus amples informations, au Journal of the Royal Sanitary Institute, vol. xxiv, part. 3, page 424 :

En comparant ces chiffres avec ceux des tableaux précédents, on constate que le pouvoir bactéricide de l'ANIODOL étant de 23,40, et celui du sublime (le plus puissant antiseptique employé à ce jour) de 20,00 seulement, l'ANIODOL le dépasse de près du sixième, les autres antiseptiques ayant un pouvoir de 10 à 200 fois moindre.

Ainsi s'explique la grande supériorité de l'ANIODOL et la faveur dont il jouit auprès du corps médical qu'il a définitivement conquis et qui sait qu'en faisant usage de l'ANIODOL il est certain d'obtenir d'emblée le maximum d'effet thérapeutique, sans exposer le malade au moindre danger, au plus petit inconvénient, l'ANIODOL n'étant ni caustique ni toxique, à l'inverse du sublime qui reste toujours un poison violent.

ANIODOL

LE PLUS PUISSANT

Antiseptique Désodorisant

Sans Mercure, ni Cuivre — Ne tache pas — Ni Toxique, ni Caustique

N'ATTAQUE PAS LES MAINS, NI LES INSTRUMENTS

OBSTÉTRIQUE — CHIRURGIE — MALADIES INFECTIEUSES

SOLUTION COMMERCIALE : au 1/400^e (Une GRANDE CUILLERÉE dans un LITRE d'EAU pour usage courant).

PUISSANCES BACTÉRICIDE 23,40 sur le Bacille typhique
 ANTISEPTIQUE 52,85 (établies par M. FOUARD, CHÉ à l'INSTITUT PASTEUR)
 Celles du Phénol étant : 1,85 et du Sublimé : 20.

SAVON BACTÉRICIDE A L'ANIODOL 2 0/0

ANTISEPSIE des MAINS de l'OPÉRATEUR, de la PEAU, des SURFACES

POUDRE D'ANIODOL

remplace l'iodoforme

Réalisation de l'ANTISEPSIE INTERNE par l'ANIODOL pris à l'intérieur.
 Souverain dans FIÈVRE TYPHOÏDE, DIARRHÉE VERTE DES NOUVEAUX-NÉS, GASTRO-ENTÉRITE, FERMENTATIONS GASTRO-INTESTINALES, etc.

DOSES : Une grande cuillère de la Solution au 1/200^e dans un litre d'eau par cuillérées, ou verres, dans les 24 heures

Echantillons et Renseignements : Société de l'ANIODOL, 32, Rue des Mathurins, PARIS. — SE MÉFIER des CONTREFAÇONS.

NOS DEUX MODES D'ABONNEMENT

De nombreuses lettres nous sont parvenues de France et de l'Etranger.

sujet de nos Primes de Remboursement et du Prix de l'Abonnement. D'un côté, certains abonnés ont craint de ne pouvoir bénéficier de la prime lors du renouvellement; d'autre part, certains lecteurs, possédant déjà la plupart des primes offertes, nous ont demandé un prix d'abonnement spécial.

Nous avons créé, pour donner satisfaction à tous les désirs :

1° Des abonnements sans primes à 12 fr. (Etranger 15 fr.).

2° Des abonnements avec primes à 20 fr. (Etranger 25 fr.).

Collections des Années 1911 et 1912 d'ESCLAPE

COLLECTION 1911 : 60 francs net, sans prime (quelques rares collections).

COLLECTION 1912 : 20 fr. net, sans prime (collections peu nombreuses).

A titre temporaire, nous acceptons au prix de 36 fr. net, sans prime (Etranger 45 fr.), des abonnements de 3 ans, portant sur les années 1912, 1913, 1914; mais l'année 1912, prise séparément, est vendue 20 fr. net, sans primes.

1° Abonnement sans Primes : 12 fr. (Etranger 15 fr.)

Envoyer un mandat de 12 francs (Etranger 15 fr.) à M. Rouzaud, 41, rue des Ecoles, Paris. Les abonnements ne peuvent plus porter sur l'année 1912, sauf pour les abonnements de 3 ans (1912, 1913, 1914), qui sont acceptés, à titre temporaire, au prix de 36 fr. net, sans primes. Le prix des 12 numéros de 1912, pris séparément, est de 20 fr. net, sans primes.

2° Abonnement avec Primes : 20 fr. (Etranger 25 fr.)

L'envoi d'un mandat de 20 fr. (Etranger 25 fr.) à M. Rouzaud, 41, rue des Ecoles, Paris, donne droit à un abonnement d'un an et à l'une des primes suivantes, dont la valeur égale celle de l'abonnement. (Désigner deux primes pour le cas où l'une d'elles serait épuisée.) Depuis le 15 février 1913, le prix des 12 numéros 1912 est porté à 20 fr. net, sans primes.

I. — Instruments de chirurgie, médecine, laboratoire.

1° « Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Mathieu.

2° « Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Guyot.

(N.B.). — Le « Bon » sera adressé à l'abonné dès l'acceptation du mandat d'abonnement.

II. — Eaux Minérales (France et médecins seulement).

3° Eau de Pouébo, Source Alice (une caisse de 50 bouteilles).

4° Eau de Vals, Source La Reine (une caisse de 50 bouteilles).

III. — Produits hygiéniques "Innoxa" (France).

5° Bel assortiment de produits hygiéniques et de beauté, d'une valeur de 25 fr. constitué par : 1 flacon lait "Innoxa"; 1 grand pot cold-cream "Innoxa"; 3 boîtes poudre "Innoxa"; 2 tubes cold-cream "Innoxa". (Sera très apprécié par la femme du médecin.)

IV. — Instruments médicaux.

6° Seringue du Dr Barthélemy, modèle Vigier, stérilisable, spéciale pour huile grise à 40 o/o, avec boîte métal et aiguille en platine irisée de 5 centimètres; accompagnée de 2 seringues de 1 centimètre cube cristal genre Luer (valeur de l'ensemble 21 fr.).

7° Seringue de 20 centimètres cubes (pour sérum de Roux, etc.) avec tube-raccord caoutchouc, deux aligues et boîte métal (valeur 21 fr.).

V. — Livres.

8° L'Art et la Médecine, par Paul Richer, membre de l'Académie de médecine, ouvrage de grand luxe, 562 pages, 350 illustrations (valeur 30 fr.).

9° L'Assiècle au Beurre, un beau volume album contenant une cinquantaine de numéros différents, illustrés

par nos meilleurs humoristes (Willette, Abel Faivre, Guillaume, Steinen, Roublille, Miranda, Ricardo Florès, etc.) (Valeur 25 fr.).

10° Œuvres de Rabelais, 4 vol., édition des Bibliophiles, reliure d'amateur, tête dorée (valeur 24 fr.). (Les œuvres de notre vieux et savoureux confrère s'imposent à toute bibliothèque médicale.)

11° Les Différences et les Maladies dans l'Art, par le Professeur Charcot et Paul Richer, ouvrage de grand luxe, nombreuses illustrations (valeur 20 fr.).

12° Œuvres d'Alfred de Musset, édition de la collection artistique Jouaust, 7 volumes (Premières Poésies, Poésies Nouvelles, Comédies et Proverbes (2 vol.), Contes, Nouvelles, etc., Confession d'un Enfant du Siècle) (valeur 21 fr.).

13° Quatre volumes à choisir parmi les 6 volumes suivants de Georges Cain, à 5 fr. l'un, largement illustrés : Coins de Paris, Promenades dans Paris, Nouvelles Promenades dans Paris, A travers Paris, Pierres de Paris, Environs de Paris. (Si la valeur des livres choisis dans cette liste dépasse 20 fr., l'abonné devra envoyer le supplément.)

14° Le Cabinet secret de l'Histoire, par le Dr Cabanès; 4 vol., illustrés, à 5 fr. l'un (valeur 20 fr.).

15° L'Education artistique par l'image et l'Anecdote, par Paul Bayard, inspecteur des musées; vol. de grand luxe, 600 pages, 400 illustrations (valeur 30 fr.).

16° Œuvres complètes de Shakespeare, traduction publiée il y a trois ans par la Maison Flammarion; 8 beaux volumes illustrés, à 3 fr. 50 (valeur 28 fr.).

17° Vingt francs de livres à choisir dans la liste suivante : Mœurs intimes du Passé, par Cabanès (3 vol., à 5 fr. l'un); — L'Art chrétien, sans licences, par le Dr Witkowski (1 vol. à 5 fr.); — Les Morts mystérieuses

de l'Histoire, par Cabanès (2 vol. à 3 fr. 50 l'un); — Les Indiscretions de l'Histoire, par Cabanès (6 vol. à 3 fr. 50 l'un); — Panthéon

Docteurs, par le Dr Lucien Nass (1 vol. à 3 fr. 50); — Monsieur l'Agrégé, par L. Nass (1 vol. à 3 fr. 50); — Comédies Médico-artistiques, par L. Nass (2 vol. à 3 fr. 50 l'un); — Les Accouchements à la Cour, par le Dr Witkowski (1 vol. à 10 fr.); — Théâtre de Molière, pub. par Jouaust, avec la préface de 1682; toute bibliothèque médicale doit posséder l'œuvre de Molière (8 vol. à 3 fr. l'un); — Les Mystères des Dieux (Venus), par Pierre Pöbbl (valeur 6 fr.); — Ingres (d'après une correspondance inédite), par Boyer d'Agay (valeur 25 fr.); — Les Confessions de J.-J. Rousseau, édition des Bibliophiles (3 vol. à 3 fr. l'un); — Marat inconnu, par le Dr Cabanès (1 vol. à 5 fr.); — Le Maroc pittoresque, par J. du Fallis (1 vol. de luxe, largement illustré, à 10 fr.); — Lettres de mon Moulin, par A. Daudet (1 vol. de luxe, abondamment illustré, à 10 fr.). Si la valeur des livres choisis dans cette liste dépasse 20 fr., l'abonné devra envoyer le supplément.

VI. — Abonnements. (Les personnes abonnées déjà directement à l'une des Revues ci-dessous ne peuvent la choisir comme prime.)

18° La Grande Revue, bi-mensuelle, abonnement d'un an (val. 20 fr. pour la France; 25 fr. pour l'Etranger).

19° La Revue (directeur : Jean Finot), bi-mensuelle; abonnement d'un an (valeur 24 fr. pour la France; 30 fr. pour l'Etranger).

20° L'Art Décoratif, mensuel (Revue de l'Art ancien et de la Vie artistique moderne); nombreuses planches en couleurs susceptibles d'être encadrées; abonnement d'un an (valeur 22 fr. pour la France; 26 fr. pour l'Etranger).

VII. — Style "Gold Star", modèle Safety, se portant dans toutes les positions.

SOMMAIRE DU N° DE JUILLET

Les Origines de l'Ecole de Médecine de Montpellier (13 illustrations).

Par le Dr P. Delmas, professeur agrégé à la Faculté de Médecine de Montpellier.

L'Isalm frémit (3 illustrations).

Par le Dr H. Donzas.

Psychologie bourguignonne en temps de Peste (11 illustrations).

Par le Dr Henri Bon.

Les Fillettes Jumelles du Dr Samona et l'Enquête italienne sur la Rénovation (5 illustrations).

Par E. Duchâtel, Vice-Président de la Société Universelle d'Etudes Psychiques.

La Migraine de Maupassant (10 illustrations).

Par le Dr M. Pillet.

Médecins militaires d'autrefois (5 illustrations).

Par le Dr Bonnetel, Médecin-Major de 1^{re} classe.

L'Ouf : "Nini, réveille-toi donc!" (Gravure hors texte).

Par H. Daumier.

Supplément (20 illustrations).

Sommaires des Numéros d'ÆSCULAPE parus en 1912

La collection des 12 numéros 1912 est vendue 20 francs net, sans prime. (La collection 1911, devenue très rare, est vendue 60 francs net.)

JANVIER

[illegible]

FÉVRIER

[illegible]

MARS

La Médécine populaire en Syrie et en Palestine (7 illustr.), par le Dr Arab (de Beyrouth). — La saignée au couteau de poche; le traitement des œdèmes par la fumée de bouse de vache sèche en ignition.

Le diagnostic pathologique des étiologies géliques (1 illustr.), par le Dr Félix Regnaud. — Formes grimaçantes, types pathologiques scrupuleusement observés; les monstres de la cathédrale de Bourges.

Portrait d'un portrait, par Roussau, Roussau (4 illustr.), par Louis Guimbaud. — Le portrait de Wright : Roussau en une attitude de prostration physique et morale; l'oreille.

Nicolas Flamel, alchimiste (7 illustr.), par L. Desormonts. — Comment Flamel trouva du feu.

Les Étudiants (3 illustr.). — M^{re} Mulon, étudiant en médecine, président de l'Association des Etudiants, nous dit l'état d'âme des jeunes étudiants.

Musique à l'usage des étudiants. — Les étudiants se font entendre. Le transmissisme. La cécité, la misère des vieux jours, ses restes jetés à la fosse commune. Comment nos frères expliquent la formation des envies et des monstres (4 illustr.), par le Prof. J. Regnaud.

L'Armedicine chine (6 illustr.), par le Prof. J. Regnaud. — Fiel d'ours, gélatine de peau

AVRIL

[illegible]

MAI

Le Poète de l'Opium : Charles Baudelaire (7 illustr.), par le D^r Roger Dupuyre. — Étude de l'œuvre morbide et vécue du poète où l'on voit toute sa singèrité douloureuse, l'influence des opiacés sur son œuvre, la déchéance physique et morale, l'équilibre précaire, l'émotion, le remède contre l'hygiène ; le chameau et le sel ammoniac ; le sang de rhinocéros.

Nouvelles métaphysiques : 6 illustr., par le D^r Gelev. — Commentaire des acquisitions nouvelles de la métaphysique.

Le Muste : de la Vaccine à Plessis-lez-Tours (9 illustr.), par le D^r Chaumier. — Représentation de la vaccine humaine et animale, les épidémies, les vaccins, les virus.

Comment se fixent les vers parasites à la paroi de l'intestin : 5 illustr., par le D^r Garin. — Les vers ne vivent pas en liberté dans l'intestin mais se fixent à sa paroi.

La Médecine expérimentale : 100 pages, 100 illustrations.

Le Musée médico-historique de l'Université de Lyon : 8 illustr., par le D^r Mollière. — On y voit tout le passé initiatrice de la médecine moderne.

L'Évolution de la vie : 100 pages, 100 illustrations, par le D^r H. Bouquet. — L'existence douloureuse et ballottée du jeune Léonnes, ses ambitions, son impécuniosité, etc.

RUIN

Les maladies de nos aïeux de l'âge de pierre (6 illustr.), par le Prof. agrégé P. Raymond.
— Tuberculose, syphilis, trépanation crânienne à l'époque de la pierre polie, etc.
Un grand format. 120 pages. 10 francs.
La grande figure du Frère Comé se détache ici avec un relief singulier.
Les *marques du Diable* (6 illustr.), par Jean Lardon. — Procès en sorcellerie de l'abbé Gau-
dissart, 1762. 120 pages. 10 francs.
Le *docteur Jouhaud, émeutier* (8 illustr.), par le D^r Paulet. — L'originalité d'un médecin
limousin dirige continuellement les *Pénitents* et des *Courtyers* de Limoges.
Notre époque est représentée par le *docteur* de la *Chapelle* de la *Madame* de D^r Richard
Millant. — Etade curieuse et très documentée sur cette secte de charlatans.
Le *Musée de la Vaccine de Plessis-les-Tours* (8 illustr.), par le Dr Edmond Cham-
berland. — Les échantillons de la vaccine de la France.
Le *Thérapeutique des Taisimans* (7 illustr.), par le D^r Matignon. — La crédulité, la
superstition, le rôle du charlatanisme dans la vie, etc.
L'*histoire des Cigognes à Brousse* (7 illustr.), par le D^r Liberti.

JUILLET

Jeanne la Folle (7 illust.), par le D^r Cabanès. — L'auteur tente d'élucider une des énigmes les plus passionnantes de l'histoire : Jeanne la Folle fut-elle vraiment folle ?
Pseudo-sonnet africain et gastronomique, par Georges Foursté.
L'idéal de beauté dans l'Ecole florentine (5 illust.), par le Prof. F. Regnault. — Le caractère de la beauté florentine, tel qu'il apparaît dans l'œuvre des artistes de Florence.
Monstres d'autrefois (7 illust.), par le D^r Henri Bouquet. — Curieuse tentative de résurrection des monstres géants d'autrefois.

— Le développement anormal du système pileux chez l'homme et chez la femme, dans les différentes parties du corps. Portraits de velus célèbres. Les hommes à queue.
Le Semantik : le Sarcophage des pleureuses (3 illustr.), par le Dr Libert.

Supplément trimestriel. — *La Bestialité antique* (5 illustr.), par le Dr Lucien Nass. — L'auteur passe en revue les cas si intéressants de la mythologie gréco-latine. — *Marie-Christine Zanneboni, Hermaphrodite* (1 illustr.). — *Épître salote et testamentaire pour régler l'ordre et la marche de mes funérailles*, par Georges Fourrest (4 illustr.). — Œuvre

ADULT

Les *Derivées* touchent à *Huileurs* (3 illustr., par le D^r Libert) – Prières, hurlements, danses; les verrets de l'alcal, languoureux puis douloureux; les guérisons de malades, danses; le mystère d'un *anatomiste du XVIII^e siècle* (la illustr., par le D^r H. Bouquet, 1907) – *Le mystère de la mort* (la illustr., par le D^r H. Bouquet, 1907) – Anémoïne Bourignon, sa laideur, son bec de lièvre, son mysticisme ardent, son amour de la mort, sa mort (la illustr., par le D^r H. Bouquet, 1907) – Sous les ventouses sacrilées à la nuque; les « remèdes de cheval » (la illustr., par le D^r H. Bouquet, 1907) – Comment on empoisonnait au XVIII^e siècle (la illustr., par le D^r H. Bouquet, 1907) – Le poison d'opium, le poison de laudanum, les poisons empoisonnés; les bagues à poison (la illustr., par le D^r H. Bouquet, 1907) – Le *Leçon d'anatomie*, de Hogarth, Caractéristique de son talent et de son « humour » (la illustr., par le D^r H. Bouquet, 1907) – Les *Leçons d'anatomie* de la fin du XVIII^e siècle (la illustr., par le D^r H. Bouquet, 1907) – Savant égyptologue dit ici le ruel des funérailles. Liqueurs et parfums; substances conservatrices; paroles à prononcer; l'usage du baume (la illustr., par le D^r H. Bouquet, 1907) – Les *Hôpitaux pour Bêtes* (5 la illustr., par Desormets). « D'intéressantes petites bêtes viennent de mourir, et les bêtes qui restent sont malades. » – Le *Porcher*. « Est le vache dans le placard, a

PTSEMBRE

[illegible]

CTOBRE

[illegible]

NOVEMBRE

Les restes de Descartes (7 illustr.), par le Prof. Verneau. — D'après des documents inédits, les multiples pérégrinations du crâne de Descartes. Preuves de son authenticité.

Le diadème pour le chirurgien (5 illustr.), par le Dr Dartigues. — L'état d'âme du chirurgien dans une rencontre; l'état d'âme des « conamnés »; le rôle du chirurgien.

La lumière inconnue (6 illustr.), par Tony d'Ulmès. — Une nouvelle angoissante et tragique; la question du doublement de la personnalité et du fantôme.

Comment fonctionne un laboratoire de police (16 illustr.), par le Dr Locard, directeur du laboratoire de police de Lyon. — Empreinte de doigts, repérages d'orifices de glande

sudoripares, les empreintes dentaires du cambrioleur dans le gâteau à la crème. *Saint Mathurin graisseur de la folie* (9 illustr.), par Saintyves. — Il guérit : la fille de l'empereur Maximien possédée du démon, les extravagants du pèlerinage de Larchant. *Paysages lunaires* (6 illustr.), par L. Rudaux. — Montagnes, plaines et vallées de la lune;

Supplément Trimestriel. — *Le Bal de l'Internat* (23 illustr.). — Photos de loges; dessins de cortèges. La salle de Bullier pendant le Bal; la foule tournoie, chante, danse; quelques costumes originaux ou audacieux. Quelques sujets de loges: Mimi Pinson chassée de la salle de garde; le relèvement de l'Homme-malade; l'Homme-chauve de Lariboisière; le Chinois fumeur d'Opium; le Harakiri de Fallières; Supplices infligés aux « Chefs » de Tenon; l'Institut Carrel et ses organes de rechange; la Maison arabe de la rue d'Arcis; la catastrophe: les courtisanes grecques. Quelques cortèges.

DÉCEMBRE

Le Macabre dans l'A' (*(3 illustr.)*, par le Prof. Guari de Lyon). — L'art antique répugnait à représenter le cadavre; la Triomphe de la Mort du Camp Santo; la Peste noire au xiv^e siècle; les plaques; une illustration d'un grand artiste : **Mme Jeanne Bardey**, (4 illustr., par Camille Maclaurin).

Dans le réseau des lignes une arête est perdue; manie mystique, manie érotique.

L'Hôtel Morpheus. — Les deux **Auteurs Anonymes**.

Un fin visage, jeune, beau, distingué et déshabillé déjà.

le Baron Pier, chirurgien en chef des armées impériales (17 illustrations), par le Dr Bonnot.

Vocable : Chirurgien militaire. Le bonnet blanc, le képi, la perruche, le Père du Soldat; ses luttes avec les commissaires des guerres; ses ambulances volantes.

Cent-quinquante ans de l'Ecole Vétérinaire de Lyon (13 illustr.), par M. J.-B. Maignon.

La Vieillesse. La mort. Le Chirurgical moderne. Le maître-fondateur de l'Ecole vétérinaire; la verte vieilliesse du grand Chauveau; un souvenir ému au Prof. Arlotting.

Hospitales de France. Hôpital de Paris. Hôpital de Bordeaux. Hôpital de Strasbourg.

L'Hôpital Bulgare et notre ami le chirurgien Morphow; l'Hôpital Français.

LA LÉGION ÉTRANGÈRE JUGÉE PAR UN MÉDECIN

C'est un corps, — dit le Dr Casset dans son beau livre « Dans la Sud-Océanais » (1) — que je ne puis décerner qualifier « d'élite », au point de vue du recrutement surtout, car l'on y trouve de tous les âges, de toutes nationalités et de toutes les catégories sociales. Point de pièces d'identité pour s'y engager, chacun donne un nom, celui qu'il veut et qui, avec son matricule, constituera son état civil pour l'armée. A Taret, j'ous pour infirmier : « un capitaine de dragons anglais qui, étant altercationné avec son colonel, avait levé la main d'abord sur lui, et le pied ensuite sur un steamer en partance; puis un locan américain qui avait eu le couteau facile vis-à-vis d'un de ses camarades », lisait-il, ou sur la grande route; enfin un confrière belge obligé de quitter précipitamment la bonne ville de Namur où il exerçait, parce que des indiscrets, se mêlant de médecine illégale, avaient émarqué que dans sa clientèle les femmes accouchaient souvent à 4 et 5 mois... des enfantillages, quoi!

Comme ordonnances, je m'enorgueillissais successivement d'un excellent peintre polonais et d'un architecte allemand. Que fiables aient-ils bien pu faire pour abandonner ces professions dites libérales? Je ne le sais jamais. Il fallait une occasion, un motif sérieux pour obtenir leur concession. Ainsi un légionnaire, un jour, gravement malade à l'hôpital, demanda à me

parler particulièrement; il me remit une lettre et une liasse de billets de banque allemands (8.000 marks, soit la valeur de 10.000 francs environ), me priant en cas de décès de poster la lettre. « Et l'argent! lui dis-je. — L'argent, M. le Major, si vous voulez bien indiquer à la même personne votre adresse à l'époque de votre retour en France, on viendra le chercher. » Il guérit: lorsque je lui rendis sa lettre et son dépôt, il me dit en termes embarrasés: « Je sens que je dois vous dire tout, mais j'aime mieux pas, si vous me le permettez. » Je regardai droit dans ses yeux, obscurcis par quelques larmes de reconnaissance à la fois et de honte secrète peut-être, et je lui répondis: « Oul, gardez votre secret, ulle opération s'opère maintenant un homme, un bonnet homme! — Oh! merci, me

dit-il, je n'oublierai jamais! » La veille du jour où je quittai mon poste, il vint encore me donner ses remerciements, et le matin même de mon départ, au moment où, entouré des amis me souhaitant bon voyage, je sautais en selle, il était encore là, à l'écart du groupe, pensif et sombre. Mon dernier signe de détachement d'encouragement pour ce pauvre dévoté, épave humaine battue par les coups de la vie comme un navire par les flots en furie, si parva licet componere magni!

Je fus amené aussi à faire la connaissance d'un médecin suisse, à propos d'un kyste qu'il avait au poignet, juste au-dessus de la radiale: cette

Comme je lui faisais part, après sa guérison, de mon étonnement à le voir résister à cette intervention si simple et si innuée, il m'avoua sa frayeur à cause de la radiale sous-jacente; puis, peu à peu, me raconta que, médecin lui-même, s'il ne s'effrayait pas d'une opération pour le client, il la redoutait pour son propre épiderme. Je le pris alors comme infirmier et lui procurai bien entendu toutes les douceurs dues à un confrère tombé dans une mélasse aussi intense. En résumé, ce sont les Allemands et les Suisses qui dominent: puis les Polonais, les Italiens, Espagnols, quelques Russes, Bulgares, tout peu d'Anglais.

Au fond, tous ces lascars-là ne sont pas faciles à brider; ce sont des gaillards dont beaucoup ont eu maille à partir dans leur pays avec leurs concubines ou sont en état de délicatesse avec leur tempérament; ils n'ont plus rien à craindre ni à perdre: pourtant avec de la poigne et de l'équité surtout — sévère mais juste — leurs offusques viennent facilement à bout. Ce sont les unités qu'il faut pour aller du moindre geste de recul ou d'indiscipline. C'est à juste titre que les Filloches Maron, les Borrelli ont proclamé la bravoure de leurs hommes, héros se faisant tout sous l'ennemi.

Quelques officiers étrangers font partie de l'escadron à titre spécial: je me rappelle un lieutenant suédois, mince, dégmatique et blond, faisant baisser devant lui les plus



Le tailleur Alois Udrich, de Patterthal (Autriche), vain océanographique, âgé de 23 ans, mesurant 0,71 de haut.

(1) Dans la Sud-Océanais, par le Dr Casset, 3 fr.; aux bureaux du Réveil Médical, 16, fig. Montmartre, Paris.

PHARMACIE CHARLARD-VIGIER, Ph^e de 1^{re} cl. et R. HUERRE, Ph^e de 1^{re} cl., Docteur ès sciences, 12, BOULEVARD BONNE-NOUVELLE, PARIS

TRAITEMENT DE LA SYPHILIS PAR LES INJECTIONS MERCURIELLES INTRA-MUSCULAIRES DE VIGIER

Huile grise stérilisée indolore de Vigier à 0 gr. 10 (Cocod 1008). Prix du flacon, 2,25; Double flacon, 4,25. Un centimètre cube représente 0 gr. 40 de mercure métallique.

On injecte l'huile grise, se servit de préférence de la seringue spéciale stérilisée du Dr Barthélemy, nouveau modèle Vigier à 15 divisions, dont chaque division correspond à 1 centig. de mercure.



La seringue avec une aiguille en platine irridé de 5 centimètres. Prix à la Pharmacie Vigier, 15 francs. On se sert de la seringue de Pravaz, une division correspond à 0 gr. 02 de mercure.

Huile au calomel stérilisée indolore de Vigier à 0 gr. 05 (et à 0 gr. 10) par cc³. Grâce à la constance spéciale de cette huile, le calomel est maintenu en suspension.

Huile au Bi-Iodure de Mercure indolore Vigier à 0 gr. 01 par cc³.

Huile au Sublimé indolore Vigier à 0 gr. 01 par cc³, la plus active, la plus assimilable, la mieux tolérée de toutes les préparations mercurielles solubles.

Amoules au Benzoate de Mercure hypertoniques indolores Vigier. Solution aqueuse saccharosée à 0 gr. 01 et à 0 gr. 02 de Benzoate d'IHg. par cc³.

Amoules au Bi-Iodure de Mercure hypertoniques indolores Vigier. Solution aqueuse saccharosée à 0 gr. 01 et à 0 gr. 02 d'Iodure d'IHg. par cc³.

Pour éviter les accidents locaux chez les syphilitiques on se servit tous les jours de **SAVON DENTIFRICE VIGIER**, le meilleur antiséptique. 3 fr. Pharmacia, 12, Boulevard Bonne-Nouvelle, Paris

MÉTHODE SANS-PRÉPUÉIALE ET INTRA-VAIGINALE (Marques déposées)

Disques Mercuriels Vigier à 0 gr. 04 et à 0 gr. 05 d'iodure mercuriel.

Brillides Mercuriels Vigier à 0 gr. 02 et à 0 gr. 01 d'iodure mercuriel.

Billes Mercuriels Vigier à 0 gr. 10 et à 0 gr. 30 d'iodure mercuriel.

Introduire selon la gravité des cas. Sous le prépuce, un disque ou une brillide une ou deux fois par jour; dans le vagin, une bille une ou deux fois par jour.

Suppositoires d'huile grise de Vigier, à 0 gr. 02 et à 0 gr. 04 de mercure; Ovoides mercuriels de Vigier, à 4 gr. et à 6 gr. d'onguent pour frietions; Savon mercuriel Vigier, à 33 p. 100 de mercure, remplace les frietions; Emplâtre au Calomel du Dr Quinquand, contre la syphilis de l'enfance.

100 PASTILLES (Comprimés de 50 cent.)

Urotropine

7. Sept. 1895. — MARQUE DÉPOSÉE. — No 4998

Antisepsie Voie urinaire en France et Colonies Françaises. Prophylaxie de la Fièvre typhoïde.

Voies urinaires Expectorant sans nuire par ingestion successive.

RÉFÉRENCES MÉDICALES

NICOLAS.	PETITREY.	E. SUPP.	JANSEN.
CHABRY.	ORLÉANS.	BRUN.	JANET.
CHARRON.	LEVEN.	G. DALTON.	HART.
HOTTEN-SMITH.	TAMBO.	P. A. BOLLE.	LEONCE LEV.
NEUFELD.	GORDON KELLY.	R. G. DRAKE.	A. LEBERRE.
LEBERRE.	A. R. BLAY.	COTTE.	P. P. GILBERT.
REYNARD.	O. HORNITZ.	BOUCH.	C. TONIN.
BOURDILL.	O. HUBNER.	WISCHOW.	W. VOGT.
ORLOWSKI.	J. HOGES.	WATSON.	CARRÉ.

Urotropine Schering

LE PREMIER DES ANTISEPTIQUES URINAIRES
LE PREMIER EN DATE ET EN VALEUR

Prescrire : **COMPRIMÉS D'UROTROPINE SCHERING**

DOSE : De 2 à 4 comprimés (de 0 gr. 50) par jour, dissous dans un grand verre d'eau à la température de la pièce.

Echantillons et littérature : 4, Faubourg Poissonnière, 4, PARIS

fortes têtes, tant la décision et la force voulue se lisent dans ses yeux bleus; il paraît quatorze à cinq langues et connaissait à fond chacun de ses hommes.

Il faut se garder de confondre la *Légion étrangère* avec le *Bataillon d'Afrique* (Biribi, discipline), où l'on verse le ranniss des condamnés de droit commun et l'écume des souteneurs de grandes villes. Il y a entre les deux recrutements, l'un volontaire, l'autre forcé, la différence qui sépare le crime passionnel (net et racheable) du vice bas (continu et irrédissoluble celui-là). Le *Légionnaire* a pu accidentellement commettre un vol, verser le sang; mais rompant avec le fait criminel, il entre sans regarder en arrière dans cette nouvelle existence qu'il a choisie lui-même, il se crée une nouvelle personnalité de devoir, parfois d'héroïsme, qui lui fait racheter le passé; le *disciplinaire*, lui, subit son présent, gardant en lui-même, avec la saveur malsaine du passé fangeux, son âme gangrenée, prête encore à toutes les trahisseries et les ignominies futures.

Je parle : « en général » bien entendu; car, à côté des légionnaires qui acceptent franchement leur situation actuelle désignée, résignés, des années qui s'écoulent : « *volontairement omnes...* », il en est quelques-uns qui ne peuvent s'y résoudre et désertent, alors : « *ultima ratio* », la dernière année les tue, ceux-là, car la désertion comporte un alca terrible. Aussi exige-t-elle une âme fortement trempée, une résolution suprême, ce qui explique pourquoi elle est bien plus fréquente dans la *Légion* que dans la *Discipline*.

LA GRENOUILLE COMESTIBLE

ET LA GRENOUILLE-BŒUF

Les Anglais nous appellent « mangeurs de grenouilles », *frog-eaters*.

A Paris seulement, la vente des pattes de grenouilles atteint 100.000 francs par an. Mais la grenouille diminue, les prix augmentent. Les laboratoires paient aujourd'hui 25 francs le cent, qui coûtait 5 à 6 francs il y a vingt ans.

Au point de vue de la vente, il y a deux sortes de grenouilles : les grenouilles de pêche et celles de parc.

La pêche devient moins importante, à mesure du développement et de l'assèchement des marais.

La grenouille non parquée est de chair moins blanche et moins grosse.

tour de main parfait qui donne une marchandise irréprochable. Les autres, immergent trop ou pas assez, n'obtiennent que des chairs marbrées et flasques.

Les Yankees aiment les grenouilles. Ils font de la véritable *ranciculture*. Quelques-uns ont édifié dans cette industrie de rapides fortunes.

L'Amérique possède la *grenouille-bœuf* (*Rana mugiens*), verte comme la lotte : sa taille, de 20 à 25 centimètres, son poids de 600 grammes et son cossement qui rappelle le mugissement d'un jeune veau, justifient un tel nom.



Le grand Pont du Redoute à Venise



L'illumination de la Place St-Marc

Les parqueurs n'ont, paraît-il, pas de viviers, comme ils le prétendent, et n'enrichissent pas leurs sujets. Ils placent les grenouilles dans de grands sacs, sur une seule couche; elles jettent, mais, restant immobiles, ne maigrissent pas.

Pour les préparer, on les dépouille, et les cuisses, qui sont seules vendues, sont embrochées sur des baguettes de bois. Les brochettes sont lavées, puis plongées dans une eau très froide, qu'on renouvelle toutes les deux heures. Pendant cette immersion, l'eau pèche, blanchit et grossit les cuisses. Deux ou trois parquets seulement ont le

Les cuisses de cet animal, grosses cinq à six fois comme celles de nos plus belles espèces indigènes, ont un saveur exquis qui laisse loin derrière elle celle de nos plus fines poulardes de Bresse.

La grenouille-bœuf s'acclimatise bien en France : quelques spécimens, échappés du jardin d'Acclimatation, ont prospéré dans le lac du Bois de Boulogne, mais leurs descendants ont été détruits par les pêcheurs. Il serait à désirer que les grenouilles-bœuf fussent acclimatées. Outre l'intérêt qu'elles présentent au point de vue comestible, elles rendraient des ser-

vices à l'agriculture, car elles dévorent beaucoup de limaces, de souris, mulots et jeunes rats.

(D'après le Cosmos.)

LE D' CELOS CONSEILLE VENISE

Notre confrère le D^r Georges Celos vient de publier sur les secrets de Venise un livre bien personnel, coloré, savoureux (1). Il veut bien nous autoriser à reproduire un fragment de l'Introduction.

Je suppose, dit-il, que vient me consulter une de ces dames qui bavardent chez un médecin pendant trois quarts d'heure, mais qui le font appeler quatre fois par jour près d'un enfant qui a le coryza.

— Docteur, vous savez combien je suis lassée par la vie de Paris. Et ma fille aînée est très anémisée, depuis son concours à l'Ecole Normale Supérieure. Et mon mari a grand besoin de reprendre des forces, pour son élection à la Chambre. Vous me direz : allez à la mer. Seulement, l'été de 1911 ne se reproduira peut-être jamais et ma famille en a assez des pluies et des brouillards à endurer sur les bords de la Manche ou de l'Océan. Sans compter, avec-vous vu cela? qu'on parle d'imposer ceux qui vont s'y ennuier, en y apportant leur argent.

Ah, si vous connaissiez une plage ensoleillée, une ville tranquille, mais avec des distractions? Car, sans tenir au Casino, il n'est pas agréable, non plus, d'être dans un trou... une ville avec des ressources, mais pas une de ces plages de luxe, à la mode, car, enfin, tout augmente et il faut bien penser à l'économie... enfin, une ville saine où l'eau soit bonne, car vous en

(1) *Quelques-uns des secrets de Venise*, par le D^r G. Celos (16 photos et 7 illustrations de l'auteur); 3 fr. Jouve, édité, Paris.

TUBERCULOSE • LYMPHATISME • ANÉMIE • TUBERCULOSE

TRICALCINE

TRAITEMENT DE LA TUBERCULOSE

LA RÉCALCIFICATION

Ne peut être ASSURÉE
d'une façon CERTAINE
et PRATIQUE

QUE PAR LA TRICALCINE
À BASE DE SELS CALCIQUES RENDUS ASSIMILABLES
EN POUDRE • COMPRIMÉS • GRANULÉS • CACHETS

LA TRICALCINE EST VENDUE

TRICALCINE PURE

TRICALCINE MÉTHYLARSINÉE

TRICALCINE ADRÉNALINÉE

POUDRE, COMPRIMÉS, GRANULÉS, CACHETS
4/50 le flacon pour 30 jours de traitement
ou la boîte de 60 cachets

en CACHETS soigneusement dosés exactement à
0,010 g. métrés à l'aiguille ou soigneusement
pur. 3/50 la boîte de 60 cachets

en CACHETS soigneusement dosés exactement à
5/100 g. métrés à l'aiguille ou soigneusement
pur. 6/100 la boîte de 60 cachets

Echantillons et Littérature sur demande • LABORATOIRE DES PRODUITS SCIENTIA-PARIS 42, Rue Blanche

CARIE DENTAIRE • TROUBLES DE DENTITION • DIABÈTE

COISSANCE • RACHITISME • SCROFULOSE

NERVEUSE • DYSPÉPSIE



connaissiez, des Parisiens, qui, ayant été se retaper à la campagne, en sont revenus avec la fièvre typhoïde, causée par l'eau et les huîtres dont ils se régalaient... une ville, mais, est-ce possible? sans ces affreuses automobiles qui vous empêchent de sortir à cause de la poussière et du danger que l'on court dans les promenades...

— Madame, je ne vous parlerai d'abord pas des villes d'eau. Je ne les connais que pour les avoir traversées en auto, en grande hâte d'échapper à leur foule prétentieuse et à leurs hôteliers dédaigneux et rapaces. Mais, je connais une ville qui répond à vos désirs. Vous vous inquiétez d'abord du temps; c'est très sage. Mieux vaut rester chez soi que d'aller en villégiature pour avoir deux mois de pluie. Dans cette ville-là, madame, il fait très beau l'été, grand soleil, mais pas plus chaud qu'à Paris, et la chaleur est tempérée par l'air de la mer. Vous demandez une plage? Cette ville a la plus belle plage du monde, et pas un galet, rien que du sable. Vous voulez la tranquillité? Dans cette ville il n'y a aucun bruit de voitures; ni autobus, ni autos, ni voitures, ni métro, ni cyclistes, dans les rues que parcourent seuls les piétons et quelques brouettes.

— Pas possible. Ce doit être un endroit mortel, alors?

— Non. Cette ville est grande; elle possède les monuments les plus beaux qui soient. Son passé est une des histoires les plus merveilleuses que je connaisse. Il n'y a pas de belles choses dont elle ne renferme un exemplaire. Tout ce que l'on peut chercher, souhaiter voir, comme art ou comme curiosités, elle le possède. On y trouve les distractions des grandes villes. Les soirs d'été, vous y étendez, pour rien, de la musique pendant deux heures, dans le décor le plus admirable que les hommes aient jamais créé. Si vous voulez la con-

naître à fond, cette ville, votre existence sera trop courte. Ce n'est donc pas un trou.

Il y a des rues en quantité, disposées pour que le soleil ne brûle pas les passants; et, dans ces ruelles, vous pouvez flâner, rêver. Je vous ai dit qu'il n'y a aucun véhi-

cule, si vous sortez avec des vêtements de voyage; vous pouvez faire des toilettes plus économiques que celles de Caliope dans *Grandes s'en va*. Vous mangerez à bon marché, même dans de bons hôtels, en acceptant les coutumes du pays et en sachant vous y prendre. Parlez anglais,

plupart des maisons, on ne boit plus de leur eau. C'est bon pour les Parisiens, d'ailleurs, quand vient l'été, de l'eau de Marne javalisée, en échange de leurs lourds impôts. Dans cette cité, dont je parle, on a fait venir, à grands frais, l'eau pure de montagnes éloignées.

Quant à la poussière, madame, on ne l'y connaît pas. Il n'y a là, ni bruit, ni boue, ni poussière. Il pleut parfois, et sérieusement même, pendant l'été. Seulement, deux heures après, le ciel a repris, pour longtemps, sa pureté. On ne paie pas, par quelques jours d'orages, quelques journées de chaleur, et les rues sèchent en quelques minutes. J'ai dit: pas de boue. Là-bas, c'est la lumière, la joie, le soleil, la beauté, la mer...

— Mais, c'est unique, cet endroit-là?

— Unique.

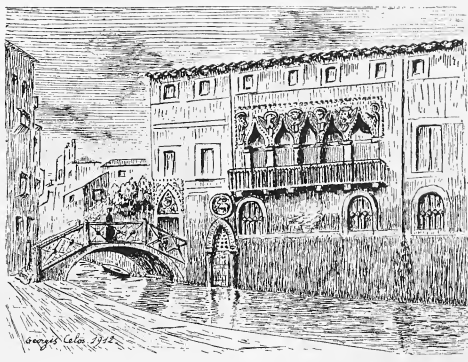
— Enfin, docteur, comment s'appelle cette ville idéale?

— C'est Venise.

— Ah! Je ne connais pas. J'ai été au Cap Nord, comme voyage de noces (une pause), C'est une ville de bains de mer, Venise?

— Probablement. La plage s'appelle le Lido. Le Lido, de Musset, je le vois même, d'année en année, devenir une grande ville, avec chagrin. J'en aimais mieux campagne. Dans Venise, sont de petites plages, mais je ne vous les recommande pas; elles sont fréquentées par les enfants, dans de pauvres quartiers.

La plage du Lido, sur l'Adriatique, n'est pas à Venise; mais des bateaux y mènent. Le service direct, toutes les vingt minutes, coûte 0 fr. 65, aller et retour, entrée comprise à l'établissement de bains. Un tramway électrique franchit la largeur du Lido, entre le débarcadère et la plage. Si vous n'allez pas aux bains, l'aller et retour coûte 0 fr. 25. Aux heures d'affluence, ce n'est pas comme à Paris où les moyens de transport sont réduits au minimum; au



Le Palais des Évangélistes, à Venise (Dessin du Dr Georges Calvo)

cule. Les chevaux sont dans un manège, d'où ils ne sortent pas. Vous en verrez pourtant cinq, mais en métal. Vous ne pouvez donc trouver un endroit plus tranquille. Quant au luxe, si vous l'aimez, vous coudriez des rois et des reines dans cette ville; mais, pour vivre modestement, vous y êtes libre de le faire. Personne ne

allemand, sortez nu-pieds, moquez-vous de la mode, cela n'étonnera guère.

— Alors, ce n'est pas en France?

— Vous pensez à la question de l'eau. Vous avez raison, elle est primordiale. Dans ma ville, il y a des puits, beaucoup, énormément de puits! mais certains n'y sont plus que pour le pittoresque; dans la

INSTITUTION

DES

ENFANTS ARRIÉRÉS

Maison spéciale d'Education et de Traitement

EAUBONNE (Seine-et-Oise)

Directeur : Docteur M. de CHABERT, ancien Interne des Hôpitaux de Lille.

Etablissement absolument spécial, fondé en 1847, répondant à toutes les exigences que réclament l'éducation et le traitement des anormaux intellectuels à tous les degrés :

1° Dirigé à la fois par un médecin, avec la collaboration constante d'un personnel enseignant spécialisé, il est **médico-pédagogique**;

2° Son organisation est **familiale**;

3° Il ne s'adresse qu'à un **sexe** (garçons);

4° Il possède un nombre suffisant de **pensionnaires** (une centaine)

ALBUM PHOTOGRAPHIQUE ET NOTICE SUR DEMANDE

Stations d'Erment-Eaubonne à 1/4 d'heure de Paris (gare du Nord), et à 1/2 heure (gare Saint-Lazare)
Plusieurs trains par heure (150 trains par jour)

M. le Directeur reçoit tous les jours, de 1 heure à 4 heures, excepté le dimanche et le jeudi.
Entrée de l'Institution : 1, rue d'Erment.

Téléphone : **EAUBONNE, 23**

contraire, le service est continu, les bateaux embarquent des passagers, tant qu'il y en a. La tout est fait pour celui qui paie et non pour celui qui est payé.

Je vous ai parlé de l'établissement de baigns; mais, en dehors, il y a aussi des cabanes particulières, louées par la ville, où, environ, sur trois rangs, actuellement. Le premier rang est loué à 10 fr. par jour, le second 3 francs, le troisième 2 fr. 40. Pour ce prix, vous avez de très grandes cabanes, pour toute une famille. Mais, si vous en voulez une, louez-la d'avance, car souvent, à la fin de juin, aucune n'est libre avant septembre.

Ces cabanes ont une table, des fauteuils, des chaises, des stores; on y dîne, on y dort. Les familles viennent là dès le matin, en caleçon et en peignoir, presque nus, ce qui est le meilleur moyen de réaliser le précepte de Willé: « Passez l'hiver à Pau et l'été à Poil ».

L'action solaire se fait sentir, de façon que la plupart des baigneurs et baigneuses ont la peau bronzée et l'on en voit qui avaient des coups de soleil et des brûlures. Mais aucun agent ne vaut le soleil, comme bactéricide. Aujourd'hui, on commence à s'apercevoir de l'étrangeté de la médication, qui a recours à des poisons violents pour assainir l'organisme et l'on revient aux agents naturels, au soleil, à l'eau, sources d'existence. Mais le premier, au contraire de l'autre, ne daigne pas se montrer souvent sur les plages de France « à la mode ». Alors, lez le chercher où il est, où son action s'ajoute à celle de la mer, dans laquelle la vie terrestre a pris son origine.

— Mais, docteur, on doit rôti dans votre Venise, l'été?

— Vous dites cela, madame, comme beaucoup de gens qui pensent que Venise est tropicale. On n'a bien demandé s'il n'y poussait pas des ananas. Mais sa latitude est à peine plus méridionale que celle de Royan, et les autres saisons y sont tristes et pluvieuses. Quant à la chaleur de l'été, on note 25 degrés à l'ombre, en moyenne. Et la brise de mer souffle tout le jour. Evidemment, les grandes places, au soleil, sont plus chaudes, mais vous n'êtes pas obligée d'y aller et les rues sont pleines

de passer les étes dans le Midi. Or, la question de la nourriture y est importante. La viande n'est guère en faveur dans la médecine actuelle et, en Italie surtout, elle se gâte vite, à cause de la chaleur. Nos menus sont composés de spaghetti, tortellini, ravioli et autres pâtes en l, formées du macaroni — quelques poissons et des légumes. Pour boisson, de l'eau, — les Italiens ont souvent cherché, depuis la Rome antique, à se procurer de bonne eau, avant autre chose — et un peu

d'entre mer roues d'auto et d'aller faire une cure en Suisse, ce pays d'autophobie, qui, après avoir si bien su exploiter des richesses naturelles inférieures à celles de la France, spécule, maintenant qu'elles sont abîmées, sur la crédulité des malades et leur fait croire qu'en ses cliniques, seulement, guériront leurs affections imaginaires. Mais, comme je reconnais, sans être malade, que la cure de désintoxication est bonne, je la suis en Italie, à Venise, qui m'attire principalement.

Nous habitons près de San Marco, à l'hôtel « Capello Nero ». Je vous le recommande parce que nous nous y plaisons. Je mets des sandales Kepp, car rien n'est propre comme le sol de Venise. Et je galope jour et nuit, dans le dédale inextricable de ses ruelles. Je fouille cet immense labyrinthe. Mais, si je puis me vanter que personne n'a autant que moi cavale dans Venise, en aussi peu de temps, jamais je ne dirai que je la connais enfin. Car, après l'avoir si parcourue, j'ai toujours l'impression de rentrer dans l'inconnu.

Ces courses ne vont pas sans une grande dépense corporelle. Bien que Venise ne soit pas très grande, la suite des ruelles est très compliquée. Et, si le sol est pavé, plat, la présence continue de ponts, garnis de marches, qui les surdient, à cause des bateliers qui rament toujours debout, équivaut à de continues montées et descentes. Alors, comme depuis l'arrivée jusqu'au départ, je ne cesse de suer, j'élimine tout ce que les anciens médecins appelaient les « acrétes » du sang, l'intoxication corporelle et morale de Paris. Avec ce que je vous et revois, je fais des livres. Cela me purifie l'esprit des laideurs quidiennes, de la publicité donnée, en



Festins joyeux sur la place St-Marc. Au 1^{er} plan M^{lle} Celis.



Une fabrique de statues, à Venise

d'ombre. Si vous ne tenez pas à habiter Venise même, le Lido est plus frais. Vous y trouvez, comme grands hôtels avec cabanes, petits hôtels, pensions, vie de luxe ou de famille, tout ce que vous pouvez désirer, à tous les prix.

Quant à la température de la mer, je ne l'ai pas mesurée, mais il m'a toujours semblé qu'on avait pris la précaution de faire tirer la mer pour les baigneurs.

Mais, en plus des bains de mer, je vous ferai remarquer ceci: Depuis bien des années, nous avons pris l'habitude de

de vino rosso. C'est simple et sain. Or, des milliers de malades, neurosténiques, dyspeptiques et autres cachectiques mentaux se rendent chaque année en Suisse et en Allemagne, pour y consulter de grands, grands médecins, qui ne leur prescrivent pas autre chose, mais qui appellent cela: un régime, et ce mot même fait avaler ce qu'on ne voudrait pas, comme menu: des nouilles à l'eau, des légumes et de l'eau pure, dite minérale. Avec ce système, des spécialistes gagnent 300.000 francs par an. Je n'ai pas la naïveté

SPLENODOSE
RATE - FOIE - THYROÏDE
TUBERCULOSE vous traite par le sang et à l'origine des poisons
PALUDÈME - ANÉMIE - MALADIES INFECTIEUSES - OÙ
Arthritisme - QUARANTHYROÏDINE - Rachitisme
INSUFFISANCE THYROÏDIENNE et OVARIENNE
ORISTE - Troubles de la Menstruation et de la Fertilité - MYXÈME
PLACENTODOSE
PLACENTA - MAMMAIRE
Insuffisance lactée - Prolifération des seins et de l'utérus
Ménopauses - Hémorragies - Fibromes - Tumeurs
Dépôt: Laboratoire du D^r FRAYSSE, 136, Rue d'Alsace, PARIS

CHIMENS DE FER DE L'ÉTAT

PARIS À LONDRES

Via ROUEN, DIEPPE, et NEWHAVEN

Par la GARE SAINT-LAZARE

Services rapides tous les jours et toute l'année
(Dimanches et Fêtes compris)

Départs de PARIS-SAINT-LAZARE
à 10 h. 18 (1^{re} et 2^e cl.) et à 21 h. 50 (1^{re}, 2^e et 3^e cl.)

Départs de LONDRES

VICTORIA (C^e de Brighton) à 10 h. matin
(1^{re} et 2^e cl.) et à 8 h. 45 soir (1^{re}, 2^e et 3^e cl.)

LONDON-BRIDGE à 9 h. 50 matin (9 h. 25 le
Dimanche) (1^{re} et 2^e cl.) et à 8 h. 45 soir (1^{re},
et 2^e cl.)

Voie la plus pittoresque et la plus économique

TUBERCULOSES
Bronchites, Catarrhes, Grippe
L'ÉMULSION MARCHAIS Phospho-
Créosote
Calme la toux, nettoie l'appareil
et cicatrise les lésions.
Dose 3 à 6 cuillerées café
dans lait, bouillon.
Bonne tolérance - Parfaite absorption.

OVO-LÉCITHINE
RECONSTITUANT
par EXCELLENCE

**NEURASTHÉNIE, PHOSPHATURIE
ANÉMIE CÉRÉBRALE
SURMENAGE, CONVALESCENCE, ETC.**

Vente en gros :

LES ÉTABLISSEMENTS POULEIC FRÈRES
FABRIQUE DE PRODUITS CHIMIQUES - PARIS

INDICATIONS.

**DRAGÉES
GRANULÉ
AMPOULES**

à 0 gr. 05 centigr. — Dose : 6 par jour, en 3 fois, un peu avant
les repas. (Contient : 3 à 4 dragées.)
à 0 gr. 10 centigr. par cuillerée à café. — Dose : 3 cuillerées à
café par jour. (Contient : 3 à 4 cuillerées à café.)
à 0 gr. 05 centigr. par cuillerée café. — Dose : 2 à 3 injections
intramusculaires tous les deux jours.

THERAPEUTIQUE PAR LES AGENTS PHYSIQUES

**ÉTABLISSEMENT
HYDROTHERAPIQUE
d'Auteuil**
12, rue Boileau - Paris (XVI^e)
DOCTEUR J. OBERKHUF, DIRECTEUR
Le plus MODERNE au point de vue du
confort et de l'hygiène, le plus COMPLET au
point de vue d'installation
physiothérapique

Maladies nerveuses, Affections chroniques de la nutrition (régimes alimentaires variés suivant les cas et non exclusifs), Morphéisme
ÉLECTROTHERAPIE, BAINS DE LUMIÈRE ÉLECTRIQUE, Système
HELLER et DOWNS, HYDROTHERAPIE sous toutes ses formes
BAINS DE SCHENBRUNN (près
Zoug, Suisse), Établissement hydrothérapique à 700 m. d'altitude.
Médecin-directeur : Dr C. Hegelin.
Demander la brochure spéciale gratuite.

France surtout, aux grands crimes, aux malversations, aux basses œuvres, dans la première page des journaux, qui devrait être réservée à tout ce qu'un pays fait de noble et de beau.

Ainsi donc, voici ma consultation: la mer, le régime antitoxique, la cure de soleil, d'exercice, de sueur et de beauté ambiante. Aucune ville, comme Venise, ne vous offrirait tout cela réuni.

À en juger par nous-mêmes, ce traitement n'est pas mauvais.

Un jour, le regrette «père» Colonne disait à ses musiciens, qui venaient de jouer du Beethoven: «Est-ce que vous ne trouvez pas que ça vous déceasse?»

De même, j'ai toujours eu l'impression de revenir d'un voyage en Italie, ainsi compris, véritablement «nettoyé».

Une fois même, il ne nous restait plus que 2 francs pour le sabin à la gare de Lyon, tant nous étions restés jusqu'aux derniers soub.

Pour peu qu'on rapporte, en outre, 3 ou 4 livres à publier, c'est complet.



L'EXPANSION MÉDICALE ALLEMANDE

L'une des formes les plus intéressantes et les plus neuves de l'expansion de la médecine allemande à l'étranger est sans nul doute l'initiative prise par un certain nombre de professeurs et de médecins allemands par l'institution des voyages.

Nous avons eu dans les premiers jours du mois d'octobre à Montréal, la visite d'un parti composé de 250 médecins allemands environ, qui arrivaient en ligne droite du Congrès international d'Hygiène de Washington. Ils visitèrent rapidement les hôpitaux et les institutions anglaises de notre ville et repartirent pour Boston.

Parmi eux, on remarquait les plus grands noms des savants de l'Allemagne, ne serait-ce que celui du professeur Loeffler, de l'Université de Greifswald. D'ailleurs en voici quelques autres qui ont été aussi publiés dans les journaux quotidiens: le professeur His, président; le professeur Oliven, secrétaire-général; les professeurs Fornet et Lennhoff, administrateurs de la tournée; MM. Graser, d'Erlangen, Gaertner, d'Iéna; Loeffler, de Greifswald; Partsch, de Breslau; Pfaff, de Leipzig; Hamann, chirurgien-général de l'armée; Weber et Hoffman, chirurgiens en chef de la marine; Schneider,



Baignade d'enfants à Vienne

directeur des services d'hygiène au ministère de l'Intérieur; Kirstein, Dieudonné, délégués du gouvernement de la Bavière; Richelot; Zahn, directeur des Statistiques à Munich; Schattenhoff, de Vienne; Brieger, de Berlin; Vossins, de Giessen; Hoffman, de Dusseldorf; M^{me} Blume, de Berlin; le professeur Schneider, de Berlin, etc.

Comme l'on peut en juger, ce pèlerinage avait de l'importance, puisque l'Allemagne avait délégué sur notre Continent ses plus grands hommes de science, ses plus dignes représentants.

Chaque année un groupe semblable fait un voyage d'étude. L'institution des voyages date à peine de trois à quatre ans. Ils ont déjà visité l'Espagne, l'Italie, l'Autriche, et cette année le Congrès de Washington leur a procuré l'occasion de visiter les États-Unis et le Canada.

Quelques-uns d'entre eux ont donné et donneront encore des conférences dans les principales villes des États-Unis.

Il est évident que pareille manifestation est appelée à faire une réclame énorme à l'Allemagne, tant au point de vue scientifique qu'au point de vue économique, car la délégation ne se contente pas, en cours



Ballon place Saint-Marc

de route, de faire des conférences médicales ou scientifiques, quelques-uns de ses membres se sont chargés de faire des conférences sur des sujets économiques, et même sociologiques, comme celle qui fut faite à Washington sur les lois d'assurances ouvrières en Allemagne.

Ils ont aussi un autre but. Exposer et faire connaître sur leur parcours ce que l'Allemagne peut offrir à l'étranger désireux d'étudier, et dans quelles conditions; s'efforcer de démontrer la supériorité de la science allemande sur les autres et attirer par conséquent en

Allemagne le plus grand nombre d'étudiants, de médecins et de visiteurs.

Comme l'on voit, l'idée est excellente et peut porter rapidement des fruits, au détriment des intérêts plus cruels de la race française d'Amérique.

Aussi n'est-ce pas sans amertume que nous avons vu arriver parmi nous ce sont des savants allemands, qui, il est vrai, s'est contenté de visiter les établissements de langue anglaise, délaissant systématiquement les nôtres, mais qui a tout de même produit une impression de grandeur dans l'esprit d'un certain nombre de nos confrères et de nos compatriotes.

La France ne peut détourner les yeux de ce qui vient de se produire ici et les savants français doivent, au nom du patriotisme le plus élémentaire, organiser des voyages dans le même genre, pour contre-balancer l'influence tennone.

Une occasion va se présenter l'année prochaine, ici même à Montréal, où l'Association des médecins de langue française de l'Amérique du Nord doit tenir les assises de son Congrès triennal.

Les hommes de science, les médecins et les savants français, doivent répondre à la manifestation allemande du mois dernier en venant en nombre à ce Congrès qui leur offrira les moyens de visiter le Canada et les États-Unis dans des conditions extrêmement favorables.

R. V., in *Union Médicale du Canada*.

N. D. L. R. — Nous avons cru bon d'attirer l'attention sur les lignes si sensées et si précieuses de notre très sympathique confrère canadien *Union Médicale du Canada*.

Il convient que le médecin français, que la science française pense enfin qu'il ne suffit point, pour triompher, de clarte, voire de génie; il faut se montrer, se faire valoir.

E. COGIT & C^{ie}

GÉNÉRALISTES D'INSTRUMENTS POUR LES SCIENCES

36, boulevard de Sébastien, Paris

Fournisseurs généraux pour Bactériologie et Micrographie

Dépôt pour la France des MICROSCOPES et des JUMELLES à PRIMES

E. LEITZ

TELEPHONE : 812-20

Illustration of a microscope

IODURE SOUFREON[®]

Chimiquement pur (100%)

SOLUTION • SIROP • DRAGÉES

(1 gr. par cuillerée) (1 gr. par cuillerée) (1 gr. 25 par cuillerée)

NI CORTAÏ, NI CASTALGIE, NI CEPHALALGIE

Expérimenté dans les hôpitaux de Paris

Vente: Laboratoire SOUFREON, 25, R. de Turin, Paris (10^e)

Voir nos Primes

Page 1

AFFECTIONS BRONCHO-PULMONAIRES
Grippe, Scrofulose, Rachitisme

SOLUTION

PATAUBERGE

au chlorhydrate-phosphate de chaux créosotée

LA MIEUX TOLÉRÉE DES PRÉPARATIONS CRÉOSOTÉES

Par l'action antiseptique qu'elle exerce à la fois sur les voies digestives et pulmonaires et par les éléments minéraux qu'elle fournit au système osseux et à la cellule, la SOLUTION PATAUBERGE est le médicament de choix de la bronchite chronique et de la tuberculose, et se remplace le mieux pour obtenir la reconstitution physiologique dans les maladies pataubergues.

L. PATAUBERGE, Courbevoie-Paris, 4, rue Pasteur

Maladies du Cerveau
ÉPILEPSIE - HYSTERIE - NÉVROSES
Traitées depuis 40 ANS avec succès par les

SIROPS HENRY MURE

1^{er} Au Bromure de Potassium (3^{er} Polymurure (statum, médium, minimum)
2^{er} Au Bromure de Sodium. 3^{er} Au Bromure de Strontium (exempt de baryte).

Rigoureusement dosées, 2 grammes de sel chimiquement pur par cuillerée à soupe et 10 centils, par cuillerée à café de sirop d'écrouses d'orange amères irréprochables.

Établies avec des soins et des éléments susceptibles de satisfaire pratiquement les plus difficiles, ces préparations permettent de combiner expérimentalement dans des conditions idéales, la valeur thérapeutique des divers bromures seuls ou associés. — FLACON : 5 fr.

Maison HENRY MURE, A. GAZAGNE, 14, rue de la Harpe, Pont-Saint-Esprit (Gard).

SOLUTIONS HENRY MURE

Biphosphate de Chaux arséné — Chlorhydrate-Phosphate de Chaux arséné
Chlorhydrate-Phosphate de Chaux créosoté et arséné (LITRE : 5 FR.; DEMI-LITRE : 3 FRANCES)

PHTISIE (1^{re} et 2^{es} périodes) — RACHITISME
ENGORGEMENTS GANGLIONNAIRES ET DES ARTICULATIONS
MALADIES DES OS ET DE LA PEAU
CACHEXIES SCROFULEUSES ET PALUDES
ÉPUÈMENT NERVEUX — APPÉTENCE — DIABÈTE

Le Biphosphate et le Chlorhydrate-Phosphate arséné H. Mure produisent des effets remarquables chez les phthisiques atteints de dyspnée, de diarrhée, sous leur influence, la toux et l'oppression diminuent, l'appétit augmente les forces reviennent.

LITRE : 4 FR.; DEMI-LITRE : 2 FR. 50

AVANTAGES PRINCIPAUX
sur les Solutions similaires

1^{er} Emploi d'un Phosphate monoclalcique cristallisé, d'une pureté absolue, permettant un dosage rigoureux, difficile à établir avec les phosphates melleux du commerce, qui doivent leur extrême acidité à un excès d'acide sulfurique toujours nuisible à l'assimilation.

2^o Traiteabilité absolue obtenue par un procédé de stérilisation d'une importance primordiale.

3^o Administration facile, par cuillerée, sans avoir besoin d'un grand nombre de doses.

4^o Traitement phosphaté le plus sûr et le moins coûteux dans les affections chroniques. (Chaque cuillerée à bouche contient 1 gramme de sel, 1 milligramme d'Arseniate de Soude et 10 centigrammes de Créosote de Hêtre pur).

NOTE. — Dans les cas où l'arséniate de soude et la créosote ne seraient pas indiqués, MM. les Docteurs peuvent prescrire les mêmes solutions H. MURE non arsénées. LITRE : 3 FR.

Dépôt général : PH^{ie} H. MURE, à PONT-SAINT-ESPRIT (Gard)
A. GAZAGNE, Gendre et Successeur

BAUDELAIRE, SA TRISTESSE MALADIVE

Théophile Gautier, dans une page admirable, nous montre l'impression qu'il ressent à la lecture des *Fleurs du Mal*, il fait une comparaison dans laquelle Baudelaire lui-même se plaît à retrouver la personification de son talent.

« On lit dans les contes de Nathaniel Hawthorne la description d'un jardin singulier où un botaniste toxicologue a réuni la flore des plantes vénéneuses. Ces plantes, au feuillage bizarrement découpé, d'un vert noir ou métallique glauque, comme si le sulfate de cuivre les teignait, ont une beauté sinistre et formidable. On les sent dangereuses malgré leurs charmes : elles ont dans leur attitude hautaine, provocante ou pénétrante, la conscience d'un pouvoir immense ou d'une séduction irrésistible. De leurs fleurs féroce-ment baroques et tigrées, d'un pourpre sentibale à du sang figé ou d'un blanc chlorotique, s'exhalent des parfums âcres, pénétrants, vertigineux. Dans leurs calices empoisonnés, la rosée se change en acqutofana, et il ne voltige autour d'elles que des cauchemars caennais d'or vert ou des mouches d'un bleu d'acier dont la piqûre donne le charbon. L'euphorbe, l'aconit, la jusquiame, la ciguë, la belladone y mêlent leurs froids virus aux ardents poisons des tropiques de l'Inde. Le mancenillier y montre ses petites pommes mortelles comme celles qui pendent à l'Arbre de Science; l'opoponax y distille son suc laiteux plus corrosif que l'eau-forte. Au-dessus du jardin flotte une vapeur malsaine qui étouffait les oiseaux lorsqu'ils la traversent. Cependant la fille du docteur vit impunément dans ces miasmes méphitiques. Ses poumons aspirent sans danger cet air où tout autre qu'elle et son père boirait une mort certaine. Elle fait des bouquets de ces fleurs, elle en pare ses cheveux, elle en parfume son sein, elle en mordille les pétales comme les jeunes filles font des roses. Sourde lentement de sa vénéneuse, elle est devenue elle-même

un poison vivant qui neutralise tous les toxiques. Sa beauté, comme celle des plantes de son jardin, a quelque chose d'inquiétant, de fatal et de morbide. Ses che-

d'amour, succubes diurnes, dont la passion tait en quinze jours le sang, les moelles et l'âme d'un Européen. Elle est vierge pourtant, la fille du docteur, et languit dans la



Hommage à Gays (Dessin de Baudelaire)

veux, d'un noir bleu, tranchent sinistrement sa peau, d'une pâleur maie et verdâtre, où éclate au bouche qu'on dirait empoisonné à quelque hais ganglène. Un sourire fou découvre des dents encaissées dans des gencives d'un rouge sombre, et ses yeux fixes fascinent comme ceux des serpents. On dirait une de ces Javanaises, vampires

solitude. L'amour essie en vain de s'accalmier à cette atmosphère hors laquelle elle ne saurait vivre. Nous n'avons jamais lu *Les Fleurs du Mal*, de Charles Baudelaire, sans penser involontairement à ce conte de Hawthorne; elles ont ces couleurs sombres et métalliques, ces fondaisons vert-de-gris et ces odeurs qui portent à la tête.

Sa muse ressemble à la fille du docteur qu'aucun poison ne saurait atteindre, mais dont le teint, par sa matière essange, trahit le milieu qu'elle habite.

Nous retrouvons ainsi dans cette œuvre le caractère de Baudelaire tel qu'il nous apparaît dans sa vie privée.

Nous connaissons en lui le dandy doublé d'un bohème, soignant le moindre détail de sa toilette, recherche dans sa mise, raffiné dans ses manières. N'est-ce pas le même état d'âme qu'il affirme dans *Les Fleurs du Mal*? Quelque chose est-il écrit au hasard dans ce livre? Chaque sujet n'est-il pas choisi avec soin, dans le but évident d'étonner par son audace?

Quoi de plus cynique par exemple que le *Vin de l'Assassin* qui commence par ces vers :

Ma femme est morte, je suis libre,
Je puis donc boire tout mon sold.
Lorsque je rentrerai sans un sou
Ses cris ne déchireront la fibre.

Et plus loin :

Je l'ai jetée au fond d'un puits
Et j'ai même poussé sur elle
Tous les pavés de la margelle.
Je l'oublierai si je le puis!

N'est-ce pas le même instinct qui pousse Baudelaire à dire à haute voix au restaurant des phrases terrifiantes commençant par ces mots : « Après avoir assassiné mon père ? »

Mais aussi, malgré l'horreur du sujet, le laidier de l'idée, quelle superbe forme ! Comme on sent que le mot est méticuleusement recherché, rigoureusement exact ! Comme on devine aisément la théorie de l'écrivain qui prétendait qu'en français les synonymes n'existent pas !

PHAGOTAXINE

Echantillon et Littérature : Pharmacie GOUALD, 213, rue Saint-Honoré

Solution OXYGÉNOZONISÉE obtenue par l'action des Rayons ultra-violet
ANALGÉSIQUE BACTÉRICIDE - MICROBICIDE
S'emploie dans toutes les circonstances où les microbes sont les agents des maladies — Dans toutes les Suppurations
Brûlures profondes, Plaies variqueuses — Dans les Arthropathies et le Rhumatisme infectieux
COMPRESSES - LAVAGES - LAVEMENTS - ET À L'INTÉRIEUR

GRANDS
OS
GLYCÉRO
Neurasthénie, Rachitisme, Tuberculose, etc.
Une à deux cuillerées à café avant chaque repas
HÉMOGLOBINE
Anémie, Chlorose, Lymphatisme, etc.
Une à quatre cuillerées à café avant chaque repas
PRIGESINE
Dyspepsies, Gastro-entérites, etc.
1 à 2 cuillerées avant ou après chaque repas
ANTALGOL
Névralgies, Migraines, Sciatalgie
Goutte, Rhumatisme, Gravelle
1 à 2 cuillerées
Adultes : 4 à 8 cuillerées à café, suivant les cas, dissous dans de l'eau
Enfants : 2 à 4 cuillerées

ACADEMIE DES SCIENCES
SOCIÉTÉ DE BIOLOGIE
CONGRÈS INTERNAT. MICROBIOLOGIE
CONGRÈS HYGIÈNE DIÉTÉTIQUE
THÈSE DE DOCTORAT EN MÉDECINE

LITTÉRATURE & ÉCHANTILLONS
LABORATOIRES MILLET
à Rue Richer, Paris

Lipothérapie
GOLÉANE MAIGNON
CORPS GRAS EMULSIONNÉS
PARTIELLEMENT SAPONIFIÉS
DIABÈTE · DÉNUTRITION · CROISSANCE

SITUATIONS D'AVENIR

L'ARGUS DE LA PRESSE (35^e année d'existence) offre, dans chaque commune, à nos lecteurs et lectrices, surtout à ceux ayant de nombreuses relations, des situations de grand avenir, sans quitter notre région ; une certaine instruction est nécessaire.

Écrire : ARGUS, 37, Rue Bergère, Paris

Nous voyons souvent Baudelaire mélancolique, et dans son œuvre les vers abondent où les tristesses malades du poète dominent : ses poèmes sur le *Spleen* sont-ils autre chose que des sentiments réels, exprimés avec force ?

Et de longs corbillards, sans tambour ni musique
Défilent lentement dans mon âme : l'espoir
Vaincu pleure, et l'angoisse atroce, despo-
lue,
Sur mon crâne incliné plante son drapeau
[noir].

C'est le même découragement que dans ses premiers vers du Lycée Louis-le-Grand, avec plus de douleur vécue.

Comme les poètes de sa génération, Baudelaire est hanté par l'idée de la mort :

C'est la mort qui console hélas et qui fait vivre,
C'est le but de la vie et c'est le seul espoir
Qui, comme un élixir, nous monte et nous
[enivre],
Et nous donne le cœur de marcher jusqu'au
[soir].

O Mort, vieux capitaine, il est temps ! Levons
l'ancre !
Ce pays nous ennue, ô Mort, appareillons !
Si le Ciel et la mer sont noirs comme de l'encre
Nos cœurs que tu connais sont remplis de
[trouves]

Verse-nous ton poison pour qu'il nous ré-
[conforte] !
Nous voulons, tant ce feu nous brûle le cerveau,
Plonger au fond du gouffre, enfer ou ciel
[qui] l'emporte !
Au fond de l'inconnu pour trouver du nouveau.

Et c'est un fait curieux à remarquer que tous les poètes de cette époque sont persécutés dans leurs moindres pensées par le sentiment qu'un jour, demain peut-être, ils ne verront plus les visages aimés, les ne



Dessin de Baudelaire

seront plus entourés des objets familiers, que ce sera fini d'eux à jamais : obsession de tous les instants, angoisse au sautier qui les poursuit et dans lequel ils entendent sans cesse résonner en eux comme un glas funèbre le fameux vers du Maître : *Du quoi demain sera-t-il fait ?*

(A. BOGHEM. *La Revue des Indépendants*.)

LA MUSIQUE CHEZ LES FORÇATS RUSSES

Il y a quelques années, un compositeur suédois, M. Guillaume Hartfeld, parcourut, avec autorisation, les bagnes sibériens pour y recueillir les chants « des différents peuples qui fournissent leur contingent à ces maisons de mort ». Dans la *Revue*, Léonie Sienicka traduisit récemment quelques-unes des mélodies transcrites par M. Guillaume Hartfeld. Elles sont en général d'une tristesse poignante ou d'une énergie farouche. Celle-ci cependant est d'une « mélancolie résignée » :

O mon destin, mon destin,
Mon destin, mon petit destin !
Ah ! pourquoi, méchant destin
M'as-tu conduit en Sibérie
Tu m'as conduit au Sibérie
Dans un puits étroit et froid.
Mais j'y ai rencontré un ami.
Bonjour ami ! je suis avec toi !

Et de même celle-ci :

Le soir, la jolie fille
A l'étang conduisait son troupeau.
Ses cils étaient noirs, sa frimousse
Elle chassait ainsi ses cils : (rondelette,
Tiaga, tiaga, tiaga, tiaga,
Rentrons mes amis, à la maison.
Un seul amour me suffit

Pour être heureuse toute la vie
Mais mon cœur souffre
De vivre sans liberté.
Tiaga, tiaga, tiaga, tiaga,
Rentrons mes amis, à la maison.

Au lieu d'un vieux aux cheveux gris,
Je veux aimer un jeune homme
Voyez-vous, le cœur fait trop mal,
Quand l'or s'achète au prix des larmes
Tiaga, tiaga, tiaga, tiaga,
Rentrons, mes amis, à la maison.

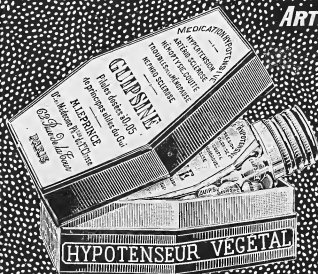
Tout instrument de musique est interdit dans les bagnes. C'est avec leurs fers et des peignes que les prisonniers s'accompagnent. Entre les dents du peigne est placé un léger morceau de papier sur lequel les lèvres soufflent. A l'un des concerts qu'il donna à Kief, M. Hartfeld fit jouer la *Marche des fers*.

Figurez-vous, dit Léonie Sienicka, un chœur chanté à bouche fermée : les sons qui se produisent ainsi ressemblent à des gémissements... Comme accompagnement, le sursautement aigre des peignes, pareil à la plainte de la bise lorsque elle passe à travers les roseaux, et pour marquer le rythme, le cliquetis sinistre des chaînes secouées par les bras auxquels les relient les menottes. Orchestre inoubliable ! Une jeune fille de seize ans, pendant l'exécution de cette marche, s'évanouit ; dans la salle tous les visages étaient pâles et les lèvres crispées d'émotion.

La tâche que s'était assignée M. Guillaume Hartfeld n'allait pas sans difficultés. Par peur de châtiements, les malheureux interrogés se défendaient d'abord de connaître aucun chant. A Tobolsk, l'un d'eux répondit : « Nous ne chantons pas, nous tuons ». Pourtant ils rêvaient le nom d'un de leurs compagnons de chaîne, Klotchok, qui savait jouer de la balalaïka. La balalaïka est une guitare triangulaire, à trois cordes. Ce Klotchok avait été con-

Hypertension GUIPSINE

ARTÉRIO-SCLÉROSE
HÉMOPTYSIES - NÉPHRO-SCLÉROSE
GOUTTE - TROUBLES de la MÉNopause
HÉMORRAGIES CONGESTIVES
MIGRAINES - VERTIGES, etc...



Nouvel Hypotenseur végétal
aux principes utiles du Gui
ANTISCLÉREUX
ANTIHEMORRAGIQUE
ANTIALBUMINURIQUE

SEULES : 6 à 10 par jour entre les repas.
AM-POULES : 1 ou 2 injections intra-vasculaires par jour.

GROS : 62, Rue de la Tour, Paris.

DÉTAIL : Toutes Pharmacies.

Thèses de D'en Médecine
Paris 1909, 1910 et 1911.
Le Gui en Thérapeutique, Dr BONHOMME.
Contribution à l'étude du Gui, Dr E. LARSEN.
(Pharmacodynamie à Therapeutique)
Contribution à l'étude du Gui comme
hypotenseur.
Dr B. LESTRAY.

damné pour avoir tué, de deux coups de hache, deux jeunes mariés, le jour de leurs noces.

Devant le musicien suédois, il « chanta plusieurs romances en s'accompagnant de la balalaïka » avec une virtuosité et un sentiment qui émerveillèrent les assistants. La séance finie, une scène tragique se déroula. Sommé de rendre la balalaïka à son gardien, Klotchkof, raconte M. Hartfeld, pâlit affreusement, ses yeux s'injectèrent de sang, et prenant une pose de défi, la balalaïka serrée très fort contre sa poitrine, il cria farouchement :

— Je ne la rendrai pas! Je vous tuerai plutôt!

— Prenez à Klotchkof sa balalaïka, commanda froidement le directeur aux soldats.

Le forçat attendit en respirant avec effort.

Les soldats et les gardes-chiourme se jetèrent sur lui, mais à notre grand étonnement il ne fit aucune résistance : il était mort.

LE JAIS ET L'AMBRE

Le carbone est l'un des corps qui se présentent à nous sous les formes les plus diverses : diamant, graphite, houilles, lignites, tourbes, combustibles de toutes sortes. Le groupe des combustibles lui-même comprend quelques corps à emplois particuliers tels que le jais et l'ambre, utilisés en bijouterie et qui sont des cas particuliers dans les formations lignifères.

Le jais ou jayet est un lignite noir luisant dont le nom vient du fleuve Gayes en Lybie, d'où on le tirait dès le temps de Plin. Sa valeur tient à ce qu'il est plus noir que la lignite ordinaire et peut recevoir

un beau poli. On commence par l'user à la forme voulue sur des meules en grès, puis on le polit comme une pierre précieuse. Il subit la concurrence très vive du jais artificiel qui est simplement du verre noir, et son prix varie de 30 à 40 francs le kilogramme.

On le trouve en Angleterre à Whitty, dans le Yorkshire, où on en extrait trois à quatre tonnes par an; en Espagne, dans les Asturies, la Galicie et l'Aragon; en Allemagne, en Saxe; en France, dans l'Aude et les Bouches-du-Rhône; des gisements importants existaient à Ste-Colombe-sur-Hers, où la taille du jais occupait 1.200 ouvriers au dix-huitième siècle, 150 seulement en 1806; cette industrie a disparu à



Club du Correspondant Médical.

Dausmier. — Le mari du bas-bleu

— Monsieur, ma femme est inspirée depuis ce matin, impossible de la voir; je suis, comme vous savez, obligé de prodiguer mes soins au dernier ouvrage que nous avons fait en collaboration.

l'heure actuelle.

Quant à l'ambre, on le trouve en Sibirie, c'est une résine fossile qui a joué le rôle d'ornement des la préhistoire; c'est la première substance qu'on ait vue s'éclaircir par frottement. Ses usages actuels sont les articles de fumeurs, les colliers surtout à la mode en Allemagne, et la fabrication des vernis. On l'extrait presque exclusivement des dunes sablonneuses des bords de la Baltique, de Memel à Königsberg. La production totale est d'environ 200 tonnes par an.

D'autres gisements existent en Russie où l'on recueille près de deux tonnes d'ambre par an en Courlande; en Sicile, sur la plage de Catane, et au Mexique où il est abondant dans l'Oaxaca.

ÉTUDIANTES EN MÉDECINE

La Revue hebdomadaire, poursuivant son enquête sur les jeunes filles, publie les réponses de deux étudiantes en médecine. Pourquoi choisissent-elles cette profession?

Je me souviens qu'au lycée, dit M^{lle} Mathilde Decamps, pour une composition trimestrielle, l'écrit sur le développement du tibia quelques pages qui me valurent une place de première. Je n'ose dire si c'est le premier succès qui traça ma voie — point n'est besoin, sans doute, de chercher une explication à loin. Et il est plus simple de penser qu'à l'âge où l'on prend une direction, la nécessité que l'entrevue de donner un but à mon existence, l'avenir moral que je sens de m'imposer une tâche me firent d'instinct choisir celle qui répondait le mieux à mon désir non formulé de pénétrer la nature humaine, qui est en somme notre déshonneur à tous; qui répondait le mieux à mes aspirations de femme, décollant des deux grands sentiments qui nous dirigent en général : l'amour et la pitié. N'est-ce pas ces deux sentiments qui, suivant leur objet et leur développement, font la femme ce qu'elle est dans le bien comme dans le mal?

L'autre, M^{lle} Renée Klein, ne croit pas aux « vocations mystiques ».

De toutes mes camarades, une seule m'a déclaré avoir sa très jeune ex-pénchant irrésistible vers la future profession : il se serait manifesté au cours de la maladie d'un de ses frères pendant qu'elle le soignait. Si rare qu'elle soit, je crois très volontiers que cette prédisposition naturelle peut exister et qu'il y en a d'autres exemples.

Quoi qu'il en soit, la plupart d'entre nous ont des motifs très sérieux de faire leur médecine puisqu'elles espèrent arriver à une situation meilleure ou plus sûre par leur exercice d'une profession conforme à leurs goûts. C'en est assez, je pense, pour nous permettre de recevoir avec fruit la formation professionnelle qui nous est donnée à la Faculté.

D'autres bifurquent : elles se marient.

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

Billets d'Aller et Retour de Famille pour les Vacances

L'Administration des chemins de fer de l'État vient de combler une lacune qui existait dans la tarification de l'ancien réseau de l'Ouest en créant, par analogie à ce qui se pratique déjà sur l'ancien réseau de l'État, des billets d'aller et retour collectifs à prix réduits, de toutes classes, pour les familles qui se déplacent à l'occasion des vacances.

Ces billets sont délivrés et pour toutes les gares des lignes de Normandie et de Bretagne, aux familles de trois personnes au moins, sous condition d'un minimum de parcours de 250 kilomètres (aller et retour cumulés) qui est réduit à 120 kilomètres (aller et retour cumulés) pour les billets à destination des stations balnéaires et thermales.

Pour plus amples renseignements, voir les affiches ou s'adresser aux gares.

Voir nos Primes Page 1

FARINES MALTÉES JAMMET



de la Société d'Alimentation diététique pour le régime des MALADES, CONVALESCENTS, VIEILLARDS et L'ALIMENTATION PROGRESSIVE ET VARIÉE DES ENFANTS

RIZINE

Crème de Riz maltée

ARISTOSE

a base de Blé et d'Avoine maltée

CÉRÉALTINE

Arrow-Root, Blé, Orge, Mais

ORGÉOSE

Crème d'Orge maltée

GRAMENOSE

Avoine, Blé, Mais, Orge

BLÉOSE

Crème de Blé total maltée

AVENOSE

Farine d'Avoine maltée

LENTILOSE

Farine de Lentilles maltée

CACAO GRANVILLE, Cacao à l'Avenose, à l'Orgéose, etc.

MALT GRANVILLE - MALTS TORRIFIÉS - MATÉ SANTA-ROSA

CÉRÉALES JAMMET pour DÉCOCTIONS

USINE et LABORATOIRES à LEVALLOIS-PERRET

BPOCHURES et ÉCHANTILLONS SUR DEMANDE

Dépôt général: M^{on} JAMMET, Rue de Miromesnil, 17, Paris

OUATAPLASME
DU DOCTEUR LANGLEBERT

PANSEMENT ASEPTIQUE COMPLET INSTANTANÉ
PHLEGMASIES; Anthrax, Abcès, Phlegmons, Gercures des Seins, Erysipèle, Erythème, DERMATOSES, Eczéma, Impétigo, AFFECTIONS OCULAIRES; Conjonctivites, Éléphantiasis.
DANS TOUTES LES PHARMACIES et 10 Rue Pierre-Ducrocq, PARIS.

GASTRO-ENTÉRITES DES NOURRISSONS

DIARRHÉES INFANTILES, Troubles Dyspeptiques de la 1^{re} Enfance.

Prescrire 1/2 à 1 cuillerée à café de :

Sirop de Trouette-Perret

à la **"PAPAÏNE"**

avant ou après chaque tétée ou biberon.

Le Sirop de Trouette-Perret à la PAPAÏNE

digère le lait, combat la *Dyspepsie*, et

permet aux muqueuses de réparer leurs lésions.

La **"Papaïne"** est un ferment digestif végétal
qui digère et peptonise quelle que soit la réaction du milieu.
Favorise la reprise du lait, après les diètes et les régimes.

Maladies de l'Estomac et des Intestins des Enfants et des Adultes

SIROP de TROUETTE-PERRET à la "PAPAÏNE"

1 cuillerée à soupe à chaque repas..... 4 fr. le Flacon.

ELIXIR de TROUETTE-PERRET à la "PAPAÏNE"

1 verre à liqueur à chaque repas..... 5 fr. le Flacon.

CACHETS de TROUETTE-PERRET à la "PAPAÏNE"

1 à 2 cachets à chaque repas..... 4 fr. la Boîte.

COMPRIMÉS de TROUETTE-PERRET à la "PAPAÏNE"

2 à 8 comprimés à chaque repas..... 3 fr. le Flacon.

E. TROUETTE, 15, Rue des Immeubles-Industriels, Paris. - Vente réglementée laissant aux Pharmaciens un bénéfice normal.

INTRAITS DAUSSE
HÉMORROÏDES VARICES

INTRAIT DE MARRON D'INDE

SOLUTION OU PILULES
(5 gouttes, 2 fois par jour.) (2-3 pilules, 2 fois par jour.)

LITTÉRATURE ET ÉCHANTILLONS Laboratoires DAUSSE 4, Rue Aubriot PARIS

Le PREMIER Produit FRANÇAIS
qui ait appliqué
L'AGAR-AGAR
au traitement de la
CONSTIPATION CHRONIQUE



THAOLAXINE

LAXATIF - RÉGIME
agar-agar et extraits de rhamnées

Posologie

PAILLETES : 1 à 4 cuil. à café à chaque repas
CACHETS : 1 à 4 à chaque repas
COMPRIMÉS : 2 à 8 à chaque repas
GRANULÉ : 1 à 2 cuil. à café à chaque repas
(Spécialement préparé pour les enfants)

Echantillons & Littérature
sur demande adressée :

LABORATOIRES

DURET & RABY

Marly-le-Roi (S.-&-O.)

F. Borremans del.

CHOLÉOKINASE

6 à 8 Ovoides par jour

TRAITEMENT SPÉCIFIQUE
DE L'ENTEROCOLITE
MUCOMEMBRANEUSE

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

Pour assainir la bouche, raffermir les gencives, fortifier les cheveux, pour les ablutions journalières, pour le lavage des nourrissons, etc., etc.,
il est recommandé de faire usage du

Coaltar Saponiné Le Beuf

qui possède les propriétés DÉTERSIVES et ANTISEPTIQUES INDISPENSABLES aux produits destinés à ces usages, qualités qui lui ont valu son admission dans les HOPITAUX DE PARIS.

Le Coaltar Le Beuf est en effet très efficace en particulier dans les cas d'angines couenneuses, anthrax, gangrènes, herpès, leucorrhées, pityriasis, otites infectieuses, suppurations, etc., mais dans ces circonstances c'est au MÉDECIN qu'il appartient de prescrire ce produit et de régler son mode d'emploi.

Le Coaltar Saponiné Le Beuf étant un liquide qui n'est ni caustique ni vénéneux, peut être laissé entre toutes les mains.

DANS LES PHARMACIES

Se méfier des imitations que son succès a fait naître



Lecture de la bulle de Nicolas IV instituant l'Université de Montpellier
(Tableau de Lemaitre, dans la Salle des Fêtes de l'Université de Montpellier)

L'ÉCLOSION D'UNE FACULTÉ DE PROVINCE COMMENT S'EST CONSTITUÉE L'ANCIENNE ÉCOLE DE MÉDECINE DE MONTPELLIER

Par le D^r Paul DELMAS

Professeur agrégé d'accouchements à la Faculté de Médecine de Montpellier

L'École de Médecine de Montpellier a derrière elle un passé illustre. Elle fut jadis en Occident la véritable rénovatrice de l'art médical : à de nombreux moments elle se montra la rivale heureuse de l'École de Paris. Elle la devança presque en toutes choses, donna naissance à un grand nombre, d'hommes de mérite, fournit des médecins aux papes et aux rois de France, et ce fut le berceau d'une des grandes théories médicales, fidèlement soutenue par ses professeurs jusqu'à nos jours, le Vitalisme. Le D^r Paul Delmas, professeur agrégé, a bien voulu confier à Æsculape la belle étude dont nous publions aujourd'hui le début, et qui paraîtra dans trois numéros successifs de notre Revue, sur les origines lointaines de l'illustre École montpelliéraine.

PAR une association d'idées toute naturelle, le seul nom de Montpellier évoque à l'esprit le souvenir plusieurs fois séculaire de l'École de médecine qui s'est développée dans ses murs. Organisme vivant dont l'évolution se déroule parallèlement à l'histoire de la ville, la Faculté se constitue insensiblement dès l'origine, se transforme par degrés à travers mille vicissitudes pour aboutir, à l'aube de la Renaissance, à une formule si parfaite qu'elle sert sur bien des points de modèle à la plupart des corps savants devenus depuis ses rivaux.

Longtemps légendaire, son origine et ses premières étapes peuvent aujourd'hui, à la lueur des textes originaux, retrouvés dans ses anciennes archives, être reconstituées avec exactitude, montrant à chaque page la force toute puissante des influences locales. La situation géographique de la cité, son passé politique, tels sont à vrai dire les seuls agents de son éclosion et de sa prospérité.

Que l'on jette les yeux sur une carte de France au début du moyen âge. Entre les Pyrénées qui le séparent du royaume d'Aragon et le Rhône qui marque la frontière du royaume d'Arles, le domaine royal présente au pied des Cévennes une sorte de vaste boulevard qui correspond à peu près aux départements actuels des Pyrénées-Orientales, de

l'Aude, de l'Hérault et du Gard. Son individualité régionale s'affirme déjà sous le nom de Gaule Narbonnaise à l'époque de la conquête romaine qui la dote presque aussitôt de cette voie militaire connue sous le nom de chemin de

orientale du Gouvernement de Languedoc.

Ce n'est pas seulement un lien de migrations ethniques par voie de terre : de longtemps, jusqu'à l'acquisition tardive, en 1481 par Louis XI, de la Provence et de Marseille, la couronne de France ne possédait pas d'autre bordure maritime à cette rade gigantesque que constitue le golfe du Lion. D'où l'importance exceptionnelle, au double point de vue commercial et stratégique, du seul port qu'elle offre, l'antique cité, alors insulaire de Maguelone, déjà mentionnée au 1^{er} siècle après J.-C. dans l'Itinéraire d'Antonin. Là vient aboutir en terre française toute la navigation avec l'Europe méridionale, l'Asie occidentale et le nord de l'Afrique.

Là vient porter à plusieurs reprises l'effort conquérant des Sarrazins. Aussi, pour rendre leur établissement sur ce point impossible, Charles Martel rase-t-il la ville, en 737, à l'exception de la cathédrale.

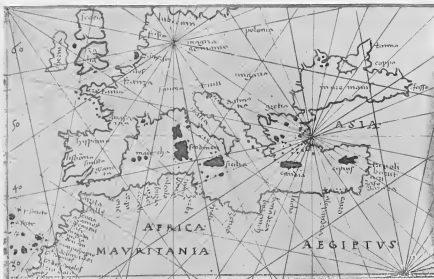
Mais les actions humaines n'ont pas aisément raison des dispositions naturelles, et l'activité commerciale de Maguelone ne va pas tarder à se reconstituer dans son voisinage immédiat. Un petit fleuve, le Lez, vient finir non loin de ses murailles détruites. À près d'une lieue dans les terres, il passe au pied d'une colline sur laquelle s'élève, au voisinage de la voie romaine, deux petits bourgs jumeaux. Ils vont recueillir en toute sécurité l'héritage commercial du vieux port méditerranéen. Sans cesse



D^r Paul Delmas, professeur agrégé à la Faculté de Médecine de Montpellier

(D'après un tableau à l'huile de M^{re} M. Francis.)

la Monnaie. Plus tard, désignée sous le nom de Septimanie, l'invasion des barbares ne change rien à sa physionomie, encore demeurée intacte à l'époque féodale où elle subsiste sous la dénomination plus récente de Généralité



Carte pour servir à l'étude des échanges au Moyen-Age
Noter la présence de l'île de Maguelone, au fond du Golfe du Lion
(Portulan manuscrit in-folio sur vélin, appartenant à la Bibliothèque de la Faculté de Médecine de Montpellier, XV^e siècle)

accrus et tôt fusionnés par l'activité des marchands qui font le commerce des épices avec l'Orient, le nom leur reste des épiciers qui l'habitent. Montagne des épiciers, ou *mons pistillarius*, si l'on en croit Chabaneau, telle est la prosaïque, mais sincère étymologie du nom de la ville.

Dès l'origine, les échanges y sont fréquents avec l'Espagne par voie de cabotage. Bientôt la navigation au long cours amènera de fructueux contacts avec le bassin oriental de la Méditerranée comme suite aux croisades auxquelles participent les nouveaux seigneurs de Montpellier. Depuis 990, par le contentement du vénérable Ricuin, le pouvoir local a changé de mains, et les évêques de Maguelone, suzerains de Montpellier depuis la donation de Louis le Pieux en 815, se réservent seulement la paroisse Saint-Denis ou Rectoire, et ont cédé leurs droits sur la partie nord-ouest de la ville ou Baylie à un gentilhomme melgorien, Guilhem, dont la famille, trois siècles durant, va régner sur la jeune cité.

À la faveur du mouvement commercial, Montpellier a tôt fait de devenir une ville cosmopolite où les marchands du Nord viennent effectuer leurs transactions. Les Arabes ne tardent pas à y ouvrir leurs comptoirs. L'élan de conquête et de prosélytisme qui les a d'abord jetés sur l'empire romain chancelant s'est transformé en une activité paisible. Avec eux, les Juifs que leur flot a entraînés après la prise de Jérusalem forment dans la ville un noyau d'une si exubérante vitalité que par trois fois, en 1121, 1146 et 1172, les Guilhem renouvellent l'interdiction de les élever à la Baylie. Dans son itinéraire de 1174, l'illustre rabbin Benjamin de Tulède constate l'extraordinaire prospérité de cette colonie.

Elle ne compte pas dans son sein que des hommes d'affaires avertis. D'authentiques savants gardent fidèlement, dans l'ombre de leurs synagogues, le dépôt de la science grecque, et leurs médecins sont tout autre chose

C'est donc à bon droit, quoi qu'on en ait pu

que des rebouteux ou des charlatans. Arabes ou Juifs, ils ont su s'assimiler les connaissances des peuples qu'ils ont traversés au cours de leurs migrations, et, lors de leur passage à Alexandrie, ils ont recueilli les traditions hippocratiques. Durant tout le moyen âge, c'est à travers leurs traductions, leurs gloses et leurs additions qu'Hippocrate a dû de ne s'être pas oublié. Razès, Avicenne, Constantin, Averroès, commentent tour à tour sa doctrine et leurs ouvrages constituent le meilleur du bagage des premiers médecins de Montpellier.

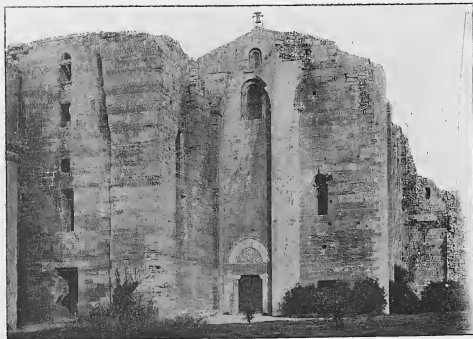
limina. De Saint-Gilles où il était parvenu, il se fait transporter à Montpellier pour s'y faire traiter, dépensant avec les médecins, dit le texte, ce qu'il avait et ce qu'il n'avait pas. L'accusation de cupidité que cette phrase a trop souvent fait porter sur les médecins est d'ailleurs démentie par le contexte. Parti, il est vrai, de sa ville archiepiscopale avec les richesses et le cortège qui conviennent à un seigneur de si haute condition, le prêtre, poursuivi par des ennemis, se déguise sous les effets de l'un de ses serviteurs, renvoie son escorte, et ne garde qu'une faible somme dont il n'était pas malaisé de voir bientôt la fin.

Au début du XI^e siècle, en 1222, une autre marque de leur mérite se trouve relatée dans un traité sur les miracles composé par Césarius, religieux de l'ordre de Cîteaux et prieur du monastère d'Heisterbach dans le diocèse de Cologne. L'histoire s'y trouve rapportée de pauvres gens que les médecins avaient repoussés, non sans ironie, en leur conseillant

comme toute thérapeutique d'aller faire brûler un cerje à l'église de N-D. Pour l'auteur, leur contemporain, il faut voir dans ce conseil, moins une inconvenante boutade dans la bouche d'infidèles dédaigneux d'un trop modeste salaire, qu'un brevet d'incapacité qui rend la guérison d'autant plus merveilleuse qu'elle était considérée comme impossible par des hommes si qualifiés.

Tant de considération et de célébrité assemble autour d'eux des élèves désireux de s'instruire. Simples particuliers sans estampille officielle, tout comme de nos jours les professeurs de billard, les médecins de Montpellier, chacun dans leur privé, reçoivent à domicile quiconque se présente et veut bien acquitter le prix de leurs leçons.

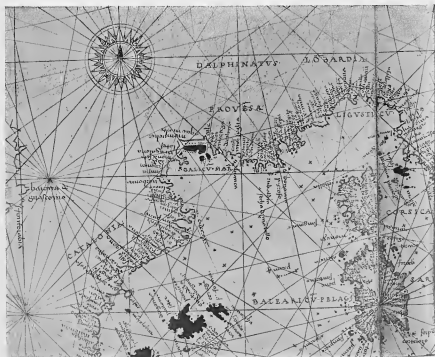
Cet enseignement, dont il n'est rien resté de positif, consiste en la lecture et l'interprétation des œuvres d'Hippo-



Ruines de Maguelone. Ancienne cathédrale Saint-Pierre (Propriété de M. Fabrèze)

dire, que le culte de l'archiâtre de Cos s'est maintenu jusqu'à aujourd'hui dans le sein de l'Ecole qui peut fièrement revendiquer, dans les sceaux de l'actuelle Faculté aussi bien qu'en exergue de l'effigie du Père de la Médecine conservée dans la salle des Actes, l'orgueilleuse devise: *Olim Cos, nunc Montpellierensis Hippocrates*.

Une telle culture donne aux praticiens qui en sont détenteurs une indiscutable supériorité. Ils sont déjà célèbres au début du XII^e siècle, et les étrangers de distinction, attirés par leur renommée, viennent se confier à eux. Dans une lettre datée de 1153, saint Bernard nous raconte qu'un certain Heraclius de Montboissier, archevêque de Lyon, tombe malade au cours d'un voyage ad



Le Golfe du Lion au Moyen-Age
On notera sur cette carte la situation insulaire de Maguelone
(Portulan manuscrit in-folio sur vélin, appartenant à la Bibliothèque de la Faculté de Médecine de Montpellier, XV^e siècle)



Seaux de la Faculté de Médecine de Montpellier au XIX^e siècle

craté et de ses commentateurs arabes ou juifs. Par là s'explique cette phrase de Jean de Salisburi, évêque de Chartres, et contemporain de saint Bernard : que les élèves, qui se rendaient en foule à Montpellier, en revenaient chargés de mots barbares. Telle qu'elle, l'Ecole, d'humble naissance, prend bientôt son essor. Dans le préambule de sa fameuse charte de 1220, le cardinal Conrad dira d'elle, attestant son ancienneté et sa réputation : « Tout le monde s'accorde à reconnaître que depuis longtemps l'enseignement de la science médicale a brillé à Montpellier du plus glorieux éclat pour répandre dans le monde entier l'abondance salutaire de ses fruits ».

L'absence de tout règlement laisse le champ libre à toutes les initiatives, même les moins qualifiées. Les médecins instruits s'en plaignent à Guilhem VIII et demandent pour eux seuls le monopole de l'enseignement. Mais leurs arguments ne paraissent pas toucher le noble seigneur. Dans sa déclaration de janvier 1181, après s'être élevé contre cette prétention qu'il qualifie d'odieuse, d'injuste et d'impie, il décide au contraire : « Dans l'intérêt du bien public, ma propre utilité et celle de mes sujets, je ne donnerai jamais à personne, quelles que soient ses prières et ses supplications, le droit de lire ou de tenir école de médecine à Montpellier... C'est pourquoi, tant en mon nom qu'en celui de mes successeurs, je donne pleins pouvoirs d'enseigner à quiconque le désirera, quel qu'il soit et d'où qu'il vienne ».

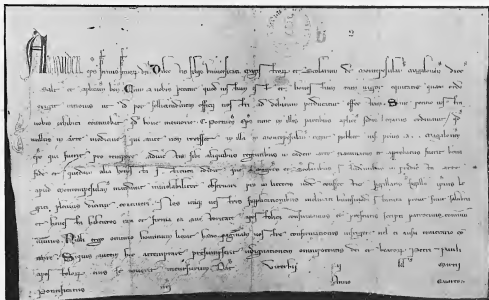
Excellente en principe, puisqu'il n'existe pas encore de contrôle qui permette de s'assurer de la valeur d'un chacun, cette décision ne va pas tarder en fait à produire de fâcheux résultats. Qualifiés ou non, d'innombrables maîtres s'improvisent de toutes parts. Une concurrence effrénée en résulte, et, pour se recruter des élèves, plus d'un n'hésite pas sur le choix du moyen, voire même les détourner en cours de scolarité, sans se préoccuper de savoir s'ils ont au préalable acquis à l'endroît du précédent le salaire convenu à l'avance.

Une situation si fâcheuse eût provoqué de justes regrets dans l'esprit de Guilhem. Mais il était mort, laissant comme unique héritière une fille Marie : le 15 juin 1204 elle épouse Pierre, roi d'Aragon, et lui apporte en dot la seigneurie de Montpellier. Deux mois après, l'indépendance chatouilleuse des bourgeois oblige ce nouveau seigneur à reconnaître la charte com-

mune. Le nom des rois d'Aragon figure bien en tête des actes publics, mais à vrai dire Montpellier est une république autonome qui s'administre elle-même sous l'autorité de consuls électifs. Trop près de leurs mandats, et d'ailleurs peu enclins à intervenir dans des discussions purement spéculatives, ce n'est pas de ce côté que pouvait venir le remède à l'anarchie des écoles. Seule une autorité désintéressée et hors de discussion avait chance d'intervenir avec succès.

✱

Dans le courant de 1220, le pape Honorius III envoie comme légat dans le Midi le cardinal Conrad, évêque de Porto et de Sainte-Rufine, pour mettre fin aux troubles occasionnés par



Bulle d'Alexandre IV, confirmant les statuts donnés par le cardinal Conrad à la Faculté de Médecine de Montpellier, Viterbe, 28 février 1258. On remarquera les « comminations » : Nulli ergo... etc. (Archives de la Faculté de Médecine de Montpellier)

l'affaire des Albigeois. La ville n'est point touchée par l'hérésie, mais le prélat s'y arrête d'autant plus volontiers, en cours de route, que Montpellier est considéré comme terre pontificale depuis que, le 27 avril 1085, le petit-neveu de Saint-Bernard d'Aniane a fait hommage de sa seigneurie à Grégoire VII. Par la suite, contraint de fuir l'Italie par l'opposition de Frédéric Barberousse qui avait pris fait et cause pour l'antipape Victor, en reconnaissance de l'accueil respectueusement épressé qu'il trouve en 1162 auprès de Guilhem VII, venu l'accompagner de Maguelone à son palais en tenant son cheval par la bride, Alexandre III prend ce seigneur et son domaine sous la protection du Saint-Siège, par trois bulles en date du 1^{er} juillet, 15 juillet et 8 août. Ainsi, en tant que fief pontifical, Maguelone préserve Montpellier, le 17 août 1163, de toute guerre et de tout servage.

Le délégué de Rome est donc chez lui dans la cité. Les hauts dignitaires ecclésiastiques de la région viennent lui présenter leurs devoirs, et plus spécialement les évêques de Maguelone, d'Agde, de Lodève et d'Avignon. Par leur intermédiaire, la corporation médicale élève jusqu'à lui ses doléances, et d'autant plus que la population scolaire, abstraction faite des infidèles, est à peu près exclusivement recrutée dans le clergé, dont les membres sont à cette époque les seuls à posséder la culture générale néces-

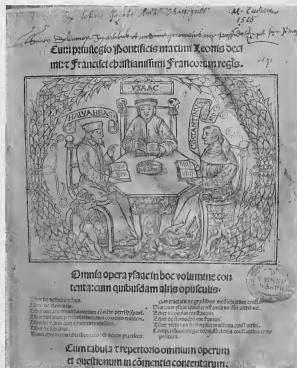
saire pour suivre un enseignement que les maîtres, désireux d'être compris d'un auditoire cosmopolite, donnent en latin. En dépit des prohibitions formulées lors des premier et deuxième Conciles de Montpellier, tenus en 1162 et 1195, et qui font défense aux gens d'Eglise de poursuivre de semblables études sous les peines canoniques les plus rigoureuses, le nombre en est si grand que, dans l'un des articles du statut qu'il va promulguer, le prélat décide à qu'aucun des maîtres ou élèves ne soit admis aux assemblées, aux leçons ou aux examens que porteur de la tonsure cléricale, s'il est pourvu de quelque bénéfice ecclésiastique ou s'il est engagé dans les ordres sacrés ; la même prescription s'applique aux réguliers qui doivent porter le costume de leur ordre ».

Enfin, la sanction sollicitée doit avoir force de loi au-delà des frontières, et seul le pouvoir apostolique a qualité pour imposer ses décisions dans toute la chrétienté, ubique terrarum, avec, au besoin, l'appui des armes spirituelles.

D'où la constitution formulée le 17 avril 1220 par le cardinal Conrad. Ce statut reconnaît l'existence officielle d'un ensemble d'enseignements ou Faculté dont le nom est prononcé pour la première fois : c'est son acte de baptême. Les principales dispositions de cette charte organique sont restées en vigueur, plus de cinq siècles et demi durant, jusqu'à la mort légale de ce corps savant, dont le décès est enregistré par la loi du 12 avril 1792.

« Que nul, dit-il, n'enseigne désormais à Montpellier, s'il n'a été au préalable examiné et approuvé par l'évêque de Maguelone, assisté de deux maîtres de son choix ».

C'est, après épreuves préalables, la promotion officielle à la maîtrise, seul grade existant alors



Les médecins juifs du Moyen-Age. Incunable de la Bibliothèque de la Faculté de Médecine de Montpellier. Noter en bas et à gauche le sceau hippocratique Ars longa.

et dont, par opposition aux étudiants, les titulaires sont qualifiés indifféremment dans les



Premier sceau officiel de la Faculté de Médecine de Montpellier (1260)

Les armes situées dans la moitié droite sont coupées d'Azur, d'or à 4 pals de fustées, et de Guilhem, d'argent au tourteau de crozier.

actes de « magistr, doctores ou regentes », ces deux derniers termes n'ayant d'autre signification que leurs sens étymologique d'enseignants.

« Si, continue le texte, quelque Maître est en conflit pour lui ou les siens avec un étranger à l'Ecole, ses collègues et ses élèves doivent l'assister de leur conseil et de leur aide. » Par là est leur droit d'association en un corps constitué, dont les membres sont solidaires les uns des autres.

A plus forte raison doivent-ils observer entre eux les règles d'une bonne confraternité. Les deux paragraphes suivants spécifient : « Si quelque élève a quitté son ancien maître sans lui avoir payé son salaire, aucun autre professeur ne l'admettra à son école que le premier n'ait reçu satisfaction. » Et pour couper court aux anciens abus « qu'aucun maître n'attire sciemment l'élève d'un autre, soit par prières, soit par dons, soit par quelque moyen que ce soit ».

Comme il serait choquant que les derniers promus aient le passus ceux qui furent leurs maîtres, c'est l'ancienneté qui marque les rangs : « Que les maîtres les plus anciens, est-il dit, soient entourés d'égards. Les présences reviennent de droit à ceux qui enseignent depuis le plus de temps. » Par là est établi le décanat, quoique à vrai dire le nom de la fonction ne date que de 1242.

Dernier point d'importance : « L'évêque de Maguelone, assisté du doyen et de deux maîtres, pris parmi les plus distingués, choisira en conscience, soit l'un d'eux, soit quelque autre pour rendre la justice, aux professeurs et aux élèves. Ce Maître, ainsi choisi, pourra être appelé chancelier de l'Université », terme qui est alors simple synonyme de groupement. Les décisions du chancelier sont d'ailleurs « susceptibles d'appel devant l'évêque de Maguelone, et en dernier ressort devant la cour romaine. »

« Si le siège de Maguelone vient à vaquer, les prérogatives de l'évêque seront exercées par le prieur de Saint-Firmin », paroisse de cette portion de la ville passée sous l'autorité des Guilhem ou de leurs successeurs et connue sous le nom de Baylie.

Ce statut, pour remarquable qu'il soit, ne trace que des règles générales. A l'usage, bien des points de détail, non précisés, feront sentir le besoin de statuts complémentaires. De plus, ce n'est pas du premier coup qu'une corporation si discordante va se trouver disciplinée. De là à plusieurs reprises sa confirmation par l'autorité ecclésiastique, avec obligation d'en faire lecture au début des assemblées, ou « congrégations », avec obligation encore, sous la foi du serment, de s'engager à l'observer, ce qui montre bien que l'on ne se faisait point faute de la violer, à l'époque.

D'irritantes questions de personnes tiennent les maîtres isolés les uns des autres. Ils s'ignorent au point de ne pas assister aux réunions d'ensemble, ou pis, par jalousie réciproque, forment des coteries entre lesquelles le chancelier ne tient pas toujours une égale balance. D'anciens sont à l'examen d'une partialité malveillante pour les élèves de leurs collègues qu'ils s'efforcent de diminuer en considération

encore à tout possesseur d'un livre authentique de médecine de le remettre contre caution à quiconque n'a pu se le procurer contre un prix raisonnable; le chancelier enfin, dans l'exercice de sa charge, ne se laissera influencer ni par l'amour, ni par la haine, par les prières ou les présents.

Les actes scolaires d'autre part sont précisés dans leur esprit et leurs modalités. Le cycle d'étude comporte une double préparation. La première, d'ordre clinique, à laquelle les statuts de Conrad faisaient déjà allusion « quand l'étudiant, dit-il, revient de l'endroit où il a pratiqué », marquant ainsi que ceux qui viennent suivre les leçons de l'Ecole ont déjà subi ailleurs une formation professionnelle — le premier consiste dans un stage obligatoire que le candidat, désormais qualifié du grade de bachelier (par analogie avec le *baccalarius*, sorte de propriétaire de vacherie ou vassal inférieur qui sert sous la bannière d'autrui et dont les lettrés furent plus tard

baccalareatus, celui qui a ceint les premières baies du laurier d'Apollon), doit accomplir pendant six mois auprès d'un praticien exerçant en dehors de la ville.

Cur sur ce point, mais alors seulement que quelqu'un de qualifié se sera porté garant de son serment, le bachelier pourra alors se mêler à la population des écoles pour y prendre part, sans que nul puisse s'y opposer, aux disputes sur les textes, afin d'y donner la mesure de son mérite. A son tour il participera publiquement, sous la direction de quelqu'un des récents, à la lecture d'un livre au moins de théorie, et un autre de pratique.

Au bout de trois ans et demi d'assiduité, l'étudiant est dans les conditions voulues pour affronter, sur la présentation de son maître, les épreuves du jury d'examen présidé par l'évêque qui lui donnera à son tour l'autorisation d'enseigner, d'où le nom de licence donné

à cet acte qui prend la valeur d'un grade. Nul maître ne pourra d'ailleurs présenter un élève



La porte d'entrée de la Faculté de Médecine de Montpellier (D'après une ancienne lithographie)

à travers les brocards désobligeants dont ils criblent le candidat. Pas davantage ils n'hésitent, pour se faire une popularité de mauvais aloi aux dépens du voisin, à présenter à la maîtrise tel de leurs disciples dont ils n'ignorent pas l'insuffisance manifeste et dont le chancelier, dans un acte du 2 juin 1260, dira « qu'ils sont venus puiser les eaux de la science avec une ficelle et un crible ».

C'est pourquoi, vingt ans à peine après la réglementation de Conrad, de nouvelles précisions doivent être apportées. Comme cette corporation, composée de petites gens, ne jouit que d'un médiocre prestige, l'évêque de Maguelone confia à deux ecclésiastiques de second plan, Pierre de Conches, prieur de Saint-Firmin, et frère Hugo Mans, de l'ordre des frères mineurs, le soin de régler pour le mieux leur discipline intérieure.

Deux points sont plus spécialement envisagés dans le texte que ces arbitres élaborent de concert. Souci du bien général tout d'abord : obligation pour chacun, sauf motif légitime, d'assister aux assemblées solennelles, dites *per fidem*, à cause que l'on y renouvelle le serment d'observer les statuts; obligation



H. de Guintonia, chancelier (Galerie de portraits du Vestibule des Professeurs de la Faculté de Médecine de Montpellier)

sur la valeur duquel il aurait quelque doute, pas plus qu'il n'a le droit, dans l'hypothèse inverse, de s'opposer à sa promotion par haine ou par rancune. Les juges choisis pour l'examen présidé par l'évêque s'acquitteront fidèlement de leur mission, déclarant sans commentaires le candidat suffisant ou insuffisant.

Cette épreuve ne peut guère porter que sur la science du licencié. Son début comme maître sera ajourné à deux ans pendant lesquels il lira derechef. Alors seulement il prend rang parmi les maîtres, régents ou docteurs. D'une telle succession d'étapes découlent les grades universitaires de nos Facultés dont les costumes extériorisent la marque dans les rangs d'hermine qui galonnent leurs épitoges.

Une constitution si parfaite donne aux maîtres de Montpellier un indiscutable prestige. La plupart des nouveaux promus, après l'investiture officielle, reviennent dans leur pays d'origine. Or, il s'y trouve souvent, dans les villes de quelque importance surtout, un collège de médecins ou aggrégation — l'on dirait syndicat aujourd'hui — désireux de jouer à la Faculté, en imitation de Montpellier. Leurs membres voient d'un mauvais œil les nouveaux venus leur faire, à la faveur de leur titre, la plus redoutable des concurrence. Aussi s'efforcent-ils de les rebuter en exigeant d'eux qu'ils se soumettent de nouveau à quelque examen. Outrés d'avoir à postuler d'autres degrés, les docteurs de Montpellier se plaignent à Rome, d'où, le 26 octobre 1289, la bulle de Nicolas IV, Elle prononce, pour la première fois, il est vrai, le mot d'Université de Montpellier, mais surtout édicte « que ceux qui, à Montpellier, après examen et approbation, auront obtenu licence d'enseigner, auront par là même plein pouvoir d'ouvrir école n'importe où, sans qu'il soit besoin d'autres épreuves ou autorisations, et sans que quiconque s'y puisse opposer ».

Pour glorieux qu'il soit, ce privilège ne sera jamais respecté, et l'édit de 1707 sur l'étude de

la médecine s'efforcera en vain, plus de quatre cents ans après, de lui donner une force nouvelle.

Telle est, dans ses grandes lignes, la formation de l'Ecole au XIII^e siècle. Ce corps ne possède, à vrai dire, d'autre valeur officielle que celle qui lui est conférée par l'autorité de l'évêque de Maguelone. Comme il arrive souvent que le prélat abandonne à quelqu'un de ses collaborateurs, l'official par exemple, le soin de s'acquitter du soin de cette prérogative, des abus ou tout au moins des tiraillements ne tardent pas à se produire.

Ainsi, en autres, il résulte de l'exposé d'une bulle donnée à Riét le 1^{er} octobre 1289 par Nicolas IV, à qui la Faculté avait porté ses doléances, qu'un nommé Ermengaud Blazin, clerc du diocèse de Maguelone, prétendant aux honneurs de la maîtrise, avait été ajourné pour son insuffisance. L'épreuve est à peine terminée qu'incontinent l'official Bertrand Mathieu prétend, sans en fournir la preuve, qu'il a mandat de l'évêque pour faire recommencer l'examen. Devant le refus des maîtres l'official les frappe d'excommunication, se saisit de quelques-uns d'entre eux et les met en prison.

Pour connaître de cette cause, le Saint-Siège délègue l'évêque d'Avignon, assisté de deux chanoines. Impartialité menée, l'enquête tourne à la confusion de l'official qui, sommé de le faire, ne peut prouver l'authenticité de son prétendu mandat par l'apposition du sceau de la cour officielle. Rendu le 12 août 1290, le jugement qui casse une licence si irrégulièrement concédée, est fort sévère à son endroit, disant son attitude blâmable vis-à-vis de l'Ecole, et de plus offensante envers le pape.

Cet épisode n'est malheureusement pas isolé. L'influence du pouvoir ecclésiastique local, à la faveur des intrigues et des recommandations, ne s'exerce pas toujours dans le sens des plus méritants. Non seulement les promotions à la maîtrise, mais aussi la nomination du chancelier, qui relève de l'autorité épiscopale, portent quelquefois sur des sujets indignes, au grand dommage de l'Ecole.

Or, Clément V vient, en 1309, de transporter à Avignon sa résidence. Aussitôt la Faculté de lui soumettre humblement une situation si fâcheuse. Informations prises, le 8 septembre de la même année, le pontife constate avec regret, dans la « narration » des deux bulles qu'il donne à ce sujet, « qu'on a pas craint de faire passer les intérêts privés avant ceux de l'Ecole; des charges honorables ont été avilies... l'arbre a



Une vue de l'Ecole de Médecine de Montpellier en 1842

vu ses fruits les plus suaves tomber et se dessécher ». Conseil pris d'Arnaud de Villeneuve et de Jean d'Alais, ses médecins et ses chapelains, anciens professeurs de Montpellier, il décide, pour prévenir tout abus, que désormais pour l'élection du chancelier et les promotions à la licence les deux tiers des voix des professeurs seront nécessaires.

La portée de ces deux actes est considérable, puisque de fait, sinon nominativement, le pouvoir passe des mains de l'évêque à celles des régents. Sans doute l'autorité de l'évêque subsiste en principe, puisque tous les actes de l'Ecole dont il est le protecteur-né et le conservateur des privilèges sont rendus en son nom. De fait, il se borne à sanctionner les décisions de l'assemblée de la Faculté, désormais maîtresse de ses destinées. Il s'agit là d'une véritable sécularisation : chose remarquable, elle est le fait du Saint-Siège.

(à suivre)

NOTE DE LA RÉDACTION. — L'article de notre éminent collaborateur, le D^r Paul Delmas, se poursuivra dans les deux prochains numéros d'Esclape (août et septembre); il sera abondamment illustré.

Nous nous proposons ensuite de consacrer sous des signatures diverses, une série d'articles aux gloires médicales montpelliéraines, depuis cet Arnaud de Villeneuve, théologien et alchimiste, à qui nous devons la connaissance de l'«*an-de-vie* et de l'«*esprit de vin*», jusqu'aux grands noms du XIII^e siècle, en passant par Guy de Chauliac, Nostradamus, Rabelais, du Laurens, Bauhin, Vieussens, etc.



Cliché de l'Époque

Inauguration des statues de Barthès et de La Peyronie en 1864

(D'après un document de l'époque)

VISIONS MAROCAINES AVANT LE PROTECTORAT

L'ISLAM FRÉMIT

par le D^r H. DOUZANS

Le D^r Douzans nous convie aujourd'hui à revivre avec lui de longues heures d'émotion dans une cité du Maroc occidental. Il nous montre dans ces pages d'une observation aigüe les réactions perçues par les milieux européens, maures ou juifs de Mogador, pendant que soldats et marins assuraient à Casablanca les répressions nécessaires. Le voile se déchire au premier contact sanglant entre la civilisation française et l'Islam du Maghreb. La longue période des tractations habiles, des échanges diplomatiques est close du fait que le sang des ouvriers d'un port atlantique a jailli sur le sol marocain. Nous retiendrons, dans le travail de notre distingué collaborateur militaire, cette vivante page de psychologie qui se rapporte à des événements désormais historiques que l'on a pu désigner du nom de « journées de Casablanca ».

L'intériorité réside surtout dans la situation de l'observateur qui était, vers les confins sahariens, agent de notre pénétration médicale. La vague frémissante des rancœurs et des haines marocaines est venue battre les murs de la ville lointaine où il exerçait.

L'ISLAM frémit. Et pourtant la vie s'écoule doucement à Mogador, la Souetra des Maures, la ville des sables et des arginiers, par cet été de 1907 que tempèrent si agréablement les alizés. Au souffle qui vient du large, les habitants doivent une température qui ne dépasse pas 27 ou 28° à l'ombre, alors que la ville est sur la même latitude que Colomb-Béchar, qui vibre comme une fournaise, à la même époque, dans notre Sud-Oranais. Les journées sont légères pour l'Européen dont la vie est remplie par une tâche active et dont les nuits sont calmes, dans le quartier si tranquille de la Kasbah, groupé sur la mer, autour de la maison du Qaïd, incluse, comme prisonnière des autres.

Les Juifs, fourmillants dans lesdeux Mellahs, où ils sont près de 8.000 sur une population de 20.000 âmes, laissent reposer leurs esprits, si souvent hantés par la peur, et se livrent, empressés, aux divers négoces. Les plus riches d'entre eux ont droit de cité dans notre quartier, faveur exceptionnelle au Maroc, à côté des consuls et du Pacha.

Ils s'occupent des échanges commerciaux avec l'Europe, le Souss, Marakech, ou se livrent à la spéculation et à la banque, sans que les faillites périodiques parviennent à les désabuser. Les filles de ces notables sont vêtues à l'euro-péenne, parlent l'anglais qu'elles ont appris à l'école anglaise israélienne, et portent de coquets chapeaux, venus tout droit de Londres.

C'est là une curiosité locale à noter, dans l'empreinte de l'influence anglaise sur cette élite de la population juive, logée avec nous dans le quartier de la Kasbah, tandis que les nombreux coreligionnaires des deux Mellahs n'ont pas abandonné leur costume traditionnel. La raison est dans la facilité des communications directes avec l'Angleterre, qui a compris tout l'intérêt commercial à tirer de sa pénétration dans ce milieu aisé.

Aussi les cinq à sept sont très animés sur la plage, depuis la porte de la Douane jusqu'aux environs de Sidi-Mogdoul, le marabout vénéré des musulmans, dispensateur de maternité.

Les Maures sont d'une condition en général

modeste, d'un caractère paisible; ils évoluent dans la Medinah, quartier arabe aux larges places dénommées méchouars, de proportions grandioses, où campent les caravanes venues du Souss, où essaient les confréries religieuses et les sorciers, et où peuvent, à l'aise, tourbillonner des fantasias.

Il y a très peu de familles maghazéniennes, car elles sont fixées à Rabat, à Tanger, à Tétouan ou dans les capitales de l'intérieur. Aussi le musulman intrigue peu, se sentant écrasé par cette masse israéliite que lui valut la création même de la ville, car un sultan fonda Mogador de toutes pièces. Il y appela des juifs du Souss, dans le but de créer un port de commerce, sur les plans d'un de ses captifs chrétiens, l'ingénieur français Cornut.

Le Kafer bi Allah (l'infidèle) triomphe ici par le nombre, l'argent et les situations occupées. Aussi les musulmans se résignent, en apparence et sont d'un commerce courtois, attendant l'heure propice que Dieu réserve au croyant.

Quel est celui d'entre eux qui n'a pas rêvé du jour, fixé par écrit (mektoub), pour

grandes équipées du Djihad (guerre sainte).

Et justement, l'Islam frémit à la côte marocaine par cet été de 1907. Des rekkas (courriers à pieds) en toute diligence sont venus du Nord, ont pénétré, à l'ouverture des portes, le pas encore plus souple et plus relevé que de coutume, par un matin du mois d'août. Une grosse nouvelle court les consuls, les rues et les méchouars; nos domestiques nous réveillent tous: des ouvriers français et italiens de l'entreprise du port de Casablanca ont été massacrés, la ville est en état d'émeute, les consuls attaqués; les Européens sont menacés et cherchent à gagner les bateaux, pour fuir. Le lendemain et les jours suivants, les nouvelles se précisent, agrandies, déformées, sous la forme suivante: les « frégates » sont venues venger les morts, bombarder Dar-el-Baida (Maison Blanche-Casablanca), que les tribus pillent, à l'appel des canons. Les « frégates » sont reparties, mutilées, en déroute; les obus impuissants, au lieu de semer la mort, sont transformés en pampres abondants sous le geste d'un chérif victorieux.

Tout ce que peut ajouter l'imagination arabe, d'exagération et de travestissement à des nouvelles, malheureusement vraies, circule dans les groupes et — ce qui nous inquiète le plus — y est semé, non pas dans le sens de l'intimidation, mais plutôt en vue de l'exaltation de la foi et de l'orgueil musulmans.

Ceux qui ont vécu, à Mogador, les quelques jours marqués par les divers bombardements de Casablanca et par le débarquement dans cette dernière ville des troupes du général Drude, pourront témoigner avec nous de l'émotion partagée, sans distinction de nationalité et de religion, par les habitants non musulmans de ce port du Sud marocain.



(D'après le cliché de la *Déclasse Coloniale* Illustrée.)

Croquis pris au Maroc par L. Carré

le pillage des Mellahs et des fondouks de la ville, journée vertigineuse de ruts, de violences et de rapt, où les fils du Prophète retrouveront leur légendaire frénésie, celle des

La France était loin. Elle allait au plus pressé, là où il fallait « crever l'abcès » selon l'expression qui courait les périodiques.

Au moment même où les nouvelles nous parvenaient, Ma-el-Afinin en personne, en route



Casablanca. — Le port des barcos à mer basse

pour ses quêtes annuelles et ses ventes d'esclaves au Moghreb, campait successivement, trois jours durant, à dix, à six, puis à cinq kilomètres de notre résidence, demandant avec instance au Qaid Bargache à pénétrer dans nos murs, s'offrant à régler à lui seul le conflit. Il nous plaît de rappeler que le plus puissant facteur de notre sécurité fut dans la présence, dans l'activité si avertie et le sang-froid de notre consul français, Syrien d'origine, devenu des nôtres après une longue période de services rendus à la cause du protectorat tunisien, M. Kouri, mort depuis à son poste, représente encore à mon souvenir le summum de ce que peut réaliser d'énergie intervention, une vaste science de l'âme musulmane mise au service d'une mâle volonté.

Et pourtant son courage fut à une rude épreuve : 8.000 juifs en état de détresse morale, un bloc d'Européens déterminés, conscients du danger, prêts à toutes les suggestions dans le sens de la préparation à la résistance, qui, si elle était trop apparente, risquait de provoquer la flambée du brasier marocain ; une population musulmane irritée, devenue arrogante, ayant rompu les liens de courtoisie habituelle, l'œil fuyant ou haineux, même pour le médecin qui entendait à deux pas, l'insulte, sur son passage, sous cette forme si vivante : « Que Dieu me donne une heure pour régler le sort de ce chrétien » ; les petits enfants arabes lapidant d'une main malhabile les rares juifs passant à leur portée, et, enfin, pour notre quiétude — quelle dérision — une garnison marocaine permanente, une coupure de méhalla, dont le soldat subissait des arrières de paye, incalculables, tellement lointains !

Cependant les oumanas (administrateurs de la douane), à force de pression, trouvèrent un reliquat de crédit pour la troupe, qui manifesta puérilement sa joie ; le Qaid, à mule, fit des rondes aux portes et pria Ma-el-Ainin de renoncer à nous visiter, même en vue d'un prétendu ravitaillement. Les juifs riches, les casettes de bijoux et d'or toutes prêtes, renoncèrent à l'exécat désordonné de bande, vers la plage, à bord d'un vapeur espagnol en partance pour les Canaries. Les malheureux juifs des deux Mellahs, les huit mille prostrés, gravirent timidement les terrasses dominant la mer, pour

y chercher le panache de fumée d'une frégate, « le panache » qui leur manquait pour affermir leur espoir. Bref nous pûmes attendre pendant une dizaine de jours, sans irritation et sans trop d'impatience l'arrivée du croiseur français *Du Chayla*.

Dans la psychologie de cette population, je ne saurais oublier de noter quelques détails fixant un moment de sa vie, plus intéressants pour le médecin que pour l'adulte, car il restera un impénitent fouilleur.

Chez le musulman, au moment où ses rêves de représailles, de domination de l'infidèle se précisent, il semble qu'il y ait dans une population arabe, un recueillement, une défiance à l'égard de l'Européen où meurt d'embûche sa courtoisie, et une tension violente à l'effet de ne pas laisser percer ses sentiments. Cela se traduit dans la rue par un détour habile d'un fonctionnaire ou d'un notable qui se disait votre ami, par un abaissement rapide du capuchon de la djellabah ramené vers les yeux, par un besoin subit, si vous êtes trop près de lui, de pénétrer dans une mosquée ou chez un marchand, pour éviter vos questions et même votre contact. Les plus fanatiques, libérant leur conscience, crachant à terre sur votre passage, mais dans leur physionomie marque le défi. Les insultes habilement lancées sont, si j'ose dire, tangentielles et ne font qu'effleurer votre oreille et votre dos. Le temps de vous retourner et l'insulteur a glissé, le pas lent, anonyme...

Il est curieux de noter qu'il y a contrainte plus qu'énervement ou exaspération, alors que dans nos pays d'Europe la psychologie des foules note des réactions bien plus éclatantes, plus hardies, allant du calme au paroxysme, progressivement. J'ai eu le sentiment, à Mogador, que le Marocain se discipline, se tait et se mure à notre égard.

Chez le juif, qui se sait vu d'avance aux pires meurtrissures, la peur est certes angoissante, mais le sentiment des dangers courus et des responsabilités créées, de la part de la communauté israélite, toute une série de mesures destinées à éviter à tout prix les crailleries, les plaintes psalmodiées, les habitudes bassesses à l'égard du conquérant. Alors que,

dans la vie courante, le juif, dès que le Maur s'irrite lors de la traction d'un simple marché, se projette à ses mains et à ses genoux pour marquer sa soumission et désarmer le rival, la tactique est tout autre en période de tension politique. Elle est devenue collective, et, tantôt, modifiée dans ses modalités.

Les boutiques se ferment, les ruelles du Mellah désertées ; les habitants s'empilent aux synagogues où les rabbins récitent des prières interminables que le peuple accompagne en sourdine comme pour ne pas éveiller, par sa communion avec Dieu, l'ennemi aux aguets. Les maisons sont bondées lorsque les synagogues se vident, et les guetteurs de la mer sur les terrasses ne séjournent pas et ne se groupent pas. Quelle souplesse et quel art consommé — né du malheur — à composé toutes ces prudences !

Dans les chambres, le cercle familial est resserré autour de l'aïeul marmottant un psaume, comme dans une veillée funèbre ; prêts à tous les sacrifices, à toutes les turpitudes, les femmes voilées et tremblantes, les fils de Sem répondent à toute question : « Nous avons peur. » Dans les soupentes obscures, des êtres humains aux écouts murmurent invariablement aux essais destinés à les rassurer : « Nous avons peur. »

Aussi nous ne pouvons nous détacher de cette vision marocaine d'un croiseur cuirassé qui s'avance, force inéluctable de bronze et d'acier, les trois couleurs claquant à la brise, vers une ville ensoleillée, ardente, fiévreuse ou plaintive des confins sahariens. Toute la population comprend que ce navire est un symbole, la force brutale au service du droit.

Les musulmans, muets, courent sur la plage, les Européens se pressent au rivage, les 8.000 juifs escaladent les terrasses de Mogador, rassurés, soupirant des « rebbi... rebbi... » (mon maître, mon Dieu).

Et, quand le commandant du croiseur *Du Chayla* mettra pied à terre sur le rivage marocain, simplement escorté d'un officier du bord, la courtoisie musulmane des oumanas lui ménagera une entrée amicale, la main largement ouverte et appliquée sur la poitrine, les yeux éclatants de joie.

— Dites au chef combien nous sommes heureux de le recevoir. Que Dieu répande sur lui sa bénédiction !

Ecrit à Mogador — Août 1907.



Supplices infligés aux captifs chrétiens par les Marocains. Vieille estampe conservée à la Bibliothèque Nationale.



La Tapisserie des Suisses, dans la salle des Gardes du Musée de Dijon

Cette tapisserie est du xvi^e siècle. Elle est conservée dans la Salle des Gardes de l'ancien palais des ducs de Bourgogne, aujourd'hui Musée de Dijon. Elle représente une procession dans laquelle la Vierge noire est portée sur les remparts lors du siège de la ville, en 1515, par les Suisses. Durant les pestes et les grands dangers de la cité, des processions semblables avaient lieu.

PSYCHOLOGIE BOURGUIGNONNE EN TEMPS DE PESTE

Par le Docteur Henri BON

Saint Grégoire de Tours, rapportant le récit d'une épidémie de peste en Bourgogne, en 567, écrit : « Il y eut dans toute cette région une telle mortalité qu'il est impossible de donner le nombre des individus qui périrent en masse. Les cercueils et les planches étant venus à manquer, on enterrait dix corps et même plus dans la même fosse. Un certain dimanche, dans la basilique Saint-Pierre (à Clermont), on compta jusqu'à trois cents cadavres. La mort, en effet, était soudaine. Il naissait à l'aîne ou sous l'aisselle une plaie en forme de serpent dont l'action était telle sur les hommes qu'ils rendaient l'âme le deuxième ou le troisième jour, et que sa violence leur était complètement le sens... Ainsi mourut le prêtre Caton; car, tandis que beaucoup fuyaient la contagion, il demeura constamment dans le pays, ensevelissant les morts et faisant courageusement les prières. Ce fut un prêtre d'une grande humanité et très ami des pauvres, et s'il a eu quelque orgueil, je crois que cette vertu l'a suffisamment racheté. L'évêque Cautin, après avoir erré en divers lieux, dans la crainte d'être atteint, rentra dans la ville et succomba à la contagion, la veille du dimanche de la Passion. A la même heure mourut Tetradius, son cousin germain... » Nombre d'épidémies de peste ravagèrent dans la suite le duché. Ce n'est qu'après le xvi^e siècle qu'il en fut libéré à jamais. En présence de ce mal, redouté entre tous, il est intéressant de connaître la manière dont se comporta la population bourguignonne, aux caractères ethniques si bien tranchés. Le Dr Henri Bon, qui fouilla naguère les archives de Bourgogne au cours de recherches sur les épidémies qui ont désolé cette province dans le passé, a bien voulu nous entretenir de ce point particulier.

LORSQUE la maladie non contente de frapper les individus s'acharne sur tout un peuple, elle devient en quelque sorte un fléau social. Par la répétition de ses attaques contre les membres de la collectivité, elle crée un état morbide pour cette dernière qui réagira contre le principe destructeur, de façon variée suivant ses origines ethniques, premier moule de sa mentalité et de ses mœurs, et suivant le terroir qu'elle occupe, élément modificateur de la race.

La peste est un de ces fléaux qui atteignent tout le corps social et lui permettait de manifester ses particularités originelles que la vie courante laisse souvent dans la pénombre.

Avant d'envisager l'état de l'âme populaire en présence de la peste, il n'est pas sans intérêt de jeter un coup d'œil sur celle du médecin.

Souvent les médecins d'autrefois, nourris des classiques, voyaient au seul mot de peste le spectre de celle d'Athènes décrite par Thucydide. Maintes fois leur courage faiblait. Les médecins de Bourgogne, moins impressionnables, restaient à leur poste mais, en gens prudents, tantôt refusant, comme à Chalon, en 1579, purement et simplement de soigner les pestiférés, jusqu'à ce que les tribunaux forçassent le plus jeune d'entre eux à se dévouer, tantôt n'acceptaient de donner leurs soins qu'à la



Statue de la Vierge noire, vénérée à l'église Notre-Dame de Dijon. Elle fut invoquée, au cours des épidémies, dans tous les grands périls, en particulier en temps de guerre et de peste. De nos jours encore, elle est souvent sollicitée.

condition de ne pas « manier les malades. »

Cette prétention se retrouve dans une réponse des médecins de Dijon à la Chambre de ville qui les avait invités à désigner un de leurs membres pour diriger le service de la peste, et dans une convention faite avec un médecin italien qui consentait seulement à donner ses drogues aux malades.

Si la vertu de prudence était chérie de nos prédécesseurs, celle d'économie ne l'était pas moins, la question d'intérêt était souvent envisagée au chevet des pestiférés, et en 1531 une ordonnance dut défendre aux chirurgiens et barbiers de peste de débattre leurs salaires avec les malades.

Il faut reconnaître aux praticiens du moyen âge et de la Renaissance, la foi dans leur art. Jusqu'au début du xvi^e siècle, le saignage, purgare, clysterium donare de Molière n'est pas le résumé de toute la thérapeutique. En Bourgogne, à ces époques, la mortalité fut souvent très faible. La saignée n'est conseillée qu'au premier et au second jour de la maladie, si le malade est vigoureux, le poulx fort, les bubons bien développés; hors ce cas, elle est absolument contre-indiquée. De même, clystère ou purge ne sont donnés que très modérément et seulement en temps opportun. Les remèdes locaux consistent en cataplasmes, ouverture des bubons, pansements antipe-



Le vieux Dijonnais.

Sculpté au transept méridional de Notre-Dame, par un maître malicieux et observateur du xvi^e siècle, c'est vraisemblablement un contemporain pris sur le vif. « Esprit pratique et positif, réaliste dans la vie et non pas seulement en art, le Dijonnais partageait du caractère de sa ville et du milieu dont il était entouré. Il vivait largement, se soulait d'une plaisanterie et d'un rire. On se le figure volontiers sous les traits du vieux Dijonnais de Notre-Dame » (Caimette).

tiques avec des essences. Le vrai traitement repose sur un régime alimentaire riche en sucres acides d'oseille, orange, citron, grenade, vinaigre et surtout en toniques et alexitères, ces derniers étant supposés capables de neutraliser les venins et les poisons. La thériaque, avec son infinie complexité de composition, était la reine des médicaments et une pharmacopée des plus variées l'accompagnait. Au premier abord, on peut être tenté de sourire de voir recommander côte à côte le bol d'Arménie, la terre sigillée, la rasure d'ivoire, les perles, l'os de cœur de cerf, le bois de rose, la semence d'oseille, les fragments de pierres précieuses, l'émeraude, le dictam, le scordéon, la myrrhe, le camphre, la tormentille, le bézoard, le laudanum, le benjoin, la civette, etc. Pourtant, l'emploi de ces produits, étant donné les propriétés que la science leur attribuait à cette époque, était aussi logique que la thérapeutique par les sérums de l'heure actuelle : la sagesse d'un esprit se mesure moins à la vérité de ses conclusions qu'à la rigueur de son raisonnement.

Nous pouvons donc dire que les médecins bourguignons connaissaient bien leur art. Ils savaient se dégager des pratiques reconnues inutiles, quels que fussent les auteurs qui les avaient mises en vogue; c'est ainsi que, dans les premières années du xvi^e siècle, maître Vincent Robin déclare que « les tuyaux de plume pleins de vif argent (que l'on portait sur la poitrine) est une invention d'empirique sans raison, encore que cela soit dans Marsilius Eicinius ». Et ailleurs, il dit qu'il ne peut approuver « l'arsenic cristallin, l'argent vif, la poudre de crapauds qu'aucuns pratiquent... »

La science des médecins était d'ailleurs fort estimée, en dépit des gorges chaudes que l'on fit une fois à Dijon parce que le barbier de peste

avait été logé dans la tour aux Anes, et la justice elle-même savait s'incliner devant elle quand la santé publique avait besoin du savoir d'un délinquant. En 1545, le Conseil de ville de Chalon déclare qu'on nommera un barbier, « le plus ydoine qu'on pourra trouver pour visiter les malades comme par exemple, maître Guillaume Prévost, actuellement détenu dans les prisons du Châtelet. S'il accepte cette charge on ira à Dijon pour tâcher d'obtenir son élargissement et l'abolition de sa peine. »

D'avoir l'esprit bien meublé n'exclut pas la malice et celle-ci n'est pas loin lorsque l'hygiéniste formule le précepte: « Mais outre les remèdes, un excellent moyen pour se garantir de la peste est le régime de vivre qui consiste à embrasser la sobriété et peu les femmes en temps de peste, que cela soit dit en leur bonne grâce. »

Les médecins bourguignons se montrent donc en temps de peste d'esprit posé, gens pratiques et prudents parfois avec un peu d'excès, d'une science avérée. Ces qualités constituent un ensemble qu'on pourrait appeler « bien portant ». Cet état d'heureux équilibre n'était-il qu'un privilège médical et s'étendait-il vraiment comme un caractère de race au peuple de Bourgogne?

Nous le verrons chemin faisant.

Lorsqu'au xiv^e siècle l'Italie tressaille à l'apparition de la peste noire, l'âme latine s'affole devant la redoutable contagion :

En cet exès d'affliction et de misère, écrit Boccace, où notre ville (Florence) fut réduite, la vénérable autorité des lois, tant divines qu'humaines était à bas et dissoute dans la personne de leurs ministres et exécuteurs. Tous étaient comme les autres hommes, ou morts ou malades, ou restés tellement privés d'entourage qu'ils ne pouvaient vaguer à aucune fonction; de sorte qu'il était loisible à chacun de se permettre tout ce dont il lui prendrait envie... Disons que le citoyen fuyait le citoyen, que pas un voisin peut-être ne se mettait en souci de son voisin, que les parents se visitaient peu ou point du tout. L'épouvante avait pénétré si profondément dans les cœurs, chez les hommes comme chez les femmes que le frère abandonnait son frère, l'oncle son neveu, la sœur son frère et souvent la femme son mari; et ce qui est pis encore, ce qui est à peine croyable, les pères et les mères reniaient leurs enfants, évitant de les visiter et de les soigner...

Guy de Chauliac ne nous fait pas un tableau moins saisissant de la même épidémie à Avignon.

Chez les peuples du Nord, en Allemagne et dans les Pays-Bas, le désespoir revêtait la forme

sombre d'un mysticisme sauvage : ce sont les « flagellants » qui parcourent villes et campagnes disant que leur sang versé de leurs propres mains se mêle à celui de Jésus-Christ pour le salut de la chrétienté, que ce sang remplace les sacrements. La Sorbonne et le pape Clément VI durent intervenir pour condamner cette « vaine superstition ».

La Bourgogne, située entre les mobiles populations méridionales et les rudes habitants de la Germanie, était occupée par les descendants des Burgondes qui, entre tous les envahisseurs des Gaules, étaient réputés pour leur caractère à la fois paisible et fort : guerriers redoutables dans les combats, mais préférant à la gloire des armes les industries et les arts féconds de la paix. Dans les plaines fertiles de la Saône, dans ces coteaux pierreux où mûrissent au grand soleil d'été les raisins des crus réputés, l'esprit pacifique et de laborieuse indépendance de cette race s'était épanoui à l'aise en même temps qu'il se pénétrait de gaieté.

Après sa première apparition en Bourgogne au vi^e siècle, la peste y revint fréquemment; les x^e, xi^e, xii^e et xiv^e siècles furent témoins de ses ravages; à la fin du xv^e, elle s'installa de façon à peu près endémique et demeura ainsi pendant presque tout le xvi^e. Enfin, après la grande épidémie de 1628-1638, la contagion quitta définitivement cette province.

Au cours de ces « mortalités », l'esprit public ne semble pas s'affecter outre mesure; c'est une note brève sur le registre paroissial d'un curé ou sur un rôle d'imposition, qui signale les décès ou la diminution des recettes dus à la contagion. Les mémorialistes contemporains dont les œuvres ont été publiées, tels Olivier de La Marche ou Gaspard de Saulx-Tavannes, n'en parlent pas, ou comme le conseiller Breunot ou le chanoine Pépin se contentent de quelques mots sur l'épidémie en cours.

Sans doute, dans les classes fortunées, nombreux sont ceux qui se retirent à leur maison de campagne ou dans des lieux exempts de maladie. La duchesse Marguerite de Bavière en donne l'exemple en se retirant à Auxonne avec ses enfants pour « eschiver ladite peste ». Les membres du Parlement et des Chambres des villes ne restent pas toujours au poste d'honneur; mais souvent une amende vient frapper les déserteurs et leur conduite est flétrie publi-



L'hôtel général de Dijon.

Vente, Phot.

quement comme il arriva à un procureur de Bourg, Urbain Dugad.

Quant au peuple, il restait à ses affaires, frondant même fréquemment avec les mesures sanitaires. C'est ainsi que de bonnes dames de Dijon, dans l'excès de leur charité, introduisaient secrètement en ville de pauvres étrangers et les logeaient dans une grange proche d'une des portes de la ville. Il fallut brûler la grange pour mettre fin à ce charitable abus.

Il arrivait même que des « coquins » s'avisassent de profiter de l'hospitalité destinée aux pestiférés et qu'il fallait employer la force pour les expulser de l'hôpital. Une des mesures qui rencontraient le plus d'opposition est celle qui par hygiène en évitant les rassemblements et par esprit de pénitence interdisait de « faire masques, jouer la feste et faire danser », tellement qu'à Auxerre le vicaire de Saint-Régobert accueillit cette injonction par des injures (1480).



La place du Morimont, à Dijon, où les coupables étaient pendus ou brûlés vifs.
(Dessin du Dr Frédéric Leprieux)

Ceux que leur profession ou leur ministère, prêtres ou médecins, appelait au chevet des malades, eurent parfois un courage un peu chancelant. Mais à maintes reprises, les villes durent défendre à leurs médecins et chirurgiens de se rendre dans les lieux où sévissait la contagion de peur d'être elles-mêmes dépourvues des secours de l'art, si la peste entraînait dans leurs murs. Souvent aussi, prêtres et religieux vinrent spontanément apporter leur assistance aux malades et mourants, et le Parlement, qui savait faire de la justice distributive, avait parfois une façon ingénieuse de punir les déserteurs et de récompenser les bonnes volontés : en 1596, il enlève aux chanoines d'Avallon, qui avaient fui devant le fléau, les revenus de leurs prébendes et en fait don à leur doyen Lazare Morot qui, lui, s'était dévoué au secours des malheureux, comme il devait d'ailleurs le faire encore quelques années plus tard, en 1603.

J'ai parlé du caractère de fière indépendance des Bourguignons ; un trait bien connu est la réponse faite par les Etats de Bourgogne aux commissaires de Charles le Téméraire qui demandait l'établissement de nouveaux impôts :

Dites à Monseigneur que nous lui sommes très humbles et obéissants sujets et serveurs ; mais quant à ce que vous nous avez proposé de sa part, il ne se fit jamais, il ne se peut faire et il ne se fera pas.

Les principales villes, la capitale en particulier, assuraient elles-mêmes leur sécurité par leurs milices ; pendant les pestes, les ducs et les rois offrirent souvent de leur envoyer une garnison pour les sou-

lager de cette lourde charge, mais, jalouses de leurs privilèges, elles n'acceptaient qu'en cas de grave danger. Le devoir militaire des citoyens des bonnes villes se pliait, d'ailleurs, assez aisément aux intérêts privés ; c'est ainsi qu'au cours d'une épidémie, de nouveaux mariés protestent de ce qu'on les a inscrits sur les rôles des gardes de nuit ; à les entendre, ils ne doivent, pendant la première année de leur mariage, que le service de jour ; leur prétention fut trouvée légitime bien qu'exagérée quant à la durée qui fut réduite aux six semaines suivant les noces.

Cet esprit d'indépendance et d'accommodement à l'égard des règlements n'allait pas toujours sans inconvénient : en 1585, par exemple, les logettes hors de ville, mises par la municipalité de Dijon à la disposition de gens astreints à une quarantaine, ne sont probablement pas trouvées assez confortables par ces derniers qui s'en font construire à leur goût et dans des lieux variés ; la maison de quarantaine va devenir maison de campagne ! Il faut brûler ces maisonnettes et interdire d'en construire d'autres ailleurs que dans les endroits désignés pour cet usage.



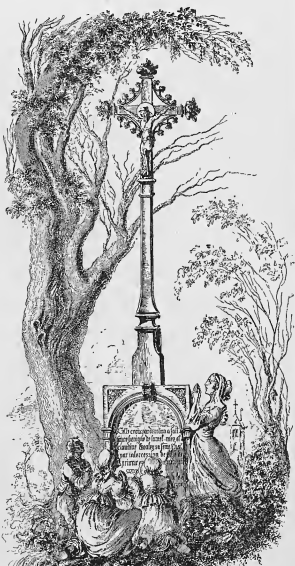
F. Courtois del.

C. Marlet grav. Courtois

La Belle-Croix, à Uchon (Saône-et-Loire).

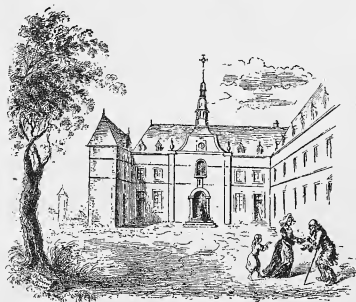
Les foules qui, lors des épidémies de peste, se rendaient en pèlerinage à Uchon, étaient trop considérables pour trouver place dans la chapelle du château, consacré sous le vocable de saint Sébastien qui, ainsi que saint Roch et avant lui, était invoqué dans les temps de contagion. Aussi avait-on construit l'édifice que nous reproduisons ici, — d'après un dessin publié dans les *Mémoires de la Société Rétivienne* en 1888 — dès la fin du xv^e siècle ou au début du xvi^e siècle, pour abriter l'autel et permettre ainsi de dire la messe en plein air.

Lors de l'épidémie de 1638, l'évêque d'Autun, Claude de la Madeleine de Ragny y officia pontificalement devant près de 5.000 pèlerins.



La croix d'Echenon, érigée en reconnaissance de la victoire du maréchal de Rantzau contre Galas (1636).

Le plus bel épisode de la résistance bourguignonne se place à Saint-Jean-de-Loire. A peine fortifiée, n'ayant qu'une faible garnison décimée par la peste, cette ville arrêta les assaillants allemands, comtois et lorrains jusqu'à l'arrivée du maréchal de Rantzau.



Hospice Sainte-Reine, à Alluaux.
(Dessin du D^r Frédéric Lépine.)

Les mesures coercitives pour faire respecter les règlements éclairaient la psychologie bourguignonne en montrant ses côtés sensibles. Saurait-on en trouver une plus typique que la condamnation de trois sergents de la mairie (1546) qui avaient négligé d'accompagner le maire depuis le village de Fontaine jusqu'à Dijon, sous le prétexte qu'ils étaient allés devant pour faire préparer son souper : l'un fut condamné à boire un verre d'eau fraîche, le second deux, et le troisième à manger une gousse d'ail et à boire un verre d'eau !

Les amendes étaient fort en usage ; d'une part elles remplassaient le Trésor public fort obéré par les frais de peste ; d'autre part elles ne devaient pas manquer d'efficacité. L'exemple de la bonne tenue des finances venait en effet de haut ; car, si les princes étaient parfois prodigues, les princesses savaient mieux gérer leurs intérêts. C'est ainsi que la veuve de Philippe le Hardi, trouvant la succession de ce dernier trop obérée, déposa sur le cercueil de son mari sa ceinture, ses clefs et sa bourse en signe de renonciation à l'héritage. Marguerite de Bavière, femme de Jean sans Peur, entre autres opérations financières, fit une fois acheter 517 porcs pour 1.421 francs ; après qu'il seurent été mis en *poisson* dans la forêt de Chaux, elle refusa de leur vente 770 livres de profit.

Enfin le châtiement dont on menace peut-être le plus fréquemment est d'être « pendu et étranglé ». Il alterne agréablement avec celui d'être arquébuse. Leur exécution allait parfois jusqu'à distribuer des « hacquebuses » aux

sergents ou à élever de nouvelles potences dont il y avait déjà assez grande abondance dans la ville, si l'on en juge par les anciens plans, mais la peine était le plus souvent commuée en une amende ou en quelques coups de fouet.

En ces temps de misère où la mort guettait l'homme à chaque pas, la pensée de l'au-delà occupait les esprits avec force. Sans tomber dans les excès des flagellants, la piété bourguignonne reconnaissait que, pour la préservation de la peste, le premier et le plus assuré moyen est que, bien résignés à Dieu nous ayons un ferme propos et véritable zèle de quitter nos vicieuses habitudes pour rentrer dans l'ordre de la grâce propre à apaiser toute mauvaise influence qui vient d'en haut, en punition de nos offenses.

L'abbaye de Pontigny où reposaient les restes de saint Edme de Cantorbéry, Montréa près d'Avallon, les différents sanctuaires de saint Sébastien et de saint Roch étaient l'objet de grands pèlerinages.

Autun envoyait à celui de Saint-Sébastien-Uchon, distant de 20 kilomètres, trois à quatre mille pèlerins d'après les comptes faits habituellement « à la planche de la rivière de Mesvre » ; une fois cependant les « enqueteurs » lâchèrent pied devant une pluie torrentielle nonobstant laquelle les sieurs vénérables de l'église cathédrale ne cessèrent de chanter et psalmodier depuis ladite église cathédrale, jusques audit Saint-Sébastien, et au retour, chantèrent hymnes et cantiques en fauxbourdon jusques à ladite église cathédrale.

Cette piété savait se concilier avec les précautions sanitaires : on interdisait les missions



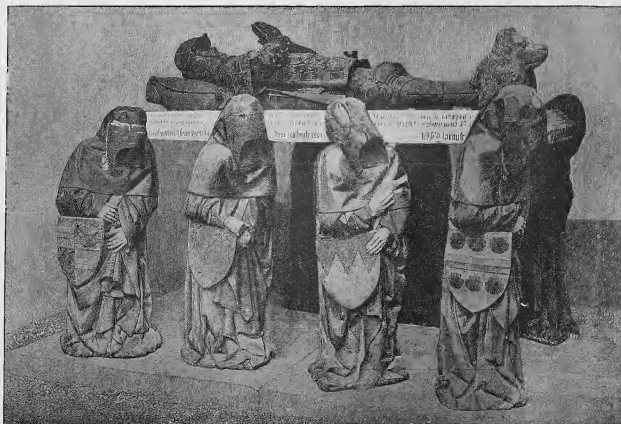
Le gouverneur de Saint-Point, malade de la peste, exhorté les officiers à se défendre vaillamment contre l'invasion de l'armée de Galas, général de Ferdinand d'Allengué.

(Dessin du D^r Frédéric Lépine.)

qui auraient pu attirer trop grande affluence ; les prêtres chargés du service des pestiférés étaient soumis à l'isolement et à rigoureuses quarantaines, la distribution d'enf et de pain bénis à domicile était défendue, enfin le clergé payait sa quote part dans les frais causés par les épidémies.

En somme, les pestes en Bourgogne nous donnent le tableau d'un fléau survenant chez un peuple qui, sans tomber dans des excès de dévotion, met en pratique ses principes religieux de façon éclairée. Il demande l'aide du ciel car, que l'épidémie soit ou non un châtiement, une pensée du Tout-Puissant peut l'arrêter ; mais il a bien soin de prendre pour sa part toutes les précautions propres à sa conservation. Son caractère enjoué et ferme à la fois ne lui laisse pas prendre au tragique le fléau qui le menace : il sait qu'il est une « loi de nature par laquelle est statué aux hommes de mourir une fois ». Et cette certitude l'invite à fronder avec les règlements sanitaires qui le gênent principalement lors qu'il s'agit de son amusement.

Lapeste n'est qu'un mode d'accomplissement de la grande loi, d'où une sorte d'indifférence à son égard qui explique qu'en dépit de ses fréquents et immenses ravages, mémorialistes et historiens n'en notent que les plus grandes explosions et encore d'une plume assez distraite.



Tombeau de Philippe Pol.

(D'après un dessin appartenant à M. Chabon.)

Ce tombeau splendide, beau spécimen de l'art burgondo-flamand du xv^e siècle, fut édifié à Oiteaux par Philippe Pol, de son vivant, et figure actuellement au Louvre. Les pleureurs, ici, deviennent porteurs et un mouvement de translation lente les met en marche d'une allure dont le rythme a été rendu diversément chez chacun des six personnages avec une science égale.

D^r Henri BON.

LES FILLETTES JUMELLES DU D' SAMONA

ET L'ENQUÊTE ITALIENNE SUR LA "RÉINCARNATION"

par E. DUCHATEL

Vice-Président de la Société universelle d'Études psychiques

Dans son traité De la Vieillesse, Cicéron prête ces paroles au vieux Caton : « Quant à l'origine éternelle des âmes, je ne vois pas qu'on en puisse douter, s'il est vrai que les hommes viennent au monde munis d'un grand nombre de connaissances. Or, une grande marque que cela est ainsi, c'est la facilité et la promptitude avec laquelle les enfants apprennent ces arts très difficiles où il y a une infinité de choses à comprendre, ce qui donne lieu de croire qu'elles ne leur sont pas nouvelles, et qu'en les leur apprenant, on ne fait que leur en rappeler la mémoire. C'est ce que nous enseigne notre divin Platon. »

Deux mille ans après le vieux Caton, il vient de se produire en Italie, dans la famille du D' Samona, un fait dont Cicéron se serait assurément emparé pour justifier cette opinion de la préexistence. Nous avons demandé à M. Edmond Duchatel, le distingué vice-président de la Société universelle d'Études psychiques, de bien vouloir exposer à nos lecteurs ce fait divers de philosophie contemporaine; nous y joignons les illustrations parues, à Palerme, dans la Filosofia della Scienza.

Est-ce un signe des temps ?

Æsculape a reçu d'Italie le compte rendu en un in-octavo de 350 pages, d'une enquête sur la Réincarnation, entreprise et menée à bien, en l'an de grâce 1912, par la vaillante revue de Palerme : la Filosofia della Scienza.

Ce retour de la patrie d'Archimède aux doctrines de Pythagore est un épisode inattendu de cette renaissance philosophique qui accompagne chez notre sœur latine un renouveau d'activité dans toutes les branches de la vie sociale en l'honneur du cinquantenaire du glorieux « Risorgimento ».

Cent sept réponses à l'Enquête internationale sont parvenues au D' Calderone de tous les points de l'Europe; beaucoup de France et de Paris; quelques-uns des meilleurs esprits de ce temps ont consciencieusement recherché dans la psychologie, la biologie, l'embryologie, la métaphysique et la morale des arguments en faveur de la Réincarnation.

Nous n'osons affirmer que ces arguments soient tous également convaincants, mais quelques-uns sont développés avec talent et ne manquent point d'impressionner le lecteur.

Des idées innées, ou, si mieux l'on aime, de la « mémoire ancestrale », des exceptions aux règles de l'hérédité, comme des enfants prodiges, plusieurs des cent sept collaborateurs à l'enquête paraissent avoir tiré de sérieuses raisons de nous demander :

D'où venons-nous ? Et ce qui paraît un début dans la vie ne serait-il qu'un retour ?

Pour notre part, voulant nous borner aux seuls faits précis, à l'exclusion de toute déduction philosophique, nous n'avons trouvé, dans nos relations personnelles, que le seul fait (n° 104), que nous avons pu contrôler par le témoignage d'une Parisienne très honorablement connue, amie de l'héroïne, qui est elle-même une femme de haute distinction et de grande culture :

« Une de mes amies, membre de la Société « théosophique de Paris, l'une des fondatrices « de notre Lyceum Club, et l'une des vice- « présidentes de l'Institut National des servi- « teurs de l'État, voyageait il y a quelques « années dans le Tyrol italien, avec une de ses « amies. Arrivée à Trente, pour la première « fois de sa vie, elle choisit un hôtel établi « dans une vieille maison. À la grande surprise « de son amie, notre compatriote reconnut « aussitôt les lieux comme si elle les avait « habités à une autre époque. Elle sut même « décrire l'ancienne distribution de l'édifice,

a fait vérifier sur les lieux mêmes, par les officiers de l'état civil de la province du Bengale, et qu'il a insérée dans la réponse n° 11 :

« Ramshadon Guin, âgé de 45 ans (suit la « caste, etc., habitant de Krolberia), a eu pour « femme Mannohini Dassi, morte du choléra « il y a douze ans... Après la mort de « Mannohini, sa tante maternelle, qui habitait « à Balgorh, eut une fille. — Au mois d'août « dernier, quand cette fille alla visiter Bamoun- « muller avec sa mère, elle passa, par hasard, « par Krolberia, et, indiquant la maison de « Ramshadon, elle déclara que « cette maison, avec le jardin et « la fontaine appartenaient à son « ancien mari. La mère et la « fillette entrèrent dans cette mai- « son, et l'enfant, après avoir sa- « lué une dame âgée qui s'y trou- « vait, dit : « Voilà ma belle-mère « d'autrefois ; j'ai habité cette « chambre et ces enfants étaient « les miens. » La fillette dit en- « suite à Ramshadon qu'il avait « été son mari et elle insista pour « qu'il l'épousât, sinon elle se « suiciderait.

« Ramshadon lui demanda « alors de donner quelque preuve « de ce qu'elle affirmait, et elle « dit alors : — « Au moment de « ma mort, on a coulé 6 roupies « dans l'étoffe de ma robe. Vous « avez retiré cet argent et vous « pouvez vous souvenir qu'à mon « lit de mort je demandai un peu « d'argent et quelques ornements « à mon fils aîné. J'ai aussi laissé « un vase rouge et quelques ru- « bans pour les cheveux en haut « du mur et deux épingles à cheveux dans un « coffre. »

Le tout fut retrouvé, non sans peine, et après des recherches qui confirmèrent, dans les moindres détails, la déclaration de la « revenante ».

Cette idylle orientale nous rappelle involontairement les vers de Musset :

Et si la vérité ne m'était pas sacrée,
Je vous dirais qu'Hassan épousa Namouna.

Plus heureuse que Namouna, la fidèle Mannohini fut répondue par Ramshadon.



D'après le cliché de la Filosofia della Scienza.

Alexandrine Maria-Pace
Fig. 1 et 2. — Les deux jumelles du D' Samona, à l'âge de deux ans

« description qui fut reconnue exacte.

« Ce fait, qui rappelle beaucoup d'autres « faits analogues, est confirmé par une dame « de haute culture et de la meilleure société « parisienne. Il est clair que l'on peut l'inter- « prêter de diverses manières, spécialement « en ayant recours à la clairvoyance. — Néan- « moins, l'impression la plus naturelle est bien « celle d'un « déjà vu » et s'accorderait « bien avec l'hypothèse d'une vie antérieure. »

Les lecteurs d'Æsculape prendront un plus vif intérêt à la romanesque idylle hindoue que M. le D' Lucien Moutin, de Boulogne-sur-Seine,



L'OUÏE, par Daumier.

« N'oi, écoute-toi donc ! - Via, une boue sur le l'appelle et elle ne dit.
Oui, Adolphe ! Je ne m'appelle pourtant pas Adolphe !, ni le petit non plus »

D'après le cliché *Filosophia della Scienza*.

Fig. 3. — La défunte « Alexandrine » à l'âge de trois ans et huit mois.

Mais nous avons été d'arriver au fait plus voisin de nous, auquel fait allusion le titre de cet article : *Les fillettes jumelles de M. le D^r Samonà*. Sauf erreur, c'est à ce fait et à l'intérêt qu'il a suscité dans toute l'Italie, que nous devons l'*Enquête internationale* et le mouvement philosophique dont elle peut devenir l'origine.

Voyons donc, avec photographies à l'appui, ce que, dans une correspondance familière avec le D^r Samonà, j'ai appelé, un jour, son « expérience pratique de réincarnation ». (Réponse n° 105.)

Le principe en remonte à trois ans passés, et M. le colonel de Rochas a traduit, dans ses *Vies successives* l'exposé synthétique des faits que voici, d'après le texte italien écrit par le D^r Carmelo Samonà lui-même, dont la thèse *Psiche misteriosa* atteste la haute intelligence et la grande érudition scientifique :

« Le 15 mars de l'année 1910, après une très grave maladie, mourait, âgée d'environ cinq ans, ma fillette adorée, du nom d'Alexandrine... Trois jours après la mort de ma fillette, ma femme rêva à elle, il lui semblait « la voir telle qu'elle était quand elle était vivante et elle l'entendait dire : « Maman, ne pleure plus. Je ne t'ai pas quittée, je n'ai fait que me l'éloigner de toi. Vois plutôt : je suis devenue petite comme cela » (et elle lui montrait en même temps un petit embryon complet) ; puis elle ajouta : « Tu vas donc devoir commencer à souffrir de nouveau pour moi. »

« Trois jours après, le même rêve se reproduisit... Ma femme resta incrédule sur la possibilité d'une nouvelle maternité, d'autant plus qu'ayant eu une fausse couche qui nécessita une opération (21 novembre 1909), et fut suivie d'hémorragies fréquentes, elle était presque certaine de ne pouvoir plus devenir enceinte.

« Un matin, de bonne heure, quelques jours après la mort de sa fillette, pleurant comme d'habitude et toujours incrédule, elle me disait : « Je ne vois que l'atroce réalité de

« la perte de mon cher petit ange ; cette perte est trop forte, trop cruelle, pour que je puisse accrocher un fil d'espérance à de simples rêves comme ceux que j'ai faits et croire à un événement aussi invraisemblable que la renaissance à la vie de ma fillette adorée, par mon intermédiaire, surtout quand je me représente mon état physique actuel. »

« Tout d'un coup, pendant qu'elle se lamentait d'une façon si amère et si désespérée, et que je me m'efforçais de mon mieux à la consoler, trois coups secs et forts, comme frappés avec les nœuds des doigts par les gens qui veulent s'annoncer avant d'entrer, furent entendus à la porte de la pièce dans laquelle nous nous trouvions et qui donnait dans une petite salle. Ces coups furent, au même instant, perçus par mes trois petits garçons qui étaient avec nous dans cette pièce. Eux, croyant que c'était une de mes sœurs, qui avait l'habitude de venir à pareille heure, ou ouvrant aussitôt la porte en criant : « — Tante Catherine, entrez. » Mais grande fut leur surprise et là notre quand nous ne vîmes personne et que, regardant dans la pièce contiguë, plongée dans l'obscurité, nous pûmes constater qu'il n'était entré personne.

« Cet incident nous impressionna vivement, d'autant plus que les coups furent frappés à l'instant même du suprême découragement de ma femme. Auraient-ils eu, par hasard, une cause métapsychique et quelque relation avec son profond abattement ? Le soir même de ce jour, nous résolûmes de commencer des séances médianiques « typologiques que, méthodiquement, nous continuâmes pendant au moins trois mois... Dès la première séance, se présentèrent deux entités, l'une qui se donnait pour ma fillette, et l'autre, pour une sœur à moi, morte depuis longtemps à l'âge d'environ quinze ans, et qui, selon son dire, apparaissait à titre de guide de la petite Alexandrine... Dans la première séance, Alexandrine, après avoir dit que c'était elle-même en personne qui avait apparu en songe à sa mère et que les coups entendus l'autre matin avaient été frappés pour indiquer sa présence et chercher à consoler celle-ci par des moyens plus impressionnants, ajouta : « Ma petite maman, ne pleure plus, parce que je reviendrai, par ton intermédiaire et qu'avant Noël, je serai avec vous. »

« ... Dès le commencement, elle annonça qu'elle ne pourrait communiquer avec nous que pendant environ trois mois, parce qu'ensuite elle serait de plus en plus attachée à la matière et s'y endormirait complètement. Le 10 avril, ma femme eut les premiers soupçons d'une grossesse.

« Le 4 mai, nouvel avis de sa venue, de la part de la petite entité (nous nous trouvions alors à Venetico, dans la province de Messine) : « Maman, dit-elle, en toi s'en trouve encore une autre. »

« Comme nous ne comprenions pas cette phrase, et que nous supposions qu'elle s'était trompée, l'autre entité (tante Jeanne) intervint en disant : « La fillette ne se trompe pas, mais elle ne sait pas très bien s'exprimer ; elle veut dire qu'un autre être voltige autour de toi, ma chère Adèle ; il veut retourner sur cette terre. »

« ... Cela, au lieu d'encourager et de consoler ma femme, ne faisait qu'augmenter ses doutes et ses incertitudes ; après ce nouveau et curieux message, il lui apparut comme plus certain que tout devait se terminer par une grande déception. Trop de faits, en vérité, devaient se réaliser après ces annonces pour que ces communications pussent être véritables ; il fallait, en effet :

« 1° Que ma femme devint réellement enceinte ;

« 2° Qu'étant donné ses récentes souffrances, elle n'eût pas de fausse couche, comme cela lui était arrivé précédemment ;

« 3° Qu'elle mit au monde deux êtres, ce qui paraissait encore plus difficile, ce cas n'ayant eu de précédent ni chez elle, ni chez ses ascendants, ni chez les miens ;

« 4° Qu'elle accouchât de deux êtres qui ne seraient ni deux mâles, ni un mâle et une femelle, mais bien deux femelles...

« ... Le cinquième mois, qui coïncidait avec le mois d'août, nous nous trouvions à Spadafora ; ma femme fut examinée par un savant médecin accoucheur, le D^r Vincenzo Cordaro, qui, après visite, dit spontanément : « Je me garderais bien d'affirmer d'une façon absolue, car, à cette période de grossesse, il n'est pas encore possible de le constater avec certitude, mais un ensemble de faits me conduit à diagnostiquer une grossesse de jumeaux. »

(Le 7^e mois fut marqué par une crise qui faillit tout compromettre, mais dont M^r Samonà eut le bonheur de sortir saine et sauve grâce au D^r Cordaro.)

« Ma femme, reprend le D^r Samonà, étant complètement remise et ayant aussi l'assurance que les sept mois étaient révolus, nous retournâmes à Palerme, où elle fut examinée par le célèbre médecin accoucheur Giglio, qui constata une grossesse de jumeaux. Ainsi une partie, déjà très intéressante, des communications se trouvait confirmée. Il restait encore bien d'autres faits aussi importants à

D'après le cliché *Filosophia della Scienza*.

Fig. 4. — Alexandrine « actuelle » à l'âge de deux ans et quatre mois.

D'après le cliché *Filosophia della Scienza*.

Fig. 5. — La « défunte » Alexandrine à l'âge de cinq ans.

« être vérifiés, spécialement le sexe, la naissance de deux filles, et cette particularité qu'il devait y avoir une ressemblance physique et morale de l'une d'elles avec la morte, » Alexandrine.

« Le sexe se trouva confirmé dans la matrice du 22 novembre (1910), date où ma femme donna le jour aux fillettes.

« Quant à la constatation de ressemblances physiques et morales possibles, elle exige assurément du temps (*ceci était écrit au début de l'année 1911*)... Il semble néanmoins étrange que de déjà (en 1911), au point de vue physique, se manifestent certains caractères qui confirmeraient la prédiction et encourageraient à poursuivre l'observation, et autorisent à penser que, sous ce rapport même, les communications doivent se vérifier littéralement.

« Les deux fillettes, à cette heure, ne se ressemblent point; c'est ainsi qu'elles diffèrent très sensiblement l'une de l'autre par la corpulence, le teint et la forme; la plus petite semble une copie fidèle de la morte, c'est-à-dire d'Alexandrine au moment où elle naquit. Chose extraordinaire, elle a de commun avec elle les trois particularités physiques suivantes: hyperémie à l'œil gauche, légère scorbée à l'oreille droite, et une légère asymétrie de la face, tout à fait identique à celle que présentait Alexandrine au moment de sa naissance, »

A ce récit du père, M. le colonel de Rochas ajoutait, en 1911, cette intéressante remarque :

« L'article publié dans la *Filosofia della Scienza* se terminait par une série d'attestations de parents et d'amis de la famille Samonà, établissant qu'ils avaient eu connaissance en leur temps des faits dont il vient d'être question... La sœur jumelle d'Alexandrine est venue au monde la première, ce qui, d'après les idées généralement admises, indiquerait qu'elle a été conçue la seconde; enfin les neuf mois normaux, qui auraient fini à la Noël n'étaient point écoulés, parce que les couches doubles sont toujours un peu avancées. »

Nous voici maintenant en 1913; les fillettes

ont évolué chacune de leur côté et nous possédons des photographies qui nous permettent de nous rendre compte du résultat de cette évolution au point de vue de la ressemblance physique et morale de la prétendue réincarnée avec elle-même.

Les photographies 1 et 2 montrent assez bien la différence de physionomie des deux jumelles. On aperçoit d'ailleurs dans la figure 1 (celle d'Alexandrine), la légère asymétrie signalée par le D^r Samonà.

Du n° 1 au n° 3, et du n° 4 au même n° 3 (photographie de la morte à 3 ans et 8 mois), la ressemblance ne fait que s'accroître, bien qu'il y eût encore, entre les deux Alexandrines, celle d'autrefois et celle d'aujourd'hui, une différence d'âge considérable (de près de moitié).

C'est pour cette raison que nous croyons encore plus prématurée la comparaison des n° 5 et 6. Il est visible que le D^r Samonà a cherché à faciliter la juxtaposition des deux profils par la ressemblance des poses. Mais ici l'écart des âges (de 2 ans et 4 mois à 5 ans), est tellement considérable que, malgré l'identité remarquable de la forme du nez, nous préférons ajourner notre jugement jusqu'au jour où Alexandrine aura — de nouveau, si j'ose dire ainsi — atteint sa cinquième année.

Plus éloquent nous paraît être la ressemblance morale entre les deux Alexandrines (et la dissemblance aussi avec la jumelle Maria-Pace), d'après le texte de l'article annoncé par la réponse (n° 105), à l'Enquête internationale, et qui vient de paraître dans le n° de mai 1913 de la *Filosofia della Scienza*.

Voici quelques détails réellement curieux :

« La « première Alexandrine » mourut sans qu'on ait pu la corriger entièrement du défaut d'être *gauchère*. Aujourd'hui, l'Alexandrine « actuelle » s'est déjà montrée obstinément gauchère, et, naturellement, nous avons recommencé avec elle les mêmes efforts pour la corriger. Aucun de mes enfants, y compris la jumelle d'Alexandrine, « Maria-Pace », n'a jamais montré une tendance « de cette nature... »

« Dans la chambre de ses frères, il y a une « petite armoire où sont enfermées des chaussures. Quand elle peut entrer dans cette chambre et ouvrir l'armoire, c'est pour elle un grand divertissement de tirer les chaussures et de jouer avec elles. C'était une passion chez l'autre Alexandrine; mais ce qui nous a le plus impressionnés, c'est que la seconde, comme la première, veut toujours « chausser un de ses petits pieds dans une de ces chaussures nettement trop grandes pour elle et chemine ainsi dans la chambre. »

« ... Un grand silence règne autour de la villa que nous habitons, qui se trouve loin de la ville, en sorte que le passage d'une voiture dans le voisinage s'y laisse fortement entendre. Or, ce bruit trouble beaucoup l'esprit d'Alexandrine, laquelle, chaque fois qu'elle n'est pas distraite, se cache dans le sein de sa mère en disant : « Alexandrine a peur (*Alessandrina si spaventa*). » Tout cela, jusqu'aux paroles précisément les mêmes, et à l'usage de la troisième personne, rappelle ce que faisait Alexandrine dans les mêmes occasions. Inutile de dire que Maria-Pace (sa sœur jumelle) ne souffre pas de pareilles « peurs. »

Enfin, même manière de caresser sa mère, même contenance dans la conversation, même manière d'estroper, pour s'amuser, les prémonitions de ses parents, de sorte que le D^r Samonà conclut ainsi :

« L'évolution de la vie de l'Alexandrine « actuelle » (physionomie, habitudes et ténacités) nous fait l'effet du développement « du même film cinématographique que nous avons déjà eu sous les yeux, dans la vie de la première Alexandrine... La correspondance de ces faits, de caractère général ou particulier... pourra difficilement s'expliquer « par des coïncidences fortuites ou par l'hérédité, surtout si l'on pense aux autres faits « qui ont précédé la naissance des deux fillettes. »

*
*
*

Nous nous bornerons à rapprocher le cas Samonà de celui rapporté par le D^r Moutin et du premier cas cité par nous, et nous concluons qu'il faudrait encore un grand nombre de faits de ce genre pour arriver à démontrer l'hypothèse réincarnationniste.

Ainsi que le dit à la 42^e réponse de l'Enquête, un grand écrivain, Maurice Maeterlinck (qui se réfère, d'ailleurs, à la page 168 de son livre sur « la Mort ») :

« La réincarnation, avec sa doctrine des « expiations et des purifications successives, rend raison de toutes les inégalités physiques et intellectuelles, de toutes les iniquités sociales, de toutes les injustices abominables d'une destinée. »

« Mais la qualité d'une croyance n'en atteste pas la vérité... et ce qu'elle nous a donné jusqu'ici n'est que la première ombre d'un commencement de preuve. »

Pour finir, un docteur en médecine, qui est un des premiers philosophes de ce temps, le D^r Joseph Maxwell, nous dira (Réponse n° 2) : « La psychologie moderne tend à se rapprocher de la notion réincarnationniste. Le D^r Le

D'après le cliché *Filosophia della Scienza*.

Fig. 6. — Alexandrine « actuelle » à l'âge de deux ans et quatre mois.

« Bon, par exemple, parle d'une « âme ancestrale », ce qui est intelligible dans le sens d'une évolution individuelle, et non dans le sens qu'il lui donne.

« Bergson et Boutroux ne devraient pas être « contraires à l'hypothèse de la réincarnation. » Mais quelle consolation pour les médecins, — sinon pour les familles, — de pouvoir dire, par exemple, après une opération malheureuse :

« Ce n'est rien ; ce n'est qu'un billet d'aller-retour (de la Terre à la Terre). »

Certes, toutes les femmes n'ont pas la mémoire de Manmohini, ni tous les vœux la fidélité de Ramshadon, dans l'« Idylle hindoue » du D^r Moutin.

Mais, nous dit encore le D^r Maxwell :
« Je ne conçois la réincarnation que réglée « par l'évolution. L'oubli des vies antérieures

« est un phénomène normal qui peut s'expliquer comme les amnésies ordinaires. La mémoire d'une vie antérieure à notre existence « actuelle ne serait pas compatible avec le « développement individuel de notre cerveau « matériel. »

Comme le disait Candide :
« Cela est bien, mais il faut cultiver notre jardin » — c'est-à-dire : notre cerveau !

LE MAL DE MAUPASSANT II. LA MIGRAINE

Par le D^r Maurice PILLET

On trouve chez Guy de Maupassant une des manifestations les plus caractéristiques du tempérament dit « épileptisant » : la migraine. Un de ses amis, M. Gistucci, s'étant baigné certain jour en mer avec Guy, lui fit visite le lendemain : « Je poussai la porte, dit-il, et je demeurai saisi en voyant mon bon compagnon de « nage », couché de tout son long sur son lit, la face pâle, congestionnée par places, la tête enveloppée de linges, et les yeux clos... Je m'avançai doucement et vins à son chevet. Il ouvrit les yeux, me tendit la main. Comme je m'excusais, faisant mine de m'asseoir, à l'attendre, jusqu'à ce que la crise fût passée. La crise ne passait pas... » L'arthritisme, dont le D^r Pillet nous citera maintes manifestations, favorise une névrose d'où relèvent ces troubles fonctionnels du cerveau qui s'appellent obsessions, perversions, hallucinations. Si à parail état névropathique bien caractérisé nous ajoutons la notion de l'infection « spécifique », nous comprendrons l'évolution ultérieure logique de la paralysie générale qui sera étudiée en un prochain article.

On Nadmet généralement qu'une œuvre d'art est la nature vue à travers un tempérament. Cette formule est-elle exacte en ce qui concerne Guy de Maupassant ? Y a-t-il des rapports — et quels rapports — entre son œuvre et sa vie ? Qui fut-il, lui, dans un décor de soleil et de santé, plaça tant de douleurs et de bassesses ?

Chacun s'accorde d'abord à vanter sa beauté physique. « Celui-là, je l'aime, car c'est un mâle », disait Zola.

Voici le portrait que trace de lui Henry Roujon, alors que Maupassant allait vers sa vingt-cinquième année :

Maupassant, le Maupassant d'alors, n'avait aucune mine d'un névrosé. Son teint et sa peau semblaient d'un rustique fouetté par les brises, sa voix gardait l'allure traînante du parier campagnard. Il ne rêvait que courses au grand air, sport et dimanches de canotage. Il ne voulait habiter qu'au bord de la Seine. Chaque jour, il se levait dès l'aube, lavait sa tête, frottait quelques bordées en fumant des pipes et sautait le plus tard possible dans un train pour aller pester et peiner dans sa geôle administrative. Il buvait sec, mangeait comme quatre et dormait d'un somme ; le reste à l'avantant (1).

Edouard Rod le dépeint ainsi :

Solide comme un roc, sanguin, vigoureux, comme un homme des temps anciens (de la légende bien entendu), passionné d'exercices corporels et de canotage, lutteur, boxeur, il jouit d'une renommée de don Juan qui fut justifiée. On raconte quelques anecdotes étonnantes et certes il est le héros de plus d'une de ses nouvelles (2).

Maupassant, écrit d'autre part M. Pierre Giffard, allait souvent à Saint-Germain, tirant ferme sur les avirons. Son plus grand plaisir était d'y promener des amis et des dames, de fort jolies dames, dont les cris effarés donnaient de l'animation à la rivière. La propriétaire faisait son ménage et il prenait ses repas chez un traiteur du village, nommé Lelièvre, qui sûrement n'a jamais en deux clients comme celui-là. A certains jours, en effet, Maupassant recevait ses amis à la table ronde du restaurant villageois et aucun des convives qui se trouvaient là n'engendrait la mélancolie. On y

confectionnait des bibelots grossièrement sculptés en toute sorte de matière, depuis le bois jusqu'à la carotte : attention narquoise pour les défauts de celui-ci ou les tendances de celle-là. On y organisait des concours d'invectives à la façon homérique. Maupassant donnait avec une belle exuberance le départ et le ton (1).

Ces lignes concernent toujours le Maupassant



Guustave de Maupassant, père de Guy, d'après un tableau du Musée de Rouen.

M. de Maupassant père recherchait beaucoup les succès mondains et se montrait fort empressé auprès des jolies femmes. La vie commune entre lui et Laure de Maupassant, sa femme, fut souvent traversée d'orages et elle devint bientôt impossible. La séparation eut lieu à l'amiable, par simple acte sur papier timbré, au début de 1872.

de vingt-cinq ans. Beau gars ! Don Juan ! Solide comme un roc ! Voici cependant ce qu'écrivit Max Nordau :

C'est le front bas, l'arcade sourcilière presque aussi saillante que dans le crâne de Cro-Magnon, le nez court et épais, la moustache broussailleuse, la bouche vulgaire, brutalement sensuelle, l'ensemble de la physiologie d'un sous-officier partant le dimanche à la recherche de conquêtes faciles, qui m'angoissa presque la seule et unique fois que je vis Maupassant (1).

M. Pierre Giffard remarque aussi :

Ses bons yeux ne laissaient pas voir au premier venu les migraines atroces dont le pauvre garçon souffrait déjà fréquemment.

Et M^r Levanneur, la propriétaire de la petite maison que Maupassant avait louée au bord de la Seine, confie : « Chez M. de Maupassant, ça sentait toujours l'éther. »

Pour lui, le don Juan admiré, il écrivait vers la même époque :

Il me vient par moment des perceptions si nettes de l'inutilité de tout, de la méchanceté inconsciente de la création, du vide de l'avenir (quel qu'il soit) que je me sens venir une indifférence triste pour toutes choses, que je voudrais seulement rester tranquille, tranquille dans un coin, sans espoirs et sans embêtements... Moi, je dis chaque soir, comme saint Antoine, « encore un jour, un jour de passé ». Ils me semblent longs, longs et tristes...

Et une autre fois :

Je vois des choses farces, farces et d'autres qui sont tristes, tristes, tristes, tout le monde est bête, bête, bête, il comme ailleurs.

Maupassant dissimulait-il donc derrière sa libre vie de robustes plaisirs une autre vie, faite de douleurs physiques et morales ?

Nous répondrons d'un mot : Maupassant fut un malade. Il passa envié, fêté, et nul au fond de lui-même ne se trouva plus misérable.

La cause fondamentale des souffrances de Maupassant est connue.

Guy de Maupassant doit être rangé dans cette catégorie de dégénérés que M. le Prof. Pierret a nommé des *épileptisants*, désignant

(1) Henry Roujon, *Souvenirs d'art et de littérature*, 1904.
(2) *Gazette littéraire*, 3 février 1883.

(1) Pierre Giffard, *Supplément du Figaro*, février 1908.

(1) Max Nordau, *Vas du dehors*.

ainsi une classe de malades chez lesquels l'auto-intoxication naturelle, des intoxications ou des infections développent des symptômes moteurs, sensoriels, sensitifs ou psychiques à formes explosives, à formes de raptus et dont le plus commun est la crise convulsive vulgaire.

On trouve, en effet, chez Guy de Maupassant une des manifestations les plus caractéristiques du tempérament épileptique : la migraine. Voici à ce sujet quelques témoignages :

Celui d'abord de M^{re} H. Lecomte du Noy :

Pour ses migraines, je me souviens que Maupassant s'en est toujours plaint et c'est ce qui l'a entraîné à abuser des stupéfiants. (1)

Voici également le témoignage de M^{re} Levanneur, la propriétaire de Maupassant :

S'il avait des migraines ? Ah ! oui, le pauvre monsieur. Car le prenait subitement et il fallait qu'il se couche toute la journée. Sa figure devenait toute rouge. Il en avait souvent et il tenait toujours de l'éther chez lui, au

chambres

Monsieur,

Me voici de retour à l'hôtel depuis trois jours, et je vous avais fait attendre. Je vous prie de m'en excuser. Quand madame votre mère vous y venait, parce que j'ai l'intention de repasser presque immédiatement. J'attends uniquement l'arrivée de madame Piron pour m'en aller.

Bien à vous, monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués

Guy de Maupassant

Lettre autographe de Guy de Maupassant.

cas où le mal de tête surviendrait. Ça sentait toujours l'éther chez lui (2).

Autre témoignage de M. Gistucci, un ami de Maupassant, et qui s'était baigné en mer avec lui, la veille du jour où il place son récit :

Je poussai la porte et je demeurai saisi en voyant mon beau cousin de « nage », couché de tout son long sur sa chaise longue, la face pâle, congestionnée par places, la tête enveloppée de linges et les yeux clos... Je m'avancai doucement et vins à son chevet. Il ouvrit les yeux, me tendit la main. Comme je m'excusais, faisant mine de me retirer, il m'arrêta d'un geste. « Ce n'est rien, murmura-t-il, c'est la migraine. » (3)

Tous ces témoignages se rapportent à la période de jeunesse; voici maintenant celui du valet de chambre de Maupassant et qui se rapporte au contraire aux dernières années :

Hier, mon maître a eu la migraine et aujourd'hui il a les yeux rouges. Il ne se plaint pas, il sait souffrir; c'est à peine s'il prend un peu d'éther ou d'anésthésie pour ces grands maux de tête. Ce qu'il regrette le plus, ce sont les journées de travail perdues, car, à la suite de ces crises, il a besoin d'un repos absolu. Alors, je lui prépare des mets absolument légers (4) :

Laissons parler enfin Guy lui-même :

Mais j'allai payer ma nuit sans sommeil. La migraine, l'horrible mal, la migraine qui torture comme aucun supplice ne l'a pu faire, qui broie la tête, rend fou, égare les idées et disperse la mémoire ainsi qu'une poussière au vent, la migraine m'avait saisi et je dus m'étendre dans ma couchette, un flacon d'éther sous les narines.

Pendant dix heures, je dus endurer ce supplice contre lequel il n'est point de remède et, le lendemain, alerte comme après une convalescence, je partis pour Saint-Raphaël. (Sur l'eau)

Il était nécessaire d'insister sur l'existence indubitable des crises migraineuses chez Maupassant, car c'est ce symptôme, le plus net dans son cas, qui permet de le classer sûrement parmi les épileptiques.

Ces crises durèrent toute la vie et le P^{re} Pierret les constata.

Mais si Guy de Maupassant doit, avec Mahomet, Napoléon, Flaubert, Dostiewsky, être compté parmi les hommes illustres atteints de la névrose sacrée, on conçoit quelle lourde influence doit avoir sur sa vie générale l'existence du tempérament épileptique. Et son histoire montre en effet que c'est là la vraie raison des étrangetés de sa vie physique, de sa vie morale et parfois de ses œuvres.

L'hérédité de Maupassant est d'abord lourdement chargée au point de vue nerveux. Son père, Gustave de Maupassant, menait une vie assez dissipée. Une séparation intervint entre lui et M^{re} de Maupassant.

M^{re} de Maupassant est présentée par tous, au contraire, comme une femme remarquablement intelligente, cultivée et ayant été une mère, à tous points de vue, admirable pour Maupassant. Mais elle souffrit toute sa vie de troubles nerveux qu'il n'est pas possible de déterminer cependant d'une façon exacte mais qui sont certains. Ainsi, en 1872, âgée alors de 30 ans environ, elle écrit elle-même à Flaubert :

Tu veux des nouvelles de ma santé? Les nouvelles sont toutes à peu près les mêmes. Je ne suis pas précisément malade; je me sens excessivement, effroyablement faible. Il y a des instants où ma tête est comme brisée et où je me demande positivement si je veille ou si je rêve. Cette impression est courte, mais très pénible. C'est une véritable détresse. (Des vers.)

Une autre fois, un médecin met les troubles de la santé sur le compte d'un ténia. Mais il ajoute, en soulignant le mot *nerveuses* :

De ce ténia, « cinq fois sur dix, on ne voit aucune trace. Il affecte les formes de toutes les maladies et spécialement des maladies nerveuses, de l'estomac et du cœur. »

M^{re} de Maupassant souffrait, elle aussi, de migraines, usait d'éther, de chloral et avait des troubles visuels. On relève ces lignes dans une lettre de Maupassant à Flaubert, écrite par conséquent avant 1880 :

Ma mère ne va pas mieux. Potain, qu'elle a consulté, affirme que le cœur n'a pas de maladie organique, ni les yeux. Il n'y a là qu'un rhumatisme nouveau, très dangereux cependant, par lequel tu menaces la moelle épinière et peut amener une paralysie.

M. Charles Lapierre, un ami intime de la famille, a écrit, d'autre part, au sujet de la maladie de Maupassant :

Étrange névrose qui affecte successivement les sens organes et qui semble être un héritage maternel. La mère, d'une intelligence supérieure, en souffrit toute sa vie et cependant, malgré des crises qui l'ont souvent mise en danger de mort, elle est arrivée à un âge qui l'a fait survivre à ses deux fils. Il eût fallu à Maupassant, pour combattre les effets de l'hérédité, autre chose que l'existence surchauffée qu'il menait. (Lumbroso)

En maintes circonstances, M^{re} de Maupassant fait preuve d'une émotivité exagérée et sur la fin de sa vie on trouve encore ces renseignements, dans une lettre de son mari, d'où leur intérêt, mais peut-être aussi leur exagération.

M^{re} de Maupassant est arrivée à un tel paroxysme de fureur qu'à la moindre chose elle a des attaques terribles qu'il est impossible de cacher à l'enfant (d'Hervé) et qui lui font un mal énorme.

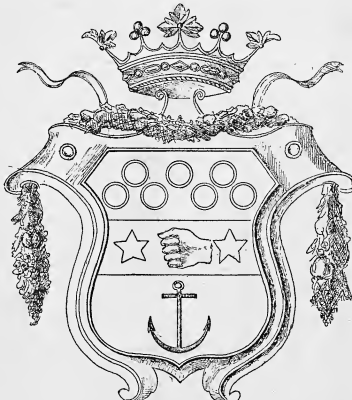
« Depuis huit jours... sa tête démenageait et elle était insupportable. Elle traitait ma belle-fille comme la dernière des femmes, elle traînait dans la boue la femme de celle-ci et, brê, samedi, dans une attaque, elle chassait Marie-Thérèse de sa chambre. »

Celle-ci descendit pour lui dire adieu; dans l'interval, M^{re} de Maupassant avait avalé deux flacons de laudanum. Elle était anéantie. On courut chercher le médecin. Quand elle revint à elle, sa fureur ne connut plus de bornes. Elle se leva, bouscula sa fille et se sauva dans la rue. Elle fut ramenée et couchée... »

M^{re} de Maupassant avait profité de ces quelques minutes pour s'étranger avec ses chevaux. Il a fallu les couper. Alors elle a eu des étouffements, des convulsions terribles... Il faudrait donner une garde à M^{re} de Maupassant ou la faire soigner dans une maison de santé, comme elle le demande. (Lumbroso, p. 464.)

Le plus proche parent de Guy de Maupassant, ensuite, est son frère Hervé; et là, on se trouve en présence d'un fait précis et significatif. Hervé de Maupassant est, en effet, mort de la même démence que son frère. Lui aussi paraît avoir eu un aspect extérieur superbe, une santé en apparence magnifique. Mais il était inconstant, difficile. Il fut sous-officier de cuirassiers, puis horticulteur, fit de mauvaises affaires et mourut à trente-quatre ans à l'asile de Bron, au cours d'une paralysie générale.

Le grand-père de Maupassant s'était ruiné



Les armes des Maupassant (d'après le D^r A. Lumbroso).

(Les Maupassant portaient le titre de marquis, titre à brevet que les descendants ne gardèrent pas, malgré que leurs armes fussent surmontées d'une couronne.)

D'azur à la fasce d'argent, chargée d'une main, de gantelet, couchée, fermant le poing, accompagnée de deux étoiles d'or; la tête d'azur, accompagnée, en chef, de sept anneaux d'argent, 3 et 1; en pointe d'une ancre d'argent. (Antoine Manno.)

(1) Le Mal de Maupassant. D^r Pillet. Maloigne, éditeur.

(2) Le Mal de Maupassant. D^r Pillet. Maloigne, éditeur.

(3) Le pessimisme de Maupassant. Gistucci. Lyon 1904.

(4) François. Souvenirs sur Guy de Maupassant. Pont-Nourrit, 1911.

également, mais il est inexact, contrairement à ce qui a été dit, qu'il y ait eu des aliénés dans les familles Maupassant et Le Poitevin.

En tenant donc compte de la névrose maternelle et du fait que son frère mourut paralytique général, on peut affirmer, au point de vue de l'hérédité, que Guy de Maupassant apporta à sa naissance un état constitutionnel prédisposé aux affections du système nerveux.

Né en Normandie, à deux pas de la mer, Guy de Maupassant passa son enfance à courir sur les plages et les falaises, et à treize ans entra au séminaire d'Yvetot. Il paraît avoir joui pendant ce temps d'une excellente santé. Une seule lettre de M^{me} de Maupassant signale :

« Le pauvre garçon a vu et compris bien des choses, et il est presque trop mûri pour ses quinze ans. Je viens d'être obligée de le retirer de la maison religieuse d'Yvetot, où l'on m'a refusé une dispense de maigre exigée par le médecin. Mon fils n'est pas sérieusement malade, mais il souffre d'un affaiblissement nerveux qui demande un régime très tonique. (Connard, t. 4.)

Quelques anecdotes, que cite M. Lumbroso, montrent, en effet, que Guy de Maupassant était déjà observateur, rusé, aréligieux. Il fut renvoyé du séminaire et mis au lycée de Rouen.

A sa sortie du lycée, il s'engagea dans l'armée, car c'était l'époque de la guerre franco-allemande, mais n'eut pas l'occasion de s'éloigner beaucoup de la Normandie. Il ne conserva de sa campagne que des souvenirs scabreux et le mépris de toutes les guerres.

Puis, avec l'année 1871, Guy de Maupassant vint à Paris où il entra comme employé au ministère de la Marine. Il devait rester dix ans dans divers ministères, jusqu'au moment où le triomphal succès de *Boule de Suif* lui permit de quitter les administrations.

Tous ses amis, à cette époque, célébraient à l'envi son aspect robuste et sa santé extérieure parfaite. J.-M. de Heredia dit :

« De taille moyenne, à la carrure athlétique, il était d'esprit vigoureux et sain. Je crus voir un de ces beaux étalons qui foulent d'un sabot solide l'herbage normand.

Un jour, en l'apercevant, un lutteur s'écria : « Permettez-moi de saluer un confrère. » Qu'on se reporte d'ailleurs aux témoignages déjà cités.

Ces mêmes amis cependant le voyaient avec surprise terrassé pendant de longues journées par de terribles migraines. Maupassant disparaissait alors et s'enfermait dans l'obscurité avec des anesthésiques.

Malgré ses superbes manifestations d'activité physique, dit M. Gistucci, Maupassant avait toujours connu des crises de vigueur et d'abattement, de force apparente et de faiblesse secrète, comme s'il conviait en lui un mal mystérieux.

Et, vers sa trentième année, il apparaissait déjà à son ami comme « un homme puissant détraqué par la maladie ».

Il faut signaler encore les troubles cardiaques

dont Maupassant se plaignait fréquemment à cette époque. Il avait des battements de cœur ; le sang circulait mal. Mais ces troubles furent purement fonctionnels sans aucun doute.

En 1877, Guy de Maupassant va prendre les eaux à Loèche, station où se rendent de préférence « les arthritiques, les rhumatisants, les paralytiques et les névrosés ».

Enfin, ses amis ont déjà noté un symptôme particulier caractéristique de l'arthritisme, c'est la sensibilité au froid de Maupassant. Maupassant craignait le froid d'une façon extrême. « Il était frileux ! » écrit M. Pierre Giffard ; pour un homme qui vivait sur l'eau le torse à demi-nu, c'était incompréhensible.

Maupassant n'en menait pas moins, d'autre part, la plus joyeuse vie du monde, et la période qui va de la vingtième à la trentième années fut bien la période heureuse de sa vie.

Tantôt triant de tous les plaisirs physiques, il goûtait à tous et dépensait le reste de son

qui n'est pas entièrement légitime par le plaisir immense qu'avait Maupassant à mystifier le bourgeois.

Quand il racontait une anecdote, c'était « tantôt des histoires de noyés, tantôt des aventures de magistrats ou de hauts dignitaires « surpris en des poses indécentes. Il en riait à « faire chavirer le bateau ». (Lumbroso, p. 314.)

« Douce manie, écrit M. Pierre Giffard, qui « s'explique par un mot quand on songe à la « fin lugubre et si précoce du grand écrivain.

De même, Maupassant était d'une complète amoralité en tout ce qui touchait les questions sexuelles et les anecdotes que l'on raconte sur son compte à ce sujet sont nombreuses. Elles témoignent toutes d'un mépris profond pour la femme et d'une indifférence morale absolue. Ce n'est pas dans les châteaux qu'il cherchait des maîtresses, qu'il en dise M. Lumbroso. Il était poussé d'ailleurs à agir de la sorte par de véritables impulsions. Des faits significatifs ont été cités. Bref, Maupassant se livra certainement à des excès sexuels considérables, et ce, avec « des adversaires conscients et libres », pour employer une intéressante expression de M. Lumbroso.

Maupassant ne dédaignait pas non plus les plaisirs de la table ; il mangeait comme quatre et buvait sec, sans cependant s'enivrer.

Ces excès de boissons, de même que les excès sexuels, ne doivent pas seulement être considérés comme des effets du tempérament névropathique de Maupassant, car ils réagissaient à leur tour sur ce propre tempérament et certainement eurent une part d'influence dans l'évolution ultérieure.

Il faut aussi signaler l'influence de l'éther, dont Maupassant fit un véritable abus, après en avoir usé d'abord pour calmer ses migraines.

Il buvait de l'éther, dit le D^r Henriot, de la cocaine, du haschisch, il se morphinait ; bref, il a couru toute sa vie après des jouissances qu'il n'a jamais pu atteindre.

Ultérieurement, Maupassant se 'servit de l'éther pour faciliter son travail. « Il s'est livré longtemps, dit le D^r Maurice de Fleury, à l'abus des excitants artificiels de la pensée. »

Il faut ajouter à tout cela l'influence de la spécificité dont l'existence n'est pas douteuse.

Ainsi peut-on fixer la personnalité de Guy de Maupassant, alors qu'il allait vers sa trentième année : Un aspect physique excellent, cachant des migraines violentes et des troubles nerveux ; un caractère très gai et très joyeux, mais par explosions, sur un fond dominant de mélancolie et des tares psychiques.

Tous ces signes permettent d'affirmer la présence d'une névrose, et les migraines nous indiquent que cette névrose est une épilepsie.

Sur ce terrain prédisposé, vinrent agir des excès alcooliques, vénériens, l'usage des stupéfiants, et enfin la spécificité.

C'est au cours des dix années qui suivirent, de 1880 à 1890, que Guy de Maupassant écrivit



Guy de Maupassant conduisant en bateau M^{me} Colette Dumas d'Hanterive (fille d'Alexandre Dumas fils) et M^{me} Bisset
(Photo communiquée par le comte Joseph Primoli, ami de Guy, et reproduite dans *Souvenirs sur Maupassant*, par le D^rA. Lumbroso ; Bocca édit., à Rome)

activité à canoter sur la Seine. C'était le temps des folies, des parties de canot sur la Seine avec M^{me} Mouche à la barre.

Parmi les plaisirs, à cette même époque, il écrivait à sa mère ces lettres désespérées dont nous avons cité des extraits.

Je me trouve si perdu, si isolé, si démoralisé, que je suis obligé de venir te demander quelques bonnes pages, l'épreuve... des moments de déresse si complets que je ne sais plus à qui me jeter. (Connard, t. I.)

En pleine ardeur de la vie, on trouve encore les traces certaines de la névrose. Ainsi, quand « auréolé d'une sorte de chapeau de « pêcheur à la ligne, le torse dans un tricot « rayé, ses gros bras de rameur nus jusqu'à l'épaule », il allait attendre des amis à la « gare, il ne manquait jamais, s'il apercevait « des personnes renommées par leur pudeur « ou occupant dans l'Etat des situations considérables, de prononcer d'une voix retentissante des propos de bienvenue immodes.

Ce simple fait dénote un manque de mesure



Guy de Maupassant à l'âge de 10 ans

Photographie communiquée au D^r A. Lumbroso par M^{me} Laure de Maupassant, et publiée dans *Souvenirs sur Maupassant*.

toutes ses œuvres. Pendant cette période, il vécut à Paris, célèbre, recherché, fêté, ne s'absentant de cette ville que pour quelques voyages en Angleterre, en Italie et en Algérie, quelques saisons dans des villes d'eaux et quelques croisières solitaires sur son yacht.

C'est le moment où il est en pleine possession de son génie, c'est la période vraiment active de la vie de Maupassant.

Puis il s'assombrit de plus en plus ; ses douleurs de tête se font plus violentes ; et le lecteur surpris voit éclater tour à tour, sous sa plume, le rire épouvané de M^{me} Mouché et les cris d'épouvante de la petite Roque.

C'est que la maladie n'a pas désarmé.

Les migraines, d'abord, vont en s'accroissant et Maupassant s'en plaint jusque dans ses œuvres. MM. Connard, René Maizeroy, Maurice Talmeyr, Henry Roujon ont confirmé ou signalé spontanément les « invincibles insomnies, les incessantes douleurs à la tête » dont se plaignait Maupassant.

Mon cher, dit-il un jour à M. Maurice Talmeyr, ne prenez jamais d'antipyrine, c'est l'antipyrine qui m'a mis dans l'état où vous me retrouvez. J'avais, à ce moment, trois contes à fournir par semaine au *Gil Blas*, deux sous ma signature, un sous le pseudonyme de Maufraigneuse, et de continues et atroces migraines me terrassaient constamment, précisément mes jours de conte. Alors invariablement je m'administrerais un cachet d'antipyrine, et le cachet invariablement me remettait en forme. (La *Liberté*, 25 mars 1911.)

Dans de nombreuses lettres, Maupassant se plaint de ses crises douloureuses :

A peine revenu à Etretat, je suis repris de migraines...

Quelques mois auparavant, le 2 janvier 1889, il écrivait de Tunis :

J'ai eu encore de terribles migraines qui m'ont absolument empêché de travailler, mais le climat de Tunis me fait beaucoup de bien...

Une autre fois, Maupassant écrit en parlant du D^r Magillot :

Or, avant-hier, comme je n'avais pas pu aller le voir par suite de migraines, il arrive chez moi...

De même tous les troubles névropathiques signalés chez Maupassant augmentent.

La sensibilité au froid s'exaspère. Faisant un voyage en Angleterre pendant l'été de 1886, il alla visiter Oxford un jour de pluie. « Maupassant grelottait de froid », écrit M^{me} Blanche Roosevelt. Et le lendemain, il quitte l'Angleterre, en donnant cette excuse pour son départ irrévocable : « J'ai froid, cette ville est trop froide. Je la quitte pour Paris ; au revoir. »

Je vais très bien en ce moment, écrit-il à sa mère, en 1887, car mon logis est terriblement chauffé.

Et, dans les dernières années, c'est une plainte perpétuelle :

Peux-tu me trouver, écrit-il à son ami Pinchon, une bonne chambre au soleil, avec une bonne cheminée ?... Je suis malade... Il me faut une chaleur tropicale.

Puis, une autre fois :

Cet hiver abominable a fait de moi une plante gelée... La chaleur seule en vient à bout.

Les souffles gelés des neiges m'ont redonné des tas d'accidents. J'allais me sauver je ne sais où, vers le soleil...

Il « grelottait » à l'inauguration du monument de Flaubert.

Une de ses ultimes lettres est presque consacrée tout entière à se plaindre du froid :

Il fait ici un temps affreux. La neige voltige encore dans l'air, le thermomètre descend toutes les nuits à 2 ou 3 degrés au-dessous de zéro. C'est horrible. Cet affreux hiver m'a tellement lassé et fatigué, que si je trouve quelque chose de chaud à Nice pour l'hiver prochain, je ne passerai pas de si longues périodes dans le Nord.

J'ai un besoin fou de soleil... (In Connard, t. I.)

Comme il était rhumatisant — il se plaint maintes fois dans ses lettres de « douleurs dans les jointures », d'une grande sensibilité à l'humidité — il accusait alors la Seine et le canotage de ses souffrances articulaires.

Il adorait la chaleur et présentait à ce sujet ce phénomène curieux de s'accuser jamais la moindre transpiration. M. Gistucy nous a confirmé son étonnement à ce sujet :

Maupassant marchait d'un pas de légionnaire romain, si je puis ainsi dire, sur les routes pourtant inondées de soleil et sans verser, ce qui m'étonnait tant que je lui en fis un jour la remarque, une seule goutte de sueur.

De son côté, M. Henri Amic nous a écrit :

Il marchait sans se fatiguer jamais, sans que jamais une goutte de sueur ne perlât sur son front. Il prétendait souffrir de cette sécheresse de la peau.

Ce nouveau trouble du système nerveux est intéressant en ce sens que cette anomalie dans les fonctions de la peau venait ajouter, par suite de l'excrétion insuffisante, une cause importante d'auto-intoxication secondaire à l'auto-intoxication normale des arthritiques.

Maupassant, qui buvait sec et mangeait comme quatre pendant les joyeuses journées de canotage à Sartrouville, dut, dès 1883, se rendre à Châtelguyon, et il y retourna chaque année.

Baradac, écrit-il en 1885, pense que tous mes troubles de l'estomac viennent du foie. Après le foie, on découvrirait qu'ils viennent du nez.

En 1887, il ne prenait ni potage, ni rôtir et buvait seulement du thé. En 1893, la situation était la même dans ses dernières lettres, il se plaint de ne plus pouvoir manger.

La constance et la modération relative des

symptômes, la forme et l'inefficacité des traitements ordonnés permettent de supposer qu'il s'agissait là d'une de ces gastrites chroniques, dans la pathogénie desquelles le système nerveux joue un rôle important.

Enfin, une affection au sujet de laquelle les opinions les plus diverses ont été émises, est celle dont Maupassant souffrit du côté des yeux. Là encore, la notion du tempérament épileptisant donne la clef du problème. On retrouve les premières traces du mal en 1880. « Si ton œil te le permet » écrit Flaubert à Maupassant en lui donnant un rendez-vous, mais rien n'indique depuis combien de temps l'affection s'était déclarée.

Flaubert, qui servait de père à Maupassant, le fit examiner par son médecin, mais ce dernier ne donna pas son opinion au bon Flaubert qui se rejeta sur cette hypothèse que Maupassant avait la même névrose que sa mère. Maupassant souffrit beaucoup ; il fut obligé de se coucher, le soir même de l'examen, des neuf heures. Le mal ne fit qu'empirer.

« Mon cœur va beaucoup mieux, mais les yeux n'ont rien gagné », écrit-il de Châtelguyon, le 10 août 1883. « Mes yeux ne vont pas du tout », écrit-il en 1884, à M^{me} Lecomte du Noy, et une autre fois en 1886 : Pardonnez-moi de vous répondre si peu, je n'y vais plus, tant j'ai fatigué mes yeux.

Voici d'autre part une lettre écrite en 1891, qui montre que l'affection évoluait toujours et intéressante également par ce fait que l'écrivain était alors en plein début de paralysie générale :

24, rue Boccador.

Ma bien chère mère,

Je suis fort embarrassé, car, pour répondre à ta lettre, j'ai un tas de choses à dire, et il m'est interdit d'écrire une ligne. Tout travail des yeux me rend malade jusqu'au soir. Il faut qu'ils se reposent absolument. Je crois que mon passage à Nice leur a fait le plus grand mal.

Ils ont été mieux lors de mon retour ici, puis, l'affreux temps que nous traversons m'a donné une sensible rechute, avec cette divergence du regard que j'ai déjà eue : l'une fois, à Cannes, en écrivant *Bel-Ami* ;



Guy de Maupassant à l'âge de 25 ans



Guy de Maupassant à l'âge de 30 ans

2 l'année dernière, à Cannes, et enfin à Nice cette année.

Quant à la dent, la question est résolue, mais je ne suis pas à bout de tourments. Le D^r Magitot, membre de l'Académie, est celui qui vient d'écrire et va présenter à cette Académie un rapport violent et plein de faits, dont les journaux ont déjà parlé, sur la cocaïne. Il porte à la connaissance de ses confrères trois ou quatre morts par asphyxie, trente ou quarante par empoisonnement, durant cinq ou six mois, par une simple piquette à la gencive, avec troubles dans le corps entier.

Cet homme est charmant et me connaît comme s'il était mon proche parent... Il a défendu (toute) l'extraction de l'autre dent, affirmant que je n'en souffrirai plus quand le trou de la première serait fermé. Tant que le maxillaire sera exposé à l'air, j'aurai des accidents de l'œil et des sinus qui sont toujours atteints de névralgies.

Or, avant-hier, comme je n'avais pu aller le voir par suite de maladie, il arrive chez moi. C'est un vieux, bien entendu. Il me dit : « Allons, caissons. »

M. de Heredia a raconté également que Maupassant lui confia sur la fin de sa vie :

Les défaillances de sa vision et de sa mémoire, ses yeux cessant tout à coup de voir, la nuit totale, l'avènement persistant un quart d'heure, une demi-heure, une heure... Puis la vision revenue dans la hâte, la fièvre du travail repris, un arrêt subit de la mémoire.

Le D^r Lagriffe avait pensé, avec beaucoup de raison, que cette affection, ayant débuté au minimum treize ans avant la mort de Maupassant et s'étant poursuivie, avec des alternatives d'amélioration et d'aggravation jusqu'à ses derniers jours, pouvait être un iritis chronique, mais le D^r Landolt, qui eut l'occasion de voir fréquemment Maupassant, a nié le fait.

On a su depuis qu'il s'agissait, dans le cas de Maupassant, de troubles de la réaction pupillaire et de l'accommodation affectant l'œil gauche. La paralysie, inconstante et variable au début, tendit à s'établir chroniquement par la suite, et la gêne visuelle résultait de l'impossibilité d'accorder les deux yeux pour le travail binoculaire.

Quelle était maintenant la cause de cette paralysie? Quoique les paralysies oculaires relèvent le plus souvent de la spécificité, l'allure clinique de l'affection, sa variabilité, ses régressions, son inconstance et surtout les douleurs oculaires ne permettent pas d'y penser.

Il faut éliminer de même les troubles oculaires de la paralysie générale, à cause de l'unilatéralité des symptômes et de la prédominance presque exclusive de la paralysie accommodatrice sur la paralysie du réflexe à la lumière. Dans la paralysie générale, les autres muscles de l'œil sont généralement indemnes, alors qu'ils étaient presque tous touchés chez Maupassant, et la paralysie générale n'expliquerait pas non plus les douleurs oculaires.

Ces troubles, d'ailleurs, n'étaient en rien semblables à ceux de la paralysie générale. Flaubert, en 1880, demande à Maupassant de venir le voir « si son œil le lui permet ». Jamais pareille question n'a été posée, dix ans avant l'écllosion de sa maladie, à un paralytique général à propos des troubles oculaires prémonitoires de cette affection.

Il s'agit en réalité d'une paralysie oculaire migraineuse chez un migraineux ophtalmique. Il est indéniable, en effet, que les migraines de Maupassant se compliquèrent de phénomènes douloureux du côté de l'œil.

« Ton œil te fait-il souffrir? » demande Flaubert. Et le soir de l'examen de Fortin, Maupassant souffre tellement qu'il doit se coucher.

Plus tard, Maupassant se plaint à tel point des névralgies de son œil, que les médecins en sont réduits à lui dire que la douleur est causée par la racine des dents, et on lui soigne ces dents en vain pendant des mois entiers, en même temps qu'on lui défend de les faire arracher. « Tant que le maxillaire sera exposé à l'air, j'aurai des accidents de l'œil », écrit le pauvre Maupassant. « Voilà pourtant quatre mois que l'on soigne cette dent sans résultat! »

Les troubles paralytiques post-migraineux disparaissent après les accès pour ne s'établir progressivement qu'à la longue, et ainsi s'explique la variabilité et les régressions des symptômes; l'unilatéralité de la paralysie s'explique par l'unilatéralité essentielle de la migraine; l'extension de la paralysie au releveur de la paupière et aux droits qui existait chez Maupassant, trouve également une explication naturelle. Il n'est pas jusqu'aux accès de cécité subite, dont parle M. de Heredia, qui ne soient également très fréquents chez les migraineux ophtalmiques. Même Galezowski en a fait une forme spéciale de migraine ophtalmique : la forme amblyopique. Mirabeau, qui était un migraineux, présentait le même symptôme.

Les troubles paralytiques survenaient chez Maupassant sous l'influence de troubles digestifs et s'accompagnaient parfois de « rougeurs de la face entière, voire même de la conjonctive ». « Le mécanisme de mon œil, écrit Maupassant, suit tous les états de mon estomac et de mon intestin. » Or, les troubles digestifs jouent un rôle considérable comme cause occasionnelle des migraines.

Les migraines de Maupassant se compliquèrent d'ailleurs d'autres phénomènes paralytiques. Déjà, en 1883, il se plaignait au D^r Landolt « d'un embarras de la parole, survenant parfois avec les troubles oculaires, sous l'influence de trouble digestif ». Puis une autre fois il se plaint d'amnésie.

Tous ces troubles font partie de l'ensemble symptomatique des migraines ophtalmiques. On conçoit qu'à mesure qu'augmentait la paralysie de l'accommodation, l'accord binoculaire se faisait de moins en moins bien jusqu'au

moment où l'œil gauche surmené passait de la contraction au spasme et forçait Maupassant désespéré à repousser le livre ou le manuscrit. Ainsi s'expliquent ces phrases de ses lettres : « Gaucher me défend absolument d'écrire, ce qui amène toujours des contractions de l'œil », ou encore : « Quand je repose mes yeux deux ou trois jours entiers, ils reprennent tout de suite de la clarté! » De même, la fatigue de l'appareil accommodateur survenait progressivement et Maupassant de dire alors douloureusement : « Je ne peux plus écrire plus d'une demi-heure. »

Il faut donc conclure au sujet des troubles oculaires de Maupassant qu'il fut atteint d'une paralysie de l'accommodation de l'œil gauche, paralysie intermittente d'abord, mais qui alla en s'aggravant progressivement. Cette paralysie fut de nature migraineuse, survenant chez un migraineux ophtalmique.

Les différents symptômes physiques, que présente Maupassant pendant cette période de sa vie qui va de l'année 1880 à l'année 1890, s'expliquent donc très simplement par son tempérament névropathique; il en est de même des particularités de sa personnalité morale.

Ceux qui admettent que Guy de Maupassant était déjà paralytique général en 1880, sont quelque peu gênés par un double fait : d'abord, c'est que, pendant ces dix années, Maupassant écrivit toutes ses œuvres, et, ensuite, c'est qu'entre les premiers et les derniers de ses livres, il est impossible, ou à peu près, de faire de différence au point de vue littéraire.

Aussi glissent-ils sur le chapitre intelligence, pour se rattraper sur le chapitre sensibilité. Ils voient dans les derniers livres de Maupassant un pessimisme plus accentué et surtout une sensibilité — une sensiblerie même — à



Guy de Maupassant à l'âge de 42 ans; l'un de ses derniers portraits

laquelle l'auteur de la *Maison Tellier* ne les avait pas habitués. L'apparition d'*Yvette* marquait le début de cette deuxième manière.

On pourrait ergoter sur le procédé qui considère les changements de manière, chez les hommes de lettres, comme des signes pathologiques.

Mais Maupassant n'a pas eu à changer de manière, du moins dans le sens pathologique où l'on entend ce mot, parce qu'il fut toujours un sensible et un mélancolique et les différences de caractère qu'on a cru relever ne sont que l'accentuation de cette double tendance optimiste et pessimiste, de cette double tendance à aimer et à détester la vie, déjà signalée dans sa jeunesse.

On a pu s'y tromper, car Maupassant dissimulait sa personnalité. Il écrit lui-même :

Je suis de la famille des écorchés. Mais cela, je ne le dis pas, je ne le montre pas, je le dissimule même très bien, le crois. On me pense sans doute un des hommes les plus indifférents du monde. Je suis sceptique, ce qui n'est pas la même chose, sceptique parce que j'ai les yeux clairs. Mes yeux disent à mon cœur : Cache-toi, vieux, tu es grotesque, et il se cache.

Mais il était bon, ajoute M. Paul Bourget, humain, incapable d'une méchanceté, d'un abus de plume, et, je crois, d'une rancune.

C'était avant tout, un artiste appliqué à son affaire, *réaliste*, c'est-à-dire préoccupé de construire ses ouvrages avec toute la perfection dont il était capable. Ses affections de famille jouaient dans son existence un rôle important dont il ne parlait guère.

C'est l'avis de tous ceux qui le connurent intimement :

Ses lettres, dit M. Cazalis, témoignaient de la générosité, de la délicatesse de son cœur et d'une sensibilité morale qu'il n'aimait pas à laisser voir, ni soupçonner même.

Derrière le grand chasseur et le grand embrasseur, il y a un homme méditatif, fin jusqu'à la souffrance... une faune triste avec des parcelles de surhomme, dit d'autre part M. Fernand Gregh.

Qu'on se rappelle également cette phrase déjà citée de M. H. Roujon :

En morale, il aimait à inspirer l'indignité... Il affectait l'éthique d'un apâche, contemplant de tout, ne croyant à rien, niant la famille, capable d'une tendresse, incapable d'aimer. Derrière cette carcasse de carnaval se cachait un excellent cœur.

Et est-il donc besoin de rappeler la pitoyable humanité qu'il s'agitait dans ses livres, avant et après *Yvette* ?

Et c'est là encore la vraie raison de l'accentuation, avec l'âge, de son pessimisme. Car si Maupassant était sensible aux misères humaines, il n'était qu'un observateur. Il ne pensait pas qu'on puisse tirer de la foule mauvaise une humanité meilleure, et à toujours décrire, sans jamais construire, il devait finalement, lui que cette fin ne satisfaisait pas, aller jusqu'à haïr sa tâche journalière de penseur.

Alors il écrivait à M^{lle} Marie Bashkirtseff :

Tout m'est à peu près égal dans la vie, hommes, femmes, événements. Voilà ma vraie profession de foi, et j'ajoute que ce que vous ne croirez pas, que je ne tiens pas plus à moi qu'aux autres. Tout se divise en emmerse et misère. Je prends tout avec indifférence. Je passe les deux tiers de mon temps à m'ennuyer profondément. J'occupe le troisième tiers à écrire des lignes que je vends le plus cher possible, en me désolant de faire ce métier abominable.

... Je n'ai pas une espérance qui ne me fasse sourire...

Les circonstances de sa vie contribuaient à favoriser sa tendance au pessimisme. Il voyait la santé de sa mère de plus en plus altérée; lui-même était obligé de suivre un régime et craignait de perdre la vue; demain ce sera son frère qu'il faudra conduire à l'asile. Il vieillissait.

Des hommes, a-t-il écrit, parcourant d'un éclair de pensée le cercle étroit des satisfactions possibles, demeurent atterrés devant le néant du bonheur, la monotonie et la pauvreté des joies terrestres. Dès qu'ils touchent à trente ans, tout est fini pour eux. Qu'attendent-ils ? Rien ne les distrairait plus; ils ont fait le tour de nos maigres plaisirs.

On a pu dire que, de son œuvre, « se dégage une impression de tristesse morne telle que jamais aucun écrivain, en commençant par le *Livre de Job*, en finissant par Schopenhauer ou Leopardi, n'est parvenu à produire »... La dernière phrase de l'*Angelus*, livre qu'il ne put achever, est une imprécation contre Dieu :

Eternel meurtrier, qui semble ne goûter le plaisir de produire, que pour savourer insatiatement sa passion

ments de son maître à ce qu'il appelait « des vampires ». Il faut se rappeler, à ce sujet, le mot de Féré : « Ne fait pas d'abus vénérien qui veut » et reconnaître encore là la trace de la névrose.

Ce n'est pas que Maupassant n'aspirât à l'amour idéal. Il a laissé échapper quelques aveux qui montrent qu'il le désirait de toute sa douloureuse sensibilité. Mais il ne le rencontra pas et désespéra de le trouver jamais. Aussi sortant des bras des maîtresses où le jetaient d'impérieux désirs, il écrivait :

La femme, je l'ai toujours haïe, méprisée, exécrée, car elle est perdue, immonde, bestiale, impure; elle est la femme de perdition, l'animal sensuel et faux chez qui l'âme n'est point, chez qui la pensée ne circule jamais... (*Au Soleil*.)

Ainsi Maupassant était ballotté du plaisir à la douleur, de l'obsession sensuelle à l'obsession intellectuelle; aussi assista-t-on au développement des deux tendances optimistes et pessimistes du caractère de Maupassant.

Cette dualité, qui faisait se succéder pour lui les heures gaies et les heures tristes, cadre exactement avec le caractère changeant, inégal, égoïste qu'on décrit chez les épileptiques. Pour M. Maurice Talmeyr, ce double aspect de l'âme se reflétait sur le visage même :

Maupassant était, dit-il, le garçon robuste et lesté, plutôt petit, mais trapu, de forte encolure et de figure colorée, à qui il ne manquait qu'une blouse sur le dos et un pied de frêne dans la main pour ressembler à un parfait marchand de bestiaux normand. Il n'avait pas seulement une apparence de belle santé, mais l'air de la belle santé elle-même, et de la belle santé campagnarde, rude et fraîche, un peu rougeaud, nourrie et saturée de plein air.

Néanmoins, en causant avec lui, on était frappé par la tristesse profonde et douloureuse de ses yeux. D'un bien mélancolique et vague, congestionnés au point d'en être sanguinolents, avec une expression de sensibilité malade, quelque chose de désespéré et pourtant de souriant, ils avaient, dans ce visage carré et hâlé, moitié paysan, moitié loup de mer, et barré d'une moustache, on ne savait qu'extraordinaire. C'était la désespérance d'Ossian dans la face du berger Guilloit.

Mais en ruminant sa mélancolie, le « taureau triste » ne devait pas seulement aller jusqu'au nihilisme philosophique et, sur la terre sombre de la névrose, d'autres « fleurs du mal » devaient pousser. L'hyperexcitabilité de sa sensibilité devait conduire Maupassant jusqu'aux perversions et aux obsessions.

Guy a raconté maintes fois les délices de l'éther et c'est ici le lieu de rappeler les paroles du D^r Meuriot : « Maupassant courait toute sa vie après des jouissances qu'il n'a jamais pu atteindre », il buvait « du haschisch, de l'éther, de la morphine ». Aux anesthésiques encore il ajoutait les parfums, et le livre de François signale, à plus d'une page, l'emploi exagéré qu'en faisait son maître. « Maupassant, dit également M. Dorchain, se « donnait des symphonies d'odeur, et il nous « montrait sur sa table une rangée de flacons « à parfums. » Une autre fois, sur la fin de sa



La Guilette, maison de campagne que Guy avait fait construire à Etretat, et qu'il habitait pendant l'été

(Photo de M. R. Pinchon, amli de Guy, publiée par le D^r A. Lumbroso.)

acharné de tuer de nouveau, de recommencer ses exterminations à mesure qu'il crée des êtres...

Mais les yeux sombres de Maupassant s'illuminaient parfois, et, abandonnant son pessimisme, il redevenait soudain, au contact de l'amitié sincère, le joyeux compagnon que beaucoup connaissaient seulement. Il eut toujours cette tendance curieuse aux mystifications. Ainsi, un jour il envoya à une dame un panier de grenouilles, en recommandant bien de ne les donner qu'à la dame elle-même, afin qu'elles se dispersassent dans son salon, après lui avoir sauté à la figure. Une autre fois il fit manquer le train à tous ses invités, alors qu'il n'avait pas de lits pour les faire coucher, etc.

Il resta de même et jusqu'à la fin un grand amoureux, au sens sexuel du mot, ne refusant jamais à son tempérament les satisfactions qu'il réclamait.

Il est des moments, écrit Maupassant, qu'il m'en vient de plaisir avec les chouettes, de courir, avec les toits comme un chat et un impétueux, un invincible désir d'aimer s'allume dans mes veines...

Sur la fin de sa vie publique, son valet François s'efforçait de fermer la porte des appare-

vie, Maupassant dit à son valet de chambre : « Toutes ces odeurs m'ont fait beaucoup de mal », et il lui ordonne d'enlever une série de flacons à parfum qu'il a retirés de son cabinet de toilette.

D'autre part, M. Ragusa a conté comment Guy de Maupassant entra et

demeura plusieurs heures dans l'appartement habité auparavant par Richard Wagner, hôte, pendant un hiver entier, de l'arabe des Palmiers dont les murs vibrèrent des dernières et immortelles notes de *Parsifal*, quand ce chef-d'œuvre était encore un secret pour le monde.

Maupassant demeura longtemps immobile devant l'armoire ouverte et parfumée encore de l'essence de roses dont le grand maître parfumait toujours son linge. Humant ce parfum, il sentait une communion d'âme avec l'immortel compositeur. Quelle étrange contradiction dans la nature du pauvre Guy ! ajoute M. Ragusa. Au moment où il se remplit la poitrine de l'essence de roses, il ne paraissait pas le même homme qui s'était fait cuisiner la chair d'un charretier mort sur la route.

Voici l'autre anecdote dont veut parler M. Ragusa et qui se serait passée pendant le voyage de Maupassant en Italie :

Une nuit que l'écrivain sortait d'un cercle, il vit tomber à ses pieds, du sommet d'une haute voiture, un charretier. Il le fit conduire à l'hôpital, mais le malheureux mourut en arrivant.

L'étrangeté commence quand Maupassant pria le médecin, qui était un de ses amis, de lui donner un morceau de chair de ce cadavre une fois l'autopsie faite. Le lendemain, le médecin le contena et Maupassant porta le morceau de chair à son cuisinier, le fit apprêter et le mangea pour se payer une curiosité d'anthropophage. Il pouvait dire alors, par expérience, que la viande humaine est insipide au palais et qu'elle a une saveur de veau fade. (Lumbroso, p. 406.)

Les hallucinations de Maupassant revêtaient le caractère autoscopique. C'est du moins ce qui résulte des deux seuls témoignages précis que l'on connaisse. Le premier, celui du D^r Sollier, rapporté dans son livre : *les Phénomènes d'Autoscopie*.

Étant à sa table de travail dans son cabinet, où son domestique avait ordonné de ne jamais entrer pendant qu'il écrivait, il sembla à Maupassant entendre sa porte s'ouvrir ; il se retourna et eut fut peu surpris de voir entrer sa propre personne qui vint s'asseoir en face de lui la tête dans la main, et se mit à dicter tout ce qu'il écrivait. Quand il eut fini et se leva, l'hallucination disparut.

Le deuxième est celui de M. Paul Bourget auquel Maupassant raconta « qu'en rentrant chez lui le soir, il voyait son double assis au coin du feu ».

Les hallucinations sont constamment signalées, dans les traités classiques, parmi les équivalents épileptiques.

Cris de douleur après les cris de plaisir ! Cri de l'esprit après le cri de la chair ! Étrange musique, aux harmonies contraires et alternées et qui fut tout le génie de Maupassant.

Chacun des aspects de l'œuvre de Maupassant s'explique de même par un des aspects de sa personnalité. On sait qu'il se plaignait souvent de cette faculté d'analyse qui caractérisait l'homme de lettres :

Neviez pas l'écrivain, dit-il, il semble avoir deux âmes : l'une qui note, explique, commente chaque sensation de sa voisine ; l'autre, l'âme naturelle, commune à tous les hommes ; et il vit condamné à être toujours, en toute occasion, un reflet de lui-même et un reflet

des autres, condamné à se regarder sentir, agir, aimer, penser, souffrir, et à ne jamais souffrir, penser, aimer, sentir comme tout le monde, bonnement, franchement, simplement, sans s'analyser soi-même après chaque joie et après chaque sanglot.

La dernière fois que je vis Guy de Maupassant, raconte M. de Heredia, il me raconta l'obsession constante, odieuse, de cet autre soi-même, qui assiste à tous vos actes, à toutes vos pensées, et à qui vous soufflez à l'oreille : « Jouis de la vie ; bois, mange, dors, aime, travaille, voyage, regarde, admire. A quoi bon ? Tu mouras. »

Cette nouvelle forme d'idée obsédante est doublement intéressante à constater chez Maupassant parce qu'il est à peu près admis actuellement que les hallucinations ne sont pas des phénomènes sensoriels, mais bien intellectuels et que du souvenir à l'obsession, de l'obsession à l'hallucination, il n'y a que des différences de degrés.

Maupassant le savait bien, lui qui a écrit :

Et soudain, dans une brusque hallucination qu'enfanta son idée fixe, elle crut voir, elle vit, comme elle

ne veux même pas prendre la peine de parler. J'ai toujours été un solitaire, un rêveur ; j'ai vécu seul, sans cesse, par suite d'une sorte de gêne qu'imprime en moi la présence des autres...

Je sens entrer en moi l'ivresse d'être seul... écrit-il d'autre part. Quinze jours sans parler, quelle joie !

Il faut rappeler aussi que les préoccupations obsédantes de Maupassant concernant les choses de l'amour se traduisaient en véritables impulsions. M. Louis Thomas et nous-mêmes en avons cité quelques exemples. Ces faits nous expliquent le grand nombre d'impulsifs que Maupassant a mis dans ses livres et spécialement d'impulsifs sexuels.

Enfin, le pessimisme de Maupassant reposait surtout, comme on l'a vu, sur l'idée de la mort. Tout est inutile, puisque tout finit. « J'ai vraiment, d'une façon aiguë, ingérissable, la notion de l'impuissance humaine. » C'est par cette idée obsédante de la mort qu'il faut expliquer toutes les pages de désespoir de l'œuvre de Maupassant. En vain cherchait-il à se libérer par l'exaspération même des plaisirs où il se jetait, l'éternelle obsession surgissait de nouveau et Maupassant de s'écrier : « Dieu n'aime que tuer, il a inventé « les maladies, les accidents pour « se divertir » ou encore : « Il est « mort. Comprenez-vous ce mot ? « Jamais, jamais, nulle part, cet « être n'existera plus. »

C'était Maupassant qui racontait ce fait et il tint une autre fois les mêmes propos à M. Henri Amic : « La chair humaine est « un mets excellent. — Vous « avez mangé de l'homme ? — « Non, de la femme. C'est délicat « et savoureux. J'en ai repris. »

De deux choses l'une, ou les faits étaient faux et l'on voit bien alors avec quel étonnant manque de mesure Maupassant choisissait ses plaisanteries, ou ils étaient vrais et ils acquièrent alors une grande importance comme stigmates de dégénérescence.

Les thèmes généraux de son œuvre : la Peur, la Solitude, l'Amour, la Mort n'étaient pas des fictions, mais des obsessions vécues.

On se souvient des nombreuses pages consacrées par Maupassant à la peur. M. Pipitone et M. Ragusa racontent qu'une femme leur fit la confidence que Maupassant l'avait emmenée un soir « parce qu'il avait peur la nuit ». C'est surtout la trame du conte : *Lui*.

Néant des théories littéraires ! Maupassant voulait, avec les naturalistes, que l'auteur disparût derrière l'œuvre, que le récit eût une allure absolument impersonnelle. Et, sous une forme en apparence impassible et concordante avec la théorie, c'est toute sa grande âme douloureuse, aimante, humaine qu'il nous livre !

Nous concluons : Préparée par l'auto-intoxication normale des arthritiques et, dans une mesure indéterminée, par des troubles cérébraux d'ordre névropathique, par des intoxications diverses, et légitimée par une infection spécifique certaine, la paralysie générale pouvait logiquement apparaître.



Chalet de l'Isère, route de Grasse (Cannes), où Guy tenta de se suicider dans la nuit du 1^{er} au 2 janvier 1892.

(Photographie du baron Lumbroso, reproduite dans le livre de M. A. Lumbroso.)

les avait vus si souvent, son père et sa mère se chauffant les pieds au coin du feu.

Et encore une autre fois, quand il raconte son émotion à la vue de chènes-lièges que l'écorce enlevée faisait apparaître rouges :

L'émotion fut si forte, que je crus entendre des plaintes, des cris déchirants, lointains, innombrables et qu'ayant touché, pour raffermir mon cœur, un de ces arbres, je crus voir, je vis, en la retournant vers moi, ma main toute rouge.

Il faut rappeler ici que « Moreau de Tours, « Reynolds, Ramskill, Trouseau, etc., ont « relevé la connexion des peurs morbides avec « l'épilepsie et montré que les peurs subites « et sans motif, tantôt remplacent les accès, « tantôt les précèdent ou les suivent. »

De même, si Maupassant a dans son œuvre vanté tour à tour et maudit la solitude, c'est qu'il souffrait profondément de l'infranchissable barrière qui sépare l'homme de l'homme :

Quant à moi, disait-il avec orgueil, j'ai fermé mon âme. Je ne dis plus à personne ce que je pense et ce que j'aime. Me sachant condamné à l'horrible solitude, je regarde les choses, sans jamais émettre mon avis. J'ai des phrases banales pour répondre aux interrogations de chaque jour et un sourire qui dit oui quand je

MÉDECINS MILITAIRES D'AUTREFOIS

Par le Docteur BONNETTE

Médecin militaire ; Lauréat de l'Institut

(D'après le livre du Docteur PAUL DELAUNAY)

Notre collaborateur et ami, le D^r Bonnette, après nous avoir montré l'an dernier la carrière brillante, la grandeur d'âme, l'humanité du baron Percy, le « Nestor de la chirurgie militaire », prend prétexte aujourd'hui d'un livre du D^r Paul Delaunay, notre érudit confrère manœuvré, pour attirer notre intérêt et notre émotion sur la condition misérable des officiers de santé aux armées de l'Empire. Percy, lui-même, en maintes circonstances, leur manifesta sa sympathie et s'efforça de prendre en mains leurs intérêts. Il pouvait juger à bon escient de leur dévouement et de leur abnégation, les voyant chaque jour à la peine, à ses côtés. En une heure de découragement, en 1809, il écrivait d'Allemagne : « Je m'ennuie ici à périr... Nos hôpitaux sont mal tenus, mal défendus, horriblement administrés. Malheur à l'officier de santé qui plaide la cause des pauvres malades. On les rappelle avec menaces, on les vexa de cent manières, et si je n'étais pas là ce serait mille fois pis... » On jugera d'ailleurs, par les lignes qui suivent, du mérite des médecins militaires en sous-ordre à l'époque des guerres de l'Empire.

NOTRE érudit confrère et excellent ami, le D^r Paul Delaunay, vient de réunir en une petite brochure de 150 pages, quelques articles de longue haleine publiés sur la *Médecine militaire d'autrefois*. Dans ces pages émues et fortement documentées, Delaunay nous montre l'existence misérable, sans prestige, de ces médecins en sous-ordre, « de ces frères inférieurs, de ces innombrables praticiens, qui firent un rude apprentissage sur les champs de bataille de la République et de l'Empire, avant d'aller fournir, dans quelque bourgade du pays de France, une obscure et paisible carrière. »

A l'encontre de ses prédécesseurs, Delaunay ne s'est point attardé à nous dépeindre la situation morale brillante d'un Percy, d'un Desgenettes, d'un Larrey, situation personnelle qu'ils devaient à leur science, à leur habileté opératoire, à l'estime de l'Empereur, qui aimait à visiter les ambulances et à saluer « ses braves chirurgiens » un soir de bataille, pendant qu'ils opéraient « dans les charniers de sa gloire ».

Les préférences vont à ces humbles serviteurs, dont de rares mémoires, comme ceux du chirurgien Léon Dufour ou ceux des pharmaciens sous-aides Fée, François Duriau, Sébastien Blaze, peuvent nous donner quelque idée du sort d'officiers de santé aux armées de l'Empire :

Les longs trajets à pied, sous la pluie, dans les ornières, à la queue des colonnes ; l'absence d'une patache ou d'un cheval emprunté ; les convois de blessés piétinant dans la neige ; un bon lit, partagé par bonheurs, dans une ferme, avec un chasseur à cheval ; un balais furtif ravi, dans l'écurie, à la fille de son hôte ; le lourd sommeil des halles, sur un banc, sur une table ; et des rêves d'amoureux, aux ambulances, entre les pots de céramique et les plumasseaux de charpie ; tout l'envers de la gloire impériale, les joies simples, les misères triviales, et le sentimentalisme du métier militaire.

Mais c'est surtout dans le *Journal des campagnes* du baron Percy que l'on voit la lamentable situation matérielle et morale fait à cette pléiade de chirurgiens, qui marchèrent l'épée dans sans prestige, sans gloire et sans fortune. Avec quel réalisme l'illustre chirurgien de la Grande Armée nous dépeint l'existence de ces malheureux officiers de santé qui, mal ou irrégulièrement payés, sont forcés de marcher à pied, de suivre péniblement les troupes dans la boue et la poussière, sous la pluie et le soleil, d'obéir en toutes circonstances aux commissaires des

les blessés avec tranquillité et aisance. »

Ensemble assistons avec Percy au défilé du corps d'ambulance, destiné à marcher avec l'avant-garde, qui traversa le Rhin le 11 ventôse an VII (1^{er} mars 1799) et écoutons sa description :

A la suite de l'ambulance marchaient à pied, selon l'usage, les chirurgiens de tous grades attachés à son service ; les chefs n'avaient pas en ce temps de se procurer des chevaux ; les jeunes gens n'en avaient pas en le moyen ; et cependant ils étaient tous habillés de neuf et sur leurs habits brillaient les nouvelles broderies distinctives des grades et professions. D'ailleurs le commandement avait refusé d'atteler « wurst » si utiles pour le soulagement des chirurgiens et le bien-être des blessés, parce que c'eût été peut-être un spectacle dangereux à donner que celui d'officiers de santé en voiture, eux qui un système de malveillance, d'oppression et d'humiliation condamne depuis si longtemps à être couverts de poussière et de boue : on vent qu'ils aillent à pied et qu'ils soient malheureux ; autrement, disent quelques administrateurs, ils deviendraient trop insolents. »

Après l'ambulance de l'avant-garde, passa celle de la 2^e division de l'armée. Cinq caissons assez mal entraînés en faisaient toute la richesse.

A côté de ces caissons, sur lesquels on avait consenti assez difficilement qu'ils déposent leurs petits portemanteaux, marchaient à pied, tête baissée avec les charretiers et les infirmiers, dix chirurgiens, la tête baissée, le cœur navré, s'efforçant de cacher leurs belles boutonnières et désirant pour l'honneur de leur art que les passants les prissent pour toute autre chose que pour des officiers de santé.

Mais même le sort du chirurgien en chef de l'Armée du Rhin n'est nullement enviable et voici comment il nous raconte son cantonnement à Homberg :

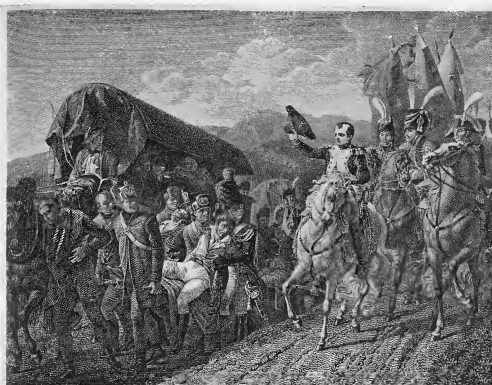
Il a fallu coucher sur la paille, dans une grande chambre où étaient sept officiers d'artillerie légère et leurs huit domestiques, tous aussi sur la paille. Le souper de ces citoyens avait été bruyant ; chacun y avait



Commission de Chirurgien de 3^e classe du Citoyen Alexandre Renou

guerres et honteux de leur situation, de cacher les broderies de leurs uniformes, en traversant les villes et les villages.

Indignés, certains généraux, comme Saint-Cyr et Lefebvre, qui avaient une profonde estime pour les officiers de santé, protestèrent hautement contre l'injustice et la mesquinerie de ceux qui avaient ôté les chevaux aux chirurgiens des demi-brigades. Lefebvre disait un jour à un commissaire des guerres : « Vois, malheureux, si un chirurgien ayant un sac sur le dos peut, après avoir fait six lieues, secourir



HONNEUR AU COURAGE MALHEUREUX.
Certes, poursuivi par l'ennemi, en se voyant passer au-dessus de sa tête les canons, il avait dû mourir.

GLORY TO THE UNFORTUNATE HEROES.

Words, pronounced by Napoleon in a voice of angry and confident "I was by him during his campaign in Italy."

bu à une autre mesure, de sorte que pendant la nuit, faute d'un vase convenable, ils sortaient processionnellement pour satisfaire un besoin que la surabondance du vin blanc très léger qu'ils avaient avalé faisait renaître d'heure en heure; que l'on juge et notre nuit a été agréable et tranquille. Je ne parle pas des propos graveleux de quelques-uns qui ne dormaient point; ni des ronflements de ceux qui, plus heureux, couvaient paisiblement leur vin; ni des explosions tant inférieures que supérieures de la plupart des veillants et des dormants. Voilà ce que l'on appelle une nuit de guerre.

À Geisingen je suis arrivé bien transi à une heure du matin. J'ai heureusement trouvé une grange ouverte; des musiciens du 4^e hussards y avaient mis leurs chevaux; j'y plaçai les miens et à côté d'eux on m'étendit de la paille, sur laquelle je me jetai après avoir mangé un morceau.

À Kostrzyn, nous avons couché sur la paille au nombre de huit dans la même chambre.

À Wreschen, nous avons couché sur la paille, mais chaudièrement et commodément, parce que nous avions nos couvertures et des draps. Plusieurs fois, dans la nuit, des troupes arrivant et de mauvaise humeur nous ont éveillés. Notre voiture est cassée sans remède. Nous en avons découvert une autre, mais mauvaise aussi.

À Allenstein, nous sommes logés dans une grande maison qui a été, comme toutes les autres, pillée et dévorée. Je me suis couché à huit heures, ai dormi jusqu'à minuit. Le ronflement de vingt personnes couchées dans la même chambre, la chaleur excessive du poêle, les pnaisses et les puces m'ont éveillé. J'avais la langue sèche comme du bois: j'ai bu de l'eau et, ne pouvant me rendormir, je me suis levé pour écrire ces misérables lignes à la lueur d'une petite chandelle d'un sol de notre pays.

Et le chirurgien en chef de la Grande Armée n'hésite pas à envoyer ses sous-aides à la piochée, pour rapporter des vivres, du pain, du vin, substances si utiles pour se réconforter.

Tout l'envers de la gloire impériale est là, dans ce Journal de campagnes, finement exposé par le plus pénétrant des analystes. Et rien n'est émouvant comme la lecture du menu offert par Percy à ses amis Larrey, Yvan et Marchand, l'ordonnateur en chef, à Eylau, ville de souvenir lugubre et lamentable.

N'ayant ni viande, ni feu, ni ustensiles, nous avons profité des marmites renversées par les chasseurs pour faire notre dîner, qui a été bon, au moyen d'un morceau de jambon un peu rare, que nous avons ajouté à la viande à demi cuite ramassée par nous et de quelques haricots nés sous d'un cantinier.

Le lendemain après avoir cheminé jusqu'à onze heures

sombres, aux jours de disette succèdent les jours d'abondance et de clair soleil.

Aujourd'hui nous sommes heureux; la soupe se fait; nous avons acheté hier d'un soldat une bonne poule grasse; nos chirurgiens ont un agneau qu'on vient d'écorcher et il fait le plus beau temps du monde. Je me suis fait la barbe au milieu du pré; mon petit miroir a été arrangé sur mon chapeau placé sur mes habits roulés pour l'exhausser; j'ai puisé de l'eau au ruisseau dans une mauvaise assiette de terre et après avoir bien râclé avec mon mauvais rasoir, j'ai emprunté celui de M. Le Vert qui m'a bien achevé.

Et avec quelle joie enfantine le Nestor de la chirurgie nous raconte l'histoire de

Cet énorme jambon et de ce pain de douze livres, destinés aux généraux, qui se sont trompés de chemin et sont entrés par erreur dans sa chambre d'où, par excès de complaisance et de tendresse, il n'a plus voulu qu'ils sortissent, leur société nous a été très agréable et nous en avons usé avec eux sans façon.

La lecture de ces pages vécut émeut jusqu'aux larmes; c'est tout l'envers de la gloire impériale qu'elles évoquent, et certaines pages rappellent les Misères de la guerre, si fortement brûlées par Callot.

Undes modestes praticiens, dont parle Delaunay, fut le jeune Renou, né à Saint-Sylvain, en 1777. Le décret de la Convention du 1^{er} août 1793 ayant mis en réquisition tous les étudiants en médecine et les officiers de santé, Renou embrassa la chirurgie d'armée, subit un concours probatoire et fut jugé capable de remplir son rôle. Il mé-

et demie sans débrider et par un temps et des chemins affreux, n'ayant pas un grand-d'écuyer, ni une once de pain, puisque nos voitures étaient à trois lieues derrière nous, j'ai pris le parti de m'arrêter avec mes quarante-six chirurgiens dans une immense écurie, où nous avons placé nos chevaux et où je me suis couché avec mes habits mouillés sur un peu de vieille paille, ayant pour oreiller une racine de bois sec et pour couverture un chabraque. J'ai dormi jusqu'à quatre heures et demie; tout mon monde en a fait autant et personne de nous n'avait rien eu à manger.

rita plus tard l'estime et l'affection de ses camarades pour les différentes cures obtenues, comme le constate un des certificats de son dossier.

Renou, nommé chirurgien de 3^e classe, fut affecté par Percy au 7^e bataillon de sapeurs du génie, puis à Mantoue pour servir à l'ambulance du quartier général et enfin à l'hôpital militaire d'instruction de Milan. En germinal an X (9 avril 1802), il fut désigné pour la 85^e demi-brigade à Albi.

Renou ne trouva pas dans ce régiment l'accueil espéré.

On ne manquait pas de lui rappeler que son grade n'était qu'assimilé à celui de capitaine, mais qu'un simple caporal aurait le droit de le punir. Ayant relevé un peu vivement ces allégations, ses propos furent rapportés à ses supérieurs hiérarchiques et lui valurent les arrêts.

A cette occasion, il écrivit à Percy pour lui demander un poste de chirurgien de 2^e classe ou son licenciement.

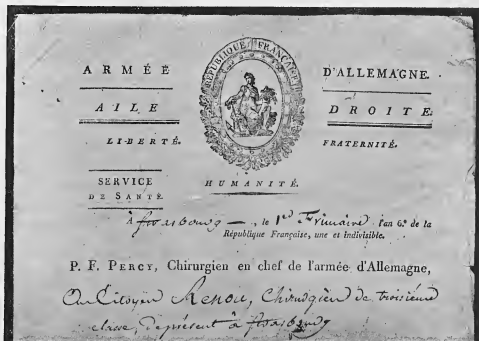
Un nombre infini de petites tracasseries que j'ai essayées du corps auquel je suis attaché m'ont rendu cette existence absolument insupportable. Il répugne à ma sensibilité d'être chaque jour à la merci de certains gens, qui tout souvent n'emploient leur autorité que pour faire sentir leurs pouvoirs par leurs oppressions.

Et, comme son changement tardait à venir, il persista dans sa requête et fut mis à la retraite le 15 thermidor an XII, sans aucune indemnité, « parce que ce licenciement avait lieu sur sa demande ».

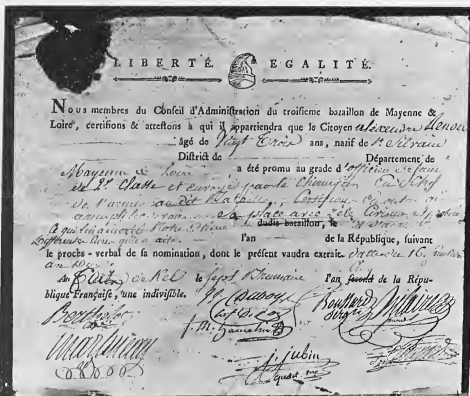
Renou regagna son pays natal, muni d'un certificat attestant qu'il avait « toujours servi avec honneur et probité », et s'installa au bourg de Précigné dans la Sarthe, où il exerça son art jusqu'en 1853.

Après le chirurgien de 3^e classe Renou, Delaunay nous dépeint la belle figure de Vaidy, médecin principal des armées impériales. A la fin de ses brillantes études faites au collège de La Flèche, le jeune manège « ayant décidé d'embrasser l'art de guérir, en reçut les premières notions d'un érudit chirurgien, Boucher, auquel il garda toujours la plus vive reconnaissance ».

Requis, Vaidy rejoignit l'armée sur les côtes de l'Océan et fit derrière la Grande Armée



En-tête d'une lettre de Percy, chirurgien en chef de l'armée d'Allemagne, au citoyen Renou, chirurgien de 3^e classe, alors à Strasbourg (An VI)



Certificat de nomination du citoyen Renou au grade d'officier de santé de 2e classe.

« les quatre cents lieues pour arriver sur les champs d'Austerlitz ne laissant presque pas de malades sur la route ». Dès lors il suivit fidèlement les étapes de l'épopée impériale.

Il connut les périls sans gloire des champs de bataille; le risque injuste qui assaillait aux prisonniers de guerre, avec les pires traitements, les officiers de santé tombés au pouvoir de l'ennemi; le labeur éreinté des ambulances, le mauvais sommeil sur un peu de paille au milieu des miasmes putrides. Il eut à combattre dans les hôpitaux mal tenus ou dépourvus des objets de première nécessité ces redoutables épidémies de dysenterie, de scorbut, de typhus, souvent plus meurtrières que le feu de l'ennemi.

Mais partout où la victoire donne à Vaidy quelques loisirs, cet érudit s'enferme dans les bibliothèques, explore les musées, étudie les collections. A Berlin, il traduit et publie les *Observations sur les fièvres nerveuses* du professeur Hufeland et en adresse un exemplaire à ses collègues manaux.

En la dix-neuvième année du règne de S. M. Louis XVIII (1814), Vaidy fut licencié et mis en demi-solde, mais ses talents, son érudition lui valurent le poste de médecin adjoint aux professeurs du Val-de-Grâce. Il eut pour collègue Broussais, surnommé le Mirabeau du Val-de-Grâce, qui fit courir à ses cours toute la jeunesse des Écoles.

Vaidy collabora au *Journal de Sédillot* et au grand *Dictionnaire des sciences médicales* de Panckouke, où ses articles sur la *Fièvre* et l'*Hygiène militaire* firent une profonde sensation.

En 1819, Vaidy fut nommé médecin chef et premier professeur à l'hôpital militaire d'instruction de Lille.

SA forte culture classique, la fréquentation qu'il avait faite des hôpitaux et cliniques de Berlin, de Vienne, de Londres, où l'usage courant du latin s'était conservé, le haut idéal qu'il apportait dans sa profession, l'insuffisance de la moralité et l'épouvantable ignorance qu'il déplorait chez nombre d'officiers de santé, tout cela le rendait fort intransigent sur les aptitudes qu'il convenait d'exiger des aspirants à la médecine. Il fant, continuait-il, que le futur médecin offre une garantie de toute son aptitude aux travaux de l'esprit et cette garantie se trouve essentielle-

ment dans le succès avec lequel il a étudié les belles-lettres. C'est pourquoi il souhaitait que les Facultés, repoussant une tourbe de docteurs illettrés, n'ouvraient leurs portes qu'à des étudiants pourvus du double bacalauréat, de lettres et de sciences.

Il entend aussi que, dès le premier jour, l'instruction médicale soit pratique et clinique : « L'art de guérir s'apprend essentiellement par la pratique... Toute la véritable médecine est dans les hôpitaux. »

Il fait également une large part aux études spéciales, trop négligées par la Faculté : un semestre à la cyrpidologie, un semestre à la pédiatrie, un semestre à la gynécologie et à l'obstétrique, pour laquelle il n'existait aucun enseignement pratique officiel.

Il souhaitait enfin que les médecins des hôpitaux et établissements publics fussent nommés au concours sur épreuves orales, écrites ou cliniques, par un jury spécial.

Avec Broussais, Vaidy s'était écrit : *La phlegmasie, voilà l'ennemi*; aussi se montra-t-il un partisan convaincu de la saignée, des ventouses simples ou scarifiées, des sangsues, des sétons, des cautères, des moxas et des vésicatoires. Pour une névralgie, il infligea à son éditeur Panckouke trente sangsues, à trois reprises successives.

Les tomes XVII, XII et XIII du *Recueil des Mémoires de Médecine, de Chirurgie et de*

Pharmacie militaires contiennent les cliniques médicales faites par Vaidy à l'hôpital militaire d'instruction de Lille.

Tant de travaux, tant de campagnes, une excessive ardeur pour l'étude avaient prématurément altéré sa constitution. Il avait éprouvé, antérieurement à 1815, les atteintes d'une phthisie commençante. Des hémoptyses répétées, aggravées, en 1829, par des troubles digestifs, se compliquèrent, vers le milieu de 1830, d'une attaque de rhumatisme, et ce médecin laborieux et philanthrope expira au milieu d'horribles souffrances, le 7 décembre 1830.

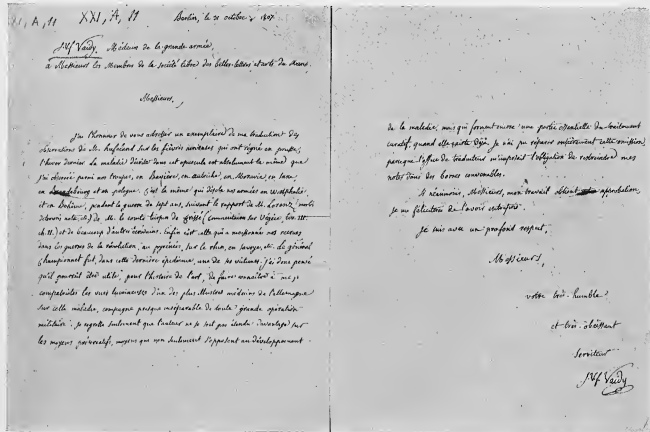
Ainsi s'éteignit un des derniers représentants de ce médecins humanistes qui, dans le belvédère tumultueux de la Révolution et de l'Empire, perpétuaient la culture classique du xviii^e siècle et en gardaient, au milieu des camps, un sentiment très élevé du devoir professionnel et le souci de maintenir l'éminente dignité de leur art.

N'est-ce pas une figure originale que celle de ce guerrier lettré qui, dans Berlin conquis, utilisait les loisirs d'une paix éphémère à traduire Hufeland et arborait, entre deux campagnes, le titre de membre de l'Académie celtique ? D'ailleurs, à côté des noms de Percy, de Desgenettes, de Sabatier, d'Heurleuloup, Bégyn n'a point omis d'inscrire celui de Vaidy. Et Cartel a fait de lui un de ces éloges qu'on ne décerne, de leur vivant, qu'à ceux-là seuls qui ont su les mériter :

Vaidy « étranger à toutes les coteries n'a jamais mis en balance le petit amour-propre des individus avec les grands intérêts de la science. Fidèle aux convenances de sa profession, il a laissé à l'ignorance et à la médiocrité les ressources odieuses du manège et de l'intrigue. Il n'a employé, pour être distingué dans la société, d'autre mobile qu'une pratique éclairée et des écrits utiles. »

Au moment de sa mort, Vaidy habitait à Lille. Il avait épousé le 28 avril 1801 (8 floréal an IX), Adélaïde-Marie-Clotilde Lecointe, née à Paris le 17 août 1769. SA veuve se retira à Versailles — une ordonnance royale du 21 mars 1832 lui accorda une pension de 600 francs.

Aussi, pour perpétuer, au Mans et à Lille, la mémoire de ce grand ancêtre, de cet érudit professeur, si soucieux de notre dignité professionnelle, le service de santé devrait donner le nom de Vaidy à un des pavillons de l'hôpital militaire ou mixte de ces deux villes.



Lettre écrite de Berlin, par Vaidy, aux membres de la Société libre des belles-lettres et arts du Mans, en 1807... (Il leur offre un exemplaire de sa traduction des *Observations sur les fièvres nerveuses* de Hufeland.)

CHLORO-CALCION

Solution titrée de Chlorure de Calcium chimiquement pur, stabilisé, exempt d'Hypochlorites et d'HCl libre. — 40 gouttes = 1 gr. de CaCl^2 pur. (20 à 40 gouttes matin et soir dans un peu d'eau sucrée).

Le Chlorure de Calcium a un goût désagréable à la fois salé et amer; il s'altère en moins de 24 heures à l'air libre (« javellisation », apparition d'hypochlorites et d'HCl); **CHLORO-CALCION** est agréable et indécoupable. C'est le plus assimilable des sels de chaux (chaux digérée), donc le meilleur recalcifant. Il possède en outre au plus haut degré les propriétés spéciales et si remarquables du Chlorure de Calcium.

1. Recalcification.

CHLORO-CALCION est le recalCIFant physiologique type. Les recalCIFants usuels sont très peu assimilables. Ils doivent d'abord être transformés par l'HCl du suc gastrique en Chlorure de Calcium. Le mieux est donc d'administrer ce sel. HCl du suc gastrique est en effet utile à la digestion, surtout chez les tuberculeux où il est si souvent en déficit.

Tuberculose, Lymphatisme.

Rachitisme, Croissance.

Fractures (Consolidation rapide).

La Femme enceinte ou la Nourrice se décalcifie au profit de l'enfant qu'elles portent ou allaitent. La Grossesse est une cause d'auto-intoxication. Or CaCl^2 recalCIFie (c'est de la chaux quasi digérée), désintoxique (il supplée la fonction thyroïdienne).

Grossesse, Allaitement.

Eclampsie, Vomissements, Albuminurie.

Déminéralisation, Tuberculisation.

2. Indications spéciales.

Arthus et Pagès, Carnot, nous ont montré que la présence de CaCl^2 dans le sang en quantité suffisante est un des facteurs essentiels de la coagulation. CaCl^2 étant un sel de chaux déjà "digéré" passe directement dans le sang. D'où indications dans :

Hémorragies, Maladies du sang.

Hémophilie, Purpura, Scorbut.

(CaCl^2 augmente la résistance globulaire).

Chlorose, Anémie.

Il ne suffit pas d'apporter aux globules sanguins du fer, du manganèse... il faut surtout rendre au sérum la chaux qui lui manque pour permettre aux globules la vie et l'activité.

Dans les **Auto-intoxications**, le **Neuro-Arthritisme**, il y a bouleversement du métabolisme du Calcium, diminution de la teneur en chaux du sang et des humeurs, "hypocalcémie". D'où indication de l'emploi de **CHLORO-CALCION** dans :

Urticaire, Accidents sériques (Anaphylaxie).

Asthme, Rhume des foins.

Albuminurie, Œdèmes brightiques.

LE DÉPILATOIRE HOSPITALIER

De l'utilité, pour le médecin, d'un bon dépilatoire.

La question des dépilatoires est une de celles qui ont provoqué le plus grand nombre de recherches. La difficulté consistait à trouver un solvant énergique, rapide, du poil ou du cheveu, et... un solvant *non irritant* pour la peau. Il faut reconnaître que le problème est ardu à résoudre. Et pourtant il ne se passe point de jour où chirurgiens et médecins souhaient l'apparition du dépilatoire idéal.

Dans certains cas urgents, l'opérateur n'a ni le temps ni la possibilité de raser la région où va trancher le bistouri; dans des cas pressés de trépanation du crâne il importe de supprimer au plus vite les cheveux gênants; dans les cas d'incisions abdominales ou hypogastriques il arrive que des malades répugnent à l'intervention préalable du rasoir.

Dans la *pratique médicale* courante, le médecin est sollicité à tout instant de formuler une pâte dépilatoire contre des *poils disgracieux* du visage féminin (moustache, favoris, etc.). La tyrannie de la mode qui imposé à la femme les décolletés audacieux, les manches courtes, exige également un épiderme glabre.

Dangers de certains dépilatoires.

Il faut reconnaître que médecins et public n'avaient pas eu encore en mains, jusqu'à ces derniers temps, de dépilatoire tout à la fois efficace et inoffensif.

Les journaux médicaux ont signalé maintes et maintes fois les dangers que peuvent présenter les dépilatoires du commerce. Ces dépilatoires, fabriqués sans aucun contrôle scientifique, sont, d'ordinaire, à base de *sels d'arsenic*, et, en particulier, d'*orpiment*. D'autres contiennent de la *chaux vive*, de la *potasse caustique*, toutes substances extrêmement irritantes dont le moindre inconvénient est de provoquer des rougeurs, des brûlures, des eczémas tenaces.

Enfin, il est des dépilatoires qui doivent être surtout condamnés: ce sont les dépilatoires à base d'*acétate de thallium*. L'acétate de thallium est à ce point dangereux

que sa seule application en un point très circonscrit a pu amener des désastres. Ce corps pénètre, en effet, très facilement dans le sang au travers des téguments; il se répand dans tout l'organisme, provoque en masse la chute de la chevelure et du système pileux tout entier. Malgré les efforts du corps médical, des accidents de ce genre se produisent journellement.



Une femme à barbe

D'après une illustration de l'article du professeur Le Double sur les « Velus » dans la *Revue Médicale du Centre*, 1909.

Récemment encore, à la *Réunion biologique* de Marseille, était rapportée l'observation d'un homme de vingt-sept ans qui, à la suite de l'application d'acétate de thallium sur la région à épiler, présentait des signes graves d'empoisonnement; douleurs violentes, surtout intenses aux extrémités, avec exagération de la douleur à la pression sur le trajet des nerfs périphériques (sciatique, cubital, trijumeau, etc.), chute totale et brusque des cheveux, des cils, des sourcils, de la moustache, de la barbe, albuminurie, accélération du pouls, stomatite. Ces symptômes graves durèrent plus d'un mois.

Le Dr Huchard, dans un rapport publié (*Union pharmaceutique*, 1898, page 258), parle des propriétés antisudorales de l'acétate de thallium et signale que

ce médicament détermine une chute rapide de la chevelure.

Le public, qui ne peut connaître la composition chimique des dépilatoires qui lui sont offerts de toutes parts, court ainsi de grands dangers.

Le Dépilatoire Hospitalier est efficace et inoffensif.

Il était réservé à M. Chantereau, ancien interne des Hôpitaux de Paris (*Concours de 1905*), de résoudre le problème du dépilatoire efficace et inoffensif.

Il consacra à ce travail la majeure partie de ses années d'internat, fit expérimentalement à l'hôpital, sous ses propres yeux, une série de préparations et s'arrêta finalement à une formule qui donne toute satisfaction.

Selon l'expression consacrée, le *Dépilatoire Hospitalier dissout le poil comme l'eau dissout le sucre*. Une expérience éloquent le prouve. Elle consiste à enduire de Dépilatoire une touffe de cheveux ou de poils; au bout de trois minutes, si on recherche dans la pâte les cheveux ou les poils, on n'en voit plus trace.

La puissance dissolvante de la préparation est telle que le bulbe pileux lui-même est détruit en grande partie. La papille, il est vrai, produit un nouveau poil. Mais d'ordinaire un usage prolongé donne lieu à des repousses de poils de plus en plus pâles, de plus en plus grêles. L'épiderme n'est nullement irrité: il ne survient ni rougeur ni eczéma.

Mode d'emploi.

L'emploi est d'une facilité enfantine: on étale la pâte sur la région à épiler; on attend trois minutes, un peu plus si le calibre des poils l'exige; on passe un tampon sec d'ouate: la région apparaît aussitôt lisse et glabre.

Prix :

Pour le visage: au public, 12 fr.; aux médecins, 9 fr. 50.

Pour le corps: au public, 30 fr.; aux médecins, 16 francs.

M. Chantereau, ancien interne des Hôpitaux de Paris, pharmacien de 1^{re} classe, 8, rue de Constantinople, Paris.

MÉDECINS ET ASTROLOGUES
ITALIENS

M. E. Rodocanachi a consacré récemment dans la *Revue hebdomadaire* un article aussi pittoresque que documenté aux médecins et astrologues italiens qui du x^e au xv^e siècle représentèrent presque seuls l'art médical en France. Mais quel art médical ! qui tenait plus de l'astrologie que de la médecine. Citons, d'après M. Rodocanachi ce court extrait d'un manuscrit inédit de Pietro d'Albano, et conservé à la Bibliothèque de l'Arsenal :

Que le conjurateur choisisse un lieu pur, chaste, caché et éloigné du bruit, et qu'il ne puisse être vu de personne; qu'il ait dans ce lieu une table ou un petit autel, couvert d'un linge blanc, situé à l'orient, et des deux côtés deux vases allumés de cire vierge qui brûlent sans cesse; au milieu de l'autel on met la carte sacrée, couverte d'un voile blanc. Vous prenez une bundlette autour de la table, on il y aura une lame d'or avec l'inscription du nom de *tetracton*, qui sera bénite et consacrée; vous n'entrerez point dans le jeu sacré que vous ne soyez auparavant lavé, et revêtu des habits sacrés, et vous y entrerez nu pieds.

saïsons là l'astrologie et même la chiromancie. L'année de du Florentin Andrea Turini est assez piquante :

Il eut une dispute fâcheuse avec un de ses confrères nommé Corto au sujet du bras que l'on devait saigner de la pleurésie; Turini soutenait que c'était le bras opposé au côté malade, tandis que Corto soutenait la thèse contraire. Or, du-

rant une pleurésie qu'il eut, Turini, inquiet de la solidité de ses raisons, se fit saigner comme le voulait son adversaire et il guérit.

M. Rodocanachi ne nous dit pas s'il persista à soutenir sa thèse.

« de ne pas entrer brusquement chez leurs malades, ni après avoir bu trop copieusement, de ne pas employer de paroles décourageantes, d'éviter les bavardages, de ne rien conseiller sans y avoir mûrement

LES EXPLOITS
DES HOMMES IATRIES

On se rappelle ces exploits, dont il a été parlé dans tous les journaux à la fin du mois de mars.

Il s'agissait d'une lutte engagée à Aniche par l'homme, contre une légion de rats solides.

On avait eu déjà des luttes de ce genre, où des chiens se trouvaient aux prises avec les rongeurs, mais ce spectacle ne suffisait plus, l'homme a dû se substituer au chien et, à quatre pattes, avec le seul concours de « sa gueule », il combat les rats qu'il saisit avec les dents, leur brisant les reins les uns après les autres, jusqu'au moment où, acculés dans un coin de la cage, ne pouvant plus fuir, ceux-ci doivent se retourner et attaquer à leur tour, mordant féroce-ment le visage de l'agresseur dont le nez, les oreilles, les joues sont déchiquetées par les dents perçantes des implacables rongeurs.

Alors les adversaires se roulent avec sauvagerie sur le sol humide et rouge et les spectateurs encouragent les combattants par leurs cris jusqu'à ce que ce spectacle atroce, sanglant et répugnant prenne fin avec la destruction du dernier rat.

Un combat terminé, un autre recommence, car il s'agit de désigner le champion, c'est-à-dire celui qui, en le moins de temps, aura exterminé sa douzaine de rongeurs. Le préfet du Nord a heureusement depuis ordonné la cessation de ces combats, c'est ce que chacun a su; mais ce que



Ouckley. — La bonne aventure

D'après le Courrier des Médicins.

Enfin nous pouvons bien, sans risquer de froisser nos lecteurs, détacher quelques-unes des recommandations que Botal faisait à ses confrères d'alors. Il les priait

réfléchi ». D'ailleurs Botal mortifiait aussi les malades et certains des conseils qu'il nous donne lui sont sans doute inspirés par des épreuves personnelles.

aura exterminé sa douzaine de rongeurs. Le préfet du Nord a heureusement depuis ordonné la cessation de ces combats, c'est ce que chacun a su; mais ce que

Produits médicaux inoffensifs

POUR LA TOILETTE DU VISAGE

particulièrement indiqués dans les cas de dermatose
ou de délicatesse de la peauLittérature et Échantillons : 21, Faub^s Montmartre, Paris

Voir également les Primes d'ÆSCULAPE page 1.



PRIX 5F



PRIX 5F

très vraisemblablement tout le monde ignore, c'est que l'arrêté préfectoral a été pris à la suite d'une lettre écrite par M. Georges Benoît-Lévy à M. Klotz, ministre de l'Intérieur, lettre que nous nous plaçons à placer sous les yeux de nos lecteurs. Elle prouve combien sont parfois nécessaires les protestations des gens sensés.

Paris, le 2 avril 1913.

Monsieur L.-L. Klotz,
Ministre de l'Intérieur, E. V.

Monsieur le Ministre,

Je vous écris à titre de simple citoyen, sous le coup de l'indignation ressentie à la lecture des faits rapportés dans le journal inclus, sous le titre de *Ignobles exploits des hommes ratiers*.

Permettez-moi de vous poser une première question : 1° Comment se fait-il que les autorités compétentes, dépendant de votre administration, aient pu autoriser un tel spectacle? 2° Avez-vous l'intention de l'interdire pour l'avenir, ainsi que les concours de pin-sons et les combats de coqs?

Ce sont tous là de petits faits, vis-à-vis des grandes questions d'intérêt politique; mais ne croyez-vous pas que la reproduction de tels faits n'entache lourdement la réputation morale d'une nation, et ne pensez-vous pas que sans cette réputation, la place d'une nation diminue dans le monde?

Au nom de l'amour que nous portons à notre Pays, je pense, avec nombre de nos concitoyens, qu'il serait grand temps que le Gouvernement se décide à agir énergiquement, en vue d'une éducation morale.

Une complaisance coupable laisse se produire non seulement des spectacles tels que celui que je vous signale, mais aussi répandre l'ordure à profusion sous forme d'affiches, de musées ambulants, de cinématographes, par tous les moyens possibles.

Je vous prie de croire, monsieur le Ministre, à l'assurance de mes sentiments distingués.

(Hygiène.)

Georges Besoit-Lévy

RESTIF DE LA BRETONNE
FUT-IL FÉTICHISTE?

Restif de la Bretonne fut-il fétichiste? C'est une question que se sont posée tous ceux qui ont par-



Estampe de Binet, illustrant "Le Paysan et la Paysanne pervertie", de Restif de la Bretonne.

Edmond reçoit une montre d'or de Madame Parangon.
Noter les caractères, chers à Restif, des pieds, des chaussures, des mains, de la taille, des seins.

couru Monsieur Nicolas ou quelque autre de ses œuvres.

Les lecteurs d'Æsculape ont eu le plaisir de lire l'an passé sur ce sujet un très intéressant article du Dr Avalon et voici que le Dr Barras, dans un ouvrage où la solidité de l'argumentation ne le cède en rien à l'originalité de la forme, vient de nous démontrer péremptoirement que l'auteur du *Pied de Fanchette* ne fut point un cas pathologique :

Dans la première partie de son livre, notre confrère se livre à une étude très approfondie du fétichisme. Réunissant tout ce que la littérature médico-légale a produit de plus important à ce sujet et disséquant avec grand soin les observations, s'attache surtout à faire de cette perversion de l'instinct sexuel une étude analytique, didactique, de façon à en bien mettre en relief les symptômes, les formes cliniques et le diagnostic.

Sur ce dernier point il insiste particulièrement.

« Au point de vue médical, — dit M. John Grand-Carteret dans la préface qu'il a écrite pour cette étude sur un maître de l'amour qu'il a puissamment contribué à faire connaître et aimer — il importait d'établir une fois pour toutes ce qui différencie le fétichisme normal amoureux, le « fétichisme de tout le monde » comme vous le qualifiez, du fétichisme malade. »

Il n'y a en effet aucun rapport entre le fétichisme tel que le voient les « M. Homais » et le fétichisme dont Charcot et Garnier ont rapporté les observations.

Avant ainsi donné de ce syndrome de dégénérescence une idée précise, le Dr Barras fait l'étude critique des diverses thèses dans lesquelles on a accusé Restif de la Bretonne d'une tare qu'il n'a pas eue :

Le fétichisme est un dégénérateur, un obsédé impuissant dont la perversion se caractérise par une triade symptomatique : l'éjaculation par le fétiche, à sa vue, à son contact, à son souvenir; l'indifférence à l'égard de la femme; les habitudes d'onanisme. C'est le caractère médico-légal, délicieux, qui est le critérium des perversions du sens génital.

Combien s'imaginent perversité qui ne sont que des perversités pour rire, qui jouent seulement à la perversité.

AFFECTIONS NERVEUSES DOULEURS INSOMNIES

Comprimés HYPNASE VERGELOT

Adultes { 2 comprimés en se couchant.
1 ou 2 au moment des crises.

Enfants : 1 comprimé par jour.

Littér. et échantil. sur demande E. VERGELOT 163 r. de Flandre, PARIS

ASSOCIATION DES FERMENTS AUX HYPNOTIQUES ABSENCE TOTALE DE BROMURE

Fétichiste, oui, celui qui malgré la loi, malgré le gendarme, tyrannisé par son obsession, commet l'acte qui le fera arrêter et condamner. Le fétichiste est un récidiviste.

Or Restif n'eut aucun des caractères du fétichiste. Il fut au plus haut point la passion de la femme et s'il eut une excessive adoration pour la finesse des chevilles, la joliesse des pieds et le mignon des mules, la possession entière resta toujours son objet suprême. Il éprouva d'une manière normale les divers effets de l'amour.

Il fut un mâle puissant. A sa vingtième année n'en était-il pas à son vingtième fil naturel?

Enfin il ne pratiqua pas l'onanisme et fut loin de présenter les tares d'un dégénéré.

Restif ne fut donc pas un fétichiste, mais seulement un raffiné qui s'amusa à pousser à l'extrême certains goûts particuliers et cela avec une sorte de fanfaronnade pleine d'une grâce, d'un esprit, d'une saveur bien « dix-huitième siècle ».

Le voilà lavé d'une terrible accusation.

Rassurez-vous donc, vous tous amoureux qui avez le culte des brimborions, qui vous pâmerez sur le gant ou sur le mouchoir que l'aimée aura laissé tomber devant vous, rassurez-vous amants gagnés à ces soubaines bêtises de l'amour dont parle Montegazza : vous êtes des individus normaux, vous ne sauriez désormais intéresser le médecin.

Pourtant le pli est donné et je sais des médecins qui continueront à parler du fétichisme de Restif... e ne l'en aimeront pas moins pour cela, n'est-ce pas, docteur Avalon?

Mais, précisément parce que le pli est donné, parce que les médecins ont tendance à cataloguer comme malades ceux qui présentent même un semblant de symptôme, le Dr Barras s'élève avec énergie contre ces disciples d'Esculape « au cerveau boursoufflé de pathologie » qui font souvent preuve, pour ainsi dire, de plus de fantaisie intellectuelle que de science et de raisonnement.

« Gardez-vous, nous dit-il, de considérer comme névrosés tous ceux qui ne sont pas, selon la majorité, selon la moyenne. » Entre le commun des homi-



Edmond s'enivre d'amour à caresser le pied de Madame Parangon
(Exemple de Bied)

Le pied de Madame Parangon vient de tourner dans la prairie. Edmond le prend, le remue, pour voir si elle ne s'est pas fait mal. Il se livre ainsi lui-même au charme d'une passion secrète et déjà violente.
... J'ai touché son pied?... Ah! de ma vie je n'ai rien éprouvé de pareil!...

mes, dont les sens sont bourgeois, et les malades, il y place pour les gens aux sens raffinés, exercés par la littérature et par l'art » (Huysmans) : entre le naïf et le malade qui a la folie du doute, il y a la place pour le sceptique.

Et c'est parce que l'on n'a pas assez tenu compte de cela, que l'on a considéré comme anormaux des écrivains, des artistes dont la seule anomalie est de ne pas avoir rassemblé à leur concierge et à leur épicière.

Ce travail de révision, de mise au point, auquel le Dr Barras s'est employé avec tant d'habileté et de conviction, sera, souhaitons-le, fait pour bien d'autres écrivains ou artistes. En tout cas il comblera de joie ces Messieurs de la Sorbonne qui défendent la vieille critique littéraire contre les audaces de la jeune critique disant scientifique.

Dr VERDIER.

LE PROGNATHE

O prognathe! tu magnathise

A sa page nobiliaire!

Son titre est la difformité.

Ta race, avec autorité,

Sortait de l'état ancillaire.

Si la flûte à la note claire,

A ta levée ne pouvait plaire!

N'offrait-on point la royauté

Au prognathe!

L'héritage en est séculaire :

Un ancêtre, dit-on, digère

Des raisins pleins d'acidité,

Et son descendant affecté

Fut tourmenté par la molaire,

O prognathe!

A. DES ORTIES.

Les prognathes jouent avec difficulté de la flûte et des instruments à anche. Les Habsbourg sont presque tous des prognathes.

Ferdinand I^{er}, Léopold I^{er}, empereurs d'Allemagne, et Charles-Quint étaient prognathes. On trouve des souverains prognathes dans les maisons de Savoie, d'Angleterre, d'Espagne et de Portugal.

La prophète Jérémie, dans l'écriture, dit : « Les pères ont mangé des raisins verts, et les dents des enfants en sont agacées. »

Traitement des Varices

Migraines

Maux d'estomac

Maux de reins

CONSTIPATION

Douleurs périodiques chez la femme

PARALYSIES

Troubles circulatoires, etc.

par la BANDE ou la CEINTURE

Electro-Faradique

Brevet s. g. d. g.

du Dr Gaston PEGOT

Envoi franco des Notices explicatives

Maison MATHIEU, 113, boulevard St-Germain, Paris

Téléphone Gobelins 11-10

PARIS-LEVANT

Revue Mensuelle Illustrée

Numéro spécimen aux lecteurs d'ÆSCULAPE

J. PHAQUIS, Directeur

26, rue des Petites-Ecuries, PARIS

Société Générale d'Orthopédie

Lamy, Directeur

BANDAGES	CORSETS ÉLÉGANTS
BAS ÉLASTIQUES, CORSETS	recommandés
SOUTIENS-GORGE	aux femmes (désireuses
CEINTURES	de coiffer)
ARTICLES D'HYGIÈNE	les exigences de la mode
	et les soucis
	du bien-être physique.

128, Boulevard Haussmann, Paris

577-26

PULMOSÉRUM

Bailly

Expérimenté avec succès dans les Hôpitaux, Cliniques, Dispensaires et par plus de :

8.500 Médecins Français et 23.000 Médecins Étrangers

CONDENSE EN UNE SYNTHÈSE HÉROIQUE

Résume ce que nous avons de plus efficace contre

TOUX=RHUMES=BRONCHITES
GRIPPE-ENROUEMENT
TUBERCULOSE LATENTE

PRESCRIRE : Une cuillerée matin et soir **A. BAILLY, 15, rue de Rome. PARIS**

Mais, en dehors de ces diverses raisons, les escaliers extérieurs présentent une beauté spéciale par eux-mêmes, et par les gestes de ceux qui les pratiquent.

Les surfaces inclinées offrent une succession insensible dans l'ascension; et, de même, celui qui les gravit monte lentement, d'une façon continue. Au contraire, l'escalier, seul dans les moyens d'ascension usités couramment, présente un « rompu » dans les divers plans; et le mobile qui le monte ou le descend est animé d'une suite de mouvements brusques, dans des plans verticaux, disposés les uns devant les autres, et d'une translation horizontale. Celui qui gravit un escalier effectue un ensemble de mouvements brisés, dont la succession le présente à l'observateur dans la meilleure condition pour apprécier la diversité des moments différents de la vie, c'est-à-dire du mouvement. Entre les mobiles, qui s'éloignent ou se rapprochent sur un plan horizontal, ou sur un plan incliné, d'un mouvement continu, celui qui se meut sur un escalier occupe une place à part dans le mouvement des êtres; il effectue un ensemble discontinu de déplacements. Et ainsi se rapproche-t-il le plus possible des conditions dans lesquelles les forces agissent dans la nature, et de la discontinuité, par laquelle justement les agents physiques peuvent se rapprocher de la vie jusqu'à en donner l'illusion (cinématographique). Ainsi, la continuité des mouvements pourrait n'être qu'une apparence due à la forme de la surface où s'exerce l'action primordiale de la pesanteur.

Aujourd'hui, les idées anciennes sur le mouvement et la vie courent comme beaucoup de choses. L'adage ancien: *Natura non facit saltus*, en a dans l'aille, comme le transformisme. Et la discontinuité, l'effort brusque dans un sens ou un autre, apparaissent comme des nécessités

qui, nulle part, ne sont aussi bien mises en valeur que sur l'escalier extérieur, magnifié, par la conception, en lui-même, du discontinu immobile. Il est dès lors curieux de trouver dans ces monuments, dont la conception remonte, à Venise, à près de huit siècles, la confirmation par avance, de quelques-unes des idées sur la discontinuité des forces, exposées par M. le Sénateur Vito Volterra, professeur à Roma, dans le cours si remarquable de calcul intégral et intégral-différentiel, qu'il a fait, à la Sorbonne, du 24 janvier au 2 mars 1912; et sur la division des mouvements et des gestes, proclamée comme un des fondements de la peinture, dans le manifeste du 8 mars 1910, au théâtre Chiarella



Le canal Albricci, à Venise, dessin du Dr Georges Celos

de Torino, et la conférence de M. Boccioni, du 20 mai 1911 à Roma, exposant les théories des peintres futuristes italiens. Je ne m'enrôle pas cependant à leur suite pour défendre toutes leurs idées; celles, par exemple, douloureuses pour ceux qui aiment le passé, qui furent développées contre la Venise qu'il faut conserver comme l'une des merveilles du monde, dans une conférence de M. Marinetti; et les réalisations des théories futuristes par la peinture n'ont rien pour la plupart, manquer leur effet. Ce n'est pas cela qui fera oublier Carraccio et Tiziano.

Il y avait bien la dedans une idée, mais comme dans les Impressions d'Afrique, de M. Raymond Rousset (au théâtre An-

toine, 1912), c'était la manière dont elle était rendue qui était déféctueuse. La forme dans laquelle se feront les œuvres du futur est inconnue; elle peut être contenue en puissance dans les formes du passé ou même dans celles du présent. Car deux arceaux romains, qui viennent à se couper donnent naissance à un arceau gothique. Mais il n'est pas permis à l'homme de prévoir de quoi seront faites les formes de demain et trop de contingences les enveloppent pour qu'il soit possible de les deviner. Même si elles eussent été belles, les formes prévues, dans la peinture, par les futuristes italiens, eussent été entachées d'erreur. Elles ne sont que des formes présentes, mauvaises, illusoires. « La rue entre dans la maison. » Mais non: ce n'est pas la rue, c'est l'autobus qui y entre quelquefois.



NOTES PARA-MÉDICALES DU D^r CELOS SUR VENISE

Les blasphèmes. — Les peuples latins sont portés à jurer. Alors que la médecine voit, dans les jurons, une maladie (coprolalie), les hommes s'imaginent, en blasphémant, faire preuve de qualités viriles, ou ennuier Dieu. C'est enfantin. Ainsi que l'a dit Eliphas Lévi, l'homme n'a jamais blasphémé Dieu. Car celui-ci est trop haut et son nom trop inconnaisable, pour les Kabbalistes, du moins, pour que l'homme puisse jamais le prononcer. Mais l'intention y est.

La France est le pays du blasphème, ainsi que l'on peut s'en convaincre, dès que l'on atteint la frontière. Il en fut toujours ainsi. Saint Louis avait édicté une peine — barbare — contre les jurons. Jean du Bois adresse, en 1445, un projet à Charles VII, pour faire cesser les maux qui

ANTISEPSIE INTESTINALE : MÉDICATION LACTIQUE

COMPRIMÉS et PÂTE à la

LACTO-ANTISEPSINE



(MICROLACTINE)

(Adoptée dans les HÔPITAUX de Paris)
Autres formes thérapeutiques: LAIT CAILLÉ — Bouillon — Poudre

DOSES

Comprimés. 3 à 6 par jour (4 fr. la boîte de 50).
Pâte. ½ à 1 tube par jour (5 fr. la boîte).
Veuillez reconnaître le rasant au pharmacien un bonnet sur le nez

FERMENT LACTIQUE
Laboratoire du D^r J. TROUETTE

SÛR et ACTIF (baillie Bulgare)
— Entièrement préparé par le —
Demander ÉCHANTILLONS et
Nulites: 10, Rue du Bois, PARIS

La *Lacto-Antiseptine* du D^r J. Trouette
résulte, sous les signes inscrits sur les formules, de
lactiques: ANTISEPSIE INTESTINALE, ULCÉ-
RATIONS, PLAIES SPHACÉES, etc.

Voir

Page 1

la Liste de
nos Primes



Névralgies, Migraines, Goutte, Gravelle, Rhumatisme, Fièvre de fatigue, Insomnies, etc.
Supprime tout ce qui est douleur

DOSES

Adultes: 4 à 8 cuillerées à café suivant les cas, dissous dans un peu d'eau . . .
Enfants: 2 à 4 cuillerées à café.

désolent la France et préconise, comme moyen, la suppression du blasphème. Ce n'était peut-être pas plus bête qu'autre chose.

En Angleterre, les tribunaux vous condamneront à une amende si vous jurez devant témoins.

En Italie, l'habitude de blasphémer est fréquente; mais elle est réprimée. En Toscane, dans certaines boutiques, une pancarte interdit les jurons. J'ai fréquenté, à Paris, une salle d'armes où il y avait une telle pancarte. Le professeur était italien.

A Venise, il y a une ligue contre le blasphème (Bestemmia) qui agit surtout par des conseils. Jadis, des peines très sévères étaient édictées. On versa, sur différentes places, des plaques de marbre interdisant les jurons. Les jeux de hasard, etc., avec les peines dont les délinquants étaient frappés (Cp. S. Polo. — Cp. S. Andrea, etc.).

Chiens et Chats — Les chiens sont peu nombreux et tous muselés. Les Venitiens ont une peur horrible de la pluie et des morsures des chiens. Or, la muselière rend inutile le traitement antirabique. Pasteur n'a pas trouvé ça.

Par contre, les chats pullulent dans les ruelles. Ils sont, en général, misérables. Les enfants sont très méchants pour les animaux et souvent, en passant, ils jettent les petits chats dans les canaux. Ils ne sont pas noyés pour cela, mais on en voit souvent qui se séchent sur les quais après ces baignades.

Déence des murs. — On croit, en général, que Venise est une ville très dissolue, où les passions se donnent libre cours.

à tous les coins de rues. Parce que Venise se conduisit mal, jadis, devant la Bible de S. Marc, ce que Ruskin ne lui a pas pardonné, on pense qu'il est en tous jours de même. Quelle erreur! J'ai récemment vu cité plus décente. Certes, il y a le soirquelques hétaires dans les ruelles, les unes, habillées genre Paris, d'autres, beaucoup plus belles, ont le chapeau noir et sont en cheuveux. Mais on en rencontre peu, en réalité. Ces admi-



Départ d'un enterrement

rables jeunes femmes, qui passent, dans le chapeau de la popalana, belles comme des demi-déeses, sont les plus réservées des femmes. Elles n'ont jamais ce sourire provocant et hardi des ouvrières parisiennes desseintes. Et, tandis qu'en France, les femmes, les jeunes garçons insultent les femmes dans la rue, ou leur adressent des propos orduriers, j'ai toujours vu la plus grande décence dans la vie des ruelles de Venise.

Deux questions. — 1^{re} Trad. Crémieux, de Ruskin, p. 270. « P. Nam-Mocenigo (Hôtel Danieli)... la délicate forme de

croissant, donnée au groupe central des fenêtres. » What is it? J'ai été quelque temps à me le demander devant ledit hôtel, de sorte que l'on ne pouvait comprendre ce que j'avais à le regarder comme cela.

Ruskin J. (II, p. 395) dit: «... the delicacy of the form of the *cusp* in the central group of windows... » Esse videatur : ... la délicatesse de la forme des *pointes* (*d'ogives*) Cusps (lat. Cuspides);



Voiture Place St-Marco

pointes; du croissant (de la lune, astr.) dans le groupe central des fenêtres...;

2^e *L'Esulo*, du 15 août 1912, parlant de l'accès possible du Mont-St-Michel, par voie souterraine (remplaçant la digue): « Comme le métro va pénétrer à Venise, sous la place San Marco. » Signé : Pierre Giffard.

Qués acc?

Les Images sacrées dans les ruelles. — On en remarquait beaucoup. Elles sanctifient les promenades. A l'époque où Venise était très dissolue, on les avait multipliées dans l'espoir d'amener de bons sentiments

dans l'esprit des passants et de les empêcher de commettre une mauvaise action.

On touche ces images du doigt, puis on fait un signe de croix. Un long tube, qui descend dans un tronc, est destiné à recevoir les aumônes.

Soit peintes, soit sculptées, en bois ou en marbre, ces images sont appliquées sur les murs, souvent sous un petit toit. Les grandes sont, parfois, dans des sortes d'armoires, garnies de volets et présentant un autel, armoires pratiquées dans une maison.

Souvent, il y a devant, une ou plusieurs lumières allumées, coutume due à Michelini, mort en 1130, et premier vestige de l'éclairage des ruelles.

Ce sont, d'ordinaire, Christ ou la Madone avec le Bambino, qui sont ainsi représentés. La plus connue de ces images est la Madone qui est derrière S. Salvatore, dans la Merceria, et que tous les étrangers voient. Elle a toujours deux lampes allumées.

En outre des petites Madones, il y en a cinq grandes, très belles, du XVIII^e siècle environ, qui sont sur des murs : au 2, Cortinari dalla Porta di Ferro; au 3, Rezzonico; à l'angle du mur du couvent di Servi; sur le mur d'une île que l'on voit (à G.), en allant à Fusina (c'était par cette voie que l'on communiquait entre Venise et la terre, avant le chemin de fer). Cet endroit qui annonçait Venise, porte le nom d'*Estremo Lombodi Venezia*. Enfin, il y a la grande Madone du Jardin, à gauche de la cathédrale de Chioggia.

On en voit de petites, dans des chapelles élevées dans les ruelles des quartiers pauvres, et peintes généralement en bleu; enfin, dans des chapelles sur pilotis dans la lagune.

FABRICANTS D'INSTRUMENTS DE CHIRURGIE, DE PRÉCISION, APPAREILS ORTHOPÉDIQUES

LUER (F., et Docteur W. WULFING-LUER), 104, boul. Saint-Germain, Paris. Tél. 813-00.

Fabrique d'instruments de Médecine et d'appareils de Médecine.

HUIT GRANDS PRIX.

Catalogue sur demande : 1^o Spécial pour l'ophtalmologie (1901); 2^o Spécial pour l'oto-rhino-laryngologie, l'endophtalmologie, la bronchoscopie (1911); 3^o pour la chirurgie générale (1904).

THERMOTHÉRAPIE, appareils du Dr Miramon de la Roquette, pour la pratique médicale courante.

Air chaud; Lumière.

Helmreich, constructeur, fournisseur des hôpitaux, à Nancy.

COCIT (E.) et C^{ie}, boul. St-Michel, 36, Paris. Tél. 612-20.

Constructeur d'Instruments et Appareils pour les Sciences.

Fournitures générales pour Bactériologie et Micrographie.

Dépot pour la France des Microscopes et des Lunettes à prismes E. Leit.

WICKHAM, ancien externe des Hôpitaux de Paris, Hors concours, Membre du Jury, 15, rue de la Banque, Paris. Tél. 270-15.

FABRIQUE DE BANDAGES HERNIAIRES, Appareils à pièces interchangeables, légers, confortables, d'une robustesse et d'une sécurité absolues. Le principe mécanique qui préside à leur construction leur donne une supériorité incontestable.

Contention paritaire, souvent guérison.

LACTOLAXINE FIDAU

CULTURE LAXATIVE de Ferment lactique pur
Supprime immédiatement la CONSTIPATION chronique ou accidentelle, les intoxications gastro-intestinales, Fermentations putrides, Perturbations hépatiques et biliaires.
Rétablit la sensibilité de la muqueuse, provoque la peristaltisme sans la moindre irritation intestinale.

1 à 3 comprimés par jour. — 250 la boîte de 36 comprimés.

Littérature et Échantillons : **LABORATOIRES BIOLOGIQUES de A. PARIS**
1, Rue de Châteaudun — 55, Rue Lafayette, PARIS — T. 122-95.

CARTOUCHE AUTO-PRODUCTRICE D'ALDEHYDE FORMIQUE

Autorisée par le Ministre de l'Intérieur

sur avis favorable du Conseil Supérieur d'Hygiène Publique de France

POUR LA

DÉSINFECTION DES LOCAUX APRÈS MALADIES CONTAGIEUSES

Procédé simple, discret, économique, rapide, efficace

VENTE AU PUBLIC

Réglementaire

FUMIGATOR N° 3. 2.30 pour 15^m

FUMIGATOR N° 4. 2.75 pour 20^m

TELEGRAPHE: FUMIGATOR-PARIS

FRANCO DE PORT pour commande de 50 fr. adressée à

GONIN & O. * Ingénieur-Constructeur.

Pharmacie de 1^{re} Classe
60, Rue Saussure, PARIS-XVII^e

CONDITIONS SPÉCIALES à MM. les Médecins et Pharmaciens

Le FUMIGATOR

comporte à la fois

l'appareil et l'antiseptique.

Avec le FUMIGATOR aucune détérioration n'est à craindre et les locaux soumis à son action sont réhabilités le jour même.

Le FUMIGATOR se conserve indéfiniment à l'abri de l'humidité.

Rien ne s'oppose à ce qu'il en soit fait provision.

Venise a essentiellement le culte de la Madone. Dans nombre de magasins, on voit des Madones avec une lumière devant. Dans une grande épicerie, nous en avons vu une qui avait une ampoule électrique, allumée en permanence.

Le culte des Saints est excessivement répandu dans tout le Midi. Il faut bien se garder, comme on le fait d'ordinaire, de gaspiller le culte de Dieu avec celui des Saints. Ce sont deux cultes séparés que le catholicisme a réunis, mais certains gens peuvent avoir l'un sans l'autre. Par exemple, ils ne croient qu'aux Saints et ne prient qu'eux.

Les Inhumations. — Elles sont, pour peu que la famille soit aisée, entourées d'une pompe qui les rend impressionnantes. Des lettres de faire part, sur lesquelles on voit le portrait et l'énumération d'une quantité considérable de qualités et de vertus de la personne défunte, sont placardées dans tout le quartier, sur les murs, dans les vitrines des magasins, etc. Le cercueil est porté, à bras, à l'église, précédé d'une musique qui joue des airs, d'habitude ennuyeux et gras. Après la cérémonie, on se réunit sur le Campo voisin, où ont lieu des discours et où la musique joue, jusqu'au moment où le cortège, embarqué dans des gondoles funéraires, disparaît vers S. Michele (Cimetière). La gondole du cercueil est parfois luxueuse, garnie d'ornements d'ivoire sicile, noirs et argent (l'un couché, amours tenant des flambeaux renversés) (Rio della Fénice).

Les inhumations se faisaient autrefois dans des terrains appartenant à la paroisse et situés près de l'église. Napoléon I^{er} les fit fermer, ce qui dut enlever bien du plaisir à certains quartiers et, depuis, on inhumait dans le cimetière S. Michele.

Les immersions nocturnes de corps dans la lagune, au clair de la lune, me paraissent dues à l'imagination féconde des romanciers et des littérateurs.

Les Lessives. — Le linge est étendu aux fenêtres dans les quartiers pauvres, où il forme des penderies très pittoresques. Jamais ce linge ne dégoutte sur les passants. Les grandes pièces, les draps, sont étendues

chères arrivent à Venise, liées en fagots. Les gondoliers, avant de les utiliser, les préparent en les frappant à coups de maillet. Ils se servent, comme enclume, de bornes en marbre, comme il y en a dans tous les quartiers et qui servent, soit à soutenir un amarré pour arborer des drapeaux, soit à amarrer des pétoles. C'est dire qu'on voit ce spectacle le long des quais. On se met à deux pour taper : un des hommes tient la

d'aillours, et contrairement à l'usage : « Les lous — ou les poissons — ne se mangent pas entre eux. » On voit que ces coutumes analogues se retrouvent en des pays éloignés. Seules, les mœurs diffèrent.

Le Pain brisé. — On mange en Italie, en Espagne, en Algérie, une sorte de pain compact, à mie sans trous, à croûte dure et lisse, qui se retrouve en France, dans le Calvados, exclusivement, où il porte le nom de Pain brisé. Dans toutes les boulangeries vénitiennes on fait du pain brisé, ainsi que d'autre pain.

Les formes du pain brisé sont curieuses et variées. C'est là une question intéressante, à laquelle j'ai consacré une série de livres : *Le Pain brisé, 1910. — Le Pain brisé en Venise, 1912. — Le Pain brisé à Venise. — Le Pain brisé du Calvados* (paraîtront incessamment).

Les Pigeons. — Tout le monde a entendu parler des pigeons de Venise. Une des figures reproduites ici représente ma femme leur donnant à manger.

Les Petits Poulpes. — On rencontre, dans les rues larges et les carrefours, des hommes qui vendent, en plein vent, des mets divers, de la criste marine, des haricots cuits, des petits escargots qui vivent dans les dunes, des graines de citrouille cuites, des crabes dits : Araignées de mer. Il y en a aussi qui vendent de petits poulpes qui marinent dans de grandes terrines remplies d'une sauce salée et coiffent plus ou moins de sous, suivent la grande rue. On les prend avec une fourche, on les frite avec des doigts et parfois avec les dents, et quand on les trouve trop coriaces, on les remet dans la terrine.



Une grande lessive à Venise



Gondoliers préparant des morues

des sur des places publiques, dont une partie sert pour cela (Cp. S. Polo, fig. ci-dessus. On fond, P. Corner-Mocenigo). Cp. S. Giacomo de Loro.) Les cordons sont disposés sur des perches et attachés à des anneaux, fixés pour cela dans les dalles. Il y a des ponts, couverts aussi de lessives au soleil.

On frémit en songeant à ce qui arriverait si les grandes épiceries de Paris mettaient une Madone éclairée dans leur hall, si on étendait une lessive plate du Carroussel ou sur le pont des Sts-Pères, ou si l'on s'installait à peindre devant Notre-Dame, comme on fait devant S. Marc.

Les Morues frappées. — Les morues se-

morue par la queue. On frappe dessus à tour de bras avec des maillets ronds en bois, gros comme la tête, jusqu'à ce que le poisson soit tout à fait « brézille », comme disent les Normands (fig. ci-dessus, Pn. del Cavallo. S. Zanpolo. On remarquera le gondolier assis sur un fagot de morues), mais celles-ci ne crévent pas dans leurs vieilles peaux, comme les crapauds de *Chantecler*, et leurs vieilles peaux ne crévent pas non plus. Elles gardent même leur forme ; seulement, tout est en miettes dedans. Les morues sont alors bonnes à cuire pour faire des soupes, etc.

Quand j'habitais Belleville, j'ai vu aussi des hommes frapper sur des morues, le long des fortifs, sans marteau en bois,

MÉDICATION ORGANOTHÉRAPIQUE

Traitement de l'Embonpoint,
de L'OBESITÉ

dûs aux Insuffisances Thyroïdiennes.

Traitement des Insuffisances

OVARIENNES

OXYDOTHYRINE

PÂRIS

A base d'Iodo-Proteïne de la

GLANDE THYRÔÏDE

associée aux oxydo-diastases.

Substance non toxique sans action
sur le cœur.

DRAGÉES

dosées à 0^{re} 10
1 à 2 par 24 heures

LITTÉRATURE

OXYDOVARINE

PÂRIS

Substance renfermant la totalité
des principes actifs de

L'OVAIRE

Condition indispensable pour obtenir le
maximum d'effets thérapeutiques.

DRAGÉES

dosées à 0^{re} 10
4 à 6 par 24 heures

ÉCHANTILLON

LABORATOIRES BIOLOGIQUES
André Pâris

1, Rue de Châteaudun, Rue Lafayette, 55, Paris.

Voir nos CONDITIONS D'ABONNEMENT

et nos PRIMES, Page 1

HUNYADI JÁNOS

dite EAU de JANOS

Eau Purgative Natuelle



EFFET PROMPT. SÛR ET DOUX
Pour éviter toutes substitutions
prière à MM. les Docteurs
de bien spécifier sur leurs
ordonnances la MARQUE

HUNYADI JÁNOS

Andreas SAXLEHNER Budapest

CACHETS DE

NEURALGOL BROSSARD

au Lacto-Benzoate de Quinidine

SPECIFIQUE DE LA DOULEUR :

NEURALGIES - MIGRAINES - RHUMATISME - GRIPPE, etc.

Echantillons et Littérature sur demande

LABORATOIRE SOENEN & BROSSARD - LA ROCHELLE

LE SAVANT AU THÉÂTRE

La science est à la mode. Ses triomphes et ses banqueroutes ont également contribué à l'y mettre. La vie privée et professionnelle des grands savants intéresse presque autant le public que celle d'un premier ministre ou d'une étoile de café concert.

Aussi rien d'étonnant à ce que nos dramaturges contemporains en aient fait un personnage important de leurs pièces. Anne-Marie et Charles Lalo dans le *Mercury de France* en étudient les types divers et établissent schématiquement de la jolie façon qui suit le bilan de leur enquête.

Établissons schématiquement le bilan de notre enquête : — signalement physique et moral du personnage — ses spécialités favorites — ses rôles de prédilection.

Son signalement ? Le savant de théâtre est un jeune ou vieux, presque jamais entre deux âges. Dans les deux cas, il est toujours très célèbre, ou il va l'être incessamment. Il écrit toujours beaucoup, et des ouvrages très lus (sauf quand il est philosophe). Lorsqu'il est jeune, il est brillant, assuré et conquérant; lorsqu'il est vieux, il est modeste, ironique, sceptique et spirituel. Il est éminemment désintéressé, et même jusqu'à martyre; à moins qu'il ne soit d'un arrivisme scandaleux, jusqu'aux pires lâchetés; et, de moyen terme, il est du sexe masculin, sauf quelques exceptions presque douteuses.

Pour le reste du signalement : visage ovale, ment n'ind, bouche moyenne, tout ce que vous voudrez; c'est-à-dire personne à tout faire, banal et sans caractère, — ce qui est grave pour la réputation du théâtre contemporain.

À sa cas où un signalement aussi scrupuleux ne suffirait pas pour reconnaître

le personnage à première vue, nos meilleurs auteurs ont déterminé à notre usage deux ou trois critères quasi infailibles; car ils ne sont pas moins stéréotypés que le personnage lui-même. Le premier, c'est l'Institut; jeune ou vieux, peu importe, huit fois sur dix le savant de théâtre est de l'Institut. Au

Les spécialités favorites du savant sur la scène — il doit, au xv^e siècle et au xviii^e, médecin, physicien, ou astronome, parfois même mathématicien. Aujourd'hui, sa vocation a très décidément évolué; plus pratique, il préfère ordinairement aux sciences abstraites les sciences plus concrètes et plus

mentale; évidemment parce que l'étude des maladies nerveuses a le double privilège d'être à la fois dramatique et psychologique; à souhait; c'est tout bénéfice pour le dramaturge. « Il n'y a que ces maladies-là qui fonnent l'argent aujourd'hui, avec celles de la versie », remarquent les carabins du *Théâtre d'épouvante*. Le drame moderne n'a pas été jusqu'à la versie. Toutefois, il a déjà exploité avec quelque succès l'avarie; cette spécialité très courue ne « rend » pas seulement dans les offices.

À la différence du savant d'roman, qui est généralement sorti premier de l'Ecole Polytechnique, le savant de théâtre a des origines plus diverses, une tournure d'esprit plus encyclopédique. On peut même dire que, de façon générale, il sait tout ce qui est connaissance, — même quelques autres choses encore, surtout quelques autres; car c'est de celles-là qu'il nous parle le plus abondamment.

Naturellement, les lieux où opèrent ces grands hommes varient avec leurs spécialités. Mais les écrits ont longtemps régné; à nous maintenant réellement les savants chez eux. Le salon de consultation d'un médecin ne les effraie pas trop; le public y retrouve aisément ses habitudes. Mais pour les physiciens, la chose est plus délicate. Aguir n'a pu nous présenter qu'un laboratoire de fortune, installé dans un appartement privé. Les contemporains semblent toutefois s'être donné le mot pour nous exhiber au naturel les laboratoires de psychologie expérimentale ou les cliniques de maladies nerveuses. Est-ce parce que ces endroits sont précisément moins caractéristiques des laboratoires et des cliniques, puisque le nombre des appareils utilisés, ou des dispositifs apparents, y est réduit à un peu de chose? Ce serait un choix assez curieux. Mais on soupçonne qu'il s'y pose une sorte de prestidivination morale, dont la suggestion ne manque pas d'opérer, au moins sur les auteurs. Car il est probable

L'Alchimiste allemand; d'après un vieux bois du xvi^e siècle

Cliché du Correspondant Médical

deuxième rang, viennent les grandes Ecoles, parmi lesquelles l'Ecole Polytechnique semble en légère baisse, depuis le déclin récent des sciences abstraites; ex-æquo avec elles, la *Revue des Deux Mondes*. En France, pas de révolutions démocratiques, il n'y a de crises que inconscientes de la valeur scientifique que les institutions officielles du Gouvernement, ou celle du Monde et de l'aristocratie.

appliquées; il est ingénieur, chimiste, psychologue expérimental, sociologue; plus rarement philosophe; la philosophie pure ne fait pas d'argent sur les planches plus qu'ailleurs. Mais il est resté médecin avec passion, avec rage; l'engorgement de cette science n'est pas un vain mot au théâtre. Seulement il s'est spécialisé, comme il est juste, en vertu de la division du travail; et c'est presque toujours dans la médecine

LE SOU MÉDICAL

Ligue de protection et de défense professionnelles

Nous croyons devoir attirer l'attention des lecteurs d'*Escalape*, à l'heure où de toutes parts le corps médical est en butte aux poursuites, risques professionnels, revendications arbitraires de toutes sortes, sur le *Sou Médical*. Tout médecin doit en faire partie.

Le Sou Médical, ligue de protection et de défense professionnelle fondée en 1897, est

destiné à couvrir ses adhérents contre tous les risques professionnels et prend en outre la part la plus active à la défense générale des intérêts médicaux, se proposant de traduire par des actes les prédictions du *Concours Médical*.

Pour la protection individuelle de ses membres, il est intervenu dans plus de 10.000 affaires; procès devant toutes les juridictions (y compris la Cour de Cassation, le Conseil d'Etat et le Tribunal des Confins), litiges, revendications, arbitrages, consultations, etc. Pour les luttes d'intérêt général, il marche d'accord avec le *Concours*,

l'Union des Syndicats, l'Association Générale des Médecins de France, etc.

Récemment, il a été créé une caisse de garantie destinée à garantir ses membres, en outre des frais du procès, jusqu'à concurrence de 2.000 francs contre les dommages-intérêts qui pourraient leur être intentés en raison des faits cliniques et thérapeutiques accomplis dans l'exercice de leur profession, et de maintenant, cette caisse est dotée de ressources suffisantes pour lui permettre d'envisager tous les aléas.

Faut-il ajouter que tous les avis possibles sont donnés, toutes les démarches sont

faites en vue de rendre des services extra-professionnels.

Pour être membre du Sou Médical, il faut être membre d'un Syndicat ou d'une Association Médicale ou bien être présent par deux confrères déjà membres du Sou Médical. La cotisation annuelle est de 20 francs, comprise la participation à la caisse de garantie.

Les membres ne sont admis qu'après envoi de leur adhésion et paiement de la cotisation. Envoyer adhésions et demandes de renseignements au *Concours Médical*, 135, boulevard Saint-Denis, Paris.

EAU MINÉRALE NATURELLE
ST-LÉGER POUQUES ALICE
 ALCAINE, LITHINÉE, FERRUGINEUSE, RECONSTITUANTE
La plus agréable des Eaux minérales
 C'est le REMÈDE LE PLUS PUISSANT contre, les
DYSPEPSIES, GASTRALGIES
 C'est la véritable Eau de régime des FAIBLES,
 des CONVALESCENTS et des NEURASTHÉNIQUES
 La Source ALICE de POUQUES est la seule Eau minérale médicamenteuse ordonnée dans le traitement
 de la Tuberculose par la Rééducation

CARABANA PURGATIVE, DÉPURATIVE, ANTISPÉRIQUE
 La seule qui, entre l'effet purgatif immédiat, exerce une action exclusive sur les organes malades

Spécialité Synthétique
ANTI-DIABÉTIQUE
 DONT CHACUN DES ÉLÉMENTS A ÉTÉ PRONÉ
 PAR UNE COMITÉ MÉDICAL
ADÉTYLAGE
 EXPÉRIMENTÉ AVEC SUCCÈS DANS LES HÔPITAUX DE PARIS
AGIT SANS LÈSER AUCUN ORGANES
 6 fr. la boîte de 30 cachets. — Dose : 2 cachets par jour.
 Lire les brevets sur le Diabète par les docteurs
 MATH. MINOUD, PIERRE, LÉON, SÉBAST.
 BRÉZARD, JONAS, RIGNE, LANT, S. WIT.
 DÉPOSÉ EN FRANCE
 Lab des produits "Santé"
 18, rue de Valenciennes
 PARIS

que le contact de la psychologie scientifique avec ses deux formes, expérimentale ou morbide, a séduit des écrivains qui, de leur côté, se prétendent à bon droit psychologues. Mais de cette science à ces arts, quel abîme! C'est la même différence qu'il y a entre l'examen d'un microbe du choléra au microscope, sous une lamelle de verre, et le spectacle de l'agonie d'un cholérique dans un lit d'hôpital. Quoi qu'il en soit, le laboratoire de psychologie expérimentale, avec la sobriété extrême de sa décoration, son froidier schiste contrastant avec l'aspect mystérieux d'appareils inconnus et le prestige des vérités profondes qu'on est censé révéler sur l'âme et sur les passions, ce laboratoire tend à remplacer dans les trucs du drame moderne l'ancienne cellule d'asphyxie et la cave de sorcier, où les belles pécheresses de l'ancien théâtre allaient volontiers, tout en larmes, chercher la clef des secrets troublants de leur cœur. Bref, c'est le mauvais lieu à la mode.

la Palude: tout l'arsenal traditionnel, nécessaire sans doute pour faire de ce bon mélodrame un fort mauvais drame.

et même essentiellement à cœur au savant de théâtre: c'est celui d'amoureux. Presque tous l'adoptent. Amour-passion, sur le sel instinct

On remarquera que le meilleur conseil à leur donner dans ce cas et délicate situation, c'est de ne jamais se marier. Comme amant, le savant est presque toujours irrésistible, séduisant, paré de tous les prestiges, beau, spirituel, célèbre. Mais, s'il reste célèbre, puisque c'est sa raison d'être sur les chaises, dans son ménage, il est presque toujours incompris, malheureux, trompé enfin. Le rôle de mari est aussi ingrat, pour le savant, que celui d'amant lui est favorable. Au reste, pourquoi se marierait-il? A une exception près, — une témérité de débutante, — il n'y a presque pas d'exemples qu'un théâtre au savant ait des enfants. Il est vrai qu'en cela il ne fait que se conformer scrupuleusement à la tradition des jeunes premiers dans le drame moderne: un enfant général le déploiement de passion sexuelle pure, qui est leur seul but essentiel dans la vie sexuelle.

Bref, le savant au théâtre tient aisément tous les rôles, sauf un qui lui répugne particulièrement, — sauf celui de savant.

Autoutes ces existences de savants truqués, consacrés avant tout au monde et à l'amour, comparez donc la vie modeste, obstinée, recueillie, intime et toute familiale d'un Pasteur, d'un Curie, d'un Littré, d'un Comte, d'un Taine, d'un Ribot. De ces deux types, lequel est le plus vrai et le plus profondément humain, il n'y a pas à douter un instant: quelques rastaquouères de science, vulgarisateurs et faiseurs d'écrits, sur tout réclament bruyants, comme il n'en est que trop dans le monde, ne sauraient nous faire méconnaître ce qu'est normalement le vrai savant.



h.d. Marquet (1871). L'Amour et le Drame.

h.d. Marquet (1871). L'Amour et le Drame.

Daumier. — Le Diamant magistral

Toutefois, dans cette riche di-ersité, il n'est qu'un rôle qui tienne particulièrement

violent et coup de foudre, ou amour-habitude mariage de raison: ici, encore point de milice,

ne sauraient nous faire méconnaître ce qu'est normalement le vrai savant.

Les rôles de prédilection? — Le savant s'est glissé sur la scène moderne dans tous les rôles du drame traditionnel: confident, personnage de pitié, simple utilité, grand premier rôle, amant vainqueur, époux aimé, estimé, trahi ou même complotant, personnage à thèse, porte-parole de l'auteur, noble tête de villard, parfois traître ou victime, mais ordinairement sympathique et triomphant: toute la lyre! La pièce, ou triplement classique en ce sens, n'est pas le bon, c'est un bon rôle: on y reconnaît à la fois le héros, Pierre Chambray; le savant, confident, Michel Duclaux; le savant-traître,

CŒUR
ARTÉRIO-
-SCLÉROSE
Avec ses bains
ROYAT
CARBO-GAZÉUX
TROUBLES CARDIO-
-VASCULAIRES
GUÉRIT

LIPIODOL
LAFAY
à 40% d'Iode sans aucune trace de chlore
54, Chaussée d'Antin, PARIS

STATIONS THERMALES FRANÇAISES

Les Fumades (Gard)

Station hydrominérale ouverte toute l'année. Deserve par la gare de Saint-Julien-Les-Fumades. (Autobus à tous les trains; durée du trajet: 10 minutes.)

Grand-Hôtel. Hôtel Diane-Hôtel Romain. Electricité. Chauffage central. Postes. Téléphone.

Altitude: 150 mètres.

Climat provençal. Eaux sulfhydriques et bitumineuses.

Ces eaux sont les plus sulfhydriques de France et sont spécialisées en outre par leur teneur en bitume. Elles sont souveraines contre les Affections de la peau et des voies respiratoires.

L'Établissement thermal fonctionne toute l'année.

Médecin. — Dr Courrouge.

Vichy

Altitude: 260 mètres.

Bicarbonatées, sodiques fortes.

Source. — Jaillissent sur les deux rives de l'Allier, extrêmement nombreuses, formant un vaste bassin: les unes chaudes (Chomel 44°, Grande-Grille, Hôpital, Laues), les autres froides (Célestins, Parc, Lady, Larbaud); la caractéristique de toutes ces sources est leur forte teneur en bicarbonates (dont le bicarbonate de soude constitue les 4 cinquièmes); débit considérable (de 50.000 à 150.000 et 200.000 litres pour les principales sources).

Indications.

a) Principales: 1° Hépatopathies, surtout lithiasiques, amélioration considérable ou guérison dans toutes les formes (lithiasique, bilieuse, confirmée) icterus catarrhal, congestion du foie à la suite de dysenterie ou

de diarrhée de Cochiuchine, congestion paludéenne (Grande-Grille).

2° Diabétiques: la plupart rentrent dans la grande classe des hépatopathies (glycosurie par anhépatie) et viennent disparaître polyurie, polydipsie, migraines; le sucre tombe à quelques grammes ou bien est supprimé.

3° Gastropathies: résultats souvent excellents mais variables, ne dépendent exclusivement ni de l'état chimique de la sécrétion, ni de l'état de la musculature, ni même des symptômes subjectifs. Amélioration surtout chez les dyspeptiques hépatiques, dyspeptiques arthritiques (goutteux, obèses, graveleux). En tous cas, amélioration presque immédiate chez hypopeptiques, amélioration plus lente chez hyperpeptiques.

4° Arthritiques, obèses, graveleux, goutteux.

Contre-indications. — Peu nombreuses: asthéniques surtout; surveiller la cure chez hypertendus (artériels et artério-scléreux).

Médecins. — Aliquier, Audouin, Bary, Beaudonnet, Bernard, Bienfait, Bignon, E.

Binet, Bouet (M^{re}), Boussion, Cahen, H. Caragorides (17, rue de l'Établissement), Chabrol, Champagnat, Charaust, Chéze, Jar, Chopart, Clerc, Clermont, Combet, Cornack, Cornil, Corailillon, Cotard, Delange, Descout, Desgorgues, Desmaroux, Dufourt, Durand-Fardel, Duranton, Faur, Faucher, Fournier, Fremont (anc. int. lauréat des hôp. de Paris, 3, rue Prunelle), Ganlein, Gaunet, Garban, Gahard (F.), Glénard (J.), Grellety, Guinard, Herve, Hugues, Hut, Jacques, Lalauze, Lalaubie (de), Lamouche, Legou, Lénossier (de la Fac. de Lyon), Margnat, Martin, Masseret, Mauban, Monod, Nicolas, Nigay, Niviere, Pancher, Pariset, Pradignan, Puissienne, Rambert, Raymond, Remy, Roux, Salgnat, Saieil, Semet, Sérillé, Sollaud, Sural, Therre, Tissier, Treille, Vanthey (anc. int. hôp. Lyon), Vidal (7, rue Strauss), Veillard, Willem.

Spécialistes: Blancher, Faure, Jacquemart, Siems, yeux, nez, gorge, oreilles, Brunel, Sabat, bouche et dents; Maille, chirurgie; Rajat, peau et voies urinaires.

BIBLIOGRAPHIE

VIE PRIVÉE DES ANCIENS, par RENÉ MENARD et GAUDE SALVAGHIO. — *Le Travail dans l'Antiquité*. Architecture, Commerce, Beaux-Arts. Nouvelle édition publiée par Edouard Rouveyre, in-8 écu de 344 p., accompagné de 300 fig.; 5 fr. Flammarion, éditeur.

Dans ce volume, les Beaux-Arts occupent une place importante. On y examine le position sociale d'un architecte, ses rapports avec le public et avec les ouvriers qu'il emploie; on entre dans l'atelier d'un peintre ou d'un sculpteur, à différents époques, et on le voit à son travail.

Dans le chapitre consacré au Commerce, on présente le système des monnaies, des poids et mesures adoptés chez les différents peuples et on en dresse le tableau comparatif.

On montre aussi l'organisation des marchés, des ports, des dépôts de marchandises, on explique les prix d'argent, l'usure, le transport, les routes et les auberges.

Ainsi, après avoir commencé par le travail le plus positif, l'agriculture qui fait vivre, cette troisième division de la *Vie privée des Anciens* se termine par les professions libérales et commerciales.

ESSAI DE CRYPTOLOGIE (moyen nouveau, permettant de correspondre secrètement en toute sécurité, 2, rue des Voulterres, Paris, 0 fr. 40).

MÉDECINE ET MÉDECINS EN ÉTHIOPIE, par le Dr MÉRAB, médecin praticien du Négus. — Vigot frères, éditeurs, 4 fr.

Ce livre est des plus intéressants aux divers titres : médical, ethnographique, voire psychique. Tout d'abord l'auteur nous montre la médecine exercée dans cet empire par des prêtres, des empiriques, des sorciers, aucun enseignement ni réglementation n'y existant. On voit que le type abyssin est un mélange, leur thérapeutique est essentiellement

composée et dominée cependant par le sésame en usage concret. Tous ces traits toutes les vertus gurgissantes. Le purgatif y est en grand honneur et le médicament d'autant plus prisé qu'il a un goût, une couleur, une odeur plus accrus, c'est sans préjudice des colliers prophylactiques d'amulettes. S'ils pratiquent de bon gré l'hydrothérapie sous la forme de bains froids, ils fuient par contre le soleil dont ils accusent les rayons de déclencher toutes sortes de maladies. Volontiers l'Abyssin, du reste, estime ne rien devoir à son médecin. L'usage, après avoir passé en revue l'ensemble des maladies, avec leur thérapeutique, dont la syphilis qui est traitée encore par les antiquités sudanaises, consacre d'une façon particulière la chirurgie qui est restée rudimentaire et à l'obstétrique pour laquelle ils s'en remettent à la bonne nature.

BOUSSUET ANATOMISTE ET PHYSIOLOGISTE, par le Prof. A.-F. LE DOUBRE, de Tours, 5 francs. Vigot, éditeur.

Cette dernière œuvre de notre éminent collaborateur le Prof. Le Double sera tout d'abord, nous le croyons, extraite à l'appui, dans un prochain numéro d'*Esculape*. Elle constitue en effet une étude absolument neuve et singulièrement suggestive.

LE TRAITEMENT ORTHOPÉDIQUE DU MAL DE POIT, par le Dr HENRI LEBRUEU (de Sures), 42 gravures et 15 planches hors texte, 7 fr. 50. Jouve et Co, éditeurs, Paris.

Cet ouvrage est la mise au point des remarquables travaux entrepris à l'Hôpital Maritime de Berck-sur-Mer par les Drs Ménard, Calvé et André sur le traitement du Mal de Poit et dont la méthode est aujourd'hui consacrée autant par une suite ininterrompue de succès, que par l'affluence toujours croissante du monde de patients, en entier qui viennent suivre les enseignements de ces maîtres.

LA NORMANDIE, une par les écrivains et les artistes.

LA BOURGOGNE, une par les écrivains et les artistes.

(Guides pratiques des curiosités artistiques et naturelles des provinces), par AD. VAN BEVER, 110 illustrations, une carte et des plans. Chaque volume broché 4 fr.; relié 5 fr. Editions Louis Michoud.

Ces deux ouvrages commencent une collection qui a pour but de présenter, sous un aspect nouveau, les pays de France.

A l'heure où les ouvrages d'information, les guides, voire même les brochures de syndicats d'initiative, tendent à se multiplier, il y aura utile de fournir aux touristes à ceux que la beauté de la terre française intéresse, un ouvrage plus haut, plus scientifique que ces derniers. Le livre de l'écrivain consiste à recueillir, en même temps que des études historiques et des récits traditionnels, les témoignages les plus significatifs de l'activité locale à représenter la province en travail et frémissante de souvenirs.

Personne n'avait songé, jusqu'à ce jour, à réunir en un livre de format commodément, ce que les curieux de la France, de nos provinces (non passés, ses mœurs, ses industries locales, ses monuments, ses sites) ont inspiré aux voyageurs, aux romanciers et aux artistes. Un guide est insuffisant à rendre le caractère d'un pays, et pour mieux le pénétrer, il est nécessaire de faire appel aux esprits d'élite qui l'ont aimé, étudié. On sentait l'attente, l'attente d'un livre, d'un livre de la Normandie dans un récit de Maupassant que dans les pages maussades d'un *Bachelard*.

CE QUE DOIT ÊTRE L'ALIMENTATION DES MALADES À BERCK, par le Dr RIU-VILLENEUVE, 1 vol. 2 fr. 50. A. Maloine, éditeur.

On trouve de précieux renseignements de pratique. A ce titre, il a sa place sous la main du praticien.

VARICES DU MEMBRE INFÉRIEUR (Pathologie et Traitement), par PIERRE DUBOIS, professeur de clinique chirurgicale à la Faculté de Médecine de Paris, et PIERRE MOCOUD, chirurgien des hôpitaux de Paris (N° 2 des *Annales de Clinique chirurgicale du Professeur Pierre Dubois*, 1912), 20 planches hors texte en noir et couleurs et 61 fig., 18 francs. (Librairie F. Alcan).

Ce travail est basé sur toute une série de recherches expérimentales, cliniques, anatomopathologiques et chirurgicales. Il y a là question que des varices typiques de l'aphasie interne, les plus fréquemment observées dans les services de chirurgie.

La deuxième partie est consacrée à l'étude thérapeutique.

TRAITÉ DES EAUX MINÉRALES DE VICHY À L'USAGE DES PRATICIENS, par le Dr CHARLES COTAT. P. 6-éme du Dr THUROLLOU, 5 francs. J. Roussel, éditeur.

Exposé complet de la question hydrologique.

Après avoir donné les théories concernant l'origine des eaux et leur composition chimique, physique et gazeuse, l'auteur expose l'action physiologique des eaux de Vichy, de laquelle il déduit les indications et les contre-indications.

LES MEURES DU TEMPS, par ALFRED CAPUS, 3 fr. 50. Bernard Grasset, éditeur.

On trouvera dans ce livre l'âme de notre époque qui, fatiguée des « intellectuels », a des Phidias et des Raphaels, et qui, à la fin, on yerra triompher « l'homme sans âme ».

JOE TRIMBORN, par GREGOIRE LE ROY. Figure, 4 fr. 50. J. L. L.

Le délicat et subtil poète de la *Couronne des Soirs* se révèle, avec ce volume de contes, un maître postérieur.

DICTIONNAIRE-FORMULAIRE DES PRINCIPALES SPÉCIALITÉS PHARMACEUTIQUES

Andiodol — Combinaison synthétique, dans une glycérine spéciale, de triméthanol et d'un dérivé de la série abyssin. Solution commerciale au centième.

Antiseptique.
1 cuillerée dans un litre d'eau pour un usage courant.

Bromures Murs — Pâtes sucrées à base de bromure et d'arômes d'orange amères.

1^{re} *Shrop Henry Mure au bromure de potassium*; 2^{de} *au bromure de sodium*; 3^{de} *au bromure de potassium*; 4^{de} *au polybromure* (sodium potassium, ammonium).

2 grammes de sel par cuillerée à soupe.

Epilepsie, Hystérie, Névroses.
A. Gazeigne, Pont-Saint-Esprit (Gard).

Capsules ovariques Vigier (à 0,20 c.). — De substance ovarique pure. Contre la *Chlorose*, les *troubles de la menstruation*, les *catarrhes de la cavité utérine*, l'*aménorrhée*, etc.

Ces capsules s'emploient à la dose de 2 à 6 par jour, selon l'ordonnance du médecin.

Cholchicine — Extrait spécial de bulbe de beauf, renfermant tous les principes actifs de la bile acide ou la *Kinase*.

Entérocolite muco-membraneuse, constipation, insuffisance biliaire et pancréatique.
Dragées ovaires kéraminées — 6 à 12 par jour prises en 3 doses

égales (au déjeuner, au dîner et le soir en se couchant).

Laboratoire Diet et Baby, Marly-le-Roi (Seine-et-Oise).

Coaltar saponné Le Beuf — Emulsion de coaltar au gomme.

Antiseptique puissant, non irritant, cicatrisant des plaies, admis dans les *hôpitaux de Paris*. Angines couenneuses, anthrax, gongrènes, herpès, lécrouilles, pyriasis, otites infectieuses, suppurations, etc. (Le médecin l'emploie ici plus ou moins dilué suivant les cas).

Hygiène de la toilette: bouche, genives, cheveux, ablations journalières (1 à 2 cuillerées à soupe pour un litre d'eau).

Dépot : 25, rue Réaumur.

Déplatoire Hospitalier — Déplatoire antiseptique, non irritant (ne contient ni chaux vive, ni arsenic, ni acétate de thallium). Dissout le poil comme l'eau dissout le sucre.

Ni douleur, ni rougeur, ni irritation cutanée; dissout jusqu'à la racine, en trois minutes.

Indications : 1^{re} *Chirurgicales* (remplace le rasoir); 2^{de} *Médicales* (pour désinfecter du visage ou du corps, moustache féminine, favoris, etc.).

Prix : visage 12 francs (médecins 9 fr. 50); corps 20 francs (médecins 16 francs).
Pharmacie Chanteraine, anc. int. des hôp. de Paris, 8, rue de Constantinople, Paris.

Germose Karyab ou Fluorotone stabilisée. Ce merveilleux spécifique de la *Cochélie* et de la *Toxé* nerveuse enraye invariablement une coqueluche dans les quinze jours.

Très agréable au goût. Non toxique.

4 cuillerées à café jusqu'à 1 an; 8 cuillerées à café de 1 à 3 ans; 12 cuillerées à dessert au-dessus de 3 ans.

Dépot : Pharmacie centrale de France, rue des Nonnains d'Hyères, 21.

Acétone — Benzoulophore-para-amino-phénylarsinate de soude. Traitement de la Syphilis.

Pilules (0,10 d'hectine par pilule) — 1 à 2 pilules par jour pendant 10 à 15 jours.

Gouttes (20 gouttes = 0,05 d'hectine) — 20 à 100 gouttes par jour pendant 10 à 15 jours.

Ampoules A (0,10 d'hectine). Ampoules B (0,20 d'hectine). Injecter une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours.

Laboratoire de l'Hectine, 12, rue du Chemin-Vert, à Villeneuve-la-Garenne (Seine).

Huile grise stérilisée et iodurée Vigier — 40 cc. 11g. pour 100 cc. d'huile.

Pour injections intramusculaires. Pour adultes : une injection de

Scénier, de mercure par semaine, pendant 7 semaines. Repos. — Faut servir de préférence de la *Sérine spéciale* du Dr Barthélemy à 15 divisions, chaque divi-

sion correspond exactement à 1 centigr. de mercure métallique.

Pharmacie Vigier, 12, boulevard Bonne-Nouvelle, Paris.

Intraits Dausse — Intraits de plantes riches stabilisées (procédé Perrot-Goris).

Intrait de digitale. Produit soluble, contrôle physiologique. Bénéfard, cardiaque, rapide, durable.

Lewrinne extractive Cuturieux (Comprimés de).

— L'usage de la levure ou bierre; 1 gr. correspond à 35 gr. de levure fraîche; 10 comprimés sont dosés à 0,20 centigr., ils équivalent à un gros cachet de levure sèche et à une cuillerée de levure fraîche. Très actifs, inaltérables, faciles à prendre.

Furoncles, Anthrax, Acné, Eczéma, Dermatoses, Suppurations, Angines, Glandes, Maladies infectieuses, Entérites, Constipation. 288 par jour, au début des repas.

Laboratoire Cuturieux, 57, avenue d'Antin, Paris.

Névroséthine Freysingue. — 100 gouttes = 0,20 centigr. de glycérophosphate de soude, potasse et magnésie (ni chaux, ni sucre, ni alcool).

10 à 20 gouttes 3 ou 4 fois par jour. Flacon 1 fr. Freysingue, 6, rue Abel, Paris.

Otoplastisme du Dr Langlois — Faussement complet, aseptique, instantané.

Pilegmaties, eczéma, impétigo, phlébites, brûlures, erysipele.

Sirup du Dr Bousquet — Le Sirup de Bousquet, unique en France, à la bouche rousse; 0,10 centigr. de mercur.

— 0,10 centigr. de mercur.

— 0,10 centigr. de mercur.

— 0,10 centigr. de mercur.

— 0,10 centigr. de mercur.

— 0,10 centigr. de mercur.

— 0,10 centigr. de mercur.

— 0,10 centigr. de mercur.

— 0,10 centigr. de mercur.

— 0,10 centigr. de mercur.

— 0,10 centigr. de mercur.

— 0,10 centigr. de mercur.

— 0,10 centigr. de mercur.

— 0,10 centigr. de mercur.

Culture pure de Ferments lactiques bulgares sur milieu végétal

GINGIVO-STOMATITES

GASTRO-ENTÉRITES des Nourrissons
et de l'Adulte

DIARRHÉES — CONSTIPATIONS

Prophylaxie de la FIÈVRE TYPHOÏDE *et du* CHOLÉRA

DYSENTERIES

INFECTIONS HÉPATIQUES d'origine
intestinale

DERMATOSES — FURONCULOSES



BULGARINE THÉPÉNIER

BOUILLON de Bulgarine**COMPRIMÉS de Bulgarine**

1 verre à madère ★ 1/2 heure avant chaque repas ★ 2 comprimés

Nourrissons : 1/2 dose

3 fr. 50 (Conservation 2 mois)**3 fr. 50** (Conservation Indéfinie)

Phosphates et diastases des Céréales germées

ENTÉRITES — DYSPEPSIES salivaires
et pancréatiques

Préparation des BOUILLIES MALTÉES

PALPITATIONS d'origine digestive

DIGESTION RAPIDE des FÉCULENTS

TUBERCULOSES — RACHITISMES

NEURASTHÉNIES

SURALIMENTATION



Amylodiastase THÉPÉNIER

SIROP d'Amylodiastase**COMPRIMÉS d'Amylodiastase**

2 cuillerées à café ★ après chacun des 3 principaux repas ★ 2 comprimés

Nourrissons et enfants : 1 cuillerée à café ou 1 comprimé écrasé dans une bouillie ou un biberon de lait

4 fr. 50 (Conservation Indéfinie)**4 fr.** (Conservation Indéfinie)

Préparés par le "Laboratoire des Ferments" A. THÉPÉNIER, 12, rue Clapeyron, 12 — PARIS

HISTOGÉNOL

Naline

Médication arsénio-phosphorée organique à base de Nudarrhine, réunissant combinés tous les avantages sans leurs inconvénients de la médication arsenicale et phosphorée organique.

L'HISTOGÉNOL NALINE est

indiqué dans tous les cas où l'organisme débilité, par une cause quelconque, réclame une médication réparatrice et dynamisante; présente dans tous les cas où il faut relever l'état général, améliorer la composition du sang, reminéraliser les tissus, combattre la obscurité et ramener à la normale les réactions intrasorganiques.

TUBERCULOSES, BRONCHITES, LYMPHATISME, SCROFULE, ANÉMIE NEURASTHÉNIQUE, ASTHME, DIABÈTE, AFFECTIONS CUTANÉES FAIBLESSE GÉNÉRALE, CONVALESCENCES DIFFICILES, etc.

FORMES : **ELIXIR** - **EMULSION** - **GRANULE** - **AMPOULES**
 ET DOSES : **Adultes** : 1 cuillerée par jour. **Enfants** : 1/2 cuillerée par jour. **Enfants** : 1/4 cuillerée par jour. **Enfants** : 1/8 cuillerée par jour.

Exiger sur toutes les boîtes et flacons la Signature de Garantie : A. NALINE
 Littérature et Echant. : L'Éd. A. NALINE, 11^{ème} Villeneuve-la-Garenne, près St-Denis (Seine).

Traitement de la **SYPHILIS** sous toutes ses formes

HECTINE

PILULES (0.10 d'Hectine par pilule). — Une à 2 pilules par jour pendant 10 à 15 jours.
GOUTTES (20 gouttes équivalent à 0.10 d'Hectine) 20 à 40 gouttes par jour pendant 10 à 15 jours.
AMPOULES A (0.10 d'Hectine par ampoule). — **Injecter une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours.**
AMPOULES B (0.20 d'Hectine par ampoule). — **INJECTIONS INDOLORES**

HECTARGYRE

(Combinaison d'Hectine et de Mercure).

Le plus actif le mieux toléré des sels mercuriels.
PILULES (Par pilule : Hectine 0.10; Par mercure Hg. 0.05; Total 0.15). — Dureté du traitement : Une à deux pilules par jour.
GOUTTES (Par 20 gouttes : Hectine 0.10; Hg. 0.05). — 20 à 40 gouttes par jour, 10 à 15 jours.
AMPOULES A (Par ampoule : Hectine 0.10; Hg. 0.05). — Une ampoule par jour.
AMPOULES B (Par ampoule : Hectine 0.20; Hg. 0.10). — Une ampoule par jour.
INJECTIONS INDOLORES

Laboratoire de l'HECTINE (S. Rue du Chemin-Fort, à Villeneuve-la-Garenne (Seine)).

CONSTIPATION

Chronique ou Accidentelle

Fermentations gastro-intestinales
 Intoxications bacillaires
 Troubles hépatiques et biliaires

TRAITEMENT PAR LES



Produit naturel et complet
 à base de Podophyllin et Cascara

Dose : un ou deux grains

avant ou au milieu du repas du soir.

Administration : 64, BOULEVARD PORT-ROYAL, PARIS

ANTISEPTIQUE URINAIRE

PAR EXCELLENCE

ARTHRITISME

DIATHÈSE URIQUE

URASEPTINE

ROGIER

DISSOUT, EXPULSE L'ACIDE URIQUE

Granulé entièrement soluble dans l'eau : 0,60 centigr. de matière active par cuillerée à café. — DOSE : 2 à 6 cuillerées à café par jour
 Échantillons et Littérature : HENRY ROGIER, Pharmacien, Anc. Int. des Hôpitaux de Paris, 3 et 5, boul. de Courcelles, PARIS



ÆSCULAPE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE LATÉRO-MÉDICALE

Comité de Patronage

R. BLANCHARD

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

GUIART

Professeur à la Faculté de Médecine de Lyon
Associé nat. de l'Académie de Médecine

LE DOUBLE

Prof. à l'École de Médecine de Tours
Associé nat. de l'Académie de Médecine

POZZI

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

J. TEISSIER

Prof. à la Faculté de Médecine de Lyon
Associé nat. de l'Académie de Médecine

GILBERT-BALLET

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

LACASSAGNE

Prof. à la Faculté de Médecine de Lyon
Associé nat. de l'Académie de Médecine

Pierre MARIE

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

RÉGIS

Prof. à la Fac. de Médecine de Bordeaux
Corresp. nat. de l'Académie de Médecine

VERNEAU

Prof. d'Anthropologie au Muséum
Conserv. du Musée nat. du Trocadéro

GRASSET

Prof. à la Fac. de Médecine de Montpellier
Associé nat. de l'Académie de Médecine

LANDOUZY

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

E. FERRIER

Direct. du Muséum d'Histoire naturelle
Membre de l'Institut

RÉMOND

Professeur à la Faculté de Médecine de Toulouse

Secrétaire Général : **BENJAMIN BORD**, Ancien Interne des Hôpitaux de Paris
(Toutes les communications concernant la Rédaction doivent être adressées au Secrétariat général)

Abonnement sans Prime.
12 fr. (Étranger 15 fr.)

A. ROUZAUD, Éditeur

41, Rue des Ecoles, Paris - Téléphone : 830-03
Le Numéro 1 fr. (Étranger 1 fr. 50)

Abonnement avec Prime.
20 fr. (Étranger 25 fr.)

Tableau des Puissances Antiseptiques et Bactéricides de l'ANIODOL

MICROBES	DOSES ANTISEPTIQUES empechant toute culture dans le milieu ensemencé		PUISSANCE ANTISEPTIQUE de l'ANIODOL par rapport à celle du PHÉNOL	DOSES BACTÉRICIDES ayant tué au bout de 10 heures sur cultures dans le milieu ensemencé		PUISSANCE BACTÉRICIDE de l'ANIODOL par rapport à celle du PHÉNOL
	GRAMMES de PHÉNOL pour 1,000	GRAMMES d'ANIODOL pour 1,000		GRAMMES de PHÉNOL pour 1,000	GRAMMES d'ANIODOL pour 1,000	
Bacille subtilis	1,90	0,25	7,6	8,5	0,45	18,90
Bacille coli communis	1,35	0,12	11,25	3,1	0,15	20,70
Staphylocoque doré	1,40	0,07	20,00	2,5	0,25	10,00
Streptocoque pyogène	1,30	0,06	21,70	1,35	0,09	14,50
Bacille pyocyanique	0,95	0,10	9,5	3,10	0,20	15,50
Bacille typhique	1,85	0,035	52,85	3,5	0,15	23,40
Bacille diphtérique	0,4	0,005	6,1	1,1	0,1	11,0
Bacille cholera (Cassini)	1,3	0,05	26,0	1,5	0,15	10,0
Bacille anthracis	1,4	0,075	18,7	11,5	0,4	28,75
Bacille lactique	0,6	0,12	5,0	0,8	0,2	3,0

« Ces nombres font voir d'une façon globale que l'ANIODOL présente une activité en moyenne vingt fois plus grande que celle du Phénol.

« Il est à remarquer que quelques nombres émergent au-dessus de cette moyenne d'une façon très notable : Ainsi, celui du Bacille typhique, 52,85, accusé à la fois la résistance particulièrement remarquable de ce microbe à l'acide phénique, et sa délicatesse vis-à-vis de l'ANIODOL.

« La même observation, moins intéressante sans doute au point de vue pratique, est à relever pour le Bacille anthracis.

« Signé : E. FOUARD,
« Chimiste à l'Institut Pasteur. »

« Au point de vue du mode d'action des antiseptiques, ces nombres apportent une contribution de

« plus à une connaissance antérieure acquise de la supériorité des antiseptiques anticoagulants, ayant ainsi, non une action essentiellement extérieure sur le corps du microbe, comme les agents coagulants, mais une action physiologique interne, modificative du protoplasma, conséquence d'une pénétration osmotique à travers la membrane enveloppe.

Signé : E. FOUARD,
« Chimiste à l'Institut Pasteur. »

Quelle est, d'autre part, la puissance bactéricide des divers antiseptiques ?

Nous empruntons le tableau suivant au journal *Lancet*, du 14 juillet 1906, page 125, qui renvoie, pour plus amples informations, au *Journal of the Royal Sanitary Institute*, vol. xxv, part. 3, page 424 :

ANTISEPTIQUES	ORGANISME	COEFFICIENT de l'ACIDE PHÉNIQUE
Sublime	Bacille typhique	20,00
Creoline	—	2,50
Lysol	—	2,50
Antiseptique de Pearson	—	2,50
Acide phénique	—	1,00
Formol	—	0,30
Chinosol	—	0,30
Chlorure de zinc	—	0,15
Lysoforme	—	0,10
Listérine	—	0,03
Sulfate de zinc	—	0,02
Santias	—	0,02
Acide borique	—	Nil

En comparant ces chiffres avec ceux des tableaux précédents, on constate que le pouvoir bactéricide de l'ANIODOL étant de 23,40, et celui du sublimé (le plus puissant antiseptique employé à ce jour) de 20,00 seulement, l'ANIODOL le dépasse de près du dixième, les autres antiseptiques ayant un pouvoir de 10 à 200 fois moindre.

Ainsi s'explique la grande supériorité de l'ANIODOL et la faveur dont il jouit auprès du corps médical qu'il a définitivement conquis et qui sait qu'en faisant usage de l'ANIODOL il est certain d'obtenir d'emblée le maximum d'effet thérapeutique, sans exposer le malade au moindre danger, au plus petit inconvénient, l'ANIODOL n'étant ni caustique ni toxique, à l'inverse du sublimé qui reste toujours un poison violent.

ANIODOL

LE PLUS PUISSANT

Antiseptique Désodorisant

Sans Mercure, ni Cuivre — Ne tache pas — Ni Toxique, ni Caustique

N'ATTAQUE PAS LES MAINS, NI LES INSTRUMENTS

OBSTÉTRIQUE — CHIRURGIE — MALADIES INFECTIEUSES

SOLUTION COMMERCIALE : au 1/400* (Une GRANDE CUILLERÉE dans un LITRE D'EAU pour usage courant).

PUISSANCES } BACTÉRICIDE 23.40 sur le Bacille typhique
 } ANTISEPTIQUE 52.85 (établies par M. FOUARD, Ch^{re} à l'INSTITUT PASTEUR
 Celles du Phénol étant : 1.85 et du Sublimé : 20.

SAVON BACTÉRICIDE A L'ANIODOL 2%

ANTISEPSIE des MAINS de l'OPÉRATEUR, de la PEAU, des SURFACES

POUDRE D'ANIODOL

INSOLUBLE
remplace l'IODOFORME

Réalisation de l'ANTISEPSIE INTERNE par l'ANIODOL pris à l'intérieur.
 Souverain dans FIÈVRE TYPHOÏDE, DIARRHÉE VERTE des NOUVEAUX-NÉS, GASTRO-ENTÉRITE, FERMENTATIONS GASTRO-INTESTINALES, etc.

DOSES : Une grande cuillerée de la solution au 1/200* dans un litre d'eau par cuillerées, ou verres, dans les 24 heures

Echantillons et Renseignements : Société de l'ANIODOL, 32, Rue des Mathurins, PARIS. — SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

HYGIÈNE

ET MÉDECINE ÉTHIOPIENNES

Les pratiques hygiéniques et les théories médicales des peuples dont la civilisation est considérée comme inférieure à la nôtre sont, pour l'observateur, un sujet plein d'enseignement.

On y trouve d'abord un tableau fidèle de ce que nous étions il y a peu de temps, et c'est une leçon de modestie dont la valeur n'est pas négligeable. On y trouve aussi des manières de faire et des conceptions, qui, rapprochées des nôtres, les éclairent comme l'histoire d'un mot éclaire sa signification.

C'est ainsi qu'à en croire le Dr Merab, médecin particulier du négus Ménélik II, qui se trouve être un des amis de la première heure d'Esculape (1), il est bon en Abyssinie d'avoir une superbe monture et que la cavalcade de votre suite branle le sol alentour. Il faut en outre que les médicaments prescrits aient un goût, une couleur ou une propriété quelconques par lesquels ils se manifestent énergiquement aux sens. C'est peut-être pour cette raison qu'on fait là-bas un usage immodéré de la chaleur comme dérivatif ou comme désinfectant. Quand on a affaire à un ulcère ou à une tumeur, on chauffe une pièce de bois effilée en cône et la font tourner rapidement et à frottement dur dans un godet également en bois, puis on promène la pointe sur la partie malade.

Malgré cet amour du feu, les Éthiopiens

ont peur du soleil, particulièrement quand ils sont malades. Ils s'enferment alors dans leur chambre et calefont tout de manière à ne pas laisser pénétrer un rayon de l'astre, de crainte qu'il n'aggrave la maladie. Il est vrai que les coups de soleil éthiopiens doivent être assez sérieux pour en imposer à l'imagination de ces peuples, et leur faire croire que la lumière du jour n'est pas nécessairement bienfaisante comme chez nous. Quoi qu'il en soit, ils ne se laissent pas examiner une gorge malade au soleil, mais seulement avec une lumière artificielle, et les dames éthiopiennes savent fort bien que leur teint, pour noir qu'il soit, est sensible aux ardeurs de l'astre et qu'il faut savoir l'en préserver quand on est coquette.

Une des pratiques les plus curieuses des Éthiopiens consiste à manger, à la fin d'un repas copieux, un morceau d'estomac cru de l'animal dont ils ont dévoré les membres. Il paraît que ce mets a un petit goût

acidulé, particulièrement ravissant lorsque l'estomac est surchargé, et qu'il vous ferait digérer n'importe quoi.

Depuis Brown-Séquard, les médecins ont donné à cette manière de faire — un qui consiste à aider au fonctionnement d'un organe en lui apportant les sucs fabriqués par un organe semblable — le nom pompeux d'opothérapie et ils l'ont étendue à un grand nombre d'états morbides. Les Éthiopiens, qui ne sont pas des savants, n'ont pas généralisé. Mais ils semblent avoir fait pratiquement ce qu'il y a de mieux à faire. Par malheur, leur procédé suppose l'amour des chairs crues. Or, faire avaler à un Européen un morceau cru d'estomac déru-



L'empereur Ménélik, empereur d'Éthiopie

minant, c'est évidemment une vaine espérance, à supposer même que son petit goût acidulé soit le plus délicieux du monde. Et l'estomac cru n'a plus du tout la même action opothérapique. Mais les Éthiopiens aiment ce qui est cru. Leur nourriture

nationale, c'est le bœuf cru, le « brondro ». Du même coup, comme bien on pense, leur maladie nationale, c'est le ver solitaire, qui est donné par le bœuf cru, et par voie de contre-coup, leur remède national, c'est une plante, le koussou, qui se montre assez actif contre le ténia et qui est fort répandue dans le pays.

LE RÔLE DE LA PSYCHOLOGIE DANS LA POLITIQUE (1)

L'an passé, deux étudiants d'Oxford qui se destinaient à la politique demandèrent à leurs professeurs s'il y aurait pour eux quelque avantage à étudier la psychologie. « Attendez, répondirent les docteurs, maîtres, la psychologie ne vous servirait d'aucune utilité dans votre future carrière. » M. Graham Wallas, à qui l'histoire fut contée, est d'un avis différent. Il vient de publier un gros livre de 310 pages pour montrer que l'étude de la nature humaine scientifique abordée aborderait peu à peu les politiciens et les électeurs vers la réalisation des espérances que le parlementarisme et le suffrage universel ont fait en vain partout concevoir.

Si jusqu'à présent la psychologie n'a guère été pour les hommes politiques qu'un bagage inutile, la faute doit en être reportée aux philosophes. Ils ont tous, de Platon à Bentham et à Mill, basé leurs conceptions politiques sur l'idée qu'ils se faisaient de la nature humaine; mais leur psychologie était trop sommaire et trop générale pour que des représentants du

(1) *Human nature in politics*, par Graham Wallas, Londres, Archibald Constable & Co, Londres, 1908. Les commentaires reproduits ici sont ceux de la Revue de Psychobiologie.

(1) Le Dr Merab vient de publier chez Vigot, le grand éditeur médical parisien, un livre très documenté : *Hygiène et Médecine Éthiopiennes*. Les lignes que nous publions ci-dessus sont inspirées de son travail.

PHARMACIE CHARLARD-VIGIER, Ph^m de 1^{re} cl. et R. HUERRE, Ph^m de 1^{re} cl., Docteur ès Sciences, 12, BOULEVARD BONNE-NOUVELLE, PARIS

PRODUITS ORGANIQUES F. VIGIER

CAPSULES OVARIQUES VIGIER

Chlorose — Troubles de la Ménopause et de la Castration. — Troubles de la puberté. — Aménorrhée. — Dysménorrhée. — Maladies nerveuses, etc.

Capsules Surrenales Vigier à 0 gr. 30 c.
Maladie d'Addison, Diabète insipide, Myocardite scléreuse (ary th. cara.), Rachitisme

Capsules Spléniques Vigier à 0 gr. 30 c.
Contre la Cirrhose, lictère, Hémoptysie, Goutte, Diabète, Insuffisance hépatique chez les syphilitiques, etc.

Capsules Pancréatiques Vigier à 0 gr. 30 c.
Contre le Diabète (Calme la soif).

Capsules Spléniques Vigier à 0 gr. 30 c.
Contre Cachexie palustre, Anémie, etc.

Capsules Eupéptiques à 0 gr. 30 c. de substance
Contre Affections de l'intestin, Entérites, etc.

Capsules d'Hypophyse à 0 gr. 30 c. d'hy-
Dans les cas d'Acromégalie, Myocardites aiguës, Cardiopathies chroniques, Maladies infectieuses, etc.

CAPSULES DE CORPS THYROIDES VIGIER

Obésité. — Myxœdème. — Fibrome. — Métrorragie. — Arrêt de croissance. — Consolidation des Fractures. — Rhumatismes. — Épilepsie, etc.

Capsules de Thymus Vigier à 0 gr. 30 c.
Chlorose, Aménorrhée, Troubles de la croissance, Maladie de Basedow, Pelade, Pour développer les seins.

Capsules de Parotide Vigier à 0 gr. 30 c.
Contre Affections ovariques, Diabète, pour faciliter la Digestion des féculents.

Capsules Prostatales Vigier à 0 gr. 30 c.
Contre les Maladies de la prostate.

Capsules Orchitiques Vigier à 0 gr. 30 c.
Neurasthénie, Azaïe, Débilité sénile, Impuissance.

Capsules Rénales à 0 gr. 30 c. de rein.
Albuminurie, Néphrites.

Capsules de Moelle osseuse à 0 gr. 30 c.
Contre Anémie pernicieuse, Chloro-Anémie, Anémie, Rachitisme, etc.

CAPSULES GALACTOGÈNES à 0 gr. 30 centigr. de placenta.

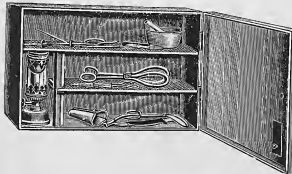
Pour toutes ces sortes de Capsules la dose est de 2 à 6 par jour.

FORMULATEURS ET STÉRILISATEURS

HÉLIOS

ÉCONOMIE et SIMPLICITÉ
NI PRESSION, NI LIQUIDES

Stérilisateur n° 2 avec un formulateur A. . . 37 fr.
Formulateur B avec 500 pastilles. 16.80



Brochures et Renseignements
sur les autres modèles sur demande :

27, Rue des Petits-Hôtels, PARIS

peuple s'appuyassent efficacement sur elle. Qui donc, par exemple, songerait aujourd'hui à expliquer toutes nos actions par l'influence des deux pouvoirs souverains sous la domination desquels, d'après Bentham, nous sommes placés : *le plaisir d la douleur*? Quel ministre, quel chef d'Etat pourrait régler la conduite politique sur la proposition de Nassau senior : « Tout homme désire augmenter sa richesse avec aussi peu de sacrifices que possible »? Les hommes se ressemblent, mais ils ne sont pas tous identiques. La psychologie d'hier n'a pas assez tenu compte de leur diversité, et la plupart des principes généraux qu'elle a énoncés ont été depuis longtemps contredits par les faits.

L'homme est un animal raisonnable, mais bien souvent il est moins guidé par sa raison que par ses instincts. Instincts obscurs dont personne ne peut dire avec précision l'origine; instinct social en vertu duquel nous éprouvons de la sympathie pour tout semblable qui vient se placer en pleine lumière devant nous, dont nous avons aperçu fréquemment la photographie ou que nous avons vu dans des réunions politiques sourire à l'assemblée comme une vieille connaissance; crainte instinctive qui nous saisit en présence d'un personnage important ou que nous croyons tel, et qui nous empêche d'examiner ses paroles et ses actes avec autant de lucidité d'esprit que ceux du simple citoyen que nous coudoyons tous les jours; — instinctive horreur de l'effort qui nous pousse à nous abandonner aux impressions extérieures, à raisonner par association d'idées plutôt que par syllogismes ou par inductions, à choisir notre parti politique pour des raisons que la raison ne connaît pas, à admettre aveuglément que le candidat qui se présente sous l'étiquette de notre parti est le meilleur

représentant que nous puissions élire; — instincts qui nous portent à prendre des décisions dont nous ne distinguons clairement ni la cause ni les conséquences; — instincts qui transforment la plupart de nos actes en opérations machinales souvent à peine conscientes et presque jamais délibérément voulues. Ils se retrouvent chez tous les humains et leur nature ne

change guère d'un homme à l'autre. Ce qui change, ce sont les objets extérieurs qui mettent nos instincts en jeu et les dirigent; c'est le milieu, les impressions premières, l'éducation, la culture intellectuelle, les lectures, les relations quotidiennes... Les instincts demeurent, mais ils ne se développent pas chez tous avec la même intensité, et leurs manifestations ne sont les mêmes ni dans tous les pays, ni dans toutes les classes de la société. La vue d'un être qui souffre excite généralement la compassion; les images de Chinois que l'on affichait dans Londres en 1905 et 1906 pour protester contre les dures conditions imposées aux Célestes qui émigraient au Transvaal n'excitèrent chez un grand nombre d'électeurs que la haine de la race jaune. En dépit des apparences, les hommes

sont des êtres merveilleusement divers.

Le politicien qui veut se préparer durement à sa tâche doit étudier leurs divergences avec autant de soin que les caractères généraux et permanents de l'espèce. Les faits qu'il aura recueillis se grouperont d'eux-mêmes en trois chapitres principaux : le premier contiendra la description du type humain; le second, les variations de



Médaille du deuxième centenaire de Mabillon, frappée en 1907. — Le célèbre bénédictin par son trait : « De re diplomatica » fonda la diplomatique.

de ce type, quantitativement analysées, qui auront été observées chez les individus ou les groupes d'individus; le troisième, à la fois quantitatif et descriptif renforcera les faits que se rapportent au milieu où sont nés les hommes étudiés et à l'influence de ce milieu sur leurs impulsions et actions politiques. La connaissance précise de tous ces faits et de toutes leurs causes, et sur-

tout l'exacte appréciation de leur importance respective permettra aux nouveaux députés ou aux jeunes hommes d'Etat de prévoir et par conséquent de gouverner, et aidera les citoyens de chaque pays et leurs mandataires à mettre leurs institutions politiques en harmonie avec leur vraie nature et leurs véritables besoins.

Les arrivistes abusent, au début, de leur science psychologique. Connaissant

l'art d'agrir sur les masses irréféchiées, ils exploiteront habilement les éléments irrationnels de la nature humaine, et le candidat le plus digne ne sera pas toujours celui qui réunira le plus grand nombre de voix. Mais cela ne durera que le temps de faire pénétrer dans le peuple les résultats de l'étude de l'homme, poursuivie d'année en année par des centaines de psychologues sans cesse en rapport les uns avec les autres. Avertis de la facilité avec laquelle d'adroits ambitieux peuvent les influencer et de la présence dans leur esprit d'une foule de déductions et de jugements auxquels leur raison n'a pris aucune part, les électeurs se défont de leurs premières impressions, les examineront, les critiqueront et finalement ne pencheront que du côté où seront les arguments les plus solides. Le raisonnement du meilleur sera toujours la plus forte des élections futures.

En même temps que se modifiera la constitution intérieure des Etats, se modifieront aussi les rapports de race à race et de peuple à peuple. Ils ont déjà beaucoup changé depuis quarante ou cinquante ans. Les théories des frontières naturelles qu'avait adoptée Mazzini a, depuis longtemps, reculé devant l'étude minutieuse des faits; la conception chère à Bismarck d'une Allemagne homogène créée par le fer et le sang paraît maintenant surannée, même en Prusse, et l'anglicisation de l'Irlande et du pays de Galles a été abandonnée par tous les partis anglais. La croyance à une race dominante reste encore debout, quoique fortement ébranlée par les succès des Japonais; mais durerait-elle encore longtemps qu'elle ne causerait sans doute aucun grand conflit international. Les hommes s'accoutument au fait que leurs voisins ne leur ressemblent pas; la biologie leur apprend que les unions métrologiquement réglées des individus et des

TUBERCULOSE • LYMPHATISME • ANÉMIE • TUBERCULOSE

TRICALCINE

TRAITEMENT DE LA TUBERCULOSE

LA RÉCALCIFICATION

Ne peut être ASSURÉE
d'une façon CERTAINE
et PRATIQUE

QUE PAR LA **TRICALCINE**
à BASE DE SELS CALCIQUES RENDUS ASSIMILABLES
EN POUDRE • COMPRIMÉS • GRANULÉS • CACHETS

LA TRICALCINE EST VENDUE

TRICALCINE PURE

TRICALCINE MÉTHYLARSINÉE

TRICALCINE ADRÉNALINÉE

POUDRE, COMPRIMÉS, GRANULÉS, CACHETS

450 le flacon pour 30 jours de traitement ou la boîte de 60 cachets.

EN CACHETS seulement dosés exactement à 0,01 le MÉTHYLARSINATE ou soude chimiquement pur. 51 la Boîte de 60 cachets.

EN CACHETS seulement dosés exactement à 0,01 le MÉTHYLARSINATE ou soude chimiquement pur. 51 la Boîte de 60 cachets.

Echantillons et Littérature sur demande • LABORATOIRE DES PRODUITS SCIENTIA • PARIS 42, Rue Blanche

CARIE DENTAIRE • TROUBLES DE DENTITION • DIABÈTE

• CROISSANCE • RACHITISME • SCROFULOSE

• TUBERCULOSE • DYSPÉPSIE • NERVEUSE



naces servaient mieux que des luttes sanglantes le progrès de l'humanité; un jour viendrait où le désarmement général ne sera plus une utopie.

Si le gouvernement démocratique repose essentiellement sur le consentement périodiquement exprimé de la majorité des citoyens, ne convient-il pas que ce consentement soit donné en toute connaissance de cause et en toute indépendance d'esprit? Notre mode de votation laisse-t-il bien à l'électeur toute sa liberté? Les décisions d'aujourd'hui donnent-elles au citoyen toute facilité d'éclairer son jugement? Les grandes consultations nationales ou locales ne devraient-elles pas être comme de grands procès où les électeurs apprendraient tout ce qu'ils ont besoin de savoir pour rendre de justes verdicts? Et seraient-ils dans ce cas renseignés par les gouvernements ou par les fonctionnaires? Comment les fonctionnaires eux-mêmes pourraient-ils être recrutés et nommés? Jusqu'à quel point seraient-ils indépendants du peuple et de ses mandataires? Que faudrait-il enfin exiger d'eux?... Poser toutes ces questions n'est certes pas les résoudre, mais c'est déjà se diriger vers une solution.

Est-ce l'étude de la psychologie qui finira par conduire les politiciens, et avec eux le monde qu'ils mènent, à la paix universelle? Est-ce l'application des procédés de l'analyse quantitative à tous les sujets dont un homme d'Etat peut se préoccuper? Sraient-ce les deux choses à la fois? C'est ce que M. Graham Wallas s'efforce d'éclaircir. Au début de son livre, un assez long résumé projette sa lueur sur l'ensemble de l'ouvrage; au commencement de chaque chapitre, deux ou trois phrases, les des poteaux indicateurs, rappellent le chemin parcouru et montrent la voie que l'on va suivre. Mais la question abordée par lui est si neuve que les lecteurs ont

peine à la suivre, encore mal initiés à l'étude de ces problèmes.

Le livre n'en est pas moins fort curieux, et sa lecture récompensera amplement de

crainte qui nous fige en présence d'un roi à l'instinct qui jadis cloua sur place quel qu'un de nos ancêtres aventureux trop près d'un puissant carnassier; plusieurs sur-

ciers hésiteront à croire que la connaissance de la nature humaine amènera seule la réforme des mœurs et des procédés électoraux. Mais il y a dans le livre de M. Graham Wallas autre chose que des prévisions optimistes et des interprétations hasardeuses. L'auteur a été directement mêlé aux luttes électorales. Plusieurs fois candidat, il a minutieusement observé ce qui se passait en lui-même et autour de lui. S'il n'a pas été le premier à analyser nos instincts, il a, sans doute, été le premier en Angleterre à étudier le rôle qu'ils jouent dans nos jugements et nos décisions politiques. Il a suivi pas à pas les progrès réalisés depuis un quart de siècle dans le gouvernement de son pays, il en cite quelques-uns dans son livre; il énumère ce qui reste encore à améliorer et indique de quelle manière les réformes pourraient être étudiées et préparées. On peut douter de la valeur des moyens qu'il préconise, mais il est difficile, même à des étrangers, de l'écouter d'une oreille indifférente; et l'on s'explique sans peine, après avoir lu son ouvrage, l'enthousiasme de ces étudiants américains qui l'ont invité à venir exposer chez eux, pendant un semestre, le sujet qu'il a si longuement approfondi.

LES CONNAISSANCES ANATOMO-PHYSIOLOGIQUES ET MEDICALES DE BOSSUET : LEUR COMMENT ET LEUR POURQUOI

Notre éminent collaborateur le professeur Le Double, de *Tours*, vient de publier un beau livre sur Bossuet anatomiste et physiologiste; nous consacrerons un article à ce travail. Aujourd'hui, avec l'aimable autorisation de l'auteur, nous en offrons un des chapitres à nos lecteurs.

L'homme n'est pas seulement la synthèse de la nature, comme l'a dit Aristote,



Portrait de Talleyrand, l'un des plus grands diplomates du XIX^e siècle. — Ce portrait est la reproduction d'un frontispice à la "Life of Prince Talleyrand" de 1834.

leur labeur ceux qui l'auront étudié jusqu'au bout. Plus d'un lecteur se refusera pourtant peut-être à faire remonter la

tout, songeant au peu d'influence qu'ont sur notre vie les plus fines analyses psychologiques des prédicateurs et des roman-

INSTITUTION

DES

ENFANTS ARRIÉRÉS

Maison spéciale d'Education et de Traitement

EAUBONNE (Seine-et-Oise)

Directeur : Docteur M. de CHABERT, ancien Interne des Hôpitaux de Lille.

Etablissement absolument spécial, fondé en 1847, répondant à toutes les exigences que réclament l'éducation et le traitement des anormaux intellectuels à tous les degrés :

- 1^o Dirigé à la fois par un médecin, avec la collaboration constante d'un personnel enseignant spécialisé, il est médico-pédagogique;
- 2^o Son organisation est familiale;
- 3^o Il ne s'adresse qu'à un sexe (garçons);
- 4^o Il possède un nombre suffisant de pensionnaires (une centaine).

ALBUM PHOTOGRAPHIQUE ET NOTICE SUR DEMANDE

Stations d'Ermont-Eaubonne à 1/4 d'heure de Paris (gare du Nord), et à 1/2 heure (gare Saint-Lazare)
Plusieurs trains par heure (160 trains par jour)

M. le Directeur reçoit tous les jours, de 1 heure à 4 heures, excepté le dimanche et le jeudi.
Entrée de l'Institution : 1, rue d'Ermont.

Téléphone : EAUBONNE, 23

ce qui lui permet de donner à chacun d'eux le milieu le plus favorable à son développement;

5^o Il a été construit entièrement en vue de sa destination dans un magnifique domaine de 10 hectares, planté d'arbres séculaires, dominant la vallée de Montmorency et à proximité de la forêt.

Très grand confort. Bâtiments très spacieux permettant le classement rationnel des élèves; salles de jeux, salle de gymnastique avec appareils suédois. Installation hydrothérapique complète. Lumière électrique. Chauffage central, etc.

il en est aussi le chef-d'œuvre. Sans parler de ses facultés intellectuelles qui l'ont conduit, à travers les flots de poussière que soulève la houle des âges, au degré de bonheur et d'indépendance dont il jouit aujourd'hui et assuré sa suprématie sur tous les autres êtres qui peuplent la terre, avec quel art, quelle beauté, quelle suprême harmonie, s'accorde avec la force et la solidité, son corps n'est-il pas construit!

Les fondements de nos phares et de nos monolithes, établis d'après les principes d'une géométrie savante, laissent à désirer quand on connaît les règles qui ont présidé à la distribution des os du pied.

L'insertion d'un mât de vaisseau dans son emplanture ne peut se comparer à l'articulation de la colonne vertébrale avec le bassin.

Les tendons et leurs poulies de réflexion ont une perfection qu'on chercherait vain dans les cordages les plus habilement disposés.

Nul instrument de musique ne peut rivaliser avec l'appareil vocal.

L'hydrodynamique retrouve ses pompes et ses soupapes dans le cœur et les canaux circulatoires. Et quelques progrès que les physiologistes aient fait faire à la fabrication des télescopes, des microscopes et des chambres obscures, l'œil demeure toujours le plus merveilleux de nos instruments d'optique.

Aussi, à la vue de cette étonnante organisation où tout a été si bien compris et coordonné, Galien s'est-il exclamé « un livre d'anatomie et le plus bel hymne qu'il soit donné à l'homme de chanter au Créateur ». Céciron, Pascal, Fénelon,

Racine fils, Delille, Montesquieu, etc., ont poussé le même cri d'admiration.

Voici en quels termes Bossuet a exprimé la sienne :

Notre corps devait être composé de beaucoup d'organes capables de recevoir les impressions des objets, et d'exercer des mouvements proportionnés à ces impressions.

Ce dessin est parfaitement exécuté. Tout est ménagé dans le corps humain avec un artifice merveilleux. Le corps reçoit de tous côtés les impressions des objets sans être blessé. On lui a donné ces organes pour éviter ce qui offense ou le détruit et les corps environnants, qui tout sur lui ce mauvais effet, font encore celui de lui causer de l'éloignement. La délicatesse des parties, qui les rendrait utiles à une inconvénable, s'accorde avec la force et la solidité. Le jeu de ces ressorts n'est pas moins aisé que ferme ;



Bossuet, d'après Nanteuil (Cabinet des Estampes).

à peine sentons-nous battre notre cœur, nous qui sentons les moindres mouvements du dehors, si peu qu'ils viennent à nous ; les artères vont, le sang circule, les esprits coulent, toutes les parties s'incorporent leur nourriture, sans troubler notre sommeil, sans distraire nos pensées, sans exciter tant soit peu notre sentiment.

Ainsi nous pouvons dire avec assurance, que de toutes les proportions qui se trouvent dans les corps, celles du corps organique sont les plus parfaites et les plus palpables.

Tant de parties si bien arrangées et si propres aux usages pour lesquels elles sont faites ; la disposition des valves ; le battement du cœur et des artères ; la délicatesse des parties du cerveau, et la variété de ses mouvements, d'où dépendent tous les autres ; la distribution du sang et des esprits ; les effets différents de la respiration, qui ont

un si grand usage dans le corps : tout cela est d'une économie, et s'il est permis d'arrêter de ce mot, d'une mécanique si admirable, qu'on ne la peut voir sans ravissement.

Il n'y a genre de machine qu'on ne trouve dans le corps humain. Pour sucer quelque liqueur, les lèvres servent de tuyau et la langue sert de piston. Au poumon est attaché l'apex-artère, comme une espèce de flûte douce d'une fabrique particulière, qui, s'ouvrant plus ou moins, modifie l'air et diversifie les tons. La langue est un archet, qui, battant sur les dents et sur le palais, en tire des sons exquis. L'œil à ses humeurs et son cristallin, où les réfractions se mélangent avec plus d'art que dans les verres des lunettes à longue vue. L'oreille a son tambour, où une peau, aussi délicate que bien tendue, résonne au mouvement d'un petit marteau que le moindre bruit agite : elle a dans un os fort dur, des cavités pour faire retentir la voix de la même sorte qu'elle retentit parmi les rochers et dans les échos.

Plus de deux siècles se sont écoulés depuis que ces lignes ont été écrites : aux machines industrielles mues par les bras de l'homme, une chute d'eau ou le vent, ont succédé les machines hydrothermiques : l'assertion de Bossuet demeure exacte.

Comme les machines industrielles hydrothermiques, la machine animale, — cette force en acte qui a conscience d'elle-même, comme l'a défini Duns Scott, le docteur subtil, — emprunte, en effet, aux corps hydro-carbonés ses aliments de chauffage, de la brûle et de cette combustion résulte de la chaleur dont une partie se transforme en travail. Les moteurs matériels de cette

SPLENODOSE
RATE - FOIE - THYROÏDE
TUBERCULOSE sous toutes ses formes et à toutes les périodes (maladies) - adénite - MALADIES INFLAMMATOIRES
THYRODOSE
Arthritisme - OVARO-THYROÏDINE Rachitisme
Insuffisance THYROÏDIENNE et OVARIIENNE
DYSITIE Troubles de la Menstruation et du Péritoire - MYXÉDÈME
PLACENTODOSE
PLACENTA - MAMMAIRE
Insuffisance lactée - Fécundité des seins et de l'utérus
Météorisme - Mâles - Fibromes - Tumeurs
Dipl. - Ecole Supérieure de D'ÉSCULAPE - 130 Rue d'Alsace - PARIS

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT
PARIS à LONDRES
Via ROUEN, DIEPPE et NEWHAVEN
Par la GARE SAINT-LAZARE
Services rapides tous les jours et toute l'année
(Dimanches et Fêtes compris)
Départs de PARIS-SAINT-LAZARE
à 10 h. 18 (1^{re} et 2^e cl.) et à 21 h. 20 (1^{re}, 2^e et 3^e cl.)
Départs de LONDRES
VICTORIA (C^o de Brighton) à 10 h. matin
(1^{re} et 2^e cl.) et à 8 h. 45 soir (1^{re}, 2^e et 3^e cl.)
LONDON-BRIDGE à 9 h. 50 matin (1^{re} h. 25 le
Dimanche) (1^{re} et 2^e cl.) et à 8 h. 45 soir (1^{re},
et cl.)
Voie la plus pittoresque et la plus économique

TUBERCULOSES
Bronchites, Catarrhes, Grippe
L'ÉMULSION MARCHAIS Phosphore
Créosote
Calme la TOUX, relève l'APPÉTIT
et CICATRISE les Lésions.
désagréables causés
dans la toux, le hoquet,
le Bronchisme, l'Emphysème.

E. CHATELAIN COMMISSION EXPORTATION
31, Avenue Daumesnil, PARIS (XII^e)
TÉLÉPHONE : 903-56

Visiter Ateliers et Magasins
GRAND CHOIX DE CHAMBRES A COUCHER
SALLES A MANGER ET SALONS
CABINETS POUR DOCTEURS
La Maison se charge de l'exécution de tous Travaux d'Ébénisterie

machine sont les muscles; les leviers, les os; les coussinets protecteurs qui tempèrent les chocs et résistent aux pressions, les cartilages; les ressorts, les articulations; l'huile qui sert à les graisser, un liquide onctueux, filant, semblable à du blanc d'œuf, la synovie; les scorées, l'acide carbonique, l'urée, l'acide urique, la créatine, la créatine, l'inosite, etc.; les appareils d'excrétion, les poudrons, les reins, le foie, l'intestin, la peau, etc.; l'âme et le régulateur, le système nerveux.

Que de supériorités pourtant la machine animale n'a-t-elle pas sur les autres!

Elle est toujours sous pression; sous un poids moindre elle transforme en travail une bien plus grande quantité de la chaleur produite (un cinquième au lieu d'un dixième); elle se répare d'elle-même quand elle cesse de fonctionner. On peut calculer d'avance la somme de kilogrammètres que fournira avant d'être usée telle ou telle chaudière où s'ébat la vapeur. Un canon est hors de service après un certain nombre de coups tirés. Dans l'organisme vivant les rouages se renouvellent d'eux-mêmes après quelques heures de repos.

A rechercher de près les parties, dit encore Basset, on y voit de toute sorte de tissus; rien n'est mieux filé, rien n'est mieux tissé, rien n'est serré plus exactement. Nul tissu, nul tour, nul pinceau ne peut approcher de la tendresse avec laquelle la nature tourne et arrondit ses sujets.

Tout ce que peut faire la séparation et le mélange des liquides, leur précipitation, leur digestion, leur fermentation et le reste, est pratiqué si habilement dans le corps humain, qu'après de ces opérations la chimie la plus fine n'est qu'une ignorance. On voit à quel dessin chaque chose a été faite: pourquoi le cœur, pourquoi le cerveau, pourquoi les esprits, pourquoi la bile, pourquoi le sang, pourquoi les autres humeurs...

Depuis tant de temps qu'on regarde et qu'on étudie curieusement le corps humain, quoiqu'on sente que tout y a sa raison, on n'a pu parvenir encore à en pénétrer le fond.

Plas on considère, plus on trouve de choses nouvelles, plus belles que les premières qu'on avait tant admirées: et quoiqu'on trouve très grand ce qu'on a déjà découvert,

on voit que ce n'est rien, en comparaison de ce qui reste à chercher.

Par exemple, qu'on voit les muscles si forts et si tendres; si unis pour agir en concours, si dépeçés pour ne se point mutuellement embarrasser; avec des filets si admirablement tissés et si bien tors, comme il faut, pour faire leur jeu; au reste, si bien tendus, si bien soutenus, si proprement placés, si bien insérés où il faut; assurément on est ravi, et on ne peut quitter un si beau spectacle... Et cependant tout cela est mort, faite de voir par où les esprits s'insinuent, comment ils tirent, comment ils relâchent, comment le cerveau les forme, et comment il les envoie avec leur adresse fine; toutes choses qu'on voit bien qui sont, mais dont le secret pricieux n'est pas connu.

C'est aussi l'avis de tous les grands constructeurs, de tous les grands architectes, de tous les grands mécaniciens. Et Vaucaanson lui-même, qui a ravi son siècle par ses inventions déconcertantes, n'y contredirait pas, lui qui, arrêté par la difficulté d'imprimer un mouvement de flexion à la main droite de son joueur d'échecs, disséqua les deux poignets d'un supplicé et y trouva les indications qu'il avait vainement demandées au calcul et à la méditation.

Si ardente et si sincère qu'ait été la foi de Bossuet, les influences profanes n'ont cependant pas laissé que de y glisser. Ce délégué de la Faculté de théologie de Paris auprès de Louis XIV, a rencontré pour exprimer la libre recherche scientifique, des phrases si heureuses, si définitives, que des savants illustres lui en ont emprunté plusieurs, celle-ci notamment que Pasteur a inscrite en exergue à la première page d'un de ses plus importants Mémoires: «Le plus grand dérèglement de l'esprit, c'est de croire les choses parce qu'on veut qu'elles soient et non parce qu'on a vu qu'elles sont en effet.»



Bossuet, d'après Mignard, gravé par Peillay (Cabinet des Estampes).

E. COGIT & C^{IE}

CONSTRUCTEURS D'INSTRUMENTS POUR LES SCIENCES

36, boulevard de la Chapelle
PARIS

Fournisseurs généraux
pour Bactériologie et Micro-
graphie

Dépôt pour la France
des MICROSCOPIES
et des JUMELLES
à PRIMES

E. LEITZ



TELEPHONE : 812-20

IODURE SOUFFRON
SOLUTION • SIROP • DRAGEES
(100 cent. cuillères) (100 cent. cuillères) (100 cent. cuillères)
NI CORTÈZE, NI GASTRALGIE, NI CEPHALALGIE
Expérimenté dans les Hôpitaux de Paris.
Vente: Laboratoire SOUFFRON, 25, R. de Turin, Paris (10^e arr.)

Voir nos Primes
Page 1

Maladies du Cerveau
ÉPILEPSIE - HYSTÉRIE - NÉVROSES
Traitées depuis 40 ANS avec succès par les
SIROPS HENRY MURE
1^{er} Au Bromure de Potassium. 2^o Polybromure (potassium, sodium, ammonium).
3^o Au Bromure de Sodium. 4^o Au Bromure de Strontium (excepté de barium).
Rigoureusement dosés, 5 grammes de sel chimiquement pur par cuillère à potage
et 50 centigr. par cuillères à café de sirop d'écorces d'oranges amères irréprochables.
Établies avec des sels et des éléments susceptibles de satisfaire
la praticité le plus difficile, ont prouvé expérimentalement dans des conditions identiques, la valeur thérapeutique des divers bromures seuls ou associés. — FLACON 5 fr.
Maison HENRY MURE, A. GAZAGNE, 10, rue de la République, Pont-Saint-Espirit (Gard).

SOLUTIONS HENRY MURE

Biphosphate de Chaux arsénisé — Chlorhydrate-Phosphate de Chaux arsénisé
Chlorhydrate-Phosphate de Chaux créosoté et arsénisé (LITRE : 5 FR.; DEMI-LITRE : 3 FRANCES)

PHTHISIE (1^{re} et 2^e périodes) — RACHITISME
ENGORGEMENTS GANGLIONNAIRES ET DES ARTICULATIONS
MALADIES DES OS ET DE LA PEAU
CACHEXIES SCROFULÉUSES ET PALUDEENNES
ÉPUISEMENT NERVEUX — INAPPÉTENCE — DIABÈTE

Le Biphosphate et le Chlorhydrate-Phosphate arsénisé H. Mure produisent des effets remarquables chez les phthisiques atteints de dyspnée et dans la chlorose. Sous leur influence, la toux et l'oppression diminuent, l'appétit augmente les forces reviennent.

LITRE : 4 FR.; DEMI-LITRE : 2 FR. 50

AVANTAGES PRINCIPAUX

sur les Solutions similaires

- 1^{er} Emploi d'un Phosphate monovalent cristallisé, d'une pureté absolue, permettant un dosage rigoureux, difficile à établir avec les phosphates mélangés du commerce, qui doivent être extrêmement soigneusement filtrés.
- 2^o Insaturation facile par cuillères denses toujours nuisibles à l'assimilation.
- 3^o Insaturation absolue obtenue par un procédé de stérilisation d'une innocuité parfaite.
- 4^o Administration facile par cuillères denses un peu d'eau vineuse ou sucrée au milieu des repas.
- 5^o Trésoréus phosphatés le plus sûr et le moins coûteux.

Nota. — Dans les cas où l'arsénisme de soude et la créosote ne seraient pas indiqués, MM. les Docteurs pourront prescrire les mêmes Solutions H. MURE non arsénisées. LITRE : 3 FR.

Dépôt général : PH^{ie} H. MURE, à PONT-SAINT-ESPRIT (Gard)

A. GAZAGNE, Gendre et Successeur

AFFECTIONS BRONCHO-PULMONAIRES
Grippe, Scarlatine, Rachitisme
SOLUTION
PAUTAUBERGE
au chlorhydrate-phosphate de chaux créosoté
LA MIEUX TOLÉRÉE DES PRÉPARATIONS CRÉOSOTÉES

Par l'action antiseptique qu'elle exerce à la fois sur les voies digestives et pulmonaires et par les éléments minéraux qu'elle fournit au système osseux et à la cellule, la SOLUTION PAUTAUBERGE est le médicament de choix de la bronchite chronique et de la tuberculose, et le remède le mieux indiqué pour obtenir la reconstitution physiologique dans les maladies paratuberculeuses.

L. PAUTAUBERGE, Courbevoie-PARIS, 41, boulevard de la Chapelle

LE THIBET ATROCE ET MYSTIQUE

Jacques Bacot a raconté dans un livre, les *Marches tibétaines*, son premier voyage accompli en 1907. Il arrivait au Thibet, par la route du Tchao, en un moment tout particulièrement intéressant. Les lamas venaient de tenter un violent effort pour secourir le joug des Célestes. Les délégués du gouvernement impérial avaient été assassinés à Lhassa; les faibles garnisons chinoises étaient partout massacrées. De-ci, de-là, on discernait tout vifs les mandarins et le commandant et l'un suspendait leurs peaux à quelque arbre. Les Tibétains sont passés maîtres dans l'art d'écorcher vivant un homme sans endommager le moins du monde sa peau.

Les Chinois, abatus un moment, trouvaient un général d'une énergie, d'une férocité extraordinaires, une de ces forces de la nature qui balayent, devant elles, tous les obstacles : c'était le terrible Tchao Erl Fong. Il engagea contre les révoltés une lutte sans merci; ses troupes, maintenues par la terreur dans la plus stricte discipline, armées de fusils perfectionnés, groupées sous la direction d'un seul chef, eurent raison des lamas dispersés dans leurs monastères et se servant encore de fusils à pierre. Ce fut une guerre atroce qui se livra dans ces pays inconnus, sur ces plateaux hauts de cinq mille mètres, une guerre totalement ignorée du monde. M. Jacques Bacot, arrivant au Thibet presque au moment où elle finissait, en recueillit, toutes sanglantes, toutes chaudes, les impressions. Le général chinois, le Tchao, « dédaigneux de la chaîne, allait à cheval sur les routes sans fin, simplement vêtu, l'air indifférent, ignorant le froid et le chaud, ne parlant jamais que par nécessité, mangeant ce qu'on lui donnait, sans critiquer, jusqu'à ce qu'un jour, pour une

crotte de rat trouvée dans son riz, il fit crouler la tête de son cuisinier ».

L'ultime résistance des moines s'était concentrée dans la grande lamaserie de Sampling, que six mois durant, avec une ténacité inexorable, assiégea le Tchao. Il y avait là cinq mille Tibétains, abondamment pourvus de vivres, bien arborés derrière de fortes murailles. Les Chinois cherchèrent les canaux souterrains pour priver d'eau la ville; bientôt, ils manquèrent eux-mêmes de vivres; leur armée s'impacientait et murmurait. Le Tchao la maintint par la terreur; quelques déserteurs ayant été repris, furent lentement, sans violence, décapités par morceaux, devant le front des troupes; deux compagnies entières, avec leurs capitaines, furent décapitées. Et ainsi la lutte continua; la faim, la soif dévastaient peu à peu les assiégés jusqu'à ce qu'un dernier stratagème, qui fait honneur à la duplicité chinoise, eût raison d'eux. Quelques centaines de Chinois, déguisés en Tibétains, réussirent à pénétrer, par ruse, dans la ville. Alors, ce fut la ruée folle, le sac, le massacre, tous les survivants exterminés.

M. Jacques Bacot, désireux d'entreprendre au Thibet d'autres voyages, résolut d'apprendre le tibétain. Il décida, non sans peine, un de ses guides indigènes, Adjoump Gumbo de Patong; à la suite de lui jusqu'en France, et c'est avec lui qu'il put étudier à fond la langue.

J'ai vu, moi-même, Adjoump Gumbo à Paris. Un soir, chez les parents de M. Jacques Bacot, une porte s'ouvrit sans bruit, toute seule; dans l'embrasure, le Tibétain parut. Il portait un suaire sur la tête, une peau de panthère; il était de haute taille, de physionomie douce, avec beaucoup de gravité dans le maintien.

M. Jacques Bacot repartit en 1909 pour le Thibet; il entra

Chine par le Tonkin et le chemin de fer du Yunnan. De Yunnan-Fou, point extrême du chemin de fer, trente jours de marche à porteurs jusqu'à Tatsien-Lou. Il y constitua sa caravane et se mit en route le 19 juillet; il passa par Tchangon, Litang, Sampling; traverse, bagages, mulets et gens suspendus par une poulie au pont de corde, les fleuves qui coulent dans des crevasses de plus de mille mètres, le Ya-Long, le fleuve Bleu, le Mékong, le Salouen, les grands

fleuves asiatiques échappés des glaciers tibétains et roulant sur des milliers de kilomètres leurs eaux limoneuses vers la Chine, l'Indo-Chine, la Birmanie. Il découvre, chemin faisant, presque sans qu'il s'en doute, les sources de l'Iraoudy. Il pousse toujours plus vers l'est, soucieux d'atteindre Népémak, le pays fabuleux, la terre promise des Tibétains. Que de difficultés, que de traverses! Il lui faut déjouer la surveillance soupçonneuse des autorités locales, des nombreux chinois, aussi bien que des chefs tibétains. Il faut à tout instant inventer de nouveaux prétextes, user tour à tour de promptitude et de patience, tantôt brusquer les événements et mettre les gens en prise, du fait accompli, tantôt au contraire s'attarder en d'interminables palabres. Il n'est déjà plus très loin du cours du Brahmapoutre. Il pourra quitter le Thibet par une route toute nouvelle, et, parti de la Chine, sortir par l'Inde. Mais il est arrêté à Mero, inextinguiblement cette fois; tous les efforts sont inutiles : son passage a été signalé; les chefs tibétains, menacés de terribles représailles, refusent absolument de le laisser passer. Il revient alors par un autre chemin. Son voyage au Thibet a duré près d'un an.

C'est le récit de ce voyage qu'il publie récemment sous ce titre : *Le Thibet révéle*. La lecture en est singulièrement attachante. M. Jacques Bacot donne à ses évocations une force, un relief saisissants. Le préface fait songer aux bons passages de Loti : « Quel est donc le charme de ce pays étrange, où toujours sont retournés ceux qui l'avaient une fois entrevu ? Pour retrouver ses montagnes et ses hommes, on repasse la mer, on traverse des royaumes entiers, toute la Chine, au pas lent des chameaux ou des mules. On arrive



Jeune fille tibétaine. D'après une gravure de « Mon Tour du Monde » (Plon, éd.).

PHAGOTAXINE

Echantillon et littérature : Pharmacie GOUDAL, 213, rue Saint-Honoré

Solution OXYGENOZONISÉE obtenue par l'action des Rayons ultra-violet

ANALGESIQUE — BACTÉRICIDE — MICROBICIDE

Sémploie dans toutes les affections où les agents des mères, l'Anémie, le Scrophalisme, les Bronchites, les Rhinites, les Otitites, les Sinusites, les Rhinopharyngites, les Bronchopneumonies, les Tuberculoses, les Catarrhes, les Hémorragies, les Ulcères, les Erysipèles, les Dermatoses, les Eczèmes, les Impétigos, les Affections oculaires, les Conjonctivites, les Kératites.

COMPRESSES — LAVAGES — LAVEMENTS — ET À L'INTÉRIEUR

GRANULÉS DALLOZ

GLYCÉRO

Névralgies, Rhumatismes, Tuberculoses, etc.
Une à deux cuillerées à café avant chaque repas

HÉMOGLOBINE

Anémie, Chlorose, Lymphatisme, etc.
Deux à quatre cuillerées à café, toutes les quatre heures

TRIDIGESTINE

Dyspepsies, Gastro-entérites, etc.
1 à 2 cuillerées à café, après chaque repas

ANTALGOL

Névralgies, Migraines, Sciatices, Goutte, Rhumatismes, Gravelle, etc.
Mise à la disposition de la pharmacie

Antidote. 4 à 6 cuillerées à café, toutes les quatre heures dans de l'eau.
Dose d'usage 2 à 4 cuillerées

Suc Durham

Véritable
VIANDE LIQUIDE
inaltérable

préparée à froid
par un procédé
nouveau et spécial

ANÉMIE, TUBERCULOSE, CONVALESCENCE

« Dans l'état actuel de la science, le suc frais de viande crue préparé à froid est à la chair de bœuf ce que l'alcaloïde est à la plante, ce que la quinine est au quinquina. » D'UYOCHIN

QUATAPLASME

DU DOCTEUR LANGLEBERT

PANSEMENT ASEPTIQUE COMPLET INSTANTANÉ

PHLEGMASIES: Anthrax, Absces, Phlegmons, Gercures des Sains, Phlébites, Erysipèles, Dermatoses, Eczèmes, Impétigos.

AFFÉCTIONS OCULAIRES: Conjonctivites, Kératites.

DANS TOUTES LES PHARMACIES ET 10 Rue Pierre-Duport, PARIS.

alors dans des déserts glacés, si hauts qu'ils ne semblent plus appartenir à la terre, on escalade des montagnes affreuses, chaos d'arbres noirs et de sommets blancs qui baignent dans le froid absolu du ciel. On y voit des maisons pareilles à des donjons massifs, toutes bourdonnantes de prières et qui sentent le beurre rance et l'encens. Ce pays est le Thibet, pays de pasteurs et de moines, interdit aux étrangers, isolé du monde et si voisin du ciel que l'occupation naturelle de ses habitants est la prière. »

L'AGONIE DE FRÉDÉRIC II

La lente agonie de l'empereur Frédéric III, père de Guillaume II, à la suite d'un cancer du larynx, est connue de tous. Les rivalités entre le spécialiste anglais Morell Mackenzie et le spécialiste allemand Zimmermann durant les semaines qui précéderont la mort, sont également connues. Les derniers moments de Frédéric II, que nous rapportons ici, le sont moins.

Si vous pardonnez à un Français qui dès sa naissance a trouvé le monde rempli de vire non le désir de voir le plus grand homme de ce siècle et de tant d'autres, de plus près qu'on ne voit ordinairement les rois, vous daignerez m'accorder la faveur d'aider vous faire ma cour à Potsdam.

C'est en ces termes que Mirabeau avait écrit à Frédéric II pour lui demander audience. Le lendemain même le roi lui répondit qu'il serait fort aise de faire sa connaissance. M. Henri Welschinger, dans la *Revue hebdomadaire*, faisait récemment un abeauissant des rapports qui s'établirent ainsi entre l'auteur de *l'Hisloire de la monarchie prussienne* et le grand roi. Après six mois de séjour pendant lesquels Mirabeau étudia sur place tous les ressorts de

la monarchie prussienne, il revint à Paris et remit à M. de Calonne son mémoire sur la situation politique de l'Europe : c'était un chef-d'œuvre d'observation politique et diplomatique. Mirabeau dut repartir pour Berlin, chargé cette fois d'une mission confidentielle dont il révéla le but en

Dès le 12 juillet 1786, il écrit : Le roi est très mal, mais il n'est pas à la mort, et Zimmermann, fameux médecin de Hanovre, qu'il a fait venir, a déclaré que s'il se voulait ménager, il vivrait encore ; mais il est incorrigible sur l'insubordité. Le monarque, malgré son hydropisie,



La Danse des Lamas, à Boustha-Temple. D'après une gravure de « Mon Tour du Monde » (Plon, éd.).

1789, dans son *Hisloire secrète de la cour de Berlin*, qui fit un bruit énorme. Il était à ce moment l'idole du peuple et ne fut pas poursuivi. M. Henri Welschinger a publié cette correspondance fameuse après révision des textes sur l'original même : il en détache aujourd'hui ce qui concerne le grand Frédéric observé par Mirabeau. Les détails que donne Mirabeau, qui assista, pour ainsi dire, à l'agonie du roi, sont à coup sûr fort réalistes, mais quelle lumière ne projetterait-ils pas sur la figure de ce grand monarque !

était doué d'un appétit vorace et ne se refusait rien, en dépit des objurgations des médecins. Ceux-ci ne pouvaient l'empêcher de réclamer sa *polenta* favorite et du pâté d'anquilles. Aussi sa fin paraissait-elle prochaine. Le 21 juillet, le roi de Prusse, averti par Zimmermann que l'hydropisie menaçait la poitrine, n'en eût pas. Il se faisait promener en broquette autour de la colonnade à Sans-Souci et cherchait à dompter son mal, mais en vain. Il était obligé de se purger souvent car il mangeait trop.

Les choses les plus malaises sont de choix favori. Une indigestion survient-elle (et elle survient fréquemment), il double la dose de son apéritif.

Aussi le mal s'aggrave : « Erysipèle avec cloches sur les jambes, ouverture et soulèvement ; mais affaiblissement et appétit excessif, très dangereux. Encore une fois, cela ne saurait être long. Préparez-vous, mon cher maître, à une longue dépêche à mon retour de Rheinsberg.

L'évacuation que fournit l'ouverture des jambes a procuré diminution d'enflure et soulagement ; mais affaiblissement et appétit excessif, très dangereux. Encore une fois, cela ne saurait être long. Préparez-vous, mon cher maître, à une longue dépêche à mon retour de Rheinsberg.

Cependant le roi ne demande qu'à manger.

L'appétit est si extraordinaire qu'il prend, la plupart du temps, de dix ou douze plats, tous des plus recherchés. Pour déjeuner et souper, il prend des beurrées couvertes de langues fumées et d'une bonne dose de poivre. S'il se sent trop oppressé, il a recours — et c'est ordinairement le cas — une heure ou deux après le dîner, à une dose d'*anina rhei*. Il faut le purger six à sept fois dans les vingt-quatre heures, indépendamment des lavements...

Le 15, on eut cependant quelque espoir, car le roi, après avoir somnolé jusqu'à onze heures, se réveilla pour s'occuper des affaires de l'Etat avec une présence d'esprit et une concision rares pour tout autre prince en pleine santé. Le 16, il perdit connaissance et tomba dans le coma. Le Dr Zell, appelé en toute hâte, accourut. Il trouva encore à Frédéric II du feu dans les yeux, de la sensibilité dans les organes, mais il jugea qu'il était sans ressources, « comme à l'odeur cadavérique qu'exhalait sa plaie qu'à ce fait que pour la première fois pendant tout le cours de son règne, le

C¹⁵ H¹⁰ O — Santalol
C⁸ H¹² Az² — Héxaméthylène-Tétramine
C¹² H¹⁰ O² — Salol

EUMICTINE

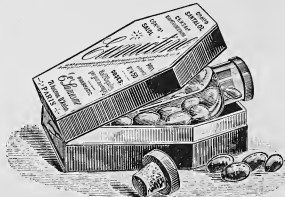
INDICATIONS :

Blennorrhagie, Cystites, Néphrites, Pyérites, Pyélo-Néphrite, Pyuries, Bactériurie, Phosphaturie, Ammoniurie, Lithiase rénale, etc.

Antigonococcique de tout premier ordre, pur le Santalol (principe actif de l'essence de Santal).

Diurétique, Analgésique, Urolytique, etc., par l'Héxaméthylène-Tétramine dont l'action est toute spéciale.

Antiseptique, etc., par le Salol dont l'action sur les voies urinaires est bien établie.



Thèses de D^r en Médecine (Paris 1907 et 1911).

Traitement de la Blennorrhagie, Eumictine

D^r JEAN CREMER, médecin interne à St-Lazare.

Contribution à l'étude du traitement des affections des voies urinaires

D^r G. FASQUET.

TRAITEMENT COMPLET qui grâce à une **ENVELOPPE SPECIALE** est **PORTE DIRECTEMENT** dans l'**INTESTIN**

Dose : 8 à 12 capsules aux repas.

Échantillons et Littérature : Pharmacie LANCOSME, 74, Avenue d'Antin, Paris (8ue).

roi ne se rappelle point n'avoir pas expédié les affaires du cabinet, et c'était bien conclure. Ce n'est qu'en mourant qu'il pouvait oublier son métier ».

Frédéric II mourut le 18 août 1886, à deux heures vingt minutes du matin. « Le tableau de Rhodes, ajoute M. de Welschinger, le représente étendu sur son fauteuil, au moment où le Dr Zell constate en tâtant le pouls qu'il a cessé de vivre et où trois ou quatre officiers font des gestes émus. Un grand feu brûle dans la cheminée. La baquette du roi et quelques livres sont tombés à ses pieds. Cette scène dramatique est traitée avec une dignité, une majesté qu'elle n'eût peut-être pas.

Je savais, dit en effet Mirabeau, que l'excès de mal-propre qui régnait dans la chambre du malade et sur lui, par les hardes humides qu'il gardait sans se changer, paraissait avoir excité une fièvre d'une espèce putride, que tout annonçait une apoplexie hydroptique, une dissolution du cerveau.

Ainsi mourut ce roi qui avait brillé de toutes les qualités physiques et morales, « fort comme sa volonté, beau comme le génie, actif jusqu'au prodige ». Frédéric II, qui « semblait se croire l'âme universelle du monde », eut une fin lamentable.

Pour moi, dit Mirabeau, qui l'ai vu, qui l'ai entendu, moi qui nourrirai jusqu'au tombeau le doux orgueil de l'avoir intéressé, je frémis encore et mon âme s'indigne du spectacle qu'offrit Berlin à mes yeux stupéfiés le jour de la mort du héros qui fit taire d'honneurs au parler d'admiration l'univers... Pas de regret, pas de soupir, pas un éloge ! On en était fatigué jusqu'à la haine !

Il ne faut guère compter, on le sait, sur la reconnaissance des peuples... Mais comme la postérité l'a vengé de tant d'ingratitude !



Frédéric II le Grand, roi de Prusse, par Wolf (Gravure du Cabinet des Estampes)

des expériences rendues encore plus probantes parce que les faits y sont disposés dans des conditions plus favorables à l'apparition des causes. Cette méthode est de beaucoup la meilleure quand elle est praticable. Mais elle ne l'est pas toujours. Dans ce cas, faut, comme dans une sorte de siège, faire des travaux d'approche, cerner la difficulté et tâcher de pénétrer dans la place par des voies dissimulées et à force d'ingéniosité.

C'est cette dernière marche qu'a suivie M. René Worms dans cette question particulièrement délicate de la *Sexualité dans les naissances françaises*. Il a tenté de faire en biologie que Le Verrier avait réalisé en astronomie. L'illustre astronome français avait — après les perturbations visibles d'Uranus — affirmé l'existence d'une planète qu'il n'avait pas aperçue au bout de son télescope et que néanmoins il avait située hardiment dans une région déterminée du ciel, par la force déductive de ses calculs. Et malgré les railleries qui avaient accueilli cette audacieuse affirmation, le fait fut reconnu vrai.

M. René Worms suit un raisonnement analogue dans la thèse que le 7 juin dernier il a soutenue devant l'Université de Paris. Les variations dans la proportionnalité des sexes doivent être rapportées à l'influence déterminant d'un facteur à connaître. Quel est ce facteur ? Pour le savoir, il passe en revue les différentes influences possibles, cherchant à « dégager le rôle des facteurs physiques, des facteurs organiques, des facteurs psychiques, des facteurs sociaux », et il finit par donner la préférence à l'influence de la nutrition chez les générateurs.

Or, chose curieuse, paradoxale, bien faite pour abattre la superbe de l'homme et pour relever les prétentions du féminisme, le sexe masculin dériverait d'une nutrition défavorable des parents et par là même de leur rejeton. Mais cette misère physiologique du début a sa compensation. La lutte pour la vie que leur faiblesse originelle rend plus rude pour les garçons les oblige à s'efforcer personnellement, et par là même les incite à acquérir des qualités supérieures. Et voilà que le plateau remonte en notre faveur...

LA SEXUALITÉ DANS LES NAISSANCES

Il y a deux façons de résoudre un problème. La première est d'attaquer la difficulté de front, en recourant à des observations directes, ou mieux à

UP Août.

Le numéro : 20 centimes

MARS 1912

Le Progrès Médical

ADMINISTRATION

A. ROUZAT

41, Rue des Ecoles, PARIS VII

Abonnements : 10 fr.

France et Colonies : 12 fr.

Étranger : 15 fr.

Primes gratuites à nos abonnés

MEDICUS

Indemnité de Publication de l'Étranger

Colonne de l'Étranger pour le plus

Colonne de l'Étranger pour le plus

Colonne de l'Étranger pour le plus

Colonne de l'Étranger pour le plus

Colonne de l'Étranger pour le plus

Colonne de l'Étranger pour le plus

Colonne de l'Étranger pour le plus

Colonne de l'Étranger pour le plus

Colonne de l'Étranger pour le plus

Colonne de l'Étranger pour le plus

Colonne de l'Étranger pour le plus

Colonne de l'Étranger pour le plus

Colonne de l'Étranger pour le plus

Colonne de l'Étranger pour le plus

Colonne de l'Étranger pour le plus

Colonne de l'Étranger pour le plus

Colonne de l'Étranger pour le plus

Colonne de l'Étranger pour le plus

Colonne de l'Étranger pour le plus

Colonne de l'Étranger pour le plus

Colonne de l'Étranger pour le plus

Colonne de l'Étranger pour le plus

Colonne de l'Étranger pour le plus

Colonne de l'Étranger pour le plus

Colonne de l'Étranger pour le plus

Colonne de l'Étranger pour le plus

Colonne de l'Étranger pour le plus

Colonne de l'Étranger pour le plus

Colonne de l'Étranger pour le plus

Colonne de l'Étranger pour le plus

Colonne de l'Étranger pour le plus

DIRECTION SCIENTIFIQUE

Maurice LOEPER, Professeur agrégé, Médecin des hôpitaux

REDACTEUR EN CHEF

BOURGEOIS

CHIFFOLIAU

CLERC

LENOIR

LENOIR

LENOIR

LENOIR

LENOIR

LENOIR

LENOIR

LENOIR

LENOIR

LENOIR

LENOIR

LENOIR

LENOIR

LENOIR

LENOIR

LENOIR

LENOIR

LENOIR

LENOIR

LENOIR

LENOIR

LENOIR

LENOIR

LENOIR

LENOIR

LENOIR

LENOIR

LENOIR

LENOIR

LENOIR

LENOIR

LENOIR

LENOIR

LENOIR

REDACTION

Secrétaire Général

Ch. ESNORET

Nécessaire à l'Union Médicale

Nécessaire à l'Union Médicale

Nécessaire à l'Union Médicale

Nécessaire à l'Union Médicale

Nécessaire à l'Union Médicale

Nécessaire à l'Union Médicale

Nécessaire à l'Union Médicale

Nécessaire à l'Union Médicale

Nécessaire à l'Union Médicale

Nécessaire à l'Union Médicale

Nécessaire à l'Union Médicale

Nécessaire à l'Union Médicale

Nécessaire à l'Union Médicale

Nécessaire à l'Union Médicale

Nécessaire à l'Union Médicale

Nécessaire à l'Union Médicale

Nécessaire à l'Union Médicale

Nécessaire à l'Union Médicale

Nécessaire à l'Union Médicale

Nécessaire à l'Union Médicale

Nécessaire à l'Union Médicale

Nécessaire à l'Union Médicale

Nécessaire à l'Union Médicale

Nécessaire à l'Union Médicale

Nécessaire à l'Union Médicale

Nécessaire à l'Union Médicale

Nécessaire à l'Union Médicale

Nécessaire à l'Union Médicale

Nécessaire à l'Union Médicale

Nécessaire à l'Union Médicale

Nécessaire à l'Union Médicale

Nécessaire à l'Union Médicale

Nécessaire à l'Union Médicale

Nécessaire à l'Union Médicale

Nécessaire à l'Union Médicale

Nécessaire à l'Union Médicale

Nécessaire à l'Union Médicale

33^e Année. — N° 8

Paraissant le 10 et le 25 de chaque mois.

25 Avril 1913

REVUE INTERNATIONALE DE MEDECINE et de CHIRURGIE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE M. R.

BALZER, CHAUFFARD, J. COURMONT

CHIFFOLIAU, CLERC, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR

LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR

LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR

LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR

LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR

LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR

LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR

LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR

LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR

LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR

LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR

LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR

LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR

LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR

LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR

LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR

LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR

LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR

LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR

LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR

LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR

LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR

LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR

LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR

LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR

LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR

LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR

LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR

LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR

LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR

LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR

LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR

LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR

LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR

LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR

LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR

LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR

LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR, LE NOIR

ABONNEMENTS au **PROGRÈS MÉDICAL**, à la **REVUE INTERNATIONALE DE MÉDECINE** **ET DE CHIRURGIE** et **MEDICUS**, RÉUNIS, pour le **PRIX GLOBAL de...** **15 fr.**

GASTRO-ENTÉRITES DES NOURRISSONS

DIARRHÉES INFANTILES, Troubles Dyspeptiques de la 1^{re} Enfance.

Prescrire 1/2 à 1 cuillerée à café de :

Sirop de Trouette-Perret

à la "PAPAÏNE"

avant ou après chaque tétée ou biberon.

Le Sirop de Trouette-Perret à la PAPAÏNE

digère le lait, combat la *Dyspepsie*, et

permet aux muqueuses de réparer leurs lésions.

La "Papaïne" est un ferment digestif végétal
qui digère et peptonise quelle que soit la réaction du milieu.
Favorise la reprise du lait, après les diètes et les régimes.

Maladies de l'Estomac et des Intestins des Enfants et des Adultes

SIROP de TROUETTE-PERRET à la "PAPAÏNE"
1 cuillerée à soupe à chaque repas..... 4 fr. le Flacon.

ELIXIR de TROUETTE-PERRET à la "PAPAÏNE"
1 verre à liqueur à chaque repas..... 5 fr. le Flacon.

CACHETS de TROUETTE-PERRET à la "PAPAÏNE"
1 à 2 cachets à chaque repas..... 4 fr. la Boîte.

COMPRIMÉS de TROUETTE-PERRET à la "PAPAÏNE"
2 à 8 comprimés à chaque repas..... 3 fr. le Flacon.

E. TROUETTE, 15, Rue des Immeubles-Industriels, Paris. - Vente réglementée laissant aux Pharmaciens un bénéfice normal.

HISTOGENOL

Naline

Médication arsénio-phosphorée organique à base de Nucharbines réunissant combinés tous les avantages sans leurs inconvénients de la médication arséniale et phosphorée organique.

L'HISTOGENOL, NALINE est indiqué dans tous les cas où l'organisme débilité, par une cause quelconque, réclame une médication réparatrice et dynamogénique puissante; dans tous les cas où il faut relever l'état général, améliorer la composition du sang, reminéraliser les tissus, combattre la phlogosité et ramener à la normale les réactions physiologiques. **PUISSANT STIMULANT PHAGOCYTAIRE**

TUBERCULOSES, BRONCHITES, LYMPHATISME, SCROFULE, ANÉMIE NEURASTHÉNIE, ASTHME, DIABÈTE, AFFECTIONS CUTANÉES FAIBLESSE GÉNÉRALE, CONVALESCENCES DIFFICILES, etc.

FORMES : **ELIXIR** — **EMULSION** — **GRANULE** — **AMPOULES**
 ET DOSES : Elixirs : 20 c.c. à 10 c.c. par jour. Emulsion : 2 cuillerées par jour. Granules : 2 cuillerées à café. Ampoules : 1 ampoule par jour.
 Exiger sur toutes les boîtes et flacons la Signature de Garantie : A. NALINE
 Littérature et Échant. : Par. : A. NALINE, 10^{me} Villeneuve-le-Garenne, près St-Denis (Paris).

Traitement de la **HECTILIS** sous toutes ses formes

HECTINE

PILULES (0.10 "Hectine par pilule). — Une à 2 pilules par jour pendant 10 à 15 jours.
GOUTTES (20 gouttes équivalent à 0.10 "Hectine). 20 à 100 gouttes par jour pendant 10 à 15 jours.
AMPOULES A (0.10 "Hectine par ampoule). — Injecter une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours.
AMPOULES B (0.20 "Hectine par ampoule). — INJECTIONS INDOLORES

HECTARGYRE

(Combinaison d'Hectine et de Mercure).

Le plus actif le mieux toléré des sels mercuriels.
PILULES (Par pilule Hectine 0.10. Protoiodure Hg. 0.05. Exc. Op. 0.05). — Durée du traitement : Une à deux pilules par jour.
GOUTTES (Par 20 gouttes Hectine 0.10. Hg. 0.05. Exc. Op. 0.05). — 10 à 15 jours.
AMPOULES A (Par ampoule : Hectine 0.10; Hg. 0.05). — Une ampoule par jour.
AMPOULES B (Par ampoule : Hectine 0.20; Hg. 0.05). — Une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours.
 INJECTIONS INDOLORES
 Laboratoires de l'HECTINE, 15, Rue du Chemin-Vert, à Villeneuve-le-Garenne (Seine).

ANTISEPTIQUE URINAIRE PAR EXCELLENCE

ARTHRITISME DIATHÈSE URIQUE

URASEPTINE

ROGIER

DISSOUT, EXPULSE L'ACIDE URIQUE

Granulé entièrement soluble dans l'eau : 0,60 centigr. de matière active par cuillerée à café. — DOSE : 2 à 6 cuillerées à café par jour
 Échantillons et Littérature : HENRY ROGIER, Pharmacien, Anc. Int. des Hôpitaux de Paris, 3 et 5, boul. de Courcelles, PARIS

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

Pour assainir la bouche, raffermir les gencives, fortifier les cheveux, pour les ablutions journalières, pour le lavage des nourrissons, etc., etc., il est recommandé de faire usage du

Coaltar Saponiné Le Beuf

qui possède les propriétés DÉTERSIVES et ANTISEPTIQUES INDISPENSABLES aux produits destinés à ces usages, qualités qui lui ont valu son admission dans les HOPITAUX DE PARIS.

Le Coaltar Le Beuf est en effet très efficace en particulier dans les cas d'angines couenneuses, anthrax, gangrènes, herpès, leucorrhées, pityriasis, otites infectieuses, suppurations, etc., mais dans ces circonstances c'est au MÉDECIN qu'il appartient de prescrire ce produit et de régler son mode d'emploi.

Le Coaltar Saponiné Le Beuf étant un liquide qui n'est ni caustique ni vénéneux, peut être laissé entre toutes les mains.

DANS LES PHARMACIES

Se méfier des imitations que son succès a fait naître





UN PRÊTRE GUÉRISSEUR : L'ABBÉ JULIO (1844-1912)

Par P. SAINTYVES

Notre collaborateur et ami P. Saintyves, bien connu par ses travaux de psychologie religieuse, veut bien étudier aujourd'hui dans nos colonnes une personnalité intéressante à plus d'un titre, l'abbé Julio. Il n'est pas besoin de dire ici que l'auteur se place sur un terrain strictement scientifique; cet examen critique des pratiques thaumaturgiques d'un aventurier pourrait s'intituler : « Comment on devient thaumaturge, comment on devient guérisseur ». Il est certain que les procédés et techniques de Julio relèvent avant tout des pratiques de sorcellerie. On se prend à penser, à les lire, aux recommandations du Véritable dragon rouge, de la Poule noire, du Grimoire du Pape Honorius, de la Clavicule de Salomon. Comme un banal sorcier, Julio a « succédé » à un « initié », « il a pris ses papiers », suivant la locution imagée de certains pays, et a pu se livrer ainsi à l'exploitation de certains « secrets » qu'il a modifiés et augmentés dans la suite à son gré. C'est un cas typique parmi d'autres.

L'ABBÉ Houssay — connu dans le monde occultiste contemporain sous le nom d'abbé Julio — est né à Cossé-le-Vivien (Mayenne), le 3 mars 1844. Entré dans les ordres malgré le désir des siens, au moment où la guerre de 1870 éclata, nous le trouvons vicaire au Grand Oiseau. Durant la guerre, il fait campagne comme aumônier des Volontaires de Cathelineau. La paix revenue, l'abbé Houssay fut nommé vicaire à Juvigné, puis à Lavron; mais sa santé, très ébranlée par les fatigues éprouvées au cours de la campagne, l'obligea en 1875 à entrer à l'hôpital militaire d'Amélie-les-Bains.

En 1878 il est à Paris, vicaire à la paroisse Saint-Joseph. C'est à cette époque que va commencer sa transformation. Ayant publié une brochure satirique contre certains dévots, il fut censuré par l'archevêque de Paris, Mgr Richard, reçut mal ses observations, et, après divers épisodes crut devoir donner sa démission. Comme pour mieux marquer sa rupture avec son passé, il prit un nom nouveau, et fonda, sous celui d'abbé Julio, une feuille vouée à la



L'abbé Houssay, — le futur abbé Julio, — alors qu'il était vicaire de Saint-Joseph, à Paris.

défense des droits des curés : *La Tribune du clergé*. Les prêtres n'ayant pas fait un succès à ce compromettant défenseur, le titre changea et devint tout à tour *L'Ami de l'humanité* et *La Tribune populaire*. Sous ces divers titres notre journaliste publia 118 numéros.

Cette feuille protégée n'eut jamais un grand tirage. L'office de publication sise au 21 de la rue Croix-des-Petits-Champs dut être abandonnée pour les hauteurs de Belleville. L'abbé Julio y vécut, plutôt mal, de leçons particulières, se « consolant de sa médiocrité en des parloirées où l'on réformait l'univers. Il publia alors une série de pamphlets qui n'émouvèrent pas grand écho : *Gorin et C^e, Société d'exploiteurs* (1886); *L'Archevêque de Paris et les Dames de carreau* (1887); *Passibonqueça, histoire d'un curé de Paris* (1888) (1); *Un Forçat du bagne cléricale* (1888), et un peu plus tard un volume de critique sociale : *Place au travailleur* (1890) (2). Une première série de Contes danois qui ne devait pas avoir de suite, ne réussit pas plus que le journal et les pamphlets à enrichir notre homme.

C'est dans ces conjonctures que l'abbé Julio

fit connaissance d'un guérisseur mystique dont l'influence allait orienter ses talents. Jean Sempé et l'abbé Houssay formèrent dès lors une association qui ne devait se rompre que par la mort.

Le maître apportait une foi et une clientèle, le disciple une grande bonne volonté et le prestige de l'habit ecclésiastique. Jean Sempé l'initia à tous les secrets de sa thaumaturgie : magnétisations, exorcismes, bénédictions, etc., et en 1889 nous voyons l'élève consacrer au maître une biographie qui atteste sa reconnaissance (1). Lorsque le vieux magnétiseur mourut le 9 janvier 1892, l'abbé Julio déclara avoir hérité de « sa mission » et désormais magnétisa, exorcisa et guérit au nom du ciel et de Jean Sempé. L'autorité ecclésiastique, désireuse de faire cesser le scandale, lui fit offrir de rentrer dans le ministère. Plutôt gêné dans ses affaires, il accepta la cure de Pont-de-Ruan,

(1) Abbé Julio, *Biographie de Jean Sempé, le magnétiseur mystique*. Vincennes, chez Jean Sempé, 70, rue de Fontenay, 1889, in-12. Autre édition en 1903.



L'abbé Julio évêque, et son consécrateur Mgr Miraglia.



Jean Sempé, guérisseur mystique, mort à Vincennes en 1892, initiateur de l'abbé Julio.

(1) Ce pamphlet était dirigé contre l'abbé Sibon, l'ancien curé de Saint-Joseph de Paris où l'abbé avait été vicaire.

(2) Voici le titre exact : *Place au travailleur. Etude sociale et photographies d'après nature, par un ouvrier socialiste*. Beauvais, A. Schmitz 1890, in-12 (B. nat. L. b. 37, 10.275). Il y en aurait eu une seconde édition en 1893.



Pentagramme contre toutes attaques des démons, des entités nuisibles quelconques de l'Astral.



petit village
perdu de la
Touraine.

Mais son séjour dans cette nouvelle paroisse ne lui fit pas oublier les leçons de Jean Sempé, et la lecture du livre du comte de Larmandie, *Magie et Religion*, acheva de fixer ses idées. Il devint le théoricien d'une sorte de thaumaturgie rationnelle, basée sur la puissance de la foi, utilisant indifféremment le rituel et le grimoire des sorciers. Son esprit

catholique avait trouvé son équilibre et ses pratiques leur justification.

Cet homme d'une culture médiocre, mais ambitieux et rusé, qui depuis longtemps parlait de rénover le catholicisme, pensa que le moment était venu de réaliser son rêve. A la faveur de la Séparation des Églises et de l'État, et du mouvement cultueliste qui va en résulter, il espère devenir évêque ou patriarche, et, qui sait, chef d'un culte nouveau. Il donne sa démission de curé et va s'installer à Fontenay-sous-Bois où il tente une association avec Joseph-René Vilatte, aventurier et peut-être archevêque, comptant bien, se faire consacrer par lui. Il dut renoncer à ses projets, mais ce n'était que partie remise, et le 4 décembre 1904, il recevait la plénitude de la prêtrise de Paolo Miraglia qui tenait lui-même ses pouvoirs du susdit Vilatte.

Et désormais, Houssay-Julio, le curé-magnétiseur, héritier de Jean Sempé, s'intitulera chef de l'église catholique indépendante de France, de même que Paolo Miraglia s'intitulait chef de l'église indépendante d'Italie.

Inutile de dire que ces églises indépendantes n'eurent jamais beaucoup de fidèles, que celle de France en particulier n'arriva même pas à grouper les rares catholiques qui se débattirent quelques années après la Séparation.

En tant qu'évêque réformateur, Mgr Julio ne cessait de prêcher un catholicisme dégagé, disait-il, des abus et des préjugés ; plus de confession, de célibat ecclésiastique, de casuel, plus de dogmes irrationnels ; mais il fallait

vivre et toutes ses ressources lui venaient de sa thaumaturgie. De là un contraste qui ne manquait pas de pittoresque. Il avait fondé une nouvelle revue : *L'Etincelle*, où il combattait vivement l'Eglise romaine, ses appétits d'argent et de domination, surtout ses superstitions ; mais on pouvait lire à la quatrième page de la même revue : « Nous pouvons fournir les médailles ordinaires des divers saints, dont la nomenclature est indiquée dans notre livre des *Prières* : Nous choisissons nous-mêmes les signes, pentacles et prières qui peuvent être lus et portés selon les cas qui se présentent, mais nous recommandons particulièrement quatre prières sur parchemin qui doivent être bénites et consacrées par une messe, spécialement pour la personne. » Ce grand pourfendeur du casuel n'avait pas renoncé aux revenus de l'autel.

Toutefois ce ne fut pas là son principal commerce ; il fut avant tout un grand marchand de prières magiques. *Les Prières merveilleuses*, publiées en 1896 (1), eurent une nouvelle édition en 1902, sans compter une



Pentacle pour procurer une vieillesse heureuse.

traduction en gâis et une traduction italienne. Entre temps (1899) il publiâ également chez Chamuel, le libraire de Stanislas-de-Guaita et de Papus, *Les Secrets merveilleux pour la guérison de toutes les maladies physiques et morales*. C'est un gros volume de 588 pages, illustré de 22 planches plus ou moins talismaniques. Il y reprend les Prières merveilleuses qu'il allonge en s'inspirant visiblement d'un grimoire célèbre : *L'Enchiridion du pape Léon III*. Non seulement il y utilise les psaumes de la pénitence à des fins mystérieuses comme le pseudo Léon III (p. 78) et l'oraison de saint Charlemagne attribuée à ce même pontife (p. 376), mais plusieurs des planches de ce volume reproduisent des figures de ce fameux grimoire (pp. 230, 345 et 377). L'auteur le reconnaît implicitement dans sa préface : « Quand on aura été assez heureux, dit l'Enchiridion du pape Léon III, pour avoir à soi un exemplaire de ce livre, il faut le conserver pieusement et l'envelopper dans une gaine de cuir comme le faisait Jean Sempé pour le sien. On doit le porter toujours avec soi, ou l'avoir sous la main,

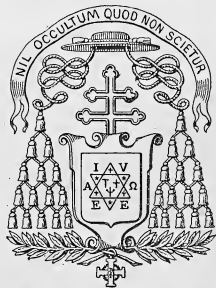


Insigne de l'« Universelle Fraternité. »

afin de pouvoir lire de suite, pour soi ou pour les autres, l'oraison appropriée contre le danger que l'on craint, pour éloigner le mal que l'on peut subir (sic) subitement, ou pour obtenir la faveur ou la grâce que l'on sollicite du Seigneur (pp. 29, 30). » Quant aux planches qui représentent les divers noms de Dieu ou ceux des Génies célestes (pp. 57, 67, 71, 79, 97, 127), elles sont évidemment inspirées de la *Clavicula de Salomon*. L'auteur n'écrit-il pas : « Les merveilles que Moïse, Salomon et les autres sages de l'antiquité ont opérées en les prononçant sont des preuves plus que suffisantes de l'usage que l'on en doit faire (p. 34). »

Comme on le voit, nous sommes en plein grimoire. Avec une audace ingénue, l'auteur mêle et réunit dans son livre tout ce qui sent la magie ou la superstition dans le catholicisme, et toutes les traditions de la sorcellerie populaire qui ont été plus ou moins revêtues d'une livrée catholique. Les oraisons particulières des saints, et les prières du rituel catholique qui visent à l'obtention de bienfaits matériels y voisinent avec des oraisons populaires de toutes provenances que l'on prétend tirées d'anciens manuscrits ou reçues de personnes honorables qui les tenaient de leurs ancêtres (p. 19); et qui plus est, notre ancien curé n'hésite pas à affirmer que : « Toutes les prières contenues dans ce livre, sans exception aucune, sont exemptes de toutes superstitions, absolument orthodoxes. » (*Ibid.*)

Malgré ou plutôt en raison de cette puissance d'affirmation, ce grimoire pseudo-catholique eut du succès; aussi bien l'abbé Julio résolut-il d'en reprendre la publication sous une forme plus large et, pensait-il, d'un meilleur rapport. Il éditait lui-même, en sa propre demeure, qu'il devint une véritable maison d'édition, en 1907 :

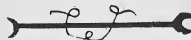


*Sigillum de ✠ Julio-Houssay, archevêque métropolitain
de France.*

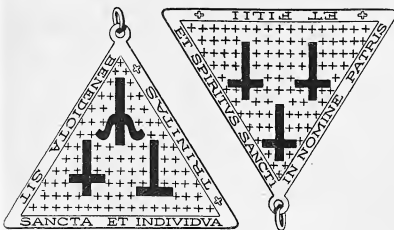
(1) L'édition de 1896 fut-elle précédée d'une autre édition? Je ne l'ai jamais rencontrée. Une édition en est annoncée en 1890 sur la couverture de *Place au travailleur*.

ᠮᠤᠩᠭᠠᠨᠲᠤᠨᠠᠨᠠᠨ

דשון



Signature d'un génie céleste



Médaille de l'« Universelle Fraternité » pour la protection de la maison et de la famille.

politain de France (p. 97), l'abbé Julio ne craint pas de vendress oraisons aux hérétiques. Fondateur d'une « fraternité universelle » (p. 117), sorte de pseudo-maçonnerie dont les passages aux divers degrés (p. 178), étaient autant d'occasions de vendre des insignes et des médailles de divers métaux, il avait bien plus l'étoffe d'un marchand que d'un réformateur.

Le second volume, *Les Prières liturgiques*, est une sorte de manuel de l'invocation des saints. Tout besoin, fût-ce le plus matériel, y trouve une protection. Dans cet ouvrage « approuvé par le pape » (7) on remarquera une messe de saint Jérôme Savonarole et une messe de saint Jean Huss (p. 142), et diverses notes contre l'Eglise catholique où Julio le désintéressé l'accuse d'exploiter les imbéciles (p. 315).

Mais le livre des livres, la perle de cette trilogie est *Le Livre secret des grands exorcismes*. Il contient, nous dit l'auteur, « les grands exorcismes introuvables, les formules occultes »... Il ne coûte que la modeste somme de cent francs. Ce livre ne doit être confié, nous dit le titre, « qu'aux personnes vertueuses, doués du don de faire le bien et de combattre le mal », amorce admirable et qui justifie fort bien son prix élevé.

Au reste, la série de prières sur parchemin qu'il contient à elle seule vaut les cent francs que l'auteur demandait. La première (p. 63) permet de gagner à la loterie, aux jeux permis, de connaître les choses cachées (trésor, secret, etc.); la seconde, d'obtenir un heureux mariage; la troisième, de renâssir dans les affaires; la quatrième préserve du vol et des voleurs; la cinquième délivre de toute maladie, et la sixième des pièges des esprits malins. On peut dire que l'homme qui porte ces six phylactères pendus à la ceinture est assuré de vivre heureux. Mais il faut tout prévoir. Il peut arriver que l'on quitte ces bienfaisants parchemins. Et il ne faut qu'un moment pour que l'envoûtement, les mauvais sorts, les maléficés de toutes sortes produisent leurs redoutables effets.

Au reste, il ne mettrait pas à l'abri des fâcheux de la nature. Dans ces derniers cas, il faut avoir recours aux grands exorcismes introuvables. Exorcismes contre les nuées, les ouragans et les cyclones (p. 96). Exorcisme d'une maison hantée par les revenants et les vampires (p. 113). Exorcismes contre les maléficés sur le lait, le beurre, le fromage (p. 124). Exorcismes contre l'enlèvement invisible du lait dans les personnes, les animaux ou les maisons par le moyen des incantations magiques (p. 128). Exorcisme des animaux ma-



M. Julio, son médium et un malade.

léficiés, envoûtés ou empoisonnés par sortilèges ou manœuvres quelconques (p. 129). Exorcismes contre les rats, souris, sauterelles, hannetons, chenilles, puces, vers, serpents, etc. (p. 134). Exorcisme contre les fièvres, la peste et autres maladies naturelles données par une influence de haine (p. 166). Exorcisme pour délivrer d'une maladie donnée par sortilège, envoûtement, etc. (p. 69). Exorcisme contre les philtres d'amour (p. 174), contre les maléficés du mariage (p. 175) et cela continue. Ainsi est-on toujours assuré de se tirer des plus mauvais pas. Au reste, dans les cas difficiles, notre homme opère lui-même.

Notre thaumaturge s'adresse à un public qui croit à la fois au curé et au sorcier, aux scapulaires et aux talismans, aux médailles pieuses et aux pentacles maudits.

Ces trois volumes contiennent une centaine de planches représentant des talismans, des phylactères et autres ressources de même farine. Il y en a pour tous les besoins, voire



Bénédiction de Saint-Antoine (permet de gagner à la loterie.)

Les Grands secrets merveilleux et *Les Prières liturgiques*; en 1908 : *Le Livre secret des grands exorcismes* (1).

Cette trilogie forme un tout, et l'on ne peut utiliser les figures et pentacles des deux premiers volumes que grâce au troisième (III, pp. 419-440). L'auteur s'y réfère moins visiblement aux anciens grimoires que dans les *Secrets merveilleux*, il a même cru devoir supprimer la plupart des figures empruntées à l'Enchiridion. Sa clientèle se recrute surtout parmi les simples du catholicisme, il faut non seulement éviter tout ce qui paraîtrait trop suspect mais attester qu'il s'agit d'une œuvre catholique. Aussi n'hésite-t-il pas à affirmer que ses livres sont approuvés par le pape et les évêques intelligents (I, p. 59) et produit-il des lettres de soi-disant docteurs en théologie qui louent l'orthodoxie de ses merveilleux recueils (I, pp. 60-64).

Cette œuvre mérite qu'on s'y arrête. Le volume intitulé *Les Grands secrets merveilleux*, nous dit l'auteur, « contient les bénédictions rituelles, les exorcismes usuels, les prières nécessaires ou utiles dans les diverses circonstances de la vie, le tout dans un ordre alphabétique. Ce volume convient à quiconque croit en Dieu, quel que soit le culte qu'il pratique ou quand même il n'en pratiquerait aucun. » (p. 40) Bien qu'il s'intitule évêque de l'Eglise catholique (voir au titre) et archevêque métro-

(1) En 1908, il publie également les *Petits secrets merveilleux*, résumé de ses trois gros volumes, à l'usage des courses modestes.



L'Abbé Julio exorcisant dans sa petite chapelle.



Pentacle contre la stérilité.

pour tous les goûts. Ceux que nous avons reproduits suffiront à l'édification de nos lecteurs.

Ce marchand de prières merveilleuses était plus quelconque des thaumaturges. Pour les malades qui s'adressaient à lui, il employait un

médium qui servait de canal aux consultations des esprits. Les rares et médiocres guérisons qu'il a obtenues dans des milieux arriérés s'expliquent du reste par l'action de la nature et par la foi qui guérit.

Ce fut un être vain et égoïste, amoureux des têtes, de la pompe et de la parade. Il rêvait d'être patriarche. Il devint l'apôtre d'une liturgie de contrebande, sans doute parce qu'elle lui permettait de vivre, puis aussi parce qu'il raffolait des cérémonies. Seul et vieillissant dans sa propriété d'Aire, près de Genève, il officiait pour lui-même en costume épiscopal avec une aiguière d'or (1). Se sachant condamné à brève échéance par le mal qui l'emporta, il rêvait encore d'une église où il espérait quand même un jour pontifier et il avait ouvert à cet effet une souscription.

L'abbé Julio est mort le 27 septembre 1912 au matin et a été inhumé dans le cimetière d'Aire par les soins du clergé vieux-catholique de Genève. Il ne le méritait guère. N'a-t-il pas laissé une sorte de testament dans lequel il déclare « se désintéresser de tout et de tous ? »

(1) Lisez en métal doré.



Pentacle contre l'épilepsie.

Seuls les magiciens de campagne, dont il a renouvelé le crédit auprès de maints esprits faibles, lui devaient quelques égards. Seuls, nos derniers sorciers eussent dû conduire en terre celui qui fut vraiment le pontife du grimoire.

III. LE MAL DE MAUPASSANT

LA PARALYSIE GÉNÉRALE ET LA MORT

Par le Dr Maurice PILLET

En un premier article, paru dans notre numéro de juin, notre ami le Dr Maurice Pillet, par une critique médicale judicieuse de l'œuvre de Guy de Maupassant, a prouvé que la paralysie générale, par qui devait sombrer la belle intelligence lumineuse de l'écrivain, fut totalement étrangère au caractère de ses écrits. Dans un second article, qu'a publié le dernier numéro d'Esculape, l'auteur a étudié la migraine de Maupassant, l'une des manifestations les plus caractéristiques du tempérament dit « épileptique ». Aujourd'hui sont notés les débuts, l'évolution, la terminaison du mal terrible auquel devait succomber Guy, la paralysie générale. Quelques réflexions complémentaires d'ordre clinique sur les troubles que provoqua cette maladie chez le grand écrivain feront l'objet d'un quatrième et dernier article. Ainsi sera close une étude que l'auteur n'a entreprise que « dans le seul but de mieux exposer une œuvre et de mieux faire comprendre un génie ». S'il a soulevé un coin du voile ce n'est pas par une « curiosité sacrilège », mais avec « les mains aimantes du plus fidèle disciple ».

GUY de Maupassant mourut en 1893, à quarante-trois ans, d'une paralysie générale. Le fait est connu.

En quelques années, la terrible affection détruit le sensible mécanisme du cerveau de l'écrivain et d'une façon tellement inexorable et brutale que l'étude de la maladie même devient vite l'étude d'un cas banal de paralysie générale.

L'intérêt, pour le médecin, consiste surtout à rechercher, d'une façon aussi exacte que possible, quand a commencé la maladie et cela pour deux raisons : d'abord parce que cette notion établira si certains livres de Maupassant ont été écrits alors qu'il était déjà malade ; en second lieu, parce que l'étude des débuts de l'affection permet d'en approfondir les causes.

C'est en 1888 que l'on rencontre quelques particularités dignes d'être notées au point de vue d'un début possible de paralysie générale. Avec l'année 1888, commence, en effet, le premier acte d'une série de procès qui se poursuivra en 1890 et 1891. Celui de l'année 1888 était intenté par Maupassant au directeur du *Figaro* pour des coupures faites sans autorisation dans un article écrit par Maupassant dans ce journal. Le livre de François signale également, pendant cette année 1888, de nombreuses



Portrait de Guy de Maupassant, avec dédicace à son ami le comte Joseph Primoli.

migraines : « Depuis la veille, mon maître est « pris d'une affreuse migraine dont il ne peut « se débarrasser » ; puis une autre fois :

« Monsieur a eu quelques migraines, pendant plusieurs nuits il n'a pu dormir... »

Pendant l'année 1889, on remarque seulement une recrudescence des migraines, recrudescence déjà signalée d'ailleurs :

J'ai eu encore de terribles migraines qui m'ont absolument empêché de travailler, mais le climat de Tunis me fait beaucoup de bien.

Une autre fois, il écrit :

Aujourd'hui, à peine revenu à Etretat, je suis pris de migraines, de faiblesse, d'impatience nerveuse. Le travail m'est absolument impossible. Dès que j'ai écrit dix lignes, je ne sais plus du tout ce que j'ai fait, ma pensée fuit comme l'eau d'une écumoire. Le vent ne cesse pas et je ne laisse jamais éteindre mon feu.

M. le professeur Pierret, qui eut souvent l'occasion de voir Guy de Maupassant pendant cette année 1889, reçut aussi ses plaintes au sujet de ses migraines, de ses rhumatismes, de ses troubles d'estomac, de ses troubles psychiques et de l'impossibilité absolue où il était de se réchauffer. « Mon attention, nous a-t-il dit, « était vivement éveillée par ce fait que le « frère de Guy de Maupassant était à Bron « pour une paralysie générale. Jamais je n'ai « trouvé chez le romancier un signe de cette « affection, ni physique, ni intellectuel. Guy

« de Maupassant me laissa, au contraire, l'impression d'un homme très réservé, très maître de lui, d'une grande beauté physique et en pleine possession d'une remarquable intelligence. »

Pendant l'année 1890, Maupassant se plaint surtout du bruit qu'il fait autour de lui et qui l'empêche « de dormir et même de travailler ». Il menace son propriétaire d'un procès. « Le boulanger, dont le bruit l'incommode, est allié au propriétaire », écrit Maupassant. Cette même année, il intente un procès à l'éditeur Charpentier parce que celui-ci avait, sans son autorisation, mis son portrait au début d'une édition des *Soirées de Médan*, en même temps, d'ailleurs, que celui des autres auteurs.

La santé de Maupassant est toujours très mauvaise et son amaigrissement étouffe ses amis. « Je suis frappé », écrit Edmond de Goncourt, le 23 novembre 1890, de la mauvaise mine de Guy de Maupassant, du décharnement de sa figure, de son teint bruni, du caractère marqué, ainsi qu'on dit au théâtre, qu'a pris sa personne et même la fixité malade de son regard... »

Et le même jour, Pol Neveux hésitait à reconnaître Maupassant maigre et grelottant.

C'est au mois de mai 1890 que Maupassant écrivait à sa mère que ses troubles visuels augmentaient, et il ajoutait :

On m'ordonne des ventouses sèches le long de la colonne vertébrale, dans toutes les insomnies accompagnées de cauchemars. Ça calme instantanément.

La même année, il va à Plombières où il souffre de névralgies oculaires ; puis il séjourne encore à Aix, pour finalement aller chercher un climat chaud en Afrique vers la fin de l'année.

C'est vers cette époque qu'il faut vraisemblablement placer cette conversation qu'eut avec Maupassant M. Maurice Talmeyr et que ce dernier raconte ainsi : « Une main, dans une soirée, se posait sur mon épaule, et un monsieur vieilli, quoique jeune, très ridé et couvert de bijoux, me disait en souriant, au moment où je me retournais :

« — Vous ne devez pas me reconnaître... Je le reconnaissais parfaitement, mais il avait, en effet, beaucoup changé, maigri, jauni, et s'était comme desséché. Seuls, rouges et tristes, sous leur sourire, les yeux étaient toujours les mêmes, et il me disait, en m'entraînant à part :

« — Mon cher, ne prenez jamais d'antipyrine... C'est l'antipyrine qui m'a mis dans l'état où vous me retrouvez... J'avais, à un moment, trois contes à fournir par semaine au *Gil Blas*, deux sous ma signature, un sous le pseudonyme de Maufrigneuse, et de continuelles et atroces migraines me terrassaient constamment, précisément mes jours de conte... Alors, invariablement, je m'administras un cachet d'antipyrine, et le cachet, invariablement, me remettait en forme... Malheureusement, cette habitude m'a tué... J'éprouve maintenant des troubles cérébraux, des absences... Les mots les plus usuels, lorsque j'écris, ne me viennent plus... C'est l'aphasie, c'est affreux... Aussi, vous entendez

bien... Jamais, jamais, jamais d'antipyrine (1) !... »

Le livre de François porte ces différents renseignements pendant l'année 1890 :

« Lorsque mon maître revint à Paris (mars 1890), je le trouvai bien plus fatigué qu'au retour de notre voyage d'Italie... Monsieur est mieux, mais pas assez bien, me dit-il, pour entreprendre les derniers chapitres de *Notre Cœur*. Le bruit de la boulangerie l'empêche toujours de dormir la nuit... J'ai des douleurs dans les jointures, dit une autre fois Maupassant ; à partir de demain, je commanderai une série de bains de vapeur... »

M. de Maupassant suivait toujours en même temps que sa série de douches, une cure de raisin blanc... A la date du 4 août 1890 : « Mon maître marche en grinçant un croissant ; il va d'un bout à l'autre du salon, qui est très long, regarde par la fenêtre et s'essuie les yeux, ils sont bien rouges ses pauvres yeux... »

C'est si bon le travail, dit une autre fois Maupassant, quand on se porte bien !

Guy de Maupassant écrivait d'ailleurs trois

pensé que j'en ai assez, quand elle m'a saisi par la tête, par la migraine, par les yeux et la mémoire. Le changement d'air me remetta tout de suite sans doute, car je ne suis maigri (au contraire), ni affaibli, mais abruti. Sais-tu que, dans certaines villes du Nord de l'Italie, il meurt cinquante et soixante personnes de ce mal en ce moment.

Il est intéressant de rappeler que « l'intoxication gripale a une action particulièrement néurasthénisante, épuisante, s'accompagne d'amnésie et d'asthénie mentale, et que cette infection produit des lésions de méningo-encéphalite aiguë, véritable paralysie générale aiguë ».

Si l'on rapproche cette phrase des mots de Maupassant : « l'influenza m'a pris par la tête et la mémoire... ; je ne suis pas affaibli, mais abruti... », l'on peut conclure que cette maladie infectieuse, survenue en 1891, eut certainement une action sur la marche des lésions cérébrales chez Maupassant.

A ce moment également, les yeux de Maupassant ne vont plus du tout.

Le D^r Magitot lui dit :

« Vous avez publié vingt-sept volumes en dix ans, ce labeur fou a mangé votre corps. Il vous faut un très long repos et complet, Monsieur... Je vous voudrais très isolé, dans un pays très sain, ne pensant à rien, ne faisant rien, et surtout ne prenant aucun médicament d'aucune sorte. Rien que de l'eau froide (1). »

Dérivé, de même, lui conseillait un climat calmant et chaud, de longs repos et des douches.

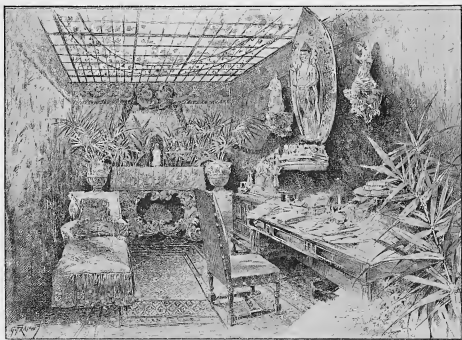
Pour se conformer aux prescriptions des médecins, Guy de Maupassant alla donc à Divonne-les-Bains, puis à Champel, et c'est là qu'il rencontra le poète Dorchain, lequel raconta les faits suivants :

Maupassant me dit un jour qu'il avait été chassé de Divonne par une inondation du lac Léman qui avait envahi sa chambre, et par l'entêtement du médecin qui avait refusé de lui administrer la douche.

« ce la plus dure, la plus froide, celle qu'on n'administre qu'aux forts, la « douche de Charcot ». Son exécution était extrême... »

« Voyez ce parapluie, disait-il, il ne se trouve qu'à un seul endroit par moi découvert et j'en ai fait déjà acheter plus de trois cents parais dans l'entourage de la princesse Mathilde. » Ou encore : « Avec cette canne, je me suis défendu un jour par devant contre trois souteneurs et trois chiens enragés par derrière. » Le lendemain de son arrivée, il me glissait à l'oreille la confidence d'un exploit amoureux avec une belle Genevoise en donnant des détails sur ses forces revenues... Il se donnait des symphonies d'odeurs... Au bout de trois jours, n'ayant pu obtenir la douche de Charcot, il partit et nous ne nous sommes plus revus (2). »

Quelque temps après, se trouvant à Aix-les-Bains, Guy de Maupassant arriva un matin dans la chambre du sculpteur Boucher et lui déclara d'abord qu'il vient chez lui parce



Le cabinet de travail de Guy de Maupassant à Paris. (Dessin de G. Fraipont, d'après la Vie Illustrée, 1888.)

volumes pendant cette année 1890 : *Notre Cœur*, *L'Inutile Beauté* et *La Vie errante*.

Au mois de mars 1891, Guy de Maupassant écrivait à sa mère la lettre suivante :

Ma bien chère mère,

Occupe-toi, n'est-ce pas, de me découvrir un petit logement pour moi, pas trop près de la mer ; je partirais peut-être vers le 20 mars si tu trouvais.

Cet hiver du pôle a été affreux ; tout mon jardin d'Étretat a été perdu, les lauriers étaient tous morts.

Je veux essayer l'action du premier printemps dans le Midi, marcher et naviguer, finir mon roman pour mai. J'en ai fait très peu, mais il sera court, puis me reposer ensuite.

Je sais que vous avez en ce moment, là-bas, des temps magnifiques. Il fait beau à Paris, mais ça ne sent pas encore du tout le réveil de la terre (2).

Quelques jours après, il lui en adresse une autre :

Mai 91.

24, rue Boccardor.

Ma bien chère mère,

Je suis repris encore par l'influenza. Elle m'a attaqué d'abord par la poitrine ; puis je me suis cru guéri. Elle m'a repris par les fosses nasales et la gorge. Enfin, j'ai

(1) In *La Liberté*, 25 mars 1911.
(2) In *Connard*, t. I, p. 168.

(1) In *Connard*, t. I, p. 170.
(2) In *Lumbroso*, p. 55.



La Gaiette, maison de campagne que Guy avait fait construire à Etréat et qu'il habitait pendant l'été.
(Photo de M. Pinchon, publiée par A. Lumbroso).

que le lac du Bourget a débordé dans sa propre chambre.

Au mois d'octobre de la même année, il se brouille avec son vieil éditeur et ami Havard, parce que celui-ci n'avait pas fait rééditer à temps des exemplaires de la *Maison Tellier* (1).

Au mois de novembre, il intente un procès à un auteur américain qu'il accuse de plagiat. Ses lettres sont très violentes et bien mal rédigées :

J'accuse en même temps de vol et de faux, et peut-être de deux faux, et alors il faudrait augmenter l'amende et demander de la prison.

Ils prétendent qu'existe un traité dont ils donnent la date dans leur journal.

C'est faux, qu'on m'envoie la photographie du texte et de ma signature, je le suis en défi.

Tout cela est de la gredinerie compliquée.

C'est moi qui ai ramené en France le goût violent du conte et de la nouvelle...

C'est pour un procès que j'ai en Amérique, où ils prétendent que je suis un auteur inconnu (2)...

Le 28 décembre 1891, il termine une lettre par ces mots :

Je vous serre cordialement (3).

A la date du 9 décembre 1891, on trouve dans le *Journal des Goncourt* :

« Popelin, prévenu qu'il y avait un commencement de bégayement chez Maupassant, ne remarqua pas, cet été, ce bégayement chez le romancier à Saint-Gratien, mais était « frappé du grossissement invraisemblable de ses récits. En effet, Maupassant parlait d'une « visite faite par lui à l'amiral Duperré, sur « l'escadre de la Méditerranée, et d'un nombre « de coups de canon à la mélinite tirés en son « honneur et pour son plaisir, coups de canon « allant à des centaines de mille francs, si bien « que Popelin ne pouvait s'empêcher de lui « faire remarquer l'énormité de la somme. « L'extraordinaire de ce récit, c'est que Duperré, à quel temps de là, disait à Pope-
lin qu'il n'avait pas vu Maupassant. »

M. Maurice Talmeyr raconte en ces termes émouvants la dernière entrevue qu'il eut avec Maupassant :

« Le *Gil Blas* avait alors ses bureaux rue « Gluck, et nous étions un jour deux ou trois « qui venions de passer au guichet du caissier, « devant lequel nous restions à causer, dans la « salle du rez-de-chaussée, quand un pauvre « être étique et ridé, un vrai squelette flot-
« tant dans ses vêtements, mais dans des vête-
« ments d'une élégance outrée, avec gilet de « satin et gros diamants à la chemise, entra « d'un pas mal assuré. Il regardait un instant « autour de lui, cherchait vaguement quelque « chose de ses yeux douloureux et rouges, « venait enfin lui-même au guichet du caissier, « y cognait d'un coup sec, se nommait, signait « son reçu, prenait le billet de banque qu'on « lui tendait, puis nous le montrait avec ostension, l'élevait en l'air et nous disait, en « l'agitant :

« — Messieurs, c'est un billet de cinq cents « francs. Oui, Messieurs, cinq cents francs !... « Cinq cents francs pour un article !... »

« Et il froissait le billet d'un geste nerveux, « le pliait, le serrait méticuleusement dans un « porte-cartes, nous saluait, puis sortait de son « pas hésitant, comme s'il ne savait pas exactement où mettre le pied (1)...

Au même moment, il se faisait appeler M. le Marquis par son domestique et faisait mettre ses armes au fond de son chapeau.

Tout cela, d'ailleurs, au milieu des mêmes souffrances physiques :

Je suis tellement malade que j'ai bien peur d'être à la mort dans quelques jours...

Je suis fort souffrant (5 décembre).

Je vais de mal en pis, la tête affolée, ne pouvant plus rien manger.

Quelquefois, l'espoir de la guérison le soutient malgré tout :

Il fait si chaud en ce moment sous le soleil qui emplit mes fenêtres.

Mais la joie est courte et l'espérance vaine ; l'affreuse plainte recommence :

Il y a des jours entiers où je me sens fini, aveugle, le cerveau sec et vivant encore...

Je n'ai pas une idée qui se suit, j'oublie les mots, les noms de tout, et mes hallucinations et mes douleurs me déchirent...

Je ne peux pas écrire, je n'y vois plus, c'est le désastre de ma vie...

A M. de Heredia, il disait :

Adieu, pas au revoir, adieu. Ma résolution est prise. Je ne trahirai pas ; je ne veux pas me survivre. Je suis entré dans la vie littéraire comme un météore. J'en sortirai par un coup de foudre.

Et voici la dernière lettre que nous connaissons de Maupassant :

Mon cher Monsieur Jacob,

Je suis mourant. Je crois que je serai mort dans deux jours. Occupez-vous de mes affaires et mettez-vous en relations avec M. Coller, mon notaire. C'est un adieu que je vous envoie (2).

Voici les quelques détails que raconte François sur la santé de son maître pendant l'année 1891 :

Février. — « Aujourd'hui pendant la sortie, « Monsieur me laisse l'honneur de la barbe pendant longtemps. C'est qu'il finit une chro-

« nique intitulée *Un Empereur* pour le *Figaro*. « Qui aurait pensé alors, en le voyant encore « si alerte à la besogne, que c'était la dernière « chronique qu'il écrivait pour ce journal, car « c'est sans peine apparente qu'il met debout « cette courte nouvelle ! A partir de ce moment « il laisse de côté *l'Ame étrangère* et ne tra-
« vaille plus qu'à un ouvrage unique, son « *Angélys*.

« Une nuit d'avril, il m'appelle, il est souf-
« frant, et il ne veut pas que je le quitte une « minute. Aussi c'est sur sa lampe à esprit-de-
« vin, dans sa chambre, que je lui fais une « tasse de camomille. Le soleil, à son lever, me « trouve encore près de lui. Pourtant, le matin, « il se sent mieux ; ce malaise a disparu et « notre journée se passe au grand air comme « d'habitude. »

Avril. — « Pendant les six semaines que « nous venons de passer à Paris, mon maître a « été on ne peut plus raisonnable, réglant son « temps pour soigner sa santé, sans déroger « un jour à sa nouvelle règle de vie. Aussi il « va mieux, il a même repris un peu d'embon-
« point ; sa figure surtout est meilleure. »

Juillet. — « La quatrième journée, mon « maître la passe à Luchon, et le soir, d'accord « avec son médecin, il décide de ne pas conti-
« nuer la cure. Les odeurs de soufre lui « portent sur le système nerveux ; s'il s'obsti-
« nait à continuer, cela pourrait lui faire le « plus grand mal, lui dit ce brave docteur « espagnol. »

« Après quinze jours d'un calme parfait, « mon maître paraît avoir retrouvé sa belle « humeur et sa santé d'autrefois... l'engraisse, « son teint est superbe, il dort ses nuits « presque entières. »

Septembre. — « Mon maître rentre pour « dîner et paraît tout heureux... le D^r G. l'a « trouvé absolument bien. »

19 octobre. — « Mon maître est moins bien, « je pourrais presque dire qu'il a reperdu toute « l'avance que lui avait procurée sa cure de « Divonne... »

« Les médecins sont là... Je scrute avec « anxiété la physiologie de M. de Maupassant ; « le diagnostic ne semble pas l'avoir effrayé, « mais il paraît ennuyé, il a son teint des mau-
« vais jours, il marche sans répit, d'un bout à « l'autre de l'appartement... Une demi-heure « après, il me dit d'enlever une série de fla-
« cons à parfums qu'il a retirés de son cabinet « de toilette : « Toutes ces odeurs, me dit-il,

*Je me suis fait une loi
absolue de ne j'arriver pas à
publier mon livre sans
prouver les faits que je parle
l'empêcher les exceptions
n'ont un bien que par
l'urgence. Nos œuvres s'ob-
tiennent au public, mais
pas nos figures*

Guy de Maupassant

Curieux autographe de Guy de Maupassant expliquant la rareté des documents iconographiques qui le concernent et la difficulté que nous avons eue à nous procurer les documents destinés à illustrer la série des articles de notre collaborateur le D^r Pillet.

(1) In Lumbroso, p. 451.

(2) In Lumbroso, p. 453 et sq.

(3) *Ibid.*, p. 459.

(1) La Liberté (loc. cit.).

(2) Ces dernières lettres sont tirées de A. Lumbroso p. 454 et sq.

« m'ont fait beaucoup de mal. » Pendant son « dîner, il m'avoue que, de la réunion de ces « messieurs, il n'augure rien de bon pour sa « santé dans l'avenir... Il ajoute qu'il aurait « besoin d'un long repos... et surtout de ne plus « voir la dame de marbre qui lui fait tant de « mal... Voici que mon pauvre maître se livre « à moi entièrement. Il me fait une courte con- « fession... Ce soir-là, sans doute, son cœur « était trop plein... »

Novembre. — « Mon maître a repris son « *Angelus*, auquel il travaille avec une lenteur « obstinée... il se plaint de ressentir des dou- « leurs partout... Comme c'est étrange ! Il a « maintenant une bonne mine, bien reposée, il « a même acquis de l'embonpoint. Souvent il « prend des bains à la maison et tous les jours « sa douche à l'établissement. Son appétit est « satisfaisant et régulier. Il m'a bien dit deux « ou trois fois que j'avais salé un peu trop fort ; « mais il ne boudait pas le plat pour cela... »

« Dans l'ensemble, la situation me paraît « bonne, à part les nuits. Jamais mon pauvre « maître ne peut goûter un sommeil régulier « avant 3 heures du matin. S'il lui arrive de « s'endormir avant, je suis toujours sûr qu'à « 2 heures il m'appellera. »

6 décembre. — « Cette après-midi, il va en « mer avec le D' Darenberg, qui est venu « aujourd'hui déjeuner chez lui. Ils ont ri en se « rappelant des épisodes de leur jeunesse. Je « remarquai que le docteur se faisait un plaisir « de rappeler subitement à M. de Maupassant « certains détails pour voir s'il y répondrait « tout de suite et directement. Mais il en fut « pour ses frais, car il ne put prendre une « seule fois mon maître au dépourvu. »

26 décembre. — « Dans le courant de « l'après-midi mon maître me dit qu'il va faire « une promenade sur la route de Grasse. Dix « minutes plus tard, il était de retour ; j'étais « occupé à ma toilette. Il m'appela très fort, « voulait me voir à toute force et tout de suite, « pour me dire ce qu'il avait vu sur la route du « cimetière. Une ombre, un fantôme ! En tout « cas, il avait été victime d'une hallucination « quelconque. Je compris qu'il avait eu peur, « mais il ne voulut pas l'avouer. »

« Le 27, en déjeunant, il toussa un peu ; il « me dit très sérieusement que srement une « partie du filet de sole qu'il vient de manger « est passée dans ses poumons et qu'il peut en « mourir. Ma courte science ne me permet pas « de prendre au sérieux cette affirmation. Je « me borne à lui conseiller de boire du thé très « chaud. Le résultat fut bon ; une heure après, « il descendait le chemin qui conduit au port « et faisait une jolie promenade sur son *Bel- « Ami*. J'étais assurément bien loin de penser « que ce serait sa dernière ! Il entra vers « 5 heures, assez content, mais las. Une bonne « friction le remit ; il se reposa en attendant le « dîner et prit son repas comme d'habitude. »

« Le soir, Raymond me dit que Monsieur « avait eu de la peine à monter dans le canot « et à débarquer ; que, visiblement, ses jambes « ne lui obéissaient plus. Par moment, il les « levait trop haut ou les posait trop vite. Il « s'était plaint à moi, déjà, de cette difficulté à « se mouvoir. »

« Le 28, comme d'habitude, nous allons à « Nice, déjeuner chez Madame ; il ne se passa « rien de particulier, si ce n'est que mon « maître ne souffla mot, au retour, de la

« maison à la gare, et que le soir même, dans « sa chambre, il ne me parla que pour les « nécessités du service. »

29 décembre, 5 heures du soir. — « Mon « maître se met dans son bain. Au même « moment arrive son ami, le D' Darenberg. « En entrant dans la salle de bain, il lui crie : « Ne sors pas tes mains de l'eau, mon vieux ; le « cœur y est, pas de protocole entre nous ! « Comment vas-tu ? » Deux rires sonores se « croisent dans le vide de cette salle sans « meubles. »

« Quant ce joyeux compagnon partit, je l'ac- « compagnai jusqu'à la porte du jardin, et « voici, à peu de choses près, le langage qu'il « me tint : « Votre maître est d'une complexion « très forte, mais il est atteint d'une maladie « qui ne ménage pas le cerveau. Eh bien, il « vient de me faire le récit de son voyage en « Tunisie avec une facilité incroyable, citant



Entrée du chalet de l'Aire, route de Grasse (Cannes), où Guy de Maupassant tenta de se suicider dans la nuit du 1^{er} au 2 janvier 1892.

(Photo du baron Lumbroso, publiée par A. Lumbroso)

« les dates, les noms des personnes vues, sans « chercher, sans une hésitation. Tout cela lui « vient spontanément, sans peine ; il m'a parlé « comme quelqu'un qui n'a rien à craindre d'ici « longtemps. Donc, patience et courage, mon « bon François. »

30 décembre. — « Nous avons au-dessus des « montagnes de l'Estérel, et sur toute la partie « ouest du ciel, une aurore boréale des plus « imposantes... M. de Maupassant semble heu- « reux de vivre. « Jamais, dit-il, je n'ai vu « pareille féerie dans le ciel, cela ne ressemble « en rien aux aurores boréales d'un rose « orangé que j'ai contemplées ailleurs. Voyez- « donc, c'est rose sang ! » Monsieur essaya de « me faire comprendre comment se produisent « ces météores lumineux composés d'une forte « partie d'électricité et de fluide magnétique « qui se trouvent aux environs des pôles. »

Quelques jours auparavant, à l'occasion du

25 décembre, Maupassant réveillonnait aux Îles Sainte-Marguerite avec deux amies. Que se passa-t-il ? Le lendemain, les deux amies s'en- « fuirent. »

Entre temps, il avait fait son testament, lequel paraît avoir contenu des clauses contradic- « toires. Cette année 1891 fut aussi la première « pendant laquelle Maupassant ne publia aucun « volume. »

Enfin, voici le 1^{er} janvier 1892. Sur les instan- « ces de son domestique, Maupassant alla « dîner chez sa mère, qu'il embrassa, « les yeux « pleins de larmes, avec une effusion extraor- « dinaire ». Elle ne remarqua aucune exalta- « tion, mais à table Guy divagua. Il raconta « qu'il avait été prévenu par une pilule « d'un événement qui l'intéressait. Devant « l'étonnement de l'auditoire, il se ressaisit. A « partir de ce moment, il fut triste, et le dîner « s'acheva dans un silence soucieux (1). »

Puis Maupassant repartit chez lui, se coucha « et renvoya son domestique. Quand celui-ci « revint, appelé soudain par « de terribles hur- « lements de douleur » que poussait son maître, « il le trouva, le cou sanglant, et à la main, « un coupe-papier dont il avait essayé de se « trancher la gorge. »

On vit ensuite qu'il avait essayé, mais vaine- « ment, de se servir de son revolver. Des mains « prudentes en avaient, quelques jours aupara- « vant, retiré les balles. Puis ce fut une crise de « fureur telle qu'il fallut trois hommes pour le « maîtriser. Quelques jours après, c'était le dé- « part pour la maison du D' Blanche, »

Voici les émouvants détails que donne Fran- « çois sur cette décisive journée du 1^{er} janvier « 1892 :

« Dès 7 heures, mon maître est levé, je lui « monte son eau chaude pour sa toilette, car « nous devons prendre le train de 9 heures « pour aller chez Madame, mais il éprouve de « la difficulté pour se raser. Il me dit qu'il a « un brouillard devant les yeux, et que, pour « le moment, il ne se sent pas en état pour se « rendre chez sa mère... Le courrier arrive ; il « lit quelques lettres, de bons souhaits, tou- « jours les mêmes, me dit-il... Il est 10 heures, « Monsieur me demande s'il suis prêt à partir, « car, ajoute-t-il, si nous n'y allons pas, ma « mère va croire que je suis malade ». Nous « prenons le train. Pendant le parcours, M. de « Maupassant regarde la mer par la fenêtre ; « elle est belle et bleue, sous un ciel très pur, « avec un bon vent d'est. Il me fait remarquer « que ce temps ensoleillé serait admirable pour « tirer une bordée. Puis, tout au spectacle, il « me demande de parcourir les journaux et de « lui dire si je vois quelque chose qui puisse « l'intéresser. Une fois chez Madame, je fais « et je sers le déjeuner, mon maître a paru « manger de bon appétit... A 4 heures, la voi- « ture vient nous prendre ; en allant à la gare « nous achetons une grande caisse de raisins « blancs pour continuer la cure habituelle. Au « chalet, M. de Maupassant change de vête- « ments, met une chemise de soie pour être « plus à l'aise, puis il dîne, comme à l'ordi- « naire, d'une aile de poulet, de chichoriée à la « crème et d'un soufflé crème de riz vanillé, le « tout arrosé d'un verre et demi d'eau miné- « rale. Jusqu'à près de 10 heures, il marche

(1) In Lumbroso, p. 76.

(2) Tous ces détails sont tirés du livre de M. Lumbroso, *Souvenirs sur Maupassant, et de En regardant passer la vie*



Madame Laure et Mademoiselle Simone de Maupassant.

« Ce portrait de Madame de Maupassant est le seul qui existe d'elle, si on ne compte les très anciennes photographies qui ne lui ont jamais ressemblé. Guy lui-même en est l'auteur. La petite Simone avait alors deux ans, ce qui date la photographie des environs de 1889. Simone était la fille d'Hervé de Maupassant, frère de Guy »
(D'après le cliché de Souvenirs sur Maupassant, par A. Lumbroso.)

« d'un bout à l'autre du salon et de la salle à manger; de temps à autre, il pousse jusqu'à la cuisine, dont la porte de communication est restée ouverte. Il nous jette à peine une parole à Raymond et à moi... A 11 h. 1/2, il se met au lit. Assis sur ma chaise basse, dans la chambre voisine, j'attendais qu'il s'endormit. Après avoir pris sa tasse de tisane, il mangea du raisin et ferma les yeux; il était minuit et demi. Je me retirai dans ma chambre en laissant la porte ouverte. « Il était environ 2 heures moins un quart, quand j'entendis du bruit; je cours dans la petite chambre qui touche l'escalier, je trouve M. de Maupassant debout, la gorge ouverte. « Tout de suite, il me dit : « Voyez, François, ce que j'ai fait. Je me suis coupé la gorge, c'est un cas absolu de folie... »

« J'appelle aussitôt Raymond. Nous plaçons mon maître sur le lit de la chambre voisine, je fais un pansement sommaire de la plaie... Mon pauvre maître était absolument calme, il ne prononça pas une parole en présence du docteur. Quand le médecin fut parti, il nous dit tous ses regrets d'avoir fait une « pareille chose » et de nous causer tant d'ennui. Il nous donna la main, à Raymond et à moi; il voulait nous demander pardon de ce qu'il avait fait, il mesurait toute l'étendue de son malheur; ses grands yeux ouverts se fixaient sur nous comme pour nous demander quelques paroles de consolation, d'espoir, si c'était possible... Enfin, sa tête s'inclina, ses paupières se fermèrent, il s'endormit... Quand il se réveilla, à 8 heures, j'étais convaincu que cela irait mieux... Bernard arriva, il fut saisi à la vue de notre malade; c'est que maintenant il avait pâli d'une manière effrayante. Je tâtai sa main pour voir s'il avait de la fièvre; mais non, elle était fraîche. Je lui demandai s'il voulait prendre du thé, puisqu'il était l'heure, il me répondit à peine; je lui présentai un lait de poule qu'il accepta... A midi, il était toujours dans un état de prostration complète, indifférent à tout; son calme me faisait peur... A huit

« heures du soir, il se souleva pour me dire « subitement, avec une animation fiévreuse : « François, vous êtes prêt? Nous partons, la guerre est déclarée. » Je lui répondis que nous ne devrions partir que le lendemain matin : « Comment! s'écria-t-il, stupéfait de ma résistance, c'est vous qui voulez retarder notre départ, quand il est de la plus grande urgence d'agir au plus vite? Enfin, il a tous les jours été convenu entre nous que, pour la revanche, nous marcherions ensemble. Vous savez bien qu'il nous la faut, à tout prix, et nous l'aurons. En effet, il m'avait fait jurer de le suivre en cas de guerre avec l'Allemagne. « ... Le jour suivant, l'infirmier envoyé par la maison de santé du D^r Blanche arriva. »

Voici maintenant quelques renseignements sur les dix-huit mois que Maupassant passa à la maison du D^r Blanche :

« Jusque vers le 20 avril, je soignai donc M. de Maupassant, secondé par les infirmiers, avec la ferme pensée d'arriver à un bon résultat. Sa santé physique était bonne, son moral me paraissait aussi très amélioré. A peine quelques hallucinations venaient-elles traverser son repos d'esprit. Parfois il se plaisait à nous raconter des plaisanteries très drôles, avec cette verve inimitable que je lui connaissais et il était heureux de nous voir rire, son gardien et moi. »

« Un soir d'avril, j'étais occupé à écrire à Madame sa mère. Tout à coup il me reprocha de m'être substitué à lui, au journal Le Figaro, et d'avoir mérité de lui dans le ciel. Il ajouta : « Je vous prie de vous retirer, je ne veux plus vous voir. »

Octobre. — Aujourd'hui, il fait mauvais, M. de Maupassant passe son temps au salon et joue au billard. »

« Le lundi de Pâques, 3 avril 1893, je suis dans le jardin avec mon maître et son infirmier. Il a beaucoup maigri pendant ce long hiver, et sa marche est moins sûre. Nous nous asseyons sur un banc, sous un marronnier, dont les jeunes feuilles laissent filtrer des rayons de soleil. »

« Malgré tout, le malade éprouve encore de la satisfaction à voir la renaissance de la nature; il admire cette jolie pelouse au vert tendre qui s'étend devant nous et repose nos yeux. Je lui fais remarquer la beauté d'un petit arbuste qui a déjà sa couronne de feuilles panachées, presque blanches. Il me répond : « Oui, ce petit arbre fait bien, mais ce n'est pas comparable à mes peupliers blancs d'Étretat, surtout sous un coup de vent d'Ouest. »

M. Lumbroso raconte les détails suivants : Maupassant disait à son gardien : « Plantez cela ici, nous y retrouverons l'an prochain des petits Maupassant. » Il se promenait tous les jours dans la cour du premier préau et criait continuellement après un ennemi invisible avec lequel il voulait se battre. Il criait : « Un, deux trois, comme dans un duel et la nuit, parlait de millions et de pécunies. « On lui donnait des douches et des bains. Il jouait au billard et, de temps en temps, fermait les yeux pour chercher des rimes et composer des vers. »

Le Journal des Goncourt porte ces renseignements à la date du 3 février :

« Ce soir, chez la princesse Mathilde, mauvaises nouvelles de Maupassant.

« Toujours la croyance d'être volé.

« Se croit en butte à des persécutions de médecins, qui l'attendent dans le corridor pour lui seringueur de la morphine, dont les gouttelettes lui font des trous dans le cerveau. « Obstination chez lui de l'idée qu'on le vole, que son domestique lui a soustrait 6.000 francs, 6.000 francs qui, au bout de quelques jours, se changent en 62.000 francs... »

« Maupassant colloquait toute la journée avec des personnages imaginaires et uniquement des banquiers... Il a la physiognomie d'un vrai fou avec le regard hagard et la bouche sans ressort. »

Voici encore quelques autres détails :

« Il passait des heures entières dans le jardin de la maison de santé, regardant les fleurs et les plantes. Tous les phénomènes de la végétation l'attiraient d'une façon spéciale. Il voyait une vie obscure dans ces fleurs et dans ces plantes, et il exprimait cette vision avec des phrases d'enfant d'une tristesse infinie... »

« Le plus souvent, il était préoccupé de la profondeur de la terre et du préjudice que les ingénieurs lui portaient. Cette idée se répétait souvent, comme une ritournelle... : « Voilà les ingénieurs, les ingénieurs qui fouillent la terre, les ingénieurs qui creusent... »

« On aurait dit qu'il souffrait de voir ces profonds dégâts faits dans le sein de la bonne mère commune et de voir des choses obscures venir ainsi à la lumière et des repos s'interrompre d'une façon imprévue... Ses dernières paroles sont comme une confession et comme un vœu : « Des ténébres ! Oh ! des ténébres ! »

Il mourut le 6 juillet 1893, après une série de crises épileptiformes dont les dernières entraînèrent un coma dont il ne sortit plus.

N. D. L. R. — Les exigences de la mise en page ne nous ont pas permis de terminer aujourd'hui la publication de la belle étude du D^r Pillet sur le Mal de Maupassant. Le Numéro de Septembre d'Æsculape contiendra le quatrième et dernier article de notre distingué collaborateur.

(1) Diego Angeli (Didacus), cité par Lumbroso, p. 516.



La Maison de santé du D^r Blanche, à Passy, où Guy fut interné le 7 janvier 1892.

(D'après le cliché de Souvenirs sur Maupassant, par A. Lumbroso.)

QUELQUES IDÉES NEUVES SUR L'OCCULTISME DANS L'ANCIENNE ÉGYPTE

Par le D^r Gaston DURVILLE

Professeur à l'École de Psychisme expérimental (Avec la collaboration d'André HERBET)

L'Égypte fut le berceau d'une belle et puissante civilisation. Mais tous les peuples suivent un cycle évolutif qui se termine par leur ruine : l'Égypte eut le sort commun ; après des siècles de gloire, sa puissance diminua, ses acquisitions scientifiques sombrèrent dans l'oubli. A la fin du IV^e siècle, l'empereur Théodose ferma les temples d'Osiris et d'Amon, et acheva ainsi la ruine : dans les temples, en effet, se cachait toujours le meilleur des connaissances égyptiennes : science et magie. On perdit même le secret de la lecture des hiéroglyphes. Il suffit des sept siècles que dura la domination gréco-romaine pour amener cet anéantissement. En 1822 seulement, grâce au génie de Champollion, les égyptologues purent retrouver la signification des innombrables documents de l'antiquité égyptienne. La langue, les mœurs, la science furent ainsi au moins partiellement connus ; mais que de mystères il reste encore à éclaircir !

Le problème de la magie égyptienne est encore entièrement insondé. Et la magie c'était presque toute la science égyptienne. Elle était l'apanage des prêtres et de quelques initiés ; on ne l'enseignait qu'oralement : sa perte est donc presque irréparable. — C'est une contribution à l'étude de cette magie égyptienne que notre collaborateur, le D^r Gaston Durville, nous offre aujourd'hui.

LES expériences les plus récentes auxquelles se sont livrés divers psychistes, et nous-mêmes, sont venues confirmer cette idée bien ancienne suivant laquelle l'organisme humain est le siège d'une émission de forces encore mal définies. Nous commençons maintenant à en connaître les propriétés. Les lecteurs d'*Æsclape* ont pu lire dans un récent numéro (avril) les expériences de l'un de nous (D^r Gaston Durville) qui mettent en évidence les propriétés stérilisantes de cette énergie dont la véritable nature nous échappe encore. Cette énergie, c'est la lumière astrale des cabalistes, l'*akasa* des Indiens, le *char subtil* de Platon ; c'est le *fluide*, l'*archée* de Mesmer et de Van Helmont, la *matière subtile* de Descartes, l'*esprit très subtil* de Newton, l'*od* de Reichenbach ; c'est le *principe vital* de Barthez, l'*électricité animale* de Pététin, la *force neurique* rayonnante de Baréty, le *nervisme* de Luce, le *magnétisme* des magnétiseurs. Gardons le mot « magnétisme » ; il est certes le meilleur de tous, parce qu'il est vague et que nos connaissances ne nous permettent pas encore de préciser.

D'après nos recherches, la « force magnétique » se comporte comme l'*action solaire* : stimulante, bienfaisante pour les êtres supérieurs, elle s'est montrée à nous nocive, destructive pour les êtres inférieurs.

De même, en effet, que le soleil vivifie, reconforte les êtres supérieurs exposés à son rayonnement — fait que tous les biologistes connaissent ; — de même la force magnétique émise par certains individus « vitalise » les êtres évolués soumis à son influence. C'est du moins ce qui résulte des méthodiques expériences de l'un de nous (D^r Gaston Durville) : l'action de la main sur la croissance des végétaux et de celle de Favre, de Gravier et de Hector Durville. Les magnétiseurs appliquent empiriquement cette connaissance en traitant les malades par l'imposition des mains ; l'un de nous a obtenu par cette méthode des résultats thérapeutiques que l'imagination des patients est incapable d'expliquer.

Inversement, de même que le soleil tue les infiniment petits et stérilise les milieux microbiques, de même la force magnétique nous a montré d'incontestables propriétés microbicides.

Ainsi, par l'imposition des mains, Favre a ralenti la croissance du bacillus subtilis, M^r X. de Bordeaux, a momifié de petits animaux, et l'un de nous (D^r Gaston Durville) a retardé la pousse du bacille d'Eberth ; plus récemment, avec les concours de deux magnétiseurs (M^r Ray-

naud et M. Picot), il momifiait une main de cadavre (*Æsclape*, avril 1913), et ralentissait la décomposition de foies de cobaye. (*Journal du magnétisme*.)

L'homme nous apparaît donc — quant aux forces qu'il émet — comme comparable au soleil. Et nous en arrivons à concevoir que les idées de Paracelse n'étaient peut-être pas aussi déraisonnables qu'elles pouvaient encore le paraître il y a encore quelques années : Paracelse consi-

dérait l'homme comme un petit monde, « un microcosme » reproduisant, en miniature, toutes les propriétés du grand monde, du « macrocosme ». Et, pour lui faire parler le langage de notre temps, l'homme lui apparaissait comme un générateur d'énergies comparables à celles que crée le grand monde, et comme le transformateur étrangement complexe de forces empruntées à l'ambiance.

Les anciens Égyptiens, si documentés sur les choses de l'occultisme, semblent avoir eu, combien de siècles avant Paracelse, de semblables conceptions. C'est du moins ce qui résulte des recherches que nous avons faites récemment.

Nous avons examiné attentivement au musée du Louvre, au Guimet et au British Museum les papyrus, les peintures, les sculptures ; l'un de nous (A. Herbert) a photographié les documents intéressants. Nous avons dessiné ceux qu'on ne pouvait photographier.

Nous avons complété notre étude par un examen bibliographique qui, sans toutefois être complet, nous a néanmoins paru suffisant.

En faisant cet examen, nous avons été frappés de constater que si les égyptologues ont fait de remarquables travaux, ils sont presque tous très insuffisants au point de vue « occulte ». Cela, d'ailleurs, se conçoit aisément, si l'on songe qu'ils sont ou bien des architectes, des peintres, des ingénieurs, ou bien des historiens, mais jamais des « psychistes ». On comprend qu'ils aient ainsi négligé la question pourtant si intéressante de la magie égyptienne. Gayet est à peu près le seul, croyons-nous, qui se soit occupé de l'occultisme de l'ancienne Égypte ; il l'a fait avec compétence, parce qu'il est au courant des travaux modernes sur la question. Un « occultiste » peut seul interpréter sagement les documents dont nous allons parler, de même qu'un médecin peut seul donner un avis valable sur la santé de quelqu'un.

L'insuffisance de connaissances psychiques a fait dire des inexactitudes à bon nombre d'égyptologues sur le sujet qui nous intéresse ; d'ailleurs, monuments et textes sont souvent difficiles à interpréter : « Il est facile de se rendre compte des obscurités toutes particulières, dit le vicomte E. de Rougé (1), qu'offrira par exemple un texte mythologique, souvent mystérieux à dessiner. »



Fig. 1. — Le roi Sati I^{er} « initié » par la déesse Hathor. La transmission du pouvoir magique se fait par la main. La robe est couverte d'inscriptions se rapportant aux faveurs accordées par la déesse.

Bas-relief peint, provenant du tombeau de Sati I^{er}, et datant de 15 siècles avant notre ère (Musée du Louvre).

(1) Rougé. Description des salles du musée égyptien, p. 12.

Devant les difficultés que présentait notre étude, nous nous sommes efforcés d'être prudents dans nos conclusions; nous avons comparé

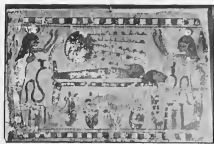


Fig. 2. — Le soleil, source de vie, envoie à la momie les rayons vitalisants qui aideront à la résurrection de son âme, et qui, en même temps, préserveront le corps de la putréfaction.

Les prêtres élevant les mains aident l'action bénéfique de l'astre; la « force de vie » qu'ils émettent est symbolisée par le serpent.

(Fresque du Musée Guimet)

sont neuves, du moins nous le croyons.

Ce travail n'a encore été publié nulle part; nous en avons seulement fait l'objet d'une conférence à la Société magnétique de France (mai 1913).

Une fresque assez bien conservée que nous avons trouvée au musée Guimet sur une face d'un sarcophage de bois (fig. 2), nous a paru schématiser merveilleusement les conceptions des anciens Égyptiens sur la force magnétique, et confirmer cette hypothèse que nous émettons et que nous croyons pouvoir démontrer, à savoir que l'Égypte antique connut les propriétés de l'agent magnétique: action bienfaisante d'une part sur les êtres supérieurs, action nocive sur les êtres inférieurs. Sur la fresque on voit une momie étendue sur son lit funéraire; au-dessous d'elle se trouvent les quatre vases contenant les entrailles. Au-dessus l'artiste a figuré un volumineux globe: c'est le soleil; des rayons en partent, inondant le corps du défunt. A la tête et aux pieds deux femmes élèvent les bras; entre chacune d'elles et la momie se glisse un serpent. Nous nous défions des hypothèses aventureuses et invérifiées; nous croyons néanmoins pouvoir — d'après des comparaisons multiples — expliquer la scène de la sorte: le soleil, source de vie, envoie à la momie les rayons vitalisants qui aideront la résurrection de son âme, et qui, en même temps, préserveront le corps de la putréfaction. N'y a-t-il pas là la connaissance de l'action bienfaisante du soleil sur l'homme, et de son action destructive pour les inférieurs petits. Et ces

femmes qui élèvent les mains vers le cadavre semblent, elles aussi, lui transmettre une force ayant de semblables propriétés. Elles aident visiblement l'action bénéfique de l'astre, et cette force magnétique, cette « force de vie » qu'elles émettent, et que symbolise le serpent qui les

voisine, semble provenir elle-même du soleil. Les femmes semblent être les intermédiaires entre le soleil et la momie, les accumulateurs d'énergies venues de plus haut: le soleil serait l'inducteur, et elles-mêmes seraient l'induit. N'est-ce pas là la théorie de Paracelse d'une part, et d'autre part l'opinion qui est la nôtre, suivant laquelle la force magnétique a les mêmes propriétés que la force solaire? mais notre opinion est basée sur des expériences de laboratoire; sur quoi était basée celle des vieux Égyptiens?

Sans nous attacher ici à démontrer ce parallélisme que les Égyptiens avaient entrevu entre la force humaine et la force solaire, nous nous contenterons d'étudier les documents qui peuvent convaincre le lecteur que les Égyptiens connaissaient l'action vitalisante de la force magnétique sur les êtres supérieurs (cette donnée est très connue des égyptologues), et



Fig. 4. — Un geste qui n'a rien de « magnétique »: c'est un geste d'adoration.

Un Égyptien apporte des offrandes au dieu Osiris. Il élève les mains devant lui en un geste d'adoration.

(Scène photographiée au Musée Guimet par André Herbet)

l'action destructive sur les êtres inférieurs (cette opinion nous est personnelle).

La « Force magnétique » agent de vie

On peut dire que la médecine, la religion et la magie des anciens Égyptiens reposaient sur la croyance au « fluide », à la « force de vie », au « souffle vital ». C'est ce souffle vital que les prêtres — à la fois sorciers et guérisseurs — communiquaient par la main ou par la bouche à leurs malades. C'est encore ce souffle vital que les patients allaient chercher dans les temples où ils allaient dormir, enveloppés de peaux de bêtes.

Employer cette force était le privilège de quelques-uns, dieux, prêtres ou rois. On se la transmettait de père en fils, ou de dieu à homme. Au musée du Louvre, dans la grande salle des monuments funéraires, une grande peinture représente le roi Sétî 1^{er}, chef de la

19^e dynastie, ainsi « initié » par la déesse Hathor. La robe de la déesse est couverte d'inscriptions qui se rapportent aux faveurs qu'elle accorde au roi (fig. 1).

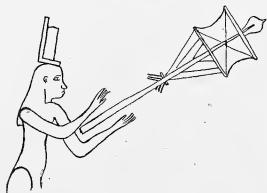


Fig. 5. — La voile gonflée, symbole de la « force vitale ».

(Sculpture dessinée par le D^r Gaston Darville d'après un sarcophage du Louvre.)

La force vitale joua un grand rôle dans l'Égypte antique, et on s'étonne que des égyptologues compétents n'aient pas apprécié ce rôle, et n'aient même pas compris le mot qui l'exprime. Le vicomte de Rougé traduit ce mot par l'expression « signe de vie » qui n'a aucun sens: « Aménophis IV, dit-il, par exemple, ne voulut pas souffrir d'autre culte que celui du soleil représenté sous la forme d'un disque rayonnant. Des mains sortent de chaque rayon apportant aux dévots mortels le signe (!) de vie »; c'est force de vie qu'il faut lire.

Les Égyptiens représentaient symboliquement de deux façons diverses cette force qu'émet l'organisme humain. Ils la représentaient sous forme d'une voile et sous celle d'un serpent.

Sur un sarcophage de la grande salle des monuments funéraires du Louvre nous avons trouvé, sculpté dans le granit noir, un Égyptien étendant les bras en avant dans un geste que nos modernes magnétiseurs appelleraient une « imposition ». Une voile gonflée tenue dans les mains prolonge la direction des avant-bras, et représente la force de vie (fig. 5).

Plus fréquemment cette force est représentée sous la forme d'un serpent, image de vie, de mouvement, de pénétration, d'immortalité. Sur le premier document dont nous avons parlé (fig. 2), nous avons vu deux serpents qui représentent la force donnée à la momie par les deux femmes.

Un autre document que nous avons dessiné



Fig. 6. — Anubis auprès d'une momie. À droite du Dieu le serpent et le soleil, emblème de la force positive; à sa gauche le serpent et le croissant lunaire, emblème de la force négative.

(Collection de M. le Baron de Watteville)

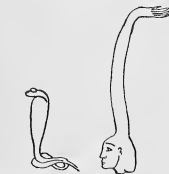


Fig. 3. — Cette figure, dessinée par le D^r Gaston Darville d'après un sarcophage du Louvre, montre que les anciens Égyptiens considéraient la tête comme le générateur d'une force dont la main était le transmetteur.



Fig. 7. — Reproduction du Papyrus d'Ebers.
Il y est dit :
Pose ta main sur toi pour calmer la douleur,
et dis à la douleur qu'elle « s'en aille ». Il y a là tout
le principe de la psychothérapie et du magnétisme.

d'après une sculpture d'un sarcophage du Louvre (fig. 3), montre une tête humaine surmontée d'un bras, et à côté un serpent, ce qui signifie, croyons-nous, que la tête — le cerveau — est le générateur d'une force dont le bras est le transmetteur.

Non seulement les Égyptiens ont eu la notion de la force magnétique, mais ils ont même conçu « la polarité du corps humain ». L'homme, d'après Reichenbach, de Rochas, et Hector Durville, émet une force différente suivant le côté du corps considéré. Ainsi le côté droit émet une force « positive », comparable à la force émise par le pôle de l'aimant, le côté gauche une force « négative » analogue à celle qu'émet le pôle — de l'aimant. Or, nous avons été surpris de retrouver cette notion de polarité sur la reproduction d'un document ancien. Nous devons ce document à l'obligeance de M. le baron de Watteville ; c'est une toile faite par les Arabes d'après un bas-relief antique. On y voit Anubis et une momie (fig. 6). A

droite du dieu (côté positif) se tient un serpent entourant un globe. Ce globe, c'est le soleil, astre positif (Hector Durville). A gauche du dieu (côté négatif) se tient un autre serpent encadrant un croissant. Le croissant, c'est la lune, astre négatif (H. Durville).

Notre ami et distingué confrère le D^r R. Allendy partage notre conception. Dans un travail encore inédit intitulé : *Le Serpent dans le symbolisme hermétique*, Allendy dit que : « ... dans toutes les allégories où figure un serpent, ce dernier représente l'agent fluidique universel... il représente l'éther des physiciens modernes, l'aour de la Kabbale avec sa double polarité (od et ob) ;... condensé il constitue l'électron, c'est-à-dire en définitive l'atome matériel... La force vitale des êtres animés n'est qu'une individualisation de cet agent. » Notre ami le D^r Vergnes, dans une étude sur les serpents du caducée médical, émet de comparables opinions. « En Égypte, dit encore Allendy, dans les sanctuaires d'Osiris, la lumière astrale était figurée par le serpent Nakhsh, et on peut vraisemblablement, croyons-nous, admettre que le serpent qui ornait le front de certains personnages devait être l'insigne de leur pouvoir magique. » Les anciens Égyptiens connaissaient donc la

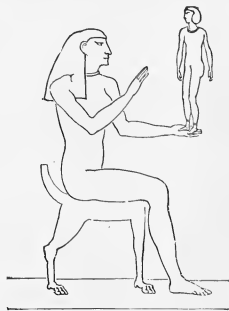


Fig. 10. — Isis imposant les mains sur son fils Horus.
(Extrait de Hector Durville, *Théories et procédés de magnétisme*.)

La main était l'organe le plus employé pour transmettre le fluide. Nous avons recueilli une foule de scènes, tant au Louvre qu'au Guimet et au British Museum, où l'on voit cet emploi de la main, et nous avons cru devoir les classer en deux catégories.

Les uns représentent à coup sûr des scènes d'adoration ; les autres représentent de véritables scènes de magnétisation. Nous avons remarqué que très souvent — sinon toujours — la position des mains diffère suivant qu'il s'agit d'une scène d'adoration ou d'une scène de magnétisation. Ainsi, dans les scènes d'adoration, les personnages étendent les bras en avant ; ce geste ressemble à une imposition magnétique ; mais les paumes des mains regardent en avant. Dans les scènes de magnétisation, au contraire, les bras sont encore tendus en avant, mais les paumes des mains sont généralement dirigées en bas.

Le geste d'adoration se retrouve très fréquemment sur les bas-reliefs et les peintures égyptiennes ; ce geste, comme M. Moret, conservateur du musée Guimet, nous l'a confirmé, a son origine et sa raison dans le fait suivant : chez les peuples primitifs, et chez les Égyptiens en particulier, la religion était celle du soleil, source de toute énergie. Pour lui rendre hommage on le regardait, comme on regarde quelqu'un qu'on salue, et c'est pour se protéger de ses aveuglants rayons qu'on se cachait la face avec les mains dont on dirigeait la paume en avant ; et le geste se fixa dans les mœurs.



Fig. 8. — Bas-relief relatif à la naissance d'Aménophis IV. L'enfant et son double présentés à Amon et à Bénis par lui. Le geste de la bénédiction est un geste magnétique. (D^r Gaston Durville.)



Fig. 9. — Le « double spirituel », l'âme, planant au-dessus du cadavre et élevant les bras en signe d'adoration.
(Sarcophage du Louvre)

Les Égyptiens considéraient l'homme comme composé de trois parties essentielles, le corps, le double (Ka), et l'âme ; l'âme était représentée sous la forme de l'épervier à tête humaine.

force magnétique ; ils la communiquaient, avo- nous dit déjà, par la bouche et par la main.

L'halène humaine était selon leurs conceptions chargée de vitalisme, elle guérissait les malades ; elle passait même pour ressusciter les morts : « ... on confirmait le rappel à l'existence par l'embrassement et les passes magnétiques », dit A. Moret (1).



Fig. 11. — Aménophis IV, enfant, « bény » pendant son allaitement. Derrière lui son double ou Ka.

(1) Moret. *Rois et dieux d'Égypte*, p. 96.



L'adulte et son fils, figure derrière lui

Fig. 12 et Fig. 13. — Un Égyptien impose les mains sur Aménophis IV enfant.
(Extrait de Hector Dureau; *Traité expérimental de magnétisme*)

Sur une peinture que nous avons fait photographier au musée Guimet (fig. 4) nous voyons un Égyptien qui donne ses offrandes à Osiris. La tête du dieu est surmontée du disque solaire qui envoie ses rayons au fidèle; celui-ci élève les bras (paumes des mains en avant) en signe d'adoration.

Sur la cuve granitique d'un sarcophage du Louvre (fig. 9) dont nous donnons reproduction, plusieurs momies sont horizontalement couchées; au-dessus de chacune d'elles les quatre génies, fils d'Osiris, en protègent les entrailles; et l'âme du défunt, sous la forme d'un épervier à tête humaine, flotte au-dessus du défunt, et étend les bras en un semblable geste d'adoration à la divinité.

Dans de nombreuses autres scènes, au contraire, il s'agit de vraies magnétisations. Le plus souvent, dans celles-ci, les mains regardent en bas.

Le papyrus d'Ebers dit en substance : « Pose ta main sur lui pour calmer la douleur et dis à la douleur qu'elle s'en aille » (fig. 7).

Ailleurs on voit Isis imposant les mains sur son fils Horus qu'elle tient sur ses genoux (fig. 10). Les fig. 8, 11, 12, 13, représentent des scènes relatives à la naissance d'Aménophis IV. L'enfant et son double reçoivent d'Amon l'influence bénéfique.

On pourrait nous objecter que, dans certaines scènes, et en particulier dans les dernières (celles qui représentent la naissance d'Aménophis), le geste d'imposition des mains n'est pas un geste vitalisant, mais un simple geste de protection. C'est de cette façon que les égyptologues les ont interprétées. Mais nous avons vu, avec M. Moret, des peintures et des sculptures dans lesquelles un individu dirige les mains dans le dos d'un autre; ce geste n'a rien à faire avec la protection. D'ailleurs,

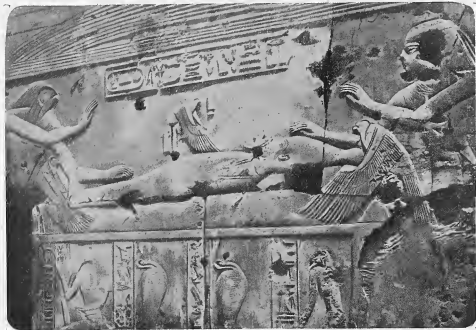
si l'hypothèse « protection » se peut soutenir lorsqu'il s'agit d'un document représentant un dieu en train d'influencer son fils ou des humains, elle tombe d'elle-même dans ceux qui figurent un inférior imposant les mains sur un égal ou sur un supérieur. Dans l'armoire A de la salle historique du Louvre, nous

avons vu un joli groupe de statuettes en or représentant Isis et Horus imposant les mains sur Osiris. Il s'agit certainement là d'un geste magnétique. Telle n'est pas la conception de M. le vicomte de Rougé, qui dit : « Isis et Horus étendent les mains sur Osiris en signe de protection (1). » Nous nous demandons si M. de Rougé s'est souvenu qu'Isis est l'épouse d'Osiris, et qu'Horus est leur fils. Une épouse — même lorsqu'elle est, comme l'était Isis, la femme et la sœur, c'est-à-dire l'égale de son mari — et un fils, sont, nous semble-t-il, assez mal placés pour « protéger » leur époux et père. Osiris est accroupi, et son corps est enveloppé; c'est dire qu'il est malade (s'il était bien portant il serait assis ou debout, et s'il était mort il serait couché). Isis et Horus imposent sur lui les mains pour lui rendre la santé.

Les Égyptiens n'accordaient pas seulement à la main une vertu thérapeutique, ils lui attribuaient, avons-nous dit, le pouvoir de ressusciter les morts. Nous ne croyons pas, d'ailleurs, que les Égyptiens aient cru à une résurrection réelle immédiate : nous pensons qu'il s'agit de résurrection symbolique; l'âme sortait du corps au jour de la mort et commençait une vie nouvelle; cette seconde vie débutait par la résurrection; c'est ce que nous font croire de nombreuses inscriptions, et entre autres la suivante qui figure sur le sarcophage D. 39 du Louvre. Les déesses Isis et Nephtys, sœurs d'Osiris tendent, à droite et à gauche de la momie, les voiles enflées, symbole de leur force vivifiante et disent : « Je viens à toi, je suis près de toi, pour donner l'halène à tes narines, pour que tu respires les souffles sortis du dieu Atoum (le soleil couchant)... pour que tu sois déifié... » La déification, c'est la résurrection. Une phrase du « Livre des morts » est bien

clair à ce sujet. « Oh, septgénies, dit le défunt, transmettez-moi la force de vie qui est dans vos mains, transmettez-moi la vie par vos paroles... accordez-moi des années nombreuses en plus de mes années de vie... »

C'était Isis qui avait découvert ce pouvoir vitalisant de la main : « Isis, nous dit Plutarque, inventa le remède qui donne l'immortalité. » Et Moret ajoute, dans

Fig. 15. — Le roi Sétî I^{er} dans la chambre funéraire d'Abydos. L'inscription hiéroglyphique placée au-dessus du roi dit : « Osiris, l'être bon, donne vie et santé au roi Sétî I^{er}. » (Musée Guimet.)

les *Rois et dieux d'Égypte* : « Isis, la compagne et l'inspiratrice d'Osiris, sa sœur Nephtys, Thot et Anubis, les confidents de ses pensées, Horus son fils chéri, trouveront dans les enseignements mêmes d'Osiris le secret de se rappeler à une vie nouvelle... Isis suit de ce cadavre d'Osiris refaire un dieu ressuscité, en inventant les rites magiques des funérailles » (p. 86).

La figure que nous avons puisée dans Bénédite (le temple de Philæ, planche XL) nous montre la résurrection d'Osiris par Isis et Nephtys. Les déesses font des passes magnétiques. « Isis et Nephtys, dit Moret (p. 92), semblent couvrir le corps; leurs mains s'activent pour recréer l'ossature nouvelle; successivement les jambes, le buste, la tête s'ébauchent à l'appel des passes magnétiques. Enfin, voici le dieu ressuscité » (fig. 14).

Une autre, prise au musée Guimet (fig. 15) représente le roi Sétî I^{er} étendu sur son lit de mort dans la chambre funéraire d'Abydos. Son âme, sous la forme de l'épervier, plane au-dessus de lui; à la tête et aux pieds du mort, une divinité impose les mains dans un geste magnétique. L'inscription hiéroglyphique qu'on lit au-dessus de la scène dit en substance : « Osiris, l'être bon, donne vie et santé au roi Sétî I^{er}. »

La figure 16 qui provient du Louvre nous fait voir le dieu Anubis ressuscitant trois cadavres; de ses mains étendues sortent trois jets puissants de fluide vital qui vont aux morts, et ceux-ci renaissent à la vie, car ils ont les jambes écartées. (Les Égyptiens représentaient les morts avec les pieds joints.)

§ (Dans un prochain numéro, nous étudierons : *La Force magnétique « agent de conservation » des momies.*)



Fig. 16. — Le Dieu Anubis, par la force magnétique qu'il émet, ressuscite trois cadavres. (Sarcophage du Louvre.)



Fig. 14. — Isis et Nephtys ressuscitent Osiris par leurs passes magnétiques. (Temple de Philæ, pl. XL.)

L'ÉNERGIE DU BARON LARREY

CHIRURGIEN EN CHEF DE LA GRANDE ARMÉE

Par le D^r G. RAVARIT

Chef de travaux à l'École de médecine de Poitiers ; Médecin-adjoint de l'Asile de la Vienne

Le 24 février 1812, Larrey partit pour la campagne de Russie en qualité de chirurgien en chef de l'armée. Malgré ses précautions, lors de la prise de Smolensk, on manquait de tinge, de charpie, de pansements. Larrey nous donne un tableau saisissant, et pris sur le vif, des souffrances que la Grande Armée eut à endurer. Triaire nous conte l'esprit d'initiative dont il fit preuve à Smolensk pour suppléer au dénuement : « Les archives de Smolensk, qui recélaient des quantités considérables de registres, de parchemins et de papiers, n'avaient pas été incendiées. Larrey s'en empara, transforma les dossiers en appareils à pansement. Il fabriqua des attelles et des draps fanons avec des parchemins, et des compresses avec des feuilles de registres. » Au passage de la Bérézina, Larrey est sauvé par ses soldats qui l'adoraient ; le 23 décembre, à Königsberg, il est atteint du typhus et évacué le 1^{er} janvier. Il assiste à la campagne de 1813 dont chaque bataille emporte un de ses compagnons d'armes : Bessières à Lutzen, Duroc à Bautzen. C'est de cette époque que date son « Instruction aux chirurgiens sur la chirurgie légale militaire », à l'occasion de l'affaire des jeunes soldats mutilés, dont notre collaborateur et ami le D^r Ravarit va nous dire l'histoire poignante.

A l'heure où plusieurs régiments de ligne, entre autres le 82^e, célèbrent le centenaire glorieux des victoires de Lutzen et de Bautzen inscrites à leurs drapeaux, à l'heure où l'Allemagne multiplie ses armements, il est bon de nous rappeler qu'il y a juste un siècle, les jeunes armées françaises triomphaient des armées prussiennes et russes, qui leur étaient trois fois supérieures en nombre. Mais quels Français que ceux de 1813 et quel commandement ! Aujourd'hui où nous serions un contre deux, la partie ne semble pas davantage devoir être pour nous perdue, reconnaissons-le.

Il est également réconfortant de ne pas oublier, comme nous le montrent les D^r Triaire et Bonnette, au cours de cette si glorieuse mais stérile campagne de Saxe, la grandeur de caractère d'un médecin d'armée, dont la figure émerge, mâle et noble, martiale et humaine, à la hauteur de celles des plus illustres lieutenants de l'épopée.

sommes avec vous, et l'empereur est avec nous, il nous tirera de là ! »

Et au milieu des remous de la masse désordonnée, des cris de milliers d'individus se pressant sur les ponts et tombant dans les eaux glacées du fleuve, au milieu du bruit de la lutte acharnée soutenue par le duc de Bellune avec

vainqueur de Miloradovitch, avec le brave Eblé, qui, après avoir contribué si puissamment au salut de l'armée, paya peu après de sa vie son dévouement admirable.

Mais bientôt voici que s'accomplit le cycle de Napoléon. L'étoile pâlit de plus en plus, malgré les lauriers remportés dans ces plaines où se trouve Lutzen, Lutzen que Gustave-Adolphe a rendu célèbre, et que Napoléon devait remettre au premier plan de la célébrité (1).

Les petits conscripts français de la campagne de Saxe voyaient le feu pour la première fois, et jamais il n'y eut de troupes plus braves, plus brillantes. Ils avaient ouvert la campagne, à Weissenfels, sous le commandement de Ney et de Souham, et soutenu avec une fermeté imperturbable tout le choc de l'innombrable cavalerie de Landskoy. Puis, faisant rompre leurs carrés, et les formant en colonnes, le prince de la Moskowa, magnifique, ivre de nouvelle gloire, les avait entraînés en avant, toujours en avant, et par eux avait tout fait plier devant lui ! « Ces braves en-

fants, Sire, écrivait-il à l'empereur, le soir de sa victoire, sont des héros ; je ferai avec eux tout ce que vous voudrez ! »

L'empereur partagea la joie légitime de son lieutenant et écrivit à Munich, à Stuttgart, à Carlsruhe, à Paris, pour raconter les prouesses de ses jeunes et vaillants soldats. A Lutzen, au milieu d'un feu d'enfer, il les rallia lui-même,

(1) On sait que, comme Epaminondas vainqueur, Gustave-Adolphe fut frappé à Lutzen au milieu de sa victoire.



Mort de Lannes (29 mai 1809), d'après une gravure de l'époque, conservée au Cabinet des estampes. Le baron Larrey, au premier plan, donne ses derniers soins au blessé, pendant que Napoléon l'entoure de ses bras.

Ce fut à la fin de la seconde journée de la bataille d'Essling que l'héroïque maréchal Lannes, duc de Montebello, eut les deux jambes fracassées par un boulet. Il survécut encore une semaine à ses horribles blessures.

Le 27 novembre 1812, le baron Larrey, premier chirurgien de la garde, assiste au tragique épisode du passage de la Bérézina, où il va courir les pires dangers. Sa popularité, l'affection profonde qu'il inspire, la reconnaissance que lui gardent au fond de leurs cœurs pourtant démoralisés les vieux grognards qu'il a soignés depuis l'armée du Rhin, sont considérables.

« Ne craignez rien, Monsieur le Baron, lui dit l'un d'eux, la veille du désastreux passage, par un froid terrible, ne craignez rien ; nous

ses quelques débris de régiments contre les 120.000 Russes de Wittgenstein, un seul homme est reconnu, respecté, acclamé, porté de mains en mains de l'autre côté du fleuve, pendant que de nombreux généraux ne peuvent regagner la terre ferme, au moment où le pont s'écroule dans les glaces de la Bérézina.

On peut dire avec justesse que, dans tout le cours de cette campagne fatale, Larrey rivalisa de gloire avec Ney, avec Eugène, le glorieux



Larrey, chirurgien en chef de la Grande Armée, né à Baudouin, près de Bagnères-de-Bigorre, en 1766, mort à Lyon en 1842. (Ce curieux portrait, peu connu, représente Larrey à 32 ans et fait partie de la « Série des portraits exécutés par Dutertre, des généraux et des membres de la Commission de l'expédition d'Egypte ».)

et, les réunissant à sa jeune garde, les conduisit en personne sur Kaja, pour accabler Wittgenstein et York, pendant que Drouot, l'illustre général d'artillerie de la garde, semait en vain l'inébranlable, en face des masses coalisées, et leur faisait essayer des pertes énormes. Rien ne leur résista : « Mes braves conscrits ! s'écria le soir le vainqueur de Lutzen, la bravoure, le courage leur sortaient par tous les pores ! »

Aussi est-ce avec un étonnement profond, une stupefaction véritable, que nous assistons bientôt à un brusque revirement, à une impression diamétralement opposée dans l'esprit du terrible capitaine... Quelle extraordinaire et insondable nature que la sienne, si changeante, si insaisissable dans ses aspects divers ! Cet homme qui, au génie d'un mathématicien hors de pair, joignait l'imagination d'un poète épique, cet homme qui s'attendrissait sur le sort d'un blessé, qui pleurait à genoux auprès du brancard de Lannes à Essling, le 29 mai 1809, et auprès de celui de Duroc à Reichenbach, le 22 mai 1813, ce même homme se résolvait à faire mutiler, sans mûre réflexion, des centaines d'hommes ! Une telle versatilité n'est-elle point surprenante chez un pareil génie ? Étrange et saisissant contraste !

Donc, nous voyons l'empereur quelques jours après Bautzen — peut-être sur de faux rapports — se montrer fort courroucé de ce qu'un grand nombre, parmi les jeunes vainqueurs de ces luttes épiques, portaient aux mains des blessures. Tout à fait oublié des prouesses de ses vaillantes recrues, qu'il avait si chaudement félicitées auparavant, si admirées pour leur belle conduite lorsqu'elles recevaient le baptême du feu, et toujours dominé par cette impulsivité que nous avons étudiée au cours d'un précédent travail (1), indigné, inquiet, aveuglé par des racontars, il pensa que ces blessures étaient volontaires, que

ces mutilations avaient été préméditées, et décida brusquement qu'un homme sur vingt serait passé par les armes.

Il est douloureux de constater que, parmi le haut état-major présent, pas une voix ne s'éleva pour prendre la défense de cette ardente jeunesse, qui venait de faire plier devant elle l'Europe ameutée... Dans ses intéressants *Mémoires*, Larrey nous dit au contraire que certains personnages de l'état-major ne faisaient qu'exciter l'impatience et l'irascibilité de Napoléon, comme s'ils eussent voulu précipiter sa chute. Voilà à quel comble peuvent atteindre la faiblesse et la lâcheté humaines, même chez des natures fortement trempées !

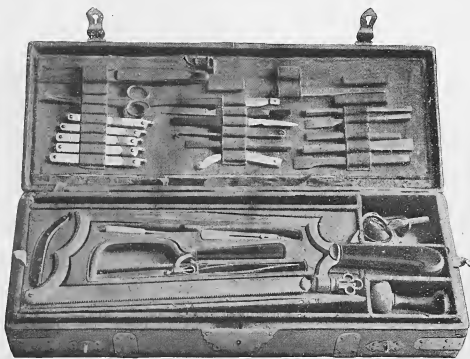
C'est au baron Larrey — qui dans cette circonstance discuta seul contre tous — que revient le très grand honneur d'avoir épargné un crime au grand homme, d'avoir évité une tache indélébile pour sa mémoire. Beaucoup d'historiens passent sous silence ce beau trait de la vie de Larrey, mais notre distingué confrère Triaire l'a rajeuni avec éclat et nous a donné sur ce sujet de nombreux détails. Sans crainte d'être disgracié, Larrey voulut prendre lui-même l'initiative d'une enquête médicale, et, à la suite

reçus au moment des furieuses charges de la cavalerie prussienne et de la cavalerie russe. Il est admis de nouveau auprès de Napoléon : « Eh bien, monsieur Larrey, persistez-vous toujours dans votre opinion ? — Je fais plus, Sire, je viens vous apporter la preuve que cette vaillante jeunesse a été odieusement calomniée. Il n'est pas un blessé qui n'ait été scrupuleusement examiné ; il n'en est pas un qui n'ait pas son dossier complet. » En soldat qui avait assisté à toutes les péripéties de la bataille de Lutzen, et en médecin convaincu, il plaida chaleureusement la cause des héros concrits.

Avec une impatience fébrile, et sa rapidité habituelle, l'empereur parcourait le dossier. Sa physionomie devenait calme et bienveillante au bout de quelques instants, puis se levant et prenant les mains du chirurgien de sa garde, il les serra avec effusion : « Allez, monsieur Larrey, lui dit-il, un souverain est bien heureux d'avoir à son service un homme tel que vous. On vous portera mes ordres ! »

Et quelques heures plus tard, Larrey recevait le portrait du vainqueur d'Austerlitz enrichi de diamants et un titre de pension sur l'Etat, qui venait augmenter la glorieuse dotation octroyée le soir de Wagram, lorsque l'empereur l'avait fait baron et nommé « commandant dans la Légion d'honneur ».

Le magnifique exemple de fermeté, d'énergie peu commune donné par notre grand confrère, nous fait souhaiter que l'on accorde aux médecins militaires de nos jours plus d'initiative et plus d'autorité en raison des lourdes responsabilités qu'ils assument, en raison aussi de leur champ d'action qui devient chaque jour plus vaste, et du rôle considérable qu'ils seraient appelés à remplir en campagne.



Boîte d'instruments d'un chirurgien de la Grande Armée. Se trouve actuellement dans une salle non publique du musée des Invalides.

d'une audience au cabinet impérial, au palais Marcolini, résidence d'été des rois de Saxe qu'occupait alors Napoléon, satisfaction lui fut donnée : « Allez, monsieur Larrey, lui dit sèchement l'empereur, allez remplir votre devoir. »

Quoique accablé par les fatigues et les privations de toutes sortes, par des veilles continuelles, l'inspecteur général de la Grande Armée se mit à l'œuvre. Inlassable, il examina de la façon la plus méticuleuse 2.672 jeunes gens inculpés de mutilations volontaires. Dans un rapport des plus documentés, que ne désavouerait point un médecin légiste de nos jours, il prouva que leurs blessures étaient rationnelles, que presque tous, se servant d'armes pour la première fois, s'étaient maladroitement blessés eux-mêmes, ignorant le maniement du fusil. Seules, les jeunes recrues avaient de semblables blessures. Enfin, d'autres mutilations provenaient de coups de sabre

N. D. L. R. — Qu'il nous soit permis, en manière de post-scriptum à l'intéressante étude du D^r Ravarit, de rappeler la destinée qui échoit à



Le baron Larrey, premier chirurgien de la Garde

(1) Les Crises nerveuses de Napoléon, in *Esculape*, février 1913.

Dominique Larrey après Lutzen. Elle présente de nombreuses vicissitudes et comporte plus d'un enseignement. Elle a toujours justifié en tout cas, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, la phrase bien souvent citée du testament de Napoléon I^{er} : « Je lègue... au chirurgien en chef Larrey cent mille francs. C'est l'homme le plus vertueux que j'aie connu. »

« Larrey, après Dresde et Leipzig, arrive à Paris le 7 janvier 1814, dit M. Chambon ; il en repart le 24 et fait la campagne de France. Il

est à Champaubert, à Montmirail, à Montereau. En non-activité au retour des Bourbons, les Cents jours le replacent dans la Garde. Il demande à ne pas être employé, mais Napoléon lui envoie Drouot qui le gagne.

Fait prisonnier à Waterloo, il est sur le point d'être fusillé, mais, reconnu à temps, il obtient de l'ennemi les égards dont il est digne... Pendant la Restauration il est en complète disgrâce. On lui enlève tout, il ne touche même plus la Légion d'honneur. Ses 100 000 francs d'économies, — toute sa fortune! — sont perdus :

il doit faire de la clientèle pour vivre et sa femme de la peinture. En 1818, on lui rend 3 000 francs de rente. La Révolution de 1830 lui restitue son rang ; il est nommé chirurgien en chef des Invalides et assiste, en cette qualité, au retour des cendres de Napoléon.

Inspecteur des hôpitaux de l'Algérie, il s'embarque le 5 mars 1842. Il revenait le 5 juillet lorsque, atteint de pneumonie, il s'arrête et meurt à Lyon le 25 juillet, le jour même où, par une coïncidence singulière, sa femme succombe à Paris. »

VISIONS MAROCAINES AVANT LE PROTECTORAT

IV. LA TRAITE DES JUIFS

Par le D^r H. DOUZANS

Le kaléidoscope tourne et nous voici avec le D^r Donzans dans la grande banlieue d'une ville marocaine conquise par nos armes. Nous suivons une troupe de captifs et songeons à l'épouvante, à la terreur que l'action impérieuse d'une guerre légitime sème parmi les faibles, les timorés, les moutonnants surpris dans la tourmente. Les juifs s'en vont, misérable troupeau que guident des Maures, et ces derniers s'arrêtent néanmoins dans l'œuvre de carnage. Ils consentent à négocier, car ils ont l'âme mercantile.

Ces lignes, d'un réalisme saisissant, sont bien faites pour apitoyer : elles marquent les derniers échos d'une prise de possession militaire. Pour n'avoir pas voulu progresser dans sa quiétude cérébrale, le Marocain a connu l'outrage qui sévit, avant l'œuvre de civilisation qui apaise.

Tout ce Maroc s'en va et comme dit le philosophe Amiel « sur le tumulte humain disparu a resplendi la paix du firmament étoilé, et aux rêveuses lueurs de la voie lactée n'a plus répondu que le lointain murmure de l'Océan ».

L'ISLAM négocie. Après le pillage de Casablanca par les tribus de la Chaouia, venues en trombe au canon, les malheureux juifs ont suivi, à pied, tels les troupeaux, au pas accéléré des chevaux et des mules que l'amble agrandit. Ils ont suivi, pressés d'insultes et de menaces vers les kasbahs de Mediounah et de Ber-Rechid. Ils ont fini d'implorer leurs ravisseurs, la gorge asséchée, les pieds meurtris, l'âme atterrée à la pensée des violents subis, des fusillades évitées, des parents perdus... Le vieil Abraham, le banquier au foulard enroulé noué sous le menton, et à la barbe chenne, a seul les faveurs d'un transport à mûle, enchaîné. Quelques vierges que le ruit respecta sont sur des ânes, pleureuses. La masse se groupe autour de ces privilégiés du cortège, trépidante. De temps en temps le doyen Baruch, le ciseleur de bagues, à la calotte noire crasseuse, soupire un « rebbi » (mon Dieu). Certains sont nus : parce que mieux vêtus, ils furent dépillés. Nessim, le vendeur d'épices, est de ceux-là.

Les meneurs, musulmans, à cheval ou à mule, le fusil de guerre en travers de la selle, devant eux, apaisés, marquent les derniers éclats obus de « la gloire » d'un « Allah inâl chitan » (que Dieu maudisse le diable), ou d'un « Allah inâl al din babaoum » (que Dieu maudisse la religion de leurs pères).

La nuit se fait ; l'on atteint la kasbah, les vieillards et les femmes arabes accueillent les leurs de cris de triomphe en « you, you, you » ou bien « Allahkebar » (Dieu plus grand). Dans la cour, non loin des bêtes, sous lumière, on les parque tous, sauf les vierges et le banquier installés sur une natte, sous un toit. Les chiens circulent, hurleurs. Les juifs se tassent, frileux.



Juif et Juives de Tanger

(D'après la gravure sur bois de E. Bayard, in *Le Maroc*, par E. de Amici, Hachette, édité.)

Les juifs de Tanger rappellent par les traits du visage ceux de nos pays ; mais la taille plus élevée, le coloris plus brun, les longs cheveux noirs et surtout le costume pittoresque leur donnent un tout autre aspect. Ils portent un vêtement à peu près de la forme d'une robe de chambre, de diverses couleurs, depuis la plus obscure, serrée autour du corps par une ceinture rouez un bouret noir des pantalons lous qui dépassent à peine la robe de quelques centimètres et des pantoufles jaunes. C'est incroyable le nombre d'écéguite qui se voient parmi eux, vêtus d'étoffes très fines, avec des chemises brodées, des écharpes de soie des chaînes et des bagues d'or.

(E. de Amici.)

Je tiens tous ces détails de Nessim, l'un des hommes nus qui m'a dit bien d'autres choses, car il est depuis lors devenu mon client et il me devait toutes ses confidences. Et comme le sort lui fut propice, il allait me favoriser à mon tour, mais pas cette nuit-là, plus tard : j'ai vu moi aussi de ces horribles choses qui marquent, pour les juifs, le pillage des cités.

Donc, le lendemain de l'arrivée en tribu, au jour, les nombreux prisonniers ont marmonné des prières. Ils ont fait, soif et froid. Résignés, ils pensent à leurs sœurs, ces douces fillettes jadis rieuses, et au banquier Abraham le Riche, qui pourraient intercéder pour eux. Ces privilégiés ont leur sort bien réglé : Abraham sera racheté dans quelques jours par sa famille, à coups de duros. Les vierges, la vente en tribu les attend, cédées comme épouses, après que leur religion aura été changée, et l'on ne les reverra plus à Casablanca. Quelques filles du Prophète en plus, et leur destin sera celui de toutes les musulmanes du pays, enfants curieux et joueurs que leur condition n'opprime guère. Qui sait si la plus séduisante de toutes, la jeune Rachel, ne va pas être offerte par le Qaid à quelque seigneur du Moghreb qui l'appellera à sa couche et la chargera de bijoux !

Ainsi pensaient ces humbles, qui n'avaient rien à offrir, déjà souillés au pillage, ni virginité ni or, de ces valeurs négociables pour le fanatisme adouci.

Comme ils songeaient, le Qaid s'avance vers eux et leur transmet, arrogant : « Qu'on les tue, je ne veux pas nourrir ces chiens-là. »

Des soldats bondirent, la koudmia (poignard) levée. Les hommes se prosternèrent aux savates des bourreaux, em-



Juif marocain trafiquant

(D'après Le Maroc, par E. de Amicis)
Les juifs marocains descendent pour la plupart des juifs exilés d'Europe au moyen âge. Opprimés, haïs, avilis, persécutés plus que dans aucun autre pays du monde, ils exercent les arts et métiers, brochant, s'industrialisant de mille manières avec le dévouement et la persévérance propres à leur race, et trouvent une compensation à l'oppression qu'ils subissent dans la possession des écus extorqués à leurs oppresseurs. (E. de Amicis.)

brasseurs. Les gorges s'effrayaient, tandis que les femmes, épouvantées, geignaient. Cependant des doigts se levaient, rigides, de la main droite, issus des dos appesantis. « Arrêtez, dit le Qaid, s'ils se convertissent à notre foi, Allah est grand, ils auront la vie sauve. » Le geste des mains levées, signe de l'acte de croyance, avait gagné le chef. Ils se redressèrent, et voutés, prononcèrent selon le rite la profession de foi musulmane que leurs parents leur avaient apprise — Israël à tout prévu au Maroc — dès l'enfance. « La illah ila Allah, Mohamed rassoul Allah. » Il n'y a de divinité que Dieu et Mohamed est le prophète de Dieu.

Conversion du bout des lèvres et des doigts que les fils de Sion gardent, toujours prêts, comme *ultima ratio*, au seuil de la mort. Dès cet instant tous eurent droit à la galette arabe et à l'orge grillé, sans miel ni lait. C'était assez pour attendre.

Nessim plus impatient que d'autres, tout nu, vigoureux, s'éleva au crépuscule, trompant la surveillance des soldats alourdis dans les coins de la cour, par les ripailles, le Kif, et une lente mélodie d'amour rythmée par la flûte indigène.

Son itinéraire exact, je l'ignore topographiquement, Nessim est de ces êtres pétris d'instinct et de foi qui n'est même pas capable d'évoquer une orientation et surtout de la raisonner. Il a marché, il a couru, tour à tour, vers le Sud-Ouest, la nuit de sa fugue, parce qu'à la sortie de la kasbah il a vite reconnu la piste par où s'achemina le soir la sinistre caravane.

Il sait d'autre part qu'il est à Mediounah; la veille du massacre des ouvriers du port il en revenait à peine sur son âne aiguillonné patiemment, en une étape. La lande qui s'ouvre à gauche de la porte, il sait bien qu'elle

se prolonge vers la mer. Là est la voie du salut et il se gardera bien d'errer vers Si ben Sliman ou le pays des Mdakra qui devine enfiévrée de palabres et d'imprécations.

Aussi, bien que par extrême prudence il ait dévié vers le Sud-Ouest il gagnera la côte atlantique et franchira le gué d'Azemmour. Sur la côte sa route est certaine, il ne se perdra pas.

Des rekals le croisèrent près de Mazagan. Il leva de nouveau la main droite et presque crânement passa. Dès lors, harassé de fatigue, ayant jusque-là marché comme un fou, sans arrêt, il inversa son mode de vivre, ne progressant que la nuit pour plus de sécurité par la campagne déserte et silencieuse, piquée de lumières scintillantes qui l'avertissaient.

Le jour, exténué, il se blottissait sous des groupes d'arbrisseaux ou d'oliviers tordus, en dehors du chemin, vaincu par le sommeil.

Il évita Mazagan et Safi qui sa peur peuplait d'images terrifiantes. Il alla toujours plus loin, voulant atteindre Mogador, sa petite patrie marocaine où il avait laissé sa mère et ses sœurs, où il avait grandi dans l'atmosphère empuantiée des ruelles et des cours, mais si chaude pour lui, grâce à la densité de la population messianique, accueillante aux frères malheureux, attendrie. Là il serait chez lui.

Une nuit enfin — au bout de combien de jours, peu importe — il tressaillit au profil familier du Djebel Hadid dominant le rivage, se glissa à ses pieds, pour venir se terrer aux portes, adossé aux pierres tumulaires du cimetière juif, caché par les tombes, frissonnant. Au jour, lorsque la cité s'entrouvrit, il bouscula les soldats ahuris, bondit dans le grand Mellah dont l'entrée était toute proche, et s'y perdit, tant les détours lui en étaient connus.

Le vendeur d'épices de Dar-el-Beïda devint mon client, peu de temps après son arrivée à Mogador. Je le comptai certain jour parmi les malades du dispensaire, et je fus à lui tout droit, parce qu'il était singulier : sans calotte, vêtu d'un sac, d'usage courant dans le commerce, dans lequel on avait ménagé, dans le fond, trois issues, une pour la tête, deux pour les bras, il était à côté de mon infirmier, assis sur un banc. J'eus pitié de cet homme-sandwich d'un nouveau genre qui portait, inscrite sur la poitrine, la marque détaillée d'une de nos grandes firmes françaises, réclame vivante et gratuite, née de la pénétration des nôtres à Casablanca. Dans la résurgence des souvenirs si vivants de ce passé marocain, je te reverrai souvent, Nessim, car tu portes en toi une part bien touffue d'évocations diverses, de résignations, de sacrifice, d'épouvante, d'angoisse macabre, de tragi-comédie, le tout réuni sous l'aspect d'une silhouette clownesque de pantin de course au sac.

La course « au sac » de ce juif, c'était avant tout la course vers l'espérance, vers la vie, loin des kasbahs meurtrières, toujours vers le Sud, sous la vision de flammées expiatoires, sous la poussée d'horribles clameurs.

Avant de repartir, peu après, vers le Nord, mon séjour terminé, je m'enquis de mon malade. Il se portait bien, avait du pain, une natte dans une chambre et était vêtu. Je compris qu'il serait bien vite, grâce à ce réconfort, sur le chemin de l'oubli.

Pour ma part, je fis escale à Mazagan, où je descendis à terre pour visiter la ville, curieuse par son port aux Barcasses, sa chapelle de l'Inquisition et ses lourds remparts, autant de vestiges portugais. C'est là que je devais voir, en compagnie d'un de nos correspondants de guerre au Maroc de ces choses que je vous ai promises, bien dignes de compléter la relation de l'homme au sac aujourd'hui !

Dans le patio d'une maison d'un style mixte — arabe et européen — se tenaient, accroupis, une centaine de juifs miséreux, transis de froid, loqueteux, souillés de terre, les pieds tuméfiés, les mollets flasques, comme laminés. Ils venaient d'arriver là et les notables israéliels s'empressaient autour d'eux. Par l'entremise de la communauté de Mazagan, ils avaient été rachetés à une tribu marocaine voisine, le matin même, lamentable reliquat des parts de prise de Casablanca.

Mon compagnon de voyage, malicieux boulevardier, eut vite fait de savoir le prix du rachat. Comme ma curiosité fixait en même temps le nombre, il m'apprenait la modicité de l'estimation par tête en ces termes :

« Docteur, est-ce possible, un peu moins que le prix d'un poulet ! »

Vision marocaine affreuse, à la pensée qu'après le pillage des villes marocaines l'islam négocie au prix fort les banquiers ou les vierges juives, qu'il met le reste du stock, vieillards, femmes, enfants « en soldes », tout comme dans nos grands comptoirs d'Europe la lingerie, les cravates et les gants !

(Écrit sur la Côte marocaine atlantique en août 1907.)



(D'après la gravure sur bois de Biseo, in Le Maroc, par E. de Amicis, Hachette, édit.)

La beauté des juives du Maroc a un caractère spécial inconnu dans tout autre pays. C'est une beauté orientale et splendide, de grands yeux noirs, des fronts d'ivoire, des lèvres purpurines, des contours de statues, une beauté d'avant-scène de théâtre qui éblouit de loin et provoque plus d'applaudissements que de soupirs. (E. de Amicis.)

ÉTUDE MÉDICO-PSYCHOLOGIQUE SUR L'ŒUVRE DE WIERTZ

Par le D^r Félix REGNAULT

Professeur au Collège libre des Sciences sociales

L'œuvre picturale de Wiertz a les apparences du plus sombre pessimisme. Les visions douloureuses, perverses, horribles, tragiques se succèdent sous son pinceau. L'artiste poursuit d'une haine intransigeante toutes les laideurs et toutes les cruautés. Il détrône sans hésiter les idoles malfaisantes : en une toile que nous n'avons pu, à notre vif regret, reproduire, il s'attaque au plus grand des tueurs de peuples, à celui dont son pays vit la suprême défaite, à Napoléon. Il a pour le héros de Waterloo, vaincu et désarmé, une de ces haines qui font faire toute pitié ; il nous le montre aux enfers, écrasé sous le poids du remords, tandis qu'autour de lui surgissent des mères éplorées présentant à leur bourreau les membres de leurs enfants. Mais le pessimisme de Wiertz, ses haines, partent d'un bon naturel. L'artiste est un croquant, il sait détourner à l'occasion ses yeux des fanges terrestres et les porter vers le ciel. Aux visions atroces succèdent alors les grandes évocations de l'au-delà. Le pauvre supplicié, — dans le triptyque étrange que nous reproduisons à la fin de l'article du D^r F. Regnault, — après avoir, au moment où sa tête tombe, perçu, comme en un cauchemar, les vociférations de la foule ameutée, puis traversé je ne sais quelle région indistincte où tout se confond et s'embrume, rencontre au bout de son lugubre voyage son juge véritable et son sauveur : toutes ses misères s'effacent à l'instant où il reçoit le baiser de pardon.

UNE très grande salle rectangulaire éclairée d'en haut. Sur la porte, ces mots :

« Orgueil, vertu qui inspire les grandes œuvres et blesse l'amour-propre d'autrui. Modestie, masque qui flatte l'amour-propre d'autrui pour s'attirer la louange. »

Et tout autour, sur les murs, une course échevelée et enchevêtrée de grands corps musculueux aux visages ardents et terribles. Tel est l'atelier de Bruxelles où Antoine Wiertz a travaillé pendant les dernières années de sa vie ; tel est le musée, presque désert, où, depuis la mort du peintre, ses toiles restent exposées.

Le visiteur y jette un regard circulaire, il s'arrête, ennuyé, devant quelques tableaux, et s'enfuit bien vite au dehors, souriant à l'air qui gonfle délicieusement sa poitrine, au soleil qui le chauffe doucement à travers ses habits et illumine maisons, murs, pavés, arbres, et les femmes qui passent dans la rue, et tout ce qui vit, et tout ce qui facilite ou embellit la vie. C'est ainsi que l'homme fait les cimetières s'ils ne sont égayés de verdure et de fleurs, les rues étroites, humides et sales où les familles du peuple habitent entassées et où les enfants grouillent pieds nus dans les ruisseaux ; c'est ainsi qu'il



Fig. 1. Wiertz. — Son portrait en costume d'atelier. (D'après Wiertz).

ne fait que passer dans les paysages superbes et désolés où tout être organisé végète et doit bientôt périr. Et voilà pourquoi l'homme déteste et punit par l'oubli l'artiste qui n'a jamais célébré les fêtes de la vie.

L'amateur, le critique, au contraire, intéressés, considèrent, analysent. Ils ont sous les yeux une page de l'histoire de l'art, la page romantique où Wiertz s'est exprimé par ses tableaux, comme Berlioz en ses opéras et Victor Hugo en ses drames, en ses romans et en ses vers.

Ce sont surtout des spectacles terribles. Ici, des soldats poursuivent une femme à coups de feu ; là, un formidable Polyphème pitéine et dévore les hommes, car le monstre se survit dans la personne des grands de la terre ; une cohorte divine se précipite en vengeance pour briser le dernier canon, lorsque la terre dépeuplée et meurtrie n'est plus semée que de cadavres. Dans une scène de l'enfer, les victimes de Napoléon présentent au grand criminel des membres déchiquetés. Au fond de la salle, les démons révoltés assègent les cioux.

Certains tableaux qui répugnent le plus au simple visiteur provoquent l'attention et l'examen du médecin en tant qu'anatomiste, clinicien et légiste.

Voici *Quasimodo* qui pose de profil ; la

grosse clé qui ouvre la porte de la tour est suspendue à son côté. Contrairement à la légende et à Victor Hugo, la figure, largement encadrée par la barbe et une opulente chevelure, a des traits réguliers et s'illumine d'une expression d'intelligence, de réflexion et de bonté : l'artiste a voulu montrer une âme belle dans un corps contrefait. Rien de commun avec le facies du gibbeux qu'ont reproduit les coroplastes de l'antiquité et les peintres de la Renaissance ; ces derniers imaginaient une harmonie nécessaire entre la beauté physique et morale.

Une *Jeune sorcière* aux formes parfaites, au corps potelé et blanc, s'est mise à califourchon sur un balai pour se rendre au Sabbat ; d'une oreille distraite elle écoute les dernières recommandations de la vieille. Son visage, qu'elle tourne vers le public, ne laisse paraître qu'un étonnement naïf et inquiet. Cette forte fille, pleine de santé, n'a rien d'une névropathe ou d'une hystérique.

Dans *Suicide*, un homme sain et vigoureux se fait sauter la cervelle. Son bon ange se voile la face tandis qu'attend, impassible, l'ange de



Fig. 2. Wiertz. — Quasimodo.



Fig. 3. Wiertz. — La Jeune sorcière.

Fig. 4. Wiertz. — *Le Suicide*.

la mort. Un nuage de fumée cache l'effroyable plaie (fig. 4).

L'artiste évoque encore deux scènes tragiques du *Choléra de 1830*. Des ouvriers emportent une bière, tandis que des enfants hurlent, désespérés, se précipitent sur le coffre, essaient de le retenir.

Dans l'*Inhumation précipitée*, un mort se réveille dans son caveau. Il est parvenu à soulever le couvercle du cercueil ; une main crispée s'agit au dehors, dans l'entre-bâillement apparaît un visage épouvanté. Pourtant les médecins avaient constaté le décès, comme l'atteste l'inscription qu'on lit sur la bière : « Mort du choléra, certifié par nous, docteurs. »

La *Belle Rosine* regarde le squelette suspendu dans l'atelier de l'artiste. Squelette et jeune fille ont la même conformation longue et fine, cou long, épaules fuyantes, hanches effacées.

Dans l'*Enfant brûlé*, c'est l'histoire banale de la pauvre femme qui n'a personne pour garder son petit pendant qu'elle va au marché, comme l'indique le panier à provisions posé par terre. Elle retrouve dans le berceau en flammes son enfant à demi carbonisé. Elle saisis en hurlant le cadavre (fig. 7).

Dans le tableau intitulé *Faim, Folie, Crime*, une mère, que la misère a rendue folle, a tué son enfant et s'apprête à le faire cuire. Déjà elle a coupé une jambe qu'elle a mise dans la marmite. Mais nous ne voyons pas la plaie ni le visage de la victime, la mère l'a enroulée dans un linge : l'artiste n'a voulu donner à ce tableau qu'un centre d'intérêt, la figure de la femme dont le regard et le rire expriment l'égarement et la satisfaction d'une bête qui a enfin trouvé quelque chose à manger. Pour que l'accusation à la société ne laisse pas de doute, à terre, gît la feuille des contributions (fig. 5).

En toutes ces œuvres, le médecin cherche à reconnaître la vérité de certains détails qui échappent à un visiteur non professionnel. Mais en vain : ce peintre n'est pas naturaliste, il est romantique. Il n'a pas visé à l'exactitude, il a voulu avant tout exprimer une passion tragique.

La *Tête coupée* elle-même est romantique, avec ses mèches de cheveux qui tombent sur le front, sa bouche qui esquisse une moue : sous ces traits à demi décomposés, dans ces yeux

ternes que nul n'a fermés, on dirait qu'une pensée veille, effroyablement triste et qu'elle s'y est imprimée pour l'éternité. Comparez cette tête à celle classique du Saint Jean-Baptiste que peignirent à l'envi les artistes de la Renaissance : cette dernière possède la sérénité qui ennoblit le visage des morts.

Ce cerveau d'assassin a vécu la minute suprême et Wiertz a tenté de reproduire les *Dernières visions d'une tête coupée* dans un tryptique qui est le chef-d'œuvre du genre.

La plupart des romantiques, vrais fils de la Révolution, désiraient l'abolition de la peine de mort. C'est vers la même époque, en 1832, que Victor Hugo écrivait le *Dernier jour d'un condamné*.

A l'instant où le couteau tombe (fig. 9), la tête, séparée du tronc perçoit, pêle-mêle, les dernières visions qui lui viennent de la réalité : les montants de la guillotine, son propre corps vigoureux et inertes, les bourreaux, le Christ que le prêtre élève encore devant ses yeux, et trois spectatrices, à la fois intéressées et indifférentes, parées comme pour une fête et qui sont venues assister à sa mort comme à une comédie. Mais la tête a roulé par terre (fig. 10). Des dou-

leurs atroces déchiètent ainsi que des poignards les tempes endolories, les visions se brouillent : sous la main des bourreaux, le corps fait, aux yeux du guillotiné, de bizarres contorsions, il semble lutter encore par sa masse : pourquoi ses mains crispées ne viennent-elles pas ramasser sa tête ? Et, s'entremêlant avec ces dernières sensations du monde réel, les fantômes du passé traversent son esprit : où est-il le temps où il buvait attablé avec de vieux amis ? où est-elle cette femme qu'il a aimée ou rêvée ? ces enfants qui étaient les siens ou auraient pu l'être ?

Hélas, l'avenir n'est plus pour lui, et le passé s'efface : des tourbillons de fumée, avec quelques points scintillants dansent autour de lui : oublions ce corps qui bientôt ne sera plus qu'un squelette informe et meurtri. A la minute suprême de la mort, la souffrance s'évanouit, les pensées terrestres s'effacent, et la victime monte dans un élan de bonheur vers le Dieu d'infinie miséricorde (fig. 11).

Le condamné n'est donc pas une pierre inerte, un animal inintelligent, il a vécu en homme le drame effroyable de l'échafaud. C'est ce qu'a voulu faire comprendre l'artiste aux insensibles.

Après les œuvres, considérons l'artiste (1).

Antoine-Joseph Wiertz naquit à Dinant, charmante ville de la Belgique wallonne, le 22 février 1806. Dès son enfance on remarqua son aptitude pour les arts. Il étudia à Anvers puis à Paris et fut grand prix de l'Académie d'Anvers en 1832. Il séjourna à Rome. Il

(1) Voir notamment Scheurleer. *Twee Titanen der negentiende eeuw*. Hector Berlioz en Antoine Wiertz. Haarlem 1878 in-8°.

Fig. 5. Wiertz. — *Faim, Folie, Crime*.

Cliche du Correspondant néerlandais



Fig. 6. Wiertz. — Les Deux jeunes filles, ou la Belle Rosine.

prit d'abord Michel-Ange, puis Rubens, pour modèles. De retour dans son pays natal, il vécut à Liège, puis se fixa en 1848 à Bruxelles. Sa célébrité fut assez grande pour que le gouvernement consentit à lui faire construire, d'après ses plans, un immense atelier qui avait le dessin d'un temple ruiné. Il mourut le 18 juin 1865, laissant son atelier et ses œuvres à sa ville natale.

Ce créateur ne fut pas seulement original dans le choix de ses sujets. Il prétendit inventer une méthode nouvelle qui avait à la fois les avantages de la fresque et du tableau à l'huile. D'après son expression, c'est « la peinture mate ». Une mince couche étendue sur la toile en masque à peine le tissu grossier, les défauts et les coutures. Et du bitume, toujours du bitume sombre et terne ! Aujourd'hui, l'école du plein air a triomphé, et le procédé de Wiertz est devenu déplaisant. Il exagérât simplement le défaut de son époque, qui abusait du noir.

Il se rachète par le dessin. Par son dessin, il est de la grande école, celle de Michel-Ange et de Rubens. Et pourtant, de prime abord, il ne rappelle ni l'un ni l'autre : ses modèles ne sont pas amollis par la bonne chère comme ceux de Rubens, ni exténués par la lutte comme ceux de Michel-Ange. La passion les transporte : tous donnent leur effort maximum et on ne s'étonne pas de les voir s'élever dans l'espace vers le but de si ardents desirs. Souvenez-vous au contraire de ces Assomptions et de ces Ascensions qui ont été tant de fois représentées, ou encore de ces apparitions de personnages divins ; les artistes, incapables de se figurer des corps construits à l'image de l'homme planant dans les airs, les soutiennent à l'aide de nuages ; aussi les célestes voyageurs gardent une attitude impassible

et demeurent étrangers au miracle dont ils sont les objets et non pas les auteurs. Chez Wiertz, c'est la force des convictions, des exaspérations, des aspirations, des volontés qui enlève et soutient des êtres surhumains au-dessus de la terre où gît l'humanité.

Ce n'est point seulement le triomphe du mouvement, mais celui de la passion.

L'homme lui-même fut un passionné. Non pas qu'il ait mené une existence mouvementée : rien au contraire de plus simple que sa vie, rien de plus restreint que le cercle de ses affections intimes ; mais sa sensibilité était telle que chaque événement malheureux lui faisait éprouver le paroxysme du désespoir : il faillit devenir fou lorsqu'il perdit sa mère ; les blessures si vives de son orgueil troublaient sa raison et lui donnaient les idées les plus excentriques : à Paris, furieux que son *Patrocle* n'ait pas été remarqué au Salon annuel de 1839, ne voulait-il pas l'exposer dans une tente sur la place du Louvre ? Nerveux jusqu'à la surexcitation, original jusqu'à l'extravagance, primesautier, sensible, généreux, sachant détester avec énergie, amoureux de gloire et fier de son propre génie : tel nous apparaît Wiertz dans les lettres qu'il écrivit à son cousin de 1834 à 1838, pendant les années qu'il passa à la villa Médicis comme prix de Rome. Donnons-en quelques extraits (1).

Quelques idées sur les peintres et la peinture :

Il existe parmi les peintres deux sectes. L'une a pour but l'argent, ou bien l'argent et la gloire tout à la fois, l'autre la gloire seulement.

Cette dernière est peu nombreuse et peu connue.

Voici quelques-uns de ses principes :

N'être dominé que par une seule passion, celle de la gloire.

Chercher à porter la perfection de l'art aux dernières limites du possible.

Tâcher à atteindre ce but avec un courage, une constance, un héroïsme dignes des plus hautes vertus antiques.

Sacrifier à l'amour de l'art tout ce qui, dans la vie matérielle, s'appelle bonheur, plaisir, amour.

(1) Louis Labarre. *Antoine Wiertz*, 2^e édition, 1867, Bruxelles, p. 296.



Fig. 8. Wiertz. — La Tête coupée.



Fig. 7. Wiertz. — L'Enfant brûlé.

L'art n'est point arrivé à son apogée et il n'a même pas fait la moitié du chemin qu'il doit parcourir. Raphaël, Rubens, Michel-Ange semblent les plus avancés dans la perfection de l'art : il faut chercher à les égaler, à les surpasser même.

Le génie des hommes n'est point inné.

Les grands hommes ne sont point des grands hommes ; ils sont seulement les enfants gâtés des circonstances et des accidents. Leur succès ne doit ni nous effrayer, ni nous décourager.

Ne point craindre de se faire des ennemis. Les ennemis, par leurs sarcasmes ou leurs critiques, réveillent en nous le désir de nous élever, de les combattre par des chefs-d'œuvre.

L'ambition, l'orgueil, la vanité, l'amour-propre même sont les vertus de l'artiste. Elles le stimulent, l'encouragent et le soutiennent dans ses travaux.

La modestie est une vertu dangereuse, elle tend naturellement à affaiblir toutes ces qualités.

Il méprise souverainement les critiques dans son *Examen des Tableaux* (1).

Attendu que selon mes convictions la critique d'art peut être considérée :

1^o Comme une manifestation de la vanité et de l'amour-propre ;

2^o Comme une chose souverainement sottise, ridicule, absurde, lorsqu'elle procède surtout de l'opinion des gens d'esprit, des poètes, des feuilletonistes et des peintres ;

3^o Comme une dépense d'intelligence inutile pour tout le monde, puisque chacun est doué d'un sentiment différent du beau et du laid, et, qu'après tout, le beau n'est autre chose que ce qui nous plaît.

Wiertz échappa à l'amoindrissement que procurent l'égoïsme et la vanité par sa sensibilité : par elle il prend part à toutes les misères humaines, il sympathise au tragique grandiose de la guerre, au tragique quotidien comme celui que révèlent les faits divers des journaux. Le tragique l'enivre comme un homme du peuple, le saisissant dans ce qu'il a de matériel et de violent. Quelle que soit l'étendue du mal social qu'il retrace sous toutes ses formes, Wiertz a confiance dans une amélioration possible : il représente le laboureur, le savant, l'artiste travaillant pour la *Grande Famille* ; il a confiance dans les *Hommes de l'Avenir* qui sauront apprécier à leur juste valeur les querelles mesquines qui divisent l'hu-

(1) Louis Labarre. *Antoine Wiertz*, 2^e édition, 1867, Bruxelles, p. 300.



Fig. 9. Wiertz. — Visions d'une tête coupée.

manité ; il a foi dans le *Triomphe du Christ*, qui symbolise toutes ses espérances de justice, de concorde et de pardon.

On le voit, il y a dans l'œuvre de Wiertz une philosophie sociale bien nette et assez étendue, qu'on ne retrouverait chez nul autre peintre. On a écrit que Wiertz était un romantique. C'est peu dire si l'on n'ajoute qu'il n'était un poète romantique. Un seul de ses contemporains peut lui être comparé : Victor Hugo, et il n'est romantique qu'autant que Victor Hugo l'est lui-même. Ce sont tous deux des artistes qui ont eu des idées, originales ou non, mais toujours personnelles, et qui les ont exprimées dans leurs œuvres ; tous deux ont eu foi dans la haute mission sociale de l'art. Je me borne à constater ces faits sans les apprécier. J'ajouterais seulement que pour jouer à l'égard de l'humanité un rôle pontifical de juge et de guide, il n'est pas indifférent que l'art soit noblement désintéressé, comme le voulait Wiertz. Ce peintre, et c'est là peut-être la plus grande originalité de son caractère, se refusa toujours à vendre une quelconque des grandes œuvres auxquelles il consacrait la majeure partie de son temps. Il ne travaillait « pour la soupe » que lorsqu'il y était obligé : c'est alors qu'il faisait des portraits et diverses « bamboches. »

« On ne réfléchira pas, écrit-il lui-même, que, si Michel-Ange, Rubens, Raphaël sont, comme peintres à cent coudées au-dessus de moi, je suis, comme artiste, à cent coudées au-dessus d'eux. Dites-moi quel est celui de leurs ouvrages où l'avarice, la cupidité n'ait point guidé leur pinceau? Ces gens-là étaient bien grands, mais il fallait de l'or pour enflammer leur génie. »

Et il explique ainsi l'avantage de cette résolution :

Les peintres passionnés pour la gloire ne doivent point vendre leurs ouvrages, cette résolution devant leur per-

mettre de les corriger sans cesse, ou de les abandonner s'ils sont indignes de porter leur nom dans l'avenir.

Wiertz fut un artiste de génie qu'on méconnaît trop aujourd'hui. Comme la plupart des géniaux, il a des défauts saillants et qui choquent. Comme eux il a cherché des voies nouvelles. Mais il a visé trop haut : il a voulu que son art servît d'enseignement social et préparât le bonheur de l'humanité future, tâche qui incombe au littérateur bien plus qu'au peintre.

Ailleurs, il dit encore :

Méprisez les dons de la fortune ; que votre génie reste libre, indépendant. Ayez une haute idée de votre art ! comme ce fier Italien qui ne voulait point se découvrir devant le pape qui le voyait peindre. Ne cherchez point la faveur des grands : que soient près de vous, si vous devenez un grand artiste ! Gardez-vous d'imiter vos contemporains, dont les succès ne sont le plus souvent dus qu'aux caprices d'une mode passagère. Lisez Plutarque : comme le disait un peintre célèbre, à la lecture de la vie des grands hommes, notre imagination s'échauffe et grandit. Quel que soit le genre d'ambition dont ils aient été animés, leur exemple excite en nous une immense énergie, un désir brûlant de nous élever comme eux.

A une époque où la passion fut trop souvent un délire voulu et calculé, une mode et un sport, il eut le mérite d'être un passionné sincère, sa vie en témoigne autant que son œuvre. La plupart des romantiques n'avaient pas cette belle harmonie entre les idées et les actes. Victor Hugo entre autres savait très bien arranger ses affaires et être commerçant quand il le fallait. Wiertz qui n'ai-



Fig. 11. Wiertz. — Visions d'une tête coupée. La troisième minute après la décollation.



Fig. 10. Wiertz. — Visions d'une tête coupée.

maît que la gloire ne recherchât que la gloire et méprisa tout autre gain.

La critique fut féroce pour lui. On lui reprocha ses reminiscences de Rubens et de Michel-Ange, on traita d'extravagances ses réelles et puissantes originalités. De là vint sa haine implacable contre les critiques qu'il traite d'ignorants. Lui-même voulut leur montrer quelle était la vraie critique, celle qu'il nomme la critique scientifique. Son *Éloge de Rubens* (1849) est encore un des meilleurs écrits sur cet artiste : De même, un autre ouvrage, les *Caractères constitutifs de la peinture flamande*, montre de quelle réflexion, de quelle analyse patiente et minutieuse peut être capable un passionné lorsqu'est en jeu l'objet de sa passion : or Wiertz n'a vécu que pour l'art, n'a aimé que l'art.

On raconte qu'à l'une des expositions de Paris, Wiertz envoya deux tableaux, l'un dont il était l'auteur et l'autre... une œuvre de Rubens qu'il s'était procurée. Les deux tableaux furent également refusés par le jury et renvoyés à Bruxelles. Wiertz exulta. Ce jury nous semble bien ignare. Mais ceux d'aujourd'hui ne seraient-ils pas capables de semblables bêtises ?

N. D. L. R. — La vie et l'œuvre de nombre d'artistes mériteraient d'être étudiées au point de vue médical. Nous avons consacré déjà, dans cette revue, des articles à Ingres, à Léonard de Vinci, à Rodolphe Bredin..., etc., et aussi un article plus spécial à l'« Art chez les Aliénés ». Dans un numéro prochain sera envisagée l'œuvre étrange d'un artiste belge contemporain, James Ensor, dont le talent et la renommée ont franchi depuis longtemps les frontières de sa petite patrie pour s'imposer à l'admiration des esprits cultivés du monde entier.

L'ÉCLOSION D'UNE FACULTÉ DE PROVINCE

COMMENT S'EST CONSTITUÉE

L'ANCIENNE ÉCOLE DE MÉDECINE DE MONTPELLIER

(suite)

Par le Dr Paul DELMAS

Professeur agrégé d'accouchements à la Faculté de Montpellier

Nous poursuivons ici la publication des lignes que notre éminent collaborateur, le Dr Paul Delmas, consacre au passé le plus lointain de l'Ecole de Montpellier. Le numéro de juillet d'Æsculape contiendra la fin de ce travail. Notre promesse de consacrer prochainement aux gloires médicales de l'Ecole montpelliéraine une série d'articles nous a valu de nombreux encouragements. Grâce à des collaborations spontanément offertes ou sollicitées, nous pouvons annoncer dès aujourd'hui que Nostradamus, Arnaud de Villeneuve, Rabelais, Boissier de Sauvages, Desgenettes, sont assurés de revivre très prochainement dans les colonnes d'Æsculape. Après eux seront étudiés, dans un avenir que nous espérons prochain, Guy de Chauliac, du Laurens, Théophraste Renaudot, Bauhin, Vieussens, Borden, Astruc, Bérard, Barthé, La Peyronie, Pinel..., etc. Nous sommes particulièrement heureux de pouvoir ainsi rendre à la pleine lumière certaines figures caractéristiques, évocatrices d'un passé dont la Faculté de médecine actuelle de Montpellier peut tirer orgueil. Les maîtres d'aujourd'hui se réclament d'ailleurs hautement de leurs aînés : ils en conservent le culte et de quelque façon l'empreinte intellectuelle et morale.

Sl'enseignement gagne à être réglementé pour en écarter les incapables, combien davantage la pratique d'un art où la compétence de ceux qui l'exercent importe si fort au public s'impose-t-elle à la sollicitude du pouvoir. Impossible jusqu'à la naissance de l'Ecole, alors qu'il n'existe pas encore de moyen légal de distinguer les empiriques d'avec les médecins instruits, le contrôle officiel de quiconque prétend se livrer à la pratique ne tarde pas à se superposer à la collection régulière du grade.

Déjà, lors de son passage à Montpellier, le 15 juin 1239, Gui, évêque de Sora et légat de Grégoire IX, met la question au point dans la bulle par laquelle il confirme les statuts de son prédécesseur Conrad :

« Il n'arrive que trop souvent, dit-il, qu'à cause de l'ignorance de certains médecins, trop pressés d'entrer en pratique, alors qu'on attend la guérison et la vie de leur intervention, c'est le contraire qui se produit. C'est pourquoi nous avons décidé et nous édictons que désormais nul ne pourra pratiquer sans une lettre qui lui sera délivrée à cet effet après examen par l'évêque de Maguelonne, assisté de deux juges choisis dans le collège des médecins, et qu'il devra exhiber quand il en sera requis. Nous ne voulons pas, ajoute-t-il, soumettre les chirurgiens à cette réglementation. »

La séparation des deux corporations qui va subsister pendant tout l'ancien régime s'accuse déjà, et la virulente diatribe du chancelier Laurent Joubert dans la seconde moitié du xvi^e siècle en donne la raison :

« La différence de l'institution et éducation

que ceux qui parviennent à l'estat et dignité de médecins, à ceux qui se rangent et adonnent au métier de chirurgie, est que les uns sont nourris d'enfance et de jeunesse en bonnes lettres d'humanité, artz libéraux et toute espèce de philosophie, et ne sont reçus pour auditeurs ou apprentis de la médecine, en l'escole desdits docteurs, qu'ils ne soient maîtres es artz ou autrement suffisans d'en répondre et mesme y a statut de n'admettre aucun à la matricule qui ait exercé art mécanique. Dont les barbiers et apothicaires en sont exclus. Les autres pour leur première institution et nourriture (la plupart ne sachans lire n'écrire) sont mis en une boutique et ouvroir de barberie pour deux ou trois ans à fourbir des bassins et souffler le charbon, en aprenant de façonner barbe ou rayer le menton, de couper les cheveux, tondre et foire les coronnes, sans qu'il leur soit permis durant cest apprentissage d'ouyr aucunes leçons en chirurgie. Estans sortis de là, ils vont courir le monde et aprenent des uns et des autres ce qu'ils peuvent de la pratique et opérations manuelles. Tellement qu'ils sont bien loin d'être aptes à la médecine pour l'apprendre et exercer en ce qu'est le plus difficile, comme de la cognoissance des dispositions interieures qui sont cause des maux externes et d'y savoir remédier par les médicaments que l'on prend par la bouche ou par bonne manière de vivre, tant à la précaution que à la curation des maux qu'ilz voyent et touchent, veu que les plus grands physiciens et expertz médecins y sont bien empechez. »

Dans les statuts complémentaires de 1240 se trouvent formulées les premières règles écrites de déontologie. Attirés, et souvent de fort loin, par la réputation des médecins de la ville, les malades de l'extérieur ne savent auquel s'adresser. Les aubergistes jouent obligamment le rôle d'intermédiaires ; en retour, et pour reconnaître leurs bons offices, les praticiens ont coutume de leur abandonner une part



Portrait de Jean d'Alois, chanoylier de l'Ecole de Montpellier au xiv^e siècle.

(Galerie des portraits des vestiaires des professeurs à la Faculté de Médecine de Montpellier.)

des honoraires qu'ils ont touchés. Les statuts prévoient que cette libéralité, pour demeurer correcte, ne devra pas dépasser cinq sols par cure. Est-il appelé auprès d'un lépreux, nouvellement arrivé sur le territoire de la ville, entre le Lez et la Mosson, le médecin ne le saurait traiter plus de huit jours sans permission de l'autorité : la déclaration des maladies contagieuses ne date pas d'hier. De même, en présence d'une maladie aiguë il doit, pour tenir le serment imposé par les statuts, user de son autorité sur son client afin que celui-ci fasse appeler un prêtre.

La règle posée par Gui de Sora gêne trop d'appétits pour n'être pas enfreinte. Ce sont d'abord les charlatans, dont la vogue ne fléchit guère : « L'espoir du gain, dit Astruc à leur sujet, l'emporte sur les défenses ; la légèreté du peuple qui court toujours après les choses nouvelles et extraordinaires, l'air décisif que ces faux médecins affectent sur toutes choses, vraie suite de l'ignorance, mais que le populaire prend pour une marque de savoir et de capacité, leur acquiescent souvent plus de réputation que n'en ont les médecins véritablement habiles. »

L'exercice illégal n'est pas seulement le fait d'empiriques. Des élèves en cours de scolarité



Bulle en plomb de Nicolas IV.
(Archives de la Faculté de Médecine de Montpellier.)



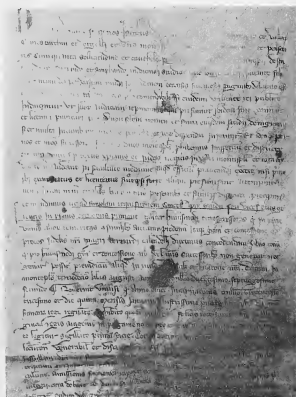
Portrait de Bernard Gordon (xiv^e siècle).
(Galerie des portraits des vésicaires des professeurs à la Faculté de Médecine de Montpellier.)

s'efforcent déjà de se recruter une clientèle dans la ville, tel le bachelier Jean de Lodève, contre lequel, le 5 novembre 1319, le chancelier Étienne Arland doit user de mesures de rigueur. Sur l'ordre de ce maître, le bedeau, escorté du notaire qui remplit les fonctions de secrétaire de la Faculté, se rend successivement dans les écoles de chacun des docteurs pour y dénoncer publiquement l'attitude du conservateur : « il viole les statuts qu'il a juré d'observer et enlève leur gain aux régents en promenant sa faux dans la moisson d'autrui. » Aussi le chancelier fait-il rappeler à ses collègues qu'en vertu de leurs serments, il doivent s'opposer à ce que le coupable vienne lire et écouter les leçons dans leurs écoles jusqu'à ce qu'il ait fait amende honorable.

Le collège des médecins de Montpellier doit enfin se défendre contre ceux qui, gradés d'une autre Université, prétendent, au mépris des statuts, exercer dans la ville. Parmi ces derniers praticiens, un certain Pons de Lunel va devenir pendant vingt-deux ans le cauchemar de la Faculté. Réunis le 12 août 1313 en *congregatio pater fidem* ou assemblée solennelle, dans l'Église Saint-Firmin, les maîtres de l'École décident à l'unanimité qu'en l'honneur de Dieu et de l'Église de Maguelone nul dorénavant ne pourra être promu aux honneurs de la maîtrise s'il n'est issu de mariage légitime. Or, en vertu de cette délibération, Pons, qui ne se trouve pas dans les conditions voulues, se trouve écarté par l'École. Il se rend à l'Université d'Avignon, y prend ses degrés, fort rapidement sans doute, puisqu'en 1314 il est de retour à Montpellier et prétend aux prérogatives de son grade. D'où procès, et même pis, puisqu'en 1315 c'est un véritable schisme entre les professeurs dont les uns ont, sur l'initiative de l'official de Maguelone, pris fait et cause pour Pons, tandis que les autres, appelants, veulent les ramener à la fidèle observation des statuts. La procédure se poursuit, si longue et si coûteuse que le 23 octobre 1333 une assemblée est tenue à l'effet de faire dans l'avenir une obligation à tout bachelier promu à la maîtrise de donner aide et assistance à l'Université dans la lutte qu'elle a entreprise contre ledit Pons. Entre temps, le 1^{er} avril 1330, Pons a su obtenir du pape Jean XXII un

mandement qui invite l'évêque de Maguelone à l'admettre parmi les docteurs de Montpellier, nonobstant sa naissance illégitime, en considération de ses bonnes mœurs et de ses longues études ! La Faculté de répondre que ce document a été obtenu par fraude et par surprise, que l'opposant se prétend clerc, ce qui est faux, vu qu'il est bigame et a épousé deux veuves. Or, en vertu des dispositions formelles du droit canon, le privilège est inopérant s'il s'agit d'un laïc, ce qui est le cas. Une sanction définitive est enfin rendue le 20 juin 1336 par le délégué apostolique commis sur la cause. Malheureusement la mauvaise tenue des archives, si grande sous l'ancien régime que le 27 avril 1769 le procureur général adressera à ce sujet un blâme à la Faculté, et aussi les spoliations qu'elles ont subies au moment de la Réforme ont creusé dans les liasses de telles lacunes que l'issue de ce procès demeure aujourd'hui inconnue.

Pour lutter efficacement contre tous ces irré-



Lettres patentes de Jayme I^{er}, roi d'Aragon... seigneur de Montpellier, réglant l'exercice de la médecine dans cette ville (20 juillet 1272).

guliers de la médecine, de simples prohibitions ne sauraient suffire si elles ne sont appuyées sur la crainte du châtiment. Émanées de l'autorité ecclésiastique, celle-ci les renforce par la menace des armes spirituelles. La « commination » préliminaire de toutes les bulles est ainsi formulée :

« Ainsi donc, que nul ne se permette d'enfreindre cette page de notre réglementation ou de la violer d'une audace téméraire. Mais si quelqu'un venait à y manquer, qu'il sache encourir l'indignation de Dieu tout-puissant et de bienheureux Pierre et Paul ses apôtres. »

Or, longtemps encore, les juifs sont nombreux qui font profession de médecine : c'est à l'un d'eux qu'au commencement du xiv^e siècle vient se confier, incognito il est vrai, Jean, roi de Bohême, qui, pendant la guerre de Cent ans, sert contre les Anglais sous les bannières de France ; atteint d'ophtalmie sympathique, ce prince n'en devient pas moins aveugle. Comme l'excommunication demeure inopérante à leur

endroit, l'évêque de Maguelone n'a d'autres ressources, par deux monitoires datés de 1271 et de 1280, que de défendre « que nul ne se mette en cure de Juif, ni use de leur conseil ».

Dans la lutte contre les illégaux, la Faculté se tourne donc vers le bras séculier dont les contraintes atteignent aussi bien infidèles que chrétiens. A sa requête, Jayme I^{er}, devenu seigneur de Montpellier, en 1213, par la mort de ses parents, Pierre d'Aragon et Marie, fille de Guilhem VIII, donne à l'École le 20 juillet 1272 des lettres patentes qui règlent l'exercice de la médecine.

« Il convient, dit-il, de réprimer l'audace de ceux qui se mêlent de pratiquer sans avoir été examinés et autorisés, car non seulement ils rabaisent le prestige de l'École, mais surtout ils font courir danger de mort à la population qu'ils ruinent. Aussi, défendons-nous à quiconque, homme ou femme, chrétien ou juif, d'exercer sans autorisation. Que si par hasard quelqu'un osait enfreindre cette défense, nous mandons à notre lieutenant ou à nos bayles de punir ces imposteurs de telle manière, dans leur personne et dans leurs biens, que, du châtiment d'un seul, la témérité des autres soit réprimée. »

La sanction était en effet d'importance. Sur simple réquisition du chancelier de l'Université, le délinquant, s'il ne pouvait acquitter l'amende de deux marcs d'argent à la cour du bayle, était, au témoignage d'un contemporain que nous a conservé Astruc, « attaché au rebours sur un âne maigre et galeux si possible. Dans cet équipage, il était promené à travers la ville, exposé aux brocards, aux crachats et aux coups de la multitude ».

Vaines menaces : la confirmation périodique de ce privilège par les diverses autorités civiles qui président aux destinées de la ville montre que défenses et peines sont inopérantes. L'histoire de l'ancienne Faculté n'est qu'une succession de procès contre les empiriques. Inlassablement les maîtres réclament l'appui du pouvoir, et tour à tour les prohibitions de Jayme I^{er} sont renouvelées par ses successeurs, d'abord le 13 avril 1281 par son second fils Jayme II auquel il a laissé avec la seigneurie de Montpellier le royaume de Majorque qu'il vient de conquérir sur les Maures, tandis que son fils aîné Pierre hérite de la couronne d'Aragon ;



Cliché de Méliana.

Guy de Chauliac, médecin anatomiste, docteur de l'École de Montpellier, auteur de la Grande Chirurgie, né à Chauliac (Lozère) (xiv^e siècle).



Sceau de Jayme I^{er} d'Aragon, dit le Conquérant, grandeur naturelle, recto; juin 1246.

+ S P C IACOBUS DEI GRA REG ARAGON ET MATORICAR ET VALENCIE

puis le 3 février 1316 par Sanche, roi de Majorque, qui succède à son père Jayme II; enfin, quand son neveu et héritier Jayme III, à court d'argent, aura vendu à son suzerain Philippe de Valois, en 1349, ses droits sur la ville, par les rois de France. Déjà acquéreurs depuis 1293 de la Rectorie, appelée de ce chef Part Antique, le rachat de la Baylie les fait seigneurs immédiats de Montpellier. A ce titre, le roi Jean en janvier 1351, le duc d'Anjou, frère de Charles V, le 24 janvier 1365 et le 10 octobre 1376, enfin Charles VI, les 15 octobre 1395 et 3 juin 1399, interdisent à nouveau de pratiquer la médecine à Montpellier sans avoir obtenu le grade de maîtrise.

En même temps que le xiv^e siècle voit le retour définitif de la ville à la couronne, la Faculté, toujours de nom tributaire du siège de Maguelone, se sécularise définitivement. Oublieuse de l'appui qu'elle a constamment trouvé auprès des souverains pontifes, c'est désormais vers le roi de France qu'elle va porter ses plaintes et de lui qu'elle va réclamer protection, sauvegarde et privilège.

Sans autre existence légale que les sociétés savantes d'aujourd'hui qui se recrutent par l'élection en dehors de l'action gouvernementale, à la faveur de la bienveillance royale la Faculté s'organise chaque jour de façon plus parfaite. Les nouveaux statuts qu'elle se donne en 1340, s'ils conservent dans l'ensemble les règles de 1220 et de 1240, montrent cependant le chemin parcouru. Minutieusement établi, ce règlement en 70 articles, dont quelques-uns tiennent plusieurs pages, permet, à l'aide de quelques autres documents de la même époque, de se faire une idée approchée de la vie intérieure de l'Ecole.

Jusques alors simple personne morale, groupement théorique de régents dispersés dans la

ville, et dont chacun donne son enseignement dans l'une des pièces de son domicile, la Faculté ne possède pas de local en propre. Aussi sa vie d'ensemble, qu'il s'agisse d'assemblées ou d'actes scolaires, a-t-elle pour théâtre l'ancienne église Saint-Firmin, détruite lors des guerres de religion et dont l'emplacement correspond à peu près à l'intersection de l'actuelle rue de ce nom et de la rue Nationale. Paroisse primitive de la Baylie, son prieur, par délégation spéciale de l'évêque de Maguelone dont il est le représentant local, leur donne volontiers hospitalité pour leurs réunions.

La vie chaque jour plus intense de l'Ecole ne s'accommode guère d'un tel provisoire. Répartis en commun, les frais généraux sont moins lourds, les rapports des

uns aux autres plus faciles dans un même local. Dès les premières années du xiv^e siècle la Faculté se trouve établie dans une médiocre bâtisse située sur l'emplacement où se dresse aujourd'hui l'Ecole de pharmacie. C'est là que chaque jour se déroulent les divers exercices scolaires au son d'une cloche que le 7 novembre 1332 les étudiants prennent devant notaire l'engagement de faire fonder à frais communs. Seuls les actes et la promotion aux degrés continuent d'avoir lieu dans l'enceinte de Saint-Firmin.

Dans ce cadre se meut le personnel de l'Ecole, régents, suppléants, étudiants. Le corps professoral est composé de tous les docteurs de la ville, et leur double rôle d'enseignants et de praticiens est si bien associé qu'encore de nos jours, pour le populaire, exercer et professer s'emploient indifféremment pour parler de l'exercice de la médecine. Le nombre des maîtres, des origines à la Révolution, se maintient d'une constance remarquable, huit à dix, jamais plus, ce qui, en proportion de l'importance de la ville dont la trentaine de mille habitants ne doublait et davantage qu'au cours du xix^e siècle, représente l'équilibre que les organisations professionnelles contemporaines fixent comme convenable entre

les médecins et la population. Pourtant les rivalités de clientèle paraissent jeter le désordre parmi eux. Ils se jalourent sans y mettre de formes, tel ce Bernard de Benaora, prêtre pourtant, et ce Jordan de Turre, laïque, qu'un document du 30 juillet 1320 nous montrent s'oublier au point de traiter publiquement le chancelier Guillaume de Béziers de « bête comme une oie », et finalement de le rouer de coups.

Aux charges déjà existantes de doyen, réservée au plus ancien, et de chancelier, donnée à l'élection, s'ajoute au xiv^e siècle celle des procureurs qui, au nombre de deux, s'acquittent des fonctions aujourd'hui dévolues aux assesseurs du doyen. Sous leur direction, un notaire royal de la ville remplit les fonctions de secrétaire. Enfin un second suppléant ou bas officier de l'Université est le bedeau, sorte de maître Jacques, aux fonctions disparates. Choisi par un vote de l'assemblée, serment préalablement prêté, il cumule avec le rôle important de trait d'union entre l'Ecole et les autorités, ce qui lui vaut le nom de « Magister », et d'intermédiaire tout naturel entre les membres de la Faculté, la charge décorative d'appariteur. Par un privilège du roi Jean, en date du 15 janvier 1351, les régents ont obtenu qu'il les précède porteur, dans l'exercice de ses fonctions, de verges d'argent. Sonneur de la cloche universitaire, loueur de livres, marchand de rafraîchissements, il ajoute à ses petits bénéfices une redevance fixe statutairement réglée et qui lui est due par chaque étudiant à l'occasion des prises de grade.

La population scolaire, où se coudoient Anglais, Allemands, Portugais, Espagnols et Français, d'où la nécessité du latin comme seule langue officielle pouvant être comprise de tous, se trouve, au regard de l'importance de l'Ecole, fort peu nombreuse, trente à cinquante élèves en tout. Dans un rouleau de suppliques en cour de Rome, où les membres de la Faculté demandent les 22 et 26 novembre



Sceau de Jayme I^{er} d'Aragon, dit le Conquérant, grandeur naturelle, recto; juin 1246. (Archives municipales de Montpellier)

1378 des faveurs spirituelles, elle se montre composée d'une forte majorité de clercs, 38 ecclésiastiques, dont un chanoine, sur 47 étudiants, soit les quatre cinquièmes environ.

Chaque jour davantage les études se font plus longues et plus sérieuses, cause de frais si considérables pour les élèves que, outre la fondation par le pape Urbain V, le 25 septembre 1369, en faveur de douze étudiants pauvres du diocèse de Mende, ses compatriotes, les souverains pontifes, désireux de permettre aux ecclésiastiques de poursuivre leur scolarité à l'abri du besoin, portent à dix reprises, du 20 novembre 1333 au 31 décembre 1393, de deux ans à dix ans le temps pendant lequel les membres de l'Université pourront percevoir les revenus de leurs bénéfices, sans être assujettis à la résidence.

Coupée de nombreux congés qui correspondent, outre le Mercredi toujours chômé en l'honneur d'Hippocrate, aux fêtes religieuses, l'année scolaire est répartie en deux semestres, le grand ordinaire qui va de la Saint-Luc au dimanche des Rameaux, et le petit ordinaire du lundi de Quasimodo à la Saint-Jean. La matière de l'enseignement, donné sans spécialisation préalable par chacun des maîtres, est choisie dans les deux assemblées générales qui précèdent le semestre d'hiver et le semestre d'été par l'Ecole tout entière, maîtres et élèves assemblés, sur un programme minutieusement établi. Le besoin se fait déjà sentir des sciences d'observation : après avoir déclaré que « l'expérience est le meilleur des maîtres », le para-



Une licence à Montpellier au xvi^e siècle.
(Tableau de Privat, passé de l'ancienne Association des Étudiants à la Faculté de Médecine.
Remarque l'évêque-président à gauche, le candidat et les maîtres revêtus de la robe, dite de Rabelais, à chaperon.

graphe XIII des statuts de 1340 formule que de deux ans en deux ans, pour le moins, le chancelier sera tenu de faire procéder à une dissection.

Trois étapes jalonnent successivement la route : baccalauréat, licence, doctorat. Naguère synonyme d'étudiant, le mot de bachelier s'applique seulement à l'élève qui, trois ans d'étude accomplis, après avoir satisfait à un examen préliminaire, a juré d'observer les statuts, et en particulier de ne pas pratiquer en ville avant d'être parvenu à la maîtrise ; il prendra, en outre, l'engagement de poursuivre une scolarité régulière au cours de laquelle il s'abstiendra d'essayer de corrompre ses futurs juges par promesses ou par dons. Pour que cette promesse soit mieux tenue, maîtres et candidats à la licence ne devront point se visiter, encore moins dîner ensemble.

Après avoir procédé, trois nouvelles années durant, aux obligatoires lectures ou cours, le bachelier subit publiquement les examens dits *per intentionem* (*adipiscendi licentiam*). Interrogé par chacun des maîtres, un échec le reporte à l'année suivante. A-t-il fait figure honorable, il reçoit de l'évêque ou de son délégué auquel il est présenté par le président du jury, désigné par roulement, sauf qu'il s'agisse d'un parent qui devient son parrain de droit, le grade envié de licencié ; mais auparavant il a dû à nouveau jurer d'observer les statuts, poursuivre jusqu'au doctorat, et s'abstenir d'exercer en ville jusqu'alors. Faute de serment, sa promotion serait annulée.

Un mois après seulement il pourra, sous la présidence d'un maître de son choix, être promu solennellement au grade supérieur dans l'Eglise Saint-Firmin, au milieu de la foule des maîtres et des condisciples. Tous sont de droit invités au dîner de thèse qui va suivre, les élèves en bloc, les régents sur invitation personnelle qui leur donne droit d'amener deux invités. C'est jour de fête pour l'Ecole dont tous les exercices sont suspendus.

En guise de droits, le nouveau promu doit fournir un vêtement au docteur qui lui sert de parrain. Dans un compromis passé le 8 mai 1389 devant l'évêque de Maguelone, il est même spécifié que cette redevance est de quatre

mesures d'étoffe avec la fourrure qui convient, mais pour le chaperon seulement. Les autres juges doivent assister à la cérémonie avec un vêtement semblable, deux robes superposées, l'une ajustée, l'autre flottante, aux frais duquel le candidat n'est pas tenu de participer, n'étant tenu envers eux que du don d'un bonnet avec sa houpe de soie rouge. Le prix du costume est d'ailleurs spécifié.

Pour éviter que les examens ne soient entachés d'immoralité, défense aux juges d'exiger, solliciter ou accepter de l'argent, sous peine de suspension pendant deux ans pour les maîtres, de retard de deux ans dans la promotion pour le candidat.

Mais peu à peu les régents oublient cette règle et se mettent à exiger des droits en numéraire. Si l'on en croit une requête adressée à

ce sujet vers 1390 aux consuls de la ville par les étudiants, il semble même que les maîtres aient la main lourde. L'indignation des plaignants éclate à chaque ligne : ils parlent de leur « désolation, de l'agonie de l'Ecole, causée par la cupidité effrénée qui aveugle les docteurs, écarte et décourage le mérite pour ne tenir compte que de la fortune des candidats, fussent-ils ignares comme les apothicaires et les barbiers ». Ils supplient bien humblement la municipalité de mettre fin à ces abus.

Si l'on se souvient que les maîtres ne touchent aucun traitement et doivent théoriquement se contenter pour toute redevance de vingt sous au plus par élève et par an, somme dérisoire dont la moitié doit être versée à la caisse commune de l'Ecole, peut-être leur attitude aujourd'hui paraît-elle avoir une valable excuse.

Aussi, dès la réunion de Montpellier à la couronne, vont-ils se tourner vers le roi pour obtenir de lui des adoucissements à une situation si précaire. (A suivre.)



Pierre, gravée aux armes d'Urbain V, fondateur du Collège de Médecine de Montpellier et qui avait pris Guy de Chauliac pour médecin. (Société archéologique de l'Hérault.)



Un professeur de médecine à Montpellier au xvi^e siècle.
(Un Bernard Goussier, La Fleur de Carregue, incunable de la Bibliothèque de la Faculté de Médecine de Montpellier.)

INTRAITS DAUSSE
HÉMORROÏDES VARICES

INTRAIT DE MARRON D'INDE

SOLUTION OU PILULES
(5 gouttes, 2 fois par jour.) (2-3 pilules, 2 fois par jour.)

LITTÉRATURE ET ÉCHANTILLONS Laboratoires DAUSSE, 4, Rue Aubriot PARIS

Arthritisme, Goutte

Rhumatisme

Gravelle, Diabète

VICHY-CÉLESTINS

Bouteilles

et

Demi-Bouteilles



Le PREMIER Produit FRANÇAIS
qui ait appliqué
L'AGAR-AGAR
au traitement de la
CONSTIPATION CHRONIQUE

THAOLAXINE

LAXATIF-RÉGIME

agar-agar et extraits de rhamnées

Posologie

PAILLETTES : 1 à 4 cuil. à café à chaque repas
CACHETS : 1 à 4 à chaque repas
COMPRIMÉS : 2 à 8 à chaque repas
GRANULÉ : 1 à 2 cuil. à café à chaque repas
(Spécialement préparé pour les enfants)

Echantillons & Littérature
sur demande adressée :
LABORATOIRES

DURET & RABY

Marly-le-Roi (S. & O.)

F. Borremans del.

CHOLÉOKINASE

6 à 8 Ovoides par jour

TRAITEMENT SPÉCIFIQUE
DE L'ENTEROCOLITE
MUCOMEMBRANEUSE

LE DÉPILATOIRE HOSPITALIER

De l'utilité, pour le médecin, d'un bon dépilatoire.

La question des dépilatoires est une de celles qui ont provoqué le plus grand nombre de recherches. La difficulté consistait à trouver un solvant énergique, rapide, du poil ou du cheveu, et... un solvant *non irritant* pour la peau. Il faut reconnaître que le problème est ardu à résoudre. Et pourtant il ne se passe point de jour où chirurgiens et médecins souhaitent l'apparition du dépilatoire idéal.

Dans certains cas urgents, l'opérateur n'a ni le temps ni la possibilité de raser la région où va trancher le bistouri; dans des cas pressés de trépanation du crâne il importe de supprimer au plus vite les cheveux gênants; dans les cas d'incisions abdominales ou hypogastriques il arrive que des malades répugnent à l'intervention préalable du rasoir.

Dans la *pratique médicale* courante, le médecin est sollicité à tout instant de formuler une pâte dépilatoire contre des *poils disgracieux* du visage féminin (moustache, favoris, etc.). La tyrannie de la mode qui impose à la femme les décolletés audacieux, les manches courtes, exige également un épiderme glabre.

Dangers de certains dépilatoires.

Il faut reconnaître que médecins et public n'avaient pas eu encore en mains, jusqu'à ces derniers temps, de dépilatoire tout à la fois efficace et inoffensif.

Les journaux médicaux ont signalé maintes et maintes fois les dangers que peuvent présenter les dépilatoires du commerce. Ces dépilatoires, fabriqués sans aucun contrôle scientifique, sont, d'ordinaire, à base de *sels d'arsenic*, et, en particulier, d'*orpiment*. D'autres contiennent de la *chaux vive*, de la *potasse caustique*, toutes substances extrêmement irritantes dont le moindre inconvénient est de provoquer des rougeurs, des brûlures, des eczèmes tenaces.

Enfin, il est des dépilatoires qui doivent être surtout condamnés: ce sont les dépilatoires à base d'*acétate de thallium*. L'acétate de thallium est à ce point dangereux

que sa seule application en un point très circonscrit a pu amener des désastres. Ce corps pénètre, en effet, très facilement dans le sang au travers des téguments; il se répand dans tout l'organisme, provoque en masse la chute de la chevelure et du système pileux tout entier. Malgré les efforts du corps médical, des accidents de ce genre se produisent journellement.



Une femme à barbe

D'après une illustration de l'article du professeur Le Double sur les « Vellus » dans la Revue Médicale du Centre 1909.

Récemment encore, à la Réunion biologique de Marseille, était rapportée l'observation d'un homme de vingt-sept ans qui, à la suite de l'application d'acétate de thallium sur la région à épiler, présentait des signes graves d'empoisonnement; douleurs violentes, surtout intenses aux extrémités, avec exagération de la douleur à la pression sur le trajet des nerfs périphériques (sciatique, cubital, trijumeau, etc.), chute totale et brusque des cheveux, des cils, des sourcils, de la moustache, de la barbe, albuminurie, accélération du pouls, stomatite. Ces symptômes graves durèrent plus d'un mois.

Le Dr Huchard, dans un rapport publié (*Union pharmaceutique*, 1898, page 258), parle des propriétés antisudorales de l'acétate de thallium et signale que

ce médicament détermine une chute rapide de la chevelure.

Le public, qui ne peut connaître la composition chimique des dépilatoires qui lui sont offerts de toutes parts, court ainsi de grands dangers.

Le Dépilatoire Hospitalier est efficace et inoffensif.

Il était réservé à M. Chantereau, ancien interne des Hôpitaux de Paris (*Concours de 1905*), de résoudre le problème du dépilatoire efficace et inoffensif.

Il consacra à ce travail la majeure partie de ses années d'internat, fit expérimentalement à l'hôpital, sous ses propres yeux, une série de préparations et s'arrêta finalement à une formule qui donne toute satisfaction.

Selon l'expression consacrée, le *Dépilatoire Hospitalier dissout le poil comme l'eau dissout le sucre*. Une expérience éloquent le prouve. Elle consiste à enduire de Dépilatoire une touffe de cheveux ou de poils; au bout de trois minutes, si on recherche dans la pâte les cheveux ou les poils, on n'en voit plus trace.

La puissance dissolvante de la préparation est telle que le bulbe pileux lui-même est détruit en grande partie. La papille, il est vrai, produit un nouveau poil. Mais d'ordinaire un usage prolongé donne lieu à des repousses de poils de plus en plus pâles, de plus en plus grêles. L'épiderme n'est nullement irrité: il ne survient ni rougeur ni eczéma.

Mode d'emploi.

L'emploi est d'une facilité enfantine: on étale la pâte sur la région à épiler; on attend trois minutes, un peu plus si le calibre des poils l'exige; on passe un tampon sec d'ouate: la région apparaît aussitôt lisse et glabre.

Prix :

Pour le visage: au public, 12 fr.; aux médecins, 9 fr. 50.

Pour le corps: au public, 20 fr.; aux médecins, 16 francs.

M. Chantereau, ancien interne des Hôpitaux de Paris, pharmacien de 1^{re} classe, 8, rue de Constantinople, Paris.

LES TUBERCULEUX ILLUSTRES

Le Dr L. Guinard, qui dirige les sanatoriums populaires de Paris, fit l'an dernier, au théâtre Femina, une conférence sur « quelques tuberculeux illustres et leurs œuvres ». Des artistes de talent interprétèrent ces poètes, ces prosateurs et ces musiciens. La « matinée », à la fois scientifique et artistique, était donnée au profit de « l'Amicale des malades et anciens malades des sanatoriums de Bligny ».

La thèse du conférencier est contraire à l'opinion assez commune suivant laquelle les tuberculeux sont des êtres spéciaux doués de facultés particulières qui proviennent de la maladie même. Pour le Dr Guinard, le tuberculeux latent, le tuberculeux qui s'ignore, le tuberculeux qui ne souffre pas est un être comme tous les autres êtres. Mais vient la crise aiguë, le malade subit la loi ordinaire qui transforme en effet l'homme en proie au mal en un être nouveau et singulier.

Les phisiques sont, dit-il, des malades comme les autres malades, et rien de tout ce que l'on nous décrit comme les caractérisant ne leur appartient en propre, pas même l'optimisme de la fin, encore moins cette exaltation amoureuse anormale qui est devenue la marque distinctive de ceux que l'on a appelés « les Enivrés ». Ce mot, à coup sûr, ne mérite pas la fortune relative qu'il a eue à son apparition.

Les tuberculeux illustres, dont les œuvres sont à ce point de vue étudiées par le Dr Guinard, sont au nombre de cinquante-neuf. Il s'est surtout arrêté à Witteu, Bastien Lepage, Marie Bashkirtseff, Mozart, Schubert, Chopin, Benjamin Godart, Blaise Pascal, Vauvenargues, Spinoza, Joachim du Bellay, Etienne de La Boétie, Molière, Scarron, Arvers, M^{lle} de Lespinasse, Louisa Siefert, Millevoye, Novalis, Schiller, Maurice de Guérin, Glatigny, Georges Rodenbach, Jules Laforgue, Saint-Cyr de Rayssac, Albert Samain, Prosper Mérimée, Emile Debraux, George Sand et Marcel Schwob.

Dans le nombre, il est des mélancoliques, des rêveurs, des timides, des assoiffés d'idéal et d'infini, comme Albert Samain, Maurice de Guérin, Rodenbach. Mais il en est beaucoup d'autres, tels que Glatigny et Debraux, par exemple, qui ont supporté avec la plus parfaite insouciance et sans les traduire



Maurice de Guérin, mort polémique à 38 ans.

(Collection de M. Perrin, éditeur.)

La personnalité de Maurice de Guérin et son œuvre présentent un très spécial intérêt pour le médecin. L'une et l'autre seront étudiées un jour dans nos colonnes.

dans leurs œuvres, les souffrances que leur imposait la maladie. Certains, comme Chopin, ont vu leur état nerveux s'exagérer sous l'influence du mal; mais il en est d'autres, comme Schubert et Mozart, qui tombés malades après avoir déjà beaucoup produit, ont pu moralement souffrir beaucoup de leur état valedudinaire, mais ne l'ont pas laissé percevoir au dehors; leurs œuvres ne paraissent pas avoir changé de caractère. Chez Schubert notamment, on ne voit rien qui traduise la tristesse ni le découragement.

Quant au plus illustre de tous, Molière, on sait que tout poète comique qu'il était, il n'était pas gai. Mais les conceptions littéraires de son temps s'y opposant, aussi bien même que les lois du genre qu'il traitait, il n'a dû que rarement laisser transparaître dans son œuvre les sentiments profonds qui l'agitaient.

LE PAIN DE COTON

Les Américains, qui n'en sont pas à une audace pres, viennent d'inventer le pain de coton. Les Indiens Pueblos employaient déjà depuis longtemps, dit-on, la farine de cette graine dans un but analogue. Mais ce n'est qu'en ces temps derniers que cette idée est entrée dans le domaine de l'alimentation raisonnée, ou tout au moins expérimentale.

M. G. Fraps, au Texas, a donc fabriqué du pain avec la farine de la graine de coton et a étudié la valeur culinaire et hygiénique. Les résultats de l'expérience furent concluants. Ce pain est si riche en protéines et en graisses qu'il constituerait un merveilleux succédané de la viande, dont il remplacerait une quantité approximativement double: 85 à 100 grammes de farine de coton introduits dans l'alimentation quotidienne permettraient, d'après les calculs de cet auteur, de supprimer complètement la ration carnée. Pour obtenir le pain le plus savoureux et le plus utile, le mieux est de mélanger cette farine à celle du blé dans la proportion d'un quart.

Comme toute médaille, celle que l'on frappe en l'honneur du pain de coton a un revers, lequel est d'importance. La farine de coton est souvent toxique. Ce grave défaut, dont les pyrophosphates sont responsables, se présente de façon irrégulière. On n'a pu déterminer encore si cette variabilité tient au terrain de culture ou à la graine. D'où la nécessité d'une analyse de chaque lot de farine.

Produits médicaux inoffensifs

POUR LA TOILETTE DU VISAGE

particulièrement indiqués dans les cas de dermatose ou de délicatesse de la peau

Littérature et Échantillons : 21, Faub^e Montmartre, Paris

Voir également les Primes d'ÆSCULAPE page 1.



L'ÉTERNEL FÉMININ ET LE PROBLÈME DES SEXES

Dans une de ces études ironiquement graves et résolument paradoxales, dont il possède le secret, M. Jean Finot examine la question de l'éternel féminin : c'est un chapitre de son nouveau livre, *Préjugé et problème des sexes*. Il est certain que la femme a des aspirations nouvelles et qui méritent d'attirer l'attention : elle ne veut plus être une esclave.

C'est une conséquence qu'il était impossible d'éviter. Un concile eut l'imprudence d'accorder à la femme une âme. Au paravant, les hommes pouvaient déclarer, sans être qualifiés de barbares, que la femme n'était pas leur égale. Elle ne possédait pas le souffle divin ; elle ne portait pas en elle un principe d'immortalité. Quand viendrait le jour du Jugement dernier, elle resterait de la poussière ; elle ne ressusciterait pas. Elle n'était qu'une vile matière, destinée à créer parfois cet être merveilleux, l'homme. Admirable théorie ! Ainsi, il y avait, dans la société, de l'ordre, de la hiérarchie. Malheureusement, nos ancêtres furent aussi vaniteux que nous-mêmes. Nous éprouverons toujours le besoin de prêter à nos amies des vertus intellectuelles et des sentiments délicats. C'est une forme de *candalisme*. Le bon roi de la légende voulait que le berger admirât à son aise la nudité de la reine. Nous ne déshabillons pas devant un tiers celle qui nous est chère ; nous publions les qualités de son cerveau et de son cœur. Un jour, dans une assemblée d'hommes, quelqu'un dit :

— J'ai dans ma maison une petite créature qui a pour moi un attachement profond et qui exprime son amour en termes exquis.

De là vient tout le mal. Aussitôt, un autre a répondu :

— Dans mon sérail, une délicieuse en-

peu ridicule de l'homme une importance singulière. L'émulation naissait entre les mâles ; ils allaient parer leurs servantes

Le premier homme — ce pauvre Adam — a subi la séduction immédiate, instinctive qu'exerce la femme. Il est tranquille, dans le Paradis. Pendant son sommeil, Dieu lui prend une côte et lui en fait une compagne. A son réveil, Adam voit auprès de lui une créature bizarre. J'imagine qu'il en eut d'abord une peur salutaire, et que, pour se mettre en sûreté, il grimpa le long d'un arbre. Installé sur une branche flexible, se balançant mollement, il examina à loisir Eve qui demeurait étendue sur l'herbe ; car elle était paresseuse déjà et fière de sa beauté. Elle souriait à toutes les grâces de la nature et surtout elle souriait parce qu'elle devenait que son sourire était agréable. Peu à peu Adam se rassura. Il descendit de l'arbre, s'approcha de la première femme. Quelques heures plus tard, il céda à un caprice d'Eve. Il blessait profondément Dieu qui était son meilleur ami. Car la puissance de la femme s'emploie tout d'abord contre les amis de l'homme. Chassés de l'endroit délicieux où ils pouvaient vivre sans rien faire, Adam et Eve durent gagner leur pain à la sueur de leur front. Ainsi l'avait ordonné l'Éternel. Mais Eve eut bientôt modifié le sens de la parole divine. Elle expliqua à Adam la phrase du Très Haut :

— Il n'a pas dit, affirmait-elle, que nous gagnerions notre pain à la sueur de notre front, mais que *tu* gagnerais notre pain à la sueur de ton front.

Adam se laissa convaincre et il accomplit un labeur afin qu'Eve pût avoir d'agréables repas. Quand il rentrait le soir, harassé, elle lui disait :

— Tu vois ! J'ai travaillé, moi aussi. Regarde comme je suis jolie. Je me suis fait une belle robe de feuillage. J'ai découvert une coquille rose dont je frotte mes ongles ; vois comme ils sont polis et brillants. Admire ma coiffure. Aimes-tu ce



Pauline de Talleyrand-Périgord, devenue plus tard marquise de Castellane, d'après une miniature qui la représente à l'âge de 18 ans.

fant se meurt d'amour pour son maître et ses plaintes sont d'une jolie tendresse. Ainsi, la femme devait à l'orgueil un

de toutes les richesses et de tous les talents, afin d'exciter la jalousie de leurs semblables...

AFFECTIONS NERVEUSES DOULEURS INSOMNIES

Comprimés HYPNASE VERGELOT

Adultes { 2 comprimés en se couchant.
1 ou 2 au moment des crises.

Enfants : 1 comprimé par jour.

Littér. et échantil. sur demande E. VERGELOT 163 r. de Flandre, PARIS

ASSOCIATION DES FERMENTS AUX HYPNOTIQUES ABSENCE TOTALE DE BROMURE

alles d'oiseau ? Ah ! l'existence nouvelle est rude. Mais je l'accepte avec courage. La besogne ne m'effraye pas, je la supporte avec allégresse cette épreuve. J'ai bonne mine, n'est-ce pas ? J'ai dormi un peu quand le soleil était au milieu de sa course. C'est pourquoi mon regard est vif et mon teint clair. Mais tu manques d'entrain, mon pauvre Adam. Allons ! Souris !

Et Adam, qui avait peiné depuis l'aube jusqu'au crépuscule, s'efforçait de sourire. A son exemple, pendant des siècles et des siècles, les hommes ont travaillé pour leurs compagnes et ils ont souri. Il ne se sont point lassés de ce rôle, comme on le pourrait croire. Ils étaient respectueusement soumis à cette force obscure et divine : l'éternel féminin. C'est la femme qui a renoncé à cette situation privilégiée. Tout à coup elle a cessé de comprendre qu'elle était une idole ; elle a cru qu'elle était une esclave. Il faut avouer qu'on peut s'y tromper. Une divinité n'existe que par les hommages des fidèles. Elle dépend de leur bonne volonté, de leur ferveur. Elle est soumise à leurs caprices. Ils peuvent la retenir, la briser. L'état divin est précaire. Le femme, perdit sa piété et même la foi qu'elle avait en elle-même. Elle cessa d'avoir confiance dans l'efficacité de cette puissance mystérieuse : l'éternel féminin.

La déesse devient une vierge forte. Elle ne se pare plus d'étoffes lâches qui troublent les cœurs des hommes. Elle porte des robes rationnelles. Elle n'est plus étendue sur un divan et ses mains amollies ne s'écartent plus sur des dentelles ou des fourrures. Elle est assise, très droite, devant une machine à écrire, — symbole de son affranchissement ! — et ses doigts raïs frappent les touches de bois. Clac ! Clac ! Clac ! Clac ! Clac ! C'est l'acte qui libère la femme ! Clac ! Clac ! Clac ! Clac ! Elle échappe à la tyrannie de l'homme ! Clac ! Clac ! Clac ! Elle est tout à fait dé-

roulé : un rapide déclanchement et recommençons vite ! Clac ! Clac ! Clac ! Clac !

Elle peut regarder en face, fièrement,

qui sautille, qui gazouille. Elle est la concurrente de l'homme. Elle s'en vante, et elle a bien raison. Elle conclut ainsi :



La duchesse de Dino.
D'après le tableau peint par Pradon.

ses maîtres d'hier. Elle gagne sa vie. Elle est saine, active et sportive. Elle n'est plus soucieuse de gourmandise et d'amour, comme les petites épouses du sérail. Elle n'est plus une oiselle qui lisse ses plumes,

— Avons-nous, en perdant notre frivolité et notre faiblesse, perdu notre charme ?

Hypocrites, les hommes répondent :

— Non ! non ! Vous avez gardé toute votre séduction. Elle est même devenue

plus forte. Nous subissons plus que jamais la puissance de l'éternel féminin.

Ils mentent. Ils avaient besoin de se dévouer pour une créature sans énergie, de lui apporter, comme à un enfant, des jouets. Ce qui les prenait, c'était précisément la mollesse, et l'inconscience de la femme. Dalila n'aurait pas eu raison de Samson si elle avait occupé un emploi dans l'administration phylistine, et Déjanire n'aurait pas séduit Hercule si elle avait cousu des douzaines de tuniques semblables à celle dont elle lui fit présent.

Les hommes s'en réjouissent, parce qu'ils sont égoïstes. Depuis des siècles, ils subissaient une illusion qui leur était chère, mais qui les contraignait à d'immenses efforts. Or, voici que l'idole parle et dit à ses fidèles :

— Cessez de m'offrir vos sacrifices ! Je m'en détourne ! Je ne veux devenir qu'à mon travail mes richesses.

Faiblement, par politesse, les hommes ont protesté. Et puis, au nom des nobles idées, ils ont accepté la situation nouvelle. Ils ont dit à la femme :

— Nous sommes bons ; nous sommes équitables ; nous te permettons d'être laborieuse ; toutes les carrières te sont ouvertes. Régénère-toi par une saine activité ; développe-toi par le travail ; si la besogne quotidienne t'enlaidit, ton âme n'en est que plus belle.

Mais en secret ils sourient. Tandis que la femme croit sortir de servitude, c'est l'homme qui se libère. Il se délivre des obligations traditionnelles ; il rejette toutes les charges que depuis la création du monde il devait supporter ; il se demande comment il a pu être si longtemps soumis à l'éternel féminin, et craignant que la femme ne se ravise, il lui récite :

— C'est très bien ! Cette mode vous sied ! Vous êtes charmante !

NOZIERE (Le Temps).

PUIMOSÉRUM

Bailly

Expérimenté avec succès dans les Hôpitaux, Cliniques, Dispensaires et par plus de :
8.500 Médecins Français et 23.000 Médecins Étrangers

CONDENSE EN UNE SYNTHÈSE HÉROIQUE

Résume ce que nous avons de plus efficace contre

TOUX-RHUMES-BRONCHITES

GRIPPE-ENROUEMENT

TUBERCULOSE LATENTE

PRESCRIRE : Une cuillerée matin et soir A. BAILLY, 15, rue de Rome. PARIS

Traitement des Varices

Migraines
Maux d'estomac
Maux de reins
CONSTIPATION
Douleurs périodiques chez la femme
PARALYSIES
Troubles circulatoires, etc.

par la BANDE ou la CEINTURE

Electro-Faradique

Brevet s. g. d. g. du Dr Gaston PEGOT
Envoi franco des Notices explicatives
Maison MATHIEU, 113, boulevard St-Germain, Paris
Téléphone Gobellins 11-10

PARIS-LEVANT

Revue Mensuelle Illustrée

Numéro spécimen aux lecteurs d'ESCUAPE

J. PHAQUIS, Directeur
26, rue des Petites-Ecuries, PARIS

Société Générale d'Orthopédie

Lamy, Directeur

BANDAGES
BAS ÉLASTIQUES, CORSETS
SOUTIENS-GORGE
CEINTURES
ARTICLES D'HYGIÈNE

CORSETS ÉLÉGANTS
recommandés
aux femmes débileuses
et concilier
les exigences de la mode
et les soins
du bien-être physique.

128, Boulevard Haussmann, Paris

Téléphone 57-36

LE SENS OLFACTIF DES INSECTES

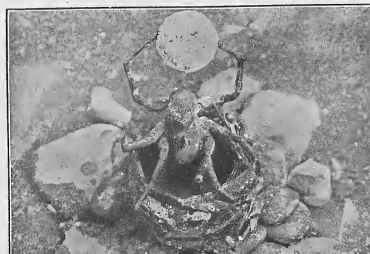
Un grand nombre de faits de la vie des insectes ne semblent pouvoir s'expliquer qu'en admettant chez ces animaux un sens olfactif particulièrement puissant. Les exemples sont nombreux : si dans une fourmière une fourmi de la même espèce que celles qui l'habitent, mais appartenant à un autre essaim tente de pénétrer, elle sera immédiatement expulsée. On a quelquefois invoqué l'hypothèse d'une sorte de langage permettant à chaque individu de se faire reconnaître, mais la surdité est le cas général dans la classe des insectes, et les fourmis en particulier sont absolument sourdes. Il reste donc l'odorat spécial à chaque essaim, qui semble constituer le mode d'identification.

De même, lorsque le cadavre d'un mammifère de petite taille se décompose dans un champ, une légion de sylphes et de microphores n'existant pas dans les environs immédiats et venus quelquefois de plusieurs kilomètres, accourent pour y pondre leurs œufs, guidés uniquement, semble-t-il, par leur odorat. C'est encore leur odorat qui conduit le scarabée sacré vers l'excrément d'herbivore, dont il fera une boule pour y déposer sa progéniture, etc.

Est-ce bien cependant l'odorat qui guide l'insecte? On n'a à ce sujet que peu d'expériences; les seules un peu précises sont dues à Fabre, et ont eu pour point de départ l'attraction sexuelle chez les papillons, bien connue des entomologistes, qui permet aux individus éloignés de se rejoindre malgré des difficultés de route parfois considérables.

Fabre enfermait sous un treillis métallique des femelles de divers papillons et constatait l'arrivée de nombreux mâles. Une particularité remarquable de ces expériences est que l'une des espèces étudiées

n'avait été que très rarement observée dans la région. Au contraire, si les femelles étaient enfermées sous une cloche de verre hermétiquement close, l'attraction cessait, mais tout objet, rameau, étouffe, panier sur lequel elles s'étaient posées quelque temps se trouvait doué de propriétés attractives.



La lyceuse de Narbonne exposant sa sacoché d'œufs aux rayons du soleil. *Clouche à l'entrée de son nid, l'araignée tient dans sa patte la fine sacoché de soie blanche renfermant sa future progéniture, et, pour l'exposer régulièrement à l'action incombustible du soleil, lui fait subir de temps à autre un mouvement de rotation.*

H. FABRE.

Fabre a conclu de ces résultats qu'il existe une odeur particulière, incapable d'affecter notre odorat et pouvant se transmettre à grande distance. Bien que la généralisation soit hardie, il semble possible d'admettre que les insectes sont doués d'un sens olfactif d'une singulière puissance et dont aucun animal autre ne semble doté.

PRESSION DE RACES

ET DE FRONTIÈRES

Tandis que nous restons stationnaires en France au point de vue de la population, dit le Dr Casset, dans le *Réveil Médical*, gardant pour ainsi dire le même niveau, tout autour de nous les autres pays s'em-

population étant en moyenne de 70,6 habitants par kilomètre carré.

L'Allemagne compte 100 habit. en moyenne, avec sur la frontière : *Grand-duché de Bade*, 124 hab. par kil. carré.

Alsace-Lorraine, 118 hab. par kil. carré.

La Belgique possède 231 hab. en moyenne avec sur la frontière :

Flandre, 318 hab. par kil. carré.

La Grande-Bretagne présente 215 hab. en moyenne, avec :

Dans les *Iles Normandes*, 500 hab. par kil. carré.

L'Italie, la Suisse, donnent les mêmes proportions; seule l'Espagne fait exception.

Notre pays, clairement comme population, est donc entouré d'une ceinture d'humanité épaisse (compacte et grande) de peuples divers s'entassant à nos portes. La légalité qui les retient aux frontières protège encore notre sol riche et incomplètement utilisé (car il pourrait nourrir le triple de la population), mais pour combien de temps?

Consultons l'histoire; celle-ci nous répondra que depuis les temps primitifs, les peuples ayant un trop-plein de leur race comparativement à leur contrée d'origine se sont déversés sur leurs voisins au sol plus riche ou moins peuplé. Sauf de rares exceptions, la direction générale des grandes invasions a toujours été du nord-est au sud-ouest, des pays froids et rudes aux climats tempérés (Tamerlan, Gengis-Khan, les Huns, les Wisigoths, Vandales, Cimbres, etc.).

C'était alors l'émigration brutale en masse, broyant tout si elle était forte, disparaissant dans la résistance des envahis ou plutôt se fusionnant avec eux si elle était plus faible.

Aujourd'hui, les mêmes causes subsistent; les effets sont et seront fatalement

plissent, leur densité populaire s'accroît, leur étiage monte.

La France peut être comparée à un réservoir à moitié plein seulement, dont les frontières forment la protection, mais autour duquel le flot humain des peuples étrangers monte toujours, menaçant d'y pénétrer par-dessus les bords.

Citons quelques chiffres, notre densité

STATIONS CLIMATIQUES DE FRANCE

AGAY (Var)

Charmante station de repos et d'excursions dans l'Estérel. Vie au grand air. La baie est abondamment boisée d'essences balsamiques et l'air saturé d'ozone.

Le climat est très sec grâce à un sol sablonneux et porphyrique et à une abondante végétation de résineux.

Indications. — *Climat tonique, stimulant, convient aux surmenés, neurasthénies, lymphatiques, anémies, artérioscléroses.*

Contre-indications. — *Tuberculose pulmonaire, asthme essentiels.*

CANNES (Alpes-Maritimes)

Cannes s'offre avec une gamme climatologique très étendue, grâce à la surface de son territoire médical. Car « les deux golfes de la Napoule et du golfe Juan constituent en réalité un seul golfe immense, s'enfonçant dans les terres ».

Indications. — La zone marine a un climat excitant, tonique, stimulant (rachitiques, lymphatiques, convalescents, *liverwells torpides, neurasthéniques, anémies*).

Contre-indications. — *Tuberculose aiguë, nervosus excitables, asthme essentiel.*

Médecins — Abadie, Ardissou, Baradat, Basterich, Bayle, Bernard-Dubay, Baradat (Marius), Binefati, Blanc (40, rue d'Antibes), Bollart, Bompayre, Bonnefoy, Bourcart, Bright (Georges), Carr, Castelbou, Charasse, Christine, Chuquet, Cochot, Comoy, Courchet, Danillon, Douai, Dupaigne, Duponnois, Ehrmann, Escarrais, Faure, Fournier (43, rue d'Antibes), Gallippe (71, rue d'Antibes), Gimbert (Anc. Int. Hôp. Paris), Glumet, Girard (L.), Guilloz, Guizer, Guizol, Hache Maurice, Hugues-Amourette, Hugues-An-

toine, Josseland, Jouffray, Kent-Gazet, Labrac, Laffère, Lalou, Laurent, Lhuillier, Loeb, Macdougall, Manoux, Marshall, Mary (M^{re}), Mathien, Oudaille, Pascal, Pace, Pichard, Pourcel, Reillet, Roques, Roux, Sanders, Sassani, Sauvage, Seytre, Thibonnet, Thomas, Triai, Vauderman, Vergut, Verdale (H.), Vernet, Westerman.

LES FUMADES (Gard)

Les Fumades se trouvent à une altitude moyenne de 150 mètres, dans une vallée abritée du mistral par une colline dénommée « Côte Chaude ». C'est le climat provençal avec tous ses avantages (température moyenne de l'hiver : 10°7) sans en avoir les inconvénients (le printemps est le vent du Nord maritime). Les montagnes sont couvertes de plantes odoriférantes : lavande, thym, sarriette, etc. L'air y est pur et sec, le panorama est superbe, les hautes montagnes des Cévennes se profilent à l'horizon et comme disait une des célébrités du corps médical anglais, client assidu de la station : *C'est l'Ecosse, avec le Climat de Provence.*

Indications. — Le climat est souverain pour la guérison des :

1° *Troubles nerveux*. — Nervosisme, neurasthénie, troubles hysteriformes et intoxications (particulièrement les intoxications produites par le tabac, l'alcool et la morphine).

2° *Maladies générales de la nutrition*. — Troubles du développement chez les enfants et les adolescents, anémie, chlorose.

3° *Cure d'air*. — Station de convalescence parfaite pour les personnes fatiguées par suite d'opérations, de blessures, ou séjour aux colonies.

Médecin. — Dr Courtéjou.

SEL DE HUNT

Alcalin
Type

Spécialement adapté à la Thérapeutique Gastrique

Dyspepsies, Gastralgies

Action sûre, Absorption agréable, Innocuité absolue

LABORATOIRE ALPIL BRUNOT, 16, rue de Boulainvilliers, Paris

Thermothérapie

AIR CHAUD
LUMIÈRE
CHALEUR RADIANTE
LUMINEUSE

Radiateur photothermique ouvert

Appareils du Docteur
Miramand de Laroque
pour la
pratique médicale couranteHyperémie, Sudation, Anal-
gésie, Diurèse, Résorption
des exsudats, Accidents,
Opérations, Maladies chroniques
(coute, rhumatisme,
tuberculose)

- 1° **Radiateur photothermique.** Bain local de chaleur et de lumière, électrique de 50 à 150°, s'adapte over dans l'appareil du malade; l'eau, peu volumineuse, très portable, empêche toute complication, technique très simple. En usage dans les Hôpitaux civils et militaires, les cliniques, les stations thermales. Utilisé et prescrit dans leur clientèle par un très grand nombre de Médecins du Monde entier.
- 2° **Radiateur à liquide ou à Sable chauds.** Bain local de chaleur obscure et d'air chaud; de même forme que le radiateur photothermique, le remplace à défaut d'électricité.

3° Douche d'air chaud graduée

A. HELMREICH, Nancy

ÉLECTRICIEN-CONSTRUCTEUR
FOURNISSEUR DES HÔPITAUX

les mêmes. Les lois internationales actuelles tendent en pour le moment notre loi contre la densité et les appétits qui s'accumulent aux frontières, mais si l'invasion globale et instantanée est encore suspendue, l'invasion lente, ou plutôt l'infiltration persistante et individuelle des Belges, Allemands, Italiens en France, se fait constamment. Qui peut répondre que nous pourrions prédominer, assimiler cette invasion lente et continue, ou que les lois actuelles nous garderont toujours de l'invasion globale? Une convulsion, une secousse internationale peut produire une brèche par laquelle le flot envahisseur emportera comme un fétu nos conventions morales et nos barrières diplomatiques artificielles.

Notre stagnation populationnelle, en face de l'accroissement qui bouillonne aux frontières constitue un péril évident, car la pression peut augmenter à tel point que notre défensive fictive s'écroule en un clin d'œil.

Y a-t-il un remède? Oh! un seul : faire remonter notre étage au niveau de celui d'aujourd'hui par une natalité plus considérable, par le repeuplement des campagnes qui constituent la véritable force et solidité d'un pays. Mais combien difficile à appliquer, dans une contrée où le paysan fuit de plus en plus la motte de terre qui nourrit pour le pavé de la ville qu'il tue; où le laboureur, le producteur est déconsidéré, pendant que le bureaucrate parasitaire est sur le pavé; où le fonctionnariat grandissant attire et détourne toutes les forces vives du pays.

Parler et se liguier pour la repopulation? Vains mots et idéalisme! C'est l'esprit national et l'intérêt individuel qu'il faut changer : c'est resserrer les liens de la famille, faire que chacun trouve davantage à vivre des autres, et non à les éviter; que la femme pense au berceau et non pas à la cuvette! A. CASSET.

LES PLANTES ONT DES YEUX

Le professeur Gottlieb Haberlandt, de l'Institut botanique de Graz, en Styrie (Autriche), vient de faire une découverte qui constitue une véritable révélation dans le monde des sciences naturelles.

A vrai dire, il s'agit de la confirmation définitive d'un fait déjà établi par des observations antérieures. L'éminent savant, dont les travaux jouissent d'une grande notoriété parmi les spécialistes des études

des facettes analogues, présentant une quantité infinie d'images réfléchies au foyer visuel.

Un bouquet d'arbres étalant au soleil sa luxuriante végétation réunie ainsi une multitude de miroirs, chaque cellule épidermique ayant les mêmes propriétés qu'une petite lentille distincte.

La vision des plantes n'est pas consciente comme celle de l'insecte; il se rend compte de chaque image dessinée dans toutes ses facettes oculaires, mais elle existe indubi-

conclure que les plantes ont de vrais yeux, rudimentaires, comme les abeilles et autres hyménoptères, lépidoptères et diptères, qui leur font distinguer ce qui s'offre à leur vue avec quelque éloignement. Gottlieb Haberlandt a noté spécialement des yeux dans les feuilles du sycamore, de l'ébène de Norvège et de l'acanthe du Pérou. Les yeux des plantes diffèrent toutefois de ceux des insectes en ce qu'ils n'ont pas de pigment, mais il leur reste à déterminer jusqu'à quel point la chlorophylle y supplée. Haberlandt et ses collègues ont, comme ils devaient s'y attendre, rencontré des objections et des contradictions qui mettent en doute la vision active des plantes et ne leur concèdent — et encore — que la vision passive.

(Revue du 1^{er} mars 1913.)

LE BOIS TRANSFORME EN ALIMENT

Les déchets de sciage des bois tendres sont soumis à l'action d'une solution aqueuse d'acide sulfurique à 3 p. 100, sous une pression de vapeur de 5 à 7 kilogrammes par centimètre carré. Le bois devient une masse pâteuse, brunâtre, renfermant jusqu'à 25 pour 100 de sucre. Si on fait fermenter ce sucre, on obtient 110 à 150 litres d'alcool par tonne de bois traité.

Le bois traité devient poreux, friable. On l'a donné comme aliment au bétail, sous le nom de sacchulose. Mélangé à la mélasse, il a fourni d'excellents résultats, notamment une augmentation de poids. Plusieurs milliers de tonnes ont été ainsi consommées en Angleterre.

Le sucre de bois utilisé pour la production de la vente de boucherie, c'est là assurément une conquête de la chimie qui mérite d'être signalée.



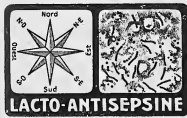
Le Hohenburg restaurant par l'Empereur Guillaume II (Alsace-Lorraine)

agronomiques, a pu constater que chez beaucoup de plantes on remarque des organes de la vue comparables à ceux des animaux inférieurs; leurs cellules épidermiques étant, en réalité, des lentilles convexes aussi parfaites que la facette de l'œil des insectes. On sait que chez la mouche commune ces facettes sont au nombre de plus de 4,000 et que chez le papillon elles s'élèvent à 17,000. Or, dans les végétaux, les cellules des feuilles offrent également

tablement, comme l'a démontré Haberlandt en photographiant à l'aide d'un appareil combiné avec le microscope, les parties minuscules de l'épiderme du limbe. Ces expériences, corroborées par le Dr Nutall, de Londres, et le Dr Harold Wüger, ont permis de reconnaître, dans chacune des cellules épidermiques, des images très nettes d'objets situés à différentes distances, ainsi que de personnes et de maisons. On peut, suivant les botanistes, en

ANTISEPSIE INTESTINALE : MÉDICATION LACTIQUE

COMPRIMÉS et PÂTE à la



(Adoptée dans les Hôpitaux de Paris)

Autres formes thérapeutiques : LAIT CAILLÉ — Bouillon — Poudre

LACTO-ANTISEPSINE

DOSES
Comprimés, 3 à 6 par jour (4 à 6, la boîte de 50).
Pâte, 1 à 2 cuillères à soupe (16 à 32, la boîte).
Prévoir également laits en pharmacie ou bouillon maison.

FERMENT LACTIQUE
Laboratoire du Dr J. TROUETTE

SÛR et ACTIF (facile Bulgare)
Entièrement obtenu par le
Demandez ÉCHANTILLONS et
Notions : 10, Rue du Bas, PARIS

La Lacto-Antiseptine du Dr J. Trouette résout tous les époues fondus sur les fermentations : ANTISEPSIE INTESTINALE, ULCÈRES, PLAIES SPHAGÉLÉES, etc.

Voir

Page 1

la Liste de
nos Primes

Névralgies, Migraines, Goutte, Gravelle, Rhumatisme, Fièvre de fatigue, Insomnies, etc.

Supprime tout ce qui est douleur

DOSES

Adultes : 4 à 8 cuillères à café suivant les cas, dissous dans un peu d'eau

Enfants : 2 à 4 cuillères à café.

DOSES

Adultes : 4 à 8 cuillères à café suivant les cas, dissous dans un peu d'eau

Enfants : 2 à 4 cuillères à café.

LA MALADIE DE FRÉDÉRIC III

Le Dr F. Chavanne, dans un article intéressant de l'*Oto-rhino-laryngologie internationale*, vient d'examiner, à la lumière des récentes acquisitions de la laryngologie moderne, le cas de la maladie de Frédéric III, de son diagnostic, et du traitement qui aurait pu lui être opposé.

Un récent article de Welschinger (1) vient de remettre sur toutes les lèvres, dit-il, une histoire pathologique particulièrement intéressante pour les laryngologistes, celle de la dernière maladie de Frédéric III. Je n'insisterai pas sur le côté moral de cette lamentable agonie : en face de l'héroïsme du malade s'agitent de mesquines passions humaines et quelques-uns des médecins de l'empereur ne surent pas, hélas, s'y soustraire entièrement. Passons sur ces tristesses : aussi bien les mémoires (2) de l'un des figurants du drame les soulignent peut-être davantage encore que la défense si digne de l'accusé (3) de l'adieu ; mais constatons du moins avec satisfaction l'irréparable conduite de ceux qui furent la des véritables représentants de la laryngologie, Morell Mackenzie et Krause.

Sans reprendre ici la question des tumeurs du larynx, je voudrais simplement examiner si les progrès réalisés depuis 1888 permettraient aujourd'hui d'éviter l'erreur de diagnostic microscopique commise alors, au début de la maladie, et de tenter en toute sécurité une thérapeutique plus active.

Pour le cancer du larynx, comme pour toutes les tumeurs malignes, le succès opératoire définitif dépend en grande partie de la précocité du diagnostic. Il n'y a pas très longtemps encore, il était classique d'écrire et de penser à ce sujet : en cas de diagnostic hésitant, le microscope lèvera les doutes. Les affirmations anatomo-pathologiques, en matière de néo-



Bismarck, dont l'âme rude s'attendrit devant les souffrances de Frédéric III.

plasmes, étaient réversées comme des dogmes : quand l'évolution de la tumeur de Frédéric III était venue infliger de façon tragique le diagnostic de pachydermie laryngée porté par Virchow, on s'était bien gardé de penser à une imprécision possible de l'examen histologique ; mais, sans hésiter, on avait immédiatement accusé Morell Mackenzie d'avoir enlevé un fragment trop superficiel de la tumeur ou même un morceau de la corde vocale saine. Il n'est peut-être pas de chirurgien, pourtant, qui ne se soit trouvé en présence de faits analogues ; chacun alors, suivant son tempérament, taxe le microscope d'inutilité, ce qui est souverainement inexact, ou se rattache à l'idée de la transformation d'une tumeur bénigne en tumeur maligne, ce qui est possible mais rare, ou en tout cas, insuffisant en ces générale.

La vérité est qu'il ne faut pas demander au microscope plus qu'il ne peut actuellement donner pour la solution de l'éternelle question : cancer, syphilis, tuberculose ou inflammation.

De nombreux observateurs ont insisté sur ce point ces dernières années. Leurs conclusions semblent bien résumées dans la thèse de Chénélet (1), inspirée par Nicolas et Favre. « L'examen histologique, dit-il, ne permet pas toujours de distinguer nettement les infiltrations tertiaires syphilitiques d'avec les sarcomes ou la tuberculose. La présence de cellules géantes ou de myéloploques n'est un critérium en faveur d'aucune de ces maladies en particulier. » « Renaut, ajoute-t-il plus loin, admet que les myéloploques ne sont que des cellules géantes, qu'on peut rencontrer dans presque tous les sarcomes, les syphilomes, la tuberculose et même dans certaines inflammations non spécifiques. » « La cellule géante, écrit Forgue et Massabau, ne doit être considérée que comme un élément cellulaire en état de suractivité fonctionnelle. »

On arrive donc ainsi, peu à peu, comme le remarquent Poncet et Leriche, à cette conception que « l'inflammation, par elle seule, peut réaliser tous

(1) CHÉNÉLET. — Sur les formes syphilitiques simulant les sarcomes (Thèse de Lyon, 1910).

(1) WELSCHINGER. — L'agonie d'un empereur (La Revue hebdomadaire, 7 décembre 1912).
(2) BUCHHOLTZ. — ERNEST von BERGMANN. — Leipzig, 1912, Vogel.
(3) MORELL MACKENZIE. — La Dernière maladie de Frédéric le Noble. — Paris, 1888, Ollendorff.

FABRICANTS D'INSTRUMENTS DE CHIRURGIE, DE PRÉCISION, APPAREILS ORTHOPÉDIQUES

LUER (F.) et Docteur W. WULFING-LÜER, 104, boul. Saint-Germain, Paris. Tél. 813-90.

Fabrique d'instruments de Chirurgie et d'appareils de Médecine.

HUIT GRANDS PRIX.

Catalogue sur demande : 1° Spécial pour l'ophtalmologie (1901) ; 2° Spécial pour l'oto-rhino-laryngologie, l'asaphano-trachéobronchoscopie (1911) ; 3° pour la Chirurgie générale (1904).

THERMOTHÉRAPIE, appareils du Dr Miramon de la Boquette, pour la pratique médicale courante.

Air chaud ; Lumière.

Helmreich, constructeur, fournisseur des hôpitaux, à Nancy.

COGIT (E.) et C^{ie}, boul. St-Michel, 36, Paris. Tél. 612-20.

Constructeur d'Instruments et Appareils pour les Sciences.

Fournitures générales pour Bactériologie et Micrographie.

Dépôt pour la France des Microscopes et des Jumelles à prismes F. Leitz.

WICKHAM, ancien externe des Hôpitaux de Paris, Hors concours. Membre du Jury, 15, rue de la Banque, Paris. Tél. 270-55.

FABRIQUE DE BANDAGES HERNIAIRES. — Appareils à pièces interchangeables, légers, confortables, d'une robustesse et d'une sécurité absolues. Le principe mécanique qui préside à leur construction leur donne une supériorité incontestable.

Contention parfaite, souvent guérison.

LACTOLAXNE FYDAU

CULTURE LAXATIVE de Ferment lactique pur

Supprime immédiatement la CONSTIPATION chronique ou accidentelle, les indigestions, gastro-intestinales, Fermentations putrides, Perturbations hépatiques et biliaires.

Rétablit la sensibilité de la muqueuse, provoque la péristaltisme sans la moindre irritation intestinale.

1 à 3 comprimés par jour. — 250 la boîte de 36 comprimés.

Littérature et Echantillons : LABORATOIRES BIOLOGIQUES de A. PÂRIS

1, rue de Châteaudun — 55, Rue Lafayette, PARIS. — Téléphone 122-95.

CARTOUCHE AUTO-PRODUCTRICE D'ALDEHYDE FORMIQUE

Autorisée par le Ministre de l'Intérieur

sur avis favorable du Conseil Supérieur d'Hygiène Publique de France

POUR LA

DÉSINFECTION DES LOCAUX APRÈS MALADIES CONTAGIEUSES

Procédé simple, discret, économique, rapide, efficace

TELEGRAPHE : FUMIGATOR-PARIS

FUMIGATOR

GONIN

Le FUMIGATOR

comporte à la fois l'appareil et l'antiseptique.

Avec le FUMIGATOR aucune détérioration n'est à craindre et les locaux soumis à son action sont réhabilités le jour même.

Le FUMIGATOR se conserve indéfiniment à l'abri de l'humidité.

Rien ne s'oppose à ce qu'il en soit fait provision.

GONIN O. Ingénieur-Constructeur. Pharmacien de 1^{re} Classe

60, Rue Saussure, PARIS-XVII^e

CONSEILS SPÉCIAUX à MM. les Médecins et Pharmaciens

FRANCO DE PORT pour commandes de 50 fr. adressées à



VENTE AU PUBLIC

Réglementée

FUMIGATOR n° 3. 2.50 pour 15m²

FUMIGATOR n° 4. 2.75 pour 20m²

sources de réactions identiques à celles des tumeurs vraies ». Cette inflammation rentrerait d'ailleurs quelquefois dans le cadre de la tuberculose inflammatoire décrite par Poncet et son École.

Faut-il conclure de ces constatations que l'anatomie pathologique des tumeurs est à refaire sur des bases nouvelles? Bien des gens, sans trop oser le dire, en sont formellement convaincus.

Quoi qu'il en soit, on ne saurait faire un grief aux histologistes de Frédéric III de n'avoir pas eu plus de précision que n'en ont parfois ceux de nos jours. Nous avons eu depuis deux ans, mon maître et ami le professeur agrégé Tixier et moi, l'occasion de suivre un malade, qui a été vu également en consultation par M. Garel, et dont l'histoire est singulièrement instructive à ce point de vue. Il s'agissait d'une tumeur primitive de la trachée qui, après s'être présentée sous des apparences bénignes, avait pris l'évolution clinique d'un sarcome. Des examens histologiques furent pratiqués par plusieurs professionnels du microscope des plus compétents, tant sur des fragments extraits à la pince de Krause, que sur la tumeur elle-même enlevée après laryngotomie: ils restèrent divergents, le sarcome, la tuberculose, la syphilis gardant chacun ses partisans. Quant à l'intéressé, depuis l'opération, il continue à se bien porter sans récidive. Et nous attendons, pour publier notre observation, que le recul du temps soit venu nous fournir des renseignements que le microscope n'a pas pu nous donner.

En ne saurait, en effet, fausser les statistiques des résultats opératoires comme les publications hâtives. Seule, l'étude des accidents immédiats ou des détails de technique les justifie. Ce qu'il importe de connaître, c'est la survie que l'on peut légitimement attribuer à l'intervention. « Aucun malade, attaqué d'une affection maligne, disait déjà, et fort sagement, Morell Mackenzie, ne peut être considéré guéri s'il ne vit pas au moins deux ans après l'opération, parce que c'est la période pendant laquelle un malade peut espérer vivre sans opération. » On s'accorde même actuellement à ne parler de guérison qu'après trois ans passés sans récidive.



L'empereur Frédéric III, qui réigna trois mois, avec sa femme, fille de la reine Victoria, et son fils, le futur Guillaume II.

Au temps de Morell Mackenzie, la statistique des opérations dites radicales n'était pas très engageante. On relevait, en effet, les chiffres suivants:

Laryngotomie : Mortalité opératoire . . .	27,3 o/o
Guérison (au delà de deux ans)	9,09 o/o
Laryngectomie partielle : Mortalité opératoire	22,85 o/o
Guérison	2,85 o/o
Laryngectomie totale : Mortalité opératoire	36,21 o/o
Guérison	5,79 o/o

Dans ces conditions, pour intervenir radicalement sur un larynx imprial, il aurait fallu, avouons-le, un rude estomac.

Depuis lors, les résultats opératoires se sont sensiblement améliorés. La statistique de Molinéd, portant sur une période de dix ans, donne :

Laryngotomie : Mortalité opératoire	2,5 o/o
Guérison (au delà de trois ans)	12 o/o
Laryngectomie partielle : Mortalité opératoire	9,6 o/o
Guérison	8,6 o/o
Laryngectomie totale : Mortalité opératoire	15 o/o
Guérison	8,7 o/o

La mortalité opératoire a donc considérablement baissé au cours de ces dernières années; elle sera presque réduite à néant dans les prochaines statistiques par suite de la substitution de l'anesthésie locale à l'anesthésie générale et de l'importance plus grande que l'on accorde aux soins post-opératoires immédiats.

La proportion des guérisons définitives n'a, malheureusement, pas varié de même. Peut-être certains esprits chagrins, en présence des incertitudes microscopiques et du faible pourcentage des succès éloignés, pensent-ils, comme quelques-unes des plus hautes autorités du temps de Morell Mackenzie, que « si la maladie ne réapparaît pas, c'est une preuve que ce n'était pas un cancer qui a

HUNYADI JÁNOS
dite EAU de JANOS
Eau Purgative Naturelle

EFFET PROMPT. SÛR ET DOUX
Pour éviter toutes substitutions
prière à MM. les Docteurs
de bien spécifier sur leurs
ordonnances la MARQUE

HUNYADI JÁNOS
Andreas SAXLEHNER Budapest

CACHETS DE
NÉVRALGOL BROSSARD
au Lactate-Benzoate de Quinidine
SPECIFIQUE DE LA DOULEUR :
NÉVRALGIES - MIGRAINES - RHUMATISME - GRIPPE, etc.
Echantillons et Littérature sur demande
LABORATOIRE SOENEN & BROSSARD - LA ROCHELLE

MÉDICATION ORGANOTHÉRAPIQUE

Traitement de l'Embonpoint,
de **L'OBESITÉ**
dûs aux Insuffisances Thyroïdiennes.

Traitement des Insuffisances
OVARIENNES

OXYDOTHYRINE **PÂRIS**
A base d'Iodo-Proteine de la
GLANDE THYROÏDE
associée aux oxydo-diastases.
Substance non toxique sans action
sur le cœur.
DRAGÉES
dosées à 0^{re} 10
1 à 2 par 24 heures

OXYDOVARINE **PÂRIS**
Substance renfermant la totalité
des principes actifs de
L'OVAIRE
Condition indispensable pour obtenir le
maximum d'effets thérapeutiques.
DRAGÉES
dosées à 0^{re} 10
4 à 6 par 24 heures

LABORATOIRES BIOLOGIQUES
André Pâris
1, Rue de Châteaudun, Rue Lafayette, 55, Paris.

LITTÉRATURE **ÉCHANTILLON**

Voir nos CONDITIONS D'ABONNEMENT

et nos PRIMES, Page 1

UN SAVANT DÉCOUVRE DANS LE SPHINX UN TEMPLE CONSCRÉ AU SOLEIL

M. Reinsner, professeur d'égyptologie à l'Université d'Harvard, communiquait il y a quelques mois aux autorités du musée égyptique d'Harvard et du musée des beaux-arts de Boston, les résultats de recherches qu'il est en train d'opérer sur le Sphinx d'Égypte.

À l'intérieur du Sphinx, le professeur Reinsner a trouvé un temple consacré au soleil. Ce temple est plus ancien que le plus ancien des pyramides, car il date à peu près de l'an 6.000 avant Jésus-Christ, c'est-à-dire de l'époque la plus éloignée de l'histoire de l'Égypte.

La tombe de Mona ou Menés, le premier roi d'Égypte connu, qui se dit lui-même d'avoir construit ce Sphinx, se trouve également à l'intérieur du monument. Des tunnels, percés dans le Sphinx, conduisent à ces cavernes dans lesquelles on n'a pas encore pénétré, car les travaux n'ont été commencés qu'il y a six mois. Le Sphinx est sculpté en plein roc, mais à l'intérieur on aperçoit encore les bâtiments d'une ville qui s'élevait peut-être à ciel ouvert jadis.

Actuellement les excavations n'ont pas été poussées plus loin que la tête du Sphinx, dans laquelle est une salle de 18 mètres de long sur 4 m. 20 de large. Cette salle est reliée par des couloirs au temple du Soleil situé entre les pattes du sphinx. On y trouve par centaines des objets sacrés comme la croix encadrée, symbole du soleil. Plusieurs de ces croix sont en or et font penser de fils qui servaient aux prêtres à faire tinter de petites clochettes pour évoquer les esprits.

On trouve aussi de petites pyramides à l'intérieur du Sphinx. Selon le professeur Reinsner, les pyramides n'étaient, à cette époque, que des aiguilles de cadran solaires, et le Sphinx était un dieu solaire lui-même. La pyramide de Chéops donne l'heure de façon absolument précise.

Le professeur espère, par l'étude des ob-

jet l'assise de nombreux démons, et que tout homme qui y dort est condamné à mourir.

LE CHAT-HUANT MUTILATEUR DE SOURIS

Chacun connaît la fable des *Souris et le chat-huant* (XI, 9). Les commentateurs

presque incroyables est véritablement arrivée :

On abat un pin pour son antiquité,
Vieux palais d'un hibou, triste et sombre
[retraire...]
[teints,
Dans son tronc cavernex et miné par le
Force souris sans pieds toutes rondes de
[graisse,
L'oiseau les nourrissait parmi des tas de bled,
Et de son bec avait leur troupeau mutilé.
Cet oiseau raisonnait, il faut qu'on le confesse.

M. Louis Roche, dans un ouvrage qu'il vient de publier sur la *Vie de Jean de La Fontaine* (Plon), a retrouvé la source de cette fable dans l'abrégé de Gassendi (Lyon 1678. VII. 674).

... Le sieur Gaffarel nous a depuis peu assuré qu'un certain augustin réformé, de ceux qui demeurent dans la forêt de Fontainebleau, lui avait dit que revenant un soir de la promenade à son convent, il avait aperçu un oiseau sorti d'un trou d'un arbre qui était creux et percé en deux endroits; que le lendemain étant allé proche de l'arbre avec ses frères pour reconnaître quel oiseau ce pourrait être, l'oiseau sourit au bruit; que rattaché ensuite avec assez de peine de fourrer quelque chose par le trou d'un haut pour voir ce que c'était, ils aperçurent que le trou d'en bas était bouché; et que l'ayant ouvert ils trouvèrent dedans soixante ou quatre-vingt souris toutes vives, et des épis de bled pour remplir deux ou trois chapeaux, mais que toutes ces souris devaient appartenir à la provision du hibou qui leur avait apporté des épis de bled pour les nourrir quelques temps, cependant qu'ils les mangeraient l'une après l'autre.

Le chat-huant peut-il être à ce point ingénieux et prévoyant? « Sa prévoyance allait aussi loin que la nôtre. »



Le Chat-huant et le Rat, par H. Lecomte (Fable de La Fontaine, 1686).

jets sacrés trouvés dans le Sphinx, arriver à découvrir les secrets des prêtres égyptiens, dont les connaissances, en ce qui concerne la magie, étaient merveilleuses, croient-on. Ses travaux ne sont pas sans difficultés, parce que les Arabes qui l'emploient se refusent à coucher dans la tête du Sphinx. Ils ont la conviction que cette tête

disaient unanimement : Le sujet de cette fable a été suggéré à La Fontaine par un fait dont il a été le témoin ou qu'il tenait d'un de ses amis. « Mais quel était ce fait? Nul ne le savait. Et La Fontaine pour se justifier ajoutait à sa fable une note timide : « Ceci n'est pas une fable, et la chose quoique merveilleuse et

CŒUR
ARTÉRIO-SCLÉROSE
Avec ses bains :
ROYAT
CARBOGÈNEUX
TROUBLES CARDIO-VASCULAIRES
GUÉRIT

**LIPIODOL
LAFAY**
à 40% d'Iode sans aucune trace de chlore
54, Chaussée d'Antin, PARIS

STATIONS THERMALES FRANÇAISES

Les Fumades (Gard)

Vichy

Station hydrominérale ouverte toute l'année. Deservie par la gare de Saint-Julien-Les-Fumades. (Autobus à tous les trains; durée du trajet : 10 minutes.)

Grand-Hôtel. Hôtel Diane-Hôtel Romain Electricité. Chauffage central. Postes. Téléphone.

Altitude : 150 mètres.

Climat provençal. Eaux sulfhydriques alkaliqes et bitumineuses.

Ces eaux sont les plus sulfhydriques de France et sont spécialisées en outre par leur teneur en bitume. Elles sont souveraines contre les affections de la peau et les voies respiratoires.

L'établissement thermal fonctionne toute l'année.

Médecin. — Dr Courreyrou.

Altitude : 260 mètres.

Bicarbonates sodiques torrés.

Sources. — Jaillissent sur les deux rives de l'Allier, extrêmement nombreuses, formant un vaste bassin : les eaux chaudes (Chomet 44°, Grande-Grille, Hôpital, Lauche), les autres froides (Cellatins, Parc, Lady, Larbaud); la caractéristique de toutes ces sources est leur forte teneur en bicarbonates (dont le bicarbonate de soude constitue les 4 cinquièmes); débit considérable (de 50.000 à 150.000 et 200.000 litres pour les principales sources).

Indications.

a) Principales : 1° Hépatopathes, surtout lithiasiques, amélioration considérable ou guérison dans toutes les formes (lithiasie larvée, lithiasie confirmée) icterus catarrhal; congestion du foie à la suite de dysenterie ou

de diarrhée de Cochinchine, congestion paludéenne (Grande-Grille).

2° Diabétiques : la plupart rentrent dans la grande classe des hépatopathes (glycosurie par anhidropathie) et violent dysparathie polyurique, polydipsie, migraine; le sucre tombe à quelques grammes ou bien est supprimé.

3° Gastropathes : résultats souvent excellents mais variables, ne dépendent exclusivement ni de l'état chimique de la sécrétion, ni de l'état de la musculature, ni même des symptômes subjectifs. Amélioration surtout chez les dyspeptiques hépatiques, dyspeptiques arthritiques (gastrites, obèses, graveleux). En tous cas, amélioration presque immédiate chez hypopéptiques, améloration plus lente chez hyperpéptiques.

4° Arthritiques, obèses, graveleux, goutteux.

Contre-indications. — Peu nombreuses; asthéniques surtout; surveiller la cure chez hypertendus (artériels et artériels-sclérotiques).

Médecins. — Alquier, Audouin, Barge, Beaudonnet, Bernard, Bénéfai, Bignon, E.

Binet, Bonet (M^{re}), Boussion, Cahen, H. Caragordias (17, rue de l'Établissement), Chabrol, Champagnat, Charnaux, Chevreux, Chopart, Clerc, Clermont, Combet, Cormack, Cornil, Cornillon, Cotard, Deléage, Descont, Desgorges, Desmaroux, Dufourt, Durand-Fardel, Duranton, Fau, Faucher, Fournier, Frégon (anc. int. lauréat des hôp. de Paris, 3, rue Prancelle), Gandelin, Gannat, Garban, Glénard (F.), Glénard (R.), Grellety, Guinard, Hoppenhinder, Hedges, Huck, Jarman, Laignel (de), Lamouche, Legou, Lignossier (agr. de la Fac. de Lyon), Margnat, Martin, Masseret, Maubon, Monod, Nicolas, Nigay, Nivière, Pennetier, Pariset, Pradignan, Puistienne, Rambert, Raymond, Reyries, Roux, Salignat, Santelli, Semen, Sérégé, Solliard, Sarcel, Therre, Tissier, Treille, Vauthier (anc. int. hôp. Lyon, Vidal (7, rue Strauss), Veillard, Willemain.

Spécialités : Blancher, Faure, Jacquemart, Siems, yeux, nez, gorge, oreilles; Brunet, Rahut, bouche et dents; Maire, chirurgie; Sahut, peau et voies urinaires.

Culture pure de Ferments lactiques bulgares sur milieu végétal

GINGIVO-STOMATITES

GASTRO-ENTÉRITES des Nourrissons
et de l'Adulte

DIARRHÉES — CONSTIPATIONS

Prophylaxie de la FIÈVRE TYPHOÏDE et du CHOLÉRA

DYSENTERIES

INFECTIONS HÉPATIQUES (d'origine
intestinale)

DERMATOSES — FURONCULOSES



BULGARINE THÉPÉNIER

BOUILLON de Bulgarine

1 verre à madère ★ 1/2 heure avant chaque repas ★ 2 comprimés

Nourrissons : 1/2 dose

3 fr. 50 (Conservation 2 mois)**COMPRIMÉS de Bulgarine****3 fr. 50** (Conservation indéfinie)

Phosphates et diastases des Céréales germées

ENTÉRITES — DYSPEPSIES salivaires
et pancréatiques

Préparation des BOUILLIES MALTÉES

PALPITATIONS d'origine digestive

DIGESTION RAPIDE des FÉCULENTS

TUBERCULOSES — RACHITISMES

NEURASTHÉNIES

SURALIMENTATION



Amylodiastase THÉPÉNIER

SIROP d'Amylodiastase

2 cuillerées à café ★ après chacun des 3 principaux repas ★ 2 comprimés

Nourrissons et enfants : 1 cuillerée à café ou 1 comprimé écrasé dans une bouillie ou un biberon de lait

4 fr. 50 (Conservation indéfinie)**COMPRIMÉS d'Amylodiastase****4 fr.** (Conservation indéfinie)

Préparés par le "Laboratoire des Ferments" A. THÉPÉNIER, 12, rue Clapeyron, 12 — PARIS

CHLORO-CALCION

Solution titrée de Chlorure de Calcium chimiquement pur, stabilisé, exempt d'Hypochlorites et d'HCl libre. — 40 gouttes = 1 gr. de CaCl^2 pur. (20 à 40 gouttes matin et soir dans un peu d'eau sucrée).

Le Chlorure de Calcium a un goût désagréable à la fois salé et amer; il s'altère en moins de 24 heures à l'air libre (« Javellisation », apparition d'hypochlorites et d'HCl); CHLORO-CALCION est agréable et indécomposable. C'est le plus assimilable des sels de chaux (chaux digérée), donc le meilleur recalcifant. Il possède en outre au plus haut degré les propriétés spéciales et si remarquables du Chlorure de Calcium.

1. Recalcification.

CHLORO-CALCION est le recalCIFiant physiologique type. Les recalCIFiants usuels sont très peu assimilables. Ils doivent d'abord être transformés par l'HCl du suc gastrique en Chlorure de Calcium. Le mieux est donc d'administrer ce sel. HCl du suc gastrique est en effet utile à la digestion, surtout chez les tuberculeux où il est si souvent en déficit.

Tuberculose, Lymphatisme.

Rachitisme, Croissance.

Fractures (Consolidation rapide).

La Femme enceinte ou la Nourrice se décalcifie au profit de l'enfant qu'elles portent ou allaitent. La Grossesse est une cause d'auto-intoxication. Or CaCl^2 recalCIFie (c'est de la chaux quasi digérée), désintoxique (il supplée la fonction thyroïdienne).

Grossesse, Allaitement.

Eclampsie, Vomissements, Albuminurie.

Déminéralisation, Tuberculisaison.

2. Indications spéciales.

Arthus et Pagès, Carnot, nous ont montré que la présence de CaCl^2 dans le sang en quantité suffisante est un des facteurs essentiels de la coagulation. CaCl^2 étant un sel de chaux déjà " digéré " passe directement dans le sang. D'où indications dans :

Hémorragies, Maladies du sang.

Hémophilie, Purpura, Scorbut.

(CaCl^2 augmente la résistance globulaire).

Chlorose, Anémie.

Il ne suffit pas d'apporter aux globules sanguins du fer, du manganèse... il faut surtout rendre au sérum la chaux qui lui manque pour permettre aux globules la vie et l'activité.

Dans les *Auto-intoxications*, le *Neuro-Arthritisme*, il y a bouleversement du métabolisme du Calcium, diminution de la teneur en chaux du sang et des humeurs, "hypocalcémie". D'où indication de l'emploi de CHLORO-CALCION dans :

Urticaire, Accidents sériques (Anaphylaxie).

Asthme, Rhume des foin.

Albuminurie, Œdèmes brightiques.

Dépôt général et Échantillons : Laboratoire du CHLORO-CALCION, 6, rue de Constantinople, Paris



ÆSCULAPE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE LATÉRO-MÉDICALE

Comité de Patronage

R. BLANCHARD

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

GUIART

Professeur à la Faculté de Médecine
de Lyon

LE DOUBLE

Prof. à l'Ecole de Médecine de Tours
Associé nat. de l'Académie de Médecine

POZZI

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

J. TEISSIER

Prof. à la Faculté de Médecine de Lyon
Associé nat. de l'Académie de Médecine

GILBERT-BALLET

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

LACASSAGNE

Prof. à la Faculté de Médecine de Lyon
Associé nat. de l'Académie de Médecine

Pierre MARIE

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

RÉGIS

Prof. à la Fac. de Médecine de Bordeaux
Corresp. nat. de l'Académie de Médecine

VERNEAU

Prof. d'Anthropologie au Muséum
Conserv. du Musée nat. du Trocadéro

GRASSET

Prof. à la Fac. de Médecine de Montpellier
Associé nat. de l'Académie de Médecine

LANDOUZY

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

E. PERRIER

Direct. du Muséum d'Histoire naturelle
Membre de l'Institut

RÉMOND

Professeur à la Faculté de Médecine
de Toulouse

Secrétaire Général: **Benjamin BORD**, Ancien Interne des Hôpitaux de Paris.
(Toutes les communications concernant la Rédaction doivent être adressées au Secrétariat général)

Abonnement sans Prime.
12 fr. (Étranger 15 fr.)

A. ROUZAUD, Éditeur
41, Rue des Ecoles, Paris - Téléphone : 830-03
Le Numéro 1 fr. (Étranger 1 fr. 50)

Abonnement avec Prime.
20 fr. (Étranger 25 fr.)

Tableau des Puissances Antiseptiques et Bactéricides de l'ANIODOL

MICROBES	DOSES ANTISEPTIQUES employant toute culture dans le milieu ensémené		PUISSANCE ANTISEPTIQUE de l'ANIODOL par rapport à celle du PHÉNOL		DOSES BACTÉRICIDES ayant tué au bout de 10 heures une culture dans la même culture		PUISSANCE BACTÉRICIDE de l'ANIODOL par rapport à celle du PHÉNOL	
	GRAMMES de PHÉNOL pour 1,000	GRAMMES d'ANIODOL pour 1,000	GRAMMES de PHÉNOL pour 1,000	GRAMMES d'ANIODOL pour 1,000	GRAMMES de PHÉNOL pour 1,000	GRAMMES d'ANIODOL pour 1,000	GRAMMES de PHÉNOL pour 1,000	GRAMMES d'ANIODOL pour 1,000
Bacille subtilis	1,90	0,25	7,6	8,5	0,45	18,90		
Bacille coli communis	1,35	0,12	11,25	3,1	0,15	20,70		
Staphylocoque doré	1,40	0,07	20,00	2,5	0,25	10,00		
Streptocoque pyogène	1,30	0,06	21,70	1,35	0,09	14,50		
Bacille pyocyanique	0,95	0,10	9,5	3,10	0,20	15,50		
Bacille typhique	1,85	0,035	52,85	3,5	0,15	23,40		
Bacille diphtérique	0,4	0,065	6,1	1,1	0,1	11,0		
Bacille choléra (Cassini)	1,3	0,05	26,0	1,5	0,15	10,0		
Bacille anthracis	1,4	0,075	18,7	11,5	0,4	28,75		
Bacille lactique	0,5	0,12	5,0	0,8	0,2	3,0		

ANTISEPTIQUES	ORGANISME	COEFFICIENT de l'ACIDE PHÉNIQUE
Sublimé	Bacille typhique	20,00
Créoline	—	2,50
Lysol	—	2,50
Antiseptique de Pearson	—	2,50
Acide phénique	—	1,00
Formol	—	0,30
Chinosol	—	0,30
Chlorure de zinc	—	0,15
Lysoforme	—	0,10
Listérine	—	0,08
Sulfate de zinc	—	0,02
Santitas	—	0,02
Acide borique	—	Nil

« Ces nombres font voir d'une façon globale que
« l'ANIODOL présente une activité en moyenne
« vingt fois plus grande que celle du Phénol.
« Il est à remarquer que quelques nombres
« émergent au-dessus de cette moyenne d'une
« façon très notable : Ainsi, celui du Bacille
« typhique, 52,85, accuse à la fois la résistance
« particulièrement remarquable de ce microbe à
« l'acide phénique, et sa délicatesse vis-à-vis de
« l'ANIODOL.
« La même observation, moins intéressante sans
« doute au point de vue pratique, est à relever pour
« le Bacille anthracis.

« Signé : E. FOUARD,
« Chimiste à l'Institut Pasteur. »

« Au point de vue du mode d'action des antiseptiques, ces nombres apportent une contribution de

« plus à une connaissance antérieure acquise de la
« supériorité des antiseptiques antioxydants, ayant
« ainsi, non une action essentiellement extérieure
« sur le corps du microbe, comme les agents coagu-
« lants, mais une action physiologique interne,
« modificative du protoplasma, conséquence d'une
« pénétration osmotique à travers la membrane
« enveloppe.

Signé : E. FOUARD,
« Chimiste à l'Institut Pasteur. »

Quelle est, d'autre part, la puissance bactéricide
des divers antiseptiques ?

Nous empruntons le tableau suivant au journal
Lancet, du 14 juillet 1906, page 125, qui renvoie,
pour plus amples informations, au *Journal of the*
Royal Sanitary Institute, vol. xxv, part. 3, page 424 :

En comparant ces chiffres avec ceux des tableaux
précédents, on constate que le pouvoir bactéricide
de l'ANIODOL étant de 23,40, et celui du sublimé
(le plus puissant antiseptique employé à ce jour) de
20,00 seulement, l'ANIODOL le dépasse de près
du sixième, les autres antiseptiques ayant un pouvoir
de 10 à 200 fois moindre.

Ainsi s'explique la grande supériorité de l'ANIODOL et la faveur dont il jouit auprès du corps médical qu'il a définitivement conquis et qui sait qu'en faisant usage de l'ANIODOL il est certain d'obtenir d'emblée le maximum d'effet thérapeutique, sans exposer le malade au moindre danger, au plus petit inconvénient, l'ANIODOL n'étant ni caustique ni toxique, à l'inverse du sublimé qui reste toujours un poison violent.

ANIODOL

LE PLUS PUISSANT

Antiseptique Désodorisant

Sans Mercure, ni Cuivre — Ne tache pas — Ni Toxique, ni Caustique

N'ATTAQUE PAS LES MAINS, NI LES INSTRUMENTS

OBSTÉTRIQUE — CHIRURGIE — MALADIES INFECTIEUSES

SOLUTION COMMERCIALE : au 1/400^e (Une GRANDE CUEILLERÉE dans un LITRE D'EAU pour usage courant).

PUISSANCES } BACTÉRICIDE 23,40 sur le Bacille typhique
 } ANTISEPTIQUE 52,85 (établies par M. FOUARD, Ch^e à l'INSTITUT PASTEUR)
Celles du Phénol étant : 1,85 et du Sublimé : 20.

SAVON BACTÉRICIDE A L'ANIODOL 2 0/0

ANTISEPTISME des MAINS de l'OPÉRATEUR, de la PEAU, des SURFACES

POUDRE D'ANIODOL INSOLUBLE remplace l'IODOFORME

Réalisation de l'ANTI-SEPTISME INTERNE par l'ANIODOL pris à l'intérieur.
Souverain dans FIÈVRE TYPHOÏDE, DIARRHÉE VERTE DES NOUVEAUX-NÉS, GASTRO-ENTÉRITE,
FERMENTATIONS GASTRO-INTESTINALES, etc.

DOSES : Une grande cuillère- de la Solution au 1/100^e dans un litre d'eau par cuillerées, ou verrees, dans les 24 heures

Echantillons et Renseignements : Société de l'ANIODOL, 32, Rue des Mathurins, PARIS. — SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

NOS DEUX MODES D'ABONNEMENT

De nombreuses lettres nous sont parvenues de France et de l'Étranger au sujet de nos Primes de Remboursement et du Prix de l'Abonnement. D'une part, certains abonnés ont craint de ne pouvoir bénéficier de la prime lors du renouvellement; d'autre part, certains lecteurs, possédant déjà la plupart des primes offertes, nous ont demandé un prix d'abonnement spécial.

Nous avons créé, pour donner satisfaction à tous les désirs :

- 1° Des abonnements sans primes à 12 fr. (Étranger 15 fr.).
- 2° Des abonnements avec primes à 20 fr. (Étranger 25 fr.).

Collections des Années 1911 et 1912 d'ÉSCULAPE

COLLECTION 1911 : 60 francs net, sans prime (quelques rares collections).
COLLECTION 1912 : 20 fr. net, sans prime (collections peu nombreuses).

A titre temporaire, nous acceptons au prix de 36 fr. net, sans prime (Étranger 45 fr.), des abonnements de 3 ans, portant sur les années 1912, 1913, 1914 : mais l'année 1912, prise séparément, est vendue 20 fr. net, sans primes.

1° Abonnement sans Primes : 12 fr. (Étranger 15 fr.)

Envoyer un mandat de 12 francs (Étranger 15 fr.) à M. Rouzaud, 41, rue des Ecoles, Paris. Les abonnements ne peuvent plus porter sur l'année 1912, sauf pour les abonnements de 3 ans (1912, 1913, 1914), qui sont acceptés, à titre temporaire, au prix de 36 fr. net, sans primes. Le prix des 12 numéros de 1912, pris séparément, est de 20 fr. net, sans primes.

2° Abonnement avec Primes : 20 fr. (Étranger 25 fr.)

L'envoi d'un mandat de 20 fr. (Étranger 25 fr.) à M. Rouzaud, 41, rue des Ecoles, Paris, donne droit à un abonnement d'un an et à l'une des primes suivantes, dont la valeur égale celle de l'abonnement. (Designier deux primes pour le cas où l'une d'elles serait épuisée.) Depuis le 15 février 1913, le prix des 12 numéros 1912 est porté à 20 fr. net, sans primes.

Instruments de chirurgie, médecine, laboratoire.

1° « Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Mathieu.

2° « Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Guyot.

3° « Ola ». — Le « Bon » sera adressé à l'abonné dès la réception du mandat d'abonnement.

Eaux Minérales (France et médecins seulement).

1° Eau de Pouéges, Source Alice (une caisse de 50 bouteilles).

2° Eau de Vals, Source La Reine (une caisse de 50 bouteilles).

Produits hygiéniques « Innoxa » (France).

1° Bel assortiment de produits hygiéniques et de beauté, l'une valeur de 25 fr. constituée par : 1 flacon lait « Innoxa » ; 1 grand pot cold-cream « Innoxa » ; 1 boîte poudre « Innoxa » ; 2 tubes cold-cream « Innoxa ». (Sera très appréciée par la femme du médecin.)

Instruments médicaux.

1° Seringue du Dr Barthélemy, modèle Vigier, stérilisable, spéciale pour huile grise à 0/0, avec boîte métal et aiguille en platine iridiée de 5 centimètres; accompagnée de 2 seringues de 1 centimètre cube cristal genre Luer valeur de l'ensemble 21 fr.).

2° Seringue de 20 centimètres cubes (pour sérum de l'oux, etc.) avec tube-raccord caoutchouc, deux aiguilles et boîte métal (valeur 21 fr.).

— Livres.

1° *Art et la Médecine*, par Paul Richer, membre de l'Académie de médecine; ouvrage de grand luxe, 512 pages, 350 illustrations (valeur 30 fr.).

2° *L'Assiette au Beurre*, un beau volume album contenant une cinquantaine de numéros différents, illustrés

par nos meilleurs humoristes (Willette, Abel Faivre, Guillaume, Steinlen, Roublille, Mirande, Ricardo Floris, etc.) (Valeur 25 fr.).

10° *Œuvres de Rabalais*, 4 vol., édition des Bibliophiles, reliure d'amatuer, tête dorée (valeur 24 fr.). (Les œuvres de notre ville et savoureux confère s'imposent à toute bibliothèque médicale.)

11° *Les Différences et les Malades dans l'Art*, par le Professeur Charcot et Paul Richer; ouvrage de grand luxe, nombreuses illustrations (valeur 20 fr.).

12° *Œuvres d'Alfred de Musset*, édition de la collection artistique Jougnot, 7 volumes (*Premières Poésies, Poésies Nouvelles, Comédies et Proverbes* (2 vol.), *Contes, Nouvelles, etc.*, *Confession d'un Enfant du Siècle*) (valeur 21 fr.).

13° *Quatre volumes à choisir parmi les 6 volumes suivants de Georges Cain, à 5 fr. l'un, largement illustrés: Coins de Paris, Promenades dans Paris, Nouvelles Promenades dans Paris, A travers Paris, Pierres de Paris, Environs de Paris.* (Si la valeur des livres choisis dans cette liste dépasse 20 fr., l'abonné devra envoyer le supplément.)

14° *Le Cabinet secret de l'Histoire*, par le Dr Cabanès; 4 vol. illustrés, à 5 fr. l'un (valeur 20 fr.).

15° *L'Éducation artistique* par l'Image et l'Anecdote, par Paul Bayard, inspecteur des musées; vol. de grand luxe, 600 pages, 400 illustrations (valeur 30 fr.).

16° *Œuvres complètes de Shakespeare*, traduction publiée il y a trois ans par la Maison Plamondon; 8 beaux volumes illustrés, à 3 fr. 50 (valeur 28 fr.).

17° *Vingt francs de livres à choisir dans la liste suivante: Mœurs intimes du Pâris*, par Cabanès (4 vol. à 3 fr. 50 l'un); — *L'Art ébrien*, ses licences, par le Dr Witkowski (1 vol. à 5 fr.); — *Les Morts mystérieuses*

de l'Histoire, par Cabanès (2 vol. à 3 fr. 50 l'un); — *Les Indiscretions de l'Histoire*, par Cabanès (6 vol. à 3 fr. 50 l'un); — *Fautes Docteurs*, par le Dr Lucien Nass (1 vol. à 3 fr. 50); — *Monsieur l'Agrégé*, par L. Nass (1 vol. à 3 fr. 50); — *Caricatures Médico-artistiques*, par L. Nass (2 vol. à 3 fr. 50 l'un); — *Les Accidents à la Cour*, par le Dr Witkowski (1 vol. à 10 fr.); — *Théâtre de Molière*, pub. par Jouaust, avec la préface de 1682; toute bibliothèque médicale doit posséder l'œuvre de Molière (8 vol. à 3 fr. l'un); — *Les Mystères des Dieux (Vénus)*, par Pierre Piob (valeur 6 fr.); — *Ingres* (d'après une correspondance inédite), par Boyer d'Agen (valeur 25 fr.); — *Les Confessions de J.-J. Rousseau*, édition des Bibliophiles (3 vol. à 3 fr. l'un); — *Marat inconnu*, par le Dr Cabanès (1 vol. à 5 fr.); — *Le Maroc pittoresque*, par J. du Taillis (1 vol. de luxe, largement illustré, à 10 fr.); — *Lettres de mon Moulin*, par A. Daudet (1 vol. de luxe, abondamment illustré, à 10 fr.). Si la valeur des livres choisis dans cette liste dépasse 20 fr., l'abonné devra envoyer le supplément.

VI. — Abonnements. (Les personnes abonnées déjà à un des Revues ci-dessous ne peuvent la choisir comme prime.)

18° *La Grande Revue*, bi-mensuelle, abonnement d'un an (val. 20 fr. pour la France; 25 fr. pour l'Étranger).

19° *La Revue* (directeur : Jean Finot), bi-mensuelle; abonnement d'un an (valeur 24 fr. pour la France; 30 fr. pour l'Étranger).

20° *L'Art Décoratif*, mensuel (Revue de l'Art ancien et de la Vie artistique moderne); nombreuses planches en couleurs susceptibles d'être encadrées; abonnement d'un an (valeur 22 fr. pour la France; 26 fr. pour l'Étranger).

VII. — *Stylo « Gold Star »*, modèle *Safety*, se portant dans toutes les positions.

SOMMAIRE DU N° DE SEPTEMBRE

Euthanasie : Assassinat médical ou suprême charité? (7 illustrations).

Par le Dr Jules Regnault (de Toulon), ex-professeur d'anatomie à l'École de Médecine navale.

Basques et peintures funéraires d'Égypte (11 illustrations).

Par Louis Paillet.

Chirurgien-Major Bruguière, médecin-chef de l'Armée d'Italie

(6 illustrations).

Par le Dr Bonnetet.

Les Saints limousins qui guérissent ou protègent (11 illustrations).

Par A.-L. Bitard.

Quelques précisions sur le début et l'évolution de la paralysie générale chez Guy de Maupassant (7 illustrations).

Par le Dr Maurice Pilliet.

Le Commandeur Marais Cazeneuve; médecin de cour.

Par le Dr Forgius.

L'Ouïe (Simili-gravure hors texte).

Par H. Daumier.

La collection des 12 numéros 1912 est vendue 20 francs net, sans prime. (La collection 1911, devenue très rare, est vendue 60 francs net.)

Destins tragiques ou mystérieux : Catherine de Médicis (4 illustr.), par le D^r Cabanès. — Visite du pape au lit nuptial; une cour galante et dissolue; rapports avec les sorciers. *François Dehérain, peintre, sculpteur, graveur... et médecin* (7 illustr.), par le D^r Rabbier-Labiche. Anatomie expressive d'un visage, les sentiments que trahissent certaines

contractions musculaires latentes, les élites d'âge que révélerait une
du Mystère explique (41 illustr.), par le Prof. Puech, de Montpellier. — Les femmes
 artificielles, les éponges imbibées de poisons n'en peut venir à bout de la Bête. L'étude
 des cavaires munit montre qu'il s'agit là avant tout des exploits d'un fou sadique.
Notes médicales sur Léonard de Vinci (11 illustr.), par le Dr Berlier. — Un savant
 universel, physique, chimiste, philosophe, géomètre, astronome, mathématicien, poète
 et premier grand charlatan troublant l'ambiguïté de leur type androgyne.
La Gynécocratie (55 illustr.), par le Prof. E. Perrier. — La surfemme ne domine en réalité
 que par la tendresse et le charme; les amours tragiques des insectes.
L'Utilité des Langues classiques pour la carrière médicale (4 illustr.), par le Prof. Laigle-
 Lavaine. — L'enseignement des langues classiques est en déclin et la tendance
 à l'abandonner est croissante. Les propos d'étudiants de moins en moins sélectionnés.

[illegible]

La médecine populaire en Syrie et en Palestine (7 illustr.), par le Dr N. M. Haddad (voir p. 60). — La saignée au couteau de poche; le traitement des œdèmes par la fumée de bous de vache sèche en ignition.

Le réalisme pathologique dans nos églises gothiques (11 illustr.), par le Dr Félix Regnault. — Formes grimaçantes, types pathologiques scrupuleusement observés; les monstres de la cathédrale de Rouen.

Around d'un portrait de J.-J. Rousseau (4 illustr.), par Louis Guimbaud. — Le portrait de Wreight : Rousseau en une attitude de prostration physique et morale; Forelle; Nivelle, dans un costume à la mode; le portrait de l'homme qui se croit le plus sage du monde; l'homme qui se croit le plus riche du monde; l'homme qui se croit le plus puissant du monde; l'homme qui se croit le plus aimé du monde; l'homme qui se croit le plus vaillant du monde; l'homme qui se croit le plus sage du monde; l'homme qui se croit le plus riche du monde; l'homme qui se croit le plus puissant du monde; l'homme qui se croit le plus aimé du monde; l'homme qui se croit le plus vaillant du monde.

Les Etudiants (3 illustr.). — M^{me} Mulon, étudiante en médecine, présentée devant l'Assommoir; l'étudiant qui se croit le plus sage du monde; l'étudiant qui se croit le plus riche du monde; l'étudiant qui se croit le plus puissant du monde; l'étudiant qui se croit le plus aimé du monde; l'étudiant qui se croit le plus vaillant du monde.

Lamarck et le Muséum d'Histoire naturelle (6 illustr.), par L. de Nussac. — Le transformisme. La cécité, la misère des vieux jours, ses restes jetés à la fosse commune. Les débris d'une carcasse humaine.

D'Chantave. — Le Mercure galant de 1681 et l'histoire d'un monsieur.

L'Art médical en Chine (6 illustr.), par Prof. J. Regnaud. — Fiel d'ours, gélatine de peaux.

[illegible]

MAI
Le Poète de l'Opium : Charles Baudelaire (7 illustr.), par le Dr Roger Dupouy. — Etude de l'œuvre morbide et vécue du poète où l'on voit toute sa sincérité douloureuse.
De quelques drogues d'origine animale, par le sieur Pomet (5 illustr.). — Le castor, l'éla-
 remède contre l'hystérie; le chameau et le sel ammoniac; le sang de rhinocéros.

Nouveautés météorologiques (7 illustr.), par le D^r Gely. — Commentaire des acquisitions.
 Le Musée de la Vaccine de Plessis-les-Tours (7 illustr.), par le D^r Chaumier. — Représentations météorologiques de la belle collection du D^r Chaumier.
 Comment se fixent les vers parasites (2 illustr.), par le D^r Garin. — Comment se fixent les vers vivants et se libèrent dans l'intestin mais se fixent à sa paroi.
 Le Jubilé scientifique du Professeur Grasset (4 illustr.).
 Musée médico-historique de l'Université de Lyon (7 illustr.), par le D^r Molitère.
 Comment se laissa la place à la place du Progrès (1 illustr.), par le D^r Molitère.
 L'enfance et la jeunesse de Latné (4 illustr.), par le D^r H. Bouquet. — L'existence douloureuse et ballottée du jeune Latné, ses ambitions, son impuissance, etc.

Tuberculose, syphilis, trépanation crânienne à l'époque de la pierre polie, etc.

Un grand chirurgien du XVIII^e siècle : Frère Comte (5 illustr.), par le Dr Henry Bouquet.

La grande figure de Frère Comte se trouve dans la collection de la Bibliothèque de la Faculté de Médecine de Paris.

Les maîtres du Diable à l'époque de Loredan. — Procès en sorcellerie de l'abbé Gasfridy, accusé d'avoir empoisonné, possédé, livré au Diable, Madeleine de Demandol.

Le docteur douéard, embaïeur (8 illustr.), par le Dr Pautet. — L'originalité d'un docteur.

Notes médicales-religieuses sur les Scapitis de Roumanie (7 illustr.), par le Dr Richard Millant. — Étude curieuse et très documentée sur cette secte de chérâms.

Le Vœu de la Vierge. — Étude de la Vierge, par le Dr Edmond Channin.

Reproductions multiples de la belle collection du Dr Channin.

La Thérapeutique des Talismans (7 illustr.), par le Dr Matignon. — La crédule, la magie, le diable de Celse; rôle de la magie dans la médecine, le diable dans sa vie, etc.

L'Histoire de la Magie (7 illustr.), par le Dr Libert.

Jeanne la Folle (7 illust.), par le Dr Cabanes. — L'auteur tente d'élucider une des énigmes les plus passionnantes de l'histoire : Jeanne la Folle fut-elle vraiment folle ?

Pseudo-sonnet africain et gastronomique, par Georges Fourast.

L'idéal de beauté dans l'Ecole florentine (5 illust.), par le Prof. F. Regnault. — Le caractère de la beauté dans une telle œuvre apparaît dans l'œuvre des artistes de Florence.

Monsieur d'autrefois (7 illustr.), par le D^r Henri Bouquet. — Curieuse tentative de réser-
rection des monstres géants, d'autrefois.

Les Yelus dans la Science et dans l'Histoire (24 illustr.), parties D^r Doublet et Housier.
— Les Yelus sont les plus nombreux et les plus peux chers d'un homme et che la femme, dans
les différentes parties du corps. Portraits de yelus célèbres. Les hommes à queue.

Le Salmalik : le Sarcophage des pleureurs (3 illustr.), par le D^r Albert.
Supper (10 illustr.), par Lucien Nass. — Le Salmalik est un plat qui se mange avec du
Supper. L'auteur passe en revue les cas si intéressants de la mythologie gréco-latine. — Marie-
Christine Zamboni, Hermaphrodite (1 illustr.). — Epitrate Jolante et testamentaire pan-
régler l'ordre et la marche de son existence. — Les Yelus ont une grande importance dans
l'histoire humaine. Ils ont influencé grandement les grands vers romantique et passionné.

[illegible]

d'un auto-opérateur de hernie inguinale. L'anesthésie : l'acte opératoire.

Refluxions sur l'Art et les Ateliers (10 illustr.), par le Dr FAY. — Reproductions de peintures et de dessins d'aliénés. L'inspiration, la réalisation. Les dessins du maniaque.

Les Médecins militaires et l'épilepté (8 illustr.), par le Dr RAVARIT. — Sur le champ de bataille de la maladie et des balles : Percy, Larrey, Desgenettes... Rosagiti, etc.

Les Saints, guérisseurs (6 illustr.), par M. DE LAUNAY. — Saint Nicolas, saint Roch, saint Sébastien, saint Menoux guérit les jeunes idiotes; Saint Florentin et la foudre furieuse; la neuveine de Saint Dinier pour les têtes folées; Saint Hildevert et la jeune fille tombée en frénésie.

Le Diable dans la Sculpture et la Gravure (17 illustr.), par le Prof. Le Double et le Dr Houssey. — La Femme au Renne; les Vénus barbares; Sainte Widgeforde, barbe; les Hommes sauvages des châteaux de la Renaissance; Sainte Marie l'Egyptienne.

[illegible][illegible]

à eux à représenter le cadavre, le triomphe de la Mori du Lampo Sansi, la ressemblance à un x^e siècle, les gisants, une page de la *Chanson de Roland*, Jean-Jacques Bardey (4 illustr.), par Camille Maclair. Dans le réseau des lignes une am est prise; manie mystique, manie érotique, votre comique Marcus Modius Asiaticus (4 illustr.), par le Prof. agrégé Raymond Le Baron Percy, chirurgien en chef des armées alliées (17 illustr.), par le D^r Joseph Lecoq. — Deux textes intimes sur le Nestor de la Chirurgie militaire, le Prof. agrégé Louis Bérard, et le D^r agrégé Louis Bérard. — Le cent-cinquantième de l'Ecole Vétérinaire de Lyon (12 illustr.), par le Prof. Maxime Bérard (de Lyon). — Une belle fete scientifique lyonnaise; Boergelat, fondateur de la médecine vétérinaire; la verticalité du grand cheval; la culture scientifique de l'Aristotele Hospitalier (Vergil) (5 illustr.) du D^r Liberti. — La culture scientifique française en Orient; l'Hospital Bulgare et noire ami le chirurgien Morphov; l'Hôpital Fran-

MICHEL SERVET
ET LA CIRCULATION DU SANG

L'an dernier a eu lieu, à Vienne, l'inauguration du monument de Michel Servet. Malgré qu'il soit malaisé d'établir d'une manière précise le rôle scientifique qu'il joua, on est d'accord pour lui attribuer la découverte de la petite circulation du sang : celle qui va du cœur au poulmon. Il ne paraîtra pas sans intérêt de reproduire ici le passage de son livre principal, la *Restitution du christianisme*, qui concerne cette découverte.

C'est dans le 5^e livre de la *Restitution du christianisme*, pages 165 et suivantes de la seule édition qui existe, que Michel Servet parle de la circulation du sang. Voici en quels termes il s'exprime d'après la traduction anglaise de Willis):

On dit communément qu'il y a dans le corps de
l'homme un triple esprit dérivé de la substance de
trois éléments supérieurs : un esprit *naturel*, un es-
prit *animal* et un esprit *intellectuel*. Le premier, es-
prit *naturel*, est passé des artères aux veines
à l'intermédiaire des anastomoses; il est primiti-
vement associé au sang, dont le siège est le foie et
le cœur et les artères. Le troisième, l'esprit *intellectuel*,
est comparable à un rayon lumineux, a son siège dans
les nerfs et le cerveau... Que l'esprit naturel aille
du cœur au foie, et non du foie au cœur, cela est
démontré par la formation de l'homme dans l'uté-
rus car nous voyons une artère associée avec une ve-
ine et passer de la mère au nombril du fœtus, et
dans le corps de l'adulte nous trouvons toujours
une veine associée à une artère. Mais ce fait vrai-
ment remarquable, c'est que l'homme n'est pas
de vie ou l'âme. Ainsi c'est du cœur que la
vie est communiquée au foie.

« Pour bien comprendre la question, il faut considérer d'abord la génération substantielle de l'esprit vital, composé de l'air inspiré et de la partie la plus subtile du sang. L'esprit vital a donc sa source dans le ventricule gauche du cœur, les poumons aidant d'une manière essentielle à sa pro-



Le monument de Michel Servet, œuvre du sculpteur Jean Baffier, inauguré le 5 juillet 1908 à Paris, place de Montrouge.

duction. C'est un esprit fin et attentif élaboré par le pouvoir de la chaleur, d'une couleur rutillante et d'une grande puissance, comme si c'était la vapeur lucide du sang, composé d'eau, d'air et de feu. Car il est engendré, comme on l'a vu, par le mélange du sang et du feu, et il est le plus subtil des esprits que le ventricule droit transmet au ventricule gauche. Cette communication a cependant pas lieu à travers la cloison médiane du cœur, comme on le croit généralement; mais par un autre admirable mécanisme, le sang est transmis à la veine pulmonaire par un conduit qui se trouve dans la paroi du ventricule droit. Ce conduit est le plus subtil des esprits, il est élaboré, et devient d'une couleur rutillante. Mélange pendant ce détour avec l'air, et libéré des vapeurs fuligineuses par l'acte de l'expiration, le mélange est alors complet à tous les points de vue. Il est alors prêt à être tiré le siège de l'inspiration vitale; il est finalement attiré dans le ventricule gauche et atteint le ventricule gauche du cœur.

« Que la communication et l'élaboration aient lieu dans les pommuns de la manière décrite, nous en sommes sûrs à cause des conjonctions et communications de l'artère pulmonaire avec la veine pulmonaire. La grandeur de l'artère pulmonaire montre par elle-même comment sont les choses car elle est plus grosse que la veine, d'une petite dimension, et une pareille quantité de sang ne peut y passer qu'à pas étouffé. Le sang qui va au cœur n'est donc pas étouffé en travers lui aux pommuns pour la nutrition de ceux-ci seulement; le cœur n'aurait pas non plus alimenté les pommuns d'une telle manière, puisque nous les voyons, chez le fœtus, nourris d'une autre manière, car les valves du cœur ne fonctionnent qu'après la naissance, comme l'enseigne Galien. Le sang doit être par conséquent déversé dans une pareille mesure du cœur aux pommuns pour leur nourriture et pour leur développement ces organes. D'ailleurs, ce n'est pas simplement le sang, mais de l'air mélangé avec le sang qui revient des pommuns au cœur par la veine pulmonaire.

« C'est par conséquent dans les poumons que ce mélange a lieu, et c'est dans les poumons et non dans le cœur que le sang devient rutilant. Il n'y a pas en effet assez de place dans le ventricule gauche du cœur pour produire une élaboration si grande

PHARMACIE CHARLARD-VIGIER, Ph^{en} de 1^{re} cl. et R. HUERRE, Ph^{en} de 1^{re} cl., Docteur ès sciences, 12, BOULEVARD BONNE-NOUVELLE, PARIS

SAVONS ANTISEPTIQUES VIGIER HYGIÉNIQUES et MÉDICAMENTEUX

Savon doux ou pur, S. hygiénique, S. surgras au Beurre de cacao, S. à la glycérine (pour le visage, la poitrine, le cou, etc.).

Savon Panama, S. Panama et Goudron, S. Naphtol soufré,
S. Goudron et Naphtol (pour les soins de la chevelure, de la
boite, pellicules, échorrhée, alopecie, maladies cutanées).

Savon Sublimé, S. Phéniqué, S. Boriqué, S. Créoline,
S. Eucalyptus, S. Eucalyptol, S. Résorcine, S. Salicylé,
S. Sâol, S. au Solvéol, S. Thymol (accouchements, anthrax).

rougeole, scarlatine, variole, etc.), S. intime (à base de Sublimé).

Savon à l'Ichtyol (*acné, rougeurs*). — S. Panama et Ichtyol.
S. Sulfureux. S. à l'huile de Cade, S. Goudron, S. Boraté,
S. Pétrole, S. Goudron brique.

Savon iodé à 5 0/0 d'Iode. — S. Mercuriel, 33 0/0 de mercure.
— S. au Tannoforme (*contre les sueurs*). — S. au B. du Pérou
et Pétrole (*contre gale, parasites*). — S. à l'Oxyde de Zinc.
(*Éczéma*). — S. à la Formaldéhyde (*antiséptica*). etc.

Emplâtres et Epithèmes caoutchoutés
VIGIER

Antiseptiques, inaltérables, très adhésifs, très souples, remplaçant pour le **traitement des maladies de la peau** les anciens Emulsiomats.

Epithèmes Oxyde de Zinc — Rouge de Vidal — Vigo — Boriqué — Salicylé — Beladone — Cigué — Calomel — Mercuriel phéniqué, etc.

Sparadrap caoutchouté simple
stérilisé, très adhésif, remplaçant l'ancien
Sparadrap Diachylum.

SAVON DENTIFRICE VIGIER. le meilleur dentifrice antiseptique

Pour l'entretien des dents, des gencives, des muqueuses. — Il prévient les accidents buccaux chez les syphilitiques.

Prix de la boîte de porcelaine: 3 francs



Urotropine Schering

LE PREMIER DES ANTISEPTIQUES URINAIRES
LE PREMIER EN DATE ET EN VALEUR

Prescrire : **COMPRIMÉS D'UROTROPINE SCHERING**

DOSE : De 2 à 4 comprimés (de 0 gr. 50) par jour, dissous dans un grand verre d'eau à la température de la pièce.

Échantillons et littérature : 4, Faubourg Poissonnière, 4, PARIS

et si importante; il n'est pas non plus capable de produire la couleur rutilante. Pour conclure, la cloison médiane du cœur, puisqu'elle est dépourvue de vaisseaux et de propriétés spéciales, n'est pas apte à permettre cette élaboration et cette communication, quoiqu'il soit possible que quelque transsudation ait lieu à travers elle. C'est suivant un mécanisme analogue à celui par lequel a lieu la transfusion de la veine porte à la veine cave à travers le foie, relativement au sang, qu'a lieu la transfusion de l'artere pulmonaire à la veine pulmonaire à travers les poumons, relativement à l'esprit. »

LES AMIS DU MUSÉUM

La Société des Amis du Muséum national d'histoire naturelle est dans la joie. Une somme importante est consacrée aux réparations urgentes que nécessitait l'état lamentable des bâtiments de la rue Cuvier. C'est ici le lieu de rappeler les paroles prononcées par le prince de Monaco et par notre distingué collaborateur le professeur Edmond Perrier à la séance annuelle tenue cet été, sous la présidence de S. A. S. le prince de Monaco.

Après l'exécution de la *Marseillaise* et de l'hymne monégasque, le prince de Monaco prononce le discours suivant :

Mesdames, Messieurs,
L'invitation qui m'a été faite de présider cette réunion m'est fort agréable, car je retrouve ici la même atmosphère de culture intellectuelle et de mutuelle sympathie qui régit à l'Institut océanographique.

D'ailleurs, bien des points de vue communs rapprochent les deux centres de recherche et d'instruction scientifiques. C'est du Muséum que sont parties, dès la naissance de l'océanographie, les belles croisières du *Talisman*. C'est là aussi que des maîtres illustres m'in-

culquèrent les principes auxquels j'ai obéi pendant vingt-cinq campagnes océanographiques.

Et puisque je me trouve parmi vous, je vous confie ma surprise de voir la faiblesse des ressources conseillées par les finances d'un pays aussi grand, aussi riche, à ce point de la nature. Car la jeunesse devrait trouver ici tout ce qui facilite l'acquisition de connaissances primordiales, nécessaires à celui qui se dit le roi des êtres vivants; et l'homme fait devrait y construire sa philosophie sur les éléments les plus surs pour aborder la vieillesse avec une sérénité que donne le spectacle de la vie se transformant à travers les âges et se succédant à elle-même sans jamais donner le spectacle de la mort absolue.

Je me demande comment dans un pays tel que la France, où tant de nobles efforts se réalisent, on n'a pas imité ceux que le mouvement intellectuel entraîne et qui cultivent plus libéralement tout domaine où les masses populaires peuvent élever leur esprit, recueillir leur jugement et polir leur nature.

Il faut regretter l'erreur de ceux qui n'ont

pas sorti de la gène ce Muséum où les ignorants ne voient que des os rassemblés et des peaux reconnues, des cailloux et des herbes, mais non les éléments de la plus grandiose manifestation des forces mystérieuses de l'univers : la source des meilleures leçons qui puissent compenser chez les hommes tant d'artifices introduits par la civilisation dans leur société. Il faut plonger sur le spectacle attristant de l'oubli qui enveloppe cette école où l'étude de la vie pourrait inspirer à beaucoup de nos semblables un meilleur usage de la modeste parcelle qui leur en est allouée.



Baume de Judée
Janissaire gardant l'arbre du Baume.
Vieille gravure en taille-douce tirée du « Livre des Drogues » (1694)

La parole fut ensuite donnée à M. Edmond Perrier, directeur du Muséum, qui d'abord remercia le prince de tous les témoignages d'intérêt qu'il prodigue à l'établissement, et lui remit, au nom de ses collègues, la première médaille à l'effigie de Lamarck, frappée à la Monnaie,

et qui est destinée aux bienfaiteurs du Muséum auxquels le titre d'associé est décerné par l'assemblée des professeurs.

M. Edmond Perrier a ensuite retracé la vie de l'établissement en 1912. Il a montré comment, par ses voyageurs ou ses correspondants Charcot, Jules de Payer, Charles Alluaud, Dignat, Chevalier, Gruvel, Roubaud, Serre, Wagner, M^{me} William Ponty, etc., il rayonne sur le monde entier, comment son personnel n'hésite pas à entreprendre de longs voyages pour enrichir ses collections, et signale le dévouement admirable du sergent télégraphiste Girard, qui a, lui tout seul, expédié au Muséum toute une ménagerie. Il rend un hommage mérité à M. Achille Finet, botaniste distingué, qui a laissé en mourant 600.000 francs au service de botanique pour l'entretien et l'accroissement de ses herbiers. Jusque-là, sauf une soixantaine de mille francs donnés par diverses personnes, le Muséum n'avait pour toute fortune qu'environ 320.000 francs légués par quatre de ses professeurs. Ce serait l'œuvre humaine qui ferait de premier ordre qu'enrichir par des donations un établissement dont le but principal est d'essayer de tirer de la vie tout ce qu'elle peut donner par l'amélioration matérielle et morale des conditions de la vie humaine.

Les collections mêmes qui sont légères ou données au Muséum, et qui y sont tenues à leur place, deviendront rapidement un embarras pour lui, dans l'état actuel des constructions dont il dispose. Depuis vingt-quatre ans, les bâtiments neufs qu'on avait construits pour remplacer de vieux bâtiments croulants sont demeurés inachevés; ils sont, de ce fait, insuffisants pour contenir les collections existantes; et dont il faut laisser une bonne part à des

• TUBERCULOSE • LYMPHATISME • ANÉMIE • TUBERCULOSE •

TRICALCINE

TRAITEMENT DE LA TUBERCULOSE

LA RÉCALCIFICATION

Ne peut être ASSURÉE
d'une façon CERTAINE
et PRATIQUE

QUE PAR LA TRICALCINE
à BASE DE SELS CALCIQUES RENDUS ASSIMILABLES

EN POUDRE • COMPRIMÉS • GRANULÉS • CACHETS

LA TRICALCINE EST VENDUE

TRICALCINE PURE

TRICALCINE MÉTHYLARSINÉE

TRICALCINE ADRÉNALINÉE

POUDRE • COMPRIMÉS • GRANULÉS • CACHETS
d'une façon pour 30 jours de traitement
ou la boîte de 60 cachets

Les CACHETS seulement dosés exactement à
0,01 le MÉTHYLARSINATE et soude chimiquement
pur. 5/16 la Boîte de 60 cachets.

Les CACHETS seulement dosés exactement à
3 gouttes de solution d'ADRÉNALINE millième
par cachet. 5/16 la Boîte de 60 cachets.

Echantillons et Littérature sur demande. LABORATOIRE DES PRODUITS SCIENTIA-PARIS 42, Rue Blanche

• CARIE DENTAIRE • TROUBLES DE DENTITION • DIABÈTE •

• CROISSANCE • RACHITISME • SCROFULOSE •

• TUBERCULOSE • NERVEUSE • DYSPÉPSIE •



les vieilles constructions condamnées. Les collections les plus variées logent encore, au hasard des places disponibles, dans les vieilles galeries dont la façade est la honte de la rue Geoffroy-Saint-Hilaire. Le Musée n'en contient pas moins des merveilles uniques au monde, dont la valeur dépasse un milliard. C'est cette richesse qu'il s'agit d'abriter contre la ruine. Sur l'initiative de M. Léon Bourgeois et de M. le président Fallières, tous deux membres du conseil du Musée, le gouvernement a depuis un an déposé un projet de loi ouvrant des crédits pour sa reconstruction; il serait urgent que le projet fût voté.

M. Perrier termine son discours par ces paroles que nous jugeons utile de reproduire in-extenso :

Quiconque a visité les expositions que multiplient nos éleveurs et nos horticulteurs sait quels miracles ils ont su accomplir à l'aide de nos seuls animaux domestiques ou de nos plantes cultivées. Le jour où le Musée pourrait étendre graduellement cette œuvre à l'innombrable multitude des êtres vivants, l'accomplirait dans le monde la plus haute et la plus noble mission qui se puisse concevoir.

Actuellement, l'invasion de notre civilisation dans toutes les contrées où naguère la vie s'épanouissait sans contrainte a eu pour conséquence une œuvre de dévastation sans précédent. De tous côtés, des cris d'alarme sont poussés par tous les hommes que n'aveugle pas l'esprit de lucre ou quelque vanité cynégétique. Quel rôle magnifique jouerait le Musée s'il avait les moyens de créer dans Paris un paradis des animaux où on pourrait les contempler en demi-liberté, dans un cadre semblable à celui où ils vivent naturellement; et, le pouvoir, autour de ce paradis, aménager — conjointement avec sa fille devenue majeure, la Société d'acclimatation, à laquelle il demeure lié par des liens étroits — des succursales où il serait possible de les apprivoiser, de les domestiquer, de les modifier ensuite de manière à en tirer le maximum d'utilité; d'instituer même une école d'éleveurs qui pourrait ensuite étendre son œuvre aux colonies, en fait, pour les plantes.

Que d'espèces utiles seraient ainsi sauvées d'une destruction certaine; que d'espèces réprouvées inutiles passeraient au rang d'espèces utiles, si seulement nous ne nous quel parti nous pourrions en tirer! Quel merveilleux séjour deviendrait notre globe, si nous réussissions à exalter les beautés de la plupart des plantes ou leurs vertus, au point où nous avons porté quel-



La Zoologie.
Tableau de Mlle H. Dufau.

ques-unes d'entre elles! Quel bienfait pour l'humanité, autant pour son bien-être matériel que pour son élévation morale, serait la poursuite d'une telle œuvre!

LA PREMIÈRE GROSSESSE DE MARIE-ANTOINETTE

La correspondance dont sont tirés les extraits qui suivent a été retrouvée dans les manuscrits de la Bibliothèque impériale de Saint-Petersbourg et publiée, en 1866, par M. de Lescure.

21 août 1777. — Le 21 août, veille de la fête du Roi, notre jeune Reine a surpris très agréablement son auguste époux par des divertissements auxquels il ne s'attendait pas. Les courtisans ont remarqué des moments de joie, puis de tendresse entre les deux époux et en prétendant même que la fête a été terminée par une scène passionnée, dont la France verra les heureux effets dans neuf mois (1).

20 avril 1778. — La grande nouvelle pour notre cour, celle de la grossesse de la Reine, n'est point détruite jusqu'à ce moment. La suppression, depuis le 28 mars, des maux de cœur, des vertiges, etc., détermine l'opinion des médecins (2), et déjà ils ont exigé que cette princesse, qui est une victrice extraordinaire, se soumit aux plus grandes précautions, qu'elle ne sortît plus qu'en voiture, etc.

Le Roi ne se sent pas de joie, et son auguste épouse a dit plaisamment : « J'ai tant de désir que cela soit, que je prends pour des maux de cœur jusqu'aux idées qui me passent par la tête. »

24 avril 1778. — L'espérance se conserve de la grossesse de la Reine. M. de Launoy, son premier médecin, s'efforce de porter mille louis. Vous comprenez qu'il n'y a personne d'assez indiscret pour tenter le pari.

17 mai 1778. — Personne ne doute plus de la grossesse de notre aimable Reine. Je remarque déjà un heureux effet de son nouvel état : cette princesse paraît se plaire avec son époux, le recherche, s'amuse avec lui et lui fait des caresses auxquelles ce prince répond de manière à exciter encore plus cette tendre intelligence.

(1) La reine avait fait deux mois auparavant une fausse couche, tenue assez rigoureusement secrète, et à la suite de laquelle elle avait eu une fièvre assez forte.

(2) M. de Lescure, peu expérimenté en obstétrique, a ici certainement corrigé à faux le manuscrit. La reine ayant accouché le 20 décembre 1778, la suppression des règles était réelle le 28 mars, il faut lire : la suppression (sous-entendu : des règles) depuis le 28 mars, de plus, des maux de cœur, des vertiges, etc., déterminent l'opinion des médecins,

PRODUITS SPÉCIAUX de la SOCIÉTÉ des BREVETS "LUMIÈRE"

Échantillons et Vente en gros : Marius SESTIER, Pâquier, 9, Cours de la Liberté, LYON

HÉMOPLASE AMPOULES, CACHETS DRAGÉES LUMIÈRE

PERSODINE LUMIÈRE

**Médication énergique
des
déchéances organiques**

**Dans tous les cas d'Anorexie
et d'Inappétence**

CRYOGÉNINE "LUMIÈRE"

ANTIPYRÉTIQUE ET ANALGÉSIQUE

PAS DE CONTRE-INDICATION

1 à 2 grammes par jour

NÉOKOLA "LUMIÈRE"

Représente son poids de

KOLA FRAICHE

HERMOPHÉNYL "LUMIÈRE"

Possède toutes les propriétés des Sels de Mercure

NON IRRITANT ET PEU TOXIQUE

Ampoules indolores pour injections

SAVON à L'HERMOPHÉNYL "LUMIÈRE"

Toilette et antiseptie de la peau

LE NEZ DE LA FONTAINE

Le nez de La Fontaine mérite d'être aussi célèbre que celui de Cyrano. C'est un nez digne d'entrer dans l'Histoire et dans la légende. Héritaire chez les aïeux maternels de l'auteur des *Contes* et des *Fables*, ce nez vient de loin, du fond des âges, et la racine même d'une lignée ancienne. Il n'est pas relevé en trompette, ni allongé en museau de chien, les narines ouvertes, avec cette expression banale qui donne à tant de figures vaguement humaines un air de parenté avec des animaux aboyeurs ou jappeurs. Le nez que Jean de La Fontaine avait reçu en héritage était un nez profondément respectable, un nez riche-ment bourgeois et cossu comme pigeon sur rue... Il dominait tout l'ensemble du visage, s'élevait en formes amples, avec une courbe pleine de dignité, et s'insinait noblement sur la lèvre rasée, finissait en une pointe fine, où l'on devinait le sens aigu et le flair d'une bonne race.

Que Jean de La Fontaine, ce grand « garçon de Champagne », comme dit Tallemant des Réaux, si distrait, si musard, si flâneur, tellement enclin aux fantaisies de la vie de bohème, ait pu porter toute sa vie sur sa figure cet estimable nez, inspirateur de considération sociale, et révélateur d'hérédités authentiquement bourgeoises, c'est un de ces paradoxes vivants où se plaie quelquefois l'ironie de la nature. D'où vient que ce nez de magistrat imperturbablement grave ou de propriétaire solidement foncier a pu s'égarer sur cette face de poète attiré par la lueur, bayant sans cesse aux corneilles et docile à toutes les sautes du vent, c'est ce que

Jean de La Fontaine lui-même, se regardant au miroir d'une onde claire, nous aide à comprendre par cette simple réflexion :

Les Pidoux ont du nez, et abondamment.

Ce nez, en effet, ne lui était point venu du côté de son père, Charles de La Fontaine, maître particulier des eaux et forêts dans le duché de Châteauneuf-Thierry. Il tient ce nez de la famille de sa mère, née Françoise Pidoux. Les Pidoux appartenant au Poitou par leurs origines immédiates et par les grandes charges municipales qu'ils avaient exercées dans la bonne ville de Poitiers. M. Gabriel Hanotaux a consacré aux Pidoux quelques-unes des plus suggestives pages de sa grande *Histoire du cardinal de Richelieu*. M. Gustave Michaux, dans son *La Fontaine*, nous dit que Jean Pidoux, le grand-père maternel de La Fontaine, n'avait pas écrit seulement des livres de médecine (*la Verlu* et les usages des fontaines de Pongues en Niernois ou *De febrium side*), et que ce

grand-père Pidoux « s'était, à ses moments de loisir, égayé en quelques pices de vers ». L'auteur des *Contes* et des *Fables* devait donc aux Pidoux, ses ancêtres du côté maternel, non seulement un nez que dans cette famille poitevine on se passait de génération en génération, mais aussi une vocation poétique dont les effets nous ont valu les chefs-d'œuvre que toute la France, après plus de deux siècles écoulés, apprend encore par cœur.

Lorsque Jean de La Fontaine, au mois d'août 1669, entreprit le *Voyage de Paris en Limousin* qui, selon la piquante expression de M. Emile Faguet, « s'arrêta à Poitiers », il fit, en somme, un voyage de reconnaissance au pays d'où lui venait son nez. Ses plus récents biographes, M. Georges Lafenestre, M. Edmond Fidon, en le suivant avec des pas de cet itinéraire, nous ont dit comment il fut émerveillé de la florissante santé de ses parents poitevins. Écrivant à sa femme, le 19 septembre, il lui dit : « Je trouvais à Châtellerault un Pidoux... » L'oncle Pidoux se si-

gnalait, naturellement, par la dimension d'un nez prodigieux qui équivalait à un état civil, et qui ne laissait aucun doute sur sa parenté; et c'était de plus un homme admirable en toutes sortes d'occupations et de divertissements.

« Mon parent de Châtellerault, dit La Fontaine, demeure onze heures à cheval sans s'incommoder, bien qu'il passe quatre-vingts ans... Il aime la chasse et la paume, sait l'écriture, et compose des livres de controverse. Au reste, l'homme le plus gai que vous ayez vu, et qui songe le moins aux affaires, excepté à celles de son plaisir... »

A cette peinture engageante La Fontaine ajoute cette réflexion philosophique : « Il y a ainsi d'heureuses vieillesse, à qui les plaisirs, l'amour et les grâces tiennent compagnie jusqu'au bout... »

C'est sans doute l'oncle Pidoux, répertorié vivant d'histoires comiques et de joyeux propos, qui afin d'égayer par ses copieuses facettes une table cordialement hospitalière, raconta au jeune Jean, né en Champagne, mais toujours fidèle aux plaisantes traditions d'une lignée savoureuse et poitevine, la désopilante histoire du *Juge de Melle*. La Fontaine en fit un conte :

Deux avocats qui ne s'accordaient point. Rendait perplexes un juge de province...

C'est l'aventure d'un bon juge de Melle, en Poitou, qui ne sachant comment décider entre deux plaideurs dont le procès lui paraissait insoluble par le moyen des procédures coutumières les fit tirer à une courte paille, et crut devoir expliquer à



Jean de La Fontaine, d'après le portrait de de Troy, à la Bibliothèque de Genève.

SPLÉNOSE
RATE - FOIE - THYROÏDE
TUBERCULOSE - tous stades de formes et à toutes les périodes
PALUDISME - ANÉMIE - MALADIES INFECTIEUSES etc.

THYROÏDOSE
Arthritisme - OVARO-THYROÏDINE - Rachitisme
INSUFFISANCES THYROÏDIENNE ET OVARIENNE
OBÉSITÉ - Troubles de la Ménopause et de la Puberté - MYXÉDÈME

PLACENTODOSE
PLACENTA - MAMMAIRE
Influence locale - Facilité des seins et de l'utérus
Ménoragies - Météorisme - Phlébite - Tumeurs.

Depôt : Laboratoire du D^r FRAYSSÉ - 136, Rue d'Anjou, PARIS

PARIS A LONDRES

VIA ROUEN, DIEPPE ET NEWHAVEN

Par la GARE SAINT-LAZARE

Services rapides tous les jours et toute l'année
(Dimanches et Fêtes compris)

Départs de PARIS-SAINT-LAZARE

à 10 h. 18 (1^{re} et 2^e cl.) et à 21 h. 20 (1^{re}, 2^e et 3^e cl.)

Départs de LONDRES

VICTORIA (C^o de Briggia) à 9 h. 45 soir (1^{re}, 2^e et 3^e cl.)

(1^{re} et 2^e cl.) et à 8 h. 45 soir (1^{re}, 2^e et 3^e cl.)

LONDON-BRIDGE à 9 h. 50 soir (1^{re}, 2^e et 3^e cl.)

(Dimanche) (1^{re} et 2^e cl.) et à 8 h. 45 soir (1^{re}, 2^e et 3^e cl.)

(1^{re} et 2^e cl.)

Voie la plus pittoresque et la plus économique

PASTILLES DE STOVAÏNE BILLON

CONTRE LES AFFECTIONS
DE LA BOUCHE, DE LA GORGE,
DU LARYNX, DE L'ESTOMAC
ANESTHÉSIE PARFAITE

DÉPÔT GÉNÉRAL

LES ÉTABLISSEMENTS POULENC FRÈRES
92, Rue Vieille-du-Temple, PARIS

SITUATIONS D'AVENIR

L'ARGUS DE LA PRESSE (35^e année d'existence) offre, dans chaque commune, à nos lecteurs et lectrices, surtout à ceux ayant de nombreuses relations, des situations de grand avenir, sans quitter notre région; une certaine instruction est nécessaire.

Écrire: L'ARGUS, 37, Rue Bergère, Paris

TUBERCULOSES
Bronchites, Catarrhes, Gripes
l'ÉMULSION MARCHAIS Phospho-
Créosote
Calme le TOUX, relève l'APPÉTIT
do à couillères dans
dans lait, bouillon.
Bien cicatrises les lésions,
et OCATRISSE les lésions,
Bien cicatrises les lésions,
et OCATRISSE les lésions,

sentence par un arrêt soigneusement motivé :

Deux poilles prend d'inégale grandeur ; Du doigt des serre : il avait bonne pince. La longue échet sans faute au défendeur, Dont renvoyé s'en va gai comme un prince.

L'oncle Pidoux rapporta comment cet arrêt fut porté devant le parlement de Paris et cassé par cette haute cour de justice :

La cour s'en plaint, et le juge repart : « Ne me balance, messieurs, pour cet égard... Maint d'entre vous souvent luge au hasard, Sans que pour ce tire à la courte paille... »

L'amusant de la chose, c'est que l'arrêt du Juge de Melle est authentique. Un distingué magistrat du tribunal de Niort, M. Babert de Juillé, en ses *Notes sur Melle*, a publié le texte *in extenso*.

Il s'agissait, en l'espèce, d'une demande en restitution d'une pistole d'Espagne, que pressait Jean Prud'homme, prête, réclamait à Marie Perot, épouse de Pierre Lun.

Les deux avocats, M^{rs} Marchand et Chau, embrouillant ce litige à tel point que, par un jugement du 24 septembre 1644, le Juge Pierre-Saturne Houlier, « conseiller du roi, président-magistrat, juge ordinaire, civil et criminel, assesseur pour Sa Majesté au siège royal de Melle », déclara, « voyant que la preuve des faits était impossible », de faire tirer les plaideurs à la courte paille.

La Fontaine, en revenant du Poitou, narra cette anecdote aux gens de la Champagne et les fit bien rire. Champenois et Flécheux, le « bonhomme » avait — ainsi que M. Faguet nous l'a fait justement remarquer — plusieurs raisons d'être un Français plein de bonne humeur et de vive marquoise.

G. D.

(D'après Le Temps).

LE HOUX ET LE GUI

Personne ne songe à se défendre de cette douce superstition des plantes qui nous fait, à époques fixes, suspendre aux murs

ou placer dans des vases certains rameaux, certains fleurs, certains fruits auxquels sont attachés, de temps immémorial, des propriétés magiques ou médicinales. En vertu d'une tyrannique association d'idées, le pavot, la fève noire, l'if et l'aspérogène nous inspirent à peu près les mêmes sentiments funèbres qu'aux anciens Grecs et aux Romains contemporains de Varron. Le brin de muguet que l'on achète le premier mai, a, pour beaucoup, quoi qu'il fasse, la même signification que pour la petite paysanne naïve qui lit le *Langage des fleurs*.

De même pour le houx et pour le gui, les deux emblèmes de l'an neuf. Velléda ne hante plus la forêt des Carnutes et les druides en longues robes de lin ne courent plus les baies sacrées sur le chêne centenaire. Néanmoins le gui orne nos demeures. C'est le rameau de bienve-

nuë qui accueille joyeusement, avec la claire flambe, les amis et les parents en visite.

Souvent le houx se marie au gui, les feuilles griffues et luisantes de l'un aux petites feuilles longues et grasses de l'autre, les perles d'opale aux baies de vermillon. C'est justice. Le houx a pour lui un passé de gloire. Il a son histoire et ses légendes, l'arbuste aimé de la verte Écosse.

À Rome, autrefois, le houx était déjà porté-bonheur. Plume nous apprend que, planté en entrée d'une demeure, il préservait des malédictions. D'après Pythagore, sa fleur à la propriété de glacer l'eau, et, vertu tout à fait curieuse, « un bâton fait de son bois, jeté contre un animal, l'attende, l'attend de lui-même, alors que la façon dont il est lancé dev-rait lui faire manquer le but ».

Ce prodige apparent vient de la densité très forte de ce bois.

Quant à la propriété de « glacer l'eau », c'est, n'est-ce qu'une allusion aux sources qui, ombragées par des fourrés souvent épais de houx, sont entretenues dans une fraîcheur continuelle. On comprend que le voyageur

fatigué ait su gré au buisson touffu d lui conserver de l'eau froide pour sa soif !

De là à considérer le houx comme un emblème d'hospitalité, il n'y a qu'un pas, et voilà pourquoi sa branche verte pend tout à tour avec le genévrier, au-dessus de la large porte des auberges.

Le houx représente aussi un symbole de fiançailles et de bonheur conjugal.

Au pays de Galles, il existe une coutume si enracinée que personne n'oserait s'en affranchir. Elle consiste pour les époux à venir se souhaiter une bonne année sous une branche de houx qu'on a l'habitude de suspendre au plafond. Il faut se placer juste au-dessous, sans quoi les vœux n'auraient aucun effet.

Dans les Ardennes, on plante une branche de houx dans le pain bûnit distribué à la messe de minuit. Mais c'est en Écosse qu'il faut chercher les coutumes où le houx joue un rôle prépondérant. Le houx est la plante nationale de ce pays de lacs, de forêts de lutins et de fées. Tout Highlander en met un brin à son bonnet, les jours de fête.

Les chansons populaires écossaises parlent du houx, du houx éternellement vert malgré la neige et les frimas.

Un très curieux usage de la vieille Écosse voulait que dans ces duels à mort qui avaient lieu souvent entre guerriers de clans différents, duels sauvages où les tireurs pouvaient s'adjoindre à volonté un certain nombre de spadassins, le duelliste le moins favorisé — par exemple s'il avait affaire à deux adversaires — plantât une branche de houx sur le terrain choisi pour la lutte. C'était un signal d'alarme qui était presque toujours entendu.

La médecine populaire a fait autrefois grand cas de ses baies, qu'elle regardait comme vomitives et purgatives, et de ses feuilles, qu'elle prescrivait en décoction contre la fièvre. (Journal de Diététique.)



Portrait de Cyrano de Bergerac, d'après une gravure du Cabinet d'Estampes.

E. COGIT & C^{IE}

CONSULTEZ VOS INSTRUMENTS POUR LA SUISSE
35, boulevard St-Michel
PARIS



Fournitures générales pour Bactériologie et Micrographie.

Dépôt pour la France des MICROSCOPES et des JUMELLES à PRIMES

E. LEITZ

IODURE SOUFERONCO

SOLUTION • SIROP • DRAGÉES
(1 gr. par cuillerée) (1 gr. par cuillerée) (1 gr. 50 par cuillerée)
NI CORTICA, NI GASTRALGIE, NI CEPHALALGIE
Expérimenté dans les Hôpitaux de Paris.
VENTE : Laboratoire SOUFERONCO, 26, R. de Turin, Paris-VIII

Voir nos Primes

Page 1

AFFECTIONS BRONCHO-PULMONAIRES

Grippe, Scarlatine, Rachitisme

SOLUTION PAUTAUBERGE

au chlorhydro-phosphate de chaux créosoté

LA MIEUX TOLÉRÉE des PRÉPARATIONS CRÉOSOTÉES

Par l'action antiseptique qu'elle exerce à la fois sur les voies digestives et pulmonaires et par les éléments minéraux qu'elle fournit au système osseux et à la cellule, la SOLUTION PAUTAUBERGE est le médicament de choix de la bronchite chronique et de la tuberculose, et le remède le mieux indiqué pour obtenir la reconstitution physiologique dans les maladies paratuberculeuses.

L. PAUTAUBERGE, Courbevoie-PARIS et toutes Pharmacies



DIGITALINE

PETITE-MALHE



MARQUE DÉPOSÉE

S, rue Favart, Paris

Maladies du Cerveau

ÉPILEPSIE • HYSTERIE • NÉVROSES

Traitées depuis 10 ANS avec succès par les

SIROPS HENRY MURE

1^{er} Au Bromure de Potassium. 2nd Au Polybromure (potassium, sodium, ammonium). 3rd Au Bromure de Sodium. 4th Au Bromure de Strontium (surtout de larynx).
Rigoureusement dosés, 2 grammes de sel chimiquement pur par cuillerée à soupe et 30 centigr. par cuillerée à café de sirop d'essence d'orange aromatisée.
Établies avec des sels et des éléments susceptibles de salinifier le précipité le plus difficile, ces préparations permettent de composer expérimentalement dans les affections épileptiques, la voie thérapeutique des divers bromures seuls ou associés. — FLACON 5 fr.
Maison HENRY MURE, A. GAZAGNE, 104, rue de la Chapelle, Paris (10) Pont-Saint-Espit (Inde).

LES POUDRES DE GUERRE MODERNES ET LA POUDRE B

Notre ami Albert Buisson, le pharmacien-spécialiste bien connu, vient de publier chez Dunod et Pinal un livre remarquable sur La Question des Poudres. Qu'il nous permette d'en citer quelques extraits.

1° Les poudres de guerre modernes

La poudre B est une poudre constituée essentiellement par de la nitrocellulose.

La poudre noire, au contraire, est un mélange de trois corps ayant une individualité chimique propre : carbone, soufre, azotate de potasse; chacun d'eux, pris isolément, étant dépourvu de propriétés balistiques.

La combustion de la nitrocellulose ou coton-poudre ne produit pas de fumée et détermine, dans certaines conditions, des actions balistiques puissantes qui expliquent le choix qui en a été fait comme base des poudres de guerre modernes.

Mais ses effets extrêmement brisants s'opposent longtemps à son emploi dans les armes à feu, et ce ne fut qu'après que l'on eut rendu possible sa combustion progressive par son obtention à l'état colloïdal, qu'elle devint propre à cet usage.

Cette transformation est réalisée par la dissolution, ou plus exactement par la gélification du coton-poudre à l'aide d'un liquide variable avec chaque type de poudres. Il est possible de classer celles-ci suivant le gélifiant mis en œuvre dans leur fabrication.

Une première classe comprendra les poudres obtenues à l'aide d'un gélifiant dépourvu de propriétés explosives propres, et que la dessiccation finale de la poudre élimine presque complètement. C'est un gélifiant inerte (mélange éther-alcool, acétone, acétate d'éthyle, etc.), qui permet

simplement la transformation du coton-poudre en nitrocellulose colloïdale.

La poudre ainsi obtenue ne devra donc pas posséder des propriétés balistiques qu'à la cellulose nitreuse.

Dans la seconde classe, on peut réunir les poudres à base de nitrocellulose dont le gélifiant est doué de propriétés balistiques qui viennent s'ajouter à celles du coton-poudre : c'est donc un gélifiant actif. Non seulement il n'est pas éliminé pendant la fabrication, comme celui des poudres de la première catégorie, mais il entrera pour une large part (15 à 50 %) dans la composition des poudres de cette classe.

Peu de substances explosives, du reste, sont susceptibles de gélifier le coton-poudre, et jusqu'à ce jour la nitroglycérine seule a pu être pratiquement employée.

A côté du gélifiant inerte que l'on rencontre en faibles quantités dans les poudres sans fumée, du gélifiant actif qui ne sera pas éliminé, d'autres substances peuvent être ajoutées, soit pour assurer la conservation et la stabilité du produit.

On peut donc diviser les poudres modernes en deux grands groupes : poudres à la nitrocellulose (gélifiant inerte), poudres à la nitroglycérine (gélifiant actif).

2° La poudre B

La plus ancienne de ces poudres, susceptible de vastes applications à la guerre, est la poudre B, obtenue, en 1880, par M. l'ingénieur de 1^{re} classe Vieille, aujourd'hui inspecteur général des poudres et salpêtres.

Désigné tout d'abord par l'initiale de son inventeur, la poudre V ne tarda pas, par suite de sa mise en service sous le ministère du général Boulanger, à être désignée sous le nom de poudre B.

Des 1880, on avait bien songé aux explosifs organiques azotés à grande puissance, pour le chargement des armes de tous calibres. Ils présentaient l'avantage d'être, à charges égales, trois ou quatre fois plus puissants que la poudre noire, et leur décomposition ne donnant que des produits gazeux, ces corps constituaient, en outre, des explosifs sans fumée.

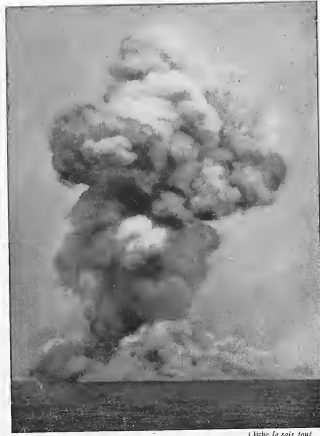
Mais il fallut, après quelques expériences, renoncer à l'emploi de pareils substances et notamment à l'utilisation de la nitrocellulose, en raison des pressions considérables qu'elle déterminait à l'intérieur des armes.

Aussi, la Commission du pyroxylyne, instituée en 1846, rejeta ce dernier composé comme trop brisant pour être employé dans les bouches à feu.

Le général Lenk arrivait, en Autriche, après des essais mémorables, à des conclusions analogues.

En 1865, Abel parvint cependant à préparer du coton-poudre sous forme de grains et à rendre son emploi possible, avec plus ou moins de succès, pour les armes à petit calibre.

A la même époque, l'usage d'une poudre



Le début d'une explosion sous-marine par la poudre B
La déflagration vient de se produire : l'eau projetée dans l'air s'élève avec une énorme colonne de fumée.

Uchida Je suis tout

PHAGOTAXINE

Echantillon et Littérature : Pharmacie GOUDAL, 213, rue Saint-Honoré

Solution OXYGÉNOZONISÉE obtenue par l'action des Rayons ultra-violet
ANALGÉSIQUE — BACTÉRICIDE — MICROBICIDE
S'emploie dans toutes les affections où les microbes sont les agents des maladies. Dans toutes les Septémies, Brûlures profondes, Plaies variqueuses — Dans les Anthrax, Erysipèles, Dermatoses, Eczéma, Impétigo, COMPRESES — LAVAGES — LAVEMENTS — ET À L'INTÉRIEUR

GRANULÉS DALLOZ

GLYCERO
Nourrissante Boisson Hémoglobine
Boire à deux cuillerées à café avant chaque repas

HÉMOGLOBINE
Anémie, Chlorose, Lymphatisme, etc.
Boire à quatre cuillerées à café avant chaque repas

TRIDIGESTINE
Dyspepsies, Gastro-entérites
1 à 2 cuillerées avant ou après chaque repas

ANTALGOL
Névralgies, Migraines, Sciatalgies, Goutte, Rhumatisme, Gravelle
Phospho-Hellérogène

Antalger 4 à 6 cuillerées à café, suivant les cas, deux ou trois fois par jour, à jeun ou après les repas.

Suc Durkam

Véritable
VIANDE LIQUIDE
inaltérable

Nom et Marque déposés selon la loi

ANÉMIE, TUBERCULOSE, CONVALESCENCE

préparée à froid
par un procédé
nouveau et spécial

« Dans l'état actuel de la science, le suc frais de viande crue préparé à froid est à la chair de bœuf ce que l'alcatoïde est à la plante, ce que la quinine est au quinquina. » D'UYOCHIN

QUATAPLASME

DU DOCTEUR LANGLEBERT

PANSEMENT ASEPTIQUE COMPLET INSTANTANÉ
PHLEGMASIES, Anthrax, Abscesses, Phlegmons, Arthrites, Erysipèles, Erysipèles, Dermatoses, Eczéma, Impétigo, AFFECTIONS OCUAIRES : Conjunctivites, Kératites
DANS TOUTES LES PHARMACIES et 10, Rue Pierre-Ducreux, PARIS.

de chasse, obtenue par Schultze, en partant de la cellulose de bois, commença à se répandre, et Wolkman prit, en 1870, en Autriche, un brevet concernant le perfectionnement de cette poudre, perfectionnement qui consistait à gélatiniser la nitrocellulose de la poudre de Schultze, par un mélange d'alcool et d'éther. Il obtint ainsi une poudre sans fumée, mais l'irrégularité de sa combustion occasionnant des écarts considérables dans les effets balistiques obtenus, ne permit pas son utilisation.

En 1832, Reid breveta un procédé d'agglomération en grains de la nitrocellulose et de durcissement de ces grains par un traitement à l'éther-alcool. Cette poudre, encore utilisée comme poudre de chasse sous le nom de poudre EC, fut rejetée pour l'armement, en raison de son peu de consistance et de sa faible densité.

En étudiant l'effet de l'accroissement de la densité sur la combustion, M. Vieille fut conduit, en 1886, après des expériences prolongées, à augmenter graduellement l'action sur le coton-poudre du dissolvant éther-alcoolique ; il parvint ainsi à obtenir une poudre parfaitement gélatinisée.

Cette transformation du coton-poudre, dont la combustion est instantanée et échappe à toute règle, en une matière continue, de densité élevée, à structure dite collante lui assurant une combustion régulière, révolutionna la balistique.

C'était la première poudre sans fumée qui possédait le caractère essentiel de combustion par couches parallèles, en sorte que, dans des temps égaux, des couches de même épaisseur étaient gazéifiées. Enfin sa combustion ne donnait naissance à aucun résidu, et la détonation n'était accompagnée d'aucune fumée gênante et révélatrice.

La supériorité sur la poudre noire était

manifeste ; pour une charge moindre et sans augmentation de pression, la vitesse à l'orifice de l'arme est plus grande :

800 mètres au lieu de 650 ; par suite, la trajectoire est plus tendue, le tir plus exact.

Cette découverte, qui fut généralisée par son inventeur pour le compte du gouvernement français, assura à notre armement une supériorité manifeste que nous rendit maîtres de l'heure.

Pour avoir d'excellentes poudres de guerre, il ne suffit pas que les conditions de leur fabrication soient à l'abri de toute critique ; il est également indispensable que ces poudres soient conservées dans

des conditions rationnelles, et visitées périodiquement.

Ces conditions ne peuvent être réalisées que sous une direction ferme et clairvoyante, qui saura exiger une discipline rigoureuse, à tous les échelons de la hiérarchie.

Nous pouvons affirmer la supériorité de nos poudres sur les poudres étrangères, quelle que soit leur nature. Leur fabrication doit être, pour les besoins de la défense nationale, exclue, exclusivement réservée à l'Etat, et un régime de liberté peut être établi pour la fabrication des poudres strictement destinées à l'exportation.

Sur le terrain où nous avons tenu à

maintenir le débat, notre conclusion est des plus rassurantes.

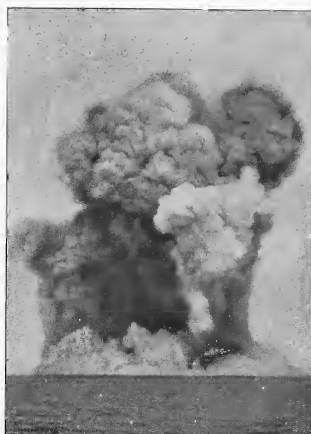
Notre poudre est bonne, elle est conservée dans de bonnes conditions ; nous pouvons donc envisager l'avenir avec tranquillité.

»

L'ATHLÈTE COURONNE

Tristan Bernard représente un cas étrange, peut-être unique dans l'histoire des sports modernes. Il est l'athlète consultant le plus complet qui soit. Il ne s'est pas spécialisé dans une seule branche, dans un seul « département » de l'entraînement et des exercices physiques. Il a suivi, sans se presser, mais aussi sans se laisser surprendre, le mouvement de la renaissance sportive. A peine au sortir de l'Hippodrome — je ne parle pas du cirque, — nous l'avons vu passer successivement dans les vélodromes, autodromes, aérodromes, et arriver devant les treize pugilistes forts à la mode en ce moment. Partout il a su montrer une compétence indiscutable. Quelconque étudiera sérieusement le développement sportif en France de ces vingt dernières années trouvera le nom de Tristan Bernard indissolublement mêlé à ce phénomène. Si jamais, par exemple, on voulait élever une statue à ce champion du « pentathlon » au repos, il ne serait pas aisé de fixer le costume, l'attitude et le geste qui conviendraient à cet athlète. Voyez-vous Tristan Bernard, le bras gauche tendu, dans la pose de l'*Axiomène* ? Vous le figurez-vous en *Discobole*, ou plus simplement comme les pugilistes assis des thermes de Diocétien ?

Le trait essentiel, vraiment singulier de Tristan Bernard, c'est qu'il aime tous les sports et n'en a pratiqué aucun. Il répugne à l'action. On dirait qu'il est né avec les



Cliché Jx sans titre

L'explosion d'une poudre sans fumée. La masse d'eau est devenue plus considérable encore et détermine tout à l'entour des rouses de tempête.

CONSTIPATION HABITUELLE

AFFECTIONS DU FOIE

CASCARINE LEPRINCE

ATONIE DU TUBE DIGESTIF

LAXATIF PARFAIT

employé dans tous les cas et réussissant toujours en variant le mode d'emploi

Principe utile défini
de la Cascara Sagrada

Thèse de D^r en Médecine PARIS 1909

"Des Purgatifs organiques, la Cascarine en particulier".
D^r CASTAL.

VERITABLE SPECIFIQUE
Constipation

CASCARINE LEPRINCE

PILULES & ÉLIXIR

Action régulière
sans accoutumance ni
irritation consécutive
à son emploi.

Seul Produit indiqué
dans la Grossesse
et l'Allaitement.

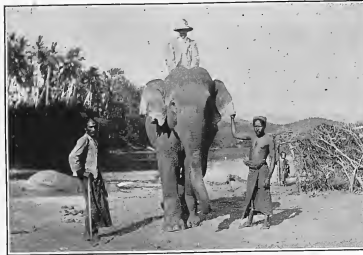
GROS: 62 Rue de la Tour, PARIS, XVI^e

DÉTAIL: Toutes Pharmacies.

muscles fatigués; ceux-ci se doutaient sans doute du travail qui les attendait s'ils s'étaient mis au service des rois sportifs d'internet de l'amateur passionné. C'eût été une besogne surhumaine. Disait-on, ils ont feint d'ignorer les fréquences athlétiques de Tristan Bernard. L'homme qui chante et glorie l'effort prend une voiture pour traverser une rue, sur route, la vitesse, la vitesse d'une auto qui ne le craint pas. Il ne craint pas que le mécanicien « en mette ». Mais si la machine s'arrête, à condition qu'il ne s'agisse pas d'une avarie grave, l'auteur de *Triplepatte* prend son parti de la « panne » le plus aimablement du monde. Cette panne, à ses yeux, est une espèce de crise de paresse; les hésitations du moteur à repartir l'amuse ou tout au moins l'ennuie. Il lui semble assister aux indécisions d'indulgence pour les caprices de l'auto. Il se penche souriant sur le capot, sur le voyageur au masque de fer. L'engin trépidant et agressif qui défait l'espace et filait aveuglément entre les plus beaux décors se maintenant prisonnier d'un paysage. Le philosophe rit, dans sa barbe, de l'aventure. Ce n'est pas vers le temps de la maturité que Tristan Bernard a renoncé aux exercices sportifs. Il ne les a jamais recherchés.

Lorsqu'il quatorze ans il quitta Besançon pour se rendre à Paris, il neigeait. Il n'arriva pas sur des skis ou sur des patins. Il est venu dans la capitale en snowboots. Je me trompe, dans le train, il dut quitter ces confortables chaussures, tant les bouillottes

étaient exceptionnellement bouillantes. Vous reconnaîtrez déjà le petit garçon rougé. Plus tard, à l'âge du service militaire, il a été dragon. Quel dommage que les dragons soient dans la cavalerie! Tristan avait peut-être des chevaux qui le lui rendaient bien. Heureusement qu'à son passage dans la réserve on l'a versé dans le



Un éléphant porteur dans l'île de Ceylan

train des équipages. C'est là, j'imagine, qu'il a appris à conduire son char « privé » de la maison Thespis and Co avec la maîtrise d'un automédon.

Par quelle surprenante ironie du sort est allé se loger dans ce corps trépidant et ami du fanfreluche l'esprit sportif le plus actif, le plus infatigable? C'est un contraste d'une rareté inouïe. Comment cette indolence et cette lassitude apparente extérieures cachent-elles tant d'énergie, un

tel besoin d'action et une telle endurance? On ne pourrait pas dire de Tristan Bernard: Votre âme est un paysage choisi. Que vous charment les masques et bergamasques. Son âme est un stade en plein exercice. Il y règne un mouvement et une fièvre extraordinaires. Tantôt elle est un champ de courses, une piste pour pédestrians;

Tristan soit, au milieu de son « stade », un spectateur impassible, un arbitre olympien. Il fait partie du jeu; il combat, concourt dans tous les champs. A un match de boxe, son impartialité l'oblige à être à la fois l'un et l'autre des adversaires. Jugé à quels coups il s'expose, il encaisse à cœur ouvert, si José dire. Ces sèches l'exténue, l'épuise; il en sort dans un état lamentable. Il lui faut plusieurs jours pour se remettre; quand on pense aux nombreux matches de boxe de ces dernières années, on ne peut s'empêcher d'admirer la résistance de Tristan Bernard. Quel boxeur oserait se comparer à lui! Aussi les boxeurs ont-ils été bien inspirés d'offrir un banquet d'honneur au sportsman intrépidité, à l'homme qui nous donnera un jour l'espérance ses impressions de ring sous ce titre: « Les Poings nickelés ».

J. G. (Le Temps)

L'OBESITÉ DE LORD BYRON

Pendant toute son existence de romancier, l'auteur de *Child-Harold* fut hanté par la crainte de grossir. Il se rendait bien compte du peu de prestige que représenterait un poète trop gras, et il essaya de tous les moyens pour garder la sveltesse de sa taille, non sans succès d'ailleurs, ainsi qu'en témoigne une lettre récemment retrouvée, adressée jadis à son avocat.

« Je porte actuellement sept gilets et en passais, je me souviens et je jure au ciel, dix, et cet accoutrement jusqu'à ce que je sois épuisé par la transpiration. De cette manière je suis arrivé à maintenir ma ceinture suffisamment mince et j'ai pu faire d'assez beaux vêtements d'un demi-valet ».

Ce traitement n'est pas si loin de celui que s'écrit aujourd'hui le Dr Kœck dans son intéressant volume sur l'obésité.

67 Année.

Le numéro: 20 centimes

MARS 1913

Le Progrès Médical

ADMINISTRATION

A. ROUZAT

41, Rue des Ecoles, PARIS VI

Téléphone 11-67

Primes: 10% à 15%

France et Colonies: 10%

Étranger: 15%

Édition: 10%

Édition: 10%

Édition: 10%

Édition: 10%

Édition: 10%

Édition: 10%

Édition: 10%

Édition: 10%

Édition: 10%

Édition: 10%

Édition: 10%

Édition: 10%

Édition: 10%

Édition: 10%

Édition: 10%

Édition: 10%

Édition: 10%

Édition: 10%

Édition: 10%

Édition: 10%

Édition: 10%

Édition: 10%

Édition: 10%

Édition: 10%

Édition: 10%

Édition: 10%

Édition: 10%

Édition: 10%

Édition: 10%

Édition: 10%

Édition: 10%

Édition: 10%

Édition: 10%

DIRECTION SCIENTIFIQUE

Mme L. KOPPEL, Professeur agrégé, Médecin des hôpitaux.

Roubaix (N) - Lille

Bourgeois, CHIFFOLAU, CLERC

Quintin-Leprieux, de Béziers

JENNIN

Professeur agrégé, Médecin des hôpitaux

LENOIR, OPPENHEIM

Professeur agrégé, Médecin des hôpitaux

MAISON, de Béziers

POILLARD, MAMON (S)

Médecin des hôpitaux

Médecin des hôpitaux

Médecin des hôpitaux

Médecin des hôpitaux

Médecin des hôpitaux

Médecin des hôpitaux

Médecin des hôpitaux

Médecin des hôpitaux

Médecin des hôpitaux

Médecin des hôpitaux

Médecin des hôpitaux

Médecin des hôpitaux

Médecin des hôpitaux

Médecin des hôpitaux

Médecin des hôpitaux

Médecin des hôpitaux

Médecin des hôpitaux

Médecin des hôpitaux

Médecin des hôpitaux

Médecin des hôpitaux

Médecin des hôpitaux

Médecin des hôpitaux

Médecin des hôpitaux

Médecin des hôpitaux

Médecin des hôpitaux

Médecin des hôpitaux

Médecin des hôpitaux

Médecin des hôpitaux

Médecin des hôpitaux

RÉDACTION

Soufflard Général

Ch. ESNOY

Infirmerie générale à Châtou

Châtou (S)

Secrétaire de la Rédaction

A. PHILBERT

Secrétaire de la Rédaction

Médecin des hôpitaux

Médecin des hôpitaux

Médecin des hôpitaux

Médecin des hôpitaux

Médecin des hôpitaux

Médecin des hôpitaux

Médecin des hôpitaux

Médecin des hôpitaux

Médecin des hôpitaux

Médecin des hôpitaux

Médecin des hôpitaux

Médecin des hôpitaux

Médecin des hôpitaux

Médecin des hôpitaux

Médecin des hôpitaux

Médecin des hôpitaux

Médecin des hôpitaux

Médecin des hôpitaux

Médecin des hôpitaux

Médecin des hôpitaux

Médecin des hôpitaux

Médecin des hôpitaux

Médecin des hôpitaux

Médecin des hôpitaux

Médecin des hôpitaux

Médecin des hôpitaux

Médecin des hôpitaux

Médecin des hôpitaux

Médecin des hôpitaux

Médecin des hôpitaux

Médecin des hôpitaux

Médecin des hôpitaux

23^e Année. — N° 8

Paraissant le 10 et le 25 de chaque mois.

25 Avril 1913

REVUE INTERNATIONALE DE MÉDECINE et de CHIRURGIE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE M.

BALZER, CHIFFOLAU, CLERC, ESNOY, J. GOURMONT, KOPPEL, LENOIR, OPPENHEIM, MAISON, POILLARD, MAMON (S), PHILBERT, ROUZAT, SOUFFLARD, THESPIS, TROUSSEAU, VILLENIN, WALTHER.

Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S).

Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S).

Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S).

Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S).

Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S).

Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S).

Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S).

Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S).

Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S).

Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S).

Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S).

Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S).

Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S).

Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S).

Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S).

Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S).

Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S).

Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S).

Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S).

Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S).

Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S).

Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S).

Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S).

Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S).

Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S).

Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S).

Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S).

Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S).

Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S).

Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S).

Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S).

Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S).

Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S).

Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S).

Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S).

Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S).

Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S).

Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S).

Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S), Châtou (S).

ABONNEMENTS

au PROGRÈS MÉDICAL, à la REVUE INTERNATIONALE DE MÉDECINE ET DE CHIRURGIE et MEDICUS, RÉUNIS, pour le PRIX GLOBAL de ..

15 fr

GASTRO-ENTÉRITES DES NOURRISSONS

DIARRHÉES INFANTILES, Troubles Dyspeptiques de la 1^{re} Enfance.

Prescrire 1/2 à 1 cuillerée à café de :

Sirop de Trouette-Perret

à la "**PAPAÏNE**"

avant ou après chaque tétée ou biberon.

Le Sirop de Trouette-Perret à la Papiaine

digère le lait, combat la *Dyspepsie*, et

permet aux muqueuses de réparer leurs lésions.

● La "**Papiaine**" est un ferment digestif végétal ●
qui digère et peptonise quelle que soit la réaction du milieu.

Favorise la reprise du lait, après les diètes et les régimes.

Maladies de l'Estomac et des Intestins des Enfants et des Adultes

SIROP de TROUETTE-PERRET à la "PAPAÏNE"

1 cuillerée à soupe à chaque repas 4 fr. le Flacon.

ELIXIR de TROUETTE-PERRET à la "PAPAÏNE"

1 verre à liqueur à chaque repas 5 fr. le Flacon.

CACHETS de TROUETTE-PERRET à la "PAPAÏNE"

1 à 2 cachets à chaque repas 4 fr. la Boîte.

COMPRIMÉS de TROUETTE-PERRET à la "PAPAÏNE"

2 à 8 comprimés à chaque repas 3 fr. le Flacon.

E. TROUETTE, 15, Rue des Immeubles-Industriels, Paris. — Vente réglementée laissant aux Pharmaciens un bénéfice normal.

FORMES ET DOSES : Adultes : 3 cuill. à soupe par jour. Enfants : 2 cuill. à dessert ou à café. Adultes : 2 mesures par jour. Enfants : 2 demi-mesures par jour. **AMPOULES** : Injecter une ampoule par jour.

Exiger sur toutes les boîtes et flacons la Signature de Garantie : A. NALINE
Littérature et Échant. : S'adr. à A. NALINE, 115, rue Villeneuve-la-Garenne, près St-Denis (Seine).

HECTARGYRE

Le plus actif, le mieux toléré des sels mercuriels.

PILULES (Par pilule: Héctine 0,40; Protiodolure Hg, 0,05; Ext.Op.0,01.) } Durée du traitement:
Une à deux pilules par jour. } 10 à 15 jours

GOUTTES (Par 20 gouttes: Héctine 0,05; Hg, 0,01). 20 à 100 gout. par jour. }

AMPOULES A (Par ampoule: Héctine 0,10; Hg. 0,01.) } Une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours

AMPOULES B (Par ampoule: Héctine 0,30; Hg, 0,015.) }

Laboratoires de l'HECTINE, 13, Rue du Chemin-Vert, à Villeneuve-la Garenne (Seine).

ARTHRITISME DIATHÈSE URIQUE

DISSOUT, EXPULSE L'ACIDE URIQUE

Echantillons et Littérature : HENRY ROGIER, Pharmacien, Anc. Int. des Hôpitaux de Paris, 3 et 5, boul. de Courcelles, PARIS

Se méfier des imitations que son succès a fait naître

L'EUTHANASIE

ASSASSINAT MÉDICAL OU SUPRÊME CHARITÉ ?

Par le D^r Jules REGNAULT (de Toulon)

Ex-Professeur d'Anatomie à l'École de Médecine Navale

« ... J'estime que c'est la fonction du médecin de rendre la santé et d'adoucir les peines et les douleurs; et non seulement lorsque cet adoucissement peut conduire à la guérison, mais lorsqu'il peut servir à procurer une mort calme et facile. Car ce n'est pas une petite félicité que cette euthanasie qu'Auguste César ne cessait de se souhaiter. Ainsi mourut Antoninus Pius dont la mort fut comme un sommeil paisible et tranquille. De même Epicure, lorsque la maladie fut jugée désespérée, noya dans le vin son estomac et ses sens; et là-dessus fut faite l'épigramme : Hinc stygias hausit aquas; il sut ne pas goûter l'amertume des eaux du Styx. Mais les médecins au contraire se font une sorte de scrupule et de religion de tourmenter encore le malade alors que la maladie est sans espoir, tandis qu'à mon avis ils devraient avoir assez d'habileté pour faciliter et adoucir de leurs propres mains les souffrances et l'agonie de la mort. » (François Bacon.)

LA question de l'euthanasie revient à l'ordre du jour : de grands quotidiens comme *Le Temps* et divers journaux médicaux, en particulier *Æsculape* et le *Bulletin général de thérapeutique*, viennent de lui consacrer quelques articles. Elle a été discutée, il y a un an, devant le Parlement des États-Unis, qui a refusé de sanctionner un projet de loi qu'il trouvait terriblement délicat dans ses applications; elle sera probablement discutée avant peu devant le Parlement allemand à propos d'un projet de loi dont les auteurs réclament le droit à la « douce mort » pour tout être humain menacé de manière fatale dans son existence.

M. Salomon Reinach a pu faire remarquer à juste titre qu'il avait défendu de semblables théories dès 1909, et il a eu soin d'ajouter que ces idées ne sont pas nouvelles.

La question avait eu déjà son heure d'actualité il y a une dizaine d'années : M. Guérinonprez lui avait consacré tout un volume (1), en se plaçant au point de vue religieux catholique, et nous-mêmes l'avions traité à un point de vue purement philosophique en un article publié par *La Revue* (2), article auquel nous ferons de larges emprunts dans cette étude.

Nous écrivions alors :

« Peut-on et doit-on hâter la mort des incurables ? »

« Telle est la question qui vient d'être soulevée d'une façon imprévue en divers pays et qui a été surtout discutée de l'autre côté de l'Atlantique. A vrai dire le problème n'est pas nouveau; il semble même avoir été résolu par l'affirmative dès l'origine de l'humanité. Au moment où il avait contre lui les éléments et les bêtes au moment où la lutte pour la vie lui était rendue très pénible, l'homme primitif ne devait être guidé que par une morale utilitaire. Ne pouvant d'ailleurs ni protéger un être encombrant et inutile, ni lui fournir des aliments, il n'avait rien de mieux à faire que de le délivrer de ses souffrances en hâtant sa mort. »

« Lorsque l'homme est devenu un loup pour l'homme, nible, l'homme primitif ne devait être guidé que par une morale utilitaire. Ne pouvant d'ailleurs ni protéger un être encombrant et inutile, ni lui fournir des aliments, il n'avait rien de mieux à faire que de le délivrer de ses souffrances en hâtant sa mort. »

« Lorsque l'homme est devenu un loup pour l'homme,

jusqu'à nos jours sous diverses formes. Chez certaines peuplades anthropophages, il était encore, au xix^e siècle, d'usage de tuer les enfants infirmes et les vieillards impotents pour préparer des festins très appréciés. Les vieux parents trouvaient d'ailleurs la chose toute naturelle et pensaient qu'il ne pouvait y avoir pour eux sépulture plus honorable que l'estomac de leurs enfants; car chez ces tribus le principe utilitaire était développé à son maximum.

« Dans l'Inde antique, les incurables étaient conduits par leurs proches sur les bords du Gange; on les asphyxiait plus ou moins complètement en leur emplissant les narines et la bouche de vase, et on les jetait dans le fleuve sacré.

« A Sparte, les enfants subissaient une véritable sélection à leur naissance : ceux qui étaient malingres, chétifs et mal conformés étaient implacablement sacrifiés. La cité ne conservant à sa charge ni infirmes ni avortons, était prospère et la race humaine se pouvait que s'améliorer au point de vue plastique. »

Des idées de pitié, d'égalité, de charité, répandues à travers le monde avec des doctrines religieuses, ont peu à peu modifiées les conceptions des sociétés primitives. Peu à peu pitié et charité se sont transformées en une véritable sensiblerie : on ne supprime plus ni les avortons ni les incurables; on les a d'abord recueillis et laissés vivre, puis on a fait et on fait encore des efforts pour prolonger leur vie de souffrances. Nous en arrivons à faire pour la race humaine absolument l'inverse de ce que nous faisons pour l'amélioration de certaines races animales. Nous considérons comme fou un éleveur qui surmènerait ses étalons et ses juments poulinières pour permettre à quelques rosses de rester au repos et de procréer des avortons. Mais, quand il s'agit des hommes, nous luttons contre cette loi de la sélection naturelle qui tend, pour le plus grand bien de la race, à la suppression des êtres chétifs; nous faisons de grands frais pour conserver le plus

naturelle qui tend, pour le plus grand bien de la race, à la suppression des êtres chétifs; nous faisons de grands frais pour conserver le plus

(1) Guérinonprez. — *L'assassinat médical et le respect de la vie humaine*. — Roussel, éditeur, Paris 1904.

(2) D^r J. Regnault. — *Assassinat médical ou suprême charité ?* *La Revue* (ancienne *Revue des Revues*), 15 juin 1904.

(3) Pendant la guerre des Balkans, il y a quelques semai-

longtemps possible la vie à des malingres qui sont à charge à la société et qui souvent léguent leurs tares et leurs faiblesses à leurs descendants. Le croisement de ces chétifs avec des êtres forts abâtardit déjà la race ; de plus le surcroît de travail que les forts sont obligés de s'imposer pour entretenir et protéger luxueusement les avortons et les chétifs, provoque chez eux un surmenage qui retentit sur leurs descendants et contribue à la déchéance de la race (1).

Le sentiment de pitié qui nous guide semble atteindre actuellement son maximum. Très souvent on entend les parents ou les amis d'un malade incurable qui est immobilisé et qui souffre, déclarer : « Puisqu'il ne doit pas guérir, à quoi bon prolonger ses souffrances ? Plus tôt ce sera fini, mieux cela vaudra pour lui. » Et, lorsqu'il est mort, on ajoute communément : « Avec les souffrances qu'endurait ce malheureux et dans l'état où il se trouvait, la mort est pour lui une véritable délivrance. » A un tel malade la plupart souhaitent tout bas une mort prompte ; ils pensent qu'il serait peut-être bon de hâter cette fin. Quelques-uns expriment tout haut ce que d'autres osent à peine penser et prêchent même le droit à l'euthanasie, c'est-à-dire à la mort hâtée et adoucie.

« Pourquoi, demande un clergymen, prolonger l'agonie d'un malade dont la mort est inévitable ? Pourquoi épuiser les ressources de la science médicale à le maintenir dans la misère, ne serait-ce pas plutôt le faire souffrir ? Pourquoi éprouver les souffrances ? Nous n'hésitons pas à mettre fin à la vie d'un chien ou d'un cheval dont la guérison nous paraît impossible. Serions-nous moins réfractaires pour une créature humaine que pour une simple bête ? » (2)

D'autre part, quelques philosophes, et tout particulièrement Nietzsche, ont protesté, en se

basant sur une morale utilitaire, contre les résultats déplorables pour la race obtenus par la société en favorisant les faibles aux dépens des forts. D'après eux, l'avorton ou le malade incurable, inutile et même nuisible à la famille, à la tribu et à la société, devrait être supprimé ou du moins abandonné à son sort, auquel cas

Wells nous montre le monde tel qu'il aura évolué, d'après lui, dans quelques siècles et il suppose qu'une telle solution sera acceptée : dans la société qu'il nous dépeint, les avortons sont systématiquement supprimés (1).

En attendant, l'idée semble se répandre en dehors du monde des rêveurs : quelques-uns proposent seulement de faciliter aux incurables qui veulent bien débarrasser la société de leur personne par le suicide, les moyens de favoriser leurs projets ; quelques autres vont plus loin encore et examinent dans quelles conditions il serait bon, selon eux, d'intervenir pour hâter la mort d'un incurable.

Dans une brochure dont le *Bulletin de thérapeutique* a donné un compte rendu en 1904, un médecin anglais, connu dans le monde des aliénistes, fait remarquer que les fous font souvent des tentatives de suicide et il ajoute : « Puisque la nature a pourvu au moyen de se débarrasser des incapables par cette propension qu'elle leur donne au suicide, ces malheureux devraient pouvoir suivre leur instinct sans être contrariés comme ils le sont tous les jours. » Il souhaite donc que la loi ne rende pas si difficile les moyens de se procurer des poisons.

Ce dernier vœu restera sans doute platonique, et c'est heureux, car si les aliénés et les criminels avaient les moyens de se procurer facilement du poison, ils pourraient en user contre les autres plus souvent que de s'en servir pour eux-mêmes.

Un Italien, Nobel, a eu une idée beaucoup plus ingénieuse ; il a proposé d'ériger à Rome et à Milan des institutions dans lesquelles toute personne qui voudrait se suicider pourrait se donner une mort aussi douce que possible par asphyxie au moyen d'un gaz formulé par lui.



Pictus et Arria (Tableau d'Ant. Rivalz, d'après la gravure de Bart. Rivalz.)

« Cela ne fait pas de mal, Pictus ! »

il disparaîtrait vite par sélection naturelle dans la lutte pour la vie.

Il est curieux de constater qu'en poussant leurs théories jusqu'à l'extrême, les partisans de l'altruisme, de la charité et de la pitié arrivent en partie à la même conclusion que les partisans de la morale utilitaire et demandent la suppression des incurables.

Dans ses *Anticipations*, le romancier anglais

(1) Il faut cependant noter qu'on a fait depuis quelques années diverses études pour rechercher les moyens d'améliorer la race humaine par le mariage. Voir un Congrès d'EUGENESIE.

D^r J. R.

(2) D^r O^x : Euthanasie. — *Le Matin*, 25 juin 1904.

(1) Wells. — *Anticipations*, traduction française, 1904, p. 241, 242 et 250.



Hélène de Darnigès, princesse de Racowitza, célèbre par l'amour romantique et violent qu'elle inspira à Lassalle, l'un des fondateurs, avec Karl Marx, du socialisme allemand. Lassalle fut tué en duel par le prince romain Yanko Racowitza, fiancé d'Hélène de Darnigès, en 1864, à l'âge de 39 ans. La jeune fille, après avoir littéralement « envoié » Lassalle, s'en-tait détachée brusquement de lui.

« Elle avait vingt et un ans, elle était belle à miracle. Nous le savons par le groupe de *La Danse* de Carpeaux : Apollon, c'est elle. Elle pose pour le dieu peu d'années après la mort dramatique de Lassalle à Genève. Admirez la pureté classique de ses traits, la splendeur chevelue d'or qui caquait le front, les yeux rayonnants, les lèvres serrées et droites, mais prenons garde à l'inconscience et indifférente cruauté qui habite, comme un sourire, ce visé divin (Henry Bordeaux). »

Hélène de Darnigès s'est donné volontairement la mort il y a deux ans (octobre 1911), à Munich.

M. Crispi, alors premier ministre, aurait jugé l'idée favorablement, mais pour le moment l'aurait trouvée irréalisable (1).

En octobre 1903, à l'assemblée de l'Association des médecins de l'État de New-York (New-York State Medical Association), la question suivante a été débattue : *En présence d'un malade jugé incurable, quel est le devoir du médecin ?* et on a discuté le droit de hâter la mort d'un malade incurable dans divers cas et en particulier dans celui du cancer opéré, récidivé et généralisé; dans la tuberculose à la troisième période; dans la fracture de la colonne vertébrale avec paralysie à peu près complète et impotence fonctionnelle des membres.

Au banquet de l'Association, un clergyman, M. Wright, a parlé en faveur de l'euthanasie, de la bonne mort, c'est-à-dire de la suppression par les moyens les plus doux.

Cette suppression n'est prévue ni tolérée par aucune législation européenne ou américaine, la New-York State Medical Association la réclame comme un droit et même comme un devoir dans des conditions déterminées.

Peu de temps après, les législateurs saxons ont repoussé un projet de loi qui leur était soumis et d'après lequel les médecins seraient autorisés, en cas de maladie incurable, à donner à ceux qui le demanderaient une mort prompte et douce.

En France la question a suscité divers articles desquels il ressort que les médecins qui, par raison d'humanité, seraient disposés à user de ce droit, s'il était légal, hésiteraient à en réclamer l'application exceptionnelle de peur qu'elle n'amène de terribles abus. Les Américains avaient prévu cette objection et proposé de soumettre les cas en litige à une commission nommée par le gouverneur de l'Etat et composée de quatre médecins, du maire, du président du comité local d'hygiène et de deux citoyens d'un caractère irréprochable.

Le projet de loi qui doit être déposé devant le Parlement allemand prévoit dans tous les cas l'intervention d'un tribunal devant lequel le malade doit faire valoir ses droits à l'euthanasie et une expertise médicale.

On en revient ainsi à l'emploi de tribunaux analogues à ceux qui, dans les anti-ques coutumes de Marseille, étaient chargés de se prononcer sur les demandes de mort volontaire (1).

La question a fait naître de nombreuses discussions surtout en ce qui concerne le rôle qui serait réservé au médecin.

Quelques-uns, absolument intransigeants, n'admettent l'euthanasie sous aucune forme; ils rejettent même l'emploi de certains calmants pendant l'agonie. Tel est M. Guernonprez qui, en se plaçant au triple point de vue de la vocation médicale, des traditions et de la religion, rejette avec indignation toute pratique provoquant l'euthanasie, qu'il qualifie purement et simplement d'assassinat médical. Il se base d'abord sur le précepte *Nou occides* (tu ne tueras point), qu'il considère comme un impératif absolu,

et il en conclut que personne n'a droit au suicide quelles qu'en soient la forme et les circonstances. L'auteur ajoute :

« Qu'il soit perpétré sur la fin de la vie ou des ses commencements, l'homicide médical est toujours un crime. Son appréciation relève non pas de la science mais des mœurs... »

L'euthanasie a déjà été adoptée chez différents peuples, ainsi que nous l'avons vu, et le fait même que la question puisse revenir en discussion de nos jours prouve bien que nos mœurs évoluent et sont toujours sujettes à des changements; ce qui paraît crime en ce siècle sera peut-être considéré comme une bonne action dans un avenir plus ou moins éloigné.

M. Guernonprez invoque l'autorité de Paul Bert : *Contre les faibles, il n'y a que le droit de charité*. Il ajoute avec raison que le naturel du médecin est fait de commisération, de compassion et d'incessante sollicitude, et que par suite sa vocation le range aux antipodes des homicides. Mais précisément ceux qui désirent hâter la mort d'un incurable pour supprimer ses souffrances sont inspirés par un sentiment de suprême charité.

La troisième série d'arguments est empruntée à la religion catholique et, par conséquent, de l'avis même de l'auteur, n'est pas faite pour tout le monde. Ces arguments comprennent des citations de la théologie morale du Père Augus-

tin Lehmkuhl, sur lesquelles M. Guernonprez appuie les affirmations suivantes :

Le médecin commet une faute grave s'il accélère la mort d'un malade désespéré pour qu'il n'ait pas à supporter plus longtemps ses douleurs. Il en est de même si, par une fausse commisération, il endort le malade jusqu'à lui faire perdre connaissance, en telle manière qu'il ne puisse la recouvrer et qu'il succombe en cet état.

Bon nombre de médecins ne partagent pas entièrement cette façon de voir; dans le *Bulletin général de thérapeutique* (1) l'auteur d'un récent article sur l'euthanasie, le D^r G. B. montre quels inconvénients présenteraient pour le malheureux désespéré les formalités multiples à remplir afin d'obtenir du tribunal le droit à la douce mort et il ajoute :

« Quand un pauvre malade se sent perdu, il a plus vite fait de sauter par une fenêtre ou de se tirer une balle dans la tête. C'est ce qu'il fera s'il est courageux et sans espoir; il se passera parfaitement du tribunal et du charitable bureau qu'on lui offre.

Il est dans le rôle du médecin non seulement de soulager par son traitement, mais encore d'agir par suggestion sur ses malades pour entretenir chez eux l'espoir de guérison ou d'amélioration qui les soutient. Le D^r G. B. ajoute :

Reste, si vous voulez, la période agonique qui demeure toujours une heure pénible et cruelle, tant pour le pauvre mourant que pour son entourage. Mais sommes-nous donc désarmés : est-il un médecin qui ne sache, quand le moment suprême est venu, utiliser la médication calmante qu'il possède et adoucir l'heure fatale en supprimant la douleur et la conscience ?

On sent que le médecin a en général une grande répugnance pour la pratique de l'euthanasie, aussi a-t-on cherché à tourner la difficulté dans le projet de loi allemand : quand le malade incurable a obtenu du tribunal la reconnaissance de son droit à l'euthanasie, il peut choisir n'importe qui pour lui faciliter l'exercice de son droit; la personne qui

(1) D^r G. B. — Euthanasie — Bulletin général de thérapeutique, 30 juin 1913.



Narcisse, trop épris de sa propre beauté, va trouver la mort en se mirant au cristal d'une source. (Gravé par de Ghendt, d'après Moreau le Jeune.)

(1) Guernonprez. Loc. cit., p. 10.

(1) *Esculape* (Supplément), juin 1913, p. 137-138.

l'aura tué sans douleur ne pourra être poursuivie. Si une telle loi avait existé chez nous, on n'aurait pu poursuivre ce mari, — un ancien magistrat, — qui, il y a quelques mois, tua pour la débarrasser de ses souffrances, sa malheureuse femme qui depuis longtemps réclamait la mort à grands cris.

Il nous a paru intéressant de rechercher, au point de vue philosophique, dans quelles conditions l'euthanasie serait peut-être un jour acceptée.

En morale, les philosophes peuvent raisonner ou... déraisonner de mille et une façons; ils en arrivent tous, qu'ils le veuillent ou non, à paraphraser dans leurs conclusions cette loi naturelle qui exprime la réciprocité des devoirs et des droits et constitue la base de la solidarité nécessaire dans la société humaine : « Agissons avec les autres comme nous voudrions qu'ils agissent avec nous-mêmes. » Cette loi est tellement naturelle que les peuplades les plus anciennes ont été amenées à la mettre en évidence par l'application aux criminels de la peine du talion. N'était-ce pas, d'ailleurs, le moyen le plus simple et le plus logique de faire comprendre au coupable l'importance de sa faute ?

En s'appuyant sur ce principe de morale universelle, on pourrait examiner le problème de la suppression des incurables et chercher à prévoir comment il sera probablement résolu au cours de l'évolution des idées et des mœurs. Il est bon, pour faire un examen aussi complexe, de se placer successivement au point de vue de l'individu, de la société et de la race.

Il est bien évident que la question ne se pose que pour les incurables avérés; elle ne saurait s'appliquer au cas d'un malade pour lequel il reste un espoir de guérison, si faible soit-il.

Considérons, en premier lieu, le cas d'un incurable que nous examinerons en dehors des relations avec sa famille, avec la société et avec la race. Ce malade sait qu'il est incurable ou il ne le sait pas.

Supposons d'abord qu'il le sache : plusieurs alternatives peuvent se présenter.

Celui-ci reste attaché à la vie, malgré ses souffrances; il veut vivre et vivre le plus longtemps possible; dans ce cas, le médecin doit lui prodiguer des consolations, soulager ses souffrances et prolonger son existence autant qu'il le peut.

Celui-là en a assez de la vie, il appelle la mort à grands cris et demande à son médecin de lui procurer une fin douce et rapide. Il y a lieu de distinguer deux catégories de malades :

posés par l'Italien Nobel ne fonctionnent pas encore.

Pour bien appliquer le principe de morale : « Ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit à toi-même », chacun doit se garder d'intervenir pour mettre l'incurable hors d'état de se suicider; car toute personne qui a pris cette décision ne voudrait pas qu'on l'empêchât de réaliser son projet.

Il peut paraître étrange aux Européens, mais il est cependant bien naturel et très logique, cet usage chinois d'après lequel toute personne qui en arrache une autre au suicide se charge par ce fait même de l'entretenir : elle doit en outre payer les dettes de celui qu'elle sauve. Un individu veut quitter la vie parce qu'il la trouve insupportable, n'est-il pas juste qu'un autre individu qui l'empêche de disparaître et veut l'obliger à vivre, soit tenu de lui rendre la vie tolérable ?

Pour les malades de la seconde catégorie qui se trouvent dans l'impossibilité physique de se suicider, la question devient plus délicate. Peut-on et doit-on leur faciliter les moyens de recourir au suicide ou même leur procurer directement sur leur demande, une mort douce et rapide ? La règle de morale ne varie pas : chacun doit toujours faire pour les autres ce qu'il voudrait que les autres fissent pour lui. Si la question est délicate, c'est que tous les individus ne pensent pas de la même façon sur ce qu'ils voudraient qu'on leur fit. Certains croient que leurs maux leur sont envoyés par la divinité pour leur faire expier leur fautes et pour leur permettre de mériter par l'éternel.

S'ils étaient logiques, ils ne devraient même pas essayer de soulager leurs maux et de diminuer ainsi leurs mérites. D'autres croient qu'ils peuvent essayer de calmer leurs douleurs, mais qu'ils n'ont pas le droit de disposer de leur vie et qu'ils s'exposeraient à des malheurs dans une autre existence pour avoir eu recours au suicide. Les uns et les autres, à l'état de santé, ne voudraient pas que, s'ils étaient malades et incurables, on leur donnât jamais des moyens d'en finir avec la vie. Cela ne les empêchera d'ailleurs peut-être



A. Rivalz pin.

Bart. Rivalz inc.

La mort de Didon. (Tableau d'Ant. Rivalz, d'après la gravure de Bart. Rivalz.)

l'une, la plus nombreuse, renfermant tous ceux qui peuvent marcher, se déplacer et avoir recours au suicide; l'autre, exceptionnelle, comprenant les malades qui, pour une raison quelconque, paralysie des quatre membres par exemple, sont dans l'incapacité de se donner la mort.

Il semble bien évident que le médecin n'aît pas à intervenir pour hâter la mort d'un malade de la première catégorie : celui-ci peut se suicider s'il lui plaît, il pourra seulement regretter que les instituts pour suicide perfectionné pro-



pas de se suicider s'ils le peuvent. D'autres, dégagés de toute croyance au surnaturel, voudraient qu'en pareil cas on leur donnât les moyens d'endormir pour toujours leurs souffrances; ils considéreraient même comme la plus belle manifestation de suprême charité et de solidarité l'acte de l'ami qui leur faciliterait le suicide ou qui mettrait fin à leur mal.

Ces derniers se multiplient tous les jours au fur et à mesure que disparaissent les croyances au surnaturel; il est probable que dans un avenir plus ou moins éloigné, la mort douce, l'euthanasie, sera généralement approuvée dans ces circonstances.

Supposons maintenant que le malade soit incurable, mais qu'il l'ignore; il ne faut pas augmenter sa peine en lui faisant connaître qu'il est incurable; mais s'il souffre beaucoup, doit-on le supprimer sans le lui dire? Bien des personnes traiteraient actuellement cette suppression de crime et de trahison; quelques-unes cependant pensent que si elles se trouvaient dans cette situation, elles souhaiteraient qu'une autre personne leur procurât une mort rapide sans les prévenir. Il est possible que ceux qui pensent ainsi se multiplient et que, dans un avenir assez éloigné, ce qui serait actuellement condamné comme un crime ou une trahison soit considéré comme une bonne action. La loi morale n'aura pas changé, la façon de penser des individus sera seule modifiée. Toutefois cette solution n'aura peut-être pas lieu si les spirites et les occultistes viennent à démontrer que la force psychique, qui se manifeste par la télépathie et les fantômes des vivants, subsiste après le décès et se révèle réellement par les fantômes des morts, et que cette force subit de grandes perturbations en cas de mort brusque ou hâtée, volontaire ou non, ainsi qu'on l'admet dans les traditions religieuses, magiques ou ésotériques de la plupart des peuples.

Sauf quelques sectaires qui attribuent à la douleur une valeur méritoire ou expiatoire, tout le monde admettra que dans tous les cas examinés jusqu'ici, il faut au moins adoucir les derniers moments de l'incurable en calmant ses douleurs par les différents médicaments qui peuvent agir et qui sont tous toxiques, et cela même si l'emploi de ces médicaments devait quelque peu abrégier la vie du malade. Il est également bien évident qu'en pareil cas on peut essayer, avec le consentement du malade, toute médication, si dangereuse soit-elle, si on peut en espérer un résultat ou si on peut en tirer une connaissance scientifique utile.

L'incurable qui se prête spontanément à des recherches scientifiques rend un dernier service à la société et même à l'humanité.

Jusqu'ici nous avons examiné les différents cas dans lesquels peut se trouver l'incurable sans tenir compte des intérêts de la famille, de la société et de la race. Dans la vie, l'individu

n'est jamais isolé ainsi et il y a lieu de tenir compte de ces différents intérêts.

L'individu qui peut être utile à sa famille ou à la société n'a pas le droit de priver ses parents ou ses concitoyens des avantages qu'il est en mesure de leur procurer. Il ne doit pas leur occasionner, par suite de sa mort volontaire, un dommage qu'il ne voudrait pas que les autres vinssent lui causer. Par le fait de son éducation, il a contracté envers eux une dette qu'il doit payer jusqu'au bout. La vie d'un tel malade doit être prolongée le plus longtemps possible; mais ses souffrances doivent être calmées.

Celui-là seul qui est inutile ou à charge de sa famille ou à la société, pourrait, s'il n'était pas arrêté par des considérations religieuses, demander la fin de ses souffrances à la mort volontaire.

Les incurables qui sont à charge à leur famille ou à la société ou qui peuvent être nuisibles à cause de la contagiosité de leur maladie, ne peuvent être arrêtés dans leurs projets de mort volontaire, surtout quand ils n'invoquent

mes jambes ne peuvent plus me porter, de temps à autre il me semble que des couteaux aigus taillent ma chair, que des chiens me rongent les genoux. Je n'ai plus de famille, je n'ai personne qui m'intéresse et il n'y a personne qui ait intérêt à ce que je vive; je suis inutile, je suis à charge à la société, je prends depuis longtemps une place d'hôpital qui aurait pu être occupée successivement pendant ce temps par plusieurs malades aujourd'hui guérissables, qui deviendront peut-être incurables demain parce que j'aurai occupé un lit vainement et qu'ils n'auront pas trouvé une place disponible. Je voudrais en finir avec mes souffrances, je voudrais me débarrasser d'une vie inutile et débarrasser également la société de ma personne; mais je ne puis pas! mes jambes refusent de me porter! Mes yeux ne sauraient me guider! Si j'étais au moins dans une salle du premier ou du second étage, j'essayerais de me traîner sur les mains jusqu'à la fenêtre pour me précipiter dans le jardin, mais je n'ai même pas cette ressource : on m'a mise dans une salle du rez-

de-chaussée et on me surveille. J'ai voulu me laisser mourir de faim, c'est pénible, j'y aurais peut-être réussi cependant si on ne m'avait forcée à me gaver avec une sonde! Ayez pitié de moi! Vous auriez peut-être plus de cœur que les autres, procurez-moi, de grâce! procurez-moi une mort douce et rapide.»

Aucun de ceux à qui cette supplication a été adressée n'a osé réaliser le vœu de cette malheureuse; il aurait d'ailleurs été passible de la loi dans l'état actuel de nos mœurs, et aurait sans doute été poursuivi pour homicide volontaire; s'ils l'étaient seulement rendu complice du suicide de la malade en laissant près d'elle un

toxique, il aurait été poursuivi pour homicide par imprudence ou négligence. Quelques-uns d'entre nous ont même mesuré très parcimonieusement à cette malheureuse les injections de morphine et sont allés jusqu'à les remplacer quelquefois par des injections d'eau distillée, afin de ne pas développer chez elle la morphinomanie. Aujourd'hui, nous serons peut-être approuvés d'avoir agi ainsi, mais il est possible que demain nous soyons accusés d'avoir été inhumains et cruels.

Quant à la famille ou à la société, elles pourraient peut-être, dans un avenir éloigné, faciliter à de tels malades les moyens de réaliser leur désir de suicide tout simplement en ne les empêchant pas d'y donner suite soi-même, ou en utilisant des instituts de suicide comme ceux que proposait l'Italien Nobel. A ce point de vue, leur rôle semble devoir s'arrêter là : elles violeraient le principe général de morale que nous avons vu universellement admis, en supprimant les incurables malgré eux. D'ailleurs, si l'incurable a rendu avant sa maladie des services à la famille ou à la société, celles-ci ont contracté envers lui



Ysolt rend son dernier soupir sur le corps de Tristan, tableau de R. de Eguizola.

que des arguments étrangers à la religion. Ils peuvent même considérer comme une bonne œuvre de débarrasser le plus tôt possible leurs parents et leurs concitoyens de leur présence encombrante et funeste.

Nous avons entendu exposer ces idées, il y a quelques années, par une malheureuse ataxique incurable, atteinte d'arthropathie et de cécité tabétiques. Cette pauvre femme est restée plongée dans une nuit complète, immobilisée dans son lit d'hôpital pendant trois ans. La monotonie de l'existence n'était rompue pour elle que par l'apparition intermittente de ces épouvantables douleurs fulgurantes que redoutent tant les ataxiques. Des injections de morphine lui procuraient seules un calme de quelques heures. Aux différents internes qui se succédaient dans le service de garde, elle répétait cette supplication, qu'elle nous a adressée à nous-mêmes à maintes reprises : « Vous me semblez doux et bon, vous venez soulager mes souffrances, mais je vous en prie, laissez de côté ces médicaments qui me calment d'une façon momentanée, procurez-moi une mort rapide et douce. Je vis dans une nuit complète,

une dette qu'elles paieront en lui permettant de vivre à leurs dépens.

On ne saurait admettre dans ces conditions la combinaison suivante qui, d'après le D^r Ox (1) « aurait été proposée à la *New-York Medical Association* » :

« Lorsque la Commission spécialement déléguée à cet effet aurait résolu la suppression d'un incurable, le patient pourrait en appeler une première fois de la décision prise, le consentement de la famille serait alors nécessaire. Mais si, après un nouvel examen, il était reconnu que tout traitement est absolument impuissant et le cas décidément incurable, alors la Commission aurait le droit de mettre sa sentence à exécution. »

Non ! la société ne saurait supprimer ainsi un malade malgré lui. Il suffit qu'elle supprime, dans certains cas, des malades dégénérés ou aliénés qu'elle considère comme criminels (2). Il ne faut pas oublier que les sociétés sont constituées par des individus et pour des individus, et que l'individu n'est pas fait uniquement pour le bonheur de la société. En ce qui concerne les avortons, on en arrivera probablement, dans un avenir plus ou moins éloigné, ainsi que l'a prévu Wells, à les supprimer à la naissance, tant par supplerie, pour leur éviter une vie de souffrances, que dans un but utilitaire pour qu'ils ne soient pas à charge à la société et qu'ils ne contribuent pas à abâtardir la race en se reproduisant. Ils n'auront pas rendu de service à la société et la société n'aura aucune dette envers eux. De plus, chacun se dira que lui-même aimerait mieux ne pas vivre que de passer une vie de souffrance et de misère à la charge des autres et il trouvera bon de supprimer un avorton ainsi qu'il eût voulu qu'on le supprimât lui-même à sa naissance s'il avait été tel.

Maissi la société ne peut supprimer malgré lui un de ses membres incurables, elle peut et doit prendre des précautions pour protéger ses membres sains contre une contagion possible, pour ne pas faire de dépenses inutiles dans le but de prolonger une existence nuisible et enfin pour sauvegarder l'avenir de la race.

Les moyens les plus pratiques de supprimer les incurables seraient, en effet, d'éteindre les maladies qui sont ou ne tardent pas à devenir incurables, ou tout au moins d'en diminuer l'extension. Étudier les conditions complexes dans lesquelles se développent ces maladies, répandre dans le public des notions d'hygiène et de prophylaxie sur les notions

à prendre pour éviter de préparer le terrain à ces affections et pour éviter la contagion, constituent d'excellentes mesures qu'il sera nécessaire de compléter par l'isolement des malades contagieux.

La lutte entreprise dans ces dernières années contre l'alcoolisme, contre la tuberculose et contre les logements insalubres ; l'enseignement populaire de l'hygiène, la réglementation du travail, auront sans doute pour résultat d'améliorer les conditions de l'existence et de diminuer le nombre des avortons et des enfants chétifs ; mais ces mesures ne sauraient être complètement efficaces dans une société où les mariages se font le plus souvent uniquement par raison d'intérêt : aussi s'est-on préoccupé de ré-

un examen médical et seulement aux individus présentant une robuste constitution.

Il ne faudrait pas croire que la suppression rapide de quelques avortons, par sélection naturelle ou autrement, diminuerait la repopulation que désirent et préchent si ardemment M. Piot et ses émules. Les parents recherchent de plus en plus l'aisance pour eux et pour les leurs ; ils limitent autant que possible la procréation en la proportionnant à leurs ressources ; dans beaucoup de familles, si un enfant vient à mourir, un autre enfant ne tarde pas à être conçu pour le remplacer ; si un avorton ou un chétif, qui demande beaucoup plus de soins qu'un enfant bien constitué et dont l'entretien coûte plus cher, vient à disparaître, il pourra

être et sera souvent remplacé par un ou même deux enfants plus robustes ; il y aurait donc tout avantage à ne pas entraver la sélection naturelle.

La question de l'euthanasie dépend des mœurs, comme Guernonprez le fait lui-même remarquer ; mais les mœurs changent perpétuellement. L'euthanasie ou la suppression douce des avortons et des incurables a déjà été admise autrefois par différents peuples. Il est presque certain qu'elle sera admise à nouveau, comme l'a prévu Wells, dans un avenir plus ou moins éloigné, et probablement dans des conditions voisines de celles que nous nous sommes efforcé de déterminer en nous appuyant sur le seul principe de morale universellement admis. Ce principe de morale ne change pas, mais les hommes l'interprètent différemment, chez tel ou tel peuple, à telle ou telle époque, suivant l'évolution subie par la pensée de la moyenne des individus.

En tous cas, il semble difficile que la mort hâtée et adoucie, l'euthanasie, ne soit pas admise un jour pour certains incurables, alors que les utilitaires et les égoïstes, d'une part, et que les sentimentalistes et les altruistes d'autre part, arrivent en se basant sur les principes les plus opposés, aux mêmes conclusions sur ce sujet.

Cette perspective peut choquer, pour le moment, de nombreux esprits qui sont retenus par des croyances religieuses ou qui n'ont pas suivi leurs sentiments

altruistes jusqu'à leurs dernières deductions, mais elle n'en semble pas moins se rapprocher. Il n'est peut-être pas éloigné le jour où l'euthanasie, qui est qualifiée d'assassinat par Guernonprez, et qui, d'après les lois modernes, est, en effet, un crime, sera considérée, dans certaines conditions, comme un acte de solidarité et de suprême charité.

Elle ne sera sans doute jamais appliquée d'une façon aussi draconienne qu'on la proposait à la *New-York State Medical Association*, mais il nous a paru intéressant de rechercher, d'une façon impartiale, dans quelles limites elle sera probablement admise dans les mœurs de l'avenir.

D^r Jules REGNAULT.



La mort de Cléopâtre, d'après un tableau de Guido Reni.

glementer le mariage ; les uns ont proposé, pour empêcher les dégénérés de se reproduire, divers moyens plus ou moins pratiques parmi lesquels figurent la castration. D'autres ont conseillé de ne permettre le mariage qu'aux personnes munies d'un certificat médical d'aptitude physique ; ce dernier projet a même eu les honneurs d'une discussion officielle en Espagne. En attendant qu'une telle réglementation passe dans nos mœurs, quelques pères de famille emploient, pour obtenir indirectement de leurs futurs gendres un certificat de santé, un moyen très pratique : ils leur demandent de prendre une assurance sur la vie ; or, cette assurance n'est délivrée dans de bonnes conditions qu'après

(1) D^r Ox : *Euthanasie*. — *Le Matin*, 25 juin 1904.

(2) On a reproché à la société d'avoir supprimé quelques-uns des dégénérés ou des aliénés qui avaient commis des crimes ; à vrai dire, les criminels sont souvent d'autant plus dangereux qu'ils sont considérés comme moins « responsables », leur suppression (qu'ils soient malades ou non) est très justifiée si on se place au point de vue de la défense et de la protection de la société, le seul intéressant dans la circonstance. Les idées d'expiation et de responsabilité plus ou moins atténuées au malheureusement compliquées les questions de pénalité : la loi du talion était plus simple et plus moralisatrice.

D^r J. R.

MASQUES ET PEINTURES FUNÉRAIRES

DANS L'ANCIENNE ÉGYPTE

Par Louis PAILLET

Les masques et les peintures funéraires provenant des tombeaux de l'ancienne Égypte sont bien connus de nos lecteurs. Les musées Guimet et d'Ennery, à Paris, le musée Guimet de Lyon, nombre de musées de provinces en possèdent de fort beaux. La plupart de ces merveilles proviennent des fructueuses campagnes de fouilles de M. Albert Gayet. M. Gayet, dont les lecteurs d'Æsculape ont pu lire naguère (février 1911) un bel article sur les méthodes d'embaumement pratiquées par les anciens Égyptiens, a fait connaître au monde savant et au public lettré les richesses artistiques que recèle Antinoë. Qu'il nous soit permis, au seuil de cet article, de dire une fois de plus notre admiration pour son œuvre si belle et si patriotique. Le rêve de M. Gayet, à l'heure présente, serait de pouvoir mettre au jour les parties de la nécropole où demeurent les sépultures de la riche bourgeoisie antinoïte et par-dessus tout, le tombeau d'Antinoë, le bel adolescent qui fut le favori de l'empereur Hadrien.

LES récentes découvertes faites sur la terre des Pharaons par M. Gayet, le savant archéologue dont *Æsculape* a publié naguère un bel article sur l'*Embaumement dans l'ancienne Égypte*, ont dévoilé au public tout un art mystérieux. Des peintures et des sculptures ont vu le jour, qui nous étonnent par la délicatesse de leur coloris et la chaleur de leur patine.

En 1798, Bonaparte conduisait en Égypte, avec ses demi-brigades, une cohorte imposante de savants, de géomètres, de dessinateurs, chargés de mesurer, copier, étudier les monuments d'une des plus anciennes civilisations du monde.

Durant les trois années que dura l'occupation française, les Jomard, les de Villiers firent l'inventaire des richesses archéologiques du pays. Dès 1808, les savants de l'Institut d'Égypte, chassés de la vallée du Nil, commencèrent la publication de cette admirable *Description d'Égypte*, sorte de plan cadastral des monuments antiques et modernes, qui reste encore une mine épuisable de renseignements pour la science.

Quelques années plus tard, en 1820, un Français, Jean-François Champollion, arriva par un travail opiniâtre à déchiffrer les hiéroglyphes. Il publia la première grammaire et le premier dictionnaire égyptiens, ouvrages qui lui valurent une chaire au Collège de France. Des



Masque funéraire.

collections furent ensuite achetées par la France qui constitua au Louvre le Département égyptien dont Champollion fut nommé conservateur. Le savant publia alors un catalogue sommaire, chef-d'œuvre d'érudition pour une science à ses débuts.

Il partit ensuite pour l'Égypte, où il releva une grande quantité de plans et d'inscriptions. Épuisé par ces efforts successifs, il mourut à 42 ans, en 1832.

Pendant les quinze années qui suivirent, l'égyptologie ne fit aucun progrès et ce n'est guère que vers 1846 que se révéla un nouvel égyptologue, un Français, le vicomte Emmanuel de Rougé. Son activité s'exerça d'abord au Louvre, où il devint conservateur du Département égyptien vers 1849, puis au Collège de France.

Entre temps, un autre Français, Auguste Mariette, s'illustrait en Égypte par la découverte, près de Memphis, au sud-ouest du Caire, du Serapeum, dont les monuments enrichirent le Louvre. Il sut intéresser le Khédive à la protection et à la conservation des monuments et organisa le « Service des Antiquités d'Égypte » en même temps qu'il constituait le Musée de Boulaq, aujourd'hui au Caire. Son intervention fut très opportune, car les expéditions des savants d'Europe et les pillages des marchands d'antiquités devenaient plus funestes que les ravages des siècles.

En reconnaissance des services qu'il rendit à

l'Égypte, le Khédive lui décerna le titre de « Bey », aussi, c'est sous le nom de « Mariettebey » que figure aujourd'hui la statue de ce savant sur une des places du Caire.

Nombre de Français s'illustrent actuellement dans les recherches égyptologiques dont l'horizon s'est élargi; pour n'en citer qu'un, je dois remercier ici M. Moret, l'éminent conservateur du Musée Guimet, qui a bien voulu mettre à ma disposition nombre de documents où j'ai pu puiser.

Les savants attachés à l'expédition d'Égypte n'accordèrent qu'une faible attention aux momies qu'ils découvrirent au cours de leurs recherches, préoccupés qu'ils étaient avant tout de l'étude des monuments, des inscriptions, des objets d'art.

Bien plus tard, l'Allemand Lepsius tenta de pénétrer le mystère des sarcophages, mais ce n'est guère que vers le milieu du XIX^e siècle, grâce aux travaux de Maspero et Budge, que leur étude fut mise au point.

Les fouilles toutes récentes de M. Gayet, commencées dans l'hiver de 1896, ont fait légèrement connaître la question au grand public.

Le résultat des travaux de M. Gayet fut exposé chaque année soit au musée Guimet, où figurent encore, au deuxième étage, plusieurs momies assez bien conservées, soit au Petit Palais, et enfin ces derniers temps au musée d'Ennery.



Masque funéraire.



Masque funéraire.



Peinture funéraire sur toile stuguée.

Les premiers corps mis à jour n'étaient pas embaumés et n'avaient subi aucune préparation ; ils étaient simplement enfouis dans le sable, dont la sécheresse avait permis une conservation relative.

Les momies découvertes à de plus grandes profondeurs reposaient dans des tombeaux soigneusement maçonnés. Elles étaient mieux conservées ; la tête gardait ses dents et ses cheveux. Les yeux étaient fermés et quelquefois enduits d'une couche d'or recouvrant la paupière.

L'un des corps rapportés, qui figure actuellement au musée Guimet, donne l'illusion de reposer en un sommeil léthargique ; ajouterai-je que son visage ressemble étrangement à celui d'une de nos grandes comédiennes dans sa jeunesse ?

Les corps étaient embaumés par des procédés ingénieux, longuement étudiés et décrits par le D^r Reutter dans son intéressant travail sur *l'Embaumement* (1).

Certains fonctionnaires seuls connaissaient les secrets de l'embaumement, ne révélant à personne la composition des matières qu'ils employaient. Aussi faisaient-ils payer très cher leur intervention, pour peu qu'elle fût

minutieuse et pratiquée selon les règles d'un art complexe. Seuls les grands seigneurs et les riches bénéficiaient donc de certaines méthodes qui assuraient à leur dépouille une plus longue durée.

L'état de conservation des cadavres, la magnificence ou la modestie de l'ensevelissement, furent de précieuses indications pour les égyptologues qui purent reconnaître à ces diverses particularités la qualité du personnage lorsque aucune inscription ne figurait sur le tombeau ou sur le sarcophage.

Quand le corps avait reçu tous les préparatifs nécessaires à sa conservation, il était entouré d'un réseau très serré de bandelettes croisées à la manière des bandes molletières des chasseurs alpins, et, sur cet enchevêtrement, était disposée une couche de gomme arabique constituant, une fois sèche, un vernis très dur sur lequel on peignait des images religieuses en rapport avec la vie du défunt.

Ainsi préparée la momie était disposée dans un sarcophage ou cerceuil en bois grossier et brut pour les morts de condition modeste, et orné de peintures mystiques pour les riches.

Très souvent la tête était au préalable recouverte d'un masque creux et peint, en plâtre,



Masque funéraire.

moulé aux traits du défunt. Ce sont ces portraits ainsi que les peintures retrouvées sur les suaires qu'il convient d'examiner.

* * *

Dans les fouilles qu'il a pratiquées à Antioché, la cité raffinée que fonda Hadrien en l'honneur de son favori le bel Antiochus, M. Gayet a porté surtout son attention sur les sépultures. Les tombes renfermaient des quantités de masques modelés en plâtre. Ces figures faites à l'image du mort sont très curieuses à étudier pour plusieurs raisons :

1^{re} Elles nous mettent en contact avec les habitants d'Antioché qui ont vécu du 1^{er} au 1^{er} siècle de notre ère ; la mode de placer un masque auprès du corps n'a guère duré plus de deux siècles ;

2^{de} Elles permettent également d'analyser en quelque sorte l'état d'âme du cadavre embaumé ;

3^e Enfin elles nous révèlent un art que nous étions loin de soupçonner chez les populations de cette époque.

L'abondance de ces portraits, la variété des types, permettent des comparaisons et provoquent des réflexions.

Si l'on examine avec attention, dans les vitrines du musée Guimet, la riche série de ces figures aux regards extasiés, on est d'abord impressionné. Ces masques sont vivants. Les personnages dont ils nous montrent les traits semblent réveillés d'un sommeil de dix-huit siècles pour nous raconter leur existence. Toutes les races des colonies romaines sont représentées : Pouzzoles, Corinthe, Smyrne, Jaffa ont envoyé leur contingent. L'Égyptien pur est assez rare ; on n'en rencontre que quelques types.

Nous sommes en présence de hauts dignitaires, de grands et riches commerçants, des élégantes de la ville Hadrienne ; c'est le « Tout-Antioché » qui se révèle.

Une question se pose cependant : ces portraits sont-ils réellement des portraits ? A-t-on reproduit les traits du défunt avant sa mort, ou les parents ont-ils acheté au choix des ressemblances de famille ?

Comme comparaison nous pouvons citer les Chinois qui mettent dans la salle des ancêtres les portraits, en grand costume, de ceux qu'ils ont perdus. Des marchands vendent pour cela des têtes faites d'avance que l'on achète en tenant compte de la ressemblance la plus rapprochée, mais toutes ces figures ont un air de bonne santé qui exclut l'idée de peintures faites d'après des sujets in-extremis.



Peinture funéraire sur toile stuguée.

(1) *Æsculape* a donné en son temps un commentaire détaillé et illustré du beau livre du D^r Reutter.



Masque funéraire.

Pour les Egyptiens, le ka, l'âme du double, restait jeune; le ka qui recommencerait la vie d'outre-tombe devait être un adolescent; cela explique d'abord le grand nombre de têtes jeunes, que nous présente la série des figures antinôtes peintes ou modelées.

Trois suppositions peuvent donc être faites :
1° Les portraits ont été achetés tout faits chez les artistes où l'on a choisi autant que possible un faciès conforme. Mais, pour obtenir ces représentations, les fournisseurs ont dû

fournir des personnes de leur entourage; et si dans ce cas nous n'avons pas l'image du défunt, nous avons le portrait de quelque habitant d'Antinoë vivant à la même époque ;

2° En prévision de l'ultime apparition funéraire, le portrait a été exécuté à un âge quelconque de l'individu, vraisemblablement le plus favorable pour servir au moment de la préparation de la momie;

3° Avant d'entrer en agonie, on a appelé un artiste d'urgence qui a rapidement pris l'empreinte de la face moribonde pour exécuter le portrait qui devait accompagner le cadavre. Il est évident que seules

les deux premières hypothèses sont valables. La dernière supposition doit être écartée, car aucune des figures ne porte les stigmates de souffrance qui généralement précèdent la mort.

Au point de vue artistique ces reproductions sont vraiment merveilleuses; qu'il s'agisse d'une tête d'homme ou d'une tête de femme, nous retrouvons les traits héroïques qui rappellent les marbres romains. Aucun détail de la physiologie n'échappe, et le D' Capitan, appelé par M. Guimet au chevet de l'un de ces portraits, a pu reconstituer sinon l'existence, du moins les pensées, les croyances ainsi que l'état d'âme du jeune homme représenté.

Très intéressants également les détails que l'on rencontre dans la coiffure, et l'une des figures ci-contre montre une dame coiffée avec des mèches retombant en tire-bouchon.

Un autre portrait que nous publions également représente une jeune tête du plus pur profil égyptien.

Au-dessus de la chevelure qui retombe librement sur le front, à la grecque, figure une coif-



Masque funéraire.

fure qui n'est autre qu'un symbole ou plutôt une réunion de symboles combinés entre eux. Mais dans cette face que de détails !... Comme ces traits sont bien les traits idéals de l'adolescence !...

En dehors des portraits que M. Gayet retrouvait dans les tombeaux, il eut la bonne fortune de mettre à jour également sur certaines momies des toiles stucquées et peintes donnant en pied le portrait du mort.

Dans ces représentations, la peinture joue un rôle très particulier. Elle est, par excellence, l'interprète du mysticisme religieux qui présidait alors aux funérailles.

En effet, les Egyptiens, comme du reste beaucoup d'anciens peuples, croyaient qu'après la mort l'homme dans un autre monde recommençait sa vie. Cette nouvelle existence qu'ils croyaient connaître entièrement était donc représentée quelquefois dans les tombeaux; des fresques somptueuses la figurent et nous initient aux diverses phases de l'existence du

double. Les croyances locales allaient plus loin, elles voulaient aussi que ces peintures ne fussent point une simple représentation de scènes invisibles, mais se changeassent chaque jour en tableaux magiques où les personnages peints se trouvaient, pour un instant, animés d'une vie semblable à celle d'avant leur trépas pour accomplir les devoirs religieux prescrits par leurs croyances.

Quelquefois, et c'est le cas pour les deux peintures que nous reproduisons, tous les rites de la vie d'outre-tombe sont reproduits dans de petits carrés entourant le portrait du mort.

Ces scènes minuscules sont fort bien rendues et l'on peut avec précision suivre le chemin de l'âme dans ses diverses migrations célestes.

Indépendamment de leur côté



Bande d'étoffe avec peinture représentant des amasones. Elle a bordé la tunique à la grecque d'une élégante d'Antinoë.



Masque funéraire.



Bande d'étoffe avec peinture représentant des amasones. Elle a bordé la tunique à la grecque d'une élégante d'Antinoë.

mystique, ces peintures sont remarquables par leur finesse et la douceur de leur coloris. Invariablement la tête se détache sur un fond clair, gris, blanc ou bleu pâle que l'action du temps a quelquefois verdi, dans une architecture symbolisant l'entrée du paradis.

Ces boîtes, que nul regard n'a contemplées depuis des siècles, ont été faites à coup sûr par des artistes d'un incontestable talent et d'une habileté technique surprenante pour l'époque. En dehors des sujets figurés par le moyen de la couleur, il convient de remarquer que tous les objets tels que bagues, colliers, boucles de ceintures sont en plâtre moulé et peint ou doré.

Cette façon d'envelopper les momies a été

une précieuse indication pour les archéologues, car l'on a pu, sans développer le lugubre paquet, connaître et étudier les traits du corps embaumé.

Les deux bandes d'étoffe que nous reproduisons et qui représentent des amazones, sont également fort belles. Elles sont tissées d'après un dessin exécuté par une main habile et servaient de bordure aux tuniques à la grecque que revêtaient les habitants d'Antinoë.

Le musée Guimet possède d'ailleurs une riche série de ces étoffes aux dessins variés et au coloris très frais. Cette collection, qui vient aussi d'Antinoë, nous montre bien que le tissage

était considéré à cette époque comme un travail réservé à quelques artistes seulement.

* * *

En résumé, qu'il s'agisse de portraits moulés ou de peintures, les personnages représentés sont toujours relativement jeunes ou dans l'adolescence, ce qui nous force à croire que ni les uns ni les autres n'ont été exécutés à la veille de la mort. Les images ont été faites sur commande, à loisir, et les tares de la décrépitude en ont été soigneusement écartées.

Louis PAILLET.

LE CHIRURGIEN-MAJOR BRUGUIÈRE

Médecin-chef de l'Armée d'Italie.

LA MORT DE SON FILS

Chirurgien-major, devenu général (1813).

Par le Dr BONNETTE

Médecin-major de 1^{re} classe, Lauréat de l'Institut de France.

Notre collaborateur et ami, le médecin-major Bonnette, qui poursuit, avec une si louable ténacité, l'étude de notre corps de santé militaire à travers l'Histoire, nous montre aujourd'hui un de ces nombreux chirurgiens, qui, fatigués d'obéir aux ordres des commissaires des guerres et aux mesures de licenciement après chaque campagne, se sont « évadés » de la médecine militaire pour courir l'aventure des armes et marcher l'Épopée. Parmi ces glorieux transfuges, Bruyère et Jordy l'aîné devinrent généraux, après avoir servi comme médecins-majors.

SUR le Vidourle, aux confins des départements du Gard et de l'Hérault, est né à Sommières, le 12 avril 1744, le jeune Bruguière (Jean-Justin), fils d'un modeste chirurgien de campagne, qui s'honorait d'avoir servi aux armées du roi et d'être, en retraite, le chirurgien consultant des châtelains du pays.

De bonne heure, Justin montra une véritable vocation pour la chirurgie d'armée. Sa jeune imagination s'était éveillée au contact des puissants souvenirs de son père, qui aimait à raconter à ses enfants les prouesses de son adolescence, les actes d'héroïsme dont il avait été le spectateur ému sur les champs de bataille. Aussi la vie calme, plate, monotone de la province, effrayait-elle ce turbulent enfant, qui rêvait à la vie mouvementée des camps, à l'agitation fébrile des ambulances, les soirs de bataille, au spectacle des plaies sanglantes hâtivement recousues parmi les plaintes et les râles des agonisants. Il voulait goûter, lui aussi, comme son père, l'âpre plaisir d'extraire des balles, de pincer, de lier des artères, de coapter des fragments osseux, de clore les lèvres béantes des plaies, de trépaner les voûtes crâniennes défoncées; en un mot de réparer par le bistouri les dégâts produits par le sabre et la mousqueterie.

Après avoir assez irrégulièrement fréquenté l'école de Sommières, Bruguière fut envoyé à l'âge de quinze ans, en 1759, comme chirurgien-élève à l'hôpital militaire de Montpellier, puis il partit à l'armée d'Allemagne avec son père, « qui était satisfait de son instruction, parce qu'il n'en avait jamais appris davantage », et fit avec lui la guerre de Sept Ans.

A la bataille de Rosbach, le jeune sous-aide fut donné comme garde au marquis de Castries,

qui avait été grièvement blessé et devait subir l'amputation du bras droit. Bruguière fut assez heureux pour faire ajourner l'opération et, grâce à ses soins minutieux, elle devint même inutile.



Le chirurgien-major Bruguière, médecin-chef de l'armée d'Italie, né à Sommières (Gard) en 1744, mort dans cette même petite ville en 1804. « Il était insolemment beau », dit Des Genettes; « ... il était l'un des plus beaux hommes de l'Europe. »

Le marquis témoigna à celui qu'il nommait paisamment le sauveur de son aile droite, la plus géné-

reuse reconnaissance. Les présents qu'il fit à son chirurgien pendant plus de vingt-cinq ans montèrent au delà de 100.000 francs. Bruguière reçut 100 louis, (somme énorme pour les usages du temps), et de plus une culotte de velours noir avec la jarretière en galon d'or terminée en olive. (*Mémoires de Des Genettes*).

Après le traité de Paris, qui consacra la perte du Canada, le chirurgien sous-aide entra en France, en 1763, et fut successivement attaché à l'hôpital de Montpellier et à l'hôtel des Invalides.

En 1768, quand la Corse fut réunie à la France, Bruguière, récemment nommé chirurgien aide-major, fut envoyé dans les hôpitaux de l'île.

En 1770, ce beau garçon (insolemment beau, d'après Des Genettes) épousa la fille d'un notaire de Sommières, Marguerite Niel, qui lui donna trois enfants (Jean, Françoise et Philippine).

En 1775, Bruguière fut promu chirurgien-major au régiment du Barrois-Infanterie, puis nommé, en 1781, à l'hôpital de Toulon, en qualité de chirurgien démonstrateur.

Pour être à la hauteur de sa tâche et pour compléter son éducation médicale un peu écourtée, il alla suivre à Paris les leçons du célèbre Desessart. Voici comment Des Genettes nous raconte le fait :

C'est vers l'âge de quarante ans et après avoir servi 15 à 20 ans dans le régiment du Barrois et dans de grands hôpitaux comme chirurgien-major, qu'il eut le courage de se rendre à Paris pour suivre les leçons de Desessart. Malgré son zèle et son assiduité, il n'apprit guère à l'école de ce grand maître que le manuel des opérations, et il y a bien loin de là à posséder la chirurgie. Cependant, Bruguière, plus apte à juger les meilleurs procédés, devint un des meilleurs chefs de la chirurgie militaire et en particulier de celle qui se pratique sur les champs de bataille. La nature, prodigue envers lui, avait suppléé aux connaissances qui lui manquaient, en lui donnant de la sagacité, un bon jugement et une volonté inébranlable. Ces qua-



Le général Bruyère, comte de l'Empire, fils du médecin-major Bruguière, mort en 1815, à Garlitz, à l'âge de 41 ans. Il eut les deux jambes emportées par un boulet dans le ravin de Reichenbach. Il abandonna la médecine militaire pour galoper l'Épopée.

« Il était presque aussi beau que son père, avec autant d'esprit et plus de culture. »

(Des Genettes.)

lités, jointes au tact qui fait apprécier les hommes et à une grande activité, lui permit de guider avec succès des jeunes chirurgiens instruits et habiles que l'école de Paris fournissait à l'armée d'Italie, qui jusqu'alors les avait presque exclusivement tirés de l'amphithéâtre de Toulon.

En 1786, Bruguière est à nouveau envoyé dans les hôpitaux de Corse, qu'il ne quitte plus jusqu'au moment où il est appelé à servir en Italie.

C'est pendant son séjour dans l'île que son fils, voulant suivre la carrière paternelle, se met consciencieusement au travail et suit assidûment les visites et les consultations de son père.

Le 21 février 1793, Bruguière est appelé à l'armée d'Italie en qualité de chirurgien consultant, puis de chirurgien en chef. De 1793 à 1799, il assiste à toutes les glorieuses campagnes, qui sont inscrites sur ses états de service.

Son fils, qui l'avait suivi aux armées, servit d'abord comme chirurgien-major de 1^{re} classe, puis il renonça au bistouri et devint un des plus brillants sauteurs de l'Empire.

« Sa bravoure, écrit Larrey, sa vivacité, son esprit et son beau physique le firent rapidement monter en grade. » Seul, son père apprit avec peine cette détermination : connaissant la fougue de son tempérament, il redoutait pour son enfant les

hasards de la guerre et conçut de sinistres pressentiments.

A la bataille de Loarro, Des Genettes, qui était sous les ordres de Bruguière à l'ambulance de l'oratoire de Borghetto, nous montre ce père tout attristé et « ses craintes ne furent dissipées qu'à la fin du jour, où il sut que le jeune sous-lieutenant, adjoint aux adjudants généraux, était sorti sain et sauf de plusieurs combats dans lesquels il avait montré autant de sang-froid que de courage ».

Mais les blessés affluaient à l'ambulance : soudain on vit entrer le général Charlet couché sur un brancard :

Une balle de fusil de calibre, ajoute Des Genettes, avait percé la portion écaillée du temporal et s'était logée dans le cerveau du blessé, qui succomba le lendemain. Plongé dans un assoupissement complet, il ne donnait aucun signe de sensibilité. Cet état nous parut dû aux oscillations ou mouvements du transport, car dès que le chirurgien en chef se livra à des investigations, il chercha avec l'indicateur à reconnaître la profondeur de la blessure, le général se réveilla et se mit à parler : « M. Bruguière, dit-il, avez-vous en des nouvelles de votre fils, qui était bien près de moi quand j'ai été frappé ? Il a quitté votre profession pour la mienne, qui est bien plus chancelante. — J'ai cherché, général, à reconnaître le sort de mon fils, mais Des Genettes, que vous voyez, m'a entraîné moi, et j'ai des devoirs sacrés à remplir. » (Mémoires de R.D.G.)

Dans cette vie intime de l'ambulance, Des Genettes conçut un profond attachement pour



Le chirurgien militaire Ribes qui, en l'absence de Larrey, pratiqua l'amputation des deux cuisses du général Bruyère, le 23 mai 1813.

son maître et, dans ses Mémoires, voici le vigoureux portrait du médecin en chef de l'armée d'Italie qu'il a crayonné :

Je contractai alors des liaisons intimes et de tous les instants avec le cito yen Bruguière. Nous nous abordâmes avec des préventions, qui ne pouvaient manquer d'être réciproques, mais une amitié restée sans nuage s'établit de suite entre nous. Le chirurgien en chef de l'armée (car le grade de consultant avait été supprimé) valait mille fois mieux que sa réputation. Il fallait d'abord convenir que Bruguière, l'un des plus beaux hommes de l'Europe, et rempli d'esprit et de grâce, excellent d'ailleurs dans presque tous les exercices du corps, chantant en perfection et prenant, quand bon lui semblait, le ton de la meilleure compagnie, se présentait dans le monde avec les avantages les plus séduisants. Ses esprits éclairés reconnaissaient ensuite de prime d'abord, une éducation littéraire plus que négligée, et les hommes de notre profession (l'art de guérir) l'absence d'une instruction méthodique... Devenu le plus élégant des officiers de santé de l'armée et d'ailleurs (c'étaient ses expressions), les femmes achevèrent de lui tourner la tête...

Après la campagne d'Italie, Bruguière fit pendant deux ans du service à l'hôpital de Montpeller, puis, licencié, il se retira dans sa ville natale, d'où il se rendait quelquefois à la Société de médecine de Nîmes.

Un jour, il fut devant ses confrères un discours fort applaudi sur l'abus des corps gras en chirurgie, « dont l'habitude lui paraît meurtrière ». Dans le traitement des plaies, il propose le « bannissement complet de ces substances grasses, qui seront remplacées par des lo-

garlitz le 28 Mai 1815

Je vous salue, M. le Marquis de M...
Je vous salue, M. le Marquis de M...
Je vous salue, M. le Marquis de M...
Je vous salue, M. le Marquis de M...

Je vous salue, M. le Marquis de M...
Je vous salue, M. le Marquis de M...
Je vous salue, M. le Marquis de M...
Je vous salue, M. le Marquis de M...

Je vous salue, M. le Marquis de M...
Je vous salue, M. le Marquis de M...
Je vous salue, M. le Marquis de M...
Je vous salue, M. le Marquis de M...

adieu cher ami M. le Marquis de M...

Lettre adressée par le général Bruyère à sa femme, cinq jours après la double amputation. Elle fut écrite, sous sa dictée, par le médecin du prince de Wagram. Cette lettre est datée du 28 mai, le blessé mourut le 5 juin. Les trois derniers mots et la signature ont été écrits par le général.



Le commandant Brüyère, fils posthume du général Brüyère. Il se distingua dans les combats d'Afrique.

tions résolutes et dessicatives, la situation des parties, la compression que procure l'application d'un bandage et la propreté, mesures qui lui ont donné dans les ambulances de l'armée de merveilleux succès ».

Ce chirurgien habile et sagace vécut et mourut pauvre. Il s'éteignit à Sommières en 1804, à l'âge de soixante ans, entouré de l'estime de tous ses concitoyens.

✱ ✱

Son fils, évadé de la médecine militaire, devint général de division. Il se fit appeler *Brüyère*, « car *Brüyère* est notre véritable nom et non *Bruguère*, et je me rappelle d'avoir souvent entendu cette discussion entre mon père et mon grand-père. Dans tous les cas, ni moi, ni mes enfants, si j'en ai, n'en porteront d'autre. »

Presque aussi beau que son père, avec autant d'esprit et plus de culture, il était destiné à parcourir une brillante carrière, qui n'a pas été aussi sans gloire, puisque, parvenu de grade en grade à celui de lieutenant général, il est mort en 1813 des blessures qu'il avait reçues à la bataille de Bautzen, où il commandait une division de cavalerie. (*Des Genettes*.)

Grâce à son père, le jeune Jean-Pierre, qui avait appris avec lui quelques notions médicales, obtint un avancement très rapide. Passé en Corse, en 1786, en qualité de chirurgien de 3^e classe, il arriva à l'armée d'Italie, au mois de février 1793, comme chirurgien de 2^e classe et fut promu au grade de chirurgien de 1^{re} classe, au mois d'août de la même année. Il exerça les fonctions de son état sous les ordres de Larrey, jusqu'au mois de frimaire de l'an III, époque à laquelle il s'engagea comme chasseur au 3^e bataillon de la 15^e demi-brigade d'infanterie légère.

Très brave, très discipliné, très instruit, Brüyère avait le goût des armes et peu d'attrait pour les cérats et les amputations. A 20 ans,

ce radioactif sauta à cheval, galope l'Épopée avec les Lasalle, les Murat, les Montbrun, les Hautpoul, les Latour-Maubourg, suit la fatale retraite, traverse la Bérésina, charge à Bautzen, Lutzen, Wurchen et tombe au champ d'honneur, dans le ravin de Reichenbach, le 22 mai 1813, à 41 ans, général de division, comte de l'Empire et commandant de la Légion d'honneur.

Un boulet de canon lui avait emporté les deux jambes : Larrey étant absent, ce fut son ami et compatriote Ribes, chirurgien par quartier de l'Empereur, qui fut appelé auprès du blessé. « C'est mon ami le D^r Ribes qui lui fit la double amputation », écrit Larrey, et avec une pointe d'amertume il ajoute : « C'est la première et la dernière opération majeure que ce docteur ait pratiquée aux champs de bataille où il s'était trouvé ! Cette dernière fut malheureuse. »

Voici d'ailleurs comment Ribes, dans ses œuvres, nous raconte très sommairement cette opération :

Après les combats de Bautzen et de Wurchen, le 23 mai 1813, à cinq heures du soir, le général Brüyère fut blessé à peu de distance de Reichenbach ; il eut les deux jambes fracturées comminativement près du genou par un coup de boulet. Je lui fis sur-le-champ l'amputation des deux cuisses. Après avoir terminé l'opération, je remontai à cheval pour aller rejoindre l'Empereur. Mais, au moment d'entrer dans le village de Merkersdorf, je rencontrai les généraux Duroc, grand maréchal du palais, et Kirschner. Ils marchaient à cheval, côte à côte et s'entretenaient ensemble. Bientôt il vint bout de les frapper sur le flanc droit et traversa le ventre de ces deux généraux : un pas plus en avant, ou une seconde plus tard, ce boulet était pour moi et mon confrère, le D^r Juhan, qui se trouvait à ma gauche.

Transporté à Goerlitz, l'auguste blessé fait écrire à sa femme, la jeune et jolie Virginie Berthier, le lendemain de l'amputation par le médecin du prince de Wagram qui le soignait :

J'ai supporté avec courage les opérations que l'on a été obligé de me faire ; je suis aussi bien que mon état peut le permettre et dans une vingtaine de jours je pourrai être transporté à Paris ; ainsi tranquille-toi, ma chère enfant, et surtout ne pense pas à venir me rejoindre.

L'Empereur a dit beaucoup de bien de moi au prince (de Wagram) et qu'après ma guérison je ne serai pas sans doute dans le cas de servir. Sa Majesté m'a fait dire d'être tranquille et de ne penser qu'à aller finir mes jours tranquillement à Paris, où elle aura soin de moi.

Ton ami pour la vie,
Brüyère.

Goerlitz, le 24 mai 1813.

Le 28 mai, il fait à nouveau écrire :

Je vais toujours de mieux en mieux, ma chère amie. Je te recommande la première prière que je t'ai faite de ne pas quitter Paris. Attends que j'aie t'y trouver et du train dont cela va, ce pourra être bientôt. Adieu cher amour.

Brüyère.

Malheureusement ses vœux ne se réalisèrent pas : le général Brüyère qui, pendant 20 ans, avait chargé et sabré dans

l'Europe entière, mourut le 5 juin, « emportant dans sa tombe de Goerlitz les hautes espérances que Napoléon avait placées sur sa tête », et sans avoir eu la consolation de voir naître son fils, le commandant Brüyère, qui fut un des plus brillants cavaliers des guerres d'Afrique.

En 1870, nous trouvons aussi son petit-fils, le capitaine Paul Brüyère, officier d'ordonnance du général de Sonis qui, à la glorieuse affaire de Loigny, reçut dans ses bras l'infortuné général, blessé d'un coup de feu grave à la cuisse.

Avec le lieutenant Harscouël ils déposèrent leur chef à terre et après avoir dessillé son cheval criblé de balles, ils placèrent la selle sous la tête du blessé « souriant ».

« Ils auraient voulu rester pour ne pas se séparer de moi, mais c'est été les livrer aux mains de l'armée prussienne qui se portait en avant, à la poursuite de nos troupes. Je les forçai de partir », écrit le général de Sonis.

Nommé chef d'escadron, Brüyère passa dans le corps de l'intendance et mourut en 1904, après avoir eu la consolation de voir entrer dans l'armée son fils, qui perpétuera ainsi les nobles traditions de la famille.

✱ ✱

Le corps du service de santé militaire s'honore d'avoir compté dans ses rangs Jean-Justin Bruguère, chirurgien en chef de l'armée d'Italie, que le baron Des Genettes tenait en haute estime, et le « beau » général Brüyère, que le baron Larrey se félicitait d'avoir eu sous ses ordres, en Italie.



Le sous-intendant comte Paul Brüyère, mort en 1904, petit-fils du général Brüyère.

Il fit la campagne de 1870 comme capitaine et officier d'ordonnance du général de Sonis. Nommé chef d'escadron, il passa dans le corps de l'intendance. Son fils est entré dans l'armée et y perpétuera les belles traditions de sa famille.

LES SAINTS LIMOUSINS QUI GUÉRISSENT OU PROTÈGENT

Par A.-L. BITTARD

« On peut dire que le premier médecin de l'homme fut la nature et son premier remède la prière », écrivait M. Bittard dans sa précédente étude sur les Bonnes fontaines limousines. Après nous avoir montré tout le pittoresque et les pratiques naïves qui caractérisent les pèlerinages aux sources guérisseuses, notre distingué collaborateur va nous dire aujourd'hui les modalités que revêt le culte des saints limousins qui guérissent ou protègent et mettre en pleine lumière des usages surannés et bien près de disparaître à jamais.

DEUX chemins se croisent là, deux chemins à peine tracés dans la rude terre, entre des haies touffues : sur un haut cube de pierres sèches, une croix de bois élève vers le ciel ses bras vêtus et fendillés... Au pied, dans une niche, git une grossière statue de saint, parmi les fleurs fanées, les rubans et les sous... Dans le crépuscule qui tombe, tandis qu'au loin le village s'endort dans la brume violette du couchant, une femme s'agenouille devant la croix, pose un bouquet de fleurs des champs dans la niche et marmotte longuement une monotone prière tandis que l'Angeles, très loin, égrène ses tintements...

Voilà un tableau du Limousin. Cette même paysanne nous l'avons vue à la « bonne fontaine » et nous la retrouverons sans doute chez le rebouteux. C'est le « vieux » qui est malade,

Pourquoi cela ne serait-il pas ? Le soir, à la veillée, dans l'étable jadis, et maintenant autour de la grande table, est-ce que l'un et l'autre ne racontent pas les miracles qu'ils ont vus, de leurs yeux vus ? Celui-là dont le père avait les fièvres et qu'une prière à saint Goussaud a guéri. Celui-ci, dont les yeux sont redevenus sains parce que sa grand-mère a fait brûler un cierge à sainte Radegonde. Et cet autre et puis cet autre encore et combien, combien, qui doivent à tels saints ou telles saintes d'avoir recouvré leur santé ! L'histoire des guérisons n'est rien d'ailleurs encore à côté de l'histoire des saints eux-mêmes, miraculeuse à souhait. Les vieux disent ces histoires aux petits enfants, et la tradition s'en transmet ainsi de génération en génération comme se transmettrait un patrimoine jalousement conservé.

De même que pour les bonnes fontaines, c'est cette tradition seule qui donne la valeur au culte des saints. Ce que les anciens ont connu doit avoir, sinon le respect et la croyance des jeunes, du moins ne pas provoquer leur incrédulité. Cela est parce que cela a toujours été.

On retrouve du reste dans cette croyance passive, un peu indifférente, comme dans toutes les croyances du peuple, la lointaine et tenace survivance des âges anciens, des vieux cultes, des traditions millénaires. L'idée philosophique déjà singulièrement abstraite d'un Dieu unique n'a pu, malgré les siècles de domination catholique, s'imposer si exclusivement à l'esprit des simples qu'elle en ait chassé totalement le panthéisme primitif, ou l'anthropomorphisme élémentaire des premières religions. La multiplicité des dieux patens n'a pas disparu avec le triomphe de la religion chrétienne au moyen âge. Elle s'est, au contraire, maintenue plus vivante que jamais et si curieux que cela puisse paraître, dans la même hiérarchie. Tous les rapprochements sont possibles entre les divinités soit grecques ou latines, soit gauloises ou germaniques et les saints chrétiens, et ce n'est qu'un jeu de retrouver Mars ou Apollon derrière saint Michel ou saint Georges, par exemple.

La vérité c'est que sous des noms superposés ou rajoutés ce sont toujours les mêmes représentants des mêmes forces que la même humanité adorait jadis, vénérât hier et respecte encore aujourd'hui, là où, à défaut de la foi, subsiste la croyance. La troupe des dieux, nombreux et variés, qui peuplaient l'Olympe païen, n'était que la manifestation concrète de la puissance surnaturelle ou divine que le peuple percevait confusément autour et au-dessus de lui.

C'est de cette même concrétisation rendue plus sensible encore s'il en était besoin par la

persistance des rites et des usages du paganisme que procède le culte des saints, surtout par la façon dont ce culte — si tant est que ce soit un culte et non pas seulement une habitude traditionnelle — se pratique dans nos campagnes limousines.

Le culte des saints — écrit M. Coissac dans *Mon Limousin* — en arrive à occuper dans le cœur de l'homme plus de place que celui de Dieu. Comme aux premiers âges de la foi, et il en est encore ainsi aujourd'hui en Limousin, on voit des paysans manquer couramment la messe le dimanche et arriver les premiers pour vénérer la relique de leurs saints, faire réciter un évangile, brûler un cierge ou pratiquer leur dévotion à la bonne fontaine.

De tout temps, c'est l'intérêt surtout qui conduit l'homme à l'intercession du saint, en vertu de cette éternelle vérité que toute religion et tout culte a, au fond, pour premier



Des hommes, allés en pèlerinage à Saint-Étienne, près de Limoges, appliquent au montant de la croix leurs membres malades.



A', Saint-Étienne, près de Limoges, deux femmes tournent autour de la croix.

ou bien l'enfant, ou encore l'« homme ». Ce ne sont pas de ces maladies graves et brusques pour lesquelles on appelle malgré tout le médecin, mais seulement les fièvres, ou les rhumatismes, ou encore l'ankylose ou le mal d'yeux. Pour cela le médecin ne servirait de rien : si l'eau miraculeuse n'a pas réussi, avant d'appeler l'« arrangeur » c'est le saint qu'il faut prier et c'est le saint peut-être, s'il est content de l'offrande et aussi de la foi, qui guérira...

mobile l'intérêt humain, et généralement l'intérêt le plus élémentaire, en tout cas le plus matériel.

Les faveurs qu'ils (les paysans) leur demandent sont de deux sortes, dit encore M. Coissac : spirituelles ou temporelles. Les premières ont de moins nombreux partisans, c'est la part des chrétiens plus éclairés : très peu recourent à un saint pour devenir meilleurs ou se corriger de tel défaut ; au contraire, ceux qui sollicitent les richesses, une moisson abondante, la santé, du bétail, sont légion. Cette dévotion se manifeste surtout dans la maladie, maladie des hommes et des animaux ; les



Fresque de l'ancienne chapelle de l'hôpital de Saint-Léonard.

« Saint Léonard quitta la cour de Clovis pour vivre en ermite dans la forêt de Pauvau. »

saints invoqués deviendront alors, dans le langage populaire, les « saints guérisseurs ». La crainte des fléaux : orages, grêle, sécheresse, famine, des accidents de toute nature, est occasion de recourir aux saints devenus les « saints protecteurs ».

De même, Jean Collin, chanoine théologal de Saint-Junien, avant de contera la *Vie des Saints* du diocèse de Limoges qu'il publie en 1659, note cette particularité du culte voué aux saints guérisseurs.

Il est assuré que si la nature n'a point de remèdes pour soulager nos maux, la bonté divine ne manque pas d'industrie pour les guérir et que, bien souvent, Dieu nous envoie une entière et parfaite santé, par l'entremise de quelques-uns de ses plus intimes amis, auxquels il semble qu'il ait affecté la guérison des maladies les plus incurables. Leurs intercessions sont des médicaments qui violentent la nature et nous remettent en santé, lorsque les remèdes humains sont les plus inutiles; et de là vient que nous voyons tant et tant de saints invoqués avec grand succès en quantité de maux particuliers pour lesquels la nature n'a point de remèdes.

Comme nous le notions à propos des bonnes fontaines, sa santé ne tient d'ailleurs pas seule au cœur du paysan limousin : ses récoltes, sa fortune, lui sont tout aussi chères et par là, bien que ce soit toujours le même intérêt qui soit en jeu, il y a deux sortes de cultes, si l'on peut dire, dans la croyance aux saints : le culte des saints guérisseurs et le culte des saints protecteurs.

Les différences ne sont pas notables entre l'hommage de ceux qui veulent du saint une guérison, et l'hommage de ceux qui en attendent, par exemple, un changement de température. Tous les saints — ou presque — sont, du reste, à la fois guérisseurs et protecteurs, ou du moins invoqués tant pour l'un que pour l'autre de leurs deux pouvoirs. Le bienheureux qui donne la pluie donne souvent aussi la santé, et celui qui se voit prié pour guérir un lumbago n'a pas moins de chance de se voir demander qu'il ne pleuve pas sur la javelle.

Qu'ils soient ou guérisseurs ou protecteurs, ou l'un et l'autre à la fois, l'origine de la dévotion qu'on voue aux saints limousins est presque toujours dans la légende qui s'attache à leur vie et dans la tradition de leurs miracles supposés.

M. Coissac nous entretient successivement de saint Bonnet, chancelier de France et évêque de Clermont, qui fut atteint de la goutte et par là même a le pouvoir de la guérir; de saint Martial qu'on invoque en faveur des enfants en retard pour marcher parce qu'il

fut, enfant, honoré de l'affection du Christ; de saint Eloi qui guérit les ulcères parce qu'il les baignait sans répugnance; de saint Sour de Terras qui a le pouvoir de guérir la lèpre parce qu'il guérit — dit-on — le roi Gontran qui le vint prier sur les genoux; de saint Cessa-



La « Quintaine » de Saint-Léonard.

La « Quintaine » était l'image d'une prison que les Chevaliers de Saint-Léonard brisaient le deuxième dimanche après le 6 novembre, en souvenir de saint Léonard, libérateur des prisonniers.

rère, les maladies des enfants; de saint Bazile dont l'autel est recouvert d'œufs, de lard, de petits paquets de poils, de plume ou de laine parce qu'il guérit les maladies du bétail; de saint Hubert de Chabrignac « dont il ne se parle plus » et dont cependant jadis la « clef » guérissait les animaux mordus par les chiens enragés; de saint Eutrope que nous avons déjà vu à propos des bonnes fontaines, dont la croix guérit les douleurs quand on s'y frotte et dont la source repousse les rhumatismes quand

on s'y lave, parce que son nom travesti en a fait le patron des « estropiés ».

Il est des saints — ajoute M. Coissac — dont l'origine du culte est assez obscure.

Saint Austriclinien, le premier compagnon de saint Martial, devait être des plus occupés, à en juger par les cas nombreux pour lesquels on l'invoquait : Toutes sortes de maladies, spécialement pour les quatre fléaux de Dieu, guerre, peste, famine, inondations, pour les biens de la terre, maturité et récoltes d'yeux. On l'invoque également contre la fièvre et la goutte.

Saint Goussaud se recommande à la fois pour les maux de gorge, l'asthme, et les maladies du bétail; saint Asclape, évêque de Limoges, pour les hémorragies, etc.

Pris dans la boisson, un peu de poussière du rocher qui avait abrité saint Calmine, près de Laguenne (Corrèze), guérissait les fièvres.

Il est assez difficile de savoir pourquoi saint Loup est invoqué pour les maladies d'intestin et la diarrhée; saint Psalmod pour les vers; pourquoi en certains endroits les jeunes filles qui désirent se marier vont piquer des épingles dans les pieds de certains saints ou de la vierge. Nous avons relevé cette coutume ailleurs qu'en Limousin : en Bretagne, dans les pieds de saint Nicolas et le nez de saint Guénolé; dans le Maine, au talon de saint Christophe.

Pour tous ces saints le culte est identique — si même il s'agit bien d'un culte et non pas seulement de la simple commémoration des souvenirs populaires : aucun pittoresque particulier ne s'y mêle.

Au contraire, il est en Limousin quelques « patrons » dont on célèbre les fêtes ou dont on invoque le pouvoir de façon toute spéciale. Ce sont alors des cérémonies désuètes, des usages anciens qui font partie du folklore et qu'on se plaît à conserver. Seuls ils ont l'intérêt nécessaire pour retenir l'attention. M. Coissac conte longuement les particularités de quelques-uns de ces cultes.

Le plus célèbre de tous ces saints, sans conteste, est saint Léonard dont il fut déjà question ici, à propos des éminentes qualités d'accoucheur qu'on lui attribue (1). C'est vers 543, dit-on, que Léonard quittant le monastère de Mici vint se fixer dans l'immense forêt de Pauvau, alors redoutée comme un repaire mystérieux de bêtes fauves, et édifia sa cabane à l'endroit même où s'élève, suivant la tradition, l'église qui porte son nom. Or il arriva qu'en 547 la reine Dauteric, ayant accompagné le roi Théodébert venu chasser dans la forêt, fut prise des

(1) Saint Léonard accoucheur, par Septime Gorceix (*Æsculape*, 1912).



La jeune garde de Saint-Léonard le jour de la fête patronale.

Noter derrière le groupe, accolée au mur, une image de la « Quintaine » que les enfants vont briser.



La procession des « Neufs lieues », en l'honneur de saint Maximin, à Magnac-Laval.
1. Bénédiction de la Croix des Curés à 9 h. 15 du matin.

douleurs de l'enfantement. L'ermite appelé obtint du ciel la délivrance de la reine qu'un médecin n'avait pu réussir. De là date sa réputation qui fut grande puisqu'en 1638 Anne d'Autriche fit demander la mâchoire du saint qu'on lui apporta en grande pompe et à laquelle elle fit si bien la dévotion nécessaire que Louis XIV se décida enfin à naître le 5 septembre de la même année.

Au XVII^e siècle, un avocat du Dorat mit le miracle de la reine Dauterive en tragédie, comme c'était la manie de l'époque. Les vers en sont curieux, comme en témoigne cette invocation à la vierge, qui n'eut d'ailleurs pas de résultat, la vierge étant en cette affaire moins puissante que saint Léonard :

Mère de Jésus-Christ
Belle et sainte Lucine

Qui pouvez secourir une femme en gésine,
Espoir des affligés, regardez le tourment
Que ma princesse endure en son
[enfantement] !

Depuis 1630, date à laquelle ces vers furent écrits, la croyance en saint Léonard bien qu'elle eût été partagée par nombre d'illustres dames, et notamment par Marie Leczinska, a beaucoup baissé. Jadis c'était une procession continuelle de mères venant agiter le verrou de la porte du clocher par l'entremise duquel le saint opérait ses miracles. C'est une coutume perdue maintenant : le verrou lui-même a été dérobé à la même époque que la fameuse chasse d'Am-bazac.

Ce n'est pas seulement comme « accoucheur » que saint Léonard est célèbre : il l'est autant comme libérateur des prisonniers, comme « enfonceur de prisons », et à cette célébrité toute particulière nous devons une coutume curieuse : la *quintaine*. Les habitants de Saint-Léonard, les *Miauletois*, fêtent leur saint le 6 novembre de chaque année. Le samedi précédent, le bœuf en grands atours, accompagné d'un violoneux, donne l'aubade aux « confrères » de Saint-Léonard ; le même soir, la grosse cloche sonne à toute volée ; le lendemain il y a exposition des reliques et le

seur : il n'y a pas encore longtemps que sa fête du 8 juin était célébrée à Beyssac et à Ségur, avec grande solennité. On venait à la procession de quinze paroisses avoisinantes avec croix

dimanche suivant, on brisela *quintaine*. Cette « quintaine » est un château en bois figurant les prisons que saint Léonard détruisait. On la dressait jadis sur un piédestal et les membres de la confrérie de saint Léonard, à cheval, la brisaient à coups de maillet en passant devant elle au galop. Aujourd'hui c'est un jeu d'enfants.

Saint Médard était honoré lui, comme saint protecteur plutôt que comme saint guéris-

Depuis 1908, la procession de saint Médard n'existe plus.

Dans la Haute-Vienne on fête saint Maximin, à Magnac-Laval, par une procession légendaire dont il vaut d'être parlé. Cette procession, dite des « neuf lieues », suit en réalité un parcours de plus de cinquante kilomètres, et se fait le lundi de la Pentecôte. Elle englobe soixante villages et comprend à peu près les limites de la commune. On part de l'église de Magnac à une heure du matin. A la Croix-Billard le curé dit la prière de l'itinéraire. A la Croix-Marans, les cavaliers se mettent en selle. Aux quarante-huit croix du parcours, décorées de fleurs, on donne la bénédiction. Au village du Pézard, la procession traverse une maison en souvenir du bon accueil qui y fut fait au Saint lors d'un voyage à Rome. A sept heures on fait un premier déjeuner à Fage, puis on franchit la « Brame » au « trou de Saint-Maximin » sur une planche jetée sur une échelle en souvenir du passage de la rivière par le Saint. A midi on déjeune à Séjotte.

A quatre heures une seconde procession se forme à Magnac et vient au-devant de la première. Alors s'établit le cortège définitif en tête duquel se placent les pèlerins du matin couverts de feuillages et de couronnes. On rentre vers sept heures et l'on a chanté continuellement pendant les cinquante kilomètres!



La procession des « Neufs lieues », en l'honneur de saint Maximin, à Magnac-Laval.
2. Le grand déjeuner à Séjotte à midi 10.

et drapeaux et l'on trempait sa statue dans l'eau de l'Auvézère pour la débarbouiller. Au cours de la procession, tambours battants, on bénissait les terres avec la relique du saint, — un os du bras, — pour obtenir la croissance des biens de la terre et la préservation de la grêle. Sur le parcours, une fontaine miraculeuse était utilisée — dit-on — pour la guérison des maux d'entrailles des enfants.

Il est à remarquer, dit M. Coissac, que les types qui viennent ici sont pour la plupart de robustes gars sans aucune religion et qui se gardent bien d'assister à la messe. Ils ne savent pas ou ne veulent pas savoir ce que c'est.

Un autre saint, dans le pays de Combrailles cette fois, jouit d'une réputation non moins grande que celle de saint Léonard, de saint Médard ou de saint Maximin : c'est saint Marien. Au IV^e siècle de notre ère, Marien était un ermite qui vivait de racines et de prières dans les bois mystérieux qui couvraient alors l'extrême point du plateau rocheux d'Entre-Tardes-et-Cher au nord d'Evaux. On le vénérât pour l'austérité de ses mœurs et la pitié de sa vie. Après sa mort, son cadavre resta des mois sans sépulture jusqu'à ce qu'une bergère le découvrit : il répandait



La procession des « Neufs lieues », en l'honneur de saint Maximin à Magnac-Laval.
3. Le Cœur à pied, la Croix et la Bannière.



La chapelle de Saint-Marien, au confluent de la Tardes et du Cher, un jour de pèlerinage.

alors l'odeur de sainteté à quoi l'on reconnut qu'il était élu du Seigneur. Lors on décida de l'enterrer en grande pompe.

Mais les paroisses rivales de Chambon et d'Evaux se disputaient cet honneur. Une paire de bœufs choisis parmi les plus beaux fut chargée de départager les impatients : on l'attela à un char sur lequel reposait le corps du bienheureux et on laissa les bêtes aller de l'avant. A travers des chemins effroyables elles amenèrent le char devant l'église d'Evaux et déjà prenaient la route de Chambon quand les acclamations des habitants de cette ville les effrayèrent et les firent rebrousser chemin. Les reliques de saint Marien demeurèrent ainsi à Evaux qui les conserve en une chaise dorée.

Ces reliques avaient jadis le pouvoir de faire marier les filles. On dit aussi qu'elles guérissaient plusieurs maladies dont on n'a point gardé l'exact souvenir. Ce qui est sûr c'est qu'on sort la chaise quand il fait trop chaud pour avoir la pluie et quand il pleut trop pour avoir le beau temps : une procession bien faite a toujours tôt ou tard son efficacité.

Cela d'autant plus que la fête du saint est mieux fêtée. Cette fête est une des plus curieuses survivances des vieilles coutumes marchioises. Elle tombe le 10 octobre et se célèbre le dimanche suivant. Ce jour-là, dès le matin la foule afflue sur le plateau de Saint-Marien, à dix kilomètres d'Evaux. On y vient à pied, en voiture, en chemin de fer, de plus de cinquante kilomètres à la ronde. Des trains entiers y déversent les pèlerins — pèlerins du plaisir bien plus que de la religion — venant de Montluçon et d'Evaux. Pour un jour l'âpre solitude de ce coin de terre désolé s'emplit de bruit. Chevaux de bois, loteries, cirques, auberges, étalent leurs bariolages multicolores tandis que sur les penchants, dans les genêts, par groupes, on déjeune autour d'un feu de bois sur deux pierres sèches.

Au milieu de cette foire, les pèlerins véritables, de plus en plus rares, qui sont venus à pied d'Evaux avec le clergé, se frayent un étroit passage jusqu'à la petite chapelle où l'on dit la messe. Tout autour du petit édifice des bonnes femmes font brûler des centaines de petits cierges rouges aux intentions les plus diverses et plus loin, à la fontaine où se désaltérait le saint, les estropiés de toutes sortes se lavent ou se baignent.

Jadis le but extrême du pèlerinage était la

grotte du saint, tout au bord du Cher. Aujourd'hui un barrage gigantesque a noyé tout l'admirable paysage que formaient les deux rivières mugissantes et écumeuses dans ce double gouffre de rochers noirs, et de cette disparition du site, le pèlerinage se ressentira, immanquablement.

Le tableau des pratiques traditionnelles curieuses qui méritent d'être notées en ce qui concerne le culte des saints serait incomplet si nous ou-



Une anbaide est donnée chez tous les confrères, la veille de la fête de saint Martin.

blions celles de ces pratiques qui se rapportent au culte de saint Jean. Elles ne sont point particulièrement limousines, saint Jean étant fêté partout et partout par des feux de joie autour desquels on danse et dont on fait traverser le bétail pour sa prospérité. Partout également on cueille les herbes de la saint Jean dont la réputation est devenue toute comique, et partout le clergé est absent de ces réjouissances dont le caractère est nettement païen.

A Tulle, cepen-

dant, jusqu'à ces dernières années il y avait une procession populaire appelée *tour de la lunade*.

Le soir du 23 juin, écrit M. Coissac, à l'heure où le soleil fait place à l'astre des nuits, le clergé des quatre paroisses de la ville, les confréries de pénitents blancs et bleus, les ordres religieux, se réunissent à la cathédrale et en sortent processionnellement portant la statue de saint Jean-Baptiste. Le cortège passait près de nombreux feux de joie allumés sur tout le parcours, s'arrêtait devant sept chapelles ou oratoires puis rentrait à la cathédrale.

Le *tour de la lunade*, d'après une brochure de 1680, daterait de 1340 et serait la conséquence d'un vœu fait par un moine pour obtenir la fin d'une peste qui dévastait alors Tulle. M. Deloche croit plutôt que cette *lunade* est d'origine païenne et que dans cette circonstance comme en beaucoup d'autres, l'Eglise aurait simplement rattaché au culte chrétien une solennité qu'elle n'avait pu abolir.

Cette procession, mais diurne et matinale, existe également à Evaux. A Jarnages, la veille de la Saint-Jean, les paysans amènent leurs troupeaux à la porte de l'église où le curé appelle sur eux la bénédiction du précurseur.

Comme on vient de le voir, il peut être fait deux parts dans le culte des saints guérisseurs et protecteurs : la croyance en leur pouvoir et les pratiques auxquelles leur dévotion a donné naissance. La croyance s'efface chaque jour davantage et ne subsiste plus guère que dans un petit nombre de cerveaux simples. Encore y est-elle déformée bien souvent et plus proche de la superstition que de la religion. Les pratiques, au contraire, se perpétuent presque machinalement et se conservent comme des traditions qui font partie intégrante de la vie propre de la région et lui donnent sa couleur.

P.-S. — Nous avons mentionné saint Goussaud comme guérisseur du bétail et des gens, nous ne pouvons oublier qu'il a également le don de faire marier filles et garçons. Ceux-ci, le lundi de la Pentecôte et le 25 novembre viennent piquer des épingles à ses pieds :

Doua vei per an, nous vant à Saint-Goussaud
L'y fa la dévoci dei notre gros bétiau.
Les fillas, lous garçons l'y vant dei leur couta.
L'y piqua dei l'épingas per lous fa marida.



La chaise dorée de saint Marien est portée en procession dans les rues d'Evaux.

LE MAL DE MAUPASSANT

IV. QUELQUES PRÉCISIONS SUR LE DÉBUT ET L'ÉVOLUTION DE LA PARALYSIE GÉNÉRALE CHEZ GUY DE MAUPASSANT

Par le D^r Maurice PILLET

Notre distingué collaborateur, le D^r Maurice Pillet, termine aujourd'hui sa très intéressante étude sur Guy de Maupassant. Ayant montré précédemment que le grand écrivain était un épileptique et qu'il fallait expliquer par l'influence de la névrose les particularités étranges de la vie et de l'œuvre du grand écrivain, telles que : obsessions, perversions, hallucinations, le D^r Maurice Pillet en est arrivé à la dernière période de l'existence de l'auteur de Bel Ami. La paralysie générale est survenue. C'est la fin du drame. Dans un dernier sursaut de pensée consciente, en face de la mer bleue tant aimée, Guy de Maupassant essaye de se soustraire par le suicide à la fin lamentable qu'il attend. Mais sa main ne peut consommer l'acte sauveur et voici qu'une fois de plus — mystérieux rapprochement — les portes de l'asile s'ouvrent au génie.

GUY DE MAUPASSANT — nous l'avons vu au cours d'un précédent article — publie encore trois volumes pendant l'année 1890, cesse d'écrire pendant l'année 1891, est conduit dans une maison de santé au début de l'année 1892 et meurt en 1893.

Doit-on voir les premiers symptômes de la maladie dans le procès qu'intenta Maupassant, en 1888, au directeur du *Figaro*, et dans les difficultés qu'il dit éprouver pendant l'année 1889 pour son travail intellectuel ?

Au sujet du procès, il ne faut pas oublier que si Maupassant s'élève contre la coupure qu'on a fait subir, sans son avis, à son article, c'est que cet article avait à ses yeux une valeur toute particulière. Il n'était, en effet, rien autre chose que la préface de *Pierre et Jean* qui renferme, comme on le sait, la doctrine littéraire de Maupassant. Or, c'était une des rares fois où Maupassant expliquait sa conception du roman; l'apparition de *Pierre et Jean* avait été spécialement retardée de huit jours pour que l'article fût inédit et le procédé du *Figaro* était peut-être bien un peu cavalier vis-à-vis d'une personnalité telle que celle de Maupassant. Il faut donc convenir que l'auteur avait quelque raison d'être fâché.

« J'attache, écrivait Maupassant, « à tort ou à raison une grande importance à cette étude, car elle « exprime ce que je pense sur le « roman et répond à des critiques « qui m'ont souvent été adressées. » Le procès n'eut d'ailleurs pas lieu et Maupassant, qui voyait dans cette affaire « une question artistique « plus importante que la question « de droit strict », se prêta de bonne grâce à un arrangement.

Il faut se rappeler également que Maupassant était très fatigué physiquement vers cette époque, que son frère commençait à lui donner de sérieuses inquiétudes. Peut-être ces simples raisons suffisent-elles à expliquer une susceptibilité que, beaucoup, d'autre part, trouveront fort légitime.

Pour ce qui est des difficultés éprouvées par Maupassant dans le travail intellectuel, cette

remarque doit d'abord être faite que Maupassant associe son impossibilité de travailler à ses migraines.

« J'ai eu encore de terribles migraines qu'im absolument empêché de travailler... je suis repris de migraine, de faiblesse, d'impatience nerveuse... ma pensée fuit comme l'eau d'une écumoire... »

paralysie générale pour expliquer des troubles psychiques momentanés qui peuvent s'expliquer aussi bien par le fait de migraines survenant en crises de plus en plus rapprochées ? Maupassant ne dit-il pas tout simplement : « J'ai eu encore de terribles migraines qui m'ont absolument empêché de travailler » ?

Et M. le professeur Pierret, qui vit Maupassant pendant cette même année 1889, qui constata par lui-même ces crises amnésiques, ne les a-t-il pas considérées seulement comme des troubles psychiques chez un migraineux, en relation directe avec les paroxysmes douloureux, et sans que son opinion ait été, depuis, modifiée en rien par l'évolution ultérieure d'une paralysie générale ? Même, au contraire, comme nous le verrons, son opinion n'en a-t-elle pas été fortifiée ? En considérant donc que les migraines de Maupassant augmentèrent violemment de fréquence pendant l'année 1889 et que, très graves déjà auparavant par les phénomènes paralytiques surajoutés, elles acquirent, pendant cette même année, une intensité jusqu'alors inconnue, il est légitime d'admettre que les crises amnésiques présentées par Maupassant pendant l'année 1889 n'étaient que des complications de ces mêmes crises douloureuses.

Il est bon de rappeler également que, pendant ces années 1888 et 1889, Guy de Maupassant écrivit *Sur l'Eau*, *le Rosier de Madame Husson*, *Pierre et Jean*, que certains jugent son chef-d'œuvre, la *Main gauche* et *Fort comme la Mort*.

Le dernier portrait de Guy de Maupassant (1891), d'après le cliché du livre d'Albert Lambroso : *Souvenirs sur Maupassant*.

* Pour bien connaître un écrivain ou un artiste il ne suffit pas de méditer les livres de l'un et d'étudier les œuvres de l'autre, il faut les voir eux-mêmes, car le caractère se lit dans la physionomie. Dans un livre c'est l'esprit qui parle, dans la physionomie c'est l'âme qui se montre. » (Victor Duruy.)

Il ne faut pas oublier que ces migraines étaient des migraines ophtalmiques, avec phénomènes paralytiques du côté de l'œil gauche, entraînant des troubles extrêmement gênants du côté de la vision et ayant également toujours amené des troubles de la mémoire, ainsi que Maupassant l'indique dans *Sur l'Eau* et ainsi qu'il l'a raconté à M. le professeur Pierret. Dès lors, est-il absolument besoin de la

Pendant l'année 1890, on a surtout signalé des troubles physiques : insomnies, névralgies, rhumatismes, sensibilité extrême au froid, amaigrissement. Maupassant va de Plombières à Aix, d'Aix en Afrique, cherchant toujours un climat sec et chaud, et prenant plus que jamais des bains de vapeur. En même temps, son estomac est de plus en plus intolérant, sa vue de plus en plus fatiguée, et l'influenza va encore pendant l'hiver venir abattre le romancier.



GM

10, rue de Montchanin

Mademoiselle,

Avec l'autorisation de
ma mère, je viens d'écrire
à un notaire à Honnaville,
en le priant d'apporter
dans le règlement de la
question qui nous occupe
pour les arrangements
possibles.

J'espère donc que cette
affaire n'aura pas de
suites ennuyeuses et si
vous priez d'agréer d'avance
-vance de tout mon respect,

Guy de Maupassant

Lettre autographe de Guy de Maupassant, montrant son écriture normale, avant la paralysie générale.

M. Lagriffe résume ainsi cette période : « Maupassant a-t-il trouvé une chambre ? C'est alors le travail nocturne d'un boulanger établi dans le deuxième sous-sol de la maison qui lui donne des insomnies terribles. « Une surveillance incessante est exercée sur son logis ; le boulanger est allié au propriétaire ; idées de persécutions, idées d'énormité : « Il m'est impossible de dormir et même de travailler dans le tumulte de cette maison. » Nouvelle menace de procès, lettres violentes, consultation d'un architecte expert, qui avoue qu'il n'y a rien à faire, etc. « Il souffre d'une influenza inguérissable et de névralgies affreuses ; il lui faut une chambre tropicale (1). »

Maupassant se fût guéri facilement de ses insomnies, si le seul travail nocturne du boulanger en eût été la cause ; mais au contraire venait-il de changer de logement, justement pour essayer de trouver dans le calme un peu de repos pour ses nuits tourmentées. Et voici comment François s'exprime au sujet du tapage nocturne qui importunait son maître et que M. Lagriffe n'a peut-être pas apprécié : « Toutes les nuits montait du sous-sol un fracas qui « aurait sans peine réveillé un sourd », puis François explique la genèse du procès : « Alors, « on fit démarches sur démarches près de « l'architecte qui avait loué cet appartement à « mon maître. On ne put rien obtenir de raisonnable. Il fallut agir par les voies de droit. « Le 18 décembre, Monsieur se vit octroyer « par le Tribunal la nomination d'un expert « qui devait passer une partie de la nuit dans « l'appartement pour procéder à un constat. »

Ce qui fut fait, et l'expert laissa sur la table un billet ainsi conçu : constatation de bruits plus que suffisants. Grâce à ce billet, Maupassant obtint la résiliation de son bail. D'autre part, il faut noter que, quand Maupassant écrit : « Le boulanger est allié au propriétaire », il cite

simplement, et à l'avoué qui le représente, un propos de son domestique.

On doit reconnaître que Maupassant, souffrant de continuelles insomnies, cherchant un logis uniquement pour pouvoir y dormir, recevant à ce sujet toute garantie du propriétaire et constatant ensuite, toutes les nuits, « un fracas à réveiller un sourd », eut bien encore cette fois quelque raison de se plaindre, et il n'apparaît pas que ce procès, en lui-même du moins, puisse être considéré comme un signe de paralysie générale.

Au sujet d'un deuxième procès, intenté pendant cette même année à l'éditeur Charpentier, parce que ce dernier avait publié le portrait de Maupassant sans son autorisation, il y a une remarque intéressante à faire. C'est qu'un paralytique général, surtout un paralytique général chez qui on relève, d'autre part, des idées de grandeur, eût été fort satisfait de voir son image à la première page d'une édition. Maupassant, au contraire, en fut fâché, et il était sur ce point logique avec lui-même, car il avait toujours tenu à ce que le public ne connût rien de lui, « pas même sa figure ».

Cependant, c'est bien à l'occasion de ces deux procès que l'on reconnaît chez Maupassant les premiers et véritablement indiscutables signes d'affaiblissement intellectuel.

Il y a bien vraiment quelque chose d'anormal, d'excessif dans la façon dont Maupassant attaque ses adversaires et défend sa cause. Il y a bien cette aussi un changement de caractère, qu'on peut saisir sur le vif, dans un fait banal et journalier ; ce n'est plus là l'évolution d'une méthode littéraire. Maupassant est violent :

Votre procédé est inqualifiable et inexplicable ;

il exagère sa renommée :

J'ai relégué au *Monde Illustré*, à dix journaux, à l'*Illustration*.

il exagère même son droit :

Je vous prévient que je réclame d'abord l'enlèvement de cette eau-forte du Champ-de-Mars, ensuite sa destruction (1).

De plus, les lettres sont lourdement écrites, peu soignées à tous les points de vue : fond et forme. Maupassant, cette fois, surveille moins les idées qu'il émet et les mots qu'il écrit.

Il faut signaler une fois de plus ici l'importance étiologique des congestions répétées auxquelles est soumise le cerveau de Maupassant par le fait du redoublement de ses migraines et celle aussi de ses rhumatismes qui s'exaspèrent, de ses troubles d'estomac qui augmentent, aggravant d'autant l'auto-intoxication permanente résultant de son tempérament arthritique.

Et demain, la grippe, « maladie infectieuse, dit « Ballet, qui intéresse le « plus communément le système nerveux », va pro-

duire à son tour, sur ce lieu de moindre résistance qu'est le cerveau de Maupassant, saturé d'éther et lésé par vingt ans de migraines, ses lésions propres de méningo-encéphalite aiguë, qui seront comme un coup de fouet sur les lésions à marche plus lente de la méningo-encéphalite spécifique, déjà en évolution.

Ainsi, se mêlaient, à ce moment, toutes les causes, comme se mêlaient tous les symptômes ; ainsi, pour produire et accélérer la paralysie générale de Maupassant, se confondaient à la fois l'infection, les intoxications et la dégénérescence.

**

Avec l'année 1891, apparaissent maintenant des symptômes importants de démence paralytique. C'est ainsi qu'il faut considérer les épisodes délirants racontés par Dorchain, avec les idées de grandeur qui y sont rapportées : la douche des forts, les trois cents parapluies, l'attaque des souteneurs, de même que la note des Goncourt sur les coups de canon de l'amiral Duperré.

Il n'y a aucune raison de douter de l'exactitude de ces récits, quoiqu'il soit légèrement étonnant qu'on ait laissé Maupassant livré à lui-même, alors qu'il tenait des propos aussi insensés.

Il faut considérer au même point de vue les deux procès intentés à Havard et à l'éditeur américain, où Guy de Maupassant témoigne une irritation vraiment pathologique.

Enfin, M. Lagriffe a excellemment examiné deux lettres de Maupassant qui enregistrent fidèlement toutes les défaillances du cerveau qui les dictait.

Au sujet d'une lettre où Maupassant raconte une consultation de Déjérine, M. Lagriffe s'exprime ainsi : Elle n'a plus l'allure régulière de ses écrits antérieurs de Maupassant, l'écriture « est un peu tremblée, la plume accroche par « moments, il y a des hésitations, des ratures, « des fautes d'orthographe, les lettres sont mal



Enveloppe de la dernière (?) lettre de Guy de Maupassant à sa mère. (Le texte même de la lettre est reproduit à la page suivante d'*Æsculape*.)

M. A. Lumbroso s'est efforcé de préciser la date de la lettre par l'étude des timbres de l'enveloppe.

« La lettre est sans date, écrit-il, mais l'enveloppe porte trois timbres que le fidèle ami de M^{me} Laure de Maupassant, M. Balestre, n'a su déchiffrer d'une façon sûre. Avec un peu de patience et en se servant de la loupe, j'en suis venu à bout. Le timbre de départ est : Digne (Ain), 4^e février, 27 juin 91 - celui d'arrivée est : Nice (Alpes-Maritimes), 3^e distribution, 29 juin 91. »

(1) In Lagriffe, p. 23.

Prose

Je vivote Dieu qui je pousse l'âme
quelques mots seulement
ma bien chère mère, mais
je ne vais pas loin et
j'y reviens reviens
sans doute. Ma santé
est exposée, comme
l'établissement d'ailleurs
à tous les vents du
ciel et de tous les glaces
nous voici dans les
vagues et les souffles
des mers qui
m'ont redonné des tas
d'activités surtout à
la tête. Mais les touches
m'ont entraînés d'innombrables
engrais et m'ont
j'allais me sauver
je ne sais où, vers les
sables, très hésitant
quand je reçois votre
lettre de Dame rose

me versant fort
l'établissement rival
de Dervenne à Champel
à dit maintenant de
genre il y fut quasi
à un demi en 40
jours d'une insouciance
toute pareille à la
mienne à l'insouciance
de l'île, d'écrites, de tout
travail, de la mémoire
il se sent perdue. Il fut
quasi en 40 jours. Mais
il avait cette année
faute à l'âme
de poésie Darchan y
est en ce moment avec
les années avec Darchan
que moi. Il a retrouvé
le sonnet, rien que ça.
Parlons c'est tout ça!
Cagoule m'a donné
rendez vous à Genève
je m'a trouvé si bonne
triste à voir le fort qu'il

« prier correctement; nous remar-
« quons encore : Vous « et guéri »
« idée pour idée, etc. Les lettres sont
« mal formées, mal fermées, l'écriture
« est tremblée, hésitante, roide, angu-
« leuse, parfois ataxique. La fin de la
« lettre est d'une écriture enfantine.
« Et le pauvre Maupassant se croit
« obligé de faire remarquer que la
« lettre est écrite « d'une main beau-
« coup plus « sûre ».
« Des idées de grandeur ou plutôt
« d'exagération se font jour dans cette
« lettre où Maupassant écrit : « Les
« douches m'ont extraordinairement
« engraisé et musclé », car, pour
« rassurer sa mère comme il se le pro-
« pose, il était inutile de mettre « extra-
« ordinairement ».

A ce propos, on peut remarquer que
les médecins lui conseillaient tous des
douches et des douches froides, ce qui
est un traitement anormal et même
dangereux pour un paralytique général.

Il est permis alors de se demander
si les médecins n'ont pas fait un peu
tardivement le diagnostic de démence
paralytique. M. Lagriffe le pense et dit
« qu'il n'est pas admissible que des
« médecins amis aient laissé Mau-
« passant passer de longues semaines
« seul, avec deux matelots, sur un yacht
« et en pleine mer... ni qu'on l'ait
« laissé, sans avertisseur son entourage,
« s'engager dans des actions juridi-
« ques ». Il est probable, ajoute-t-il, que
« les faits de la fin de l'année 1891 ont

La dernière (1) lettre de Guy de Maupassant à sa mère (1^{re} et 2^{es} pages). Troubles caractéristiques de l'écriture.

M. Lambros commente ainsi cette lettre : « L'écriture est changée; le mot revendiard, au début, ne voulait pas sortir de la plume; Maupassant a écrit reviens, puis il a effacé cela et a écrit le mot exact. Au commencement, après avoir daté, en haut de la page, Divonne, il avait écrit cette phrase : Quelques mots seulement, mais je ne vais pas loin; en relisant, il a vu que la phrase manquait, et a arrangé sa lettre en y ajoutant une ligne au début. Enfin, il avait écrit touches pour douches, lide pour lire, et excusable l'écrite. Ces détails révèlent les progrès de la maladie. »

« formées, on sent l'effort physique et intellec-
« tuel d'un homme qui n'est plus maître de lui;
« à la fin de la lettre, la fatigue est notable. On

« douches, lide pour lire; voulant écrire Dor-
« chain, il écrit d'abord Darchin, puis enfin
« Darchain, qu'il n'arrive donc pas à orthogra-

« surpris tout le monde et y compris, quoique
« à un bien moindre degré, l'entourage mé-
« dical de Maupassant. »

« trouve, là aussi, quelques idées de
« grandeur. Vous avez un succès, disait-
« il à V. Koning, directeur du Gymnase,
« avec la moindre de mes nouvelles. Or,
« j'ai écrit 120 nouvelles au moins qui
« valent celle-ci, c'est donc 120 succès
« qui vous échappent, c'est-à-dire une
« fortune, des années de fortune qui
« s'en vont. Tant pis pour vous. »

La seconde lettre, dit M. Lagriffe,
débuté ainsi : « Quelques mots seule-
« ment, ma bien chère mère, mais
« je ne vais pas loin et j'y revien-
« dra... », ce qui n'a aucun sens et
« que, se relisant, Maupassant fit pré-
« céder de ces quelques mots : « Je
« veux te dire que je quitte Divonne
« en quelques... » Cette lettre se pré-
« sente mal, elle est remplie de ratures,
« de lettres empâtées... quelques mots
« ont été sautés; Maupassant avait
« écrit : « Un mot très sage... », il
« corrige et écrit : « Il a répondu un
« m un mot très sage... » Au début
« de sa lettre, d'ailleurs, au lieu de
« revendiard », il écrit d'abord : « re-
« vieni », puis « revienai » et enfin,
« il efface son essai maladroite pour
« écrire correctement « revendiard ».
« Dans « j'y », Maupassant n'arrive
« pas à placer correctement son apos-
« trophe, qui est entourée de points
« traduisant l'achoppement de sa plu-
« me; il met d'abord touches pour

s'est écrit « vous ette
quasi » à lui on n'a pas
mes misères nouvelles, à
à l'écriture qui s'écrit pour
être mis à l'usage pour
vous tant est d'abord
une question de chemin
d'échec et de l'écriture
de l'écriture indéchiffrable
car elle vous a été
sans cesse, j'en suis
sur à vous voir
à l'écriture vous parle
ensemble de Champel
et il a trouvé cela une
excellente idée, j'ai tant
plus que le médecin
qui dirige cet établissement
est un des meilleurs
spécialistes de la Suisse
Champel est bien plus
chaud que Divonne, l'est
même dans un large
et beau Vallon bien
arrosé au des collines
boisées. j'y vais, mais

Le médecin de Divonne
m'a dit en allant
« Vous restez ici quatre
jours, puis comme la
bonne temps pour
faire revenir, cette année
étant exceptionnellement
vous m'en voyez
si, avec le tout
Je l'ai quitté en
viante je passe quelques
adresses pour savoir
l'état de votre santé
à Champel - Genève
Je m'adresse en
tout mon cœur, ma
bien chère mère. Riez
à Simon. Mille choses
à ma belle sœur
Son fils

Quand que, comme ma
lettre est écrite à une
maison plus basse, mais
les yeux ne sont pas
dans de l'écriture. Et
ne peuvent supporter l'écriture.

La dernière (1) lettre de Guy de Maupassant à sa mère (3^e et 4^{es} pages). Troubles de l'écriture.

Il est normal, à notre sens, que les médecins n'aient pas fait le diagnostic de paralysie générale avant l'année 1890, puisque M. le professeur Pierret nous apprend que Maupassant ne présentait alors aucun signe de cette affection, et puisqu'il n'était effectivement pas paralytique général à cette époque.

Mais, même après l'année 1890, Maupassant ne dut longtemps apparaître à beaucoup que comme un névropathe surmené qui relevait du traitement par les douches, parce que ses médecins étaient presque tous ses amis, qui le connaissaient déjà comme éthéromane et « original (1) » et parce que le tableau clinique était obscuri par des symptômes : migraines, hallucinations, qui ne relevaient pas de la paralysie générale.

Et c'est aussi que Guy de Maupassant conservait une pleine conscience de sa situation et ne paraît pas avoir présenté rapidement un affaiblissement intellectuel caractérisé.

La lecture du livre de François est très démonstrative à cet égard. Maupassant paraît avoir présenté plutôt comme des crises délirantes, entre lesquelles il reprenait possession de lui-même. C'est quelques moments après avoir tenu à Anguste Dorchain les propos les plus délirants qu'il lui racontait son roman *l'Angélu* avec tant de « lucidité, de logique et d'éloquence » que « nous aussi nous « pleurâmes, écrit Dorchain, en « voyant tout ce qui restait encore « de génie, de tendresse et de pitié « dans cette âme qui jamais plus « n'acheverait de s'exprimer pour « se répandre sur les autres « âmes (2) ».

Maupassant soutint jusqu'à la fin une lutte farouche contre la maladie.

Il y a des jours entiers où je me sens perdu, fini, aveugle, le cerveau usé et vivant encore... Je n'ai pas une idée qui se suit, j'oublie les mots, les noms de tout, et mes hallucinations me déchirent... Je ne peux pas écrire... C'est le désastre de ma vie...

Il est impossible de nier que Maupassant avait conscience de son état. Au contraire, il s'adressait à tous les médecins, suivant fidèlement leurs conseils, allant docilement pour leur obéir de Champ à Divonne et d'Aix à Luchon, essayant de s'occuper de ses affaires, essayant d'écrire, dissimulant devant sa mère, faisant à part lui son testament, décidé à se tuer quand tout espoir serait perdu et espérant malgré tout encore.

Il fait si beau en ce moment sous le soleil qui empilte mes fantômes !...

Maupassant, pendant toute l'année 1891, donna donc encore des preuves évidentes d'intelligence, de volonté et d'affectivité.

Et le 1^{er} janvier 1892, Guy de Maupassant essayait de se tuer. On sait comment ce jour-là, après avoir tenu, à table, chez sa mère, des propos délirants et s'en être, paraît-il, aperçu, Guy de Maupassant revint chez lui, renvoya

ses domestiques, essaya de se tuer avec son revolver, puis finalement se coupa la gorge avec un coupe-papier.

Il faut remarquer tout de suite que Maupassant ne s'aperçut pas que les balles avaient été retirées du revolver et en second lieu, qu'après s'être maladroitement blessé, il ne récidiva pas, mais se mit à pousser de « terribles hurlements ». Ce suicide porte donc les traces bien nettes de la déchéance de Maupassant.

Mais ceci dit, faut-il refuser toute conscience à cet acte et déclarer avec M. Lagriffe que Maupassant était déjà complètement dément ? Si Maupassant eût déjà, ce jour-là, perdu tout contrôle sur lui-même, ne fût-il pas resté au contraire inconscient et stupide à la table de sa mère ? Les paralytiques généraux d'ailleurs, à la période de démence, ne se suicident guère.

Et puis ce suicide fut prévu, était craint par l'entourage de Maupassant qui l'avait laissé redouter depuis longtemps : « Vais-je à la folie ? si oui, dites-le moi. Entre la folie et la « mort, je n'hésiterai pas (1). »



La maison de M^{re} Levannier, à Sartrouville. C'est dans cette petite maison, sise au bord de la Seine, que Maupassant avait tout un appartement; il courait y vivre dès qu'il s'était évadé du ministère de la Marine.

Certes, Maupassant n'eut pas la puissance mentale nécessaire pour achever son acte, et la sensation du couteau entrant dans la chair fut probablement immédiatement le point de départ d'idées délirantes qui emportèrent sa dernière pensée consciente dans leur vertige. Mais quand on voit le malheureux romancier mettre, huit jours auparavant, ordre à ses affaires et écrire ces pauvres lettres désespérées où il annonce sa fin prochaine, n'a-t-on pas le droit de dire que les dernières ressources intellectuelles de Maupassant se concentrèrent, comme son tempérament l'y portait, sur l'idée obsédante du suicide et que sa dernière manifestation humaine fut ce geste libérateur, à moitié volontaire, à moitié impulsif, dans lequel la conscience et l'inconscience se disputèrent la prépondérance ?

En tout cas, ce fut la dernière étincelle. Quelques jours après, Maupassant était conduit à la maison de santé du D^r Blanche.

Avant le grand départ, de pieux amis le conduisirent une dernière fois vers son yacht :

« Ligotté, les bras maintenus par la camisole « de force, le malheureux fut conduit sur le « rivage. *Bel-Ami* se balançait doucement sur

« la mer. Le ciel bleu, l'air limpide, la ligne étendue « gante de son yacht chéri, tout cela parut le « calmer. Son regard devint doux... Il contempla longuement son navire, d'un œil « mélancolique et tendre... Il remua les lèvres, « mais aucun son ne sortit de sa bouche. On « l'emma. Il se retourna plusieurs fois pour « voir *Bel-Ami*. Ceux qui entouraient Guy « avaient tous les larmes aux yeux (1). »

À la maison du D^r Blanche, la déchéance se fit terriblement rapide et l'on constata tous les grands signes d'une paralysie générale.

Mais même à la période d'état de la maladie, il faut reconnaître que le tableau clinique était dominé par la fréquence des hallucinations et il faut signaler aussi la fréquence des crises convulsives.

Ce sont là deux symptômes qui doivent, au point de vue de leur fréquence tout au moins, être rapportés d'avantage au tempérament névropathique de Maupassant qu'à la paralysie générale elle-même. Hallucinations et crises convulsives sont, en effet, des phénomènes surajoutés, à pathogénie discutée, qui peuvent manquer pendant tout le cours d'une paralysie générale, et dans le cas de Maupassant, il est probable que c'est dans la présence de son tempérament épileptique, accentué par des intoxications antérieures, qu'il faut chercher, sous l'action normale des auto-intoxications admises chez les paralytiques généraux, l'explication naturelle de la prépondérance des hallucinations et de la fréquence des crises convulsives.

Ce fut d'ailleurs une série de crises épileptiformes qui emporta le grand écrivain, paraissant ainsi avoir empêché la maladie d'arriver à sa dernière période.

L'étude de la vie et de la mort de Guy de Maupassant permet, en résumé, d'énoncer les propositions suivantes :

Guy de Maupassant apporta à sa naissance une hérédité nerveuse certainement chargée ; il présente, dès sa jeunesse et toute sa vie, les manifestations psychiques et physiques de la dégénérescence neuro-arthritique sous la forme épileptiforme, caractérisée plus spécialement chez lui par des migraines et des variations fréquentes de caractère et d'humeur survenant sur un fond de mélancolie et de tristesse ; puis, à mesure que les années s'écoulaient, entraînant des causes d'intoxication, d'infection et d'auto-intoxication de plus en plus nombreuses et violentes, les manifestations de la névrose se complétaient par des obsessions, des perversions et des hallucinations ; enfin, l'action de la spécificité devant être ajoutée à celle de toutes les causes précédentes, Guy de Maupassant mourut d'une paralysie générale, ayant eu sa durée habituelle de quatre ans.

Que penser maintenant d'une opinion totalement inverse de celle-ci, émise par MM. Rémond, Voivenel et Lacassagne, qui consiste à affirmer chez Maupassant la présence d'une

(1) In Lumbroso, p. 93.
(2) In Lumbroso, p. 63, 64.

(1) In Lumbroso, p. 69.

(1) In Lumbroso, p. 78.

psychose systématisée progressive, d'un délire chronique de Magnan.

Il est absolument impossible, à notre sens, de retrouver chez Maupassant l'évolution ni même les apparences cliniques d'un délire chronique. Il n'y a pas trace chez Maupassant d'un système de persécution et, pour retrouver dans sa vie l'évolution, bien écourtée, du délire chronique, il faut recourir à des artifices de chronologie tels que ceux-ci : « Maupassant, c'est MM. Rémond et Voivenel, fut tourmenté « par des hallucinations et la première fut « l'hallucination auditive, comme il est classique de l'observer. Il entend une voix qui « passe sur lui comme un semeur d'épouvante. » Or *Sur l'Eau* dont cette phrase est tirée, est de 1888, et Guy de Maupassant qui n'eût qu'à peine des hallucinations de l'ouïe élémentaires, avait depuis longtemps à cette époque des hallucinations visuelles. Sans compter qu'il n'est pas possible d'admettre la présence d'hallucinations chez un auteur en se basant uniquement sur deux lignes d'un de ses romans.

De même MM. Rémond et Voivenel reprochent à Maupassant d'avoir créé le mot de « Horla », qui est pour eux « un néologisme comme « en font souvent les délirants chroniques ». Il paraîtra à beaucoup que c'est là abuser du droit d'interprétation. De même, pour MM. Rémond et Voivenel, le *Horla* fut écrit pendant la quatrième période du délire (période de démente) alors qu'ils mettent dans la seconde (période de persécution systématisée) les procès de Maupassant. Or les procès sont justement postérieurs à l'apparition du *Horla*.

La seule difficulté de l'étude de la maladie de Maupassant résulte de ce fait qu'elle survient chez un héréditaire. Il s'ensuit qu'à un moment donné les symptômes de la dégénérescence se mêlent à ceux de l'infection surajoutée pour former, à eux tous ensemble, le tableau clinique d'une méningo-encéphalite diffuse.

Il s'ensuit aussi qu'à chaque symptôme rencontré pendant la vie du romancier : hallucinations, obsessions, variations de caractère, etc., on est tenté d'accuser la paralysie générale. C'est ce qu'a fait récemment E. W. Lange, qui déclare que la paralysie générale de Maupassant a duré au moins treize ans (1).

M. Lange aurait pu en faire remonter le début beaucoup plus loin encore, surtout chez Maupassant malade et intoxiqué. A ce propos, ne peut-on penser, au sujet de la théorie de la longueur insuïte de la paralysie générale chez les héréditaires, que les auteurs ont été en butte aux mêmes difficultés pour différencier les signes de la paralysie générale et les signes de la dégénérescence, et qu'il est fort possible qu'ils aient plus ou moins confondu les uns et les autres.

Au reste, quand une paralysie générale dure dix ans, c'est presque dans tous les cas parce que son évolution est ralentie par des rémissions, c'est-à-dire par des périodes où le malade, déjà reconnu paralytique général, déjà interné souvent, reste dans un état stationnaire jusqu'au moment où la maladie reprend sa marche en avant.

Y a-t-il vraiment quelque chose de semblable dans le cas de Maupassant ?

Mais M. Lange ne parle pas de rémissions, car

il aurait été bien en peine d'en parler, et, ainsi pour lui, la maladie a suivi une marche progressive de dix ou treize ans pendant laquelle le cerveau de Maupassant a parcouru une longue courbe lentement descendante jusqu'à la démente.

Si la clinique n'est pas d'accord avec cette opinion, est-il besoin d'ajouter que toute l'œuvre de Maupassant proteste contre une pareille interprétation ? Car, enfin, dire que Maupassant était paralytique général en 1880, c'est du même coup tenir un compte par trop minime d'une production littéraire de dix années, dont aucun volume n'est véritablement inférieur aux autres, qui révèlent tous au contraire une observation réfléchie, têtue, jointe à une précision et à une clarté de la phrase telles que tous ces livres



Buste de Guy de Maupassant placé, il y a quelques années, sur la façade de la maison de M^{me} Levanneur, à Sartrouville, en souvenir des séjours fréquents et prolongés qu'y fit le grand écrivain.

demandent pour auteur un homme très conscient, très travailleur et très appliqué.

Et la paralysie générale n'a pas pour coutume de faire, semble-t-il, bon ménage pendant dix ans avec la puissance de travail, l'application obstinée et la clarté d'esprit qui furent justement les qualités extraordinaires de Maupassant.

La pathologie trouve son compte, certes, dans l'œuvre générale de Maupassant. Mais seulement, comme il l'a été montré, dans ces pages où l'auteur, avec une exactitude telle qu'elle devient scientifique, décrit ces états anxieux, impulsifs, obsédants, hallucinatoires, migraineux, qui relèvent tous de sa névrose.

Le mot de névrose est d'ailleurs celui qu'il faut écrire à la fin d'une étude sur Maupassant. Non pas qu'il y ait un rapport de cause à effet entre son tempérament épileptisant et sa paralysie générale.

Mais c'est la névrose qui conduisit Maupassant à tous ses excès : excès de plaisir, excès de travail et ces sont ces excès qui entraîneront

les infections et intoxications nécessaires à la production de la maladie. C'est la névrose qui féconda d'éther et de morphine un terrain prédisposé et rendu plus favorable encore par les congestions migraineuses ; c'est elle qui entraîna, pour une part, la spécificité.

C'est la névrose qui répondait : « Nous passerons les nuits ! — Et la force?... Nous prendrons du café ! — Et l'inspiration?... Nous boirons de l'absinthe ! »

C'était cette compagne redoutable qui faisait vibrer ses sens de jouissances infinies et perverses, agitait devant ses yeux malades des images ignorées, emplissait ses oreilles de bruits inconnus et l'empêchait d'entendre la voix profonde disant au fond de lui-même : « Va, cervelle humaine ; rends des pages, des phrases, des lignes ; retourne-toi cent fois par jour ; fais des évolutions sur toi-même ; gonfle-toi comme une éponge ; presse-toi comme un citron, jusqu'à ce que tu te dessèches subitement, que la folie te secoue comme un arbre dans la plaine, que la paralysie survienne, que l'hébétement arrive et que la mort termine tout (1). »

C'est la névrose enfin qui donna à Maupassant cette sensibilité exquise qui fut le fondement de sa supériorité intellectuelle mais à laquelle il manqua l'équilibre.

Maupassant alla jusqu'au bout de son tempérament. Il fut le pessimiste le plus farouche. Il passa, dissimulant ses larmes, maudissant son impuissance à comprendre et à jouir. A l'encontre de son ami Zola, il n'accepta pas de chanter vaillamment la vie, telle qu'elle est, avec ses laideurs et ses joies, ses douleurs et ses beautés. Il voulut chercher plus loin, plus haut. Il haussa son front tête aux divers horizons de la pensée mais ne put que découvrir derrière eux, à l'infini, d'autres horizons encore. Et cet homme bon, qui aurait voulu sourire, consoler et aimer, ricana, maudit et se moqua. Ce dieu tombé n'accepta jamais d'être homme.

Ce mal moral fut plus terrible encore peut-être pour son cerveau que toutes les causes extérieures. Ce n'est pas en vain qu'on a pu dire que de son œuvre « sédage une impression de tristesse morne telle que jamais « aucun écrivain, en commençant par le livre de « Job, en finissant par Schopenhauer ou « Léopardi, n'est parvenu à produire... »

Et Maupassant savait les conséquences redoutables de ce mal moral ! « Ceux qui succombent par le cerveau », écrit-il, Heine, Bau- « delaire, n'ont-ils pas été brisés par le même « effort pour renverser cette barrière qui « emprisonne l'intelligence humaine ? »

Obsessions, perversions, hallucinations : autant de troubles fonctionnels cérébraux qui durent laisser leur trace ! Que les lecteurs de Maupassant sachent donc pourquoi ils le trouvent, en les tournant, un tel goût de vie aux pages de ses livres. C'est qu'à chacune d'elles, plus encore qu'aux strophes de Musset, pend quelque goutte du sang de l'écrivain.

N. D. L. R. — La belle étude du D^r Maurice Pillot sur le Mal de Maupassant, publiée en quatre articles (*n° d'Æsculape* : juin, juillet, août, septembre) a reçu le meilleur accueil et a provoqué les commentaires les plus élogieux. Nous avons le plaisir d'annoncer la publication très prochaine d'une étude médico-littéraire sur l'œuvre poétique de M^{me} Alice Crespy, que la cour d'assises d'Angers vient d'innocenter de la mort de l'abbé Chassaing.

(1) In Grasset : *Thérapeutique du système nerveux*.

LE COMMANDEUR MARIUS CAZENEUVE

MEDECIN DE COUR

Par le D^r FORGUES (de Villemur)

Nos lecteurs liront avec plaisir l'évocation de la sympathique physionomie du commandeur Cazeneuve que beaucoup d'entre eux ont vu et applaudi. Mais le commandeur Cazeneuve ne fut pas seulement un prestidigitateur; il y eut en lui un médecin que ses confrères auraient tort d'ignorer. Notre jeune collaborateur, le D^r Forgues, nous le révèle précisément sous le jour « confraternel ». Nous ne pouvions mieux nous adresser qu'à lui pour cette fin. Forgues a beaucoup connu le commandeur Cazeneuve; il fut honoré de son amitié et put juger de près les qualités de cœur et le réel mérite de notre confrère toulousain.

UN homme qui, sorti du peuple, sans instruction de base, et débutant par la prestidigitation, devint conférencier en Sorbonne, fut écouté des savants de l'Institut (1) et se fit un nom comme médecin de Cour, un tel homme méritait la consécration d'*Æsculape* et les lecteurs de cette belle revue me sauront gré de leur présenter Marius Cazeneuve, commandeur et médecin.

On pourrait écrire des volumes sur lui, qui fut en tout excellent, comme homme et comme ami, comme savant et comme amateur. Je m'occuperai uniquement de l'homme de science, laissant à dessein de côté le brillant causeur et le prestidigitateur.

Né en 1839, de parents ouvriers, au n° 20 de la rue populaire des Blanchers, à Toulouse, Marius Cazeneuve manifesta, dès sa jeunesse, une habileté manuelle peu commune qui le fit remarquer du célèbre Bosco, aux côtés duquel, à l'âge de onze ans, il exécuta ses premières « passes », sur les tréteaux du théâtre Moncavrel. Déjà, le D^r Béguet, célèbre en Languedoc, aimait son tour d'esprit original. Mais Cazeneuve, nomade par tempérament, préféra suivre Bosco à Genève où le vieux Lafontaine l'initia au magnétisme (à peine sorti du Mesmérisme), et l'introduisit, avec le baron Dupeutey, à l'Institut de magnétisme. Cazeneuve avait trouvé sa voie.

De retour à Toulouse, le D^r Béguet le prend pour assistant libre, mais se heurte en lui à un homme sensible que la vue du sang indispose. Cazeneuve apprend donc simplement des notions de médecine générale et se spécialise surtout en neuropathologie où il devint, précurseur, le substratum de l'hypnotisme « scientifique ». Nos aînés ont vu, à la salle des Arcades, se produire le D^r Béguet et son aide, Cazeneuve, avec leur bon sujet « Maria ». Puis c'est Bordeaux où Cazeneuve entend Charcot lui dire : « Mais, mon garçon, vous m'ouvrez des horizons nouveaux ! Il y a quelque chose à faire, dans cette voie ! » Vous savez mieux que moi ce que Charcot en tira ; mais ce qu'il était peut-être bon de mettre en lumière, c'est que nous devons le « neurologue » Charcot à l'humble Cazeneuve.

Ce dernier triomphe ensuite en Amérique; nous le retrouvons en 1863 à Vichy, pour l'Exposition, où l'empereur l'applaudit et lui donne la consécration officielle. Dès lors, Cazeneuve est



Le commandeur Marius Cazeneuve

appelé dans toutes les Cours, décoré partout. C'est un homme connu. C'est quelqu'un.

1870 fait de lui un héros : capitaine au 1^{er} régiment des tirailleurs d'élite, sous les ordres du colonel Riu, il est cité trois fois à l'ordre du

jour de l'armée. Après la paix, il recommence deux fois le tour du monde et réside longuement, comme explorateur, diplomate, savant et médecin, à Madagascar. On a méconnu son rôle diplomatique d'alors : les Freycinet, les Goblet et autres ne surent, ne purent ou ne voulurent pas en tirer parti et éviter peut-être ainsi la guerre de 1895.

Cazeneuve dut son rôle important à la cour de Madagascar à son titre de « médecin de la Reine ». Il le fut vraiment; il avait, pour cela, les titres voulus, le tact essentiel et les qualités indispensables. Homme aimable, qui fit la charité toute sa vie, esprit scientifique dont le programme était : guerre à la bêtise humaine, au charlatanisme effronté, à l'obscurantisme sous toutes ses formes ; savant rompu aux arcanes du nombre, à la cosmographie et à l'hypnotisme vrai, Marius Cazeneuve devait prendre une influence considérable sur ses sujets et ses malades, le tout mis au service de son éternel et grand idéal : l'amour de la France !

Voyons donc « Cazeneuve médecin ».

Je dirai tout de suite que j'extrait la plupart des détails qui vont suivre de son livre : *La cour de Madagascar*, par M. Cazeneuve, médecin et conseiller de la reine Ranavalona Manjaka (1). Le reste m'a été bienveillamment communiqué par l'élève et collaboratrice du commandeur M^{re} Reine de Solange. Je la remercie des maintenant de son amabilité (2).

Je suis officier de santé, écrit Cazeneuve. Je ne suis pas docteur ; les très modestes études que je fis en 1856, 1857 et 1858 ne m'ont conduit qu'à ce titre ; mais cela a toujours été suffisant dans mes voyages, pour me permettre de donner mes soins, toujours gratuits, à ceux qui les réclamaient. Du reste, grâce aux ouvrages modernes, au compendium d'Antonin Bossut et au formulaire qui ne me quittent jamais ! grâce bien plus encore à la pratique journalière, j'ai beaucoup étendu mes connaissances médicales. Mettant aussi à profit les nombreux travaux de Spurzheim, Lavater et Gall sur la physionomie, la physiologie, la physiognomonie et la phrénologie, j'ai toujours eu pour principe, avant d'entreprendre une cure, d'étudier non seulement le tempérament, la constitution de mes malades, mais encore leur caractère, leurs habitudes, leur manière de vivre et même leur éducation. Je cherchais à agir sur le moral autant que sur le physique. C'est ainsi qu'il m'est arrivé de guérir avec de l'eau des maladies réputées très sérieuses. Je dois ajouter que, pendant mon séjour à Tananarive, lorsque j'ai eu à traiter des affections vraiment graves, je me suis aidé des conseils du D^r Baisade, médecin de première classe de la Marine, attaché à la

(1) Cazeneuve collaborait avec Camille Flammarion. Ce dernier doit avoir bien des détails curieux sur « son ami » ; mais il n'a pas cru devoir répondre à ma demande de renseignements...

(1) Librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris.
(2) Je dois aussi à M. Delagrave divers documents.



Marius Cazeneuve porté en filandane par des indigènes pendant son séjour à Madagascar.

Résidence générale française. Ses remarques et ses observations, jointes aux miennes, me permettaient de traiter avec plus de précision et de confiance les cas pour lesquels j'aurais éprouvé quelques doutes... J'allais parfois l'assister et profiter de sa science et de son expérience.

On voit déjà se dessiner le psychiatre consciencieux qui espère beaucoup de la suggestion. De Tamatave à Tananarive, Cazeneuve assied sa réputation de guérisseur :

Quand nous arrivions dans un village, je trouvais généralement, réunis à l'entrée, tous les malades et infirmes de la localité. Pendant mon séjour à Tamatave, j'avais donné mes soins à quelques personnes à qui j'avais été assez heureux pour procurer du soulagement, aussi le bruit s'était-il répandu que je possédais de grandes connaissances en médecine. Prévenus par le courrier qui me précédait de mon habileté dans l'art de guérir, — habileté dont on exagérait encore les effets, — ces malheureux m'attendaient pour m'exposer leurs maux, leurs infirmités et même leurs plaies souvent hideuses. Il me fallait alors donner des consultations, faire des pansements, pratiquer parfois même de petites opérations, distribuer des médicaments, surtout de la quinine, dont j'avais fait ample provision. Le plus souvent, je réussissais à procurer quelque soulagement à ces misérables, mais souvent aussi, hélas ! ma science était impuissante... Un jour, j'éprouvai même un vrai chagrin : il s'agissait d'un aveugle qui pensait que j'allais lui rendre la vue ; il avait la cataracte ; en effet, si j'avais eu les instruments nécessaires, j'aurais tenté l'opération et je crois que je l'aurais réussie, car je l'avais déjà pratiquée.

Grâce à M. Le Myre de Vilers, notre résident général (1886), Cazeneuve est introduit à la cour, où le premier ministre, mari de la reine, le reçoit en ces termes :

Sois le bienvenu, toi qui... par tes soins à notre peuple, partout sur ton passage, as su prouver que toutes les branches des connaissances humaines s'étaient unies et que tu les mettais à profit pour soulager l'humanité !

L'esprit scientifique n'abandonne jamais Cazeneuve qui observe sans cesse :

Les Hovas « chiquent » beaucoup, la reine elle-même obéit à cette déplorable coutume... Les Hovas prétendent que cet usage du bœuf la préserve des maladies

auxquelles les prédispose l'insalubrité du pays : ce serait à examiner.

Les Hovas, peuple primitif, furent frappés des tours de prestidigitation, et la reine, qui avait un secret amour pour la France, séduite par tant d'habileté, voulut consulter Cazeneuve, qu'elle supposait aussi bon médecin que magicien. Celui-ci, secrètement mandé au palais, procéda à un premier examen.

Je demandai alors à lui tâter le poulx et lui fis différentes questions ; puis je déclarai que, avant de faire une première ordonnance, je désirais étudier un peu le tempérament de Sa Majesté. Son état, du reste, ne me semblait pas réclamer des soins immédiats : c'était un état de langueur causé par la privation de marche et d'exercice, et je lui assurai qu'il serait facile de faire disparaître les maux dont elle se plaignait... Je me mis à réfléchir sur le mode de traitement que je devais suivre avec la reine quant à sa santé. Son état n'avait rien de bien grave : il était causé par la privation d'air, d'exercices et de distractions ; elle éprouvait ce que pourrait éprouver toute jeune femme, française ou autre, mariée à un homme de soixante ans, qui ne cherche ni à lui être agréable, ni à satisfaire ses goûts. En un mot, elle s'ennuyait. À Paris, une telle malade peut se distraire. La cour de Madagascar ne permettait que le loto à la reine... Mon ordonnance fut vite conçue. Je la soumis au Dr Baissade (qui approuva)... On comprend que, retenu par le secret professionnel, je n'en puisse publier ici le texte complet. Je puis pourtant, sans m'écarter des devoirs imposés à un médecin, en donner des fragments. J'y insaisais surtout sur des distractions, un séjour à la campagne, du vin de Bordeaux à tous les repas et du Champagne à la fin.

Le premier ministre ayant appris le rôle médical de Cazeneuve, assiste à la consultation suivante :

Sa figure (de la reine) me parut plus fatiguée. Elle me dit qu'elle avait de grandes palpitations de cœur... Je fis quelques frictions et prescrivis des « insufflations » : me faisant apporter un carré de flanelle, je montrai à la dame de compagnie comment on les pratiquait : posant la flanelle sur la partie malade, on y applique hermétiquement les lèvres et on y souffle de l'air chaud, pris à grandes inspirations... La reine parut se trouver assez bien de ces soins... C'est ainsi que je devins le médecin particulier de Ranavalô III et, bientôt après, celui du premier ministre et aussi des principaux personnages de la cour.

Comme on le voit, Cazeneuve accorde le meilleur de sa confiance à l'hygiène, au régime, aux causeries ; car ce médecin est devenu conseiller secret de la reine et travaille, entre temps, pour la France. Et la reine va mieux !

Ces distractions, plus que les médicaments, avaient un effet salutaire... Lorsqu'on eut appris que j'étais le médecin en titre de la cour, chacun s'empressa de m'envoyer chercher. Toutes les dames eurent des valets... Les consultations n'avaient d'ailleurs rien d'attrayant, car la plupart n'étaient ni belles, ni jolies... Après des réellement malades, je fis mon métier en conscience... Le ministre des Affaires étrangères poussa même la confiance envers moi jusqu'à me consulter pour « ses chiens » — c'était ce qu'il avait de plus cher !

Un médecin ne peut rester indifférent à la pharmacopée locale, même quand on ne croit pas trop aux remèdes et, dans un marché, Cazeneuve remarque, parmi des fruits délicieux :

... Du miel, du tabac, des essences, du sel noirâtre et quelques produits pharmaceutiques, entre autres certaine huile de ricin qu'une mère française aurait grand peine à faire avaler à ses enfants. Les apothicaires hovas la tirent des superbes palma-christi qui croissent abondamment dans leur île ; mais ils ne savent pas la préparer et il n'y a pas que les bêtes qui la trouveraient répugnante.

Cazeneuve, éclectique, mit la reine au régime végétarien, à la base duquel il plaça « le cresson » ; d'où ce billet du confident-interprète :

Privée et confidentielle.

Mon cher Monsieur Cazeneuve,

Sa Majesté me charge de vous faire parvenir un petit échantillon de cresson. Est-ce bien cela qu'il faut ? Un mot, s. v. p.

Bien à vous,

MARC RABIBISOA.

Autres billets :

Privée et confidentielle.

Mon cher Monsieur Cazeneuve,

Son Excellence désirerait être renseignée sur la quantité de roses et de vin à infuser, et quel vin il faut infuser beaucoup à la fois, ou en faire seulement pour la journée tous les jours ?

M. R.

Son Excellence me charge de vous demander si Sa Majesté sent sentir la parfumerie avec le mouchoir, parce qu'elle en avait l'habitude jusqu'à présent. L'estime que vous avez eue pour l'échantillon de cresson que Son Excellence m'a ordonné de vous envoyer hier soir.

M. R.

Pour combattre l'ennui de la reine, Cazeneuve conseille le grand air et l'exercice que ne permet pas l'étiquette royale. Mais la reine peut aller à la campagne. Son médecin l'y pousse, et, bientôt, il y est mandé par sa cliente qu'il lui complimente de son air rajeuni, amélioré. Elle lui répond : « ... J'étais malade, ennuyée, abattue ; tu m'as guérie, tu m'as rendu le courage et l'espoir ! » Et Ranavalô ne peut plus se passer de son médecin français. De retour à Tananarive, elle lui demande des conseils... culinaires. Cazeneuve, tel un pontife actuel, descend à l'office et inaugure une diététique spéciale ; il compose même un gâteau très apprécié des Hovas. On lui écrit :

Privée.

Mon cher Monsieur Cazeneuve,

Son Excellence a manifesté hier le désir que vous fussiez un nouveau « Gâteau Cazeneuve » pour Sa Majesté et voudrait avoir les bouteilles de vin de Frontignan, en même temps que le gâteau. Son Excellence m'a demandé si elle ne pourrait pas vous envoyer un



Marius Cazeneuve en costume d'apparat, porteur de ses diverses décorations, durant son séjour à Constantinople.

des cuisiniers de Sa Majesté pour apprendre avec vous la manière de faire votre gâteau ?

Votre ami,

M. R.

Mais tout a une fin. Des événements politiques dont le récit dépasserait le cadre de cet article, obligèrent Cazeneuve à rentrer en France. Son escorte, composée d'Honneurs (officiers malgaches et hovas), avec des soldats mercenaires, possédait aussi un médecin, Dafine, qui ne semble pas avoir valu un humble stagiaire de nos hôpitaux. Le hasard voulut que Dafine tombât malade le premier. Et pour lui, le diplomate rapatrié Cazeneuve redevint, confraternellement, médecin :

Dafine, onzième Honneur, fut très malade... J'eus à agir plutôt sur le moral que sur le physique... Il avait en moi une confiance sans bornes... souvent il demandait d'embrasser. Il guérit, avec de la quinine et de bonnes paroles.

Jamais la carrière médicale de Cazeneuve ne fut aussi brillante qu'alors. Néanmoins, elle ne s'arrêta pas là et, avant de conclure, je rapporterai trois observations « authentiques » de cures remarquables, réalisées en Algérie. Il est à noter, d'ailleurs, que Cazeneuve ne soigna jamais personne sans autorisation formelle et sans contrôle du médecin traitant : bel exemple de déontologie !

OBSERVATION I (1). — M^{me} X..., à Oran, infection puerpérale, suivie de cécité absolue et progressive. Son médecin me la confia. Traitement : obscurité complète ; mise en état second par suggestion verbale ; enfin taille complète de la remarquable chevelure qui atteignait les talons. Guérison en dix jours.

A quoi faut-il attribuer cette guérison ? A la suggestion ? Ou à la peine immense et subite ressentie par la coquette perdant ses boucles ? Et quel diagnostic ? Cécité hystérique ou aménorrhée congestive, infectieuse ? Toujours est-il que bien des fois, en Languedoc, j'ai vu couper les cheveux, dès la moindre fièvre... pour « dégager le cerveau » !

OBSERVATION II. — Y..., jeune fils d'un riche minotier des environs d'Oran, est atteint d'hémiplégie

(1). Ces observations sont tirées des notes personnelles du commandeur Cazeneuve.

infantile droite. Etat jugé chronique par le médecin. Mon traitement : dépuratifs ; massages et insufflations à droite ; suggestion. Trois semaines après, guérison apparente ; l'atrophie disparaît, l'enfant marche !

Le père va remercier Cazeneuve, et, généreux, lui glisse doucement dans la main, au départ... 10 francs !!! Cazeneuve, qui avait toujours donné des soins gratuits, fut indigné. Dix francs pour trois semaines de massages, d'insufflations pénibles et de suggestion, c'était



Marius Cazeneuve en costume de voyage.

peu de la part du riche Algérien ! Cazeneuve le rappelle : « Tenez, dit-il en lui rendant l'obole, je ne vous ai rien demandé ; je fais l'aumône mais ne la reçois pas. Donnez donc... ça, de ma part, au premier pauvre que vous trouverez et souhaitons que votre fils ne rechute pas. »

OBSERVATION III. — M^{me} Z..., d'Oran (encore en vie). Après des chagrins intimes, elle a de la paralysie avec aménorrhée totale et hyposthésie généralisée. Mon traitement : isolement absolu ; insufflations, par M^{me} Reine de Solange, dans les régions ovariennes ; loco

dolent, massages et passes magnétiques par moi-même ; puis suggestion, quelques perles d'apolline et de l'électricité médicale par le médecin traitant en ma présence. La guérison fut si rapide qu'on cria au miracle (mais je ne crois pas aux miracles) ! Ce ne fut que l'œuvre d'une science spéciale et encore peu connue (1).

Me voici arrivé au terme de ma très incomplète étude sur Marius Cazeneuve. Il s'en détache nettement que ce modeste officier de santé eut un sens clinique très développé (la clinique et la diplomatie ne sont-elles pas deux modalités sœurs de l'esprit humain ?) Il put les exercer concurremment à la cour de Madagascar et avec un égal bonheur. Les cures « algériennes », sujettes peut-être à discussion, montrent en lui un psychiatre averti qui manqua sûrement d'occasions pour se produire. C'est que Cazeneuve fut et resta un humble, un ennemi de la réclame ; il abhorrait le charlatanisme « des guérisseurs, sorciers, magnétiseurs, professeurs et zouaves quelconques » ; c'est pourquoi on a ignoré en lui le savant pour ne voir que le prestidigitateur. Il croyait peu aux remèdes et accordait sa confiance au régime, à l'exercice des sports (2) et à la suggestion, où vraiment il excella (voir ses travaux spéciaux).

Je termine en saluant en lui un ami sûr et fidèle.

P.-S. — Cazeneuve fut aussi poète, à ses heures. Les poètes et les écrivains eurent toujours pour lui de l'amitié. Victor Hugo lui dédia le quatrain que voici :

Il étonne les yeux, il confond la raison
Il ouvre à la pensée un changeant horizon
Il ferait, en ses mains, danser Paris et Rome ;
Et ce tout petit homme est plus grand qu'un grand homme.

Et Alexandre-Dumas cet autre :

Si Pomone et Cérès désertaient nos coteaux,
Si le raisin vermeil manquait à nos tonneaux,
Si même du soleil la terre restait veuve,
Je n'en accuserais que monsieur Cazeneuve.

(1). La guérison persiste encore (juin 1912). M. C.
(2) M. Cazeneuve était, à Toulon, président de « La Vailhante », société de gymnastique active. Il suivait parfois les membres dans leurs déplacements (à 70 ans), marchait à côté d'eux, marquant le pas, leur donnant ainsi l'exemple de la volonté et de l'endurance.

LE MATIN

Retiré à l'automne de sa vie sur le littoral de la Côte d'Azur, le professeur Henry Beaunis a consacré à la littérature la plus grande partie de ses loisirs, et c'est une constatation fort intéressante de voir un médecin se livrer à la traduction d'Eschyle et à l'étude du théâtre grec, après avoir cherché une juste réputation dans la science pure. Les Nouveaux éléments d'anatomie descriptive et les Nouveaux éléments de physiologie humaine ont été les livres de chevet des étudiants d'il y a 30 ans. Le vénéré maître de Nancy vient de publier un volume de vers, Poésies (1850-1913), dont *Æsculape* a plaisir à citer une page.

C'est le matin. Au loin sur la mer empourprée
La voile blanche glisse emportant le pêcheur.
Heure charmante et fugitive !... Une douleur
Pénétrante descend de la voûte azurée.
L'Estrel se dessine à peine à l'horizon ;
Le bleu pâle du ciel se teint de flocons roses ;
Le charme matinal imprègne toutes choses ;
Sur la mer, dans nos cœurs, passe comme un frisson...

Tout change en un instant. L'ardent soleil se lève
Et projette partout l'aveuglante clarté ;

Le charme a disparu ; c'est la réalité
Qui ressaisit nos cœurs et qui chasse le rêve.
L'heure charmante a fui devant le jour brutal.
Debout ! pour l'action ! Debout ! pour la souffrance !
Et nous recomposons tout ce que l'existence
Nous réserve de laid, de triste et de banal.
O charme matinal, délicieuse aurore !
Mystérieux désirs, légères visions,
Du ciel de notre cœur roses illusions,
O charme matinal, ne t'enfuis pas encore !

D' HENRY BEAUNIS.

INTRAIT DAUSSE
HÉMORROÏDES ——— VARICES

INTRAIT DE MARRON D'INDE

SOLUTION OU PILULES
(5 gouttes, 2 fois par jour.) (2-3 pilules, 2 fois par jour.)

LITTÉRATURE ET ÉCHANTILLONS Laboratoires **DAUSSE**, 4, Rue Aubriot **PARIS**

Arthritisme, Goutte
Rhumatisme
Gravelle, Diabète

VICHY-CÉLESTINS

Bouteilles
et
Demi-Bouteilles



Le **PREMIER** Produit **FRANÇAIS**
qui ait appliqué
L'AGAR-AGAR
au traitement de la
CONSTIPATION CHRONIQUE

THAO LAXINE

LAXATIF - RÉGIME
agar-agar et extraits de rhamnées

Posologie

PAILLETES : 1 à 4 cuil. à café à chaque repas
CACHETS : 1 à 4 à chaque repas
COMPRIMÉS : 2 à 8 à chaque repas
GRANULÉ : 1 à 2 cuil. à café à chaque repas
(spécialement préparé pour les enfants)

*Echantillons & Littérature
sur demande adressée :*

LABORATOIRES

DURET & RABY

F. Sorreman's del. Marly-le-Roi (S.-O.)

CHOLÉOKINASE
6 à 8 Ovoides par jour

**TRAITEMENT SPÉCIFIQUE
DE L'ENTEROCOLITE
MUCOMEMBRANEUSE**

LE DÉPILATOIRE HOSPITALIER

De l'utilité, pour le médecin, d'un bon dépilatoire.

La question des dépilatoires est une de celles qui ont provoqué le plus grand nombre de recherches. La difficulté consistait à trouver un solvant énergique, rapide, du poil ou du cheveu, et... un solvant non irritant pour la peau. Il faut reconnaître que le problème est ardu à résoudre. Et pourtant il ne se passe point de jour où chirurgiens et médecins souhaitent l'apparition du dépilatoire idéal.

Dans certains cas urgents, l'opérateur n'a ni le temps ni la possibilité de raser la région où va trancher le bistouri; dans des cas pressés de trépanation du crâne il importe de supprimer au plus vite les cheveux gênants; dans les cas d'incisions abdominales ou hypogastriques il arrive que des malades répugnent à l'intervention préalable du rasoir.

Dans la *pratique médicale* courante, le médecin est sollicité à tout instant de formuler une pâte dépilatoire contre des *poils disgracieux* du visage féminin (moustache, favoris, etc.). La tyrannie de la mode qui impose à la femme les décolletés audacieux, les manches courtes, exige également un épiderme glabre.

Dangers de certains dépilatoires.

Il faut reconnaître que médecins et public n'avaient pas eu encore en mains, jusqu'à ces derniers temps, de dépilatoire tout à la fois efficace et inoffensif.

Les journaux médicaux ont signalé maintes et maintes fois les dangers que peuvent présenter les dépilatoires du commerce. Ces dépilatoires, fabriqués sans aucun contrôle scientifique, sont, d'ordinaire, à base de *sels d'arsenic*, et, en particulier, d'*orpiment*. D'autres contiennent de la *chaux vive*, de la *potasse caustique*, toutes substances extrêmement irritantes dont le moindre inconvénient est de provoquer des rougeurs, des brûlures, des eczéma tenaces.

Enfin, il est des dépilatoires qui doivent être surtout condamnés: ce sont les dépilatoires à base d'*acétate de thallium*. L'acétate de thallium est à ce point dangereux

que sa seule application en un point très circonscrit a pu amener des désastres. Ce corps pénètre, en effet, très facilement dans le sang au travers des téguments; il se répand dans tout l'organisme, provoque en masse la chute de la chevelure et du système pileux tout entier. Malgré les efforts du corps médical, des accidents de ce genre se produisent journellement.



Une femme à barbe

D'après une illustration de l'article du professeur Le Double sur les « Velus » dans la *Revue Médicale du Centre* 1909.

Récemment encore, à la *Réunion biologique* de Marseille, était rapportée l'observation d'un homme de vingt-sept ans qui, à la suite de l'application d'acétate de thallium sur la région à épiler, présentait des signes graves d'empoisonnement; douleurs violentes, surtout intenses aux extrémités, avec exagération de la douleur à la pression sur le trajet des nerfs périphériques (sciatique, cubital, trijumeau, etc.), chute totale et brusque des cheveux, des cils, des sourcils, de la moustache, de la barbe, albuminurie, accélération du pouls, stomatite. Ces symptômes graves durèrent plus d'un mois.

Le Dr Huchard, dans un rapport publié *Union pharmaceutique*, 1898, page 258), parle des propriétés antisudorales de l'acétate de thallium et signale que

ce médicament détermine une chute rapide de la chevelure.

Le public, qui ne peut connaître la composition chimique des dépilatoires qui lui sont offerts de toutes parts, court ainsi de grands dangers.

Le Dépilatoire Hospitalier est efficace et inoffensif.

Il était réservé à M. Chantreau, ancien interne des Hôpitaux de Paris (*Concours 1905*), de résoudre le problème du dépilatoire efficace et inoffensif.

Il consacra à ce travail la majeure partie de ses années d'internat, fit expérimenter à l'hôpital, sous ses propres yeux, une série de préparations et s'arrêta finalement à une formule qui donne toute satisfaction.

Selon l'expression consacrée, le *Dépilatoire Hospitalier dissout le poil comme l'eau dissout le sucre*. Une expérience éloquent le prouve. Elle consiste à enduire de Dépilatoire une touffe de cheveux ou de poil; au bout de trois minutes, si on recherche dans la pâte les cheveux ou les poils, on n'en voit plus trace.

La puissance dissolvante de la préparation est telle que le bulbe pileux lui-même est détruit en grande partie. La papille, il est vrai, produit un nouveau poil. Mais d'ordinaire un usage prolongé donne lieu à des repousses de poils de plus en plus pâles, de plus en plus grêles. L'épiderme n'est nullement irrité: il ne survient ni rougeur ni eczéma.

Mode d'emploi.

L'emploi est d'une facilité enfantine: on étale la pâte sur la région à épiler; on attend trois minutes, un peu plus si le calibre des poils l'exige; on passe un tampon sec d'ouate: la région apparaît aussitôt lisse et glabre.

Prix:

Pour le visage: au public, 12 fr.; aux médecins, 9 fr. 50.

Pour le corps: au public, 20 fr.; aux médecins, 16 francs.

M. Chantreau, ancien interne des Hôpitaux de Paris, pharmacien de 1^{re} classe, 8, rue de Constantinople, Paris.

LA PEUR CHEZ PASCAL

Si le sentiment religieux doit être considéré avant tout comme une réaction de défense, les âmes ont recouru à sa protection pour se garder de menaces diverses. Les uns ont conscience de leur faiblesse, de leur fragilité, de la vie éphémère de toute chose, les autres sont abîmés devant la notion de l'infini. Celles-là, les vraies grandes, se prosternent et quand leur émotion tremble appartenait à la famille de Pascal.

« Le silence éternel des espaces infinis m'effraie », avouait l'anxieux sublime. Il avait peur et sa peur atteignait aux cimes de l'épouvante. « Cette peur, écrivait un jour Barbey d'Aurevilly, pouvait exister sans honte, car c'était la peur du seul être avec lequel on puisse bien n'être pas grave! c'était la peur de Dieu. » Chez Pascal elle était portée à ce degré extrême où l'équilibre existe entre des facultés tout puissantes et où l'égarément guette. Il y a dans ses invocations et ses cris quelque chose de l'effarement des anciens prophètes. Et cette terreur a dompté l'intelligence. Elle l'a couchée asservie et implorante aux pieds du tumulte émotif qui bouleversait le cœur.

Dans ce tumulte, bien des éléments. Comme tendance dominante, la peur, celle-ci amplifiée par la rigueur de la doctrine janséniste dont Pascal avait embrassé la croyance à Port-Royal. Le jansénisme — religion de terreur — ne pouvait convenir qu'aux âmes logiciennes et sèches. Arnauld, le grand Arnauld, comme on l'appelait dans son temps, était de celles-là. En lui le côté affectif tenait peu de place. Que lui importait la sévérité d'une école qui rendait la conscience responsable des mouvements inconscients de la pensée! L'inconscient siège dans les âmes affectives. Celle-ci étant peu déve-

loppée, l'inconscient demeurait coi. Pas de danger que des sentiments y prennent naissance contre lesquels se revoltait la droiture de l'esprit. La grâce efficace, autrement dit la sérénité mentale, appartenait à ces natures correctes et rigides, dont la discipline toujours consentie n'avait point à écraser les émeutes de l'instinct.

Sauf Pascal, on remarquera que les jansénistes connus se réclamaient tous d'une semblable attitude mentale. Leur logique était stricte et leurs sentiments mous. Pascal, pour diverses raisons où les suggestions affectueuses jouaient le premier rôle, épousa la formule religieuse la plus contradictoire à la vérité de sa nature. Chez lui le cœur vibrât à l'unisson du cerveau. Il entra à Port-Royal où le cœur était écrasé sans merci. De là, sans doute, ce sentiment de terreur sans bornes, aussi vaste que l'univers dont l'infini l'accablait. Seulement, si la terreur imprime les accents les plus émuants à sa plume,

l'amour, cet amour qui dans sa prime jeunesse l'avait jeté aux pieds des femmes, la tendresse pitoyable qui l'avait rendu indulgent aux faiblesses et aux inconsistances de ces êtres charmants et fragiles, toutes ces notes d'effusion émue continuent de vibrer, tournées cette fois vers « le mystère de Jésus » sous le souffle de sa passion exaltée et douloureuse.

Terrorisé par ce que jansénisme, Pascal sentait s'agiter en lui tous les orages, et les coups de foudre de l'amour l'abattait aussi bien sur le parvis du temple que la violence de son épouvante.

« Le cœur a des raisons que la raison ne connaît pas... Le cœur a son ordre; l'esprit a le sien, qui est par principes et démonstrations; le cœur en a un autre. » Les distinctions entre la psychologie rationnelle et la psychologie affective, la logique différente de l'une et de l'autre, qui inspirent la direction de la psychologie moderne sont en germe dans ces propositions célèbres. Si Pascal a vu

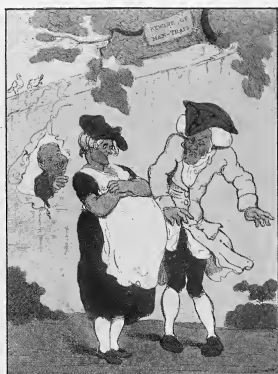
clair, c'est qu'une étoile lui montrait la voie. La lumière de l'astre, il ne la puisait pas dans les irradiations de l'esprit: c'est du rayonnement de son cœur que jaillissait le sillage de clarté qui illuminait la route.

C'est pourquoi l'attente n'est point près de s'établir entre les hommes. Les logiciens et les sensitifs poursuivront leurs disputes éternelles. Un grand dédain les sépare les uns des autres; ils continueront chacun de raisonner suivant les points de vues qui agréent à leur double disposition mentale. La sympathie ne réduira pas les distances et ils risquent de ne point se comprendre.

Mais les âmes blessées, meurtries, humiliées, écrasées, auront maintes fois dû à la rigueur du destin de sentir s'allumer en elles l'étincelle sacrée et celles-là, dans Pascal agenouillé, secoué d'un frisson sublime et abîmé devant le sentiment de l'infini, reconnaîtront un parent, le frère génial qui les dépasse de toute la vigueur de son esprit, les étoupe par instants dans les affaissements de son angoisse, mais qui se rapproche aussi d'eux aux périodes de détresse plus humaine et leur tend la main dans la communion d'une souffrance partagée au bout d'épreuves également cruelles. (Journal des Praticiens.)

LES MŒURS SANGUINAIRES DES INDIENS DU MEXIQUE

Sur les chemins des districts d'Arizpe et de Montezuma, près des frontières de la Sonora, en vue des horizons merveilleux du coucher du soleil embrasé de pourpre et d'or les cimes bleues de la sierra Azul, on voit, presque à chaque pas, de petits monceaux de pierres, indiquant les endroits où des meurtres ont été commis, et où lésable l'œuvre de ces régions torrides a été rongée par le sang d'un homme. Tout ce pays, autrefois habité par les Aztèques



Critique des Correspondants postaux
Rowlandson. — Comment est-ce arrivé ?

Produits médicaux inoffensifs

POUR LA TOILETTE DU VISAGE

particulièrement indiqués dans les cas de dermatose
ou de délicatesse de la peau

Littérature et Échantillons : 21, Faub^s Montmartre, Paris

Voir également les Primes d'ESCLAPE page 1.



avant d'être conquis par Fernand Cortez, est jalonné par ces sortes de tumulus qui suffisent à révéler aux pèlerins aventurés dans ces dangereux parages les meurs violentes et sanguinaires de ce coin d'Amérique. Si l'on demande quels sont les auteurs de tous les crimes attestés par ces tombeaux, les inscriptions griffonnées tant bien que mal sur ces pierres funéraires donnent cette réponse :

*Killed by the Indians...
Tortured and killed by the Indians...*

Il y a, en effet, des tribus d'Apaches et de Comanches dans cette région qui, selon le témoignage de M. Louis Lejeune, peintre pittoresque et véridique des *Terres mexicaines*, « est faite à souhait pour les embuscades ». Les *vaqueros*, bergers romantiques, coiffés de *sombreros* et armés de winchesters à répétition, sont obligés de faire bonne garde autour de leur bétail sans cesse menacé par le lasso des cavaliers sauvages. Les chercheurs de cuivre, les prospecteurs en quête de gisements métalliques, les trappeurs au pourchas du gibrier rare, les marchands de « viande sur pied », tous les modernes *conquistadores* attirés par l'espérance d'un lucra fabuleux et par les vertigineux mirages de l'El Dorado jadis promis aux conquérants de la Nouvelle-Espagne, ont coutume de se barricader, pendant la nuit, revolver au poing, derrière les murailles des *haciendas*, afin de ne point s'exposer aux ennuis du scalp ou du poteau de torture.

Si vous allez là-bas, vers le pays des Eaux-Chaudes (*Aguas Calientes*) où s'exaspère, en ce moment, une fureur de guerre civile, — si vous acceptez l'hospitalité à la fois cordiale et méfiante d'un *corral*

ment la plainte nocturne des coyotes, — l'histoire de Geronimo.

Ce Geronimo est un des plus fameux tueurs d'hommes dont le Mexique ait conservé la mémoire. Il se vantait d'avoir sur

tournaient des routes mexicaines, si l'on peut appeler routes ces « pistes » vaguement tracées sur un sol d'argile poussiéreuse par le pèlerinisme des caravanes d'émigrants ou des troupeaux d'animaux

farouches, mis en gôit par l'appât d'une plaine ou d'une pâture, mis en fuite par l'apparition des indices qui révélaient, ça et là, le voisinage des pillards. M. Louis Lejeune, en sa description des *Terres mexicaines*, nous donne une idée de ce terrorisme exercé par le redoutable chef des Apaches sur tout un pays et sur tout un peuple.

A la frontière, tout le monde porte le winchester et le revolver de même calibre, afin qu'au cours d'une expédition l'on puisse renouveler les munitions des deux armes par achat ou par prise. Pendant sa dernière campagne, Geronimo, à qui les prises ne suffisaient plus, s'étant entendu avec des *ouïlans* de la vallée de San-Simon, au Nouveau-Mexique, et leur payant les carouches avec les dépouilles des gens qu'il tuait.

Et voici des détails tout fait suggestifs :

Quelques tableaux de cette grande chasse aux blancs ont été conservés par les autorités mexicaines : 116 morts dans le seul district d'Arizona... Et ce n'est là que les morts retrouvés. Combien d'autres ont été mangés par les coyotes et les vautours dans des ravins perdus !...

M. Louis Lejeune ajoute ceci :

On vivait en pleine terreur. Une étoile se levant sur une montagne était prise pour



Un groupe de musiciens mexicains.

où les bouviers drapés en d'épaisses couvertures passent la nuit auprès de leurs bœufs en fumant des cigarettes, sans doute votre hôte, après vous avoir offert le thé de sa calèche, un croûton de maïs grillé et une tranche de cerf rôti, vous racontera, pendant la veillée — à l'heure où l'on entend glapir autour du campe-

la conscience plus de trois cents assassinnats. C'était un Apache de la tribu sonoriennne — un Apache véritablement exemplaire, tout à fait représentatif de sa race. Il mettait son point d'honneur à ne chasser que le gibrier humain. A cent lieues à la ronde, on avait peur de Geronimo. Il portait les Apaches de sa bande à tous les

AFFECTIONS NERVEUSES DOULEURS INSOMNIES

Comprimés
HYPNASE VERGELOT

Adultes { 2 comprimés en se couchant.
1 ou 2 au moment des crises.

Enfants : 1 comprimé par jour.

Littér. et échantil. sur demande **E. VERGELOT** 163 r. de Flandre, PARIS

ASSOCIATION DES FERMENTS AUX HYPNOTIQUES
ABSENCE TOTALE DE BROMURE

un signal indien. Sur le flanc du ravin, un caïou organo dressait ses bras comme un homme qui vise. Toute fumée, toute trace était suspecte. Écoutez ? Est-ce le cri d'une aigle qu'on égorge ?... Après tant d'alertes, on était si nerveux qu'on ressassait au bruit d'une compagnie de colins s'élevant dans la bruyante...

On voyait Geronimo partout. Un certain Frank, un brave homme qui était venu on ne sait d'où, et qui conduisait cahin-caha, à travers ce pays semé de pièges, la diligence de Tucson, avait coutume de dire aux voyageurs juchés à côté de lui sur le siège de sa guimbarde :

— Les Apaches ? Je suis plus malin qu'eux. Ils nous attendent sur la route, mais je ne prends jamais la route, vous savez... En effet, au grand effroi des voyageurs secoués, cahotés sur les planches de l'inraisemblable véhicule, Frank, en pleine nuit, lançait à fond de train, parmi les rochers et les ronces, son attelage de mules haletantes... Pauvre Frank ! Cette ruse de guerre ne l'a pas empêché de succomber aux fatigues de sa destinée tragique. Il fut tué, comme la plupart des hommes assez hardis pour conduire des diligences dans les parages infestés par Geronimo.

Les temps de Geronimo :

Tout homme isolé était perdu. Pour aller d'un village à l'autre, on prenait les précautions d'une troupe en pays ennemi... En peu d'années, les haciendas furent détruites, les mines abandonnées... Pour faire les semis et la moisson dans les vallées, au pied des villages, on descen-

dait en groupes armés, on postait des sentinelles...

Les Russes des Apaches sont tristement célèbres. Le général Crook, qui a vaillam-

ment auprès d'eux sans les apercevoir. Ils s'enduisent le corps d'argile fraîche, de façon à se confondre, pour ainsi dire, avec le sol. Ils ont à la tête et les épaules

d'été, pendant des journées entières. Le moment venu, ils rampent avec le mouvement lent, sinistre et souple du « cascabel », serpent que l'on rencontre assez souvent dans le pays d'alentour. Leur force de résistance est incroyablement. Le major Burke dit qu'un Apache, parti à pied, tout nu, des bouches du Colorado, est arrivé à Yuma le même jour, ayant fait 32 lieues en 14 heures, par une chaleur de 45 degrés.

Geronimo ne faisait jamais quartier à ses ennemis vaincus. Il s'amusa à casser sur des troncs d'arbres les têtes des enfants razzés, afin d'amuser les femmes de sa tribu. Ce séclérat est mort. Mais, dans les contrées que hante encore son épouvantable souvenir, il y a des restes de sauvagerie effroyablement barbare. C'est peut-être ce qui explique les nouvelles effrayantes que l'on reçoit, depuis quelques jours, de ce pays d'outre-mer.

G. D.
(Le Temps)

MORT

DU PROFESSEUR PONCET

Le professeur Antonin Poncet, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Lyon, et membre du Comité de patronage d'Ésculape, est mort subitement lundi soir, à sept heures et demie, dans son château de Culoz. Après le bain, se sentant indisposé, il s'étendit sur son lit. Mme Poncet entrant quelques instants plus tard le trouva mourant.

Ses deux filles accoururent à son chevet ainsi que M. Jules Cambon, ambassadeur à Berlin, et M. Capron, maire de Cannes. On prévint le Dr César, qui s'empressa ; mais le malade expira avant son arrivée.



Les Actes devant les savants, par H. Daumier.

dit Daumier, 1872.

ment guerroyé contre Geronimo, contaient que soixante Apaches avaient réussi un jour, sur un terrain absolument plat, à se rendre parfaitement invisibles. Plusieurs régiments d'infanterie et de cavalerie pas-

couvertes, de touffes d'herbes ébouriffées, de loin, et même de près, donnaient l'illusion de la végétation bourrée des pampas. Ils peuvent rester dans cette position sans bouger, sous le dur soleil

PULMOSÉRUM

Bailly

Expérimenté avec succès dans les Hôpitaux, Cliniques, Dispensaires et par plus de :
8.500 Médecins Français et 23.000 Médecins Étrangers

CONDENSE EN UNE SYNTHÈSE HÉROÏQUE

Résume ce que nous avons de plus efficace contre

TOUX = RHUMES = BRONCHITES

GRIPPE-ENROUEMENT

TUBERCULOSE LATENTE

PRÉSCRIRE : Une cuillerée matin et soir A. BAILLY, 15, rue de Rome. PARIS

Traitement des Varices

Migraines
Maux d'estomac
Maux de reins
CONSTIPATION
Douleurs périodiques chez la femme
PARALYTIQUES
Troubles circulatoires, etc.

par la BANDE ou la CEINTURE

Electro-Faradique

Breveté s.g.d.g. du D^r Gaston PEGOT
Envoi franco des Notices explicatives
Maison MATHIEU, 113, boulevard St-Germain, Paris
Téléphone Gobelin 11-10

PARIS-LEVANT

Revue Mensuelle Illustrée

Numéro spécimen aux lecteurs d'ÉSCULAPE

J. PHAQUIS, Directeur
16, rue des Petites-Ecuries, PARIS

Société Générale d'Orthopédie

Lamy, Directeur

BANDAGES
BAS ÉLASTIQUES, CORSETS
SOUTIENS-GORGE
CEINTURES
ARTICLES D'HYGIÈNE

CORSETS ÉLÉGANTS
recommandés
aux femmes déboussées
les exigences de la mode
et les soucis
du bien-être physique.

128, Boul^d Haussmann, Paris Téléphone 517-26

DE LA CONVERSATION MÉDICALE

Le Dr Burtheaux, professeur agrégé au Val-de-Grâce, vient d'écrire des choses excellentes sur la « Conversation médicale », dans la *Revue hebdomadaire*.

Un des problèmes les plus importants de la psychiatrie est, dit-il, celui que l'on peut énoncer de la façon suivante : *Comment le médecin psychopathe devra-t-il causer avec ses clients?* Car il va de soi que toutes les méthodes de la psychiatrie n'ont à leur disposition qu'un seul et unique instrument, qui est la conversation. Soit que nous voulions persuader un malade de sa prochaine guérison, soit que nous ayons à cœur de le « divertir », ou encore que nous ayons résolu d'écarter de sa vie intime tel ou tel élément qui nous paraît faire obstacle au retour de sa santé, ou enfin que nous croyons avantageux pour la guérison du malade de réveiller ou de stimuler en lui le sentiment religieux, c'est toujours uniquement par notre parole que nous pourrions agir sur son cœur et sur son esprit.

... Tous les malades, en général, — je veux dire tous ceux qui ont conservé le goût et l'usage du moyen de causer, — sont d'accord pour désirer que le médecin qui les soigne régulièrement ne borne pas ses entretiens avec eux au seul état de leur santé, ni même au seul domaine des questions médicales. Tout ou tard, à mesure qu'ils s'accoutument aux visites de leur médecin, ils en arrivent à souhaiter, tout ensemble, de mieux connaître la personne entière de ce médecin, et puis, véritablement, de rencontrer en lui quelque chose comme un ami, un homme qui leur révèle assez de soi-même pour qu'ils puissent, à leur tour, s'épancher devant lui. Aussi bien la psychiatrie même la plus rudimentaire, pour être pratique, exige-t-elle que le médecin parle avec ses clients d'autre chose que de leur maladie.

Malheur, dirais-je, volontiers, malheur au médecin qui, lorsqu'il a fait déjà cinq ou six



La consultation.

(Exemple anonyme du XVIII^e siècle.)

visites à un client, n'a pas encore trouvé l'occasion d'échanger avec lui quelques propos familiers en dehors du pur domaine de la pathologie; jamais ce médecin-là, si savant qu'il soit, ne pénétrera un peu à fond dans l'âme de son client, ni, je ne crains pas de l'ajouter, ne remplira pleinement auprès de lui son devoir de « devin » : car l'accomplissement entier de ce devoir a pour condition, de la part du malade, un certain abandon intime et cordial, qui, lui-même, ne se produit jamais sans un tel échange de « confidences » plus ou moins approfondies. Et, au contraire, combien cet autre médecin a de chances de contribuer à la guérison des clients, qui, dès l'abord, leur présente une figure de compagnon et d'ami, attendant même parfois avec impatience le moment où, sa tâche de praticien terminée, il pourra s'informer des dernières nouvelles de la famille des clients, leur communiquer ses propres vues sur les sujets généraux, ou surtout les inviter à lui exposer les leurs ! Plus est vaste le champ de connaissances d'un médecin, plus son éducation lui a ouvert d'horizons différents, et plus il est à même de se gagner la sympathie, la confiance des malades. Que le médecin ait des « clartés » des arts et des lettres, des sciences appliquées, de la géographie, voire de la politique : autant de précieux conditions de succès, non pas seulement pour sa propre considération auprès de ses clients, mais encore pour l'issue de la cure qu'il a entreprise. On n'imagine point, par exemple, de qui le utilité il peut être, pour un médecin, de connaître et d'aimer la musique, lorsque le hasard le met en présence d'un client mélomane ; et patiemment il en va du client « amateur » de peinture, et du client passionné de voyages, que le médecin se trouve partager leur goût, ou s'efforcer à leur profession, et tout de suite il verra un rayon de plaisir s'allumer dans leurs yeux, et tout de suite ces malades se sentiront plus prêts à lui obéir, à l'aimer, à lui remettre le soin de leur guérison.

Oui, mais que le médecin le plus expert en

SOLUTIONS HENRY MURE

Biphosphate de Chaux arséné — Chlorhydrate de Phosphate de Chaux arséné
Chlorhydrate de Phosphate de Chaux arséné et arséné (LITRE : 5 FR.; DEMI-LITRE : 3 FRANCS)

PHthisie (1^{re} et 2^e périodes) — RACHITISME
ENGORGEMENTS GANGLIONNAIRES ET DES ARTICULATIONS
MALADIES DES OS ET DE LA PEAU
CACHEXIES SCROPULEUSES ET PALUDEENNES
ÉPUISEMENT NERVEUX — INAPETENCE — DIABÈTE

Le Biphosphate et le Chlorhydrate de Phosphate arséné H. Mure produisent des effets remarquables chez les phthisiques atteints de dyspepsie et dans la chlorose. Sous leur influence, la toux et l'oppression diminuent, l'appétit augmente les forces reviennent.

LITRE : 4 FR.; DEMI-LITRE : 2 FR. 50

AVANTAGES PRINCIPAUX

sur les Solutions similaires

- 1^{er} Emploi d'un Phosphate monoclalcique cristallisé, d'une pureté absolue, permettant un dosage exact, difficile à réaliser avec les phosphates malades du commerce, qui doivent leur extrême acidité à un excès d'acide sulfurique toujours nuisible à l'assimilation;
- 2^e Contrôlement absolu obtenu par un procédé de cristallisation d'une innocuité parfaite;
- 3^e Administration facile par cuillerées dans un peu d'eau vinaigre ou sucrée au milieu des repas;
- 4^e Traitement phosphaté le plus sûr et le moins coûteux dans les affections chroniques. (Chaque cuillerée à bouche contient : 1 gramme de Sel, 1 milligramme d'Arsénate de soude et 10 centigrammes de Créosote de Hure pure.)

— Dans les cas de Phthisie chronique ou de la chlorose, on servira pas indiqués, MM. les Docteurs pourront prescrire les mêmes Solutions H. MURE non arsénées, LITRE : 3 FR.

Dépôt général : PH^{ie} H. MURE, à PONT-SAINT-ESPIR (Ard)

A. GAZAGNE, Gendre et Successeur

SEL DE HUNT

Alcalin
Type

Spécialement adapté à la Thérapeutique Gastrique

Dyspepsies, Gastralgies

Action sûre, Absorption agréable, Innocuité absolue

LABORATOIRE ALPH. BRUNOT, 16, rue de Boulinvilliers, Paris

STATIONS CLIMATIQUES DE FRANCE

AGAY (Var)

Charmante station de repos et d'excursions dans l'Estérel. Vie au grand air. La baie est abondamment boisée d'essences balsamiques et l'air saturé d'iodine.

Le climat est très sec grâce à un sol sablonneux et porphyrique et à une abondante végétation de résineux.

Indications. — Climat tonique, stimulant, convient aux surmenés, neurasthéniques, lymphatiques, anémiques, artériosclérose.

Contre-indications. — Tuberculose pulmonaire, asthme essentiel.

CANNES (Alpes-Maritimes)

Cannes s'offre avec une gamme climatologique très étendue, grâce à la surface de son territoire méditerranéen. Car c'est la mer qui, de la Napoule et du golfe Juan constituent en réalité un seul golfe immense, s'enfonçant dans les terres ».

Indications. — La zone marine à un climat excellent, tonique, stimulant (rachi- tiques, lymphatiques, convalescents, tuberculeux torpides, neurasthéniques, anémiques).

Contre-indications. — Tuberculose aiguë, nerfs excitable, asthme essentiel.

Médecins — Abadie, Ardisson, Baradat, Battersby, Bayle, Bernard-Dubar, Bernheim (Marthe), Bienfait, Blanc (40, rue d'Antibes), Boffart, Bompayre, Bonneloy, Bourcart, Bright (Georges), Car, Castelbou, Charasse, Christine, Chuquet, Cochon, Comoy, Courchet, Danillon, Dorey, Dupuy, Dupuy, Ehrmann, Escarot, Faure, Fournier (43, rue d'Antibes), Gallipie (71, rue d'Antibes), Gilmert (Anc. Hnt. Hpt. Paris), Ginner, Girard (1-1), Guillot, Guiter, Guisot, Hache Maurice, Hugues-Amoureux, Hugues-An-

toine, Josseland, Jouffray, Kent-Gazet, Lacaze, Laffère, Lalou, Laurent, Lhuillier, Lavy, Macdougal, Manouss, Marshall (J. J.), May, Meunier, Oudaille, Pasca, Picaud, Picard, Pouzet, Revillon, Roques, Roux, Sanders, Sassani, Sauvage, Seytre, Thibonau, Thomas, Trière, Vaudremier, Versagut, Vialatte (H.), Vernet, Wieserman.

LES FUMADES (Gard)

Les Fumades se trouvent à une altitude moyenne de 150 mètres, dans une vallée abritée du mistral par une colline d'origine « Côte Chaude ». C'est le climat provençal avec tous ses avantages (sans être une mauvaise année de l'hiver : 107° sans en avoir les inconvénients dont le principal est le vent du Nord (mistral). Les montagnes sont couvertes de plantes odoriférantes : lavande, thym, sarriette, etc. L'air y est pur et sec, le panorama est sur les hautes montagnes des Cévennes se profile à l'horizon et comme disait un des célébrités du corps médical anglais, client assidu de la station : *C'est l'Ecosse, avec le climat de Provence*.

Indications. — Le climat est souverain pour la guérison des :

1^{re} Troubles nerveux. — Nervosisme, nerasthénie, troubles hystériques et intoxications (particulièrement les intoxications produites par le tabac, l'alcool et la morphine).

2^e Maladies générales de la nutrition. — Troubles du développement chez les enfants et les adolescents, anémie, chlorose, 3^e Care d'Air. — Station de convalescence, parfaite pour les personnes fatiguées par de longues opérations, de blessures, ou séjour aux colonies.

Médecin. — Dr Courrieu.

musique savise de causer librement de cet art avec le client le plus mélomane, — librement, c'est-à-dire tout à fait de la même façon qu'il en causerait avec un ami. — Bien portant, — et ce médecin lui-même, — ou en tous cas, à son défaut, un observateur plus désintéressé, — ne tardera pas à découvrir, sur le visage et dans l'attitude du malade, des traces incontestables d'impatience ou de mauvaise humeur.

.... C'est qu'il existe, réellement, un ordre de conversation qui pourrait être appelé « médical », ou « psychothérapique ».

En réalité, cependant, rien de plus simple que la solution de ce problème, d'apparence insoluble. Pour le dire tout de suite d'un mot, il y a une règle générale qui doit toujours guider le médecin dans ses conversations avec ses clients. La voici : il convient que le médecin lèche à varier autant que possible sa conversation avec ses clients, et de telle manière qu'il s'adresse à ceux-ci que des sujets qui ont pour eux le plus d'intérêt ; mais toujours, par-dessus cette multiplicité des sujets, il faut que le médecin se rappelle qu'il est médecin, et parle à ses clients comme à des malades.

Aïe besoin d'expliquer ce que j'entends par là ? Toujours et dans tous les cas, il faut que notre conversation avec nos clients conserve, sous son apparence libre et cordiale, un caractère, une portée, un objet fondamentalement « médicaux ». Depuis la manière dont nous abordons un client jusqu'aux moindres détails de notre « bavardage », il sied que pas un de nos gestes ni pas une de nos paroles ne manquent d'être expressément destinés, de près ou de loin à la guérison de la personne à qui ils

s'adressent. Nous nous efforcerons toujours d'avoir l'air de causer en simples « amis », de façon à mieux « divertir » notre interlocuteur et à capter plus efficacement son attention.

Pareille conversation est un remède.

le tempérament du client et son caractère. C'est en causant avec nos clients, en traitant avec eux les sujets les plus divers, et en les traitant sous les aspects les plus divers, que nous réussirons le plus sûrement à nous rendre compte et des dispositions indivi-

et une inséance comme une loi sacrée à tous les cas que vit et qu'on a doctrine imitée, inspirée par le plus vil égoïsme, a pu seule ou battre en brèche pour l'homme, l'insecte muet, et par le froid de l'hiver dans les régions tempérées, les plus sages ont été les plus des régions tropicales; il est éminemment saisonnier; ses larves, quand elles sont abritées soit dans le sol, soit dans les troncs d'arbres, sont, comme dans les régions tempérées, également pas, peuvent allonger leur existence jusqu'à trois ans dans nos pays. Elle s'allonge même jusqu'à dix-sept pour une cigale d'Amérique qui, par sa qualité de hibernante, est un nombre exceptionnel. Les insectes sociaux qui savent se garantir contre la rigueur des hivers en construisant une habitation, les fourmis, les termites, seuls se privilège. La mauvaise saison isole chaque génération de la suivante, les parents ne connaissent pas leur progéniture, et les enfants ne sont en conséquence, en désintéressés complètement. O voit, au contraire, nombre d'entre eux prendre les précautions les plus minutieuses pour ne donner un mal inouï pour assurer à leurs descendants un abri inviolable, une abondante provision d'aliments, grâce à laquelle ils ne sont dispensés de courir les risques de la chasse. C'est principalement chez les insectes apparentés aux abeilles, aux guêpes et aux fourmis que l'on voit se manifester cet insouciant préoccuper qui ont touché tant de pages eloquentes au grand et social observateur de Sérénat, J. H. Fabre.

Tout cela est incompréhensible dans la Nature actuelle; c'est pour-
quoi Fabre ne se rallia jamais à la doctrine de l'évolution, bien qu'il professât pour Darwin une réelle admiration. Mais la difficulté n'existait que pour notre époque. Aux temps secondaires, les saisons étaient à peine marquées; aucune rigueur hivernale n'abrégeait la vie des insectes; ils pouvaient vivre assez longtemps pour acquérir de l'expérience et soigner leur progéniture en connaissance de cause.

Rowlandson. — *La Consultation ou le Dernier Esprit*

Gliche du Corresponsant Medical?

ou encore une préparation à l'emploi ultérieur d'un remède. Car, à côté des paroles qui auront chance de « guérir » le malade, de le rassurer ou de le fortifier, en un mot de l'armer pour la lutte contre sa maladie, il y a aussi, naturellement, d'autres paroles qui aideront le médecin à mieux connaître non seulement la maladie de son client, mais le terrain où s'est développée cette maladie.

duelles de ces malades et des ravages causés chez eux par la maladie.

L'ORIGINE DE L'INSTINCT

De M. Edmond Perrier (*le Temps*), ces considérations sur un des problèmes les plus troublants de la biologie :

Les insectes n'acquièrent des ailes qu'au moment de se reproduire; une fois accompli

ANTISEPSIE INTESTINALE : MÉDICAMENT LACTIQUE

COMPRIMÉS et **PATE** à la



LACTO-ANTISEPSINE

(MICROLACTINE)

Autres formes thérapeutiques : **LAIT GAILLÉ** - Bouillon - Poudre

LACTO-ANTISEPS

(Adaptée dans les Héritiers de Paris)

DOSES

Comprimés. 3 à 6 par jour (4 fr. la boîte de 50)
Pâte. ½ à 1 tube par jour (5 fr. la boîte)
Produit réglementé laissant au pharmacien un bénéfice net ma-

Produit réglementé laissant au pharmacien un bénéfice net ma

FERMENT LACTIQUE

SÛR et ACTIF (bactérie Bulgare)
— (Entièrement préparé par le...

* Demander ÉCHANTILLONS

Laboratoire du Dr J. TROUETTE

• Notices : 10, Rue du Bac, PARIS

La **Lacto-Antiseptine** du Dr J. Trouette réalise tous les espoirs fondés sur les ferments lactiques : ANTISEPSIE INTESTINALE, ULCÉRATIONS, PLAIES SPHACÉLÉES, etc.

Antalgol DALLOZ (Quino-Salicylate de Pyramidon)

Névralgies * Migraines * Goutte aiguë ou chronique * Gravelle * * * *
Lithiase rénale * Rhumatisme chronique * Fièvre de Fatigue * Insomnies, etc.

Adultes : 4 à 8 cuillerées à café, suivant les cas, dissous dans de l'eau
Enfants : 2 à 4 cuillerées à café, suivant les cas, dissous dans de l'eau

Enfants : 2 à 4 cuillerées à café, suivant les cas, dissous dans de l'eau

Voir nos *CONDITIONS D'ABONNEMENT*

et nos PRIMES, Page 1

NÉRON HYGIÉNISTE

Néron fut un monstre, mais si l'on considère ce qu'il fit en faveur de l'hygiène, dit M. Drivon dans le *Lyon Médical*, on ne peut contester que sur ce point il fut admirable, et même une sorte de précurseur. Telles mesures d'hygiène que nous croyons d'invention récente datent en réalité de Néron; nombre de ces édits gagneraient à être encore appliqués. Enfin, sa passion pour le théâtre et pour les sports en fait un moderne, je n'oserais cependant pas dire un modèle.

Après l'incendie de Rome par les Gaulois, la ville avait été reconstruite sans plan déterminé. Les maisons, ébauchées sans nivellement et sans alignement, avaient fini par former des ruelles étroites et tortueuses que coupaient çà et là des fondrières et des accumulations d'immondices. Comme, après la dernière guerre punique, le nombre des habitants augmenta considérablement, ils ne purent trouver place dans les vieilles murailles de Servius Tullius et débordèrent dans les faubourgs autour de cette enceinte. Mais une partie de la population devait rester dans le voisinage du Forum; c'étaient les avocats, les maîtres d'éloquence, les professeurs de tous genres et surtout cette population d'oisifs qui ne vivaient que par les libéralités de leurs patrons qui devaient toujours les tenir prêts à les accompagner. Il fallut créer des asiles pour toute cette partie de la population : on éleva des maisons de cinq ou six étages, qui, suivant Juvénal, écroulaient à chaque instant.

On peut se figurer ce que devait être l'insalubrité de ces vies et de ces habitations. Et Néron les connaissait bien, lui qui, dans ses escapades nocturnes avec ses familiers, y allait botonner les passants et piller les boutiques. Son coup d'œil d'artiste et son sens d'hygiéniste en étaient choqués. Il projetait d'établir une ville nouvelle aux rues larges et spacieuses, avec des jardins multiples dans les divers quartiers; démoli cet état trop long, il recourut à l'incendie et sept quartiers de Rome sur douze furent brûlés.

Aucun hygiéniste ne contestera la supériorité de la méthode néronienne qui avait l'avantage d'annuler microbes et parasites, tandis que la démolition n'eût fait que les disséminer.



Endore et Cynodolée au Circus, par Staal, gravure de Geoffroy.

C'est à tort que certains auteurs ont attribué à Néron l'adduction d'une grande quantité d'eau et la création de bains publics. Selon Dion Cassius, ce mérite revient à Médecine, mais il résulte de certains passages de Cicéron qu'il en existait déjà de son temps. Il est vrai que les premiers bains consistaient simplement en piscines d'eau froide, les bains chauds paraissent dater d'Agrippa; mais ce qui peut être entièrement attribué à Néron, ce sont les Thermes, c'est-à-dire l'ensemble complexe de salles dans lesquelles on devait passer successivement et que comportait une sorte de gymnase dans lequel on allait faire la réaction, à moins qu'on ne s'y bornât à la promenade, aux conversations et aux dissertations philosophiques.

Nous ne sur ce point nous sommes bien au-dessous des Romains de cette époque. Presque tous se baignaient au moins une fois par jour; outre les bains gratuits, ils avaient à leur disposition moyennant quelques as, c'est-à-dire quelques centimes, les bains les plus complets; de plus, en tout temps, ils pouvaient se baigner dans le Tibre. Nos règlements de police interdisent de se baigner dans le Rhône et dans la Saône, au moins à l'endroit de la ville; les bains sont trop coûteux pour le peuple et les douches ne les remplacent qu'incomplètement.

Quant aux aqueducs, Claude avait déjà achevé celui qui amenait à Rome l'eau Claudia, commencé par Caligula. D'après Frontin, curateur des eaux sous Néron, Rome en recevait alors une quantité correspondant à 1.800.000 mètres cubes; il était inutile d'en amener davantage. Par suite, abandonnée ne se rencontre dans aucune de nos cités modernes.

Une innovation de Néron, retrouvée de nos jours, est représentée comme une conception des plus remarquables de l'hygiène moderne, je veux parler de l'égouttage des eaux de boisson. Nous apprenons par les écrits de Plinius et surtout de Suétone que les Romains priaient beaucoup l'eau de neige. Néron, en ayant constaté les inconvénients, eut l'idée de la faire bouillir, et comme cette opération lui donnait un goût peu agréable, il la faisait rafraîchir dans la neige, conciliant ainsi l'hygiène et la sensualité.

Faisons-nous mieux aujourd'hui?

Ajoutons que cette pratique de faire bouillir l'eau de boisson ne fut pas complètement oubliée dans la suite des âges. Lors de la peste noire, le roi Philippe

FABRICANTS D'INSTRUMENTS DE CHIRURGIE, DE PRÉCISION, APPAREILS ORTHOPÉDIQUES

LUER (F. et Docteur W. WULFING-LUER), 104, boul. Saint-Germain, Paris. Tél. 83-90.

Fabrique d'instruments de Chirurgie et d'appareils de Médecine.

HUIT GRANDS PRIS.
Catalogue sur demande : 1° Spécial pour l'ophthalmologie (1901); 2° Spécial pour l'oto-rhino-laryngologie, l'otologie-trachéobronchologie (1911); 3° pour la Chirurgie générale (1904).

THERMOTHÉRAPIE, appareils du Dr Miramon de la Roquette, pour la pratique médicale courante.

Air chaud; Lumière.
Helmreich, constructeur, fournisseurs des hôpitaux, à Nancy.

COGIT (E.) et C^{ie}, boul. St-Michel, 36, Paris. Tél. 612-20.
Constructeur d'Instruments et Appareils pour les Sciences.

Fournitures générales pour Bactériologie et Micrographie.
Depuis pour la France des Microscopes et des jumelles à prismes E. Leitz.

WICKHAM, ancien externe des Hôpitaux de Paris; Hors concours. Membre du Jury, 15, rue de la Banque, Paris. Tél. 270-85.

FABRIQUE DE BANDAGES HERNIAIRES. — Appareils à pièces interchangeables, légers, confortables, d'une robustesse et d'une sécurité absolues. Le principe mécanique qui préside à leur construction leur donne une supériorité incontestable.

Contention parfaite, souvent guérison.

LACTOLAXINE FIDAU

CULTURE LAXATIVE de Ferment lactique pur
Supprime immédiatement la CONSTIPATION chronique ou accidentelle, les intoxications gastro-intestinales, Fermentations putrides, Perturbations hépatiques et biliaires.
Rétablit la sensibilité de la muqueuse, provoque la péristaltisme sans la moindre irritation intestinale.

1 à 3 comprimés par jour. — 250 la boîte de 30 comprimés.
Littérature et Echantillons : LABORATOIRES BIOLOGIQUES de A. PÂRIE
1, Rue de Châteaudun — 65, Rue Lafayette, PARIS. — Téléphone 122-00.

CARTOUCHE AUTO-PRODUCTRICE D'ALDEHYDE FORMIQUE

Autorisée par le Ministre de l'Intérieur
sur avis favorable du Conseil Supérieur d'Hygiène Publique de France

POUR LA
**DÉSINFECTION DES LOCAUX APRÈS
MALADIES CONTAGIEUSES**

Procédé simple, discret,
économique, rapide,
efficace

VENTE AU PUBLIC
Réglementée
FUMIGATOR n° 3. 2.50 pour 15^m
FUMIGATOR n° 4. 2.75 pour 20^m

TÉLÉGRAPHE: FUMIGATOR-PARIS

FUMIGATOR

GONIN
Le FUMIGATOR
comporte à la fois
l'appareil et l'antiseptique.
Avec le FUMIGATOR aucune détérioration n'est à craindre et les locaux soumis à son action sont réhabilités le jour même.
Le FUMIGATOR se conserve indéfiniment à l'abri de l'humidité.
Rien ne s'oppose à ce qu'il en soit fait provision.

FRANCO DE PORT
pour commande de
50 fr. adressée à

GONIN M. O. *
Ingénieur-Constructeur.
Pharmacie de 1^{re} Classe
60, Rue Saussure, PARIS-XVII^e

CONDITIONS SPÉCIALES
à MM. Les
Médicins et Pharmaciens

TELEPHONE: 517-23

le Bel consulta les médecins sur les moyens de préservation contre le fléau : une des principales mesures indiquées par les savants fut précisément l'abandon de l'eau. Ce renseignement nous est transmis par l'ouvrage de Jean de la Haye, qui est la traduction en vers de la consultation de 1548. On objectera que c'était de l'empirisme, tandis que le procédé est scientifiquement expliqué de nos jours, mais l'empirisme n'est pas toujours à dédaigner.

C'est seulement dans la deuxième moitié du XIX^e siècle qu'on a commencé à élargir les rues et à créer de vastes places, des jardins et des parcs dans l'intérieur des villes. Jusqu'alors, ne pas utiliser le moindre espace susceptible de recevoir un édifice passait pour un véritable gaspillage. Comme on l'a vu, Néron bléga les propriétaires à établir des cours dans les maisons. Mieux encore, au milieu de Rome même, il créa un parc immense.

Parmi les édits de Néron concernant l'hygiène publique, il en est un qui interdit aux aubergistes de vendre autre chose que des légumes et des plantes potagères. Nous manquons plus de viande que les Romains et une telle interdiction serait actuellement impossible. D'ailleurs cette mesure implique une surveillance qui, je crois, n'existe pas de nos jours. Un procès récent a montré que les viandes les plus malsaines, les plus impropres à la consommation, trouvaient des acheteurs. Ces derniers n'avaient certainement pas l'intention de les consommer et les destinaient évidemment à des collectités peu exigeantes et plus soucieuses de la quantité que de la qualité des mets, telles que sont nos pensions d'ouvriers. Ne sommes-nous pas sur ce point au-dessous de la cité impériale ?

Si insensées et si répugnantes que nous paraissent les unions homo-sexuelles de Néron, l'hygiéniste doit les considérer avec indulgence, peut-être même avec faveur. Quand Néron vint au monde, son père,

la reproduction aux alcooliques, aux syphilitiques, aux tuberculeux, peut-être même aux cancéreux : ce serait évidemment le moyen d'avoir une population sélectionnée, trop peu nombreuse sans doute, mais on

s'il avait eu un fils de son union avec Octavie, celle de la race des Césars qui avait déjà produit Tibère et Caligula. Un enfant né de la courtisane Poppée ou de toute autre qui lui eût jugé digne de son alliance, était également redoutable ; mieux valait que la race de César s'éteignît avec lui. Néron ne crut pas devoir légitimer sur ce point, il fit mieux, il donna l'exemple. En se livrant à ses amours nécessairement infécondes avec Sporus et Pythagore, il épargnait à l'univers le fléau dont il était menacé, car un fils de Néron eût certainement régné : la pièce l'adorait. Dès son avènement, il avait, selon Tacite (Annales, XIII, 34, 50, 53) « sur les instances réitérées du peuple, eu la pensée d'abolir toutes les taxes, mais il dut renoncer à ce projet, sur les observations de Sénat qui lui représenta que c'en était fait de l'empire si on diminuait les impôts qui assuraient sa puissance. »

Sous son règne, la populace avait à satiété tout ce qu'elle désirait, les distributions de vivres et les spectacles.

Peu lui importait les proscriptions, les confiscations, les arrêts de mort qui passaient au-dessus de sa tête ; elle ne pouvait manquer d'être satisfaite en voyant César, le maître du monde, venir chanter en sa présence et mendier ses applaudissements, ou encore les matrones romaines, même septuagénaires, ou octogénaires, obligées sur l'ordre du prince de venir danser au théâtre ou de remplir dans l'arène le rôle de gladiateur.

Du reste, les Romains l'avaient jugé autrement que nous ne le faisons. Pour flatter Othon, on le qualifiait du nom de Néron, et quand Vitellius entra à Rome, son premier soin fut d'offrir un sacrifice aux mânes de ce monstre.

(Lyon Médical.)



Le docteur Vîdebarrique emporté chez lui et menacé par sa femme pour avoir négligé ses devoirs de famille (Rowlandson).

Domitius Ænobarbus, qui avait le rare mérite de se bien connaître, avait dit : De moi et d'Agrippine ne peut naître qu'un monstre, un fléau de l'humanité.

Maintes fois déjà on a proposé de rendre inféconds les criminels et les dégénérés ; on est allé plus loin, il a été question d'interdire

pourrait, comme Cabet le propose dans son voyage en Icarie, que cette Icarie vers laquelle nous voguons actuellement à pleines voiles, aller chercher à l'étranger des reproducteurs bien choisis. Néron avait-il entrevu le danger que courrait le monde sous ses descendants ? A son hérité déjà bien lourde s'ajoutait,

HUNYADI JÁNOS
dite EAU de JANOS
Eau Purgative Naturelle



EFFET PROMPT. SÛR ET DOUX
Pour éviter toutes substitutions
prière à MM. les Docteurs
de bien spécifier sur leurs
ordonnances la MARQUE

HUNYADI JÁNOS
Andreas SAXLEHNER Budapest

MÉDICATION ORGANOTHÉRAPIQUE

Traitement de l'Embonpoint,
de **L'OBESITÉ**
dûs aux Insuffisances Thyroïdiennes.

Traitement des Insuffisances
OVARIENNES

OXYDOTHYRINE

PÂRIS

A base d'Iodo-Proteïne de la

GLANDE THYROÏDE

associée aux oxydo-diastases.

Substance non toxique sans action
sur le cœur.

DRAGÉES

dosées à 0^m 10
1 à 2 par 24 heures

OXYDOVARINE

PÂRIS

Substance renfermant la totalité
des principes actifs de

L'OVAIRE

Condition indispensable pour obtenir le
maximum d'effets thérapeutiques.

DRAGÉES

dosées à 0^m 10
4 à 6 par 24 heures

LITTÉRATURE

LABORATOIRES BIOLOGIQUES
André PÂRIS

1, Rue de Châteaudun, Rue Lafayette, 55, Paris.

ÉCHANTILLON

CACHETS DE
NÉURALGOL BROSSARD

au Lacto-Benzoate de Quinidine

SPÉCIFIQUE DE LA DOULEUR :

NÉURALGIES - MIGRAINES - RHUMATISME - GRIPPE, etc.

Echantillons et Littérature sur demande

LABORATOIRE SOENEN & BROSSARD - LA ROCHELLE

Voir nos CONDITIONS D'ABONNEMENT

et nos PRIMES, Page 1

L'EXPANSION FRANÇAISE.
PAR LA MÉDECINE

L'influence bienfaisante qu'exercent les écoles françaises d'Orient et ce qu'elles font, pour la plus grande et pour la meilleure gloire française. M. Khairallah le disait il n'y a pas longtemps dans une conférence très intéressante et très instructive, d'un caractère vraiment démonstrative. Dans le domaine plus spécial de l'art de guérir, le professeur Blanchard exposait à son tour quel merveilleux agent d'expansion culturelle l'Ecole française de Beyrouth. Et à la Chambre des députés, M. Paul Doumer disait encore récemment : « L'organisation du service médical aux colonies n'est pas seulement un devoir d'humanité, mais aussi un moyen politique habile ».

Comment d'ailleurs un homme auquel ses connaissances donnent sur les peuples sauvages ou demi-civilisés une supériorité formidable et en même temps si facile à mettre en évidence par l'incision opportune d'un abcès ou par une injection de morphine pratiquée à propos ne serait-il pas l'agent idéal de pénétration. D'ailleurs quiconque a un peu l'expérience de ces choses sait que des médecins vont parfois où des armées ne vont pas.

Si on se rend quelque peu compte de l'utilité immédiate ou lointaine que présente ce système de pénétration, en revanche on ignore combien, en ce domaine pacifique, les nations se font une guerre âpre et sans merci. Certes l'enjeu en vaut la peine. L'hégémonie intellectuelle qu'il s'agit en somme de conquérir sur des peuples en pleine période de développement ne sera pas une vaine récompense. La nation qui l'em-

LE SOU MÉDICAL

Ligue de protection et de défense professionnelles

Nous croyons devoir attirer l'attention des lecteurs d'*Æsculape*, à l'heure où de toutes parts le corps médical est en butte aux poursuites, risques professionnels, revendications arbitraires de toutes sortes, sur le *Son Médical*. Tout médecin doit en faire partie.

Le Sou Médical, ligue de protection et de défense professionnelles fondée en 1807, est

portera n'aura pas acquis des avantages simplement intellectuels. Elle y trouvera des bénéfices d'ordre parfaitement positifs, car les peuples chez lesquels elle aura su

Individuellement d'ailleurs, les Français font en ce sens de très nobles efforts. Est-il besoin de rappeler l'œuvre admirable des Yersin, des Legendre, des Depasse, des

brillantes qu'elles soient, ne suffisent évidemment plus.

C'est en Extrême-Orient, ou plus exactement en Chine, que la lutte est surtout vive, parce que les nations européennes s'y trouvent précisément sur un terrain neutre et qui paraît devoir être tout particulièrement fertile en bénéfices pour ceux qui sauront s'y imposer par l'intelligence et le savoir, puisque le canon n'y peut parler.

A Hong-Kong, cette enclave anglaise, il existe un véritable centre scolaire où les jeunes Chinois viennent apprendre l'anglais, cette langue qui de plus en plus tend à devenir celle des relations commerciales et même scientifiques. Le même On-Wei Tsang se trouve des écoles officielles, des écoles privées subventionnées par le gouvernement, des écoles libres, et couronnant le tout, une Université qui comprend trois Facultés : médecine, genre civil et lettres, et dont le chef des révolutionnaires chinois, Sun-Yat-Sen, a été l'élève. Un Parsi, M. Moody, la fonda en 1911, constituant une des plus de trois millions de dollars de donateurs, parmi lesquels figurent des commerçants notables de Hong-Kong, entre bientôt doubl.

Récemment on pouvait lire dans les principaux journaux anglais de véritables réclames faites en vue de la création à Hankeou d'une Université anglo-américaine, au capital de 5 millions, placée sous le haut patronage du duc de Connaught. On y faisait appel à la bonne volonté et à la bourse de tous ceux qui, soit au point de vue purement commercial, soit au point de vue du prestige intellectuel, désirent contribuer à l'expansion des Anglo-Saxons.



H. Daumier. — *Esculape se mettant en garde pour défendre énergiquement sa position contre tous les novateurs, blonds ou noirs qui viennent pour l'attaquer!*...

développer son influence s'adresseront de préférence à elle pour tout ce que le progrès leur fera désirer de nouveau.

Mesny? Mais actuellement, en face des efforts réalisés par les Anglais et par les Allemands, ces tentatives individuelles, si

destiné à couvrir ses adhérents contre tous les risques professionnels et prend en outre la part la plus active à la défense générale des intérêts médicaux, se proposant de traduire par des actes les prédictions du *Concours Médical*.

Pour la protection individuelle de ses membres, il est intervenu dans plus de 10.000 affaires : procès devant toutes les juridictions (y compris la Cour de Cassation, le Conseil d'Etat et le Tribunal des Conflits), litiges, revendications, arbitrages, consultations, etc. Pour les luttes d'intérêt général, il marche d'accord avec le Concours.

l'Union des Syndicats, l'Association Générale des Médecins de France, etc.

Récemment, il a été créé une caisse de garantie destinée à garantir ses membres, en outre des frais du procès, jusqu'à concurrence de 2.000 francs contre les dommages-intérêts qui pourraient leur être intentés en raison des faits cliniques et thérapeutiques accomplis dans l'exercice de leur profession, et dès maintenant, cette caisse est dotée de ressources suffisantes pour lui permettre d'envisager tous les aléas.

Faut-il ajouter que tous les avis possibles sont donnés, toutes les démarches sont

faites en vue de rendre des services extra-
professionnels?

Pour être membre du Sou Médical, il faut être membre d'un Syndicat ou d'une Association Médicale ou bien être présenté par deux confrères déjà membres du Sou Médical. La cotisation annuelle est de 20 francs, comprise la participation à la caisse de garantie.

Les membres ne sont admis qu'après envoi de leur adhésion et paiement de la cotisation. Envoyer adhésions et demandes de renseignements au *Concours Médical*, 132, faubourg Saint-Denis, Paris.

EAU MINÉRALE NATURELLE
ST-LÉGER POUQUES ALICE

ALCALINE. LITHINÉE. FERRUGINEUSE. RECONSTITUANTE

La plus agréable des Eaux minérales

C'est le REMÈDE LE PLUS PUISSANT contre les

DYSPEPSIES, GASTRALGIES

C'est la véritable Eau de régime des FAIBLES,
des CONVALESCENTS et des NEURASTHÉNIQUES

La Source ALICE de POUQUES est la seule Eau minérale médicinale ordonnée dans le traitement de la Tuberculose par la Récalcification

CARABANA

PURGATIVE. DÉPURATIVE. ANTISEPTIQUE

La seule qui, outre l'effet purgatif immédiat, exerce une action curative sur les organes malades

Spécialité
synthétique

ANTI-DIABÉTIQUE
DONT CHACUN DES ÉLÉMENTS A ÉTÉ PRONÉ
PAR UNE SOMMITÉ MÉDICALE

• DIABÉTIFIUGE •

EXPÉRIMENTÉ AVEC SUCCÈS DANS LES HOPITAUX DE PARIS

AGIT SANS LÉSER AUCUN ORGANE

5 fr. la boîte de 30 cachets. — Dose : 2 cachets par jour.

Lire les travaux sur le Diabète par les docteurs
MÉRINO, MINKOWSKI, THIROUX, LÉPINE, DUMAS.

BROUARD, JONNER, REBBIE, RINZ, S. WEST.

ÉCHANT. ET LITTÉR. SUR DEMANDE
Lab. des Produits "Scientia"

49, rue Blanche
PARIS

BIBLIOGRAPHIE

MADAME RÉCAMIER. — Un vol. in-8°, illustré de 32 gravures hors texte tirées en son ton fond (Bibliothèque Historica), 6 francs. — Jules Tallandier, éditeur.

La physiomyne vraie de M^{me} Récamier, comtesse de la Cour de France, est l'histoire du monde parisien pendant plus d'un demi-siècle, comment elle réussit à régner, entourée de toute une cour de princes, de ducs, de ministres, d'illustrations de toutes sortes, «voici ce que la plume « enragée de vérité » de M. Turquan nous dévoile. Et l'histoire de M^{me} Récamier est en même temps l'histoire de son siècle qui jouent. L'auteur, fidèle à ses habitudes de sincérité et d'impartialité absolues, a osé tout voir, tout dire. Remontons à la source des vivants farci leur rivage, pourquoi farcir celui des morts ! »

LE MONDE DES RÊVES, par HAVELOCK ELLIS, traduit par GABRIEL de LAUTREC. Paris : 3 fr. 50. Mercure de France.

Après avoir exposé les causes d'erreur dans l'étude des rêves et comment on peut les éviter, l'auteur examine les divers éléments de la vie du rêve, la logique des rêves, les sens et l'émotion des rêves. Un chapitre est consacré ensuite à l'aviation dans les rêves avec les rêves de vol et de chute, leur vivacité particulière, la sensation de lévitation éprouvée parfois par des saints dans l'extase. Les derniers chapitres de cette étude traitent du symbolisme dans les rêves, des rêves de mort et de la mémoire dans les rêves.

LE MYSTÈRE DES MOIS, par FERNAND HAUSER. Paris : 3 fr. 50. Menseli, éditeur.

Notre confrère Fernand Hauser qui débuta dans les lettres par deux volumes de vers très remarquables : *Chansons Révues* et *La Saison des Souvenirs*, publie aujourd'hui un nouvel ouvrage poétique : *Le Mystère des mois*.

Cet ouvrage est pas un simple recueil de vers, c'est un poème philosophique, en douze

chants, dans lesquels est exposée la religion de la réincarnation des âmes.

Il faut louer dans ce livre, qui est un véritable acte de foi, la haute et noble inspiration du poète, qui, pour exposer ses idées philosophiques, a employé une langue d'un lyrisme soutenu.

HELOÏSE BION, roman par le D^r LEON GAUBERT : 3 fr. 50. B. Grasset, éd.

Roman singulier, expressif, où sont décrits, en une langue ferme et colorée, l'âme vaine, si étrangement complotée de mysticisme alloué et de sens pratique aigu, et des passions des marais, ouais de brumes. L'histoire d'une jeune fille, issue d'une vieille famille de paludéens et de nerveux, dont on veut faire une sainte et qui finit dans la folie, sert de tremplin à cette œuvre endrassée, d'un psychologue avisé et d'un observateur exact.

TITTIEN, par HENRY CARO-DELVALE, 18 reproductions hors texte, 3 fr. 50 (F. Alcan).

L'art de M. Henry Caro-Delvalle le préparait à écrire un livre sur Titiien. C'est un des maîtres qu'il a le plus regardé et l'histoire d'une jeune fille, issue d'une vieille famille de paludéens et de nerveux, dont on veut faire une sainte et qui finit dans la folie, sert de tremplin à cette œuvre endrassée, d'un psychologue avisé et d'un observateur exact.

LES VELUS, par A.-F. LE DOUÛLE, *Associé national de l'Académie de Médecine*, et FRANÇOIS HOUSSAY. 250 figures dans le texte, planches hors texte. Vigot, éditeur. Prix : 15 francs.

Ce livre mérite de figurer dans toute bibliothèque médicale et aussi dans les bibliothèques d'amateurs curieux des choses de la nature. Les auteurs ont dû passer de longues années à recueillir les matériaux, plonger dans la nature et cette opulente et intéressante étude.

Tous les excès de pilosité, en commençant par ceux des moustiques; ceux du cuir chevelu, de la baigne front, des narines, de la face, de la surface du corps, de la région

générale, sont étudiés avec une grande abondance de faits et de gravures.

Ce livre est pas seulement un recueil de faits curieux, mais un trait scientifique sur les causes congénitales ou morbides des hypertrichoses, sur leur ethnographie, leurs rapports avec la force, la généralité, la densité, sur les théories qui ont été émises sur les rapports avec l'art, avec reproduction de planches empruntées à la sculpture, la gravure, la peinture, la tapisserie, la mosaïque, la céramique dans les temps anciens et modernes.

VELASQUEZ, par AMAN-JEAN, 24 reproductions hors texte, 3 fr. 50 (F. Alcan).

M. Aman-Jean a raison de dire au sujet de Velasquez en commençant son livre : « Si l'art n'est plus grand, c'est peut-être le plus grand peintre. Il est même si prodigieusement peintre qu'il peut n'être que cela... »

Pour analyser ce génie, il fallait un effort délicat et lettré, était bien indiqué pour écrire ce livre.

DESCARTES ET LA PSYCHOPHYSIOLOGIE DE LA GLANDE PINÉALE, par P. VAYRE, 18 reproductions hors texte. VIGOT, EXT. de la Nouvelle Iconographie de la Salpêtrière. Masson, éd.

On sait actuellement l'influence dans le psychisme des glandes à sécrétion interne et les troubles nerveux dont s'accompagne leur dysfonctionnement. Les auteurs nous assistent à l'élaboration d'une psychophysiologie des glandes à sécrétion interne. L'œuvre de l'hygiène, exagérée par Descartes, n'est pas moins certaine et mérite d'être remis en lumière.

GREUZE, par LOUIS HAUTECOEUR, 24 reproductions hors texte, 3 fr. 50 (F. Alcan).

L'auteur, après avoir indiqué les succès de la peinture de genre au début du siècle, étudie la peinture de Greuze, son influence qu'exerceront sur lui, malgré son

voyage en Italie, les Hollandais et Chardin. Greuze fut admirablement « adapté à son époque », sentiment fort littéral, à la façon du théâtre de Diderot, sentimentale comme les romans de Rousseau, morale comme les contes de Marmontel, mélodramatique enfin comme les « drames sociaux ».

TRAITE DES VARIATIONS DE LA COLONNE VERTÉBRALE DE L'HOMME ET LEUR SIGNIFICATION AU POINT DE VUE DE L'ANTHROPOLOGIE ZOOLOGIQUE. 1 vol. in-8 de viii-544 pp. avec 120 figures. Prix : 25 francs. Vigot, éd. Paris.

Tous les lecteurs d'*Escalape* connaissent le nom de notre éminent collaborateur le professeur D^r Doublet.

Le volume qu'il vient de publier constitue le troisième volume du *Traité des variations du système osseux de l'homme* et de leur signification au point de vue de l'anthropologie zoologique ; ce livre fait suite au *Traité des variations du système musculaire de l'homme* et de leur signification au point de vue de l'anthropologie zoologique.

La pensée du professeur Le Doublet, en écrivant ses *Traité des variations anatomiques humaines*, est que si l'anatomie est la base de la médecine, la physiologie est la base de la chirurgie, elle est aussi celle de toute philosophie. Son œuvre est celle d'un médecin, philosophe et chacun sait combien son rare on notre siècle utilitaire ceux qui s'adonnent aux spéculations philosophiques.

INFLUENCE DES CANTINES SOCIALES SUR LA FREQUENTATION DES ECOLES PRIMAIRES, par le D^r L. CROUVEHIER. Extra de la *Revue philosophique*. Masson, éd.

Notre ami, le D^r Crouvehier, poursuit avec une louable persévérance, comme en témoigne ce traité, la série de ses travaux dans le domaine de la sociologie et de l'hygiène.

DICTIONNAIRE-FORMULAIRE DES PRINCIPALES SPÉCIALITÉS PHARMACEUTIQUES

Anodol — Combinaison synthétique, dans une glycérine spéciale, de triméthanol et d'un dérivé de la série allylique. Solution commerciale au centième. Antiseptique.

1 cuillerée dans un litre d'eau pour un usage cocteur.

Bromures Mure. — Plusieurs sels de base de bromure et d'écorces d'oranges amères.

1^{re} Sirop *Henry Mure au bromure de potassium*, — 2nd au bromure de sodium, — 3rd au bromure de strontium, — 4th au polybromure (potassium, ammonium).

2 grammes de sel par cuillerée à soupe.

Epilepsie, Hystérie, Névroses.

A. Gagnez, Pont-Saint-Espirit (Gard).

Capules ovariques Vigier (à 0,6-20 c.). — De substance ovale pure. Contre la *Chlorose*, les troubles de la parité, de la ménopause et de la castration, l'aménorrhée, etc.

Ces capsules s'emploient à la dose de 2 à 6 par jour, selon l'ordonnance du médecin.

Cholohéline. — Extrait spécial de ncl de bœuf, renfermant tous les principes actifs de la bile associée à la *Kinase*.

Indications : muco-membraneuse, constipation, insuffisance biliaire et pancréatique.

Dragées ovoïdes kéraminées — 6 à 12 par jour prises 3 fois

égales (au déjeuner, au dîner et le soir en se couchant).

Laboratoire Duret et Raby, Marly-le-Roi (Seine-et-Oise).

Coaltar saponné Le Beuf.

Emulsion de coaltar au goudron.

Antiprurigineux, et nullement irritant, cicatrisant des plaies, admis dans les hôpitaux de Paris.

Angines couenneuses, anthrax, gangrènes, herpès, leucorrhée, pyriasis, otites infectieuses, suppurations, etc. (Le médecin l'emploie ici plus ou moins dilué suivant les besoins.)

Application à la toilette : bouche, gencives, cheveux, ablutions journalières (1 à 2 cuillerées à soupe pour un litre d'eau).

Dépôt : 25, rue Réaumur.

Dépillatoire Hospitalier. — Dépillatoire scientifique, inoffensif et ne contenant ni chaux ni arsenic, ni acétate de thallium. Dissout le poil comme l'eau dissout le sucre.

Indications : 1^{re} *Chirurgical* (remplace le rasoir) ; 2nd *Médicales* (toute disposition du cuir chevelu, corps, moustache féminine, favoris, etc.).

Prix : 15 francs 12 francs (médicins 6 fr. 50) ; corps 20 francs (médicins 16 francs).

Pharmacie Chanteauve, anc. inst. des hôp. de Paris, 8, rue de Constantinople, Paris.

Germose Karyab ou Fluorotome établie. Ce merveilleux spécifique de la *Cochéche* et de la *Toux nerveuse* enraye invinciblement une coqueluche dans les quinze jours.

Très agréable au goût. *Non fumeur.*

4 cuillerées à café jusqu'à 1 an ; 8 cuillerées à café de 1 à 3 ans ; 8 cuillerées à dessert au-dessus de 3 ans.

Dépôt : Pharmacie centrale de France, rue des Nonnains d'Hyères, 21, Paris.

Hectine. — Benzosulfonoparaldehyde à l'usage externe.

Traitement de la Syphilis.

Pilules (0,10 d'hectine par pilule) : 1 à 10 pilules par jour pendant 10 à 15 jours.

Gouttes (20 gouttes = 0,05 d'hectine) : 10 à 100 gouttes par jour pendant 10 à 15 jours.

Ampoules A (0,20 d'hectine). — *Ampoules* B (0,20 d'hectine) injecter une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours (indolore).

Laboratoire de l'Hygiène, rue du Chemin-Fert, à Villeneuve-la-Garenne (Seine).

Huile grise stérilisée et Indolore Vigier. — 0,40 de Hg. pour 100 de Huile grise stérilisée.

Pour injections intramusculaires. Pour adultes : une injection de 8 centigr. de mercure par semaine, pendant 2 semaines. — Repos.

Faire une 2nd série.

Se servir de préférence de la *Seringue spéciale* du D^r Barthélemy à 15 divisions, chaque divi-

sion correspond exactement à 1 centigr. de mercure métallique.

Pharmacie Vigier, 12, boulevard Bonne-Nouvelle, Paris.

Intraits Dausse. — Intraits de plantes riches en sels minéraux (produit Perrot-Gros).

Intrait de digitale. Produit soluble, contrôlé physiologiquement. Effet cardiaque rapide, durable.

Levrine extractive Cousteau (Comarines).

Enzymes de la levure de bière ; 1 gr. correspond à 35 gr. de levure fraîche, les comprimés de Cousteau (0,20 centigr.) équivalent à un gros cachet de levure sèche et à une cuillerée de levure fraîche. Très actifs, inaltérables, faciles à prendre.

Furoncles, Anthrax, Acné, Eczéma, Dermatoses, Suppurations, Angines, Gripes, Maladies infectieuses, Endrites, Constipation.

2 à 8 par jour, au début des repas. Laboratoire Cousteau, 57, avenue d'Antin, Paris.

Névrothénine Freysing. — 10 gouttes = 0,20 centigr. de névrothénine.

Indications : 1^{re} *Neurologiques* (toux, tussu et magnésie (ni chaux, ni sucre, ni alcool)).

2nd 10 à 20 gouttes à chaque repas. 3rd 10 à 20 gouttes à chaque repas. 4th 10 à 20 gouttes à chaque repas.

Pharmacie de Freysing, 6, rue Abel, Paris.

Sirap du D^r Bousquet. — A.

Dionne-Merck. Chaque cuillerée à bouche renferme 0,001 Dionne-Merck, 2 gouttes bromoforme chimiquement pur, 6 gouttes alcoolat de racines d'aconit.

Indiqué dans toutes les affections des voies respiratoires accompagnées de toux opiniâtre, d'épisodes nerveux et d'insomnie.

Adultes : 4 à 5 cuillerées à soupe. Pharmacie du D^r Bousquet, 140, faubourg St-Honoré, Paris.

Thaloxaline. — Laxatif régulier. Agar-agar et extraits de plantes. Produit entièrement végétal.

Adultes : 1 à 5 cuillerées à soupe, à l'usage de la toilette, à l'usage de la toilette, à l'usage de la toilette.

Constipation habituelle se prescrit sous 3 formes :

Pilules : 1 à 4 cuillerées à chaque repas.

Cachets : 2 à 4 à chaque repas.

Comprimés : 2 à 8 à chaque repas. 2nd 10 à 20 gouttes à chaque repas. 3rd 10 à 20 gouttes à chaque repas.

Laboratoire Duret et Raby, Marly-le-Roi (Seine-et-Oise).

Urasapentine Rogier. — Granulé soluble de l'urate de soude, d'urotropine, d'hélmithol, de benzoate de soude et de lithine, et dosé à 0,50 centigr. du mélange.

Indications : 1^{re} *Antiseptique urinaire*, dissout et chasse l'acide urique.

Rhumatismes, goutte, gravelle, sciatic, arthrite, etc.

2nd 10 à 20 gouttes à chaque jour, 2 heures au moins avant ou après les repas.

Rogier, 19, avenue de Villiers.

Culture pure de Ferments lactiques bulgares sur milieu végétal

GINGIVO-STOMATITES

GASTRO-ENTÉRITES

*des Nourrissons
et de l'Adulte*

DIARRHÉES — CONSTIPATIONS

DYSENTERIES

INFECTIONS HÉPATIQUES

DERMATOSES — FURONCULOSES

*(d'origine
intestinale)*
Prophylaxie de la FIÈVRE TYPHOÏDE et du CHOLÉRA

BULGARINE THÉPÉNIER

BOUILLON de Bulgarine**COMPRIMÉS de Bulgarine**

1 verre à madère ★ 1/2 heure avant chaque repas ★ 2 comprimés

Nourrissons : 1/2 dose

3 fr. 50 (Conservation 2 mois)

3 fr. 50 (Conservation indéfinie)

Phosphates et diastases des Céréales germées

ENTÉRITES — DYSPESIES

*salivaires
et pancréatiques*

Préparation des BOUILLIES MALTÉES

TUBERCULOSES — RACHITISMES

NEURASTHÉNIES

PALPITATIONS d'origine digestive

SURALIMENTATION

DIGESTION RAPIDE des FÉCULENTS



Amylodiastase THÉPÉNIER

SIROP d'Amylodiastase**COMPRIMÉS d'Amylodiastase**

2 cuillerées à café ★ après chacun des 3 principaux repas ★ 2 comprimés

Nourrissons et enfants : 1 cuillerée à café ou 1 comprimé écrasé dans une bouillie ou un biberon de lait

4 fr. 50 (Conservation indéfinie)

4 fr. (Conservation indéfinie)

Préparés par le "Laboratoire des Ferments" A. THÉPÉNIER, 12, rue Clapeyron, 12 — PARIS

CHLORO-CALCION

Solution titrée de Chlorure de Calcium chimiquement pur, stabilisé, exempt d'Hypochlorites et d'HCl libre. — 40 gouttes = 1 gr. de CaCl^2 pur. (20 à 40 gouttes matin et soir dans un peu d'eau sucrée).

Le Chlorure de Calcium a un goût désagréable à la fois salé et amer; il s'altère en moins de 24 heures à l'air libre (« javellisation », apparition d'hypochlorites et d'HCl); **CHLORO-CALCION** est agréable et indécroposable. C'est le plus assimilable des sels de chaux (chaux digérée), donc le meilleur recalcifiant. Il possède en outre au plus haut degré les propriétés spéciales et si remarquables du Chlorure de Calcium.

1. Recalcification.

CHLORO-CALCION est le recalcifiant physiologique type. Les recalcifiants usuels sont très peu assimilables. Ils doivent d'abord être transformés par l'HCl du suc gastrique en Chlorure de Calcium. Le mieux est donc d'administrer ce sel. HCl du suc gastrique est en effet utile à la digestion, surtout chez les tuberculeux où il est si souvent en déficit.

Tuberculose, Lymphatisme.

Rachitisme, Croissance.

Fractures (Consolidation rapide).

La Femme enceinte ou la Nourrice se décalcifie au profit de l'enfant qu'elles portent ou allaitent. La Grossesse est une cause d'auto-intoxication. Or CaCl^2 recalcifie (c'est de la chaux quasi digérée), désintoxique (il supplée la fonction thyroïdienne).

Grossesse, Allaitement.

Eclampsie, Vomissements, Albuminurie.

Déminéralisation, Tuberculisation.

2. Indications spéciales.

Arthus et Pagès, Carnot, nous ont montré que la présence de CaCl^2 dans le sang en quantité suffisante est un des facteurs essentiels de la coagulation. CaCl^2 étant un sel de chaux déjà "digéré" passe directement dans le sang. D'où indications dans :

Hémorragies, Maladies du sang.

Hémophilie, Purpura, Scorbut.

(CaCl^2 augmente la résistance globulaire).

Chlorose, Anémie.

Il ne suffit pas d'apporter aux globules sanguins du fer, du manganèse... il faut surtout rendre au sérum la chaux qui lui manque pour permettre aux globules la vie et l'activité.

Dans les **Auto-intoxications**, le **Neuro-Arthritisme**, il y a bouleversement du métabolisme du Calcium, diminution de la teneur en chaux du sang et des humeurs, "hypocalcémie". D'où indication de l'emploi de **CHLORO-CALCION** dans :

Urticaire, Accidents sériques (Anaphylaxie).

Asthme, Rhume des foins.

Albuminurie, Œdèmes brightiques.



ÆSCULAPE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE LATÉRO-MÉDICALE

Comité de Patronage

R. BLANCHARD

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

GUIART

Professeur à la Faculté de Médecine
de Lyon

LE DOUBLE

Prof. à l'École de Médecine de Tours
Associé nat. de l'Académie de Médecine

POZZI

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

J. TEISSIER

Prof. à la Faculté de Médecine de Lyon
Associé nat. de l'Académie de Médecine

GILBERT-BALLET

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

LACASSAGNE

Prof. à la Faculté de Médecine de Lyon
Associé nat. de l'Académie de Médecine

Pierre MARIE

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

RÉGIS

Prof. à la Fac. de Médecine de Bordeaux
Corresp. nat. de l'Académie de Médecine

VERNEAU

Prof. d'Anthropologie au Muséum
Conserv. du Muséum nat. du Trocadéro

GRASSET

Prof. à la Fac. de Médecine de Montpellier
Associé nat. de l'Académie de Médecine

LANDOUZY

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

E. PERRIER

Direct. du Muséum d'Histoire naturelle
Membre de l'Institut

RÉMOND

Professeur à la Faculté de Médecine
de Toulouse

Secrétaire Général: Benjamin BORD, Ancien Interne des Hôpitaux de Paris

(Toutes les communications concernant la Rédaction doivent être adressées au Secrétariat général)

Abonnement sans Prime.
12 fr. (Étranger 15 fr.)

A. ROUZAUD, Éditeur
41, Rue des Ecoles, Paris - Téléphone : 530-03
Le Numéro 1 fr. (Étranger 1 fr. 30)

Abonnement avec Prime.
20 fr. (Étranger 25 fr.)

Tableau des Puissances Antiseptiques et Bactéricides de l'ANIODOL

MICROBES	DOSES ANTISEPTIQUES empêchant toute culture dans le milieu ensemencé		PUISSANCE ANTISEPTIQUE de l'ANIODOL par rapport à celle du PHÉNOL	DOSES BACTÉRICIDES ayant tué au bout de 10 heures des cultures dans le milieu de culture		PUISSANCE BACTÉRICIDE de l'ANIODOL par rapport à celle du PHÉNOL
	GRAMMES de PHÉNOL pour 1,000	GRAMMES d'ANIODOL pour 1,000		GRAMMES de PHÉNOL pour 1,000	GRAMMES d'ANIODOL pour 1,000	
Bacille subtils	1,90	0,25	7,6	8,5	0,45	18,90
Bacille coli communis	1,35	0,12	11,25	3,1	0,15	20,70
Staphylocoque doré	1,40	0,07	20,00	2,5	0,25	10,00
Streptocoque pyogène	1,30	0,06	21,70	1,35	0,09	14,50
Bacille pyocyanique	0,95	0,10	9,5	3,10	0,20	15,50
Bacille typhique	1,85	0,035	52,85	3,5	0,15	23,40
Bacille diphtérique	0,4	0,065	6,1	1,1	0,1	11,0
Bacille choléra (Cassini)	1,3	0,05	26,0	1,5	0,15	10,0
Bacille anthracis	1,4	0,075	18,7	11,5	0,4	28,75
Bacille lactique	0,6	0,12	5,0	0,8	0,2	3,0

« Ces nombres font voir d'une façon globale que l'ANIODOL présente une activité en moyenne vingt fois plus grande que celle du Phénol. »
 « Il est à remarquer que quelques nombres émergent au-dessus de cette moyenne d'une façon très notable : Ainsi, celui du Bacille typhique, 52,85, accuse à la fois la résistance particulièrement remarquable de ce microbe à l'acide phénique, et sa délicatesse vis-à-vis de l'ANIODOL. »
 « La même observation, moins intéressante sans doute au point de vue pratique, est à relever pour le Bacille anthracis. »

« Signé : E. FOUARD,
 « Chimiste à l'Institut Pasteur. »

« Au point de vue du mode d'action des antiseptiques, ces nombres apportent une contribution de

« plus à une connaissance antérieure acquise de la supériorité des antiseptiques anticoagulants, ayant « ainsi, non une action essentiellement extérieure sur le corps du microbe, comme les agents coagulants, mais une action physiologique interne, « modificative du protoplasma, conséquence d'une « pénétration osmotique à travers la membrane « enveloppe. »

Signé : E. FOUARD,
 « Chimiste à l'Institut Pasteur. »

Quelle est, d'autre part, la puissance bactéricide des divers antiseptiques ?

Nous empruntons le tableau suivant au journal *Lancet*, du 14 juillet 1906, page 125, qui renvoie, pour plus amples informations, au *Journal of the Royal Sanitary Institute*, vol. xxv, part. 3, page 424 :

ANTISEPTIQUES	ORGANISME	COEFFICIENT de l'ACIDE PHÉNIQUE
Sublime	Bacille typhique	20,00
Créoline	—	2,50
Lysol	—	2,50
Antiseptique de Pearson	—	2,50
Acide phénique	—	1,00
Formol	—	0,30
Chinosol	—	0,30
Chlorure de zinc	—	0,15
Lysoforme	—	0,10
Listérine	—	0,03
Sulfate de zinc	—	0,02
Santitas	—	0,02
Acide borique	—	Nil

En comparant ces chiffres avec ceux des tableaux précédents, on constate que le pouvoir bactéricide de l'ANIODOL étant de 23,40, et celui du sublimé (le plus puissant antiseptique employé à ce jour) de 20,00 seulement, l'ANIODOL le dépasse de près du zéro, les autres antiseptiques ayant un pouvoir de 10 à 200 fois moindre.

Ainsi s'explique la grande supériorité de l'ANIODOL et la faveur dont il jouit auprès du corps médical qu'il a définitivement conquis et qui sait qu'en faisant usage de l'ANIODOL il est certain d'obtenir d'emblée le maximum d'effet thérapeutique, sans exposer le malade au moindre danger, au plus petit inconvénient, l'ANIODOL n'étant ni caustique ni toxique, à l'inverse du sublimé qui reste toujours un poison violent.

ANIODOL

LE PLUS PUISSANT

Antiseptique Désodorisant

Sans Mercure, ni Cuivre — Ne tache pas — Ni Toxique, ni Caustique

N'ATTAQUE PAS LES MAINS, NI LES INSTRUMENTS

OBSTÉTRIQUE — CHIRURGIE — MALADIES INFECTIEUSES

SOLUTION COMMERCIALE : au 1/400^e (Une GRANDE CUILLÈRE dans un LITRE d'EAU pour usage courant).

PUISSANCES { BACTÉRICIDE 23.40 (sur le Bacille typhique)
 { ANTISEPTIQUE 52.85 (établies par M. FOUARD, Ch^{re} à l'INSTITUT PASTEUR)
 Celles du Phénol étant : 1.85 et du Sublimé : 20.

SAVON BACTÉRICIDE A L'ANIODOL 2%

ANTISEPSIE des MAINS de l'OPÉRATEUR, de la PEAU, des SURFACES

POUDRE D'ANIODOL INSOLUBLE remplace l'iodoforme

Réalisation de l'ANTISEPSIE INTERNE par l'ANIODOL pris à l'intérieur.
 Souverain dans FIÈVRE TYPHOÏDE, DIARRHÉE VERTE des NOUVEAUX-NÉS, GASTRO-ENTÉRITE, FERMENTATIONS GASTRO-INTESTINALES, etc.

DOSES : Une grande cuillère de la solution au 1/200^e dans un litre d'eau par cuillérées, ou verres, dans les 24 heures

Echantillons et Renseignements : Société de l'ANIODOL, 32, Rue des Mathurins, PARIS. — SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

NOS DEUX MODES D'ABONNEMENT



Collections des Années 1911 et 1912 d'ÆSCULAPE

COLLECTION 1911 : 60 francs net, sans prime (quelques rares collections).
COLLECTION 1912 : 20 fr. net, sans prime (collections peu nombreuses).

A titre temporaire, nous acceptons au prix de 36 fr. net, sans prime (Étranger 45 fr.), des abonnements de 3 ans, portant sur les années 1912, 1913, 1914; mais l'année 1912, prise séparément, est vendue 20 fr. net, sans primes.

De nombreuses lettres nous sont parvenues de France et de l'Étranger au sujet de nos Primes de Remboursement et du Prix de l'Abonnement. D'une part, certains abonnés ont craint de ne pouvoir bénéficier de la prime lors du renouvellement; d'autre part, certains lecteurs, possédant déjà la plupart des primes offertes, nous ont demandé un prix d'abonnement spécial.

Nous avons créé, pour donner satisfaction à tous les désirs :

1° Des abonnements sans primes à 12 fr. (Étranger 15 fr.).

2° Des abonnements avec primes à 20 fr. (Étranger 25 fr.).

1° Abonnement sans Primes : 12 fr. (Étranger 15 fr.)

Envoyer un mandat de 12 francs (Étranger 15 fr.) à M. Rouzaud, 41, rue des Ecoles, Paris. Les abonnements ne peuvent plus porter sur l'année 1912, sauf pour les abonnements de 3 ans (1912, 1913, 1914), qui sont acceptés, à titre temporaire, au prix de 36 fr. net, sans primes. Le prix des 12 numéros de 1912, pris séparément, est de 20 fr. net, sans primes.

2° Abonnement avec Primes : 20 fr. (Étranger 25 fr.)

L'envoi d'un mandat de 20 fr. (Étranger 25 fr.) à M. Rouzaud, 41, rue des Ecoles, Paris, donne droit à un abonnement d'un an et à l'envoi des primes suivantes, dont la valeur égale celle de l'abonnement. (Désigner deux primes pour le cas où l'une d'elles serait épuisée.) Depuis le 15 février 1913, le prix des 12 numéros 1912 est porté à 20 fr. net, sans primes.

I. — Instruments de chirurgie, médecine, laboratoire.

1° « Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Mathieu.

2° « Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Guyot.

(Nota. — Le « Bon » sera adressé à l'abonné dès la réception du mandat d'abonnement.

II. — Eaux Minérales (France et médicinales seulement).

1° Eau de Pongues, Source *Atize* (une caisse de 50 bouteilles).

2° Eau de Vals, Source *La Reine* (une caisse de 50 bouteilles).

III. — Produits hygiéniques « Innoxa » (France).

1° Bel assortiment de produits hygiéniques et de beauté, d'une valeur de 25 fr. constitué par : 1 flacon titled « Innoxa » ; 1 grand pot cold-cream « Innoxa » ; 3 boîtes poudre « Innoxa » ; 2 tubes cold-cream « Innoxa ». (Sera très apprécié par la femme du médecin.)

IV. — Instruments médicaux.

1° Seringue du Dr Barthélemy, modèle Vigier, stérilisable, spéciale pour huile grise à 40 o/o, avec boîte métal et aiguille en platine iridiée de 5 centimètres; accompagnée de 2 seringues de 1 centimètre cube cristal genre Lier (valeur de l'ensemble 21 fr.).

2° Seringue de 20 centimètres cubes (pour sérum de Luys, etc.) avec tube-raccord caoutchouc, deux aiguilles et boîte métal (valeur 21 fr.).

V. — Livres.

1° *L'Art et la Médecine*, par Paul Richer, membre de l'Académie de médecine; ouvrage de grand luxe, 552 pages, 50 illustrations (valeur 30 fr.).

2° *L'Assiette au Beurre*, un beau volume album contenant cinquante-cinq illustrations de numéros différents, illustrés

par nos meilleurs humoristes (Willette, Abel Faivre, Guillaume, Steinlein, Roubille, Mirande, Ricardo Flores, etc.) (Valeur 25 fr.).

10° *Œuvres de Rabelais*, 4 vol., édition des Bibliophiles, reliure d'amateur, tête dorée (valeur 24 fr.). (Les œuvres de notre vieux et savoureux confrère s'importent à toute bibliothèque médicale.)

11° *Les Différences et les Malades dans l'Art*, par le Professeur Charcot et Paul Richer; ouvrage de grand luxe, nombreuses illustrations (valeur 20 fr.).

12° *Œuvres d'Alfred de Musset*, édition de la collection artistique Jouve, 7 volumes (*Premières Poésies*, *Poésies Nouvelles*, *Comédies et Proses* (4 vol.), *Contes, Nouvelles, etc.*, *Confession d'un Enfant du Siècle*) (valeur 21 fr.).

13° Quatre volumes à choisir parmi les 6 volumes suivants de Georges Cain, à 5 fr. l'un, largement illustrés : *Coms de Paris*, *Fronnades dans Paris*, *Nouvelles Prononcées dans Paris*, *A travers Paris*, *Pierres de Paris*, *Environ de Paris*. (Si la valeur des livres choisis dans cette liste dépasse 20 fr., l'abonné devra envoyer le supplément.)

14° *Le Cabinet secret de l'Histoire*, par le Dr Cabanès; 4 vol. illustrés, à 5 fr. l'un (valeur 20 fr.).

15° *L'Éducation artistique* par l'Image et l'Anecdote, par Paul Bayard, inspecteur des musées; vol. de grand luxe, 600 pages, 400 illustrations (valeur 36 fr.).

16° *Œuvres complètes de Shakespeare*, traduction publiée il y a trois ans par la Maison Flammarion; 8 beaux volumes illustrés, à 3 fr. 50 (valeur 28 fr.).

17° *Vingt francs de livres à choisir dans la liste suivante*: *Mœurs intimes du Passé*, par Cabanès (4 vol. à 3 fr. 50 l'un); *L'Art ébélien*, ses licences, par le Dr Witkowski (1 vol. à 5 fr.); *Les Morts mystérieux*

de l'Histoire, par Cabanès (2 vol. à 3 fr. 50 l'un); *Les Inscriptions de l'Histoire*, par Cabanès (6 vol. à 3 fr. 50 l'un); *— Paveuses Déesse*, par le Dr Lucien Nass (1 vol. à 3 fr. 50); *— Monsieur l'Après*, par L. Nass (1 vol. à 3 fr. 50); *— Curiosités Médico-Artistiques*, par L. Nass (2 vol. à 3 fr. 50 l'un); *— Les Accouchements à la Cour*, par le Dr Witkowski (1 vol. à 10 fr.); *— Théâtre de Molière*, pub. par Jouve, avec la préface de 1682; toute bibliothèque médicale doit posséder l'œuvre de Molière (8 vol. à 3 fr. l'un); *— Les Mystères des Dieux (Fœtus)*, par Pierre Ploeb (valeur 6 fr.); *— Ingres* (d'après une correspondance inédite), par Boyer d'Agen (valeur 25 fr.); *— Les Confessions de J.-J. Rousseau*, édition des Bibliophiles (3 vol. à 3 fr. l'un); *— Marcel Inconnu*, par le Dr Cabanès (1 vol. à 5 fr.); *— Le Maroc pittoresque*, par J. du Fail (1 vol. de luxe, largement illustré, à 10 fr.); *— Lettres de mon Moulin*, par A. Daudet (1 vol. de luxe, abondamment illustré, à 10 fr.). Si la valeur des livres choisis dans cette liste dépasse 20 fr., l'abonné devra envoyer le supplément.

VI. — Abonnements. (Les personnes abonnées déjà directement à l'une des Revues ci-dessous ne peuvent la choisir comme prime.)

18° *La Grande Revue*, bi-mensuelle, abonnement d'un an (val. 20 fr. pour la France; 25 fr. pour l'Étranger).

19° *La Revue* (directeur : Jean Finot), bi-mensuelle; abonnement d'un an (valeur 24 fr. pour la France; 30 fr. pour l'Étranger).

20° *L'Art Décoratif*, mensuel (Revue de l'Art ancien et de la Vie artistique moderne); nombreuses planches en couleurs susceptibles d'être encadrées; abonnement d'un an (valeur 22 fr. pour la France; 26 fr. pour l'Étranger).

SOMMAIRE DU N° D'OCTOBRE

Le Docteur Paul Paulin, Statuaire (12 illustrations).

Par George Vian, Professeur à l'École dentaire de Paris.

Les trois blessures de Napoléon : Toulon, Damnanhour, Ratisbonne (2 illustrations).

Par le Dr G. Ravarit.

Exorcisme chez la prostituée juive au Maroc (3 illustrations).

Par le Dr H. Doussans.

Souvenirs d'un pharmacien élève de l'École du service de santé militaire de Strasbourg en 1870 (10 illustrations).

Par E. Simair.

L'Amour mystique (8 illustrations).

Par le Dr Ch. Guibert.

Comment s'est constituée l'ancienne École de Médecine de Montpellier (8 illustrations).

Par le Dr Paul Delmas, professeur agrégé de la Faculté de Médecine de Montpellier.

La brillante participation médicale au II^e Salon des Étudiants de Lyon (19 illustrations).

Par le Dr Nemo.

Scène de rites magiques dans les caveaux d'un temple initiatique (Simili-gravure hors texte).

Par G. de Tromelin.

</

APRÈS LA MORT DE L'EMPEREUR

Depuis quelque temps, Saint-Hélène exerce un prestige tout particulier sur les historiens de Napoléon qui, délaissant un peu l'Empereur tout puissant, le maître de l'Europe, s'attardent dans l'humaine maison de Longwood auprès du sublime vaincu prisonnier.

Et cela se comprend aisément. Rien n'est plus beau, rien n'est plus poignant dans cette époque, que son dernier chant, que ces dix années de martyre obscur, d'humide misère, où l'Empereur apparaît plus grand que sur le trône de l'univers.

Après l'émouvante et magistrale histoire de M. Frédéric Masson : *Napoléon à Sainte-Hélène*, après la vivante évocation de M. Paul Frémeaux, voici que M. Albéric Cahuet vient à son tour nous parler de l'angé capif. Il a intitulé son livre *Après la mort de l'Empereur* (1); et, en effet, dès son premier chapitre, l'Empereur est mort, et les derniers fidèles demeurés auprès de lui, après l'avoir enseveli sous le manteau de Marengo, après avoir assisté à ses obsèques funéraires, vont rentrer en Europe sur un mauvais voilier, le *Camel*, dans la traversée durera soixante-cinq jours. Mais l'Empereur mort est plus vivant que jamais; il est entré tout de suite dans la gloire éternelle, il est là, dominant chaque page du récit de M. Cahuet, il hante la pensée de ses personnages, il est le héros de cette histoire.

M. Albéric Cahuet, un romancier de talent, qualités et délicat, a gardé toutes ses qualités de vie palpitante et d'émotion en devenant historien, et son livre, rédigé après de longues et patientes études, sur des documents inédits, est, avec toute sa gravité, d'une bien grande séduction.

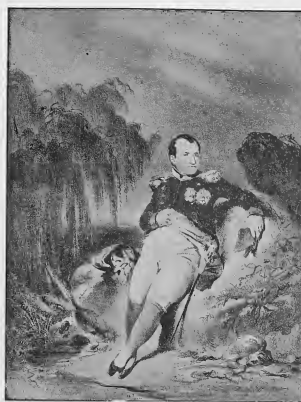
(1) Un volume : 3.50. Emile-Paul, éditeur, Paris.

Laissons les personnages qui occupent autour de Napoléon le premier plan dans

l'histoire de la captivité, M. Albéric Cahuet s'est limité à l'étude de des plus humbles et peut-être si nous plaçons Bertrand au-dessus de toute comparaison — des plus sûrs fidèles —. Il est passé des appartements des maîtres dans les logis des serviteurs, et il a consacré son livre au valet de chambre Marchand, à l'huissier Santini, au chasseur Novrazar, et au garde des livres Saint-Denis.

Parmi ces personnages, il en est deux qui sont particulièrement intéressants : Marchand d'abord, le premier valet de chambre, dont la longue fidélité fut récompensée par des titres et des honneurs sous le Second Empire, et aussi par cette décision de l'Empereur, qui fit de Marchand son exécuteur testamentaire, déci-

sion qui vaut tous les titres de noblesse du monde. Et ensuite cet extraordinaire Santini, ce pauvre



« Sonneur » — Napoléon songeur pris du saule de Ste-Hélène (D'après une lithographie de Lavigne; Cabinet des Estampes)

Camel, il était un autre personnage que M. Albéric Cahuet n'a fait que signaler et qui nous intéresse particulièrement : le vieux parler d'Antommarchi, l'anatomiste florentin venu à Sainte-Hélène sur la recommandation du cardinal Fesch.

Il emportait dans une petite malle cou-

verte en peau, et contenu dans une boîte verte, un émouveau souvenir du mort, le masque en plâtre du visage de l'Empereur.

Le moulage devait lui servir à créer, pour le public, la médaille de son rôle à Sainte-Hélène. Mais on ne tarda pas, à bon droit, à lui en contester la possession légale.

Rien n'est plus intéressant que cette question du masque de l'Empereur, que le Dr Cabanis vient de mettre au point dans un récent volume. Antommarchi emportait le moulage, mais il l'avait acquis par des moyens que la morale réprouve. Dans ses *Mémoires*, datés de 1835, dit le Dr Cabanis, Antommarchi exposait qu'un « agent du gouvernement anglais l'avait suivi de Sainte-Hélène à Londres, dans l'espoir de s'emparer du masque de Napoléon »; et qu'il avait dû déposer une plainte, « portant que parmi les effets du comte Bertrand et dans la maison même qu'il habitait, se trouvait un buste en plâtre du général Bonaparte qui lui appartenait et que pourtant le comte et la comtesse retenant avec obstination. En conséquence, il fut autorisé à employer la force armée et à s'en saisir; le grand-maître réclama; le commissaire de police, instruit de l'espèce de propriété qu'avait Burton, retira l'autorisation qu'il avait donnée; et Antommarchi resta possesseur du masque.

On lui proposa de l'acheter moyennant 6.000 livres sterling, qu'il refusa, et déclara que Antommarchi resta seul détenteur de l'objet qu'on lui avait si à peine disputé, mais qu'il s'était indûment approprié. Un document récemment mis au jour par M. Frédéric Masson (1), dissipe

(1) Le cas du chirurgien Antommarchi. *Autour de Sainte-Hélène*, 1^{re} série.

PHARMACIE CHARLARD-VIGIER, Ph^{ce} de 1^{re} cl. et R. HUERRE, Ph^{ce} de 1^{re} cl., Docteur ès sciences, 12, BOULEVARD BONNE-NOUVELLE, PARIS

TRAITEMENT DE LA SYPHILIS PAR LES INJECTIONS MERCURIELLES INTRA-MUSCULAIRES DE VIGIER

Huile grise stérilisée indolore de Vigier à 0 g. 40 d'Hg p. 100 cc. (Codex 1908). Prix du flacon, 2,25; Double flacon, 4,25. Un centimètre cube représente 0 gr. 40 de mercure métallique.

Pour injecter l'huile grise, se servir de préférence de la seringue spéciale stérilisable du Dr Barthélemy, nouveau modèle *Vigier* à 15 divisions, dont chaque division correspond à 1 centig. de mercure.

La seringue avec une aiguille en platine iridié de 5 centimètres. Prix à la Pharmacie Vigier, 15 francs. Son ser. sert de la seringue de Pravaz, une division correspond à 0 gr. 02 de mercure.

Huile au catamol stérilisée indolore de Vigier à 0 gr. 05 (et à 0 gr. 10) par cc. Grâce à la constance spéciale de cette huile, le catamol est maintenu en suspension.

Huile au Bi-iodure de Mercure indolore Vigier à 0 gr. 01 par cc.

Huile au Sublimé indolore Vigier à 0 gr. 01 par cc. la plus active, la plus assimilable, la mieux tolérée de toutes les préparations mercurielles solubles.

Ampoules au Benzoate de Mercure hypertoniques indolores Vigier. Solution aqueuse saccharosée à 0 gr. 01 et à 0 gr. 02 de Benzoate d'Hg. par cc.

Ampoules au Bi-iodure de Mercure hypertoniques indolores Vigier. Solution aqueuse saccharosée à 0 gr. 01 et à 0 gr. 02 d'iodure d'Hg. par cc.

Pour éviter les accidents locaux chez les syphilitiques se servir tous les jours du SAVON DENTIFRICE VIGIER, le meilleur antisyphilitique, 3 fr.

Pharmacie, 12, Boulevard Bonne-Nouvelle, Paris

MÉTHODE SOUS-PÉRIÉALE ET INTRA-VAGINALE (Marques déposées)

Pour les Hommes } Disques Mercuriels Vigier à 0 gr. 04 et à 0 gr. 06 d'onguent mercuriel.
Brindilles Mercurielles Vigier à 0 gr. 12 et à 0 gr. 01 d'onguent mercuriel.

Pour les Femmes } Bâtons Mercuriels Vigier à 0 gr. 10 et 0 gr. 20 d'onguent mercuriel.

Introduire selon la gravité des cas. — Sous le prépuce, un disque ou une brindille une ou deux fois par jour; dans le vagin, une balle une ou deux fois par jour.

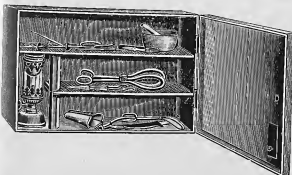
Suppositoires d'huile grise de Vigier, à 0 gr. 02 et 0 gr. 04 de mercure; Ovules mercuriels de Vigier, à 4 gr. et à 6 gr. d'onguent par frictions; Savon mercuriel Vigier, à 35 p. 100 de mercure, remplace les frictions; Emplâtre au Catamol du Dr Quinquand, contre la syphilis de l'enfance.

FORMULATEURS ET STÉRILISATEURS

HÉLIOS

ÉCONOMIE et SIMPLICITÉ
NI PRESSION, NI LIQUIDES

Stérilisateur n° 2 avec un formateur A. . . 37 fr.
Formateur B avec 500 pastilles. 16.80



Brochures et Renseignements
sur les autres modèles sur demande :

27, Rue des Petits-Hôtels, PARIS

là-dessus toute équivoque. Dans ce manuscrit, fragment d'une conférence d'un certain docteur Gravel, l'auteur tend à prouver que le masque n'a pas été moulé par le chirurgien Antommarchi, mais bien par le médecin Burton.

Burton assistait à l'autopsie de l'Empereur; c'est lui qui eut le premier l'idée de mouler la face impériale, et qui avait indiqué le gisement de plâtre nécessaire pour cette opération. Il prétend, et toutes les apparences sont en sa faveur, que là où avait échoué Antommarchi, il réussit heureusement. M^{me} Bertrand s'était emparée du masque et avait refusé de le rendre, promettant seulement de donner la meilleure épreuve que l'on ferait en Angleterre.

Une lettre du docteur Burton à la comtesse Bertrand confirme les assertions du médecin anglais; malgré ses réclamations, celui-ci fut dépossédé; mais tant qu'il vécut, Antommarchi n'eleva pas la moindre revendication, à part l'allusion vague qu'il fait, dans ses Mémoires, à l'espèce de propriété qu'avait Burton, ce qui équivaut presque à un aveu. Ce n'est que quelques années après la mort de Burton, qu'il se décida à tirer profit de son moulage.

Antommarchi ne fut-il qu'un imposteur? Cela semble bien plausible, maintenant que l'opinion est fixée sur la vanité et la nullité du personnage. Napoléon, réduit pendant sa captivité à recevoir les soins de médecins sans études, sans pratique, à peine diplômés, n'en eut pas de pire que cet anatomiste au rabais que l'on eût dit envoyé exprès pour l'autopsie.

M. G.

DISEURS DE MOTS,

FAISEURS DE MAUX

Ce vieux dicton me revenait à l'esprit il y a quelques temps, comme je l'issais le

spirituel article d'un de nos bulletiniéris les plus connus pour son scepticisme, sa fine ironie, toujours séduisante, souvent injuste. Comme par hasard, il y eût question du corps médical, et comme par hasard, nos revendications y étaient commentées, appréciées avec ce souci d'exactitude par quel un caricaturiste habile sait transformer en babouin Apollo lui-même.

Le maître en bien dire, qui gratifiait de ses flèches un de nos chirurgiens dont les mérites professionnels sont au-dessus de tout éloge, sait fort bien en son for intérieur de quoi il retourne. Trop avisé pour asséoir sa conviction sur les décisions de dame Justice, sa sympathie, en temps ordinaire et pour tout citoyen autre qu'un médecin, eût été tout entière du côté de la barre où n'est point Grippeminaud.

Mais quoi! c'est d'un médecin qu'il s'agit! Haro sur le baudet!



Rowlandson. — Toucher pour toucher, au femme recevant de l'argent à la manière des médecins.

accuse l'appareur de l'avoir transformée en tire-lire, réclame la grosse indemnité... De preuves, hélas! Le chirurgien est condamné!

Même à Tombouctou, la chose paraîtrait incroyable. Elle est cependant, et, triste à dire, elle sera de plus en plus; parce que

les juges ne sont pas des agrégés de mathématiques; parce qu'un jugement n'est pas un problème de sciences exactes à résoudre; parce que les faits de la cause, en justice, ne sont que pour les esprits simplistes la partie importante d'une affaire; parce que, ce qui importe surtout, c'est l'état d'esprit des juges et du laïc, qui, en l'occurrence représentent, impatients, le plus souvent, parfois inconscients, l'opinion publique.

Et c'est là ce qui rend si grave la signification d'un tel procès. Par là se décide l'opinion vraie du public à l'égard de la profession médicale. Un bon jugement a dit plus long que vingt aimables propos de salons.

Qu'on ne traite point pareille assertion de paradoxe ou de parti pris d'ouïes les conséquences d'une simple décision de justice, qui en somme est susceptible d'appel. Nous savons fort bien qu'il existe un nombre considérable de braves gens, dont sont faits les bons clients, qui reconnaissent notre soul de leur être utiles, qui nous conservent leur amitié, leur confiance, lors même que le succès ne répond pas toujours à nos efforts. Mais, à côté d'eux croit, avec une rapidité peu rassurante pour l'avenir de notre profession, le bataillon des malfaiteurs, les uns sincères, les autres... convaincus qu'il y a un parti à tirer du désaccord installé entre le médecin et le client.

Des sincères, ne disons rien. Nous nous donnons bien vingt-quatre heures, et plus, pour maudire nos juges. Laissons vingt-quatre ans, pour maudire le médecin, aux affligés, à ceux que frappe le drail d'être aimés. Avant ce temps révolue... nous serons rappelés et redevenus d'êtres très chers.

PRODUITS SPÉCIAUX de la SOCIÉTÉ des BREVETS "LUMIÈRE"

Échantillons et Vente en gros: MARIUS SESTIER, Pharmacien, 9, Cours de la Liberté, LYON

CRYOGÉNINE

ANTIPYRÉTIQUE

ET ANALGÉSIQUE

Un à deux grammes
par jour

LUMIÈRE

Pas de
Contre-Indications

PERSODINE

DANS TOUS LES CAS D'ANOREXIE

ET D'INAPPÉTENCE

LUMIÈRE

HÉMOPLASE "LUMIÈRE"

MÉDICATION ÉNERGIQUE
DES DÉCHÉANCES ORGANIQUES

FORMES : Ampoules, Dragées, Cachets

NÉOKOLA "LUMIÈRE"

Représente son poids de

KOLA FRAICHE

HERMOPHÉNYL "LUMIÈRE"

possède toutes les propriétés des Sels de Mercure

NON IRRITANT & PEU TOXIQUE

Ampoules indolores pour injections

SAVON A L'HERMOPHÉNYL "LUMIÈRE"

Toilette et antiseptie de la peau

Mais les autres, la catégorie des habiles gens! Elle se compose d'éléments bien disparates :

A. Littérateurs avisés, dont le faible est d'aimer la besogne facile, et le fort, d'abandonner dans le sens qui plaît le plus au public, de satisfaire à son goût pour les bonnes plaisanteries, bien réchauffées ;

B. Hommes de théâtre, blasés sur l'adaptation à la scène du roman-feuilleton, qui savent trouver un filon nouveau en la présentation d'un type de médecin dit « moderne ». C'est la mine inépuisable depuis Plaute, depuis Molière — et c'est toujours l'attitude d'emboîter le pas à ces illustres prédecesseurs — des tirades sensationnelles, des situations grotesques ou pathétiques — des effets prévus et goûtés, pour cause, aux salons mondains comme à la loge de Mame Pipolet. Le médecin ainsi représenté constitue un personnage rarement sympathique, souvent méprisable, toujours inquiet.

C'est là ce que nous avons recueilli de plus clair à remplacer le prêtre dans la société actuelle pour un tas de petits conseils et pour nombre d'oraisons où nous nous dispenserions bien volontiers d'intervenir. Nous y avons gagné — en apparence et momentanément — une situation prépondérante qui pèse contre nous chez le commun, lequel est fort répandu, le sentiment de jalousie malveillante accordé à tout ce qui dépasse la moyenne par le grain, l'influence, l'instruction et l'intelligence.

C. Troisième catégorie, n'ayant rien de commun, je me hâte de le dire, avec les précédentes que les navigateurs procédés à notre égard. Nous n'en dirons qu'un mot : ce sont les plus nombreux, mais ils comptent si peu! C'est la nuée des agents d'affaires, pures gens à qui manque le réconfort de l'estime publique ou privée, et qui ne nous frappent qu'à la bourse. Spéculant, à petits risques, sur la sottise et l'ingratitude humaines, ils font briller aux yeux des opérés ou des patients mécontents l'espoir d'une riche indemnité ; un tant pour cent de la recette leur est promis, qu'ils touchent par transaction avec le médecin désireux de s'éviter une histoire — ou par les bons soins de dame Thémis, à la faveur de l'assistance judiciaire accordée à tous



Rowlandson. — Huile de massacar

clients sans aucun discernement. S'il n'est soutenu par les œuvres de secours confraternelle, le malheureux médecin est heureux de s'en tirer, au mieux, avec quelques cinq cents francs de frais pour son avoué, autant pour son avocat, plus le temps perdu, les ennemis, les rancœurs, etc. Tant pis pour lui.

Le vrai danger pour le corps médical ne vient pas de ces gens-là. Il est dans l'état d'esprit du public, état qui s'est créé pour une part par lui-même, mais auquel ont surtout contribué les influences malveillantes que nous venons de rappeler.

Nos vrais ennemis, ce sont ceux qui par dilettantisme, par flagornerie pour les instincts de la foule, étalent à tout propos un mépris injustifié pour notre profession, la dénigrent de parti pris, créent cet état de réceptivité par où seront acceptées toutes les bouffées, toutes les calomnies dont chaque jour nous amène ample provision.

C'est de ce côté qu'il faut agir. Par malheur, les préjugés sont d'autant plus difficiles à déraciner qu'ils sont plus injustes, et Dieu sait si la conception que se fait du médecin le public est faussée par son propre jugement et par les données de nos littérateurs!

Pour savoir ce que pense de vous le maître de la maison, regardez, dit un proverbe arabe, à l'accueil des chiens et des valets. Si, pour connaître l'opinion du public à notre égard, il nous en faut rapporter au roman ou au théâtre contemporain... je n'insiste pas. Ce n'est pas par modestie, et nous y reviendrons quelque jour.

Remettre le médecin en la place respectée qu'il mérite n'est pas une tâche des plus aisées. Elle n'est pas irréalisable, puisque nous avons pour nous le bon droit. Mais n'ayons pas la faiblesse de croire que de longtempes les jugements de cour nous feront blancs quand ils pourront nous faire noirs.

CH. ESPOSIT.

(in *Progrès Médical*)

P. S. — Rien n'est nouveau sous le soleil. Une pièce tirée du *Régiment général* pour l'office des accouchées du *Hôtel-Dieu*, affichée à l'office (20 mars 1913) en garde les chirurgiens dudit hôpital contre les nouvelles accouchées qui, après leur sortie, sollicitent la charité publique en se disant « mal accouchées, blessées ou déchirées. »

AFFECTIONS BRONCHO-PULMONAIRES
Grippe, Scarlatine, Rachitisme

SOLUTION PAUTAUBERGE

au chlorhydro-phosphate de chaux créosoté

LA MIEUX TOLÉRÉE DES PRÉPARATIONS CRÉOSOTÉES

Par l'action antiseptique qu'elle exerce à la fois sur les voies digestives et pulmonaires et par les éléments minéraux qu'elle fournit au système osseux et à la cellule, la **SOLUTION PAUTAUBERGE** est le médicament de choix de la bronchite chronique et de la tuberculose, et le remède le mieux indiqué pour obtenir la reconstitution physiologique dans les maladies paratuberculeuses.

L. PAUTAUBERGE, Courbevoie-Paris et Institut Pautauger

Maladies du Cerveau
ÉPILEPSIE - HYSTÉRIE - NÉVROSES
Traitement depuis 40 ans avec succès par les

SIROPS HENRY MURE

1^{er} Au Bromure de Potassium, 2^e Au Polybromure (potassium, sodium, ammonium), 3^e Au Bromure de Sodium, 4^e Au Bromure de Strontium (excepté de baryte).
Rigoureusement dosés, 2 grammes de sel chimiquement pur par cuillerée à potage.
Établies avec des soins et des éléments susceptibles de satisfaire le praticien le plus difficile, ces préparations permettent de composer extérieurement dans des conditions idéales, — FLACON 1/2 L. —
petite dose des divers bromures seuls ou associés, la valeur thérapeutique de ces bromures.

Maison HENRY MURE, A. GAZAGNE, N° 61 rue d'Alsace, Pont-Saint-Espirit (ten).

LA TOUX

Dans toutes les

AFFECTIONS PULMONAIRES

est IMMÉDIATEMENT CALMÉE par le

SIROP DU D^R BOUSQUET

A LA DIONINE-MERCK

Chaque cuillerée à bouche renferme :
0 gr. 01 DIONINE-MERCK.
1 goutte BROMOFORME chimiquement pur.
VI gouttes Alcoolat de racine d'aconit.

Ce Sirop constitue, sous une forme agréable, la meilleure médication à opposer aux Affections des Voies respiratoires accompagnées de toux opiniâtre, d'épuisement nerveux et d'insomnie, etc.

Dose quotidienne pour les adultes : 4 à 8 cuillerées à potage

PÂTE DU DOCTEUR BOUSQUET

A LA DIONINE-MERCK

D'un goût très agréable, calme rapidement l'irritation pharyngée et laryngée du début des rhumes, rend de grands services à tous ceux qui font usage répété de la parole.

Dans toutes Pharmacies et Drogueries de France et de l'Etranger

DÉPÔT GÉNÉRAL :
Pharmacie du Docteur BOUSQUET, 140, Faubourg Saint-Honoré, Paris

LA MORT ET LES POÈTES

Le glas tinte...

C'est l'autonne
C'est la fête des morts lugubre et monotone!
Tous, ce soir, en tumulte, ont vidé leur
[cerceuil,
Leur hôte éternelle à pour eux pris le
[deuil,

En ce jour où tout nous rappelle la mort,
où involontairement nous songeons qu'elle
viendra pour nous comme elle est venue
pour d'autres, il n'est peut-être pas sans
intérêt d'en parler, de voir comment,
côté à côté avec le culte de la patrie, le
désir de la gloire, le délire et les douleurs
de l'amour, sa fatalité et son mystère ont
de tout temps fait tressaillir le cœur de
l'homme et résonner la lyre des poètes.

Ce thème de la mort, on le retrouve dès
le début même de notre littérature. C'est
que sa pensée n'a pour moyen à elle le
monde catholique. Il attendait dans l'effroi
et en faisant pénitence la venue de l'an
mil; soumis à la domination de l'Eglise,
il savait que l'homme n'est envoyé sur la
terre que pour y faire son salut; son esprit
était sans cesse ramené au problème des
fin dernières et la vie ne lui apparaissait
que comme une préparation à la mort.

Il l'envisageait avec un trouble et un
respect angoissé qui ne cessent pas lorsque,
l'an mil passé, le monde demeure
debout. Il avait fait de la mort, selon
l'expression de Gaston Paris, une sorte de
divinité aveugle et cruelle et, comme
toutes les divinités, on la redoutait et on
la célébrait tout ensemble.

Un moine de Froimont, Hélinant, la
chantait aux dernières années du
xiii^e siècle dans une sorte de longue com-
plainte qui a été plusieurs fois réécrite.
Dans ce poème assez mal ordonné, Hélinant
envoie à ses amis, afin de leur inspi-
rer une crainte salutaire, la mort elle-

même personnifiée; il l'envoie aussi aux
princes, aux cardinaux. Et on voit poindre
là à son origine, confuse il est vrai et bien
imparfaite encore, l'idée qui inspirera

plus tard les
Dances mac-
cabres.

Vers le xiii^e
siècle com-
mença à se ré-
pandre la lé-
gende des *Trois morts* et des
Trois Vifs, qui fut mise en
vers par de nom-
breux poètes et dont
M. de Montal-
gion a repro-
duit une ver-
sion (1).

Les trois
Morts parlent
d'abord. Le
premier an-
nonce aux
« Vifs » que :

Nonobstant
[quelconque
Puissance,
[honneur, force
[ou jeunesse,
il leur « con-
vient mort re-
cevoir ».

Une mort las !
[si douloureuse,

Si amère, si angoissante,
que les morts

Ne voudraient jamais revivre
Pour mourir encore de tel mort.

Il leur représente l'état repoussant dans
lequel ils seront :

Et après que
[vous serez
[morts
Tous ainsi que
[pauvres
[trauds
Vous serez hi-
[jeux et pautes.

Et désignant
ses compa-
gnons et lui-
mê me, il
ajoute :

Naguère étions
[puissants
[hommes,
Or sommes tels
que vous
[voyez !

La puissance
et la richesse
ne sont donc
que vanité. Le
second mort
l'exprime à son
tour :

Pour un peu
[de joie vaine,
Un peu de plai-
[sance mon-
[daine,

Qui est de si
[courte durée.
Tôt venue, plus
[tôt allée !

Voulez-vous perdre la joie fine
Du paradis qui point ne fine.
Et non seulement, leur dit-il, vous per-
drez la joie infinie du paradis, mais
... Qui pis est, damnés serez.



Châtel de Correspondant officiel.
Rowlandson. — L'Hydropisie couronnant la Phibie.

(1) Cité par Léon Larnaud : *Les Poètes de la Mort*.

Puis le « tiers mort » prend la parole ;
O folle gent mal avisée,
Quand je vais ainsi déguisée
De divers habits et de robes.
Et d'autres choses que tu robes
Ta puante charogne à vers.

Après des conseils aux puissants de
montrer plus de douceur ou plus exacte-
ment moins d'injustice envers ceux qui
font les lauriers et qui, tout nus, crient
les « vifs » répondent. Le premier
se demande quelle est la nécessité de vivre
si la vie doit être malheureuse et aboutir à
la corruption qu'est la mort.

Pourquoi nous fit onques Dieu naître
En ce méchant monde pour être
Si tôt livré à telle ordure !
De ma vie, n'ai jamais eue
Car je vois que les gens qui vivent
Tant de malheuresités s'ensuivent.
Que je prise trop mieux à l'heure.
Le pauvre état des trépassés.
Le « second vif » parle comme un con-
verti :

Fi, charogne qui rien ne vaut !
Tu aimais mieux les grands chevaux,
Les beaux habits, si peu durables,
Et telles choses corrompables
Pour ton méchant corps et rebelle
Que tu me fais une âme belle !
Le « tiers vif » enfin, rend grâce à la
rencontre qu'ils ont faite de ces trois
morts, lesquels, dit-il...

... Nous ont donné connaissance
De la mort et de la méchance
Qui nous vient finir notre joie.

Tous, en effet, nous sommes assaillis
par la mort, que nous soyons de « riches
hommes » ou bien de « gent méconne ».
Et il conclut :

N'en parlons plus, c'est tout néant.
Maintenant je suis clairvoyant,
Que la joie du monde est brève
Et la fin d'elle point et griève.
En enfer est horrible peine;
En paradi à joie pleine.

SPLÉNODOSE
RATE - FOIE - THYROÏDE
TUBERCULOSE pour toutes les formes et à toutes les périodes
PALUDÈME - ANÉMIE - MALADIES INFECTIEUSES etc.
THYRODOSE
Artériosclérose OVARO-THYROÏDINE Rachitisme
INSUFFISANCE THYROÏDIENNE et OVARIENNE
OBÉSITÉ - Troubles de la Menstruation et de la Fertilité - MYXÉDÈME
PLACENTODOSE
PLACENTA - MAMMAIRE
Insuffisance lactée - Placentalité des seins et de l'utérus
Ménopausa - Mictères - Fibromes - Tumeurs.
Dépôt : Laboratoire du D^r FRAYSSE, 120, Rue d'Amboise, PARIS

Traitement des Varices

Migraines
Maux d'estomac,
Maux de reins
CONSTIPATION
Douleurs périodiques chez la femme
PARALYSIES
Troubles circulatoires, etc.
par la BOUTE ou la CEINTURE

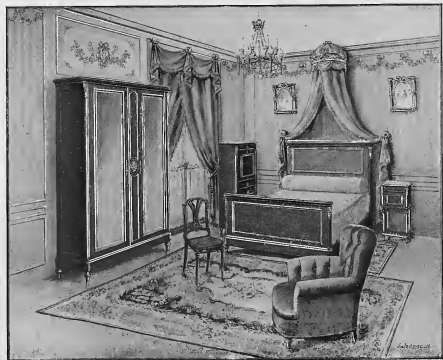
Electro-Paradique

Brevet S. G. D. G. du D^r Gaston PEGOT
Exposé franco des Notices explicatives
Maison MATHIEU, 113, boulevard, St-Germain, Paris
Téléphone Gobelins 11-10

TUBERCULOSES
Bronchites, Catarrhes, Gripes
L'ÉMULSION MARCHAIS Phospho-
Créosote
Calme la toux, nettoie les bronches
à 6 cuillerées à café dans lait, bouillon.
Bien tolérée - Par les enfants.

E. CHATELAIN COMMISSION EXPORTATION

31, Avenue Daumesnil, PARIS (XII^e)
TÉLÉPHONE : 903-86



Visiter Ateliers et Magasins
GRAND CHOIX DE CHAMBRES A COUCHER
SALES A MANGER ET SALONS
CABINETS POUR DOCTEURS

La Maison se charge de l'exécution de tous Travaux d'Ebénisterie

Ainsi trouvons-nous exprimés, dès les premiers pas de notre littérature, le sentiment de la fragilité de la vie et de la vanité des plaisirs terrestres, comparés à l'éternité qui attend l'homme après la mort et à la plénitude du bonheur qui dépend de lui d'y goûter.

Sans doute il lui faudra faire violence à la concupiscence de sa nature. Qu'il considère donc quelle est la destinée de ce corps périssable aux plaisirs duquel il sacrifie son âme immortelle; qu'il se figure ce corps roidi et se décomposant entre les quatre planches de son cercueil, proie nauséabonde des vers, devenu une charogne comme le disait « le tiers mort », et comme dans la pièce qu'il intitulerait précisément « Une Charogne », Baudelaire le laissera entendre à celle qu'il appelle son « ange »...

Et pourtant, vous serez semblable à cette ordure, à cette horrible infection,

Étoile de mes yeux, soleil de ma nature,

Vous! mon ange et ma passion!

Où, telle vous serez, ô la reine des grâces,

Après les derniers sacrements,

Quand vous irez sous l'herbe et les doraisons grasses

Moisir parmi les ossements.

Elle est fréquente chez les poètes cette douloureuse image de la corruption de la beauté féminine. Elle est déjà dans une pièce anonyme du ^{xv}^e siècle : La complainte de la Demoiselle; elle est chez Ronsard :

Ton test n'aura plus de peau

Et ton visage si beau

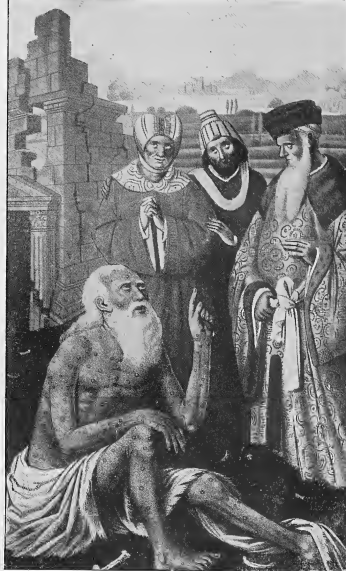
N'aura veines ni artères ;

Tu n'auras plus que des dents,

Telle qu'on les voit dedans

Les têtes des cimetières.

Elle se retrouve encore plus tard chez bien d'autres, chez Théophile Gautier, chez Jean Lahor. Au ^{xv}^e siècle, la pensée de la mort fleurit admirablement dans la littérature et dans l'art. C'est l'époque des Danses macabres, exécutées à Saint-Paul de Londres, à Bâle, à Lubeck, à la Chaise-Dieu, à Bèze, à Lucerne, où l'on voit la mort figurée par une squelette, entraînant, dans une ronde derrière des personnages de diverses conditions. Ainsi était symbolisée aux yeux de tous l'égalité devant la mort et sa fatalité.



Simoa le Lépreux

Les cimetières n'étaient point alors des asiles paisibles et presque déserts ; on s'y promenait, on s'y réunissait ; on y entendait des prêches, on y donnait des bals. Cependant des marchands avaient leurs échoppes sous les galeries entre les ossements qu'on y entassait lorsqu'on devait déterrer les morts anciens pour faire de la place aux morts nouveaux ; Villon y venait souvent ; avant Hamlet il médita sur la mort en s'inclinant sur quelque crâne :

Quand je considère ces têtes

Entassées en ces charniers.

Il eût aussi sujet de méditer sur la mort, non plus dans un cimetière et en face d'ossements étrangers, mais, endroût plus sinistre encore, dans une des goûtes du Châtelet et en face de l'image d'une potence où il voyait déjà son corps se balancer.

La mort tient donc une grande place dans son œuvre. Quant aux poètes qui sont venus après lui, s'ils ont consacré quelques poèmes à la mort, ils n'ont pas été comme lui hantés par sa pensée.

On trouve peu de chez dans Marot, davantage dans Ronsard et même dans Malherbe. Le ^{xvii}^e siècle est proche. Le thème de la mort est modifié. On ne voit plus de peintures réalistes et d'inspiration macabre ; on traite de la mort dans la poésie sacrée, ou dans des pièces écrites sur le décès de personnages célèbres. Malherbe adresse à Du Perrier des consolations immortelles. Pierre Mathieu parle de la mort dans un recueil de traductions où l'on voit la mort représentée dans une suite d'images d'une inégale beauté, mais le plus souvent heureuses. Puis La Fontaine la met en scène dans quelques fables.

Au ^{xviii}^e siècle on trouve les plaintes de Gilbert. Combien de fois le même chant plaintif a-t-il retenti depuis ! Aux heures du romantisme triomphant, combien de poètes à l'âme ardente et avides de gloire ont vu la mort venir ou l'ont appelée ! Tous nous le témoignage dans des poèmes d'inégale valeur, hélas ! le lessivage de leur attitude devant la mort prématurée.

Puis nous trouvons de nouveaux les cruelles peintures des cadavres et la poésie des cimetières. Théophile Gautier écrit la *Comédie de la mort*, Victor Hugo décrit l'*Épope du vers* ; Baudelaire mêle quelques

E. COGIT & C^{IE}

CONSTRUCTEURS D'INSTRUMENTS POUR LES SCIENCES

38, boulevard St-Michel

PARIS

Fournitures générales pour Bactériologie et Micrographie.

Dépôt pour la France des MICROSCOPES et des JUMELLES à PRISMES

E. LEITZ



Société Générale d'Orthopédie

Lamy, Directeur

BANDAGES CORSETS ÉLÉGANTS
CORSETS recommandés aux femmes détreussées
SOUTIENS-GORGE aux personnes de la mode
CEINTURES et les soulevés du bien-être physique.
ARTICLES D'HYGIÈNE

28, Boulevard Haussmann, Paris Téléphone 571-26

IODURE SOUFFRON (M)

Contraignant Pour l'usage des personnes.

SOLUTION • SIROP • DRAGÉES

(à la dose de 10 à 20 gouttes par jour)

M. GUYOT, M. GASTALOT, M. CEPHALALGIE

Exclusivement dans les Pharmacies de Paris.

Vente, Laboratoire SOUFFRON, 28, R. de Turin, Paris (10)

FARINES MALTÉES JAMMET

de la Société d'Alimentation diététique pour le régime

des MALADES, CONVALESCENTS, VIEILLARDS

ET L'ALIMENTATION PROGRESSIVE ET VARIÉE DES ENFANTS



RIZINE

Crème de Riz maltée

ARISTOSE

à base de Blé et d'Avoine maltée

CÉRÉALINE

Arrow-Root, Blé, Orge, Malté

ORGÉOSE

Crème d'Orge maltée

GRAMENOSE

Avoine, Blé, Malté, Orge

BLÉOSE

Crème de Blé total maltée

AVENOSE

Farine d'Avoine maltée

LENTILOSE

Farine de Lentilles maltée

CACAO GRANVILLE, Cacao à l'Avenose, à l'Orgéose, etc.
MALT GRANVILLE - MALTS TORRÉFIÉS - MATÉ SANTA-ROSA
CÉRÉALES JAMMET pour DÉCOCTIONS

USINE ET LABORATOIRES à LEVALLOIS-PERRET
BROCHURES ET ÉCHANTILLONS SUR DEMANDE

Dépôt général : M^{me} JAMMET, Rue de Miromesnil, 47, Paris

QUATAPLASME

DU DOCTEUR LANGLEBERT

PANSEMENT ASEPTIQUE COMPLET INSTANTANÉ

PHLEBITES : Anthrax, Abcès, Phlegmons, Gercures des Joints,

Plaies, Brûlures, DERMATOSES, Eczéma, Impétigo,

AFFECTIONS OCULAIRES : Oculocystites, Scissures,

DANS TOUTES LES PHARMACIES et 10 Rue Pierre-Ducreux, PARIS.

feuilles funèbres à son bouquet des *Fleurs du mal*; Rollinat enfin publie les *Névroses*.

L'attitude des poètes devant le problème de la mort se révèle donc bien différente. Il y a ceux qui, acceptant la vie comme une épreuve, voient dans la mort la porte du salut ouverte sur les paradis du Dieu. Il y a ceux qui, considérant la vie comme une charge et n'espérant rien au delà, voient dans la mort le terme heureux d'un voyage pénible et absurde.

C'est la mort qui console, hélas ! et qui fait vivre.
C'est le but de la vie, et c'est le seul espoir
Qui, comme un élixir, nous monte et nous enivre,
Et nous donne le cœur de marcher jusqu'au soir.

Il y a ceux qui, regardant la vie comme un présent temporaire dont la mort doit un jour leur ôter l'usage, ne pensent à cette échéance de la mort que pour s'encourager à jouir, pendant qu'ils le détiennent, du présent de la vie. Il y a ceux, comme Jean Lahor, que torture à la fois le double problème de l'utilité de la vie et du mystère de la mort, et qui, en même temps, la désirent et la redoutent, partagés qu'ils sont entre le besoin et la peur de savoir. Il n'y en a presque pas qui en parlent d'une façon badine. Sur tous, la grande loi de la mort pèse lourdement et se manifeste avec la même constance. Leurs poèmes s'alignent comme, dans un cimetière, des blancs mausolées d'une sévérité plus ou moins majestueuse : en lisant, on parcourt à travers notre histoire littéraire une allée bordée de tombeaux; mais leurs pierres sont toutes fleuries et ils sont entourés de cyprès dont les cimes chantent dans le vent; ils portent tout le parfum et toute l'harmonie des notes poésies.

Dr MAURICE GENTY.

HOMÈRE MÉDECIN

M. André Floquet a consacré à Homère sa thèse inaugurale.

Après Maligne, qui avait étudié l'ana-

tomie et la physiologie dans l'œuvre du grand poète grec et qui faisait d'Homère un chirurgien, après M. Frolich (de Stuttgart), qui lui décernait les galons de médecin militaire, après M. Darenberg, qui soute-

nait qu'Homère s'était aussi occupé de médecine interne, M. Floquet nous parle d'Homère anatomiste, physiologiste, thérapeute et psychologue. Son travail est intéressant, plaisant à lire. Pourvu qu'il n'incite pas quelque savant de chez nos voisins à rechercher les connaissances d'Homère en histologie !...

M. Floquet cite de nombreux exemples de l'usage et de l'abus. Quand Homère chante « Hébé aux yeux de beuf », l'auteur se demande sérieusement s'il ne s'agit pas là d'exophtalmie. Cependant il hésite, car la beauté de Junon en eût souffert. « Peut-être simplement, écrit-il, le poète a-t-il voulu nous la montrer avec de grands yeux très doux ? »

Grave question : Homère faisait-il de l'anatomie quand il vantait « les yeux de beuf » de Junon ? Il en faisait sans doute autant que le collignon qui traitait tantôt un conducteur d'autobus de « tête de veau ». Ils faisaient de l'anatomie sans le savoir, comme M. Jourdain de la prose.

En somme, les belles descriptions d'Homère nous prouvent, et cela, nous le savons depuis Homère, que le poète fut un observateur minutieux, mais un anatomiste ! — encore que nous lui devions, par son récit, le tendon d'Achille — c'est beaucoup dire.

L'auteur nous rappelle les deux médecins de l'armée grecque : Machaon et Podaliré qui savaient extraire les flèches et répandre de doux baumes dans les blessures. Ces deux illustres personnages, fils d'Æsculape, n'en combattait pas moins l'ennemi, les armes à la main. Machaon lui-même fut blessé.

Nous voyons Patrocle mettant « le premier appareil sur la blessure d'Eurypile », après avoir débarrassé la plaie avec son couteau pour en arracher le fer ». Et M. Flo-



Ex-voto à Æsculape trouvé sur la pente méridionale de l'Acropole (D'après la Correspondance Hellénique, 1879).

Hypertension

GUIPSINE

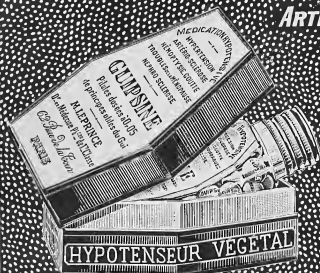
ARTÉRIO-SCLÉROSE

HÉMOPTYSIES — NÉPHRO-SCLÉROSE

GOUTTE — TROUBLES de la MÉNOPAUSE

HÉMORRAGIES CONGESTIVES

MIGRAINES — VERTIGES etc...



Nouvel Hypotenseur végétal
aux principes utiles du Gui
ANTISCLÉREUX
ANTIHEMORRAGIQUE
ANTIALBUMINURIQUE

PILULES : 6 à 10 par jour entre les repas.
AMPOULES : 1 ou 2 injections intra-musculaires par jour.

GROS : 62, Rue de la Tour, Paris.

DETAIL : Toutes Pharmacies.

Thèses de Dr en Médecine

Paris 188, 189 et 1913

Le Gui en Thérapeutique, D'BOISSON.

Contribution à l'étude du Gui, Dr E. LEBLANC.

(Pharmacodynamie et Thérapeutique)

Contribution à l'étude du Gui comme

hypotenseur. Dr B. LESTRA.

quêt ajoutée : « Du reste, Patrocle était de l'école de Chiron. Chiron était de Thessalie et tous ses élèves étaient comme lui Thessaliens. »

« Il avait donné des leçons à Esculape, qu'Homère ne cite nulle part comme un dieu, mais comme un élève de Chiron et chirurgien très renommé, et après Esculape, il avait fait l'éducation chirurgicale d'Achille. Esculape avait instruit ses deux fils, Machaon et Podalire, et enfin Achille avait instruit Patrocle. »

A Malgaigne, qui niait l'existence de la médecine interne au temps d'Homère, parce que « les maladies étaient envoyées par les dieux et qu'on n'eût pas compris qu'un homme pût les guérir », M. Floquet, après M. Daremberg, répond en citant cette phrase de l'*Odyssée* : « Antinoüs, tu ne parles pas comme il faut, tout sensé que tu es. Qui va-t-on chercher au dehors si ce n'est un de ces hommes dont l'industrie profite au public, un devin, un médecin des maux... voilà les mortels qu'on appelle chez soi dans toute l'étendue de la terre immense ? »

Quant aux connaissances d'Homère en physiologie, elles ne sont guère inférieures à celles de quelques littérateurs d'aujourd'hui. Homère thérapeute emploie des baumes adoucissants, désinfecte les maisons avec du soufre et conseille du vin à ses malades.

Nous ne nous étendrons pas sur la psychologie d'Homère. Bien que M. Floquet l'ait étudiée assez longuement, elle est trop connue de tout le monde pour que nous méditations.

Quoi qu'il en soit, Homère mérite-t-il bien le titre de médecin ? Celui de père de la poésie ne lui suffit-il pas ? Le grand poète, qui avait beaucoup voyagé, devait certes connaître beaucoup de recettes...



Esc-voto à Esculape trouvé sur la pente méridionale de l'Acropole
(D'après la Correspondance Hellénique, 1878).

Quand même, je crois qu'on pillera moins ses recettes médicales que ses recettes littéraires, qui ont permis à tant de lyriques de manquer d'inspiration.

RAOUL LECOUTOUR.
(In *Le Progrès médical*.)

LES SACRIFICES HUMAINS AU XX^e SIÈCLE

Il y a quelques mois on jugeait en Espagne, dans le procès Ortega, des rebouteurs qui avaient volé et sacrifié un enfant pour baigner et rajeunir (?) dans un sang un vieillard impotent. Deux ou trois semaines plus tard on arrêtait dans ce même pays une sorcière qui avait immolé plusieurs enfants pour préparer des drogues magiques. Et maintenant une étrange nouvelle nous parvient d'Amérique : le 3 avril on a découvert dans la Louisiane, à Lafayette, une série de crimes rituels : une jeune maîtresse a égorgé elle-même ou fait immoler trente-sept personnes dans les cérémonies de l'ancien culte africain du Vaudou.

On a peine à concevoir la possibilité de pareilles aberrations. Cependant on retrouve dans tous les pays, et à toutes les époques, de semblables pratiques. Le sang et surtout le sang humain joue un rôle primordial dans la plupart des cérémonies magiques, ainsi que la montre notre collaborateur, M. le professeur Jules Régnaud, dans une monographie *Le Sang dans la magie et les religions*, qui vient d'être éditée à Paris, chez Chacornac, à la Librairie générale des sciences occultes.

L'auteur expose comment les premiers hommes ont été amenés à introduire le sang dans les évocations et les autres cérémonies magiques, comment les fondateurs des grandes religions morales ont lutté, le plus souvent en vain, pour faire disparaître ces pratiques sanguinaires ; il étudie le rituel des sacrificateurs anciens et modernes.

**ANTISEPTIQUE URINAIRE
PAR EXCELLENCE**

**ARTHRITISME
DIATHÈSE URIQUE**

URASEPTINE
ROGIER

DISSOUT, EXPULSE L'ACIDE URIQUE

Granulé entièrement soluble dans l'eau : 0,60 centigr. de matière active par cuillerée à café. — DOSE : 2 à 6 cuillerées à café par jour
Échantillons et Littérature : HENRY ROGIER, Pharmacien, Anc. Int. des Hôpitaux de Paris, 3 et 5, boul. de Courcelles, PARIS

CONTRASTE ENTRE LA FEMME ET L'HOMME AU POINT DE VUE DU GOÛT DE LA PARURE

Le goût de la parure se manifeste bien avant toute civilisation. Même dans les tribus sauvages où la femme est assujettie aux plus durs labeurs, la jeune fille tresse des guirlandes de fleurs, qu'elle entremêle à ses cheveux ou récolte des objets rares pour en faire des colliers et des ceintures, ou encore des bracelets dont elle orne ses poignets et ses chevilles. Fragments de corail, coquilles, dents, griffes, plumes, verroteries brillantes ou osséments blancs chis lui sont également bons, c'est ensuite à l'anneau de métal qu'elle s'adresse de préférence. Partout où elle peut accrocher un objet luxueux, elle n'y manque pas; elle se laisse, pour cela, perforer les narines, la cloison du nez, les lèvres, les oreilles, et nous savons tous que cette dernière coutume n'a pu être abandonnée par les femmes les plus raffinées. Qu'importe une souffrance de quelques heures, pourvu que l'on soit belle! Qu'importe même une torture! Que de géhennes n'ont-elles pas été supportées pour affiler un joli pied, pour affiner une taille élégante! A mesure que les progrès du commerce et de l'industrie jettent dans la circulation des bijoux plus étincelants, des métaux plus rares et plus capables de délier les injures de l'air, la femme s'empare de tous ces trésors, les agence de mille manières au profit de sa beauté, et semble ainsi la reine de tout ce qui est pour les yeux une excitation, un charme, une caresse.

Tout au plus pourrait-on être mis en défiance contre cette origine féminine de la parure, par le nombre des hommes occupés à métrer du ruban ou à chiffonner des étoffes dans les féeriques bazars qui

dressent leurs façades de palais royaux dans les riches quartiers de nos grandes villes, et surtout par la facilité avec laquelle nos Parisiennes élégantes et celles qui cherchent à les imiter se sont inclinées

devant le sceptre des princes de l'aiguille. Mais ce sont là choses de civilisation trop mûre pour que nous en puissions faire état, et nous devons nous tenir heureux que les hommes n'aient pas encore osé aborder la création de ces joyaux dans lesquels semble venir coqueter avant de s'envelopper, la pensée des femmes, leurs exquises, provocantes, ou triomphants chapeaux.

A mesure que monte avec la civilisation le goût de la femme pour la parure, l'homme, au contraire, se détache graduellement, pour son compte personnel, de toute recherche, de toute élégance. Il est plus fier de sa force que de sa grâce. Il cherche d'abord à paraître redoutable, couvre sa tête de coiffures qui semblent exhausser sa taille, la surmonte d'oiseaux de proie,

de têtes de grands carnassiers ou de buffle, symboles de sa force; orne ses armes de tout ce qui peut les rendre plus visibles, les faire croire plus dangereuses, en même temps qu'il cherche à paraître invulnérable, il finit par se vêtir entièrement de fer; et c'est seulement quand les cours d'amour prennent la place des tournois, quand vient à se clore l'ère des grands coups d'épée, qu'on voit apparaître, dans son costume le velours, les broderies, la soie et les panaches, que la Révolution remplace bientôt par le sombre costume du Tiers. L'homme renonce alors peu à peu aux bijoux, aux dorures, aux rubans, sauf quand il

s'agit, par une sorte d'archaïsme, d'affirmer sa force ou son autorité; il ne se permet pas d'autre luxe de coiffure que de hausser et de lustre son chapeau noir, s'habille de drap de plus en plus foncé et crée ce costume moderne qui engage étroitement, dans autant de fourreaux, ses membres et son corps. Il en arrive

ainsi au veston démocratique, au simple chapeau de feutre que portent également les monarques et les artisans. Les rués, qui étincelaient jadis quand la foule les empressait, sont aujourd'hui assombrés par elle, au point qu'on les dit alors, dans le langage de la presse « noirs de monde ». Pour parer les cérémonies officielles, il faut faire appel aux uniformes brillants des militaires ou aux costumes chamarrés des diplomates et, dans toutes les autres, les hommes d'autant plus strictement vêtus de noir que la cérémonie doit être plus imposante ou plus joyeuse, semblent auprès des femmes autant de larves glissant parmi les fleurs.

Cette répartition du goût de la parure entre les deux sexes, que traduit l'évolution du costume, est tout à fait caractéristique de l'espèce humaine, et la sépare des espèces animales bien plus nettement qu'aucun de ses caractères physiques.

EDMOND PERRIER.

LE PAPRIKA

Le paprika, employé en général comme un condiment, joue en Serbie un rôle assez important dans la préparation des différents mets, soit sous forme de salade, soit de légume cuit. Il existe trois espèces de paprika, de goût différent.

Le fruit est consommé cru avec du pain et du sel par la population pauvre. L'analyse des principes immédiats marque la présence de 90 % environ de H₂O, 1 1/2 % de matières protéiques, de 4 à 7 % d'hydrate de carbone et de 3 à 4 % de matière grasse. D'après sa composition, le paprika se rapproche des autres espèces de plantes à salade.

Dr A. Zsuga (Chemiker Zeit., t. XXIV, 6, 1911, p. 51.)



Rowlandson. — « Un peu plus serré! »

PHAGOTAXINE

Echantillon de littérature : Pharmacie GOUDEL, 213, rue Saint-Honoré

Solution OXYGÉNOSÉE obtenue par l'action des Rayons ultra-violet
ANALOGIQUE BACTÉRICIDE — MICROBICIDE
S'emploie dans toutes les circonstances où les microbes ou les agents des maladies — Dans toutes les Saignées
Brûlures profondes, Plaies variqueuses — Dans les Arthropathies et la Rhumatisme infectieux
COMPRESSES — LAVAGES — LAVEMENTS — ET À L'INTÉRIEUR

INTRAITES DAUSSE HÉMORROÏDES — VARICES

TRAIT DE MARRON D'INDE

SOLUTION OU PILULES

(5 gouttes, 2 fois par jour.)

(2-3 pilules, 2 fois par jour.)

LITTÉRATURE ET ÉCHANTILLONS Laboratoires DAUSSE 4, Rue Aubriot PARIS

Arthritisme, Goutte
Rhumatisme
Gravelle, Diabète

VICHY-CÉLESTINS

Bouteilles
et
Demi-Bouteilles

GASTRO-ENTÉRITES DES NOURRISSONS

DIARRHÉES INFANTILES, Troubles Dyspeptiques de la 1^{re} Enfance.

Prescrire 1/2 à 1 cuillerée à café de :

Sirop de Trouette-Perret

à la **"PAPAÏNE"**

avant ou après chaque tétée ou biberon.

Le Sirop de Trouette-Perret à la PAPAÏNE

digère le lait, combat la *Dyspepsie*, et

permet aux muqueuses de réparer leurs lésions.

La **"Papaïne"** est un ferment digestif végétal
qui digère et peptonise quelle que soit la réaction du milieu.
Favorise la reprise du lait, après les diètes et les régimes.

Maladies de l'Estomac et des Intestins des Enfants et des Adultes

SIROP de TROUETTE-PERRET à la "PAPAÏNE"

1 cuillerée à soupe à chaque repas 4 fr. le Flacon.

ELIXIR de TROUETTE-PERRET à la "PAPAÏNE"

1 verre à liqueur à chaque repas 5 fr. le Flacon.

CACHETS de TROUETTE-PERRET à la "PAPAÏNE"

1 à 2 cachets à chaque repas 4 fr. la Boîte.

COMPRIMÉS de TROUETTE-PERRET à la "PAPAÏNE"

2 à 8 comprimés à chaque repas 3 fr. le Flacon.

E. TROUETTE, 15, Rue des Immeubles-Industriels, Paris. - Vente réglementée laissant aux Pharmaciens un bénéfice normal.

HISTOGÉNOL

Médication arsénio-phosphorée organique à base de Nucleostibine, réunissant combinés tous les avantages sans leurs inconvénients de la médication arséniale et phosphorée organiques.

Naline

L'HISTOGÉNOL NALINE est

indiqué dans tous les cas de l'ergonomie, débilité, par une cause quelconque, réclame une médication réparatrice et dynamogénique puissante; dans tous les cas où il faut relever l'état général, améliorer la composition du sang, reminéraliser les tissus, combattre la cholestase et ramener à la normale les réactions interorganiques. — PUISSANT STIMULANT PHAGOCYTAIRE

TUBERCULOSES, BRONCHITES, LYMPHATISME, SCROFULE, ANÉMIE NEURASTHÉNIE, ASTHME, DIABÈTE, AFFECTIONS CUTANÉES FAIBLESSE GÉNÉRALE, CONVALESCENCES DIFFICILES, etc.

FORMES : ELIXIR — EMULSION — GRANULÉ — AMPOULES
 (Adultes) 2 cuill. à café par jour. (Enfant) 1 cuill. à café par jour.
DOSES : Enfants 2 cuill. à café ou 4 cuill. à café. Adultes 2 cuill. à café par jour.

Exiger sur toutes les boîtes et flacons la Signature de Garantie : A. NALINE
 Littérature et Echant. : 14, rue A. NALINE, 14, rue Villeneuve-Le-Garenne, 14, rue St-Denis (Seine).

Traitement de la **SYPHILIS** sous toutes ses formes

HECTINE

PILULES (0,10 d'Hectine par pilule). — Une à 2 pilules par jour pendant 10 à 15 jours.
GOUTTES (20 gouttes équivalent à 0,05 d'Hectine) 20 à 40 gouttes par jour pendant 10 à 15 jours.
AMPOULES A (0,10 d'Hectine par ampoule). — Injecter une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours.
AMPOULES B (0,20 d'Hectine par ampoule). — INJECTIONS INDOLORES pendant 10 à 15 jours.

HECTARGYRE

(Combinaison d'Hectine et de Mercure).

Le plus actif, le mieux toléré des sels mercuriels.

PILULES (Par pilule : Hectine 0,10; Protiodure Hg, 0,05; Ext. Op. 0,01). — Une à deux pilules par jour.
GOUTTES (Par 20 gouttes : Hectine 0,05; Hg, 0,01; Ext. Op. 0,01). — 10 à 15 jours.
AMPOULES A (Par ampoule : Hectine 0,10; Hg, 0,05). — Une ampoule par jour.
AMPOULES B (Par ampoule : Hectine 0,20; Hg, 0,05). — pendant 10 à 15 jours.
INJECTIONS INDOLORES

Laboratoires et HECTINE (12, rue du Chemin-Vert, à Villeneuve-Le-Garenne (Seine)).



Le **PREMIER** Produit **FRANÇAIS**
 qui ait appliqué
L'AGAR-AGAR
 au traitement de la
CONSTIPATION CHRONIQUE

THAOLAXINE

LAXATIF - RÉGIME
 agar-agar et extraits de rhamnées

Posologie

PAILLETTES...1 à 4 cuil. à café à chaque repas
CACHETS...1 à 4 à chaque repas
COMPRIMÉS...2 à 8 à chaque repas
GRANULÉ...1 à 2 cuil. à café à chaque repas
 (Spécialement préparé pour les enfants)

Echantillons & Littérature
 sur demande adressée :

LABORATOIRES
DURET & RABY

Marly-le-Roi (S.-O.)

F. Sarracens del.

CHOLÉOKINASE

6 à 8 Ovoides par jour

TRAITEMENT SPÉCIFIQUE
DE L'ENTEROCOLITE
MUCOMEMBRANEUSE

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

Pour assainir la bouche, raffermir les gencives, fortifier les cheveux, pour les ablutions journalières, pour le lavage des nourrissons, etc., etc., il est recommandé de faire usage du

Coaltar Saponiné Le Beuf

qui possède les propriétés DÉTERSIVES et ANTISEPTIQUES INDISPENSABLES aux produits destinés à ces usages, qualités qui lui ont valu son admission dans les HOPITAUX DE PARIS.

Le Coaltar Le Beuf est en effet très efficace en particulier dans les cas d'angines couenneuses, anthrax, gangrènes, herpes, leucorrhées, pityriasis, otites infectieuses, suppurations, etc., mais dans ces circonstances c'est un MÉDECIN qu'il appartient de prescrire ce produit et de régler son mode d'emploi.

Le Coaltar Saponiné Le Beuf étant un liquide qui n'est ni caustique ni vénéneux, peut être laissé entre toutes les mains.

DANS LES PHARMACIES

Se méfier des imitations qui son succès a fait naître



Le petit Fred-Pascal, enfant de l'artiste



Baigneuse (bronze à cire perdue)



Le petit Jean-Paul, enfant de l'artiste

LE DOCTEUR PAUL PAULIN

STATUAIRE

Par GEORGE VIAU

Professeur à l'École dentaire de Paris

Une après-midi du dernier été un des rédacteurs d'Æsculape eut le plaisir de passer quelques instants dans l'atelier du grand statuaire qu'est notre confrère le D^r Paul Paulin. Ses yeux s'émerveillèrent parmi des figures expressives et vivantes. Là, sur leurs socles, c'étaient les bustes des enfants de l'artiste : le petit Fred-Pascal, au visage gracieux sans mièvrerie ; le petit Jean-Paul dans l'attitude de gaucherie naïve et spontanée qui caractérise les tout jeunes êtres. Autour s'imposaient les figures des grands maîtres de l'impressionnisme : Degas, Renoir, Claude Monet, aux faces puissamment modelées, mouvantes, sincères, quasi dramatiques ; Pissarro, Gauguin, aux âmes révélées et précisées par le regard et les traits. Dans une pièce voisine, c'étaient les bustes de médecins éminents : Léon Labbé, Brissaud, Lucas-Championnière, Blondel ; le buste de Léon Bérard ; toutes œuvres caractérisées par deux qualités essentielles et constantes, la vérité et la vie.

Les connaissances anatomiques et physiologiques du D^r Paulin, sa science précise de la myologie et du jeu complexe des muscles de la face expliquent dans une certaine mesure ces qualités ; le souci qu'il a de répartir avec soin les pleins et les vides, les clartés et les ombres, contribue au même résultat. Pareil souci se lisait également dans le buste du D^r Peyrot, inachevé lors de la visite du rédacteur d'Æsculape. A examiner la maquette sous ses divers angles, il était visible que l'artiste prévoyait, escomptait les jeux de la lumière, ses éclats et ses douceurs : comme les peintres coloristes, dans les tableaux qui décorent son salon, Paulin contrainait la lumière à souligner l'ampleur, à signifier le caractère.

Nul mieux que George Viau ne pouvait dire tout l'effort et le succès du D^r Paulin, son ami des longtemps. Amateur et collectionneur d'avant-garde, George Viau a vécu dans l'intimité de tous les grands maîtres de l'impressionnisme. Il sut distinguer et aimer leurs œuvres à l'heure même où elles étaient le plus discutées. Les chefs-d'œuvre qu'il possède dans son appartement du boulevard Malesherbes sont bien connus des amoureux d'art. Nous ne saurions trop le remercier ici de sa précieuse collaboration.



Le peintre Degas (Musée du Luxembourg)

Ce n'est pas, bien entendu, comme critique d'art que je veux entretenir les lecteurs d'Æsculape du sculpteur-portraitiste qu'est le D^r Paul Paulin, mais bien comme confrère, je peux même dire comme ami, ayant suivi les progrès de son talent depuis l'année 1888. C'est en effet à cette époque que l'excellent peintre Albert Lebourg nous présentait l'un à l'autre.

Également épris d'art et admirateurs de cette pléiade des grands impressionnistes, si contestés alors et combien triomphants aujourd'hui, nous trouvâmes dans cette similitude de sensations artistiques les éléments d'une sympathie qui ne tarda pas à se transformer en solide amitié. J'ai donc pu assister à l'évolution de ce véritable et original artiste, auquel il fallut, pour vaincre les obstacles qui s'opposaient à la mise en lumière de ses dons naturels, toute la ténacité des originaires de sa petite patrie, l'Auvergne. Le D^r Paulin ne se contenta pas d'être un sculpteur de talent, il est aussi un praticien odontologiste des plus distingués. Je pense même que la pratique manuelle de sa profession ne lui fut pas inutile pour rendre et exprimer le modelé et la forme des conceptions de son cerveau.

Lorsque je le connus, une importante clien-



D' Léon Labbé, sénateur

tèle ne lui laissait que peu de loisirs pour se livrer à ses aspirations artistiques ; malgré la fatigue physique et la tension d'esprit que nécessitait l'exercice de cette délicate profession, l'art l'attirait irrésistiblement. Paulin ne pouvait donc se livrer aussi entièrement qu'il l'eût voulu à la sculpture, son art favori ; il chercha un dérivatif dans la peinture, à laquelle il pouvait plus facilement consacrer quelques heures le dimanche, et ses vacances annuelles.

Les études de paysage qu'il fit soit sur les bords de la Seine, soit en Auvergne ou sur les

côtes de Bretagne, indiquaient déjà une vision très personnelle. Il fut, du reste, parmi les premiers et si rares admirateurs du grand Edouard Manet. Plus tard, devenu le familier des Degas, Renoir, Claude Monet, Sisley, Pissarro, Guillaumin, Lebourg, etc., il se trouva dans un milieu qui ne pouvait que favoriser son évolution artistique. Mais là n'était pas sa voie : aussi lorsqu'une association heureuse lui permit de désertir un peu son cabinet chirurgical, son démon familier lui remit-il l'ébauche qui à la main et Paulin put enfin donner sa mesure dans l'art de son choix.

* *

Bien avant l'époque où je le connus, il avait déjà, à 29 ans, exposé au Salon plusieurs bustes qui furent très remarqués, notamment par Degas dont il reçut alors les premiers conseils. Paulin n'eut pas de maîtres, et cela n'est pas la moindre des particularités qu'offre notre artiste ; aucun enseignement officiel ne contraignit jamais ses vigoureuses aspirations. Il se forma seul, n'ayant pour guide que les suggestions qu'il puisa dans sa passion pour l'œuvre de Houdon et dans son admiration sans réserve du grand statuaire Rodin.

Degas lui conseilla de visiter souvent le Louvre, d'y apprendre à voir et à méditer. Il faut croire que pour Paulin le conseil fut bon, car dès la première visite que je lui fis, j'admirai dans son cabinet un buste de Degas que je connaissais personnellement ; je fus frappé par la grande ressemblance et la façon large dont était traitée la figure si expressive de ce grand artiste ; j'aurai dès ce jour le bel avenir artistique de mon nouvel ami. Le succès ne tarda pas en effet à couronner ses efforts ; des commandes lui vinrent et il dut consacrer à son art deux ou trois jours chaque semaine. Ce travail plus continu lui fit faire des progrès rapides, chaque nouveau buste marque une nouvelle étape où la fermeté du modelé se caractérise davantage.

Au Salon de la Nationale, dont il est membre sociétaire, nous avons vu successivement un nouveau buste de Degas, celui de Renoir, tous deux très remarqués et qui furent achetés par l'État pour le musée du Luxembourg où ils figurent dans la salle de la collection Caillebotte. Puis les bustes du bâtonnier Barbox, qui orne aujourd'hui la bibliothèque du Conseil de l'ordre au Palais de Justice ; du professeur Brissaud, placé dans la salle du Conseil de la Faculté de Médecine. Vinrent ensuite les bustes des peintres célèbres Claude Monet, Pissarro, Lebourg, Guillaumin, Raffaelli, Ernest Laurent, et parmi les autres personnalités très connues, ceux de l'éditeur Charles Delagrave, magnifique marbre qui figura au Salon l'an dernier ; celui de Roger-Marx, le maître critique d'art auquel nous devons ce beau livre *L'Art social* ; un autre d'Antoin Personnaz, le dédicataire de tant d'œuvres remarquables des artistes que nous venons de citer ; le buste du sympathique et si actif surintendant des Beaux-Arts, M. Bérard ; enfin le buste du conservateur du Musée du Luxembourg, M. Bénédite.

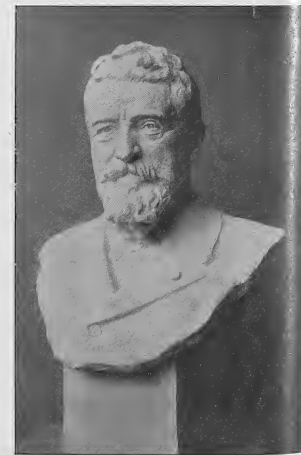
Entre temps, nous avons eu le plaisir d'admirer chez notre ami les bustes de ses deux enfants, ainsi que celui de sa mère.

Indépendamment du buste du D^r Brissaud



Le professeur Brissaud

cité plus haut, et comme pour établir un trait d'union entre les deux parties de son champ d'activité, Paulin produisit aussi les bustes de médecins et chirurgiens : D^r Labbé, sénateur, D^r Lucas-Championnière, D^r Chauffard, ainsi que plusieurs plaquettes des D^r Bazy, Blondel, etc ; qui figurèrent dans plusieurs expositions. Enfin, pour clore cette liste, je ne voudrais oublier la toute dernière œuvre, le buste du vénéré maître le D^r Peyrot dont Paulin a su rendre d'une façon saisissante la vive intelligence unie à la si extrême bonté.

Le D^r Just Lucas-ChampionnièreLe D^r Peyrot, sénateur

L'art de Paulin se ressent des origines de l'homme. Né dans cette âpre et majestueuse Auvergne où se joua jadis le sort de la Gaule, Paulin apporte dans sa vision une robustesse et une simplicité dont les montagnes et les horizons de son pays lui ont inculqué la grandeur.

Le fait d'avoir appris son art tout seul, sans subir les déformations professionnelles inhérentes à l'enseignement de l'École, lui a laissé le goût de la sincérité et n'a pas déformé son œil, ni truqué sa main. Il s'est formé lui-même par un labeur opiniâtre, servi aussi par des dons naturels de premier ordre.

Si les bons conseils ne lui manquèrent pas, s'il eut la chance de se trouver sur le chemin d'hommes admirables, d'artistes qui comptent aujourd'hui comme les lumières de notre époque, il sut aussi deviner que sous leur farouche dédain ces hommes n'étaient pas d'obstinés aigris, mais des artistes véritables qu'un long et attentif contact avec la nature avait pour ainsi dire dévoyés du milieu ambiant et corrompu par une conception erronée de l'art.

Reprenant pour lui-même les sages conseils d'indépendance que ces hommes lui donnèrent très probablement, Paulin se pencha sur la vie seule et fit surgir de la glaise ces masques précis et réels où le caractère de l'individu s'inscrit irrémédiablement par une sorte de fascination.

Rien n'est plus ingrat que le portrait en sculpture. L'artiste n'a pas, comme en peinture, la ressource d'escamoter son personnage au profit du décor, de l'ambiance ou d'une agréable nature morte. Il a devant lui une âme à traduire à travers un visage. Et, pour donner à ce visage le caractère dominant de cette âme qui se dérobe sous la mobilité du masque, il doit non seulement faire appel à toute sa sensibilité d'artiste, mais aussi surprendre l'homme et le deviner.



Le peintre Renoir (Musée du Luxembourg)

Un visage a mille expressions ; le caractère d'un portrait réside dans la dominante dont l'origine remonte à la passion ou à l'intelligence.

Voilà pourquoi les portraits de Paulin sont si peu banals ; ils inscrivent une physionomie supérieure à celle de la réalité photographique, ils ont l'âme de leurs modèles. Qu'il traduise la grâce enjouée de l'enfance ou qu'il pétrisse

l'image ravivée des hommes mûrs, on sent que sa main fut conduite par une pensée fascinatrice dont le secret réside en une fine et sûre psychologie.

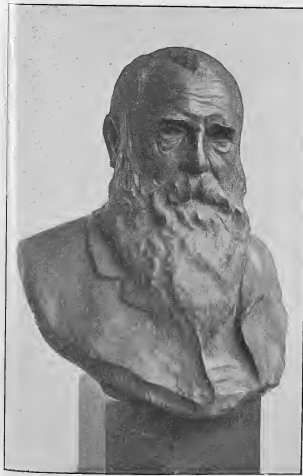
* *

L'ensemble de ses œuvres, déjà si important, renferme donc plus d'une promesse, et il faudrait ne pas connaître l'activité et l'enthousiasme de notre ami pour en douter. L'État vient du reste de mettre le sceau officiel au renom de Paulin en lui commandant pour le Panthéon le buste de l'illustre philosophe Auguste Comte. Voilà, n'est-il pas vrai, un encouragement très justement mérité.

Paulin recevait il y a six mois, comme sculpteur, la croix de la Légion d'honneur aux applaudissements de ses nombreux amis ; ce fut l'occasion d'un banquet tout à fait intime qui réunit une soixantaine de convives. Cette fête fut présidée par le chef du ministère actuel, M. Barthou, qui, dans une improvisation spirituelle, rappela qu'indépendamment de son talent d'artiste, le nouveau chevalier avait certainement mérité depuis longtemps la récompense que l'on faisait ce soir-là en qualité de praticien odontologiste, mais que s'il ne fut pas décoré plus tôt cela ne pouvait être dû qu'à une certaine coquetterie d'homme conscient de sa valeur.

N'est-il pas digne d'admiration l'homme qui en dehors des fatigues d'une profession absorbante, des luttes et des travaux journaliers, trouve le moyen de se consacrer à un art si difficile qui l'a conduit à une renommée si justifiée ?

GEORGE VIAU.



Le peintre Claude Monet (Musée du Luxembourg)



Le peintre Guillaumin (Petit Palais)



Le peintre C. Pissarro

LES TROIS BLESSURES DE NAPOLEON

(TOULON, DAMANHOUR, RATISBONNE)

Par le Dr Gabriel RAVARIT

Chef de Travaux à l'Ecole de Médecine de Poitiers, Médecin-Adjoint de l'Asile de la Vienne.

Dans une étude sur la santé de Napoléon qu'il publia naguère dans la Chronique Médicale, M. Georges Barral fait allusion en ces termes aux blessures que le grand capitaine reçut à la guerre : « Il est certain qu'il fut frappé de coups de baïonnette, coups de sabre et coups de feu, plus souvent qu'on ne le croit communément et qu'on ne l'a dit. Quand on fit son embaumement on fut étonné de constater sur les cuisses les jambes, les talons, les traces de nombreuses atteintes. » Et le Dr Callemard, commentant ces lignes, ajoute : « Simple officier, général ou empereur, en effet, nul ne fut plus intrépide parmi ses compagnons de tout rang ; nul ne s'exposa plus résolument en toute rencontre... Il parut sur plus de 60 champs de bataille et n'a pas eu moins de 19 chevaux tués sous lui. Mais il fut rarement touché lui-même, et comme le maréchal Ney, il put se croire pour ainsi dire invulnérable. »

NOUS sommes à la veille du centenaire de la Campagne de France, c'est-à-dire de la plus dramatique série d'exploits militaires de tous les pays et de tous les temps. On sait qu'avec une poignée de conscrits Napoléon triompha pendant près de quatre mois de l'Europe entière coalisée contre lui, livra près de 120 combats et remporta 60 victoires.

Aussi, semble-t-il opportun de parler encore de « Lui »... N'y a-t-il pas toujours à apprendre dans cette extraordinaire carrière, qui nous rappelle à la fois les plus épiques, les plus sombres et les plus émouvants souvenirs ?

Presque tous les historiens nous disent que Napoléon avait conclu un pacte avec les balles et les obus... Rien n'est moins exact, car il fut plusieurs fois blessé ; dans maintes circonstances, il courut les plus graves dangers, et n'évita la mort que par miracle.

C'est dès sa première campagne que le vainqueur d'Austerlitz reçoit le baptême du feu. Il est devant Toulon, en 1793, comme chef d'escadron d'artillerie (et non comme lieutenant ou capitaine). Il supplée le commandant général de l'artillerie, malade, qui avait reconnu dans le jeune officier corse de rares aptitudes militaires.

Rappelons en quelques mots le plan génial qu'il avait conçu. Il était des plus précis, et consistait surtout à prendre un fort commandant l'entrée de la rade, de façon à permettre la fuite de la flotte pendant la nuit, sans quoi elle courait le risque d'être brûlée dans les vingt-quatre heures.

Les troupes voulurent donc s'emparer du Petit Gibraltar, mais nos soldats furent repoussés avec de grandes pertes au cours d'un premier assaut, malgré l'héroïsme du général en chef Dugommier qui le commandait. « Je suis perdu », s'écria-t-il en ne se voyant pas suivi par ses hommes, je vais être décapité à Paris ! » On était en effet à cette terrible époque où le Comité de Salut Public ne laissait à ses généraux d'autre alternative que la victoire ou la mort !

Heureusement, Bonaparte était là. Il lança aussitôt d'autres troupes qu'il avait déployées grâce à d'habiles dispositions stratégiques, et se mit lui-même à leur tête, en disant : « Mourons, pour ne pas être guillotins ! » Le fort tomba entre ses mains, et il tourna ses canons contre les vaisseaux anglais de la rade qu'il

mitrilla. C'est au cours de cet assaut qu'il reçut d'abord une balle à la tête, — balle morte qui lui fit une plaie légère, — et quelques instants après un coup de lance d'un canonier anglais, au-dessus du genou gauche. On le pansa après l'assaut avec de la charpie imbibée d'onguent styrax.

Tels furent les débuts du futur maître du monde contre ce peuple de marchands qu'il

Il a fait, entre temps, son admirable campagne d'Italie, où il a triomphé en moins de trois mois des trois armées ennemies de Beau lieu, Wurms et Alvinz, dont chacune était supérieure en nombre à la sienne... Entraîné dans les marécages d'Arcole, il a failli périr, mais ses grenadiers l'en retirèrent couvert de multiples contusions et de larges ecchymoses.

En Egypte, il est le plus souvent à pied dans le désert, sous un soleil brûlant. Il partage les fatigues de l'armée, avec, autour de lui, exultante et déjà glorieuse, toute une ardente jeunesse, brillants officiers, princes et maréchaux de demain... Berthier, Lannes, Murat, Duroc, Lasalle, Junot ; les futures gloires du Consulat et de l'Empire sont là...

C'est en ce pays que pour la seconde fois il va donner des inquiétudes à son entourage.

Il reçoit en effet, au delà de Damanhour, un coup de pied de cheval à la jambe gauche au cours d'une escarmouche avec l'ennemi. Larrey craint de graves complications. Le général se refuse absolument, — sinon à se faire panser, — du moins à prendre certaines précautions et à se laisser porter en litière comme les blessés. Il continue à braver la fatigue et à déployer partout son extraordinaire activité. Ce même général que l'on avait vu si souffreteux, si pâle, à Montenotte, Lodi, Arcole, Milleesimo, Dego et Mondovi, ce tuberculeux de l'armée d'Italie, « petit de taille et janne de carnation », si bien étudié par notre erudit confrère Cabanes, guérissait parfaitement de son traumatisme grave sans aucune complication... Quelles merveilleuses ressources de vitalité, d'endurance et de santé manifestait déjà celui qui devait être le plus agissant capitaine des temps modernes, sinon de tous les temps !

Notons en passant que la veille de sa blessure il avait failli être enlevé par des nuées d'Arabes, en sortant de Damanhour, et qu'il n'avait dû son salut qu'à un léger monticule qui le dissimula à leurs yeux. « Il n'était pas dans ma destinée d'être capturé par des Arabes, dit-il à Desaix. Ah ! si c'étaient les Anglais ! » (*Mémoires de Larrey*) Bonaparte était évidemment la prophétie

Sainte-Hélène, et que tous les médecins y commentèrent l'erreur de diagnostic de prendre un ulcère spécifique de l'estomac pour une affection du foie...



Cliché du Correspondant médical.
Bonaparte blessé à Ratisbonne, d'après le tableau de Gautherot au Musée de Versailles.

devoir mettre à plusieurs reprises à deux doigts de sa perte, et qui devait le faire mourir sur le roc aride de Sainte-Hélène, « victime d'une politique sans générosité et d'une thérapie repue sans pitié » (1).

Cinq ans plus tard, Bonaparte est général en chef de l'armée d'Egypte.

(1) On sait que Napoléon fut indignement soigné à

averti, et semblait déjà prévoir l'hospitalité traitresse du *Bellerophon*.

La troisième blessure fut reçue à Ratisbonne, le 2 mai 1909, au cours de la glorieuse et courte campagne d'Autriche. Il avait écrasé l'armée autrichienne à la journée d'Abensberg le 30 avril, et défait l'archiduc Charles à Ratisbonne deux jours après. C'est au siège de cette dernière ville qu'il reçut une balle à la cheville, du côté droit. Il était à pied, quand elle vint le frapper : la lunette à la main, il cherchait à reconnaître les positions ennemies, et observait les lieux avec sa minutie habituelle.

Le choc fut extrêmement violent ; le blessé roula à terre. Avec le sang-froid d'un vieux soldat, il dit : « Je suis touché ! » Il l'était en effet, et d'une manière qui aurait pu être dangereuse, car si la balle eût porté quelques centimètres plus haut, il y aurait eu éclatement de l'os, fracture comminutive, et l'amputation eût été nécessaire. Napoléon amputé d'un pied,

le sort du monde aurait peut-être été modifié. Le blessé se ressaisit, fit appeler son fidèle Roustan, réclama son cheval, afin de pouvoir aller plus loin, car la contusion était fort douloureuse, et afin aussi de ne pas impressionner ses troupes. Il se contenta tout d'abord d'user d'eau de Colonne. On le frictionna vigoureusement avec ce qu'il appelait son remède souverain. Il déclara que la balle qui l'avait frappé avait été tirée par un chasseur tyrolien, car la distance était grande qui le séparait du mur d'enceinte et des tours carrées de la ville assiégée.

La plupart des auteurs disent qu'il fut pansé quelques instants après par Larrey. C'est une inexactitude ; Larrey n'était point arrivé à la Grande Armée, il n'avait quitté que le 29 avril Paris, où il achevait de se remettre des fatigues de la guerre d'Espagne. Or, on était au 2 mai... Il allait par contre jouer un grand rôle dans la deuxième partie de la campagne, et opérer, à 20 jours de là, Lannes, frappé mortellement à Essling.

Ce fut donc Yvan, chirurgien de la maison de l'empereur, qui soigna le blessé, et appliqua un léger appareil. Dans ses intéressants *Mémoires*, le baron Larrey nous dit qu'il n'attacha pas « grande importance à la blessure de l'empereur, et qu'à son avis, la seule qu'il eût « jamais reçue de sa vie fut le coup de pied « du cheval d'un cavalier arabe, au cours d'une

« escarmouche dans le désert de Damanhour ».

Larrey oublie Toulon et néglige Ratisbonne ! Mais il est juste de remarquer qu'il se trouvait auprès du général en chef de l'armée d'Égypte lors de la blessure de Damanhour, tandis qu'il ne fut ni à Ratisbonne ni à Toulon.

De plus, Yvan et Larrey n'étaient peut-être pas toujours d'accord... Au chevet de l'infortuné duc de Montebello, ils se trouvèrent en complète divergence d'opinions, malgré l'allure courtoise de leurs discussions.

Une toile bien connue de Gautherot, qui figure au musée de Versailles, nous montre l'impérial blessé dans une attitude bien propre à frapper l'imagination... On y voit « cette figure d'une rare beauté » dont parle l'auteur de *l'Histoire du Consulat et de l'Empire*, avec son front olympien, ses yeux d'un étrange éclat. Il semble impassible, au milieu de la consternation de son entourage, pendant que le chirurgien Yvan, à genoux, roule une bande autour du pied droit.

Le pied gauche est déjà dans l'étrier, en vue d'un prompt départ.

Ratisbonne, que la grande faucheuse venait d'effleurer de ses ailes. Le maître semblait leur dire que, s'il prodiguait leurs vies, en revanche, il ne ménageait point la sienne, et qu'en présence des dangers il était soldat comme eux, le premier devant les balles...

Huit jours après, l'empereur refusait tout pansement et établissait son quartier général au palais de Schenbrunn, en ce palais des Césars où son fils devait mourir quelques années plus tard, sous « l'uniforme blanc » de général autrichien, où « sa femme devait un jour se montrer aux bras d'un autre » ! Quelle étrange et extraordinaire odyssée que celle du Corse sans fortune, qui se fit l'hôte tour à tour des Tuileries, de Schenbrunn, de l'Alhambra, de Marcolini, de Kremlin, du palais de Castille, de Potsdam, et de l'Escurial !

Au cours de sa vie si mouvementée, Napoléon reçut donc trois blessures : il ne fut pas plus épargné que ses lieutenants.

Il convient de rappeler encore qu'au moins dans trois ou quatre circonstances il courut des dangers particulièrement sérieux.

Et d'abord au fameux défilé de Somo Sierra, en Espagne, le 29 novembre 1808. Dans les gorges de la montagne l'attendaient au passage 13.000 Espagnols, avec 15 pièces d'artillerie. Son avant-garde, qu'il commandait, essuya une grêle de balles ; des hommes tombèrent autour de lui ; il ne fut pas atteint. Il fit enlever le défilé par Montbrun, qui gravit au galop la montagne à la tête des lanciers polonais, dans une chevauchée inouïe... C'est là l'un des plus extraordinaires combats de l'histoire des guerres. Les Espagnols croyaient prendre le général en chef ; ils le connaissaient mal !

Le 20 mai 1809, Napoléon demeure froidement au lieu dit « la Tuilerie », parmi les boulets des canons d'Essling et d'Aspern ; à chaque instant il est sur le point d'être emporté...

Mais c'est au déclin, en 1814, au cours de son immortelle campagne de France, qu'il court le plus souvent le risque d'être tué ou pris. Avec une poignée de conscrits et sa garde, il triomphe pendant trois mois de l'Europe. Le 9 février, avec des troupes six fois inférieures en nombre, il détruit tout le corps d'armée d'Olsuviev, à la journée de Champaubert, écrase deux jours après York et Sacken à Montmirail.



Bonaparte en Egypte, d'après une lithographie de Raffet.

Sur le champ de bataille de Ratisbonne, à la nouvelle de la blessure de l'empereur, les soldats des corps les plus voisins rompirent aussitôt les rangs pour lui adresser des témoignages bruyants d'affection. Telle était l'attraction puissante, l'influence magique que ce grand entraîneur d'hommes exerçait ! Tous croyaient leurs existences liées à la sienne ! Il donna la main aux plus rapprochés, rassura les autres, et galopa aussitôt sur le front de l'armée où il fut salué d'enthousiastes vivats.

Ces vaillants soldats saluaient en lui l'héureux vainqueur d'Abensberg, d'Eckmühl et de

Puis il bat, le 14, Blücher et le prince de Prusse à Vauchamps, et se retournant le 16, contre le généralissime Schwartzberg, lui inflige défaites sur défaites : à Guignes le 16, à Mormant le 17, à Montereau le 18. C'est à cette dernière bataille que l'empereur, redevenu le sous-lieutenant de Brienne, pointait lui-même les pièces de l'artillerie. C'est là qu'il se mit à la tête des dragons de Milhaud et du comte de Valmy, au milieu de la mitraille, et qu'il rompit les carrés de l'infanterie autrichienne.

A Arcis-sur-Aube il s'échappa à la mort par miracle. Il s'élance sur les pas de ses conscripts qui fuient, les ramène par sa présence, leur dit que le salut de la France est entre leurs

maines, et, sans souci du danger, il pousse son cheval sur un obus fumant. L'explosion éventre sa monture ; il est à peine atteint, et sort d'un tourbillon de poussière et de fumée couvert de contusions et de multiples ecchymoses, en disant : « Allez, mes amis, le boulet qui doit me tuer n'est point encore fondu ! » Et 30.000 Français, levés à la hâte, la plupart âgés de dix-huit ans, triomphant, électrisés par l'empereur, des 100.000 coalisés de Schwartzberg !

Enfin, à la Rothière, toujours en 1814, il faillit être pris par l'ennemi. 32.000 Français s'y battirent pendant huit heures contre 120.000 étrangers, au milieu de tourbillons de neige. A dix heures du soir, vers la fin de la bataille,

l'empereur s'étant éloigné du centre du combat manqua d'être enlevé par des uhlands, et dut se défendre, l'épée à la main. Son escorte le dégagait, non sans peine, mais elle fut bientôt assaillie à nouveau par une troupe de Cosaques. L'un d'eux allait percer Napoléon de sa lance. « J'étais perdu sans retour, a dit le prisonnier de Sainte-Hélène, si Gourgaud, arrivant au galop, n'avait abattu le barbare d'un coup de pistolet. »

Rappelons enfin qu'à la suprême bataille, à Waterloo, il faillit périr lorsqu'à six heures du soir il parcourut la ligne de combat sous une pluie de projectiles. Plusieurs éclatèrent près de lui, et l'un d'eux renversa à ses côtés le général Lallemand.

IMPRESSIONS MAROCAINES AVANT LE PROTECTORAT

V. L'EXORCISME CHEZ LA PROSTITUÉE JUIVE

Par le Dr H. DOUZANS

La préoccupation de « lever des tabous », c'est-à-dire de libérer les hommes et les choses, donna naissance à toute une science qui, en Grèce et à Rome, s'appelaient la science des lustrations et des purifications... Le Dr Douzans, continuant ses études de psychologie marocaine, nous fait assister dans une ville essentiellement juive et judaïsante, à l'une de ces bruyantes cérémonies religieuses. La publicité de l'opération, sa diffusion cacophonique dans une cité musulmane, est un fait unique, en raison de l'état de contrainte et de servage imposé aux juifs du Maroc avant notre occupation.

MEYRIEM, fille de Maklouf, est une des prostituées en renom de Mogador.

Si la ville porte en arabe le nom de Souefra, qui signifie « l'image, la gravure », elle en est une des parures que l'on signale au touriste anglais venu en voyage maritime circulaire de Liverpool, Lisbonne, Madère, avec retour par les Canaries, après escales marocaines à Larache, Rabat et Mogador. C'est tout juste si elle n'est pas citée sur les guides, mais je crois bien que le pudibond fils d'Albion la découvre à l'avance dans cette phrase qui court les agences internationales de voyage : « Mogador est célèbre par son climat tempéré, sa position de ville maritime saharienne entourée de sables et d'eau et par la beauté de ses juives, originaires du Sous. »

Meyriem habite non loin d'une grande place voisine du port, dans le quartier de la Kasbah réservé au Qaid, aux divers consuls et aux négociants européens et israéliques. Ce privilège la distingue des autres réprouvées de sa religion que le Pacha a reléguées dans la ville arabe près d'une porte donnant sur les rochers, où elles sont l'objet d'une active surveillance.

Elle doit cette faveur à sa qualité de prostituée officielle. Elle a su gagner la protection du Kalifat du Pacha qui la distingue, dès son expulsion du Mellah, sous la poussée violente des rabbins.

Ceux-ci ne tolèrent pas en effet dans l'enceinte israélite de fille manifestement affranchie de toute pudeur (hachouma).

La ruelle où habite Meyriem est obscure, parce que couverte, et sa maison, bien modeste, ne prend pas de jour sur le rempart voisin. Elle est étouffée et masquée par d'autres habitations.

C'est presque dans une tanière, à l'abri du bruit, du soleil et du vent, qu'officie cette prêtresse dans une ambiance de cloître, de prison et

de tombe, un peu de tout cela à la fois. Il faut d'ailleurs bien dire qu'elle se terre, alanguie et résignée, dans cette solitude, car elle sait qu'elle est seulement tolérée dans le quartier maghzenien et bourgeois de Souefra, et que la rue, au Maroc, n'appartient pas aux filles d'Israël qui désireraient y processionner

pour y faire étalage de leurs charmes et y solliciter le promeneur.

Elle a quelques discrets intermédiaires parmi lesquels Isaac, le portefaix des quais, qui, à marée basse, sur la mousse glissante des affluements rocheux, hostiles aux barcasses, porte sur son dos, pour une obole, les passagers des navires marchands.

Il est si sale par sa toque, sa chevelure et son vêtement, que des Anglais rigides et fiers de respectabilité refusent parfois de débarquer, attendant la marée haute, parce qu'ils virent s'offrir à eux, telle une croupe de cheval barbe, l'échine arrondie d'Isaac, ce Pégase en déchéance et en décrépitude.

Elle compte aussi comme émissaire la vieille et geigneuse Simel, qui se penche tous les jours plus près du sol, sous la lourde charge des soixante-quinze ans néfastes à sa dentition ! Elle a la mission d'approprier le home et de régler les rendez-vous galans.

Entre temps, elle est assise dans le vestibule, assoupie, réveillée de loin en loin par un besoin subit de se gratter, sous le prurit que lui vaut sa vieille dermite galeuse dont le début est insupportable et dont il semble qu'elle ne pourrait plus se passer : elle éprouve un si réel plaisir à farfouiller de sa main desséchée et longue sous les replis de ses hardes pour y troubler les élans du parasite éveillé.

Et pourtant, les mauvais sort est venu rôder par la ruelle voûtée et troubler la vie si régulière et si discrète que l'on y mène.

Il est venu sous la forme de la maladie, et sans qu'un médecin ait été consulté, Meyriem s'est éteinte au crépuscule suivant une tîde après-midi de juin, dans la floraison de ses trente ans, après avoir appelé un rabbin du voisinage qui a surpris, paraît-il, sur ses lèvres, les rancœurs de ses défaillances et ses divins espoirs.



Femmes mauresques ; les musiciennes, dessin de Bayard (in *Le Maroc*, par E. de Amicis).



D'après la sculpture égyptienne III.

L. Carré. — *Hoïrta et Zahère.*

C'est du moins la version qui circule, vers les neuf heures et demie du soir, comme explication à un bourdonnement confus, encore lointain, qui attire mon attention dans la direction du quartier musulman.

J'y cours et j'apprends que des deux Melahs, traversant les méchouars et souks de la Médinah, s'avance, en procession religieuse, une multitude de juifs, allant selon le rite exorciser la demeure de la prostituée Meyriem, à la veille de son ensevelissement.

**

Mon domestique, Abd-el-Kader, qui me suit, ne peut croire à une pareille possibilité. Il est de Rabat, affilié à une confrérie d'Hamatchas, et m'a déjà marqué, depuis notre arrivée à Mogador, son étonnement de voir les juifs jouir de privilèges, à ses yeux exorbitants.

Dans sa ville natale, ils sont tous vêtus de noir, obligés de rentrer au Mellah à la chute du jour, et ne fréquentent jamais les coins de la cité réservés aux lieux saints. Il tient même de sa mère que jadis ils passaient pieds nus devant certaines zaouïas plus spécialement vénérées.

Ici, n'a-t-il pas vu, le jour de son débarquement à la plage, un jeune israélite de condition bourgeoise galoper sur un coursier honorable, et tout récemment encore, une dizaine d'adolescents de cette race maudite, enlever des mains d'un Arabe des tribus, exaspéré par la mauvaise foi d'un marchand, le fils de ce dernier qu'il s'appropriait à bâtonner !

Si les juifs avaient aussi le droit, en vue de pratiques religieuses, de remplir les rues et places d'une ville arabe, qu'allait devenir les croyants de l'Islam ? Leur foi serait mise, sans y sombrer certes, à une bien dure épreuve. Il traduisait ces impressions par son attitude étonnée, appuyée de l'exclamation connue « La latif, la latif : grand Dieu, grand Dieu »,

avant de s'échapper vers un fumeux café maure.

Il ignorait, le simple Abd-el-Kader, que les farouches rigneurs de la tradition musulmane subissent à Mogador des atténuations susceptibles de réaliser les dehors de la tolérance, parce que les juifs y représentent les forces d'argent et que la population musulmane y est tributaire de l'autre pour le négoce ou le travail, les seules ressources du lieu.

L'Islam s'attêdit quand il est besoin, pensai-je moi-même, devant la rareté du fait annoncé. Il sait sourire aux mystérieuses puissances de l'or qui suspendent dans cette ville, pour une courte trêve, les conflits des religions.

**

Pour mieux voir, et connaissant dès lors l'itinéraire du cortège tumultueux et trépidant qui bruissait dans le lointain, je revins par la porte commune à la Kasbah et à la ville musulmane, m'empressant de gagner la grande place de notre quartier européen.

Là, dans une obscurité que la lune avait respectée, mais qui s'amendait assez dans les hauteurs pour laisser percevoir le contour sombre des murailles et des portes voisines de la prison, dans ce cadre majestueux par son ampleur, son harmonie presque européenne et par le type régulier des lignes de contour, s'épandit, se bouscula, hurla, avec l'illusion qu'elle psalmodiait liturgiquement, une troupe juive aux silhouettes penchées et vacillantes, éfrénée...

Elle était dominée par les nombreux emblèmes religieux arrachés à leur sommeil dans les synagogues, de ces emblèmes faits de cuivre ciselé aux connexions multiples, tels des candélabres ou des lustres. En dehors d'eux, sur leur périphérie s'élançaient de nombreuses lumières. Une tige centrale était aux mains de porteurs et groupés autour d'eux, prêts à les remplacer dans leur lourde besogne, en essaim pressé, des coreligionnaires agités s'amaassaient processionnaires.

Les essais successifs, noirs, ou éclairés en partie, se reliaient entre eux par des chaînes humaines que nouaient la même passion et la même foi.

Les éléments en étaient des rabbins, des maîtres d'hébreu, des commerçants, des membres en vue de la communauté israélite que nous reconnaissons au passage, des adolescents élèves des écoles de l'Alliance, des enfants même qui sur les ailes, près des curieux Européens, voltigeaient.

Du bruit, de l'inharmonie, du mouvement vibratoire à rythme irrégulier, que traduisaient les balancements des emblèmes, du cri suraigu même, lancé par instants vers Dieu, toujours plus près de lui, en vue de l'appel au secours contre les entreprises des malicieus démons.

Comme allure, celle du pas accéléré, mais rompu, par intervalles, par des piétinements sur place que commandaient les porteurs, en projetant les cuivres plus haut vers le ciel. A ce moment les cris et chants s'exacerbaient, assourdissants...

Le cortège se déroula pendant assez de temps pour que la tête pénétrât dans la rue de Meyriem, avant que le dernier essaim n'ait atteint la place. Ce ruban mi-éclairé, mi-obscur, aux luminosités tremblantes, se fondit sous la voûte, y sombra en une vision diabolique conçue aux fins d'un exorcisme. Satan était serré de près. Le mal par le mal, me dis-je ! L'homéopathie à la marocaine. L'âme de Meyriem pourra reposer en paix, car les démons vont fuir devant ce tintamarre.

Dans la demeure, furieusement, le rite s'accomplissait.

Je retiens tout simplement, sans vouloir souligner l'ironie de ces choses, que les prostituées si discrètes du Moghreb connaissent, lorsqu'elles sont juives, des préludes de funérailles singulièrement tapageurs, et qu'Israël fait bien du bruit lorsqu'il exorcise avec solennité, chez ces bien humbles et silencieuses filles.

Il est vrai que nous sommes à Mogador et qu'Israël y profite parfois, avec usure, des rares moments où l'Islam s'attêdit.

Écrit à Mogador en juin 1907.



D'après la sculpture égyptienne III.

Croquis de L. Cabanes.

QUELQUES SOUVENIRS D'UN PHARMACIEN-ÉLÈVE

DE L'ÉCOLE DU SERVICE DE SANTÉ MILITAIRE DE STRASBOURG
PENDANT LA GUERRE DE 1870

Par E. SIMAIR (de Remiremont)

Pharmacien militaire en retraite

Nous devons à l'entremise de M. Georges Haton, élève de 1^{re} division à l'Ecole du Service de santé militaire de Lyon, de pouvoir évoquer pour la troisième fois dans cette Revue — et avec le plus grand empressement — des souvenirs vécus sur l'Ecole du Service de Santé, de Strasbourg et ses élèves en 1870. La lettre même de notre jeune confrère doit prendre place ici :

« Vous avez publié, nous écrit-il, dans les numéros de mars et avril d'Æsculape deux articles supérieurement documentés sur l'ancienne Ecole Impériale du Service de santé militaire de Strasbourg, l'un signé du médecin inspecteur Viry, l'autre reproduisant les notes du D^r Rouis, ancien sous-directeur de cette école, sur le rôle de ses élèves durant le siège de la ville en 1870. Cette lecture a ravivé en moi le souvenir de récits vécus qui m'ont été faits sur cette époque par M. Simair, qui était en 1870 pharmacien-élève de ladite école. J'ai pensé que ces récits contenaient des détails méritant d'être publiés. Et sur mon instance M. Simair a bien voulu condenser ses souvenirs dans les quelques pages ci-dessous. Elles renferment la simple odyssee d'un jeune pharmacien-élève de l'Ecole de Strasbourg pendant et après le siège. Mais je crois qu'elles ne seront pas déplacées à côté des articles de MM. Viry et Rouis, qui, eux, représentent évidemment un éclairage puissant, projeté de haut sur l'ancienne école par de grands chefs autorisés du Service de Santé. »

La guerre contre l'Allemagne venait d'être déclarée. Les premières troupes arrivées à Strasbourg étaient celles d'Algérie, turcos et zouaves. Je vois encore défiler les turcos avec leur sac surmonté d'un fourriment qui dépassait leur tête. La population leur fait un accueil chaleureux. Dans une brasserie à Schiltigheim, près Strasbourg, le patron refuse l'argent de trois soldats qui veulent payer leurs consommations.

Après l'arrivée des régiments d'Algérie, rentrant le soir à notre dortoir de l'hôpital militaire, j'ai un avant-goût des douleurs de la guerre. — Ici une parenthèse pour dire qu'en raison de l'exiguïté de l'Ecole du Service de santé (aujourd'hui hôtel des postes allemand),

les élèves médecins de 3^e et de 4^e année et toute la division de pharmacie étaient casernés à l'hôpital militaire. — Donc en rentrant au dortoir, je trouve mon camarade Roy, qu'un obus devait blesser mortellement quelques jours après, en proie à une vive douleur et proférant des mots mal articulés. Je le secoue, et il révèle le motif de son désespoir : son frère, lieutenant de turcos, venait de lui faire ses adieux : « Je commande la 1^{re} compagnie, lui a-t-il dit ; à la tête de mes turcos, d'une rue, je percerai les rangs prussiens, mais je tomberai, dans huit jours je serai mort, adieu ! » Prédiction fatalement réalisée...

Le directeur de l'Ecole nous fait tous évacuer notre casernement d'hôpital pour y installer les blessés de la prochaine bataille. Mon ami Roy et moi nous louons une chambre meublée, rue du Faisan, dans la maison d'un boucher ; les camarades se logent aussi en ville. L'Ecole réduite compte en ce moment environ 300 élèves, y compris les pharmaciens. Nous sommes tous nommés sous-aides afin que nous ayons une situation militaire en cas de blessure ou de maladie. Les plus anciens sont envoyés aux ambulances dans et hors de Strasbourg ; les plus jeunes, dont je suis, ne peuvent guère rendre de services. Un certain nombre sont délégués aux postes de secours dans les bastions, et, d'après mes souvenirs, deux au moins y trouveront la mort par éclats de mitraille, en particulier mon camarade de lycée Lacour. Aux chaînes d'incendie on verra des élèves.

Désastre de Reichshoffen : je vois affluer à Strasbourg une partie des fuyards, fantassins à cheval, cavaliers à pied ; des voitures de paysans arrivent, chargées de blessés atteints surtout aux jambes.

Silence morne les jours qui suivent ; puis un soir, par un beau crépuscule, l'horizon s'illumine de quelques immenses éclairs. Seraient-ce les canons prussiens ? La nuit se passe pour moi dans l'inquiétude, car mon ami Roy n'est pas rentré. Le lendemain j'apprends de lui-même qu'un obus lui a lacéré un mollet alors qu'il traversait la place de la Cathédrale. Une

dame qu'il avait au bras jette un cri et tombe.

Mon ami se baisse pour la relever, et il ne peut se relever lui-même. Sur le moment il n'a pas senti sa blessure ! La dame a survécu trois jours ; Roy a succombé au tétanos une quinzaine de jours après. — Un petit éclat du même obus est allé se loger dans le pied d'un excellent camarade, Chesney, qui traversait la place à 40 mètres environ de Roy. Chesney a survécu à sa blessure, mais est mort jeune.

Dès le début du siège, j'ai glissé mon armoire à glace devant la fenêtre pour me mettre à l'abri d'un éclat de mitraille éventuel. Mais durant la nuit de l'incendie de la cathédrale, le 25 août, le vacarme des obus qui éclatent (la rue du Faisan avoisine la cathédrale) est tel que mon propriétaire vient frapper à ma porte



La Cathédrale et ses abords dans la nuit du 24 août.
(D'après une gravure du Monde illustré.)

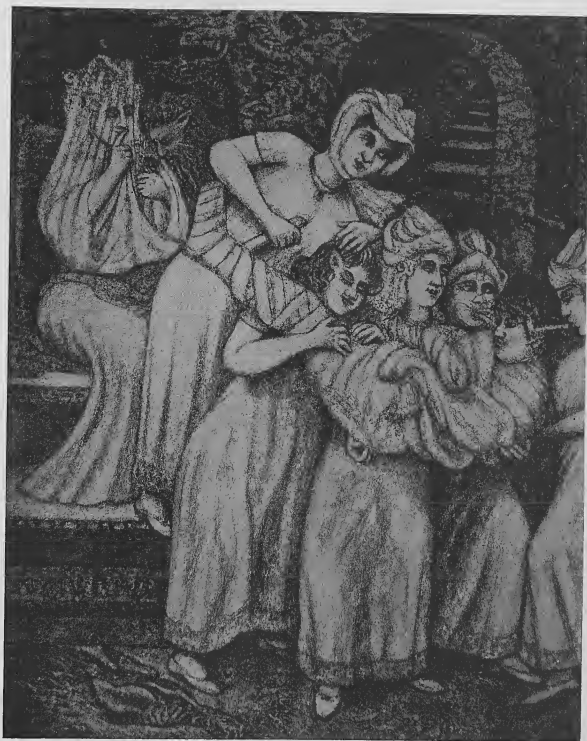
La nuit du 24 août fut une des plus terribles du siège de Strasbourg. Le sauveur Werder usant que la pression sur la population n'avait pas encore été suffisante décida qu'il fallait brûler deux moments chers entre tous aux Strasbourgeois : la bibliothèque et la cathédrale. « Le 24, dans la nuit, nous dit M. Risteliueber, un des historiens les mieux documentés du siège de Strasbourg, l'incendie subit sur les quartiers les plus riches de la ville... »

« Le Temple-Neuf l'Église principale des protestants brûla ; la Bibliothèque, collection unique au monde, brûla ; deux cent mille volumes et quatre mille manuscrits, une collection d'antiquités gallo-romaines devinrent la proie des flammes. »



Vue intérieure de la Bibliothèque de Strasbourg après le bombardement. (D'après un document de l'époque.)

La bibliothèque, ses 200 000 volumes, ses 4 000 manuscrits, ses collections d'antiquités devinrent la proie des flammes. Le Temple-Neuf fut réduit en cendres avec sa belle fresque du xv^e siècle représentant une « Danse des morts ». Fort heureusement les bombes et les fusées incendiaires de l'ennemi n'endommagèrent que partiellement la cathédrale. Mais il est hors de doute que pas une pierre ne serait restée debout de l'admirable chef-d'œuvre d'Erwin de Steinbach si le siège d'Alsace prolongé de 24 heures seulement, conformément aux instructions impitoyables données par le général Werder.



SCÈNE DE RITES MAGIQUES DANS LES CAVEAUX
D'UN TEMPLE INITIATIQUE, par G. de Tromelin.

*Allusion aux enveloppements du corps au moyen de
poils de bêtes, selon la pratique des anciens prêtres
sacrés dans leurs temples. À gauche le statue du Silence.
Voir à la loupe des détails nombreux dans les ombres.
(Réduction au quart de l'original)*



La statue aux yeux voilés de la Synagogue, qui occupe le portait sud de la Cathédrale de Strasbourg, place du Château, en face de l'ancienne Ecole française du Service de santé militaire. Près d'elle est la statue de l'Eglise catholique. On lit au-dessus de l'Eglise catholique cette inscription : « Par le sang de Jésus-Christ je suis ton vainqueur » et au-dessus de la Synagogue cette devise : « C'est ce sang qui m'éblouit ! »

pour m'inviter à descendre à la cave avec sa famille. J'y descends et trouve les femmes si effrayées que l'une d'elles s'est évanouie devant moi ; une simple aspersion d'eau l'a ranimée. C'est dans cette cave que j'ai passé ensuite mes nuits. Ce n'est pas très héroïque, mais je dois dire la vérité tout de suite.

D'une manière générale, les Allemands ont commencé par bombarder toute la ville ; celle-ci ne se rendant pas par la terreur, ils ont raréfié leurs coups sur la population et les ont dirigés surtout contre la citadelle et les remparts du faubourg Saint-Pierre.

Quoique logés en partie en ville, tous les élèves prennent leurs repas à l'Ecole. Haricots et cheval. Plus tard, à l'Ecole d'application du Val-de-Grâce, le professeur Coulier a eu un jour la fantaisie de faire passer beaucoup de stagiaires à son laboratoire en les invitant à goûter comparativement du bouillon de bœuf et du bouillon de cheval. Tous, a-t-il dit, ont très bien distingué le bouillon de cheval.

Dans ce petit récit, je ne parlerai pas des dangers courus par mes imprudences de jeune homme curieux. Je passerai également sous silence des épisodes racontés ailleurs (1).

Strasbourg capitule le 27 septembre. Les Allemands une fois entrés dans la place, le gé-

(1) Voir en particulier les deux articles suivants : L'Ecole de Médecine militaire de Strasbourg pendant le siège de 1870, par le médecin-inspecteur Viry (Æsculape, mars 1913) ; — et A propos de l'Ecole de Médecine militaire de Strasbourg en 1870, par L. Rouis, ancien médecin principal d'Armée, ancien sous-directeur de l'Ecole de Strasbourg. (Æsculape, avril 1913.)

néral de Werder, sur l'initiative de notre directeur, nous renvoie dans nos familles. L'autorisation est donnée manuscrite en langue teutone. Sur ma feuille, je fais inscrire Bruyères, Vosges, comme lieu de destination.

Je ne pouvais voyager qu'à pied, par Molsheim, Schirmeck, St-Dié. L'Alsace étant déjà occupée par l'armée badoise du général von Werder, je juge convenable, pour ma sécurité, de partir en tenue militaire, sans armes, de ne me montrer qu'en plein jour et bien en évidence sur les routes ; j'ai passé ainsi d'un pas fort tranquille au milieu de détachements allemands, montrant mon sauf-conduit aux sentinelles ; une fois seulement il est arrivé qu'un chariot à échelles plein de soldats me croisant sur la route, l'un des hommes fait stopper, descend, me palpe la poitrine et le dos, examine la sacoche, lit mon sauf-conduit, puis reste réveur devant l'écharpe de laine bleue dont j'avais cru utile de m'envelopper le ventre ; tout à coup sa face s'éclaire ; désignant mon écharpe, il dit aux autres que c'est l'insigne de la corporation d'étudiants à laquelle j'appartiens.

Je laisse en arrière les avant-postes allemands un peu avant Schirmeck et arrive deux jours après chez mes parents.

C'est à cette date que se place le combat de la Bourgonce ; je parlerai des blessés plus loin.

Bientôt les ennemis entrent à Bruyères. La petite ville est imposée de diverses choses que j'ai oubliées, et notamment de cinq mille cigares. Les vainqueurs cantonnent dans les maisons. Chez mes parents se présentent d'abord quatre chevaux avec leurs cavaliers, mais aussitôt après surviennent de nombreux fantassins, et comme il pleut à verse, ceux-ci, pressés d'être à l'abri, mettent carrément dehors les premiers occupants avec leurs chevaux, non sans un commencement de pugilat. La raison du plus fort est toujours la meilleure, dit La Fontaine.

La situation va devenir par deux fois presque tragique pour moi. Le soir venu je me couche et ne tarde pas à entendre du vacarme dans la cuisine au-dessous. Que signifie cette dispute entre Teutons ? Voici : un soldat, furetant dans la maison, a trouvé dans une armoire mon uniforme avec son pantalon rouge. Un pantalon rouge ! la bande était d'avis de me fusiller s'en tenait. Par bonheur un Kehlsois se trouve parmi eux — Kehl n'est séparé de Strasbourg que par le fleuve — il reconnaît mon uniforme, crie à ses camarades que j'en suis pas soldat, mais étudiant en médecine (1),

(1) Les médecins et pharmaciens militaires ont le même uniforme et ne se distinguent entre eux que par la couleur des velours.

et obtient que je sois conduit à l'Etat-major. Brave Kehlsois ! Et dire que l'idée ne m'est pas venue de demander son nom.

La-dessus, notre Kehlsois, suivi de deux autres casques, entre en coup de vent dans ma chambre et me met en bon français au courant de la discussion. Chose singulière ! je ne ressens aucune peur. Je revêts l'uniforme, estimant que ce sera là ma sauvegarde, et pars entre deux balonnets. On me conduit à l'hôtel de l'Ange. A peine suis-je entré dans la salle, où je vois une quarantaine d'officiers assis autour de la grande table, qu'un chef âgé se lève du milieu de la table, vient à moi, et me dit en français correct : « Monsieur, je regrette ce qui vous est arrivé, je vais ordonner que les soldats qui vous ont amené vous reconduisent ; surtout cachez bien votre uniforme, le soldat est brutal. » Je repars donc entre mes deux balonnets, mais le Kehlsois m'abandonne presque aussitôt en disant que je connais le chemin mieux que lui, l'autre resté flottant ne tarde pas à l'imiter.

Je reviens seul, mélancolique, me demandant dans quel état sont mes parents que je n'ai pas vus au départ, tellement j'ai été mis dehors vivement ! Mais voici qu'à un tournant, un « wer da » fait résonner l'air. Je ne prends pas garde et continue mon chemin. Un deuxième « wer da » plus énergique me fait m'arrêter, un peu inquiet. Je vois alors une sentinelle qui vient à moi et avec une mimique animée — à cette époque je comprenais un peu l'allemand — m'explique que grâce à la lune qui nous éclaire il m'a reconnu comme ayant passé devant lui un peu auparavant, et que si je ne m'étais pas arrêté, je recevais sa balle à bout portant.



Les toits du Musée alsacien de Strasbourg, voisins de l'ancienne Ecole française du Service de santé militaire. (D'après un cliché de la Revue alsacienne illustrée.)



Notre collaborateur, M. Emile Simair, dans son uniforme de pharmacien-élève à l'Ecole impériale du Service de santé militaire de Strasbourg. (Photographie faite en avril 1870)

Rentré enfin chez moi, je trouve mon père, qui me croit fusillé, dans une vive agitation et ma mère vomissant le sang... Je dois faire remarquer ici à nouveau que nous avions affaire à une armée badoise. Il est clair que le soldat kelhois et le chef qui m'a reçu à l'hôtel de l'Ange se sont montrés généreux à mon égard. Je me crois aussi patriote que quiconque, mais si la fortune nous refait un jour bon visage et que je sois encore debout, un Badois vaincu trouvera en moi quelqu'un qui se rappelle une dette à acquitter.

Je suis resté environ deux mois à Bruyères. Le lendemain de mon arrivée, je reçois la visite du D^r Mougeot, médecin de l'hospice, devenu ensuite président du Conseil général des Vosges.

« Je viens vous chercher pour m'aider, me dit-il, l'hospice est rempli de malades et d'écloups provenant d'un régime de marche des Deux-Sèvres. »

Je réponds :

« Impossible : je suis élève de première année, je ne sais rien en pharmacie pratique, et en médecine, bien entendu, c'est le néant. »

« Détrompez-vous, me riposte le docteur, vous serez excellent ; puisque vous avez choisi notre carrière, je suis assuré de votre bonne volonté et vous mettrai au courant. »

Je reconnais qu'en fait je suis devenu, à l'hospice, le fidèle Achates du D^r Mougeot.

Pendant toute cette période, je n'ai pas vu un médecin militaire, si j'excepte le passage rapide d'un élève de troisième année, M. Colenne, aujourd'hui médecin inspecteur du cadre de réserve. J'ai vu des cas très intéressants en chirurgie et même en médecine, mais n'étant pas compétent, je me tais. Quelle belle place c'eût été pour un interne en chirurgie ! Je me comparais alors aux fantassins à cheval et aux cavaliers à pied que j'ai cités plus haut.

Si la technique m'est défendue, ma plume peut courir sur la partie administrative et anecdotique. — Je garde pour moi cependant quelques vérités qui sembleraient des médianes et ne touchent pas le D^r Mougeot dont je respecte la mémoire. — Mon maître provisoire faisait ses visites très régulièrement le matin, mais l'après-midi, sauf urgence, il s'absentait souvent, me laissant seul.

Pendant les premiers temps j'arrivais à l'hospice dans mon uniforme de l'Ecole, cela me donnait une autorité énorme. Les sœurs, malgré moi, me laissaient commander. En voici un exemple : huit jours après le combat de la Bourgonne, un groupe de blessés nous arrive inopinément. Les malheureux ont été recueillis et soignés tant bien que mal chez des fermiers. J'envoie vite chercher le docteur qui se trouve absent. Tous nos lits sont occupés, que faire ? Je connais assez bien la ville, quoique je l'aie quittée à l'âge de 12 ans. Je prends un parti très hardi. Passant devant tous les lits, je fais lever les moins malades en nombre égal à ceux des nouveaux blessés dont les plaies ont le plus mauvais aspect, et les envoie sans désemparer chez des propriétaires de situation aisée qui, d'ailleurs, ont parfaitement reçu et soigné leurs hôtes inattendus.

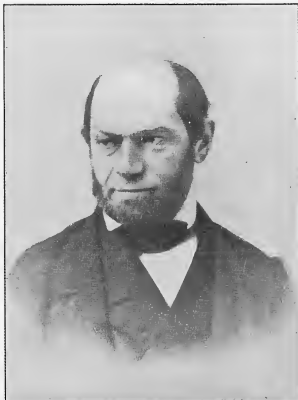
Je mentionne le passage d'un médecin mili-



Le préfet de Strasbourg Valentin chez le général Uhrich. (D'après le tableau de M. Poulx Saint-Ange, Ecole de Saint-Cyr)

Au lendemain de la chute de l'Empire, Valentin, qui se trouvait en exil en Angleterre depuis le coup d'Etat du 2 Décembre, enseignant à l'École de l'artillerie et du génie à l'Ecole de Woolwich, revint en France ; le gouvernement de la Défense nationale le nomma préfet au Bas-Rhin (5 septembre). Strasbourg était déjà investi et assiégé par les armées allemandes.

Au prix de mille efforts après avoir plusieurs fois exposé sa vie, Valentin put pénétrer dans la ville. Le peintre l'a représenté ici au moment où pour la première fois il se rencontre avec le général Uhrich. Ses vêtements sont déchirés par les broussailleries et il vient de traverser le Rhin à la nage sous une pluie de balles. Quelques instants après il prenait possession de son poste et proclamait la République. Administrateur civil d'une rare énergie il ne put empêcher le général Uhrich de faire arborer le 27 au soir, le drapeau blanc. Au mépris des conditions régies il fut saisi brutalement sur l'ordre du général Werder que son épiscopat couronné avait exaspéré et conduit en Allemagne où il fut détenu pendant 3 mois dans les casernes de la forteresse d'Ehrenbreitstein. Après la guerre il fut nommé préfet des Bouches-du-Rhône en remplacement de M. Chaillet-Lacour. En 1875, il était élu député par les électeurs de Seine-et-Oise et en 1876 il était élu sénateur des Bouches-du-Rhône.



Le D^r Emile Küss (1815-1871). Agrégé à la Faculté de médecine de Strasbourg en 1846 ; professeur de physiologie l'année suivante ; maire de Strasbourg du 13 septembre 1870 au 1^{er} mars 1871 ; député à l'Assemblée Nationale de Bordeaux et mort en cette ville le 1^{er} mars 1871, le cœur brisé par la douleur, le soir même où l'Assemblée votait les préliminaires de la paix en vertu desquels l'Alsace était cédée à l'Allemagne.

taire allemand qui nous laisse quelques grands blessés. Certaines de ses paroles valent d'être rapportées : « Quand les soldats badois ont commencé les tranchées devant Strasbourg, ils étaient très exposés jusqu'à ce que le trou fût suffisant pour les abriter. Les médecins s'attachaient à relever de nombreux blessés. Crainte vaine. La place n'a pas tiré. »

Je relate encore que mon père, par curiosité surtout, est allé à Strasbourg pour prendre ma malle laissée dans ma chambre, rue du Faisan. Il a bien trouvé la malle, mais fracturée par les Allemands, qui ont pris mon épée et laissé le reste.

Décembre approche. Les nouvelles de l'extérieur sont incertaines, nos ennemis ne laissant pénétrer que des publications triées par eux. Je me dis que notre Ecole de Strasbourg doit être rétablie dans quelque autre centre intellectuel. Tarder à la rejoindre serait m'exposer à perdre une année. Il faut que je sorte du cercle de fer allemand. Un ami d'enfance, noblement ambitieux comme les généraux de la Révolution, formait le même projet : M. Leclerc, alors caporal évadé de Sedan, aujourd'hui lieutenant-colonel en retraite. Nous serons compagnons. Le problème est de gagner la Suisse par Bâle, à pied, puis de la rentrer en France dans la partie non envahie. Cette odyssee mériterait peut-être d'être

racontée en détail, mais pour ne pas trop retenir le lecteur, j'en rapporterai seulement deux épisodes, l'un à la frontière franco-suisse, l'autre à Neufchâtel.

Arrivés à Mulhouse, nous apprenons que la frontière est très surveillée par les Prussiens. Parmi les moyens de franchir qui nous sont suggérés, je m'arrête au plus commode, tout périlleux qu'il est, consistant à partir en chemin de fer avec des billets de 1^{re} classe. Les Allemands, me dit-on, ne visitent que les wagons de 3^e, toujours pris par le troupier peu fortuné. Quelle déception nous avons eue !

À Saint-Louis tout notre train est vidé. Hommes et femmes, tous passent, canalisés en file indienne,



Vue générale de la petite ville de Bruyères, dans le département des Vosges en 1913. L'importante construction qu'on remarque à main gauche, au premier plan, est l'hospice.



Le Dr Mougeot, qui donna ses soins aux blessés français durant la guerre de 1870-1871 à l'hospice de Bruyères (Vosges).

devant l'œil scrutateur d'un Teuton, qui nous cueille naturellement, Leclerc et moi, et nous range à part. Quelle guigne ! je m'attendais à partir pour la Deutschland, mais non ! Après son inspection, le préposé à l'œil de lynx nous dit : « Vous allez retourner à Mulhouse par le train qui croise celui-ci, prenez vite vos billets. » Puis d'un signe il ordonne à une baïonnette de se tenir à nos côtés.

Cela ne fait pas du tout notre affaire. Une idée me traverse l'esprit ! Au guichet je demande deux billets de 3^e pour Mulhouse en criant très fort le mot Mulhouse, ce qui satisfait avec évidence le soldat qui me serre bras contre bras, puis engouffrant ma tête à demi dans le trou du guichet, je dis à mi-voix à la dame distributrice : « Seulement pour la prochaine station. » La dame a com-

pris. Nous voilà en route pour Mulhouse. Mais le train a fait à peine quelques kilomètres qu'il stoppe en pleine campagne, sans cause apparente. Pas une maison, pas une âme dans la vaste plaine neigeuse. J'ouvre la portière, et nous dévalons, Leclerc et moi. La nuit venue, le maire obligeant d'un village voisin nous fait guider vers le territoire suisse. Dieu sait par quels chemins !

À Bâle, que je désirais visiter, nous nous arrêtons, après avoir un peu déambulé devant la vitrine d'un libraire où s'étale une gravure qui représente des soldats prussiens taraudant des soldats français. « Filons, dis-je à Leclerc, ici les sympathies sont prussiennes. »

Il fait très froid. A Neufchâtel, grand conseil. Nous comptons notre bourse. Quel avenir nous attend ? Ici j'ai une idée pas très heureuse, c'est d'aller solliciter notre consul, qui nous répond qu'il n'a pas de fonds. Ce soir-là, après dîner, nous entrons dans une grande brasserie, et devant deux bocks nous causons de notre mésaventure. Un quidam, qui écoutait, s'entretient un moment avec nous, puis disparaît. Peu après il revient avec son chapeau plein de sous, quelques pièces blanches mêlées, qu'il avait quêtés à notre intention. Je reste ahuri un

instant. Puis, voyant mon ami perplexe, je me lève et dis : « Monsieur, nous vous remercions du fond du cœur de votre bonne pensée, ceci prouve qu'à Neufchâtel on a de la sympathie pour la France, mais si nous avons demandé en vain de l'argent à notre consul, cependant nous ne sommes pas sans ressources. Nous ne pouvons accepter le produit de la quête. »

Le lendemain, nous rentrons en France par Pontarlier.

À Lyon, Leclerc est affecté à un régiment de Nîmes, et j'ap-



Le « Zeppelin » contourne la flèche de la cathédrale de Strasbourg.

Les premières manœuvres du Zeppelin ont eu lieu à Strasbourg 40 années après le siège, et la flèche de la cathédrale fut, si l'on peut dire, le pivot de ses expériences.



Notre collaborateur, M. Emile Simair, pharmacien militaire en retraite, dans son cabinet de travail à Remiremont (Vosges). (Photographie faite en 1913.)

prends que l'Ecole de Santé militaire de Strasbourg est transférée provisoirement à Montpellier.

Leclerc et moi voyageons encore ensemble jusqu'à Nîmes. Nous visitons brièvement la ville, nous escaladons les gradins des Arènes, puis je quitte mon ami plein de confiance dans sa destinée, impatient de revoir l'ennemi avec son nouveau régiment.

N. D. L. D. — L'article de M. Simair complète très heureusement les deux articles de mars et avril 1913 sur l'ancienne Ecole Impériale du service de santé militaire de Strasbourg et ses élèves pendant le siège de 1870. Les numéros contenant les deux premiers articles, épuisés, on ne peut les avoir qu'en prenant un abonnement partant de janvier 1913.

L'AMOUR MYSTIQUE

Par le Docteur CHARLES GUILBERT (de Paris)

Notre distingué collaborateur le D^r Charles Guilbert nous adresse, au moment de mettre sous presse, les « bonnes feuilles » de l'ouvrage qui va paraître ces jours-ci sous sa signature : *L'Illusion du merveilleux*. Ce travail tend à restreindre singulièrement le domaine des sciences dites merveilleuses. Nous l'analyserons sous peu. Voici pour l'instant des pages où l'élégance de la forme et la logique du raisonnement s'allient avec bonheur. Nous pourrions les résumer avec l'auteur en quelques lignes : « Le Dieu qui possède et illumine le mystique, c'est avant tout la conception qu'il s'est faite de la divinité. La formule théologique remplace à l'exclusion de tout autre le groupement d'idées qui sont, en même temps que les caractéristiques de chaque individualité, le point de départ de tout travail psychique, acte de la volonté ou critique de la raison... Le mystère qui enveloppe cette réaction psycho-physiologique en a fait le merveilleux. » Nous reproduisons ici deux œuvres délicieuses du peintre espagnol Romero de Torres, deux aspects de la « Sainte Thérèse en extase » du Bernin et quatre miniatures d'une fraîcheur exquise tirées du livre rare de M^{me} Guyon : « L'Ame amante de son Dieu ».

Le Mysticisme

RÉSULTAT d'une concentration permanente de toutes les facultés cérébrales sur le seul objet de la foi, le mysticisme est l'exaltation de l'idée religieuse et devient au point de vue psychique une autosuggestion véritable. La foi exclue par définition la possibilité du doute dans l'interprétation des manifestations attribuées à l'entité surnaturelle; aussi l'objectivation, le dynamisme de son idée, résultant de son exclusivité absolue, devient pour le croyant une extériorité indéniable.

Pour arriver au plein épanouissement de son état, le mystique doit trouver en lui la force qui donnera à la conception mentale l'ampleur nécessaire pour en faire une force réellement active. Il ne saurait s'appuyer ni sur l'universalité des croyances que sa ferveur dépasse, ni sur l'impulsion émotive des cérémonies liturgiques qui marquent plus encore, lui semble-t-il, la distance le séparant de la divinité.

L'as du verbalisme d'un culte qui enveloppe son Dieu dans des images ou des métaphores indignes de sa ferveur et berce son besoin d'infini dans les minuties rituelles et la monotonie des psaumes, lui cherche à franchir l'abîme qui le sépare de l'objet de sa croyance. Il tente dès ici-bas la conquête du ciel spirituel ou la réintégration dans l'élément divin qui est l'édén de toutes les religions.

Par ses seules forces il doit atteindre les sommets d'où il pourra tenter cet envol surhumain dans l'immensité sans bornes. Suprême ambition d'une élite restreinte de croyants, le mysticisme est essentiellement solitaire. Son développement exige le silence du cloître et de la retraite, le recueillement favorable à la contemplation.

L'idée, qui va devenir le mobile du merveilleux, ne peut prendre par une contingence extérieure l'ampleur d'une illumination soudaine, effaçant par son intensité toute autre action mentale; c'est en l'isolant, en la cultivant avec un soin infatigable que le mystique arrive à concentrer sur elle seule toute l'activité cérébrale. Aussi la perfection de cet état est-elle précédée d'une période préparatoire,

compte les grains de sable du désert et les gouttes d'eau des océans; son esprit enserré dans les limites du matériel ne peut concevoir l'infini. Le raisonnement fatal à la foi n'apporte à l'esprit que problèmes insolubles et dangereux. Le doute, qui semblait autrefois impossible, harcèle et opprime; il prend même parfois l'ampleur d'une obsession. Dans le silence des nuits et la subconscience du sommeil il se matérialise en une ronde diabolique qui enserre l'imprudent, narquoise et grimaçant.

La sensibilité émue par une dialectique stérile ne donne plus à l'âme les satisfactions et les encouragements de la prière; les formules les plus passionnées semblent mesquines et sans grandeur comme le balbutiement des lèvres qui s'essayaient. Dieu, loin d'appeler à lui celui qui voulait l'approcher dans un élan d'amour, le rejette, plus meurtri de l'inanité de son effort, l'esprit vide et stérile.

Pour sauver sa foi menacée, le fervent doit faire abstraction de ces pensées douloureuses, de sa raison, et ne laisser vivante dans son esprit qu'une foi tenace et indiscutée ! Il faut être entre les mains de Dieu comme un enfant entre les mains de sa nourrice qui le tient en lièserie; (1) réaliser en un mot l'abâtissement conseillé par Pascal.

Quand il a comprise cette nécessité, l'ascète ne cherche plus à réaliser son rêve : percevoir Dieu en lui-même, il attend seulement les manifestations de sa bonté enfin fléchie par son insalubre supplication.

Dès qu'il a obtenu une entière passivité mentale, pour atteindre l'exaltation mystique,



Angeles et Fuensenta, par J. Romero de Torres. (Appartient à la Municipalité de Madrid.)

Ces deux visages d'un charme captivant firent sensation en 1908 au Salon des Beaux-Arts de Madrid. Une âme d'un mysticisme intense les habite. Angeles et Fuensenta ne sont pas là pour elles-mêmes, mais comme l'expression la plus parfaite d'une pensée, d'un sentiment de leur créateur. Leur regard, leur attitude, le geste lié et la ferveur de leurs mains tendent parallèlement à l'expression mystique. Elles sont « prisonnières de leur délicatesse et de leur pureté » comme l'ancien Kalifat qui n'ose pas s'ouvrir à la vie qu'il entend trépasser, de peur d'être étouffé par elle et de s'écraser parmi des souvenirs, elles n'ont pas risqué, ni folâtrer leurs mains, de crainte de déranger leur divine harmonie et d'être prises par le danger de l'homme qui les a faites, pris. » (Nelson : *L'Art décoratif*).

lutte véritable de l'âme contre tout ce qui s'oppose en elle et autour d'elle à la perfection absolue, étouffement de toutes les aspirations physiques, de toutes les pensées, ne laissant vivante que la croyance seule.

Sans doute l'ascète essaye de lui donner d'abord l'appui de la raison humaine, mais pygmée il entasse monde sur univers; il

(1) M^{me} Guyon.



Soutenez-moi avec des fleurs, fortifiez-moi avec des
pompes : parce que je languis d'amour.

Hélas ! je vais mourir, ah ! couvrez-moi de fleurs.
Ne m'abandonnez pas, mes secours.
Environnez-moi de ces pommes
Qu'on trouve au jardin de l'Époux :
Ah ! cachez-moi de tous les hommes ;
Et que je sois seule avec vous.

(Gravure-emblème d'Hermann Hugo ; vers de M^{me} Guyon.)



Mon Bien-Aimé est à moi, et je suis à lui. Il se nourrit
parmi les lis, jusqu'à ce que le jour commence
à pâlir et que les ombres se dissipent peu à peu.

C'en est fait, c'en est fait, je ne veux plus de fleurs.

A moi céleste Époux ; et pour lui l'abandonne.

Dés à présent tant de fades douceurs.

L'amas de lis qu'il m'envoie

Représente ma pureté

Et c'est mon époux qui la donne ;

Ce qui n'est pas de lui n'est rien que vanité.

(Gravure-emblème d'Hermann Hugo ; vers de M^{me} Guyon.)

il ne lui reste qu'à surexciter sa sensibilité morale et provoquer l'émotion religieuse.

Il recourt alors aux pratiques extérieures. Si sa bouche se tait, si son âme est muette, il se prosternerait au pied de l'autel. Dans les moments de sécheresse, dit saint François, il convient de piquer son âme par quelque contenance de dévotion extérieure.

Par une sorte de haine contre la matérialité qui alourdit ses aspirations spirituelles, il s'attache à châtier son corps. Et les jeûnes, les macérations, les tourments qu'il s'inflige lui rappellent à chaque instant le but qu'il poursuit, écartant les distractions sensorielles susceptibles d'apporter diversion à l'idée qu'il veut développer seule en son âme comme une fleur précieuse.

La méditation abandonnant tout raisonnement se restreint à une image représentative sur laquelle l'esprit s'arrête, elle devient la contemplation. Elle consiste, d'après saint François, à « immobiliser la pensée sur certaines images capables de provoquer le sentiment que l'on cherche. Pour contempler, le mystique devra choisir une image, la fixer et s'y perdre, s'abandonnant sans mesure aux sentiments d'amour, de tendresse qu'il éprouve devant elle. Quelquefois dans cette contemplation il se donne jusqu'à perdre notion de lui-même et il aura l'illusion qu'il se confond avec Dieu ; d'autres fois il sera plus calme et plus conscient mais n'en éprouvera pas moins la joie de ne plus s'appartenir » (1). Cette image que nul autre élément ne vient affaiblir se renforce des idées émotives qui l'accompagnent et peu à peu se transforme en autosuggestion. Le merveilleux qu'elle va susciter variera suivant la formule de cette image. Certain mystique sera pénétré de la grandeur de Dieu, un autre de son amour ou des douleurs de la Passion.

Il variera encore suivant la tournure d'esprit qu'imprime la doctrine qui en est le point de départ. Il y a autant de formes de mysticisme que de croyances religieuses, philosophiques, scientifiques, politiques ou sociales.

Le protestant qui se doit à lui-même de rechercher la vérité et de l'interpréter selon les textes sacrés deviendra dans son exaltation un inspiré, un prophète.

Pour le théosophe, chacun des êtres de la création, du plus infime à celui qui par son évolution se rapproche le plus de la perfection absolue, ne sont que les atomes polymorphes et en voie d'élaboration d'un infini immuable ; aussi le voyant aura-t-il la perception directe de ses hypothèses philosophiques dans les différents plans posés comme autant de jalons sur la route du perfectionnement, et pratiquera-t-il l'altruisme le plus large et le plus imprévu dans ses conséquences extrêmes comme le végétarisme absolu, par respect de toute vie animée.

Le catholique parvenu à l'état d'exaltation mystique reste accablé par la grandeur de son Dieu, la sublimité du sacrifice de Jésus, il est pénétré des douleurs du Rédempteur. Une discipline sévère lui interdit en outre toute discussion. A une religion sublime, douloureuse et autoritaire, répond un mysticisme d'humilité, de sacrifices et de contemplation pure.

C'est ainsi qu'une même cause produit des résultats différents, selon les individualités et



Je suis à mon Bien-Aimé, et son cœur se tourne vers moi.

Mon cœur le suit partout, ô mon divin amant !

Comme le fer suit son aimant !

Tu marques sur mon cœur comme sur la boussole

Par tes regards, par ta parole

Tes adorables volées.

Et me tournez de tous côtés.

L'Heliope aussi tourne vers la lumière

De son Soleil dont il est ancré.

(Gravure-emblème d'Hermann Hugo ; vers de M^{me} Guyon.)



Mon âme s'est fondue sitôt que mon Bien-Aimé a parlé.

O feu pur et divin, chaleur délicieuse,

Tu détruis une âme éteinte !

Je fonds sitôt que j'entends la douceur

De cette divine parole.

C'est elle qui dissout mon cœur ;

Que l'amour est une admirable école !

L'âme s'écoule en son Sésame.

(Gravure-emblème d'Hermann Hugo ; vers de M^{me} Guyon.)

(1) J. Damas.

les croyances qui ont provoqué l'auto-suggestion mystique.

L'exaltation de la sensibilité et de l'émotivité aboutissant à un amour presque sensuel de la divinité, ont fait considérer le mysticisme comme une manifestation de l'hystérie. Par suite du préjugé qui donne comme cause à cette névrose l'exaspération d'un tempérament sexuel inassouvi, il a semblé que la chasteté, vertu sublime de la plupart des religions et obligation monacale, dût aboutir à des troubles morbides identiques. L'amour et toutes les autres manifestations du mysticisme ne seraient dans cette hypothèse que des manifestations malades, causées par l'étouffement de l'instinct le plus vivace.

Le mystique n'est en réalité ni un maniaque de l'érotisme ni un névrosé, c'est la victime, le jouet inconscient du dynamisme d'une idée exclusive, d'une obsession volontaire. Quand, par la prière, les macérations, l'ascète a épuré son esprit de toute pensée autre que celle qu'il cultive avec un soin jaloux; quand, par la contemplation, il l'a restreinte à une formule assez étroite pour qu'il puisse en concevoir en même temps tous les éléments, celle-ci se développe comme un arbre merveilleux dont on aurait écarté le moindre brin d'herbe qui pût entraver sa croissance, dont on aurait élagué les rameaux exubérants et auquel on n'aurait rien ménagé de ce qui pourrait accroître sa vitalité. Elle enfonce profondément ses racines dans le cerveau du fervent, elle l'envahit, l'occupe entièrement. Elle dirige sa volonté, son émotivité vers un but unique : la Divinité.

Le mystique, arrivé au perfectionnement de son état, est l'expression vivante de cette seule idée; il n'agit que par elle et son esprit est par ailleurs entièrement passif.

L'action divine est permanente, elle devance toute délibération et verse

dans l'âme la force qui l'éclaire et l'embrace. « Il importe, dit l'abbé Sandreau, de ne point altérer la contemplation en mêlant aux illuminations et aux impulsions divines le travail laborieux de la volonté. »

Cette inertie mentale est identique à celle que provoquent le sommeil hypnotique, les rites, les narcotiques de la sorcellerie, l'immobilité, l'attente dans l'obscurité de la séance spirite. Elle précède toute réalisation du merveilleux. Si les manifestations en restent toutes individuelles, c'est que la cause psychique qui les a développées est personnelle, presque égoïste.

Le désir de savoir, de comprendre, suprême ambition du mystique, va être comblé par l'illumination divine, sa sensibilité par l'amour de son Dieu.

L'Extase

L'image où se complait la ferveur du mystique, parce qu'elle lui a enfin apporté le calme, prend un jour brusquement l'ampleur et la précision d'un de ces rêves magnifiques auxquels s'attarde comme en un repos l'imagination fatiguée par de longues heures d'insomnie. Ce n'est point que l'esprit soit entièrement oublié comme dans le sommeil, mais il a trouvé une formule presque sensible où se fixe

rieure. La foi qui place un écran devant la raison, la crainte de perdre la paix, « la suavité » si ardemment recherchée, exagèrent encore si cela est possible la passivité de cet état; les pensées deviennent des visions intellectuelles, les images évoquées paraissent des perceptions sensorielles. L'extatique tend à devenir un visionnaire.

Les hallucinations sensorielles, les impulsions intellectuelles prennent les formes les plus diverses selon la tournure d'esprit du sujet et surtout selon la pensée qu'elles expriment. Mais, en dehors de toute formule individuelle, on peut avec M. Leroy diviser les visions intellectuelles en trois catégories.

Ce ne sont d'abord que de simples interprétations, des explications que trouve l'imagination sans effort, des raisonnements subconscients, où n'intervient aucunement le psychisme supérieur, analogues aux déductions du rêve, parfois très sensées, mais aussi souvent des plus fantaisistes. Chez le mystique, ces interprétations revêtent une forme enthousiaste accompagnée d'émotions violentes. Cette exaltation voulue et recherchée auparavant prend une plus grande intensité encore de l'intervention supposée de l'influence divine.

Les idées abstraites revêtent même un corps et donnent une impression intense de clarté lumineuse de vision. Ceci peut sembler paradoxal, mais le fait de formuler une abstraction, n'est-ce pas lui prêter déjà une vie, à rendre sensible, la matérialiser un peu? L'objectivation de l'idée abstraite devient ainsi une chose indéfinie, indescriptible peut-être, mais en rapport avec l'élaboration cérébrale.

Les visions intellectuelles s'accompagnent pour le mystique du sentiment de « présence » d'un être surnaturel dans un endroit déterminé. Cette impression subjective s'ex-

térise parfois, devient une apparition sensible, ne laissant aucun doute sur l'existence de l'entité qu'elle représente, bien qu'elle ne soit qu'une création de l'esprit, une hallucination.

L'extase n'est point la perception de Dieu; la théologie après la raison reprouve cette définition, car il est impossible au relatif de comprendre l'absolu. C'est une intuition toute personnelle de l'Infini et de l'Inexprimable.

L'Amour mystique

Cette illumination intellectuelle, cette révélation presque sensible que le mystique attribue



Amour mystique et amour profane, par Romero de Torres. (Musée de Madrid.)

toute son activité. L'extase est en quelque sorte le rêve de la méditation.

Elle entraîne parfois un engourdissement organique qui peut aller jusqu'à la léthargie ou la catalepsie avec insensibilité sensorielle, tant est grande l'intensité de cette contemplation, mais avec persistance du souvenir cependant, l'activité spirituelle des jours et des mois précédents lui donnant des points de repère où se rattache la mémoire.

Pendant l'extase les élaborations cérébrales s'objectivent et paraissent au mystique comme les manifestations directes d'une influence supé-



L'Extase de sainte Thérèse (1646), par le Bernin (Chapelle Cornaro, dans l'église Sainte-Marie-de-la-Victoire, à Rome).

Le groupe est disposé sur des nuages. « Sainte Thérèse est là, devant nous, évanouie, toute transfigurée par l'extase. Dans ses lourds vêtements de reclus, qui doivent cacher à tous les regards les formes du corps, qui enveloppent la tête, enserrant les cheveux et laissant voir que le visage, dans le fouillis de ces vêtements où l'on sent que le corps s'abandonne : la sainte nous apparaît, les yeux clos, la bouche à demi entrouverte, les traits tirés, évanouie dans son rêve de bonheur. C'est une expression de bonheur qui ressemble à celle des amours terrestres, mais le Bernin, en la mettant sur les traits de sa sainte, n'a songé qu'à reproduire les dans d'amour de ces fiancées du Christ qui sont ses filles du Carmel. »

« À côté de sainte Thérèse, l'Ange, qui par sa grâce trop sensuelle nous surprend, ne s'agit qu'à examiner un trait nettement voulu : c'est le messager céleste, revêtu de cette beauté si supérieure à tous les êtres divins, de cette beauté que le christianisme du « vu » séduisait en même temps devant tous les yeux, et par laquelle il veut séduire tous les cœurs : c'est évanouie du ciel qui contemple avec tendresse la belle créature humaine dont sa tâche d'amour vient de percer le cœur. » DL Reynold : *Le Bernin*.

à l'intervention directe de la divinité, parce qu'il n'a pu tout d'abord la trouver en lui-même, provoque un sentiment de gratitude aussi profond que fut intense le désir de l'union avec Dieu, et persévérante sa recherche. L'exaltation de l'émotivité provoquée par la contemplation donne à cette reconnaissance une tournure d'affection et d'amour. Comment ne serait-il pas pénétré d'une tendresse infinie pour ce Dieu auquel il a sacrifié sa vie, tant son éloignement lui paraissait insupportable, et qui consent enfin à s'abaisser jusqu'à lui et à bercer son âme endolorie dans une paix presque surnaturelle ?

Parce que l'amour est le sentiment dominant du mystique catholique, il éprouve le besoin de parler de son objet, de le célébrer dans ses écrits, et la littérature de cette religion donne une ample moisson, permettant de décrire la tournure d'esprit de ces assoiffés de la divinité.

Ce sentiment affectif varie avec l'image qui lui a donné naissance comme l'amour diffère selon son objet. La célébration qui les provoque y ajoute des éléments accessoires en diversifiant l'aspect à l'infini.

La pitié que peut inspirer l'enfance de l'Homme-Dieu donne à l'amour une tournure presque maternelle. Le sentiment de la grandeur de l'Infinie Déesse pénètre au contraire le mystique de s'approprier faiblesse et lui fait aimer Dieu

comme un père qui l'envelopperait d'une immense protection. L'image des tourments de la Passion éveille chez un autre contemptif les douleurs du crucifiement et en fait parfois l'expression vivante du divin supplice.

L'amour mystique, même ainsi transfiguré, renferme un fond de sensualité. Les extatiques reportent sur la divinité toute la passion que l'état monacal laisse inemployée. « Ils aiment leur Dieu comme les amants aiment leur maîtresse (1). »

Aussi ne faut-il point s'étonner de retrouver dans les écrits mystiques des expressions qui pourraient s'appliquer au plus violent désir charnel, des descriptions de l'extase amoureuse qui pourraient être attribuées à la plus fougueuse volupté. Il semble, tant son précises les métaphores, que ces élan passionnels aient été accompagnés de sensations qui ne furent pas seulement cérébrales.

Le manque d'expressions appropriées forçait l'auteur, a-t-on dit, à se servir de termes chargés

de la sensualité terrestre qui les avait créés. La littérature mystique ne serait ainsi qu'une paraphrase du Cantique des cantiques où l'Église par exemple dit à Jésus : « Que mon bien-aimé me baise du baiser de sa bouche », ce à quoi le Sauveur répond : « Vos deux mamelles sont comme les deux jumeaux

de la chevette qui paissent entre les lys de la vallée », pour signifier l'union des âmes et la fécondité de l'amour divin.

Il semble difficile d'admettre un symbolisme analogue dans la description de la transverbération. Comment sainte Thérèse eût-elle pu comparer les « suavités de l'âme » avec des impressions toutes physiques dont elle ignorait la cause et la possibilité par état. Il semble qu'elle s'est attachée plutôt à exposer en toute sincérité les sensations qu'elle ressentait, imprécises par leurs généralisations, douloureuses par leur incomplète satisfaction, mais suffisamment voluptueuses pour mériter le qualificatif de « délicieuses ».

Elle avait parfois des visiteurs angéliques. Un jour elle vit un très bel ange ; il avait dans les mains un long dard qui était d'or et dont la pointe de fer avait à l'extrémité un peu de feu. « De temps en temps il le plongeait au tra-

vers de mon cœur et l'enfonçait jusqu'aux entrailles ; en le retirant il semblait les emporter avec ce dard et me laissait tout embrasée de l'amour de Dieu. La douleur de cette blessure était si vive qu'elle m'arrachait de faibles soupirs mais cet indicible martyre me faisait en même temps de suaves délices. »

Quand Marie Alacoque dit à propos de Jésus : « Il me fit comprendre à la manière des amants les plus passionnés qu'il me ferait goûter ce qu'il y avait de plus doux dans la suavité des caresses de son amour ; en effet elles furent si excessives qu'elles me mettaient souvent tout hors de moi » ; ou que M^{me} Guyon raconte : « Le Maître me mena dans un bois qui était de cèdres. Il y avait dans ce bois une chambre, et dans cette chambre deux lits, et comme je lui demandais pour qui ces deux lits, il me répondit : « Il y en a un pour ma mère et l'autre pour vous, mon épouse. » Il semble difficile d'admettre en cela un symbolisme convenu, et Bossnet rapportant les paroles de M^{me} Guyon dans sa relation du quétisme, ne paraît pas avoir eu d'hésitation sur le sens réel, puisqu'il ajoute en guise de commentaire : « Mais passons, et vous, Seigneur, si j'osais, je vous demanderais un Séraphin avec le plus brillant de ses charbons pour purifier mes lèvres souillées par ce récit quoique nécessaire » (2).

La passion amoureuse qui imprègne les écrits de M^{me} Guyon forme avec la frigidité qu'elle témoigne à son mari un contraste dont on serait tenté de faire argument en faveur de la différence essentielle qui sépare l'amour

(1) Georges Dumas.



Le visage de la sainte Thérèse en extase, du Bernin.

(Détail du marbre précédent permettant de mieux apprécier l'expression si caractéristique des traits de la sainte évanouie dans son rêve d'amour)

(1) M^{me} de Sévigné. Lettre à Racine.

mystique de l'amour charnel. Mais ce dernier lui-même n'est point seulement l'un physique, c'est la fusion complète de deux êtres, corps et âme. L'excitation cérébrale y est si nécessaire que sans elle la volupté peut ne point exister ou, en tout cas, être moins complète, tandis que la représentation mentale suffit seule parfois à l'éveiller.

Pour les extatiques, ces déséquilibres mentaux ou toute réaction physique reconnaît un déterminisme psychique, il est logique d'admettre que l'amour purement cérébral de la divinité se traduise par des sensations que l'amour charnel ne saurait provoquer.

En vain ils ont lutté contre la matière et

voulu tuer en eux par l'ascétisme et les mortifications l'éternel désir, ils l'ont obligé à se déguiser, et c'est lui qui repartait vainqueur (Dumas).

Les suavités de l'extase qui couronnent l'amour mystique et lui donnent les satisfactions les plus complètes, la grandeur de son objet purement idéal et sans comparaison par suite avec les affections terrestres, suffiraient à en faire la plus violente des passions. La concentration sur lui de toutes les tendances sentimentales, à l'exclusion de toute autre pensée, en explique encore la persistance. Rien ne saurait dès lors prévaloir contre cette frénésie religieuse, ni affection humaine, ni intérêt

matériel, ni raisonnement, quelle qu'en soit la logique.

L'idée de sacrifice de soi qui accompagne en général l'amour ramène le mystique à une abnégation qui semble de la folie si on méconnaît la cause. Il accepte avec joie les occasions de célébrer son Dieu au milieu des plus terribles tourments, et il agirait de même en dehors de tout espoir de récompense après la mort.

Cet holocauste volontaire et souvent désiré n'a rien de surnaturel en lui-même, il est la conséquence inéluctable de cette psychologie particulière. Comme les actes d'héroïsme ou de dévouement sublime, c'est la réalisation d'une idée, d'une conviction dominant tout.

L'ÉCLOSION D'UNE FACULTÉ DE PROVINCE

COMMENT S'EST CONSTITUÉE L'ANCIENNE ÉCOLE DE MÉDECINE DE MONTPELLIER (fin)

Par le Dr Paul DELMAS

Professeur agrégé d'accouchements à la Faculté de Montpellier

Avec ce troisième article sera close la belle étude de notre collaborateur le professeur agrégé Paul Delmas. Dans un prochain numéro nous commencerons la série annoncée de nos articles sur les célébrités médicales montpelliéraines. Au cours de cette suite d'études monographiques apparaîtront une fois de plus cette idée déjà exprimée que l'Ecole de Montpellier a, plus que toute autre institution scientifique, des croyances, une manière d'agir, des tendances propres, se manifestant suivant les cas avec des nuances plus ou moins variées.



Seau du Consulat de Montpellier
(XII^e siècle); recto.

(Archives municipales de Montpellier)
VIRGO ; MATER ; NATVM ; ORA ;
VT. NOS ; IVVET ; OMNI ; HORA ;

LA vie est alors singulièrement difficile à Montpellier. Outre la misère qu'entraîne la durée de la Guerre de Cent Ans et qui oblige la ville à d'écrasantes contributions vis-à-vis du

« la culture de la ville et l'espace qui l'entoure dans un rayon d'une lieue et demie consiste à peu près exclusivement en vignes produisant et au delà la quantité de vin utile aux habitants et aux étrangers de passage. En raison de sa nature caillouteuse et en garrigues, cette étendue de terrain, si elle convient à merveille à la culture de la vigne, n'en permet pas d'autres, et plus spécialement celle des céréales. Les habitants de la ville ne peuvent donc subsister que de leur vin dont ils tirent de quoi acheter tout le reste. C'est pourquoi, d'usage immémorial, nul, de quelque état ou condition qu'il soit, ne peut introduire dans la ville des raisins, de la vendange ou du vin de provenance extérieure à ce cercle. Permettre le contraire serait ruiner la ville. Un accord existe à cet effet entre les consuls et les gens du roi depuis bientôt sept ans, comme en fait foi un document royal scellé

de cire verte. Si quelque universitaire a violé ce règlement, ce ne peut être que clandestinement et par fraude, s'exposant, s'il était pris, à la confiscation du vin, porté à la maison commune pour être distribué aux pauvres. » Tel est, le 28 novembre 1327, le cas de Guilhem de Saligan, et le 11 mars 1342 celui de Gast de Marseille.



Seau du Consulat de Montpellier
(XII^e siècle); verso.

(Archives municipales de Montpellier)
S ; DVODECIM ; CONSVLMV ;
MOTIS ; PESSVLANI ;

pouvoir central les incursions perpétuelles des grandes compagnies contraignent les habitants à payer des gens de guerre pour leur résister et à l'entretien ou la réparation de l'enceinte. Pour faire face à ces dépenses, les consuls multiplient les taxes. De toutes, les plus lourdes consistent en droits d'octroi.

Les membres de la Faculté, dont on sait les piètres ressources, plient sous le faix de si lourdes charges. Ils obtiennent donc le 19 mars 1327 de Charles le Bel le droit d'introduire en franchise les raisins et le vin dont ils peuvent avoir besoin pour eux, leur famille et leurs serviteurs, à condition toutefois de n'en pas faire commerce.

Sitôt cette exemption connue, l'assemblée communale se réunit pour en délibérer et décide à l'unanimité de solliciter du roi l'annulation d'un privilège obtenu, selon elle, par surprise. Dans un long mémoire rédigé à cet effet, les consuls exposent que



Médaille commémorative de Charles VIII.

(Collection du Dr Paul Delmas)
Louis XII, sur les instances du régent Honoré Piquet, conformément le 29 août 1498, les lettres patentes de Charles VIII par lesquelles l'école de Montpellier devint un collège royal.

« Nos très chers fils, y est-il dit, les membres de l'Université de Montpellier ont humblement attiré notre attention sur ce fait que, pour l'amour de la science médicale, du genre humain, et de nos sujets surtout dont ils désirent conserver la vie, ils ont

Coupé de mille incidents suggérés aux consuls par leur esprit procédurier, le différend est enfin tranché vingt-trois ans après par une décision rendue le 24 janvier 1365 par Louis, duc d'Anjou, lieutenant de Charles V en Languedoc. Ce précieux document, contient au surplus les arguments invoqués par la Faculté.

« Nos très chers fils, y est-il dit, les membres de l'Université de Montpellier ont humblement attiré notre attention sur ce fait que, pour l'amour de la science médicale, du genre humain, et de nos sujets surtout dont ils désirent conserver la vie, ils ont



Portrait d'Honoré Picquet chancelier de l'Ecole de Montpellier au XV^e siècle.

(Galerie de portraits du vestiaire des professeurs à la Faculté de médecine de Montpellier.)

déserté leurs propres foyers, dépensent leurs ressources en victualles, livres, et autres choses nécessaires à l'existence, entreprennent de durs travaux et s'appauvrissent, se ruinent en quelque sorte pour l'intérêt public et s'exposent à de multiples dangers.

« Vous cependant, vous exigez d'eux et de leurs familiers des tailles, droits, impôts, que vous vous efforcez chaque jour de faire rentrer sur le vin, le blé, les viandes et autres choses indispensables, pour le plus grand préjudice de la science et le péril de la médecine. »

Et le prince de conclure en enjoignant formellement aux consuls de laisser dorénavant la Faculté jouir en paix de ses privilèges.

Cinq ans sont à peine écoulés que, le 14 mars

1370, le duc d'Anjou doit à nouveau confirmer aux membres de l'Université de médecine l'exemption d'impôts sur les vins qu'il leur a déjà accordée. Et même donne-t-il dans ces actes l'ordre de rendre sans délai à la Faculté les droits qui en ont été abusivement exigés.

Périodiquement, de dix ans en dix ans, la municipalité renouvelle ses chicanes. Sans se lasser, les régents en appellent au monarque, disant d'eux, comme cela sera encore répété cent ans plus tard :

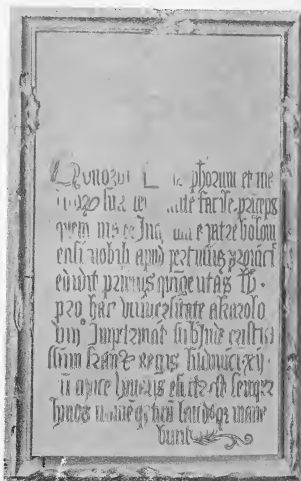
« Ils sont privilégiés par les Roys, spécia-

lement selon le droit d'ancienneté et de coutume, d'autant qu'il s'agit de la sante du corps humain. Quand un privilège est fondé sur l'utilité publique, il ne se doit révoquer. Ledit privilège tend aussi au prouffit de la ville par le grand nombre d'escolliers qui y viennent, y laissent beaucoup d'argent, et en la promotion de leurs degrez de bachelier, licence et doctorat. Et quant aux docteurs pour les princes, grandz seigneurs et gens riches et opulents, qui y viennent pour leur sante et pour leur guérison, tel profit vault plus de mille escuz à la ville, et les tailles desdits docteurs regentz n'en montent pas cinquante l'an, mais parties ne s'en soucyent, volans ruiner la dite Université, comme ilz ont fait celles de Théologie et des Loix... La régence aussi fait, d'un costé, que les enfans de ville, sans aller ça ou là, sont apins quasi pour rien, et de l'autre, plusieurs docteurs savans demeurent en ville, secourant les malades à bon marché et bien souvent sans argent, lesquels autrement il faudroit aller querir à grandz frais et dispens. »

La Faculté ne rencontre pas moins de difficultés de la part du pouvoir local quand elle veut organiser l'enseignement de l'anatomie. Longtemps négligée, du temps de la prédominance dans l'Ecole des Juifs et des Arabes pour lesquels le contact du cadavre est regardé comme souilleuse, cette branche des études attire déjà la sollicitude des maîtres lors de la confection du statut de 1340. Simple vœu, par ailleurs, vu les empêchements rencontrés à se procurer des cadavres.

Se rendant « aux instantes supplications de l'Université de Montpellier », le 10 octobre 1376, dans un mandement adressé aux officiers de justice du Languedoc, le duc d'Anjou, frère de Charles V, leur enjoint, « à la simple réquisition du chancelier de l'Ecole, de faire délivrer une fois par an aux maîtres de l'Ecole le corps d'un supplicié, de quelque sexe et religion qu'il soit, pendu, noyé ou autrement, sitôt retiré du gibet ou de l'eau, les frais, s'il y en a, étant à leur charge ».

C'était compter sans les tracasseries du bayle : il faut donc qu'à la requête de la Faculté, le roi Charles VI, en mai 1396, donne sur ce sujet de nouvelles lettres patentes



Pierre gravée relatant les mérites d'Honoré Picquet. (Promenoir de la Faculté.)

Honoratus Piquetus philosophorum et medicorum sua tempestate facile principis quem mater infans e jatre boloniensi nobili apud peritulis provincie edidit primus quintenarius libras pro universitate a Karolo VII^{mo} impetravit subinde christianissimis francorum regibus Ludovicis XII cum aplice honoris effectus est semper honos nomenque tuum laudesque mane bunt.

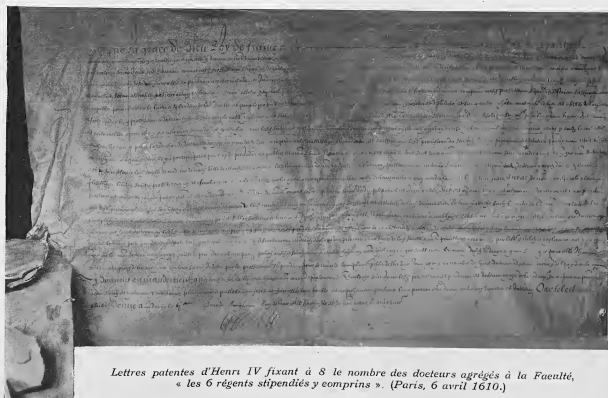
« scellées du grand sceau en cre verte sur laz de soye verte et rouge », portant inhibitoires « defence de troubler n'y empêcher les chancelliers, maîtres, licentiers, bacheliers et escolliers de ladite Université en la jouissance et effect d'icelles ».

Présentées le 13 juin suivant au bayle par le chancelier, ce magistrat « reçoit lesdites

lettres avec honneur et révérence, offrant obeyr et faire comme par icelles estoit mandé, toutes fois et quantes il en seroit requis ».

À l'œuvre, il en est autrement : le 22 octobre 1401 la Faculté déclame le corps d'un pendu :

« Le bayle respond « que son prédécesseur bayle l'avoit condamné, duquel « prévenu avoir appelé « lé au gouverneur, « qu'il l'aurait fait pendre, et pour ce il les renvoye pardevant luy ou son lieutenant. » Sommé de s'exécuter une autre fois, le 24 janvier 1438, le bayle dé-



Lettres patentes d'Henri IV fixant à 8 le nombre des docteurs agrégés à la Faculté, « les 6 régents stipendiés y compris ». (Paris, 6 avril 1610.)



Local occupé jusqu'en 1792 par l'ancienne École de Médecine; aujourd'hui École de Pharmacie.

livre de mauvaise grâce le cadavre qu'on lui réclame, « avec protestation toutefois que pour » ladite délivrance, lesdits chancelier et maîtres » tres ny toute l'Université ne pouvant, par » leurs titres royaux et contenu en icelles, » alléguer aucune possession ny tirer a l'ad- » venir en conséquence pour obtenir semblables » choses, d'autant qu'en aucuns endroits elles » sont de peu de fondement qui les voudroit » débattre ».

En présence d'un mauvais vouloir qui ne laisse passer aucune occasion de s'affirmer, on comprend sans peine que la Faculté n'ait aucune confiance en la justice municipale. Elle obtient donc de Charles VIII, par lettres patentes de 1484, « que toutes les causes des docteurs, écoliers et suppôts, tant actives que passives, seroient commises au gouverneur ou sénéchal de Montpellier », représentant immédiat du pouvoir central, comme les préfets de nos jours, et que, de plus « on ne pourroit faire aucune perquisition dans leurs maisons, pour quelque cause que ce fut, qu'en la présence du chancelier ou du doyen, auxquels on montreroit les informations qui obligeroient à le faire ».

Tant de vexations, sans cesse renaissantes, n'ont rien qui retienne beaucoup les docteurs dans la cité. D'un autre côté, leur renom leur vaut les offres les plus flatteuses des plus grands personnages, désireux de se les attacher en qualité de médecins. Les régents s'éloignent donc sans regrets vers d'autres destinées.

Du temps des papes d'Avignon, Arnaud de Villeneuve, le célèbre alchimiste, Jean d'Alais, le chancelier, Guillaume de Bresse, moins connu, sont à la fois les chapelains et les médecins de Clément V, auquel on a vu qu'ils inspirent de bienveillantes décisions en faveur de l'École qu'ils n'ont pas oubliée. Gui de Chauliac, le père de la chirurgie, joue le même rôle auprès de Clément VI, Innocent VI et Urbain V.

A l'imitation des souverains pontifes, les rois de France s'entourent volontiers des maîtres montpelliérains. Philippe le Bel a pour médecin cet Ermengard Blazin dont il a été plus haut question. Valescus de Tarenta auprès de Charles VI, Deodat Bassolle auprès de Charles VII et de Louis XI, Draco de Beaucaire auprès du même, profitent à tous coups de leur influence sur l'esprit de leur royal client pour améliorer le sort de leurs collègues. Charles VIII appelle successivement auprès de lui Jean Trocellier, Jean Martin, Gabriel Miron, Jacques Ponceau, Jean Grassin, Louis de Saporta, demeuré son médecin jusqu'à l'âge de 106 ans et pour lequel ce prince professe une particulière estime.

En dépit de tant de protections dont l'intercession s'exerce au mieux des intérêts de l'École, la situation de ses maîtres provoque sans cesse parmi eux d'incessants départs que n'arrivent pas à compenser de nouvelles vocations. C'est donc, à bref délai, la mort de l'École.

Tels sont les arguments qu'en 1490 fait valoir à Charles VIII auprès duquel il est fort en crédit, le régent Honoré Picquet. Esprit aventureux, le mauvais état de ses affaires l'oblige d'abord à quitter Montpellier; il s'établit à Orange dont l'Université était depuis longtemps oubliée, nous dit Astruc, « à la faveur de plusieurs écoliers vagabonds, riblieux, mal profiteurs et non sçavans... avaient été refusés (ailleurs) d'être reçus, il se croit en droit de donner le titre de docteur en médecine à ceux qui le demandent ».

Condanné par une ordonnance du 30 novembre 1485 qui lui fait défense « de bailler en ladite ville d'Orange... degrés en quelque Faculté que ce soit », nul plus que lui, quand la roue de la fortune le trouve bien en cour, n'est mieux qualifié pour peindre avec sincérité ce que la situation des maîtres de Montpellier a de penuevable.

Il obtient donc du prince, comme en témoignage un monument lapidaire apposé sur les murs de la Faculté, des lettres patentes par lesquelles une école officieuse devient un collège royal dont les régents ont désormais une situation légale qui fait d'eux les égaux des conseillers au Parlement.

La mort du roi survient avant que l'enregistrement de ces lettres soit venu les rendre opérantes, Honoré Picquet est assez heureux pour en obtenir confirmation par Louis XII le 29 août 1498.

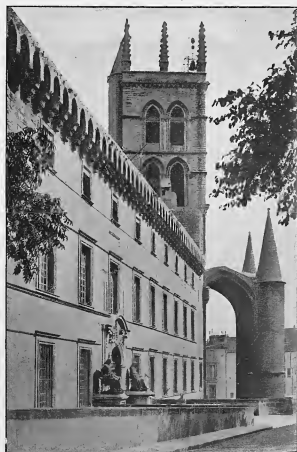
Les dispositions essentielles de ce privilège qui marque l'état adulte de l'École vont régir ce corps jusqu'à la Révolution; elles constituent la trame même de son organisation actuelle. Établissement d'État, la Faculté est pourvue d'un budget régulier, cent livres tournois affectées tous les ans à l'entretien de l'immeuble, quatre cents à répartir entre quatre des docteurs lisants encore qualifiés de professeurs royaux ou stipendiés et conseillers du roi, afin, dit le texte, que « lesdits docteurs aient mieux de quoi eux honorablement entretenir, porter et avoir les chappes (rouges) et autres vêtements honnêtes appartenant à l'état et degré doctoral. » Ces « gages » équivalant à environ 6.000 francs d'aujourd'hui, la considération qui s'attache au nouveau titre, le prestige d'une tenue officielle, autant de faveurs qui retiennent sur place les bons vouloirs hésitants et assurent la perpétuité

de l'École. « Et en outre, est-il continué plus loin, ordonnons que quand lesdits doctories ou offices vaqueront il en soit élu en leurs lieux autres notables Régents en ladite Université par l'évêque de Maguelone, appelés avec lui et consentant les autres docteurs exerçant lesdits offices, assermentés de l'idonéité et suffisance des personnes qui seront pourvues esdites places. » Rien qui ressemble davantage au droit de présentation de l'actuelle Faculté.

De tous les docteurs, seuls les quatre professeurs royaux sont investis en jouissance de privilège. Les docteurs ordinaires voient par comparaison leur autorité diminuer, ce qui les écarte peu à peu de l'École. Quelques jeunes maîtres cependant continuent à participer aux exercices de la Faculté et soulagent d'autant les quatre stipendiés. Au commencement du XVII^e siècle, l'École pourvue depuis peu par Henri IV de nouvelles charges de professeurs est en état de se passer de leur concours. Elle n'en conserve plus que deux dont elle se réserve le choix. L'institution de ces deux agrégatures est confirmée par lettres patentes sous forme d'édit données à Paris le 6 avril 1610. Les fonctions ainsi temporairement dévolues à ces docteurs agrégés servent, quand les circonstances le permettent, de préface au choix de la Faculté pour les vacances des chaires.

A de certains égards, est-il grand chose de changé ?

Ainsi par étapes, assiste-t-on à la gestation quelque peu laborieuse de cet organisme. Selon la règle commune, ses progrès sont le fait d'adaptations successives; les plus insignes de ses bienfaiteurs sont peut-être moins ceux qui lui ont donné ses privilèges que les artisans d'obstacles à courte vue dont l'hostilité a provoqué par contre-coup la mise en jeu progressive de son activité: le monde médical d'aujourd'hui lui doit le meilleur de son organisation.



La Faculté de médecine de Montpellier en 1913.

LA BRILLANTE PARTICIPATION MÉDICALE AU II^e SALON DES ÉTUDIANTS DE LYON

Par le D^r NEMO

C'est au prix de multiples recherches et investigations qu'Æsculape a pu rassembler et reproduire ici dix-neuf des plus curieuses œuvres exposées au II^e Salon des Étudiants lyonnais. Nos lecteurs pourront juger de leur intérêt. Un texte les commente, heurté et chaotique peut-être, obtenu en juxtaposant à la dernière heure, à la veille de mettre sous presse, des notes parvenues de divers collaborateurs bénévoles. Son caractère même le met mieux en harmonie avec l'exposition si pittoresquement et heureusement anarchique dont il veut perpétuer le souvenir. Nos remerciements vont à tous ceux qui nous ont apporté leur aide ou leur entremise et aux grandes maisons lyonnaises de photographie Arlaud et Lumière.

EN octobre 1912, *Æsculape* consacra un article — illustré d'un portrait-charge du professeur Teissier et d'une représentation humoristique de son « service » — au I^{er} Salon tenté par les étudiants lyonnais. Nous sommes heureux de constater ici le développement inespéré qu'a pris cette année l'initiative lyonnaise et le caractère plus particulièrement médical des œuvres exposées. Organisé en effet par trois étudiants en médecine — L. Michel, interne des hôpitaux, président de l'Association générale, Duclos, directeur du Salon, et Lourd, secrétaire de l'A. G. — il groupa un nombre colossal de « médicaux », 18, alors que les Beaux-Arts en fournissaient 19, et toutes les autres Ecoles ou Facultés 1 ou 2 au plus. Aussi nos joyeux carabins contribuèrent-ils beaucoup à lui donner son cachet tout spécial.



L'opinion de la Presse sur le Salon des Étudiants

Qu'il nous soit permis de citer d'abord l'opinion et les jugements de la presse lyonnaise.

H. Béraud écrit dans l'*Express* :

« Ce qu'est ce Salon? une fête du rire, de



Photo Lumière.

J. Duclos. — Le professeur Poncet sur son tubercule inflammatoire. (Allusion aux multiples travaux du D^r Poncet et de ses élèves sur la tuberculose inflammatoire.)

l'humour et de la jeunesse. « Accroché » par les soins de M. Duclos, il « fait la pige », pour parler un langage de circonstance, à tous nos tristes Salons lyonnais.

« On y voit un nombre prodigieux de caricatures, où l'on reconnaît, sous la blague mordante du trait, les plus austères professeurs de nos Facultés. MM. Renaut et Poncet, Teissier, Testut, Patet, jouissent, m'a-t-il semblé, d'une particulière faveur auprès des caricaturistes étudiants. Car la plupart des œuvres exposées émanent de futurs médecins, de prochains avocats, de probables notaires. Les travaux des élèves de l'Ecole des Beaux-Arts ne sont pas ici les plus brillants, si paradoxal que cela puisse paraître. »

Ecoutons Lyon-Sport :

« C'est un Salon sans prétention. Là, peu de morceaux d'école... pas de souci de plaire à la foule des épiciers et des... conseillers municipaux. Chacun pioche dans ses cartons, en ramène une esquisse, trois traits de fusain sur du papier... deux sous de punaises et le tour est joué. Donc, débarrassés des solennelles croûtes, des annuels chefs-d'œuvre locaux, le petit salon de la rue Bellecordière est à la peinture ce que le moineau des squares est au paon. Il a moins de plumes, mais il est moins ennuyeux. »

Voici de nouveau l'*Express* :

« L'inauguration du Salon des Étudiants lyonnais fut cordiale et sans apprêt ; les représentants de l'autorité apportèrent à leurs fonctions quelque bonhomie : Gabriel Rambaud, dont le sourire est peu municipal, et Marc Brissac, dont la moustache de kaiser historie une figure en vérité peu guerrière, venaient de la part du maire et du préfet.

« On voyait encore M. Clédat, doyen de la Faculté des lettres, M. Josserand, doyen de la Faculté de droit, M. Saint-Cyr Penot, directeur de l'Ecole supérieure de Commerce. M. Joubin, recteur de l'Académie, absent de Lyon, M. Hugouencq, doyen de la Faculté de médecine et M. A. Faure, directeur de l'Ecole vétérinaire, retenus en leurs chaires, s'étaient excusés mais finirent à visiter le Salon dans les jours suivants.

« Les plus terribles critiques d'art et des rédacteurs de tous les journaux étaient accourus et prirent des notes pour les plus élogieux comptes rendus.

« On pilota donc le long des cimaises, comme dans un vrai Salon, tous ces invités de choix,



Photo Matignon.

Toucheques. — La Chair.



Photo Lumière.

J. Duclos. — Le D^r Doyon, professeur de Physiologie, et le lapin. (Marrons et mie de pain.)



Cornet. - Le Dr Rollet, professeur d'Ophthalmologie à la Faculté de Médecine de Lyon.

tous ces personnages officiels. Mais ils riaient, ce qui n'est pas dans la coutume. Ils riaient de bon cœur devant telle caricature de professeur, dont la féroce vérité vengeait mainte boule noire, mainte « colle » humiliante. La barbe d'or de M. Rambaud s'ouvrait en un éventail hilare, le président Michel se tremoussait; on but du champagne, et cela ne ressemblait — oh ! mais pas du tout ! — aux lugubres vernissages de mai et de septembre.

« Le Salon des Etudiants a pour lui l'été et la jeunesse. Il est fleuri de vert espoir. »

L'opinion de Lyon-Etudiant :

« Avec entrain, les membres de l'Association organisèrent une permanence pour les jours



Cornet. - Le Dr Jaboulay, professeur de Clinique chirurgicale.

suivants, veillant à tout, distribuant gracieusement les catalogues, mais, au besoin, en tendant le programme à de trop pingres bourgeois, tapant délicatement dans le plateau, pour rappeler qu'il est gratuit... et obligatoire ! Le rendement devint indéniablement plus élevé.

« Une dame mit cent sous et ne reprit pas de monnaie. »

Au cours du Salon, on organisa deux conférences. Henry Béraud, grand fauve lyonnais, critique d'art redoutable, en mots spirituels et en expressions neuves d'une grande force comique, nous fit un rude et humoristique tableau des peintres, des bourgeois et des critiques.

Puis, au « cinq à sept » du 19 juin, l'excellent revuiste et chansonnier lyonnais, M. Du Marais, commenta avec entrain les œuvres et les biographies de Vincent Hyspa et Dominique Bonnaud, qu'il interpréta ensuite dans leurs plus délicates nuances.

Ilyent foule aux « 5 à 7 ». L'auditoire fut le plus élégant et le plus exquiemment féminin. Et des huit jours que le Salon resta ouvert, il ne désemplit pas. On se pressait, on s'esclaffait dans tous les coins. Il fallut prolonger de trois jours, et malgré l'affluence toujours croissante, on dut fermer pour rendre les salles à leur destination ordinaire.

En dix jours, plus de 3.000 personnes avaient défilé !

Le prudent public lyonnais avait été troublé par les nombreux articles, dont nous avons donné quelques coupures. Ce Salon d'Etudiants l'intriguait ; la curiosité des jeunes filles fut particulièrement mise en éveil. Mais le père venait seul, tout d'abord, inspectait rapidement tous les murs, aspirait avec méfiance l'air ambiant, puis, glissant sans bruit sur le balcon, il avait un geste court, expressif : on entendait quelques chuchotements dans l'escalier et les jeunes demoiselles entraient, soutenues par l'arrière-garde des mères.

Le père s'en retournait à ses soirées, et l'air était si salubre, la hauteur murale des peintures si élevée, que souvent, elles-mêmes, les mères partaient seules : « Vous nous rejoindrez à Bellecour ! »

Alors les petites, libérées, revenaient vite à quelque dessin épinglé un peu à l'obscur, et dans le froufrou des robes et le grincement des chaises, c'étaient de petits rires clairs, à peine retenus.

Et elles allaient rejoindre leurs mères, qui, à l'ombre des marronniers, faisaient quelque point d'Angleterre.

Pourtant l'éveil avait été donné : l'intègre, l'incorruptible 7^e jour les avait averties, les mères :

« Je ne conseille pas, disait-il, aux jeunes filles d'y conduire leurs mères, car leurs mères seraient fâcheusement impressionnées.

« Eh quoi ! diraient-elles, voilà tout l'esprit de nos futurs gendres ! Ces nudités, ces obscénités, ces difformités qui insultent à l'amour, sont dues à l'ironie de ceux qui feront bientôt leur cour à nos demoiselles, elles sont dues à ceux qui, plaidant ou consultant, viendront plus tard nous réclamer des dots et soupeser nos héritages !... »

« Détournons les vierges de cette infamie !

Car l'humour est l'ennemi de l'état conjugal... »

« Il y a en effet, dans ce II^e salon des Etudiants, beaucoup d'œuvres sans prétention ni vergogne, et ce n'est certes pas là qu'il faut chercher des leçons de pudeur. Soirs équi-



Sassier. - Le Dr Patet, chirurgien des hôpitaux.

voques de « vadrouille », bouches pâteuses des lendemains, farces cyniques d'amphithéâtre, désenchantement des fins de mois, féroce mélancolie des labeurs à date fixe et des assiduités obligatoires, toutes ces banalités scolaires sont copieusement illustrées par nos amis de la rue Bellecordière.



Pognante. — La prière au défunt.

« Et leur tort consiste, sans doute, à n'avoir pas su choisir... »

« Mais ce pêle-mêle n'est pas sans charme ni vertu. Il évoque les parfums évanouis de notre jeunesse et nous rappelle l'heureux temps où, gonflés d'illusions, nous nous efforçons de persuader aux autres et de nous persuader à nous-mêmes que notre cœur était parfaitement sec. Les étudiants d'aujourd'hui ressemblent singulièrement à ceux d'hier, et leurs dessins nous apprennent qu'en dépit de toutes enquêtes littéraires, « la France qui vient » ne diffère pas sensiblement de la France qui s'en va.

« Je fais de trop grandes phrases, et m'en accuse, pour critiquer l'essai modeste de nos Facultés. Il convient de louer sans réserve les réels talents qui se révèlent entre ces quatre murs, loin de toutes vanités officielles et professionnelles. »

Les œuvres exposées

Nous transcrivons textuellement ces notes hâtives et quelque peu décousues qu'un visiteur griffonna au crayon en marge de son catalogue à notre intention :

ALBRIEUX, BOULLU et FAVRE exposent des paysages ; quelques pochades bien enlevées.

GONIN, de :

- « Mignons petits trotteurs
- « Aux petits pieds, aux faibles hanches... (qu'ivont)
- « Au long lumineux des trottoirs
- « Avec leurs cartons à chapeaux. »

GARDENAT et FIDELLE, des Bords de rivières, des Sous-bois en sépia.

MOLIN, un Portail d'église à la plume, très fouillé.

TRUCHE, de grandes Fleurs bien traitées.

VERGEAT, Violettes et Mimosas, Mimosas et Violettes ; très réussi. Inférieur dans Pivoines.

COCARD, en teintes pisseuses et fanées, étudie toute une population de fortifs. Des cous maigres, des savates, des vestes courtes et des casquettes. De bonnes poses.

JACQUEMIN ; vert émeraude et rouge carmin. Paysage lunaire et Fumée d'encens. Voit rouge et peint la nuit. Une très bonne idée de *Monome* : lampions, cannes et bérêts, bouches béantes et paternel sergot.

CHARBIN, avec une dent, un nez, un chignon, schématisé ses amies des Beaux-Arts et décom-

pose en cubes expressifs ses plus ventripotents professeurs.

WILLY, très bon dessin de M. Groffier, professeur de Commerce.

BAHRI NASSOUHI rapporte de Stamboul toute une collection de Vieux Turcs. De bonnes expressions d'Examineurs. Voit encore destêtes de Turcs dans ses professeurs de chimie. M. Rigolot.

M^{re} PICARD, nombreux grès flammés et décorés très artistiques.

M^{re} BEAUDEVIN, un buste d'enfant.



Pognante. — Mélancolie.

M^{re} CHORREL : l'Hi-ver, frisson de femme souple et agréable.

LEON ROSSAT : Idylle amoureuse ; une bonne pose et très 1830.

JOURENOUD : Beaucoup de métier, dessin serré. Très apprécié : la Mine. — Les Salins d'Hyères, très décoratifs.

LAMARCHE : Bon portrait de Michel.

CONRAD : Coup de crayon très agréable. Beaucoup de métier. Crépuscule : dans l'atelier, l'assoupissement des corps après l'orgie. Vague, adossé au mur, l'un d'eux crie encore.

La figure hâve de son ami Pruno.

GABY, dit CHEVALIER. — Groupes amusants et satiriques. De l'esprit et très spontané : Vous êtes plus velue, ma chère. Beaucoup de facilité pour l'assimilation des genres. Très bons croquis.

LOUPOT. — Bonne composition pour le Peintre paysagiste. Son ami Pabol, dit Moch, cadavérique et très « Moch » vigoureusement posé. D'excellents croquis : aisance naturelle du trait.

LEBIT MOCH. — Délirium tremens, la boisson, les alcools, l'abrutissement, la fin de tout. Rêves illuminés, mots de génie des grands soirs, molles rébellions, touchantes détreffes : toute une âme entre les pavés visqueux et la lumière crue des bacs.

TOUCHAGES. — Original, imprévu, renversant. Sème la fantaisie la plus exubérante au travers de ses productions.

Le Secret de sœur Anne, Païenne, et Fantaisie sur les Ballets russes, nous montrent, encore enveloppée d'influences diverses, une véritable virtuosité d'illustrateur. Les journaux illustrés le guettent, il ne saurait tarder à se faire un nom.

Bonnes études de la Phthisique, la Gueularde et Fantaisie en noir (des croquemorts soulevant la boîte). Avec verve et entrain, nous aburit par une salade de pendus, chevaux, sous-bois, fournaise, intitulée le Grand Vainqueur.

Vraiment toute son originalité se révèle dans la navrance de Gueule de Noce, dans la hideur et la difformité de la Chair, dans la trulence de la Leçon d'anatomie.

Immense succès de rire de son illustration sur la Piaule au vent, jeune conglomérat étudiant poético-musical, divers et chansonnier.

J. POGNANTE, enfin, tendre et simple, attristé par la vie mais enthousiaste d'art malgré tout, se montrant dès vingt ans comme un artisan d'une sûre habileté, promet un grand artiste.

Adorateur de la lumière qui érode et mange les obstacles, pénètre aux lieux sombres, se plaque et se reflète en clartés douces, il traite ses personnages pour leur tache d'ombre ou de lumière dans ce milieu obscur. Et ce dessin un peu fruste ne messied pas aux sujets choisis : les Vieux Philosophes, la Prière au défunt, où il met tout le sentiment, toute la piété des Primitifs.



J. Duclos. — La Mort et le bûcheron.

Photo Lénier.

La *Mélancoïtie*, espoir brisé et résigné, la joue et l'œil encore luisants des derniers pleurs, impressionne.

Cette œuvre, magistralement traitée, a été acquise par la ville de Lyon.

J'ai réservé pour la fin toute l'importante série des étudiants en médecine, qui intéresseront plus particulièrement les lecteurs d'*Æsculape*. Naturellement, les professeurs des Facultés leur ont servi de cible. De face, de trois quarts et de profil, ils y sont tous, depuis l'élégant M. Poncet jusqu'au majestueux professeur Renaut.

Tous ces messieurs, au Salon, sont caricaturés avec esprit. Les reproductions données dans les colonnes d'*Æsculape* en témoignent. Malgré qu'ici le dessin humoristique prédomine, il convient de citer cependant deux remarquables paysagistes : Moret et Branche.

BRANCHE fouille ses paysages dans leurs minuscules détails de forme et de lumière, et conserve bien toutes les valeurs d'ensemble. Il repose de l'impressionnisme des pochades actuelles.

Une aquarelle miniature de *Rumilly*. Un très bon pastel de *Lyon quai Saint-Etienne*.

MORET, triste et doux, l'aquarelle neurasthénique.



Moret. — Le D^r Morat, professeur de Physiologie.



Elgy. — Le D^r Renaut, professeur d'Histoire à la Faculté de Médecine.

nique, après les rutilantes et chaudes teintes de l'an passé.

Des paysages plutôt d'huile : des *sous-bois*, des tronc tordus, des sentiers moussus, des ruisseaux où vraiment l'on sent l'eau, et tout cela, dans l'ombre et dans l'humidité, avec de rares trouées de lumière, mais partout de l'atmosphère, entre tous ces arbres de lièzière, et de délicates impressions de fraîcheurs matinales et de mélancolies de soir avant l'orage.

A côté, des croquis exubérants de gaieté et de vie, le dessin descendu d'un trait, l'anatomie impeccable et la pose hilarante : l'*Entomologiste piqué par la guêpe*, la *Pissotière*, la *Glanseuse*, des rapins et des concierges.

Quelques croquis de professeurs : le professeur Morat, le D^r Bonnet, le terrible docteur automobiliste radiographe Destot et le D^r Mayet.

GALIPAUX. — Crayon rouge et bleu, de la craie multicolore, un barbouillage d'encre : le portrait est ressemblant. C'est bien enlevé, mais présenté un peu simplement. Les professeurs Teissier, Testut ; les D^r Patel, Tavernier, Sarvonat, Roubier, Gautier.

SASSIER. — Un Patel remarquable. Teissier, Lesieur, Bonnet, un peu linéaires, manque de nerfs. *N'empêchez pas les autres de faire ce que vous allez faire*, délicieux croquis de chiens, retenus en laisse par une non moins délicate maîtresse au corps souple et arc-bouté.

CORNET. — Professeurs Rollet, Jaboulay ; le D^r Moutot. Manque un peu de synthèse, mais grande valeur des angles et beaucoup de ressemblance. Quelques mouches à miel en bouchon sculpté.

MICHL. — Universel et déconcertant : interne des hôpitaux, président de l'A. G. et célèbre

chansonnier, fondateur de la *Purée noire*, c'est encore un étonnant sculpteur et dessinateur. Deux bonnes silhouettes du professeur Fabre et du D^r Delore. Afficionado exalté, il découpe en merveilleux porte-pipes et porte-journaux des toreros brandissant l'espada. Une vierge en cire et un mondain en marron sculpté.

L***. — Un professeur Roque mimant la grande crise d'hystérie. De nombreux croquis médicaux : les professeurs Teissier, Courmont, Collet, etc... Des *santards* spirituellement déformés, anguleux, excités en valse éperdues.

Une Douche fort égrillard.

JEAN MARCHAND. — Humoriste bien connu, a le secret de ces phrases courtes, spirituelles, bien vivantes, que renforce un dessin drôle, fait pour le mot.

Le trottoir, eh, voyou !

— Pour ta sœur, eh, ballot !

Le cheval se cabre. Le cocher brandit son fouet et le gamin pâtissier traverse la chaussée en riant.

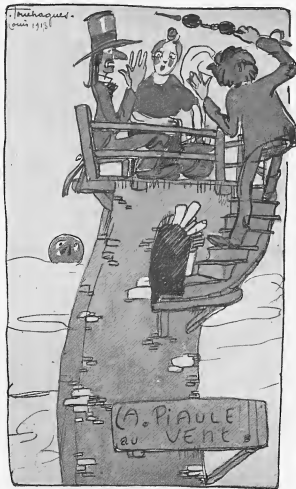
Des silhouettes lyonnaises très enlevées.

Ces dames : modelages bien posés et séduisants.

ELGY. — Intrigua la presse par



Elgy. — Le D^r Hugonnet, professeur doyen de la Faculté de Médecine.



Touchagues. — La Piaule au vent.

ce pseudonyme qui cache de si précieuses qualités de dessin, de synthèse et d'esprit. Le respectable et paternel professeur Roque nous dit : « Oui, mes bons amis. Le doyen Hugonencq analyse et dicte. Le professeur Renaut est vraiment supérieur.

Nous revoyons, toujours avec plaisir, le professeur Teissier, cinq fois nommé, les profes-

seurs Morat et Testut, le D^r Patel, trois fois nommé.

Enfin la *Contribution à l'étude de la formation du Moi psychologique chez l'homme primitif* est un pur chef-d'œuvre :

Cogito ergo sum.

L'homme cherchait le plaisir...

Malgré des efforts répétés et louables, il ne le trouvait pas. Il se remit donc à la recherche de cet idéal etc...

Et l'homme chanta ;

Et l'homme fuma ;

Et l'homme but (quelle magnifique cirrhose ! abdomen, ombilic et lacis veineux) ;

Et l'homme...

Et...

Enfin l'homme...

Suprême joie ! oui, mais, 8 jours après (8 jours écoulés) :

L'homme pensa...

J. DUCLOS. — Expose quelques croquis de bal et d'amphithéâtre, quelques têtes médicales et celle de M. Du Marais, la *Préparation du Salon* et la *Porte de l'Hôtel-Dieu*.

Mais, « le clou du Salon, c'est la vitrine où il expose d'étonnants et exhalants marrons sculptés ». Il y a là mieux que des fantaisies d'humoriste. Il y a un talent d'observation remarquable et une ironie aigüe qui ne peuvent laisser indifférent. En marrons, bouchons, pommes de terre, chiffons, cep de vigne et mie de pain, poil de chien et peau de lapin, cire, brosse à dents et vieux clous, os de poulet et silex taillés, dents de chevaux préhistoriques et toupie d'amphore, il schématise de vénérables professeurs et compose des situations grotesques et désopilantes :

Le professeur Poncet et son tubercule inflammatoire ;

Le professeur Doyon et le lapin ;

Sérénité bachique ;

3 ans ;

« T'es pas malade de rire comme ça ! »

Les petits plaisirs de l'Hydrocéphale ;

« Tape-moi donc pour voir ! »

L'Archéologue ;

L'Ivrogne au bec de gaz ;

Danse antique ;

La Chaste Suzanne, etc., etc...

Ces inénarrables marrons — de Lyon — feront la joie des amateurs. Ils sont chauds, craquants, spontanés et ils dilateront les rates les plus ratatinées. Je les recommande aux hypocondriaques.

Enfin, le Salon comportait une exposition de photographies d'art — en noir et autochromes ; un premier essai — qui sur huit exposants groupait encore sept médicaux :

Nègre, Vigne, Saint-Yves, Edouard, Goutier, Lour et Faujas.

Moralité

Dans ce II^e Salon, la médecine tint donc une place exceptionnelle, fournit près de la moitié des envois et non des moindres, donna le ton caricatural et humoristique, à peine macabre, et attira, avec une foule de curieux, tout le monde médical et nombre de professeurs et « patrons » qui, en toute bonne humeur, tinrent



J. Duclos. — Les petits plaisirs de l'hydrocéphale.

à venir rire de la tête qu'on avait bien pu leur faire, et féliciter les auteurs.

L'esprit des victimes, l'affluence et la générosité du public, l'élogieuse unanimité de la presse lyonnaise et du journal parisien illustré



Photo Lussier.

J. Duclos. — L'Archéologue, son pie à la main, examine la clef romaine qu'il vient de trouver.

(Tête en marron, bras en dents de cheval de l'époque madaïsiennienne, pieds en clous romains ; pie constituée par un clou romain et un silex taillé (madaïsiennien) ; socle formé par une polisse d'amphore.)



Photo Lussier.

J. Duclos. — L'Ivrogne au bec de gaz.
(Marrons et vieux clous.)



J. Duches. — *Sérénité bachique.*
(Marrons sculptés.)

Photo Arlaud.

Fantasio, qui publia plusieurs œuvres dans son n° du 15 septembre, en un mot le grand succès de ce II^e Salon, sont de précieux encouragements pour une récidive.

Les exposants se proposent donc, pour l'an prochain, un III^e Salon des Etudiants, plus exubérant et exhalant que jamais. Il n'est pas un visiteur des deux premiers Salons qui ne leur souhaite, du fond du cœur, le plus franc succès. Grâce à eux le vieil humour — et plus particulièrement l'humour médical — revit au confluent de la Saône et du Rhône.

N. D. L. R. — Un médecin-poète lyonnais, le D^r P. Aubert, vient de publier sous le titre de *Sonnets et Vers du Docteur un recueil de poèmes. Voici, avec opportunité, deux d'entre eux :*

Le Tœnia se plaint (1)

*Grenadier, que tu m'affliges
En m'apprenant mon départ.
Écorce, racine ou tige,
Grenadier, que tu m'affliges.*

*Mes anneaux sont en vertige
D'être expulsés sans égard.
Grenadier que tu m'affliges
En provoquant mon départ.*

(1) En réminiscence de la chanson de Dumersan et de Brazier qui fut populaire vers 1825 :

Guernadier que tu m'affliges
En m'apprenant ton départ...



Touchagues. — *La Leçon d'anatomie*

L'Amour, la Tousse et la Gratte
ne se peuvent celer

Au D^r Louis Jullien.

*Quand l'amour vient ensorceler,
Même triste, en l'œil il scintille.
S'il est gai, c'est feu qui pétille.
Non, l'amour ne se peut celer.*



Elgy. — *Le D^r Roque, professeur à la Faculté de Médecine de Lyon.*

*Quand la toux vient nous ébranler,
Apre et mordante comme un trille.
Dans la gorge où passe une étrille,
La toussse ne se peut celer.*

*Et si la gratte est toute gêne
De l'âme ou du corps mis en peine
Et qu'un geste vient révéler,*

*Quelque bon vouloir qu'on y mette
Et quelque effort qu'on se promette,
La gratte ne se peut celer.*

CHLORO-CALCION

Solution titrée de Chlorure de Calcium chimiquement pur, stabilisé, exempt d'Hypochlorites et d'HCl libre. — 40 gouttes = 1 gr. de CaCl^2 pur. (20 à 40 gouttes matin et soir dans un peu d'eau sucrée).

Le Chlorure de Calcium a un goût désagréable à la fois salé et amer; il s'altère en moins de 24 heures à l'air libre (« javellisation », apparition d'hypochlorites et d'HCl); CHLORO-CALCION est agréable et indécroposable. C'est le plus assimilable des sels de chaux (chaux digérée), donc le meilleur recalcifant. Il possède en outre au plus haut degré les propriétés spéciales et si remarquables du Chlorure de Calcium.

1. Recalcification.

CHLORO-CALCION est le recalCIFiant physiologique type. Les recalCIFiants usuels sont très peu assimilables. Ils doivent d'abord être transformés par l'HCl du suc gastrique en Chlorure de Calcium. Le mieux est donc d'administrer ce sel. HCl du suc gastrique est en effet utile à la digestion, surtout chez les tuberculeux où il est si souvent en déficit.

Tuberculose, Lymphatisme.

Rachitisme, Croissance.

Fractures (Consolidation rapide).

La Femme enceinte ou la Nourrice se décalcifie au profit de l'enfant qu'elle portait ou allaitait. La Grossesse est une cause d'auto-intoxication. Or CaCl^2 recalCIFie (c'est de la chaux quasi digérée), désintoxique (il supplée la fonction thyroïdienne).

Grossesse, Allaitement.

Eclampsie, Vomissements, Albuminurie.

Déminéralisation; Tuberculisation.

2. Indications spéciales.

Arthus et Pagès, Carnot, nous ont montré que la présence de CaCl^2 dans le sang en quantité suffisante est un des facteurs essentiels de la coagulation. CaCl^2 étant un sel de chaux déjà "digéré" passe directement dans le sang. D'où indications dans :

Hémorragies, Maladies du sang.

Hémophilie, Purpura, Scorbut.

(CaCl^2 augmente la résistance globulaire).

Chlorose, Anémie.

Il ne suffit pas d'apporter aux globules sanguins du fer, du manganèse... il faut surtout rendre au sérum la chaux qui lui manque pour permettre aux globules la vie et l'activité.

Dans les *Auto-intoxications*, le *Neuro-Arthritisme*, il y a bouleversement du métabolisme du Calcium, diminution de la teneur en chaux du sang et des humeurs, "hypocalcémie". D'où indication de l'emploi de CHLORO-CALCION dans :

Urticaire, Accidents sériques (Anaphylaxie).

Asthme, Rhume des foies.

Albuminurie, Œdèmes brightiques.

LE DÉPILATOIRE HOSPITALIER

De l'utilité, pour le médecin, d'un bon dépilatoire.

La question des dépilatoires est une de celles qui ont provoqué le plus grand nombre de recherches. La difficulté consistait à trouver un solvant énergique, rapide, du poil ou du cheveu, etc., un solvant *non irritant* pour la peau. Il faut reconnaître que le problème est ardu à résoudre. Et pourtant il ne se passe point de jour où chirurgiens et médecins souhaitent l'apparition du dépilatoire idéal.

Dans certains cas urgents, l'opérateur n'a ni le temps ni la possibilité de raser la région où va trancher le bistouri; dans des cas pressés de trépanation du crâne il importe de supprimer au plus vite les cheveux gênants; dans les cas d'incisions abdominales ou hypogastriques il arrive que des malades répugnent à l'intervention préalable du rasoir.

Dans la *pratique médicale* courante, le médecin est sollicité à tout instant de formuler une pâte dépilatoire contre des *poils disgracieux* du visage féminin (moustache, favoris, etc.). La tyrannie de la mode qui impose à la femme les décolletés audacieux, les manches courtes, exige également un épiderme glabre.

Dangers de certains dépilatoires.

Il faut reconnaître que médecins et public n'avaient pas eu encore en mains, jusqu'à ces derniers temps, de dépilatoire tout à la fois efficace et inoffensif.

Les journaux médicaux ont signalé maintes et maintes fois les dangers que peuvent présenter les dépilatoires du commerce. Ces dépilatoires, fabriqués sans aucun contrôle scientifique, sont, d'ordinaire, à base de *sels d'arsenic*, et, en particulier, d'*orpiment*. D'autres contiennent de la *chaux vive*, de la *potasse caustique*, toutes substances extrêmement irritantes dont le moindre inconvénient est de provoquer des rougeurs, des brûlures, des eczèmes tenaces.

Enfin, il est des dépilatoires qui doivent être surtout condamnés: ce sont les dépilatoires à base d'*acétate de thallium*. L'acétate de thallium est à ce point dangereux

que sa seule application en un point très circonscrit a pu amener des désastres. Ce corps pénétre, en effet, très facilement dans le sang au travers des téguments; il se répand dans tout l'organisme, provoque en masse la chute de la chevelure et du système pileux tout entier. Malgré les efforts du corps médical, des accidents de ce genre se produisent journellement.



Une femme à barbe

D'après une illustration de l'article du professeur Le Double sur les « Vetus » dans la *Revue Médicale du Centre* 1909.

Récemment encore, à la *Réunion biologique* de Marseille, était rapportée l'observation d'un homme de vingt-sept ans qui, à la suite de l'application d'acétate de thallium sur la région à épiler, présentait des signes graves d'empoisonnement; douleurs violentes, surtout intenses aux extrémités, avec exagération de la douleur à la pression sur le trajet des nerfs périphériques (sciatique, cubital, trijumeau, etc.), chute totale et brusque des cheveux, des cils, des sourcils, de la moustache, de la barbe, albuminurie, accélération du pouls, stomatite. Ces symptômes graves durèrent plus d'un mois.

Le Dr Huchard, dans un rapport publié (*Union pharmaceutique*, 1898, page 258), parle des propriétés antisudorales de l'acétate de thallium et signale que

ce médicament détermine une chute rapide de la chevelure.

Le public, qui ne peut connaître la composition chimique des dépilatoires qui lui sont offerts de toutes parts, court ainsi de grands dangers.

Le Dépilatoire Hospitalier est efficace et inoffensif.

Il était réservé à M. Chantereau, ancien interne des Hôpitaux de Paris (*Concours de 1905*), de résoudre le problème du dépilatoire efficace et inoffensif.

Il consacra à ce travail la majeure partie de ses années d'internat, fit expérimenter à l'hôpital, sous ses propres yeux, une série de préparations et s'arrêta finalement à une formule qui donne toute satisfaction.

Selon l'expression consacrée, le *Dépilatoire Hospitalier dissout le poil comme l'eau dissout le sucre*. Une expérience éloquentة le prouve. Elle consiste à enduire de Dépilatoire une touffe de cheveux ou de poils; au bout de trois minutes, si on recherche dans la pâte les cheveux ou les poils, on n'en voit plus trace.

La puissance dissolvante de la préparation est telle que le bulbe pileux lui-même est détruit en grande partie. La papille, il est vrai, produit un nouveau poil. Mais d'ordinaire un usage prolongé donne lieu à des repousses de poils de plus en plus pâles, de plus en plus grêles. L'épiderme n'est nullement irrité: il ne survient ni rougeur ni eczéma.

Mode d'emploi.

L'emploi est d'une facilité enfantine: on étale la pâte sur la région à épiler; on attend trois minutes, un peu plus si le calibre des poils l'exige; on passe un tampon sec d'ouate: la région apparaît aussitôt lisse et glabre.

Prix :

Pour le visage: au public, 12 fr.; aux médecins, 9 fr. 50.

Pour le corps: au public, 20 fr.; aux médecins, 16 francs.

M. Chantereau, ancien interne des Hôpitaux de Paris, pharmacien de 1^{re} classe, 8, rue de Constantinople, Paris.

**BLESSURE DE BERNADOTTE
A DANTZIG.
DÉCORATION DE GAMA**

Après l'affreuse boucherie d'Eylau où Benningssen perdit 30.000 hommes — tués, blessés ou pris — et où nous avions de notre côté 3.000 morts et plus de 7.000 blessés, la Grande Armée alla mettre le siège devant la place forte de Dantzig, que le général du génie Chasseloup, sous les ordres du marshal Lefebvre, réduisit à la capitulation le 26 mai 1807.

Les corps d'armée avaient pris, pour le temps que durerait cette opération, des positions sur une ligne défensive dont le quartier général impérial occupait le centre. Le premier corps d'armée, auquel le chirurgien-major Gama était attaché, avait son extrémité gauche confinant à la mer et avait établi une redoute sur le bord de la Passarge, qui limitait dans tout son parcours la ligne que le premier corps formait.

Vers la mi-mai 1807, les Russes, qui étaient en face du premier corps, tentèrent de rompre nos lignes et de faire une percée vers Dantzig, dont ils prévoyaient le sort. Jusque-là et depuis plus de quatre mois, on n'avait eu que quelques légères escarmouches avec les Cosaques, qui essayaient de surprendre nos postes avancés (Gama).

Le 17 mai, à 5 heures du matin, on entendit des coups de canon se répéter fréquemment et s'entremêler aux feux de la mousqueterie.

Gama se porta en avant dans la direction de l'attaque, avec une partie de son

matériel d'ambulance chargé sur une charrette et s'installa, d'après les conseils du général Maison, au bas de la redoute où il serait moins exposé et plus utile.

Pendant son installation il vit passer

clamait ses soins. Sans tarder, Gama sauta sur sa charrette, traversa le terrain battu par les boulets et conduit par l'aide de camp, arriva devant la ferme au moment où le prince descendait de cheval.

ne pas laisser entamer la redoute, et un rapport circonstancié à l'empereur dans lequel il indiquait avec précision les desseins de l'ennemi.

Après avoir pris toutes ces dispositions pour le salut de l'armée, le prince confia sa tête à l'examen du chirurgien.

Je me bâti, écrit Gama, de mettre le fond de la plaie à découvert. « La balle, dis-je, n'est point entrée. — Ne craignez pas, me répondit le prince, de faire un aveu qui serait contraire. » Pensant alors qu'une démonstration était nécessaire pour changer sûrement la conviction où il était de la pénétration de la balle, j'y eus recours en faisant résonner sur le crâne mis à nu les instruments dont je venais de me servir et que je tenais encore à la main : il était intact au delà d'une déchirure arrondie du périoste.

Cette blessure bien nettoyée et bien recouverte guérit promptement à la grande satisfaction du futur roi de Suède, qui garda à son chirurgien une vive reconnaissance.

En 1835, Gama, chirurgien en chef du Val-de-Grâce, publia le *Traité des plaies de tête*, dans lequel il relata l'accident survenu au prince devant Dantzig. Cette publication, mise sous les yeux du roi, lui rappela le dévouement de son ancien chirurgien-major, et Sa Majesté, relevant en quelque sorte prince de Ponte-Corvo, manda à son ambassadeur de Paris d'annoncer au médecin-chef du Val-de-Grâce qu'il le décorait de l'un de ses ordres et lui fit remettre une superbe croix en diamants d'une grande valeur.

Cette magnifique décoration, qui a ré-



Téniers le jeune. — Le Chirurgien.

Bernadotte, qui parcourait la ligne au milieu des tirailleurs. Une heure après, un aide de camp vint en toute hâte avertir Gama que le prince de Ponte-Corvo venait de recevoir une balle à la tête et qu'il ré-

A peine entré dans la maison, Bernadotte, sans s'occuper de sa blessure, dicta à ses officiers d'ordonnance les instructions et les ordres qu'ils devaient porter aux généraux et aux chefs de corps pour

Produits médicaux inoffensifs

POUR LA TOILETTE DU VISAGE

particulièrement indiqués dans les cas de dermatose
ou de délicatesse de la peau

Littérature et Échantillons : 21, Faub^e Montmartre, Paris

Voir également in *Principes d'ÆSCULAPE* page 1.



compensé le courage et le dévouement d'un de nos plus illustres ancêtres, est pieusement conservée par sa petite-nièce, M^{lle} Pierron, qui nous honore de sa sympathie. C'est également un de ses petits-neveux, M. G. Gama, de Paris, qui possède la lettre d'autorisation de la Grande Chancellerie permettant au chirurgien Gama d'accepter et de porter la décoration de chevalier de l'ordre de Wasa (Suède).

D^r BONNETTE.

Médicaire-major de 1^{re} cl., au 3^e rég. d'art.



L'ENNUI

« L'ennui est une souffrance qui va du malaise inconscient au désespoir raisonné; conditionné par les causes les plus diverses, sa raison profonde est un ralentissement appréciable de notre mouvement vital.

« Subjectif par-dessus tout, susceptible d'être intensifié démesurément par l'imagination, il se traduit par ces états d'âme appelés dégoût, découragement, impuissance, humeur maussade ».

C'est ainsi, dit le D^r Lecoutour, que M. Emile Tardieu définit le « monstre délicat » que chante Baudelaire.

Il lui reconnaît six causes. D'abord, l'épuisement; tout le monde connaît l'ennui profond qui nous accable, lorsque, épuisés par un trop long effort physique et qu'il nous faut soutenir encore, nous allons comme des automates. La fatigue est une cause d'ennui; mais l'organisme sain en triomphe par le repos. Au contraire, chez l'asthénique il s'installe en maître. Il ne pourra le vaincre par le travail électricien, ni l'endormir par un repos délicieux. « Il

est saigné à blanc par l'effort et, contemplant sa défaite, sombre dans l'ennui. »

« S'ennuie celui dont l'organisme s'épuise, s'ennuie donc celui qui vieillit. Renonce! Souviens-toi. — Oui, mais où sont les neiges d'antan... »

Je penche tout à
tour mes urnes
pour avoir

De chacune une
(goutte encore!
s'écrie Hugo.

Vieux cheval
(dont le pied à
chaque obstacle

(bute,
Résigne-toi mon
cœur; dors ton
sommeil de
(brute.

Mais l'ennui se résigne mal. Le désir s'éveille, père devant l'impuissance et l'ennui règne. « L'ennui est la protestation du désir qui relève la tête. »

L'ennui a des crises subites. Il nous étirent, il nous angosse. Nous courons au théâtre, nous recherchons un ami, une lecture, une conversation; mais tout nous fatigue, nous retons, plus désemparés. Puis il devient chronique; « il est l'enlèvement de notre vie décrois-

sante dans l'hypochondrie et l'impuissance, dans la défaite et la maladie ».

Sont la proie de l'ennui ceux qui ont trop joué avec leur sensibilité. M^{lle} du Defland, dégoûtée de tout et de tous, ne

voyant partout qu'imbécillité ou fausseté, méprisait les hommes

qu'elle divise en trois classes: « les trompeurs, les trompés et les trompettes ».

« n'a cependant pas épuisé sa soif du bonheur » et son ennui vient de cette « privation du sentiment avec la douleur de ne pouvoir s'en passer ».

Et le Fantasio blasé de Musset, dans quelles phrases vertigineuses n'essait-il pas d'étourdir son morne ennui. « Oh! je voudrais me passer de la moutarde, pour une grissette, pour une classe de minéraux. »

Et Chateaubriand, et Maupassant, et tant d'autres.



Chateaubriand, — La Milancolie.

Rowlandson, — La Milancolie.

L'ennui naît encore « par manque de variété et par défaut de puissance dans les facultés ». C'est l'ennui de l'imbécile désarmé pour la lutte à qui tout manque et qui manque tout. Il s'ennuie comme il vit, confusément.

C'est l'ennui du médiocre, assez intelligent pour n'être pas une victime, mais trop incomplet pour savourer une jouissance: « ennui de cheval de manège, piétinant sa piste ».

L'ennui du faible, du débile, n'est pas un ennui sourd, obtus comme celui du médiocre. Il est douloureux: il est le cri désolé de celui qui n'atteindra jamais que des ombres au pays des réalités.

L'ennui du faté n'est-il pas plus vif encore. Car lui, il a connu l'espoir vivant; il a senti la chance le frôler; il a pu parfois saisir la coupe, mais il a trébuché en approchant ses lèvres; aujourd'hui, bafoué par les médiocres qui enviaient son courage, il traîne, vagabond, son ennui de l'antale dégoûté.

Il y a aussi l'ennui des vies manquées, l'ennui des vies frappées d'infirmité. C'est l'ennui souvent des yeux trop grands, des cœurs peu sages. « Si l'on ne voulait qu'être heureux, disait Montesquieu, cela serait bientôt fait, mais on veut être plus heureux que les autres; et cela est presque toujours difficile, parce que nous croyons les autres plus heureux qu'ils ne sont. » C'est l'ennui de la vieille fille, et c'est l'ennui du prolétaire.

L'ennui par monotonie; monotonie de la vie. L'ennui des yeux fixés sur le triste mot, le mot très vite, devenir: « Devenir quoi? m'écrivait un jour, cet ami que je citais l'autre jour. Qui a jamais pu conjuguer ce verbe au passé; je suis devenu ».

Et que d'autres modes d'ennui possibles.

AFFECTIONS NERVEUSES DOULEURS INSOMNIES

Comprimés
HYPNASE VERGELOT

Adultes { 2 comprimés en se couchant.
1 ou 2 au moment des crises.

Enfants : 1 comprimé par jour.

Littér. et échantil. sur demande **E. VERGELOT 163 r. de Flandre, PARIS**

ASSOCIATION DES FERMENTS AUX HYPNOTIQUES
ABSENCE TOTALE DE BROMURE

QUE FAUT-IL MANGER ?

M. Francis Marre (Les Pyrénées, à Tarbes). « Quand on achète de la viande, il est rare que l'on sache choisir, d'une façon logique, le morceau qui figurera sur la table. En effet, si on range les morceaux d'après l'ordre de leur valeur alimentaire décroissante, on arrive à une classification qui n'est pas le moins du monde celle de leur valeur marchande. »

« En ce qui concerne le bœuf, les morceaux les plus « nourrissants » qui sont, en somme, les plus avantageux, sont : les côtes couvertes tout d'abord, puis la poitrine, le flanchet, le plat de côtes, le faux filet, l'aloyau et, tout à fait à l'autre extrémité du tableau, comme morceaux peu nutritifs, le paleron, la langue, le foie, la cervelle, le collier, le rognon et la jambe. Pour rendre plus saisissante et plus démonstrative cette classification, on peut dire par exemple que, pour avoir l'équivalent absolu, au point de la valeur alimentaire vraie, d'un morceau d'aloyau valant 1 franc, il suffit de dépenser 0 fr. 28 de côtes couvertes, 0 fr. 30 de poitrine, 0 fr. 40 de flanchet ou de plat de côtes et 0 fr. 60 de cœur ou de flanc ; par contre, il faut 1 fr. 10 environ de faux filet et 1 fr. 50 de rognon. « Le même calcul peut être fait de ce qui concerne le veau. La valeur nutritive que représente 1 franc de longe de veau, équivaut à celle de 0 fr. 28 de fraise et de 2 fr. 47 de ris. « Pour le mouton, 1 franc de basses-côtes correspond à 0 fr. 68 de poitrine hautes côtes et à 2 fr. 32 de gigot. « Pour le porc, 1 franc de carré ou de

côtelettes est l'équivalent nutritif de 0 fr. 50 de côtes et de 2 fr. 09 de rognon.

« Pour la charcuterie, 1 franc de jambon fumé nourrit exactement de la même façon que 0 fr. 22 de boudin, 0 fr. 46 de sauc-

seulement par 5 fr. 50 de turbot ou de saumon, 10 francs de goujon et 15 fr. 50 de soles. Ceci revient à dire que le plus coûteux des poissons est en même temps le moins nourrissant.



Rowlandson. — Le soulagement du gouteux.

cisses, 1 fr. 77 de saucisson de Lyon ou 2 francs de galantine.

« Pour le poisson, les différences sont beaucoup plus grandes encore. L'alimentation assurée par 1 franc de hareng l'est

« Il en est de même pour les crustacés et les mollusques : la valeur nutritive de 1 franc de moules est celle de 5 fr. 60 de crevettes, de 17 francs d'huîtres, de 30 fr. de homard et de 110 francs d'écrevisses.

« Enfin, en ce qui concerne la volaille et le gibier : 1 franc de poulet correspond à 0 fr. 30 d'oie, 0 fr. 52 de dindon, 0 fr. 04 de canard, 1 fr. 55 de pigeon, 0 fr. 66 de lapin domestique, 1 fr. 12 de lièvre, 0 fr. 21 de

caillies et 10 fr. 05 de mauviettes. « Étant donné les cours actuels des denrées la valeur nutritive de petits pois achetés moyennant une dépense de 1 franc correspond sensiblement à celle qui peut être obtenue en achetant : 6 fr. 55 d'asperges, 3 fr. 75 d'artichauts, 2 fr. 85 de laitues, 2 fr. 15 de tomates, 1 fr. 60 de haricots verts, de chon-fleur, 1 fr. 55 de céleri-rave, 1 fr. 40 de chicorée, 1 fr. 25 de navets, 1 fr. 05 de chou frisé, de choucroute ou d'oselle, 1 fr. de choux de Bruxelles, 0 fr. 95 de poireaux, 0 fr. 60 de carottes, 0 fr. 35 de haricots nouveaux, 0 fr. 20 de pommes de terre et 0 fr. 10 d'oignons.

« Si vous préférez à l'oignon, légume-roi au point de vue économique, les légumes secs, vous aurez la même valeur nutritive qu'avec vingt sous de petits pois en achetant 0 fr. 20 de pois cassés, 0 fr. 30 de lentilles, 0 fr. 30 de haricots secs, 0 fr. 50 de riz décortiqué.

« Pour être nourri de la même façon qu'avec 1 fr. de pain, il vous faudra acheter 1 fr. 45 de semoule, 1 fr. 85 de macaroni, 1 fr. 90 de nouilles ou de vermicelle, 2 fr. 20 de pâtes d'Italie et 2 fr. 95 de tapioca.

« Dans les confiseries et les pâtisseries, vous aurez exactement la même quantité de principes utiles que dans vingt sous de sucre, en achetant 3 fr. 75 de chocolat, 8 fr. 85 de cacao en poudre, 2 fr. 80 de miel, 3 fr. 40 de marmelade de fruits, 4 fr. 35 de gelées de fruits, 5 fr. 75 de

PULMOSÉRUM

Bailly

Expérimenté avec succès dans les Hôpitaux, Cliniques, Dispensaires et par plus de :
8.500 Médecins Français et 23.000 Médecins Étrangers

CONDENSE EN UNE SYNTHÈSE HÉROIQUE

Résume ce que nous avons de plus efficace contre

TOUX = RHUMES = BRONCHITES

GRIPPE-ENROUEMENT

TUBERCULOSE LATENTE

PRESCRIRE : Une cuillerée matin et soir **A. BAILLY, 15, rue de Rome. PARIS**

GRANULÉS DALLOZ

GLYCÉRO

*Neurasthénie, Rachitisme, Tuberculose, etc.
Une à deux cuillerées à café trois fois chaque repas*

HÉMOGLOBINE

*Anémie, Chlorose, Lymphatisme, etc.
Deux à quatre cuillerées à café trois fois chaque repas*

TRIDIGESTINE

*Dyspepsies, Gastro-entérites, etc.
1 à 2 cuillerées avant ou après chaque repas*

ANTALGOL

Névralgies, Migraines, Sciaticques, Goutte, Rhumatisme, Grève, etc.

Attention ! Ne pas abuser de l'usage de ces médicaments

Chaque boîte de 40 cuillerées à café, contenant les uns et les autres dans un flacon d'environ 250 cuillerées

PARIS-LEVANT

Revue Mensuelle Illustrée

Numéro spécimen aux lecteurs d'ÆSCULAPE

J. PHAQUIS, Directeur

26, rue des Petites-Ecuries, PARIS

tarte aux fruits, 2 fr. 05 de pain d'épices, 9 fr. 60 de brochures, 2 fr. 35 de gâteaux secs, 2 fr. 60 de macarons, 7 fr. 40 de madeleines, 6 fr. 65 de biscuits à la cuiller...

« Ces chiffres sans doute, les gourmets vont répondre que ce qu'on paie au marché n'est pas seulement la valeur « nourissante » des aliments, mais leur valeur spéciale de comestibles agréables, la finesse de leur goût, leur saveur plus ou moins délicate et jusqu'à leur rareté qui séduit toujours plus ou moins autre snobisme. Ils ont parfaitement raison à cet égard. Mais ceux dont un utilitarisme précis diriges que la gourmandise ferait bien de méditer les chiffres qui viennent d'être donnés et de se servir d'eux pour régler leur menu quotidien... »

L'ÉNIGME DE M^{me} RÉCAMIER

L'énigme Récamier est encore à déchiffrer. Dans la *Nouvelle Revue*, M. André Gayot apportait récemment sa contribution à l'étude. L'héroïne lui plaisait et il écrit, saisi d'enthousiasme :

Que d'enchantements sous un seul bonnet, que de qualités pour une même femme qui connut l'apothéose de Barras, le luxe grossier des agioteurs, la licence des bals publics, les bosquets d'Italie et de Bagatelle, envolta comme d'un philtre capiteux le cœur d'adorateurs de qualité, avant et après François-René de Chateaubriand, et qui sortit — dit-on — « brillante et pure de cette atmosphère qui ferraissait ce qu'elle ne corrompait pas ». Rares sont les mémorielles, à la curiosité parfois impérieuse, devant lesquelles M^{me} Récamier n'a pas trouvé grâce, alors que ses rivales en beauté, de Thérèse Cabarrus à Fortunée Hamelin, en passant par Joséphine de Beauharnais, M^{me} Fonfrede et Regnault de Saint-Jean d'Angély, laisseront un souvenir qui n'a rien de virginal. Elle est apparue à la plupart des hommes de son temps comme un ange consolateur de tout ce qui souffrait, d'amour contenu ou d'adoration avouée, plus divine qu'héroïque, sans effort, sans nul orgueil, possédant à un suprême degré, selon un de ses admirateurs, le pouvoir « de se contenir elle-même en élevant les autres ». Comment ne pas être frappé, aujourd'hui encore, par cette immatérialité quasi-divine, par ce culte aveugle et jaloux dont elle fut entourée pendant sa vie et après sa mort ?



Madame Récamier, dessin de R. Courvy, gravure de Bartolozzi (Cabinet des Estampes.)

L'article est intitulé : *Une Rancune de M^{me} Récamier* et nous peint très agréablement la société de l'époque.

LE MOT « AMOUR »

On sait que pour consoler les époux trop nombreux qui ne connaissent jamais la « chose » que par ouï-dire ou en dehors du mariage, le « mot amour » a failli être introduit dans le Code. C'eût été mieux que rien, sans doute.

Quoi qu'il en soit, le *Figaro* a raconté à ce sujet un amusant épisode. M. Cazot, mort récemment, faisait partie de la Commission instituée en 1895 pour réviser, pour rajuster le Code civil ; il présidait la cinquième section qui devait s'occuper « des droits et devoirs des époux ». C'était une section choisie. MM. Viviani, Raymond Poincaré, Paul Hervieu, Marcel Prévost y figuraient.

Quand M. Cazot ouvrit la séance du 14 février 1905, il ne semblait point qu'il eût été étreint par le grand.

L'incapacité de la femme mariée était sur le tapis — le grand tapis vert des commissions — et cela nous avait valu, de la part de notre président, un exposé remarquable de lucidité et d'érudition. Ce vieillard de quatre-vingt-cinq ans, d'apparence épuisée, retrouvait au contact des idées juridiques qu'il avait si longtemps maniées tout son enthousiasme de professeur de droit. Il y avait en lui, à la fois, et la religion pour le grand Code et beaucoup de libéralisme. Et tandis qu'il sympathisait avec M. Viviani, pour accorder à la femme plus d'autorité légale dans le mariage, on sentait l'appréhension de commettre un sacrilège en s'attaquant aux vieux principes des juristes romains.

On passa à l'examen de l'Article 212 :

Les époux se doivent mutuellement fidélité, secours et assistance.

Et de suite, comme le président offrait la parole, un voix mordante laissa tomber ces mots :

— Je demande que le mot « amour » figure dans cet article. Il n'est nulle part dans le Code et c'est pourtant un des plus nobles mots du langage humain.

M. Paul Hervieu venait d'introduire innocemment l'amour dans le mariage.

Un silence profond suivit, comme il convient après un grand français. Nous étions penchés sur notre papier, tentant, près à enregistrer les secondes de cette minute historique. Les hommes de droit se regardaient. M.

SEL DE HUNT

Alcalin
Type

Spécialement adapté à la Thérapeutique Gastrique
Dyspepsies, Gastralgies
Action sûre, Absorption agréable, Innocuité absolue

LABORATOIRE ALPH. BRUNOT, 16, rue de Boulainvilliers, Paris

SOLUTIONS HENRY MURE

Biphosphate de Chaux arsénisé — Chlorhydrate-Phosphate de Chaux arsénisé
Chlorhydrate-Phosphate de Chaux croisé et arsénisé (LITRE : 5 FR.; DEMI-LITRE : 3 FRANCES)

PHŒTISIE (1^{re} et 2^e périodes) — RACHITISME
ENGORGEMENTS GANGLIONNAIRES ET DES ARTICULATIONS
MALADIES DES OS ET DE LA PEAU
CACHEXIES SCROFULÉUSES ET PALUDEENNES
ÉPUISEMENT NERVEUX — INAPPÉTENCE — DIABÈTE

Le Biphosphate et le Chlorhydrate-Phosphate arsénisé H. MURE produisent des effets remarquables chez les phibiques atteints de dyspepsie et dans la chlorose. Sous leur influence, la toux et l'oppression diminuent, l'appétit augmente les forces reviennent.

LITRE : 4 FR.; DEMI-LITRE : 2 FR. 50

AVANTAGES PRINCIPAUX

- sur les Solutions similaires
- 1^{er} Emploi d'un Phosphate monacrique cristallisé, d'une pureté absolue, permettant un dosage rigoureux, difficile à établir avec les phosphates nœux du commerce, qui doivent leur extrême acidité à un excès d'acide sulfurique toujours nuisible à l'assimilation;
 - 2^o Intolérance absolue obtenue par un procédé de stérilisation d'une innocuité parfaite;
 - 3^o Administration facile par cuillerées d'un peu d'eau vineuse ou sucrée au milieu des repas;
 - 4^o Traitement phosphaté le plus sûr et le moins coûteux dans les affections chroniques. (Chaque cuillerée à bouche contient : 1 gramme de Sel, 1 milligramme d'Arséniate de Soude et 10 centigrammes de Crésol de très pure.)

NOTA. — Dans les cas où l'arséniate de soude et la crocosite ne seraient pas indiqués, MM. les Docteurs pourront prescrire les mêmes solutions H. MURE non arsénisées. LITRE : 3 FR.

Dépôt général : PH^{ie} H. MURE, à PONT-SAINT-ESPRIT (Gard)
A. GAZAGNE, Gendre et Successeur

Calcitine

PÂTE RECONSTITUANTE
CALCIQUE
ET PHOSPHATÉE

pour Enfants,
Convalescents et Personnes affaiblies

CETTE PÂTE ALIMENTAIRE SPÉCIALE répond à un réel besoin :
1^o Chez l'enfant dès le sevrage, auquel de grosses quantités de Chaux et de Phosphore sont nécessaires pour la formation du cerveau et du tissu osseux.
2^o Chez les convalescents et les personnes affaiblies, des travaux récents ayant démontré que la Chaux et le Phosphore étaient d'une utilité primordiale pour reconstituer l'organisme et le préserver de la Tuberculose.

Prix de la Boîte : 1 franc

Manufacture de Pâtes Alimentaires, DIGNÉ FILS & C^{ie}, Fréjus (Var)
Dépôt à PARIS, 6, rue Miromesnil

GRAND PRIX
NANCY 1909

MEDICUS

GRAND PRIX
TURIN 1911

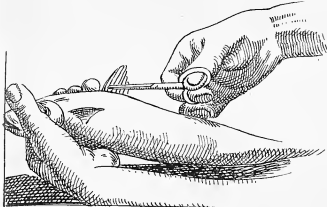
GUIDE-ANNUAIRE DES ÉTUDIANTS
ET DES PRATICIENS

Le plus pratique, le plus complet, le plus utile

GRAND IN-8^e RAISON DE
1.700 PAGES RELIÉ TOILE 5 fr.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :

Aimé ROUZAUD, 41, Rue des Écoles, Paris — Téléphone 830-03



La chirurgie chez les poissons. — La chirurgie n'est pas ses progrès uniquement sur l'homme. Il existe des cliniques d'animaux très bien organisées. On est arrivé aujourd'hui à opérer quelques poissons. En voici un qu'on incise sous une cloison va sans doute guérir.

(D'après Popalar Mechanics.)

— Messieurs, nous sommes tous frappés par l'importance de la proposition de M. Hervieu. Voilà la meilleure preuve de l'insuffisance du Code.

Pour ménager les supérieurs pécuniers, M. Marcel Prévost dit qu'au lieu d'amour, on pourrait mettre s'aimer, « car il est vrai qu'amour apporte avec soi des résonances et certaines idées ».

Concession superficielle, c'est avec entraînement que fut voté le nouvel article 212 : « Les époux se doivent mutuellement amour, fidélité, secours et assistance. »

Un enthousiasme voulut même supprimer secours et assistance, mais M. Paul Hervieu, bon prince, s'y opposa :

— Laissez secours, messieurs; sans quoi l'on dirait que nous avons mis l'amour à la place de l'argent.

Ce fut beaucoup d'esprit et de bonne volonté pour rien, car, on le sait, M. Cazot n'est plus, mais le Code continue à ignorer l'amour!

LES ANIMAUX MARINS EFFECTUENT LA PÊCHE AUX FLAMBEAUX

Ils quittent, pendant la nuit, les abîmes où ils vivent, pour venir effectuer leur chasse dans les régions superficielles.

Les premières études océanographiques ont étonné les savants en leur apprenant que des animaux pouvaient vivre à des profondeurs considérables, au sein des mers, et qu'ils s'y mouvaient aisément, malgré l'obscurité et la grande pression. La récente croisière effectuée par le prince

de Monaco a permis de mieux connaître les mœurs de ces animaux et c'est le résultat de ces nouvelles investigations qui a été exposé, devant l'Académie des Sciences.

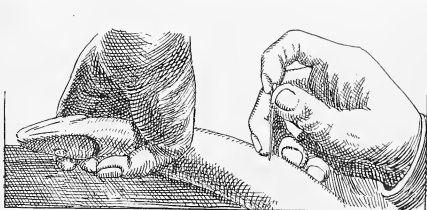
On avait tort, jusqu'à présent, de croire qu'une espèce animale se rencontrait toujours à la même profondeur, car des pêches effectuées pendant la nuit ont permis de capturer, à quelques centaines de mètres seulement du niveau de la mer, des animaux qui n'avaient été capturés jusqu'alors qu'à des profondeurs de plusieurs milliers de mètres. Ces animaux, parmi lesquels on rencontre des poissons, des crustacés, des céphalopodes, effectuent donc une véritable migration verticale qui les amène, pendant la nuit, de la profondeur qui constitue leur habitat, jusqu'aux régions superficielles.

On a recherché la cause de cette migration verticale effectuée, chaque nuit, par ces animaux. Le prince de Monaco suppose que la recherche de la nourriture

est le meilleur motif qui puisse être invoqué.

Grâce aux organes phosphorescents dont ils sont dotés, ils peuvent, en effet, donner une chasse fructueuse aux poissons qui pullulent dans les zones voisines du niveau. Ils vont, rapides, éclairant les horizons où ils surprennent leur proie, et celle-ci se trouve même attirée par l'émersion lumineuse que constitue l'organe photophore. C'est une véritable pêche au flambeau que ces animaux effectuent et qui leur constitue, en quelques instants, une abondante nourriture. Leur pêche terminée, ils regagnent leurs abîmes qu'ils éclairaient de leur pâle lumière.

La migration verticale, si elle nous fait connaître des détails intéressants sur la vie des animaux qui peuplent les océans, pose aux savants de nouveaux problèmes. Par quel mécanisme des animaux qui vivent à une profondeur de quatre mille et même de cinq mille mètres, peuvent-ils, sans danger, remonter jusqu'à la surface?



La médecine chez les poissons. — Le poisson que voici est atteint d'une affection sous-cutanée. Une piquette savante le délivrera de ses maux.

(D'après Popalar Mechanics.)

ANTISEPSIE INTESTINALE : MÉDICATION LACTIQUE

COMPRIMÉS et PÂTE à la



LACTO-ANTISEPSINE

(MICROLACTINE)

(Adoptée dans les Hôpitaux de Paris)

Autres formes thérapeutiques : LAIT CAIL : É - Bouillon - Poudre

DOSES

Comprimés, 3 à 6 par jour (4 fr., la boîte de 50).
Pâte, ½ à 1 table par jour (5 fr., la boîte).
Produit réellement lactique ou pharmaceutique au bénéfice avéré.

FERMENT LACTIQUE
Laboratoire du D^r J. TROUETTE

SÛR et ACTIF (bactérie Bulgare)
— Entièrement préparé par le —
Demandeur ÉCHANTILLONS et
Notices, 10, Rue du Bas, PARIS.

La Lacto-Antiseptine du D^r J. Trouette réalise tous les espoirs fondés sur les ferments lactiques : ANTISEPSIE INTESTINALE, DIGESTIONS, PLAIES SPHACÉLÉES, etc.

Antalgot DALLOZ (Quino-Salicylate de Pyramidon)

Névralgies * Migraines * Goutte aiguë ou chronique * Gravelle * * * * *
Lithiase rénale * Rhumatisme chronique * Fièvre de Fatigue * Insomnies, etc.

Adultes : 4 à 8 cuillerées à café, suivant les cas, dissous dans de l'eau
Enfants : 2 à 4 cuillerées à café, suivant les cas, dissous dans de l'eau

Voir nos CONDITIONS D'ABONNEMENT

et nos PRIMES, Page 1

LES « SOURCES » EMPOISONNÉES DE L'INSPIRATION LITTÉRAIRE

Le Dr Paul Voironel, qui publiait récemment, avec le professeur Rimond, un remarquable ouvrage, *Le Génie Littéraire, qu'Esculape analysa en son temps*, a écrit, sur l'abus des stupéfiants et des excitants, un intéressant article dont voici le passage principal :

On a volontiers recours aux excitants du système nerveux, le café, l'alcool, l'opium, le tabac, l'éther, le haschisch, la cocaïne. On cite les grands hommes qui en usèrent, on affirme l'influence heureuse de ces muses pharmacologiques et l'on écrit couramment que bien des écrivains durent leurs talents à l'usage de ces poisons.

La légende prend son vol. On se représente un balzac amoureux de la « boisson intellectuelle », s'écriant avec enthousiasme : « Le café tombe dans votre estomac ; des lors tout s'agit : les idées s'ébranlent comme les bataillons de la Grande Armée sur le terrain d'une bataille, et la bataille a lieu. Les souvenirs arrivent au pas de charge, enseignes déployées ; la cavalerie légère des comparaisons se développe par un magnifique galop ; l'artillerie de la logique accourt avec son train et ses gargousses, les traits d'esprit arrivent en traillères, les figures se dressent, le papier se couvre d'encre, car la lutte commence et finit par des torrents d'eau noire, comme la bataille par sa poudre noire. » On oublie la part d'exagération naturelle de l'auteur, on se gèle de parler de l'énergie avec laquelle il refusa de goû-

ter aux paradis artificiels, de sa régularité de travail ; de cette remarquable faculté de matérialisation qui allait jusqu'à l'hallucination, et du rôle néfaste que joua le café dans son usage organique.

On assure facilement qu'Edgar Poe et Hoffmann sont entrés dans la célébrité grâce à l'alcool : le premier lui doit son intensité de style, son étrangement prenante, le second

n'a écrit que parce que le vin brûlait ses nerfs et créait une vie fantastique ; mais on n'insiste pas assez sur ce fait qu'Edgar Poe subissait son vice, que sa disposition s'ajoutait à sa dysharmonie organique et que sa délicatesse nerveuse, due à une hérédité lourdement chargée, est seule cause de son talent si particulier ; de même il convient de dire qu'Hoffmann, souvent désargenté, ne s'enivrait qu'à époques irrégulières pendant lesquelles sa

production littéraire est inexistante. Quant à Verlaine, Musset, cités fréquemment comme ayant trop de fois trouvé l'inspiration au fond des verres, il faut dire bien haut que l'alcoolistisme leur fut fatal et rendit leur existence misérable. De Rimbaud et de Villon, si souvent associés, nous dirons seulement que l'abus de l'alcool (passager) chez le premier, nuisait à la clarté de son œuvre, et que chez le second son action se réduisit singulièrement quand on songe d'une part à son activité physique, d'autre part, à l'heureuse habitude de son époque de ne pas frotter le vin.

Pourrions-nous attendre davantage de muses moins populaires, et l'opium, l'éther, le haschisch, la cocaïne sauront-ils récompenser leurs distingués fidèles ? Baudelaire les adora avec éclectisme. Qui, devant ce puissant et douloureux poète, osera prétendre que sa sensibilité exquis, son mysticisme, son ennui, son style inimitable sont dus à ses excès ? Il essaie de fuir sa souffrance et sa désespérance.

Pouvons-nous étouffer le vieux, le long remède ?

Qui vit, s'agit et se tortille, Et se nourrit de nous comme le ver des morts ? Dans quel philtre ? Dans quel vin ? Dans quelle viande ?

Ses vices ont tout au plus donné son étranger à son œuvre, en revanche, ils l'ont tué, lui, misérablement, durcissant ses artères, rongant son cerveau, laissant comme seuls vocables les mots : « Non ! cré non ! » à celui qui fut un des plus brillants ouvriers de notre langue.

Thomas de Quincey chanta les louanges de l'opium, mais il paraît démontré aujourd'hui (voir thèse du Dr Guerrier



La source guérissante des Cars (Haute-Vienne) surgit dans ces bois immenses dits « la forêt des Cars ». On y vient faire des dévotions pour les personnes malades, pour les enfants spécialement, et pour les animaux.

FABRICANTS D'INSTRUMENTS DE CHIRURGIE, DE PRÉCISION, APPAREILS ORTHOPÉDIQUES

LUER (F. et Docteur W. WULFING-LUER), 104, boulevard Saint-Germain, Paris. Tél. 813-00.

Fabrique d'instruments de Chirurgie et d'appareils de Médecine.

HUIT GRANDS PRIX.

Catalogue sur demande : 1° Spécial pour l'oto-rhino-laryngologie (1901) ; 2° Spécial pour l'oto-rhino-laryngologie, l'otologie, l'otologie, l'otologie (1911) ; 3° pour la Chirurgie générale (1904).

THERMOTHÉRAPIE, appareils du Dr Miramon de la Roquette, pour la pratique médicale courante.

Air chaud ; Lumière.

Helmreich, constructeur, fournisseur des hôpitaux, à Nancy.

COGIC (E. et C^{ie}), boul. St-Michel, 36, Paris. Tél. 613-20.

Constructeur d'Instruments et Appareils pour les Sciences.

Fournitures générales pour Bactériologie et Micrographie.

Dépôt pour la France des Microscopes et des jumelles à prismes E. Leitz.

WICKHAM, ancien externe des Hôpitaux de Paris, Hors concours. Membre du Jury, 15, rue de la Banque, Paris. Tél. 270-55.

FABRIQUE DE BANDAGES HERNIAIRES. — Appareils à pièces interchangeables, légers, confortables, d'une robustesse et d'une sécurité absolues. Le principe mécanique qui préside à leur construction leur donne une supériorité incontestable.

Contention partielle, souvent guérison.

LACTOLAXINE FYDAU

CULTURE LAXATIVE de Ferment lactique pur
Supprime immédiatement la CONSTIPATION chronique ou occasionnelle, les intoxications gastro-intestinales, Fermentations putrides, Perturbations hépatiques et biliaires.
Rétablit la sensibilité de la muqueuse, provoque la péristaltisme sans la moindre irritation intestinale.

1 à 3 comprimés par jour. — 250 la boîte de 36 comprimés.

Littérature et Échantillons : LABORATOIRES BIOLOGIQUES de A. PÂRIS
1, Rue de Châteaudun — 55, Rue Lafayette, PARIS. — Téléph. 122-86.

CARTOUCHE AUTO-PRODUCTRICE D'ALDEHYDE FORMIQUE

Autorisée par le Ministre de l'Intérieur

sur avis favorable du Conseil Supérieur d'Hygiène Publique de France

POUR LA

DÉSINFECTION DES LOCAUX APRÈS MALADIES CONTAGIEUSES


Procédé simple, discret,
économique, rapide,
efficace

FUMIGATOR GONIN
Le FUMIGATOR complot à la fois l'appareil et l'antiseptique.

Avec le FUMIGATOR aucune détérioration n'est à craindre et les locaux soumis à son action sont réhabilités le jour même.

Le FUMIGATOR se conserve indéfiniment à l'abri de l'humidité.

Rien ne s'oppose à ce qu'il en soit fait provision.

GONIN  O. * Ingénieur-Constructeur.
Pharmacien de 1^{re} Classe
60, Rue Saussure, PARIS-XVII^e

CONDITIONS SPÉCIALES
à MM. les
Médecins et Pharmaciens

FRANCO DE PORT
pour commandes de
50 fr. adressées à



VENTE AU PUBLIC

Réglementée

FUMIGATOR n° 3. 2.50 pour 15^m

FUMIGATOR n° 4. 2.75 pour 20^m

FÉLÉGRAPHIE : FUMIGATOR-PARIS

Lyon 1907) qu'il s'est vanté en s'intitulant « le roi des mangeurs d'opium ». Hystérique et mythomane, il mystifia ses contemporains. Il usa très sagement de l'opium au point d'éviter toute intoxication et de pouvoir à soixante et onze ans faire quotidiennement des promenades de 7 à 8 kilomètres. L'emploi de la morphine et de la cocaïne vient d'être étudié ces jours-ci et nous ne redrons pas leur danger sur l'esprit et le corps. Leurs vic times succombent ou s'arachent difficilement à leur esclavage.

Quelles illusions mortelles sont celles des jeunes gens qui utilisent les paradis artificiels!

Le cerveau, dès la naissance, est construit de façon à créer ou à ne pas créer l'œuvre littéraire belle ou originale. *Nascitur poeta!* L'exciter artificiellement, c'est brûler son capital intellectuel. (Le Temps.)

LA VODKA EN RUSSIE

L'alcoolisme est en Russie, comme à peu près partout, un fléau public, mais ici la chose est compliquée de la situation de ce malheureux pays. Comme ailleurs, comme chez nous, hélas! où les grands principes n'ont pas encore eu raison de cette anomalie, le monopole de l'Etat sur les boissons alcooliques alimente le budget; mais en Russie, la misère épouvantable d'un peuple à qui un alcool frelaté reste pour tout aliment, ajoute encore à l'horreur du tableau.

Depuis que le gouvernement tsariste a transformé, dans un but fiscal, la vente libre de vodka en monopole de l'Etat, l'alcoolisme a pris une extension nouvelle. Le budget des recettes de l'Etat russe récemment publié est, pour un quart, ali-

sulalement de 1, 5 1/2 %. Et le gouvernement russe, escomptant une meilleure récolte cette année, fait de douces prévisions pour 1913. Le *Rousskoïe Slovo* nous apprend que la « Direction générale du monopole de l'Etat » aura besoin de 60 mil-

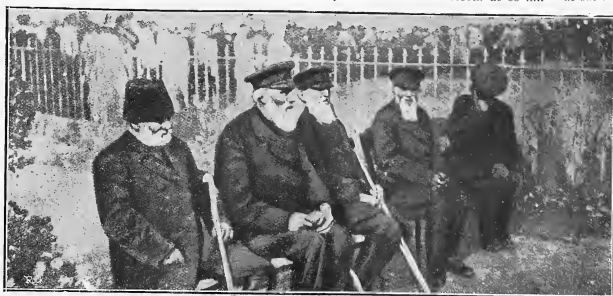
(Vingt éditeur) sous le titre de Souvenirs d'un chirurgien d'ambulance (1870), au livre du plus haut intérêt. Nous en extrayons à l'attention de nos lecteurs un passage.

Nous avions passé la nuit sur le champ de bataille, les pieds dans le sang, au milieu des cadavres amoncelés, des membres hachés, des entrailles ouvertes, dans l'immense clameur des gémissements, des sanglots, des appels, des prières et avec le sentiment d'une impuissance qui associât notre découragement à tous ces désespoirs.

La faim, la soif plus cruelles que la fatigue, plus impérieuses que la pitié, nous imposaient le repos, elles nous ramenaient à la maison des sœurs où nous attendaient nos cantines, peut-être un sceau d'eau et quelques aliments.

Au fait, nous avions monté nos cantines dans le grenier, la maison des sœurs était peu abîmée, elle nous offrait un abri suffisant, mais nous n'avions rien à manger, rien à boire. Les Prussiens gardaient les puits, ils ne permettaient pas d'en approcher et celui qui aurait osé enfreindre la consigne eût été reçu à coups de fusil. Cette défense si cruellement inutile était dictée par la crainte d'un empoisonnement de l'eau des puits.

Nous nous étendâmes sur nos cantines, la faim et la soif éloignaient le sommeil. Un sac était suspendu au plafond, je le détachai pour m'en faire un oreiller. Quelle bonne fortune, ce sac n'est bourré ni de



Cinq vieillards russes, survivants de 1812. Le premier à gauche, âgé de 122 ans, a participé à la bataille de Borodino en qualité de sous-officier.

ment par la vente de l'alcool; pour 1912, le budget prévoit sur une recette totale de 2.855 millions de roubles, 751 millions de roubles provenant du monopole de l'alcool. La vente de vodka, en 1911, a monté à 2 milliards 52 millions de francs, ce qui représente 91.660.296 vedros ou 11 millions 265.043 hectolitres; ces chiffres marquent sur 1910 une augmentation de 2, 5 1/2 % environ, pendant que la population, dans le même temps, augmentait

lions de bouteilles de plus qu'en 1912, autrement dit qu'on prévoit une vente qui dépassera celle de l'année en cours de 7 millions de vedros ou de 850.000 hectolitres! (Revue médico-sociale.)

NOTE D'UN CHIRURGIEN
D'AMBULANCE
AU LENDEMAIN DE LA BATAILLE
DE BEAUMONT (1870)

Le Dr Lion Moynac vient de publier

HUNYADI JÁNOS
dite EAU DE JANOS
Eau Purgative Naturelle

EFFET PROMPT. SÛR ET DOUX
Pour éviter toutes substitutions
prétre à MM. les Docteurs
de bien spécifier sur leurs
ordonnances la MARQUE

HUNYADI JÁNOS
Aadreas SAXLEHNER Budapest

CACHETS DE
NÉVRALGIE BROSSARD
au Lactio-Benzoate de Quinidine
SPÉCIFIQUE DE LA DOULEUR :
NÉVRALGIES - MIGRAINES - RHUMATISME - GRIPPE, etc.
Echantillons et Littérature sur demande
LABORATOIRE SOENEN & BROSSARD - LA ROCHELLE

MÉDICATION ORGANOThÉRAPIQUE

Traitement de l'Embonpoint, de **L'OBESITÉ** dès aux Insuffisances Thyroïdiennes.

OXYDOTHYRINE **PÂRIS**

A base d'Iodo-Proteine de la **GLANDE THYROÏDE** associée aux oxydo-diastases. Substance non toxique sans action sur le cœur.

DRAGÉES
doses à 0 r 10
1 à 2 par 24 heures

LITTÉRATURE

Traitement des Insuffisances **OVARIENNES**

OXYDOVARINE **PÂRIS**

Substance renfermant la totalité des principes actifs de **L'OVAIRE**

Condition indispensable pour obtenir le maximum d'effets thérapeutiques.

DRAGÉES
doses à 0 r 10
4 à 6 par 24 heures

LABORATOIRES BIOLOGIQUES
André Paris
1, Rue de Châteaudun, Rue Lafayette, 55, Paris.

ÉCHANTILLON

Voir nos CONDITIONS D'ABONNEMENT

et nos PRIMES, Page 1

laine, de plumes, il est rempli de croûtes de pain, elles sont si dures qu'elles résistent aux dents d'un jeune homme affamé, elles ne m'en semblent pas pour cela moins appétissantes. Le duc de Fitz-James est couché à mon côté, intrigué d'un bruit qui ressemblait à un grignotement que font les souris — il me demande si c'est des noix. — C'est du pain, lui dis-je, parlons bas, il n'y en a pas pour tout le monde. Cependant j'invite mes voisins, et, dans la nuit noire, nous faisons un repas délicieux. Le pain est dur comme de la pierre, c'est vrai, mais il a une saveur, un parfum exquis, inéliminables. Barthélemy déclare qu'il reconnaît le goût de ces prunelles des Ardennes dont on fait du kirsch, de Fitz-James opine pour des truffes, mais comment supposer la présence des truffes dans la modeste maison des sœurs.

La clarté du jour naissant nous révèle la nature de l'assaisonnement qui nous avait si fort intrigué. Ces croûtes de pain recueillies dans les cours étaient destinées aux poules et mêlées à la colombine (excréments) du poulailler.

31 août. — Le jour se lève, nos membres endoloris répondront-ils à l'appel de notre volonté? À cette heure où commence notre mission, le sentiment du devoir nous donnera-t-il la force de vaincre notre abattement? La Providence nous fit cette grâce. Les internes de Paris qui, la veille, avaient versé leur sang et laissé un de leurs sur le champ de bataille, aujourd'hui, se tenaient à la hauteur de leur réputation et justifiaient la confiance dont on les honorait: ils allaient faire ce qu'on attendait d'eux.

De Fitz-James nous avait réuni autour de lui, il partageait le village en cinq sections correspondant à nos cinq ambulances volantes.

Je choisis le quartier comprenant la maison où j'avais observé la bataille et où,

pendant la nuit, j'avais entassé un grand nombre de blessés. Bien que très proche, l'encombrement était tel qu'il me fut difficile de l'atteindre. J'allais y entrer, des Prussiens en sortent, un vieillard tête nue, les vêtements en désordre, marche au milieu d'eux, je le frôle sur la porte étroite, il me reconnaît et lève la main en signe

Français à cheveux blancs, hier si indigné de la fuite de nos soldats, aujourd'hui, si calme, si résolu devant la mort qui vous attendait à deux pas de votre demeure, héros obscur, si grand sous vos haillons, quel exemple vous nous avez donné.

Ces paysans des Marches de Lorraine disparaissent, inaperçus comme tant d'autres,

che, de la honte des défaillances, et je la salue comme je saluerai la mémoire d'un ancré, qui serait l'orgueil de mon nom.

LA DISPARITION DES OISEAUX

C'est, hélas ! une constatation désolante: les petits oiseaux disparaissent. Ils ne disparaissent pas seulement de France; mais la France est l'un des pays d'Europe où ils disparaissent le plus rapidement.

En 1902, une convention internationale — qui d'ailleurs n'est pas applicable — a été signée par différents pays, en vue de la protection des oiseaux, et au printemps de cette année, le gouvernement français a nommé une commission qui devra dresser la liste des oiseaux utiles et nuisibles. Le rapporteur de cette commission, M. Menegaux, le savant assistant d'ornithologie au Muséum, va très prochainement déposer son rapport. Le Temps lui a demandé d'où vient le mal et comment on peut espérer y remédier.

« Le mal, nous a-t-il dit, est considérable. Aux cours de ces derniers siècles, trois ou quatre cents espèces d'oiseaux ont disparu. Les unes se sont éteintes sans qu'on puisse dire au juste pourquoi, peut-être par une sorte de vieillissement de la race. D'autres ont succombé par suite de circonstances — résultat immédiat de la civilisation — qui sont peu favorables au développement des oiseaux. Les vastes cultures, la vigne, le blé, suppriment les haies vives, les buissons, les taillis où les petits oiseaux trouvaient d'abord un refuge contre leurs ennemis et aussi des insectes nombreux dont ils se valent faire leur pitance. Il y a aussi les pluies qui éblouissent et tuent par milliers les oiseaux migrateurs. L'homme intervient d'ailleurs directement par le massacre organisé. Autrefois, en Amérique, il y avait des millions et des millions de pigeons migrateurs. On en a tant tué qu'il n'en restait



L'Hôpital de Breuvannes (Vosges), où notre collaborateur Emile Simair, auteur d'un article public dans le présent numéro d'ÉSCULAPE, donna ses soins aux blessés en 1870.

d'adieu. C'est le père Alard qui, de la petite fenêtre, la veille, à mon côté, a fait le coup de feu, il a été pris une arme à la main, on va le fusiller, car, paraît-il, les lois de la guerre condamnent à mort ceux qui, sans être militaires, défendent leur foyer. — À côté de nous quelques détonations: le père Alard est mort.

dans la tourmente qui m'avait épargné. Parmi mes souvenirs, je conserve pieusement celui de ce pauvre ouvrier, vieillard sans foyer, vivant au jour le jour et qui avait donné si librement sa vie. Quarante ans ont passé, la figure de cet homme me semble grandir dans le recul des années, il me semble qu'elle efface un peu de la ta-

LE SOU MÉDICAL

Ligue de protection et de défense professionnelles

Nous croyons devoir attirer l'attention des lecteurs d'Ésculape, à l'heure où de toutes parts le corps médical est en butte aux poursuites, risques professionnels, revendications arbitraires de toutes sortes, sur le Sou Médical. Tout médecin doit en faire partie.

Le Sou Médical, ligue de protection et de défense professionnelles fondée en 1897, est

destiné à couvrir ses adhérents contre tous les risques professionnels et prend en outre la part la plus active à la défense générale des intérêts médicaux, se proposant de traduire par des actes les prédications du Concours Médical.

Pour la protection individuelle de ses membres, il est intervenu dans plus de 10.000 affaires: procès devant toutes les juridictions (y compris la Cour de Cassation, le Conseil d'État et le Tribunal des Conflits), litiges, revendications, arbitrages, consultations, etc. Pour les luttes d'intérêt général, il marche d'accord avec le Concours,

l'Union des Syndicats, l'Association Générale des Médecins de France, etc.

Récemment, il a été créé une caisse de garantie destinée à garantir ses membres, en outre des frais du procès, jusqu'à concurrence de 2.000 francs contre les dommages-intérêts qui pourraient leur être intentés en raison des faits cliniques et thérapeutiques accomplis dans l'exercice de leur profession, et dès maintenant, cette caisse est dotée de ressources suffisantes pour lui permettre d'envisager tous les aléas.

Faut-il ajouter que tous les avis possibles sont donnés, toutes les démarches sont

faites en vue de rendre des services extra-professionnels?

Pour être membre du Sou Médical, il faut être membre d'un Syndicat ou d'une Association Médicale ou bien être présenté par deux confrères déjà membres du Sou Médical.

La cotisation annuelle est de 20 francs, comprise la participation à la caisse des garanties.

Les membres ne sont admis qu'après envoi de leur adresse et paiement de la cotisation. Envoyer adhésions et demandes de renseignements au *Concours Médical*, 132, faubourg Saint-Denis, Paris.

EAU MINÉRALE NATURELLE S'-LÉGER POUQUES ALICE

ALCALINE, LITHINÉE, FERRUGINEUSE, RECONSTITUANTE

La plus agréable des Eaux minérales

C'est le REMÈDE LE PLUS PUISSANT contre les

DYSPEPSIES, GASTRALGIES

C'est la véritable Eau de régime des FAIBLES, des CONVALESCENTS et des NEURASTHÉNIQUES

La Source ALICE de POUQUES est la seule Eau minérale médicamenteuse ordonnée dans le traitement de la tuberculose par la Récolite-fraction

CARABANA

PURGATIVE, DÉPURATIVE, ANTISEPTIQUE
Le seule qui, outre l'effet purgatif immédiat, exerce une action curative sur les organes malades

Spécialité synthétique

ANTI-DIABÉTIQUE

DONT CHACUN DES ÉLÉMENTS A ÊTRE PRONÉ PAR UNE SOMMITÉ MÉDICALE

DIABÉTIGUÉ

EXPÉRIMENTÉ AVEC SUCÈS DANS LES HÔPITAUX DE PARIS

AGIT SANS LÉSER AUCUN ORGANE

5 fr. la boîte de 30 cachets. — Dose: 2 cachets par jour.

Prendre les cachets par le matin, par le midi, par le soir.

METRO, MONTPELLIER, TOULOUSE, LYON, BORDEAUX, NANTES, ANGERS, RENNES, NANCY, DIJON, STRASBOURG, LILLE, BRUXELLES, PARIS.

ÉCHANT. ET LITTE. SUR DEMANDE

10, rue de Valenciennes, 10

42, rue Blanche, 42

PARIS

plus qu'un spécimen, une vieille femelle de dix-huit ans qu'un jardin zoologique conserve jalousement et dont on ne saurait plus espérer évidemment qu'elle régénère la race. En France, on massacre aussi les oiseaux. Dans l'Indre, on fait de véritables hécatombes d'aloettes. Sur quelques places maritimes, on tue les mouettes par jeu et on en laisse pourrir les cadavres sur le sable. Dans le Midi, on chasse au poste. On fait, sur un terre dénuée, une cabane de feuilage, et sur un arbre voisin, on place une cage contenant des oiseaux de l'espèce qu'on désire. Par leurs cris, ces oiseaux appellent leurs congénères qu'il n'y a qu'à tirer au moment où ils s'approchent. Avec un pareil poste, on tue aisément une trentaine d'oiseaux par jour et dans une commune on trouve facilement à édifier trente postes de ce genre. On arrive donc en quatre mois de chasse à tuer cent mille oiseaux dans une seule commune. Le massacre a été si loin dans le Midi qu'on en est venu à manger des chardonnerets et des pinsons et que la pie y est considérée comme gibier délectable.

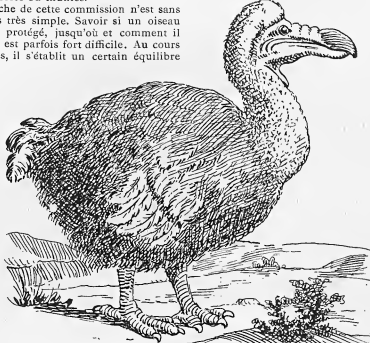
« D'ailleurs, à l'inverse de ceux à qui incombe la tâche de défendre les oiseaux, les chasseurs du Midi bougent. Ils ont récemment organisé un congrès pour exiger le rétablissement ou le maintien des « anciennes tolérances », c'est-à-dire le droit de chasser au poste, au lacer, à la glu, etc. L'agriculture ne va plus, disent-ils. Force est de se rattraper autrement.

« Ils ignorent, ces agriculteurs, que les oiseaux leur sont nécessaires pour lutter efficacement contre les insectes et les rongeurs, et que, notamment, ce sont les oiseaux qui empêchent le cochylys de détruire complètement la vigne. Et ils ne savent pas que dans le domaine de Seebach, près de Gotha par exemple, où les oiseaux sont si cruellement protégés, la récolte des fruits est plus abondante qu'ailleurs.

« Au mois de mai de cette année, le gouvernement a institué, sous la présidence de M. Vrier, administrateur général des forêts, une commission composée de ceux qui, en

France, connaissent le mieux les oiseaux, c'est-à-dire non pas seulement de gens de laboratoire, mais de praticiens, chasseurs et agriculteurs de toutes les régions. Cette assemblée a été chargée de dresser la liste des oiseaux utiles, en spécifiant, lorsqu'ils ne le sont pas constamment, et par où, en quels endroits et dans quelles saisons ils deviennent nuisibles ou inutiles.

« La tâche de cette commission n'est sans doute pas très simple. Savoir si un oiseau doit être protégé, jusqu'où et comment il doit l'être est parfois fort difficile. Au cours des siècles, il s'est établi un certain équilibre



Voici l'image du Droste qui vivait il y a quelques années encore à l'île Maurice et dont les habitants de l'île ont totalement exterminé la race.

entre les êtres vivants et ce qui leur sert de nourriture. En rompant cet équilibre, on ne sait jamais à quoi on s'expose. C'est ainsi que dans un coin de l'Allemagne on détruisit tous les éperviers. Les glands devinrent alors si nombreux qu'ils mangèrent tous les glands des chênes et causèrent ainsi des pertes appréciables aux forêts.

chaque année, en un magnifique volume intitulé *Aquila*, une collection d'études très intéressantes. Dans cet institut, on donne des cours où les gardes-chasse viennent apprendre à distinguer les oiseaux nuisibles des oiseaux utiles.

« La première chose à faire serait donc de créer en France une station d'ornithologie

biologique où on put faire les recherches nécessaires et se tenir au courant des travaux relatifs aux oiseaux, de manière à ne négliger, dans ces choses complexes et délicates, aucune source de renseignements. Cette station aurait à se mettre en rapport avec les institutions analogues de l'étranger en vue de créer une organisation internationale. Car il est bien évident que les oiseaux migrateurs ne peuvent être protégés que par des mesures internationales.

« Cette station aurait en outre à répandre chez ceux qui y sont directement intéressés, comme par exemple les gardes-chasse, les notions indispensables. Si la convention internationale de 1902, qui a donné la liste des oiseaux à protéger dans tous les pays d'Europe, reste lettre morte, c'est que ceux qui sont chargés de l'appliquer ne connaissent pas les bêtes qu'ils ont à défendre contre les chasseurs. Ainsi l'autre jour, au plein Paris, près des Halles, on pouvait voir, mise en vente à la dévotion d'un marchand de comestibles, une halotte dont la chasse est pourtant interdite. Cet institut aurait également à enseigner comment les cultures doivent être disposées pour nuire le moins possible au développement des oiseaux. La dernière mesure qui devrait être prise en vue de protéger les oiseaux, c'est de réprimer énergiquement le braconnage. En Autriche, certains délits de chasse sont punis par 12.000 francs d'amende. En Belgique, le braconnage est assimilé au vol. En France, il est considéré comme une plaisanterie. Dans une certaine commune, c'est l'adjoint au maire qui tue le plus de gibier en temps prohibé. Naturellement, son garde champêtre ne verbalise pas contre lui. Il faut être plus sévère que cela contre le braconnage si on ne veut pas voir les oiseaux à une destruction complète.

Tels sont pour M. Menegaux les causes et les remèdes à la dépopulation des airs. Il faut espérer que les pouvoirs compétents prendront les dispositions nécessaires. L'opinion publique ne leur pardonnerait pas de n'être point intervenus.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

Pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France

SOCIÉTÉ ANONYME

CAPITAL : 500 MILLIONS

SIÈGE SOCIAL : 54 et 56, rue de Provence

SUCCESSALE : 134, rue Réaumur (Place de la Bourse) } à PARIS

SUCCESSALE-OPÉRA : 25 à 29, Boul. Haussmann

DÉPÔTS DE FONDS à intérêts en compte ou à échéance fixe ;
— ORDRES DE BOURSE (France et Étranger) ; — SOUSCRIPTIONS
SANS FRAIS ; — VENTE AUX GUICHETS DE VALEURS LIVRÉES
IMMÉDIATEMENT (Obl. de Ch. de fer, Obl. et Bons à lots, etc.) ;
— ESCOMPTE ET ENCAISSEMENT D'EFFETS DE COMMERCE & DE
COUPONS Français et Étrangers ; — MISE EN RÉGLE & GARDE DE
TITRES ; — AVANCES SUR TITRES ; — GARANTIE CONTRE LE REM-
BOURSEMENT AU PAIR ET LES RISQUES DE NON-VÉRIFICATION
DES TIRAGES ; — VIREMENTS ET CHÈQUES sur la France et
l'Étranger ; — LETTRES & BILLETS DE CRÉDIT CIRCULAIRES ;
— CHANGE DE MONNAIES ÉTRANGÈRES ; — ASSURANCES (Vie,
Incendie, Accidents), etc.

SERVICE DE COFFRES-FORTS

(Compartiments depuis 5 fr. par mois ; tarif décroissant en proportion de la durée et de la dimension)

101 succursales, agences et bureaux à Paris et dans la Banlieue ;
981 agences en Province ; 3 Agences à l'Étranger (LONDRES, 53, Old Broad
Street - Bureau à West-End, 65, 67, Régent Street), et SAINT-SEBASTIEN
(Espagne) ; correspondants sur toutes places de France et de l'Étranger.

Agences en Afrique :

ALGER, ORAN, TUNIS, SOUSSE, SFAX, TANGER et CASABLANCA

CORRESPONDANT EN BELGIQUE

Société Française de Banque et de Dépôts

BRUXELLES, 70, Rue Royale ; — ANVERS, 74, Place de Meir
OSTENDE, 21, Avenue Léopold.

**LIPIODOL
LAFAY**

à 40% d'Iode sans aucune trace de chlore

54, Chaussée d'Antin, PARIS

CŒUR

ARTÉRIO-
SCLÉROSE

Avec ses bains :

ROYAT

CARBO-GAZÉUX

TROUBLES CARDIO-
VASCULAIRES

GUÉRIT

BIBLIOGRAPHIE

MEDICUS. Guide-Annuaire des Étudiants et des Praticiens, grand in-8 relié pleine toile. 5 francs. A. Rouzaud, 41, rue des Ecoles, Paris.

Comme tous les ans, à cette époque, *Medicus* vient de paraître. Voyez-en la devise en tête de la préface ! Elle vous dira les efforts opisthiques faits par M. Rouzaud pour présenter au corps médical un ouvrage vraiment remarquable de clarté et de précision. L'édition de 1913, mise à jour avec le plus grand soin, touche à la perfection. En la parcourant, on juge de l'idée maîtresse qui a présidé à l'établissement de cette véritable encyclopédie médicale.

Les renseignements y abondent utiles et indispensables, mais aussi innombrables sont-ils, leur recherche en est rendue aisée et rapide par une table des matières très complète et par l'emploi de papiers de toutes différentes qui séparent les uns des autres les six parties dont *Medicus* est composé.

Les première, deuxième et troisième parties concernent toutes les questions relatives à l'enseignement, en France et à l'étranger. L'enseignement n'est pas dans les *livres* mais a fait l'objet d'un classement rationnel. Les quatrième et cinquième parties renferment tous les renseignements d'ordre professionnel : lois, décrets, jurisprudence pour la France et ses colonies. Le dictionnaire de droit et de jurisprudence a été révisé complètement, avec la plus grande compétence, par M. Paul Castel, avocat à la Cour d'Appel de Paris.

Enfin, la sixième partie est l'annuaire à jour de tous les médecins, officiers de santé, chirurgiens, dentistes, vétérinaires, etc., de France et de nos colonies. Nous signalons avec plaisir, à nos lecteurs, cette partie qui est enrichie de la liste, aussi complète que possible, des médecins spécialistes de Paris. Elle manquait à ce bel et excellent ouvrage, à l'égard duquel le *Catena désidentur* ne pourra plus être érogé.

Pour terminer, nous ne saurions trop re-

commander à tous, praticiens et étudiants, d'utiliser les bons-primes que leur offre cette annuaire de *Medicus*; ils trouveront là une agréable surprise qui leur remboursera au moins trois fois le prix du volume.

HYGIÈNE DU CUIR CHEVELU DANS L'ENFANCE ET DANS L'ADOLESCENCE, par le Dr R. SABOURAUD, directeur du Laboratoire de la Ville de Paris à l'Hôpital de Saint-Louis. Librairie Vuibert.

Le Dr Sabouraud nous explique les soins qu'il faut donner à la chevelure, il formule les règles d'hygiène et les traitements applicables aux adolescents comme aux adultes. Les personnes qui ont fait cette conclusion fondée sur une solide expérience, qu'en dehors de quelques maladies du cuir chevelu assez rares et justiciables d'une thérapeutique spéciale, « ne perd ses cheveux que celui qui le veut bien ».

COMMENT NAISSENT LES DOGMES, par JULES DE GAULIER. 1 vol. in-18 de 414 pages. Prix : 3 fr. 50. Mercure de France, Paris.

Après un exposé dans l'introduction de la critique égotique, M. J. de Gaulhier étudie comment naissent les dogmes, d'après la morale et l'enseignement de la morale. Le second livre, consacré au bovarisme, contient une étude sur le bovarisme et le déterminisme, des notes sur le cynisme, une définition de la mémoire, un aperçu sur le bovarisme de l'histoire, et une analyse sur Nietzsche et la vertu des techniques.

Quant à la dernière partie de l'ouvrage qui a trait à la métaphysique et à la biologie, le lecteur trouvera exposés : le problème de Descartes, la loi de constance et l'oscillation, l'évolution biologique et l'intelligence, la continuité du nécessaire.

MONISME IDÉALISTE ET PALINGÈNÈSE, par le Dr GUSTAVE GELEY. Imprimerie Dépoulier, Anancy.

Réponse du Dr Geley à un questionnaire de M. Calderone, directeur de la *Filosofia della Scienza*, sur la doctrine de la réincarnation.

HELOÏSE BION, par le Docteur LEO GAUBERT. Roman, 1 vol. in-12, broché, 3 fr. 50. (Bernard Grasset, éditeur, Paris.)

Roman singulier, expressif, où sont décrits, en une langue ferme et colorée, l'âme versennelle, si étrangement composée de mysticisme affoibli et de sens pratique aigu, et les paysages des marais, ouats de brumes, l'histoire d'une jeune fille, issue d'une vieille famille de paladins et de nerveux, dont on veut faire une sainte et qui finit dans la folie, sort d'un temple à cette œuvre intéressante d'un psychologue avisé et d'un observateur exact.

LE BERGSONISME OU UNE PHILOSOPHIE DE LA MOBILITÉ, par JULIEN BENDA. 1 vol. in-18, de 134 pages. Prix : 2 fr. Mercure de France, Paris.

L'auteur considère ici la philosophie de Bergson dans la prétention très nette qu'elle a d'être une doctrine, particulièrement en cela qu'elle propose un but, qu'elle enseigne une méthode, qu'elle présente des résultats.

Le but de cette philosophie étant d'atteindre la mobilité, on trouvera dans cet ouvrage les observations sur le rapport des actualités de l'existence à la mobilité, le mouvement d'évolution en lui-même, le principe de ce qui évolue.

Après avoir exposé que la méthode pour atteindre la mobilité est l'intuition, M. J. Benda arrive aux résultats, qui sont : la perception du moi dans sa mobilité, la liberté bergsonnienne, la critique du déterminisme, l'indéterminisme du temps, l'espace, et la signification de l'évolution.

MYSTÈRES ÉGYPTIENS, par A. MORRET, avec 57 gravures dans le texte et 16 planches hors-texte. Armand Colin, éditeur. Prix : 4 francs.

Encouragé par le succès de ses précédents ouvrages sur la civilisation pharaonique, Au temps des Pharaons et Rois et Dieux d'Égypte, M. Alexandre Morret aborde aujourd'hui ces « Mystères égyptiens » dont la révélation était interdite, mais auxquels les auteurs grecs et latins ont fait l'honneur de consacrer dans une certaine mesure par les textes et les tableaux des temples.

Les Mystères étaient des rites sacrés ou l'ou mimait la résurrection d'Osiris pour assurer aux initiés qu'à leur tour ils rennaissent à la vie éternelle. Cette victoire sur la mort était due aux révélations du Verbe divin dont le porte-parole sur terre était Pharaon.

LES PRÉMONITIONS (Essai d'interprétation au point de vue psychologique et moral), par P. GALEY. Imprimerie coopérative, Montauban.

UN PRÊTRE, roman, par LÉON CATHLIN, Bernard Grasset, éd., 61, rue des Saints-Pères, Paris. Prix : 3 fr. 50.

Se sentir des infirmités causées par une vocation impérieuse, vaincre sa débilité physique, pour arriver quand même à la prêtrise, devenir le pasteur angoissé du salut des âmes, puis Dieu et la confesse restée incompréhensible, bafoué, méprisé, pour mourir enfin à la peine, telle est la triste destinée du prêtre Don Léon Cathlin a écrit l'histoire. Les romans qui ont des confessions, pas d'exactitude. Combien de pauvres et douloureuses existences s'écoulent ainsi en un lieu quelconque, ignorées... C'est la vie...

ÉTUDES INTUITIVES (Le Plan divin, Dieu, l'Homme), par JEANNE BEAUCHAMP. H. Daragon, éditeur.

DICTIONNAIRE-FORMULAIRE DES PRINCIPALES SPÉCIALITÉS PHARMACEUTIQUES

Anidol — Combinaison synthétique, dans une glycérine spéciale, de triméthylène et d'un dérivé de la série allylique. Solution commerciale au centième. Antiseptique.

1 à 2 cuillerées dans un litre d'eau pour un usage ouarant.

Bromures Mure. — Plusieurs sirops à base de bromure et d'essences d'oranges amères.

1° *Sirop Henry Mure au bromure de potassium* ; 2° *au bromure de sodium* ; 3° *au bromure d'ammonium* ; 4° *au polymorbide* (sodium potassium, ammonium).

3 grammes de sel par cuillerée à soupe.

Epilepsie, Hystérie, Névroses. — A. Gazeque, Pont-Saint-Esprit (Gard).

Capsules ovariennes Virgier (à 0 g. 20 c.) — Une substance ovarienne pure. Contre la Chlorose, les troubles de la puberté, de la ménopause et de la castration, l'aménorrhée, etc.

Ces capsules s'emploient à la dose de 2 à 6 par jour, selon l'ordonnance du médecin.

Prix du Flacon : 6 fr.

Cholekine — Extrait spécial de net de bœuf, renfermant tous les principes actifs de la bile associée à la cholestérol.

Entérocolite mucomembraneuse, constipation, insuffisances biliaires et pancréatiques.

Dragées ovales léthargiques à 6 à 12 par jour prises en 3 doses

égales (au déjeuner, au dîner et au soir en se couchant).

Laboratoire Duret et Raby, Marly-le-Roi (Seine-et-Oise).

Constat sanonine Le Guet. — Emulsion de coquille au goudron.

Antiseptique puissant, et nullement irritant, cicatrisant des plaies, admis dans les hôpitaux de Paris.

Angines couenneuses, antirachis, ganglions, herpès, leucorhée, pyriasis, otites infectieuses, suppurations, etc. (Le médecin l'emploie ici plus ou moins dilué suivant les besoins.)

Hygiène de la toilette : bouche, gencives, cheveux, ablations journalières (1 à 2 cuillerées à soupe pour un litre d'eau).

Dépot : 25, rue Kléber.

Déplatoire Hospitalier. — Déplatoire scientifique, inoffensif (qui contient ni chaux vive, ni arsenic, ni acide de thallium).

Dissout le poil comme l'eau dissout le sucre d'alcool.

Ni douleur, ni rougeur, ni irritation causent ; dissout jusqu'à la racine, en trois minutes.

Indications : 1° *Chirurgicales* (pour le rasoir) ; 2° *Médicales* (poils disgracieux du visage ou du corps, moustache féminine, favoris, etc.).

Prix : visage 12 francs (médica 9 fr. 50), corps 20 francs (médica 16 francs).

Pharmacie Chateaufort, av. int. des hôp. de Paris, 6 rue de Constantinople, Paris.

Germose Karyab ou Florentine — Centre de mercure cérébelleux, spécifique de la *Cochélie* et de la *Tox* nerveuse enraye invariablement une coqueluche dans les quatre jours.

Très agréable au goût. Non toxique.

4 cuillerées à café jusqu'à 1 an ; 8 cuillerées à café de 1 à 5 ans ; 8 cuillerées à dessert au-dessus de 5 ans.

Dépôt : Pharmacie centrale de France, rue des Nonnains-d'Hyères, 21, Paris.

Hectine. — Benzouloxy-para-aminophénylarsine de soude. Traitement de la *Syphilis*.

Pilules (0,10 d'hectine par pilule) : 1 à 2 pilules par jour pendant 10 à 15 jours.

Gouttes (30 gouttes = 0,05 d'hectine) : 200 à 400 gouttes par jour pendant 10 à 15 jours.

Ampones A (0,10 d'hectine). **Ampones B** (0,10 d'hectine) injecter une amponse par jour pendant 10 à 15 jours (indolore).

Laboratoire de l'Hectine, 12, rue du Chemin-Vert, à Villeneuve-la-Garenne (Seine).

Hulle arène stérilisée et indolore — 0,20 centigr. par 100 cc. (Contex 1908).

Pour injections intramusculaires. Pour adultes : une injection de 8 centigr. de mercure par semaine, pendant 7 semaines. Repas.

Faire une 3^e série, etc.

Se servir de préférence de la *Seringe spéciale* du Dr Barthélemy à 15 divisions, chaque divi-

sion correspond exactement à 1 centigr. de mercure.

Pharmacie Virgier, 12, boulevard Bonne-Nouvelle, Paris.

Intraits Dauche. — Intraits de plantes fraîches stabilisées (procédé Perrot-Gott).

Intraits de digitale. Produit soluble, contrôle physiologique. Effet cardiaque rapide, durable.

Levrine extractive Coutureux (Coutureux de bière).

Enzymes de la levure de bière, 1 gr. d'enzyme à 35 gr. de levure fraîche ; les comprimés sont dorés à 0,20 centigr., ils équivalent à un gros cachet de levure sèche et à une cuillerée de levure fraîche.

Très actifs, inaltérables, faciles à prendre.

Furoncles, Anthrax, Acné, Eczéma, Dermatoses, Suppurations, Angines, Stomatites, Maladies infectieuses, Entérites, Constipation.

2 à 8 par jour, au début des repas. **Laboratoire Coutureux**, 57, avenue d'Antin, Paris.

Névrosthénine Freysing. — 0,20 centigr. de glycophosphate de soude, potasse et magnésie (ni chaux, ni sucre, ni alcool).

2 à 3 cuillerées à chaque repas. Flacon 3 fr. Freysing, 6, rue Abel, Paris.

Quataphase du Dr Langelbert — Pansement complet, aseptique, instantané.

Phlegmasies, eczéma, impétigo, phlébites, brûlures, érythème.

Reper, 19, avenue de Villiers.

Sirop du Dr Bousquet. — A le *Diurme-Merc*. L'unique cuillerée à bouche renferme : 0,01 Diurme-Merc, 2 gouttes bromoforme chimiquement pur, 2 gouttes alcoolat de racines d'acorn.

Indiqué dans toutes les *Affections des voies respiratoires* accompagnées de *voies opisthiques*, d'*épauement nerveux* et d'*insomnie*.

Adultes : 4 à 8 cuillerées à soupe. **Pharmacie du Dr Bousquet**, 140, faubourg St-Honoré, Paris.

Thalaxine. — Laxatif régime Agénès, extraits de rhubarbes. Produit entièrement végétal, ne détermine aucune irritation, ni accommodation.

3 cuillerées à soupe habituelle se prescrit sous 4 formes :

1° *Paillettes* : 1 à 2 cuillerées à chaque repas.

2° *Sirop* : 1 à 2 à chaque repas. **Comprimés** : 2 à 8 à chaque repas.

3° *Pilules* : 1 à 2 à chaque repas. **Pharmacie Duret et Raby**, Marly-le-Roi (Seine-et-Oise).

Uroscapine Roger. — Granulé soluble à base de pipérazine, d'uroscapine, d'héminolite, de benzoates de soude et de lithine.

3 à 5 cuillerées à soupe mélangé par cuillerée à café.

Antiseptique urinaire ; dissout et chasse l'acide urique.

Rhumatismes, goutte, gravelle, sciatic, arthrite urique.

4 cuillerées à café par jour, 2 heures au moins avant ou après les repas.

Roger, 19, avenue de Villiers.

Culture pure de Ferments lactiques bulgares sur milieu végétal

GINGIVO-STOMATITES

GASTRO-ENTÉRITES des Nourrissons et de l'Adulte

DYSENTERIES

DIARRHÉES — CONSTIPATIONS

INFECTIONS HÉPATIQUES (d'origine intestinale)

DERMATOSES — FURONCULOSES

Prophylaxie de la FIÈVRE TYPHOÏDE et du CHOLÉRA



BULGARINE THÉPÉNIER

BOUILLON de Bulgarine**COMPRIMÉS de Bulgarine**

1 verre à madère ★ 1/2 heure avant chaque repas ★ 2 comprimés

Nourrissons : 1/2 dose

3 fr. 50 (Conservation 2 mois)

3 fr. 50 (Conservation Indéfinie)

Phosphates et diastases des Céréales germées

ENTÉRITES — DYSPÉPSIES salivaires et pancréatiques

Préparation des BOUILLIES MALTÉES

TUBERCULOSES — RACHITISMES

NEURASTHÉNIES

PALPITATIONS d'origine digestive

SURALIMENTATION

DIGESTION RAPIDE des FÉCULENTS



Amylodiastase THÉPÉNIER

SIROP d'Amylodiastase**COMPRIMÉS d'Amylodiastase**

2 cuillerées à café ★ après chacun des 3 principaux repas ★ 2 comprimés

Nourrissons et enfants : 1 cuillerée à café ou 1 comprimé écrasé dans une bouillie ou un biberon de lait

4 fr. 50 (Conservation Indéfinie)

4 fr. (Conservation Indéfinie)

Préparés par le "Laboratoire des Ferments" A. THÉPÉNIER, 12, rue Clapeyron, 12 — PARIS

· TUBERCULOSE · LYMPHATISME · ANÉMIE ·

TRICALCINE

TRAITEMENT DE LA TUBERCULOSE

LA RÉCALCIFICATION

Ne peut être **ASSURÉE**
d'une façon **CERTAIN**
et **PRATIQUE**

QUE PAR LA TRICALCINE

A BASE DE SELS CALCIQUES RENDUS ASSIMILABLES

EN POUDRE · COMPRIMÉS · GRANULÉS · CACHETS

LA TRICALCINE EST VENDUE

TRICALCINE **PURE**TRICALCINE **MÉTHYLARSINÉE**TRICALCINE **ADRÉNALINÉE**

POUDRE · COMPRIMÉS · CACHETS
4/50 le flacon pour 30 jours de traitement
ou la boîte de 60 cachets

EN CACHETS *seulement dosés exactement à*
0g01 de MÉTHYLARSINATE DE SOUDE chimiquement
pur. 5/1 la Boîte de 60 cachets

EN CACHETS *seulement dosés exactement à*
3 gouttes de solution d'ADRÉNALINE au millième
par cachet. 6/1 la Boîte de 60 cachets

Quelques appréciations sur l'efficacité de la TRICALCINE

Monsieur,
Depuis quelque temps, nous employons dans notre Sanatorium votre
"TRICALCINE" avec le meilleur succès.
Je salue, d'ailleurs, tellement content de son emploi, que je vous saurais, gré, si vous
vouliez m'en envoyer quelques flacons pour mon usage personnel.
Remerciements et salutations.

Signé: FELICE LO BIANCO,
Méd. Assistant au Sanatorium de Montana (Suisse)

Monsieur,
Votre Tricalcine nous donne des résultats vraiment très satisfaisants dans le service.
Nous vous serions très reconnaissants de nous en envoyer quelques échantillons de
nouveau.

Signé: D^r A. S.
Prof. A. à l'Hôtel-Dieu, Paris

Monsieur,
Le flacon de "TRICALCINE" que vous m'avez envoyé a produit un si bon résultat
chez un malheureux enfant atteint de tuberculose que la famille me supplie d'en faire
revient. Sortez-vous assez aimable pour m'en envoyer deux flacons.
Agréez, Monsieur, mes remerciements. Signé: D^r GALISSOT, à Roncq (Nord)

Echantillons et Littérature sur demande LABORATOIRE DES PRODUITS SCIENTIA-PARIS, 10, rue Fromentin

· DYSPESIE NERVEUSE · TUBERCULOSE ·

· CROISSANCE · RACHITISME · SCROFULOSE · DIABÈTE ·

· TROUBLES DE DENTITION · CARIE DENTAIRE ·



ÆSCULAPE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE LATÉRO-MÉDICALE

Comité de Patronage

R. BLANCHARD

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

GUIART

Professeur à la Faculté de Médecine
de Lyon

LE DOUBLE

Prof. à l'École de Médecine de Tours
Associé nat. de l'Académie de Médecine

POZZI

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

GILBERT-BALLET

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

LACASSAGNE

Prof. à la Faculté de Médecine de Lyon
Associé nat. de l'Académie de Médecine

Pierre MARIE

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

RÉGIS

Prof. à la Fac. de Médecine de Bordeaux
Corresp. nat. de l'Académie de Médecine

J. TEISSIER

Prof. à la Faculté de Médecine de Lyon
Associé nat. de l'Académie de Médecine

VERNEAU

Prof. d'Anthropologie au Muséum
Conserv. du Musée nat. du Trocadéro

GRASSET

Prof. à la Fac. de Médecine de Montpellier
Associé nat. de l'Académie de Médecine

LANDOUZY

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

E. PERRIER

Direct. Muséum d'Histoire naturelle
Membre de l'Institut

RÉMOND

Professeur à la Faculté de Médecine
de Toulouse

Secrétaire Général : **Benjamin BORD**, Ancien Interne des Hôpitaux de Paris
(toutes les communications concernant la Rédaction doivent être adressées au Secrétariat général)

Abonnement sans Prime.

12 fr. (Étranger 15 fr.)

A. ROUZAUD, Éditeur

41, Rue des Ecoles, Paris - Téléphone : 830-03
Le Numéro 1 fr. (Étranger 1 fr. 50)

Abonnement avec Prime.

20 fr. (Étranger 25 fr.)

Tableau des Puissances Antiseptiques et Bactéricides de l'ANIODOL

MICROBES	DOSES ANTISEPTIQUES empêchant toute culture dans le milieu ensémençé		PUISSANCE ANTISEPTIQUE de l'ANIODOL par rapport à celle du PHÉNOL	DOSES BACTÉRICIDES ayant tué au bout de 10 heures des microbes dans un bulbe de culture		PUISSANCE BACTÉRICIDE de l'ANIODOL par rapport à celle du PHÉNOL
	GRAMMES de PHÉNOL pour 1,000	GRAMMES d'ANIODOL pour 1,000		GRAMMES de PHÉNOL pour 1,000	GRAMMES d'ANIODOL pour 1,000	
Bacille subtilis	1,90	0,25	7,6	8,5	0,45	18,90
Bacille coli communis	1,35	0,12	11,25	3,1	0,15	30,70
Staphylocoque doré	1,40	0,07	20,00	2,5	0,25	10,00
Streptocoque pyogène	1,30	0,06	21,70	1,35	0,09	14,50
Bacille pyocyanique	0,95	0,10	9,5	3,10	0,20	15,50
Bacille typhique	1,85	0,035	52,85	3,5	0,15	23,40
Bacille diphtérie	0,4	0,065	6,1	1,1	0,1	11,0
Bacille choléra (Cassini)	1,3	0,05	26,0	1,5	0,15	10,0
Bacille anthracis	1,4	0,075	18,7	11,5	0,4	28,75
Bacille lactique	0,6	0,12	5,0	0,8	0,2	3,0

« Ces nombres font voir d'une façon globale que l'ANIODOL présente une activité en moyenne vingt fois plus grande que celle du Phénol. »
 « Il est à remarquer que quelques nombres émergent au-dessus de cette moyenne d'une façon très notable : Ainsi, celui du Bacille typhique, 52,85, accuse à la fois la résistance particulièrement remarquable de ce microbe à l'acide phénique, et sa délicatesse vis-à-vis de l'ANIODOL. »
 « La même observation, moins intéressante sans doute au point de vue pratique, est à relever pour le Bacille anthracis. »

« Signé : E. FOUARD,
 Chimiste à l'Institut Pasteur. »

« Au point de vue du mode d'action des antiseptiques, ces nombres apportent une contribution de

plus à une connaissance antérieure acquise de la supériorité des antiseptiques antioxydants, ayant ainsi, non une action essentiellement extérieure sur le corps du microbe, mais une action physiologique interne, modificative du protoplasma, conséquence d'une pénétration osmotique à travers la membrane enveloppe. »

Signé : E. FOUARD,
 Chimiste à l'Institut Pasteur. »

Quelle est, d'autre part, la puissance bactéricide des divers antiseptiques ?

Nous empruntons le tableau suivant au journal *Lancet*, du 14 juillet 1906, page 125, qui renvoie, pour plus amples informations, au *Journal of the Royal Sanitary Institute*, vol. xiv, part. 3, page 424 :

ANTISEPTIQUES	ORGANISME	COEFFICIENT de L'ACIDE PHÉNIQUE
Sublimé	Bacille typhique	20,00
Créoline	—	2,50
Lyso	—	2,50
Antiseptique de Pearson	—	2,50
Acide phénique	—	1,00
Formol	—	0,30
Chinosol	—	0,30
Chlorure de zinc	—	0,15
Lysoforme	—	0,10
Listérine	—	0,03
Sulfate de zinc	—	0,02
Santitas	—	0,02
Acide borique	—	Nul

En comparant ces chiffres avec ceux des tableaux précédents, on constate que le pouvoir bactéricide de l'ANIODOL étant de 23,40, et celui du sublimé (le plus puissant antiseptique employé à ce jour) de 20,00 seulement, l'ANIODOL le dépasse de près du sixième, les autres antiseptiques ayant un pouvoir de 10 à 200 fois moindre.

Ainsi s'explique la grande supériorité de l'ANIODOL et la faveur dont il jouit auprès du corps médical qu'il a définitivement conquis et qui sait qu'en faisant usage de l'ANIODOL il est certain d'obtenir d'emblée le maximum d'effet thérapeutique, sans exposer le malade au moindre danger, au plus petit inconvénient, l'ANIODOL n'étant ni caustique ni toxique, à l'inverse du sublimé qui reste toujours un poison violent.

ANIODOL

LE PLUS PUISSANT
Antiseptique Désodorisant
 Sans Mercure, ni Cuivre — Ne tache pas — Ni Toxique, ni Caustique
 N'ATTAQUE PAS LES MAINS, NI LES INSTRUMENTS

OBSTÉTRIQUE — CHIRURGIE — MALADIES INFECTIEUSES

SOLUTION COMMERCIALE : au 1/400* (Une GRANDE CUILLERÉE dans un LITRE D'EAU pour usage courant).

PUISSANCES { BACTÉRICIDE 23,40 sur le Bacille typhique
 ANTISEPTIQUE 52,85 (établies par M. FOUARD, Ch^{re} à l'INSTITUT PASTEUR
 Celles du Phénol étant : 1,85 et du Sublimé : 20.

SAVON BACTÉRICIDE A L'ANIODOL 2%
 ANTISEPSIE des MAINS de l'OPÉRATEUR, de la PEAU, des SURFACES

POUDRE D'ANIODOL INSOLUBLE remplace l'IODOFORME

Réalisation de l'ANTISEPSIE INTERNE par l'ANIODOL pris à l'intérieur.
 Souverain dans FIÈVRE TYPHOÏDE, DIARRHÉE VERTE des NOUVEAUX-NÉS, GASTRO-ENTÉRIE,
 FERMENTATIONS GASTRO-INTESTINALES, etc.

DOSES : Une grande cuillère de la Solution au 1/100* dans un litre d'eau par cuillérées, ou versées, dans les 24 heures

Echantillons et Renseignements : Société de l'ANIODOL, 32, Rue des Mathurins, PARIS. — SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

NOS DEUX MODES D'ABONNEMENT

De nombreuses lettres nous sont parvenues de France et de l'Étranger au sujet de nos Primes de Remboursement et du Prix de l'Abonnement. D'une part, certains abonnés ont craint de ne pouvoir bénéficier de la prime lors du renouvellement; d'autre part, certains lecteurs, possédant déjà la plupart des primes offertes, nous ont demandé un prix d'abonnement spécial.

Nous avons créé, pour donner satisfaction à tous les désirs :

1° Des abonnements sans primes à 12 fr. (Étranger 15 fr.).

2° Des abonnements avec primes à 20 fr. (Étranger 25 fr.).

Collections des Années 1911 et 1912 d'ÆSCULAPE

COLLECTION 1911 : 60 francs net, sans prime (quelques rares collections).
COLLECTION 1912 : 20 fr. net, sans prime (collections peu nombreuses).

A titre temporaire, nous acceptons au prix de 36 fr. net, sans prime (Étranger 45 fr.), des abonnements de 3 ans, portant sur les années 1912, 1913, 1914; mais l'année 1912, prise séparément, est vendue 20 fr. net, sans primes.

1° Abonnement sans Primes : 12 fr. (Étranger 15 fr.)

Envoyer un mandat de 12 francs (Étranger 15 fr.) à M. Rouzaud, 41, rue des Ecoles, Paris. Les abonnements ne peuvent valoir pour l'année 1912, sauf pour les abonnements de 3 ans (1912, 1913, 1914), qui sont acceptés, à titre temporaire, au prix de 36 fr. net, sans primes. Le prix des 12 numéros de 1912, pris séparément, est de 20 fr. net, sans primes.

2° Abonnement avec Primes : 20 fr. (Étranger 25 fr.)

L'envoi d'un mandat de 20 fr. (Étranger 25 fr.) à M. Rouzaud, 41, rue des Ecoles, Paris, donne droit à un abonnement d'un an et à l'une des primes suivantes, dont la valeur égale celle de l'abonnement. (Désigner deux primes pour le cas où l'une d'elles serait épuisée.) Depuis le 15 février 1913, le prix des 12 numéros 1912 est porté à 20 fr. net, sans primes.

I. — Instruments de chirurgie, médecine, laboratoire.

° Bon pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Mathieu.

° Bon pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Guyot.

(Nota). — Le « Bon » sera adressé à l'abonné dès la réception du mandat d'abonnement.

II. — Eaux Minérales (France et médiums seulement).

° Eau de Pougues, Source Alice (une caisse de 50 bouteilles).

° Eau de Vais, Source La Reine (une caisse de 50 bouteilles).

III. — Produits hygiéniques « Innoxa » (France).

° Bel assortiment de produits hygiéniques et de beauté, d'une valeur de 25 fr., constitué par : 1 bœuf lait « Innoxa », 1 grand pot cold-cream « Innoxa » ; 2 boîtes poudre « Innoxa » ; 2 tubes cold-cream « Innoxa ». (Sera très apprécié par la femme du médecin.)

IV. — Instruments médicaux.

° Seringue du Dr Barbillon, modèle Vigier, stérilisable, spéciale pour huile grise à 40° 0/0, avec boîte métal et aiguille en platine iridiée de 5 centimètres; accompagnée de 2 seringues de 1 centimètre cube cristal genre Luer (valeur de l'ensemble 21 fr.).

° Seringue de 20 centimètres cubes (pour sérum de Roux, etc.) avec tube-raccord caoutchouc, deux aiguilles et boîte métal (valeur 21 fr.).

V. — Livres.

° L'Art et la Médecine, par Paul Richer, membre de l'Académie de médecine; ouvrage de grand luxe, 562 pages, 350 illustrations (valeur 30 fr.).

° L'Assise au Beurre, un beau volume album, contenant une cinquantaine de numéros différents, illustrés

par nos meilleurs humoristes (Willette, Abel Faivre, Guillemin, Steinlen, Roubille, Mirande, Ricardo Flores, etc.) (Valeur 25 fr.).

10° Œuvres de Rabelais, 4 vol., édition des Bibliophiles, reliure d'amateur, tête dorée (valeur 24 fr.). (Les œuvres de notre vieux et savoureux confrère s'inscrivent à toute bibliothèque médicale.)

11° Les Différences et les Malades dans l'Art, par le Professeur, chirurgien et Paul Richer; ouvrage de grand luxe, nombreuses illustrations (valeur 20 fr.).

12° Œuvres d'Alfred de Musset, édition de la collection artistique Jouaust, 7 volumes (Premières Poésies, Poésies Nouvelles, Comédies et Proverbes (2 vol.), Contes, Nouvelles, etc., Confession d'un enfant du siècle) (valeur 21 fr.).

13° Quatre volumes à choisir parmi les 6 volumes suivants de Georges Cain, à 5 fr. l'un, largement illustrés : Coins de Paris, Promenades dans Paris, Nouvelles Promenades dans Paris, A travers Paris, Pierres de Paris, Environs de Paris. (Si la valeur des livres choisis dans cette liste dépasse 20 fr., l'abonné devra envoyer le supplément.)

14° Le Cabinet secret de l'Histoire, par le Dr Cabanès; 4 vol. illustrés, à 5 fr. l'un (valeur 20 fr.).

15° L'Éducation artistique par l'image et l'Anecdote, par Paul Bayard, inspecteur des musées; vol. de grand luxe, 600 pages, 400 illustrations (valeur 30 fr.).

16° Œuvres complètes de Shakespeare, traduction publiée il y a trois ans par la Maison Flammarion; 8 beaux volumes illustrés, à 3 fr. 50 (valeur 28 fr.).

17° Vingt francs de livres à choisir dans la liste suivante : Mœurs intimes du Passé, par Cabanès (4 vol. à 3 fr. 50 l'un); L'Art chrétien, ses licences, par le Dr Witkowski (1 vol. à 5 fr.); — Les Morts mystérieuses

de l'Histoire, par Cabanès (2 vol. à 3 fr. 50 l'un); — Les Indiscrétions de l'Histoire, par Cabanès (6 vol. à 3 fr. 50 l'un); — Pauvres Docteurs, par le Dr Lucien Nass (1 vol. à 3 fr. 50); — Monsieur l'Agrégé, par L. Nass (1 vol. à 3 fr. 50); — Curiosités Médico-artistiques, par L. Nass (2 vol. à 3 fr. 50 l'un); — Les Accouchements à la Cour, par le Dr Witkowski (1 vol. à 10 fr.); — Théâtre de Molière, pub. par Jouaust, avec la préface de 1682; toute bibliothèque médicale doit posséder l'œuvre de Molière (8 vol. à 3 fr. l'un); — Les Mystères des Dieux (Venus), par Pierre Ploeb (valeur 6 fr.); — Ingres (d'après une correspondance inédite), par Boyer d'Agen (valeur 25 fr.); — Les Confessions de J.-J. Rousseau, édition des Bibliophiles (3 vol. à 3 fr. l'un); — Marat inconnu, par le Dr Cabanès (1 vol. à 5 fr.); — Le Maroc pittoresque, par J. du Taillis (1 vol. de luxe, largement illustré, à 10 fr.); — Lettres de mon moulin, par A. Baudet (1 vol. de luxe, abondamment illustré, à 10 fr.). Si la valeur des livres choisis dans cette liste dépasse 20 fr., l'abonné devra envoyer le supplément.

VI. — Abonnements. (Les personnes abonnées déjà directement à l'une des Revues ci-dessous ne peuvent la choisir comme prime.)

18° La Grande Revue, bi-mensuelle, abonnement d'un an (val. 20 fr. pour la France; 25 fr. pour l'Étranger).

19° La Revue (directeur : Jean Finot), bi-mensuelle; abonnement d'un an (valeur 24 fr. pour la France; 30 fr. pour l'Étranger).

20° L'Art Décoratif, mensuel (Revue de l'Art ancien et de l'Art artistique moderne); nombreuses planches en couleurs susceptibles d'être encadrées; abonnement d'un an (valeur 22 fr. pour la France; 26 fr. pour l'Étranger).

SOMMAIRE DU N° DE NOVEMBRE 1913

Les Centenaires (7 illustrations).

Par la Doctoresse G. Yves-Roy.

L'Herbier de Jean-Jacques Rousseau (6 illustrations).

Par le Dr Paul Raymond, professeur agrégé.

L'impossible Euthanasie; les Médecins et le droit de tuer (8 illustrations).

Par le Dr E. Sicard.

Les Médecins de Pascal (6 illustrations).

Par le Dr P. Just-Navarre.

Salé, la Ville Sainte (2 illustrations).

Par le Dr H. Doussans.

Mort du Sergent Blandan et amputation du chirurgien sous-aide Ducros (6 illustrations).

Par le Dr Bonnette.

Le Bal de l'Internat 1913 (3 illustrations).

Par le Dr Nemo.

Le Professeur Ledouble; l'homme et l'œuvre (5 illustrations).

Par les Drs Dubreuil-Chambardel et Faix.

Les suites du Pacte de Luxure (Similigrature hors texte).

Par G. de Tromelin.

UN DUEL A PROPOS D'OPIOMANIE

Par le D^r D. COOPER

La presse quotidienne a fait récemment quelque bruit autour d'un duel qui intéresse le monde médical à double titre, parce que l'un des adversaires était un médecin et parce que la rencontre avait

rendu ou les appréciations de divers journaux.

**

Continuant une campagne faite par *Le Matin*, M. Rouzier-Dorcières, après avoir insisté sur l'opium qui ravageait les maritimes et commençant à envahir l'élément civil, a réclamé des sanctions contre certains officiers et même cité des noms (1).

M. le D^r Rapuc, chevalier de la Légion d'honneur, ancien médecin de la Marine, médecin des troupes coloniales en retraite, psychiatre et neurologue distingué, chroniqueur, publiciste et conteur, avait protesté contre « cette croisade à grand fracas », il ne se posait nullement comme le champion de l'opium, il traitait même les opiomanes sans indulgence, car il écrivait :

Mais il jugeait ensuite sévèrement le rédacteur de *Le Matin* pour la partie de l'article qui citait des noms et visait trop personnellement les officiers de marine fréquentant les fumeries d'opium.

M. Rouzier-Dorcières, s'étant jugé offensé, constitua comme témoins

(1) E. Rouzier-Dorcières. Un péril national. L'opium à Toulon, on se décide enfin à agir. Arrestations et poursuites. Une réintégration surprise. *Le Matin*.

(2) E. R. Un accusateur public. *La Dernière heure*, Toulon, 21 septembre 1913.

MM. Georges Breittmayer, chevalier de la Légion d'honneur, et Léon Sazie, homme de lettres, qui vinrent à Toulon se mettre en rapport avec les témoins du D^r E. Rapuc, MM. Chamaix et A. Gerson, publicistes.

Une rencontre fut décidée; les conditions en étaient assez sévères :

- 1^o Épée de combat réglementaire, chacun ses armes ;
- 2^o Gants à crêpe réglementaire, marteauq facilitaire ;
- 3^o Maillots adhérent à la peau ;
- 4^o Reprise de deux minutes. Repos équivalent ;
- 5^o Quinze mètres de terrain derrière chaque combattant. Le terrain ne sera pas rendu. Arrêtissement trois mètres avant la limite et disqualification dès la limite franchie ;
- 6^o La direction du combat est confiée à M. Georges Breittmayer ;
- 7^o Places tirées au sort, l'offense ayant le premier choix ;
- 8^o Corps à corps et usage de la main non armée interdits ;
- 9^o Un quart d'heure donné au blessé avant de reprendre le combat ;
- 10^o Le combat cessera sur la déclaration des témoins du blessé.

**

Empruntions maintenant le compte rendu de la rencontre à *Je dis tout*, revue qui compte les deux adversaires parmi ses collaborateurs :

Au sommet d'une colline dominant à la fois la mer au pied d'un grise sous le ciel gris avec de-ci, de-là, les carcasses dorées d'un soleil timide perçant les nuages, et là, vaste plaine de La Gode, égayée par la diversité de coloris des frondaisons automnales, une vaste terrasse s'allonge entre

les palmes des « canariensis » au balancement harmonieux, le feuillage éploré des faux poivriers et le jet audacieux des tyrses d'agaves.

Aux extrémités de la terrasse, les deux adversaires sont entourés de quelques amis. On considère d'un œil inquiet l'Orient d'où s'avance la menace d'un orage, des nuages blancs accrochent leur légère charpie aux



(Cliché du Petit Yeu.)
M. le Docteur Rapuc.
(Dessin d'Oursou.)



(Cliché du Petit Yeu.)
M. Rouzier-Dorcières.
(Dessin d'Oursou.)

lieu à la suite de polémiques au sujet de l'opiomanie.

Nous nous contenterons de reproduire ici, comme relation de ce duel, le compte

crêtes du Coudon silhouetté sur un horizon d'ardoise où parfois un éclair trace son zigzag fugace ;
En mer un remorqueur passe, un es-

TUBERCULOSE • LYMPHATISME • ANÉMIE • TUBERCULOSE

TRICALCINE

TRAITEMENT DE LA TUBERCULOSE

LA RÉCALCIFICATION

Ne peut être ASSURÉE
d'une façon CERTAINE
et PRATIQUE

QUE PAR LA TRICALCINE

À BASE DE SELS CALCIFIQUES RENDUS ASSIMILABLES

EN POUDRE • COMPRIMÉS • GRANULÉS • CACHETS

LA TRICALCINE EST VENDUE

TRICALCINE PURE

TRICALCINE MÉTHYLARSINÉE

TRICALCINE ADRENALINÉE

POUDRE COMPRIMÉS • GRANULÉS • CACHETS

4⁵⁰ le flacon pour 30 jours de traitement ou la boîte de 60 cachets.

en CACHETS seulement stockés exactement à 0,01 la MÉTHYLARSINÉE se dépose chimiquement pour. 5¹⁰ la Boîte de 60 cachets.

en CACHETS seulement stockés exactement à 3 gouttes de solution d'ADRENALINE = millième par cachet. 6¹⁰ la Boîte de 60 cachets.

CROISSANCE • RACHITISME • SCROFULOSE

TUBERCULOSE • DYSPESIE • NERVEUSE

Echantillons et Littérature sur demande • LABORATOIRE des PRODUITS SCIENTIA-PARIS • 10, Rue Fromentin

CARIE DENTAIRE • TROUBLES DE DENTITION • DIABÈTE

marin — Gribouille! — plonge... par crainte de la pluie! Des vagues se brisent en dentelles blanches sur les roches de Sainte-Mar guerite.

Le torse musclé, saillant sous le maillot de soie mauve, une tête de mousquetaire sur un corps trapu, Rouzier-Dorcières va et vient, son large feutre gris sur l'oreille.

Le Dr Rapuc a quitté la sévérité de sa redingote, dé-pouillé sa chemise blanche de toile souple, et son grand corps maigre apparaît amaigri encore par le maillot noir, son toupet de cheveux noirs accentue le dessin de son profil.

Les formalités premières schémas, voici les deux adversaires en présence. L'allure d'un officier de cavalerie, grand, blond, le visage coloré, le son impératif. M. Breitmayer, une courte canne noire à la main, dirige le combat; Léon Sazie, l'auteur du « Poucé »,

visage rasé, expressif et rieur, se tient en face, entre la barbe fluviale de Chénais et

Les médecins se tiennent sur les côtés: ce sont les Dr Peraldi et Jules Regnault.

photographies, et même... une jeune fille. Le signal est donné à 11 heures précises.

Tout de suite les deux silhouettes se campent et s'affirment, très dissimilables de tenue, de jeu, si dissimilables qu'elles paraissent nettement opposées.

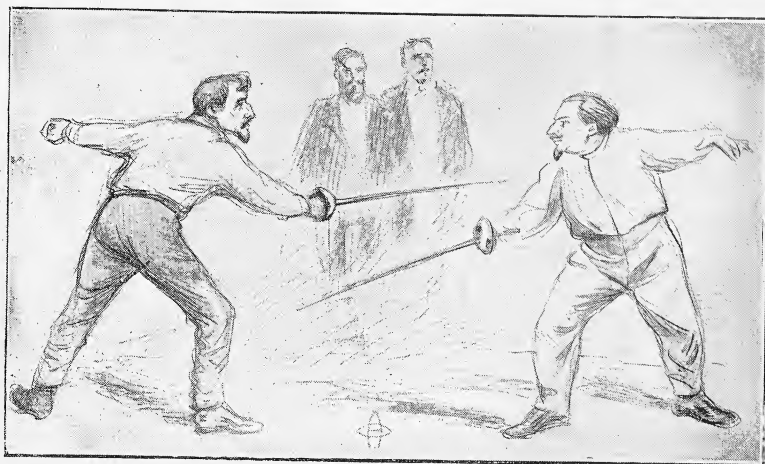
Rouzier-Dorcières pétule, piteine, cherchant l'épaule ou la poitrine.

Le Dr Rapuc accout bien sur ses jambes son long corps maigre, se découvre parfois un peu, mais il se retient dans l'âme tient sa pointe haute et vise au bras.

Le gant à crispin empêche la piqure facile à l'avant-bras.

Sous l'assaut des épées, les coquilles d'acier sonnent clair, et les lames se faussent fréquemment. A chaque fois arrêté, changement d'épée, flambage, etc.

A la première reprise, le docteur Rapuc a reçu près de l'œil gauche un coup de fouet qui passe inaperçu.



Docteur Rapuc.

Le duel Rouzier-Dorcières-Dr Rapuc. — Dessin d'Oursou, publié par Le Petit Var avant la rencontre (2 octobre 1913).

Rouzier-Dorcières.

le « bouc » marseillais de Gerson. Ce dernier a assumé le rôle de chronométrateur.

Sous les palmiers, des groupes: amis des deux adversaires, journalistes,

reçu près de l'œil gauche un coup de fouet qui passe inaperçu.

PRODUITS SPÉCIAUX de la SOCIÉTÉ des BREVETS "LUMIÈRE"

Echantillons et Vente en gros : Marius SESTIER, Phén, 9, Cours de la Liberté, LYON

HÉMOPLASE LUMIÈRE

AMPOULES, CACHETS
DRAGÉES

**Médication énergique
des
déchéances organiques**

PERSODINE LUMIÈRE

**Dans tous les cas d'Anorexie
et d'Inappétence**

CRYOGÉNINE "LUMIÈRE"

ANTIPYRÉTIQUE ET ANALGÉSIQUE

PAS DE CONTRE-INDICATION

1 à 2 grammes par jour

NÉOKOLA "LUMIÈRE"

Représente son poids de
KOLA FRAICHE

HERMOPHÉNYL "LUMIÈRE"

Possède toutes les propriétés des Sels de Mercure

NON IRRITANT ET PEU TOXIQUE

Ampoules indolores pour injections

SAVON à L'HERMOPHÉNYL "LUMIÈRE"

Toilette et antiseptie de la peau

A chaque instant on croit l'un des adversaires touché ; on relève le maillot ou « on tombe » le pantalon pour rechercher s'il y a une blessure.

À la troisième reprise, le D^r Rapuc est légèrement piqué au-dessus du tétou droit.

Il commence à pleuvoir et bientôt l'ondée diluvienne contraint à suspendre le combat.

On va s'abriter dans la belle résidence de M^{re} Noël Bluche que l'éminent avocat a mise à la disposition de Rouzier-Dorcières : cela dure quarante-cinq minutes et il est tout proche de midi quand on revient sur l'esplanade en partie submergée.

Les reprises se succèdent : l'épée de Rouzier-Dorcières se fausse puis pénètre derrière l'épaule du D^r Rapuc pour ressortir entre les deux omoplates, mais le mailloir est seul atteint. De ce temps, Rouzier-Dorcières qui s'énervait un peu reçoit deux coups de fouet, l'un au cou, l'autre à l'aiselle.

Une inépuisable commence à empoigner les assistants.

À la huitième reprise, le D^r Rapuc s'arrête net, et au directeur du combat qui s'en étonne, il explique qu'il croit avoir touché. Rouzier-Dorcières proteste, on reprend, mais, de la coquille d'acier de son épée, du sang dégoûte. M. Breittmayer l'arrête, l'autre en arrière et malgré sa résistance le dégage : sa main apparaît toute rouge, l'épée du D^r Rapuc a pénétré environ deux centimètres dans l'éminence thyroïdienne, qui est à la base du ponce.

C'est fini. Après un bref colloque entre médecins et témoins, ces derniers, malgré l'opposition de leur client déclarent le combat terminé.

Toujours calme et souriant, le D^r Rapuc serre les mains qui se tendent, on l'entoure, on le félicite de son attitude et de sa belle défense (1).

Voici, à titre documentaire, un compte rendu plus laconique emprunté au procès-

le cou, et dans la même reprise, M. le D^r Rapuc a été atteint d'un coup de fouet

cières a été atteint à la paume de la main d'une blessure pénétrante qui, sur la déclaration des témoins, a nécessité l'arrêt du combat.

Nous passons sous silence les divers incidents qui ont précédé ou suivi la rencontre ; il serait trop long de faire ici une étude psychologique du duelliste ou du témoin en général pour montrer combien facilement sont délaissés les vieux codes du duel, même par les gens les mieux avertis, lorsqu'il s'agit de questions passionnantes.

Tous les spectateurs ont admiré d'une part le sang-froid, le calme imperturbable et l'attitude correcte du D^r Rapuc, et d'autre part, l'impétuosité, à la folle et insouciance bravoure de M. Rouzier-Dorcières qui, la paume traversée et ne voulant pas avouer sa blessure, a eu l'énergie de continuer à combattre » (1).

Un journaliste a eu une interview, au sujet de ce duel sensationnel, avec un des témoins, M. Léon Sazie. Et l'auteur de *Zigomar*, pour dépeindre la rencontre, a trouvé une image charmante.

« Ce fut la rencontre de l'ouragan et du paratonnerre. » Il est dommage que cette métaphore ne soit pas venue fleurir l'aridité technique du procès-verbal, expliquant comment l'ouragan a été piqué à la main par le paratonnerre (2).

Dans l'interview à laquelle il est fait allusion, M. Léon Sazie ajoutait :

Rouzier charge comme s'il avait devant lui un escadron, et le D^r Rapuc, froid, ne se



Le duel Rouzier-Dorcières-D^r Rapuc, à propos de l'opiomane.

D^r Rapuc. M. Rouzier-Dorcières. M. Regnault. M. Gerson. M. Chénais. M. Breittmayer. M. Léon Sazie.

verbal de la rencontre, communiqué à la presse et publié par de nombreux journaux :

À la troisième reprise, M. Rouzier-Dorcières a été atteint d'un coup de fouet dans

avec plaie à la poitrine. Les deux épées ont été faussées.

À la sixième reprise, M. Rouzier-Dorcières a été atteint d'une plaie sous l'aiselle.

À la huitième reprise, M. Rouzier-Dor-

(1) Je dis tout, 4 octobre, Toulon, p. 4 et 5.

(1) Vidi, Impressions d'un témoin. La Dernière heure, Toulon, 4 octobre 1913.
(2) La Liberté, 6 octobre 1913.

SPLÉNODOSE
RATE - FOIE - THYROÏDE
TUBERCULOSE sous toutes ses formes et à toutes les périodes
Arthritisme - GOUTTE - RHEUMATISME - MIGRAINE
THYROÏDOSE
Arthritisme - OVARO-THYROÏDINE - Rachitisme
Insuffisance THYROÏDIENNE et OVARIENNE
Obésité - Troubles de la Menstruation et de la Fertilité - MYXÉDÈME
PLACENTODOSE
PLACENTA - MAMMAIRE
Insuffisance lactée - Fécundité des seins et de l'utérus
Ménopauses - Mâles - Fibromes - Tumeurs
Dépôt : Laboratoire de D^r FÉLIX, 139, Rue d'Aboukir, PARIS

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT
PARIS à LONDRES
Via ROUEN, DIEPPE et NEWHAVEN
Par la GARE SAINT-LAZARE
Services rapides tous les jours et toute l'année
(Dimanches et Fêtes compris)
Départs de PARIS-SAINT-LAZARE
à 10 h. 18 (1^{re} et 2^e cl.) et à 21 h. 20 (1^{re}, 2^e et 3^e cl.)
Départs de LONDRES
VICTORIA (C^o de Brighton) à 10 h. matin
(1^{re} et 2^e cl.) et à 8 h. 45 soir (1^{re}, 2^e et 3^e cl.)
LONDON-BRIDGE à 9 h. 50 matin (9 h. 25 le
Dimanche) (1^{re} et 2^e cl.) et à 8 h. 45 soir (1^{re},
2^e et 3^e cl.)
Voie la plus pittoresque et la plus économique

OVO-LÉCITHINE
RECONSTITUANT
par EXCELLENCE
BILLON
NEURASTHÉNIE, PHOSPHATURIE
ANÉMIE CÉRÉBRALE
SURMENAGE, CONVALESCENCE, ETC.
Vente en gros :
LES ÉTABLISSEMENTS POULENC FRÈRES
FABRIQUE DE PRODUITS CHIMIQUES - PARIS -
INDICATIONS :
(DRAGÉES à 0 gr. 05 centigr. — Dose : 6 par jour, en 3 fois, un peu avant les repas. (Extrait : à 4 dragées)
(GRANULÉ à 0 gr. 10 centigr. par cuillerée à café — Dose : 3 cuillerées à café par jour. (Extrait : à 3 cuillerées à café.)
(AMPOULES à 0 gr. 05 centigr. par cuillerée café. — Dose : 1 injection intramusculaire tous les deux jours.

TUBERCULOSES
Bronchites, Catarrhes, Gripes
ÉMULSION MARCHAIS Phospho-Calcicole
Calme la TOUX, relève l'APPÉTIT
et CICATRISE les lésions.
Bien tolérée — Par l'adulte et l'enfant
dans lait, bouillon.

SITUATIONS D'AVENIR
L'ARGUS DE LA PRESSE (35^e année d'existence) offre, dans chaque commune, à nos lecteurs et lectrices, surtout à ceux ayant de nombreuses relations, des situations de grand avenir, sans quitter notre région ; une certaine instruction est nécessaire.
Écrire : ARGUS, 37, Rue Bergère, Paris

démontant jamais, tient constamment sa pointe en ligne... En résumé, un combat admirable et qui peut compter parmi les plus beaux qu'on ait pu voir.

Les adversaires sont toujours restés très maîtres d'eux-mêmes, ainsi que le prouvent certains motifs recueillis avant la rencontre et pendant les repos.

En se rendant sur le terrain, le Dr Rapuc constate qu'il a déjà plu et que le temps est encore couvert : « Je veux bien attraper un coup d'épée, dit-il, mais pas une bronchite », et à un fin lettré qui réclame pour Sainte-Beuve la paternité de ce mot, il répond : « On n'a pas tous les jours l'occasion de le placer. »

Après une des premières reprises, alors que s'est affirmé le jeu impeccable de Rapuc, un spectateur de dire : « Si Rouzier croyait ne trouver qu'un homme de paille, il s'est trompé, il a un adversaire en chair et en os. »

— « En os surtout », répond le maigre Dr Rapuc.

Sous les battements fougueux de l'adversaire, l'épée du Dr Rapuc a touché terre par la pointe, celui-ci la remet au directeur du combat pour qu'elle soit flambée à nouveau : « Je veux bien, dit-il, infliger une blessure à mon adversaire, mais pas le tétanos. »

Plus tard, M. Breitmayer constate que l'épée de M. Rouzier-Dorcières n'a traversé que le maillot et dit, avec un certain étonnement : « Mais il n'y a rien ! » — « C'est profondément regrettable ! » répond ironiquement le Dr Rapuc.

Au moment où l'orage éclate, M. Rouzier-Dorcières, toujours souriant, déclare aux membres de la presse : « Vous

pourrez dire que les combattants ont été littéralement transpercés... parla pluie ! » (1).

L'exemple est contagieux et quelques assistants-ci s'en mêlent avec plus ou moins de bonheur :

en platine avec épées... à cause du tonnerre.

— Le docteur Rapuc ne voudrait pas être tué par quelqu'un qui ne fût pas docteur.



La Duel Rouzier-Dorcières-Dr Rapuc, à propos de l'opiomanie.

A une des reprises un des adversaires paraît avoir été touché. Le directeur du combat a dénoué le côté atteint ; le médecin de la partie adversaire tient le maillot relevé pour faire son examen ; le médecin de la partie adverse s'approche pour faire ses constatations personnelles et offrir son concours, s'il est nécessaire (1).

— S'ils n'ont pas un courage bien trempé...

— On ferait bien de mettre des points

— Le duel a eu huit reprises... sans

(1) Dans un intéressant article *Le Duel au point de vue chirurgical*, qu'*Æsculape* a publié l'année dernière, notre collaborateur le Dr Louis Dartigues précisait le rôle du chirurgien pendant le duel ; il

compter celles qu'il faudra faire aux maillots des adversaires.

Après la rencontre, quelques journalistes prennent part à ce tournoi, ainsi qu'en témoignent les notes suivantes extraites de *Je suis tout* :

— Mardi, match de boxe entre un adjoint et un édile : ce dernier poché un cil et « bouffe le nez » à son adversaire.

— Jeudi matin, à Port-Mejean, duel Rouzier-Dorcières-Rapuc, balade en auto ; le soir, au Grand-Théâtre, duel Cyrano de Bergerac, ballade en vers...

Les duels se suivent...

Au Grand-Hôtel, un Anglais passe dans le vestibule où sont affichés les spectacles du jour ; au même instant les témoins de Rouzier-Dorcières sortent avec les épées.

Et le voyageur au garçon :

— Aoh ! la troupe de Cyrano de Bergerac

Et maintenant, que prouve ce duel ? Rien, comme l'a bien montré Georges Varay, dans un article publié quelques heures avant la rencontre :

« A l'heure où paraissent ces lignes, deux bons amis à moi se seront en train d'en discourir ». Ce n'est pas le plaisir que cela me fait. Je préférerais de beaucoup les

notes paraît intéressant d'en reproduire ici quelques lignes :

« A une des reprises, un des adversaires est touché. Immédiatement les médecins doivent s'avancer vers lui pour examiner sa blessure et le secourir, il doit être de rigueur, à mon avis, que le médecin, quel que soit son âge, sa situation, ses titres, obéisse le plus dans cet examen au médecin du par son docteur, le médecin de la partie adverse faisant ensuite ses constatations personnelles. Il est évident que l'opération est grave, tous deux, hors des questions de préséance, s'attachent surtout à être utiles au malade. » *Æsculape* 1012, p. 249.

(1) *Vid.*, Impression d'un témoin. *La Dernière* (bourse, Toulon, 4 octobre 1913).

(1) Le duel Rouzier-Dorcières-Dr Rapuc. *Le Petit Paris*, 3 octobre 1913.

SEL GALACTOGÈNE JOLIVET

Granulé à base de GALEGA VERA fraîchement récolté
et de PHOSPHATE de CHAUX assimilable

STIMULE la SÉCRÉTION LACTÉE

En augmentant la quantité } du LAIT
En améliorant la qualité }

TONIFIE

à la fois la NOURRICE et l'ENFANT

DOSE JOURNALIÈRE :

2 à 4 cuillerées à soupe aux repas
dans du vin, de la bière, etc.

Notices et Échantillons :

PHARMACIE du Docteur BOUSQUET, 140, Faub. Saint-Honoré, PARIS



Maladies du Cerveau
ÉPILEPSIE - HYSTÉRIE - NÉVROSES
Traitées depuis 40 ANS avec succès par les

SIROPS HENRY MURE

1^{er} Au Bromure de Potassium. 3^{es} Polybromurés (potassium, sodium, ammonium).
2^{es} Au Bromure de Sodium. 4^{es} Au Bromure de Strontium (excepté de baryte).

Établies avec des soins et des éléments susceptibles de satisfaire le praticien le plus difficile, ces préparations permettent de composer rapidement des divers bromures seuls ou associés. — FLACON : 5 fr.

Maison HENRY MURE. A. GAZAGNE, 1^{er} et 2^{es} dans les pharmacies. Paris-Saint-Exupéry (101).

voir couchés — eux, leurs témoins et leurs médecins — « les uns avec leurs femmes et les autres seuls », comme dit la chanson. Mais il paraît que l'honneur l'esige — et alors...

Je trouve le duel absurde. C'est mon opinion. De ce que Rapuc sera touché, il ne suivra pas que la France entière est en train de s'intoxiquer avec de l'opium. Et si c'est Rouzier-Dorcières qui écope, il ne sera pas démontré par ce moyen que l'on n'y fume pas. Les conflits naissent généralement de l'exagération avec laquelle on exprime sa façon de voir. En peinture, on appelle cela du « caractère ». En journalisme, c'est du « mauvais caractère ». Un faux amour-propre se grille là-dessus et l'on va sur le pré, quand il est été si simple de s'expliquer avec des arguments plus accessibles à l'intelligence de ses contemporains. Mais il faut se montrer à la hauteur des circonstances ou passer pour des poltrons aux yeux de la galerie. Quand nous étions gosses, un jeu de ce genre était en honneur durant les récréations. L'un d'entre nous — généralement un costaud — plaçait une paille sur son épauule et s'adressait à la ronde : « Venez donc me l'enlever », s'écriait-il. Naturellement, si quelqu'un relevait le défi — la bataille commençait.

Les hommes sont quelquefois de grands enfants. Mais leurs jeux sont plus dangereux.

Dans le cas présent, le moindre inconveniement sera la déformation respective de la personnalité des deux adversaires. Rapuc apparaîtra comme le défendeur « averti » de la drogue funeste, ce qui est un non-sens, si l'on admet *a priori* que l'opium abat les énergies. Et Rouzier-Dorcières semblera justifier la réputation de chercheur de querelles dont ceux qui le méconnaissent se plaisent à l'envelopper. Double et regrettable erreur dont la clarté du débat ne saurait bénéficier en rien.

En sa qualité de médecin, le premier connaît trop l'action nocive du poison oriental pour nier le danger social qui découle de son usage. Mais il est « de la marine ». Il n'a pas voulu qu'il fût dit que l'erreur de quelques-uns — heureusement fort rares —

pût entacher la réputation de tous. Il a relevé le gant. Il a levé la paille...

Quant au second, je le connais assez pour m'élever contre l'interprétation malveillante dont sa campagne contre l'opium pourrait être l'objet de la part de certains. Ce n'est pas un bravo, je dirais même que ce n'est

propre sécurité, ce qui le pousse à des exagérations directement opposées au parti-pris délibéré qu'on serait tenté de voir dans sa manière d'agir (1).

Dans un article de mise au point paru après le duel, Jacques Dvray écrivait :



L'un des téléphons coelestaux qui bordent l'allée conduisant aux tombeaux des empereurs de l'ancienne dynastie des Ming, à 50 kilomètres de Pékin.

pas un brave si, avec ce diable d'homme, il ne convenait pas de peser rigoureusement ses expressions! Aussi, je m'explique vite. Le brave, à mon avis, est celui qui dompte ses passions. Et Rouzier-Dorcières a la double passion des armes et du journalisme. Fort de sa bonne foi dans l'usage de ses deux « excitants » favoris, il ne comprend pas et ne peut pas comprendre qu'on puisse faire un rapprochement désoignant dans la façon impétueuse dont il lui arrive de s'en servir. La plume haute et l'épée haute — il fonce, il « rentre dedans » sans plus de souci de la sécurité d'autrui que de sa

La seule chose à retenir de ce débat, est de savoir si le journaliste, sortant d'une question d'intérêt général, a le droit de citer des personnalités, d'inciter le ministre de la Marine à sévir contre des officiers désignés, et, en second lieu, si M. Rouzier-Dorcières, en affirmant que Toulon était un centre actif d'opiomane, ne discréditait pas une ville, déjà calomniée si souvent, et ne jetait pas un discrédit sur la Marine française tout entière.

(1) Georges Varay. *La Petit Var*, 2 octobre 1913.

Après avoir répondu par la négative à la première question, il ajoute :

Le D^r Rapuc a eu également raison — à mon avis, toujours — en prétendant que la campagne de M. Rouzier-Dorcières était néfaste pour la Marine et pour Toulon.

De nombreux officiers de vaisseau m'ont affirmé que les révélations tapageuses du *Matin* avaient fait une mauvaise impression sur leurs camarades des marines étrangères et que, dans les stations lointaines, ceux-ci avaient manifesté, souvent, un étonnement indigné aux officiers français.

Or, comme l'a dit le D^r Rapuc dans son article, l'opiomane est une passion répugnante qui ne sévit que parmi quelques snobs et donzelles, et qui n'a nullement gangrené un corps tout entier.

Enfin, en défendant les intérêts de sa ville natale, le D^r Rapuc a fait œuvre très utile, ce dont il faut lui savoir gré.

Nous en avons assez — nous, Toulonnais — d'entendre dire et de voir écrire que Toulon est une cité corrompue où abondent les apaches et les toxicomanes!

Non, à Toulon, on ne fume pas l'opium davantage qu'à Marseille ou Paris... Mon devoir de journaliste consciencieux est de le proclamer hautement.

LA LANGUE FRANÇAISE ET LA MÉDECINE AU CHILI

Le ministre de l'Instruction publique du Chili vient de rendre la langue française langue officielle, au même titre que la langue espagnole, dans les Facultés de médecine de la République chilienne.

Jusqu'à présent, les étudiants en médecine avaient bien la plupart des traités de médecine des maîtres français en leur possession, mais ils étaient obligés d'étudier en langue française et de passer leurs examens en langue castillane, ce qui était un non-sens. Il n'en sera plus ainsi maintenant et les professeurs auront le droit de faire aussi leurs cours en français.

Produits médicaux inoffensifs

POUR LA TOILETTE DU VISAGE

particulièrement indiqués dans les cas de dermatose ou de délicatesse de la peau

Littérature et Échantillons : 21, Faub^s Montmartre, Paris

Voir également les Primes d'ÆSCULAPE page 1.



**EMPALEMENT TRANSAXILLAIRE
SUR UN BALIVEAU COUPÉ PAR CHUTE
DU HAUT D'UNE ÉCHELLE-OBSERVATOIRE**

Notre distingué collaborateur, le médecin-major Bonnette, a publié dans la *Gazette des Hôpitaux*, l'observation curieuse d'une chute du haut d'une échelle-observatoire, faite par un lieutenant au cours d'un tir préparatoire aux environs de Toul.

L'observation des points de chute était assurée au moyen d'une échelle Gugumts, installée sur la lisière du champ de tir, à peu près à la hauteur des premiers objectifs.

Le vent, d'abord léger, s'élève de plus en plus fort. Soudain, sous un coup de vent plus énergique, l'échelle craque, se brise au-dessus des pieds de soutien et s'abat avec fracas sur le sol.

Projeté à terre, le lieutenant tombe, de 18 mètres de hauteur, sur un baliveau de 6 centimètres de diamètre, coupé en dos d'âne à 1 mètre du sol. Ce pieu pénétra à la partie supérieure du creux de l'aisselle gauche, glissa entre l'omoplate et le grill costal et sort au milieu de la nuque, en faisant éclater la peau du cou, au niveau du bord saillant du trapèze droit.

Désespéré sans retard par les deux téléphonistes qui sont de service au pied de l'échelle, le blessé est transporté par l'ambulance automobile de la place à l'hôpital militaire de Toul, à une allure modérée, sous la surveillance du médecin de service, qui s'était muni d'ampoules d'éther, de caféine, d'huile camphrée stérilisée et d'une seringue hypodermique Pravaz.

Sorti par les stimulants de son état comateux, le blessé fut atteint de diverses complications suppuratives, d'épanchement pleurétique à gauche, qui ne devint pas purulent, et deux mois après son accident, comme la fièvre et la suppuration ne tarissaient pas, le lieutenant fut envoyé à Bourbonne-les-Bains, pour y faire une cure thermale.

Là, pendant les bains, on fait des irrigations des trajets cutanés avec de l'eau thermale recueillie immédiatement.



Fig. 1. — Echelle-observatoire pour les tirs d'artillerie.

Sous cette influence modificatrice, la suppuration diminue beaucoup, les fistules se combent et l'état général s'améliore sensiblement. Le blessé quitte Bourbonne, mangeant bien, dormant et accusant une reprise de forces de plus en plus manifeste.

Huit jours après son départ, des phénomènes inflammatoires éclatent brusquement, et dans le pus on découvre une esquille osseuse et quelques fragments ligneux. Ces expulsions de corps étrangers se renouvellent trois ou quatre fois, puis la cicatrisation définitive s'établit, cinq mois après l'accident. Les forces reviennent à grands pas, et l'atrophie musculaire, d'ailleurs combattue par le massage, les poids et la mécanothérapie, rétrocede rapidement.

Dès ce moment-là, le lieutenant commence à monter à cheval au pas, et un an après son accident, il reprend son service, n'accusant ni douleur ni fatigue.

Dix-huit mois après, ce vigoureux officier, d'une constitution athlétique, au moral bien trempé, se sentait si bien guéri qu'il n'hésita pas à accomplir un stage, pourtant fatigant, d'une année, à l'Ecole de cavalerie de Saumur.

..

Cette observation, écrit le Dr Bonnette, est curieuse à plusieurs points de vue :

1° Pour la rareté du traumatisme : nous n'avons en effet trouvé dans la littérature médicale aucune observation similaire de chute d'un lieu élevé (de la troisième plate-forme d'une échelle-observatoire, 18 mètres de haut), chute qui a été suivie d'un empalement transaxillaire.

2° Pour l'énorme perforation qui n'a provoqué aucune lésion grave et qui n'a entraîné aucune incapacité permanente partielle. Ce vaste traumatisme ne rappelle-t-il pas celui du duc de Guise, dit le Balafré, ainsi relaté par Ambroise Paré : « M. le duc de Guise, François de Lorraine, fut blessé devant Boulogne d'un coup de lance, qui au-dessus de l'œil dextre, déclinant vers le nez, entra et passa outre de l'autre part, entre la nuque et l'oreille, d'une si grande force, que le fer de la lance, avec portion du bois fut rompu et demeura dedans, en sorte qu'il ne



Le PREMIER Produit FRANÇAIS

qui ait appliqué

L'AGAR-AGAR

au traitement de la
CONSTIPATION CHRONIQUE

THAOLAXINE

LAXATIF - RÉGIME

agar-agar et extraits de rhamnées

Posologie

PAILLETES : 1 à 4 cuil. à café à chaque repas

CACHETS : 1 à 4 à chaque repas

COMPRIMÉS : 2 à 8 à chaque repas

GRANULÉ : 1 à 2 cuil. à café à chaque repas

(Spécialement préparé pour les enfants)

*Echantillons & Littérature
sur demande adressée :*

LABORATOIRES

DURET & RABY

F. Borremans del. Marly-le-Roi (S.-O.)

CHOLÉOKINASE
6 à 8 Ovoides par jour

**TRAITEMENT SPÉCIFIQUE
DE L'ENTEROCOLITE
MUCOMEMBRANEUSE**

peut être tiré hors qu'à grande force, même avec des tenailles de mareschal. Toutefois nonobstant cette grande violence, qui ne fut sans fracture d'os, nerfs, veines et artères et autres parties, non dit Seigneur, par la grâce de Dieu, fut guéri. » (*Apologie et voyage*, p. 785).

3° Pour l'action curative des eaux de Bourbonne, qui ont si puissamment aidé à l'élimination des corps étrangers disséminés dans ce long tunnel, tout en améliorant l'eau général.

4° Enfin, pour montrer l'utilité de l'ambulance automobile qui nous a permis de ramener promptement et confortablement ce grand blessé à l'hôpital. Si nous avions dû le transporter, pendant 14 kilomètres, dans la petite voiture Masson, nous avons l'impression que nous aurions ramené un cadavre. Nous sommes donc heureux de pouvoir affirmer ici les immenses services rendus, à Toul, par cette ambulance automobile pour le service médical des forts de la place et les transports urgents à l'hôpital en cas des traumatismes graves.



L'ATHÉISME ET LA SCIENCE

M. Jean Finot, directeur de la *Revue*, sous ce titre significatif : *L'Athéisme qui se meurt*, essaye, c'est son mot même, de « réconcilier savants et croyants ».

A première vue on crie au paradoxe. Ne vous hâtez pas de crier. M. Jean Finot sait argumenter et il est capable de vous convaincre. Il commence d'abord par poser, comme une affirmation qui n'est pas à discuter, que l'athéisme est une chose vide de sens, du moins l'athéisme conforme à l'ancienne définition; et qu'un homme cultivé ne peut plus nier l'influence des forces qui lui échappent et des principes qu'il ignore. L'ayant dit, il s'applique à le prouver. D'abord la science se trouve envahie par la foi » et il donne des exemples qui l'amènent à cette première conclusion : « Notre entendement embrassant des horizons de plus en plus impénétrables, il se trouve obligé d'admettre par voie expérimentale, la réalité des forces incompréhensibles et d'une idée inconnue » qui ne relève que de la foi. Plus le chercheur avance et découvre, plus il s'aperçoit du petit nombre de connaissances qu'il possède.



Fig. 2. — Echelle-observatoire rampante par un coup de vent.

François Bacon, écrit M. Jean Finot, avait déjà soutenu cette thèse que peu de science éloigne de Dieu, tandis que beaucoup de science y ramène. Les progrès de la science ne font que le confirmer.

Le savant, après avoir constaté tous les progrès, est arrêté par « la vision énigmatique du grand mystère intangible et illimité ». Il a la foi, lui aussi, dans l'infini, mais, tandis que le croyant concrétise sa foi par des précisions, le savant se borne à la proclamer.

L'homme de foi, dit Jean Finot, et le prétendu athée se rencontrent et communiquent dans le même domaine. Tous les deux tendent en somme vers la justice et le bonheur. Les uns se contentent de le vouloir transformer la terre en paradis, tandis que les autres se réjouissent d'y posséder en outre celui de l'au-delà.

Ils ont donc un idéal et une foi en commun et c'est l'espoir de rendre notre vie meilleure. Il suffira de purifier la foi et d'en abolir le scepticisme et les deux méthodes se rencontreront de plus en plus dans les aspirations communes vers le bonheur de plus en plus noble et intense. Les meilleurs parmi ceux qui nient, ou affirment, travaillent en somme pour le même dieu de justice qu'ils nomment différemment.

Et voici sa conclusion :

L'incrédulité moderne, de même que l'athéisme moderne, se distinguent de ceux du passé. Les rationalistes les plus convaincus admettent aujourd'hui l'existence de besoins spirituels et des aspirations éternelles vers l'infini. Les plus convaincus d'entre eux ont subi le sort de Faust, de tous les Fausts que l'humanité a abîmés durant les âges. Ils ont constaté sur le vif le besoin de leurs âmes de s'orienter à un moment donné vers les mystères, vers le nouveau qui se cache derrière chaque phénomène.

Au-dessous de leur raison, ils aperçoivent en outre toute cette nappes vivifiante de la sous-conscience qui alimente la vie intérieure aux profondeurs insondables d'où nous arrivent les plus spontanées de nos intuitions. Absorbés par les préoccupations ou par nos misères quotidiennes, nous en oublions l'existence. Mais, rentrés en nous-mêmes nous regardons, inquiets ou émerveillés, ce domaine aux frontières illimitées d'où se lève en beauté une force mystérieuse. C'est là aussi que git pour nous tous la source commune des émotions religieuses ou spirituelles. Leur fond est toujours le même, mais ce sont ses noms qui varient.

AFFECTIONS NERVEUSES, INSOMNIE, RÉGLES DOULOUREUSES

« Dans le cas où les bromures ne seraient pas tolérés, recourir au **BROMOVOSE**.
Ce bromo d'aminioïde a une action plus forte que les bromures. Docteur J. GRASSET, Président de l'Université de Montpellier. Membre de l'Académie de Médecine.

40 gouttes deux ou trois fois par jour

PAS DE BRÔMISME

Echantillons sur demande. — **LABORATOIRES DU BROMOVOSE**, 33, Rue Amélot, PARIS.

TOUTES LES INDICATIONS DE L'IODÉ ET DES IODURES

Le plus riche **iodé iodé**
Sa solution titre

20 % D'IODÉ

30 à 40 gouttes trois fois par jour.

PAS D'IODISME

Calcitine

PÂTE RECONSTITUANTE
CALCIQUE
ET PHOSPHATÉE

pour Enfants,
Convalescents et Personnes affaiblies

CETTE PÂTE ALIMENTAIRE SPÉCIALE répond à un réel besoin :
1° Chez l'enfant dès le sevrage, auquel de grosses quantités de Chaux et de Phosphore sont nécessaires pour la formation du cerveau et du tissu osseux.

2° Chez les convalescents et les personnes affaiblies, des travaux récents ayant démontré que le Chaux et le Phosphore étaient d'une utilité primordiale pour reconstituer l'organisme et le préserver de la Tuberculose.

Prix de la Boîte : 1 franc

Manufacture de Pâtes Alimentaires, **DIGNE FILS & C^e**, Fréjus (Var)
Dépôt à PARIS, 6, rue Mironneuil

GRAND PRIX
NANCY 1909

MEDICUS

GRAND PRIX
TURIN 1911

GUIDE-ANNUAIRE DES ÉTUDIANTS
ET DES PRATICIENS

Le plus pratique, le plus complet, le plus utile

GRAND IN-8° RAISON DE **5 fr.**
1.700 PAGES RELIÉ TOILE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :

Aimé ROUZAUD, 41, Rue des Écoles, Paris — Téléphone 830-03

GASTRO-ENTÉRITES DES NOURRISSONS

DIARRHÉES INFANTILES, Troubles Dyspeptiques de la 1^{re} Enfance.

Prescrire 1/2 à 1 cuillerée à café de :

Sirop de Trouette-Perret

à la "**PAPAÏNE**"

avant ou après chaque tétée ou biberon.

Le Sirop de Trouette-Perret à la Papaïne

digère le lait, combat la *Dyspepsie*, et

permet aux muqueuses de réparer leurs lésions.

La "**Papaïne**" est un ferment digestif végétal
qui digère et peptonise quelle que soit la réaction du milieu.
Favorise la reprise du lait, après les diètes et les régimes.

Maladies de l'Estomac et des Intestins des Enfants et des Adultes

SIROP de TROUETTE-PERRET à la "PAPAÏNE"

1 cuillerée à soupe à chaque repas 4 fr. le Flacon.

ELIXIR de TROUETTE-PERRET à la "PAPAÏNE"

1 verre à liqueur à chaque repas 5 fr. le Flacon.

CACHETS de TROUETTE-PERRET à la "PAPAÏNE"

1 à 2 cachets à chaque repas 4 fr. la Boîte.

COMPRIMÉS de TROUETTE-PERRET à la "PAPAÏNE"

2 à 8 comprimés à chaque repas 3 fr. le Flacon.

E. TROUETTE, 15, Rue des Immeubles-Industriels, Paris. — Vente réglementée laissant aux Pharmaciens un bénéfice normal.

HISTOGÉNOL

Médication arsénio-phosphorée organique à base de Nucleodorrhine, réunissant combinés tous les avantages sans leurs inconvénients de la médication arsénicale et phosphorée organique.

HISTOGENOL NALINE est indiqué dans tous les cas où l'organisme débilité, par une cause quelconque, réclame une médication réparatrice et dynamisante puissante; dans tous les cas où il faut relever l'état général, améliorer la composition du sang, reminéraliser les tissus, combattre la rhumatisme et ramener à la normale les réactions hématochimiques.

HISTOGENOL NALINE est un puissant stimulant phagocyte.

TUBERCULOSES, BRONCHITES, LYMPHATISME, SCROFULE, ANÉMIE NEURASTHÉNIE, ASTHME, DIABÈTE, AFFECTIONS CUTANÉES FAIBLESSE GÉNÉRALE, CONVALESCENCES OFFICIELES, etc.

FORMES (ELIXIR - EMULSION)

ET DOSES (Elixir - Emulsion)

GRANULES

AMPOULES

Exiger sur toutes les boîtes et flacons la Signature de Garantie : A. NALINE

Littérature et Échantillon : 14, rue A. NALINE, 19, Villeneuve-la-Garenne, près St-Denis (Seine).

Traitement de la **SYPHILIS** sous toutes ses formes

HECTINE

PILULES (0,10 d'Hectine par pilule). - Une à 2 pilules par jour pendant 10 à 15 jours.
GOUTTES (20 gouttes équivalent à 0,05 d'Hectine) 20 à 50 gouttes par jour pendant 10 à 15 jours.
AMPOULES A (0,10 d'Hectine par ampoule). - À injecter une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours.
AMPOULES B (0,05 d'Hectine par ampoule). - À injecter une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours.

HECTARGYRE

(Combinaison d'Hectine et de Mercure).

Le plus actif, le mieux toléré des sels mercuriels.
PILULES (Par pilule: Hectine 0,10; Protoclodure Hg. 0,05; Kat.Op. 0,01). - Dureté du traitement.
Une à deux pilules par jour.
GOUTTES (Par 20 gouttes: Hectine 0,05; Hg. 0,03; Kat. 0,01) 10 à 15 jours.
AMPOULES A (Par ampoule: Hectine 0,10; Hg. 0,03). - Une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours.
AMPOULES B (Par ampoule: Hectine 0,05; Hg. 0,03). - Une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours.
INJECTIONS. INDOLORES

Laboratoires de l'HECTINE 12, Rue du Chemin-Vert, à Villeneuve-la-Garenne (Seine).

L. Uraseptine, le plus puissant des antiseptiques urinaires, diffond le chlore urique

Se méfier des contrefaçons, imitations ou similitudes des noms:

BIEN SPÉCIFIER URASEPTINE ROGIER

ÉCHANTILLON ET LITTÉRATURE :

19, Avenue de Villiers, PARIS

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

Pour assainir la bouche, raffermir les gencives, fortifier les cheveux, pour les ablutions journalières, pour le lavage des nourrissons, etc., etc., il est recommandé de faire usage du

Coaltar Saponiné Le Beuf

qui possède les propriétés DÉTERSIVES et ANTISEPTIQUES INDISPENSABLES aux produits destinés à ces usages, qualités qui lui ont valu son admission dans les HOPITAUX DE PARIS.

Le Coaltar Le Beuf est en effet très efficace en particulier dans les cas d'angines couenneuses, anthrax, gangrènes, herpès, leucorrhées, pityriasis, otites infectieuses, suppurations, etc., mais dans ces circonstances c'est au MEDECIN qu'il appartient de prescrire ce produit et de régler son mode d'emploi.

Le Coaltar Saponiné Le Beuf étant un liquide qui n'est ni caustique ni vénéneux, peut être laissé entre toutes les mains.

DANS LES PHARMACIES

Se méfier des imitations que son succès a fait naître



Cinq vieillards russes qui assistèrent aux fêtes données l'an dernier en souvenir de la campagne de 1812. Tous se souviennent des événements de 1812 dont ils furent contemporains. Le premier, à gauche, âgé de 122 ans, a même participé à la bataille de Borodino en qualité de sous-officier.

LA LONGÉVITÉ HUMAINE LES CENTENAIRES

Par M^{me} la Doctoresse Georges YVES-ROY

La question de la longévité a de tout temps agité les esprits, et tous les peuples ont tremblé devant la tombe. La vie, c'est la joie, l'inondante clarté ; la mort c'est la nuit, la troublante incertitude. L'homme, à vrai dire, est appelé à une existence centenaire ; s'il n'atteint que rarement le terme normal de la vie c'est que rarement aussi il suit les règles qui l'y conduiraient. Combien il a tort ! Si les années apportent avec elles les déchéances irréparables de la vie physique, il ne semble pas que la pensée, subtile par tant de points, reçoive un préjudice parallèle, et l'on sait des esprits remarquables qui ont gardé leur parfaite vitalité sous le masque de la vieillesse. Les centenaires qui sont encore capables de faire œuvre utile sont toujours l'objet de vénération et d'envie ; leur exemple nous est un encouragement, un réconfort. Montaigne l'a dit : « Il n'est homme si décrépît, tant qu'il veoid Mathusalem devant, qui ne pense avoir encore vingt ans dans le corps. »

En ce premier article, notre distinguée collaboratrice, M^{me} la doctoresse Georges Yves-Roy, envisagera la longévité et les centenaires dans l'Histoire et étudiera les causes qui abrègent l'existence humaine. Dans un prochain article seront donnés des conseils à ceux qui aspirent à la longévité.

CE que l'homme peut faire de mieux, dit Goethe, « c'est de durer ». Vers ce « mieux » nous tendons tous, mais bien peu y parviennent ; nombre d'existences s'éteignent avant soixante-quinze ans, âge à partir duquel commence pour nous la longévité humaine.

Ce grand désir de vivre est inné au cœur de l'homme, et dès l'époque la plus reculée on s'est plaint de la brièveté de l'existence. Malgré les douleurs et la lutte, inséparables de l'existence, nous voulons vivre le plus longtemps possible. La mort nous répugne ; les religions nous promettent en vain d'éternelles béatitudes, notre bonheur terrestre, pourtant si relatif et si fragile, nous semble préférable.

Pour tenter de prolonger ce bonheur, pour éloigner la vieillesse et ses infirmités, les méthodes les plus diverses, les pratiques les plus invraisemblables se sont fait jour.

La longévité dans l'Histoire

Au milieu du paradis terrestre se trouvait, nous disent les livres saints, un arbre merveilleux, d'une essence incorruptible et divine, qui pouvait préserver l'homme de la maladie et de la mort.

Par sa désobéissance, Adam fut chassé de l'Eden et perdit les prérogatives que Dieu lui avait assignées. Mangeant du fruit qui servait d'épave à sa soumission, il mit des bornes à

ses jours créés sans bornes, et perdit l'innestimable privilège de l'immortalité.

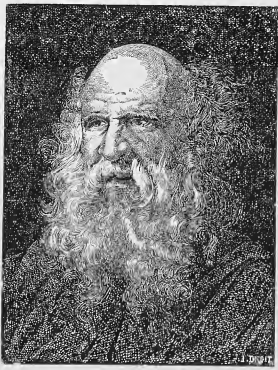
La mort cependant ne fut pas si prompt à frapper, car le premier homme, s'il faut en croire la genèse, vécut 930 années. Il serait redevable de cette longévité à l'ange même qui

le chassa de l'Eden. Emu de la rigueur du châtiment qui frappait Adam et touché de son repentir, Uriel lui donna, disent les Cabalistes, un rameau de l'arbre de vie. Précieusement conservé, d'après la légende, ce rameau permit aux premiers patriarches d'atteindre aux limites extrêmes de la longévité, mais il fut égaré dans le bouleversement du déluge. Toutes les recherches pour le retrouver furent vaines et dès lors la vie humaine fut réduite.

Astrologues, charlatans, magiciens, philosophes et médecins indiquèrent cependant d'innombrables moyens capables, à leur dire, de rallonger l'homme, de lui donner la longévité.

L'histoire des recherches, des efforts dirigés en ce sens, est une des plus curieuses qui soient. On y voit des idées étranges couder à tout moment des inspirations de sereine sagesse ; l'inanité des procédés les plus compliqués y contraste avec de surprenants résultats obtenus par les méthodes les plus simples.

Dans l'antique mythologie, Médée, la magicienne, prétendait rallonger à son gré les vieillards et prolonger leur vie. Au vieil Eson, entre autres, père de Jason qu'elle aimait, elle rendit la force et la vigueur. Ayant frappé le vieillard à la gorge, elle fit couler tout son sang, puis le remplaça par un suc merveilleux qu'elle avait préparé en faisant bouillir, entre autres ingrédients, le foie d'un vieux cerf et la tête d'une corneille blanchie par neuf siècles.



Château de Chantilly. — Tête de vieillard. Musée de Rouen.

C'était le pressentiment de l'opothérapie.

En Égypte, on crut avoir trouvé, dans le Symasma, le secret de la longévité. « Il était d'usage, nous dit Hufeland, de prendre au moins deux vomitifs par mois, et au lieu de se demander : comment va la santé ? on disait : comment va la sueur ? »

A la faveur d'un climat plus beau, une méthode plus esthétique naissait en Grèce. Pour conserver l'existence et ses jouissances trop passagères, l'exercice continu de nos forces y fut considéré comme « le moyen le plus sûr de donner plus de consistance aux principes de vie et de prolonger la vie elle-même. »

Hippocrate, ainsi que tous les philosophes et médecins de son siècle, ne connaissaient d'autres secrets. On inventa des méthodes pour donner au corps, selon ses besoins, plus ou moins de mouvement et de différentes manières ; telle fut l'origine de la gymnastique, ou l'art d'exercer le corps.

Le miel était aussi regardé, chez les anciens, comme un des spécifiques les plus propres à prolonger la vie. Pythagore, qui parvint à une grande vieillesse, sans cesser de jouir d'une excellente santé, en faisait un grand usage, et comme on demandait à Démocrite, âgé de près de cent ans, par quel moyen il était parvenu sans encombre à un âge aussi avancé, il répondit : « Par l'huile à l'extérieur, par le miel à l'intérieur. »

Plus tard, les Grecs et les Romains reprirent la méthode biblique, la *Géromachie*, ou l'art de rajouter, ou du moins de conserver un corps usé par le contact d'autres corps très jeunes. Le roi David avait employé la méthode, si nous en croyons le récit du premier livre des Rois :

Le roi David était vieux, avancé en âge ; on le couvrait de vêtements et il ne pouvait se réchauffer. Ses serviteurs lui dirent : Que l'on cherche pour monseigneur le roi une jeune fille vierge ; qu'elle se tienne devant le roi, qu'elle le soigne et qu'elle couche dans son sein ; et monseigneur le roi se réchauffera. On chercha dans tout le territoire d'Israël une fille jeune et belle et l'on trouva Abschag, la Sunamite, que l'on conduisit auprès du roi. Cette jeune fille était fort belle ; elle signa le roi et le servit ; mais le roi ne la connut point.

Nombre de faits relevés dans les ouvrages de Galien et de Paul d'Égine prouvent que cette pratique, remise en usage, leur était d'un secours très estimé et très fréquent dans la décadence sénile. Plus près de nous, vers 1728, la méthode géromique aurait été suivie, et Boerhave rapporte qu'il l'employa avec succès.

L'effet du singulier remède serait dû, dit-il, « à la haute efficacité de la fraîche haleine

des vierges, les chaudes, actives et balsamiques particules, poussées dans l'air par le poulmon et la perspiration des jeunes vierges, et pompées par un vieillard, communiquant à son sang un degré de jeunesse rétroactive qui prévient et écarte les affligentes infirmités. »

Cohaussen mentionne aussi qu'un certain Herminippe, maître d'école d'un établissement de jeunes filles, « vivant continuellement au milieu d'elles, respirant leur souffle dans lequel réside la matière première dans toute sa pureté, il avait, grâce à leur joyeux entourage, prolongé sa vie jusqu'à 115 ans. » Aussi Cohausen conseille-t-il de se soumettre matin et soir au souffle pur des vierges, à l'haleine des jeunes filles, ce « cordial des vieux ans. »

En Chine, la même recherche se poursuivait avec non moins d'ardeur. Là aussi on voulait trouver un remède capable de rajouter le corps, de prolonger l'existence, un breuvage

phale, on n'hésite pas devant le crime. Avec l'aloe, le safran et la myrrhe on compose un élixir de longue vie ; la manne a le pouvoir de conserver la santé et d'empêcher la vieillesse, et l'or potable est le breuvage divin, l'élixir de soleil et de vie.

Une des découvertes les plus sensationnelles du moyen âge fut celle du *Grand Œuvre* d'Arnaut de Villeneuve, dont voici à grands traits la formule :

1° An mois d'avril ou de mai, appliquer sur le cœur, pendant le sommeil, un emplâtre composé de safran, de roses rouges, de santal, d'ambre et d'aloe ;

2° Vivre pendant trente jours de poulets exclusivement nourris de froment cuit dans du bouillon concentré de vipères et d'herbes aromatiques ; manger en même temps des œufs frais et boire un vin généreux ;

3° Prendre par cuillerées « d'argent » un électuaire ambré composé de musc, de perles, d'or, de saphirs et d'émeraudes.

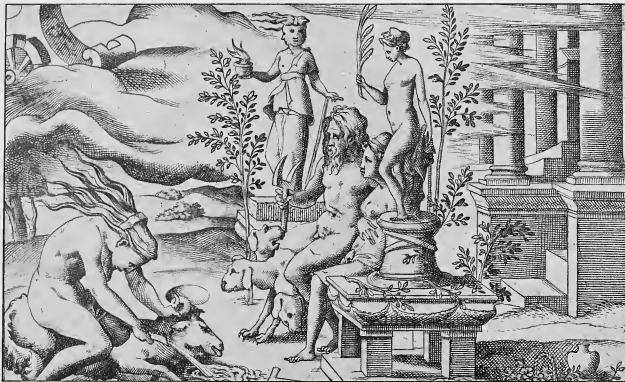
On achevait la médication en prenant une série de bains balsamiques, au sortir desquels on se mettait au lit pour y dormir et transpirer. L'illustre savant du xvi^e siècle promettait sérieusement des siècles d'existence à qui conque, tous les sept ans, suivrait sa prescription.

De tous les empiriques du moyen âge le plus célèbre est Nicolas Flamel. Le hasard fit tomber entre ses mains un manuscrit sur écorces d'arbres, couvert de dessins mystérieux. Là se trouvait, paraît-il, le secret de la transmutation des métaux, de la

pierre philosophale, de l'élixir de vie universelle, de toutes les chimères enfin dont se nourrissait le moyen âge. Nicolas Flamel passa vingt et un ans en méditation et déchiffra enfin le merveilleux grimoire. L'émotion fut considérable ; de toutes parts la foule accourut et Flamel acquit bientôt une immense fortune.

On pensa aussitôt trouver dans l'air « la nourriture idéale, le mercure universel » ; on chercha le secret de la longévité dans la terre adamique, persuadé qu'elle contenait encore quelques parcelles de l'arbre de vie et l'Écriture nous enseignant que le souffle de l'homme, le *spiritus vitalis*, réside dans le sang, on tira du sang humain un « don céleste » jusqu'alors inconnu : « Si, à l'heure de la mort, on en donne trois grains mélangés à du vin, on verra l'homme revenir à la vie, recouvrer la force de parler ou de faire son testament, et des vieillards qui en useront à doses légères retrouveront la souplesse et la gaieté des jeunes années. »

De l'emploi de l'élixir de vie, extrait du sang



La magicienne Médée sacrifie un monton noir au temple d'Hébé et d'Hécate afin d'obtenir le royaume d'Éson, père de Jason. Cette vieille gravure est tirée d'une série devenue fort rare, due à la plume de René Boyvin d'Angers (xv^e siècle) et consacrée à l'illustration de la Conquête de la Toison d'Or. (Collection du D^r Bord.)

« Devant l'autel d'Hécate et de Junon »

« Près d'Éson et sa femme ravie »

« Un monton noir elle sacrifie à Junon »

« De s'accrocher du vieil Éson la vie »

L'opération de Médée fut assurément efficace : Éson atteignit à une extrême vieillesse.

de vie et d'immortalité. Jean Réville, dans son *Histoire des religions*, nous conte à ce sujet d'amusantes anecdotes.

Mais la période la plus féconde en idées neuves sur cette matière est incontestablement le moyen âge. Les tendances mystiques des peuples orientaux ont pénétré en France ; le fanatisme produit des conceptions délirantes, aucune absurdité ne rebute l'esprit humain.

On tente de capter les rayons du soleil, de fabriquer une poudre dont le contact aurait changé le plomb en or et ramené en arrière, vers la jeunesse, ceux qui en auraient fait usage. On tire des remèdes de longévité « de la chimie, de l'empire des esprits », des animaux, des végétaux, des écritures sacrées, de l'examen des astres : c'est le chaos, c'est la nuit.

L'ambre est regardé comme un coagulum des rayons solaires, principe de vie ; les amulettes et les talismans sont en honneur ; on essaie de concentrer la rosée pour en faire un remède à toutes maux ; pour trouver la pierre philoso-



Abigail ou Abischag, la Sunamite, d'après un dessin de Staal, qui fait partie de la belle série dite des « Femmes de la Bible ».

« Me voici ! »

humain, à celui du sang frais en nature, il n'y avait qu'un pas ; il fut bientôt franchi, et Louis XI, dans sa folle terreur de la mort, fut assez insensé pour sacrifier un jeune homme et s'abreuver de son sang...

En dépit de toutes les conceptions du moyen âge, l'espoir de la longévité n'avait été qu'une déception cruelle : le *xvi^e* siècle avec Paracelse, dit le *Thaumaturge*, devait permettre à nouveau l'espérance. Cet homme étrange, qui prétendait avoir découvert l'esprit vital incorporé, remplit l'Europe entière du bruit de sa renommée ; il mourut malheureusement à quarante-sept ans... en promettant l'immortalité à ses adeptes.

Au *xvii^e* siècle viennent cependant de véritables Argus en anatomie et en chimie ; les recherches longévités se poursuivent sur un terrain nouveau.

D'après la théorie alors nouvellement émise par Harvey, la santé et la vie résultent de la libre circulation du sang et des autres liquides du corps humain, la maladie dans un retard plus ou moins grand de cette circulation, la mort dans son arrêt, sa cessation totale. Il importe donc d'écarter tout ce qui est obstacle à ce mouvement. Parmi ces obstacles, aucun n'est plus puissant que l'*acide*, qui ruine peu à peu le mécanisme vital, qu'il faut proscrire à tout prix. « C'est le diable en personne qui l'a inventé pour faire périr les hommes, dit Stéphane Blancard, et nous pouvons vivre plus de 100 ans, si nous nous abstenons de l'acide et du froid. »

En 1666, Denis Emmerets imagina un procédé thérapeutique nouveau, la transfusion sanguine dont, un moment, la science longévité espéra des merveilles. Le sang étant le principe et l'âme de la vie, on admit la possibilité de prolonger presque indéfiniment l'existence, en injectant dans les veines d'un vieillard un sang jeune et vigoureux. On crut avoir résolu le problème du rajeunissement perpé-

tuel, mais cet espoir fut de courte durée : la transfusion sanguine mal exécutée amena des désastres et fut bientôt proscrite. Elle devait être cependant le point de départ de toute la sérothérapie moderne, si féconde en beaux succès.

Mais au siècle suivant devaient apparaître le baron Léopold Hirschsen, Mesmer, et le fameux comte de Saint-Germain.

De tous les charlatans du *xviii^e* siècle le plus célèbre est sans conteste Cagliostro qui, vers 1789, devait encore séduire les masses par le prestige du merveilleux. Ravalaient la science à l'état de mensonge ; il la faisait servir au profit de son ambition sans frein et, prétendant avoir vécu, grâce à son élixir, des milliers d'années, il endormait les craintes et berçait la France d'illusion.

Ce fut la fin des superstitions ; Cagliostro disparu, on abandonna définitivement les médications hasardeuses et les vaines panacées. Savants et médecins cherchèrent avec un intérêt passionné, peut-être non exempt d'égoïsme, à pénétrer les causes de la dégénérescence sénile précoce.

Connaitre l'origine du mal, n'est-ce pas, en effet, en connaître à moitié le remède ? *Vere scire, scire per causas.*

Des causes qui abrègent l'existence humaine

Au premier rang des facteurs incriminés se place l'intoxication chronique de l'organisme

par les poisons de toute nature, exogènes ou endogènes.

De tous les poisons exogènes l'alcool, sous ses formes multiples, est le plus répandu, le plus absorbé. Sous mille étiquettes flatteuses, le poison se dissimule, surnois et trompeur. Donnant à l'homme une énergie factice, il semble lui communiquer une vivifiante chaleur ; la déchéance et la mort seront son œuvre cependant.

L'alcool possède en effet sur le système nerveux une action déprimante, et sous couleur de donner un moment la joie de vivre, il irrite le cerveau, déséquilibre la pensée, vieillit prématurément les tissus, nous tue dans les manifestations multiples des scléroses artérielle et viscérale.

Malgré ces funestes effets, on trouve cependant, parmi les éthyliques, d'assez nombreux centenaires.

D'après la *Chronique médicale* la paysanne Obst, qui travailla aux champs jusqu'au dernier moment et qui buvait ordinairement deux grands verres d'eau-de-vie par jour, serait morte à 155 ans.

Cabanès nous rapporte encore que le chirurgien Politmann, mort à 140 ans, et qui la veille de sa mort procédait à une opération fort difficile, avait l'habitude depuis l'âge de 25 ans de s'enivrer tous les soirs.

Citons enfin ce propriétaire irlandais nommé Brown qui vécut 120 ans, et dont Caren, dans



Abigail ou Abischag, la Sunamite, la front ceint d'une couronne de fleurs, est conduite au Roi David. (Gravure de Patas, d'après le tableau de Guido Reni)



Fontenelle, mort centenaire (1657-1757). Il publia à l'âge de 95 ans son livre sur la « Théorie des tourbillons cartésiens ».

La Description de Cornouailles, rapporte l'épitaphe ainsi conçue :

Sous cette pierre gît Brawn qui, par la seule vertu de la bière forte, sut vivre 120 hivers. Il était toujours ivre, et si redoutable dans cet état que la mort même le craignait. Un jour que malgré lui il avait été obligé de s'asseoir, la mort sut profiter de l'occasion, l'attaquer par derrière et triompher enfin de cet ivrogne sans pareil.

Foissac mentionne aussi le cas d'un tonnelier de Metz, décédé le 22 mai 1760 à 108 ans, et qui buvait tous les matins un verre d'eau-de-vie; mais à mesure qu'il avançait en âge, il augmentait la dose, et dans les trois dernières années de sa vie on calcula qu'il en avait absorbé 500 litres.

Faut-il de ces faits conclure à l'inanité des boissons enivrantes? Certes non, et nul ne peut nier aujourd'hui leurs formidables ravages.

Si parmi les alcooliques nous pouvons noter quelques centenaires, il n'en est pas de même pour les fumeurs; la longévité est chez eux extrêmement rare, et Pflüger, le physiologiste, rapporte que parmi les nonbreux centenaires qu'il a eu l'occasion d'étudier, il n'a trouvé qu'un seul fumeur âgé de 107 ans.

Après une première phase d'euphorie plus ou moins longue, le tabac agit sur nos tissus à la manière d'un toxique et s'attaque au système cardio-vasculaire. La nicotine, ou plutôt le riche ensemble de substances toxiques que contient la fumée du tabac, détermine une hypertension dangereuse, peut provoquer des désordres graves du côté de l'appareil rénal; par l'intermédiaire de la circulation sanguine, il agit de plus sur le système nerveux, et l'on comprend qu'il ne soit plus guère de longévité possible quand l'être tout entier est aussi complètement, aussi dangereusement intoxiqué.

Interrogés sur leur façon de vivre, les membres de l'Ozone Park, cercle de longévité de Brooklyn (New-York) déclarèrent tous n'avoir jamais fumé. La Ligue contre l'abus du tabac compte parmi ses adhérents plus d'un centenaire.

Si l'alcool et le tabac abrègent notre vie, les boissons aromatisées, par l'alcaloïde ou l'huile

essentielle qu'elles contiennent ne sont pas moins dangereuses; le café qui, malgré la prédiction de M^{re} de Sévigné, ne « passe » pas, le thé et l'absinthe, ce grand poison moderne, nous sont, entre autres, particulièrement redoutables. On raconte pourtant qu'Elisabeth Durieux, de Villeroux, en Savoie, dont nous connaissons un portrait à l'âge de 114 ans, prenait chaque jour jusqu'à 40 tasses de café le plus noir et n'en fut jamais incommodée.

Mais ce n'est là qu'un fait exceptionnel; la règle n'en subsiste pas moins.

L'intoxication chronique exogène ne s'est pas seule en jeu dans l'apparition de la sénilité précoce : une grande place doit être faite aussi à l'intoxication chronique de nature endogène.

Frappé de l'aspect vieillot des myxoédémateux, le D^r Lordat émit l'idée que la « sénilité » était un processus morbide consécutif à la dégénérescence, tant de la glande thyroïdienne que des autres glandes vasculaires sanguines; il assimilaient en quelque sorte la vieillesse à une auto-intoxication thyroïdienne.

Un certain nombre de signes constituant la sénilité se retrouvent en effet dans le myxoédème : diminution des forces, pertes de l'énergie physique et psychique, rhumatismes vagues, fourmillement, sensation de pesantier, inappétence, ralentissement de la circulation, de la respiration et des fonctions digestives, sensibilité au froid, abaissement de la température, ralentissement des mouvements, paresse intellectuelle, une certaine confusion dans les idées, tels sont les signes communs.

Mais si les thyroïdémies ressemblent à des vieillards, s'ils présentent quelques symptômes d'une analogie frappante, ils s'en distinguent par beaucoup de points dont le plus caractéristique est l'infiltration œdémateuse de la peau surtout marquée au niveau du cou et des aisselles. L'amaigrissement sénile est remplacé par un développement musculaire exagéré, et tandis que le visage des vieillards est parcheminé, sillonné de rides profondes, le tégument des myxoédémateux s'empâte de plus en plus, la face prend le type lunaire.

Si la théorie thyroïdienne de la vieillesse ne subsiste pas tout entière, l'influence de l'auto-intoxication sur l'organisme n'en est pas moins incontestable. Les expériences du D^r Josué ont montré le rôle de l'adrénaline dans la genèse de l'athéromie, athéromie reproduit de façon typique chez le lapin par injection de l'extrait des capsules surrénales.

Indépendamment de l'intoxication endogène, liée aux altérations glandulaires, il faut tenir compte de celle qui résulte des toxines émises par les germes pathogènes de toute nature qui peuvent, accidentellement, envahir l'organisme.

L'intoxication chronique due au spirochète de Schaudinn en est un exemple frappant, et l'enfant lui-même, contaminé dans l'utérus, présente l'apparence de la sénilité.

« C'est un vieillard en miniature, dit Fournier, à face ridée, à peau terreuse, bistrée et comme trop grande pour ce qu'elle contient. »

L'empoisonnement chronique exogène ou endogène de l'organisme n'est pas le seul facteur s'opposant à la longévité humaine.

Le défaut d'hygiène alimentaire et physique, les excès de toute sorte répétés, causes adjuvantes de maladies infectieuses aiguës ou chroniques, sont aussi des facteurs importants de notre déchéance.

Le surmenage en est encore une cause fréquente. Autant l'activité physique sagement réglée est salutaire, indispensable à la santé, autant son abus est funeste. Plus dangereux encore est le surmenage intellectuel, surtout quand il nous prive de sommeil, ce grand modérateur de la vie, qui préside à l'élimination des toxines de l'organisme.

Il existe enfin toute une série de causes morales qui mettent obstacle à la longévité.

Les grands ressorts de l'organisme résident en effet dans le système nerveux; son intégrité importe donc au plus haut point. Or les impressions vives, répétées, mettant en jeu une sensibilité excessive, affaiblissent rapidement la mesure de nos réactions. Les émotions, les chagrins, les passions, nos épreuves sans nombre, jouent donc un rôle considérable dans la brièveté de la vie. Fontenelle à 100 ans se flattait d'avoir vécu dans une égoïste insensibilité; et souvent il se plaisait à dire en exagérant : « Pour vivre longtemps, deux choses sont surtout nécessaires à l'homme; un bon estomac et un mauvais cœur. »

Nous ne saurions être insensibles à certaines douleurs, mais à côté de chagrins légitimes, inévitables, que d'autres pourraient être évités!

Une cause morale trop méconnue, et qui pourtant exerce une sérieuse influence sur la brièveté de la vie, est la crainte de la mort. Jean Finot, dans son beau livre : *Philosophie de la longévité*, en a traité de main de maître :

Très souvent, dit-il, l'homme arrivé à un certain âge ou même à un certain état d'âme, subit une auto-suggestion de la mort. Il se croit parvenu à sa fin, et se nourrit autant des appréhensions de la mort que des aliments vitaux. A partir de ce moment, la mort le fascine. Il voit avec angoisse ses appels partout et toujours. L'attente philosophique et salutaire de l'Ân-delà cède la place à la crainte nerveuse et lâche d'être séparé de la vie. On se nourrit de cette crainte, on s'en intoxique



Le D^r Lordat, professeur à la Faculté de Médecine de Montpellier, puis doyen de cette Faculté, mort en 1870 dans sa 98^e année.
(Lithographie de D^r Ferdinand Haas.)

et on en meurt. Si l'on était persuadé que les 70 ans qu'on a atteints sont loin d'être la limite de notre vie, on fournirait peut-être une carrière double. Car, n'oublions pas que la crainte de la mort nous prive de tout, sans excepter la faculté de vivre.

Il importe donc que l'homme sache qu'il peut et doit parvenir à la longévité ; et l'on ne saurait trop redire que la durée naturelle, normale de la vie humaine, est d'au moins 100 années.

Ce cours centenaire que nous assignons à l'existence humaine n'est point une illusion ou une légende. Ce n'est pas davantage une simple vue de l'esprit ; la preuve scientifique, anatomique et physiologique en est faite aujourd'hui.

Elle fut découverte et fixée par Flourens qui observa que dans toute la série animale la durée normale de la vie est de 5 fois le temps de la croissance ; l'homme mettant 20 ans à croître, la suture épiphysaire se faisant chez lui de 20 à 21 ans, doit vivre 5 fois ce temps, d'où résulte pour lui une vie normale de 100 ans. Ce n'est qu'exceptionnellement qu'elle dépasse ce terme. Des raisons accidentelles aussi en arrêtent le cours avant cette heure ; c'est qu'en effet « avec ses mœurs, ses passions, ses misères, l'homme ne meurt pas, dit Flourens, il se tue ».

La plupart des hommes périssent donc accidentellement avant le terme normal de leur vie, mais certains l'atteignent et le dépassent. Il ne peut être question de la longévité des

premiers patriarches. Jared ayant vécu, d'après la Bible, 962 ans, Seth 912, Enos 905, Mathusalem 969, Lamech 777.

Les Cabalistes, nous l'avons vu, expliquent de façon très poétique cette longévité antédiluvienne. Mais leur explication, si jolie soit-elle, n'en est pas moins trop simpliste, et il est aujourd'hui reconnu que la chronologie de ces temps reculés était bien différente de la nôtre.

À côté des longévités bibliques, nous en trouvons de profanes qui ne sont pas moins extraordinaires. Plus nous entrons dans les siècles historiques, plus la réalité s'affirme, et de nos jours il meurt en France chaque année environ 150 personnes âgées de 100 ans et plus.

On conteste ordinairement les déclarations faites par les centenaires, les octogénaires mettant souvent autant de coquetterie à se charger d'années que les femmes à se rajourner. Mais cette réserve faite, nous possédons d'assez nombreux exemples pour admettre l'existence fréquente des centenaires.

Citons seulement parmi les plus notoires :

Antoine Arnaud, avocat au Parlement de Paris, chef de cette famille dont le nom jeta tant d'éclat sur Port-Royal, qui en 1619 avait plus de 103 ans.

Annibal d'Estrées, maréchal de France, frère de la belle Gabrielle, qui mourut à 101 ans. Vingt ans auparavant, on lui avait

enlevé un énorme calcul qu'on porta solennellement à Notre-Dame de Liesse et qu'on suspendit en *ex-voto*. Le père Jean Cômes, docteur de la Faculté de Paris, confesseur de saint François de Sales, mourut en 1666 à l'âge de 111 ans.

Henri Le Bouthelier de Rancé, frère du réformateur de la Trappe, mourut en 1726, âgé de 101 ans.

Fontenelle, le spirituel philosophe, qui jusqu'au dernier moment conserva cette délicatesse de pensée, cette subtilité d'expression qui avait fait de lui un des hommes les plus recherchés de son siècle.

M^{re} Lullin, la dernière passion de Voltaire, qui, le 9 janvier 1759, lui adressait pour son centenaire les vers suivants :

Nos grands-pères vous virent belle,
Par votre esprit vous plâiez à 100 ans ;
Vous méritiez d'épouser Fontenelle
Et d'être sa veuve longtemps.

M^{re} de Morevil, mère de la marquise de Mazières, grand mère de la princesse dauphine, mourut, dit Brantôme, dans sa 102^e année.

Chevreul enfin, l'illustre professeur du Muséum, qui aimait à se dire « le doyen des étudiants de France ».

On pourrait allonger indéfiniment cette liste.
(A suivre.)

L'HERBIER DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU

Par le D^r Paul RAYMOND

Professeur agrégé des Facultés de Médecine

Le grand amour de la nature que manifesta toujours Jean-Jacques Rousseau nous explique la passion qu'il eut durant sa vie entière pour l'herborisation. Une gravure de Le Barbier, que nous avons eu la bonne chance de retrouver et de publier parmi les lignes si folles et si fraîches de M. le D^r Paul Raymond, représente Rousseau, dans les dernières années de sa vie, une loupe et une fleur à la main, un volume de Linné à ses pieds. Un des premiers il avait adopté, et avec enthousiasme, les classifications nouvelles de l'illustre botaniste. Non qu'il se crût savant lui-même, il n'était en botanique qu'un amateur passionné. « Tant que j'herborise, disait-il, je ne suis pas malheureux. » En 1775, il avait vendu son magnifique herbier à un Anglais et se contenta de collectionner dès lors les fleurs communes qu'il trouvait dans ses promenades aux environs de Paris. Agé de 65 ans il se livrait encore à sa passion favorite, herborisant, quand il ne pouvait sortir, sur la cage de ses oiseaux ; les plantes n'ont-elles pas été « semées avec profusion sur la terre, comme les étoiles dans le ciel, pour inviter l'homme à l'étude de la nature ? »

PAR un beau dimanche de juillet 1787, le professeur Baillon, de sévère mémoire, flanqué de son fidèle Achate « Plantain », ainsi que nous appelons irrévérencieusement ce brave organisateur des randonnées botaniques de la Faculté de Médecine, nous conduisit à travers les prés fleuris et les bois odorants à Ermenonville où « la jeunesse des écoles » va magnifier Rousseau dont on fête le centenaire.

Papaver rhœas, *Centaurea cyanus*, répète, impassible, le professeur Baillon quand on lui présente, pour la vingtième fois, un coquelicot ou un bluets et, sans nous apercevoir de



Jean-Jacques Rousseau composant son *Emile* dans la vallée de Montmorency.

(Gravure du cabinet des Estampes, d'après le tableau d'Albrier.)

la distance, nous voici dans le parc d'Ermenonville, à l'île des Peupliers. L'un de nous se détache pour porter sur le premier tombeau de l'ami de la nature une gerbe de fleurs et les hommages de la génération de cocardiards que nous sommes. Gloire à Rousseau littérateur, éducateur, moraliste, remueur d'idées ! Honneur à Rousseau botaniste ! Ah mais non ; trêve du *Papaver rhœas* pour aujourd'hui ! Tout à la joie en cette fête de jeunesse, et à demain les fleurs des bois avec les fleurs de rhétorique.

Vingt ans après ! Hélas, non, vingt ans après, c'est la fiction, mais bien trente-quatre ans après ; c'est la triste réalité. Dimanche 23 juin 1912 ; on fête, en ce même parc d'Ermenonville, le deuxième centenaire de la naissance de Rousseau et je viens d'assister, dans un délicieux théâtre de verdure, sous les tilleuls qui embaument, à la représentation du *Devin du Village*. C'est frais, pimpant, aimable, genre bergerie Trianon. Ces ariettes me changent des tonitrueuses orchestrations de l'hiver dernier. Petite musique, déclare mon voisin en se levant. Allons bon ! encore un génère ; je me sauve vers l'île des Peupliers où il me semble bientôt apercevoir, planant comme un fantôme, l'ombre de ma jeunesse envolée. Où sont-ils les joyeux



Jean-Jacques Rousseau herborisant.

Dessin de Le Barbier l'aîné; gravure de Berthel (*Les Réveries*; 7^e promenade).

Rousseau, dans cette jolie gravure de Le Barbier reçoit des plantes agrestes des mains d'un enfant; il tient une loupe à la main; un volume de Linné est ouvert à ses pieds. Un des premiers il avait adopté, et avec enthousiasme, les classifications nouvelles de l'illustre botaniste.

compagnons d'alors? Mais où sont les neiges d'antan? Et voici qu'à son tour se dresse devant moi notre maître Baillon, évoquant Jean-Jacques, ce coureur de ces bois, Jean-Jacques botaniste. Mais je l'ai connu, moi aussi, Rousseau botaniste, à preuve que je vais, avec vous, feuilleter l'un de ses herbiers.

En 1762, après la publication de l'*Emile*, Rousseau est obligé de quitter Genève. Il se réfugie à Yverdon, chez son ami Roguin où il fait la connaissance de la nièce de son hôte, M^{me} Boy de la Tour, qui habite Lyon et qui lui offre l'hospitalité dans une maison de campagne qu'elle possède à Motiers, dans le val de Travers.

M^{me} Boy de la Tour avait une fille, Madeleine, alors âgée d'une quinzaine d'années et qui devint vite la grande amie de Rousseau. Madeleine, comme il l'appela, épousa à Lyon Étienne Delessert, banquier et agronome, et l'un de ses fils fut le célèbre Benjamin Delessert qui, le premier, réussit à fabriquer en France le sucre de betterave et fut décoré de la main de l'empereur, enchanté de l'appoint que cette découverte apportait à ses idées politiques sur le blocus continental. Benjamin Delessert est aussi connu comme botaniste, et son herbier, qui appartient aujourd'hui à la ville de Genève, ne renfermait pas moins de 8.000 espèces décrites par de Candolle. C'est sans aucun doute à sa mère que Benjamin Delessert devait son goût pour la botanique, car nous la voyons, dès 1772, s'adresser à Rousseau pour l'aider dans l'enseignement de cette science à sa fille aînée

alors âgée de cinq ans (1) : « Je voudrais savoir, répond Rousseau, de Paris, le 16 avril 1772, si c'est tout de bon que M^{me} Delessert veut amuser sa fille à la connaissance des plantes. Je serais comblé de pouvoir, au moins dans ces bagatelles, aider à ses soins maternels. Je me ferais le plus dévoué amusement de concourir aux siens en lui communiquant là-dessus mes idées. Mais je dois avouer que ma paresse serait moins évertuée si je croyais qu'elle ne suivit cette petite étude que par complaisance et, comme on dit, par manière d'acquies. Je vous demande, Madame, de vouloir me parler là-dessus de bonne foi. » La vocation est, paraît-il, sérieuse; Rousseau envoie une collection de plantes et ainsi se forme un important herbier qui se trouve encore aujourd'hui dans la famille Delessert. M. le baron Hottinguer, avec une bonne grâce dont je ne saurais trop lui être reconnaissant, m'a permis d'en tourner les feuillets, et de l'une des nombreuses lettres que j'ai eues sous les yeux je ne détacherais que ce passage, parce qu'il montre bien le soin que Rousseau apportait à une étude aimée entre toutes : « Lettre à M^{me} Delessert; Paris, 28 mai 1774. Je lui remet un petit échantillon d'herbier commencé depuis longtemps, maintenant achevé à la hâte et que j'ai mieux aimé laisser imparfait que de manquer cette occasion de vous le faire passer. Ce petit essai est destiné pour l'aimable Madelon, qui pourra le

continuer et l'enrichir à son aise si elle conserve assez de goût pour la botanique pour s'en occuper quelquefois... Ce petit herbier devait être divisé en deux cahiers, même en quatre, pour plus de commodité. Mais on a cousu la peau qui doit soutenir les ardoillons des boucles trop près du bout du lien; et afin que ce lien ne fût pas déchiré par la boucle, il a fallu rendre le contenu plus épais et tout mettre en un seul cahier. »

Avec quelle délicatesse Rousseau a étalé, puis fixé par des languettes de papier doré toutes ces plantes, au nombre de 180, dont il a négligé pourtant la racine, ne faisant porter l'attention de son élève que sur les fleurs et les feuilles! Et ce sont des conseils écrits de sa main, d'une écriture régulière et large, des recommandations, des observations :

« *Urtica urens*, l'ortie grêlée, à chercher.

« — Je n'ai jamais pu bien dessécher la grande ortie; non seulement elle noircit, mais elle pourrit. — *Anémone des bois*. Les racines de cette plante rampent tellement sous la terre qu'elles forment un tissu non interrompu qui garnit quelquefois tout un bois; elle ne fleurit qu'au commencement du printemps. — *Matricaria aster*. C'est une plante étrangère. — *Lycopsis arvensis*. La buglose torticoli, parce que le tube de la corolle fait un coude très

singulier que le calice cache, mais qui se voit quand on arrache la corolle. — *Ornithogale* ou lait d'oiseau ou dame d'once heures. — *Tentaculum scordium*. La plante sent l'ail assez fortement. — *Delphinium consolida*. Le pied d'alouette des champs. Celui des jardins, quoique très semblable au premier coup d'œil, est une autre espèce. — *Centunculus minimus*; centulle. Cette petite plante n'est connue que des botanistes; elle ne vient que dans les lieux humides où l'eau a longtemps séjourné et n'est pas facile à apercevoir (sic) sous l'herbe. »

Je continue à tourner les feuillets et quelle n'est pas ma surprise de rencontrer un *Drosera rotundifolia*, cette fine plante carnivore qu'avec le professeur Baillon nous allions chercher dans un fossé de la forêt de Montmorency. Le *ros solis* (pourpiers), a écrit Rousseau. Mais comment n'a-t-il pas signalé à sa jeune élève le féroce appétit de cette plante sanguinaire dont sont visibles encore les poils tactiles tout prêts, semble-t-il, à se refermer sur quelque insecte imprudent, attiré par l'odeur. La cruauté des plantes! Quel thème pour l'âme sensible de Rousseau et comment a-t-il laissé échapper une telle occasion de rationner? Serait-ce dans ce même fossé de Montmorency qu'il a récolté, lui aussi, ce *Drosera*, alors qu'il était l'hôte de M^{me} d'Epinau? La chose serait possible car, dans sa lettre d'envoi de l'herbier (28 mai 1774), Rousseau déclare qu'il y a longtemps qu'il l'a commencé.

Voici maintenant dans une lettre la description des tithymales : « Les tithymales sont un genre de plantes qui fournissent, quand on les rompt, un lait caustique qui fait tomber les vermes et qu'il ne faut pas laisser séjournier sur



Jean-Jacques Rousseau dans le parc d'Ermenonville.

Portrait grave, dessiné sans doute par Frédéric Mayer, ou d'après lui, (Collection Hippolyte Buisson.)

(1) Marguerite-Madeleine

Delessert, épouse

Gautier, 1767-1838.



De 1736 à 1741, Rousseau vécut aux Charmettes, séjour délicieux, auprès de M^{me} de Warens. C'est là la période la plus heureuse de sa vie.

« ... Je me levais avec le soleil, et j'étais heureux ; je me promenais et j'étais heureux ; je parcourais les bois, les coteaux, les vallons, et le bonheur me suivait partout, il n'était dans aucune chose assurable, il était tout en moi-même et ne pouvait me quitter un seul instant. »

En une de ses promenades sa mère, qu'il accompagnait découvrit un jour de la pervenche en fleur. Trente ans après, en 1761, Rousseau, se promenant avec son ami M. du Peyron, trouva lui-même une pervenche fleurie. La présente gravure de Chasselas, gravée par Dupré, nous dit sa joie, car à cette vue le souvenir de jours heureux revint soudainement à sa pensée :

« Je commençais alors, dit Rousseau, d'herboriser un peu. En montant et descendant parmi les buissons, je poussai un cri de joie : « Ah ! voilà de la pervenche ! » et c'en était en effet. Du Peyron s'aperçut du transport, mais il en ignorait la cause. »

(Les Confessions, livre VI.)

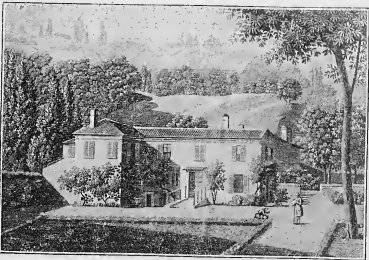
la peau quand on manie ces plantes. Mais l'atouchement de la plante n'est point nuisible ; en la laissant un peu flétrir, le lait se dessèche et tarit bien vite ; alors on peut manier la plante et l'arranger sans aucun inconvénient... La fructification des thymales est extrêmement singulière et curieuse, mais la description serait un peu longue et j'ai grande envie d'exercer tellement vos yeux à vous fournir les descriptions que vous n'avez plus besoin de miennes. En examinant les plantes de ce genre, vous remarquerez qu'elles portent presque toutes leur fructification en ombelles quoique ce ne soient pas des ombellifères. »

A propos du mouron, nous relevons cette phrase : « C'est ici le mouron des bonnes femmes, qui en cueillent pour les oiseaux ; mais les botanistes et même les herboristes réservent ce nom pour le n° 5 (*Anagallis arvensis*) et n'appellent cette plante-ci que *Morgeline* ou *Aistine*. Il faut éviter l'équivoque pour les pauvres oiseaux, car le vrai mouron les tue, au lieu que celui-là leur fait grand plaisir et grand bien. »

Et, à propos de *Anagallis arvensis*, cette remarque : « ... Capsule sphérique que la nature semble avoir figurée avec plaisanterie, car quoique quand la capsule est bien mûre on y voye des traits marqués de haut en bas, en côte de melon, comme si elle devait s'ouvrir de

cette manière, néanmoins quand on la presse entre les doigts (*sic*) on est tout étonné de voir qu'elle s'ouvre en travers comme une boîte à savonnette. Ces traits marqués du haut en bas ne servent du tout à rien et sont une véritable attrape. Le maître daigne jouer quelquefois avec les disciples. »

Tel est le ton des leçons, et l'on conçoit qu'il ait plu à l'élève. Les remarques les plus judicieuses, les aperçus les plus élevés témoignent des qualités d'observateur et aussi de l'esprit de généralisation de Rousseau. Sous une apparence bon enfant il se montre vraiment maître en la matière ; puis il faut voir le *satisfait* qu'il donne à la jeune fille : « Je vous jure, adorable cousine, que je suis transporté de votre dernière lettre ... Vos plantes sont parfaitement bien



« L'Ermitage », aux environs de Montmorency, où J.-J. Rousseau habita d'après 1756 à décembre 1757. (Dessin de Gautier, gravure de Désiré)

conservées, les couleurs surtout, ce qui était difficile pour la fleur bleue, mais vous n'avez pas eu soin de dessécher aussi des feuilles qui, quand le genre est connu, servent à déterminer l'espèce. Ce sont de jolies phrases affectueuses : « Je me suis tellement perdu dans mon bavardage qu'il ne finit qu'avec mon papier. Je ne vous dis donc rien pour aujourd'hui de vous ni de moi, mais je charge votre cœur d'être l'interprète (*sic*) du mien. »

Et, pour nous borner, cette dernière phrase : « Prenez haleine, chère cousine, car voilà une lettre excédante. Je n'ose même pas vous promettre plus de discrétion dans celle qui doit la suivre, mais après cela nous n'aurons devant nous qu'un chemin bordé de fleurs. Vous en méritiez une couronne pour la douceur et la constance avec laquelle vous daignez me suivre à travers ces broussailles sans vous rebuter de leurs épines. »

Tout cela est frais et charmant, comme les fleurs elles-mêmes. Soigneusement, je replace dans leur boîte en acajou, sortie de fils de cuivre, ces précieux feuillots où chaque plante se trouve encadrée d'un double filet à l'encre rouge, et je referme les lettres à la « chère cousine » ainsi que Rousseau appelle gentiment la Madelon d'autrefois devenue mère de famille avisée, veillant de très près à l'instruction de ses huit enfants (!). Mais si les expressions

de « ma charmante tante ; ma belle grand-maman » m'ont semblé affectueuses, ce n'est pas sans tristesse que j'ai vu, dans une lettre, Rousseau appeler « maman » M^{me} Boy de la Tour. C'est M^{me} de Warens qui est, pour nous, la vraie et la seule « maman ».

J'ai vainement cherché, dans l'herbier, des plantes provenant de notre bois de Boulogne, où pourtant Rousseau herborisait souvent à cette époque (1770), alors qu'il habitait à Paris dans la Plâtrière (devenue la rue Jean-Jacques Rousseau). Il venait dîner sur l'herbe, au bois, et c'est là que se passa l'épisode de la pension de jeunes filles et du marchand d'oublies si joliment raconté par lui.

Avant de fermer la boîte, je n'ai pas manqué de copier une phrase que j'aurai plaisir à mettre sous les yeux de nos éducateurs modernes, je ne

dirai pas de l'enseignement supérieur puisqu'il est entendu que la botanique estropée-dessous de lui, mais de l'enseignement des autres succursales de l'*Alma parens* : « Lorsque vous me proposâtes, chère cousine, dit Rousseau, de vous donner connaissance de quelques plantes pour l'amusement de vos enfants, je jugeai qu'on pouvait leur rendre cet amusement utile par une étude un peu méthodique qui les accoutumât peu à peu à l'attention, à l'observation et surtout au bon raisonnement. Au lieu qu'une simple nomenclature qui ne chargerait que leur mémoire ne les amuserait pas longtemps, serait bientôt oubliée et ne leur servirait d'aucun profit après cet oubli. »

Et nunc erudimini...



Rousseau, au bois de Boulogne, est entouré de petites filles, et il leur offre des oublies. (Gravure d'Aveline)

(1) Ces lettres ont été publiées, en 1911, avec l'autorisation de M^{me} Bartholdi, petite-fille de « Madelon », par MM. Philippe Godet et M. Boy de la Tour.

L'IMPOSSIBLE EUTHANASIE

LES MÉDECINS ET LE DROIT DE TUER

Par le D^r Emile SICARD (de Marseille)

L'extrême liberté intellectuelle qui caractérise notre époque, l'assension rapide à la science de peuples nouveaux, sans traditions classiques, ont permis les conceptions les plus subtiles, les paradoxes les plus téméraires. Le respect de la vie humaine, tel que l'entendent les traditions médicales, a paru à certains moments perdre de sa rigueur; des médecins n'ont pas craint d'inoculer le cancer, la tuberculeuse ou la syphilis à des individus; ailleurs des enfants ont été livrés aux vivisections.

Et voici que l'euthanasie entre de plus en plus dans le domaine des réalisations. D'abord purement hypothétique, simple hardiesse d'écrivains épris d'originalité, elle court maintenant les journaux du monde entier en quête de vulgarisation scientifique. Des ouvrages de thèse, tels que « La Mort », de M. Maurice Maeterlinck, la défendent. Enfin elle a été mise en pratique dans des exemples trop nombreux. Dans les lignes qui sont offertes ici aux lecteurs d'Æsculape nous nous efforcerons de prouver qu'elles sont les raisons du non occides médical et de donner la solution scientifique d'un problème qui intéresse au plus haut point les médecins. Écartant toute discussion aux points de vue philosophique, social ou religieux, nous bornerons notre étude à une simple argumentation médicale (D'E. S.)

L'ŒUVRE de la belle mort est à l'étude en Allemagne. La proposition que discutera bientôt le Reichstag n'est pas la première du genre. La question a été débattue successivement en Saxe, en Italie et en Amérique. En dix ans, cinq projets de loi, sans compter les propositions soumises aux Assemblées médicales et les demandes particulières, ont été examinés. Le D^r Jules Regnault (de Toulon) a rapporté tout dernièrement ici (1) une partie des faits relatifs à cette intéressante question. Nous signalerons cependant, outre les projets de loi saxons, italiens (1903), américains (1912), et l'importante discussion de la *New-York State Medical Association* (oct. 1903), les deux bills déposés en 1906, aux Parlements de l'Ohio et de l'État d'Iowa.

Le premier fut inspiré par Miss Anna S. Hall, de Cincinnati qui, par humanité, disait-elle, sollicitait l'autorisation d'abréger au moyen du chloroforme les souffrances de sa mère incurable. Il fut adopté en première lecture le 23 janvier 1906. Toute personne, stipulait le bill, atteinte d'une maladie incurable, accompagnée de grandes douleurs, peut demander la réunion d'une Commission composée d'au moins quatre personnes, qui statuera sur l'opportunité de la requête.

Le projet de l'État de Iowa eut pour instigateur le D^r Gregory. Celui-ci proposait « que les personnes souffrant d'une maladie sans espoir, de même que les enfants hideusement conformés ou idiots, fussent débarrassés de la vie au moyen d'un anesthésique ».

Cette étrange législation eut plus de retentissement qu'on ne l'aurait cru. Un contre-projet fut déposé au Parlement de New-York déclarant que « toute personne qui, par des discours, circulaires écrites ou imprimées, messages, lettres, documents, prospectus, journaux, ar-

ticles de magazine ou publications de toute nature... préconiserait... le devoir de mettre à mort, sous le couvert de la loi, ceux qui sont atteints d'une maladie incurable, mentale ou physique, serait déclarée coupable de félonie ».

En 1910, un verdict de meurtre est rendu contre le chef de la colonie quaker en Floride, accusé d'avoir doucement et définitivement endormi au chloroforme, sur sa prière, un membre de la colonie. L'autopsie révéla que ce malade, tuberculeux et ayant abandonné tout espoir de guérir, n'avait que de très légères lésions pulmonaires. En 1912, Miss Sarah Harris demande aux juges de New-York l'autorisation, pour son médecin, de mettre fin, avec toute la douceur désirable, à d'atroces souffrances jugées incurables.

Il convient de signaler, en France, quelques faits analogues, très significatifs. Les journaux ont relaté, il y a quelques années, la fin terrible de cet individu qui, dans un accident de chemin de fer, se trouva pris, les jambes broyées, sous un wagon. Sur l'avis des ingénieurs, il ne fallait pas songer délivrer de longtemps le malheureux qu'une hémorragie abondante et la gravité du traumatisme condamnaient presque à coup sûr. Le blessé suppliait qu'on l'achevât à coups de revolver. Un médecin était présent qui ne crut pas devoir obéir à ses prières, auxquelles s'étaient jointes celles de quelques spectateurs. Personne d'ailleurs n'eut ce courage, et l'infortuné, après une nuit horrible, succombait. Plus récemment, l'étrange suicide de l'ex-député socialiste Lafargue défraya la chronique dramatique. Lafargue eût voulu mourir avant les premières atteintes de l'âge.

Son souhait, que d'autres firent avec lui :

Fais que je meure dans ma force et ma jeunesse,
Que mon dernier soupir ait un puissant [écho... (1)

ne s'étant pas réalisé, il décida de ne pas dépasser 70 ans. Il tint sa parole. Le 25 novembre 1911, il se suicida ainsi que sa femme,



« Panthée tire un poignard, l'enjonne dans son sein, pose la tête sur l'estomac d'Abradato et meurt. »

(Dessin de Moreau le Jeune, gravé par Helman.)
Abradato, roi de Susiane, ayant été tué dans un combat, Panthée fit porter le corps sur les bords du Pactole et se donna la mort. Sa douleur était trop forte pour qu'elle pût survivre à son époux.

(1) D^r Jules Regnault. *L'Euthanasie. Assensinat médical ou suprême charité. Æsculape, septembre 1913.*

(1) Laurent Tailhade. *Hymne à Aphrodite. (Le Jardin des Rêves.)*



Paul Lafargue, gendre de Karl Marx, ancien député, un des chefs du socialisme marxiste en France, se donna la mort, avec sa femme, il y a deux ans, pour éviter la vieillesse et la déchéance. Il avait fixé à 70 ans le terme fatal où il devait disparaître, il tint parole.

une fille de Karl Marx, en absorbant du cyanure de potassium.

Nous mentionnerons enfin le crime de cet ancien procureur de la République, M. Beguerrier qui, il y a un an, assassina sa femme atteinte d'hémiplégie, à cause des violentes douleurs qu'elle endurait. Il déclara en effet que, passant depuis quelque temps les nuits à côté d'elle, sur un fauteuil, il n'avait pu supporter plus longtemps le spectacle de ses souffrances et avait pris un parti énergique. Il lui avait, en effet, tiré trois balles de revolver, deux dans la région temporale gauche, une dans l'oreille droite. Arrêté, puis relaxé aussitôt, M. B. n'a plus été inquiété. La conduite de ce magistrat a été diversement appréciée. Le D^r Jules Regnaud dit à ce sujet : « Si une telle loi (le projet allemand) avait existé chez nous, on n'aurait pu poursuivre ce mari — un ancien magistrat — qui, il y a quelques mois, tua pour la débarrasser de ses souffrances, sa malheureuse femme qui, depuis longtemps, réclamait la mort à grands cris. » Il nous semble qu'il y a là une erreur, M. B. aurait été poursuivi et condamné.

En effet, le projet déclare que « lorsqu'un malade est tué sans douleur, sur sa demande personnelle et catégorique, l'auteur de la mort ne peut être poursuivi, si le malade a obtenu le droit à l'euthanasie, et si l'autopsie établit qu'il était incurable » (Art. 5). Or l'autopsie de la victime ne permit de découvrir aucune maladie organique. Il faut, à notre avis, que la conscience juridique soit bien incertaine puisque le cas de M. B. n'a même pas été soumis aux tribunaux.

Ces quelques faits montrent assez l'acuité de la question, dont revues et journaux s'emparent chaque fois volontiers et qui suscita tant de discussions d'autant plus creuses et embrouillées que les médecins seuls nous semblent pouvoir discuter là-dessus. De temps en temps, au contraire, la théorie euthanasiste est reprise par quelques littérateurs qui la commentent comme une subtilité académique ou par quelques âmes sensibles incapables de supporter l'idée de la douleur. Le corps médical s'est toujours presque unanimement opposé à cette doctrine. La question a été tournée et retournée, placée sur le terrain philosophique, religieux, social, médical, une foule d'arguments ont été lancés pour ou contre le droit de tuer un individu dans certaines circonstances. « Le droit de mourir », telle est la formule malheu-

reuse, importée d'Amérique, qui veut intituler le débat. « Dans ce cul-de-sac où le voilà jeté, écrit le D^r Tardieu (1), pourquoi le malade ne se suiciderait-il pas ? En fait, le malade se suicide rarement. » C'est que le cœur lui manque. Voilà qui est inadmissible, ont dit les euthanasistes, et ils proposent qu'un homme au courage éprouvé, le médecin par exemple, exécute la petite opération. C'est donc plutôt « le droit de tuer » ; qu'il faudrait dire.

Il nous a paru intéressant de rechercher quels arguments basés sur la vocation et la tradition médicales d'une part, sur l'incertitude de notre art, de l'autre, peuvent être opposés aux idées de patrie suprême des euthanasistes.

Il serait tout d'abord utile de savoir si, parmi les coutumes des peuples primitifs, les institutions de l'antiquité et des temps modernes, on trouve quelques pratiques analogues.

D'après les recherches de M. Grimm, c'était la règle chez les Germains de tuer les vieillards et les malades chroniques, ou de les enterrer vivants. Hélien (2) rapporte que, chez les habitants de la Sardaigne, les vieillards étaient exterminés à coups de masse par leurs propres fils. En Birmanie, un incurable devait se pendre. Aujourd'hui encore, les Polynésien, les Australiens, les Mélanésien délaissent les vieillards et les incurables devenus incapables de se suffire à eux-mêmes. Souvent on les tue ou on les mange, ce qui correspond à des idées religieuses. Les Fidjiens enterraient vivants leurs vieux parents. Les Esquimaux pratiquent le suicide quand la maladie ou les douleurs deviennent intolérables.

Leur manière d'en finir avec la vie, écrit Roald Amundsen, qui a vécu dix-sept mois avec eux, est vraiment curieuse : une courroie est tendue d'un mur à l'autre de la hutte à environ trente centimètres du sol. Le malade, laissé seul, essaie de s'étangler en appuyant la gorge contre la courroie, tandis que les membres de la famille regardent par des trous pratiqués dans le mur ; si le patient ne parvient pas promptement au résultat désiré, un spectateur vient l'aider et presse sa tête contre la courroie.

Il semble qu'il y ait, à la base de cette pratique des Esquimaux, des considérations de pitié pour celui qui souffre. Bien différentes sont les raisons des autres peuplades.

Un des traits les plus remarquables des sociétés sauvages consiste dans le peu d'importance de l'individu comparé à la communauté. Nous en trouvons une preuve dans la soumission absolue de la plupart des

sauvages aux tabous si minutieux et tyranniques qui concernent la nourriture, le mariage, les actes de la vie et dans la pratique d'une sorte d'euthanasie rituelle. C'est le résultat de nécessités qu'on pourra appeler économiques. (1)

En effet, le stock de nourriture étant limité, le nombre des membres de la tribu ne doit pas dépasser un certain chiffre. Et ce seront les bouches inutiles, les jeunes enfants, les vieillards, les infirmes que l'on sacrifiera. Tout cela est régi par la loi, sous le contrôle des chefs.

Les Fidjiens eux, croient qu'il renaitrait dans un autre monde tels qu'ils étaient quand ils ont quitté la terre. Aussi se dépêchent-ils de mourir avant qu'une grave maladie ne les surprenne. La vieillesse proche, l'homme avertit ses enfants que son heure est venue de mourir ; et, si on néglige de le faire, les enfants prennent sur eux de le prévenir.

En Grèce, nous signalerons une coutume très particulière. Cela se passe dans l'île de Cos. Les gens très âgés s'y rassemblaient dans un bûcher et buvaient un breuvage empoisonné, *conium maculatum* (2). D'autre part, Valère Maxime raconte qu'il observa, dans l'île de Cos, une coutume analogue, à l'époque, dit-il, où, se rendant en Asie avec Sextus Pompée, entra dans la ville de Iulis (An de R. 771) :

Il arriva par hasard qu'une femme de la plus haute distinction, mais fort avancée en âge, après avoir rendu compte à ses concitoyens des raisons qu'elle avait pour quitter la vie, résolut d'en sortir par le poison, et trouva singulièrement précieux de pouvoir illustrer sa vie par la présence de Pompée. Ses prières ne furent pas dédaignées d'un personnage qui joignait à toutes autres vertus la plus rare humanité. Il alla donc la rendre visite, lui parla longtemps avec cette douce douceur qui coulait de sa bouche comme d'une source abondante, et après avoir fait de vains efforts pour détourner de son dessein, il prit le parti de la laisser accomplir sa résolution.

Cette femme, plus que nonagenaire, et jouissant d'une parfaite santé d'esprit et de corps, était connue sur son île, qui paraissait ornée avec plus d'élégance que l'ordinaire. Appuyée sur le coude, elle prit la parole : « Sextus Pompée, dit-elle, puissent les dieux que je quitte et non pas ceux que je vais trouver, acquies-

(1) Hastings. — *Encyclopedia of Religion and Ethics*. Article *Euthanasia* par Rose, Londres 1913.

(2) Strabon, X, ch. IV. — Hélien, III, ch. 37.



Manière dont les femmes hindoues s'enterrent toutes vivantes avec le corps de leurs époux.

Jusqu'au milieu du XVIII^e siècle la femme hindoue devenue veuve était méprisée ; remarque, son infidélité au premier mari l'exposait au courroux céleste, dans ces conditions elle préférait d'ordinaire la mort.

(1) Tardieu. *Psychologie du malade. Revue philosophique*, juin 1898.

(2) Hélien *Var. Hist.* I, 10.

ivers vous ma reconnaissance pour n'avoir pas dédaigné ni de m'exhorter à vivre, ni de me voir mourir. J'ai constamment éprouvé la fortune favorable, et, dans la crainte d'essayer ses rigueurs en tenant trop à la vie, je vais échanger le peu de jours qui me restent contre une fin bienheureuse qui me permet de laisser après moi deux filles et sept petits-fils ».

Ensuite, elle exhorta ses enfants à demeurer toujours unis, leur distribua ses biens, remit à sa fille aînée sa garde-robe et les objets du culte domestique, et, prenant d'une main ferme la coupe où était préparé le poison, elle en fit une libation à Mercure, pria ce dieu de la conduire paisiblement dans le lieu le plus sûr d'entre les enfers et fut avidement le mortel breuvage. Elle mesura que le froid s'emparait des diverses parties de son corps, elle le disait tranquillement. Quand elle le sentit approcher des entrailles et du cœur, elle invita ses filles à lui rendre le dernier devoir, celui de fermer ses yeux. Les sœurs, malgré la stupeur où les jetait ce spectacle si nouveau, ne lui sèrent point d'être baignées de larmes au sortir de cette maison (1).

Ces faits exceptionnels ne doivent pas faire perdre de vue quelles furent, sur ce sujet, les lois de l'antiquité païenne et chrétienne. A Rome, en Egypte, chez les peuples de l'Orient et de l'Extrême-Orient le respect de la mort est à la base des lois et des religions. Bouddhistes, confucianistes, mahométans, interdisent le suicide et vénèrent les vieillards. Quant au christianisme, sa formule du *non nocides* est connue de tous.

Depuis longtemps, littérateurs et philosophes, hantés peut-être par la crainte de la mort, « ce mal des épouvantements », ont été séduits par l'idée du doux passage que Bacon appela sans doute le premier : euthanasie.

On trouve déjà dans Platon quelques réflexions caractéristiques au sujet des infirmes et des incurables (2). Mais la page la plus curieuse qui ait été écrite sur ce sujet est, sans aucun doute, cette fantaisie de Thomas Morus extraite de son *Utopie* (3).

Ceux qui rongent une maladie incurable, au apporte du réconfort en se voyant auprès d'eux, les entendant, bref, en les entourant de soins et d'assistance. Mais si le mal est non seulement incurable, mais plein de douleurs aiguës et continuës, pré-

sent et magistrats sont les premiers à chercher les malheureux à se décider à la mort. Leur montrent comment, n'étant plus utiles en ce monde, ils ont tort de prolonger une maladie pestilentielle et douloureuse qui les met à charge à eux-mêmes et les rend insupportables aux autres. A quoi ceux-ci endurent le long tourment, cette vie qui est comme une horrible prison, ce cheval de torture, ne vaut-il pas mieux s'en débarrasser ou tout au moins souffrir qu'un autre nous en délivre? En agissant ainsi, ils lui assurent qu'il fera sagement, ne perdant par sa mort aucun confort, mais mettant fin à sa douleur... Ceux

qui se laissent ainsi persuader terminent leur vie par la faim ou meurent dans leur sommeil sans aucune sensation.

Bacon, lui, fait de cette mort hâtée des attributions du médecin.

La même idée se retrouve dans une thèse française d'un chirurgien aux armées, H.-F. Ragonneau, de 1817. On y lit ces lignes typiques :

Mais je reviens et je dis que le médecin peut, en certains cas, sans manquer à ses devoirs et compromettre sa réputation, adoucir, abrégé même les tourments d'un malheureux moribond dont l'état affreux est plus

ardent défenseur en la personne de M. Lionnel Tollemache, auteur de *La Guérison des incurables*, essai qui publia la *Fortnightly Review* (février 1873), et de *Pierris d'achoppement* (Londres 1895, 4^e édit., p. 4et suiv.). On découvre dans cet ouvrage de singuliers arguments. Avec ce système, c'est la porte ouverte à tous les abus. Mais M. Tollemache a tout prévu :

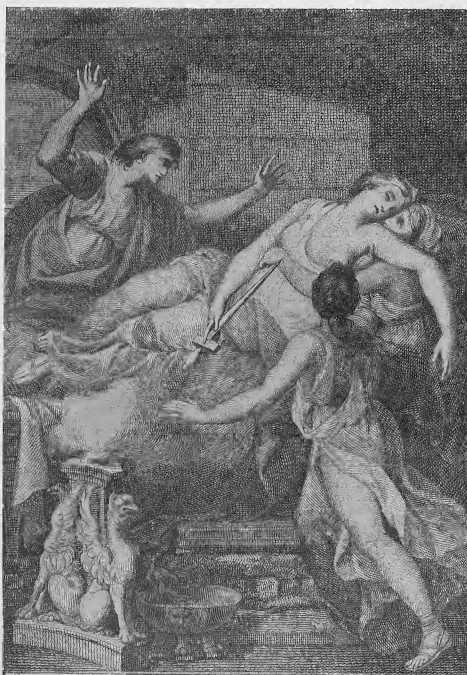
Pourquoi ne prendrait-on pas des précautions pareilles à celles qui sont observées pour interner un fou? On pourrait exiger que le docteur soit toujours présent à cette session finale et si cela n'est pas une sauvegarde suffisante, lui pourrait décréter qu'un nombre donné de personnes respectables — chefs de famille par exemple — soient témoins, en y comprenant peut-être quelque policier ou quelque magistrat. Pourquoi ne serait-ce pas un devoir pour le chef de la paroisse d'y assister?

La proposition de faire surveiller par la police le geste d'un médecin ne manque pas de piquant.

Il est à noter que la question paraît plus connue en Angleterre et en Amérique que partout ailleurs. Après Wells, imaginant une société où l'euthanasie est érigée en loi, après le professeur Charlie Helist Norton, de Harvard, un autre romancier anglais, M. Robert-Hugh Benson, raconte ce qui se passe dans un avenir pas très lointain, alors que l'euthanasie est entrée dans les mœurs. Son roman *Le Maître de la Terre* (1) fit sensation dans les milieux littéraires d'outre-Manche. En France, on pourrait citer sur la question *L'Endormeuse* de Maupassant, *Sacrifiée* de E. Rod, *La Créature* de M. Binet-Valmer et surtout *La Mort* de M. Maeterlinck, dont le retentissement ne laisse pas d'être considérable. Ce livre, consacré aux théories spirites et néo-théosophiques, pose dans les premiers chapitres la question qui nous intéresse. Après Th. Morus, après Bacon, M. Maeterlinck qu'on toujours tenté les vastes problèmes et les éternelles chimères, ne pouvait manquer de faire sien cette théorie éparse à travers les âges et les peuples. La poésie de ces belles pages n'aura pas de peine à convaincre de-ci de-là ces esprits délicats qu'un sentimentalisme irraisonné détourne sans cesse du simple bon sens et probablement, ayant fait le tour des cénacles littéraires, entrainera à sa suite la foule des indécis sans défense contre un paradoxe bien tourné.

Qui donc, dit Maeterlinck, au chevet d'un mourant n'a voulu vingt fois et à jamais cessé de se jeter à leurs pieds (il s'agit des médecins) pour leur demander grâce. Ils sont pleins d'une telle certitude et le devoir auquel ils obéissent laisse si peu de place au moindre doute que la pitié et la raison aveuglées par les larmes réprimées leurs révoltes et reculent devant une loi que tous reconnaissent comme la plus haute loi de la conscience humaine... Un jour ce préjugé nous paraîtra barbare.

(1) Robert-Hugh Benson. *Le Maître de la Terre*. Trad. de Th. de Wyzawa.



La mort de Didon (Gravure de Bartolozzi.)

L'infortunée reine de Carthage, abandonnée par Énée que des destins impérieux appellent vers d'autres rives, préfère mourir que de survivre à ses amours brisés : « Accepte hanc animam meque his solvite curis ».

terrible que la mort... En relisant Cabanis on apprend que Mirabeau agonisant, ayant entièrement perdu la parole, fit signe qu'on lui donnât une plume et du papier sur lequel il écrivit : « dormir » ; et, Cabanis feignant de ne pas comprendre, il écrivit de nouveau : « Tant qu'on a pu croire que l'opium fixerait l'humeur, on a bien fait de ne pas le donner, mais maintenant qu'il n'y a plus de ressource que dans un phénomène inconnu, pourquoi ne pas le tenter? Eh! peut-on laisser mourir son ami, sur la roue, pendant plusieurs jours peut-être? (1).

Cabanis et Ant. Petit se décidèrent à le lui administrer.

Plus près de nous, le droit de tuer trouve un

(1) H.-F. Ragonneau. *Considérations sur l'Agonie*. Thèse, Paris 1817.

(1) Valère-Maxime. *Faits et paroles mémorables*. Liv. II, ch. VI.

(2) Platon. *République*. Livre III, 405.

(3) Th. Morus. *Du meilleur gouvernement possible, ou la nouvelle île d'Utopie* (1516).

Retenons de ce tourbillon de mots ce double argument : la *piété* et la *raison* et voyons jusqu'à quel point la raison implique le droit d'abréger une vie, si pitoyable soit-elle.

••

Contre la théorie euthanasiste, les arguments d'ordre médical priment toute dissertation philosophique ou sociologique. Il ne s'agit pas de savoir s'il est moral de sortir de la vie lorsqu'elle devient un trop grand mal, et s'il y a de justes suicides, selon l'expression de M. Faguet (1). La question est pour nous, médecins, plus précise : pouvons-nous affirmer qu'un malade est perdu et, cela fait, serait-il conforme à la mission et aux traditions médicales d'aider la mort ?

« Le naturel du médecin, dit Guernonprez, est fait de commisération, de compassion, d'incessante sollicitude.

Sa vocation le range aux antipodes des homicides. » Le médecin ne guérira pas toujours, alors il consolera. « Le mensonge consolateur, dit Darreberg, soulage le malade plus que la chimie pharmaceutique ». Si, comme le souhaitait Bacon, c'était parmi les fonctions du médecin de hâter le passage, sa présence serait nécessairement associée à l'idée de la mort. Et, comme, en dehors de l'agonie, il faudrait bien le consentement du malade, celui-ci serait avisé que sa fin est proche. Cela, Messieurs, jamais, jamais, répond M. Renon et la presque totalité du corps médical avec lui. Il y a là une tout autre question sur laquelle nous ne nous arrêtons pas. La mission du médecin est de soulager, elle ne saurait être de détruire.

Telle est aussi la tradition. Un monument tout à fait remarquable des mœurs médicales de l'antiquité, est, sur ce sujet, le *Serment d'Hippocrate* (2):

Je jure par Apollon, médecin, par Esculape, par Hygie et Panacée, par tous les dieux et toutes les déesses, les prenant à témoin que je remplirai suivant mes forces et mes capacités le serment et l'engagement suivants...

Je ne remettrai à personne du poison si on m'en demande, ni ne prendrai l'initiative d'une pareille suggestion; semblablement je ne remettrai à aucune femme un pessaire abortif.

Il est certain qu'au temps où ce serment était en honneur, le poison était le procédé habituel de crime et de suicide. Ainsi exécuté-on les

condamnés à mort, l'exemple de Socrate en fait foi. Le serment montre assez que les médecins d'alors devaient être souvent sollicités, sans nul doute, pour achever les incurables ou tout malade par trop gênant. Littérature signale dans la critique littéraire une anecdote qui montrerait que le serment des Asclépiades avait aussi pénétré parmi les Arabes. On a cité comme exprimant une opinion contraire ce passage d'Arétée (1): « Cependant il est permis quelquefois lorsqu'il n'y a manifestement plus d'espoir d'échapper à la maladie, d'endormir le malade d'un sommeil profond. » En consultant le texte grec, on voit qu'il s'agit d'un effet narcotique et non d'un empoisonnement.

On lit dans Desgenettes cette réponse quasi célèbre qu'il fit à Napoléon l'invitant à abréger par une dose d'opium l'agonie des pestiférés de Jaffa : « Mon devoir à moi, c'est de conserver. » Telle fut aussi la réponse de Sir

des fléaux de l'humanité. Que de changements dans le domaine des pires affections contagieuses, le croup par exemple, depuis la sérothérapie ! Les progrès de la médecine sont indéniables. Quel remords pour le médecin qui, la veille du jour où Pasteur découvrait le traitement de la rage, aurait provoqué la mort de son malheureux client !

En admettant même que la médecine, arrivée au sommet des perfectionnements possibles, dût s'en tenir à la thérapeutique actuelle, il faudrait encore avoir la certitude absolue du diagnostic. Si merveilleux que soit aujourd'hui notre arsenal de laboratoire, il y a — et il y aura toujours — des erreurs de diagnostic. L'histoire des pseudo-cancers est là-dessus très édifiante. Tumeurs en apparence malignes, cardiopathies imaginaires, fausses tuberculoses, l'attention des médecins est tous les jours attirée par ces faux pas que le plus éminent ne saurait éviter tout à fait.

Les mêmes incertitudes se retrouvent tout naturellement au sujet du pronostic. Les partisans de l'euthanasie devraient, à notre avis, méditer sur cette simple histoire :

En 1890, on enlève à une femme le sein gauche pour un squirrhe typique diagnostiqué par le microscope. — En 1895, elle est atteinte et dyspnéique avec une récidive dans la cicatrice, de nombreux nodules secondaires dans le pectoral, de gros ganglions axillaires et susclaviculaires des deux côtés et une fracture spontanée du col du fémur gauche due à une tumeur de l'os. Elle paraissait mourante. — Or entre mars et novembre 1896, les nodules deviennent chéloïdiens-cicatriciels, la fracture se consolide et toute apparence de tumeur disparaît sans qu'aucun traitement spécifique ait été tenté.

En même temps l'état général s'améliorait. — En 1899, les cicatrices étaient devenues souples et l'état général excellent. — En 1906, lorsqu'elle fut perdue de vue, la malade jouissait d'une santé en apparence parfaite (1).

On pourrait multiplier les exemples analogues de guérisons ou de survies quelquefois inespérées.

Il y a bien d'autres empêchements. Qui sait si ce malade que vous aurez « euthanasié » sur ses supplications n'aurait pas, après une nuit meilleure, souhaité la vie et recouvré ses illusions ? Et qui nous dit même que cet incurable n'affirme son énergique volonté de mourir que pour démasquer notre mensonge dont il n'est pas bien sûr ? Cependant, a-t-on dit, vient une heure où le doute n'est plus permis ; quand



La Mort de Caton d'Utique (Gravure de P. Testa, 1618).

Lorsque la guerre civile éclata à Rome, Caton suivit Pompée. Après la mort de Pompée il tenta de continuer la guerre en Afrique. Enfermé dans Utique, abandonné par beaucoup des siens il s'ouvrit le ventre d'une épée après avoir lu le *Phédon* de Platon. Il se montra toujours un ardent rival de la philosophie stoïcienne.

Henry Holland à Méhemet Ali, ainsi qu'il le raconte dans ses *Souvenirs de vie passée*.

Cette affirmation trouve un appui sur quelques arguments d'ordre scientifique. Pour que l'euthanasie soit acceptable, il faudrait que la médecine soit une science rigoureusement exacte, arrivée à la limite de ses connaissances, pouvant dans chaque cas déterminer, instituer une thérapeutique définitive, s'appuyant sur un diagnostic et un pronostic inflexibles. Or, comme toute science, la médecine est en perpétuelle évolution. Il est aussi impossible d'établir aujourd'hui un tableau définitif des maladies curables et des états qui ne peuvent guérir, que cela l'était hier et le sera demain. Demain et non point le siècle prochain nous donnera peut-être le remède spécifique d'un

(1) Pearce Gould. *Clinical Society trans.*, vol. XXX, p. 272, cité par Récanier. — De l'assistance aux incurables, in *Conférence internationale pour le cancer*, Paris, 1910.

(1) M. E. Faguet. *Le juste suicide*, *Gil Blas*, Sept. 1913.
(2) Œuvres complètes d'Hippocrate, trad. d'E. Littré. Paris, 1884, IV, 621.

(1) Arétée. *De curatione morborum acutum*, lib. II, p. 105, édit. de Boerhave. Leyde, 1736.



Sappho, le cœur plein de tristesse, est assise sur le rocher de Leucade. Le batelier Phaoon a reposé son amour; elle songe à mourir.

(Tableau de Gustave Moreau, gravé par Ch. Courty.)

l'agonie est là... Il y a sur ce sujet un certain nombre d'erreurs, de préjugés qu'il serait désirable de voir un jour disparaître. Nous ne développerons pas cette thèse qu'après Bichat, Forget, Boëns, Parrot, Brown-Séquard et tant d'autres ont soutenue, à savoir que l'agonie est plus mystérieuse encore que la maladie. « De leur côté, concède Maeterlinck, ils disent (les médecins) ou pourraient dire qu'en l'état présent de la science, deux ou trois cas exceptés, il n'y a jamais certitude de mort. » Que de condamnés, en effet, que de rescapés, autour de nous, objections vivantes à l'assassinat par charité !

Un autre préjugé, dont M. Maeterlinck, nous l'avons vu, s'est fait l'écho, concerne la douleur et l'angoisse des mourants. « Les convulsions les plus atroces », dont il veut nous effrayer, sont heureusement une exception. Sir William Osler, dans son essai *Euthanasia and Immortality* dit qu'il a gardé la relation Th. de d'environ 500 mille tels et tels. Parmi

ceux-ci, 90 ont souffert de douleurs physiques; 11 ont montré de l'angoisse; 2 une positive terreur; 1 a présenté une grande exaltation spirituelle; 1 un remords amer, les autres n'ont offert aucun signe particulier. « C'est notre ignorance et nos préjugés, écrit Finot (1), qui ont créé cette superstition si terrifiante pour notre conscience et si opposée à la réalité. » Il y a, inconscientes ou lucides, plus qu'on ne croit d'euthanasies naturelles. Même ceux qui « grommellent », écrit Montaigne dans une page connue, soupirent, remuent.

J'ai toujours pensé qu'ils avaient l'âme et le corps ensevelis et endormis et ne pouvaient croire qu'à un si grand étonnement des membres et si grande défaillance des sens, l'âme pût maintenir aucune force au-dedans pour se reconnaître et que, par ainsi, ils n'avaient aucun discours qui les tourmentât et qui pût leur faire juger et sentir la misère de leur condition et que par conséquent ils n'étaient pas fort à plaindre.

L'euthanasie universelle de Montaigne est sans doute un paradoxe au même titre que la bonne mort officielle de Th. Morus ou de Bacon. Trop de moribonds souffrent et font peine à voir. Le devoir du médecin est de calmer toute souffrance si près de la mort que l'on soit.

C'est donc sur ces bases fragiles, incurabilité, agonie, mort imminente, que s'appuie la doctrine euthanasiste, création irrefléchie de quelques philosophes en mal d'utopie. Obéis donc à la nature, dit Marc-Aurèle, elle a formé le lien, elle le rompra. Est-elle sur le point de le rompre ? prends congé, comme on quitte des amis, mais sans déchirement de cœur, sans avoir besoin qu'on t'entraîne ».

Si charitable, si esthétique que'elle puisse paraître, ce n'est pas l'œuvre de la douce mort qui embellira jamais nos codes et nos mœurs.

(1) Finot. *La Philosophie de la longévité*. Paris, 1900.



Sappho trouvant trop douloureux la vie sans l'amour du beau Phaoon, se précipite dans la mer du haut du rocher de Leucade.

(Dessin de T. Chassériau.)

Assez de nos institutions constituent déjà un défi aux données scientifiques. Ici, les garanties les plus nécessaires, la science les refuse ; trop de déboires guetteraient à l'autopsie le conseil de vérification, et réparer l'erreur serait impossible. Il faut donc chercher ailleurs. On pourrait découvrir par exemple que cela ressemble étrangement à l'aventure du condamné à mort reconnu innocent.... après l'exécution.

N. D. L. R. — Le bel article paru dans notre numéro de septembre sur l'Euthanasie, assassinat médical ou suprême charité, a prêté à des commentaires multiples et parfois erronés. Nous croyons devoir en rappeler la conclusion :

« La question de l'euthanasie dépend des mœurs, mais les mœurs changent perpétuellement. L'euthanasie ou la suppression douce des avortons et des incurables a déjà été admise, parfois, par différents peuples. Il est presque certain qu'elle sera admise à nouveau, comme l'a prévu Wells, dans un avenir plus ou moins éloigné. En tout cas il semble difficile que la mort hâtive et adoucie ne soit pas admise un jour pour certains incurables, alors que les altitudes et les égéries d'une part et que les sentimentalités et les altruistes d'autre part arrivent, en se basant sur les principes les plus opposés, à de mêmes conclusions sur ce sujet. »



Socrate au moment de prendre le cigare.

(Tableau de Louis David; gravure de Manzi.)

La sincérité de Socrate lui avait valu l'hostilité des rhéteurs et des sophistes, celle des représentants du parti populaire. En mai 1890, pourtant, il avait résisté au régime aristocratique des Trente tyrans. À la chute de ce régime, Anytos, homme riche et dévoué au peuple, jura un jour sans talent appelé Mélytos, qui dénonça Socrate comme ayant mal pensé de la religion de l'État et corrompu la jeunesse. Le philosophe ne voulut pas se servir de l'éloquence détestée que lui avait apprise l'orateur Lyxias. À ses amis qui l'adjuraient de confondre ses adversaires Socrate répondit : « Tu vois jusqu'à ce que le plus heureux des hommes... les dieux me préparent une mort paisible, la seule que l'homme puisse désirer. » Il fut déclaré coupable par 281 voix contre 275 et condamné à boire le cigare.

LES MÉDECINS DE PASCAL

Par le Dr. P. JUST-NAVARRÉ

En présentant à l'Académie de médecine notre travail sur la « Maladie de Pascal », le regretté professeur A. Poncet terminait son appréciation en ces termes : « Nous ajoutons aujourd'hui, après cette étude, Blaise Pascal au nombre des hommes illustres tuberculeux. » Cette opinion a été adoptée par l'unanimité de la presse médicale.

A côté de cette conclusion ferme, nous avions émis l'hypothèse, d'après les symptômes, mal observés, et les lésions de l'autopsie, assez mal indiquées, que Pascal avait bien pu succomber à une encéphalite hémorragique. Mon jeune et savant ami Paul Savy, agrégé, médecin des hôpitaux chef du laboratoire d'anatomie pathologique, avait apporté à cette opinion l'appui de sa compétence spéciale. Sans se prononcer pour ou contre ce diagnostic rétrospectif, le professeur R. Lépine nous avait dit que le diagnostic porté par Létui, en 1846, d'un ramollissement cérébral, lui paraissait bien peu admissible, étant donné les lésions constatées à l'autopsie et l'âge de l'illustre sujet. M. le Dr M. Potel, dans une récente étude sur Noël Vallant, en cours de publication dans la « France médicale », opine pour une méningite tuberculeuse. Nous ne pensons pas qu'il y ait lieu à discussion, puisque rien ne permet de trancher le débat. Les convulsions subintrantes et terminales de la maladie de Pascal sont évidemment des symptômes méningés; les constatations de l'autopsie révèlent non moins nettement une lésion de la maladie de la membrane des ventricles du cerveau, deux impressions comme d'un doigt dans de la cire, et ces cavités étaient pleines d'un sang caillé et corrompu, qui avait commencé à gangrener la dure-mère » (1). Les lésions furent à la fois encéphaliques et méningées. Toutes les hypothèses qui ne sont pas contredites par ces faits sont permises. M. Jovy, littérateur érudit et consciencieux, mais absolument étranger à l'art médical, apporte une hypothèse tout à fait inattendue : Pascal est mort empoisonné par le vin émélique !...

Comme il porte, de plus, contre les médecins de Pascal une accusation grave, il sera bien permis à un médecin de ne pas les laisser sous le coup de cette accusation. Ignorants, certes, ils l'étaient; malaisants, non, du moins absolument; ils ne faisaient pas tout le bien que des connaissances anatomiques et physiologiques plus vraies leur auraient permis de faire. Pour la grande majorité, ils obéissaient à la première loi de la médecine hippocratique : primum non nocere. Et si le vin antimonial a suscité tant d'injurieuses polémiques, c'est qu'il avait paru à plusieurs médecins — et nous en citons les raisons — contrevenir à cette loi déontologique.

Certes, le cas de Pascal ne pourra jamais être complètement élucidé; il est même probable que si Pascal vivait, ses multiples « incommodités » donneraient lieu à des interprétations diverses de la part des célébrités médicales qui seraient appelées à son chevet. Le médecin ne peut affirmer que ce qu'il constate objectivement; les symptômes accusés par un malade, si intelligents sont-ils, — surtout s'il est très intelligent — prêteront toujours à discussion, s'ils ne sont pas contrôlés par les constatations du médecin. Mais on peut s'assurer que si nos pathologistes actuels avaient fait l'autopsie de Pascal et l'avaient consignée, comme l'a fait Vallant, sa maladie n'aurait plus de secrets. (D^r P. J.-N.)

C'EST avec raison, dit M. E. Jovy, qu'Edouard de Barthélemy, dans *Les Amis de la Marquise de Sablé* (2) écrivait que les *Portefeuilles* de Vallant et Vallant lui-même avaient été « beaucoup trop négligés ». Victor Cousin, Sainte-Beuve, Faugère en ont extrait des lettres et des détails fort intéressants; les D^{rs} Le Magnet (3) et Crussaire (4), des thèses d'inégale valeur, et voilà que M. Jovy (5) en tire tout un volume, le cinquième de son *Pascal inédit*, et M. le Dr M. Potel (6) une bonne étude biographique très documentée. La mine n'est sans doute pas épuisée.

I

LES MÉDECINS

Dans la relation de la dernière maladie de Pascal, Gilberte Périer écrit qu'à une date très voisine du 20 juin 1662, « sa maladie commença par un dégoût étrange, qui lui prit deux mois avant sa mort; son médecin lui conseilla... » A la date du 3 juillet : « Les médecins qui le voyaient... »

Grâce aux recherches de M. E. Jovy et de M. le Dr M. Potel, nous connaissons maintenant le médecin habituel et les médecins consultants qui assistèrent Pascal dans sa dernière maladie. Dans ces volumineux cahiers de Vallant, au milieu d'un farrago de mémento, de notes,

remarques, de recettes parfois ahurissantes, souvent simplement ridicules, voilà que des noms célèbres retiennent tout à coup l'attention. MM. Jovy et Potel ont consulté tous deux, les manuscrits originaux, M. Jovy en curieux de toute chose péripascalienne, M. Potel, plus

spécialement en curieux de biographie médicale. Leurs travaux se complètent l'un l'autre.

Nous savons à présent, grâce à ces chercheurs minutieux, d'une façon certaine, que le médecin « ordinaire » de Pascal fut Noël Vallant, et que, séparément ou ensemble, Brayer, Hommets, Guénaud, Eusèbe Renaudot et Valot s'assirent à son chevet en qualité de médecins consultants. Pour Vallant, la découverte n'a rien d'inattendu, puisque depuis les *Lettres* et *Opusculs* publiés par Faugère, nous savions qu'il était le médecin de la famille Périer (1). Mais nous savons de plus que Pascal fut soigné, dans sa dernière maladie, par les médecins de son temps.

Rappelons quelques détails biographiques sur ces divers médecins, qui tous eurent leur heure de célébrité.

Noël Vallant

Deux médecins avaient déjà consacré leur thèse inaugurale à Vallant, les docteurs Le Magnet et André Crussaire. Les recherches de M. le Dr Potel ont fixé définitivement la physiologie de ce médecin de la famille Périer. Il naquit à Bourg-Saint-Andéol, et y fut baptisé en l'église paroissiale de Saint-Michel, le 2 août 1632, « fils de Jehan et d'Isabel Saladin ». Son père était marchand ou peut-être fabricant de draps et ne paraît pas avoir résidé à Lyon, comme le dit le



Portrait de Blaise Pascal, par Quénou.
(Appartient à M. le marquis de Doria.)

(1) *Récueil d'Utrecht*.
(2) Paris, Dentu, 1865.
(3) Le Magnet, *Le Monde médical parisien sous le grand roi*, Paris, Maloine, 1889.
(4) A. Crussaire, *Un Médecin au XVII^e siècle*, le Dr Vallant; Une maladie imaginaire, M^{re} de Sablé. Paris, Vigot frères, 1910.
(5) Ernest Jovy, *Pascal inédit*, V. — Notes pathologiques sur Pascal et son entourage. Vitry-le-François, 1912.
(6) Maurice Potel, Noël Vallant (1632-1665), *France médicale*, n^{os} 14, 15, 16, 17 et suivantes, 1913.

(1) On savait aussi que l'intimité de Vallant avec la famille Périer, et probablement avec Pascal lui-même, fut telle qu'il a pu consigner dans ses cahiers la copie, plus ou moins conforme aux manuscrits de Pascal, d'un certain nombre de pensées et d'autres textes. Faugère y avait trouvé un fragment inédit : Les choses du monde les plus drôles deviennent les plus raisonnables à cause du dérèglement des hommes... (Faugère, I, 177, Brunschwig, 320 bis.)



G. Patin, doyen de la Faculté de Médecine de Paris, soutint des querelles vaines, d'une part contre les médecins de Montpellier et en particulier contre Théophraste Renaudot, d'autre part contre l'antimoine et ses partisans : Guénaud et Eusèbe Renaudot. Ses Lettres renferment des renseignements précieux, quoique souvent partials, sur les médecins de son époque.

D' le Maguet ; mais il dut faire des affaires avec cette ville, et, plus tard, son second fils Claude, vint s'y établir marchand et s'y marier avec Marie Combette (M. Potel).

Il fit ses études médicales à Montpellier, et y rencontra chez le D^e Haguenot, le jeune Lyonnais Claude Hédoïn, avec qui il se lia d'amitié ; ils furent reçus docteurs en même temps, Hédoïn le 4 mai, et Vallant le 5 mai 1655 (Potel). Après de longues hésitations entre Paris et Lyon, il opta pour Paris, où il s'installa dans les premiers jours de 1657 et alla se loger rue des Poirées, dans la maison même où Louis de Montalte achevait d'écrire *Les Petites Lettres* (1). Ses qualités de douceur, d'honnêteté lui valurent la petite clientèle du voisinage ; mais il vivait certainement quand, « le 25 décembre 1650, jour de Noël » il entra chez M^{re} de Sablé, comme une sorte de Maître Jacques, à la fois médecin, secrétaire et intendant. Dès lors, sa fortune ne fit que croître. Il sut se faire bien venir de Brayer, d'Hommes

et de Hamon son neveu, médecin de Port-Royal des Champs, qui l'introduisit dans le monde janséniste, et c'est ainsi qu'il devint le médecin de la famille Péricrès. Les grands docteurs parisiens, les Guénaud, les Valot ne dédaignaient pas non plus de venir en consultation, malgré la règle, avec ce petit médecin de province, non agrégé à la Faculté de Paris.

De tout temps, ce fut une bonne tactique pour les petits médecins de faire appeler, au moindre danger, leurs confrères. Le diable n'y perd rien et les malades non plus.

Nous voyons défiler, dans ces cahiers de Vallant, une foule de clients de marque, parmi lesquels : M^{re} de Mortemart, abbesse de Fontevault, le chevalier de Méré, Domat, Vialart, évêque de Châlons Nicole, le duc de Roannez et sa sœur, le grand prieur de Souvray, d'autres encore.

Parmi les documents que MM. E. Jovy et M. Potel ont tiré des *Portefeuilles* de Vallant, il en est deux qui nous ont particulièrement intéressé parce qu'ils viennent l'un et l'autre, d'une façon détournée, à l'appui de notre travail sur la *Maladie de Pascal* (2).

M. le D^r Carry avait dit à la Société Nationale de Lyon que les symptômes morbides présentés par Pascal pourraient s'expliquer par un empoisonnement — saturnin occasionné par des émaux plombifères

de la vaisselle de cette époque. M. Carry disait dans son argumentation : « A cette époque, on ne connaissait pas cette maladie et les manifestations en étaient classées sous d'autres rubriques. » Le regrettable professeur Monoyer avait judicieusement fait remarquer que Pascal vivait, à cette époque, en famille, à Rouen et qu'il serait bien extraordinaire qu'il ait été seul intoxiqué par cette vaisselle. Mais dans les notes de Vallant (*Mss. lat. 14057*, p. 549), on trouve une *Observatio* 131, de Cammuns : *De noxa a vapore plumbi* ; ce qui prouve bien nettement que les méfaits du plomb étaient connus dès le commencement du xvi^e siècle.

Le deuxième document est bien plus important et a sa valeur pour notre thèse est de premier ordre.

Déjà, un passage d'une lettre de M^{re} Gilberte Péricrès à Vallant, en date du 29 octobre 1674, publiée par Faugère (*Lettres et Opuscules*, p. 95), nous avait, dans le temps de nos recherches sur les maladies des ascendants et des collatéraux de Pascal, fortement

intrigué, et nous l'avions noté sans pouvoir nous l'expliquer nettement.

« ... Je voudrais bien aussi, monsieur, que vous me fîssiez la grâce de lui demander (au chirurgien Dalencé) s'il a reçu une lettre que M. Laporte (médecin de la famille Péricrès à Clermont), prit la peine de lui écrire sur le nouveau mal qui est venu à ma fille (Marguerite), qui est une relaxation des vertèbres. Mon fils envoya cette lettre dans le mois de juillet dernier à M. Dalencé. »

Qu'était-ce que cette « relaxation des vertèbres » ? Louis Péricrès va nous le dire dans une lettre à Vallant, datée de Clermont du 13 août 1674.

Marguerite et sa mère avaient les fièvres intermittentes et elles étaient soignées par M. Laporte, que Pascal tenait en grande estime. Les vertus du quinquina commençaient dès lors à être connues, mais à Paris seulement ; les médecins de province n'osaient pas encore le prescrire. Les Péricrès, qui avaient grande confiance en Vallant, correspondaient, parfois à l'insu de Laporte, avec leur médecin de Paris, lui disant de suggérer telle ou telle médication à son confrère de Clermont. De cette lettre très détaillée, nous extrayons le passage suivant (*Mss. fr. 17052*, f^o 129-130) :

« ... Il lui est survenu depuis 8 à 9 mois une incommodité qui est assez fascheuse, mais elle n'en a parlé que depuis environ six semaines ; C'est qu'elle a trois vertèbres aux quel sont débilitées et deux autres qui commencent à sortir. M. Laporte lui a fait faire pour cela un fer pour l'appliquer sur cette partie et le garder toujours sur elle afin d'empêcher la suite de ce mal... »



(1) La maison sise rue des Poirées était une dépendance d'un autre corps de logis, tout vis-à-vis le collège des Jésuites, et qui portait l'enseigne du roi David ; mais les deux maisons n'en faisaient qu'une, comme en fait foi la description suivante : elle était composée de deux corps de logis, le premier sur la rue Saint-Jacques, comprenant un rez-de-chaussée de deux boutiques avec arrière-boutique, cinq étages de deux chambres sur la rue, et une troisième chambre donnant sur la cour. Dans celle-ci d'un puits, et en aile sur la porte qui s'ouvrait rue des Poirées, un petit corps de logis de deux étages, joignant le premier corps à un second situé rue des Poirées et composé d'une boutique surmontée de quatre étages, de deux chambres chacune, plus un grézier, le tout couvert de tuiles. (Arch. Nat. Y. 3669 f^o 128 et Y. 3681, f^o 157.) (Maurice Potel, loc. cit.)

(2) *La Maladie de Pascal*, in « Mémoires de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et d'Arts de Lyon », 1911.

Jean Hamon, « docteur et médecin de la Faculté de Paris », neveu d'Hommes et médecin de Port-Royal des Champs. (D'après une gravure conservée au Cabinet des Estampes.)



Guénaud (1586-1667), premier médecin de la reine, qui fut appelé en consultation par Vallant auprès de Pascal dans sa dernière maladie.
(Mariette excudit.)

Ce passage précise, à ne pouvoir s'y méprendre « la relaxation des vertèbres » de la lettre de Gilberte Périer à Vallant. Il n'est pas un des médecins qui ne lisent, pas un de ceux qui liront cette lettre, qui ne fasse le diagnostic de mal de Pott. Marguerite Périer, atteinte de fistule lacrymale dans son enfance, et merveilleusement guérie, comme on sait, fut atteinte dans sa jeunesse d'une carie vertébrale de nature tuberculeuse, qui, par l'usure lente des vertèbres dorsales, amena leur affaissement dans les premiers mois de l'année 1674, lorsqu'elle était âgée de 28 ans.

Or, tous les médecins savent que le mal de Pott est la signature de la tuberculose héréditaire.

En 1669, Vallant quitta la marquise de Sablé pour s'établir sur le quai des Augustins; mais il continua à lui donner ses soins jusqu'à sa mort qui survint le 16 janvier 1678. En 1675; il entra dans la maison de Guise comme premier médecin; il y avait été introduit par l'abbesse de Montmartre, Françoise de Guise, à qui il donnait ses soins depuis quelques années déjà. M^{me} de Guise étant princesse royale, Vallant put prendre le titre de « Conseiller du Roy en ses conseils ».

Dès lors, il habita tantôt à l'Hôtel de Guise, tantôt chez M^{me} de Guise, au Luxembourg. C'est là qu'il mourut le 11 juillet 1685, âgé seulement de 53 ans. Il légua sa bibliothèque, 2.000 volumes, et ses manuscrits à l'abbaye Saint-Germain-des-Près. Ces manuscrits connus aujourd'hui sous le nom de *Portefeuilles de Vallant* forment quatre registres (Mss. 1740-17058 de la Bibliothèque nationale).

François Guénaud

Grâce à Boileau, tous les lettrés connaissent le nom de Guénaud.

Guénaud, sur son cheval, en passant m'éclabousse... et
En un mot, qui voudrait épuiser ces matières,

Il compterait plutôt combien, en un printemps,
Guénaud et l'antimoine ont fait périr de gens.

Il était docteur de la Faculté de Paris, de 1615. Il devint premier médecin de la reine, et fut appelé souvent auprès du jeune roi, en particulier en avril 1643 et en juillet 1658, à Calais, lors de sa fièvre typhoïde, où il donna au roi du vin émétique.

Le vocabulaire d'injures de Gui Patin à son égard est des plus variés, « grand empoisonneur chimique, — méchante peste antimoniale, — qui habet frontem meretricis — il ne vaut pas mieux que Mercier dans Tertullien, qui peponem habebat loco cordis, — n'a tâche qu'à s'enrichir par cabales et par fourberies d'apothicaires, etc., etc. » Il était fort laid; « il ressemble fortement à un singe », dit Gui Patin. Quand un médecin n'est pas un Antinoüs, il est préférable, pour son succès, qu'il soit plutôt laid, ou d'un type étrange.

C'était assurément, dit Maurice Raynaud, le plus célèbre et le plus répandu des médecins de l'époque... La Cour et la Ville ne jurèrent que par lui. Devenu successivement premier médecin du prince de Condé, puis de la reine, il avait souvent, dans sa longue pratique, été appelé à donner ses soins, soit au roi, soit à presque tous les princes du sang. Un homme de qualité ne pouvait être malade sans l'appeler au moins une fois. A lui seul, il avait fait les trois quarts de la fortune de l'antimoine; l'antimoine et lui, c'était tout un, si bien qu'il y avait fait fortune, d'autant mieux qu'il avait le prix de son temps. Tous les contemporains, qui en ont beaucoup parlé, s'accordent à nous montrer en lui un homme fort à propos au gain... La lenteur solennelle de son débit, la recherche de ses vêtements, ses hautes influences, en faisaient une espèce de grand seigneur... (1) On s'accorde à dire que Guénaud est le *Maeraton* de *L'Amour médecin*.

Les manuscrits de Vallant nous donnent l'appréciation de Brayer sur Guénaud : « Il avait bon sens; mais il ne savait ni grec ni latin. » Le bon sens a toujours suffi à un médecin quel qu'il soit pour se faire apprécier de la clientèle, qui ne saurait juger du reste; si ce médecin de bon sens est, de plus, par ses titres, un médecin en vue, il devient l'homme indispensable; c'est le cas de Guénaud, de Brayer, de Valot. Au fond, leur « science » se valait et leur empirisme n'était pas plus coupable de leurs revers que leurs succès ne lui était attribuable. Ils se contentaient le plus ordinairement de ne pas faire de mal; la bonne nature faisait le reste.

Mais l'habitude de voir des malades, leur sens droit, l'esprit d'observation des petits symptômes, des signes pronostiques, leur examen minutieux du poulx, de l'état de la langue, des *excreta* divers les rendaient précieux pour le pronostic des maladies, et c'est invinciblement sur le pronostic que le public juge le médecin. « Ce n'est rien; — c'est grave; — il guérira; — il est perdu; — la clientèle ne retient que ces mots de toutes les explications données; mais elle les retient bien, et malheur au médecin dont le pronostic est démenti par les événements.

Guénaud mourut à Paris, le 16 mai 1667, d'une attaque d'apoplexie, dit Gui Patin, à l'âge de 81 ans. « Dieu n'a pas permis que le

vin émétique le sauvât, lui qui en a autrefois tant tué avec ce poison », écrit aimablement le charitable doyen.

Nicolas Brayer

Nicolas Brayer était né à Châteauneuf-Thierry, vers 1604. Il était fils de Gaspard Brayer, médecin dans cette ville. Il devint, à Paris, où il avait été reçu docteur en 1628, l'un des médecins les plus occupés de son temps. Il était estimé de tous et de ses confrères. Gui Patin lui-même, bien qu'il le traite une fois de charlatan pour avoir prescrit le vin émétique, n'en parle généralement qu'en bonne part. Il était en bons termes avec Guénaud, sans être cependant un partisan systématique de l'antimoine. Il mourut le 6 octobre 1678, âgé de soixante-douze ans et laissant une grosse fortune, que Gui Patin évalue à plus de 30.000 écus de rente. Il avait un fils et deux filles et avait donné à l'aînée de ses filles une dot de 80.000 écus d'argent comptant.

Honnête avec ses collègues, dit Hazon, il consultait volontiers avec eux; charitable envers les pauvres, il donnait mille francs par mois à sa paroisse et distribuait beaucoup par lui-même; s'il recevait un écu d'or par visite, il ne donnait pas moins lorsqu'il visitait les pauvres.

Vallant avait été bien accueilli par lui à son arrivée à Paris, et, en reconnaissance, il l'appela souvent en consultation. Brayer, de son côté, garda toujours à Vallant une estime affectueuse. Une note de Vallant montre qu'avant la dernière maladie de Pascal de 1662, Brayer l'avait déjà vu en consultation avec Vallant : « Il ne se souvient plus d'avoir vu M. Pascal. »

L'esprit clinique de Brayer nous est affirmé par Vallant qui consigne l'avis exprimé par Brayer : « que la perfection d'un médecin dépend principalement des malades et de traits-



Eusèbe Renaudot (1613-1679), fils de Theophraste Renaudot, qui fut appelé en consultation par Vallant auprès de Pascal dans sa dernière maladie.

(1) Maurice Raynaud, *Les Médecins autemps de Molière*. Paris, Didier, 1863.

ter des malades avec d'autres médecins, que le commentaire ne lui livre ne donne pas cela... » (1)

Maurice Raynaud incline à croire que *Bahis* (jappant, aboyant) de *l'Amour médecin* désigne Brayer (brailler) plutôt qu'Esprit, comme l'a dit Cizeau-Rival. Cette hypothèse de M. Raynaud a contre elle une lettre de Gui Patin, du 26 septembre 1665, où il dit : « On joue présentement à l'hôtel de Bourgogne *l'Amour malade*; tout Paris y va en foule pour voir présenter les médecins de la Cour et principalement Esprit et Guénault, avec des masques faits tout exprès; on y a ajouté des Fongerais... ».

Pierre Hommets

Pierre Hommets était originaire de Cherbourg. Il fut reçu docteur régent de la Faculté de Paris. En 1631, Vallant dit de lui : « M. Hommets était un médecin de Paris, homme d'une grande probité et habile, oncle de M. Hamon, médecin de Paris très habile et de P.-Royal des Champs. » — « M. Hommets était médecin des incurables depuis longtemps et est mort âgé... »

Il mourut le 6 mai 1666 (Jovy). Bien qu'Hommets prescrivait à l'occasion le vin émetique, Gui Patin lui est très indulgent. La raison en est que, possesseur d'une fortune considérable, il avait donné sa fille Madeleine en mariage à Charles Patin, le bien-aimé Carolus.

Hommets était un digne homme, très estimé de ses confrères et de sa clientèle. En sa qualité de Normand, Flaubert a pu en retenir le nom, mais il ne l'a certainement pas connu de réputation.

(1) M. ss. fr. 17 052. Fr. 2733; *Entretiens que j'ay eus avec Mr. Brayer*, (Cité par M. E. Jovy.)



Portrait de Pascal, d'après Edelinck.

« J'ai grand regret du pauvre M. Hommets, dit Gui Patin; il était bon et savant homme. »

Eusèbe Renaudot

Théophraste Renaudot, le gazetier, eut

deux fils, Isaac et Eusèbe, tous deux reçus docteurs de la Faculté de Paris en 1648. Isaac devint le médecin ordinaire de Port-Royal de Paris.

D'après son propre journal, Eusèbe naquit à Loudun, le 21 février 1613, à 6 heures du matin, il fut « baptisé au temple dudit lieu par un ministre de la religion huguenote, que mon père professait, et que nous avons renoncée dès 1629, par la grâce de Dieu. »

Eusèbe Renaudot devint premier médecin de la dauphine Marie-Anne-Christine de Bavière, en 1650. Il fut, avec Guénault, l'un des plus ardents partisans de l'antimoine; il écrivit en 1653, *l'Antimoine justifié* et *l'Antimoine triomphant*. Gui Patin a pour lui une haine féroce; il le nomme habituellement : « le gazetier Eusèbe Renaudot », et l'épithète de charlatan revient à tout moment sous sa plume en parlant de lui : « Il a eu raison, dit-il, d'intituler son livre *l'Antimoine triomphant*, car pour triompher, il fallait en avoir tué pour le moins six mille. » (1)

Eusèbe Renaudot mourut à Saint-Germain-en-Laye, le 19 novembre 1679. Son frère Isaac le suivit de près, le 25 mai 1680. (A suivre.)

N. D. L. R. — *La fin de l'article du Dr P. Just Navarre, qui constitue la partie essentielle de son travail, paraîtra dans le prochain numéro d'Æsculape. Elle envisagera deux points principaux : les « médications » qui furent opposées à la maladie de Pascal ; — les « consultations » qui eurent lieu à son sujet.*

(1) Gui Patin, Lettre du 6 octobre 1671. « ... vin émetique ou émétique, c'est ainsi qu'il faut le nommer ab enecando ». (Lettre du 18 juin 1670.)

IMPRESSIONS MAROCAINES AVANT LE PROTECTORAT

VI. SALÉ, LA VILLE SAINTE

Par le Dr H. DOUZANS

Le Dr Douzans, médecin de l'armée, termine aujourd'hui sous ce titre la série des Visions et impressions marocaines avant le protectorat, dont il a donné la première aux lecteurs d'Æsculape. L'auteur montre la ville de Salé, telle qu'elle était en 1906, jalousement fermée aux Européens, entr'ouverte au médecin sous certaines réserves. Les rapports de la civilisation et de l'Islam, comme blotti dans cette cité sainte, manquaient réellement de cordialité. Cette page, empreinte d'une discrète mélancolie, malgré la lumière du milieu qu'elle décrit, est une captivante étude d'un coin du littoral marocain avant notre intervention armée.

Le Bou-Regreg s'étale, ample, vers l'Océan proche. Las d'être contenu par des rives élevées, en falaise, du pays Schouli, il a léché les derniers escarpements de Chellah, et luttant contre l'effort de la marée qui monte, il vient de dépasser les remparts de la

deuxième enceinte de Rabat. Il est à son aise, entre les deux cités blanches, alanguies sous l'emprise d'un soleil adouci de cette journée d'hiver.

Il s'étale, baigne, dans la mêlée du flot salin, les murs du quartier consulaire de la ville

maghzen qui borde sa gauche, et rebuté, empiète sur la plage de la riveraine de droite.

Il ronge, s'épand, victorieux, sans parvenir toutefois à menacer la ville sainte de Salé. Entre la Kasbah des Oudaia et les inviolables marabouts de cette dernière ville, il parvient



Jeune femme marocaine de Salé, au XVII^e siècle.
(D'après une gravure de la Relation des États de Fez et du Maroc.)

enfin à la mer où son court triomphe finit, sous le heurt de la grande houle d'hiver.

Là, le conflit se règle brutalement. Le Bou-Regreg meurt, absorbé, mais il semble que de son dernier épanouissement qui a accru sa force, il lui reste une petite gloire. La barre, en effet, qui fixe la limite de son estuaire vers l'Océan n'est-elle pas un peu son œuvre, et si les flots montants ont raison de lui, il a marqué, héroïque, sa résistance, par ces murs de lames échevelées, impressionnantes, où s'effarent les efforts des nautoniers et où se rythment leurs prêtres.

••

Des Européens (msara-nazaréens) vont visiter Salé. La promenade, conduite par des amis de Rabat, très connus des Maures des deux cités, est réglée sur la demande de l'un des nôtres, touriste ou prospecteur, je l'ai oublié, qui vient d'Algérie. Notre voyageur se drape du burban, selon une coutume de certains milieux algériens, bien que ce vêtement de laine, confortable, soit peu harmonisé avec nos complets étriqués. Il le garde, ce soir-là, pour revêtir peut-être un arabophilisme de circonstance. Un officier de la mission militaire, musulman d'Oranie, les suit. Le coreligionnaire fera bien dans la ville sainte murée de fanatisme autant que de remparts. Il servira d'interprète et de tuteur.

Il n'est pas habituel que des chrétiens visitent Salé. Cette ville, non profanée par leur présence, a conservé, comme Kairouan en Tunisie, sa réputation de cité sainte. Les Français

y sont spécialement méprisés, en souvenir du bombardement réglé par nos frégates, jadis. Un consulat général des royaumes de Fez et de Salé y représentait, dans la nuit des temps royaux, notre pays, et y était respecté, en raison de son caractère diplomatique. Pas de souillure par l'infidèle, en résumé : le « consul », agréé par les sultans comme leur hôte, n'avait fait que passer, aujourd'hui oublié.

Je me joins à la promenade, bien que j'aie gardé un souvenir peu agréable de mes quelques visites médicales dans cette ville. J'avais été tenu, suivant les conseils reçus, à pérégriner derrière les gens du client qui me requerrait, sur leur mule, mélancoliquement. Elle m'avait porté tout droit à la maison intéressée et m'avait ramené sans détours, mou rôle accompli. Je sentais que j'étais un prisonnier à diriger par telle ou telle ruelle, un personnage maudit bien qu'utile, pour une courte séance tolérée parce qu'impérieusement nécessaire.

La dernière fois, deux impressions pénibles avaient irrité mes nerfs.

Avant de quitter le sable de la plage pour franchir la massive porte des remparts, au passage zigzagué, j'avais croisé un chérif écrasé sur sa mule, hiératique. Deux nègres le suivaient, l'un tenant la queue de l'animal et le deuxième portant un étendard de confrérie religieuse qui flottait à sa gauche. J'ai appris depuis qu'il se rendait à un « moussem », réunion d'un caractère pieux, à Rabat.

Dès que le chérif m'aperçut, il se pencha mollement vers le cou de la mule, légèrement s'inclina à droite, et sur le sable fin détacha... sa salive à l'adresse du pacifique agent de civilisation. Je passai, n'ayant eu le temps ni la pensée de répondre par un geste similaire.

À moment de tourner à gauche, la porte dépassée, je vis une négresse, adolescente gracieuse — une esclave, m'a-t-on dit — qui souriait aux Slaouis de non escorte. Elle s'enquit, et, comme le groupe se taisait, elle bondit vers moi, telle une gazelle et dépêcha sur l'épaule de ma mule, un agglomérat visqueux elle aussi. Cette récidive dans l'expectoration, ayant aux yeux de ce peuple la valeur d'un exorcisme, m'exaspéra.

Je fus vite à terre, et j'ébauchai à l'égard de l'esclave une semi-correction assez humiliante qui la mit en fuite.

Un chérif qui crache, de loin, dignement, passe... Mais une femme, de si près, c'était trop. Pendant que je remontaï à mule, mon guide, parent du malade, me dit le « la bas, pas de mal » sacramentel. Pas de mal, soit, mais la correction reste.

Après avoir évoqué philosophiquement cette fois, mes impressions sur Salé la Sainte, je me joins donc, ce jour de l'hiver 1906-1907, à la visite de quelques Européens dans cette ville. Je sais qu'elle sera prudente, comme il convient.

D'ailleurs, elle est attirante, cette cité. Elle émerge de sa ceinture de remparts comme d'un massif écrien. Elle est vraiment coquette avec ses minarets et ses Koubbas, situés en avant d'elle vers le rivage où lamer dans de violents assauts poli et martelle les roches. Et puis, son orientalisme est discret et

reposant, avec ses ruelles étroites où les orfèvres, silencieux, travaillent, où des vendeurs musulmans vous regardent, impassibles, et où des ânonnés pelés, écrasés par leur charge, s'accrochent au mur des maisons pour ne pas tomber. Et aussi, pourquoi le taire, n'a-t-elle pas, Salé la Sainte, l'attrait mystérieux de ces forces millénaires, latentes, que l'on sent frissonner, au passage des chrétiens, dans l'insondable profondeur de ses mosquées, forces somnolentes évocatrices de traînées de sang et de lueurs pourpres... L'Islam s'y blottit et s'y réchauffe pendant que les chrétiens rôdent et prospectent sur les pistes du Moghreb. Il y raconte à ses tout jeunes fils la reviviscence des cités saintes, qui, même sous l'incendie des canons des « frégates », voient les murs des minarets, superbes, résister.

Notre visite comprend le circulaire des principales rues et des marchés. Les enfants nous suivent nombreux, alléchés par la menue friandise, achetée sur place, que nos amis leur dispensent, pour les apaiser. Le quartier mabouk qui confine au littoral est évité, et, dans une maison de modeste apparence, nous faisons la halte classique du thé. Je reconnais, dans le maître du logis, le postier de Salé, qui a accepté la mission de lever tous les jours la boîte aux lettres fixée sur un mur de la grande place. Son rôle se limite au transport quotidien du sac à notre bureau de Rabat et à la vente de timbres. Que pourrait-il faire de plus ? Il ne connaît pas un mot de notre langue. Agent muet des postes françaises, devenu un obscur pénétrant de ce fait, il est en butte aux lazzi de ses concitoyens.

Cette boîte aux lettres, comme elle est muette elle aussi, mais elle sait nous parler à notre passage de son inscription un peu effacée !

Comme ils sont éloquents, à Salé, nos agents muets ! La pause du thé chez le postier n'est pas bien longue. Dans la rue, les rumeurs éclatent. Nous sortons, les enfants sont là, nombreux : ils crient, chantent pour nous maudire. Il vaut mieux se retirer.

C'est la jeunesse qui donne le signal de l'exeat des chrétiens, hors de la ville sainte.



Combat naval devant Salé, en Barbarie.
(D'après l'histoire von Barbaryen, 1684.)

Les adultes — il n'y en a pas un dans cette rue — ont dépêché et excité la gent menue qui doit nous conduire jusqu'aux portes. Les insultes piaillées de leurs voix aiguës ou rythmées en cadence « fils de chien, de prostituées, que Dieu punisse vos mères; les juifs à l'hameçon, les chrétiens à l'enfer et les Slaouis au au paradis », précèdent le jet de pierres.

Notre retraite est lente, sans passion, mais visiblement nous sommes penauds, navrés à l'idée que notre discrétion n'a pas désarmé nos voisins.

Les enfants, ce n'est que le chœur brailard dans cette scène. Les acteurs terrés, je les devine sous la forme de ces mégères édentées et de ces notables courtis et fins qui répandent les ferments d'hostilité.

Nous en trouvons enfin un, près de la sortie et le prenons à témoin de cette réception si peu flatteuse. Il sourit. « Ce sont des enfants qui jouent, n'y prenez pas garde, amis. »

Au Maroc tout le monde joue, et les adultes y sont, eux aussi, de grands enfants; mais à quels jeux cruels ne s'essaient-ils pas?

Que de haine distillée dès l'enfance au nom d'une religion, et comme nous sommes loin de l'assimilation de l'indigène marocain qui sera plus tard le thème de nos discussions sociales!

Et, que de dissimulation chez les adultes qui savent rester polis et affables, malgré les malédictions qui courent les discrètes émeures, à notre égard, Nazaréens!

Cela promet des surprises pour les confiants, les présomptueux ou les rêveurs... plus tard.

Écrit à Rabat-Salé. Hiver 1906-1907.

MORT DU SERGENT BLANDAN ET AMPUTATION DU CHIRURGIEN SOUS-AIDE DUCROS

Par le D^r BONNETTE

Médecin-major de 1^{re} classe, Lauréat de l'Institut

L'épisode glorieux des premières guerres d'Afrique que notre distingué confrère de l'armée, le D^r Bonnette, va raconter ici est bien connu de tous. Nous nous collaborateur apporte aujourd'hui des précisions utiles et, par-dessus tout, il met pour la première fois bien en lumière la belle conduite, la blessure grave et l'amputation du chirurgien sous-aide Ducros. Il nous est agréable de signaler de nouveau dans Æsculape l'héroïsme dont étaient coutumiers hier comme ils le sont aujourd'hui les médecins militaires.

AU sud d'Alger s'étend la Métidja, vaste plaine au sol argileux. Elle était couverte naguère de marais crouppissants

dont les moustiques et les émanations (mal'aria) portaient au loin le paludisme et ses complications redoutables.

La Métidja qui, pour nos pères, résuma longtemps toute l'Algérie, fut surnommée le tombeau des Français et ses hécatombes firent songer, un instant, à évacuer l'Afrique du Nord.

En 1830, le général d'Erlon vint établir un camp retranché à Boufarik, « humide bogue entouré de marais aux exhalaisons pestilentielles », situé au centre de cette plaine maudite, aujourd'hui si salubre et si fertile.

Pendant de longues années, ce poste resta « la plus vaste nécropole de nos colons et de nos soldats ». Le nombre des victimes « de la fièvre » enterrées à Boufarik est « incalculable » et les cadavres de plusieurs générations de pionniers ont fait, avec l'hygiène rurale, sa richesse et sa beauté.

Le premier maire de cette ville, Borély la Sapie, entreprit l'assèchement des terrains marécageux, et, pendant les dix années de son administration, il parvint « à transformer le marais vaseux sur lequel avait été bâtie Boufarik en une merveilleuse oasis qui, au lieu de donner la mort comme autrefois aux téméraires qui osaient l'habiter, distribue et redonne la vie et la santé à ceux que la maladie a frappés » (Colonel Trumelet).

Enfin, grâce à notre immortel médecin ins-

pecteur Maillot et à son traitement du paludisme par la quinine, ces terres insalubres furent renouvelées par la sueur quinquinée des colons.

occupations, la traversée de cette plaine était toujours dangereuse : « On ne pouvait, écrit Maxime du Camp, s'y aventurer qu'en nom-

bre, sous peine d'être enlevé par les Arabes maraudeurs qui s'y embusquaient et y faisaient leurs coups de main. Sous prétexte de guerre aux infidèles, ils débroussaient les voyageurs et leurs têtes servaient de trophées. Dans les petites villes comme Douera, Boufarik, Blidah on était toujours sur le qui-vive, prêt à repousser les incursions de ces écumeurs du désert. »

Aussi les sillons étaient-ils creusés sous la protection des balles et le lieutenant-colonel Morris, commandant supérieur de Boufarik, « recommandait-il aux faucheurs de ne jamais rester éloignés de leurs armes; ils doivent toujours avoir leurs faiseaux près d'eux et les rapprocher au fur et à mesure qu'ils avancent... Un colon, surpris par des Arabes et courant à son arme, a l'air de fuir; il encourage ainsi l'ennemi à fondre sur lui; au contraire, s'il engage le feu le premier, il tient l'ennemi en respect et préserve ses camarades ».

D'ailleurs, pour éviter ces surprises, les divers postes communiquaient fréquemment entre eux par des détachements composés de fantassins

et de quelques cavaliers servant d'éclaireurs et marchant en avant-garde. C'est ainsi, par exemple, que se faisait le service de la poste.



Le retour à Boufarik des blessés du combat de Sidi-Mercé. Le sergent Blandan est en litière, le médecin sous-aide Ducros en couclet sur le même mulet de bât. (Dessin du D^r Nottin)

Mais, à l'infection du sol, à ses émanations léthifères, s'ajoutait, en 1842, son insécurité. En effet, malgré les villes dont nous étions les maîtres, malgré les postes avancés que nous



LES SUITES DU PACTE DE LUXURE,
par G. de Tromelin.

La femme qui a signé le pacte est attachée sur le fauteuil infernal. A ses pieds est représentée la démonsse à laquelle cette femme fait confier pour les amours défendues. (Réduction au quart de l'original.)



La mort du sergent Blandan au combat de Beni-Méred (1842).

Tableau de Devilly, au Musée de Nancy.
Le chirurgien sous-aide Ducros y figure, à gauche, au premier plan, serrant un fusil dans ses deux mains crispées.

Le 11 avril 1812, le courrier fut remis au brigadier Villars, « vieux soldat qui, depuis quinze ans, vivait sous les drapeaux » ; il était suivi de deux cavaliers, Lemerrier et Ducasse, appartenant l'un et l'autre au 4^e chasseurs d'Afrique.

Le peloton d'escorte, en raison des faibles effectifs présents à Boufarik, était seulement composé de seize hommes du 26^e de ligne. Il était commandé par un jeune sergent, nommé Blandan, promu à ce grade depuis le mois de janvier 1842. Enfin un chirurgien sous-aide, M. Ducros (Sosthène), rentrant à Bldah après l'expiration d'un congé, s'était joint à ce détachement.

En résumé, trois cavaliers, dix-sept fantassins, un sous-aide major, formant un effectif total de vingt et un combattants, se lançaient dans la Méridja, le 11 avril 1842, au hasard des périls, mais l'œil aux aguets, le cœur vaillant, le fusil en bandoulière et les cartouchières bien garnies.

Avant le départ du camp d'Erlon, le sous-officier observateur avait promené sa longue-vue sur la plaine de Méred et n'avait rien constaté d'anormal.

Dans la fraîcheur du matin, ces hommes, au pas de route, marchaient allègrement, heureux de vivre, bavardant, riant aux histoires gaillardes racontées.

Les trois cavaliers précédaient le détachement, en queue se trouvaient le sergent Blandan et le sous-aide Ducros, qui, ayant le même âge, les mêmes goûts (Blandan était Lyonnais, Ducros Parisien), la même instruction, se faisaient part de leurs projets d'avenir.

La petite troupe marchait ainsi depuis une heure et se trouvait à deux kilomètres du blockhaus de Méred, quand soudain le brigadier s'arrêta, examina le fond du ravin d'El Mechdoufa et vint au galop prévenir le sergent qu'un gros de cavaliers arabes (environ 300), est dissimulé, pied à terre, dans les lauriers-roses de l'oued desséché.

Sans s'émouvoir, Blandan lui dit : « Vos chevaux sont bons, sauvez-vous et prévenez le poste ! » A ces mots, le vieux brigadier répond

sèchement : « Ser-
gent, quand il y a
du danger, ça se partage ! » Et, pendant
que les fantassins
forment automati-
quement le carré,
bayonnette au canon,
Villars et ses deux
cavaliers viennent se
ranger derrière eux,
sobre au clair.

A ce moment, un
cavalier arabe, vêtu
du burnous rouge
(signe distinctif des
réguliers d'Abd-el-
Kader), se détache
du gros, se porte au
petit galop vers le
carré, s'arrête devant
le sergent et, en un
français assez cor-
rect, lui dit : « Rends-
toi avec les hommes,
il ne te sera fait

aucun mal. » Pour toute réponse, Blandan l'ajuste, fait feu et l'étend raide mort. Ce fut le signal de l'attaque : les cavaliers arabes sautent en selle, fouettent le sol de leur galop et se précipitent, comme un ouragan, sur l'héroïque phalange, qui résiste inébranlable à leurs assauts.

Huit de nos braves tombent, quelques-uns pour ne plus se relever. Blandan, blessé, stoïque, grandi par la douleur et l'épreuve, s'écrie : « Courage, mes amis, défendons-nous jusqu'à la mort ! Serrez vos rangs et visez juste ! »

A ces mots, le chirurgien sous-aide, écumant de rage, saisit le fusil et les cartouchières d'un blessé agonisant et se rue dans la mêlée, bayonnette au canon. Ivre de sang et noir de poudre, il lutte vaillamment, jusqu'au moment où une balle lui brise le bras droit. Tiré à courte distance, ce projectile produit des effets explosifs et force Ducros à lâcher l'arme et à immobiliser son bras.

Blandan, lui aussi, reçoit deux balles, l'une à la cuisse, l'autre à la poitrine, mais ce stoïque, crachant le sang, reste debout pour l'honneur, pour l'exemple, quand soudain une troisième balle l'atteint à l'abdomen et l'abat.

Ducros se précipite à son secours et le fait étendre au centre du sublime carré que défendent encore quelques survivants. Avec la ceinture bleue d'un chasseur d'Afrique, le sous-aide fait comprimer l'abdomen du sergent qui balbutie ces mots : « Merot, cher docteur, merot, je suis perdu, mais défendez-vous jusqu'à la mort ! »

D'instinct en instant l'héroïque phalange

s'émiette, mais « tout ce qui peut encore tenir une arme combat avec ce brillant courage qui illumine et fait resplendir les derniers moments des martyrs, qui meurent pour une croyance ou pour la Patrie ».

D'une voix affaiblie, Blandan leur crie encore : « Courage, mes amis, courage ! » Et ces stoïques luttent sans compter, sans espoir, pour l'honneur, pour le drapeau, pour le mourant qui les exhorte à la résistance, au sacrifice.

Mais soudain deux nuages de poussière s'élèvent à l'horizon : l'un dans la direction de Méred, c'est le lieutenant Jouslard avec ses trente hommes, qui accourent du blockhaus, au pas gymnastique, pour les délivrer ; l'autre dans la direction de Boufarik, ce sont le lieutenant-colonel Morris, les lieutenants Corcy et de Breteuil des chasseurs d'Afrique, les capitaines Lacarde et Durun du 26^e de ligne, qui galopent à francs étriers, à la tête d'un escadron et se ruent dans la mêlée, les sabres brandis en avant des chanfreins, pour sauver les survivants et venger les morts.

A leur vue, les Arabes s'éloignent, emportant leurs morts et leurs blessés, mais pas une seule tête française. Des 21 combattants, 5 sont debout sans blessures, 9 sont blessés et 7 sont morts ou mourants ; parmi ces derniers se trouve l'héroïque sergent, qui est resté jusqu'au bout l'âme de la résistance.

Dès que l'ennemi est dispersé, le colonel Morris se porte vers le chef du détachement qui, pâle et livide, est étendu sur le sol, la tête soutenue par un de ces braves : le sous-aide Ducros est agenouillé à ses côtés, le bras droit en écharpe.

A la vue du colonel Morris, Blandan essaye de se relever, mais Ducros l'en empêche, et le colonel, s'inclinant sur le glorieux blessé, lui donne l'accolade, le complimente de son admirable conduite et lui épingle sa croix de la Légion d'honneur sur la poitrine, en lui disant : « Elle ne saurait être mieux placée. »

Devant l'étoile des braves, Blandan sourit, mais d'un sourire triste, car, malgré son désir de vivre, il sent la vie lui échapper.

Les morts et les blessés sont installés sur des prolonges et des mulets de bât : Blandan est placé sur une litière et, sur le même mulet, Ducros monte en cacolet pour pouvoir sur-



Obélisque commémoratif surmontant une fontaine, érigé en 1844, au centre du village de Méred, et portant les noms des 21 braves.



Tombeau du sergent Blandan, dans le cimetière de Boufarik, à l'ouest du camp d'Erlon.

veiller, pendant le transport, le poulx et le facies du glorieux sergent.

Ramenés à Boufarik, tous les blessés entrent d'urgence à l'ambulance sédentaire du camp d'Erlon : Blandan succombe vers deux heures du matin, dans les souffrances aiguës d'une péritonite septique. Les fusiliers Leclair et Kamachar sont amputés de la cuisse. Ducros lui-même doit subir l'amputation du bras droit, quelques jours après, pour des phénomènes graves d'infection purulente. Amputé, réformé, décoré de la Légion d'honneur, notre camarade retourne à Paris, miné par la supputation et le paludisme, et survit à peine deux ans à son opération.

Le 13 avril, le sergent Blandan est inhumé dans le petit cimetière du camp d'Erlon, en même temps que ses six compagnons de gloire. Sur sa tombe, le colonel Morris, très ému, pleure ce héros de vingt-trois ans, qui semble être né pour se donner en exemple aux générations futures et, dans une émouvante péroraison, le colonel s'écrit : « J'envie ton sort, Blandan, car je ne sais point de plus noble et plus désirable mort que celle du champ d'honneur ! »

Quatre des blessés furent faits chevaliers de la Légion d'honneur : les fusiliers Père et Michel, du 26^e de ligne, blessés grièvement ; le brigadier Villars, du 4^e chasseurs d'Afrique, blessé, et le chirurgien sous-aide Ducros, des ambulances de l'armée, amputé du bras droit.

Le 14 avril 1842, un ordre général du maréchal Bugeaud fait connaître à l'armée l'admirable conduite du sergent Blandan et de ses vingt compagnons d'armes, qui préférèrent une mort glorieuse à l'humiliation du drapeau de la France.

« Ce fait d'armes est plus beau que celui de Mazagran, s'écrit Bugeaud, car à Mazagran les

défenseurs étaient derrière des murailles, tandis qu'à Méréd ils étaient en plaine, en rase campagne.

« Lesquels ont le plus mérité de la Patrie, ou de ceux qui ont succombé sous le plomb, ou des cinq braves qui sont restés debout et qui, jusqu'au dernier moment, ont couvert les corps de leurs frères ? S'il fallait choisir entre eux, je répondrais : *« Ceux qui n'ont pas été frappés »*, car ils ont assisté à toutes les phases du combat dont le danger croissait à mesure que les combattants diminuaient et leur âme n'en a point été ébranlée.

« Mais je ne veux pas établir de parallèle ; tous ont mérité que l'on gardât d'eux un éternel souvenir.

« Je compte parmi eux le chirurgien sous-aide Ducros qui, revenant de congé, rejoignait son poste avec la correspondance. Il a saisi le



Statue du sergent Blandan, érigée à Boufarik le 1^{er} mai 1887.

fusil d'un blessé et a combattu jusqu'à ce que son bras eût été brisé.

« La France verra que ses enfants n'ont pas dégénéré, et que, s'ils sont capables de grandes choses par l'ordre, la discipline et la tactique qui gouvernent les masses, ils savent aussi, quand ils sont isolés, combattre comme les chevaliers des anciens temps. »

Pour perpétuer le souvenir de ce beau fait d'armes, Bugeaud décide d'élever sur le théâtre de la lutte une colonne commémorative : « Cela serait le cœur assez froid, écrit-il, pour ne pas se sentir électrisé en passant devant un monument élevé sur le lieu du combat et où seraient retracés l'action et les noms des héros qui en furent les acteurs. »

Ainsi fut construite en 1844, au centre du village de Méréd, une fontaine monumentale surmontée d'un pylône de 18 mètres de haut, sur lequel sont gravés les noms des vingt et un braves et la date du combat.

Le 1^{er} mai 1887, une statue, obtenue par souscription publique, fut élevée à Boufarik, au centre de la place Mazagran, en l'honneur du jeune et vaillant sergent, de ses courageux compagnons et à la gloire de la vieille et héroïque armée d'Afrique.

Sous le piédestal furent déposées les cendres de ces héros, exhumées du petit cimetière du camp d'Erlon, et sur le piédestal fut placée une statue en bronze de 3 m 15 de hauteur, représentant Blandan qui défie l'ennemi dans la direction de Beni-Méred.

Mieux que sur le bronze de Boufarik et le granit de Méréd, le souvenir de ces braves est conservé dans le cœur des hommes du 26^e de ligne.

Tous les ans, le 11 avril, le régiment fête ce mémorable anniversaire par le pavoisement du quartier, le défilé en musique, une prise d'armes et un défilé devant le drapeau, par la lecture de l'ordre général du maréchal Bugeaud, le commentaire des diverses phases de l'héroïque échauffourée, l'appel de ces héros morts au champ d'honneur, l'amélioration des menus et le quartier libre à partir de midi. La musique et la chorale jouent la cantate à Blandan.

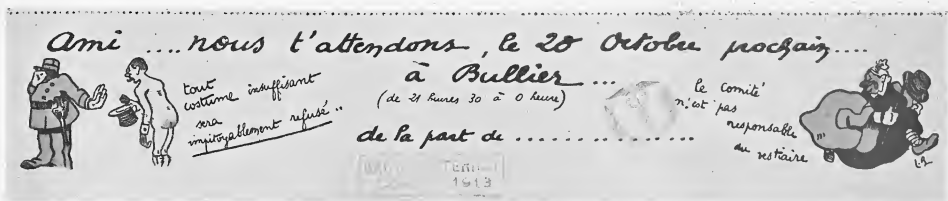
Le lendemain, une soirée de gala est donnée au profit d'un Comité civil, organisé dans le but d'offrir au 26^e régiment d'infanterie la statue de l'héroïque sergent.

Quant au corps du service de santé militaire, il devrait avoir à cœur d'honorer la mémoire de l'illustre chirurgien sous-aide Ducros, qui figure d'une manière si élogieuse dans l'ordre général du maréchal Bugeaud.

L'hôpital militaire de Nancy, qui vient d'être bâti dans la rue du Sergent-Blandan, devrait donner à un de ses pavillons de blessés le nom de Ducros, pour associer, dans une même apothéose de gloire, les noms de ces deux jeunes héros de Beni-Méred.



Entrée du camp d'Erlon, à Boufarik.



Bal de l'Internat 1913. — Coupon, à retirer au contrôle, annexé à la carte d'entrée pour Homme.

LE BAL DE L'INTERNAT

Par le D^r NEMO

Nous avons la certitude d'être agréable à tous nos lecteurs en leur permettant, grâce à un bref compte rendu du Bal de l'Internat 1913, de venir se mêler par la pensée, durant quelques instants, à la folle jeunesse médicale qui vient d'égayer de ses sarabandes, de ses chants et de ses truculents cortèges la vaste salle de Bullier. C'est, semble-t-il, un des privilèges du médecin de demeurer jeune d'esprit et de cœur, et d'entourer d'une sympathie dont les ans ne font qu'élargir l'indulgence, les audaces et les excentricités que des esprits chagrins, et d'autres corporations, jugeraient fâcheusement.

Le Bal de l'Internat est une des manifestations les plus expressives des salles de garde parisiennes. Il est peu de médecins qui n'y aient assisté comme internes, externes ou roupius. Il est dû à l'effort commun de peintres et d'internes : rapins et carabins ont de tout temps fait bon ménage; les murs du logis des internes le prouvent en maints endroits. Les ateliers se mettent au service des salles de garde pour organiser des défilés somptueux, où l'art le dispute à la fantaisie la plus échevelée, le caractère privé de la réunion autorisant des licences que justifie la recherche de l'exactitude historique!

La Préparation

LE Bal de l'Internat a été donné cette année à Bullier, le 20 octobre 1913.

La préparation en a été rendue malaisée, en raison des rigueurs administratives qui ont interdit aux femmes l'entrée des salles de garde, même pour la préparation des costumes, guirlandes, tentures et autres accessoires destinés aux figurants des cortèges ou à la décoration des loges.

Cette intransigence administrative a stimulé la verve des internes parisiens, et il convient de noter, dès maintenant, que les sujets décoratifs des loges et les motifs des cortèges se sont inspirés presque uniquement de ce leitmotiv : la protestation contre l'interdiction des salles de garde aux femmes. Le Bal de l'Internat 1913, dans son ensemble, et pour les raisons susdites, a été médiocre : il n'a montré qu'en de rares loges et en de rares cortèges le caractère artistique qui permet de braver impunément toutes les audaces et toutes les libertés.

Le côté « carabin » a été plus accentué que jamais. A vrai dire l'entrain durant le



Bal de l'Internat 1913. — Carte d'entrée pour Homme, par, Joe Bridge

bal s'est montré si spontané, le pittoresque si truculent, que le spectateur profane n'a pu retenir malgré tout, de sa joyeuse nuit, qu'une impression d'humour très osé, sans doute, mais très franc, très sain, très rabelaisien. Il n'a pas eu un instant la sottise de se scandaliser. Le bruit, la lumière, les gesticulations, les danses, les cris — j'allais dire les vociférations — sont contagieux et le nouvel entrant se met bien vite au diapason de l'assistance.

Les Loges

Efforçons-nous, pourtant, avant le défilé des cortèges, de donner un bref aperçu des loges. Des artistes, comme de coutume, ont prêté leur collaboration aux internes.

Saint-Antoine doit à Georges Villa l'édification de sa demeure, le « Saint-Antoin's Bar ».

La loge de Saint-Louis, due à la collaboration de M^{lle} Marie Laurencin, de MM. Alix et Fortuné, traduisait ce motif : « Les embêtements de la Vie ».

Claude-Bernard portait au fronton de son logis cette de-

mande impérative : « Rendez-nous Aphrodite. » Richard et Pinget ont contribué à dresser la « Prison Laribo » ; Parizelle, dont *Æsculape* a reproduit l'an dernier de curieux dessins à l'occasion du compte rendu du Bal de l'Internat 1912, a brossé largement sur le calicot de la loge de l'hôpital des *Enfants-Malades* les « Atrocités balkaniques ».

Trousseau, les *Enfants-Assistés*, *Debrousse*, seuls ou associés, se sont abrités dans des loges d'inspiration très heureuse.

La loge de *Bretouneau* était consacrée aux « Éthéromanes » ; Delmont en était l'auteur.

Pareillement, Bernard s'était consacré à l'édification de la « Loge vaginale » de *Tenon* ; Chamson, Taupin, Isabey avaient donné tous leurs soins à la loge de *Cochin* : « La Ligue

vers son temple pour y déposer ses offrandes. » Celui de *Beaujon* avait pris pour sujet :

Le citoyen Cochin ramène les femmes en salle de garde.

Bannières de l'hôpital Beaujon : « Le barthisme, voilà l'ennemi ! »

Une salle de garde sous le barthisme : Spectacle navrant.

Le citoyen Cochin contre le barthisme. Cochin et le « Raffut de Saint-Polycarpe » ramènent les femmes au son de la cloche de bois.

Le barthisme est mort, vive Cochin.... La saine gaieté est revenue en salle de garde.

Cochin et la Maternité s'étaient réunis pour composer un cortège très important : *La Ligue contre le mal de mère* qui s'avance majestueuse-

l'époque de Louis XV... Et allez donc ! »

Le cortège de Saint-Louis fermait la marche, déplorant « les embêtements de la vie ».

On s'expliquera l'apréché des récriminations des internes en pensant que les exigences de l'administration de l'A. P. faillirent empêcher le bal d'avoir lieu ; les dîners de salle de garde manquèrent de leur entrain coutumier, sauf pour les hôpitaux qui eurent l'heureuse idée de fuir ce soir-là leur hôpital... in-hospitalier pour dîner dans des restaurants ou dans des salles libéralement prêtées. L'hôpital Cochin traversa la rue Saint-Jacques pour aller banqueter dans l'hôtel du D^r Madeuf.

Après le défilé des cortèges eut lieu comme de coutume *Le Grand Concours de Beauté*.

Dans la salle

Cependant c'est dans la salle la bousculade, joyeuse et coutumière, les rondes et les farandoles, et les cors de chasse qui sonnent en fanfare, et les cris aigus, et les rires stridents.

Toute la jeunesse médicale est là : internes, externes, roupioux, et aussi quelques « patrons » heureux de revivre pour quelques heures les émotions d'antan. Il y a aussi bon nombre de peintres, de littérateurs, de gens de toute sorte, de toute race, de toute provenance. Guy Arnoux était en cow-boy, Taupin en mousquetaire et Sonolet en invalide, comme de bien entendu, mais Trillau était cette fois-ci en marin. Le monde des artistes était fort bien représenté. Nous noterons d'après notre excellent confrère Warnod : M^{me} Calitza, Timmy, Irène Bordoni,

Emilienne d'Alençon, Paulette Lancray, Pomponnette, Delysia, Germaine Webb, Rachel d'Artois, Marini, Darvennes, Vallois, Régine Olmeta, Marinette Marchal, Baume, etc.; M^{me} A. de Brayer, Talmont, Olmeta, Colombet, Desaux, René Giffey, Jacques Bannel, etc.

Et le bal dura jusqu'au jour ! les internes de chaque hôpital et leurs invités s'en furent, bannière en tête. Il ne resta plus dans la grande salle que quelques braves gens étendus, grisés de champagne, au fond des loges, et puis une petite femme parée de sa radieuse jeunesse, qui toute seule tournait éperdument, tandis qu'avec un grand fracas de cuivre l'orchestre jouait la retraite.



Bal de l'Internat 1913. — Carte d'entrée pour dame, par V. Van Den B...
« Les portes de Bulhier seront ouvertes le lundi 20 octobre 1913, de 21 h. 29 à 23 h. 59. »

Accours, Charmante, au Bal qu'à ta grâce on dédie.
Dépose au vestiaire avec ton vêtement,
Ta mère accablée et ton jaloux amant.
Nous jurons de ne pas les rendre à ta sortie.

Les cortèges

Les lamentations, ici, se font encore plus unanimes. Chaque cortège est une protestation.

Bioctre avait imaginé une roulotte foraine, et le programme expliquait : « Fidèle au principe « *Bis être ou ne pas être* » la salle de garde émigre devant la funeste circulaire... Viens à nous, *péritharthétique* ! La roulotte est ouverte ! »

Le cortège de l'hôpital Claude-Bernard suppliait :

« *Rendez-nous le culte d'Aphrodite.*

« Les Asclépiades protestent contre la circulaire et rendent un hommage public à Aphrodite. Leur cortège portant les attributs de la déesse, s'avance

ment précédé par les bannières des deux hôpitaux. Ensuite venaient :

Le Char du Mal de Mer : « Dans un bateau, deux malheureux, en proie au terrible mal, sont soignés par un apothicaire. »

Le Mal de Mère et les moyens d'y remédier : « Malthus et ses adeptes donnent une démonstration de leurs doctrines. »

Le Char de Lesbos : « Dans l'île, que se disputent les Grecs et les Turcs, deux Lesbiennes protégées par Sapho, s'abandonnent aux joies de l'amour sous les yeux de Silène, qui cherche sa consolation dans le vin. »

« La France en deuil ferme le défilé, se lamentant sur la diminution des naissances depuis

LE PROFESSEUR LEDOUBLE

L'HOMME ET L'ŒUVRE

Par les D^{rs} DUBREUIL-CHAMBARDEL et FAIX, de Tours.

La Rédaction d'Æsculape vient d'être douloureusement éprouvée par la mort d'un de ses amis de la première heure. Ceux qui suivent notre Revue depuis sa fondation se souviennent qu'en effet le regretté Professeur Ledouble avait publié dans nos colonnes un important article sur Rabelais anatomiste. Pareil sujet était bien familier au Maître. Et voici l'ironie des choses : quelques semaines seulement avant sa mort il nous écrivait tout le plaisir qu'il aurait à nous adresser un article d'intérêt général sur Rabelais savant, qui prendrait place dans la série d'articles que nous nous proposons de consacrer aux célébrités médicales dont s'enorgueillit la vieille et glorieuse Ecole de médecine de Montpellier. Le manuscrit suivait à quelques jours de distance. Il paraîtra dans un très prochain numéro et sera illustré suivant les indications précises de son auteur.

Les lignes que voici, écrites en mémoire du Maître par deux de ses élèves les plus aimés, diront à nos lecteurs quelle perte immense viennent de faire l'école tourangelles et, d'une façon plus générale, la science française dans la personne du Professeur Ledouble.

LE D^r Ledouble est décédé à Tours le 22 octobre dernier, dans sa petite maison de la rue Jules-Simon où depuis plusieurs années il vivait très retiré.

Sa mort a vivement impressionné les milieux scientifiques où les ouvrages du savant anatomiste tourangeau faisaient autorité.

Æsculape avait compté le maître parmi ses collaborateurs de la première heure, et les lignes que nous écrivons aujourd'hui à l'intention de ses lecteurs ont pour but de préciser la

logie, ou dans les salles du Muséum, se rappelleront longtemps cet homme maigre aux mouvements tout d'une pièce, au geste large et saccadé, d'une mise quelque peu archaïque, dont l'attention était toujours attirée vers un problème nouveau touchant la morphologie humaine ou les grandes questions de l'histoire littéraire. L'humoriste Pascalba l'a représenté en une image si vraie et si sincère que nous n'avons pas cru manquer au respect dû au maître très aimé en la reproduisant ici.

Il défendait ses idées avec vivacité, appétit même, en homme qui a longuement médité et mûri ce qu'il avance, et « tombait » au moment voulu en quelques mots précis et foudroyants l'imprudent contradicteur.

Ledouble aimait avant tout les conceptions nouvelles et parlait volontiers en guerre contre les articles scientifiques accommodant à quelque sauce inédite, ou ayant couleur de l'être, un fait établi et connu.

Sa merveilleuse mémoire lui permettait de tout contrôler sans avoir à recourir à sa bibliothèque, et sa raillerie s'exerçait en termes impitoyables sur les démarqueurs scientifiques. Elle n'épargnait pas davantage « ces crétins qui n'ont jamais rien produit et ne produiront jamais » comme il le disait dans l'intimité.

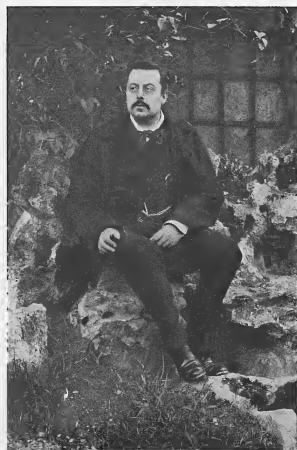
Les « crétins » se vengeaient en le traitant de compilateur, d'autres ajoutaient « adroit ». Mais ce n'étaient là que pures calomnies. Ledouble savait trouver au milieu des chemins battus le caillou banal que tous ont poussé du pied, et que lui savait casser pour en extraire la gemme qui brille d'un éclat nouveau et éclaire de ses feux les obscurités d'alentour.

*
*
*

Combien avaient parcouru les fameux chapitres XXX et XXXI du Livre IV de Pantagruel, et déclaré, comme le fait dire Anatole France à l'un des personnages de son roman *Crainte-Putois*, *Putois, Riquet*, « qu'il prêtait à certains égards l'anatomie de Putois à l'anatomie de Quaresme-Prenant. Si la description faite par Xenomanes, disait-il, est plus savante et plus riche en termes rares et précieux, la description de Putois l'emporte de beaucoup par la clarté des idées et la limpidité du style. Il en jugeait de la sorte parce que le D^r Ledouble de Tours n'avait pas encore expliqué les chapitres XXX, XXXI et XXXII du quatrième livre de Rabelais ».

Et de fait, l'infatigable chercheur, confiant à juste titre en la virtuosité de son illustre compatriote, avait deviné sous ce feu d'artifice d'épithètes et de comparaisons bizarres un fonds scientifique, qu'en un éclair d'admirable lucidité il entrevit et sut élégamment dévoiler.

Et nous eûmes *Rabelais anatomiste et physiologiste*, ouvrage qui fit sensation dans le monde entier des arts et des lettres, et fut couronné par la ville de Tours et la Faculté de Médecine de Paris.



Le D^r Ledouble, professeur à l'Ecole de Médecine de Tours, à l'âge de 40 ans.

perte que viennent de faire à la fois les sciences et les arts.

La physionomie de ce modeste artisan d'un immense labeur était d'ailleurs très populaire. Tous ceux qui, étudiants, ont eu Ledouble comme professeur à l'Ecole de Médecine de Tours où il enseigna pendant plus de trente ans ; ceux qui le voyaient souvent dans les laboratoires de la Société et de l'Ecole d'anthropo-



Le D^r Ledouble, professeur à l'Ecole de Médecine de Tours, au moment de son jubilé scientifique, 1908.

Quand, au cours des lectures par lesquelles Ledouble occupait ses moments de loisir, il eut l'occasion de revoir l'œuvre de l'Aigle de Meaux, il sut, à côté de l'admirable écrivain et du prestigieux orateur, découvrir le savant versé dans la connaissance de l'homme en ses plus mystérieuses fonctions et structures.

De là à écrire *Bossuet anatomiste et physiologiste*, il n'y avait qu'un pas. Ledouble le franchit aisément, et dans la langue riche et imagée

qui était la sienne, il ajouta un éloquent chapitre à ceux que la postérité avait déjà consacrés à la gloire de l'illustre prélat.

Dans le domaine anatomique, les recherches de Ledouble ont presque exclusivement porté sur les anomalies ou plutôt, comme il avait soin d'y insister, sur les *variations* que présente le corps de l'homme.

Il avait été poussé dans cette voie d'abord par son premier maître d'anatomie à Tours, Saturnin Thomas, et surtout à Paris par Broca qui l'attacha à son laboratoire et aiguilla son activité sur l'étude de l'anthropologie zoologique.

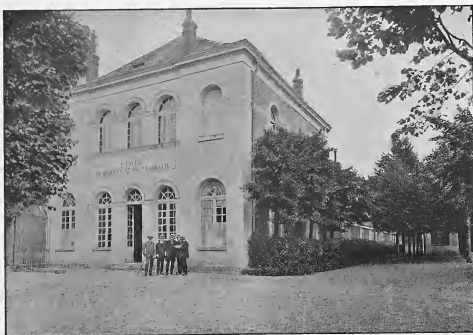
Un volume sur les *Variations génitales*, deux sur les *Variations du système musculaire*, trois autres sur celles du crâne, de la face et du rachis, un encore sur les *Variations du système pileux* (avec le D^r Houssay, de Pont-Levoy) et plus de deux cents articles semés dans quantité de revues et publications spéciales, résumant dans cet ordre d'idées le travail considérable entrepris par Ledouble dans son laboratoire de l'Ecole de Tours, et avec les seules ressources que pouvait lui offrir ce modeste établissement scientifique.

De tous ces travaux, plusieurs lois générales peuvent être dégagées. On connaît celle à laquelle on a donné à l'étranger le nom de l'anatomiste tourangeau et qui peut se résumer ainsi : *Un organe présentant une variation anatomique est plus sujet que tout autre à être atteint par les processus pathologiques.*

On n'ignore pas non plus que c'est Ledouble qui a découvert la loi de *balancement corrélatif et inverse du crâne et de la face* et celle de la *contemporanéité des variations dans un même système anatomique*.

Ledouble a eu encore cette idée géniale de considérer que les variations sont des indices de l'évolution que subit l'espèce humaine. Les unes sont des vestiges d'un état passé et rappellent des dispositions ataviques, ce sont les *variations réversives*; les autres au contraire sont les témoins qui indiquent dans quel sens se poursuit l'évolution des symptômes d'un état futur, adapté à un milieu nouveau, ce sont les *variations progressives*.

Ces idées, qui sont personnelles à notre auteur, sont aujourd'hui adoptées et enseignées comme classiques dans tous les centres anatomiques et surtout dans les instituts italiens.



Ecole de Médecine et de Pharmacie de Tours.

Au point de vue social les recherches de Ledouble ont eu une grande utilité. Il a montré, en effet, le mal fondé des conceptions de Lombroso et de ses élèves, qui tendent à considérer les variations du corps comme des signes de dégénérescence et des stigmates de criminalité.

Il en résulta cette sensiblerie judiciaire qui a fait tant de ravages en Italie et en France. En montrant que les dispositions anormales ne sauraient en aucune façon être considérées comme des marques d'une infériorité intellectuelle ou psychique, Ledouble a ruiné complètement le système criminaliste italien et permis de remettre dans la vraie voie les juristes égarés.

Ledouble n'a reçu que tardivement la juste récompense d'un tel travail; ce n'est qu'en janvier dernier que la Grande Chancellerie lui décerna la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

L'Académie de Médecine avait su plus tôt reconnaître le mérite de son œuvre scientifique en le nommant d'abord son correspondant, puis en septembre 1908 en le plaçant au nombre de ses membres comme associé national.

C'était, après Bretonneau, le seul Tourangeau qui eût obtenu cette distinction, et ici un parallèle s'impose entre ces deux hommes.

Bretonneau à Tours, a créé avec les Velpéau, les Baillarger, les Trouseau, les Moreau, les Gendron, l'Ecole de la spécificité et l'enseignement qu'il donna dans les salles délabrées du vieil Hospice Général a été le point de départ des doctrines sur lesquelles a été créée la pathologie moderne.

Ledouble, à son tour, a créé en Touraine l'Ecole des variations anatomiques, dont les doctrines ont fait faire de si grand progrès aux recherches morphologiques. Ce fut l'homme des *Variations*, comme le surnomma le regretté et illustre Kölliker. Ce titre lui restera et ce sera l'honneur de l'Ecole de Tours d'avoir eu en moins d'un siècle deux hommes de valeur aussi incontestés.

Nous ne pouvons clore cet article sans une allusion à la fin dramatique que réservait le destin au Maître tourangeau. La mort l'a ter-

ressé en plein travail, silencieusement, sournoisement, prenant à la gorge à l'improviste celui qui cherchait à pénétrer les mystères de la vie en leurs formes les plus décevantes et les plus inattendues.

Emportant avec son maître la vieille servante dévouée et infirme que la grande charité de Ledouble garantissait des misères de l'existence, l'asphyxie par l'oxyde de carbone n'a pas voulu que fut rompu par un seul trépas l'unité de deux destins jusqu'à la parallèles.

Les grands quotidiens politiques ont longuement narré ce drame silencieux. En vain les soins les plus empressés furent-ils prodigués à Ledouble seul survivant de cet affreux accident.

Le Maître ne survécut que vingt-quatre heures sans avoir repris un instant connaissance.

Continuant par delà la mort le plan qu'il s'était tracé, Ledouble a voulu que ses obsèques fussent dénuées de la pompe qui n'eût point manqué aux funérailles d'un pareil homme.

C'est sur son expresse volonté qu'un matin gris d'automne le professeur Ledouble fut conduit dans le corbillard des pauvres, sans insignes, sans fleurs ni couronnes, de la chapelle de l'Hospice général touchant cette école qu'il avait tant aimée, au lieu où sous une modeste croix de bois repose le grand savant qu'il fut.

Dans un dernier geste d'amour et de fraternité, le Maître tourangeau qui avait refusé la présence officielle des « puissants de la terre », avait convié les humbles à lui faire le plus beau des cortèges, et les pauvres de Tours se souviendront de la largesse qu'il leur fit dans ses dernières volontés.



Le D^r Ledouble, vu par l'humoriste Pasquali.



Le D^r Ledouble, dans son laboratoire d'anatomie comparée de l'Ecole de Médecine de Tours, étudiant un cadavre d'éléphant.

INTRAITS DAUSSE
HÉMORROÏDES — VARICES

INTRAIT DE MARRON D'INDE

SOLUTION OU PILULES
(5 gouttes, 2 fois par jour.) (2-3 pilules, 2 fois par jour.)

LITTÉRATURE ET ÉCHANTILLONS Laboratoires DAUSSE 4, Rue Aubriot, PARIS

CONSTIPATION

Chronique ou Accidentelle

Fermentations gastro-intestinales
Intoxications bacillaires
Troubles hépatiques et biliaires

TRAITEMENT PAR LES



Produit naturel et complet
à base de Podophyllin et Cascara

Dose : un ou deux grains avant ou au milieu du repas du soir.

Administration : 64, BOULEVARD PORT-ROYAL, PARIS

MÉDICATION IODÉE PARFAITE

Remplace SANS IODISME

Combinaisons iodées

IODURES

IODE

DOSIODINE
CAPSULES DOSÉES & GLUTINISÉES

Ne fatiguent
ni le rein, ni les intestins

PRESCRIRE

DOSIODINE n° 1. Une capsule = 0,01% d'iodé correspondant à 0,50% d'iodure alcalin.

DOSIODINE. Une capsule = 0,02% d'iodé correspondant à 1 gr. d'iodure alcalin.

Littérature et Échantillons franco sur demande

Laboratoire de la DOSIODINE, AUDINCOURT (Doubs)

PHAGOTAXINE

Échantillon et littérature : Pharmacie GOUDAL, 213, rue Saint-Honoré

Solution OXYGÉNOZONISÉE obtenue par l'action des Rayons ultra-violet
ANALGÉSIQUE — BACTÉRICIDE — MICROBICIDE
S'emploie dans toutes les affections où les microbes sont les agents du malade — Dans toutes les Septicémies
Brûlures profondes, Plaies variqueuses — Dans les Arthritides et le Rhumatisme infectieux
COMPRESSES - LAVAGES - LAVEMENTS - ET À L'INTÉRIEUR

LA SCIENCE ET LES SENS

Le savant japonais Yoshio Markino a écrit une belle curieuse étude, sous le titre « La Science et les sens », dont M. Joseph de Smet a donné la traduction dans le *Mercur* de France. C'est une étude assez difficilement analysable; elle est aussi joliment poétique que sévèrement scientifique; en outre, des figures l'illustrent dont quelques-unes sont de rigides lignes géométriques, mais dont les autres sont de petits paysages.

Yoshio Markino traite notamment de ce que nous nommons les illusions optiques, et après avoir procédé à certaines démonstrations mathématiques il conte ce qui suit :

Un poète japonais, Tassuo Kumoï, disait : « La montagne une telle, dans mon village, est très haute. » Quelqu'un lui demanda : « Quelle est sa hauteur ? »

— Six pieds à peu près.

Quelle sottise !

— Mais certainement ! s'écria le poète très animé. La hauteur de ma fenêtre est de six pieds et quand je regarde la montagne du fond de ma chambre, son sommet touche presque la partie supérieure de cette fenêtre.

Les sens de certains poètes japonais étaient plus avancés que ceux de leurs confrères les artistes. Ils avaient des yeux très exercés avec lesquels ils observaient des phénomènes de perspective très précis, bien qu'ils fussent aussi ignorants en matière de science que les artistes eux-mêmes.

Dokan Oto, le célèbre poète guerrier du *xv^e* siècle, ne pouvait être satisfait des peintures sans perspective des artistes de son temps. Il a écrit lui-même une perspective correcte dans son poème de trêve et une syllabe :

Mon chalet est loin de la forêt de pins

Et près de la mer;

La haute cime du Fijî se place

Tout juste sous le rebord de mon toit.

Après tout, cependant, le poète lui-même n'aurait pas su tracer avec son pinceau les tableaux exquils que font à présent les artistes de l'Occident.

A propos de perspective, je tiens une histoire de mon propre père. Lorsqu'à l'école primaire on me donna un cahier de leçons de dessin, il s'y trouvait une gravure représentant une boîte cubique en perspective correcte. Mon père la vit et dit : « Qu'est-ce que cela ? Cette boîte n'est assurément pas carrée, elle me paraît moi toute déjetée ! » Neuf années plus tard, il revit le même livre, m'appela et me dit : « Quelle chose étrange ! Vous vous rappelez que je trouvais déjetée cette boîte carrée ; je vois à présent qu'elle est parfaitement droite. » Cela provient de ce que mon père, lorsqu'il vit cette gravure pour la première fois, n'avait aucune idée de la perspective.

Yoshio Markino parle avec une sagesse tout asiatique, mais son asistisme a revêtu les teintes modernes, comme les mœurs de son pays ont pris des caractéristiques des

notres, comme son armée et son industrie ont adopté, et rigoureusement, nos méthodes.

Il dit, et l'on rigoureusement, nos méthodes. Il dit, et l'on rigoureusement, nos méthodes. Il dit, et l'on rigoureusement, nos méthodes.

Il dit, et l'on rigoureusement, nos méthodes. Il dit, et l'on rigoureusement, nos méthodes. Il dit, et l'on rigoureusement, nos méthodes.

Il dit, et l'on rigoureusement, nos méthodes. Il dit, et l'on rigoureusement, nos méthodes. Il dit, et l'on rigoureusement, nos méthodes.



Claude du Correspondant militaire.

Goyo. — Deux vieilles sorcières.

lons d'art. — Si vous voulez fréquenter les écoles d'art de l'Occident, elles vous enseigneront la perspective, l'anatomie, la botanique, l'histoire naturelle, etc.; elles vous apprendront à mesurer le sujet que vous voulez dessiner, à mélanger les couleurs pour obtenir les nuances exactes. La méthode sera plus scientifique encore pour les autres branches de l'enseignement : l'architecture, l'art de l'ingénieur, etc. C'est ce que j'appelle l'éducation scientifique.

L'antique civilisation de l'Orient était autre. Elle était en quelque sorte une haute montagne avec force précipices abrupts et une cime au-dessus des nuages. Seul le génie pouvait la gravir jusqu'au sommet. Or, ce que disaient les vieux maîtres japonais à leurs élèves :

— N'imites pas mon art. Ne regardez ni ma main ni mon pinceau. Essayez seulement ce que j'éprouve. Mettez vos esprits directement en communication avec la nature et faites par vous-mêmes vos découverts : soyez vous-même à votre mesure, vous vous y êtes, de votre musique au moyen de vos propres oreilles.

C'est ce que j'appelle l'éducation des sens de l'homme.

LETTRE A UN MORT

Sous ce titre, la *Flora* publiait récemment des vers de Léon Larguier : Mon ami, je suis là, tel que tu m'as laissé. Et tout est maintenant comme par le passé. Je rentre. J'ai toujours ce manteau de ratine Pareil à ceux que tu connus...

Plus loin, le manteau de ratine ressemble à celui de Beethoven : Je ressemble à Beethoven, tremblant d'émotion. Avec son grand manteau d'une forme ancienne. Lorsqu'il allait, offrant, sur le Prater de Vienne,

Son bras à Bettine Brentano.

Ah! ces poètes...

E. COGIT & C^{IE}

OPTICIENNES ET INSTRUMENTISTES POUR LES SCIENCES

36, boul. St-Michel
PARIS

TELEPHONE : 812-20



Fournitures générales pour Bactériologie et Micrographie.

Dépôt pour la France des MICROSCOPES et des JUMELLES à PRISMES

E. LEITZ

Société Générale d'Orthopédie

Lamy, Directeur

BANDAGES
BAS ELASTIQUES, CORSETS
SOUTIENS-GORGE
CEINTURES
ARTICLES D'HYGIENE

128, Boulevard Haussmann, Paris

CORSETS ÉLÉGANTS
recommandés
aux femmes débiles
des exigences de la mode
et les besoins
du bien-être physique.

Téléphone 97-26

IODURE SOUFFRON®

SOLUTION • SIROP • DRAGÉES
(pour les enfants) (pour les adultes) (pour les femmes)
ni CORTÈGE, ni GASTRALGIE, ni CEPHALALGIE
Expérimenté dans les Hôpitaux de Paris.
Vente : Laboratoire SOUFFRON, 26, rue de Turin, Paris (10^e)

FARINES MALTEES JAMMET



de la Société d'Alimentation diététique
pour le régime

des MALADES, CONVALESCENTS, VIEILLARDS
ET
L'ALIMENTATION PROGRESSIVE ET VARIÉE
DES ENFANTS

RIZINE

Crème de Riz maltée

ARISTOSE

à base de Blé et d'Avoine maltée

CÉRÉMATINE

Arrow-Root, Blé, Orges, Maïs

ORGÉOSE

Crème d'Orges maltée

GRAMENOSE

Avoine, Blé, Maïs, Orges

BLÉOSE

Crème de Blé total maltée

AVENOSE

Farine d'Avoine maltée

LENTILOSE

Farine de Lentilles maltée

CACAO GRANVILLE, Cacao à l'Avenose, à l'Orgéose, etc.

MALT GRANVILLE - MALTS TORRÉFIÉS - MATE SANTA-ROSA

CÉRÉALES JAMMET pour DÉCOCTIONS

USINE et LABORATOIRES à LEVALLOIS-PERRET

BROCHURES et ÉCHANTILLONS SUR DEMANDE

Dépôt général : M^{on} JAMMET, Rue de Miromesnil, 47, Paris

QUATAPLASME

DU DOCTEUR LANGLEBERT

PANSEMENT ASEPTIQUE COMPLET INSTANTANÉ

PHLEGMASIES : Anthrax, Abscess, Phlegmons, Gangrènes des Séins, Phlegmasies, Erysipèles, Scalds, Javelles, etc.
AFFECTIONS OCULAIRES : Conjonctivites, Kératites.
DANS TOUTES LES PHARMACIES et 10 Rue Pierre-Ducreux, PARIS.

LE ZINC. SES HÉROS, SES VICTIMES

Jeté nu sur la terre, l'homme a su par son industrie s'assurer le vivre et le couvert. Nous ne parlons pas du reste.

Il a fouillé les entrailles de la terre : il en a retiré les métaux précieux. Il a forgé le fer pour se défendre. Mais surtout il a fondu le zinc ! sol-disant pour en couvrir ses toits, et en réalité pour la joie suprême d'y étaler ses coudes, le soir, l'après-midi, le matin, et parfois la nuit, en sifflant une oxygénée ou en étranglant un perroquet, dans l'air embaumé des relents, de la bouffarde et des sous-tellars, sous l'œil bienveillant et protecteur du saint du lieu, le maestro-quet, le bistro.

Le bistro, le maître de notre époque, celui qui d'une main torche un fond de môle-casse et de l'autre pousse son troupeau de clients au vote par où s'assure le triomphe des immortels principes... et la possibilité pour l'heureux élu d'arranger ses petites affaires !

Le bistro, où le politicien voit un ami à acquiescer, les pouvoirs publics un homme à ménager, le peuple un débrouillard à imiter, — et le médecin, un pauvre diable première victime de son funeste métier !

C'est une belle campagne qu'ont entamée contre le fléau de l'alcool les hygiénistes et les médecins. Encore des premiers rayai-je résolulement nombre qui s'en prétendent être. Auxiliaires dangereux, acquis d'abord à la défense des intérêts du fisc ou des grandes fœdalités industrielles et financières, il y a plus à craindre qu'à espérer de leur collaboration : ce qui s'est passé pour le Congrès de l'Alimentation l'a surabondamment démontré.

C'est aux médecins seuls que revient le mérite de cette campagne. Elle est généreuse par-dessus toutes, puisqu'elle tend au salut de notre race, puisqu'elle méprise le débordement de colères, d'invectives, de rancunes qui va déferler — une fois de plus — contre le corps médical et contre ceux qui n'hésitent point à braver l'hostilité générale, à défendre



Breguet. — Paysan ivre.

contre eux-mêmes tous ces égarés par l'alcool et par les innombrables poisons spiritueux.

Mais, essayer de faire entendre raison à cette foule menacée dans la satisfaction de ses goûts, de ses caprices ! Qu'une des mesures proposées paraisse, si peu que ce soit, susceptible de mettre obstacle au sacro-saint commerce des boissons ! Vous aurez... vous aurez ce que l'on commence d'avoir dès maintenant, quand la Ligue contre l'alcool s'efforce de réveiller de leur sommeil voulu les pouvoirs publics, et quand des hommes, comme M. Debove, comme L. Jacquet, ont le courage de dire tout haut ce que, un jour prochain peut-être, il sera dangereux d'imprimer.

Ah ! combien de héros, combien de capitaines le corps médical aurait à sa tête pour cette croisade... si la tare politique n'en avait tant piqué ! Ça été tôt fini pour tous ceux-là de leurs bonnes intentions ! Et je n'en veux pour preuve ce que qui survint à l'un de nos maîtres et à l'un de mes amis, élève d'un de nos grands maîtres — un excellent homme, d'ailleurs — que la confiance d'un collège électoral du Midi avait poussé en un lieu célèbre pour la courtoisie et la sérénité de ses discussions politiques. Je ne veux point dire la Chambre. Ces savants, distingués par leurs recherches sur la tuberculose, avaient pu établir par une nouvelle série de travaux le rôle néfaste de l'alcool. Quand ils apportèrent au maître le résultat des recherches susceptibles de lui aliéner une partie de ses gros électeurs, la discussion du mémoire ne traîna point. Il fut examiné et jugé en quelques paroles éloquentes et décisives, telles que les peut prononcer un homme doué de beaucoup de volonté, d'une grande fortune et d'une belle situation politique. Et les auteurs furent renvoyés à leurs chères études avec invitation de changer leur point de direction. pierre à cet homme qui par ailleurs avait de grandes qualités et n'était coupable seulement que d'un peu de gloriole politique. Toucher à l'alcool, c'est s'avouer par avance vaincu dans la lutte électorale.

C¹³ H¹⁰ O — Santalol
C¹⁴ H¹⁴ N² — Hexaméthylène-Tétramine
C¹³ H¹⁰ O³ — Salol

EUMICTINE

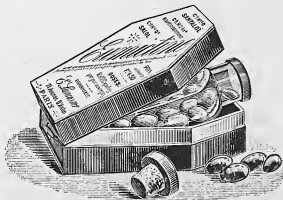
INDICATIONS :

**Blennorrhagie, Cystites, Néphrites,
Pyélites, Pyélo-Néphrite, Pyuries, Bactériurie, Phosphaturie,
Ammoniurie, Lithiase rénale, etc.**

Antigonococcique de tout premier ordre, par le Santalol (principe actif de l'essence de Santal).

Diurétique, Analgésique, Urolytique, etc., par l'Hexaméthylène-Tétramine dont l'action est toute spéciale.

Antiseptique, etc., par le Salol dont l'action sur les voies urinaires est bien établie.



Thèses de D^r en Médecine
(Paris 1907 et 1911).

Traitement de la
Blennorrhagie, Eumictine
D^r JEAN CREHEN,
médecin interne à St-Lazare.

Contribution à l'étude du
traitement des affections
des voies urinaires.
D^r G. PARQUET.

TRAITEMENT COMPLET qui grâce à une **ENVELOPPE SPECIALE**
est **PORTÉ DIRECTEMENT** dans l'**INTESTIN**

Doses : 8 à 12 capsules aux repas.

Echantillons et Littérature : Pharmacie LANCOSME, 71, Avenue d'Antin, Paris (9^{me}).

M. R..., ancien député de l'Aube, me disait avoir un jour voté contre les bouilleurs de cru. Il fut sommé de revenir sur son vote. Ayant refusé, il n'eut pas la peine de se représenter. Et combien d'autres. Tous sont obligés de se soumettre ou de se démettre.

A défaut des pouvoirs publics, est-il possible de refaire l'éducation populaire? Est-il possible au moins de convaincre les débiteurs, non seulement du danger qu'ils font courir aux autres, mais de ceux où ils sont exposés, ce qui les touchera naturellement davantage.

M. L. Jacquet s'est efforcé d'y parvenir par l'analyse des statistiques de M. le Dr J. Bertillon, portant sur la mortalité parisienne par profession depuis 1880. Il a pu établir que la mortalité des débiteurs et de leurs aides l'emportait de 25 % sur la mortalité globale. En Angleterre, les statistiques compulsées au point de vue tuberculose montrent que pour 105 médecins et 67 hommes d'église frappés par la phthisie, il est 607 garçons de cabaret mourant par le bacille de Koch.

Le genre humain est tout entier victime de l'alcool. Les médecins du monde entier s'unissent en une même réprobation contre l'indolence ou la complicité des gouvernements. J'aurai prochainement occasion de faire voir ici même ce que dit à ce sujet un des criminologistes les plus distingués de la République Argentine, M. le Dr Francisco de Veyga, dans son intéressant travail sur *Les Auxiliaires des crimes et des délits*. A quelques 20.000 kilomètres de distance il est bon de sentir que les hommes de cœur, de science et de devoir de tous pays pensent de même, se passionnent pour les mêmes causes et les mêmes combats, il est bon de montrer par l'exemple que notre pro-

fession, parfois si décriée, reste ce qu'elle doit être et ce qu'elle a été dès ses débuts, un véritable sacerdoce.

CH. ESMONÉY. (*Le Progrès médical*.)

autographes, et qui avait apporté pour sa part de collaboration tout un lot de lettres inédites à l'édition de la *Correspondance de Stendhal* faite par M. Michel

livrée à la malignité. Il pensa que, pour l'honneur des lettres françaises, cela n'était pas possible. Il commença une série de démarches, chez l'expert Charavay et chez les notaires, offrant d'acheter le manuscrit incendiaire pour l'incendier lui-même. Finalement, il a obtenu, annonce-t-on, que cette pièce scabreuse serait retirée de la vente et brûlée après liquidation.

Il faut rendre hommage aux intentions excellentes de M. Arthur Meyer, qui a voulu défendre pieusement la gloire d'Alfred de Vigny. Mais doit-on partager ses scrupules et approuver le projet d'autodafé que l'on prête aux tabellions et au légataire universel? C'est moins certain. Cet empressement à se veiller la face et à détruire la pièce en question serait au contraire tout à fait compromettant pour la mémoire du noble poète et autoriserait les plus fâcheuses suppositions, si par bonheur d'autres témoignages ne venaient nous rassurer. Diverses personnes, notamment les derniers critiques et biographes de Vigny, avaient eu connaissance de la terrible lettre. M. Ernest Dupuy y fait allusion lorsqu'il écrit le mot d'érotisme. M. Maurice Paléologue s'exprime ainsi: «La sensibilité était trop vive, chez Alfred de Vigny, pour se limiter aux jouissances de l'esprit et aux émotions de l'âme. Il n'avait pas seulement la perception subtile de la beauté intellectuelle et morale, il avait aussi, comme tous les mystiques, le sens profond de la volupté physique. Voilà ce qu'établit, trop brutalement par malheur, une lettre, une seule, qu'il écrivait sans doute (pour rappeler une excuse de Chateaubriand dans un cas analogue) comme on se fait prier les veines quand le sang afflue à la tête, une



Cliché du Correspondant médical

Bolily. — L'Enrouement.

A PROPOS D'UNE LETTRE DE VIGNY A M^{lle} DORVAL

Un collaborateur du *Temps* a écrit très judicieusement il y a quelques mois ces lignes dont nous désirerions savoir quelle a été l'efficacité.

M^e Cheramy, que les grimoires de son étude d'avoué n'avaient pas dégoûté des

Paupre, possédait entre autres raretés une missive enflammée d'Alfred de Vigny à Marie Dorval. Le règlement de la succession Cheramy va nécessiter une vente de sa collection aux enchères publiques. Notre éminent confrère M. Arthur Meyer s'est ému à l'idée que l'épître trop amoureuse du poète des *Destinées* serait exposée sur la table des commissaires-priseurs et

AFFECTIONS NERVEUSES DOULEURS INSOMNIES

Comprimés

HYPNASE VERGELOT

Adultes { 2 comprimés en se couchant.
1 ou 2 au moment des crises.

Enfants : 1 comprimé par jour.

Littér. et échantil. sur demande E. VERGELOT 163 r. de Flandre, PARIS

ASSOCIATION DES FERMENTS AUX HYPNOTIQUES ABSENCE TOTALE DE BROMURE

deces lettres qu'on devrait brûler à l'instant qu'on les reçoit, et qu'une suite de hasards a égaré depuis dans des mains étrangères. »

M. Maurice Paleologue, comme M. Arthur Meyer, réclame le bûcher pour ces pauvres feuillets trop incandescents, mais nous savons, grâce à lui, qu'ils ne révèlent chez Vigny qu'un tempérament trop fougueux et ne contiennent rien qui entache son honneur. Alors, le bon renom de l'écrivain et des lettres françaises est-il vraiment intéressé à cette destruction? D'après ce qu'on en dit, cette lettre est impubliable. C'en est pas une raison pour l'andantir, et c'en est une au contraire pour ne point redouter un scandale. Quel inconvénient y aurait-il à ce qu'elle pût être lue encore par quelques lettrés et déposée un jour ou l'autre à la Bibliothèque nationale, qui la placerait, au besoin, dans son fameux enfer? N'hésitons pas à penser qu'un tel document contribue à éclairer la psychologie d'Alfred de Vigny, que quelques lecteurs considéreraient peut-être comme une sorte de stylette, juché sur un entassement d'abstractions et affranchi des liens de la terre. Qu'il est plus émouvant, s'il est simplement un homme, ayant connu toutes les égarements et toutes les angoisses des passions! Les excès d'ardeur libertine de cette lettre secrète et désormais fameuse n'expliquent-ils point les débordements de fureur vengeresse de la *Colère de Samson*? C'est le propre des grands passionnés de se porter toujours à l'extrême. M. Ernest Dupuy



Boilly. — Le mélodrame. — La scène se passe à une représentation émouvante. Une spectatrice trop sensible se trouve mal. Son mari l'enlace pour la maintenir; un beau lâcheux offre son aide; le médecin de service prépare un cordial.

croit que, dans cette *Colère de Samson*, Vigny a voulu rivaliser avec Milton. C'est probable, et le point de vue littéraire compte toujours pour un vrai littérateur. Cependant, ce n'est point ainsi qu'eût parlé un rhéteur misogynne ou un père de l'Eglise cherchant à mettre la jeunesse en garde contre des périls qu'il ne

connaîtrait que par ouï-dire. Cette horrible amertume d'un cœur qui saigne ne se comprendrait point, si nous n'étions renseignés sur la liaison de Vigny avec Marie Dorval et sur la longue trahison de l'actrice.

Cependant, invoquant le respect dû aux grands écrivains, une certaine école voudrait étendre sur les incidents de ce genre

le manteau de Japhet. Cette théorie s'écroule chaque fois qu'on publie des correspondances inédites ou des biographies un peu circonstanciées. On l'a même prétextée à propos de George Sand et de Musset, qui avaient eux-mêmes tiré de leurs amours une littérature si abondante et si belle. M. Jules Lemaitre, dans un opuscule sur les *Péchés de Sainte-Beuve*, qui vient de paraître en édition de bibliophiles, rappelle qu'on a dû même reprocher à l'illustre critique ses indiscretions. M. Jules Lemaitre n'a pas de peine à prouver que les recherches anecdotiques de Sainte-Beuve sur les auteurs qu'il étudiait nous ont toujours fait pénétrer plus avant dans l'intelligence de leurs œuvres.

« Il n'est certes pas indifférent, dit-il, de savoir que Chateaubriand écrivait le *Génie du christianisme* chez sa maîtresse, Pauline de Beaumont, et que le but final de son édifiant pèlerinage à Jérusalem, c'était de rejoindre à Grenade une autre maîtresse, M^{me} de Mouchy. »

On peut même s'en point tirer, comme M. Jules Lemaitre, des conclusions défavorables à la qualité du christianisme de Chateaubriand. En quoi des faiblesses de conduite démentent-elles la sincérité d'une conviction? Chateaubriand n'était pas un moine, ni un séminariste, mais un artiste et un paladin. Qu'il portât les couleurs de sa dame en partant pour la croisade, que le culte de l'amour et de la beauté se mêlât chez lui à la sensibilité religieuse, il est permis de n'y rien voir de déplaisant...

PULMOSÉRUM

Bailly

Expérimenté avec succès dans les Hôpitaux, Cliniques, Dispensaires et par plus de :
8.500 Médecins Français et 23.000 Médecins Étrangers

CONDENSE EN UNE SYNTHÈSE HÉROÏQUE

Résume ce que nous avons de plus efficace contre

TOUX = RHUMES = BRONCHITES

GRIPPE = ENROUEMENT

TUBERCULOSE LATENTE

PRESCRIRE : Une cuillerée matin et soir **A. BAILLY, 15, rue de Rome. PARIS**

Traitement des Varices

Migraine
Maux d'estomac
Maux de reins
CONSTIPATION
Douleurs périodiques chez la femme
TARALYSIES
Troubles circulatoires, etc.
par la **BANDE** ou la **CEINTURE**
Electro-Faradique
Breveté s. g. d. g. du Dr Gaston PEGOT
Envoi franco des Notices explicatives
Maison **MATHIEU, 113, boulevard St-Germain, Paris**
Téléphone Gobelins 11-10

PARIS-LEVANT

Revue Mensuelle Illustrée

Numéro spécimen aux lecteurs d'ÆSCULAPE

J. PHAQUIS, Directeur
16, rue des Petites-Ecuries, PARIS

Voir nos

primes

page I

LA SOUDE ET M. SOLVAY

Le jubilé d'Ernest Solvay que vient de célébrer la Belgique a attiré l'attention sur une des industries chimiques les plus importantes : celle de la soude. Bien connue des ménagères qui l'emploient constamment pour leurs lessives, la soude est la base de la fabrication du savon. Les papeteries, les verriers, les glaciers, les fabricants de couleurs en font d'énormes consommations. La soude est le pain de l'industrie chimique, et on peut dire avec J.-B. Dumas que les deux plus grandes nouveautés du dix-neuvième siècle furent la machine à vapeur et la soude artificielle.

Il y a un siècle, en effet, la soude n'était retirée que par calcination de quelques plantes, et l'Espagne, qui était le grand producteur, exportait en France pour plus de trente millions de francs de soude. Quand le blocus vint fermer toutes les frontières de France, en 1793, la disette de la soude espagnole et les conséquences funestes qu'elle avait pour l'industrie nationale furent telles que la République « fit appel à tous les citoyens qui avaient commencé ou obtenu des brevets pour retirer la soude du sel marin ». Le procédé de Nicolas Leblanc fut trouvé le seul pratique, et l'industrie, généralement et dans un but patriotique, n'hésita pas à le rendre public. C'était le salut pour l'industrie française, ce fut la mort pour Nicolas Leblanc, qui, ruiné, affolé par la détresse et la misère, se suicida... Quatre-vingts ans plus tard on fabriquait annuellement par son procédé 500.000 tonnes de soude valant 80 millions !

Ce fut accidentellement, en mélangeant dans un mortier du carbonate d'ammoniaque avec du sel marin, qu'Ernest Solvay constata la formation de soude. C'était le

principe d'une nouvelle fabrication qu'il breveta en 1861. L'exploitation industrielle fut pénible à établir, et ce n'est qu'en 1865, après s'être presque complètement ruiné, après quatre années d'essais infructueux, qu'il inventa le procédé de la colonne à carbonater rendit le procédé pratique. Ce fut la fortune : l'usine de Couillet, en 1865, produisit 400 kilogrammes de soude par jour, 1.500 kilogrammes en 1866, 3.000 en 1867.

Le développement ne s'est pas arrêté depuis cette époque. En 1873 fut établi en France la colossale usine de Dombasle produisant 50.000 kilogrammes par jour, nécessairement à 400.000 kilogrammes de charbon. Puis vinrent les usines de Sandbach (Angleterre), de Wylen, de Bernbourg (Allemagne), de Beresniki (Sibirie), de Syracuse (Amérique), etc., qui occupent plus de 800 directeurs et 12.000 ouvriers. Toutes les usines Solvay produisent 1.700.000 tonnes de soude par an sur une consommation mondiale de 1.800.000 tonnes environ.

Grâce au nouveau procédé Solvay, le prix de la vente de la soude a considérablement diminué : de 125 francs les 100 kilogrammes en 1860, il est tombé à 30 francs en 1868, à 23 francs en 1878, à 12 francs en 1882.



Van Hove. — Un docteur en médecine.

LE CELTISME

C'est presque une doctrine. M. Etienne Lamy ne désignait pas lui-même d'apporter des arguments à cette thèse dans le beau discours sur le « parler français » qu'il prononçait l'an dernier à Québec. Sommes-nous autre chose que la première des nations latines et la forte emprise de Rome a-t-elle été im-

puissante à étouffer le profond caractère de la race? M. Jacques Reboul le croit et il s'efforce de condenser les vagues aspirations dont Chateaubriand manifestait déjà dans son *Voyage à Clermont* les caractères essentiels.

Il s'agit bien moins, écrit-il dans la *Renaissance contemporaine*, de mettre une idée à la mode que de rendre justice à une réalité. Car le celtisme est une réalité,

aussi vrai que notre race possède une âme et que ses aspirations, contenues à travers dix-neuf siècles, retournent toujours davantage à ces deux thèmes primitifs mélodieux de notre sensibilité : l'héroïsme et l'amour. L'originalité de la thèse celtique, telle que des esprits généreux ont fini par l'apprécier, est dans ces toutes dernières années, réside en ceci : le celtisme nous fournit la seule méthode efficace de compréhension nationale, pour le passé et pour le présent; pour l'avenir, c'est la unique force libre de fécondation. Elle est infinie dans sa forme et infiniment puissante dans son rôle parce qu'elle se renouvelle en elle-même comme la race. C'est, mieux qu'une doctrine, une matrice d'activité généreuse.

M. Jacques Reboul ne se fait du reste aucune illusion sur le sort immédiat qui attend une thèse en somme révolutionnaire et exclusive, mais à qui on ne peut refuser un caractère très « français » ou si l'on veut, très national et patriotique. Et il ajoute dans cette introduction à un livre prochain (*Sous le chène celtique*) :

Il peut se passer encore des années avant que le gros de l'élite réfléchie en notre pays comprenne que le celtisme c'est simplement la France à la plus haute puissance, la France « au delà de l'histoire », celle qu'on connaît et celle que l'on ignore, qui fera la richesse de demain, une fois consumées les lampes arrachées, les dernières, à son inquiétude de progrès passionné. Mais un miracle est toujours possible.

CALCUL MONSTRE DE LA VESSIE

Le 14 mars 1913, le Dr Loumeau représentait à la *Société de médecine et de chirurgie* de Bordeaux un énorme calcul vésical qui pesait 545 grammes à l'état frais et n'en pèse plus aujourd'hui que 454. Ce calcul fut extrait, par la taille hypogastrique, du cadavre d'un homme de 57 ans, entré moribond à l'hôpital.

SOLUTIONS HENRY MURE

Biphosphate de Chaux arséné — Chlorhydrate-Phosphate de Chaux arséné
Chlorhydrate-Phosphate de Chaux croisé et arséné (LITRE : 5 FR.; DEMI-LITRE : 3 FRANCES)

PHITISIE (1^{re} et 2^e périodes) — RACHITISME
ENGORGEMENTS GANGLIONNAIRES ET DES ARTICULATIONS
MALADIES DES OS ET DE LA PEAU
CACHEXIES SCROFULIQUES ET PALUDEENNES
EPUISEMENT NERVEUX — INAPPETENCE — DIABETE

Le Biphosphate et le Chlorhydrate-Phosphate arséné H. Mure produisent des effets remarquables chez les phthisiques atteints de dyspepsie et dans la chlorose. Sous leur influence, la toux et l'oppression diminuent, l'appétit augmente les forces reviennent.

LITRE : 4 FR.; DEMI-LITRE : 2 FR. 50

AVANTAGES PRINCIPAUX

sur les Solutions similaires

- 1^{er} Emploi d'un Phosphate monocalcique cristallisé, d'une pureté absolue, permettant un dosage rigoureux, difficile à établir avec les phosphates mélangés du commerce, qui doivent leur extrême acidité à un excès d'acide sulfurique toujours nuisible à l'assimilation;
- 2^e Tolerabilité absolue obtenue par un procédé de stérilisation d'une incontestable pureté;
- 3^e Administration facile par cuillères d'un peu d'eau vineuse ou sucrée au milieu des repas;
- 4^e Traitement phosphaté le plus sûr et le moins coûteux dans les affections chroniques. (Chaque cuillère à bouche contient : 1 gramme de Nit., 1 milligramme d'arséniate de Soude et 20 centigrammes de Crocosite de Hêtre pure.

Nota. — Dans les cas où l'arséniate de soude et la crocosite ne seraient pas indiqués, MM. les Docteurs pourraient prescrire les mêmes solutions H. MURE non arsénées. LITRE : 3 FR.

Dépôt général : PH^{ie} H. MURE, à PONT-SAINT-ESPRI (Jard)
A. GAZAGNE, Gendre et Successeur

SEL DE HUNT

Alcalin
Type

Spécialement adapté à la Thérapeutique Gastrique
Dyspepsies, Gastralgies
Action sûre, Absorption agréable, Innocuité absolue

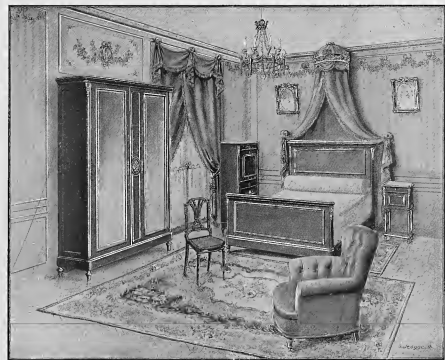
LABORATOIRE ALPH. BRUNOT, 16, rue de Boutinville, Paris

E. CHATELAIN

COMMISSION
EXPORTATION

31, Avenue Daumesnil, PARIS (XII^e)

TELEPHONE : 903-86



Visiter Ateliers et Magasins
GRAND CHOIX DE CHAMBRES A COUCHER
SALLES A MANGER ET SALONS
CABINETS POUR DOCTEURS

La Maison se charge de l'exécution de tous Travaux d'Ebénisterie

LES PLANTES DE MARAIS

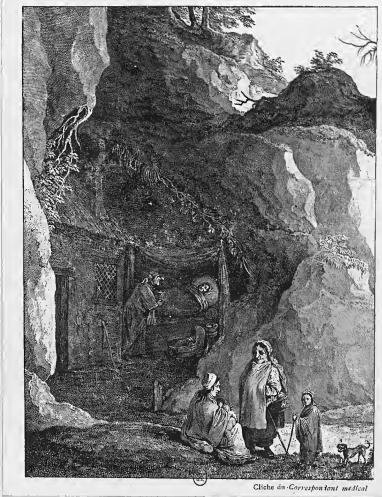
Les plantes de marais les plus utilisées en France par l'industrie (emballage des chaises, tonnelleries, sparterie, etc.) sont peu cultivées: notre production indigène est insuffisante car nous importons de grandes quantités de ces diverses espèces, de Belgique, et surtout d'Italie et d'Espagne dont les variétés sont préférées aux nôtres, à cause de leur qualité supérieure. M. Gize a fait sur l'indication du comité d'études scientifiques une série d'expériences ayant pour but de rechercher principalement l'influence de la nature du sol et des engrais.

Des expériences poursuivies en pots il résulte que la richesse du sol en éléments fertilisants a une action prépondérante sur le développement des espèces étudiées et que l'influence de la composition physique du terrain (argile ou sable) est presque complètement annulée par l'apport des engrais minéraux (sulfate d'ammoniaque, superphosphate de chaux). D'un autre côté, on peut dire qu'il n'y a pas de récolte utilisable sans l'apport d'engrais azotés. L'azote a toujours augmenté à la fois le nombre des feuilles, la largeur, la longueur et le poids moyen de chacune d'elles.

Mais il ne s'ensuit pas forcément que ces mêmes engrais soient nécessairement avantageux pour les cultures en plein marais; dans les conditions naturelles, parmi les herbes sans valeur agricole ou industrielle qui croissent avec les carex de grandes dimensions que seuls l'agriculteur a intérêt à récolter, il peut y en avoir qui profitent encore mieux des engrais répandus et qui nuisent par leur développement à celui des bonnes espèces. Aussi des expériences de marais furent-elles entreprises.

Il résulte des observations faites que le sulfate d'ammoniaque a produit les effets les plus avantageux en plein marais comme dans les expériences en pots. L'addition des engrais phosphatés favorise le développement des espèces nuisibles, et même aux endroits où la dimension des carex n'est pas modifiée, leur triage devient coûteux par suite de la proportion des autres herbes.

N. D. L. R. — Nous avons le plaisir d'informer dès aujourd'hui nos confrères de l'armée que le prochain numéro d'Æsculape, qui paraîtra vers le 20 décembre, contiendra un article du plus haut intérêt pour eux sur le Serpion d'Épidémies, article du Service de Santé militaire.



Téniers. — L'accouchement de la bobéminienne.

LE PROCÈS DE LA MÈRE DE KEPLER

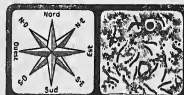
Dans les archives de la petite ville de Guglingen, en Souabe, on vient de retrouver un curieux document. Il s'agit des pièces du procès en sorcellerie intenté à Catherine Kepler, la mère de l'illustre astronome qui le premier donna une théorie de la planète Mars et énonça les lois astronomiques d'où Newton sut dégager le grand principe de l'attraction universelle.

Catherine Kepler s'adonnait à la confection et à la vente de médicaments, mais comme elle avait la langue acérée et ne craignait pas les papotages, elle se créa nombre d'ennemis. Ceux-ci lancèrent le bruit qu'elle pratiquait la sorcellerie, et c'est ainsi que le tribunal criminel de Lemberg la fit arrêter et sans retard instruisit son procès (1620). Mais les juges montrèrent une telle partialité qu'ils durent être dessaisis et l'affaire fut alors portée devant l'officialité de Guglingen. La nouvelle instruction dura plusieurs mois, et le 4 septembre la cour déclara que pour arriver à la manifestation de la vérité, il était nécessaire de recourir aux offices de « maître Jakobus ». C'était la mise à la question ordinaire et extraordinaire.

A ce moment Jean Kepler vivait à Linz. Il revint en Souabe et obtint non seulement la suspension de la torture, mais le transfert de la prisonnière — une femme de soixante-treize ans! — de son cachot dans le logement du gardien. Elle devait toutefois conserver ses chaînes et rester sous la surveillance permanente de deux hommes dont elle avait à payer l'entretien. Entre temps les pièces de la procédure avaient été transmises à la faculté de droit de Tübingue et celle-ci, par arrêt en date du 10 septembre 1621, jugea qu'en présence de l'âge avancé de l'accusée et de l'insuffisance des preuves il n'y avait pas lieu d'appliquer la torture, mais que Catherine Kepler subirait cependant la peine de l'« explication ». La vieille femme fut donc conduite dans la chambre de la question où maître Jakobus lui expliqua en détail l'usage des instruments de torture et les souffrances qu'ils provoquent. Invitée à faire des aveux, Catherine protesta encore une fois de son innocence. L'ordre d'élargissement arriva quelques jours plus tard, mais la prisonnière fut encore retenue jusqu'au 4 novembre, moment où son fils put payer les 400 florins de frais de procédure. C'était une somme énorme pour l'astronome, qui sa vie durant se débattait dans une gêne confiante à la misère. (Le Temps.)

ANTISEPSIE INTESTINALE : MÉDICATION LACTIQUE

COMPRIMÉS et PÂTE à la



LACTO-ANTISEPSINE

(MICROLACTINE)

(Adaptation aux Hôpitaux de Paris)

Autres formes thérapeutiques : LAIT GAÏLLÉ — Bouillon — Poudre

DOSES

Comprimés. 3 à 6 par jour (4 fr. la boîte de 50).

Pâte. 1 à 3 cuillères par jour (5 fr. la boîte).

Préparé spécialement en pharmacie un baume normal

FERMENT LACTIQUE

Laboratoire du D^r J. TROUETTE

SÛR et ACTIF (facile Bulgare)

Entièrement préparé par le —

Demander ÉCHANTILLONS

Notices : 10, Rue du Bas, PARIS

Le Lacto-Antiseptine du D^r J. Trouette réalise tous les espoirs fondés sur les ferments lactiques : ANTISEPSIE INTESTINALE, ULCÉRATIONS, PLAIES, SPIRITUELS, etc.

Antalgol DALLOZ (Quino-Salicylate de Pyramidon)

Névralgies * Migraines * Goutte aiguë ou chronique * Gravelle * Lithiase rénale * Rhumatisme chronique * Fièvre de Fatigue * Insomnies, etc.

Adultes : 4 à 8 cuillères à café, suivant les cas, dissous dans de l'eau
Enfants : 2 à 4 cuillères à café, suivant les cas, dissous dans de l'eau

Voir nos CONDITIONS D'ABONNEMENT

et nos PRIMES, Page 1

A L'UNIVERSITÉ DES ANNALES

Les cours ont récemment commencé à l'Université des *Annales*.

Des cours qu'une exclamation soit permise. Le mot ne dit qu'une partie de ce que seront ces séries de conférences organisées avec une ingéniosité qui n'appartient qu'à «cousine Yvonne». Elle entend instruire les délicieuses jeunes filles qui viennent plus nombreuses que jamais à l'Université des *Annales*, mais elle veut leur plaire aussi, et si celles-ci n'étaient point satisfaites cet hiver, c'est qu'elles seraient vraiment difficiles.

Elles auront d'abord leur orateur favori, Jean Richépin, au verbe prestigieux, qui en poète autant qu'en critique, consacrera quinze leçons à Victor Hugo.

Une autre série charmante sera Paris heureux et Paris qui souffre. L'oncle Sarcey, qui aimait la «scène à faire», n'aurait été content de celle-là, énuagée par sa fille. Evidemment, M^{me} Adolphe Brisson voulait amener ses auditrices à entendre des révélations douloureuses; elle tenait à les conduire dans les taudis, dans les mansardes, dans les ailes de nuit, chez les ouvriers, chez les humbles, chez les pauvres. Mais pour que le contraste fût plus saisissant, elle commence la série de ces conférences sociales dans une note gaie, humoristique, ironique.

C'est Jules Lemaître qui parle des snobs; c'est E. Faguet, Sacha Guitry, Sem, Lichtenberger qui racontent les petits travers des mondains.

C'est encore une jolie idée que celle de ces pèlerinages accomplis par nos écrivains modernes, pèlerinages qui évoquent des âmes... qui chantent la beauté des collines inspirées. D'où pèlerinages —

lotte. C'est Maurice Barrès, Henry Roujon, Jean Aicard, Edmond Rostand, Emile Faguet, Adolphe Brisson, pour n'en citer que quelques-uns, qui accompliront ces visites pieuses et touchantes.

En vérité, je ne plains pas les jeunes filles à qui, en manière de leçons, ces fêtes-là sont offertes.

Les titres des autres séries disent assez leur intérêt. *L'Histoire* (du roi Henri à Mazarin) dans laquelle Henry Roujon exercera la malice de son jugement et la grâce spirituelle de sa parole; *L'Histoire de l'art* (de Rubens à Velasquez), où se révélera comme conférencier le peintre éminent François Flameng.

Le Chant, où Peynaud l'hain musicien exquie chanteur incomparable, initiera les jeunes auditrices aux secrets les plus délicats de son art.

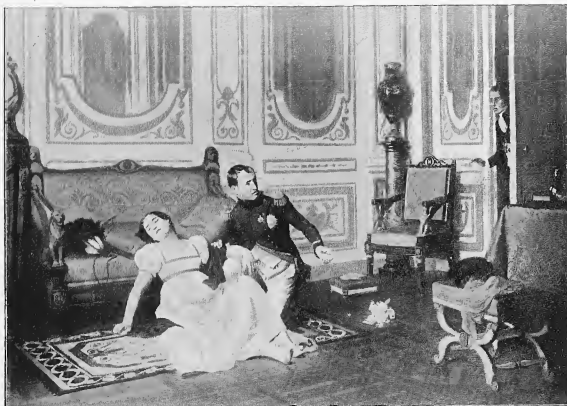
A ces maîtres, une glorieuse recrue vient de s'ajouter. M^{me} Sarah Bernhardt, la princesse du Geste, la reine de l'Harmonie, fera à l'Université des *Annales* ses débuts de conférencière; elle évoquera ses souvenirs du Conservatoire, de sa carrière, de ses voyages de missionnaire de l'art français.



LES RELIURES EN PEAU HUMAINE

La question des reliures en peau humaine, qui avait déjà soulevé de nombreuses polémiques, a été agitée à nouveau, il y a quelques mois, par l'annonce faite à l'occasion de la vente de la bibliothèque de M. Chéramy, de deux volumes reliés en peau de femme.

La Bibliothèque Nationale possédait également en peau de femme, un



Boader. — L'impératrice Joséphine, dans une scène historique, simule un évanouissement. L'empereur, désireux d'obtenir une ligende d'une épouse de sang royal, annonce à Joséphine le divorce final et prochain.

comme dit le titre — qui vont de la Lorraine au pays de Jérusalem, de Madame Mère et de la reine Hortense à George Sand, de l'Ermitage à la maison de Char-

M. Henri Lavedan, qui ne parle presque jamais en public, a bien voulu promettre d'accomplir un de ces pèlerinages. M. Frédéric Masson en fera trois.

FABRICANTS D'INSTRUMENTS DE CHIRURGIE, DE PRÉCISION, APPAREILS ORTHOPÉDIQUES

LUER (F. et Docteur W. WULFING-LUER), 104, boul. Saint-Germain, Paris. Tél. 813-90.

Fabrique d'instruments de Chirurgie et d'appareils de Médecine.

HUIT GRANDS PRIS.

Catalogue sur demande : 1^o Spécial pour l'ophtalmologie (1901); 2^o Spécial pour l'oto-rhino-laryngologie, l'œsophago-trachéobronchoscopie (1911); 3^o pour la Chirurgie générale (1904).

THERMOTHÉRAPIE, appareils du Dr Miramon de la Roquette, pour la pratique médicale courante.

Air chaud; Lumière.

Helmreich, constructeur, fournisseur des hôpitaux, à Nancy.

COGIT (E.) et C^{ie}, boul. St-Michel, 36, Paris. Tél. 612-20.

Constructeur d'Instruments et Appareils pour les Sciences. Fournitures générales pour Bactériologie et Micrographie.

Dépôt pour la France des Microscopes et des Jumelles à prismes E. Leitz.

WICKHAM, ancien externe des Hôpitaux de Paris, Hors concours, Membre du Jury, 15, rue de la Banque, Paris. Tél. 270-55.

FABRIQUE DE BANDAGES HERNIAIRES. — Appareils à pièces interchangeables, légers, confortables, d'une robustesse et d'une sécurité absolues. Le principe mécanique qui préside à leur construction leur donne une supériorité incontestable.

Contention partielle, souvent guérison.

LACTOLAXINE FYDAU

CULTURE LAXATIVE de Ferment lactique pur
Supprime immédiatement la CONSTIPATION chronique ou accidentelle, les intoxications gastro-intestinales, Fermentations putrides, Perturbations hépatiques et biliaires.

Rétablit la sensibilité de la muqueuse, provoque la péristaltisme sans la moindre irritation intestinale.

1 à 3 comprimés par jour. — 250 la boîte de 36 comprimés.

Littérature et Échantillons : LABORATOIRES BIOLOGIQUES H. A. PARIS
1, rue de Châteaudun — 55, Rue Lafayette, PARIS. — Téléph. 122-95.

CARTOUCHE AUTO-PRODUCTRICE D'ALDEHYDE FORMIQUE

Autorisée par le Ministre de l'Intérieur

sur avis favorable du Conseil Supérieur d'Hygiène Publique de France

POUR LA

DÉSINFECTION DES LOCAUX APRÈS MALADIES CONTAGIEUSES

Procédé simple, discret, économique, rapide, efficace



VENTE AU PUBLIC

Réglementé

FUMIGATOR n° 3. 2.50 pour 15m²

FUMIGATOR n° 4. 2.75 pour 20m²

TÉLÉGRAMME: FUMIGATOR-PARIS

FUMIGATOR

FRANCO DE PORT
pour commande de
50 fr. adressés à

GONIN
60, Rue Saussure, PARIS-XVII^e

(J. O. * Ingénieur-Constructeur.
Pharmacien de 1^{re} Classe

CONDITIONS SPÉCIALES
à MM. les
Médecins et Pharmaciens

GONIN
TÉLÉPHONE: 517-23

Le FUMIGATOR

comporte à la fois

l'appareil et l'antiseptique.

Avec le FUMIGATOR aucune détérioration n'est à craindre et les locaux soumis à son action sont réhabilités le jour même.

Le FUMIGATOR se conserve indéfiniment à l'abri de l'humidité.

Rien ne s'oppose à ce qu'il en soit fait provision.

Bible du xix^e siècle et un texte des *Dicri-lais*, provenant de la Bibliothèque de l'ancien collège de Sorbonne. A Carnavalet figure une « Constitution de la République française an II ». Le Comité de Salut public avait accusé le journaliste Galetti d'avoir révélé l'existence des tanneries de peau humaine. Un abonné du journal de Galetti, le *Journal des Lois*, lui procura pour sa défense le volume dont il est question et Galetti ainsi justifié répondit par cette affiche. M. Granier de Cassagnac, député au Corps législatif sous l'Empire, le grand-père de nos confrères, possédait une lettre non moins formelle où l'infirmité de la Chauvinisme, ancien commissaire des guerres aux armées de la République en Vendée, affirme que plusieurs officiers portaient des culottes en peau humaine provenant des tanneries de Meudon.

Aussi énergiques furent les dénégations des révolutionnaires : on peut lire dans le *Journal des Hommes libres* du 13 ventôse an III : « Les représentants du peuple chargés de surveiller les opérations de Meudon font mépris des journaux qui publient que par ordre des anciens comités du gouvernement on tanne à Meudon des peaux d'hommes pour faire des bottes et des souliers. Cette calomnie est trop absurde pour que nous la réfutions. »

L'Encyclopédie, au tome XII, p. 220, édition de Neufchâteau 1765, indique le procédé de ce tannage et ajoute : « M. Sue, chirurgien de Paris (grand-frère d'Eugène

Sue), a donné au cabinet du roi une paire de pantoufles faites avec une peau humaine préparée par ce procédé. »

Le Dictionnaire d'histoire naturelle de Valmont de Belmaré (1775) donne une

relation des diverses reliures que l'on connaît en ce genre et dont les plus connues sont : le Calendrier Mexicain de la Bibliothèque Royale de Dresde; une vie du brigand fameux Gorges Walton, à l'Athé-

relies avec un fragment de la peau du traducteur, par un de ses admirateurs contemporains, M. Aimé Leroy de Valenciennes; un « Almanach des Prisons sous Robespierre », propriété d'un diplomate, M. Marcellus Pellet : *Terre et Ciel*, de M. Camille Flammarion, qui figure dans la bibliothèque du savant avec cette inscription : *Souvenir d'une mort*, en mémoire d'une admiratrice passionnée qui lui légua la peau de ses épaules afin de faire relier dans cette peau le premier exemplaire du premier ouvrage qu'il publierait après sa mort; les « Opuscules littéraires et philosophiques » de Suara et Bourriel de Vauxcelles, ayant appartenu à Alfred de Musset, etc. (*Mémorial de la Librairie*.)

MIRABEAU ÉTAIT-IL VÉGÉTARIEN ?

On peut le penser en relisant dans sa correspondance les longues lettres qu'il écrivait à Sophie Monnier son amie, à qui il a tout donné de ce qu'un homme peut donner. A propos de l'élevage et du séchage de la petite Gabrielle, leur enfant, qui mourut à l'âge de deux ans, il recommande à la mère de ne pas lui donner de vin, ni de viande, mais de l'alimenter seulement de lait et de substances végétales « qui constituent une alimentation suffisante ». Mirabeau était un hygiéniste; ceux qui voudront s'en convaincre devront lire les *Lettres à Sophie*.
Dr GEORGES PÉTTI.



Le Chirurgien japonais avant la période moderne.

Il s'agit vraisemblablement ici d'un spécialiste des maladies de l'oreille triturant au styilet un bouchon de cérumen.

recette analogue mais plus simple : « Faites macérer dans une lessive chargée en alun, vitriol romain et sel; retirez, faites sécher à l'ombre et passez, en miege. C'est le procédé qui a probablement servi à la prépa-

neum de Boston, reliée avec la peau même du supplicié, ainsi qu'en témoigne l'inscription sur l'un des plats : *Hic liber Waltoni est compachus est*; l'exemplaire des *Georgiques* traduites par l'abbé Delille et

et de substances végétales « qui constituent une alimentation suffisante ». Mirabeau était un hygiéniste; ceux qui voudront s'en convaincre devront lire les *Lettres à Sophie*.

HUNYADI JÁNOS
dite EAU de JANOS
Eau Purgative Naturelle

EFFET PROMPT. SÛR ET DOUX
Pour éviter toutes substitutions
prière à MM. les Docteurs
de bien spécifier sur leurs
ordonnances la MARQUE

HUNYADI JÁNOS
Andreas SAXLEHNER Budapest

MÉDICATION ORGANOTHÉRAPIQUE

Traitement de l'Embonpoint, de **L'OBESITÉ**
due aux Insuffisances Thyroïdiennes.

OXYDOTHYRINE **PÂRIS**

A base d'Iodo-Protéine de la
GLANDE THYROÏDE
associée aux oxydo-diastases.
Substance non toxique sans action
sur le cœur.

DRAGÉES
dosées à 0 r 10
1 à 2 par 24 heures

LITTÉRATURE

Traitement des Insuffisances
OVARIENNES

OXYDOVARINE **PÂRIS**

Substance renfermant la totalité
des principes actifs de
L'OVAIRE
Condition indispensable pour obtenir le
maximum d'effets thérapeutiques.

DRAGÉES
dosées à 0 r 10
4 à 6 par 24 heures

ÉCHANTILLON

LABORATOIRES BIOLOGIQUES
André Pâris
1, Rue de Châteaudun, Rue Lafayette, 65, Paris.

CACHETS DE
NÉURALGIE BROSSARD
au Lacto-Benzoate de Quinidine
SPÉCIFIQUE DE LA DOULEUR :
NÉURALGIES - MIGRAINES - RHUMATISME - GRIPPE, etc.
Echantillons et Littérature sur demande
LABORATOIRE SOENEN & BROSSARD - LA ROCHELLE

Voir nos CONDITIONS D'ABONNEMENT

et nos PRIMES, Page 1

DE L'AMOUR

De tous les sentiments qui inspirent littérateurs et poètes, dit M. Morche dans la *Revue des Indépendants*, l'amour fut, sans contredit, le plus sublime et le plus ardent. Depuis les temps reculés de l'antiquité, jusqu'à époques contemporaines, l'amour a toujours donné naissance aux plus pures créations de l'esprit humain.

... Malheureusement, comme tous les sentiments humains, l'amour, l'amour tout court, subit d'étranges et pénibles déformations. Au lieu de demeurer, avec le devoir, le mobile unique de nos actes, le moyen du bonheur terrestre, l'apanage de notre propre pensée, il devient souvent l'esclave de l'intérêt, le complice ou l'excuse des passions malsaines, l'exclusive propriété du réalisme jusque dans ses formes les plus décevantes.

Il faut convenir — tout en acceptant cependant, par indépendance d'idées ou attrait de l'esthétique, la hardiesse de certaines conceptions de l'école réaliste — que nos mœurs, singulièrement relâchées, que nos lois, insuffisantes et hypocrites, que notre éducation, trop imprégnée de matérialisme, sont la cause de cette triste évolution.

Et alors, la littérature ne se borne plus seulement à décrire l'amour selon le mode classique, elle ne se hasarde plus seulement à peindre l'attrait des âmes, la douceur des baisers, le charme des longs frémissements, et même, plus audacieuse encore, à chanter l'éternel attrait de la chair, non, cela ne lui suffit plus; elle va, légitimant tous les désirs et réhabilitant le

vice, jusqu'à la description et l'exaltation intégrales des plus folles voluptés, des plus outragantes étreintes.

Avec ces maîtres du réalisme, dont beaucoup possèdent, hélas! ce talent pernicieux qui corrompt l'âme et souille le

Zola, l'école futuriste — dont une petite-niece de Lamarque est le chef — pousse l'aberration de l'esprit jusqu'à demander, désirer, promettre, sous le nom d'amour toutes les réalités pathologiques, toutes, les passions anormales, tout le sadisme

l'on peut citer, cet appel à « l'amour », à la luxure, de M^{me} Valentine de Saint-Point :

« La Luxure, conçue en dehors de tout concept moral et comme élément essentiel du dynamisme de la vie, est une force. La Luxure est pour les conquérants un tribut qui leur est dû. Après une bataille où des hommes sont morts, il est normal que les victorieux, séductions par la guerre, aillent en pays conquis, jusqu'au viol pour recréer de la vie. La Luxure, quels que soient les aspects, dit, normaux ou anormaux, sous les quels elle se manifeste, est toujours la suprême stimulaire.

« Qu'on cesse de bafouer le Désir, en le déguisant sous la forme lamentable et pitoyable des vieilles et stériles sentimentalités. Détruisons les sinistres guenilles romantiques, margerites effaillées, drapeaux lins, fausses pudeurs hypocrites. Il faut dépouiller la luxure de tous les voiles sentimentaux qui la déforment. »

Et M^{me} de Saint-Point ose encore dire, toujours tant en son nom qu'en celui de l'Ecole futuriste :

« Assez de femmes dont les soldats doivent redouter « les bras en fleurs tressés sur leurs genoux au matin du départ »; des femmes gardes-malades qui perpétuent les faiblesses et les vieilleries, qui domptent les hommes pour leurs plaisirs personnels ou leurs besoins matériels... Dans la période où nous vivons, seule l'exagération contraire est salutaire, c'est la brute qu'il faut proposer pour modèle.

« Ce que la femme retrouve sa cruauté et sa violence, qui font qu'elle s'acharne sur les vaincus jusqu'à les mutiler. Femmes trop longtemps dévoyées dans les morales et les préjugés, retourner à votre sublime instinct de cruauté. Au lieu de réduire l'homme à



Martin de Vos. — *Le triomphe sanguin*. — Un quatrain latin le décrit ainsi : « Sa veine est gonflée, son teint corail, son rire sonore; il est lascif et audacieux. Son ivresse amoureuse et sa folle passion plaisent aux femmes. »

corps, avec cette triste pléiade, dont les noms sont sur toutes les lèvres, nous assistons à cette prostitution du sentiment de l'amour.

Plus avancée encore que les disciples de

que les lubriques de la Décadence romaine, que les blâsés de la Régence, que les jouisseurs du Directoire, n'avaient pu concevoir.

Il faut lire, parmi les rares extraits que

LE SOU MÉDICAL

Ligue de protection et de défense professionnelles

Nous croyons devoir attirer l'attention des lecteurs d'*Æsculape*, à l'heure où de toutes parts le corps médical est en butte aux poursuites, risques professionnels, revendications arbitraires de toutes sortes, sur le *Sou Médical*. Tout médecin doit en faire partie.

Le Sou Médical, ligue de protection et de défense professionnelles fondée en 1897, est

destiné à couvrir ses adhérents contre tous les risques professionnels et prend en outre la part la plus active à la défense générale des intérêts médicaux, se proposant de traduire par des actes les prédictions du *Concours Médical*.

Pour la protection individuelle de ses membres, il est intervenu dans plus de 10.000 affaires : procès devant toutes les juridictions (y compris la Cour de Cassation, le Conseil d'Etat et le Tribunal des Conflits), litiges, revendications, arbitrages, consultations, etc. Pour les luttes d'intérêt général, il marche d'accord avec le *Concours*,

l'Union des Syndicats, l'Association Générale des Médecins de France, etc.

Récemment, il a été créé une caisse de garantie destinée à garantir ses membres, en outre des frais du procès, jusqu'à concurrence de 2.000 francs contre les dommages-intérêts qui pourraient leur être intentés en raison des faits cliniques et thérapeutiques accomplis dans l'exercice de leur profession, et dès maintenant, cette caisse est dotée de ressources suffisantes pour lui permettre d'envisager tous les aléas.

Faut-il ajouter que tous les avis possibles sont donnés, toutes les démarches sont

faites en vue de rendre des services extra professionnels ?

Pour être membre du Sou Médical, il faut être membre d'un Syndicat ou d'une Association Médicale ou bien être présenté par deux confrères déjà membres du Sou Médical.

La cotisation annuelle est de 20 francs, comprise la participation à la caisse de garantie.

Les membres ne sont admis qu'après envoi de leur adhésion et paiement de la cotisation. Envoyer adhésions et demandes de renseignements au *Concours Médical*, 132, boulevard Saint-Denis, Paris.

EAU MINÉRALE NATURELLE S-LÉGER POUQUES ALICE

ALCALINE, LITHINÉE, FERRUGINEUSE, RECONSTITUANTE

La plus agréable des Eaux minérales

C'est le REMÈDE LE PLUS PUISSANT contre les

DYSPEPSIES, GASTRALGIES

C'est la véritable Eau de régime des FAIBLES, des CONVALESCENTS et des NEURASTHÉNIQUES

La Source ALICE de POUQUES est la seule Eau minérale médicamenteuse ordonnée dans le traitement de la Tuberculose par la Rééducation.

CARABANA

PURGATIVE, DÉPURATIVE, ANTISEPTIQUE

La seule qui, outre l'effet purgatif immédiat, exerce une action curative sur les organes malades

Spécialité synthétique

ANTI-DIABÉTIQUE

DONT CHACUN DES ÉLÉMENTS A ÉTÉ PRÉPARÉ PAR UNE SOCIÉTÉ MÉDICALE

DIABÉTIF

AGIT SANS LÉSER AUCUN ORGANES

EXPÉRIMENTÉ AVEC SUCCÈS DANS LES HÔPITAUX DE PARIS

5 fr. la boîte de 30 cachets. — Dose : 2 cachets par jour.

Prendre son rendez-vous au Diabète par les docteurs
MORIN, MINCHOWSKI, FÉREL, LÉON, LÉONARD
ROUSSEAU, JONIN, THIÉRY, WIS, WISST
L'Union des Médecins de France
Lab. des Produits « Diabète »
47, rue Bonaparte
PARIS

la servitude de exécrables besoins sentimentaux, poussez vos fils et vos hommes à se surpasser. »

Où êtes-vous, censeurs austères, législateurs puritains, magistrats intègres, qui avez renié Rabelais, flagellé La Fontaine et emprisonné Richépin? Comment jugeriez-vous ces nouvelles écoles qui prétendent ainsi monopoliser, transformer, diriger le sentiment de l'amour? Et comment jugeriez-vous leurs productions qui s'étendent partout dans le monde cette semence terrible: le vice, et déshonorent les lettres?

Le sentiment de l'amour est une tradition, c'est aussi une entité morale et philosophique, qu'il importe de garder intacte et de ne point laisser dénaturer; elle s'allie parfaitement, d'ailleurs, au culte de l'esthétique sans l'amoindrir, et sait exalter le beau dans la nature comme dans les rêves et les réalités de la vie.



LE PRIX DE L'ADULTÈRE A MADAGASCAR

Le Bulletin économique de Madagascar publie une monographie fort curieuse sur une des régions les moins connues du sud de Madagascar, celle de l'Antandroy, située dans l'hinterland de Fort-Dauphin.

Cette région est habitée par une population à demi nomade qui se

presque exclusivement à l'élevage et possède des maintenant environ 300 000

sation sociale complète et des coutumes originales.

Le complice de la femme adultère doit une amende de 30 bœufs, si le mari trompé est le roi; une indemnité de 5 bœufs, si c'est un membre de la famille royale; une indemnité d'un bœuf, si c'est un de ses parents.

Si c'est le roi qui trompe un de ses sujets, il lui doit une indemnité de 5 bœufs.

Le gendre trompe-t-il son beau-père? Il lui doit un bœuf d'indemnité et le beau-père a le droit de reprendre sa fille.

Quand c'est le prêtre de la tribu qui est trompé, il a droit à 3 bœufs et le coupable doit sacrifier un bœuf supplémentaire pour la purification de la femme complice.

Il y a aggravation quand l'adultère a été accompli pendant que la femme allait à l'eau ou aux provisions. En ce cas, pour un mari ordinaire, le complice doit une indemnité de 5 bœufs, et le sacrifice d'un bœuf.

Celui qui a abusé d'une femme mariée endormie doit aussi, outre l'indemnité ordinaire, le sacrifice purificateur d'un bœuf. Mais celui qui a abusé d'une femme célibataire endormie n'en court aucune peine et ne passe pas pour avoir commis un délit.

Enfin, celui qui prend la femme du prêtre avant que leur divorce ait été prononcé, alors même que la femme aurait quitté le domicile conjugal, doit au prêtre une indemnité de 3 bœufs et le sacrifice d'un quatrième. Mais ce même délit n'a pas de sanction prévue quand le complice est l'un des gendres du prêtre.



Alcmène, femme d'Amphytrion, a été séduite par Jupiter. Jamais, jalouse qu'elle ait connu l'amour de son époux, est représentée sur le seuil, les doigts croisés, attendant l'accouchement par des maléfices.

Cléobé du Correspondant Matinal

bœufs.

Ces primitifs ont d'ailleurs une organi-

Voici par exemple la réglementation précise relative à l'adultère :

quand le complice est l'un des gendres du prêtre.

AFFECTIONS BRONCHO-PULMONAIRES
Grippe, Scarlatine, Rachitisme

**SOLUTION
PAUTAUBERGE**

au chlorhydro-phosphate de chaux créosoté

LA MIEUX TOLÉRÉE DES PRÉPARATIONS CRÉOSOTÉES

Par l'action antiseptique qu'elle exerce à la fois sur les voies digestives et pulmonaires et par les éléments minéraux qu'elle fournit au système osseux et à la cellule, la SOLUTION PAUTAUBERGE est le médicament de choix de la bronchite chronique et de la tuberculose, et le remède le mieux indiqué pour obtenir la reconstitution physiologique dans les maladies paratuberculeuses.

L. PAUTAUBERGE, Courbevoie-Paris, et toutes Pharmacies

**LIPIODOL
LAFAY**

à 40% d'Iode sans aucune trace de chlore
54, Chaussée-d'Antin, PARIS

CŒUR

ARTÉRIO-
SCLÉROSE

Avec ses bains:
ROYAT

CARBO-GAZEUX

TROUBLES CARDIO
-VASCULAIRES

GUÉRIT

BIBLIOGRAPHIE

LA SORCELLERIE EN VIVARAIS DU XV^e AU XVII^e SIÈCLE, par J. RIGÉ, archiviste de l'Archevêché. (Extrait des *Mélanges Bénédicte* et de la *Revue du Vivarais*. Librairie Félix Alcan.)

Il s'agit là d'une très intéressante étude dont nous aurons l'occasion de donner prochainement un extrait dans notre « Supplément ».

DANS LA LUTTE (Mœurs médicales modernes), par BERNARD TAUT, 3 fr. 50. (Albin Michel, éd.)

HUYSMANS OCCULTISTE ET MAGIEN, avec une notice sur les Hosties Magiques qui servaient à Huysmans pour combattre les envêtements, par J. HUYSMANS. BICARD. Prix : 1 fr. 50. (Librairie Chacornac.)

C'est un Huysmans absolument inconnu jusqu'à ce jour que nous présente M. Jouany Bicaud. Dans un récent ouvrage : *J.-K. Huysmans et le Satanisme* d'après des documents inédits, M. Bicaud nous avait montré Huysmans s'intéressant aux étranges questions du satanisme et de la magie, mais surtout au point de vue de la documentation de son roman *La-bas*. On ignorait tout de ce que Huysmans eût lui-même pratiqué ces arts ténébreux.

C'est à la suite de la publication de *La-bas* que Huysmans fut, paradoxalement, amené à défendre, par des moyens magiques, contre les attaques, également magiques, de certains personnages du monde occultiste qui l'auraient poursuivi de leur haine.

LES MADONES D'ANDREA DEL SARTO, 44 figures, par le D^r Ch. FRAPIER, (Daragon, éditeur.)

L'auteur discute les madones de Sarto, sous l'angle du point de vue de leurs qualités artistiques qu'en ce qui concerne leur valeur psychologique; il les reproduit et examine le dessin, les groupements, les personnages, les attitudes différentes posées; il les dissèque en quelque sorte.

ANIDODOL — Combinaison synthétique, dans une glycérine carboxylée, de triéthanolol et d'un dérivé de la série allylique. Solution commerciale au centième. Antiseptique.

1 cuillerée dans un litre d'eau pour un usage courant.

Bromures Muro. — Plusieurs sels à base de bromure et d'écorses d'oranges amères.

1^{er} *Syrup Henry Mure au bromure de potassium*; 2^e *au bromure de sodium*; 3^e *au bromure de strontium*; 4^e *polybromure* (sodium potassium, ammonium).

2 grammes de sel par cuillerée à soupe.

Epilepsie, Hystérie, Névroses.

A. Gazagne, Pont-Saint-Esprit (Gard).

Capsules ovariques Vigier (à 0 gr. 20 cc.) — De substance ovarique pure. Contre la *Chlorose*, les *hyperplasies de la matrice*, de la *ménopausé* et de la *castration*, l'*aménorrhée*, etc.

Ces capsules s'emploient à la dose de 2 à 6 grains par jour, selon l'importance du médicament.

Prix du Flacon : 6 fr.

Cholekinease. — Extrait spécial de fiel de bœuf, concentré sous les principes actifs de la bile associée à la *Kinase*.

Eutérocoque, mucosité membraneuse, constipation, insuffisances biliaire et pancréatique.

Dragées ovales kéralinées — de 6 à 12 par jour prises en 3 doses

ÉLÉMENTS DE RADIOLOGIE. Diagnostique et thérapeutique par les rayons X, par le Dr E. ALBERT-WEL. Prix : 15 francs. (Librairie Félix Alcan.)

Le livre de M. Albert-Wel a pour but de montrer l'état actuel et le rôle de la radiologie. Il se divise en trois parties. Dans la première sont définies les propriétés et la nature des rayons X, exposés les méthodes servant à leur mesure et les meilleurs schémas de la prise.

La deuxième partie, illustrée de nombreux schémas et radiographies, traite des applications des rayons X au diagnostic. La troisième partie est consacrée aux applications des rayons X à la thérapeutique. Cet ouvrage s'adresse aux étudiants et aux médecins qui, aujourd'hui, doivent savoir utiliser les traitements radiothérapeutiques ou lire des radiographies, et à tous ceux qui veulent se spécialiser dans la radiologie; sa lecture leur épargnera les tâtonnements qui si souvent découragent les débutants.

LE VAIN SAPHIRIS, roman par JACQUES ESTAVIER. Prix : 3 fr. 50. (Bernard Grasset, éditeur.)

DE LA TERREUR AU CONSULAT, par E. DAUDERT. 3 fr. 50. (Émile-Paul, éd.)

LE TRAITEMENT DES MALADIES DU CŒUR ET DE L'AORTE EN CLIENTÈLE, par CH. FUSSEIGER. Prix : 4 fr. (A. Maloine, éditeur.)

Ce volume se contente d'apprendre à guérir les maladies. Les notions physiologiques sont réduites à l'indispensable, toutes les pages sont consacrées à la thérapeutique.

Cet ouvrage ensemble permet de traiter les maladies du cœur et de l'aorte en connaissance de cause et pour la plus grande gloire du médecin traitant qui ne croise pas, dans sa pratique, beaucoup d'opérations chirurgicales. Une complaisance aussi dévouée à l'action et à l'efficacité de la thérapeutique.

égales (au déjeuner, au dîner et le soir, avant de se coucher).

Laboratoire Duret et Raby, Mary-le-Roi (Seine-et-Oise).

Coaltar sanonine Le Beuf. — Emulsion de coaltar au goudron.

Antiseptique puissant, et nullement irritant, cicatrisant des plaies, admis dans les hôpitaux de Paris.

Angines couenneuses, anthrax, gangrènes, herpès, leucorhée, pyriasis, otites infectieuses, suppurations. (Le médecin l'emploie ici plus ou moins dilué suivant les besoins.)

Hygiène de la toilette: bouche, genoux, cheveux, ablutions journalières (à 4 cuillerées à soupe pour un litre d'eau).

Dépot : 25, rue Réaumur.

Dépillatoire Hospitalier. — Dépillatoire à base d'arsenic, modifié, ne contient ni chaux vive, ni arsenic, ni acétate de thallium.

Dissout le poil comme l'eau dissout le sucre.

Ni douleur, ni rougeur, ni irritation causant; dissout jusqu'à la racine, en trois minutes.

Indications : 1^{re} *Chirurgicales* (remplace le rasoir); 2^{es} *Médicales* (peils décolorées du visage et du cou, gomme, moustache féminine, favoris, etc.).

Prix : visage 12 francs (médecins), corps 20 francs (médecins 16 francs).

Pharmacie Chateauroux, anc. int. des hôp. de Paris, 8 rue de Constantinople, Paris.

MYSTIFICATIONS LITTÉRAIRES ET THÉÂTRALES, par ALBERT CIM, 3 fr. 50. (Fontemont, éd.)

L'auteur passe en revue, dans le monde des lettres, les *Mystifications*, puis les *Mystifiés*, en observant que parfois les deux catégories se confondent.

Il examine ensuite le monde du théâtre où il considère de préférence ces « personnes simples » dont parle Pascal, personnes simples et « glorieuses » aussi et surtout, dans la mesure où la présomption, et la gloire a entupé la crédulité et la naïveté.

LE MÉDECIN DE L'AMOUR AU TEMPS DE MARIVAUT (Étude sur Boissier de Sauvage, d'après des documents inédits), par le D^r GRASSET. 3 fr. 50. (Coulé, éd., Montpellier.)

Boissier de Sauvage a aimé l'amour, il l'a chanté, il l'a étudié. Ce professeur de la Faculté de Montpellier était d'ailleurs un savant de premier ordre : botaniste éminent, clinicien expérimenté, nosologiste célèbre, médecin répandu, professeur actif. Les circonstances particulières ont permis à notre éminent collaborateur le professeur Grasset d'avoir sur ce médecin des documents inédits et des manuscrits précieux. Les fils de Sauvage épouse Pierre Barre, grand-père de son beau-père.

LE SYNDROME ATAVISME OU ZOANTHROPIDISME MENTAL, par le D^r P. COURBON, 1 brochure. (Plon, éd.)

EN L'HONNEUR DE M. et M^{me} CARNEGIE.

Plaquette de grand luxe, tirée à 300 exemplaires par le Comité France-Amérique.

LES CONSULTATIONS CHARITABLES DE THEOPHRASTE RENAUDOT, par le D^r BICARD. (Baillière, éd.)

Ce travail remarquable se borne intentionnellement à l'étude des *Consultations charitables* de Renaudot et aux nombreux procès

qui ont à soutenir le fameux gazetier pour défendre son œuvre contre ses nombreux et implacables ennemis.

L'INTOXICATION FONIQUE, par le Dr René LEROY. (Librairie Klincksieck.)

L'auteur examine les causes, les effets et le traitement de l'intoxication fonique. Son travail est orné de 4 planches en couleur. Les champignons dangereux doivent leur toxicité à la muscarine; les champignons mortels à la phalloïne. Le thérapeutique de mesure, l'heure actuelle, purement symptomatique.

LE SPLEEN (Contribution à l'étude des perversions de l'instinct de conservation), par le Dr H. LE SAVOUREUX. (Steinheil, éd.)

Le mot de spleen, employé par les aliénistes depuis la fin du XVI^e siècle jusqu'au vers le milieu du XIX^e, n'est plus mentionné dans les livres de médecine à partir de cette époque. L'auteur étudie l'histoire de la fortune du spleen et montre que le mot ayant disparu, l'affection mentale qu'il représentait dans les livres de médecine a été remplacée par la forme suicidé de l'ennui morbide.

LE ROMAN DE LA FORET, par JEAN NESMY. (Bernard Grasset, éd.) 3 fr. 50.

Toutes les qualités de ce remarquable écrivain se retrouvent avec plus de vigueur et de perfection dans cette œuvre nouvelle : le charme et la fraîcheur des descriptions, la vérité des personnages, l'intérêt de l'action. Ainsi se réalise la prophétie que M. Émile Faguet faisait à l'apparition de son premier roman, *L'ivraie* : la littérature française a fait en M. Jean Nesmy une recrue de choix.

Le titre même indique, suffisamment la trame du livre : c'est toute la forêt qui vit autour d'une idylle et d'un drame, avec des chasseurs, des chamoisiers, ses caractères, ses gardes, ses chasseurs; c'est l'existence humble, pittoresque et cachée d'un monde peu connu.

DICTIONNAIRE-FORMULAIRE DES PRINCIPALES SPÉCIALITÉS PHARMACEUTIQUES

Antidol — Combinaison synthétique, dans une glycérine carboxylée, de triéthanolol et d'un dérivé de la série allylique. Solution commerciale au centième. Antiseptique.

1 cuillerée dans un litre d'eau pour un usage courant.

Bromures Muro. — Plusieurs sels à base de bromure et d'écorses d'oranges amères.

1^{er} *Syrup Henry Mure au bromure de potassium*; 2^e *au bromure de sodium*; 3^e *au bromure de strontium*; 4^e *polybromure* (sodium potassium, ammonium).

2 grammes de sel par cuillerée à soupe.

Epilepsie, Hystérie, Névroses.

A. Gazagne, Pont-Saint-Esprit (Gard).

Capsules ovariques Vigier (à 0 gr. 20 cc.) — De substance ovarique pure. Contre la *Chlorose*, les *hyperplasies de la matrice*, de la *ménopausé* et de la *castration*, l'*aménorrhée*, etc.

Ces capsules s'emploient à la dose de 2 à 6 grains par jour, selon l'importance du médicament.

Prix du Flacon : 6 fr.

Cholekinease. — Extrait spécial de fiel de bœuf, concentré sous les principes actifs de la bile associée à la *Kinase*.

Eutérocoque, mucosité membraneuse, constipation, insuffisances biliaire et pancréatique.

Dragées ovales kéralinées — de 6 à 12 par jour prises en 3 doses

Germose Karxob ou Fluorotone stable. Le merveilleux spécifique de la *Cochélie* et de la *Toxé* nerveuse enraye invariablement une coqueluche dans les quinze jours.

Très agréable au goût. Non toxique.

4 cuillerées à café jusqu'à 1 an; 3 cuillerées à café de 1 à 3 ans; 8 cuillerées à dessert au-dessus de 3 ans.

Dépot : Pharmacie centrale de France, rue des Nonnains-à-Hyères, 21, Paris.

Hectine. — Benzosulfonate de para-aminophénylarsine de soude. Traitement de la *Syphilis*.

Pilules (0,10 d'hectine par pilule) : 1 à 4 pilules par jour pendant 10 à 15 jours.

Gouttes (20 gouttes = 0,05 d'hectine) : 20 à 100 gouttes par jour pendant 10 à 15 jours.

Ampoules A (0,10 d'hectine). *Ampoules B* (0,20 d'hectine) injecter une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours (Léonorel).

Laboratoire de l'Hectine, 12, rue du Chemin-Vert, à Villeneuve-la-Garenne (Seine).

Huile grise stérilisée et iodurée Vigier. — 40 cc. par jour.

Pour injections intramusculaires. Pour adultes : une injection de 8 centigr. de mercure par semaine, pendant 7 semaines. Repos. 2^e série, etc.

Se servir de préférence de la *Seringue spéciale* du Dr Barthélemy à 15 divisions, chaque divi-

sion correspond exactement à 1 centigr. de mercure métallique.

Pharmacie Vigier, 12, boulevard Bonne-Nouvelle, Paris.

Intraits Dausse. — Intraits de plantes riches stabilisées (procédé Perrot-Gros).

Contrôlé hygiéniquement. Produit soluble. Contrôlé physiologiquement. Effet cardiaque rapide, durable.

Levrure extractive Couteux (Communes de). — Enzymes de la levure de bière; 1 gr. par jour.

Levrure fraîche: les comprimés sont dosés à 0,20 centigr., ils équivalent à un gros cachet de levure sèche et à une cuillerée de levure fraîche. Très actifs, inaltérables, faciles à prendre.

Furoncles, Anthrax, Acné, Eczéma, Dermatoses, Suppurations, Angiomas, Maladies infectieuses, Entérites, Constipation. 2 à 8 grains, au début des repas.

Laboratoire Couteux, 57, avenue d'Antin, Paris.

Névrothénine Freysing. — 20 gouttes à 20 centigr. de glycyphosphate de soude, potasse et magnésie (ni chaux, ni sucre, ni alcool).

1 cuillerée à café, 3 ou 4 fois par jour. 2^e série : Freysing, 6, rue Abel, Paris.

Quintaplane du D^r Langlois. — Pansement complet, asqueptique, instantané.

Phlegmasies, eczéma, impétigo, phlébites, brûlures, crypside.

Sirup du Dr Bousquet. — A la *Quinine-Merck*. Chaque cuillerée à bouche renferme : 0,01 Dinorine, 2 gouttes bromoforme chimiquement pur, 6 gouttes alcoolat de racines d'aconit.

Indiqué dans toutes les affections des voies respiratoires accompagnées de toux opiniâtre, d'asthme, d'essoufflement nerveux et d'insomnie.

Adultes : à 8 cuillerées à soupe. Pharmacie du Dr Bousquet, 140, faubourg St-Honoré, Paris.

Thaloxaline. — Laxatif régulier de tous ordres, sans dangers. Produit entièrement végétal, ne détermine aucune irritation, ni accumulation.

Contient l'huile essentielle se prescrit sous 4 formes :

Paillettes : à 4 cuillerées à chaque repas.

Cuillerées : 1 à 4 à chaque repas. Comprimés : 2 à 8 à chaque repas. Pour les enfants. Granulé : à 2 cuillerées à café à chaque repas.

Laboratoire Duret et Raby, Mar-le-Roi (Seine-et-Oise).

Urasetine Rozier. — Granulé soluble à base de pipérazine, d'urtroperine, d'hélmithol, de benzoates de soude et de lithine.

20 à 50 centigr. par jour. 2^e série : Rozier, 4 cuillerées à café, à chaque repas.

Antiseptique urinaire; dissout et chasse l'acide urique.

Rhumatismes, goutte, gravelle, calculs, arthrite-sclérose. 4 cuillerées à café par jour, 2 heures au moins avant ou après les repas.

Rozier, 19, avenue de Villiers.

Culture pure de Ferments lactiques bulgares sur milieu végétal

GINGIVO-STOMATITES

GASTRO-ENTÉRITES des Nourrissons
et de l'Adulte

DIARRHÉES — CONSTIPATIONS

Prophylaxie de la FIÈVRE TYPHOÏDE et du CHOLÉRA

DYSENTERIES

INFECTIONS HÉPATIQUES (d'origine
intestinale)

DERMATOSES — FURONCULOSES



BULGARINE THÉPÉNIER

BOUILLON de Bulgarine

1 verre à madère ★ 1/2 heure avant chaque repas ★ 2 comprimés

Nourrissons : 1/2 dose

3 fr. 50 (Conservation 2 mois)

COMPRIMÉS de Bulgarine

3 fr. 50 (Conservation Indéfinie)

Phosphates et diastases des Céréales germées

ENTÉRITES — DYSPESIES salivaires
et pancréatiques

Préparation des BOUILLIES MALTÉES

PALPITATIONS *d'origine digestive*

DIGESTION RAPIDE *des FÉCULENTS*

TUBERCULOSES — RACHITISMES

NEURASTHÉNIES

SURALIMENTATION



Amylodiasse THÉPÉNIER

SIROP d'Amylodiasse

2 cuillerées à café ★ après chacun des 3 principaux repas ★ 2 comprimés

Nourrissons et enfants : 1 cuillerée à café ou 1 comprimé écrasé dans une bouillie ou un biberon de lait

4 fr. 50 (Conservation indéfinie)

COMPRIMÉS d'Amylodiasse

4 fr. (Conservation Indéfinie)

Préparés par le "Laboratoire des Ferments" A. THÉPÉNIER, 12, rue Clapeyron, 12 — PARIS

CHLORO-CALCION

Solution titrée de Chlorure de Calcium chimiquement pur, stabilisé, exempt d'Hypochlorites et d'HCl libre. — 40 gouttes = 1 gr. de CaCl_2 pur. (20 à 40 gouttes matin et soir dans un peu d'eau sucrée).

Le Chlorure de Calcium a un goût désagréable à la fois salé et amer; il s'altère en moins de 24 heures à l'air libre (« javellisation », apparition d'hypochlorites et d'HCl); CHLORO-CALCION est agréable et indécroposable. C'est le plus assimilable des sels de chaux (chaux digérée), donc le meilleur recalcifant. Il possède en outre au plus haut degré les propriétés spéciales et si remarquables du Chlorure de Calcium.

1. Recalcification.

CHLORO-CALCION est le recalcifant physiologique type. Les recalcifants usuels sont très peu assimilables. Ils doivent d'abord être transformés par l'HCl du suc gastrique en Chlorure de Calcium. Le mieux est donc d'administrer ce sel. HCl du suc gastrique est en effet utile à la digestion, surtout chez les tuberculeux où il est si souvent en déficit.

Tuberculose, Lymphatisme.

Rachitisme, Croissance.

Fractures (Consolidation rapide).

La Femme enceinte ou la Nourrice se décalcifient au profit de l'enfant qu'elles portent ou allaitent. La Grossesse est une cause d'auto-intoxication. Or CaCl_2 recalcifie (c'est de la chaux quasi digérée), désintoxique (il supplée la fonction thyroïdienne).

Grossesse, Allaitement.

Eclampsie, Vomissements, Albuminurie.

Déminéralisation, Tuberculisation.

2. Indications spéciales.

Arthus et Pagès, Carnot, nous ont montré que la présence de CaCl_2 dans le sang en quantité suffisante est un des facteurs essentiels de la coagulation. CaCl_2 étant un sel de chaux déjà " digéré " passe directement dans le sang. D'où indications dans :

Hémorragies, Maladies du sang.

Hémophilie, Purpura, Scorbut.

(CaCl_2 augmente la résistance globulaire).

Chlorose, Anémie.

Il ne suffit pas d'apporter aux globules sanguins du fer, du manganèse... il faut surtout rendre au sérum la chaux qui lui manque pour permettre aux globules la vie et l'activité.

Dans les *Auto-intoxications*, le *Neuro-Arthritisme*, il y a bouleversement du métabolisme du Calcium, diminution de la teneur en chaux du sang et des humeurs, "hypocalcémie". D'où indication de l'emploi de CHLORO-CALCION dans :

Urticaire, Accidents sériques (Anaphylaxie).

Asthme, Rhume des foies.

Albuminurie, Œdèmes brightiques.



ÆSCULAPE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE LATÉRO-MÉDICALE

Comité de Patronage

R. BLANCHARD

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris,
Membre de l'Académie de Médecine

GUIART

Professeur à la Faculté de Médecine
de Lyon

LE DOUBLE

Prof. à l'École de Médecine de Tours
Associé nat. de l'Académie de Médecine

POZZI

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

J. TEISSIER

Prof. à la Faculté de Médecine de Lyon
Associé nat. de l'Académie de Médecine

GILBERT-BALLET

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

LACASSAGNE

Prof. à la Faculté de Médecine de Lyon
Associé nat. de l'Académie de Médecine

Pierre MARIE

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

RÈGIS

Prof. à la Fac. de Médecine de Bordeaux
Corresp. nat. de l'Académie de Médecine

VERNEAU

Prof. d'Anthropologie au Muséum
Conserv. du Muséum nat. du Trocadéro

GRASSET

Prof. à la Fac. de Médecine de Montpellier
Associé nat. de l'Académie de Médecine

LANDOUZY

Prof. à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

E. PERRIER

Direct. du Muséum d'Histoire naturelle
Membre de l'Institut

RÉMOND

Professeur à la Faculté de Médecine
de Toulouse

Secrétaire Général : **Benjamin BORD**, Ancien Interne des Hôpitaux de Paris

(toutes les communications concernant la Rédaction doivent être adressées au Secrétariat général)

Abonnement sans Prime.
12 fr. (Étranger 15 fr.)

A. ROUZAUD, Éditeur

41, Rue des Ecoles, Paris — Téléphone : 830-03
Le Numéro 1 fr. (Étranger 1 fr. 50)

Abonnement avec Prime.
20 fr. (Étranger 25 fr.)

Tableau des Puissances Antiseptiques et Bactéricides de l'ANIODOL

MICROBES	DOSES ANTISEPTIQUES empêchant toute culture dans le milieu ensemencé		PUISSANCE ANTISEPTIQUE de l'ANIODOL par rapport à celle du PHÉNOL	DOSES BACTÉRICIDES ayant tué au bout de 10 heures les microbes dans le milieu		PUISSANCE BACTÉRICIDE de l'ANIODOL par rapport à celle du PHÉNOL
	GRAMMES de PHÉNOL pour 1,000	GRAMMES d'ANIODOL pour 1,000		GRAMMES de PHÉNOL pour 1,000	GRAMMES d'ANIODOL pour 1,000	
Bacille subtilis	1,90	0,25	7,6	8,5	0,45	18,90
Bacille coli communis	1,35	0,12	11,25	3,1	0,15	20,70
Staphylocoque doré	1,40	0,07	20,00	2,5	0,25	10,00
Streptocoque pyogène	1,30	0,06	21,70	1,35	0,09	14,50
Bacille pyocyanique	0,95	0,10	9,5	3,10	0,20	15,50
Bacille typhique	1,85	0,035	52,85	3,5	0,15	23,40
Bacille diphtérique	0,4	0,065	6,1	1,1	0,1	11,0
Bacille choléra (Cassini)	1,3	0,05	26,0	1,5	0,15	10,0
Bacille anthracis	1,4	0,075	18,7	11,5	0,4	28,75
Bacille lactique	0,6	0,12	5,0	0,8	0,2	3,0

« Ces nombres font voir d'une façon globale que l'ANIODOL présente une activité en moyenne vingt fois plus grande que celle du Phénol. Il est à remarquer que quelques nombres émergent au-dessus de cette moyenne d'une façon très notable : Ainsi, celui du Bacille typhique, 52,85, accuse à la fois la résistance particulièrement remarquable de ce microbe à l'acide phénique, et sa délicatesse vis-à-vis de l'ANIODOL. La même observation, moins intéressante sans doute au point de vue pratique, est à relever pour le Bacille anthracis.

« Signé : E. FOUARD,
« Chimiste à l'Institut Pasteur. »

« Au point de vue du mode d'action des antiseptiques, ces nombres apportent une contribution de

« plus à une connaissance antérieure acquise de la « supériorité des antiseptiques antiseptiques ayant « ainsi, non une action essentiellement extérieure « sur le corps du microbe, comme les agents coagu- « lateurs, mais une action physiologique interne, « modificative du protoplasma, conséquence d'une « pénétration osmotique à travers la membrane « enveloppe.

Signé : E. FOUARD,
« Chimiste à l'Institut Pasteur. »

Quelle est, d'autre part, la puissance bactéricide des divers antiseptiques ?

Nous empruntons le tableau suivant au journal *Lancet*, du 14 juillet 1906, page 125, qui renvoie, pour plus amples informations, au *Journal of the Royal Sanitary Institute*, vol. xxiv, part. 3, page 424 :

ANTISEPTIQUES	ORGANISME	COEFFICIENT de l'ACIDE PHÉNIQUE
Sublime	Bacille typhique	20,00
Créoline	—	2,50
Lysol	—	2,50
Antiseptique de Pearson	—	2,50
Acide phénique	—	1,00
Formol	—	0,30
Chinosol	—	0,30
Chlorure de zinc	—	0,15
Lysosforme	—	0,10
Listérine	—	0,03
Sulfate de zinc	—	0,02
Santitas	—	0,02
Acide borique	—	Nil

En comparant ces chiffres avec ceux des tableaux précédents, on constate que le pouvoir bactéricide de l'ANIODOL étant de 23,40, et celui du sublimé (le plus puissant antiseptique employé à ce jour) de 20,00 seulement, l'ANIODOL le dépasse de près du sixième, les autres antiseptiques ayant un pouvoir de 10 à 200 fois moindre.

Ainsi s'explique la grande supériorité de l'ANIODOL et la faveur dont il jouit auprès du corps médical qu'il a définitivement conquis et qui sait qu'en faisant usage de l'ANIODOL il est certain d'obtenir d'emblée le maximum d'effet thérapeutique, sans exposer le malade au moindre danger, au plus petit inconvénient, l'ANIODOL n'étant ni caustique ni toxique, à l'inverse du sublimé qui reste toujours un poison violent.

ANIODOL

LE PLUS PUISSANT
Antiseptique Désodorisant
Sans Mercure, ni Cuivre — Ne tache pas — Ni Toxique, ni Caustique
N'ATTAQUE PAS LES MAINS, NI LES INSTRUMENTS

OBSTÉTRIQUE — CHIRURGIE — MALADIES INFECTIEUSES

SOLUTION COMMERCIALE : au 1/400 (Une GRANDE CUILLERÉE dans un LITRE D'EAU pour usage courant).

PUISSANCES } BACTÉRICIDE 23,40 / sur le Bacille typhique
ANTISEPTIQUE 52,85 / (établies par M. FOUARD, CH^È à l'INSTITUT PASTEUR
Celles du Phénol étant : 1,85 et du Sublimé : 20.

SAVON BACTÉRICIDE A L'ANIODOL 2%
ANTISEPSIE des MAINS de l'OPÉRATEUR, de la PEAU, des SURFACES

POUDRE D'ANIODOL INSOLUBLE remplace l'IODOFORME

Réalisation de l'ANTISEPSIE INTERNE par l'ANIODOL pris à l'intérieur.
Souverain dans FIÈVRE TYPHOÏDE, DIARRHÉE VERTE DES NOUVEAUX-NÉS, GASTRO-ENTÉRITE, FERMENTATIONS GASTRO-INTESTINALES, etc.
Dose : Une grande cuillerée de la solution au 1/200 dans un litre d'eau par cuillerées, ou verres, dans les 24 heures

Echantillons et Renseignements : Société de l'ANIODOL, 32, Rue des Mathurins, PARIS. — SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

NOUS DEUX MOIS D'ABONNEMENT

De nombreuses lettres nous sont parvenues de France et de l'Étranger au sujet de nos Primes de Remboursement et du Prix de l'Abonnement. D'une part, certains abonnés ont craint de ne pouvoir bénéficier de la prime lors du renouvellement; d'autre part, certains lecteurs, possédant déjà la plupart des primes offertes, nous ont demandé un prix d'abonnement spécial.

Nous avons créé, pour donner satisfaction à tous les desirs :

1° Des abonnements sans primes à 12 fr. (Étranger 15 fr.).

2° Des abonnements avec primes à 20 fr. (Étranger 25 fr.).

Collections d'ÆSCULAPE : Années 1911, 1912, 1913

COLLECTION 1911 : 60 francs net, sans prime (France et Étranger).

COLLECTION 1912 : 20 fr. net, sans prime (France et Étranger).

COLLECTION 1913 : 12 fr. net, sans prime (Étranger 15 fr. net).

À titre temporaire, nous acceptons au prix de 36 fr. net, sans prime (Étranger 45 fr.), des abonnements de 3 ans, portant sur les années 1912, 1913, 1914.

1° Abonnement sans Primes : 12 fr. (Étranger 15 fr.)

Envoyer un mandat de 12 francs (Étranger 15 fr.) à M. Rouzaud, 41, rue des Ecoles, Paris. Les abonnements ne peuvent plus porter sur l'année 1912, sauf pour les abonnements de 3 ans (1912, 1913, 1914), qui sont acceptés, au prix de 36 fr. net, sans primes (Étranger 45 fr.). Le prix des 12 numéros de 1912, pris séparément, est de 20 fr. net, sans primes.

2° Abonnement avec Primes : 20 fr. (Étranger 25 fr.)

L'envoi d'un mandat de 20 fr. (Étranger 25 fr.) à M. Rouzaud, 41, rue des Ecoles, Paris, donne droit à un abonnement d'un an et à l'une des primes suivantes, dont la valeur égale celle de l'abonnement. (Désigner deux primes pour le cas où l'une d'elles serait épuisée.) Depuis le 15 février 1913, le prix des 12 numéros 1912 est porté à 20 fr. net, sans primes.

I. — Instruments de chirurgie, médecine, laboratoire.

1° « Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Mathieu.

2° « Bon » pour 20 francs d'instruments à choisir dans le catalogue de la maison Guyot.

(Nota). — Le « Bon » sera adressé à l'abonné dès la réception du mandat d'abonnement.

II. — Eaux Minérales (France et médecins seulement).

3° Eau de Pouéges, Source Alice (une caisse de 50 bouteilles).

4° Eau de Vals, Source La Reine (une caisse de 50 bouteilles).

III. — Produits hygiéniques « Innoxa » (France).

5° Bel assortiment de produits hygiéniques et de beauté, d'une valeur de 25 fr. constituée par : lait, cold-cream et poudre « Innoxa ». (Sera très apprécié par la femme du médecin.)

IV. — Instruments médicaux.

6° Seringue du Dr Barthélemy, modèle Vigier, stérilisable, spéciale pour huile grise à 40 o/o, avec boîte métal et aiguille en platine irridée de 5 centimètres; accompagnée de 2 seringues de 1 centimètre cube cristal genre Luer (valeur de l'ensemble 21 fr.).

7° Seringue de 20 centimètres cubes (pour sérum de Roux, etc.) avec tube-raccord caoutchouc, deux aiguilles et boîte métal (valeur 21 fr.).

V. — Livres.

8° *L'Art et la Médecine*, par Paul Richer, membre de l'Académie de médecine; ouvrage de grand luxe, 562 pages, 350 illustrations (valeur 30 fr.).

9° *L'Assise au Beurre*, un beau volume album contenant une cinquantaine de numéros différents, illustrés par (Willette, Abel Faivre, Guillaume, Steinlen, Rouille, Mirande, Ricardo, etc.) (Valeur 25 fr.).

10° *Œuvres de Rabelais*, 4 vol., édition des Bibliophiles, reliure d'amateur, tête dorée (valeur 24 fr.). (Les œuvres de notre vieux et savoureux confrère s'imposent à toute bibliothèque médicale.)

11° *Les Difformes et les Malades dans l'Art*, par le Professeur Charcot et Paul Kicher; ouvrage de grand luxe, nombreuses illustrations (valeur 20 fr.).

12° *Œuvres d'Alfred de Musset*, édition de la collection artistique Jouaust, 7 volumes (Premières Poésies, Poésies Nouvelles, Comédies et Proverbes (2 vol.), Comtes, Nouvelles, etc., Confession d'un Enfant du Siècle) (valeur 21 fr.).

13° Quatre volumes à choisir parmi les 6 volumes suivants de Georges Cain, à 5 fr. l'un, largement illustrés : *Coins de Paris, Promenades dans Paris, Nouvelles Promenades dans Paris, A travers Paris, Pierres de Paris, Écrivains de Paris*. (Si la valeur des livres choisis dans cette liste dépasse la 1^{re}, l'abonné devra envoyer le supplément.)

14° *Le Cabinet secret de l'Histoire*, par le Dr Cabanès; 4 vol. illustrés, à 5 fr. l'un (valeur 20 fr.).

15° *L'Éducation aristique* par l'Image et l'Anecdote, par Paul Bavard, inspecteur des musées; vol. de grand luxe, 600 pages, 400 illust. (valeur 36 fr.).

16° *Œuvres complètes de Shakespeare*, traduction publiée il y a trois ans par la Maison Flammarion; 8 beaux volumes illustrés, à 5 fr. 50 (valeur 28 fr.).

17° *Vingt francs de livres à choisir dans la liste suivante* : *Mœurs intimes du Paris*, par Cabanes (4 vol. à 3 fr. 50 l'un); — *L'Art chrétien, ses licences*, par le Dr Witkowski (1 vol. à 5 fr.); — *Les Seins à l'église*, par le Dr Witkowski (1 vol. à 10 fr.); — *Les Sens dans l'Histoire*, par le Dr Witkowski (1 vol. à 10 fr.); — *L'Art profane à l'église*, par le Dr Witkowski (1 vol. à 15 fr.); — *L'Art profane à l'église* (étranger),

par le Dr Witkowski 1 vol. à 15 fr.); *Les Morts mystérieuses de l'Histoire*, par Cabanès (2 vol. à 3 fr. 50 l'un); — *Les Indiscrétions de l'Histoire*, par Cabanès (6 vol. à 3 fr. 50 l'un); — *Parures Docteurs*, par le Dr Lucien Nass (1 vol. à 3 fr. 50); — *Monsieur l'Agrégé*, par L. Nass (1 vol. à 3 fr. 50); — *Curiosités Médico-Artistiques*, par L. Nass (2 vol. à 3 fr. 50 l'un); — *Les Accouchements à la Cour*, par le Dr Witkowski (1 vol. à 10 fr.); — *Histoire des accouchements chez tous les peuples*, par le Dr Witkowski (2 vol. 1 584 figures, 25 fr. les 2 vol.); — *Théâtre de Molière*, pub. par Jouaust, avec la préface de 1682; toute bibliothèque médicale doit posséder l'œuvre de Molière (8 vol. à 3 fr. l'un); — *Ingres* (d'après une correspondance inédite), par Boyer d'Agen (valeur 25 fr.); — *Les Confessions de J.-J. Rousseau*, édition des Bibliophiles (3 vol. à 3 fr. l'un); — *Marat inconnu*, par le Dr Cabanès (1 vol. à 5 fr.); — *Le Maréchal Pétioche*, par J. du Fail; 1 vol. de luxe, largement illustré, à 10 fr.; — *Lettres de mon Moulin*, par A. Daudet (1 vol. de luxe, abondamment illustré, à 10 fr.).

Si la valeur des livres choisis dans cette liste dépasse 20 fr., l'abonné devra envoyer le supplément.

VI. — Abonnements. (Les personnes abonnées déjà directement à l'une des Revues ci-dessous ne peuvent la choisir comme prime.)

18° *La Grande Revue*, bi-mensuelle, abonnement d'un an (val. 20 fr. pour la France; 25 fr. pour l'Étranger).

19° *La Revue* (directeur : Jean Finot), bi-mensuelle; abonnement d'un an (valeur 24 fr. pour la France; 30 fr. pour l'Étranger).

20° *L'Art Dictionnaire*, mensuel (Revue de l'Art ancien et de la Vie artistique moderne); nombreuses planches en couleurs susceptibles d'être encadrées; abonnement d'un an (valeur 22 fr. pour la France; 26 fr. pour l'Étranger).

SOMMAIRE DU N° DE DÉCEMBRE 1913

Le Serpent d'Épidaure, attribut du service de santé militaire (22 illustrations).

Par le Dr Baillif, médecin-major de 1^{re} classe.

Les Centenaires (5 illustrations).

Par M^{me} la Doctoresse G. Yves-Roy.

Sur une Gravure médicale anglaise (1 illustration).

Par le Dr Nemo.

Le « Chien qui parle » de Mannheim (8 illustrations).

Par E. Duchatel, vice-président de la Société d'Études Psychiques.

Le Médecin, sonnet (1 illustration).

Par Ronsard.

Les Barbares (11 illustrations).

Par le Dr R. Brunon, Directeur de l'École de Médecine de Rouen.

Les Médecins de Pascal (9 illustrations).

Par le Dr P. Just-Navarre (de Lyon).

Le Culte de la Beauté (1 planche hors texte).

Par G. de Tromelin.

Le Macabre dans l'Ar's (4 illustr.), par le Prof. Guiré de Lyon. L'art antique répugne à représenter le cadavre; le Triomphe de la Mort du Campo Santo; la Peste noire au XIV^e siècle; les défilés macabres des églises flamandes; les *danseuses macabres*; *Mme Jeanne Bardey* (4 illustr.), par Camille Maclaurin. Dans le réseau des lignes une âme est prise; manie mystique, manie érotique.

Nouveaux romans, par Louis Gaudet. *L'Amour et la mort*. Un homme qui aime trop sa femme se tue. Un fin visage, jeune, beau, distingué et déboussé déjà.

Le Baron Feyer, chirurgien en chef des armées impériales (17 illustr.), par le Dr Boncompagni-Ludovisi. Le grand maître de la médecine militaire, le Paysan soldat; ses luttes avec les commissaires des guerres; ses ambulances volantes.

Les cent cinquante ans de l'Ecole Vétérinaire de Lyon (12 illustr.), par le Prof. Maigoin de Lyon. Une belle histoire d'un grand établissement d'enseignement vétérinaire; la vieille merveille du grand Chauveau; un souvenir ému au Prof. Arloing; l'hospitalité internationale; la guerre mondiale; la France vaincue; la France vainqueur; l'Orient; l'Hôpital Bulgare et noir et le chirurgien Morphow; l'Hôpital Français.

AVEC NAPOLEON EN RUSSIE
SOUVENIRS
D'UN MEDECIN WURTEMBERGEOIS

Malgré la multiplicité des relations publiées à l'occasion du centenaire de la campagne de Russie, on lit toujours avec le plus vif intérêt tout ce qui parait sur cette période devenue légendaire, surtout quand les récits émanent des acteurs du grand drame, des témoins oculaires du désastre, des victimes de l'effroyable déroute. Le médecin militaire Heinrich Roos fut de ceux-là (1).

Fils d'un officier wurtembergeois, Roos, par suite du système politique dans lequel était englobée la Confédération du Rhin, avait participé aux campagnes de l'empire français de 1805, 1806, 1807, 1809. Pour la même raison, il fut entraîné dans le tourbillon de la campagne de Russie.

Le 11 février 1812, il quittait les rives du Danube, avec le 2^e corps de la réserve de cavalerie commandée par Murat. En dépassant le dernier village de sa patrie allemande, le soldat Souabe de la Grande Armée s'était attendri.

Nous fîmes halte. Beaucoup d'entre nous — et j'avoue que je fus du nombre — embrassèrent le poteau frontière; ils n'avaient pas assez de remerciements pour tous les biens que le sol national avait répandus sur leur sensible jeunesse. Quelques-uns présentaient un sombre avenir, et disaient: « Vivez heureux, chers chrétiens que nous laissons dans le pays natal! Qui sait si nous vous reverrons jamais? ».

Au delà de l'Oder, Roos fut logé chez un pasteur, qui lui révéla l'avenir en un délire prophétique: « Vous êtes nombreux, vous serez sûrement victorieux au début. Les

Russes nous laisseront entrer dans le cœur de leur immense empire. Mais alors vous serez affaiblis et vous aurez à lutter avec la température et les privations. Peu d'entre vous en reviendront. » Sur la Vislule, il fut l'hôte d'un prêtre catholique. « Je le souhaite

seulement, dit ce curé de Wroclawek, que ce fleuve que vous allez bientôt passer, vous le repassiez plus tard. » Mais au delà du Niémen, une revue fut passée, où quarante mille cavaliers défilèrent: les mauvais présages s'évanouirent devant cette fête guerrière.

Ce fut un spectacle très imposant. Tout y contribua: les diverses nationalités, les différences d'armement, l'équipement, la bigarrure des uniformes, le nombre des généraux, les fanfares de trompettes, la rapidité des manœuvres, le tonnerre des commandements, le beau temps et l'immensité de la lande. Pour qui voyait le bel état de ces troupes, la gravité des chefs et des généraux, il ne pouvait y avoir de doute: cela suffisait pour conquérir le monde.

L'esprit militaire nationalisait en bloc ces fils de vingt patries différentes. Quelques jours avant Borodino, les Wurtembergeois virent passer en hâte un courrier de l'Empereur: « Il nous cria: « Pressez-vous, si vous voulez prendre part à la grande bataille. » Et ces Allemands, en effet, se pressèrent. Le matin du 7 septembre 1812, la proclamation de Napoléon à ses troupes, traduite en langue allemande, fut lue par un officier d'ordonnance; le lecteur y mit, dit Roos, « une vive et profonde chaleur ». La mort du général Montbrun, « que nous chrétiens », arracha des larmes toutes françaises à Roos et à ses compagnons.

Après avoir vécu les étonnantes sensations de la bataille, Roos n'eut pas la joie de participer aux délassements offerts par la ville de Moscou aux combattants épuisés. Le 3^e régiment de chasseurs à cheval wurtembergeois comptait, en effet, parmi les troupes lancées à la poursuite de

Kutusow et qui demeurèrent des semaines durant face à face avec les Russes. Roos ne vit que de loin brûler la ville géante:

Ainsi donc, j'avais vu l'antique et célèbre ville de Moscou, j'avais assisté aux débuts de l'incendie qui consumait à la fois sa ruine et notre perte. Beaucoup étaient morts de ceux qui étaient partis avec nous de la petite garnison des bords du Danube. C'est à peine s'il en restait la moitié, et, dans les autres régiments, la situation n'était pas meilleure. Et cependant nous étions fiers dans le présent et riches d'espoir dans l'avenir.

Tandis qu'à Moscou l'armée faisait ripaille, il n'y avait pas grand chose à manger à Winklow. Il arriva même que Murat, qui avait déjà épuisé, pour sa propre table, les lièvres et les chats, se fit offrir par ses braves wurtembergeois, quelques quartier provenant du malgre croquant de vaches et de moutons, qu'ils venaient de recevoir. On écroula la tristesse des soirées en se racontant des histoires d'autrefois, car les considérations sur la situation présente devenaient de plus en plus pessimistes.

Comme médecin, Roos avait toujours beaucoup à faire et, dans ses souvenirs, il ne manque pas de raconter ses interventions chirurgicales. Une fois, par exemple, il réussit à replacer l'œil d'un homme qui un coup de lance de cosaque avait fait sauter hors de son orbite, mais sans lésier le nerf optique. Il vit également arriver des gens qui revenaient du champ de bataille de Borodino et qui répandaient une incroyable nouvelle: des blessés devaient vivre encore (après des semaines); ils s'étaient logés dans des cadavres de chevaux et prolongaient leur vie plus que misérable en se nourrissant de la chair à demi-putréfiée des animaux.

La retraite, qui commença après la surprise des troupes de Murat par les Russes, est certainement la partie la plus intéressante



Une ambulance à l'époque des guerres de Napoléon.
D'après un tableau d'Eliphalet Bellangé (Cabinet des Estampes).

PHARMACIE CHARLARD-VIGIER, Ph^{en} de 1^{re} cl. et R. HUERRE, Ph^{en} de 1^{re} cl., Docteur en sciences, 12, BOULEVARD BONNE-NOUVELLE, PARIS

SAVONS ANTISEPTIQUES VIGIER

HYGIENIQUES et MÉDICAMENTEUX

Savon Joux ou pur, S. hygiénique, S. surgras au Beurre de cacao, S. à la glycérine (pour le visage, la poitrine, le cou, etc.).
Savon Panama, S. Panama et Goudron, S. Naphthol soufré, S. Goudron et Naphthol (pour les soins de la chevelure, de la barbe, pellicules, séborrhée, alopecie, maladies cutanées).
Savon Sublimé, S. Phéniqué, S. Boriqué, S. Groléine, S. Eucalyptus, S. Eucalypto, S. Résorcine, S. Salicylé, S. Salol, S. au Solvél, S. Thymol (accouchements, anthrax).

rougeole, scarlatine, varicelle, etc.). S. intime (à base de Sublimé).
Savon à l'Ichthylol (aérod, rugueux), S. Panama et Ichthylol, S. Sulfureux, S. à l'huile de Cade, S. Goudron, S. Boraté, S. Pétrôle, S. Goudron boriqué.
Savon Iodé à 5/10 d'iode. — S. Mercuriel, 33/100 de mercure. — S. au Tanniforme (contre les sueurs). — S. au B. du Pérou et Pétrôle (contre guêles, parasites). — S. à l'Oxyde de Zinc (Eczéma). — S. à la Formaldéhyde (antiseptique), etc.

SAVON DENTIFRICE VIGIER, le meilleur dentifrice antiseptique

Pour l'entretien des dents, des gencives, des muqueuses. — Il prévient les accidents buccaux chez les syphilitiques

Prix de la boîte de porcelaine: 3 francs

Emplâtres et Epithèmes caoutchoutés
VIGIER

à tous médicaments

Antiseptiques, indolubles, très-adhésifs, très souples, remplaçant pour le traitement des maladies de la peau les anciens Emplâtres et les Pomades.
Epithèmes Oxyde de Zinc — Rouge de Vidone — Vigué — Ioriqué — Salicylé — Beladone — Cigué — Calomel — Mercuriel phéniqué, etc.

Sparadrapp caoutchouté simple
stérilisé, très adhésif, remplaçant l'ancien Sparadrapp Diachylum.

ARTÉRIO-SCLÉROSE

CŒUR

Avec ses bains:

DOYAT

CARBO-CAZEUX

TROUBLES CARDIO-VASCULAIRES

GUÉRIT

LIPIODOL LAFAY

à 40% d'Iode sans aucune trace de chlore

54, Chaussée d'Antin, PARIS

sante du livre de Roos, qui nous montre comment les soldats se déchargèrent peu à peu des objets qu'ils avaient emportés de Moscou; comment la mortalité, quand elle commença à devenir générale, impressionna les cours sensibles. Mais, malgré l'abattement général, il y avait encore des moments d'enthousiasme. En novembre, par un froid soleil, Roos vit passer Napoléon, en redingote grise, le chapeau légendaire remplacé par une toque de fourrure.

Là, comme auparavant et comme plus tard, l'affection de tous et la considération générale le suivaient, malgré les malheurs déjà supportés et les misères probables de l'avenir. Tous les regards de ses troupes étaient dirigés vers lui et l'on y lisait l'admiration, la confiance et l'espoir. A ce moment, comme dans la suite, j'entendis des officiers de différents nations dire: tant que Napoléon est au milieu de nous, le courage ne nous fera pas défaut; il suffit que nos forces nous restent.

Cependant l'indifférence grandissait pour les isolés et l'engourdissement de la sensibilité allait jusqu'à détendre les liens de la plus étroite camaraderie. Qui pourrait mieux révéler cet état d'esprit que l'incident où Roos, à Smolensk, refusa à son vieux camarade de campagne, le capitaine von Rheinhardt, une gorgée de vin et un morceau de pain blanc! Mais c'est assurément le seul crime que ce brave Souabe ait commis.

Dans les dernières pages, consacrées à la Bérésina et à la propre captivité de Roos, l'intérêt est d'autant plus grand que le récit émane d'un des rares témoins qui peuvent savamment parler des actes de la population du pays après le départ de l'armée française, des prisonniers, ainsi que des deux armées.

Roos n'échappa au transfèrement à l'intérieur de la Russie que grâce à sa profession et à sa qualité d'Allemand. La haine

et la méfiance des Russes étaient encore si grandes vis-à-vis des Français de naissance, qu'ils repoussèrent les propositions des médecins français de servir dans les hôpitaux et que, de tous ceux faits prisonniers, il n'y en eut que deux, Roos et un

de bois servaient d'attelles. Là encore le médecin wurtembergeois put assister à de sombres scènes, bien que, pour lui, le plus terrible fût passé. Sa vie même fut mise en danger pendant des semaines, car il fut atteint de cette « peste de la guerre » qui

il atteignit aux plus hautes situations honorifiques, après avoir, au cours de sa carrière, « servi » deux, un d'acteur, un roi, trois empereurs et deux impératrices, mais deux pays seulement ».

Telle fut l'odyssée de ce Wurtembergeois qui suivit nos aigles avec la foi des vieux grognards. Si, après le côté épique, on envisage ses souvenirs au point de vue médical, on y trouve maints détails intéressants. Un livre tel que celui de Roos permet de se rendre exactement compte des causes physiques qui contribuèrent à la dissolution successive de cette curieuse masse d'hommes qui tous, cependant, étaient dans la fleur de la jeunesse ou dans la force de l'âge mûr.

En médecin avisé, Roos aperçoit ce qui échappe aux yeux des profanes. C'est ainsi que, déjà, au cours des premières marches, il constate les effets terribles de la diarrhée sur ses Souabes cependant si robustes; il lutte contre la maladie avec la teinture d'opium et la résine d'Hoffmann. Déjà aussi, par les résidus humains laissés dans les places de campement, on peut se douter de la différence de santé qui existe entre Russes et Français; ceux-ci évidemment malades, ceux-là bien nourris et bien portants.

Observateur sagace, Roos ne manque pas d'être frappé par la « force nutritive du sucre », sans rien connaître de ce qu'on sait aujourd'hui. Il fait encore d'autres observations, d'ordre plus général, et qui offrent de l'intérêt. On s'est demandé quelle est celle de toutes les races, entrant dans la composition de la grande armée, qui fournit les soldats les plus résistants. Larrey s'est prononcé pour les hommes originaires du sud de la France; il attribue un rôle spécial à la nature ardente de ces méridionaux; comparée à celle plus placide des hommes du Nord. Notre Souabe,



Napoléon et son vaillant état-major devant la Bérésina.
L'après une gravure satirique allemande de l'époque.

autre, natif de Koenigsberg, qui obtintrent l'autorisation.

Alors, commença pour Roos, à la lumière des flammes du bois résineux, le travail dans ces hôpitaux où les pansements faisaient presque entièrement défaut, où l'on fabriquait de la charpie avec des chemises crasseuses de paysans, où des bûches

a nom typhus et qui sévissait dans les hôpitaux; c'est à grand peine qu'il parvint à s'en tirer.

Mais il fut plus heureux dans la suite. Son habileté médicale et ses sentiments lui avaient valu, même en pays ennemi, un grand nombre de connaissances et d'amis et plus tard à Saint-Petersbourg,

PRODUITS SPÉCIAUX de la SOCIÉTÉ des BREVETS "LUMIÈRE"

Échantillons et Vente en gros: **MARIUS SESTIER, Pharmacien, 9, Cours de la Liberté, LYON**

CRYOGÉNINE

ANTIPYRÉTIQUE

ET ANALGÉSIQUE

Un à deux grammes
par jour

LUMIÈRE

Pas de
Contre-Indications

PERSODINE

DANS TOUS LES CAS D'ANOREXIE
ET D'INAPPÉTENCE

LUMIÈRE

HÉMOPLASE "LUMIÈRE"

MÉDICATION ÉNERGIQUE
DES DÉCHÉANCES ORGANIQUES
FORMES : Ampoules, Dragées, Cachets

NÉOKOLA "LUMIÈRE"

Représente son poids de
KOLA FRAICHE

HERMOPHÉNYL "LUMIÈRE"

possède toutes les propriétés des Sels de Mercure
NON IRRITANT & PEU TOXIQUE
Ampoules indolores pour injections

SAVON A L'HERMOPHÉNYL "LUMIÈRE"

Toilette et antiseptie de la peau

lui, déclare qu'à ce point de vue, ni les uns, ni les autres ne présenteront de supériorité marquée; il estime que l'âge des individus joua le principal rôle, et que les soldats les plus vieux et les plus endurcis par les fatigues résistèrent mieux que les conscrits de la dernière levée.

Ainsi donc la médecine n'est pas oubliée par le Dr Roos. Les souvenirs de militaires, beaucoup moins versés dans les questions d'hygiène, ne peuvent être comparés aux siens. Aussi ne saurions-nous être assez reconnaissants à M^{re} Lamotte de nous en avoir donné une fidèle traduction. Son livre arrive à point pour satisfaire le grand et légitime élan de curiosité qui nous porte à vouloir nous représenter sous leurs aspects les plus intimes et dans leur réalité la plus minutieuse, les moindres incidents de la catastrophe historique d'il y a cent ans.

Dr MAURICE GENTY

Dans un prochain n° d'Ésculape sera publié un article abondamment illustré : « Les Sépultures de la Grande Armée », par le Dr Bonnetier.

LES « ANGES GARDIENS » A ROME ET A ATHÈNES

Le Temps fait remarquer que M. Marcel Prévost, dont on vient de mettre à la scène le roman les *Anges gardiens*, reprend une discussion vieille de plus de deux mille ans, et qu'il continue une polémique qui remonte aux origines de nos civilisations.

M. G. Bezançon, dans son intéressant ouvrage sur la lutte contre l'hérésisme à Rome, nous donne à ce propos les renseignements les plus précieux : la ville aux

Sept collines avait déjà ses « anges gardiens », hommes ou femmes, venus de Grèce, d'Asie, avec leurs dieux, leurs jargons, leurs coutumes, et c'est Caton, le premier, c'est le vieux, l'austère Caton,

Avec Cicéron, les vieilles idées romaines acceptaient l'apport des philosophes grecs et les pédagogues, les sophistes, les précepteurs, les grammairiens de toutes races et de toutes écoles

ces nouveautés contraires aux vieilles coutumes latines : *hanc nova, quæ præter consuetudinem a more nostro majorem fuit.*

Les Grecs, chez eux, ne se plaignaient pas moins des pédagogues étrangers. Qu'on lise le petit ouvrage attribué à Plutarque et qui traite de l'éducation des enfants. On y verra que la haine de l'étranger n'était pas moins grande à Athènes que sur les bords du Tibre : en principe, d'abord, ni nourrices, ni gouvernantes; c'est à la mère d'élever son enfant. Que s'il lui est impossible de s'en passer, « du moins convient-il de ne pas prendre les premières venues. Qu'elles aient, avant tout, reçu une éducation de femmes grecques ». Car, remarque l'auteur, c'est chose aisée que de façonner une intelligence d'enfant, et le péril serait grand de le confier à des mains peu sûres.

Conseils qui résument en ces termes : « N'allez pas livrer l'éducation de vos enfants à des étrangers! »

LE ROI DE BAVIÈRE PORTE UNE BALLE DANS SES FLANCs

Le nouveau souverain ne saurait oublier certains souvenirs de la conquête de la Bavière par les Prussiens.

Dans la longue série de combats soutenus par les Bavarais en Franconie pour défendre leur indépendance contre la Prusse, le prince Louis fut frappé d'une balle au combat d'Helmsdorf, le 25 juillet 1866. Il fut transporté à Wurtzbourg, mais les chirurgiens de la célèbre Faculté de médecine ne purent extraire le plomb.

Et depuis près d'un demi-siècle, Louis III garde dans ses masses musculaires du dos le premier cadeau de ses bons amis de Prusse.



Triste aperçu de la retraite de Moscou (1812). — D'après une gravure allemande de l'époque.

qui a tracé la voie au confident de François qui a dénoncé le péril que faisait courir l'invasion de ces races étrangères à la moralité des enfants, à l'harmonie, à l'honnêteté et vertueuse rudesse du monde latin.

instituait à Rome une sorte de monopole de l'éducation de la jeunesse.

Il était trop tard à cette heure pour prendre les mesures de défense dont parle Suétone, et il fallut, comme dit l'auteur du traité sur les rhéteurs illustres, subir



MARKER DÉPOSÉ

S. rue Favart, Paris

Maladies du Cerveau ÉPIÉPSIES — HYSTÉRIE — NÉVROSES Traitées depuis 40 ANS avec succès par les SIROPS HENRY MURE

1° Au Bromure de Potassium. 2° Polybromurée (potassium, sodium, sels).
3° Au Bromure de Sodium. 4° Le Bromure de Bromure (sels de baryte).
Brièvement dosés, 5 grammes de sel chimiquement pur par cuillerée à potage
ou 30 c.c. par cuillerée à café de sirop d'écoulement amers irascibles.
Établies avec des soins et des éléments susceptibles de satisfaire
le praticien le plus difficile, ces préparations permettent de comparer
l'efficacité de deux des conditions idéales, la valeur thérapeutique
des divers bromures seuls ou associés. — FLACON : 5 fr.
Maison HENRY MURE, A. GAZAN, 114, rue de la Harpe, Pont-Saint-Esprit (Gard).

LA TOUX

Dans toutes les
AFFECTIONS PULMONAIRES
est IMMÉDIATEMENT CALMÉE par le

SIROP DU D^r BOUSQUET
A LA DIONINE-MERCK

Chaque cuillerée à bouche renferme :

0 gr. 01 DIONINE-MERCK.

11 gouttes BROMOFORME chimiquement pur.

VI gouttes ALCOHOL de racine d'aconit.

Ce Sirop constitue, sous une forme agréable, la meilleure
médication à opposer aux Affections des Voies
respiratoires accompagnées de toux opiniâtre,
d'oppression nerveuse et d'insomnie, etc.

Dose quotidienne pour les adultes : 4 à 8 cuillerées à potage.

PATE DU DOCTEUR BOUSQUET

A LA DIONINE-MERCK

D'un goût très agréable, calme rapidement l'irritation pharyngée et laryngée
du début des rhumes, rend de grands services à tous ceux qui font usage répété
de la parole.

Dans toutes Pharmacies et Drogueries de France et de l'Etranger

DÉPOT GÉNÉRAL :

Pharmacie du Docteur BOUSQUET, 140, Faubourg Saint-Honoré, Paris

L'AMOUR DES BÊTES

L'animal n'a jamais qu'un maître. Et souvent, il le choisit. De ce maître, il subit tout, même les rebuffades, même la haine (car, chose atroce, il y a des gens assez cruels pour mépriser et détester les bêtes dont ils se servent et ne jamais leur faire une gentillesse). Il est heureux d'un rien, de la plus distraite caresse, ou seulement de la neutralité. Tout ce que nous exaltons et chérissions dans l'amour le plus haut, les bêtes naturellement en font preuve; elles ont le dévouement, le désintéressement, l'exclusivisme, la constance. C'est un profond mystère, en vérité, que cette tendresse spontanément déclarée en une seconde, et jamais retirée ensuite.

Je possède un petit singe, sur lequel je fais pour ainsi dire, chaque jour des observations de ce genre, et fort curieuses. Avant de l'acheter, je retournai quatre fois dans le magasin où il vivait parmi une vingtaine de ses pareils. Aucun autre ne s'occupa de moi, et de toutes les personnes présentes j'étais la seule qui l'intéressât. Il ne faisait ni manières charmantes, et quand je me retirais, s'accrochait à moi désespérément, en gémissant. Depuis, il ne m'a jamais quitté, et chaque fois qu'il me revoit, fût-ce après trois heures d'absence, il pousse des cris de joie absolument comme si je lui savais la vie. Son affection est aussi exaltée que le premier jour et il a de ces regards si chargés d'expression, si intenses, qu'il faudrait être un imbécile sans cœur pour n'en pas être troublé. Une tendresse aussi vive n'est pas sans m'encombrer parfois un peu, et je le rudifie. Rien n'y fait, il sent, de façon aiguë, l'injustice de mon procédé; mais, même lorsqu'il ose s'en plaindre, il ne m'en veut jamais. C'est moi qu'il défend alors, lorsqu'on fait mine de le secourir, de s'in-

téresser à lui. On voit que je suis pour lui un être sacré, une espèce d'ange, infaillible, dont les caprices sont des lois saintes.

Les Hindous professent à l'égard des animaux familiers une doctrine charmante. Ils prétendent que lorsque nous sommes ainsi émus par l'affection d'un animal, nous devenons en quelque sorte son instructeur, son *goutou* (maître). Et les mêmes rapports nous unissent lorsque, dans une autre existence, nous serons devenus, eux des hommes encore inférieurs et nous des êtres très évolués. Je ne puis dire combien je trouve belle et émouvante cette théorie, qui nous crée enfin un devoir, une sorte de responsabilité éternelle vis-à-vis de cette belle, gratuite et mystérieuse tendresse des bêtes à notre égard.

FRANCIS DE MONMARET.
(Journal de Genève.)

L'INTELLIGENCE DES PERDRIX

M. Cunisset-Carnot (le *Temps*, la Vie à la campagne) célèbre le progrès intellectuel réalisé par les perdrix, qui se tiennent au courant des moindres perfectionnements cynégétiques :

Les perdrix ont fait le progrès qui convenait à leur sécurité. Il a été très lent d'abord et ne s'est affirmé que petit à petit.

Lorsque les fusils se chargent par la culasse ont été adoptés par un grand nombre de chasseurs, qu'en même temps les gros calibres 10 et 12 ont été remplacés à peu près partout les « giclets », calibres 20 et 24 ne perdreaux se sont vraiment défilés. Ils ont été très relatifs, mais assez prompts à comprendre l'aggravation du danger qu'ils couraient du fait des nouvelles armes, et au lieu de se payer la tête du chasseur en lui riant au nez quand ils s'évoaient,

ils ont commencé à avoir le sentiment de distances, à ne plus se laisser approcher avec une si belle confiance.

Mais depuis quelques années c'est mieux encore et ces perdreaux d'intelligence plus médiocre, sans tous les gallinades d'ailleurs, ont fait un bond extraordinaire. Ils ont appris, très vite relativement, à nous mieux connaître, à comprendre notre tactique contre eux, le danger exact de nos armes récemment portées à leur maximum d'effet par leur perfectionnement matériel et surtout par la mise en action des poudres nouvelles sans fumée. Aujourd'hui, un coup de calibre 12 avec les poudres T ou M ne ressemble plus guère comme effet à celui d'un calibre 24 chargé à la poudre noire. A soixante-dix pas, s'il est envoyé par un bretteur, il tuera son perdreau comme le tuait à trente pas la petite arme de jadis.

Eh bien, nos perdreaux l'ont compris, et ils ont depuis peu perfectionné leur défense en le réglant sur l'attaque elle-même. Ils sont littéralement inabordable. J'entends dans les pays de chasse banale où ils sont traqués du matin au soir parce que dans le far niente des chasses gardées, le danger n'est qu'interrimite. Il ne dure aussi qu'un temps de chasse, relativement fort court, et il n'existe depuis longtemps des garderies sur un territoire étendu, le progrès intellectuel que je signale ne s'est point encore aussi bien accompli. Mais ce qu'il y a de vraiment intéressant, de vraiment extraordinaire, c'est l'exactitude « dans le temps et dans l'espace », des idées de nos perdreaux sur le danger, sa forme, sa durée et le moyen d'y échapper. Je dis « le » à un singulier parce qu'en réalité si la préparation de la défense se fait avec des circonstances diverses, celle-ci ne résulte que d'un seul acte dans son exécution : la fuite au moment opportun.

Ce moment, la perdrix le connaît avec une netteté inimaginable. D'abord, elle sait à merveille ce qu'elle risque et quand elle risque. Ainsi elle ne s'alarme pas avant que le temps de la chasse soit venu. Pendant l'été, quand les jeunes couvées sont faites et que leurs parents les promènent à travers

Chien des *Amazilles* des *Savannes* péruviennes.

Buste de Rolf, le « Chien qui parle » de Mannheim.

SPLÉNODOSE
RATE - FOIE - THYROÏDE
TUBERCULOSE - sans tousser - sans cracher - sans le moindre
PALUDÈME - ANÉMIE - MALADIES INFECTIEUSES etc.
Arthritisme **OVARO-THYROÏDINE** Récidivisme
Insuffisance thyroïdienne et ovarienne
CRÉPITÉ - Troubles de la Ménopause et de la Puérilité - MYXÉDÈME
PLACENTODOSE
PLACENTA - MAMMAIRE
Insuffisance lactée - Fécundité des seins et de l'utérus
Ménopauses - Mlétrisme - Fibromes - Tumeurs
Diplo - Laboratoire de CH. FRAPPEY, 135, Rue d'Alsace, PARIS

Traitement des Varices

Migraines
Maux d'estomac
Maux de reins
CONSTIPATION
Douleurs périodiques chez la femme
PARALYSIES
Troubles circulatoires, etc.

Electro-Faradique

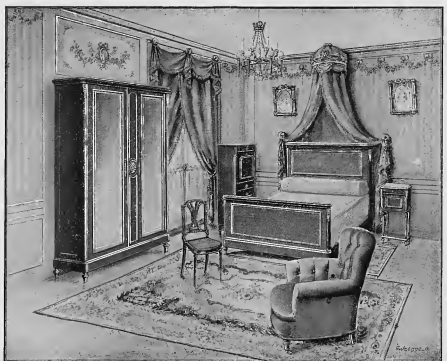
Breveté s. g. d. g. du Dr Gaston PEGOT
Envoi franco des Notices explicatives
Maison MATHIEU, 113, boulevard St-Germain, Paris
Téléphone Gobelins 11-10

TUBERCULOSES
Bronchites, Catarrhes, Grippe
L'ÉMULSION MARCHAIS
Calme la TOUX, relève l'APPÉTIT
dépoussiérise les voies et cicatrise les lésions
dans lait, bouillon. Bien tolérée - Par l'absorption.

E. CHATELAIN COMMISSION EXPORTATION

31, Avenue Daumesnil, PARIS (XII^e)

TÉLÉPHONE 903-56



Visiter Ateliers et Magasins

GRAND CHOIX DE CHAMBRES A COUCHER
SALLAS A MANGER ET SALONS
CABINETS POUR DOCTEURS

La Maison se charge de l'exécution de tous Travaux d'Ebénisterie

champs, elles ne se savent pas en rencontrant les hommes, paysans ou diadins. Vous les voyez trotter le long des sentiers, même des chemins et des routes, sans hâte et sans inquiétude; elles ne s'envoient que si l'on fait des gestes menaçants ou si on les approche de trop près. Mais le jour de l'ouverture de la chasse, aussitôt que le premier coup de fusil a retenti dans la plaine, les perdreaux mobilisent, se mettent sur le pied de guerre et ne se laissent plus aborder à moins de 100 mètres au minimum.

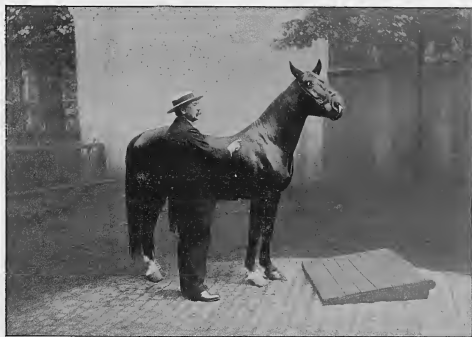
Rien ne les retient, rien ne les rassure, et vous voyez des compagnies renuées dans des luzernes hautes de 60 centimètres prendre la fuite en silence, sans pousser une seule exclamation, comme des êtres qui ne sont pas surpris et qui exécutent un acte prémédité, aussitôt qu'elles sont à peu près dans la zone dangereuse du fusil. Comment font-elles pour apercevoir l'homme depuis leur abri, je me le demande; je crois bien qu'elles ne le voient pas du tout, mais qu'elles sont tellement aux aguets, au lieu d'être comme jadis en confiance bête, qu'elles écoutent aussitôt que leurs merveilleuses oreilles leur font percevoir un bruit inusité. De plus, elles complètent fort habilement la manœuvre : au lieu d'aller tout droit se renifler à courte distance, ainsi que faisaient jadis, elles montent en l'air, piquent d'abord devant elles, peu après font un angle avec leur direction, passent au-dessus des arbres, des bois, des haies, tournent une colline, plongent dans une vallée et vont se perdre à un bon kilomètre. Courez donc après!

Mais le point initial de toutes ces précautions, de toutes ces manœuvres savantes, où est-il, comment est-il déterminé? C'est la lutte pour la vie, c'est la crainte de l'homme? Bon, entendez! Comment se fait-il, et voilà ce que je voudrais savoir, que ce point de départ soit actuellement changé? Comment se fait-il que ces oiseaux aient compris que les premiers coups de fusil tirés le matin de l'ouverture de la chasse entraînent l'annonce

d'un danger terrible auquel il fallait se soustraire immédiatement sous peine de mort, alors que, dans toute la compagnie de perdrix, personnes, sauf le père et mère, n'était au monde l'année d'avant et n'a pu savoir encore ce qu'étaient le chasseur, et son fusil? Il n'y a qu'une explication, c'est que les

LES ESCHOLIERES AU TEMPS DE VILLON

F. M. Pierre Champion, dans le *Mercur de France*, nous raconte des histoires curieuses



Le cheval aveugle Berto, auquel on écrit sur la peau les problèmes à résoudre.

parents ont été assez intelligents pour comprendre le danger, pour en garder le souvenir et pour trouver les moyens tactiques d'y échapper. En plus, ils ont su révéler à leurs enfants et ce danger et cette tactique, car eux-ci l'appliquent même quand on les relève seuls et que le hasard de la vie les a séparés de leurs père et mère. Voilà ce progrès vraiment extraordinaire.

sur les tavernes et le jeu au temps de Villon :

« Les Clercs ont formé, à la fin du moyen âge, la classe par excellence des actés et parfois des vagabonds. Les registres du Parlement et des officialités nous montrent que souvent leur conduite n'était pas différente de celle des mauvais

éccliers : comme eux, ils jouaient aux dés ravissant des jeunes filles, chantaient le soir, par les rues, des chansons moqueuses ou d'amour, portaient des bâtons et jouaient des farces qui tournaient parfois au tragique.

« Aux vrais clercs s'ajoutaient la tourbe des faux : ils exhibaient des tonsures irrégulières, avaient de grands cheveux par derrière, dissimulant sous leurs robes chaperons et jaquettes; ils se montraient d'une ignorance admirable de toute latinité. L'un d'eux ne savait reconnaître un A d'un B et osait déclarer sous serment qu'il s'et bien sa chose *pastor noster*, mais ledit *credo*, non ». Beaucoup méritaient pour l'opprobre de l'Eglise : car on estimait que, s'ils n'avaient de quoi vivre, les évêques devaient les nourrir.

« La tonsure que portaient les clercs était assimilée à la couronne des rois. C'était le rêve de toute bonne femme d'alors de voir son enfant clerc ou religieux : ce fut sans doute celui de la pieuse mère de Villon quand elle présenta son fils au chapelain de Saint-Benoît. Et François, comme tant d'autres, avait grossi la foule des étudiants, qui travaillaient et vivaient groupés sur la montagne Sainte-Geneviève.

« Les eccliers avaient leur costume, leur langage, leurs fêtes.

« Ils portaient des bonnets, des robes longues, sous lesquelles ils cachèrent souvent des dagues ou des épées. Or, le bonnet de l'un d'eux pour le jeter à terre paraissait une insulte des plus graves; le traître de *Beaujeu* ne l'était pas moins.

« On nommait *Martiniens* les plus turbulents d'entre eux, portant des bâtons ou des dagues. Ces derniers appartenaient à la fraction la plus dégoûtée et la plus jeune de l'Université, la Faculté des arts, où étudia Villon. »

E. COGIT & C^{IE}

CONSTRUCTEURS D'INSTRUMENTS POUR LES SCIENCES
36, boul. St-Michel
PARIS

TELEPHONE : 812-20



Fournitures générales pour Bactériologie et Micrographie.

Dépôt pour la France des
MICROSCOPES
et des JUMELLES
à PRISMES

E. LEITZ

Société Générale d'Orthopédie

BANDAGES Lamy, DIRECTEURS
RAS ÉLASTIQUES, CORSETS
SOUTIENS-GORGE
CEINTURES
ARTICLES D'HYGIÈNE

128, Boul' D'Aussmann, Paris

MODUR SOUFFRON

SOLUTION • SIROP • DRAGÉES
(pr. par cuillerée) (pr. par cuillerée) (pr. par cuillerée)
ni CORTAZ, ni GASTRALGIE, ni CEPHALALGIE
Expérimenté dans les hôpitaux de Paris.
Vente, Laboratoire SOUFFRON, 26, R. de Turin, Paris (16^e)

FARINES MALTÉES JAMMET

de la Société d'Alimentation diététique
pour le régime
des MALADES, CONVALESCENTS, VIEILLARDS
ET
L'ALIMENTATION PROGRESSIVE ET VARIÉE
DES ENFANTS

RIZINE
Crème de Riz maltée

ARISTOSE
à base de Blé et d'Avoine maltée

CÉRÉALINE
Arrow-Root, Blé, Orge, Malt

ORGÉOSE
Crème d'Orge maltée

GRAMENOSE
Avoine, Blé, Malt, Orge

BLÉOSE
Crème de Blé total maltée

AVENOSE
Farine d'Avoine maltée

LENTIOSE
Farine de Lentilles maltée



CACAO GRANVILLE, Cacao à l'Avenose, à l'Orgéose, etc.
MALT GRANVILLE - MALTS TORRÉFIÉS - MATÉ SANTA-ROSA
CÉRÉALES JAMMET *pur DÉCOCTIONS*

USINE ET LABORATOIRES A LEVALLOIS-PERRET
BROCHURES ET ÉCHANTILLONS SUR DEMANDE

Dépôt général: M^{on} JAMMET, Rue de Miromesnil, 47, Paris

QUATAPLASME

DU DOCTEUR LANGLEBERT

PANSEMENT ASEPTIQUE COMPLET INSTANTANÉ

PHLEGMASIES Anthrax, Abcès, Phlegmons, Gercures des Sides,
Fistules, Erysipèles, DERMATOSES, Eczéma, Impétigo.
AFFECTIONS OCULAIRES: Conjonctivites, Écchymoses.
DANS TOUTES LES PHARMACIES et 10 Rue Pierre-Duport, PARIS.

LE POÈTE DRYDEN, PAR DES CALCULS
ASTROLOGIQUES, PRÉVIT LA MORT DE SON FILS

Un écrivain anglais publia, il y a quelques années, un livre où il énumérait les vices des grands hommes; parmi ces vices il rangeait, que Dieu lui pardonne, la croyance aux présages astrologiques. L'écrivain anglais, peu génie, citait comme tout particulièrement possédés de cette manie, que je suis très honoré de posséder, le Cardinal Richelieu, Isaac Newton, le poète anglais Dryden, et la reine Elisabeth d'Angleterre.

Richelieu payait très cher les astrologues pour lui faire des calculs et des thèmes, de même faisait l'illustre souveraine anglaise. Quant à Isaac Newton il s'amusa à calculer son propre horoscope et ceux de ses amis. Voilà les grands fous qui eurent la manie astrologique. La Science des astres a plutôt raison de se réjouir.

En relisant l'ouvrage d'Edwin Paxton Nood sur les vices des grands hommes, j'ai parcouru la vie de Sir John Dryden. J'avais entendu parler de ses célèbres prédictions à la naissance de son fils Charles et il me plaisait de savoir ce qu'il en était, une marie, quoi!

A ce propos, voici ce qui est raconté par William Congreve et d'autres écrivains sérieux. Lady Dryden allait mettre son fils au monde, le poète, son mari, chargea une dame de noter avec le plus grand soin la minute de la naissance de l'enfant. Quelques jours après cette naissance, Dryden annonça à sa femme qu'il avait dressé l'horoscope du bébé, et que le bébé était né sous une mauvaise étoile. A cette minute, Jupiter, Vénus et le Soleil se trouvaient tous sous la sujétion de la Terre, et le Seigneur de l'Ascendant était affecté par la redoutable quadrature de Saturne et de Mars. Il ajouta que si l'enfant vivait, il aurait à craindre à 8 ans un terrible danger de mort; s'il échappait à ce danger, il s'en présenterait un autre à 23 ans, puis à 33 ans et qu'à 34 ans il y avait à redouter...

Sa femme épouvantée ne le laissa pas finir ses sinistres prédictions astrologiques. Hélas, les calculs étaient justes comme direction. L'enfant venait d'atteindre sa huitième année; la mère fut invitée à passer quelques jours chez des amis à la campagne; son mari reçut aussi une invitation pour un autre endroit. La dame prit un de ses enfants et Dryden se chargea du petit Charles, celui au destin si funeste et si tragiquement annoncé par les astres.

Chez le comte de Berkshire où se trouvaient Charles et



Lucas Cranach. — Les trois âges de la vie.

son père, on organisa une chasse au cerf. Dryden, pour empêcher son fils de sortir, lui donna un double devoir de latin et lui défendit de quitter la maison. Charles faisait tranquillement ses devoirs pour obéir à son père; mais la fatalité veillait, le cerf se dirigea vers la maison, et le bruit alarmant les servantes, elles se hâtèrent de sortir pour contempler la chasse. Une des servantes prit le jeune Dryden par la main et l'entraîna dehors pour voir ce qui se passait. Au moment où il arrivait à la porte, le cerf aux abois et serré de près par les chiens faisait un bond formidable et franchissait le mur de la cour. Ce mur était bas et très vieux.

Les chiens renversèrent une partie du mur dont les pierres s'écroulèrent sur le pauvre petit enfant. L'infortuné fut dégage aussitôt, mais il resta six semaines entre la vie et la mort, et recouvra enfin la santé. Il avait 8 ans, la prédiction astrologique était juste pour quant à la date et au danger annoncé.

A 23 ans, Charles Dryden tomba du sommet d'une vieille tour qui dépendait du Vatican de Rome. Le chœur du jour, qui avait été excessive, avait occasionné un étourdissement chez le jeune homme, étourdissement cause de cette chute.

La santé se montra languissante chez lui à partir de cet accident. Prédiction encore juste pour la date et le malheur annoncé.

A 33 ans, pour son malheur, Charles revint en Angleterre avec un autre gentilhomme, il voulut prendre un bain dans la Tamise. Une crampe le prit et malgré ses appels il fut noyé avant que l'on parvint à le sauver. Les calculs astrologiques de son père s'étaient montrés parfaitement exacts; notons que John Dryden est un des hommes les plus illustres dont s'honore l'Angleterre.



LA LÉGION ÉTRANGÈRE

Le Dr A. Casset connaît bien la Légion étrangère: il l'a vue de près. Les réflexions suivantes, qu'elle lui inspire valent d'être rapportées:

C'est en 1871, après la prise d'Alger, que la Légion étrangère fut créée: immédiatement des milliers d'engagement affluèrent, Polonais, Allemands, Italiens, surtout. Peu à peu ce fut la quantité des Allemands qui devint prépondérante.

*Le Dr A. Casset est
le spécifique des affections
rénico-rénales*

Se méfier des contrefaçons, imitations ou similitudes des noms:

BIEN SPÉCIFIER URASEPTINE ROGIER

ÉCHANTILLON ET LITTÉRATURE:

19, Avenue de Villiers, PARIS

jusqu'en 1871, époque où les Alsaciens-Lorrains réfractaires s'y précipitèrent en flots pressés.

La moyenne des engagements des pays annexés et des pays d'Empire est d'un millier par an : la récente campagne des journaux allemands contre la Légion étrangère a eu pour résultat d'augmenter le chiffre des engagés qui viennent se fondre dans ce corps unique au monde et où toutes les nationalités se perdent en s'unifiant sous le drapeau français.

La Légion n'existerait pas qu'il faudrait l'inventer pour tous ces mécontents, ces désertés, ces victimes et ces criminels même, qu'un fait quelconque force à quitter leur pays d'origine. Comme le disait le colonel X., voici comment on fabrique les Légionnaires :

Attirés par la prestigieuse renommée de la Légion, Alsaciens-Lorrains, Belges, Suisses, Allemands, Hongrois, Slaves, Italiens, Turcs, Grecs, arrivent par centaines à chaque paquebot et sont immédiatement dirigés sur ces usines à soldats que sont les dépôts de Sidi-Bel-Abbes et de Saida. Là, en quelques semaines ou en quelques mois, suivant l'origine ou la dureté du métal humain, tous ces éléments hétérogènes jetés dans l'ardent foyer de l'esprit de corps, ont fondus comme cire, et sont définitivement coulés dans le moule à fabriquer des héros.

Princes, ducs, marquis, comtes ou vi-

comtes, généraux et officiers de tous grades et de tous pays, soldats de toutes armes et de toutes les armées, magistrats, prêtres, financiers, diplomates, hommes de loi, fonctionnai-

qui ont préféré se faire soldats plutôt que de se brûler la cervelle ; tous ceux que dégoûte notre civilisation vaine et décadente, tous ceux qui sont obligés de la fuir ; tous ceux

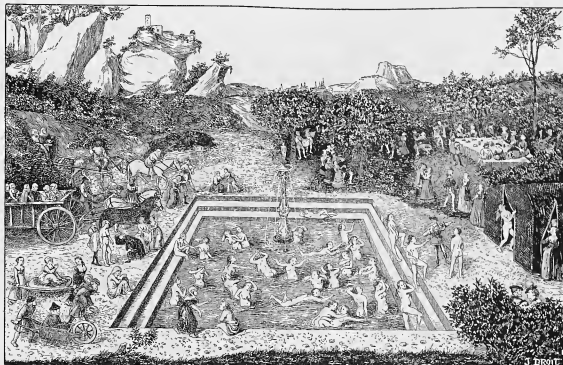
tient, tenace, prototype de l'homme de guerre, le légionnaire digne de son ancien, le légionnaire romain !

Pourquoi tous, quel que soit leur mobile et leur pays natal, viennent-ils chercher chez nous, sous notre drapeau, le silence, un refuge ou la réhabilitation ? Parce que la France et son rayonnement les attire ; elle seule a et peut avoir une *Légion étrangère*.

Que les Allemands qui montent envers cette institution tant d'acrimonie et de haine essaient d'en créer une : pas un engagement ne leur viendra (sur tout d'Alsaciens-Lorrains !). Ils le savent et c'est la vraie raison de leur pseudo indignation contre un de nos rouages militaires dont ils n'ont, à aucun titre, le droit de s'occuper : chacun est maître sur son territoire.

CHATS SANS QUEUE

Une des singularités de l'île de Man, Grande-Bretagne, est dans les chats sans queue qu'on y trouve. Cet appendice, chez eux, est réduit à un filet tendineux, cache sous la peau. Les naturalistes sont impuissants à dire quelle est l'origine de cette curieuse race de chats qu'on ne rencontre qu'en ce point du globe. Ils ont tous constaté la singulière antipathie des felins de cette variété pour les chats ordinaires.



Lucas Cranach. — La fontaine de Jouvence. (Galerie impériale de Berlin.)

res de toutes sortes ; braves gens qui veulent tout simplement voir du pays, neurasthéniques et désœuvrés ; tous ceux qui ayant perdu l'honneur, veulent le reconquérir, et tous ceux

qui crèvent de faim et tous ceux qui sont rassasiés de vol pié ; tous sans exception, tous, vous m'entendez bien, sont mis en cet être brave, stoïque, loyal, dévoué, pa-

constaté la singulière antipathie des felins de cette variété pour les chats ordinaires.

BROMOVOSÉ

AFFECTIONS NERVEUSES, INSOMNIE, RÉGLES DOULOUREUSES

« Dans le cas où les bromures ne seraient pas tolérés, recourir au BROMOVOSÉ. Ce bromure éliminable à une action plus forte que les bromures ». Docteur J. GRASSET, Professeur à l'Université de Montpellier, Membre de l'Académie de Médecine.

40 gouttes deux ou trois fois par jour.

PAS DE BROMISME

Echantillons sur demande. — **LABORATOIRES DU BROMOVOSÉ, 83, Rue Amélot, PARIS.**

IODODOSE

TOUTES LES INDICATIONS DE L'IODE ET DES IODURES

La plus riche dérivé iodé

Sa solution titre

20 % D'IODE

20 à 40 gouttes trois fois par jour.

PAS D'IODISME

Calcitine

**PÂTE RECONSTITUANTE
CALCIQUE
ET PHOSPHATÉE**

**pour Enfants,
Convalescents et Personnes affaiblies**

CETTE PÂTE ALIMENTAIRE SPÉCIALE répond à un réel besoin :

1^{re} Chez l'enfant dès le sevrage, auquel de grosses quantités de Chaux et de Phosphore sont nécessaires pour la formation du cerveau et du tissu osseux.

2^{re} Chez les convalescents et les personnes affaiblies, des travaux récents ayant démontré que la Chaux et le Phosphore étaient d'une utilité primordiale pour reconstituer l'organisme et le préserver de la Tuberculose.

Prix de la Boîte : 1 franc

Manufacture de Pâtes Alimentaires, **DIGNE FILS & C^{ie}, Fréjus (Var)**

Dépôt à PARIS, 6, rue Miromesnil

**GRAND PRIX
NANCY 1909**

MEDICUS

**GRAND PRIX
TURIN 1911**

**GUIDE-ANNUAIRE DES ÉTUDIANTS
ET DES PRATICIENS**

Le plus pratique, le plus complet, le plus utile

**GRAND IN-8° RAISON DE
1.700 PAGES RELIÉ TOILE 5 fr.**

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :

Aimé ROUAUD, 41, Rue des Écoles, Paris — Téléphone 830-03

DE LA GOMME COPAL

La Gomme Copal, que nous appelons *Copal d'Orient*, est une résine claire et transparente, d'un jaune doré, qui découle du tronc de plusieurs Arbres de moyenne hauteur, garnis de feuilles vertes, approchant de la figure reproduite ici, et d'un fruit qui ressemble à nos concombres, d'une couleur minime, dans lequel il se rencontre une farine d'un très bon goût.

On choisira cette Résine en beaux morceaux, d'un très beau jaune doré; et de quelque grosseur qu'il puisse être, qu'on voie le jour au travers, friable tant entre les doigts qu'entre les dents; et qu'étant sur le feu, elle se liquifie facilement, et rende une odeur approchant de celle de l'Oliban.

Cette Résine nous est apportée fort rarement en France; c'est pourquoi son usage y est fort peu connu, quoiqu'il s'en trouve beaucoup, tant dans les grandes Indes, que dans la nouvelle Espagne. Mais à son défaut on nous apporte des Isles de l'Amérique, une autre Gomme Copal, que quelques-uns appellent naïvement *Carabé*.

Cette Gomme découle, sans aucune incision, du tronc et des branches de plusieurs grands Arbres, semblables à nos Peupliers noirs, qui croissent en quantité dans les Montagnes des Isles Antilles, d'où elle est apportée au bord des rivières par le moyen des grosses puyes et torrens d'eau qui ont passé au pied des Arbres où cette gomme est tombée naturellement.

On choisira cette Gomme de sorte, c'est-à-dire comme elle est apportée de Nantes

ou de La Rochelle. On doit néanmoins préférer celle qui est blanche à celle qui est rougeâtre, noire ou terreuse.

Son usage est pour faire du Verni d'esprit de vin et pour vendre à la place du vrai *Karabé*, et quoi que mal-à-propos, tant parce qu'il est fort dissimblable, que parce qu'il est beaucoup moins grand lors-

qu'elle ne fond point dans l'eau comme celle du Senega.

Tiré du *Livre des Drogues*, du sieur Pomet (édit. de 1654).

LA DISPARITION DES NÉGRITOS

Un certain nombre de savants améri-

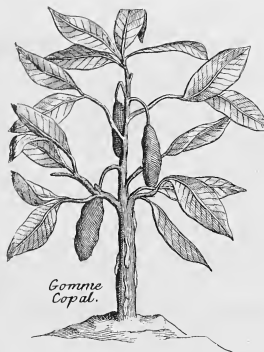
négritos étaient disséminés autrefois dans une importante partie de l'Extrême-Orient, notamment dans la péninsule de Malacca. Aux Philippines, ils furent les seuls habitants de l'archipel, à une époque d'ailleurs fort éloignée. Il ne reste actuellement que 25,000 négritos aux Philippines, et encore les quatre cinquièmes d'entre eux ne seraient-ils pas de race pure, mais type complètement modifié par des croisements divers. Les 5,000 négritos de race pure sont de parfaits sauvages, d'une intelligence extrêmement rudimentaire et menant une vie purement animale.

UN ANGLAIS COMPTE LES BAISERS QU'IL A DONNÉS À SA FEMME PENDANT LES 20 PREMIÈRES ANNÉES DE MARIAGE!

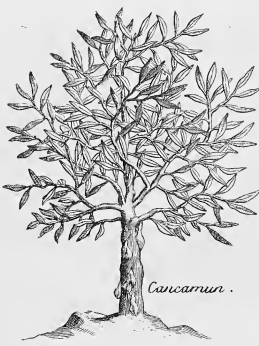
Un Anglais, qui, chose rare, a eu du temps à perdre, s'est amusé à compter les baisers qu'il a échangés avec sa femme pendant ses vingt premières années de mariage.

D'une éloquence amusante, les chiffres qu'il nous donne! La première année, il a donné à sa légitime compagne environ cent baisers par jour, soit 36,700. La deuxième année, ce chiffre se réduit de moitié, ce qui donne encore cinquante baisers par jour; mais la troisième année, il n'en reste plus que dix, et à partir de la cinquième, deux baisers quotidiens, un le matin, un le soir.

Voilà une statistique vraiment originale; seulement notre correspondant ne nous dit pas qu'en suivant la progression il est probable qu'il en arrive à ne plus embrasser sa femme que le premier jour des années bissextiles!



Gomme Copal.



Caracum.

La gomme Copal et le Caracum.

D'après une gravure du *Livre des Drogues* du sieur Pomet, édit. de 1654.

qu'il est brûlé; ainsi nullement propre pour apaiser les vapeurs.

Cette Gomme est si semblable à la gomme du Senega, qu'il n'y a plus que la couleur qui en peut faire la différence, et en ce

cains viennent d'adresser une pétition au Congrès de Washington pour demander que des mesures de protection soient prises en faveur des Négritos des Philippines, dont la race est menacée d'extinction. Ces

PHAGOTAXINE

(Echantillon et l'attribution : Pharmacie GOUDEL, 213, rue Saint-Honoré)

Solution OXYGÉNOZONISÉE obtenue par l'action des Rayons ultra-violet

ANALGESIQUE — BACTÉRICIDE — MICROBICIDE

S'emploie dans toutes les circonstances où les microbes sont les agents des maladies — Dans toutes les Septicémies, Brûlures profondes, Plaies varicelleuses — Dans les Artéropathies et les Rhumatismes infectieux

COMPRESSES — LAVAGES — LAVEMENTS — ET À L'INTÉRIEUR

INTRAITS DAUSSE

HÉMORROÏDES — VARICES

TRAIT DE MARRON D'INDE

SOLUTION OU PILULES

(5 gouttes, 2 fois par jour.)

(2-3 pilules, 2 fois par jour.)

LITTÉRATURE ET ÉCHANTILLONS Laboratoires DAUSSE, 4, Rue Aubriot PARIS

Arthritisme, Goutte
Rhumatisme
Gravelle, Diabète

VICHY-CÉLESTINS

Bouteilles
et
Demi-Bouteilles

GASTRO-ENTÉRITES DES NOURRISSONS

DIARRHÉES INFANTILES, Troubles Dyspeptiques de la 1^{re} Enfance.

Prescrire 1/2 à 1 cuillerée à café de :

Sirop de Trouette-Perret

à la "**PAPAÏNE**"

avant ou après chaque tétée ou biberon.

Le Sirop de Trouette-Perret à la Papaïne

*digère le lait, combat la **Dyspepsie**, et*

permet aux muqueuses de réparer leurs lésions.

La "**Papaïne**" est un ferment digestif végétal

qui digère et peptonise quelle que soit la réaction du milieu.

Favorise la reprise du lait, après les diètes et les régimes.

Maladies de l'Estomac et des Intestins des Enfants et des Adultes

SIROP de TROUETTE-PERRET à la "PAPAÏNE"

1 cuillerée à soupe à chaque repas 4 fr. le Flacon.

ELIXIR de TROUETTE-PERRET à la "PAPAÏNE"

1 verre à liqueur à chaque repas 5 fr. le Flacon.

CACHETS de TROUETTE-PERRET à la "PAPAÏNE"

1 à 2 cachets à chaque repas 4 fr. la Boîte.

COMPRIMÉS de TROUETTE-PERRET à la "PAPAÏNE"

2 à 8 comprimés à chaque repas 3 fr. le Flacon.

E. TROUETTE, 15, Rue des Immeubles-Industriels, Paris. - Vente réglementée laissant aux Pharmaciens un bénéfice normal.

Naline

L'HISTOGENOL NALINE est

à la normale les réactions intraorganiques

FAIBLESSE GÉNÉRALE. CONVALESCENCES DIFFICILES, etc.

FORMES ET POSES Adultes: 2 ouill. à soupe par jour. Enfants: 2 ouill. à dessert ou à café. Adultes: 2 mesures par jour. Enfants: 2 demi-mesures par jour.

Littérature et Échant^{mes}: S'att. A. NALINE, M^{les} Villeneuve-la-Garenne, près St-Denis (S.-lar).

(Combinaison d'Hectine et de Mercure).

20 à 30 gouttes 3 fois par jour. 10 à 15 jours

AMPOULES B (Par ampoule: Hectine 0,20; Hg. 0,015). (pendant 10 à 15 jours).

Laboratoires de l'HECTINE 19, Rue du Chemin-Vert, à Villeneuve-la Garenne (Seine)



L'AGAR-AGAR

au traitement de la

Se méfier des imitations que son succès a fait naître

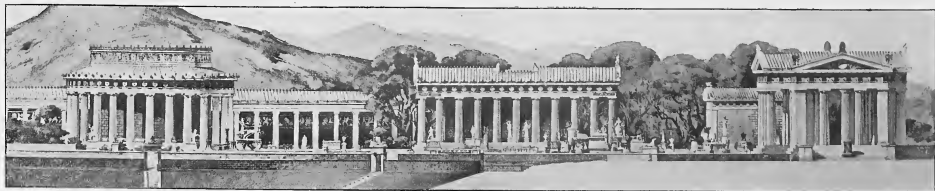


Fig. 1. — Reconstitution du sanctuaire d'Esculape à Epidaure, par Deffrasse et Lechat

LE SERPENT D'ÉPIDAURE

ATTRIBUT DU SERVICE DE SANTÉ MILITAIRE

Par le D^r BAILLY

Médecin-Major de 1^{re} classe.

Chaque année, dans nos régiments, a lieu la cérémonie de la présentation du drapeau, au cours de laquelle on évoque, dit le règlement, « les glorieux souvenirs du corps ». S'inspirant de cette pratique, M. le médecin-major de 1^{re} classe Bailly a écrit pour Æsculape quelques belles pages où il présente à bon escient l'attribut du Service de Santé militaire à ceux qui le portent et évoque les grands souvenirs attachés à cet insigne. C'est avec une joie véritable et un vif empressement que nous profitons de l'occasion qui nous est offerte de rendre hommage aux vertus professionnelles indiscutées de nos confrères qui arborent l'attribut du Serpent d'Epidaure.

Pour garder toute sa signification et demeurer fidèle aux intentions premières de ceux qui l'ont choisi, cet attribut ne doit être confondu avec aucun autre emblème. Le D^r Bailly expliquera dans un second article que publiera le numéro d'Æsculape de janvier 1914, les confusions auxquelles il pourrait donner lieu.

LES officiers, sous-officiers et soldats du Service de Santé se doivent à eux-mêmes de connaître l'origine de leur attribut. Nous nous proposons de l'étudier dans les colonnes d'Æsculape.

L'insigne distinctif du Service de Santé a été choisi par le règlement du 20 thermidor an VI (1798) qui fixa l'uniforme des officiers de santé et leur donna comme attribut un serpent d'Epidaure.

MM. le médecin-major Brice et le capitaine Bottet, les historiens de notre Corps de Santé militaire, observent que « ce règlement donnait enfin aux officiers de santé une tenue vraiment militaire. Pour la première fois, on voyait apparaître le serpent d'Epidaure qui est resté leur attribut » (1).

Le règlement du 1^{er} vendémiaire an XII (1803) ajouta plusieurs emblèmes accessoires à l'attribut des officiers de santé, qui représenta depuis lors « un faisceau formé de trois baguettes, enveloppé du serpent d'Epidaure, surmonté du miroir de la Prudence et entouré d'une branche de chêne et d'une branche de laurier ». Ce texte est reproduit dans les articles 226 et 230 de la description des uniformes des officiers et dans les articles 197 et 204 de la description des uniformes des troupes coloniales.

L'attribut des officiers du Service de Santé a été, dans la suite, donné également aux sous-officiers et soldats de ce Service.

Cet attribut a été porté de façons fort diverses : brodé aux manches, aux boutonnières, etc... Dans un tableau du Musée de Versailles, Des Genettes, représenté en uniforme de médecin en chef de l'armée d'Égypte,

porte au milieu de la poitrine une plaque dorée sur laquelle, selon l'expression de MM. Brice et Bottet, « resplendit l'attribut du serpent d'Epidaure ».

Epidaure était, dans la Grèce antique, la ville consacrée à Asklépios. Le mot grec *Asklépios* devient, en latin, *Æsculapius*, d'où, en français, *Æsculape* (forme archaïque) et *Esculape*.

Le Service de Santé militaire est sous le patronage d'Esculape, dont le buste (fig. 3), copie d'une statue du Musée du Louvre, occupe

la place d'honneur au Musée historique du Val-de-Grâce (1).

C'est dans l'*Iliade*, dont l'origine remonte probablement au 1^{er} siècle avant notre ère, qu'Esculape apparaît pour la première fois.



Fig. 2.
Bouton d'uniforme des officiers du Service de Santé (Grandeur réelle).



Fig. 4. — Attribut du képi de grande tenue des officiers du Service de Santé (Grandeur réelle).

Homère parle de lui comme d'un médecin « incomparable ». Postérieurement à l'*Iliade*, les Grecs divinèrent Esculape. Il fut, non plus seulement un excellent médecin, mais le dieu de la Médecine. Puis, sa légende se forma. Il fut réputé fils d'Apollon. Certains auteurs (2) racontèrent qu'Esculape avait pris part à l'expé-



Fig. 3. — Buste d'Esculape.
(Musée historique du Corps de Santé militaire, au Val-de-Grâce)

(1) Brice et Bottet, *Le Corps de Santé militaire en France*, p. 106. Voir aussi : médecin principal Rouis, *Histoire de l'Ecole du Service de Santé militaire de Strasbourg*, p. 25 et 83.

(1) Le Musée historique du Corps de Santé militaire a été créé et organisé, en 1892 et 1893, par les ordres de M. de Freycinet et de M. le général Lozé, ministre de la Guerre. M. le médecin inspecteur général Dujardin-Beaumez, alors directeur du Service de Santé au ministère de la Guerre, a pris une grande part à son organisation.

Nous remercions respectueusement M. le médecin inspecteur Mignon, directeur de l'Ecole d'application du Service de Santé militaire, d'avoir bien voulu nous autoriser à faire prendre des photographies au Val-de-Grâce. M. le médecin-major de 1^{re} classe Biquet, major de l'Ecole, qui nous a renseigné avec beaucoup d'amabilité sur ce Musée dont il s'occupe avec tant de compétence, a droit aussi à notre gratitude.

(2) Hygin et Clément d'Alexandrie.

dition des Argonautes et, par conséquent, avait été médecin militaire.

Selon les traditions, Esculape eut pour fils Machaon et Podalire, les médecins de l'armée des Grecs au siège de Troie. Les premiers médecins grecs connus, les *Asclépiades*, passaient pour être les descendants de Machaon et de Podalire (1).

D'autre part, le culte d'Esculape, à son origine, se développa simultanément, et peut-être même se confondit, avec les honneurs rendus à ses deux fils. Le point de départ de ce culte fut, en effet, à Tricca (2), d'où Machaon et Podalire étaient originaires et où ils eurent un cénotaphe (3). De Tricca, le culte d'Esculape passa à Gériénia, où Machaon eut aussi un temple, et à Epidaure dont le sanctuaire, écrit un auteur ancien, fut fondé par Sphyrus, descendant de Machaon (4).

Le sanctuaire d'Epidaure dut acquérir une grande renommée, car, au IV^e siècle avant notre ère, on y construisit un temple magnifique. En tête de cet article est reproduite (fig. 1) la reconstitution du sanctuaire, d'après l'ouvrage

de MM. Deffrasse et Lechat : *Epidaure, restauration et description des principaux monuments du sanctuaire d'Asclépios*.

Nous allons donner un simple aperçu de l'antique Epidaure. Pour l'étude détaillée du sanctuaire, nous renvoyons les lecteurs à un remarquable article que M. le D^r Coryllis

Fig. 5.
Esculape éphébe, découvert à Epidaure.
(Musée d'Athènes)

(d'Athènes) a publié dans le numéro de mai 1911, sur les *Sanctuaires médicaux de la Grèce et le culte d'Esculape* (5).

Le temple d'Epidaure était un somptueux édifice d'ordre dorique; dans la cella se dressait la célèbre statue d'Esculape, tout en or et ivoire, œuvre de Thrasymède. À côté du temple s'élevaient de vastes bâtiments où les malades attendaient leur guérison. Certains malades venaient de fort loin. La Bruyère s'en est souvenu dans ses *Caractères* lorsqu'il a mis en scène Irène qui, pour consulter Esculape



Fig. 6. — Esculape, trouvé à Epidaure.
(Musée d'Athènes)

sur tous ses maux, « se transporte à grands frais en Epidaure ».

Pendant la période grecque, la médecine théurgique fut seule pratiquée à Epidaure. À l'époque romaine, on y pratiqua aussi la



Fig. 7. — Esculape (Musée du Vatican).

médecine scientifique, et l'on ordonna, au nom d'Esculape, des traitements parfois très judicieux. Esculape emploie les purgations, les saignées, les vomitifs; il recommande aux dyspeptiques la sobriété, fait boire à un phthisique du sang de taureau, traite ses malades par les exercices physiques, les massages et l'hydrothérapie.

Epidaure devint une immense clinique. Des fouilles ont fait retrouver les tablettes dont on se servait pour noter les maladies.

Sur ces tablettes, écrit M. Jean Richepin, j'ai retrouvé exactement des souvenirs qui sont dans ma mémoire depuis ma première enfance, lorsque mon père était médecin militaire et que je le voyais écrire sur de grands cahiers les maladies des soldats, leur nom, leur pays, l'étiologie de l'affection, les symptômes, le diagnostic, le traitement et les résultats. Cela existe absolument dans ces tablettes trouvées à Epidaure. Ce sont de véritables registres graves, où on notait le nom des malades qui étaient à l'hôpital, quelle maladie ils avaient, quels médecins les avaient déjà traités, à quel genre se rapportait la maladie, comment on venait de les traiter à Epidaure, et quel avait été le résultat (1).

À Epidaure, comme dans les autres temples qui lui étaient consacrés, Esculape était représenté avec un serpent; il était son attribut.

Les origines de la consécration du serpent au dieu guérisseur se perdent dans la nuit des temps. On ne peut que faire des conjectures, mais il en est une qui ne paraît pas trop hasardée. La langue grecque fait partie du groupe des langues indo-européennes et les Grecs durent recevoir, à une époque très lointaine, des émigrants qui leur apportèrent la civilisation de l'Inde. Or, le serpent est la terreur de l'Inde, où il est répandu à profusion. Les dernières statistiques publiées à ce sujet sont saisissantes : dans l'Inde, durant la seule année 1911, les serpents ont tué 24.312 personnes et on a détruit 171.700 de ces animaux. De même, dans l'antiquité, l'Inde était ravagée par les serpents.

« La destruction des serpents était regardée, dans les idées mythologiques des Hindous, comme une des gloires des héros civilisateurs de leur pays » (2).

Ces idées se retrouvent en Orient; ainsi, « il n'est pas rare de voir les dieux assyriens tenant dans leurs mains des serpents qu'ils étouffent, symbole de la victoire



Fig. 8. — I^{er} siècle avant J.-C.



Fig. 9. — Époque d'Antonin.

Pièces de monnaie d'argent trouvées à Epidaure.

(1) D^r Darenberg, *Histoire des sciences médicales*, t. I, p. 81.

(2) Darenberg et Saglio, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, t. I, p. 124.

(3) Roscher, *Ausführliches lexikon der griechischen und römischen Mythologie* (Répertoire détaillé de la mythologie grecque et romaine), t. I, p. 623.

(4) Pausanias, *Description de la Grèce*, II, 23, 4.

(5) M. le D^r Coryllis a emprunté certains documents à un ouvrage savant de son compatriote M. le D^r Aravantinos.

(1) Richepin, *De l'Olympe à l'Agora*, p. 90.

(2) Maury, *Histoire des religions de la Grèce antique*, t. I, p. 141.



Fig. 10. — Victoire trouvée à Epidaure (Datant du IV^e siècle av. J.-C.) (Musée d'Athènes).

dant à la maladie (1). Enfin les anciens crurent que le corps du serpent renfermait les éléments de plusieurs remèdes applicables à maintes maladies (2).

Un fait certain, c'est que le serpent, chez les Grecs, fut uni à Esculape plus étroitement qu'à aucune autre divinité. C'était le compagnon favori du dieu guérisseur.

On nourrissait des serpents dans les temples d'Esculape et on leur apportait des offrandes. Dans le *Sacrifice à Esculape*, œuvre du poète grec Hérodote, nous lisons que, deux femmes étant venues offrir un sacrifice à Esculape, l'une dit à l'autre : « Mets pieusement la galette dans la grotte du serpent. »

La ville d'Epidaure et aussi les autres villes où le dieu guérisseur possédait un temple, frappaient des monnaies représentant Esculape avec son serpent. Nous empruntons à l'article précité du D^r Coryllos la reproduction de deux monnaies d'Epidaure (fig. 8 et 9).

Les serpents du pays d'Epidaure, qui étaient inoffensifs et que l'on disait propres à la contrée, étaient tout particulièrement consacrés à Esculape (3); c'était le serpent *parid* ou aux grosses joues, appelé aussi *paros* à cause de sa couleur cuivrée (4).

La réputation des serpents d'Epidaure s'étendit au loin. Les historiens romains racontent



Fig. 11. — Médaille frappée sous Antonin le Pieux, représentant l'arrivée d'Esculape à Rome sous la forme du serpent d'Epidaure (Bibliothèque nationale, Cabinet des Médailles).

qu'en l'an 460 de la fondation de Rome (293 av. J.-C.), un serpent d'Epidaure fut transporté à Rome dans des circonstances solennelles. En proie à une peste terrible, les Romains envoyèrent à Epidaure, sur un vaisseau spécial, une ambassade de dix membres à la tête de laquelle était Ogulnius. Cette ambassade rapporta un des serpents nourris dans l'enceinte du temple et, à en croire les historiens anciens (5), la peste cessa à Rome dès l'arrivée de ce symbole d'Esculape. Les Romains élevèrent un temple au dieu guérisseur dans l'île du Tibre; ils donnèrent à la pointe sud-est de cette île la forme d'un navire flottant sur les eaux, avec une proue de pierre sur laquelle fut sculpté le serpent d'Epidaure s'enroulant autour d'un bâton (6). Dans le plan en relief de la Rome antique, la belle œuvre de M. Bigot que l'on a admirée au dernier Salon des Artistes français et qui va être placée à la

Sorbonne, on se rend bien compte de l'aspect que présentait ainsi l'île du Tibre (1).

L'imagination populaire eut vite fait de créer la légende du serpent d'Epidaure. Il fut entendu qu'Esculape avait revêtu cette forme pour venir à Rome.

Ovide, dans ses *Métamorphoses*, (Livre XV), a raconté cette légende. Voici la traduction intégrale des beaux vers du poète latin :

Jadis une contagion mortelle infesta le Latium; ses habitants, consumés par le fléau qui dévorait leur sang, n'étaient plus que des spectres livides. Fatigués de funérailles, voyant l'impuissance de tous les efforts humains et des ressources de l'art, ils implorèrent le ciel et envoient consulter l'oracle de Delphes, placé au centre du monde. Ils conjurent Apollon de sauver un peuple malheureux et de mettre un terme aux désastres d'une vaste cité. Le temple, le laurier du dieu et le carquois qu'il porte sur ses épaules s'agitent à la fois. Du fond du sanctuaire, où s'élève le trépid prophète, ces paroles portent l'épouvante dans les cœurs : « Ce que vous voulez apprendre ici, Romains, vous pouvez l'apprendre plus près de vous; maintenant même, cherchez à le découvrir moins loin de vos foyers pour finir vos souffrances, vous n'avez pas besoin d'Apollon, mais de son fils. Allez sous d'heureux auspices, et emmenez-le à Rome. »

A peine le sage sénat a-t-il connu cette réponse, qu'il s'informe du lieu qu'habite le fils d'Apollon; des ambassadeurs font voile vers Epidaure. Bientôt leur vaisseau touche au rivage désiré; il se présentent sans retard devant le conseil des Grecs et les supplient de leur donner la divinité dont la présence doit arrêter dans l'Ausonie les ravages de la mort; ils ajoutent à l'envi que tel est l'ordre du sort. L'assemblée se partage en sentiments contraires; les uns pensent qu'ils doivent prêter leur appui aux Romains; le plus grand nombre se déclare pour un refus et soutient qu'il ne faut pas se priver d'un puissant secours en livrant leur dieu tuteur.

Au milieu de ces incertitudes, le crépuscule remplace

(1) Les substructions du temple d'Esculape à Rome sont représentées in Fougères, *La Vie publique et privée des Grecs et des Romains*, 2^e éd., p. 34, fig. 161.



Fig. 12. — Victoire de l'aératère du temple d'Esculape à Epidaure IV^e siècle av. J.-C. (Musée d'Athènes).

sur les animaux malfaisants » (1). On dut aussi faire un titre de gloire aux médecins de savoir conjurer les effets du venin des serpents. Du temps d'Alexandre, — et il en était probablement de même aux époques antérieures, — les médecins indiens les plus réputés étaient ceux qui se montraient le plus habiles dans le traitement des morsures venimeuses. « Peut-être, écrit le D^r Daremberg, pourrions-nous voir dans cette crainte des serpents les origines reculées de la médecine; lui permettant de passer aussi pour un être inoffensif et même bienfaisant » (2). Il arrivait parfois aux Grecs d'emprunter des symboles étrangers et d'en altérer le sens, et on comprend que cela se soit produit pour le serpent dont on trouvait en Asie des espèces gigantesques, au venin redoutable, tandis qu'en Grèce on rencontrait plutôt des espèces inoffensives et de petite taille. Les Grecs ont été très frappés de la nature mystérieuse du reptile. Ils voyaient dans le serpent un être qui, se glissant partout, sait tout ce qui se passe et va chercher jusque dans la terre les secrets de la nature. L'omniscience que les Grecs attribuaient au serpent faisait de lui le symbole de la divination. Or, pour les Grecs, il y avait de l'analogie entre l'art de deviner l'avenir et l'art de discerner et guérir les maladies. De plus, la propriété qu'a le serpent de changer de peau et, par conséquent, disait-on, de se rejuvenir indéfiniment, était considérée comme l'image de la santé succe-

(1) Scholiaste d'Aristophane, *Plutus*, 733. Macrobe, *Saturalia*, 1, 20.

(2) Pline, *Histoire naturelle*, XXIX, 22.

(3) Pausanias, *Description de la Grèce*, II, 28.

(4) Elien, *De natura animalium*, VIII, 12.

(5) Tite-Live, X, 47. — Valère Maxime, I, 8. — Aulus Gellius, *Noctes Atticae*, VII, 12.

(6) Dury, *Histoire des Romains*, nouv. éd., t. I, p. 50, note 1, et p. 518, note 1.

(1) Daremberg et Saglio, *loc. cit.*, t. I, p. 404.

(2) Daremberg et Saglio, *loc. cit.*, t. I, p. 405.

les derniers rayons du jour, et le sombre voile de la nuit enveloppe la terre. Dans cet instant, ô Romain, le dieu apparaît pendant ton sommeil au-dessus de ta couche, comme on le voit dans son temple, un bâton grossier à la main gauche, et caressant sa barbe de sa main droite. Sa voix paisible fait entendre ces paroles : « Bannis tes craintes ; j'irai, je me dépouillerai de mes traits : Regarde le serpent dont les anneaux embrassent ce bâton : fixe les yeux sur lui, afin de pouvoir le reconnaître. Je prendrai sa forme, mais je serai plus grand : on me verra tel qu'il convient aux corps célestes de se montrer après une métamorphose. » A ces mots, il disparaît avec la voix ; le sommeil s'éloigne avec la voix et le dieu : le jour suit la fuite du sommeil. L'aurore avait chassé les astres étincelants. Les magistrats d'Epidaure, incertains sur le parti à prendre, s'assemblent dans le superbe temple du dieu, et le conjurent de faire connaître par des signes le séjour où il veut résider.

Leur prière était à peine achevée que le dieu, sous la forme d'un serpent fier de sa crête d'or, révèle na pré-



Fig. 14. — Coffret de médecin de l'époque gallo-romaine, représentant le serpent d'Esculape enroulé autour d'un arbre. Ce coffret fut trouvé dans le tit du Rhin (Musée de Mayence).

pas. Enfin, il monte sur le vaisseau latin qui sent le poids de la divinité et s'affaisse sous ce noble fardeau. Les Romains, transportés d'allégresse, immolent un taureau sur le rivage, et brisent les cordages qui retenaient la nef couronnée de fleurs.

Un souffle léger emplit la voile. Le dieu se redresse :



Fig. 15. — Coffret de médecin de l'époque romaine, taillé dans un seul morceau d'ivoire, et représentant Esculape et Hygie. Ce coffret a été trouvé dans l'église de Valère, à Sion, où il servait de reliquaire. Le couvercle s'introduit dans une glissière de chaque côté. Notre figure le représente à demi-ouvert (Se trouve actuellement au Musée de Sion).

il pose sa tête sur la poupe recourbée et contemple l'azur des ondes. Secondé par la douce haleine des vents, le navire sillonne la mer d'Ionie : au sixième lever de l'aurore, il vogue vers l'Italie. Bientôt il franchit Lacinium célèbre par le temple de Junon, le rivage de Scyllacée et l'Apargie : à force de rames il fuit, à gauche, les roches d'Amphise ; à droite, le Cécide à la cime escarpée, Romechium, Caulon et Narycie. Il triomphe de tous les dangers, traverse l'étroit passage du Péloire, et double le royaume du fils d'Hippote, les mines de l'émèse et les champs de Pœstum que la douceur du climat tapisse de roses. Tour à tour il voit Caprée, le promontoire de Minerve, les collines de Sorente fécondes en vin généreux, la ville d'Hercule, Stabies, Parthénopée consacrée aux doux loisirs, et le temple de la Sibylle de Cumès. Loin de lui disparaissent Bales avec ses sources thermales, Linterne couverte de lentiques, le Vulturne dont les eaux roulent un sable abondant, Sinuesse peuplée de blanches colombes, Minturne et sa pesante atmosphère, Caiète où Enée ensevelit sa nourrice, la ville où régnait Antiphate, Traque



Fig. 13. — Jarre de l'ancienne Apothécairie de l'Hôtel des Invalides, représentant le serpent d'Esculape enroulé autour d'un arbre. Époque de Louis XVI (Musée de l'Armée).

sence par des sifflements. A son approche, la statue, l'autel, les portes, le marbre du parvis et le riche faîte du temple, tout tremble. Il se dresse jusqu'à la poitrine, s'arrête au milieu de l'enceinte sacrée, et promène autour de lui des yeux d'où la flamme jaillit. Le peuple est glacé d'effroi ; le prêtre, dont la sainte chevelure est entourée de bandeaux blancs comme la neige, reconnaît la divinité et s'écrie : « Voilà le dieu ; oui, c'est lui. Du fond de votre âme, soutenez mes prières par vos vœux, vous tous ici présents. Sois-nous propice, dieu puissant ! Viens au secours d'un peuple qui honore les autels. »

Chacun, docile à ces ordres, adore le dieu. Les Romains répètent les paroles du pontife : leurs cœurs et leurs voix pieuses s'associent à ses prières. Esculape les exauce ; pour annoncer que leurs vœux sont accueillis, il secoue sa crête ; sa langue s'agite et fait entendre trois sifflements, puis il glisse sur les brillants degrés du temple et tourne sa tête en arrière. Avant de quitter ses anciens autels, il les regarde et salue une dernière fois sa demeure accoutumée et le temple qu'il a jusqu'alors habité. Il rampe sur la terre jonchée de fleurs, roule ses vastes anneaux, traverse la ville et s'avance jusqu'au mur circulaire qui protège le port. Là, il s'arrête ; ses regards semblent s'attacher avec plaisir sur son cortège et jouir des hommages de la foule pressée sur ses



Fig. 16. — Jarre de l'ancienne Apothécairie de l'Hôtel des Invalides, représentant le serpent d'Esculape enroulé autour des fûts de deux lits. Époque de la Révolution (Musée de l'Armée).

entourée d'un marais, la terre de Circé, Antium et son ferme rivage. C'est vers ce point que les Romains tournent leurs voiles, car la mer était alors couronnée. Le dieu déroule ses anneaux, puis il les replie en immenses volutes, s'étend et pénètre dans le temple d'Apollon, bâti sur ces bords sablonneux. Cependant la mer devient calme : le dieu d'Epidaure s'éloigne des autels de son père, où il a trouvé l'hospitalité. De sa bruyante écaille il sillonne le sable qui couvre le rivage, rampe vers le navire, s'appuie sur le gouvernail et repose sa tête sur la poupe, jusqu'à ce qu'il aborde à Castrum, aux champs sacrés de Lavinie et à l'embouchure du Tibre. Là, il voit accourir les hommes, les femmes et les vierges chargées de veiller sur ton feu, ô Vesta, divinité protectrice de Troie. Tout le peuple le salue par mille cris de joie. Sur les deux rives du fleuve que le navire remonte dans son cours rapide s'élevaient des autels où brûle l'encens ; partout la flamme sainte pétillait ; des nuages de parfums obscurcissent l'air, et la victime tombe sous le couteau sacré qu'elle effraie de son sang. Enfin, le vaisseau entre dans Rome, réine des nations : le serpent se dresse et s'élance jusqu'au haut du mât ; il agite sa tête et cherche la demeure qu'il doit choisir. Le fleuve se divise en deux parties

et donne son nom à l'île formée par l'espace jeté entre les îlots et qu'environnent ses bras d'égale largeur. C'est là que le serpent se retire en sortant du vaisseau : il reprend ses traits célestes et met fin au deuil de Rome dont il devient le conservateur. (*Trad. d'Et. Gros.*)

Rapprochons du récit d'Ovide ce passage de l'*Histoire des sciences médicales* (t. I, p. 80) :

C'est de la Grèce, et de nulle part ailleurs, que nous vient directement, et presque sans aucun alliage étran-



Fig. 17. — Machaon. — Papillon auquel a été donné le nom du médecin militaire, fils d'Esculape. (Photographie d'après nature)

ger, notre médecine actuelle. Harvey, Bichat, Broussais sont les héritiers légitimes d'Hippocrate, d'Hérophile, de Galien, de Béranger de Carpi et de Vésale, comme Hippocrate est l'héritier d'Homère, comme le chanteur divin de la colère d'Achille est lui-même le fils d'une civilisation antérieure que nous connaissons seulement par ses résultats. Quels ancêtres et quels quartiers de noblesse ! Quel spectacle digne de respect et d'admiration que de voir ainsi le flambeau de la science passer de mains en mains depuis bientôt trois mille ans et arriver jusqu'à nous brillant des plus vives clartés !

Nous pouvons citer le D^r Daremberg après Ovide. Le médecin est aussi lyrique que le poète. Tous deux, d'ailleurs, n'expriment-ils pas, sous des formes différentes, la même idée ? Le serpent d'Epidaure n'est-il pas l'allégorie de la Médecine grecque transmise à l'Occident ?

La légende du serpent d'Epidaure fut représentée sur plusieurs médailles romaines. Nous avons fait photographier, au Cabinet des Médailles de la Bibliothèque nationale, une médaille (fig. 11) frappée sous Antonin le Pieux, en 140-143 après J.-C. Un vaisseau passe sous un pont ; le pilote est à la poupe ; à la proue, un serpent s'élance ; devant, un personnage, couché au milieu des eaux, figure le Tibre ; dans le lointain apparaissent un temple et un arbre au-dessus d'un rocher ; dans le bas on lit le mot AEscULAPIVS.

Le serpent d'Epidaure fut souvent représenté sur les monuments romains. Des serpents, dits

Epidaurii, étaient même nourris communément, à Rome, dans les maisons (1).

Les Romains — peut-être les médecins militaires des légions romaines — introduisirent en Gaule l'usage d'employer l'image du serpent d'Esculape comme symbole de la Médecine. On a trouvé dans le Rhin et l'on conserve au Musée de Mayence un coffret (fig. 14) qui devait servir à un médecin pour mettre des médicaments et sur le couvercle extérieur duquel est gravé le serpent d'Esculape (2). Le musée de Sion, dans le Valais, possède un coffret du même genre en ivoire (fig. 15), fait probablement au IV^e siècle de notre ère. Nous en donnons la photographie ; sur le couvercle, Esculape et Hygie, déesse de la Santé, sont figurés en relief, tenant tous deux un serpent (3).

En France aussi, le serpent d'Esculape a servi à désigner le matériel médical et pharmaceutique. Au Musée de l'Armée, on remarque quatre jarres dont l'illustre Parmentier s'est servi, sous Louis XVI, alors qu'il était apothicaire-major de l'Hôtel des Invalides. Ces jarres, d'une hauteur de 1 m. 10, étaient, à cette époque, décorées du serpent d'Esculape s'enroulant autour d'un arbre (fig. 13). Lors de la Révolution, on modifia le sujet : le serpent s'enroula autour des faisceaux des licteurs surmontés d'un bonnet phrygien, emblème de la Liberté (fig. 16).

MM. Brice et Bottet, dans leur excellent ouvrage, reproduisent plusieurs vignettes entières de l'époque de la Révolution, qui montrent le serpent d'Esculape employé, aux armées, comme signe distinctif du Service de Santé.

Le serpent d'Epidaure ou serpent d'Esculape, symbole de la médecine en Grèce, à Rome et en Gaule, était bien indiqué pour devenir l'attribut du Service de Santé militaire français.

* *

Nous devons maintenant montrer la signification des emblèmes qui entrent accessoirement dans la composition de l'attribut du Service de Santé militaire : le faisceau de baguettes, le miroir, le chène et le laurier.

Le faisceau de baguettes rappelle les faisceaux des licteurs, insigne de la puissance publique chez les Romains. C'étaient des baguettes liées ensemble par des lanières de cuir ; dans

certaines cas, on y ajoutait une hache. C'est à l'époque de la Révolution que les faisceaux des licteurs, d'abord employés sans la hache, devinrent en France l'insigne de l'Etat. Dans l'attribut du Service de Santé militaire, le faisceau de baguettes indique que ce Service émane de l'Etat.

Le miroir est l'emblème de la Prudence. Le



Fig. 18. — Podalire. — Papillon portant le nom du médecin militaire, fils d'Esculape. (Photographie d'après nature)

serpent a aussi cette signification. L'attribut du Service de Santé rappelle ainsi doublement à ceux qui le portent avec quelle prudence ils doivent prescrire ou donner des soins dont dépend la vie humaine.

Le chène, qui servait, à Rome, à tresser des couronnes civiques, est l'emblème des vertus civiques. Or, ceux qui préservent la vie de leurs concitoyens méritent bien de la Patrie. Une sculpture du Musée du Val-de-Grâce représente une branche de chène, avec cette inscription : *Servanti civem quereat corona datur.*

Le laurier avait été consacré par les anciens à Mars et à Apollon. Le laurier de Mars est l'emblème et la récompense de la vertu militaire. Le laurier d'Apollon, d'abord emblème et récompense du talent poétique, a été, dans la suite, donné aussi à tout mérite intellectuel. Les officiers du Service de Santé peuvent prétendre à ces deux lauriers. Au Musée du Val-de-Grâce, une branche de laurier est sculptée, près de laquelle on a gravé ces mots : *Marti et Arti.*

* *

Le serpent d'Epidaure, symbole d'Esculape, fait de ceux qui le portent, en quelque sorte, les fils d'Esculape. Pareillement, dans l'*Iliade*, Machaon et Podalire, fils d'Esculape, personnifient la médecine militaire.



Fig. 19. — Bas-relief du Musée du Val-de-Grâce, mesurant 6 mètres de longueur, représentant les médecins militaires Machaon et Podalire, fils d'Esculape, à la guerre de Troie (*Iliade*, chant XI). Cette sculpture de M. Georges Colin reproduit un croquis du regretté Médecin inspecteur général Dujardin-Beaumets.

Nous allons indiquer les grandes lignes du caractère que l'antiquité a prêtée aux fils d'Esculape. Nous renvoyons, pour plus de détails, aux études publiées à leur sujet, notamment à la thèse de Kerkhoven, soutenue à Groningue (Pays-Bas), en 1837, sous ce titre : *Dissertatio medicæ inauguratis de Machaone et Podalirio primis medicis militariibus*.

Le titre de cette thèse est critiquable. Machaon et Podaliré n'ont certainement pas été les premiers médecins militaires. Comme M. S. Reinach l'observe fort justement, « aucune civilisation, quelque primitive qu'elle fût, n'a pu ignorer les rudiments de la médecine militaire ».

Machaon et Podaliré réunissaient la double qualité de médecins et de combattants ; ils étaient les chefs des guerriers venus de la Thessalie. Quand on avait besoin de recourir

à leurs soins, il fallait parfois les envoyer chercher au plus fort de la mêlée. C'est ce que nous lisons dans le chant IV de l'*Iliade*. Ménélas vient d'être blessé par une flèche. Agamemnon, chef suprême de l'armée grecque, lui dit : « Le fils d'Esculape soignera ta blessure et y mettra le remède qui apaise les cruelles douleurs. » Et il fait chercher Machaon qui était au combat. Machaon arrive auprès de Ménélas, retire la flèche, enlève le bandier et la ceinture du blessé, examine la plaie, en exprime le sang et y verse un baume salutaire dont il tient le secret de son père Esculape.

Dans le chant XI de l'*Iliade*, c'est Machaon qui se trouve lui-même blessé à l'épaule droite par une flèche que lui décoche Paris. Les Grecs sont consternés. Ils tremblent de perdre un homme aussi précieux. Nestor prend Machaon sur son char pour le conduire vers les tentes des Grecs et l'y faire soigner. Idoménée, roi de Crète, recommande vivement à Nestor de faire tout son possible pour sauver Machaon : « Hâte-toi, lui dit-il ; un médecin vaut plusieurs hommes, car il sait extraire les flèches et répandre les doux baumes dans les blessures. » Cette

Ἱππῆρος γὰρ ἀνὴρ πολλὸν ἀνέχεται ἄλγος,
ὅς τις ὑπάρκων ἐπὶ τ' ἤμισι φάρμακα πάσκει.

phrase lapidaire, par laquelle l'antiquité a exprimé de façon saisissante l'importance de la fonction du médecin militaire, est gravée en grec et en français sur les murs du Val-de-Grâce.

L'*Iliade* nous montre Nestor frappant les coursiers de son char pour arriver plus vite au camp des Grecs et y faire soigner Machaon. Mais, il ne l'y trouve pas : « Podaliré soutient dans la plaine le dur combat contre les Troyens. » Machaon reçoit les soins d'une jeune fille, Hécamede, qui lui prépare un breuvage réconfortant (ch. XI) et fait tédier de l'eau pour éteindre le sang de la plaie (ch. XIV). Il nous est agréable de saluer dans Hécamede la devancière de nos dévouées infirmières militaires et Dames de la Croix-Rouge.

Un grand bas-relief rappelant les exploits des fils d'Esculape a été placé dans le Musée du Val-de-Grâce qui est pour nous, officiers du Service de Santé, la galerie des ancêtres. Il a été sculpté par M. Georges Colin, d'après le croquis de M. le Médecin inspecteur général Dujardin-Beaumetz (fig. 19). Machaon, le bras droit en écharpe à cause de sa blessure à l'épaule, est représenté debout dans le char qui l'éloigne du combat et dont Nestor excite les chevaux. Près de Machaon, et se tournant vers lui, on voit Idoménée qu'une flèche de Paris vient de blesser au pied. Au premier rang des Grecs qui luttent contre les Troyens pour protéger le départ de Machaon, on remarque Podaliré, sur le bouclier duquel le serpent d'Esculape apparaît comme un signe distinctif.

Le serpent d'Esculape, il y a 3.000 ans, n'était pas encore l'attribut des médecins militaires ; à cette époque, Esculape n'était même pas divinisé. Mais cette anticipation voulue n'est pas choquante. Nous voyons dans les monuments anciens Machaon et Podaliré figurer près du serpent. Un bas-relief retrouvé à Athènes (1) les représente debout derrière Esculape assis et accompagné du serpent.

Les Grecs divinisent Machaon et Podaliré. Ils bâtissent un temple à Machaon dans Gêrénia, ville de Messénie, et lui élèvent une statue en bronze qui le représentait debout, couronné de feuillage (2).

Dans les temps modernes, le naturaliste Linné a donné le nom des fils d'Esculape à deux beaux papillons très répandus dont nous donnons les images (fig. 17 et 18). Quand nous apercevons un machaon ou un podaliré planant dans l'azur, pensons aux héros légendaires sous le nom desquels l'antiquité a glorifié la Médecine militaire.

- (1) Reproduit in Moscher, t. III, p. 2.590.
(2) Pausanias, III, 26, 9.



Fig. 21. — Le Service de Santé militaire symbolisé par Hygiea étendant sur Mars un bras protecteur. (Fontaine située rue Saint-Dominique, à Paris)

Au culte d'Esculape, les Grecs et les Romains avaient associé le culte d'Hygie, déesse de la Santé. Hygie était une abstraction personifiée qui peu à peu prit corps et fut considérée comme la fille d'Esculape.

Pour caractériser Hygie et indiquer sa dépendance du dieu guérisseur, on lui avait donné comme attribut le serpent d'Esculape, auquel elle présentait la nourriture. C'est dans cette attitude qu'une statue du Musée du Val-de-Grâce nous la montre (fig. 22). Une Hygie décore également la fontaine que Napoléon fit élever, en 1805, en face de l'hôpital militaire, démoli aujourd'hui, du Gros-Caillois, à Paris. La sculpture de ce monument (fig. 21), est due au ciseau de Beauvallet, membre de l'Institut. La déesse de la Santé, reconnaissable au serpent qui s'enroule autour de son bras droit, étend le bras gauche, en un geste de protection, sur Mars, dieu de la Guerre.

Le serpent d'Épidaure ayant son origine et sa signification expliquées, considérons quelle a été son histoire depuis qu'il figure dans notre armée. Devenu, en 1798, l'attribut du Service de Santé militaire, il est porté en Égypte par d'intrépides officiers de santé, promené à travers l'Europe, avec les armées du premier Empire, par des hommes comme Larrey, Percy, Des Genettes ; il accompagne le drapeau de la France sur tous les champs de bataille et dans toutes les expéditions ; il est arboré par nos camarades des troupes coloniales dans les cinq parties du monde. Avec M. le médecin principal Arnaud, en mission en Grèce, le serpent d'Épidaure se trouve même, actuellement, dans son pays d'origine.

Que d'héroïsme dépensé par ceux qui portaient cet attribut ! Combien des nôtres ont été tués à l'ennemi ou emportés par les épidémies !

D'autre part l'on a vu, et l'on voit encore aujourd'hui, l'insigne du Service de Santé militaire dans les académies. En somme, il a été souvent à la peine et souvent à l'honneur. Il évoque cent quinze ans d'une glorieuse histoire et grâce à la légende antique, nous fait fils d'Esculape.

Si la Grèce immortalisa dans l'*Iliade* les noms de Machaon et de Podaliré, la France a gravé les noms de Percy, de Larrey et de Des Genettes sur les parois de l'Arc de Triomphe.



Fig. 22. — Hygie. (Musée du Val-de-Grâce)

LA LONGÉVITÉ HUMAINE LES CENTENAIRES

Par M^{me} la Doctoresse Georges YVES-ROY

C'est l'envahissement de l'organisme par le tissu conjonctif ou interstitiel qui constitue véritablement la sénilité. Les intoxications lentes, auxquelles nous sommes sans cesse exposés, ne prolongent pas indéfiniment leur action de suractivité des organes. Tôt ou tard s'installe la déchéance fonctionnelle, en même temps que se manifestent du côté du tissu interstitiel, des phénomènes réactionnels qui aboutiront à la sclérose et aux différentes formes de dégénérescence. M^{me} la doctoresse Yves-Roy nous signale heureusement les conditions favorables à la longévité, les professions qui y conduisent. Nos lecteurs en tireront profit... pour leurs descendants. L'élisir de longue vie n'existe pas encore, mais il dépend beaucoup de nous-mêmes d'y suppléer. En vain, La Rochefoucauld à pu dire : « C'est une ennuyeuse santé que celle qui s'achète par un trop grand régime », nous lui répondrons par le mot de Montaigne : « Toute voye qui mène à la vie, ne saurait se dire ni trop aspre, ni trop chère. »

Des conditions favorables à la longévité

L'HOMME ayant droit, de par sa nature, à vivre cent ans, il nous faut maintenant rechercher comment parvenir à cet âge.

La sobriété, sous ses deux formes, tempérance et frugalité, joue ici un rôle capital, et tous les auteurs, même les plus anciens, qui ont traité de la prolongation de la vie nous l'ont recommandée.

Si la sobriété, fille de la raison, est comme le dit Charon « la médecine la plus sûre, et qui fait vivre le plus longtemps », elle n'importe pas seule à la longévité.

Le tabac étant, comme nous l'avons vu, un des toxiques les plus nuisibles à la longévité, il faudra nous garder d'en abuser, et cela d'autant plus soigneusement que l'habitude de fumer, une des plus dangereuses qui soient, est une des plus difficiles à perdre.

La modération dans la fatigue, le sommeil réparateur de nos forces physiques et de nos facultés intellectuelles, l'hygiène sous toutes ses formes, les soins de la bouche et du corps, l'exercice en plein air, le massage, les frictions, l'hydrothérapie journalière sont encore les circonstances adjuvantes d'une longue existence.

Pour parvenir à la longévité, il ne suffit pas encore que l'homme adulte se conforme aux lois de la sagesse, il faut que cette longévité soit préparée dès l'enfance. « Quand l'automne est stérile, a dit Descartes, c'est la faute du printemps et de l'été. » Si donc nous voulons avoir des hommes et des vieillards pendant longtemps robustes, formons des enfants et des adolescents sains et vigoureux.

Le choix d'une demeure et son orientation important aussi au plus haut point, il faut que cette demeure soit spacieuse, qu'elle reçoive en abondance l'air, la lumière et le soleil. Sans soleil tout ce qui vit s'étirole et meurt; comme l'a dit Cuvier, « la vie et la flamme ont cela de commun que ni l'une ni l'autre ne peuvent subsister sans l'air ».

Quant aux climats, il n'en est aucun d'incompatible avec une longue existence, mais il est généralement reconnu que les climats froids ou tempérés sont de beaucoup préférables aux climats chauds, où la longévité est exceptionnelle.

La Grèce et l'Inde jouissent d'un véri-

table privilège. « Le climat de l'Inde est sans contredit le plus favorable à la nature humaine » écrit Voltaire. Il n'est pas rare d'y voir des

vieillards de six vingt ans. Quiconque est sobre dans ce pays, jouit d'une vie longue et saine. »

Les influences locales jouent donc un rôle certain quant à la durée de la vie; le choix d'une profession n'en importe pas moins.

Les professions et la longévité

Si dans toutes les professions nous trouvons à glaner des observations de centenaires, il n'en est pas de même quand il s'agit de la longévité; certaines carrières en ont incontestablement le privilège.

Les arts, au premier rang, préparent la longévité; il semble que leur carrière décerne aux artistes, aux peintres surtout, un brevet de longue vie. Il n'est besoin pour s'en convaincre que de feuilleter les biographies des peintres célèbres.

Tous ne furent pas centenaires, mais beaucoup jouirent du privilège d'une longue vie, dépassèrent 75 ans; dans l'école italienne prenons au hasard : Le Pérugin 78 ans, Antonello de Messine 79, Albane 88, Bellini 89, Michel-Ange, ce prodige d'activité et de génie, 92, Le Titien, dont Charles-Quint s'honorait de ramasser le pinceau, qui dans sa centième année produisait encore des chefs-d'œuvre, quand la peste qui désola Venise l'enleva en 1576, Cornaro, enfin, le Vénitien qui s'était promis de vivre 100 ans, et qui tint parole.

Si nous quittons les cieux célestes de l'Italie pour les brumes du Nord, nous retrouvons le même fait, et les brouillards de la Hollande, en produisant de grands artistes, ont aussi prolongé la vie des maîtres. Van Dyck mourut à 78 ans, Hédø à 84, Ravesteyn à 85, Franz Hals à 86, Bloemaert à 88, Hensh à 88 ans.

L'école française n'est pas moins privilégiée, si quelques grands artistes moururent jeunes, le plus grand nombre jouirent de longues années. Citons seulement parmi les maîtres : Horace Vernet 76, Corot 79, Greuze 80, Nattier 81, Claude Lorrain 82, Mignard 83, M^{re} Vigée-Lebrun 85, Jean Cousin 89, Lagillière 90 ans.

Citons encore Hokusai, le plus populaire des peintres japonais, le plus grand peintre, celui dont le génie est universellement reconnu.

En pleine longévité il va se perfectionnant toujours, et son talent exquis ne connaît pas



La Vieille Heaulmière, par le sculpteur Rodin.

Le Maître Rodin, en exécutant cette statuette si « magnifique de laideur », a pris pour texte la poésie de Villon, sur la Belle Heaulmière. « La courtisane qui jadis fut radieuse de jeunesse et de grâce — dit notre collaborateur Paul Gsell — est maintenant repoussante de décrépitude. Le statuaire a suivi pas à pas le poète. Sa vieille robe, plus ratatinée qu'une momie, se lamente sur sa déchéance physique. Courbée en deux, écroquée, elle promène son regard désespéré sur ses seins, lamentables poches vides, sur son ventre affreusement plissé, sur ses bras et ses jambes plus noueux que des cepes de vigne :

*Quand je pense, los ! au bon temps
Quelle fut, quelle deviens,*

Quand me regardé, toute nue

Et je me vols si très changée,

Pauvre, sèche, maigre, menue,

Je suis presque tout enragée !

Qu'est devenu ce front poli,

Ces cheveux blonds...

Ces gentes épaules menues,

Petites fesses, hanches charnues,

Élevées, propres, falcotées, (faites à souhaït).

A tenir d'amoureuces lices :

C'est d'humaine beauté l'âme !

de déclin. Lui-même nous confie dans la préface du premier tirage du premier volume des « Cents Vues du Fouziyama » (*Fougaoku Hyakoukei*) :

Depuis l'âge de six ans, j'avais la manie de dessiner les formes des objets.

Vers l'âge de cinquante, j'ai publié une infinité de dessins ; mais, je suis mécontent de tout ce que j'ai produit avant l'âge de soixante-dix ans. C'est à l'âge de soixante-treize ans que j'ai compris à peu près la forme et la nature vraie des oiseaux, des poissons, des plantes, etc.

Par conséquent, à l'âge de quatre-vingts ans, j'aurai fait beaucoup de progrès ; à quatre-vingt-dix, j'arriverai au fond des choses ; à cent, je serai décidément parvenu à un état supérieur et définitif, et à l'âge de cent dix, soit un point, soit une ligne, tout sera vivant. Je demande à ceux qui vivront aussi longtemps que moi de voir si je tiens ma parole.

Écrit, à l'âge de soixante-cinq ans, par moi, autrefois Hakusai, aujourd'hui Gonsaiyō-Rōjin, le vieillard fou de dessin.

Les professions où l'homme déploie son activité en plein air sont aussi particulièrement favorables à une longue carrière ; aussi est-ce parmi les cultivateurs que se recrute le plus grand nombre de centenaires.

Les philosophes se sont toujours distingués par leur grand âge : Solon, Thalès et Pittacus sont morts centenaires, de même Epiméride et Xénophon ; et si Démocrite, Zénon, Diogène, Pythagore, Platon, Hobbs, Thomas Reid, Malebranche, Wolf, etc., ne vécurent pas cent ans, ils jouirent cependant d'une glorieuse longévité.

En regard de ces carrières privilégiées, notons la mortalité précoce qui décime les centres manufacturiers et miniers, où la tuberculose et les pneumonies s'opposent à une existence prolongée.

Dans la carrière médicale la longévité est aussi très restreinte, sans doute à cause des dangers de contagion dans le milieu nosocomial, des préoccupations morales qui assaillent le médecin et remplissent sa vie.

On note cependant avec plaisir quelques exemples de médecins centenaires. Sans parler d'Hippocrate et de Galien qui vécurent 104 ans, ni d'autres médecins centenaires de l'antiquité, citons au xvi^e siècle le D^r Delorme qui vécut 100 ans, au xviii^e siècle les D^{rs} Sainte-Catherine 110 et le Beupin 117, au xix^e

siècle le chirurgien Morange qui exerçait à Fréjement, dans le Tarn-et-Garonne, et y mourut à 117

urnes pour y voter « comme un jeune homme », et le D^r Bouillé dont il y a trois ans on faisait dans l'Yonne le joyeux centenaire.

Citons aussi parmi les gloires médicales qui jouirent de la longévité, Lordat qui vécut 98 ans, Chaussier 82 ans, Scarpa 85, Bretonneau 84, Louis 86, Larrey 76, Pelletan 77, Civiale 76, Caneau de Mussy 77, Harvey 81, Morgagni 89, Héberden 92.

Pour longue qu'elle paraisse, cette énumération se perd dans le nombre considérable de médecins morts jeunes, victimes de leur dévouement.

Quant à l'influence de l'hérédité, elle est hors de doute et confirmée par de nombreux exemples. Le fameux Thomas Parr, qui comptait 4 générations, marquées par des vies de 112 à 124 ans, laissait un fils qui mourut à 127 ans. C'est là, nous semble-t-il, une encourageante constatation, et comme une promesse pour les générations à venir, puisqu'en travaillant pour leur propre compte, les candidats à une longue existence préparent les voies longévités, transmettent à leurs enfants comme un gage de longue vie.

Indépendamment de toutes les conditions que nous avons énumérées, nous devons encore signaler ici certaines influences morales.

L'égalité d'humeur, la joie douce, calme, continue, la sérénité de l'âme sont des facteurs de longue vie. Comme on l'a dit très justement, « la gaieté de l'esprit assainit le corps, comme les rayons du soleil assainissent une habitation ». Les anciens disaient de même que le rire retardait la vieillesse, et que « si Vénus était toujours jeune et belle, c'est qu'elle était sans cesse accompagnée des Jeux et des Ris ».

L'attachement à la vie, sans crainte de la mort, est également favorable à la prolongation de l'existence ; l'espérance, enfin, exerce sur notre longévité la plus heureuse influence, et c'est à juste titre que

Pindare l'appelait « la nourrice de la vieillesse ».

L'être physique, intellectuel et moral dans la longévité

S'il est incontestable que dans la longévité l'être physique en est à son déclin et ne vit



Cocky Bennett, perroquet âgé de 117 ans.

Une revue hebdomadaire de Brisbane, le Queenslander, a communiqué cette impressionnante photographie à l'illustration. C'est ici le lieu de la reproduire à notre tour, en l'accompagnant sans commentaires auxquels elle a donné lieu.

Les perroquets passent généralement pour vivre très vieux, mais Cocky Bennett est sans doute le doyen de l'espèce. « Il est né en 1795 aux environs de Sydney, dans les hautes branches d'un enclos, où les fils d'un fermier voisin le dénichérent. Il appartient encore à cette même famille dont il a connu cinq générations ; sa maîtresse actuelle, M^{me} Sarah Bennett, propriétaire de See Breeze Hotel, à Sylvania, près Sydney, est l'arrière-arrière-petite-fille d'un de ceux qui recueillirent, il y a plus d'un siècle, le perroquet nouveau-né. »

« L'âge a étrangement déformé la tête de Cocky, jadis ornée d'un brillant panache ; il a ridé sa peau, aux aréoles de vieille porcelaine, et allongé de manière anormale la mandibule supérieure de son bec ; impuissant désormais à concasser les grains de maïs, il ne se nourrit plus que de pâtée. Pourtant l'alerte centenaire a conservé une bonne partie de ses facultés. Il salue toujours les visiteurs d'un gai « welcome, gentlemen ! » et sautille sur le toit de sa cage en agitant ses plumes décolorées. »

ans, et le D^r Dufournel, le plus âgé des médecins modernes, qui en 1810 mourut âgé de 120 ans.

Au xx^e siècle nous notons le D^r Meurisset, de Noyon, qui, à l'âge de 100 ans, publiait un important ouvrage d'archéologie sur la vie de saint Eloy ; le D^r David, de Montpellier, qui en 1902, âgé de 101 ans, se rendait gaiement aux



LE CULTE DE LA BEAUTÉ, par G. de Tromelin.

*Assez belle pour choisir, elle hésitait entre le démon
la jeunesse, la richesse. Ses adorateurs s'élevaient : « O
femme, dont les formes harmonieuses furent conçues par
la Divinité, nous sommes tes esclaves, et tu nous tiens
enchaînés à toi par l'amour et nos passions ! »*
Voir à la loupe les détails dans les ombres, le corsage, le
tapis. (Réduction au quart de l'original)

plus que d'une vie ralentie, il n'en est pas toujours de même de l'être intellectuel. Bon nombre de ceux qui parviennent aux limites extrêmes de l'existence sont remarquables par la vivacité de leur esprit, la fertilité de leur intelligence.

On ne peut admettre sans restriction l'opinion de Lordat, qui veut que l'entendement humain ne diminue pas l'âge, mais il est incontestable que toutes les facultés de l'esprit ne sont pas frappées de déchéance par le seul fait de l'âge.

Sophocle aurait composé son *Edipe* à cent ans, ce que son fils Iophon nota avec orgueil dans l'épithaphe du poète; Théophraste écrivit à l'âge de quatre-vingt-dix ans le livre des *Caractères* qui immortalisa son nom; Caton à l'âge de quatre-vingt-six ans plaïda

avec tant d'éloquence et d'ardeur qu'au dire de Maxime Valère on l'eût pris pour un jeune et bouillant orateur; Livius Drusus, infirme, aveugle et presque centenaire, continuait d'écrire et d'enseigner les lois, n'ayant perdu aucune des facultés de son esprit; Isocrate enfin composa à l'âge de quatre-vingt-seize ans l'éloge funèbre de son maître Gorgias, mort à cent sept ans, et ces pages de haute éloquence demeurent un chef-d'œuvre du genre.

Parmi les modernes, les exemples ne sont pas plus rares :

Fontenelle, centenaire, n'avait rien perdu de sa verve railleuse et chaque jour il aiguisait contre l'humanité des traits acérés; Michel-Ange peignait à quatre-vingt-neuf ans son *Jugement dernier*; à quatre-vingts ans Buffon composait ses *Époques de la nature*, celui de ses ouvrages où son génie se montre dans toute sa puissance, où son style a le plus de force et

VAL-DES-PRÉS ET SON CENTENAIRE

LE MEILLEUR ACCUEIL EST RÉSERVÉ AUX ÉTRANGERS



La Promesse et le Comité seraient heureux de voir présider à la Grande Fête Populaire du 15 Août 1912 ou le Centenaire d'Hillaire son retour et fera les souhaits les plus sympathiques sur le succès de la longévité.

Reproduction de la carte postale adressée aux habitants de la commune de Val-des-Prés et des environs pour les convier à la fête du 15 août 1912, donnée en l'honneur du centenaire Baptiste Hillaire. A cette fête, le centenaire « chanta sa chanson ».

d'harmonie; Bossuet couronna sa carrière oratoire par la magnifique oraison funèbre du prince de Condé, et Newton, La Fontaine, Voltaire, Van Swieten, Franklin, Chateaubriand, Lamartine, Thiers, Kant, Tenon, Alexandre de Humboldt, Chevreul, Legouvé, etc., ne cessèrent de s'élever par l'esprit et le talent à mesure qu'ils avançaient vers les limites extrêmes de l'existence.

« Il semble que, pour certaines productions de l'esprit, l'hiver du corps soit l'automne de l'âme », dit un judicieux auteur; il est bien évident que, loin de décroître forcément dans le grand âge, les facultés intellectuelles sont aptes à progresser encore lorsque l'esprit a toujours été cultivé.

L'admirable longévité de Goethe en estencore un des plus beaux exemples. Il s'intéressait à toutes choses, dit Eckermann, et sa soif d'apprendre n'était jamais satisfaite. Sa mémoire était impeccable, son imagination merveilleuse, et les œuvres de ses dernières années sont au-dessus de tout éloge, tant par leur forme accomplie que par leur sagesse et leur sentiment. « Je suis heureux qu'à mon grand âge m'arrivent des idées dont la poursuite et la réalisation mériteraient la répétition de la vie » écrivait Goethe à Zelter en 1830.

Quant à l'être moral, il a tout à gagner à la prolongation de la vie, et l'homme suit une progression morale ascendante à mesure qu'il avance dans la longévité.

Une des preuves les plus convaincantes de cette progression est la rareté des crimes commis dans le grand âge.

Pour expliquer la très rare criminalité à cet âge, on ne peut invoquer l'infériorité de la force physique, car le poison reste encore à sa portée pour nuire. Pour qu'il ne soit presque jamais employé, il faut donc que l'homme se soit élevé, que l'être moral ait grandi en lui. « C'est au moment où le physique décroît, dit Florens, que le moral prend l'empire à son tour, qu'il s'affermir, qu'il se dégage. »

Contrairement à l'opinion généralement admise, le bonheur n'est nullement incompatible avec une existence prolongée. Les *Souvenirs d'un vieillard*, d'Émile Souvestre, nous disent les douceurs du grand âge,

et nul ne les a chantées avec plus de conviction, de charme et de poésie que Cicéron en son *De Senectute*.

Si la vieillesse prématurée est souvent égoïste, sombre, rancunière, l'homme qui jouit de la longévité est remarquable par la douceur de ses mœurs. Le respect, la vénération qui l'entourent lui sont un plaisir exquis, un baume bienfaisant contre les vicissitudes de l'existence; affable, plein d'indulgence, chacun l'aime, le recherche et l'admire.

Malgré son grand âge, il n'est point lassé de l'existence, mais il ne redoute pas la mort. Quand vient l'heure du départ, le vieillard souvent ne veut pas mourir, il se débat et lutte en vain; l'homme qui est parvenu à cet âge où, comme dit Montaigne, « on ne meurt plus que de la mort », s'abandonne au contraire, s'endort avec sérénité dans cette mort physiologique.

La longévité n'est donc pas chose indifférente ou méprisable, elle est digne de nos aspirations, de nos constants efforts; c'est un trésor inestimable. Si elle fait perdre à l'être physique, dit Buffon, « elle lui apporte des gains incontestables au point de vue intellectuel et moral ». Comparable à la glycine, qui s'exhale tout son parfum qu'en se fanant, à défaut de sa beauté, elle prodigue sa bonté.

Certes, le mot de J.-J. Rousseau est exact : « L'homme qui a le plus vécu n'est pas celui qui a compté le plus d'années, mais celui qui a le plus senti la vie »; mais combien juste aussi est celui de Bacon : « Sans une longue existence, l'homme n'a le temps ni d'apprendre ni d'achever. »



Hillaire, le centenaire de Val-des-Prés (Hautes-Alpes) et ses descendants, le 15 août 1912, jour de la fête célébrée en son honneur.



Étude de vieillard (bronze), par le D^r De Hérain.

UNE GRAVURE MÉDICALE ANGLAISE

NOUS avons reçu d'un des premiers amis d'*Æsculape* un exemplaire d'une très curieuse gravure portant cette légende : *Mission parasitologique*. C'est là une amusante adaptation de la gravure de Cruikshank, publiée dans notre dernier numéro.

L'amiral anglais, tombant à la cour d'un roi-let négre dont il reçoit la plus touchante

Dans l'état-major accompagnant l'académicien dans son brillant uniforme, on reconnaît la sympathique figure du professeur Perroncito, de l'Université de Turin, en uniforme militaire. Parmi les gardes du potentat congolais, figurent le docteur James Cantlie, Directeur du *Journal of tropical Medicine and hygiene*, puis sir Patrick Manson, le célèbre parasitologue anglais, l'in-

R. Blanchard sur les nègres pies. Sur la croupe avantageuse de la dernière, le dessinateur a mis à califourchon un Amour qui, d'un air malin, s'apprête à lancer sa flèche au chef de la mission. Mais le bon goût de celui-ci est trop connu pour qu'il ait quelque chance de lui percer le cœur.

Æsculape publiera sans doute, quelque



Souvenir de la visite
de l'Institut de Médecine Coloniale de Paris
à l'École de Médecine Tropicale de Londres.

28-29 Décembre 1903

hospitalité, est remplacé par le professeur R. Blanchard, le roi négre ayant lui-même cédé la place au D^r L. W. Sambon, professeur à l'École de Médecine tropicale de Londres, costumé en brigand de la Calabre et armé du tromblon traditionnel, pour rappeler qu'il a pris son doctorat à la Faculté de Naples.

venteur du rôle des moustiques dans la transmission des maladies, puis M. Monro S. Orr, le dessinateur auquel est due cette charge des plus réussies.

Les trois négresses sont encore là, dans leur même attitude tout à la fois modeste et suggestive, celle du milieu est largement tachetée de blanc, par allusion aux travaux du professeur

jour cette gravure, qui est encore inédite et dont il a plaisir à donner dès aujourd'hui à ses lecteurs les caractères.

Mais la *Mission parasitologique* n'est pas la seule composition artistique qui témoigne d'un lien amical entre l'École de Médecine tropicale de Londres et le Laboratoire de Parasitologie de la Faculté de Médecine de Paris. Voilà

exactement dix ans, le 27 décembre 1903, une quinzaine d'élèves de l'Institut de Médecine coloniale (2^e session), sous la conduite du professeur R. Blanchard, s'en allait à Londres, pour visiter l'École de Médecine tropicale, répondant ainsi à la gracieuse invitation qui leur avait été adressée par les professeurs de cette École. Une réception grandiose, empreinte de la plus vive cordialité, leur était réservée, comme il était aisé de le prévoir d'après les relations très amicales que le professeur R. Blanchard entretenait avec la plupart des savants anglais.

Au cours du banquet final, le D^r L. W.

Sambon remit au professeur R. Blanchard, au nom de l'École tout entière, une très belle aquarelle dont nous donnons une reproduction en simili-gravure. Cette œuvre d'art est due à l'habile pinceau de MM. Sambon et Terzi; elle est très intéressante, en raison des personnages, d'une parfaite ressemblance, qui s'y trouvent représentés.

Un groupe de quatre musiciens attend les navigateurs français: on y reconnaît sir Patrick Manson, en habit de mandarin; M. J. Cantlie, directeur du *Journal of Tropical Medicine*, en costume de Highlander, se disposant à souffler dans sa cornemuse; le D^r Low, en cos-

tume de sauvage armé d'un vaste bouclier et de deux sagaies, et s'appêtant à jouer du triangle; le D^r L. W. Sambon, docteur de l'Université de Naples, en accoutrement de pifferaro, le tromblon tout armé, interrogeant l'horizon et prêt à faire sa partie de grosse caisse dans le concert. Derrière, on aperçoit un groupe d'étudiants, qui viennent d'interrompre leur partie de tennis et agitent leur chapeau pour saluer les voyageurs. Ceux-ci vont bientôt aborder: au premier plan se voit le professeur R. Blanchard. Une tente a été dressée sur le rivage; elle porte des guirlandes de lanternes vénitienes; le sol est recouvert du drapeau britannique.

LE "CHIEN QUI PARLE" DE MANNHEIM

Par Edmond DUCHATEL

Vice-Président de la Société Universelle d'Études Psychiques

Les chevaux calculateurs d'Elberfeld qui ont été l'objet, même à Paris, de tant de discussions savantes, viennent de trouver un émule, sinon un maître, dans un chien du grand-duché de Bade qui s'est révélé spontanément calculateur et à qui l'on a appris depuis, à lire, à écrire et à converser. M. E. Duchatel, notre collaborateur très goûté de juillet dernier (1), est le premier Français qui soit allé vérifier sur place les observations de plusieurs professeurs et savants de divers pays; il a déjà donné une conférence sur ce sujet à l'Institut international de Psychologie Zoologique, mais il s'est passé, depuis, un certain nombre de faits curieux qui n'ont pas encore été publiés à Paris.

L'intérêt qui s'attache à ces expériences, véritablement troublantes, faites sur des animaux domestiques, à Mannheim, par une dame du monde, qui est la femme d'un avocat; à Elberfeld, par un riche orfèvre, d'ailleurs fort cultivé, est tel que nombre de professeurs éminents, titulaires de chaires médicales ou scientifiques aux universités allemandes, suisses, italiennes, etc..., se sont mis à l'école pour apprendre, de simples profanes, ce que nous devons désormais penser de nos frères inférieurs. La visite de M. Duchatel au « chien qui parle » de Mannheim est bien faite pour passionner nos lecteurs. Nous ne saurions trop remercier notre distingué collaborateur des lignes qui suivent.

VOICI comment M^{me} Mœkel, la propriétaire du « chien qui parle », explique elle-même la découverte inattendue de ses merveilleux talents :

« Un jour, à midi, j'étais assise auprès des enfants, et je remplissais la fonction ingrate de les aider dans leurs devoirs. Notre petite Frieda, si aimable et si vive, mais un peu étourdie, résistait opiniâtrement à la solution du problème 122×2 , lorsque, dans un moment de mauvaise humeur, je lui administrai une légère correction. En ce moment, le chien, couché sous la table de travail, nous regardait avec de si grands yeux que je dis :

« — Frieda, regarde donc Rolf ! le fait des yeux comme s'il savait cela !

« Rolf s'approcha de moi, s'assit à côté de moi et me regarda avec de grands yeux. Je lui dis : — Rolf, que veux-tu donc? Sais-tu ce que font $2 + 2$? Là-dessus, à mon grand étonnement, il frappa quatre coups de patte sur mon bras. Notre aînée me demanda aussitôt de demander au chien combien font $5 + 5$. La réponse suivit promptement par dix coups de patte. Le même soir, continuant nos épreuves, nous vîmes que l'animal résolvait sans faute les problèmes simples d'addition, de soustraction, de multiplication. »

Contrairement aux chevaux d'Elberfeld, Rolf aurait donc fait lui-même sa



Buste de Rolf, le « chien qui parle », de Mannheim.

première éducation, ce qui tendrait à établir la supériorité intellectuelle d'un chien sur un cheval, si l'on osait généraliser dans une matière où les observations sont encore exceptionnelles; en tout cas, cet intelligent toutou voulut bien nous recevoir en septembre dernier, après de nombreux savants allemands ou étrangers et il nous fut possible de le soumettre à différentes expériences.

Le calcul, d'abord, bien que ce soit, selon nous, une faculté tellement spéciale et indépendante du développement général de l'intelligence, que le journal *Le Temps* a pu signaler récemment l'existence à Nantes d'un aliéné qui calcule exactement en quatorze secondes combien il y a de secondes en trois années et qui met moitié moins de temps à calculer combien il y a de pieds dans 343 kilomètres.

Dependant ce sont les calculs rapides des chevaux d'Elberfeld qui ont empêché tant de bons esprits de prendre au sérieux les expériences de M. Karl Krall, à tel point que M. René Quinton a cru pouvoir expliquer l'extraction des racines cubiques (et autres) par ces intelligents quadrupèdes, au moyen d'une très intéressante méthode simplifiée qu'il a fait connaître à cette occasion et dont il suppose que M. Krall communiquerait le résultat à ses chevaux par un procédé quelconque.

Quand le chien de Mannheim doit faire un calcul, on peut, soit lui donner verbalement les chiffres du problème, soit les lui montrer sur un papier ou

(1) Les Fillettes jumelles du D^r Samona et l'énigme italienne sur la réincarnation, par E. Duchatel; 5 illustrations. *Æsculape*, juillet 1913.



Comment Rolf épèle les mots et les chiffres en tapotant sur un sous-main.

sur un tableau noir. Il frappe les chiffres de la solution, avec la patte antérieure droite, sur un petit buvard que lui tend sa maîtresse. Lorsqu'on lui fait remarquer, par hasard, qu'il s'est trompé, il baisse la tête et paraît concentrer son attention avant de répondre par le chiffre exact.

En notre présence, M^{me} Mœkel lui donna à faire une soustraction suivie d'une division, dont voici les termes :

95 — 10 : 9. La solution fut exactement donnée, ainsi que le reste 5.

Personnellement, nous lui avons donné à faire deux calculs simples, une petite addition et une petite soustraction, afin de pouvoir examiner attentivement sa manière d'écouter, de chercher et de compter. Mais il paraît que notre curiosité à son égard était partagée par M. Rolf, car, au moment où je faisais quelques observations, il se mêla à la conversation, en avançant la patte droite, comme lorsqu'il a quelque chose à dire, et il frappa, à sa manière, un nombre de coups qui signifiait : *Qui est ce Monsieur ?*

Rolf a, en effet, un alphabet composé de coups frappés, pour chaque lettre, et qui ressemble un peu à une sorte d'alphabet télégraphique du système Morse.

Par exemple, l'A est représenté par quatre coups, l'M par 8, l'S par 16, etc... Il a en outre à sa disposition cinq signes également conventionnels, mais qui se distinguent des précédents, en ce sens qu'ils expriment, non plus une lettre, mais un mot tout entier : Oui, Non, Fatigué, Rue, Lit.

Les personnes qui ont eu l'occasion de se servir d'un alphabet chiffré apprécieront la difficulté qu'il peut y avoir à improviser instantanément une réponse par un système semblable.

Eh bien ! ce qui est peut-être plus curieux encore que la manière dont maître Rolf sait se servir de son alphabet, c'est la façon dont il l'a inventé.

Non qu'il ait eu l'idée première ! M^{me} Mœkel, elle-même, n'avait encore pensé qu'à lui proposer de frapper : deux coups pour Oui, trois coups pour Non, sept coups pour le Lit, cinq coups pour la Rue et quatre coups pour dire qu'il était fatigué, lorsque, dans un voyage, elle eut l'occasion de lire une revue qui parlait des chevaux d'Elberfeld, et de leur alphabet, qui est également chiffré, quoique différent de celui de Mannheim.

« Une fois, je demandai à Rolf (dit M^{me} Mœkel) :

« — Rolf, voulez-vous faire un alphabet pour moi ? De nouveau, il répéta fortement son « oui ».

— Rolf, maintenant, fais attention, je vais te dire les lettres de l'alphabet, et toi, tu me diras quel est le nombre qui doit exprimer chaque lettre...

« Que me donnes-tu pour A ? Aussitôt il répondit : 4 — Ensuite pour B ; réponse 7, et ainsi de suite.

« Je notai avec soin les nombres donnés par Rolf, et, le lendemain, je pus établir, à mon grand étonnement, que l'animal avait fixé ses nombres dans sa

tête. »

Ce que nous avons pu constater, c'est que, actuellement, il se sert vraiment très bien de l'alphabet, à la création duquel il aurait collaboré d'une manière si étroite. A la question qu'il venait de poser sur son visiteur, M^{me} Mœkel



Rolf au tableau noir.

eut l'idée ingénieuse de répondre en lui montrant la lettre qu'elle avait reçue de moi et, dans cette lettre, la signature qu'il épela ainsi :

D. U. H. A. D. L.

Etant donné que maître Rolf employait généralement une orthographe phonétique où il supprimait le plus de voyelles possible, l'absence de l'avant-dernière lettre E était toute naturelle, il ne manquait en réalité que la lettre C, qui n'était peut-être pas très lisible ; quant à la lettre T, elle était curieusement remplacée, à l'allemande, par la lettre D, ce qui semble bien indiquer que notre sujet canin est un *auditif* chez lequel l'image qui prévaut est non pas une image visuelle, mais celle d'un son.

Dans l'expérience suivante, on peut constater le même fait, puisque, lui ayant tendu une carte d'entrée à l'exposition des Artistes Allemands, qui avait lieu cette année à Mannheim, et que j'avais visitée le matin même, il transforma phonétiquement le mot allemand *Anstellung*, dont il tira : A. U. S. D. L. U. N. G. Il en fut de même pour

deux autres longs mots, très facilement reconnaissables malgré de légères modifications.

M^{me} Mœkel a d'ailleurs remarqué que Rolf ne s'est jamais servi des lettres Q, X, et V, qui figurent cependant dans son alphabet. Quant au nom de son pays, qui contient huit lettres, il trouve le moyen de l'écrire avec quatre, ce qui correspond d'ailleurs à la prononciation populaire : M. A. N. M. (Manem).

Après cette double présentation, entre le visiteur et le visité, commença la véritable conversation, sur des sujets évidemment très simples, par exemple sur le contenu d'une boîte que j'avais apportée pour lui ; Réponse : « Je ne sais pas » ; sur le chocolat enveloppé de papier d'étain que j'en ai tiré : Réponse : G. O. K. L. A. D. ; sur les bonbons apportés par M^{me} Messer, cousine de sa maîtresse. Réponse : G. U. D. S. L., ce qui veut dire effectivement : bonbons en dialecte du Palatinat. L'idée me vint de prendre maître Rolf à l'improviste et de lui poser une question sur une gravure qu'un enfant de la maison venait d'acheter et d'apporter à l'instant du dehors. Je pris d'ailleurs la précaution de couvrir la légende de la gravure, de façon que notre chien fût obligé de chercher lui-même les mots exprimant l'objet et ensuite, naturellement, de les traduire en chiffres. La gravure représentait un vase contenant un bouquet de fleurs. Rolf s'exprima ainsi :

G. L. A. S. M. I. D. B. L. I. M. L.

c'est-à-dire un *Verre avec de petites fleurs* (le troisième mot étant encore emprunté au dialecte du Palatinat). C'est l'un des cas où l'on peut remarquer que le choix des mots semble indiquer qu'ils n'ont été ni dictés, ni inspirés par les personnes présentes, qui se seraient servies de termes probablement plus exacts.

Nous allons retrouver plus nettement encore cette constatation dans les très curieuses expériences de M. le professeur William Mackenzie qui nous avait précédé de quelques jours.

M. Mackenzie prit au hasard, dans un paquet de journaux, une Gazette de Mannheim et fit lire à Rolf les premières lignes d'un article où il s'agissait de l'automne, qui com-



Rolf et Jela à la promenade.



Rolf et Jela extrayant des racines, ou « les deux époux devant le tableau noir ».

mençait ce jour-là. Après la lecture, il demandait à notre jeune savant (car Rolf a environ deux ans) :

« Qu'est-ce que c'est que l'automne ? »

D'après le procès-verbal de la séance, dont j'ai été autorisé à me servir, la réponse causa une certaine déception dans l'auditoire.

En effet, Rolf ne répondit pas comme aurait fait sa maîtresse, ou bien M. le professeur : C'est une saison de l'année ; ou encore : C'est le passage du soleil à la ligne des équinoxes. Tout au contraire il répondit en substance :

C'est la saison où il y a des pommes.

Cette réponse nous parait tout spontanée et semble indiquer que le bon toutou n'est pas toujours oublié par sa gouvernante, M^{me} Barbara, lorsqu'il y a des pommes cuites à la cuisine. Nous avouons que nous préférons beaucoup cette conception, un peu terre à terre, de l'automne, à une définition astronomique.

Il en fut de même dans une autre expérience où M. le professeur Mackenzie s'est entouré de toutes les précautions possibles pour que la transmission de pensée ne fût pas possible entre Rolf et un assistant quelconque (y compris l'expérimentateur).

M. Mackenzie ayant donc montré au chien des quadrilatères bleus et rouges qu'il avait dessinés à l'avance sur un carton, choisi, par hasard, dans sa poche, entre plusieurs autres cartons de même grandeur, Rolf répondit ceci :

Du bleu, du rouge, pas mal de dés.

Ne connaissant pas plus la géométrie que tout à l'heure l'astronomie, notre héros avait choisi dans sa mémoire, parmi les objets familiers de la maison, celui qui ressemblait le plus au dessin de M. le professeur.

Son intelligence pratique de bon chien n'en n'est pas moins supérieure en exactitude à celle de bien des gens. Par exemple, dans une séance publique, on demanda à différentes personnes, puis à Rolf, de compter le nombre de fleurs qu'il y avait dans un bouquet. Tout le monde se trompa, sauf lui, et la décomposition du bouquet en fleurs rouges, jaunes, bleues, etc., prouva, à la fois, la netteté de son coup d'œil et (ce qui est très important au point de vue de la psychologie comparée) l'identité de la vision des couleurs par l'homme et par le chien.

Maître Rolf qui, à ses jours, extrait des racines cubiques (ou autres), a aussi ses heures d'humeur légère où il aime à plaisanter ses visiteurs.

C'est ainsi qu'à la respectable M^{me} de Schweizerbarth qui lui demandait ce qu'elle pouvait faire pour lui être agréable, il répondit :

Remuez la queue.

Un autre jour, un docteur en médecine venait d'annoncer ses fiançailles avec une demoiselle anglaise. Maître Rolf s'approcha de la table où l'on avait posé la carte de faire-part de l'union projetée entre M. le D^r Weiss et miss Daisy Chester, puis il se présenta à sa maîtresse et demanda à parler, c'est-à-dire à frapper les signes de son alphabet ; le résultat fut cette réflexion humoristique :



La chatte Daisy aux bras de M^{me} Louise Mækel.

Le docteur va avoir une demoiselle qui s'appelle comme Daisy (la chatte de la maison).

Rolf a une opinion sévère de ceux qui l'attaquent dans les journaux ; il lui arriva de les traiter irrévérencieusement d'Esel, c'est-à-dire d'ânes. Sur quoi il fut aussitôt réprimandé ; il convint de la justesse de la réprimande, mais, comme on lui disait que, lui aussi, était quelquefois un âne, il répondit : non. « Et qu'est-ce donc alors ? Réponse : Lol à sa mère. » (Lol est le diminutif de Rolf).

Afin de ménager sa juste susceptibilité, nous n'eûmes garde d'omettre une invitation en règle avant la conférence de l'Institut de Psychologie zoologique. Notre faire-part lui fut présenté par sa jeune maîtresse, M^{me} Louise, en l'absence de M^{me} Mækel, et après avoir longtemps considéré le mystérieux imprimé il répondit à la question : Qu'y vois-tu ?

Mannheim, le reste, je ne sais pas ce que c'est, c'est très comique.

Le compte rendu de cette conférence dans différents journaux italiens amena, précisément, une visite dont les incidents furent plutôt comiques, si nous en croyons le récit du *Corriere Della Sera*, dont le correspondant berlinois avait cru devoir faire le long voyage de Berlin à Mannheim (aller et retour).

M. Morandotti avoue, en commençant, que, dans son métier de journaliste, il n'aime pas beaucoup prendre des interviews, mais que, cette fois-ci, il était heureux de faire une exception à la règle, en prenant une interview à un chien. Dans ces conditions, il méritait certainement mieux que l'accueil qui lui fut fait.

Rolf commença par déclarer que sa maîtresse, avant de partir aux obsèques de son père, M. le Major Royal von Moers, lui avait défendu de se fatiguer, sinon même de travailler.

Aussi, lorsque, après différents petits problèmes, M. Morandotti demanda à Rolf d'extraire des racines carrées ou cubiques, notre toutou répondit en substance : *Dites-lui donc de les extraire lui-même !*

Bien qu'il ait été tancé pour une telle réponse, maître Rolf trouva le moyen, ce jour-là, d'après le grand journal italien, d'atteindre jusqu'aux dernières limites de l'impertinence. En effet, comme on lui faisait remarquer que son visiteur était venu exprès pour lui de Berlin, l'animal entêté répondit :

Il peut bien y retourner, à Berlin !

Heureusement, Rolf ne nous était pas apparu sous ce jour-là ! Il semble, cependant, qu'il lui soit réellement plus facile et plus agréable de travailler en présence de M^{me} Mækel, ce qui donne à croire que la transmission de pensée peut aider, dans une certaine mesure, à l'accomplissement des phénomènes, bien que certaines expériences, en particulier celles de



Jeune chimpanzé qui donne des espérances à M. Hachet-Souplet, président de l'Institut international de Psychologie zoologique.



Les chevaux arabes Muhamed et Zarif et leur propriétaire et éducateur M. Karl Krall, d'Elberfeld, qui leur apprend à calculer et à extraire des racines carrées.

M. le professeur Mackenzie, seul, a prouvé qu'elle n'est pas indispensable.

Il est probable que, pendant quelque temps encore, les meilleurs esprits se partageront, au regard du cas de Mannheim, en trois camps différents, comme cela s'est passé à propos des phénomènes d'Elberfeld. Au début, le plus grand nombre croyaient à l'existence d'un « truc » plus ou moins dissimulé, plus ou moins

d'ailleurs par le contact de l'homme et par une instruction appropriée, peuvent réellement parler, lire, écrire, calculer, en un mot *penser par eux-mêmes* : nous avons eu l'honneur de recueillir, de la bouche même de l'illustre auteur de la *Vie des Abeilles*, M. Maurice Maeterlinck, qui revenait d'Elberfeld, et qui a bien voulu assister à notre conférence, l'impression que sa visite aux chevaux de M. Karl Krall lui avait paru aussi convaincante que notre propre visite au chien de M^{re} Moekel.

Tout récemment, M. le D^r Paul Sarasin, de Bâle (le même professeur qui a bien voulu

raffiné. Puis, si s'est formé un deuxième camp, celui des partisans de la transmission de pensée sous une forme quelconque ; il était composé des observateurs qui consentaient bien à reconnaître la réalité des faits, mais non le développement de l'intelligence animale. Enfin on a vu, surtout en ces temps derniers, un certain nombre de philosophes passer du second groupe dans un troisième camp, où l'on ose admettre que certains animaux supérieurs, développés

nous encourager à aller à Mannheim), ne nous a-t-il pas communiqué le compte rendu d'expériences, par lui faites, à Elberfeld, conjointement avec son compatriote M. le D^r S. Brunies, alors que *ni le propriétaire des chevaux, ni le palefrenier n'étaient présents* ?

Voici l'éloquente conclusion des deux docteurs de Bâle, à laquelle nous sommes tout prêt à souscrire, pour notre humble part :

« Ces brefs entretiens ne peuvent donner, — et je le sais très bien, — qu'un faible aperçu de tous ces phénomènes, mais j'espère vous avoir convaincus que nous sommes en présence de quelque chose de grand, d'un champ d'investigations sans limite, devant qui le nuage de l'inconnu commence à se dissiper. Nous sommes sur le seuil d'une ère nouvelle grâce aux découvertes de MM. von Osten et Krall ; une nouvelle connaissance de la nature s'impose à nous ; nous osons à peine jeter un regard sur ce domaine scientifique nouvellement découvert et tirer les dernières conséquences de la preuve irrefutable de l'intelligence animale. Cependant, il est certain qu'un temps plus heureux est venu pour des créatures dignes de pitié ; les animaux ne seront plus des êtres qu'il faut protéger, mais des êtres ayant des droits ; le maître de la terre ne régnera plus d'une façon arbitraire et cruelle ; il comprendra la portée des sages paroles de « Salomon » : *Car les enfants des hommes ont leur part, et l'animal, lui aussi, a sa part ; leurs deux destinées sont semblables ; comme l'un meurt, l'autre meurt. Tous les deux ont une âme et l'homme n'a rien de plus que l'animal.* »

LE MÉDECIN

SONNET



*Ha ! que je porte et de haine et d'envie
Au médecin qui vient soir et matin,
Sans nul propos taster le tetin,
Le sein, le ventre et les flancs de ma mie.*

*Las ! il n'est pas si soigneux de sa vie.
Comme elle pense, il est meschant et fin :
Cent fois le jour il la visite, afin
De voir son sein qui d'aimer le convie.*

*Vous qui avez de sa fièvre le soin,
Parents, chassez ce médecin très loin,
Ce médecin, amoureux de Marie,*

*Qui fait semblant de la venir panser.
Que pleust à Dieu, pour le récompenser,
Qu'il eust mon mal et qu'elle fut guérie.*

RONSARD.



(Dessin d'Abel Faivre, in *l'Assiette au Beurre*.)

ELLE. — Le médecin est un peu comme le confesseur.
LE DOCTEUR. — Alors, vous lui faites voir tout ça !

LES BARBARES

Par le D^r Raoul BRUNON
Directeur de l'École de médecine de Rouen

Les réflexions judicieuses que notre éminent collaborateur, le professeur Brunon, expose aujourd'hui dans nos colonnes, parmi le charme et la couleur de ses impressions de voyage, sont venues à l'esprit de nombre de nos lecteurs. Mais elles méritent plus que jamais d'être méditées à l'heure actuelle. A nulle autre époque on n'eût plus grand souci qu'au temps présent de l'hygiène, du confort et de l'esthétique des villes. Les grandes cités scandinaves, germaniques, nord-américaines, rivalisent dans leurs recherches pour le bien-être physique, moral et intellectuel. Ce serait la faillite irrémédiable des peuples néo-latins, héritiers immédiats des belles civilisations méditerranéennes, s'ils ne sortaient en hâte de leur torpeur présente, de leur culte étroit et aveugle de l'individualisme.

Le vieux Naples

LE vieux Naples est toujours le même et toujours séduisant. Tel on l'a vu il y a vingt ans, tel il est. Les ruelles sont difficilement abordables, il y grouille une population qu'on hésite à coudoyer. Sordide mais coloré ; quelque peu menaçant mais rutilant et pittoresque ; voilà sa note dominante.

« Mossiou, dit le cocher, je vais vous montrer la rue la plus sale de Naples. » C'est un titre de gloire.

La ruelle est longue et claire, mais encombrée d'une file de charretiers, d'ânes, de chevaux, de bœufs, de voiturettes ; et tout ce monde s'agite, crie et fait du bruit. Les étalages de vieille ferraille, de vieux harnais, de vieux os et de vieilles détroques alternent avec les petits métiers : couteliers, serruriers, ébénistes, boursiers, fabricants de sabots. Tous ces gens-là travaillent en plein air, avec rapidité, avec gaieté, en chantant. De place en place, une *osteria* déborde sur le pavé immonde de la



Vue de Naples et de son golfe, dessinée d'après nature par Deroy, aux environs de 1845.

rue : ce sont de grands bassins où cuisent les épis de maïs et le macaroni couvert de tomates. Spectacle unique au monde mais que les étrangers délaissent de plus en plus.

Vers le port et jusqu'à Portici et presque jusqu'à Torre del Greco ce sont des voies plus larges mais remplies de fondrières. Les détritus de toute sorte jonchent le sol, les devantures et les murs des maisons sont maculés de boue séchée ; aux fenêtres sont arborés des haillons de toutes couleurs, à chaque instant on est croisé par un chariot de la campagne traîné par un cheval, un âne et une vache réunis, tout le monde tire la carriole cahotante.

Voici la caserne, elle s'étend sur un demi-kilomètre peut-être ; ses murs, ses portes, ses fenêtres indiquent le même abandon et la même saleté dorée par le soleil.

Ça et là une chapelle ambulante misérable : une statuette sur un petit chariot d'enfant, deux bougies sur une loque rouge en guise de tapis d'autel ; le passant donne une menue monnaie et fait le signe de la croix.

Mais tout ce peuple boit de l'eau ! Les kiosques où elle est débilitée sont enguirlandés de citrons et de feuillages, ils ont un aspect charmant.

Ce qui frappe le plus l'étranger c'est, comme en Espagne, le mauvais état du sol où se succèdent les fondrières, les flaques de boue, les tas d'ordures.

Au seuil des portes ou en plein air, sur les carrefours, des femmes coiffent leurs voisines ou leurs clientes, et l'on voit s'étirer, sous le grand geste de la coiffeuse, une lourde natte de cheveux semblable à une crinière de casque.

L'étranger qui se confine à l'ouest de la ville ou au centre n'a rien vu de Naples.

L'ouest s'est modernisé, le port des pêcheurs n'existe pour ainsi dire plus : l'hausmannisation a détruit Sainte-Lucie, les rues et les maisons sont banales comme à Paris ou à Londres. La grotte du Pausilippe n'existe plus qu'à l'état virtuel. La spéculation a gagné des millions et il y aurait encore des millions à gagner, paraît-il. Mais alors le vieux Naples aura disparu, il est déjà bien restreint. Pourquoi, sans le détruire, ne pas l'assainir, car il est hors de doute que le choléra s'implantant là ferait ses affaires ? On l'a bien vu en 1906. Pourquoi les peuples néo-latins sont-ils incapables d'apporter la propreté dans leurs vieux quartiers sans les renverser en vandaux qu'ils sont ?

L'esprit d'ordre est absent. Ce sont des artistes. Il semblerait que tout ce qui apporte de la clarté leur déplaît. Au musée, les salles ne sont pas numérotées ; dans la ville moderne,



Un type de jeune femme des environs de Naples (Vittoria, femme d'Alvito).
D'après le tableau d'E. Hébert.



Vanneuse des Marais Pontins.

(D'après le tableau de Lehman, 1845)
Malgré les travaux d'assèchement et les drainages, les conditions sanitaires demeurent déplorables dans les Marais Pontins proches de Rome, désolés par le paludisme, balayés par les vents du large.



Le Temple de Neptune à Paestum

Paestum ne fut pas seulement, dans les chants poétiques, la ville aux molles voluptés, au faste asiatique, aux élégantes habitudes des Grecs; ses habitants ne se couronnaient pas seulement de roses dans les solennités; ils furent aussi des soldats intrépides, des navigateurs et des commerçants entreprenants. Les invasions des Barbares, puis des Sarrazins renversèrent ses temples, ses palais, ses thermes, les bosquets de rosiers envivants chaudiés par Virgile. Robert Guiscard et ses Normands flânèrent enfin, même après la moisson sarrazine; ils enlevèrent les marbres abandonnés pour orner l'église Saint-Mathieu qu'ils bâlèrent à Salerne.

Le temple que voici a échappé en partie à leur dévastation; il demeure triste, délaissé, abandonné dans une plaine aride, fréquentée par quelques reptiles, hantée de quelques oiseaux de sinistre présage qui semblent dire au voyageur errant parmi ces débris: « Prends garde, la fièvre a seule le droit de pouvoir habiter ces lieux où fut la voluptueuse Paestum ».

les grandes rues ne portent pas de noms (ce qui est très incommode pour l'étranger), à la gare, pas d'indication des trains en partance, etc., etc.

Partout le laisser-aller. Les petits pouilleux marchands de journaux ou autres s'installent sur les coussins de première classe, ils vous relancent, ils vous assaillent, ils vous lancinent jusqu'à ce que vous répondez. Ne perdez pas patience, restez impassible. Il ne serait pas toujours prudent de se mettre en colère et c'est quelquefois comique de voir le mépris gouailleur du gamin ou la mine hypocrite et méchante du mendiant.

C'est à San-Gennaro qu'il faut voir la foule bariolée des femmes venant demander un miracle au saint! C'est un défilé et une cohue de fichus rouges ou jaunes, de jupes violettes, bleues ou mauves; tout cela s'agite, se presse en foule, se déplace en vagues déferlantes d'une chapelle à l'autre.

On dit que le soleil est microbicide. C'est heureux. Mais son action est insuffisante. Il y a là saturation de malpropreté et vraiment une indifférence trop grande pour la propreté de la rue et de la foule. En France, nous n'avons rien à dire, hélas! nous aussi nous sommes néolâtes, artistes, sales et moins pittoresques.

En Italie, l'ordre et la propreté sont encore théoriques. Et pourtant la Rome antique avait semé la péninsule et le monde entier de thermes et d'aqueducs! Aux environs de Rome même, Tarquin l'Ancien, puis Tarquin le Superbe, avaient pratiqué le dessèchement des

marais et la lutte contre le paludisme... avant la lettre!

Paestum

Par la portière du wagon on aperçoit de loin la silhouette du Temple de Neptune et l'émotion s'empare des « pèlerins ».

Voici la porte de la ville. Comment existe-t-elle encore! Suivons le chemin défoncé, poudreux, bordé de cactus, et en dix minutes, voici le temple admirablement conservé. Il ne manque que la toiture et la cella. Il

merveille et une puissance inconnue, surnaturelle, la maintient debout sur ses colonnes!

La ville était riche et brillante. On en voit encore, sans peine, toute l'enceinte. Les puissantes murailles existent toujours dans leur assise, l'œil en fait facilement le tour; mais les guerres, les massacres, les Normands, la malaria ont passé en cyclones successifs et il ne reste pas une pierre de la ville grecque antique. Pas une pierre! Le sol est envahi de hautes herbes qui nous montent aux genoux; une multitude de petits serpents et de délicieux lézards fuient à chaque pas que vous faites; une chèvre au poil roux escalade les gradins du sanctuaire comme aux temps antiques; le soleil darde ses rayons impitoyables sur cette solitude dont le silence est impressionnant au milieu de la dévastation. Le temple, d'un jaune ambré, reste, comme un colosse, debout, immuable. C'est Neptune et Apollon, l'un devant l'autre, éternels.

Aux poètes en quête d'une vision d'art troublante et pure il faut dire: Allez, allez vous agenouiller devant le temple de Paestum.

Nous avions formé le projet impie de venir grignoter notre déjeuner à l'ombre du sanctuaire, tels autrefois les pieux malades sous les portiques du temple d'Epidauré. Mais les trois employés qui font payer l'entrée s'opposent à l'introduction du paquet de « collation » et nous nous installons, un peu attristés, sur le chemin poudreux, à l'ombre d'un figuier rabougri, au milieu des pierres amoncelées. M. le ministre, que les papiers gras du Bois de Boulogne ont probablement scandalisé, a pris des mesures contre de telles profanations. Le malheur est que les Italiens qui viennent ici quelquefois ont forcé la consigne et laissent quand même leurs détritus. Et des trois employés qui veillent à la porte pas un n'aurait le temps de ramasser les honteux papiers de charcuterie?

C'est comme chez nous: belle



Cloaca Maxima (Gravure du XVII^e siècle)
Poursuivant l'œuvre de Tarquin l'Ancien, fait construire des égouts et des canaux de dérivation, en particulier la Cloaca Maxima, qui pouvait admettre un char de foin et dont la robustesse a bravé le temps.

faut d'abord en faire le tour avec respect. Nous entrons et nous avons un scrupule intime à fouler de nos souliers de voyageurs ce sol sacré dont les dalles résonnent à chaque pas. On mesure chaque colonne d'un regard humble. On se réduit au silence par la majesté du dieu absent. Puis on descend les gradins du seuil, on va s'asseoir sur la voie romaine déblayée récemment et on se laisse emporter par le rêve. Il y a deux mille cinq cents ans, des Grecs ont construit cette



Une chambre sépulcrale ou « columbarium » sur la Voie Appienne
(Gravure du XVII^e siècle)
Dans les cavités en forme de nids de colombes étaient placés les vases ou les urnes séculaires de terre cuite qui renfermaient les cendres des défunts d'une même famille.

théorie, bon règlement, mais d'application point, sauf pour vexer l'hôte. En latin *hôte et ennemi* sont deux mots de même racine.

A trente minutes de la ville est la plage. Nous nous y acheminons par un sentier défoncé, poudreux, au milieu d'une campagne sauvage, déserte, brûlée. La plage est splendide. La mer y dessine de jolies petites vagues sur un sable doré par le soleil. L'après-midi tire à sa fin, la chaleur est douce, le spectacle est grandiose : d'un côté la mer, de l'autre côté les monts abrupts de Calabre. A quelques mètres du bord de la mer une forêt de roseaux dont le pied plonge dans une rivière étalée en marais. Il n'y a personne. Pas un touriste. Le silence est absolu. Le recueillement est sur toute chose. De temps en temps un bruit de roseaux brusquement écartés, c'est une Nymphe qui fuit, effrayée par la silhouette inattendue d'hommes du Nord.

Et c'est par là qu'ils sont venus les Hommes du Nord ! Sur cette plage ils ont abordé avec leurs barques légères qu'ils tiraient sur le sable. Notre ancêtre Robert Guiscard a apporté ici la guerre, le vol, l'incendie, le meurtre, c'est-à-dire la force ; et il a rasé Postum, et il a détruit les temples, et il a transporté les colonnes pour bâtir les églises de Salerne. A deux cents mètres du rivage, voici une tour conique couronnée d'une terrasse à machicoulis avec guérite pour le veilleur. La porte d'entrée est à dix mètres du sol, on n'y accède que par une sorte d'échelle en pierres. C'est sûrement un monument normand, il a la lourdeur, la puissance, la phrysonomie de nos châteaux-forts. Il a, lui aussi, bravé les temps. Il est intact, les intempéries n'ont point mordu à ses murailles. Il sert maintenant de grenier et de porcherie. Il marque le centre d'une

se vautrent dans la poussière ; la paille, le fumier, le foin, les roseaux, sont épars sur le sol. C'est le même aspect, le même désordre, la même saleté, la même paresse que dans la

science de leur rôle de mendiants auprès des étrangers ; ils tendent la main en désignant à notre attention : une poule ! un cochon ! la mer ! les murailles de la ville ! et plus loin la « station » !

Nous sommes revenus mélancoliquement à la station par un chemin où on foule à chaque pas des tuiles à rebords, des fragments d'amphores, des morceaux de mosaïque. Ce sol est couvert de débris antiques et de l'ensemble s'élève une atmosphère qui vous reporte en Grèce à l'époque où Ulysse abordait chez le porcher Eumée. Ulysse, Pœstum, la Normandie : c'est toujours la même saleté agreste non dénuée de poésie.

Rome, Florence, Bologne, Modène, Parme, Milan

Que de noms évocateurs ! Que d'émotions ces villes font naître dans l'âme d'un Latin et d'un Français. On croit voir surgir à chaque coin de rue Stendhal. Ce sont les Français qui ont apporté ici les idées, la liberté, la vie. Belle œuvre ; et certes l'histoire, dans sa justice immanente, leur en saura gré en dépit de l'envie et de l'ingratitude.

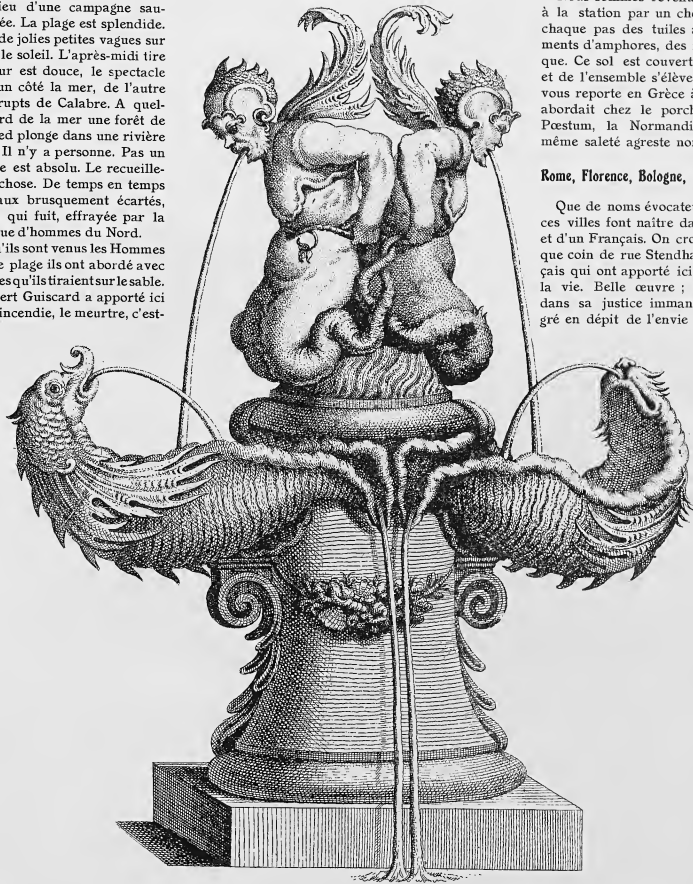
Mais les Français n'ont rien fait pour le progrès matériel qui, en somme, est à la base de toute évolution scientifique vers le mieux-être. Il semblerait qu'en cette matière ils n'ont apporté que l'ordre apparent, la propreté de surface qui est celle de l'armée.

Les rues sont sales, les bureaux de poste sont sales, les gares sont sales.

Les wagons sont sales. Et cependant il y a un homme préposé à leur toilette ! Cinq ou six fois dans le parcours, un employé coiffé de la casquette nationale et ceint d'un minuscule tablier passe lentement dans les couloirs du train et, doucement, d'une main très légère, comme

un homme fatigué, il effleure le bord d'une vitre. Son rôle est terminé. Le règlement est appliqué. La lettre est sauvée, mais la poussière reste et tellement épaisse qu'il est difficile de voir le paysage.

Inutile de parler du lavabo...



Una delle due Fontane con gruppo in bronzo, attribuite à Pietro Tacca, le quali adornano la Piazza della SS Annunziata, L'altra è simile a questa.

Une des deux fontaines de style baroque, surmontées d'un groupe en bronze, exécutées par P. Tacca en 1629, qui ornent la place Santa Annunziata, à Florence

(Gravure du XVIII^e siècle)

Les fontaines sont des éléments décoratifs importants des villes d'Italie. En voici l'alimentation en eau potable des cités — celle de Florence en particulier. — laisse encore beaucoup à désirer.

plupart de nos fermes normandes. Il n'y manque que la mare à purin.

Des femmes aux cheveux mal tenus mais aux yeux noirs, profonds et au sourire aimable vous invitent à visiter la tour ; et les gosses (ô combien nombreux !) ont déjà cons-

ferme calabraise habitée par une famille de paysans. Faisons un tour dans la ferme. Tout y est sale et en désordre. Là, une charrue abandonnée ; ici, un vieux bahut éventré ; ailleurs, des harnais jetés au rebut, partout des fenêtres démolies, des portes en partie ruinées. Poules et cochons

Bellinzona

C'est la Suisse. Coup de baguette ! L'employé crasseux et débraillé s'est transformé en fonctionnaire d'une tenue irréprochable sous son boudoir rouge. Le train s'arrête : on descend, on monte sans bruit, avec ordre. Un coup de sifflet et le train repart. Tout est fait avec rapidité, sans précipitation. J'essuie les glaces encore couvertes de poussière italienne et je scrute avec étonnement tous les coins de cette gare si bien balayée, si propre, si ordonnée, si ragoutante. Un fragment de journal a été abandonné sur un banc : le chef de gare fait un signe et le balayeur de la gare vient recueillir le papier et le dépose dans une corbeille *ad hoc*. Cela lui semble naturel. Ils ont tous l'habitude de la propreté, elle leur fut enseignée à l'école, ils l'ont apportée dans leur famille, ils l'étendent à leurs monuments, à leurs bureaux, à leurs gares. Cet ordre et cette propreté leur ont donné une tournure d'esprit qui commande le respect et, chose pas négligeable, ils diminuent ainsi, tous les jours, les chances de maladie et de mort. L'avenir appartient aux peuples propres. Le premier souci des gouvernants devrait être celui de la santé publique.

Zurich

Comme le vieux Naples, le vieux Zurich n'a pas changé beaucoup depuis vingt ans. Il est encore plus propre et plus ordonné qu'autrefois. On retrouve avec plaisir ses vieilles maisons à large front placide avec volets verts astiqués tous les jours à la brosse humide. Les magasins, petits, obscurs, mais profonds, ont un air tout à la fois accueillant et archaïque ; on cherche le costume du *xvi^e* siècle sur le boutiquier affable, poli et parlant français comme vous et moi. Ici pas de bruit, pas de femmes hurlant (injuries ou aménités, on ne sait), pas de gamins pouilleux ; tout le monde est correct, et, il faut le reconnaître, d'aspect un peu ennuyeux. Là-bas, c'était le soleil vibrant et le populaire agité et crasseux ; ici, c'est la brume opalescente, la vapeur légère de la Limmat, le va-et-vient tranquille de protestants ou de socialistes réfléchis et méthodiques.

Le Musée est une merveille ! On ne l'a pas installé tant bien que mal dans un vieux fort, dans une chartrouse ou dans une église désaffectée : on a construit pour lui un palais dans le goût de l'architecture nationale, suisse-allemande, en harmonie avec le sol, le climat et l'esprit de la population.

Le régionalisme est une source d'imagination

et de force créatrice en matière d'architecture. Zurich n'est pas Bâle, Fribourg n'est pas Genève. En France nous subissons le joug de Paris. Et quand Narbonne détruit ses jolies rues fraîches et abritées du vent elle fait appel à l'Ecole d'architecture de Paris qui lui envoie des architectes incapables de construire autre chose que le cube de maçonnerie tel qu'on le conçoit à Paris. Cette centralisation à outrance tue l'esprit et diminue la conscience provinciale.

Revenons au musée de Zurich.

Et dans sa classification quel ordre admirable ! A Naples, on ne sait jamais où on est. Les salles n'ont pas de numéros (ou si petits et cachés dans un coin), on a constamment la préoccupation de l'orientation ; ici, à Zurich, j'ai un fil conducteur destiné à ne me rien laisser ignorer des richesses du musée. Je peux



Galère des femmes, à Berne

Cette jolie gravure, montre le service de salubrité de la rue fait à Berne, au *xviii^e* siècle, par de jeunes femmes. Ce sont évidemment des pierres, condamnées aux travaux publics et locaux. Quatre d'entre elles sont attelées à un lourd chariot, quatre autres ramassent les ordures et une d'elles répartit la charie sur la voiture. Un agent de police, armé d'une canne, surveille le travail. Au premier plan on remarque l'éclat parallèle à la rue et recouvert de planches.

m'abandonner à l'admiration sans me préoccuper de la direction que je suis.

Dans plusieurs salles nous trouvons, installé sur un tapis (pour protéger le parquet), un jeune élève des écoles. Il dessine un objet quelconque du musée. Nous observons ces jeunes gens tout à leur travail, le public n'existe pas pour eux, leur tenue est parfaite il faut le reconnaître. Leur tête ne tourne pas en girouette à toutes les influences de passage. Un maître les visite, examine le dessin, leur donne un conseil sur la distribution de la lumière ou sur le côté à prendre dans l'objet. C'est parfait. Voilà comment on comprend l'enseignement du dessin et quelle influence ce miroitement des richesses exposées aura sur l'imagination d'un jeune homme ! Et le musée est surtout régional, on y a accumulé tous les objets usuels et artistiques de la vie provinciale. Quelle leçon de choses ! Quel patriotisme intelligent on inculque à ces jeunes esprits.

Ordre, propreté, méthode, conscience, tout cela se tient.

Il faut voir le nouveau Zurich. La vieille ville suisse s'est modernisée elle aussi. Elle a de beaux magasins, des boulevards plantés d'arbres. On rencontre là de petits édifices pimpants, quoique discrets, ornés de verdure, qui n'ont rien de commun avec l'horrible vespasienne à la mode de Paris, couverte d'affiches immondes, obstruant les trottoirs et s'offrant cyniquement aux yeux des promeneurs et à leur nez.

Tous les maires et conseillers municipaux de France devraient faire un stage dans les villes de Suisse rien que pour étudier la propreté impeccable des rues et la tenue irréprochable des W. C. publics. Il n'y aurait pas de honte à cela. Il n'y a rien de sale dans la nature. Ce sont les hommes qui sont sales. En Suisse, la rue est propre depuis deux cents ans.

Quand vous entrez dans une pâtisserie ou une confiserie de Zurich, vous êtes reçu par des employées avenantes, mais qui ne vous permettent pas de toucher de vos doigts aux gâteaux et aux sucreries. Voilà qui est bien et qui devrait être imité dans nombre de villes de France. Chez nous la demoiselle plonge sa main dans le bocal aux berlingots qu'elle déverse dans un sac, et comme ses doigts sont poissés elle les suce ! Là-bas, tous les gâteaux sont protégés par une cloche de verre, on vous sert avec une truelle spéciale ceux que vous avez désignés.

D'ailleurs, même fait en Espagne.

Baden

Ici on se baigne, on soigne ses rhumatismes. Chez nous la

vieille d'eau est une ville où on s'amuse ; on y mange des plats de haut goût, on y danse, on y veille, on y prépare la maladie pour l'année suivante. Je suis désolé de faire cette constatation, mais la vérité m'y oblige.

La France est d'une richesse inouïe en eaux minérales. C'est à croire qu'une divinité, dans les temps mythologiques, s'est complu à la doter de toutes les sources désirables. Pourquoi tant d'étrangers vont-ils en Suisse et en Allemagne ? Pourquoi tant de Français abandonnent-ils les stations françaises ?

Parce que là-bas tout est propre, ordonné, discipliné, confortable et combiné en vue du but à atteindre : rendre service au baigneur. Il ne s'agit pas de l'amuser, il s'agit de le soigner.

La question est hors de mon sujet, mais j'avertis les confrères « aquatiques ». S'ils ne savent pas imposer aux hôteliers, aux municipalités et sociétés, etc., un ensemble de réformes, la clientèle passera la frontière.



La femme à la coupe; dessin de Hans Baldung Grien, au Musée de Bâle.

C'est là l'un des plus beaux des innombrables dessins où le vieux peintre alsacien du xvi^e siècle, a mis tant de grâce et d'élégance raffinée.

Nous avons voulu voir ce que pouvait être une école dans une petite ville suisse et comment on y appliquait l'hygiène. Nous entrons : un long corridor luisant de propreté, garni de portemanteaux fixés au-dessus d'une conduite d'eau chaude pour sécher les vêtements.

Le critérium de l'hygiène sera aux cabinets et lavabos : Ah ! j'ai encore présentes à la mémoire les discussions au Conseil d'hygiène sur le meilleur mode d'installation des W. C. dans les écoles. J'ai encore devant les yeux le spectacle épouvantable de ces endroits dans les écoles dont je suis l'inspecteur (l'inspecteur, ô honte ! et je tombe en arrêt devant la splendeur des installations de l'école suisse : magnifiques récipients de porcelaine ! diadèmes de noyer ciré ! chasse d'eau ! murs couverts de petits pavés bleus et, face aux enfants, un lavabo en faïence bleue et blanche.

Peu de bourgeois riches de mon pays ont une telle installation !

Je suis humilié profondément.

Chez nous on discute encore pour savoir qui fera la toilette de l'endroit. L'instituteur dit : « Moi, ce n'est pas mon rôle. » C'est vrai. L'Administration dit : « Je n'ai pas de personnel à vous donner. »

Là-bas, c'est l'enfant qui, lui-même, veille à la propreté des lieux. Est-ce que le plus vulgaire bon sens n'indique pas que la première notion et la principale que doit donner l'éducateur c'est la notion de propreté ? Propreté physique entraîne la propreté morale ! A des enfants de dix ans chez nous on enseigne tout : la constitution de l'Europe en 1913, les droits civiques du Français. Ils n'y comprennent rien. Mais on ne leur apprend pas l'horreur de la malpropreté. Il est plus utile de se laver que de savoir lire et écrire. On peut faire les deux.

La gare est immense, les indications y sont claires, les quais sont luisants de propreté.

Je ne connais rien de plus reposant que l'arrivée ou le départ dans une gare suisse. L'entrée est libre pour tous jusqu'au wagon, pas de billets de quais, pas de contrôleurs, pas de barrières. Le contrôle se fera en cours de route dans le train. Vous arrivez et vous avez devant vous une immense affiche vous indiquant les hôtels de la ville par ordre d'importance et le nombre de chambres libres. Un signe : et un porteur prend vos colis. Le porteur est propre, discret et poli. Vous sortez par la porte grande ouverte, pas de cohue pressée comme chez nous à une porte entrebâillée pour exercer un contrôle qui, d'ailleurs, est illusoire.

Quel beau spectacle et plein de douceur est celui du Rhin bordé de maisons anciennes blotties les unes contre les autres, toujours avec leurs façades peintes, lavées, brillantes même sous la vétusté des matériaux ! Dans la ville on sent l'orgueil national du citoyen qui a su pré-



La Peste; tableau d'Arnold Böcklin au Musée de Bâle. La bête innombrable passe, chevauchant par la mort, fauchant les vies humaines, sans respect pour l'enfance, pour la jeunesse, pour l'amour. Böcklin, peintre étrange, sauvage, prodigieux, admirablement représenté au Musée de Bâle, a eu beaucoup de dépit de n'être pas compris en France. Il détesta les Français. Il aimait peu les Allemands qui pourtant le réclamaient pour un de leurs.

ciserment conserver le caractère architectural de la vieille cité. Il a compris qu'on pouvait assainir une ville sans la détruire. Une vieille bâtisse proprement tenue et aérée est plus utile à la santé qu'un immense palais fermé à l'air et à la lumière par des tapis.

Songez aux villes uniques au monde que seraient Rouen, Arles, Toulouse ou Caen, si elles avaient eu l'intelligence de se moderniser sans détruire leurs maisons artistiques.

Elles ont détruit leurs vieux logis, elles ont tiré au cordeau des rues bêtes et leur mortelle reste parmi les plus élevées de l'Europe.

Quelques minutes et nous voilà hors de Suisse.

Comme par un coup de baguette tout se transforme : le sol, les maisons, les jardinets,

les chemins, les routes, les hommes, tout perd ce cachet de netteté spéciale à la Suisse du Nord et à la Hollande.

Voilà la frontière et la gare internationale. J'aime mieux ne plus rien dire.

Voici notre France. Voici Belfort ! et le premier objet qui frappe nos yeux c'est un immense placard de bois déshonorant la campagne et vantant la valeur hygiénique de l'absinthe !

Les barbares, ce ne sont plus les hommes d'outre-Rhin qui depuis des millénaires menacent l'empire. Les barbares modernes, ce sont les néo-latins qui ne savent pas organiser l'hygiène et chez lesquels l'autorité est veule.

L'avenir est aux peuples propres et organisés par la discipline.

N.-D.-L.-R. — Il y a quelques jours, dans un dîner offert par le Comité France-Amérique, M. Batroun, puis M. Paul Adam, commentaient l'idée, empreinte du plus noble idéalisme, conçue par le norvégien Andersen, concrétisée en une maquette par le français Ernest Hébrard, de la fondation, en un point du monde à déterminer, d'une grande cité, lumineuse et belle, qui serait la capitale intellectuelle de la république humaine, et où seules les préoccupations les plus nobles de l'humanité : science, art, éducation, morale, religion seraient représentées.

En attendant que soit réalisé le rêve de pareille cité, secrétaire de l'Idéal, M. Paul Adam a fait justement remarquer ce qu'a pu être le génie méditerranéen en deux points du monde. Les citoyens de l'état de Mînas, au Brésil, ont fait surgir de la brousse, en cinq ans, la ville de Belo-Horizonte, splendide capitale de 300 000 âmes, percée de larges avenues, pourvue d'eau à profusion, saine, ensoleillée et déjà triépiante de vie. Pareillement près de Bamako, les Français viennent d'édifier la cité officielle de Koutouba, dont les palais, les villas, les maisons de convalescence, les magasins dominent la vallée majestueuse du Niger « comme Saint-Germain domine la courbe de la Seine ».

Ces deux exemples de ce que peut l'initiative néo-latine nous donnent à espérer que le cri d'alarme, hélas ! trop justifié, du D. Brunon, sera entendu et que le réveil est proche.



Etude de costume; dessin d'Holbein au Musée de Bâle. C'est à Bâle, dans le beau musée dont le D. Brunon fait l'éloge dans nos colonnes qu'il faut étudier Holbein. Il nous a plu de choisir pour nos lecteurs ce dessin qui représente une beauté blottie du xvi^e siècle, au ventre librement épanoui sous la somptuosité de la robe. Son attitude est d'actualité singulière. C'est celle même que donnent à l'heure présente, les albums de nos grands couturiers. Nous voici revenus à la « ligne naturelle ».

LES MÉDECINS DE PASCAL

II. LES MÉDICATIONS — III. LES CONSULTATIONS

Par le Dr P. JUST-NAVARRE

Voici la seconde et dernière partie du bel article du Dr Just-Navarre. On en verra les conclusions. Qu'il nous soit permis seulement de reproaire ici un fragment essentiel et d'importance capitale de l'espèce de procès-verbal d'autopsie que donne le Recueil d'Utrecht : « Les amis de Pascal ayant fait ouvrir son corps, on lui trouva l'estomac et le foie flétris et les intestins gangrenés, sans qu'on pût juger précisément si c'était été la cause de cette terrible colique dont il souffrait depuis un mois, ou si c'en avait été l'effet. L'ouverture de la tête, le crâne paraît n'avoir aucune saute, si ce n'est peut-être la lambdoïde ou la sagittale, ce qui apparemment lui avait causé les grands maux de tête auxquels il avait été sujet pendant toute sa vie... Mais ce qu'on remarqua de plus considérable, et à quoi l'on attribua particulièrement la mort de M. Pascal, et les derniers accidents qui l'accompagnaient, c'est qu'il y avait au dedans du crâne, vis-à-vis les ventricules du cerveau, deux impressions comme d'un doigt dans de la cire; et ces cavités étaient pleines d'un sang coagulé et corrompu, qui avait commencé à gangrener la dure-mère. »

Les Médications.

A quel moment et dans quel ordre, ensemble ou séparément, ces médecins furent-ils appelés auprès de Pascal ? Nous n'avons que de rares et incertains points de repère. C'est le 3 juillet, au début de la violente colique, que M^{re} Périer dit pour la première fois : « les médecins », on peut donc placer vers cette date une première consultation. Les extraits suivants des cahiers de Vallant nous permettent quelques inductions. Nous devons la communication d'une copie des manuscrits à l'obligeance de M. le Dr Maurice Potel. Mais nous croyons devoir d'abord traduire la consultation de Guénaut, où par quelques nuances, nous différons à la fois et de M. Jovy et de M. Potel.

« M. Pascal souffre, selon M. Guénaut, d'une obstruction des entrailles due à l'humeur mélancolique (autrement dit à l'atrabile) ; cette humeur, tandis qu'elle fermente, émet des vapeurs qui produisent des symptômes divers, variables avec les parties qu'elles atteignent ; si elles fermentent, c'est qu'elles bouillent et qu'une vive chaleur produit cette ébullition. Aussi des émissions sanguines doivent-elles être pratiquées à l'un et à l'autre bras ; puis on devra purger le malade comme suit : dans une grande quantité de bouillon, jeter deux onces de fenilles de séné avec une demi-once de crème de tartre, jusqu'à ce que l'infusion soit très colorée et donner le matin pendant six jours — ou bien jeter deux onces de fenilles de séné dans un litre d'eau, laisser infuser et ajouter une demi-livre environ de prunes acides, laisser cuire jusqu'à réduction de moitié (1), passer et donner jusqu'à dix cuillerées le matin pendant six jours. Après cela, on pratiquera la saignée du pied ; puis on purgera de nouveau le malade, comme il est dit ci-dessus, trois ou quatre fois, et enfin on lui donnera des eaux minérales sulfatées parmi lesquelles il place en première ligne les eaux de Saint-Myon. » (2)

(1) *Coquant ad medias* est une expression consacrée en latin d'officine.

(2) Les eaux de Saint-Myon (Puy-de-Dôme), aujourd'hui tombées dans l'oubli, ne sont point sulfatées, mais bicarbonatées faibles, froides avec de l'acide carbonique libre. Les médecins de la Cour envoyaient volontiers aux eaux ; c'était déjà le remède à la mode de la clientèle riche. Le terrible doyen, qui n'y croit guère, prétend « qu'elles font plus de mal qu'elles ne guérissent de maladies ». — Les eaux de Saint-Myon, traitées de « vitrolées », par Guénaut, étaient, comme on voit, parfaitement inoffensives. Un traité des Eaux minérales, daté de

Cette consultation de Guénaut, où l'on ne peut s'empêcher de reconnaître du Molère avant la lettre, va tout à fait contre la thèse de M. Jovy, d'un empoisonnement de Pascal par ses médecins. Nous y reviendrons.

Voici d'ailleurs la teneur des avis médi-

caux consignés par Vallant, dans leur ordre :

Ms. fr. 17054. f° 110, 2° colonne.

M. Pascal laborat, selon M. Guénaut, infarctus viscerum ab humore melancholico qui humor dum fermentat vapores emittit symptomata produciens varia propterea quae attingunt diversa sunt, ideo fermentantur quia ebullit et a calore fit hæc ebullitio.

Ideo mittendus sanguis est utroque brachio postea purgand (us) sicut in magna quantitate jusculi foll (orum) infundand (ur) 3 ij (deux onces) cum 3 B (demi-drachme) cremor (is) tartar (i) donec tinctura extracta sit, colentur postea et detur per sex dies, vel infundantur (deux drachme) senn (e) in (une livre) aqua, facta infusione addantur pruna acida ad (demi-livre) ; coquant ad medias, colentur et utatur ad cocteria decem per sex dies mane ; hoc peracto mittatur sanguis ex pede ; deinde purgetur ut supra ter aut quater et tandem utatur aqua mineralibus vitrolatis inter quas præfert aquas S^{ts}-Mion reliquis.

M. Pascal a esté saigné cinq fois des bras pour sa colique.

M. Brayer a proposé de le purger avec trois drachmes de senné infusés dans une chopine d'eau de veau fort légère, c'est-à-dire l'eau de veau ou bien l'eau de casse.

M. Renodet est d'avis qu'on le purge avec deux ou trois drachmes de senné dans une décoction de tamarinon ou de cicorée, c'est-à-dire chopine et dissoudre dedans la moelle et les pépins d'un quartier de casse pour deux prises une à six heures, un bouillon de 8, et l'autre à midy.

M. Homes de le purger dans une infusion de deux drachmes de senné et dissoudre dedans six drachmes de catholicon double pour une prise.

M. Pascal a été purgé avec trois drachmes de senné, une once de tamarinon, infusés dans une chopine d'eau de cicorée dans laquelle on faisait dissoudre deux onces de manne, il en prit une prise dans les grandes douleurs qui ôta les douleurs comme un enchanement, l'autre une heure après et cela le purgea bien.

Les douleurs revindrent.

On changea et on donna la première prise sans manne et une heure après l'autre avec une once de manne seulement, cela fit plus faire de glaires.

Folio 113. verso, col. 2

Pour la colique, M. Homes a dit chez M. Pascal qu'une once de lentilles fraichement prise dans la boutique du frère apothicaire des minimes par un minime qui avait une

languueur, dans la cacochymie, dans la cachexie la phthisie nerveuse et même dans la pulmonaire à un certain degré. — Grandeur et décadence : les Annuaire contemporains des Eaux minérales ne nomment même pas les eaux de Saint-Myon.



Ce beau portrait de Pascal le représente vers l'âge de 22 ans ; il fut dessiné d'après nature par son ami Domat. Les inscriptions sont de la plume du fils de Domat. (Cabinet des Estampes)

1784, leur reconnaît encore des vertus mirifiques, « stomachiques, tempérantes, rafraîchissantes, aperitives, diurétiques, diaphorétiques, vénéraires, antiscorbutiques, antispasmodiques, principalement spécifiques dans les maladies de

colique depuis longtemps très violente fut guary. Il en propose pour M. Pascal 10 grains (*barré au manuscrit*).

Un verre de petit-lait dans lequel on avait dissous six dragmes de syrop de nœufpain et autant de syrop violat guérit un homme de la colique.

M. Pascal sera demain 8 août purgé avec deux dragmes de semé, une once de medull cass. cum acinis inf. in cyato pisanne in colatura diss. mann six dragmes. (Il a été purgé 4 fois avec cela avec quelques tranchées).

Il est certain que le passage suivant tiré d'une autre partie des manuscrits se rattache aussi à cette période.

Mss. 17.055. Folio 314

Colique de M. Pascal de trente jours, les lavements d'huile et de vin au commencement, l'un lui ôtoit entièrement la douleur, mais elle revient sur le soir trois ou quatre heures, après trois saignées rien pour la douleur, pour régler le poulx, la seconde fit cet effet.

Les deux lettres suivantes, non datées, tirées par M. Jovy des *Portefeuilles* de Vallant, mais



Portrait de Blaise Pascal, d'après Philippe de Champaigne.

d'une autre partie des manuscrits, nous paraissent bien se rapporter aussi à la dernière maladie de Pascal.

Mss. fr. 17.053. Folio 350

Pour l'émétique, M. Homes et M. Renodot sur le sujet de M. Pascal.

« Si les douleurs continuelles dudit empêchent le dessein de la purgation, il est nécessaire que les lavements la suppléent, mais j'aurais peur, dans les grandes douleurs, d'y mettre le vin émétique, car le dessein doit être en ce temps-là de les adoucir; si n'étoit dans quelque intervalle plus doux, auquel cas on pourroit y en adjoindre deux ou trois onces. »

HOMES.

Ibid. F. 351 (Renodot)

« Il n'y a aucun risque à faire recevoir à M. Pascal un lavement avec deux onces de vin émétique, une once de lentil fin et deux onces de miel de nœufpain dans la décoction cy devant ordonnée, mais je préfère

le purgatif sans lequel vous n'aurez jamais raison de l'immondice de tout le bas ventre qui ne demande qu'à être évacué par vostre médecine demain matin en deux prises dans quatre heures d'intervalle entre la première et la seconde. Il faut qu'il y ait de notables obstacles pour vous empêcher de le donner, comme nous avons résolu et vous n'en demeurerez pas là, si besoin est, nous l'aiguiserons même aux autres fois avec quelques onces de nostre vin. Je suis tout à vous et vostre très obéissant serviteur. »

Tous les auteurs qui ont écrit des médecines et de la thérapeutique des XVII^e et XVIII^e siècles, s'accordent sur les deux points suivants :

Ces médecins sont presque tous de braves gens, âpres au gain avec les riches, charitables cependant; mais leur thérapeutique est ou nulle, ou ridicule, ou aveugle.

Honnêtes gens, bons humanistes, ils l'étaient; ils n'étaient guère que cela. Mais leurs connaissances anatomiques et physiologiques étant rudimentaires ou erronées, quelle thérapeutique rationnelle pouvait s'ensuivre? Toutefois elle était dominée par deux grands principes hippocratiques qui, s'ils avaient pu être toujours obéis, n'auraient pas manqué d'être salutaires dans leurs effets : « Tout d'abord, ne pas nuire; — ensuite, diriger la nature dans le sens de son effort ». — Mais pour être intégralement appliqués, ces principes auraient demandé précisément les connaissances physiologiques qui leur manquaient.

A n'en pas douter, ils étaient intelligents et doués de l'esprit d'observation : à la fin de leur carrière, après avoir longtemps exercé dans la même ville ou la même région, après avoir vu un grand nombre de malades, ils arrivaient à se faire une idée assez nette des diverses modalités d'une même maladie et, après avoir peu à peu simplifié leur thérapeutique, en avoir éliminé tout le fatras inutile; ils s'en tenaient à un petit nombre de remèdes et de moyens, que leur empirisme leur avait indiqués comme salutaires souvent, jamais nuisibles.

Certes, on ne peut s'empêcher de hausser les épaules à la lecture des vieilles pharmacopées; il est, en tout cas, une médication par les tisanes et les boissons abondantes, dont nous avons aujourd'hui reconnu la grande utilité, et

quand, entre autres prescriptions d'une ordonnance ancienne, voire moderne, très compliquée, de préparations magistrales, nous ne relevons que le repos au lit, la diète et des « pisanes » variées et abondantes, nous ne pourrions pas aujourd'hui nous empêcher d'y reconnaître une excellente méthode de désintoxication. Qu'importe la théorie, si le résultat est bon?

Deux moyens, toutefois, étaient étrangers à la médecine hippocratique, et c'est pourquoi ils ont soulevé de si graves polémiques, si acerbés parfois : la saignée et le vin émétique.



Portrait de Gilberte Pascal (M^{me} Périer), sœur aînée de Pascal.

(D'après une gravure sur bois, publiée dans Pascal. Coll. des class. pop. Lecène et Oudin)

qui nous entraînerait trop loin. Nous dirons simplement qu'elle a actuellement encore des indications bien nettes et que, si on la restreint aujourd'hui à un petit nombre de cas, il y aurait faute grave à la proscrire absolument. Certes, les anciens médecins en abusèrent; mais malgré cet abus, parfois effrayant, on ne peut pas dire que la saignée ait été, entre leurs mains, nettement homicide. Pascal « fut saigné cinq fois pour sa colique »; la saignée est donc ici hors de cause et ne peut être incriminée.

Pour l'émétique, il est nécessaire d'entrer dans de plus amples détails. L'antimoine, le vin émétique sont restés, pour les personnes étrangères à la médecine, sous le coup de la sinistre réputation que leur a faite Gui Patin; mais Gui Patin a reproché au vin émétique ce dont il n'était pas coupable et il n'a pas incriminé.



Portrait de Blaise Pascal, gravé par Edelinek.

Nous ne nous arrêterons pas sur la saignée,

miné, parce qu'il ne savait pas, ce qui pouvait, en certains cas, être nuisible dans cette préparation.

M. Ernest Jovy ayant cru pouvoir déduire des textes qu'il a colligés, que Pascal avait succombé aux doses de vin émétique à lui administrées par ses médecins, et bien que l'accusation venant d'un littérateur n'ait pas la gravité que lui donnerait un avis médicalement motivé, nous examinerons la question d'assez près pour qu'il ne reste rien de cette accusation au passif de ces médecins et dans l'esprit des fervents de Pascal.

L'introduction de l'antimoine dans la thérapeutique rompaît avec la médecine des simples; c'était, après le mercure, le premier des minéraux introduit dans la pharmacopée, et la révolution qu'il inaugurerait ne pouvait manquer de soulever contre elle tous les anciens de la Faculté. Gui Patin a poursuivi de ses sarcasmes, de sa haine, l'antimoine et ses partisans, pour deux raisons: par misonéisme d'abord, et l'on ne peut que l'en blâmer, comme de toute polémique basée sur une opinion *a priori*; mais aussi parce que la préparation antimoniale se montrait absolument inégale dans ses effets, tantôt opérante, tantôt simplement nauséuse, tantôt déprimante et très active, tantôt peut-être toxique, et de cela on ne peut le blâmer, car la première qualité d'un remède est de ne jamais être nuisible au malade; tels « la casse, le séné et le syrop de roses pâles » recommandés par Gui Patin (1); il est vrai qu'il y ajoutait « la bonne, la sainte, la divine saignée! »

Tout remède chimique actif est un poison; c'est une affaire de dose ou de mode de préparation. L'antimoine, substance alors mal définie et souvent impure, est resté dans la pratique médicale, mais à l'état de sels bien définis et toujours semblables à eux-mêmes. On l'emploie encore couramment aujourd'hui, sous la forme d'oxyde blanc d'antimoine, dans les affections broncho-pulmonaires des enfants et des adultes, à des doses variant de un à six grammes: sous la forme plus active de tartre stibié ou émétique, à la dose de cinq à dix centigrammes, comme vomitif ou purgatif; même, sous l'influence d'une certaine théorie médicale, qui régnait impérieusement il y a quelque soixante ans, on était arrivé à en faire tolérer jusqu'à soixante centigrammes dans les vingt-quatre heures, dose vingt à trente fois supérieure à celles que l'on peut conjecturer

que contenait le vin émétique, ainsi qu'on va le voir.

Par un retour de fortune, cette substance, qui commençait à être délaissée, s'est révélée récemment, comme un médicament tout-puissant et d'un merveilleux effet dans de graves maladies africaines de l'homme et des animaux, et voici qu'un nouveau Renaudot pourrait récrire de l'Émétique triomphant.

Transcrivons tout d'abord, deux recettes tirées des anciennes pharmacopées de Moyse Charas (1676) et de Nicolas Lémery (1697) pour la préparation du vin antimonial.



Moyse Charas (1618-1698), qui publia en 1672 une « Pharmacopée galénique et chimique » dont un passage est cité dans nos colonnes, concernant les préparations antimoniales. Il se fit surtout connaître par ses travaux sur la Thériaque qu'il prépara solemnellement en présence des magistrats, des médecins de la Cour et des médecins délégués par la Faculté.

CHARAS. — *Vinum Stibiatum, vulgo Emeticum.*
R. Vitri, aut Reguli antimoni, vel si lubet, Croci metallorum, aut Magnesia Opalina subtilissima pulverulenta (trois onces), Vini Hispanici aut vini albi Gallici generosi pintas duae Parisienses, in lagena vitrea simul collocatur, probeque obturato vase, in loco temperato saltem per octiduum maceatur, et sepius agitatur, simulque tandem serventur ut, usque tempore, vinum Clarum Antimonium supernatans, per inclinationem effundit et sumi possit.

LEMERY. — *Vinum emeticum aut stibiatum.*
Recipe. Croci metallorum (trois onces). Vini albi generosi (quatre livres).

On prendra le safran des métaux ou à son défaut du foie d'antimoine bien pulvérisé. On le mettra dans une bouteille de verre, on versera dessus le vin blanc et ayant bouché la bouteille on laissera digérer la matière pendant huit jours, l'agitant souvent, puis on la laissera reposer et on la gardera; on en séparera le vin émétique clair en le versant par inclination quand on voudra s'en servir.

La recette de Lémery est à peu de chose près la traduction de celle de Charas.

Le verre d'antimoine, le régule d'antimoine, le safran des métaux, la magnésie opaline, le foie d'antimoine étaient, comme on le voit, employés indistinctement et cependant il devait

y avoir de notables différences dans les préparations obtenues. Le régule d'antimoine était de l'antimoine à peu près pur, mais comme toutes les autres formes, presque toujours adulteré d'arsenic; aussi servait-il à l'engraissement des porcs dans les premiers temps de son emploi. Il ne pouvait donner au vin quelque propriété que s'il s'était formé à sa surface une faible quantité d'oxyde, lequel était dissous, grâce à l'acide du vin. Le verre d'antimoine était un oxyde d'antimoine sulfuré, d'aspect vitreux et transparent; s'il était moins vitreux et rendu plus ou moins opaque par la présence d'une plus grande quantité de soufre, on le désignait sous le nom de foie d'antimoine. Le safran des métaux était ce même oxyde, lavé et pulvérisé.

Donc, deux conditions pouvaient faire varier dans de notables proportions l'activité du vin émétique: la quantité plus ou moins dosable d'oxyde d'antimoine soluble, la présence d'une plus grande ou plus faible quantité de sel arsenical dans la substance employée.

Mais les pharmacopées de Charas et de Lémery font deux remarques essentielles, qui nous permettent de dire que le vin antimonial ainsi préparé a dû n'avoir des qualités véritablement toxiques, du fait de l'antimoine, que dans des circonstances absolument exceptionnelles.

CHARAS. — On remarquera aussi que la même poudre d'antimoine, sur laquelle le vin a demeuré longtemps et, qui lui a communiqué sa vertu émétique et purgative, est encore en état de communiquer une pareille vertu à du nouveau vin, qui aura été macéré de même avec elle, et qu'après que ce vin a été suffisamment chargé, et qu'il a été employé, la même poudre peut servir plusieurs fois pour le même usage; et que si on a en soi de verser toujours doucement le vin et de ne le prendre que bien clair, on trouvera encore presque tout le même poids de la poudre qu'on avait mis lors de la première macération.

LEMERY. — Si après qu'on aura retiré tout le vin émétique de dessus le marc, on y verse de nouveau vin blanc et qu'on le laisse digérer comme devant, il se fera du vin émétique; on pourra même réitérer à en remettre trois ou quatre fois, le vin se chargera toujours d'assez d'antimoine pour devenir un puissant émétique. Si, par curiosité on fait sécher le safran des métaux

(1) « Je laisse la pluralité des remèdes à ceux qui font la médecine pour le faste et pour la pompe et qui s'entendent avec les apothicaires. Généralement à dit quatre mille fois dans sa vie qu'on ne saurait attraper l'écu blanc des malades si on ne les trompe. Est-ce parler en homme de bien, tel que doit être un médecin? »

L'ANTIMOINE IVSTIFIE ET L'ANTIMOINE TRIOMPHANT O V

Discours Apologetique faisant voir que la Poudre & le Vin Emetique & les autres remèdes tirés de l'Antimoine ne font point veneneux, mais souverains pour guerir la plupart des maladies, qui y font exactement expliquées.

Aux leurs préparations les plus curieuses tant de la Pharmacie, que de la Chymie.

Par M^r. EVSEBE RENAUDOT, Conseiller Médecin du Roy, Docteur Regent en la Faculté de Médecine à Paris.

Est in quibusdam tanta pernicietas, ut innoxius frugibus glande venescatur.



A PARIS,

Chez JEAN HENAVLT, rue S. Jacques, à l'Image saint Raphael. près saint Benoist.

Avec Privilège du Roy, & Approbat. des Docteurs.

Une similitude de la page de titre du livre fameux écrit par Eusebe Renaudot à la gloire de l'antimoine.

III. Les Consultations

Guénaut avait 76 ans en 1662; Hommets, environ 60; Brayer, 58; E. Renaudot, 49 et Vallant 30 à peine. On peut imaginer la consultation. Vallant parle le premier, dit les antécédents, les symptômes observés, la médication employée jusque-là; il émet timidement l'avis de saigner et de purger et s'en réfère, du reste, à la haute expérience de ses éminents confrères. Chacun parle à son tour, par rang d'âge, et disserte sur le cas, rappelant les cas analogues et les médications tentées avec ou sans succès. Hommets, timidement, E. Renaudot, hardiment, proposent le vin émétique; avec Guénaut, c'était une flatterie tout indiquée.

— Maître, reprend Vallant, quand tous ont parlé, donnerons-nous votre vin?

Mais Guénaut :

— Non, mon jeune ami, non; il n'y a pas indication; il y a même contre-indication formelle. M. Pascal est en étié (in tabem lapsus (1)); il a la poi-

(1) Geometra ille Detonvilla, cuius proprium nomen est Paschalis comminendis illis Geometricis theorematibus demonstrandis tanta cum assiduitate et cerebri contentione animum applicuit, intraque tam breve paucorum dierum spatium illi confecit, ut spiritus vitales ferè exhauserit et in tabem lapsus lactis asini potione ac jusculorum refrigerantium usui intemperiem viscerum ac cerebri emendare nunc cogatur. (Lettre d'Ismaël Boulliau à Léopold de Médici, en date du 13 juin 1659, citée par E. Jovy « Pascal inédit » V p. 244). M. Jovy traduit in tabem lapsus par « tombé dans une sorte de langueur ». C'est insuffisant et trop atténué.



A MONSIEUR

G VENAVT DOCTEUR REGENT EN LA FACVLTE DE

Medecine de Paris.



MONSIEUR,

L'Antimoine a esté trop persécuté pour demeurer sans deffence, & se luy suis trop redevable pour ne la pas entreprendre. le m'y sens d'autant plus engagé, que j'ay crû ne pouvoir mieux m'acquiescer de ce que ie vous dois & à la vertu de ce grand remède, que par l'aueu solemnel que ie fais, que sans vous il seroit sans éclat, comme sans vous & sans luy ie serois sans

Première page de la dédicace du livre d'Eusebe Renaudot, adressée à Guénaut, le « Père de l'Antimoine. »

trine étroite; il est affaibli; il souffre violemment du ventre; il ne commence pas une maladie, il l'achève; tout autant de contre-indications au vin émétique. Et c'est pourquoi nous n'avons pas autre chose à faire qu'à le saigner d'abord, puisqu'il a de la fièvre, puis à le purger avec le

séné, pour évacuer la matière peccante, à le saigner de nouveau au pied, si la fièvre persiste, et à le repurger 3 ou 4 fois comme dessus; enfin à le mettre aux eaux minérales. Son état est très grave et il est à peu près certain qu'il ne guérira point; mais du moins nous l'aurons traité selon les règles et nos ennemis ne pourront pas dire que notre vin l'a tué.

En résumé pour vous c'est?...

— C'est... cent livres.

Brayer et Hommets, sans être opposés à l'administration du vin émétique le prescrivaient peu d'eux-mêmes, nous le savons par Gui Patin, qui leur était indulgent; ils se le laissaient le plus souvent imposer par les consultants partisans du vin, tels que Guénaut, Renaudot, Valot; mais ce ne fut pas le cas pour Pascal. Guénaut, le père de l'antimoine, ne le prescrit point et, du 3 juillet au 15 août, il

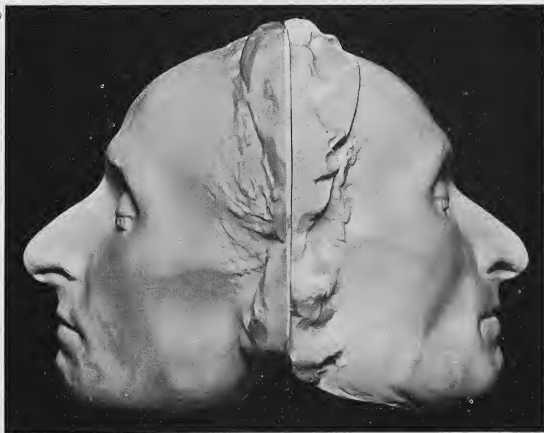
après qu'il aura servi aux infusions et qu'on le pèse, on trouvera qu'il n'aura presque pas diminué de poids.

Or, les anciens apothicaires avaient des balances assez précises pour peser jusqu'au demi-grain faible, c'est-à-dire, environ deux centigrammes.

On peut donc s'assurer que la petite quantité d'oxyde d'antimoine contenue dans le vin émétique a toujours été insuffisante pour provoquer ces accidents véritablement toxiques.

Le seul danger du vin émétique, danger que les médecins du xvi^e siècle et Gui Patin lui-même semblent bien avoir ignoré, était dû à la présence d'un composé arsenical soluble adhérent à la préparation d'antimoine. La remarque de Maurice Raynaud, reste donc exacte :

« Malgré les nombreuses études dont ce médicament avait été l'objet, la science ne possédait alors aucun moyen de s'assurer si les préparations usitées ne contenaient pas d'arsenic, et cette cause d'erreur non soupçonnée explique comment, de très bonne foi, et avec autant de raison, les uns en constataient d'excellents effets et les autres en voyaient résulter de déplorables accidents. »



Masque mortuaire de Pascal photographié sur ses deux faces.

Ce masque fait partie de la belle collection de M. Gazier

n'est nullement question de vin émétique dans les médications qu'a consignées Vallant. Même, à quelque date que l'on veuille placer la lettre d'Eusèbe Renaudot, cette lettre ne dit nullement que l'on a administré ou que l'on doit sûrement administrer à Pascal « nostre vin ». Et si l'n'y avait que cette lettre et la timide consultation d'Hommes, on pourrait nettement conclure, après l'avis formel de Guénaut, qu'on n'a point donné de vin émétique à Pascal. Parfois, cependant, on réservait ce remède pour les cas où tous les autres avaient échoué; Vallant a dû y songer et demander avis sur ce point; c'est ce que les lettres d'Hommes et de Renaudot nous confirment. En attendant une indication plus urgente, après la purgation du 8 août, on donna les eaux de Saint-Myon, selon la consultation de Guénaut.

Mais voilà qu'à su sixième jour de la boisson qui était le 14 août (1), Pascal éprouve cette atroce céphalée qui l'émeut si fort et lui fait pressentir sa mort prochaine. Les médecins, tout en n'en faisant rien paraître à M^r Périer, ne semblent pas avoir méconnu la gravité du symptôme — nous allons en avoir la preuve — et Pascal ayant, à ce moment, demandé une nouvelle consultation, Valot fut mandé.

Antoine Valot avait succédé à Vautier en 1652, dans sa charge de premier médecin du roi, charge qu'il avait payée, dit-on, 30.000 écus au cardinal Mazarin. Né vers 1594, il mourut à Paris le 9 août 1671 et, depuis 1647, il tenait au jour le jour, à l'heure à l'heure, le *Journal de la Santé du Roi*. D'après Maurice Raynaud, ce n'est pas Daquin, mais Valot qui serait le prototype de Tomès. Il était grand partisan de l'antimoine et Gui Patin ne lui a épargné ni les sarcasmes, ni les accusations d'homicide. On connaît la plaisanterie qu'il rapporte *Lettre du 2 juin 1657* : « Valot, surnommé Gargantua, depuis qu'il tua Gargant, intendait des finances, avec son antimoine. » Malgré sa haute situation, qui lui conférait une sorte de principat sur tous les médecins de France, Valot, nous apparaît inférieur en intelligence médicale à Brayer et Guénaut. En sa qualité de premier médecin du roi, il était devenu surintendant du Jardin des Plantes. Au dire de M. Edmond Perrier, ce fut une direction funeste jusqu'à la mort de Chirac en 1732, que celle de ces médecins, et Valot, n'est pas pour faire une exception dans cette liste d'incompétents.

M. Maurice Potel a mis au jour des manuscrits de Vallant une précieuse note inédite : « La médecine que M. Valot ordonna à M. Pascal, le vin et la poudre émétique n'ayant rien fait dans son transport; trois dragmes de senné, le poids de deux escus de la crème de tartre et autant de cristal minéral, mettre cela dans un bouillon ordinaire, le faire bouillir après deux ou trois bouillons et y dissoudre ensuite deux onces de manne et en donner au malade deux ou trois comme cela dans le jour. » (Mss. fr. 17049 f° 65.)

Les deux premières lignes de cette note de Vallant sont pleines d'intérêt. Elles nous donnent le nom du consultant hors de pair, qui fut appelé en dernier lieu. Et à quel autre aurait-on pu songer après avoir pris l'avis de Guénaut, si ce n'est au premier médecin du Roi ?

Ainsi s'explique le scrupule de Pascal rapporté par M^r Périer : « Je crains qu'il n'y ait trop de recherche dans cette demande. »

Un deuxième point qui serait resté douteux, si nous ne connaissions que l'avis écrit d'Eusèbe Renaudot, est acquis par ce texte : On a donné du vin émétique à Pascal; on lui a même donné « le vin et la poudre », c'est-à-dire un vin trouble; mais comme cette administration n'a été suivie d'aucun effet, nous sommes assurés qu'on l'a donné en lavement, comme du reste, il était recommandé de le faire dans les cas d'apoplexie. « On le donne aussi en lavement dans les mêmes cas d'apoplexie, à la dose d'une ou deux onces et pour lors on le demande trouble, c'est-à-dire qu'il faut secouer la bouteille avant de la verser » (1).

Une troisième notion nous est donnée par cette note, c'est que les médecins de Pascal que M^r Périer nous présente comme absolument rassurés, n'avaient point méconnu le terrible symptôme de cette « extraordinaire douleur de

pondérant. On a pu agiter la question de savoir si l'on devait donner le vin émétique et comment ne l'aurait-on pas fait avec des consultants tels que Guénaut et E. Renaudot? On l'a agité certainement, ne serait-ce que par politesse; mais, pour Guénaut il y avait contre-indication à l'emploi du vin stibé, car lui, qui en donna à sa propre fille, n'aurait pas hésité à en donner à Pascal, si l'état de ce malade ne s'y était formellement opposé. Guénaut avait 76 ans, c'est l'âge de la sagesse pour un médecin ou jamais. Ces contre-indications nous sont données dans la Pharmacopée de Charas : « On doit observer qu'il (le vin antimonie) est beaucoup plus propre aux personnes remplies d'humeurs qu'à celles qui en sont vuides et qu'il vaut mieux le donner dès le commencement que d'attendre la fin des maladies et le temps auxquelles forces sont par trop diminuées... On ne doit pas donner le vin émétique aux personnes qui ont la poitrine étroite... ni lorsqu'on craint quelque inflammation dans les viscères. »

Or, Pascal était étique et dans un état de dépression progressive depuis 1658, c'est-à-dire depuis quatre ans, et cette affreuse colique de la fin lui enlevait son dernier ressort. Il y avait contre-indication formelle et Guénaut n'a pas cru pouvoir passer outre.

Mais lorsque Valot fut appelé, presque *in extremis*, on avait épuisé tous les moyens indiqués par Guénaut, — même le moyen héroïque des eaux!! — Que faire en présence de ce « transport » au cerveau? Un dernier essai restait à tenter : le vin émétique trouble en lavement : Valot donna le vin trouble, « le vin et la poudre ». Heureusement pour la mémoire de ce médecin, le remède « n'a rien fait », consigne Vallant.

* *

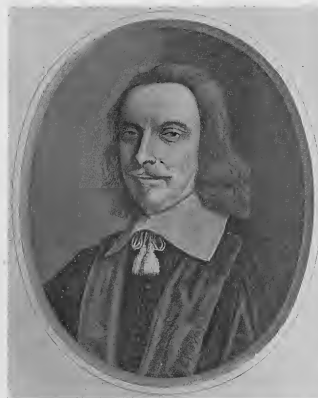
M. Jovy et ceux qu'il aurait émus son opinion sur la mort de Pascal, empoisonné par le vin émétique, se peuvent rassurer. Ils peuvent conclure avec nous que :

Les accidents attribuables au vin émétique ont dû être, en général, excessivement rares, aussi rares que Gui Patin les a dits fréquents.

On n'a donné du vin émétique à Pascal qu'une fois, le 15 ou le 16 août, et non par la bouche. Le philosophe a bien succombé, le 19 août 1662, aux accidents encéphalo-méninges que nous avons dits, dernier terme d'une tuberculose datant de l'enfance.

La tuberculose paraît avoir été la maladie dominante de cette famille. Antoinette Begon, mère de Pascal, Blaise Pascal, et sa sœur Jacqueline, Jacqueline Périer, Marguerite Périer, Blaise Périer, ses neveu et nièces, sans parler des enfants morts en bas âge, furent victimes du fléau tuberculeux; pour Blaise Pascal et Marguerite Périer la chose est maintenant hors de doute; pour les autres membres de cette famille, les probabilités touchent à la certitude.

L'étiquette de tuberculeux n'a rien qui puisse diminuer le pur génie de Pascal dans l'histoire des lettrés. Les toxines tuberculeuses ne seraient-elles pas excitatrices de l'activité des cellules cérébrales? Les grandes figures de Calvin, de Richelieu, de Molière, de Spinoza, de Watteau, de Mozart, de Chopin, de Bichat, de Laënnec, probablement aussi celles de Raphaël, de Descartes, de Pergolèse, de Chateaubriand se placent à côté de celle de Pascal pour grossir le nombre des tuberculeux de génie.



Antoine Vallot, premier médecin du roi, qui fut appelé en consultation auprès de Pascal. (D'après Philippe de Champeaux)

tête » (2) et qu'ils avaient nettement reconnu « le transport » au cerveau, et cela nous permet de garder une bonne opinion de leur sens clinique.

En résumé :

Suivant toutes les probabilités, les folios 110, 113 du Ms. 17.054 et les deux lettres des folios 350, 351 du Ms. 17.053 de Vallant ont trait à la période de la maladie de Pascal comprise entre le 3 juillet et le 14 août 1662.

Brayer, Guénaut, Hommes et Renaudot, ensemble ou séparément réunis à Vallant, ont été à quelques nuances près du même avis. D'après ces avis conformes, Pascal a été selon toutes les règles, saigné, purgé, resaigné, purgé, la colique durant, il fallait de haute lutte expulser l'humeur peccante.

L'avis de Guénaut fut comme de juste pré-

(1) Les Formules de médicaments usitées dans les divers hôpitaux de Paris. A Paris chez Méguignon l'aîné (cité par E. Jovy).

(2) « On ne sent pas mon mal, on y sera trompé; ma douleur de tête a quelque chose de fort extraordinaire ». (Vie de Pascal, par M^r Périer.)

CHLORO-CALCION

Solution titrée de Chlorure de Calcium chimiquement pur, stabilisé, exempt d'Hypochlorites et d'HCl libre. — 40 gouttes = 1 gr. de CaCl_2 pur. (20 à 40 gouttes matin et soir dans un peu d'eau sucrée).

Le Chlorure de Calcium a un goût désagréable à la fois salé et amer; il s'altère en moins de 24 heures à l'air libre (« favellisation », apparition d'hypochlorites et d'HCl); **CHLORO-CALCION** est agréable et indécomposable. C'est le plus assimilable des sels de chaux (chaux digérée), donc le meilleur recalcifient. Il possède en outre au plus haut degré les propriétés spéciales et si remarquables du Chlorure de Calcium.

1. Recalcification.

CHLORO-CALCION est le recalCIFiant physiologique type. Les recalCIFiants usuels sont très peu assimilables. Ils doivent d'abord être transformés par l'HCl du suc gastrique en Chlorure de Calcium. Le mieux est donc d'administrer ce sel. HCl du suc gastrique est en effet utile à la digestion, surtout chez les tuberculeux où il est si souvent en déficit.

Tuberculose, Lymphatisme.

Rachitisme, Croissance.

Fractures (Consolidation rapide).

La Femme enceinte ou la Nourrice se décalcifie au profit de l'enfant qu'elles portent ou allaitent. La Grossesse est une cause d'auto-intoxication. Or CaCl_2 recalCIFie (c'est de la chaux quasi digérée), désintoxique (il supplée la fonction thyroïdienne).

Grossesse, Allaitement.

Eclampsie, Vomissements, Albuminurie.

Déminéralisation, Tuberculisation.

2. Indications spéciales.

Arthus et Pagès, Carnot, nous ont montré que la présence de CaCl_2 dans le sang en quantité suffisante est un des facteurs essentiels de la coagulation. CaCl_2 étant un sel de chaux déjà " digéré " passe directement dans le sang. D'où indications dans :

Hémorragies, Maladies du sang.

Hémophilie, Purpura, Scorbut.

(CaCl_2 augmente la résistance globulaire).

Chlorose, Anémie.

Il ne suffit pas d'apporter aux globules sanguins du fer, du manganèse... il faut surtout rendre au sérum la chaux qui lui manque pour permettre aux globules la vie et l'activité.

Dans les **Auto-intoxications**, le **Neuro-Arthritisme**, il y a bouleversement du métabolisme du Calcium, diminution de la teneur en chaux du sang et des humeurs, " hypocalcémie ". D'où indication de l'emploi de **CHLORO-CALCION** dans :

Urticaire, Accidents sériques (Anaphylaxie).

Asthme, Rhume des foins.

Albuminurie, Œdèmes bronchiques.

COLLECTION IN-4° LAROUSSE

Souscrivez avant le 15 janvier

HISTOIRE de FRANCE
CONTEMPORAINE

1871-1913

Ce magnifique ouvrage fait suite à l'*Histoire de France illustrée*, des origines à 1871, publiée par la Librairie Larousse avec un si grand succès. Conçu dans un esprit de haute impartialité, admirablement documenté, merveilleusement illustré et contenant de superbes planches en noir et en couleurs, il présente le tableau le plus large et le plus vivant de notre activité nationale durant ces quarante-trois dernières années, enlevant non seulement l'évolution politique, économique et sociale, mais encore l'évolution littéraire, artistique et scientifique.

L'*Histoire de France contemporaine* comprendra environ 26 fascicules à 80 cent et formera un magnifique volume gr. in-4° (36 x 26), imprimé sur papier couché et illustré de 700 gravures, 60 planches en noir et 12 superbes planches en couleurs. Il paraîtra en fascicule tous les 15 jours.

PRIX DE FAVEUR JUSQU'AU 15 JANVIER

En un volume broché, livrable à l'achèvement... 27 fr.
En un vol. relié demi-chagrin, livrable à l'achèvement... 33 fr.
Payable 5 fr. par trimestre (se comptant en souscr. 10^{fr.}).



Demander le prospectus spécimen.

BULLETIN DE COMMANDE
valable seulement jusqu'au 15 janvier 1914

à adresser avant cette date à son libraire ou à la
LIBRAIRIE LAROUSSE, 13-17, rue Montparnasse, Paris

Veuillez m'inscrire pour un exemplaire de l'*Histoire de France contemporaine*, au prix de faveur de 27 fr. broché — 33 fr. relié, que je payerai par traites trimestrielles de 5 fr., la 1^{re} le 5 du mois prochain (1) — au comptant en souscrivant (ce-jeu-jeu le montant total moins 10 %). (Indiquer les mots dont il ne doit pas être tenu compte.)
L'ouvrage devra me parvenir franco à l'achèvement.

Nom, qualité et adresse.....

L..... 191
(à découper)

SIGNATURE :

(1) Conditions valables seulement pour France,
Algérie, Tunisie, Alsace-Lorraine, Belgique, Suisse.



Produits médicaux inoffensifs

POUR LA TOILETTE DU VISAGE;

particulièrement indiqués dans les cas de dermatose
ou de délicatesse de la peau



Littérature et Échantillons : 21, Faub° Montmartre, Paris

Voir également les Primes d'ÆSCULAPE page 1.



LE VÉGÉTARISME ET LA VIE
INTELLECTUELLE ET MORALE

La vaillante revue Hygie, qui mène le bon combat pour le végétarisme, publie un excellent résumé de la conférence donnée il y a quelques mois par M. J. Roux, à la Société végétarienne de France.

Pour traiter son sujet, M. Roux, écartant toute idée spéculative, s'en est tenu aux faits, ceux-ci n'étant pas susceptibles de se contredire comme il arrive souvent avec les exposés théoriques.

Par les faits, donc, il a démontré que l'influence du physique sur le moral existait tout aussi bien que son contraire, la réaction du moral sur le physique.

Le calme, dont le besoin est si grandement nécessaire pour jouer utilement son rôle dans la vie, est compromis par les difficultés que nous rencontrons dans nos relations, nos études ou nos affaires, et les ennuis que nous pouvons éprouver nous enlèvent notre énergie et nous affaiblissent.

Les émotions provoquent le rire, les larmes, les cris, elles donnent le frisson et altèrent, si l'on ne peut s'en rendre maître, la vie même de l'organisme qui n'est pas construit pour résister à des vibrations d'une intensité trop forte.

On meurt de joie comme on meurt de peine; il est donc nécessaire d'éviter, quand on le peut, les émotions fortes qui dépriment et d'en atténuer les fâcheux effets, si on les ressent, par une confiance inébranlable, à laquelle donne naissance l'énergie morale dont on dispose.

En un mot, il faut faire en sorte de conserver le plus parfait équilibre, rester maître de soi dans toutes les circonstances, et savoir que le surmenage paralyse le travail intellectuel, que la maladie

affaiblit et rend mélancolique, et qu'avéc l'âge nous possédons le plus grand des biens, la joie de vivre et le bonheur.

L'explication de ces phénomènes est tout entière dans l'idée qu'on se fait de la nature de l'homme.

Pour les matérialistes qui n'admettent pas l'existence de l'âme, l'influence du physique sur le moral a une action immédiate.

Les spiritualistes, plus réfléchis, sachant qu'on ne retire rien d'un organisme défectueux, s'efforcent d'en faire un instrument serviable.

Platon, Bossuet, Descartes ont établi la relation étroite qui existe entre l'état corporel et la nature intellectuelle et morale de l'homme.

L'âme a toujours la possibilité de ne pas céder à une excitation extérieure; elle peut arrêter le geste d'impétuosité et la réponse inévitable de notre nature

à la provocation dont elle est l'objet.

La contrainte qu'on a le pouvoir d'exercer

n'est qu'une question de volonté, et c'est ainsi que chez les enfants, à l'énergie débordante retenue pendant les heures de classe, on voit succéder un relâchement bruyant et désordonné au moment de la récréation.

L'empire sur soi-même est donc une chose qui peut s'exercer, et qui s'exercera d'autant mieux qu'on aura développé sa volonté et réduit au minimum les

causes qui viennent entraver sa manifestation.

L'altruisme facilite grandement le contrôle de notre nature; les exemples qu'on en pourrait citer sont innombrables : une maîtresse de maison, même souffrante, reste gracieuse pour recevoir ses visiteurs. Les personnes qui veillent des malades, par un effort de volonté, entretiennent le calme et la paix qu'ils savent leur être favorable.

Il est donc bien visible que l'exercice de la volonté, qui est peut-être la plus haute des facultés humaines, est absolument indépendante de l'alimentation et n'a rien à faire directement avec le végétarisme; la preuve en est qu'on a vu, récemment encore, des natures perverses, comme Bonnot, Garnier et autres, s'imposer une règle d'ascétisme dont ils se montraient très fiers.

Il n'en ressort pas moins qu'une alimentation végétarienne bien comprise rend d'immenses services et qu'elle a les plus heureux effets sur l'intelligence et la volonté, en entretenant la vigueur du corps et en lui évitant ces excitations malsaines qui le sollicitent et auxquelles cèdent facilement les natures faibles. L'alimentation n'est donc pas un facteur négligeable quand on le considère à ce point de vue.

La science véritable, il faut se le rappeler, ne peut être limitée à des séries d'hypothèses qui se succèdent et se démontrent avec rapidité, elle est la connaissance du vrai, une connaissance des plus difficiles à acquérir, en raison de l'extrême complexité de la nature; aussi, pourrions-nous dire qu'il n'y a pas de vérités immuables et qu'il est prudent d'accueillir avec une certaine réserve ce qui nous est offert sous une forme équivalente à celle des tablettes ou pilules Berthelot.



Charles Patin « le beau Carotus », docteur en médecine de la Faculté de Paris, fils de Guy Patin, godfroid d'Honnets.

Dépilatoire Hospitalier

DISSOUT LE POIL COMME L'EAU DISSOUT LE SUCRE

Indications

Poils disgracieux du visage ou du corps (moustache féminine, favoris, etc...).

Remplace le rasoir pour rendre nettes et glabres les régions où doit trancher le bistouri.

Avantages

Seul dépilatoire scientifique.

Inoffensif (ne contient ni chaux vive, ni arsenic, ni acétate de thallium).

Ni douleur, ni rougeur, ni irritation cutanée.

Dissout le cheveu ou le poil en 3 minutes.

Dissout jusqu'à la racine.

Le poil repart parfaitement après une première application; puis la repousse se fait de plus en plus lente, de plus en plus grêle, de plus en plus pâle à la suite des applications successives : plus de repousse à la longue (atrophie de la papille pileuse que le Dépilatoire a pénétrée, "mordue", lésée).

Préparé par M. Chantereau, ancien interne des Hôpitaux de Paris, lauréat de l'Assistance Publique (1^{er} prix des Hôpitaux, 1905), pharmacien de 1^{re} classe, 8, rue de Constantinople, Paris.

PRIX FRANCO. — Pour le visage : au Public 12 fr., aux Médecins 9 fr. 50
Pour le corps : — 20 fr., — 16 fr.

C'est pourquoi M. Roux montre une préférence marquée pour les faits que chacun peut examiner, discuter, juger, et qu'il estime comme le meilleur des arguments l'existence incontestable des milliers de membres des sociétés végétales, des millions d'hommes vivant sur notre globe sans manger de viande, et la preuve à nous donnée que le végétarisme a été pratiqué de tout temps par des individualités humaines élevées, dont la grande intelligence et la haute moralité ne sauraient être discutées.

Nous ne rapporterons pas les nombreuses citations qu'a faites le conférencier à l'appui de sa thèse, il nous suffira d'en résumer quelques-unes :

Porphyre, dans son *Traité d'abstinence de la viande*, expose que la situation de l'âme influe sur la santé autant que la diète. Visant, avant tout, au développement de l'âme, il abandonne même l'idée que cette abstinence pourrait occasionner une diminution d'énergie qui importe peu, suivant lui, à un philosophe ou un contemplateur. L'abstinence des viandes, dit-il, entretient la santé, et chacun devrait limiter sa nourriture aux choses inanimées; les gens simples n'en viennent rien aux autres et ne songent point à faire la guerre. Ceux qui savent se contenter de peu ont un avantage, souvent insoupçonné, sur ceux qui ont des besoins.

Épicure a dit, et nous pouvons le croire, qu'il faut craindre surtout ce qu'on aime le mieux.

D'autres citations, des faits rappelés sur la vie des peuples d'autrefois, il ressort que beaucoup d'entre eux ne tuaient aucun être animé pour le manger et

nous apparaissent, sous cet aspect, meilleurs que nous le sommes à notre époque de progrès.

Les Perses, les Indiens, les classes sacerdotales, ne consomment, pour se nourrir, que des fruits, du riz, du lait caillé, et aujourd'hui encore les brahmanes sont végétariens.

Les bonzes japonais ne mangent d'aucun animal, une loi sévère les aurait punis de mort s'ils avaient été pris en défaut. Il fut même une époque où tous les Japonais étaient astreints à pareille règle et ces usages, qui ont une tendance à se perdre à nos jours, nous les retrouvons chez d'autres peuples orientaux, entre autres au Tonkin, en Cochinchine, etc.

Pythagore s'abstenait de viande et la

défendait à ses disciples, en considération de ce que les animaux, comme les hommes, ont une âme, et pour la raison que

l'esprit, ainsi plus libre, est mieux apte à étudier les enseignements divins.

Platon, Zénon, et tous ceux qui appartenaient à l'École pythagoricienne ont enseigné également l'abstinence de chair animale.

Pour bien vivre, disait-on, il faut avoir la couleur des morts. Les stoïciens et les épicuriens soutenaient qu'on peut tuer les animaux et en manger la chair, mais qu'elle reste interdite à tous ceux qui s'occupent de philosophie et ont l'âme pieuse, car si la viande est interdite à tous

fortifie le corps, elle appesantit plus sûrement encore l'esprit.

Les philosophes anciens, ajoute M. Roux, étaient orgueilleux de leurs connaissances

et jugeaient le vulgaire indigne de la sagesse, aussi tendit-il à établir à ce sujet une différence entre leur enseignement, qui s'adressait uniquement à l'intellect, et la diffusion des mêmes idées poursuivies par les Pères de l'Église durant les premiers siècles de l'ère chrétienne.

Saint Clément d'Alexandrie, comme Notre Seigneur Jésus-Christ, s'abstenait de chair et de vin, disant que ces aliments envoient au cerveau des vapeurs qui embrument l'esprit. Origène et tous les autres Pères de l'Église, pendant quatre siècles, ont pratiqué le végétarisme.

Dans les monastères où se réfugiaient ceux qui voulaient mener une vie supérieure, et que l'on comptait par centaines de mille au moyen âge, vivaient de cette même vie simple et frugale dont la chair animale était exclue. Ces exemples nombreux que nous rappelons aujourd'hui n'ont pas été donnés pour les besoins de notre cause, ces hommes ne visaient à rien autre qu'à une vie meilleure et c'est pour en faciliter l'accès qu'ils se soumettaient à des règles sévères, dont finalement leur santé bénéficiait.

Pour nous, ils sont des faits qu'on ne saurait nier et qui s'imposent à l'attention de ceux encore incertains; on ne saurait trop le redire : le ventre trop chargé gêne sur l'esprit.

Saint Jérôme se méfiait même des légumineuses, redoutant leur excitation.

Mabillon s'est élevé contre le relâchement de certaines règles de la vie monastique qui, cependant, avaient donné la preuve de leur raison d'être, et nous re retiendrons que c'est parmi les ordres religieux les plus soumis à leur rigueur comme ceux des Chartreux et des Domi-



Cliché du Correspondant médical
Eisen. — Myrrha, à demi transformée en arbre
vient de donner le jour à Adonis.

AFFECTIONS NERVEUSES DOULEURS INSOMNIES

Comprimés HYPNASE VERGELOT

Adultes { 2 comprimés en se couchant.
1 ou 2 au moment des crises.

Enfants : 1 comprimé par jour.

Littér. et échantil. surdemande E. VERGELOT 163 r. de Flandre, PARIS

ASSOCIATION DES FERMENTS AUX HYPNOTIQUES ABSENCE TOTALE DE BROMURE

nicaïns, entre autres, qu'on a rencontré le plus de centenaires. Gleizès et Bonnejoy ont écrit que le végétarisme est une caractéristique des saints.

Cornaro, Franklin, Lamartine, ont été des végétariens.

Michelet a professé l'utilité du végétarisme, sans le pratiquer peut-être lui-même. Pour lui, l'éveil des sens est provoqué par un régime grossier; ce qu'a exprimé sous une autre forme Gleizès, en disant que le régime des herbes développe la pureté, la beauté et la vertu.

Fénelon et Bossuet se sont également prononcés en faveur du végétarisme qui, mieux que tout autre régime, facilite le développement de l'intelligence.

La valeur du végétarisme n'est pas à considérer uniquement comme l'opinion d'une élite spirituelle ou intellectuelle, elle est un fait que tous les observateurs ont pu et peuvent constater. Des voyageurs ont rapporté les différences existantes entre les populations qu'ils ont été à même de connaître et comparer, en dehors des nations civilisées : Au Congo le père Beauché a signalé la sauvagerie de certaines peuplades carnivores qui vont jusqu'à déferer les morts et manger les enfants, alors que d'autres, vivant de maïs, sont sociables, hospitalières et naturellement portées à aider les blancs.

La beauté de la forme et la robustesse des végétariens africains ont été, de même, remarquées et notées.

Le Dr Bonnejoy considérait le sang nourricier de l'organisme et du cerveau comme plus pur chez les hommes ne se nourrissant pas de viande, et pour lui cette constatation avait une grande importance, le dédicat organe cérébral ayant la haute fonction de relier l'âme au corps.

Selon lui le végétarisme ne doit pas seulement exclure la chair animale de l'alimentation, il exige aussi la suppression de l'alcool, narcotique qui intoxique le cerveau, et le tabac qui en envahit et paralyse les cellules.

De plus le végétarisme diminue l'acide urique qui entrave la circulation sanguine dans les capillaires et prive ainsi nos organes les plus précieux de leur élément nourricier.

Chez les animaux, dit M. Roux, l'influence du végétarisme se remarque, et les plus serviables, les animaux de traits, comme les plus intelligents, sont tous herbivores.

L'expérience a prouvé, en outre, la réalité de cette influence, car le végétarisme imposé aux carnivores les adoucit, et dans les ménageries on n'est pas sans utiliser ce secret pour dompter plus aisément les animaux qu'on veut faire travailler en public.

On pourrait multiplier à l'infini les citations, apporter encore et encore des arguments et des faits qui s'imposent et ne peuvent se discuter; tous prouveraient que le végétarisme n'est pas un régime alimentaire que doivent rejeter les intellectuels et, si quelque doute subsistait, nous pourrions inviter nos contradicteurs à plonger leur regard dans les rangs des végétariens de notre époque, ils verraient alors se détacher des Le-fèvre, des Fauvel, des Pascual, pour ne citer que les plus connus, d'entre nous, dont la haute intelligence, jointe à la vigueur physique, prouverait, surabondamment que nous n'avons pas à craindre d'être placés dans des et que le végétarisme, loin de dégrader la vie intellectuelle et morale, en facilite le développement en ouvrant devant nous

des horizons toujours plus vastes.
J. M.

LA FOIRE AUX CHEVEUX DE LIMOGES

La mode actuelle de coiffure exige l'usage de postiches, plus que jamais. Les chevelures européennes deviennent moins abondantes sur le marché. On fait appel aux nattes des chinois, mais le cheveu chinois est relativement peu estimé.

Voilà de curieux détails sur l'industrie capillaire qui, par bien des points, touche à l'hygiène. Nous, les empruntons aux *Archives d'anthropologie criminelle*.

Ce curieux marché se tient en cette ville chaque année les 23, 24 et 25 juin.

Tous les marchands de chevelures et les représentants des grandes maisons de coiffures de France, et même de l'étranger, s'y donnent rendez-vous. Il en vient de Paris, de Bordeaux, de Lyon; il en vient de Berlin, il en vient d'Italie, et pendant les trois jours de la foire, on passe et l'on soupèse les nattes blondes et brunes. On examine avec intérêt les chevelures blanches, plus rares, celles-là, et qui avec les rousses atteignent les prix les plus élevés, de 300 à 350 francs le kilogramme; puis les cours s'établissent.

On cite une maison de Paris qui acheta en juin dernier à Limoges 85 kilos, de « coupes » de différentes nuances, qu'elle paya de 120 à 130 francs le kilogramme, prix moyen des chevelures de foire dans nos contrées.

A cette vente, 800 kilogrammes de cheveu, sur 1.000 environ qui étaient mis en vente, ont atteint le prix de 150 francs le kilogramme; ces chiffres montrent l'importance des affaires qui se traitent chaque année sur le « marché de la Saint-Jean » de Limoges, dit la foire aux cheveux.



Eisen. — Les Nymphes découvrent à Diane la grossesse de Callisto qu'elle s'efforce de cacher.
Nudo petit cum corpore erem, Attonite, manibus utrumq. volenti, Diane a compis et chasse la malheureuse.

conditions d'infériorité tarisme, loin de dégrader la vie intellectuelle et morale, en facilite le développement en ouvrant devant nous

TUBERCULOSE · LYMPHATISME · ANÉMIE · TUBERCULOSE

TRICALCINE

TRAITEMENT DE LA TUBERCULOSE

LA RÉCALCIFICATION

Ne peut être ASSURÉE
d'une façon CERTAINE
et PRATIQUE

QUE PAR LA TRICALCINE
À BASE DE SELS CALCIFIQUES RENDUS ASSIMILABLES
EN POUDRE · COMPRIMÉS · GRANULÉS · CACHETS

LA TRICALCINE EST VENDUE

TRICALCINE PURE

TRICALCINE MÉTHYLARSINÉE

TRICALCINE ADRENALINÉE

POUDRE · COMPRIMÉS · GRANULÉS · CACHETS
40/50 le flacon pour 30 jours de traitement
ou la Boîte de 60 cachets.

en CACHETS seulement dosés exactement à
0/50 le flacon pour 30 jours de traitement
ou la Boîte de 60 cachets.

en CACHETS seulement dosés exactement à
3 gouttes de solution d'ADRENALINE par milligramme
par cachet. 6/10 la Boîte de 60 cachets.

Echantillons et Littérature sur demande · LABORATOIRE DES PRODUITS SCIENTIA-PARIS 10, Rue Fromentin

CARIE DENTAIRE · TROUBLES DE DENTITION · DIABÈTE

SCROFULOSE · RACHITISME · CROISSANCE

TUBERCULOSE · NERVEUSE · DYSPESIE



LA FOLIE DE NIETZSCHE

On peut bien, dit le Dr M. Genty, sans risquer le reproche de voir de la folie partout, admettre que Nietzsche, avant tout son génie, fut un pauvre fou, au moins dans la dernière période de sa carrière d'écrivain. A défaut d'autres documents, les lettres inédites de Nietzsche à Strindberg que M. K. Streckert vient de publier dans la *Revue* (1) suffiraient à nous le prouver.

Les dernières notamment, celles que le malheureux philosophe signe: Nietzsche César, le Crucifié, ne peuvent laisser aucun doute. Elles marquent le progrès lent de cette folie qui lui fait croire à sa passion et à sa mission dans la monde; mais elles ne nous apprennent rien de nouveau. Par d'autres lettres à Burckardt, à M. de Seydlitz, nous savions déjà qu'au moment où Nietzsche a écrit le plus fameux de ses livres, au moment où il a proclamé la « Morale des Maîtres », invoqué l'avenement du « surhomme » et renouvelé la vieille doctrine pythagoricienne de la « Grande année », le malheureux était déjà fou, mais positivement, matériellement fou. Il présentait à un degré extraordinaire les signes les plus typiques de la manie des grandeurs et de la manie des persécutions; et bien avant la crise suprême, où sa raison a définitivement sombré, un bouleversement complet s'était produit en

lui qui avait eu pour résultat de déplacer le point de vue de sa pensée, pour concentrer celle-ci tout entière sur lui-même. « Venez me voir à Sorrente, écrivait-il à M. de Seydlitz en 1877, vous trouverez un

homme très sensible et qui n'a pas une bien haute opinion de lui. » Quelques années plus tard, le même homme engageait son ami à aller en pèlerinage à Rapallo, « ce lieu sacré où est né le livre des livres,

Zarathustra. » Il écrivait à M. de Seydlitz: « Entre nous, soit-il dit, il n'est pas impossible que je sois le premier philosophe de ce temps, et que je constitue un lien décisif et même décisif qui relie l'un à l'autre deux milliers d'années. » Passant Florence dans l'automne de 1885, il racontait qu'il avait vu un astronome italien qui savait par cœur son *Human, trop Human*. Une autre fois, il se demandait « quelle Sibérie assez terrible l'Europe allait pouvoir inventer » pour l'y exiler.

Point n'est besoin de voir de la folie partout pour en voir dans cette malade hypertrophie de la personnalité. Et bien que les phrases qu'on vient de lire datent, pour la plupart, des trois dernières années de la carrière de Nietzsche, qui sont d'ailleurs celles où il a écrit la *Genéalogie de la morale*, le *Cas Wagner*, le *Crépuscule des faux dieux*, l'*Antichrist* et une partie de *Zarathustra*, on ne tarde pas à s'apercevoir que cette folie existait déjà en germe, chez le poète-philosophe, plusieurs années auparavant. Sans aller jusqu'à prétendre, comme M. Max Nordau (2) et Mœbius, que les *Origines de la Tragédie* et les *Considérations inactuelles* sont l'œuvre d'un fou, on peut bien admettre avec le Dr Michaut (3) que lorsque Nietzsche écrivait *Aurore*, la maladie commençait déjà son œuvre destructive. Dans l'étude publiée par

Martin de Vos. — *Phlegmaticus*.

Cité par le Correspondant médical.

Martin de Vos figure ici le « tempérament phlegmatique ». Le phlegmatique n'a plus de saveur. Son visage est « humide », il a du dégoût, il se laisse envahir par une lente paresse; une torpeur invincible pèse sur lui, et, après une poltrerie fatigante, ses membres engorgés d'humour. On retrouve dans toute cette description, dit le Dr Nass, le caractère du neurasthénique, toujours las, sans goût pour l'action, sans appétit. On mettrait jadis cet état morbide au compte des humeurs; suivant que celle-ci étaient trop abondantes ou trop rares, il en résultait l'humidité du corps ou le sécheresse.

(1) 11^{er} avril 1913.

(2) Dégénérescence, t. II.

(3) Clinique chirurgicale, 1913.

SEL DE HUNT

Alcalin
Type

Spécialement adapté à la Thérapeutique Gastrique

Dyspepsies, Gastralgies

Action sûre, Absorption agréable, Innocuité absolue

LABORATOIRE ALPH. BRUNOT, 16, rue de Boulainvilliers, Paris

SOLUTIONS HENRY MURE

Biphosphate de Chaux arsénisé — Chlorhydrate-Phosphate de Chaux arsénisé

Chlorhydrate-Phosphate de Chaux arsénisé et arsénisé (LITRE : 5 FR.; DEMI-LITRE : 3 FRANCS)

PHITISIE (1^{re} et 2^e périodes) — RACHITISME
ENGORGEMENTS GANGLIONNAIRES ET DES ARTICULATIONS
MALADIES DES OS ET DE LA PEAU
CACHEXIES SCROFULIQUES ET PALUDENNES
ÉPUISEMENT NERVEUX — INAPPÉTENCE — DIABÈTE

Le Biphosphate et le Chlorhydrate-Phosphate arsénisé H. Mure produisent des effets remarquables chez les phitiques atteints de dyspepsie et dans la chlorose. Sous leur influence, la toux et l'oppression diminuent, l'appétit augmente les forces reviennent.

LITRE : 4 FR.; DEMI-LITRE : 2 FR. 50

AVANTAGES PRINCIPAUX

sur les Solutions similaires

1^{er} Emploi d'un Phosphate monoclinal cristallisé, d'une pureté absolue, permettant un dosage rigoureux, difficile à établir avec les phosphates mélangés du commerce, qui doivent leur extrême activité à un excès d'acide sulfurique toujours nuisible à l'assimilation;
2^o Inaltérabilité absolue obtenue par un procédé de stérilisation d'une innocuité parfaite;
3^o Administration facile par cuillerées dans un peu d'eau vineuse ou sucrée au milieu des repas;
4^o Traitement phosphaté le plus sûr et le moins coûteux dans les affections chroniques. (Chaque cuillerée à bouche contient 1 gramme de Sel, 1 milligramme d'arséniate de Soude et 10 centigrammes de Créosote de Hêtre pur).

Noter. — Dans les cas où l'état de la muqueuse et la créosote ne seraient pas indiqués, MM. les Docteurs pourront prescrire les mêmes solutions H. MURE non arsénisées. LITRE : 3 FR.

Dépôt général : PH^{ie} H. MURE, à PONT-SAINT-ESPIRIT (Gard)

A. GAZAGNE, Gendre et Successeur

AFFECTIONS BRONCHO-PULMONAIRES

Grippe, Scarlatine, Rachiisme

SOLUTION
PAUTAUBERGE

ou chlorhydrate-phosphate de chaux créosoté

LA MIEUX TOLÉRÉE DES PRÉPARATIONS CRÉOSOTÉES

Par l'action antiseptique qu'elle exerce à la fois sur les voies digestives « pulmonaires et par les éléments minéraux qu'elle fournit au système osseux et à la cellule, la SOLUTION PATAUBERGE est le médicament de choix de la bronchite chronique et de la tuberculose, et le remède le mieux indiqué pour obtenir la reconstitution physiologique dans les maladies paratuberculeuses.

L. PATAUBERGE, Courbevoie-Paris, 10, boulevard

FABRICANTS D'INSTRUMENTS DE CHIRURGIE,
DE PRÉCISION, APPAREILS ORTHOPÉDIQUES

LUER (F.) et Docteur W. WULFING-
(LUER), 104, boul. Saint-Germain, Paris.
Tél. 813-90.

Fabricate d'instruments de Chirurgie et d'appareils de Médecine.
HUI GRANDS PRIS.

Catalogue sur demande : 1^o Spécial pour l'ophtalmologie (1901); 2^o Spécial pour l'oto-rhino-laryngologie, l'otologie-trachéobronchoscopie (1911); 3^o pour la Chirurgie générale (1904).

THERMOTHÉRAPIE, appareils du Dr Miramon de la Roquette, pour la pratique médicale courante.

Air chaud; Lumière.

Helmeich, constructeur, fournisseur des hôpitaux, à Nancy.

COGIT (E.) et C^{ie}, boul. St-Michel, 36.
Paris. Tél. 612-20.

Constructeur d'Instruments et Appareils pour les Sciences.
Fournisseurs généraux pour Bactériologie et Micrographie.

Dépôt pour la France des Microscopes et des Jumelles à prismes E. Leitz.

WICKHAM, ancien externe des Hôpitaux de Paris, Hors concours. Mémoire du Jury, 15, rue de la Banque, Paris. Tél. 270-55.

FABRIQUE DE BANDAGES HERNIAIRES. — Appareils à piles, orthopédiques, légers, confortables, d'une robustesse et d'une sécurité absolues. Le principe mécanique qui préside à leur construction leur donne une supériorité incontestable.

Contention partielle, souvent guérison.

M^{me} Ferster-Nietzsche, on découvre que tout au long de sa vie, des que Nietzsche s'attachait à un homme ou à une doctrine, son premier soin était de protester contre tous ceux qui, avant lui, s'y étaient attachés. Philologue, il ne cesse point d'affirmer que lui seul s'entend à la philologie. Admirateur de Schopenhauer, il n'admet pas que personne ait le droit de l'admirer. Et quand il devient Wagnerien, il s'empresse de déclarer que les Wagneriens sont des sots dont «aucun n'est mûr pour comprendre opéra et drame».

Et comment ne pas admettre que c'est en pleine folie que Nietzsche a prêché sa « morale des maitres » quand on le voit écrire par exemple : « Voici la nouvelle loi, ô mes frères, que je décrète pour vous : Devenez durs ! » ou encore : « Qui atteindra quelque chose de grand s'il ne sent pas la force et le goût d'infliger de grandes souffrances ? C'est en pleine folie aussi qu'il s'est amusé à insulter le christianisme.

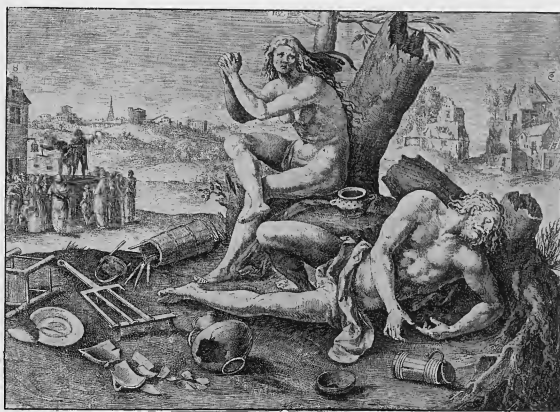
Et la part de la folie, chez Nietzsche, est d'autant plus évidente que les documents biographiques publiés par sa sœur nous montrent en lui, sous le « super-homme », sous l'ennemi acharné de la compassion et de la bonté, qui écrivait : « Devenez durs », un brave homme, bon fils, bon frère, bon ami, excellent patient, charitable au point de se dépouiller de tout, compatissant au point que la pensée de la souffrance d'autrui lui était plus douloureuse que ses propres souffrances.

Ces documents, à la lecture, causent une impression pénible, en laissant voir au fond du lucide esprit de Nietzsche des signes annonciateurs de la folie prochaine ; mais jusque dans ses plus tristes accès de mégalomanie, le cœur du malheureux

garde la beauté morale qui lui est naturelle : le délire même des persécutions ne parvient pas à faire naître l'ombre d'une haine ni d'une colère. Jamais il n'y a eu, dit M. Th. de Wyzewa (2), un fossé aussi

qui devait, un jour, le détruire tout à fait. Nietzsche a fini dans la démence. Est-ce donc à dire que les œuvres de cet esprit malade n'aient d'autre valeur que celle d'un document pathologique ? Evidemment non.

avec la folie. N'a-t-il pas coexisté de la même façon chez beaucoup d'autres ? Et cela ne prouve nullement que le génie soit le résultat de la folie. Mais cela prouve peut-être que dans les œuvres de génie on doit se garder d'admettre également ce qui vient du génie et ce qui vient d'ailleurs.



Martin de Vos. — *Melancholicus*.

La mélancolie, que nous considérons aujourd'hui comme une maladie mentale, passait jadis pour un tempérament particulier. Le sujet qui, dans la gravure de Martin de Vos, symbolise la mélancolie, est décrit comme suit dans la légende : « Il est sombre et anxieux, tout est tristesse pour lui, de sa bouche s'échappent des cris de fureur ; des soucis pesants le tiennent éveillé, il étouffe d'un trop plein de bile noire. » — L'artiste, dit le Dr Nass, en voulant symboliser la mélancolie, a surtout envisagé une crise de manie : le malade a brisé la vaisselle, cassé son pauvre mobilier, et il s'est assoupé au creux d'un arbre, cependant que sa femme, statue vivante de la mélancolie, celle-là, se lamente. »

profond entre le cœur et l'esprit d'un homme ; mais c'est que le cœur était sain et l'esprit malade, en proie déjà au mal

La folie de Nietzsche n'est un argument ni contre son génie littéraire, ni contre son génie philosophique. Il y a dans ses œuvres, même dans les plus folles, une foule de pensées profondes et charmantes. Le génie chez Nietzsche a coexisté quelque temps

propre ; il ne se nourrit que de verdurs tendres ! Le jour où le public consentira à s'affranchir de sa prévention injuste à l'endroit du hanneton l'économie domestique aura trouvé un véritable aliment populaire. Alors les armées de hannetons ne seront plus considérées comme une calamité — au contraire.

Admirez-moi, dit excellemment le Dr G. Chéreau dans le *Moniteur médical*, cette légèreté, cette grâce du dromadaire dans le style culinaire.

LA SOUPE AUX HANNETONS

Voici la recette donnée par un rédacteur du journal *Tägliche Rundschau* :

« Prendre une douzaine de hannetons, les tuer dans l'eau bouillante, et, avec des ciseaux, détacher les pattes et les ailes. »

« Faire dissoudre pendant quelques minutes dans du beurre avec de la farine. Ajouter un litre d'eau et faire cuire une heure.

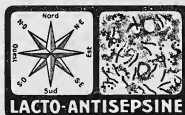
« Ce liquide est clarifié au moyen d'une fine passoire et servi chaud. Ce putage, je le déclare, est excellent. Son goût rappelle celui de la soupe aux écrevisses (1). Je conseille de le servir à des hôtes non prévenus, par conséquent leur laisser croire qu'il est fait d'autre chose. On doit d'abord goûter ; on juge ensuite. (Goutez-moi par dessus le marché cette finesse allemande.) »

Le hanneton est un insecte très propre ; il ne se nourrit que de verdurs tendres ! Le jour où le public consentira à s'affranchir de sa prévention injuste à l'endroit du hanneton l'économie domestique aura trouvé un véritable aliment populaire. Alors les armées de hannetons ne seront plus considérées comme une calamité — au contraire.

Admirez-moi, dit excellemment le Dr G. Chéreau dans le *Moniteur médical*, cette légèreté, cette grâce du dromadaire dans le style culinaire.

ANTISEPSIE INTESTINALE : MÉDICATION LACTIQUE

COMPRIMÉS et PÂTE à la



(MICROLACTINE)

(Adoptée dans les Hôpitaux de Paris)
Autres formes thérapeutiques : LAIT GAILLÉ — Bouillon — Poudre

DOSES

Comprimés : 3 à 6 par jour (4 fr. la boîte de 50).
Pâte : ½ à 1 cuillère par jour (5 fr. la boîte).
Produit régulièrement laxant au pharmacien un bœuf normal

FERMENT LACTIQUE
Laboratoire du Dr J. TROUETTE

SÔR et ACTIF (bactérie Bulgare)
Entièrement préparé par le —
Demandeur ÉCHANTILLONS et
Notices : 10, Rue du Bas, PARIS

La Lacto-Antiseptine du Dr J. Trouette
contient tous les éléments de la fermentation lactique : ANTISEPSIE INTESTINALE, ULCÉRATIONS, PLAIES SPHACÉLÉES, etc.

Antalgol DALLOZ (Quino-Salicylate de Pyramidon)

Névralgies * Migraines * Goutte aiguë ou chronique * Gravelle * * *
Lithiase rénale * Rhumatisme chronique * Fièvre de Fatigue * Insomnies, etc.

Adultes : 4 à 8 cuillères à café, suivant les cas, dissous dans de l'eau
Enfants : 2 à 4 cuillères à café, suivant les cas, dissous dans de l'eau

Voir nos CONDITIONS D'ABONNEMENT

et nos PRIMES, Page 1

LE FEU AU DERRIÈRE

Ce titre, qui paraît comique, contient cependant un très sérieux avertissement pour les praticiens.

On plaiderait récemment devant une cour d'appel un intéressant procès intenté à un de nos meilleurs chirurgiens qui opérât un anus dont le champ opératoire avait été soigneusement aseptisé à l'alcool; à l'approche du thermo tout flambe, non seulement le derrière, mais tout le bassin sur lequel l'alcool avait été copieusement répandu a été sérieusement brûlé, cet article peut donc être intitulé:

AVIS aux chirurgiens qui emploient le thermocautère dans le voisinage de l'anus.

L'expression populaire *mettre le feu au derrière*, qui n'est guère employée qu'au figuré, peut donc devenir une réalité et même une réalité très pénible pour certains malades et pour les chirurgiens appelés à les soigner.

Un médecin de Saint-Petersbourg, le professeur Jacowleff, a récemment rapporté deux observations authentiques qui montrent combien il est dangereux d'opérer sans précaution dans le voisinage de certaines régions. Tel anus qui paraît inoffensif peut devenir incandescent lorsque le gaz qui s'en échappent rencontrent un thermocautère placé imprudemment dans le voisinage. Malheureux chirurgien qui n'a pas prévu cette complication.

Voici du reste des deux observations rapportées par M. le professeur Jacowleff; l'une se rapporte à une incandescence de

l'orifice anal et l'autre à une incandescence par l'orifice buccal.

Dans le premier cas, il s'agit d'un jeune homme de 25 ans, atteint de syphilis secondaire avec plaques muqueuses très nombreuses à l'anus. C'est à l'occasion du traitement de ces plaques avec l'appareil de

Paque'in que l'auteur a pu constater que les gaz qui se dégagent par l'anus sont inflammables. Le malade étant dans la position gynécologique, un aide écarta fortement les fesses; l'auteur porta le bout en pleine incandescence de l'appareil Paque'in vers l'anus. Mais à ce moment, une forte détorsion se fait entendre, une flamme s'élève

et brûle la barbe et la moustache de l'opérateur. Le malade n'a ressenti aucun malaise, sauf une légère brûlure dans la région péri-anales.

La seconde observation rapportée par M. Jacowleff a trait à l'incandescence des gaz par l'orifice buccal; elle est non moins curieuse que la précédente.



Le Docteur Hardy.

« Qui ne reconnaît là, dit le Dr L. Nass, un personnage balzacien? Sous un ciel bas ou courent des nuages de tempête, le petit groupe chemine à travers champ; le gamin montre la ferme où le malade attend impatiemment son sauveur, le vieux praticien, à cheval, luttant contre le vent, le visage glabre et soucieux, où se reflètent le soul de la responsabilité et la conscience du devoir. Trente ans à peine nous séparant du Salon où fut exposée cette toile, et cependant quel changement dans l'« habitus » du médecin de campagne! »

LE SOU MÉDICAL

Ligue de protection et de défense professionnelles

Nous croyons devoir attirer l'attention des lecteurs d'Ésculape, à l'heure où de toutes parts le corps médical est en butte aux poursuites, risques professionnels, revendications arbitraires de toutes sortes, sur le *Sou Médical*. Tout médecin doit en faire partie.

Le Sou Médical, ligue de protection et de défense professionnelles fondée en 1897, est

destiné à couvrir ses adhérents contre tous les risques professionnels et prend en outre la part la plus active à la défense générale des intérêts médicaux, se proposant de traduire par des actes les prédications du *Concours Médical*.

Pour la protection individuelle de ses membres, il est intervenu dans plus de 10.000 affaires: procès devant toutes les juridictions (y compris la Cour de Cassation, le Conseil d'Etat et le Tribunal des Conflits), litiges, revendications, arbitrages, consultations, etc. Pour les luttes d'intérêt général, il marche d'accord avec le *Concours*,

l'Union des Syndicats, l'Association Générale des Médecins de France, etc.

Récemment, il a été créé une caisse de garantie destinée à garantir ses membres, en outre des frais du procès, jusqu'à concurrence de 2.000 francs contre les dommages-intérêts qui pourraient leur être intentés en raison des faits cliniques et thérapeutiques accomplis dans l'exercice de leur profession, et dès maintenant, cette caisse est dotée de ressources suffisantes pour lui permettre d'envisager tous les aléas.

Faut-il ajouter que tous les avis possibles sont données, toutes les démarches sont

faites en vue de rendre des services extra-professionnels?

Pour être membre du Sou Médical, il faut être membre d'un Syndicat ou d'une Association Médicale ou bien être présenté par deux confrères déjà membres du Sou Médical.

La cotisation annuelle est de 20 francs, comprise la participation à la caisse de garantie.

Les membres ne sont admis qu'après envoi de leur adresse et paiement de la cotisation. Envoyer adhésions et demandes de renseignements au *Concours Médical*, 132, faubourg Saint-Denis, Paris.



VENTE AU PUBLIC
Réglementée

FUMIGATOR n° 3. 2.30 pour 15m³

FUMIGATOR n° 4. 2.75 pour 20m³

CARTOUCHE AUTO-PRODUCTRICE D'ALDEHYDE FORMIQUE

Autorisée par le Ministre de l'Intérieur
sur avis favorable du Conseil Supérieur d'Hygiène Publique de France
POUR LA

DÉSINFECTION DES LOCAUX APRÈS
MALADIES CONTAGIEUSES

Procédé simple, discret,
économique, rapide,
efficace

TÉLÉGRAMME: FUMIGATOR-PARIS

FRANCO DE PORT
pour commande de
50 fr. adressée à

GONIN

U. O. * Ingénieur-Constructeur
Pharmacie de 1^{re} Classe
60, Rue Saussure, PARIS-XVII^e

CONDITIONS SPÉCIALES
à MM. les
Médecins et Pharmaciens

Le FUMIGATOR

comporte à la fois
l'appareil et l'antiseptique.

Avec le FUMIGATOR aucune détérioration n'est à craindre et les locaux soumis à son action sont réhabilités le jour même.

Le FUMIGATOR se conserve indéfiniment à l'abri de l'humidité.

Rien ne s'oppose à ce qu'il en soit fait provision.

CONDITIONS SPÉCIALES
à MM. les
Médecins et Pharmaciens

terminale d'un article de la *Revue olympique* ainsi conçue : « Les peuples apprendront la grande leçon du portif, à savoir que la haine sans bataille est peu digne de l'homme et que l'injure sans coups en est tout à fait indigne. »

Bien que non signé, ainsi que tous les articles de la *Revue olympique*, celui-ci dénonçait son auteur. Notre confrère *L'Opinion*, en adhérant à ce « pacifisme viril », selon son expression, indiquait nettement que cette philosophie nouvelle aurait les sympathies des sportsmen. Et il est évident que la formule de M. de Coubertin répond trop bien à leurs habitudes et à leurs instincts pour qu'ils ne l'adoptent pas.

La formule que nous venons de transcrire figurait, en moins concis, dans un manifeste issu de la même plume et destiné à la *Société de propagande nationale* récemment fondée. On y condamnait la manifestation et la protestation. « La manifestation n'est en général que du temps perdu et du mouvement inutilisé. Quant à la protestation sous toutes ses formes, nous n'y voyons qu'un signe et un aveu de faiblesse. On ne doit protester que résolu à frapper. Toute autre attitude n'est pas digne d'un individu ni d'un peuple forts. Et comme il ne faut se battre qu'à bon escient et pour des motifs supérieurs, on ne doit pas protester à tort et à travers. »

Or, il est inutile de se dissimuler que, depuis quarante ans, la manifestation, la protestation, la « haine sans bataille » et même « l'injure sans coups » ont dominé

notre vie politique. La génération sportive, cette « jeunesse miraculeuse » à laquelle M. Faguet reproche non sans raison de manquer de modestie, va-t-elle changer tout cela? Il est en tous cas étrange de constater avec quelle ardeur nos jeunes gens se préparent à participer aux Jeux

Olympiques de Berlin. Il y a vingt ans, les sociétés françaises de gymnastique interrogées sur la possibilité d'aller courir sur les rives de la Sprée eussent répondu : non, comme un seul homme. Evidemment, les temps sont changés. Qu'un Français ait conçu l'idée de célébrer après Londres,

après Stockholm, les Jeux Olympiques à Berlin, qu'il ait employé plusieurs années durant son influence, son crédit pour assurer ce résultat, cela aurait paru hier encore plus qu'aujourd'hui, presque maladroit. L'attitude des sportifs français — il est vrai en partie dictée par le désir de « faire bonne figure à Berlin » et de « montrer aux Allemands ce que nous sommes devenus en matière de sports » — n'en donne pas moins à penser que cette attitude fut sage et peut-être l'avenir fera-t-il voir qu'elle fut habile aussi.

Tout cela décolle de cette conception « sportive » de la guerre et des relations internationales qui vient de trouver sa formule. Il est certain que nombre de patriotes français auront beau jeu à rappeler que ce sont leurs « manifestations » et leurs « protestations » qui ont entretenu dans les cœurs l'amour de la Patrie et le culte, toujours si vivace, de l'espérance. Ils pourront affirmer également avec indubitablement de raison que la « haine sans bataille » a soufflé, en ces derniers temps, beaucoup plus d'Allemagne que de France, et que les « injures sans coups » ont souvent passé la frontière dans les deux sens.

Il n'en était pas moins intéressant, au moment où les préparatifs de la 4^e Olympiade à Berlin prennent une ampleur étonnante, d'indiquer les idées, en matière de relations internationales, de celui qui en a déchaîné le mouvement. On ne peut douter, d'ailleurs, qu'elles ne soient inspirées du plus sincère patriotisme.

(G. B. in *Revue des Français*.)



Martin de Vos. — Cholericus.

Martin de Vos figure le « tempérament colérique » sous les traits d'un terrible guerrier. La légende nous explique qu'il a des boundonnements d'oreilles, une soif dévorante, des songes atroces où les meurtres, les vols et autres sauvageries se mêlent à une terreur irraisonnée; il est hors de lui, il boit d'un feu continu. « Ce caractère, dit le Dr Nas, est tout simplement alcoolique à la période d'excitation. En vain la blonde Cérés lui parle un langage apaisant : ce bouillant Achille, dont l'arsenal guerrier est au grand complet, ne rêve que massacres. »

PULMOSÉRUM

Bailly

Expérimenté avec succès dans les Hôpitaux, Cliniques, Dispensaires et par plus de :
8.500 Médecins Français et 23.000 Médecins Étrangers

CONDENSE EN UNE SYNTHÈSE HÉROIQUE

Résume ce que nous avons de plus efficace contre

TOUX-RHUMES-BRONCHITES

GRIPPE-ENROUEMENT

TUBERCULOSE LATENTE

PRESCRIRE : Une cuillerée matin et soir A. BAILLY, 15, rue de Rome. PARIS

HUNYADI JÁNOS

dite EAU de JANOS

Eau Purgative Naturelle



EFFET PROMPT. SÛR ET DOUX
 Pour éviter toutes substitutions
 prière à MM. les Docteurs
 de bien spécifier sur leurs
 ordonnances la MARQUE

HUNYADI JÁNOS

Andreas SAXLEHNER Budapest

CACHETS DE
NÉURALGOL BROSSARD

au Lacto-Benzoate de Quinidine

SPÉCIFIQUE DE LA DOULEUR :

NÉURALGIES - MIGRAINES - RHUMATISME - GRIPPE, etc.

Echantillons et Littérature sur demande

LABORATOIRE SOENEN & BROSSARD - LA ROCHELLE

SOIGNONS NOS HUITRES

Avec septembre a commencé la série des mois en *r* qui jusques en mai va nous voir maugreer après la pluie, le vent, la pluie, les jours trop courts, trop gris, trop sales. Mais à tous ces ennuis, la nature, dans sa prévoyance, apporte une compensation. Nous pouvons manger des huitres! Déjà nous les voyons paraître sur les éventailes familiaux, portaguaises, ostendes ou marennes et les molliques célèbres semblent nous dire: « Nous t'apportons le mauvais temps, mais avec nous tu trouveras le vin meilleur... »

Hélas! répond le docteur Godard (1), avec vous les Parisiens seront frappés par la fièvre typhoïde.

Il est sombre, en effet, le tableau qui, dans la thèse de notre confrère, résume ses recherches sur la contamination des huitres parisiennes. Pour lui, presque toutes renferment le *bactérium coli*.

Les expériences que nous avons faites au Laboratoire du service scientifique des pêches du ministère de la Marine avec les conseils de M. Fabre-Domergue, inspecteur général, ont porté sur des huitres achetées par nous chez différents marchands de Paris. Nous nous sommes adressés aussi bien aux principaux restaurateurs, marchands d'huitres au détail et fournisseurs des classes aisées, qu'aux petits marchands. Nous avons analysé par série de 10 un nombre total de 360 huitres de différentes provenances et de différents prix... Le résultat de ces analyses a été très net: les huitres

(1) Étude sur la contamination des huitres et l'écoulement de la stabulation, par le Dr Godard chez Ollier-Henry.

vendues à Paris présentent une contamination dont on ne soupçonnait pas le degré jusqu'à ce jour.

Dans son intéressante étude, notre confrère rappelle qu'en 1851 Chevallier et Duchesne publièrent un mémoire sur les *Empoisonnements par les huitres, les moules et les crabes*. Les deux auteurs rapportent

nication du professeur Chantemesse sur l'origine ostréaire de la fièvre typhoïde pour voir la lutte s'organiser. Le Dr Mosny fit des recherches bactériologiques à Toulon, Cette et Granville. Ces travaux furent complétés par ceux des docteurs Bodin et Lenormand, de Rennes, qui s'occupèrent des parcs de Cancale; par ceux du Dr Netter qui donne un certain nombre de pré-

lusque qui, parqué au niveau d'égouts, absorbe de fines particules fécales contaminées.

C'est donc l'eau la grande coupable, l'eau des cités maritimes qui envahit les parcs. Le temps est loin où l'on incriminait le cuivre des coques des navires. Et bien que la coutume nous fasse encore redouter l'huitre à l'époque du frai, il est avéré aujourd'hui qu'il ne s'agit là que d'une superstition.

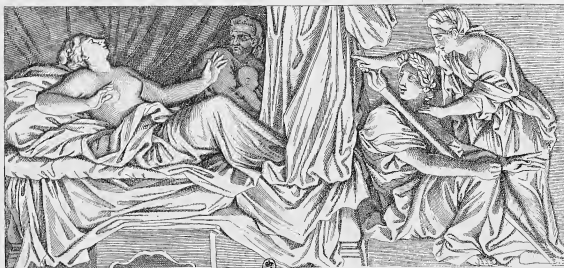
Contre ce préjugé, nous dit le Dr Godard, il suffirait de citer la gigantesque expérience réalisée pendant l'Exposition de 1900 où une immense consommation d'huitres eut lieu pendant les mois de juin, juillet et août au palais de la pisciculture, sans donner lieu au moindre accident.

J'ai pêché souvent moi-même pendant les mois d'été sur la côte qui va du Mont Saint-Michel à Cancale, de belles huitres qui, pour être à l'époque du frai, n'en étaient ni moins savoureuses ni moins inoffensives.

Avec des pêcheurs et des amis nous en remplissions des hottes et je vous assure que nous ne les mangions pas à la demi-douzaine!

Non, l'huitre dangereuse, c'est l'huitre de parc. C'est le parc qui il faut assainir. Le professeur Chantemesse propose d'envoyer les huitres, quelques semaines avant leur consommation, au mer... où elles se dépolluent de leurs impuretés. Mais ce voyage de l'huitre aux «bains de mer» si je puis m'exprimer ainsi, est irréaliste.

Pour satisfaire aux besoins des grandes villes il faut des parcs, et les huitres deviennent nous arriver directement. Et comme on ne peut isoler ces parcs assez loin d'



Poussin. — L'Atteinte d'Alcène, femme d'Amphitryon, victime naupré d'une ruse amoureuse de Jupiter.

une curieuse ordonnance d'un procureur du roi, ordonnance qui remonte à 1731 :

Il est fait très expresses inhibitions et défenses à toutes personnes de faire entrer à Paris, aucunement debiter aucune huitre pendant tout le mois du courant de novembre, sous peine de prison et de confiscation desdites marchandises qui seront jetées à l'eau comme indignes d'entrer en le corps humain.

Mais il faut attendre en 1836 la commu-

ceptes à suivre qui conduisent l'observateur à des certitudes. Le Dr Netter dit que l'immunité est conférée par une première atteinte. C'est ainsi qu'il explique la résistance particulière des indigènes.

Après ces différents travaux et quelques autres il appert aujourd'hui que l'ingestion des huitres est la cause certaine d'accidents; que les agents microbiens se trouvent non pas dans l'eau de la coquille, mais surtout dans le tube digestif du mol-

luscus qui, parqué au niveau d'égouts, absorbe de fines particules fécales contaminées.

CONSTIPATION HABITUELLE C^HO **AFFECTIONS DU FOIE**

CASCARINE LEPRINCE

ATONIE DU TUBE DIGESTIF

LAXATIF PARFAIT

employé dans tous les cas et réussissant toujours en variant le mode d'emploi

Principe utile défini
de la **Cascara Sagrada**

Thèse de D^r en Médecine
PARIS 1909

“Des Purgatifs organiques,
la Cascarine en particulier”.

D^r GASTAL.

Action régulière
sans accoutumance ni
irritation consécutive
à son emploi.

Seul Produit indiqué
dans la Grossesse
et l'Allaitement.

GROS: 62, Rue de la Tour, PARIS, XIV^e

PILULES & ÉLIXIR

DETAIL: Toutes Pharmacies.

ports, il faut chercher ailleurs le remède.
Il existe, et nous le devons aux curieuses expériences de M. Fabre-Domergue à Jâtes dans son laboratoire de Concarneau, c'est la *stabilisation*.

La stabilisation consiste à faire passer les huîtres pendant six jours dans l'eau de mer traitée par la filtration ou tout autre procédé de stérilisation en vue d'obtenir l'épuration bactériologique de leur tube digestif et de l'eau contenue dans leurs coquilles.

En somme, l'huître est mise à la diète. Et cette diète de quelques jours qui vide le tube digestif de l'huître ne lui enlève pas son enbonpoint. Elle y acquiesce même, suivant l'auteur, une blancheur appréciée des gourmets.

Cette stabilisation se fait au moyen de deux sortes de bassins. Les uns à circuit fermé qui permettent de reprendre l'eau de mer après passage sur les huîtres et de le filtrer à nouveau; les autres à circuit ouvert installés sur le littoral. Après un préfiltrage, l'eau qui arrive directement de la mer est à nouveau filtrée avant de passer sur les huîtres.

Déjà plusieurs bassins de stabilisation fonctionnent en France, il est à souhaiter d'en voir l'emploi se généraliser, car vraiment les conclusions que le Dr Godard tire de ses recherches sur les huîtres que nous consommons à Paris ne sont pas rassurantes.

L'œstruction française se relèvera aussi de la crise qu'elle traverse. En 1904 l'administration dut interdire à Cancale le tirage de la caravane. Espérons qu'avec la stabilisation pareil événement ne se produira plus. Cancale doit retrouver sa réputation d'autrefois. Il faut avoir vu partir

la grande caravane et rentrer le soir, par centaines, au soleil couchant, les fines bisques cancalaises avec leurs viles en ciseaux pour comprendre l'amertume de ces regrets.

Avec la stabilisation nous n'aurons plus à redouter les infections graves. Seuls les

LE NOMBRE DES ÉTUDIANTS EN MÉDECINE EN FRANCE EN 1913

Le Bulletin administratif du ministère de l'Instruction publique publie la statistique des étudiants des différentes facultés et écoles d'enseignement supérieur au

Si nous comparons ces chiffres à ceux de 1912 publiés dans la *Gazette des Hôpitaux* (n° 40, p. 573), nous voyons que le nombre des étudiants des Facultés est sensiblement le même, la proportion de femmes et d'étrangers est la même. Nous remarquons un léger fléchissement du nombre des étudiants des écoles, ce qui est regrettable.

Les Facultés viennent dans l'ordre suivant d'après le nombre des étudiants inscrits au 15 janvier 1913.

Paris 4.211 (contre 4.170 en 1912), Lyon 1.055, Bordeaux 751, Montpellier 600, puis viennent Toulouse 340, Nancy 306, Lille 285, Alger 150.

Parmi les écoles, Nantes tient la tête avec 255 inscrits, puis vient Marseille 245, et Rennes 148; ces chiffres sont sensiblement ceux de 1912. Les autres écoles ont un nombre d'élèves allant de 52 (Limooges) à 20 (Grenoble).

Les étrangers les plus nombreux restent toujours les Russes 891, dont 595 à Paris et 132 à Montpellier, puis viennent les Turcs, 85, dont 68 à Paris et 11 à Montpellier.

Les Bulgares 67 dont 20 à Lyon, 28 à Montpellier, 12 à Nancy. Les Roumains 59, dont 54 à Paris, 5 à Montpellier.

Notons encore parmi les nationalités, qui sont presque toutes représentées, les Anglais, 13 à Paris, les Hellènes, 24 à Paris; les Républiques de l'Amérique du Sud, 22 à Paris. Les Japonais seuls comme l'an dernier continuent à briller par leur absence et à nous préférer l'Allemagne.

Les étudiants en pharmacie sont au nombre de 1.312 dans les écoles supérieures et facultés mixtes.



Le Tintoret. — Évanouissement d'Esther (Escorial).

grands mangeurs seront frappés d'indigestion comme Henri IV qui, si l'on en croit la chronique « fut atteint d'un grand dévoisement jusqu'au sang » pour avoir mangé « trop d'huîtres à l'écaïlle ».

RAUL LECOUTOUR.

In *Le Progrès médical*.

15 janvier 1913.

Les facultés de médecine avaient à cette époque 8.247 étudiants; hommes 7.400 dont 803 étrangers; femmes: 847, dont 358 Françaises et 489 étrangères.

Les écoles de médecine comptaient 1.407 étudiants; hommes: 1.287 dont 29 étrangères; femmes: 210, dont 9 étrangères.

Le Progrès Médical

ADMINISTRATION	DIRECTION SCIENTIFIQUE	ÉDITATION
A. ROUZAUD 41, Rue des Écoles, PARIS (V) Téléphone 127-128	BOUQUELOIS Dr Jean-Louis, Professeur agrégé, Médecin des Hôpitaux. Nouveaux et anciens	CH. ESNOY Secrétaire Général Médical, ancien à l'École Supérieure de Médecine
ADJUTANTS FERRAS à Colmar (Bas-Rhin) 127-128 DUBOIS à Paris 127-128	BOUQUELOIS Dr Jean-Louis, Professeur agrégé, Médecin des Hôpitaux. Nouveaux et anciens	CH. ESNOY Secrétaire Général Médical, ancien à l'École Supérieure de Médecine
ADJUTANTS FERRAS à Colmar (Bas-Rhin) 127-128 DUBOIS à Paris 127-128	BOUQUELOIS Dr Jean-Louis, Professeur agrégé, Médecin des Hôpitaux. Nouveaux et anciens	CH. ESNOY Secrétaire Général Médical, ancien à l'École Supérieure de Médecine
ADJUTANTS FERRAS à Colmar (Bas-Rhin) 127-128 DUBOIS à Paris 127-128	BOUQUELOIS Dr Jean-Louis, Professeur agrégé, Médecin des Hôpitaux. Nouveaux et anciens	CH. ESNOY Secrétaire Général Médical, ancien à l'École Supérieure de Médecine

Sous un format grand in-4° raisiné de 24 ou 32 pages, le *Progrès Médical* publie chaque semaine : Plusieurs articles originaux ou revue générale ; Une clinique médicale ou chirurgicale ; Un article de médecine pratique ; Un bulletin ; Actualité médicales ; Une consultation médicale avec formules ; Les comptes rendus des Sociétés savantes ; Les actes de la Faculté ; Nouvelles, Variétés, etc.



Nous attirons l'attention des lecteurs sur l'importance de la prime offerte aux abonnés du *Progrès Médical*. Elle consiste dans l'envoi franco pour la France, l'Algérie et la Tunisie, de *MEDICUS*, Guide-Annuaire des Étudiants et des Praticiens, grand in-8° raisiné, relié, de 1.700 pages. **Le plus complet, le plus pratique et le plus utile de tous les Annuaires.**

ABONNEMENTS au *PROGRÈS MÉDICAL*, à la *REVUE INTERNATIONALE DE MÉDECINE* ET DE *CHIRURGIE* ET *MEDICUS*, RÉUNIS, pour le **PRIX GLOBAL de 15 fr.**

23^e Année. — N° 8 Paraissant le 10 et le 25 de chaque mois. 25 AVRIL 1913

REVUE INTERNATIONALE DE MÉDECINE et de CHIRURGIE

ADMINISTRATION	ÉDITATION	REDACTION, ADMINISTRATION ET PUBLICITE	REDACTION EN CHIEF	PRIX DE L'ABONNEMENT
A. ROUZAUD 41, Rue des Écoles, PARIS (V) Téléphone 127-128	CH. ESNOY Secrétaire Général Médical, ancien à l'École Supérieure de Médecine	CH. ESNOY Secrétaire Général Médical, ancien à l'École Supérieure de Médecine	R. MILLON Secrétaire de la Rédaction CH. ESNOY ET N. GENTY	PRIX DE L'ABONNEMENT France et Colonies : 10 fr. 50 Étranger : 12 fr. 00 Prix de numéros : 40 Centimes

La *Revue Internationale de Médecine et de Chirurgie* (33^e année), paraît le 10 et le 25 de chaque mois sur 28 ou 36 pages. Elle publie des articles originaux de clinique médicale ou chirurgicale ; Comptes rendus des Sociétés savantes. Les principaux travaux publiés en France et à l'étranger sont l'objet d'analyses très détaillées évitant de se reporter à l'original. Enfin, une pratique journalière, un Formulaire, Variétés et Bibliographie.



BIBLIOGRAPHIE

VISAGES DE FEMMES, par ANDRÉ BEAUNIER. Plon, édit., 3 fr. 50.

Ce recueil d'études et de portraits à la charme plaine et touchant d'une galerie d'espèces des destinées choisies, tantôt par un tableau rempli de détails, tantôt par un simple croquis qui reproduit le jeu mobile de la physionomie.

DISCOURS DE M. LE SÉNATEUR TRIPLE-ALCESTE, sténographié au Sénat de l'île de Tulu, par HENRI PAGAT, et édité par H. Daragon, 3 fr. 50.

Dans la *Physiologie du mariage* Balzac a écrit qu'un homme ne devait jamais se marier sans avoir pris la précaution de disséquer une femme. M. n'explique pas pourquoi. C'est afin de fournir cette explication et de réclamer une loi qui organise l'enseignement officiel que M. le Sénateur Triple-Alceste prend la parole devant la haute assemblée de l'île de Tulu!

TRAITEMENT DE LA SYPHILIS par le Sérum organique du D^r L.-C. QUÉRY. Observations cliniques, Maloine, édit., 2 francs.

LES SOCIÉTÉS POPULAIRES ET L'ARMÉE, par PIERRE DUFAY. Daragon, édit., 3 fr. 50.

Sous le couvert du « civisme » et du « patriotisme », les sociétés populaires pouraient sans répit, de 1791 à 1794, la désorganisation de l'Armée. Elles avaient la haine des chefs et rêvaient de milices nationales. Elles avaient des formules de « l'ère » de la fond de la correspondance des Sociétés entre elles, pour s'élever ensuite jusqu'à la Constituante ou jusqu'à la Législative. L'Armée n'était que le lieu des « fêtes ».

Les sections et les mutineries militaires qui attristèrent les années 1790 et 1791 furent l'œuvre des Sociétés populaires qui,

bien avant la G. G. T., avaient écrit et mis en pratique, pour les hommes punis, « le sermo du soldat ».

Les procès-verbaux de la Société des Amis de la Vérité (des Jacobins) ont permis à M. Dufay d'écrire un livre d'une jolie ironie et d'une lamentable actualité.

THÉRAPEUTIQUE CLINIQUE DES MALADIES DE L'ESTOMAC ET DES MALADIES ASSOCIÉES, par L. PROS, Maloine, édit., 6 francs.

Le D^r Pros montre quelle est l'essence des affections gastriques, pourquoi les médicaments usuels restent habituellement sans effet, et quelles sont celles sur lesquelles on peut compter.

Quatre le traitement des maladies de l'estomac, qui est exposé d'après une pratique exclusive de la pathologie digestive, la thérapeutique de certaines syndromes généraux et importants, tels que la douleur, la constipation, l'insomnie, etc., est étudiée à fond.

LES GRANDES AMOUREUSES (4^e série), par GASTON DEXYS. Louis Michaud, édit., 5 fr. 50.

Voici achevée cette attrayante galerie des *Grandes Amoureuses*. Et celles qui figurent en ce volume ne sont certes pas les moins séduisantes.

C'est Rachel, qui joue les amoureuses alors qu'elle se scine, qui aime l'amour pour l'amour, et non pour le musicien... C'est Louise Loto, la terrible Mase de Flaubert, en qui il y avait une femme et une femme de Coigny, la délicieuse et fantasque maîtresse de Lauzun, de lord Malmesbury, de Montrond, de Garat, etc., la jeune cerise immortalisée par André Chénier.

C'est la duchesse de Fallay, aux bras de qui mourut le Régent, coquette jusqu'au tombeau, se mettant, à son lit de mort, du rouge pour recevoir son confesseur.

ÉTUDES SUR LE SÉRODIAGNOSTIC ET LE TRAITEMENT DE LA SYPHILIS, par le D^r LEREDU. Maloine, édit., 10 francs.

Le traitement de la syphilis est en révolution. Il importe d'apprendre aux médecins les services que peut rendre la sérodiagnostic dans le traitement de cette maladie, la précision qu'elle lui apporte.

D'autre part, la valeur d'une arme thérapeutique dépend de la manière dont elle est employée. Déjà, la syphilis est mal traitée par le salvarsan, comme elle était mal traitée par le mercure.

Il faut lutter contre les erreurs qui s'accroissent, parce qu'on les répète, des opinions « moyennes », qui sont acceptées pour cette raison même.

L'ESPÈCE ET SON SERVITEUR (actualité, morale), par A. CRESSON, 42 fig., 6 francs. F. Alcan.

L'auteur a été frappé de deux ordres de faits essentiels. D'une part, tout ce que les individus des diverses espèces végétales et animales à faire pour la conservation et la prospérité des espèces végétales et animales s'exécute toujours à leurs dépens. D'autre part, la nature a protégé chez les végétaux et les animaux les cas suivants pour que les individus privés de conscience réalisent automatiquement et pour que les individus conscients des besoins et sachent réaliser ce qui est nécessaire à l'espèce de leur espèce.

Quand l'adaptation est parfaite chez les individus conscients, la nature n'a rien à leur faire. Ils travaillent à leur profit. Le livre a pour suite un triple objet : étudier les différentes formes sous lesquelles se présente le labeur de l'individu pour son espèce ; étudier les principales causes d'adaptation à l'aide desquelles la nature obtient des individus l'exécution du labeur qui s'opère ainsi ; examiner dans quelle mesure on peut expliquer aujourd'hui la naissance de

ces adaptations et, en particulier, ces curieuses mimes de la sensibilité à l'aide desquels la nature tend à assurer de plus en plus les individus à leurs espèces.

AU PAYS DES MYSTÈRES, Pèlerinage d'un chrétien à La Mecque et à Médine, par ALBERT LE BOULCAUT. Un volume in-16. Prix : 3 fr. 50. Librairie Plon-Nourrit, Paris.

Peu d'Européens ont pénétré dans le pays sacré du Hedjaz. L'auteur a réalisé cette périlleuse gageure en se mettant en égypte, grâce à sa parfaite connaissance de l'arabe, des mœurs et des pratiques de l'Islam, au point de tromper la vigilance des vieux cheiks et des saints personnages. Il fit ses dévotions devant la Pierre Noire de La Mecque, la fameuse mosquée El Chérif, au mont Arafat, où Adam et Ève se retrouvèrent après leur exil du Paradis terrestre, à la vallée de la Mouza, qui rappelle le sacrifice d'Abraham, lui-même d'occasion pour éloigner des soupçons qui l'eussent conduit à un supplice affreux. À Médine, il visita la maison du Prophète, son tombeau, celui de Fatima, d'Omar, des saints de l'Islam primitif ; recueillit de la bouche de vieillards les traditions toujours acceptées comme articles de foi. Aucun voyageur n'avait donné, avant lui, des détails aussi précis sur les villes saintes.

L'ART DE PARLER EN PUBLIC, L'ALPHABET ET LE LANGAGE MENTAL, par G. SAINT-PAUL. Préface de MAURICE AJAM, Paris, O. Doyn et fils.

Il s'agit d'une étude complète de l'organe du langage examinée sous ses divers aspects ; la nature, la formation de la parole, les temps de réaction, etc.

La partie non technique est la portée de tous les lecteurs non spécialistes ; elle semble destinée à servir de livre de chevet du candidat-orateur.

DICTIONNAIRE-FORMULAIRE DES PRINCIPALES SPECIALITES PHARMACEUTIQUES

Anidol — Combinaison synthétique, dans une glycérine spéciale, de triméthanol et d'un dérivé de la série allylique (alcool commercial au centième. Antiseptique.

1 cuillerée dans un litre d'eau pour un usage courant.

Bromures Mure — Plusieurs sirops à base de bromure et d'écorses d'orange amères.

1^{er} Sirop *Henry Mure* au bromure de potassium : 2^o au bromure de sodium : 3^o au bromure de strontium : 4^o au polymère (sodium potassium, ammonium).

2 grammes de sel par cuillerée à soupe.

Epilepsie, Hystérie, Névroses.

A. Gargne, Pont-Saint-Esprit (Gard).

Capsules ovariques Viot (à 0^g 20 c.). — Le substance ovarienne pure, contre la Chlorose, les troubles de la puberté, de la ménopause et de la castration. L'indurécité, etc.

Ces capsules s'emploient à la dose de 2 à 6 par jour, selon l'ordonnance du médecin.

Prix du Flacon : 6 fr.

Cholokinase — Extrait spécial de la bile humaine, contenant tous les principes actifs de la bile assés à la Kinase.

Entérocolite muco-membraneuse, constipation, insuffisances biliaire et pancréatique.

Dragées ovales kératinisées — 6 à 12 par jour prises en 3 doses

égales (au déjeuner, au dîner et le soir en se couchant).

Laboratoire Duret et Raby, Marly-le-Roi (Seine-et-Oise).

Coaltar saononné Le Bouf —

Emulsion de coaltar au goudron.

Indications : psoriasis, eczéma, impetigo irritant, cicatrisant des plaies, adhérences des hôpitaux de Paris.

Angines congestives, anthrax, gangrènes, herpès, leucorrhée, pityriasis, otites inflammatoires, suppurations, etc. (Le médecin l'emploie ici plus ou moins dilué suivant les besoins.)

Hygiène de la toilette : bouche, genoux, cheveux, ablations journalières (1 à 4 cuillerées à soupe pour un litre d'eau).

Déjà : 25, rue Réaumur.

Dépilatoire Hospitalier — Dépilatoire scientifique, inoffensif (ne contient ni acide, ni vive, ni arsenic, ni acétate de thallium).

Dissout le poil comme l'eau dissout le sucre.

Indications : 1^o *Chirurgicales* (remplace le rasoir) ; 2^o *Médicales* (poils disgracieux du visage ou du corps, monstrosité féminine, favoris, etc.).

Prix : 50 ; 102 francs (médecins 16 francs).

Pharmacie Chateaufort, ex. int. des hôp. de Paris, 8, rue de Constantinople, Paris.

Germose Karyab ou Fluorotomium sianum. Le merveilleux spécifique de la Goutte et de la Toxémie nerveuse enraye invariablement une coqueluche dans les quinze jours.

Très agréable au goût. Non toxique.

4 cuillerées à café jusqu'à 1 an ;

8 cuillerées à café de 1 à 3 ans ;

3 cuillerées à dessert au-dessus de 3 ans.

Dépôt : Pharmacie centrale de France, rue des Nonnains-d'Hyères, 21, Paris.

Héoline — Benzène-olé-paraléole-phénylénol.

Traitement de la Syphilis.

Pilules (0,10 d'hectine par pilule) — 1 à 4 pilules par jour pendant 10 à 15 jours.

Gouttes (20 gouttes = 0,05 d'hectine) — 10 à 100 gouttes par jour pendant 10 à 15 jours.

Ampoules A (0,10 d'hectine).

Ampoules B (0,20 d'hectine) injecter une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours (indolore).

Laboratoire d'Hectine, 12, rue du Chemin-Vert, à Villeneuve-la-Garenne (Seine).

Huile grise stérilisée et indolore Vigier — 40 à 110, pour 100 cc. (Cox 1908).

Laboratoire d'Hectine, 12, rue du Chemin-Vert, à Villeneuve-la-Garenne (Seine).

Pour adultes : une injection de 8 centigr. de mercure par semaine, pendant 7 semaines. — Repos.

Faire une 1^{re} série.

Se servir de préférence de la Seringue spéciale du D^r Barthélemy à 15 divisions, chaque divi-

sion correspond exactement à 1 centigr. de mercure métallique.

Pharmacie Vigier, 12, boulevard Bonne-Nouvelle, Paris.

Intraits Dausse — Intraits de plantes franches stabilisées (produit Perrot-Grois).

Intrait de digitale. Produit soluble, contrôle physiologiquement.

Extrait cardiaque rapide, durable.

Leverine extractive Couturier (Couturier de).

Lévy (Couturier de).

Lévy (Couturier de).

Lévy (Couturier de).

Lévy (Couturier de).

Lévy (Couturier de).

Lévy (Couturier de).

Lévy (Couturier de).

Lévy (Couturier de).

Lévy (Couturier de).

Lévy (Couturier de).

Lévy (Couturier de).

Lévy (Couturier de).

Lévy (Couturier de).

Lévy (Couturier de).

Lévy (Couturier de).

Lévy (Couturier de).

Lévy (Couturier de).

Lévy (Couturier de).

Lévy (Couturier de).

Lévy (Couturier de).

Lévy (Couturier de).

Lévy (Couturier de).

Lévy (Couturier de).

Lévy (Couturier de).

Lévy (Couturier de).

Lévy (Couturier de).

Lévy (Couturier de).

Lévy (Couturier de).

Lévy (Couturier de).

Lévy (Couturier de).

Lévy (Couturier de).

Lévy (Couturier de).

Lévy (Couturier de).

Lévy (Couturier de).

Sirob du D^r Bousquet — A la

base de sirop de sucre.

Indications : toux, bronchite, asthme, bouches renferme : 0,01 Dinne-Merck, 2 gouttes bromure chimiquement pur, 6 gouttes alcool de racines d'aconit.

Indiqué dans toutes les Affections des voies respiratoires accompagnées de tous opiatés, d'expectorations, de toux, de bronchite, d'asthme, d'émphyse.

Adultes : 4 à 8 cuillerées à soupe.

Pharmacie du D^r Bousquet

140, faubourg St-Honoré, Paris.

Thaloxaline — Extrait régénératif.

Agar-agar et lactate de thaloxaline.

Indications : toutes les affections du système digestif, du système nerveux et du système circulatoire, ne détermine aucune irritation, ni accoutumance.

Constipation habituelle se prend

3 à 4 cuillerées à soupe.

Paillettes : 1 à 4 cuillerées à soupe.

Cachets : 1 à 4 à chaque repas.

Indications : 1 à 8 à chaque repas.

Pour les enfants. Granulé : 1 à 2 cuillerées à café à chaque repas.

Laboratoire Duret et Raby, Marly-le-Roi (Seine-et-Oise).

Uranestine Rozier — Granulé

stérilisé, arôme-sucré, paillettes, d'arrotropie, d'hélmintol, de benzoates de soude et de lithine, et dosé à 0,50 centigr. du mélange par cuillerée à café.

Antiseptique urinaire ; dissout et chasse l'acide urique.

Rhumatismes, goutte, gravelle, sciaticisme, arthrosi-sciatique, etc.

4 cuillerées à café par jour.

2 heures au moins avant ou après les repas.

Rozier, 19, avenue de Villiers

Culture pure de Ferments lactiques bulgares sur milieu végétal

GINGIVO-STOMATITES

GASTRO-ENTÉRITES des NoorrissansDIARRHÉES — CONSTIPATIONS et de l'Adulte*Prophylaxie de la* FIÈVRE TYPHOÏDE *et du* CHOLÉRA

DYSENTERIES

INFECTIONS HÉPATIQUES (d'origine intestinale)

DERMATOSES — FURUNCULOSES



BULGARINE THÉPÉNIER

BOUILLON de Bulgarine**COMPRIMÉS de Bulgarine**

1 verre à madère ★ 1/2 heure avant chaque repas ★ 2 comprimés

Nourrissons : 1/2 dose

3 fr. 50 (Conservation 2 mois)

3 fr. 50 (Conservation Indéfinie)

Phosphates et diastases des Céréales germées

ENTÉRITES — DYSPESIES salivaires et pancréatiques

Préparation des BOUILLIES MALTÉES

PALPITATIONS d'origine digestive

DIGESTION RAPIDE des FÉCULENTS

TUBERCULOSES — RACHISMES

NEURASTHÉNIES

SURALIMENTATION



Amylodiastase THÉPÉNIER

SIROP d'Amylodiastase**COMPRIMÉS d'Amylodiastase**

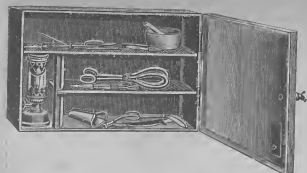
2 cuillerées à café ★ après chacun des 3 principaux repas ★ 2 comprimés

Nourrissons et enfants : 1 cuillerée à café ou 1 comprimé écrasé dans une bouteille ou un biberon de lait

4 fr. 50 (Conservation Indéfinie)

4 fr. (Conservation Indéfinie)

Préparés par le "Laboratoire des Ferments" A. THÉPÉNIER, 12, rue Clapeyron, 12 — PARIS



FORMULATEURS ET STÉRILISATEURS HÉLIOS

ÉCONOMIE et SIMPLICITÉ
NI PRESSION, NI LIQUIDES



Brochures et Renseignements
sur les autres modèles sur demande :

17, Rue des Petits-Hôtels, PARIS

Stérilisateur n° 2 avec un formateur A. . . 37 fr.

Formateur B avec 500 pastilles. 16.80

MÉDICATION IODÉE PARFAITE

Remplace SANS IODISME

Combinaisons iodées

IODURES

IODE

DOSIODINE
CAPSULES DOSEES & GLUTINISEES

Ne fatiguent
ni le rein, ni les intestins

PRESCRIRE

DOSIODINE n° 1. Une capsule = 0,01% d'iode correspondant à 0,50% d'iode alcalin.

DOSIODINE. Une capsule = 0,02% d'iode correspondant à 1 gr. d'iode alcalin.

Littérature et Échantillons franco sur demande

Laboratoire de la DOSIODINE, AUDINCOURT (Doubs)

EAU MINÉRALE NATURELLE ÉGER POUQUES ALICE

ALCALINE, LITHINÉE, FERRUGINEUSE, RECONSTITUANTE

La plus agréable des Eaux minérales

C'est le REMÈDE LE PLUS PUISSANT contre les

SPEPSIES, GASTRALGIES

C'est la véritable Eau de régime des FAIBLES,
des CONVALESCENTS et des NEURASTHÉNIQUES

Car ALICE de POUQUES est la seule Eau minérale médicinale ordonnée dans le traitement
de la Tuberculose par la Réalimentation

RABANA PURGATIVE, DÉPURATIVE, ANTISEPTIQUE

La seule qui, outre l'effet purgatif immédiat, exerce une action curative sur les organes malades

Spécialité
synthétique

ANTI-DIABÉTIQUE
DONT CHACUN DES ÉLÉMENTS A ÉTÉ PRONÉ
PAR UNE SOMMITÉ MÉDICALE

• DIABÉTIFUGE •

EXPÉRIMENTÉ AVEC SUCCÈS DANS LES HÔPITAUX DE PARIS

AGIT SANS LÉSER AUCUN ORGANES

5 fr. la boîte de 30 cachets. — Dose : 2 cachets par jour.

Lire les lettres sur le Diabète par les docteurs
MEYER, MONTAUDO, TROUSSE, LEPAL, DELAFTY,
ROCHARD, JONIN, REINH, KUNZ, & WIST.

Écrire à l'éditeur des Cahiers
des Produits "Gascogne"
45 rue Bonaparte
PARIS

